

21-22

# LE MAGASIN
# PITTORESQUE



Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.



# LE MAGASIN PITTORESQUE

RÉDIGÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

VINGT ET UNIÈME ANNÉE.

1853

| | | |
|---|---|---|
| Prix du volume | broché . . . . . . . | 6 fr. |
| | expédié par la poste. | 7 fr. 50 |
| | relié . . . . . . . . | 7 fr. 50 |

La poste ne se charge pas des volumes reliés.

PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

RUE JACOB, 30.

M DCCC LIII

# MAGASIN PITTORESQUE

A CINQUANTE CENTIMES PAR LIVRAISON MENSUELLE.

XXIe ANNÉE. — 1853.


## LE RETOUR DE CHRISTOPHE COLOMB.



Christophe Colomb reçu par Ferdinand et par Isabelle dans la *casa de la Deputacion*, à Barcelone. — Composition et dessin de Gilbert.

Lorsque Christophe Colomb, dédaigné par les savants de Salamanque, s'en allait tristement vers le couvent de la Rabida, où, dans les jours d'adversité suprême, il avait toujours trouvé un asile, Isabelle s'était écriée : « J'y engagerai, s'il le faut, les diamants de ma couronne, et le Génois partira ! » Moins de huit mois après que ces nobles paroles avaient été prononcées, quelques jours après son retour, l'immortel Génois recevait à Séville un messager de la reine, qui lui remettait une lettre dont la suscription était conçue en ces termes : « A don Cristoval Colon, notre amiral de la mer Océane. » Le jour où parvint cette lettre fut en réalité le jour du triomphe, et à coup sûr l'instant qui fut le plus doux au cœur du grand homme. Par ce message, Isabelle s'associait, avec la grâce indicible que lui ont reconnue tous ses contemporains, à la gloire immense qu'elle avait su prévoir. Les joies secrètes qui payèrent le noble cœur de Colomb des souffrances dont il parle lui-même avec tant d'amertume, ce fut à Séville qu'elles furent ressenties. Le triomphe dont le monde entier devait bientôt s'entretenir, ce fut à Barcelone qu'il eut lieu (1).

On était au mois d'avril 1493 ; il faisait une belle journée du printemps, comme on en voit de si riantes en Catalogne. Les murs de la cité étaient couverts de banderoles; dans le port, les navires étaient pavoisés. Des remparts et des navires on voyait s'échapper des lueurs rapides, suivies de mille détonations qui se mêlaient au son des cloches, aux fanfares des trompettes, aux cris de la multitude; le bourdon de Sainte-Eulalie, patronne de la ville, envoyait dans les airs ses sons graves et mesurés, et par intervalle l'éclatant carillon de Santa-Maria del Mar lui répondait. Il y avait de la joie et quelque chose d'imposant dans ces bruits d'une grande ville ; on y célébrait une fête sans nom, une fête qui ne devait jamais se renouveler.

Colomb chevauchait vers la *casa de la Deputacion*, non pas solitaire, comme au jour où sa pauvre monture l'emmenait tristement vers le couvent de la Rabida, mais environné de la pompe qui n'appartient qu'aux souverains. Devant le cortége marchaient des bandes joyeuses de troupes catalanes, allant au son des fifres et des tambours ; puis venait un peloton des gardes castillanes, qu'on distinguait à leur air martial, et surtout à leur fierté ; ensuite arrivait l'amiral couvert de vêtements somptueux, monté sur un beau cheval.

Sept Indiens qu'on avait pris dans diverses îles, et qui avaient survécu au voyage, marchaient sur deux rangs; ils étaient parés de tous leurs ornements sauvages pour l'imposante solennité où ils devaient figurer. Des bracelets d'or ornaient leurs jambes, des couronnes de plumes se dressaient sur leur front. Les premiers portaient des aras aux plumes rouges et bleues; ces oiseaux, en faisant entendre leurs voix discordantes au-dessus des cris du peuple, attiraient surtout l'attention de la multitude, qui ne pouvait se lasser d'admirer leur brillant plumage. Après les guerriers sauvages venaient les gens de l'expédition : ils portaient les couronnes d'or, présent de Guacanagari ; les idoles de pierre adorées par les *igneris*, qu'on avait offertes à Colomb; les masques sculptés aux yeux d'or trouvés dans l'île de Cuba ; de beaux flammants grossièrement rembourrés, mais éclatants des plus riches couleurs; des caïmans à la gueule béante, des tortues terrestres, des *iguanas* dont le vert et le bleu céleste avaient disparu.

D'autres matelots élevaient dans les airs des branches de palmier ayant encore leurs fruits desséchés; d'autres suivaient avec des *macanas* de bois de fer, des arcs, de longues flèches de roseau empennées de plumes de vautour, qu'avait fournis le premier combat des Européens contre les Caraïbes; et au milieu de ces armes et de ces palmes, s'élevait la bannière de la croix verte, aux armes des deux royaumes, qui avait flotté sur des rivages si lointains.

Plus humble, mais plus glorieuse encore, venait celle de l'amiral ; on y lisait, brodé en caractères d'or :

POR CASTILLA Y POR LEON,
NUEVO MUNDO HALLO COLON (1).

Cette légende si simple, qui rappelait tant de gloire, expliquait les armes qu'on venait d'accorder à l'amiral : c'étaient celles du royaume, écartelées d'un groupe d'îles entourées de vagues, d'ancres d'or sur un champ d'azur.

Le cortége défila rapidement et arriva bientôt devant le palais connu sous le nom de la *casa de la Deputacion*, où les rois d'Aragon faisaient leur résidence quand ils venaient visiter leurs sujets de la Catalogne.

Les deux trônes avaient été élevés dans une vaste salle ouverte à la multitude, où l'on voyait les portraits des anciens comtes de Barcelone, si renommés par leur courage et par leur amour de la gaie science.

Mais c'est en vain que les yeux auraient cherché ces formes élégantes et légères de l'architecture moresque, dont on trouvait partout l'agréable variété dans le royaume de Grenade. Dès le neuvième siècle, les Maures avaient été chassés de Barcelone ; ils n'avaient pu former aucun établissement durable dans ce beau pays : aussi les églises et les palais reproduisaient-ils les formes hardies de l'architecture gothique, ou le plein cintre roman, dont le caractère est tout à la fois plein d'élégance et de gravité. Pour la solennité qui se préparait, les dorures des poutres avaient été ravivées ; trente étendards, pris sur les Maures à Malaga et à Grenade, s'inclinaient au-dessus des trônes qui s'élevaient à l'extréde la salle.

Les rois (on désignait ainsi les deux époux) s'étaient environnés de toute leur gloire. Colomb parut : la gloire des rois s'évanouit, un murmure confus se répandit dans la salle... les rois se levèrent!

Et le grand homme mit un genou en terre : pensant à Dieu, il humiliait son génie. Isabelle prit la parole avant Ferdinand : c'était le privilége qu'elle s'était donné en comprenant une pensée forte.

— Don Cristoval Colon, notre amiral et vice-roi des terres de l'Inde, relevez-vous...

— La reine et le roi, mes seigneurs, m'ont aidé et favorisé après Dieu ; plaise à Leurs Altesses de me donner leurs mains royales à baiser...

— Seigneur amiral, dit à son tour Ferdinand, ce sont marques de vasselage, et vous n'aurez ici que marques d'honneur; asseyez-vous, don Cristoval.

Colomb baisa la main de sa gracieuse souveraine, puis il alla s'asseoir parmi les grands.

Quelques mois après cette cérémonie, dont nous ne saurions rappeler tous les incidents, Pierre Martyr, l'érudit aux poétiques narrations, l'homme aux prévisions enthousiastes, s'écriait : « Qui peut s'étonner aujourd'hui parmi nous des découvertes attribuées à Saturne, à Cérès, à Triptolème? Qu'ont fait de plus les Phéniciens, lorsque, dans les régions lointaines, ils ont réuni des peuples errants et fondé de nouvelles cités : il était réservé à nos temps de voir accroître ainsi l'étendue de nos conceptions (2). »

(1) On a reproduit ici une scène dans laquelle notre collaborateur M. Ferdinand Denis a rattaché avec art les faits minutieux de l'histoire aux circonstances les plus poétiques de la vie de Colomb.

(1) Pour Castille et pour Léon, Colomb a trouvé un nouveau monde.

(2) Voy. Alexandre de Humboldt, *Géographie du nouveau continent*, t. Ier. On oublie trop souvent que la vie de Christophe Colomb est tout entière dans ce beau livre.

Un corps sain, un esprit droit, une volonté vertueuse, c'est là ce qu'une bonne éducation se propose de former : ce but est invariable, universel; dans tous les états, dans tous les systèmes, les parents y tendent pour leurs enfants, parce qu'à tout âge, dans toutes les conditions, l'homme a besoin de santé, de raison et de vertu.

*Conseils d'un père sur l'éducation.*

---

## LE TAILLEUR SCHŒN.

### EXEMPLE D'UNE PÉNÉTRATION DE VUE REMARQUABLE.

M. de Humboldt cite un exemple très-remarquable du degré de pénétration que la vue peut atteindre chez certains individus.

A Breslaw, on s'est assuré, par des épreuves sérieuses, qu'un nommé Schœn, maître tailleur, distinguait à l'œil nu les satellites de Jupiter, lorsque la nuit était sereine et sans lune. Il en indiquait exactement les positions; il pouvait même le faire pour plusieurs satellites à la fois.

Quand on lui expliqua comment les faux rayons des astres empêchaient les autres personnes de voir aussi bien que lui, il exprima son étonnement sur ces faux rayons qui n'étaient nullement pour lui un obstacle. D'après les vifs débats qui s'élevèrent, entre lui et les personnes présentes à ces expériences, sur la difficulté de voir les satellites à l'œil nu, il fallut bien conclure que, pour Schœn, les étoiles et les planètes étaient dépourvues de rayons parasites, et paraissaient comme de simples points brillants.

C'était le troisième satellite que Schœn distinguait le mieux; il voyait aussi très-bien le premier vers ses plus grandes digressions; mais il ne vit jamais le second ni le quatrième isolément.

Lorsque l'état du ciel n'était pas tout à fait favorable, les satellites lui apparaissaient comme de faibles lignes lumineuses. Jamais, dans ses expériences, il ne lui arriva de confondre les satellites avec de petites étoiles, sans doute à cause de la scintillation de celles-ci et de leur lumière moins calme.

Schœn mourut en 1837. Quelques années avant sa mort, il se plaignait à M. de Boguslawski, directeur de l'Observatoire de Breslaw, de l'affaiblissement de sa vue : ses yeux ne pouvaient plus distinguer les lunes de Jupiter; même, quand l'air était pur, elles ne lui apparaissaient plus que comme de faibles traits de lumière.

Les résultats des expériences faites sur la vue de Schœn s'accordent très-bien avec ce que l'on sait depuis longtemps sur l'éclat relatif des satellites de Jupiter. Le deuxième satellite est le plus petit de tous, et le quatrième s'assombrit périodiquement : ce sont ceux qui échappaient au regard de Schœn. Le troisième est le plus grand, et sa lumière, de même que celle du quatrième, est d'un jaune très-vif (1).

Cet exemple rend croyable l'assertion des voyageurs qui assurent avoir rencontré des nègres doués d'une pénétration de vue égale, et s'étonnant que l'on n'aperçût point comme eux les satellites de Jupiter.

On peut citer comme autre exemple remarquable d'une portée de vue extraordinaire, le maître de Kepler, Moestlin, qui voyait à l'œil nu quatorze étoiles dans les Pléiades (2); quelques anciens en avaient vu neuf.

(1) Voy. *Cosmos*, t. III, p. 280; et Mædler, *Astronomie*; 1846.

(2) On suppose ordinairement que le nom de Pléiades donné à ce groupe vient du mot grec *pléos* (plein, pluralité), tandis qu'il paraît avoir pour étymologie *plèin* (naviguer). Les Pléiades étaient la constellation des navigateurs. Dans la Méditerrannée, la navigation durait depuis mai jusqu'au commencement de novembre, c'est-à-dire depuis le lever héliaque jusqu'au coucher héliaque des Pléiades.

## L'HAJE

### ET LE SERPENT A LUNETTES.

Quand des animaux échappent aux conditions générales de leur groupe par quelque trait extérieur, par une physionomie propre, par des caractères assez apparents pour frapper les yeux, ils ne manquent jamais de fixer l'attention des peuples au milieu desquels ils vivent, et leur histoire réelle est bientôt altérée par des fables et des légendes. La nature, bien étudiée, est la plus grande des merveilles; mais il est plus facile d'imaginer que de savoir, et les peuples qui ne peuvent s'élever jusqu'à l'œuvre du Créateur, la font pour ainsi dire descendre jusqu'à eux; comparables à celui qui, ne comprenant pas les tableaux trop divins de Raphaël, ou les drames trop sublimes de Corneille, en referait à son gré les personnages.

Les deux animaux dont nous donnons les figures sont de ces espèces qui, dès le premier aspect, frappent au milieu de toutes celles de leur ordre. Leur conformation est singulière, leur attitude plus singulière encore : aussi sont-elles célèbres et l'ont-elles été de tout temps, l'une en Égypte, au Maroc, et dans plusieurs autres parties de l'Afrique, l'*Haje* (1) ou *Haja* (fig. 1), l'Aspic des anciens, d'après la détermination qu'en a faite Geoffroy Saint-Hilaire et que Cuvier a confirmée; l'autre dans la Perse, l'Inde et l'Archipel indien, le *Cobra de capello, Cobra capel*, Couleuvre *capelle* (2) des Européens établis dans l'Inde, ou encore le Serpent à lunettes, ainsi nommé par Daubenton et Lacépède, d'après la singulière tache en forme de lunettes qu'il porte derrière le cou (fig. 2). Les naturalistes ont depuis longtemps séparé ces deux espèces des autres Serpents venimeux, et les ont placées dans un genre distinct, *Naia* ou *Naja,* que caractérise une disposition toute particulière des premières côtes, susceptibles de se redresser et de se porter en avant; d'où, à la volonté de l'animal, la dilatation de son cou en un disque plus ou moins large.

A cette disposition s'en rattache une autre qui, bien plus qu'elle encore, a fixé l'attention sur les Naïas.

Ce qui caractérise par excellence le serpent, c'est la reptation. Quand nous disons *serpents*, c'est comme si nous disions *animaux rampants*. *Serpere* et *repere* sont, en latin, des termes équivalents; et nos mots *serpenter* et *ramper*, qui en dérivent, n'ont pris qu'à la longue des sens différents. Et jamais nulle dénomination ne fut mieux appliquée que celle de serpents, d'animaux *serpentants*, dans l'ancienne acception de ce terme. Non-seulement, « maudit » entre tous les animaux et toutes les bêtes de la terre (3), » le serpent, lorsqu'il chemine à la surface du sol, « rampe » sur le ventre et mord la poussière (4). » Mais, s'il grimpe ou s'il nage, c'est toujours en reptile, s'élevant peu à peu, à l'aide des replis de son corps, le long de l'arbre autour duquel il s'est enroulé, ou s'avançant dans l'eau par des ondulations très-semblables à celles par lesquelles il rampe à terre. Et l'on peut même ajouter que, quand il s'est jeté sur sa proie, c'est encore par une sorte de reptation qu'il entoure sa victime, l'étouffe, et même l'engloutit.

Tels sont, semblables à tous les autres serpents, l'Haje et le *Cobra capel*, lorsqu'ils se reposent, ou lorsqu'ils s'avancent sans être troublés dans leur marche. Si, au contraire, ils sont excités, ils semblent tout à coup se trans-

(1) *Haje*, c'est-à-dire *la vie*.

(2) Nom d'origine portugaise, qui signifie *Couleuvre à chaperon*. On verra bientôt à quelle particularité se rapporte ce nom, qui a, selon les pays, de nombreuses variantes.

(3) *Genèse*, ch. 3, v. 14.

(4) *Ibid*.

former ; ils élargissent, ils redressent leur cou, et prennent l'attitude dans laquelle nous les représentons. On les voit alors tantôt presque immobiles, et parfois, durant des heures entières, ne faisant que suivre de l'œil ce qui se passe autour d'eux ; tantôt s'agitant comme s'ils exécutaient une sorte de danse, habitude dont les jongleurs tirent parti pour amuser les spectateurs ; parfois aussi le *Cobra capel*, déployant peu à peu les replis qui lui servent de base, se



Fig. 1. L'Haje (*Naia, Haje*). — Dessin de Freeman, d'après un des individus présentement vivants à la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle.

meut lentement : d'où, comme le dit M. Duméril dans un intéressant mémoire tout récemment publié, « une sorte » de *progression majestueuse*, déterminée par la volonté du » serpent qui s'avance verticalement, continuant de porter » sa tête élevée ; » et tel, ajouterons-nous, qu'on croirait inspirés par quelque récit venu de l'Inde ou de l'Égypte ces vers célèbres d'Ovide sur le divin serpent d'Épidaure.

Le serpent se déroule,
Dresse son cou d'azur, s'arrête, et sur la foule
Promène ses regards rayonnants de fierté (¹).

Dans les vers plus connus encore où il a si heureusement exprimé une pensée souvent reproduite dans l'antiquité, le même poëte dit des animaux :

Tous baissent leurs regards à la terre attachés,
L'homme lui seul, debout, la tête redressée,
Élève jusqu'aux cieux sa vue (¹)...

Comment ne se fût-on pas étonné de rencontrer, si loin de l'homme, l'attitude verticale, la *tête redressée*, les *regards détachés de la terre ?* et de rencontrer tous ces caractères privilégiés de notre nature, de retrouver l'*os sublime*, pour citer les paroles mêmes d'Ovide, dans le groupe auquel on eût pu les croire le plus étrangers, chez les animaux con-

(¹) Traduction de Desaintange.

(¹) *Et sa pensée*, ajoute le traducteur pour compléter le vers.

damnés *à ramper sur le ventre et à mordre la poussière?*

Il suffit de jeter les yeux sur quelques monuments de l'antique Égypte ou sur leurs figures, pour voir combien cette attitude verticale a paru extraordinaire aux peuples

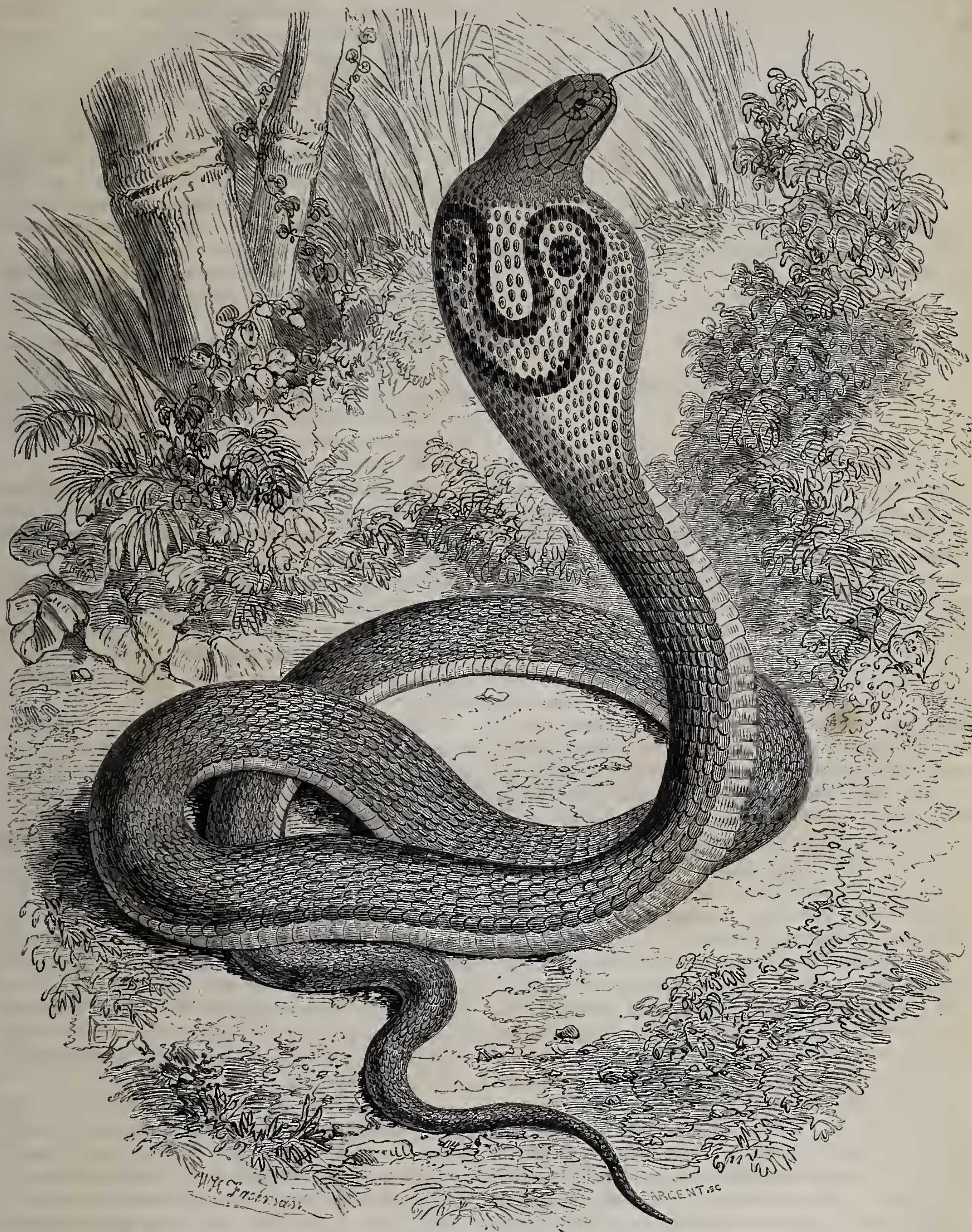


Fig. 2. Le Serpent à lunettes (*Naia tripudians*). — Dessin de Freeman.

mêmes qui en avaient chaque jour le spectacle. L'Haje, le cou dressé, la tête haute, les yeux dirigés vers l'horizon, comme s'il observait, comme s'il veillait sur ce qui l'entoure en même temps que sur lui-même, a été considéré par les anciens Égyptiens comme le gardien de leurs champs, et, par extension, comme l'emblème de la divinité protectrice du monde. De là les nombreuses figures de l'Haje sur les monuments, particulièrement sur les temples et sur les sarcophages, où on le voit toujours dans son attitude caractéristique, comme dans l'exemple que nous donnons (fig. 3), et qui est pris de l'une des frises sculptées du temple de Denderah. Sur d'autres parties du même édifice, l'Haje est représenté dans la même pose, mais avec une tête de lion. Ainsi transformé, ou sous sa forme naturelle, les images de l'Haje sont reproduites avec une telle profusion, que nous en comptons plus de cent trente sur une seule planche de la grande *Description de l'Égypte* (1),

(1) Dans l'atlas zoologique du même ouvrage (*Reptiles*, par Geoffroy Saint-Hilaire, pl. VII; et *Supplément*, par Savigny, pl. IX) sont deux belles figures de l'Haje, représenté de grandeur naturelle.

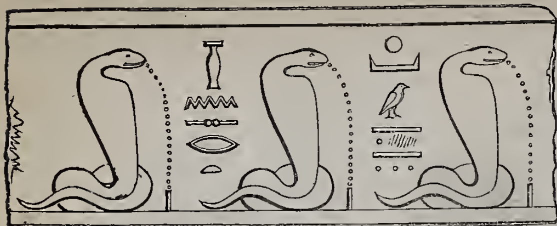


Fig. 3. L'Haje. — D'après des figures sculptées sur l'une des frises du temple de Denderah.

qui ne donne cependant que de simples spécimens des innombrables sculptures et peintures de l'un des immenses monuments de l'Égypte.

*La fin à une autre livraison.*

## LA STATUE D'ÉTAIN.

NOUVELLE.

Les brumes du soir commençaient à descendre sur les campagnes du comté de Mid-Lothian ; la mer apparaissait au loin, enflammée par les lueurs du soleil couchant, et l'on entendait retentir çà et là les cornes d'appel des pâtres écossais annonçant le retour des troupeaux à l'étable. La dernière lutte engagée entre les partisans d'Édouard et ceux de Cromwell, terminée par la défaite du premier, avait laissé partout des traces lugubres et parlantes. On apercevait de loin en loin des maisons brûlées, des arbres abattus, des champs piétinés où les clôtures renversées et les baraques de feuilles abandonnées révélaient un bivouac récent. La plupart des gentilshommes du comté compromis dans le parti d'Édouard avaient dû se cacher ou prendre la fuite : aussi les châteaux et les manoirs étaient-ils partout déserts. On voyait leurs volets refermés, leurs cours désertes, et les hautes cheminées couronnées de longues herbes qui annonçaient l'absence des maîtres.

Les routes elles-mêmes semblaient abandonnées ; à peine y apercevait-on, à de longs intervalles, un paysan regagnant sa ferme, ou quelques marchands attardés qui pressaient le pas de leur chétif attelage.

Cependant un cavalier venait de paraître sur le petit plateau qui dominait cette partie de la contrée. Il suivait un chemin de traverse difficile, peu fréquenté, et à demi effacé sous les bruyères qui l'envahissaient ; mais le jeune homme (car il avait à peine trente ans) semblait connaître le pays et suivre sans hésitation toutes les sinuosités de la route. Il était vêtu d'un drap vert de Lincoln dont on avait pu autrefois admirer la beauté, mais qui ne se faisait plus remarquer que par les taches et l'usure. Un manteau de gros tartan des montagnes pendait de ses épaules sur la croupe de son cheval, dont les harnais, naguère élégants comme l'habit du maître, accusaient de même un service trop prolongé. Cependant, à travers ces demi-haillons qui ne pouvaient laisser de doute sur un fâcheux changement de fortune, cheval et cavalier avaient conservé je ne sais quel air de noblesse qui ne permettait ni de les confondre avec les premiers venus, ni d'en porter un jugement défavorable. Tous deux supportaient évidemment le mauvais sort sans renoncer à l'espoir d'un meilleur avenir.

En arrivant au sommet du coteau, le voyageur promena autour de lui un regard auquel tout ce qui l'entourait semblait familier, et qui cherchait évidemment un toit connu. Il s'arrêta sur une maison d'assez belle apparence qui se montrait vers la droite, entourée de bois et de champs cultivés. Les fenêtres étaient closes, comme dans la plupart des châteaux qu'on pouvait apercevoir, et aucune colonne de fumée ne tourbillonnait au-dessus des toits aigus. Cet abandon parut réjouir le jeune cavalier ; il mit pied à terre, et, prenant la bride de sa monture, il tourna brusquement par un sentier qui coupait la brande, et arriva derrière la maison du fermier. Là il s'arrêta de nouveau pour attacher son cheval à un arbre, il traversa avec précaution une petite cour déserte, et s'approcha d'une fenêtre qui lui permit de voir à l'intérieur de l'habitation.

Le foyer y était allumé, et une femme déjà vieille semblait occupée à préparer le souper. A quelques pas était assis le maître du logis, qui aiguisait les grands ciseaux destinés à la tonte des moutons. Après s'être assuré qu'ils se trouvaient seuls, le voyageur gagna la porte et entra.

Au bruit de ses pas, le fermier se retourna ; mais l'obscurité l'empêcha d'abord de distinguer le nouvel arrivant.

— Qui vient là? demanda-t-il.

— Bonjour, John Stamps, répondit gaiement l'étranger.

A son accent, la vieille femme tressaillit ; elle se releva vivement, et, la lueur du feu qu'elle avait jusqu'alors masqué ayant tout à coup éclairé le nouveau venu, elle joignit les mains avec une exclamation de saisissement :

— Seigneur ! notre maître ! s'écria-t-elle.

— Sir Richard ! répéta le fermier, qui se leva à son tour.

— C'est le nom qu'il a reçu de son père, Stamps, reprit le jeune homme ; mais, pour le moment, vous ferez bien de ne pas le prononcer si haut, vu que si quelque ami de Cromwell vous entendait, Élisabeth n'aurait qu'à préparer son aiguille pour me coudre dans un drap de vieille toile.

— Sainte Marie, mère de Dieu ! ne parlez pas ainsi ! répliqua la paysanne ; et vous, John, fermez vite la porte, que le jeune lord puisse se reposer en sûreté et manger à sa faim.

— Qu'il s'occupe d'abord de ma monture, répliqua Richard ; je l'ai laissée là-bas contre le peuplier noir, et un peu d'orge lui ferait grand bien. Il ne faut pas oublier que la vie du cavalier est dans les pieds de son cheval, surtout quand il fuit, comme moi.

Le fermier se hâta d'obéir, tandis qu'Élisabeth approchait un escabeau du foyer et forçait le voyageur à s'y asseoir. Elle s'approcha alors pour le mieux voir à la clarté de la flamme, et lui passa une main sur la tête avec émotion.

— Dieu du firmament ! est-ce bien là l'enfant que j'ai nourri de mon lait, et qu'on citait comme le plus élégant gentilhomme du comté? dit-elle. Voilà donc ce qu'en a fait la guerre ! Un pauvre vagabond dont l'habit a déteint sous le soleil et sous la pluie !... Oh ! ceci est un grand navrement pour moi, Rick ; aussi vrai que je suis chrétienne, je ne m'en consolerai pas !

— Allons, allons, pas de tristesse, vieille mère ! dit le jeune gentilhomme en adressant à la paysanne un sourire amical. La chance a tourné pour les têtes-rondes ; mais les cavaliers pourront avoir leur tour. L'important jusque-là est de mettre son cou à l'abri des cravates de chanvre, et c'est ce que je compte faire, en m'éloignant dès que j'aurai achevé ce qui m'amène ici

— Vous éloigner ! répéta la vieille femme. Ainsi ils vous auront chassé de la terre où vous êtes né et où vos ancêtres dorment sous le gazon, cher Rick ! Ah ! Dieu les en punira, j'espère. Pour ma part, je ne leur pardonnerai jamais ce qu'ils auront fait souffrir à mon maître !

— Prenez garde, répliqua le jeune homme, dont l'accent trahit cette fois, à travers son ironie, une amertume mal déguisée ; prenez garde, Lisbeth, vous me donnez là un nom qui n'est pas le mien ! Avez-vous donc oublié que le domaine de Lennark ne m'appartient plus, et que le protecteur en a fait présent à mon digne oncle, sir Williams Croffort?

La vieille paysanne plia les épaules.

— Hélas ! c'est une lourde croix pour ceux qui vous aiment, vous et votre sang, reprit-elle. Que sir Williams ait combattu dans une autre armée que le fils de son frère, c'est un malheur du temps ; mais qu'il se soit enrichi de ses dépouilles, lui qui a le cœur d'un noble lord et dont la fille devait porter votre nom, c'est ce que mon pauvre esprit ne pourra jamais comprendre, Rick ! Pour le sûr, il y a là quelque chose de plus qu'il ne paraît !

Le jeune cavalier ne répondit rien. Il demeura les yeux fixés sur le brasier, et plongé dans une rêverie agitée. Son front s'éclaircissait et s'assombrissait tour à tour, comme s'il eût traversé successivement des regrets ou des espérances ; enfin il releva la tête, et demanda d'une voix basse et presque honteuse si sa cousine Hélène était venue à Lennark depuis que le château appartenait à sir Williams.

— Plusieurs fois, avec son père, répliqua Élisabeth, et ils n'ont jamais manqué de s'informer si on vous avait revu dans le pays. Je crois même qu'ils vous ont fait chercher dans le Haddington, où l'on vous croyait caché ; mais dans quelle intention ? voilà ce que Dieu seul peut savoir. L'ancien garde forestier prétend que c'était pour vous faire arrêter et vous livrer aux têtes-rondes, vu que l'héritage des morts est toujours plus certain que celui des vivants. Si telle a été leur intention, Rick, puisse leur âme en payer la peine! mais je ne le croirai jamais sans preuves.

Le jeune homme ne parut pas vouloir en entendre davantage. Évidemment lui-même était partagé entre des sentiments contraires. Son ressentiment contre sir Williams Crofford ne pouvait s'étendre jusqu'à sa cousine Hélène, et le souvenir d'une ancienne affection combattait en lui le souvenir d'une récente injustice. Il coupa court brusquement à un entretien qui réveillait dans son cœur de douloureux débats, en demandant à John qui rentrait une retraite sûre où il pût se reposer.

Une seule était à l'abri de la curiosité des gens de la ferme qui allaient revenir des champs : c'était le château, dont Stamps avait les clefs. Complétement inhabité, il ne pouvait s'ouvrir à personne sans l'intervention du fermier, de sorte que sir Richard n'avait à craindre ni indiscrétion, ni surprise. John l'y conduisit sur le champ.

Ce ne fut point sans une émotion involontaire que le fugitif revit ces appartements quittés depuis plusieurs années, et qu'il retrouvait pleins des souvenirs de son enfance et de sa jeunesse. Le nouveau propriétaire, sir Williams Crofford, en avait pourtant modifié les dispositions intérieures et l'ameublement. Le jeune homme traversa toutes les pièces dont la physionomie avait été ainsi changée, sans vouloir s'y établir. Il choisit de préférence une vieille salle à laquelle de longues rangées de rayons chargés de liasses de titres et de livres rongés des mites avaient fait donner le nom respectable de bibliothèque. En réalité, la bibliothèque de Lennark était une espèce de garde-meuble où une partie du mobilier primitif avait été déposée. C'étaient de vieux fauteuils garnis de leurs housses, des bahuts de chêne sculpté, d'antiques porcelaines, et un grand lit à colonnes torses soutenant un baldaquin de serge brodée. Richard promenait sur ces objets, dont la plupart lui rappelaient quelques scènes de son premier âge, un regard presque attendri, lorsqu'il remarqua tout à coup une grande statue d'étain placée dans un coin de la bibliothèque.

— Sur ma vie ! c'est la fée d'argent ! s'écria-t-il.

Stamps porta avec respect la main à son front découvert pour simuler un salut, et répondit en baissant la voix :

— Vous l'avez dit, milord ; sir Williams a voulu qu'on la portât dans cette chambre. Il rit quand on parle des grands services qu'elle a rendus aux Lennark ; mais, si je ne me trompe, sa présence ici est d'un bon augure pour milord, et la fée d'argent ne l'abandonnera pas dans ses épreuves.

Richard sourit sans répondre. La croyance au pouvoir caché du mystérieux simulacre était traditionnelle à Lennark : on racontait mille histoires des merveilles opérées par cette statue, dont l'origine était inconnue. Toutes les maisons nobles, en Écosse, avaient d'ailleurs ainsi quelque protectrice particulière, tenant le milieu entre la sainte et la fée, à laquelle se rapportait l'honneur de chaque événement heureux, et que la superstition populaire regardait comme une patronne spéciale.

Au reste, sir Richard était trop accablé de fatigue pour prolonger l'entretien sur ce sujet. Il déclara à Stamps que sa faim le cédait, pour le moment, à son besoin de sommeil, et, sans lui laisser le temps de faire le lit, il s'y jeta avec ses bottes éperonnées. Il n'eut que le temps de recommander une dernière fois son cheval au fermier ; puis sa tête se pencha, ses yeux se fermèrent, et il s'endormit profondément.

John se retira, décidé à revenir lorsque les gens de la ferme seraient couchés. Il referma avec soin les portes du château et regagna son logis.

*La suite à une autre livraison.*

---

— On ferait beaucoup plus de choses si l'on en croyait moins d'impossibles.

— En morale, il est plus aisé de donner le mouvement que de le régler.

— Il faut avoir l'œil bien fin pour saisir la ligne qui sépare la prudence de la dissimulation.

Malesherbes.

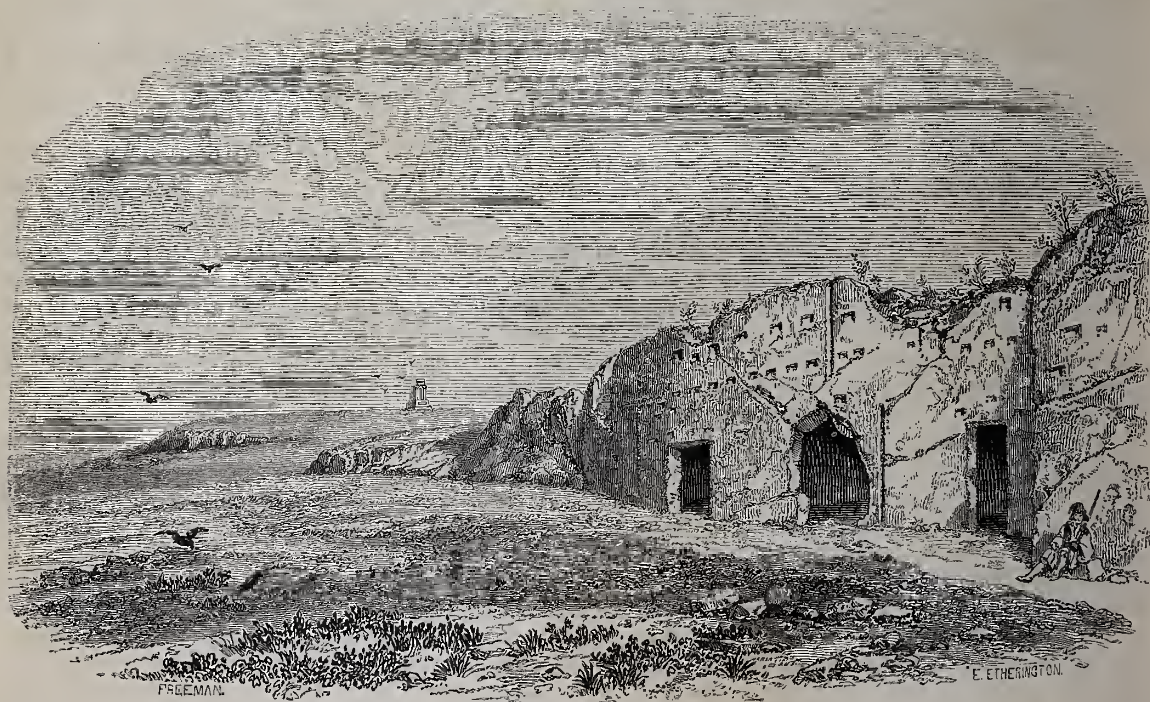
---

## ENCORE UN MOT SUR SOCRATE.

Dans une série d'articles déjà anciens, nous avons cherché à peindre dans Socrate le précepteur d'Athènes : nous l'avons montré parcourant sans cesse les rues de sa ville pour y trouver des serviteurs à la république, révélant à ses jeunes concitoyens leur propre génie, ou plutôt, afin de lui emprunter à lui-même l'expression énergique qui le caractérise, « accouchant » tous les esprits de ce qu'il y avait de bon en eux, et ne comptant que des élèves parmi tous les grands hommes qui furent ses contemporains.

Mais dans ce portrait du rôle de Socrate, nous n'avons omis qu'une chose, c'est le secret de son autorité. Faut-il en voir uniquement la cause dans sa merveilleuse finesse ? dans sa bonté ? dans son éloquence ? dans son amour de la vertu ? dans son art de manier les esprits ? Toutes ces qualités sans doute ont eu leur part dans son empire, mais ni aucune d'elles séparément, ni toutes ensemble réunies, ne suffisent à expliquer cet ascendant étrange, qui fut l'apanage de Socrate. La cause en est ailleurs. Avant de la chercher, commençons d'abord par nous représenter cet ascendant tel qu'il était, invincible, tyrannique, semblable pour ainsi dire à l'empire du dieu sur la Pythie. Il faut, à cet effet, lire le discours d'Alcibiade dans le Banquet de Platon : « Vous voulez que je loue Socrate, s'écrie-t-il ; mais comment le peindre ? A qui le comparer ? Ne ressemble-t-il pas aux silènes ? Effronté railleur comme eux, rustre de visage comme eux, épais d'enveloppe comme eux, mais comme eux aussi divin joueur de flûte ; que dis-je ? mille fois plus irrésistible qu'eux. Marsyas charmait les hommes par les belles choses que sa bouche tirait des instruments, et autant en fait aujourd'hui quiconque répète ses airs. Mais lui, Socrate, sans instruments, avec de simples discours, il fait la même chose. Lorsque nous entendons tout autre

discoureur, même des plus habiles, pas un de nous n'en garde la moindre impression ; mais que l'on l'entende lui-même, ou seulement quelqu'un qui répète ses discours, si pauvre orateur que soit celui qui les répète, tous les auditeurs, hommes, femmes ou adolescents, en sont saisis et transportés. Pour moi, mes amis, n'était la crainte de vous paraître hors de sens, je vous attesterais avec serment l'effet extraordinaire que ses discours m'ont fait et me font encore. En l'écoutant, je sens palpiter mon cœur plus fortement que si j'étais agité de la manie dansante des corybantes; ses paroles font couler mes larmes, et j'en vois un grand nombre d'autres ressentir les mêmes émotions. Périclès et nos autres bons orateurs, quand je les ai entendus, m'ont paru sans doute éloquents, mais sans me faire éprouver rien de semblable : toute mon âme n'était pas bouleversée, elle ne s'indignait pas contre elle-même de se sentir dans un honteux esclavage, tandis qu'auprès de ce Marsyas que voilà, je me suis souvent trouvé ému au point de penser qu'à vivre comme je fais, ce n'est pas la peine de vivre. Tu ne saurais, Socrate, nier qu'il en soit ainsi, et je suis sûr qu'en ce moment même, si je me mettais à t'écouter, je n'y tiendrais pas davantage, et que j'éprouverais les mêmes impressions. C'est un homme qui me force à reconnaître que, manquant de bien des choses essentielles, je me charge trop légèrement des affaires des Athéniens. Il faut donc, malgré moi, m'enfuir bien vite en me bouchant les oreilles, comme pour échapper aux sirènes, si je ne veux pas rester jusqu'à la fin de mes jours assis à la même place auprès de lui. Pour lui seul, dans le monde, j'ai éprouvé, ce dont on ne me croirait guère capable, de la honte en présence d'un autre homme; or il est, en effet, le seul devant qui je rougisse. J'ai la conscience de ne pouvoir rien opposer à ses conseils, et pourtant de n'avoir point la force, quand je l'ai quitté, de résister à l'entraînement de la popularité; je le fuis donc, mais quand je le revois j'ai honte d'avoir si mal tenu ma promesse, et souvent j'aimerais mieux, je crois, qu'il ne fût pas au monde; et cependant, si cela arrivait, je suis bien convaincu que j'en serais plus malheureux encore; de sorte que je ne sais comment faire avec cet homme-là. » Jamais, non, jamais l'empire surhumain de la vertu et du génie n'a été dépeint en traits plus puissants : rien n'y manque, pas même l'orgueil de l'inférieur qui se révolte contre la domination de l'être divin; et cependant, tel était l'ascendant presque surnaturel de Socrate, que ces paroles admirables d'Alcibiade ne suffisent pas encore à le peindre tout entier. Le *Théagès* de Platon y ajoute un nouveau trait. « Socrate, s'écrie un des interlocuteurs, je profitais de toi et avec toi, même sans être dans la même chambre que toi; il suffisait que je fusse dans la même maison. Étions-nous dans le même appartement, je profitais mieux encore. Dans cette chambre, avais-je les yeux fixés sur toi pendant que tu parlais, je profitais mieux que




La Prison de Socrate, à Athènes. — D'après une planche du *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, par M. Lebas.

si je regardais ailleurs. Enfin étais-je auprès de toi, et mes vêtements touchaient-ils les tiens, j'avançais plus encore en science et en vertu; et maintenant, maintenant que je suis à tes côtés, je voudrais que ma vie s'écoulât ainsi à t'entendre! » Comme ces images sont vraies et profondes! Qui de nous, dans sa jeunesse, n'a pas éprouvé des émotions semblables quand le hasard l'a mis en rapport avec quelque être supérieur? Les invisibles émanations qui sortent des hommes de génie et vous pénètrent; ces liens impalpables qui s'établissent de l'homme à l'homme, non-seulement par la parole, mais par les regards, par le contact, et même, en dehors de toute relation sensible, par la seule pensée; tous ces phénomènes magnétiques, électriques, que produit l'admiration aussi bien que la tendresse : voilà les faits qui peuvent seuls nous faire comprendre l'empire de Socrate. Mais ces faits eux-mêmes, où était leur cause? Quelle force ou quel assemblage de forces pouvait les produire?

*La suite à une autre livraison.*

## PARLEMENT ANGLAIS.

### LA CHAMBRE DES LORDS.



Intérieur de la chambre des lords — Séance d'ouverture. — Dessin de Gilbert.

Le 3 février 1852, la reine d'Angleterre entrait, pour la première fois, par la tour Victoria, dans le nouveau palais de Westminster. Le soir, une splendide illumination dessinait les grandes lignes de ce magnifique édifice, et lui prêtait un aspect féerique. Chaque saillie, chaque angle s'éclairait d'un flamboyant jet de gaz, et les lumières extérieures de la chambre des lords, habilement disposées, faisaient resplendir, comme autant de lumineux transparents, les vitraux peints. Dépouillé de ce prestige passager, l'ensemble du palais neuf est encore d'un effet grandiose.

Il occupe un espace de près de neuf arpents. La façade principale, qui se déploie à l'est le long de la Tamise, est divisée en cinq compartiments décorés de pilastres, de statues, d'écussons royaux; une terrasse en granit d'Écosse règne au bord de l'eau. La masse imposante de la tour Victoria, haute aujourd'hui de 160 pieds, mais qui doit s'élever jusqu'à 340, domine tous les bâtiments. Cette tour carrée, flanquée aux angles de tourelles octogones, sera la dernière achevée. Après vient la tour centrale, puis celle de l'horloge, surmontée d'un clocheton et d'une aiguille richement travaillée. D'autres tours de moindres dimensions rompent la ligne des toits, et ajoutent par leurs formes pittoresques au grand aspect général. Afin de prévenir tout danger d'incendie, on a fait entrer fort peu de bois dans les constructions. Les charpentes sont en fer. La première pierre a été posée le 27 avril 1840. L'architecte, Charles Barry', a tenu tout ce que promettait son programme (voy. t. XII, p. 305); mais la dépense, évaluée à 700000 livres sterling, dépasse déjà un million et demi (37 millions de francs), et les travaux sont loin d'être achevés. Ainsi que l'annonçait le projet approuvé par le comité consultatif, le nouveau Westminster, relié à ce qui restait de l'ancien, la grande salle avec ses vieux cloîtres, et la belle crypte de Saint-Étienne, est un monument élevé aux puissantes assemblées qui font la base de la constitution britannique; c'est en même temps une consécration solennelle de toutes les gloires nationales, juste sujet d'orgueil du peuple anglais. La tradition chrétienne se rencontre tout d'abord sur le seuil · les saints patrons de l'Angleterre, de l'Écosse, de l'Irlande, rangés sous la voûte qui sert d'entrée royale, forment un pieux cortége à la figure de la reine, soutenue par la Justice et la Miséricorde. Au delà, le porche ou portique normand emprunte son nom à des fresques illustrant l'époque de la conquête. L'histoire d'Angleterre se continue par les peintures, les vitraux, les armoiries, les statues, à travers une longue série de magnifiques salles, depuis le vestiaire de la reine où a lieu le cérémonial de la toilette d'apparat, la galerie royale, la chambre des lords, jusqu'à la salle supérieure d'attente, ou *salle des Poëtes*, décorée de sujets empruntés aux œuvres de Chaucer, de Spencer, de Shakspeare, de Milton, de Pope, de Walter Scott, de Byron : on voyage ainsi de compagnie avec tous les hommes illustres de la Grande-Bretagne, passant en revue tous les faits mémorables accomplis. Au milieu de ces fastes du passé, une place est réservée à l'avenir. Dans la grande salle de Westminster, les deux tiers des piédestaux seront occupés par les statues en pied des hommes d'État éminents auxquels le parlement décernera les honneurs de la statuaire.

Après les éloges mérités donnés à la conception et à l'exécution de cet immense édifice, il y a une part à faire à la critique. Le style gothique anglais, qui remonte aux Tudors, a été trop servilement copié. Il y a abus d'ornements; les réseaux, rinceaux, nervures en relief, multipliés à l'infini, amènent dans les détails une monotonie fatigante. L'effet ne répond pas à la prodigalité des efforts et des travaux. Malgré de grandes prétentions d'art, le sentiment artistique manque presque partout. Le nouveau palais, construit sous l'inspiration des membres du parlement, est éminemment l'œuvre toute moderne d'une puissante nation, chez laquelle domine le génie de l'industrie et du commerce, de même que l'ancien Westminster, bâti par Guillaume le Roux, en 1097 et 1098, restauré trois siècles après sous Richard II, et incendié le 16 octobre 1834, était bien, avec ses vastes halles, ses hauts portiques, ses ogives dentelées, l'expression d'une époque féodale, monacale et guerrière.

La chambre des lords, qui communique avec les appartements royaux, occupe le centre du palais; elle a été terminée la première, et ouverte le 15 avril 1847. Elle a 97 pieds de long sur 45 de hauteur, et autant de largeur. Elle est éclairée par douze fenêtres à vitraux peints. Entre chaque fenêtre et aux deux bouts de la salle, dix-huit niches attendent les statues des barons de la grande charte. Des peintures à fresque représentent : le Baptême d'Éthelbert; Édouard III conférant l'ordre de la Jarretière au prince Noir; Henri, prince de Galles, arrêté et conduit en prison pour avoir insulté et frappé le juge Gascoigne. Les figures allégoriques sont : le génie de la Religion, le génie de la Chevalerie et le génie de la Loi. La galerie des sténographes de la chambre fait face au trône; au-dessus est la galerie dite des *Étrangers*, du public. Les corniches sont ornées des armes des souverains et de celles des grands chanceliers qui se sont succédé depuis Édouard III.

Une ancienne coutume, qui a pour origine le célèbre complot de la poudre à canon (*gunpowder-plot*), en 1605, oblige le lord chambellan, assisté de l'huissier de la verge noire et d'un détachement des gardes, à visiter les caveaux qui s'étendent sous la chambre des lords, deux heures avant l'arrivée de la reine.

C'est ordinairement en février que s'ouvre le parlement, et en juillet qu'il s'ajourne ou se dissout. Le droit de le convoquer, de le proroger, de le dissoudre, n'appartient qu'au souverain. Composé des deux chambres, celle des lords et celle des communes, son pouvoir est illimité. Il a pour mission non-seulement de délier les cordons de la bourse du peuple, mais aussi de tenir les comptes de la nation; ou, pour parler le langage du légiste Coke, « le parlement est la cour de justice la plus haute, la plus honorable et la plus absolue. » Sa juridiction est suprême; elle fait, étend, retranche, abroge, révoque ou remet en vigueur les lois, statuts, actes et ordonnances concernant les affaires ecclésiastiques, capitales, criminelles, civiles, militaires, maritimes, etc. « Sa tâche est de redresser les griefs, de surveiller les monopoles oppressifs; de mettre un frein aux excès exorbitants des favoris, des mauvais ministres; de punir les grands coupables qui se croient au-dessus des lois; d'inspecter la conduite de ceux-là mêmes qui rendent la justice ou qui administrent les deniers publics. »

Le parlement peut régler ou modifier la succession au trône, comme il le fit sous les règnes de Henri VIII et de Guillaume III. Il peut changer la religion de l'État, ainsi que cela fut fait sous Henri VIII, Édouard VI, Marie et Elisabeth. Enfin il a non-seulement changé, mais créé à nouveau la *constitution* du pays, et même la sienne, comme lors du bill de réforme, sous Georges I<sup>er</sup>, où, alléguant les complots d'une faction turbulente et papiste, et la menace d'une invasion, le parlement se constitua pour sept ans, au lieu de trois ans, ainsi que l'avaient voulu jusqu'alors la coutume et la loi. Ce bill des sept ans est demeuré en vigueur, quoiqu'il n'y ait plus ni prétendant, ni dangers à craindre pour la monarchie.

Selon Coke, le parlement tire son nom de la liberté qu'a chaque membre d'émettre directement et sincèrement son avis; de *parler le ment* (du latin *mens*, *mentis*), le jugement, la pensée intime, pour le plus grand bien de la chose publique. Quoi qu'il en soit de l'origine du mot, on le trouve appliqué en France aux assemblées générales des États sous Louis VII, vers le milieu du douzième siècle, et en Angleterre sous Édouard I<sup>er</sup>, en 1272. Ce qui paraît certain, c'est que, longtemps avant l'introduction de la langue normande dans la Grande-Bretagne, toutes les affaires importantes étaient débattues et réglées dans le grand *conseil* du royaume, selon l'usage général chez les nations du Nord, et particulièrement chez les Germains, qui l'importè-

rent dans toutes les contrées d'Europe envahies par eux lors de la dissolution de l'empire romain.

L'institution de la chambre des lords remonte à Guillaume le Conquérant : « Les communes, dit l'historien Hume, ne firent partie du grand conseil que quelques siècles après la conquête. » Ce fut Henri III qui, à la suite d'une tentative du comte de Leicester pour s'emparer de la couronne, appela deux chevaliers de chaque comté, et des bourgeois ou députés des bourgs, à prendre part à la législation. La cité de Londres envoya, la première, des membres au parlement; Westminster ne fut représenté dans cette auguste assemblée que vers la fin de la vie de Henri VIII.

Le nombre des lords est indéfini; il n'est limité que pour les lords spirituels. Il y a deux archevêques et vingt-quatre évêques qui sont supposés tenir du souverain d'anciennes baronnies, leur donnant droit de siéger et de voter avec les lords temporels. Ces derniers sont les pairs de la Grande-Bretagne, ducs, marquis, comtes, vicomtes et barons. Quelques-uns siégent par droit d'*hérédité*, comme tous les anciens pairs; quelques-uns par *création*, comme tous les nouveaux; d'autres par *élection*, comme les seize pairs qui représentent le corps de la noblesse écossaise depuis la réunion de l'Écosse, et les vingt-huit pairs irlandais, outre un archevêque et trois évêques.

Le souverain peut augmenter à son gré le nombre des lords laïques. La chambre actuelle se compose d'environ 410 membres. Elle vote par *Content* ou *Non content*, en commençant par le pair inférieur en dignité, et remontant jusqu'au plus titré.

Quand il y a opposition à un bill, on propose d'en ajourner la lecture à six mois, de façon à le renvoyer à la prochaine session ou indéfiniment. « L'ordre du jour » est habituellement demandé pour clore une discussion accidentelle et ramener les débats aux questions arrêtées d'avance dans le procès-verbal. La question préalable est aussi une manière d'évincer une mesure proposée. Tout membre a droit de réclamer l'appel nominal. Les cris. « A la question ! » impliquent l'impatience que causent à l'assemblée des divagations oiseuses ou les longueurs d'un orateur diffus. « Écoutez ! écoutez ! » (*Hear ! hear !*) témoignent de l'attention ou de l'ironie de l'auditoire.

Sauf dans les occasions solennelles, les lords siégent sans distinction de place, et maintiennent seulement le côté ministériel et le côté de l'opposition. Les archevêques et les évêques occupent un banc à part. Selon l'ancienne tradition, le lord chancelier, président de droit de la chambre des pairs, est assis sur un sac de laine devant le trône, ayant près de lui le grand sceau ou sceptre de justice. Les juges, les maîtres en chancellerie, etc., appelés à donner leur avis dans les questions de législation, siégent également sur des sacs de laine.

---

## LA CHAINE D'OR DE GUAYNACAPAC.

Le frère du célèbre Atahualpa portait le nom de *Cusé Guascar,* c'est-à-dire *la chaîne du contentement;* or ce nom avait été imposé au jeune prince, descendant des Incas, parce que, le jour même où il était né, les orfévres de Guaynacapac avaient achevé une prodigieuse chaîne d'or, qui était d'une telle dimension qu'au dire des historiens les plus sérieux, six cents vigoureux Indiens ne pouvaient pas la soulever. Selon les uns, cette merveilleuse chaîne fut jetée dans la lagune de Chuquito, afin qu'elle ne vînt pas accroître le trésor des Espagnols Selon d'autres, elle n'aurait jamais eu d'existence que dans l'imagination de quelques chroniqueurs. Pour notre part, nous croyons seulement à une certaine exagération dans la description de cette chaîne merveilleuse, dont l'existence ne saurait être révoquée en doute. Quant à sa disparition, nous ferons observer qu'il n'y a peut-être pas un seul lac du Pérou, ou bien du Mexique, que l'imagination des *conquistadores* n'ait fait dépositaire de quelque trésor fantastique.

---

## L'EMPEREUR CHINOIS MIEN-NING.

Il est interdit aux Chinois, sous des peines sévères, de posséder les portraits de leurs empereurs. Cette défense donne lieu, dans les ateliers des peintres de Macao et de Canton, à un petit commerce frauduleux et secret qui produit d'assez beaux bénéfices. On y propose aux étrangers, comme étant un portrait de l'empereur, un personnage de fantaisie revêtu du costume impérial, et, grâce à cette supercherie, on vend de 12 à 30 francs une aquarelle sur moelle d'æschinomène qui vaut de 3 à 6 francs.

Le dessin que nous reproduisons n'est point un de ces portraits de contrebande : c'est bien l'image fidèle de Mien-ning, le prédécesseur de l'empereur régnant.

Le portrait original, de 21 centimètres de diamètre, appartient à Pann-se-chinn, l'un des commissaires impériaux adjoints à Ki-ing pendant les négociations avec M. de Lagrenée. Ce portrait fut fait à Pékin, au palais, durant une cérémonie religieuse, par un des amis de Pann-se-chinn, haut dignitaire de la cour. Pann s'était lié d'amitié avec MM. J.-M. Callery, interprète de l'ambassade, le docteur Yvan et Natalis Rondot; il leur confia ce précieux portrait, qui était, selon son expression, ressemblant aux $^{8}/_{10}$, et que M. Rondot a fidèlement reproduit.

Mien-ning avait donné aux années de son règne le nom de *taou-kouang* (raison brillante ou lumière de raison); il était le 241e empereur de Chine, et le 6e empereur de race mandchoue et de la dynastie Ta-tsing.

Il était né en 1780, d'un des fils de l'empereur Kaou-tsoung (Kien-loung), qui devint empereur en 1796, et régna, sous le nom de Kia-king, jusqu'en 1820. Mien-ning se distingua, avant son avénement au trône, en 1813, par un acte de courage.

Lin-tsing, premier eunuque du palais, était devenu le favori de Kia-king, et avait acquis sur l'esprit de son maître un tel ascendant qu'il avait pris en main le gouvernement de l'empire. L'exercice du pouvoir exalta son ambition, et lui inspira le désir de s'emparer de la couronne en mettant à mort l'empereur et ses fils. Pendant que Kia-king et les princes étaient à la chasse, Lin-tsing fit occuper les environs du palais par des troupes dévouées, et donna le signal de l'insurrection dès que l'empereur fut rentré. Mais, à l'insu du rebelle, Mien-ning était resté en arrière; il comprit le but de ce déploiement de forces qui allaient envahir le palais, aperçut à leur tête l'ambitieux eunuque, et, arrachant les boutons globuleux en cuivre de son habit, en chargea son fusil en guise de balles, ajusta Lin-tsing et l'étendit mort. Aussitôt que les révoltés virent tomber leur chef, ils prirent la fuite.

Kia-king mourut en 1820; son fils aîné l'avait devancé dans la tombe, et Mien-ning fut proclamé empereur le 25 août 1820. Il est mort à Pékin le 25 février 1850, le 14e jour de la 1re lune de la 30e année de son règne.

Ce règne marquera dans les annales chinoises. Douze ans après la révolte de Tchankor dans les provinces d'Ili, comprimée à la suite de combats acharnés, survinrent de graves événements. Pour la première fois, la Chine eut à soutenir la guerre contre une puissance européenne, vaincue, elle dut consentir à des traités onéreux. Cette guerre eut pour cause l'obstination des Anglais à introduire l'opium

en Chine, et la résistance des autorités chinoises qui s'opposèrent, par des mesures énergiques, à l'importation et à la consommation de ce poison, et à l'exportation de l'argent donné en échange.

Les hostilités s'ouvrirent le 3 novembre 1839 par le combat naval de Chouen-pi. Le 5 juillet 1840, Ting-haï était pris, l'île Tchou-san envahie; le 20 janvier 1841, l'île et le port de Hong-kong étaient cédés à l'Angleterre. La guerre



Mien-ning, 241e empereur de Chine, né en 1780, proclamé le 25 août 1820, mort le 25 février 1850. — Copié par M. Natalis Rondot sur un dessin chinois.

éclata de nouveau le 23 février 1841, et elle fut cette fois vigoureusement conduite. En voici les faits les plus remarquables :

1841.

*26 février*. Prise des forts du Bogue. — *25-31 mars*. Combats de Canton. La ville paye une rançon de 35 millions. — *27 août*. Prise d'É-mouï. — *4 septembre*. Combat de Cheï-pou. — *1 octobre*. Prise de Ting-haï; occupation de l'île Tchou-san. — *10 octobre* Prise de Chin-haï. — *13 octobre* Occupation de Ning-po.

1842.

*10 mars* Combat de Ning-po. — *15 mars*. Prise de Tse-ki. — *18 avril*. Prise de Tcha-pou. — *13 juin*. Entrée dans le fleuve Yang-tse-kiang. — *16 juin*. Prise de Wou-soung. — *19 juin*. Prise de Chang-haï. — *12 juillet*. Entrée à Kiang-yin. — *15 juillet*. Entrée à

Chouin-chan. — *21 juillet.* Combat et prise de Chin-kiang. — *4 août.* Arrivée devant Nan-king. — *20 et 26 août.* Conférences entre les plénipotentiaires anglais et chinois. — *29 août.* Traité de Nan-king.

1843.

*8 octobre.* Traité de Hou-moun-chaï.

Les Chinois durent payer 125 millions de francs pour indemnités et frais de guerre, céder à l'Angleterre l'île de Hong-kong, ouvrir au commerce étranger les ports de Canton, Chang-haï, Ning-po, Fou-tchou et É-mouï, et consentir à un nouveau tarif de douanes.

Il paraît que l'empereur n'a jamais connu dans toute leur étendue les progrès menaçants de l'invasion des Anglais, les défaites de ses armées et les sacrifices auxquels il fallut se résigner.

Mien-ning eut dix enfants, sept fils et trois filles. Les trois aînés sont morts : le quatrième, I-tchou, l'aîné des fils survivants, est l'empereur régnant.

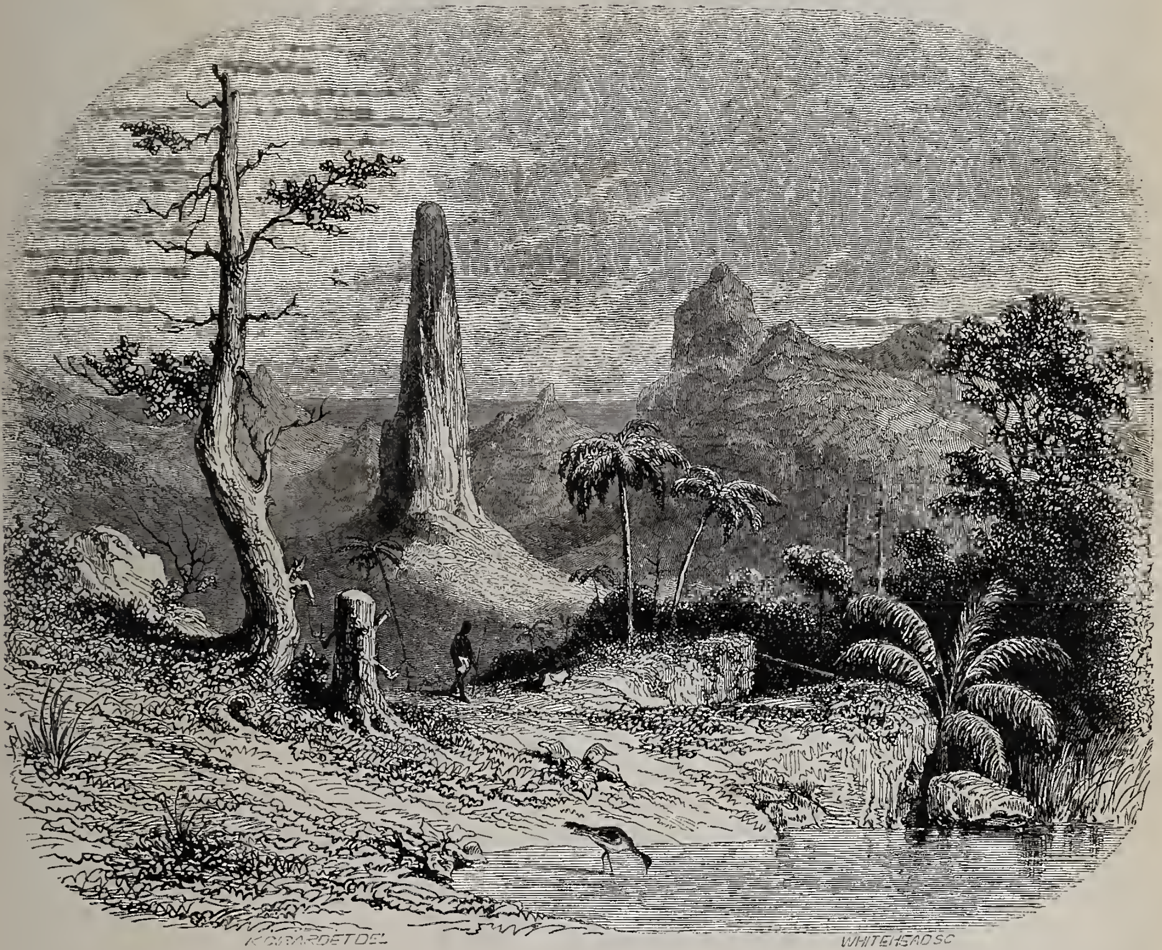
---

## L'ILE SAN-THOMÉ,

### DANS LE GOLFE DE BIAFFRA

(Afrique occidentale).

Un sol bouleversé, un sable noir et des scories sur le rivage ; des roches basaltiques et ferrugineuses qui se dressent brusquement en forme d'aiguilles ; une végétation puissante, vivace, qui se presse et s'étreint comme si elle manquait d'espace ; des eaux limpides où se réfléchit un éternel azur ; des oiseaux confiants qui animent et égayent ces belles solitudes : tels sont les traits qui caractérisent les quatre îles volcaniques du petit golfe de Biaffra, au fond de l'immense golfe de Guinée. Dans des temps inconnus, de terribles convulsions ont dû faire de ce petit coin du globe un tableau sublime d'horreur, alors que des feux souterrains, s'élançant du fond de l'Océan et rougissant les cieux, soulevèrent ces cimes embrasées au sein des eaux bouillantes ; mais, depuis d'innombrables siècles, la nature bienfaisante et féconde a couvert de ses plus riches trésors comme d'un riant manteau ces blessures de la terre. La petite île d'Anno-Bom, au sud, n'est qu'un volcan : ses flancs sont tapissés d'arbustes et de verdure ; son cratère est plein jusqu'au bord d'une eau pure à la surface paisible, et dont nul n'a encore mesuré les vastes profondeurs. Ferdinando-Po (ou Fernao-do-Poo), au nord, n'est pas moins luxuriante. Au centre, l'île du Prince, où croît le pandanus [1], est justement renommée parmi les voyageurs comme l'un des plus splendides paysages de l'univers. L'île San-Thomé, qui l'avoisine, située plus près du continent, a aussi plus de ressemblance avec le sol africain. Son terrain est accidenté, montueux, semé de mornes, et, dans sa partie centrale, vers sa côte ouest, on voit s'élever très-haut un pic dont l'exubérance de végétation rend l'ascension difficile. Fernao-




Un Paysage à San-Thomé. — Dessin d'après nature par M. Léopold de Folin.

[1] Voy t. XX, p. 121.

do-Poo appartient à l'Angleterre; les trois autres îles sont encore la propriété du Portugal, qui a établi le siége de son administration à San-Thomé, dans la petite ville de Santa-Anna de Chaves, bâtie assez régulièrement sur la plage d'une anse à peine dessinée. Il n'est guère de bourgades en France près desquelles Santa-Anna de Chaves ne parût pauvre : ses habitations sont en effet chétives; on n'y trouve point ce qui monte de plus en plus dans l'estime des Européens, le confortable; mais les colons de San-Thomé, par bonheur pour eux, ne sont pas encore atteints de l'ambition des cottages et des villas; il leur suffit de peu : un toit, une natte, quelques fruits, et le spectacle de la nature. Ce spectacle, que des citoyens de Paris ou de Londres ne tarderaient pas à trouver monotone ou triste, est à leurs yeux un des plus beaux du monde : ils en aiment le vaste silence, ils en comprennent les beautés infinies; ils sont aussi fiers de leurs forêts et de leurs mornes que nous le sommes de nos boulevards et de nos quais. L'Européen qui passe quelques heures dans leur île partage leur admiration et s'enthousiasme jusqu'à les croire indifférents parce qu'ils jouissent en silence du tableau magnifique qui les entoure; mais il ne serait pas longtemps sans éprouver que leur sentiment, plus calme, moins expansif, est plus profond et plus durable que le sien. Un voyageur qui a visité récemment San-Thomé nous envoie un dessin et une page de son journal : ses descriptions s'accordent avec celles de tous les Européens qui ont vu comme lui cette île lointaine; l'habileté de son crayon transporte au milieu de la nature même. « En sortant de Santa-Anna de Chaves, dit M. Léopold de Folin, on gravit des pentes surmontées d'une chaîne de mornes dont les cimes indiquent à peu près l'axe de l'île. Bientôt l'on atteint quelques-uns des plateaux supérieurs où le paysage devient à chaque pas plus bizarre et plus sauvage. Après avoir parcouru quelques milles vers le sud, j'arrivai au bas de masses rocheuses disposées en couches et s'élevant en gradins du côté qui fait face au sud-ouest. Je parvins à les gravir, en m'aidant des crevasses et des aspérités, en me suspendant aux lianes et aux arbustes. J'arrivai ainsi sur un plateau assez vaste, couvert de mousses et de plantes d'une infinité d'espèces, quelques-unes portant des fleurs dont les couleurs étaient d'une grande richesse. Ce plateau se déprime à droite comme pour servir de réservoir à une belle nappe d'eau : des échassiers pêchaient sur les bords; à ma vue, ils parurent plus étonnés qu'effrayés, et ce fut seulement après quelques instants d'hésitation qu'ils se décidèrent à prendre la fuite. A gauche s'élevaient de grands arbres : quelques-uns avaient été frappés de la foudre; d'autres, tombés de vieillesse, gisaient en travers des crevasses et servaient de ponts aux animaux. Je m'avançai pendant deux cents pas environ dans cette solitude, puis je fus arrêté tout à coup par une abîme : la roche descendait à pic sous mes pieds jusqu'aux terrains inférieurs dont le vaste panorama se déroulait jusqu'à l'horizon limpide de l'Océan. A demi couché sur cette plate-forme, j'embrassai du regard une grande partie de l'île, les ravins, les escarpements, les moindres dépressions, les plus petits reliefs, les cours d'eaux aux teintes argentées serpentant dans la verdure, de rares cabanes d'où sortaient quelques flocons de fumée, quelques parcelles de terre rougeâtre préparées pour une plantation d'ignames ou de manioc, les mornes enfin qui semblaient taillés avec le ciseau. Mais mon attention fut surtout attirée par l'immense *pico de San-Thomé*, qui s'élève droit et isolé comme une tour colossale, dernier vestige de quelque édifice construit par des géants. Cette colonne naturelle, qui doit avoir une hauteur de 300 à 400 mètres sur une circonférence de 150 mètres à sa base, se colore de diverses nuances suivant les caprices de la lumière; quelques mousses, quelques touffes de plantes verdissent çà et là sa surface, toute sillonnée d'ailleurs de cannelures que creusent les pluies, et de fissures qui descendent en spirales irrégulières de la cime jusqu'au sol. Du rocher où j'étais placé, les grands arbres qui entouraient la base de l'immense obélisque ne paraissaient que de hautes herbes. Par un contraste singulier avec ces vastes proportions, les seuls êtres animés qui se jouaient devant moi dans les airs étaient, pour ainsi dire, les nains de leur espèce. D'innombrables bandes de perruches (*Psittacus pusillus*), grosses comme nos moineaux, au plumage étincelant de mille couleurs sous les rayons du soleil, voltigeaient par essaims de tous côtés. Ces jolis oiseaux vivent des fruits sauvages qu'ils trouvent en abondance à San-Thomé; mais comme ils sont aussi très-friands du mil et du maïs que l'île ne produit point, ils fondent souvent sur les côtes d'Afrique et ravagent les champs. Jamais ces perruches ne s'aventurent jusqu'à l'île du Prince : elles y seraient, m'a-t-on dit, fort mal reçues par les perroquets gris. Les habitants de San-Thomé ne les tourmentent guère, si ce n'est, de loin en loin, pour en vendre quelques-unes aux étrangers... Je revins à la ville à travers des champs de café et de cacao. San-Thomé n'a point grande ardeur pour le commerce. Deux ou trois navires hambourgeois suffisent pour emporter chaque année le surplus de ses produits; encore sont-ils presque toujours obligés d'aller compléter leur chargement à l'île du Prince. »

---

## LA STATUE D'ÉTAIN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 6.

Au moment où John entrait dans la cour, un bruit de voix et de chevaux attira son attention. Des ombres s'agitaient dans l'obscurité à la porte de l'écurie. Tout à coup Élisabeth parut une lanterne à la main, et John ne put retenir une exclamation de surprise; il venait de reconnaître le vieux majordome de sir Williams.

— Vous ici, monsieur Peters? s'écria-t-il. Dieu me sauve! est-ce bien possible? J'espère que vous n'apportez... aucune mauvaise nouvelle?

— Au contraire, répliqua le vieux serviteur gaiement; je t'annonce l'arrivée du maître.

— Sir Croffort?

— Il doit être ici dans quelques jours, et je suis venu préparer d'avance les logements... Donne-moi les clefs du château.

— Les clefs! répéta le fermier déconcerté... Faites excuse, monsieur Peters; mais auparavant... vous devez avoir besoin de prendre quelque chose.

— Quand j'aurai tout ouvert là-bas... Donne les clefs, te dis-je.

— C'est que... je ne sais pas... Il faut que je les cherche... balbutia Stamps, qui, dans son trouble, ne remarquait point qu'il les avait sur le bras.

Le majordome les lui montra et voulut les prendre; mais le paysan recula, en insistant sur l'inutilité d'une visite immédiate au château, et criant à sa mère de mettre un couvert pour M. Peters.

— Au diable! je te dis que je veux d'abord ouvrir les appartements à miss Hélène! interrompit le vieux serviteur impatienté.

— Miss Hélène... est avec vous! s'écria John qui recula d'un pas.

— Je l'ai laissée dans l'écurie avec ta mère; elle va sortir... Allons, écervelé, ne me retiens pas davantage; vite, ces clefs!

Il avait avancé la main pour les saisir; mais le fermier continuait à reculer en balbutiant quelques mots inintelli-

gibles; et le majordome, à bout de patience, allait les lui arracher, quand miss Hélène sortit vivement de l'écurie.

— Laissez, Peters, dit-elle; j'ouvrirai moi-même. Allez desseller les chevaux et veiller à ce que rien ne leur manque. John, prenez la lanterne et suivez-moi.

Ces ordres étaient donnés d'un ton bref et résolu qui n'admettait point d'objections. Le majordome rentra dans l'écurie, tandis que le fermier suivait sa jeune maîtresse.

Ils arrivèrent en silence au château. Elle le laissa ouvrir, lui fit signe de passer devant pour l'éclairer, puis, retirant la clef, referma brusquement la porte et posa la main sur l'épaule de son conducteur; celui-ci trembla.

— Stamps, mon cousin est ici! dit miss Hélène d'une voix basse et émue.

— Votre cousin! répéta le paysan, qui cherchait à se donner une contenance.

— J'en suis sûre! interrompit-elle rapidement; je viens de voir dans l'écurie un cheval brisé de fatigue... Les réponses évasives de Lisbeth m'ont donné des soupçons; je me suis approchée, et j'ai reconnu sur les plaques argentées de la bride l'écusson des Lennark. Il est ici... Ne me cache rien; il peut y aller de sa vie!...

— Eh bien, puisque miss Croffort croit... puisqu'elle sait... bégaya Stamps; c'est la vérité... Sir Richard est arrivé il y a moins d'une heure... dans un état à faire compassion.

— Il n'est pas blessé? demanda vivement la jeune fille.

— Non... mais il venait sans doute de loin... A peine entré, il s'est endormi de fatigue...

— Où cela?

— Dans la bibliothèque.

Miss Hélène resta un instant la tête penchée sur une de ses mains, comme si elle réfléchissait.

— C'est bien, dit-elle enfin; tu vas retourner à la ferme... Tu retiendras Peters jusqu'à ce que je vous rejoigne... Laisse-moi la lanterne... Va!

Elle avait poussé doucement le fermier vers la porte, que celui-ci entendit refermer derrière lui à double tour.

L'idée que son cousin était là, confié sans le savoir à sa prudence, causa d'abord à miss Hélène une sorte de joie fiévreuse. Destinée à sir Richard dès son enfance, elle s'était attachée à lui par tous les liens de l'habitude et de l'affection; ses rêves de jeune fille, conformes au projet de sa famille, l'avaient mêlé à tous ses plans d'avenir. Plus tard, lorsque les passions politiques séparèrent son père de celui qu'elle avait si longtemps regardé comme le futur compagnon de sa vie, son cœur s'était soumis aux cruelles nécessités du présent sans rien sacrifier de ses attachements d'autrefois. Sir Croffort lui avait, du reste, laissé à cet égard une liberté tacite, en ne lui parlant jamais de Richard ni de l'union projetée. Elle ne vit donc, dans le premier instant, nul obstacle à devenir la gardienne de son cousin, et à faire de cette rencontre inattendue l'occasion d'un rapprochement entre sir Croffort et lui; mais, à la réflexion, la chose lui parut moins facile. Le silence de son père n'était point une autorisation suffisante pour renouer, même en espérance, des liens qui étaient peut-être à ses yeux rompus sans retour. L'empressement de sir Croffort à obtenir pour lui-même les biens confisqués de son jeune parent avait dû, d'ailleurs, mal préparer ce dernier à une réconciliation. Hélène le trouverait, selon toute apparence, dans des dispositions envers son père qu'il lui serait trop dur même d'entrevoir. Sa soumission aux volontés de sir Williams qu'elle ignorait encore, et le soin de sa propre dignité, semblaient donc s'opposer à ce qu'elle se présentât pour le moment au fugitif.

Mais devait-elle pour cela l'abandonner à la seule garde de John Stamps et de Lisbeth dont l'imprudence pouvait le perdre? Son cœur et sa conscience crièrent Non! d'une seule voix, et il lui sembla qu'elle concilierait tous ses devoirs en faisant connaître sa position à sir Croffort, dont elle attendrait la réponse, et en veillant sur le proscrit sans qu'il pût soupçonner sa présence.

Cette résolution prise, elle se hâta d'écrire à son père, apporta elle-même la lettre à Peters en lui recommandant de repartir dès le point du jour, et déclara que la vieille Élisabeth lui tiendrait compagnie au château. John Stamps, avec qui elle eut une longue conversation, promit de ne rien dire à sir Richard, et elle se prépara, avec une certaine émotion de crainte et de curiosité, à jouer ce rôle de fée protectrice.

Une circonstance particulière favorisait ses intentions: alors que la lutte était encore incertaine, et que sir Croffort pouvait craindre d'être surpris à Lennark par quelque parti de cavaliers, il avait fait disposer des issues qui mettaient en communication toutes les pièces du château et permettaient de gagner, par les caves, les bâtiments extérieurs donnant sur la campagne. C'était, au reste, une précaution habituelle dans ces temps de guerre civile, et la plupart des habitations nobles avaient été préparées de manière à faciliter la fuite des maîtres, ou à fournir une retraite cachée aux proscrits. Miss Hélène qui connaissait le secret de ces dispositions résolut d'en tirer parti.

Profitant, dès le lendemain matin, de la sortie de Lisbeth, elle prit les passages dérobés, et arriva jusqu'à la pièce occupée par son cousin.

Une porte avait été adroitement ménagée au milieu même des rayons chargés de vieux titres. Elle s'y arrêta d'abord et prêta l'oreille. Aucun autre bruit ne se faisait entendre que la respiration forte et régulière du fugitif. Hélène resta quelque temps immobile et la tête penchée; son cœur battait avec force: ce que John lui avait dit la veille revenait à sa pensée; elle eût voulu voir ce que ces trois années d'absence, éprouvées par tant de fatigues, d'angoisses et de combats, avaient apporté de changements à la personne de sir Richard; enfin elle ne put résister à sa curiosité inquiète: sa main s'appuya sur le ressort, et la porte s'entr'ouvrit silencieusement.

Le jeune homme était couché tout vêtu à la même place, mais les courtines du vieux lit le cachaient en partie; elle s'avança doucement et put enfin l'apercevoir.

Le premier coup d'œil la rassura. Bien que Richard fût un peu amaigri et que les intempéries des marches et des bivouacs eussent bronzé son visage, tout chez lui annonçait une santé florissante. Mais, rassurée à cet égard, miss Hélène fut péniblement affectée de son costume. Cet instinct de femme, qui avait fait à la vieille Lisbeth elle-même comparer l'ancien luxe du jeune lord à son indigence présente, se réveilla plus vivement chez miss Croffort. La vue de son cousin, portant cette livrée de misère dans le propre château de ses ancêtres, lui fit venir des larmes aux bords des paupières. Elle sortit vivement, courut à la garde-robe de son frère, et revint avec un costume élégant et complet.

Au moment où elle le déposait sur un fauteuil, sir Richard fit un mouvement; effrayée, elle s'élança vers l'issue secrète et disparut; mais elle avait entendu derrière elle un léger cri. Le jeune lord, dont les yeux venaient de s'ouvrir, avait cru voir passer une ombre. Il s'était redressé vivement en regardant autour de lui. La chambre était vide; un seul rayon du soleil levant, qui glissait entre les rideaux, traversait sa demi-obscurité; il allait frapper la statue de la fée d'argent, et semblait l'envelopper d'un nimbe mystique.

Sir Richard arrêta les yeux sur ce simulacre qui, au dire de la tradition, avait joué un si grand rôle dans la chronique de sa famille. Bien que l'âge et l'expérience

l'eussent rendu moins crédule, il n'avait point assez complétement dépouillé ses premières croyances pour que la vue de cette espèce de palladium des Lennark n'éveillât en lui aucune pensée. Sa foi d'enfant avait été obscurcie plutôt qu'abandonnée, et lorsqu'il se retrouva en face de la fée, il se sentit repris de quelque vague espérance, et, moitié riant, moitié sérieux, il se demanda s'il ne ferait pas sagement d'avoir recours à sa protection.

— Par le ciel! pensa-t-il en se relevant à demi, et les yeux arrêtés sur son misérable costume, j'aurais bien des choses à lui demander; mais, pour l'instant, je me contenterais d'un pourpoint décent et d'un haut-de-chausses sans hiatus! Noble protectrice de mes ancêtres, si tu as quelque tailleur à ton service, commande-lui pour moi, je te prie, un habillement que puisse porter sans honte un vrai cavalier.

Dans ce moment, son regard, qui était tourné vers l'image d'étain, rencontra le fauteuil placé au-dessous, et il se redressa avec une exclamation de surprise. L'habillement demandé était là, sous le rayon de soleil qui faisait briller la mystérieuse statue!

Il sauta à bas du lit et courut au fauteuil pour s'assurer de la réalité de ce qu'il voyait. C'était bien le costume demandé tout neuf et complet! La réponse semblait avoir immédiatement suivi le désir.

Richard l'examinait encore quand John entra. Il lui demanda vivement si c'était lui qui avait apporté là ces habits

— Moi! répéta Stamps, qui ouvrait de grands yeux stupéfaits; que Dieu me condamne si j'aurais su où les prendre!

— Mais quelqu'un est entré ici pendant mon sommeil, reprit Lennark.

— Personne, milord, répliqua le fermier; j'en puis jurer, car j'avais emporté la clef, et elle a dormi avec moi sous mon oreiller.

— Je suis pourtant certain d'avoir aperçu, en ouvrant les yeux, une espèce de fantôme! s'écria Richard.

— Un fantôme! répéta John, qui recula effrayé.

— Il a semblé disparaître dans le mur, là, du côté de la fée d'argent.

— Dieu soit avec nous! c'était elle! s'écria Stamps.

— Allons! j'en étais sûr, dit en riant le jeune lord; tu vas me persuader qu'elle est venue m'apporter ces habits, parce je les lui demandais par plaisanterie.

— Vous les lui demandiez? répéta John.

— Et au moment même je les ai aperçus!

Le paysan joignit les mains et s'écria qu'il n'y avait plus de doute, que la fée d'argent avait voulu exhausser les vœux de son jeune maître, et que c'était un nouveau miracle qu'il fallait ajouter à tous ceux déjà accomplis par elle. Plein de foi dans la mystérieuse protectrice des Lennark, et ignorant l'issue secrète, il ne songea même pas à miss Hélène, qu'il savait renfermée au bout de l'autre aile du château.

Sa conviction, appuyée sur le récit des vieilles légendes, sans se communiquer précisément à sir Richard, jeta dans son esprit quelques doutes confus et involontaires. Cependant il n'hésita point à revêtir l'habillement offert par une main inconnue; et, tout en mangeant le déjeuner que Stamps lui avait apporté, il l'interrogea sur les familles royalistes du voisinage avec lesquelles il avait conservé quelques relations. Il profita ensuite du départ des gens de la ferme pour les champs, et monta à cheval afin de leur rendre visite. Il devait savoir d'elles si tout projet de résistance était définitivement abandonné, et, dans ce cas, leur demander les moyens de s'embarquer pour la France.

La chose était d'autant plus pressante pour lui qu'il avait été enveloppé dans un des procès qui avaient suivi la défaite de son parti, et condamné à la peine capitale avec ordre d'exécuter le jugement sur la simple constatation de la personne.

Ses visites se prolongèrent jusqu'au soir : lorsqu'il revint au château, il trouva la pièce reculée qu'il avait choisie pour retraite complétement transformée. Les meubles avaient été débarrassés de leurs housses, plusieurs objets autrefois à son usage transportés là et mis en évidence; des fleurs garnissaient les grands vases de porcelaine de Saxe posés sur les dressoirs, et une flamme joyeuse brillait dans la vaste cheminée.

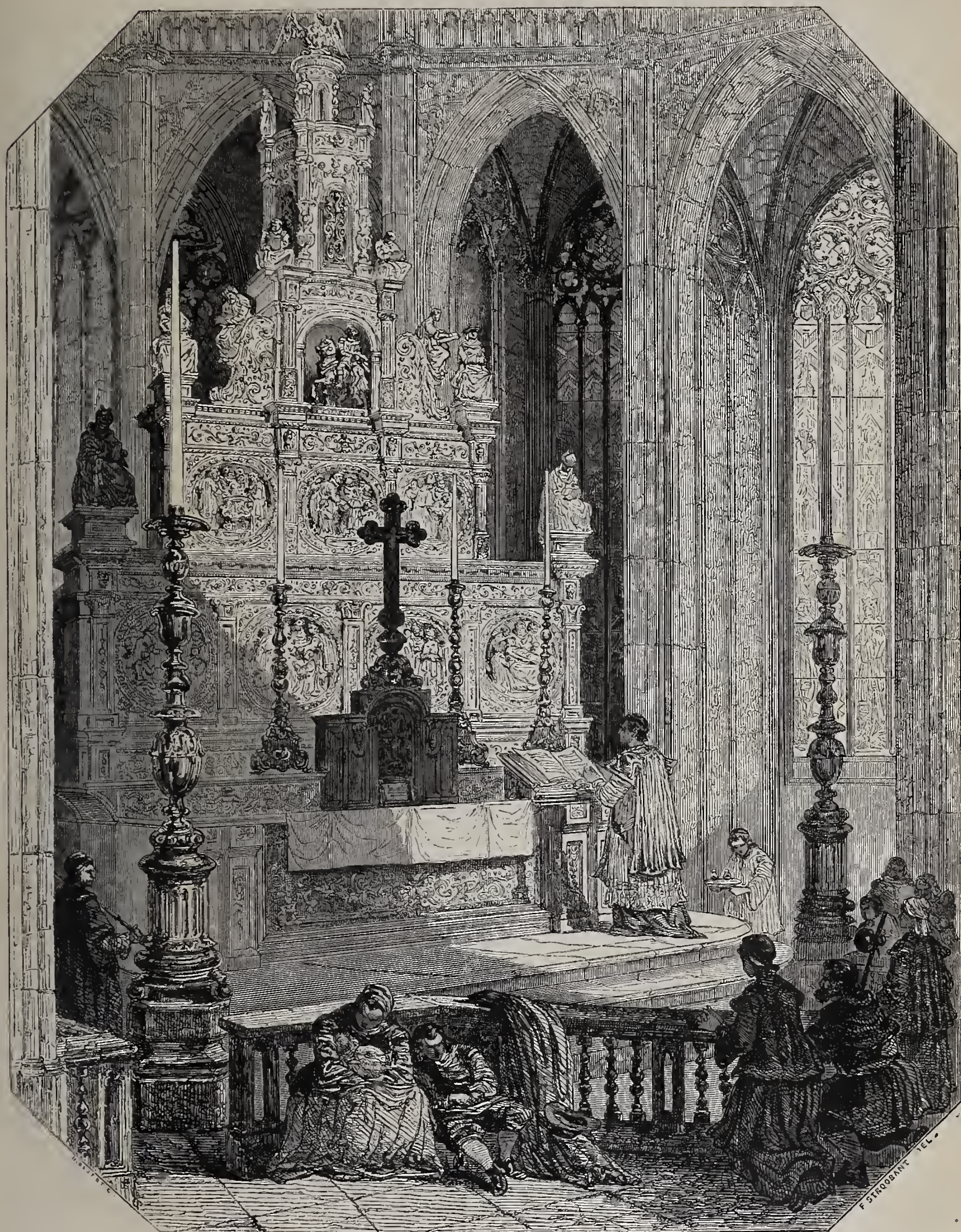
Stamps interrogé jura ses grands dieux qu'il n'était pour rien dans tous ces arrangements, et parla encore de la fée d'argent; mais sir Lennark lui imposa silence avec humeur. *La fin à la prochaine livraison.*



Costume des femmes qui portent l'eau à Venise.

Ce chapeau, en feutre noir, est orné de rubans et de plumes à la mode tyrolienne. La manche de chemise est en grosse toile blanche. Le fichu et le tablier, soit unis, soit à dessins, sont de couleurs vives, rouges, bleues ou jaunes. La robe, très-courte de taille, est en drap noir. Les bas sont coupés au-dessus du pied. Ce n'est point un costume vénitien; les femmes qui vendent de l'eau sont les seules qui le portent. Elles passent pour être tyroliennes, mais la plupart viennent des campagnes voisines de Venise; elles ne s'habillent ainsi que par tradition. En général, elles sont jeunes : elles retournent à leur pays natal dès qu'elles se sont gagné une dot avec leur travail. Elles ont presque toutes les traits réguliers et l'air sérieux. On les voit à chaque instant traverser pieds nus la place Saint-Marc, ou attendre, dans la cour du palais ducal, qu'il monte assez d'eau de source dans les puits de bronze pour qu'elles puissent emplir leurs seaux.

## NOTRE-DAME DE HALLE
(Belgique).



Maître-autel de Notre-Dame de Halle. — Dessin de F. Stroobant.

La petite ville de Halle, dans le Brabant méridional, doit à son église toute sa célébrité. A distance, cet édifice, commencé en 1341 et terminé en 1409, n'étonne point par la grandeur de ses proportions. Son extérieur n'a de remarquable qu'une tour, carrée jusqu'au tiers de sa hauteur, puis octogone, et toute couverte de reliefs et de dentelures. L'intérieur est d'une architecture charmante et décoré avec une merveilleuse profusion. La voûte de la nef, divisée en trois parties, repose sur des colonnes à nervures réunies en faisceaux et d'une rare élégance. Le chœur est resplendissant : le regard y est attiré à la fois par des vitraux aux vives couleurs, des niches à jour, des statues, des statuettes, et

mille ornements divers. Le maître-autel est un chef-d'œuvre : l'ordonnance générale en est pleine de grandeur, et le détail y est traité avec une extrême délicatesse. La partie supérieure offre l'image de saint Martin. L'église, lors de sa fondation, avait été placée sous l'invocation de ce saint; mais à la fin du quatorzième siècle elle prit le nom de Notre-Dame, à la suite de circonstances dont voici le récit abrégé. La comtesse Alix, femme de Jean d'Avesnes, avait fait don à une des chapelles de l'église de Halle d'une petite statue qui lui était venue par héritage de sainte Élisabeth de Hongrie. Cette statue, qui représentait la Vierge, avait déjà, disait-on, opéré un grand nombre de miracles. Les fidèles accoururent en foule lui faire dévotion, et, les miracles continuant, la renommée de la statue s'étendit tellement que bientôt l'usage s'établit de ne plus désigner l'église autrement que par le nom de la Vierge : on fut ainsi conduit à changer l'invocation.

Presque toutes les églises ont un trésor ; celui de Notre-Dame de Halle est peut-être le plus riche que l'on puisse citer en Belgique. La garde en est confiée au premier magistrat de la ville. On ne saurait décrire les joyaux de toutes formes et de toutes matières dont il se compose. Dans la chapelle de Notre-Dame, on admire une splendide exposition de croix, de lampes, de cottes d'armes, d'étendards, d'ostensoirs, de calices, de figures en or, en argent, en ivoire, présents de princes et rois de tous pays. Un des plus magnifiques bijoux de ce trésor est une remontrance en argent doré donnée par Henri VIII, roi d'Angleterre, peu de temps avant qu'il se fût séparé de l'Église catholique.

Dans une procession solennelle qui a lieu, chaque année, le premier dimanche de septembre, jour de la kermesse, la statuette miraculeuse est portée par les députés de douze villes ou bourgades circonvoisines qui, lors de son installation, s'étaient mises les premières sous sa protection. Les Liégeois viennent aussi une fois l'an, en procession, à l'église de Halle.

Dans une des chapelles latérales, on lit l'inscription latine par laquelle Juste Lipse, auteur d'un livre en l'honneur de la Vierge de Halle, a légué sa plume à Notre-Dame.

---

## LA STATUE D'ÉTAIN.

NOUVELLE.

Fin.—Voy. p. 6, 14.

Cependant, les jours suivants, les mêmes surprises se renouvelèrent. Non-seulement une main invisible veillait à tous les besoins du jeune lord, mais ses moindres désirs étaient satisfaits aussitôt qu'exprimés, et souvent avec des circonstances qui ne permettaient de soupçonner ni Stamps ni la vieille Élisabeth : aussi Richard, qui avait d'abord ri de l'explication du fermier, commençait-il à être ébranlé sans se l'avouer à lui-même. Son regard se fixait souvent sur cette étrange image de la fée ; et, soit hallucination, soit réveil de ses superstitions d'enfance, il lui semblait trouver quelque chose de vivant dans son immobilité. Plusieurs fois il avait cru entendre, de son côté, comme le bruit d'une haleine ou le froissement d'une robe. Insensiblement, et à son insu, la croyance à la merveilleuse protectrice des Lennark ressaisissait son imagination, sinon sa raison. Flottant tour à tour entre le doute et la crédulité, il ne savait plus à quoi s'arrêter.

De son côté, miss Hélène, qui avait eu recours au mystère par prudence, finissait par s'en faire un divertissement. Ce rôle de fée bienfaisante charmait sa fantaisie et occupait sa solitude; elle avait pris à cœur son personnage ; amusée par ce qu'il avait de romanesque, elle tenait à le continuer jusqu'au bout sans se laisser découvrir.

Elle venait de prendre le passage secret qui conduisait à la bibliothèque pour placer sur le bureau de son cousin des crayons de couleur destinés à dessiner des emblèmes (c'était une des occupations favorites de la noblesse élégante du temps, et sir Richard avait la veille exprimé le regret de ne pouvoir s'y livrer) ; miss Hélène touchait à la porte secrète lorsqu'elle entendit le pas de Richard ; il entrait dans la bibliothèque suivi de Stamps qui semblait faire des objections.

— Mais milord est-il bien sûr qu'il ne court aucun danger? demandait-il ; milord ne craint-il pas quelque trahison de la part de ce capitaine hollandais ?

— Les Percott assurent qu'il a déjà transporté en France plusieurs cavaliers fugitifs, répliqua sir Richard.

— Ainsi milord est décidé à s'expatrier ?

— Il le faut, John; on ne peut plus rien espérer des armes. J'ai vu tous les royalistes du district : ils ont rengaîné leurs épées pour de meilleurs jours. Qu'ils les attendent ici, puisqu'ils le peuvent, c'est bien; mais moi, je joue trop gros jeu à rester.

— Et où milord s'embarque-t-il ?

— A la petite baie ; la barque doit venir m'y chercher.

— Et quand cela ?

— A la marée de ce soir.

Un léger bruit se fit entendre derrière les deux interlocuteurs qui retournèrent la tête en même temps

— Qu'est-ce que cela, milord? demanda Stamps effrayé.

— Je ne sais, répliqua sir Richard surpris ; on eût dit une exclamation étouffée.

— Vous l'avez donc aussi entendue?

— Oui, c'était là, près de la statue.

Le fermier saisit le bras de son maître .

— Milord, prenez garde ! balbutia-t-il; sur mon âme ! c'est elle.

— Qui, elle ?

— Eh bien !... la fée d'argent!

— Que veux-tu dire ?

— Oui, oui, elle s'offense de ce que vous cherchez une autre protection que la sienne.

— Allons, tu es fou ! s'écria sir Richard. Hâte-toi de réunir tout ce qui m'appartient ici et d'achever ma valise.

En parlant ainsi, le jeune lord était retourné à son bureau, où il consulta quelques notes écrites la veille, tandis que Stamps commençait à rassembler les effets dispersés sur les meubles ; mais il le faisait lentement, avec une visible répugnance, en répétant que sir Richard allait irriter la puissante protectrice des Lennark, et qu'elle ne lui pardonnerait point de la quitter.

— Qu'elle le dise alors clairement, interrompit Richard en riant.

Le choc d'un corps léger sur le parquet l'interrompit. Il regarda derrière lui . un papier plié était aux pieds de la statue. Il le releva et l'ouvrit ; il ne renfermait que ces mots écrits avec un crayon : *Restez, je le veux.*

Rien ne put égaler l'étonnement de sir Richard, si ce n'est l'épouvante du fermier. Il avait reculé jusqu'à l'autre extrémité de la pièce, et regardait le papier cabalistique d'un œil effaré. Le jeune lord, après avoir cherché quelques instants d'où il avait pu tomber là, parut renoncer à comprendre.

— Qui que tu sois qui veilles sur moi, dit-il tout haut, je te remercie ; je t'obéis, et je vais à l'instant même avertir sir Percott que je ne pars plus.

A ces mots, il prit son feutre et son épée, et sortit suivi de John Stamps.

Miss Hélène avait eu à peine le temps de regagner son appartement lorsque Lisbeth lui annonça le majordome.

Il arrivait enfin avec un paquet de dépêches adressé par

lord Croffort à sa fille. Elle se hâta de l'ouvrir; il renfermait, outre plusieurs actes revêtus de sceaux officiels, la lettre suivante de sir Williams :

« Chère fille,

» Les pièces ci-jointes vous expliqueront le retard de ma » réponse; il a fallu le temps de les demander et de les obte- » nir. Vous les ferez remettre à votre cousin sir Richard, » et vous reprendrez sur-le-champ la route d'Édimbourg » avec Peters.

» Votre père qui vous aime, WILLIAMS CROFFORT. »

La jeune fille jeta les yeux sur les actes qui accompagnaient la lettre, et poussa deux cris de joie : c'était la grâce accordée à sir Richard par le protecteur, et la restitution de tous ses biens faite par son oncle! Une note ajoutée de la main de ce dernier constatait qu'il ne les avait réclamés, au moment de la confiscation, qu'afin de pouvoir les conserver à son neveu.

Miss Hélène, folle de bonheur, saisit un flambeau, car la nuit était venue, et courut à la bibliothèque. Ce fut seulement en la trouvant vide qu'elle se rappela que son cousin venait de sortir. Elle résolut d'abord de l'attendre et de lui remettre elle-même les deux actes. Une réflexion l'arrêta : en se faisant la messagère de ce double bienfait, elle semblait solliciter la reconnaissance de sir Richard. Dans le premier transport de joie, il pouvait ne trouver d'autre moyen de remercier qu'en revenant à leur ancien projet d'union, et regretter plus tard cette espèce de violence faite à son cœur. Le plus prudent et le plus digne était donc de lui laisser le temps de se reconnaître en continuant de cacher la main qui le servait.

Elle se résigna, sinon sans douleur, du moins avec fermeté. Renonçant à voir la joie de celui qu'elle aimait toujours, elle déposa sur le bureau les deux parchemins, et regagna lentement le passage dérobé.

Les pas de sir Richard qui se firent entendre dans le corridor l'arrêtèrent derrière la porte qu'elle venait de franchir.

Le jeune lord fit quelques tours dans la chambre, comme s'il réfléchissait, puis s'approcha machinalement de la table sur laquelle le flambeau était allumé. Ses yeux rencontrèrent sur-le-champ les actes revêtus de leurs sceaux de cire colorée; il les saisit avec une exclamation de surprise, les parcourut et poussa un grand cri. Il y eut un moment où son esprit flotta étourdi. Il relut en se demandant s'il était la dupe d'une illusion, il examina les signatures et les cachets; mais quand il eut aperçu la note de sir Williams Croffort, le doute devint impossible : tout était bien réel. Ce qu'il croyait avoir perdu par la guerre, la générosité d'un parent qu'il avait regardé comme un ennemi le lui rendait!

A cette découverte, le jeune lord sentit tout son être remué; ce cœur qui avait supporté sans fléchir les plus rudes épreuves plia sous l'émotion de la gratitude; une larme mouilla sa paupière. Il saisit les deux parchemins, et, se tournant vers la dame d'étain avec un élan de sensibilité passionnée :

— Ah! s'il est vrai que tu me protéges et que je te doive tout ce qui m'arrive d'heureux depuis quelques jours, s'écria-t-il, ange ou démon, qui que tu sois, achève ton ouvrage! Je viens de retrouver un rang et une patrie, fais que je puisse retrouver ce qui seulement y donnera du prix, la tendresse de la femme qui m'avait été promise!

Un soupir lui répondit... mais le soupir d'un cœur gonflé par la joie! Il vit un pan de la boiserie s'entr'ouvrir doucement, et sa cousine lui apparut dans l'ombre du passage secret, les yeux pleins de larmes, les lèvres entr'ouvertes par un sourire, et le visage rougissant de bonheur.

Un mois après, sir Richard et miss Hélène étaient unis, en présence de toute la famille, dans la chapelle du château. John Stamps, à qui on ne révéla jamais le secret de la porte dérobée, resta persuadé que tout avait été conduit par la bienfaisante influence de la fée d'argent; mais chaque fois qu'il en parlait, sir Lennark regardait lady Hélène en souriant, et ne manquait point de dire :

— Nous avons tous une fée d'argent qui nous protége : c'est la tendresse de nos amis!

---

## LES RUSES DES ACHETEURS.

On se plaint quotidiennement des ruses et des fraudes de ceux qui vendent. Pour être juste, il faudrait aussi faire attention aux ruses et aux fraudes de ceux qui achètent. C'est un côté qu'ordinairement on laisse plus volontiers dans l'ombre, peut-être par la raison que les acheteurs sont, en somme, beaucoup plus nombreux que les marchands, et que naturellement l'opinion du plus grand nombre est toujours celle qui retentit le plus On a de même fait passer presque en proverbe les malices du paysan qui vend ses provisions, soit au marché, soit chez lui; mais, parmi les cultivateurs comme parmi les citadins, s'il y a des esprits rusés il y a des caractère simples, et, dans tout marché qui n'est pas loyalement fait, il y a nécessairement une dupe : or ce n'est pas toujours celui qui vend. Nous trouvons, sur les tribulations de ce dernier, quelques considérations aussi justes qu'ingénieuses, dans un recueil estimé [1].

« Que de ruses mises en œuvre contre le vendeur! quel déploiement de diplomatie de mauvais aloi! que de circonlocutions! que de détours! que de compliments! Le marchand à qui le cultivateur vend, le marchand à qui il achète, ne se sont peut-être jamais vus, et cependant, par leur manière de faire, ils paraissent s'être mis d'accord pour le tromper ou l'induire en erreur sur la valeur de sa marchandise à qui mieux mieux. Ayez une qualité supérieure; cela est égal : votre blé ne sent pas bon, il n'est point pesant; votre vin est dur, sans saveur, on paraît même craindre qu'il n'ait un peu de goût...; vous croyez avoir des bêtes grasses, c'est une erreur... En somme, l'acheteur ne trouve jamais de marchandise de première qualité; elle est passable quand elle est supérieure, et si elle est ordinaire, elle ne vaut absolument rien. Ce n'est que pour vous faire plaisir et pour vous en débarrasser qu'on l'achètera; et on brûle du désir de l'avoir. Quelle singulière manière de traiter les affaires! et cependant c'est la plus usuelle dans une très-grande partie de nos foires de village, et même dans les marchés de nos bourgs!

» Mais ce n'est là qu'un petit côté de la question; et vraiment ce n'est rien quand le vendeur n'a à se défendre que d'un acheteur isolé : où la défense est difficile, c'est quand l'attaque a été préméditée. En effet, il y a quelquefois dans ces foires ou marchés certaines fatalités qui feraient croire malgré soi aux coalitions de deux, de trois, de quatre acheteurs contre un seul vendeur. On nous a raconté bien des fois, à notre grande stupéfaction, des faits nombreux semblables au suivant.

» Un acheteur bien connu se présente auprès d'un producteur qui a quelques bestiaux à vendre : il entre en marché avec lui; après des pourparlers nombreux et à la suite d'un examen minutieusement attentif de la marchandise, il lui fait une offre au-dessous de la valeur, sans aucun doute, mais pour une première offre pouvant à la rigueur paraître raisonnable. On se récrie, il se récrie plus fort, et vous dit

[1] Journal d'agriculture pratique et de jardinage (Octobre 1852) : *Difficultés de la vie du cultivateur.*

en s'en allant : « Vous verrez si vous en trouvez plus. » En effet, quelques minutes se sont à peine écoulées qu'un deuxième acheteur se présente, et, après avoir fait le même examen que le premier, il offre un prix encore moindre, tout en se plaignant vivement de l'exagération de la somme demandée. Un troisième arrive, même comédie, renforcée cependant; les paroles sont plus amères. Un quatrième enfin, etc. Le pauvre vendeur commence à croire qu'il a eu tort de ne pas avoir accepté le prix offert par le premier chaland, le plus raisonnable de tous; ses yeux le cherchent de tous côtés, et ils ne sont pas longtemps à le trouver.

» Le premier marchand voit certes bien son embarras; mais n'allez pas croire qu'il va se rapprocher immédiatement : non certes; il attend qu'on aille à lui, qu'on le prie, qu'on le supplie, ce qui ne tarde pas, du reste, à avoir lieu.

» Quelques-uns de nos amis se sont souvent permis d'éventer de pareilles mines, en enlevant aux sacrificateurs leurs malheureuses victimes, et les paires de bœufs allaient coucher dans d'autres étables que celles qui leur étaient destinées par ces messieurs. Mais ce n'est que rarement que de pareilles combinaisons sont déjouées; elles réussissent au contraire le plus habituellement.

» Un accident arrive-t-il dans l'étable d'un cultivateur : par exemple, un bœuf, une vache, des moutons, se sont-ils météorisés? ou bien l'artiste vétérinaire a-t-il conseillé, par mesure de prudence, de vendre un de ces animaux? Voyez venir les bouchers et les marchands de bestiaux! C'est souvent un quart de la valeur de la bête qui sera offert, et on doit se regarder comme très-heureux quand le chiffre offert approche de la moitié du prix réel. »

---

## L'ART DU TOURNEUR.

Premier article.

Avec le tour on peut façonner le bois, l'ivoire, l'os, l'écaille, la corne, le marbre, l'albâtre, la pierre, le diamant, le verre, presque tous les métaux. Le tourneur fabrique un nombre infini d'ouvrages divers : les pions du damier, les tabatières, les pièces du jeu d'échecs, celles du loto; les étuis, les rouets, les métiers à broder, les dévidoirs, les billes de billard; les bâtons et les montants des chaises, des lits, des commodes, des armoires; les rouleaux des pâtissiers, les vis de presses ou autres; les toupies, bobines, jeux de quilles, sarbacanes, moules à bourses, boîtes, coquetiers, égrugeoirs; mille autres objets. C'est encore au tour qu'on fore les pièces d'artillerie et qu'on les perfectionne; c'est au tour qu'entre autres travaux ingénieux, on fait des étoiles à quatre, six, huit, et jusqu'à trente-deux branches renfermées dans des boules dont elles sont parfaitement détachées, tout en laissant sortir leurs pointes par autant de trous pratiqués à la surface de ces boules qui sont rondes ou à facettes; on en voit même qui sont tournées dans deux ou trois boules concentriques. On tourne aussi, de manière à en former des chaînes en bois, des anneaux légers sans les séparer les uns des autres.



Le Tourneur d'autrefois. — Tiré du *Recueil des plus illustres proverbes de Jacques Laignet.* Dans le cadre même de l'estampe originale sont gravées deux maximes : « Il faut aller rondement en besogne. » — « Il n'y a si petit métier, quand on veut travailler, qui ne nourrisse son maître. »

Il y a des tours de diverses façons, soit pour tourner carré, soit pour tourner ovale, pour guillocher, pour faire des portraits, d'autres encore.

Il n'est personne qui ne puisse, sans vouloir s'initier à tous les secrets et à toutes les difficultés du tour, prendre plaisir à pratiquer cet art mécanique. Nous entreprenons ces articles à l'intention de ceux de nos lecteurs qui ont quelque goût pour ce genre de distraction. Nous nous bornerons à leur indiquer les procédés les plus simples du tourneur : c'est, du reste, avec ces procédés qu'on façonne le plus grand nombre d'objets, parmi ceux qui sont le plus utiles.

*Laboratoire.* — Pour tourner, on doit se choisir un laboratoire ou atelier qui ne soit exposé ni à l'humidité, ni à l'ardeur du soleil, et il faut placer le tour de manière qu'il soit bien éclairé, et que le jour vienne de face ou de droite.

*Le tour.* — On peut employer deux espèces de tours : le tour à pointes et le tour en l'air. C'est sur le tour à pointes

que l'on doit d'abord s'exercer. Voici le mécanisme de ce tour.

*Le tour à pointes.* — Un morceau de bois préparé A est placé entre des pointes B,B, fixées dans deux montants nommés poupées, C, C; ces poupées, suivant la longueur de la pièce qu'on veut tourner, s'écartent et se fixent à volonté sur la table de l'établi, dans une séparation pratiquée entre les deux bandes de bois nommées jumelles, D, D; un cordeau E, tourné deux fois autour du morceau de bois A, est fixé par le bas à une pédale F, et par le haut à un arc G suspendu au plafond; cet arc bandé fait ressort, de sorte qu'en appuyant et relevant tour à tour le pied posé sur la pédale F, on imprime un mouvement de rotation et de va-et-vient au morceau de bois A. Un outil, gouge, ciseau ou autre, H, placé et maintenu sur un support I, enlève régulièrement, à chaque mouvement de retour, des copeaux à la pièce qui tourne, et en modifie la forme suivant la direction qu'imprime la main.

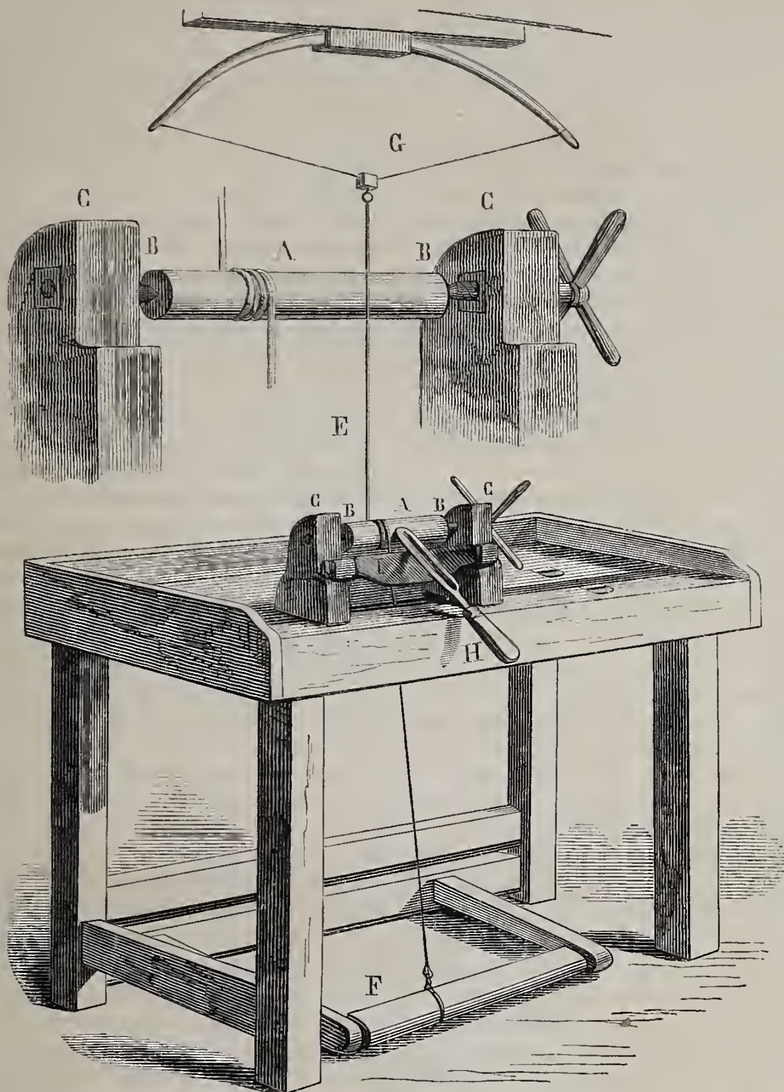



Fig. 1. Le Tour à pointes. — Dessin de Jacque.

*La suite à une autre livraison.*

---

## SIÉGE ET BATAILLE DE SAINT-QUENTIN.

(1557.)

Le siége et la bataille de Saint-Quentin ont, dans notre histoire, une importance qui n'a pas été assez sentie. La France fut alors dans un tel danger que, depuis l'époque de Jeanne d'Arc, elle n'en avait point couru d'aussi grand. Les Espagnols remplaçaient les Anglais, et occupaient, comme ceux-ci l'avaient fait sous Charles VII, une partie importante du royaume. Nos meilleures troupes étaient en Italie avec le duc de Guise; nous n'avions pu réunir qu'environ huit mille fantassins et cinq mille chevaux pour résister aux cinquante mille hommes de Philippe II et à l'armée anglaise qui devait lui servir d'auxiliaire. Les Espagnols, sous les ordres du duc de Savoie, avaient envahi le nord de la France et étaient venus mettre le siége devant Saint-Quentin. Si la ville se fût rendue, l'ennemi marchait droit sur Paris qu'il trouvait sans défense et dont la prise pouvait avoir des conséquences incalculables. Or Saint-Quentin avait bien peu de ressources pour soutenir un siége contre la formidable armée qui l'investissait. Au premier moment, de Breuil, gentilhomme breton qui s'en trouvait gouverneur, n'eut à sa disposition que « quatre-vingts soldats, quinze pièces de canon, et deux cents hommes de milice bourgeoise. »

Les Espagnols parurent devant Saint-Quentin le 2 août 1557. Ils arrivaient par la rive gauche de la Somme. Un corps de cavalerie traversa la rivière et établit des postes d'observation dans tout le circuit de la ville, depuis la porte

de Remicourt jusqu'à celle de Ponthoille. Pendant que Saint-Quentin était ainsi cerné par les pistoliers, l'infanterie espagnole attaquait le boulevard extérieur, établi en avant du faubourg d'Isle. La garnison, qui s'y était portée, se défendit quelque temps; forcée enfin de céder, elle se retira derrière la vieille muraille. Les Espagnols occupèrent alors la chaussée de Guise et celle de la Fère, et crénelèrent les maisons qui s'y élevaient pour attaquer la vieille muraille.

Pendant ce temps, la petite armée commandée par le connétable de Montmorency suivait de loin celle de Philippe II. Averti du danger que courait Saint-Quentin, le connétable y envoya l'amiral de Coligny avec un fort détachement; mais celui-ci fut obligé de gagner la route de Ham pour aborder la ville par un côté où ne se trouvaient que quelques escadrons de pistoliers espagnols; encore profita-t-il de l'obscurité pour leur échapper, et il entra à Saint-Quentin dans la nuit du 2 au 3 août. Malheureusement plusieurs de ses compagnies s'étaient égarées en chemin; d'autres avaient été retenues par la mauvaise volonté ou la fatigue : de sorte qu'il ne fut suivi dans la place que de deux cent cinquante hommes.

Mais Coligny était un de ces fermes caractères qui comprennent les difficultés sans s'en effrayer. Calme, un peu dur, patient, ne méprisant aucun détail, il remplaçait par le soin et la persistance ce qui lui manquait en invention. Dès son arrivée, il ordonna de faire le recensement des hommes capables de combattre, des armes, des munitions, des instruments propres aux travaux de terrassement, du nombre des bras qui pouvaient y concourir, des vivres sur lesquels il était permis de compter. Il examina les fortifications, ordonna à la hâte les réparations les plus indispensables, abattit les arbres fruitiers ou les haies qu'il remarqua devant la porte Saint-Jehan, et en fit faire des fascines pour garnir les parapets. Il reconnut également que des renforts pouvaient entrer par la porte de Fayet à la faveur des vignes qui cachaient les soldats, et il écrivit au connétable pour en demander.

Le 3, vers la fin du jour, on fit une sortie afin de reprendre le boulevard extérieur et de déloger les Espagnols des maisons qu'ils occupaient; mais on ne réussit qu'à en brûler quelques-unes. Le lendemain, une nouvelle sortie fut essayée, par la porte Saint-Jehan, contre un poste de pistoliers; mais elle fut mal conduite et amena la mort d'un officier de grande espérance, nommé Théligny, que plusieurs écrivains ont mal à propos confondu avec le gendre de l'amiral, qui portait le même nom, et qui fut tué à la Saint-Barthélemy.

Les assiégeants étendaient de plus en plus le cercle de leurs opérations. Ils établirent des batteries de siége devant la porte du Vieux-Marché et celle de Remicourt. La première fut bientôt abandonnée parce que les canons des assiégés la battaient à découvert, et tous les efforts se portèrent du côté de la porte de Remicourt, de la tour à l'Eau et de la tour Rouge.

Pendant ce temps, le connétable faisait d'inutiles tentatives pour introduire des troupes dans Saint-Quentin. Le 8 août, d'Andelot avait voulu y pénétrer par la porte de Ponthoille, et les Espagnols, avertis par des déserteurs, l'avaient repoussé. Le même jour, l'armée anglaise, forte de douze mille hommes, vint prendre position devant la ville, dont elle achevait l'investissement

De leur côté, les assiégés redoublaient d'efforts. La ville était remplie de paysans qui y avaient cherché un refuge : on arma les plus jeunes, le reste fut employé aux terrassements. Les fours, les puits, les citernes, avaient été garantis des projectiles ennemis par des blindages; les églises servaient d'asile aux réfugiés de la campagne. Le 8, on fit sortir par la porte de Ham sept cents femmes, enfants ou invalides inutiles à la défense de la ville, et qu'on ne pouvait plus nourrir : ils furent horriblement maltraités par les Espagnols et par les Anglais.

Dès le lendemain, l'attaque contre la vieille muraille qui défendait le faubourg d'Isle devint furieuse. Les assiégés se replièrent vers la ville après avoir mis le feu à toutes les maisons du faubourg; l'abbaye de Saint-Quentin en l'Isle échappa seule à l'incendie. On venait de rentrer, lorsqu'on parla à l'amiral d'un dépôt de poudre placé dans une des tours qui défendaient la porte d'Isle. La clef de cette tour était perdue; on enfonça la porte, et l'on trouva, en effet, plusieurs barils de munitions dont les douves tombaient en pourriture. Coligny donna ordre de les enlever; mais, soit par l'imprudence de ceux qui en furent chargés, soit par l'effet de quelques étincelles envolées des maisons voisines qui brûlaient, la poudre prit feu, emporta la tour, et ouvrit une brèche par laquelle vingt-cinq hommes pouvaient passer de front.

Tout le monde accourut. En moins de deux heures la brèche fut fermée; mais on avait perdu dans cet accident quarante personnes, parmi lesquelles se trouvaient plusieurs officiers qu'on ne pouvait remplacer.

Le connétable de Montmorency était averti de la position désespérée dans laquelle se trouvait Saint-Quentin. On avait supposé qu'un détachement français pourrait traverser la Somme vers la chaussée de Gautchy, gagner la rive opposée, traverser le marécage appelé les sources de Grosnard ou la fontaine des Bouillons, et entrer dans la ville par la porte de Tourrival; mais, après examen, la chose fut jugée impossible à faire par surprise : le connétable se décida donc à agir de vive force.

Il réunit tous les hommes dont il pouvait disposer, arriva sur les hauteurs de Gautchy le 10 août, culbuta le poste espagnol qui s'y trouvait, et bloqua celui qui s'était établi dans le faubourg d'Isle.

La position du connétable était excellente. L'armée ennemie se trouvait tout entière de l'autre côté de la Somme, et ne pouvait venir à lui que par la chaussée de Rouvroy. En coupant celle-ci ou en la faisant garder par deux pièces de canon (elle était si étroite qu'il n'y pouvait passer que trois hommes de front), le connétable restait maître du terrain; il surveillait l'embarquement des troupes qu'il envoyait à Saint-Quentin par les sources de Grosnard, et faisait ensuite sa retraite sans avoir été tourné. La plus vulgaire prudence commandait ces précautions; le connétable n'y songea point. Sauf la bravoure, il n'avait aucune des qualités d'un homme de guerre : ni prévision, ni coup d'œil, ni calcul. Les bateaux qu'il transportait pour faire passer la Somme au détachement de renfort avaient été laissés en arrière : il fallut les attendre; au moment de l'embarquement, tout le monde s'y précipita sans ordre, et plusieurs des barques s'envasèrent. Pendant tous ces retards, le général espagnol, qui avait vite remarqué l'inconcevable oubli du connétable, faisait passer la Somme à ses troupes. Elles traversèrent au pas de course la chaussée de Rouvroy, et s'étendirent sur les flancs de l'armée française, en dérobant leur passage au moyen de brûlis de chaumes dont la fumée les cachait. Quatre cent cinquante hommes au plus étaient entrés dans Saint-Quentin lorsque le connétable s'aperçut qu'il était enveloppé. Il voulut alors faire retraite; mais il était trop tard : attaqué d'un côté par le comte d'Egmont, de l'autre par Éric et Ernest de Brunswick, en arrière par Ernest de Mansfeld, il vit, pour comble de désastre, une compagnie de chevau-légers anglais au service de la France passer tout entière à l'ennemi. L'infanterie se forma en carré et repoussa pendant quatre heures les attaques des Espagnols; mais enfin le canon brisa ses rangs et la bataille ne fut plus qu'une

déroute. Le connétable fut fait prisonnier avec le duc de Longueville, le duc de Montpensier, le maréchal de Saint-André, et un grand nombre d'autres gentilshommes. Nous y perdîmes environ cinq mille hommes, parmi lesquels se trouvaient le vicomte de Turenne et le duc d'Enghien.

Accouru de Cambrai pour voir le champ de bataille, Philippe II fit célébrer la victoire de son armée par des salves d'artillerie ; le canon de Saint-Quentin y répondit en envoyant un boulet jusque dans la tente où il se trouvait et qu'il se hâta d'abandonner. L'audace manquait à ce sombre courage : il ne sut point profiter de la consternation de la France, qui restait livrée à sa merci, sans généraux et sans armée. Charles-Quint ne s'y trompa point : lorsqu'il apprit, à Saint-Just, la victoire de Saint-Laurent (ce nom lui avait été donné par les Espagnols à cause du saint dont ce jour était la fête), il demanda si l'on avait marché sur Paris; on lui répondit négativement. — Alors mon fils n'a rien fait, répliqua-t-il.

En effet, Philippe continuait à s'arrêter devant Saint-Quentin, dont la défense acharnée l'irritait. Des batteries anglaises, placées près du faubourg d'Isle, prenaient en écharpe tout le rempart compris entre la tour à l'Eau et la tour Rouge, qui, attaqué en outre par devant, était devenu impossible à défendre ; nul n'y paraissait sans être emporté : aussi ne trouvait-on plus de travailleurs pour réparer la muraille. L'amiral fit remplir de terre plusieurs vieilles barques dont il se servit comme de parapets pour garantir ses gens. Mais les Espagnols travaillaient chaque jour plus activement aux mines et aux tranchées, depuis la tour Rouge jusqu'à la tour à l'Eau . la ville fut bientôt investie de batteries de siége dans tout son pourtour. Tandis que les canons espagnols tonnaient du côté de Remicourt, ceux des Flamands, établis vers la ruelle d'Enfer, battaient les courtines du Vieux-Marché, et l'artillerie anglaise couvrait de son feu le faubourg de Ponthoille.

M. de Nevers, retiré à la Fère, avait essayé de faire entrer dans la ville trois cents arquebusiers dont cent vingt seulement y étaient arrivés; le reste avait péri. Les vivres devenaient chaque jour plus rares ; il fallut expulser de nouveau six cents bouches inutiles. Les maisons démolies par les projectiles ennemis s'écroulaient, les murs troués ouvraient onze brèches qui s'élargissaient d'heure en heure; on les comblait en vain avec des sacs de terre ou des balles de laine, tout était aussitôt emporté par un orage de boulets.

Le 27 août, il y eut redoublement dans l'attaque. M. Ch. Gomart, qui a recueilli tous les détails du siége de Saint-Quentin, a fait une peinture terrible de ces derniers moments. « L'ennemi, dit-il, voulait élargir l'entrée des brèches. Les boulets, les pierres, lancés de tous les points et de toutes les batteries qui croisaient leur feu sur la malheureuse ville, faisaient crouler ce qui restait de ses murailles et de ses tours, en même temps qu'ils détruisaient ses édifices. Les citoyens étaient tués sur les remparts, frappés dans les rues, atteints dans leurs demeures ; les femmes chargées de leurs enfants quittaient avec peine leurs toits qui s'écroulaient sous les foudres ennemies ; l'intrépide guetteur du beffroi agitait sans cesse une cloche aux tintements lugubres, et le cri *Aux armes! Aux armes!* était répété de quartier en quartier. Les prêtres, les moines, les chanoines, transformés en combattants, quittaient en foule leurs cellules, et, pendant que les plus vieux priaient, les plus jeunes se joignaient aux citoyens pour repousser l'attaque. Parmi les chanoines, on compte Jean de Flavigny, Jehan de Ville, Roland Lecomte, qui trouvèrent une mort glorieuse sur les remparts. De cent jacobins que l'amour de la patrie avait armés, il n'en resta pas quatre que la gloire eût épargnés. »

Vers deux heures de l'après-midi, l'assaut fut donné, et d'abord repoussé sur toute la ligne ; mais les Espagnols revinrent plus nombreux. La compagnie du Dauphin, placée à la brèche de la tour Rouge, s'effraya et se laissa forcer. A cette nouvelle, l'amiral accourut en s'écriant : « Il faut mourir ici ! » Mais, au premier détour, il fut entouré par les ennemis et fait prisonnier. On combattit encore plus d'une heure aux autres brèches. Il fallut rappeler les soldats espagnols qui commençaient à piller pour en finir avec ces défenseurs acharnés. Presque tous furent égorgés ; la ville fut mise à sac : aucune horreur ne lui fut épargnée pour venger cette courageuse défense qui avait retenu l'armée espagnole près d'un mois.

« Les ennemis, dit M. Gomart, conquirent un magnifique butin ; car Saint-Quentin était le principal entrepôt de commerce de la France avec les Pays-Bas. Les tapisseries du chœur de l'église de Saint-Quentin et celles de la salle du conseil de l'hôtel de ville furent enlevées et transportées à Madrid. On emporta dans les Flandres les trésors des saintes reliques, les cloches des églises, et ce qui restait des feuilles de plomb couvrant alors une partie de la collégiale. Les ornements et les vases sacrés furent la part des Anglais ; les manuscrits précieux, les chartres et titres concernant la ville et les établissements de charité, renfermés depuis un temps immémorial dans la tour aux Archives, située derrière l'hôtel de ville, furent transportés à Béthune et à Cambrai. Les ecclésiastiques épargnés par le fer ennemi furent emmenés en captivité, et ce qui restait d'habitants fut expulsé en masse. »

Ce fut en l'honneur de saint Laurent, dont la fête avait marqué la victoire obtenue par les Espagnols et qui leur livra Saint-Quentin, que Philippe II fit construire l'Escurial.

Le péril était immense pour tout le royaume. Henri II fit publier « que tous soldats, gentilshommes ou autres, eussent à se retirer à Laon, auprès de M. de Nevers, lieutenant général du roi, à peine de punitions tant corporelles qu'abolition de noblesse. » Paris offrit trois cent mille livres pour la défense du royaume. On s'y attendait chaque jour à voir paraître l'armée espagnole, et beaucoup d'habitants avaient déjà émigré; mais Philippe II se contenta de ravager et d'incendier la Picardie, puis repartit pour Bruxelles et sépara son armée vers la fin d'octobre. Au même instant, le duc de Guise rappelé d'Italie rentrait en France, où son apparition releva tous les courages, et où il changea, l'année suivante, la face des affaires par la prise de Calais. Nos succès amenèrent enfin le traité de paix de Cateau-Cambrésis, et, le 18 décembre 1559, Saint-Quentin fut rendu à la France.

---

## UN TUMULUS RUSSE.

En Russie, à Perepiah, près de Khvastov, gouvernement de Kiov, on voit un grand tumulus qui, suivant une tradition déjà ancienne, a été élevé à deux jeunes époux.

Un prince du pays (probablement de race tcherkesse) s'était mis en marche à la tête d'une armée pour aller combattre un ennemi qui le menaçait d'une invasion. Par une ruse de guerre, il fit un grand détour pour le prendre à dos. Sa femme, espèce d'amazone, après son départ, se hâta de rassembler à son tour les femmes qu'elle arma, et à la tête desquelles elle se mit pour marcher droit à l'ennemi, qu'elle défit complétement Pour surprendre son mari et ses compagnons d'armes, elle ordonne à ses femmes de se vêtir des habits des vaincus restés sur le champ de bataille. Son mari, en arrivant avec sa troupe, croit, en effet, avoir devant lui l'ennemi sur lequel il se précipite avec fureur. Les femmes, par plaisanterie, supportent le choc

avec courage, et, dans cette rapide mêlée, le mari a le malheur de tuer sa femme qu'il prend pour le chef. Reconnaissant alors son erreur, il se tue lui-même de désespoir, et le peuple affligé ensevelit ces deux malheureux époux sous un vaste tumulus.

---

Le vieillard de Corcyre qui, revenant chaque soir dans sa maison, couvrait sa table de fruits qu'il avait cultivés, n'était-il pas aussi heureux que Lucullus? On a beau vanter les richesses, le bon sens des nations a érigé en maxime que le bonheur est dans la médiocrité. Et c'est encore pour cela que les peintures si rebattues de la frugalité des premiers âges et du bonheur de la vie champêtre réveillent en nous un sentiment si vif.

*Des mystères de la vie humaine.*

---

### LE MONDE DES MARIANAIS.

Les habitants des îles Marianes chantent des vers traditionnels qui racontent longuement la légende de Puntan. Ce personnage vivait au sein d'un monde imaginaire, existant avant la création de toutes choses. Se voyant près de mourir, il appela une sœur qui, comme lui, n'avait jamais eu aucun parent. Il allait expirer; il recommanda à cette sœur bien-aimée de faire de ses épaules le ciel et la terre, de ses yeux les astres qui les éclairent, de ses cils l'iris, etc. Le désir de Puntan fut suivi, et la terre toujours féconde fut créée. (Voy. Hervas, t. II, p. 17.) C'est peut-être d'après un retentissement lointain de cette tradition bizarre que les Malais appellent l'archipel de l'Orient les Paupières du monde.

---

Je recommande à nos jeunes poëtes mes définitions familières de la prose et de la poésie (sous le rapport matériel) :

La prose : les mots placés dans le meilleur ordre.

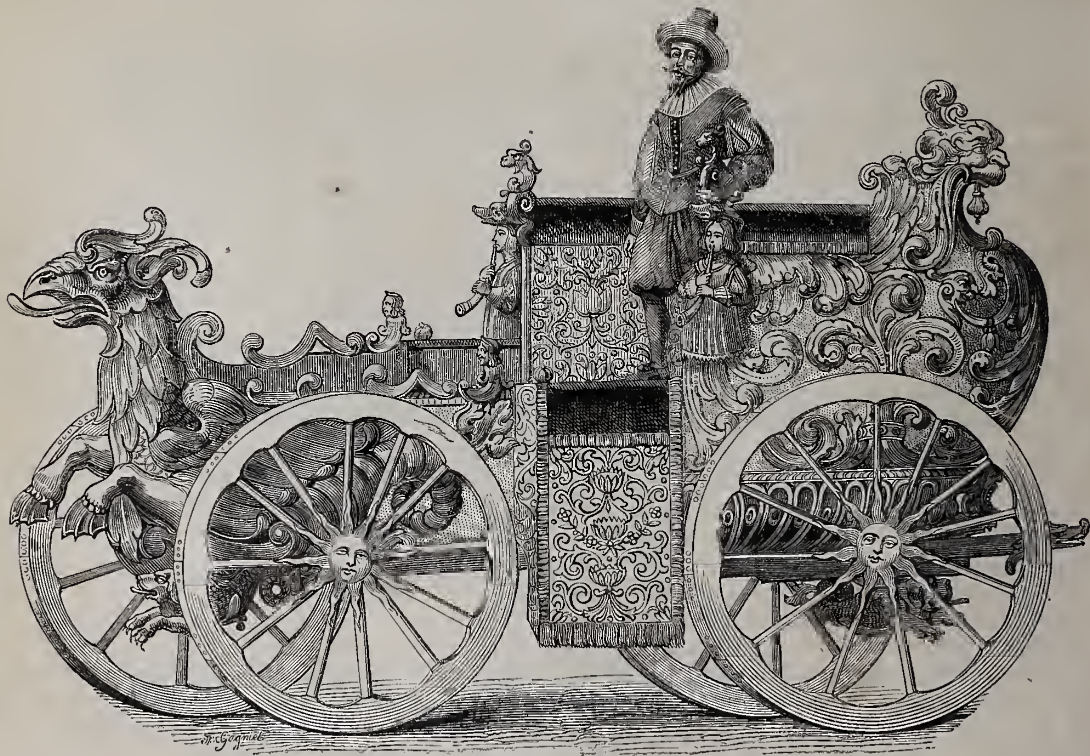
La poésie : les meilleurs mots placés dans le meilleur ordre.

Coleridge.

---

## CHAR ALLEMAND DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Dans différents ouvrages spéciaux sur l'histoire de la carrosserie ou sur le perfectionnement des moyens de transport aux quinzième, seizième et dix-septième siècles, on lit qu'un mécanicien de Nuremberg, nommé Jean Haustch « fabriquait des chariots qui allaient par ressort et faisaient deux mille pas en une heure. » Nous reproduisons ici une vieille estampe allemande où est figuré un de ces singuliers chariots conduit par Jean Haustch lui-même. Malgré d'actives recherches, nous n'avons trouvé jusqu'à présent aucune explication développée des ressorts qu'employait cet habile homme : il est fort vraisemblable que le mécanisme était à peu près celui du tournebroche ou de l'horloge, et que l'on était obligé de « remonter » la machine de distance en distance. C'était alors un objet de curiosité plutôt qu'un véhicule utile. Les petits chariots d'enfant qui nous viennent d'Allemagne et qui tournent seuls, pendant une minute, sur une table ronde, ne sont peut-être que les miniatures des voitures de Jean Haustch. Quoi qu'il en soit, il nous a paru qu'il ne serait pas sans intérêt de donner la représentation exacte d'un de ces anciens chars : elle peut stimuler l'attention des personnes érudites en ces sortes de choses. S'il nous arrive des renseignements précis sur Jean Hautsch et ses inventions, nous les communiquerons à nos lecteurs.



Char allemand du seizième siècle mis en mouvement par un ressort intérieur.

---

## LE TOMBEAU DE CYRUS.




Le Tombeau de Cyrus, en Perse. — Dessin de Freeman, d'après M. Eugène Flandin [1].

Après trente années de victoires, Cyrus, maître de toute l'Asie occidentale, périt dans un combat contre des Scythes commandés par une femme. Cette femme, Tomyris, reine des Massagètes (peuple qui habitait à l'est et au nord de la mer Caspienne), avait à venger la mort de son fils. Par son ordre, on tira le corps de Cyrus du milieu des morts, on lui trancha la tête et on la plongea dans une outre pleine de sang humain. « Quoique vivante et victorieuse, s'écria la reine, tu m'as perdue en faisant périr mon fils qui s'est laissé prendre à tes piéges; mais je t'assouvirai de sang comme je t'en ai menacé. » On dit aussi [2] qu'elle apostropha de ces paroles violentes la pâle figure du conquérant : « Bois ce sang dont tu eus toujours soif et qui ne te désaltéra jamais [3] ! »

Telle aurait été la fin de ce roi célèbre, suivant un récit que l'on fit en Perse à Herodote; mais le grand historien ajoute : « On raconte diversement la mort de Cyrus. »

En effet, d'après une autre tradition, Ctésias rapporte que les derniers ennemis contre lesquels combattit Cyrus furent les Derbyces (Scythes de la Margyane), qui avaient pour roi Amoræus Ces peuples, au moyen de leurs éléphants qu'ils firent sortir tout à coup d'une embuscade, mirent la cavalerie perse en déroute; Cyrus lui-même tomba de cheval; un Indien lui perça la cuisse d'un coup de javelot. Il mourut trois jours après avoir été blessé.

De son côté, Xénophon déclare que Cyrus mourut tranquillement dans son lit, au milieu de ses parents et de ses amis. Il avait été averti en songe de sa fin prochaine par un homme d'une figure majestueuse qui lui parut être fort au-dessus d'un mortel, et qui lui dit : « Prépare-toi, Cyrus; tu vas bientôt aller où sont les dieux. » Ce songe l'éveilla; il fit aussitôt des sacrifices sur le sommet des montagnes, non pour demander à Jupiter et au Soleil de prolonger sa vie, mais pour les remercier de leur constante protection. Le surlendemain il s'éteignit doucement, après avoir adressé des consolations et des conseils à ses fils et aux premiers magistrats de son empire.

Enfin Lucien croit que Cyrus, âgé de plus de cent ans, mourut de chagrin parce que son fils Cambyse avait fait périr la plupart de ses amis. Cette version ne manque pas de vraisemblance. Cambyse était bien capable de faire périr les amis de son père et son père lui-même : c'était aussi un grand conquérant. On a cherché à excuser ses extravagances criminelles en alléguant qu'il était cataleptique. S'il ne rendit pas heureux son père, il l'honora du moins après sa mort : il lui consacra un tombeau à Passagarde, ville que Cyrus avait fait construire au lieu même où il avait vaincu et détrôné le roi des Mèdes Astyages (qui, suivant certains historiens, n'était rien moins que son grand-père).

Si les Massagètes avaient mis à mort Cyrus près de la mer Caspienne, il fallait donc qu'ils eussent rendu son corps aux Perses ou qu'on le leur eût repris. L'histoire n'en dit rien. Il se pourrait encore que le monument de Passagarde ne fût qu'un tombeau vide et simplement commémoratif, comme les nombreux cénotaphes d'Énée ou comme les sépulcres que certaines nations grecques avaient fait élever sur le champ de bataille de Platée.

Ce tombeau a été décrit par Arrien [1]. Il s'élevait dans

[1] *Voyage en Perse pendant les années 1840 et 1841*. Paris, Gide et J. Baudry, 1852.

[2] Justin, liv. I.

[3] Le Musée du Louvre possède un tableau où est représentée Tomyris, jeune et belle, contemplant, du haut de son trône, la tête inanimée de son ennemi : c'est un des chefs-d'œuvre de Rubens.

[1] *Historia indica*, lib. X.

le jardin royal de Passagarde, au milieu d'arbres rares et de hautes herbes qu'arrosaient des cours d'eau limpide. C'était un édifice carré posé sur une plate-forme en pierre et contenant une seule petite salle voûtée où l'on ne pouvait entrer qu'avec grand'peine par une porte très-étroite et très-basse. Au milieu de cette salle était une urne d'or où l'on conservait les restes de Cyrus. Cette urne était sur le milieu d'une table aux pieds d'or massif couverte de riches étoffes de Babylone. La salle elle-même était couverte de tapis de pourpre. Prés de l'urne, on voyait la robe royale, de magnifiques vêtements assyriens, d'autres de couleur hyacinthe, des armures médiques, des colliers, des anneaux, des ornements où brillaient l'or et les pierres précieuses. Non loin des degrés qui conduisaient à ce tombeau était un autre petit édifice habité par des mages chargés de veiller sur la dépouille funèbre de Cyrus. Cambyse voulut que les fils succédassent à leurs pères dans ce pieux emploi. Chaque jour on portait à ces mages un mouton, de la farine et du vin. Chaque mois on leur amenait un cheval qu'ils sacrifiaient à la mémoire du grand roi. On lisait sur le frontispice du tombeau cette épitaphe : « Mortel, je suis Cyrus, fils de Cambyse, j'ai acquis l'empire aux Perses, et j'ai régné sur l'Asie : ne sois pas jaloux de mon monument. »

Quand Alexandre vint visiter ce tombeau, dit encore Arrien, il n'y trouva que l'urne et le lit. On avait enlevé les restes de Cyrus, et l'on avait même fait des efforts désespérés pour desceller l'urne. On soupçonna les mages de n'avoir pas été étrangers à cette spoliation sacrilége, ou du moins d'en connaître les auteurs. On les mit à la torture : ils ne firent aucun aveu, et l'on voulut bien ne pas les mettre à mort. Alexandre ordonna à Aristobule de restaurer le monument qui sans doute était mutilé ; puis on mura la porte, et l'on apposa sur tous les joints le sceau royal.

Quinte-Curce fait un récit un peu différent. « Alexandre, dit-il, fit ouvrir le tombeau de Cyrus, où reposait le corps de ce monarque, lui voulant rendre des honneurs funèbres et croyant aussi qu'il était plein d'or et d'argent, comme les Perses en faisaient courir le bruit ; mais il n'y trouva qu'un vieux bouclier tout pourri, deux arcs à la scythienne, et son cimeterre. Le roi mit une couronne d'or sur l'urne, et la couvrit de son manteau, s'étonnant qu'un roi si puissant et si renommé ne fût point enseveli plus somptueusement que si c'eût été un homme. »

Un de ses courtisans, l'entendant parler ainsi, se mit à raconter que ce tombeau avait contenu trois mille talents, et il insinua que ce trésor pouvait bien avoir été pillé par Orsines, satrape de Passagarde. Sur cette accusation, inspirée par la haine, Alexandre fit arrêter Orsines, et le satrape, moins heureux que les mages, peut-être parce qu'il était plus riche, fut condamné sans preuves et mis à mort.

Ce tombeau existe-t-il encore? Où était Passagarde? En quel endroit s'était livrée la grande bataille où fut consommée la ruine d'Astyages? On n'est point d'accord sur les réponses à faire à ces questions ; car il est tout aussi difficile de s'entendre sur la vérité des faits historiques que sur celle des idées, et les savants ne sont pas moins divisés d'opinion que les idéologues. La bataille fut livrée dans la partie méridionale de la Perse, qui compose aujourd'hui le Farsistan. Mais les ruines anciennes ne sont pas rares sur ce sol autrefois le théâtre de tant de révolutions. On en rencontre quelques-unes près d'une petite ville que l'on appelle *Fossa*. Or, entre ces deux mots, *Fossa* et *Passa*, à peine la science voit-elle l'ombre d'une différence ; de plus, on fait grand usage, dans le sud de la Perse, de la terminaison zende *gherd* : Fossa-Gherd ou Passagarde, c'est la même chose, et c'est bien à Passagarde que fut élevé le tombeau de Cyrus. Mais, d'un autre côté, les ruines de Fossa sont de peu d'importance, tandis que l'on en voit de considérables, sous tous les rapports, à quelques journées de marche plus haut, près de la bourgade de Morghab, à peu de distance des anciennes frontières de la Médie, et il semble assez vraisemblable que le champ de bataille des Perses et des Mèdes ait dû être voisin des frontières. La présomption est donc que Passagarde s'élevait aux environs de Morghab, d'autant plus que l'on trouve en ces lieux, au milieu d'une vaste plaine, parmi des ruines d'une origine vraiment antique, un monument aux formes sévères qui offre tous les caractères du mausolée dont parle Arrien. Le dernier voyageur qui a vu et dessiné ce tombeau, M. E. Flandin, le décrit de la manière suivante :

« Sa masse, élevée d'une trentaine de pieds au-dessus de ses fondations, se divise en deux parties à peu près égales : l'une, qui se compose de six degrés en retraite les uns sur les autres, sert de base ou de socle à la seconde, qui constitue la chambre funéraire. Celle-ci est rectangulaire et formée, comme les gradins, d'énormes blocs de calcaire blanc d'un très-beau poli. Cette partie se termine par un faîtage dont les deux faces les plus étroites présentent chacune un fronton. Le monument est orienté de telle sorte que l'entrée s'en trouve au nord-ouest ; elle consiste en une petite porte encadrée d'un chambranle et d'une corniche. Bien que ces diverses moulures soient en grande partie brisées, on n'en reconnaît pas moins le style qui est celui des profils grecs. Le peu de hauteur donné à la porte de ce tombeau oblige à se courber pour pénétrer à l'intérieur ; quand on a passé cette porte, on se trouve d'abord dans une espèce de petite antichambre rectangulaire très-étroite. Au delà est une seconde porte qui ne s'ouvrait sans doute que quand la première était fermée, afin que la lumière extérieure et le bruit ou la vue ne pénétrassent pas du dehors dans le sanctuaire, qui est oblong et plafonné au moyen de trois assises reposant sur les murs latéraux. C'est dans cette chambre sépulcrale qu'était le sarcophage, ou du moins la dépouille mortelle qu'on y avait renfermée ; car il ne reste aucun indice de ce qui pouvait la contenir. Les murailles, aujourd'hui enfumées, ne trahissent aucune trace de sculptures ni d'inscriptions. A travers les guerres et les invasions de toutes sortes qu'a eu à subir la Perse depuis l'érection de ce monument, cette tombe a dû être plusieurs fois violée et saccagée. On doit penser que c'est après la disparition de tout ce qu'elle renfermait que les musulmans se sont avisés d'en faire le lieu de pèlerinage qu'ils ont placé sous l'invocation de ce qu'ils appellent *Mâder-i-Suleïman*. Quel est ce Suleïman dont le nom est ainsi vénéré et a remplacé celui à la mémoire duquel ce tombeau est élevé ? Est-ce Salomon ? Est-ce un des héros modernes de l'islamisme (¹) ? Quoi qu'il en soit, après

(¹) Jean-Albert de Mandelso, voyageur du dix-septième siècle, exprime les mêmes doutes, et entre dans quelques détails qui ne sont pas sans intérêt :

« Le 24e janvier, dit-il, nous logeâmes la nuit dans un grand village nommé Meshid-Maderre-Soliman, à cause d'un beau sépulcre qui n'est qu'à une demi-lieue de là. Le sépulcre est dans une petite chapelle bâtie de marbre blanc, sur un carré de grosses pierres de taille, en sorte qu'on y monte de tous côtés par plusieurs marches. L'air et la pluie ont mangé et creusé la muraille et le bâtiment en plusieurs endroits, et le temps a presque achevé d'abattre plusieurs grands piliers de marbre dont on voit encore les restes tout alentour. A la muraille de la chapelle, on voit encore en caractères arabes ces mots : *Mader Suleïman*. Les habitants du lieu disent que c'est la mère du roi Salomon qui y est enterrée ; mais les pères carmes de Schiras me dirent, avec plus d'apparence de vérité, que c'était le sépulcre de la mère du schah Soliman, quatorzième calife ou roi de la postérité d'Ali. Elmacin, dans son Histoire d'Arabie, dit qu'elle s'appelait Wellada, et qu'elle était fille d'Abbas Abbasceam ; il ajoute que ce Soliman vivait l'an 715, et il en fait un conte assez remarquable : savoir, que ce roi, qui était parfaitement bien fait de sa personne, étant un jour devant un miroir, dit qu'en

avoir été profané, puis abandonné sans doute comme lieu impur, comme le sont tous les monuments du même genre, celui-ci aura subi une transformation de nom et d'attribution. On en a fait ainsi l'un de ces nombreux *imâm-zadèh* qui attirent de tous côtés, en Perse, les croyants les plus dévots. Il lui a fallu pour cela subir de légères modifications intérieures. Quelques lignes arabes du Coran ont été gravées sur les parois de la cellule, en face d'un *keblèh* tracé sur la pierre, du côté du sud. Ainsi disposé et désigné sous le nom de *Meched-i-Mâder-Suleïman*, les Persans ont fait de ce tombeau antique un lieu célèbre de dévotion, principalement pour les femmes qui, dit-on, peuvent seules y entrer. »

On voit encore autour de ce monument quelques fûts de colonnes debout; mais il ne paraît point certain qu'elles soient à leur place primitive et de la même époque que le mausolée. On peut supposer que les Persans modernes ont enlevé à quelqu'un des édifices, dont les ruines s'aperçoivent près de là, des fragments de colonnes, afin d'en former une enceinte digne du tombeau qu'ils ont restauré en l'honneur de la mère de leur Suleïman.

A quelques pas du tombeau est une ruine qui a un caractère tout moderne, bien qu'il s'y trouve aussi des débris antiques. C'était autrefois, dit-on, un *medresèh* ou couvent, où se tenaient les mollahs chargés de la garde du tombeau aujourd'hui abandonné. Cette tradition s'accorde par un trait si remarquable avec le texte d'Arrien, qu'elle semble de nature à entraîner la conviction.

Cependant M. Flandin hésite devant toutes ces probabilités : « Est-ce assez, se demande-t-il, pour décider, en premier lieu, de l'authenticité de ce sépulcre; en second lieu, du nom de la ville dans laquelle il a été construit? Toutes ces dissertations reposent plus ou moins, il faut en convenir, sur des hypothèses. »

Cette conclusion d'un voyageur instruit et intelligent, qui a vu le monument, qui l'a dessiné, qui a étudié avec une attention particulière tous les textes, nous commande une extrême réserve, et nous oblige à répéter, en terminant, qu'on ne sait encore d'une manière certaine ni comment est mort Cyrus, ni en quel endroit est son tombeau.

effet il pourrait bien prendre la qualité de chef de la jeunesse aussi bien que de son royaume. A quoi une des dames du sérail répondit qu'il le pourrait faire véritablement si la beauté n'était point sujette au changement, qui est si naturel et si ordinaire à toutes les choses du monde; mais qu'il fallait considérer qu'elle était périssable et que peut-être il ne la posséderait pas longtemps. Que les paroles de cette dame firent une si forte impression dans son esprit, qu'il en contracta une profonde mélancolie qui le fit mourir. »

Il est remarquable que ni Mandelso, ni le savant Adam Oléarius qui l'avait accompagné en Perse et qui est l'auteur de la relation du voyage, ne disent un seul mot de Cyrus.

## BOISSIEU.

Lorsque Jean-Jacques de Boissieu vint au monde à Lyon, en 1736, l'afféterie et la convention régnaient dans les beaux-arts, comme dans les mœurs de la haute société. C'était l'époque du fard et de la poudre, des paniers et des mouches. Depuis quinze ans Watteau n'existait plus; Pater, son disciple, mourut en cette même année 1736; mais Lancret, son autre élève, faisait encore minauder ses femmes coquettes, et Boucher devait bientôt mettre à la mode un genre aussi funeste à l'art qu'à la morale. Dorat, Bernis, Colardeau, Bernard, le chevalier de Parny, allaient suivre en poésie une tradition du même genre. Tous les sentiments semblaient se rapetisser. Le siècle de Louis XIV avait fait prévaloir l'imitation des anciens sur l'étude de la nature; le dix-huitième siècle substituait les caprices de l'imagination et les fantaisies d'une civilisation corrompue à l'étude des anciens. Une fois sorti de la vérité, l'homme tombe de plus en plus profondément dans l'erreur par une progression logique et inévitable. Mais si étendu que soit l'empire du mal, jamais il ne corrompt tous les citoyens d'un État. L'isolement protège les uns contre sa pernicieuse influence; la vigueur de l'esprit, l'originalité des vues et la force du caractère en préservent d'autres; un petit nombre doivent leur salut à l'ingénuité avec laquelle ils suivent leurs penchants et se laissent guider par leurs inspirations. C'est dans ce dernier groupe qu'il faut ranger Boissieu. Il appartenait à une famille noble et ancienne, qui était originaire d'Auvergne. Son aïeul paternel, Jean de Boissieu, avait été secrétaire de Marguerite de Valois, et devint son exécuteur testamentaire lorsqu'elle légua ses biens à Louis XIII. Notre artiste manifesta de bonne heure sa vocation. « M. Vialis, son aïeul maternel, nous dit un de ses biographes [1], possédait de très-beaux tableaux : Boissieu cherchait à les imiter, même avant d'avoir reçu aucun principe de dessin; et déjà dans ces premiers essais on pouvait apercevoir les germes de son talent. »

Ce goût décidé pour les beaux-arts contrariait sa famille; elle le destinait à la magistrature. On le mit cependant chez un peintre nommé Lombard, qui lui eut bientôt appris tout ce qu'il savait, c'est-à-dire peu de chose. Il fallut lui donner un maître plus habile; mais Frontier, pas plus que Lombard, ne pouvait le guider longtemps sans être dépassé par lui. Boissieu fut donc obligé de demander aux princes du coloris l'instruction dont il avait encore besoin. Les œuvres des Ruisdael, Berghem, Jean Miel, des frères Both, devinrent ses précepteurs. Ses imitations obtinrent un grand succès : un dessin fait par lui d'après un tableau de Wouwermans ayant été acheté mille écus à la vente publique d'une collection, les parents du jeune artiste commencèrent à être ébranlés dans leur résolution. Boissieu menait d'ailleurs une vie exemplaire, ne montrait que de nobles sentiments; ils crurent pouvoir l'abandonner à lui-même. Il s'achemina en conséquence vers Paris, où il désirait depuis longtemps aller se perfectionner. Il avait alors vingt-quatre ans.

Dans la capitale, Boissieu pouvait être séduit par la mesquinerie et le faux goût de l'école régnante : il ne le fut pas. Riche et ne tenant pas à vendre ses ouvrages, modeste et ne cherchant point l'approbation publique, travaillant au contraire pour lui-même, pour exercer son imagination, pour satisfaire un besoin moral et se procurer des plaisirs intellectuels, il ne se préoccupa ni de la mode ni du succès. Il n'eut pas même besoin de se tenir en garde contre les fausses théories, contre le style licencieux et affecté de l'époque. Sans vouloir les combattre, il étudiait les maîtres qui lui plaisaient, prenait conseil de la nature et se laissait inspirer par ses sentiments. Mais précisément parce que sa manière s'éloignait de celle qui était en vogue, on remarqua bien vite ses tableaux. Les connaisseurs en apprécièrent le mérite, lui ouvrirent leurs galeries et lui permirent de copier les morceaux qu'il préférait. M. Tolosan, son compatriote, fut au nombre de ces amateurs. Les artistes les plus célèbres ne se montrèrent pas moins empressés à son égard : Vernet, Soufflot, Watelet, Greuze, voulurent être de ses amis, et recherchèrent ses dessins. Mais nul ne lui témoigna autant d'affection que le duc de la Rochefoucault; ils ne tardèrent pas à vivre familièrement ensemble. Un jour, dans la conversation, l'aimable seigneur lui proposa de faire un voyage en Italie. Boissieu n'eut garde de refuser; mais comme le duc n'avait pu fixer l'époque de leur départ, il continua ses études.

Tantôt il dessinait les compositions des grands maîtres, tantôt il errait dans les environs de Paris et copiait les

[1] *Éloge historique de M. de Boissieu*, par Dugas-Montbel. Lyon, 1810, brochure in-8.

plus beaux sites. Les forêts de Marly, de Saint-Germain et de Fontainebleau devenaient alors pour lui de grands ateliers où la nature lui offrait des modèles sans nombre. L'imposante majesté des vieux arbres, la grâce en quelque sorte juvénile des taillis, les formes capricieuses des buissons et des ronces les vieilles pierres où la mousse trace




Eau-forte par Boissieu.

des arabesques, les chemins creux où pousse la menthe sauvage, les perspectives légèrement azurées par la brume, les hautes avenues, les terrains accidentés, charmaient tour à tour son esprit et occupaient son crayon. Il emporta dans son pays un grand nombre d'études qui enrichirent plus tard ses eaux-fortes de mille détails précieux.




Eau-forte par Boissieu.

Ce fut alors qu'il eut l'occasion de faire ses premiers essais de gravure. Un marchand de tableaux, lui apportant des cuivres tout préparés, lui demanda, comme un acte de complaisance, de vouloir bien y dessiner quelques sujets de fantaisie. Boissieu se mit à l'œuvre, et entra ainsi, par hasard, dans la carrière où il devait obtenir ses plus beaux triomphes. Ces premières gravures étaient encore imparfaites, mais on y voyait poindre déjà le talent soigneux et original de l'artiste.

Enfin le duc de la Rochefoucault se trouva libre de com-

mencer son pèlerinage d'amateur. Il vint chercher Boissieu à Lyon, en 1765, et ils franchirent les Alpes. Ce fut pour tous deux un grand plaisir de voir cette région fameuse où une si douce lumière embellit tant de chefs-d'œuvre, où la nature n'est pas moins attrayante que les productions des hommes. Souvent, lorsqu'un paysage magnifique enchantait leur vue, M. de la Rochefoucault faisait arrêter sa voiture pour que Boissieu pût en prendre une esquisse. Florence, Rome et Naples furent les trois villes qui les retinrent le plus longtemps. Le jeune artiste dessina l'arc de Titus, le Colysée, le tombeau de Cecilia Metella, les cascatelles de Tivoli, la maison ruinée de Mécène. Il se lia, d'une manière assez intime, avec Winckelmann, qui vivait alors en protégé dans le palais du cardinal Albani. L'admirateur passionné des Grecs et des Romains crut avoir trouvé un disciple : le peintre écoutait ses raisonnements avec la plus vive attention; peut-être lui-même se figurait-il être converti aux idées un peu exclusives de l'archéologue; mais,



Portrait de Boissieu dessiné et gravé par lui-même. — Dessin de Pauquet.

de retour à Lyon, il n'en continua pas moins d'imiter les peintres flamands, et pour le choix des sujets et pour le coloris.

Boissieu, ne voulant pas que le manque de soins l'empêchât d'égaler ses modèles, broyait lui-même ses couleurs et préparait ses vernis. Sa constitution était assez débile; une trop grande application, des fatigues corporelles, le firent tomber dangereusement malade; il fut contraint d'abandonner la peinture à l'huile. Depuis ce moment, il n'exécuta plus que des dessins au lavis, à la mine de plomb, à la sanguine, et des eaux-fortes; mais il employa ces ressources avec une habileté supérieure. « Ses portraits à la sanguine, nous dit M. Dugas-Montbel, sont d'un fini dont lui seul a pu donner l'idée, et n'ont point encore trouvé d'imitateurs; ses paysages à la mine de plomb obtinrent bientôt la plus grande célébrité. » Le comte d'Artois, les premiers seigneurs de la cour, recherchaient passionnément ses nouvelles productions; les étrangers ne tardèrent pas à s'en montrer aussi avides : l'Angleterre, la Russie, le nord de l'Allemagne, ne négligèrent aucun moyen pour se les procurer. C'était assez difficile, car Boissieu ne les vendait point. M. Artaria, de Manheim, qui faisait un grand com-

merce d'objets d'art, ne pouvait les obtenir qu'en les achetant de seconde main, ou en les échangeant contre des tableaux précieux qu'il offrait à l'artiste.

En 1772, étant âgé de trente-six ans, il épousa Mlle Anne Roch de Valoux, née, comme lui, dans la ville de Lyon. Un homme aussi doux, aussi rangé, devait être un bon mari : son union fut tranquille et heureuse; elle ne changea rien à ses habitudes. Sans cesse préoccupé de son art, il utilisa les nombreuses esquisses faites pendant son voyage, et s'adonna plus particulièrement à la gravure. Après avoir obtenu ses principaux effets au moyen de l'eau-forte, il complétait son œuvre, il l'adoucissait et y répandait l'harmonie avec la pointe sèche et la roulette.

Il vécut ainsi, sans ambition, sans trouble et sans regrets, jusqu'au moment où éclata la révolution française. Les passions de l'époque agitèrent peu son cœur. Tandis que la France, donnant le jour à une société nouvelle, tressaillait dans les douleurs de l'enfantement, Boissieu fuyait le bruit, cherchait les calmes plaisirs de la solitude. Mais le malheur l'atteignit dans la campagne où il vivait retiré depuis vingt ans. Un artiste, membre de la Convention, fut expédié au bord du Rhône, avec la mission particulière de protéger sa vie [1]; mais il perdit sa fortune, et son fils aîné, contraint d'abandonner sa patrie après le siége de Lyon, mourut en Suisse des fatigues du voyage, et probablement aussi des chagrins de l'exil.

Boissieu gagna amplement par son travail de quoi fournir à ses besoins. Lorsque la nation, en convalescence, reprit goût aux plaisirs de l'imagination, l'Institut de France, les Académies de Bologne, Florence, Grenoble, Lyon, le nommèrent un de leurs membres correspondants. Toutefois, malgré les instances de M. Denon, il ne voulut pas quitter sa province natale pour le séjour plus brillant de Paris.

La vieillesse ne diminua pas son talent; sa dernière gravure est une des plus belles qu'il ait faites. Il mourut dans toute sa force. Depuis longtemps il supportait avec peine la dure épreuve des hivers : les froids rigoureux de 1810 pénétrèrent pour ainsi dire jusqu'à son cœur. Il expira le 1er mars, âgé de soixante-quatorze ans.

L'œuvre de Boissieu nous semble révéler parfaitement son origine avernoise; on y trouve de la patience, un caractère un peu lourd, mais cet amour vrai de la nature qu'inspirent aux montagnards les beaux paysages dont ils sont environnés. Son portrait complète ces indications : la finesse s'y joint à la vulgarité; les pommettes sont saillantes, le nez gros, les lèvres épaisses, le bas du front charnu, le menton volumineux; cela rappelle immédiatement les types campagnards; mais l'œil est observateur et sagace, quoique sans élévation. Il manque à cette figure la dignité des esprits supérieurs. Ses personnages ont peut-être moins de noblesse, moins d'intelligence encore. Les moines au chœur, les enfants que bénit Pie VII, la femme qui les a amenés, les acolytes placés dans le fond, les pères du désert, les petits garçons jouant avec un chien, le professeur de botanique et ses élèves, la famille devant le feu, et bien d'autres individus soigneusement dessinés, étonnent désagréablement par l'expression banale, par l'inertie de leurs traits. Cet engourdissement léthargique, cette insignifiance de visage, est un défaut que l'on ne remarquera peut-être chez aucun peintre ou graveur fameux. Il trouble le plaisir que fait éprouver la belle et savante exécution de l'artiste. Quelques têtes, au contraire, ont une physionomie des plus vivantes : les deux enfants qui regardent le joueur de flûte, ceux qui s'amusent à gonfler des bulles de savon, le portrait du frère de Boissieu, une figure masculine vue de trois quarts, deux autres dans la feuille où l'on fait la barbe à un homme, surprennent par leur relief, par leur animation. Tel est encore le vieux drôle coiffé d'un bonnet qui atteint presque ses sourcils protubérants : sous cette double saillie, ses yeux méchants, profonds et perfides ont une redoutable expression. Mais ces têtes mêmes, si frappantes, si admirables, sont dépourvues de noblesse et de grandeur; aucun sentiment élevé ne s'y reflète. L'attention, la finesse ou la méchanceté, voilà tout ce que le graveur a su rendre; voilà pour lui toutes les formes de la vie morale. Son saint Jérôme dans le désert, par exemple, écrit très-attentivement, mais aucune inspiration n'éclaire son regard et n'idéalise ses traits. Le paysage, d'une beauté sévère, a plus d'expression que sa figure; l'homme ne vaut pas les objets inanimés qui l'entourent. Boissieu vivait trop dans la solitude et cherchait trop le calme : pour un artiste, comme pour un poëte, il est bon de voir luire, en des yeux intelligents, les éclairs des grandes passions. Gœthe lui-même, à force de s'isoler, perdit la verve de ses beaux jours; il finit par écrire des ouvrages presque dénués de sens et pleins de visions chimériques.

Boissieu a plus habilement reproduit la nature que la face humaine. Ses paysages sont très-beaux; la vigueur s'y trouve unie à la délicatesse, l'élégance à la vérité. Le dessin a de l'énergie dans les masses, de la finesse dans les détails. Ici de grands effets de clair-obscur donnant de la saillie aux objets; là des lumières fugitives, des dégradations ménagées avec soin, des fonds d'une légèreté charmante. Aucune trace de négligence ou de précipitation; tout est d'un fini merveilleux. Le feuillage des arbres, le mouvement ou l'immobile splendeur des eaux, les coupures, les formes du terrain, les lignes sinueuses ou abruptes des rochers, la magie de la perspective, sont rendus de la façon la plus heureuse comme la plus variée. Quelques artistes lui reprochent d'avoir exagéré dans ses feuillages le brillant des parties claires, au point de produire des effets neigeux; mais ce défaut n'existe guère que dans les mauvaises épreuves, où les détails des endroits lumineux ont disparu. Les nuages, il faut bien le dire, ne sont pas toujours réussis; on dirait souvent des barbouillages plutôt que des vapeurs errantes.

Mais quoique les ouvrages de Boissieu donnent prise à certaines critiques, ce n'en est pas moins le graveur à l'eau-forte le plus habile que la France ait produit. Ses dessins ont une si grande perfection que beaucoup valent des tableaux, et sont vendus jusqu'à deux ou trois mille francs. L'exécution en est d'une délicatesse merveilleuse; et cependant il les faisait très-vite. Un habile dessinateur de l'époque l'ayant vu travailler en demeura confondu; il ne croyait point que l'on pût obtenir un tel fini avec une pareille promptitude, et eut un accès de découragement qui dura quinze jours.

L'œuvre de Boissieu, d'après M. Dugas-Montbel, se composerait de cent sept pièces seulement. M. Guichardot, l'homme qui a le mieux étudié les travaux du célèbre graveur, possède ou connaît de lui cent quarante-deux estampes. Comme il s'occupe de ce maître depuis quarante ans, son opinion doit faire autorité.

[1] *Notice historique sur M. de Boissieu*, par M. de Chazelle. Brochure in-8; Lyon, 1810.

---

## SUR L'EMPLOI DU BOIS ET DU FER

### DANS LES CONSTRUCTIONS.

Les services que le bois rend à l'art de bâtir sont atténués par deux graves inconvénients : il est peu durable, et

il est sujet aux incendies. Il en résulte que cette matière ne convient, ni en réalité, ni en apparence, aux constructions qui, destinées à un long avenir, doivent présenter des garanties de durée et un caractère éminemment monumental. Aussi, à mesure que l'industrie et la richesse des nations se développent, la voit-on repoussée de tous les édifices d'une certaine importance. Les temples des Grecs et ceux des Romains, couverts en charpente dans le principe, furent, plus tard, entièrement exécutés en pierre. Les premiers chrétiens avaient dû se contenter de fermes apparentes ou de plafonds en bois pour leurs basiliques; leurs successeurs, plus puissants, voûtèrent leurs églises, et, depuis le moyen âge, on ne trouve que de rares exceptions à cette coutume. Chaque jour nous voyons des ponts en pierre remplacer des ponts en bois, tombant de vétusté malgré un dispendieux entretien. Il n'est pas jusqu'à nos habitations qui ne suivent la même marche; la pierre y remplace le bois, partout où elle peut remplir les mêmes offices. Un autre motif a contribué au même résultat, et il est aisé de prévoir que son influence, loin de diminuer, augmentera sans cesse, de sorte qu'il finira probablement par l'emporter sur les deux autres: c'est la difficulté, toujours croissante, qu'on éprouve à se procurer des pièces de charpente de dimensions convenables; c'est l'élévation incessante du prix du bois. Les forêts disparaissent devant l'accroissement des populations; des contrées qui jadis en étaient couvertes en sont dépourvues maintenant. Celles de l'ancienne Gaule, par exemple, si vastes et si belles, ont été presque entièrement détruites, et aujourd'hui nous sommes obligés de tirer des régions moins peuplées du nord de l'Europe une grande partie de nos bois de construction. Certes nous avons fait et nous faisons encore une œuvre doublement profitable, en puisant d'utiles matériaux dans les vastes magasins que nous offre la nature à la surface du globe, et en tirant parti de l'emplacement qu'ils occupaient. Mais cette œuvre n'est pas sans limites, et il n'est point supposable que nos descendants, procédant à l'encontre de nous, se décident à consacrer de précieux terrains à la lente production de bois propres à la charpente. Heureusement, à mesure que nous étendons notre empire sur la terre, notre exploitation devient plus intelligente et plus complète; nos investigations descendent de la surface aux profondeurs, et nous nous préparons à ne plus demander au dehors les services que l'intérieur peut nous rendre. Déjà le bois est remplacé par la houille dans nos foyers, par les pierres naturelles ou artificielles dans plusieurs parties de nos édifices; et voilà que notre industrie, en produisant le fer en plus grande abondance et à moins de frais que par le passé, nous offre une nouvelle matière pour tous les grands travaux de construction auxquels, jusqu'à présent, le bois seul avait paru convenir. Or le fer, comme le bois, et même mieux que lui, se prête à toutes les formes; il permet de donner encore plus de légèreté et de hardiesse aux constructions, d'espacer davantage les points d'appui, et d'en réduire considérablement la grosseur; il n'a point à redouter les incendies; et il est facile de lui assurer une longue durée. Aussi chaque jour ses applications s'étendent et procurent de nouveaux avantages. Maintenant, dans nos palais et dans la plupart de nos édifices publics, les planchers et les combles s'exécutent en fer; nos habitations privées elles-mêmes commencent à suivre cet exemple; le fer a permis de suspendre, à peu de frais, des ponts pour les ouvertures desquels aucune combinaison de charpente n'eût paru assez sûre; enfin, jusque dans la construction de nos navires, le fer tend à se substituer au bois (1).

(1) Léonce Reynaud, *Traité d'architecture*.

## LE CODE DU PARASITE

### CHEZ LES TURCS.

Dans la collection des firmans, lettres et autres pièces officielles déposées à l'Académie impériale et royale des langues orientales, à Vienne, on a trouvé un curieux document dont voici la traduction littérale :

« Il est écrit dans les registres des firmans (1) qu'anciennement on nommait un kiahaïa (2) dans l'odjak (3) des parasites. A ce kiahaïa l'on délivrait un firman contenant l'ordre de maintenir et faire observer les règles ci-après :

» 1. Les personnes qui prennent le titre de parasite sont tenues, en se présentant devant les grands, après avoir rempli le devoir de baiser le pan de leur robe, de s'asseoir sur le petit matelas préparé pour eux près de la table à manger;

» 2. D'amuser la société en tenant des propos gais et du goût du maître de la maison;

» 3. D'éviter soigneusement de proférer le moindre mot offensant ou des expressions triviales; — d'applaudir avec la dissimulation la plus parfaite à tous les discours du maître de la maison;

» 4. De ne lui donner jamais un démenti;

» 5. S'il leur prend besoin de tousser ou de bâiller... de trouver le moyen d'étouffer adroitement ces inconvenances;

» 6. De ne pas déposer au milieu de la table, en mangeant, les restes, tels que les os des viandes et des pieds de mouton; mais de saisir un moment favorable pour les glisser sans qu'on s'en aperçoive, ou sous le plat du tiratoun (sauce à l'ail), ou sur le bord de la table;

» 7. Quant aux mets, tels que le halwa (pâtisserie au miel), qu'on peut manger de deux manières, c'est-à-dire à la cuillère ou avec les doigts, de se régler, en les mangeant, d'après l'exemple du maître de la maison;

» 8. De ne jamais répandre de gouttes sur la table;

» 9. De ne pas tendre, avant le maître de la maison, leur main vers le plat, ni lorsqu'on l'emporte;

» 10. Enfin, si l'on sert une soupe à la poule, d'en tirer le morceau de chair avec la cuillère et non avec les doigts.

» Fait le 23e jour de la lune de djémasi el-ewwel 1216 (1800). »

Signé et paraphé,

EL HADJ ALI.

On voit qu'au commencement de ce siècle, en Turquie, les parasites formaient une corporation avouée, protégée même par l'État, et dont le règlement était déposé dans les archives. Le gouvernement imposait à cette corporation une espèce de code auquel elle était tenue de se soumettre. Tout ce détail du petit matelas près de la table à manger, du halwa, du tiratoun, de la soupe à la poule, n'est pas sans intérêt pour l'étude des mœurs turques. Remarquons aussi qu'un personnage très-important, *el Hadj Ali*, le pèlerin Ali, n'avait point regardé comme au-dessous de lui de rédiger et de signer les dix articles de ce règlement. On n'entrait probablement dans la confrérie des parasites qu'après de certaines épreuves; on délivrait un diplôme au récipiendaire, et le chef ou prévôt, investi d'un pouvoir sans contrôle, veillait à ce que le nouveau venu fût suffisamment instruit de toutes les obligations du métier, pour qu'il n'eût point à prétexter de son ignorance s'il lui arrivait de les enfreindre.

Nous ignorons, du reste, si les réformes du sultan Mahmoud et de son fils et successeur Abd-ul-Mesjid se sont étendues jusqu'à cette étrange corporation, et si, dans l'em-

(1) Commandements impériaux. — (2) Prévôt. — (3) Corps.

pire turc, il se trouve aujourd'hui plus ou moins de parasites qu'on ne pourrait en compter encore parmi nous.

---

Les gens bien élevés, qui se reconnaissent de la sensibilité et de la délicatesse, sont trop généralement portés à croire qu'ils en possèdent, pour ainsi parler, le monopole, probablement parce qu'ils savent réfléchir ce qu'ils ressentent dans un langage qui en double le charme, avantage qui manque aux gens sans éducation. Ceux-ci ont du cœur, sans doute, et de l'âme; mais, inhabiles à les révéler autrement que par des actes (ce qui est bien un peu la meilleure manière), ils autorisent les esprits superficiels à les considérer comme cuirassés d'une indifférence qui n'existe pas, ou existe rarement au degré où on la suppose.

JEAN-PAUL FABER.

---

## LES ROCHERS DE BRIMHAM

(Angleterre).

Dans le Yorkshire, à quelques lieues de Ripley, sur la route qui conduit à Patley-Bridge, on voit des groupes de rochers d'une forme étrange et connus sous le nom de *Brimham rocks*. Ces groupes, clairsemés irrégulièrement sur un espace d'environ quarante acres, sont les témoignages non équivoques de quelque grande commotion naturelle. Toutefois certains archéologues considèrent ces pierres colossales comme des monuments celtiques. Cette hypothèse est contraire au fait généralement admis que les pierres druidiques ont toutes été transportées de loin aux lieux où elles sont actuellement : c'était, il semble, une des conditions essentielles de leur consécration. D'autre part, les *Brimham rocks* ne présentent dans leur forme et dans leur disposition relative aucun des caractères que l'on rencontre constamment dans les monuments auxquels on voudrait les assimiler. Il est vrai seulement que ces pierres ont été taillées avec des instruments grossiers. Plusieurs portent à leur sommet des pierres tournantes. Celle que représente notre gravure, et où M. Hayman Rooke n'hésite pas à voir une idole, repose sur un piédestal large d'un à deux pieds à son sommet et taillé à sa base en forme d'hexagone. Un autre rocher, nommé *le Grand Canon*, rend des sons caverneux à une de ses extrémités lorsque l'on parle à voix basse dans une niche pratiquée au côté opposé. Un autre



Un des Rochers de Brimham. — Dessin de Freeman.

enfin, situé sur une colline très-élevée, et nommé *la Pierre de midi*, projette son ombre, au milieu du jour, sur une chaumière voisine. Tous les ans, le soir de la Saint-Jean, depuis un temps immémorial, on allume un feu près de ce rocher, et cette tradition n'est pas un des moindres indices que fasse valoir l'archéologie pour attribuer aux *Brimham rocks* une ancienne destination religieuse.

---

## SALZBOURG.



Vue de Salzbourg, en Autriche. — Dessin de Grandsire.

Salzbourg fait partie de l'archiduché d'Autriche. Cette ville a été fondée, agrandie, ornée par une longue suite d'évêques et d'archevêques dont elle était la propriété. L'évêché qui y fut fondé, en 716, par saint Rupert, fut transformé en archevêché dans l'année 789. Les seigneurs ecclésiastiques dont elle dépendait forcèrent toute la population protestante à émigrer en 1732.

La ville est prise entre les montagnes comme entre les deux bras d'une gigantesque tenaille; pour établir une des portes, il a fallu percer le roc sur une longueur de plus de quatre cents pieds.

Une rivière au cours rapide partage Salzbourg en deux parties. Sur la rive gauche se dresse la vieille forteresse bâtie au haut d'un rocher de mille pieds d'élévation, et dont les bastions appartiennent à différentes époques; plus bas se trouve un couvent. C'est de ce côté qu'habite la population opulente; l'aspect de ces quartiers est charmant lorsqu'on aperçoit des hauteurs ses maisons blanches et bleues que dominent de loin en loin des coupoles et des clochers.

L'autre rive est couverte de maisons très-hautes, mais pauvrement habités. Un couvent de capucins, construit sur la pointe d'un rocher, jette son ombre sur ces rues misérables.

La cathédrale mérite d'être visitée. On montre aux voyageurs une fontaine dont les vasques soutenues par des figures colossales, et les chevaux marins à demi plongés dans le bassin, formeraient un monument véritablement remarquable si l'eau était plus abondante. L'abreuvoir, décoré de statues, mérite aussi d'être visité.

Mais la véritable beauté de Salzbourg est dans son paysage : il est impossible de rien voir de plus frais, de plus varié, de plus riant que ces maisons étagées sur tous les ressauts de la montagne, encadrées de verdure, entremêlées de moissons. Par malheur, la position de la ville, si pittoresque pour le spectateur, n'est rien moins que sûre pour les habitants. La rivière est sujette aux débordements et envahit les basses rues; les autres sont exposées aux éboulements de rochers qui ont détruit, à plusieurs reprises, des groupes entiers d'habitations; ajoutez la crainte d'un incendie. Toutes les maisons sont construites en bois; et, en 1818, plusieurs quartiers ont été la proie des flammes sans qu'il ait été possible de les arrêter.

C'est à Salzbourg qu'est né Mozart, le compositeur le plus dramatique, le plus riche et le plus suave des temps modernes. (Voy. t. XIII, p. 68, 349; t. XV, p. 175 )

A peu de distance de la ville sont plusieurs résidences renommées. Helbrun , ancienne maison de plaisance des princes-évêques, et maintenant château impérial, n'est remarquable que par son parc planté sur un rocher d'une lieue d'étendue, et un vaste théâtre entièrement taillé dans le roc.

Léopoldskrone, plus vaste, est situé sur le bord d'un petit lac : ses jardins sont soigneusement dessinés et offrent des vues magiques sur la vallée; mais les continuels changements de niveau en rendent la promenade très-fatigante.

---

## LE PHARISIEN MUSULMAN.

Je me rappelle qu'au temps de mon enfance j'étais fort religieux. Je me levais la nuit, ponctuel dans tous mes actes de dévotion et d'abstinence. Une nuit que j'étais resté assis en présence de mon père sans fermer les yeux, et l'esprit tendu à l'étude du saint livre, tandis que nombre

de nos gens dormaient autour de nous, je dis à mon père : « Pas un de ceux-ci ne se lève pour faire ses génuflexions ; tous restent ensevelis dans le sommeil comme s'ils étaient morts. — Par la vie de ton père! répliqua-t-il ; mieux vaudrait que tu fusses endormi comme eux que de veiller pour chercher les fautes de ton prochain. Celui qui s'admire et se vante ne voit que lui-même, ayant devant lui un voile d'infatuation. Si son œil pouvait seulement entrevoir le Très-Haut, il ne découvrirait personne aussi faible que lui-même. » SAADI, *Gulistan.*

---

## DE L'ORIGINE DES ARBRES FRUITIERS

### CULTIVÉS EN FRANCE (1).

Premier article.

Ier GROUPE. — *Arbres à fruits propres aux boissons fermentées.*

Les espèces principales qui appartiennent à ce groupe sont, en France, la vigne, le pommier et le poirier.

*Vigne.* Cet arbre paraît originaire de l'Asie, comme la plupart de nos végétaux alimentaires les plus utiles. Dès la plus haute antiquité, on le trouvait à l'état sauvage en Sicile et en Italie; mais ce furent les Phéniciens qui en introduisirent la culture, d'abord dans les îles de l'Archipel, dans la Grèce, puis en Sicile et en Italie. Nous voyons dans la Bible que la Palestine renfermait d'excellents vignobles, entre autres ceux de Sorec, de Sébama, de Jazer, d'Abel et de Chelbon. A l'époque de la guerre de Troie, les Grecs tiraient déjà un profit considérable de leurs vins, et particulièrement de ceux de Maronée, de Cos, de Candie, de Lesbos, de Smyrne et de Chio. En se rapprochant des contrées moins brûlantes, les produits de la vigne se sont progressivement améliorés. Le climat tempéré de la France est assurément le plus favorable à la production des bons vins : aussi cette culture y a-t-elle pris un développement tel qu'elle occupe aujourd'hui une surface de 2 000 000 d'hectares, produit près de 40 000 000 d'hectolitres de vin, et occupe le second rang dans l'échelle des richesses territoriales de notre pays.

Il est probable que la vigne était assez anciennement cultivée chez les Gaulois, puisque Domitien en fit arracher tous les pieds, dans la crainte, dit-on, que la passion du vin n'attirât les Barbares. Probus et Julien réparèrent cet acte sauvage en faisant replanter la vigne dans les Gaules.

Quant au raisin de table, lorsqu'on le cultive en plein air dans le centre, et à plus forte raison dans le nord de la France, il n'acquiert souvent qu'une maturité imparfaite et une qualité médiocre, faute d'une chaleur suffisante et assez prolongée pendant l'été. Pour remédier aux circonstances défavorables résultant du climat, on cultive la vigne en treille, et on lui applique une série d'opérations qui ont pour résultat de rapprocher le terme de sa végétation annuelle. C'est à Thomery, village situé à 8 kilomètres de Fontainebleau, que furent établies les premières treilles, il y a environ cent vingt ans, par un cultivateur appelé Charmeux. Les habitants du pays trouvèrent tant d'avantage à cette culture qu'ils l'étendirent peu à peu jusqu'au point où nous la voyons aujourd'hui. Elle occupe maintenant plus de 120 hectares, et produit, en moyenne, un millier de kilogrammes de raisin. Ce sont les excellents produits de ces treilles que l'on vend à Paris sous le nom de *chasselas de Fontainebleau.* Du reste, il existe, au château même de Fontainebleau, une treille de près de 1 400 mètres de longueur, qui fut créée il y a environ un siècle, et restaurée en 1804, sous la direction de M. Lelieur.

Le *pommier* commun et le *poirier* commun ont une importance presque aussi grande que celle de la vigne; un grand nombre de nos départements trouvent dans leurs abondantes récoltes des produits alimentaires bien précieux, tant pour la table que pour les boissons (cidre, poiré) que l'on en extrait. Ils donnent aussi un bois très-recherché, soit pour le chauffage, soit pour la gravure en relief, la menuiserie et l'ébénisterie. On peut affirmer, d'après les divers auteurs qui se sont occupés de ces recherches, que ces deux arbres ont été trouvés à l'état sauvage, tant dans les parties tempérées de l'Asie que dans celles de l'Afrique et de l'Europe.

Quant à la préparation d'une boisson fermentée avec les fruits du pommier et du poirier, elle paraît remonter à la plus haute antiquité dans l'Asie Mineure et en Afrique. Les Hébreux l'appelaient *sichar,* nom que la Vulgate a traduit par celui de *sicera,* qui a une certaine ressemblance avec celui de cidre. Il paraît que les Grecs et les Romains ont aussi fait du *vin de pomme.* Dès 587 on voit, d'après Fortunat de Poitiers, le jus fermenté de la pomme et de la poire apparaître sur la table d'une reine de France, sainte Radégonde. Il est probable que l'on en fabriquait depuis longtemps en Gaule. Suivant le savant Huet, évêque d'Avranches, les Normands ont appris cet art des Basques, avec lesquels la grande pêche côtière les mettait en relation. Ce qui est certain, c'est que, dans les provinces du nord de l'Espagne, la culture des arbres à cidre est encore très-développée aujourd'hui. Les Capitulaires de Charlemagne mettent au nombre des métiers ordinaires celui de *cicerator,* ou faiseur de cidre.

La culture des fruits à cidre a presque entièrement atteint, en France, le développement dont elle était susceptible. Arrêtée vers le sud par la culture de la vigne, et vers le nord par la rigueur de la température, elle s'est établie sur une zone comprise entre le climat du centre de la France et celui de l'extrême nord, où l'orge et le houblon fournissent aux habitants les éléments d'une autre boisson fermentée, la bière.

D'après M. Odolant-Desnos, 36 départements s'occupent de la fabrication du cidre et du poiré. Ils en produisent plus de 8 millions et demi d'hectolitres, qui ont une valeur réelle de plus de 64 millions de francs.

La culture du poirier comme arbre à fruits de table paraît être presque aussi ancienne que celle du poirier à cidre. On sait, en effet, que les Romains cultivaient trente-six variétés de poires dont plusieurs font encore partie de nos collections, mais sous d'autres noms. Une partie notable des noms que portent les diverses variétés de poires sont ceux des localités d'où elles proviennent, ou des individus qui les ont fait connaître. Ainsi la poire *de Saint-Germain* aurait été trouvée dans la forêt de ce nom; la *virgouleuse* vient du village de Virgoulée, près Limoges; le *bon-chrétien* nous a été donné par François de Paule :

L'humble François de Paule était, par excellence
Chez nous nommé le bon chrétien;
Et le fruit dont le saint fit part à notre France
De ce nom emprunta le sien.

Quant au pommier, il est souvent question de son fruit dans l'histoire sacrée et dans l'histoire profane. Les hommes les plus célèbres de l'ancienne Rome ne dédaignèrent pas sa culture, et, parmi les vingt variétés que l'on y cultivait, les noms de *manliennes,* de *claudiennes,* d'*appiennes,* indiquaient les personnages qui les avaient fait connaître. La

(1) Dans l'énumération qui va suivre, nous adopterons l'ordre établi par M. du Breuil dans son excellent *Cours élémentaire théorique et pratique d'arboriculture.* C'est à ce savant auteur que nous empruntons le fond et la majeure partie des détails consignés dans notre travail; seulement, nous avons cherché à compléter ses indications en consultant quelques autres sources recommandables.

pomme d'*api* a, sans doute, perpétué jusque chez nous le nom d'un de ces patriciens.

II^e groupe. — *Arbres et arbrisseaux à fruits de table.*

Les fruits provenant de ces arbres peuvent être classés en sept divisions, savoir : 1° fruits à pepins ; 2° fruits à noyau ; 3° fruits en baie ; 4° fruits nuculaires ; 5° fruits à osselets ; 6° fruits en capsule ; 7° fruits en gousse ou légume.

I^re division. — Fruits à pepins.

Cette division comprend les poiriers, les cognassiers, les pommiers, les orangers, les citronniers et les grenadiers.

Nous n'avons à revenir ni sur le poirier ni sur le pommier, dont il vient d'être question à propos des fruits propres aux boissons fermentées.

Le *cognassier* est encore un des arbres fruitiers dont la culture est la plus ancienne. Son nom, chez les anciens (*Cydonia*), est tiré de celui de la ville de Cydonie, en Crète, près de laquelle il croissait spontanément. Les Grecs avaient dédié son fruit à Vénus, et en décoraient les temples de Chypre et de Paphos. Pline et Virgile font l'éloge de cet arbre, dont les Romains paraissent avoir possédé des variétés moins âpres que celles que nous connaissons. Aujourd'hui on cultive le cognassier surtout pour en obtenir de jeunes sujets destinés à recevoir la greffe d'autres espèces, et notamment du poirier. Toutefois on le cultive encore comme arbre fruitier dans quelques localités du centre et du midi de la France. Dans ces contrées, les fruits sont confits, ou bien on en forme diverses sortes de conserves connues sous les noms de *cotignac* ou *codognac*, de *pâte de coing*, de *gelée de coing*, etc., et qui sont aussi saines qu'agréables. Les pepins de coing sont également employés à divers usages, à cause du mucilage abondant qui recouvre leur surface.

La célébrité des *orangers* comme arbres fruitiers remonte aux siècles héroïques et fabuleux. Si l'on se reporte aux temps historiques, on voit, d'après M. de Sacy, que l'oranger à fruit amer, ou *bigaradier*, a été apporté de l'Inde postérieurement à l'an 300 de l'hégire ; qu'il se répandit d'abord en Syrie, en Palestine, puis en Égypte. Suivant Ebn-el-Awam, cet arbre était cultivé à Séville vers la fin du douzième siècle. Nicolaüs Specialis assure que, dans l'année 1150, il embellissait les jardins de la Sicile. Enfin on sait qu'en 1336 le bigaradier était un objet de commerce dans la ville de Nice.

L'oranger à fruit doux croît spontanément dans les provinces méridionales de la Chine, à Amboine, aux îles Mariannes et dans toutes celles de l'océan Pacifique. On attribue généralement son introduction en Europe aux Portugais. Gallesio affirme, toutefois, que cet arbre a été introduit de l'Arabie dans la Grèce et dans les îles de l'Archipel, d'où il a été transporté dans toute l'Italie.

D'après Théophraste, le *citronnier* ou *cédratier* existait en Perse et dans la Médie dès la plus haute antiquité ; il est passé de là dans les jardins de Babylone, dans ceux de la Palestine ; puis en Grèce, en Sardaigne, en Corse, et sur tout le littoral de la Méditerranée. Il formait, dès la fin du deuxième siècle de l'ère vulgaire, un objet d'agrément et d'utilité dans l'Europe méridionale. Son introduction dans les Gaules paraît devoir être attribuée aux Phocéens, lors de la fondation de Marseille.

Le *limonier* croît spontanément dans la partie de l'Inde située au delà du Gange, d'où il a été successivement répandu par les Arabes dans toutes les contrées qu'ils soumirent à leur domination. Les croisés le trouvèrent en Syrie et en Palestine vers la fin du onzième siècle, et le rapportèrent en Sicile et en Italie.

Les diverses espèces d'orangers sont des arbres qui, dans le midi de l'Europe, peuvent atteindre une hauteur de huit à neuf mètres. Naguère encore ils étaient l'objet d'une culture assez importante, soit pour leurs feuilles employées sous forme d'infusion, soit pour leurs fleurs dont on fait l'eau de fleurs d'oranger, soit enfin pour leurs fruits qui sont servis sur nos tables, et dont on extrait aussi des huiles essentielles et de l'acide citrique.

Mais depuis peu de temps une maladie spéciale, dont la cause est complétement ignorée, a envahi les orangers de la plaine d'Hyères, et en a fait succomber plus des trois quarts. La plupart de ceux qui survivent sont atteints de la maladie et périront avant un an ou deux. Dans toute cette plaine, qui a une étendue d'environ 68 hectares, et qui, régulièrement plantée à 4 mètres en tous sens, comprend 42 800 pieds d'orangers de tout âge, on en compterait à peine un dixième tout à fait sains. L'opinion générale des agriculteurs est que ce faible reste aura le sort des autres. Depuis deux ans, ces arbres leur servent de bois de chauffage. La culture de l'oranger disparaîtra bientôt de la plaine d'Hyères, si le mal continue ses ravages ; le remède à lui opposer ne saurait être immédiat. Il est impossible de replanter maintenant ; quelques propriétaires l'ont tenté, et déjà leurs jeunes arbres périssent attaqués de la maladie. Il est nécessaire qu'un certain laps de temps s'écoule avant que l'on songe à mettre de nouveaux orangers à la place des anciens. M. V. Rendu, inspecteur général de l'agriculture, auquel nous empruntons ces détails, a décrit avec soin les deux maladies distinctes dont les orangers d'Hyères lui paraissent atteints. Il pense que les germes pestilentiels de ces maladies doivent être détournés au moyen d'un changement radical de culture. « Transformer en prairies arrosables les jardins d'orangers, ou les convertir en jardins fruitiers ou maraîchers, dont les produits s'élèveraient à plus de 600 000 francs par an à Hyères, serait, dit-il, une bonne opération. »

Originaire de l'ancienne Carthage, d'où il fut importé en Italie par les Romains, lors des guerres puniques, le *grenadier* s'est répandu dans tout le midi de l'Europe, où il est aujourd'hui cultivé comme arbre d'ornement, pour faire des haies d'une grande solidité, ou comme arbre fruitier, à cause de la saveur douce, légèrement acidule, de la pulpe qui entoure chacune des semences.

Le grenadier supporte difficilement les hivers du nord de la France. Il peut fleurir et fructifier dans le centre, s'il est placé en espalier, aux expositions les plus chaudes ; mais ses fruits ne mûrissent complétement que dans le midi.

*La suite à une autre livraison.*

---

LA TRANCHÉE DES DAMES.

En 1527, les plus grands généraux de Charles-Quint assiégeaient Marseille. Miradel dirigeait les travaux de défense : les habitants, les femmes mêmes les plus qualifiées, travaillèrent, sous sa conduite, à ces contre-mines, qui furent nommées *la tranchée des dames*. En vain la brèche fut ouverte : les préparatifs faits pour la défense du fossé forcèrent le connétable de Bourbon de lever le siége, poursuivi dans sa retraite par les railleries du marquis de Pescaire, son collègue et son antagoniste.

---

## SAGACITÉ D'UN SAUVAGE.

Charlevoix raconte que, la venaison suspendue à sécher dans la hutte d'un Indien peau-rouge ayant été dérobée, le

sauvage s'élança dans les bois à la poursuite du voleur inconnu. Il n'avait fait que peu de chemin lorsqu'il rencontra quelques voyageurs. Il leur demanda s'ils avaient vu « un petit homme blanc, vieux, portant un court fusil, et suivi d'un petit chien à courte queue ; » car il était sûr, disait-il, que ces indications devaient s'appliquer fidèlement à l'individu qui emportait ses provisions.

Les nouveaux venus avaient en effet rencontré le voleur, et ils demandèrent comment le sauvage, qui affirmait ne l'avoir jamais vu, pouvait si bien le décrire.

« J'ai connu que le voleur était petit, répondit le sauvage, parce qu'il avait amoncelé des pierres pour atteindre à ma viande ; j'ai connu qu'il était vieux, parce que les pas que j'ai suivis dans les bois sur les feuilles mortes étaient courts et rapprochés ; j'ai vu que c'était un blanc, parce qu'il marchait les pieds tournés un peu en dehors, ce que ne font jamais nos Peaux-Rouges ; j'ai connu que son fusil était court aux marques laissées par le canon de cette arme sur l'écorce de l'arbre contre lequel il l'avait appuyée ; les traces du chien m'ont appris que l'animal était petit, et les marques faites sur la poussière, au lieu où il s'était assis pendant que son maître me volait ma chasse, m'ont fait voir que sa queue était courte. »

## VOITURES RUSSES.

En Russie, outre les traîneaux, qui sont d'un usage journalier et général pendant l'hiver, on emploie toutes les voitures connues dans le reste de l'Europe : du moins, c'est ce que nous avons vu dans les grandes villes, où l'aristocratie adopte de plus en plus les habitudes de la France et de




Le Troski. — Dessin de Freeman.

l'Allemagne. Les voitures véritablement russes sont presque toujours petites et découvertes ; les femmes seules et les vieillards se servent de voitures fermées.

Parmi les véhicules le plus communément employés, il en est surtout trois dont l'aspect frappe l'étranger ; nous voulons parler du *troski*, du *teleka* et du *kibitka*.

Le troski est une espèce de tilbury très-bas et très-étroit, dont se servent surtout les officiers et les jeunes gens. Bien qu'on n'y mette ordinairement qu'un cheval, certains élégants en ajoutent un second hors du brancard. Les chevaux sont appareillés pour la force et la taille, mais non pour la couleur. Le postillon, qui est un jeune garçon portant le costume national, se tient de côté ou sur le devant du traîneau ; on le nomme le *crieur*, parce que son principal emploi est d'avertir les piétons que pourrait surprendre le troski arrivant avec la rapidité d'une flèche sur la neige glacée qui éteint le bruit des roues. Le cheval de brancard est toujours un excellent trotteur ; l'autre est surtout destiné à la parade ; on l'appelle le *furieux*. Agitant une longue crinière véritable ou postiche, et tourmenté par le maître, il s'avance par soubresauts en piaffant ou galopant sur lui-même. Le troski, comme la plupart des voitures russes, est garni de fourrures souvent précieuses, du reste sans aucun ornement.

Le teleka est une voiture de voyage, dont se servent surtout les courriers, les officiers en mission, ou les voyageurs munis d'une *padroche ;* on donne ce nom à une pièce émanée des autorités compétentes, et qui permet d'avoir recours aux postes établies par le gouvernement.

Ces dernières ne ressemblent en rien à celles que l'on rencontre dans les autres contrées de l'Europe, et leur organisation tient à celle de la Russie elle-même. Pour les établir, le gouvernement a fait construire, de relai en relai, une maison de poste tenue par un seul commis. Tous les seigneurs des environs sont tenus d'y entretenir un nombre de chevaux et de telekas proportionné à l'importance de leurs domaines, qu'on apprécie par le nombre de leurs paysans. Les employés du gouvernement envoyés en mission se servent gratuitement de ces voitures et de ces chevaux ; les voyageurs gratifiés d'une padroche payent au

postillon dix centimes par relai de quatre lieues ; ils peuvent, en outre, séjourner dans les stations, à condition de s'y faire un lit et de se nourrir avec ce qu'ils apportent dans le teleka. L'empereur se contente d'entretenir les maisons, de les éclairer, de les chauffer et de payer les commis qui les gardent.



Le Teleka. — Dessin de Freeman.

Les attelages employés pour ces voyages en poste sont d'une médiocre apparence, mais très-vifs. Le postillon russe ne cesse jamais de chanter ou de parler à ses chevaux, qui gravissent au galop toutes les montées ; on franchit ainsi environ cinq lieues à l'heure.




Le Kibitka. — Dessin de Freeman.

Le kibitka est moins une voiture qu'un chariot ; on ne l'emploie que pour le commerce. Le marchand qui va transporter ses denrées, ses étoffes ou ses fourrures dans les

foires établies sur toute la surface de l'empire, n'a pas d'autre moyen de transport. On voit souvent des centaines de kibitkas se déployer sur les grandes routes pavées de troncs d'arbres, conduits seulement par quelques hommes, à peu près comme nos voitures comtoises. C'est à la fois le roulage et le colportage de toute la Russie; les marchands s'arrêtent à tous les hameaux où ils espèrent rencontrer quelques acheteurs.

---

## SINGULIERS EFFETS DE LA FOUDRE.

### LE TONNERRE PEINTRE ET LE TONNERRE IMPRIMEUR.

Le 26 avril 1676, le clocher de l'abbaye de Saint-Médard, à Soissons, fut frappé d'un coup de tonnerre si violent, que les personnes âgées assurèrent n'avoir jamais rien entendu de plus terrible.

Les effets produits par la foudre furent extrêmement bizarres.

On vit la flèche du clocher dépouillée de toutes ses ardoises sans que les lattes qui les soutenaient eussent été endommagées, excepté à l'endroit même par lequel la foudre était entrée. Là, quelques lattes et quelques chevrons avaient été brisés : parmi les chevrons, les uns, de la hauteur d'un mètre, étaient taillés presque de haut en bas en lattes assez minces; d'autres, de même hauteur, étaient réduits à l'état de longues allumettes; plusieurs autres enfin étaient divisés en filets si déliés, dans le sens des fibres, qu'ils offraient l'apparence d'un balai usé. Tout ce travail s'était fait sans que le bois eût, en aucune façon, changé de couleur, ou qu'on y pût remarquer aucun vestige de feu.

Une partie considérable de la tour et du dôme qui soutiennent la flèche fut abattue, et la foudre pénétra dans la maçonnerie de haut en bas, sur sept mètres environ de longueur.

Trois fils de laiton, qui étaient attachés d'une part à des timbres placés sur le haut de la tour, et qui de l'autre se rendaient à l'horloge établie en bas, furent entièrement volatilisés, sans qu'on en découvrît aucune trace.

Deux planches, hautes de plus d'un mètre, furent détachées d'un cadran, à l'extrémité d'un dortoir, et portées à quarante mètres de là, presque vers l'autre extrémité.

Mais l'effet qui parut le plus surprenant, et qui excita la curiosité d'une infinité de personnes, fut la formation d'une espèce de frise de toutes sortes de couleurs, marquée le long de la muraille des chambres du dortoir, au-dessus des portes. La largeur de cette frise était de plus de soixante centimètres; sa longueur était presque égale à celle du dortoir; elle semblait représenter des flammes s'élançant également en bas et en haut, se terminant de part et d'autre en pyramide, et attachées par la base à une espèce de cordon qui régnait le long de la frise, justement dans le milieu.

La cause de la foudre n'était pas encore connue à cette époque; la fameuse expérience de Franklin ne devait démontrer la nature électrique du phénomène que vers le milieu du siècle suivant. Aussi l'imagination populaire, exagérant les effets déjà singuliers de ce coup de tonnerre, se plaisait-elle à les attribuer à des causes surnaturelles. Il fallait une certaine force d'esprit et de caractère, non pas seulement pour s'affranchir de ces terreurs superstitieuses, mais encore pour les combattre et en démontrer l'inanité.

C'est la tâche qu'entreprit dom François Lamy, de la congrégation de Saint-Maur. « Je ne sais, dit-il, s'il a jamais rien paru, en cette matière, de plus surprenant... Tantôt c'est un Mars furieux qui perce les murailles les plus épaisses et renverse les tours les plus fortes; tantôt c'est un peintre tranquille qui, de mille couleurs diverses, sur des murailles assez faibles, trace mille différentes figures. Ici c'est un feu follet qui épargne la paille et l'étoupe; là c'est un feu consumant qui ne pardonne pas même au métal. En quelques endroits on voit un bûcheron assez grossier qui met des chevrons en lattes; on remarque ailleurs un ouvrier délicat qui réduit des chevrons en forme d'allumettes, et qui, du bois le plus sec, sait former des balais. Enfin on y observe partout, ou la violence, ou la délicatesse, ou la bizarrerie.

» Aussi ces phénomènes n'ont-ils manqué ni de spectateurs ni d'admirateurs On a cent fois levé les mains et les yeux au ciel, cent fois crié au prodige. Il y avait de la témérité à penser qu'on pourrait rendre des raisons naturelles de ces effets : c'était s'exposer vainement à un grand travail; et c'était enfin passer pour un homme de peu de foi, de n'y reconnaître pas les derniers efforts de la puissance d'un Dieu. Miracle! miracle! disait-on; et avec ces deux mots on croyait avoir rendu les dernières raisons de ces effets... Que d'habiles gens, et des personnes qui ont dû par leurs lumières être élevées aux premiers emplois qu'elles possèdent, crient au miracle pour rendre raison de quelques effets du tonnerre, c'est, en vérité, ce que l'on a de la peine à comprendre. »

Si l'on se reporte à l'époque où ce passage a été écrit, toute voisine de celle où la justice informait encore contre les sorciers, on avouera que notre savant bénédictin avait un esprit supérieur et une religion véritablement éclairée. Peu importe, après cela, que son explication ne soit pas en tout point conforme à ce que nous savons de la nature du phénomène. Aussi ne suivrons-nous pas notre auteur dans l'interprétation qu'il propose pour chacun des faits ci-dessus décrits, faits qui n'ont rien de surprenant pour quiconque connaît la nature et le mode ordinaire d'action de la foudre. Il nous suffira d'ajouter que la frise peinte le long des chambres du dortoir était due à la volatilisation d'un fil de laiton maintenu par des crochets le long de ce mur.

Un autre effet de tonnerre, plus singulier encore que le premier, fut, de la part de dom Lamy, l'objet d'une nouvelle dissertation fondée sur les mêmes principes. « Lorsque j'écrivis sur le tonnerre de Soissons, dit-il, je crus qu'il était malaisé de trouver rien de plus extraordinaire en ce genre : voici cependant de nouvelles singularités de la façon du tonnerre de Lagny, par lesquelles il paraît avoir beaucoup enchéri sur celui de Soissons. Dans celui-là il avait fait le personnage de peintre : il vient, dans celui-ci, de faire celui d'imprimeur, et d'imprimeur qui sait la langue latine. »

Racontons l'événement auquel ce passage se rapporte.

Le 18 juillet 1689, la foudre était tombée sur le clocher de l'église Saint-Sauveur, à Lagny; environ cinquante personnes, qui priaient Dieu dans cette église ou qui sonnaient les cloches, furent violemment renversées par terre; le rideau dont le tableau de l'autel était couvert fut enlevé et retiré de la verge de fer qui le soutenait; l'huile de la lampe qui brûlait devant le grand autel fut répandue; la pierre sur laquelle on consacre fut brisée en deux; le carton sur lequel le canon de la messe était imprimé fut déchiré en plusieurs morceaux; le grand autel parut tout en feu; enfin, pour passer sous silence quelques autres effets bizarres, le tonnerre imprima en un instant, sur la nappe de l'autel, les paroles de la consécration, à commencer depuis celles-ci : *Qui pridie quam pateretur*, etc., jusqu'à ces autres inclusivement : *Hæc quotiescumque feceritis, in mei memoriam facietis.* Mais les paroles que l'on a l'habitude d'écrire en caractères plus saillants que les autres, en deux passages distincts ([1]), ne figuraient pas dans cette singulière impression.

([1]) Le premier de ces passages est : *Hoc est enim corpus meum*,

« Je ne sais, ajoute dom Lamy, si autrefois le malheureux Balthasar, inopinément frappé du terrible spectacle d'une main inconnue qui, sur les murailles de sa salle, écrivait en chiffres son arrêt de mort, fut agité de plus de différentes pensées et de divers mouvements que ne l'ont été la plupart des spectateurs et même des auditeurs des effets du tonnerre de Lagny. Car enfin l'on ne doute pas que ce ne soient de vrais prodiges beaucoup au-dessus de toutes les forces de la nature corporelle : l'on n'hésite pas à regarder les esprits comme les seuls opérateurs de ces merveilles ; on n'est en peine que de savoir si ces esprits sont du nombre des bons ou des mauvais... »

L'explication du dernier des effets décrits par dom Lamy n'offrira aucune difficulté si l'on fait attention aux circonstances suivantes. Au moment où la foudre tomba, le triple carton qui contenait le canon de la messe était déployé entre le tapis et la nappe de l'autel, au-dessus de la pierre sur laquelle on consacrait, et renversé de manière que le côté imprimé portait immédiatement sur la nappe. Le canon se trouvait tout entier marqué en noir sur le carton, sauf les deux passages sacramentels qui étaient en rouge. Or l'impression produite sur la nappe par ce tonnerre était identique à celle que la typographie ordinaire avait fixée sur le carton, si ce n'est que les caractères et les lignes étaient retournés de droite à gauche ; de sorte que l'on ne pouvait guère lire facilement cet écrit que par derrière, au travers de la nappe, ou par l'intermédiaire d'un miroir qui redressait les lettres. Enfin les caractères rouges étaient précisément les seuls qui n'eussent pas donné lieu à un transport d'impression. Tout cela posé, la différence entre les effets produits par l'encre rouge et par l'encre noire se conçoit facilement, la première étant composée de substances qui la rendent beaucoup moins hygrométrique ; elle s'était, par conséquent, trouvée non conductrice de l'électricité, tandis que l'encre noire imprégnée d'humidité avait livré passage au fluide électrique ([1]).

---

## UN MAITRE DE CHAPELLE
### DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE ([2]).

Au dix-septième siècle, l'église d'Auxerre eut deux maîtres de chapelle renommés, Annibal Ganter et Jean Cathala.

Ganter a raconté lui-même son histoire.

« J'étais, dit-il, parti de Marseille (son pays natal) tout plein de bonne opinion ; car le proverbe étant que les Provençaux sont les plus naturels médecins et musiciens, je croyais faire la leçon à un chacun et enseigner Minerve. Mais je vous assure que j'ai trouvé soulier à mon point et des gens qui ne se mouchaient pas du pied. Il faut avouer que ceux de notre pays ont bien plus d'air en leur musique ; mais ceux de celui-ci ont plus d'art en la leur, encore qu'il me semble que l'un n'est pas bon sans l'autre ; car, en mariant l'art avec l'air, il y a de quoi contenter chacun. »

Ganter ne parvint point sans peine à utiliser ses talents. Les savantes écoles du moyen âge avaient été remplacées par les maîtrises. Chaque église avait son maître de chapelle, et parfois ce titre était fort lucratif et fort ambitionné. Aussi, les musiciens du temps couraient toute la province pour trouver une maîtrise importante. Ils allaient, le soir, demander l'hospitalité, soit à leurs confrères, soit aux curés et aux chanoines ; puis, le lendemain, ils se remettaient en route. On appelait cela vicarier. « Ah ! s'écrie Ganter, que c'est une pauvre chose de vicarier sans argent !... Ma bourse ayant failli, il m'a fallu coucher au serein, crainte de laisser mon manteau au cabaret, et par ce moyen faire le noviciat des filous, lesquels font coucher sous la cape du ciel ceux qui veulent être reçus dans leur bande, afin de les accoutumer à la fatigue et à l'incommodité. Dans cet état, ce ne furent pas les puces qui m'empêchèrent de dormir, mais faute de n'avoir soupé, étant impossible de reposer si le ventre n'est pas satisfait. »

Ses mésaventures ne l'empêchaient pas de cultiver la musique.

« Après avoir déjeuné chez un curé, la pluie me saisit si fort dans les montagnes du Limosin, que je ne savais de quel bois faire flèche, ni à quel saint me recommander. Néanmoins, étant éloigné des retraites, j'eus recours au ciel ; et, après avoir dit toutes les prières que je savais par mémoire, je composai en musique un psaume de David qui me sembla venir à propos : *Salvum me fac Dominus*, *intraverunt aquæ usque ad animam meam.*

Après de nombreuses traverses, Ganter parvint à obtenir une bonne maîtrise.

« En cela, dit-il, j'ai fait comme la palme et le laurier, qui résistent à la tempête, et comme le safran, qui plus il est foulé, mieux il croît ; Dieu m'ayant assisté, puisque je possède une des meilleures et plus honorables maîtrises du royaume, qui est celle d'Auxerre. »

Ganter put alors se livrer en paix à son goût pour les lettres et pour les arts. Il y était encouragé par le patronage de l'évêque Pierre de Broc, grand amateur de musique, et par la fréquentation d'artistes distingués, tels qu'Antoine Doremieux, célèbre organiste, amené par Pierre de Broc lui-même.

Il publia diverses compositions musicales, et notamment plusieurs messes, une entre autres, dans le temps que Louis XIII envoyait des secours à Candie. Pour mettre son œuvre à la mode, il arrangea son *Kyrie eleison* sur l'air de la chanson : *Allons à Candie, allons,* que l'on avait faite à cette occasion et qui était très-populaire.

Il publia aussi un petit livre ayant pour titre : « L'Entre-» tien des musiciens, par le sieur Ganter, prieur de la Made-» leine, en Provence, chanoine semi-prébendé, maître des » enfants de chœur et de la musique en l'église insigne et » cathédrale d'Auxerre ; à Auxerre, chez Jacques Bouquet, » 1643. » L'auteur dédie son livre à Pierre de Broc. « Monseigneur, lui dit-il, ce n'est pas par vanité d'exposer au public que j'ai composé ce petit traité ; mais pour éviter l'oisiveté, laquelle j'estime si dangereuse, que j'aimerais mieux dormir (ainsi que disait un gentilhomme bourguignon) que de ne rien faire. »

On trouve dans cet opuscule des détails curieux sur la musique et sur les artistes du temps.

Un poëte auxerrois, Gabriel Brosse, a écrit ces vers très-médiocres et beaucoup trop louangeurs sur Annibal Ganter :

Esprit sans égal et sans prix,
Dont les admirables écrits
M'ont su charmer sans me surprendre,
Ganter, qui connais mon pouvoir
Et les honneurs qu'on te doit rendre,
Dispense un ignorant de vanter ton savoir.

---

et le second : *Hic est enim calix sanguinis mei, novi et æterni testamenti, mysterium fidei, qui pro vobis et pro multis effundetur in remissionem peccatorum.*

([1]) Le récit de ces phénomènes ainsi que d'autres du même genre, et les explications qu'en donne dom Lamy, se trouvent dans un petit volume in-12 intitulé : *Conjectures physiques sur deux colonnes de nuë qui ont paru depuis quelques années, et sur les plus extraordinaires effets du tonnerre* ; etc. Paris, 1689. (Avec permission.)

([2]) Extrait d'une excellente notice « sur les musiciens qui ont illustré » le département de l'Yonne, depuis les premiers siècles de l'ère chré-» tienne jusqu'à la fin du dix-huitième, » par Aimé Cherest. (*Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*)

## DATES DE L'ÉRECTION DES UNIVERSITÉS EN FRANCE.

En 1769, il y avait en France vingt universités établies dans les villes et aux dates suivantes, selon l'*État de la France*, publié à Paris cette année même 1769, en 6 volumes in-12.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Paris | vers 1200 | Caen | en 1430 |
| Toulouse | en 1228 | Poitiers | vers 1431 |
| Montpellier | 1229 | Bordeaux | en 1441 |
| Orléans | 1312 | Valence | 1452 |
| Cahors | 1332 | Nantes | 1460 |
| Perpignan | 1349 | Bourges | 1463 |
| Angers | 1364 | Reims | 1547 |
| Orange | 1365 | Douai | 1563 |
| Aix | 1409 | Dijon | 1722 |
| Dôle | 1426 | Pau | 1722 |

En 1680, il y avait trois universités qui n'existaient plus en 1769, savoir : une à Tournon, fondée en 1560 ; une à la Flèche, fondée en 1603 ; une à Richelieu, fondée en 1640. L'illustre cardinal avait fait du lieu de sa naissance une ville, un duché, une université : ce n'est plus aujourd'hui qu'un chef-lieu de canton.

Grenoble possédait, en 1339, une université qui fut transférée à Valence en 1452.

## SCULPTURE SUR PIERRE LITHOGRAPHIQUE.




Musée du Louvre. — Buste de Louis V le Pacifique, comte palatin, duc des deux Bavières, 1478-1544. — Hauteur, 22 centimètres ; largeur, 18 centimètres.

Ce portrait est un curieux spécimen de la sculpture sur pierre lithographique (chaux carbonatée lithoïde).

L'inscription n'est pas sculptée ; elle est épargnée au moyen d'une encre grasse qui a défendu la pierre, tandis que l'eau-forte la rongeait tout alentour des lettres. Ce genre de travail s'étendit aux dessins, et nous avons une grande quantité de tables et de tableaux ainsi produits à la fin du seizième siècle et dans tout le cours du dix-septième. Plusieurs ouvrages imprimés à cette époque révélèrent le procédé, et Sennefelder s'en empara pour graver de la musique en relief qu'on imprimait sous la presse typographique. Cette tentative, qui réussit fort bien, ne donna aucun résultat pratique, mais elle conduisit Sennefelder à la lithographie.

Louis le Pacifique n'est pas un des personnages célèbres de la maison palatine. Il appartenait à la sudivision de cette famille que l'on appelle la branche électorale (primogéniture de l'ancienne ligne électorale), et qui fut en possession de l'électorat de 1477 à 1559. Il était petit-fils de Louis le Doux, et neveu de Frédéric Ier, surnommé le Victorieux. Il succéda à son père Philippe le Sincère, et eut lui-même pour successeur son frère Frédéric II, ami de Charles-Quint, et surnommé le Sage. Après Othon-Henri, qui suivit Frédéric II, l'ancienne ligne électorale se trouvant éteinte, ses droits passèrent dans la branche cadette. L'histoire du Palatinat est très-compliquée, et la plupart de ses princes n'ont joué qu'un rôle obscur ; mais elle a donné naissance à plusieurs hommes illustres : à Christophe, roi de Danemarck, à Charles X, Charles XI et Charles XII, rois de Suède.

---

Il ne faut faire la guerre, disait souvent Pythagore, qu'à cinq choses : aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du corps, aux séditions des villes, et à la discorde des familles.

---

### PRÉPARATION POUR RENDRE INOFFENSIFS LES CHAMPIGNONS VÉNÉNEUX.

La préparation suivante est considérée aujourd'hui comme infailliblement propre à assainir les plus dangereux champignons, à leur enlever radicalement tout principe vénéneux, à les transformer en aliment non-seulement inoffensif, mais encore agréable.

On fait macérer pendant deux heures entières une livre de champignons (500 grammes) coupés en morceaux d'assez médiocre grandeur, dans un litre ou deux livres (un poids double) d'eau acidulée par deux ou trois cuillerées de vinaigre, ou deux poignées de sel gris, si l'on n'a pas autre chose. Dans le cas où l'on n'aurait sous la main ni vinaigre ni sel, mais seulement de l'eau, il faudrait la renouveler une ou deux fois. Après les deux heures de macération, on lave les champignons à grande eau ; ensuite on les met dans de l'eau froide que l'on porte à l'ébullition, et, après un quart d'heure ou une demi-heure, on les retire, on les lave, on les essuie et on les apprête, soit comme un mets spécial, soit comme garniture ou condiment ; ils comportent les mêmes assaisonnements que les champignons comestibles.

Après cette préparation, les fausses oronges, ainsi que les amanites bulbeuses et vénéneuses, dont l'odeur est repoussante, dont la saveur est âcre et dégoûtante, prennent l'odeur et le goût des champignons comestibles.

La découverte de cette précieuse recette est due à M. Frédéric Gérard.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

# MOURIR, C'EST RENAITRE.



Cette vie est un songe, et la mort un réveil.

Nous ne pensons pas assez habituellement à notre immortalité. Ces trois mots : « Je suis immortel ! » devraient retentir sans cesse dans les profondeurs de notre âme, au-dessous de toutes nos autres pensées.

Ne voyez-vous point que la plupart des hommes ont ainsi trois mots qui sont comme la règle de leur conduite : — Je suis riche ! — Je suis belle ! — Je suis brave !...

Tu es riche ? Tu es belle ? Cela durera-t-il longtemps ? Tu es brave ? Il faut l'être et ne pas y songer : qui donc veux-tu quereller ou tuer ?

Je m'arrête : un doux visage se penche vers moi et me dit : « Je suis mère ! » c'est mieux, c'est bien ; cette pensée incessante du jour, de la nuit, de toute une existence (si Dieu le permet !) me touche et m'émeut ; elle est pure, elle est sainte, elle commande nos respects ! Elle peut suffire à te conserver et à agrandir toutes tes vertus ; elle te donnera la force et l'inspiration des dévouements sublimes... pour tes enfants. Mais si tu les perdais, pauvre femme ! ah ! jusqu'à ta dernière heure, tu n'entendrais plus gémir dans ton cœur que ces seuls mots : « J'étais mère ! »

Crois-moi : attachons-nous à ne jamais laisser s'obscurcir la devise sublime que le doigt divin a tracée, dans notre sanctuaire, en caractères de flamme.

« Je suis immortel ! » Cette vérité comprend et enseigne tout ce qui importe à la direction et à la grandeur de notre vie.

Qu'elle soit la mesure à laquelle se rapportent habituellement, instinctivement, nos autres pensées, et nous verrons autour de nous s'abaisser à leurs vraies proportions les faits, les opinions, les intérêts humains.

Celui qui l'a une fois profondément sentie et qui, à force de se la redire et de la contempler, l'a (s'il est permis de parler ainsi) incarnée dans son jugement, sait au juste ce que pèse et ce que vaut la vie. Il ne redoute et ne hait point la mort. Le malheur peut courber sa tête, mais le sentiment de l'immortalité, comme un ressort intérieur, la relève aussitôt. Il a le secret de la brièveté du temps ; et c'est l'antidote le plus infaillible qui nous ait été donné pour alléger nos maux. Il s'agit, après tout, d'un voyage de quelques lieues, de quelques jours. Amis voyageurs, aimons-nous, aidons-nous. Que chacun regarde derrière soi : combien nous sommes déjà loin de l'humble crèche d'où nous sommes sortis en rampant ! Nos épreuves sont dures, mais elles ne sont de substance ni de trempe éternelles. Le sol est âpre, inégal, montueux : ronces et cailloux déchirent quelquefois nos pieds ; mais regardez là-bas, plus près, tout près de nous, voici, après la porte sombre, la porte de délivrance, voici le sentier aérien, le rayon d'or qui nous transportera dans notre empire céleste. Adieu, terre d'épreuves, voici nos ailes !

---

## LE PLUS ANCIEN ACTE DE L'AUTORITÉ ROYALE EN FRANCE.

Les archives des anciens monastères nous ont conservé plusieurs actes de Clovis ; mais les critiques les rejettent tous comme falsifiés, à l'exception d'un seul dont l'original en papyrus existait du temps de Louis XIII, à l'abbaye de Saint-Mesmin, près d'Orléans. Des copies dignes de foi nous ont heureusement conservé le texte de cette pièce précieuse écrite en latin. Elle contient la donation du fonds même sur lequel l'abbaye fut érigée, donation faite par Clovis à deux prêtres de Verdun qu'il avait sauvés et retenus auprès de lui, lors du sac de cette ville. Ces deux prêtres, qui étaient l'oncle et le neveu, s'appelaient Euspicius ou Euspice, et Maximin ou Mesmin. Tous deux ont été mis au rang des saints, et le dernier a donné son nom à la terre où les établit le roi des Francs, laquelle portait auparavant le nom de Micy. Voici la traduction de l'acte, dont on place la date à l'an 504 environ :

« Chlodovée (¹), roi des Francs, homme illustre (²), à toi, vénérable vieillard Euspice, et à ton cher Maximin, afin que vous, aussi bien que ceux qui vous succéderont dans votre saint propos, puissiez, par vos prières, obtenir de la miséricorde divine notre conservation et celle de notre épouse bien-aimée et de nos fils : nous vous concédons Micy avec toutes les choses de notre domaine qui sont situées entre le cours des deux rivières (de Loire et de Loiret), et nous vous en mettons matériellement en possession par le symbole du pain bénit et de l'anneau que nous déposons en vos mains sans aucune réserve, sans que vous ayez à payer jamais aucuns tributs, octrois fluviatiles, ni exactions, soit sur les eaux, soit sur les berges de la Loire et du Loiret, sans que les plants de chênes, ni ceux de saules, ni les deux moulins de Micy soient exceptés. Quant à toi, pieux Eusèbe, évêque de la religion catholique (³), réchauffe la vieillesse d'Euspice, protége Maximin, empêche qu'on ne leur fasse tort ni violence, à eux non plus qu'aux biens qu'ils possèdent dans ton diocèse ; car il ne faut pas que mal arrive à ceux qu'honore l'affection des rois. Faites-en autant, vous tous, les autres évêques de la religion catholique. Et vous Euspice et Maximin, cessez d'être étrangers au milieu des Francs, et tenez à l'avenir pour votre patrie les possessions que nous vous donnons au nom de l'indivisible, une et consubstantielle Trinité.

» Moi, CHLODOVÉE, j'ai voulu qu'il fût ainsi.

» EUSÈBE, évêque, ai confirmé. »

---

## DES LONGS CHEVEUX.

Suivant Hésychius, patriarche de Jérusalem, les marques extérieures de notre perfection sont une longue barbe et une longue chevelure. Aux âges les plus reculés, les Perses, les Grecs portaient de long cheveux. Hérodote raconte qu'en signe de deuil les Perses coupaient non-seulement leur chevelure, mais encore la crinière de leurs coursiers. Le même historien nous apprend que les Argiens, vaincus par les Lacédémoniens, sacrifièrent leur chevelure et décrétèrent qu'ils resteraient ainsi rasés tant qu'ils n'auraient pas reconquis la ville de Thyræa. A Lacédémone, Lycurgue avait maintenu l'ancien usage des longs cheveux, par une loi dont nous parle Plutarque ; mais cette loi ne fut pas longtemps respectée. Les jeunes gens de Lacédémone ne tardèrent pas à faire comme ceux d'Athènes, c'est-à-dire à couper leurs cheveux, pour les aller offrir sur l'autel de quelque dieu. Les barbares que l'on voyait arriver dans les villes grecques, soit pour servir, soit pour faire le commerce, étaient tous chevelus ; les jeunes Grecs craignaient sans doute de leur ressembler.

Les Gaulois, nos ancêtres, portaient tous la longue chevelure. Vaincus par les Romains, ils furent condamnés à perdre cette marque de leur antique indépendance. Dans l'énumération que fait Lucain des peuplades gauloises entraînées par César au delà des Alpes, il compte le Ligurien aujourd'hui rasé (*nunc tonse Ligur*), autrefois orné d'une luxuriante chevelure (*quondam per colla decora crinibus effusis*). Un commentateur dit à ce propos : « Anciennement toute la Gaule était chevelue : *Olim omnis Gallia erat comata.* » C'est une remarque que viennent confirmer de

(¹) C'est l'équivalent calqué sur la forme latine du nom de Clovis.

(²) Ce titre d'homme illustre (*vir inluster*) est celui que portaient les fonctionnaires de premier ordre dans l'empire romain.

(³) Il s'agit ici de l'évêque d'Orléans, que le roi fait intervenir parce que Micy était de son diocèse.

nombreux témoignages. Il paraît cependant que les Gaulois affranchis reprirent l'ancien usage, et que pour se distinguer de leurs esclaves ils les rasèrent. Parmi les dons faits à un époux le jour des noces, Ausone compte quatre jeunes garçons et autant de jeunes vierges, rasés les uns et les autres, suivant l'usage : *Omnibus, in morem, tonsa coma.* Les Francs, les Goths et les autres peuplades septentrionales qui s'établirent dans les Gaules après les Romains, laissaient aussi tomber sur leurs blanches épaules les anneaux de leur épaisse chevelure. Ayant réduit les Gaulois en servitude, ils ne leur permirent pas de laisser croître leurs cheveux. Dès lors, ce fut le privilége des nobles de porter des cheveux longs : ils furent interdits aux gens des bourgs et des campagnes, aux plébéiens. Quand un noble, coupable de quelque méfait, était dégradé, on le condamnait à perdre ses cheveux. Clotaire I[er], refusant de reconnaître Gondebaud, qui se disait son fils, le fit raser, au rapport d'Aimoin et de Grégoire de Tours, pour marquer que cet imposteur était de race servile, car on prétendait que son véritable père était un meunier. Aussi les anciennes lois, qui étaient encore en vigueur du temps de Clotaire, infligeaient-elles une grosse amende à celui qui, par fraude ou par violence, avait déshonoré la tête d'un homme libre en la rasant

Quand les mœurs s'adoucirent, quand un régime plus humain remplaça les dures conditions de l'antique servitude, les plébéiens, les manants émancipés réclamèrent le droit de porter, comme les nobles, de longs cheveux. Ce fut une question qui fut souvent agitée avant d'être résolue. Vers la fin du douzième siècle, ceux qu'on appelait les vilains, héritiers directs, mais non sans mélange de race, des vieux Gaulois, fournissaient à l'Église la plupart de ses dignitaires, à l'université naissante un grand nombre de ses docteurs, à l'État une bonne part de ses officiers civils; et cependant il leur était toujours interdit de porter les cheveux longs. C'est Pierre Lombard, le *Maître des Sentences,* qui fit lever cette interdiction, étant évêque de Paris, « par la puissance, dit Jean Bodin, que lors avoyent les évesques sur les rois. » Grave atteinte aux mœurs, aux habitudes féodales! Quoi! l'on ne pouvait plus désormais discerner à quelque distance un noble d'un vilain! Pierre Lombard fut signalé comme un novateur téméraire; et si l'on avait de plus amples renseignements sur l'histoire de cette époque, on y trouverait peut-être que le procès fait au livre des *Sentences* vint des rancunes de la noblesse autant que des scrupules exagérés des théologiens.

A dater du treizième siècle, toute personne laïque eut donc, en France, le droit de laisser croître ses cheveux. Les uns les peignaient avec plus de soin que les autres : ceux-ci les nourissaient (pour employer le terme consacré dans la langue des historiens, des jurisconsultes et des harbiers) avec des onguents suaves à l'odorat, tandis que ceux-là les laissaient errer au hasard, sans culte, sans onguents, sur leurs oreilles et sur leur front; mais il n'y avait pas d'autre différence. Cela dura jusqu'au règne de François I[er]. Personne n'ignore que François I[er] ayant reçu sur la tête, dans une des fêtes bruyantes de la cour, un tison enflammé, fit raser ses cheveux pour mieux soigner sa plaie, et porta la barbe longue comme les Italiens et les Suisses. « Soudain, au témoignage de Jean Bodin, le courtisan et puis tout le peuple fut tondu, tellement que dès lors en avant on se moqua des longs cheveux. » Cependant les gens de la cour adoptèrent à peu près seuls l'usage de la longue barbe. Deux des plus grands corps de l'État, le parlement et l'université, voulurent demeurer fidèles à la tradition. Olivier de Neuville, qui fut depuis chancelier, étant alors maître des requêtes, ne fut admis aux audiences qu'après avoir coupé sa barbe. Un décret universitaire de l'année 1534 défendit la barbe à tous les régents des colléges, à tous les docteurs des facultés.

La mode ramena plus tard, en France, les longs cheveux, mais sous une forme nouvelle. Nous parlons des perruques, des gigantesques perruques du siècle de Louis XIV : on ne peut, en effet, les omettre dans cette rapide histoire des variations de la coiffure. Elles furent abandonnées pour les cheveux frisés, auxquels succédèrent les cheveux longs et plats. Revint ensuite la mode des cheveux courts, et puis celle des cheveux longs. C'est maintenant affaire de simple caprice; mais aux temps plus anciens la discipline de toutes les parties de la toilette était réglée, dans la société civile comme dans la société religieuse, par des lois qu'on n'osait pas enfreindre.

Les Grecs perdirent bien plus tôt que les Français l'antique ornement des hommes libres. En l'année 829, le fils de Michel le Bègue, Théophile, monta sur le trône des Césars. C'était, comme on le sait trop, un farouche iconoclaste. Mais on sait moins qu'étant chauve, il fit un édit pour défendre à tous les sujets de l'empire, Grecs ou Romains, de porter des cheveux qui descendissent au dessous des oreilles.

C'est ce que fit aussi Philippe le Bon, duc de Bourgogne, au rapport de Pontus Heuterus. Il était depuis longtemps affecté d'une maladie que ses médecins étaient inhabiles à guérir. Ceux-ci lui conseillèrent, pour soulager sa tête toujours souffrante, de couper ses cheveux. Il suivit leur conseil; mais, s'apercevant bientôt qu'on riait à la cour de son étrange et vile coiffure, il ordonna que tous ses parents, et ensuite tous ses courtisans, fussent rasés comme lui. L'éxécuteur de cette sentence fut un des premiers officiers de la maison ducale, nommé Pierre Vasquenbach.

De l'ancien préjugé touchant la dignité des longs cheveux il ne reste plus qu'une superstition grossière. Si vous voyez en songe tomber vos cheveux sous le ciseau, c'est, disent les commères, un épouvantable présage.

---

## MUSÉE DE CLUNY.

Voyez tome XX (1852), p. 212.

### SCULPTURE SUR IVOIRE.

Le Musée de Cluny est riche en beaux ivoires sculptés de presque tous les siècles. Parmi les plus remarquables sont deux plaques sculptées, l'une et l'autre, des deux côtés. On ignore leur origine : vraisemblablement elles ont fait partie de la couverture d'un livre. Suivant le livret du Musée, elles auraient été sculptées au douzième siècle. Il paraît bien difficile de leur assigner une date aussi précise. L'un des côtés des deux plaques est couvert de sculptures à demi effacées avec intention, et qui représentent des sujets tirés des évangiles : la Salutation angélique, le Calvaire, Jésus apparaissant à la Madeleine, la Vierge et les apôtres réunis dans le cénacle, le Christ sur un trône et quatre anges ailés; le style de ces scènes pourrait être antérieur au dixième siècle. Au contraire, les sculptures qui décorent les deux autres côtés, et dont nous donnons une reproduction fidèle, pourraient être postérieures au douzième siècle : elles représentent, au milieu d'un riche et élégant feuillage, quatre signes du zodiaque. Sur l'une, on voit le Verseau et le Lion, que deux hommes armés de lances veulent empêcher de monter; il semble que la pensée de l'artiste ait été : « Ni trop de pluie, ni trop de soleil; » ou : « Ni trop froid, ni trop chaud. » Au bas, un petit homme se joue dans une scène de printemps : c'est le résumé, le symbole des jours tempérés. Sur l'autre plaque, l'artiste s'est mis moins en frais d'imagination. Le Sagittaire fait tout simplement son métier d'archer, et le Capricorne supporte patiemment les lutineries de deux petits bons-hommes qui tirent sa barbe, ses cornes et sa queue. Le

travail des bordures est, comme celui des feuillages, riche et exquis. — Les anciens ivoires sculptés n'étaient pas rares au dernier siècle ; on n'en connaissait pas le prix, et souvent on les abandonnait comme des jouets aux enfants ; depuis trente ou quarante ans on les recherche avec une sorte de passion.





Musée de Cluny. — Plaques d'ivoire sculptées. — Dessin de Thérond.

---

## DE NICE A MONACO (¹).

*A M. le Rédacteur du* Magasin pittoresque.

Première lettre.

Monsieur,

J'ai souvent remarqué qu'il en est de certains noms comme de certains visages, sans pouvoir dire pourquoi, on a peine à les prendre au sérieux. C'est le cas de Monaco! Si le nom rappelle l'institution monacale, ce n'en est pas la face grave et sévère, mais bien ce revers jovial si connu de nos aïeux ; et rien qu'à la vue de mon titre, plus d'un lecteur va peut-être m'improviser une introduction en fredonnant le fameux refrain de *la Monaco*. Je suis donc bien obligé de commencer par un exorde pour conjurer le désappointement que je m'expose à soulever, car ma lettre ne sera pas du tout au ton de la chanson.

Je dirai donc maintenant, pour me justifier, qu'au point de vue historique Monaco est un des lieux les plus intéressants de notre Occident. C'est sur ce rocher, aujourd'hui si

(¹) Voy. t. XIII, p. 224, et t. XV, p. 229.

peu considéré, que la civilisation grecque a pris pied parmi nous pour la première fois. La tradition antique rapporte qu'Hercule, avant de se rendre en Espagne, toucha terre à cet endroit, qu'il y vainquit les brigands des montagnes, y ouvrit un passage à travers les Alpes, et consacra à sa mémoire le rocher et le port naturel qui le distinguent. *Monœci similiter arcem et portum ad perennem sui memoriam consecravit,* dit Ammien Marcellin : « Il consacra pareillement la citadelle et le port à sa mémoire éternelle. » —Aussi, jusque dans les premiers siècles du christianisme, le port de Monaco conserva-t-il le nom glorieux de *Portus Herculis*. Voilà une fondation qui remonte bien au delà de toutes celles faites par les Grecs et les Romains sur ce même littoral, car elle appartient aux temps mythologiques : 500 ans avant l'ère chrétienne, Hécatée de Milet faisait déjà mention de Monaco comme d'une colonie célèbre.

Ce qui achève de caractériser cette haute antiquité, c'est l'étymologie même du nom de Monaco, qui prend là une tournure si sérieuse. Comme cette colonie, ou plus généralement, si l'on veut, ce monument des navigateurs primitifs consacré par ses auteurs à Hercule, formait un point complétement isolé dans l'étendue de ce littoral barbare, le dieu en avait reçu le surnom de *Monoikos* (habitation isolée), dont les Latins avaient fait *Monœcus*. La ville se



*Vue du littoral de la Méditerranée prise de la route de Gênes.*— Presqu'île Saint-Hospice — Rade de Villefranche. — Presqu'île de Mont-Boron. — Nice. — Golfe de Nice et embouchure du Var. — Presqu'île de la Garoupe et Antibes. — Golfe de Jouan. — Ile Sainte-Marguerite. — Golfe de Napoul. — Montagnes de l'Esterel. — Golfe de Grimaud. — Montagnes des Maures. — (Dessin de Champin.)

nommait *Portus Herculis-Monœci*, ou, plus couramment encore, *Portus Monœci*. Ainsi la divinité protectrice de ces lieux, c'était l'Hercule-Solitaire, et par conséquent, en prenant le nom de moine dans son étymologie, qui est en même temps sa signification la plus profonde, on pourrait dire aussi l'Hercule-Moine. Aussi me fut-ce un plaisir d'apercevoir sur l'écu de Monaco un moine richement bâti comme le dieu de la force, à barbe épaisse et courte, au visage fier, et l'épée nue à la main. Que les inventeurs de ce blason l'aient su ou non, m'écriai-je en montrant à mon compagnon ce curieux personnage, voici Hercule sous la bure !

Des divers textes que j'ai eus sous les yeux, le plus ancien où j'aie vu trace de cette transformation singulière se trouve dans les Annales de Gênes d'Oggerius Panis. Le chroniqueur, rapportant les circonstances de la reconstruction au dixième siècle de la citadelle demeurée en ruine depuis sa destruction au neuvième par les Sarrasins, appelle tout simplement cet endroit *Podium monachi* (le manoir des moines). On avait oublié Hercule, on avait seulement gardé son surnom, et le dieu s'était ainsi métamorphosé en moine. Quoi qu'il en soit, c'est du moyen âge que date le nom de Monaco, c'est-à-dire la substitution de l'idée de la cellule à l'idée poétique de l'Hercule solitaire.

Ce simple exposé suffit pour expliquer comment, me trouvant à quelques heures seulement d'une cité recommandée par une si glorieuse naissance, je ne pus résister au désir de lui offrir l'hommage de ma visite. Par une belle matinée de janvier, le ciel sans nuages comme il est dans ces contrées durant tout ce mois splendide, l'espace inondé de cette lumière azurée que reflète la Méditerranée plus bleue que le ciel, le soleil ardent, l'air à peine rafraîchi de temps en temps par un souffle léger, je partis de Nice, dont j'étais habitant depuis quelques jours, pour la principauté qui avait excité mon ambition de voyageur. Les deux villes sont séparées l'une de l'autre par un énorme massif de montagnes qu'il faut nécessairement escalader, car, tombant à pic dans la mer, il n'existe aucun passage à leur base. Pour le piéton, le trajet ne demande guère que quatre heures, tandis que par les voitures il en faut presque moitié

en sus à cause des détours nécessités par la roideur de la pente. Entre ces deux modes de transport, dont le charme est si différent, mon choix ne pouvait être indécis. Et d'ailleurs, par Hercule! aurais-je pu me permettre de voyager autrement que le dieu auquel j'allais présenter mon tribut : Apollon a des chevaux, Diane des biches, Amphitrite des dauphins, Vénus des colombes, l'industrieux Mercure des bottines volantes; mais Hercule, qui a tant couru le monde, n'a jamais reçu de la libéralité des poëtes que la vigueur de ses jambes.

En sortant de la ville, on s'élève presque immédiatement, car le massif interposé entre Nice et Monaco est précisément un des abris les plus précieux de ce coin de terre si renommé par l'admirable douceur de ses hivers. La montée s'effectue à travers une futaie d'oliviers de la dimension de nos grands arbres, et le regard, en plongeant entre les intervalles de leur léger feuillage, se promène sur un des plus riants et des plus fortunés bassins qu'il y ait au monde : la plaine toute couverte de jardins d'orangers, du milieu desquels s'élancent çà et là les noires pyramides des cyprès, et çà et là quelques tiges de palmiers balançant leurs opulents panaches; les collines échelonnées sur plusieurs rangs l'une par-dessus l'autre, et couvertes d'oliviers et de terrasses jusqu'à leurs sommets; la ville assise en fer à cheval autour du pittoresque rocher qui portait autrefois son château, et qui n'en garde plus que les ruines, s'appuyant par ses deux extrémités sur la mer, et projetant sur sa circonférence tant de maisons dans la campagne, qu'elle se fond pour ainsi dire dans cette merveilleuse vallée que terminent au nord les cimes dentelées et neigeuses des Alpes maritimes, et au sud le golfe d'azur, bordé sur toute l'étendue de la grève d'une blanche ligne d'écume.

Après une demi-heure de marche, ce spectacle magnifique disparaît tout à coup : la pente se détournant, il faut lui dire adieu, mais pour le revoir plus tard et de plus haut. On se trouve alors au sommet du col qui sépare Nice de Villefranche, et l'on domine presque à pic cette dernière ville et sa rade superbe. Figurez-vous un bassin d'environ 3 000 mètres de longueur sur 500 de largeur, compris entre deux collines qui s'avancent droit au sud en promontoires, et un fond abrupt qui va rejoindre les plus hautes cimes de la montagne : voilà ce qu'on nomme la rade de Villefranche! J'avoue qu'on pourrait s'imaginer que c'est l'empreinte qu'a laissée sur ces rivages un coup de la massue du demi-dieu; et si l'érudition se guidait par des mouvements poétiques, je me persuaderais volontiers que c'est par cette raison que quelques savants ont prétendu faire de cette belle rade, au détriment de Monaco, le port d'Hercule des anciens. Le principal argument qu'on ait allégué à cet égard consiste en un passage de Strabon, qui distinguerait entre le port d'Hercule et le port de *Monœcus*, en plaçant le trophée d'Auguste entre les deux; mais ce passage ne se lit pas de la même manière dans tous les manuscrits, et le passage d'Ammien Marcellin, que je me suis permis de vous citer littéralement à cause de son importance, laisse d'autant moins de doute qu'il est d'accord avec d'autres témoignages, dans le détail desquels vous me dispenserez d'entrer. Pour moi, le témoignage le plus concluant est celui des lieux. Autant le rocher de Monaco, coupé à pic sur la mer, était propre à servir d'assiette à une colonie dans le goût des anciens, et surtout à une colonie dans de telles conditions d'isolement, autant la situation de Villefranche, sur une pente qu'on balayerait pour ainsi dire en y laissant rouler les pierres de la montagne, aurait semblé peu propice; et bien que la rade de Villefranche soit un mouillage admirable pour une escadre, et même pour une flotte, il ne faut pas oublier que la navigation des anciens, qui se faisait dans des proportions bien différentes de la nôtre, devait trouver dans le port plus resserré de Monaco tout autant de convenance.

Aussi est-ce sans hésitation qu'après avoir étudié les lieux, je me range du parti de ceux qui refusent d'admettre ces prétentions à une antiquité si reculée. C'est assez pour la rade de Villefranche de former un des traits importants du Neptune de la Méditerranée, et de prendre rang sur le littoral, sinon comme une rivale, du moins comme une succursale de celle de Toulon. On ne peut contester que la colonie grecque de Marseille n'y ait eu un établissement, mais les Phocéens n'avaient pas besoin d'Hercule pour découvrir et apprécier une position aussi remarquable. Ruinée par les barbares, et plus encore par les Sarrasins, ce n'est que vers le onzième siècle que cette ancienne ville a pu se relever. Le château, qui aujourd'hui encore domine la ville et le fond de la rade, date en effet historiquement de la fin du dixième siècle; mais des constructions plus modernes y ont fait successivement disparaître les primitives, et il consiste aujourd'hui en un fort bastionné, dont la régularité n'empêche pas l'effet sévère et pittoresque. Quant à la ville, après avoir joui d'une complète prospérité au moyen âge, par suite de priviléges commerciaux qu'elle avait reçus de la maison d'Anjou, et qui lui valurent de remplacer son premier nom de Port de l'Olive par celui de *Cieutat-Franca*, en français Villefranche, elle n'est plus guère aujourd'hui qu'un gros village : le mouvement commercial s'est porté à Nice, dont les alentours offrent infiniment plus de ressources à la culture; et j'en avais sur mon chemin une preuve vivante, car je me trouvais au milieu des paysannes de la rade revenant du marché de la ville, non point à vide selon la règle ordinaire des gens de campagne, mais portant remplis pittoresquement sur leurs têtes des paniers de pain et de verdure.

Le promontoire qui forme le bord oriental de la rade de Villefranche, chargé lui-même d'un second promontoire encore plus étroit et plus accidenté, qui se détache à angle droit du premier, est d'un effet si peu ordinaire qu'il captive la vue : c'est ce que l'on nomme la presqu'île de saint-Hospice. Couverte d'une magnifique forêt d'oliviers, sauf à sa tête qui est presque nue, elle ne se recommande plus que par son phare, dont les feux se croisent avec ceux d'Antibes et signalent de loin au navigateur cette côte dentelée et dangereuse. Cependant des ruines s'y distinguent et contribuent à augmenter le contraste que fait avec la plaine de Nice ce paysage désert. C'est là, à l'abri de tous les mouvements du monde, que s'était établi, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, un monastère de bénédictins lié à celui de Lérins, demeuré si célèbre, et qu'on pouvait apercevoir de là dans le lointain. Dévasté par les Lombards, au sixième siècle, il ne resta debout qu'une tour, dans laquelle l'abbé Hospitius, échappé seul au massacre de ses frères, s'enferma jusqu'à la fin de ses jours. La renommée des austérités de cet anachorète ne tarda pas à se répandre, et le bruit de ses lamentations, que la mort seule put interrompre, frappa si vivement l'imagination des peuples, que le golfe en prit le nom de *Sant-Souspir*, sous lequel il a longtemps figuré. Une chapelle abandonnée, mais toujours en vénération parmi les pêcheurs, est le seul signe visible de ces temps reculés; et encore, comme je m'en suis assuré en visitant plus tard cette presqu'île intéressante, ne se trouve-t-il dans cette chapelle que quelques pans de mur que l'on puisse considérer comme d'ancienne date.

Bien d'autres ruines se sont entassées depuis lors sur celles-là. C'est sur leur emplacement que les Sarrasins fondèrent un établissement maritime appuyé sur leurs autres établissements de la côte, et dans lequel ils se maintinrent longtemps au détriment du commerce de ces parages. Cet établissement est désigné, dans les chroniqueurs, sous le

nom de *Fraxinetum*, dont l'étymologie est effectivement arabe et signifie forteresse. Détruit et démoli par les Génois, ses ruines se relevèrent sous la maison d'Anjou pour former une nouvelle citadelle complémentaire de celle de Villefranche, et qui, d'après la figure qu'elle fait sur les anciennes cartes, dut être également considérable. Mais cette construction a suivi le sort de celles qui l'avaient précédée : rasée en 1692 par Catinat, elle gît dans le pêle-mêle des ruines qui recouvrent ce coin de terre si éprouvé.

Les lieux s'accordent merveilleusement à ces souvenirs de la barbarie sarrasine. A partir de Villefranche, la montagne commence à se dépouiller de ses oliviers et à laisser paraître la roche âpre et nue, à laquelle s'accrochent çà et là quelques buissons de myrtes, quelques cactus, quelques aloès. La montée devient en même temps beaucoup plus rude, car on a dès lors affaire à un tronçon de cet ancien chemin de géants, si renommé chez nos pères sous le nom de *chemin de la Corniche* (voy. t. XV, p. 299). Comme on ne se donne plus la peine de le réparer, attendu qu'il existe maintenant une route de poste qui, moyennant un détour de 5 à 6 kilomètres, vient par le revers de la montagne rejoindre ce chemin à une hauteur de 400 mètres, la nature le ramène incessamment sous ses lois, tellement que l'Atlas lui-même, dans ses parties les plus incultes, ne saurait offrir une voie de communication plus sauvage. Après une heure de marche sur ces pentes pierreuses, on se trouve en face d'une véritable ville d'Afrique : c'est Esa. Bâtie au sommet d'un rocher pyramidal, inaccessible de tous côtés, sauf par un étroit sentier taillé dans le roc, elle fut jadis la station principale des Sarrasins sur cette côte. On conçoit qu'avec les moyens d'attaque du moyen âge, une telle position devait être imprenable autrement que par famine. Une pierre lancée de la plate-forme rebondirait comme sur un toit jusque dans les flots qui, à 500 mètres au-dessous, battent le pied de la falaise : il y a de quoi donner le vertige à ceux dont le regard n'est point habitué aux abîmes. Le désert de la montagne d'alentour est d'ailleurs complet. Cette ancienne ville, réduite aujourd'hui aux proportions du plus misérable village, est le seul point habité entre Villefranche et l'autre extrémité du massif. Tant de cette vie retirée que de cette nature méchante résulte une propension à la sauvagerie, qui s'adoucit à la vérité tous les jours, mais qui, avant l'ouverture de la nouvelle route, rendait les brigands d'Esa presque aussi célèbres et aussi redoutés que l'avaient été jadis ses pirates.

Du reste, cette partie de la route de Gênes est peut-être celle qui présente le plus de grandeur. L'âpre canton d'Esa n'occupe qu'un point dans le tableau. En se retournant pour contempler le chemin que l'on a parcouru depuis Nice, non-seulement on en ressaisit tous les accidents principaux, mais l'horizon se déroule bien au delà. On a devant soi tout un fragment de la géographie de la France. L'azur de la mer ne dessine pas moins d'une demi-douzaine de golfes. D'abord la presqu'île de Saint-Hospice et la rade de Villefranche, puis la ville de Nice assise en demi-cercle autour de son monumental rocher, puis les bouches du Var, indiquées par le gravier, sinon par les eaux du fleuve qui, dans cette saison, se réduisent à un filet; à la suite, la longue presqu'île de la Garoupe, à la base de laquelle Antibes et sa forteresse se détachent avec un éclat si vif, que malgré la distance on en compterait les maisons, par derrière, le golfe de Jouan, célèbre par le débarquement de Napoléon; les îles Sainte-Marguerite, célèbres aussi par plus d'un souvenir; le golfe de Napoul baignant la charmante ville de Cannes; au-dessus, la chaîne porphyrique de l'Esterel avec ses pittoresques dentelures; au fond, le golfe de Grimaud, aboutissant à la ville de Saint-Tropez, que domine la chaîne granitique des Maures, encore revêtue du nom des barbares qui la possédèrent longtemps, et dont la saillie la plus avancée, le cap Camarat, couvre les îles d'Hyères. Du côté de l'Italie, la vue est au contraire aussi resserrée qu'elle est étendue vers la France. La montagne qui s'élève au-dessus de Monaco, et qui semble à deux pas, éclipse les régions moins élevées qui lui succèdent. C'est dans la gorge comprise entre le couronnement de cette montagne et les crêtes ardues qui lui succèdent que se trouvent les restes du gigantesque monument élevé par Auguste en mémoire de la défaite des populations de ces contrées; et c'est aussi à partir de là que l'on descend décidément sur l'Italie.

Et en effet, Monsieur, puisque vous avez bien voulu m'accompagner jusqu'ici, en quel pays sommes-nous? vous dirai-je. Sommes-nous encore en France, ou sommes-nous déjà en Italie? La contrée si intéressante dont je viens d'essayer de donner un aperçu à vos lecteurs dépend-elle de notre territoire ou de celui de nos voisins? Je sais qu'il est facile à chacun de me répondre un traité de géographie à la main: ce traité m'indiquerait comme ligne frontière le lit de ce ruisseau perdu dans les sables qu'on appelle le fleuve du Var. Mais en vous opposant quelque carte de la République ou de l'Empire, je vous répliquerais que le Var est une de ces frontières indécises qui changent au gré des traités, et non pas de ces frontières immuables, comme le Rhin ou les Alpes, que fonde la nature et consacre l'usage. Intéressant problème qui se soulève de lui-même avec la poussière qu'agitent ici mes pas, et qu'à moins de tomber dans le droit politique je ne saurais poursuivre ! Mais sans sortir de l'histoire, où commençait la Gaule sous les Romains? L'itinéraire d'Antonin ne peut laisser à cet égard aucun doute. Entre *Cemenelo*, aujourd'hui Cimiés, faubourg supérieur de Nice, et *Lumone*, aujourd'hui Menton, le géographe indique, sous le nom de *Alpes summæ*, une station intermédiaire qui, d'après le compte des distances, coïncide avec le village actuel de la Turbie, et à l'énoncé de cette station, il ajoute . *Usque huc Italia, hinc Gallia* (Jusqu'ici l'Italie, à partir d'ici la Gaule). Les actes de saint Pons, premier apôtre de Nice, ne laissent pas de doute que dans les premiers siècles du christianisme cette ancienne division ne fût toujours respectée : « Passant au delà des frontières d'Italie, il gagna une ville située au loin de la crête des Alpes, nommée Cimella. » C'est encore ce même village de la Turbie qui formait la séparation de la Provence et de la Ligurie au moyen âge, ainsi qu'il appert, entre autres documents, du traité de 1125 entre le comte de Toulouse et le comte de Barcelone. *Ipse mons per fines Italiæ descendit ad ipsam Turbiam in mare :* « La montagne, en suivant les frontières d'Italie, descend à la Turbie dans la mer. »

J'ajoute, pour finir, que le monument construit sur ce point par Auguste fournit une preuve considérable dans le même sens. Pompée en avait élevé un du même genre sur la crête des Pyrénées, à la limite de l'Espagne et de la Gaule : Auguste, qui, après avoir imité ce grand général dans sa guerre contre les peuplades indépendantes, voulait l'imiter dans sa glorification, ne devait-il pas choisir, pour y ériger son trophée, un point situé à la limite de la Gaule et de l'Italie? Mais sans insister plus longuement sur les témoignages que l'histoire fournit, je conclurai par un argument beaucoup plus approprié à mon rôle de voyageur : dans une espèce de cabaret, près d'Esa, où la chaleur de la route me fit entrer, je n'entendis autour autour de moi que français et provençal, et la maîtresse du logis, que je questionnai, ne savait pas plus l'italien qu'on ne le sait à Quimper-Corentin : « C'est là-bas, au delà des monts, me dit-elle, qu'on parle cette langue-là. »

---

## TOM ET EVA.

Fragment du livre intitulé : *la Case de l'oncle Tom* (¹).

... Un rire joyeux, parti de la cour, perça les rideaux de la verandah. Saint-Clare sortit sur le perron, souleva ces rideaux et se mit à rire aussi.

— Qu'y a-t-il ? dit miss Ophelia, venant s'accouder à la balustrade.

C'était Tom, assis sur un petit banc de mousse, dans la cour. De toutes ses boutonnières sortaient des bouquets de jasmin du Cap, et la petite Eva, riant de tout son cœur, lui passait autour du cou une guirlande de roses... Elle s'assit ensuite à la pointe d'un de ses genoux, comme un véritable oiseau-mouche.

— O Tom, la bonne figure que vous avez ainsi !

Tom souriait avec une placide bienveillance, et, à sa manière, il semblait goûter ce jeu autant que sa petite maîtresse. Mais il leva les yeux vers son maître, dés que celui-ci se fut montré, avec l'air un peu confus d'un homme qui redoute un blâme mérité.

— Comment n'empêchez-vous pas ces choses-là ? dit miss Ophelia.

— Et pourquoi, bon Dieu? demanda Saint-Clare.

— Je ne sais pas au juste... mais cela révolte.

— Vous ne verriez aucun mal à ce que cette enfant caressât un gros chien, même alors qu'il serait noir. Et une créature qui pense, raisonne et peut s'émouvoir, vous inspire une répugnance qui va jusqu'au frisson... Confessez-le, ma cousine... J'ai surpris, chez quelques-uns de vos gens du



Tom et Eva. — Dessin de Cruikshank.

Nord, cette impression de dégoût que nous ne connaissons pas dans ces parages... Vous prenez fait et cause pour ces malheureux opprimés, mais vous redoutez leur contact comme celui d'une couleuvre... Vous n'entendez pas qu'on les méprise, mais pour rien au monde vous ne voudriez avoir le moindre rapport avec eux... Ce qui vous paraît le beau idéal de la charité, c'est de les expédier en Afrique, loin, bien loin de votre vue et de votre odorat, et d'envoyer avec eux quelques missionnaires, auxquels vous déléguez la bonne volonté que vous entendez montrer à cette race persécutée... Dites, cousine, n'est-ce pas à peu près cela ?

— Il y a du vrai, je ne le conteste point, répliqua miss Ophelia, étonnée et pensive.

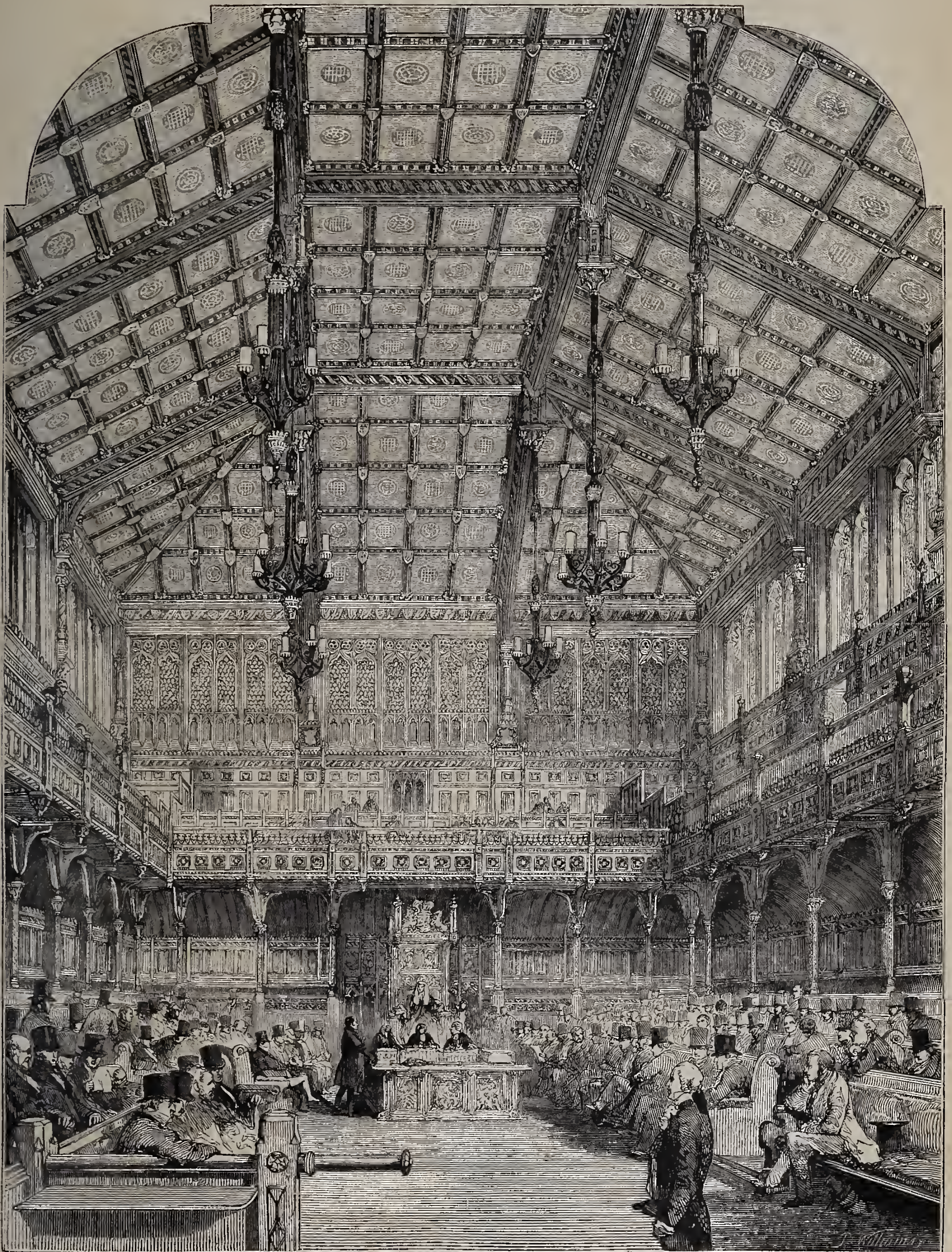
— Sans les enfants, reprit Saint-Clare, que deviendraient les pauvres, les abaissés?... Et il s'appuyait sur la balustrade, regardant Eva qui, marchant sur la pointe du pied, tirait Tom après elle par sa chaîne de fleurs... Les petits enfants, voilà les *vrais* démocrates ! Tom, en ce moment-ci, est le héros d'Eva. Ses récits, pour elle, sont merveilleux ; ses chants, ses hymnes bibliques, la ravissent mieux que le plus bel opéra. Eva est une de ces roses d'Eden que le Seigneur a laissé tomber ici-bas pour la consolation des humbles et des affligés.

(¹) *Uncle Tom's Cabin,* a tale by Harriet Beecher Stowe : *la Case de l'oncle Tom,* nouvelle par Harriet Beecher Stowe ; trad. d'Old Nick et Ad. Joanne. — Rue Jacob, 30.

## PARLEMENT ANGLAIS.

Voy. p. 9.

### LA CHAMBRE DES COMMUNES.



Vue intérieure de la Chambre des communes. —Dessin de Gilbert.

La nouvelle salle de la chambre des communes, plus simple que celle des lords, a 20m,13 de long sur 14m,61 de large et de haut. Les murs en sont revêtus de chêne richement sculpté; le plafond est surtout remarquable. Les vitraux en verre peint adoucissent le trop grand éclat du jour. A l'extrémité nord est le fauteuil du président; au-dessus, la tribune des sténographes officiels et des visiteurs privilégiés. Au sud règne une vaste galerie destinée aux membres de la chambre et au public. L'aspect général manque de grandeur. Un reproche plus grave fait à cette nouvelle construction,

c'est d'être insalubre et de manquer d'air. Un docteur médecin, chargé de la ventilation, a complétement échoué. Des courants d'air alternativement chaud et froid, des odeurs nauséabondes, des bouffées de fumée intempestives, compromettent la santé et le bien-être des honorables membres. Une machine à vapeur, qui faisait partie du système du docteur, et qui, au moyen d'un immense éventail, devait rafraîchir et renouveler la masse de l'air, a dû être enlevée; le bruit et le mouvement qu'elle faisait au-dessus de la salle rendaient toute discussion impossible. Dans sa détresse, le docteur s'en est pris à l'odeur des peintures à l'huile, à l'imparfaite ventilation des becs de gaz, aux innombrables cheminées qui, des pièces voisines, envoient des torrents de fumée dans la chambre, et imprégnent son atmosphère d'acide carbonique. La polémique qui s'est élevée entre le ventilateur breveté et l'architecte, plus heureux dans ses combinaisons pour aérer la chambre des lords, se résoudra probablement en un surplus de dépenses de quelques milliers de livres sterling.

L'Angleterre et le pays de Galles envoient à la chambre des communes 498 membres; l'Irlande, 105; l'Écosse, 53; en tout 656.

Ils siégent sans distinction de rang. Le président, élu par l'assemblée, occupe le fauteuil sur l'estrade, dans la partie supérieure de la salle. Le secrétaire et ses deux assistants, vêtus de robes, sont assis plus bas devant une table. A la droite du président est le banc du trésor, ou banc des ministres; la gauche est le côté traditionnel où se rangent les chefs de l'opposition. Quand un membre a la parole, il ne s'adresse qu'au président. Si un autre membre répond à ce qu'il dit, il ne lui est pas permis de répliquer le même jour, à moins que l'attaque ne soit toute personnelle. Mais quand la chambre, pour donner plus de liberté aux débats, se forme en comité, chaque membre peut parler sur une question autant qu'il le juge nécessaire.

Les communes votent par *Oui* et par *Non*. Si la majorité est douteuse, la chambre se partage. Lorsqu'il s'agit de l'introduction d'une chose nouvelle, les *Oui* sortent; dans le cas contraire, ce sont les *Non* qui cèdent la place. Dans toutes les divisions, le président nomme quatre scrutateurs, deux de chaque opinion. Quand la chambre est en comité secret, elle se scinde en changeant de côté: les *Oui* prennent la droite, et les *Non* la gauche du président; alors il n'y a que deux scrutateurs. Quarante membres suffisent pour former une chambre, huit un comité. Tous les jours, à midi (sauf le samedi et le dimanche), il y a séance pour recevoir et discuter les pétitions; mais pour les affaires régulières et à l'ordre du jour, la chambre ne s'assemble qu'à cinq heures.

Des restaurants et des cafés ouverts dans l'intérieur du palais, et dépendant de chaque chambre, sont à l'usage exclusif des députés et des pairs. Beaucoup dînent là quand la discussion se prolonge. Les étrangers (on étend cette dénomination à tout le public) peuvent, par tolérance, se faire servir des rafraîchissements, mais l'entrée des salles leur est interdite. L'ancienne galerie ne pouvait contenir que 130 personnes; la nouvelle a été fort agrandie et rendue plus commode, ainsi que celle des sténographes. Le public peut être forcé de sortir à la requête d'un seul membre, et il est tenu de se retirer avant la division pour le vote. Autrefois on payait un droit d'entrée de 2 schelings 6 pence (3 francs). Aujourd'hui on est admis sur un billet d'un des membres. Du temps du docteur Johnson, toute personne qui prenait une note était sévèrement admonestée, et même souvent mise à la porte. Maintenant on a sur ce point la plus complète tolérance. Les étrangers sont d'ordinaire avertis de « ne pas attirer l'œil du président, » c'est-à-dire de ne pas se tenir debout dans la galerie.

Quand les deux chambres sont d'accord sur les mesures proposées par l'une ou par l'autre, la sanction royale est nécessaire pour leur donner force de lois. L'autorité souveraine peut remplir cette formalité en personne, ou la déléguer à trois commissaires choisis parmi les pairs. Quand l'assentiment royal est donné à un bill public, le secrétaire dit en français : « Le roi (ou la reine) le veut. » Si le bill est un bill secret, il dit : « Soit fait comme il est désiré. » Si le bill a pour objet des subsides, la formule est : « Le roi (ou la reine) remercie ses loyaux sujets, accepte leur bénévolence, et aussi le veut. » Si le roi (ou la reine) ne juge pas à propos de sanctionner le bill, le secrétaire dit : « Le roi (ou la reine) avisera. » C'est une forme de refus polie.

Cette coutume d'employer la langue française pour déclarer au parlement d'Angleterre les intentions royales, remonte à Guillaume le Conquérant; curieux et bizarre témoignage du respect du peuple anglais pour les vieilles traditions, même lorsqu'elles blessent son orgueil national.

---

## SOCIÉTÉ PHILANTHROPIQUE DE PARIS.

Depuis soixante-douze ans, la Société philanthropique organisée à Paris répand ses bienfaits dans tous les quartiers de cette grande cité, et cependant elle est à peine connue, même de ceux qui pourraient lui demander aide et secours.

Fondée en 1780 sous Louis XVI, à qui elle doit son nom, elle s'éclipsa durant quelques années après 1793; mais elle ne tarda pas à reparaître, et au commencement du siècle elle avait repris son activité. Depuis cette époque, elle a donné des soins médicaux et fourni des remèdes à 125 000 malades; elle a distribué aux familles malheureuses 30 000 000 de portions alimentaires.

La Société, à son origine, distribuait des secours sans s'astreindre à des conditions déterminées; peu de temps après, elle limitait son assistance à quatre classes de nécessiteux : ouvriers octogénaires, aveugles-nés, femmes enceintes de leur sixième enfant, veufs ou veuves chargés de six enfants en bas âge. C'est elle qui jeta, en 1784, les bases de l'institution des Jeunes-Aveugles, aujourd'hui l'un des plus intéressants établissements de la bienfaisance publique. Un peu plus tard, elle se chargeait de mettre les enfants en apprentissage.

Soutenue par les personnages les plus considérables de la cour, de l'administration et de l'armée, recueillant ses souscriptions sous les auspices du roi qui s'en était déclaré chef et protecteur spécial, la Société avait distribué, à la mort de Louis XVI, une somme considérable, et l'on peut estimer à près de 7 millions la somme que, depuis sa création, la Société a eue à sa disposition pour faire du bien.

Aujourd'hui ses efforts se portent presque exclusivement sur deux points principaux : des *dispensaires* pour les malades, des portions *alimentaires* pour les familles malheureuses.— Elle s'est occupée aussi, d'une manière toute spéciale, des *Sociétés de secours mutuels et de prévoyance*, mais plutôt sous le point de vue de la direction à leur imprimer et des conseils à leur donner, que sous celui d'un concours pécuniaire de quelque importance.

*Dispensaires*. — Six dispensaires sont actuellement ouverts; ce service a coûté, en 1851, plus de 48 000 francs répartis entre 30 000 malades, ce qui fait revenir à 16 fr. 03 cent. la dépense de chaque malade, consistant en bains et médicaments, en honoraires des médecins et des agents, en loyers, et autres soins médicaux.

La dépense annuelle de chaque malade a varié, depuis 1807, entre 12 fr. 50 c., chiffre minimum, et 17 fr. 24 c.,

chiffre maximum. Sous l'empire, la moyenne a été de 15 fr. 05 c.; sous la restauration, de 13 fr. 95 c.; sous Louis-Philippe, de 14 fr. 60 c.; de 1848 à 1851, elle s'est élevée à 16 francs. Le nombre annuel des malades ne dépasse pas 2 000 sous la période impériale. Sous la branche aînée des Bourbons, le chiffre s'élève successivement : il est, en 1817, de 2 500 malades, de 3 000 en 1820, puis moyennement de 3 500 jusqu'en 1828. Sous la branche cadette, le chiffre s'abaisse, et se maintient ordinairement entre 2 400 et 3 000; puis il s'élève brusquement, à la fin du règne, jusqu'à 3 500 et 3 800. Depuis 1849, il se tient au-dessous de 3 000.

L'organisation des dispensaires a surtout pour objet d'aider le malade à se faire soigner chez lui et de lui épargner le séjour à l'hôpital. En donnant des secours à domicile, la Société conserve les liens de famille; elle s'adresse spécialement aux membres de cette classe laborieuse qui n'est point inscrite sur les livres de la charité publique, jouit d'un domicile, possède un mobilier convenable, et se suffit à elle-même lorsqu'elle est en état de santé, mais qui tombe dans l'infortune lorsque la maladie survient.

Les malades appelés à recevoir les bienfaits de la Société doivent trouver dans leur famille, dans leur ménage, une portion des ressources et des soins qu'ils recevraient dans un hôpital; sans cette condition, le concours de la Société ne saurait suffire.

On conçoit donc facilement que les dispensaires ne peuvent recevoir le premier venu : aussi n'y donne-t-on de soins médicaux et de médicaments qu'aux malades recommandés par les souscripteurs de la Société philanthropique. Ceux-ci sont pourvus, à cet effet, d'une carte destinée à être remise à la personne malade. Cette carte est rendue au souscripteur après la guérison, et peut successivement servir à plusieurs malades dans le cours de l'année.

Parmi les médecins français dont la réputation est devenue européenne, il en est peu qui n'aient aidé pendant quelques années de leur science la Société philanthropique. On peut citer entre autres MM. Corvisart, Dubois, Dupuytren, Lisfranc, Parent Duchâtelet, Pinel, Roux, etc.

*Portions alimentaires.* — Le second mode d'assistance offert par la Société philanthropique consiste dans la distribution de portions alimentaires.

Pour cette distribution, comme pour la répartition des secours médicaux, la Société a dû imposer des règles et des limites à son action, sous peine de périr promptement.

Après bien des essais, elle a définitivement adopté seulement deux espèces d'aliments : le potage au riz, assaisonné de graisse, de sel et de poivre; les haricots cuits dans l'eau salée et susceptibles de recevoir l'assaisonnement que chaque consommateur peut varier selon son goût.

Un certain nombre de fourneaux ont été successivement ouverts, et n'ont cessé de fonctionner dans les divers quartiers de Paris. On en compte maintenant treize : ils ne sont en activité que dans la saison rigoureuse.

La distribution gratuite des portions alimentaires se fait sur la présentation de bons de la Société; cent de ces bons sont délivrés à chaque souscripteur.

Au lieu de donner de l'argent à une personne indigente, le souscripteur à la Société philanthropique peut lui remettre des bons de portions alimentaires. Après avoir épuisé les cent bons auxquels il a droit en vertu de sa souscription, le sociétaire peut en acquérir d'autres, moyennant payement, au bureau de l'administration.

Indépendamment de la distribution gratuite faite d'après les bons délivrés au souscripteur, la Société sert également dans les fourneaux des portions alimentaires à toute personne qui se présente, moyennant le payement de cinq centimes par portion.

Or ces cinq centimes sont loin de représenter ce que coûte chaque portion alimentaire, qui varie de prix de revient suivant la cherté des denrées, et oscille entre 7 cent. 1/3 et 11 cent. 1/2.

La pensée morale qui a présidé à la vente d'aliments au-dessous du prix de revient est celle-ci : secourir des personnes qui se trouvent momentanément dans le besoin, et qui ne sont point inscrites sur les registres des bureaux de bienfaisance. En leur offrant des portions à moitié prix, on leur donne à croire que le bas prix de la marchandise tient à quelque cause administrative ou d'achat en gros, conciliable avec la susceptibilité de leur amour-propre.

Il importe de respecter ce sentiment de susceptibilité quand il exprime la réaction du courage contre la mauvaise fortune. Tôt ou tard, l'homme honnête qui l'éprouve trouvera dans son cœur des forces pour résister à l'adversité, et des ressources pour la dominer.

L'administration municipale s'associe à la généreuse pensée de la Société philanthropique : elle lui rembourse, dans les années calamiteuses, une partie de la perte occasionnée par les distributions au-dessous du prix de revient; c'est une manière de venir délicatement au secours des familles honorables qui touchent à l'état d'indigence, et qui en franchiraient malgré elles le seuil si elles ne trouvaient de temps à autre un point d'appui pour se soutenir. Il y a telle année, en effet, où le nombre des portions alimentaires a dépassé le chiffre de 1 500 000; en 1812, il dépassa celui de 4 000 000.

Ce nombre a beaucoup varié, suivant la cherté des aliments et les crises politiques. Ainsi, tandis qu'en 1813 et 1814 on a distribué 1 972 000 et 1 315 000 portions, on n'en a délivré que 112 000, 83 000, 82 000 en 1824, 1822, 1821; en 1831 et 1832, on a distribué 1 100 000 et 1 242 000 portions, on n'en a délivré que 184 000 et 167 000 en 1834 et 1840. En 1850, on est descendu au chiffre de 194 000, tandis que dans les deux années précédentes on dépassait le chiffre de 700 000.

La Société philanthropique peut être considérée comme un thermomètre de la misère publique dans la ville de Paris.

Durant les années de prospérité, elle laisse à peine apercevoir son action : elle fait alors des économies; mais dès qu'il y a nécessité, elle devient facile pour les dépenses.

Elle a donc été sagement organisée et elle a été très-habilement conduite; elle distribue des secours sans créer des précédents dangereux, et elle sait éviter les abus que fait naître une assistance donnée sans discernement.

Elle offre un nouvel exemple, après tant d'autres, de cette vérité trop peu apréciée : que, pour faire beaucoup de bien, il n'est pas nécessaire d'avoir des trésors à dépenser; une bonne administration, une surveillance active, multiplient les moyens et doublent les ressources.

---

## L'ART DU TOURNEUR.

Suite. — Voy. p. 20.

*Tour en l'air.* — Le tour en l'air est celui sur lequel se font les plus beaux ouvrages; on le monte sur le même établi que le tour à pointes. Mais tandis que sur le dernier la matière à travailler est maintenue entre deux pointes, elle est soutenue sur le tour en l'air, d'un seul bout, par un arbre de fer, ce qui laisse l'autre bout libre au tranchant du ciseau.

A gauche de la table du tour, on voit un appareil fortement fixé par deux écrous dans la rainure qui s'étend d'une extrémité à l'autre de l'établi; cet appareil est le tour proprement dit.

En imprimant le mouvement ordinaire à la pédale A, la

grande roue B, correspondant à une petite roue C par une corde sans fin D, donne à cette roue un mouvement continu qui fait tourner rapidement l'arbre en fer E, dont le bout F, auquel s'adapte l'objet à tourner, s'appelle *nez du tour*. Le nez du tour est une vis qui reçoit un instrument nommé mandrin, G, et ce mandrin reçoit à son tour la pièce à tourner H.

Quand la pièce à tourner I est longue et flexible, et n'a pas assez de résistance par elle-même, on la soutient, en fixant le bout resté libre, à la pointe K d'un appareil nommé

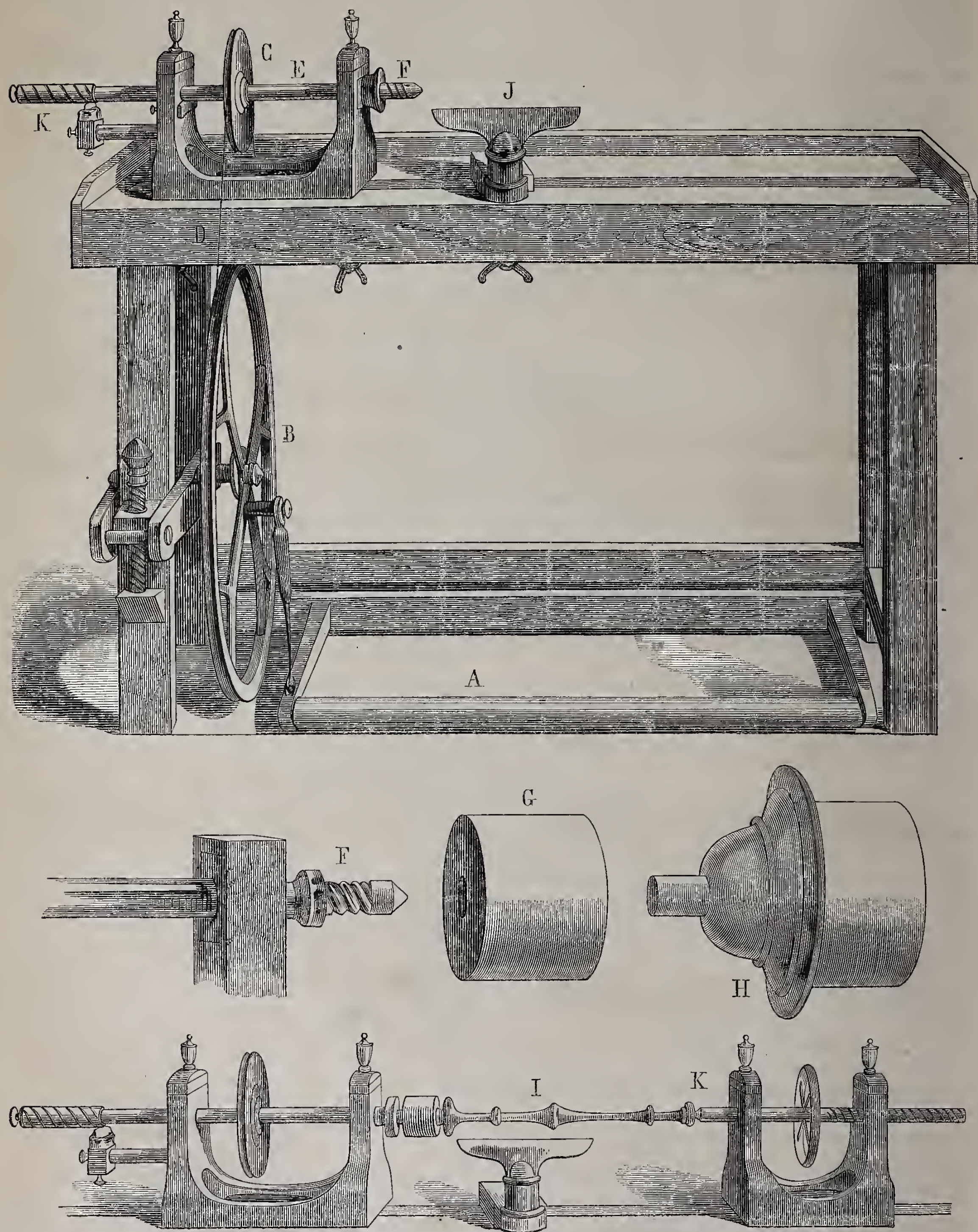



Fig. 2. Le Tour en l'air. — Dessin de Jacque.

contre-pointe, que l'on avance ou recule à volonté, et que l'on fixe à l'établi de la même manière que le tour.

Le support J doit maintenir le ciseau; la partie qu'on voit au dessin indiquée par la lettre K est destinée à faire les vis et à torser.

*Outils du tourneur.* — Les outils qu'on emploie pour le tour sont nombreux et de formes variées. Les principaux et les plus indispensables sont les suivants : La *gouge*, qui sert à ébaucher et dégrossir le bois de toute espèce. — Le *ciseau* à un biseau, qui sert à tourner les bois durs et les racle sans couper. — Les *ciseaux à deux biseaux*. Il en est dont le tranchant forme deux angles droits avec les côtés

A, B, de l'outil, et d'autres dont le tranchant forme, avec ces côtés, un angle aigu C et un angle obtus D. — Le *grain d'orge*, avec lequel on fouille toutes les gorges, rainures et parties rentrées. Il y en a de formes variées à l'infini. — Le *bédane*, qu'on nomme aussi traçoir ou tronquoir, parce qu'il sert à scier sur le tour et à faire des entailles profondes. Il doit être plus large sur le ventre que sur le dos, afin de ne pas s'engager dans le chemin qu'il a fait. — Le *fermoir*, qui se fait de différentes manières; on s'en sert pour creuser le bois. — Le *crochet*, qu'on emploie pour creuser une partie arrondie, plus large à l'intérieur qu'à l'orifice; sa forme varie selon ce que l'on veut faire. — La *mouchette*, qui est destinée à tourner les baguettes, moulures, etc. — Le *crochet* à mouchette, qui sert à faire une baguette dans l'intérieur d'une pièce creusée.

Il est nécessaire d'avoir des séries étagées de tous ces outils, depuis 3 ou 4 lignes jusqu'à 12, 15 et quelquefois 24 lignes de largeur.

Indépendamment de ces outils, il faut avoir un établi complet de menuiserie . une scie ordinaire, une scie à deux lames, une scie à refendre, une scie à chantourner, une scie à main, une plane, une varlope, un rabot, une écouane, une râpe à bois, une queue de rat, une hache à dégrossir, un billot, une meule, une pierre à l'huile, un affiloir ou tournefil, un villebrequin en fer, un autre en bois avec des mèches de toutes grosseurs bien étagées, des vrilles de tous les échantillons, un compas d'épaisseur, et un maître à danser. *La suite a une autre livraison.*



Fig. 3. Gouge.



Fig. 4. Ciseau à un biseau.

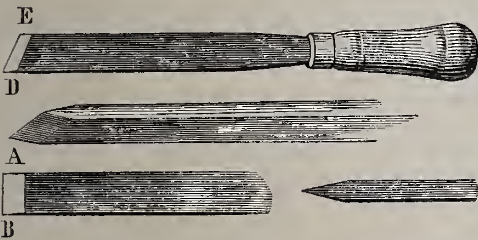



Fig. 5. Ciseau à deux biseaux.

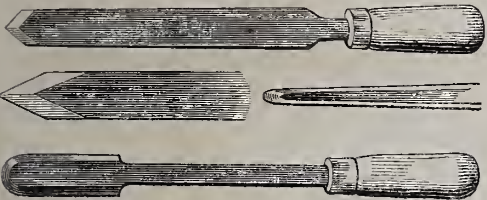


Fig. 6. Grains d'orge de formes variées.

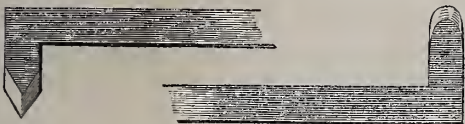


Fig. 7. Grain d'orge de côté. [Dessins de Jacque.]

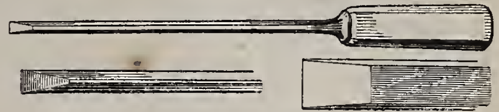


Fig. 8. Bédane.

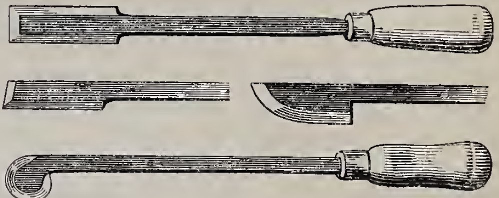


Fig. 9. Fermoirs.

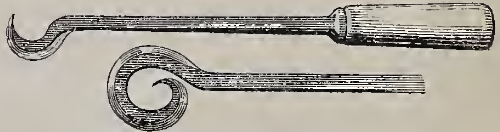


Fig. 10. Crochets ronds.



Fig. 11. Mouchettes.



Fig 12. Crochet à mouchette.

---

## LE HENRI MONDEU DU DIX-SEPTIÈME SIÉCLE.

Lorsque le fameux Monconys parcourait l'Europe méridionale pour la troisiéme fois, en compagnie du duc de Chevreuse, on lui amena le fils d'un peintre, homme de talent, qui se nommait Nicolas le Coq, et qui, à l'exemple de son illustre contemporain Claude le Lorrain, avait établi sa demeure en Italie. Le jeune Matthieu le Coq n'avait atteint que l'âge de huit ans au mois de juin 1664, et il se faisait remarquer par une aptitude pour les sciences mathématiques dont Monconys, d'ailleurs assez bon juge, fut à bon droit émerveillé. Cette faculté s'était développée chez l'enfant pour ainsi dire au berceau; car, deux ans auparavant, il avait déjà donné la preuve que, « sans sçavoir ny lire ny escrire, » aucune des règles de l'arithmétique ne présentait pour lui de réelles difficultés. « La règle de trois, celle de compagnie, l'extraction des racines carrées et cubiques, dit le voyageur, tout cela s'exécute à l'instant qu'on lui en fait la proposition. » Monconys fut également frappé de la physionomie intelligente du petit mathématicien; mais il s'aperçut aussi des ravages qu'avait causés en lui l'exercice trop répété d'une faculté surprenante. « Il est assez beau, ajoute-

t-il, respond agréablement et spirituellement aux choses qu'on luy dit, et a le teint un peu plombé. » Au lieu de se demander, comme le faisait la foule en présence de ce prodige, s'il n'avait pas quelque esprit familier, on serait plutôt tenté de demander où était sa mère, et pourquoi l'on ne modérait pas par une sage réserve cette activité dévorante de l'esprit, qui généralement ne renouvelle ses merveilles qu'aux dépens de la santé. Monconys mourut deux ans après son dernier voyage, et n'a point dit ce que devint le jeune Matthieu, dont nous avons cherché vainement le nom, dans les Biographies, parmi ceux des mathématiciens du dix-septième siècle.

---

## LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. les Tables du t. XX.

§ 10 (suite). *Les enfants devenus grands. — Léon à Paris. Les dettes. — Départ pour Paris. — Une chambre de jeune homme. — Le duel.*

Bien des mois se sont écoulés depuis cette dernière page ; les habits de deuil ont disparu, mais la joie revient difficilement dans les cœurs. Le printemps de la vie est passé ; voici l'automne avec ses moissons laborieuses, ses feuilles tombantes et ses nuées menaçantes. Que de jours de pluie ! comme les rayons du soleil pâlissent et percent difficilement le brouillard !

Claire a dix-huit ans ; nous commençons à regarder avec inquiétude dans l'avenir, et Marcelle me demande, comme sœur Anne, « si je ne vois pas le mari venir ! » non qu'elle hâte de ses vœux ce moment ; elle le craint au moins autant qu'elle le souhaite, car ce sera, sans doute, l'heure de la séparation.

Déjà le cercle du foyer s'est rétréci. Léon est parti pour Paris, où un cousin de Mme Roubert promet de lui ouvrir une honorable carrière. Sa mère s'attriste de son absence, et moi, je m'en inquiète. Que va-t-il devenir loin de nous, livré à tant de tentations et si mal défendu par son caractère?

Déjà ses lettres sont plus courtes, plus rares, et, il me semble, plus embarrassées. . . . . . . . . . . . . . . .

*Mardi.* Encore une nouvelle demande d'argent de Léon. D'abord il demandait timidement, en se justifiant comme il pouvait ; maintenant il se contente d'alléguer la vie dispendieuse de Paris. Il ne s'informe point de ce que nous pouvons faire ; il nous désigne la somme et le jour où il la lui faut. Il y a quelques mois nous étions encore ses parents, nous sommes évidemment devenus ses banquiers.

J'ai répondu simplement par le compte de ce qu'il avait reçu depuis un an comparé aux dépenses nécessaires.

*Dimanche.* Depuis mon refus d'argent, Léon ne m'avait pas répondu ; mais je le soupçonnais d'avoir écrit à sa sœur et à sa mère. J'avais vu des yeux rouges, des papiers que l'on cachait à mon approche ; j'avais entendu des chuchotements et des soupirs. L'indiscrétion de M. Duplessis m'a fait tout découvrir aujourd'hui : il venait annoncer que la somme envoyée à Léon, par l'entremise de son ancien correspondant, avait été payée ; Marcelle lui a fait signe ; mais il était trop tard, j'avais entendu. Après son départ, il a fallu en venir aux explications ; la mère et la sœur ont avoué leur faiblesse. Pressées par les supplications désespérées de Léon, elles ont réuni leurs épargnes et lui ont envoyé ce qu'il demandait : mille francs ! J'ai voulu savoir comment une somme si forte avait pu lui être nécessaire : il y a eu beaucoup d'hésitations ; enfin on a avoué... qu'il avait joué.

Je n'ai rien dit, mais j'ai écrit le soir même au cousin de Mme Roubert ; je voulais savoir toute la vérité.

Sa réponse ne s'est pas fait attendre ; elle a été pour tous un coup de foudre. La voici :

« Monsieur,

» Au reçu de votre honorée du 8 courant, je me suis
» empressé de prendre les informations que vous désirez,
» tant par moi-même que par notre sieur Lefort, dont l'âge
» et les habitudes étaient plus analogues à la chose. Or il
» appert de nos renseignements communs que ledit Léon,
» votre fils, dont nous n'avions pas à nous plaindre pour le
» travail de la maison, se serait laissé entraîner par des
» goûts de différentes natures, mais tous également dispen-
» dieux, et qu'il aurait contracté des obligations payables
» à divers, montant, sauf vérification ultérieure, à la somme
» approximative de 19 643 fr. 55 cent. ; de laquelle somme
» nous vous envoyons le bordereau détaillé, en nous disant,
» monsieur, vos très-humbles et très-obéissants serviteurs,

» Duroc, Lefort et Cie. »

A cette lecture, Marcelle a poussé un grand cri ; elle est devenue pâle, et serait tombée si Claire ne l'eût reçue dans ses bras. Cette émotion a fait diversion à la mienne, et je me suis contenu.

Bien que mes craintes fussent dépassées, je n'ai laissé voir aucune surprise ; j'ai pris les mains de Marcelle, et je me suis efforcé de l'encourager ; mais elle répétait sans cesse le chiffre de la dette avec une stupéfaction épouvantée. Comment Léon avait-il pu contracter des obligations auxquelles ni lui ni nous ne pourrions satisfaire?

Je n'ai voulu rien discuter, et j'ai remis, comme d'habitude, toute détermination au lendemain, afin de nous laisser à tous le temps de réfléchir.

La nuit a été cruelle : il m'a été impossible de dormir, et j'ai entendu Marcelle pleurer jusqu'au matin. Au point du jour je me suis levé ; j'ai fait une longue promenade dans les friches qui terminent notre faubourg. La force joyeuse de la nature, l'air du matin, le mouvement, m'ont un peu apaisé ; je suis rentré plus calme. Marcelle m'attendait ; je lui ai annoncé que je partais dans deux heures pour Paris. Elle s'est écriée :

— Tu vas chercher Léon?

— Et payer ses dettes, ai-je répondu.

— Tu le peux donc?

— En sacrifiant nos économies, réformant nos habitudes et renonçant à l'aisance dont nous jouissons.

— Et tu y consens?

— J'y suis résolu.

Elle s'est jetée dans mes bras :

— Ah ! on ne peut être malheureuse avec toi, s'est-elle écriée avec une explosion de larmes, car tu fais sortir la gloire de la honte et la joie de la douleur.

Cette approbation m'a attendri et fortifié. J'ai employé la matinée à régler mes affaires, et quand la diligence a passé j'étais prêt ; je suis parti.

Le voyage a été pour moi comme un mauvais rêve. Je traversais les campagnes et les villes sans rien voir, uniquement occupé de ce que j'allais faire. La ruine à laquelle je me résignais pour réparer les fautes de Léon était ma moindre préoccupation ; ce qu'il fallait surtout, c'était que cette ruine pût sauver, non pas son présent, mais son avenir. Je n'allais pas seulement payer des dettes avec le fruit de mon travail, j'allais arracher une âme à la corruption. Pour le monde il ne s'agissait que d'argent ; pour moi il s'agissait surtout d'honneur. . . . . . . . . . .

Je ne trouvai point Léon chez lui ; mais, en me faisant

connaître, je pus monter l'attendre dans le petit appartement qu'il occupait au quatrième.

En entrant, je fus frappé de son air de désordre et d'abandon. Pas un siége en place; le lit défait, des chaussures boueuses dispersées çà et là, une pipe éteinte oubliée sur le fauteuil, les meubles poudreux et tachés, une pendule arrêtée; tout me prouvait que ce n'était point là un logis, mais un gîte : on y venait se déshabiller et dormir, mais on avait ses habitudes ailleurs.

Je pus deviner celles-ci aux contre-marques de spectacle jetées sur le marbre de la cheminée, près de petits cartons portant des numéros de fiacres et d'un loup de bal masqué. Quelques bouquets de violettes fanées, des gants salis dans leur neuf, un lorgnon et une cravache, complétaient la révélation de cette vie de fausse élégance et de dissipation frivole. J'approchai du petit bureau où s'éparpillaient quelques mémoires non acquittés, quelques billets de compagnons de plaisir, et j'y cherchai en vain un livre, une lettre de la famille, un travail commencé!

Au moment où j'achevais ce triste examen, je vis entrer un homme d'environ trente ans, vêtu avec une recherche de mauvais goût, emmoustaché et marchant avec bruit. A ma vue il se contenta de toucher le bord de son chapeau.

— Monsieur attend Remi, sans doute? me dit-il.

Je répondis affirmativement.

— Il vient alors pour... son affaire? ajouta-t-il en baissant un peu la voix.

— Quelle affaire? demandai-je étonné.

L'inconnu me regarda.

— Quoi!... vous ne savez pas? reprit-il en se redressant; il ne vous a donc point dit?...

— Je ne l'ai point encore vu.

— Ah! je comprends, vous avez seulement reçu comme moi son billet; du diable si j'y aurais rien compris! mais en venant je l'ai, par bonheur, rencontré à la salle d'armes : il m'a tout expliqué en me priant de venir ici chercher son autre témoin; vous voilà, je vous emmène.

— Il va se battre! m'écriai-je avec un saisissement inexprimable.

— C'est décidé, reprit l'inconnu tranquillement; il veut même que nous lui promettions de ne faire aucune tentative d'arrangement. Vous comprenez, c'est la première affaire : il faut qu'il fasse ses preuves; un coup d'épée donné ou reçu pose bien; c'est un fond sur lequel on peut vivre ensuite... pourvu qu'on vive.

— Mais où se bat-il? avec qui? pour quel motif?

— Je vous conterai cela en route; mon coupé est en bas, partons; le rendez-vous est pour midi au bois de Boulogne.

Il se dirigea vers la porte; je le suivis éperdu, mais sans répondre; je craignais qu'une seule parole ne trahît le quiproquo et ne m'enlevât la chance de m'entremettre pour sauver mon fils.

Mon conducteur me fit monter dans la voiture de remise qui l'attendait, tira de la poche de sa polonaise un étui de cuir de Russie, et m'offrit un cigare que je pris sans savoir ce que je faisais. Il alluma le sien en fredonnant; je le regardais avec une fiévreuse épouvante.

— Mais le duel? balbutiai-je après un moment d'attente mortelle.

— Eh bien, voilà, reprit-il tranquillement : il paraît que Remi a su par un de ses créanciers que l'associé de son patron avait fait parvenir à sa famille, sur son compte, sans le prévenir, des renseignements qui lui déplaisaient. Naturellement il s'en est plaint à l'envoyeur d'avis qui a mal pris la chose; des récriminations on en est venu aux gros mots, et Remi, qui avait les nerfs agacés, a terminé la discussion par un soufflet.

Je ne pus retenir un cri.

— Vous voyez qu'il ne s'agit pas ici d'un déjeuner à la fourchette, continua mon compagnon en faisant tourbillonner la fumée de son cigare; ledit associé est, à ce qu'il paraît, un Alsacien peu endurant, autrefois sous-officier de dragons, et qui a choisi le sabre pour tailler, comme il dit, en plein pékin. A ne pas mentir, j'ai peur que Remi, malgré la leçon d'espadon qu'il vient de prendre, ne se trouve tout à l'heure mal à son aise. Aussi je crois qu'il sera bon de savoir l'adresse de sa famille en cas d'accident.

Je frissonnai.

— Et vous permettez un pareil duel? m'écriai-je.

L'homme aux moustaches me regarda de côté.

— *Je permets* est joli! répliqua-t-il en ricanant; connaissez-vous par hasard un moyen de l'empêcher? Croyez-vous qu'on reçoive un soufflet comme l'éclaboussure d'un fiacre, et qu'il suffise de s'essuyer la joue avec son mouchoir? Après ce qui s'est passé, il faut que Remi ou l'autre soit emporté de là-bas les pieds en avant.

Je fermai les yeux sans répondre; j'avais des éblouissements; une sueur froide perlait sous mes cheveux; il me semblait que la voiture s'enfonçait sous moi! Mais je me roidis contre cette défaillance, je réunis tous les efforts de ma volonté pour reprendre mon calme et ressaisir ma raison.

*La suite à une autre livraison.*

---

SUR L'USAGE DU TABAC A FUMER DANS LES CAMPAGNES.

Je me suis souvent entretenu avec de vieux cultivateurs de la déplorable extension de l'usage du tabac des villes aux campagnes, et tous m'ont dit que, comme moi, ils s'étaient bien vite aperçus qu'une plus grande mollesse et une plus grande apathie étaient devenues le lot de ceux de leurs employés qui en avaient contracté l'habitude. Mais où chacun de nous avait pu le mieux remarquer cette influence, c'était au moment de travaux urgents, alors que la tempête menace, et toutes les fois que la force, l'activité, l'énergie doivent momentanément être portées à leur plus haute puissance. Cette funeste habitude attaque le temps qu'elle dévore en pure perte, l'été comme l'hiver, l'automne comme le printemps. Ajoutez qu'elle est devenue une des causes les plus fréquentes d'incendie, c'est-à-dire de ruine pour de pauvres familles et pour des hameaux entiers [1].

---

## LES TROIS PARQUES

### REPRÉSENTÉES EN COSTUME DE LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

(Collection d'estampes et de dessins historiques de M. Hennin.)

Les Bonnart ont gravé et publié, dans la seconde moitié du règne de Louis XIV, une très-grande quantité de portraits en pied de princes, de personnages de la cour, d'artistes dramatiques, et surtout une curieuse variété de costumes. Parmi ces estampes, dont le chiffre s'élève à plus de mille, il y a des suites de figures allégoriques, les Saisons, les Heures, les Sciences, les sept Béatitudes, etc. Toutes ces figures sont vêtues des costumes du temps. De ce nombre sont les trois Parques, qui paraissent avoir été publiées vers l'année 1692.

Au-dessous de ces estampes, on lit des vers relatifs à l'emploi attribué par la mythologie à chacune des Parques. Nous les reproduisons textuellement, avec l'orthographe originale.

Au pied de chaque estampe se trouve l'inscription suivante : « Chez H. Bonnart, vis-à-uis les Mathurins, au Coq. » Auec priuil. »

[1] *Difficultés de la vie du cultivateur.*




CLOTO.

La Parque qui file nos Jours
Ne fait pas d'égales fusées;
Souuent ses forces épuisées
De son premier trauuaille interrompent le cours.



LACHESIS.

De combien de retours qu'on ne demesle pas
La trame de nos ans se voit-elle suiuie,
Sans pouuoir éuiter les fascheux embarras
Auxquels à tous momens s'expose nostre vie.



ATROPOS.

Formez de grands desseins et de vastes projets,
La Parque arrestera ces desseins chimériques;
A ses coups de ciseaux tous nos jour (*sic*) sont sujets,
Et tous nos ans sont ans climactériques.

## LES RUINES DE L'ABBAYE DE VILLERS

(Belgique).




Vue des ruines de l'abbaye de Villers.

Au commencement du douzième siècle, un pauvre moine, nommé Laurent, parvint à détacher du monde douze hommes de classes différentes. Renonçant, les uns aux douceurs du foyer, les autres à l'éclat d'un haut rang, ils cherchèrent un lieu solitaire. Or, ayant trouvé dans les environs de Nivelle une vallée ignorée au milieu d'une forêt sauvage, ils s'y bâtirent une chapelle et quelques cellules avec des débris de rochers et des branches d'arbres. Il y avait plus de vingt ans qu'ils vivaient là, presque aussi ignorés qu'au premier jour, lorsque saint Bernard vint en Belgique prêcher la croisade. Si peu connus qu'ils fussent, saint Bernard les découvrit et alla les visiter. Émerveillé de cette vie de paix, de prière et d'abstinence qui se maintenait ainsi depuis si longtemps, sans discipline réelle, par la seule force de la volonté, il demanda et obtint du pape Eugène III une bulle qui érigea cette petite association en communauté régulière.

Dès lors, l'humble thébaïde de Villers se transforma en splendide abbaye. L'enthousiasme de saint Bernard pour

les nouveaux religieux se propagea au loin, et les hauts barons de la province luttèrent de prodigalité : c'était à qui apporterait la plus riche offrande au monastère naissant. Bientôt l'abbé de Villers fut un des plus puissants seigneurs de la contrée.

Les ruines de ce cloître splendide, isolées au centre d'une vallée, entourées de tous côtés de bois épais, ont un aspect imposant : les voûtes massives, les longues arcades, la brasserie contemporaine des premiers pères, sont mutilées, renversées, à demi couvertes par le lierre et les herbes grimpantes. L'église, d'un style très-ancien, est moins dévastée ; mais on peut prévoir qu'avant la fin du siècle ses débris seront épars sur la terre et enfouis dans la verdure.

---

## LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 54.

### § 10 (suite). *Le duel.*

Pendant ce temps le coupé roulait toujours, et mon conducteur continuait à parler.

Autant que je pus comprendre à travers un entretien entrecoupé, c'était un Valaque appartenant à cette tribu de viveurs cosmopolites qui dissipent leur héritage dans l'oisiveté corrompue des capitales. Tout ce qu'il dit me fit voir plus clairement l'abîme dans lequel Léon s'était laissé entraîner. Le hasard des premières relations, la curiosité si puissante à son âge, la hardiesse d'un caractère que l'obstacle encourageait, tout s'était réuni pour l'entraîner. Par un reste de scrupule, il avait continué assidûment son travail dans la maison Lefort et Duroc ; réservant les soirées et les jours de repos aux bals, aux spectacles ou au lansquenet. C'était une sorte de compromis avec sa conscience : l'accomplissement du devoir sur un seul point lui servait à masquer ses infractions sur tous les autres ; il s'excusait ainsi à ses propres yeux.

Au reste, je n'eus alors qu'une perception confuse de ces détails. Mon esprit s'était retourné tout entier vers le péril qui menaçait Léon, et s'appliquait à chercher pour lui un moyen de salut. Je tremblais d'arriver trop tard : deux ou trois fois je suppliai le Valaque de presser son cocher ; mais il me fit observer qu'il n'était point encore midi, et que d'ailleurs on ne pouvait commencer sans nous.

Jamais marche ne m'avait paru si lente. Les arbres des Champs-Élysées me semblaient passer un à un devant la portière avec une sorte de nonchalance ironique ; je trouvais à tous les visages que mes yeux rencontraient une expression triste ou menaçante ; les cris qui s'élevaient, de loin en loin, dans les quinconces, me faisaient tressaillir comme s'ils m'eussent annoncé quelque malheur.

Malgré sa distraction, mon conducteur s'aperçut de mes angoisses ; il crut d'abord que l'intervention dans un duel m'effrayait.

— Je vois que monsieur n'a pas l'habitude de ces affaires, dit-il d'un ton railleur; c'est peut-être la première fois qu'il se trouve à pareille fête?

— En effet, répondis-je avec distraction.

— Dans ce cas, Remi a eu tort de vous déranger; il est important que les témoins aient quelque expérience ; heureusement que je serai là. J'ai déjà assisté à une vingtaine d'affaires d'honneur, sans compter celles où j'ai figuré pour mon propre compte, et les choses se sont toujours bien passées. — Pas un seul arrangement sur le terrain ! — La dernière fois, il s'agissait d'une bagatelle, je ne sais quel débat survenu aux courses de Chantilly à propos d'un jockey : on a chargé les pistolets à deux reprises ; notre adversaire nous a envoyé une balle dans la main droite, et, sans ses témoins, nous eussions continué de la main gauche. Quand je me mêle d'une affaire il faut qu'elle ait des suites. Mais nous voilà arrivés, et il me semble que j'aperçois nos gens.

J'avançai vivement la tête, et je vis, à une trentaine de pas, au carrefour d'une route, plusieurs personnes arrêtées : c'était M. Lefort avec ses deux témoins portant les sabres à demi enveloppés dans un manteau ; Léon se tenait un peu à l'écart et regardait vers Paris avec une visible impatience.

Il reconnut sans doute le coupé du Valaque, car il fit un geste de joie et courut à notre rencontre. Je me rejetai précipitamment au fond de la voiture ; il arriva à l'autre portière vers laquelle mon compagnon s'était penché :

— Vite ! vite ! Georges, dit-il, ces messieurs sont là, et Lefort fait le fanfaron.

— Ah ! fort bien, dit le Valaque en portant un lorgnon à son œil gauche et le dirigeant vers ceux qui nous attendaient ; nous allons voir ça. Dites au cocher de continuer jusqu'au carrefour.

Léon transmit l'ordre, et la voiture arriva au petit pas à l'endroit désigné.

J'aperçus alors plus distinctement l'adversaire de mon fils. C'était un homme de quarante ans, grand, osseux, d'une physionomie triviale et violente. Il sifflotait, les deux mains dans les poches de son paletot.

— Eh bien, ne vous pressez pas ! s'écria-t-il d'une voix discordante ; laissez-nous souffler dans nos doigts pendant que vous fumez du maryland dans votre équipage de location.

— Qu'est-ce que c'est? Vous êtes donc bien pressé, mon cher, dit M. Georges sans descendre.

— Très-pressé, répliqua brutalement l'ancien dragon, vu que j'ai autre chose à faire que de promener, sur le boulevard de Gand, mes bottes vernies et mon lorgnon ; on m'attend à la Bourse dans une heure.

— Ah ! diable ! reprit le Valaque ironiquement ; et êtes-vous sûr qu'il ne vous surviendra pas tout à l'heure quelque empêchement?

— Descendez, vous allez voir, dit M. Lefort évidemment à bout de patience.

Le Valaque ouvrit nonchalamment la portière du coupé et mit pied à terre.

Les témoins avaient déroulé le manteau qui cachait les deux espadons ; Léon venait de retirer son habit, et le jeta sur une branche dépouillée.

— Mesurez les sabres et finissons, dit son adversaire qui se préparait à en faire autant.

— Quand vous m'aurez écouté ! m'écriai-je en m'élançant de la voiture.

A ma voix, Léon retourna la tête et recula en criant : — Mon père ! Il y eut une première exclamation de surprise, suivie d'un silence.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda enfin M. Lefort ; ce n'est donc pas un témoin?

— Dieu me damne ! je l'ai cru !... répliqua le Valaque.

J'expliquai en peu de mots d'où venait l'erreur, et comment j'en avais profité ; l'ex-dragon écoutait d'un air sombre en tourmentant la terre avec la pointe de son sabre.

— Je comprends ! je comprends ! s'écria-t-il brusquement quand j'eus achevé ; vous êtes venu pour empêcher le duel, n'est-ce pas? Eh bien, vous avez perdu votre temps ; Dieu le père serait là, voyez-vous, qu'il ne m'y ferait pas renoncer ; j'ai été insulté, il me faut une satisfaction.

— Vous l'aurez, monsieur, interrompis-je vivement ; je sais ce qui s'est passé, et je ne viens pas ici pour m'opposer à une juste réparation, mais pour vous la faire obtenir.

— Alors, ne perdons pas de temps à causer! dit-il en reculant de deux pas comme s'il voulait se mettre en garde.

— Pardon, repris-je, mais puisque le hasard m'a désigné pour témoin, j'ai droit d'en remplir les fonctions; vous ne croiserez pas le fer avant de m'avoir entendu.

— Eh bien, donc, tonnerre! dépêchons, monsieur! dit l'ancien sous-officier qui frappa du pied

— J'ignore, repris-je, les détails du débat soulevé entre vous et mon fils; mais je sais que j'en ai été la première cause en faisant demander les renseignements recueillis par vous et envoyés par M. Duroc.

— Monsieur prétend que je devais d'abord le consulter, dit M. Lefort en regardant Léon avec un ricanement ironique.

— Je conçois le dépit que peut inspirer la révélation de pareilles fautes, repris-je; le remords aide à la colère : mécontent de soi-même, on s'en venge sur un autre.

— Mais non pas impunément, interrompit Lefort en serrant les poings; voyons, mille diables! en finirons-nous?

— Sur-le-champ, monsieur; il faut qu'on vous rende raison, n'est-ce pas? Humilié par votre adversaire, vous tenez à ce qu'il s'humilie à son tour; vous voulez enfin l'avoir à votre discrétion.

— C'est un plaisir que je ne vais pas tarder à me procurer, murmura-t-il en faisant ployer l'espadon.

— Je l'espère, répondis-je, mais sans violence; car je veux que celui qui vous a insulté reconnaisse sa faute et s'en remette à votre générosité.

— Des excuses! s'écria Lefort; du tout, du tout, il est trop tard; je n'en recevrai point, je n'en veux pas.

— Et moi, je les refuse, ajouta Léon d'une voix fermement accentuée.

— Alors dites à votre père qu'il nous laisse, ou allons plus loin, reprit l'ancien dragon qui fit un mouvement vers la voiture.

Je me jetai sur son passage.

— Non, m'écriai-je, l'offense reçue ne vous donne point un droit illimité de vengeance, et vous ne pouvez refuser qu'on se rachète. Ce dont mon fils vous doit raison, ce n'est pas de l'acte en lui-même, car s'il eût été le résultat du hasard, vous n'auriez point à lui en demander compte; c'est de l'intention, et celle-là il peut la rétracter. Entre gens de cœur, un tort reconnu est un tort pardonné; vous le savez comme moi.

Lefort secoua la tête.

— Tout ça, ce ne sont que des paroles inutiles, dit-il en s'agitant; au nom de Dieu ou au nom du diable! donnez le sabre à M. Remi; nous ne sommes pas venus ici pour bavarder, mais pour nous aligner.

Un des témoins remit l'arme à Léon, qui ne paraissait pas moins impatient que son adversaire.

— Prenez garde, Monsieur, m'écriai-je en m'adressant de nouveau à ce dernier; votre maison m'a demandé mon fils, je vous l'ai envoyé comme à des protecteurs; vous avez accepté l'espèce de tutelle que je vous accordais; vous en êtes responsable devant moi et devant l'opinion publique, et vous ne pouvez le frapper sans déshonneur.

Ces derniers mots parurent faire quelque impression sur l'associé de M Duroc; il comprit rapidement ce qu'il pouvait y avoir de ridicule ou d'odieux dans ce duel du patron contre un jeune homme de dix-neuf ans qui lui était confié; il changea de couleur et parut hésiter; je ne lui laissai pas le temps de reprendre sa colère.

— Songez, ajoutai-je plus bas, et en lui saisissant les mains, que c'est presque un enfant, Monsieur; abuserez-vous de son inexpérience, et votre supériorité ne vous oblige-t-elle pas à le ménager? Peut-être connaissez-vous quelque autre garçon de cet âge, le fils d'un parent, d'un ami... supposez-le dans la même situation, devant un homme comme vous! Comment voudriez-vous qu'on le traitât, et que diriez-vous d'une implacable rancune qui se refuserait à tout accommodement.

— Mais, par tous les diables! interrompit l'ancien soldat ébranlé, vous ne voyez donc pas que le blanc-bec continue à me braver; ne vous a-t-il pas dit qu'il ne ferait aucune excuse?

— Eh bien, m'écriai-je, si son orgueil est plus fort que sa justice, s'il aime mieux sa colère que notre joie, je ne lui demande rien, et je remplirai à sa place son devoir!

Alors, me découvrant, je fis un pas vers M. Lefort, et j'ajoutai, d'une voix dans laquelle passa tout ce que j'avais de tendresse et de douleur :

— Moi, père de l'offenseur qui a mérité le châtiment et qui ne veut pas reconnaître sa faute, je viens à sa place, comme responsable du fils que je n'ai point su rendre plus capable de respecter les autres et lui-même, vous demander grâce pour son offense, et cette demande, monsieur, je vous la fais les mains jointes, tête nue... à genoux!

L'acte avait suivi les paroles, il y avait sans doute dans le geste et dans l'accent quelque chose de sincère qui trouve le chemin des cœurs; car M. Lefort jeta le sabre qu'il tenait, et, me relevant par les deux coudes :

— Allons! s'écria-t-il d'un accent ému, puisque vous le voulez... j'accepte... j'oublie... bien qu'on n'a't jamais parlés d'excuse faites ainsi par procuration. Le diable m'emporte, vous avez sauvé la vie de ce fou... car, si vous n'étiez pas venu, je le tuais comme un chien!

Je coupai court en remerciant l'ancien dragon; je saluai les témoins, et, prenant Léon par le bras, je rejoignis avec lui la voiture qui l'avait amené.

---

## INSCRIPTION PHÉNICIENNE

### DÉCOUVERTE A MARSEILLE.

En 1845, un maçon, occupé à démolir une vieille maison de Marseille, non loin de l'emplacement du temple de Diane, découvrit deux fragments de pierre bien ajustés, et sur lesquels était gravée une inscription en caractères phéniciens. Cette inscription a été traduite successivement par MM. de Saulcy, Judas, et par M. l'abbé Bargès, professeur d'hébreu. En voici les passages les plus curieux :

« 1. Temple de Baal. Loi concernant les offrandes (qui doivent être présentées aux prêtres par les maîtres des sacrifices, lois conformes) aux ordonnances décrétées du temps de Khelesbaal le suffète, fils de Bodtanith, fils de Bod, et de... le suffète, fils de Bodaschmoun, fils de Khelesbaal, et de leurs collègues.

» 2. Pour un taureau tout à fait robuste et adulte, s'il est d'ailleurs entièrement sain, il sera donné aux prêtres dix pièces d'argent par bête, et pour la cuisson de chacune d'elles il leur sera offert une part de la victime, savoir : trois cents sicles de chair. Cette part sera coupée en morceaux, et on rôtira, ainsi que la peau, les intestins et les pieds de la victime; le reste sera laissé au maître du sacrifice.

» 3. Pour un veau à qui les cornes n'ont pas encore poussé, qui marche lentement et stimulé par le bâton, ou bien pour un bélier entièrement fort et arrivé à l'âge adulte, s'ils sont d'ailleurs parfaitement sains, il sera donné aux prêtres cinq pièces d'argent par bête, et pour la cuisson de chacune, il leur sera offert une part de la victime, savoir : cent cinquante sicles de chair. » (Le reste comme au paragraphe précédent.)

Dans les quatre paragraphes suivants, il est prescrit des règles analogues pour les boucs, chèvres, chevreaux,

agneaux, faons de biches, petits chevreuils, oiseaux, oblations de nourriture ou d'huile.

« 8. Pour tout morceau qui sera levé devant les dieux, il en reviendra aux prêtres une part, laquelle sera rôtie.

» 9. Pour une libation, pour du lait, de la graisse ou pour toute espèce de sacrifice qu'un homme peut offrir en sacrifices gras...

» 10. Pour tout sacrifice qu'offrira un pauvre en bétail, ou un pauvre en oiseaux, rien ne sera assigné aux prêtres. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« 13. Tout prêtre qui se fera donner pour l'offrande quelque chose de plus que ce qui aura été rôti ou placé sur le morceau de la victime sera condamné à une amende... »

## MUSÉE DU LOUVRE.

Voy., sur Bernard Palissy, la Table des dix premières années; et t. XIII, p. 2 et 28.

### ÉMAUX DE BERNARD PALISSY.

Dans ce beau travail, les chairs des figures sont émaillées d'un blanc terne ; les vêtements sont de couleur brune ou




Les Israélites devant le serpent d'airain, par Bernard Palissy. — Grande plaque rectangulaire contenant un médaillon ovale. Hauteur, 55 centimètres; largeur, 42 centimètres.

verte. Le personnage étendu sur la terre au premier plan, au bas de l'ovale, est à demi enveloppé d'un manteau de nuance jaune bistré. Le vêtement de la femme, près des arbres, est bleu.

La composition est encadrée dans un cercle orné de godrons de couleur jaune, contre lequel viennent s'appuyer les détails d'un cartouche enrichi de figures. Les enlacements du cartouche sont de couleur brune, et les émoulements de tons jaune bistré. — Dans les angles inférieurs, des génies, assis sur des coussins émaillés de vert, jouent de divers instruments. Ils sont séparés par un long médaillon de forme ovale, jaspé de brun, de vert et de bleu pâle, sur fond blanc terne.

Le fond de la plaque est bleu.

Le revers n'est point émaillé.

Le cadre est en bois de chêne sculpté.

## UNE BOUTIQUE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Cet intérieur nous représente un coin de la société du dix-huitième siècle ; ce sont des dames de qualité achetant des étoffes.

Ce qui frappe au premier aspect, c'est la petitesse de cette boutique comparée aux immenses magasins d'aujourd'hui. Dans notre civilisation actuelle, tout semble tendre à s'agrandir en se généralisant. Au dix-huitième siècle, chaque classe avait encore ses habitudes, ses quartiers, ses habits, ses marchands ; la société était, comme les anciens coches, composée de petits compartiments. De nos jours, la plupart des cloisons ont été défoncées du coude, et le coche est devenu l'immense wagon où les places sont distinctes sans être séparées. Le marchand, n'ayant plus la clientèle exclusive de certaines gens, a élargi ses comptoirs pour y recevoir tout le monde : c'est la conséquence forcée de la marche générale du monde.

Les avantages sont visibles pour le plus grand nombre : c'est une sorte d'association des acheteurs, qui, en multipliant les bénéfices du vendeur, lui permet d'abaisser ses prix, d'économiser sur certains frais, d'opérer avec un plus fort capital, et, par suite, plus avantageusement pour les autres et pour lui-même. Là est le beau côté de la médaille, mais elle a nécessairement son revers.

Au dix-huitième siècle, l'exiguïté de chacun de ces commerces de détail le rendait accessible à plus de gens ; ce n'était point une spéculation destinée à enrichir, mais une occupation journalière qui faisait vivre. La boutique tenue par la modeste famille du marchand lui restait comme le




Intérieur d'une boutique au dix-huitième siècle. — Tiré du cabinet de M. Bonnardot.

champ paternel au laboureur ; les générations s'y succédaient et en vivaient. On avait ses fournisseurs attitrés qui devenaient des espèces d'alliés ; ses acheteurs habituels que l'on connaissait par leurs noms, auxquels on s'intéressait, et dont on pouvait au besoin se réclamer.

Il n'était pas une de ces familles de marchands qui ne comptât dans sa clientèle quelques personnes de qualité, au patronage desquelles on avait recours dans les occasions difficiles. Il en résultait une certaine communauté entre les classes qui corrigeait les inconvénients de leur trop grande inégalité. On se rapprochait par un échange de respects et de bons offices. La marchande s'informait de la femme de qualité pendant ses maladies ; elle envoyait un bouquet à sa fête, elle sortait vêtue de noir à son convoi, elle lui procurait des servantes et des ouvrières. Par réciprocité, la femme de qualité ne venait point acheter sans accepter une chaise près du comptoir, sans s'informer des enfants et les embrasser parfois : elle recommandait le jeune garçon au financier, au colonel ou au conseiller, selon la carrière choisie par lui ; elle plaçait la jeune fille dans quelque bonne maison ou au couvent. De part et d'autre, il y avait ainsi service accepté et rendu, partant de la sympathie ou de la reconnaissance.

C'était l'avantage sérieux ; beaucoup d'autres s'ensuivaient de moindre importance, mais non sans valeur.

La politesse des classes privilégiées déteignait sur les classes marchandes ; la familiarité respectueuse des relations amenait une sorte de niveau dans l'intelligence et le langage. Le petit nombre de correspondances et de documents qui nous restent de cette époque prouve à quel degré de culture était parvenu le marchand depuis le seizième siècle jusqu'au dix-neuvième. Son éducation littéraire, commencée par la noblesse et la bourgeoisie dans ces causeries autour du comptoir, continuée par la lecture des livres de longue haleine, qu'un journalisme éphémère n'avait point encore remplacés, et consolidée par les habitudes sédentaires, lui donnait des goûts, des aptitudes que nous ne pouvons soupçonner aujourd'hui. Dans un récent

travail publié sur la famille de Beaumarchais, nous voyons qu'à la fin du dix-huitième siècle cette culture des classes marchandes était arrivée au dernier degré de raffinement, et que les loisirs des boutiquiers d'alors ne peuvent être comparés qu'à ceux de l'aristocratie intellectuelle de notre temps.

Nous relevons ce fait comme un détail intéressant pour l'histoire des différents états en France, sans en rien conclure contre le présent. La société est visiblement entrée dans une nouvelle route qui demandait un autre emploi du temps et des facultés. Celles-ci, plus appropriées et exclusivement appliquées sur chaque point, ont gagné en énergie ce qu'elles perdaient en grâce et en généralité. Chaque homme est devenu un instrument plus puissant dans l'action individuelle; toutes les industries ont pris un essor inconnu, et dont le monde ne peut manquer de profiter un jour. Gardons-nous seulement d'exagérer ce mouvement d'utilité pratique et d'y sacrifier trop complétement les rapports aimables, les goûts littéraires et les habitudes choisies qui avaient élevé si haut le marchand et le bourgeois des siècles qui nous ont précédés.

---

## CARTES AGRONOMIQUES DES DÉPARTEMENTS.

Les cartes agronomiques ne sont pas moins précieuses pour l'agriculture que ne le sont les cartes géologiques pour l'industrie minérale. Ces cartes ont pour objet principal de faire connaître la nature du sol végétal qui se rencontre en chaque point du territoire, et par là de laisser apercevoir d'un seul coup d'œil les circonscriptions naturelles dans l'étendue desquelles les conditions de la culture sont à peu près analogues.

Mais les indications qu'elles fournissent ne sauraient se borner à cet objet principal; car la composition du sol n'est pas le seul élément qui influe sur l'agriculture. Plus généralement, les cartes agronomiques sont destinées à exprimer les relations qui existent entre les opérations agricoles et la disposition géographique du sol.

Ces relations sont de plusieurs natures : les unes correspondent aux facilités qu'une contrée peut offrir pour le transport des engrais ou des amendements, et pour l'écoulement de ses produits, soit en raison des voies navigables ou des chemins de fer, soit aussi en raison de la distribution de la population dans les grands centres de consommation.

D'autres relations tiennent à l'influence qu'exercent, soit la hauteur du sol au-dessus du niveau de la mer, soit le climat plus ou moins ardent, soit la quantité de pluie qui tombe dans les diverses saisons.

Enfin, outre les relations si importantes qui dépendent de la composition du sol, il faut tenir compte, avec beaucoup de soin, de celles qui regardent la composition et la structure du sous-sol. Le sol et le sous-sol ont entre eux de nombreux rapports, et le sous-sol agit considérablement sur la nature de la terre végétale et sur tous les phénomènes qui s'y produisent. Si la végétation dépend de la nature du sol, ce n'est pas seulement le sol qui en est cause, c'est essentiellement la nature des eaux qui baignent les racines des végétaux et servent à les nourrir : or, l'abondance, la composition chimique et le mode de filtration des eaux dont la terre végétale est pénétrée, dépendent presque nécessairement de la nature et de la structure du sous-sol, en même temps que de celles du sol. On comprend donc toute l'importance des notions qui touchent à ce sous-sol.

Du reste, il y a constamment, à part un petit nombre d'exceptions, une correspondance très-étroite entre le sol et le sous-sol : ordinairement il n'y a de variations dans la nature du sol que lorsqu'il y a une variation dans la nature du sous-sol; tellement qu'un géologue exercé, par le seul examen du sol superficiel, peut conclure presque à coup sûr quel est le fond qui le supporte. Il en résulte une grande facilité pour les cartes agronomiques, puisque les lignes de démarcation qui concernent le sol sont généralement les mêmes que celles qui concernent le sous-sol; de sorte que l'on peut noter simultanément les deux genres d'indications. On comprend d'après ces observations qu'une carte agronomique doit se diviser en un certain nombre de compartiments dont chacun soit homogène au point de vue agronomique, en ce que le sol y soit partout le même, aussi bien que le sous-sol; mais cette carte n'est cependant pas identique avec une carte cadastrale, parce que ce n'est pas le degré de fertilité et de valeur du sol qui est en cause, mais la nature de la fertilité, qui partout, dans l'intérieur des mêmes compartiments, se prête aux mêmes produits, et appelle les mêmes amendements et les mêmes travaux.

Tel est, en deux mots, l'esprit dans lequel doit être conçue la grande carte agronomique dont le travail a été confié depuis peu aux ingénieurs des mines, et qui doit former le complément des cartes géologiques départementales. C'est une opération de longue haleine, mais dont les effets seront du plus haut prix pour donner une idée précise de l'ensemble du système agronomique de la France. Ainsi, pour en donner tout de suite un aperçu, il suffit de faire remarquer que la terre végétale qui recouvre le sous-sol schisteux et granitique de la Bretagne n'est guère propre, à moins d'avoir été amendée par la chaux, qu'à la production des bruyères, des genets et du sarrasin. La terre végétale qui recouvre le sous-sol granitique du massif central de la France, Auvergne, Limousin, etc., est constamment propre à la croissance des châtaigniers. Les terres sablonneuses qui couvrent les grès des Vosges ne produisent avec facilité que des forêts, des pommes de terre et un peu de seigle. La terre argileuse, peu épaisse, qui, sous le nom d'agaise, revêt les roches schisteuses des Ardennes, est, dans toute son étendue, un des sols les plus infertiles de France. Au contraire, la couche d'alluvions qui occupe la partie basse des Flandres se prête à presque toutes les cultures. La bande remarquable de calcaire qui dessine sur les cartes géologiques de France une sorte de X, supporte dans toute son étendue une couche plus ou moins épaisse de terre rougeâtre qui jouit d'une aptitude particulière pour la production des forêts et des céréales. On pourrait multiplier les exemples, mais ceux-ci suffisent.

Du reste, l'instinct des populations a déjà préparé de longue main les éléments de cette étude. En effet, beaucoup de dénominations des provinces ne sont autre chose que des dénominations de circonscriptions agricoles naturelles. Partout où règnent le même sol et le même sous-sol, le pays est revêtu du même nom; puis, dès que le sol et le sous-sol viennent à changer, la contrée change de nom en même temps; et c'est ce qui s'entend facilement, puisque toutes les coutumes des habitants de la campagne sont immédiatement basées sur les conditions de la culture; de façon que, sur le même sol, les coutumes sont à peu près les mêmes et ne varient que lorsque le sol vient lui-même à varier.

C'est là qu'il faut chercher l'origine de ces divisions géographiques dont les circonscriptions départementales n'ont pu effacer l'empreinte, et qui ne dépendent en aucune manière du partage établi jadis par la féodalité : ce n'est ni l'ordre des princes, ni l'ordre de l'administration moderne, c'est l'ordre de la nature. Telles sont les divisions connues sous les noms de Beauce, Brie, Gâtinais, Sologne, Perche, pays de Caux, Picardie, Champagne pouilleuse, Bresse, landes de Gascogne, Camargue, causses de l'Avey-

ron, etc. « Il serait facile, disent les auteurs de la carte géologique de France, dans un mémoire au ministre, où nous puisons les éléments de cette courte notice, de joindre à ces noms si populaires d'autres surnoms qui, sans se rattacher à des dénominations locales aussi bien circonscrites, ont cependant un sens aussi précis. On pourrait facilement classer dans ces divisions naturelles plus des trois quarts de la France. » On peut donc dire que le canevas de la carte est presque fait, et qu'il ne reste plus qu'à y marquer les détails ; mais c'est en quoi consiste le plus grand travail ; et c'est de là aussi que les lumières les plus utiles peuvent naître.

---

Vous détruisez vos premiers bienfaits, dit Pline, si vous ne prenez soin de les soutenir par des seconds. Obligez cent fois, refusez une : le refus restera seul dans l'esprit.

---

## L'HAJE

### ET LE SERPENT A LUNETTES.

Fin. — Voy. p. 3.

Le *Cobra capel,* dans son attitude verticale, est souvent représenté de nos jours en Asie, comme autrefois l'Haje en Égypte. On voit, particulièrement dans l'Inde, une multitude de statuettes, les unes grossièrement faites, d'autres exécutées avec soin, et donnant une idée assez exacte du caractère des *Naja.* Celle de ces statuettes que nous reproduisons (fig. 1) était surmontée d'une figurine humaine, assise, les bras croisés, sur la tête du serpent.

Dans les grandes villes de l'Inde, il n'est pas beaucoup plus rare de voir le *Cobra capel* lui-même que son image. Si terrible que soit ce serpent, les jongleurs non-seulement le montrent souvent au public dans les spectacles forains, mais le manient, tantôt désarmé, tantôt muni encore de ses crochets à venin [1], et lui font exécuter, dans l'attitude verticale, une suite de mouvements qu'ils semblent régler au son de la flûte. Telle est la singulière *danse* du *Cobra capel*, dont un célèbre voyageur nous a transmis, dès le dix-septième siècle, non-seulement la relation, mais le secret [2]. « Pour dresser le serpent, dit Kæmpfer dans ses *Aménités exotiques*, les jongleurs, la main enveloppée d'un pot, l'irritent avec une baguette. Au moment où il s'élance pour mordre, ils lui présentent le corps dur dont le poing est entouré, et sur lequel l'animal se frappe violemment et se meurtrit le museau. Quand il s'est ainsi blessé plusieurs fois, il craint la main et les gestes du jongleur. » On voit le *Cobra*, parfois durant des heures entières, suivre de la tête et de l'œil tous les mouvements de son maître : toujours près de s'élever, mais toujours retenu par le souvenir de la douleur autrefois ressentie, il semble obéir et imiter les mouvements qu'on exécute devant lui en mesure ; si bien que les spectateurs étonnés le croient dressé à danser en cadence. Quand l'animal est fatigué, la flûte se tait, la main se retire, l'animal se remet à ramper; et la quête commence, ainsi que la vente de racines qui, selon le jongleur, ont à la fois de don de préserver et de guérir des morsures des serpents.

De semblables scènes se voient souvent en Égypte, et d'autres encore. Non moins habiles que ceux de l'Inde, les jongleurs des bords du Nil ont sur eux cet avantage qu'ils croient eux-mêmes un peu ce qu'ils disent aux autres. Successeurs et peut-être descendants de ces *psylles* si célèbres par les récits de Pline, ils se vantent de posséder héréditairement le pouvoir de commander au serpent, et il est de fait qu'ils savent produire des phénomènes propres à étonner non-seulement le peuple ignorant de l'Égypte, mais les savants eux-mêmes de notre Europe. Ils peuvent, comme ils le disent, *changer* l'Haje en *bâton,* c'est-à-dire le rendre immobile, roide, insensible, en un mot cataleptique : fait non-seulement constaté par plusieurs membres illustres de l'Institut d'Égypte, mais reproduit au Caire par l'un d'eux. Pour *changer* l'Haje en *bâton*, les bateleurs, dit l'un des auteurs de la grande *Description de l'Égypte,* « crachent dans la gueule du serpent, le couchent par terre; puis, comme pour lui donner un dernier ordre, lui appuient la main sur la tête... Geoffroy Saint-Hilaire, ayant été souvent, en Égypte, témoin oculaire de ces effets remarquables, crut s'apercevoir que de toutes les actions qui composent la pratique des psylles modernes, une seule était efficace. Voulant vérifier ce soupçon, il engagea un bateleur à se borner à toucher le dessus de la tête. Mais celui-ci reçut cette proposition comme celle d'un sacrilége, et se refusa, quelques offres qu'on pût lui faire, à contenter le désir qu'on lui avait témoigné. La conjecture de Geoffroy Saint-Hilaire était cependant bien fondée; car, ayant appuyé un peu fortement le doigt sur la tête de l'Haje, il vit aussitôt se manifester tous les phénomènes, suite ordinaire de la pratique mystérieuse du bateleur. Celui-ci, à la vue d'un tel effet, crut avoir été témoin d'un prodige en même temps que d'une profanation, et il s'enfuit frappé de terreur. »

L'Haje existait depuis longtemps dans les principaux musées de l'Europe. Les naturalistes français peuvent maintenant l'étudier d'après le vivant : deux individus, dont l'un est aussitôt devenu le sujet des études de MM. Duméril père et fils [1], sont, à peu de distance l'un de l'autre, arrivés à la ménagerie du Muséum. Londres a aussi en ce moment des Naïas vivants. C'est l'un d'eux, un serpent à lunettes, qui, tout récemment, a mordu l'un des gardiens du *Jardin zoologique*, assez téméraire pour saisir de tels animaux et se jouer avec eux. Vingt minutes après la morsure, la marche était déjà chancelante, la parole confuse; des mouvements convulsifs commençaient à agiter la bouche et les membres. Une heure après, le malade succombait [2].

[1] Mais, à ce que l'on croit, après avoir vidé ses vésicules à venin en lui faisant mordre des morceaux de drap rouge, ou par d'autres procédés.

[2] Ce *secret* est d'ailleurs loin d'être le seul que possèdent les jongleurs indiens. Les exercices qu'ils font faire à leurs serpents présentent des différences notables selon les lieux.

[1] On lira avec beaucoup d'intérêt le mémoire que M. le professeur Duméril a présenté, en octobre dernier, à l'Académie des sciences, et dont quelques lignes ont été reproduites plus haut.

[2] Voici quelques détails sur ce triste événement, qui a eu lieu le 21 octobre 1852. Un jeune gardien du Jardin zoologique de Londres, nommé Gurling, avait passé la nuit du 20 au 21 octobre à boire et à chanter avec quelques amis qui faisaient leurs adieux à un émigrant. Le matin il était entré dans plusieurs tavernes avec un autre gardien du Jardin zoologique. L'abus du gin lui avait donné cette exaltation de l'esprit qui est le commencement de l'ivresse. En arrivant au Jardin pour y faire son service quotidien, il s'approcha des petites cages vitrées et à double treillage en fer où sont enfermés les reptiles venimeux ; il ouvrit l'une d'elles, en tira un serpent nouvellement arrivé du Maroc, et l'agita au-dessus de sa tête en imitant la pantomime des Indiens « charmeurs de serpents » que l'on avait vus à Londres l'année précédente pendant l'Exposition universelle. Le serpent entoura de ses replis le cou de Gurling, mais sans lui faire aucun mal. Un sous-gardien, qui vint à passer en ce moment, supplia Gurling de ne pas jouer avec les serpents. « Laisse faire, s'écria l'imprudent jeune homme d'un air triomphant, je suis inspiré ! » Puis, ayant remis à sa place le serpent du Maroc, il dit gaîment : « Maintenant, au tour du *Cobra !* » Il fit glisser la paroi vitrée d'une autre cage : le *Cobra* était un peu engourdi par suite du froid de la nuit précédente ; Gurling le réchauffa sur sa poitrine, et quand il le vit glisser sa tête hors de sa veste, il le saisit à deux mains et se mit à l'agiter, à quelque distance de son visage, comme il avait fait avec le premier serpent; mais le *Cobra*, s'allongeant tout à coup, le frappa avec la rapidité de l'éclair entre les yeux, et le mordit au nez des deux

La mort, après la morsure d'un *Cobra capel* ou d'un Haje, est parfois plus rapide encore.

Les Naïas vont presque de pair, pour l'atrocité de leur venin, avec les Crotales eux-mêmes ou Serpents à sonnette. Le voyageur Forskael avait fait depuis longtemps, en Égypte même, sur les animaux, des expériences qui n'étaient que trop concluantes. La plus petite quantité de venin d'Haje, introduite sous la peau d'un pigeon, le fait périr en un quart d'heure.

On sait la réputation dont ont joui si longtemps de prétendus médicaments tirés des serpents venimeux : la poudre, les trochisques, le sel de vipère, et presque toutes les parties de l'animal, étaient préconisés contre une foule de maladies, et surtout contre les morsures des serpents. Au dix-septième siècle, on tenait encore pour certain que la vipère est à elle-même son antidote; et à peine était-il permis de douter qu'il suffit d'avaler un peu de foie de serpent pour être à l'abri de toute morsure.

Les progrès de la science ont fait justice de toutes ces croyances populaires, trop longtemps partagées par les médecins. Ces préparations inefficaces, par conséquent funestes dans tous les cas où un traitement actif est nécessaire, ont été successivement abandonnées, et c'est presque aujourd'hui de l'érudition que d'en savoir les noms et les usages.

Si les serpents venimeux doivent reprendre un jour dans la matière médicale la place qu'ils ont perdue, c'est sans doute par ce venin lui-même qui nous les rend si redoutables. Une substance qui agit aussi énergiquement sur l'homme peut devenir, dans les mains de la science, un agent aussi précieux que le sont aujourd'hui ces poisons non moins terribles, la morphine, la strychnine, l'acide prussique. Il n'y a d'inutile en thérapeutique que ce qui est inerte. Et l'on ne peut qu'applaudir aux efforts récents de quelques chimistes pour déterminer plus exactement la composition du venin des serpents, pour se rendre maîtres du principe actif qu'il renferme. Tâche difficile et non exempte de péril, où les soutient l'espoir de doter la médecine de ressources nouvelles, et peut-être même d'opposer un jour avec succès les redoutables poisons des Naïas ou des Crotales au virus, non moins terrible, qu'inocule à l'homme la morsure du chien.

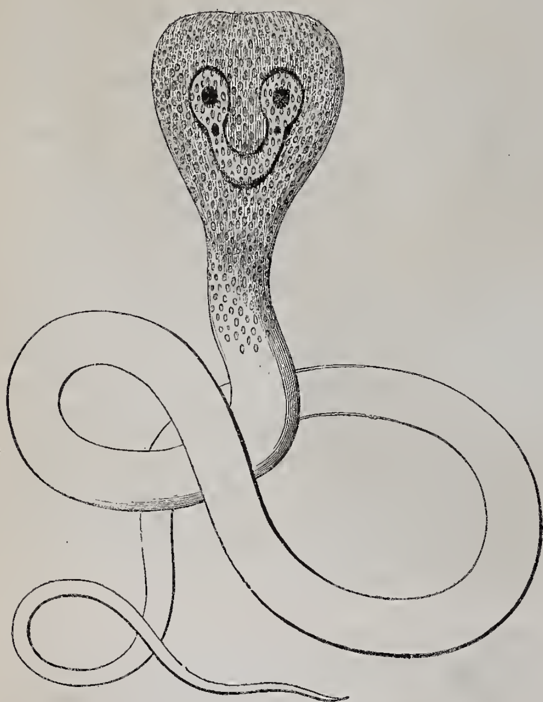


Fig. 2. Le Serpent à lunettes.—D'après nature.

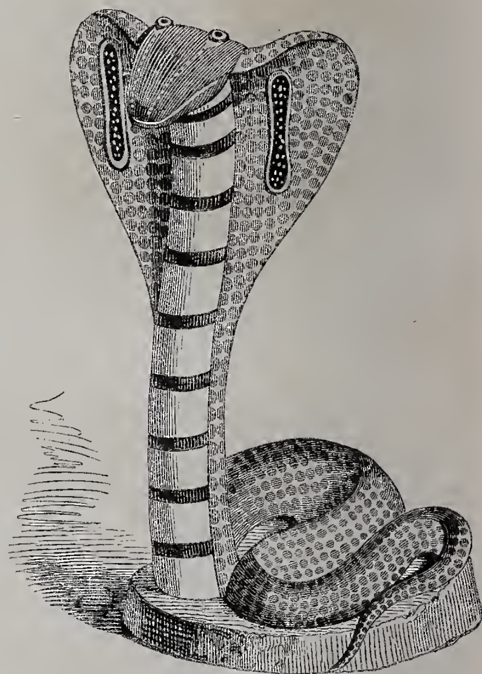
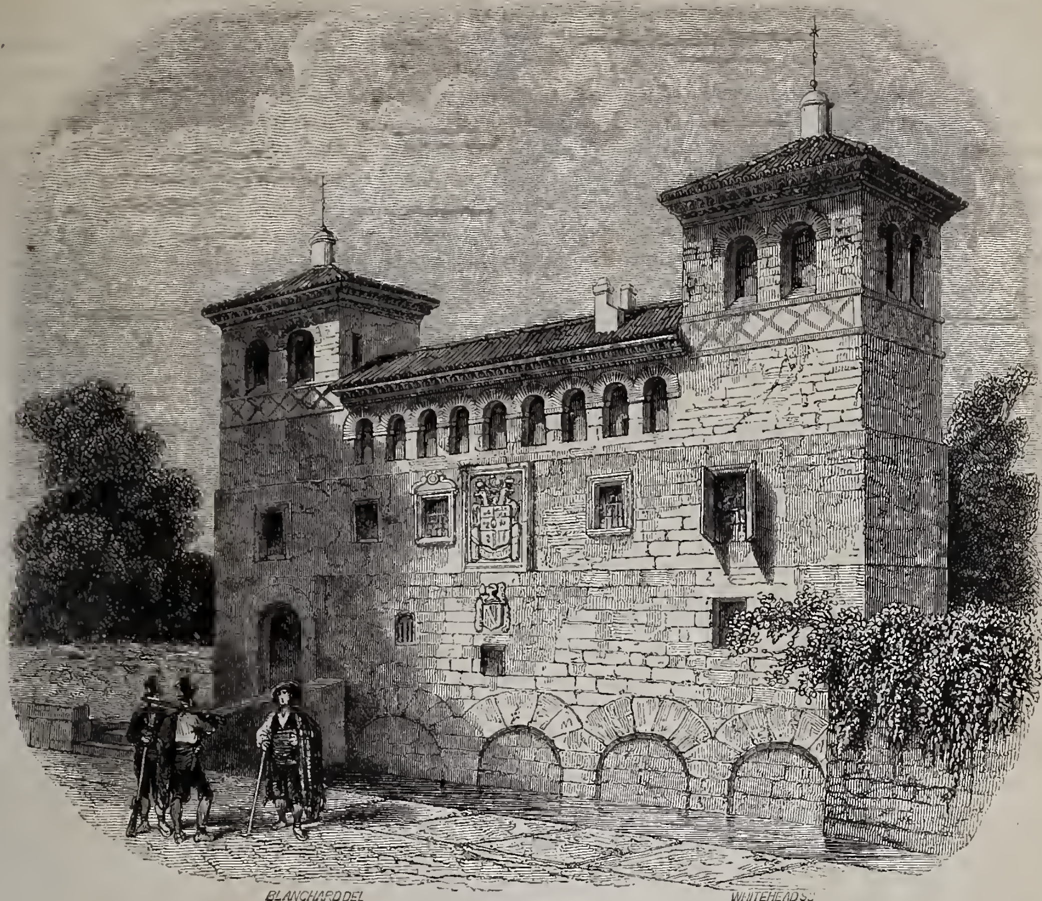


Fig. 1. Le Serpent à lunettes.—D'après une statuette indienne.

côtés à la fois. Le sang jaillit : Gurling appela à son secours; le gardien qui était près de lui le laissa seul et courut avertir les autres employés de l'établissement. On trouva le malheureux jeune homme assis; il avait renfermé le *Cobra* dans sa cage, obéissant sans doute instinctivement, une dernière fois, au sentiment de son devoir. On le fit monter dans un cabriolet pour le conduire à l'hôpital : il était frappé de stupeur, et d'une voix déjà peu intelligible, il murmura qu'il ne tarderait pas à mourir. En arrivant à l'hôpital, on vit qu'il avait presque entièrement perdu toutes ses forces; à peine pouvait-il tenir sa tête droite. Sa figure était livide, sa respiration courte. Il montra du doigt sa gorge en faisant entendre un sourd gémissement. Il perdit d'abord la voix, puis la vue, et en dernier lieu l'ouïe. Son pouls s'affaiblit graduellement, les extrémités devinrent froides et insensibles, et il expira sans convulsions, sans agitations, une heure après avoir été blessé. Une enquête, ouverte immédiatement et dirigée avec un grand soin, a établi les faits tels qu'ils viennent d'être racontés; elle s'est terminée par cette déclaration du jury, « Que le décédé était mort de la morsure d'un serpent » connu sous le nom de *Cobra de capello*, étant en état d'ivresse, et » par suite de sa témérité et de son imprudence. »

Cet événement a causé une vive et longue émotion en Angleterre. Pendant plusieurs semaines, les journaux ont inséré un grand nombre d'articles et de lettres, soit sur les circonstances qui avaient précédé la mort de Gurling, soit sur les différents remèdes que l'on peut employer pour se guérir de la morsure des serpents; mais aucun d'entre eux ne nous paraît avoir assez mis à profit cette malheureuse occasion de bien faire connaître au public le dangereux reptile dont Gurling a été la victime. Ce que nous devons demander aux événements de chaque jour, ce ne sont pas des sensations, mais des enseignements.

# LE CANAL D'ARAGON.




Palais-embarcadère du canal d'Aragon. — Dessin de Ph. Blanchard.

Le canal d'Aragon a été commencé sous le règne de l'empereur Charles-Quint, vers l'année 1528. On l'appelle encore aujourd'hui *canal Impérial*. Ce ne devait être d'abord qu'un moyen d'irrigation. Les premiers travaux eurent pour objet d'établir une prise d'eau sur le territoire de Fontellas, à une lieue environ de Tudela, vers la frontière qui sépare la Navarre de l'Aragon. On éleva, avec l'activité d'un premier zèle, les constructions nécessaires à la prise d'eau, le palais, et quelques maisons destinées à servir de magasins. Cette agglomération d'édifices reçut le nom de *bocal del Rey*. Le canal lui-même s'étendit bientôt jusqu'aux environs de Saragosse, sur une longueur d'environ 112 kilomètres. Dans ce parcours, il traversait souterrainement une petite rivière, le Jalon, par trois conduits; à peu de distance, il entrait dans une vaste tranchée pour laquelle on avait été obligé d'entailler une colline d'un terrain pierreux et sablonneux, haute de 12 mètres. Cet ouvrage coûteux fut détruit peu de temps après son achèvement; le canal s'obstrua et fut abandonné : on l'oublia pendant plus de deux siècles. Quand Charles III, appelé par la mort de son frère Ferdinand VI à remplacer sa modeste couronne de Naples par celles de l'Espagne et des Indes, traversa Saragosse pour se rendre dans la capitale de ses nouveaux États, on le sollicita de continuer le canal ; il s'y engagea, et il voulut même en agrandir le projet et le faire servir à la navigation en même temps qu'à l'irrigation. Plusieurs essais demeurèrent infructueux ; plusieurs plans, soumis à l'approbation des savants, furent rejetés. Ce fut enfin un chanoine de la cathédrale de Saragosse, don Ramon Pignatelli, homme savant et énergique, que l'on désigna pour diriger cette entreprise. Grâce à sa fermeté et à son ardeur, les travaux furent longtemps poursuivis avec persévérance. Un grand barrage fut établi sur l'Èbre, à peu de distance en aval de l'ancienne prise d'eau de Charles-Quint. On construisit au même endroit la *casa de compuertas* (maison des vannes), destinée, comme son nom l'indique, à laisser passage aux eaux qui devaient alimenter le canal. Les bouches sont au nombre de onze, et pourraient au besoin débiter en une heure 2 322 800 pieds cubes d'eau. Une écluse de 39 mètres de développement permit l'entrée du canal aux bateaux se dirigeant vers l'Èbre supérieur. Alentour on planta de charmantes promenades ; on éleva une chapelle, de vastes magasins, et ce lieu, auparavant désert, devint en peu de temps un bourg populeux.

Le canal qui, d'après les projets de Pignatelli, était principalement destiné à mettre la Navarre en communication directe avec la mer Méditerranée, devait atteindre au bourg de Sastago, à 130 kilomètres de Saragosse. En cet endroit, l'Èbre peut être navigable jusqu'aux Alfaques; mais les travaux s'arrêtèrent à deux lieues au delà de Saragosse. Les successeurs de Pignatelli rencontrèrent un sol de faible résistance, très-perméable, et ils ne parvinrent pas à y asseoir des constructions assez solides pour résister à la pression des eaux. Le temps de la persévérance était d'ailleurs passé, et les fonds considérables mis d'abord à la disposition des ingénieurs du canal furent peu à peu détournés vers d'autres emplois. L'invasion de 1808 acheva de jeter le désordre dans l'entreprise : les travaux d'avancement

furent interrompus ; on se borna à entretenir tant bien que mal ce qui était déjà fait. Cependant les employés restèrent à leur poste ; on pourvut aux vacances comme si le canal eût été en pleine activité, et l'on dépensa, comme par le passé, le million de réaux (262 500 francs) annuellement payé par la province.

Les travaux d'art du canal d'Aragon sont nombreux. Outre l'écluse du *bocal*, il y en a neuf autres en trois groupes. De distance en distance on rencontre une *almenara*, ou écluse de chasse, destinée tant à répandre l'eau dans de nombreux canaux qu'à arroser le terrain compris entre le fleuve et le canal, et dont la largeur est constamment de 2 à 4 kilomètres. Les plus importants de ces travaux sont ceux qui ont été exécutés à Gallur, où le canal franchit une vallée de peu d'étendue, mais assez profonde, et au Jalon, qui coule quelquefois en torrent furieux. En cet endroit, le canal passe sur un pont aqueduc d'une grande élévation et d'une solidité éprouvée ; sa largeur, qui est ordinairement de 20m,80 environ, y est réduite à 11 mètres ; sa profondeur est de 2m,92 ; des bateaux d'une capacité de quatre-vingts tonneaux peuvent facilement y naviguer.

Au sud-est de Saragosse, le canal domine la ville, et se trouve presque au sommet d'une petite colline, le mont Torrero, lequel doit ce nom aux maisons de campagne (*torres*) qui le couvrent en partie. Là sont aussi de grands édifices habités par les employés du canal : on a aussi construit pour eux une vaste église. On devait, de plus, bâtir de vastes ateliers pour tous les corps d'états nécessaires à l'industrie de la navigation ; mais les espérances que l'on avait fondées sur la future activité du canal ne se sont point réalisées, et ce lieu est maintenant presque désert.

De l'autre côté de l'Èbre, sur la rive gauche, on avait commencé un autre canal ; on l'appelle le canal de Tauste. Il a été de même interrompu ; il s'arrête auprès d'Alagon, à moitié chemin à peu près de sa prise d'eau à Saragosse, après un parcours de 50 kilomètres environ.

Si regrettable que soit l'abandon de ces grandes entreprises, il faut reconnaître cependant qu'elles ont rendu de notables services, et que, même actuellement, elles ne sont pas inutiles. On peut estimer à 10 000 hectares la quantité de terrain rendue à l'agriculture par les irrigations que procurent les deux canaux. En 1794, le produit des concessions d'eau s'était élevé à la somme de 1 875 592 réaux (491 338 fr.) ; en 1819, il n'était plus que de 1 335 592 réaux ; maintenant il ne s'élève guère au-dessus de 1 200 000 réaux (315 000 francs). Ce résultat est faible sans doute, mais on doit faire entrer dans le compte des avantages la somme d'impôts que rapportent, sans en être obérés, les 10 000 hectares de terres fertilisées.

---

## EXPLICATION DE QUELQUES SYMBOLES
### ET ATTRIBUTS RELIGIEUX [1].

ABEILLES. Force et douceur. On voit quelquefois une ruche d'abeilles près de saint Ambroise.

AGNEAU. Douceur. L'agneau est un des attributs de saint Jean-Baptiste et des saintes Agnès, Reine, Geneviève et Solange.

AIGLE. Autorité, puissance, générosité ; vie contemplative, suivant saint Grégoire. Les combats d'aigles et de serpents paraissent signifier la lutte entre la nature et la grâce.

ANCRE. Espérance.

[1] Extraits d'un vocabulaire explicatif des symboles et des attributs religieux publié par M. l'abbé Crosnier, chanoine de Nevers, à la suite d'une Iconographie chrétienne, dans le tome XIV du *Bulletin monumental.*

ANE. Sobriété. Attribut de saint Antoine de Padoue, de sainte Austreberte et de saint Philibert.

ARBRE. Arbre de la science du bien et du mal. — Arbre de Jessé, dont le tronc sort de la poitrine, de la bouche ou de la tête du saint patriarche (quatorzième, quinzième et seizième siècle). — Arbre de vie sur le bord du fleuve mystérieux qui sort du trône de Dieu (église de Vezelay). — Le bon arbre couvert de feuilles, de fruits et de lampes ; le mauvais arbre desséché (cathédrale d'Amiens). — L'arbre de saint Germain, auquel sont suspendues les têtes d'animaux tués à la chasse (église Saint-Germain d'Auxerre). — Arbre de saint Martin (Vezelay). — Arbre abattu par un évêque (légende de saint Boniface). — Homme suspendu à un arbre, Judas, Absalon.

ARC. Homme décochant une flèche contre un porc, emblème de l'impureté (portail de Saint-Agnan de Cosne).

ASPIC. Génie du mal. « Tu fouleras aux pieds l'aspic et le basilic. »

AURÉOLE. Réservée à Dieu ; accordée à Marie. Elle entoure souvent l'âme des saints (Lazare, à Saint-Sernin de Toulouse). Jamais le corps d'un saint n'est orné de l'auréole ou gloire.

AUTEL. On représente devant un *autel :* saint Étienne et saint Thomas Béket, immolés ; le roi Canut couché ; saint Charles Borromée à genoux, la corde au cou.

AUTRUCHE. Symbole satirique de la synagogue ; ne peut pas voler et abandonne ses œufs (grand portail de Saint-Étienne de Sens).

BALANCE. Justice.

BALEINE. Bouche de l'enfer vomissant des flammes. Histoire de Jonas.

BARQUE. Attribut de Zabulon, de saint Pierre, de saint Aré, de saint Antonin.

BASILIC. Génie du mal (douzième siècle).

BATON. L'architecture (on le voit sur les tombeaux des architectes). Jésus pèlerin ; Lazare à la porte du mauvais riche.

BÊCHE. Attribut de Tobie père et de saint Fiacre.

BÉLIER. Sacrifice d'Abraham.

BÉNITIER. Saint Pierre aux funérailles de Marie ; sainte Marguerite.

BERCEAU. Sibylle de Cumes, Moïse.

BICHE. Timidité. — Attribut de saint Gilles, de saint Leu, de sainte Geneviève de Brabant.

BILLOT. Saint Fabien décapité.

BLÉ (Épi de). Symbole eucharistique. — Gerbe de blé donnée par Dieu à Adam, à la sortie du paradis terrestre (grand portail de Saint-Étienne de Bourges). — Attribut de sainte Fare.

BŒUF. La force. — Attribut de saint Luc.

BOUC. Impureté.

BOURDON. Attribut de Jésus pèlerin, de saint Jacques le Majeur et de saint Roch.

BOURSE. Bourse ouverte, charité ; bourse fermée, avarice.

BOUTEILLE. Attribut de saint Côme et saint Damien, médecins.

BRANCHE D'ARBRE. Attribut d'Azer et de Nephtali (portail septentrional de Saint-Étienne de Sens).

BREBIS. Douceur et charité. Jésus-Christ présente à Ève, après son péché, une brebis dont elle doit filer la laine (tableau des Catacombes).

CADENAS. Saint Jean Népomucène représenté avec un cadenas à la bouche. Secret de la confession.

CALICE. Symbole eucharistique. La foi. Attribut de saint Richard, saint Thomas d'Aquin et sainte Barbe. Saint Jean l'Évangéliste tient un calice, duquel sort la mort sous la figure d'un dragon ailé. Sur les tombeaux, le calice indique la dignité sacerdotale.

Camp. Issachar auprès d'un camp. Prophétie de Jacob.
Carré. Symbole de la terre. Les artistes du moyen âge donnent le nimbe carré aux êtres vivants.
Centaure. Force brute et vengeance.
Cercle. Image du ciel. Nimbe circulaire.
Cerf. Attribut de Nephtali (portail septentrional de Sens). — Cerf crucifère, attribut de saint Hubert. — Cerf se désaltérant à une fontaine, ou fuyant au sommet d'une montagne, symbole du chrétien fidèle.
Chaines. Saint Pierre ès Liens; saint Léonard; sibylle.
Chameau. Obéissance.
Chapelet. Saint Dominique, saint Antoine.
Chaudière. Saint Jean, saint Afre, saint Cyr, sainte Juliette, dans une chaudière. — Jérémie devant une chaudière enflammée.
Chêne. La force. — Saint Boniface abattant un chêne.
Cheval. Générosité, courage, quelquefois luxure. On représente à cheval saint Martin, saint Maurice, saint Georges, saint Victor, saint Léon; saint Anastase attaché à la queue d'un cheval.
Chevalet. Instrument de supplice, saint Vincent et saint Barthélemy; — de peinture, saint Luc.
Chien. Fidélité, paix, justice; — grinçant des dents, emblème de l'envie. — Attribut du bon pasteur, de saint Roch, de saint Blaise, de saint Dominique. (Voy. *Globe.*)
Chimère. Ruse.
Cierge porté par la sainte Vierge, au jour de sa présentation au temple; la sibylle libyque, sainte Geneviève, portent aussi quelquefois un cierge qu'un démon cherche à éteindre.
Cigogne. Piété filiale.
Clef. Saint Pierre.
Cœur enflammé. Charité. Symbole de saint Augustin, de sainte Thérèse, et de sainte Françoise de Chantal.
Colimaçon. Peut-être la prudence.
Colombe. Innocence, douceur, simplicité chrétienne. — Sept colombes en cercle indiquent les sept dons du Saint-Esprit; — quelquefois figurent les âmes des justes. — Colombes becquetant des raisins ou un calice, emblème eucharistique. — Colombe avec queue de serpent portant un œil à son extrémité, union de la simplicité et de la vigilance.
Colonne. La force.
Coq. Vigilance. — Attribut de saint Pierre.
Corbeau. Attribut de saint Paul ermite.
Cordonnier. Saint Crépin et saint Crépinien.
Corne. Force.
Couleuvre. Attribut de Dan. Prophétie de Jacob.
Coupe. Tempérance. — Avec bouteille, intempérance.
Couronne de fleurs. Symbole de la victoire. — Sainte Ursule et ses compagnes, sainte Rose de Lima, sont couronnées de roses. — Sainte Élisabeth de Hongrie est quelquefois représentée avec trois couronnes de fleurs.
Couronne royale. Puissance, persévérance.
Couteau. Saint Barthélemy.
Crapaud. Impureté.
Crèche. Jésus. Voy. *Berceau.*
Crosse. Volute tournée en dehors, attribut des évêques; — volute tournée en dedans, attribut des abbés.
Croix en *tau.* Attribut de saint Antoine et de saint Philippe apôtre; — arc triomphal, de saint Barthélemy; — pascale, de saint Jean-Baptiste et de la sibylle hellespontique; — en sautoir, de saint André; — de passion, sainte Hélène; — à deux traverses, attribut des archevêques; — à trois traverses, attribut de la papauté.
Dauphin. Symbole de baptême.
Dents. Sainte Apolline, à laquelle on brise les dents.
Dragon. Le démon.
Église. Attribut des fondateurs d'ordres et d'églises; — attribut des architectes; — de Benjamin (portail septentrional de Sens).
Éléphant. La force.
Enclume. Attribut de saint Éloi.
Enfant sur les bras d'un évêque, légende de saint Brice; — sur les épaules d'un géant, légende de saint Christophe. — Trois enfants dans une cuve, légende de saint Nicolas.
Épée. Voy. *Glaive.*
Épines. Saint Marc traîné à travers les épines. — Couronne d'épines à la main de la sibylle delphique.
Équerre. Attribut de saint Thomas, patron des architectes; quelquefois de saint Matthieu.
Escalier. Saint Alexis couché sur ou sous un escalier.
Flèche. Saint Sébastien, sainte Christine.
Fleurs. Emblème de la vertu. — Ange tenant à la main des disques timbrés d'une fleur (grand portail de Saint-Étienne de Sens). — Sainte Dorothée tient d'une main une fleur, et de l'autre une épée. — Couronne de fleurs de la sibylle cimmérienne.
Fleuve. Saint Antonin debout dans une barque sur un fleuve; — saint Aré, évêque, couché dans une barque sur un fleuve; — les quatre fleuves du paradis jaillissant sous les pieds du Sauveur.
Fouet. Attribut de saint Ambroise.
Fuseau. Voy. *Quenouille.*
Gant ou main. Attribut de la sibylle tiburtine, qui a prédit les soufflets que devait recevoir Jésus-Christ.
Géant. Saint Christophe.
Glaive. Force et justice. — Attribut des sibylles Europa et Érythrée. — La Peur jetant un glaive. — Le Désespoir se perçant le cœur.
Globe. Attribut des deux personnes divines; — de saint Michel. — Globe sur lequel court un chien armé d'une torche enflammée, attribut de saint Dominique.
Goupillon. Saint Pierre, sainte Marguerite.
Griffon. La ruse.
Gril. Saint Laurent.
Guerrier. Saint Michel, saint Maurice, saint Martin, saint Georges, saint Victor; Gad.
Hachette. Saint Matthieu.
Harpe. David, sainte Cécile, les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse.
Héliotrope. Saint Jean l'Évangéliste est représenté quelquefois avec un héliotrope sur la tête.
Hibou. Incrédulité.

*La suite à une autre livraison.*

---

## PRADIER.

Jean-Jacques Pradier est né à Genève en 1790. Il est peut-être le seul sculpteur qui ait eu pour lieu de naissance un pays de hautes montagnes : il semble que la vue de ces colosses de granit et de leurs beautés sublimes ne soit pas de nature à encourager le statuaire à tailler ses petits blocs de marbre, à produire ses effets délicats; si grande que soit d'ailleurs sa manière, ses œuvres ne peuvent paraître que mesquines devant les Alpes ou les Pyrénées. Mais Pradier ne fut Genévois que de naissance, comme il n'eut d'autre similitude avec Rousseau que de porter les mêmes prénoms. Il était encore enfant lorsque la Suisse fut réunie à la France. Ses parents voulaient en faire un graveur; son instinct le dirigea autrement; et M. Denon, ayant vu à l'école municipale de Genève l'intéressant néophyte, augura bien de son avenir : il l'emmena et le plaça dans l'atelier de Lemot. Celui-ci était habile à tailler la pierre : il connaissait parfaitement son métier, pratiquait avec beaucoup d'adresse,

mais avait peu du sentiment de l'idéal. Fort sur les accessoires, la poésie, le principal, lui manquait.

Outre son maître direct, Pradier eut deux autres guides, dont l'influence sur lui fut très-énergique. La grâce de Prudhon, peindre longtemps méconnu, et les statuettes de Chlodion, séduisaient son esprit. Ces derniers représentants de l'art coquet et peu scrupuleux du dix-huitième siècle l'attiraient loin de David, dans les boudoirs du temps de




Pradier.— Dessin de Chevignard.

Louis XV, et lui léguaient la tradition des molles attitudes, des scènes énervantes. Par le caractère de ses œuvres, Pradier unit notre époque aux cent années précédentes.

Vers la fin de l'empire, en 1812, il concourut pour le grand prix de Rome, et obtint une mention honorable qui l'exempta de prendre part aux sanglants triomphes de cette époque. L'année suivante, le jeune artiste éclipsa tous ses rivaux : le programme du concours était *Ulysse et Neoptolème dans l'île de Lemnos*. Pradier partit donc pour l'Italie, pour ce grand musée dont il souhaitait avidement contempler les merveilles. Ce qui le frappa le plus au delà des Alpes, ce furent les œuvres de l'art antique et celles de Lucca della Robbia. Le dix-huitième siècle et l'empire admiraient exclusivement les Grecs et les Romains : il hérita de leur enthousiasme sans prendre la peine de se former une opinion. La mythologie n'avait pas de plus ardent prôneur;

il ne rêvait que de Jupiter et de Bacchus, de Neptune et d'Amphitrite, de Vénus, de l'Amour et des Grâces; il prétendait même avoir découvert une explication nouvelle de ces dieux symboliques et de leur histoire surannée. Il étudia, en conséquence, avec passion, les statues que nous ont laissées les princes de l'art païen. Il demeura froid devant les austères travaux de Michel-Ange; son âme ne pouvait s'élever jusqu'au monde héroïque habité par l'imagination puissante du sculpteur florentin. Le naturel exquis, la grâce infaillible de Lucca della Robbia, lui convenaient mieux. Il dessina donc toutes les terres cuites de ce maître charmant que renferme la capitale de la Toscane.

A cette époque, l'étude, il faut le croire, absorbait complétement Pradier, car il ne fut pas fécond pendant son séjour en Italie. Une tête d'Orphée, quelques plâtres dont il fit plus tard usage, composèrent la totalité de ses productions. Il ne débuta réellement qu'au salon de 1817, où il exposa deux ouvrages en marbre, l'un représentant une nymphe, l'autre un centaure et une bacchante : l'inspiration lui était venue par la mythologie. Une nouvelle ère commençait alors pour la littérature et l'art français : la nation, qui avait si longtemps oublié, répudié ses origines, les étudiait, les recherchait avec un enthousiasme poétique.

Pradier avait un mérite supérieur : d'une part, il connaissait à fond l'anatomie; de l'autre, il savait assouplir le marbre et lui donner l'apparence de la chair; il possédait d'ailleurs un sentiment très-vif de la grâce, de la beauté féminine, que son savoir et son adresse lui permettaient d'exprimer complétement. Il avait donc en lui l'étoffe d'un grand sculpteur, car, pour briller dans les arts, pour s'y conquérir une place glorieuse, il suffit de porter une ou deux qualités à un très-haut point d'excellence. La critique doit dire ce qui manque à un homme, doit le comparer avec l'idéal absolu de la perfection pour le juger d'une manière scientifique : la multitude, l'histoire même, ne sont pas si rigoureuses. Elles s'occupent presque uniquement des beautés, sans faire attention aux défauts. Séduit par le charme réel d'un ouvrage, le public ne veut pas voir autre chose; il craindrait de troubler son plaisir. Pradier possédait quelques-uns des dons qui l'impressionnent; le succès lui fut conséquemment fidèle pendant toute sa vie.




Sapho, dernière statue de Pradier. — Dessin de Chevignard.

En 1827, l'Institut lui ouvrit ses portes. Cette année même, il avait mis au jour le Prométhée que l'on voit dans le jardin des Tuileries. C'est un morceau d'un travail fort remarquable : le torse, les bras, les jambes, sont exécutés avec un soin minutieux et une rare habileté de ciseau; mais, malgré la plaie ouverte au flanc du proscrit sublime, malgré la contraction de ses muscles, la statue manque de vie et de sens; la figure est d'une lourdeur prosaïque. Prométhée regarde le ciel, mais non point pour maudire son persécuteur; il semble n'examiner que l'atmosphère. Le Phidias placé dans le même jardin devrait exprimer l'élévation des sentiments, la force de l'intelligence et le noble plaisir de la création; il fallait que ce marbre fît songer à la Minerve d'Athènes, au Jupiter Olympien, aux statues et aux métopes du Parthénon. Il n'en est rien. L'image d'un artiste qui drapait si bien ses figures est d'ailleurs drapée de la façon la plus malheureuse.

Les statues de Pradier ont les mêmes caractères que ses statuettes; elles ont autant de grâce et aussi peu d'élévation; elles ne s'en distinguent que par leurs dimensions. Phryné, la Poésie légère, que plusieurs artistes regardent comme ses meilleurs morceaux, ne demandent qu'à être réduites pour se trouver en parfaite harmonie avec sa collection de petits plâtres. On peut aussi se demander si la Tragédie et la Comédie de la fontaine Molière ont la noblesse du style monumental, l'élévation que réclamait le génie du grand homme, si elles offrent des images symboliques de son théâtre, où tant de raison se mêle à tant de délicatesse, où le rire voile tant de secrètes douleurs !

En 1842, on a placé dans l'église de la Madeleine un groupe de Pradier représentant le Mariage de la Vierge. Les qualités de l'artiste convenaient mal à un sujet aussi sérieux.

Outre les ouvrages que nous venons de citer, Pradier en exécuta une foule d'autres. On formerait avec ses marbres toute une galerie mythologique. Les curieux y verraient la Nymphe blessée qui est au Palais-Royal, une Vénus à la conque, une Vénus à la coquille, la Vénus au papillon qui orne le Luxembourg, les trois Grâces, Psyché, Chloris, Nyssia, le Printemps, le Satyre et la Nymphe, Anacréon et l'Amour, l'Amour et Vénus, trois Sapho, dont la plus récente fut sa dernière production. Bien des morceaux que je passe y figureraient encore. Pour ses statuettes, ce serait une longue tâche que de les compter.

Le vendredi 5 juin 1852, Pradier se promenait à Bougival, entouré d'amis et d'élèves, lorsqu'il tomba sans connaissance. On lui donna des soins inutiles : une apoplexie foudroyante venait de terminer ses jours. L'homme aux riantes idées, aux voluptueuses conceptions, mourut ainsi sans connaître les angoisses de la mort.

---

## LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 54, 58.

### § 10 (suite).

Soit honte, soit ressentiment, soit embarras d'un remords qui hésitait à s'avouer, il garda le silence pendant toute la route Ce fut seulement lorsque nous nous retrouvâmes seuls chez lui qu'il essaya une explication. Je l'interrompis dès les premiers mots.

— Nous parlerons de cela plus tard, lui dis-je; dans ce moment, ni vous ni moi ne sommes en état de traiter une pareille question; je vous demande seulement de me faire la note exacte de ce que vous devez, avec les noms et les adresses des créanciers.

Il ne fit aucune observation, et s'assit devant son bureau tandis que je repassais dans la première pièce où j'attendis. Il m'y rejoignit bientôt avec la liste que je lui avais demandée; non-seulement le chiffre de chaque dette était indiqué, mais par un dernier trait de cette audace qui le poussait aux dernières limites de toute chose, il en avait fait le total. C'était à peu de chose près la somme indiquée dans la lettre de M. Duroc. Je lui demandai s'il n'oubliait rien; il me l'affirma.

— Alors, repris-je, vous allez me suivre aux adresses indiquées.

Le fiacre nous attendait; nous commençâmes par les créanciers les plus voisins. Je payai partout sans réclamations. Léon n'en pouvait croire ses yeux, et je vis qu'à mesure que nous avancions dans ce ruineux pèlerinage, la honte et le remords gonflaient de plus en plus son cœur; enfin, lorsque nous rentrâmes en voiture après notre dernière visite, et qu'il me vit refermer en silence mon portefeuille vide, l'émotion l'emporta, il tomba à mes pieds en demandant grâce à travers ses sanglots. Je posai les deux mains sur sa tête qu'il appuyait à mes genoux.

— Je vous remercie de ces pleurs, Léon, lui dis-je; c'est là seule joie que je pouvais attendre dans ce moment; ils me prouvent que vous vous repentez. J'ai fait tout ce que je pouvais pour vous sauver, le reste dépend de Dieu et de votre volonté. Réunissez tout ce qui vous appartient pendant que je vais régler avec votre propriétaire; nous repartons ce soir pour le pays et je vous emmène.

Il se hâta d'obéir, et quelques heures après nous étions en route.

Le voyage se fit silencieusement, mais dans les meilleurs rapports. J'étais grave et triste, Léon honteux et attendri. Pour la première fois son orgueil avait fléchi; il se condamnait lui-même sans récriminations, sans arrière-pensées; il était loyalement descendu au fond de son indignité et y restait exposé à tous les yeux comme Job sur son fumier. Ce caractère hautain et volontaire, brisé par la douceur, avait compris que sa réhabilitation était désormais dans le repentir; il avait soif d'humilité.

Ce fut bien autre chose quand Marcelle et sa sœur l'accueillirent au logis par leurs caresses mêlées de larmes. Pas une voix ne s'éleva pour lui demander compte; mais le reproche était dans les longs silences, dans les soupirs étouffés, dans les témoignages de tendresse même qui avaient quelque chose de douloureux et de suppliant; on sentait qu'un malheur pesait sur la famille, et que nous portions tous un grand deuil dans le cœur.

Dès le lendemain de son retour, j'avais obtenu l'entrée de Léon chez un des négociants les mieux famés; ses tristes folies étaient restées un secret; nous n'avions rien dit à la tante Roubert elle-même, qui s'abstint de toute question. Mais elle devina une partie de la vérité à la réforme sévère qu'il fallut introduire dans notre ménage. J'avais vendu le cabriolet, et mes courses se faisaient à cheval par tous les temps; Marcelle eut une servante de moins; nous souslouâmes notre jardin; Claire se passa de couturière et tira profit de ses broderies. La table devint également plus frugale; on supprima le café, on renonça au vin. Tout cela s'était fait par une sorte de convention tacite et sans qu'un mot en rappelât jamais le motif; mais Léon voyait et comprenait : lui seul semblait ne pouvoir se résigner; plus on se montrait affectueux et oublieux du passé, plus il baissait la tête. Notre abnégation l'oppressait.

Sa fougue opiniâtre avait fait place à une condescendance et à une docilité sombres; on sentait la lutte d'une nature qui se dompte avec effort. Sa voix était trop calme pour ne pas être contenue, ses soumissions trop empressées pour ne pas révéler le parti pris. Une ferme volonté avait évidemment usurpé l'autorité absolue sur cette âme et y tenait toutes les passions muselées.

Je suivais avec une inquiétude curieuse cette révolution intérieure dont le résultat me paraissait encore incertain. L'énergie même de l'effort me prouvait l'énergie de la résistance. A voir la rudesse de Léon envers lui-même, on devinait combien il se craignait encore. Son cœur était plein d'ennemis qu'il tenait immobiles et muets sous le genou de sa volonté, trop sûr qu'au premier mouvement tout allait s'insurger.

Mais aurait-il la force de persister dans une pareille surveillance? Sa résolution ne faiblirait-elle pas à la longue? Assistions-nous aux dernières résistances ou aux premières victoires? Était-ce l'adieu d'une conscience un instant réveillée, ou l'aurore d'une sérieuse régénération? Je n'osais moi-même décider! Il y avait par instant chez Léon des retours rapides et saisissants de ses anciens instincts: c'étaient comme des coups de tonnerre aussitôt apaisés; mais ils prouvaient qu'un orage sommeillait toujours derrière le bleu trompeur de ce ciel paisible.

Le temps s'écoula pourtant sans que nos craintes parussent devoir se réaliser. Ces derniers mois avaient semblé des années pour Léon. Entré par la porte de la jeunesse dans la fournaise ardente qu'il venait de traverser, il en sortait par celle de la maturité. Un peu de tristesse lui était seulement restée de cette épreuve suprême; on eût dit un condamné échappé à la mort, et qui garde encore quelque temps la pâleur de sa grande épouvante.

Du reste, son nouveau patron se louait beaucoup de son intelligence, de son activité, et ne doutait point de sa réussite.

Il lui avait permis de se lier avec un neveu élevé chez lui comme son propre fils, et qu'il devait associer un jour à sa maison. Raymond s'était pris d'une sincère amitié pour son compagnon de travail, et ne tarda pas à nous visiter, d'abord toutes les semaines, puis tous les jours. Plus vieux que Léon de quelques années, il s'était surtout senti attiré vers lui par le charme des contrastes : timide, il admirait sa hardiesse; irrésolu, il s'appuyait sur sa volonté; sa nature se complétait par celle de son ami; chacun d'eux trouvait dans l'autre ce qui lui manquait.

Marcelle et moi, nous nous réjouîmes d'une liaison qui donnait un point d'attache aux bonnes résolutions de notre fils et l'ancrait dans l'ordre et le travail. M. Raymond, accueilli avec cordialité, s'en montra chaque jour plus reconnaissant; il ne quittait plus Léon, qui ne nous quittait guère, si bien que notre maison était devenue la sienne : il assistait à nos veillées, écoutait les lectures ou faisait de la musique avec Claire.

Cette intimité s'était établie si naturellement, nous y trouvions tant de douceur et de sécurité, qu'aucun de nous n'avait songé à en prendre ombrage; la tante Roubert seule nous semblait recevoir M. Raymond avec une sorte d'impatience inquiète.

Un soir que Léon et lui s'étaient fait attendre, Claire tressaillit tout à coup en entendant monter l'escalier, et s'écria que c'était lui!

— Qui, lui? demanda la tante Roubert.

— Eh bien, M. Raymond, répliqua-t-elle.

— Comment le sais-tu?

— J'en suis sûre, j'ai reconnu son pas : écoutez plutôt; Médor ne dit rien!

Et pour s'assurer qu'elle avait deviné juste, elle courut à la rencontre des arrivants

Mme Roubert nous regarda en secouant la tête.

— Avez-vous entendu? demanda-t-elle.

— Sans doute, répliquai-je.

— Et vous n'avez pas compris?

— Quoi donc? demanda Marcelle.

— Quoi! répéta Mme Roubert, eh! ma chère, une chose que tu devrais savoir, c'est que dans une maison où il y a une fille à marier, il n'est pas bon de recevoir un jeune homme assez souvent pour qu'on reconnaisse son pas et qu'il ne fasse plus aboyer le chien.

*La suite à une autre livraison.*

---

### LA PREMIÈRE LUNETTE D'APPROCHE VUE A PARIS.

On lit dans le journal de Pierre l'Estoile, à l'an 1609 : « Le jeudi 30 d'avril, ayant passé sur le pont Marchand[1], je me suis arrêté chez un lunettier qui montroit à plusieurs personnes des lunettes d'une nouvelle invention et usage. Ces lunettes sont composées d'un tuyau long d'environ un pied; à chaque bout, il y a un verre, mais différents l'un de l'autre; elles servent pour voir distinctement les objets éloignés qu'on ne voit que très-confusément. On approche cette lunette d'un œil et on ferme l'autre, et regardant l'objet qu'on veut connoître, il paroît s'approcher et on le voit distinctement, en sorte qu'on reconnoît une personne de demi-lieue. On m'a dit qu'on en devoit l'invention à un lunettier de Middelbourg en Zélande, et que l'année dernière il en avoit fait présent de deux au prince Maurice, avec lesquelles on voyoit clairement les objets éloignés de trois ou quatre lieues. Ce prince les envoya au conseil des Provinces-Unies, qui en récompense donna à l'inventeur trois cents écus, à condition qu'il n'apprendroit à personne la manière d'en faire de semblables. »

[1] Ce pont a été remplacé depuis par le pont au Change. Il avait porté anciennement le nom de Grand-Pont. Il était couvert de maisons.

---

### SCEAU DU PRIEURÉ DE BOXGROVE.

Nous avons emprunté le dessin de ce sceau au tome XXVII de la collection des Mémoires de la Société des antiquaires de Londres, connue sous le nom d'*Archæologia*.

Ce monument de l'art de la fin du treizième siècle est intéressant sous plusieurs rapports. Le travail est élégant et fin; la légende du contre-sceau est remarquable par la recherche de la pensée; enfin, la fabrication de cette matrice de sceau se distingue par une singularité que nous expliquerons après avoir donné quelques détails sur le prieuré de Boxgrove.

Ce prieuré, de l'ordre de Saint-Benoît, était placé sous l'invocation de la vierge Marie et de saint Blaise; sa fondation remontait au règne de Henri Ier, et c'était une dépendance d'un monastère situé en Normandie. Il fut supprimé, comme tous les autres établissements religieux de l'Angleterre, par Henri VIII, qui en donna les immeubles à un des seigneurs de sa cour. Le nom de ce monastère (Bosquet de Buis) est composé de deux mots : *box*, buis, en latin *buxus*, et *grave*, bois ou bosquet. On a écrit d'abord Boxgrave; dans le fameux *Monasticon* de Dugdale on lit Boxgrave comme dans la légende de notre sceau; mais on écrit maintenant Boxgrove, le vieux mot saxon *grave* ayant fini par devenir *grove*, qui signifie en anglais bosquet. Cette transformation n'étonnera pas ceux qui savent combien la prononciation de l'*a* et celle de l'*o* sont voisines dans certains mots anglais.

La forme de ce sceau est ovale ou en *vessie de poisson*; c'était la forme consacrée des sceaux ecclésiastiques; peut-être cet usage vient-il de ce que le *poisson* est un des symboles de Jésus-Christ que l'on voit le plus souvent représentés sur les sarcophages dans les catacombes; la raison un peu bizarre du choix de ce symbole est que le mot *ichthus*, en grec poisson, présente les initiales du Seigneur : l'*i* (*iota*) est pour *Jesous*, le *chi* pour *Christos*, le *th* (*theta*) pour *Théou*, l'*u* (*upsilon*) pour *Unios*, l'*s* (*sigma*) pour *Sóter* (Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur).

Sur le sceau A est représenté le portail d'un monastère, sans doute Boxgrove; en haut, dans un trèfle, le buste de Jésus-Christ donnant la bénédiction; plus bas, l'ange Gabriel et la vierge Marie, c'est-à-dire l'annonciation; à droite et à gauche, dans de petites niches, deux moines agenouillés en prières; enfin, à la pointe du sceau, dans une rosace, le buste de saint Blaise, évêque. La légende est en latin, suivant l'usage; nous complétons les abréviations qu'on remarquera sur le dessin : SIGILLUM ECCLESIE SANCTE MARIE SANCTIQUE BLASII DE BOXGRAVA (Sceau de l'église de sainte Marie et de saint Blaise de Boxgrave).

Sur le contre-sceau B, on voit la Vierge assise sur un trône sans dossier, nimbée et la tête ceinte d'une couronne royale, tenant sur ses genoux l'enfant Jésus; de la main droite elle porte une fleur de lis. Le trône de la Vierge est placé entre deux arbres sur chacun desquels est posé un oiseau; ces arbres, cette fleur de lis, ces oiseaux, avaient un sens mystique. On remarquera la noblesse et la beauté singulière de la figure de la Vierge. Cette époque (fin du treizième siècle) est celle d'un très-grand développement de l'art religieux, particulièrement en Angleterre. La légende du contre-sceau, qui forme deux vers léonins, est moins simple que celle du sceau; elle fait allusion au nom du prieuré, et c'est ce que ne paraît pas avoir remarqué sir Frederick Madden, qui a le premier fait connaître ce curieux monu-

ment dans l'*Archæologia*, car il n'a pas même donné le sens de ces deux vers, dont les hémistiches riment ensemble :

DICITUR EX LIGNO VIRIDI BOXGRAVIA DIGNO
NOMINE NAM CRESCIT VIRTUTIBUS ATQUE VIRESCIT.

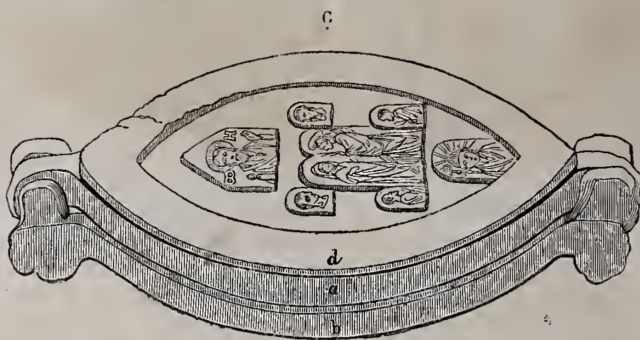
C'est à bon droit que Boxgrave tire son nom d'un bois vert, car il croît en réputation, en vertus et en vigueur.

Le buis est au nombre des arbres verts, c'est-à-dire qui ne perdent jamais leur feuillage.

Il nous reste à expliquer le mode de fabrication tout particulier de ce sceau. Ordinairement le type des sceaux est, comme celui de nos cachets modernes, imprimé sur une couche de cire; mais vers la fin du treizième siècle, soit pour rendre la falsification de leurs sceaux plus difficile, soit afin d'obtenir un effet plus pittoresque, quelques monastères voulurent que les figures fussent placées dans des niches matériellement creusées : ainsi, par exemple, on voulait qu'il y eût un espace vide derrière la colonnette qui sépare l'ange Gabriel de la Vierge, ainsi que dans le trèfle où paraît Jésus-Christ; en un mot, que les figures fussent toutes placées sur une autre couche de cire que les compartiments d'architecture. Nous avons pu voir l'empreinte d'un sceau fabriqué ainsi (celui de Southwick), et l'effet est assez original; mais c'était un travail d'adresse que de tirer des empreintes semblables : aussi cet usage ne se multiplia-t-il guère et fut-il bientôt abandonné. La matrice que nous donnons, figure C, avait été disposée dans le but d'obtenir un résultat de ce genre; mais on peut croire, en la comparant avec les figures A et B, que ce projet n'eut pas de suite. En effet, les différences sont frappantes : on voit au-dessus du buste du Christ les lettres *alpha* et *oméga*, qui signifiaient que Dieu est la fin et le commencement de toutes choses; ces lettres ne se trouvent pas sur la figure A. Nous




Sceau du Prieuré de Boxgrove.




Moule du sceau.

n'insisterons pas sur les autres variantes; il suffit que le lecteur comprenne ce que voulaient obtenir ceux qui ordonnaient de pareils sceaux. Évidemment la planche de bronze *d* n'a pas servi à donner les empreintes A et B; elles proviennent des deux autres marquées sur notre dessin *a* et *b*.

On plaçait sur les tranches de ces sceaux à jour une légende, parce que la cire était beaucoup plus épaisse que pour les sceaux ordinaires. Cette légende était gravée, en creux bien entendu, sur une lame de bronze. Celle du sceau de Boxgrave se compose encore de deux vers léonins :

QUI TRANSMISIT AVE BOXGRAVAM LIBERET A VE (1)
JUDICIUMQUE GRAVE NON SENTIAT IMMO SUAVE.

(1) Pour *a væ*.

Que celui qui a salué la Vierge délivre Boxgrave du mal!
Que le monastère ne soit pas jugé sévèrement, mais avec indulgence!

Les poëtes du treizième siècle aimaient, comme on voit, à jouer sur les mots. Ces vers font allusion à la salutation de la Vierge représentée sur le sceau, et au nom du prieuré dont la seconde partie, *grave*, est placée au premier hémistiche du second vers pour rimer avec *suave*.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

## MUSÉE DU LOUVRE. — PEINTURE.




Musée du Louvre. — Tableau attribué au Titien. — Hauteur et largeur, 1m,14. — Dessin d'Anelay.

Ce tableau fait partie de la galerie du Louvre. Les figures vues à mi-corps sont de grandeur naturelle. La draperie du Christ et le bonnet du bourreau sont rouges ; la crinière sur le casque du soldat est blanche. Le peintre avait sans doute à remplir une surface restreinte dans un espace élevé et peu éclairé : il a dû faire rayonner la lumière à partir du centre et l'éteindre par gradations en approchant de la circonférence ; s'il l'eût portée dans la partie supérieure, sa composition, vue d'en bas, eût paru coupée en deux moitiés, dont l'inférieure eût été privée de tout effet et perdue en quelque sorte pour le regard. En tenant compte de ces conditions imposées à l'artiste, on s'explique comment la poitrine et les bras de la figure principale sont ce qui attire tout d'abord le regard. C'est ce qui se serait également produit dans la nature, si le Christ eût été exposé en spectacle au peuple dans une ouverture circulaire, et le peintre a dû supposer qu'il en avait été ainsi pour tirer le meilleur parti possible de la surface dont il avait à disposer. Cette hypothèse nous paraît admissible, d'un côté parce que la forme circulaire est trop peu favorable pour qu'on l'adopte sans nécessité, d'un autre côté parce que les exemples de peintures conçues d'après ce système et décorant des intervalles de fenêtres, près des frises ou à la naissance des voussures, ne sont point rares dans les monuments religieux. Les figures, quoiqu'elles soient presque dans la demi-teinte, ne sont point d'ailleurs négligées, et le caractère que l'artiste

a voulu imprimer à chacune d'elles n'a rien d'obscur. On lit parfaitement sur les traits du Christ une résignation douloureuse ; sur ceux du bourreau, une expression commune, effrontée, dure et railleuse : ce personnage tient un bout de corde qu'il vient de nouer aux poignets du Christ ; c'est le signe de son métier. Le soldat est grossier : il découvre impudemment le corps du patient sublime, et crie d'une voix brutale, que l'on croit entendre, la devise impie : « Voici l'homme ! » *(Ecce homo !)* On voit qu'il exécute une manœuvre ; son métier est d'obéir, non de comprendre. La seule critique sérieuse que l'on ne puisse épargner à cette peinture, est que, dans le personnage du Christ, l'idée de la force physique prédomine beaucoup trop sur celle de la force morale : les muscles vigoureux de ce cou, de ces bras, de ce torse, ce modèle si puissant qui resplendit sous une si riche clarté, sembleraient convenir mieux à une divinité païenne, au fils d'Alcmène et de Jupiter, qu'au dieu spiritualiste des chrétiens. La large barbe noire qui encadre et voile une grande partie du visage ajoute encore à l'impression matérielle, et montre que le peintre n'a point tenu à se ménager les moyens d'émouvoir par l'étude sérieuse de l'humiliation volontaire et sublime de l'Homme-Dieu. Pour tout dire, on sent la touche d'un pinceau quelque peu païen, et l'on sait que si Titien et son école penchaient vers un excès, ce n'était assurément point celui du spiritualisme.

Du reste, on ne connaît point l'auteur de ce tableau. Dans le catalogue des peintures du Louvre, rédigé en 1849, nous lisons la note suivante : « On a quelquefois attribué cet ouvrage à Pâris Bordone et surtout à Schiavone. Le père Dan *(Trésor des merveilles de Fontainebleau)* cite une peinture de Bordone représentant un « Christ avec Pilate et un » Juif qui tient Notre-Seigneur lié, » qui pourrait bien être le tableau inscrit sous ce numéro. » Ajoutons qu'on pourrait attribuer cette peinture à Bonifazio ou à Calcar, sans s'écarter davantage des probabilités. Ces artistes, qui appartiennent à l'école vénitienne du seizième siècle, de même que Pâris Bordone et Schiavone, ont laissé des œuvres qu'il serait impossible de distinguer de celles du Titien, si elles n'étaient signées ou si l'on ne connaissait parfaitement leur tradition. En général, on est porté à supposer une trop grande distance entre les peintres du premier rang et ceux du second. Titien n'a point fait d'œuvre supérieure au « Pêcheur présentant l'anneau au doge, » tableau de Bordone qui a appartenu au Musée du Louvre et que l'on voit aujourd'hui à l'Académie des beaux-arts de Venise, ni à ce fier portrait d'homme à barbe rousse attribué à Calcar, et qui est un des plus beaux ornements de notre Musée. Quelquefois entre le chef d'une école et ceux qui le suivent immédiatement, ce qui fait la différence est moins une supériorité de génie très-prononcée qu'une plus grande fécondité, un talent plus égal, plus soutenu, et une plus longue carrière.

---

## SAC A CHARBON.

Dans le ciel austral, à l'est de la Croix du sud, on voit une tache sombre qui a la forme d'un cône ou plutôt d'une poire, et qui occupe huit degrés en longueur et cinq degrés en largeur.

Que peut être cet immense espace ténébreux ? comment l'expliquer ?

Quelles fables ingénieuses eût inspirées aux anciens la découverte de cette vaste brèche dans leur ciel de cristal ! Quel beau nom poétique lui eût trouvé la muse d'Homère ou celle d'Hésiode !

Ce sont les Anglais qui ont eu l'honneur de donner un nom à cette noire région des champs célestes : ils l'ont appelée Sac à charbon *(coal-bag)*; métaphore naturelle dans un pays de houille.

William Herschel a désigné sous un nom moins terrestre les espaces complétement vides d'étoiles qu'il a observés dans le Scorpion et dans Ophiucus : il les a appelés, avec une certaine grandeur, des « ouvertures dans les cieux » *(openings in the heavens)*.

La science n'ose pas encore enseigner ce que nous devons penser de ce Sac à charbon.

Provisoirement on s'en tient, mais avec beaucoup d'hésitation et de réserve, à l'hypothèse de notre célèbre astronome la Caille : « Cette apparence d'un noir foncé dans la partie orientale de la Croix du sud, qui frappe la vue de tous ceux qui regardent le ciel austral, est causée par la vivacité de la blancheur de la voie lactée, qui renferme l'espace noir et l'entoure de tous côtés [1]. »

Le Sac à charbon n'est pas entièrement vide d'étoiles : une seule, de 6e ou de 7e grandeur, y est visible à l'œil nu; mais les étoiles télescopiques de 11e, 12e et 13e grandeur y sont nombreuses.

M. de Humboldt paraît disposé à croire que l'effet de contraste ne rend pas suffisamment compte du phénomène ; que les couches d'étoiles superposées étant moins épaisses, et les plus éloignées échappant à nos instruments optiques, la région du Sac à charbon et celles observées par William Herschel peuvent bien être réellement « de vastes trous par lesquels nos regards plongent dans les espaces les plus reculés de l'univers. »

---

Dieu a placé la nature aux côtés de l'homme comme une amie qui reste toujours près de lui pour le guider et le consoler dans la vie, comme un génie protecteur qui conduit l'individu, ainsi que toute l'espèce, à une harmonieuse unité avec soi-même. La terre, comme planète, est le sein maternel qui porte toute la race ; la nature éveille l'homme du sommeil où il reposerait sans conscience de lui-même, l'inspire, et entretient ainsi dans l'humanité la force et la vie.

RITTER, *Géographie générale et comparée.*

---

## DE NICE A MONACO.

### MONUMENT ROMAIN DE LA TURBIE.

*A M. le Rédacteur du* MAGASIN PITTORESQUE.

Deuxième lettre. — Voy. p. 44.

La Turbie est un des points intéressants de ce territoire ambigu et controversé. C'est à partir de ce village que l'on commence à descendre : Monaco est tellement au-dessous, qu'il semble que de la terrasse de Turbie on pourrait y sauter à pieds joints. On aurait le temps de s'en repentir, car la perpendiculaire est de plus de 500 mètres. Le chemin, taillé en lacet dans un redoutable escarpement, a la forme d'un escalier. Si c'est là, comme il y a apparence, la voie antique, la loi de la perfectibilité s'y juge bien, car du même point de départ que cet affreux casse-cou se détache une belle route de poste creusée à la poudre parallèlement à la côte, et descendant vers l'Italie par une pente si douce qu'elle n'atteint la plaine qu'à une distance de trois lieues, et que les chevaux peuvent y monter au trot. De même qu'à l'extrémité de la montagne, située au-dessus de Nice, le regard planait sur la France, d'ici les golfes, les anfractuosités, les collines et les montagnes de l'Italie, s'étalent devant lui. Lorsque l'air est assez transparent, la Corse et

[1] Mémoires de l'Académie des sciences, année 1755.

les dentelures de l'Apennin, au delà de Gênes, se dessinent au loin par-dessus l'horizon de la mer. Rien de plus frappant que ce spectacle : il est évident qu'on passe ici d'un pays à un autre.

La tradition veut que ce soit sur le sol même de la Turbie qu'Auguste ait vaincu les peuplades des Alpes ; et il est à présumer, en effet, que la possession de ce point décisif a dû être directement disputée. Mais je m'imagine que lors même que la Turbie n'aurait été le théâtre d'aucun fait d'armes, sa position culminante, qui la met en vue du côté de la France comme du côté de l'Italie, aurait suffi pour déterminer les conquérants à y ériger les trophées de leur victoire. On sait très-peu de chose de cette guerre des Alpes, qui eut cependant des résultats importants puisqu'elle assura la domination romaine dans ces contrées. Les historiens sont à cet égard d'un laconisme singulier. Suétone, dans sa Vie d'Auguste, se borne à dire : « Il subjugua les nations alpines ; » Appien : « Il soumit par la force toutes les autres nations barbares et belliqueuses qui habitent les sommités des Alpes. » C'est à l'an 739 de Rome que l'on rapporte la conclusion de cette guerre. Divers témoignages montrent qu'Auguste y fut aidé par Drusus, Tibère et Varron.

Arces impositas Alpibus tremendis
Deficit acer plus vice simplici [1],

dit Horace dans une de ses odes à la louange de ce dernier dont il était l'ami. On conçoit, en effet, qu'une guerre de montagnes qui enveloppa toutes les populations alpines, de l'Adriatique à la Durance, dut être très-accidentée et demander plusieurs campagnes. Auguste, qui n'était pas d'humeur très-belliqueuse, n'en dirigea sans doute en personne que quelques-unes. Cette mesure était d'ailleurs une conséquence nécessaire du développement que, grâce aux conquêtes de Jules César, l'empire avait acquis dans les Gaules : Rome ne pouvait plus tolérer de nations indépendantes entre les deux Gaules, ni que ses communications fussent exposées plus longtemps à la turbulence farouche des montagnards. Il est même étonnant que, maîtresse depuis tant d'années de la Provence, elle eût tardé jusqu'alors à réduire la Ligurie à l'obéissance ; on peut croire qu'avec ses traditions de patience et de persévérance, le sénat avait jugé à propos d'aller d'abord au plus pressé. C'est l'opinion d'Appien : « Je pense, dit-il, que ces hommes d'État se hâtèrent selon l'ordre qu'ils avaient fixé, et pensèrent d'abord à posséder seulement dans les Alpes un droit de passage. »

Quoi qu'il en soit, Dion nous apprend que pour consacrer à la postérité la mémoire de ce grand événement, le sénat ordonna l'érection d'un monument sur le sommet des Alpes, et Pline nous a conservé tout au long le texte de l'inscription qu'on y lisait. Ce monument, c'est la tour de la Turbie. Trop maltraité par les injures de la barbarie pour conserver le droit d'intéresser les beaux-arts, il n'est pas moins intéressant pour la pensée : il n'est personne qui, sur ces pierres croulantes, avec l'infini de la mer devant soi, les horizons de la France d'un côté, et de l'autre ceux de l'Italie, ne prenne quelque plaisir à se recueillir et à réfléchir sur des vicissitudes du passé qui en présagent tant d'autres.

Le monument a subi de telles métamorphoses, non-seulement par les dégradations et les démolitions, mais par les changements de destination, qu'il est difficile de s'en faire une idée précise d'après son état actuel. Vous en jugerez par le dessin joint à cette lettre. Il consiste aujourd'hui en un énorme massif qui a été vraisemblablement autrefois quadrangulaire et que surmonte une tour tranchée en deux sur son axe et à peine en équilibre. Ce n'est que dans le massif inférieur que la main de l'architecte primitif peut être cherchée : non-seulement le mode de construction de la tour, mais les dentelures qui la couronnent, semblent indiquer le moyen âge. On sait, en effet, par le témoignage des chroniqueurs, que le monument auquel les barbares s'étaient plu, sans doute, à infliger par représailles les injures de la mutilation, fut changé en forteresse au temps des guelfes et des gibelins. Ainsi sa grandeur même, qui semblait devoir le garantir contre l'action du temps, est devenue la cause principale de sa ruine. On trouve dans le *Nouveau Théâtre du Piémont et de la Savoie*, in-folio imprimé à la Haye au commencement du dix-huitième siècle, une fort belle gravure de cette curieuse forteresse ; mais on serait bien embarrassé d'y démêler aucun trait de l'antique. Le massif quadrangulaire a été simplifié de manière à former la base du rempart ; aux quatre angles s'élèvent de grêles tourelles quadrangulaires, et un donjon circulaire bâti au centre domine le tout. Longtemps disputée par les partis rivaux, cette citadelle fut ruinée, à la fin du dix-septième siècle, par le maréchal de Villars, sur les instances du prince de Monaco dont elle menaçait la frontière. Mais ces débris, tout informes qu'ils soient, suffisent encore pour rayonner au loin dans la contrée et y conserver le grand nom de Rome.

Autant qu'on peut le conjecturer, soit d'après les débris demeurés sur place ou disséminés dans le village, soit d'après les documents conservés dans quelques auteurs, le monument consistait en un massif quadrangulaire, entouré de colonnes doriques, orné des statues des lieutenants d'Auguste et de celles des barbares vaincus, et couronné par une image colossale de l'empereur.

La torre de gran bastiment
An peyras de gran cayradura
E obras d'antiqua figura,
Colonnas de marme pezant,

dit un ancien manuscrit de la bibliothèque de Lérins, à la louange de saint Honorat. Les colonnes de marbre, les statues, l'élévation du massif, jusqu'à l'appareil des pierres de taille, tout se trouve sommairement indiqué dans ces vers. Des renseignements beaucoup plus circonstanciés, quoique moins anciens, se rencontrent dans un autre manuscrit cité également par Gioffredo et dû à un franciscain de Nice, qui visita la Turbie en 1585, et écrivit avec assez d'intelligence et de précision la description des ruines. C'est là, aussi bien que sur les lieux, que devrait fouiller un architecte curieux de donner au public une restauration de cet important édifice. Le P. Boyer, c'est le nom du franciscain, raconte qu'il découvrit dans l'enceinte de la forteresse la tête colossale d'Auguste, affreusement mutilée, mais suffisamment préservée par la résistance de sa masse pour lui avoir permis de prendre la mesure des traits essentiels : du calcul qu'il établit, il résulte que la figure entière devait avoir vingt-deux pieds de hauteur. Il découvrit de même la partie supérieure du torse, et put l'étudier assez bien pour se livrer à une dissertation sur le costume. Il suppose que le reste de la statue avait dû être scié pour fournir matière à deux grandes tombes dont l'une servait d'abreuvoir. Une autre trouvaille intéressante, faite par ce même observateur, fut un genou de captif, qui lui faisait conclure avec raison que l'image de l'empereur ne devait pas être la seule décoration du monument. « Ayant rencontré, dit-il, en scrutant les décombres, un genou pressé par deux mains, ce qui est le caractère des images plaintives et accablées, je le fis emporter dans nos jardins ; et cela peut être pris pour l'indice qu'il y avait en ce lieu d'autres statues que celle d'Auguste vainqueur, à savoir celles qui représentaient les nations vaincues. » J'ajoute qu'à la fin du dernier siècle,

[1] Les citadelles élevées sur les Alpes redoutables, avec vivacité il les détruisit plus d'une fois. (Ode 14, l. IV.)

on déterra dans les décombres une tête de Drusus d'un très-beau style : on la voit aujourd'hui au Musée de Copenhague, où elle fut déposée par le prince de Danemarck, qui en avait fait l'acquisition sur les lieux. Il est manifeste, d'après toutes ces circonstances, qu'en fouillant les monceaux qui sont accumulés au pied du monument sur une épaisseur de plusieurs mètres, on aurait toutes les chances d'y découvrir d'importants débris, car les statues ont pu être brisées, mais elles n'ont pas été emportées.

Quant à l'inscription, le dessin ci-joint vous apprendra ce qu'il en reste. Que sont devenus les autres fragments? Réduits à la condition de moellons et noyés dans le mortier, ils servent peut-être de murailles à quelques autres masures moins ambitieuses que celles-ci d'afficher à leur porte du marbre blanc. Vraisemblablement aussi, les pierres du cintre sur lesquelles on n'aperçoit point de lettres sont simplement retournées et en montreraient d'analogues si on les déplaçait. Il serait peut-être digne de la ville de Nice de les faire enlever et déposer dans sa bibliothèque; mais la place que ces pierres occupent en ce moment est un si éloquent enseignement que j'aimerais à la leur voir conserver.

A l'aide du texte de Pline, il est facile de retrouver la valeur de chaque fragment que nous présente cette porte. Le principal appartient à la première et à la seconde ligne de la liste des nations vaincues. — *Gentes Alpinæ devictæ: Trumpilini, Camuni*, etc. On lit, en effet, au-dessus du pilier gauche, la partie inférieure de ALPI, précédée d'un S, lettre finale de GENTES, et au-dessus, car les lettres sont sens dessus dessous, RUMPILI de TRUMPILINI. Sur le pilier de droite, les lettres NS appartiennent au mot *Venostes*, le seul mot de la liste dans lequel on retrouve cette syllabe. Enfin les deux autres, sur lesquels on lit aussi la syllabe NI, ne peuvent être déterminés aussi exactement, car on compte dans le texte de Pline dix noms qui ont cette



Fragments de l'inscription d'Auguste sur la porte d'une maison, à la Turbie, près de Monaco. — Dessin de Champin.

même finale. Néanmoins, si, comme je le suppose, toutes ces pierres proviennent des premières lignes de l'inscription, celles-ci se rapporteraient à CAMUNI, à BRUCMI, sinon à la finale de TRUMPILINI. Mais cela a peu d'importance.

J'ai seulement remarqué, et ne plaisantez pas, je vous prie, de l'importance de ma découverte, que la pierre de gauche peut servir de commentaire au passage trop laconique de Pline. De même que les géologues refont à l'aide d'un ossement l'animal tout entier, de même peut-on essayer de restaurer la totalité de la table inscriptive à l'aide de ce seul morceau.

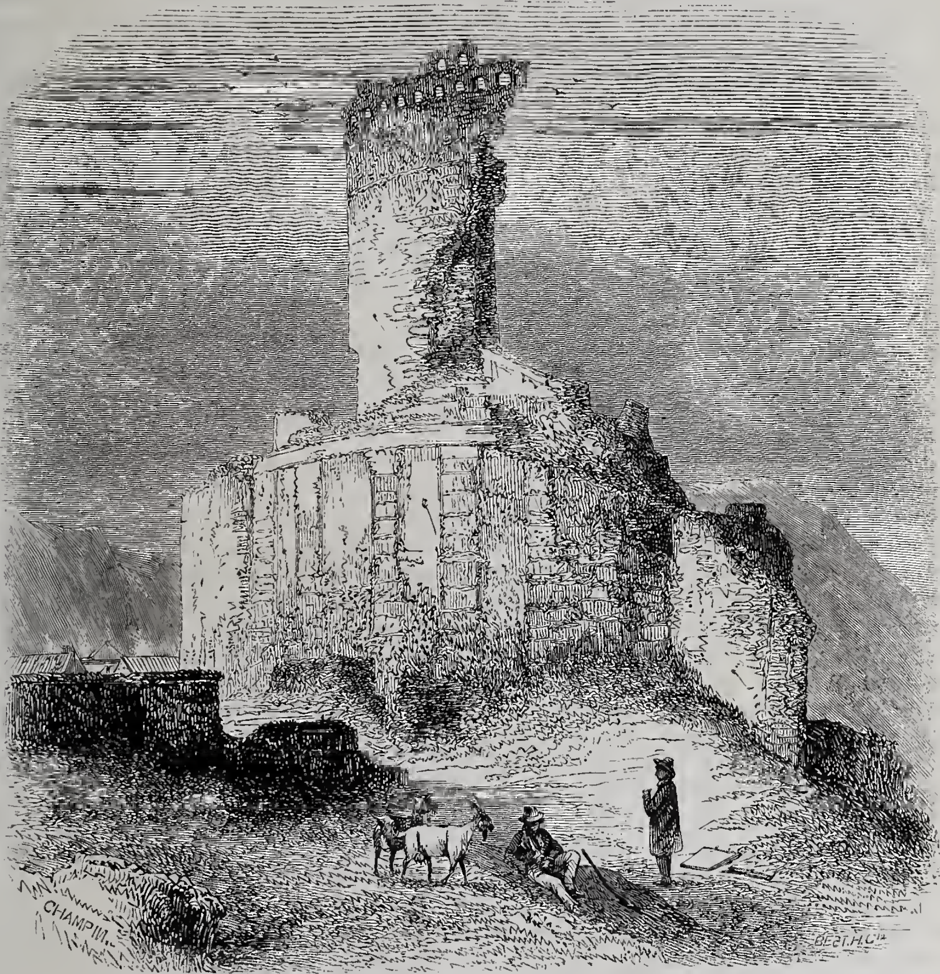
Dans le texte de Pline, il y a deux choses très-distinctes, bien qu'il les inscrive tout d'un trait : 1° la dédicace à Auguste, *Imp. Cæs. div... quod ejus ductu auspiciisque*, etc. « A l'empereur César Auguste..., parce que sous son commandement et ses auspices toutes les nations alpines de la mer supérieure à l'inférieure ont été soumises à l'empire du peuple romain; » 2° la liste des nations vaincues : *Gentes Alpinæ devictæ. Trumpilini, Camuni, Venostes*, etc. Or, si je ne me trompe, ces deux inscriptions, d'un caractère si différent, devaient occuper sur le monument des places différentes; et les auteurs de l'essai de restauration du monument, dans le *Théâtre des villes du Piémont* déjà cité, ont eu tort de ne faire du tout qu'une seule table. Nous n'avons donc à nous occuper ici que de l'inscription des nations vaincues, puisque nous n'avons aucun débris de l'autre. C'est de cette inscription que la pierre posée dans le pilier de gauche permet de calculer la largeur et la longueur. En effet, les lettres ALPIN occupant une longueur d'environ quatre-vingt-dix millimètres, il est aisé de s'assurer que GENTES ALPINÆ DEVICTÆ, écrit sur le même module, occuperait une longueur d'un peu plus de trois mètres : telle aurait donc été la largeur de la table.

Quant à la longueur, elle peut se déduire d'une part de la suite des noms rapportés par Pline, et de l'autre de la dimension des caractères employés. Or la hauteur des lettres est de dix-huit centimètres, celle de l'interligne de dix; d'où

il suit que l'espace occupé par les quarante-sept noms s'élèverait à treize mètres environ, et en y ajoutant la valeur du titre et des marges, on ne peut guère supposer moins de quatorze à quinze mètres. Peut-être est-il permis de penser qu'une aussi longue inscription était divisée en deux tables, chacune de trois mètres sur sept à huit, symétriquement placées sur le front du monument. Quoi qu'il en soit, il y a là une grandeur colossale.

A la vérité, on pourrait croire que les noms des peuplades, au lieu de posséder chacun une ligne à part, étaient placés l'un à la suite de l'autre, ce qui diminuerait d'autant la longueur; mais les deux pierres portant la finale NI, suivie d'un blanc prolongé, détruisent suffisamment cette objection, car, ainsi qu'on le voit sur le titre par la position de la lettre S de *gentes*, à l'égard de la lettre A de *Alpinæ*, les mots auraient dû être écrits, dans cette supposition, sans laisser aucun intervalle. De plus, en consultant l'inscription dans Pline, on voit que les lettres NOS de la pierre placée sur le pilier de droite ne peuvent appartenir qu'au mot VENOSTES, qui est le troisième de la liste ; et dès lors les lettres NI, dont une partie s'aperçoit au-dessus dans la même pierre, sont la fin du second nom CAMUNI. Donc chacun des noms occupait sa ligne propre ; et il n'y a pas de difficulté sur ce point.

En voilà assez pour stimuler le zèle des amateurs, et je souhaite que ces lignes, en tombant sous les yeux de quelqu'un de ces riches enfants d'Albion qui hivernent à Nice, puissent contribuer à le guérir de ses humeurs noires en lui inspirant l'idée de quelques fouilles sur cette mine précieuse pour l'archéologie et les beaux-arts.




Ruines du monument d'Auguste (la tour de la Turbie). — Dessin de Champin.

---

## ORIGINE DE NOTRE FABRIQUE DE CRISTAL.

On ne recherche plus à quelle époque le verre fut inventé. Les anciens ne savaient pas comme nous l'employer à mille usages, mais ils connaissaient, du moins, quelques-unes des propriétés principales de la matière vitrifiée. C'est ce que nous prouvent divers passages plusieurs fois cités d'Aristote, d'Aristophane et de Pline l'Ancien. L'abbé Jaubert suppose que la découverte du verre n'est pas moins ancienne que celle des briques et de la poterie. C'est une supposition qui paraît bien fondée. Il est en effet impossible qu'en tirant leurs briques des fourneaux ardents, les plus anciens potiers n'aient pas remarqué les scories transparentes que produit la fusion du sable, des cendres et de l'argile.

L'invention du cristal est plus moderne. Ce qui distingue, on le sait, le cristal du verre, c'est tout simplement la perfection de la matière. Cette perfection est obtenue par certaines combinaisons chimiques dont les anciens ne possédaient pas le secret. Mais nous avons dit à tort [1], suivant en cela l'opinion généralement reçue, que la France avait reçu des Anglais cette précieuse industrie. Au treizième

[1] Voy. t. IX, p. 350.

siècle, il existait à Paris même une corporation de *cristalliers,* dont les statuts ont été publiés par H. Depping dans le recueil d'Étienne Boileau. Cependant, il paraît certain que sous ce nom de *cristalliers* on désignait alors les lapidaires, qui vendaient de belles gouttes de verre fin enchâssées dans des montures d'or ou d'argent. On n'avait pas encore appris à rendre le verre plus blanc, plus pur, plus solide, en mêlant aux substances vitrifiables des produits minéraux à base de plomb. Eh bien, ce ne sont pas des Anglais qui nous ont appris à faire ce mélange. Un document récemment mis au jour, le procès-verbal du conseil de commerce de l'année 1602, fait connaître que des ouvriers italiens, originaires de Mantoue, nous enseignèrent les premiers l'art de fabriquer le cristal et de l'employer aux usages domestiques.

La verrerie française, si célèbre au moyen âge, avait perdu, dans les dernières années du seizième siècle, tout son crédit. Vainement les gentilshommes autorisés à pratiquer cette industrie employaient-ils tous leurs soins à perfectionner les produits de leurs fours antiques, ces produits étaient délaissés ou se vendaient à vil prix; dans toutes les maisons où le goût de la belle vaisselle s'était introduit avec le raffinement des mœurs, on ne buvait plus que dans les beaux verres de cristal fabriqués par les verriers de Mantoue. La concurrence de ces artisans étrangers était d'autant plus préjudiciable à l'industrie française, que certains d'entre eux étaient venus s'établir à Paris même, au centre principal de la consommation.

Quand fut réuni le conseil de commerce de l'année 1602, les verriers français s'empressèrent de lui porter leurs plaintes. Leur trafic n'allait plus : malgré les ordonnances qui l'avaient anobli, malgré toutes les précautions que les anciens rois avaient prises pour assurer à la France l'honneur et le profit de cette belle industrie, des étrangers allaient bientôt en avoir le monopole. Ces plaintes parurent très-sérieuses au conseil. Mais pouvait-il interdire, dans l'intérêt d'une fabrication justement décriée, la vente de ces produits étrangers qui devaient leur succès à une incontestable supériorité? Il ne le pouvait pas. Le conseil prit un parti plus sage. Ayant appelé l'un des chefs des verriers mantouans, le sieur Sérode, il lui donna l'ordre de recevoir des apprentis français et de les initier à tous les procédés de sa fabrique. Mais celui-ci déclara sur-le-champ qu'il ne pouvait obéir à cet ordre. En lui permettant de venir fonder un établissement en France, le prince de Mantoue l'avait obligé par serment, et sous la menace des peines les plus sévères, à conserver précieusement tous les secrets de l'art italien. Si, d'ailleurs, ajoutait Sérode, il consentait à faire ce que le conseil lui demandait, ses ouvriers allaient immédiatement l'abandonner pour retourner à Mantoue, et sa fabrique était perdue. Cette résistance ayant fait rechercher les priviléges obtenus par les maîtres verriers italiens, on apprit que ces priviléges les avaient complétement affranchis de l'autorité du prince de Mantoue, en les naturalisant citoyens français. Si donc ils refusaient plus longtemps d'obtempérer aux ordres du conseil, ils se mettraient en révolte. Leur affaire fut portée devant le chancelier. Ils murmurèrent encore, mais, toute réflexion faite, ils se soumirent, et le conseil, avant de se séparer, put s'exprimer en ces termes, dans son rapport au roi : « Les anciennes verreries en France, de si longtemps ordonnées pour les pauvres gentilshommes nécessiteux, qui s'y peuvent adonner et faire trafic sans déroger à noblesse, à présent supprimées par les Italiens, qui ont introduit de nouvelles verreries de cristal sans les communiquer à autres que de leur nation, seront rétablies en faveur de la pauvre noblesse françoise, en ce qu'il est ordonné que désormais lesdits Italiens seront tenus apprendre l'industrie et l'invention de leurs verres de cristal aux François qu'ils prendront pour apprentis. »

Telle fut la véritable origine de notre fabrique de cristal, et elle avait même pris d'assez rapides développements quand les Anglais faisaient encore des verres communs. Il est même assez vraisemblable qu'ils vinrent apprendre en France le secret transmis par les ouvriers mantouans. C'est ainsi qu'au huitième siècle, au témoignage de leur historien Béda le Vénérable, on les avait vus traverser la mer pour aller demander à la France l'art d'enchâsser les vitraux dans des lames de plomb.

---

## AUDACE ET SANG-FROID.

Les journaux belges racontaient il y a quelque temps un trait de hardiesse et de sang-froid vraiment remarquable de notre compatriote Thévenin. Tandis qu'aux acclamations des habitants de Bruxelles, il exécutait ses exercices ordinaires à l'aide d'un triangle attaché sous un aérostat emporté dans les airs, la corde de l'instrument s'enroula, on ne sait comment, autour de l'épée flamboyante que brandit le saint Michel de bronze, couronnement harmonieux de l'hôtel de ville de Bruxelles. Une secousse violente imprimée au ballon par un vent violent brisa l'obstacle, et rendit la liberté au navire aérien qui reprit son essor, abandonnant le malheureux gymnasiarque à sa destinée. Dans cette situation critique, désespérée même, Thévenin ne perdit rien de son calme, de sa présence d'esprit, et, mettant en usage toutes les ressources de son art, il effectua sans assistance de personne une descente périlleuse, de l'extrémité de la flèche qui surmonte l'édifice municipal jusqu'au sol : hauteur totale, 364 pieds.

Les prouesses du genre de celle que nous venons de rapporter ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le croire. De tout temps, le désir de se faire remarquer, de se séparer de la foule en manière quelconque, et plus souvent l'espoir de gagner sa vie en levant un impôt sur la curiosité humaine, ont développé l'audace et l'adresse naturelles à l'homme. Sous ces diverses influences il lui a été possible d'outrepasser les bornes que la nature a mises à ses facultés dans l'ordre physique comme dans l'ordre intellectuel. Il y aurait à transcrire, pour appuyer cette assertion, des preuves sans nombre que nous fournirait l'histoire tant ancienne que moderne. Aux faits de ce genre connus de tout le monde, nous en ajouterons quelques-uns qui peuvent passer pour inédits, car nous ne les avons encore lus que dans un manuscrit du seizième siècle dont voici un extrait fait de *mot à autre,* comme on disait autrefois.

« L'an 1595, lundi après la grande Pâque, un Suisse nommé le hardi Rocq, l'albardier de Balagny (gouverneur de Cambrai), monta par dehors au bout du clocher de Notre-Dame [1], se mettant à deux pieds sur la croix et faisant tourner et retourner plusieurs fois l'ange.

» Le 14 juin même année, ledit Rocq monta encore une fois au bout dudit clocher, et étant sur la croix s'est assis en façon de parmentier (tailleur), et pendit aux deux bras de la croix deux plaques de fer-blanc auxquelles étoient peintes les armoiries de France d'un côté, et de l'autre celles de Cambrai, et à la seconde celles de Balagny d'un côté, et de l'autre celles de sa femme; ce qui étant fait, descendit tenant le bras de ladite croix à deux mains et laissant pendre son corps en l'air, jettant les jambes à la façon d'une grenouille nageante; et, ce fait, descendit, se

[1] L'église Notre-Dame de Cambrai, l'un des plus beaux édifices religieux des anciens Pays-Bas, fut commencée au douzième siècle, et achevée à la fin du quinzième. Elle fut démolie en 1793. La flèche, ou clocher, haute de 114 mètres, non compris la croix, subsista jusqu'en 1809, où elle s'écroula à la suite d'un violent ouragan

reposant quelquefois dans les fenêtres, secouant tantôt une jambe, tantôt l'autre, et avant de descendre il avoit tournoyé trois tours au sommet dudit clocher.

» Ledit Rocq en descendit du depuis encore trois fois, dont à la troisième fois qu'il y monta un sien compagnon, tambourin, le suivit avec son tambour sur son dos, et tamboura la marche des Suisses sur le bras de la croix.

» Et depuis ledit tambourin y monta encore avec un sien compagnon, lequel, pendant que le tambour battoit sur la croix, l'autre se pendit la tête en bas, ayant accolé de ses jambes la croix, et tenant en main son coutelas, en escrimait d'une façon et d'autre, dont par icelui le susdit Rocq fut bravé.

» La dernière fête de Pentecôte, au mois de may 1595, deux soldats suisses de la garnison de Cambrai montèrent sur la flèche dudit clocher, au bout duquel ils portèrent un guidon blanc de la grandeur d'un linceuil... Le plus jeune, âgé de vingt-deux ou vingt-cinq ans, descendit et remonta portant deux coutelas; puis, étant sur les deux bras de la croix avec chacun leur coutelas, escrimèrent l'un contre l'autre. Le jeune Suisse descendit et remonta en moins d'une heure, sans se reposer sur les fenêtres ni sur les fleurons dudit clocher. »

---

## L'HOMME DE LA ROCHE, A LYON.

En 1836, descendant la Saône sur un léger bâtiment à vapeur et entrant à Lyon, j'admirais le spectacle charmant qu'offre la rive droite du fleuve, à l'endroit où s'entremêlent les constructions de la ville qui commence et le paysage qui finit. Aux prés, aux bois, aux rochers, au cours limpide de l'eau, se marient d'élégantes terrasses, de gracieux pavillons, de riches façades, des ponts suspendus, un beau et large quai, tout le mouvement d'un port dont le commerce et la population participent à la fois du Nord et du Midi. Un détail de ce tableau attira mon attention par sa singularité. Sur le plateau d'un roc à pic qui s'avançait, à travers le quai, vers le fleuve, j'entrevoyais une certaine masse informe : c'était, en apparence, le débris inférieur de quelque grossière statue de bois, une sorte de cotte de mailles se soutenant tant bien que mal sur deux jambes bottées et coloriées en rouge. Le bateau m'emportait; je m'avançai vers la poupe, mais je ne pouvais déjà plus distinguer ce bizarre monument. Le marinier qui tenait le gouvernail remarqua mon désappointement, et me dit en souriant : « C'est l'Homme de la roche! » Et, comme je le regardai avec la physionomie d'un homme qui ne comprend guère, il ajouta : « Eh! oui, le bon Allemand! » J'ouvrais les lèvres pour lui demander une explication moins laconique, quand je m'aperçus que toute son attention était absorbée par les difficultés de la manœuvre au milieu des embarcations qui encombraient le port. Je refoulai donc ma curiosité, me promettant de faire une visite, le soir même, à la cotte de mailles, et d'interroger quelque cicérone intelligent, si ce phénix se trouve à Lyon, ou (ce que je recommande comme une ressource plus sûre et presque unique dans les villes où l'on ne connaît personne) un vieux libraire. Mais les monuments de Lyon, son église Saint-Jean, son précieux Musée (¹), la jonction du Rhône et de la Saône, absorbèrent toutes les heures de ma journée, et le lendemain matin, avant le lever du jour, j'entrai à la lueur des torches sur le bateau du Rhône qui devait me transporter à Avignon : je tressaillais à la pensée de l'Italie, et j'avais entièrement oublié l'Homme de la roche ou le bon Allemand.

Treize ans après, vers la fin de l'automne de 1849, voyageant en sens contraire pour revenir à Paris, j'aperçus à ma gauche, au sortir de Lyon, sur le même roc où j'avais vu la cotte de mailles, une belle statue en pierre monumentale. Le bateau n'avait pas encore pris tout son essor; il soufflait, grondait et remontait péniblement : j'eus le loisir de regarder assez longtemps cette statue pour remarquer qu'elle représentait un homme de moyen âge, sans cotte de mailles et sans bottes, à peu près en costume du seizième siècle, tenant d'une main, sur sa poitrine, un manuscrit, et de l'autre une bourse. Cette fois, je m'adressai, pour m'instruire, à un jeune monsieur qui devait être Lyonnais et érudit : en effet, il ne regardait ni la ville ni le paysage, ce qui prouvait qu'il n'y avait là rien de nouveau pour lui, et il était déjà penché sur un livre. Il écouta ma question avec bienveillance et me répondit : « Cette statue a été inaugurée en septembre dernier. Elle remplace une suite nombreuse de statues de bois grotesques que, de génération en génération, les habitants de ce quartier (on le nomme Bourgneuf) étaient dans l'usage de placer sur ce roc. Les pauvres gens n'avaient pour construire leur idole ni pierre ni bronze ; ils coupaient un arbre dans le bois voisin : deux grosses branches formaient les jambes, de petites branches fichées au haut du tronc figuraient les bras ; on ajoutait une lance, un casque, une cotte de mailles, le tout de même matière ou d'osier; on badigeonnait ce chef-d'œuvre, et le jour où l'on venait le mettre à la place de celui que les vers, la pluie, le vent et le soleil avaient détruit, tout le quartier de Bourgneuf était en fête : il y avait procession solennelle du bonhomme au son du tambour, des joutes sur l'eau, des pétards, des danses, des parades. La dernière de ces solennités populaires a été célébrée le 24 juin 1820 ; dix ou quinze ans après, la statue était déjà horriblement mutilée. Le goût de nos archéologues et de nos poëtes s'est indigné : une sorte de conspiration s'est formée pour interpeller à tout propos la municipalité lyonnaise et l'obliger à remplacer par une statue de pierre la caricature de bois. On a réussi. Cette statue n'est pas une œuvre supérieure, mais elle a satisfait la délicatesse de nos jeunes littérateurs. Les habitants de Bourgneuf peuvent désormais se tenir tranquilles ; ils n'auront plus à se cotiser, à aller au bois pour y chercher un arbre. Voilà qui est fait pour quelques centaines d'années. S'ils veulent fêter l'Homme de la roche, ce sera sans frais : peut-être sera-ce moins touchant, moins joyeux ; mais le goût, l'art, le beau! Pétrifions nos fêtes, s'il le faut, et barrons le passage à la naïveté et à la barbarie des anciens temps! » A ces dernier mots, je pressentis une digression ; pour la prévenir, je pris la liberté d'interrompre : « Me voici, grâce à vous, dis-je, tout à fait édifié sur la question artistique; mais, je vous prie, en mémoire de quel grand homme a-t-on élevé ces statues de bois et de pierre? — Les savants sourient, me répondit mon complaisant interlocuteur, quand ils entendent parler de l'Homme de la roche. Ils prétendent qu'à l'origine, la population de Bourgneuf avait voulu représenter par un fétiche de bois un certain gouverneur du château de Pierre-Scise, peu digne d'un tel honneur. Dans le cours des ans, la coutume, tout en se conservant, aurait, on ne sait par quelle transition, changé d'objet, et le peuple, oubliant son gouverneur, se serait mis à fêter du même culte un Allemand nommé Cleberg, ou Cleberge, ou Clebergue, ou Cleybergue, ou Flébergue, ou Jean Kleberger, ou Jehan Kleberg, ou Kleber, qui habita Lyon de 1533 à 1546, époque de sa mort, fonda l'hospice de la Charité, distribua, pendant les disettes, des sommes considérables aux pauvres de la cité, et dota, chaque année, sept pauvres jeunes filles. Du reste, on a publié récemment des documents nouveaux sur cet homme bienfaisant, et vous pourrez les lire dans la bibliothèque du bateau. » On était arrivé à une escale : le jeune monsieur sauta dans

(¹) Voy. t. XIX, p. 137.

le batelet, je le remerciai, et, quelques instants après, tout en déjeunant, je feuilletai un volume de la *Revue du Lyonnais*, où je trouvai en effet ces renseignements biographiques sur l'Homme de la roche ([1]).

Jean Kleberger est né à Nuremberg en 1486. Son père, qui était négociant, le fit entrer dans la riche maison Imhof, laquelle avait des comptoirs à Lyon. Il paraît que, plus tard, Jean Kleberger prit du service et se distingua à la bataille de Pavie, le 24 février 1525. Du moins on conserve au Musée de Nuremberg et à celui de Vienne deux médailles que l'on croit avoir été frappées en mémoire de ses hauts faits : elles portent des légendes et des armes qui semblent en être la preuve. Cependant on sait qu'au seizième siècle les personnes riches se faisaient représenter quelquefois, de leur plein gré et à leurs frais, sur des médailles, comme aujourd'hui on se fait représenter en médaillon ou en buste : il serait donc utile de corroborer ces indications incertaines de la valeur guerrière de Kleberger par quelques témoignages écrits plus décisifs. Quoi qu'il en soit, c'était un homme célèbre dans sa patrie On voit à Vienne, dans la galerie impériale du Belvédère, son portrait à l'huile sur bois, peint par Albert Durer. On présume que Kleberger fit un voyage à Lyon en 1527 : il retourna à Nuremberg, où il épousa l'année suivante Felicitas Pirkheimer, fille de Wilibald Pirkheimer, allié à la maison Imhof, ami d'Albert Durer et conseiller de Charles-Quint, après l'avoir été de Maximilien. Felicitas mourut le 29 mai 1530. Il est possible que cette perte cruelle ait décidé Keberger à venir habiter Lyon où il arriva en 1532. Le 19 avril 1535, il se remaria avec Pelonne de Bonzin, connue plus tard sous le nom de la « belle Allemande. » De cette union il eut, en 1538, un fils unique, David Kleberger. Le 1er décembre 1545, Jean Kleberger reçut les honneurs de l'échevinage, et mourut le 6 septembre 1546, à l'âge de soixante et un ans.




Jean Kleberger. — Statue en pierre par L. Bonnaire, inaugurée à Lyon le 19 septembre 1849. — Dessin de Chiapory.

Premier fondateur de l'Aumône générale, aujourd'hui hospice de la Charité, il avait donné à cet établissement, en plusieurs fois, la somme de 8 045 livres, équivalant, de nos jours, à 70 000 francs environ.

Il ne fut pas moins charitable pour les pauvres de Genève que pour ceux de Lyon. Les registres publics de Genève contiennent les notes suivantes : « 7 juin 1527, Jean Clebergue, Allemand, demeurant à Lyon, qui est grand riche, a fait demander au Conseil si l'on veut vendre la maison qui appartenait à Cartelier ; le Conseil répond que oui, si les Deux-Cents y consentent ; ceux-ci consentent, en effet, à ladite vente, en se réservant la tour. — 22 mars 1540. Jean Clebergue ayant fait du bien à l'hôpital, on lui accorde 300 chars de pierres, de celles du temple de Notre-Dame-de-Grâce, pour parachever son mur de Saint-Gervais. — 22 avril 1544. Jean Clebergue, demeurant à Lyon, a donné 50 écus à l'hôpital; on lui a fait présent à cette occasion d'une douzaine de pâtés. » En mourant, Jean Kleberger légua 400 écus à l'hôpital de Genève. Enfin il avait donné à la ville, en 1543, des jardins à Saint-Gervais, près du lac, au lieu dit Villeneuve, et ces jardins prirent du propriétaire le nom de Clebergue, changé dans la suite par l'usage en celui de Bergues : sur cet emplacement s'élèvent aujourd'hui des hôtelleries qui sont au nombre des plus belles de l'Europe.

A Lyon, Jean Kleberger habitait une maison à Saint-Irénée, désignée aujourd'hui sous le numéro 93 dans la rue des Forges. Ses armes sont encore au-dessus de la porte. Cette circonstance explique la libéralité dont il fit preuve particulièrement en faveur des indigents de Bourgneuf : c'était son quartier.

Il possédait un château près de Lyon, à la terre de Champ, où se trouve la tour de la Belle-Allemande.

Dans le plan de Lyon, placé en tête de l'*Histoire consulaire*, du père Menestrier, on voit la statue de Kleberger sur le rocher de Bourgneuf.

En tête d'un ancien poëme intitulé : *la Mandrinade,* et attribué à Terrier de Cleron, de Besançon, se trouve une épître en vers dédiée à « l'Homme de la roche, vaillant capitaine, en sentinelle jour et nuit, depuis plusieurs siècles, sur un rocher de Lyon, qui se voit dans la place de la Roche, au quartier de Bourgneuf. »

« Devant tous ces témoignages, dit le rédacteur de la *Revue du Lyonnais*, il ne nous semble plus possible de mettre en doute si ce fut à Jean Kleberger que la reconnaissance de nos aïeux éleva sur le pittoresque rocher qui lui sert de piédestal une modeste statue de bois, renouvelée dès que le temps avait exercé sur elle ses tristes ravages, et renouvelée toujours par la classe ouvrière, tant la tradition du bienfait se perpétuait avec la pieuse gratitude des habitants de Bourgneuf. »

([1]) Voy. la *Revue du Lyonnais*, t. XVII, 9e année, p. 325.

# UN PINGOUIN EMPAILLÉ.



Un Cabinet d'histoire naturelle.—Composition et dessin par Tony Johannot.

Le vieux naturaliste est là au milieu de ses richesses; il montre à ses jeunes voisines les tables et les étagères couvertes d'oiseaux empaillés. Le petit garçon a fait un mouvement d'effroi en passant devant l'aigle qui plane et semble s'élancer vers sa proie; la petite fille contemple les belles plumes du paon en joignant les mains avec un cri d'admiration; le savant montre tout, explique tout; sa mémoire est un traité complet d'ornithologie. Il classe par genres, par espèces, par familles; il donne les signes distinctifs de l'animal, il dit son pays et son nom latin.

Les dames écoutent et tâchent de s'intéresser; mais le moindre moineau qui picore sous le balcon leur plaît bien plus que ce vaste reliquaire de squelettes emplumés. Il a du moins le chant et la vie, tandis qu'ici tout est immobile et muet.

Cependant le vieillard s'est promis de leur faire partager ses trésors; il veut que sa jeune voisine emporte un souvenir de cette visite : il lui présente tour à tour un chat-huant dont il vante l'espèce, un gros-bec au plumage éclatant, un cygne des régions boréales, et la jeune femme effrayée du présent refuse; elle ne veut pas décompléter la collection; elle ne saurait que faire d'un pareil ornement.

Alors il la conduit vers cette brillante phalange d'oiseaux des tropiques dont le plumage a l'éclat de l'arc-en-ciel; mais elle continue à s'excuser; rien ne l'attire, rien ne la tente. Enfin le savant s'est arrêté devant un pingouin couvert de poussière et le lui montre en riant.

— Celui-ci, dit-il, je ne vous l'offre point; car Dieu lui a refusé la grâce et la beauté, qui seules peuvent donner droit de figurer dans vos salons.

Mais la jeune femme s'arrête avec un geste de surprise émue. Ce pingouin, elle croît s'en souvenir, a été autrefois apporté par son frère d'un de ses lointains voyages; il lui rappelle un récit de chasse dans les mers du Nord; mille images confuses s'agitent dans sa mémoire; la laideur de l'oiseau a disparu : ce n'est plus lui qu'elle voit, mais les souvenirs qu'il vient de réveiller. Toutes les richesses de l'ornithologiste l'avaient laissée indifférente, cet échantillon de rebut la ravit; c'est lui qu'elle demande, qu'elle emporte et qu'elle placera dans son cabinet de travail, vis-à-vis du petit bureau de laque sur lequel elle écrit toutes les semaines à son frère absent, entre les livres qu'elle a reçus de lui et le buste de terre cuite qui reproduit ses traits. Et quand les visiteurs s'étonnent de voir là le pingouin à la mine grotesque, quand ils rient de l'étrange cadeau fait par l'ornithologiste, la jeune femme répète doucement que le présent qui rappelle un ami est toujours le plus beau.

---

## PHÉNOMÈNES RELATIFS AU SENS DE LA VUE.

### LE PHANTASCOPE.

Voy. t. XI, p. 118, — Phénomènes curieux relatifs aux sens.

Il n'est personne qui n'ait remarqué que, pour regarder à des distances diverses, les yeux se disposent spontanément de la manière la plus favorable à la vision. On sait de plus que, lorsque l'attention se fixe particulièrement sur un objet, ceux qui se trouvent dans des plans même plus rapprochés de l'observateur ne sont perçus que d'une manière plus ou moins incomplète.

Ainsi, que l'on regarde un objet situé derrière un grillage placé à peu près à mi-distance entre l'observateur et l'objet, l'organe de la vision n'aura du grillage qu'une sensation confuse. Mais que l'attention se porte, au contraire, sur le grillage interposé, les yeux aussitôt verront distinctement le grillage, et confusément, au contraire, l'objet placé derrière.

Si cette observation est faite avec soin, on reconnaîtra facilement que, dans l'une ou l'autre hypothèse, l'image de l'objet vu confusément est double. C'est ce que chacun peut vérifier immédiatement, en interposant un doigt entre ses yeux et un objet placé à peu de distance, et regardant alternativement soit l'objet soit le doigt.

On sait encore par expérience que lorsque la vue est arrêtée sur un objet, si l'on exerce avec le doigt une pression latérale sur le globe de l'un des yeux, l'image de l'objet devient double.

Ces phénomènes semblent pouvoir être facilement expliqués. Si la vision ordinaire, au moyen des deux yeux, ne donne lieu, dans l'état normal des choses, qu'à la perception d'une image unique, cela tient à ce que les deux images formées sur chaque rétine tombent en des points correspondants dont l'habitude a appris à ne rapporter les perceptions qu'à un seul objet. Mais quand les yeux se sont disposés pour regarder à une certaine distance, les deux images formées par un objet placé plus loin ou plus près ne tombent plus sur les points correspondants de la rétine, et chacune d'elles est rapportée par l'observateur à un objet différent. Il en est de même quand l'axe de l'un des yeux est momentanément déplacé.

Ces phénomènes ont donné lieu à la construction, par le professeur Locke des États-Unis, d'un appareil fort simple, appelé par lui *phantascope*, et avec lequel on peut obtenir des effets assez curieux.

Au milieu de l'un des bords d'une planchette de 25 à 30 centimètres qui sert de base à l'instrument, on fixe verticalement une tige de 35 à 40 centimètres de hauteur, sur laquelle sont engagées deux viroles qui peuvent y être arrêtées, à des hauteurs diverses, par de petites vis de pression. Chacune de ces viroles sert de soutien à un plateau horizontal de carton ou de bois mince, de 12 à 15 centimètres de longueur et d'une largeur quelconque. Le premier plateau, celui du haut, qui peut être le plus étroit, est percé d'une fente longitudinale d'environ 5 à 6 millimètres de largeur et dont la longueur doit être de 7 centimètres environ, pour excéder un peu l'écartement ordinaire des points visuels des yeux ou des centres des pupilles. Le second est percé d'une fente de même longueur, correspondant verticalement à la première, et de 2 à 3 centimètres de largeur. De plus, la face supérieure de ce plateau, que nous appellerons l'*écran*, doit porter, dans la ligne qui correspond au milieu de la fente, un index transversal marqué sur la figure par de petites flèches.

Les choses étant ainsi disposées, si l'on arrête le plateau supérieur, en abaissant l'écran, et si l'on place sur la planchette inférieure, au-dessous des deux fentes, deux objets semblables quelconques, comme seraient deux A, écartés entre eux de 6 à 7 centimètres, ces deux objets pourront être vus directement à travers la fente de l'écran, lorsque l'on regardera avec les deux yeux par la fente du plateau supérieur. Mais si l'on relève graduellement l'écran en arrêtant avec persistance la vue sur l'index, la vision des A deviendra confuse ; l'image de chacun se dédoublera, et l'on verra quatre A ainsi disposés :

A A A A;

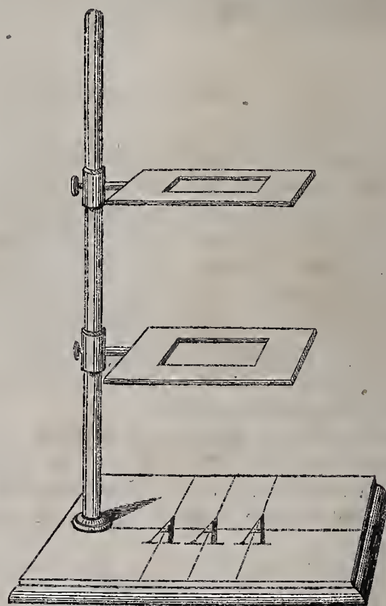
à mesure que l'écran se relèvera, les deux images intérieures iront en s'éloignant des images extrêmes, et il arrivera un moment, pour une certaine position de l'écran, où les deux images intérieures se superposeront, ainsi qu'il est indiqué sur la figure ; si l'on continue à fixer la vue sur l'index, on apercevra entre ses deux extrémités l'image d'un A à peu près aussi distincte que le serait celle d'une lettre semblable placée, à l'échelle convenable, dans le plan même de l'écran.

D'où résulte la production fantastique d'une image en un point où il n'existe pas d'objet.

Si la vue cesse de s'arrêter sur l'index, immédiatement l'illusion disparaît et l'on ne voit plus que les deux A, placés sur la base de l'instrument dans leur position réelle.

Il est facile de remarquer, en faisant cette expérience, que si les deux objets destinés à produire l'image fantastique ont le même écartement que les pupilles, l'écran devra partager en deux parties égales la distance du plateau supérieur à la base de l'instrument. Dans tous les cas, les distances de l'écran au plateau supérieur et à la base doivent être entre elles dans le même rapport que celui qui existe entre l'écartement des pupilles de l'observateur et celui des deux objets.

En partant de cette donnée générale, il est aisé de varier l'expérience de mille manières.




Phantascope.

On peut, par exemple, remplacer les A par deux fleurs semblables. En dessinant sur l'écran un petit pot de fleurs avec un bout de tige qui serve d'index, on amènera l'image fantastique des deux fleurs à l'extrémité de cette tige. Si, dans cette expérience, les fleurs sont de deux couleurs différentes, la couleur de l'image fantastique participera de

l'une et de l'autre. Une fleur bleue et une fleur rouge donneront lieu à une image violette ; une fleur rouge et une fleur jaune, à une image orangée ; une fleur bleue et une fleur jaune, à une image verte.

Deux traits de directions perpendiculaires, comme les deux suivants, — |, donneront pour image une petite croix, +.

Enfin les deux parties complémentaires d'une même figure placées l'une d'un côté, l'autre de l'autre, à la hauteur convenable, reproduiront dans l'image fantastique la figure complète. Que l'une des parties soit, par exemple, un petit personnage sans sa tête et l'autre la tête séparée du tronc, mais placée en regard, à la hauteur qui convient pour le raccordement, et l'image fantastique présentera le personnage dans son ensemble.

Ce petit instrument est propre à éclairer bien des points encore obscurs, relativement à la constitution de l'organe de la vue. Il mettra facilement en évidence ce fait, que les deux yeux ne voient que bien rarement de la même manière, et que c'est en général tantôt l'un, tantôt l'autre, qui voit le plus distinctement.

Il est évident d'ailleurs que l'on peut suppléer à l'appareil ci-dessus dessiné au moyen de deux feuilles de carton percées de fentes, ainsi que nous l'avons indiqué, et tenues à la hauteur convenable avec les deux mains. Seulement, avec l'appareil ainsi simplifié, les observations seront plus difficiles et donneront des résultats moins satisfaisants.

---

## MUSÉE DES ANTIQUITÉS AMÉRICAINES,

### AU LOUVRE.

Suite. — Voy. les Tables du tome XX.

Dans l'état où sont nos connaissances sur l'art américain tel qu'il était encore au moment de la conquête espagnole, un essai historique sur la marche de cet art et sur son développement pourrait paraître tout au moins téméraire. Nous ne nous imposerons pas une tâche pareille, mais nous tenterons, pour la première fois peut-être, d'exhumer certains faits et de citer des noms complétement ignorés, qui doivent figurer un jour dans son histoire.

Les peintres mexicains, ou pour mieux dire les hiérogrammates, chargés de transmettre à la postérité les faits religieux ou historiques, et de régulariser le payement des tributs, formaient, dans l'Anahuac, une classe privilégiée exempte de certains impôts et jouissant de divers priviléges : on les désignait sous le nom de *Tlaluca*, tandis qu'au Pérou les interprètes de nœuds commémoratifs s'appelaient *Quippu-Camayos*. Selon toute probabilité, les statuaires et les architectes, car ces deux classes d'artistes semblent se confondre, jouissaient des mêmes avantages. Les rois de Tezcuco et de Tenotchitlan ne dédaignaient point de diriger leurs travaux, et le fils d'un des souverains les plus célèbres du quinzième siècle, le prince Huetzin, passait pour l'un des plus habiles statuaires de son temps. Si l'espèce d'encyclopédie religieuse dont il est parlé assez fréquemment dans les fastes de Mexico, si le *Teomoxtli*, ou livre divin, nous eût été conservé, il est probable que nous aurions, sur des artistes bien antérieurs, certaines notions qui nous manquent aujourd'hui complétement. Tout ce que nous savons, c'est que les sculpteurs s'étaient prodigieusement multipliés avant l'arrivée des Espagnols. L'année 1467, durant laquelle fut achevé le grand temple de Tezcuco, signale une époque de rare magnificence pour l'art aztéque, où presque tous les sculpteurs habiles de l'Anahuac furent convoqués sur un seul point. Un nombre prodigieux d'idoles sortit de leurs mains, et nous pouvons supposer, sans nous éloigner trop fortement de la vérité, que beaucoup de statues conservées encore aujourd'hui en Europe et en Amérique ne remontent pas à une date plus ancienne. Après avoir cessé d'exister comme nation, les *Toltèques* dispersés furent considérés, au quatorzième siècle, comme les conservateurs de la tradition et de la science : le nom qu'ils portaient prouvait même la prééminence que leur accordaient, en fait d'art, les autres peuples, puisqu'il signifiait *architectes*. Ils avaient pu fournir aussi des sculpteurs, chez lesquels on ne trouvait certainement pas le sentiment de la nature ou l'étude de la forme, mais qui avaient dû transmettre, avec un soin minutieux, les symboles compliqués dont ils étaient les dépositaires.

Lorsqu'en ouvrant l'ouvrage immense d'Aglio, dû à la munificence de lord Kingsborough, on essaye de s'initier à l'art qui précéda celui des Aztèques, lorsque, dans les pages trop peu étudiées chez nous de Stephen et de Catherwood, on admire sa barbare magnificence, on demeure bien convaincu qu'il y eut dans ces régions une série non interrompue d'études artistiques qui rattache, comme chez nous, l'art du seizième siècle à l'art antique, en lui faisant subir toutefois de plus profondes modifications. C'était à Copan, à Uxmal, parmi les ruines qui portent aujourd'hui le nom espagnol de Palenqué, que les architectes, les sculpteurs employés par Netzahualcoyotzin et par Montezuma allaient chercher des inspirations ou même étudier; et le fait est tellement positif qu'on voit, dans la chronique de Tézozomoc, le dernier empereur du Mexique recommander à ses artistes l'imitation de l'art antique, et leur tracer des préceptes à ce sujet.

Ce n'était plus la même race, ce n'était plus la même religion ; les institutions dont ces ruines immenses attestaient le développement avaient péri; il ne restait plus dans ces solitudes que les vestiges indestructibles d'un art assurément grandiose, quoique des plus bizarres ; les souverains de l'Anahuac l'adoptèrent certainement comme modèle.

Netzahualcoyotzin, qui naquit en 1402, fut, de tous ces souverains, le plus actif, le plus éclairé. Les pieux missionsionnaires du seizième siècle l'ont surnommé eux-mêmes le Salomon du nouveau monde. Parvenu au trône de Tezcuco vers 1431, après avoir mené une vie errante qui l'avait obligé à parcourir les diverses parties de l'empire, l'un de ses premiers soins fut de bâtir des palais immenses, probablement à l'imitation de ceux qu'il avait pu visiter naguère dans le pays de Guatemala. Deux cent mille ouvriers furent employés, dit-on, à leur construction, et quoique l'empereur ne dédaignât pas de se réserver la direction suprême des travaux, la plupart des édifices s'élevèrent sous l'inspection de deux hauts personnages, qui devaient être considérés comme les plus habiles architectes de leur temps, et que l'on désignait sous les noms de Xilomantzin et de Moquihuitzin : le premier était seigneur du Culhuacan, et le second commandait la ville de Tlatelolco. Non-seulement la statuaire proprement dite avait été appelée à orner les nouvelles habitations impériales, mais les ciseleurs, les fondeurs, avaient imité, en or, nombre de quadrupèdes et d'oiseaux qui figuraient comme *spécimens* des productions zoologiques de la contrée, à côté d'une ménagerie tout aussi splendide que celle de Mexico. Nous ferons remarquer en passant que les princes de la famille impériale, réunis dans une des vastes salles du palais que l'on désignait sous le nom de *Tlacotco*, recevaient des leçons qui les mettaient à même de travailler l'or, ou d'exécuter plus tard ces fameuses mosaïques en plumes, si l'on peut se servir de cette expression, qui firent l'admiration des conquérants. L'un des fils de l'empereur Tetzautpilzintli sortit de cette institution, et, en outre de ses vastes connaissances, s'acquit un grand renom dans la

pratique des arts : ce fut lui qui fit bâtir le superbe palais *du Cèdre* dans la ville d'Ahuehuetitlan.

Les architectes de Tezcuco et de Mexico, pris fréquemment, on le voit, dans les plus hautes classes de la société, savaient faire concourir à l'ornementation des palais et des temples un nombre infini de statuaires. Plus de trente sculpteurs renommés furent employés, par exemple, à couvrir de bas-reliefs la pierre qui devait couronner en premier lieu le temple de Huitzilopochti. Ce monolithe, richement sculpté, fut traîné d'Acolco à Mexico par dix ou douze mille Indiens, et malheureusement il fut englouti dans le lac avant de parvenir à sa destination. Il n'en fut pas de même de la pierre qui fut transportée au sommet du temple de Coatlan, inauguré par Montezuma dès les premières années du seizième siècle; après d'incroyables efforts, elle put être consacrée selon les rites. Une sorte d'effroi néanmoins s'empare de l'historien, et il voudrait borner sa tâche à donner une idée des bizarres merveilles qui frappèrent les yeux des premiers conquérants. Ces sculptures innombrables, élaborées avec tant de patience, ne recevaient leur entière consécration que lorsqu'elles étaient littéralement baignées de sang humain. Lors de la dédicace du sanctuaire vénéré que nous avons signalé plus haut, huit cents victimes furent égorgées devant les idoles, et sanctifièrent par leur mort épouvantable les immenses travaux ordonnés par Montezuma, qui n'avait pris le titre d'empereur qu'après avoir exercé les fonctions de prêtre. L'office du sacrificateur avait, chez ces peuples, d'effroyables secrets, et un *tlamacaxqui* n'obtenait les éloges de la troupe hideuse dont il était secondé que lorsque, par un art vraiment infernal, il savait, d'un même coup, donner la mort à la victime, et faire jaillir son sang devant l'idole qui devait en recevoir une partie. Les tlamacaxquis, ces pontifes de la mort, avaient rédigé en principes les effroyables pratiques dont ils se réservaient le privilége, et, au besoin, il les enseignaient à l'empereur lui-même. Lorsqu'en l'année 1486, le temple de Mexico,

SCULPTURES AMÉRICAINES AU MUSÉE DU LOUVRE.



612 617 623

commencé sous Montezuma Ilhuacomina, fut inauguré, Ahuitzol, le souverain régnant, ne cessa de remplir l'office de sacrificateur et d'inonder les statues du sang des victimes. Revêtu des attributs et même du costume des dieux, il ne prit de repos que lorsque la fatigue eut fait tomber de ses mains le poignard d'obsidienne. Il s'en servait avec une telle habileté qu'au dire des prêtres, il les surpassait. Les sanglants sacrifices ne furent pas néanmoins longtemps interrompus; plusieurs tlamacaxquis remplacèrent le terrible Ahuitzol, si bien que durant quatre journées entières le sang ne cessa de couler. Nous en avons trop dit peut-être, et cependant nous reculons devant les détails; mais, pour compléter ce tableau effroyable, il faut rappeler les expressions concises et sauvages d'un vieux narrateur mexicain. « Le theocali semblait recouvert, dit-il, d'un immense tapis de pourpre. »

Les hommes qui consacraient, en ce temps, leur art à reproduire l'image des treize divinités redoutables étaient encore chargés d'un autre office : lorsqu'un souverain avait succombé ils devaient reproduire son image pour la cérémonie funéraire qui précédait l'élection de son successeur, comme cela avait lieu dans presque toute l'Europe au moyen âge; ces images devaient être coloriées et revêtues de riches ornements. Ahuitzol le terrible sacrificateur, et Tiçozic, le jeune prince qui lui succéda, furent ainsi représentés en effigie avant d'être livrés religieusement au bûcher. La statue de Tiçozic, merveilleusement parée, fut étendue sur un lit de repos, comme on se le représentait lui-même, « dans le neuvième abîme de l'enfer, où règnent les puissants dieux Michtlanteuchtli et Nicatan-Intzontemoc... dormant du sommeil de l'oubli. »

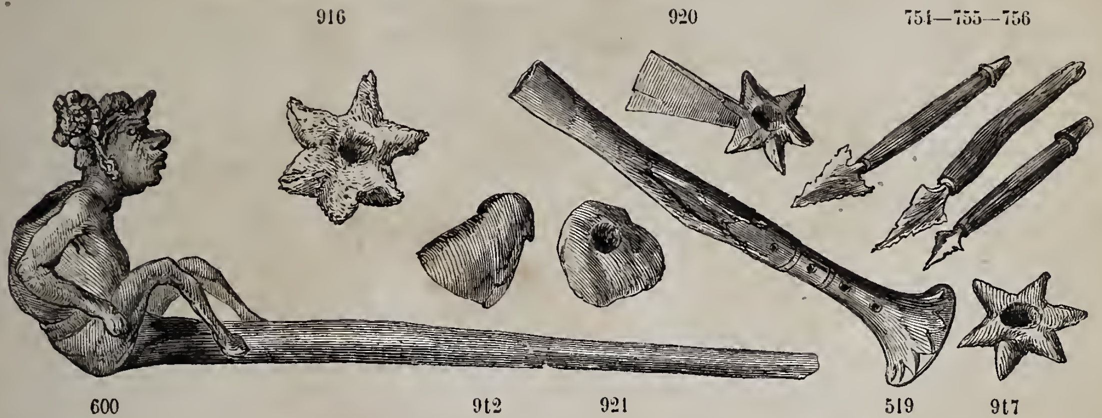
Ces statues commémoratives étaient toujours en bois léger, et l'on avait soin de placer entre leurs épaules un faucon, symbole également significatif, nous dit Tezozomoc, des changements que l'esprit du mort venait de subir. « Son âme allait voler désormais devant le soleil, les tempêtes et les orages. »

Comme les statues des funérailles, que l'on désignait sous le nom de *quixococuallia*, étaient destinées à être brûlées solennellement, le Musée du Louvre n'en possède pas une seule; il est heureusement plus riche en objets qui ont un emploi sérieux dans la vie civile, ou qui servaient à célébrer les cérémonies du culte : tels sont entre autres les numéros 617 et 623, qui sont de véritables sceaux chargés de figures hiéroglyphiques; tel est, sous le numéro 612, un polissoir employé peut-être à aplanir les fibres filamenteuses de maguey, qui fournissaient les immenses feuilles de papier sur lesquelles les Tlalucas peignaient si rapidement leurs signes bizarres. Le numéro 600 appartient encore à la civilisation mexicaine : c'est un brûle-parfum, en forme de pipe, dont le fourneau est formé par une figure d'homme entièrement nu. Peut être servait-il à brûler du copal, dont on faisait un si grand usage pour honorer les dieux, peut-être était-il simplement employé à fumer du tabac, comme cela se pratiquait de temps immémorial chez la plupart des peuples de l'Amérique.

Les instruments destinés à mener les danses sacrées du temple, ou à exciter la joie des festins, étaient en général fort variés chez les nations de l'Anahuac; outre ces téponaztli, grands tambours creusés dans un tronc d'arbre, sur lesquels on frappait avec des baguettes garnies de tampons en résine élastique, et dont le Musée possède un échantillon, il y avait des conques guerrières, des grelots retentissants *(ayacachtli)*, des flûtes sourdes que l'on désignait sous le nom peu harmonieux de *quauhtlapizalli*, et enfin des espèces de flageolets aux sons plus aigus; c'est un instrument à quatre trous et à pavillon que représente le numéro 519. Nous n'avons que des renseignements très-

incomplets sur la musique des anciens Mexicains. A en juger cependant par ceux de leurs instruments qui nous sont parvenus, cet art conservait parmi eux un caractère de rudesse primitive qui ne pouvait faire supposer l'existence d'un système régulier. Sahagun, Clavigero, Torquemada, ne renferment à ce sujet que des généralités sans importance. Les peuples qu'ils ont étudiés minutieusement dans les divers phases de leur civilisation semblent avoir ignoré l'usage des instruments à cordes. C'était surtout au son des instruments de percussion et au son des flûtes qu'ils menaient dans le temple ces danses solennelles, auxquelles ne pouvaient se dispenser d'assister les principaux guerriers de la cité. Si les documents sur cette musique barbare nous manquent, il n'en est pas de même à l'égard de la chorégraphie. Les anciens Aztèques attachaient une telle importance aux rites des danses sacrées, qu'il pouvait arriver, dans certaines circonstances, que l'oubli d'un pas ou d'une attitude prescrits par le culte fît donner la mort au danseur maladroit qui s'était rendu coupable de cette offense envers les dieux. La même rigueur s'appliquait aux chanteurs et à ceux qui marquaient la cadence sur le *teponaztli*. L'exact Bernardino de Sahagun est explicite sur ce point.

Les poignards formés de pointes triangulaires de silex, fixés dans des manches de bois, que l'on a figurés sous les numéros 754, 755 et 756, à côté de l'instrument à vent des Mexicains, semblent être là comme un souvenir de cette race cruelle qui faisait intervenir d'abominables sacrifices jusque dans ses fêtes; il n'en est rien cependant, et ils n'appartiennent pas à la civilisation aztèque, non plus que les têtes de masses d'armes représentées sous les numéros 912, 916, 917, 920, 921; ils viennent du Pérou et rappellent des peuples qui, avec des formes plus adoucies dans leur culte, mettaient aussi en pratique, dans leur art rudimentaire, des principes de goût moins étrangers aux nôtres peut-




être que ceux des nations mexicaines. Chez ces dernières, en effet, comme l'a dit si bien Prescott, « les fantômes allégoriques imprimaient la plus bizarre direction aux artistes dès qu'ils voulaient représenter la figure humaine. » L'art, au contraire chez, les Péruviens, rentrait souvent dans l'imitation de la nature et ne se laissait pas pervertir au même degré par le symbole.

*La suite à une autre livraison.*

---

## LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 54, 58, 70.

§ 11. *Le neveu d'un négociant. — Un gendre refusé.*

L'observation faite par Mme Roubert nous ouvrit les yeux. Nous sentîmes que les assiduités de M. Raymond pouvaient faire naître des idées auxquelles il eût été imprudent de s'arrêter. L'oncle Formon, qui était riche et tenait en grande estime les gros capitaux, voulait pour son neveu un opulent mariage; il avait calculé que lorsqu'il lui laisserait la maison de commerce, « l'apport dotal devait suffire pour le fonds d'exploitation; » or la dot de Claire ressemblait singulièrement à celle de la Mariane de Molière : elle se composait surtout d'habitudes laborieuses, d'humeur facile, de goûts simples, de sobriété; et M. Formon n'eût pas manqué de trouver, comme Harpagon, « que ce compte-là n'avait rien de réel, et que c'était une raillerie de vouloir constituer à la future une dot de toutes les dépenses qu'elle ne ferait point. »

Nous communiquâmes nos scrupules à Léon, qui les partagea et promit que son ami interromprait ses visites.

Il eut d'abord recours pour cela à mille subterfuges : un jour c'était quelque promenade lointaine dans laquelle il entraînait M. Raymond; d'autres fois un travail sur lequel il voulait le consulter; le plus souvent de simples caprices par lesquels il rompait l'habitude des entrevues journalières. M. Raymond s'y soumit d'abord; il aimait Léon et se laissait aller volontiers à son impulsion; mais bientôt il parut perdre patience; loin de se désaccoutumer peu à peu de ses visites du soir, comme mon fils l'avait espéré, il lui déclara, avec une vivacité qui ne lui était point ordinaire, qu'elles étaient devenues pour lui un besoin, et qu'il voulait les reprendre.

Léon répondit d'abord sur le ton enjoué, en se plaignant de ce que sa compagnie ne pût lui suffire; mais il insista.

— Seul, je vous ai moins complétement qu'au milieu de votre famille, répliqua-t-il; c'est votre place et votre vrai cadre; tout y est dans une telle harmonie que le charme de l'ensemble ajoute au charme de chaque détail. Le plus bel arbre isolé n'est qu'un arbre; réuni à ses pareils c'est une part de forêt. Pourquoi m'empêcher de prendre place dans votre cercle intime, de respirer ce bon air de dévouement et de tendresse? Vous ai-je donc dérobé quelque doux rayon pour que vous me disiez ainsi de me retirer de votre soleil?

Et comme Léon embarrassé ne répondait rien :

— Songez, mon ami, ajouta-t-il d'une voix plus émue, que j'ai été élevé en orphelin, loin de toutes les jouissances du foyer. J'ai passé des mains de la nourrice à celles des maîtres, et du collége au comptoir. Chacun m'a servi par devoir, personne ne m'a aimé pour moi-même. Jusqu'ici je n'ai trouvé dans le monde qu'une chambre garnie et une table d'hôte; c'est chez vous que pour la première fois j'ai vu et compris ce qu'était une famille. Si vous m'aimez, laissez-moi jouir de ma découverte et ne m'enviez pas la petite place d'où je regarde votre bonheur.

— Dieu sait que je ne demande pas mieux, dit Léon qui, tout en sentant la nécessité d'en venir à une explication,

hésitait sur la tournure à lui donner; vous ne doutez point, j'espère, de ma bonne volonté; votre présence parmi nous m'est toujours une joie; mais... d'autres peuvent s'en étonner.

Il l'interrompit.

— Aurais-je été importun? s'écria-t-il; mes visites paraissent-elles trop fréquentes à votre mère... à votre sœur?... Oh! répondez, je vous en conjure, Léon, répondez franchement!

— Franchement, ma famille est toujours heureuse que vous soyez là.

— Qui donc alors peut s'étonner?

— Ceux qui regardent sans voir, jugent sans connaître et condamnent sans merci, c'est-à-dire tout le monde! Longtemps j'ai balancé à vous le dire, et je ne le fais encore qu'avec peine.

— Mais que peut-on blâmer dans mon intimité?

— Pardon, reprit Léon en souriant; vous n'avez pas oublié, je pense, cet enfer des anciens où le chien Cerbère laissait entrer tout le monde, mais ne permettait à personne de sortir.

— Après?

— Eh bien, cher ami, les gens sages prétendent que c'est le symbole de toute maison où il y a une fille à pourvoir: chaque homme mariable qui s'y présente est supposé acquis à l'enfer conjugal; s'il y reste, on le regarde comme une victime; s'il en ressort, comme un Hercule vainqueur qui s'est joué de Cerbère.

— Et il n'y a pas d'autre motif? dit M. Raymond qui rougit.

— Aucun autre! acheva Léon en lui prenant la main; mais il vous suffira, mon ami; nous pouvons braver les préjugés quand notre repos et notre honneur ont seuls à en souffrir, mais non quand il s'agit de l'honneur et du repos des autres. Pardonnez-moi, pardonnez-nous; ceci ne se fait point par notre volonté : dites-moi que vous en êtes sûr et que vous ne gardez point de rancune.

— Je vous aime et vous remercie, dit Raymond en répondant avec effusion à l'étreinte de Léon; vos paroles m'ont troublé plus que vous ne pouvez croire... je ne puis, je ne veux pas y répondre maintenant... je vous demande deux jours... alors... nous en reparlerons... et... vous saurez tout!

A ces mots, il embrassa mon fils et le quitta brusquement.

Le temps demandé s'écoula. Léon, qui m'avait raconté leur entretien, eut soin, à mon expresse recommandation, d'éviter tout ce qui eût pu rappeler à M. Raymond sa promesse; enfin, le troisième jour, celui-ci arriva chez nous vers le soir, mais sans entrer au salon; il le fit demander et monta avec lui dans sa chambre haute.

Il était pâle et semblait très-agité. Léon affecta de ne point s'en apercevoir; il lui demanda s'il venait le chercher pour une promenade.

— Oui... habillez-vous... sortons! répliqua-t-il avec une précipitation distraite.

Mais, après avoir fait deux ou trois tours dans la chambre, il se jeta sur un fauteuil en s'écriant :

— C'est inutile... je puis vous parler ici... J'aime mieux tout vous dire... et pour cela je n'ai besoin que d'un seul mot... — Léon... j'aime votre sœur!

Mon fils se retourna avec une exclamation.

— Ne me faites pas d'objection! se hâta d'ajouter le neveu de M. Formon; je les connais toutes... il n'en est qu'une dont je veuille tenir compte, celle qui viendrait de la volonté de votre sœur ou de votre famille : parlez-moi avec sincérité, Léon, me seront-ils favorables? N'ai-je point à redouter d'autres projets? Savez-vous enfin quelque chose qui puisse me faire craindre ou espérer?

— Rien, et eux seuls sont en mesure de vous répondre; mais il me semble que vous oubliez quelqu'un dont l'adhésion n'est pas moins importante.

— Mon oncle?

— Oui.

— Je viens de lui tout avouer!...

Il s'arrêta; Léon le regardait.

— Et qu'a-t-il répondu? demanda-t-il.

— Ce qu'il devait répondre, reprit Raymond avec une exaltation amère, ce que j'attendais. Connaît-il votre sœur? peut-il comprendre ce qu'il y a en elle de naïve séduction? A ses yeux le mariage n'a jamais été qu'une affaire.

— Et il trouve celle-ci mauvaise? interrompis-je en franchissant le seuil sur lequel j'étais arrêté depuis quelques minutes sans que les deux jeunes gens y eussent pris garde.

M. Raymond recula de trois pas et devint très-pâle; mais je le rassurai en lui tendant la main; il comprit dès les premiers mots que je ne le rendais pas responable des dédains de M. Formon, et, encouragé par mes témoignages d'affection, il me déclara que l'opposition de son oncle ne pouvait être un obstacle pour lui.

— Que je puisse être agréé de vous ou de M^lle^ Claire, ajouta-t-il, je n'en demande point davantage; nulle volonté ne peut enchaîner ma préférence, et ce que je possède suffit pour mettre la femme que j'aurai choisie à l'abri de la pauvreté.

— Mais non à l'abri des regrets, répliquai-je; pourra-t-elle oublier qu'elle vous a rendu ingrat, et que le lien qui vous a unis n'a pu se former qu'avec les liens brisés de la famille? Pour elle vous aurez rompu avec celui qui vous a tenu lieu de père; vous aurez préféré votre penchant à votre devoir! dangereux début et triste présage! Est-il bien sûr que celle pour qui vous aurez ainsi renoncé à vos habitudes, à vos affections, à vos souvenirs, puisse vous dédommager suffisamment de tant de sacrifices? Ne les regretterez-vous jamais? Chaque fois que vous rencontrerez le bienfaiteur abandonné pour une étrangère, et qu'il vous faudra détourner la tête, ne sentirez-vous pas votre cœur se serrer? Croyez-moi, monsieur Raymond, bien peu de gens sont assez sûrs d'eux-mêmes pour de pareilles épreuves, bien moins encore ont droit de les tenter. Dans notre constitution sociale, tout repose sur la famille, tout y revient : renier celle que Dieu nous a donnée pour en commencer une autre, c'est mettre le feu à la maison héréditaire avec l'idée de bâtir sur ses cendres. Rarement le succès justifie de pareilles audaces, et l'extrême nécessité peut seule les excuser. Pour ma part je n'en serai point complice; ma fille n'entrera jamais dans la famille qui la repousse; elle a besoin de sympathie, d'encouragement, de tendresse, et je ne veux pas que son mariage soit une déclaration de guerre, mais un traité d'ailliance.

Tout ce que put dire M. Raymond ne changea rien à cette résolution; je l'assurai de mon estime et de mon amitié; mais je renouvelai l'avertissement déjà donné par Léon : quelque douce que nous fût son intimité, nous devions la rompre et nous contenter de vœux réciproques faits de loin pour notre bonheur.

Quand il me vit inébranlable, il cessa d'insister et se retira tristement. Nous ne le revîmes plus que de loin en loin, par hasard et chez des tiers. *La suite à une autre livraison.*

---

L'ESTOC VOLANT.

L'estoc volant, que depuis on a simplement appelé volant, était un bâton gros et court que l'on cachait sous ses habits pour le lancer, dans l'occasion, à la tête ou aux jambes de son ennemi. Maître Guillaume, ce bouffon si connu à la cour

de Henri IV, avait toujours sous ses habits un de ces bâtons volants qu'il appelait son *oisel*, parce qu'il avait coutume de le faire voler à la tête des pages et des laquais qui le persécutaient ordinairement.

## LE BON CONSEIL DE CHAUCER (1).

Fuis la louange, recherche la sincérité, contente-toi de ton bien quelque petit qu'il soit; car la richesse produit la haine, la haute fortune est précaire, la gloire engendre la vie, et la prospérité est aveugle. De rien ne prends plus qu'il ne t'est nécessaire. Guide-toi aussi bien que tu saurais guider les autres, et la sagesse, sois-en sûr, viendra à ton secours.

Ne va pas, sur la foi de l'inconstante déesse qui tourne comme une roue, tenter de rendre droit tout ce qui est crochu; entreprendre peu est, en effet, le moyen d'avoir grande tranquillité. Évite aussi de regimber contre un clou, ne lutte pas avec un mur à l'exemple du pot de terre. Juge-toi toi-même comme tu juges les autres lorsqu'ils ne sont plus, et la sagesse, sois-en sûr, viendra à ton secours.

Accepte de bon cœur ce qui t'est envoyé; la lutte d'ici-bas entraîne plus d'un échec; le monde n'est pas notre demeure, ce n'est qu'un désert. En avant, pèlerin! Coursier, sors de ton écurie! lève tes regards en haut et remercie Dieu de tout. Renonce à tes désirs, laisse l'esprit te guider, et la sagesse, sois-en sûr, viendra à ton secours.

## JACQUES DU FOUILLOUX.

« Nous ne possédons aucun détail biographique sur le compte de Jacques du Fouilloux, » dit la notice placée en tête de la dernière édition de *la Vénerie*, publiée à Angers en 1844. Par une singularité qu'on rencontre trop souvent dans l'histoire des lettres, pendant que les bibliophiles signalaient minutieusement les différentes éditions qu'on a données de *la Vénerie*, personne ne s'occupait de du Fouilloux. Le livre avait absorbé l'auteur : aussi les plus minces éléments d'une biographie manquaient-ils complétement jusqu'à ce jour. La *Biographie universelle* lui consacre à peine une colonne, et se borne à parler de *la Vénerie*. La *Bibliothèque historique et critique du Poitou* ne s'explique pas davantage sur le compte du célèbre chasseur.

La découverte des papiers de famille de Jacques du Fouilloux nous permet de combler cette lacune et de donner les renseignements les plus exacts sur sa vie.

Il naquit, dans les premiers jours de mars 1519, au château du Fouilloux, paroisse de Saint-Martin en Gâtine, bâti sur le point le plus culminant du haut Poitou (département des Deux-Sèvres). Son père, Antoine du Fouilloux, était issu d'une famille de très-ancienne noblesse, qui possédait, depuis plusieurs siècles, la terre dont elle portait le nom. Sa mère, Guérine Taveau de Mortemer, dame de Bouillé (2), mourut en lui donnant le jour. Ayant perdu ses parents de bonne heure, il fut mis sous la tutelle de René de la Rochefoucault, son oncle à la mode de Bretagne, qui l'emmena chez lui à Bayers, puis à Liniers, château situé près de Saint-Maurice de la Fougereuse, non loin de Thouars.

Jacques du Fouilloux n'eut pas à se louer de la manière dont son tuteur administra ses biens, si l'on en juge par le procès qu'il eut, en 1540, avec sa veuve, aussitôt sa majorité. Cependant son éducation ne fut pas négligée, et le style de son livre prouve qu'on prit même un grand soin de développer ses facultés intellectuelles, et qu'on lui permit de se livrer de bonne heure à son goût dominant pour la chasse, passion qu'il conserva toute sa vie.

> ... Évitant sans cesse la paresse,
> A ce plaisir exerçay ma jeunesse
> Qui est commun aux princes et seigneurs,
> Comme avoient fait mes prédécesseurs.

Mais le jeune gentilhomme aspirait à une liberté plus complète. Arrivé à l'âge de vingt-sept ans, il lui prit « envie de s'émanciper, » et un beau matin il s'échappa de Liniers avant l'aube, « n'oubliant rien, sinon à dire adieu, » et suivi de son limier Tire-Fort. Tandis qu'il vaguait à travers la campagne, un cerf partit; il se mit aussitôt à sa poursuite, et arriva, non sans quelques aventures gaiement racontées, dans sa chère Gâtine, qu'il avait abandonnée depuis l'âge de cinq ans. Ce fut ainsi qu'il fit son entrée dans le monde, et depuis, les lettres et le plaisir furent ses seules occupations.

Du Fouilloux épousa, le 20 août 1554, Jeanne Berthelot, fille de René Berthelot, conseiller au parlement de Paris, et de Jeanne d'Ausseure. Celle-ci était douée de beaucoup d'attraits, au dire du poëte J. de la Péruse, et était une riche héritière; mais, habituée à la rigidité des familles parlementaires, elle ne put se faire aux allures dissipées de son mari, et cette antipathie d'humeurs engendra des querelles incessantes qui firent le tourment du ménage. De Verville raconte la méthode brutale et singulière dont du Fouilloux se serait, dit-on, servi une fois pour vaincre l'humeur acariâtre de sa femme. Il paraît néanmoins à peu près démontré que cette anecdote est controuvée.

Du Fouilloux eut de Jeanne Berthelot un seul fils, qui fut page de Guy de Daillon, sieur du Lude, gouverneur du Poitou, et qui mourut à peine âgé de seize ans, peu de temps après sa mère.

Notre veneur chercha malheureusement dans le désordre des consolations à ses chagrins domestiques. Une note conservée à la Bibliothèque nationale, section des titres généalogiques, assure qu'il présenta à Henri III, lors du séjour qu'il fit à Poitiers en 1577, une compagnie de cinquante hommes uniquement composée de ses fils illégitimes. Ceci est évidemment encore un conte fait à plaisir, mais qui donne une idée des mœurs et de la réputation de du Fouilloux.

Il finit ses jours le 5 août 1580, à l'âge de soixante et un ans, laissant pour héritière d'une fortune assez considérable la fille de sa sœur, Marie Cathus, seconde femme de Jean de la Haye, lieutenant général en la sénéchaussée de Poitiers.

Jacques du Fouilloux doit sa célébrité au livre de *la Vénerie*, ouvrage écrit avec beaucoup de gaieté, de verve et d'originalité, et rempli d'observations curieuses dont les travaux des naturalistes modernes ont démontré l'exactitude. La première édition parut à Poitiers, en 1561, chez les Marnef et les Bouchet frères. Ce privilége est daté d'Orléans, le 23 décembre 1560. En tête de ce volume, de format petit in-folio, et orné de nombreuses gravures en bois, est une dédicace adressée à Charles IX, qui est l'expression complète de la philosophie de l'auteur. « Il est certain et notoire à chacun, y dit-il au roi, que de tout temps les hommes se sont adonnés à plusieurs hautes et occultes sciences : les uns à la philosophie pour contenter leurs esprits, les autres aux arts méchaniques pour acquérir des richesses. Les inventions desquels ont en tant de manières esté esparses, que de les desduire et nombrer par le menu, seroit quasi chose impossible. De façon qu'après avoir le tout bien examiné et considéré, enfin je me suis arresté à ce qu'a dit ce grand et sage roy Salomon : Que

(1) Trad. par H. Gaumont. — Voy sur Geoffroy Chaucer, poëte anglais du quatorzième siècle, t. X, p. 83.

(2) C'est dans les archives de ce château, placé entre Oulmes et Maillezais, que les titres de la famille du Fouilloux ont été retrouvés.

toutes choses qui sont souz le soleil ne sont que frivole uanité; d'autant qu'il n'y a science ny art qui puisse allonger la vie plus que ne le permet le cours de nature. Pour ce m'a-t-il semblé, Sire, que la meilleure science que nous pouvons apprendre (après la crainte de Dieu), est de nous tenir et entretenir joyeux, en usant d'honnestes exercices, entre lesquels je n'ay trouvé aucun plus noble et plus recommandable que l'art de la vénerie. »

On ne peut rien ajouter à ces quelques lignes : elles peignent l'homme tout entier. Sceptique ou plutôt indifférent en matières de religion, à une époque de grand zèle, il ne prit aucune part aux guerres civiles qui bouleversèrent la province où il vécut. Il fit en sorte de « s'entretenir joyeux, » et de se renfermer dans un voluptueux égoïsme.

*La Vénerie* a été réimprimée vingt-deux fois en France, trois ou quatre fois en Allemagne, et une à Milan. On a joint à quelques-unes de ces nombreuses éditions *la Fauconnerie*, de Jean de Franchières ; *la Chasse au loup*, de Clamorgan; et *le Miroir de fauconnerie*, de Pierre Harmont. Ce livre dut sa grande vogue à la passion de la noblesse pour la chasse ; pendant un siècle et demi, on le trouva dans tous les châteaux. Malgré le nombre considérable d'exemplaires répandus, il est devenu fort rare aujourd'hui, par cela même qu'il a été beaucoup lu, beaucoup étudié, et les bibliophiles se le disputent, surtout lorsqu'il apparaît en éditions primitives.



Portrait de Jacques du Fouilloux. — D'après un dessin attribué à Clouet, dit Janet.

Le poëme de *l'Adolescence de Jacques du Fouilloux* est d'une versification simple et facile, mais un peu impudente comme tout ce que composait l'auteur. Il fait suite à *la Vénerie.*

Le portrait que nous donnons est la copie d'un dessin attribué à F. Clouet, dit Janet, esquissé à la pierre noire, et légérement retouché au crayon rouge. L'aspect de la physionomie indique que du Fouilloux avait de trente à trente-cinq ans lorsque ce dessin fut exécuté, c'est-à-dire vers 1553, époque à laquelle on sait que notre veneur suivait la cour.

La famille du Fouilloux portait : palé d'argent et de sable de dix pièces, à la fasce d'azur sur le tout.

## LA COURSE A ANE.



Dessin de Pauquet, d'après Gaïnsborough.

Les voilà près du but! Vainement l'un des concurrents excite de la voix et du geste sa monture haletante, l'autre lève les mains et pousse le cri de victoire, et répond déjà aux acclamations de la foule.

Encore un instant, et, debout près de son âne, il va recevoir la récompense promise! Il fera le tour du cercle des spectateurs en écoutant leurs félicitations; il rentrera chez lui enrichi et glorieux comme un athlète des jeux Olympiques, tandis que maître Aliboron, le véritable vainqueur, retournera à son écurie pour y retrouver sa paille et ses chardons.

Triste symbole de la plupart des victoires remportées ici-bas! Qui de nous n'a ainsi confisqué à son profit des succès préparés ou conquis par d'autres? N'avons-nous pas tous un âne grâce auquel nous atteignons le but? — Généraux que de vaillants soldats font triompher; capitalistes devenus millionnaires en utilisant pour vous les deniers que le pauvre vous confie; écrivains venus à point qui exploitez l'idée à laquelle cent autres ont préparé la voie; hommes d'état que l'engouement populaire porte au pouvoir; artistes qu'un heureux hasard prend en croupe et conduit brusquement à la célébrité; héritiers qui recueillez en dormant la fortune acquise par la patience laborieuse d'un parent inconnu : que de gens qui font la course à âne sans s'en douter!

Honneur du moins à celui qui, après la victoire, ne né-

glige pas sa monture! — L'écueil ordinaire pour tout homme est d'oublier les humbles instruments de sa réussite! Depuis sa nourrice qui, en veillant à ses premières années, lui a assuré les forces dont il a profité, et le maître d'école qui lui a ouvert les premières portes du monde de l'intelligence, jusqu'au serviteur de tous les jours qui, en prenant à sa charge les détails matériels de la vie, lui laisse le loisir de penser, jusqu'à la foule d'éducateurs connus ou invisibles qui l'ont insensiblement fait ce qu'il est, combien de secours méconnus, de moyens oubliés! et qu'il est rare au moment des triomphes de se rappeler les modestes montures auxquelles nous les devons!

Ces réflexions, nous les faisions tout bas en suivant du regard une de ces courses d'ânes, si fréquentes en Italie et dans le midi de la France; elles ne nous empêchaient pas de nous intéresser à la lutte de ces courageux animaux, calomniés par le préjugé populaire, mais réhabilités par Buffon.

Dans la plupart des provinces de la France nous voyons l'âne surchargé de travail, mal nourri, mal soigné, livré à une espèce de mépris que n'a point dissipé son utilité; et nous ne pouvons, par suite, bien juger de son aspect, de ses instincts, ni de ses aptitudes. La race, abâtardie par notre faute, est loin de celle que l'on rencontre dans les contrées méridionales où nos préjugés ne semblent point avoir pénétré. Là vous trouvez des ânes plein de feu, dont les formes délicates et le brillant pelage ne déshonoreraient aucun cavalier. Il serait à désirer que les encouragements donnés dans notre pays, avec plus ou moins de succès, à l'amélioration des chevaux, se détournassent un peu vers cette race plus utile encore peut-être, en ce qu'elle correspond aux plus humbles besoins et qu'elle est le recours obligé des plus pauvres laboureurs.

---

## EXPLICATION DE QUELQUES SYMBOLES
### ET ATTRIBUTS RELIGIEUX.

Suite et fin. — Voy. p. 66.

Lampe. Vierges sages, vierges folles, sainte Gudule; deux lampes au-dessus de la Charité (portail de Saint-Étienne de Sens). Voy. *Arbre*.

Lance. Saint Thomas, saint Matthieu, saint Longin. — Lances croisées, attribut de saint Bénigne de Dijon.

Lanterne. Saint Hugues, sainte Gudule, sibylle persique.

Laurier. Victoire. Sainte Gudule, sibylle libyque, sibylle érythrée.

Léopard. Persévérance dans le mal.

Licorne. Puissance, virginité. — Sainte Justine.

Lion. Force, courage; quelquefois crime. — Attribut de Ruben, de Juda, de Dan (Saint-Étienne de Sens), de Samson, de saint Marc, saint Jérôme, saint Agapé. — Lions buvant dans un calice, symbole eucharistique.

Lis. Pureté, innocence; ange Gabriel, Marie, saint Joseph, sibylle. Quelquefois, dans le tableau du Jugement dernier, un lis sort à droite de la bouche du Sauveur, un glaive à gauche.

Lit. Deux médecins près d'un lit, saint Côme et saint Damien; le lit du juste mourant; le lit du pécheur en désordre.

Livre. Attribut des apôtres, des évangélistes et des docteurs, des évêques et des abbés; — aux mains de Jésus-Christ enfant, c'est le livre de la sagesse. — Attribut du Saint-Esprit lorsqu'il a la forme humaine. Livre sacré, symbole de la loi nouvelle; arrondi au sommet, symbole de la loi ancienne; symbole de la pédagogie.

Loup. Cruauté; démon — Attribut de Benjamin.

Lune. Au moment de la création, son disque porté par un buste de femme ou par un ange; disque échancré sous les pieds de Marie.

Lyre. Attribut de sainte Cécile; gravée sur les tombeaux des premiers chrétiens.

Main coupée. Saint Cyriaque; — deux mains attachées au cercueil de Marie. (Voy. *Gant*.)

Mamelle, dans un plat ou sur un linge, attribut de sainte Agathe.

Marteau. Attribut de saint Éloi.

Masse de foulon. Saint Jacques le Mineur.

Massue. Saint Bénigne.

Médaille crucifère au cou de sainte Geneviève; médaille présentée à cette sainte par saint Germain.

Mouton. Voy. *Agneau, Brebis, Bélier*.

Navire. Symbole de la vie agitée du chrétien. Attribut de Zabulon. (Voy. *Barque*.)

Nimbe. Gloire qui environne la tête de Dieu, des anges, des saints, des personnes constituées en dignité; — triangulaire ou bitriangulaire, attribut de la Trinité. — Nimbe circulaire timbré d'une croix, réservé aux personnes divines. — Nimbe circulaire sans croix, indique un ange ou un saint, ou une puissance, quelquefois le démon. — Nimbe carré, indique une personne vivante, à moins qu'il n'ait la forme d'un losange, et alors il peut encadrer la tête d'une personne divine.

Œil. Voy. *Colombe*. Sainte Lucie porte ses yeux sur un plat.

Oie. La vigilance (grand portail de Saint-Étienne de Sens).

Olivier. La paix.

Orgues. Attribut de sainte Cécile.

Ostensoir. Attribut de saint Norbert et de sainte Claire.

Ours. Tendresse maternelle; attribut de saint Eustache.

Pain porté par sainte Gertrude, saint Jean l'Aumônier, la sibylle phrygienne, la sibylle érythrée.

Palmier. La victoire, la justice chrétienne; attribut des martyrs; saint Paul ermite au pied d'un palmier.

Panier. Sainte Dorothée porte des fruits et des fleurs dans un panier.

Paon. L'immortalité; becquetant des raisins, symbole eucharistique.

Parfums. Les rois mages; les trois Maries, sainte Madeleine.

Peigne de cardeur, attribut de saint Blaise.

Pélican. La charité.

Pelle. Attribut de saint Honoré.

Phénix. L'immortalité.

Pierre. Saint Étienne; saint Thomas, patron des architectes. La Folie dévorant une pierre, et marchant sur des pierres roulantes.

Plat. Voy. *Mamelle, Œil*. — Plat sur lequel est la tête de saint Jean-Baptiste.

Poisson. Emblème du Sauveur, du chrétien, de saint Simon

Pommier (Branche de) dans la gueule du serpent au pied de la croix, ou écrasé par Marie.

Porc. Gourmandise, impureté; tête de l'enfer des impudiques (à Sémalay, diocèse de Nevers); servant de monture à la Synagogue; attribut de saint Antoine; signe du zodiaque en décembre.

Quenouille. Sainte Geneviève, sainte Solange.

Rats. Sainte Gertrude entourée de rats (d'après une légende qui suppose que l'eau de la fontaine Sainte-Gertrude chasse les rats des maisons).

Renard. Fourberie.

Rosaire. Attribut de saint Dominique et de saint Jean l'Aumônier.

Rose. Générosité du martyre; attribut de Marie, de sainte Rose, de sainte Élisabeth de Hongrie, de sainte Élisabeth de Portugal, de sainte Ursule et de ses compagnes, de la sibylle hellespontique.

Roseau. Sceptre de Jésus-Christ; attribut de la sibylle delphique.

Roue. Attribut de sainte Catherine.

Sarrasin sous les pieds de saint Pancrace.

Sauterelle. Scène de l'Apocalypse.

Sceptre. Attribut de Judas, qui devait conserver le sceptre jusqu'à la venue du Messie.

Scie. Attribut de saint Simon apôtre, d'Isaïe.

Scorpion. Malice, perfidie; attribut de la Synagogue; — scène de l'Apocalypse.

Serpent. Ruse, perfidie; prudence; attribut de la médecine; attribut de sainte Cécile, de sainte Euphémie, de saint Pèlerin, de saint Patrice d'Irlande.— Serpent en cercle et se mordant la queue, symbole de l'éternité.

Singe. Malice et ruse; démon.

Sirène. Volupté; emblème de la vie spirituelle et de la vie naturelle du chrétien.

Soleil. Orne quelquefois la tête de Marie; porté par un buste d'homme à la création, par un ange au jugement dernier.

Tarasque. Dragon sous les pieds de sainte Marthe.

Taureau. Orgueil; ailé, attribut de saint Luc; traînant un saint, saint Saturnin.

Tête. Tête de saint Jean-Baptiste; — saint Piat, saint Denis, saint Alban, sainte Solange, portent leur tête entre leurs mains.

Torche. Voy. *Globe*.

Tour. Attribut de sainte Barbe.

Triangle. Voy. *Nimbe*.

Verge. Attribut d'Aaron, de Jérémie, de saint Joseph; faisceau de verges, attribut de sainte Foi, de la sibylle tiburtine, de la sibylle agrippine.

Vieillard bridé et servant de monture à une femme (Saint-Étienne de Sens, Saint-Jean de Lyon).

Vigne. Symbole eucharistique.

Volumen. Rouleau, symbole de la loi ancienne.

---

## ORIGINE DE NOTRE FABRIQUE D'ACIER (1).

La fabrique d'acier est assurément beaucoup moins importante, en France, que la fabrique de fonte et de fer: cependant elle emploie assez de bras et elle obtient d'assez beaux produits pour occuper un des premiers rangs parmi les industries françaises. Il n'est donc pas sans intérêt de connaître son origine.

Cette origine ne va pas se perdre dans la nuit des temps. On ne fabriquait pas encore d'acier, en France, vers la fin du seizième siècle. Nos forges ne donnaient alors que diverses espèces de fer plus ou moins chargées de parties hétérogènes, entre lesquelles celle qu'on estimait davantage était le fer fort de Brie ou de Saint-Dizier. On l'appelait, il est vrai, *petit acier* : mais ce n'était là qu'une qualification honorifique; tout l'acier qu'on employait alors en France venait à grands frais de Piémont, d'Allemagne ou de Hongrie, et coûtait de cinq à six sous la livre, tandis que le petit acier de Brie n'était jamais payé plus de deux ou de trois sous.

En 1602, un Français nommé Bailly se présente devant le conseil de commerce institué par Henri IV, déclare qu'il a sous ses ordres un ouvrier instruit de tous les procédés de l'industrie étrangère, et demande un privilége pour établir, à Paris même, une fabrique d'acier. Il n'était pas, il paraît, le premier à réclamer ce privilége; mais jusqu'alors on avait fait beaucoup de promesses sans en tenir aucune. Les experts et maîtres-jurés de Paris se rendent, avec les commissaires du roi, dans les ateliers de Bailly; les épreuves sont faites en leur présence, et le résultat en est favorable: Bailly va donc obtenir son privilége, quand, peu de temps après, le conseil est averti qu'il s'est laissé soustraire son opérateur, et qu'il n'est plus en mesure de recommencer ses heureuses expériences. On lui donne huit jours pour le retrouver, et, durant ce délai, toutes les négociations déjà faites auprès du roi sont suspendues. Mais les huit jours se passent sans que Bailly représente son homme. On crut donc qu'il fallait encore une fois renoncer à l'espoir de nationaliser en France la fabrication de l'acier.

Sur ces entrefaites, un sieur Camus établit promptement, avec l'espoir d'obtenir le privilége en vain réclamé par Bailly, un atelier de fonderie au faubourg Saint-Victor, sur l'embouchure de la rivière des Gobelins. Est-ce lui qui a détourné l'ouvrier de Bailly? On l'ignore; mais bientôt on rapporte qu'il fait un très-bel acier, qui peut remplacer avec avantage l'acier du Piémont. A quelque temps de là, le 26 octobre 1604, Camus paraît devant le conseil porteur d'instruments fabriqués avec de l'acier sorti de ses forges, assure que c'est une bonne et loyale marchandise, et demande à faire justifier sa déclaration par quelques maîtres serruriers. Le conseil mande Jean le Moyne, maître de l'Épée couronnée, et son confrère Claude Perdriau, qui, tous deux, avaient converti l'acier de Camus en poignards, en couteaux et en ciseaux. Ils témoignent l'un et l'autre que cet acier est égal et semblable à celui qui vient d'Allemagne sous le nom de *carmet*. On appelait ainsi l'acier forgé dans les fabriques de Kerment, petite ville de la basse Hongrie, sur le Raab, au-dessus de Sarwar. A cette nouvelle, la satisfaction des commissaires fut très-vive, et Camus obtint d'eux à peu près tout ce qu'il voulut. Ainsi fut introduite en France l'industrie de l'acier. C'est un événement mémorable, dont la date était restée mal connue.

Si Paris était un lieu bien choisi pour faire une expérience, on ne pouvait tarder à rapprocher les forges d'acier des forges de fer. Aussi vit-on bientôt l'industrie nouvelle se propager dans les provinces du centre, de l'est et du midi, signalées depuis longtemps comme fécondes en minerai de fer. Au milieu du siècle dernier, les fabriques d'acier de Rive et de Vienne en Dauphiné, de Saint-Dizier en Champagne, de Nevers, de Dijon, de la Charité-sur-Loire en Bourgogne, étaient les plus renommées de la France

(1) Voy De la fabrication de l'acier en Europe, t. XV, p. 61 et 341.

---

## L'ART DU TOURNEUR.

Suite. — Voy. p. 20, 61.

*Mandrins.* — Il y a des mandrins de plusieurs sortes; les trois principales sont :

Le mandrin ordinaire, le mandrin fendu ou brisé, et le mandrin à queue de cochon. On doit avoir un certain nombre de chacun de ces outils.

Le mandrin ordinaire est d'une grande simplicité; c'est toujours un morceau de cylindre de deux ou trois pouces de long et de grosseurs variées, suivant le volume de ce que l'on veut y mettre. Un des bouts de ce cylindre a un pas de vis A qui se fixe au nez de l'arbre du tour; on fait de l'autre côté un trou assez large et assez profond, B, pour recevoir le bout de la pièce qu'on doit tourner, et qu'on y introduit à coups de maillet.

Le mandrin fendu et brisé est long de quatre à cinq pouces. La partie qui tient le pas de vis est la même que dans l'autre mandrin, mais l'autre partie, bien plus allongée, est creusée

dans toute sa longueur et diminuée vers l'extrémité ; cette partie est fendue en quatre (A) dans sa hauteur, par deux traits de scie, et l'on y passe un anneau ou virole mobile B. Lorsqu'une pièce est tournée d'un côté, on ne peut, sans l'altérer, introduire cette partie, pour tourner l'autre, dans le mandrin ordinaire, où il faudrait la faire entrer de force ; mais on peut l'introduire adroitement dans ce mandrin fendu sans altérer la pureté du travail, et une fois introduite on peut l'y serrer fortement en ramenant l'anneau vers l'extrémité.

Le mandrin à queue de cochon a, sur une de ses faces, un écrou qui entre juste dans le nez de l'arbre ; à l'autre face est une tige d'acier rivée au centre et faite en vis comme celles à bois, c'est-à-dire qui va en diminuant avec des pas fort écartés et un peu profonds. C'est à l'aide de ces instruments qu'on fait tous les autres mandrins.

*Manière de tourner un rouleau ou cylindre au tour à pointes.* — Pour tourner un cylindre, on prend un morceau de bois que l'on a dégrossi avec la hache et à chacune des extrémités duquel on a tracé, au centre, un point de deux

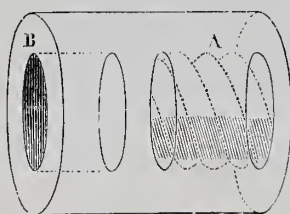



Fig. 13. Mandrin ordinaire.

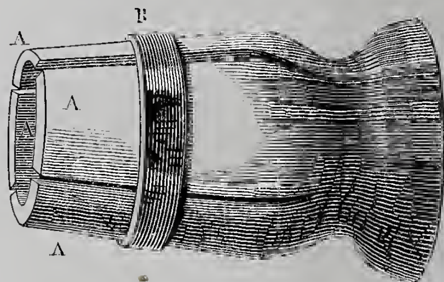



Fig. 14. Mandrin fendu.

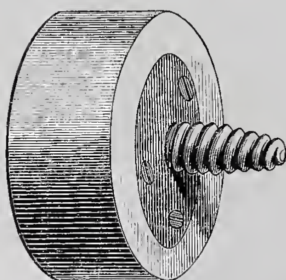


Fig. 15. Mandrin à queue de cochon.



Fig. 16. Les deux mains tenant la gouge.

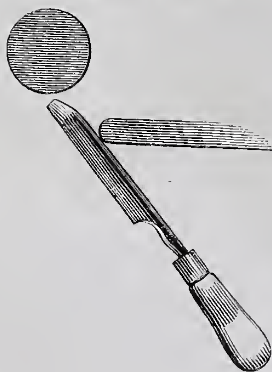


Fig. 17. Position que doit avoir la gouge.

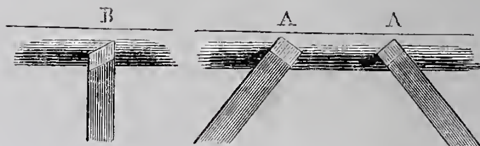



Fig. 18. Ciseau droit et oblique.

lignes de profondeur ; on fait entrer dans ces trous les pointes des deux poupées, et quand on s'est assuré que la pièce y est parfaitement prise et exactement suspendue, on fixe la poupée de droite qu'on avait laissée libre, et l'on enduit d'un peu d'huile chaque pointe. Quand la pièce est ainsi placée, on fait faire deux tours à la corde, en la plaçant de droite à gauche afin que le bois en tournant vienne naturellement sur l'outil ; on place ensuite le support qui doit être de niveau avec le centre.

Ces dispositions prises, le tourneur, appuyé sur le pied gauche, met le pied droit sur la pédale ; il prend une gouge dont il tient le manche de la main droite, et, mettant le tout en mouvement, il attaque le bois, ayant la main gauche appuyée sur le support et tenant le haut de la gouge, les doigts en dessus et le pouce en dessous.

Afin de diriger l'action et de ne prendre de bois qu'autant qu'il est nécessaire, il ne faut pas présenter la gouge perpendiculairement au bois, car on ne ferait que le gratter, il faut, au contraire, que le tranchant soit un peu incliné ; de cette manière il mord beaucoup mieux.

On ébauche le cylindre entièrement avec la gouge qui, étant un outil circulaire, aura laissé des rainures, quelque

soin qu'on ait pris pour en régulariser le travail, et on mesure souvent avec un compas d'épaisseur toutes les parties du cylindre pour s'assurer s'il n'est pas plus large à un endroit qu'à un autre. Cette opération terminée et le cylindre autant arrondi et uni que possible à la gouge, on le termine avec le ciseau droit A, ou oblique B, en les tenant l'un ou l'autre dans ces différentes positions.

Il faut éviter les reprises et les secousses, et donner à l'outil, en glissant habilement sur le support, un mouvement tellement égal qu'il file parallèlement tout le long de la pièce, d'un bout à l'autre. Pour terminer, on coupe à angle droit les deux bouts avec le ciseau oblique. On commence par creuser avec l'angle aigu un cercle peu profond ; on retourne ensuite l'outil sur le plat, ce qui forme un chanfrein partant de l'extrémité du cylindre et venant aboutir au cercle ; on continue à creuser le cercle et le chanfrein, et l'on parvient ainsi perpendiculairement au centre du cylindre.

Cette pièce est une des plus importantes, parce qu'elle est, pour ainsi dire, le commencement de presque tout ce qui se fait au tour ; il est donc indispensable de s'exercer à la bien faire.

Nous ajouterons que quand chaque objet est tourné et qu'on ne croit plus rien y pouvoir faire avec le ciseau, on prend dans ses doigts un petit morceau de papier de verre fin avec lequel on enveloppe une face, et l'on tourne la pièce en promenant le papier d'un bout à l'autre et dans les plus petits recoins, ce qui lui donne un poli parfait.

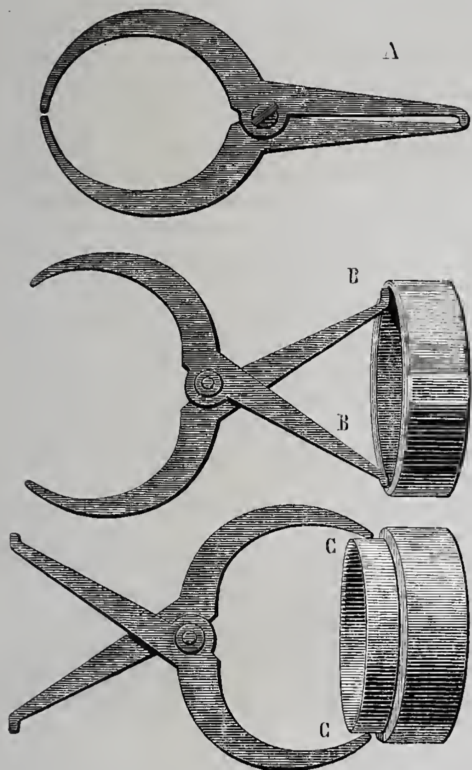



Fig. 19. Le mesurage ; Maître à danser.

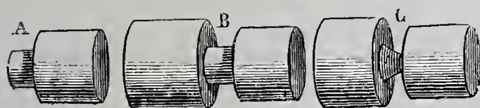
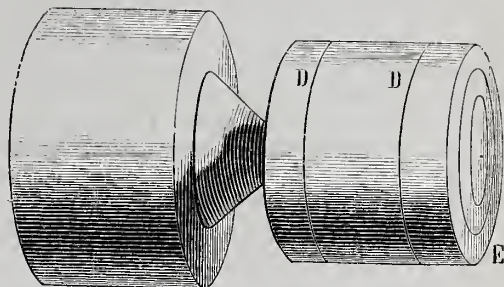
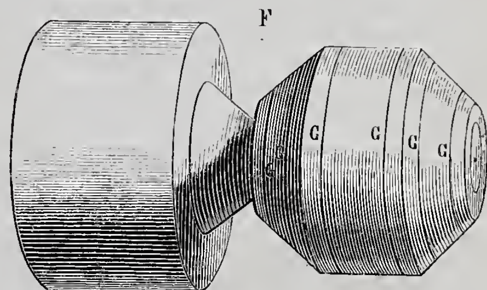



Fig. 20.



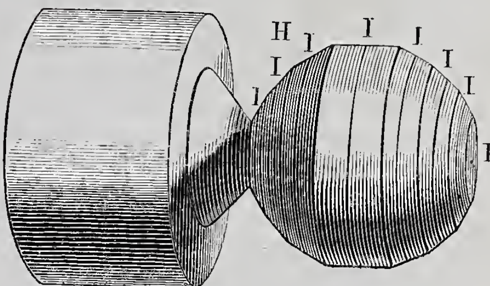




Fig. 20 *bis*.

*Manière de tourner des manches.* — Les personnes qui commencent à tourner doivent faire leurs manches elles-mêmes. Les plus communs se font avec le frêne, l'alisier et même le bouleau ou le tilleul.

Pour faire des manches, on prend une bûche que l'on divise à la scie en rondelles d'environ cinq pouces au plus. On fend ces rondelles, on ébauche les manches à la hache, et on les met au tour à pointes de la même manière que le cylindre. Si les pièces mises entre les pointes n'y sont pas fixées bien droit, quelques petits coups de maillet donnés à propos les remettent en place.

On commence à faire à l'un des bouts, avec une gouge, une espèce de poulie de huit lignes de largeur à laquelle on laisse deux bords assez élevés pour contenir la corde. C'est toujours à gauche de l'ouvrier que se placent la poulie et la corde ; on ébauche avec la gouge toute la partie qui doit composer le manche, en laissant toujours un bout plus gros que l'autre. Le manche ébauché, il faut le renforcer par une virole. On mesure la hauteur de la virole avec un compas, on coupe à angle droit la partie du manche qu'elle doit renforcer, en laissant cette partie assez épaisse pour qu'elle entre de force dans la virole.

Voici le moyen de mesurer l'ouverture des objets creux avec l'épaisseur de ceux qui doivent s'y introduire. On prend un compas nommé *maître à danser* A, on l'introduit par le petit bout dans l'ouverture, et on l'ouvre jusqu'à ce que chaque pied touche aux parties les plus opposées B, B ; on retire le compas, et l'écartement des autres branches doit renfermer juste l'épaisseur de la gorge qu'on introduira dans la partie creuse C, comme, par exemple, le

manche dans la virole. C'est ainsi qu'on s'y prend pour tous les objets à couvercle.

On pose ensuite la virole debout sur l'établi et l'on fait entrer le manche avec un maillet sur le bout opposé ; on replace l'outil sur le tour et on finit comme pour le cylindre.

Au centre du manche, on pratique, avant d'y avoir posé la virole, un trou destiné à recevoir la scie ou la queue de l'outil ; mais comme ce trou doit être parfaitement au milieu, on ne peut le percer avec assurance que sur le tour et au moyen d'une poupée à lunettes. Cette opération se pratique de la manière suivante : on remplace la poupée droite du tour à pointes par une poupée à lunettes ; cette poupée, qui se fixe comme les autres, a une plaque ronde mobile, percée tout autour par une rangée de trous nommés *lunettes*, de dimensions étagées ; une fois ajustée on l'approche de la partie du manche où doit se placer la virole, et l'on applique la lunette, dont la dimension est telle que le manche puisse s'y tenir et tourner sans pouvoir passer à travers. On se sert de mèches de différentes grosseurs, suivant ce qu'on veut percer ; on présente la mèche au trou de la lunette et l'on creuse d'un mouvement égal sans changer l'outil de position. On retire de temps à autre la mèche pour rejeter les copeaux et mesurer la profondeur.

*Manière de tourner une boule.* — On prend un morceau de cylindre de deux pouces d'épaisseur et de trois pouces de long, on le place sur le tour à pointes et on lui fait une queue d'un pouce de long A ; on introduit de force cette queue dans un mandrin ordinaire B, et on lui donne au ciseau la forme d'un cône C. La pièce préparée, on divise avec le compas sa longueur en quatre parties égales et, en la mettant en mouvement, on trace légèrement avec un traçoir deux cercles, l'un sur la division de droite, l'autre sur celle de gauche, D, D. On trace au compas la même division sur la face qui fait le bout libre du cylindre E, et de l'autre côté, comme le font les menuisiers avec leurs traçoirs. On abat alors avec le ciseau le bois qui forme les angles entre les divisions, ce qui donne à la boule, vue de profil, l'aspect d'un octogone régulier F ; on trace ensuite une division semblable sur chacune de ces faces G, on abat de nouveau ces angles, ce qui fait déjà presque une boule, H ; on divise encore ces faces ou rubans en deux en appliquant légèrement au milieu la pointe affilée d'un crayon pendant que tourne la boule I, et c'est au moyen d'un ciseau, dont le biseau est légèrement affûté en croissant, que l'on abat le reste de ces angles, tout en ayant soin que les traits formés au crayon ne soient aucunement attaqués.

Quand la boule paraît terminée, on la retourne en la prenant dans un mandrin fendu, pour la séparer de la queue qui la retenait dans le mandrin ordinaire et polir de ce côté.

Il est nécessaire de savoir faire une boule ; non-seulement c'est un excellent exercice, mais encore on trouve l'emploi des boules pour un grand nombre de jeux, jeux de quilles, de billard, bilboquet, etc.

*La suite à une autre livraison.*

---

## LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 54, 58, 70, 85.

### § 11 (suite). *Tristesse de Claire. — Mme Roubert et M. Formon.*

Cette espèce de rupture nous fut un sérieux chagrin : on s'était accoutumé l'un à l'autre ; l'heure de la réunion était pour tous un délassement ; elle servait à clore doucement la journée par un concert de volontés et de sentiments. Quand M. Raymond ne vint plus, il y manqua quelque chose ; tout sembla s'arrêter et le silence se fit.

Mais ce changement parut principalement douloureux à Claire ; elle perdit subitement sa gaieté, devint rêveuse, languissante et sans désirs : nous tâchions en vain de la réintéresser aux choses ; à tous nos efforts elle répondait par un vague sourire et un remercîment distrait.

La tante Roubert s'irritait et se désolait de cette torpeur.

— Je n'aime pas les chagrins qui dorment, disait-elle souvent, c'est comme les incendies qui couvent : on ne voit point de flammes, et un beau jour tout tombe en charbons.

Plusieurs fois elle avait interrogé Claire ; mais, soit embarras d'un aveu, soit ignorance de son propre cœur, celle-ci répondait qu'elle n'avait rien, qu'elle était heureuse.

— C'est alors son bonheur qui la rend pâle et la fait maigrir, disait Mme Roubert avec impatience ; que Dieu me protége, je voudrais trouver quelque affliction qui la réveillât !

Elle crut enfin tenir ce qu'elle cherchait.

Un soir que Claire était seule à la fenêtre, le coude appuyé à la balustrade, l'aiguille immobile sur son feston et les yeux errants vers le carrefour ; elle la vit tout à coup tressaillir, baisser le front en rougissant, et reprendre sa broderie avec un empressement embarrassé. Elle se pencha contre la vitre et aperçut M. Raymond qui passait en côtoyant l'autre côté de la rue pour mieux voir à nos fenêtres. Mme Roubert hocha la tête et glissa une de ses aiguilles à tricot sous son bonnet, ce qui était le préliminaire obligé d'une halte dans son travail.

— Ah ! ah ! dit-elle en continuant de regarder à travers le carreau, c'est le neveu de *l'oncle aux écus !* Il est donc encore ici ?

— Est-ce qu'il doit partir ? demanda vivement Claire qui se redressa.

— Dame ! je suppose ; est-ce qu'on ne parle pas pour lui d'un voyage dans les colonies ?

— Pour M. Raymond ?

— Oui, son oncle veut l'envoyer à un de ses correspondants... qui a une fille...

Elle s'arrêta ; Claire la regardait avec des yeux fixes et grand ouverts...

— Qui a une fille ? répéta-t-elle.

— Pourquoi pas ? Est-ce que ça t'étonne ? dit Mme Roubert en riant.

— Une fille... à marier ? ajouta Claire.

— Tout juste, ma chère...

— Et alors... M. Raymond va... pour l'épouser ?

— Il paraît que c'est convenu.

Claire ne répondit rien ; mais sa respiration devint plus pressée, le mouvement de son aiguille s'accéléra, ses lèvres tremblaient, et elle lutta quelques instants ; mais enfin, vaincue, elle se leva tout à coup, sortit presque en courant, et à peine eut-elle refermé la porte que nous entendîmes un sanglot.

Marcelle voulait courir à elle ; je la retins.

— Laissons-lui le secret de sa douleur, fis-je observer, afin qu'elle s'efforce de la combattre devant nous ; un chagrin avoué s'entretient d'abord par l'épanchement, puis embarrasse quand la consolation commence à venir.

— Ah ! ma tante, pourquoi lui avoir appris si brusquement cette nouvelle ? s'écria la mère qui avait des larmes dans les yeux.

— Pourquoi ? répéta Mme Roubert, eh ! vraiment, pour savoir au juste ce que je devais croire : la petite hypocrite ne m'eût jamais avoué que ce M. Raymond lui tenait au cœur, tandis que maintenant il me semble que c'est clair.

— Et qu'avez-vous gagné à n'en point douter ? répliquai-je avec un peu d'aigreur ; quelle nécessité de sonder les blessures qu'on ne peut guérir ?

— Qu'en savez-vous? interrompit-elle brusquement; M. Raymond et votre fille ne sont-ils pas d'accord?

— Sans doute...

— C'est *l'oncle aux écus* qui vous gêne, n'est-ce pas? Eh bien, qui vous dit qu'il soit inflexible? que s'il résiste maintenant, il ne cédera pas plus tard? Faut-il donc que ces enfants renoncent au bonheur parce qu'il n'est pas encore mûr ou à portée de la main. Seigneur! ces hommes! ça n'a ni confiance en Dieu, ni estime des gens, ni patience. Allez, Marcelle, allez consoler cette chère fille, et, sans rien promettre, dites-lui qu'il reste toujours un petit coin bleu dans le ciel le plus chargé!

Je ne pouvais approuver ces lueurs d'espérance que l'on faisait briller aux yeux de Claire pour la consoler; j'avais toujours cru qu'il valait mieux aborder de face une douleur et en recevoir le choc tout entier. Je ne comprenais rien à ces précautions de femme qui emmiellaient le vase de fiel et ne faisaient boire le désespoir que goutte à goutte. Mais Mme Roubert me déclara que j'étais un brutal qui décapitais les gens pour leur éviter les souffrances de détail, et que mon stoïcisme était bon tout au plus pour les nerfs d'acier de ces philosophes barbus de l'antiquité; que les femmes et les enfants demandaient plus de ménagements, et qu'elle me priait de ne me mêler de rien.

Elle nous quitta presque aussitôt, en laissant entendre qu'elle avait un projet dont nous devions connaître le résultat dès le lendemain.

Elle nous revint en effet, mais désappointée cette fois et surtout furieuse.

Elle avait vu M. Formon, de qui elle n'avait pu rien obtenir. Je ne pus cacher mon mécontentement d'une démarche dans laquelle mon nom et celui de Claire s'étaient trouvés compromis; j'en étais à la fois irrité et humilié; mais Mme Roubert coupa court à mes plaintes.

— Je vous conseille de me tomber dessus, vous aussi! s'écria-t-elle; c'est brave de me frapper ainsi à terre! Ne voyez-vous pas que je suis hors des gonds, et que je voudrais battre quelqu'un.

— Mais comment avez-vous pu espérer de réussir? interrompis-je.

— Comment? reprit-elle, parbleu! par les bonnes raisons, par le cœur! Si *l'oncle aux écus* n'était pas un orgueilleux et un entêté, je l'aurais convaincu; je ne suis même pas encore bien certaine qu'il ne l'ait point été; seulement il le cache pour n'avoir pas l'air de céder.

— Mais enfin, qu'avez-vous pu lui dire?

— Ah! c'est une longue histoire : d'abord je l'ai trouvé le nez dans ses correspondances d'Amérique et de mauvaise humeur, parce que, dit-il, on le trompe; ceux qui sont là-bas gardent l'or et ne lui envoient que le papier des rouleaux; ç'a été son expression. Moi j'ai abondé dans son sens afin de le bien disposer; mais alors il m'a parlé d'envoyer son neveu à Buenos-Ayres pour défendre ses intérêts : ce n'était plus mon affaire; et les objections ont commencé. *L'oncle aux écus* est fin sous sa grosse écorce, il m'a vu venir; il s'est impatienté et il m'a dit : — Je comprends, vous voulez que mon neveu reste ici pour épouser la fille de votre nièce! Moi, ça m'a mise à l'aise, et j'ai répondu : — Vous l'avez dit. — Alors il m'a déclaré que la chose ne se ferait jamais de son consentement, qu'il romprait plutôt avec son neveu, qu'il le déshériterait!... enfin toutes les sottises d'un homme qui a tort. Je l'ai laissé aller; si bien que la honte l'a pourtant pris, et qu'il a voulu réparer un peu les choses en parlant de son estime pour la famille. — C'est là que je l'attendais. — Ah! vous nous trouvez d'honnêtes gens, ai-je répliqué, et vous ne voulez pas de notre alliance... Pourquoi ça, voyons? — Il n'osait répondre : Parce que vous n'avez pas assez d'argent! Il a barboté... il s'est contredit; moi j'ai pris alors le haut bout, j'ai parlé comme au sermon. « Il savait bien, lui ai-je dit, que vous ne consentiriez jamais à un mariage fait contre sa volonté; mais pensait-il que cet abus d'autorité le rendît plus cher à son neveu? Était-il sage à lui de devenir un obstacle quand il n'eût dû être qu'un secours? Pourquoi voulait-il faire payer ses bienfaits passés d'un prix qui les rendait douloureux? Regardait-il le penchant de son neveu comme une fantaisie passagère? il fallait attendre. Croyait-il son choix malheureux? il fallait l'examiner. » — Tout cela embarrassait mon homme, qui a du bon sens : il devenait rouge, puis blême; il s'agitait, il essayait de se mettre en colère pour avoir une contenance; mais j'en revenais toujours à mon refrain : « Donnez une raison! donnez! » si bien qu'il a fini par se lever en disant : — Au diable! je n'en ai qu'une, Madame, c'est que je ne veux pas! — Ceci m'a poussée à bout; je me suis fâchée à mon tour. — Fort bien! fort bien! lui ai-je crié; vous avez trouvé le mot; oui, la vraie raison c'est que vous ne voulez pas être juste, c'est que vous ne voulez pas être bon, c'est que vous ne voulez pas être digne qu'on vous aime! Ah! il n'y a plus à y revenir! Mais écoutez bien ceci : Un jour vous deviendrez vieux et infirme, et comme vous avez vécu tout seul il faudra bien demander secours au dehors. Allez alors trouver la riche héritière que vous aurez fait épouser à votre neveu par ambition et par avarice; demandez-lui de vous soigner, de vous tenir compagnie, de se sacrifier pour vous; et comme elle ne vous devra rien, et que Dieu est juste, elle vous répondra à son tour : Je ne veux pas! je ne veux pas! Là dessus j'ai salué et je suis partie comme un orage en laissant le vieil endurci pétrifié dans sa volonté et dans ses écus.

La tante Roubert se trompait, comme je l'ai su depuis : M. Formon avait été ébranlé par ses arguments, ému de ses prédictions. C'était, ainsi qu'elle l'avait dit, un homme capable de comprendre, mais gâté par une longue habitude d'autorité sans contrôle. Maître absolu de sa maison, il fallait que tout lui fût soumis, même la logique : il ne permettait aux gens de penser et de vouloir qu'après lui; la simple initiative lui semblait une révolte. Au fond, le tort de son neveu dans ce projet de mariage était d'en avoir eu l'idée; qu'il y eût lui-même songé le premier, et tous les empêchements se fussent évanouis!

Sans se l'avouer clairement, il en avait conscience et quelque chose murmurait en lui; mais il se roidissait en se réfugiant dans cette obstination qui joue l'emportement et ne fait du bruit que pour se raffermir.

*La suite à une autre livraison.*

---

Chaque vérité brille d'un éclat qui lui est propre; cependant elle reflète toujours sur une autre quelque lumière; une vérité en éclaire une autre, jaillit de l'une pour en pénétrer une autre. — La vérité primitive est une source abondante de laquelle découlent toutes les autres, et chaque vérité particulière, à son tour, ressemble à un fleuve immense qui se partage en un nombre infini de ruisseaux.

SCHEUCHZER.

---

## VENDOME.

Détestons la guerre : elle entraîne les plus nobles caractères à des actions infâmes.

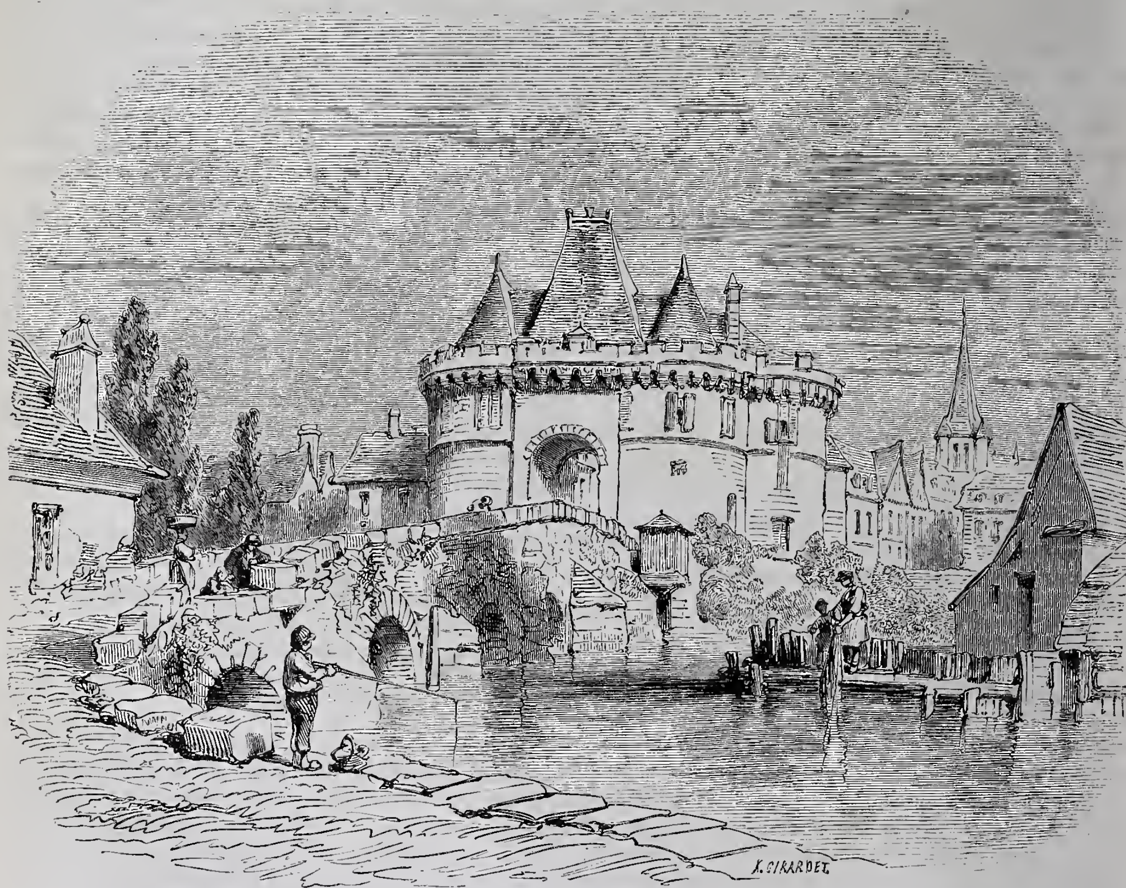
Jusqu'en 1590, la ville de Vendôme était restée à l'abri des luttes de la ligue. Les ligueurs respectaient sa tranquillité à cause de l'esprit éminemment catholique de sa population, et les huguenots à cause de son titre de fief de la maison de Navarre. Mais, après la mort de Jeanne d'Albret,

les Vendômois choisirent un gouverneur catholique, Bénéhart, qui, tout dévoué aux Guise, s'empressa de livrer la ville à Mayenne, presque au sortir des plaines d'Ivry où celui-ci venait d'être battu par Henri IV. A cette nouvelle, le Béarnais accourt en toute hâte sous les murs de Vendôme, en fait le siége, s'en empare, et la met à feu et à sang. Le sac dura plusieurs jours. Bénéhart, barricadé dans la maison qui lui servait de résidence, s'y défendait encore quand la ville entière ne formait déjà plus pour ainsi dire qu'un monceau de ruines. A la fin, ayant été pris, il demanda la faveur de parler à Henri IV, qui s'y refusa, et ordonna de dresser pour lui la potence « puisqu'il n'avait su ni se rendre ni se défendre. » Bénéhart avait obtenu l'assistance d'un moine; les soldats trouvèrent plaisant de les pendre l'un et l'autre. Mais ils n'avaient qu'une corde, et comme ils paraissaient embarassés, le moine, avec le calme d'une âme supérieure, dénoua sa ceinture et la leur donna; cette action remarquable ne fit aucune impression sur la soldatesque brutale; le moine mourut à côté de son pénitent. Le soir venu, leurs bourreaux détachèrent les deux cadavres, les traînèrent par les rues, puis en coupèrent les têtes qu'ils exposèrent sur une des corniches de l'église Saint-Martin, où, chose étrange et à peine croyable, elles étaient encore il y a quelques années, lorsqu'il vint à la pensée d'un maire de Vendôme de les faire enlever et de leur donner une place parmi les curiosités de son cabinet d'antiquités (¹).

Henri IV voulut en vain réparer le désastre de Vendôme.

Depuis le siége de 1590, la ville n'a plus cessé de dépérir. De son magnifique château il ne reste que deux tronçons de tours, et çà et là, sur le vaste plateau qu'ils dominent, un entablement, un fragment sans nom. Sur l'emplacement de la belle abbaye de la Trinité on a construit dans ces derniers temps une caserne de cavalerie.

Le plan général de Vendôme est très-irrégulier. Dans l'origine, la ville était partagée en trois bourgs : Vendôme proprement dit, le bourg Saint-Martin, et celui de Bienheuré, qui appartenait au seigneur de Beaugency, et ne fut réuni aux autres qu'en 1339 ; ces trois bourgs ont été reliés entre eux par de modernes constructions. Notre gravure représente une des portes fortifiées qui se dressaient jadis aux deux bouts d'une rue habitée par les chanoines de la collégiale de Saint-Georges, paroisse spéciale des comtes de Vendôme, et qu'un pont réunissait au territoire du château.




Une vue de la ville de Vendôme. — Dessin de Karl Girardet, d'après Soulès.

Triste par elle-même, la ville de Vendôme est dans une situation admirable, sur une éminence, entre deux bras du Loir, rivière beaucoup moins large, mais aussi moins capricieuse que la Loire, plus profonde, et en tout temps navigable presque tout le long de son cours. Catherine de Médicis avait conçu la pensée de canaliser cette rivière, qui eût ainsi porté le commerce et la vie dans une contrée isolée. Cette pensée a été plusieurs fois agitée depuis, mais toujours vainement, malgré le peu de difficultés que paraît présenter son exécution : peut-être, si ce projet se réalisait, Vendôme pourrait-il retrouver une partie de son ancien éclat.

(¹) On trouvera des développements sur les faits que nous nous bornons à énoncer, dans l'*Histoire de Vendôme*, par l'abbé Simon, et dans l'*Histoire des villes de France*, par Aristide Guilbert. L'auteur de la notice publiée dans ce dernier ouvrage est un Vendômois.

# LE WETTERHORN.




Vue du Wetterhorn, dans l'Oberland. — Dessin de Champin.

Le Wetterhorn n'est pas la plus haute des montagnes de l'Oberland, mais c'en est une des plus âpres et des plus imposantes. Elle s'élève dans le rameau qui, se détachant du Finsterarhorn, court vers le nord, sur la limite des districts d'Interlacken et d'Oberhasly. Il domine de ses escarpements le passage de la vallée du Grindelwald à Meyringen. « C'est en faisant cette route que nous admirâmes ces pics gigantesques. Sans nous hasarder à les gravir, nous montâmes sur les pentes plus douces du Faulhorn, et de là nous eûmes le spectacle de plusieurs avalanches qui se précipitaient avec le bruit du tonnerre dans les gorges profondes du Wetterhorn ; nos regards s'arrêtaient avec une pitié mêlée d'effroi sur les pauvres cabanes situées au pied de ce terrible voisin. Mais leurs paisibles habitants ne sont pas plus émus par ces roulements sinistres que par le bruit continu des torrents et des cascades. Nous avions appris par nos guides que le naturaliste Hugi de Soleure, ayant gravi, il y a quelques années, le Finsterarhorn, la plus haute des Alpes bernoises, avait élevé sur la cime une pyramide de sept pieds, du milieu de laquelle s'élevait une perche et un drapeau. Nous cherchâmes avec nos longues-vues, sur les sommets du Wetterhorn, quelque signe pareil de la vanité humaine, sans pouvoir le découvrir. En revanche nous avions le plaisir de nous reposer de nos fatigues sur le Faulhorn, dans une bonne auberge, maison à trois étages, bâtie à trente mètres du sommet, et qui est l'édifice le plus haut placé de l'Europe, puisqu'il dépasse de 180 mètres le niveau de l'hospice du grand Saint-Bernard. » *(Souvenirs d'un voyageur.)*

La cime du Wetterhorn est souvent voilée de nuages; de leur disposition l'on tire des pronostics d'orage ou de beau temps : de là le nom de la montagne, la *Corne du temps*, ou plutôt, dans un sens restreint, la *Corne de l'orage*. On sait que presque tous les noms de ces montagnes, un peu durs aux oreilles françaises, mais en soi très-beaux et très-poétiques, renferment un sens qui caractérise l'objet. La *Jungfrau*, c'est la *Vierge;* le *Finsterarhorn*, qui la dépasse en élévation, superbe géant de cette chaîne immense, est la *Corne sombre de l'Aar;* le *Schreckhorn*, la *Corne de l'effroi*, est bien digne de son nom par ses arêtes menaçantes; mais les chasseurs de chamois du Grindelwald ne laissent pas de l'escalader, et de poursuivre leur proie sur ses redoutables sommets.

## LES *NIAM-NIAM* OU HOMMES A QUEUE,

### DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

Un grand nombre de voyageurs ont parlé d'hommes ayant des queues semblables à celles de la plupart des quadrupèdes. En Chine, on prétend qu'il existe une peuplade conformée de cette manière. Elle habite, disent les encyclopédies, à 150 lieues sud du royaume de Yong-Tchang. La queue de ces Chinois est, suivant les uns, longue et velue; suivant les autres, elle ressemble à la queue de la tortue : quand ils veulent s'asseoir, ils creusent un trou dans le sable pour y placer leur queue.

En 1677, Jean Struys, voyageur hollandais, assura avoir vu en Afrique un homme ayant une queue longue de plus d'un pied.

Hornemann a affirmé également qu'entre le golfe de Benin et l'Abyssinie il y a des anthropophages à queue, que l'on nomme les Niam-Niam.

M. du Couret, voyageur français, a annoncé le même fait comme certain.

M. Rochet d'Héricourt, connu par son *Voyage en Abyssynie* (voy. notre Table décennale), a dit dans une séance de la Société orientale, le 23 novembre 1849, qu'il avait entendu parler en Afrique des hommes à queue par beaucoup de personnes.

M. Francis de Castelnau, dont les voyages ont plusieurs fois occupé l'attention publique, a publié en 1851 une brochure intitulée : *Renseignements sur l'Afrique centrale et sur une nation d'hommes à queue qui s'y trouverait; d'après les rapports des nègres du Soudan, esclaves à Bahia.* Ces nègres avaient affirmé à M. de Castelnau que les Niam-Niam, hommes sauvages habitant un pays situé au sud-ouest du lac Tchad, étaient tous pourvus d'une queue naturelle.

Un des deux nègres attachés à la ménagerie du capitaine Huguet, que l'on a vue l'an dernier près la barrière de l'Étoile, à Paris, a affirmé à M. de Paravey qu'il connaissait bien les Niam-Niam, que ces hommes à queue vivent sur des arbres, comme dans des nids; et il a chanté une chanson nègre fort connue en Afrique, où l'on célèbre l'appendice caudal de ces êtres singuliers.

Enfin M. d'Abbadie a raconté à la Société de géographie (dans la séance du 9 janvier 1852) que, peu de temps avant son départ pour l'Europe, un prêtre abyssin nommé Kidana-Maryam, homme de sens, instruit et peu enclin au merveilleux, lui avait fait le récit suivant : « Je suis allé au Caire la première fois par Aliu-Amba, Harar, Berberah, Mokha et la mer Rouge. Nous mîmes vingt-six jours d'Aliu-Amba à Harar...... Cette ville a 2 500 maisons, la plupart en branchages, mais il y a aussi quelques maisons en pierre..... Les ruisseaux abondent autour de la ville, et vont se perdre dans les sables, du côté de l'est, chez les Habarawal. Tout le territoire est planté en café et en *wars*, qui sert à teindre la peau en jaune, et est très-recherché dans tout le sud de l'Arabie. J'achetai à Harar du wars pour 50 talaris. Harar possède environ cent pièces d'artillerie, toutes de très-petit calibre, et beaucoup de fusiliers... A quinze journées au sud de Harar est un pays dont j'ai oublié le nom, et où tous les hommes ont une longue queue d'une palme, couverte de poils, et située au bas des reins. Les femmes de ce pays sont belles et sans queue. Cette peuplade a un teint ou fuligineux ou noir, et possède beaucoup de vaches et de moutons, mais peu de chameaux. Un désert sans eau la sépare de Harar. J'ai vu une quinzaine de ces gens à Berberah, et je suis bien sûr que la queue est naturelle; mais je ne l'ai pas touchée de mes mains. »

M. d'Abbadie a fait suivre sa communication de ces observations très-sages :

« Je livre cette histoire avec toute la réserve qui doit accueillir l'assertion unique d'un Africain. Dans cette contrée ténébreuse, un premier dire est une indication; une deuxième, si elle est identique, est une confirmation; une troisième du même genre est une vérification; et il est dangereux de croire, en Afrique, le renseignement d'un seul témoin. En attendant qu'on puisse confirmer l'existence des hommes à queue, je raconterai une tradition universelle en Éthiopie, qui place près de cette contrée un pays où tous les habitants sont des chiens ayant des femmes pour compagnes. En Tigray, à Gondar et en Gojjam, on plaçait ce pays du côté du sud; en Kambate et en Kaffa, on le mettait au nord; chez les Gallas, on ne m'a pas indiqué la direction. Ces chiens gardent leurs vaches; leurs femmes tirent le lait et préparent leurs aliments. C'est toujours un voyageur égaré qui raconte ce qu'il a vu de cet étrange pays. »

La ville de Berberah, où le curé Kidana-Maryam dit avoir vu quinze hommes à queue, est située très-près d'Aden. On assure que tous les ans un certain nombre de ces individus vont à la foire de Berberah. Il serait donc facile de vérifier ce qui peut avoir donné lieu à ces assertions si nombreuses. Pour dissiper tous les doutes, le moyen le plus sûr serait de transporter en Europe et de soumettre à un sérieux examen un homme à queue.

---

## COMMENT SE FONT LES DÉCOUVERTES

### ET LES GRANDES ENTREPRISES.

L'auteur de l'*Histoire du corps impérial du génie*, Allent, termine par ces réflexions aussi justes que bien écrites une note de ce livre relative au canal de Languedoc ou du Midi :

« J'ai rappelé des noms et des services trop peu connus. J'ai défendu la mémoire de plusieurs hommes recommandables, les uns parce qu'ils appartiennent au corps du génie dont j'écris l'histoire, les autres parce qu'ils n'ont plus de défenseurs naturels, ni de postérité que leurs services. J'ai dit avec impartialité ce que chacun avait fait ou proposé, sans diminuer sa gloire ou sans l'exagérer.

» Ce développement historique ne sera pas inutile, s'il montre combien de siècles, d'hommes supérieurs, de circonstances favorables, d'expériences, de discussions et de persévérance, exigent les entreprises grandes, neuves et de longue haleine, pour être approuvées, commencées, perfectionnées, achevées.

» Ce partage de gloire, ce projet d'abord imparfait, cette perfection, ouvrage du temps et de plusieurs, ont, je le sais, moins d'éclat et de magie qu'une création soudaine, sortie tout entière et parfaite de la tête d'un seul homme, comme Pallas sortit armé du cerveau de Jupiter. Mais cette marche lente et boiteuse de l'esprit humain est celle qu'on est toujours obligé d'offrir quand on écrit l'histoire et non la fable des grandes entreprises. C'est un art des poëtes et des peintres, de sacrifier les personnes secondaires, pour faire valoir un ou deux personnages principaux. Mais cet artifice est indigne de l'histoire, et contraire au premier but qu'elle se propose, celui d'encourager tous les services utiles à l'État en perpétuant la mémoire des hommes qui l'ont servi, et en les recommandant, suivant l'ordre de leur mérite, au souvenir de la postérité. »

### ALLENT.

Allent, dont il n'est fait mention dans aucun dictionnaire biographique, doit être mis au rang des hommes les plus éminents de notre siècle. Il était né à Saint-Omer, le 9 août 1772. Simple canonnier au bombardement de Lille, en 1792, il était lieutenant-colonel du génie lorsque l'état

de sa santé le contraignit à sortir de ce corps. Élève de Carnot, il a été l'un des meilleurs soldats et l'un des hommes les plus purs que la République ait légués à l'Empire. Secrétaire et rapporteur du comité du génie, il fut deviné par Napoléon qui l'appela au conseil d'État. Dans cette carrière, Allent déploya les talents administratifs les plus admirables et les plus rares : il a laissé un grand souvenir dans l'esprit des anciens membres du conseil. Parmi les autres services rendus par Allent, on doit rappeler que Napoléon, pendant sa célèbre campagne de France, l'avait donné pour conseil au roi Joseph ; qu'il traça pour couvrir Paris le plan d'attaque et de défense de Marmont, et que, lorsque nos armées trahies succombèrent, Allent organisa, régla et distribua le service de la garde nationale, opposant du moins ce dernier rempart aux violences de la soldatesque étrangère et aux licences de la populace.

Voici en quels termes l'apprécie l'auteur du livre des *Orateurs*, qui l'a bien connu :

« Versé dans la littérature ancienne, nationale et étrangère, ingénieur militaire et civil, stratégicien, artiste, administrateur, financier, jurisconsulte même, c'était un homme d'une érudition immense et d'un mérite prodigieux.

» Exercé dans la pratique autant que savant dans la théorie, esprit d'ensemble et esprit de détail, Allent était propre à tout, et il eût été aussi bon ministre de la justice que bon ministre des finances, de l'intérieur ou de la guerre. Il était l'âme et le flambeau de toutes les commissions, et sa capacité gouvernementale égalait en spécialité, et surpassait en universalité celle des hommes d'Etat les plus éminents.

» La soudaineté et l'à-propos de ses expédients étaient proverbiaux au conseil, et, lorsqu'il opinait, l'assemblée passait à son avis.

» Miné par un mal douleureux, et quoiqu'il n'entendît souvent que le commencement ou la fin d'un rapport, sa pénétration était si vive et sa science si vaste, qu'à la seule lecture des pièces il comprenait l'affaire et rédigeait l'arrêt sur l'heure, avec autant de précision que de netteté. C'étaient de vrais tours de force qui jetaient dans l'admiration tous ceux qui l'entendaient.

» Non-seulement il découvrait, à première vue, tout l'horizon d'une thèse, mais encore il l'abordait en quelque sorte l'épée à la main, avec impétuosité et avec feu. Il la tranchait, la dépouillait de sa phraséologie et de ses incidents, et ne laissait saillir que le point culminant du litige.

» La fortune lui fit échec. Il arriva quelques années trop tard dans les armées de la république, dans les conseils de l'empire, et à la tribune.

» Homme d'une modestie singulière et d'un désintéressement antique ; n'attachant aux choses que le prix du devoir; fuyant les honneurs qui l'allaient chercher; simple de mœurs et de manières comme les gens supérieurs, et auxquels il n'a manqué que de *vouloir être* pour *être*, et d'un autre théâtre pour laisser un nom ; homme rare que je voudrais faire revivre dans ces lignes, si un tel homme pouvait mourir; homme irréparable pour le conseil d'État, cher au cœur de ses amis, et regrettable pour tous ceux qui aiment encore la vertu, la science et la patrie. »

Allent était président du contentieux du conseil d'État depuis 1819, lorsqu'il mourut à Paris, le 6 juillet 1837. En 1817, il avait été sous-secrétaire d'État au département de la guerre. Élu, en 1828, membre de la chambre des députés pour le département du Pas-de-Calais, il avait été nommé pair de France le 11 octobre 1832. S'il accepta ces hautes fonctions où il rendit d'immenses services sans jamais chercher l'éclat, il dédaigna toujours la fortune et mourut pauvre : il voulut être enterré sans pompe et sans oraison funèbre. Plus d'un an après sa mort, M. de Gérando consacra une notice à sa mémoire dans le *Moniteur* du 19 octobre 1838.

---

### UN AMI VU DE LOIN.

J'étais, dit M. de Humboldt, dans une délicieuse villa du marquis de Selvalegre, à Chillo (près Quito), d'où l'on voyait se dérouler les croupes allongés du volcan le Pichincha, à une distance horizontale de 28 000 mètres, mesurée trigonométriquement. A l'aide des lunettes de nos instruments, nous cherchions à voir mon compagnon de voyage Bonpland, qui avait alors entrepris tout seul une expédition vers le volcan. Les Indiens placés près de moi le reconnurent avant nous ; ils signalèrent un point blanc en mouvement, le long des basaltes noirâtres qui formaient les flancs de la montagne. Bientôt je pus, à mon tour, distinguer à l'œil nu cette image blanche et mobile, et le fils du marquis de Selvalegre, Carlos Montufar, qui devait périr plus tard victime de la guerre civile, y réussit également. Bonpland portait, en effet, une sorte de manteau blanc usité dans le pays (le *poncho*). Comme ce manteau flottait par moments, j'estime que sa largeur, prise vers les épaules, pouvait varier entre un mètre et 1m,6. Le ciel était pur, et les rayons de lumière partant de la région occupée par Bonpland, à 4 682 mètres au-dessus du niveau de la mer, traversaient des couches d'air peu denses pour arriver à notre station de Chillo, dont la hauteur était elle-même de 2 614 mètres.

La distance réelle entre Bonpland et nous était de 27 805 mètres, ou de *sept lieues environ*.

Au reste, on sait par les expériences de Heck que des objets blancs sur un fond noir se voient de plus loin que des objets noirs sur un fond blanc.

---

### LA PÊCHE AU BŒUF OU DE GANGUI.

Sur le littoral français de la Méditerannée, des pratiques désastreuses, sous le nom de pêche au bœuf, de gangui, et autres, portent la dévastation dans tous les lieux où jadis les animaux marins trouvaient un asile pour déposer leur frai, et où une aveugle industrie leur supprime maintenant la plupart des conditions où ils peuvent se multiplier. J'ai vu, dit M. Coste, ces immenses filets traînants, tirés par deux tartanes accouplées, labourer le sol du golfe de Foz, ramasser dans leur vaste poche les plantes marines déracinées, et avec ces plantes tous les jeunes poissons, tous les jeunes crustacés, qu'ils engouffrent et qu'ils broient sur toute la longueur du sillon sans fin que creuse l'armure de ces redoutables attelages. C'est un spectacle profondément triste que celui d'assister à un pareil carnage, et de voir cette œuvre de destruction consommée par ceux-là mêmes dont elle prépare la ruine.

---

## UN LAC DANS LE GOUVERNEMENT DE KALOUGA

(Russie).

Il existe dans la province de Kalouga, au sud-ouest du gouvernement de Moscou, un lac véritablement singulier. Sa forme décrit un coude. Il a de longueur une verste et demie (environ 1533 mètres); sa direction incline du sud au nord.

Par une cause dont il est difficile de reconnaître la nature, l'herbe et les plantes qui en couvrent les bords tendent sans cesse à empiéter sur le lac, qu'elles envahissent par un progrès continu. Cette végétation aquatique a pour base un peu d'humus, retenu dans les filaments des racines enchevêtrées, et elle est ainsi portée sur la surface de l'eau. La zone de végétation envahissante est déjà très-large, et

comme elle augmente notablement chaque année, il y a lieu de croire que bientôt la surface entière du lac aura été envahie et que l'eau sera entièrement couverte. Le lac se trouvera alors transformé en un vaste réservoir invisible.

On peut marcher sur la ceinture de mousse qui circonscrit le lac sans crainte d'y enfoncer; seulement, à chaque pas que l'on fait, on sent que le terrain manque d'aplomb. Si l'on appuie fortement le pied, l'eau monte aussitôt et vient inonder l'herbe. Dessous, la profondeur est considérable.

Ce lac nourrit une grande quantité de poissons d'excellente qualité, dont les paysans des villages voisins font provision chaque hiver. Ils attendent pour cela qu'une glace solide ait consolidé le milieu. Alors on pratique dans la glace plusieurs ouvertures par lesquelles on descend les filets. On y prend beaucoup de très-gros carassin et d'autres poissons à chair blanche (1).

## PROJET DE CANAL

### DE LA MOSELLE A LA SAONE.

C'est en ce siècle-ci seulement que les eaux de la mer Méditerranée ont été mises en communication avec celles de la mer du Nord, par l'exécution du canal qui va de Strasbourg à Saint-Jean de Losne. Tacite nous apprend que sous Néron, l'an 58 après Jésus-Christ, un général romain conçut l'idée d'un travail analogue qui aurait joint la Moselle à la Saône. Voici les paroles de l'historien :

« Lucius Vetus, qui commandait en Germanie, voulant occuper les loisirs du soldat, se disposait à exécuter un canal de jonction entre la Moselle et la Saône. Par là, les transports de la Méditerranée, introduits dans le Rhône puis dans la Saône, auraient gagné la Moselle, le Rhin et enfin l'Océan, et l'on aurait passé des côtes de l'Occident sur celles du Nord avec une facilité que ne comportent pas les routes de terre. L'entreprise fut rompue par Elius Gracilis, légat de la Belgique, qui remontra à Vetus qu'il était dangereux de transporter les légions d'une province dans une autre, qu'il ne fallait pas se faire trop bien venir des Gaulois, que l'empereur pourrait en prendre de l'ombrage : considérations qui ne viennent que trop souvent paralyser les plus nobles efforts. »

## LES AVENTURES DE MAITRE BLOCK.

D'après Musæus (1).

### I. LE GÉNIE DU BROCKEN.

En 1394, sous le règne de Venceslas, surnommé l'Ivrogne et le Fainéant, des bergers de Rottemberg, en Franconie, étaient attablés, un soir de fête, dans une salle de l'auberge du Mouton-d'Or. La veillée se prolongea bien avant dans la nuit. Le vin avait délié les langues. Chacun racontait avec vivacité les aventures merveilleuses de sa jeunesse. Plusieurs avaient eu affaire aux spectres, aux sorciers, aux nains mystérieux; les imaginations s'exaltaient à ces récits : on s'effrayait à plaisir les uns les autres; plus d'un auditeur naïf frissonnait et sentait qu'il horripilait (s'il est rare que les cheveux se dressent sur la tête, le plus incrédule



Maître Block à l'auberge du Mouton-d'Or. — Dessin de L. Richter.

ne peut nier qu'ils ne jouent un certain rôle aux moments de suprême terreur).

Dans un court intervalle de silence, tandis que tous se regardaient avec de larges yeux ronds au milieu desquels la prunelle effarée se dessinait comme le point noir sur l'éclatante blancheur d'une cible, le berger Martin, âgé de quatre-vingts ans, prit la parole.

— Mes amis, dit-il, vos aventures sont admirables; mais le bon vin de notre hôte ne les a-t-il pas quelque peu embellies? Quoi qu'il en soit, elles m'ont rappelé une histoire étrange qui m'est arrivée dans ma jeunesse et que je n'ai jamais racontée à personne; elle est vraie comme la vérité, et cependant si vous doutez de ma sincérité en l'écoutant, je ne m'en plaindrai pas. Ce sont là des choses trop extraordinaires pour que l'on soit obligé de les croire; on est libre d'en prendre ce que l'on veut.

Tous les bergers crièrent ensemble : — Père Martin raconte ton histoire. Pourquoi ne l'as-tu jamais dite? Allons parle, ne te fais pas prier!

Quelques bourgeois qui étaient au moment de se retirer remirent au clou leur chapeau et leur manteau. Le vieux Martin s'accouda sur la table et commença en ces termes :

J'étais au service d'un berger du Hartz. Un soir d'automne, quand on compta mes moutons à la porte de la bergerie, on trouva qu'il y en avait dix de moins. Mon maître furieux m'envoya les chercher dans la forêt. Le chien prit une fausse piste; j'errai avec lui de côté et d'autre. Peu à peu la nuit tomba; j'étais découragé, harassé, loin de la maison; je me couchai sous un arbre et je ne tardai pas à

(1) *Nouvelles annales des voyages*, 1852, p. 244.

(1) Musæus, né à Iéna en 1735, mort en 1788. Il était oncle de Kotzebue. Ses contes sont populaires en Allemagne. Il a publié, en outre, *les Plumes d'autruche*, *le Second Grandisson*, les *Voyages physiognomoniques*, etc.



Maître Block dans son ménage. — Dessin de L. Richter.




Maître Block porte-sac. — Dessin de L. Richter.

m'endormir. Vers le milieu de la nuit, un grognement de mon chien m'éveilla : il se serrait près de moi, la queue entre les jambes. Je regardai dans le fourré, et, à mon grand effroi, j'aperçus une figure étrange, d'une taille élevée, toute couverte de poil, avec une barbe qui descendait jusqu'à la ceinture, et un jeune sapin en guise de bâton. Je tremblais comme la feuille du peuplier. Ce personnage fantastique me fit signe de le suivre, mais je demeurai immobile. Alors, d'une voix rauque et sourde, il me dit : « Poltron, prends courage. Je suis le génie qui garde les trésors du Hartz ; viens avec moi, je te donnerai tout ce que tu désireras. » Mon effroi redoubla : je suais la sueur de l'agonie ; cependant j'eus la force de faire le signe de la croix et de murmurer : « Arrière, Satan ! je n'ai pas besoin de tes dons. » La figure me lança des regards étincelants avec un ricanement affreux. « Pauvre imbécile ! dit-elle, tu repousses ta fortune. Soit, reste donc gueux toute ta vie. » Et elle fit quelques pas pour s'éloigner ; mais elle s'arrêta, et, d'un air de compassion : « Réfléchis, ajouta-t-elle ; je ne te propose aucune mauvaise condition pour remplir tes poches d'or. —Non, non, répondis-je ; il est écrit : Tu ne te laisseras pas tenter. Loin de moi, Satan, je ne veux pas te suivre. » L'esprit sourit tristement : « Je t'ai vu souvent sur la montagne, dit-il, et je m'intéressais à toi. Tu regretteras un jour tes sottes frayeurs. Ecoute-moi cependant, et garde en ta mémoire ce que je vais t'apprendre. Tu pourras en faire ton profit lorsque tu seras un peu plus âgé et que tu auras plus d'expérience. J'ai gardé pendant sept cents ans un trésor immense dans le Brocken : l'heure est arrivée où il peut devenir impunément la propriété de celui qui le trouvera. C'est chose rare qu'un trésor qui ne coûte rien à l'âme ; il n'arrive pas tous les mille ans que l'on puisse s'en procurer un sans le bien payer à celui qui est le maître de toutes les richesses matérielles de ce monde. » Le génie continua à faire des réflexions qui ressemblaient presque à de la morale ; puis il m'enseigna avec les détails les plus précis l'endroit de la montagne où était le trésor, ainsi que les moyens de le découvrir. Je crois encore l'entendre. Aucune de ses paroles ne s'est effacée de mon esprit. « Dirige-toi vers la montagne de Saint-André, m'a-t-il dit, et demande où est la vallée du Roi. Quand tu seras arrivé près d'un ruisseau nommé Eder, remonte-le jusqu'au pont de pierre qui mène à un moulin à scier le bois ; ne passe pas le pont, continue à côtoyer le ruisseau ; bientôt tu te trouveras à une portée de flèche d'un haut rocher : tu distingueras alors une fondrière semblable à une fosse de cimetière. Quand tu l'auras trouvée, creuse-la jusqu'à ce que tu trouves un mur, puis une dalle carrée ; enlève cette dalle et entre dans le souterrain en rampant sur tes genoux, sans t'inquiéter de la pente du terrain et des pierres tranchantes qui te déchireront un peu les jambes : ce n'est rien. Tu arriveras ainsi à un escalier de soixante-douze marches, et au bout tu verras trois portes. N'entre point par celle de droite, tu troublerais les cendres de l'ancien possesseur du trésor ; ni par celle de gauche, elle conduit au caveau des salamandres, des aspics et des serpents. Ouvre celle du milieu avec la racine magique dont tu auras eu soin de te munir ; sans cette racine, aucun pouvoir ne pourrait t'aider à forcer « la porte du milieu. » Les vieux bergers et les chasseurs t'enseigneront comment on la trouve. La porte s'ouvrira avec le bruit du tonnerre : n'aie aucune crainte ; garantis seulement du vent ta lumière. Ne te laisse pas éblouir par l'or et les pierreries qui couvrent les voûtes et les colonnades, va droit à un coffre de cuivre qui ressemble à un autel d'église ; puise dedans, remplis tes poches et ta sacoche de tout l'or et de tout l'argent qu'elles pourront contenir. Remonte ensuite, sans oublier ta racine magique. Il te sera permis de retourner deux fois encore pour puiser dans le coffre. Une quatrième fois, tu tomberais dans l'escalier et tu te casserais la jambe. Aie soin de recouvrir de terre, à chaque voyage, la fosse qui conduit au trésor du roi Brucktorix. »

Un grand silence suivit ces paroles : mon chien aboya ; j'entendis au loin des claquements de fouets et des bruits de roues. Je tournai la tête de côté et d'autre : la vision avait disparu.

### II. Comment on se procure la racine magique.

Quand le vieux Martin eut cessé de parler, ses auditeurs se regardèrent, les uns en souriant, les autres en branlant la tête d'un air de doute, d'autres enfin sans faire aucun signe, comme des gens qui pensaient profondément ou pas du tout. L'aubergiste du Mouton-d'Or emplit le verre du conteur, et lui dit :

— Eh bien, père Martin, as-tu été dans le souterrain et y as-tu trouvé le trésor?

— Non, répondit le berger.

— Et pourquoi donc? crièrent trois ou quatre convives.

— Pour deux raisons : l'une est que la seule idée de tenter l'aventure me faisait une peur horrible ; l'autre est que jamais ni berger ni chasseur n'a pu me dire comment l'on trouvait la racine magique.

— Rien de plus aisé cependant, dit le voisin Blas. C'est dommage, bon père Martin, que tu aies laissé vieillir ton secret et tes jambes, et que tu n'aies pas eu plus tôt confiance en moi. Pour trouver la racine magique, il suffit de trouver un nid de pic, ou plutôt le tronc d'arbre où cet oiseau dépose ses œufs. On s'embusque à peu de distance. Dès qu'on voit la mère s'absenter pour aller chercher sa nourriture ou celle de ses petits, on grimpe à l'arbre et l'on bouche solidement le trou avec une pierre ou un morceau de bois. Quand l'oiseau revient, il voltige autour de l'arbre en poussant des cris douloureux ; puis, tout à coup, il vole du côté de l'occident. Il faut alors se munir d'un manteau d'écarlate ou de quatre aunes d'étoffe rouge que l'on cache sous ses vêtements. Deux jours après, on se remet en embuscade : l'oiseau revient, tenant en son bec la racine merveilleuse dont il touche l'objet qui ferme le trou ; aussitôt cet objet est lancé au dehors avec violence ; c'est en ce moment qu'il faut étaler au pied de l'arbre le manteau écarlate. L'oiseau, croyant voir du feu, est effrayé et laisse tomber la racine que l'on se hâte de saisir ; mais avant de l'employer il est nécessaire de la laisser quelque temps attachée à un rameau vert.

Cette étrange confidence produisit sur l'auditoire le même effet qu'avait produit le récit du vieux Martin : elle provoqua des rires d'incrédulité, des doutes, de l'étonnement, des réflexions plus ou moins sérieuses.

Le coq chanta : le jour était au moment de se lever ; on se sépara. Celui qui sortit le dernier, plus grave et plus rêveur que les autres, avait été à peine remarqué pendant toute la veillée. Il était resté assis à l'écart, derrière le poêle, entre le chien et le chat de l'aubergiste, dans un grand fauteuil de cuir, ses coudes sur ses genoux et son menton dans ses mains.

### III. Coup d'œil rétrospectif.

Cet homme silencieux n'était autre que maître Pierre Block, autrefois l'un des plus joyeux compagnons de Rottemberg. Depuis dix ans, il avait graduellement descendu les échelons qui mènent de l'aisance à la misère. Longtemps il avait été le plus célèbre traiteur de la ville. Sans rival dans l'art culinaire, il excellait à mettre en capilotade un coq de bruyère,

à faire une gelée de poisson, une tarte de coing, et à dorer les oreilles et les pieds d'un marcassin rôti et farci. Quelles bombances et combien de gloire! Au comble de sa prospérité, il avait voulu prendre femme : ce n'était pas une idée déraisonnable en soi; mais il avait mal choisi. La fille de maître Volbrecht, qu'il avait associée à sort, était babillarde, médisante, querelleuse, emportée, unanimement détestée dans son voisinage. A peine Block et sa femme furent-ils sortis de l'autel que la guerre commença entre eux et se continua de jour en jour, sans autres trêves que les heures du sommeil. La naissance d'un petit garçon avait donné un peu de patience au pauvre Block. Aussitôt que maître Georges fut en âge de porter des culottes, son honoré père, au lieu de l'envoyer à l'école, le garda dans sa cuisine, le combla de caresses et de friandises, et en fit un vrai gourmand. Quand on portait les plats aux tables des habitués du traiteur, Georges, toujours à l'affût, attrapait au passage quelque crête de volaille ou quelque cuillerée de crème, et son père riait sous cape. Mais Mme Bloch venait-elle à paraître, la scène changeait tout à coup; c'était comme une bourrasque d'injures pour le père et de coups d'écumoire pour l'enfant : le père pleurait, le petit criait, la mère vociférait, les pratiques et les voisins riaient ou haussaient les épaules. « Mère, disait piteusement maître Block, l'enfant a faim : pourquoi ne lui donnerions-nous pas un petit morceau de ce petit poulet? » Cette belle éducation ne pouvait mener à bien. L'enfant mourut à sept ans, de coups d'écumoire et d'indigestion.

Plusieurs autres enfants vinrent successivement faire la triste expérience d'une courte vie dans ce malencontreux ménage. Une jolie petite fille survécut seule : elle avait nom Lucine; c'était un petit ange : la rudesse de la mère ne réussit point à lui gâter l'humeur, ni les faiblesses du père à la rendre gourmande.

Cependant la position de maître Pierre changeait insensiblement et allait de mal en pis. Il n'avait jamais rien compris à l'arithmétique. S'il avait de l'argent, il remplissait son caveau de feuillettes, son office des provisions les plus coûteuses, faisait crédit aux ivrognes, hébergeait tous les bons vivants qui lui contaient des histoires plaisantes, sans oublier, il est vrai, les voyageurs malheureux. Au contraire, son coffre venait-il à se tarir, il empruntait aux usuriers. « Au bout du compte, je finirai bien par me retrouver, disait-il. » Et en effet il se retrouva, mais exproprié, ruiné, forcé d'enlever son enseigne et de fermer boutique. Un magistrat gourmet eut pitié de lui et lui fit accorder la place de fontainier, emploi bien chétif, mais qui mettait la ville impériale de Rottembourg à l'abri du reproche d'avoir laissé mourir de faim son ex-premier traiteur. Toutefois le malheur continua de poursuivre le pauvre homme dans ces humbles fonctions. Un jour, le bruit courut que les Juifs avaient empoisonné l'eau des fontaines. Le peuple s'ameuta, pilla les Juifs, assomma les uns, chassa les autres. Ensuite on se tourna contre maître Pierre qui avait laissé les mécréants accomplir leur prétendu crime : on le destitua. Que faire après cela? Il ne voulut pas voler et il avait honte de mendier. Il se trouva heureux de devenir le porte-sac de sa mégère qui avait ouvert un petit magasin de farine. Le pauvre homme lui épargna l'achat et la nourriture d'un âne. Elle le surchargeait sans pitié, et quand il revenait du moulin tout en sueur et épuisé de fatigue, elle lui servait, suivant son humeur, un potage à l'eau ou une grêle de coups. Tant de malheur et de résignation était une cause de profonde tristesse pour le cœur vertueux de leur fille. Le malheureux Block l'aimait comme la prunelle de ses yeux, et en la voyant si reconnaissante, si tendre, il se consolait un peu de ses peines. L'aimable Lucine était devenue ouvrière très-habile en broderie; elle brodait dans la perfection des ornements d'autel, des manchettes de magistrat et des voiles de mariée; elle avait figuré en tapisserie, avec la soie et la laine, toutes les paraboles des saintes Écritures. Sa gentillesse ne nuisait pas à son succès : sur l'argent qu'elle gagnait et dont elle était obligée de rendre à sa mère un compte exact à la fin de chaque semaine, ce qu'elle faisait du reste volontiers, elle retenait seulement de temps à autre une petite pièce d'argent pour la glisser dans la main de son père. Elle lui en avait donné une double le jour de la fête des bergers, et c'était ainsi que maître Bloch avait eu la rare bonne fortune d'aller le soir vider une chopine à l'auberge du Mouton-d'Or.

## IV. LA RACINE MAGIQUE.

Assis derrière le poêle, dans le grand fauteuil aux coussins rembourrés, maître Pierre avait écouté avec attention le récit du vieux Martin et n'en avait point perdu un seul mot. Cependant il n'y avait pris d'autre plaisir que celui qui s'attache d'ordinaire aux histoires merveilleuses. Ce fut autre chose quand le voisin Blas donna la recette nécessaire pour se procurer la racine magique, avec l'accent et le geste d'un homme si convaincu, que l'âme du traiteur ruiné en fut tout émue. Il n'était pas naturellement cupide; mais sa condition d'âne était bien dure à supporter. S'il pouvait redevenir homme et doter sa fille! Une si juste ambition était bien permise. L'imagination de Block s'enflamma par degrés, et tout en écoutant, la tête dans ses mains, les derniers propos des bergers, il avait déjà pris la ferme résolution de tenter l'expédition du Hartz. Il rentra chez lui presque aussi heureux que s'il avait découvert la fameuse toison d'or. Mais, au moment de monter à son grabat, une triste réflexion calma ses transports. Il fallait se procurer la racine magique, et, à la Sainte-Egyde, les pics sont encore loin de construire leurs nids. Il se coucha, mais sans pouvoir fermer l'œil. Après une heure d'insomnie et de visions fantastiques, tout à coup il se leva, tailla une plume, et passa le reste de la nuit à écrire tout au long et avec les moindres détails tous les renseignements que le spectre avait donnés à Martin, et Blas à la société des bergers. Cela fait, il reprit la route du moulin. Depuis ce jour jusqu'au printemps, il mit en réserve avec une persévérance admirable toutes les petites pièces que sa fille parvint à lui remettre en secret.

Dès que les arbres commencèrent à se couvrir de leurs petites feuilles d'un vert tendre, dès que les oiseaux firent entendre leurs premiers gazouillements dans les bois, maître Pierre guetta tous les enfants sur son chemin en leur disant : « Allez me chercher un nid de pic, et quand vous me ferez voir l'arbre où vous l'avez trouvé, je vous donnerai un batz. » Les petits drôles s'enfonçaient dans le bois, cueillaient des fraises, dénichaient des œufs de fauvette, et ne manquaient jamais de venir crier au pauvre homme : « Maître Block, donnez-moi le batz que vous m'avez promis, j'ai découvert un beau nid de pic; » et, après avoir empoché le batz, ils conduisaient le bonhomme devant un nid de chauve-souris ou de corbeau, puis ils fuyaient à toutes jambes en lui faisant la grimace. Un d'entre eux cependant, plus loyal, lui montra enfin un vrai nid de pic et même lui fit voir la mère qui allait et venait autour de l'arbre; maître Pierre craignait encore une tromperie. Comme traiteur, il avait connu beaucoup d'oiseaux, mais jamais il n'avait mis de pic en salmis ou en pâté, et il avait beau regarder, il ne savait à quel volatile il avait affaire. Par bonheur, un braconnier étant venu à passer par là affirma que c'était bien un nid de pic. L'heureux Pierre, ravi de la découverte, ne pensa plus dès lors qu'au moyen de se procurer un manteau rouge. Il chercha longtemps, et arriva à la certitude peu agréable qu'il n'y avait dans tout Rottembourg qu'un seul manteau

de cette couleur, et c'était celui de maître Hamerling, le bourreau! Bien des jours se passèrent avant que Block eût le courage d'aller frapper à la porte du formidable possesseur du vêtement écarlate. Il s'y décida enfin, et maître Hamerling, presque flatté que l'un de ses concitoyens voulût bien se servir de son costume de cérémonie, accéda volontiers à ses désirs. Une fois pourvu de cet appareil nécessaire, notre homme commença son opération magique. Il boucha avec soin l'ouverture du trou par où l'oiseau sortait et entrait; et tout se passa comme maître Blas l'avait dit. Quand le pic revint, Pierre Block s'élança avec rapidité de sa cachette vers le pied de l'arbre, étala sur la terre le manteau couleur de sang, et l'oiseau épouvanté laissa tomber la racine, qui faillit éborgner le pauvre homme; mais en ce moment il aurait donné un de ses yeux et la moitié de l'autre plutôt que de laisser échapper son talisman. Dès le lendemain il décampa de la maison.

### V. UN FIANCÉ. — LE RETOUR.

Un mois environ après cette fuite mystérieuse qui avait fait verser bien des larmes à la douce Lucine, on sonna, un soir, à la porte du magasin de farine. M^me^ Block ouvrit et vit, au lieu d'une pratique, un beau jeune monsieur, vêtu comme un gentilhomme, et qui lui demanda respectueusement comment allait sa santé, sans oublier celle de mademoiselle Lucine. La marchande de farine se douta bien qu'on n'en voulait pas à elle; cependant elle invita le jeune homme à s'asseoir et le pria de lui dire ce qu'il désirait. Il répondit d'un air singulier qu'il avait une commande à faire à l'habile brodeuse dont le renom s'était étendu dans toute l'Allemagne. M^me^ Block appela sa fille qui, laissant de côté son travail, se hâta d'accourir; mais aussitôt qu'elle eut aperçu le jeune homme, elle rougit et baissa les yeux Le cavalier lui prit une main qu'elle voulut en vain retenir, et la regarda avec tendresse, ce qui augmenta son trouble. Il allait lui adresser la parole, mais elle lui dit :

— Ah! Fridolin, d'où venez-vous? Je vous croyais à cent lieues de moi. Vous connaissez mes intentions. Pourquoi venir me tourmenter?

— Chère Lucine, répondit le jeune homme, mon sort est changé. Ce n'est plus le pauvre Kuntz qui est devant vous. Un de mes parents est mort en me laissant toute sa fortune, et je puis désormais prétendre à votre main.



Fridolin. — Dessin de Richter

Les beaux yeux de la belle Lucine se levèrent avec surprise; sa jolie petite bouche se courba en un doux sourire; elle jeta un regard de côté à sa mère qui était muette de surprise et cherchait dans sa tête quel était ce jeune homme. Où a-t-il vu ma fille? se demanda-t-elle; comment se sont-ils connus? Et elle commençait à se faire la bonne, mais tardive réflexion qu'elle aurait beaucoup mieux agi en querellant moins son mari et en veillant plus attentivement sur sa fille. Avant qu'elle fût revenue de sa distraction, le fiancé impromptu ajouta une éloquente péroraison à son discours en comptant sur la table plusieurs piles de belles pièces d'or.

*La suite à une autre livraison.*

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

# VEZELAY

(Département de l'Yonne).




Vue de l'église de Vezelay. — Dessin de Thérond, d'après M. Viollet-Leduc.

## I. HISTOIRE DE VEZELAY.

Cette ville est située sur le sommet et sur le versant d'une montagne assez élevée. L'accès en est difficile de tout autre côté que de celui de l'ouest. Du plateau où s'élevait jadis le château des abbés, si l'on regarde la vallée qui s'ouvre au sud, le regard suit avec plaisir le cours sinueux de la Cure, qui baigne en passant Saint-Père au merveilleux clocher gothique, le bourg d'Asquins et sa fertile vallée couverte de vignes, puis va s'enfoncer au nord dans des gorges de granit, au delà desquelles, et fort loin, on saisit la silhouette des pays de l'Auxerrois.

Les hauteurs voisines ou lointaines sont couronnées par des bois touffus, et le Morvan dresse au sud-ouest, dans le fond du tableau, ses cimes noirâtres. Le château de Bazoche, où Vauban allait méditer sur les moyens d'améliorer

le sort des paysans de l'élection de Vezelay, Pierre-Pertuis et sa roche percée, et d'autres petits villages, animent le paysage.

La montagne de Vezelay fut choisie, au milieu du neuvième siècle, pour servir de demeure à une colonie d'enfants de saint Benoît. Le rude comte Ghérard de Roussillon, le fier antagoniste de Charles le Chauve, dont les romans de chevalerie nous ont conservé la figure un peu confuse et cependant dramatique, Ghérard et sa pieuse femme Berthe, furent les fondateurs du monastère de Vezelay. Ils possédaient certainement un château fort sur cette montagne, et y donnèrent asile à des moines lorsque le couvent de religieuses qu'ils avaient bâti à Saint-Père fut détruit par les Normands.

Vezelay, mis sous la protection immédiate du saint-siége par son fondateur, prit rang bientôt parmi les grandes maisons religieuses de France, et ce fut en vain que les abbés de Cluny et les évêques d'Autun tentèrent tour à tour de la soumettre à leur autorité. La main des papes couvrait aussitôt cette fille privilégiée. « Car, disait Hugues de Poitiers, l'église de Vezelay, noblement née et plus noblement élevée, consacrée dès l'origine à la liberté, portait sa tête au-dessus de toutes les églises d'Occident. En effet, vouée, dès sa fondation au bienheureux Pierre, porte-clefs du royaume des cieux, elle fut dotée à perpétuité de la liberté par le suprême et apostolique Nicolas..... Cependant, après plusieurs siècles, un certain Humbert, évêque de l'église d'Autun, envieux de ses grandes prérogatives, voulut tenter d'imprimer à cette belle liberté la tache d'une honteuse servitude (1). »

Les reliques de la Madeleine, apportées à Vezelay au dixième siècle, donnèrent naissance à de nombreux pèlerinages. La population s'accrut, et le pays devint un lieu renommé. Ses habitants s'enrichirent par le commerce, et on les voit, au douzième et au treizième siècle, mêlés à une foule de transactions, soit comme témoins, soit comme arbitres. Ils ne pouvaient demeurer indifférents au mouvement communal qui se faisait sentir alors dans le nord et dans le centre de la France. Aussi turbulents que les bourgeois des autres villes, ils avaient, en 1120, tué leur seigneur, l'abbé Artaud, qui voulait établir sur eux une nouvelle taxe. Ils brûlèrent le monastère, et beaucoup de monde y périt.

Ce n'était là que le prélude des mouvements qui devaient agiter la ville. Les comtes de Nevers et d'Auxerre, voisins puissants et protecteurs dont les soins étaient onéreux au monastère, s'immisçaient de leur mieux dans les affaires des moines, et cherchaient à étendre leur autorité, soit sur eux, soit sur leurs bourgeois. Le comte Guillaume II ayant demandé à l'abbé Ponce, en 1138, l'hommage qu'il lui devait comme au gardien du monastère, en éprouva un refus formel. Il ressentit vivement cette injure, et se promit de s'en venger. Bientôt l'abbé, vexé de toutes manières, fut obligé d'avoir recours au pape. Saint Bernard, délégué pour mettre les parties d'accord, n'en put venir à bout. Enfin le comte termina le débat en se faisant chartreux. Mais le chroniqueur de Vezelay lui garda rancune, et raconta qu'il avait été dévoré par un chien, pour avoir offensé la glorieuse amie de Dieu, Marie Madeleine.

La seconde croisade, proclamée en 1146 à Vezelay, appela aux armes l'élite des barons de France, et saint Bernard bénit Louis le Jeune et la foule de ses vassaux, assemblés sur la colline située au nord de Vezelay. On montre encore la place où s'élevait l'estrade qui portait le grand orateur et les princes; on bâtit plus tard en ce lieu une église sous le vocable de la Sainte-Croix.

Les bourgeois de Vezelay, détournés un moment de leurs projets d'émancipation, après une première tentative en 1137, qui leur valut certaines exemptions, machinèrent de nouveaux complots contre l'abbé Pons de Montboissier, à l'instigation du jeune comte de Nevers Guillaume III. L'insurrection qui éclata dépassa les précédentes en violence. Les officiers de l'abbé ayant fait crever les yeux à un bourgeois coupable d'avoir frappé un religieux, le comte saisit cette occasion pour agir. Il lança dans la ville une troupe de *cottereaux* qui, conduits par les habitants, s'emparèrent du monastère et le mirent au pillage.

Après un pareil coup, l'excommunication était le moins que dussent redouter les coupables. Elle ne se fit pas attendre. Mais ce n'était que le premier acte du drame. Le pape, devant qui l'affaire avait été portée, ayant donné gain de cause à l'abbé, le comte furieux recommença ses déprédations sur les domaines du monastère. Le roi intervint, mais il ne put obtenir de solution, à cause de la mauvaise volonté du comte et des prétentions des habitants.

Ceux-ci avaient offert à l'abbé, pour ultimatum, de faire des concessions au comte. Le fier Pons s'y refusa. Alors l'insurrection recommença : les bourgeois, que rien n'arrêtait plus, se confédérèrent et jurèrent fidélité au comte de Nevers, en formant une *exécrable commune*, dit le chroniqueur. Ces événements avaient lieu en 1152. Les malheurs des moines de Vezelay émurent tout le monde chrétien, et le pape écrivit fortement au roi pour qu'il y portât remède. Louis le Jeune, après maintes remontrances infructueuses faites au comte de Nevers, résolut de marcher contre lui à la tête d'une armée. Le comte se soumit enfin, et le roi, tenant sa cour dans la forêt de Mares, prononça la sentence qui devait terminer ces grandes querelles.

Les bourgeois furent condamnés, comme coupables de trahison et de sacrilége, à renoncer à leur confédération communale, à livrer les meurtriers des moines, à payer à l'abbé 40 000 sous d'or, et à démolir les tours et fortifications dont ils avaient muni leurs maisons. La paix fut ainsi rendue à l'église et aux habitants de Vezelay en 1155.

Pendant la seconde partie du douzième siècle, le calme du monastère fut encore fréquemment troublé par les comtes de Nevers, et les choses en vinrent à ce point que les moines furent contraints d'abandonner leur demeure. Il faut lire dans Hugues de Poitiers le récit de ces événements.

Les bourgeois se mêlèrent encore une fois à ces querelles, espérant recouvrer leur indépendance d'un jour; mais, encore une fois victimes, ils furent condamnés à une amende de 60 000 sous. L'abbé, voulant ôter au comte de Nevers tout motif de les pousser à de nouvelles révoltes, leur concéda une charte de privilége, laquelle, sans contenir les grands droits des communes véritablement constituées, consacrait cependant des garanties de liberté et de propriété accordées ordinairement par les seigneurs à leurs vassaux.

L'histoire de Vezelay cesse d'être importante avec l'époque des luttes communales. Le monastère fut longtemps encore fréquenté par les pieux pèlerins, même par les pèlerins couronnés, comme saint Louis, qui vint, en 1267, y faire la translation des reliques de la Madeleine.

Le légat qui présida à la cérémonie déclara ensuite, lorsqu'il fut devenu pape sous le nom de Martin IV, que Vezelay possédait les véritables reliques de la sainte pénitente.

Au seizième siècle, Vezelay donna le jour au fameux Théodore de Bèze, qui fut une des lumières de la réforme. L'un de ses abbés, le cardinal Odet de Coligny, embrassa le protestantisme et vit les Huguenots s'emparer de son monastère en 1569, après une vive résistance de la part des habitants. La dévastation de l'abbaye s'ensuivit, et l'église, déjà négligée, fut alors gravement endommagée. Les moines,

(1) Chronique de Vezelay, par Hugues de Poitiers, dans le *Spicilége* de d'Achéry.

(1) Le récit de ces luttes par M. Augustin Thierry est un des plus grands monuments historiques de notre siècle.

qui furent sécularisés par le pape Paul III au milieu du seizième siècle, n'avaient plus les moyens d'entretenir en bon état leur vieille basilique devenue trop vaste pour leur petit nombre. Leurs abbés, grands seigneurs, qui se contentaient de dépenser leurs revenus à Paris, ne s'en inquiétèrent pas davantage. Un seul d'entre eux, Érard de Rochefort (1601-1630), essaya d'arrêter sa ruine croissante. Mais des temps meilleurs sont venus pour ce monument.

### II. ÉGLISE DE LA MADELEINE.

L'église de Vezelay n'est pas moins célèbre aux yeux des archéologues que la ville à ceux des historiens du moyen âge. Son vaisseau, vaste comme une cathédrale, car il a plus de 120 mètres de longueur, occupe une grande partie du plateau supérieur de la montagne où il est assis. De quelque côté qu'on accède à la ville, il attire les regards par sa masse imposante. Ses tours rappellent par leurs dimensions inégales qu'elles ont été plus d'une fois frappées de la foudre.

Il s'est formé successivement plusieurs opinions sur l'âge et sur l'origine de l'église de Vezelay. Les érudits du lieu lui donnaient au moins mille ans d'existence, et l'attribuaient aux Sarrasins. Sans remonter si haut, et sans croire non plus que la bonne comtesse Berthe se levait la nuit pour monter avec ses suivantes le sable et les pierres destinés à la construction du vaisseau (ce qui avait fort mécontenté son époux, au dire de l'historien de Ghérard de Roussillon), on peut assurer que la nef, de pur style roman, est de la fin du onzième siècle; que l'église des catéchumènes, c'est-à-dire le porche, de roman de transition (qui n'a pas moins de 21 mètres d'étendue), date du douzième siècle ; et que le chœur, d'un style ogival hardi et élancé, est du commencement du treizième siècle au plus tard.

Le grand portail, dont le dessin accompagne cette notice, offre lui-même un mélange de plusieurs styles. On y reconnaît facilement à la base le douzième siècle, caractérisé par les arcades romanes; les deux tours sont du même temps, à l'exception de l'étage supérieur de celle de droite qui est ogival et du treizième siècle ; la balustrade trop délicate qui la couronne est récente. Au siècle dernier, on a détruit les sculptures qui ornaient le tympan de la porte principale.

Si nous pouvions ouvrir les portes, et montrer les admirables sculptures qui décorent le tympan de l'entrée intérieure, et celles des chapiteaux des piliers des catéchumènes, puis la belle et sévère ordonnance des longues travées des trois nefs parfaitement rendues à leur état primitif, où règne la plus somptueuse décoration de la base des piliers à quatre colonnes jusqu'aux arcs des voûtes et des travées, jusqu'aux cordons qui séparent les trois étages du vaisseau, on serait surpris de tout ce que les moines du moyen âge savaient faire pour l'ornementation de leurs églises. A côté des rosaces si riches, si vigoureusement refouillées, qui courent dans tous les sens, il faut placer, quoique à un degré inférieur comme art, les mille sujets de statuaire qui couvrent les chapiteaux de toute la partie romane de l'église et le vaste tympan des catéchumènes. Ce dernier morceau est rempli par le Christ assis dans sa gloire, entouré des apôtres et bénissant le monde. La statue de saint Jean-Baptiste s'élève sur le trumeau central de la porte. Un zodiaque, accompagnement ordinaire des portails romans, encadre ce tympan. Les portes latérales reproduisent les principales scènes de la vie du Sauveur du monde.

Les sculptures des chapiteaux romans des nefs, où le diable joue un rôle sous des formes très-laides, sont symboliques et figurent la lutte de l'homme contre le mal, et son triomphe à l'aide des anges. On y trouve aussi plusieurs sujets bibliques.

Le chœur de l'église, décoré à la manière ogivale, n'a pas de sculptures à personnages. Les colonnes monolithes du sanctuaire sont ornées de quelques fresques, et même d'incrustations en mosaïque.

Le tympan du portail extérieur est une adjonction due à quelque abbé du quatorzième siècle, qui a voulu mieux éclairer la nef des catéchumènes qu'elle ne l'était par les baies romanes primitives, en pratiquant de longues arcades à jour au centre de la façade. On vient de consolider soigneusement cette partie du monument.

Les sujets sont agencés de la manière suivante. Le Père éternel est assis au sommet du tympan. Deux anges soutiennent sa couronne à ses côtés; mais un peu plus bas sont deux statues, l'une de la sainte Vierge qui est couronnée, et l'autre de la Madeleine. A l'étage inférieur on distingue encore les statues de saint Pierre, de saint Jean ; trois autres appartiennent à un évêque et à deux martyrs. Le style de ces œuvres est un peu dur et se ressent de l'époque de leur exécution. On est étonné de ne pas voir en ce lieu le fondateur du monastère.

Depuis douze ans le gouvernement a fait de grands sacrifices pour sauver l'église de Vezelay de la ruine. Grâce aux soins de M. Viollet-Leduc, qui a présidé à sa restauration totale, elle a repris un air de jeunesse et de vie tout à fait rassurant et qui ne compromet en rien son caractère primitif. Lorsque ce monument sera complétement restauré, il sera l'un des plus beaux édifices romans de la France, comme il en est l'un des plus grands.

---

## LA PIRATERIE DANS L'ARCHIPEL.

Une bande de pirates commandés par un nommé Négros infestait depuis longtemps l'Archipel. En 1851, le brick français *le Fabert*, après une croisière de sept mois, s'est emparé de Négros et de ses complices. Une fois déjà *le Fabert* avait été sur le point de surprendre Négros dans l'île de Nicaria, située à trois lieues à l'ouest de celle de Samos; mais les fausses mesures des autorités turques avaient permis au forban de s'évader. Chassés de nouveau avec activité, acculés et cernés par les embarcations du brick dans l'île de Forni, située entre Nicaria et Samos, attaqués par un détachement albanais qu'avait envoyé le pacha de cette dernière île, les voleurs de mer et leur chef ont péri les armes à la main; leurs oreilles, suivant un usage qui rappelle un peu trop les temps de barbarie et les mœurs des sauvages, ont été envoyées au commandant Pichon, du brick *le Fabert*.

Du reste, la piraterie paraît être en Grèce un fléau périodique, contre lequel le gouvernement d'Athène et celui de Constantinople sont également impuissants. Il ne faut rien moins que l'intervention des grandes puissances maritimes pour réprimer de temps à autre les attentats de ces audacieux brigands contre les droits de toutes les nations.

Vers la fin de la guerre de l'indépendance, en 1828, la piraterie s'exerçait avec une telle audace dans l'Archipel, que les navires du commerce ne pouvaient plus y naviguer que par convoi, et sous escorte de plusieurs bâtiments de guerre. Tout navire éloigné du convoi par imprudence ou accident, était aussitôt enlevé et son équipage massacré après avoir été soumis à d'infâmes tortures. Par décision du conseil des amiraux des différentes nations, plusieurs frégates et plusieurs bricks furent détachés des croisières française, anglaise et américaine, pour donner la chasse à ces malfaiteurs jusque dans leur dernier repaire. En peu de mois l'Archipel fut purgé de la plus grande partie de ces brigands. Vers le milieu de l'année, une frégate américaine, une frégate anglaise, une frégate française et plusieurs autres bâtiments plus légers se trouvaient réunis

devant Carabousa, rocher sauvage et aride, qui s'élève au-dessus de la mer comme un immense bloc de grès, à une lieue au nord-ouest de l'île de Candie, en face du cap Bousa. Un déplorable sinistre signala le mouillage des bâtiments alliés : *le Cambrian*, frégate de soixante, l'un des plus beaux navires de la marine anglaise, talonna sur l'un de ces récifs à fleur d'eau qui, partout dans l'Archipel, rendent la navigation si dangereuse. Les efforts réunis de toutes les embarcations furent infructueux pour la relever, et *le Cambrian*, encore au début de sa carrière maritime, fut condamné à être lentement dépecé par les flots de la Méditerranée. Un détachement de soldats de marine fut débarqué avec mission de visiter les contours du rocher et de fouiller toutes ses cavernes. Les pirates, au nombre d'une centaine environ, furent traqués comme des bêtes fauves; plusieurs périrent en se défendant, le reste fut pris et partagé entre les trois pavillons qui avaient concouru à l'expédition. Les Français mirent leurs prisonniers



Vue du rocher de Carabousa, prise de l'extrémité du cap de Bousa, pendant une expédition contre les pirates de l'Archipel.

aux fers, à fond de cale; les Anglais firent mourir les chefs; les Américains pendirent aux vergues tous leurs prisonniers, chefs et pirates.

---

## DÉMÉNAGEMENT DU PAUVRE.

Je voyais la petite charrette à bras rouler devant moi, chargée de ce ménage du pauvre si difficilement acquis, et qui tient si peu de place. Le père, attelé au brancard, tirait vigoureusement, aidé par un jeune apprenti, son fils sans doute; à côté marchaient deux sœurs : l'aînée portant un panier chargé de provisions, quelques lithographies encadrées, galerie de tableaux du pauvre ménage, et un pot de fleurs, son parterre; la plus petite chargée du chat du logis, enveloppé dans son tablier. Ils avançaient lentement sur le pavé glissant, et, ralentissant le pas, je les suivais de l'œil en refléchissant.

Certes ce déménagement de la pauvre famille était triste à voir, et cependant combien il révélait de progrès accomplis? Aux siècles barbares, il ne se fût point fait ainsi paisiblement sous le soleil, mais de nuit, à travers les campagnes désolées; alors le pauvre ne quittait sa cabane que chassé par la violence; le déménagement était une fuite. Au lieu de ce père et de ces enfants transportant leurs pénates avec efforts, vous aviez des familles éperdues sauvant leurs misérables ressources sur des chariots qu'emportaient des bœufs effrayés; où je voyais de la sueur, autrefois j'aurais vu du sang!

Ainsi les bienfaits de la civilisation se font sentir aux plus humbles et aux plus deshérités. Là où nous apercevons tant de privations, elle a déjà amoindri les épreuves; l'adoucissement des mœurs, la souveraineté toujours mieux sentie du droit, le développement de la fraternité chrétienne, ont fait un pauvre de la victime, un ouvrier du vaincu. Les sociétés sont donc en marche sous l'œil de Dieu. Les lois de la perfectibilité humaine suivent leur cours; loin de laisser derrière nous l'âge d'or, nous marchons incessamment à sa rencontre; chaque siècle essuie une larme et guérit une plaie

Je fus interrompu au milieu de ces réflexions par la chute d'un tabouret de paille qui avait glissé de la charrette et était venu tomber à mes pieds.

Je le relevai en appelant; le jeune garçon accourut, et nous nous reconnûmes : c'était un des apprentis imprimeurs qui m'apportent mes épreuves.

Il toucha de la main sa calotte grecque et me salua par mon nom en souriant. Pendant que je l'aidais à rattacher le tabouret et à fixer sur la charrette quelques étagères près de glisser, il m'apprit qu'il allait habiter l'extrémité du faubourg où son père avait trouvé du travail. Veuf depuis plusieurs années, il avait longtemps vécu à grand'peine, mais le plus dur était fait; maintenant la sœur aînée pouvait tenir le ménage, la plus petite allait à l'école, où elle apprenait à lire et à coudre; lui-même venait de finir son apprentissage et allait passer parmi les travailleurs.

— C'est heureux que nous déménagions maintenant, ajouta-t-il avec gaieté, vu que dans quelques mois le ménage aurait été plus lourd. Mes premières économies seront pour acheter un fauteuil au père et un lit à rideaux à la petite sœur; mais pardon, Monsieur, voilà qui est paré; en vous remerciant. — Ohé! me voilà, père; enlevons!

Il avait repris la corde qui lui servait de bricole, et la charrette repartit.

Je la suivis quelque temps du regard dans le long faubourg où elle venait d'entrer. Les deux hommes continuaient à tirer courageusement tandis que les sœurs marchaient à quelque distance, l'aînée doucement, sérieuse comme une jeune mère, la petite, obéissante et attentive.

—Allez, pensai-je tout bas, honnête famille du pauvre,



Composition et dessin de Karl Girardet.

vous qui devriez être pour nous une leçon de courage et de patience! Allez, et puissiez-vous emporter avec ce chétif ménage les vrais trésors domestiques: l'amour du travail, le contentement de l'âme et la santé du corps. Ah! quelque humble que soit votre destinée, Dieu ne vous a point abandonnée, car il vous a donné dans ce père la force dévouée qui protége; dans le fils, l'espérance qui rassure; dans les deux sœurs, la grâce qui charme et la tendresse qui console.

## LES MALHEURS D'UN HOMME HEUREUX.

NOUVELLE.

Combien de fois, en visitant un ami, vous est-il arrivé d'être séduit par la position de sa demeure, l'aménagement du logis, l'apparence gaie ou recueillie du quartier (selon que vous cherchiez la solitude ou le mouvement), les perspectives ouvertes devant la croisée et les joyeux rayons qui glissaient entre les rideaux? Mais alors, si vous vantiez son bonheur au locataire d'une pareille retraite, il vous opposait quelque misère du voisinage, frivole en elle-même, mais dont la continuité faisait une sérieuse souffrance: — c'était le marteau d'un voisin éveillé dès l'aurore, les cris d'un enfant maussade, la fumée d'un toit que le vent rabattait contre la fenêtre préférée! — Qui sait si, en écoutant ces douleurs, vous n'avez pas souri en vous-même et si elles ne vous ont pas rappelé le Sybarite que le pli d'une seule feuille de rose empêchait de dormir! Et pourtant n'est-ce point notre histoire commune? Qui de nous ne se plaint de quelqu'une de ces frêles épines égarées dans l'*étoffe dont la vie est faite?* N'avons-nous point tous, au physique ou au moral, une fumée, un cri ou un marteau qui trouble nos joies et nous fait perdre patience? Heureux qui peut appeler la raison au secours de ses nerfs! Heureux qui ne transforme pas ces contrariétés en infortunes, et ne se laisse pas mourir, comme le lion de la fable, sous les blessures d'un moucheron!

M. Maigrin n'était point, malheureusement, de ceux-là! Retiré depuis quelques années de la magistrature, il vivait avec la veuve d'un de ses neveux dans une antique maison que possédait la famille depuis près d'un siècle. Tout le monde rendait justice à la probité, à l'obligeance et à la générosité de M. Maigrin; on avait pour lui la déférence affectueuse qu'inspire une sympathie fondée sur l'estime; il ne rencontrait partout que des visages souriants et des volontés bienveillantes; sa nièce Caroline, esprit vif et cœur toujours en éveil, l'entourait de ses soins les plus tendres. Mais toutes ces sources de bonheur étaient troublées par une seule infirmité de caractère de M. Maigrin, sa susceptibilité! Dieu l'avait en vain comblé: son esprit inquiet soupçonnait sans

cesse les intentions. Il avait beau ne trouver autour de lui que des horizons sereins, sa propre haleine suffisait pour faire un nuage.

Caroline souffrait de cette fâcheuse disposition d'humeur, non pour elle, mais pour son oncle, qu'elle aimait d'une sincère affection; après beaucoup de tentatives, elle crut reconnaître que le plus sûr moyen d'abréger ses mécontentements, quand on n'avait pu les prévenir, était de ne point s'y trop arrêter et de conserver les manières franches et amicales, comme si l'on n'avait rien remarqué. Alors la lassitude ou la honte ramenait parfois M. Maigrin ; s'il n'oubliait pas son grief, il arrivait à croire qu'il s'était trompé; une attention tendre compensait la négligence dont il croyait devoir se plaindre.

Mais il fallait laisser à ce travail intérieur le temps de s'accomplir. Toute explication n'eût fait, au premier instant, qu'envenimer la blessure, c'était un accès dont on devait attendre patiemment la fin. M. Maigrin n'en avait point eu depuis plusieurs jours, lorsqu'il descendit un matin, au déjeuner, l'air moins épanoui. En venant l'embrasser et lui demander de ses nouvelles, Caroline aperçut le léger nuage qui flottait sur le front de son oncle ; elle prévit une *prochaine attaque* et redoubla de surveillance pour en éviter l'occasion.

Elle approcha elle-même de la table le fauteuil de son oncle, le servit de sa main et affecta une gaieté caressante qui sembla dérider peu à peu l'ancien magistrat.

Tout semblait d'ailleurs favoriser les bonnes intentions de Caroline. Le café se trouva précisément au degré de chaleur souhaité, aucune rôtie n'avait été brûlée, le beurre était d'une fraîcheur qui rappela à M. Maigrin un vers de Delille. Le dernier pli menaçant allait disparaître de son visage, quand on annonça le frère de la jeune veuve.

Henri Bonard était, pour l'humeur, l'opposé même de M. Maigrin : tandis que celui-ci s'accrochait aux fleurs elles-mêmes, Henri traversait les ronces sans y trouver d'épines. Toujours actif, riant, plein de confiance, il jouissait du plaisir offert, et remettait à plus tard le plaisir refusé. La réussite l'encourageait à continuer, les échecs lui laissaient l'espérance.

Il entra, comme il entrait toujours, le visage épanoui et en chantant.

— Dieu me pardonne! quand je le vois, dit M. Maigrin, qui aimait sa gaieté communicative, il me semble que c'est la joie qui me rend visite ; vous devriez, cher ami, ne marcher qu'en habit de fête et couvert de fleurs.

— Vous poétisez Roger Bontemps, mon oncle, dit Caroline, qui embrassa son frère en riant.

— Pourquoi pas? reprit gaiement Henri. Ne dirait-on pas que parce qu'on garde sa bonne humeur, il faut être un butor, un imbécille? Voyez-vous, ces femmes! elles ne trouvent de poésie que dans la tristesse! elles se représentent toujours Apollon sonnant le glas et s'essuyant les yeux avec un mouchoir brodé par les neuf muses!

— Pas moi! pas moi! interrompit Caroline; si j'étais païenne, j'élèverais un autel à la Gaieté et je ne placerais aux champs Elysées que les morts de joyeuse humeur.

— Eh! croyez-vous donc avoir besoin pour cela de renier votre baptême? reprit Henri. Le Christ n'a-t-il pas dit que le royaume de son père serait ouvert aux hommes de bonne volonté? Et quels sont-ils, sinon ceux qui prennent la vie du bon côté?

Le sourire s'effaça sur les lèvres de M. Maigrin ; il commençait à soupçonner confusément que cet éloge de la bonne humeur pouvait bien être un blâme indirect. Caroline s'en aperçut et détourna brusquement la conversation en demandant à son frère s'il avait vu M^me^ Armand.

C'était une vieille amie de la famille, engagée dans un procès difficile. M. Maigrin s'était fait son conseiller, et grâce à lui, l'affaire, d'abord compromise, avait pris une meilleure tournure ; mais la pauvre femme, ignorante des lois et inquiète sur le résultat, allait de l'un à l'autre, sollicitant des avis contradictoires qui ne faisaient qu'accroître son embarras. Henri déclara qu'il l'avait vue la veille fort tourmentée. L'ancien magistrat fit un geste d'impatience.

— Les femmes ne savent point attendre, dit-il. J'ai averti M^me^ Armand qu'il n'y avait plus rien à faire, et elle me demande encore une entrevue; elle veut me soumettre encore de nouveaux titres, bien qu'elle sache qu'on ne peut désormais en admettre.

— C'est la faute de votre bonté tant de fois éprouvée, fit observer Caroline en souriant; elle enhardit à devenir importun.

— Mon Dieu! je ne me plains pas, quant à moi, dit M. Maigrin plus doucement; j'ai répondu à M^me^ Armand que je la verrais aujourd'hui ou demain, et je l'ai priée de m'attendre.

— Ce qui est une précaution prudente, ajouta Caroline, vu qu'elle eût pu s'absenter et que le faubourg neuf est au bout du monde... Je dois moi-même une visite à M^me^ Armand, et si mon oncle veut bien le permettre, je l'y accompagnerai.

— Non pas ce soir, au moins, interrompit Henri.

— Pourquoi cela?

— Mais parce que vous allez, je suppose, chez M. Lointier.

— Chez M. Lointier? que faire?

— Mais pour voir un essai de télégraphe électrique.

— Quoi! reprit vivement M. Maigrin, ce serait aujourd'hui?

— En es-tu bien certain? demanda Caroline qui avait vu le regard de son oncle s'assombrir.

— Si j'en suis certain! répliqua Henri. Je le tiens de lui-même!

— Comment!

— Il vient de l'annoncer devant moi à Cusol, en l'engageant à aller voir l'expérience.

Les lèvres de M. Maigrin se serrèrent.

— Voilà qui est étrange, dit-il.

— N'auriez-vous pas été averti? demanda étourdiment Henri. Parbleu! je suis alors bien aise de vous en avoir parlé. Il ne faut pas manquer la séance.

— Je n'ai pas l'habitude d'aller où je ne suis point attendu, fit observer le vieux magistrat d'un ton piqué.

— Ce ne peut être qu'un malentendu ou un oubli, objecta Caroline.

— Soit, reprit M. Maigrin en se levant; mais les gens oubliés font sagement de rester chez eux.

— Qui est-ce qui reste chez lui? interrompit une grosse voix. Ce n'est pas vous, j'espère, car je viens vous chercher.

— Et si vous résistez, nous vous enlevons! ajouta une seconde voix presque aussi bruyante que la première.

— Notre voiture est en bas.

— Il y a deux places.

— Et nous vous menons avec Caroline chez M. Lointier.

A ces mots, le gros monsieur et la grosse dame qui étaient entrés avec fracas entourèrent l'ancien magistrat, comme s'ils eussent voulu exécuter leur menace et l'emmener de vive force.

*La suite à une autre livraison.*

---

Quand un homme de bien n'aurait qu'à claquer des doigts pour glisser son nom dans les testaments des riches, il n'userait pas d'un tel pouvoir, fût-il même assuré qu'il ne serait jamais, en aucune manière, soupçonné par qui que ce

soit. Mais donnez cette faculté à un M. Crassus et qu'il puisse à si peu de frais hériter de ceux dont il n'est réellement pas l'héritier, croyez-moi, vous le verrez sauter de joie dans la place publique! L'homme juste, au contraire, celui que nous appelons honnête homme, n'enlèvera rien à personne pour se l'approprier; et se récrier d'admiration à cela, c'est confesser qu'on ignore ce que c'est qu'un honnête homme.

CICÉRON.

---

## PIERRES MONUMENTALES

### EMPLOYÉES PAR LES ANCIENS.

### I. LE PORPHYRE ROUGE ANTIQUE [1].

Le nom de *porphyre (porphura,* pourpre), donné à cette pierre par les anciens, lui vient de sa couleur. La teinte du porphyre varie toutefois, dans de certaines limites, entre le rouge, le brun rougeâtre proprement dit, et le brun de foie, le brun chocolat, le brun violacé, etc.; les nuances sont différentes suivant les localités, ou même suivant les échantillons d'une même localité; mais quelles qu'elles soient, la pierre présente toujours une pâte uniforme, dans laquelle sont disséminés de petits cristaux blancs ou rose pâle, qui tranchent par leur couleur avec celle du fond lui-même. La pâte, et les cristaux qu'elle contient, sont composés d'une certaine espèce minérale qui porte le nom de *feldspath,* et dans laquelle la silice est combinée avec l'alumine, la potasse et quelques autres bases accidentelles. On y rencontre de plus une assez forte proportion de fer combiné avec l'oxygène; c'est à la présence de cet oxyde métallique que le fond de la pierre doit sa couleur rougeâtre. Enfin on y distingue quelquefois de petits points noirs qui se rapportent à l'espèce amphibole (silicate de chaux, de fer, etc.), et d'autres points d'apparence vitreuse qui sont du quarz (silice désignée vulgairement sous le nom de *cristal de roche).*

La dénomination de porphyre a été étendue par les modernes à différentes autres pierres qui offrent, comme la précédente, de teinte uniforme, des cristaux tranchant sur ce fond par une couleur différente : tels sont le porphyre vert antique *(porfido verde antico,* ophite), le porphyre noir (mélaphyre), etc. Ces porphyres n'ont pas, à beaucoup près, la même composition que le porphyre rouge antique : le premier, le vert, paraît contenir de l'amphibole, non plus disséminé en petits cristaux, comme dans la roche précédente, mais fondu dans la masse; non plus accidentel, mais faisant partie essentielle de sa composition; le porphyre noir est composé en grande proportion de pyroxène (autre silicate de chaux et de fer, etc.). Nous ne nous occuperons ici que du porphyre rouge antique, qui a été beaucoup plus fréquemment employé que les deux autres par les anciens, et qui l'est encore, sur une assez grande échelle, par les modernes.

Le porphyre rouge antique peut recevoir un très-beau poli. D'une autre part, sa texture est des plus uniformes dans toute la masse : aucune fissure, aucune cavité, pas d'interruption; la cohésion est égale dans toutes les parties. En troisième lieu, sa dureté est très-grande : elle surpasse celle de l'acier; elle fait jaillir en effet, par le choc ou par le frottement, des étincelles de ce métal. Sa ténacité, de plus, est considérable; on a de la peine à le casser, même par la percussion la plus violente; enfin il résiste très-bien, et pendant un nombre d'années en quelque sorte illimité, aux influences atmosphériques. Toutes ces qualités l'ont fait rechercher par les anciens, comme précieux à employer dans les monuments, dans la sculpture, dans la statuaire et dans tous les genres d'ornementation architecturale. Pour sa dureté en particulier, conjointement à sa compacité et à sa ténacité, les anciens le recherchaient comme pierre propre à broyer les substances; leurs mortiers à broyer étaient généralement en porphyre : de là sans doute est venue leur expression de *porphyriser,* synonyme de réduire en poudre.

On est resté longtemps sans connaître d'une manière précise les endroits d'où les anciens tiraient leur porphyre rouge [1] : on savait par les écrits de divers auteurs anciens, et notamment par ceux de Pline, que le porphyre rouge antique provenait d'Égypte; mais ce fut seulement en 1823 que deux voyageurs anglais, M. Burton et sir Gardner Wilkinson, découvrirent les carrières immenses où cette roche avait été exploitée, dans un groupe de montagnes désignées sous le nom de *Porphyrites mons* par Ptolémée, et actuellement sous celui de *Djebel-Dokhan* (montagne de la fumée du tabac). Elles sont situées par 27°20′, à la hauteur de Manfalout et de Syout (Lycopolis), à environ 25 milles géographiques (le mille géographique vaut 1 852 mètres) de la mer Rouge, à 120 milles de Syout, et à 85 milles de l'ancienne Coptos. Le port de Myos-Hormos, dont l'emplacement a été retrouvé par M. Burton, est d'ailleurs au point de la côte qui est le plus rapproché des carrières. Sir Gardner Wilkinson croit avoir rencontré ce même porphyre dans les montagnes de Syène, et à l'état erratique à Dendérah, ainsi qu'à Ombos.

Dans le voyage qu'il a entrepris sous les auspices du pacha d'Égypte (1837), M. Lefebvre a également constaté l'existence du porphyre rouge antique dans le Djebel-Dokhan. La riche collection qu'il a rapportée, et qui est aujourd'hui au Muséum d'histoire naturelle de Paris, ne laisse aucun doute sur le véritable gisement de cette roche si remarquable. Dans les montagnes Dokhan, M. Lefebvre a observé un filon de porphyre rouge antique ayant de 20 à 25 mètres de puissance. Les échantillons qu'il en a extraits sont identiques avec ceux de nos musées d'antiques : les cristaux sont roses, très-abondants; la pâte est rouge violacé, elle contient des aiguilles d'amphibole noirâtre. Du reste, les échantillons ne sont pas tout à fait identiques, pris à divers points de ce filon : la pâte passe quelquefois au violet foncé, avec veines d'un brun marron, etc.

A peu de distance de ce gisement, M. Lefebvre a retrouvé le porphyre contenant accidentellement du quarz, dont nous avons parlé au commencement de cet article; mais bien que ce porphyre ait encore la plus grande analogie avec le porphyre rouge antique, il est cependant toujours beaucoup plus foncé. Il forme un filon de 30 à 40 mètres de puissance, qui sillonne la montagne Dokhan dans la direction E.-N.-E.

Le porphyre rouge antique n'a pas été communément employé par les Égyptiens; les monuments et les statues que renferment les musées égyptiens sont le plus généralement en granite oriental, en syénite, en diorite, plus rarement en grès, en calcaire nummulitique, en mélaphyre, en brèche dite universelle, ou en albâtre. On voit des objets antiques égyptiens, en ces différents genres de pierre, dans nos musées de Paris. Tous les voyageurs qui ont parcouru l'Égypte, et entre autres MM. Jomard et de Rozière, s'accordent même à dire qu'on n'y a pas trouvé de monuments d'origine égyptienne en porphyre rouge; s'il y en avait eu, ils eussent été infailliblement conservés, car leur inaltérabilité les eût préservés de la destruction.

[1] Dans notre tome VI, p. 227, il a été donné quelques indications sur la valeur commerciale du porphyre. Nous complétons aujourd'hui ce qui a été dit de cette roche, en insistant sur l'historique de son emploi chez les anciens et chez les modernes, et sur ses gisements les plus précieux.

[1] Quelques-uns des détails qui vont suivre ont été extraits d'un savant travail sur le porphyre rouge antique, publié récemment par M. Delesse, ingénieur des mines.

Ce porphyre ne paraît pas non plus avoir été beaucoup employé par les Grecs, ou par les Égyptiens sous la domination grecque ; ce sont les Romains qui auraient commencé à l'exploiter, et il résulterait des savantes recherches de Letronne que ce serait seulement à partir du règne de l'empereur Claude.

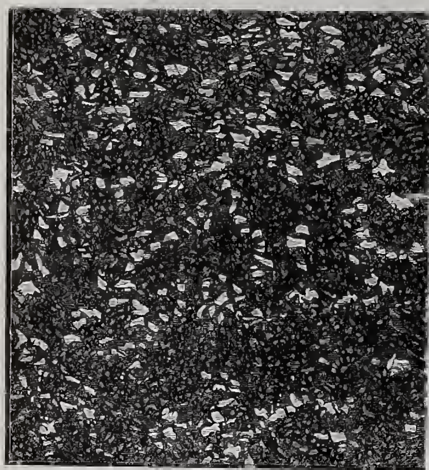
Malgré les difficultés que présentaient l'extraction, la taille, le polissage et le transport de ce porphyre, son exploitation a eu lieu sur une échelle immense. Vers le troisième siècle, et à l'époque du règne de Constantin, il est vraisemblable que cette exploitation était faite par des condamnés ; près des anciennes carrières, sir Wilkinson a reconnu les ruines d'une ville fortifiée.

Le porphyre rouge antique fut donc très-recherché par les Romains, qui en firent des colonnes, des cuves, de grands vases, des urnes, des plaques polies, et même des statues.

Au seizième siècle, il était encore très-employé dans toute l'Italie, et particulièrement dans la Toscane par les Médicis.

Quoique la taille de cette pierre présente de très-grandes difficultés, les anciens étaient parvenus à faire avec le porphyre des objets très-délicats. On peut voir au Musée du Louvre plusieurs statues *polychromes,* c'est-à-dire formées de substances de différentes couleurs ; on en voit deux, entre autres, dans le vestibule même, en entrant par la porte qui regarde au nord, sur la place du Carrousel.

Non-seulement les Romains se servirent du porphyre rouge



Porphyre rouge antique.

antique pour la décoration de Rome et de l'Italie, mais encore ils en répandirent l'usage dans tout l'empire : aussi les musées de Rome, de Florence, de Naples, de Venise, de Paris, de Versailles et de toutes les capitales de l'Europe, renferment-ils de grandes richesses en porphyre rouge antique, dont on trouve généralement des fragments sur l'emplacement de toutes les villes de la Gaule qui florissaient à l'époque de la domination romaine. A Metz, une grande cuve, qui sert actuellement de fonts baptismaux dans la cathédrale, a été découverte dans les ruines de bains antiques ; à Poitiers on a trouvé la *cuve* dite *de Dagobert,* conservée aujourd'hui au Musée du Louvre.

Les monuments de porphyre rouge antique les plus célèbres sont, d'après Rondelet : l'obélisque de Sixte-Quint, à Rome (la plus grande pièce de cette pierre que l'on connaisse) ; les colonnes de Sainte-Sophie, à Constantinople, qui ont 13 mètres de hauteur ; quelques colonnes de l'église Saint-Marc, à Venise ; le tombeau de sainte Constance, près de Rome ; celui du pape Clément XII ; le tombeau de Théodoric, à Ravenne.

Le porphyre rouge est encore fort recherché de nos jours, et sert aux mêmes usages que chez les anciens ; mais on ne le tire plus de l'Égypte. On en connaît aujourd'hui plusieurs gisements en différents points de l'Europe. Dans ces gisements, la pierre est, sinon identique quant aux caractères extérieurs et quant à la composition au porphyre rouge antique, au moins très-rapprochée, et, du reste, elle ne le cède guère, pour la qualité, à celle de l'Égypte. Il en existe en France sur plusieurs points des Vosges, notamment à Kirschberg, dans la vallée de Massevaux (Haut-Rhin), et sur la droite de la Dollern ; on en rencontre de même à la base du Ballon d'Alsace, sur le versant du Giromagny, près de Framont, etc. Dans ces différentes localités, le porphyre rappelle le porphyre rouge antique ; ses cristaux sont cependant séparés de la pâte d'une manière beaucoup moins nette, et cette pâte, qui contient des cristaux d'amphibole, a une couleur plus sombre et d'un brun chocolat. Il existe également un porphyre, mais s'éloignant plus que ceux des Vosges du porphyre rouge antique, aux environs de Roanne, à 4 kilomètres, sur les bords de la Loire ; il est brun rougeâtre, et contient de grands cristaux de feldspath blanc et quelques cristaux de quarz.

Hors de France, nous citerons : le porphyre rouge sombre de Cordoue, exploité aux carrières de la Ceranias, près de cette ville ; le porphyre de Corse, d'un rouge incarnat, à cristaux roses, contenant du quarz et de l'amphibole ; le porphyre du Korgon, dans l'Altaï, qui se rapproche beaucoup du porphyre rouge antique : il est d'un brun rouge, parsemé de petits grains de quarz, etc. ; enfin le porphyre des environs d'Elfdalen (Suède), d'un rouge foncé passant au violet, et se distinguant du précédent par le développement de ses cristaux de feldspath.

Le porphyre de cette dernière localité est peut-être l'un des plus employés parmi les porphyres modernes ; d'Elfdalen, on exporte aujourd'hui le porphyre dans toutes les parties du monde. Les carrières principales en sont à Blyberg, à Ranaserne et à Klittberget. Blyberg est situé à 12 kilomètres environ d'Elfdalen ; c'est de ses carrières que sortent les plus gros blocs ; c'est en particulier de là que provient le fameux piédestal de la statue pédestre de Gustave III, piédestal qui n'a pas moins de 4 mètres de haut. De grandes manufactures de porphyre sont établies à Elfdalen, et l'exploitation de cette pierre est une branche importante de commerce pour le pays.

On ne se fait pas toujours, dans le public, une idée juste de ce qu'il faut entendre par porphyre ; souvent on attache à ce mot une idée exclusive de couleur, sans tenir compte de la composition de la pierre et de la disposition particulière des éléments minéralogiques qui la constituent. Par exemple, l'énorme bloc que l'on a fait venir de la Russie à Paris pour le sarcophage de l'empereur Napoléon, aux Invalides, n'est pas un porphyre : cette pierre présente, il est vrai, une teinte d'ensemble qui la rapproche assez de celle de certains porphyres, mais sa texture et sa composition sont totalement différentes ; elle n'est pas tachée de blanc par les petits cristaux, comme dans le porphyre, et le fond en est uniforme ; elle n'est pas non plus de nature feldspathique, comme cette dernière roche, mais elle est composée de grès quarzeux. Elle provient des carrières de Schokischa, sur la rive occidentale du lac Ladoga, à quelques lieues au nord-est de Saint-Pétersbourg ; elle est dure, plus dure même que le porphyre, et elle ne manque pas d'une certaine ténacité ; sa couleur, d'un brun rougeâtre, est agréable à la vue ; mais elle ne ne résistera pas autant que cette roche aux agents de destruction, soit mécaniques, soit chimiques, ni aux influences de l'atmosphère.

## LA MOSQUÉE EL-MOYED.




Vue de la mosquée el-Moyed, au Caire. — Dessin d'après nature par Karl Girardet.

La mosquée el-Moyed, ou *Médrecet-el-Moyedyed*, fut construite, au commencement du quinzième siècle (l'an 807 de l'hégyre), par le sultan Abou-el-Nars, cheykh el-Mamoudy, surnommé Mélik-el-Moyed, de l'illustre famille des Dahérites, sur l'emplacement d'une prison où l'émir Mentach l'avait tenu captif. La décoration intérieure de cet édifice religieux est d'une grande richesse. Les plafonds forment divers caissons ornés de moulures peintes ou dorées. Dans le sanctuaire, les pierres précieuses sont partout unies à l'or et à l'argent; partout aussi l'on voit de belles étoffes en tentures, et sur les dalles se déroulent des tapis merveilleusement travaillés.

Trois minarets s'élèvent, l'un à l'angle nord-ouest, et les deux autres à l'angle sud-est du monument : ces deux derniers ont pour soubassement deux grandes tours dont les faces sont circulaires et font saillie à la porte du bazar el-Soukarieh. La première marche de ces deux minarets commence au niveau de la terrasse, d'où le muezzin monte aux galeries pour appeler les fidèles à la prière. Des boutiques, ou espèces d'échoppes, s'appuient sur les murs extérieurs de la mosquée : le prix de leur loyer sert à son entretien.

---

## LES MALHEURS D'UN HOMME HEUREUX.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 109.

M. et Mme Durosoir appartenaient à cette variété d'oisifs toujours à la quête des distractions et qui dépensent à ne rien faire une prodigieuse activité. On les rencontrait partout, empressés, haletants, distribuant au passage et avec bruit des saluts, des poignées de main. Leurs loisirs les occupaient de manière à ne point laisser libre un seul de leurs instants ; la vie était pour eux un tourbillon tempêtueux dans lequel tout ce qui les approchait était enveloppé.

Ils parlaient tous deux à la fois, pressant Caroline et son oncle de les suivre ; mais ce dernier avait repris son air le plus contraint, et répondit assez sèchement qu'il n'avait point reçu d'invitation de M. Lointier.

— Peut-être a-t-il pensé que ses amis n'en avaient pas besoin, objecta Caroline.

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi ! interrompit Mme Durosoir ; il nous a envoyé une lettre... Vous devez l'avoir sur vous, monsieur Durosoir... et nos voisins Giraud ont été également invités par écrit.

— Alors nous sommes les seuls qu'on ait exceptés! fit observer M. Maigrin, de plus en plus piqué.

— Qui sait s'il n'y a pas eu quelque billet égaré, hasarda sa nièce.

— Qu'importe d'ailleurs, ajouta Mme Durosoir; avez-vous donc besoin d'invitation chez Lointier, votre plus vieil ami?

— C'est clair; venez toujours, acheva le mari qui avait repris son chapeau. J'entends mes chevaux frapper le pavé; ils s'impatientent... Tout s'expliquera là-bas.

— Pardon. Je vous suis reconnaissant, répliqua M. Maigrin, les lèvres pincées; mais, ce soir, c'est impossible.

— Pourquoi donc?

— Parce que je dois voir Mme Armand... Je lui ai assigné un rendez-vous.

— Alors, que Caroline au moins vienne avec nous.

— Excusez-moi, dit la jeune veuve qui jeta un regard vers son oncle; mais je ne pourrai revenir seule... et... je ne veux pas vous obliger à me ramener.

— Parbleu! que votre frère vous accompagne, reprit M. Durosoir.

— Eh! c'est cela! s'écria Henri. M. Lointier n'a pas songé tout à l'heure à m'inviter; mais, ma foi! je saisis l'occasion aux cheveux! Bien fou qui boude contre son plaisir.

— Vous trouvez plus sage de s'exposer à être importun, dit l'ancien magistrat qui crut voir une allusion dans ces derniers mots.

— Allons, vous êtes aussi trop susceptible, interrompit Mme Durosoir.

M. Maigrin rougit jusqu'à la racine de sa perruque. On venait de toucher au point délicat et douloureux.

— Moi, susceptible! s'écria-t-il d'un accent blessé. Ah! Madame, j'espérais être mieux connu de vous. Certes, j'ai de grands défauts; mais je crois que ma vie entière témoigne contre celui que vous me prêtez.

— Alors, pourquoi en vouloir à Lointier de son oubli?

— Qui vous dit que je lui en sache mauvais gré, Madame?

— Vous lui pardonnez? Dans ce cas, laissez Caroline venir avec Henri.

— M'y suis-je donc opposé?

— Un peu, en n'appuyant point ma prière.

— Alors je m'y joins, Madame.

— Vous entendez, ma chère, dit Mme Durosoir en se tournant vers Caroline; dépêchez-vous, de grâce!

Et comme la jeune femme essayait quelque résistance:

— Allons, pas d'objection, ajouta-t-elle; c'est votre oncle qui le veut... Pressez-la donc, monsieur Maigrin, ou je croirai que c'est vous qui la retenez.

— J'espère que Caroline ne me donnera pas ce ridicule, dit le vieux magistrat d'un air mécontent.

— Si vous le désirez... véritablement? demanda la jeune femme qui l'interrogea du regard

— Et pourquoi ne le désirerais-je pas? répliqua-t-il avec dépit. Voulez-vous me faire passer pour un tyran domestique? Partez, de grâce, et présentez mes respects à M. Lointier. Moi, je vais chez Mme Armand.

Caroline, qui craignait qu'un plus long refus n'amenât de la part de Durosoir quelque remarque pénible pour son oncle, se décida à les suivre. Sa toilette fut bientôt achevée; M. Maigrin avait également pris sa canne et son chapeau. Ils descendirent ensemble et aperçurent l'équipage de M. Durosoir qui attendait devant la porte d'entrée.

A cette vue, Caroline sembla se raviser.

— J'y pense, dit-elle; Mme Armand demeure bien loin, si nous y conduisions mon oncle.

— Volontiers, dit Durosoir; mais la voiture n'a que quatre places.

— Eh bien! Henri nous rejoindra à pied.

— Pourquoi pas, dit celui-ci.

— Cette dame est donc sur notre chemin? demanda Mme Durosoir.

Caroline indiqua le faubourg.

— Ah diable! reprit le mari, cela va nous obliger à un détour. N'importe, en pressant un peu les chevaux, nous arriverons à temps... Montez, montez, mon cher Maigrin.

Mais celui-ci, qui avait d'abord fait un pas vers l'équipage, venait de reculer; l'observation échappée à Durosoir l'avait froissé.

— Non, dit-il, je ne veux point vous retarder; le docteur me recommande d'ailleurs l'exercice... Mille grâces... Bien du plaisir.

Il salua, et, sans vouloir rien écouter, il enfila rapidement une ruelle tortueuse dans laquelle il eut bientôt disparu.

Cependant, au bruit de la voiture qu'il entendit partir, il ralentit le pas et hocha la tête.

— Je leur ai épargné la contrariété d'un détour et l'ennui de ma compagnie, pensa-t-il; mieux vaut fatiguer mes jambes que les chevaux d'autrui.

Il était retombé dans une de ses humeurs les plus noires, et tout lui était devenu sujet de dépit. Il lui semblait que les passants le regardaient d'un œil ironique, que ses connaissances le saluaient plus froidement; qu'on parlait de lui tout bas aux fenêtres en le montrant au doigt. Il voulut échapper à ce complot de malveillance, et il allongea sa route en évitant les rues les plus fréquentées.

Cependant le ciel s'obscurcissait d'instant en instant; le vent, qui s'était élevé, commençait à faire tourbillonner la poussière, et quelques gouttes de pluie avertirent M. Maigrin de prendre garde.

Il venait précisément d'atteindre l'extrémité du faubourg. Trop loin de chez lui pour revenir sur ses pas, il n'était pas encore assez près de la maison de Mme Armand pour braver l'averse qui se préparait; il se dirigea vers une petite boutique dont il connaissait la propriétaire, afin d'y chercher momentanément un abri; mais des éclats de rire l'arrêtèrent au moment où il allait atteindre le seuil. Plusieurs jeunes filles entouraient le comptoir; il s'imagina qu'elles le regardaient et que son embarras excitait leur gaieté. M. Maigrin se sentit rougir, et, rasant brusquement la boutique, il passa outre en pressant le pas. Être mouillé lui semblait moins déplaisant que de demander asile à des gens qui se raillaient de lui.

Il pensa d'ailleurs qu'en faisant diligence, il pourrait échapper à l'orage; mais, plus rapide que lui, l'orage ne tarda pas à éclater avec violence.

La pluie qui tombait à torrents eut bientôt traversé notre humoriste qui, au lieu de s'en prendre à ses folles susceptibilités, se mit à maudire les autres en lui-même. Sans l'oubli de M. Lointier, cette visite à Mme Armand eût été remise; si les Durosoir ne fussent point venus, il serait encore au logis avec sa nièce; en lui offrant leur voiture de meilleure grâce, ils ne l'eussent point obligé à refuser, et les rires de quelques impertinentes l'avaient seuls empêché de trouver un abri chez la dernière marchande du faubourg! Il était donc mouillé par la faute de tout le monde; il y avait contre lui une véritable conspiration de froideur ou de malveillance; nul ne s'inquiétait de son plaisir, de son repos ni de sa santé!

Tout en roulant dans son esprit ces réflexions amères, notre homme piétinait dans les ornières transformées en ruisseaux. Enfin pourtant il aperçut le toit de Mme Armand, tourna par le petit sentier et alla frapper à la maisonnette.

Rien ne répondit! Il frappa de nouveau avec l'énergie d'un visiteur mouillé et mécontent: même silence! Un éclair traversa son esprit. Mme Armand serait-elle absente?

Il ne pouvait le croire. La lettre dans laquelle il lui annonçait sa visite avait été écrite la veille, elle l'avait évidemment reçue, et s'était sans doute tenue pour avertie.

Il frappa de nouveau avec une sorte d'emportement.

Enfin une fenêtre s'ouvrit; mais c'était celle d'une maison voisine.

— Monsieur n'a que faire de heurter davantage, dit une vieille femme; il n'y a personne.

— Quoi! Mme Armand?... s'écria Maigrin.

— Est sortie depuis une heure, acheva la voisine.

Il ne put retenir une interjection de surprise.

— Une heure! répéta-t-il; mais alors elle avait reçu ma lettre... et elle ne m'a pas attendu!

— Fallait qu'elle sortît pour son procès, reprit la vieille femme.

— Comment cela?

— Elle m'a dit qu'elle allait consulter...

— Qui donc?

— M. Lenoir, le fameux avocat.

Maigrin lâcha le marteau de la porte qu'il avait continué de tenir jusque-là.

— Ah! Mme Armand est chez M. Lenoir! dit-il; très-bien, très-bien... Alors je n'ai pas besoin de la voir... En vous remerciant, Madame.

Il descendit le perron et rebrousssa chemin vers la ville. Mais ce dernier trait avait achevé de l'exaspérer.

— Sortie! murmurait-il tout en se secouant comme un chien qui sort de la rivière... quand je prends la peine de venir la visiter jusque dans son faubourg... Sortie pour consulter M. Lenoir!... Ainsi elle n'a pas confiance dans mes conseils... elle doute de ma capacité... A la bonne heure!... Qu'elle se laisse conduire par un plus habile... mais que Dieu me punisse si je m'occupe désormais de ses affaires!

Tout en maudissant ainsi sa cliente infidèle, le vieux magistrat regagnait à grand'peine sa demeure, à travers la boue et les gouttières qui achevaient de se vider.

Il trouva à la porte du logis sa nièce et Henri qui descendaient de voiture, ravis de ce qu'on leur avait fait voir. M. Durosoir, penché à la portière, le salua de la main.

— Pendez-vous, Maigrin, lui dit-il en parodiant le mot de Crillon, nous avons vu des merveilles, et vous n'y étiez pas.

— On vous attendait, ajouta Henri.

— M. Lointier avait écrit, acheva Caroline.

Maigrin sourit ironiquement, haussa les épaules, et, après avoir rendu leur salut aux Durosoir, il rentra avec sa nièce.

Celle-ci s'aperçut seulement alors de l'état dans lequel l'orage l'avait mis. Elle le laissa changer et courut allumer du feu au salon.

Lorsque son oncle y parut, elle avança le meilleur fauteuil devant le foyer et essaya un sourire; mais le front de notre humoriste était couvert de plus de nuages qu'un pic des Alpes par une matinée d'automne. Caroline plaça un tabouret sous ses pieds et alla prendre les vêtements mouillés pour qu'ils pussent sécher à l'autre côté du feu. Il y eut un assez long silence; enfin la jeune veuve se hasarda à demander des nouvelles de Mme Armand.

— Allez le demander à M. Lenoir! répliqua aigrement M. Maigrin.

— Ne l'auriez-vous pas rencontrée? s'écria Caroline.

— Fi donc! reprit l'ancien juge; croyez-vous qu'on s'inquiète assez de moi pour rester au logis quand j'ai annoncé ma visite? Mme Armand était sortie.

— Est-ce possible! ainsi votre course a été inutile?

— Cela vous étonne? Ne savez-vous donc pas qu'il y a des gens malencontreux à qui rien ne réussit, qu'on n'écoute point quand ils parlent, dont on se moque quand ils sont absents, qui rendent service sans avoir droit à la reconnaissance, et dont on reçoit les politesses à condition de n'y répondre par aucun égard? Je suis de ceux-là, ma chère, une espèce de paria de notre civilisation, un bouc émissaire, un souffre-douleurs! Et je le mérite, puisque je suis assez sot pour continuer à m'occuper de gens qui ne s'occupent pas de moi.

— Pardon, mon oncle, interrompit Caroline; mais si vous faites allusion à votre ami M. Lointier, je dois vous répéter qu'il était désolé de ne point vous voir...

— Je sais! je sais! dit ironiquement Maigrin.

— Qu'il vous avait averti lui-même...

— Voyez-vous ça!

— Et qu'il faut que la lettre ait été égarée...

Le vieux juge frappa du pied.

— Ma chère, s'écria-t-il, ne répétez point de pareils contes.

— Que dites-vous, mon oncle? reprit Caroline déconcertée.

— Je dis, continua Maigrin avec colère, que je ne crois pas à l'explication de M. Lointier. C'est une vieille histoire! Quand on a manqué à son devoir envers un ami, on invoque les quiproquos, les oublis, les hasards! Vous verrez qu'au premier jour Mme Armand prétendra aussi que je ne lui ai point écrit! Les coupables ont toujours une excuse. Mais je ne m'y laisserai plus prendre; si les lettres n'arrivent point, c'est qu'elles n'ont pas été écrites.

— En êtes-vous sûr, mon cher oncle? dit la veuve qui tenait la redingote dont Maigrin venait de se débarrasser.

— Sûr, Madame.

— Alors que direz-vous de celle-ci? ajouta-t-elle en présentant un billet qui venait de tomber de la poche de son habit.

Maigrin y jeta les yeux.

— La lettre que j'écrivais à Mme Armand! s'écria-t-il.

— Et qu'une distraction vous a fait oublier ici! ajouta Caroline en souriant; ce qui prouve, mon cher oncle, que toutes les lettres écrites ne parviennent pas à leur adresse.

Il prit ce billet avec une exclamation de surprise et comme s'il ne pouvait en croire ses yeux.

— Alors, murmura-t-il, elle n'était point avertie...

— Et, ne recevant point de réponse, elle a pu croire que ses demandes de conseils avaient fini par vous importuner, continua Caroline; ce qui justifie sa visite chez M. Lenoir. Ainsi, vous le voyez, ce n'est point elle qui est coupable...

— C'est moi, n'est-il pas vrai?

— Coupable d'étourderie, au moins... comme M. Lointier, qui croit avoir envoyé la lettre qui vous était destinée à une autre adresse. Ne soyez donc point si prompt à douter de ceux qui vous aiment, et croyez en eux pour qu'ils croient en vous.

M. Maigrin resta un moment sans répondre: l'humeur et la loyauté luttaient chez lui; enfin celle-ci l'emporta. Il releva la tête, et, tendant la main à sa nièce :

— Merci de la leçon, belle prêcheuse, dit-il en souriant, on tâchera d'en profiter et de ne pas sacrifier son repos et sa joie aux méchantes inspirations de ce que les Anglais appellent les *diables bleus!* Au fond, j'ai honte de m'accrocher ainsi aux moindres obstacles et de crier à chaque ronce comme si j'étais blessé à mort. La susceptibilité n'est qu'une exigence de la personnalité ou de l'amour-propre. Si l'on faisait moins de cas de soi-même, on n'exigerait pas tant des autres. Je le sais, je le sens, et je m'efforcerai de vous le prouver. Je ne veux pas que l'on ait à rire plus longtemps des *malheurs d'un homme heureux!*

---

## LIONNE ET LIONCEAUX

### ATTAQUÉS PAR UN TIGRE.

Il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre les amplifications des poëtes et des rhéteurs, quand ils nous affirment que l'homme est le seul animal qui fasse la guerre à son semblable. Il est bon, sans doute, de rabattre l'orgueil des humains; mais les bêtes féroces ne sont point précisément des modèles à nous offrir. Quoi qu'on puisse dire en vers et en prose de leur sagesse, elles ont bien aussi quelques




Dessin de M. Eugène Delacroix.

mouvements de violence, et il n'est point trop rare qu'elles se mangent entre elles, faute de meilleure proie.

Les races félines sont particulièrement sujettes à se dévorer réciproquement leurs petits, et c'est une scène de ce genre que reproduit ici le dessin de M. Eugène Delacroix. Un tigre surprend une lionne allaitant ses lionceaux, et le

grondement des deux animaux, le regard qu'ils se jettent, annoncent suffisamment la lutte qui va s'engager. Son issue n'est pas aussi certaine que pourrait le faire penser la réputation un peu surfaite du lion. Son titre de roi des animaux, si généralement reconnu par les fabulistes, est quelque peu contesté au désert : le léopard, le tigre, l'éléphant, le rhinocéros, le sanglier, le taureau même, sont toujours prêts à contester cette royauté mal établie, et le font souvent victorieusement. Nos colons d'Algérie ont été bien des fois témoins des luttes engagées près des sources entre les lionnes et les sangliers de la montagne, et l'avantage reste presque toujours à ces derniers. Le tigre triomphe moins souvent, mais a pourtant aussi ses heureuses chances ; s'il est inférieur pour la taille, la force musculaire et les armes naturelles, il l'emporte en souplesse, en ardeur, en ruse. Il y a dans le lion un fond de nonchalance qui lui retire une partie de ses avantages ; à moins que la faim ne l'aiguillonne, il manque d'initiative, il attend l'attaque, il est lent à y répondre ; c'est ce tempérament même qui a facilité son apprivoisement. Dans ces derniers temps, on s'est étonné de l'audace de plusieurs dompteurs d'animaux qui entraient dans la cage des lions et les forçaient à leur obéir ; mais cette audace était vulgaire chez les anciens et n'a jamais cessé de l'être en Orient. A Rome, des Nubiens parcouraient les rues et le forum, tenant en laisse des couples de lions africains. En Turquie, en Perse et dans le Caboul, il n'est point rare de voir ces animaux à l'état domestique, couchés aux portes des palais ou enfermés dans des cours intérieures. Un des lions conservés à notre ménagerie nationale avait été apporté en France sur une frégate ; l'équipage s'en amusait comme d'un chien et le laissait parcourir librement le pont et les batteries.

---

## VITRAIL DE LA BIBLIOTHÈQUE DE STRASBOURG.

C'est M. Ferdinand de Lasteyrie qui nous a fait connaître ce vitrail . nous le reproduisons ici d'après son excellent ouvrage sur les vitraux peints du moyen âge. Il représente, comme l'indique la légende, « la milice scolastique traver- » sant les tentes des ennemis qui assiégent la citadelle de » Pallas, c'est-à-dire de la vraie science. »

Le premier de ces ennemis, c'est l'Ignorance. De petits




Vitrail de la Bibliothèque de Strasbourg (seizième siècle). — D'après un dessin de M. Ferdinand de Lasteyrie.

enfants se rendent à l'école, avec cet air insouciant et distrait qui témoigne la frivolité de leur esprit.

Vient ensuite la Crainte. Il faut respecter son maître, et, dans une certaine mesure, le redouter. Mais quand on a toujours les yeux fixés sur la verge qu'il porte à la main, cette préoccupation exclusive altère, hébète l'esprit. Une confiance modeste vaut bien mieux qu'une crainte servile.

La troisième tente est occupée par ce vice naturel qu'il convient de nommer, en français, Défaut d'entendement. Les Latins disent plus simplement *stupor*, ce que Cicéron tra-

duit par *tarditus ingenii debilitasque linguæ.* Le regard baissé vers la terre, le pauvre écolier ne sait rien répondre aux questions du maître. Celui-ci les reproduit et les explique, accompagnant les intonations de sa voix de gestes cadencés qui viennent ajouter à l'énergie des mots. On le voit, la verge repose immobile sur son bras oisif. Ce n'est pas avec des châtiments que l'on réforme une intelligence tardive, mais avec de douces et fréquentes réprimandes.

La quatrième tente est celle de la Paresse. « Les paresseux, dit Vauvenargues, ont toujours envie de faire quelque chose. » Ceux que représente notre vitrail sommeillent de corps et d'esprit. C'est une tente qu'il faut traverser à la hâte : l'air qu'on y respire engourdit les sens. Il est vrai que le maître n'est pas là ; mais il ne tardera pas à venir, et sa main, toujours armée de l'inexorable verge, ne ménagera pas, on peut y compter, nos coupables dormeurs.

Le cinquième bataillon des ennemis de Pallas marche sous les enseignes de la Volupté. La Volupté, c'est le souverain bien d'Épicure. Dans l'école de Platon, où l'on enseigne une morale plus sévère, on la définit l'*appât de tous les maux*. Cette définition est incontestablement la meilleure. Tandis que nos écoliers chantent, boivent ou courent s'ébattre dans la verte plaine, ils négligent leur Donat et leur Euclide, et souvent, ce qui est plus grave, de ces habitudes relâchées naît le goût de la débauche qui vient pervertir leurs esprits et leurs cœurs.

La septième tente est moins fréquentée. C'est l'asile des timides, des poltrons. Le jeune écolier qui va s'y réfugier en inclinant la tête vient d'être provoqué sur quelque chapitre des *Sentences* par un habitant de la huitième tente, celle des arrogants, et il a fui le combat. Son adversaire porte la tête haute, et d'une main fière il présente le texte qu'il s'agit d'interpréter contradictoirement.

Enfin toutes les tentes sont franchies, et l'écolier va pénétrer dans la citadelle. On y arrive par sept degrés, qui portent les noms des trois arts et des quatre sciences : la Grammaire, la Dialectique et la Rhétorique, la Sphérique, l'Éthique, la Physique et les Mathématiques. Il faut remarquer que cette distribution des sciences appartient au seizième siècle ; les quatre sciences du treizième siècle étaient, suivant les préceptes de Martin Capella, de Cassiodore et d'Isidore de Séville, la Géométrie, l'Arithmétique, l'Astrologie et la Musique. Au cinquième degré, l'écolier reçoit la couronne de laurier fleuri, *bacca lauri ;* au septième, on lui présente les insignes du doctorat, le bonnet et l'anneau.

C'est la Théologie qui, sous la figure de Pallas, occupe le centre de la citadelle. Puisque cette allégorie est du seizième siècle, le peintre a certainement voulu représenter la théologie dogmatique. Dans le siècle suivant, toute l'économie des études scolastiques sera modifiée par la plus accréditée des corporations enseignantes, la compagnie de Jésus. Dans les emblèmes composés sous sa méthode, la théologie dogmatique sera remplacée par la théologie morale.

---

## LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Suite. — Voy. p. 54, 58, 70, 85, 94.

### § 11 (suite). *Une rencontre chez Richard.*

Cependant la tristesse de M. Raymond allait grandissant et son oncle s'en occupait malgré lui. Son inquiétude s'exprima d'abord par un silence mécontent entrecoupé de brusques réprimandes ; mais quand il vit que l'on supportait son humeur avec une sorte d'indifférence accablée, il devint plus soucieux. Après tout, il aimait le fils de sa sœur et le voulait heureux. S'il eût trouvé en lui quelque résistance, nul doute que sa volonté ne se fût fortifiée dans l'animation de la lutte ; mais il se sentit ébranlé par cette mélancolique résignation. Peu à peu les raisons de Mme Roubert lui revenaient comme s'il les eût trouvées lui-même ; il plaidait la cause à son propre tribunal, non pour changer d'avis (M. Formon affirmait que cela ne lui était jamais arrivé), mais par passe-temps et curiosité ; la conclusion du débat restait toujours la même : — Je ne veux pas ! Mais on avait entendu la partie adverse... on n'était plus si sûr d'avoir raison ; on se contentait de s'obstiner.

Les choses en étaient là quand M. Formon eut besoin de notre ancien voisin Richard, devenu entrepreneur de transports. Il s'agissait d'un marché à conclure : comme il passait en cabriolet devant la maison de l'ancien charretier, il fit arrêter et descendit. Richard était un peu plus loin, aux écuries ; tandis qu'on courait le chercher, on fit entrer le négociant dans le petit bureau de Colette, mariée depuis deux ans et associée à son père.

Il ne s'y trouvait personne pour l'instant, et M. Formon s'approcha de la fenêtre ouverte ; elle donnait sur un jardin planté de vieux arbres ; presque au-dessous s'étalait une vigne disposée en tonnelle ; plusieurs voix s'y faisaient entendre, mais le feuillage ne permettait ni de voir ni d'être vu.

M. Formon reconnut pourtant Colette à l'accent : elle parlait de la grand'mère de son mari, dont la fille venait de mourir, et qui, seule désormais, eût voulu vivre près d'elle. Elle s'effrayait un peu de la gêne et de la dépense.

— Pensez, chère demoiselle, que de soins ! disait-elle ; la bonne femme ne voit plus guère et ne marche qu'avec un bras pour béquille ! Faudra la veiller comme un enfant.

— Eh bien, vous lui rendrez ce qu'elle a fait pour le père de votre mari, Colette, répliqua l'interlocutrice inconnue.

— Certainement, je ne demanderais pas mieux, reprit celle-ci ; mais la vieille Germone n'a guère été bonne pour nous, allez ; quand Baptiste a voulu m'épouser, Dieu sait tout ce qu'elle a répété de méchancetés sur mon compte. J'étais, soi-disant, une dépensière, une glorieuse, une sans-cœur.

— Vous lui prouverez le contraire en la recevant.

— Mais ça va nous coûter gros, savez-vous ?

— Ne pouvez-vous supporter cette dépense ?

— Je ne dis pas.

— Alors ne regrettez point ce que vous ferez, Colette ; songez que la bonne femme est vieille et souffrante, tandis que vous êtes jeune et en santé ! Votre part est trop bonne et la sienne trop mauvaise pour que vous ne soyez pas généreuse ; garder de la rancune, c'est entretenir une blessure envenimée. Oh ! si jamais quelqu'un cherche à me nuire, je ne demande qu'une chose au ciel, c'est d'avoir l'occasion de lui rendre le bien pour le mal.

— Jésus ! qui est-ce qui pourrait vous faire de la peine, à vous ? s'écria Colette d'une voix émue ; mais comme ça... vous m'engagez à laisser venir la grand'mère ?

— Et à être aussi bonne pour elle que vous l'êtes pour tout le monde, reprit son interlocutrice. La pauvre femme ne vous gênera pas longtemps, et vous vous souviendrez avec joie, toute votre vie, que vous avez fait votre devoir.

Ici l'arrivée de Richard empêcha M. Formon d'en entendre davantage ; mais il avait été surpris et intéressé ; il écouta avec distraction les explications de l'entrepreneur qui s'excusait de l'avoir fait attendre, et l'interrompit au moment où il allait parler de leur marché. Il lui demanda avec qui causait Colette.

— Sous la tonnelle ? dit Richard.

— Oui ?

— Eh bien, il me semble... que c'est mam'selle Claire.

— Qu'est-ce que c'est que mam'selle Claire ?

— Monsieur ne sait pas ? mais c'est la fille de M. Remi.

— Ah ! fort bien... dit le négociant qui s'éloigna brusquement de la fenêtre... Voyons, je suis venu pour causer du marché... Avez-vous fait vos calculs ?

Richard répondit affirmativement, et se mit à tout expliquer avec la lenteur verbeuse ordinaire aux gens qui se rendent difficilement compte. M. Formon s'efforçait d'écouter ; mais, malgré lui, son œil se tournait toujours vers la croisée ; son oreille se partageait entre les explications de Richard et les voix qui continuaient à se faire entendre sous la tonnelle ; enfin celle de Colette répéta un adieu plus distinct, et des pas firent craquer le sable de l'allée.

Le négociant ne put contenir sa curiosité ; il courut à la fenêtre et vit Claire qui traversait le jardin.

Il l'avait à peine aperçue de loin, longtemps auparavant, sans y prendre garde ; elle lui apparut alors dans toute la splendeur de ses dix-huit ans, et couronnée d'une douceur attendrie ! Le charme opéra d'abord ; il sentit son cœur s'ouvrir devant ce rayon de jeunesse ; mais ce ne fut qu'un premier mouvement aussitôt réprimé. Réagissant contre l'espèce d'attirement auquel il avait cédé, il sembla s'en indigner et y chercher un nouveau motif de soupçon.

« C'était là évidemment le piége auquel on avait pris son neveu, et qui devait le retenir. On ne montrait tant de patience que parce qu'on était sûr de ce qu'on pouvait. Ne suffisait-il pas qu'on pût le rencontrer, le voir, échanger quelques mots, pour raviver sans cesse le sentiment qu'on avait fait naître ? Nous pouvions attendre sans crainte tant que Claire présente exerçait sur lui sa fascination. »

Pendant qu'il se vengeait ainsi par des suppositions injurieuses de sa bienveillance d'un moment, Colette était venue rejoindre son père qui l'attendait pour compléter les explications.

La demoiselle est partie ? demanda-t-il.

— Elle vient de prendre congé, répliqua Colette, qui avait les yeux humides ; c'est demain qu'elle doit s'en aller.

— Où cela ? interrompit M. Formon.

— Chez M^me^ Hubert ; c'est un grand crève-cœur pour la famille ; mais la demoiselle est un peu malade... on espère qu'une absence de quelques mois lui fera du bien.

C'était une réponse si immédiate et si péremptoire aux soupçons du négociant, qu'il en demeura un moment étourdi. Colette profita de son silence pour commencer un éloge de Claire, auquel Richard entremêlait de loin en loin quelques exclamations de reconnaissance pour Marcelle ou pour moi. M. Formon fut obligé d'interrompre brusquement cette apologie, et demanda le projet de marché écrit par Colette. Il le parcourut rapidement, signa et partit.

*La fin à une autre livraison.*

---

## PENSÉES DÉTACHÉES.

(DESMAHIS.)

— L'esprit est comme l'or ; c'est l'usage qui en fait le prix.

— On ne fait point de mal aux autres sans s'en faire à soi-même.

— Il y a beaucoup de gens dont l'esprit ne brille qu'aux dépens du cœur. Quand on se permet tout, il n'est guère possible qu'il ne jette quelque feu.

— La corruption des méchants déterminés est souvent moins funeste à la société que les irrégularités d'une vertu qui plie et se dément.

— Je ne trouve point de honte à être trompé par quelqu'un ; j'en trouve beaucoup à se défier de tout le monde. Être trompé, c'est payer le tribut qu'on doit à l'humanité : le sage peut l'être une fois ; la seconde fois, c'est l'imprudent qu'on trompe. Les Turcs disent : « Si tu me trompes une fois, tant pis pour toi ; si c'est une seconde, tant pis pour moi. » La honte de la première tromperie est toute à celui qui la fait ; celui qui l'essuie ne partage que la seconde. Mais se défier de tout le monde, c'est donner mauvaise opinion de son cœur ; car, ou l'on juge des autres par soi-même, ou l'on se croit seul homme de bien : quel orgueil ! César disait : « J'aime mieux périr une fois que de me défier toujours. »

— Il n'est point d'antipathie plus naturelle, ni par conséquent plus forte, que celle des sots pour les gens d'esprit.

— Rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable.

— Il faut agir dans les plus secrètes affaires comme si l'on avait cent témoins. Il n'y a presque rien qui ne se découvre à la fin ; et d'ailleurs nous avons un témoin intérieur, dont le jugement sera, tôt ou tard, aussi impartial et aussi équitable que celui de cent témoins étrangers.

— L'honnête homme est un juge supérieur, même dans les choses qui semblent avoir le moins de rapport avec la vertu. Il y a un tact moral qui tend à tout, et que le méchant n'a point. Celui qui sent toute la force et toute l'étendue de cette pensée, est homme de bien, ou était né pour le devenir.

Joseph-François-Édouard de Corsembleu Desmahis, né le 3 février 1722, à Sully-sur-Loire, est mort le 25 février 1761. Il a composé des épîtres, une comédie intitulée *l'Impertinent*, et quelques autres pièces. On a trouvé dans ses papiers, après sa mort, les fragments de deux comédies qui auraient eu pour titre, l'une *l'Honnête homme*, l'autre *l'Inconséquent*. C'était un esprit agréable, mais frivole. Son caratère bienveillant contribua beaucoup à ses succès. On cite de lui des réflexions qui auraient mérité de prendre place dans ses écrits. Il disait : « Lorsque mon ami rit, c'est à lui à m'apprendre le sujet de sa joie ; lorsqu'il pleure, c'est à moi à découvrir la cause de son chagrin. »

---

Il n'est point rare que les personnes âgées, dans la conversation, lient ensemble des générations que séparent plus d'un siècle.

Un jour que je dînais dans le château de Guermande, une dame placée à table près du maître de la maison, et qui ne semblait pas très-vieille, prononça ces mots d'un air assuré : — En 1715, Louis XIV disait à mon mari que... — Cette dame est folle, dis-je à mon voisin. — Non, me répondit-il, c'est la veuve du maréchal de Richelieu.

Le maréchal de Richelieu, en effet, à quatre-vingt-quatre ans, s'était remarié en troisièmes noces avec M^me^ de Roth, jeune alors. Il en résulte que lorsque j'écris ceci, en 1851, il n'a existé qu'une personne pour intermédiaire entre moi et celui qui causait avec Louis XIV, en 1715.

M^me^ DE BAWR.

---

## ÉLOQUENCE DES NOMBRES.

Du soleil à la 61^e^ du Cygne, la distance est de 6 570 000 rayons de l'orbite terrestre ; la lumière, qui arrive du soleil à la terre en 8′,17″,78, emploie plus de dix ans à parcourir cet espace.

Sir John Herschel a pensé que certaines étoiles de la Voie lactée sont situées à une distance telle que, si ces étoiles étaient des astres nouvellement formés, il aurait fallu 2 000 ans pour que leur premier rayon de lumière arrivât jusqu'à nous.

La puissance des nombres humilie notre compréhension dans les plus petits organismes de la vie animale, aussi bien que dans cette Voie lactée, composée des innombrables soleils que nous nommons des étoiles fixes.

Voyez, en effet, quelle énorme quantité de polythalames peut renfermer, d'après Ehrenberg, une mince couche de craie.

Dans un seul pouce cube d'un tripoli qui forme, à Bilin, une couche de treize mètres de puissance, on a compté jusqu'à 41 000 millions de galionelles *(Galionella distans);* le même volume de tripoli remferme plus de 1 billion 750 000 millions d'individus de l'espèce appelée *Galionella ferruginea !* (1)

Ces nombres reportent l'esprit au problème de l'arénaire d'Archimède, au nombre de grains de sable qu'il faudrait pour combler l'univers.

L'impression produite par ces nombres, symbole de l'immensité dans l'espace ou dans le temps, rappelle à l'homme sa petitesse, sa faiblesse physique, son existence éphémère; mais bientôt l'homme se relève, confiant et rassuré par la conscience de ce qu'il a fait déjà pour pénétrer les secrets de l'harmonie du monde et les lois générales de la nature.

*Cosmos.*

---

## DESSINS DE VASES

### PAR DIVERS ARTISTES DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

François Cuvillier, architecte, né à Soissons en 1698, avait été appelé à la cour de Munich par l'électeur, qui devint ensuite empereur sous le nom de Charles VII. Il fut chargé par ce prince de la décoration de ses châteaux et de ses maisons de plaisance. A sa mort, survenue en 1760, son fils lui succéda. Ce dernier, connu sous le nom du capitaine Cuvillier, publia un grand nombre de dessins faits par son père et par lui pour la cour de Munich : quelques-uns même ont été gravés par eux. Le vase que nous reproduisons d'après un de ces dessins devait, sans doute, servir à la décoration d'un jardin. Le bord supérieur est entouré d'une moulure qui a pour unique ornement un oiseau aux ailes étendues. Le couvercle supporte un groupe de petits enfants. Les deux anses représentent, l'une un hibou et l'autre un pigeon. Cette composition, quoique un peu lourde, ne manque point de caractère. Elle est gravée avec une certaine habileté, mais le travail en est un peu trop méthodique.

Jacques-François Saly, né à Valenciennes en 1720, avait plus de verve et d'originalité. Il était statuaire et graveur à l'eau-forte. Il est l'auteur d'une statue de Louis XV pour sa ville natale, et d'une figure de l'Amour pour le château de Bellevue. En 1753, on l'appela à Copenhague pour y faire une statue équestre du roi Christiern V, destinée à la place d'Amalienbourg. Il reçut pour son travail la somme considérable de 50 000 rixdales. Il fit à Copenhague, pour la compagnie des négociants du Levant, la statue équestre de Frédéric II, dont J. M. Preisler a donné une très-belle estampe. Saly fut directeur de l'Académie de Copenhague et membre des Académies de Paris, de Florence et de Bologne. Il a publié une suite de trente vases qu'il grava à l'eau-forte pendant son séjour à Rome, en 1748. Presque







Dessins de Montalan.

tous ces vases sont élégants et riches sans être surchargés d'ornements. Celui que nous avons choisi a la forme d'une aiguière. L'anse se compose d'un corps de femme dont les bras se transforment en ailes d'oiseau et les jambes en queues de poisson. Le bec est figuré par un macaron barbu et à cornes très-pointues, au-dessous duquel se trouve un faune avec des pieds et des cornes de bouc. Une guirlande de fleurs s'attache aux ailes de la femme, court le long du vase et est retenue par les mains du faune. Le pied, d'un galbe sévère, est orné de quelques moulures très-simples. Le dessin de ce vase est élégant et facile. On retrouve dans toutes les compositions de Saly le goût sobre d'un sculpteur, joint au sens pittoresque d'un graveur à l'eau-forte. Il aimait les effets accentués, et excellait à les rendre avec sa pointe ferme et vigoureuse sans sécheresse et sans dureté. Outre ces vases, il a dessiné un grand nombre de caricatures dont M. de Lalive a gravé une suite.

*La suite à une autre livraison.*

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie de Berlin, 1838, p. 59; et les *Infusionsthieren*, p 170.

## LE CALME CHAMPÊTRE.




Paysage par Claude Lorrain. — Dessin de Freeman.

Un ciel limpide, de grands arbres, une habitation écartée, une eau calme et peu profonde, que traversent des vaches revenant du pâturage ; un pâtre assis sur un tertre de gazon et abandonnant à la brise les notes de son hautbois ; au loin, un pont rustique, des collines ombreuses au penchant desquelles se montre un village !... Tel est le simple tableau que Claude Lorrain offre à nos yeux, et que l'on a si bien nommé *le Calme champêtre*.

Devant cet ensemble d'images douces et riantes, l'imagination se trouve comme rassérénée ; nous sentons la brise qui traverse les feuillées, et la fraîcheur de la rivière ; nous entendons les mugissements du troupeau ; nous nous plaçons, par la pensée, au milieu de cette scène agreste, loin des obligations compliquées de la ville : par une association qui s'établit dans notre esprit entre certains aspects et certaines habitudes, la représentation de ce site retiré éveille en nous des idées de solitude et de tranquillité. Le calme n'est point à proprement parler dans le paysage, mais dans l'impression qu'il produit, dans l'espèce d'épanouissement paisible qu'il communique à notre âme.

C'est qu'il y a entre nous et le monde extérieur une relation directe à laquelle nous ne prêtons point assez d'attention. Vous avez vu le lac s'égayer et s'assombrir selon les variations du ciel, puis, par une juste réaction, voiler celui-ci de ses brumes ou balayer par sa brise jusqu'aux moindres nuées. Ainsi l'homme reflète et impressionne successivement la création qui l'environne ! Il lui communique ou il en reçoit sa tristesse et sa joie ; mais, que ce soit l'une ou l'autre, tout dépend de son âme, source pure ou troublée. Ce qui pour celui-ci respire le calme, pour celui-là n'exhale que l'ennui ; le désert où l'anachorète trouvait les inspirations de Dieu n'éveille chez le criminel que les terreurs du remords. Nous portons en nous-mêmes le véritable soleil qui éclaire tout et nous fait un monde de lumière ou de ténèbres.

Il ne faut donc point l'oublier, la conscience est une sorte de chambre obscure dans laquelle ce monde vient se décalquer, et qui communique à l'image son propre calme ou sa propre confusion.

Pour jouir de l'œuvre de Dieu, il faut s'être conservé digne d'en sentir les beautés. Pour rester amoureux du grand spectacle de la nature, pour s'y associer par le sentiment et pour y trouver des émotions profondes, il faut avoir conservé, sinon toute la pureté primitive du cœur, au moins la conscience du bien et l'instinct divin qui nous fait voir dans le monde perceptible une manifestation de l'intelligence suprême et des grandes lois qui régissent l'univers.

---

## LE MÉMORIAL DE FAMILLE.

Fin. — Voy. p. 54, 58, 70, 85, 94, 118.

§ 11 (fin). *Embarras d'un oncle qui n'est plus de son propre avis. — Mariage de Claire et départ de Léon. — Les deux hirondelles.*

Mais la rencontre de Claire, ce qu'elle avait dit, et l'annonce de son départ, lui revenaient sans cesse à l'esprit. Sans s'avouer qu'il s'était trompé, il commençait à nous juger moins sévèrement ; il répétait bien encore : Je ne veux pas ! mais avec une sorte de dépit emporté

La journée entière se passa ainsi. Il trouva vingt prétextes pour entrer dans le bureau où travaillait son neveu,

tantôt caressant, tantôt grondeur. On eût dit qu'il voulait amener une explication, soit par querelle, soit par épanchement; mais, engourdi dans sa tristesse, Raymond ne semblait point comprendre, et M. Formon, qui ne voulait point faire le premier pas, ressortait furieux.

Enfin, vers le soir, il le fit appeler dans son cabinet.

Il se promenait à grands pas, les mains passés dans ses bretelles, comme c'était son habitude dans les grandes occasions. Raymond arriva pâle, silencieux et soumis.

M. Formon lui jeta un regard de côté, fit un geste d'impatience, et reprit sa promenade.

— Vous avez à me parler, mon oncle? dit le jeune homme,

— Oui, reprit le négociant en continuant à marcher; voilà trop longtemps que nous nous endormons sur nos affaires de Buenos-Ayres... Il faut prendre un parti.

— Léon s'occupe d'examiner tous les comptes et toute la correspondance.

— Je sais, je sais; mais, quel que soit le résultat de son travail, il est clair que nous n'en sortirons jamais par des écritures. Voilà trop longtemps que la maison Formon n'est plus représentée là-bas que par des drôles qui nous grugent. Cela vous intéresse comme moi, il me semble, puisque vous devez continuer mes affaires. C'est la plus belle plume de notre aile, savez-vous? Il ne faut pas nous la laisser arracher comme des oisons.

— Sans doute, dit Raymond froidement, si vous connaissez un moyen de l'empêcher.

— Oui, Monsieur, j'en connais, reprit le négociant; un moyen simple et certain... dont je vous ai déjà parlé autrefois : c'est que vous vous embarquiez pour Buenos-Ayres.

Raymond tressaillit.

— Moi! s'écria-t-il; partir... maintenant!

— Et pourquoi donc pas? reprit M. Formon en élevant la voix; n'est-ce pas le moment? *Le Neptune* doit mettre à la voile dans un mois; lequel de nous deux vous semble devoir faire le voyage? Voyons, pensez-vous que ce soit à l'oncle de courir la bouline, et au neveu de garder le logis?

— Je ne dis pas cela... balbutia Raymond.

— Alors que dites-vous? parlez, que je sache enfin si je suis seul ou non! La chose n'était-elle pas autrefois convenue?

— En effet.

— Alors vous revenez sur vos engagements; peu vous importe qu'on me trompe, qu'on me ruine, et je ne dois point compter sur vous.

— Pardonnez-moi... Monsieur... interrompit le jeune homme dont la voix tremblait, et qui était devenu très-pâle. Je partirai... quand il vous plaira.

Cette subite soumission parut déconcerter M. Formon; il regarda son neveu, toussa d'un air embarrassé, et recommença à arpenter le bureau en grommelant.

— Vous partirez.. vous partirez... C'est facile à dire, reprit-il en baissant la voix... Il faudrait pour cela connaître l'affaire, et je gage que vous n'en savez pas le premier mot.

— Je l'étudierai avec Léon, Monsieur.

— Ah! oui... Léon... Au fait, c'est votre intime... Eh bien, voyons, faites-le venir.

Raymond alla appeler mon fils, qui vint avec tous les documents relatifs à Buenos-Ayres.

Il avait soigneusement examiné l'affaire et en rendit compte avec une netteté dont le négociant parut émerveillé. Il put répondre à toutes les questions, indiqua le côté faible des spéculations précédentes et le moyen de les rendre plus fructueuses. Son travail, court et substantiel, était si concluant, qu'après en avoir pris connaissance M. Formon ne put retenir une exclamation admirative.

— Très-bien, s'écria-t-il; voilà ce que j'appelle comprendre les affaires! — Vous êtes né pour le commerce, mon cher. — Avez-vous bien suivi ses explications, monsieur mon neveu.

— Mais, je crois... Il me semble... balbutia Raymond, arraché à sa rêverie distraite.

M. Formon haussa les épaules.

— Et moi, il me semble que vous n'en savez pas le premier mot, dit-il; gage que vous n'avez rien saisi dans la question de change qui est le point principal... une idée charmante... et lucrative... une véritable idée de négociant... Ce n'est pas à vous qu'elle serait venue!... Vous n'avez pas de négoce dans les veines, Monsieur! vous ne vous tirerez jamais des mains de ces *Gauchos* de Buenos-Ayres! — Ce n'est pas vous qu'il faudrait envoyer là-bas, c'est M. Léon.

Mon fils s'inclina pour remercier.

— D'autant que vous partez malgré vous, reprit M. Formon... que vous vous regardez comme une victime.

— Je n'ai rien dit qui puisse le faire croire, objecta Raymond.

— Mais je le vois, reprit le négociant... Ne sais-je pas bien ce qui vous retient ici?

— Monsieur...

— Votre obéissance n'est que de la résignation.

— Je vous jure...

— Vous vous soumettez à un malheur dont vous me rendez responsable.

— Mais songez...

— Je songe, Monsieur, qu'il ne me plait pas de jouer ce rôle de tyran de mélodrame; que votre tristesse me fatigue; que vos soupirs m'ennuient; que je ne veux plus voir votre face bleue se dresser devant moi comme un spectre; que puisque vous ne pouvez être heureux qu'en suivant vos folles idées, il faut les suivre, et que je m'en lave les mains.

— Quoi! mon oncle, s'écria Raymond, qui avait peur d'avoir mal compris, vous pourriez consentir...

— A ce que tu restes! Oui, je le voudrais; mais où trouver quelqu'un pour cet infernal voyage?

Léon fit un mouvement.

— Qu'est-ce que c'est? demanda M. Formon, qui avait l'œil sur lui.

— Pardon, dit-il en hésitant; mais si c'était là le seul obstacle...

— Eh bien?

— Je m'offrirais.

— Vous iriez à Buenos-Ayres?

— Pour Raymond et pour vous.

— Malgré le danger?

— Oui.

— Et à quelles conditions?

— A celles qu'il vous plaira de faire.

Raymond lui saisit la main, et s'écria que c'était impossible.

— Taisez-vous! interrompit M. Formon, vous ne savez ce que vous dites; ceci est une proposition raisonnable, et qui, par conséquent, ne vous regarde pas.

— Rappelez-vous, mon oncle...

— Je me rappelle que M. Léon voit clair où vous n'y voyez goutte, et qu'il fera notre fortune et la sienne là où vous ne sauriez trouver que la fièvre jaune... Venez, mon cher, nous allons discuter la chose dans tous ses détails.

— Mais, de grâce, permettez, interrompit Raymond

— Eh oui, je te le permets! s'écria le négociant qui entraînait mon fils. Va dire à Mlle Remi de ne point partir!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Deux heures après, Léon accourut nous faire part de tout ce qui s'était passé. Son engagement avec M. Formon était subordonné à notre approbation; mais il assurait le mariage de sa sœur, et pouvait le conduire à la fortune. Malgré la douleur de cette double séparation, nous dûmes consentir et remercier Dieu, puisque le poids du sacrifice ne retombait que sur nous. . . . . . . . .

C'est aujourd'hui qu'a eu lieu le mariage de Claire et de Raymond. Nous ne pouvions désirer une union mieux assortie; Marcelle et moi sommes pleins de confiance, et pourtant, au moment de la séparation, il s'est fait un déchirement; tous deux avons senti qu'on nous arrachait une part de nous-mêmes! — Sublime loi qui enlève les enfants à la famille déclinante pour recommencer ailleurs une jeune famille, et qui va les dispersant à d'autres foyers, afin de tresser sur la société entière un réseau d'alliance; — mais triste épreuve pour ceux qui les avaient élevés dans l'angoisse, et qu'égayait leur florissante jeunesse!

A quoi bon s'appesantir sur ces pensées? ne nous occupons que de leur joie! Au moment où ils allaient nous quitter, la tante Roubert est venue remettre à Claire un registre de ménage, comme elle l'avait fait autrefois pour Marcelle. J'y ai joint un mémorial semblable à celui que j'achève ici. A la première page, j'avais écrit ces mots tombés du ciel:

Aimez-vous les uns les autres.

Puis, au-dessous, quelques conseils de la terre, humbles avertissements dictés par l'expérience.

Le moment de la séparation est venu. Marcelle a longtemps retenu sa fille dans ses bras, puis l'a poussée doucement dans ceux de Raymond, en lui disant: — Faites qu'elle ne nous regrette jamais!

Amères et saintes paroles que j'ai répétées des lèvres et du cœur! . . . . . . .

Léon nous a quittés hier. Nous l'avons suivi jusqu'au port; nous avons vu la barque qui l'emportait disparaître, puis nous sommes revenus à petits pas sans parler, employant toute notre volonté à soutenir un courage près de défaillir.

Nous sommes rentrés ainsi; nous avons traversé les pièces silencieuses de notre logement: arrivés à la dernière, Marcelle s'est laissée tomber sur un fauteuil, le visage caché dans ses deux mains, et elle a éclaté en sanglots. Je me suis mis à genoux sur le petit tabouret placé près d'elle; j'ai appuyé ma tête sur la sienne et je lui ai dit:

— Pourquoi ce désespoir?

Elle s'est redressée en regardant autour d'elle.

— Vois! s'est-elle écriée; rien! plus rien! tout est vide autour de nous.

Des larmes me sont venues dans les yeux; j'ai pris ses mains jointes, et, les serrant contre ma poitrine:

— Oh! non, ai-je répondu, tout n'est pas vide, puisqu'il nous reste le souvenir de vingt ans de bonheur, d'affection et de sacrifices! C'est aujourd'hui, Marcelle, que nous recevons la récompense du passé! Pour ceux qui ont mal vécu et ne se sont point aimés, que reste-t-il à cette heure où la solitude se fait à leur foyer, où le rayon de soleil que jetait la tendresse des enfants s'évanouit, où leurs voix joyeuses s'éteignent comme des chants d'oiseaux? Que reste-t-il, sinon la rancune, la décadence et l'ennui? Comment ces cœurs se rapprocheraient-ils dans la morosité des déclins, quand ils se sont tenus écartés pendant la gaieté des aurores! Qu'ont-ils de commun, ces associés de hasard, en dehors de leurs appétits? Aucun rayon du passé n'embellit le présent; ils se voient tels qu'ils sont, vieux, tristes, affaiblis et isolés; mais nous, Marcelle, nous avons toutes les richesses du cœur: estime, amour, reconnaissance! Nous ne pouvons regarder en arrière sans trouver quelque réminiscence de bonheur ou d'attendrissement. Nous nous voyons jeunes de toutes nos espérances d'autrefois, gais de toutes les joies goûtées ensemble, forts de la conscience du devoir accompli. Qu'importent les traces du temps sur ton visage! chacune d'elle est un chiffre qui me dit combien je te dois d'heureuses années; ces rides qui sillonnent ta tempe me parlent de tes journées laborieuses; ces cheveux gris qui parsèment ta chevelure me rappellent tes soins de chaque instant; cette taille qui se penche me fait penser aux veilles prolongées près des chevets ou des berceaux! Sainte héroïne du foyer, laisse-moi baiser ces nobles cicatrices du travail et du dévouement! Ève bénie, qui ne m'as jamais offert le fruit défendu, ne te crois pas chassée du paradis terrestre, tant que Dieu nous laisse ensemble. Relève ton front, regarde-moi; la vie n'est point finie pour nous tant que nous pourrons nous souvenir et nous aimer.

A ces mots, je l'ai relevée doucement; elle m'a souri dans ses larmes en appuyant la tête sur mon épaule, et nous nous sommes approchés de la fenêtre ouverte.

La brise du soir commençait à s'élever, mais aucun nuage ne voilait encore le ciel d'automne, et nos regards sont restés là perdus dans l'abîme azuré. Tout à coup deux hirondelles l'ont traversé, volant de front vers l'orient. Je les ai montrées à Marcelle.

— Regarde, lui ai-je dit; elles aussi ont vu déserter leur nid et s'éparpiller leur couvée; mais elles n'ont point pour cela désespéré de Dieu ni de la terre, et elles s'élancent ensemble à tire d'ailes vers un nouveau printemps!

---

## MUSÉE DES ANTIQUITÉS AMÉRICAINES,

### AU LOUVRE.

Fin. — Voy. p. 83.

Divisés en deux races distinctes, les peuples que nous confondons sous la vague dénomination de Péruviens faisaient reposer les principes de leur art sur une civilisation dont il ne restait plus que des traditions ou des vestiges à l'époque de la conquête. En cela seulement ils ressemblaient aux nations de l'Anahuac. Les ruines de *Tihuanaco* ou *Tiaguanuco*, dont on admire encore aujourd'hui la prodigieuse solidité et le caractère grandiose, n'ont rien qui le cède à celles d'Uxmal et de Palenqué; et il s'en faut bien que l'œil s'y égare dans cette bizarrerie d'ornementation, dans ces étrangetés architecturales qui caractérisent les vieux sanctuaires du Yucatan. Il en est de même pour ainsi dire de la sculpture, et on pourrait dire aussi de la céramique.

Chez les habitants d'une portion du Pérou, la statuaire avait, pour ainsi dire, une origine divine. Un mythe d'une haute antiquité nous représente le monde mystérieusement habité, mais encore plongé dans les ténèbres. Viracocha se rend sur les bords d'un lac où devait s'élever le temple que nous avons nommé, et là seulement, sur les rives de ces eaux consacrées, il dissipe les ténèbres du monde et fait jaillir la lumière. Le premier soin du dieu est de peupler les rivages de statues qu'il a taillées dans la pierre; puis il les anime, leur donne une mission civilisatrice, et n'en réserve que deux pour lui servir de messagères. Viracocha lui-même devient plus tard l'idéal religieux qu'essayent de réaliser dans les temples les sculpteurs péruviens. Ce dieu législateur prend souvent une forme visible, tandis que *Pacha-Camac*, l'animation du monde, n'en a point et ne se révèle aux mortels que par ses bienfaits. Chose étrange! si, avec la suite des siècles, on croit devoir lui consacrer une statue, elle sera taillée simplement dans le tronc d'un arbre. Il n'en est pas de même du dieu secondaire qui a formulé, pour ainsi dire, l'art du statuaire: lorsqu'on lui élève un temple à *Tumbo-Urco*, sur une montagne voisine de Cuzco,

sa statue d'or est érigée sur un piédestal de même métal; les historiens les plus modérés dans leurs évaluations affirment que cette effigie de Viracocha représentait une valeur de seize mille pesos. Non-seulement la statuaire multipliait chez les Péruviens certaines effigies destinées aux temples seulement, mais d'innombrables statues de dieux lares ornaient le foyer domestique. On les désignait sous les noms divers de *Canopas*, de *Chancas* et d'*Huacimayoc*, selon les localités. Ces dénominations rappelaient qu'ils étaient *les maîtres supérieurs de la maison*, et, au dire de Calancha, le père mourant distribuait ces statues de dieux protecteurs à ses enfants, en réservant les plus vénérées au fils aîné, chef de la famille.

Les idoles jouaient un grand rôle dans la vie politique des Péruviens; leur présence devenait même indispensable dans certaines circonstances décisives : pour n'en offrir ici


906 863


867


866


883

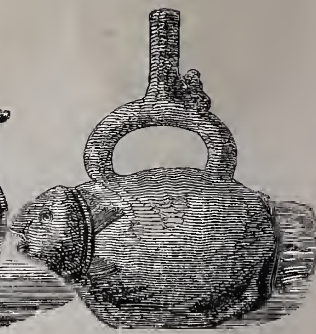

868


747


706


719


721


693

qu'un exemple, lorsque l'empereur Atahualpa prétendit obtenir de la veuve de Huayna-Capac qu'elle lui donnât sa fille en mariage, il ne parvint à faire fléchir la résolution bien arrêtée de cette princesse qui persistait dans un refus, qu'en faisant marcher au-devant d'elle toutes les idoles d'un temple.

L'art chez les Péruviens ne se bornait pas à la reproduction des effigies sacrées, comme cela avait lieu, à certaines exceptions près, au Mexique; il dotait le pays de véritables statues destinées à perpétuer l'image des personnages historiques, et cela sans le luxe d'ornements bizarres qu'on remarque chez les Mexicains. Lorsque Guayna-Capac eut achevé son palais de *Mullucancha*, il y fit placer la statue en or de sa mère, *Mama-Ragua-Oello*, et cette statue, pour laquelle on avait employé le métal au plus haut titre, s'élevait dans une salle revêtue elle-même de plaques d'or. Francisco Xérès, l'un des compagnons de Pizarre, nous affirme que plusieurs villes du Pérou conservaient de son

temps la statue de Guayna-Capac lui-même, et nous croyons qu'il serait aisé de multiplier les preuves de cette direction donnée à l'art dans le vaste empire des Incas.

La fondation des musées, qui semble réservée aux peuples les plus civilisés de l'Europe, n'était pas elle-même tout à fait étrangère aux Péruviens. Dès le quinzième siècle, Yasca, général des armées de Guayna-Capac, avait ordonné à chacune des nations dont se composait l'empire d'apporter la grande Guaca de son pays, c'est-à-dire l'idole la plus vénérée, et lorsque ces statues avaient été rassemblées, il en avait formé une sorte de panthéon.

Quelque multipliées que fussent ces idoles, les vestiges de la statuaire péruvienne sont moins nombreux cependant que ceux qui nous ont été conservés par l'ancien Mexique; cela procède, selon nous, d'une raison bien simple : quoiqu'ils connussent parfaitement les divers procédés du fondeur, les statuaires de l'Anahuac taillaient plus volontiers leurs dieux dans le granit ou dans la basalte qu'ils ne les coulaient en or et en argent. Le procédé contraire avait lieu chez les Péruviens, et la valeur intrinsèque des statues ou des vases livrés par l'Inca aux conquérants a été cause de leur destruction. Il ne faut donc pas s'étonner si nos




musées sont si pauvres en statuettes de métaux précieux, ou même en vases d'argent. Les seuls objets de ce genre qui soient mis en évidence par le Musée américain sont représentés par le numéro 906, dont on est redevable à M. Angrand, et par les deux statuette d'argent que nous laissons sans numéros. Le vase cylindrique à bord évasé « travaillé au repoussé, représente deux têtes adossées en forme de Janus, au-dessus desquelles règne un bandeau quadrillé. » Quoique la dimension de cette espèce de gobelet, réservé, dit-on, aux Incas, ne soit pas commune ([1]), elle s'efface complétement devant les récits où l'on énumère les richesses du même genre que possédait Atahualpa.

Si, pour notre part, nous n'avons jamais ajouté qu'une foi très-médiocre à l'existence de ces fameux jardins de l'Inca, où des troupeaux d'alpacas en or étaient gardés par des bergers de même métal, qui stationnaient près d'une multitude d'animaux étranges, unissant le prix de la matière au fini merveilleux du travail, il n'en est pas de même des ouvages d'orfévrerie que Pizarre expédia pour Séville immédiatement après la conquête, et qui étaient destinés à Charles-Quint, en dehors de l'impôt prélevé pour la couronne. Le propre secrétaire du conquistador, Francisco Xérès, avait eu tout le loisir de les admirer, car c'était sur un bâtiment dont il était le propriétaire qu'on les transportait en Europe; et il en donne ainsi le détail. A bord de *la Sancta-Maria del Campo,* qui arriva le 9 janvier 1534, on admirait « trente-huit vases d'or et quarante-huit vases d'argent, parmi lesquels on distinguait surtout un aigle de même métal ne contenant pas moins de deux outres d'eau. Deux immenses bassines, l'une d'or, l'autre d'argent, où l'on pouvait mettre

([1]) Diamètre, 0m,087; hauteur, 0m,16.

un bœuf entier coupé par morceaux, rappelèrent plus d'une fois au souvenir des dévots conquistadores la mer d'airain du temple de Jérusalem. » Nous faisons grâce au lecteur et des barres d'or qui formaient un total de 53 000 pesos, et des 5 480 marcs d'argent jetés négligemment au mileu de cette splendide orfévrerie de l'Inca; nous ne parlerons que pour mémoire d'une idole d'or de la grandeur d'un enfant de quatre ans, dont Xérès donne également les dimensions sans y attacher autrement d'importance. Mais il est bien certain que si les vases et l'idole eussent été soumis au procédé si simple du moulage en arrivant à Sévillle, les musées américains de l'Europe eussent pu présenter des spécimens de l'art *quichua* ou *aymara* bien autrement curieux que ceux dont ils sont réduits à se parer de nos iours. La France elle-même, ce que l'on ignore généralement, eut une occasion pareille d'enrichir à peu de frais ses collections, et elle ne sut pas en profiter plus que l'Espagne. Il s'agit cette fois des objets merveilleux, produits de l'art aztèque, et dont s'empara le capitaine Florin, dans les mers des Açores, en dépouillant Antonio de Quinones des présents que le conquérant du Mexique envoyait à Charles-Quint. Ces vases, ces statues, ces pierreries mêmes, parmi lesquelles on remarquait une émeraude d'une dimension fabuleuse, furent expédiés à Fontainebleau. Le joailler de la couronne ou les fondeurs italiens les virent seuls sous leur forme primitive, et peut-être que les beaux ouvrages de la renaissance dont nous ne nous lassons pas d'admirer le travail au Musée du Louvre ont, sur ce point seulement, une parenté plus rapprochée qu'on ne le croit avec les bizarres idoles des anciens Américains.

L'orfévrerie appliquée aux vases de luxe, ou simplement à quelques objets de toilette, la céramique si variée dans ses produits, sont donc aujourd'hui les sources principales où nos musées pourront puiser pour faire connaître l'art péruvien. La richesse des matières employées par les artistes de Cuzco a été fatale aux œuvres de la statuaire. Dans les Guacas du Pérou, au contraire, comme dans les hypogées de l'Étrurie, on rencontre encore des vases dont la pâte, extrêmement fine, n'exclut pas une certaine solidité, et qui par cela même se multiplient singulièrement depuis quelques années dans les cabinets des curieux. L'ornementation de ces vases, presque toujours empruntée au règne animal, atteste chez l'artiste demi-barbare qui les a produits non-seulement une rare fécondité d'invention, mais aussi un goût délicat, qui rappelle de loin cette élégance de formes qu'on remarque surtout dans l'antiquité grecque. Grâce aux dons de quelques voyageurs généreux, le Musée naissant du Louvre offre de précieux spécimens en ce genre. Tel est, par exemple, le vase en terre rouge sous le numéro 747; tels sont les aryballes à fond conique représentés par les numéros 866, 867, 868, découverts à Yucay, près de Cuzco; puis le numéro 883, qui a été placé au centre dans notre gravure, et qui, trouvé dans un tombeau d'enfant à Arica, ne le cède, pour les peintures dont il est orné, à aucun de ceux de la collection.

Les Guacas des environs de Truxillo ont enrichi notre Musée de plusieurs morceaux de céramique dus à la générosité de M. Angrand, et qui, s'ils n'offrent pas l'élégance d'aspect qu'on rencontre dans les spécimens reproduits plus haut, donnent par la bizarrerie même de leur ensemble une idée de ces formes capricieuses qui étonnèrent les premiers conquérants, et leur firent redouter l'influence funeste des démons jusque dans les objets les plus simples servant aux usages domestiques des peuples qu'ils asservissaient. Depuis l'homme jusqu'au reptile et au poisson, en effet, toutes les singularités puisées dans le règne animal ont été mises à profit par les artistes péruviens. Si le numéro 743, qui représente un singe assis dont la queue forme anse, ne se trouvait nullement déplacé dans la collection de démons grotesques qui nous est fournie par Delancre, les numéros 666 et 738 nous font comprendre ce que pouvait être la statuaire de ces contrées, lorsqu'elle essayait de reproduire les traits réguliers de l'homme, et qu'elle devinait pour ainsi dire sa mission. La première de ces figures, trouvée à Cuzco, est en terre rouge; ses cheveux et sa barbe sont peints en noir. Les deux autres têtes accolées, posées sur un pied conique, sont en terre noire; l'origine péruvienne n'en est pas douteuse. Ce vase néanmoins, nous dit le livret, « offre tellement d'analogie avec ceux que l'on trouve en Étrurie, que M. Durand, si habile connaisseur pourtant, a pu s'y tromper. »

Le vase en terre noire, sous le numéro 699, reproduit simplement la forme d'un canard, portant sur le goulot un petit singe en relief; le 746, au contraire, représente un sanglier (*pecari* si l'on veut, mais non *babiroussa*, puisque ce dernier quadrupède n'existe pas dans le nouveau monde). La figure humaine reparaît dans le numéro 718, parmi les vases trouvés à Borja; on la reconnaît encore dans le pot grotesque qui est à côté et dont nous ne pouvons spécifier la provenance. Le numéro 705, envoyé de Quilca, laisse voir au-dessus de sa forme sphérique une tête d'homme, tandis que sur sa panse de terre noire sont figurés deux bras en relief. Le 678 nous reporte encore aux environs de Truxillo: c'est un cône tronqué renversé, dont le goulot divisé en deux parties sert d'anse; la petite figurine humaine appliquée d'un côté porte un vase à sa bouche. Le numéro 687 provient de la même contrée: fabriqué en terre rouge, il offre un de ces nombreux échantillons de vases jumeaux qu'on rencontre si fréquemment dans la céramique américaine, et surtout au Pérou.

Parmi les plus beaux spécimens de la collection, il faut ranger le numéro 721, qui a emprunté son principal ornement à l'ornithologie péruvienne: deux oiseaux, que l'on suppose être deux colombes, servent de base aux deux parties d'une anse tubulaire quadrilatère, « sur chaque face de laquelle sont imprimés dix petits oiseaux en relief; au milieu de cette anse s'élève un tube droit au pied duquel est placée une petite figure d'oiseau en relief. » Le vase est en terre noire, et présente une analogie complète avec un spécimen du même genre qui est déposé à Sèvres, et qui a été trouvé à Lima. Le numéro 693, également en terre noire, a été tiré de ces ruines que l'on désigne aux environs de Truxillo sous le nom de *Grand-Tchimu*: c'est un poisson dont il serait difficile de spécifier le genre, et le goulot qui sert d'anse est surmonté d'un petit singe en relief. Si le numéro 719 a été trouvé à Borja, il prouve que cette cité n'était nullement en arrière des autres villes péruviennes dans la fabrication des poteries. La figure d'homme assis qui forme l'anse, et qui porte un vase de la main droite, est ornée d'une coiffure quadrillée; de larges boucles d'oreilles circulaires rappellent l'usage étrange de ces célèbres *Orejones*, dont les Espagnols constatèrent par un nom significatif la mode bizarre. Le vase à forme sphéroïdale, sous le numéro 706, porte comme ornement une tête de singe et provient, à ce que l'on suppose, de Quilca.

Tous les historiens de la conquête énumèrent avec complaisance les nombreux ustensiles propres à renouveler le service de table, et dont on faisait usage dans les deux grands empires du nouveau monde. Chez les Incas, ces objets étaient en métaux précieux; chez les princes aztèques, on se servait souvent de terre peinte avec élégance, et les objets qui avaient été présentés une seule fois à la table de Montezuma ne pouvaient plus servir désormais. Les numéros 876, 86 et 875, représentent deux plats fabriqués dans l'empire du Pérou, au milieu desquels figure un plat aztèque. Par leur nature, car ils sont en terre et peints assez

grossièrement, ces plats n'ont pu figurer dans les festins splendides que nous décrivent les historiens.

Le numéro 252 nous reporte de nouveau au milieu des curieuses bagatelles, produits de l'art mexicain : il représente un enfant endormi dans un berceau. Nous terminerons par ce symbole, amené par un rangement fortuit, car il peint assez bien l'art de ces peuples enfants, qui n'aura point de réveil.

---

D'après Wollaston, le soleil est 801 072 fois plus brillant que la pleine lune. Cette comparaison est basée sur les ombres projetées par la lumière des bougies; mais le chiffre donné par Wollaston n'est pas tellement sûr qu'il ne reste à désirer des recherches plus approfondies.

---

La plus basse température qui ait jamais été mesurée sur la terre entière est celle que Neveroff a observée, le 21 janvier 1838, à Jakoutsk, dans la Russie d'Asie, par 62° 2' de latitude. Ses instruments avaient été comparés à ceux de Middendorf, dont tous les travaux sont très-exacts. Neveroff trouva —60°.

---

## LE PAPE SYLVESTRE II

(GERBERT).

Cet homme célèbre naquit, en 920, à Belliac, village situé près de la ville d'Aurillac, en Auvergne. Fils d'un agriculteur pauvre, Gerbert, dans son enfance, garda des troupeaux. Rien ne pouvait alors faire présager qu'un jour cet inculte enfant des montagnes, après avoir passé par toutes les vicissitudes de la vie humaine, se ferait remarquer sur le trône pontifical par ses vertus évangéliques et la supériorité de son génie.

Toutefois, Gerbert, comme plus tard le Giotto, fit sentir de bonne heure quelle était sa vocation : ce n'était pas celle de l'élève du Cimabué, ce fut plutôt celle de Ctésibius d'Alexandrie, ou de Cassiodore, le célèbre secrétaire de Théodoric. En effet, Gerbert, pendant une partie des nuits, sur les montagnes de l'Auvergne, étudiait le mouvement des astres, traçait sur le sable ou sur une pierre la figure des plus brillantes constellations, et marquait la place que chacune d'elles occupait dans l'espace étoilé.

Cette vie contemplative et studieuse du jeune pâtre lui fit bientôt connaître quelques secrets astronomiques, et il eût bien voulu pouvoir en augmenter le nombre; mais personne, dans son village, n'était apte à lui donner des leçons, et il fût toujours resté dans son ignorance sans une circonstance providentielle qui décida de son avenir et le jeta dans le monde qu'il avait rêvé.

Raymond, écolâtre du couvent de Saint-Gérald, à Aurillac, dans une de ses excursions circonvoisines, eut occasion d'entretenir un jour le jeune berger, et, ayant trouvé en lui une intelligence précoce, il voulut bien se charger de son éducation, et le faire admettre au nombre des novices du monastère.

Voici donc Gerbert parmi les moines, et à même, comme eux, de se livrer à ses études de prédilection. Il travailla avec ardeur, et ses progrès furent si rapides, qu'en peu d'années il devint le plus savant élève des révérends pères de Saint-Gérald. Mais l'érudition que le jeune pâtre avait acquise dans le silence du cloître n'était pour lui qu'un préliminaire, et, son ardente imagination lui faisant entrevoir des horizons scientifiques beaucoup plus étendus, il brûlait du désir de pousser ses études aux dernières limites du possible.

Sur ces entrefaites, Borel, comte de Barcelone, vint en pèlerinage au couvent de Saint-Gérald. Les moines s'empressèrent de lui montrer le jeune prodige; il en fut émerveillé, conçut pour lui une vive amitié, et demanda à l'emmener dans la péninsule espagnole qui était alors sous la domination des Maures. Gerbert, avec l'assentiment de ses supérieurs, accepte la proposition du comte; avant de partir, il ira encore une fois revoir ses montagnes, et prier, dans le cimetière de Belliac, sur le tombeau de ses ancêtres. Il ne reverra plus l'Auvergne, ni ses vénérables pères nourriciers d'Aurillac; mais ceux-ci, de près comme loin, ne l'oublieront pas; leurs vœux et leurs conseils le suivront dans les luttes qui vont commencer pour lui, et qui ne cesseront qu'à sa mort.

Gerbert et son illustre protecteur partirent pour l'Espagne vers le milieu de l'année 955. Les deux voyageurs traversèrent les Pyrénées, et, après quelques jours de marche, ils arrivèrent dans la capitale de la Catalogne.

Ayant séjourné pendant plus d'un an dans cette riche Barcelone, qui était alors gouvernée par le margrave Seniofried, Gerbert se sépara du comte Borel pour aller visiter Cordoue et s'initier à la sagesse des Arabes.

Cordoue était alors l'Athènes de l'islamisme. Abderrahman III y faisait son séjour habituel, et ce prince, dont les revenus étaient immenses, protégeait les sciences et les arts; les hommes qui les faisaient progresser recevaient les plus hauts témoignages de sa munificence souveraine.

On enseignait dans les écoles de Cordoue le *Trivium* et le *Quadrivium* d'Alcuin. (Voy. tome XVIII, p. 280.)

Notre jeune et studieux voyageur resta quatre ans dans la ville mauresque, et s'y lia d'amitié avec les plus savants professeurs de l'Andalousie. Ce fut en assistant assidûment à leurs leçons qu'il sentit naître en lui ce goût passionné pour la mécanique qui fut une des gloires de sa vie.

Le comte Borel et Gerbert se rejoignirent à Grenade, et partirent ensemble pour l'Italie. Les deux voyageurs arrivèrent à Rome le 29 septembre 961, et, quelques jours après, le pape Jean XII les reçut, l'un et l'autre, avec faveur et distinction. Dans cette ville, Gerbert vit pour la première fois l'empereur Othon le Grand, avec lequel il eut plusieurs conférences qui, établissant entre eux une affection mutuelle, eurent pour effet d'attacher pour toujours Gerbert à la maison de l'illustre fondateur des républiques italiennes.

A l'époque dont nous parlons, le roi Lothaire régnait en France; mais sa puissance était affaiblie par les guerres intestines que se faisaient les princes et les gouverneurs des provinces qui, reconnaissant à peine sa suzeraineté, se liguaient souvent avec ses ennemis du dehors pour ébranler sa puissance et asseoir la leur sur des bases plus solides.

Lothaire, que des liens de parenté unissaient à la maison impériale de Saxe, avait envoyé un ambassadeur à Othon. Ce diplomate ne tarda pas reconnaître les hautes qualités de Gerbert, et il l'emmena avec lui en France aussitôt que sa mission fut remplie. Les deux nouveaux amis, après avoir pris congé de l'empereur et de la reine Adélaïde, sa femme, qui les comblèrent de présents, partirent, en effet, pour la France, et ils arrivèrent à Paris pour assister aux derniers moments du roi et à l'intronisation de son fils Louis V, dernier rameau de l'arbre carlovingien.

Gerbert, installé dans la capitale du royaume de France, ne tarda pas à y prendre la place que ses vastes connaissances lui méritaient; mais, toujours dévoré par le désir d'en acquérir de nouvelles, il alla successivement étudier dans les couvents de Fleury, de Tours, de Metz, d'Auxerre, de Verdun, de Toul, de Liége, de Lobbes, de Gemblon, de Corcum, de Trèves, lesquels formaient comme un réseau de haut enseignement. Ce fut dans ces divers monastères

qu'il se lia d'amitié avec Adalbéron, Notger, Ecbert, Eccard, Adson, Constantin, et plusieurs autres savants abbés, évêques et archevêques.

Rassasié de science, Gerbert voulut enfin prendre un peu de repos, et il alla se fixer à Reims, près de son ami Adalbéron, qui occupait alors le siége archiépiscopal de Saint-Remi, devant lequel les rois de France venaient s'agenouiller pour recevoir l'onction sainte. Mais ce fut en vain que Gerbert compta sur quelques moments de loisir; on lui offrit et il accepta la chaire que le célèbre Hincmar avait déjà illustrée, et il la rendit plus illustre encore. Il plaça à côté des statues des pères de l'Église celles de Démosthène, de Virgile, d'Horace, de Térence, de Lucain, de Cicéron et d'Aristote, et il fit sentir dans ses leçons, auxquelles assistaient les plus grands personnages de l'époque, toutes les beautés des historiens, des poëtes et des orateurs de la Grèce et de Rome. Il donna une attention toute particulière à l'enseignement des sciences exactes. Grâce aux chiffres arabes, à la numération décimale et à une machine à calculer, l'*abacus*, qu'il avait apportée de Cordoue, il put faire descendre les mathématiques au niveau de toutes les intelligences. Il vulgarisa l'astronomie à l'aide de différentes sphères qu'il construisait souvent de ses mains. Il employa le *monocorde* des Grecs anciens pour redresser l'oreille et la voix de ses auditeurs, dont il adoucit les mœurs sauvages en les soumettant aux charmes de la musique. (Voy. J. Sabbatier, *Notice sur Gerbert.*)

Malgré les travaux que nécessitait son école, il trouvait encore le temps de correspondre avec les plus éminents personnages de son époque; il se livrait même, dans le silence de la nuit, à son goût favori pour la mécanique; il construisait alors des clepsydres à rouages, des orgues hydrauliques, des cadrans solaires et autres instruments propres à mesurer le temps. Il paraît prouvé que Gerbert inventa des tubes qui, garnis de verres à leurs deux extrémités, lui rendaient plus faciles les observations astronomiques; il aurait même découvert, si l'on en croit quelques biographes, six cents ans avant Franklin, le moyen de se rendre maître du fluide électrique.

« Rome ne vit pas sans admiration son pontife dresser, pendant les nuits pures de l'Italie, un tube à travers lequel il contemplait le mouvement des cieux... et, pendant les chaleurs du jour, érigeant sur les places publiques une pointe aiguë au sommet d'une flèche immense, manier la foudre, défier l'orage, gouverner la tempête. » (Voy. M. L. Barse, *Lettres de Gerbert,* 2 vol.)

Plusiers historiens, tels que les Bénédictins, le père Alexandre, Moréri, Marlot, Brovius, Dithmarus, le président Hénaut, etc., pensent, et ce n'est pas sans raison, qu'il fût l'inventeur du *poids moteur,* qui remplaça si avantageusement le réservoir liquide constituant la force motrice des rouages primitifs. Des auteurs modernes, et entre autres MM. Axinger, L. Barse et J. Sabbatier, s'appuyant sur quelques textes, ont dit que Gerbert, dans le cours de ses travaux de haute mécanique, avait cherché à utiliser la vapeur comme force motrice, et qu'il l'avait appliquée à un orgue à rouage d'une grande dimension.




Le pape Sylvestre II (Gerbert). — Médaillon par David (d'Angers.)

*La suite à une autre livraison.*

## L'OFFICE.



Peint par Lance. — Dessin de Freeman.

Ce détail d'office est ce que les anciens peintres appelaient un tableau de nature morte. L'auteur de la composition a voulu la vivifier en y ajoutant un singe curieux qui vient examiner la bure de lait et le panier de fruits. Par un caprice d'artiste qui n'est point nouveau, il a entortillé un mouchoir rouge à la tête de la guenon pour lui donner une fausse apparence de vieille femme.

L'introduction de ces laides parodies de la race humaine dans nos demeures et dans nos peintures paraît fort ancienne ; il semble que l'homme se soit plu, de tout temps, à contempler sa caricature dans ces grotesques quadrumanes dont chaque geste paraît la grimace de nos gestes. Il a sans doute toujours trouvé cette charge de lui-même chose fort divertissante, et il s'en est amusé comme d'une sorte de mascarade du genre humain dont la nature avait seule fait tous les frais.

Avant la renaissance, le goût pour les singes était si général qu'on les voit représentés sans cesse dans les tableaux, sur les ustensiles, parmi les ornements des édifices, qu'on en trouve de vivants dans presque toutes les maisons nobles. Plusieurs navires de Dieppe étaient employés à la traite des singes, et nous savons qu'au quinzième siècle un de ces animaux se payait quatre à cinq livres, c'est-à-dire la moitié du prix d'un bœuf à la même époque. On les habillait le plus souvent avec luxe, et on les accoutumait à rendre certains services de pages ou de varlets. Un paysan qui apportait une corbeille de fruits à son seigneur trouva un de ces étranges serviteurs dans l'escalier; il n'en avait jamais rencontré auparavant, et, trompé par l'élégance de l'habillement, il le salua avec respect. Le singe s'approcha, prit le plus beau fruit et s'enfuit en gambadant. Lorsque le paysan arriva devant son maître, celui-ci s'aperçut que la corbeille avait été dîmée, et en fit l'observation.

— Que Monseigneur excuse, répliqua naïvement le manant; mais, comme je montais, j'ai rencontré messire son fils qui a emporté le meilleur.

Les tableaux de nature morte appartiennent évidemment à un ordre inférieur dans l'échelle de l'art. Leur principal mérite est une imitation habile de l'objet représenté; la haute poésie, celle qui exprime les sentiments ou qui les fait naître, leur manque forcément; et si la contemplation de pareilles toiles peut exciter la curiosité, amuser le regard, elle ne peut ni élever l'intelligence, ni émouvoir le cœur : aussi en a-t-on fait habituellement un des accessoires de salles à manger. Elles y rappellent ce qui flatte nos goûts gastronomiques, et réveillent une idée d'abondance qui agrée aux appétits robustes; mais les natures plus délicates sont médiocrement réjouies par l'aspect de ces légumes, de ces gibiers, de ces poissons qui semblent transporter la cuisine au salon et ramener aux plus grossières nécessités de la vie : aussi leur préfère-t-on généralement, de nos jours, des images plus poétiques et plus riantes. Les paysages, les fleurs, les scènes joyeuses ou rustiques, ont remplacé, comme décoration, ces tableaux

de nature morte qu'on ne retrouve plus guère que dans les salles à manger des Pays-Bas ou de l'Angleterre.

---

## ENCORE UN MOT SUR SOCRATE.

Suite et fin. — Voy. p. 7.

Il faut demander ce secret à l'anayse de l'âme même du sage. Socrate était un homme non-seulement complet, mais complexe, c'est-à-dire que les qualités les plus contradictoires se rencontraient en lui comme les qualités les plus diverses. Railleur et rêveur, sceptique et croyant, clair dans son langage comme le bon sens, et poétique comme l'imagination, il abondait en contrastes mille fois plus encore qu'Alcibiade, cette image charmante de la diversité. Il pouvait, à son gré, boire une nuit sans jamais s'enivrer, ou souper comme Diogène; d'un courage plus qu'héroïque, dédaigneux, on le vit à Délium, pendant la retraite, se retirer d'un pas lent, faisant face à l'ennemi, et promenant autour de lui ce même regard tranquille et un peu superbe qui lui était familier quand il parcourait les rues d'Athènes. Dans l'expédition de Potidée, par un temps de très-forte gelée, où personne n'osait sortir du quartier que bien vêtu, bien chaussé, les pieds enveloppés de feutre et de peau d'agneau, il ne laissait pas d'aller et de venir avec le même manteau qu'il avait coutume de porter, et marchait pieds nus sur la glace, au point que les soldats le voyaient de mauvais œil, croyant qu'il les voulait braver. Ce dédain de son corps s'alliait, chez lui, avec une recherche marquée pour tout ce qui tient à la propreté, et même à la grâce de la personne. Il dansait souvent tout seul dans sa chambre, non-seulement dans un intérêt de santé, mais pour conserver cette harmonie et cette souplesse de mouvements qui produisent la grâce. Ses études le portaient principalement vers les sciences morales; et cependant Athènes admirait un morceau de sculpture fort beau sorti de sa main, et, la veille de sa mort, il traduisit en vers une fable d'Ésope. Sa raillerie n'épargnait aucun ridicule ni aucun vice; mais, chose bien rare chez les railleurs, elle s'exerçait sur lui-même avec une finesse charmante. « Vous osez me disputer le prix de la beauté? dit-il un jour au beau Callias; qu'on apporte un flambeau, et que nos amis décident. Commençons par les yeux : pourquoi les yeux sont-ils faits? Pour voir apparemment. Comment donc osez-vous comparer vos yeux qui ne voient qu'en ligne droite, avec les miens qui sont si saillants, si pareils à des yeux d'écrevisse, qu'ils voient en même temps de tous côtés. Et mon nez! mon nez! Les dieux ont fait le nez pour respirer les odeurs. Or vos narines, dirigées vers la terre, ne perçoivent que les parfums qui montent, et votre nez, haut et droit, est placé entre vos deux yeux comme un mur qui les sépare et gêne la vue; tandis que le mien, camus, relevé en l'air, avec les narines bien évasées, s'ouvre à toutes les odeurs qui s'exhalent de toutes parts, et me permet de promener mes regards sans obstacle tout autour de moi. Vite donc, qu'on distribue les cailloux, et que je connaisse à l'instant ma victoire. »

De ce mélange de qualités contraires naissait cette individualité si puissante, si intéressante, que définit d'un trait un mot vulgaire, mais profond, dans son sens sérieux et primitif : Socrate était original; quelques paroles d'Alcibiade nous le disent avec une rare éloquence : « Peut-être parviendrait-on à trouver dans d'autres hommes de pareils traits de vertu, s'écrie le jeune homme; mais ce qu'on ne peut assez admirer en lui, c'est de ne ressembler à personne, ni parmi les anciens, ni parmi nos contemporains. Au personnage d'Achille, on pourrait assimiler Brasidas ou tel autre; Périclès à Nestor ou à Anténor. Mais une telle originalité, un tel homme, de tels discours, on aurait beau chercher, on ne trouverait rien qui y ressemblât, parmi les hommes du moins. Pour les satyres, à la bonne heure; il y a lieu de le mettre en parallèle avec eux, et pour sa personne, et pour ses discours; car c'est un fait certain que ses discours ressemblent à ces figures de silènes que l'on voit exposées chez les marchands, et qui, lorsque vous les ouvrez, vous montrent l'image d'un dieu. Quand on se met à écouter celui-ci, ce qu'il dit paraît d'abord tout à fait burlesque; sa pensée ne se présente à vous qu'enveloppée dans des termes et des expressions grossières comme dans la peau d'un impertinent satyre. Il ne vous parle que d'ânes bardés; de forgerons, de cordonniers, de corroyeurs, et il a l'air de dire toujours la même chose dans les mêmes termes; de sorte qu'il n'est pas d'ignorant ou de sot qui ne puisse être tenté d'en rire. Mais que l'on ouvre ses discours, qu'on pénètre dans leur intérieur : d'abord on reconnaîtra qu'eux seuls sont remplis de sens; ensuite on les trouvera tous divins, renfermant en eux les plus nobles images de la vertu, et embrassant à peu près tout ce que doit avoir devant les yeux quiconque veut devenir un homme accompli... »

Ces paroles expliquent en partie l'irrésistible ascendant de Socrate par son originalité. En effet, la véritable originalité, celle qui n'est ni la bizarrerie, ni la recherche, mais l'expression naïve et forte d'une âme marquée d'un sceau particulier par Dieu, cette originalité comprend à elle seule mille qualités de caractère ou d'esprit tout à fait précieuses : l'imprévu, la nouveauté, l'audace, l'invention et le prime-sautier, et par conséquent le mystère, le mystère, ce tout-puissant moyen d'action sur les hommes. Ce qui fait la grande force de l'être original, c'est que souvent il ne se prévoit pas plus lui-même que les autres ne le font : il est toujours nouveau à ses propres yeux, car les circonstances le révèlent, le créent à chaque instant; de là sa bonne foi d'allure, son énergie d'accent, en disant, en faisant ce qu'il pense ou conçoit pour la première fois; de là son immense empire. Les hommes n'admirent pas longtemps ce qu'ils connaissent complétement; il leur faut de l'inexplicable, de l'impénétrable autour des êtres supérieurs pour tenir leur enthousiasme en haleine. Ils se lassent de ce qu'ils voient; ils ne s'émerveillent que de ce qu'ils rêvent. Tel fut le don de Socrate; nul n'était plus accessible, plus familier, et cependant n'inspirait plus cette curiosité mêlée de respect et même de crainte, qui s'attache pour le vulgaire à tout ce qui est lointain ou inconnu. Shakspeare, dans une admirable scène de la seconde partie de *Henri IV*, conseille à Henri V, par la bouche de son père, de ne jamais s'exposer trop fréquemment au regard de ses sujets : « Les regards, dit-il, usent la majesté royale; n'apparaissez à votre peuple qu'à de rares intervalles, entouré de pompe, d'éclat, pour que votre présence soit toujours attendue avec ardeur et saluée avec ivresse, comme le soleil dans les jours brumeux de l'hiver. » La royauté de Socrate n'avait pas besoin de ces ménagements; plus elle se communiquait et plus augmentait son prestige. En vain s'entretenait-on des journées entières avec lui; en vain le voyait-on à table, à la promenade, au combat, au gymnase : on ne le possédait pas complétement; il ressemblait à ces montagnes dont on n'aperçoit jamais la cime perdue dans l'éther. Par là s'explique l'état presque violent où sa conversation jetait tous ceux qui l'approchaient, et cet empire invincible, toujours senti, qui ne laissait de place ni à la froideur, ni à la satiété, ni même à la tranquillité.

Une autre cause de l'ascendant de Socrate, c'était son mysticisme, c'est-à-dire sa communication avec l'infini; il vivait au sein de l'infini. L'œil fixé sur ce qui ne se voit pas, si je puis parler ainsi, il poursuivait sans cesse

cette image de la beauté idéale que Dieu a placée devant l'homme pour qu'elle fût à la fois son désespoir et son espérance éternelle. La médecine, avec son positivisme absolu, n'a pas craint d'appeler du nom de folie les extases de Socrate, et ses entretiens avec son démon. Socrate fou! Fou, le maître de tous les sages! Fou, le précepteur de Xénophon, de Platon, d'Aristote! Eh! sans doute, il demeurait des heures entières à la même place, les regards tournés vers le ciel! sans doute, il échangeait des paroles avec des êtres qui n'étaient pas de cette terre! C'est qu'il voyait dans le ciel ce que nous n'y voyons pas! c'est qu'il entendait ce que nous n'entendons pas! c'est qu'il regardait et écoutait avec des yeux et des oreilles qui ne sont pas faits de chair! Pour suivre l'âme du sage dans cette poursuite de l'idéal, lisons l'admirable discours dans lequel il peignait son amour pour le beau : « Pour atteindre, disait-il, au but où je vise, à la connaissance de la vraie beauté, il faut commencer par les beautés d'ici-bas, et, les yeux attachés sur la beauté suprême, s'y élever sans cesse en passant, pour ainsi dire, par tous les degrés de l'échelle; d'abord partir du sentiment de la beauté extérieure et de l'admiration pour un seul visage; puis, dédaigneux de toute passion exclusive, et la repoussant comme une petitesse, reconnaître que la beauté qui réside dans un corps est sœur de la beauté qui réside dans un autre, et goûter la beauté de tous les êtres comme une seule et même chose; ensuite passer des beaux corps aux beaux sentiments, des beaux sentiments aux belles connaissances, jusqu'à ce que, de connaissance en connaissance, on arrive à la connaissance par excellence, qui n'a d'autre objet que le beau lui-même, et qu'on finisse par le connaître tel qu'il est en soi. O mes amis, ce qui peut donner du prix à cette vie, c'est le spectacle de la beauté éternelle, de cette beauté non engendrée et non périssable, exempte de décadence comme d'accroissement, qui n'est point belle dans telle partie et laide dans telle autre, belle pour ceux-ci et laide pour ceux-là; mais qui, sans forme sensible, sans visage, sans mains, sans rien de corporel, est la source de toutes les autres beautés, sans que leur naissance ou leur destruction lui apporte jamais ni diminution, ni accroissement, ni le moindre changement. Auprès d'un tel spectacle que seraient l'or et la parure, les beaux visages dont la vue aujourd'hui vous trouble, et dont la contemplation et le charme ont tant d'attraits pour vous que vous consentiriez à perdre, s'il se pouvait, le manger et le boire pour ne faire que les voir et être avec eux. Je le demande, quelle ne serait pas la destinée d'un mortel à qui il serait donné de contempler le beau sans mélange dans sa pureté et simplicité, non plus revêtu de chairs et de couleurs humaines, et de tous ces agréments condamnés à périr; à qui il serait donné de voir face à face, sous sa forme unique, la beauté divine! C'est celui-là qui serait chéri de Dieu; c'est à celui-là, plus qu'à tout autre homme, qu'il appartient d'être immortel! »

Celui-là, c'est Socrate; et si donc il fut vraiment roi par le génie sur cette terre, c'est qu'il avait le front dans le ciel.

---

### CARNAVAL SINGULIER EN CIRCASSIE.

Vers les premiers jours de septembre, chaque prince tcherkesse quitte sa maison, se retire sur quelque montagne, ou dans le fond d'une forêt, et il y bâtit une hutte de branchages. Ses gentilhommes affidés le suivent; mais personne de la famille n'ose en approcher, pas même un frère. Là tout le monde est masqué, c'est-à-dire qu'on a le visage voilé et qu'on ne parle point tcherkesse, mais un certain jargon qui s'appelle *chakobza*. Là se rendent les amis secrets du prince qui ont volé et rapiné avec lui, de quelque nation qu'ils soient, Misdjéghi, Ossète, etc.; ils viennent aussi masqués, par la raison qu'ils pourraient rencontrer des gens avec lesquels ils seraient en rapport de vengeance et qui les assassineraient. Le prince seul les connaît tous, et il est le centre de tous les mystères. Cette mascarade dure six semaines, pendant lesquelles de petites bandes de masques se détachent pour aller voler dans les environs; et comme tout le monde est sur ses gardes, il y a nombre de tués et de blessés, et même des princes, parce qu'ils ne se nomment point, sans quoi on les épargnerait. — Dans le dialogue de Lucien intitulé : *les Scythes*, ou *De l'amitié*, il y a des choses qui ont un rapport évident avec cet usage tcherkesse ([1]).

---

### MURAILLES MUSQUÉES.

A Kara-Amed, capitale de Diarbekr, est une mosquée nommée Iparie. Elle a été construite aux frais d'un marchand qui a fait mêler à la chaux soixante-dix jak de musc, afin que l'édifice fût tout entier et toujours parfumé.

Le mortier employé pour la construction du *mirhaub*, dans la mosquée de Zobaïde à Tébris, a été aussi mélangé de musc et exhale un doux parfum. EVLIA EFFENDI.

---

On a fort bien dit qu'il fallait beaucoup lire, mais non beaucoup de choses. ROLLIN.

---

### L'ART DU TOURNEUR.

Fin. — Voy. p. 20, 61, 91.

Parmi la multitude d'objets qu'on peut tourner avec les moyens simples que nous avons indiqués, nous citerons seulement : un maillet, A; un toupie, B; une corniche, C; un sabot, D; un bilboquet, E; un jeu de quilles, F; une boule, G; des échecs, H,I,J,K,L,M; une cannière, N,O; un coquetier, P; des bobines, Q,R; un chandelier, S; un étui, T,U; une boîte, V; un bougeoir, X, etc., etc.

Nous donnons (p. 132) quelques spécimens gravés d'objets curieux qu'on peut aussi faire au tour.

Quand une pièce est terminée et passée au papier, il faut la vernir pour lui donner tout son éclat; on peut préparer soi-même le vernis; en voici la recette : on prend un litre d'esprit de vin ou d'alcool à 40 degrés, un gros de térébenthine sèche, un demi-gros de sandaraque, un demi-gros de camphre, trois onces de benjoin, et quatre onces de gomme laque; on mêle le tout dans un matras de la contenance de deux litres et qu'on ferme bien exactement avec un parchemin mouillé. Quand le parchemin est sec, on y fait avec une grosse épingle une vingtaine de trous. Ensuite on fait dissoudre la mixture au bain-marie, ayant soin d'agiter le matras de temps à autre; quand le tout est bien dissous, on retire le matras, on laisse refroidir la liqueur, on la filtre à travers une serge, et on la conserve dans des bouteilles.

Quand on veut vernir une pièce, on la polit à la ponce et au tripoli à l'huile; puis on l'essuie avec un linge fin et propre, afin d'enlever bien exactement, dans toutes les parties de la pièce, le tripoli à sec dont on s'est servi après celui à l'huile. On prend ensuite un tampon de coton cardé; on verse une quantité de vernis proportionnée à la pièce qu'on veut vernir; on y ajoute une goutte d'huile d'olive, et, mettant le tour en mouvement, on promène légèrement le tampon sur toutes les parties de la pièce. Une

([1]) C'est le récit d'un Russe. *Voyage dans les steppes d'Astrakan et du Caucase*, par le comte Jean Potocki. — Voy. aussi Klaproth, *Voyage au mont Caucase*, t. I, p. 381.

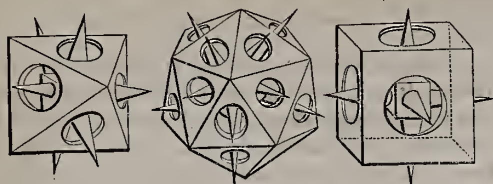


Fig. 22 bis.

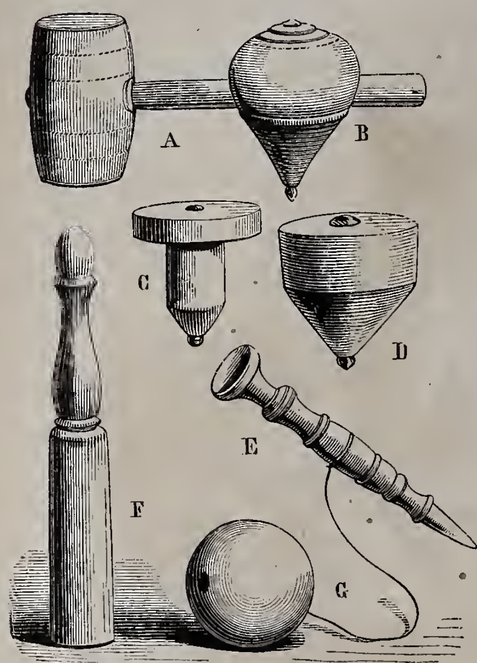



Fig. 21.

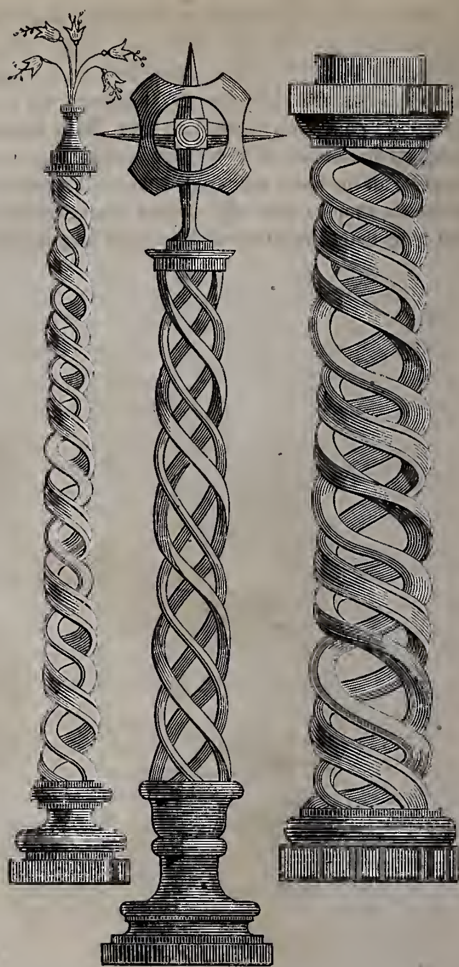


Fig. 22.

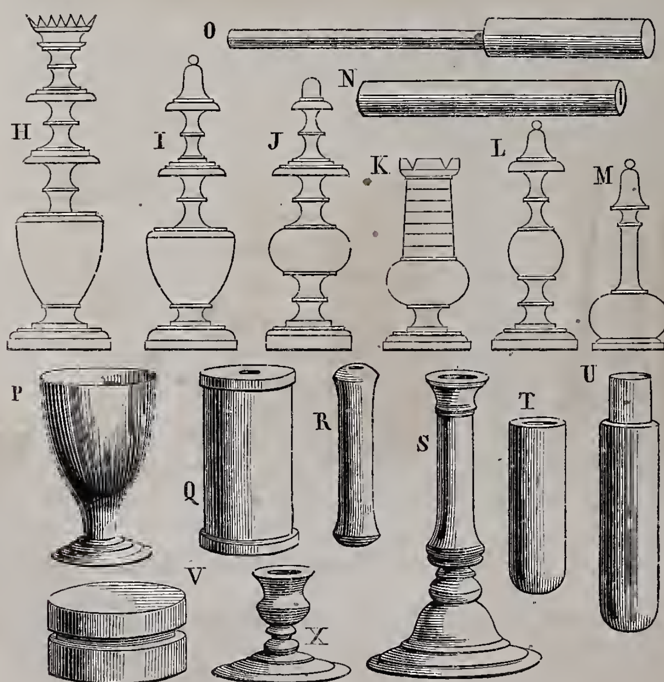



Fig. 21 bis.

couche suffit quand les pores du bois sont serrés ; dans le cas contraire, on applique une seconde couche quand la première est sèche, c'est-à-dire un grand quart d'heure après.

Ce vernis a l'avantage de ne point altérer les couleurs et de donner au bois un brillant qui ne se ternit presque jamais.

Les notions qui précèdent, quoique bien incomplètes, doi-

vent suffire, avec les figures explicatives, pour donner une idée de l'art du tourneur. On trouve à Paris des tours complets et variés. Si l'on désire aller loin dans cet art, on consultera avec utilité l'ouvrage de Bergeron, qui a traité de tout ce qui peut avoir rapport au tour. Nous ajouterons qu'il est peu de localités où l'on ne trouve au moins une personne qui n'ait quelques notions de cet art : il serait utile de se mettre en rapport avec elle; aucun enseignement écrit ne peut tenir lieu complétement de celui de la pratique.

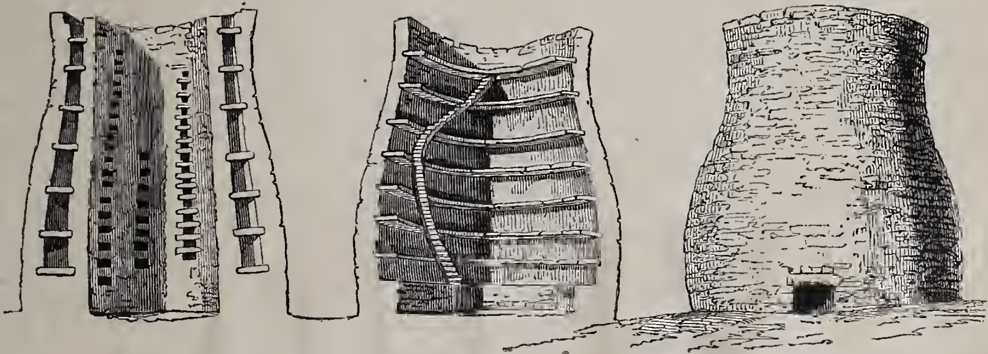
## TOURS ANCIENNES

### DANS LE NORD DE L'ÉCOSSE.

A l'extrémité septentrionale de l'Écosse, non loin de Tongue-House, ancienne résidence de lord Reay, chef du clan Mackay, appartenant aujourd'hui au duc de Sutherland, et près de Aultnacaillich, où est né le Burns du Nord, Rob Donn, poëte gaélique, on remarque une vieille forteresse que l'on appelle *la tour de Dornadilla.* La tradition pré-



La Tour de Mousa. — Vue extérieure.



Coupes de la Tour de Mousa et vue extérieure restaurée. — Dessins de Freeman.

tend qu'elle fut habitée par un prince de ce nom deux cent soixante-dix ans avant l'ère chrétienne. Elle est construite en pierres sans ciment; elle est haute de 20 à 30 pieds, mais elle a dû être plus élevée. L'entrée est étroite et difficile. Lorsqu'on est dans l'intérieur, on a le ciel au-dessus de sa tête. Tout autour de la muraille circulaire sont des espèces de bancs de pierre placés les uns au-dessus des autres, depuis le sol jusqu'au sommet de l'édifice, à peu près comme les rayons d'une bibliothèque. Il reste quelques vestiges d'un escalier dont la construction est grossière. Les habitants, instruits ou ignorants, sont également dans l'impossibilité de dire à quel usage pouvaient être destinés ces bancs de pierre. Il est difficile de croire que cette tour ait été bâtie dans un but de défense militaire; elle est sur le penchant d'une colline dont toute la partie supérieure la domine complétement.

La description suivante de la tour de Mousa est extraite du *Voyage aux îles Schetland*, par le docteur Hibbert.

« Je côtoyai, dit le docteur, la baie ouverte de Sandwich, si fatale aux marins qui, plus d'une fois, se sont jetés sur ses écueils en croyant entrer dans le havre de Brassay. En traversant un promontoire à l'est de l'entrée, une petite île basse, nommé Mousa, séparée du continent par un étroit chenal, s'offre tout à coup à la vue. Le paysage de cette île est peu varié; on y trouve une bonne maison avec des dépendances et quelques cottages; mais ce qui attire le plus l'attention vers ses bords, c'est le burg de Mousa, bâtiment circulaire situé tout près du bord de l'eau. Le terrain que cette vieille tour occupe a environ 50 pieds de diamètre; elle est construite en larges pierres qui ne sont liées par aucun ciment. Sa hauteur est de 40 pieds: large à la base, elle est plus étroite à une certaine hauteur, puis elle se renfle en quelque sorte vers son extrémité ruinée. Il se peut que cette forme singulière ait eu pour but de rendre impossible l'escalade des murailles. On ne peut pénétrer à l'intérieur qu'en rampant. La muraille a une épaisseur de près de 15 pieds; le diamètre de l'espace compris entre les constructions est de 21 pieds. Sur le mur opposé à l'entrée, on remarque plusieurs rangées verticales de petites cases semblables à celles d'un pigeonnier; peut-être servaient-elles à donner de l'air et de la lumière à des chambres ou corridors peu élevés, pratiqués dans l'épaisseur du mur, et formant environ sept étages. Un escalier conduit à ces chambres; dans quelques-unes d'entre elles on peut marcher presque debout. »

Le docteur Samuel Johnson, lorsqu'il parcourut le nord de l'Écosse et les îles Hébrides, visita une de ces tours dans la petite île d'Ulinish, près de l'île de Sky ou Skie.

« Nous allâmes voir, dit-il, un de ces édifices appelés *dun* ou forts dans le pays; il est de forme circulaire, d'environ 42 pieds de diamètre, entouré d'un mur de pierres sans mortier, de la hauteur d'environ 9 pieds; les murs en sont fort épais, allant un peu en diminuant vers le haut, et quoique dans ce pays la pierre ne vienne pas de loin, ils doivent avoir coûté beaucoup de peine à élever. Au dedans du cercle, il y a plusieurs petits murs, aussi circulaires, qui forment des appartements séparés. La date et l'usage de ces édifices sont également inconnus: quelques-uns supposent que c'était le domicile des anciens chefs des Macleod; d'autres, que c'était plutôt un fort danois... Si cet édifice a eu autrefois un toit, il a pu être une habitation; mais comme on ne trouve dans son enceinte aucun moyen de se procurer de l'eau, ce n'a pu être une forteresse. Je suis fort tenté de croire que, dans les temps où ces pays n'étaient assujettis à aucune loi, et où les habitants de chaque montagne volaient les troupeaux de leurs voisins, ces enclos servaient à protéger, pendant la nuit, le bétail et le berger qui en avait la garde. Une fois renfermé dans les murs, le troupeau pouvait être aisément veillé et défendu aussi longtemps qu'il était nécessaire, les voleurs n'osant pas attendre d'être surpris le matin par la tribu offensée. L'enclos intérieur, si ces bâtiments étaient des habitations, servait probablement de logement aux chefs. »

Dans l'île de Lismore, on voit un autre de ces forts; en dedans des murs est une galerie, et tout autour de l'espace vide des bancs en pierres.

Dans l'île d'Ilay sont aussi les restes d'un fort ruiné, de forme également circulaire, haut seulement de 14 pieds, et d'une maçonnerie excellente, quoique sans mortier. Les murs ont 12 pieds, et dans cette épaisseur se trouve une galerie qui s'étend tout autour du fort, et qui servait, dit Pennant, ou de caserne pour loger les soldats, ou d'arsenal pour y déposer des armes à l'abri des injures du temps. L'entrée en est basse et formée de grosses pierres plates. L'intérieur est une grande place circulaire de 55 pieds de diamètre, avec un banc de pierre qui règne le long du mur; on croit apercevoir les restes d'un passage souterrain. On trouve ordinairement les forts de cette espèce au nombre de trois, situés de manière à être en vue les uns des autres, en sorte qu'en cas d'attaque subite les garnisons et les habitants pouvaient se donner un prompt secours au moyen des feux qu'on allumait, ou du son d'une trompette de corne ou d'airain, instrument fort en usage chez les Danois.

Aucune des hypothèses que l'on a faites jusqu'à ce jour sur la destination de ces édifices ne paraît satisfaisante. On les appelle généralement *tours pictes*. Quelques auteurs ont supposé qu'elles avaient été construites par les Danois. On trouve des constructions entièrement semblables en Scandinavie. Toutefois on prétend que les maisons des Pictes ou des Pights, que l'on rencontre dans diverses parties de l'Écosse, et qui ont une grande analogie avec les tours, existaient longtemps avant les premières invasions des hommes du Nord; on les fait remonter à plus de quatre siècles avant Jésus-Christ. La haute antiquité et l'étrange disposition intérieure des tours de l'Écosse septentrionale, ont fait naître la supposition qu'elles pouvaient avoir été, à l'origine, des monuments religieux.

---

## LA MOUCHE TSETSÉ OU TZALZALIA,

### INSECTE VENIMEUX DE L'AFRIQUE MÉRIDIONALE.

> Auprès du mont Alburne, et du bois de Siler,
> On voit par escadrons un insecte voler:
> Il est craint des troupeaux; au seul bruit de son aile,
> Ils semblent agités d'une fureur nouvelle;
> Tout s'enfuit aux forêts sans prendre de repos.
> Le nom de cet insecte est chez les Grecs *œstros*,
> *Asilus* parmi nous.
>
> *Géorgiques*. Vers traduits par LA FONTAINE.

Cet insecte de Virgile, le taon, si redouté des troupeaux, ne faisait pas du moins de mortelles blessures (¹).

Isaïe et Agatharchide font mention d'un insecte plus pernicieux, l'effroi des hautes contrées arrosées par le Nil.

« Les monstres énormes des forêts, dit Bruce, les rhinocéros qui habitent les mêmes contrées que la tzalzalia, sont moins terribles qu'elle. La vue de cet insecte, que dis-je? son bourdonnement, répand plus de désordre et de terreur parmi les hommes et les animaux, que tous les monstres de ces contrées ne pourraient en causer, quand ils seraient deux fois plus nombreux. »

Malte-Brun parle de cette mouche dans son *Précis de la géographie* (tome IV, p. 529 de la première édition).

M. Combes a entendu parler de la tzalzalia dans le Sennâr.

M. d'Arnaud a rencontré dans l'île de Sennâr, entre les 15ᵉ et 11ᵉ degrés de latitude nord, une mouche qui doit être la même, et dont les piqûres réitérées tuent les animaux, ce qui oblige les pasteurs de troupeaux à abandonner la contrée pendant certains mois pour se réfugier aux bords du Nil. Piqué lui-même par une de ces mouches, M. d'Arnaud a souffert pendant plus de quatre mois de la plaie qui est résultée de cette blessure.

M. William Ouseley a envoyé en France des spécimens de cette mouche qu'il a rencontrée dans son voyage au lac Ngami et aux pays voisins. Il suffit, dit-il, de trois ou quatre de ces mouches pour tuer un gros bœuf. Tous les animaux domestiques, à l'exception de ceux qui tètent encore, et peut-être des chèvres, meurent de la piqûre de cet insecte.

« Les tsetsé, dit M. Livingston, sont un peu plus grandes que la mouche commune, mais plus petites que la mouche à miel. Elles sont d'une couleur terne, et la partie infé-

(¹) Le genre taon (*Tabanus*); — famille de l'ordre des diptères nommée les tabaniens.

rieure de leur corps est traversée par des lignes jaunes. Sa blessure est sans danger pour l'homme. Nous connaissons plusieurs exemples dans lesquels tous les bestiaux, les chevaux et les chiens d'un voyageur ont été détruits entièrement par ces mouches venimeuses. Le capitaine V..., doutant que ce fussent les tsetsé auxquelles il fallait attribuer la mort des animaux, amena un cheval dans une localité où se trouvaient ces insectes : cinquante environ volèrent sur l'animal, et immédiatement il commença à maigrir ; il était mort le onzième jour. Nous avons perdu dans cette excursion environ trente bœufs par la piqûre des tsetsé. Les éléphants, les buffles, les zèbres, les pallahs (espèces d'antilopes), les porcs sauvages, les jackals, les water-bucks, les gnous, etc., abondent dans les endroits où les tsetsé se trouvent en grand nombre, et n'éprouvent aucun effet du poison des tsetsé. Bien plus, un chien nourri avec du lait périt à la suite de la piqûre, tandis que celui qui vit de chair, dans le même district, ne meurt pas. »

---

Tout prodigue est un ennemi de la société : tout homme économe est un bienfaiteur public. Adam Smith.

---

## DÉCOUVERTE DE MONNAIES

ÉMISES CINQUANTE ANS AVANT JÉSUS-CHRIST PAR VERCINGÉTORIX, ROI DES ARVERNES ET IMPÉRATOR DES GAULES.

Dans le courant du mois d'août 1852, on a trouvé à Pionsat, département du Puy-de-Dôme, ancienne province d'Auvergne ou pays des Arvernes, un certain nombre de monnaies gauloises. Ces monnaies, frappées en électrum (or mêlé d'argent), sont en général des variantes curieuses de pièces arvernes déjà connues ; mais parmi ces pièces, toutes fort intéressantes, il s'en est rencontré quelques-unes portant en belles lettres latines le nom tout entier du plus célèbre des chefs gaulois qui résistèrent à César, de Vercingétorix, fils de Celtillus. Le cabinet des médailles a acquis vingt et une de ces pièces, vestiges si précieux des dernières heures de l'indépendance gauloise, et entre autres la belle monnaie que reproduit notre gravure. Avant la découverte de Pionsat, les numismatistes connaissaient déjà, dans les médaillers de deux amateurs éclairés de Clermont en Auvergne, MM. Bouillet et Mioche, deux monnaies qu'on ne pouvait attribuer qu'à Vercingétorix. Dès l'année 1837, M. de la Saussaye avait même publié l'une de ces pièces dans la *Revue numismatique*. Le savant membre de l'Institut avait démontré que la pièce de M. Bouillet, sur laquelle on ne lisait que la fin du mot INGETORIXS, avait été émise par le célèbre chef des Arvernes ; malgré la solidité de ses arguments, quelques personnes doutaient encore de cette assertion. La découverte de la pièce de M. Mioche vint plus tard corroborer ce qu'on appelait seulement une hypothèse ; cependant il restait quelques esprits rebelles, car la pièce de M. Mioche, qui porte le nom tout entier, n'a jamais été publiée. Aujourd'hui le doute n'est plus possible ; chacun peut voir dans le Cabinet national la monnaie à laquelle est consacré ce travail. On y lit en toutes lettres VERCINGETORIXS ; cette légende est placée au bas d'une tête jeune et imberbe. Au revers, on voit un type fréquent sur les monnaies gauloises, un cheval lancé au galop, et au-dessous un vase à deux anses.

Doit-on voir dans cette monnaie, qui a le poids des statères de Philippe II, roi de Macédoine, père d'Alexandre, l'effigie du héros gaulois, ou simplement un souvenir peu fidèle de l'Apollon qui décorait la face de ces statères? Ici l'incertitude commence. Dominés par une fidélité peut-être exagérée au système, généralement vrai, qui ne voit dans les monnaies gauloises que des imitations plus ou moins heureuses des monnaies grecques et romaines dont le commerce inondait la Gaule, la plupart des numismatistes ne veulent pas reconnaître l'effigie de Vercingétorix sur les monnaies qui nous occupent. Est-il cependant impossible que les Gaulois, dans l'enthousiasme que leur inspirèrent les premiers succès de Vercingétorix, aient voulu décerner les honneurs monétaires à ce chef suprême qui fut, selon les termes de César, nommé roi par les Arvernes, et à deux reprises impérator par la Gaule entière? La tête est jeune et régulière ; or Vercingétorix était jeune et beau, d'après tous les récits où il est question de lui ; César le désigne par ces mots : *Summæ potentiæ adolescens!* Si c'était Apollon, il serait couronné de laurier ; on ne voit pas de traces de couronne sur notre monnaie.

Le nom du chef est écrit, non pas à la place ordinaire des légendes, mais précisément au-dessous de la tête ; cette inscription semble placée là pour le désigner de la manière la plus formelle. On peut objecter que l'absence de la couronne n'a rien qui doive surprendre, et que sur la plupart des monnaies gauloises les attributs importants ont été mal reproduits ou même tout à fait négligés. L'objection aurait une grande valeur s'il s'agissait d'une pièce grossière et barbare comme la plupart des monnaies gauloises ; mais elle perd ici de son importance, car il est facile de voir que les monnaies de Vercingétorix sont dues à un artiste fort habile ; les statères au nom de Vercingétorix sont d'un travail comparativement fort remarquable. Il ne faut pas oublier que ces pièces ont été fabriquées à Clermont, l'antique Gergovie, ville qui fut célèbre par l'habileté de ses artistes, et spécialement par ses orfèvres.

Nous le répétons donc, à moins que de nouvelles découvertes ne viennent nous démontrer notre erreur, nous croirons que les pièces de Vercingétorix portent l'effigie de cette illustre victime de César. Du reste, nous ne sommes pas seuls de cet avis. Dès l'année 1837, et alors qu'on ne connaissait qu'une monnaie très-imparfaite de Vercingétorix, M. de la Saussaye, dont les travaux sur la numismatique gauloise sont si estimés, n'était pas éloigné de penser comme nous, et s'il a exprimé alors cette opinion sous la forme dubitative, aujourd'hui que des monuments plus complets viennent lui donner une nouvelle force, peut-être serait-il moins réservé. Quoi qu'il en soit, ces monuments de l'antiquité gauloise sont au nombre de ceux qui doivent exciter le plus vif intérêt : nos aïeux n'écrivaient point ; aussi doit-on recueillir avec le plus grand soin ces témoignages métalliques de notre antique indépendance, qui sortent des entrailles du sol natal, après plus de dix-huit siècles, pour nous rappeler les vissicitudes de la patrie.

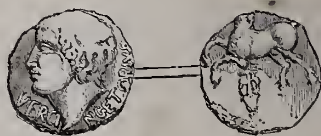
L'histoire de la conquête définitive des Gaules par les Romains ne nous a été transmise que par les Romains eux-mêmes ou par les Grecs, amis ou serviteurs de Rome. Nos pères n'avaient pas beaucoup de justice à attendre de ces écrivains : aussi leur histoire est-elle fort écourtée, et c'est pour ainsi dire uniquement par les *Commentaires* de César que nous pouvons apprécier le génie et les mâles vertus de Vercingétorix. C'est le cas de s'écrier, comme le lion de la fable :

Si mes confrères savaient peindre!

Toutefois, malgré cette disette de renseignements, et quoiqu'il n'ait eu pour historiens que les ennemis de sa nation, le nom de Vercingétorix brille de l'éclat le plus pur. Sa vie tout entière fut consacrée à l'indépendance de la patrie, et cette vie est couronnée par un acte sublime qui égale les dévouements fabuleux de l'histoire romaine.

Il faut relire la vie de Vercingétorix dans César et dans l'*Histoire des Gaulois* de M. Amédée Thierry. Ici nous nous contenterons d'en rappeler les principaux faits. Vercingétorix, issu d'une famille illustre de la cité des Arvernes, peuple de l'Auvergne, était fils d'un certain Celtillus, qui avait été chef de toute la Gaule et qui, soupçonné d'aspirer à la tyrannie, avait péri sous les coups des siens. Vercingétorix hérita des richesses de son père et de son patronage sur de nombreux clients : sa générosité, son éloquence, la noblesse de ses traits, sa taille élevée et élégante, sa bravoure, lui concilièrent de bonne heure l'affection et le respect de ses compatriotes. Animé d'un ardent amour de son pays, Vercingétorix employa son influence à faire des ennemis au nom romain : aussi, l'an 52 avant Jésus-Christ, lorsque la nouvelle du soulèvement des Carnutes (peuples de Chartres et de l'Orléanais), qui avaient repris Genabum (Orléans), parvint jusque dans les montagnes de l'Auvergne, portée, selon la coutume, par les cris des peuples de bourgade en bourgade, le jeune Arverne résolut de prendre part à cette guerre sacrée. Il eut à lutter contre une opposition puissante, et Gobanitio, son oncle, chef du parti de la paix, réussit d'abord à le chasser de Gergovie (Clermont). Mais les patriotes reprirent bientôt le dessus, et Vercingétorix fut reconnu roi des Arvernes. A peine investi de l'autorité dans son pays, Vercingétorix noua des relations politiques avec les autres peuples de la Gaule, qui lui déférèrent le commandement suprême des forces de la confédération. Le jeune impérator, car telle est la traduction latine, donnée par César, du titre conféré par les Gaulois à Vercingétorix, s'occupa d'abord de former son armée à la discipline, et il y parvint en déployant la plus grande sévérité. La guerre ne tarda pas à commencer : César revint promptement de l'Italie; Vercingétorix lutta contre le plus grand capitaine de Rome et se montra digne d'un tel adversaire, non-seulement par sa valeur, mais encore par la portée et la hardiesse de ses conceptions politiques et militaires. Il comprit bien vite qu'il ne pourrait pas résister aux vieilles légions de César s'il s'obstinait à combattre en bataille rangée. Son plan, qu'il réussit à faire adopter à l'assemblée des chefs, consistait à brûler les villes, à ravager le pays, pour enfermer les Romains dans un désert. Cette conception, analogue à celle qui sauva les Russes en 1812, devait sauver la Gaule : les Romains, affamés, sans place de retraite, n'auraient pu résister aux attaques incessantes de la cavalerie gauloise ; par malheur elle ne fut exécutée qu'en partie. On brûla plus de vingt villes dans une seule journée; mais les larmes des habitants d'Avaricum (Bourges) prévalurent contre la résolution de Vercingétorix, qui, cédant à la compassion et aux prières des autres généraux, consentit à laisser debout les murailles d'Avaricum que les Bituriges (les peuples du Berry) promettaient de défendre jusqu'à la mort. Ce qu'avait craint Vercingétorix se réalisa : les Romains s'emparèrent d'Avaricum et des provisions qu'on y avait accumulées; mais ils échouèrent devant Gergovie, défendue par Vercingétorix, qui eut la gloire de forcer César à lever le siége. Après ce succès, Vercingétorix se crut assez fort pour livrer bataille à César ; on ne sait pas positivement en quel lieu; mais d'après les *Commentaires* ce dut être entre Tonnerre et Châtillon-sur-Seine. Malgré des prodiges de valeur, les Gaulois furent battus, et Vercingétorix, qui avait été nommé pour la deuxième fois impérator de la Gaule, fit la faute de s'enfermer dans Alesia (Alise-Sainte-Reine, Côte-d'Or). César vint l'y assiéger; une nouvelle armée de Gaulois accourut pour délivrer son généralissime ; mais elle dut céder encore une fois à la supériorité de la tactique et des machines des Romains. Vercingétorix, comprenant l'inutilité d'une plus longue résistance et ne consultant que son grand cœur, prit la résolution de mourir seul pour le salut des siens. Le lendemain de la défaite de l'armée gauloise, il assembla le conseil et déclara qu'il n'avait pas entrepris cette guerre pour ses intérêts particuliers, mais pour la cause de la liberté commune, et que, puisqu'il fallait se soumettre à la mauvaise fortune, il s'offrait à eux pour le salut de la nation, soit qu'on cherchât à se concilier les Romains en le mettant à mort, soit qu'on préférât qu'il se livrât vivant. Le conseil fit connaître à César les nobles dispositions de Vercingétorix. Le proconsul répondit qu'on lui envoyât les armes et les chefs; puis, faisant dresser son tribunal devant le camp, il y attendit les vaincus. Vercingétorix revêtit sa plus riche armure, monta son cheval de bataille et parut tout à coup aux yeux des Romains, dont quelques-uns furent surpris et même effrayés. Ce barbare avait encore toutes les grâces de la jeunesse, et, revêtu de son armure, son aspect était à la fois séduisant et formidable. On fut touché de son sort et de son dévouement. César resta impassible et le fit charger de fers.

Plutarque dit qu'il fit à cheval le tour du tribunal avant de déposer ses armes aux pieds de César, soit qu'il eût dépassé le but dans la rapidité de sa course, soit que ce fût un des rites du cérémonial de la nation. Il paraît qu'il accomplit cet acte avec une noble simplicité et sans prononcer une parole. Florus est le seul auteur qui lui prête cette phrase prétentieuse : « Homme le plus vaillant des hommes, tu as vaincu un homme vaillant! » César ne sut pas apprécier comme elle méritait de l'être l'action généreuse du chef arverne. Vercingétorix languit six années dans les fers, et, l'an 46 avant Jésus-Christ, au milieu des joies du triomphe de César, la hache du bourreau trancha la tête du plus noble des défenseurs de la Gaule. Cette mort ne fut pas remarquée à Rome; mais nous, Français, fils de ces braves et malheureux Gaulois pour le salut desquels Vercingétorix se dévoua, nous lui devons une place d'honneur parmi les héros de la patrie. Le nom d'Arminius est populaire en Allemagne, celui de Vercingétorix devrait être encore plus familier à nos populations. Arminius défit quelques légions romaines, Vercingétorix donna sa vie pour le salut de ses concitoyens! Aussi est-ce avec une joie véritable que nous faisons connaître ce curieux statire d'or qui a circulé parmi les assiégés d'Alise; c'est avec une curiosité mêlée de respect que nous examinons ce petit morceau de métal qui a traversé tant de siècles pour nous faire connaître les traits de ce héros national. Si c'est une illusion, nous l'avouons, elle nous est chère, et il nous serait pénible de ne voir sur cette monnaie que la reproduction banale de je ne sais quel dieu du paganisme. Pourquoi l'Auvergne n'élèverait-elle point un jour, sur l'emplacement de l'ancienne Gergovie, une statue colossale au noble vaincu d'Alise? Si jamais ce vœu se réalise, il faudrait représenter Vercingétorix à cheval, revêtu de ses armes, et avec les traits nobles, réguliers et calmes que l'on admire sur ce statire découvert à Pionsat.



Vercingetorix — Monnaie gauloise découverte en 1852 dans le département du Puy-de-Dôme.

# LE PALAIS DORIA
## A GÊNES.




Jardins du palais Doria, à Gênes. — Dessin de Champin

Demandez à un poëte de vous décrire une ville splendide sur un rivage : son inspiration, si riche qu'elle soit, ne créera rien d'aussi admirable et de plus surprenant que le spectacle de Gênes. C'est l'idéal d'une grande cité maritime : l'imagination se sent vaincue à l'aspect de cette multitude de maisons, de temples, de palais, de terrasses, pressés en amphithéâtre, et se mirant dans les belles eaux de la mer qui balance à leurs pieds son écume argentée. Après avoir joui de cette sublime décoration dans son ensemble, si l'on cherche à distinguer les détails, le palais Doria, ses jardins, son Neptune colossal, s'offrent parmi les plus remarquables. On les voit à sa droite, près de la porte San-Tommaso, en approchant de la ville, et ils font aussitôt remonter la pensée vers les plus grands souvenirs de ce glorieux seizième siècle, l'âge héroïque de notre histoire moderne. Combien de hautes actions, de nobles luttes, d'illustres caractères, ne rappelle point tout à coup ce nom de Doria! Le cœur tressaille à l'idée que sur la blanche terrasse de ces jardins a erré la majestueuse figure d'André Doria, le Père de la patrie, le rival de Gonzalve de Cordoue, l'amiral de François Ier, le vainqueur de Charles-Quint et de Barberousse. N'est-ce point, aujourd'hui, comme si l'on nous parlait de Thésée? C'est Doria lui-même que la reconnaissance a voulu représenter sous les traits de ce Neptune géant en marbre de Carrare. De loin l'effet est merveilleux : de trop près, on perd de son illusion et l'on donne malgré soi un soupir aux ravages du temps. « La statue est défigurée ; les portiques tombent en ruines; les fontaines sont taries ; le lichen cache de sa verdure grisâtre les trophées sculptés, et la mer couvre les orgueilleux domaines de celui qui a triomphé sur les flots (1). » Le palais cependant produit encore une impression de grandeur. Le dessin en avait été donné par le frère Montorsoli, architecte romain. Les portes, les statues, les arabesques, sont l'œuvre de Pierino del Vaga, élève de Raphaël : on voit à l'extérieur et à l'intérieur quelques-unes de ses peintures, entre autres des Jeux d'enfants, et par contraste, sur un plafond, la Guerre des géants, digne sujet dans le palais d'un tel homme. Au siècle dernier, les jardins Doria étaient la promenade favorite des habitants de Gênes; voici comment les décrivait, en 1788, un écrivain génois : « On y jouit d'un éternel printemps ; les fruits de l'oranger, ses fleurs et celles de toute son odoriférante famille, charment les sens. Des bassins de fontaines jaillissantes entretiennent la fraîcheur dans de belles allées bien

(1) Extrait de Lady Morgan.

sablées et sous les ombrages, où naissent des rêveries aussi heureuses que celles que Vaucluse, en Languedoc, inspirait à l'immortel Pétrarque. La vue de la mer, du port, des vaisseaux qui entrent ou sortent, des petits bateaux à voile et à rames qui passent pour aller à la Lanterne ou en revenir, ou pour aller aux bains publics situés au milieu du port; tant de scènes variées font de ce beau jardin une des plus délicieuses promenades de l'univers. Si quelques nuages menaçants viennent à voiler le ciel, on se met à couvert sous une galerie à colonnade qui a 250 pieds de longueur et d'où l'on continue à voir la mer. Près du palais est une maison de plaisance qui en dépend et dont les jardins montent jusqu'au sommet de la montagne : on y remarque une figure colossale de Jupiter en marbre, et l'épitaphe d'un chien nommé Rodan ou Roland, que Charles-Quint avait donné, dit-on, à André Doria (1). »

Charles-Quint, François II et Napoléon ont habité le palais Doria.

---

### NOM DE L'AURORE BORÉALE CHEZ LES AMÉRICAINS DE L'EXTRÊME NORD.

« Les Indiens de l'océan du Nord nomment l'aurore boréale *le Daim*. L'expérience leur a fait connaître l'effet électrique produit par le frottement de certaines peaux, et ils croient que leurs amis se réjouissent dans les nuages quand l'aurore boréale est brillante. » (Hearne, *Voyage à la baie d'Hudson*, t. II.) L'idée poétique du sauvage américain, qui associe les plus douces joies aux splendeurs d'un météore imposant, se reproduit un peu plus loin, d'une façon touchante, à propos d'un phénomène atmosphérique plus commun que l'aurore boréale. Les habitants de la grande île d'Ounalachka se croient l'objet de la pitié de leurs ancêtres lorsque la pluie tombe des nuées; ils associent une idée de fertilité à cette pitié presque divine.

---

## LE PAPE SYLVESTRE II

(GERBERT).

Fin. — Voy. p. 127.

On attribue aussi à Gerbert l'invention du rouage de la sonnerie; mais ce n'est pas un fait certain. Ce qui est positif, c'est que ce rouage était déjà connu au onzième siècle, c'est-à-dire peu de temps après la mort du pape Sylvestre II; on s'en servait particulièrement dans les monastères. En effet, il est fait mention des horloges sonnantes dans les *Usages des ordres de Cîteaux*, compilés vers l'année 1112, livre où il est prescrit au sacristain « de remonter l'horloge, de manière qu'elle sonne et éveille avant les matines. » Dans le même ouvrage, il est ordonné aux moines « de continuer la lecture jusqu'à ce que l'horloge sonne, etc. » (Voy. dom Calmet, *Commentaire littéral sur la règle de saint Benoît*.)

Dithmarus cite aussi une horloge que Gerbert avait construite à Magdebourg, laquelle, par la complication de ses rouages, fit pendant longtemps l'admiration des princes et de tous les savants qui purent l'examiner.

La haute réputation que Gerbert s'était acquise à Reims engagea la reine Adélaïde, épouse de Hugues Capet, à lui confier l'éducation de son fils Robert, qui, après la mort de son père, monta sur le trône de France. L'éducation de ce jeune prince étant terminée, en 981, Gerbert quitta Paris et retourna auprès d'Othon II, qui avait grand besoin de ses conseils pour lutter avec avantage contre ses ennemis.

Lorsque le calme fut rétabli en Italie et en Allemagne, Othon, voulant récompenser dignement Gerbert pour les services qu'il lui avait rendus, lui fit accepter l'abbaye de Bobio, située dans les Apennins. Le nouvel abbé n'eut pas lieu de se féliciter du présent de l'empereur. L'abbaye avait été dévastée par son prédécesseur, et il n'en restait plus que les murailles; les terres étaient demeurées sans culture et les vassaux ne payaient plus leurs redevances; d'ailleurs ils suspectaient Gerbert, qui n'était pour eux qu'un intrus indûment favorisé par l'empereur, et ils lui firent éprouver, malgré la sévérité dont il s'était armé contre eux, des désagréments sans nombre et des privations de toute espèce. Bref, la place n'était pas tenable, et Gerbert écrivait à ce sujet à Othon : « Les greniers et la cave n'ont rien, la bourse est vide. Hélas! malheureux! que suis-je venu chercher ici? J'aimerais mieux, si cela se pouvait, avec la permission de Monseigneur, être à la gêne tout seul parmi les Gaulois, que de me voir dans cette Italie mendiant parmi tous les besoigneux. » (*Lettres à Othon II;* traduction de M. L. Barse.)

Pendant son séjour à Bobio, et malgré les chagrins qu'il y éprouvait, il ne s'en livrait pas moins à ses études favorites, et ce fut dans cette abbaye qu'il exécuta un orgue qu'il destinait aux révérends pères d'Aurillac, avec lesquels il n'avait pas cessé d'entretenir une correspondance active.

Gerbert quitte enfin l'Italie et retourne à Reims, où il va reprendre ses fonctions d'écolâtre et de secrétaire d'Adalbéron. Sa réputation y grandit encore : on accourut de tous les points de la Gaule pour assister à ses leçons.

Quoique Gerbert ne fût officiellement que le secrétaire d'Adalbéron, il était en réalité son premier ministre, et les affaires d'État ne se réglaient jamais sans son assentiment. Ce fut lui qui, après la mort de Louis V, fils de Lothaire, agit le plus habilement et le plus efficacement en faveur de Hugues Capet, et celui-ci ne s'empara du sceptre des Carlovingiens que parce que Gerbert et Adalbéron s'étaient mis à la tête de son parti.

Hugues Capet fut ingrat envers Gerbert en ne le nommant pas à l'archevêché de Reims, après la mort d'Adalbéron qui l'avait désigné pour son successeur. Ce fut Arnould, fils naturel de Lothaire, qui obtint ce riche archevêché; mais il ne le garda pas longtemps, car, ayant trahi Hugues Capet, qu'il regardait comme un usurpateur, il fut arrêté, jeté en prison, traduit devant un synode à Saint-Basle, condamné et déposé. Le même synode élut Gerbert à sa place. Malheureusement, Rome cassa le jugement rendu contre Arnould, désapprouva l'élection de Gerbert, et frappa de *suspense* les évêques qui avaient siégé au synode de Saint-Basle. Gerbert, dont l'âme était ardente et qui ne croyait pas avoir mérité un tel affront, refusa d'obéir au pape, et une polémique regrettable s'engagea entre l'archevêque rebelle et les conseillers du Vatican. « On peut, disait-il, me chasser de Reims, mais me contraindre à me reconnaître pour un intrus, jamais! » (Voy. J. Sabbatier).

Quelques évêques refusèrent d'embrasser la cause de Gerbert et de désobéir au souverain pontife. Alors il se passa une chose grave au point de vue de la chrétienté; et Gerbert, six cents ans avant Luther et Calvin, fut sur le point de méconnaître la puissance de Rome et de prêcher ouvertement la révolte contre l'infaillibilité papale. Il écrivit à l'archevêque de Sens des lettres brûlantes d'énergie, et dans lesquelles il soutint que les évêques du synode de Saint-

(1) Voici le texte italien de cette inscription funéraire : « Qui giace il » gran Roidano, cane del principe Gio. Andrea d'Oria, il quale, per la » sua molta fede e benevolenza, fu meritevole di questa memoria, e » perchè servo in vita si grandamente d'ambi dua le leggi, fu anco giu- » dicato in morte doversi collocare il suo cenere appresso del sommo » Giove come veramente degno della real custodio. — Visse XI anni e » X mesi, morse in settembre del 1605, al giovedi, 3 horas de la » notte. » On voit qu'il n'est aucunement question, dans cette épitaphe, du don de Charles-Quint.

Basle avaient raison contre le saint-siége et qu'ils ne devaient pas fléchir devant lui. « Si quelqu'un de vous, dit-il, annonce quelque chose au delà de ce que vous avez retenu, fût-il un ange des cieux, qu'il soit anathème ! » Il dit encore : « Parce que le pape Marcelin a brûlé l'encens devant Jupiter, est-ce à dire que tous les évêques doivent brûler l'encens? Je déclare hautement que si, averti plusieurs fois, il n'a pas écouté l'Église... eh bien, l'évêque romain, d'après le précepte de Dieu, doit être tenu pour un païen et un publicain!... Un prêtre, à moins qu'il ait avoué ou qu'il ait été convaincu, ne saurait être privé de son office... Donc, ne permettons pas à nos adversaires de soumettre au pouvoir *d'un seul* le sacerdoce qui, partout, est un comme l'Église catholique est une, etc. »

Après avoir ému si vivement le monde chrétien, Gerbert quitta Reims et vint se réfugier à la cour d'Othon III, qui, comme Robert Ier, avait été son élève. Bientôt après, le pape Jean XIV étant mort, Grégoire V, qui lui succéda, donna à Gerbert l'archevêché de Ravenne et lui rendit l'abbaye de Bobio dont les vassaux, revenus à de meilleurs sentiments, se soumirent à son autorité.

Grégoire V ne resta pas longtemps sur le siége de saint Pierre, et, à sa mort, l'hérésie releva la tête, l'Europe fut profondément ébranlée, et il ne fallut rien moins que toute l'énergie de l'empereur Othon pour lutter efficacement contre la révolte et l'insubordination qui éclatèrent à la fois sur tous les points de l'Italie et de l'Allemagne. C'était un moment critique, et plus que jamais Rome avait besoin d'un pape assez fort pour soutenir dignement la tiare pontificale et raffermir la couronne chancelante de l'empereur Othon. Celui-ci, s'étant créé de puissants amis parmi les princes de l'Église, présenta et soutint la candidature de Gerbert, et, le 2 avril 999, le berger d'Aurillac parvenait à la papauté devant laquelle, au moyen âge, les plus grands rois s'inclinaient avec respect et crainte.

Gerbert fut le premier pape qui prêcha la croisade en faveur et pour la délivrance du saint sépulcre. Son appel ne fut pas entendu; mais on voit que, dans son esprit, ce grand homme embrassait déjà toute la grande œuvre qu'un demi-siècle plus tard un de ses successeurs, Grégoire VII, entreprit de nouveau, et qu'Urbain II acheva au commencement du treizième siècle.

Gerbert mourut le 12 mai 1003, dans la cinquième année de son pontificat. Il fut enseveli sous le portique de Saint-Jean de Latran. Avant de descendre dans la tombe, le pape Sylvestre II avait pardonné aux ennemis de Gerbert, et même à Arnould qu'il avait replacé sur le siége de saint Remi.

Le pape Serge IV, le troisième de ses successeurs, fit graver l'épitaphe suivante sur la pierre tumulaire qui recouvrait Gerbert :

« Ci gît Sylvestre. Quand retentira la trompette annonçant le jugement de Dieu, cette tombe rendra la dépouille mortelle de celui qui, à l'illustration de la science, joignit le titre glorieux de pontife romain.

» Comme le prince des apôtres auquel il succéda sur le siége sacré, il reçut trois fois la mission de paître les peuples. Quand il eut rempli pendant un lustre ces sublimes fonctions, il se trouva au bout de sa carrière et mourut.

» Le monde, d'où s'envola la concorde, resta stupéfait; l'Église vit chanceler la victoire et ne connut plus de repos.

» L'évêque Serge, son successeur, par un tendre sentiment de piété, a orné le cercueil d'un ami.

» Vous qui jetez les yeux sur cette pierre funèbre, qui que vous soyez, répétez : Seigneur tout-puissant, ayez pitié de lui. »

César Raspéconi, chanoine de Latran, qui vivait vers le milieu du dix-septième siècle, raconte qu'en 1648, on trouva dans un cercueil de marbre le corps de Gerbert bien conservé, revêtu des habits pontificaux, la mitre en tête et les bras croisés, mais qu'au contact de l'air il tomba en poussière, et qu'il n'en resta qu'une croix d'argent et l'anneau épiscopal.

Les habitants du Cantal ont fait élever un monument à la mémoire de Gerbert. Ce monument, dont l'exécution est due à M. David (d'Angers), a été érigé sur une des places publiques de la ville d'Aurillac, le 16 septembre 1851.

Sur un des bas-reliefs, M. David (d'Angers) a montré le pape Sylvestre II dans son laboratoire, s'occupant de mécanique et particulièrement d'horlogerie, et cherchant à faire mouvoir par la force de la vapeur les divers instruments harmoniques ou de précision mathématique qu'il avait construits.

---

## UN CAMP D'ARABES NOMADES

### DANS LA MARMORIQUE

(Afrique septentrionale).

Les collines de l'Akabah-el-Soughaïer (1) s'avancent dans la mer, où elles forment le cap Kanaïs. Nous les traversâmes le 14 à midi, et nous allâmes camper, le soir, auprès du torrent formé par les eaux de la pluie. Les deux rives étaient couvertes de camps d'Arabes; la couleur foncée de leurs tentes contrastait avec le vert pâle d'une végétation naissante. La nature commençait à sortir de l'état de langueur auquel elle est réduite dans ces cantons pendant neuf mois de l'année. Les pluies pénétraient dans les crevasses de la terre endurcie par les rayons brûlants du soleil d'Afrique; l'arrivée de ces pluies bienfaisantes était célébrée avec des transports de joie par ces Arabes errants dans une contrée où ne coule aucune rivière, où ne jaillit aucun ruisseau. Ici l'on préparait les instruments aratoires; plus loin, on mesurait le grain qu'on allait ensemencer, et ces apprêts se faisaient avec une vivacité et une joie extraordinaires chez des hommes naturellement graves et silencieux. La satisfaction, même chez les peuples les plus sauvages, dispose à la bienveillance : aussi fûmes-nous accueillis favorablement par ces pasteurs. Mon titre de chrétien ne produisit aucun mauvais effet; je leur dis que nous nous rendions à Derne pour des affaires de commerce, et ils parurent le croire. Le cheïk du camp voulut même célébrer notre arrivée par un repas splendide; selon l'usage antique et toujours pratiqué par ces nomades, il fit immoler un mouton pour être servi en entier aux convives. Ibrahim, c'était le nom du cheïk, me témoigna des égards et une franchise auxquels les Arabes ne m'avaient pas encore habitué. J'eus de nouveau l'occasion de remarquer que les idées de ces hommes gagnent souvent en justesse ce que l'éducation et la manière de vivre leur font perdre en étendue. Tandis que les femmes plus âgées faisaient les préparatifs du repas hospitalier, et qu'elles étendaient les tapis dans la tente, les jeunes filles, après avoir relevé les plis ondoyants de leur draperie, se dispersèrent dans les environs pour recueillir des herbes sèches et des broussailles, seul combustible dans un pays dépourvu d'arbres. Je suivais les mouvements rapides de leur taille svelte, la gaucherie pleine de grâce de leur démarche ou plutôt de leur course; j'écoutais avec plaisir leurs chants, dont les fortes intonations contrastaient avec des voix virginales. Selon l'usage, une d'entre elles récitait toute la chanson; ses compagnes ne répétaient que le refrain; et tandis que celle-ci racontait, sur un air simple et peu varié, l'amour infortuné d'un jeune guerrier pour «Fatmeh, la plus belle des fleurs du désert,» mais appartenant à une tribu ennemie; tandis qu'elle re-

(1) Grande descente, le *Catabathrus magnus* de Ptolémée.

présentait l'amant, solitaire dans sa tente, devenu insensible à la vengeance, infidèle à la loi du sang, et laissant sa jument errer sans soins dans la vallée, les autres interrompaient de temps en temps ce récit en répétant toutes ensemble : Ia Alem! Ia Alem! (ô Amour!) Les chants avaient cessé, et la nuit avait succédé au riant tableau qui s'était offert à mes yeux; la simplicité, je dirai même le bonheur de la vie arabe, ne m'avaient jamais tant frappé... La voix d'Ibrahim vint enfin me distraire de mes réflexions, et le sismillah nous invita à commencer le repas. Tous les notables du camp assistaient à ce festin ; et pendant qu'à la lueur des feux le cheïk en faisait gravement les honneurs, les jeunes filles, drapées comme des cariatides, nous offraient le grand vase de lait dans lequel nous buvions à la ronde... Le 15, je quittai avec regret ces bons pasteurs qui nous avaient reçus avec tant de cordialité ([1]).

## LES AVENTURES DE MAITRE BLOCK.

D'après MUSÆUS.

Suite. — Voy. p. 100.

### V. UN FIANCÉ. — LE RETOUR. (Suite.)

Bref, Fridolin fit sa demande, l'or fut compté, la mère donna son consentement, et tout fut dit. Il restait bien quelque sujet de s'étonner. Lucine elle-même semblait un peu inquiète ; mais quelques mots murmurés doucement à




Un envoi mystérieux. — Dessin de Gagniet, d'après Richter.

son oreille par l'heureux Fridolin eurent bientôt effacé de son front ce léger nuage. La mère, qui connaissait la scrupuleuse honnêteté de sa fille, ne chercha pas à pénétrer le secret. Cette fortune ne pouvait pas avoir une origine suspecte puisque Lucine consentait à la partager.

Les jours suivants il y eut bien du remue-ménage dans la maison. La nouvelle du mariage de Lucine courut dans la cité comme un feu de file. Dans toutes les rues où venait à passer l'élégant fiancé, on entendait ouvrir les croisées et les portes. — Je l'ai vu, je l'ai vu! disait-on avec un air de triomphe, quand on arrivait aux réunions. — Il est trop grand, disaient les unes. — Il est trop blond, disaient les autres. — Il a l'air fanfaron, évaporé, fier de ses beaux vêtements, de sa richesse, prétendaient les autres. Quelques-unes cependant le défendaient et trouvaient Lucine bien heureuse. Mais d'où lui venait cette fortune extraordinaire? On se perdait en conjectures. Ce furent bien d'autres propos encore lorsqu'un jour on vit un voiturier de Nuremberg s'arrêter à quelques pas de la maison Block, au bas de la

([1]) Pacho, *Voyage dans la Marmorique et la Cyrénaïque.*

descente, avec un fourgon chargé, d'où l'on déballa un grand nombre de malles et de caisses de toutes sortes. La mère de Lucine s'empressa de s'escrimer du maillet et du ciseau pour faire voler les clous ou pour éventrer les coffres. A la grande stupéfaction du voisinage, on en vit sortir des meubles neufs, des couchettes sculptées, un petit berceau à faire envie, de riches tentures, tout un assortiment des choses qui sont à l'usage d'une famille riche. Les spectateurs de cette nouveauté demeurèrent comme pétrifiés : on oublia de puiser l'eau à la fontaine, et les ouvriers n'entendirent pas sonner l'heure du travail.

Le jour des noces fut enfin fixé, et la mère de Lucine invita généreusement toute une moitié de la ville. Comme la maison de Block n'était pas assez vaste pour contenir tous les conviés, on fit le festin à l'auberge du Mouton-d'Or.

Lucine était heureuse; il lui échappait cependant de temps à autre un soupir : « Ah ! s'écriait-elle en ceignant à son front sa couronne de fiancée, si mon père me conduisait à l'autel, rien ne manquerait à mon bonheur ! Mais il souffre peut-être de la faim, de la soif, tandis que nous sommes ici dans la joie et l'abondance. » A cette pensée son cœur se serra et elle se prit à pleurer. Elle ne fut pas peu étonnée d'entendre sa mère lui répondre : « Moi aussi, je voudrais bien qu'il revînt ; depuis qu'il est parti, il me semble qu'il me manque quelque chose. » C'était bien la vérité : il lui manquait certainement une occasion de quereller et de tempêter. Sa colère était renfermée en elle-même comme les vents impatients dans l'antre d'Éole. Était-elle donc destinée à voir ses cris et ses fureurs condamnés à une prison éternelle ?

Mais, ô surprise ! la veille même du mariage, un gros petit homme, roulant une brouette, parut devant Rottembourg ; il paya à la porte les droits d'entrée pour un baril de clous dont il montra bravement une poignée d'échantillons au percepteur. Puis il se remit à pousser sa charge jusque devant la maison de la fiancée. Il frappa : Lucine ouvrit la croisée et reconnut son père. Elle s'élança aussitôt à sa rencontre et l'embrassa. La mère Block eut elle-même un bon mouvement ; elle tendit sa main à Block en lui disant : « Allons, j'espère, vieil ivrogne, que tu te comporteras mieux à l'avenir. » Fridolin le complimenta à son tour. Le père Block paraissait considérer attentivement le jeune étranger et se sentir peu d'inclination pour lui. Toutefois, quand sa fille lui eut raconté ce qui s'était passé, il changea de sentiment et donna des témoignages d'amitié et de confiance à son futur gendre, en sorte qu'ils ne tardèrent pas à être aussi bien ensemble que s'ils se fussent connus depuis longtemps. Après que la mère Block eut servi une petite collation à son mari, elle le pressa de




La Bienvenue. — Dessin de Gagniet, d'après Richter.

raconter ses aventures. « Béni soit Rottembourg, ma ville natale, dit-il, quoiqu'elle ne m'ait guère enrichi. J'ai parcouru bien des contrées et fait un grand nombre de métiers, et j'y ai gagné ce baril de clous que je veux donner en dot à nos jeunes futurs époux ! » A ces mots, tous les vents sortirent de l'antre d'Éole, et la mère Block donna un libre essor à la tourmente de malédictions qu'avait amassée en elle un trop long silence. Ses poings voulaient se mettre de la partie ; mais Fridolin fit de son corps un rempart au pauvre homme, et il apaisa quelque peu la mégère, en lui promettant de nourrir et d'entretenir son beau-père.

Le lendemain, le mariage fut célébré. Le pieux désir de Lucine d'être conduite à l'autel par son père fut réalisé. Maître Block était vêtu de velours neuf : on eût dit un magistrat. Les jeunes mariés entrèrent ensuite en ménage. Fridolin avait obtenu le droit de bourgeoisie : il acheta une maison neuve sur le maché, un joli jardin hors la ville, une vigne, des champs, des prairies. On croyait dans toute la ville que maître Pierre vivait aux dépens de son gendre : personne n'avait deviné que la corne d'abondance d'où sor-

tait toute cette prospérité n'était autre que le petit baril de clous. *La fin à une autre livraison.*

---

## UN PROCÉS CRIMINEL

### AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE (¹).

En l'année 1620, la reine-mère Marie de Médicis donna au chœur de l'église cathédrale de Notre-Dame de Chartres « une lampe d'or fin cizelé pesant 23 marcs, avec un dôme » enrichi de peintures et de dorures, pour honorer les relic- » ques qui y sont d'une des chemises et du laict de la Vierge » mère de nostre Sauveur. » Cette lampe, où brûlait jour et nuit un luminaire de cire blanche, pour l'entretien duquel la reine avait constitué, le 15 novembre 1621, une rente de 360 livres, n'était pas un des moindres ornements de la riche cathédrale et faisait l'admiration de tous ceux qui visitaient le saint temple. Malheureusement elle devait aussi exciter la cupidité des voleurs; et le 25 juillet 1690, sur les quatre heures du matin, les officiers qui couchaient dans l'église s'aperçurent à leur réveil que la lampe avait disparu. Les cierges étaient éteints, et par ce qui en avait été brûlé, on pouvait juger que le vol avait eu lieu entre onze heures et minuit; une échelle placée contre le chœur indiquait assez comment le crime avait été commis. On courut aux portes, on les trouva toutes fermées, à l'exception de la porte royale qui était encore entr'ouverte; on avait forcé une des mailles de la chaîne de fer qui tient la barre de ladite porte, et l'on s'était enfui par là. Grande fut la rumeur; aussitôt, à la requête du procureur fiscal, l'instruction criminelle fut commencée par le maire de Loens, juge naturel du chapitre de l'église de Chartres (²). Les sept officiers qui couchaient dans l'église furent arrêtés et interrogés; ils convinrent n'avoir point fait de recherches le soir avant de se coucher et n'avoir point fermé la porte du chœur, du côté de la sacristie; ce qui donna lieu de décréter contre eux. Sur les onze heures du matin, on vint rapporter au greffe de la mairie de Loens un écusson en or, aux armes de Marie de Médicis, qu'un enfant avait trouvé le matin sur le bord de la fontaine Saint-André, et qu'on reconnut pour celui qui décorait la lampe volée. Le procureur fiscal se rendit à la fontaine et fit faire des recherches dans le ruisseau qui l'avoisine; on y découvrit un petit étau où il y avait une lime carrée, une autre lime plate, et des tenailles qu'on fit déposer au greffe.

Cependant le bruit du vol s'était répandu dans la ville, et aussitôt la voix publique en accusa Robert-François Duhan, contrôleur principal des guerres, âgé d'environ vingt-huit ans, homme de mauvaises mœurs, mais d'une des bonnes familles de la ville de Chartres; un de ses parents du même nom que lui était dans le chapitre. La veille au soir, sa femme et sa servante avaient dit à plusieurs personnes que Duhan était sorti depuis longtemps et qu'elles l'attendaient; et sur le minuit les voisins l'entendirent rentrer et parler à sa femme. Plusieurs habitants demandèrent à voir les instruments déposés au greffe comme pièces de conviction, mais on leur refusa cette permission. On supposa que les chanoines, voyant les soupçons portés sur Duhan, cherchaient, par égard pour un homme dont plusieurs d'entre eux étaient parents, à détourner l'opinion publique et à sauver le coupable. On eût voulu assoupir l'affaire; et l'un des principaux du chapitre se rendit avec la mère de Duhan chez celui-ci, le suppliant de rendre la lampe, et qu'il n'en serait jamais parlé; que si elle était rompue, qu'il avouât son crime et que l'on se chargerait d'en faire refaire une semblable. Duhan soutint son innocence; mais pendant ce temps l'instruction marchait, quoique lentement, et une nouvelle charge survint contre lui. On avait trouvé sous un banc une corde que le voleur avait sans doute apportée pour s'en servir au cas où il n'aurait pu avoir d'échelle; on se présenta chez plusieurs cordiers de Chartres pour leur faire reconnaître cette corde; et la veuve Loreau déclara, le 2 août, que c'était elle qui l'avait vendue à un homme vêtu de brun, ayant perruque et le visage picoté de vérole, ce qui convenait parfaitement à Duhan. Tout se réunissait donc pour accabler celui-ci; mais on tentait d'autant plus tous les moyens pour le sauver. Antoine Rigoullet, le chefcier, vint à mourir, et le maire de Loens, déclarant qu'on ne pouvait découvrir les coupables, voulut faire saisir les biens de Rigoullet et le rendre responsable de la perte de l'église. Les officiers se récrièrent contre une pareille décision, et en appelèrent au parlement pour déni de justice.

L'affaire se compliquait. Il fallait trouver un coupable : alors le curé de Saturnin, de la ville de Chartres, ami particulier de la famille de Duhan, inspira à la veuve Loreau de revenir sur sa déposition du 2 août, et le 5 octobre, cette femme, fort âgée et infirme (¹), vint déclarer qu'après avoir rappelé ses sens, elle se souvenait avoir vendu ladite corde à Jacques Aubry, dit *la Chapelle*, maître des œuvres de la charpenterie de la ville de Chartres et soldat aux gardes françaises en la compagnie du sieur de Cheviray; qu'elle était maintenant certaine que c'était bien à lui, parce qu'elle se rappelait parfaitement sa figure, l'ayant élevé dans sa jeunesse pendant qu'elle servait chez son père, hôtelier à Chartres. Aussitôt le chapitre envoya cette déposition au parlement. Aubry était alors de garde à Versailles, près la personne du roi, et Louis XIV, ayant appris cette dénonciation, ordonna au maréchal duc de la Feuillade, colonel des gardes françaises, d'examiner la conduite d'Aubry et de lui en rendre compte. Le duc de la Feuillade répondit qu'Aubry était un des plus sages du régiment, que hors le temps de ses gardes il travaillait de sa profession de charpentier, que dans les guerres il avait fait plusieurs belles actions, et que, depuis ledit vol, il avait toujours été vu sans aucun or ni argent. Le roi, persuadé de l'innocence d'Aubry, dit au duc de la Feuillade de lui conseiller d'aller à Chartres se purger d'une aussi calomnieuse accusation. Aubry n'hésita pas; il alla se constituer prisonnier le 10 octobre, et le même jour il fut interrogé par le maire de Loens. Il répondit qu'il était venu à Chartres, le 22 juillet, par ordre et pour les affaires de son capitaine, et pour vendre son office de maître des œuvres de charpenterie; que le matin du 24 juillet il était sorti de la ville, à neuf heures, pour aller dîner chez Simon Aubry, son frère, hôtelier au pont Tranchefétu, chez lequel il coucha la même nuit que le vol fut commis, dans une chambre où coucha aussi le sieur Caurvoilier, marchand de réputation à Chartres, et que le lendemain, jour de Saint-Jacques, il en partit à huit heures du matin avec sa belle-sœur pour aller à la grand'messe du village de Fontenay, où il fut vu par le curé qui le pria de dîner, et par tous les habitants; qu'il reconduisit sa belle-sœur avec laquelle il dîna, vint souper avec le curé, et retourna coucher chez Simon Aubry, au pont Tranchefétu.

L'innocence du soldat paraissait assez évidente d'après ces réponses. Cependant on le retint en prison et l'on ne fit

(¹) Ce procès est peu connu même des Chartrains. Il n'a jamais été publié avec les détails que l'on trouvera ici. Ce document intéresse surtout par les incidents de la procédure, qui montrent de quelle manière on rendait la justice à la fin du dix-septième siècle. Il donne aussi une preuve nouvelle du peu de foi que l'on pouvait avoir dans l'odieuse pratique de la question.

(²) L'affaire était, en effet, tout ecclésiastique. Le lieutenant criminel du bailliage de Chartres s'était transporté sur les lieux et avait dressé son procès-verbal; mais, ayant constaté que le vol avait été commis sans effraction, par des personnes enfermées dans l'église, il avait abandonné la connaissance de l'affaire au maire de Loens, seul juge en matière ecclésiastique.

(¹) Elle fut nourrie jusqu'à sa mort aux frais du chapitre, dans la maison du sieur Lécuyer, bourgeois de Chartres.

aucune nouvelle instruction, espérant que le temps finirait par assoupir l'affaire.

Mais il arriva un incident qui servit de prétexte à la cour des monnaies de connaître du vol de ladite lampe. Blaise Duval, orfèvre à Abbeville, porta des lingots d'or à la Monnaie d'Amiens ; et, sur les ordres donnés par tout le royaume d'arrêter ceux qui exposeraient de l'or fondu ou rompu, le lingot d'or exposé par Duval fut retenu à la Monnaie d'Amiens, et le directeur lui donna une rescription pour en recevoir le prix à la Monnaie de Paris. Duval ayant envoyé ladite rescription à François Bridou, celui-ci fut arrêté à Paris, et Duval à Abbeville, d'où il fut depuis transféré à Paris. Ils avouèrent que l'or porté à Amiens provenait de pistoles d'Espagne et autres espèces que Duval avait fondues et que Bridou lui avait fournies. Il fut fait des essais de l'or qui se trouva au même titre que celui de la lampe volée, si bien qu'on les retint tous deux prisonniers.

La cour des monnaies commit alors, le 14 novembre 1690, Me Jean-Michel Favières, conseiller, pour informer à Chartres et décréter. Ce conseiller s'y transporta avec Deshayes, substitut du procureur général, et Edme Bataille, commis greffier ; ils se firent représenter les procédures et l'instruction du juge de la temporalité, et s'en rendirent les maîtres ; ils firent même une nouvelle information. Mais, soit qu'ils eussent été persuadés par les raisons du chapitre, soit qu'ils eussent été gagnés par une somme de 40 000 livres que donna la famille de Duhan, ils abandonnèrent l'accusation contre ce dernier, et firent transférer Aubry de Chartres à Paris pour continuer la procédure contre lui. *La suite à une autre livraison.*

---

Je suis né, disait Plutarque, dans une ville fort petite ; et, pour l'empêcher de devenir encore plus petite, j'aime à m'y tenir

---

## PETIT TRAITÉ DU FILET.

Les filets qu'on emploie pour les différentes sortes de chasses et de pêches coûtent fort cher lorsqu'on les achète tout montés. Les personnes que l'attrait de la belle saison ou des occupations forcées retiennent à la campagne sont privées souvent de ces plaisirs à cause des frais qu'ils entraînent, ou de la difficulté qu'on éprouve, loin des grandes villes, à se procurer tous les engins nécessaires à un établissement de pêche ou de chasse aux oiseaux.

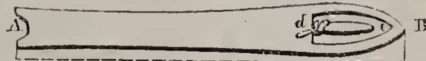
Rien cependant n'est moins coûteux qu'un filet, lorsqu'on peut l'exécuter soi-même. Le profit aussi bien que le plaisir qu'on en retire dépassent d'ailleurs de beaucoup les dépenses modiques qu'en nécessite la fabrication. Il y a partout du fil, de la corde et du plomb ; il n'en faut pas davantage pour établir les meilleurs filets, et l'on ajoute ainsi aux jouissances de la possession l'intérêt inappréciable qui s'attache à tout ce que l'on fait de ses propres mains.

Il est d'ailleurs si facile d'apprendre à mailler un filet et à le monter, que cette étude est plutôt un délassement qu'un travail. La plus grande difficulté qu'on y rencontre gît dans l'incertitude de la méthode et l'obscurité des explications présentées par la plupart des livres qui traitent cette matière.

Nous allons essayer de la rendre claire pour tout le monde. Les opérations dont l'énoncé va suivre ont été décrites la navette à la main. Le lecteur devra les lire de même, et en quelques heures il en saura tout autant qu'il en faut pour construire tous les filets dont l'emploi est le plus habituel.

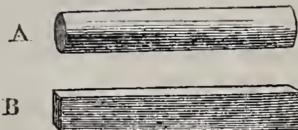
### INSTRUMENTS NÉCESSAIRES POUR MAILLER LES FILETS.

§ 1. On se sert, pour mailler les filets, d'une aiguille ou navette AB, terminée à l'un de ses bouts par une entaille A de cinq ou six millimètres environ de profondeur, et de l'autre par une pointe évidée *d*B, dans l'axe de laquelle est une languette *dc*.




§ 2. Pour couvrir la navette de fil, on fait à l'extrémité du fil un nœud simple, qu'on passe autour de la languette, et on l'y serre au point D. On fait descendre le fil derrière la navette, on l'engage dans l'entaille A, on le remonte jusqu'à la pointe C de la languette, on le fait passer derrière, et on le redescend pour le ramener sur l'entaille A. On retourne la navette, on remonte le fil, on le fait passer derrière la languette et redescendre sur l'entaille A ; on retourne la navette pour faire ensuite remonter le fil, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment chargée.

§ 3. Afin de donner aux mailles une grandeur uniforme et déterminée, on les travaille sur de petits morceaux de bois cylindriques ou parallélipipèdes longs de quinze à dix-huit centimètres, A et B, et dont le diamètre varie suivant le genre et l'usage des filets.




§ 4. Quand on maille un grand filet, on se sert, pour forcer les mailles à se présenter, comme d'elles-mêmes, vers la navette, d'un bâton pourvu d'un crochet à chacune de ses extrémités. On fait entrer l'un des deux crochets dans une maille, et l'autre s'appuie sur une corde placée à la portée de celui qui travaille. Cet instrument porte le nom de *valet*.

### DU CHOIX DU FIL.

§ 5. Le choix du fil est très-important dans la fabrication des filets. Jamais on ne le prend simple. Le fil retors seul sert pour cet usage, et encore faut-il qu'il soit filé avec de la filasse très-fine et suffisamment rouie.

Le fil varie de grosseur suivant le genre des filets et l'emploi auquel on les destine.

Le meilleur procédé et le moins coûteux pour se procurer de bon fil, c'est de faire filer du fil simple et de le *retordre* soi-même en deux, trois, quatre, cinq, ou même six brins, selon la force qu'on prétend donner au filet.

Voici l'explication de quelques termes particuliers employés dans la fabrication des filets.

§ 6. Lorsqu'un filet est tendu verticalement, on nomme *tête* le bord supérieur, et *pied* le bord inférieur.

§ 7. On donne le nom de *levure* au premier rang de mailles ou plutôt de demi-mailles par lesquelles on commence un filet.

§ 8. *Lever* un filet, c'est en former la levure ou le commencer.

§ 9. *Poursuivre* un filet, c'est continuer à former les mailles.

§ 10. *Monter* un filet, c'est le disposer pour l'usage auquel on le destine.

§ 11. *Border* un filet, c'est l'entourer d'une corde qu'on

attache de distance en distance, le long des mailles latérales, pour en augmenter la solidité.

§ 12. On arrive au même but, dans certains cas où la bordure serait gênante, en bordant le filet d'une lisière de mailles de ficelles ; c'est ce qu'on appelle *enlarmer*.

DES NŒUDS.

§ 13. La première chose à connaître, pour faire du filet, c'est l'exécution des nœuds.

Il y en a de deux sortes :

1° Le nœud sur le pouce ; 2° le nœud sous le petit doigt.

§ 14. Le nœud sur le pouce se fait ainsi :

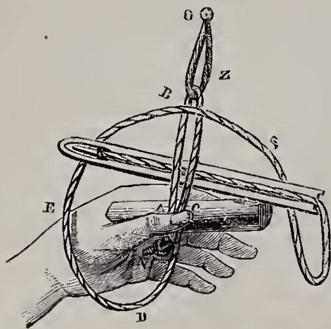


Fig. 1. Nœud sur le pouce.

Après avoir passé l'extrémité ABC du fil de la navette dans une boucle Z, fixée à un clou à crochet O, on place le moule sous les deux branches AB et CB du fil, et on les maintient en AC avec le pouce.

On fait faire au fil BDC la révolution DEF par-dessus la main, on passe la navette sous les deux branches AB et CB et par-dessus le fil EF, on serre le nœud en le maintenant avec le pouce.

§ 15. Quand on sait faire ce premier nœud, on peut commencer un filet, car c'est le nœud sur le pouce qui s'emploie pour le rang de demi-mailles nommées *pigeons*, qui forment ce qu'on appelle la *levure* du filet.

Voici la manière d'exécuter le rang de pigeons :

Après avoir formé un nœud simple N à l'extrémité du fil BA (fig. 1), et l'avoir passé dans la boucle Z, sur laquelle on ourdit le filet, on ramène le nœud et le fil sur le moule, tenu entre le pouce et l'index de la main gauche, et on les y maintient solidement avec le pouce. C'est le premier temps de la formation du pigeon.

Deuxième temps : on fait faire au fil BCD la révolution DEF par-dessus la main.

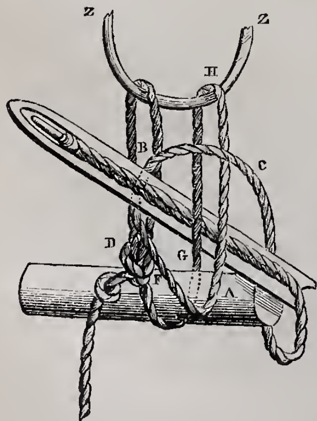


Fig. 2.

Troisième temps : on passe la navette par-dessous les deux branches AB et CB, en faisant bien attention de la faire sortir par-dessus le fil DEF.

Quatrième temps : on tire le fil pour serrer le nœud qui embrasse les deux branches du premier pigeon, au-dessus du nœud simple N. Ce nœud, que nous appellerons DEF (fig. 2), une fois terminé, on passe au second pigeon.

On fait passer le fil FGH par-dessous le moule, en l'entourant à demi ; on introduit la navette dans la boucle Z, on ramène le fil FGH par-dessus le moule jusqu'en A, point où on le serre sous le pouce ; puis on lui fait faire la révolution ABC par-dessus la main ; on fait passer la navette par-dessous les branches GH et AH du deuxième pigeon, observant de la faire sortir par-dessus le fil ABC ; puis on tire la navette à soi pour serrer le nœud, qui embrasse les deux branches GH et AH du deuxième pigeon. On continue de même pour faire les autres, jusqu'au dernier.

§ 16. Les pigeons étant faits, passons au nœud *sous le petit doigt*.

On place les pigeons devant soi, de telle façon que le dernier, P (fig. 3), se trouve à la gauche du moule. On ramène le fil AB sur le moule, où on le retient avec le pouce. C'est le premier temps de l'opération.

Deuxième temps : on conduit le fil AB sous le quatrième doigt, en C, et on le remonte par derrière le moule jusque sous le pouce qui le tient ferme, en D.

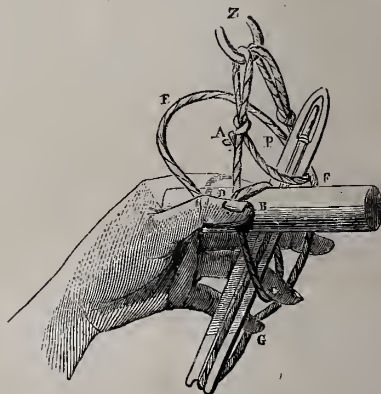


Fig 3

Troisième temps : on rejette le fil par-dessus la main, en haut, de manière à former la boucle DEFG qui doit envelopper le petit doigt en G.

Quatrième temps : on fait passer la navette entre les deux fils qui entourent le quatrième doigt, c'est-à-dire sous la branche BC ; sur la branche CD, derrière le moule, et de là dans le pigeon P.

Cinquième temps : on tire le fil par-dessus le moule pour serrer le nœud, en lâchant le fil du quatrième doigt et de dessous le pouce, et en observant rigoureusement de retenir le fil FG sur le petit doigt, qui doit se replier pour l'accompagner derrière le moule, au point B, et ne le quitter qu'à l'instant où l'on serre le nœud. Il faut toujours faire bien attention, en serrant le nœud, de tenir le filet tendu.

§ 17. Quand on connaît ce nœud, ainsi que le nœud sur le pouce, on peut entreprendre un filet.

*La suite à une autre livraison.*

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

# LE CHATEAU DE WINDSOR



Vue de Windsor et du château de Windsor. — Dessin de Gilbert.

Bizarre agrégation de l'architecture de tous les âges, formé par la lente assimilation de matériaux hétérogènes, symbole en quelque sorte de la nation avec laquelle il a grandi, le palais de Windsor a traversé les diverses phases de la civilisation en se conformant aux lois du progrès, et c'est à l'aide du tribut que lui apportait chaque siècle qu'il est parvenu à sa magnificence actuelle, tandis que la ville qu'il domine, s'abaissant aux pieds de l'édifice majestueux, disparaissait de plus en plus dans l'ombre de son imposante masse.

La situation du château est des plus heureuses. Il couronne une colline à rampes douces sur toutes les faces,

hors celle du nord, où le terrain s'élève brusquement au-dessus de la Tamise. En suivant les détours sinueux du fleuve, on aperçoit tout d'abord les tours de Windsor garnies de canons, souvenirs des temps où, devant l'attaque toujours menaçante, le soin de la défense devenait la première pensée; les pavillons se détachent ensuite, puis les ailes se développent à la vue, la chapelle allonge enfin sa nef percée de hautes fenêtres en ogives, et la splendide demeure des rois normands, leur Versailles et leur Saint-Denis, leur maison de plaisance et leur tombe, se déploie devant vous dans sa vaste étendue.

L'histoire du château de Windsor s'ouvre à Guillaume le Conquérant; héritier, de par la ruse et l'épée, du trône d'Édouard le Confesseur, il lui fut facile, dès qu'il les trouva à sa convenance, de s'emparer des terres données par le pieux monarque à l'abbé de Westminster. Alors les champs, les cultures environnantes, furent changés en déserts, vaste forêt où le conquérant chasseur établit son antre. Le troisième de ses fils, deuxième roi de sa race, Henri Beauclerc, agrandit ce repaire, en fit sa résidence, et l'entoura de remparts. Sous Étienne, petit-fils de Guillaume, Windsor était devenu la seconde forteresse du royaume: c'était le siècle des châteaux forts. Henri II y assembla ce parlement où assistaient non-seulement les barons anglais, mais aussi le roi d'Écosse et son frère A la nouvelle de l'emprisonnement de Richard Cœur-de-Lion, traîtreusement arrêté à son passage en Autriche, Jean Sans-Terre s'empara du fort où il fut assiégé par ses barons révoltés. Ils ne purent prendre la place, mais ils forcèrent le prince à signer, en 1215, dans un pré voisin, dont le vieux nom *Runnemede*, signifie « pré du conseil, » la grande charte, *magna charta*, palladium des libertés anglaises (¹). Édouard III était né dans cette demeure favorite des Plantagenets, et voulut faire de son berceau le plus beau palais de l'Europe. Ses tyranniques ordonnances recrutèrent des myriades d'ouvriers que l'on attacha, sous les plus rigoureuses pénalités, aux travaux de Windsor. La presse des ouvriers dura dix-huit ans; à cette époque, tout habitant qui donnait de l'ouvrage ou accordait refuge à un des travailleurs du roi, était passible d'amende et de prison; tout shérif était tenu de faire courir sus et de ramener à la chaîne le malheureux qui tentait de fuir cette masse d'hommes, réunis comme des troupeaux de bêtes fauves, sans que l'on eût pourvu à leur logement ou à leur nourriture. Tandis que ceux qui édifiaient et embellissaient son palais devenaient la proie de maladies pestilentielles, Édouard III, entouré de monarques vaincus et de sa noblesse riche des dépouilles de la France, étalait à Windsor les magnificences de l'ordre de la Jarretière qu'il venait d'instituer. Un des royaux assistants de ces fêtes protestait cependant lorsqu'il s'écria que « si la justice était bannie de la surface de la terre, elle devrait trouver un refuge dans le cœur des rois. » A la vérité, c'était un vaincu, un exilé qui parlait ainsi; c'était Jean de France, fait prisonnier avec son fils Philippe, par le prince Noir, à la bataille de Poitiers.

Trente ans plus tard, Henri de Lancastre, troisième fils d'Édouard, s'étant emparé par trahison de l'héritier de Robert, roi d'Écosse, l'enfermait dans la grande tour ronde de Windsor. C'est là que grandit Jacques Ier, là qu'il écrivit, pour consoler sa captivité, des vers plaintifs et gracieux dont quelques lais naïfs nous ont été conservés:

Seulet, rassasié de pleurs,
Au fond de ma prison sans joie,
J'ai dit soudain à mes douleurs:
— Je ne serai plus votre proie.
Lors j'accours, près de mes vitraux,
Épier les passants; pour charmer ma tristesse,
Je contemple leur allégresse,
Et fais de leurs plaisirs un remède à mes maux (¹).

Dans cette même tour ronde, plus d'un siècle après, le duc de Suffolk, emprisonné pour avoir fait gras en carême, décrivait à son tour les amusements et la vie de la jeunesse de son temps. La chapelle Saint-Georges, échantillon exquis de l'architecture du quinzième siècle, fut construite par Édouard d'York. Richard Beauchamp, évêque de Salisbury, en avait donné le dessin, et à sa mort, arrivée en 1481, ce fut sir Reginald Bray qui termina le monument. Le bâtiment qui avoisine l'entrée publique des appartements de cérémonie porte le nom de Henri VII qui le fit construire. Henri VIII rebâtit le grand portail; mais c'est à sa fille, à Élisabeth, que se rattachent les souvenirs les plus brillants des fêtes de Windsor. C'est dans ce château qu'en 1593 la comédie de Shakespeare: *les Joyeuses commères de Windsor*, fut représentée pour la première fois devant Élisabeth. La belle galerie qui garde son nom est un des meilleurs échantillons de l'architecture du temps, et cette reine a fait élever la magnifique terrasse du nord.

C'est par Georges III que la chapelle Saint-Georges a été réparée, et c'est sous son successeur qu'en 1724 commença l'entière restauration du château.

On y a dépensé plus de 21 millions; les changements faits au palais ont été généralement heureux. L'intérieur est somptueusement meublé; trois jours par semaine, les mardis, jeudis et vendredis, le public est admis à visiter les appartements d'apparat, ornés d'une suite de portraits de Van-Dyck et de Lawrence, et des peintures historiques de Rubens et de quelques autres maîtres. Ce qui attire principalement l'attention des curieux est toujours la chapelle Saint-Georges, véritable bijou d'architecture. Les dépouilles d'Édouard IV, de Henri VI, de Henri VIII, de Charles Ier, y sont réunies. C'est dans la chapelle de Beaufort, à l'est, qu'ont été déposés les restes de Georges III, Georges IV, Guillaume IV, et autres membres de la famille de Hanovre.

La perspective de la tour ronde est des plus étendues: par un jour clair on peut apercevoir de cette hauteur jusqu'à douze comtés; mais c'est de la terrasse d'Élisabeth que l'on voit se déployer les ravissants aspects célébrés plus d'une fois par Pope. Les cimes des arbres gigantesques que l'on domine cachent les maisons de la ville, et guident l'œil par delà les antiques tours d'Eton, jusqu'aux collines bleues qui encadrent cet horizon tout velouté de verdure, tandis qu'aux pieds de la terrasse la Tamise déroule ses replis argentés au travers des prés verdoyants, des bosquets variés, des blés dorés, et des bruyères roses sur lesquelles les chênes de la vieille forêt de Windsor allongent leurs ombres séculaires.

Au mois de mars de cette année, un incendie a failli détruire ce monument historique consacré par sept siècles de souvenirs. La reine Victoria se trouvait établie à Windsor, lorsque, vers les neuf heures et demie du soir, une épaisse fumée, enveloppant l'aile nord-est du château, excita l'inquiétude des officiers de la maison. A l'instant l'alarme fut donnée, on organisa rapidement les secours; mais lorsque la brigade des pompiers de Londres, appelée par le télégraphe électrique, arriva, les flammes sortaient déjà par les fenêtres de la tour, à l'étage au-dessus de la riche salle à manger de la reine. La partie incendiée a été isolée, et ce n'est qu'après huit heures de travail qu'on est parvenu à se rendre maître du feu. Le magnifique mobilier a été sauvé,

(¹) Voy. sur la grande charte la table des dix premiers volumes.

(¹) Jacques écrivit à Windsor un poëme intitulé *King's Quair* (le Livre du roi). Plusieurs morceaux de cet ouvrage, qui décrit les occupations et divertissements du temps, ont été publiés à Édimbourg, en 1783, sous le titre de *Reliques poétiques de Jacques Ier*.

et le dommage n'est pas évalué à plus de 80 000 livres sterling (deux millions de notre monnaie).

---

QU'EST-CE QUE LE SOLEIL?

D'après l'état actuel de nos connaissances astronomiques, le soleil se compose : 1° d'un globe central à peu près obscur ; 2° d'une immense couche de nuages suspendue à une certaine distance de ce globe, et qui l'enveloppe de toutes parts ; 3° d'une *photosphère*, ou, en d'autres termes, d'une sphère resplendissante qui enveloppe la couche nuageuse, comme cette couche, à son tour, enveloppe le noyau obscur.

L'éclipse totale du 8 juillet 1842 a mis les astronomes sur la trace d'une autre enveloppe, située au-dessus de la *photosphère*, et formée de nuages obscurs ou faiblement lumineux. On pense que ce sont ces nuages de la troisième enveloppe solaire, situés en apparence, pendant l'éclipse totale, sur le contour de l'astre ou un peu en dehors, qui ont donné lieu aux singulières proéminences rougeâtres dont le monde savant à été si vivement préoccupé durant cette éclipse.

---

Le singulier phénomène de la fluctuation des étoiles a été observé à Trèves, par des témoins très-dignes de foi. Le 20 janvier 1851, entre sept et huit heures du soir, Sirius, qui était alors placé très-près de l'horizon, parut agité d'un mouvement oscillatoire. (Lettre du professeur Flesch, dans le recueil de Jahn, *Unterhaltungen für freunde der astronomie.)*

---

## UNE MONTRE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

### DE L'ÉCHAPPEMENT A VIRGULES INVENTÉ PAR BEAUMARCHAIS.

Voy. la description d'une montre ordinaire, 1833, p. 277.

Le dessin suivant représente une montre en or du dix-septième siècle, sa chaîne, sa clef et son cachet. Le coq ou pont circulaire, placé à côté de la montre, prouve que les pièces accessoires du mécanisme intérieur n'étaient pas non plus dépourvues d'ornements ciselés et gravés.

Ces bijoux utiles, qui, pendant le seizième siècle, avaient affecté les formes les plus capricieuses, celles du gland, de l'olive, de la coquille, de la croix latine, reçurent, sous Louis XIV, la forme lourde et gênante d'une boule aplatie du côté du cadran.

Quelquefois on demande pourquoi les horlogers du dix-septième siècle, et même ceux du commencement du dix-huitième, ne firent pas des montres plus plates et par conséquent plus commodes que celles qui nous sont restées de ces époques. Voici ce que l'on peut répondre à cette question.

Les montres, avant l'invention de l'échappement *à cylindre* par Graham, avaient toutes un échappement *à roue de rencontre*, lequel par sa nature prend une très-grande place entre les platines du mouvement [1], ce qui oblige de laisser subsister un grand espace entre elles. D'un autre côté, le balancier, dont l'axe se trouve dans la position verticale relativement au plan de la machine, et qui est muni de deux palettes au-dessus l'une de l'autre, lesquelles sont frappées alternativement par les dents de la roue de rencontre ou d'échappement ; ce balancier, disons-nous, fait ses oscillations au-dessus des deux platines, et il est lui-même surmonté par le coq, dans le centre duquel roule le pivot supérieur de l'axe. On voit combien toutes ces pièces tiennent de place en hauteur dans l'économie du mécanisme : c'est ce qui explique la grosseur et la rotondité des montres dont le système est celui à roue de rencontre.

Si nous sommes parvenus à faire, à notre époque, des montres extrêmement plates, c'est grâce à l'échappement à cylindre [1] ; cet échappement a cela de particulier que sa roue, munie de petits marteaux que l'on distingue parfaitement en ouvrant une montre moderne, peut être extrêmement plate, et elle tourne parallèlement aux platines, ce qui permet de rapprocher celles-ci l'une contre l'autre autant qu'on le désire : alors on a un mouvement très-mince ; il l'est d'autant plus que le balancier lui-même fait ses vibrations dans l'épaisseur de la platine supérieure que l'on a coupée circulairement pour cet effet. Quant au coq qui recouvre et soutient le balancier, il peut avoir moins d'une demi-ligne de hauteur. Disons d'ailleurs que, depuis longtemps déjà, on a supprimé dans les mouvements des montres la platine supérieure ; elle est remplacée très-avantageusement par plusieurs petits ponts, entre lesquels fonctionnent les roues, les pignons et l'échappement. Cette disposition est encore très-favorable pour la fabrication des montres plates. Ce fut l'horloger Lépine qui, à la fin du dix-huitième siècle, inventa ce nouveau calibre ; et les montres qui furent établies suivant ce système prirent le nom de *montres à la Lépine.*

Vers le même temps, on dut un autre perfectionnement à l'auteur du *Mariage de Figaro*, Pierre-Augustin Caron, qui était, comme l'on sait, fils d'un horloger tenant boutique rue Saint-Denis, presque en face de celle de la Ferronnerie. Il avait appris l'état de son père, et, à l'âge de dix-neuf ans, après bien des travaux pénibles, il était parvenu à construire un échappement nouveau d'une disposition très-heureuse, et qui produisit une grande sensation parmi les horlogers de l'époque.

Une roue plate et un balancier circulaire, monté sur un axe en acier, composaient cet échappement. La roue avait à peu près la forme d'une couronne autour de laquelle, de l'un et de l'autre côté, on avait fixé un nombre déterminé de petites chevilles ayant entre elles une égale distance, et étant dans une position verticale, relativement au plan horizontal de la couronne.

L'axe du balancier portait deux pointes d'acier ayant la forme d'une virgule, et qui se dirigeaient horizontalement vers le centre de la roue en pénétrant entre ses chevilles. Lorsque cette roue tournait sur elle-même, entraînée par la force motrice, les chevilles poussaient alternativement, tantôt à droite, tantôt à gauche, les virgules de l'axe, et c'était là ce qui constituait les vibrations du balancier.

On comprend le jeu de cet échappement ; voici quelles sont ses qualités : il est à repos comme celui à cylindre ; il fait décrire au balancier de très-grands arcs qui s'accomplissent dans une remarquable uniformité de durée. Ces qualités n'existent pas dans l'échappement dit à roue de rencontre, lequel était à peu près le seul en usage à l'époque dont nous parlons.

L'horloger Lepaute, qui avait eu connaissance de l'échappement du jeune Caron, en comprit toute l'importance, et, l'ayant légèrement modifié, il s'en déclara l'inventeur. Caron indigné protesta avec énergie ; Lepaute maintint hardiment ses prétentions ; les horlogers se partagèrent en deux camps ; enfin l'Académie des sciences fut appelée à se pro-

[1] Les platines sont deux rondelles de cuivre fixées l'une sur l'autre, et parallèlement, par quatre piliers. C'est entre ces deux platines que roulent les roues de la montre.

[1] On emploie aussi les échappements *à duplex*, *à ancre*, et *à détente à ressort;* mais comme la fabrication en est difficile et très-coûteuse, on les réserve pour les montres de précision.

noncer entre les deux compétiteurs : les pièces du procès lui furent remises ; une commission nommée par elle les examina ; bref, après une enquête minutieuse, l'illustre compagnie déclara que Pierre-Augustin Caron était l'inventeur de l'échappement dont il était question.

Ce fut là le premier procès et le premier triomphe de Beaumarchais, qui en profita pour se mettre en évidence. Le roi Louis XV l'appela à la cour, le nomma son horloger. Madame de Pompadour voulut avoir une montre de sa façon, et celle que Beaumarchais lui fit, d'après son nouveau système, tenait dans le chaton d'une bague ; elle fit l'admiration de toute la cour.

L'échappement à virgules n'est plus en usage aujourd'hui, parce que, outre qu'il est d'une pénible exécution, on lui a reconnu quelques défauts graves. L'huile s'y maintient difficilement, et les virgules, qui sont continuellement frappées par les chevilles de la roue, s'usent ou s'altèrent en très-peu de temps.

Il n'en est pas moins vrai que Beaumarchais, par sa remarquable invention, a rendu un très-grand service à



Une montre du dix-septième siècle. — Dessin de Montalan.

l'horlogerie, car c'est peut-être cette invention qui donna à Lepaute l'idée de l'échappement dit à chevilles, lequel est aujourd'hui employé avec succès dans les régulateurs astronomiques et dans les horloges monumentales.

## PROMENADE SUR LES BOULEVARDS DE PARIS.

Nous avons publié en 1843, page 233, le fragment d'une gracieuse composition, due à l'un des plus élégants pinceaux du dernier siècle, celui de Saint-Aubin. Grâce à l'obligeance d'un amateur, riche en belles estampes qui représentent Paris aux différentes époques de son histoire depuis l'invention de la gravure, nous pouvons reproduire aujourd'hui l'œuvre originale dans son ensemble ; elle donne une idée exacte et complète de l'aspect que présentaient les boulevards, pavés depuis peu de temps et mis à la mode, comme nous l'avons dit, par l'établissement de Torré, les théâtres forains et le salon de Curtius.

Il n'est pas sans intérêt de comparer cet aspect d'une de nos plus belles promenades du dix-huitième siècle à celui que le boulevard offre de nos jours. La représentation fidèle d'un lieu public avec sa foule, ses costumes, ses décorations et ses monuments, est une révélation intéressante des mœurs du temps ; ce sont les traits les plus visibles de la société saisis au passage, une sorte de portrait rapidement crayonné, dans lequel nous trouvons sa physionomie apparente.

Or ce qui frappe dans ces anciens boulevards de Paris

au dernier siècle, c'est surtout l'air désoccupé des promeneurs, l'abondance de la soie, des dentelles, du velours, l'élégance des lignes, la légèreté des teintes, l'aspect fin et délicat de l'ensemble. On sent dans tout cela je ne sais quel souffle de fête. On cause, on se promène à petits pas, on prend, à l'ombre des arbres, quelque rafraîchissement; pas un passant pressé, pas une voiture que les chevaux emportent, pas un habit de travail au milieu de ces costumes endimanchés. Tout le monde est de loisir, et tout le monde y est évidemment accoutumé. A voir cette foule, on croirait Paris uniquement composé de gentilshommes qui mangent leurs fonds, ou de bourgeois qui vivent de leurs rentes.

C'est que le peuple était ailleurs. Alors encore la distinction des rangs entraînait celle des fréquentations. Séparés par les droits, ils ne se confondaient point dans leurs plaisirs. Chaque promenade avait son public, facile à distinguer par le costume, et la veste de l'ouvrier ne froissait jamais l'habit du bourgeois ou du gentilhomme. Chaque classe formait un courant particulier qui avait son lit et ses rives. Le grand débordement de 1789 put seul les confondre et constituer cette unité d'habitudes, si bien passée dans nos mœurs que nous n'y prenons plus garde. Aujourd'hui toutes les conditions et toutes les fortunes se coudoient sur cette promenade où les seuls heureux du siècle se donnaient autrefois rendez-vous; la blouse de l'ouvrier n'a plus honte de s'y montrer, et Paris y laisse passer des représentants de toutes ses pompes comme de toutes ses misères.

Aussi, voyez comme cet air de gaieté oisive et un peu frivole fait place au sérieux affairé; comme on marche plus vite; comme chacun court à son rendez-vous ou à son




Une vue des Boulevards de Paris au dix-huitième siècle, gravée par P.-F. Courtois, d'après Saint-Aubin. — Collection de M. Bonnardot. — Dessin de Foulquier.

travail. A la grande différence du dernier siècle, le passant est la règle, le promeneur est l'exception. C'est que dans notre société nouvelle, où chacun ne succède point à la place de son père, mais doit en conquérir une par ses propres efforts, toutes les activités sont forcément surexcitées, et qu'il reste peu de loisirs au plus grand nombre.

Vers le soir seulement les boulevards reprennent, sur quelques points, un air de fête; mais les femmes peu nombreuses, l'absence des brillantes toilettes, le mélange de toutes les classes, le mouvement tumultueux des voitures et des piétons sur la chaussée du milieu, donnent, même alors, à ces beaux quartiers, un aspect tout autre que celui reproduit par notre gravure, et caractérise visiblement la différence des deux époques.

---

## LE DRAINAGE.

Le mot anglais *drain* signifie : tranchée, fossé d'écoulement, canal, égout, rigole. Le mot *drainage*, dans son acception actuelle, exprime à lui seul une opération qu'on ne peut expliquer qu'à l'aide d'une phrase entière; il veut dire : « opération ayant pour but l'assainissement des terres, au moyen de *conduites souterraines* faites généralement avec des tuyaux de terre cuite, mis les uns au bout des autres dans le fond d'une tranchée étroite, et qui retirent les eaux incommodes ou nuisibles pour les transporter au dehors. »

Les personnes qui s'occupent le moins d'agriculture savent que beaucoup de terrains ne *boivent* pas toutes les eaux qu'ils reçoivent, et que ce fait résulte de la présence d'une couche de terre inférieure, ou sous-sol, composée de glaise ou d'un mélange quelconque peu ou point perméable à l'eau. Quand la surface du sol qui se trouve ainsi doublé fait cuvette dans des proportions plus ou moins considérables, il se forme une pièce d'eau, un étang ou des marais. Si cette surface n'offre que des sinuosités peu sensibles, sur une étendue presque plane, ayant peu de pente, la terre retient son eau à la manière d'une éponge, et alors elle devient peu facile et même impossible à cultiver.

La première conséquence de cette stagnation des eaux, que l'on constate en France sur un grand nombre de

terrains, est de priver les propriétaires et les fermiers, notre pays tout entier, d'un *moule à produits* dont nous aurions pourtant le plus grand besoin. Cette aliénation est d'autant plus fâcheuse, qu'en général ces terrains sont très-riches, par suite de l'accumulation de matières fertilisantes que les eaux y ont charriées, et par la transformation perpétuelle de végétaux qui, après avoir emprunté à l'air des éléments précieux, s'atrophient et meurent à l'endroit où ils sont nés.

Cette infertilité, si dommageable qu'elle soit, n'est pas cependant le fait le plus grave. L'action du soleil sur ces masses toujours humides provoque une fermentation pendant laquelle une énorme quantité de bulles de gaz délétères se dégagent. L'air ambiant en est bientôt chargé; il les transporte avec une rapidité effrayante, et devient ainsi un agent de détérioration et de mort.

Le drainage a pour but de rendre ces terres à la culture et de les assainir; cette opération doit donc être considérée comme l'une de celles qui importent le plus à l'agriculture et à l'hygiène.

Ce serait entreprendre une tâche longue et difficile que de tracer toutes les règles à l'aide desquelles on peut pratiquer utilement le drainage. On trouvera ces règles exposées avec tous les développements nécessaires dans plusieurs écrits spéciaux [1]. Notre intention ici ne peut être que de donner à nos lecteurs quelques notions générales propres à faire apprécier les avantages de ce mode d'assainissement.

M. Martinelli, président du comice agricole de Nérac, a fait, à propos du drainage, une comparaison si simple et si claire, que l'on ne saurait espérer d'en imaginer une plus satisfaisante : « Prenez, a-t-il dit, un pot de fleurs. Pourquoi ce petit trou au fond? Je vous demande cela parce qu'il y a toute une révolution dans ce petit trou. Il permet le renouvellement de l'eau, l'évacuant à mesure. Et pourquoi renouveler l'eau? C'est qu'elle donne la vie ou la mort : la vie, lorsqu'elle ne fait que traverser la couche de terre à laquelle elle abandonne les principes secondaires qu'elle porte avec elle, rendant ainsi solubles les aliments qui doivent nourrir la plante; la mort, au contraire, lorsqu'elle séjourne dans le pot, car elle ne tarde pas à se corrompre et à pourrir les racines; elle empêche d'ailleurs l'eau nouvelle d'y pénétrer. »

Les grands travaux d'égouts, continués dans Paris de siècle en siècle avec tant de persévérance, et dont nous avons tracé rapidement l'histoire (1852, page 397), ne sont autre chose qu'une sorte de drainage spécial, exécuté sur une vaste échelle. Les gouttières, les ruisseaux, les conduits souterrains sont des *drains collecteurs* qui se rendent à d'autres conduites plus grandes, et qui aboutissent toutes enfin dans la Seine, le *maître drain,* le *grand drain de décharge* destiné à porter finalement ces eaux, qui nuisaient à la capitale, directement à la mer.

Avant les ordonnances de police sur les jardins suspendus, dont beaucoup de Parisiens se plaisaient à émailler leurs fenêtres ou leurs terrasses, plus d'un passant a eu à se plaindre des effets du drainage que produisaient les petits trous des pots ou les fissures des caisses.

On peut citer encore comme exemple d'une sorte de drainage qui se fait au profit de notre consommation, la fabrication du fromage. Lorsqu'on prend du lait caillé et qu'on le met dans un grand moule placé sur un égouttoir, on ne fait pas autre chose que le drainer, dans le but d'en ôter tout le petit lait; sans cette opération, le petit lait ne tarderait pas à fermenter, à se putréfier et à rendre impropre à la consommation le produit nourrissant dans les mailles duquel il est pour ainsi dire logé.

La nature elle-même nous offre d'excellents modèles de drainage. Quand le sol est formé d'une couche profonde de terre arable et suffisamment meuble, elle se draine d'elle-même dès l'instant qu'elle peut absorber tous les ans les 65 à 70 centimètres d'eau qu'elle reçoit par la pluie. Si cette couche n'est pas assez profonde par elle-même, souvent elle recouvre des bancs de sable qui remplissent l'office des conduites souterraines, semblables à celles dont nous parlent les anciens, qui sillonnaient toute la Grèce, où on les retrouve encore aujourd'hui fonctionnant aussi bien qu'aux premiers jours de leur construction.

Mais c'est assez insister sur l'idée générale du drainage, et nous devons entrer dans quelques détails pratiques sur l'opération en elle-même.

Un terrain étant donné, dans les conditions habituelles qui déterminent le propriétaire ou le fermier à entreprendre des travaux d'assainissement et d'égouttement, on commence par en étudier les pentes avec soin. On recherche d'abord celles auxquelles doivent aboutir toutes les autres, et l'on plante des jalons. Supposons une pièce dont la pente générale aboutit à une gorge plus ou moins prononcée, et dont la direction croise à angle droit la sienne. On ouvre de petites tranchées parallèles entre elles, dans le sens direct de l'inclinaison, et non pas en écharpe; elles sont à la distance de 10 à 25 mètres les unes des autres, et leur profondeur est d'un mètre à $1^m,50$, suivant les besoins. Dans le fond de ces tranchées on place des tuyaux de terre cuite du diamètre de $0^m,05$ à $0^m,08$ les uns au bout des autres; toutes ces tranchées aboutissent à un autre grand fossé creusé dans le fond de la gorge que nous venons de supposer, et ici l'on met des tuyaux de plus grand diamètre, ou deux ou trois tuyaux du même diamètre, les uns à côté des autres, et *aboutés* comme précédemment.

Toutes les tranchées sont ensuite recouvertes, recomblées avec la terre qui en est sortie, et l'opération est terminée.

Les eaux arrivant ensuite ne tardent pas à gagner les conduites parallèles, les drains, puis celles qui sont appelées *collectrices;* de là elles s'écoulent dans le *maître drain,* qui les jette hors de la pièce, soit dans un chemin, soit dans un fossé ouvert qui les transporte plus loin.

On comprend très-bien que les choses ne se passent pas toujours aussi simplement que nous venons de le dire; il y a souvent des complications qui exigent une certaine combinaison de procédés; mais, en somme, tous les cas de drainage se traitent d'une manière analogue et en s'appuyant sur les mêmes principes.

Les prix de revient ne sont jamais élevés relativement aux services qu'on peut attendre de cette opération; ils varient de 100 à 300 et 400 francs par hectare. Nous connaissons des drainages qui n'ont coûté que 80 francs, d'autres qui ont coûté jusqu'à 500 francs; mais nous avons toujours constaté que l'augmentation des produits qui en résultait était de 50, de 75 et souvent de 100 pour 100 au-dessus de ceux qu'on obtenait auparavant, quand la terre était déjà cultivée tant bien que mal.

Les tuyaux sont d'un prix peu élevé; ils coûtent de 16 à 20 et à 27 francs le mille. Ils ont en moyenne 33 centimètres de longueur. Des ouvriers un peu habiles ont entrepris à tâche des fossés à 5 et à 8 centimes le mètre courant. On estime que le prix de ces travaux, *tous frais faits,* est de 15 à 25 centimes. Quand le drainage aura pris une certaine extension, on peut presque affirmer que la moyenne ne dépassera guère 15 centimes. 100 mètres de conduits souterrains ne coûteront que 150 francs.

On ne saurait élever aucune objection sérieuse contre

[1] Voyez un mémoire de l'auteur de cet article, M. Auguste Jourdier, dans le *Moniteur universel;* un traité par M. Barral, directeur du *Journal d'agriculture pratique;* un autre par M. Naville, etc., etc.

le drainage. Sa pratique remonte à l'antiquité. Des fouilles récentes ont fait découvrir à Maubeuge de vrais travaux de drainage exécutés vers 1620 par les moines, à l'aide de tuyaux. Olivier de Serres le recommande en plusieurs endroits, et avec une vive conviction, dans son *Théâtre de l'agriculture*. Enfin l'Angleterre en a fait l'expérience sur une si vaste échelle, qu'aujourd'hui les terres non drainées des royaumes-unis sont littéralement l'exception. Les pierres, les fagots ou les tuyaux ont servi partout avec un égal succès, quand les travaux ont été bien exécutés. Nous nous sommes assuré par nous-même, dans un récent voyage jusqu'au fond de l'Écosse, de l'unanimité qui existe chez nos voisins en faveur de cette précieuse application. On aura une idée de l'importance qu'on y attache, dans ce pays, quand on saura que le gouvernement, pour favoriser l'extension d'améliorations de ce genre, a fait l'avance de plusieurs centaines de millions à la culture, et à des conditions très-avantageuses.

Bien qu'en France le drainage ne soit pas encore très-avancé, beaucoup d'agriculteurs en ont fait des essais qui ont été couronnés de succès et ont valu à quelques-uns d'entre eux des récompenses nationales. L'administration des hospices de Paris, sur la proposition d'un de ses administrateurs les plus zélés, a fourni à un de ses fermiers, dans le département de Seine-et-Marne, tous les fonds nécessaires pour l'entreprise, à charge seulement par lui d'augmenter le prix de son bail de 4 pour 100 calculés sur le capital engagé. Nous livrons cet exemple aux réflexions des propriétaires intelligents.

Un de nos premiers banquiers a également entrepris de grands travaux de ce genre sur la propriété de Ferrières. Nous les avons visités avec intérêt, ainsi que la fabrique de tuyaux qu'il a établie au même endroit. Dans le département de l'Oise, nous avons vu le drainage exécuté depuis longtemps déjà par un des plus instruits et des plus zélés partisans des progrès agricoles. A Beauvais, une société, formée dans un but tout à fait désintéressé, coopère à la propagation du drainage, en se chargeant d'en faire l'application à forfait. Un essai a eu lieu sur les terres de l'ex-Institut agronomique de Versailles.

Le drainage est donc en bonne voie de progrès; il ne demande qu'à être plus connu pour être mieux apprécié. Quand il sera bien compris il rendra de grands services. En favorisant le drainage, les propriétaires travaillent dans leur propre intérêt et dans celui du pays. On doit espérer que le gouvernement, de son côté, contribuera puissamment à propager cette méthode, en facilitant la fabrication des tuyaux et des machines qui servent à les faire, et en appropriant à cette spécialité de travaux la législation qui régit les cours d'eau.

---

## SCÈNE DE VENTRILOQUIE SOUS LOUIS XIII.

Le mot *ventriloque* n'a été introduit dans la langue qu'à la fin du dix-septième siècle. On commença à l'employer concurremment avec le terme d'*engastrimythe*, qui vient du grec et a le même sens. Néanmoins la faculté de parler du ventre, si tant est que cela soit parler du ventre, existait auparavant, quoiqu'on ne sût comment l'appeler. Nous avons cherché à initier nos lecteurs aux mystères de cet art singulier dans un article de notre premier volume (1833, p. 178). Voici une plaisante anecdote que Tallemant des Réaux rapporte à ce sujet :

« Un nommé Collet, qui demeuroit au faubourg Montmartre, fut surnommé l'*Esprit de Montmartre*, à cause qu'avec une petite voix qu'il faisoit, il sembloit que ce fût un esprit qui parlât de bien loin en l'air. Avec cette voix, il a fait dire bien des messes pour tirer des âmes du purgatoire; il a pensé faire mourir des gens de peur, et a fait venir la fièvre à d'autres.

» Une fois, le cardinal de Richelieu, qui se vouloit railler de celui qui a été évêque de Lavaur, que les jansénistes ont si bien étrillé, fit que cet homme se fourra dans la foule de ceux qui accompagnoient le cardinal aux Tuileries, du nombre desquels étoit notre évêque. Il se mit, au milieu de la grande allée, à appeler : « Abra de Raconis! Abra de Raconis! » C'est son nom. Tout le monde avoit le mot. Raconis, s'entendant nommer, tourna la tête, mais ne dit rien pour cette fois. La voix continue; il commence à s'épouvanter. Enfin, tout d'un coup, il s'écrie : « Monseigneur, » je vous demande pardon si je perds le respect que je dois » à Votre Éminence; il y a déjà quelque temps que je me » contrains; j'entends une voix dans l'air qui m'appelle. » Le cardinal et tous les autres dirent qu'ils n'entendoient rien. On prête silence, et la voix lui dit : « Je suis l'âme » de ton père qui souffre il y a longtemps en purgatoire, » et qui ai eu permission de Dieu de te venir avertir de » changer de vie. N'as-tu pas honte de faire la cour aux » grands, au lieu d'être dans les églises? » Raconis, plus pâle que la mort, et croyant déjà avoir le diable à ses trousses, proteste qu'il n'est à la cour qu'à cause que Son Éminence lui avoit fait espérer qu'il pourroit rendre ici quelque service, etc., etc. Après qu'on s'en fut bien diverti, on le mena à son logis où il pensa mourir de frayeur, et on fut plus de quatre jours avant que de le pouvoir désabuser. Le cardinal en eut quelque petite honte, et, le faisant évêque, lui envoya ses bulles gratis. »

---

— La peinture est quelque chose d'intermédiaire entre une pensée et une chose.

— Un homme dont le cœur est pervers peut quelquefois se sauver par la force de sa raison : en général, une femme corrompue est perdue pour toujours, précisément parce que, si elle supérieure à l'homme, c'est par le cœur.

— Les actions contemporaines peuvent obscurcir les actions passées de la vie d'un homme; mais dès qu'il meurt, toute sa vie se dévoile devant l'histoire, et chacune de ses actions apparaît à sa place et aussi visible que toutes les autres.

— Un poëte ne doit pas piller la nature : qu'il lui fasse des emprunts et qu'il paye sa dette par sa manière même de lui emprunter. Contemplez la nature très-attentivement; mais sachez la peindre de souvenir, et en vous confiant un peu plus à votre imagination qu'à votre mémoire.

Coleridge.

---

## L'HOMME A L'HABIT NOIR ET LE VIEIL HARRY.

Tout métier utile exercé honnêtement est honorable en soi et a droit à l'estime publique.

Combien de gens, capables de rendre à la société de véritables services, se condamnent à l'oisiveté, à la misère, souvent à la dégradation morale, faute d'un peu du courage nécessaire pour affronter des préjugés ridicules et les railleries des sots!

Un homme, dont le nom vous est inconnu, est venu plusieurs fois frapper à votre porte. Il ne demande à vous entretenir que pendant quelques minutes. On l'introduit. Il est tout vêtu de noir; mais son chapeau, ses habits râpés, luisants, son linge malpropre, son menton qui n'est point rasé, ses cheveux en désordre, une sorte de fléchissement dans les muscles du visage, une faiblesse et une mobilité inquiète dans les yeux, vous apprennent aussitôt ce qu'il a

été et ce qu'il est. Il est jeune encore; il est instruit, ou du moins, suivant l'expression consacrée, « il a fait ses études. » Il a été professeur, homme de lettres, employé. Par un motif, digne d'intérêt quelquefois, mais le plus ordinairement expliqué d'une manière confuse et difficile à comprendre, il a perdu sa place. Il en cherche une autre; il a, dit-il, des droits, des protections; il est sûr de l'obtenir; seulement, il lui faudrait des vêtements « plus présentables » et une légère avance d'argent pour attendre le succès de ses démarches. Cinquante francs lui suffiraient : si l'on hésite, il demande vingt francs, cent sous; il se rabat sur une pièce d'un franc. Il a une liste de vingt autres personnes dont il va éprouver, avec le même récit, la crédulité et la générosité.

Le cœur se serre. On se dit que le plus grand malheur de cet homme n'est point dans la perte de sa place, dans sa misère; il est dans son affaissement moral, dans son oubli de toute dignité personnelle; il n'a pas la juste et légitime fierté de vouloir subvenir à ses besoins par un travail honnête, quel qu'il soit; il lui faut une place, un emploi où l'on porte un habit noir; il se croirait avili si, mettant de côté le souvenir pompeusement vide de « ses études; » si, renonçant à ses prétentions d'apparence bourgeoise, il entrait franchement dans les rangs de la classe ouvrière. Entreprenant un travail manuel, il pourrait assurément, à l'aide de son instruction, avec un peu d'énergie et de persévérance, faire des progrès rapides dans une profession ordinaire, acquérir l'aisance, fonder une famille, devenir heureux. Non; une fausse vanité a enchaîné le pauvre homme à une idée fixe : il veut remonter au degré qu'il a occupé un instant sur l'échelle sociale, sinon, dit-il, c'est sa résolution inébranlable, il aime mieux mourir! Mais il s'abuse ou il abuse; il ne montera plus, il n'en a plus la force : chez lui, le sentiment du devoir s'est éteint, le grand ressort de l'âme s'est brisé; le voici descendu au-dessous de tous ces degrés intermédiaires qu'il a si déraisonnablement méprisés; il est au pied de l'échelle, et il ne meurt pas, il mendie!



Le vieil Harry. — D'après une estampe publiée par Sutton Nicholls.

Quel travail cependant n'est point préférable à cette quête misérable de chaque jour, qui dure toute l'année, à cette nécessité de tisser honteusement des fables qui ne trompent personne, de composer son visage, de supplier, de subir les dures remontrances, le mépris, de tendre la main à l'aumône, qui trop souvent tombe à regret, parce qu'on la sait presque inutile, sinon nuisible.

En vérité, cet honnête garçon qui, au coin de la rue, attend qu'on lui donne à porter une lettre, un fardeau, est mille fois plus heureux et plus digne.

Lorsque, le soir, traversant une de nos places publiques, vous voyez un homme entouré d'un groupe de passants attirés devant un télescope, ne pensez-vous pas que si cet individu possédait véritablement des connaissances un peu étendues en astronomie, que s'il s'était étudié à les enseigner avec clarté, avec un peu de verve, d'originalité, d'esprit, il attirerait, séduirait, entraînerait la foule, l'instruirait, lui serait utile, et gagnerait bien légitimement son pain? Ce métier, pauvre homme en habit noir, ne vaudrait-il pas mieux que les angoisses et les humiliations de votre mendicité?

— Mais se montrer ainsi en public, parler à des passants, s'exposer aux remarques, aux plaisanteries de tous!

Et où donc est la honte? est-ce là une chose déshonnête? En quelque lieu du monde que ce soit, dans l'échoppe de l'écrivain public, sur le terre-plein du Pont-Neuf, sous les arbres des Champs-Élysées, sous la voûte du ciel, au milieu de l'air libre et de la fourmilière humaine qui, s'agitant, bourdonnant, est sans cesse entraînée de tous côtés par une insatiable curiosité d'instruction ou de plaisir, levez la tête avec confiance, parlez, faites preuve de bonne volonté, de savoir, de mérite; on ne sourira pas longtemps, on ne vous raillera point, on s'étonnera; puis bientôt peut-être vous serez applaudi, vanté, rémunéré au delà même de votre valeur.

Il est véritablement à regretter qu'il ne se rencontre point un peu plus d'instruction et d'élocution correcte chez la plupart de ces hommes qui font métier d'enseigner sur nos places, sur nos promenades, les phénomènes de l'électricité, l'usage du microscope, ou d'autres parties de la science. On cite en Angleterre beaucoup de personnages qui ont mérité de devenir populaires dans ces conditions en apparence si inférieures.

Le vieil Harry était de ce nombre : il montrait quelques animaux sous le verre d'une boîte. On ne sait ce qu'il avait été dans sa jeunesse; mais ce qu'il disait était vrai, instructif, original; c'était un homme de bon sens. Les trois ou quatre pauvres bêtes qui composaient sa ménagerie portative n'étaient pour lui qu'une occasion de discourir plaisamment, ingénieusement sur les mœurs des animaux, sur les découvertes des voyageurs, sur les préjugés, la médecine, voire sur l'expérience de la vie et sur la morale. Il était bien connu depuis Moorfields jusqu'à Temple-Bar. Du produit quotidien de ses modestes enseignements, qui en valaient bien d'autres, il vivait à son aise; il n'aurait pas troqué sa bourse et ses économies contre celles de plus d'un de ses auditeurs; surtout il n'aurait pas échangé son originalité et son petit bagage scientifique contre l'esprit ou le savoir de beaucoup d'entre eux. On s'est longtemps souvenu de lui parmi le peuple; on a gravé son portrait, on a raconté sa vie en vers (1). Il était jovial, content des autres et de lui-même. Son plus grand chagrin, dans ses vieux ans, fut la mort d'un petit hérisson qu'il avait apprivoisé, et qu'il appelait Nippotate. Il avait dédié sur sa boîte quelques mots à la mémoire de ce petit compagnon de ses pérégrinations dans les rues de Londres : « Nippotate, adieu, mon petit hérisson Nippotate. » Il mourut en 1710, après une longue existence plus utile, plus sage et plus heureuse que ne l'est, depuis dix ans, la vôtre, pauvre homme à l'habit noir!

(1) Voyez les *Cries of London*, par Pierce Tempest, dessins de Marcellus Laroon, et deux estampes publiées par Sutton Nicholls.

# LE BOUQUET DE VAN-HUYSUM.

ANECDOTE.



Tableau de fleurs, par Van-Huysum (né à Amsterdam en 1682, mort en 1749).. — Dessin de Freeman.

Le soleil couchant dorait les vitrages d'une petite maison située à l'extrémité d'un des faubourgs d'Amsterdam. Dans une galerie qui s'ouvrait sur un parterre garni d'anémones, de tulipes, de roses et d'œillets, se tenait un homme dont les traits pâlis, la taille courbée, les cheveux rares et blanchis, annonçaient une décrépitude hâtive.

C'était Van-Huysum, le célèbre peintre de fleurs, dont les tableaux recueillis dans les collections de l'Espagne, de la Suisse et des Pays-Bas, se distinguaient de tous les autres par un velouté et une fraîcheur dont il avait seul le secret.

Devant lui étaient étalés une palette chargée de couleurs, des pinceaux dispersés et plusieurs esquisses commencées. Il en tenait encore un à la main; mais, forcé d'interrompre son travail, il était retombé dans un fauteuil à dossier sculpté, et, la tête renversée en arrière, les yeux éteints, il semblait à demi évanoui, lorsqu'une jeune fille parut au bout de la galerie, courut à lui, et lui demanda avec un intérêt empressé ce qui lui arrivait.

— Rien, rien ! balbutia Van-Huysum en se redressant lentement, une simple défaillance ; mais c'est fini : j'espérais en vain pouvoir me remettre au travail, finir ces esquisses depuis si longtemps promises... les forces me manquent !

— Le médecin avait averti mon parrain qu'il fallait leur laisser le temps de revenir, dit doucement la jeune fille.

Van-Huysum fit un geste d'impatience désespérée.

— Et quand reviendront-elles? demanda-t-il avec un accent fébrile ; ne vois-tu pas que j'ai beau attendre, Gotta?

— Patience, cher parrain! reprit-elle en se penchant avec tendresse sur le fauteuil du malade; voici les beaux jours revenus.

— Oui, s'écria le malade en se redressant, le jardin fleurit, les oiseaux chantent en faisant leurs nids, les papillons diamantent le ciel; mais que m'importe tout cela si je ne puis plus les peindre!

— Encore quelques semaines et vous reprendrez la palette, voulut objecter Gotta.

Il l'interrompit aigrement.

— Quelques semaines! répéta-t-il; mais as-tu oublié, malheureuse, que le temps presse? qu'à la fin du mois je dois payer à Van-Bruk l'avant-dernier terme du prix de cette maison? que je comptais pour cela sur les tableaux promis à Salomon, et que les ébauches sont encore dans mon atelier telles que je les ai laissées voilà trois mois? Dans quelques jours Van-Bruk va réclamer son payement, et, si je ne puis le satisfaire, il me chassera d'ici; il me reprendra mes fleurs et mon soleil! Un retard, vois-tu, c'est pour moi la désolation et la ruine.

La figure de Gotta resta impassible.

— Ayez confiance en Dieu, dit-elle doucement; je gage qu'il ne vous abandonnera point.

Van-Huysum hocha la tête, et il y eut un silence.

— Encore, reprit-il à demi-voix, au bout d'un instant, et comme s'il se parlait à lui-même; encore, si je pouvais me faire aider! Les autres peintres sont heureux, ils ont des élèves qui les secondent de leur pinceau.

— Mon parrain en peut avoir quand il lui plaira, fit observer Gotta.

— Pour qu'ils me volent mes procédés, n'est-ce pas? interrompit le peintre dont les yeux s'allumèrent; pour qu'on ne puisse plus distinguer mes toiles de celles des plagiaires! Non, non, les bouquets de Van-Huysum resteront les seuls de leur espèce.

Et comme s'il se ravisait tout à coup, il referma vivement la boîte dans laquelle ses couleurs étaient déposées, tira le rideau sur la toile à laquelle il venait de travailler, et, jetant à sa filleule un regard soupçonneux.

— Gage que vous dites cela pour vous-même, Gotta, reprit-il aigrement; vous voudriez, n'est-ce pas, que je vous apprisse ce que la patience m'a fait découvrir? Non pas, non pas, s'il vous plaît! les trop riches présents font les ingrats. Cherchez, brave fille, cherchez comme j'ai cherché moi-même. Depuis ma maladie vous avez peint plus que d'habitude. Avez-vous fait quelques progrès? voyons un peu, Gotta; montrez-moi vos dernières toiles.

— C'est trop peu de chose pour que vous y preniez garde! répliqua la jeune fille un peu embarrassée.

— Montrez, montrez! reprit Van-Huysum avec persistance; je ne veux pas cependant vous refuser tout conseil; il y a chez vous de quoi faire un bon peintre, Gotta; mais cherchez votre manière, je garde la mienne.

Gotta dut se décider à satisfaire son parrain; elle sortit, et reparut bientôt avec un petit cadre au milieu duquel avait été peint un bouquet de perce-neige et de campanules azurées. Van-Huysum l'examina avec attention, et son front se rembrunit d'abord.

— Mais... vous peignez très-bien, Gotta, dit-il; vos tons ont de la finesse, votre dessin est harmonieux; voilà des feuilles qui sont parfaites... c'est l'œuvre d'un maître, ma chère; vous formerez école et vous finirez par faire oublier les Van-Huysum!

Tout cela était dit avec une expression moitié sincère, moitié ironique; on voyait que chez le peintre l'inquiétude jalouse de l'artiste luttait avec la satisfaction involontaire que lui donnait la perfection de l'œuvre d'art; cependant il éloigna la toile de ses yeux, en regarda quelques instants l'ensemble, et un sourire dérida ses traits.

— Eh, eh! murmura-t-il à demi-voix, la petite a du goût; mais, en définitive, ce n'est point mon style, point ma couleur. Voyons, Gotta, combien Salomon vous donnerait-il de ce bouquet?

— Ce qu'il m'a donné des précédents, je suppose, mon parrain, cinq ducats.

Un sourire illumina les traits de Van-Huysum.

— Très-bien, murmura-t-il, moi j'en vendrais un de même taille cinquante ducats! Décidément je suis toujours le seul de mon espèce; nul n'a encore découvert mon secret, et il n'y a que moi pour faire éclore les fleurs sous le pinceau!

Puis, comme si ce dernier mot l'eût ramené à ses premières pensées :

— Mais à quoi bon cette supériorité si je ne puis en profiter? reprit-il d'un ton chagrin. Malheureux! la mine d'or est là, et les forces me manquent pour y puiser. Au combien du mois sommes-nous arrivés, Gotta?

— Au 29, mon parrain.

— Au 29! est-ce possible! Ainsi dans deux jours Van-Bruk va venir; dans deux jours! Ah! malédiction sur lui, sur moi, sur tout le monde! Dieu m'a abandonné; je suis perdu sans retour!

Le vieux peintre se laissa retomber en arrière, et Gotta s'approcha de lui; tout en l'encourageant par de douces paroles, elle lui préparait un cordial dont elle avait plusieurs fois éprouvé le bon effet.

Dans ce moment la porte s'ouvrit et le juif Salomon parut.

A sa vue Gotta ne put retenir une exclamation, et fit un geste comme pour lui défendre d'entrer; mais il était trop tard; Van-Huysum l'avait aperçu.

— Le voilà! s'écria-t-il avec un accent de désespoir fébrile; il vient pour ses tableaux! Voyez, voyez, il m'en apportait le prix!

— En bonnes pièces de Portugal, mon maître, dit le juif qui fit sonner l'or dans le sac de cuir; je sais que ce sont celles que vous préférez.

Le peintre s'agita sur son fauteuil.

— Emportez! balbutia-t-il, ne venez pas accroître mes regrets par la vue de cette somme! emportez, vous dis-je, Salomon, je ne veux point la voir.

Le juif retira ses lunettes d'un air stupéfait.

— Qu'est-ce que c'est, dit-il, vous ne voulez plus de mon argent?

— Par la raison que je ne puis vous donner les toiles promises! s'écria Van-Huysum avec angoisse.

— Aussi ne suis-je venu que pour vous payer celles que vous m'avez fait remettre, répliqua le juif.

Van-Huysum le regarda.

— Moi! répéta-t-il; que voulez-vous dire?

Gotta essaya de s'entremettre et de renvoyer à plus tard une explication qui fatiguait son parrain; mais celui-ci l'interrompit en déclarant qu'il voulait que tout s'éclaircît.

— Par ma foi! l'éclaircissement est facile, s'écria Salomon; votre filleule m'a donné deux petit cadres d'elle dont je lui apporte le prix, dix ducats, et une grande toile de vous pour laquelle je vous apporte deux cents ducats.

— Une toile de moi! répéta le peintre.

— Eh! oui, reprit le juif; votre grand vase avec le nid et le colimaçon... C'est un chef-d'œuvre, maître : aussi l'ai-je placé le jour même, et je l'apporte de ce pas au duc de Remberg.

— Vous l'avez? s'écria Van-Huysum qui s'était levé.

— Je l'ai laissé là, dans le parloir.

— Montrez, montrez!

Le vieux peintre s'avançait vers une des portes vitrées

qui donnaient sur la galerie ; Salomon le suivit, et, enlevant une serpillière de laine verte qui couvrait un cadre de moyenne taille, il montra l'œuvre annoncée au vieillard.

Celui-ci reconnut, dès le premier coup d'œil, une des ébauches que la maladie l'avait forcé d'abandonner ; mais si bien achevée dans sa manière et avec les procédés particuliers jusqu'alors connus de lui seul, qu'au premier instant il recula avec un cri ; c'était véritablement son œuvre : cependant un second examen lui fit découvrir certaines touches qui trahissaient une autre main.

— Qui vous a vendu cette toile? s'écria-t-il en s'adressant à Salomon ; où est le scélérat qui m'a volé mes secrets?

— Ici, mon tuteur, murmura une voix éplorée.

Il se retourna ; Gotta s'était laissée glisser à genoux, les mains jointes et la tête baissée.

— Toi ! s'écria Van-Huysum ; cette peinture est de toi?... Et comment as-tu découvert mes méthodes?

— Sans y penser, murmura la jeune fille, en observant ce que vous aviez fait.

— Ainsi toutes mes précautions étaient inutiles, reprit le peintre, j'avais chez moi un espion ! Et depuis quand sais-tu ce que je croyais si bien caché?

— Depuis longtemps, répondit Gotta.

Van Huysum la regarda.

— Alors pourquoi ne t'en es-tu point servie plus tôt pour tes peintures? demanda-t-il.

— Parce que j'aurais été seule à en profiter, répliqua la jeune fille ; tant que mon tuteur a pu tenir le pinceau, je lui ai laissé le privilége de ses découvertes : c'était en même temps son bonheur et sa propriété ; mais quand la maladie est arrivée, quand j'ai vu que le terme du payement promis à Van-Bruk approchait, quand j'ai été témoin de vos inquiétudes, alors je me suis enhardie ; j'ai pensé qu'employer pour votre repos l'art que je tenais de vous n'était point un vol, mais une restitution. Pardonnez-moi, mon parrain, si je me suis trompée ; le pinceau qui a peint cette toile n'a point cessé de vous appartenir, car je ne l'ai employé qu'à votre intention : permettez-moi de continuer seulement pendant que le mal vous condamne à l'oisiveté, et, dès que vous aurez recouvré vos forces, ma main oubliera ce qu'elle n'avait appris que pour vous.

En parlant ainsi, Gotta levait ses doux yeux pleins de larmes vers Van-Huysum ; celui-ci, attendri, la releva.

— Non, s'écria-t-il, c'est Dieu qui a voulu me donner une leçon ; il vient de m'apprendre par ton exemple que nous ne devons point garder pour nous seuls nos dons ou nos acquisitions, mais que notre bonheur doit être d'en faire largesse aux autres. Garde le pinceau qui aujourd'hui nous sauve. Jusqu'ici il n'y avait qu'un Van-Huysum, désormais je veux qu'il y en ait deux.

---

## LE ZAFARNAMAH [1].

DIALOGUE ENTRE ARISTOTE ET BOUZOURJOUMIHR [2].

Traduit du persan de BABA NARASINHA DATTA [3].

BOUZOURJOUMIHR. — A quoi doit-on employer sa vie?

ARISTOTE. — A plaire au cœur d'autrui : Dieu aime celui qui s'étudie à plaire à son prochain.

B. — Comment peut-on plaire au cœur d'autrui?

A. — En se soumettant à la volonté de Dieu. De même que l'on ne peut plaire à un roi sans obtenir la bienveillance de ceux qui l'entourent, de même Dieu n'aime que celui qui est bon pour ses créatures.

B. — A quoi doit-on s'occuper?

A. — A acquérir des connaissances.

B. — Dans quel but doit on acquérir des connaissances?

A. — L'instruction donne aux humbles la grandeur de l'âme, aux pauvres la richesse, aux stupides l'intelligence.

B. — Quelle est la meilleure voie pour se faire connaître?

A. — La lumière de l'instruction.

B. — Comment peut-on s'assurer la possession du ciel?

A. — En soumettant ses passions.

B. — Que doit-on faire pour les soumettre?

A. — Manger peu.

B. — Comment peut-on vivre en mangeant peu?

A. — En diminuant progressivement la quantité de sa nourriture chaque jour.

B. — Qu'entend-on par le monde?

A. — Tout ce qui est changeant et inutile pour l'avenir.

B. — Comment peut-on acquérir de l'honneur?

A. — En mangeant peu, en parlant peu, et en offensant peu. Le sage a dit : « Les petits mangeurs sont moins injurieux que les grands mangeurs. »

B. — Envers qui est-il permis d'être exigeant et dur?

A. — Seulement envers soi-même.

B. — Quelle est la chose qui, étant semée en un endroit, est moissonnée dans un autre?

A. — Le bien que l'on fait dans ce monde, parce qu'on n'en recueille le fruit que dans l'autre.

B. — Comment peut-on plaire à Dieu?

A. — En plaisant à ses parents

B. — Qui doit-on consulter?

A. — Les sages.

B. — Qui est sage?

A. — Celui qui, après avoir écouté beaucoup et pensé judicieusement, parle peu.

B. — Quand doit-on parler?

A. — Quand aucun autre ne parle.

B. — A quoi reconnaît-on qu'une personne est vertueuse?

A. — A trois choses : l'instruction, la générosité, et la sérénité du maintien.

B. — Qu'est-ce qu'un homme généreux?

A. — Celui qui donne promptement.

B. — Quelle est la plus mauvaise de toutes les actions?

A. — C'est de se tenir éloigné des personnes instruites.

B. — Quelles sont les meilleures actions?

A. — Fréquenter les personnes instruites, assister les infirmes et les pauvres.

B. — Quelles sont les personnes instruites?

A. — Celles qui savent ce que c'est que Dieu.

B. — Quelles sont les personnes qui savent ce que c'est que Dieu?

A. — Celles qui ne font d'offense à personne.

B. — Quelles sont les personnes qui ne font d'offense à personne.

A. — Celles qui se considérent comme inférieures aux autres.

B. — Comment peut-on arriver à cette humilité?

A. — En fréquentant les sages.

B. — Que peut-on apprendre dans la société des sages?

A. — A plaire à Dieu.

B. — Comment plaire à Dieu?

A. — En obéissant à sa volonté.

B. — Quels sont les signes de l'obéissance?

A. — La résignation et l'action de grâces.

B. — Qui est indigne d'estime?

(1) Les mots *Zafar-namah*, suivant la prononciation indienne, ou *Zafer-nameh*, suivant la prononciation usitée en Perse, signifient *livre de la Victoire*.

(2) Bouzourjoumihr était un sage qui vivait du temps de Nourschiwan, roi de Perse. On trouve sa biographie aux pages 376 et suivantes des *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, par Sylvestre de Sacy. Paris, 1793, in-4°.

(3) Voy. le *Journal de la Société asiatique du Bengale*, 1851, p. 426.

A. — Le bavard.

B. — Quelle est la lumière de l'intelligence?

A. — La pensée de la mort.

B. — Quelles sont les ténèbres de l'intelligence?

A. — L'amour de la nourriture et de la boisson, de l'or et de l'argent.

B. — Comment doit-on se considérer dans le monde?

A. — Comme le voyageur sur son chemin.

B. — Comment peut-on atteindre le but du voyage?

A. — En ne se chargeant pas de fardeaux inutiles.

B. — Quelle chose est plus chère que la vie?

A. — La foi pour le fidèle, la richesse pour l'impie.

B. — Comment doit-on se faire connaître?

A. — Par ses œuvres.

B. — Quand la vertu ressemble-t-elle au mensonge?

A. — Quand un vieillard raconte les prouesses de son jeune âge, ou quand un pauvre rappelle les actions généreuses de ses jours heureux.

B. — Comment éviter un mauvais ami?

A. — En lui demandant ce dont on a besoin.

B. — A qui ressemble un fils dégénéré?

A. — A un sixième doigt, qui, s'il est retranché, cause de la douleur, et si on le laisse croître, devient une honte.

B. — Qu'est-ce qui augmente l'amitié?

A. — L'intérêt que l'on prend à son ami absent.

B. — Qu'est-ce qui détruit l'amitié?

A. — L'emprunt d'argent. Le sage a dit : « L'emprunt est à l'amitié ce qu'une paire de ciseaux est au drap.

B. — Comment faut-il boire?

A. — Lentement et à petits coups.

B. — Quand doit-on cesser de manger?

A. — Avant que l'on ne soit rassasié.

B. — Quelles choses conservent la santé plus sûrement que la nourriture?

A. — Trois choses : être vêtu avec propreté, se parfumer, et voir ses amis.

B. — Quel est celui qui est agréable à tout le monde?

A. — L'homme sincère.

B. — Quelle est celle de ces deux vertus que l'on doit préférer . la sincérité ou la reconnaissance?

A. — Il n'y a point de reconnaissance sans sincérité.

B. — Quel est l'homme juste?

A. — Celui qui ne prend qu'une nourriture légitime.

B. — Qu'est-ce qu'une nourriture légitime?

A. — Celle que l'on se procure par une profession honorable.

B. — Quelle est la meilleure des professions?

A. — L'agriculture.

B. — Quelle est la pire?

A. — Celle de marchand de vin.

B. — Comment doit-on recevoir un hôte?

A. — Avec bonté : lui souhaiter la bien-venue, et ensuite s'entretenir bienveillamment avec lui.

B. — Quel est l'antidote du péché?

A. — Le repentir.

B. — Quel doit être le devoir constant du riche?

A. — La distribution de la nourriture aux indigents.

B. — Quel est l'homme intelligent?

A. — Celui qui cherche la vraie signification des choses.

B. — Quelles qualités conviennent à la jeunesse?

A. — La modestie et l'intrépidité.

B. — A l'âge mûr et à la vieillesse?

A. — La prudence.

B. — Quel est le moyen d'améliorer la compréhension (l'intelligence, la connaissance)?

A. — La disquisition (l'attention, l'examen, l'analyse).

B. — Quel est l'œil intérieur?

A — L'œil de l'esprit.

B. — Comment voit-on avec cet œil?

A. — En se perfectionnant par la maturité.

B. — Comment arrive-t-on à la maturité?

A. — Par l'érudition et la discrétion.

B. — Qu'est-ce que l'érudition?

A. — L'étude de ce qui se rapporte aux préceptes de la morale et de la foi.

B. — Quel est le signe de la discrétion?

A. — Une conduite vertueuse.

B. — Quel est le signe de l'ignorance?

A. — L'injustice.

B. — Qu'est-ce qu'une injustice?

A. — Tout acte indigne de l'homme.

---

## LE MICROCÈBE. — LES SINGES SANS QUEUE.

Nous donnons réunis sur la même planche, et tous deux avec leurs dimensions naturelles, deux représentants des deux grandes familles qui, avec les genres Tarsier et Aye-Aye, composent aujourd'hui l'ordre des Primates ou Quadrumanes.

L'un est le *Microcèbe*, nain de la famille des Lémuridés ou Makis, et de l'ordre tout entier auquel il appartient; petit quadrupède nocturne de Madagascar, que l'on trouve tour à tour décrit par Buffon sous les noms de *Mongous nain* et de *Rat de Madagascar*, et que Geoffroy Saint-Hilaire a définitivement établi, comme genre distinct, sous le nom qu'il porte aujourd'hui. Nous avons saisi l'occasion de figurer ce rare et élégant quadrupède; la Ménagerie du Muséum l'a récemment possédé pour la première fois, et on ne l'avait pas vu vivant en France depuis Buffon. Peu d'animaux sont aussi complétement nocturnes que le Microcèbe, ce qu'indiquent bien ses grandes oreilles membraneuses et ses énormes yeux ronds, dont les pupilles se ferment entièrement à la clarté du jour. L'individu de la ménagerie du Muséum se tenait profondément caché, la nuit exceptée, au milieu de la ouate dont on avait rempli sa cage. Le Microcèbe, dans l'état de nature, se retire de même, tout le jour, dans les trous des arbres, d'où il sort la nuit pour chercher sa nourriture qui consiste en insectes.

L'animal figuré avec le Microcèbe est le Magot, singe remarquable surtout par l'absence du prolongement caudal, si développé, au contraire, chez presque tous les autres animaux de la même famille.

Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt, en raison des progrès récents de l'histoire naturelle à l'égard des singes sans queue, d'entrer ici dans quelques détails sur ce groupe, à l'occasion du Magot qui en est l'espèce la plus connue.

J'appelle *Singes* proprement dits, disait Buffon dans la grande histoire des Singes, qui fait partie de l'Histoire naturelle, « des animaux sans queue, à face, formes et démarche plus ou moins humaines. » Et dans le dénombrement de ces animaux qu'il faisait à la suite de sa définition, dénombrement qui remonte à moins d'un siècle, il comprenait le *Pithecos* des Grecs, ou, comme on l'appelle aujourd'hui, le *Magot*, l'*Orang Outang* et le *Gibbon;* trois espèces en tout.

Le Magot est le seul de ces trois types admis par Buffon, à l'égard duquel la science ait peu changé. Il devait en être ainsi. Habitant du Nord de l'Afrique, entre l'Atlas et la Méditerranée, le Magot a de tout temps été amené très-fréquemment en Europe. Comme le dit très-bien Buffon, c'est l'animal « sur lequel Aristote, Pline et Galien ont institué toutes les comparaisons physiques, et fondé toutes les relations du Singe à l'Homme. » C'est le Magot que Galien disséquait, faute de pouvoir étudier l'organisation

de l'homme sur l'homme lui-même ; et Camper, en croyant qu'il s'agissait ici de l'Orang Outan, a commis une erreur depuis longtemps relevée par Blainville, et mise dans tout son jour par Cuvier.

Le Magot n'existe pas en Asie, comme le croyait Buffon; mais on le retrouve, ce qu'ignorait notre grand naturaliste, sur un point de l'Europe, à Gibraltar. Fait doublement intéressant · le Magot est le seul singe qui subsiste aujourd'hui en Europe, et il y subsiste comme l'un des témoins de l'antique réunion de l'extrémité méridionale de la péninsule hispanique avec le nord-ouest de l'Afrique. C'est là le seul fait important que nous ayons à ajouter à l'histoire que Buffon donnait, il y a un siècle, du Magot, unique aujourd'hui encore dans son genre, comme il l'était alors. Ajoutons que si la figure où nous représentons, de grandeur naturelle, la tête et la main du Magot, est très-supérieure à celle de Buffon, celle-ci cependant pouvait déjà suffire pour faire exactement connaître ce singe.



Muséum d'histoire naturelle. — Le Microcèbe et le Magot (singe sans queue). — Dessin de Werner.

Le Gibbon a aussi été décrit et figuré par Buffon avec exactitude; mais le nombre des espèces qui reproduisent ce type s'est beaucoup accru. Dans les galeries zoologiques du Muséum d'histoire naturelle, on voit aujourd'hui jusqu'à neuf espèces, dont plusieurs encore présentent de nombreuses variétés. L'une de ces espèces, qui était alors nouvelle pour la science, vivait tout récemment à la ménagerie du Muséum. Toutes sont des parties chaudes de l'Asie orientale, soit du continent, soit surtout de l'archipel Indien.

Les autres singes sans queue sont pour nous d'un bien plus grand intérêt; car ce sont de tous les animaux ceux qui se rapprochent le plus de l'organisation physique de l'homme. C'est à leur égard surtout que la science a fait de nombreux et importants progrès.

Buffon, qui n'en connaissait d'abord qu'une espèce, et qui la croyait également répandue dans les régions orientales de l'Asie et sur la côte occidentale de l'Afrique, a plus tard distingué nettement l'Orang Outan d'Asie, et le *Jocko,* plus connu aujourd'hui sous le nom de *Chimpanzé,* qui est africain. Ces deux espèces sont depuis longtemps bien distinguées, et dès les premières années de ce siècle, Geoffroy Saint-Hilaire a pu montrer même qu'elles présentent de très-notables différences d'organisation, à ce point qu'elles doivent être rapportées à deux genres très-distincts. Ces deux genres sont aujourd'hui admis de tous les zoologistes, sous les noms d'*Orang* et de *Troglodyte.*

L'*Orang Outang*, ou mieux l'*Orang Outan,* est le type, mais non plus la seule espèce du genre Orang. MM. Geoffroy Saint-Hilaire, de Blainville, Owen, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, ont mis ce fait hors de doute. Pour citer un exemple, on peut voir au Musée de Paris, à côté du véritable Orang Outan, l'Orang bicolore, distinct, outre la coloration de plusieurs parties de son corps et de ses membres, par la forme très-différente des orbites et des os qui constituent ces cavités. Mais cette espèce, aussi bien que les autres Orangs nouvellement décrits ou indiqués, sont dans les mêmes conditions que l'Orang Outan, sous deux points de vue importants : tous sont des mêmes régions, de Bornéo, de Sumatra, et peut-être des parties les plus rapprochées du continent; et tous sont sujets, en avançant en âge, à une véritable métamorphose, ayant d'abord des formes presque humaines, et notamment la face très-courte et un front bien développé; devenant au contraire, à l'état adulte, semblables aux derniers singes, par l'allongement considérable de leur museau et l'affaissement de leur front.

Le genre Troglodyte, dont le Chimpanzé est le type, diffère, dès le premier aspect, du précédent, par des caractères qui, presque tous, le rapprochent davantage de l'homme. Les bras, qui, chez les Orangs, sont démesurément longs, et tellement que l'extrémité des doigts touche presque à terre, descendent seulement, chez le Chimpanzé, vers le bas de la cuisse. Celui-ci a, en outre, ce qui n'a pas lieu chez les Orangs, les ongles larges et aplatis comme l'homme. Dans son enfance, le Chimpanzé reproduit donc, plus exactement encore que les Orangs, les conditions organiques du type humain; mais, comme ceux-ci, il s'en écarte considérablement avec l'âge par la conformation de sa tête, qui, après avoir été courte et arrondie, finit par rappeler le type des derniers singes par son museau très-avancé et l'extrême dépression du front.

N'y a-t-il en Afrique d'autres singes anthropomorphes que le Chimpanzé? Ou en existe-t-il plusieurs, comme il y a plusieurs Orangs en Asie? Geoffroy Saint-Hilaire, d'après l'examen de quelques pièces osseuses, avait, dès 1828, annoncé l'existence d'une seconde espèce; mais elle n'avait pas été retrouvée, lorsque a été faite, en 1847, sur laquelle une découverte du plus grand intérêt pour la science, et un de nos récents articles nous dispense d'insister, celle du Gorille, que nous avons figuré (1852, p. 297) d'après les deux individus récemment arrivés au Muséum d'histoire naturelle, et qui sont jusqu'à présent les seuls qu'on ait vus en Europe.

C'est ainsi que s'est successivement étendu ce groupe dans lequel Buffon, il y a moins d'un siècle, ne signalait que trois espèces, et où nous en connaissons près de vingt, réparties en quatre genres distincts : Troglodyte, Gorille, Orang et Gibbon.

---

## SUR LE CHAR ALLEMAND.

Voy. p. 24.

En feuilletant la seconde partie du *Journal des voyages de M. de Monconys* (1666, Lyon), nous avons rencontré ce passage, qui paraît bien être l'explication du char figuré dans notre 3e livraison du mois de janvier.

Monconys a vu à Nuremberg, en 1663, chez un ouvrier, un carrosse destiné au roi de Danemarck, « lequel carrosse, dit-il, avance, recule, et tourne sans chevaux, et fait 3 000 pas géométriques en une heure, seulement par des manivelles que tournent deux enfants, qui sont dans le corps du carrosse, qui font tourner les roues de derrière, et celui qui est dedans (Monconys veut désigner sans doute la personne qui est à l'extérieur du char) tient un bâton qui fait tourner le devant du carrosse où sont attachées les deux petites roues pour braquer à l'endroit qu'il veut. »

Le même ouvrier avait fabriqué, pour le dauphin, un combat entre des cavaliers et des fantassins qui marchaient et tiraient par ressorts. Il avait aussi, dit Monconys, de petits canons d'un pied qui portaient à 500 pas.

---

## LA PLUS GRANDE PROFONDEUR DE LA MER ET LA PLUS HAUTE MONTAGNE CONNUES.

Le 30 octobre 1852, le capitaine Deham, commandant le *Herald*, a mesuré la profondeur de la mer dans le sud de l'océan Atlantique (lat. australe, 36° 49'; long. 37° 60' de Greenwich). La sonde mit 9 heures 25 minutes à descendre. Un calcul exact démontra qu'en cet endroit la profondeur était de 43 380 pieds français (7 706 fathoms, mesure anglaise). Cette profondeur surpasse de 17 000 pieds français la hauteur du Kintjindjinga, le sommet le plus élevé du Tibet, et qui a de hauteur 26 438 pieds français.

---

## LES AVENTURES DE MAITRE BLOCK.

D'après Musæus.

Fin. — Voy. p. 100, 140.

### VI. EXPLICATIONS.

Block avait mené à bonne fin l'entreprise du Blocksberg. Il n'avait pas été en droite ligne vers la fosse mystérieuse, avec la rapidité de la vénérable compagnie des sorcières lorsque, pendant la nuit de Sainte-Walpurge, elles voyagent à califourchon sur les balais. Non, il avait cheminé paisiblement, faisant maints zigzags, suivant que les auberges l'attiraient à droite ou à gauche. Il ne devint plus sobre et plus empressé que lorsqu'il aperçut les cimes bleues du Hartz. Alors son esprit commença à se troubler, et il se dit que le moment était venu de recueillir tout son sang-froid et de consulter son itinéraire. Il parvint au pied de la montagne de Saint-André, au ruisseau Eder, et enfin il se trouva en face de la fosse. Il n'y avait plus à reculer. Il

ouvrit les portes grâce à la racine magique, emplit sa sacoche et ses poches d'autant d'or qu'il en pouvait porter, et remonta plus rapidement les soixante-douze marches de pierre du caveau qu'autrefois les trois ou quatre échelons du moulin. Cependant, lorsqu'il revit la lumière, il éprouva l'émotion d'un naufragé qui, après avoir été longtemps le jouet des flots, se sent enfin les pieds solidement appuyés sur le rivage. Dans son trouble, tandis qu'il puisait à pleines mains dans le trésor du roi Brucktorix, il avait laissé tomber la racine magique et l'avait oubliée. Il ne fallait donc plus songer à une seconde visite ; mais il ne s'en chagrina pas beaucoup. Il était aussi riche qu'il l'avait désiré. Un fois remis de son émotion, il se prit à chercher comment il pourrait transporter son trésor à Rottemberg et en user à son gré sans trop exciter l'attention et les bavardages. Il était d'ailleurs d'une grande importance pour lui que son aimable moitié ne connût point le vieil héritage de Brucktorix. Il voulait bien partager avec elle et la laisser boire avec lui au ruisseau, mais il prétendait rester maître de la source. Après bien des plans formés et rejetés, maître Block se rendit au prochain village, choisit une brouette chez le charron, et fit faire au tonnelier un baril à deux doubles fonds; puis, ayant acheté des clous, il en mit une partie en dessus et l'autre en dessous du baril : le milieu recélait son trésor. Ensuite il se dirigea vers Rottemberg à petites journées, visitant derechef les cabarets, mais y faisant meilleure chère que lorsqu'il était venu et commandant ses repas en vrai connaisseur.

Il était sorti des montagnes et il cheminait sur la route de la ville d'Eldrich, lorsqu'il fit la rencontre d'un jeune homme qui paraissait plongé dans une tristesse profonde. Maître Pierre, de bonne humeur, l'approcha et lui dit :

— Où allez-vous, mon brave?

L'étranger répondit d'un air découragé :

— Dans le monde ou hors du monde, comme mes jambes me dirigeront.

— Pourquoi hors du monde? Qu'est-ce que t'a fait le monde pour que tu aies envie de le quitter?

— Il ne m'a pas fait de mal, je ne lui en ai pas fait non plus; mais j'ai des raisons pour ne point m'y plaire.

Maître Pierre, qui aurait voulu voir tous ceux qu'il rencontrait heureux lorsqu'il l'était lui-même, entreprit d'égayer son compagnon : il l'invita à souper avec lui, en s'engageant à payer l'écot. Il y avait grand festin dans l'auberge où ils entrèrent. Un fumet savoureux s'exhalait des fourneaux. Maître Pierre conduisit le mélancolique voyageur sous un berceau, dans le jardin. Le soleil brillait à travers le feuillage : un bon déjeuner fumait sur la table, un vin généreux écumait dans une cruche au large ventre.

— Allons, jeune homme, dit Pierre, courage ; chasse loin de toi la tristesse, abandonne ton cœur à la gaieté. Vois quelle riante journée succède à la nuit sombre ; c'est ainsi que le bonheur luit après le chagrin. Aie confiance en moi et dis-moi un peu quelle est la cause de tes chagrins.

— A quoi servirait de vous faire le récit de mes infortunes, brave homme? répondit le jeune voyageur. Vous ne pouvez ni me consoler ni m'aider.

— Eh! qui le sait? reprit Pierre. Les cantiques que l'on chante à l'église ne disent-ils pas que souvent on trouve la consolation là où l'on espérait le moins la rencontrer.

Et maître Block pressa avec tant d'amitié le jeune chevalier à la triste figure, que celui-ci finit par lui ouvrir son âme. Il lui raconta qu'il était né en Franconie, qu'il avait servi, comme arbalétrier, le comte d'Œttingue, et qu'ayant traversé la ville impériale de Rottemberg, il s'était épris tout à coup d'une belle jeune personne, fille d'un ancien restaurateur.

— Oh! oh! pensa maître Pierre.

Il avait réussi à lui parler quelquefois, lorsqu'elle portait ses broderies en ville.

Ici maître Block eut peine à retenir une exclamation peu aimable à l'adresse de sa femme.

— Mais, poursuivit le jeune arbalétrier, la jeune fille, sans lui témoigner aucune aversion, l'avait prié très-sérieusement de ne plus lui adresser la parole et de l'oublier, puisque, n'ayant aucun moyen de soutenir un ménage, il ne pouvait demander sa main. Toutes les supplications avaient été impuissantes pour changer sa résolution. — J'ai dû obéir, poursuivit le jeune homme; il me faut renoncer à l'espoir de la revoir jamais. Je me suis éloigné d'elle, de Rottemberg; depuis ce temps, j'erre au hasard, sans projet, sans courage, certain du moins que le chagrin m'aura bientôt délivré de la vie.

— Ton histoire m'intéresse, dit maître Pierre; mais pourquoi ne m'as-tu point parlé du père de la jeune fille? D'où vient que tu ne t'es pas adressé à lui? Il se serait laissé attendrir et n'aurait pas refusé un gendre comme toi.

— Ah! reprit Fridolin, combien vous êtes dans l'erreur! Le père est un vagabond, un ivrogne, qui a abandonné sa fille et sa femme. Personne ne sait ce qu'il est devenu. Laisser dans la pauvreté, sans protection, une si charmante jeune fille! Ah! il faut que cet homme n'ait point de cœur! Moi, m'adresser à lui? Je crois que, si je le tenais, je lui arracherais d'un seul coup tous les poils de la barbe.

Le pauvre Block ouvrit d'abord de grandes oreilles et de grands yeux quand il entendit son jeune ami chanter ses louanges sur ce ton. Cependant, tout bien examiné, il ne se montra point offensé. Ces injures partaient d'une âme honnête. Il résolut donc de le faire dépositaire de son trésor. Il y trouverait l'avantage de cacher plus aisément son secret à son acariâtre moitié et d'éviter les suppositions malignes de ses concitoyens de Rottemberg.

— Ami, dit-il, ouvre ta main; je me connais en chiromancie; je te dirai ce que ton étoile t'annonce.

— Et que peut-elle m'annoncer, sinon le malheur? répondit le jeune homme.

Le prétendu devin insista gaiement, examina les lignes de la main avec une grande attention, hocha de temps en temps la tête d'un air émerveillé, et dit :

— Demain, au lever du soleil, pars et retourne à Rottemberg. La belle Lucine te recevra avec joie. Un parent éloigné, que tu ne connais pas, t'a fait son légataire universel, et bientôt tu auras une assez grande fortune pour te donner le luxe d'une femme et d'une demi-douzaine de petits enfants.

Fridolin prit ces paroles pour une plaisanterie de mauvais goût. Il se leva plein de courroux et voulut s'éloigner; mais Pierre le retint et lui dit :

— Je ne plaisante pas, et je suis prêt à te donner une preuve de la vérité de ma prophétie Je suis assez riche pour t'avancer sur ton héritage futur autant d'argent que tu en désireras. Suis-moi dans ma chambre. Tes yeux t'auront bientôt convaincu de la réalité de mes paroles.

Le jeune homme le suivit, sans savoir s'il veillait ou s'il était en proie à un rêve. Quand ils furent dans la chambre, le marchand de clous ferma la porte et découvrit loyalement à Fridolin son secret. Il lui apprit qu'il était le père de Lucine et qu'il l'agréait pour gendre, à la condition qu'il ferait passer sous son nom toute cette richesse dont il lui révéla la source mystérieuse. Il déboucha le baril et laissa briller aux yeux éblouis de Fridolin le jaune métal caché sous les clous. A ce spectacle, le jeune homme sentit s'évanouir sa mélancolie : il bondit de joie, embrassa Block, et ne trouva que des interjections et des éclats de rire pour exprimer sa reconnaissance. Le lendemain, les deux voyageurs se rendirent à Nuremberg. Fridolin acheta dans cette



Maître Block et Fridolin. — D'après Richter. — Dessin de Gagniet.

ville un riche et élégant costume, et reçut une assez large part du trésor. Il promit qu'aussitôt le mariage convenu avec la mère Block, il enverrait un messager à son beau-père, et celui-ci fit parvenir à Rottemberg une voiture chargée de meubles et d'étoffes, comme si c'était un don de la famille du jeune homme.

L'auteur termine à peu près ainsi son histoire :

« Maître Pierre eut la sagesse de jouir discrètement et modestement du produit de son voyage au Hartz. Fridolin vécut heureux avec sa belle et vertueuse épouse. Il se fit des amis véritables, fut nommé membre du conseil, et parvint dans sa vieillesse au faîte des grandeurs, c'est-à-dire au noble titre de bourgmestre de la ville impériale de Rottemberg. De notre temps encore, lorsqu'un Rottembergeois veut parler d'un homme très-riche, il dit : « Aussi riche que le » gendre de feu maître Pierre Block le traiteur. »




Adieux de maître Block aux lecteurs. — D'après Richter. — Dessin de Gagniet.

## LES DEUX CHIENS.



Dessin de Freeman, d'après Landseer.

Ésope passant un jour dans un faubourg de Sardes y aperçut des enfants qui portaient à la ceinture les tablettes à écrire, le sac de jetons à calculer, et qui faisaient ensemble l'école buissonnière.

A la vue du petit bossu dont les contes avaient tant de fois amusé leurs heures de loisir, tous accoururent et l'entourèrent en lui demandant quelque nouvel apologue; mais Esope leur répondit qu'il était envoyé en message, hors de la ville, chez un ami de son maître, et qu'il n'avait point le temps de s'arrêter.

Les enfants le suivirent donc en causant, et Ésope demanda tour à tour à chacun d'eux ce qui l'empêchait de se rendre à l'école. Celui-ci objecta le beau temps, celui-là l'ennui de l'étude; mais tous tombèrent d'accord pour proclamer qu'ils étaient las d'obéir à un maître.

Le sage Phrygien écoutait leurs raisons en souriant et sans leur rien objecter, lorsqu'ils arrivèrent ensemble à un carrefour champêtre où ils aperçurent deux chiens arrêtés sous quelques arbres. L'un d'eux, qui portait le collier, était accroupi les pattes croisées, tandis que l'autre, la tête droite et arc-bouté sur les jambes de devant, le regardait. Les écoliers se les montrèrent du doigt.

— Voyez, voyez, s'écria celui qui marchait en tête, ne dirait-on pas que tous deux causent comme des amis et des voisins.

— Qu'Ésope nous traduise alors leur conversation, s'écrièrent plusieurs voix.

— Volontiers, dit le bossu qui s'approcha de quelques pas, et qui prêta l'oreille comme s'il eût véritablement écouté. Le chien couché demande à l'autre à qui il appartient, et ce dernier lui répond fièrement qu'il n'a point de maître.

— En es-tu bien certain? demande l'épagneul.

— Regarde mon cou libre de tout lien! réplique le chien indépendant; je n'appartiens qu'à moi! Celui dont le nom est gravé sur ton collier décide de ton repos ou de ton travail; si tu dors, il t'éveille par son sifflement connu. Il te crie: — Allons! Et il faut le suivre à la chasse ou dans son voyage. Si tu veux courir, il t'appelle, il t'ordonne de t'accroupir à la place désignée, et tu n'oserais désobéir à son commandement! Moi, au contraire, je pars et je reste quand il me plaît, je vais où je veux, je fais ce qui me convient, et je n'ai d'autre maître que ma fantaisie.

— Fort bien, réplique l'épagneul; dis-moi alors, je te prie, pourquoi tu es arrivé si tard à notre rendez-vous?

— Accuses-en de méchants écoliers qui m'ont barré la route en me poursuivant à coups de pierres.

— Premier obstacle à ta liberté, fait observer le chien au collier.

— Ce n'est rien, reprend l'autre; j'ai franchi la haie du grand pâturage, et j'ai traversé la bergerie malgré les chiens, car il a fallu livrer bataille!

— Et, si je ne me trompe, tu as laissé un morceau de ton oreille, objecte l'épagneul.

— Cela ne mérite pas qu'on en parle, interrompt son interlocuteur; la liberté vaut bien un bout d'oreille. Mais il faut que je prenne congé de toi; je n'ai pas un moment à perdre si je veux avoir aujourd'hui ma pitance.

— Pourquoi cela?

— Parce que je dois arriver à la ferme au moment du

dîner. Je suis le favori des enfants, à qui je sers de monture, et qui, en retour de mes complaisances, me donnent chaque jour la pâtée.

L'épagneul secoue la tête et entr'ouvre la mâchoire comme s'il riait.

— A la bonne heure, dit-il : ainsi tu as été détourné de ta route par des écoliers; il t'a fallu livrer un combat aux chiens de la bergerie pour arriver ici, et tu vas quêter ton dîner en te soumettant aux caprices des fils du fermier! Est-ce là ce que tu appelles dépendre de ta volonté? Si je ne me trompe, tu es l'esclave de la rencontre, de la violence, de la faim, auxquelles il te faut à chaque instant céder ou que tu dois combattre ; pendant que moi je ne me trouve dépendre que d'une seule maison, et lorsque j'ai rendu les services que l'on attend de moi je suis en sûreté sans avoir à m'inquiéter du reste.

Les écoliers avaient écouté d'abord en souriant, puis d'un air plus sérieux. Quand Ésope s'arrêta, ils se regardèrent d'abord en silence, puis le plus hardi, s'adressant au bossu de Phrygie :

— Et la conclusion de ton apologue? demanda-t-il,

— La conclusion, répliqua Ésope, c'est que l'homme sage imite l'épagneul, et qu'il prend le DEVOIR pour maître, afin de n'être pas l'esclave du hasard et des tentations.

---

## UN PROCÈS CRIMINEL AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Suite. — Voy. p. 142.

Cependant Duhan, voyant que tant qu'il resterait à Chartres son vol lui serait inutile, feignit avoir été mordu par un chien enragé, et dit qu'il partait se baigner à la mer; mais, au lieu d'en prendre le chemin, il vint à Paris, et là, s'étant instruit de tout ce qui se passait au sujet de Duval et de Bridou, d'Aubry et des officiers de l'église de Chartres, il vit bien qu'il ne pouvait exposer des lingots en vente à Paris sans être reconnu. C'est pourquoi il résolut d'aller vendre aux juifs de Metz ce qu'il en avait apporté. En y allant, il s'arrêta à Châlons, et l'envie d'acheter un cheval lui en fit exposer à un orfévre la troisième partie d'un lingot. L'orfévre, qui présuma que cet or pouvait provenir du vol dont il avait reçu avis, le remit adroitement au lendemain, sous prétexte de lui payer comptant un bon prix, et l'engagea à lui apporter tout ce qu'il pouvait en avoir ; puis aussitôt il alla prévenir l'intendant, qui chargea le lieutenant criminel de Châlons de se trouver au rendez-vous. Duhan apporta les deux autres pièces du lingot; le lieutenant criminel survint, le fit fouiller, et l'on trouva sur lui six autres lingots, le tout pesant ensemble 8 marcs 2 onces 3 gros et demi. Interrogé, Duhan ne voulut pas dire son nom, déguisa sa qualité, soutint qu'il venait d'Angleterre, et fit plusieurs variations. Il fut emprisonné le 7 février 1691 ; alors il voulut corrompre le geôlier pour faire tenir une lettre à un procureur de Chartres, son parent, et s'efforça de briser la porte de sa prison.

Le lieutenant criminel de Châlons donna aussitôt connaissance de ces faits au lieutenant criminel de Chartres, et les commissaires de la cour des monnaies, voyant que le seul moyen de sauver Duhan était de trouver un coupable, firent venir Aubry en la cour et l'interrogèrent sur la sellette le 15 février. Il leur fit les mêmes réponses qu'au maire de Loens; mais quoique son innocence fût évidente, le lendemain on le condamna à la question ordinaire et extraordinaire, et on la lui fit donner le 17 du même mois. Nous rapporterons tout au long le procès-verbal de son interrogatoire, afin de montrer avec quel art avaient été combinées les réponses qu'on lui dicta pour prouver l'innocence de Duhan, en semblant accuser un autre Duhan, cousin de celui-ci, orfévre à Chartres, homme parfaitement honorable qu'on était bien sûr de purger de l'accusation.

« Lui ayant fait appliquer les brodequins, nous l'avons interrogé de son nom, surnom, âge, qualité, demeure et lieu de sa naissance.

» A dit après serment se nommer Jacques Aubry, soldat au régiment des gardes françaises, dans la compagnie du sieur de Cheviray, âgé de quarante-deux ans ou environ, demeurant avant sa détention rue de la Corne, faubourg Saint-Germain, natif de Chartres.

» Au premier coin, interrogé si ce n'est pas lui qui a fait le vol de la lampe et avec qui il a commis ledit vol,

» A dit qu'il n'a point commis ledit vol, qu'il n'en est ni l'auteur ni le complice, et qu'il est innocent dudit vol.

» Interrogé si ce n'est pas lui qui a acheté la corde de la veuve Loreau avec laquelle le vol a été fait,

» A dit que non, et qu'il est innocent.

» Interrogé s'il n'est pas entré dans l'église de Notre-Dame le dimanche 23 juillet dernier avec son frère,

» A dit que non, et qu'il est innocent dudit vol.

» Au deuxième coin, a dit qu'il a volé la lampe, que c'est lui qui a acheté la corde, que ce n'est pas lui qui l'a prise, mais qu'il y était, et que ce sont des soldats de revue du régiment de Champagne, qu'il ne connaît pas et qui eurent conférence avec Duhan, orfévre de Chartres, qui s'appelle le grand Duhan, et demeure dans la rue au Change; que desdits soldats il y en a un qui est tambour.

» Interrogé quelle part il a eue du vol,

» A dit qu'il n'a eu aucune part dudit vol.

» Interrogé comment lesdits soldats et lui enlevèrent la lampe,

» A dit que trois soldats de ladite revue s'enfermèrent dans l'église, ne sait comment ils la prirent, et qu'il était à la porte de l'église qui les attendait, et ils apportèrent ladite lampe.

» Interrogé si la corde qu'il avait achetée ne devait pas servir à faire ledit vol,

» A dit que oui.

» Interrogé s'il ne convint pas avec lesdits soldats de faire ledit vol,

» A dit que oui, et que ledit Duhan en dira plus de nouvelles que lui.

» Interrogé si ledit Duhan savait quelque chose du vol,

» A dit qu'il n'en sait rien, mais qu'ils portèrent ladite lampe chez ledit Duhan, ainsi qu'ils le dirent à lui répondant.

» Interrogé quelle route devaient tenir lesdits soldats pour joindre leur compagnie,

» A dit qu'ils passèrent par Illiers le 23 juillet, qu'ils vinrent à Chartres, et devaient passer par Chartres et Montlhéry.

» Interrogé s'ils ne devaient pas passer par Abbeville,

» A dit qu'il n'en sait rien.

» Interrogé s'il ne sait pas que les soldats ont vendu ladite lampe à Chartres,

» A dit qu'il n'en sait rien; mais qu'ils lui dirent qu'ils devaient chercher orfévre, et qu'ils s'en allèrent chez un orfévre dans la rue du Change, dans laquelle il n'y a d'orfévre que ledit Duhan.

» Interrogé si ce n'est pas lui qui excita lesdits trois soldats à faire le vol, n'ayant pas d'apparence que des gens qui ne font que passer eussent pu former si promptement le dessein de le faire,

» A dit qu'étant avec eux dans l'église et leur ayant dit que ladite lampe était d'or, ils formèrent tous ensemble le dessein de la voler.

» Interrogé si, après ledit vol, ils n'allèrent pas rompre

et partager ladite lampe sur le bord de la fontaine Saint-André,

» A dit qu'il n'a fait aucun partage.

» Interrogé s'il n'alla pas souper chez le curé de Fontenay, et si le désir qu'il avait d'être petit oiseau n'était pas à dessein de se soustraire à la justice,

» A dit que oui.

» Interrogé si l'envie qu'il témoigna avoir de donner un coup de pied à Chartres et de savoir ce qui s'y passait était à dessein de savoir si on le soupçonnait dudit vol,

» A dit que oui.

» Interrogé s'il connait les nommés Duval et Bridou,

» A dit que non.

» Interrogé s'il n'y a pas quelque officier de l'église qui soit complice dudit vol,

» A dit que non, qu'il n'en a point connaissance.

» A lui remontré qu'il ne dit point la vérité sur le fait du partage de la lampe, attendu qu'il n'y a pas d'apparence qu'il l'ait laissé emporter à ces trois soldats sans en avoir sa part.

» A dit qu'il n'en a rien eu du tout, qu'il alla chez ledit Duhan pour voir si lesdits soldats y étaient encore et quelle part il aurait.

» Interrogé s'il parla audit Duhan des trois soldats et du vol de ladite lampe,

» A dit que n'y trouvant pas lesdits trois soldats, il ne parla pas audit Duhan, et qu'on pourra avoir des nouvelles desdits soldats à Illiers ou à Chartres, y ayant un tambour qui était vêtu de rouge.

» Interrogé s'il a répondu la vérité,

» A dit que oui.

» Ce fait, avons enjoint au questionnaire de lui ôter les brodequins, ce qu'il a fait à l'instant, et a été mis sur le matelas.

» Lecture faite du présent interrogatoire, a persisté en icelui, après serment réitéré, et a signé. »

Jacq. Aubry, Dubuisson et Bataille.

Forts de cet aveu arraché par les tourments (¹), Jacques Dubuisson, rapporteur du procès, et Cousin, président de la cour des monnaies, obtinrent, le 20 février, un arrêt du conseil en commandement qui leur donnait la connaissance de toute l'affaire et par suite le jugement de Duhan. Mais l'arrêt portait qu'on procéderait avant tout à l'interrogatoire et au procès de Duhan, si bien qu'Aubry n'était justiciable qu'autant qu'il serait trouvé complice de Duhan. Ce n'était pas là le compte des juges : aussi, sans s'attacher aux termes de l'arrêt, et bien que Duhan, interrogé le 2 mars, eût déclaré ne pas connaître Aubry, le lendemain ils firent reparaître celui-ci sur la sellette et le condamnèrent à être pendu et étranglé à la place du Trahoir, ce qui fut exécuté le lendemain. Mais auparavant on confronta Aubry avec Duhan, et tous deux déclarèrent de nouveau ne pas se connaître, et Aubry dit en outre qu'il était innocent, et que c'était par la torture qu'on lui avait arraché tout ce qu'il avait dit dans la question.

*La fin à la prochaine livraison.*

(¹) Le roi savait à quoi s'en tenir sur la valeur de ces réponses faites sous les tortures de la question. Il s'exprime ainsi dans les lettres de révision accordées, le 29 mars 1701, à la veuve Aubry : « Soit qu'Aubry eût perdu la connaissance dans les douleurs, soit que son esprit en fût troublé, et par une suite de la rigoureuse prison, ayant toujours été enfermé seul dans un cachot, soit que ledit Aubry n'ait pas su ce que contenait le procès-verbal de question qui a été dressé, il paraît avoir avoué ledit vol, mais avec des circonstances si bien accommodées pour donner une fuite à Duhan, prisonnier à Châlons, qu'il est facile de connaître, par l'examen qui sera fait de tout le procès, que ce procès-verbal de question a été concerté. » En présence de tels faits, on s'étonne que l'on n'ait pas aboli plus tôt cet usage barbare de la question, dont les bons esprits reconnaissaient si bien, et depuis si longtemps, l'injustice et l'abus.

## SUR L'ÉTUDE DE L'ANTIQUITÉ.

Toute la connaissance de l'antiquité est renfermée dans un nombre déterminé d'auteurs auxquels il faut nécessairement joindre les écrivains du moyen-âge, qui ont eu sous les yeux beaucoup d'ouvrages que nous n'avons plus. Le tout ensemble ne va pas à plus de cent volumes in-folio. Je n'examinerai point s'il est possible qu'un homme puisse acquérir une connaissance intime et parfaite du contenu de ces cent volumes ; le fait est que la chose n'est encore jamais arrivée, et que les meilleurs ouvrages que nous avons sur l'antiquité laissent encore beaucoup à désirer. La grande difficulté vient de ce que l'étude d'un objet entraîne celle de mille autres. Ainsi l'on ne peut rechercher l'histoire primitive d'un peuple, sans rechercher en même temps celle de tous les autres ; on ne peut étudier l'histoire d'un art, si l'on n'embrasse en même temps celle de tous les arts qui en dépendent ; en un mot, chaque objet particulier nécessite la connaissance générale de toute l'antiquité. Cette connaissance intime est aussi indispensable pour le plus petit ouvrage que pour le plus grand ; si on ne l'a pas, il ne faut pas écrire sur les antiquités, et si on l'a, on ne peut écrire qu'un seul ouvrage. La durée de la vie ne comporte rien au delà, tout au plus quelques développements du même sujet (¹).

(¹) Klaproth, Principes généraux sur l'art des recherches historiques (*Voyages dans les steps d'Astrakan et du Caucase*).

## TEMPERATURE MOYENNE DE CHAQUE MOIS.

Si l'on compare les températures extrêmes de chaque mois aux températures moyennes ou normales de tous les autres, on arrive aux probabilités suivantes :

Le mois de *janvier* est quelquefois aussi tempéré que le mois de mars moyen ;

Le mois de *février* resssemble quelquefois à la seconde quinzaine moyenne d'avril, ou à la première quinzaine moyenne de janvier ;

Le mois de *mars* ressemble quelquefois au mois d'avril moyen, ou à la seconde quinzaine moyenne de janvier ;

Le mois d'*avril* n'arrive jamais à la température du mois de mai ;

Le mois de *mai* est assez souvent, en moyenne, plus chaud que certains mois de juin ;

Le mois de *juin* est quelquefois, en moyenne, plus chaud que certains mois de juillet ;

Le mois de *juillet* est quelquefois, en moyenne, moins chaud que certains mois d'août ;

Le mois d'*août* est quelquefois, en moyenne, légèrement plus froid que certains mois de septembre ;

Le mois de *septembre* est quelquefois, en moyenne, plus froid que certains mois d'octobre ;

Le mois d'*octobre* peut être, en moyenne, de près de 3 degrés plus froid que certains mois de novembre ;

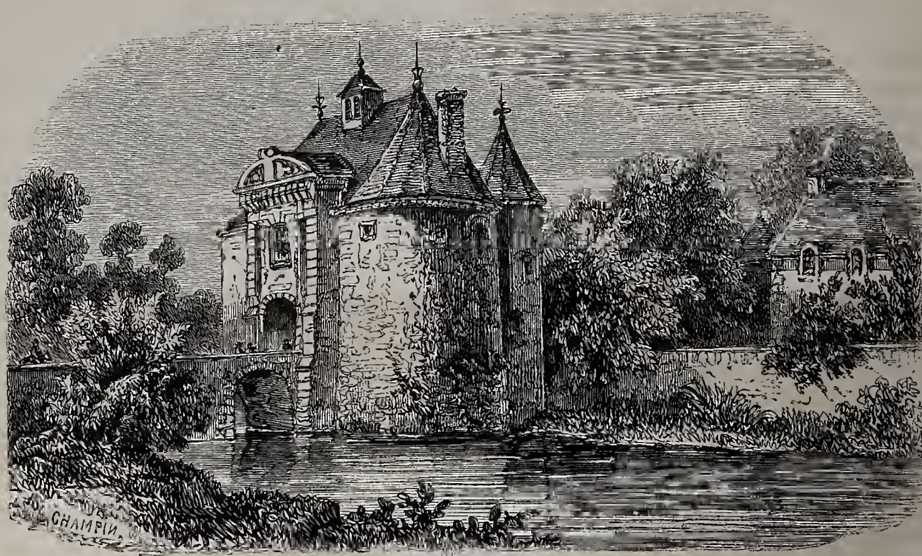
Le mois de *novembre* peut être, en moyenne, de 5°,5 plus froid que les mois les plus chauds de décembre ;

Le mois de *décembre* peut être, en moyenne, de 7 degrés plus froid que le mois de janvier.

## LE CHATEAU DU BEC
(Seine-Inférieure).

Le château du Bec est situé à seize kilomètres du Havre, dans une riante vallée que traverse la Lézarde, petite rivière qui prend sa source au pied des tours de cet antique manoir, et se jette dans l'Océan, à Honfleur. C'était autrefois une forteresse entourée d'eaux vives, avec tours, mâche-

coulis, meurtrières, pont-levis, et le reste. L'histoire de Normandie nous apprend qu'en 1415, lors de la prise d'Harfleur par Henri V, roi d'Angleterre, la forteresse du Bec subit la loi du vainqueur. Elle renonça dès lors à son caractère guerrier. Dominée de tous côtés, ce n'était plus une place tenable contre des machines à poudre : aussi




Le Château du Bec, vu du côté du lac. — Dessin de Champin, d'après un croquis de M. Michely Houssaye




Le Château du Bec. — La Poterne. — Dessin de Champin, d'après un croquis de M. Michely Houssaye.

laissa-t-on disparaître peu à peu ce qui n'avait été construit qu'en vue de la guerre pour conserver seulement ce qui était utile et pouvait plaire en temps de paix.

En 1066, ses possesseurs avaient suivi Guillaume le Bâtard à la conquête de l'Angleterre.

Le château avait porté successivement les noms de Bec-Vauquelin, Bec-de-Mortimer et Bec-Crépin, noms de trois des plus anciennes et des plus illustres familles de la Normandie.

On voit, par un acte de 1672, que Nicolas de Romé,

seigneur de Fresquienne, conseiller au parlement de Normandie, en était alors possesseur.

En 93, on tint enfermés dans ses murs cinquante-six prêtres des environs, gardés par trente hommes qui, chaque jour, étaient remplacés par trente autres; deux pièces de canon étaient braquées devant son élégante poterne; les eaux vives et abondantes qui entouraient cette prison improvisée suffisaient bien seules à la garde de cette phalange inoffensive, qui fut mise en liberté à la chute de Robespierre.

En 1814, le château du Bec était dans un état de délabrement qui menaçait ruine; des travaux intelligents rendirent habitables les parties les moins dégradées; mais ce fut seulement en 1847 que sa restauration fut entreprise. Aujourd'hui ses belles allées, ses eaux limpides, sont, pour les touristes et les baigneurs d'Étretat, un but agréable de promenade

## LE PORTRAIT DE SANCHO.

ANECDOTE.

Sancho! qui ne connaît cette joyeuse personnification des instincts primitifs et du bon sens populaire, ce charmant contraste de l'homme des rêves, don Quichotte de la Manche!



Sancho dans l'île de Barataria. — Dessin de Pauquet, d'après C.-R. Leslie.

Je me souviens encore de la chambre où je fis sa connaissance pour la première fois.

C'était chez un vieux voisin de mon père, M. Benoît.

M. Benoît passait, à juste titre, pour le dieu rémunérateur de tous les enfants du voisinage! S'il apercevait l'un de nous décoré de la petite croix d'argent qui constatait son application, ou s'il remarquait sa tenue décente dans les rues, sa bonne humeur avec ses camarades, son humanité pour quelque pauvre vieillard mendiant au coin d'un mur, il ne manquait jamais de l'appeler du haut de sa terrasse et de le louer avec douceur, et de lui montrer les richesses de son logis.

D'après mon souvenir, ces richesses étaient infinies, et mes nombreuses visites à l'excellent voisin ne purent jamais

les épuiser. Outre les noix d'Amérique de toutes formes et de toutes couleurs, les coquillages gigantesques ou microscopiques, les curiosités antiques et les jouets mécaniques dont les étagères de son cabinet d'étude étaient couvertes, M. Benoît avait une collection de gravures, de tableaux et de livres illustrés, vers laquelle se portaient dès lors toutes mes préférences. Il m'expliquait chaque chose avec une simplicité animée, joignant toujours quelque courte réflexion qui était pour ma conscience confuse d'enfant comme un trait de lumière.

Ce fut ainsi que j'aperçus chez lui cette tête de Sancho Pança dont l'expression arrêta mon regard. Je cherchais l'explication de ce regard fixe, de cette bouche ouverte par la surprise, de ces bras immobiles et comme découragés, mais surtout de cette main armée d'une baguette qui semble à la fois indiquer et ordonner. M. Benoît, à qui j'en demandai l'explication, alla prendre un vieux livre et me lut l'épisode de Sancho Pança, qu'un duc espagnol nomme par plaisanterie gouverneur de la prétendue île de Barataria, ainsi appelée du mot *barato*, qui veut dire bon marché, vu, dit Cervantes, que ledit gouvernement ne lui avait point coûté cher. Je vis le digne paysan affublé de son long manteau de camelot tanné à ondes, de sa toque de même couleur, et suivi de son âne caparaçonné en cheval, arriver à la ville de Barataria, où il reçut le serment de fidélité de tous les habitants. Je l'entendis refuser le *don* mensonger que les flatteurs commençaient à placer devant son nom, en déclarant qu'il débarrasserait son gouvernement de tous les titres de même origine; j'assistai à ses jugements dignes de Salomon; et j'arrivai enfin à ce fameux repas où un homme placé près de lui touche d'une baguette tous les plats vers lesquels il avance la main, et les fait enlever sur-le-champ.

« Sancho, fort étonné et regardant tout le monde, demanda ce que cela signifiait, et si, à Barataria, on ne dînait qu'avec les yeux.

» — Monseigneur... répondit l'inconnu à la baguette, on ne mange ici que selon la règle établie dans les autres gouvernements. Je suis médecin, et, à ce titre, chargé de la santé de Votre Seigneurie; je m'en occupe plus que de la mienne propre, et c'est pourquoi j'assiste à ses repas, afin d'éloigner d'elle ce qui pourrait lui être malsain. J'ai fait enlever les fruits, parce qu'ils sont humides; le plat de viande, parce qu'il est trop chaud et excite la soif, car celui qui boit beaucoup détruit l'humeur radicale qui est le principe même de la vie.

» — Alors, reprit Sancho, je puis manger de ces perdrix rôties...

» — Dieu vous en préserve! s'écria le médecin; notre grand maître Hippocrate dit dans ses Aphorismes : *Omnis saturatio mala, perdicum autem pessima;* c'est-à-dire : Toute réplétion est mauvaise, mais la pire est celle qui vient des perdrix.

» — Voyez alors vous-même ce qui peut m'être bon ou mauvais dans les plats que je vois là servis, reprit Sancho, car encore ne puis-je me dispenser de manger.

» — Votre Excellence parle comme Salomon, répondit le médecin. Voyons, je veux d'abord qu'on ôte ces lapereaux, parce que c'est une viande terrestre et mélancolique; j'aurais pu permettre le veau de lait, s'il n'eût point été rôti et mariné; mais, sous cette forme, je ne vous le conseille pas.

» — Pour ce plat qui fume, interrompit Sancho, il ne peut pas y avoir de danger; c'est un *pot-pourri,* et comme il est composé de toutes sortes de viandes, je ne saurais manquer d'y trouver celle qui convient à mon estomac.

» — *Absit* (qu'il soit enlevé)! s'écria le médecin; il n'y a rien de plus dangereux que ces pots-pourris; il faut les laisser aux chanoines, aux cordeliers et aux paysans. Pour l'heure, Son Excellence doit se contenter d'une douzaine d'oublies et d'un peu de coings destinés à rendre sa digestion congruente.

» Sancho, voyant que le médecin se taisait, se renversa dans sa chaise et lui demanda froidement comment il s'appelait et où il avait fait ses études.

» — Monseigneur, répondit-il, on m'appelle le docteur Pedro Pezio de Aguero, et j'ai pris le bonnet de docteur dans l'université d'Ossone.

» — J'en suis bien aise, répondit Sancho en regardant le médecin avec des yeux brillants de colère. Eh bien, monsieur le docteur Pedro Rezio de mal Aguero, détalez sur-le-champ, ou je vous coiffe de ma chaise, et qu'on me donne à manger, si on ne veut reprendre le gouvernement de Barataria; car de tout métier qui ne nourrit pas son maître, je n'en passerai pas la porte. »

Je n'étais pas seul à entendre cette divertissante lecture faite par M. Benoît; plusieurs camarades m'accompagnaient, et Dieu sait les éclats de rire, les réflexions plaisantes, les moqueries. Nous étions tous du parti de Sancho, et pas un de nous n'eût voulu de la plus belle couronne du monde avec le docteur don Pedro Pezio de Aguero pour médecin. M. Benoît laissa chacun dire ce qu'il pensait; mais quand nous eûmes fini, il ferma lentement le livre, releva ses lunettes, et, nous regardant avec un sourire :

— Très-bien, mes amis, dit-il doucement; puissiez-vous alors comprendre que le banquet de l'île de Barataria a été servi par Dieu devant chacun de nous. Le plus pauvre est entouré de mets délicieux qui peuvent entretenir ses forces et sa joie; mais nous avons en nous-mêmes tout un cortége de docteurs Pedro Pezio de Aguero qui nous défendent d'y toucher. Vous, par exemple, Herman, vous avez des maîtres empressés à vous offrir toutes les merveilles de la science; des livres renfermant ce que l'intelligence a pu produire de plus fort ou de plus doux, et la paresse vous empêche d'en profiter. C'est votre docteur Pedro Pezio. — Vous, Claude, Dieu vous a fait présent d'une mère qui n'est heureuse que de votre présence, de sœurs qui vous réservent toujours une place de choix à leurs pieds, d'un père dont l'unique ambition est de faire de vous un homme; et, loin de jouir de ces trésors, vous en semblez importuné; votre légèreté vous entraîne loin du foyer, au milieu des indifférents et des étrangers! Encore un docteur Pedro Pezio! — Vous enfin, Gratien, le hasard a rempli votre main d'or; vous pouvez semer autour de vous l'abondance, donner chaque jour à votre cœur le doux festin des misères soulagées, et votre insensibilité vous prive de ce plaisir. Toujours un docteur Pedro Pezio! — Ah! rappelez-vous sans cesse, enfants, le repas du pauvre écuyer de don Quichotte dans l'île de Barataria; et puissiez-vous, plus heureux que lui, jouir librement et sagement de tous les dons que Dieu a étalés à portée de votre main pour votre divertissement ou votre bonheur.

---

## UN ÉPISODE DU SIÉGE DE GÊNES.

Masséna s'étant enfermé dans Gênes, de 1799 à 1800, pour défendre la ville contre les Anglais et les Autrichiens, la disette devint telle que l'on vendait au poids de l'or la chair de cheval, les rats, et jusqu'à la poudre destinée aux perruques, dont on faisait un aliment. Dans cette extrémité, les magistrats municipaux durent prendre les mesures les plus sévères pour distribuer avec une certaine égalité, entre tous les citoyens, les faibles ressources dont on pouvait disposer. Chacun dût faire la déclaration des vivres qu'il possédait, et l'on eut recours aux visites domiciliaires pour vérifier l'exactitude de ces déclarations. Là où des pro-

visions considérables furent découvertes, on ne laissa que la quantité de subsistance rigoureusement nécessaire, et le reste fut livré aux habitants sans ressources.

Or, au plus fort de la disette, on entendit publier qu'un pâtissier suisse, dont la famille occupait une des boutiques de la rue *Scurreria* depuis cent cinquante ans, avait averti qu'il vendrait au prix de 80 centimes des galettes de riz et d'amandes du poids de six onces !

Tout le monde accourut, et Conradi (c'était le nom du pâtissier) fit ce qu'il avait annoncé. Les galettes étaient d'excellente qualité, et on n'eût pu les obtenir ailleurs pour un prix *mille fois* plus considérable !

Dès le lendemain les acheteurs furent tellement nombreux, que Conradi dut fermer sa boutique et effectuer sa vente à travers un trou pratiqué dans le volet. Il ne donnait à chacun qu'une seule galette, servant d'abord les plus pauvres. Lorsque quelque riche connu par sa dureté ou son avarice se présentait à son tour, le pâtissier haussait son prix, et distribuait aussitôt gratuitement aux veuves un nombre de galettes équivalent à la somme ainsi exigée. Il établit de cette manière une sorte d'équilibre et força ceux qui avaient de grandes ressources à venir, malgré eux, au secours des plus indigents.

La municipalité, avertie, voulut connaître le secret de la singulière abondance dont pouvait disposer Conradi. Le pâtissier avoua qu'avant les visites domiciliaires il avait caché une énorme quantité de riz et d'amandes douces dans une cave dont il avait déguisé l'entrée par un faux parquet. Craignant avec raison le gaspillage inséparable des distributions faites par l'autorité, il avait pensé qu'il serait meilleur ménager de ces ressources, et qu'entre ses mains elles profiteraient mieux au plus grand nombre. Cette prétention était trop bien justifiée par le fait pour qu'on lui sût mauvais gré de son subterfuge. Les magistrats le laissèrent continuer son charitable commerce jusqu'à la reddition de la ville.

Ce trait de désintéressement rendit Conradi cher à tous les Génois, et les prédicateurs eux-mêmes citèrent en chaire son nom, comme celui de l'homme qui avait le mieux compris, dans cette terrible épreuve de la famine, le rôle du vrai chrétien.

## LE LIS.

Jetant au loin la coupe de la volupté dont les remords forment la lie, un mondain abjurant ses erreurs s'était éloigné des lieux qui en furent le théâtre.

Convaincu qu'il devait mieux compter sur sa prudence à fuir les tentations que sur sa force pour les vaincre, il vivait dans un asile champêtre : ses plaisirs étaient simples et vrais; il éprouvait que, pour un bon cœur, le bonheur s'augmente de tout ce qu'il peut retrancher du malheur d'autrui. Il visitait la chaumière du pauvre où l'espérance pénétrait avec lui, et y faisait succéder le sourire aux larmes qu'il aimait à essuyer; il comparait les plaisirs coûteux et vains des grandes cités avec le bien qu'on peut faire aux champs à si peu de frais, et son âme se réjouissait de sa nouvelle existence.

Toutefois une pensée amère venait souvent l'assaillir : « Hélas! disait-il; ma conversion obscure est ignorée de ceux qui furent les témoins de mes égarements; Dieu seul voit mon retour au bien, et je ne saurais édifier les hommes qu'a pu scandaliser ma vie passée ! »

Il en était là d'une rêverie matinale qui l'avait conduit dans un bois touffu, lorsqu'un superbe lis, entouré de broussailles, s'offrit à ses regards.

Un rayon de soleil tombé du haut de la feuillée faisait resplendir de tout leur éclat le pollen d'or de l'élégante fleur et la blancheur embaumée de ses pétales; le souffle de l'aurore agitait ses larges feuilles, où brillaient de mille feux les gouttelettes de rosée qui s'y balançaient suspendues; l'air était rempli de suaves émanations.

« O nature! s'écria le solitaire, une plante répond à l'orgueilleuse amertume de mes pensées! En faisant naître ce lis sous une épaisse ramée, tu l'as préservé des orages, de la chaleur et de la poussière, comme je suis à l'abri moi-même des souillures du monde et de ses agitations brûlantes!

» Plante ignorée et solitaire, le soleil qui te visite, n'est-ce pas l'œil du Seigneur qui est sur moi? Ton parfum qui s'élève, n'est-ce pas ma prière qui monte au ciel? Le vent matinal qui te berce et te rafraîchit, n'est-ce pas l'impulsion divine qui a incliné mon âme au repentir? Qu'as-tu besoin de l'admiration des mortels dont le contact ne pourrait que souiller ta pureté? »

Et le solitaire ému adressa à l'Éternel la fervente prière de sa reconnaissance, après laquelle un souffle pieux régna sur ses pensées du jour, comme après un saint concert l'oreille garde le souvenir de mélodieux accords (1).

## LE REPAS D'UN SERPENT PYTHON (2).

La scène que nous allons raconter s'est passée au Muséum d'histoire naturelle de Paris, vers la fin de juin 1852. Elle a eu pour spectateurs les personnes qui assistaient à un cours d'erpétologie professé par M. Duméril, dans la salle des reptiles.

Le python n'avait pas mangé depuis plusieurs semaines. (Ce n'est point un jeûne extraordinaire pour un serpent. On cite au jardin des Plantes deux crotales qui sont restés pendant vingt-deux mois sans prendre aucune nourriture. Au bout de ce temps, ils étaient seulement un peu amaigris; ils mangèrent ensuite fort bien les aliments qui leur furent présentés, et n'éprouvèrent aucun mal.)

Un lapin vivant fut introduit avec précaution dans la cage du python. La pauvre bête ne parut pas d'abord se douter du danger qui la menaçait; elle courait çà et là, avec la vivacité habituelle de ses mouvements, et elle était à peine étonnée de l'attention dont on l'entourait, lorsque le serpent, dont le regard s'était, dès le principe, dirigé sur elle, s'élança avec la rapidité d'une flèche : quatre vigoureux anneaux étreignirent subitement le malheureux lapin sans qu'il eût même le temps de pousser un cri. Cependant l'agonie fut longue; elle dura plusieurs minutes.

Ayant ainsi enlacé sa proie, le serpent reporta très-tranquillement la tête dans l'un des anneaux que formait son corps, et il attendit. La pression des anneaux sur la victime enlacée devait être immense, si l'on en juge par les convulsions qui précèdent d'ordinaire la mort, et qui ne se firent voir dans cette circonstance en aucune manière; du moins, elles ne parurent pas imprimer le moindre mouvement aux anneaux du reptile. Après quelques instants, les yeux du lapin commencèrent à s'injecter de sang; on présume que, dès ce moment, l'asphyxie était devenue complète.

Que la vie eût abandonné la victime, le python en fut sans doute averti par la cessation des battements du cœur; il dégagea dès lors sa tête de l'anneau dans lequel il l'avait laissée reposer pendant tout le temps de l'agonie; il la

(1) J. Petit-Senn.

(2) Les lignes qui accompagnent la huitième gravure de ce recueil (t. I, p. 9) n'avaient pas été écrites par le témoin oculaire d'un repas de boa constrictor. L'auteur de l'article que nous insérons aujourd'hui a vu ce qu'il décrit : c'est ce qui nous engage à revenir aujourd'hui sur ce sujet. Compléter, améliorer, c'est un de nos devoirs.

rapprocha de celle du lapin, qu'il parut observer attentivement pendant quelques instants, comme pour savoir s'il n'y restait plus aucun souffle. Cette preuve acquise, il commença l'ingestion de la proie ; il ouvrit une large gueule (on sait que les mâchoires sont très-dilatables dans les serpents), et d'un premier trait il y engloutit toute la tête de l'animal. Mais, à ce moment, il parut interrompre tout à coup le travail de déglutition ; peut-être s'était-il aperçu encore de quelques mouvements de vie chez le pauvre animal : il serra, en effet, davantage ses anneaux, qui, jusque-là, n'avaient pas cessé d'enlacer l'animal en laissant seulement sa tête libre ; il attendit trente secondes environ, et de nouveau il reprit son repas ; les mâchoires se dilatèrent plus largement encore que précédemment, pour laisser passer le corps. On vit peu après le cou se gonfler, puis la partie antérieure du corps du reptile se replier activement sur la postérieure, comme pour faciliter le passage. L'opération entière dura environ trente minutes.

Son repas terminé, le python ne se montra pas moins agile qu'auparavant ; il promenait avec assez de vivacité sa tête tout autour de la cage dans laquelle il était renfermé. Le lapin était descendu jusqu'au dernier tiers du corps du python ; il devait rester à peu près à cette distance relative jusqu'après sa complète absorption.

On doit noter ce fait, que le python ne discontinua pas de se mouvoir et d'agir après l'achèvement de son repas. Il semble contredire les récits de certains voyageurs qui parlent de l'état de torpeur dans lequel tombent ces animaux après l'ingestion d'une proie, de l'odeur infecte qu'ils exhalent, de la salive ou bave dont ils enduisent leur nourriture, etc. On serait aussi autorisé à taxer au moins d'exagération ces autres récits : que des buffles, chevaux et autres proies d'un pareil volume auraient été vus quelquefois engloutis par les mêmes reptiles ; que, pendant qu'une portion de la proie se digérait intérieurement, le reste de la portion non encore engloutie, et restant à l'air, s'y putréfiait et passait ensuite successivement à l'intérieur du reptile, au fur et à mesure de la digestion des parties primitivement ingérées, le reptile restant, pendant tout ce temps-là, comme dans un état de demi-asphyxie par suite de la pression continue de ces parties ingérées contre les organes de la respiration.

Quelques observations positives contrarient cette assertion. On cite, par exemple, deux couleuvres qui vivaient ensemble en paix dans un même local ; par un singulier hasard, elles saisirent, toutes deux en même temps, la même proie ; — or la mâchoire, chez les animaux de ce genre, de même que chez le python, est conformée de manière à ne plus pouvoir lâcher une proie d'un certain volume une fois qu'elle est saisie ; car les dents qui garnissent ces mâchoires, et qui se trouvent aussi aux arcades du palais, sont toutes aiguës et recourbées en arrière ; — il arriva donc que la plus grosse de ces deux couleuvres fut obligée d'avaler l'autre ; mais elle ne tarda pas à mourir asphyxiée.

## DESSINS DE VASES

### PAR DIVERS ARTISTES DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Voy. p. 120.

Jean Gabriel Huquier, né à Orléans en 1695, était graveur et marchand d'estampes à Paris. Il avait une nombreuse collection de gravures et de dessins ; pendant certains jours de la semaine ses portefeuilles étaient ouverts aux artistes et aux amateurs. Il mourut en 1772. Il a beaucoup gravé







Vases dessinés par Montalan.

à l'eau-forte ou fait graver, d'après Boucher, Watteau, Callot et d'autres maîtres français. Il a composé lui-même un vase qui a la forme d'une urne à goulot court et étroit. A la hauteur du renflement se trouvent deux anses représentant des génies aux ailes déployées. La panse de l'urne est couverte de fleurs et d'ornements au centre desquels est placé un macaron barbu. Le tout est supporté par de petits enfants gracieusement enlacés. Cette composition, un peu lourde, ne manque pourtant pas d'un certain air de richesse et d'ampleur. Elle rappelle de loin le dix-septième siècle. Nous reproduisons aussi un vase gravé par Huquier d'après la Joue. Le style est ici tout à fait du dix-huitième siècle. C'est une conque cannelée, appuyée sur les enroulements bizarres d'un pied qui a lui-même pour base une gueule béante au milieu d'un macaron. Un lion se cramponne sur les flancs de la conque, qui est couronnée par une figure de femme portant dans ses bras un bâton autour duquel s'entortille un serpent.

# OSTENDE.

Voy. t. IV, p. 174.




Une vue d'Ostende. — Dessin de Stroobant.

Au neuvième siècle, Ostende, dont le nom signifie *extrémité orientale,* n'était encore qu'un village; mais dès le onzième siècle, son port était déjà renommé. En 1445, Philippe le Bon le fit creuser plus profondément et élargir, et entoura toute la ville de murailles. Cependant Ostende ne fut régulièrement fortifiée que vers l'an 1583, par le prince d'Orange qui était à la tête des Hollandais révoltés. Le siége de trois ans qu'y soutinrent ceux-ci, de 1601 à 1604, contre l'archiduc Albert, est un des plus mémorables dont l'histoire fasse mention; 72 000 assiégés y périrent, et la perte des Espagnols fut plus considérable encore. A ce siége on tira, dit-on, près de 300 000 coups de canon dont le bruit se faisait entendre jusqu'à Londres. Au moment de sa capitulation, Ostende n'était littéralement plus qu'une masse informe de décombres; elle se rendit au général Ambroise Spinola, le 14 sptembre 1604. Elle fut de nouveau prise en 1706 et cédée en 1715 à l'empereur d'Allemagne Charles VI, qui, par la création d'une Compagnie des Indes, lui ouvrit une véritable ère de prospérité. Malheureusement cette période dura peu; en 1734, la Compagnie des Indes fut supprimée, et dix ans après, par un siége de dix-huit jours, Louis XV détruisit de nouveau presque entièrement la ville. Les Français la reprirent encore en 1794.

Située à l'extrémité d'une plaine, Ostende est maintenant défendue par des fortifications modernes; on y entre par quatre portes. Sa population est d'environ 11 500 habitants. Son hôtel de ville, flanqué de deux tours et surmonté d'une coupole, a été rebâti en 1711; il avait été ruiné par le siége de 1706.

La seule partie d'Ostende qui soit bâtie à la moderne et sur un plan à peu près régulier, est celle qu'on nomme la Ville-Neuve. Elle est l'ouvrage de l'empereur Joseph II, auquel cette place maritime doit aussi de considérables améliorations quant à son port.

Les remparts, surtout ceux qui dominent la mer, forment une agréable promenade, du pied de laquelle s'élance une colonne assez élevée, que l'on éclaire la nuit pour servir de fanal aux navires. Pendant le jour, des signaux s'y opèrent au moyen d'un pavillon que l'on fait flotter du haut même de la colonne quand la marée est à sa plus grande élévation, du milieu au moment du mi-flux, et que l'on détache tout à fait à la basse marée

Le port a deux bassins : l'un, revêtu de charpente dans son pourtour, est divisé en trois compartiments; il a 55 000 mètres carrés de superficie; l'autre est un bassin d'échouage de 9 000 mètres carrés, formé par un mur en pierres de taille et par un revêtement de charpente. Le chenal qui

de la mer conduit dans ces bassins est formé par deux jetées en charpente; à l'entrée son ouverture est de 150 mètres en dedans de la barre. Même à mer basse, il y a toujours assez d'eau pour les plus grands vaisseaux. Cependant l'entrée du port d'Ostende n'est pas toujours sûre ni facile; à chaque tempête on redoute des naufrages dans ses environs.

Il est fréquenté par des bâtiments de tous pays, de toutes constructions, depuis le sloop jusqu'aux navires de 5 à 600 tonneaux; plus de 1000 y entrent et en sortent annuellement. Les bains de mer y sont très-renommés et attirent un grand nombre d'étrangers.

## UN PROCÈS CRIMINEL AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Fin. — Voy. p. 42, 162.

L'innocent était donc mort, mais le criminel ne devait pas être sauvé. On n'avait pas pu corrompre tous les magistrats qui composaient la cour des monnaies; les preuves contre Duhan étaient trop fortes pour qu'on pût l'absoudre, et lui-même, vaincu par les remords, se défendait mollement du crime dont on l'accusait. Il fut mis à son tour à la question le 10 mars, avoua le vol dans tous ses détails, et fut condamné à être pendu et étranglé. Nous allons aussi faire connaître le procès-verbal de son interrogatoire, qui ne permet aucun doute sur sa culpabilité et sur l'innocence d'Aubry.

« Luy ayant fait mettre les brodequins,

» Interrogé de son nom, surnom, âge, qualité, demeure et lieu de naissance,

» A dit, après serment, se nommer Robert-François Duhan, contrôleur principal des guerres, âgé de vingt-huit ans ou environ, natif de Chartres, y demeurant ordinairement rue et proche les Trois-Degrés.

» Avant que de mettre le premier coin, interrogé s'il a volé la lampe,

» A dit que oui.

» Interrogé de la manière qu'il a volé ladite lampe,

» A dit qu'il ne se souvient pas du jour qu'il l'a volée, mais qu'il s'enferma dans l'église sur les quatre heures après midi.

» Interrogé s'il était seul,

» A dit que oui.

» Interrogé si Jacques Aubry n'était pas son complice,

» A dit que non.

» Interrogé si ce fut lui qui acheta la corde,

» A dit que oui.

» Interrogé de qui il l'acheta,

» A dit qu'il l'acheta d'une cordière qui demeure à Chartres, à la porte des Epars.

» Interrogé de quelle manière il fit le vol,

» A dit qu'il n'eut pas besoin de la corde, d'autant qu'il trouva dans le chœur de ladite église une échelle qui lui servit pour monter jusqu'à la lampe.

» Interrogé comment il détacha la lampe,

» A dit que les anneaux qui étaient en haut de la lampe n'étant pas soudés, il en ouvrit un avec un couteau.

» Interrogé à quelle heure il fit ledit vol,

» A dit que ce fut à onze heures.

» Interrogé s'il porta ladite lampe immédiatement chez lui,

» A dit que non.

» Interrogé là où il la porta,

» A dit qu'il la porta dans un endroit autour de l'église, près de la chapelle Saint-Jérôme.

» Interrogé où il la mit et s'il fit un trou en terre pour la cacher,

» A dit qu'il y a un petit mur par-dessus lequel il la jeta.

» Interrogé comment il fit pour aller la reprendre,

» A dit qu'il monta par-dessus la muraille pour la reprendre.

» Interrogé là où il la porta,

» A dit qu'il la porta chez lui.

» Interrogé ce qu'il fit de ladite lampe,

» A dit qu'il la cacha chez lui sous une galerie.

» Interrogé s'il ne l'a pas fondue,

» A dit que oui.

» Interrogé comment et où il l'a fondue,

» A dit qu'il l'a fondue dans une vieille maison qu'il a achetée depuis peu à Chartres.

» Interrogé en quelle rue est située ladite maison, et s'il y avait pour lors des locataires,

» A dit qu'elle est proche de la Poissonnerie, que c'est une vieille maison qu'il avait achetée pour faire un jardin, et qu'il n'y avait aucuns locataires.

» Interrogé si les lingots dont il a été trouvé saisi ne font pas partie de ladite lampe,

» A dit que oui.

» Interrogé ce qu'il a fait du surplus de ladite lampe,

» A dit que le surplus de ladite lampe se trouvera chez lui, dans sa maison de Luisant.

» Interrogé encore une fois comment il a fait ledit vol et du nom de ses complices,

» A dit que c'est lui seul qui a formé le dessein de faire ledit vol sans en avoir communiqué à personne; que la veille de Saint-Jacques il s'enferma dans un lieu assez retiré qui est derrière le chœur; que la nuit, sur les onze heures, il en sortit et fit le vol sans se servir de ladite corde, laquelle il avait mise sous un banc pour s'en servir en cas qu'il en eût besoin; que ce fut lui qui éteignit les cierges, qui porta l'échelle qu'il trouva dans le chœur contre l'ancien trésor; qu'il sortit ensuite par la porte royale qu'il trouva fermée seulement avec une serrure, laquelle il força avec un fer qu'il avait porté avec lui; que le restant de ladite lampe est dans sa maison de Luisant; que le gros lingot dont il a été saisi, il l'a jeté dans une martoise pour le fondre; qu'en sortant de l'église il alla pour rompre ladite lampe sur le bord de la fontaine Saint-André, et qu'il laissa tomber l'écusson qui s'y est trouvé; qu'il difforma seulement ladite lampe sans la pouvoir rompre, et qu'ensuite il alla la jeter dans le lieu indiqué ci-dessus; qu'il n'a aucun complice et que pas un des officiers de l'église n'a jamais su son dessein, lesquels se retirèrent chacun en leurs chambres sur les neuf heures du soir, et que, lorsqu'il les crut endormis, il fit ledit vol pour fondre ladite lampe; que l'on trouvera les cizoirs dont il s'est servi pour couper ladite lampe avec le restant d'icelle; que les voyages qu'il a faits à Paris, à Châlons, et celui qu'il voulait faire à Metz, étaient pour vendre plus facilement les lingots dont il a été trouvé saisi.

» Au premier coin, a dit n'avoir aucuns complices et qu'il a fait seul ledit vol, ainsi qu'il nous l'a dit.

» Au second coin, a dit n'avoir aucuns complices.

» Au troisième coin, a dit n'avoir aucuns complices.

» Et étant ledit Duhan tombé en faiblesse et jetant une grosse écume par la bouche, nous avons ordonné au sieur Brache, chirurgien, de nous dire l'état auquel il est; lequel nous a dit que ledit Duhan est en danger, et qu'il ne croit pas qu'il puisse demeurer plus longtemps dans les tourments; pourquoi nous l'avons fait délier et lui avons fait ôter les brodequins et mettre sur le matelas.

» Interrogé de nouveau, sur le matelas, sur les faits mentionnés audit interrogatoire,

» A dit, après serment réitéré, le tout contenir vérité.

» Et, lecture faite, y a persisté et a signé. »

Rob.-Franç. Duhan.

Il semble que l'innocence d'Aubry devait être parfaite-

ment démontrée et que la révision de ce procès inique ne devait rencontrer aucun obstacle. Cependant de si grands personnages étaient compromis dans cette scandaleuse affaire, qu'il fallut plus de dix ans à Anne Bastard, la veuve du soldat, pour obtenir la réhabilitation de son mari. Enfin, le 29 mars 1701, le roi lui octroya des lettres patentes ordonnant la révision du procès, et le 18 février 1704, après bien des embarras suscités par les parties compromises, la chambre des Tournelles prononça un arrêt qui déclarait la mémoire de Jacques Aubry déchargée de l'accusation, et permettait à la veuve de se pourvoir devant qui de droit pour les réparations, dommages et intérêts. Mais comme dans cet arrêt on avait traité la cour des monnaies de *chambre*, et ses arrêts de *jugements en dernier ressort*, les officiers de cette cour en rappelèrent, et les parties furent renvoyées devant le conseil privé qui, en 1706, confirma l'arrêt de la Tournelle.

Dans ses requêtes, la veuve Aubry demandait : — que le chapitre fût condamné solidairement avec les sieurs Cousin, Dubuisson et Favières, et autres officiers de le cour des monnaies qui avaient assisté au jugement d'Aubry, à telle réparation qu'il plairait au roi et à son conseil arbitre, et en 30 000 livres d'intérêts civils ; — qu'à leurs frais et dépens il fût fondé à perpetuité une messe par chaque semaine pour le repos de l'âme d'Aubry, et qu'il fût mis dans l'église cathédrale de Notre-Dame de Chartres, au pilier le plus proche de l'autel de la Sainte-Vierge, une épitaphe en marbre blanc, dans laquelle serait fait mention tant de l'arrêt du parlement du 18 février 1704 que de celui du conseil privé.

Certes, ce n'était pas trop pour réparer une aussi monstrueuse iniquité ; cependant il est permis de douter que la veuve ait obtenu ce qu'elle demandait. Il ne reste rien qui puisse servir à éclairer la fin de cette malheureuse affaire. Le registre capitulaire de 1706, qui sans doute faisait mention de tout ce qui s'était passé alors, a été enlevé : par un singulier hasard, si c'est un hasard, c'est le seul qui manque dans la série depuis 1693 jusqu'en 1790. Dans toutes les histoires de Chartres, pour la plupart inspirées par le chapitre, il est bien fait mention du vol et de la condamnation de deux coupables, mais on ne donne pas de détails, et l'on ne dit pas un mot du procès de révision.

C'était donc une lacune qui restait à combler, un innocent qu'il fallait réhabiliter aux yeux de tous ; mais ici heureusement il n'y avait pas besoin pour convaincre de l'éloquence des Lally ou des Voltaire ; les faits suffisaient : ils portaient avec eux leur lumière.

---

## HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Voy. les Tables des années précédentes.

### RÈGNE DE HENRI II.

*Costume civil.* — Le règne de Henri II fut, pour les arts, celui du bon goût. Non-seulement les chefs-d'œuvre de la renaissance datent de cette époque ; mais tout ce qui s'est fait alors, même dans le domaine des industries les plus vulgaires, est empreint d'un sentiment du beau qui n'existait pas avant et qu'on n'a pas vu reparaître depuis. Les modes se ressentirent de cette heureuse influence. Elles s'améliorèrent par la suppression de tout ce qu'il y avait d'affecté et de ridicule dans l'habillement du temps de François Ier. Ainsi on usa plus modérément des déchiquetures et des plis bouillonnés ; on diminua la trop grande ampleur des manches ; le débraillé des estomacs fut corrigé par l'introduction des collets montants ; enfin les chaussures cessèrent d'être camardes pour n'affecter plus d'autre forme que celle du pied.

En même temps que le bon goût introduisit ces réformes, des lois somptuaires, plus efficaces que celles qui avaient été rendues jusque-là, réprimèrent l'abus de l'or et des étoffes dispendieuses. Déjà François Ier à la fin de son règne avait interdit à tous les gentilshommes l'usage des passementeries d'or et d'argent. Il avait perdu le Milanais où se fabriquaient ces articles, et les demandes adressées par la France à l'industrie italienne occasionnaient une exportation du numéraire qu'il voyait avec douleur, parce qu'elle contribuait à remplir les coffres de Charles-Quint.

En 1549, Henri II rendit à son tour une ordonnance fondée à la fois sur le motif qui avait fait agir son père et sur la convenance qu'il y avait à ce que l'autorité maintînt la décence publique en même temps que la distinction des classes par l'habillement. A l'interdiction des ornements de fabrique étrangère, il joignit celle de beaucoup d'objets analogues de l'industrie indigène. La loi descendit jusqu'à régler à quelle place du vêtement s'appliqueraient les boutons, bordures et broderies. Les couleurs et qualités des étoffes furent appropriées au rang de chacun.

Voici les principales de ces dispositions :

Les princes et princesses eurent seuls le droit de s'habiller tout en rouge cramoisi, tandis que les gentilshommes et les femmes de gentilshommes furent réduits à ne porter de cette couleur qu'une des pièces de leur habit de dessous.

Les demoiselles de compagnie de la reine et des princesses du sang furent autorisées à porter des robes de velours de toutes couleurs, sauf de cramoisi ; mais les suivantes des autres princesses n'eurent de choix, pour la même étoffe, qu'entre le noir et le tanné [1], et les femmes riches de la classe moyenne qui s'étaient mises aussi à avoir du velours, et d'aussi beau que pas une grande dame, n'obtinrent de le garder qu'autant qu'il serait façonné en jupons ou en manches. A leurs maris on défendit de porter soie sur soie ; et l'édit s'expliquait à cet égard en spécifiant que si leur habit de dessus était de velours, celui de dessous serait de drap, ou réciproquement.

Aux gens de métier et à ceux de la campagne, interdiction absolue de la soie, même comme accessoire, tellement qu'ils ne purent avoir ni bandes de velours, ni bouffants de soie à leurs habits. Ces ornements furent le privilége des domestiques de grande maison, à qui, pour le reste, on prescrivit aussi le drap.

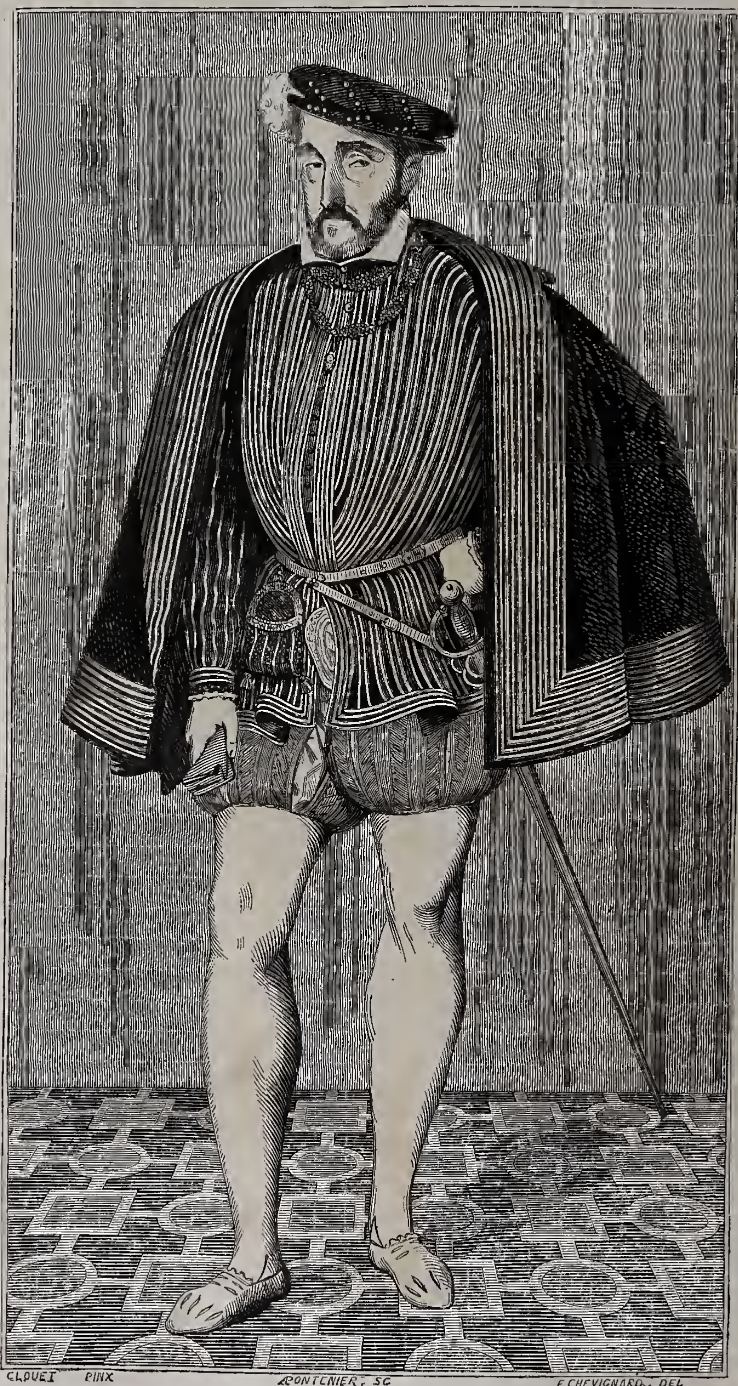
L'édit de 1549 rencontra beaucoup d'obstacles dans l'exécution. Il était loin d'avoir atteint tous les détails de la toilette, et comme on ne se prête pas volontiers à mettre au rancart des objets qui vous ont coûté cher, chacun, épiloguant sur le texte de la loi, disputait pièce à pièce la parure dont on voulait le dépouiller. Il fallut qu'au bout de deux mois, un rescrit interprétatif vînt armer les agents de l'autorité contre les difficultés qui s'élevaient de toutes parts. On profita de la circonstance pour introduire quelques adoucissements par pitié pour les dames, car elles étaient les plus frappées, et de toutes les classes de la société comme de tous les points du royaume, ce n'était de par part qu'un long cri de détresse. Les bandeaux d'orfévrerie portés sur la tête, les chaînes d'or que l'on appliquait comme bordures aux robes de parade, celles qui se mettaient en ceinture et au cou, furent exceptées de la proscription. On permit aussi aux femmes du peuple de porter la soie en bordure, en doublure et en fausses manches. Quant aux bandes de velours employées comme ornement pour les hommes, le roi déclara qu'il n'entendait pas qu'on en mît ailleurs que sur les hauts de chausses ou bien aux

[1] Cette couleur était l'analogue de ce qu'on appelle aujourd'hui le rouge saumon.

fentes et ourlets d'habits. Il expliqua aussi qu'il ne voulait pas qu'on portât de coiffure en velours, chapeaux non plus que bonnets. Les bonnets étaient alors ce que nous appelons des toques.

La loi somptuaire éclaircie de la sorte fut exécutée avec une rigueur extrême, au grand applaudissement des érudits et des poëtes qui virent là l'inspiration d'un nouveau Lycurgue corrigeant les mœurs de sa république. Ronsard en fit, dans ces termes, son compliment à Henri II :

Le velours, trop commun en France,
Sous toy reprend son vieil honneur;
Tellement que ta remonstrance
Nous a fait voir la différence
Du valet et de son seigneur,




Portrait de Henri II, par Clouet, dit Janet. — D'après le tableau original au Musée du Louvre.

Et du muguet, chargé de soye,
Qui à tes princes s'esgaloit,
Et, riche en draps de soye, alloit
Faisant flamber toute la voye.
Les Tusques ingénieuses
Jà trop de velouter s'usoyent (¹)
Pour nos femmes délicieuses
Qui, en robes trop précieuses,
Du rang des nobles abusoyent.
Mais or la laine mesprisée
Reprend son premier ornement :
Tant vaut le grave enseignement
De ta parole auctorisée.

Arrivons au détail de l'habillement.

(¹) Le poëte entend par là les ouvrières de la Toscane employées à la fabrication du velours.

Pour les hommes, il consistait en chemise, pourpoint, chausses, bas, sayon, ceinture avec ceinturon pour l'épée, casaque ou manteau, bonnet ou chapeau, souliers, bottes ou escarpins.

Sayon est un diminutif de saie : c'est la tunique du règne précédent qu'on avait raccourcie de jupe au point de la transformer en une veste à grandes basques. Le corsage du sayon différait d'ailleurs de celui de la saie en ce qu'il montait jusqu'au cou et y était tenu fermé par trois boutons. Par le moyen de la ceinture, il était encore habillé à la taille. Il restait entr'ouvert sur la poitrine pour laisser voir le pourpoint ou gilet placé dessous. Le buste ainsi fermé, la chemise n'apparaissait que par un col à demi renversé autour du cou, et par des manchettes




Portrait de Marie Stuart. — D'après une minature du Recueil de Gaignières, au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale.

qui dépassaient aux poignets les manches du sayon.

La ceinture, posée au défaut des côtes, était ordinairement de velours avec de la broderie d'or et des perles. On en voit une de cette époque, dans la galerie des armes de l'hôtel de Cluny, dont la richesse est extraordinaire. Elle est en velours cramoisi et cousue sur un galon d'or qui, lui servant de doublure, lui donne du maintien. Le côté du velours qui se trouvait en vue est orné d'un dessin courant de rinceaux d'or, ciselés avec un art infini.

A la ceinture s'attachait une bourse en forme de sachet qui pendait sur le flanc, du côté opposé au ceinturon. Il n'est pas rare de voir dans les cabinets d'antiquité des fermetures ciselées qui proviennent de ces sortes de bourses. M. Sauvageot en possède une à la fois ciselée et damasquinée,

qui paraît avoir appartenu à Henri II lui-même, car elle reproduit exactement le dessin de celle qui est peinte sur le portrait que nous reproduisons.

La *casaque* était le manteau court garni d'un collet et de manches. L'absence des manches constituait le manteau proprement dit, et le manteau devenait *cape* lorsqu'il était dénué de collet et pouvait se draper autour du buste. Casaque, manteau ou cape formaient le vêtement de dessus des gentilshommes; la bourgeoise avait conservé à même fin la large robe du temps de Louis XII et de François Ier.

Les chausses sont les culottes. Elles cessèrent d'affecter les façons innombrables qu'elles avaient reçues auparavant, pour s'arrêter à celle d'un court caleçon bouffant, par-dessus lequel étaient disposées en hauteur des bandes d'une autre étoffe. Le velours barré d'or ou épinglé fut généralement employé à cette décoration. Dans le peuple et à la campagne on continua à porter des chausses à la marinière. Celles-là étaient d'une largeur extrême, comme un jupon, et descendaient jusqu'aux genoux : on ne peut mieux les comparer qu'au *bragoubras* des Bas-Bretons.

Les bas reçurent sous Henri II un singulier perfectionnement, par l'idée qu'on eut de les faire en mailles de soie ou de laine. Mézerai témoigne que le roi en portait de cette façon à la fête qui se termina si tristement par sa mort (1559). Le travail ingénieux des bas mailiés, qui fut dès lors appelé *tricot*, semble être d'invention française par le nom qu'il porte, soit qu'il doive ce nom aux aiguilles de bois avec lesquelles on l'exécute (le métier à bas ne fut inventé que cent ans plus tard), soit qu'il le tienne du village de Tricot en Beauvaisis où il aurait pris naissance. On peut dire que cette invention répondit à un véritable besoin de l'époque. Depuis longtemps on cherchait à remédier au manque de souplesse des bas à pièces. Les Florentins, y employant toute leur industrie, n'avaient rien trouvé de mieux que de les faire en filet de soie; mais cela ne pouvait servir que l'été et plutôt à l'usage des dames qu'à celui des hommes.

Le genre de chaussure appelé *escarpins* consistait en souliers de satin ou de velours, très-couverts et crevés. Les souliers se faisaient en cuir, les bottes en cuir ou en daim. Il y avait encore les *escafignons*, sorte de chaussons en drap ou en laine feutrée, qui montaient jusqu'à mi-jambe comme des bottines

On reconnaîtra la plupart des pièces qui viennent d'être décrites dans le portrait d'Henri II peint par le célèbre Clouet. Le costume n'est que de deux couleurs, blanc et noir, avec des rayures d'or. C'était la livrée ordinaire du roi, « à cause de la belle veuve [1] qu'il servait, » dit Brantôme.

Il n'y eut de changé à la toilette des dames que la façon des robes et la coiffure.

Le corsage de la robe, garni d'épaulettes et d'une petite basque de deux ou trois doigts, ne fut plus constamment décolleté, mais au contraire montant comme celui du sayon des hommes. Dans ce dernier cas, on l'ouvrit entre le cou et la taille, afin de montrer, pour plus grande ressemblance avec l'autre sexe, un pourpoint ou gilet qui complétait avec la cotte l'habillement de dessous. Indépendamment de cette ouverture, il y eut souvent des fentes pratiquées sur l'estomac, dans le dos et sur les épaules.

Les manches, moins larges que celles du règne précédent, eurent une ampleur qui allait en diminuant depuis les épaules jusqu'au poignet, comme les ci-devant manches à gigot. Pour répondre au corsage, elles furent tailladées du haut en bas, et les fentes rapprochées de distance en distance par des perles, ou des nœuds, ou de petites pièces d'orfévrerie pareilles à des boutons, qu'on appelait alors des *fers*. Enfin on attacha aux épaulettes de fausses manches, ou *mancherons*, qui tombaient tout droit derrière les bras.

(1) Diane de Poitiers.

A l'encolure du corsage se dégageait la collerette montante, brodée ou goderonnée, d'un fichu de linon appelé *gorgias*.

Si le corsage était décolleté, il n'était pas fendu sur le devant et on ne mettait pas de pourpoint par-dessous. Le gorgias couvrait alors les épaules et le cou.

Les jupes restèrent ce qu'elles étaient, sauf qu'elles eurent moins d'ouverture par devant, à cause que les vertugades furent moins écartées.

Le portrait de Marie Stuart, peint lorsque cette princesse était dauphine de France, fera voir combien la robe avait gagné en élégance aux modifications qui viennent d'être expliquées.

Quant à la coiffure, elle consistait en une *cale* qui enfermait la chevelure comme un petit sac, et par-dessus laquelle se posait, soit un bonnet, c'est-à-dire une toque à plume, soit un chapeau, chapeau de forme ovoïde et très-haute avec de larges bords cambrés, soit enfin un chaperon, coiffure de prédilection des dames parisiennes et de la reine Catherine de Médicis. Le chaperon, dont le sort avait été de subir de règne en règne les transformations les plus complètes, était devenu un vrai bonnet, dans l'acception où nous prenons ce mot aujourd'hui : un bonnet de drap ou de soie avec une large passe, avec des brides et avec un bavolet; mais il était chaperon en ce que sa coiffe était étoffée au point de produire un appendice qui retombait par derrière comme une voilette. Pour sortir, lorsqu'il faisait froid, on assujettissait aux brides du chaperon une pièce carrée qui couvrait tout le visage au-dessous des yeux comme une barbe de masque. Cette pièce s'appelait *touret de nez*. Le touret de nez joue un grand rôle dans les aventures racontées par la reine de Navarre, sœur de François Ier.

Notons encore un détail de la chaussure qui présente quelques traits curieux.

Comme les grandes dames n'usaient que d'escarpins ou de mules, pour sortir, elles mettaient par-dessus un patin léger à semelle de liége. On rachetait par l'épaisseur de la semelle le désavantage d'une stature trop exiguë, et comme les jupes tombaient assez bas pour cacher entièrement les pieds, celles qui avaient besoin d'une rallonge considérable, en étaient venues à faire du patin un véritable piédestal. De là les plaisanteries de Scaliger contre les maris qui ne possédaient au logis que la moitié de leurs femmes, et de Brantôme au sujet des « nabotes qui ont leurs grands chevaux de patins liégés de deux pieds. » Ce dernier auteur y revient plusieurs fois de lui-même ou par des anecdotes qu'il s'amuse à raconter. En voici une qui peut être rapportée ici :

« Il me souvient, dit-il, qu'une fois, à la cour, une dame fort belle et riche de taille, contemplant une belle et magnifique tapisserie de chasse où Diane et toute sa bande de vierges chasseresses y étaient fort naïvement représentées et, toutes vêtues, montraient leurs beaux pieds et belles jambes : elle avait une de ses compagnes auprès d'elle qui était de fort basse et petite taille, qui s'amusait aussi à regarder avec elle cette tapisserie ; et elle lui dit : « Ha ! petite, si nous nous habillions toutes de cette façon, vous le perdriez comptant, et n'auriez grand avantage, car vos gros patins vous découvriraient. Remerciez donc la saison et les longues robes que nous portons qui vous favorisent beaucoup et vous couvrent vos jambes si dextrement; lesquelles ressemblent, avec vos grands patins d'un pied de hauteur, plutôt une massue qu'une jambe; car qui n'aurait de quoi se battre il ne faudrait que vous couper une jambe et la prendre par le bout, et du côté de votre pied chaussé et entré dans vos patins, on ferait rage de bien battre. »

## LES DEUX MENDIANTS.

Deux descendants de Job mendiaient côte à côte, assis sur les pierres du chemin; mais chacun d'eux s'était fait une solitude, et les gémissements de son voisin étaient pour son oreille comme le bruit du vent.

Une seule fois ils s'étaient adressé la parole.

— Où est ta famille? avait demandé le plus jeune à l'autre.

— Cherche où sont les nuées qui passaient au ciel ce matin! avait répondu le mendiant; mais toi-même, que sont devenus tes parents?

— Ce que deviennent les tourbillons de poussière qu'emporte l'orage, avait-il répliqué.

Et, après ces mots, tous deux étaient rentrés dans le fort de leur égoïsme.

Cependant ils se sentirent à la fin vaincus par la douleur, et, ne trouvant pas d'appui sur la terre, ils regardèrent plus haut.

Un jour, l'un d'eux, pressé par la faim, se rappela la prière apprise dans son enfance et se mit à dire : *Ayez pitié de moi, ô notre Père qui êtes aux cieux!*

L'autre se retourna à ces mots, et, comme un voyageur qu'une lumière éclaire tout à coup dans la nuit, il s'écria :

— Si nous avons un père commun dans le ciel, nous sommes frères et nous devons nous secourir et nous aimer!

En parlant ainsi, il prit dans son sac de toile la nourriture de sa journée, et rompit avec son compagnon le pain d'alliance.

---

## PETIT TRAITÉ DU FILET.

Suite. — Voy. p. 143.

### DE LA MANIÈRE DE MAILLER.

§ 18. Après avoir exécuté sur l'anse de corde Z, fixée à un clou à crochet, la levure PPPP, composée d'un nombre de pigeons déterminé par le genre de filet qu'on veut mailler, et tenant le moule de la main gauche, on le placera sur le dernier pigeon, soit $P^4$, en retournant les pigeons de façon que $P^1$ soit à la droite du moule et $P^4$ à sa gauche, et le fil A pendant en avant du moule. On l'y maintient avec le pouce, puis on exécute la première maille, comme il est indiqué à la figure 3. Cette maille étant faite, on la laisse sur le moule, et l'on continue de mailler ainsi successivement à tous les pigeons, $P^3$, $P^2$ et $P^1$. Arrivé au dernier, on ôte les mailles de dessus le moule, qu'on place alors sous la dernière, à une distance telle qu'il puisse toucher le bas de la maille suivante, en abaissant celle-ci dessus avec la pointe de la navette. Puis on continue à mailler en prenant successivement chaque maille du premier rang, comme on avait pris tout à l'heure chaque pigeon, et l'on continue de même jusqu'à la fin.

### AUTRES MANIÈRES DE MAILLER.

§ 19. Il y a encore d'autres manières de mailler qui sont moins usitées, mais qu'il est bon de connaître; elles peuvent paraître à quelques personnes plus expéditives ou plus faciles que la maille *sous le petit doigt*.

Elles s'exécutent au moyen du nœud sur le pouce, d'où vient qu'on leur donne le nom de mailles *sur le pouce*.

La première se fait de haut en bas, et la seconde de bas en haut.

§ 20. *Première manière.* — Le fil AB étant sur le moule et retenu par le pouce, on le fait tourner sous le moule, suivant la ligne ponctuée CD (fig. 5). C'est le premier temps.

Deuxième temps : on passe la navette de haut en bas dans la maille MM, comme il est indiqué par les lettres DE, et l'on ramène le fil en F par-dessus le moule, où on le retient avec le pouce.

Troisième temps : on jette le fil EF en haut, par-dessus la main, en FGH.

Quatrième temps : on passe la navette dans la maille MM par derrière la branche de droite et par-dessus celle de gauche, comme il est indiqué dans la figure 5, et l'on achève comme dans le nœud sur le pouce (voyez la fig. 1).

§ 21. *Deuxième manière* (fig. 6). — Le fil AB étant sur le moule est maintenu avec le pouce.

Premier temps : on fait passer le fil AB par-dessus le moule, suivant la ligne ponctuée BC.

Deuxième temps : on fait passer la navette de bas en haut, et par derrière, dans la maille MM, comme il est indiqué par les lettres CD.

Troisième temps : on ramène le fil en E, et on l'y retient avec le pouce; on le rejette ensuite par-dessus la main, suivant EFG.

Quatrième temps : on fait passer la navette derrière les deux branches de la maille MM, et l'on achève par le nœud sur le pouce (voyez fig. 1).

### ACCRUES ET RAPETISSURES.

Ces diverses opérations bien connues, il ne reste plus qu'à apprendre la manière de faire les *accrues* et les *rapetissures* destinées à augmenter ou à diminuer la largeur d'un filet, pour pouvoir exécuter facilement toutes les espèces de filets.

§ 22. Une *accrue* est une maille supplémentaire qu'on prend dans un rang, en la jetant entre deux mailles du rang supérieur, afin d'augmenter la largeur du filet. Ce procédé est indispensable pour tous les filets qui ne sont pas cylindriques.

Quand on a jeté la maille A sur la maille B, avant de jeter la suivante sur la maille D, on en jette d'abord une au-dessus du nœud C qui unit les mailles B et D, ce qui donne une maille de plus, E, en forme de pigeon.

§ 23. La *rapetissure,* qu'on appelle *rétrèce* en terme de filet, consiste à prendre une maille de moins dans un rang, en jetant une maille sur deux mailles adjacentes du rang supérieur, afin de diminuer la largeur d'un filet.

Au lieu de jeter la maille C sur la maille A (fig. 8), pour jeter ensuite la maille suivante sur la maille B adjacente à A, on jette la maille C à la fois sur A et sur B, en passant successivement la navette dans A et dans B, et en les serrant dans un nœud commun D, ce qui donne une maille de moins que dans le rang supérieur.

### DES MAILLES CARRÉES ET EN LOSANGE.

§ 24. Les filets se divisent en deux classes : les filets à mailles en losange et les filets à mailles carrées.

Quand les premiers sont tendus (fig. 9), toutes leurs mailles sont parallèles entre elles, mais en lignes obliques par rapport à la tête AB du filet, et forment des angles obtus dans la direction des deux extrémités latérales.

Quand les seconds sont tendus (fig. 10), toutes leurs mailles sont parallèles, mais en lignes perpendiculaires à la tête et aux côtés du filet, et forment entre elles des angles droits.

### EXÉCUTION DES FILETS A MAILLES EN LOSANGE.

§ 25. Les filets à mailles en losange s'exécutent en suivant les principes énoncés ci-dessus, c'est-à-dire en les commençant par une levure de pigeons, et en les continuant

par un système d'accrues successives jusqu'au rang de leur plus grande largeur, et par un système de rétrêces successives dans l'ordre inverse.

EXÉCUTION DES FILETS A MAILLES CARRÉES.

§ 26. Les filets à mailles carrées s'exécutent différemment. On prend la mesure de la longueur dont on veut faire le filet sur une ficelle, qu'on attache par un bout à un clou à crochet. On passe dans le même clou une petite anse de corde Z, d'une circonférence double à peu près du moule (fig. 10). Ce sera la première maille. On posera le moule sous cette maille pour en faire une seconde, qui sera la première du deuxième rang, et, sans l'ôter du moule, on passera une seconde fois la navette dans la maille du premier rang, et l'on fera un second nœud. Ce sera là une accrue qui formera la deuxième maille du second rang. On ôte ces deux mailles du moule pour les poser sous la der-

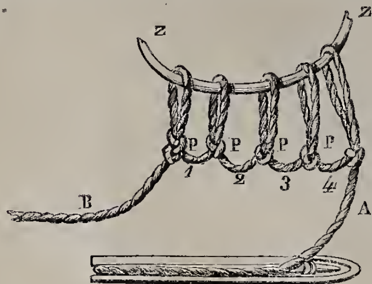



Fig. 4.

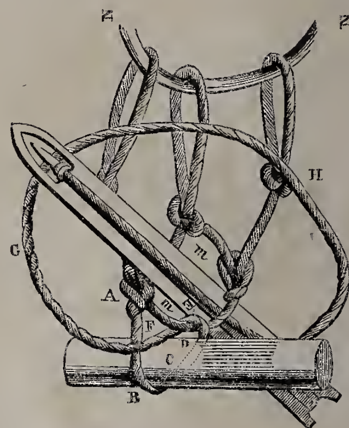



Fig. 5.

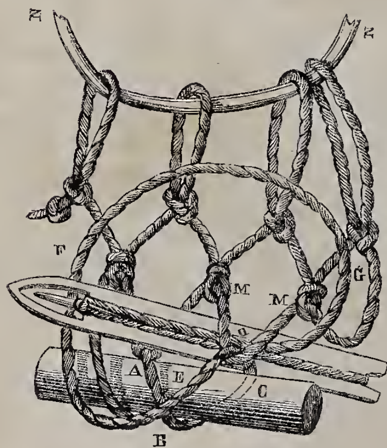



Fig. 6

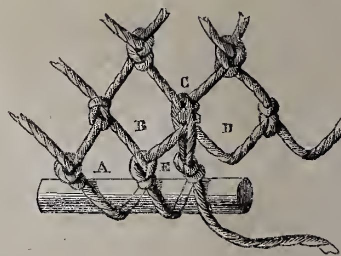



Fig. 7

Fig 9

Fig. 8.

Fig. 10.

nière, afin de commencer le troisième rang, de la même façon qu'on a fait le deuxième, et ainsi de suite, en observant de jeter une accrue à la fin de chaque rangée de mailles. De cette manière le filet se poursuit, en élargissant toujours d'une maille à chaque rang, et lorsqu'il est aussi long que la ficelle de mesure, on cesse de faire une accrue à la fin du dernier rang, et à partir du rang suivant on commence au contraire à diminuer d'une maille par rang au moyen d'une rapetissure qui embrassera les deux dernières mailles, jusqu'à ce qu'on arrive à n'avoir plus qu'une seule maille D à l'angle opposé à la maille de tête A. Le filet sera alors terminé et parfaitement carré.

Il faut remarquer que la première maille ou anse Z ne compte pas dans les mailles du filet, non plus que la première maille et la première accrue du second rang primitif. C'est la maille du milieu du troisième rang primitif qui devient la maille de l'angle A du filet, les deux mailles du second rang primitif s'allongeant sur ses branches en AM et AN, tandis que les deux autres mailles de ce troisième rang s'allongent en NO et MP sur le second rang définitif.

*La suite à une autre livraison.*

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

# OLIVIER GOLDSMITH.




Le docteur Johnson lisant le manuscrit du *Vicaire de Wakefield*. — Dessin de Gilbert.

I. — GOLDSMITH AUX ARRÊTS. — SA DÉLIVRANCE. — SA PREMIÈRE ENTREVUE AVEC LE DOCTEUR JOHNSON. — LEUR AMITIÉ.

« Un matin je reçus du pauvre docteur Goldsmith l'avis qu'il était dans une grande détresse, et que comme il n'était pas libre de venir me voir, il me priait de me rendre près de lui le plus tôt possible. Je lui envoyai une guinée et je promis d'aller immédiatement le visiter. En effet, je m'habillai aussitôt, et je courus chez lui : son hôtesse (¹) le tenait aux arrêts pour obtenir le prix de son loyer; il était exaspéré. Je m'aperçus qu'il avait déjà changé ma guinée et fait acheter une bouteille de Madère qui était devant lui avec un verre. Je replaçai le bouchon sur la bouteille, et je cherchai avec lui les moyens de le tirer d'embarras. Il me dit alors qu'il avait en manuscrit une *nouvelle* toute prête pour l'impression, et il me la mit entre les mains. Je la

(¹) Mistress Élisabeth Flemming. Sa maison était située dans Islington qui, en ce temps-là, était encore une sorte de campagne. Goldsmith s'était logé en garni chez elle pour être près de son éditeur Newbery; il écrivait des préfaces et refaisait d'anciens livres. Le prix de son loyer était de 50 livres par an (environ 1 250 francs).

parcourus du regard, et j'en compris le mérite. Je dis à l'hôtesse que je ne tarderais pas à revenir; et, étant allé chez un libraire, je lui vendis le manuscrit pour soixante-dix livres (¹). Je rapportai l'argent à Goldsmith, et il paya son terme à l'hôtesse, non sans lui reprocher avec véhémence d'en avoir agi si durement envers lui (²). »

Telle est l'exacte narration de Jonhson. « Je la donne authentiquement, » dit James Boswell, qui a publié, en 1791, deux volumes in-4° entièrement consacrés à perpétuer le souvenir des paroles et gestes du célèbre docteur Samuel Johnson, étudié dans les plus minutieux détails de sa vie.

Mistress Piozzi, épouse en premières noces de M. Thrale, ami intime de Samuel Johnson, a raconté cette entrevue dans des termes moins favorables à Goldsmith : suivant elle, l'auteur du *Vicaire de Wakefield* était à moitié ivre de madère, il déraisonnait; il n'avait pas encore terminé sa nouvelle, son exaltation lui ôtait la liberté d'écrire, etc.; mais mistress Piozzi, riche et d'un esprit léger, est à beaucoup d'égards moins digne de foi que le flegmatique et scrupuleux James Boswell. Le pauvre Goldsmith avait bien assez de défauts, entremêlés à ses excellentes qualités, pour qu'il y eût au moins générosité à ne pas charger du mauvais côté la couleur de son portrait.

C'était en 1764, vers la fin de l'été, que mistress Flemming avait causé cette effroyable peur à son locataire. Il y avait déjà plus de trois ans que Johnson et Goldsmith se connaissaient intimement.

Le vénérable docteur Percy était le bon génie qui avait présenté Goldsmith, encore peu renommé, à Johnson, l'homme de lettres de ce temps le plus respecté en Angleterre. Le 31 mai 1761, le docteur Percy alla chercher Johnson chez lui, à Inner-Temple Lane, pour le conduire dans Wine-Office Court, où Goldsmith avait fait préparer un souper. Samuel Johnson, vêtu d'ordinaire avec une grande simplicité, s'était paré cette fois comme s'il eût été invité à une fête de la cour : ses habits étaient tout neufs; sa perruque était fraîchement poudrée; sa veste était de couleur écarlate et brodée d'or; un galon d'or serpentait autour de son tricorne. « — Je vous prie, cher Monsieur, dans quel but tant de magnificence? s'écria le docteur Percy. — Monsieur, répondit Johnson, je sais que Goldsmith, qui ne se pique point de propreté, excuse sa négligence en citant la mienne, et je veux lui donner ce soir un meilleur exemple. »

C'était la première leçon de morale que Johnson destinait à son pauvre confrère : il ne lui ménagea point, dans la suite, ses rudes enseignements. Doué d'une haute et forte raison, quoiqu'il ne fût exempt ni de préjugés, ni de bizarreries, il se faisait un devoir de battre en brèche incessamment et impitoyablement tous les travers de ses amis. Goldsmith, dont la faiblesse d'esprit, pour tout ce qui se rapportait à la pratique de la vie et aux relations sociales, était presque incroyable, s'insurgeait avec vivacité contre les censures, de quelque part qu'elles vinssent; toutefois il se soumit peu à peu à l'habitude d'être malmené par Johnson : il le suivait dans les promenades, chez les libraires, dans les salons. Il avait bien le sentiment qu'il jouait près de lui un rôle secondaire, qu'il avait tout à perdre en s'exposant à cette continuelle comparaison avec son illustre ami; mais il cédait à une sorte d'attrait irrésistible; il trouvait en Johnson des qualités supérieures qui excitaient à la fois son admiration et son envie : une prodigieuse étendue de connaissances bien coordonnées, une logique inflexible, une rare présence d'esprit, un éclat, une verve, une autorité de conversation incomparables. Il désirait ardemment acquérir quelques-uns de ces mérites : il s'y essayait; mais ses efforts opiniâtres ne lui attiraient le plus souvent que des mortifications et une réputation ridicule.

(¹) Environ 1 500 francs; la valeur de l'argent a diminué de près de moitié depuis cette époque.

(²) Les biographes de Goldsmith ont vérifié, sur les livres et quittances de mistress Flemming, qu'il ne lui était dû qu'un seul terme : elle avait fait venir les *bailiffs*, qui attendaient Goldsmith à la porte de sa chambre, prêts à l'arrêter.

II. — PETITES MISÈRES DE GOLDSMITH DANS LA CONVERSATION.

Johnson, qui considérait Goldsmith comme un très-grand écrivain et n'hésitait pas à placer son poëme du *Voyageur (the Traveller)* parmi les chefs-d'œuvre de la littérature anglaise, souffrait de le voir se livrer volontairement par son étourderie, son langage décousu et diffus, ses puériles vanités, aux faux jugements et aux moqueries du monde. « Goldsmith ne devrait jamais chercher à briller dans une conversation, disait-il; il n'a pas ce qu'il faut pour cela, et il prend trop à cœur ses défaites. On gagne au jeu en partie avec de l'adresse, en partie avec de la chance; vous pouvez être battu par quelqu'un qui n'a pas la dixième partie de votre esprit. Quand Goldsmith discute, il est comme un joueur qui risque 100 guinées contre un autre joueur qui ne peut en jouer qu'une. S'il a l'avantage, il ajoute très-peu à sa réputation d'homme distingué; et s'il n'a pas l'avantage, il est misérablement mortifié. »

On rappelait devant Johnson qu'Addison se contentait de la réputation que lui avaient méritée ses écrits, et qu'il n'avait aucune ambition de réussir dans la conversation; si bien qu'un soir, une dame lui ayant reproché de n'avoir presque point parlé dans un salon : « Madame, répondit Addison, je n'ai que quelques petites pièces de monnaie de cuivre dans ma bourse, mais j'ai du crédit pour mille livres. » « — C'est tout à fait comme Goldsmith, fit observer Johnson, il a beaucoup d'or dans son cabinet, mais le plus souvent sa bourse est vide. Il n'est riche que la plume à la main. »

Goldsmith disait un jour sérieusement qu'il était étonné d'avoir le dessous dans les discussions, parce qu'il était sûr d'avoir toujours le dessus quand il discutait avec lui-même. On riait de cette naïveté. « Il a cependant raison, dit Johnson : quand il est dans son cabinet, il est maître de son sujet, et il peut le traiter par écrit d'une manière supérieure; mais quand il est en société, il est embarrassé, obscur, et incapable de bien raisonner. Comme poëte, comme auteur comique, et même comme historien, il est dans les premiers rangs. » Boswell se récria en entendant Goldsmith vanté si haut à titre d'historien. Le docteur Johnson soutint son éloge. « L'excellence d'un livre consiste, ajouta-t-il, en ce qu'il contient tout ce qu'il doit et peut contenir. Goldsmith entend cela à merveille et exprime brièvement tout ce que le lecteur a besoin de savoir. Son Abrégé de l'histoire romaine est meilleur que celle de Lucius Florus ou d'Eutrope, et si vous le comparez à Vertot dans les passages correspondants des mêmes récits, vous trouverez aussi qu'il lui est supérieur. »

« Le malheur de Goldsmith en conversation, disait-il encore, est que le plus souvent il s'engage dans une question sans savoir comment il en sortira. Il a beaucoup de génie, et trop peu de savoir. De même que l'on dit d'un homme généreux : « Il est fâcheux qu'il ne soit pas plus » riche, » de même nous pouvons dire de Goldsmith : « Il » est fâcheux qu'il ne soit pas plus savant. » Certainement il ne garderait pas sa science pour lui seul. »

Par ce mot science, Johnson entendait une grande quantité de connaissances bien méditées et méthodiquement classées dans l'esprit. On lui faisait remarquer que Goldsmith, qui était docteur en médecine, avait appris en

réalité beaucoup de choses, ainsi que le prouvait d'ailleurs la grande variété des sujets sur lesquels il avait écrit d'une manière si supérieure. « Sans doute, répondit Johnson, il a un nombre considérable de notions dans la tête, mais il les y transporte de place en place et ne les fixe nulle part; souvent il ne sait pas même expliquer ce qu'il y a de meilleur et de plus beau dans ses ouvrages. »

Boswell demandait un jour si la morale autorisait le duel. Goldsmith lui répondit : « — Si vous étiez insulté, vous battriez-vous? — Sans doute, dit Boswell. — Alors, reprit Goldsmith d'un air triomphant, la question est résolue. — Non pas, Monsieur, s'écria Johnson. Cela ne résout rien du tout. Quand peut-on dire qu'un homme est autorisé à considérer comme justes toutes ses actions? »

On disputait sur la question de savoir si deux personnes qui ne peuvent s'entendre sur une question capitale de politique, de philosophie ou de religion, peuvent rester liées d'une amitié sincère. Johnson soutenait l'affirmative, et disait que l'on n'avait qu'à mettre de côté, d'un commun accord, le sujet du dissentiment. « — Par exemple, ajoutait-il, je m'accommode très-bien de la société de Burke; j'aime son savoir, son génie, la variété de ses connaissances, sa fluidité de conversation; mais je ne causerais certes pas avec lui du parti Rockingham. — Mais, Monsieur, dit Goldsmith en insistant, lorsque deux personnes qui vivent ensemble savent qu'il est un point sur lequel elles sont en opposition formelle, elles se trouvent dans la situation de la femme de Barbe-Bleue : « Vous pouvez entrer dans toutes » les chambres, excepté une; » et alors nous avons tous naturellement une envie irrésistible de regarder dans cette chambre. On y revient toujours malgré soi. » Johnson l'interrompit brusquement : « — Monsieur, je ne dis pas que *vous* puissiez vivre amicalement avec une personne qui pense autrement que vous sur certaines questions : je dis seulement que *moi* je le puis. Vous me rappelez la Sapho d'Ovide (¹)! »

A la suite de ces discussions, Goldsmith se désespérait quelquefois. Dans un moment de dépit, il s'écria : « Il n'y a pas moyen de discuter avec Johnson; quand son pistolet fait long feu, il vous casse la tête avec la crosse. »

### III. — REPARTIES DE GOLDSMITH. — EXEMPLES DE SA VANITÉ ENFANTINE. — ESTIME SINCÈRE DE JOHNSON POUR GOLDSMITH.

Il arrivait cependant par intervalles à Goldsmith des mouvements de dignité par lesquels il se relevait : alors il tenait tête à Johnson, ce que peu de personnes auraient osé. Un soir, il disait au célèbre peintre Josuah Reynolds que ce qu'il y a de plus difficile, lorsqu'on écrit une fable, est de faire parler chaque animal suivant son caractère : « Par exemple, dans la fable des petits poissons qui demandent à Jupiter de les changer en oiseaux semblables à ceux qu'ils voient voler au-dessus de l'eau, l'habileté consiste à les faire parler comme des petits poissons. » Tandis qu'il se complaisait à développer cette idée, il s'aperçut que le docteur Johnson (qui était fort gros et avait une très-grosse voix) riait à s'en tenir les côtes. « Eh! docteur Johnson, lui dit Goldsmith, ce n'est pas aussi facile que vous avez l'air de le croire; et il y aurait fort à parier que si vous aviez à faire parler les petits poissons, ils parleraient comme des baleines. »

Boswell faisait un éloge hyperbolique de Johnson, et rabaissait tous les autres auteurs. Goldsmith lui dit avec douceur : « Monsieur, vous voulez faire une monarchie de ce qui doit toujours être une république. »

(¹) « Omnique à parte placebam. »
Ovid., *Epist. Sapp. ad Phaonem*, I, 51.

On ne manqua point d'attribuer cette réponse à l'envie. C'était peut-être une injustice. On n'avait que trop d'occasions légitimes de surprendre Goldsmith en flagrant délit de vanité. Lui-même avouait sa faiblesse sous ce rapport, et on raconte de lui mille traits de cette préoccupation personnelle qui paraissent invraisemblables.

Ayant accompagné, dans un voyage en France, deux charmantes personnes (miss Horneks et une autre demoiselle, mariée depuis au colonel Gwyn), il se montra, dit-on, fort irrité à son retour en Angleterre, parce que les Français avaient fait moins attention à lui qu'à ces dames.

A une représentation des Fantoccini à Londres, il s'impatienta contre les applaudissements donnés à une marionnette qui faisait tourner une pirouette : « Bah! je ferais mieux qu'elle! » dit-il avec dépit. On se prit à rire; mais il insista, et le soir, après souper, chez Burke, il voulut à toute force prouver à la compagnie qu'il sautait par-dessus un bâton mieux que les marionnettes.

Une autre fois, Burke et ses amis le virent immobile dans une rue, regardant des femmes étrangères singulièrement habillées et qui excitaient l'étonnement et les acclamations d'une foule de passants. Burke, après l'avoir attentivement observé, s'éloigna sans se montrer à lui, en priant les personnes qui l'accompagnaient de faire attention à ce qui se passerait entre Goldsmith et lui à leur première rencontre. Le soir même, Goldsmith vint visiter Burke qui le reçut très-froidement : Goldsmith, très-inquiet, après plusieurs tentatives inutiles pour obtenir quelques signes d'amitié, demanda à Burke de lui dire sincèrement s'il avait eu le malheur de l'offenser. « Fi, Monsieur! répondit Burke; votre conduite est ridicule, et vous poussez l'envie et l'orgueil au delà de tout ce que l'indulgence peut supporter! Ces messieurs ne vous ont-ils pas, ainsi que moi, entendu ce matin vous écrier en voyant le peuple attroupé devant une fenêtre où étaient accoudées des femmes : « Ces » poupées attirent la foule, et moi l'on ne me regarde » seulement point! » Goldsmith se récria d'abord, et protesta qu'il n'avait rien dit de semblable; mais Burke ayant insisté avec beaucoup de sang-froid, le pauvre homme baissa la tête et dit : « Je ne croyais vraiment pas avoir prononcé ces paroles; mais j'avoue à ma honte, c'est bien ridicule! que cette pensée-là m'a en effet traversé l'esprit. »

Ces singularités chez un écrivain d'un talent si supérieur étaient un sujet d'étonnement universel. « C'est un idiot inspiré, » disait Horace Valpole. Boswell rapporte qu'il entendit un homme d'esprit, Chamier, dire, après une conversation avec Goldsmith : « Allons, je crois que c'est bien lui qui a écrit ses ouvrages, mais ce n'est point peu de chose que de le croire. »

Des gens de peu de mérite étaient souvent très-injurieux à l'égard de Goldsmith. Un gentleman qui était placé à table entre lui et Johnson dit à haute voix : « Me voici entre le docteur Major et le docteur Minor (¹). » Une autre fois, Goldsmith avait entrepris avec un Allemand une thèse où il espérait se distinguer. L'Allemand l'interrompit en disant : « Tchut! tchut! Monsieur, foilà le tocteur Tchohnson qui fa tire quelque chose! »

Quelquefois Johnson réprimandait vertement ceux qui traitaient son ami avec peu de considération. Goldsmith se plaignait que, s'étant rencontré dans un salon avec lord Camden, ce seigneur avait été le seul qui eût évité de parler avec lui. Des éclats de rire accueillirent cette lamentation. Mais Johnson les fit cesser en disant : « Non, Messieurs; le docteur Goldsmith a raison. Un grand seigneur doit des égards à un homme comme Goldsmith, et mon

(¹) Suivant d'autres biographes, « entre la Grande-Ourse et la Petite-Ourse. »

avis est que lord Camden s'est grandement fait tort en affectant de ne pas lui adresser la parole. »

De son côté, Goldsmith donna plus d'un témoignage public de sa grande admiration et de son respect pour Johnson. Il lui dédia sa comédie : *She stoops to conquer* (Elle s'abaisse pour vaincre). « Vous dédier cette petite pièce, dit-il, c'est me faire plus d'honneur qu'à vous-même. Il ne peut que m'être honorable d'informer le public que j'ai déjà vécu pendant beaucoup d'années dans votre intimité. Il est peut-être aussi d'un intérêt plus général de faire connaître que l'on peut trouver unis dans un même caractère un esprit si supérieur et une piété si sincère. »

Johnson survécut à Goldsmith, et écrivit l'épitaphe en latin gravée sur le monument de l'auteur du *Vicaire de Wakefield,* à l'abbaye de Westminster.

Il ne souffrit plus que l'on se permît en sa présence aucune critique sur son ami. A un dîner chez Josuah Reynolds, quelques personnes ayant parlé légèrement du caractère et des ouvrages de Goldsmith, Johnson se leva, regarda en face ces personnes, et dit : « Si l'on ne tolérait de semblables paroles que de la part de ceux qui ont autant de mérite qu'en avait le pauvre Goldy, il aurait peu de censeurs ! » *La suite à une autre livraison.*

---

## RÉSERVOIRS A POISSONS.

L'administration et les corps savants rivalisent de zèle pour développer la fécondation artificielle des œufs de poissons. Dans un grand nombre de départements on s'occupe avec ardeur d'empoissonner les ruisseaux et les rivières. Des hommes qui marchent à la tête de la science vont rechercher dans toute l'Europe des espèces nouvelles de poissons afin de les naturaliser dans notre pays et d'accroître les ressources de l'alimentation publique.

La *pisciculture* (mot à mot *culture du poisson,* tel est le nom donné à cette nouvelle branche d'industrie) est dans une période de progrès et captive l'attention publique. On commence à rechercher curieusement les faits qui s'y rapportent ; nos lecteurs liront peut-être avec intérêt quelques détails sur l'élève et l'engraissement de certains poissons de mer dans de grands réservoirs construits depuis plus d'un siècle sur le littoral du bassin maritime d'Arcachon, près de Bordeaux.

Quelques-uns de ces réservoirs ont plus de vingt hectares de superficie. Les propriétaires se gardent bien d'y prendre le poisson pendant la belle saison, et tant que la pêche au large en bateaux fournit des produits abondants. Dans l'hiver, au contraire, lorsque les tempêtes empêchent les bateaux de prendre la mer, on tire des réservoirs une partie du poisson qui s'y trouve, et l'on alimente ainsi les marchés de Bordeaux, d'Agen, d'Angoulême.

Le petit poisson appelé *mule* ou *muge,* qui entre de lui-même dans les réservoirs, n'est pas le seul qui les peuple ; on achète aussi aux pêcheurs de petits turbots et de jeunes poissons plats qui s'engraissent à souhait dans le fond du réservoir.

Pour introduire le petit poisson, on lève, à la marée montante, les vannes des écluses établies à différents points de la digue. Ces écluses sont munies, du côté du réservoir, d'un long sac à mailles de 7 mètres de longueur, ouvert au bout qui est fixé à la vanne, fermé à l'autre extrémité. Les mailles de ce sac ou filet, qui a reçu le nom de *manche* parce qu'il va en se rétrécissant vers le bout fermé, ont douze millimètres de côté.

Cette *manche* est fixée à un cadre rectangulaire d'un mètre et demi de hauteur, glissant sur deux petits poteaux à rainures et reposant sur le radier de l'écluse de manière à garnir complétement toute la partie immergée ; elle flotte dans la direction du courant qui l'allonge, et ne conserve sous la traction de l'eau que vingt-cinq centimètres de diamètre ; lorsque le petit poisson est entraîné dans la manche par les eaux qui se précipitent avec violence, il s'y trouve retenu par la force du courant et par les herbes maritimes qui suivent la même direction ; il ne peut plus revenir en arrière. A la fin de la marée, on le retire et on le jette dans le réservoir.

La manche constitue un appareil ingénieux et fort simple, qui satisfait à plusieurs conditions utiles que voici : — Laisser entrer beaucoup d'eau pour l'alimentation des réservoirs dans le peu de temps que durent les fortes marées ; — Permettre aux petits poissons d'entrer et empêcher la sortie des gros, qui, aussitôt la vanne ouverte, accourent en foule au-devant de l'eau fraîche et cherchent à s'échapper ; — Enfin, livrer passage aux amas inévitables d'algues qui obstrueraient promptement les mailles d'un châssis dormant si on remplaçait la manche par ce châssis.

On a reconnu par expérience qu'une écluse suffisait à un réservoir de 8 hectares ; que les pertes dues à l'évaporation pouvaient s'élever durant l'été à un centimètre d'épaisseur d'eau en vingt-quatre heures, ou 800 mètres cubes par jour, ou 24 000 mètres cubes par mois. Or il n'y a guères par mois que douze marées assez élevées pour que l'eau se précipite dans les réservoirs avec la vitesse qui entraîne les poissons ; il faut donc qu'en moyenne il entre 2 000 mètres cubes d'eau par marée, ce qui en suppose 3 000 à 4 000 entrant aux plus grandes marées.

Les réservoirs du bassin d'Arcachon sont de véritables rivières dans lesquelles on conserve ou l'on élève le poisson.

Les anguilles s'y multiplient d'elles-mêmes sur le fond vaseux ; on y jette de petits carrelets achetés aux pêcheurs, et de jeunes turbots qui y deviennent énormes ; mais ils sont surtout peuplés de *muges* ou *mulets de mer,* qui y entrent naturellement entraînés par le courant, à l'état de fretin et d'une longueur de 3 à 6 centimètres.

Ce mulet est un poisson émigrant comme le saumon. Il vient déposer son frai dans le bassin au printemps et dans l'été ; puis il s'éloigne aux grandes marées d'août, de septembre, d'octobre. Les pêcheurs le pêchent pour la consommation quand il arrive et quand il s'en va. Mais dans l'hiver on n'a que le mulet qui a grossi dans les réservoirs pour alimenter le marché bordelais.

On remarque une différence curieuse entre les sujets qui ont été grandir et s'engraisser en mer et ceux qui ont grandi dans les réservoirs : ces derniers, contrariés dans leurs instincts voyageurs, sont beaucoup moins longs, mais en revanche ils sont plus gros. La nourriture du bassin les rend ventrus, et l'état en quelque sorte sédentaire auquel ils sont contraints les empêche de prendre la forme effilée de leurs congénères qui sont allés parcourir à grands coups de nageoires les immensités de l'Océan.

---

## LA VALLÉE D'URGUB

(Asie Mineure).

Toute une vallée de l'ancienne Cappadoce est couverte de pyramides naturelles. Leurs pointes paraissent avoir été jadis au niveau du sol qui s'est insensiblement abaissé sous l'action corrosive des eaux. Quelques-unes de ces pyramides ont plus de 100 mètres de hauteur : chacune d'elles renferme un tombeau. Les habitants modernes se sont creusé des habitations dans ces antiques sépulcres. Dans la petite ville d'Urgub, les plus riches ont donné aux cônes

des angles et des pans réguliers ; d'autres ont transformé les façades des tombes en façades de maisons. Le voyageur qui traverse, la nuit, cette étrange contrée, a peine à croire qu'il n'est pas en proie à une hallucination. Le sol ponceux ou volcanique craque sous les pieds de sa monture comme la neige glacée. Au loin, ces cônes, argentés par les douces clartés de la lune, lui apparaissent comme une longue suite de blanches cathédrales. Près de lui, il entrevoit quelques êtres humains se glissant sans bruit dans les séjours des morts. Point d'eau, point de verdure, de rares arbustes. De distance en distance, des ravins profonds. La scène que représente notre gravure est l'une des plus riantes de la vallée : quelques maisons ont été bâties sur une coulée de laves basaltiques; l'un des cônes



Vue du village de Marchianne, dans la vallée d'Urgub. — Dessin de Freeman, d'après M. Ch. Texier (¹).

est orné de quatre colonnes et d'un fronton. A quelque distance du village, on voit une colonne en pierres volcaniques, appelée *dikili-tash* (pierre debout), contiguë à un vaste tombeau de style égyptien.

## CE QUI CONSOLE.

### ANECDOTE.

Le train du chemin de fer de Paris à Orléans venait de s'arrêter à une station de peu d'importance; la vapeur s'échappait en sifflant de la locomotive, et les conducteurs passaient devant chaque portière en répétant le nom de deux ou trois villages voisins. Tout à coup une voix partit de l'intérieur d'un des wagons de première classe en criant : Ouvrez ! Et un homme d'une quarantaine d'années descendit rapidement sur l'estacade.

Il était enveloppé, malgré la douceur de la température, d'un manteau dont le collet relevé ne permettait point de distinguer ses traits. Gagnant rapidement la porte de sortie du débarcadère, il remit au gardien son billet sur lequel celui-ci jeta les yeux.

— Eh bien ! mais... vous vous trompez, s'écria-t-il ; le billet est pour Orléans !

Le voyageur passa outre sans répondre, et s'engagea dans un des chemins creux qui conduisaient au village le plus prochain. Le gardien l'appela encore deux fois; mais, ne recevant pas de réponse, il plia les épaules.

— S'il n'est pas sourd, faut que ce soit un Anglais, dit-il ; après tout, s'il veut manquer le train, la chose le regarde ! — pas moins, c'est drôle de prendre un billet d'Orléans pour descendre ici ! Voilà le convoi qui part sans qu'il se retourne ; allons, décidément, il faut qu'il soit fou.

La démarche précipitée et fiévreuse de l'inconnu justifiait jusqu'à un certain point le soupçon du garde de station. Il allait droit devant lui à travers les ornières noyées d'eau et les fondrières récemment empierrées qui tachetaient le chemin de plaques raboteuses. Évidemment quelque pénible préoccupation l'absorbait tout entier.

Après avoir suivi assez longtemps la route sans paraître savoir où elle le conduisait, il s'arrêta brusquement, releva le chapeau qui lui ombrageait les yeux, et regarda autour de lui.

(¹) *Description de l'Asie Mineure*, par M. Ch. Texier (ordonnée par le gouvernement). Cet ouvrage, d'une exécution remarquable, a été publié par MM. Firmin Didot en 1849.

Aux clartés du soleil couchant apparaissait un petit bourg bâti au bas d'une colline à pente adoucie. A ses pieds se déroulaient de vertes prairies que traversait une rivière large et profonde. L'étranger examina quelque temps ce tableau, mais sans paraître impressionné par son charme agreste. Ses yeux inquiets allaient, du petit bois qui bordait le coteau, à la rivière dont les eaux scintillaient sous les dernières lueurs du jour. Une sorte d'incertitude douloureuse se lisait sur son visage altéré ; enfin il parut se décider, et, ramenant le manteau sur ses épaules, comme s'il eût senti froid, il entra résolûment dans le village.

Les premières maisons n'étaient que de pauvres demeures de journaliers ; il passa outre et arriva jusqu'à une sorte de carrefour qu'il était facile de reconnaître pour le point le plus important. C'était là que s'élevait l'église, là qu'habitaient les marchands, là que le drapeau national flottait à l'entrée d'un édifice neuf, dans lequel avaient été réunis le corps de garde, l'école primaire et la mairie. Vis-à-vis se balançait une enseigne de cuivre représentant un lion d'or accroché à une potence de fer.

Notre voyageur se dirigea vers l'auberge, et il allait en franchir le seuil lorsque les éclats de rire de buveurs attablés dans la salle basse l'arrêtèrent. Après un moment d'hésitation, il rebroussa chemin et s'engagea dans une des petites rues qui descendaient vers les prairies.

Ici les habitations étaient plus rares et ne se montraient qu'à de longs intervalles ; plusieurs d'entre elles, dont les volets étaient clos, paraissaient des maisons d'été qui attendaient leurs propriétaires ; dans quelques autres, les fenêtres garnies de rideaux et les portes ouvertes annonçaient l'habitation, mais trahissaient en même temps l'élégance et le rangement de demeures plus confortables. L'étranger reconnut qu'il se trouvait dans le quartier riche du village. Il ralentit le pas et continua à descendre en promenant les yeux vaguement à droite et à gauche, comme un homme qui regarde sans voir.

Le son d'une voix qui lui adressait la parole le fit tressaillir ; il retourna la tête et aperçut une vieille femme qui accourait.

— Monsieur veut voir la maison? dit-elle avec volubilité ; voilà, voilà ! Je suis sûre qu'elle lui plaira ; quatre pièces, un jardin de deux arpents, et la prairie. Monsieur n'a qu'à m'attendre un instant, je cours chercher les clefs chez le docteur.

Et, sans attendre la réponse, la petite vieille se dirigea en trottinant vers la maison la plus voisine.

L'étranger était resté immobile, comme si les paroles qui venaient d'être prononcées eussent frappé son oreille sans arriver jusqu'à son esprit. Cependant, lorsqu'il releva les yeux, il aperçut un écriteau cloué à la porte d'une jolie maison presque neuve. Il parut alors comprendre l'erreur de la vieille femme, et se retourna pour l'avertir ; mais elle avait déjà disparu.

Il semblait près de continuer sa route lorsque son regard, arrêté sur l'habitation à louer, plongea à travers la porte grillée jusqu'au fond d'un jardin entrecoupé de charmilles bourgeonnantes que brodaient çà et là des rosiers du Bengale déjà fleuris. Séduit par cet aspect, il s'approcha du seuil, s'appuya au mur et attendit.

La vieille femme ne tarda pas à reparaître avec les clefs. Tout en ouvrant les portes fermées à double tour, elle continuait à parler et racontait à l'inconnu, toujours silencieux, comment la maison se trouvait à louer. M. Lenoir venait de faire aux colonies un héritage inattendu et considérable, qu'il avait dû aller recueillir lui-même. La nouvelle lui était arrivée subitement comme il finissait son installation, et il avait dû partir en laissant la maison meublée et le jardin ensemencé.

Tout semblait, en effet, quitté de la veille ; la jardinière du salon était encore garnie d'héliotropes et de résédas arborescents dont on respirait les suaves senteurs ; on entendait le bruit régulier de la pendule qui mesurait le temps, et les pigeons voletaient en roucoulant sur les vignes enroulées autour des fenêtres.

Lorsqu'ils entrèrent dans le cabinet de travail, l'étranger aperçut un livre ouvert à l'endroit où la lecture avait été subitement interrompue ; une plume était posée à côté de notes commencées, et la fenêtre, entrebâillée comme pour jouir de l'air printanier, laissait pénétrer, avec les lueurs empourprées, une brise qu'embaumait l'odeur des premières violettes.

Notre voyageur vint s'accouder à la petite balustrade, et la vallée lui apparut tout entière à travers la lumineuse vapeur du soir. La vieille femme lui montra les différents points de l'horizon en lui nommant les châteaux et les villages ; puis, plus près, les jardins, les bois, les maisons. Là, au bout de la rue, c'était le notaire ; ici, à deux pas, le médecin. Monsieur pourrait être malade en toute sécurité ; le docteur Pidois était le plus savant homme de France ; on l'envoyait chercher de trois lieues à la ronde ! Il connaissait tous les nouveaux remèdes et guérissait tous les maux.

L'étranger laissait dire sans écouter. Depuis un instant, il ne regardait plus la vallée, mais le bureau sur lequel il apercevait tout ce qu'il fallait pour une correspondance. Il interrompit la vieille gardienne qui, après avoir fini l'histoire du médecin, allait commencer celle du notaire, et, lui mettant une pièce d'argent dans la main, il lui demanda s'il ne pourrait écrire là une lettre qu'elle se chargerait elle-même de mettre à la poste.

— Certainement ; Monsieur est le maître, dit la vieille étonnée ; mais pour lors, Monsieur ne désire pas voir le reste de la maison ?... ni le jardin ?... il y a une pièce d'eau avec des carpes et des poissons rouges... Monsieur ne veut pas non plus visiter la basse-cour ? faut croire que la chose ne convient pas à Monsieur.

— Peut-être, répliqua l'étranger avec distraction ; mais ce qui m'importe maintenant, c'est d'écrire cette lettre... vous me promettez de ne point l'oublier?

La vieille se récria en déclarant qu'elle avait eu autrefois un prix de mémoire ; qu'elle était connue pour ne rien oublier ; et elle se préparait à le prouver par une nouvelle histoire lorsqu'un geste d'impatience l'interrompit.

— Pardon, excuse ! dit-elle ; Monsieur est pressé sans doute. Il trouvera là tout ce qu'il lui faut : papier, plume, encrier... les pains à cacheter sont dans la petite coquille.. Monsieur voit encore assez clair... pour lors je le laisse... Dès qu'il aura fini, il pourra m'appeler ; je serai dans la tonnelle, juste sous la fenêtre.

Elle avait gagné la porte et se décida enfin à sortir. Dès qu'il se trouva seul, le voyageur s'assit au bureau et se mit à écrire la lettre suivante.

*A Monsieur John Makensie.*

« Je vous écris cette lettre d'une maison inconnue et dans un village dont j'ignore le nom. Ce matin, j'ai quitté Paris après avoir tout mis en ordre ; je me suis jeté dans une voiture de place qui m'a conduit à un chemin de fer ; j'ai pris le convoi qui partait ; à une des premières stations, je suis descendu et j'ai gagné, à pied, la bourgade d'où je vous adresse ma lettre.

» Cette espèce de fuite, vous en avez deviné le motif, mon ami. Je ne pouvais plus demeurer là-bas, où tout me rappelait des malheurs sans remèdes. — Vous savez quels coups m'ont successivement frappé ! En six mois, j'ai épuisé jusqu'au fond la coupe d'amertume. D'abord ma fortune a

croulé! de l'opulence, je suis brusquement passé à une situation qui exigeait le changement de toutes mes habitudes; pour un autre, c'eût été l'aisance encore; pour moi, c'était la gêne. — Mais, bien que l'épreuve fût pénible, j'en avais pris mon parti; j'espérais au moins avoir payé mon tribut; folie! Je ne faisais qu'entrer dans le malheur! Qu'importait la médiocrité de la fortune, l'indigence même, tant que les êtres aimés me restaient? Là était véritablement ma richesse et ma force! — Vous savez ce qu'elles sont devenues! dans la même semaine, j'ai entendu clouer la bière de mes deux filles; dans le même mois, leur mère est allée les rejoindre! Je suis demeuré seul avec un passé dont chaque souvenir était une torture, et devant un avenir sans espérance!

» C'était trop à la fois, c'était trop pour moi! J'ai lutté quelques jours; mais enfin la douleur a été plus forte; je n'ai pu la supporter et j'ai cherché la guérison.

» Quand cette lettre vous parviendra, John, vous n'aurez plus à me plaindre; mais vous ne refuserez pas, j'espère, de veiller à l'exécution de mes dernières volontés; vous les trouverez exprimées dans le testament que j'ai laissé chez moi, joint aux papiers qui constatent l'état de mes affaires au moment où j'ai quitté Paris.

» J'espère qu'elles ne rencontreront aucun obstacle et que, du moins, après ma mort, ce que j'ai désiré pourra s'accomplir.

» Adieu, John Makensie. Votre industrie prospère, votre famille vous entoure; jouissez de votre joie, et, pour que rien ne la trouble, ne pensez jamais à votre ami

» JOSEPH MASSIN. »

Après avoir signé, il relut lentement la lettre, la cacheta, descendit la remettre à la vieille femme, et, prenant la route des prairies, il disparut dans l'obscurité qui commençait à couvrir la vallée. . . . . . . . . . .

*La suite à la prochaine livraison*

## FÊTE RELIGIEUSE DE LA CORNOMANNIE,

### A ROME

On appelait ainsi, dans les siècles éloignés du moyen âge, une fête que le peuple de Rome donnait au pape tous les ans. Le savant du Cange en a retrouvé le cérémonial dans un manuscrit de Cambrai, où il est dit qu'elle fut observée jusqu'à la fin du onzième siècle. On ne s'explique les pratiques bizarres de la Cornomannie que comme un de ces restes du paganisme que l'Église, faute de pouvoir les extirper, autorisa en leur faisant changer d'objet.

Voici la traduction du fragment rapporté par du Cange:

« Le samedi d'après Pâques, quand on est pour chanter les litanies à monseigneur le pape, les archiprêtres des dix-huit églises diaconales font sonner les cloches après le dîner, et tout le peuple de leur paroisse accourt à l'église. Le sacristain met une aube ou un rochet, et se coiffe d'une couronne de fleurs avec des cornes; il doit avoir à la main un phinobole, qui est un tuyau d'airain grand comme le bras, tout garni de sonnettes dans la moitié de sa longueur. L'archiprêtre se met en chappe et prend, avec son clergé et ses paroissiens, le chemin du palais de Latran, sur le parvis duquel ils s'arrêtent pour attendre monseigneur le pape. Lorsque ledit seigneur est prévenu de leur arrivée, il descend de son palais pour venir prendre place au lieu où lui seront adressées les litanies. Alors chaque archiprêtre fait cercle avec son clergé et ses paroissiens, et on commence à chanter ainsi:

« Allons, les prières! Dieu, pour ta prospérité! Dieu, en » ton nom! sainte Marie, mère de Dieu! Allons, les prières » Je viens, maître, bonjour. Ouvrez-nous les portes, nous » venons voir le seigneur pape; nous voulons le saluer, le » saluer et lui rendre honneur, et lui chanter les litanies » comme on fait aux Césars. Bravo, homme benin; bravo, » benin pape qui gouvernes toutes choses à la place de » Pierre. Le ciel resplendit de clarté; les nuages se sont » dissipés. »

» Pendant tout le temps que l'on chante, le sacristain, placé au milieu de chaque cercle, saute en tournant, en faisant sonner son phinobole, et en secouant les cornes de sa tête. Lorsque les litanies sont achevées, l'un des archiprêtres s'avance, tirant derrière lui un âne que les domestiques de la cour apostolique ont préparé; un chambellan tient sur la tête de cet âne un bassin contenant vingt sous en deniers d'argent; et il faut que l'archiprêtre qui le mène, en se renversant trois fois en arrière, porte trois fois la main au plat, et prenne d'une seule poignée autant de deniers qu'il en peut saisir; tout ce qu'il prend de la sorte est pour lui. Les autres archidiacres viennent ensuite avec leur clergé déposer des couronnes aux pieds du pape. L'archiprêtre de l'église *in Via lata* dépose, en même temps que la couronne, un renard qui, n'étant ni attaché ni tenu en laisse, prend aussitôt la fuite, et le pape lui donne pour sa peine un bezant et demi. L'archiprêtre de Sainte-Marie *in Aquiro* dépose une couronne avec un coq, et reçoit un bezant et une quarte. L'archiprêtre de Saint-Eustache dépose une couronne avec un faon de daim, et reçoit pareillement un bezant et une quarte. Chacun des autres archiprêtres reçoit un seul bezant. Le pape donne sa bénédiction, et tout le monde s'en va.

» Quand on est de retour à la paroisse, le sacristain, toujours dans le même costume, prend avec lui un prêtre et deux compagnons à qui il donne à porter l'eau bénite, des gaufres et des feuilles de laurier, et tous les quatre s'en vont, en s'ébattant et au son du phinobole, visiter les maisons de la paroisse. Le prêtre salue la maison, y jette de l'eau bénite, met des feuilles de laurier dans le foyer, et donne des gaufres aux enfants. Le sacristain chante, pendant ce temps-là, une chanson en langue barbare qui commence ainsi: « Jaritan, jaritan, jajariasti; Raphayn, » jercoyn, jajariasti. » Alors le maître de la maison leur donne un denier ou davantage.

« Voilà ce qui s'est pratiqué jusqu'au temps du pape Grégoire VII; on y a renoncé depuis, à cause du surcroît de dépenses occasionné par les guerres. »

## LES DIX RÈGLES DE JEFFERSON.

Dans une lettre d'avis écrite par Jefferson à son homonyme Thomas Jefferson Smith, en 1825, le président des États-Unis donne les dix règles suivantes:

1. Ne renvoyez jamais à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.
2. N'employez pas autrui pour ce que vous pouvez faire vous-même.
3. Ne dépensez pas votre argent avant de l'avoir gagné.
4. N'achetez jamais ce qui vous est inutile sous prétexte que c'est bon marché.
5. La vanité et l'orgueil nous coûtent plus que la faim, la soif et le froid.
6. Nous ne nous repentons jamais d'avoir mangé trop peu.
7. Rien de fatiguant si c'est fait de bon cœur.
8. Que de chagrins nous ont donnés des malheurs qui ne sont jamais arrivés.
9. Prenez toujours les choses par le bon bout.

10. Si vous êtes irrité, comptez jusqu'à dix avant de parler, et jusqu'à cent si vous êtes fort en colère.

---

## PETIT TRAITÉ DU FILET.

Suite. — Voy. p. 143, 207.

### EXÉCUTION DES FILETS CARRÉS LONGS.

§ 27. Pour faire un filet à mailles carrées plus long que large, on attache deux ficelles à un clou à crochet : l'une marque la longueur du filet, et l'autre sa largeur. On commence, comme dans le cas précédent, par une petite anse de corde Z (fig. 11) qu'on passe dans le clou à crochet. On pose le moule sous cette anse, pour y jeter une maille et une accrue. On pose ensuite le moule sous cette accrue, on y jette une maille, puis sur la maille voisine de l'accrue une seconde maille et une accrue. On continue ainsi, ajoutant une accrue à chaque rang, jusqu'à ce qu'on ait ourdi le filet de la longueur de la ficelle qui en marque la largeur. A partir de là on fait une *accrue* après chaque dernière maille de droite, et une *rapetissure* après chaque avant-dernière maille de gauche. On opère ainsi jusqu'à ce qu'on ait ourdi le filet, de la longueur de la ficelle qui en mesure la longueur. Arrivé là, on cesse de jeter une accrue sur la droite et on diminue d'une maille à chaque rang, jusqu'à ce qu'on n'en ait plus qu'une qui sera la dernière du filet à l'angle E, opposé à celui de la tête A.

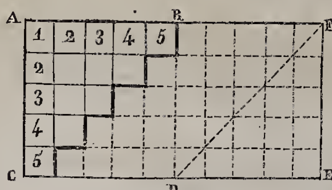



Fig. 11.

Soit AC la largeur du filet (fig 11) haute de cinq mailles, et AF sa longueur haute de dix mailles. On opère jusqu'à ce qu'on ait cinq mailles en AC, et cinq mailles en AB. On continue alors en jetant une accrue à chaque rang de droite, de B jusqu'à F exclusivement, et une rapetissure à chaque rang de gauche, de C jusqu'à D inclusivement. A partir de là, on fait une rapetissure à la fin de chaque rang, jusqu'à l'angle E où il n'y a plus qu'une maille qui est la dernière du filet.

### EXÉCUTION DES FILETS RONDS.

§ 28. Il s'agit maintenant des filets qui, étant étendus, ont une forme arrondie sur leur longueur. Ils sont cylindriques ou coniques. Voici quelle est la manière de les travailler.




Fig. 12.

§ 29. Quand on fait un filet en nappe, il faut à chaque rangée de mailles retourner le filet pour former une autre rangée, en revenant sur ses pas. Pour faire un filet rond, cylindrique ou conique, on joint la dernière maille du premier rang à la première par un nœud sur le pouce.

Quand on a fait le nombre de pigeons nécessaire à la levure du filet, soit de 1 à 8 (fig. 12), on joint la maille 8 à la maille 1 par un nœud sur le pouce, au-dessus du nœud N; on ramène le fil sur le moule qu'on a placé sous la maille 1, et on continue la rangée. Quand on arrive à la maille B, qui dans sa nouvelle position se trouve adjacente à la maille A, on la joint à celle-ci par un nœud sur le pouce qu'on attache au-dessus du nœud O, et ainsi de suite jusqu'au dernier rang.

§ 30. Si le filet doit être cylindrique, on fait autant de pigeons que le filet doit avoir de mailles dans sa circonférence, et on le mène jusqu'au dernier rang sans accrues ni rapetissures.

§ 31. Si le filet doit être conique, on le commence par un nombre de pigeons déterminé par la nature du filet, et qui varie de 12 à 24 et même plus, et on l'augmente par des accrues jusqu'à ce qu'on arrive à la grandeur voulue.

### AUTRE MODE D'EXÉCUTION DES FILETS RONDS.

§ 32. Voici une autre manière de fermer un filet pour le travailler en rond. Elle est tout aussi simple que la précédente, et a sur celle-là l'avantage de ne rien ôter de la bonne tournure du filet. Voici en quoi elle consiste :

Lorsqu'on a maillé les pigeons (fig. 13), on rapproche la maille E de la maille N, à laquelle on a eu le soin de laisser (voyez le fil B de la fig. 4) pendre en commençant une longueur suffisante de fil AB, et on rapproche le fil CD de la navette, du fil AB. Cela fait, on enlace ces deux fils EB et CD par un nœud simple (fig 13 *bis*) qu'on serre jusqu'à la hauteur du bas de la maille A.

Quand il est à cette hauteur, on l'arrête par un nœud sur le pouce; on place le moule sous ce nœud et on ourdit le second rang. Arrivé au bout du second rang, on ôte les mailles de dessus le moule et on noue de nouveau le fil CD de la navette au fil EB, et ainsi de suite jusqu'à la fin du filet.

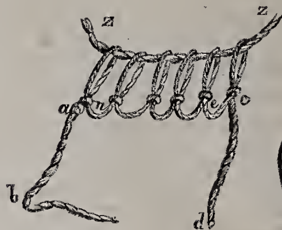



Fig. 13. Fig. 13 *bis*.

### DU RAPPORT DES MAILLES AVEC LES MOULES.

§ 33. La circonférence des mailles d'un filet est égale au double de celle du moule sur lequel on les a nouées, et la moitié du tour de ce moule égale la grandeur d'un des côtés de la maille. Supposons qu'on veuille faire un filet dont la maille ait un pouce carré, c'est-à-dire que chacun des quatre fils qui la composent ait un pouce de longueur d'un nœud à l'autre; le moule sur lequel on la fera devra avoir un diamètre de 8 lignes, et par conséquent une circonférence de 24 dont la moitié est 12, longueur égale à la distance qu'on veut obtenir entre deux nœuds.

*La fin à une autre livraison.*

---

## LE PAVILLON DE L'AURORE, A SCEAUX

(Ancien château de Sceaux).




Vue du pavillon de l'Aurore, dans le parc de l'ancien château de Sceaux. — Dessin de Champin.

« Au milieu du potager est le très-admirable pavillon de l'Aurore, qu'on a ainsi nommé, non-seulement parce qu'il est au levant, mais parce que M. Lebrun y a peint la déesse Aurore.

» Ce pavillon est un édifice rond, qui a douze ouvertures y compris celle qui sert d'entrée. Comme il est élevé, on y monte par deux escaliers opposés l'un à l'autre. Il y a deux enfoncements qui forment deux cabinets, dont les belles peintures sont de M. Lobel; ils se regardent et renferment trois croisées. L'un des cabinets représente Zéphyre et Flore; l'autre Vertumne et Pomone. » (¹)

Cette ancienne description est fidèle : seulement le nouveau parc a envahi le potager et s'étend aujourd'hui jusqu'aux marches de l'escalier dont l'herbe et la mousse couvrent la pierre. L'élégante rotonde n'est plus meublée que d'instruments de jardinage. La belle peinture de Charles Lebrun qui décore la voûte est presque invisible : plusieurs figures charmantes ont échappé cependant à la dégradation, et il serait encore très-possible de restaurer cette riche et noble composition qui heureusement a été gravée. Huit jolies petites peintures au-dessus des fenêtres et des portes pourraient aussi être ravivées. Sur le petit plafond du cabinet à droite, la scène de Vertumne et Pomone a conservé toute sa fraîcheur : la moitié de celle qui, dans l'autre cabinet, représentait Zéphyre et Flore, n'existe plus : le plafond est effondré. A quoi tient-il que l'on ne répare ces outrages du temps? On admire, on regrette, on espère.

(¹) Extrait d'*Une promenade à Sceaux-Penthièvre*, 1783.

## CE QUI CONSOLE.

ANECDOTE.

Suite. — Voy p. 181.

Environ deux heures après, un cavalier monté sur une jument à la tête baissée et à l'allure pacifique, suivait le chemin de service qui côtoie la Seine. Bien que la nuit fût close, on pouvait distinguer, à la lueur des étoiles, que l'homme était déjà vieux et cassé par la fatigue. Une redingote râpée, boutonnée jusqu'au cou, l'enveloppait; il était coiffé d'un chapeau de feutre gris à larges bords, jauni et bosselé par l'usage; des guêtres de cuir, montant jusqu'au genou, recouvraient de gros souliers qui s'appuyaient à des étriers dont le brillant avait depuis longtemps disparu. Sur le devant de la selle deux fontes étaient accrochées; mais les herbes médicinales qui pendaient de l'une d'elles, et les bandes de vieux linge qui entr'ouvraient l'autre, prouvaient suffisamment leur destination.

Le docteur Pidois (car c'était lui) n'avait point, en effet, besoin d'armes pour se défendre; sa plus sûre protection était dans la vénération affectueuse qu'il avait su inspirer aux plus incorrigibles vauriens du pays. Il n'en était point à qui il n'eût rendu directement ou par ricochet quelque service dont il conservait d'autant mieux le souvenir que M. Pidois se gardait bien de le rappeler. Accoutumé à se dévouer, comme le laboureur à tracer son sillon, il ne songeait pas plus que lui à s'en prévaloir; la bienfai-

sance était son métier; il travaillait pour les autres de la même manière qu'on travaille d'habitude pour soi-même, c'est-à-dire sans croire qu'il en pût être différemment.

Ce soir-là, il ne revenait point seul : sur les fontes mêmes dont nous venons de parler, une petite fille d'environ six ans était assise, entourée d'un des bras du médecin et la tête appuyée sur son épaule. A moitié endormie par le mouvement régulier du cheval, elle sortait par moment de sa somnolence pour laisser échapper un sanglot; mais alors le bon docteur l'apaisait par quelque douce parole, et, l'attirant plus près de lui, la berçait, afin de rappeler le sommeil.

Ils côtoyèrent ainsi la rivière pendant quelque temps. Les vapeurs qui montaient en s'épaississant ne laissaient à la lune qu'une clarté douteuse, et les touffes d'aunes dont la rive était parsemée prenaient dans l'ombre transparente mille formes fantastiques et bizarres. Tous les bruits s'étaient éteints dans la campagne; on n'entendait que la rumeur des eaux qui bouillonnaient le long de la berge, et le claquet d'un moulin éloigné dont le bruit cadencé semblait grossir ou s'éteindre avec la rafale.

Le vieux médecin s'en allait rêveur au milieu de ces formes confuses et de ces murmures monotones. Il venait de tourner à droite pour remonter vers le village à travers les prairies, quand un cri étouffé partit derrière lui. Il arrêta court sa jument et se redressa en prêtant l'oreille; mais rien ne se fit entendre de nouveau. Il pensa qu'il s'était trompé, et continua sa route.

Lorsqu'il arriva devant sa porte, une sorte de grognement se fit entendre, et une ombre parut s'agiter sur le seuil.

— Est-ce vous, Jeanne? demanda M. Pidois.

— Qui donc ça serait-il? répliqua une voix maussade; on ne dira pas, toujours, que vous vous gênez pour revenir de bonne heure.

— J'ai été retenu, dit tranquillement le médecin; tenez la *Grise,* Jeanne; j'ai peur qu'elle ne veuille entrer à l'écurie avant que j'aie mis pied à terre.

Une fille difforme dont le front ne dépassait point le poitrail de la jument, mais qui semblait avoir pris en largeur tout le développement qui lui manquait en hauteur, s'approcha pour saisir la bride de la monture.

— Et la femme de là-bas? notre maître, demanda-t-elle d'une voix plus douce.

— Eh bien, ce que je prévoyais est arrivé, répliqua le médecin... c'est fini.

— Elle est morte! s'écria Jeanne.

— Plus bas! interrompit M. Pidois; vous allez réveiller la petite.

La servante aperçut alors pour la première fois l'enfant que M. Pidois avait continué à tenir dans ses bras.

— Ah! Jésus! vous l'avez emmenée! s'écria-t-elle.

— Que voulais-tu qu'elle devînt là-bas près de la morte? répliqua le vieux médecin; elle n'a point de parents, et les voisins ne pouvaient la prendre; il a bien fallu s'en charger. Tiens, prends-la doucement, car dès qu'elle se réveille elle pleure.

— Pauvre innocente! s'écria Jeanne dont la mauvaise humeur était complétement apaisée, et qui reçut la petite fille dans ses bras. Dieu t'a fait une grande grâce de conduire vers toi notre maître; où il va, la consolation entre avec lui... — Allons, *la Grise*, patience, ma fille! Descendez, Monsieur; la bête demande son avoine, et votre soupe vous attend.

M. Pidois, qui avait craint évidemment l'accueil que ferait Jeanne à sa nouvelle pensionnaire, parut ravi de la tournure que prenaient les choses, et, recevant l'enfant des bras de la servante, il la laissa conduire la jument à l'écurie, tandis que lui-même portait l'orpheline dans la maison et la déposait tout endormie sur le lit de Jeanne.

Celle-ci revint bientôt, et, allumant une de ces chandelles menues et raboteuses, depuis longtemps hors d'usage dans les villes, elle conduisit le docteur dans la salle à manger, où son couvert était mis.

C'était une petite pièce carrelée, sans autres meubles que quelques chaises de paille, un buffet de noyer à garnitures de cuivre, et la table sur laquelle le vieux médecin prenait ses repas. Les murs étaient ornés d'une tapisserie jaunâtre que l'humidité avait diaprée de taches brunes, et qui, crevassée çà et là, laissait voir le plâtre de la muraille. Un rideau blanc, dont les franges avaient été rongées par le temps, masquait carrément la fenêtre, et la cheminée, sans chenets, avait pour tout ornement deux coloquintes jaspées et un vase de porcelaine ébréché.

M. Pidois s'assit devant la petite table sur laquelle Jeanne posa un potage et une plat de légumes : c'était, avec quelques fruits de son jardin, quand il en avait récolté, le modeste ordinaire du docteur. Pendant qu'il soupait, la servante vint s'asseoir avec sa quenouille devant le foyer, l'interrogea encore sur la mère de la petite Pierrette, et lui rendit compte des gens qui l'avaient demandé pendant son absence. M. Pidois en prenait note dans sa mémoire, et arrêtait en idée l'ordre de ses courses pour le lendemain, lorsqu'un grand bruit de pas et de voix retentit au dehors. On frappait violemment en appelant le docteur. Jeanne courut ouvrir; elle revint bientôt suivie du meunier et de ses garçons. Ceux-ci portaient un homme sans mouvement et ruisselant d'eau, qui n'était autre que l'étranger dont nous avons parlé au commencement de ce récit.

Le vieux médecin comprit du premier coup d'œil.

Un noyé! s'écria-t-il.

— Ça m'en a l'air, monsieur Pidois, répondit le meunier, à qui ses tristes fonctions n'avaient pu faire perdre sa mine joviale; c'est François qui, en levant la vanne, a vu ce poisson en grand débat avec la rivière, et l'a harponné au passage.

Le médecin se rappela le cri étouffé qu'il avait cru entendre en côtoyant la Seine, et ne douta point que ce ne fût celui du malheureux qu'il avait sous les yeux. Il le fit transporter dans la chambre basse qu'il occupait près de la salle à manger, et déposer sur un vieux canapé où il commença à lui donner tous les soins nécessaires.

D'après les explications de François, le noyé était arrivé à la vanne en luttant instinctivement contre le courant qui l'emportait, et il venait seulement de perdre connaissance au moment où on l'avait retiré de la rivière.

Cependant une demi-heure s'écoula sans que les efforts du docteur pussent réussir à réveiller en lui aucun signe de vie. Les assistants secouaient la tête et se communiquaient à demi-voix l'opinion que tout était fini, lorsque le vieux médecin leur imposa silence : il avait cru entendre un léger soupir. A genoux près du noyé, et penché sur ses lèvres, il prêta l'oreille en appuyant une main sur le cœur; un faible battement venait de se faire sentir, et bientôt un second soupir ne put laisser de doute. L'asphyxie avait été heureusement combattue. Le prétendu mort commençait à ressusciter.

Dès que le médecin en eut acquis l'assurance, il fit sortir les meuniers et les voisins accourus à l'annonce de l'accident, ordonna à Jeanne de chauffer le lit, et, aidé par elle, il y porta M. Massin qui commençait à respirer plus librement.

Une fois couché, il ne tarda pas à rouvrir les yeux; mais son cerveau, encore engourdi, n'avait que des perceptions entrecoupées et confuses. Il essaya de parler et ne put que balbutier quelques mots sans suite.

M. Pidois lui recommanda le silence et prépara lui-même une potion qu'il lui fit prendre ; elle le plongea dans une somnolence accablée qui se prolongea toute la nuit.

Le docteur s'était jeté sur le vieux canapé, où il avait reposé du sommeil léger et interrompu auquel les exigences de sa profession l'avaient accoutumé. Lorsque le soleil pénétra dans la chambre, M. Massin rouvrit les yeux et l'aperçut enveloppé dans sa vieille cape brune. Au premier instant, cet inconnu endormi, cette chambre qu'il n'avait jamais vue, ce lit où il ne se souvenait point de s'être couché, lui causèrent une sorte de vertige. Ne pouvant bien distinguer encore le rêve de la réalité, il eut besoin d'un peu de temps pour reprendre possession du monde extérieur et de lui-même ; mais insensiblement ses idées s'éclaircirent, il se rappela, l'une après l'autre, les circonstances qui s'étaient succédé, et, à mesure que le souvenir revenait, une expression de plus en plus douloureuse crispait ses traits pâlis. Enfin la lumière se fit dans son esprit; il devina comment tout s'était passé et pourquoi il se trouvait là !

Un sentiment de désespoir et de honte lui traversa le cœur comme un dard; il se redressa sur son séant avec un cri qui réveilla M. Pidois en sursaut. Il accourut près du lit en demandant ce qu'il y avait. M. Massin le regarda.

— Où suis-je? et qui êtes-vous ? dit-il d'un air à demi égaré.

— Je suis médecin et vous êtes chez moi, répondit le vieux docteur.

— Qui m'y a conduit?

— Ceux qui vous ont retiré de la rivière.

— Et pourquoi m'en ont-ils retiré?

M. Pidois tressaillit.

— Alors... ce n'est point un accident, dit-il en fixant les yeux sur le malade avec une expression de douce compassion. Ah! Monsieur, vous êtes donc bien malheureux ?

M. Massin ne répondit pas, mais il appuya le front sur son bras replié en se cachant le visage. Le médecin garda longtemps le silence; il craignait, en questionnant, de blesser quelque susceptibilité douloureuse, ou de réveiller trop vivement un désespoir assoupi. Enfin pourtant il prit la main de son hôte pour lui tâter le pouls, et l'interrogea sur sa santé ; mais celui-ci ne répondit pas.

Le vieux docteur ne parut point se décourager ; après quelques recommandations purement médicales, il commença à lui parler doucement de courage et de résignation. Ses paroles n'avaient rien de dogmatique ni d'impérieux ; c'était la voix du bon sens échauffé par le cœur ; il parlait avec la simplicité pénétrante que donne la longue pratique du devoir volontairement accompli.

M. Massin avait d'abord écouté sans sortir de son immobilité muette ; mais tout à coup il se redressa, et regarda le médecin en face.

— Avez-vous perdu à la fois tous ceux que vous aimiez, Monsieur? demanda-t-il avec l'âpre impatience d'un désespoir qu'irritent les consolations.

— Hélas ! tous ceux que j'aimais se trouvaient réunis dans un seul être, répliqua M. Pidois dont la voix s'attendrit ; privé de famille presque en naissant, Monsieur, je n'avais que la femme qui avait bien voulu associer son sort au mien ! Nous nous aimions de toutes nos forces, et notre affection a fait notre bonheur jusqu'au jour où la mort nous a séparés.

— Elle est morte, répéta M. Massin.

— Voilà six années ! Morte d'une fièvre rouge qui n'a enlevé qu'elle dans tout le pays. Mes soins en ont sauvé cent autres et n'ont pu rien pour elle, Monsieur ; je l'ai sentie mourir dans mes bras, et je suis resté seul.

L'accent du vieillard était mouillé de larmes ; il y eut un assez long silence.

— Pardon de vous avoir rappelé ces souvenirs, dit enfin l'étranger ; je vous comprends... et je vous plains.

— Sans doute mon malheur était grand, reprit M. Pidois ; mais combien de milliers d'hommes le subissaient au même instant que moi ? combien même étaient plus frappés? Nous regardons toujours le malheur des autres comme des épreuves ordinaires, et nos malheurs comme une cruelle exception, tandis qu'en réalité toutes les destinées sont soumises à la loi commune.

— Et vous restez tout seul?

— Non, j'avais le souvenir de celle qui m'avait rendu heureux pendant vingt années; je continuais à vivre dans le lieu qu'elle avait habité avec moi, et au milieu des habitudes communes qu'elle avait créées. Elle avait disparu; mais tout ce qui me la rappelait m'était resté ; chaque jour, je pouvais la croire seulement absente jusqu'au lendemain ; j'entretenais volontairement cette illusion ; je la gardais dans ma vie ; j'avais soin d'éviter ce que je savais lui déplaire, et de rechercher ce qu'elle eût approuvé. C'était là ma plus sûre consolation, Monsieur ; j'ai tâché de devenir meilleur en mémoire de celle que je regrettais. Quand de pauvres gens viennent me remercier d'un service rendu, et me disent : « Nous prierons Dieu pour vous ; » je leur réponds : « Priez pour elle ! » Et j'ai du plaisir à penser que je fais ainsi bénir son nom autour de moi, qu'elle n'est morte pour personne, et que je la fais survivre dans tous les cœurs.

M. Massin demeura rêveur : c'était la première fois qu'il entendait parler ainsi, et que sa pensée se retournait vers les satisfactions austères de l'âme. Jusqu'alors il s'était accoutumé aux jouissances positives des choses ou du sentiment ; il avait voulu que le bonheur payât comptant, et ne s'était point préparé à ces saintes pauvretés de joies dans lesquelles tout devient ressource et consolation.

Il regarda le docteur, dont la figure pâlie reflétait je ne sais quelle tristesse sereine, et pour ainsi dire acceptée.

Jeanne entra dans ce moment avec Pierrette qu'elle tenait par la main. L'enfant à peine éveillée avait voulu voir son protecteur ; elle se jeta dans ses bras avec un élan de tendresse enfantine. M. Massin fit un mouvement.

— Ah ! du moins, vous avez une fille ! s'écria-t-il.

— Depuis hier, répondit le docteur. J'avais vainement espéré un fils ; mais aux pères sans enfants Dieu donne les orphelins ; qui veut protéger ne reste jamais sans famille.

Il raconta en peu de mots comment Pierrette était demeurée orpheline et comment il l'avait emmenée.

— Ce sera un rayon de soleil dans mon pauvre logis, continua-t-il ; je connais l'enfant ; elle ne demande qu'à aimer et qu'à être heureuse ; avec elle, je sentirai moins ma solitude, et si Dieu lui donne le temps de grandir, j'aurai une main amie pour me fermer les yeux.

Jeanne, qui rangeait dans la chambre, entendit ces derniers mots.

— Oui, oui, vous les fermerez bientôt si vous n'êtes pas plus sage ! reprit elle avec la maussaderie affectueuse qui lui était ordinaire. Encore une nuit blanche !... et tout à l'heure il faudra repartir en tournée ! Venez au moins déjeuner, car tout sera froid ! — Jésus ! si c'est vivre comme un chrétien !

M. Pidois sourit.

— Allons, ne gronde pas, Jeanne, apporte ici la table avec trois couverts ; Pierrette déjeunera avec moi. Monsieur prendra quelque chose.

Jeanne obéit.

— Encore une de mes consolations, dit le docteur en souriant ; vous avez vu cette pauvre fille disgraciée qui

semble avoir deux côtés gauches ; personne ne voulait de ses services à cause de sa mauvaise humeur et de sa maladresse. Celle que j'ai perdue l'avait prise seule en pitié; à force de leçons et de patience, elle lui avait à peu prés enseigné ce qu'on la croyait incapable d'apprendre. Depuis mon veuvage, elle tient la maison et continue à imiter de son mieux les soins qu'elle a vu me donner. Vous avez pu juger de son humeur et de son dévouement ; c'est un chien qui aboie toujours, mais qui mourrait aux pieds de son maître. Elle est encore pour moi comme une réminiscence du passé et une consolation du présent.

*La fin à la prochaine livraison.*

---

## DE NICE A MONACO.

*A M. le Rédacteur du* MAGASIN PITTORESQUE.

Troisième lettre. — Voy. p. 44, 72.

Monsieur, — Que votre patience ne se lasse pas ; après tant de stations, nous voici à Monaco. Le premier aspect est sévère : de grands rochers à tranche lisse surmontés par de hautes murailles ; on passe entre deux tours et par une rampe escarpée à gradins ; après trois ou quatre portes plus semblables à des poternes qu'à des portes de ville, on entre sous une voûte basse, et l'on débouche enfin sur une petite place carrée. A droite, assis sur la partie du rocher qui domine l'isthme, le château ; en face, cinq ou six maisons ; sur les deux autres côtés, des terrasses, donnant toutes deux sur la mer : voilà le début de la ville. Le rocher sur lequel elle repose n'a pas, en général, plus de largeur qu'on ne lui en voit sur cette place : long de 500 mètres, haut de 50 à 60 ; communément uni dans sa partie supérieure, il est coupé à pic sur toute sa circonférence. Imaginez maintenant trois étroites ruelles courant depuis la place jusqu'à l'autre extrémité du plateau ; à l'est un chemin de ronde, à l'ouest une terrasse accidentée agréablement, plantée de pins, de cyprés, de platanes et d'une multitude d'aloès, de cactus et autres plantes qui y pullulent comme chez nous la mauvaise herbe, et garnissent même l'escarpement sur toute sa hauteur en donnant au paysage un air véritablement africain ; de distance



Monaco. — Première vue. — Dessin de Champin.

en distance, des plates-formes saillantes pour l'artillerie et des guérites en poivrières, pittoresquement suspendues sur l'abîme : vous avez idée de Monaco.

Depuis que la civilisation a introduit l'usage des voitures, mais surtout pour le service de l'artillerie, on a créé une autre entrée située au bout de la presqu'île, et à laquelle on arrive par une rampe qui, longeant le flanc du rocher dans toute sa longueur, présente une inclinaison suffisamment modérée. C'est au-dessous de cette rampe que se trouve le port ; il est fermé par une anse naturelle comprise entre la presqu'île et une autre dentelure de la côte. Il ne doit rien à la main de l'homme, et la description qu'en fait Lucain, dans le premier chant de la Pharsale, lui est toujours applicable : « Là s'ouvre le port consacré à la mémoire d'Hercule ; la mer y frappe sur un rocher creusé. Ni le corus, ni le zéphyr n'y ont empire ; le circius y trouble seul les rivages et éloigne les navires de la station tranquille de Monæcus. » Le fond du port offre la seule plaine qui existe dans la principauté, car tout le reste appartient à la montagne ; et cette plaine est occupée en entier par un joli jardin de citronniers et d'orangers, au centre duquel s'élève une élégante villa, que, pour ma part, je préférerais de beaucoup au palais du souverain.

On voit sans peine que ce palais a pour noyau un château carré d'ancienne date, qui a été agrandi par des constructions modernes plaquées, à diverses époques, sur ses gothiques murailles. La porte, surmontée de deux moines armés, et la découpure mauresque des créneaux, sont les seuls traits qui m'aient paru dignes de remarque. La ville prise en elle-même n'est pas plus curieuse ; elle ne se distingue de toutes les vieilles petites villes d'Italie que par l'entassement encore plus grand de ses maisons. Sa population est d'un millier d'habitants. Depuis les coups

portés par la révolution à son autorité, le souverain s'est résigné à devenir un prince à résidence; il habite son palais, et un garde national en biset monte fièrement la garde devant sa porte.

Vous dirais-je un mot de cette histoire? Oui, si vous le permettez; car, sous l'apparence légère que lui donne la petitesse des éléments qui s'y jouent, on y trouve un échantillon précieux, et, si je puis ainsi dire, encore tout palpitant de la vie de l'Europe au moyen âge. C'est à peu près ainsi que, dans les sciences, l'étude des actions microscopiques illumine quelquefois d'une manière saisissante les phénomènes de l'ordre le plus général et le plus élevé. Sachez donc que si Monaco prétend à être une des plus anciennes villes de l'Occident, la famille souveraine des Grimaldi prétend, de son côté, à en être une des plus anciennes dynasties. Son chef est Giballino Grimaldi, noble génois qui, à la fin du dixième siècle, aida Guillaume de Marseille à expulser les Sarrasins de ces rivages, et y obtint, en échange de ses services, des seigneuries considérables. Néanmoins, tout compte fait, il ne paraît pas que l'établissement régulier de la dynastie de Monaco doive être reculé au-delà du treizième ou même du quatorzième siècle. Monaco, ruiné par les Barbares, n'avait commencé à se relever qu'en 1215. « Le sixième jour du mois de juin, dit le chroniqueur Oggerius Panis, Fulco de Castello, accompagné de plusieurs nobles citoyens, alla avec trois galères et d'autres bâtiments portant du bois, de la chaux et des instruments de fer, au manoir du Moine, et le dixième jour de juin, ils commencèrent à édifier un château; et avant de revenir à leurs logis, ils bâtirent quatre tours, et tout autour une muraille de la hauteur de 37 palmes. » (*Annal. gén.*) La donation de cette position aux Génois par l'empereur Henri VI datait déjà de vingt-quatre ans; mais diverses circonstances, et notamment la rivalité de Nice, s'étaient opposées jusqu'alors à ce que la république l'utilisât : elle était tantôt aux mains des Gibelins, et tantôt aux mains des Guelfes. En 1328, les Grimaldi, qui tenaient pour ces derniers, et dont la domination s'était déjà exercée passagèrement à Monaco, s'y installèrent enfin définitivement.

Sous leur gouvernement, la ville se développa rapidement; ils en avaient fait une espece d'asile pour les brigands, les pirates et les banqueroutiers de tous les pays, et, grâce à ce ramassis d'aventuriers, leur marine en était venue à rappeler dans ces mers le souvenir de celle de leurs prédécesseurs les Sarrasins. Défendus par leurs rochers, il s'attaquaient à tout le monde, même aux vaisseaux du pape et de Venise. « Ils s'étaient fait de la citadelle de Monaco en Ligurie, dit le chroniqueur Uberti Polieta, un réceptacle de bannis, d'endettés, de criminels, d'où ils désolaient par leurs excursions et leurs pillages les côtes de la Ligurie et le commerce maritime, n'épargnant personne. » *(Rer. ital. script.)* C'est dès ce même temps, en 1357, que les Grimaldi enrichis arrondirent leurs États en y adjoignant à prix d'argent les deux villes voisines de Roquebrune et de Menton, qui en ont fait partie jusqu'aux derniers événements. C'est aussi à ce temps que remontent les premières liaisons des princes de Monaco avec les rois de France. Toutefois le protectorat formel de la France ne date que de Richelieu dont il est l'œuvre. Un traité secret, conclu en 1641 avec le prince Henri II, substitua au protectorat de l'Espagne, qui existait alors, celui de la France, et les Espagnols ayant été chassés de la ville, les Français y mirent garnison. C'est ainsi que Monaco, tout en gardant son indépendance, devint peu à peu tout français; et je m'imagine que les garnisons que nous y avons entretenues continuellement pendant près de deux siècles, n'ont pas moins contribué à populariser chez nous le nom de Monaco qu'à populariser à Monaco nos habitudes et notre langue : aussi comprend-on sans peine qu'à l'explosion de notre révolution la ville n'eut qu'un vœu, de devenir française par le droit politique, comme elle l'était de fait par les sentiments et par les mœurs. A peine notre armée eut-elle passé le Var, en 1792, que les trois communes de la principauté se constituèrent en république à notre exemple, et, par une délibération de leur représentants réunis en assemblée souveraine au *Port d'Hercule*, demandèrent à la république française de les recevoir dans son sein. Le décret du 15 février 1793 leur répondit : « La ci-devant principauté de Monaco est réunie au territoire de la république, et fait partie du département des Alpes maritimes. » Ainsi, par la libre aspiration des peuples, se trouvèrent rétablies sur ce point, conformément à la défi-



Monaco. — Seconde vue. — Dessin de Champin.

nition antique, les frontières naturelles de la Gaule et de l'Italie.

Les traités de 1815, en relevant la vieille Europe, ne pouvaient manquer de relever une principauté si antique. Ils stipulèrent que le prince de Monaco rentrerait dans ses États; le protectorat, au lieu de demeurer à la France, fut transféré au Piémont. Sous la protection de la Sainte-Alliance, le souverain légitime opéra donc solennellement sa rentrée dans sa capitale; mais, habitué à la vie de Paris, propriétaire en France, nommé pair de France par Louis XVIII, peu disposé d'ailleurs à la bonhomie d'un roi d'Yvetot, il n'y demeura que le temps nécessaire pour y organiser les finances. Pendant vingt-cinq ans que dura son règne, il n'y remit le pied que trois fois. Il trouvait plus commode de gouverner de loin et par procuration, comme fait tout gentilhomme de haute condition pour ses terres. Doué d'un caractère positif, il avait surtout eu en vue, dans la principauté qu'on lui rendait, les revenus : « Il nous expédiait de Paris des ordonnances, me disait-on spirituellement, et, en retour, son gouverneur lui expédiait des traites. » Ce prince était parvenu à résoudre un problème que tous les financiers de l'Europe cherchent en vain : celui de solder les budgets en excédant. Son budget de recettes s'élevait à 320 000 francs, somme énorme pour une population de 6 000 âmes sur un territoire de rochers; celui des dépenses à 80 000 seulement : restait 240 000 francs sans emploi, sinon la cassette du prince. Ainsi, au total, en vingt-cinq ans, c'est une somme de 6 millions qui a été livrée par les trois malheureuses communes à l'heureuse cassette.

Si leur révolution avait besoin d'être légitimée, le tableau des exactions dont elles furent victimes durant cette période y suffirait amplement. Je me bornerai à vous dire que, comme la principauté ne produit point de blé, c'était le prince qui s'était réservé le monopole de ce commerce, aussi bien que de la mouture : aussi *manger le pain du prince* était-il devenu proverbial. Vous devinez que ce pain gouvernemental n'était ni de première qualité, ni à bas prix : on ne marchande pas avec un boulanger souverain. D'ailleurs sa police lui était en aide. Les familles qui, vu le chiffre de leurs membres, ne consommaient pas une quantité de pain proportionnée, étaient suspectes de vivre de contrebande et soumises aux perquisitions les plus vexatoires. On avait institué un état civil des bestiaux avec un tarif pour chaque enregistrement de mort ou de naissance, surchargé d'un droit spécial pour chaque abattage; de même pour les arbres. J'ai eu la curiosité d'examiner le détail de cette fiscalité, et je ne crois pas que le mauvais génie de la finance se soit jamais élevé nulle part aussi haut. La spéculation fondée sur le droit souverain de battre monnaie atteignit seule quelque célébrité, parce que dans son emportement elle osa s'aventurer jusqu'en France, où elle ne trouva que le déshonneur d'une ordonnance de police contre les sous de Monaco. Mais je ne doute pas que si le cri de ce petit peuple, si scandaleusement pressuré dans un intérêt personnel, avait eu assez de force pour retentir, l'Europe, malgré son indifférence habituelle, n'en eût ressenti quelque pitié.

Malgré un changement de règne survenu depuis peu, et dont le résultat avait été de substituer à ce prince rapace un prince débonnaire, vous imaginez quel contre-coup la révolution de février dut produire dans le pays. A la nouvelle des événements de Paris, Menton et Roquebrune s'insurgèrent, proclamèrent leur indépendance et se constituèrent en république. Monaco ne partagea point cet élan. Inébranlable comme son roc, au milieu des flots et des orages, il ne voulut point abandonner son prince. Ainsi la principauté subsista, mais réduite désormais à sa plus simple expression. Depuis la séparation des deux communes dissidentes, elle ne se compose plus, en effet, que de quinze cents âmes; la longueur de son territoire n'est plus que de 3 kilomètres, et sa largeur n'est pas d'un kilomètre, car il ne remplit même pas tout l'intervalle compris entre la mer et la grande route. On conviendra que c'est peu pour un état souverain, tirant de lui-même ses lois, sa diplomatie, sa justice.

Quelles sont les causes qui ont déterminé cette conduite de Monaco? Ce serait un travail de haute politique d'en faire l'histoire, car le même intérêt, la même idée, les mêmes passions, les mêmes intrigues, existent dans les petits États et dans les grands. Qu'il me suffise de vous dire que la question de nationalité y joua son rôle. Monaco, tant par sa tradition que par ses goûts, n'est pas seulement une ville française, c'est une ville cordialement attachée à la France. La garnison piémontaise n'a point su, comme jadis les garnisons françaises, s'attacher la population, et les habitants ont toujours à la mémoire le temps des Français. Bref, on sentit confusément que se détacher du prince qui, étant Français, représente en quelque sorte, à Monaco, l'esprit et le nom de la France, c'était s'exposer à tomber sous l'influence italienne. D'ailleurs, par là même que Menton, suivi du village de Roquebrune, qui est le satellite de ce petit soleil, se jetait vers le Piémont, Monaco, par l'effet d'une rivalité naturelle entre deux capitales, l'une de droit par l'histoire, l'autre de fait par l'importance de ses 4 000 âmes, devait s'abandonner d'autant plus vivement à la tendance contraire, au lieu de s'abaisser volontairement jusqu'à tournoyer, comme Roquebrune, dans le tourbillon de Menton; en se mettant à part, la vieille cité se relevait dans la plénitude de sa majesté, et dans l'étendue de la principauté, bornée désormais à la banlieue, rien ne pouvait plus se targuer de lui faire ombrage et se mettre en balance avec lui.

La scission s'est donc accomplie, et voilà deux États ennemis, comme si chez nous le Nord s'était mis en république, tandis que le Midi aurait maintenu dans son sein la royauté. Monaco, en réunissant toutes ses forces, arme 250 hommes; Menton en arme 500; mais Monaco possède trois canons, tandis que Menton n'en a qu'un, ce qui tempère sensiblement l'inégalité des deux puissances. A plusiers reprises on est entré en campagne; mais heureusement jusqu'ici aucun engagement n'a eu lieu. Les armées se sont contentées de manœuvrer et de demeurer en observation l'une devant l'autre. « Comment ne prendrions-nous pas les armes du premier jusqu'au dernier? me disait un homme du peuple à qui j'adressais quelques questions. Ne voyez-vous pas, ajouta-t-il en me montrant du doigt le blason sculpté sur la porte du château, que les moines eux-mêmes tirent l'épée pour défendre Monaco? — Vivre Français ou mourir, me disait un autre avec une résolution concentrée. » On se regarde, en effet, comme Français en attendant mieux, et l'on chante à la barbe des bataillons piémontais qui, conformément aux termes du protectorat, gardent les murs :

> Non, jamais à Monaco
> Le Piémontais ne régnera!

Vous comprenez que la situation se complique non-seulement de la dissension avec la république voisine, mais de l'animosité contre le Piémont qui en est la conséquence. La garde nationale et la garnison ont failli en venir aux mains, et il faut toute la prudence des autorités piémontaises pour empêcher des extrémités si fâcheuses. Vous comprenez qu'au milieu de toutes ces agitations le prince, qui ne possède par lui-même aucune force, est un symbole plutôt qu'une puissance réelle. On l'aime, parce qu'il est utile, et que d'ailleurs il ne coûte plus trop cher;

mais il n'est que le manche du drapeau. Le bruit s'était répandu qu'il négociait secrètement avec la cour de Turin pour lui céder son restant de principauté ; le peuple a pris les armes, et, réuni sur la place, l'a sommé de descendre pour s'expliquer en tête à tête. Celui-ci a démenti le fait en déclarant que, s'il en était réduit à ne pouvoir soutenir son indépendance, plutôt que de vendre sa principauté au Piémont, il la donnerait gratis à la France. Sur quoi, bravos universels, armes à volonté, et chacun chez soi. Que les Mentonnais essayent après cela, comme ils l'on fait une fois en se fiant sur des intrigues nouées dans la place, de venir enlever le prince, ils seront bien reçus !

Cette ombrageuse puissance ne voit guère aujourd'hui d'autre moyen de donner suite à sa politique de vengeance à l'égard de la famille de ses anciens souverains, que de lui interdire son territoire. Il en résulte des conséquences qui ne se voient que là. Comme le chemin vicinal, qui de Monaco va rejoindre la grande route, passe sur le territoire de Roquebrune, ni le prince ni sa femme ne peuvent désormais sortir en voiture de leurs États. Il y a eu dernièrement une prise d'armes à ce sujet ; mais il est évident que la république était dans le droit strict ; et les deux armées, après avoir stationné quelque temps en face l'une de l'autre, séparées par le fleuve qui fait la frontière des deux États, et que l'on franchit sans avoir même besoin d'une planche, ont conclu un armistice qui ne résout rien ; d'autant que l'administration mentonnaise possède un moyen héroïque de donner force à la loi, c'est de cesser d'entretenir pour sa part ce chemin de traverse dont elle n'a que faire. Ainsi Monaco lui-même va finir par se trouver emprisonné sans autre issue que la mer et ce sentier de chèvres dont je vous ai parlé. Voilà une question originale du droit des gens, et qui ne s'est, que je sache, encore produite nulle part, à moins qu'on ne veuille lui chercher des analogies dans le fameux système du blocus continental.

J'ai plaisanté un instant sur ces querelles ; mais elles ont cependant leur côté sérieux : d'abord parce que c'est toujours un triste spectacle que de voir des voisins, au lieu de vivre en bon accord, vivre en discorde et en armes, et secondement parce que leur tableau nous présente un vivant échantillon des luttes de seigneuries à seigneuries qui, au temps de la féodalité, ont si longtemps désolé nos villes et nos campagnes. C'est là ce qui m'a paru donner à cette histoire un caractère capable d'intéresser vos lecteurs. En faisant retour sur nous-mêmes, nous pouvons juger par le contraste combien nous sommes redevables à l'établissement de l'unité publique et administrative de notre pays. Tandis que l'Europe, dans l'essor de son perfectionnement, se constituait presque tout entière en grande puissance, le coin de terre dont il s'agit, par l'effet de l'ambiguïté de sa position, demeurait étranger à ce mouvement, et, par un autre effet de cette même position, il se fragmentait en deux parties, dont l'une regarde la France et l'autre l'Italie.

---

A quels dieux immole-t-on ce qu'il y a de plus rare et de plus doux sur la terre, l'amitié? A la vanité, à l'intérêt.

MALESHERBES.

---

## LÉGENDE DE SAINT BRIS ET SAINT COT.

*A M. le Rédacteur du* MAGASIN PITTORESQUE.

Monsieur,

Dans l'une des livraisons de votre dix-huitième volume (juillet 1850, p. 219), vous avez parlé de l'église consacrée à saint Bris et à saint Cot, de la fête de ces deux saints que l'on y révère depuis quatorze cents ans, et des souvenirs que l'on a conservés d'eux dans l'Auxerrois. Si, comme je le suppose d'après ce que j'ai moi-même éprouvé, vos lecteurs ont trouvé de l'intérêt aux renseignements que vous leur avez donnés sur ce sujet, peut-être ne leur déplairait-il pas d'en apprendre davantage.

La légende de ces deux vénérés personnages est un petit drame plein d'intérêt. On a souvent dit que les légendes des saints sont la partie la plus vivante de la littérature du moyen âge ; elles ont un attrait de plus que les œuvres de pure imagination, parce qu'elles sont pour la plupart sincères, en ce sens que ceux qui les composaient y mettaient leur croyance dans son entière naïveté. L'écrivain déposait là son cœur et sa pensée, et c'est ce qui fait que le récit respire et intéresse en sortant de sa plume.

Voici la légende de saint Cot. Je la traduis telle que la donnent les anciens manuscrits reproduits dans le grand recueil des Bollandistes, au 26e jour de mai, et je m'efforce d'être un traducteur aussi exact, aussi minutieux que possible, afin de laisser à cette historiette antique sa pure couleur gallo-romaine.

La scène se passe vers l'an 270.

« Du temps de l'empereur Aurélien, au moment où le culte des idoles commençait à tomber, et le dogme de la religion du Christ à se répandre avec plus de succès, la rage des persécuteurs s'enflamma au point que les empereurs, n'ayant plus assez de confiance dans les exécuteurs de leurs cruautés, parcouraient eux-mêmes le cœur des provinces. L'empereur Aurélien, homme farouche, avait quitté Rome et était venu dans les Gaules. Arrivé dans la cité des Sénonais, il envoya par toute la Gaule les compagnons de sa fureur à la recherche des chrétiens. A peine hors de sa présence impériale, ces funestes satellites fouillèrent les villes, les châteaux et jusque dans la profondeur des forêts. Le pays d'Auxerre fut le lot du détestable Alexandre, gardien du corps sacré. On appelait ainsi celui qui avait pour office de protéger l'empereur et de veiller à ce qu'il ne pût être atteint de quelque blessure imprévue. Plusieurs chrétiens de diverses provinces, fidèles au précepte du Seigneur lorsqu'il dit : « Si on vous persécute dans un pays, retirez-vous dans un autre, » avaient quitté leurs foyers pour se rendre dans l'Auxerrois, parce que cette contrée était alors, pour la plus grande partie, cachée dans l'ombre touffue de trop épaisses forêts. Alexandre, le gardien du corps sacré, ne l'ignorait pas ; il allait donc, plein de violence et semblable au sanglier qui, l'écume à la gueule, prend sa course pour échapper au chasseur ; de la même allure s'élançait-il contre les saints martyrs de Dieu. Un jour il arriva dans un lieu appelé *Touci*, et là il trouva un chrétien nommé *Priscus*, qui, au milieu d'une multitude immense partageant sa religion, chantait des cantiques. Alexandre fait brutalement irruption dans leurs rangs : — C'est pour une sédition que vous vous êtes rassemblés ici. Quelle est votre religion, à vous? N'ayez pas peur de le dire. — La sainte multitude lui répondit : — Ce n'est pas l'esprit de sédition, c'est notre religion vénérée qui nous a conduits ici ; nous sommes assemblés pour offrir nos prières au Christ qui nous a réunis en nous rachetant de son sang. — D'où vous est venue, répondit Alexandre, cette assurance et cette audace que vous ne craigniez pas de vous avouer chrétiens devant des officiers impériaux? — La grâce et la bonté de celui-là nous soutiennent, qui accorde le bienfait de la vie à vos empereurs et à vos rois. — Alors vous êtes des nôtres, repartit Alexandre ; car quel autre peut donner la vie aux empereurs, aux rois et à nous-mêmes leurs sujets, si ce n'est Jupiter, gouverneur et créateur des cieux? — Tu te fais illusion, lui dit l'assem-

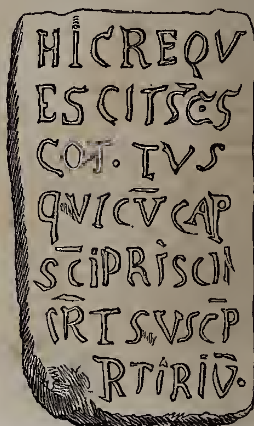
blée des saints, si tu as le malheur de croire que le principe de vie puisse dépendre d'un être adonné à l'ivrognerie et à tous les vices. Jupiter, n'est-ce pas celui qui, après avoir épousé sa sœur, prenait diverses formes d'animaux pour satisfaire ses turbulentes passions? — Alexandre sentit la colère qui commençait à l'agiter. — Comment, c'est vous, s'écria-t-il, vous les dupes du mensonge de je ne sais quelle croix honteuse de supplice, qui blasphémez le grand Jupiter, le sauveur du monde entier? — Tu appelles un sauveur, répondit la pieuse et bienheureuse foule, celui qui, à l'aide d'une feinte pluie, s'introduisit, pour un honteux motif, sous le toit d'un autre. — Par le salut de l'empereur, vous êtes tous des sacriléges, et l'on vous traînera d'ici au supplice. — Quelle est la bouche impie, dirent les saints, qui a commis un sacrilége? Nous qui tenons pour vrai Dieu le créateur des choses visibles et invisibles, ou bien toi qui prétends que c'est ton exécrable Jupiter? — Longtemps vous avez abusé de ma patience : aussi vous allez offrir vos libations à Jupiter pour confesser en lui le dieu tout-puissant, sinon voilà le décret impérial en vertu duquel vous allez être anéantis. — Tous, d'une seule voix, s'écrièrent : — Fais ce qui t'a été ordonné, car nous ne délaissons pas le Créateur pour l'infamie d'adorer sa créature.

» — Est-ce que tu es de leur avis? dit alors Alexandre en s'adressant à Priscus. — Ordonne à tes hommes, répondit Priscus, de s'éloigner un peu, et après m'être consulté avec mes frères, je te donnerai ma réponse. — Ce n'était pas qu'il hésitât à braver le martyre, mais il voulait encourager ses frères, et les mieux préparer à supporter la douleur. Trompé par un vain espoir, Alexandre fit retirer les soldats impériaux, pensant que Priscus, qui était le chef et le maître de cette sainte multitude, cherchait un moyen de se sauver, et consentait à offrir le sacrifice aux idoles. Quand ils furent tous loin : — Mes frères, s'écria Priscus, voici notre Seigneur Jésus-Christ portant l'étendart de sa croix qui marche au milieu de nous en disant : « Que celui » qui veut me servir m'imite et me suive... » — Nous te comprenons, père, répondirent-ils tous ensemble; que la volonté de Dieu s'accomplisse au plus tôt. — Alexandre, bientôt de retour, se présente avec fracas et dispose, autour de cette assemblée de saints, sa troupe affreuse de soldats qui menacent du visage, de la parole et de l'épée. Il demande à Priscus ce qu'il avait résolu et ce qu'il allait faire pour son salut. — Je ne ferai pas de longs discours, lui dit Priscus; de même que nous n'adorons qu'un seul Dieu, de même, tous ensemble, nous avons hâte de mourir pour lui. » Priscus fut tué à coups d'épée; la plupart de ses compagnons furent massacrés après lui; son corps fut jeté dans un puits

» Un de ceux qui purent échapper à ce carnage revint sans être vu, prit la tête de Priscus et s'enfuit dans les bois avec ce trésor. Il s'appelait Cottus. Cela ayant été su, les persécuteurs parcoururent toutes les retraites des environs, et finirent par le découvrir à trente stades de là, non loin de la cité d'Auxerre. Ils le massacrèrent; mais les chrétiens lui donnèrent la sépulture et ensevelirent avec lui la tête de Priscus. Quant aux chrétiens qui avaient été égorgés autour de saint Prix, leurs corps enlevés en secret furent inhumés dans une citerne voisine du puits où on l'avait précipité. »

Tel est le récit qui se trouve dans les manuscrits des douzième et treizième siècles. Lorsqu'on lit, avec attention et d'un esprit quelque peu exercé à ces sortes de lectures, le texte original, on y reconnaît une physionomie générale, et dans le détail un grand nombre d'expressions qui appartiennent à une époque peu éloignée de la date assignée à ce martyre. Ainsi cette exclamation : « Par le salut de l'empereur! » ce titre de « gardien du corps sacré » (*sacri lateris protector*), cet édit impérial, tout cela a pu se rencontrer sous une plume gallo-romaine, mais n'a pu sortir de l'imagination d'un moine ignorant du douzième siècle. Aussi, Monsieur, je crois la légende de saint Prix et saint Cot une vénérable et bien authentique histoire. C'est un mérite qui, parmi les légendes, n'est pas aussi commun que beaucoup de personnes pourraient le croire, mais qui n'est pas aussi rare non plus que beaucoup d'habiles gens et d'esprits sceptiques le prétendent.

Dans votre article du mois de juillet 1850, vous avez aussi mentionné l'inscription de saint Cot, que l'on conserve encore auprès de son tombeau dans l'église de Saint-Bris. Vous n'en avez parlé que pour mémoire; mais c'est un précieux monument qui confirme, par sa date reculée, les données historiques que je viens de rapporter. J'ai eu l'occcasion, en visitant Saint-Bris, il y a quelques années, d'en dessiner une copie que je crois d'une parfaite exactitude, et que voici :



Ce qui se lit de cette manière : HIC REQUIESCIT SANCTUS COTTUS, QUI CUM CAPITE SANCTI PRISCI MARTYRIS SUSCEPIT MARTYRIUM. « Ici repose saint Cot qui, avec la tête du martyr saint Prix, souffrit lui-même le martyre. »

La barbarie de cette inscription n'en défigure pas tellement la forme qu'on n'y puisse reconnaître la régularité classique des caractères employés dans les inscriptions romaines. Cette régularité s'altère complétement dès les septième et huitième siècles, où les lettres onciales, c'est-à-dire arrondies, et les lettres entrelacées, se mêlent à l'écriture. L'inscription de saint Cot ressemble tout à fait par le style à celles de Saint-Just de Lyon, par exemple, dont une porte la date de 422, et une autre celle de 430. Elle est fixée par des crampons de fer à l'une des colonnes de la nef, et elle a d'ailleurs toute l'authenticité désirable, car elle se trouve déjà rapportée tout au long dans un mandement de l'année 1480, émané de l'évêque d'Auxerre, Jean Baillet (voy. le *Recueil des Bollandistes*, 26 mai). La tradition fait remonter à deux anciens évêques de cette ville, saint Germain, qui occupa le siége épiscopal dans l'intervalle des années 418 à 448, et saint Didier (de 604 à 620 environ), la découverte et la restauration du tombeau de saint Prix et saint Cot. Je n'hésite pas à croire que c'est au temps de l'un de ces deux évêques, et plus probablement au temps du premier, que se rapporte l'inscription ci-dessus. La petite église de Saint-Bris possède donc dans cette pierre oubliée un monument unique, exécuté sous les yeux et vraisemblablement sous la dictée d'un des plus grands évêques de la Gaule du cinquième siècle.

# LA PÊCHE AU BAQUET.



La Pêche au baquet, tableau de Lance, dans la galerie de Vernon. — Dessin de Freeman.

Ne semblait-il pas que la satire eût depuis longtemps épuisé sa verve sur le pêcheur à la ligne, et que, lasse de frapper un ennemi sans défense, elle l'eût enfin abandonné, honteux mais incurable, sur le bord fangeux des rivières? Non . elle n'avait suspendu ses coups que pour en porter un plus cruel à sa victime; elle n'avait point cessé de la suivre de son malicieux regard; elle s'est attachée à ses pas, elle l'a épiée jusque dans sa demeure, et voici qu'elle lui décoche la dernière et la plus envenimée de ses flèches, au moment où le malheureux, tout enchaîné qu'il est au coin de son feu par la goutte et les catarrhes, emmailloté dans une épaisse robe de chambre, entouré de ses plus perfides amorces, de l'épuisette, du panier-réservoir, des baleines de rechange, d'un attirail complet, et se croyant bien à l'abri des curiosités railleuses, s'arme intrépidement du roseau meurtrier, retrouve une étincelle sous ses paupières alourdies, et se penche, haletant d'un stupide espoir, devant un ignoble baquet!

L'épigramme, cette fois, a atteint les limites extrêmes de son domaine; peut-être même a-t-elle dépassé le but. Ce vieillard podagre n'est plus un être seulement ridicule, ce n'est plus un pêcheur : c'est un maniaque, un monomane; sa passion a dégénéré en démence; il ne provoque plus le rire, il fait pitié

Appelle-t-on chasseur celui qui, indifférent au lever du jour, à la rosée qui diamante les champs, à la senteur pénétrante des bois, à l'art de découvrir et de suivre une piste, à l'ardeur de déjouer les ruses du gibier, réduit toute son ambition à voir tomber sous le plomb mortel une bête vivante quelle qu'elle soit, le mulot dans un sillon, le pinson sur un poirier, le canard barbotant dans une mare? Ceux qui n'apprécient, à la chasse comme à la pêche, que ce seul instant final de satisfaction matérielle, ceux qui dépouillent ces plaisirs de tout ce qui en est le mérite et le charme, des riantes ou splendides décorations de la nature, des luttes de l'esprit contre les instincts, ceux-là, qu'ils portent un fusil ou une ligne, abandonnons-les sans pitié au bourdonnement et aux piqûres de la critique. Dans l'émotion que leur fait éprouver le plomb qui frappe ou le bouchon qui tremble, il n'entre pas plus d'imagination ni d'intelligence que dans la curiosité de l'enfant que captivent les caprices de l'aiguille d'une boîte à macarons : Rouge ou noir!

En réalité, aucun passe-temps honnête n'est ridicule en lui-même. Nos plaisirs sont ce que nous les faisons. Il dépend de nous de les élever ou de les abaisser, de les spiritualiser jusqu'à l'idéal ou de les matérialiser jusqu'à l'absurde. Tant vaut l'homme, tant valent ses divertissements. Cette aiguille de la boîte à macarons elle-même peut devenir un noble sujet de distraction pour les hommes les plus sérieux, si c'est un la Place qui la tourne et l'observe [1].

Le pêcheur à la ligne n'est donc point nécessairement l'homme hébété, vieux et laid, qui exerce depuis si longtemps la verve féconde des caricaturistes : il est divers d'aspect. Il a été le motif de plus d'une scène gracieuse dans les peintures antiques d'Herculanum et de Pompéi, dans les paysages des plus grands maîtres modernes, dans les pastorales spirituellement maniérées du dernier siècle, comme dans les marines de Joseph Vernet. Il a animé plus d'un

[1] La Place, auteur de l'*Essai philosophique sur les probabilités*. — Voy. la Table décennale ou celle des vingt années.

épisode dans les poëmes bucoliques; il a inspiré deux beaux livres, le délicieux traité de Walton (1) et un chef-d'œuvre à la fois grave et charmant écrit par l'un des plus illustres savants de notre siècle, sir Humphry Davy. Le génie ne touche à aucun sujet qu'il n'y laisse son empreinte. Davy, l'une des gloires de la chimie, ne dédaignait point, pour se reposer de ses admirables découvertes, de pêcher à la ligne; et, en 1828, à une époque où il sortait d'une maladie longue et douloureuse, où les travaux du laboratoire lui étaient encore interdits, voulant donner à son esprit actif un aliment, il composa à Laybach, en Illyrie, ce petit livre, le *Salmonia,* qui, bien qu'il semble plus particulièrement consacré à la poursuite et à l'étude d'un seul poisson, traite de beaucoup de choses différentes, et peut être très-justement considéré, dans son ensemble, comme l'apologie vraie du modeste pêcheur à la ligne (2).

Cette œuvre est un petit drame qui dure neuf jours. Les principaux personnages (après les poissons, bien entendu) sont : — Halieus, pêcheur habile, qui, dans l'intention de l'auteur, est le portrait du célèbre docteur William Babington; — Poietes, homme d'imagination, admirateur enthousiaste de la nature, prévenu contre le plaisir de la pêche; — Physicus, qui n'entend rien à la pêche, mais qui est très-avide de connaître tout ce qui peut intéresser la science; — Ornither, amateur de tous les plaisirs de la campagne, encore peu expérimenté dans l'art de la pêche à la ligne.

La première journée se passe à Londres; Halieus, Poietes, Physicus et Ornither, sont à table :

PHYSICUS. Halieus, je suis sûr que vous savez où l'on a pris cette excellente truite : je n'en ai jamais mangé une meilleure.

HALIEUS. Je dois le savoir, car c'était un matin, dans les eaux de la Wandle, à moins de dix milles d'ici, et c'est à moi que vous devez de la voir sur notre table.

PHYSICUS. C'est vous-même qui l'avez prise?

HALIEUS. Oui, avec la mouche artificielle.

PHYSICUS. J'admire le poisson, mais je ne puis en faire autant de l'art qui vous a servi à le prendre; et je m'étonne que vous, homme d'un esprit si actif, d'un caractère si élevé, vous puissiez vous complaire à un genre de divertissement qui me paraît si triste et (dirai-je toute ma pensée?) si ridicule.

HALIEUS. Je pourrais tout aussi bien m'étonner à mon tour qu'un homme doué comme vous d'une imagination si riche et d'une curiosité si généreuse, qu'un esprit si disposé à la contemplation, n'aime point ce divertissement, et se hasarde, sans le connaître, à l'appeler triste et ridicule.

PHYSICUS J'ai du moins pour moi l'autorité d'un grand moraliste, le docteur Johnson.

HALIEUS. Je n'accorderai à aucun homme, si grand philosophe ou si grand moraliste soit-il, le droit de dénigrer un divertissement dont il n'a pas fait l'expérience. D'ailleurs, si j'ai bon souvenir, le même illustre personnage a beaucoup loué le livre et le caractère du grand patriarche des pêcheurs à la ligne, Isaac Walton.

PHYSICUS. Un autre écrivain célèbre, lord Byron, a fort maltraité votre grand patriarche, et en termes très-énergiques. Ne l'appelle-t-il pas, si j'ai bonne mémoire, « un vieux sot affecté et cruel (3)?... »

HALIEUS... Je n'entreprendrai pas d'exhumer et d'agiter les cendres des morts, ni de venger la mémoire de Walton aux dépens de Byron, qui était aussi ignorant de la pêche que Johnson; mais je pourrais opposer à l'autorité de votre poëte celle du poëte philosophe des lacs, de Coleridge, qui aime la pêche à la mouche et les pêcheurs; celle de Gay, qui a chanté dans son poëme ce plaisir dont il faisait ses délices à Amesbury pendant les mois d'été; celle de l'excellent John Tobin, auteur de *l'Homme dans la lune* et ardent pêcheur...

PHYSICUS. Je vous arrête; je me contente de ces autorités choisies dans le monde poétique.

HALIEUS. J'en trouverais d'autres, au besoin, dans tous les genres, des hommes d'État, des héros, des philosophes. Je puis remonter jusqu'à Trajan, qui avait la passion de la pêche. Nelson était un habile pêcheur à la mouche, et la meilleure preuve de la vivacité de son goût pour ce plaisir est qu'il continua à s'y livrer alors même qu'il ne pouvait plus se servir que de sa main gauche. Le docteur Paley avait un tel amour pour ce divertissement, qu'un jour l'évêque de Durham lui demandant quand il achèverait l'un de ses ouvrages les plus importants, il répondit avec simplicité et gaieté : « Monseigneur, je m'y remettrai avec zèle quand la saison de la pêche sera passée, » comme si la pêche était pour lui une affaire sérieuse. Mais je ne veux citer qu'avec réserve nos contemporains; autrement je vous déroulerais une longue liste des plus grands noms de l'Angleterre, noms illustres, en ces derniers temps, dans la science, les lettres, les arts ou la guerre, et qui sont les ornements de la confraternité des pêcheurs, pour me servir d'une expression empruntée à la franc-maçonnerie de nos pères.

PHYSICUS. Je comprends sans beaucoup de peine que les guerriers et même les hommes d'État, ces pêcheurs d'hommes qui trouvent tant de plaisir (comme je l'ai vu souvent) à tirer des coups de fusil et à tuer des animaux, puissent aimer aussi à s'armer de l'hameçon; mais j'avoue que je cherche en vain ce qui peut attacher à ce genre de distraction des philosophes et des poëtes.

*La suite à une autre livraison.*

(1) *The Complete angler* (le Parfait pêcheur à la ligne), par Walton et Cotton.

(2) *Salmonia,* ou les Jours de la pêche à la mouche, suite de conversations, avec quelques observations sur les habitudes des poissons du genre *Salmo.*

(3) *Don Juan,* chant XII, stance 106.

---

## CE QUI CONSOLE.

ANECDOTE.

Fin. — Voyez p. 181, 185.

Cependant la table avait été apportée près du lit de M. Massin, qui, après beaucoup de sollicitations, consentit à prendre un peu de lait. Le docteur continuait à l'entretenir avec un intérêt doucement familier. Il ne lui avait demandé ni son nom, ni la cause de son désespoir, ni ses nouvelles résolutions; mais il lui montrait, l'une après l'autre, les mille perspectives lumineuses qui peuvent s'ouvrir dans l'existence la plus assombrie; il détendait peu à peu cette imagination exaltée dans les méditations solitaires; il simplifiait la vie en la limitant aux joies possibles dans le cercle du devoir; il substituait enfin la réalité au rêve et la pratique au roman.

Sa causerie fut plusieurs fois interrompue par les visites de pauvres gens qui venaient solliciter ses conseils ou sa protection; car, après avoir été leur médecin pendant la maladie, M. Pidois devenait leur lumière et leur appui. Son désintéressement lui laissait un perpétuel crédit ouvert chez chacun; là où il n'avait point demandé d'honoraires pour lui-même, il demandait un service pour quelque malheureux. Pouvant tirer à vue sur la reconnaissance de tout le canton, il le faisait au profit des plus misérables. Pour l'un il sollicitait du travail, pour l'autre un délai de payement; à celui-ci il procurait un prêt dont il avait besoin, à cet autre une vente avantageuse de ses récoltes.

Tout le monde faisait honneur à sa recommandation, parce que tout le monde était son obligé.

M. Massin, qui avait tout vu et tout écouté, demeura stupéfait de ce que le plus pauvre pouvait faire rien qu'avec le dévouement. Pendant que les témoignages de cette inépuisable sollicitude d'*un homme de bonne volonté* se succédaient devant ses yeux, une sorte de révolution s'opérait en lui-même. Il commençait à entrevoir, dans la vie, des consolations qu'il n'avait point soupçonnées jusque-là. Il comprenait que nous n'étions point dans le monde pour nous seuls, que nous tenions par mille liens à la société dans laquelle nous avons été placés par Dieu, et que nous ne pouvions l'abandonner pour guérir plus vite notre douleur sans manquer à des devoirs dont l'accomplissement avait aussi ses joies. L'exemple du vieux médecin lui faisait comprendre ce que l'on pouvait trouver de distraction aux plus vives douleurs dans le bien accompli, et comment l'activité de bons sentiments dissipait peu à peu cet engourdissement que laissent les grandes afflictions. Il calculait ce qu'avec les ressources qui lui restaient en argent, en intelligence et en santé, il pourrait accomplir si, comme M. Pidois, il mettait le tout au service des faibles et des affligés.

Sans qu'il s'en aperçût lui-même, cette pensée échauffait peu à peu son âme et lui inspirait des plans d'améliorations; il s'associait en idée à M. Pidois; il se créait de nouveau une parenté par la reconnaissance.

Mais chaque fois que son esprit réveillé allait s'élancer dans cette voie, le souvenir de la lettre écrite à John Makensie lui revenait en mémoire et le ramenait à ses sombres résolutions. Ce qui avait été d'abord l'inspiration du désespoir devenait une sollicitation de la honte; il rougissait à la pensée de reparaître vivant devant ceux qui auraient reçu la nouvelle de sa mort. Sentant tout le ridicule de ce rôle de suicidé qui ressuscite, il rentrait avec rage dans ses lugubres résolutions, et repoussait les tentations de l'espérance.

Il en était là lorsqu'une voix qui ne lui sembla point inconnue se fit entendre dans la salle à manger. Elle racontait au docteur, avec une grande profusion de paroles, quelque chose qui devait être extraordinaire, si l'on en jugeait par l'accent et les exclamations. M. Massin prêta l'oreille, mais sans pouvoir saisir un seul mot, ni reconnaître celle qui parlait. Enfin le vieux médecin reparut, et il lui demada vivement quelle était la personne qu'il venait de quitter.

— Une vieille voisine, répliqua le docteur; elle voulait me consulter sur une aventure assez singulière arrivée hier au soir.

— Qu'est-ce donc?

— Un étranger qui a voulu voir la maison de M. Lenoir, dont elle a soin.

— Eh bien? dit M. Massin qui tressaillit.

— Eh bien, il paraît qu'il s'est promené dans les appartements sans rien regarder, et qu'arrivé au cabinet du voisin, il a demandé à écrire une lettre.

— Qu'il a écrite?

— Et remise à la gardienne.

— Pour être jetée à la poste?

— Oui; mais après le départ de l'inconnu, des scrupules lui sont venus; elle a gardé la lettre.

— Que dites-vous?

— Elle venait me l'apporter en me demandant ce qu'il fallait en faire.

— Et elle vous l'a remise?

— La voilà!

M. Massin tendit la main et saisit le papier cacheté que présentait le médecin.

— Ainsi je ne m'étais pas trompé; c'était vous, dit celui-ci.

— C'était moi, répéta l'étranger en regardant l'adresse de la lettre avec une émotion involontaire. Ah! Dieu a tout conduit, Monsieur; il a voulu me rendre une seconde fois la liberté de choisir entre la mort et la vie.

— Et vous avez choisi? demanda le vieux médecin avec douceur.

M. Massin garda un instant le silence, regarda le docteur; puis, déchirant la lettre:

— Oui, s'écria-t-il en lui tendant les mains et laissant couler ses larmes, car vous m'avez montré que, même dans l'abandon et la vieillesse, on pouvait encore donner un but à sa vie, et, grâce à vous, je sais ce qui console!

Quelques jours après, M. Massin était établi dans la jolie maison de M. Lenoir, et commençait, pour guérir sa douleur, le traitement recommandé par M. Pidois. Bientôt le canton s'aperçut que le docteur avait un second dont les ressources et l'activité suppléaient à son insuffisance. M. Massin était infatigable; par ses soins intelligents tout prit une nouvelle face. Appelé plus tard aux fonctions municipales, il fit améliorer les routes, assainir le village, créer une salle d'asile et une école, distribuer des secours aux malades, assurer du travail aux indigents. Au milieu de ces occupations fécondes, sa douleur se transformait peu à peu en une sorte d'attendrissement; les bénédictions qu'il entendait retentir autour de lui adoucissaient ses amertumes; entouré de respect, de reconnaissance, il arriva à sentir que l'homme n'est jamais sans famille tant qu'il lui reste d'autres hommes à secourir et à aimer.

---

PROVERBES DES NÈGRES GHIOLOFS.

— L'homme marche doucement, mais son esprit va vite

— L'œil ne pleure que celui qu'il connaît.

— Rentrer ton injure en toi-même vaut mieux que la venger.

— Celui qui est monté sur un bœuf porteur ne doit pas se moquer de la vache.

— L'herbe sèche brûlera; l'herbe mouillée, non.

— Connaître toi-même tes défauts vaut mieux que de te les laisser apprendre.

---

## LUCERNE.

Lucerne ne se distingue pas moins entre les autres villes de la Suisse que son lac entre les autres lacs. En arrivant dans cette cité centrale par Genève, Lausanne et Berne, on parcourt, pour ainsi dire, l'échelle de la nationalité. A Genève, on pourrait, à plusieurs égards, se croire encore en France ou en Savoie; à Lausanne, on reconnaît ce pays roman, qui rappelle plutôt les souvenirs de la Bourgogne transjurane que ceux de la république suisse. A Berne même, quoique la langue ait changé, on retrouve l'influence des pays voisins; et le mouvement de la politique, celui des voyageurs, font quelquefois oublier les antiques et glorieux souvenirs. Lucerne nous les offre sans mélange, aujourd'hui surtout qu'elle a perdu l'honneur peu regrettable d'être un des trois *vororts* de la confédération. A Lucerne, on oublie les temps actuels, et l'on se trouve au centre de ce passé célèbre qui fait la gloire du nom suisse, et que tout Suisse doit chérir. La ville, comme la plupart de celles du pays, est surtout remarquable par sa situation et par l'effet pittoresque; observée en détail, elle laisse à désirer sous le rapport architectural; et quels édifices hu-

mains ne seraient pas humiliés par le voisinage des beautés naturelles dont la Suisse abonde ?

Le site dut fixer l'attention des hommes dans les temps les plus anciens, et, quand la contrée se peupla, le lieu où la Reuss s'écoulait du lac des Waldstettes dut paraître favorable à l'établissement d'une ville. Une tour qu'on voit encore, et un phare *(lucerna)*, furent, dit-on, l'origine de la cité. Elle fleurit paisiblement pendant cinq ou six siècles sous l'administration paternelle des abbés de Meerbach ; ils la protégeaient sans autres armes que leur dignité, et tous les bourgeois désiraient le maintien de leur constition. La commune délibérait sur les lois et les impôts ; l'abbé nommait un *ammann* d'entre le peuple, et avec son agrément. Les mœurs n'étaient guère moins agrestes que celles des pâtres du voisinage.

Cependant, au treizième siècle, un des abbés de Meerbach vendit au fils du roi des Romains Lucerne, avec plus de vingt métairies, châteaux et bailliages, pour deux mille




Une rue de Lucerne. — Dessin de Karl Girardet.

marcs de monnaie bâloise et cinq villages en Alsace. Les Lucernois ne se soumirent qu'avec un vif regret au duc d'Autriche ; deux moines furent même assez hardis pour déclarer son autorité injuste ; ils moururent dans des cachots éloignés [1].

Tant que Rodolphe de Habsbourg vécut, il sut maintenir dans l'obéissance, et même dans une fidélité dévouée, les nombreuses possessions qu'il avait dans les territoires de la rive gauche du Rhin. Mais ses successeurs ne furent pas aussi prudents que lui. Les Lucernois avaient dû les servir, contre leurs traités, dans des guerres étrangères, et n'en étaient pas récompensés par un gouvernement plus doux. Ils recoururent à leurs voisins des trois Waldstettes, qu'ils avaient jusque-là combattus dans l'intérêt de leurs maîtres. Les Waldstettes les écoutèrent favorablement, et résolurent de recevoir Lucerne en perpétuelle alliance, comme quatrième canton.

Les nobles de la ville étaient contraires à ce projet. Ils complotèrent de faire arrêter les plus hardis d'entre le peuple par des troupes qui viendraient d'Argovie. Trois cents cavaliers arrivèrent de nuit vers la ville ; mais les bourgeois étaient sur leurs gardes ; ils fermèrent les portes ; bientôt chacun fut sur pied, prêt à repousser la violence. Le peuple s'assembla, et fut unanime pour demander l'alliance des Suisses. Quelques nobles quittèrent seuls la ville, et purent s'éloigner sans être inquiétés.

Mais d'autres étaient restés dans les murs, et, quand la guerre eut éclaté entre la ville affranchie et les seigneurs du voisinage, partisans de l'Autriche, les nobles de Lucerne

[1] Muller, traduit par M. Charles Monnard.

formèrent une nouvelle conjuration. Ils convinrent d'égorger pendant la nuit les amis des Waldstettes, et d'ouvrir les portes aux troupes de l'Autriche. Au milieu de la nuit, les conjurés s'étaient rassemblés, pour une dernière entrevue, sous la voûte de l'abbaye des Gailleurs, au bord de la Reuss. Un garçon, qui se trouvait par hasard dans ce lieu solitaire, entendit un bruit d'armes et des chuchotements. Il s'enfuit, croyant avoir vu des fantômes : les conjurés l'arrêtèrent. Cependant ces hommes, qui avaient juré le massacre de leurs concitoyens, eurent pitié d'un enfant, et n'exigèrent de lui que le serment de ne rien dire à leurs ennemis. L'enfant s'esquiva, et, courant à l'auberge de Boucher, où quelques buveurs attardés se trouvaient encore, il se mit à rapporter, non pas à ses gens, mais au poêle, ce qu'il venait d'apprendre. L'action bizarre de l'enfant attira l'attention des buveurs ; ils coururent informer les magistrats et les bourgeois. Les auteurs de la conspiration, qui avaient pris pour signe de ralliement une manche rouge, furent surpris en armes et mis en prison. Des messagers ramenèrent cette même nuit trois cents confédérés des Waldstettes. Le pouvoir fut remis à un conseil de trois cents citoyens, et dès lors Lucerne fut libre (1382). Cette heureuse révolution ne coûta ni sang ni pleurs. Personne ne fut mis à mort, ni privé de la liberté, ni même exclu des magistratures. Les regrets des nobles se calmèrent ; ils prirent dans la suite une glorieuse part aux travaux, aux dangers et aux victoires de la république.

Lucerne est le vorort catholique de la Suisse ; resté



Marché de Lucerne. — Dessin de Karl Girardet.

longtemps en arrière, il a fait dans ce siècle des progrès marqués pour la culture intellectuelle, et même pour les arts. On s'aperçoit, dans les habitudes nationales, et en particulier en observant le pittoresque costume des Lucernoises, que le goût et la grâce ne sont pas choses étrangères dans cette admirable contrée. Il faut la visiter, y séjourner quelque temps, et, de ce canton, faire plusieurs excursions sur les lacs, dans les campagnes et les monts du voisinage. Nulle part on n'éprouve avec plus de vivacité les sensations qu'on recherche dans un voyage en Suisse ; aucune portion de cette terre privilégiée n'offre de plus grandes beautés et de plus nobles souvenirs.

---

## DE L'ORIGINE DES ARBRES FRUITIERS

### CULTIVÉS EN FRANCE.

Suite et fin. — Voy. p. 34.

IIe GROUPE (suite). — *Arbres et arbrisseaux à fruits de table.*

IIe DIVISION. — Fruits à noyau.

Cette division comprend les pruniers, les cerisiers, les pêchers, les abricotiers, les cornouillers, les amandiers, les jujubiers et les pistachiers.

Le *prunier* était connu des anciens ; Pline en signale onze variétés. Le type des meilleurs pruniers que nous cultivons aujourd'hui est originaire de la Grèce et de l'Asie. Il croît spontanément aux environs de Damas. D'autres

espèces, moins délicates, poussent naturellement dans les parties tempérées de l'Europe et en Amérique. C'est aux croisés que nous devons l'introduction du prunier domestique en France. La reine-claude doit son nom à la première femme de François I<sup>er</sup>, fille de Louis XII. Les mirabelles ont été importées en Provence, puis en Lorraine, par le roi René. Les prunes de Monsieur ont pris leur nom de Monsieur, frère de Louis XIV, qui les aimait beaucoup. Le prunier est un de nos principaux arbres fruitiers. On voit ses fruits figurer sur toutes les tables, soit frais, soit desséchés sous forme de pruneaux, soit en marmelade, soit confits dans l'eau-de-vie. La quantité de sucre que renferment les prunes a donné l'idée d'en obtenir de l'alcool, et on les distille en Lorraine, en Suisse, en Allemagne.

C'est Lucullus qui, en 680, importa à Rome le *cerisier*, qu'il trouva à Cérasonte, petite ville de la province de Pont, en Natolie. Si l'on en croit Pline, les Romains ne connurent que huit variétés de cet arbre fruitier. Mais ce serait une erreur de penser que c'est aux Romains que nous devons l'introduction en Europe de toutes les espèces de cerisiers que nous cultivons aujourd'hui. En effet, les forêts de la Gaule et de la Germanie produisaient spontanément plusieurs sortes de merisiers qui, se modifiant peu à peu sous l'influence de la culture, ont donné lieu à un certain nombre des variétés de cerises qui enrichissent maintenant nos vergers. La cerise est, sans contredit, l'un des fruits les meilleurs et les plus utiles. La consommation qu'on en fait à l'état frais est considérable. On la conserve aussi sous forme de confitures, dans l'eau-de-vie, ou desséchée comme les pruneaux; enfin on en fait diverses liqueurs, telles que le marasquin et le kirch, le ratafia de cerises, le vin de cerises, etc.

Le *pêcher*, le plus remarquable de tous nos arbres fruitiers par la beauté de ses fruits, la délicatesse de leur parfum et la suavité de leur goût, paraît être originaire d'Éthiopie, d'où il passa en Perse. Suivant Pline, il fut successivement transporté à Rhodes, en Égypte, et de là en Italie, sous le règne de l'empereur Claude, puis enfin en Espagne et en Gaule. En Espagne et en Italie, la pêche resta toujours petite, seulement l'époque de sa maturité fut avancée; mais à peine fut-elle cultivée dans les Gaules qu'elle y prit du volume, une robe nouvelle et une membrane toute particulière. Néanmoins il paraît constant que les croisés importèrent de nouveau le pêcher en Occident; peut-être avait-il disparu à la suite des siècles de barbarie qui succédèrent à la domination romaine. Guillaume Olivier dit avoir vu dans les jardins d'Ispahan (vers la fin du dernier siècle) des pêchers qui avaient probablement servi de souche à ceux que l'on avait importés en Europe, et dont les fruits étaient de très-médiocre qualité. Ce ne fut donc que progressivement, au moyen de semis successifs et des soins de la culture, que l'on a obtenu les excellentes variétés que nous cultivons aujourd'hui. On a même soutenu à ce sujet une thèse qui, quoique assez singulière, ne manque pas d'une certaine vraisemblance. Le pêcher est si voisin de l'amandier par ses caractères botaniques, que quelques naturalistes l'ont considéré comme une simple variété de cette dernière espèce. La seule différence vraiment sensible est dans le péricarde, qui est charnu dans la pêche, et coriace dans l'amandier. Or MM. Sageret et Knight ont obtenu de l'amandier, au moyen des semis, des variétés dont le péricarde, en partie charnu, tient le milieu entre celui du pêcher et celui de l'amandier. Ces messieurs considèrent donc l'amandier comme le type réel du pêcher, à ce point que le premier, par une culture convenable, peut, après un grand nombre de générations, devenir un pêcher de la meilleure espèce. Mais cette conséquence des expériences de MM. Sageret et Knight n'a pas été admise par tout le monde.

L'importance de la pêche, comme fruit comestible, n'égale pas celle de beaucoup d'autres espèces, car de nombreuses difficultés s'opposent à ce que sa culture prenne un grand développement. Ces difficultés tiennent surtout au peu d'étendue des localités où le pêcher peut se passer d'abri, aux soins minutieux qu'il réclame partout ailleurs, au peu d'avantage que présente la dessiccation de ses fruits, à la nécessité de les consommer aussitôt après leur maturité, et aux soins dispendieux qu'exige leur transport. C'est donc seulement dans le voisinage des grands centres de population que sa culture en grand peut donner lieu à des spéculations profitables.

L'*abricotier commun* fut importé d'Arménie à Rome, trente ans environ avant l'époque à laquelle Pline écrivait. Dioscoride fait aussi mention du fruit de cet arbre sous le nom de *pomme d'Arménie précoce*. Cependant plusieurs botanistes, entre autres Allioni, prétendent en avoir observé de sauvages dans certaines contrées de l'Europe méridionale; d'où il résulterait que l'Asie n'a pas seule le droit de le revendiquer comme une de ses productions.

L'abricotier est l'objet de cultures assez étendues dans certaines contrées de la France, et notamment en Auvergne, aux environs de Paris, et dans le voisinage des grands centres de population des départements du centre et du midi. Les fruits de cet arbre sont consommés frais, mais plus encore sous forme de marmelade et de pâte. Clermont-Ferrand est particulièrement renommé pour la confection de ces conserves,

*Cornouiller commun.* Cet arbre, appelé improprement cornouiller mâle, croît naturellement dans les forêts sur toute l'étendue de notre territoire. Ses fruits, petits, oblongs, de couleur rouge, mûrs en septembre, se mangent crus ou confits au sucre. On les appelle, dans les départements du nord, *cornioles* et *cornouilles;* dans ceux du midi, *acuernes* et *cuerni*. Ces fruits sont employés en médecine; on les administre réduits en gelée ou sous forme de sirop, contre certaines fièvres; on les prépare même avec de la saumure dans le Nord, comme condiment, pour remplacer les olives de table.

*Amandier commun.* L'amandier est originaire de l'Asie et du nord de l'Afrique, et nous avons dit qu'il est si voisin du pêcher qu'on a pu considérer ces deux arbres comme des espèces dérivées d'une même souche. L'amandier est essentiellement propre au climat du midi de l'Europe. En France, ses produits ne sont assurés que dans les parties les plus méridionales, dans la région des oliviers. On le voit, il est vrai, suivre la culture de la vigne jusqu'à sa dernière limite vers le nord; mais plus il se rapproche de ce dernier point, moins les récoltes sont abondantes; car sa floraison ayant lieu dès la fin du mois de février, les gelées printanières empêchent, le plus souvent, sa fructification. L'amandier ne redoute pas moins une température élevée non interrompue. Sa végétation devient alors continue, et il ne fructifie pas; on observe ce phénomène aux Antilles.

*Jujubier commun.* Il est originaire de l'Orient, et fut apporté de Syrie à Rome, d'après Pline, par Sextus Papyrius, dans les premiers jours de l'ère vulgaire. Cependant il est probable que cet arbre n'est réellement pas originaire de Syrie, puisqu'il n'y existe pas à l'état sauvage. Il est possible qu'il appartienne à la Perse. Il est maintenant naturalisé en Italie, dans le midi de la France, en Espagne et sur les côtes d'Afrique. Le fruit du jujubier, la jujube, s'offre sous la forme d'une grosse olive. Lors de la maturité, la pellicule extérieure est d'une belle couleur rouge; la pulpe qui environne le noyau est d'un blanc jaunâtre, d'une saveur douce et vineuse. Récemment cueilli, ce fruit

offre un aliment abondant ; mais c'est surtout à l'état sec, et comme fruit pectoral, qu'on en fait la plus grande consommation sous forme de pâtes, de tablettes, de sirops, etc. M. de Gasparin dit avoir vu une plantation de jujubiers dont chaque arbre donnait 10 kilogrammes de jujubes sèches, valant 1 franc le kilogramme.

*Pistachier*. Le pistachier cultivé, arbre haut de 10 mètres dans les pays chauds, réduit à l'état d'arbrisseau dans ceux qui sont tempérés, fut, dit-on, apporté du Levant en Italie par Lucius Vitellius, alors gouverneur de la Syrie, et père de l'empereur Aulus Vitellius. Il s'est depuis naturalisé dans tout le midi de l'Europe, en Espagne, en Italie, et dans nos provinces méridionales; mais c'est surtout la Sicile qui fournit les pistaches aux besoins du commerce. Néanmoins on pourrait obtenir de cet arbre des produits avantageux, même dans les départements du centre, si on le plantait en espalier contre des murs placés à l'exposition la plus chaude, après l'avoir greffé sur le lentisque ou sur le térébinthe, ce qui le rend moins sensible au froid. Le fruit du pistachier a la forme et le volume d'une olive; l'amande que l'on en tire sert à farcir certaines viandes, à aromatiser les glaces et les crêmes, à former des dragées, etc.

IIIe DIVISION. — Fruits en baie.

Elle comprend les vignes, les groseilliers, les framboisiers, les épines-vinettes et les figuiers. Nous avons déjà parlé de la vigne.

*Groseillier*. Le groseillier à grappes croît spontanément dans les contrées montagneuses de l'Europe. On ne sait pas s'il était cultivé par les anciens Grecs, mais il est assez probable qu'il l'était par les Gaulois. On le trouve désigné dans les auteurs des treizième, quatorzième et quinzième siècles, sous le nom de *Ribes Johannis*. Olivier de Serres le confond avec l'épine-vinette. On fait un grand usage de ses fruits à l'état frais, et surtout sous forme de gelées, de confitures et de sirops. On en extrait aussi de l'acide citrique qui revient à un prix moins élevé que celui que l'on obtient des citrons. Enfin, dans quelques contrées privées de la vigne, en Angleterre notamment, on en obtient une sorte de vin que l'on dit être une boisson assez agréable, et qui fournit de l'eau-de-vie par distillation.

Les marchés de Paris sont approvisionnés par les communes de Louveciennes, de Voisme, de la Selle, de Saint-Cloud et de Marly, où la culture de cet arbrisseau est très-développée.

Le groseillier épineux est aussi originaire d'Europe; on lui donne encore le nom de groseillier à maquereau, parce que l'on assaisonne ce poisson avec le jus de ses fruits. Le nombre des variétés de cette espèce s'élève aujourd'hui à plus de soixante. Presque toutes sont originaires d'Angleterre. Dans quelques-unes, le fruit atteint la grosseur d'un œuf de pigeon.

Le groseillier noir, ou cassis, est originaire des pays froids de l'Europe. On le trouve à l'état sauvage en Suisse et en Suède. Son fruit n'est guère employé que pour faire, avec l'eau-de-vie, une sorte de ratafia.

*Framboisier*. Il croît spontanément sur toutes les montagnes de l'Europe. On le rencontre jusqu'en Laponie. C'est donc à tort qu'on prétend qu'il a été importé du mont Ida dans notre pays. On cultive cet arbrisseau avec beaucoup de succès en plein champ, aux environs de Paris, dans les communes de Louveciennes, Voismes, Bougival, Marly, Vincennes, etc.

*Épine-vinette* ou *vinettier*. Cet arbrisseau croît spontanément dans les contrées montueuses des parties méridionales et tempérées de l'Europe. Ses fruits, d'une acidité assez prononcée, ne sont presque jamais mangés crus. On les convertit en confitures très-délicates et très-recherchées, qui font l'objet d'un commerce assez considérable à Chanceaux, près de Dijon. Cueillis encore verts, ils servent aussi de condiment pour remplacer le jus de citron, ou bien on les confit dans le vinaigre et on les emploie comme les câpres.

*Figuier*. Cet arbre croît spontanément dans les parties chaudes de l'Europe, en Asie et dans le nord de l'Afrique. Les Hébreux, qui le reçurent probablement des Égyptiens, en faisaient beaucoup de cas, tant pour le fruit que pour l'abri qu'il donne contre les ardeurs du soleil. Les Grecs le cultivèrent dès la plus haute antiquité; non-seulement son fruit formait la base de leur nourriture une partie de l'année, mais il constituait une branche importante d'exportation. Les Romains s'occupèrent beaucoup aussi de la culture de cet arbre. Ce sont eux et les Grecs qui ont répandu sur nos contrées méridionales tous les figuiers que l'on y trouve.

Le figuier redoute le froid au même degré que l'olivier; mais sa végétation, beaucoup plus prompte, répare bientôt les dégâts occasionnés par la gelée. Sa culture s'avance jusque sous le climat de Paris; mais il faut l'y abriter contre les froids de l'hiver. S'il donne encore des produits plus au nord, sur notre littoral de l'ouest, c'est que, dans cette région où les étés sont moins chauds, les hivers sont aussi moins froids que dans le centre et surtout que dans l'est de la France. Argenteuil et la Frette sont les deux localités les plus renommées pour la culture de cet arbre aux environs de Paris.

IVe DIVISION. — Fruits nuculaires.

Elle ne comprend que les noisetiers et les noyers.

*Noisetier*. Le noisetier commun croît spontanément dans nos bois; son fruit est mangé frais ou sec. On en extrait une grande quantité d'huile excellente que l'on emploie pour la table, la parfumerie et la peinture. Les tourteaux ou résidus de cette extraction sont de beaucoup préférables à ceux des amandes ordinaires pour confectionner la pâte d'amande.

*Noyer*. Il est impossible de déterminer l'époque de l'introduction du noyer sur le sol européen. Quelques auteurs prétendent qu'elle est due aux Romains, qui apportèrent cet arbre de Perse. Mais elle paraît remonter au temps où Théophraste écrivait son Histoire des plantes, c'est-à-dire à la fin du quatrième siècle avant l'ère vulgaire. Aux yeux des Grecs et des Romains, le noyer était un porte-gland par excellence, et ils l'avaient consacré au maître des dieux. De là son nom grec *Dios balanos*, en latin *Jovis glans*, et par syncope *juglans* (gland de Jupiter). Cette dénomination latine lui est restée comme nom botanique.

Son fruit fournit la moitié de l'huile que nous consommons, soit pour la table, soit pour les arts. Son bois est un des plus beaux de l'Europe.

Ve DIVISION. — Fruits à osselets.

*Néflier* ou *mêlier*. Il croît spontanément dans tous les bois du nord et des parties tempérées de l'Europe. Son fruit, très-âpre lorsqu'on le récolte, perd cette saveur en blétissant, et acquiert un goût légèrement alcoolique assez agréable. Le néflier ne prospère que dans le nord et le centre de la France; il redoute les chaleurs du midi.

VIe DIVISION. — Fruits à capsule.

Encore un seul arbre, le châtaignier.

*Châtaignier*. Le châtaignier commun est indigène dans les parties méridionales et tempérées de l'Europe. On prétend que son nom (*Castanea* en latin), vient de *Kastana*, ancienne ville de Thessalie, environnée de montagnes couvertes de châtaigniers. Sa culture comme arbre frui-

tier remonte à la plus haute antiquité. Cuite dans l'eau, ou légèrement grillée, ou bien encore débarrassée de son enveloppe et réduite en farine, la châtaigne joue un rôle très-important dans l'alimentation du Limousin, de l'Auvergne, du Languedoc, de la Corse et d'une partie de la Bretagne. Elle sert aussi pour la nourriture des animaux de basse-cour.

VIIe DIVISION. — Fruits en gousse ou légume.

*Caroubier.* Le caroubier est un arbre à feuilles persistantes, qui s'élève à la hauteur de 7 mètres environ. Il paraît être originaire du centre de l'Afrique. On le trouve aujourd'hui croissant spontanément en Italie, en Espagne et dans les parties les plus chaudes de la France méridionale. Son fruit, connu sous les noms de caroube ou carouge, est rempli d'une pulpe brune et sucrée. Il sert à l'alimentation des classes pauvres, et surtout à la nourriture des bestiaux et à leur engraissement. Mais il ne prospère en France que dans les localités les plus chaudes des bords de la Méditerranée, là où l'oranger peut se développer sans abri artificiel. Le climat de la Corse et celui de l'Algérie lui conviennent parfaitement, et sa culture peut y rendre de grands services.

IIIe GROUPE. — *Arbres à fruits oléagineux.*

L'olivier, le noyer, le noisetier, l'amandier et le hêtre, sont les arbres de ce groupe cultivés en Europe.

Nous n'avons plus à revenir sur le noyer, le noisetier et l'amandier, dont il a été question précédemment.

*Olivier.* L'olivier d'Europe est un arbre à feuilles persistantes, qui croît spontanément en Orient, dans les parties les plus méridionales de l'Europe, et dans le nord de l'Afrique. L'origine de sa culture se perd dans la nuit des temps, comme celle de la vigne et des céréales. On croit généralement que l'olivier a été transplanté de l'Atlas dans l'Attique, et que les Phocéens, fondateurs de Marseille, l'ont introduit dans notre pays 600 ans, à peu près, avant l'ère vulgaire. Comme les variétés que nous possédons se rapportent à deux types distincts qui demandent des méthodes de culture différentes, et souvent tout à fait opposées, on pense que l'un de ces types est plus ancien et d'origine grecque, et que l'autre, d'origine romaine, date de l'époque où la Gaule méridionale passa sous le joug des Romains. Quoi qu'il en soit, il est circonscrit au littoral de la Méditerranée en Europe, comme dans l'Asie Mineure et dans la partie septentrionale de l'Afrique. Il ne s'éloigne guère de plus de 120 à 150 kilomètres du littoral, et sa limite n'y dépasse pas 400 mètres d'élévation.

Les olives servent directement à l'alimentation. Mais c'est surtout l'huile que l'on en tire qui explique l'importance que les peuples du Midi ont attachée de tout temps à la culture de l'olivier. Cette huile est la plus recherchée pour les usages de la table, et forme l'objet d'un commerce important avec les populations du Nord : elle est aussi employée en grande quantité pour la fabrication des savons durs.

---

COMMENT SE FORMENT CERTAINES ERREURS HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES.

Un mot pris dans un sens plus absolu que celui qu'il avait dans la pensée de l'auteur, les formules remplaçant et faussant par leur exagération tranchante une assertion vraie, mais d'une vérité d'à peu près qui n'est point la vérité géométrique, cet *à peu près* qu'on outre et qui devient alors positivement faux, le temps enfin consacrant cette fausseté qu'il a faite : voilà comment bien des préjugés historiques se sont établis. AMPÈRE.

---

Les hommes ont tort de se plaindre que leur condition, pleine de faiblesse et renfermée dans une courte existence, cède au hasard des événements plutôt qu'à l'impulsion de la vertu. En y réfléchissant, on s'aperçoit au contraire que rien n'est plus fort ni plus suffisant pour les grandes choses, et que c'est la volonté qui manque à la nature humaine, bien plus que la puissance ou le temps. Mais notre vie est ce que la fait l'esprit, son guide et son souverain. Si l'esprit s'engage dans la voie où notre dignité l'appelle, il acquiert l'énergie et l'éclat sans avoir besoin des faveurs du sort, lequel est incapable de donner comme d'ôter la constance, la probité et les autres biens de ce genre; si au contraire l'esprit, abandonné à nos mauvais instincts, corrompu par les jouissances matérielles et par la paresse, s'est mis à ne rechercher que le plaisir, alors le temps, la force, l'intelligence, s'en vont comme en fumée, et l'on accuse la nature de faiblesse, parce qu'au lieu d'avouer ses torts, il est plus commode de les rejeter sur les événements.

SALLUSTE.

---

## PETIT TRAITÉ DU FILET.

Fin. — Voy. p. 143, 207, 184.

MANIÈRE DE BRIDER UN FILET.

§ 34. Les filets à mailles en losanges ont l'inconvénient de changer facilement de forme, suivant qu'on les tire dans un sens ou dans l'autre. C'est pourquoi on les borde souvent avec une corde qu'on fixe à chaque maille avec un fil.

§ 35. On peut les brider par un moyen beaucoup plus simple et plus expéditif.

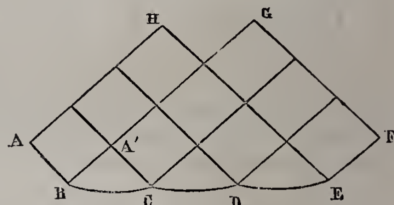



FIG. 14.

Soit le fragment de filet AFGH (fig 14) : on choisit un moule d'un diamètre tel que le développement de sa circonférence soit égal au diamètre AA de la maille. On pose ce moule sous la maille B, et on fait un rang de mailles sur ce moule jusqu'au bout du filet. Quand le moule est ôté, ces demi-mailles s'étendent et forment la ligne BCDE qui tient le filet parfaitement tendu.

COUDRE ENSEMBLE DEUX FILETS.

§ 36. En posant l'un sur l'autre deux filets du même nombre de mailles, et en faisant l'opération décrite ci-dessus, de manière à prendre dans le même nœud une maille de chaque filet, on obtient une couture solide.

§ 37. On peut faire de même pour fermer par le bas un filet cylindrique ou conique de manière à en former une bourse ou une épuisette. Il faut seulement observer que le dernier rang de mailles donne un nombre pair, sans quoi on ne pourrait pas les coudre deux à deux.

---

## UNE DILIGENCE EN ESPAGNE.




*El Coreo*, le Courrier. — Dessin de Rouargue.

... On a fait l'appel des voyageurs; le postillon a enfourché la dixième mule de devant; le *mayoral* et le *zagal* se sont fraternellement partagé le siége; le coup de fouet du départ a retenti, et nous roulons vers Aranjuez. La route est triste, nous n'y voyons pas un arbre, et comme il faut lever les glaces pour se défendre d'une infernale poussière, je vais employer ce temps à vous décrire notre équipage. D'abord huit, dix et quelquefois douze mules sans guides, attelées deux à deux; sur une des deux de devant, le postillon; sur le siége de la voiture, le mayoral, qui dirige les deux mules du brancard; à côté de lui est le zagal. Le zagal est le Pylade, l'Euryale du mayoral; c'est son bras droit, son aide de camp. Si un trait casse, vite le zagal est à bas du siége; si une mule rue ou se détourne, s'il faut fouetter l'attelage et le pousser au galop, le zagal est à terre; il suit les mules, les fouette, les exhorte, leur fait des discours, comme jadis Automédon aux coursiers d'Achille; il les appelle par leur nom, les pique d'honneur, les invective; il s'adresse tantôt à la *capitana*, tantôt à la *coronela*, et quand il les a lancées au grand galop, il empoigne une courroie et s'enlève d'un saut à côté du mayoral, qui, majestueux et impassible, l'a regardé faire en silence. Le zagal est propre à l'Espagne, et ne fleurit que sur son sol; il est ordinairement petit, vigoureux, alerte; il passe sa vie à monter, à descendre, à courir, et je ne crois pas que depuis les jeux Olympiques, où les lutteurs se frottaient de sable, on ait vu rien de plus poudreux, de plus crasseux, des cheveux plus inextricablement collés par la sueur et la poussière que ceux du zagal, lorsque, après avoir couru avec ses mules pendant un quart d'heure, il s'élance sur son siége, haletant et glorieux (¹). »

(¹) *Lettres sur l'Espagne*, par Adolphe Guéroult.

## PLATÉE.

Il est des villes secondaires dans l'histoire dont l'existence a pourtant tout l'intérêt et tout le dramatique d'une existence humaine. Après avoir rendu des services éclatants, mais dont le souvenir est allé se perdre dans quelque gloire plus retentissante, elles disparaissent subitement au milieu d'une tempête politique, et leur nom laisse à peine une trace. Le devoir de la postérité est de les sauver de l'oubli en rappelant ce qu'elles ont été, ce qu'elles ont fait. Dans l'histoire des progrès humains, toutes les pages ne doivent pas être consacrées aux chefs; il est bon d'en réserver quelques-unes pour les plus vaillants soldats.

A ce titre, la ville de Platée mérite sa biographie particulière. Parmi les cités secondaires de la vieille Grèce, aucune ne prit une part aussi active à tous les grands événements, et ne se montra aussi fidèle à la défense de la liberté. Bâtie près du mont Cithéron, que l'histoire d'Œdipe a rendu célèbre, elle faisait partie de la fédération des douze villes béotiennes; mais elle lutta toujours contre la dure suprématie de Thèbes. Sa population, plus vive d'instincts que celle du reste de la Béotie, moins absorbée par les intérêts immédiats et les jouissances grossières, semblait

avoir reçu un souffle de l'Attique. Comme le peuple de Minerve, elle était brave, mobile, prompte dans ses résolutions et amoureuse par-dessus tout d'indépendance.

Opprimés par les Thébains, et trop faibles pour leur résister, les Platéens s'étaient d'abord adressés aux Spartiates pour leur demander protection ; mais ceux-ci leur avaient répondu, avec la prudence cauteleuse qui faisait la base de leur politique, qu'ils étaient trop éloignés pour prendre leur défense, et qu'ils les engageaient à se donner aux Athéniens qui étaient plus voisins et capables de les soutenir. « Ils ne donnaient ce conseil, dit Hérodote, que parce qu'ils souhaitaient affaiblir Athènes en la mettant aux prises avec Thèbes. » Quoi qu'il en soit, les Platéens suivirent volontiers le conseil ; ils envoyèrent des députés qui arrivèrent à Athènes le jour où l'on sacrifiait aux douze grands dieux, et qui allèrent s'asseoir près de l'autel en posture de suppliants.

Les Athéniens les prirent sous leur protection et envoyèrent des troupes pour les défendre. Les Thébains accoururent de leur côté, et l'on en fût venu aux mains si Corinthe ne s'était entremise et n'avait réglé le différend en fixant les limites qui donnaient lieu au débat. L'affaire ainsi réglée, les Athéniens revenaient chez eux sans défiance, lorsque les Thébains les attaquèrent à l'improviste ; mais leur trahison leur réussit mal. Battus et mis en fuite, ils durent subir les conditions des vainqueurs, qui reculèrent les frontières des Platéens jusqu'à l'Asope et Hysies.

Lorsque Darius entreprit son expédition contre la Grèce, Athènes, attaquée la première, ne trouva aucun secours autour d'elle. Les Béotiens déclarèrent qu'ils traiteraient avec les Barbares, et les Spartiates, qu'ils ne pouvaient se mettre en marche avant la nouvelle lune. Abandonnés de tous, les Athéniens ne s'abandonnèrent pas eux-mêmes. Ils descendirent courageusement dans la plaine de Marathon, que remplissait l'innombrable armée des Perses. Au moment où le soleil se leva, ils aperçurent un petit corps qui s'avançait vers eux en agitant des branches vertes : c'étaient les Platéens qui n'avaient point oublié les services rendus par leurs bienfaiteurs et venaient combattre avec eux ! Seuls de tous les Grecs, ils avaient préféré la liberté à la vie, et marchaient courageusement à une mort presque certaine.

Les bonnes dispositions prises par Miltiade, et le valeureux enthousiasme de ses soldats, trompèrent toutes les prévisions. Les Perses battus se rembarquèrent, et l'on éleva sur le champ de bataille deux trophées : un pour les Athéniens et un second pour les Platéens.

Plus tard, lors de l'invasion de Xerxès, ceux-ci rejoignirent encore leurs protecteurs à Salamine, et, malgré leur inexpérience maritime, ils combattirent avec un acharnement qui contribua sérieusement à la victoire. Enfin, quand Mardonius s'avança près de leur ville avec une armée de trois cent mille Barbares et de cinquante mille auxiliaires, Béotiens pour la plupart, ils étaient parmi les cent dix mille Grecs que commandait Pausanias, et prirent encore part à cette victoire, qui délivra définitivement la Grèce et établit sa supériorité définitive sur l'Asie.

Quand la funeste guerre du Péloponnèse fut décidée, les Thébains n'attendirent pas la déclaration de guerre pour surprendre Platée, qui se fiait au traité et ne gardait point encore ses portes. Aidés par quelques traîtres, ils y entrèrent de nuit, se rangèrent en armes sur la place principale, et sommèrent les Platéens de se soumettre. Ceux-ci, renfermés dans leurs maisons, ignorant le nombre des ennemis et ce qui se passait au dehors, acceptèrent d'abord les propositions qui leur étaient faites. Mais bientôt ils reconnurent que les Thébains étaient peu nombreux, et résolurent de les chasser, afin de rester alliés d'Athènes. Ils percèrent les murs mitoyens de leurs maisons, afin de se réunir et de s'entendre, barricadèrent les rues avec des charrettes dételées, et, sans attendre le jour, sortirent et attaquèrent les Thébains.

Ces derniers se défendirent vaillamment ; mais les femmes et les esclaves leur lançaient du haut de leurs maisons des tuiles et des pierres, les barricades des rues les arrêtaient à chaque pas ; une pluie abondante les accablait. Ils furent enfin dispersés et se mirent à fuir à travers la ville. Comme ils n'en connaissaient point les issues, ils revenaient sans s'en apercevoir sur leurs pas. Un Platéen courut à la porte par laquelle ils étaient entrés, et qui était seule ouverte ; il la verrouilla avec un fer de lance, et tous ceux qui n'avaient point été tués furent faits prisonniers.

Dès que l'on apprit à Athènes l'entreprise sur Platée, on arrêta tous les Thébains qui se trouvaient dans l'Attique, et l'on envoya dire aux Platéens de ne pas maltraiter les prisonniers qu'ils avaient faits ; mais il était déjà trop tard. Ils avaient regardé ces hommes, qui étaient venus les attaquer traîtreusement en plein jour, comme des bandits en dehors du droit des gens, et les avaient tous mis à mort. Cette vengeance exaspéra Thèbes et devint la cause de terribles représailles.

La lutte entre Sparte et Athènes se continua longtemps avec des chances diverses ; mais enfin, affaiblis par des désastres successifs et la défection de la plupart de leurs alliés, les Athéniens se trouvèrent resserrés de toutes parts et dans l'impossibilité de porter secours aux villes qui leur étaient restées fidèles. Ce fut le moment choisi par les Thébains pour se venger de Platée : ils firent valoir près des Spartiates les services qu'ils leur avaient rendus dans cette guerre, et leur demandèrent de les aider à soumettre une ville qui leur avait été toujours un embarras et souvent un péril. Le siége fut donc mis devant Platée ; on l'enveloppa d'un double mur de circonvallation. Mais les Platéens et le petit corps d'Athéniens qui avait pu entrer dans la place, se défendirent de manière à faire traîner le siége en longueur.

Plusieurs mois se passèrent sans que les Spartiates et les Béotiens fissent aucun progrès. Cependant les ressources s'épuisaient dans la ville ; la disette s'y faisait cruellement sentir ; on ne pouvait espérer aucun secours des Athéniens ; la garnison forma le hardi projet de franchir les murailles construites par les assiégeants, et de gagner l'Attique : mais lorsqu'il fallut en venir à l'exécution, la plupart s'effrayèrent des difficultés, et deux cent vingt seulement persistèrent dans leur résolution.

Ils avaient pu mesurer la hauteur des murs de circonvallation en comptant les briques, et avaient préparé des échelles proportionnées à cette hauteur. Ils choisirent une nuit obscure et pluvieuse, descendirent du rempart, atteignirent la première muraille des assiégeants qui était réunie à la seconde par une espèce de voûte, afin que l'intervalle compris entre les deux servît à loger les troupes. Les Platéens étaient armés à la légère et avaient un pied nu, afin de ne pas glisser dans la fange des fossés. Une partie de la troupe avait déjà franchi les murs de circonvallation, quand une brique détachée tomba et donna l'alarme. Les assiégeants sortirent sans savoir ce qui se passait, et les Platéens restés dans la ville les attaquèrent sur un point éloigné, afin de détourner leur attention. Ils levèrent alors des flambeaux que l'on pouvait apercevoir sur la route de Thèbes, et qui étaient un signal convenu pour qu'on leur envoyât du renfort ; mais les Platéens en élevèrent de leur côté, si bien que les guetteurs de nuit ne purent rien comprendre à tous ces feux qui dérangeaient la télégraphie convenue.

Pendant ce temps, les fugitifs avaient gagné le haut des

murailles, y avaient égorgé les sentinelles, et lançaient leurs traits contre les ennemis qui les avaient aperçus et voulaient les rejoindre. Ils passèrent leurs échelles du côté qui donnait sur la campagne, et descendirent, l'un après l'autre, dans le fossé. Il tombait de la neige qui fondait presque aussitôt, de sorte que ce fossé était rempli d'eau; ils en avaient presque jusqu'au cou; mais, en s'aidant, ils réussirent à s'en tirer, et prirent le chemin de Thèbes, bien sûrs qu'on ne les soupçonnerait pas d'avoir choisi une route qui les conduisait aux ennemis. Ils voyaient, en effet, les Péloponnésiens marcher à leur poursuite sur celle qui conduit à Athènes par le Cithéron. Ils continuèrent dans la même direction pendant six à sept stades (environ un quart de lieue), et, tournant ensuite brusquement, ils gagnèrent Érythre et Ysie par les hauteurs, et arrivèrent à Athènes au nombre de deux cent douze.

Le siége se prolongea encore jusqu'à l'été; enfin les Platéens, réduits aux dernières extrémités, furent forcés d'accepter les conditions des Spartiates. Ceux-ci avaient déclaré qu'on punirait seulement les coupables, et encore après jugement.

On attendit, en effet, quelques jours les juges qui devaient être envoyés de Lacédémone. Ils arrivèrent enfin au nombre de cinq. Mais lorsque les Platéens comparurent, on ne formula contre eux aucun chef d'accusation; les Spartiates se contentèrent de leur demander « si, dans » cette guerre, ils avaient rendu quelque service à Lacédé- » mone et à ses alliés. » La question était étrange, faite à des ennemis que l'on combattait depuis plusieurs années. Les Platéens choisirent deux des leurs, Astymaque et Lacon, pour les défendre, espérant que leur intervention serait profitable, tous deux étant les hôtes des Lacédémoniens.

Thucydide a conservé la défense qu'ils prononcèrent pour leurs compagnons. Après avoir rappelé les services rendus à la Grèce par les Platéens, avoir démontré qu'ils n'avaient point été les agresseurs, et que Thèbes les avait traîtreusement attaqués en pleine paix; avoir fait observer que, s'ils étaient les alliés d'Athènes, c'était par le conseil des Lacédémoniens eux-mêmes, ils adjurèrent ces derniers de ne pas les sacrifier au ressentiment des Thébains. « Il est une grâce que vous pouvez exiger d'eux, ajoutèrent-ils, c'est qu'ils ne donnent pas la mort à des hommes que vous ne pouvez condamner. Demandez-leur un service honorable au lieu du service honteux qu'ils attendent de vous, et ne vous avilissez pas pour leur complaire. Il faut peu de temps pour détruire nos corps, mais il faudrait de longues années pour effacer la honte de cet attentat. Vous ne puniriez pas en nous des ennemis qui ont mérité votre haine, mais des amis que les circonstances ont forcés de vous combattre. N'oubliez pas que nous nous sommes rendus à vous volontairement; que vous nous avez reçus comme des suppliants, et que, d'après les usages grecs, il ne vous est point permis de nous donner la mort. Souvenez-vous enfin que vous nous devez de la reconnaissance. Tournez les yeux vers les tombes de vos pères morts sous le fer des Mèdes et ensevelis dans nos campagnes. Nous leur apportons chaque année, en tribut public, les prémices de tous les fruits de la contrée; amis, nous leur offrons les présents d'une terre amie; alliés, nous rendons hommage à ceux qui ont été nos compagnons d'armes! Quand Pausanias donna la sépulture à ces Spartiates morts à Platée, il crut les déposer dans une terre fraternelle; si vous nous ôtez la vie, et si notre territoire devient la propriété des Thébains, vous les abandonnerez au milieu de leurs anciens ennemis, aux fils de ceux qui leur ont ravi le jour. Ajoutez que vous réduirez à l'esclavage le pays où tous les Grecs ont assuré leur liberté; vous rendrez déserts les temples où ils ont imploré les dieux en marchant à la victoire, et vous enlèverez à ceux qui les ont fondés les sacrifices que nous célébrons à l'exemple de nos pères. »

Les Thébains prirent ensuite la parole et s'efforcèrent de prouver que si les Platéens avaient été les seuls Béotiens à combattre les Mèdes, il ne fallait point leur en savoir gré, « parce qu'ils ne l'avaient fait que par amitié pour Athènes. » Cet incroyable argument trouva faveur près des Spartiates, aux yeux de qui l'affection pour les Athéniens était le plus grand crime. Thèbes faisait d'ailleurs de la destruction de Platée la condition de son alliance, et Lacédémone en sentait le besoin contre ses ennemis. Les vingt juges se contentèrent donc de renouveler la question faite aux prisonsonniers : « S'ils avaient rendu quelque service aux Spartiates pendant la dernière guerre? » Et sur leur réponse nécessairement négative, ils les firent égorger.

On n'épargna pas même vingt-cinq Athéniens qui faisaient partie de la garnison, et auxquels on ne pouvait opposer l'odieux prétexte invoqué contre les Platéens.

Les Thébains peuplèrent d'abord Platée de Mégariens que les troubles avaient forcés de quitter leur patrie; mais au bout d'un an, ils se décidèrent à détruire la ville de fond en comble. Ses débris servirent à construire deux temples et un hospice. Les terres, devenues domaine public, furent affermées pour dix ans.

Ainsi périt Platée, quatre-vingt-treize ans après son alliance avec Athènes. Elle avait pris part à toutes les luttes glorieuses de la Grèce, et avait été jusqu'au dernier jour un modèle de fidélité et de courage.

Les jeux que l'on y célébrait en mémoire de la victoire de Platée furent nécessairement supprimés, et Sparte sembla avoir anéanti elle-même le souvenir de la gloire de ses pères.

La destruction de Platée par les Thébains eut lieu 373 ans avant Jésus-Christ. Plus tard, lorsque Alexandre marcha contre les Grecs qui s'étaient soulevés à la mort de Philippe, qu'il prit Thèbes d'assaut et la ravagea, quelques Platéens dispersés vinrent solliciter la permission de relever leur ville; elle leur fut accordée par Alexandre, qui vit dans cette résurrection une humiliation nouvelle pour les Thébains; mais la Grèce avait perdu son rôle. Platée subit le sort commun et végéta dans l'obscurité au milieu des révolutions confuses qui achevèrent la ruine du Péloponnèse.

---

## DEUX DOGUES CÉLÈBRES.

### BEZERILLO ET LEONCILLO.

Parmi cette phalange de chiens exterminateurs qui, à la voix de leurs maîtres, se ruaient sur les pauvres Indiens des îles, il y eut des célébrités, et l'on conserva parmi les Espagnols certaines généalogies, comme l'on fait encore de nos jours en Orient à l'égard des chevaux de noble race. Bezerillo *(le petit veau)* était le plus terrible de cette troupe indomptable. C'était un grand dogue dont la dénomination atteste suffisamment la force et la grosseur; son pelage était fauve, et il appartenait à Diego de Salazar, l'un des premiers *conquistadores* de San-Juan, qui s'appela plus tard Puerto-Rico. Il contribua puissamment au gain de la bataille qui fut livrée au cacique Mabodomaca. Moins farouche que son maître, il épargna une pauvre Indienne fort avancée en âge, que Salazar voulait faire périr et à laquelle il avait donné un message pour le gouverneur qui demeurait à une lieue de là. La pauvre créature, en voyant accourir vers elle le furieux animal la gueule béante, s'assit à terre sans témoignage apparent de frayeur, et, montrant au chien qui faisait l'office de bourreau la lettre dont elle avait été chargée par son maître, elle lui adressa dans son naïf langage quelques paroles qui l'adouci-

rent tout-à-coup. Bezerillo, « moins chien que son seigneur Salazar, nous dit le docte Camerarius, et comme esmeu des humbles et abjectes prières de la vieille, s'arrêta tout court... » Nous n'achèverons pas le récit, qu'on peut lire également avec la crudité burlesque de ses détails dans Oviedo; mais il est certain que la modération du terrible dogue fut considérée comme un miracle, et que la pauvre vieille, traitée comme une borne, en fut quitte pour aller prendre un bain.

Leoncillo *(le petit lion)* avait Bezerillo pour père; il passa sur le continent avec Balboa son maître, qui l'avait dressé d'une manière surprenante, et qui, moins cruel que Salazar, l'arrêtait souvent au milieu du combat. Durant ces fameuses explorations de l'isthme de Darien, qui amenèrent enfin la découverte de la mer du Sud, Leoncillo ne rendit que trop de services à ceux qui le conduisaient au combat. Jean de Bry nous a conservé la représentation d'une de ces exécutions sanglantes, dans lesquelles il jouait toujours le premier rôle, et qui jetaient à juste raison l'épouvante parmi les populations indiennes. Leoncillo recevait régulièrement sa paye comme un soldat, et dans la mêlée la plus ardente il n'était pas non plus dépourvu d'une sorte de générosité; il s'arrêtait à la voix de son maître, fût-ce au fort du carnage. Oviedo affirme qu'il appartenait à l'un des soldats de Balboa, et non à Balboa lui-même. Il trouva la mort dans une rencontre et fut percé de plusieurs flèches par les Indiens, qui considérèrent sa mort comme un événement infiniment plus profitable à leur race que s'ils avaient tué plusieurs Espagnols. Le pieux Las Casas, dont il faut toutefois écouter les récits avec une certaine circonspection, ne tarit point sur les horribles curées auxquelles Bezerillo et Léoncillo prirent part. On affirme qu'en 1514, le terrible dogue de Balboa reçut, pour sa part de butin, plus de 500 castillans d'or.

---

## DESSINS DE VASES

### PAR DIVERS ARTISTES DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Voy. p. 120, 200.

Un des vases dessinés par le Jeoy n'est point sans quelque analogie avec les formes du seizième siècle. Il a l'apparence d'une urne tronquée dont la base est engagée dans des anneaux de serpents contournés d'une façon singulière. Le pied, très-élevé, est couvert d'ornements et de fleurs. Ce vase, trop chargé de détails, paraît presque de bon goût au milieu de toutes les chicorées en vogue à cette époque, et surtout à côté du dessin que nous a laissé Wachsmut et qui n'offre aux yeux qu'un enchevêtrement bizarre de conques et de coquillages : la fantaisie ne peut guère aller plus loin. Cette dernière estampe est, du reste, gravée avec beaucoup de finesse et d'esprit. On trouve aussi ces qualités à un haut degré dans les œuvres de Babel. Le dessin de vase que nous avons choisi parmi les nombreux essais de cet artiste ne manque ni de grâce ni d'élégance, et offre la forme d'une sorte de casque renversé, supporté par quatre dauphins. L'orifice est évasé; sur le couvercle, un enfant couché joue avec un serpent, et sur l'anse, un autre enfant tresse une guirlande de fleurs. Au contour du vase, un petit bas-relief représente Vénus sur un char traîné par deux cygnes : un petit amour pose des fleurs sur sa tête.



Vases par le Jeoy, Wachsmut et Babel. — Dessins de Montalan.

---

## LA STATUE DE GODEFROY DE BOUILLON

### A BRUXELLES.

Au milieu de la place Royale de Bruxelles, construite, en 1776, sur le modèle de la place Royale de Nancy, et à l'endroit où l'on voyait autrefois une statue du prince

Charles de Lorraine, que les États du Brabant lui avaient élevée, et qui fut abattue par les Français en 1794, on a placé une statue équestre de Godefroy de Bouillon, en bronze, et coulée à Paris dans les ateliers de M. Soyer. Cette œuvre remarquable, due au ciseau de M. Eugène Simonis, a été inaugurée le 15 août 1848. Le chef de la première croisade est représenté tenant en main sa bannière et les yeux levés au ciel. Dans cette attitude, il semble



La statue de Godefroy de Bouillon, à Bruxelles. — Dessin de Stroobant.

appeler sur son armée la bénédiction divine. On trouve des détails biographiques sur Godefroy de Bouillon dans plusieurs volumes de notre recueil (tom. I, VII et IX).

---

## CONSEILS A UN JEUNE CULTIVATEUR.

### I. — EMPLOI DU TEMPS.

« Se coucher le dernier, se lever le premier. »

C'est une règle fondamentale pour tout chef d'exploitation agricole.

Si le jeune cultivateur ne se sent point la force de l'observer rigoureusement, qu'il retourne à la ville et cherche une autre carrière : dans les champs, au lieu de sérénité et d'aisance, il ne trouverait qu'inquiétude et ruine.

Le jour n'est pas levé : il n'importe, debout! Le devoir du maître est de présider lui-même à la distribution des fourrages et de l'avoine. Terme moyen, il faut que les chevaux soient bridés à cinq heures. Dès trois heures et demie ou quatre heures au plus tard, l'avoine doit être dans les auges et la *mangeaille* dans les râteliers. Le proverbe dit vrai : « L'œil du maître engraisse le bétail. »

Pendant le repas, c'est au maître de surveiller le pansage : qui ne sait à quel point la santé des animaux en dépend?

Avant le départ pour les champs, il est essentiel de s'entretenir des travaux de la veille. Où en est-on? Que reste-t-il à faire? Que s'est-il passé dans l'air pendant la nuit? D'où vient le vent? Que dit le ciel? En tenant compte des conditions atmosphériques, les travaux de la veille servent à régler ceux du jour.

Bon! dira un jeune fermier amateur, quel mal peut causer un retard de quelques minutes?

Quel mal? Personne n'est aussi intéressé que le maître à l'exactitude et au bon emploi du temps, personne ne se croit obligé à plus de zèle que lui. Rêvez une demi-heure de plus sur l'oreiller, détirez-vous à votre aise, jouez avec vos chiens, tournez le dos à vos affaires : les charretiers arriveront irrégulièrement, les chevaux seront négligemment soignés, on se mettra de jour en jour plus tard à l'ouvrage. Quelques minutes perdues, se multipliant par le nombre des travailleurs, par celui des animaux, par celui des jours, amèneront à la fin de l'année une perte matérielle considérable, et un dommage moral plus grand encore, c'est-à-dire le laisser-aller, l'insouciance, le relâchement dans les habitudes, le désordre.

Ce n'est là que le début de la journée; chaque heure, chaque minute a sa règle. Les devoirs se succèdent sans interruption. Il faut songer au premier repas, à la rentrée des *attelées*, à la *remontée* de l'après-midi, au goûter de quatre heures, à la *dételée* du soir. Il faut surveiller tout, et partout, et toujours; un livre entier suffirait à peine à l'énumération de tous les travaux journaliers. Il n'est point de détail indifférent. Quel homme expérimenté ne sait ce qu'il faut de sollicitude, d'attention, d'intelligence, seulement pour se préserver de la perte des bestiaux, que l'on a appelée avec beaucoup de sens « la banqueroute du cultivateur. »

En aucun moment, nulle suppléance n'est possible. Aux commis les plus honnêtes, aux employés les plus actifs, les plus vigilants, l'exemple, la voix, le regard, la présence du maître, sont nécessaires. Toute l'exploitation au dedans, au dehors, du lever au coucher, a besoin d'encouragement, d'aiguillon. Détendre sa volonté, lâcher les rênes, s'amollir, c'est abdiquer, c'est laisser la porte grande ouverte aux mécomptes. Il ne s'agit point seulement de ne pas perdre le temps : inflexible dans sa durée, le temps l'est aussi dans ses variations; un travail négligé, ajourné, peut amener dans l'assolement une perturbation irréparable.

Le travail du maître finit le dernier, et c'est seulement quand tout sommeille qu'il lui est permis de songer enfin au repos.

### II. — L'ARGENT DE POCHE.

« Heureux l'homme des champs! dit le citadin. Le cultivateur a un coffre, une sacoche : il n'a point de bourse Il sort sans charger sa poche d'un centime; mais nous, infortunés, c'est l'argent de poche qui nous ruine! A peine un billet de cent francs, un louis d'or, est-il changé, la monnaie glisse, s'évapore, s'évanouit. A la ville, tout est occasion, obligation de dépense. On était sorti sans méfiance, par un beau rayon de soleil : tout à coup le ciel se couvre, la pluie tombe. Que faire? Entrer dans un café si rien ne presse, monter en voiture si l'on est affairé. Demain ce sera un dîner en ville, une soirée, à l'extrémité de Paris. Le pavé est humide, le macadam fangeux : encore un remise! Et les gants, les cigares, le whist, les spectacles, les ouvreuses, les journaux du soir, une politesse à rendre, les quêtes, les loteries de bienfaisance, un livre, une gravure qui tente! Paris! Paris! parmi tes habitants, quel mortel est assez sage, assez prudent, pour n'avoir pas dépassé avant le 25 du mois le chiffre de son budget des dépenses imprévues? »

Ainsi gémit le citadin, et il se fait illusion.

Le cultivateur n'est pas toujours dans sa ferme et sur sa terre; ses intérêts l'appellent souvent au dehors. Les foires et les marchés, beaucoup trop nombreux en France, sont des occasions de dépense tout aussi redoutables que les soirées de Paris. Quoique l'on vive aux champs, on a des politesses à faire ou à rendre, et de plus on a des affaires à nouer, des marchés à conclure. On dîne à l'auberge, on prend la demi-tasse au café, et l'on ne manque pas ici et là de convives ou invités ou qui s'invitent eux-mêmes. Puis, pour être petite, la ville ou la bourgade n'en a pas moins ses séductions : un cadeau, une surprise à la ménagère, un article de toilette, des provisions que le matin on jugeait inutiles et que l'on voit d'un autre œil le soir. Or, indépendamment des 52 marchés réguliers auxquels chaque cultivateur assiste assez généralement dans la circonscription de ses relations habituelles, il a souvent intérêt à prendre sa part de quelques-unes des 25 378 foires qui se succèdent en France dans le cours de douze mois. On a calculé que, dans le seul département des Deux-Sèvres, on chôme, chaque année, pendant 259 jours, à savoir : 52 dimanches, 52 marchés cantonaux, 80 foires, 25 assemblées; et qu'à l'occasion de ces chômages, on dépense 6 millions pour consommer 12 millions de litres de vin et 430 000 litres d'eau-de-vie, c'est-à-dire plus du double des impôts généraux, qui ne s'élèvent en effet qu'à 3 100 100 francs. Ces chiffres ont été dénoncés au gouvernement et aux chambres dans une pétition de M. Jacques Bujault, membre du conseil général de son département. Imaginez le bien que produirait tout cet argent de poche, porté par ceux qui pratiquent la petite ou la moyenne culture à la caisse d'épargne ou à la caisse des retraites pour la vieillesse. La classe que l'on appelle « l'aristocratie des gros fermiers » est exposée à d'autres tentations plus dangereuses encore. Dans la Brie, et certainement ailleurs, la passion de la chasse a exercé sur un grand nombre de cultivateurs une influence très-sensible et très-fâcheuse : elle a accéléré plus d'une fois la ruine d'un établissement agricole. Le cultivateur ne songe d'abord à chasser qu'en faisant ses tournées de plaine; mais l'attrait est vif, on se laisse entraîner; après avoir chassé avec ses voisins et chez eux, on prend à location une chasse éloignée; on a vu plus d'une de ces parties de plaisir s'agrandir à des proportions presque seigneuriales : les réunions, les bons repas, trop souvent aussi le jeu, en sont la suite! Nous pourrions citer plusieurs fermes où des nuits de lansquenet ont égalé en frénésie et en désastres ce qu'on connaît de plus triste dans les fastes du jeu parisien.

Concluons que les travaux agricoles, malgré leurs avantages incontestables, ne sont point par eux-mêmes une protection aussi sûre qu'on le suppose contre les occasions de dépenses imprévues et les habitudes de prodigalité. L'écueil est partout; la prudence et l'économie sont, comme toutes les vertus, indépendantes des lieux que l'on habite.

---

A Bagdad, et dans les autres villes de l'Assyrie, il y a toujours, sous les maisons, un appartement nommé *serdâb,* où les habitants se réfugient pendant les heures les plus chaudes de l'été. Pour être habitables, ces appartements doivent nécessairement être revêtus de plaques de gypse, et en outre les murailles doivent avoir une grande solidité, parce qu'elles supportent tout le poids des constructions supérieures.

BOTTA.

---

## MÉDAILLES REPRÉSENTANT LE ROI RENÉ

### ET SA SECONDE FEMME.

Nous avons déjà parlé des médailles exécutées en France au quinzième siècle, et surtout d'un artiste italien, Francesco Laurana, auquel on doit la curieuse médaille de

Louis XI, gravée dans notre tome XVIII, p. 272. Nous disions alors que cet artiste avait sans doute été attaché à la personne du roi René; et, afin de démontrer ce fait curieux pour l'histoire de l'art en France, nous citions plusieurs médailles signées de lui, et qui toutes représentent des personnages de la maison d'Anjou, dont René était le chef.

Aujourd'hui nous avons la bonne fortune de faire connaître à nos lecteurs une très-intéressante médaille du roi René lui-même, et qui porte la signature de Laurana. Cette médaille, nouvellement acquise par la Bibliothèque impériale, n'a pas encore été publiée; elle représente un homme et une femme dont les noms ont été omis dans les légendes par l'artiste, qui avait compté, non sans raison, qu'on les reconnaîtrait facilement. En effet, sans parler des emblèmes du revers, il suffit d'avoir vu des portraits authentiques du bon roi René pour ne pas hésiter à nommer ce prince, en examinant avec attention l'œuvre de Laurana. La personne dont le portrait est accolé à celui du roi ne peut être que sa seconde femme, Jeanne de Laval; car la médaille porte la date de 1463, et les secondes noces du roi de Sicile, comte d'Anjou et de Provence, sont de l'année 1455. La légende forme deux vers un tant soit peu barbares. Le poëte qui en est l'auteur, et nous sommes fort tentés d'en accuser le bon roi lui-même, a eu la prétention de faire des hexamètres; mais ce sont tout simplement de ces vers appelés *léonins* qui furent très en vogue dans le moyen âge; ils offrent une particularité qui plaisait beaucoup à la naïve ignorance de leurs auteurs; le dernier pied rime avec le troisième, ou, si l'on veut, les hémistiches riment entre eux. Les voici :

> Divi heroes Francis liliis cruceque illustris,
> Incedunt jugiter parantes ad superos iter.

On remarquera que le versificateur, pour faire rimer *Francis* avec le dernier pied de son vers, a écrit *illustris* au lieu d'*illustres;* c'est une forme archaïque qu'on rencontre parfois dans les poëtes du siècle d'Auguste; c'était un souvenir de la forme latine plus ancienne, *illustries*.

Ces vers peu poétiques peuvent être ainsi traduits :

« Ces demi-dieux, qui se font reconnaître par les lis de » France et par la croix de Laval, marchent en se frayant » constamment la route du ciel. »

Ce qui équivalait à dire en vile prose que les blasons des princes représentés sur la médaille se distinguaient, l'un par les lis de France, l'autre par une croix, et que tous deux vivaient pieusement dans l'espoir du paradis.

René et Jeanne sont représentés en buste, de profil, *conjugués;* le roi est coiffé d'un bonnet de la forme la plus simple; mais sa robe paraît être d'un riche brocard, et le collet est garni d'une épaisse fourrure.

La reine a les cheveux en bandeaux; ils sont serrés par deux diadèmes de perles et de pierreries; à son cou elle porte un riche collier de quatre rangs de grosses perles, auquel est suspendu un joyau. Ce collier devait être un témoignage éclatant de la passion du roi pour sa femme; on ne peut pas l'évaluer à moins de 100 000 francs de notre monnaie, attendu la grosseur et le nombre des perles, qui, d'après ce que l'on en voit, devait s'élever au moins à cent. Cette somme n'a rien de surprenant, si l'on songe à la magnificence que déployaient à l'envi les cours du quinzième siècle.

Au revers, on voit à l'exergue, c'est-à-dire au bas de la médaille, la signature : *Franciscus Laurana fecit;* puis, dans le champ de la médaille, la date 1463, disposée en trois lignes, et écrite ainsi en chiffres romains : M.CCCC.LXIII.

La composition et la légende du revers sont imitées des médailles romaines, avec un mélange des idées du temps, comme sur la médaille de Louis XI, du même auteur, déjà citée. Il s'agit d'une paix conclue par le roi René; la légende est PAX AVGVSTI (paix du roi). La Paix personnifiée est debout, tenant d'une main un rameau d'olivier, et de l'autre un casque qu'elle suspend à un rejeton verdoyant et unique qui surgit d'un tronc mort. A gauche, sur le sol, une cuirasse. Ce tronc mort, qui pousse une branche nouvelle, est une des devises ou *imprese* que René se plaisait à inventer et souvent à peindre lui-même... Dans le Recueil des monuments français inédits de N.-X. Willemin, pl. 209, on voit sculptés sur une armoire de l'église des Cordeliers d'Angers deux écussons aux armes du roi René. L'un de ces écussons est appendu à la branche verte du tronc. Il est difficile de dire à quel événement de sa vie ou à quelle pensée de son cœur l'ingénieux prince a voulu faire allusion lorsqu'il a choisi cet emblème. Les uns prétendent que ce fut lors de la victoire de Nancy, remportée par son petit-fils René, duc de Lorraine, sur Charles le Téméraire, que le roi titulaire de Sicile prit pour devise cet arbre mort avec son rejeton verdoyant; d'autres, que ce fut lors de son mariage avec Jeanne de Laval, sa seconde femme, celle qui paraît sur notre médaille. Pour dire vrai, on ne peut rien affirmer en pareille matière; il était de l'essence des *imprese* d'être mystérieuses, énigmatiques, même pour les contemporains; à plus forte raison le sont-elles pour nous. Il est donc plus sage d'imiter la réserve du savant auteur de l'explication des planches de Willemin, M. A. Pottier, bibliothécaire de la ville de Rouen, et de rester avec lui dans le doute. Ce même emblème de l'*arbre mort au rejeton verdoyant* se retrouve sur des lettres d'anoblissement accordées par le roi René à un de ses fidèles sujets italiens. Les lettres commencent par la formule : *René*, etc.; or la lettre R initiale est formée par l'arbre mort au rameau verdoyant, auquel est appendu l'écusson des armes du roi, et par une branche d'oranger chargée de feuilles et de fruits, avec ces mots : *vert meur* (vert mûr). Cette autre *impresa* est une nouvelle manière d'exprimer la même idée.

A quel traité de paix doit-on rapporter notre médaille?

On ne trouve pas, à la vérité, dans l'histoire du roi René que ce prince ait conclu de paix en l'année 1463; mais la médaille est datée suivant l'ancien style, et elle peut avoir été faite réellement en 1464 : or, pendant le cours de cette année, Louis XI, qui voyait se former contre son autorité une conspiration qui éclata l'année suivante sous le nom de ligue du *Bien public,* vint visiter son oncle le roi de Sicile pour s'assurer de la fidélité des princes de la maison d'Anjou. Il passa quelques jours avec René, tant à Angers qu'au Pont-de-Cé, et demanda au roi de Sicile et au comte du Maine, ses oncles, « qu'ils lui demeurassent » toujours en foi et loyauté, en leur promettant plusieurs » choses dont rien ne fut accompli. »

Après cette entrevue avec son oncle, Louis XI convoqua à Tours une assemblée de princes et seigneurs qu'il voulait retenir soumis à son obéissance. Dans cette assemblée, le roi de Sicile protesta à son neveu le roi de France, dont l'inquiétude n'avait pu se déguiser entièrement, que leur résolution unanime était de le servir envers et contre tous, sans rien épargner. C'est à cette promesse de fidélité et de paix avec le roi que fait évidemment allusion la légende de notre médaille. Si nous ne sommes point dans l'erreur, la médaille du même Laurana, représentant Louis XI, avec la légende *Concordia Augusta*, a dû être faite à la même occasion; c'est le pendant de celle qui représente le roi René. Lorsque nous avons reproduit ce curieux portrait du roi Louis XI (tome XVIII), nous avons dit que cette Concorde ne pouvait concerner que le roi René, et notre conviction reposait sur ce que Laurana était attaché à la personne de ce prince; mais en l'absence de date, nous avions pensé à une autre en-



Cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale. — Médaille du roi René et de Jeanne de Laval, sa seconde femme, par F. Laurana.

trevue de l'oncle et du neveu qui eut lieu en 1469. Aujourd'hui le nouveau monument que nous publions nous oblige à modifier, sur ce fait, notre premier avis.

Même collection.—Revers d'une autre médaille du roi René, par Pierre de Milan.

Ce qui précède suffit pour démontrer que la médaille nouvellement acquise par la Bibliothèque impériale est un document curieux pour l'iconographie, et surtout pour l'histoire de l'art. Nous n'en connaissons que deux exemplaires, tous deux en plomb. Laurana ne cherchait pas à idéaliser les personnages qu'il représentait; c'était un réaliste naïf, en même temps fort habile homme, et qui rendait parfaitement les traits et la physionomie de ses modèles.

Sur une autre médaille représentant le roi René et Jeanne de Laval, on voit des vers du même goût que ceux dont nous avons donné plus haut la traduction. Cette médaille est due, comme la nôtre, à un Italien; nos artistes n'en étaient guère alors qu'au style gothique, au moins pour les médailles. Celui-ci s'appelait Pierre de Milan. Son œuvre est antérieure d'une année à celle de Laurana. Autour du portrait de René et de Jeanne de Laval, dont les traits paraissent un peu embellis sous la main du Milanais, on lit :

> Concordis animi jam ceco carpimus igni,
> Et pietate graves et lustres lilii flores.

Les deux époux y sont encore désignés seulement par une allusion à leurs armoiries, et la vivacité de leur amour est également célébrée. *Pietate graves* ne signifie pas seulement que ces deux époux étaient religieux, mais encore que l'écusson de Jeanne de Laval était chargé d'une croix, de même que la phrase *Lustres lilii flores* signifie que le roi René était de la maison de France, dont le blason est chargé de fleurs de lis. *Lustres*, barbarisme détestable, est là pour *illustres*, qui aurait faussé la mesure de ces mauvais vers. Je crois qu'on peut les traduire ainsi : — « Nous qui » sommes illustres par les lis et par la piété » et son emblème, notre âme s'accorde pour » brûler d'un aveugle amour. »

Le revers de cette médaille est fort intéressant, mais il n'est pas très-facile d'en déterminer le sens; l'exergue porte simplement la signature et la date : *Opus Petri de Mediolano*. M CCCC LXII; ce qui n'éclaircit point le sujet. Si nous ne nous trompons, le roi René assiste à une fête sur une place publique, peut-être à Aix, la capitale de son comté de Provence. Le roi est assis; un chien est couché à ses pieds; il semble que les personnages placés devant lui sont des danseurs qui exécutent un pas. Dans le fond est un édifice antique ou imité de l'antique. Nous ne savons quel est cet édifice : est-ce une construction éphémère et élevée uniquement pour une fête, ou bien est-ce un monument véritable? Ces colonnes à chapiteaux corinthiens peuvent paraître prématurées en 1462; mais si l'édifice qui nous occupe est une invention du roi René, il ne faut pas oublier qu'à Aix nous sommes pour ainsi dire en Italie, puisque nous sommes à la cour d'un roi italien qui employait des artistes italiens. La publication de cette médaille facilitera la solution du problème. Quelqu'un de nos lecteurs du Midi de la France reconnaîtra peut-être un monument de sa ville natale; si cet heureux hasard se réalisait, nous espérons qu'on voudra bien nous éclairer sur ce point intéressant pour l'histoire de l'art.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE, rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

## UN ORPHELIN.



Dessin de Freeman. — D'après Burnet.

Il y a trois jours la tempête a réveillé la famille du pêcheur. Les tourbillons de vent et de grêle passaient sur le chaume de la cabane en faisant trembler les vieilles charpentes; de longues traînées humides filtraient à travers les fenêtres mal jointes; le tonnerre grondait par intervalle et inondait l'obscurité de ses sinistres lueurs. Les enfants effrayés se sont rapprochés de leur mère en pleurant; mais celle-ci leur a dit :

— Remerciez Dieu! le père n'est point sur l'eau.

Et au souvenir de tant d'angoisses supportées en l'absence de celui qui la fait vivre après Dieu, cette seule pensée la calmait et la consolait de tout le reste.

Remercier Dieu! les enfants l'eussent voulu; mais comment en avoir le courage lorsque le lendemain ils ont vu la cour jonchée des branches du grand poirier, la vigne dépouillée de tous ses bourgeons, les fleurs du petit jardin hachées par la grêle et noyées dans la boue. Hélas! pas une seule primevère échappée à l'orage! Le parterre qui faisait

l'orgueil du père et leur bonheur, n'est plus qu'un sol raviné que parsèment les fragments de brique et les touffes de chaume!

Car la trombe a presque emporté le toit de leur pauvre demeure. Ils cherchent en vain du regard ces lisières de mousses qui en ourlaient les contours, et ces jets de saxifrages qui fleurissaient çà et là le faîte.

Mais, ils ne se trompent point! parmi les débris qu'a semés le vent sous leurs pieds, voici des brins de laine et de duvet; c'est un nid arraché du toit par la tempête. La mère effarée tourne autour d'eux en rasant la terre avec des cris plaintifs. Hélas! ils viennent d'apercevoir la cause de sa douleur : toute une famille encore sans plume précipitée des hauteurs qu'elle habitait et brisée contre les pierres du chemin!

Les enfants regardent les oiselets dispersés sur la terre, leurs petites ailes étendues et leurs becs entr'ouverts. Ils sont saisis d'une involontaire pitié devant ces restes d'une si frêle et si courte existence; ils se baissent pour les voir de plus près, ils les touchent du doigt avec une précaution craintive.

— Mais... ce n'est point une erreur! un des petits a remué; ses yeux se sont ouverts; il fait entendre un faible cri! les enfants y répondent par une exclamation de joie; ils relèvent l'oiseau et cherchent des yeux la couveuse... elle a disparu dans le bleu du ciel pour ne plus revenir, laissant à leur charge cet orphelin!

Ne craignez point qu'ils l'abandonnent! la mère a déjà trouvé une petite huche ou il sera chaudement et à l'abri de tout péril; le père a préparé lui-même la brochette sur laquelle il veut lui offrir le pain et le lait. L'oiselet, qui ne demande qu'à vivre, a accepté la nourriture; depuis trois jours il a repris ses forces, il s'est enhardi; maintenant, vous le voyez, c'est lui qui cherche la pâture, qui l'appelle par ses pépiements. Chacun de ses repas est une fête de famille. Jamais dîner du roi de France n'excita autant de curiosité empressée. A chaque mouvement de l'oiseau c'est un cri de joie et d'admiration, à chaque bouchée disparue un rire de triomphe!

Le père se prête à ces naïfs divertissements, il les partage. Depuis trois jours le toit de la cabane a été réparé, le parterre ensemencé de nouveau, les débris de la vigne et du poirier ont été enlevés avec soin. En voyant la joie des enfants, il leur demande s'ils regrettent encore la tempête.

— Non, répond l'aîné, puisque c'est elle qui nous a apporté ce petit déplumé.

— Et savez-vous à quoi il peut vous servir? redemande le père.

— A apprendre à élever des oiseaux, dit le plus petit.

— Et à être bons, reprend le pêcheur. Il faut prendre goût à aimer ce qui vit, et à soigner ce qui souffre : c'est le devoir. Plus tard, l'oiselet vous payera votre peine par ses gentillesses, et en remplissant le logis de ses chansons : c'est la récompense.

— Et s'il s'envole? objecte l'enfant.

— S'il s'envole, reprend le père, vous vous rappellerez ce que vous avez fait pour lui, ce qu'il était; vous trouverez plaisir à en parler, il nous aura laissé un souvenir. — Ainsi cet orage qui vous faisait peur et pendant lequel vous ne vouliez pas remercier Dieu, comme le demandait votre mère, n'aura pas été sans vous apporter quelque chose. — Pensez-y toujours. Dans la vie, enfants, il en est du malheur comme de la tempête; on peut toujours en tirer quelque profit pour les autres ou pour soi-même; l'important est d'accepter ce qui est, et de ne pas tant songer à ce que l'ouragan emporte qu'à ce qu'il nous laisse.

---

## MISSIONNAIRES ET VOYAGEURS.

### LAS CASAS.

Parmi les premiers voyageurs qui ont exploré les contrées lointaines, et qui nous les ont fait connaître par leurs récits, les missionnaires chrétiens occupent une place importante. La plupart se recommandent non-seulement par la sainteté de leur apostolat, mais par une instruction relativement supérieure à celle de leurs contemporains, une plus grande aptitude à entrer dans le secret des mœurs qu'ils observent, et une impartialité qui les rend plus justes envers les peuples étrangers.

A la tête de ces missionnaires voyageurs se place Las Casas, qui se signala tout à la fois par ses écrits et ses actions. Vivant à une époque où les nations du nouveau monde étaient, pour les Espagnols, une carrière humaine où ils fouillaient avec l'épée, il se fit le protecteur officieux des Indiens, traversa douze fois les mers afin de les mieux connaître ou de les mieux défendre, et demeura cinquante années au milieu d'eux.

Pour bien comprendre la mission de Las Casas, il faut se rappeler ce qu'était devenue l'Amérique sous la domination de ses nouveaux maîtres.

Après avoir pillé l'or, les perles, tout ce qui avait un prix immédiat, les Espagnols s'étaient emparés des hommes eux-mêmes, les avaient appliqués au travail comme des esclaves, et cela avec si peu de ménagements qu'en dix années quinze millions d'Indiens périrent, et qu'on transforma en solitudes des pays que Las Casas compare, dans sa relation, « à des jardins et à des ruches. »

Cette mise en coupe réglée d'une population tout entière, avait été, du reste, régularisée par le gouvernement espagnol. Un *distributeur* nommé par lui partageait les peuplades vaincues entre les vainqueurs. Un officier avait cent Indiens; un cavalier avec sa femme, quatre-vingts; un laboureur, trente. On les employait à la culture, aux mines, à la garde des troupeaux, sous la seule condition de leur enseigner les vérités de la religion et de leur payer un salaire équivalent à 2 fr. 50 cent. par an. Un article additionnel défendit plus tard de les faire travailler plus de cinq mois de suite et de leur faire porter les fardeaux, « parce que les bêtes de somme s'étaient suffisamment multipliées. » Mais cette recommandation ne fut point observée.

Cependant les excès de tous genres auxquels donnaient lieu ces *départements d'Indiens* (c'était le nom consacré) éveillèrent l'indignation de quelques hommes généreux. Les dominicains d'Hispaniola (Saint-Domingue) s'élevèrent avec force contre cet abus; ils furent secondés par un prêtre nommé Barthélemy de Las Casas.

La famille de celui-ci était originaire de France, et la même que celle de ce seigneur languedocien de Belvèze, qu'on appelait le *vrai chevalier*. Le père de Las Casas avait été un des compagnons de Christophe Colomb; il conduisit à Hispaniola le jeune homme qui n'avait encore que dix-huit ans, et qui se prit d'affection et de pitié pour les pauvres Indiens. Ordonné prêtre, il revint les protéger de son saint caractère.

Les excès des conquérants étaient au comble; non contents d'employer les vaincus aux travaux les plus pénibles, ils leur refusaient la nourriture; si bien que les routes étaient couvertes de malheureux qui mouraient en criant : *Faim! faim!* seul mot espagnol qu'ils eussent appris à prononcer. Las Casas reprocha avec énergie à ses compatriotes le crime dont ils se rendaient coupables devant les hommes et devant Dieu. Toujours prêt à consoler les opprimés, à les secourir, à réclamer pour eux l'exécution des règlements, il s'exposa sans crainte à la colère des vain-

queurs. Il fatiguait la cour de Madrid de ses relations et de ses suppliques. Les malheureux Indiens, qui n'avaient d'espérance qu'en lui, le respectaient comme un être au-dessus de l'humanité. Son nom était connu dans toutes les îles et sur le continent.

A cette époque, tout aventurier qui pouvait réunir une troupe de soldats se faisaient *conquistador*, c'est-à-dire qu'il obtenait du roi d'Espagne le droit d'attaquer une des peuplades non encore soumises, à la condition de lui lire une proclamation dans laquelle on expliquait sommairement les croyances catholiques en la sommant de les accepter. Cette lecture se faisait le soir, à l'entrée du village; et, comme les Indiens qui ne pouvaient la comprendre n'avaient garde d'y répondre, le *conquistador* les attaquait, et, après en avoir massacré une partie, déclarait le reste légitimement réduit en esclavage.

Las Casas connaissait toutes les cruautés commises dans ces expéditions; il avait d'abord tenté de les prévenir; n'ayant pu y réussir, il essaya du moins de se placer entre les conquérants et les conquis.

Narvaës se préparait alors à explorer l'île de Cuba que l'on disait pleine d'or, et où des aventuriers prétendaient avoir vu *une vigne qui couvrait deux cent trente lieues de terrain!* Le prêtre d'Hispaniola s'engagea à lui faire fournir par les Indiens, à lui et à sa troupe, tout ce qui leur serait nécessaire, pourvu qu'ils s'abstinssent de toute hostilité. Il n'eut pour cela qu'à expédier en avant un messager portant un papier au bout d'une baguette, et répétant que par ce papier Las Casas recommandait trois choses :

De préparer des vivres;
De laisser la moitié des cabanes libres;
D'amener les enfants pour être baptisés.

Tout s'exécutait aussitôt sans résistance, au grand émerveillement de Narvaës, qui ne pouvait comprendre, dit Herrera, qu'on se fît obéir ainsi avec de *vieux papiers*.

Mais cette bonne volonté fut inutile; l'habitude de violence était prise; les Espagnols finirent par traiter les naturels de Cuba comme ils avaient traité ceux de Saint-Domingue.

Las Casas se décida alors à partir pour l'Espagne, et à dénoncer lui-même au roi ce qui se passait.

Son apparition à la cour produisit une grande sensation. « A la vivacité française qui décelait son origine, dit un de ses historiens, Las Casas joignait une sensibilité communicative, une grâce passionnée qu'un contemporain s'est efforcé de faire comprendre en disant qu'il était *persuasif et violent*. » Il parla au roi avec tant d'onction et de hardiesse qu'il l'ébranla : Ximenès lui-même reconnut *qu'il y avait quelque chose à faire*. On nomma Las Casas *protecteur universel des Indiens*, et on envoya une commission de religieux hiéronymites à Hispaniola examiner les faits. Mais lorsque notre missionnaire voulut partir avec eux, le capitaine du vaisseau refusa de le recevoir *à cause de ses partialités pour les sauvages*, et il dut attendre le départ d'un autre navire.

Arrivés à Saint-Domingue, les hiéronymites se trouvèrent dans un grand embarras. Les abus s'étaient tellement enracinés qu'ils avaient créé des apparences de droits; on ne pouvait y toucher sans mécontenter tous ceux qui exerçaient quelque autorité. Ils reculèrent devant les difficultés et essayèrent seulement quelques améliorations de détail.

Las Casas se plaignit tout haut de leur timidité et les somma de remplir leur devoir. Malgré les menaces de meurtre qui l'obligeaient à se réfugier tous les soirs dans le couvent des dominicains, il continua à demander justice pour les Indiens jusqu'à ce qu'il eût perdu tout espoir; alors il se décida à repartir pour l'Espagne avec un nouveau projet.

Il ne s'agissait plus, cette fois, de réparer le mal accompli, mais d'en prévenir de nouveaux. Il présentait un plan de colonisation au moyen duquel il se faisait fort de réunir les Indiens en village et de les convertir.

Ce projet, visiblement avantageux, ne fut point repoussé, mais on l'ajourna sans cesse; l'ordre des dominicains finit par s'émouvoir de ces lenteurs. Les huit prédicateurs du roi se présentèrent ensemble et sommèrent le conseil des Indes d'en finir. Sur ces entrefaites, arriva d'Amérique l'évêque de Darien, qui soutint que les Indiens ne pourraient jamais être civilisés, *parce qu'ils étaient esclaves de la nature*. Las Casas lui répondit par un discours que terminaient ces nobles paroles : « Notre religion chrétienne est universelle; elle se communique à tous les peuples du monde; elle les reçoit tous également, et elle n'ôte à aucune sa liberté ou ses seigneurs, ni ne met les personnes en servitude, sous prétexte qu'*elles sont esclaves de la nature*. »

On se rendit enfin, et l'on concéda à Las Casas un territoire de trois cents milles, compris entre Paria et Sainte-Marthe, et connu sous le nom de province de Cumana.

Mais pendant que tout ceci se passait en Europe, la guerre était déjà commencée entre les Indiens et les Espagnols, sur le territoire même qui venait d'être concédé au prêtre d'Hispaniola. Il trouva le pays en feu. Les Indiens, aigris par des vexations de tout genre, corrompus par l'usage des liqueurs fortes qu'ils devaient aux Espagnols, profitèrent d'une absence de Las Casas pour massacrer les gens qu'il avait laissés parmi eux : c'était le dernier coup porté à l'autorité du missionnaire; il comprit que désormais tous ses efforts seraient inutiles, et il se retira au couvent d'Hispaniola, où lui-même prit l'habit de dominicain.

Cependant les colons de cette île eurent besoin de son intervention dans une circonstance difficile. La guerre allumée entre eux et les Indiens durait depuis quatorze ans; on conjura Las Casas de s'entremettre et de négocier la paix. Il y consentit, s'enfonça dans les montagnes de Baorako, où s'étaient réfugiés les insurgés, et réussit à leur faire déposer les armes. Dès qu'ils furent soumis, les Espagnols les surprirent et les massacrèrent.

Cette dernière trahison ralluma l'ardeur du saint missionnaire; il repassa en Espagne pour demander justice; mais les difficultés recommencèrent. On n'était pas bien persuadé que les Indiens eussent le droit de vivre à leur guise et de conserver leur liberté. Ce fut alors que Las Casas se décida à écrire sa *Brève relation de la destruction des Indiens*, un des livres les plus curieux qui aient été publiés sur le nouveau monde. L'édition fut saisie; mais deux ou trois exemplaires de l'ouvrage avaient échappé; on le réimprima en Hollande, et il fut bientôt traduit dans toutes les langues.

L'auteur termine le terrible procès-verbal des cruautés commises sur les peuplades de l'Amérique par cette admirable péroraison :

« Moi, frère Barthélemy de Las Casas, religieux de Saint-Dominique, venu par la miséricorde de Dieu dans cette cour d'Espagne pour que l'enfer soit retiré des Indes, et aussi poussé par le soin et la compassion de ma patrie qui est Castille, afin que Dieu ne la détruise pas pour les grands péchés commis contre sa foi, son honneur et le prochain, j'achève ce traité sommaire à Valence, le 2 décembre 1542.

» Le dommage qu'ont reçu les couronnes de Castille et de Léon de ces dégâts et tueries, les aveugles le verront, les sourds l'ouïront, les muets le crieront et les sages le jugeront.

» Et parce que je ne puis désormais vivre longtemps,

j'appelle à témoin Dieu et toutes les hiérarchies, et les ordres des anges, tous les saints de la cour céleste et tous les hommes du monde, de l'attestation que j'en donne et de la décharge que j'en fais de ma conscience. »

Cet éloquent plaidoyer n'eut aucun résultat ; on se contenta de nommer Las Casas évêque de Chiapa au Mexique. Il partit pour son évêché, où il continua à protéger les malheureux auxquels il avait dévoué toute sa vie. Enfin, vers 1551, il se démit de ses fonctions et revint en Espagne, âgé de soixante-dix-sept ans, et il y mourut peu après.

## LES PALAIS DU GRAND CANAL A VENISE.

Un voyageur qui ne pourrait s'arrêter que deux heures à Venise devrait donner sa première heure à la place Saint-Marc, à la basilique et au palais ducal, la seconde au grand canal et à ses palais. Une centaine de minutes ainsi employées rempliraient son âme de tant d'images merveilleuses que son souvenir en serait poétisé pour le reste de sa vie. Quel rêve qu'une promenade en gondole le long du *canal grande*, depuis la splendide église de *Santa-Maria della-Salute,* élevée par la république en accomplissement d'un vœu après la peste de 1630, jusqu'à l'église de Saint-Siméon et de Saint-Jude ! Dans cet espace d'environ trois kilomètres (²), on voit passer à sa droite et à sa gauche deux rangs d'édifices pressés qui, s'ils étaient séparés et disséminés, suffiraient à la décoration de tout un royaume. L'architecture arabe ou sarrasine et celle de la renaissance y prodiguent de tous côtés aux regards leurs dessins les plus riches et les plus variés. Le premier de ces deux styles, dont nos gravures offrent deux types renommés, excite surtout la curiosité et l'intérêt du voyageur européen : c'est peut-être celui qui a en effet perdu le moins à la décadence de Venise. Il est si orné et si brillant par lui-même qu'on a peine à se figurer tout l'éclat et tout le charme qu'ajoutaient à ces nobles et élégantes façades l'or, les couleurs, les tapis asiatiques, les fleurs, les costumes splendides, le luxe du patriciat, les voix, les chants, les instruments, le mouvement, la vie. En présence de ces monuments, certains touristes n'aperçoivent que les outrages du temps : ils remarquent tout d'abord des toitures délabrées, des lézardes aux murs, des marches de marbre rompues ou descellées. Ici des planches clouées aux balcons et aux fenêtres, où se déployaient jadis des rideaux de pourpre et de soie, leur révèlent la misère et l'abandon ; là un écriteau leur annonce que l'ancien palais d'un amiral, d'un sénateur, d'un doge, n'est plus qu'un hôtel garni. A ce spectacle, il est naturel que celui qui ne voit toutes choses qu'avec les yeux de son corps, se sente attristé, désabusé, déçu : on l'a trompé ; il s'en prend avec indignation aux poëtes, aux peintres, aux guides :

Il gémit, il soupire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?

Pour cette classe de voyageurs, la vaste façade carrée et unie d'une hôtellerie suisse ou américaine, fraîchement récrépie et aux vitres brillantes, est assurément d'un aspect plus agréable et plus réjouissant ; elle est beaucoup mieux en harmonie avec la pensée du confortable, avec l'idée du




Grand canal de Venise, architecture arabe ou sarrasine. — Le palais Pisani, construit au commencement du quinzième siècle (¹) ; auprès, le palais Barbarigo, dont la façade est située sur une rue latérale. — Dessin de Grandsire.

(¹) C'est dans ce palais que l'on conserve le tableau de Paul Véronèse représentant la famille de Darius aux pieds d'Alexandre. Dans le palais Barbarigo, on voit de très-beaux tableaux du Titien, et le groupe de Dédale et Icare, par Canova.

(²) La longueur entière du grand canal, depuis la Dogana jusqu'à San-Chiara, qui suit de près l'église de Saint-Siméon et de Saint-Jude, est de 3 750 mètres.

bien-être, et c'est en vérité une architecture qui a bien son mérite, puisqu'elle répond parfaitement à sa destination. Mais, pour être juste, il faudrait reconnaître aussi que les vieux palais du grand canal évoquent mieux, dans leur vétusté et leur silence, les souvenirs de leur ancienne gloire, l'art de ceux qui les ont construits, la grandeur de ceux qui les ont habités, que si des réparations récentes les avaient transformés à l'usage de l'opulence moderne. On se sent devant eux plein du respect qu'inspire la vieillesse qui ne se farde point et ne cherche point à faire croire, par de ridicules moyens, à un rajeunissement impossible. Supposons un moment qu'un de ces hardis spéculateurs, génies dont notre siècle abonde, entreprenne de remettre à neuf la Ca'Doro, les palais Foscari, Contarini, Pisani,



Grand canal de Venise, architecture grecque-arabe. — La *Ca'Doro*, palais dont la construction inachevée remonte au quatorzième siècle (¹). — Dessin de Grandsire.

Grimani, Manin, Sagredo, Vendramin Calergi, et tant d'autres non moins illustres; imaginons tous ces monuments modifiés même avec la plus grande réserve pour être appropriés aux besoins de la civilisation actuelle : qu'arriverait-il? On ne viendra point loger dans ces palais défigurés qu'on n'est désireux de voir que parce que, sur leur noble front dévasté, ils portent leur histoire écrite : leur pauvreté est aujourd'hui une des richesses de Venise. Que, dans la *Merceria* ou sur le quai des Esclavons, l'ancienne cité des doges se fasse industrielle, riche, si elle le peut, et luxueuse à la manière du temps présent, c'est un souhait que nous lui adressons avec sincérité; mais nous ne saurions regretter beaucoup de la voir obligée à se contenter de ralentir la ruine de ces beaux palais des quinzième et seizième siècles, chroniques sculptées, annales de marbre, toutes rayonnantes de tant de précieux enseignements pour ceux qui considèrent l'art et l'histoire comme deux sources aussi pures que fécondes à la fois de jouissance intellectuelle et de perfectionnement.

(¹) *Ca'Doro* signifie, non pas *maison d'or*, comme le disent certains auteurs, mais bien *maison* ou *palais de* [illegible]*oro*. On compte parmi les Doro de Venise un jurisconsulte du douzi[illegible]e siècle.

## CORRESPONDANCE D'UNE INSTITUTRICE (²).

*A mademoiselle Geneviève ***.*

Ce 10 avril 18...

... Je vous ai promis un journal exact et complet de ma vie, chère Geneviève; vous l'aurez autant que je pourrai le faire. Mes lettres seront souvent interrompues, je le prévois; mais chaque soir je tâcherai d'écrire les événements ou les sensations de la journée. Quand la feuille sera pleine de cette écriture croisée que votre oncle appelle des hiéroglyphes de pensionnaire, je la mettrai à la poste, et je commencerai une autre feuille sans attendre votre réponse. Pour nous, qui n'avons à échanger que des idées et des sentiments, qu'importe que les lettres se croisent? notre correspondance n'est point un dialogue d'affaires, mais un épanchement.

(²) Ces pages ont été empruntées à une volumineuse correspondance. Nous n'en avons extrait que les lettres qui se rapportaient à la position d'institutrice. Il nous a semblé que, révélant tour à tour les épreuves et les consolations particulières à ces délicates fonctions, elles pouvaient servir d'enseignement à quelques-unes des nombreuses jeunes filles appelées à vivre dans des familles étrangères et à y jouer le rôle de mère sans en avoir les joies ni l'autorité. Nous nous sommes efforcé de faire disparaître tous les détails trop personnels, pour ne garder que ceux qui pouvaient intéresser ou éclairer.

Je vous ai dit comment j'avais quitté ma mère et mon jeune frère mardi soir. Telle était leur tristesse que j'ai dû cacher la mienne : si mes larmes avaient coulé, ma mère, dont l'amour ne demandait qu'un prétexte pour me retenir, eût renoncé sur-le-champ à cette place d'institutrice si difficilement obtenue; elle regrettait évidemment de l'avoir acceptée pour moi; elle eût préféré la continuation de nos gênes et de nos angoisses. Mais je sentais la nécessité de persévérer dans une résolution qui devait mettre un terme à cette vie d'expédients, permettre à mon frère des études sans lesquelles l'avenir lui resterait fermé, desserrer le cercle d'indigence qui depuis dix ans nous tenait garrottés et haletants! Aussi me suis-je roidie. J'ai refoulé au dedans mes émotions. Je parcourais la maison en rangeant tout; je transportais mes boîtes et mes cartons, je m'efforçais de faire assez de mouvement et de bruit autour de mon cœur pour l'étourdir; on eût dit que ce départ me causait plus de plaisir que de regret. Mon frère m'en fit même le reproche; mais ma mère ne s'y trompa point. Plus je faisais d'efforts, plus elle semblait attristée.

Je réussis pourtant à tenir mon courage en haleine jusqu'au moment de la séparation; ce fut alors seulement que je sentis toute ma résolution m'abandonner. Dieu vous épargne une pareille épreuve, chère Geneviève! J'espère bien ne haïr jamais assez pour la souhaiter à personne. Je ne puis dire comment je suis partie; quand j'ai repris pleine possession de moi-même, j'étais dans un coin de la diligence, enveloppée de mon voile que les larmes avaient collé contre mes joues. J'avais un frisson, et une douleur aiguë me traversait le cerveau! Par bonheur, j'étais seule et il faisait nuit; je me suis laissée aller à pleurer jusqu'à ce que la fatigue m'ait endormie.

La nuit s'est écoulée ainsi entre un sommeil agité et des retours de larmes; enfin la lassitude est venue au secours de la raison : mes yeux se sont séchés, mon âme s'est raffermie, et quand nous sommes arrivés, vers le milieu du jour suivant, au village où je devais descendre, j'étais redevenue tout à fait maîtresse de moi-même.

Je ne sais si la diligence était arrivée plus tôt ou si la voiture que devait m'envoyer M. le comte se trouvait en retard; mais personne ne m'attendait au relai de poste. Je demeurai assez longtemps à la porte d'une grande cour fangeuse, avec mes bagages, et en butte à la curiosité des voisins. J'étais singulièrement embarrassée de ma position et de ma contenance; c'était la première fois que je me trouvais ainsi loin de toute protection, entourée d'inconnus, et obligée de veiller seule à moi-même. Cela me fit penser à tout ce que les mères nous évitent d'embarras et d'inquiétudes; tant qu'elles sont là, on n'a qu'à se laisser vivre; leur sollicitude fait sentinelle autour de tous nos besoins. Notre existence reste toujours mêlée à la leur; après nous avoir portée dans leur sein, elles nous emportent dans le tourbillon de leur amour! — O douces nourrices! qui marchez pour nous sous le soleil tandis que nous dormons nonchalamment sur votre épaule! c'est seulement quand le sort vous oblige à nous mettre à terre que nous comprenons ce que vous avez souffert pour nous de fatigues et de soucis!

Je voulus m'informer de la distance du château, savoir si M. le comte n'avait donné à la maison de poste aucun ordre relatif à mon arrivée; mais j'essayai en vain de me faire comprendre; tous les gens du logis parlaient un patois allemand. Il fallut prendre patience. Mais ce début me serra le cœur; il me révélait, par un témoignage apparent, l'isolement qui m'attendait! Je sentis mes larmes gonfler mes paupières, et je rabattis mon voile de peur qu'on ne me vît pleurer.

Pendant que j'étais là, plusieurs petits paysans arrivèrent des champs avec un nid qu'ils se disputaient; au milieu de la mousse, on voyait s'agiter un oiselet déplumé dont les piaulements me firent tressaillir. Je pensai que lui aussi se trouvait exilé et sans mère! Dans le débat, le nid avait été brisé; l'orphelin tomba pantelant à mes pieds. Je le relevai avec un sentiment de tendre commisération, et, après avoir distribué quelques pièces de monnaie aux petits dénicheurs, je le réchauffai de mon haleine et je le blottis dans le duvet de mon manchon (¹).

Presque au même instant un équipage s'arrêta devant la maison de poste. J'espérais en voir descendre M. le comte; mais il n'avait envoyé que son valet de pied, à qui je dus me nommer. Il fit aussitôt charger les malles derrière la voiture, dans laquelle je montai, et qui repartit.

Le soleil commençait à disparaître derrière l'horizon; ses lueurs mourantes éclairaient une plaine uniforme sur laquelle ondulaient des blés verts, et que tachetaient de loin en loin quelques fermes sans ombrage. Une ligne de peupliers encadrait le tout de sa verdure grêle et géométrique. Cette fertilité monotone me parut plus triste que nos plus arides bruyères. Je me sentis prise d'un tel découragement que mes larmes recommencèrent à couler.

Nous étions arrivés à un chemin de traverse récemment empierré, sur lequel la voiture roulait avec un bruit strident qui me causait une sorte d'agacement nerveux. J'avais cessé de regarder à la portière, et, rejetée dans un coin de la cellule, j'attendais impatiemment qu'elle s'arrêtât. Enfin nous atteignîmes une allée de sapins à demi ébranchée, au bout de laquelle m'apparut le château, barrant l'horizon de sa masse grisâtre.

C'était un grand édifice sans ornement, flanqué de deux ailes rectangulaires et précédé d'une cour pavée.

Je fus reçue au bas du perron par Mme Clément, la femme de charge, avec une froideur cérémonieuse. Elle m'avertit que M. le comte me souhaitait la bienvenue et me laissait jusqu'au lendemain pour me reposer.

Je fus conduite à la chambre qu'on m'avait destinée, grande pièce tapissée de haute lisse et garnie de meubles assez vieux pour être laids et trop nouveaux pour paraître curieux. Mme Clément me demanda si je désirais prendre quelque chose. J'en éprouvais le besoin; mais la question était faite d'un tel ton, que, moitié embarras, moitié dépit, je refusai. On n'insista point, et, après m'avoir avertie que, si j'avais besoin de quelqu'un, la sonnette de mon appartement donnait dans le cabinet occupé par la femme de chambre, Mme Clément prit solennellement congé et sortit.

Mon premier soin, dès qu'elle eut disparu, fut de courir à la porte pour tirer le verrou : j'avais besoin d'être seule et de me recueillir pour reprendre mes forces.

Je promenai un long regard autour de moi, puis j'allai m'asseoir au coin de la grande fenêtre, sous les plis des grands rideaux de damas foncés par la poussière et le soleil.

Ce qui restait de jour ne me permettait d'apercevoir au dehors que d'immenses cultures alors désertes. Le vent s'engouffrait dans les longs corridors; mais, au lieu des modulations mélancoliquement mélodieuses que nous aimions à lui trouver dans les salles abandonnées du manoir de votre oncle, son souffle avait je ne sais quoi de morne et d'inarticulé; c'était un bruit, non une voix!

Je me suis laissée aller aux plus tristes pensées; toutes les angoisses subies depuis quelques jours ont semblé se

(¹) Nous ne nous permettrons aucun changement à ce passage, quoique, par rencontre, il rappelle de bien près le sujet de *l'Orphelin* (page 209). L'oiselet, d'ailleurs, ne joue pas ici le même rôle que dans la famille du pêcheur : il nous paraît *donner* plus encore qu'il ne *reçoit*.

réunir dans l'amertume de ce moment! J'étais donc décidément séparée de ceux qui m'aimaient, au milieu d'étrangers indifférents à mes joies comme à mes souffrances, qui avaient droit à tous mes soins et dont je ne pouvais rien exiger! Depuis que j'avais franchi ce seuil, je ne m'appartenais plus; ce moment de solitude lui-même, que l'on m'accordait pour réfléchir à ma position misérable, était un pur don de M. le comte. Je sentis que mon esprit se troublait à cette idée; mon courage allait m'abandonner. Je me levai brusquement et je me mis à parcourir mon appartement...

Je veux vous en faire la description, afin que vous puissiez comprendre ce que j'aurai à vous dire plus tard, m'y voir par la pensée, et l'habiter pour ainsi dire avec moi.

La pièce principale, d'où je vous écris, est une ancienne bibliothèque garnie de hautes armoires grillées autrefois sans doute, remplies de livres, mais aujourd'hui transformées en garde-robes. La vieille tapisserie qui recouvre les autres panneaux représente une de ces églogues imaginaires à la mode dans le siècle dernier. Ce sont des marquises déguisées en bergères, conduisant par un ruban rose quelques moutons d'opéra comique, et des Corydons en habit de satin bleu-ciel qui jouent du galoubet. Je ne sais par quel caprice l'artiste a mêlé à ces personnages champêtres tous les personnages de la comédie italienne : des Pierrots vêtus de leur souquenille blanche à gros boutons et coiffés du serre-tête de taffetas noir, des Arlequins portant le demi-masque et la batte traditionnelle, un Cassandre, une Colombine, et un Scaramouche qui fait le matamore. Tout cela évidemment a la prétention d'être joyeux et galant; mais il y a dans la composition elle-même je ne sais quoi de chimérique dont je suis saisie : c'est une espèce de mascarade du monde. Rien ne me paraît triste comme ces fantasques figures éternisant leur grimace de gaieté au milieu de cette grande pièce meublée de ruines.

Deux fenêtres, aux deux extrémités, donnent, l'une sur une cour de service, l'autre sur la campagne. Au fond s'ouvre un cabinet presque entièrement occupé par un grand lit d'acajou à ornements de cuivre, que surmonte un ciel festonné de draperies d'un rouge faux. De l'autre côté s'ouvre un cabinet d'étude destiné aux leçons et qui ne renferme qu'une table, un poêle, quelques siéges et une de ces longues pendules en forme de cercueil qui semblent destinées à enterrer les heures; j'entends toujours son immense balancier. Je me figure que ce bruit de la marche du temps aura pour moi quelque chose de sinistre, non parce qu'il me rappellera chaque pas fait vers la tombe, mais parce qu'en m'avertissant d'un devoir de chaque instant, il me dit sans cesse que je suis désormais prisonnière dans le cercle des heures!...

La femme de chambre m'a apporté de la lumière. C'est une vieille fille sèche et roide qui paraît montée au mouvement général de la maison; car tout ici me semble marcher avec une régularité automatique. C'est sans doute ce qui fait passer le comte pour un homme d'ordre et sachant garder son rang. Après avoir posé les flambeaux sur un guéridon, fermé les volets et rabattu les rideaux, la femme de chambre s'est arrêtée devant moi et a dit :

— Mademoiselle n'a rien à m'ordonner?

Je n'ai point osé revenir sur ma réponse à Mme Clément et dire que j'aurais voulu souper. J'ai répondu :

— Rien, je vous remercie.

La vieille fille sèche a fait un demi-tour sur elle-même et elle est partie.

Je m'étais décidée à me coucher sur ma faim; mais, en vidant ma corbeille de voyage, j'ai retrouvé un petit pain de gruau égaré parmi les broderies, les agendas et les deux volumes de poésie emportés pour la route; c'était un festin inespéré. Mon oiselet en a eu sans doute le pressentiment : je l'ai entendu soupirer au fond du manchon; je l'ai pris doucement dans le creux de ma main, et nous avons soupé ensemble. A chaque miette, le pauvret poussait un cri joyeux et battait de l'aile; enfin rassasié, il a caché sa tête sous ses premières plumes et il s'est endormi dans un pli de la chaude fourrure. — Dors, cher petit, toi qui es encore plus orphelin et plus délaissé que moi! dors paisiblement pour m'apprendre la soumission et me donner la confiance.

*La suite à une autre livraison.*

---

La nature *est;* l'homme *tend* et *marche.*

RITTER.

---

## PIERRES MONUMENTALES

EMPLOYÉES PAR LES ANCIENS.

Voy., p. 111, le Porphyre rouge antique.

### II. LES ALBATRES.

Les anciens ont confondu, sous le nom d'albâtre *(Alabastrum, Alabassor)*, deux sortes de pierres tout à fait distinctes l'une de l'autre, soit par leur composition, soit par leurs caractères extérieurs. L'une de ces pierres se rapporte à l'espèce minérale connue aujourd'hui sous le nom de *gypse*, espèce composée de chaux, d'acide sulfurique et d'eau; l'autre appartient à l'espèce calcaire qui est composée de chaux et d'acide carbonique. On les désigne brièvement sous les noms d'*albâtre gypseux* et d'*albâtre calcaire :* elles ont été fort recherchées par les anciens, et elles servent encore comme pierres d'ornementation chez les modernes.

I. L'albâtre gypseux, dans sa variété la plus ordinaire, variété, du reste, la plus estimée, est d'un blanc laiteux, d'une pureté extrême. De ce caractère particulier vient sans doute l'expression communément employée de *blanc comme l'albâtre.* La teinte en est des plus uniformes; son grain est fin; il présente quelquefois une texture légèrement lamellaire; mais le plus ordinairement il est compacte, à cassure un peu esquilleuse; sa dureté est faible; il se laisse facilement rayer par l'ongle. Ce dernier caractère, qui, d'un côté, favorise les moyens de travailler la pierre, de la scier, de la tourner même, de la polir, s'oppose, d'une autre part, à sa bonne conservation; les moindres frottements avec les corps voisins plus durs qu'elle altèrent promptement sa surface, abattent les saillies, ternissent le poli.

L'albâtre gypseux est translucide, c'est-à-dire qu'il laisse passer la lumière au travers de sa masse, à la manière des verres dépolis. Cette qualité de l'albâtre gypseux était fort appréciée par les anciens. Dans les lieux consacrés au culte, les fenêtres étaient quelquefois remplacées par des plaques minces d'albâtre; la lumière, en pénétrant d'une manière diffuse au travers de ces plaques, répandait dans l'intérieur de l'édifice un jour mystérieux. Domitien, qui, vers la fin de sa vie, devint soupçonneux et méfiant pour tout ce qui l'entourait, s'était fait construire un portique en albâtre, destiné à ses promenades journalières. De ce lieu demi-éclairé, il pouvait, sans être aperçu, épier tous les mouvements du dehors.

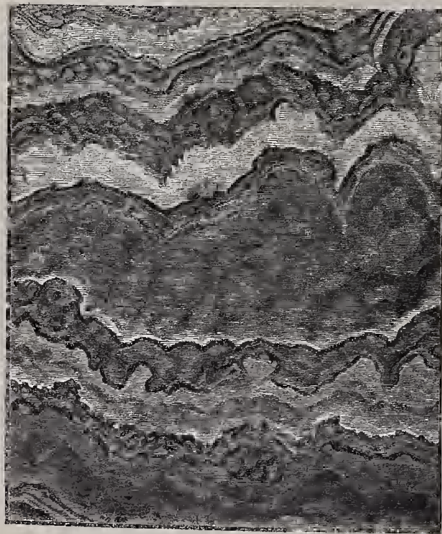
Mais l'albâtre gypseux n'était pas seulement employé à l'usage que nous venons de mentionner, à cause de la qualité particulière de sa translucidité; il rendait encore

d'autres services. Les Romains, en particulier, en faisaient des statues, des vases pour contenir les parfums *(vasa unguentaria)*; enfin ils l'employaient aussi à différents genres d'ornementation dans leurs somptueux édifices. Le palais doré de Néron était orné intérieurement des variétés les plus recherchées de cet albâtre.

On ne sait pas au juste de quels pays, de quelles localités, les anciens tiraient leur albâtre gypseux. Aujourd'hui, les carrières qui paraissent fournir les plus belles variétés de cette pierre et en plus grande quantité, sont celles de Volterra en Toscane. Les blocs que l'on en extrait sont travaillés à Florence. Les petites tables, piliers, pendules et objets divers en albâtre blanc répandus dans le commerce, et dont quelques-uns sont d'une finesse de détails surprenante, nous viennent généralement de cette dernière ville.

On connaît toutefois d'autres localités qui fournissent de belles qualités d'albâtre gypseux ; en France, on cite celles des Basses-Pyrénées, de Boscadon près d'Embrun (Hautes-Alpes), de Riquevire (Haut-Rhin), etc. Aux environs de Paris même, le gisement bien connu de Lagny-sur-Marne donne plusieurs variétés de cette pierre.

II. L'albâtre calcaire, composé, comme nous avons dit, de chaux et d'acide carbonique, se distingue déjà, sous ce rapport, de l'albâtre gypseux ; mais la différence de composition entraîne en même temps une différence dans la plupart des caractères extérieurs. Sa dureté est beaucoup plus considérable que celle de l'albâtre gypseux ; on ne peut le rayer par l'ongle ; on le raye seulement à l'aide du verre ou d'une pointe d'acier. Il est rarement d'une teinte blanche uniforme comme l'albâtre gypseux ; ordinairement il est zoné, ou tacheté, ou diversement accidenté de couleurs ; la teinte dominante est le jaune, jaune brun, jaune de miel, jaune fauve, avec teintes variées de gris, quelquefois de vert, de rougeâtre. Ces différentes nuances sont dues à la présence d'oxydes métalliques, principalement d'oxydes de fer. La disposition en zones des couleurs différentes que l'on remarque d'ordinaire dans l'albâtre calcaire, indique clairement son mode de formation. Cette pierre a été formée par voie de concrétion (suivant l'expression adoptée par les minéralogistes), c'est-à-dire que



Albâtre oriental. — D'après un échantillon de la collection du Muséum d'histoire naturelle.

la matière qui la compose, primitivement tenue en dissolution dans un véhicule liquide, s'est déposée par couches successives au fur et à mesure de l'arrivée au jour de ce liquide et de son évaporation à l'air. Le phénomène qui a donné naissance à l'albâtre calcaire est tout à fait analogue à celui par lequel se forment, dans les cavernes, les stalactites et les stalagmites. Lorsque l'on scie ces sortes de concrétions dans un sens perpendiculaire au plan des couches, on voit ces couches qui se succèdent un très-grand nombre de fois sous une forme plus ou moins sinueuse, et chacune avec un diamètre plus ou moins considérable, suivant la place qu'elles occupent. Notre dessin représente cette disposition particulière de l'albâtre calcaire, et qui de tout temps a fait rechercher cette pierre pour les différents genres d'ornementation.

L'albâtre calcaire se distingue donc de l'albâtre gypseux par sa composition, par sa dureté, par sa structure particulière ; nous ajouterons qu'il s'en distingue encore par un caractère simple : il fait effervescence dans les acides, même dans les acides les plus faibles, tandis que l'albâtre gypseux n'éprouve aucune action, lorsqu'on le soumet aux mêmes agents.

L'albâtre calcaire est translucide comme l'autre espèce d'albâtre, mais à un moindre degré ; il est à peine translucide dans sa masse, il ne l'est guère que sur ses bords.

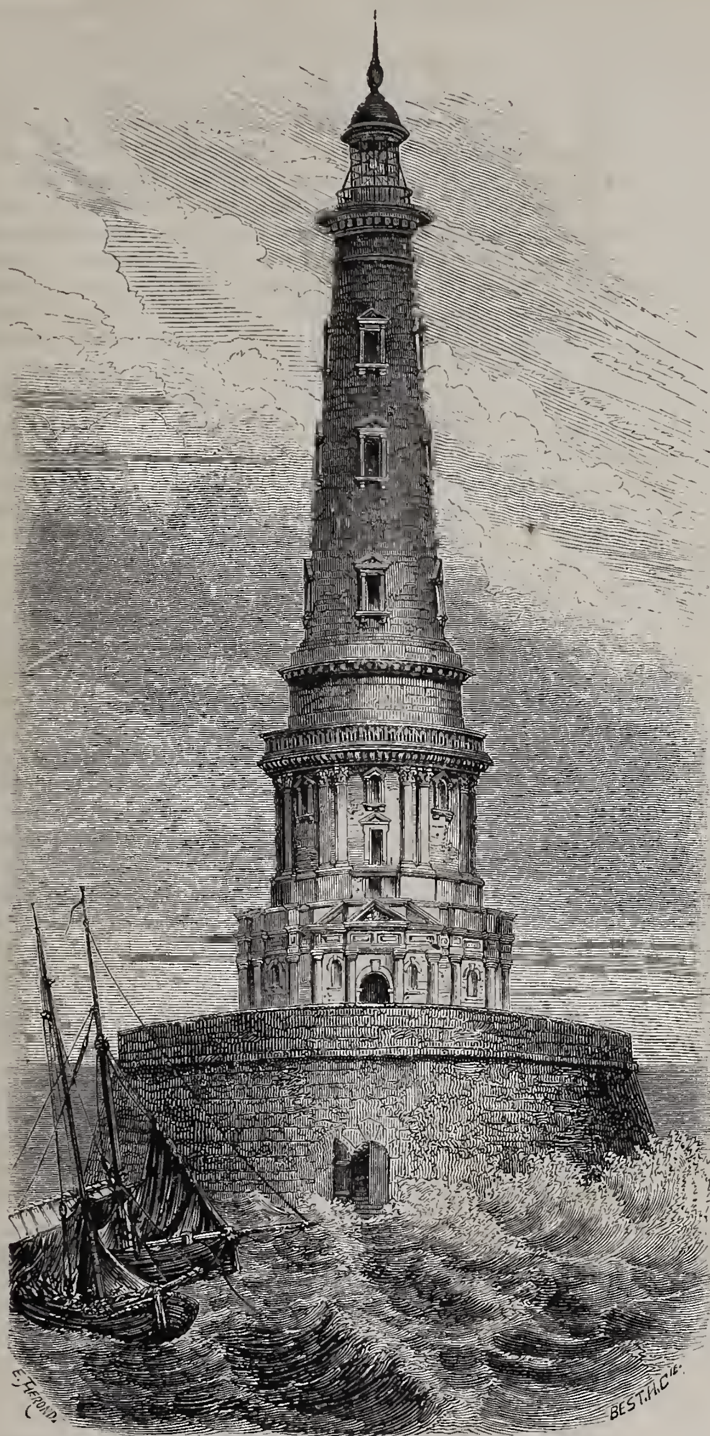
On distingue plusieurs variétés de cet albâtre : une à fond uniforme ; une autre zonée dans son intérieur, et à zones sinueuses, plus ou moins circulaires ; une autre veinée, une autre enfin tachetée. La première n'est pas la plus recherchée ; nous avons dit précédemment qu'elle était rare ; les marbriers la désignent ordinairement sous le nom de *marbre blanc antique;* on ne la trouve guère que dans les ruines des anciens monuments, et en particulier à Ortée, non loin de Rome ; son origine est inconnue. La troisième variété avait quelque emploi chez les anciens ainsi que la dernière, vulgairement *albâtre fleuri ;* mais c'est surtout la variété zonée qui était estimée, et principalement chez les Romains ; on lui donnait le nom de *marbre onyx;* elle est connue plus particulièrement aujourd'hui sous le nom d'*albâtre oriental.* Les plus belles qualités de cette pierre étaient, en effet, et sont encore aujourd'hui tirées de l'Orient. Il en venait de Perse, d'Arabie, d'Égypte. Une localité fournissait surtout les échantillons les plus remarquables ; elle était située dans les montagnes de la Thébaïde, entre le Nil et la mer Rouge, près de la ville d'Alabastron.

On admire dans la magnifique collection de minéralogie, au Muséum d'histoire naturelle de Paris, une fort belle table en albâtre zoné, venant de la montagne d'Ourakan (située à sept heures à l'est de Benisouf, haute Égypte). Cette table n'a pas moins de 1m,20 à 1m,30 carrés. Elle a été donnée, il y a plusieurs années, au Muséum, par le docteur Clot-Bey, d'origine française, qui était alors au service du vice-roi d'Égypte.

En Europe, on cite quelques belles carrières d'albâtre calcaire dans les provinces de Grenade et de Malaga en Espagne, à l'île de Malte, à Trapani en Sicile, etc. ; aux environs mêmes de Paris, à Montmartre, on trouvait, il y quelques années, un albâtre veiné de brun et de jaune fauve qui recevait parfaitement le poli, et que l'on eût exploité s'il se fût trouvé en quantité suffisante.

Les Romains se servaient beaucoup de l'albâtre calcaire ; ils en firent des colonnes, des tables, des statues ; ils l'employèrent en plaques, comme marbre, dans l'ornementation architecturale ; ils recherchaient les grands blocs sans fêlures, sans défauts, pour les tailler en vases. Publius Lentulus Spinter causa la plus grande surprise dans Rome, lorsqu'il y fit voir, pour la première fois, des amphores de cette pierre aussi grandes que des barils de Chio. Les Romains estimaient surtout l'albâtre couleur de miel et offrant de petites zones en forme de tourbillons.

## PHARE DE CORDOUAN.




Le Phare de Cordouan, à l'embouchure de la Gironde. — D'après H. Bagouet.

De tous les monuments qui sont consacrés aujourd'hui à l'éclairage maritime, le phare de Cordouan est le plus remarquable par l'ampleur de ses dispositions et la richesse de ses ornements. Il est établi sur un rocher isolé en mer, à l'embouchure de la Gironde, à peu de distance de cette pointe de Grave que nos ingénieurs ont peine à soustraire aux envahissements de la mer. Commencé en 1584 sous Henri III, il fut terminé en 1610; mais depuis il a été restauré à plusieurs reprises et considérablement agrandi.

On ne lui avait pas donné, à beaucoup près, autant de hauteur dans le principe, et il est facile de reconnaître, à l'inspection du dessin mis sous les yeux de nos lecteurs, que la partie de l'édifice qui s'élève au-dessus du couronnement des pilastres est de construction plus moderne que la partie inférieure. Ce précieux monument se compose d'une plate-forme circulaire qui en forme le soubassement, et de la tour du phare, laquelle s élève au centre de cette base. Contre le mur d'enceinte de la plate-forme, sont distribués

les logements des gardiens et les magasins, constructions exécutées dans ces dernières années. Quand on pénètre dans la tour, on trouve, au rez-de-chaussée, un vestibule de forme carrée, quatre petits réduits qui étaient autrefois affectés au logement des gardiens, et, en face de la porte, l'entrée du grand escalier. Au premier étage, qui portait et porte encore aujourd'hui le titre d'appartement du roi, est une salle de mêmes dimensions que le vestibule, également accompagnée de quatre cabinets, mais plus richement décorée. De cette salle, on peut se rendre sur une première galerie extérieure qui surmonte l'ordre dorique du rez-de-chaussée. Le second étage était consacré à la chapelle. De forme circulaire, ornée de pilastres corinthiens et de sculptures d'une rare élégance, cette salle est couverte par une voûte sphérique décorée de caissons, et elle était éclairée jadis par deux rangs de fenêtres. L'un d'eux a été supprimé lors de l'exhaussement de la tour. Cette opération, qui pouvait paraître téméraire et qui témoigne d'une grande habileté, a été exécutée vers la fin du dernier siècle, par M. Teulère, ingénieur en chef de la généralité de Bordeaux. Elle a eu pour but d'augmenter la portée du feu, qu'elle a élevé à 63 mètres au-dessus du niveau des plus hautes mers. On ne trouve plus de chambre dans cette seconde partie de la tour; elle est entièrement occupée par un escalier monumental du plus bel aspect.

La construction moderne ne produit pas, il faut le reconnaître, un effet aussi satisfaisant au dehors ; ses formes, trop nues, ont quelque chose de sec qui contraste d'une manière regrettable avec l'élégance et la richesse, trop grandes peut-être, de l'œuvre de la renaissance. Il n'est pas nécessaire d'avoir un sentiment d'art bien développé pour être frappé de ce défaut d'harmonie; mais la première impression que fait éprouver la vue du monument n'est pas celle-là : on est saisi d'un profond sentiment d'admiration dès qu'on se trouve en présence de ce majestueux édifice s'élevant si hardiment du sein de l'Océan.

L'ancien couronnement était plus riche et plus accidenté. Au-dessus de la seconde galerie, le dôme de la chapelle se marquait au dehors et était découpé par des lucarnes richement ornées, qui formaient le second rang de fenêtres de cette salle. Le dôme était surmonté, d'abord d'un pavillon circulaire accompagné de pilastres corinthiens et d'une balustrade à jour, puis de la lanterne qui était exécutée en pierres de taille, et se composait de petites arcades et de colonnes supportant une coupole. Cette dernière disposition n'était pas aussi heureuse au point de vue de l'éclairage que sous le rapport de l'art, car les pieds-droits de la lanterne avaient le grave inconvénient d'intercepter une partie très-notable des rayons lumineux ; elle fut toutefois respectée jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, époque où une lanterne en fer remplaça la lanterne de maçonnerie dont les pierres avaient été calcinées par le feu.

On voit encore dans la chapelle, au-dessus de la porte d'entrée, le buste de Louis de Foix, le premier et le plus célèbre des architectes de ce monument ; il est accompagné de l'inscription suivante, dont nous respectons l'orthographe :

Qvand iadmire ravi c'est œvvre en mon covrage,
Mon de Foix, mon esprit est en estonnement.
Porte dans les pensers de mon entendement
Le gentil ingénievx de ce svperbe ovvrage.

Là il discovrt en soi et d'vn mvet langage,
Te va lovant svbtil en ce peint mesmement
Qve tv brides les flots du grondeux élément,
Et dv mutin Neptvn la tempest et l'orage.

O trois et quatre fois bienhevrevx ton esprit
De ce qv'av front dressé ce phare il entreprit
Povr se perpétver dans l'hevrevse mémoire.

Tv t'es acqvis par là vn honnevr infini,
Qvi ne finira point qve ce phare de gloire,
Le monde finissant, ne le rende finy.

*La chute en est heureuse;* mais deux autres inscriptions se lisent dans la même salle : elles sont commémoratives des travaux exécutés dans l'édifice sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV; et elles prouvent que si l'on ne lui était venu en aide, ce *phare de gloire* aurait disparu bien avant le terme assigné par l'auteur du sonnet. Une restauration, plus importante encore que les précédentes, a été entreprise d'ailleurs dans ces dernières années, et se poursuit avec la plus grande sollicitude sous l'habile direction de M. l'ingénieur Pairier ; elle a pour objet de remplacer toutes les pierres rongées par le temps, et elles sont nombreuses surtout au dehors, et de faire revivre les ornements qui, en plusieurs endroits, se devinent plutôt qu'ils ne se voient. On a aussi l'intention de rendre la chapelle au culte, et bientôt la Vierge de Cordouan sera de nouveau invoquée par les marins en danger et saluée par eux au retour.

Nous n'admettons plus autant de richesse d'ornementation dans nos phares. Nous ne les traitons pas comme des œuvres de luxe; nous les regardons comme des édifices d'utilité publique, auxquels il convient d'autant mieux de conserver leur caractère, avec toute la simplicité qu'il comporte, que la plupart d'entre eux sont établis loin de tout centre de population. La beauté que nous leur demandons est celle qui résulte du mérite des dispositions, de l'harmonie des proportions, de la perfection du travail, et de ce caractère monumental qui se concilie avec la hardiesse de la construction. C'est cet esprit de sage économie qui a permis à notre administration des travaux publics d'élever en un petit nombre d'années la plupart des phares que réclament les besoins de la navigation, sans grever nos budgets de charges trop lourdes à supporter. La majeure partie de notre littoral serait encore plongée dans l'obscurité, et, comme par le passé, serait souvent le théâtre des plus déplorables sinistres, si l'on avait voulu déployer dans ces édifices le luxe d'architecture qu'on admire à Cordouan.

Le nombre des feux allumés sur nos côtes, qui n'était que de 59 en 1830, s'élève aujourd'hui à 169, la Corse comprise, et l'on compte parmi eux 37 phares du premier ordre. Bientôt notre système d'éclairage maritime sera complet, car il ne présente plus que de rares lacunes. Tel qu'il est, d'ailleurs, il rend d'immenses services à la navigation, qu'il a affranchie des dangers les plus redoutables.

---

## UNE ORDONNANCE DE 1436

### A L'OCCASION DE LA PESTE.

Voici l'ordonnance arrêtée au consulat de Béziers le jeudi 12 avril 1436, pendant une épidémie qui ravageait la ville. Nous en donnons la traduction d'après le registre des procès-verbaux de l'hôtel de ville, imprimés dans le Bulletin de la société archéologique de Béziers :

1° Dimanche prochain il sera fait une procession générale où sera porté le corps de N.-S. Jésus-Christ avec les cierges allumés de toutes les confréries et corporations de métiers. On y portera aussi toutes les reliques des églises de Béziers, et le dais sera tenu par des prêtres et non par des laïques. On partira de Saint-Nazaire (la cathédrale), et on se rendra au cimetière de Saint-Aphrodise où il y aura prédication solennelle. La grosse cloche de la cathédrale sera sonnée aux frais de la ville. Les gens du commun suivront la procession avec un cierge en leur main et les pieds nus, tous ceux qui pourront le faire.

2° Les prêtres les plus recommandés par leur dévotion

seront choisis parmi le clergé des églises et des monastères, pour dire des messes votives ordonnées par le conseil de la ville.

3° Comme le dimanche n'est pas assez rigoureusement observé, on aura à s'abstenir de vendre ce jour-là quelque marchandise que ce soit, aussi bien que de jouer aux dés, aux osselets ou au palet. Tout le monde devra être aux églises pour entendre la messe, les vêpres et le sermon.

4° Les chefs des métiers seront avertis que la cloche sonnera les samedis à heure de vêpres, pour que le travail cesse incontinent dans les ateliers.

5° Les cordonniers ne feront le dimanche de chaussures neuves pour personne, ni les tailleurs d'habillements neufs, et leurs ateliers seront fermés. Fermées aussi seront les boutiques des apothicaires et de tous les autres marchands, pour que rien ne se vende ce jour-là.

6° Tous les tribunaux de Béziers seront fermés également.

7° Les bouchers ne tueront plus le dimanche pour la vente du lundi. Les viandes débitées le lundi seront tuées le matin même.

8° Les ordonnances rendues par le sénéchal de Carcassonne et de Béziers au sujet des jeux de hasard et des blasphèmes, seront publiées de nouveau.

9° On prendra des mesures à l'égard des excommuniés.

10° Les maisons mal famées de la ville seront l'objet d'une surveillance particulière.

11° Les taverniers ne se tiendront pas le dimanche dans leurs tavernes, qui sont lieux où l'on joue et où l'on jure.

12° Les rôtisseurs et chandeliers ne feront cuire le même jour ni viande, ni quoi que ce soit, dans leurs fours et fourneaux.

13° Les rues seront nettoyées de toutes les ordures qui engendrent l'infection; les inspecteurs des rues y prendront garde.

## MARTIN L'ÉLÉPHANT.

Au seizième siècle l'Inde avait un éléphant que l'on appelait Martin, et dont la célébrité n'était point inférieure à celle que s'est acquise dans notre siècle, au Muséum d'histoire naturelle, l'ours connu sous le même nom. C'était la côte tout entière du Malabar qui, vers 1540, était le théâtre de la gloire de Martin l'éléphant. Ce puissant quadrupède, attaché au service de la forteresse que les Portugais avaient fondée à Cochin pour protéger leur commerce dans ces régions lointaines, recevait une ration de l'État. Sitôt que sa besogne à l'intérieur de la citadelle était faite et consciencieusement terminée, il s'en allait sur la plage et il y attendait patiemment ses nombreux clients. Le grave historien qui nous a conservé le récit de ses exploits ne nous dit malheureusement pas si c'était en compagnie de son cornac. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne tardait pas à être chargé d'innombrables commissions dont il s'acquittait avec une fidélité rare et avec d'autant plus de sagacité qu'il n'y avait pas, dit-on, une seule rue de la ville qu'il ne connût parfaitement. Après avoir transporté les divers fardeaux dont la confiance publique le chargeait, Martin venait réclamer la récompense qu'il avait si bien gagnée; sa trompe lui servait de coffre-fort, et bien téméraire eût été le hardi larron qui eût tenté de lui ravir ses xérafins (1).

Martin toutefois se gardait bien de thésauriser. Il allait devant les boutiques de boulangers ou devant les fruitières, et donnait honnêtement ses pièces de monnaie pour un fruit ou pour un pain.

Nul ne s'avisait, dans Cochin, de tricher le loyal quadrupède; la chose advint un jour cependant, et mal en prit à celui qui fit cette mauvaise action. Martin l'éléphant avait été chargé par un agent portugais de porter une pipe de vin : le vin rendu sur place, le salaire avait été demandé avec le mouvement de trompe bien connu de ceux qui employaient Martin; mais l'Européen malavisé le lui avait dénié sous l'étrange prétexte que, faisant partie lui-même du personnel de la forteresse, il pouvait se servir gratis des éléphants du roi. Martin dut se passer de cannes à sucre ou de petits pains à croûte dorée; mais lorsqu'il eut bien compris qu'on se jouait outrageusement de sa bonne foi, il alla chercher le mauvais payeur jusque dans son habitation, et, ne pouvant pénétrer dans le réduit où celui-ci s'était caché, il enlaça avec sa trompe la pipe de vin, et sans se laisser allécher par le bouquet du porto ou du *carcavellos*, il la lança en l'air et inonda le sol de la précieuse liqueur.

A quelque temps de là, Martin fut requis par son cornac de mettre à la mer une galère d'assez grande dimension; mais Martin était malade, et cette fois il refusa ce service qu'il avait rendu en mainte occasion. Force fut alors au commandant de la forteresse d'emprunter au roi de Cochin un de ses éléphants. Lorsque le formidable animal fut en présence de Martin, le cornac de ce dernier lui adressa une de ces semonces qui se renouvellent perpétuellement dans l'Inde, et qui établissent entre l'animal et son conducteur une sorte de solidarité intellectuelle que nul Hindou ne songe à mettre en doute : il lui représenta en termes énergiques combien il était honteux pour lui qu'un éléphant qui avait l'honneur d'appartenir à un roi redouté se laissât vaincre en courage et en bonne volonté par le serviteur d'un petit souverain. En présence de son rival, Martin parut si bien comprendre la harangue qu'il fit un suprême effort et mit la galère à l'eau. Le pauvre animal en fut malade durant plusieurs jours, nous dit la chronique; mais ce fut un nouveau trait ajouté aux mille récits glorieux qui circulaient sur son compte dans la cité de Cochin.

L'historiographe en titre de la couronne, Damian de Goes, qui raconte ces divers anecdotes, affirme qu'il met une grande sobriété dans les détails, et que de son temps les récits merveilleux qui circulaient sur le compte de Martin l'éléphant auraient aisément rempli un volume.

(1) Monnaie des Indes en usage le long de la côte du Malabar.
Le sentiment de ce qu'on peut obtenir pour l'argent monnayé ou pour une pièce métallique quelconque n'est pas étranger aux animaux. L'auteur de cette note a vu, dans une des villes les plus commerçantes de l'Amérique du Sud, un gros singe, de l'espèce des cynocéphales, qui était singulièrement expert dans les transactions qui s'établissaient entre lui et les marchands de fruits ou de boissons sucrées; il ne lâchait la pièce de monnaie, devenue pour lui un objet d'échange, qu'au moment où il tenait l'objet de sa convoitise. L'expérience était si souvent renouvelée, à la grande joie des nègres du voisinage, que le mandrille en question était devenu d'un embonpoint fort respectable.

## VOITURES TURQUES.

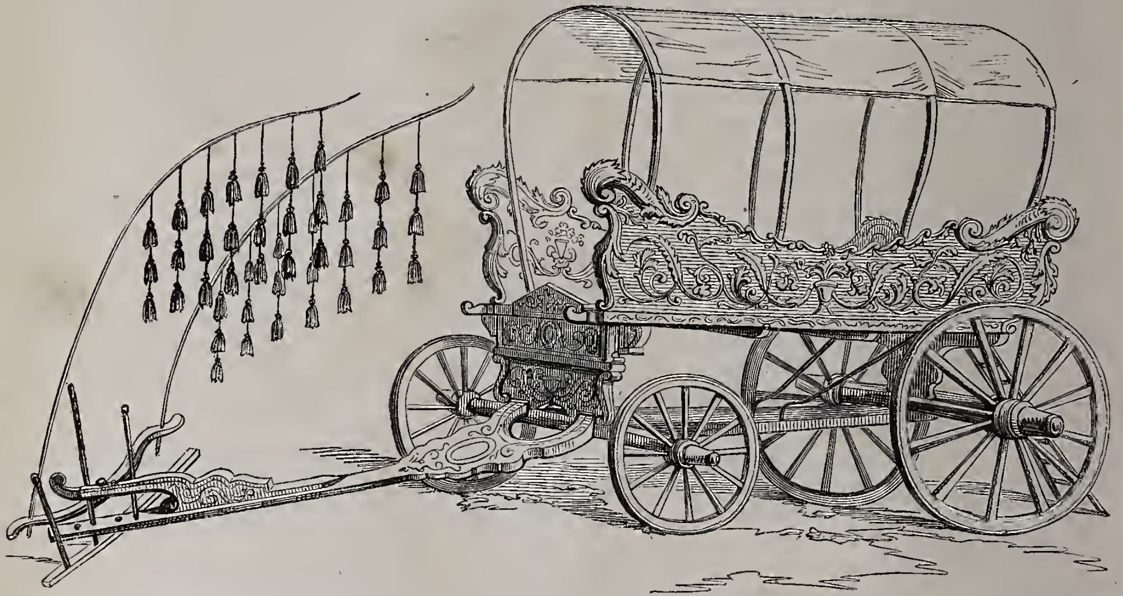
Voy. t. X, p. 392.

Un voyageur nous communique le dessin suivant, où la voiture turque que l'on nomme *araba* est figurée avec plus de détails qu'elle ne l'a été à la page 392 de notre dixième volume. Ici le pavillon est plus léger, les ornements et les diverses pièces de l'attelage sont indiqués avec soin; on voit distinctement à l'arrière l'échelle qui sert de marche-pied et la manière dont sont établis les essieux : c'est pour nous une occasion de donner quelques nouveaux détails sur ce genre de véhicule.

L'araba est une sorte d'omnibus qui peut contenir dix ou douze personnes. Il sert à transporter les habitants de Constantinople dans les divers quartiers éloignés de la ville ou dans ses environs. Il est couvert en cintre, comme on croit

que l'était celui des flamines, prêtres de Rome (on voit une de ces voitures religieuses figurée sur une médaille du temps de Néron); ce cintre surmonte aussi les voitures fermées et analogues à l'araba, et qui servent à transporter les femmes du harem aux mosquées ou à la campagne. A l'araba, la courbe, établie en toile fixée à des cercles, vient s'appuyer contre les parois du chariot, et descend jusqu'à son plancher. Les deux côtés de la voiture sont formés d'une menuiserie solide, couverte d'ornements gracieux sculptés et peints avec goût; la dorure enrichit quelquefois aussi certains détails délicats. Ces ornements se reproduisent à l'intérieur du char, jusqu'au plancher sur lequel les voyageurs sont assis à la manière orientale, c'est-à-dire sans siéges ou bancs; une natte, un tapis, posés au fond, en forment le seul ameublement. Une petite échelle fort incommode placée à l'arrière de la voiture, et qui se relève pendant la marche, est le seul moyen offert aux voyageurs pour gagner leurs places.

Aucun ressort ou appareil de suspension n'est disposé pour rendre moins fatigantes les secousses occasionnées par le mouvement; le plancher, assemblé dans les deux pièces de bois longitudinales sur lesquelles descendent les parois, est consolidé par des traverses, et porté à ses extrémités par deux fortes planches posées verticalement sur les essieux des roues, et découpées en consoles gracieuses dont l'ornementation se répand sur toute la partie antérieure de la planche; le train de devant est lié à celui de derrière par une pièce horizontale sur laquelle s'opère tout le tirage, lequel est facilité encore et consolidé par deux tringles de fer, placées du milieu de cette pièce à l'arrière du



Araba, omnibus de Constantinople. — D'après A. Lenoir.

plancher. La disposition du train de devant est telle qu'on ne peut faire tourner le chariot.

La flèche d'attelage est fixée au premier essieu et à la planche horizontale qui le relie au second; elle est mobile et peut se relever ou s'abattre à volonté; de riches découpures et des feuillages sculptés et peints ornent les extrémités de cette flèche, dont la partie antérieure porte une espèce de longue console dans laquelle sont pratiqués quatre ou cinq trous ronds reproduits à l'extrémité de la flèche, et qui servent à placer de fortes chevilles en fer sur lesquelles s'opère tout le tirage; c'est à cette partie de la flèche que l'on fixe le joug au moyen duquel on attèle par les deux cornes les deux bœufs qui traînent le chariot; sur ce joug sont plantées deux perches qui portent sept ou huit cordons de soie ou de laine rouge ornés de trois glands de même nuance. Pendant la marche, cette décoration des animaux est très-pittoresque; son effet est de relier l'attelage aux riches couleurs des vêtements des hommes et des femmes placés dans le chariot, et de former des lignes courbes et ondulées depuis la tête des animaux jusqu'à l'avant de la voiture.

On reconnaît, à la disposition de ce chariot, combien l'industrie des Turcs est restée stationnaire. Les mœurs de ce peuple ne lui ont pas permis d'aller au delà des essais de l'antiquité et du moyen âge. A ce point de vue l'Orient offre un grand intérêt, parce qu'on y rencontre à chaque pas quelque souvenir de l'industrie antique, comme on y retrouve dans les mœurs de nombreuses traces de la vie que menaient les premiers peuples.

---

## POISSON.

L'illustre mathématicien Poisson est né à Pithiviers en 1781, dans une petite maison de la place du Martroi. On raconte que sa nourrice, femme de la campagne, pour préserver son nourrisson de tout accident quand elle allait aux champs, avait imaginé de le suspendre à un clou le long du mur. Ce souvenir faisait dire plaisamment à Poisson « qu'il s'était exercé dès son berceau à des observations sur le pendule. »

La condition de son père était obscure; il fut seul l'artisan de sa fortune, et s'éleva par son mérite jusqu'aux premières dignités de l'État, sans jamais avoir sollicité aucune faveur et sans que les honneurs aient pu le distraire un moment du culte sacré de la science. Comme Newton, comme la Place, il avait été destiné par sa famille à une carrière toute différente de celle où il devait trouver la gloire et l'immortalité; et ce fut un heureux hasard qui, en lui révélant les germes d'un esprit droit et réfléchi, le ramena vers l'étude des mathématiques, dont il ignorait encore les premiers éléments à l'âge de quinze ans. Mais le temps perdu fut bientôt réparé. Dès l'âge de dix-sept

ans il se présentait aux examens de l'École polytechnique et étonnait les savants professeurs qui les dirigeaient alors, par la précision de ses réponses, par la lucidité de ses démonstrations et surtout par l'étendue de ses connaissances qui dépassaient de bien loin les bornes du programme exigé. Il fut reçu le premier de la promotion de 1798, et passa deux ans dans cette école célèbre qui a depuis donné à la France tant de savants du premier ordre et d'hommes supérieurs dans toutes les carrières. — Lagrange, la Place, Fourier, Monge, Chaptal, Vauquelin, c'est-à-dire tout ceux qui occupaient alors les premiers rangs du monde intellectuel, se disputaient l'honneur de développer leurs brillantes théories devant cette jeunesse studieuse. Poisson se montra digne d'un si haut enseignement. Entré à l'école adolescent, il en sortit géomètre consommé. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il s'était fait connaître au monde scientifique par trois beaux mémoires présentés à l'Institut, et destinés à éclaircir des points obscurs d'analyse transcendante. Ce n'étaient là que les premiers essais d'un génie qui s'éveille. Poisson savait que l'analyse mathématique ne doit être considérée que comme un auxiliaire donné à l'esprit humain pour soutenir sa faiblesse, et non comme un champ inépuisable ouvert à une gymnastique intellectuelle sans utilité et sans but. Aussi, dès qu'il eut annoncé son entrée dans la carrière scientifique, il dirigea ses premiers efforts vers les applications, et pour son coup d'essai il eut l'honneur de résoudre complétement une question des plus importantes pour ce point de la science, l'explication de la stabilité du système du monde. Après les travaux de Lagrange et de la Place, il pouvait encore rester des doutes dans les esprits les plus judicieux. Poisson démontra scientifiquement comment l'harmonie des sphères célestes est assurée; comment leurs orbites ne s'éloigneront jamais considérablement de la forme à peu près circulaire qu'elles ont aujourd'hui, et comment leurs positions respectives ne feront que de légers écarts autour d'une position moyenne à laquelle la suite des siècles finira par les ramener éternellement. Il a ainsi prouvé ce que d'instinct pensent tous les hommes religieux, c'est-à-dire que le monde physique a été fondé à l'origine des temps sur des bases inébranlables, et que Dieu, pour la conservation des races humaines, ne pouvait pas être obligé un jour, comme à tort l'avait cru Newton, de retoucher à son ouvrage. La lecture du mémoire qui contenait ces importants résultats fit événement dans le monde savant. Lagrange et la Place, réveillés par les succès de leur jeune émule, s'empressèrent de reprendre et de compléter leurs savantes investigations : la *Mécanique céleste* vit disparaître une lacune qui existait encore dans cet immortel ouvrage; et Lagrange, déjà parvenu à l'âge de soixante-douze ans, rentra encore une fois dans la lice qu'il semblait avoir abandonnée pour toujours, et, sous l'impulsion que le jeune géomètre de vingt ans venait d'imprimer à ses idées, il enrichit la mécanique analytique d'une des plus belles méthodes qui fussent sorties de son fécond génie.




Statue de Poisson, par M. Auguste Deligand, inaugurée à Pithiviers le 15 juin 1851.

Poisson écrivit depuis un grand nombre de beaux mémoires sur les questions les plus intéressantes de la physique ou de la mécanique céleste; mais aucun d'eux n'a eu autant de retentissement que le grand travail dont nous venons de parler, tant il se distinguait par l'importance du sujet et par les difficultés dont le jeune géomètre avait si habilement triomphé. Aussi ne s'étonnera-t-on pas que ce mémoire devint pour lui la source des honneurs et de la fortune. Il fut nommé successivement professeur titulaire à l'École polytechnique à la place de Fourier, qui avait préféré la carrière administrative à la carrière scientifique; puis membre du Bureau des longitudes et de l'Institut, où il vint remplir le fauteuil laissé vacant par la mort prématurée de Malus, auquel nous devons tant de beaux travaux sur la théorie de la lumière. Toutes les sociétés savantes de l'Europe se disputaient l'honneur d'inscrire le nom de Poisson sur la liste de leurs membres; la faculté des sciences de Paris s'empressa de se l'adjoindre, et lui confia la chaire de mécanique théorique, qu'il occupa sans un jour peut-être d'interruption, jusqu'à la cruelle

maladie qui l'emporta. Dans cette position, Poisson a rendu de grands services à l'enseignement des mathématiques.

Ce qui distinguait particulièrement le caractère de son esprit, c'était une clarté qu'on trouve rarement chez les hommes absorbés par les conceptions élevées. Il s'abaissait sans peine des sommités de la science jusqu'aux premières notions de l'analyse ou de la mécanique. Il passait sans fatigue d'une leçon de l'École normale à une séance de l'Institut, et la même voix qui venait de charmer par la netteté de ses accents un auditoire d'écoliers étonnait quelques instants après, par les grandes découvertes dont elle était l'organe, les premiers savants de l'Europe.

Devenu en 1820 l'un des principaux dignitaires de l'Université, il trouva dans ces nouvelles fonctions le moyen d'exercer une influence plus décisive encore pour la propagation des études mathématiques sur toute la surface de la France. C'est en grande partie à lui que l'on doit de voir l'étude des sciences naturelles et des sciences exactes se mêler, dans nos colléges, à celle des lettres : pensée féconde si, par trop de zèle, on ne l'exagère point jusqu'à nuire à ce qu'elle doit seulement soutenir et fortifier! Mais ce n'est pas là le seul genre de service que Poisson ait rendu aux sciences dans la haute position que ses talents lui avaient acquise, et l'on peut dire avec vérité que pendant les vingt dernières années de sa vie il ne s'est point produit dans les sciences physiques ou mathématiques une grande découverte, un progrès remarquable, qui n'ait été inspiré ou encouragé par lui. En 1837, Poisson avait été nommé pair de France. Il est mort le 25 juin 1840.

Une statue, œuvre de M. Auguste Deligand, l'un de nos jeunes statuaires qui donnent les plus sérieuses espérances, lui a été élevée à Pithiviers. L'inauguration a eu lieu le dimanche 15 juin 1851, en présence du ministre de l'instruction publique et d'un grand nombre de savants.

Plusieurs discours ont été prononcés au nom de l'Académie des sciences, de la ville de Pithiviers et de la famille. Les détails que nous avons donnés sont en grande partie empruntés à un éloge dont l'auteur est M. de Pontécoulant, colonel d'état-major et ami de Poisson.

## MIGRATIONS DES OISEAUX,

### PARTICULIÈREMENT EN FRANCE.

Suite. — Voyez la Table du tome XIX (1851).

LES HIRONDELLES. — L'ÉTOURNEAU. — LE LORIOT. — LA CORNEILLE MANTELÉE. — LA CIGOGNE BLANCHE. — LA GRUE CENDRÉE. — LE FLAMMANT ROSE. — LE VANNEAU HUPPÉ. — LE PLUVIER DORÉ.

LES HIRONDELLES. Il y a trois espèces principales d'hirondelles qui émigrent périodiquement et avec régularité : l'hirondelle de fenêtre (*Hirundo urbica*), l'hirondelle de rivage (*Hirundo riparia*), l'hirondelle de cheminée (*Hirundo rustica*).

Le genre hirondelle se signale entre tous les autres par l'étendue et la régularité de ses migrations; dans les trois espèces que nous venons de mentionner, celle de cheminée se distingue par l'universalité de ses voyages. On la rencontre pour ainsi dire dans toutes les contrées du globe où l'homme a fixé son séjour; c'est près des habitations qu'elle place son nid et dépose l'espoir de sa race. Le plus ordinairement l'hirondelle précède le retour du printemps dans le midi de la France; mais l'époque moyenne de son arrivée pour le reste du pays est du 15 au 30 avril. Elle nous quitte en général vers la mi-septembre. Toutes les hirondelles cependant ne partent pas à la fois; dans le midi, on en voit qui retardent leur voyage jusque vers le milieu ou même vers la fin d'octobre. Elles se rendent en Afrique. C'est de cette espèce que l'Écriture décrit les longs voyages. Un grand nombre d'observations ont été faites en tout temps et en tout lieu sur la direction et l'étendue de ces excursions. Au dire d'un savant observateur moderne, M. Marcel de Serres, qui a étudié, d'une manière toute spéciale et avec la sagacité et la science profonde qu'on lui connaît, les migrations des différents animaux, « l'hirondelle de cheminée part chaque année d'Afrique, du Gingiro, pays peu éloigné des côtes occidentales de la mer des Indes; elle quitte cette contrée en se divisant en deux colonnes, l'une se dirigeant vers le sud, et l'autre, au contraire, prenant sa route vers le nord. La première traverse d'abord toute la partie des côtes de l'Afrique qui s'étend depuis le Gingiro jusqu'à la colonie du cap de Bonne-Espérance; elle parcourt ensuite le Zanguebar, le pays de Mozambique, la Cafrerie, et, sans pénétrer dans le territoire du Cap, se détourne subitement vers le nord et parcourt de nouveau toute l'Afrique en se tenant d'abord assez rapprochée des côtes occidentales de l'océan Atlantique. Une fois qu'elle a dépassé la Guinée inférieure, elle s'éloigne de plus en plus des rivages de cette mer, passe en Nigritie, tourne autour du lac Tchad, dont elle côtoie les bords orientaux, et contourne à l'ouest le désert de Sahara qu'elle évite autant que cela lui est possible; elle arrive ainsi en Barbarie; elle traverse ensuite les États de Tunis et de Tripoli, et longe les côtes méridionales de la Méditerranée; elle prend dans ces contrées quelques moments de repos, après quoi elle se met de nouveau en marche, franchit la Méditerranée et arrive ainsi en Europe. Là elle paraît pousser quelquefois ses excursions jusque vers les points les plus septentrionaux, la Laponie, la Suède, la Norvége, le Groënland, où elle se joint avec les individus de la colonne septentrionale, qui arrive dans les mêmes parages après avoir visité successivement la Nouvelle-Hollande et la totalité de l'Amérique. »

Les hirondelles, en nous quittant chaque année, retournent en Afrique, au Gingiro, parcourant successivement, en sens inverse, les contrées que nous avons énumérées.

Nous ne dirons rien ici des deux autres espèces d'hirondelles; ce serait presque une répétition de ce que nous venons de raconter de l'hirondelle de cheminée; nous rappellerons seulement une nouvelle fois l'instinct admirable qui les porte, et surtout l'hirondelle de fenêtre, à revenir périodiquement chaque printemps dans le même lieu, souvent dans le même nid, pendant plusieurs années consécutives.

Suivant l'opinion de certains naturalistes, les hirondelles que l'on voit disparaître tout à coup après l'équinoxe d'automne se retirent alors dans des cavernes ou se cachent au milieu des roseaux pour y rester dans un état d'engourdissement léthargique jusqu'au retour du printemps. On a même été jusqu'à supposer qu'elles demeuraient pendant tout ce temps submergées dans les marais : quelques personnes dont la véracité ne peut être mise en question assurent effectivement en avoir retiré de l'eau dans un état de mort apparente, à une époque où toute la race avait disparu du pays, et les avoir rappelées à la vie en les réchauffant lentement. Dans la vue d'éclaircir ce point intéressant, des physiologistes ont fait diverses expériences et ont constaté que le froid peut tuer, mais qu'il n'engourdit de la sorte ni l'hirondelle de cheminée, ni l'hirondelle de fenêtre : ce ne pourrait donc être que l'hirondelle de rivière qui tomberait dans ce sommeil léthargique, et on ne peut guère se refuser à admettre que quelquefois ces oiseaux passent ainsi une partie de l'hiver; mais il est bien difficile de croire qu'ils restent alors sous l'eau, car

même les animaux hivernants, dont le sommeil est le plus profond, ont besoin d'une certaine quantité d'air pour entretenir leur vie affaiblie.

Quoi qu'il en soit, il est aujourd'hui bien avéré que la plupart des hirondelles, sinon toutes, émigrent en automne vers les pays chauds. On les voit alors se rendre par bandes nombreuses sur les bords de la Méditerranée, s'y rassembler, sur quelque point élevé, en légions innombrables, et, après avoir attendu quelques jours un moment favorable, partir comme un nuage et traverser la mer; on les rencontre quelquefois au-dessus des eaux et on les voit s'abattre sur les cordages des navires, lorsque les vents s'opposent à leur vol.

L'ÉTOURNEAU (*Sturnus vulgaris*), le LORIOT (*Loriolus galbula*), la CORNEILLE MANTELÉE (*Corvus cornix* Linn.). Ces trois sortes d'oiseaux font à peu près le même voyage. Elles partent d'Afrique vers le retour du printemps, et paraissent se séparer, dès le moment de leur départ, en deux colonnes principales, l'une de droite qui se rend en Asie, et l'autre de gauche qui va se répandre dans les régions tempérées de l'Europe. Celle-ci part du royaume de Tripoli; au moment de son départ, on la voit se diriger vers l'ouest, suivre les côtes de l'Algérie, et, bien avant d'atteindre à la Barbarie, traverser la Méditerranée et entrer en France, en Espagne, en Italie, et dans le reste de l'Europe tempérée. L'étourneau arrive en France au mois de mars, et nous quitte dans les premiers jours d'octobre. Il ne niche pas dans nos provinces méridionales. Le loriot arrive dès le mois d'avril, et nous quitte aussi plus tôt, au mois d'août ou au plus tard en septembre. La corneille mantelée est surtout célèbre comme présage des mauvais jours; elle nous arrive en automne par grandes troupes qui se dirigent vers le sud; le temps de pluie et de froid que sa venue a annoncé ne suit que de quelques jours son arrivée. Au printemps, elle passe de nouveau chez nous, mais dans une direction contraire et en volant par petites bandes vers le nord.

La CIGOGNE BLANCHE (*Ciconia alba* Temm.), la GRUE CENDRÉE (*Grus cinerea* Temm.), le FLAMMANT ROSE (*Phœnicopterus antiquorum* Temm.). — La cigogne blanche séjourne en Europe, en Égypte, en Barbarie et dans l'Asie occidentale; elle fait presque partout des migrations annuelles et périodiques; elle passe dans le midi de la France en automne et au printemps, en général par troupes nombreuses et volant à une très-grande hauteur. Elle habite le nord pendant l'été; c'est au milieu des villes, dans les tours et les clochers élevés, qu'elle établit d'ordinaire son nid. — La grue cendrée arrive vers la fin de l'automne dans le midi de la France : quelques-unes y passent l'hiver; d'autres vont chercher plus au sud une température encore plus élevée; celles-ci repassent au printemps, et les unes et les autres se dirigent ensuite vers les contrées du nord où elles vont habiter et faire leurs nids pendant la saison d'été. Les grues sont remarquables par la forme de leur vol, ainsi que nous l'avons dit au commencement de ce travail. — Le flammant rose ne vient qu'accidentellement jusqu'à nous.

Le VANNEAU HUPPÉ (*Vanellus cristatus* Temm.), le PLUVIER DORÉ (*Charadrius pluvialis* Temm.). Ces deux sortes d'échassiers vivent principalement dans les terrains fangeux et humides de l'Europe. Le vanneau arrive en France, particulièrement dans le midi, par grandes troupes, vers la fin de février ou au commencement de mars. Au mois d'octobre, les familles de ces oiseaux, dispersées dans les champs marécageux, se rassemblent en bandes de cinq à six cents et émigrent vers le sud. — Le pluvier huppé est commun en été dans le nord de l'Europe, surtout en Hollande et en Allemagne. Il arrive en automne dans le midi de la France et en Sardaigne, où il passe l'hiver; au printemps, il quitte ces contrées pour retourner vers le nord. Ces oiseaux volent par grandes bandes, suivent la direction des vents, et se tiennent rangés de front sur une même ligne horizontale. Lorsqu'ils s'abattent, ils se dirigent à peu près constamment le long du cours des eaux. Les pluviers à grand et à petit collier (*Charadrius hiaticula* et *Charadrius minor* Temm.) arrivent également au printemps, et nous quittent en automne.

*La suite à une autre livraison.*

---

DE L'USAGE DES SONNETTES DANS LES APPARTEMENTS.

C'est seulement du temps de Louis XIV que cet utile moyen de communication fut imaginé, ainsi qu'on l'apprend de ce passage des *Mémoires de Saint-Simon :*

« Dans les maisons d'Albret et de Richelieu, Mme Scarron (depuis Mme de Maintenon) n'était rien moins que sur le pied de compagnie. Elle y était à tout faire, tantôt à demander du bois, tantôt si l'on servirait bientôt, une autre fois si le carrosse de celui-ci ou de celle-là était revenu; et ainsi de mille petites commissions dont l'usage des sonnettes, *introduit longtemps depuis*, a ôté l'importunité. »

---

## LES AÉROSTATS.

### TENTATIVES ET EXPÉRIENCES.

I.

Dans la marche de l'humanité, tout, même les obstacles apparents, tout concourt à la progression incessante. Les protestations du doute sous toutes ses formes, la phalange des sceptiques, celle des envieux, favorisent le progrès qu'ils nient; les plagiaires en étendent l'influence, en popularisent les résultats : tout nous porte en avant. La sphère invisible des intelligences a, comme celle des corps, son mouvement de rotation, et, montant en spirale, gravite aussi vers un soleil.

Le germe des découvertes successives dont les hommes de génie sont, de siècle en siècle, les révélateurs, et que les générations développent, existait dès l'origine des temps. Lorsque le voile qui les couvre est écarté par la main habile ou heureuse d'un élu de la Providence, nombre de jaloux, pressés d'obscurcir cette gloire naissante, fouillent dans les rêves du passé, qui sont parfois la prophétie, le mirage de l'avenir. Ils y cherchent des preuves que l'idée qui vient de surgir n'est pas neuve, que le progrès est illusoire. L'homme que l'on admirait tout à l'heure, loin, à leur avis, de mériter la reconnaissance universelle, n'a fait que s'attribuer lâchement le mérite d'un autre en exhumant l'invention enfouie, par un savant ignoré, dans quelque bouquin vermoulu. Ces efforts, ces luttes pour enlever à l'inventeur sa légitime récompense, sa gloire, peuvent obscurcir et désenchanter sa vie, mais non arrêter le retentissement de la parole divine dont l'homme de génie n'est que l'organe; et, en dépit des envieux, l'avenir saluera le nom de chaque révélateur.

Le premier aérostat, s'élançant par delà les nues, avait à peine imposé silence à ceux qui, niant la possibilité de s'élever et de naviguer dans l'air, taxaient de folie les tentatives faites dans ce but, que ces mêmes gens s'empressèrent d'affirmer que la découverte n'était point nouvelle. Le secret de voler à travers l'espace était connu des anciens, disaient-ils; Icare, les magiciennes de la Thrace, les prophètes ravis au ciel, Simon le Sorcier, la fable et l'histoire,

jusqu'à Cyrano de Bergerac et ses ingénieuses rêveries pour voyager à travers la lune et le soleil (voy. t. XI, p. 238), furent mis en avant et opposés aux jeunes aéronautes. Ces précurseurs cependant étaient d'étranges rivaux ; l'envie ne pouvait s'en contenter, et mit en lumière l'ouvrage rare et ignoré du père Lana. Ce jésuite parlait de navigation aérienne comme divertissement scientifique ; la barque volante, dont il donnait la gravure (1), était surmontée de quatre sphères d'un cuivre tellement mince (il en spécifiait l'épaisseur), que jamais on n'en avait vu de pareil. Pour produire le vide, qui devait alléger l'esquif, le bon père conseillait de les remplir d'eau, que l'on écoulerait en ouvrant des robinets, promptement refermés. Le moyen, comme on voit, était naïf. Cette plaisanterie, imprimée à Brescia en 1670, peu d'années après la mort de Pascal, et qui s'appuyait des idées qu'avaient soulevées les expériences de ce grand homme sur la pesanteur de l'air, fut sérieusement présentée comme la source de l'invention des aérostats. On parla ensuite de Galien, moine dominicain, auteur d'une brochure aussi inconnue que l'ouvrage de Lana : livre où, entre autres *amusements physiques* et *géométriques*, était décrit un immense vaisseau cube, du volume de mille millions de toises, plus long et plus large que la ville d'Avignon, du poids de douze millions de quintaux, pesanteur (le moine l'affirmait), dix fois plus grande que celle de l'arche de Noé. Pour enlever au-dessus de la région de la grêle cette gigantesque machine, Galien, donnant au bord de ce navire une hauteur de 83 toises, afin que les couches inférieures de l'air atmosphérique ne pussent y pénétrer, le remplissait ensuite de l'air supérieur, moins lourd que le nôtre. Comment se procurer, comment emmagasiner ce fluide éthéré, c'était ce dont le religieux contemplatif ne s'était nullement inquiété. Il n'y avait rien de pratique, rien de possible, même à ses yeux, dans ce jeu de son imagination. C'étaient les pures hypothèses d'un solitaire intelligent, instruit, et qui, tout en se complaisant dans ses rêves, n'avait pas même l'idée que jamais la moindre partie en pût être réalisée.

Ce n'étaient pas ces précédents qui pouvaient enlever quelques rayons à la gloire des frères Montgolfier, et mettre en doute la spontanéité de leur découverte. On leur chercha d'autres rivaux, et alors vint l'histoire de l'*ovoador* ou homme volant, légende assez confuse et dont les versions variaient. Selon les uns, un certain Laurent de Guzmao, moine de Rio-Janeiro, ayant vu flotter devant la fenêtre de sa cellule une coquille d'œuf ou une écorce d'orange, avait, en 1720, lancé un ballon devant ses compagnons ébahis, et reçu d'eux le titre d'*ovoador;* suivant les autres, ce moine s'était élevé à Lisbonne, en 1736, dans un panier d'osier, devant le roi Jean V, jusqu'à la corniche du palais, d'où il était retombé. Il devait son prénom aux acclamations populaires, et sa mort, arrivée en Espagne dans l'anné 1724, était, disait-on, la suite des persécutions des inquisiteurs. Les dates s'accordaient peu ; car d'autres récits placent la prétendue ascension de Galien en 1709. On citait pour garant de cette anecdote un manuscrit espagnol qui ne s'est retrouvé ni aux bibliothèques de Paris, ni à celle de Turin, où tour à tour on prétendait l'avoir vu. La gravure ci-jointe, extraite de la Bibliothèque de la rue de Richelieu, est l'unique trace que nous ayons rencontrée de la soi-disant invention de Galien ; nous la reproduisons dans toute sa bizarrerie avec les explications qui s'y trouvent jointes.

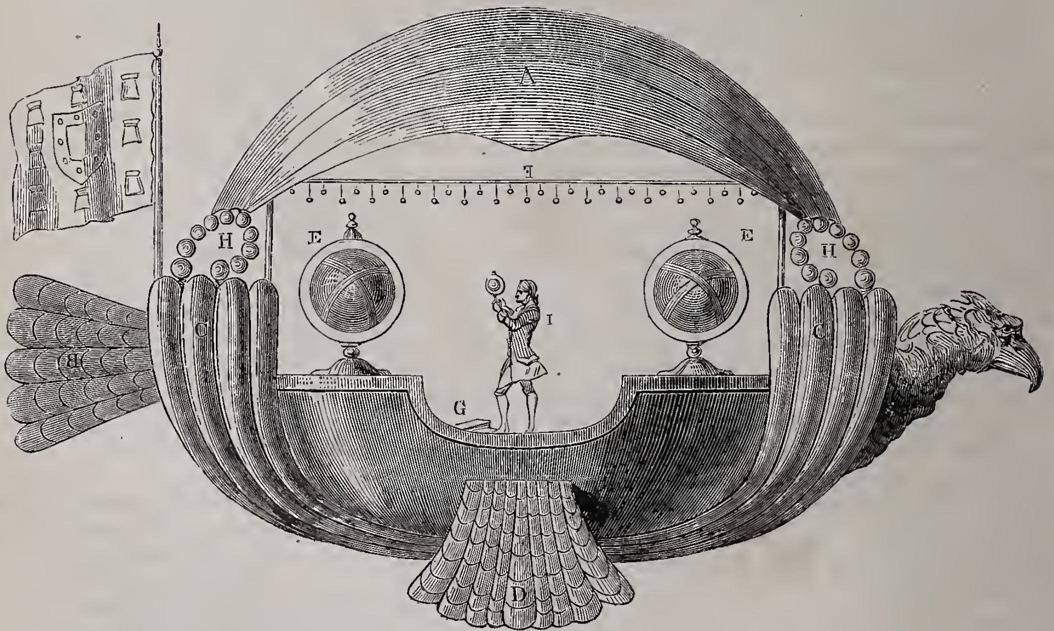



Figure de la barque inventée, en 1709, par Laurent de Guzmao, chapelain du roi de Portugal, pour s'élever et se diriger dans les airs.

A, voilure pour soutenir la barque. — B, gouvernail. — C, C, soufflets pour suppléer au défaut du vent. — D, ailes pour maintenir la machine. — E, E, aimant renfermé dans deux globes de métal attirant le corps de la barque doublée de lames de fer. — F, impériale en fil d'archal, à laquelle quantité de morceaux d'ambre sont suspendus pour attirer une natte de paille de seigle qui tapisse l'intérieur de la barque. — G, boussole. — H, H, poulies pour larguer l'écoute du côté du vent. — I, espace pour dix voyageurs et le pilote, inventeur, qui dirige la manœuvre.

Ce rêve semble plus fantastique encore que ceux de Lana et de Galien. La vérité est que les imaginations se préoccupaient de plus en plus de l'idée prête à éclore, et un grand nombre de regards se fixaient d'avance sur ces routes nouvelles que les frères Montgolfier allaient bientôt ouvrir à tous.

(1) Voy. cette gravure, t. V, p. 8.

# LES KALMOUKS.




Kalmouks devant leur tente ; moulin à prières. — D'après l'Atlas de Hommaire de Hell (¹). — Dessin de Freeman.

Les Kalmouks sont soumis aux lois russes ; ils n'ont qu'une ombre d'indépendance : leur comité d'administration, qui siége à Astrakan, a une autorité très-secondaire ; les *pristofs*, surintendants russes, attachés aux campements entre lesquels se divisent les *oulousses* ou hordes, veillent à ce que la souveraineté réelle de Saint-Pétersbourg ne souffre aucune atteinte chez ce peuple nomade.

Le territoire de la Kalmouchie n'est plus, du reste, que d'une étendue très-réduite sur la rive gauche du Volga. Ce fleuve est sa limite au nord et à l'est, comme la Kouma au midi, et l'Egorlik à l'ouest. Le nombre des hectares de terre occupés par les Kalmouks, dans le gouvernement d'Astrakan et dans celui du Caucase, est de 10 297 587.

La principale occupation des Kalmouks, tous nomades, est l'élève des chevaux, des chameaux, des bœufs et des moutons.

La nation est divisée en trois classes : les *os blancs* ou nobles, les *os noirs* ou roturiers, et, entre les deux, les prêtres qui sortent de l'une ou de l'autre division.

Qui voit un Kalmouk a vu tous les Kalmouks. Cheveux noirs réunis en une seule natte qui tombe sur l'épaule, yeux obliques et peu ouverts, vue perçante, sourcils noirs et peu épais, nez très-écrasé vers le front, pommettes saillantes, oreilles énormes, lèvres grosses et charnues, barbe rare, moustaches minces, peau jaunâtre, taille petite et svelte, tel est le signalement immuable du noble aussi bien que du plébéien ou du prêtre. Les femmes ont deux nattes ou tresses au lieu d'une, et la bouche en cœur.

La nourriture des Kalmouks est peu recherchée : la chair de cheval cuite, le laitage, le thé (mélange de feuilles de la plante avec du beurre, du sel et du lait, le tout d'une couleur jaune-rouge sale), voilà le fond de tous les repas. Le luxe est d'y ajouter une espèce d'eau-de-vie tirée du lait de jument ou de vache.

Les habitations sont, comme au temps d'Hérodote, des tentes de forme ronde, en feutre, que l'on nomme *kibitkas*, surmontées d'un toit conique percé au centre pour laisser échapper la fumée. Deux chameaux suffisent pour le transport d'une tente qui abrite toute une famille et son mobilier, armes, outres en cuir, tapis, ustensiles de ménage, provisions, etc.

La fabrication des feutres, gris ou blancs, est le principal élément de l'industrie kalmouke.

Comme la plupart des peuples appartenant à la race mongole, les Kalmouks sont lamites, c'est-à-dire que leur religion est une secte du bouddhisme. Ils croient à un Être suprême qui ne doit pas être représenté par des images ou des statues. Les idoles de leurs divinités secondaires ont généralement des figures de femmes. Les membres du clergé sont divisés en quatre classes : les *backhaus* ou grands prêtres, les *ghelungs* ou prêtres ordinaires, les *guetzuls* ou diacres, et les *maudschis* ou musiciens : c'est le dalaï-lama du Tibet qui est le chef suprême.

Les Kalmouks font leur prière en famille ; ils chantent des espèces d'hymnes ; ils se servent aussi soit d'un chapelet, soit d'un tambour ou cylindre couvert de caractères tangoutes et renfermant des écritures sacrées ; on fait tourner ce cylindre au moyen d'une corde : c'est une des formes de ce que les voyageurs appellent *moulin à prières*. Pendant que l'on s'aide de ce moyen mécanique pour remplir le devoir

(¹) *Les Steppes de la mer Caspienne*, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale, par Xavier Hommaire de Hell. Paris, P. Bertrand.

de la prière, on peut causer et fumer, quelquefois même on se dispute. C'est à peu près ainsi qu'après avoir allumé une bougie devant une image sainte, il arrive qu'on se retire pour se livrer au cours habituel de ses travaux ou de ses plaisirs. L'âme fait ce qu'elle veut, mais le moulin tourne, et l'on s'imagine que c'est assez pour se concilier la protection du Père céleste.

---

## LOGEMENTS A PARIS EN 1853.

### LA MAISON NOIRE.

Ce n'est pas tout d'admirer Paris dans les beaux quartiers, sur les quais, aux boulevards, aux environs de la Madeleine ou du Louvre. Ces splendeurs éblouissent; on est frappé de cette profusion d'hôtels, de palais, d'équipages, de toilettes fastueuses; et le visiteur venu de la province éprouve peut-être à cet aspect une confusion secrète, s'il pense en même temps à sa modeste ville, à son humble village! Mais il gagnerait une instruction bien plus complète et des idées plus justes, s'il prenait la peine de visiter certaines parties de la ville généralement moins connues (1).

Voici, aux environs du Collége de France, dans une sombre ruelle formant issue de la cour Saint-Jean de Latran dans la rue Saint-Jean de Beauvais, une vieille maison qu'on appelle la *Maison noire*. On l'appelle ainsi à cause de son aspect, peut-être aussi en raison de la couleur de ses habitants; car elle est tout entière occupée par des ramoneurs.

Ces ramoneurs vivent par *chambrées* de douze à seize habitants, dont la moitié sont des enfants de dix à quinze ans; car cette profession exige, comme on sait, la réunion d'un enfant avec un adulte. Donc la chambrée contient cinq ou six lits, et ils couchent au moins deux, quelquefois trois dans chaque lit.

Dans chaque chambrée il y a un maître qui répond du loyer. Le prix varie de 80 à 100 francs; il est également supporté par chaque couple de ramoneurs; chaque couple aussi possède sa part de mobilier, ce qui, à la vérité, n'est pas considérable, consistant dans une sorte de bois de lit tel quel; plus, une paillasse et quelque vieille tapisserie pour couverture; quelquefois un drap, lequel est invariablement de la couleur de la maison. Outre cela, quelques ustensiles de cuisine en commun; car le repas du soir se fait ensemble, chaque ramoneur, avec son aide, étant chargé à son tour de confectionner la soupe.

Voici quelques dimensions exactes de ces logements. — Une chambre au premier étage, contenant cinq lits, était habitée, à la fin de l'hiver dernier, par douze personnes. Cette chambre a 4 mètres de large sur 6m,50 de profondeur, et 2m,70 de hauteur; c'est un peu plus de 70 mètres cubes; donc moins de 6 mètres cubes par habitant. — Une autre, au troisième étage, a quatre lits et huit personnes; elle a 3m,50 de large sur 5 de profondeur, et une hauteur de 2m,30; c'est ici un peu moins de 5 mètres par habitant. Or il y a une instruction du conseil général de salubrité de la ville de Paris qui en demande 14 en minimum.

Mais les 14 mètres cubes prescrits pour chaque habitant par le conseil de salubrité supposent un régime de vie ordinaire, et il y a dans la condition des habitants de la Maison noire des circonstances toutes particulières à noter. Comme le ramonage des cheminées ne procure pas un travail régulier, il ne leur suffirait pas d'être ramoneurs; ils sont en outre brocanteurs, marchands de peaux de lapins, etc. En cette qualité, ils payent 18 francs de patente à la ville de Paris pour avoir le droit d'acheter dans les rues et dans l'intérieur des maisons toute espèce de débris: vieilles chaussures de cuir, vieilles laines, vieux linge, vieux habits. Ils recueillent aussi les os et la graisse de cuisine, et jusqu'aux coulures de suif, mises de côté par les ménagères soigneuses. De tout cela, chaque couple de ramoneurs a son tas qui est distinct de celui des autres. C'est le dessous du lit qui sert de magasin, et, à cet effet, le lit est toujours fort exhaussé, soit qu'on l'ait formé de quelques planches soutenues par des étais élevés d'un mètre à 1m,20, ou bien d'un vieux bois de couchette placé sens dessus dessous, les pieds en l'air. L'espace ainsi formé étant presque toujours comble, il faut au visiteur quelque effort d'attention pour pouvoir distinguer ce qui est, à proprement parler, la garniture du lit, c'est-à-dire le coucher des ramoneurs, d'avec ce monceau de débris qui déborde au-dessous. De plus, une infinité d'autres débris encore; ceux-ci, réunis en forme de paquets, sont accrochés le long des murs et au plafond. Avec toutes les exhalaisons sorties de ces ordures, n'oublions pas de porter en compte le contingent de miasmes fournis par les innombrables peaux de lapins suspendues de toutes parts pour acquérir le degré de sécheresse convenable avant d'être livrées à l'épileur. Sur tous ces objets règne une teinte uniforme de suie; tout est noir, surtout l'aire qui forme le sol de la chambre, et dont le carrelage, s'il exista jamais, a depuis longtemps disparu. Cet intérieur est éclairé par une fenêtre tirant son jour de la sombre ruelle, à travers des vitres encroûtées d'une épaisse couche de poussière. Surtout n'oublions pas un des traits essentiels du tableau: c'est, à l'autre bout de la pièce, l'âtre où se fait la cuisine des douze personnes qui habitent cette chambre de 12 pieds sur 19 ou 20 de profondeur.

Tel est, avec quelques légères différences, l'intérieur des quinze chambrées de la Maison noire. On y compte en outre neuf chambres à un ou deux locataires; de plus, tout le rez-de-chaussée et quelques chambres encore des divers étages, servent de magasins à un maître chiffonnier. Mais si nous tenons à bien savoir comment on est logé ici, il ne faut pas dédaigner de faire l'inspection des corridors et de l'escalier.

L'escalier s'élève, par une suite droite et roide de vingt-quatre marches, jusqu'à la hauteur d'un premier étage au-dessus d'entre-sol. Cette hauteur marque la différence du niveau entre le sol de la ruelle du clos Saint-Jean, dans laquelle l'escalier s'ouvre au nord, et celui du terrain auquel la maison est adossée du côté du midi. C'est de ce côté du midi que règne à chaque étage un long corridor éclairé par de larges baies munies de forts barreaux, mais sans aucun vestige de vitres ni de châssis. Cette circonstance de corridors tout ouverts au midi, avec un escalier droit qui s'ouvre au nord à 20 pieds plus bas, produit un appel d'air de la plus grande violence. Ceci a son avantage, et voici comment. La maison n'ayant aucune sorte de cour ni dépendance, on a dû prendre au milieu et dans la largeur du corridor du troisième étage l'emplacement de deux tambours, d'ailleurs mal fermés, destinés à la satisfaction de certaines nécessités. Or il arrive que cette disposition est peu de chose pour la nombreuse population de la maison. Les habitants se font donc, des corridors et des escaliers, un supplément à ces deux tambours insuffisants. On comprend, d'après cela, sans qu'il faille pousser plus loin une peinture devenue impossible, que l'extrême violence de la ventilation puisse avoir une utilité réelle. Quoi qu'il en soit, s'il y a danger de fièvre typhoïde dans les chambres, il y a imminence de pleurésie sur l'escalier.

(1) Une partie des faits que nous allons décrire seraient destinés à disparaître dans un avenir peu éloigné si, comme il y a lieu de l'espérer, l'administration si éclairée de la ville de Paris se décide à adopter la continuation du tracé de la nouvelle rue *des Écoles*, sur l'emplacement actuel des rues *Clos-Bruneau*, *Traversine* et *des Boulangers*, conformément aux vœux souvent exprimés par la population du douzième arrondissement.

Après cela, il ne faut rien outrer. Cette maison n'est pas des pires qu'on puisse voir. Les rues Clos-Bruneau et Traversine avec leurs aboutissants, et aussi plusieurs de celles qui tiennent à la rue Mouffetard, présentent dans plusieurs habitations des conditions bien plus déplorables. Nous en donnerons la preuve. Disons seulement, pour terminer ce qui se rapporte à la Maison noire, que tous ces ramoneurs sont des Auvergnats, que tous ou presque tous passent une partie de l'année seulement à Paris. Ils vont au pays, dans la belle saison, porter chez eux le fruit des économies péniblement amassées pendant l'hiver. Des habitudes d'ordre, un travail régulier, une perspective de l'avenir, les tiennent en joie et conservent leur force morale. Mais transportons-nous dans une maison tout à fait *parisienne.*

*La suite à une prochaine livraison.*

## LES ÉCOLES CHEZ LES ROMAINS.

Les écoles romaines relevaient souverainement de l'empereur; nul ne pouvait être admis à enseigner, sans avoir fait ses preuves devant un conseil composé de maîtres experts et présidé par les magistrats. Des établissements publics disposés pour cet objet leur étaient spécialement affectés. A côté des diverses salles appropriées à l'auditoire et aux études, ces établissements contenaient des jardins plantés d'arbres et des bains, afin que la jeunesse pût s'y former à la gymnastique et aux exercices corporels, dont les Romains faisaient une estime si grande et si méritée.

Un panégyrique de l'empereur, prononcé en 297 par Eumènes, lors de la restauration de l'école d'Autun, nous fournit les détails suivants.

Sous le portique du vaste édifice qui servait de gymnase dans cette ville, et que l'on désignait sous le nom d'école Ménienne, on avait peint sur les murs des cartes géographiques indiquant la situation des villes, des fleuves, des mers, des golfes, les batailles historiques et autres particularités de ce genre. Les jeunes écoliers, grâce à cette méthode, qui, en développant leur patriotisme, appelait le secours des sens en aide au travail de l'esprit, apprenaient ainsi de bonne heure les progrès des armes de la république, leurs succès et leurs revers, les quartiers d'hiver et d'été de la milice en campagne, et enfin la grandeur et l'étendue de l'empire.

Nous voyons aussi qu'à Bordeaux, ainsi qu'à Milan et probablement ailleurs, les femmes, comme les hommes, étaient admises à recevoir l'enseignement public.

Quant au régime administratif et disciplinaire de l'intérieur, l'organisation des établissements d'instruction créés par les Romains offre plus d'un trait de ressemblance remarquable avec celle que reçurent plus tard les universités du moyen âge. Les écoles d'Athènes, si célèbres dans l'antiquité, fournirent le premier modèle de cette organisation et lui donnèrent sa terminologie. A la tête de chaque gymnase était un chef appelé *gymnasiarque,* assisté de plusieurs officiers désignés sous les noms de *proscholes*, *antéscholes* et *hypodidascales*, qui veillaient à la fois sur les maîtres et sur les élèves. Leur mission était de coordonner et de régler l'action des professeurs ou régents. Les proscholes présidaient spécialement à l'éducation physique et à la discipline intérieure. Les maîtres particuliers étaient nommés *pédagogues.*

Les écoliers eux-mêmes se divisaient d'abord par nations, suivant la diversité de leur langue ou de leur patrie. Arrivés à l'école où il venaient étudier des différents points de l'empire, ils commençaient par se grouper sous cette loi naturelle d'affinité, aidés en cela par une classe spéciale de parasites, qui, dans le principe, et chez les Grecs, prenaient le titre de *prostates (diatribôn prostatai),* et qui finirent par se régulariser sous celui de *procureurs.* Dans l'intérieur de l'école on distinguait trois classes de disciples, à savoir : les externes ou élèves libres, les *convictores* ou pensionnaires, et les *alimentarii* ou boursiers, jeunes gens sans fortune, entretenus, comme chez les modernes, par la munificence publique ou par la libéralité de quelques particuliers. A Rome (et l'on peut vraisemblablement appliquer sous ce rapport l'induction de l'analogie aux écoles provinciales), un rescrit de Valentinien soumettait les étudiants étrangers à une surveillance particulière. Ils étaient placés sous l'autorité du magistrat appelé le *maître du cens,* espèce de préfet de police. Chacun d'eux devait être muni d'un passe-port ou lettre du gouverneur de leur province natale, contenant la déclaration de leur nom, de leur patrie, de leur âge, de leur qualité, du genre d'étude auquel ils voulaient s'adonner, etc. Le maître du cens était chargé de viser ces pièces, de tenir registre des impétrants, de veiller sur leur conduite, et de ne pas souffrir que leurs études ou du moins leur séjour se prolongeât au delà de l'époque où l'écolier avait atteint l'âge de vingt-cinq ans (1).

## DOCILITÉ DES BŒUFS.

D'habitude, mon laboureur, à Long-Island, partait l'été avant le petit point du jour, chargé des colliers et du joug de ses bêtes. A peine, à l'heure où il se mettait en marche, commençait-on à distinguer la terre du ciel; mais c'est que là il faut dépêcher le gros de l'ouvrage avant dix heures du matin, et finir le reste après cinq heures du soir, afin d'éviter la forte chaleur du milieu du jour. Aussitôt que, d'assez loin, l'espace étant large, mon homme apercevait ses bœufs, il élevait la voix, criant et appelant : « Holà! garçons! » Au second appel, plus fort que le premier, les bœufs, encore couchés sur l'herbe, se levaient, regardaient le maître, puis échangeaient un regard. L'homme s'approchait de plus en plus, et dès qu'il croyait pouvoir être distinctement entendu, il criait de nouveau. « Allons donc, ici! » Alors les bœufs commençaient à s'avancer lentement vers lui. Le dernier appel était : « Allons, ici, quand on vous le *dit!* » prononcé avec l'énergie du commandement, presque de la colère. Aussitôt les pauvres bêtes accouraient au grand trot, baissant leurs têtes proche de leur conducteur et s'offrant d'elles-mêmes au joug. Après avoir passé les colliers et les avoir réunis au sommet à l'aide d'une petite pièce de bois, le laboureur marchait tout fier devant son attelage qui le suivait jusque dans le camp, où une seule chaîne, accrochée à l'anneau scellé dans le joug, suffisait pour mettre la charrue en mouvement.

COBBET'S *Treatise on indian Corn.*

## L'ÉGLISE DE VOUVANT

(Vendée).

Vouvant est un petit village de quatre à cinq cents âmes environ, presque perdu dans un coin de la Vendée, sur la lisière de la forêt de Mervent. Bien que son site ne soit pas sans agrément, éloigné qu'il est des routes tracées, peu de voyageurs s'aventurent à sa recherche; et cependant il se trouve là une de ces richesses architecturales qui font la joie des touristes lorsqu'ils arrivent à les découvrir : l'église du petit village de Vouvant est un des plus précieux monuments de notre France catholique.

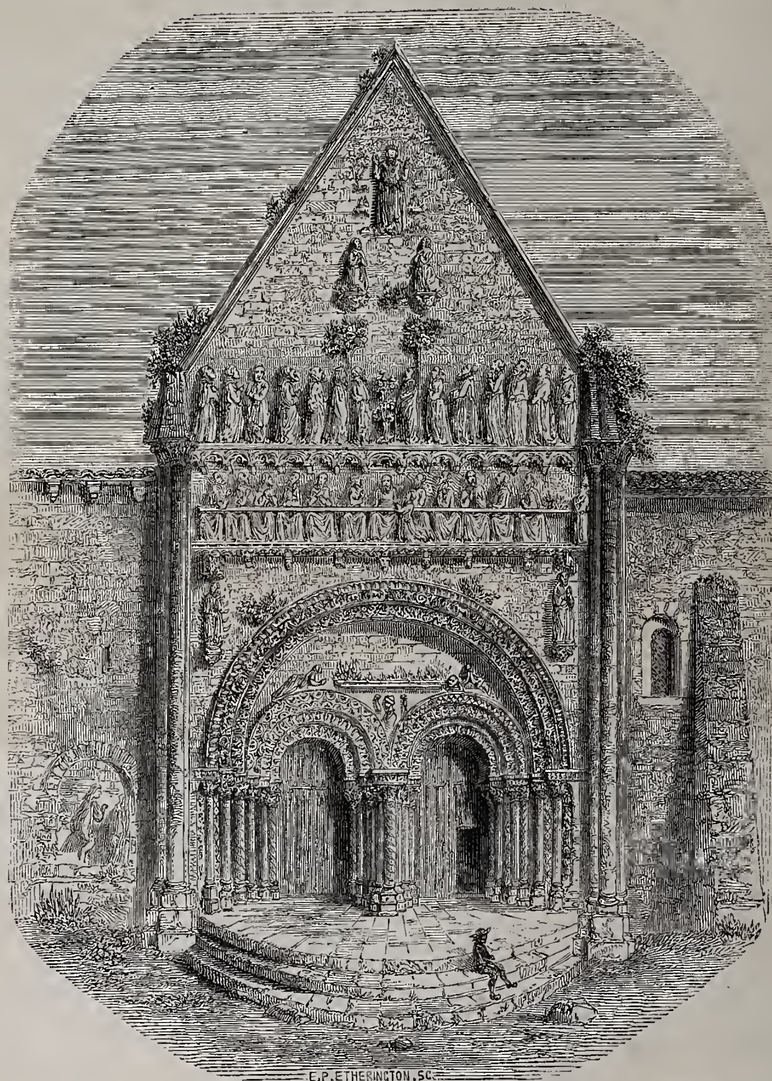
Vouvant n'a pas toujours été ce que nous le voyons au-

(1) *Histoire de l'instruction publique,* par M. Vallet de Viriville, professeur à l'École des chartes.

jourd'hui; il a joué un rôle assez important dans l'histoire d'Aquitaine. Dès la fin du dixième siècle, Guillaume IV, dit le Grand, duc d'Aquitaine, concéda à l'abbé de Maillezais une partie du territoire de la commune, à la condition expresse, par lui acceptée, d'y bâtir une église et un monastère.

Du monastère, rien ne reste; mais l'église, encore debout, déploie une telle magnificence de sculpture, une si grande richesse d'ornementation, que l'on ne peut douter que les vues de Guillaume n'aient été remplies, et au delà.

Dans le Nord, ce n'est guère qu'à partir du seizième siècle que commence à paraître le style byzantin; or le portail de l'église de Vouvant date incontestablement du dixième siècle, et le style byzantin y éclate dans toute sa richesse. Décrire les nombreuses et admirables sculptures qui décorent les archives de ce portail serait impossible; le dessin seul peut donner quelque idée de la profusion et de la délicatesse de ses ornements. Toutefois nous signalerons les deux grands bas-reliefs qui surmontent parallèlement le plein-cintre des portes. Le premier représente la Cène, le second figure l'Ascension. Les personnages sont en ronde bosse : quoique roides de pose, ils plaisent infiniment par leur expression naïve et leur caractère religieux. M. de Caumont ne fait remonter ces deux bas-reliefs qu'au douzième siècle. Au-dessous, on voit deux statues de grande proportion qui datent d'une époque évidemment encore plus rapprochée de nous; elles appartiennent au quinzième siècle. L'une, à droite, représente un chevalier couvert d'une armure; l'autre, à gauche, la sainte Vierge, avec un enfant dans ses bras et ses pieds appuyés sur un croissant.




Façade de l'église de Vouvant (Vendée). — Dessin de Thérond.

---

## SALON DE 1853. — PEINTURE.

### LES MENONS, PAR M. LOUBON.

On sait que le delta formé par les deux bras du Rhône à son embouchure se nomme *la Camargue*. C'est une île présentant la figure d'un triangle dont chacun des côtés a près de 28 kilomètres de long.

La superficie de la Camargue est d'un peu plus de 142 000 hectares, sur lesquels 24 ou 25 000 sont en terres arables, ordinairement ensemencées de grains. Les marais et les étangs occupent à peu près la même superficie; pendant les chaleurs et la sécheresse, leurs miasmes

putrides produisent des fièvres funestes. Les 92 000 hectares qui restent sont des prairies, où paissent, durant la mauvaise saison, les immenses troupeaux transhumans qui font la fortune de ce pays. Aussitôt que le printemps arrive, les bergers quittent la Camargue et chassent les moutons devant eux, marchant vers les montagnes à petites journées. Ils les conduisent ainsi dans l'Isère, dans les Alpes, et même jusque dans les Pyrénées. Au retour de ces voyages, ces troupeaux rapportent une toison plus abondante et plus fine; composés quelquefois de trois ou quatre mille moutons, ils sont difficiles à diriger, et ni les bergers ni les chiens ne pourraient y suffire. On emploie pour ce service de forts et vigoureux boucs qu'on élève et qu'on dresse tout exprès; on les appelle dans le pays *menons*. A leurs cous sont attachées des clochettes, afin qu'ils s'appellent les uns les autres, et qu'ils soient entendus des moutons en toute occasion. Ils marchent à la tête du troupeau dont ils dirigent la marche. Jamais ils ne quittent ce poste que pour aller en éclaireurs sur les côtés, et faire rentrer dans les rangs les retardataires ou les aventureux.

Ces animaux semblent comprendre l'importance de leurs fonctions; ils marchent gravement, la tête haute, l'œil et l'oreille au guet, et poussent quelquefois leur zèle jusqu'à attaquer les passants qu'ils soupçonnent capables de quelque entreprise malveillante contre le troupeau.

C'est un troupeau de la Camargue, ses menons en tête, que représente le tableau de M. Loubon. Cet artiste se complaît dans la peinture des longues plaines de la Camargue, avec leurs chemins poudreux couverts de buffles et de moutons. Il excelle à rendre la lumière éclatante du midi, et ces reflets éblouissants qui n'appartiennent qu'aux terrains plats et privés d'arbres sous un ciel de feu.




Salon de 1853; Peinture. — Les Menons, par M. Loubon. — Dessin de Freeman.

---

## SAINT LOUIS.

### ET UN ENGUERRAND DE COUCI.

Il y avait dans le diocèse de Laon une abbaye appelée Saint-Nicolas des Bois, environ à trois lieues du château de Couci. Dans cette abbaye demeuraient trois jeunes gentilshommes flamands, qu'on y avait mis pour apprendre le français et les belles-lettres. Ils avaient avec eux un précepteur, et l'abbé les avait pris particulièrement sous sa garde.

Ces jeunes gens, étant allés un jour se divertir dans les bois de l'abbaye, se mirent à poursuivre quelques lapins à coups de flèches, n'ayant ni chien ni aucun équipage de chasse; et, les lapins s'étant sauvés dans les bois de Couci, ils les y suivirent, sans savoir si cela était défendu ou non, ni apparemment à qui étaient les bois, car ils ne savaient pas même encore la langue. Les gardes, les ayant trouvés qui chassaient, les menèrent en prison et en avertirent Enguerrand de Couci. C'était un jeune seigneur d'un naturel violent et cruel, le fils d'un Enguerrand de Couci à qui les grands du royaume avaient eu, dit-on, l'idée de donner la couronne de France, et qui acheva le fameux château de Couci, dont les ruines majestueuses sont encore un sujet d'admiration pour les voyageurs.

Enguerrand, sans s'informer ni de l'âge, ni de la personne des jeunes gens, ni des circonstances de leur action, ordonna tout en colère qu'ils fussent pendus, ce qui fut exécuté sur-le-champ.

L'abbé au désespoir recourut à Gilles le Brun, connétable de France, et tous deux portèrent leur plainte au roi. Il ordonna une information, à la suite de laquelle Enguerrand ayant paru coupable, saint Louis le fit aussitôt appeler devant son parlement ordinaire. Enguerrand comparut, mais il refusa de répondre, demandant à être jugé par les pairs de France. Cela lui fut refusé. Le roi le fit saisir par les sergents de son hôtel et mener en prison au Louvre, lui déclarant qu'il ferait de lui justice et raison, et lui assigna un jour. Divers grands seigneurs, ses parents, s'assemblèrent à Paris; ils supplièrent le roi de le relâcher sous leur caution et de souffrir qu'il fût jugé par les pairs. Ils obtinrent enfin l'un et l'autre, car l'autorité des seigneurs était

grande; mais Louis entendait que l'on fît une justice sévère. Cependant il était extrêmement rare de voir dans ce temps-là des gentilshommes condamnés à mort, et saint Louis se trouvait lui-même trop faible contre la noblesse, toute réunie en faveur d'Enguerrand. Il n'en ordonna pas moins le jugement avec beaucoup d'appareil.

Les barons de France y vinrent en grand nombre, et s'assemblèrent au palais du roi, à Paris. D'autre part, on voyait l'abbé de Saint-Nicolas et les dames parentes des jeunes gentilshommes victimes de Couci.

Le roi parut avec son conseil, et Enguerrand fut amené en sa présence par ceux qui avaient promis de le représenter. Saint Louis mit l'affaire en délibération. Elle fut longuement et mûrement débattue. Enguerrand, accablé par les preuves, qui étaient évidentes, osa nier absolument le fait, et déclarer qu'il était prêt à se défendre par bataille, c'est-à-dire par le duel.

Louis répondit qu'il ne fallait jamais employer la voie des batailles à l'égard des églises et des faibles, qui ne pouvaient se défendre contre les barons. Il demeura donc ferme à refuser la demande d'Enguerrand, et, comme il se faisait tard, il ordonna à ses sergents de saisir l'accusé, et de le mener au Louvre, pour y être gardé jusqu'au jugement. Et, sachant que les barons inclinaient vers une coupable indulgence, et qu'ils avaient même tenu entre eux quelques assemblées, il en témoigna sa juste indignation, leur reprochant de conspirer contre lui et contre le royaume.

Les barons comprirent alors qu'il n'y avait de ressource pour Enguerrand que dans la grâce du roi, et ils lui conseillèrent de s'abandonner absolument à sa miséricorde. D'une autre part, ils sollicitaient le roi de le condamner à telle amende qu'il lui plairait, mais de ne pas lui ôter la vie. Le roi résistait à toutes leurs prières.

Enfin Enguerrand fut amené de nouveau devant lui, et le roi demanda les avis des barons : la plupart s'excusèrent de parler, disant qu'ils ne pouvaient opiner contre leur parent, et, s'approchant du roi, ils le suppliaient de nouveau de faire grâce et miséricorde à l'accusé. En même temps, Enguerrand se jeta aux genoux du roi, qui ne se laissait pas fléchir. Il insistait auprès des barons, les sommait d'opiner, les pressait de considérer l'énormité du crime et non la personne du criminel. Mais il ne put tirer d'eux que des sollicitations et des prières.

Ainsi le roi se vit en quelque façon contraint de faire grâce, n'ayant pas de juges qui voulussent prononcer la condamnation. Cependant il regarda le sire de Couci, qui était à genoux devant lui, et lui dit : « Enguerrand de Couci, si je croyais que Dieu demandât de moi de vous traiter comme vous avez traité ces trois innocents, tout ce que vous avez de parents ne pourrait vous faire éviter une mort honteuse, car vous l'avez bien méritée. Je ne considérerais ni votre naissance, ni le nombre et le pouvoir de vos parents et de vos amis. »

A ces mots, tout ce qu'il y avait là de seigneurs se jetèrent à genoux devant le roi, le supplièrent de modérer sa juste indignation et de leur accorder la grâce du criminel. Il ne put résister davantage, et il consentit qu'Enguerrand rachetât sa vie.

Il le condamna à dix mille livres parisis [1] d'amende envers le roi; à passer trois années en Orient au secours de la terre sainte; à faire dépendre et enterrer honorablement dans l'église Saint-Nicolas des Bois les trois gentilshommes; à fonder pour eux dans la même église trois chapellenies et deux messes par jour; à perdre la haute justice et le droit d'emprisonner et de mettre à mort dans toutes ses terres; enfin, à être privé du droit d'avoir garenne à l'avenir. Saint Louis exigea, contre son ordinaire, avec rigueur l'amende qu'Enguerrand lui devait, et il l'employa tout entière en œuvres de piété [1].

[1] Qui vaudraient aujourd'hui un million deux cent soixante mille francs.

[1] Extrait de le Nain de Tillemont, docte écrivain du dix-septième siècle, qui a donné une savante et consciencieuse *Histoire de saint Louis*, éditée par M. Gaulle, sous les auspices de la Société pour l'Histoire de France (7 vol. in-8). C'est, avec les *Mémoires de Joinville*, l'ouvrage que notre collaborateur, M. Porchat, a le plus consulté dans sa *Vie de saint Louis*, composée récemment « pour le jeune âge. »

---

## MIGRATIONS DES OISEAUX,

### PARTICULIÈREMENT EN FRANCE.

Suite. — Voy. p. 222.

LA BÉCASSINE. — L'OIE SAUVAGE. — LE CANARD SAUVAGE. LE PIGEON RAMIER. — LE PIGEON COLOMBIN. — LA CHOUETTE EFFRAIE.

La BÉCASSINE (*Scolopax major* Temm.). Cet oiseau se rencontre dans presque toutes les parties de l'Europe où il y a des montagnes et des prairies inondées. Il passe régulièrement dans plusieurs pays et accidentellement dans d'autres. On n'aperçoit guère ces oiseaux pendant leur voyage; peut-être sont-ils de ceux qui font une grande partie de la route à pattes; on ne les voit jamais réunis en grandes troupes; de plus, ils n'apparaissent jamais nombreux dans une même contrée. Pour ces différentes raisons, si leurs voyages n'avaient pas lieu avec une périodicité marquée, on serait tenté de les considérer comme tout à fait accidentels. Les bécassines passent en France dans les endroits peu élevés, au printemps, et se rendent ensuite en Suisse et en Allemagne où elles vont nicher; en automne, elles passent de nouveau, prennent la direction du sud; une portion reste dans le midi de la France pendant l'hiver. Le passage des bécassines dans nos provinces méridionales, en automne, n'est considérable que lorsqu'il pleut beaucoup.

L'OIE SAUVAGE (*Anser segetum* Temm.) habite exclusivement les contrées arctiques. Elle émigre chaque année vers les contrées tempérées, à l'approche des plus grands froids de l'hiver. Sa venue en France n'est pas constante pour chaque émigration; elle est subordonnée à la rigueur de l'hiver. Lorsque la saison est peu rigoureuse, l'oie sauvage ne s'éloigne guère des lieux de sa naissance, ou même ne les quitte pas du tout; mais lorsque le froid devient vif, elle s'avance de plus en plus vers les régions chaudes, et c'est ainsi que nous voyons parfois en France, dans les cantons du nord et du centre, ou même jusque dans les provinces du midi, des vols assez nombreux de ce grand palmipède; mais il ne fait pas chez nous un long séjour, et, pour peu que la température s'adoucisse, il nous quitte pour s'enfuir vers les contrées septentrionales, son séjour habituel.

Le CANARD SAUVAGE (*Anas boschas* Temm.) est l'un des meilleurs exemples de ces espèces d'animaux qui à la fois immigrent en France, émigrent de France, ou ne font que passer à travers ce pays. Le canard sauvage habite spécialement les régions moyennes de la zone septentrionale des deux continents. En automne, il commence à se montrer par petites bandes dans les régions tempérées, et en France, particulièrement dans le département du Nord; à mesure que le froid augmente, il avance de plus en plus vers le sud; du 15 au 30 octobre, il arrive dans le midi de la France. Mais lorsque les frimats deviennent plus rigoureux, un certain nombre de ces oiseaux passent la Méditerranée pour se rendre en Afrique; les autres continuent leur séjour dans le midi, qu'ils ne quittent qu'au

printemps pour retourner vers les régions plus froides. Enfin plusieurs individus ne quittent pas du tout notre contrée.

Le PIGEON RAMIER (*Columba palumbus* Temm.) est peut-être l'exemple le plus frappant que l'on puisse citer de la rapidité du vol et de la sûreté de sa direction à travers les distances les plus incroyables. Il habite dans le nord, aussi bien que dans les régions tempérées et dans celles du midi; mais ce sont seulement les individus des régions septentrionales et tempérées qui émigrent; les autres sont stationnaires. Les grandes migrations de ramiers, que l'on aperçoit dans le midi de la France pendant les mois d'octobre et de novembre, viennent principalement du nord. Il en reste peu chez nous pendant l'hiver. Au mois de février ou de mars, ils reparaissent, mais cette fois par paires ou même solitaires; ils se répandent de là dans les bois, surtout dans les départements montueux, où ils nichent. La direction du vol des pigeons ramiers à travers la chaîne des Pyrénées, dans leurs voyages annuels, paraît être des plus régulières; c'est par la vallée de Saint-Pé qu'ils se dirigent en troupes depuis la fin d'août jusqu'à la mi-septembre. Ils ne s'élèvent pas à une grande hauteur en traversant la chaîne; mais ils suivent à peu près, comme cela a lieu pour les cailles, la ligne des collines jusqu'au point où la chaîne s'abaisse, c'est-à-dire au bout de la vallée de Saint-Pé. De là ils passent en Afrique.

Une autre espèce de pigeon, le PIGEON COLOMBIN (*Col. œnas*), habite les bois, comme l'espèce précédente; mais on le rencontre en plus grand nombre dans le midi que le premier de ces oiseaux. Il est de passage régulier dans quelques parties de la France, où il arrive par bandes composées de plusieurs centaines d'individus. Son vol est haut et longtemps soutenu. C'est ordinairement vers la fin du mois d'octobre ou vers la mi-novembre qu'à la suite des gros vents du nord il arrive dans le midi de la France. Une troisième espèce, le BISET, n'existe guère à l'état sauvage que dans le nord de l'Afrique, et par conséquent ne doit pas compter parmi nos oiseaux de passage. Enfin les pigeons tourterelles nous arrivent du nord, en assez grand nombre, en automne, et quelques individus de cette espèce passent l'hiver parmi nous.

La CHOUETTE EFFRAIE (*Strix flammea* Linn.) est l'un des oiseaux rapaces qui exécutent avec le plus de régularité leurs voyages annuels. Cette espèce habite la plus grande partie de l'ancien continent; elle se trouve également dans les deux Amériques. Elle est instinctivement voyageuse, et ses excursions sont des plus étendues. Dans ses migrations lointaines, elle fait pour ainsi dire le tour du globe; mais il est à présumer que ce n'est pas en une seule année. Quelques individus toutefois sont sédentaires. On sait que cette espèce a pour habitation ordinaire les vieux édifices, les clochers et les toits élevés des anciennes églises; elle paraît surtout se plaire dans les lieux populeux; il n'est pas rare d'en trouver blotties dans les greniers et même jusque dans les appartements, où elles se réfugient pendant le jour. Le nom d'*effraie* vient du soufflement que cet oiseau fait entendre pendant la nuit.

*La suite à une autre livraison.*

---

## DE L'ORIGINE DU BAPTÊME SOUS LA LIGNE.

Nous avons cherché vainement le récit du baptême de la ligne (ou, si on l'aime mieux, celui du rachat du navire lorsqu'il traverse les régions équinoxiales) parmi les curieux détails nautiques qui nous ont été conservés par Galvan, Castanheda et Joam de Barros.

Les journaux si minutieux de Colomb ne contiennent rien qui ait rapport à cette mascarade maritime.

Il n'en est pas de même lorsque l'on consulte les récits de nos vieux navigateurs normands. Jean de Léry entre autres, qui partit du port de Honfleur pour le Brésil en 1557, donne à ce sujet des renseignements dont la conclusion doit faire supposer que le baptême de la ligne remontait à une certaine antiquité parmi nos matelots sortis du Havre, de Honfleur ou de Dieppe.

« Après qu'en telle misère, dit-il... nous eusmes demeuré, viré et tourné environ cinq sepmaines à l'entour de ceste ligne, en estans finalement peu à peu ainsi approchez, Dieu ayant pitié de nous et nous envoyant le vent du nord-nord-d'est, fit que le 4me iour de feurier 1557, nous fusmes poussez droit sous icelle... Ce dit iour doncques, quatrième de feurier, que nous passâmes le centre ou plutôt la ceinture du monde, les matelots firent les cérémonies *par eux accoustumées* en ce tant fâcheux et dangereux passage. Assauoir pour faire ressouuenir ceux qui n'ont iamais passé sous l'équateur, les lier de cordes et plonger en mer, ou bien, avec un vieux drapeau frotté sous la chaudière, leur noircir et barbouiller le visage. Toutefois on se peut racheter et exempter de cela, comme je fis, en leur payant le vin. »

Or, on trouve un usage semblable adopté de temps immémorial par une des peuplades du Nord dont descendaient la plupart des navigateurs normands.

Lorsque les hardis matelots danois et norvégiens doublent le cap si pittoresque de Kullen, près d'Engelholn, jolie petite ville située au nord d'Helsinborg, l'usage veut qu'on achète le droit de passage, comme on l'achète sous les tropiques et sous la ligne équinoxiale. *Kulla-Cubben* (le vieillard de Kulla) est tout aussi exigeant que le bonhomme la Ligne et s'affuble de la même manière que lui, pour jouer aux passagers les mêmes tours : vêtu de peaux velues presque toujours noires, la tête couverte d'un bonnet de laine rouge, il porte aussi le trident; envoyé de Neptune, il semble sortir du fond des eaux, pour imposer aux passagers la joyeuse amende qui doit servir à abreuver l'équipage, et qu'il perçoit en raison de la protection perpétuelle dont les passagers jouissent dans ces parages grâce à son intercession.

---

## LE LIVRE DES PRODIGES,

### PAR CONRAD LYCOSTHÈNES [1].

L'antiquité avait eu son livre des *Prodiges;* la renaissance devait posséder le sien, et ce fut un rêveur qui, gravement affublé du titre de philosophe, se chargea de lui faire ce présent. Un demi-siècle ne s'était pas encore écoulé depuis qu'Alde Manuce avait publié ce qui nous reste du livre de Julius Obsequens, écrivain que l'on suppose avoir vécu un peu avant le règne d'Honorius, lorsqu'un savant professeur d'Heidelberg, nommé Théobald Wolffhart, fit imprimer un gros volume dans lequel ses propres recherches se confondaient avec celles de l'écrivain romain. Voilé sous le pseudonyme de Conrad Lycosthènes, Wolffhart prétendit donner à ses compatriotes un livre du plus haut enseignement, et il n'hésita pas à dédier l'étrange compilation, qui lui avait coûté vingt et un ans de travail, aux premiers magistrats de la ville de Bâle. Ce fut, ou peu s'en faut, l'unique emploi de cette vie laborieuse, car notre philosophe naturaliste, moitié fou, moitié observateur judicieux, ne vécut que quarante-quatre ans et mourut en 1561, bien peu d'années après l'apparition de son livre.

[1] *Prodigiorum ac ostentorum Chronicon.* Basileæ, 1557, in-fol.

Frappé des misères sans nombre et même des crimes qui désolent son époque, l'écrivain allemand ne trouve rien de mieux, pour forcer le monde à une tardive résipiscence, que de lui présenter le tableau de tous les événements prodigieux par lesquels se manifeste le courroux céleste. Les dates qu'il adopte sont précises, et il marche rigoureusement armé de la chronologie; c'est le seul mérite qui conserve une sorte d'utilité à ses récits. Quant aux théories scientifiques qu'il émet et aux conclusions qu'il adopte, il se montre, en astronomie et en histoire naturelle, ce qu'étaient en cosmographie Sébastien Munster et Belleforest.

Veut-on savoir, par exemple, quelle idée nos pères se formaient de la comète formidable qui causa un si grand effroi à une partie de l'Europe en 1527, et dont l'apparition cependant ne dura qu'une heure un quart? Lycosthènes nous le fera comprendre, ne fût-ce que par les exagérations de son récit; il ira plus loin même, et il formulera dans une gravure bizarre le phénomène céleste qu'il avait pu voir dans son enfance. Grâce à lui, nous apprenons que cette comète immense était d'une couleur sanglante qui se modifiait à son extrémité par une teinte de safran. Du sommet sortait un bras recourbé, armé d'un glaive immense, tout prêt à frapper. Trois étoiles scintillaient à l'extrémité de l'arme céleste; mais celle qu'on voyait à la pointe était à la fois la plus brillante et la plus grande. Sur les côtés du corps lumineux, on distinguait des rayons qui affectaient les formes de piques et d'épées de moindre dimension (les haches et les poignards sont un luxe de l'artiste du seizième siècle, car l'auteur n'en fait pas mention). Au milieu de ces armes apparaissaient des têtes humaines roulant çà et là parmi les nuées.



La Comète de 1527, suivant Lycosthènes.

Les gravures fantastiques qui accompagnent le récit de Lycosthènes étaient destinées à frapper les imaginations troublées, bien plus, à coup sûr, qu'elles n'étaient un moyen d'instruction, et l'on s'aperçoit de leur influence immédiate lorsqu'en lisant un écrivain excellent du seizième siècle, Simon Goulard, on acquiert la certitude qu'il n'a modifié la description qu'il donne du même phénomène que pour la faire concorder avec l'image de la terrible comète. « Le regard d'icelle, ajoute-t-il, donna telle frayeur à plusieurs qu'aucuns en moururent; autres tombèrent malades. » Le disciple de Lichtenberg, l'astrologue renommé, Petrus Creusserus, ayant soumis le phénomène terrible aux règles de son art, on en tira les conséquences qu'admettait la science menteuse de l'époque : ces pronostics étaient tels que les esprits les plus judicieux en furent troublés pendant près d'un demi-siècle. Lycosthènes n'avait signalé que les ravages de la Hongrie et le sac de Rome comme étant les suites infaillibles des événements annoncés par la comète de 1527. Au temps de Henri IV, Simon Goulard s'écriait : « Et qu'a vu, l'espace de 63 ans depuis, toute l'Europe, sinon les terribles effets en terre de cest horrible présage du ciel?... Après lui survindrent les terribles ravages des Turcs en Hongrie, la famine en Souabe, Lombardie et Venise; la guerre en Suisse, le siége de Vienne en Autriche, la suète en Angleterre, le desbord de l'Océan en Hollande et Zélande, où il noya grande estendue de pays, et un tremblement de terre de huit jours durant en Portugal! »

## LE MAIRE DE LOENS.

Réponse à une question qui nous a été faite à l'occasion de l'article intitulé : *Un Procès criminel au dix-septième siècle*, pages 142, 161 et 170.

La juridiction temporelle du chapitre de Chartres était exercée par un délégué, primitivement chanoine, laïc depuis 1543, lequel tenait ses audiences dans un lieu appelé Loens, vis-à-vis les Lices, sorte de place située derrière le cloître, et où se tenait le marché aux chevaux. Ce délégué prenait le titre de *maire et garde général* de la mairie et juridiction temporelle de Loens. Par un arrêt de 1402, on voit que déjà la justice se rendait à l'hôtel de Loeing, près les Lices; mais on ne rencontre pas le titre de maire de Loens avant 1512; on a plusieurs actes de 1509 et 1510 où Michel Chantault, alors maire, se qualifie seulement de *maire*, tandis qu'en 1512 un arrêt du bailli de Paris l'appelle *maire de Loing*. Un des derniers maires fut Jérôme Pétion l'aîné, père du Pétion historique; nommé le 10 décembre 1739, il donna sa démission en décembre 1774. Le titre qu'il prend dans ses actes est celui d'avocat aux bailliage et siége présidial de Chartres, juge civil, criminel et de police, maire et garde général de la mairie et juridiction temporelle de Loens. — Pendant la révolution de 92, les vastes salles de la mairie de Loens servirent à la fois de magasins de blés et fourrages pour l'approvisionnement de Paris, et de prison pour les déserteurs. En 1848, on les mit à la disposition du peuple pour les réunions électorales et les clubs; aujourd'hui elles servent à la manutention.

## BAALBEK.

Dans le second volume de son *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques*, M. de Saulcy, membre de l'Institut, signale une erreur grave à la page 377 de notre tome XIII (année 1845). Nous avons reproduit, sous le titre de *Vue du village de Baalbek*, une gravure qui, en réalité, représente un des jolis villages situés sur les rives du Bosphore, près de Constantinople. D'après les recherches que nous nous sommes empressé de faire, cette même erreur avait été commise antérieurement dans plusieurs ouvrages, notamment dans un des plus beau livres « illustrés » qui aient été publiés par Fisher. Notre défiance habituelle s'est trouvée en défaut; mais une excuse de cette nature ne peut satisfaire ni suffire; nos lecteurs ont droit à une réparation, et, pour nous aider à la donner dignement, M. de Saulcy lui-même veut bien nous promettre de décrire avec quelque étendue, dans notre recueil, Baalbek et ses monuments qu'il a récemment visités

## UNE PORTE A KONIYEH

(Anatolie).




Une Porte à Koniyeh. — Dessin de Freeman, d'après M. Charles Texier.

La ville de Koniyeh est construite sur les ruines d'Iconium, qui était la capitale de la Lycaonie. Iconium est plus d'une fois mentionnée dans les lettres de Cicéron à ses amis, et dans les Actes des apôtres. Son ancien nom, à peine altéré dans le nouveau, signifie *image*. Il lui fut donné, dit-on, parce que Persée avait suspendu sur une de ses colonnes la terrible tête de Méduse.

Longtemps elle a été la résidence des sultans seldjoukides, et elle a conservé quelques monuments qui rappellent ce qu'elle avait alors d'importance et de richesse. La porte, représentée dans notre gravure, est encore décorée de bas-reliefs où figurent, selon les habitants, le bon et le mauvais ange, Gabriel et Ariel. Dans la clef de l'ogive on voit un faucon ou un aigle à deux têtes. Les boulets suspendus par des chaînes à la partie supérieure de la muraille, trophées communs chez les musulmans, rappellent sans doute quelque siége d'où Koniyeh était sortie triomphante.

---

## INVENTION DE LA PORCELAINE DURE EN SAXE.

Dans la nouvelle intitulée *la Statue d'étain*, page 16, on lit : « Des fleurs garnissaient les grands vases de porcelaine de Saxe. » Ce détail est un anachronisme qu'une de nos lectrices a bien voulu nous signaler. La fabrication de la véritable porcelaine dure n'a commencé en Europe que vers 1700, c'est-à-dire un demi-siècle après l'époque où sont supposés s'être passés les faits rapportés dans la nouvelle; c'est en Saxe, à Dresde, que l'on a obtenu les premiers résultats. Alexandre Brongniart raconte l'histoire de cette découverte dans son *Traité des arts céramiques* (1).

Les fabricants de faïence (la plus belle poterie que l'on eût avant 1700), et les chimistes, cherchaient de nouvelles pratiques industrielles; les princes surtout, frappés depuis deux cents ans de l'éclat, de la dureté, de la solidité et de la translucidité des poteries de la Chine et du

(1) Tome II, p. 485.

Japon, que les Portugais nomment *porcellana*, durent faire et tentèrent en effet, notamment dans le dix-septième siècle, beaucoup d'efforts pour arriver à cette belle poterie. On fit venir des matières premières de la Chine; mais elles avaient déjà subi une préparation mécanique qui les avait réduites en une poudre fine indéterminable; d'ailleurs la pâte de la porcelaine chinoise était composée de matières différentes, et il fallait reconnaître les matières, les trouver en Europe, et découvrir dans quelles proportions elles devaient être mélangées. Ces recherches n'aboutirent à rien; le hasard, comme dans la plupart des découvertes, fit beaucoup plus : mais aussi, comme dans toutes les brillantes découvertes, ce fut parce qu'il se présenta aux yeux d'un homme de science et de génie qui sut apprécier et saisir ce qu'il lui offrait.

Cet homme, ou plutôt ces deux hommes, car il paraît qu'ils ont contribué autant l'un que l'autre à la découverte de la porcelaine en Europe, furent Ehrenfried-Walther de Tschirnhaus et Jean-Frédéric Bœttcher ou Bœttger.

### TSCHIRNHAUS ET BŒTTGER.

Tschirnhaus, en suivant la voie de la vitrification, arriva, comme Réaumur, à produire un verre laiteux qui n'avait aucune des qualités de la porcelaine.

Bœttger, élève en pharmacie chez Zorn, à Berlin, était assez chimiste pour suivre la recherche de la transmutation des métaux; il avait acquis par ce genre de travail une sorte de considération auprès du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume Ier. Il craignit que cette considération n'arrivât jusqu'à la persécution s'il n'obtenait pas ce qu'il avait annoncé. Il quitta Berlin et voyagea trois ans en Saxe, ce pays de mines et de toutes sortes de bonne argile à poterie. Mis enfin, par un rescrit de 1701 du roi de Pologne, Frédéric-Auguste Ier, électeur de Saxe, à l'abri des poursuites du roi de Prusse, il s'établit à Dresde, toujours sur la réputation, très-respectée alors, d'habile alchimiste. Il eut le sort de presque tous les adeptes; il ne trouva pas ce qu'il cherchait, mais il fut mis sur la voie de chercher ce qu'il ne trouvait pas.

L'électeur de Saxe ordonna à Tschirnhaus, adepte dans une autre direction, de recevoir Bœttger dans son laboraratoire, mais de surveiller ses travaux. Tschirnhaus avait aussi voyagé en Saxe, et comme minéralogiste il en connaissait bien les argiles. Il fournit à Bœttger une bonne argile rouge d'Okrilla, près Meissen, pour en faire des creusets de fusion; il obtint une poterie rouge, dense, solide, très-dure, mais opaque; on la nomma « porcelaine rouge. » Ce n'était pas de la porcelaine puisqu'elle n'avait aucune translucidité; c'était un grès cérame, espèce de poterie qui ne diffère de la porcelaine que par son opacité. On crut voir dans cette découverte une matière résistant à une haute température et qui pourrait bien conduire à la découverte bien plus importante de la teinture d'or.

Alors le roi de Pologne, électeur de Saxe, donna à Bœttger, pour qu'il ne fût pas exposé dans ses recherches à la curiosité du public, un laboratoire et des ouvriers dans le palais d'Albert, à Meissen. Il fut pourvu de tout ce qui pouvait lui être agréable; il avait une voiture pour aller à Dresde aussi souvent qu'il le voulait; mais aussi il avait pour compagnon un officier qui ne le quittait pas, car on craignait qu'il ne s'enfuît emportant avec lui ses précieux secrets.

En 1706, le roi de Suède Charles XII entra en Saxe. L'électeur, craignant pour Bœttger, pour ses travaux, et probablement aussi pour ses secrets, les résultats d'une semblable invasion, le fit conduire avec Tschirnhaus et trois de ses ouvriers, sous une escorte de cavalerie, dans la forteresse de Kœnigstein, où il lui fit établir un laboratoire. Il y était soumis à une surveillance encore plus sévère. Cette dure réclusion ne lui ôta, dit-on, rien de sa gaieté; il faisait des vers et s'amusait avec ses trois compagnons, Ritter, Romanus et Beichling.

Après un an de séjour et de travaux à Kœnigstein, il fut reconduit à Dresde le 22 septembre 1707, et placé dans une nouvelle maison avec un nouveau laboratoire que l'électeur de Saxe lui avait fait préparer sur le *Jungserbastei*.

Il reprit avec Tschirnhaus ses travaux pour arriver à la fabrication de la vraie porcelaine, de celle qui devait ressembler à la porcelaine chinoise. Les recherches furent longues et fatigantes; on y passait des nuits entières, et on donne encore ici un exemple du caractère jovial de Bœttger, en disant que, dans des essais de cuisson qui duraient trois et quatre jours, il ne quittait pas la place et savait tenir ses ouvriers éveillés par sa conversation gaie et piquante.

On croit que les fusions préparatoires étaient faites au moyen du miroir ardent de Tschirnhaus.

En 1708, Tschirnhaus mourut. Cet événement n'interrompit point les travaux. On fit enfin dans le plus grand des fours une fournée qui dura cinq jours et cinq nuits et réussit parfaitement. L'électeur voulut assister à la fournée suivante, et l'on tira devant lui une cazette dans laquelle était une théière qui fut jetée rouge dans l'eau sans être brisée. Cette poterie était encore un grès cérame rouge. On lui donnait l'éclat de la porcelaine, soit en le polissant sur le tour des lapidaires, soit en le couvrant d'une glaçure fondant à basse température; mais ce n'était pas encore de la vraie porcelaine.

Ce fut en 1709 que Bœttger parvint à obtenir une véritable porcelaine à pâte blanche, translucide, et en tout semblable aux porcelaines de la Chine et du Japon.

On procéda presque immédiatement à établir la grande fabrique royale dans le château d'Albert, à Meissen. Bœttger en fut nommé directeur; mais il ne mit plus dans ses travaux la même suite et la même ardeur; il mena une vie de plaisir et de luxe, et mourut à l'âge de trente-cinq ans, en 1719.

C'est ainsi que le procédé de la porcelaine dure et chinoise fut introduit en Europe.

On trouve dans les Arcanes de Klemm d'autres détails curieux sur Bœttger et sur sa découverte.

Bœttger était né le 4 février 1682, ou en 1685, à Schlaiz en Voigtland. Il avait été élevé en grande partie à Magdebourg, où son père était employé à la Monnaie. Celui-ci prétendait avoir trouvé la pierre philosophale et en avoir transmis le secret à son fils. Bœttger était superstitieux et mettait une certaine importance à être *enfant du Dimanche*, prétendant que cette circonstance lui donnait la faculté de lire dans l'avenir. Élève pharmacien, mais surtout alchimiste, on a vu comment il fut conduit à résider forcément en Saxe. On ne dit pas précisément quel fut le kaolin (voy. 1852, page 274) qu'il employa pour ses premiers essais dans la fabrication de la porcelaine; mais ce qui paraît certain, c'est qu'il découvrit le kaolin d'Aue, base de la porcelaine de Saxe, par un hasard aussi singulier que ceux qui firent connaître les kaolins de Saint-Irieix et de Passaw, le silex de la faïence fine, etc.

En 1711, Jean Schnorr, un des plus riches maîtres de forges de l'Erzgebirge, passant à cheval près d'Aue, remarqua que les pieds de son cheval enfonçaient dans une terre blanche et molle d'où il avait de la peine à se tirer. L'usage général de la poudre à poudrer en faisait alors un objet de commerce considérable. Schnorr, négociant calculateur, vit dans cette terre un moyen de remplacer la farine de froment pour cette fabrication; il en emporta donc un échantillon à Carlsfeld et en fit préparer en effet de la

poudre qu'il vendit en grande quantité à Dresde, Leipzig, Zittau, etc. Bœttger, en mettant un jour sa perruque, s'aperçut que cette poussière blanche avait un poids inaccoutumé; il interrogea son valet de chambre, nommé Klunker, sur l'origine de la poudre; ayant appris qu'elle était terreuse, il l'essaya, et, à sa grande joie, il comprit qu'il avait enfin trouvé la matière longtemps cherchée qui devait servir de base à la porcelaine blanche. Le kaolin continua d'être connu sous le nom de *terre blanche de Schnorr*. Son exportation était défendue sous les peines les plus sévères, et on le faisait transporter à la fabrique par des gens assermentés et dans des tonnes scellées. Au reste, tout ce qui intéressait la fabrication de la porcelaine était entouré d'un grand mystère. Les ouvriers juraient de garder le secret de leur travail *jusqu'au tombeau*. La violation de ce serment devait être punie d'une réclusion perpétuelle à Kœnigstern — La fabrique d'Albert, à Méissen, était gardée comme une forteresse : on n'y entrait que par un pont volant levé à la fin du jour.

## LE SAGAR DES VOSGES.

NOUVELLE.

### § 1er.

Au-dessus de la belle vallée d'Allarmont, en Alsace, et vers le sommet d'une de ces hauteurs arrondies qui forment la chaîne des Vosges, se trouve le petit lac de la Maix, visiblement dû à un effondrement de la montagne. Ses berges circulaires, et si régulièrement taillées qu'on les croirait faites de main d'homme, sont ombragées d'arbres peu élevés ou de buissons. L'eau, constamment renouvelée par les sources, est immobile, mais d'une limpidité cristalline.

A peu de distance s'élèvent les ruines d'un ermitage dont l'église renfermait autrefois une statue de Vierge noire, aujourd'hui déposée dans celle de Luvigny, distante d'une lieue. On venait l'invoquer pour les biens de la terre, et une procession a encore lieu tous les ans aux bords du lac de la Maix, afin d'obtenir la sécheresse ou la pluie, selon les besoins des laboureurs.

Les chants pieux venaient de s'éteindre dans les fentes de la montagne; les croix d'argent et les bannières aux couleurs variées, qui avaient repris la route du village, brillaient de loin aux lueurs du soleil couchant. Quelques familles bourgeoises, venues pour admirer le site et assister à la cérémonie, s'étaient groupées sur les pentes vertes, d'où elles admiraient le tableau charmant que présentait le lieu à cette dernière heure de la journée, et les paysans, qui s'étaient dispersés, regagnaient leurs demeures par mille sentiers. Un d'eux, resté après tous les autres, s'était enfin décidé à se remettre également en route. C'était un *sagar* ou scieur de planches du voisinage, connu dans toute la vallée pour son caractère chagrin et sa foi aveugle aux croyances populaires. Bien que sa conduite fût irréprochable, qu'il cumulât avec son industrie habituelle les métiers de bûcheron et de charretier, il avait toujours vécu dans une situation voisine de la pauvreté. Hubert en accusait tantôt un ennemi inconnu dont il subissait la fatale influence, tantôt la mauvaise étoile qui avait présidé à son sort, tantôt la malignité de quelque esprit malfaisant. Jamais il n'avait songé à en chercher la cause dans sa lenteur à prendre une détermination, ni dans son défaut d'entregent; d'une piété scrupuleuse, mais peu éclairée, il abandonnait sans cesse à la Providence ce que Dieu avait confié à la prudence terrestre, et faisait de la vie humaine une servitude soumise à mille volontés fatales et inévitables.

Il suivait les bords du lac avec sa sœur Charlotte, belle jeune fille d'une vingtaine d'années, dont le regard semblait chercher, à droite et à gauche, quelque chose qu'il ne rencontrait pas. Tous deux marchaient en silence et allaient atteindre les ruines de l'ermitage, lorsque, devant les caveaux éboulés où on apportait autrefois les nouveau-nés morts sans baptême, ils aperçurent une troupe d'enfants couronnés de fleurs des champs ou de rameaux verts, qui dansaient en rond sur l'herbe fine. Une petite fille d'environ douze ans conduisait le branle, chantant de sa voix argentine une ronde en patois des Vosges. Hubert parut scandalisé.

— Sur mon âme! marmaille mauhardie, vous êtes bien insolente de *rondier* en pareil lieu! s'écria-t-il.

Les enfants étonnés s'arrêtèrent.

— C'est-il donc défendu? demanda la petite fille qui chantait.

— Tu me le demandes? répéta le sagar; ne sais-tu pas ce qui est arrivé pas loin d'ici à la jeunesse du voisinage pour avoir fait ce que vous faites?

— Quoi donc? quoi donc? s'écrièrent toutes les voix.

Hubert s'avança au milieu des enfants qui avaient rompu leur chaîne, et se retourna vers le lac.

— Voyez-vous l'eau qui est là-bas, dit-il, et qui remplit un trou sans fond? Eh bien, autrefois, au lieu d'un lac, il y avait là une belle place de gazon où la jeunesse d'Allarmont, qui montait les pentes sous prétexte de venir à l'église de l'ermitage, s'arrêtait pour *rondier* avant l'office. Un jour de Trinité, que garçons et filles étaient rassemblés et attendaient en vain le *ménétré* (ménétrier), voilà que les plus audacieux se mirent à maudire une fête sans danse et à blasphémer de colère. Mais tout à coup, au haut de cette petite roche que vous voyez à droite, un étranger parut tenant à la main son violon. Il poussa un grand éclat de rire et se mit à en jouer de telle manière que tous ceux qui étaient là commencèrent à danser d'une ardeur folle. Le premier coup de vêpres sonne : on n'écoute rien; le second se fait entendre, on redouble de vivacité; le troisième, la ronde devient plus furieuse et continue ainsi jusqu'au *Magnificat*, où danseurs et danseuses s'engloutissent dans les eaux qui remplacent subitement la pelouse! Et depuis, le lac est là, immobile à sa place, pour nous rappeler la punition, jusqu'au jour où il crèvera la montagne, inondera la vallée et noiera tous les villages.

Les enfants avaient écouté les yeux grands ouverts et les mains pendantes. Quand Hubert eut achevé, les petites filles poussèrent des exclamations d'épouvante en se dispersant; les petits garçons se regardèrent.

— Et c'est vrai, ce que dit le sagar? se demandèrent les plus grands à demi-voix.

— Aussi vrai que les histoires du *sotré* (lutin) et des *chandelottes* (follets), répliqua un jeune paysan qui venait d'arriver, et avait entendu la fin du récit.

— Tiens! c'est Baptiste! s'écria Charlotte en reconnaissant le jeune homme.

Et elle rougit de contentement. Hubert, au contraire, fronça le sourcil.

— Oui, aussi vrai! reprit-il avec conviction, et ceux qui se trouvent trop d'esprit pour croire les choses qu'ont cru nos pères ne changeront rien à la justice de Dieu.

— Que le ciel me préserve d'en douter! répliqua Baptiste en portant respectueusement la main à son chapeau, comme pour saluer ce nom du maître divin; j'y compte comme vous, sagar, et j'espère surtout en sa miséricorde; mais ce n'est pas, je crois, l'offenser que de distinguer la sainte parole des contes que nous font les *bians bounots* (1).

— C'est-à-dire alors, reprit le scieur de planches avec

(1) Les *blancs bonnets*, les femmes.

aigreur, que tu regardes les traditions du vieux temps comme des menteries.

— Non, non, reprit le jeune paysan ; quand j'allais autrefois, pour apprendre à lire et à compter, chez notre vieux curé (que Dieu le récompense), il m'a dit souvent qu'il fallait écouter ces récits comme les fables qu'il me faisait apprendre et où les bêtes parlaient, seulement pour y chercher une leçon. Votre histoire des violons du diable, sagar, ne me prouve pas que la jeunesse du village soit allée *rondier* au fond du lac, mais m'avertit que lorsqu'une fois on s'est laissé entraîner au plaisir, il vous emporte, vous fait tout oublier, et vous conduit tôt au tard à la perdition : c'est comme qui dirait une moralité.

Hubert haussa les épaules.

— Tout ça est trop savant pour un pauvre chrétien comme moi, dit-il d'un ton sec ; je crois simplement ce que les vieux ont cru pour en avoir été témoins, ce qu'ils nous ont appris et que j'ai vérifié selon ma pauvre raison... Mais il y en a de plus habiles !... aussi tout leur réussit.

Ces derniers mots avaient été accompagnés d'un regard mécontent jeté à Baptiste, qui le remarqua, mais ne voulut point y prendre garde. Se mettant au pas du sagar et de sa sœur qui avaient repris leur route, il détourna adroitement l'entretien et le fit tomber sur la saison jusqu'alors désastreuse pour les foins, que des pluies presque continuelles avaient couchés et noircis ; c'était à grand'peine



Procession aux bords du lac de la Maix. — Dessin de Valentin.

que lui-même avait rentré une partie de sa récolte, et il avait hâte de mettre à profit les éclaircies du temps pour l'achever.

— N'espères-tu donc pas que les prières du village seront entendues de celui qui fait le temps ? demanda Hubert avec un peu de sévérité.

— J'espère toujours dans la bonté de Dieu, répondit le paysan ; mais le vieux curé disait souvent que puisqu'il avait imposé le travail aux hommes, ceux-ci n'avaient point droit de rester les bras croisés en laissant tout faire à la Providence. Il faut s'aider pour mériter qu'elle vous aide : aussi j'aurais fait sagement de descendre tout de suite à la ferme et de rentrer ce soir la fenaison ; mais, ajouta-t-il en laissant glisser son regard sur Charlotte, il y a des temps où l'on a besoin de marcher et où l'on aime à prendre la route la plus longue

— Faut pas pourtant que ça vous donne trop de regret, dit malicieusement la jeune fille ; les foins nouveaux doivent passer avant les voisins.

— Possible ! répliqua gaiement Baptiste ; mais j'ai pensé que les voisins pourraient aider à rentrer les foins nouveaux, et c'est pourquoi je voulais passer à la scierie ; demain, si Dieu le permet, nous *tuerons le chien*, comme on dit [1]. Il y aura table dressée dans la ferme, et les *ménétrés* qui auront conduit la dernière charretée feront sauter la jeunesse dans la nouvelle grange. Vous ne refuserez pas, je suppose, un peu de secours pour le travail et une part dans le plaisir.

Bien qu'évidemment mal disposé pour le jeune fermier, Hubert ne put refuser cette invitation pour sa sœur, et lorsqu'ils arrivèrent à la porte de la scierie, il dut reconnaître la politesse du fermier en l'invitant à entrer.

Baptiste ne se fit point presser. Il était clair qu'il recherchait la compagnie de Charlotte, et celle-ci, de son côté, tout en y mettant la réserve que commandait sa position et son âge, avait pour le jeune homme une visible préférence.

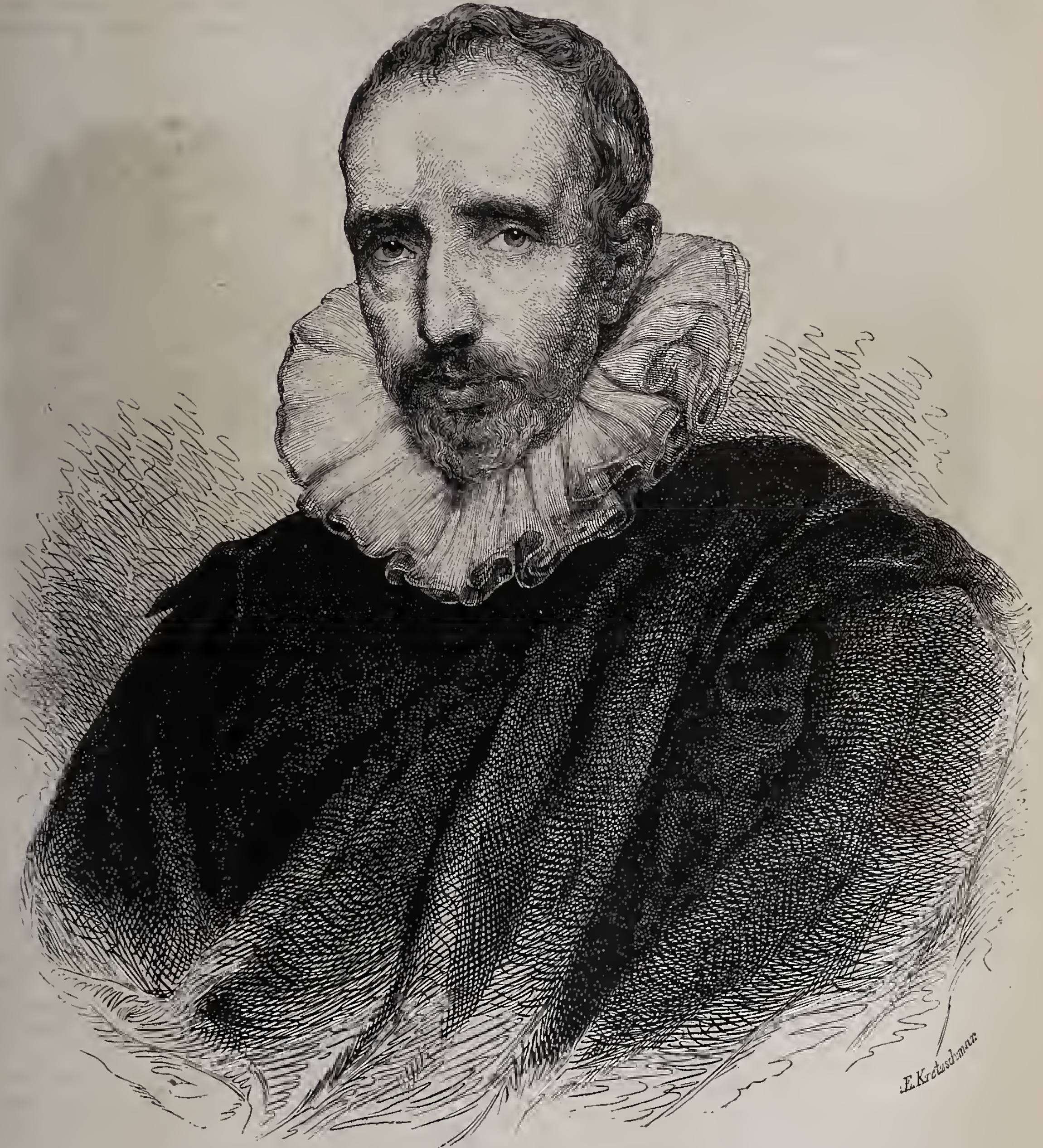
A peine fut-il entré dans la cabane où elle demeurait avec son frère, qu'elle se hâta d'allumer le feu, d'étendre sur la table une nappe blanche, et de mettre deux couverts.

(1) On appelle *tuer le chien*, dans les Vosges, terminer un travail rustique.

Le sagar lui-même oublia ses préventions pour ne songer qu'à son titre d'hôte, et retira du fond d'un coffre une bouteille d'eau-de-vie. *La suite à une autre livraison.*

## UN PORTRAIT PAR VANDYCK.

La noblesse que Vandyck avait dans son cœur se reflète sur toutes les figures que son pinceau a immortalisées. Un portrait représente toujours deux personnes à la fois, le modèle et le peintre. N'est-il pas vrai que tous les personnages représentés par un même artiste ont un air de famille? C'est qu'en effet ils sont tous sortis de la même âme, et qu'à ce point de vue on peut dire qu'ils sont les enfants de l'intelligence du peintre, comme on dit que Minerve était la fille de la tête de Jupiter. Il n'est pas d'œuvre humaine qui ne porte à certain degré l'empreinte de son auteur. Si l'on n'admettait pas cette vérité, comment expli-




Portrait de Gevartius ou de Vander-Geest, par Vandyck. — Galerie nationale de Londres.

querait-on que tous les portraits de Vandyck inspirent un sentiment de respect, de considération, d'estime, pour les individus, célèbres ou inconnus, qu'ils représentent? Imagine-t-on que le peintre ne consentait à peindre que des physionomies nobles, délicates et spirituelles? Non : il peignait des personnages très-différents les uns des autres par leur naissance, leur caractère et leur esprit; mais il les voyait tous également avec son génie qui les transformait moralement selon un même type, tandis que sa main traçait une ressemblance matérielle suffisante de leur configuration physique. Il n'est point douteux que, pour la plupart, ils n'aient été embellis, *flattés*, sous le rapport moral; aussi, quand on s'écrie devant un portrait de ce grand maître : « Quel noble visage! » c'est absolument comme si l'on disait : « Que de noblesse il y avait dans l'âme de Vandyck! » Il est impossible, par exemple, de ne pas ad-

mirer, sur la figure d'homme que nous reproduisons, un regard fin et pénétrant, le front d'un penseur, les tempes d'un caractère délicat, la bouche d'un homme spirituel. Quel était cependant ce personnage? — C'était, disent les uns, Jean-Gaspard Gevartius, né à Anvers en 1593, historiographe de Ferdinand III, auteur assez lourd de savants écrits latins. — C'était, disent les autres, Cornelius Vander-Geest, un amateur de tableaux, connu de Rubens et de Vandyck, et dont le plus grand mérite était peut-être au fond de sa bourse. — Il peut survenir une troisième, une quatrième conjecture. En somme, on ne sait pas bien quel est celui d'entre ses contemporains que Vandyck a représenté sur cette toile; mais il importe peu : c'est certainement une de ses plus belles créations, et, à ce titre, un des meilleurs portraits qu'il nous ait laissés de lui-même.

---

## LA CENTENAIRE DU TUCUMAN.

Félix d'Azara cite comme un remarquable exemple de longévité en Amérique la fameuse Louise Trexo, qui habitait le Tucuman; mais le célèbre voyageur est fort sobre de détails au sujet de cette centenaire. Voici ce que l'on trouve sur ce même sujet dans un recueil qu'il semble n'avoir pas connu.

« On mande de Cordoue de Tucuman, par une lettre en date du 1er juin 1779, qu'il existe à sept lieues d'ici, dans l'habitation d'Alta Gracia, une négresse appelée Louise Trexo, fille d'un des esclaves de l'évêque, qui, par la date de la mort de ce prélat, par ses réponses aux questions qu'on lui a faites juridiquement, et par le témoignage de plusieurs centenaires de la même habitation, entre autres d'une négresse parvenue à sa cent vingtième année, se trouve avoir de cent soixante-quatorze à cent soixante-quinze ans. Aux preuves qu'on a soigneusement recueillies pour constater un aussi grand âge se joignent encore divers signes de décrépitude très-remarquables : des rides multipliées ; des membres entièrement décharnés, et qui ne sont plus recouverts que d'une peau desséchée, des cheveux partie bruns, partie jaunes et partie blancs, quoique frisés comme ceux des autres nègres ; cinq dents de moins, dont quatre molaires, et les autres usées jusqu'aux gencives ; enfin des jambes si faibles qu'elles refusent tout à fait le service, et la tête assez faible aussi pour que plusieurs questions faites de suite la dérangent. Cette femme s'occupe cependant encore à filer et à faire quelques autres ouvrages : on assure même qu'elle continue d'exercer la profession de sage-femme, quoique assise et ayant une blessure au poignet du bras droit. Elle a été mariée, et a mis au monde cinq enfants dont deux ont eu des enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. Elle rapporte qu'elle a été affligée, dans le cours de sa longue vie, de plusieurs maladies violentes, et qu'on la saignait presque tous les ans. »

---

## LA CHASSE

### AUX ENVIRONS DE SAINT-PÉTERSBOURG.

L'ours a disparu depuis longtemps des environs de Saint-Pétersbourg. Il s'y montrait encore il y a trente ou quarante ans; mais aujourd'hui, à de rares exceptions près, on ne le rencontre plus qu'à des distances de 80, 100 werstes et même davantage (1). A peine un ours a-t-il été découvert dans un canton que les paysans se hâtent d'en vendre la peau aux amateurs de Saint-Pétersbourg, à la condition que ceux-ci viendront la prendre eux-mêmes. Cet arrangement convient aux deux parties : les chasseurs vont au-devant de ce redoutable ennemi dont la défaite leur fournira un inépuisable sujet de récits héroïques ; les *mougicks* y trouvent également leur compte : ils reçoivent le prix stipulé d'avance et se débarrassent d'un voisin fort incommode, — sans gloire, il est vrai, mais sans péril pour eux, ce qu'ils estiment bien davantage, car rien ne ressemble plus à un poltron qu'un mougick russe. Le chasseur de la ville se trouve-t-il en danger, il regarde derrière lui, et voit avec terreur ses paysans courir à toutes jambes dans une direction diamétralement opposée au péril. Encore s'ils avaient laissé à sa portée les fusils de rechange; mais point! les pauvres diables les emportent avec eux pour leur propre défense en cas de nécessité. M. N..., riche Anglais établi à Saint-Pétersbourg, et amateur passionné de la chasse à l'ours, se trouva, il y a quelques années, dans une position semblable : désarmé, et abandonné de ses paysans en présence d'un ours blessé, il fut promptement renversé par son redoutable adversaire, qui, d'un coup de griffe asséné sur la nuque, lui arracha la peau du crâne jusqu'aux sourcils, avec la précision du scalpel. Il n'en est pas mort, mais il a renoncé à la chasse. Le serf russe sait parfaitement que sa vie est peu de chose, et qu'en cas de danger il ne doit compter que sur lui-même ; de là cette impulsion instantanée qui le porte à abandonner sans réflexion le chasseur qui s'est confié à lui au moment du suprême danger. La chasse à l'ours en Russie, signalée fréquemment par de graves accidents, peut être classée parmi les divertissements dangereux. Indépendamment des chances d'abandon qui menacent constamment le chasseur, ses mouvements et sa dextérité se trouvent en quelque sorte paralysés par la densité du froid, par l'épaisseur de la neige ou le miroitage de la glace, et par les pesantes fourrures dont il est affublé. Dans cette sorte de chasse, il est prudent d'organiser la troupe des chasseurs par groupes, de manière à prévenir l'isolement et à se passer, en cas de péril, du concours des mougicks.

Le loup est encore fort commun aux environs de la capitale des tsars, quand l'hiver et la neige le font sortir des sombres forêts où il se cache pendant l'été; mais il commet peu de dégâts. Les paysans sont sur leurs gardes, les campagnes sont désertes, les provisions, les troupeaux et les volatiles soigneusement rentrés, et c'est à peine si le lâche brigand trouve à enlever furtivement pendant la nuit quelque malheureux chien de mauvaise race, oublié à la porte du logis. Chaque matin, en se réveillant, les paysans voient empreintes sur la neige, dans les rues du village et dans les champs qui l'avoisinent, les traces des visiteurs nocturnes : les loups, qui souvent marchent en troupes nombreuses, se font reconnaître par leurs triples crochets profondément enfoncés dans la neige; le renard marche isolément, pose ses pattes les unes devant les autres comme s'il avait à passer sur une corde tendue : on connaît encore son passage aux traces de sa queue touffue qui balaye la neige; le lièvre qui s'élance et bondit laisse entre ses empreintes un intervalle qui ne permet pas de s'y méprendre; le lapin, la corneille, la pie, le geai, ont aussi gravé sur la neige les traces de leur passage, et il faut peu d'habitude pour apprendre à les distinguer les unes des autres.

On chasse rarement le loup aux environs de Saint-Pétersbourg. Quelquefois les amateurs de cette chasse attachent un morceau de charogne à une corde dont l'autre extrémité est liée au traîneau qui emporte rapidement les chasseurs ; les cris d'un cochon d'Inde placé dans le traîneau attirent les loups du voisinage, qui, selon leurs dispositions du moment, s'en approchent de plus ou moins près. Généralement, c'est une tactique peu productive et infiniment moins divertissante qu'on ne l'avait espéré. On chasse encore le loup au clair de la lune, et cette manière de l'attaquer est sou-

(1) La werste équivaut à peu près au kilomètre.

vent plus profitable, parce qu'on y a des chances de tirer aussi des renards et des lièvres. Quand on a choisi son emplacement, on y fait jeter du grain et attacher de la volaille, un cochon d'Inde ou un quartier de charogne. Quelques jours après, par un beau clair de lune, on va se placer à l'affût vers dix heures ou onze heures du soir : le froid est fort intense, et on ne saurait prendre trop de précautions pour prévenir les accidents. Le thermomètre Réaumur marque de 12 à 15 ou 20 degrés au-dessous de zéro; mais le chasseur s'est affublé en conséquence : ses pieds, couverts de bas de laine et chaussés de feutre, sont enfoncés dans de grandes bottes fourrées; son corps, bardé de flanelles et de gros drap, est encore couvert d'un lourd paletot fourré; sur sa tête il place un bonnet de peau de loutre, et ses mains sont garanties par les *roukaviska*, gants fourrés qui n'ont que le pouce et une poche pour les autres doigts. Ordinairement on place dans la poitrine la *roukaviska* de droite, afin de pouvoir dégager promptement la main quand il faut faire feu. Cette manière de chasser est d'autant plus pénible, que c'est souvent vers le matin, alors que le froid est le plus mordant, que les animaux commencent à se montrer.

Les lièvres, dans les environs de Saint-Pétersbourg, sont des *roussacs* ou des lièvres à pelage blanc; ces derniers sont plus abondants, mais moins estimés. Cette chasse se fait ordinairement par battues · on rassemble à peu de frais les paysans d'un village, et on les échelonne sur la lisière du bois ou du champ qu'on a résolu de battre; puis on les lance armés de gaules et poussant de grands cris : les animaux effrayés fuient en désordre et viennent souvent se précipiter dans les jambes des chasseurs.

Les bois de pins qui abondent dans les environs de la capitale donnent asile à un grand nombre d'écureuils *petits-gris;* mais c'est le gibier à plumes qui fournit à la chasse son principal aliment, et à l'art culinaire d'inépuisables ressources.

Dans les bois de bouleaux, de pins et de sapins, se cachent les coqs de bruyère, les gélinottes, les draines, les litornes, les mauvis et les grives. Les terrains marécageux fournissent en abondance plusieurs espèces de canards, les râles, les poules d'eau, les bécassines, les chevaliers et les combattants. Les terrains plus secs sont fréquentés par la double-bécassine, le plus délicieux gibier de la contrée, la bécasse, les bécasseaux, les perdrix blanches, les perdrix grises, les pluviers dorés et les cailles. Enfin les jardins où abonde le sorbier des oiseaux attirent pendant l'hiver des troupes nombreuses de *grands jaseurs*, petit gibier d'un goût exquis, et bien préférable à la draine et à la grive. Comme espèces de collection et de curiosité, les chasseurs tirent le durbec du Canada *(Loxia enucleator)*, la fauvette à gorge bleue de Suède, le pic-épeiche, le pic-épeichette, le grand pic noir à tête rouge, le pic vert à tête grise, la mésange à longue queue, la chouette à longue queue de Sibérie *(Strix nisoria)*, la pie-grièche écorcheuse, etc.

La chasse ouvre à Saint-Pétersbourg le jour de la Saint-Pierre (29 juin style russe, 11 juillet style français). Les chasseurs ne doivent pas négliger de se munir, — non pas précisément d'un permis du gouvernement, car l'administration russe est fort généreuse à cet égard, — mais d'autorisations particulières données par les propriétaires ou les fermiers des terres sur lesquelles la chasse doit avoir lieu. Sans cette précaution, ils courent le risque de voir accourir les paysans, toujours aux aguets d'une semblable bonne fortune, et de perdre leurs fusils. Il n'y a pas lieu à opposer de la résistance, d'abord parce que les paysans sont dans leur droit et les chasseurs dans leur tort; en second lieu, parce que la résistance de chasseurs armés de fusils contre des paysans désarmés pourrait amener de graves accidents, des meurtres même, qu'il faudrait ensuite expliquer devant la justice. D'ailleurs, c'est l'usage du pays : tout chasseur pris en flagrant délit perd son fusil; mais il lui reste la ressource de payer une rançon aux capteurs, et quand il s'exécute de bonne grâce, il les trouve assez accommodants. Après l'autorisation de chasse, il faut se munir d'une bonne paire de bottes de marais. Saint-Pétersbourg est fondé sur un terrain marécageux; chaque jour l'industrie de l'homme étend sa conquête, fait reculer la mer et les eaux stagnantes, et parvient à solidifier le terrain; mais il s'en faut de beaucoup que l'œuvre soit achevée, et à l'époque de l'année où s'ouvre la chasse, on ne saurait se dispenser de traverser des terres inondées et marécageuses, même pour faire la chasse dans les bois. On voit souvent ici une sorte de prairies où abondent les roseaux et quelques arbustes chétifs; çà et là surgissent d'énormes blocs erratiques, contemporains des grands cataclysmes qui ont bouleversé la surface de notre globe. Vues de loin, ces prairies trompeuses et perfides présentent l'aspect d'un sol abordable; mais il ne faut s'y aventurer qu'avec de grandes précautions, et surtout il est prudent de s'y faire accompagner par des paysans de la localité. D'abord on rencontre des flaques d'eau bourbeuse, puis des joncs qui couvrent une boue argileuse, fortement détrempée, et dans laquelle on enfonce jusqu'aux genoux. Il se trouve quelquefois que cette boue est tellement épaisse et gluante, qu'on ne peut en retirer la jambe qu'avec peine, et cet exercice répété pendant une werste ou deux devient pénible, et finirait, s'il se prolongeait trop, par épuiser les forces du chasseur. Enfin, au delà des boues argileuses vient le terrain qui, vu de loin, ressemblait à une prairie : c'est le lac, dont la surface est couverte par une sorte de matelas élastique formé de mousses et de fucus entrelacés; cette croûte mouvante est ordinairement assez solide pour supporter le poids du chasseur, mais à la condition que celui-ci ne s'arrêtera pas : il faut poser le talon avec assurance, ne pas s'effrayer de l'enfoncement qu'il produit et du tremblement qui se manifeste sur la couche environnante, et passer sans s'arrêter jusqu'à ce qu'on trouve une racine, un pieu, une motte solidifiée ou un débris de bloc erratique. Il faut surtout obéir aux indications du guide, et éviter ainsi les déchirures de cette végétation surmarine et les mauvais passages où il y a danger d'enfoncer et de rester empêtré, sinon de disparaître tout à fait, comme on en cite plus d'un exemple. On conçoit que, dans une pareille position, le chasseur peu expérimenté éprouve une émotion qui nuit à la justesse du tir : aussi cette chasse est-elle fertile en coups maladroits ou malheureux. C'est là qu'abondent les canards, les bécassines, les sourdes, les chevaliers *(Rotanus)* que les Russes appellent *zouractani*, les combattants, les râles et les poules d'eau. Les chiens dont on se sert à Saint-Pétersbourg sont fort propres à cette chasse de marais : ces animaux, de race courlandaise, semblent préférer le marais au sec; ils sont âpres à la fatigue, ont de l'odorat et de l'intelligence; mais ils sont souvent peu dociles et désobéissants, en raison même de l'excès de leur ardeur.

Au delà du marais, le sol s'élève insensiblement; quelques petites hauteurs qui, dans ce pays de plaines interminables, passent pour des collines, vous permettent de marcher à pied sec. Le chasseur se dirige vers le bois; dans les champs qu'il traverse voltigent les oisillons que la belle saison attire dans ces contrées, et dont les espèces se réduisent à un petit nombre : le bruant jaune *(Emberiza citrina)*, fort commun dans cette latitude qu'il ne quitte pas même en hiver; les hochequeues, les traquets, l'alouette commune, l'alouette cochevis, la farlouse, le sizerin, le pinson, le tarin et le bouvreuil.

*La fin à une autre livraison.*

## VOITURE A CHARGE ÉQUILIBRÉE.

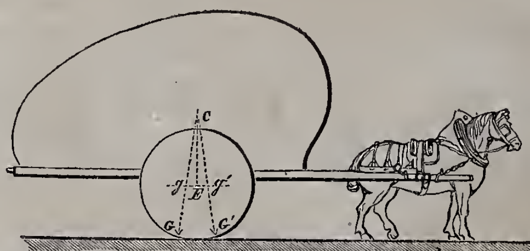
La charrette ou voiture à deux roues, dans sa simplicité toute primitive, est à peu près le seul véhicule employé pour les transports dans notre pays. Excepté dans quelques départements du nord et de l'est, on n'en connaît pas d'autre aux champs, et le roulage ne fait qu'un usage très-restreint des chariots ou voitures à quatre roues.

Ce n'est pas à la routine qu'il faut attribuer cette préférence. A la simplicité de construction, à un moindre poids, à une plus grande facilité de manœuvre, la charrette joint le mérite d'exiger moins d'effort de traction que les véhicules à quatre roues. D'après les expériences spéciales faites à ce sujet par M. Morin, pour traîner un poids donné, là où un chariot nécessite une force de 100 kilogrammes, il n'en faut pour la charrette qu'une de 70 kilogrammes.

Toutefois, à côté des avantages que nous venons d'indiquer, la charrette présente un grave inconvénient. Le chariot, porté sur ses quatre roues, n'exige de l'attelage que des efforts de traction proprement dits, parallèlement à la surface du chemin. Il n'en est pas ainsi de la charrette. Le cheval attelé entre les limons, et qui, dans un grand nombre de cas, est le seul moteur du véhicule, forme avec les deux roues le troisième point d'appui nécessaire à la stabilité de la voiture. Il en résulte que le déplacement du centre de gravité du chargement, soit en avant, soit en arrière de l'essieu, transmet à ce cheval une action verticale, dirigée de haut en bas ou de bas en haut, laquelle lui charge les reins en pressant sur la sellette ou tend à le soulever par l'intermédiaire de la sous-ventrière.

La figure suivante rend compte de ces effets.

Le centre de gravité du chargement étant en C, au-dessus de l'essieu E, lorsque la route est horizontale, la voiture est en équilibre et le cheval de limon ne subit d'autres actions verticales que celles qui résultent des petites inégalités du chemin. Mais que la route descende, la voiture s'incline en avant, et la verticale partant du centre de gravité vient passer en avant de l'essieu, dans la position figurée par la ligne CG. Que la route monte, au contraire, et, la voiture s'inclinant dans le même sens, la verticale du centre de gravité se porte en arrière de l'essieu, dans la position figurée par la ligne CG′. De là, sur le cheval de limon, les efforts successifs que nous avons signalés et qui peuvent avoir des résultats très-appréciables. En supposant la hauteur CE de la charge au-dessus de l'essieu égale à 1m,20, la distance EA de l'essieu, au point du brancard où s'attachent la dossière et la sous-ventrière, égale à 4 mètres, et le poids du chargement de




Voiture à charge équilibrée.

4 000 kilogrammes, les actions verticales transmises au point A sont, pour une pente ou une rampe de 5 centimètres d'inclinaison par mètre, de 60 kilogrammes, et elles augmentent de 12 kilogrammes à peu près, dans un sens comme dans l'autre, pour chaque centimètre de surplus d'inclinaison.

Ainsi c'est lorsque la route monte, lorsque le cheval a besoin de toute sa force et de tout son poids pour vaincre le frottement et l'action de la gravité, qu'il est soulevé pour ainsi dire et perd de son adhérence avec le sol. Inversement, c'est lorsque la voiture descend, lorsque le poids de la voiture entraîne le cheval en avant et l'oblige à résister, qu'il se trouve surchargé par l'excès de poids résultant du déplacement du centre de gravité du chargement, surcharge à laquelle s'ajoute encore le mouvement de bascule qu'impriment les freins d'enrayage aux lourdes voitures qui en sont généralement munies.

Il n'est personne qui n'ait été témoin de ce double effet et qui n'en ait souffert pour le pauvre animal qui s'y trouve exposé; personne qui n'ait vu un limonier à demi soulevé s'épuiser en efforts stériles pour gravir une rampe, et l'instant d'après, en la descendant, accablé sous le poids de la surcharge, ne fléchir qu'avec peine la jambe qui porte et retient, pour que sa voisine aille trouver le sol qui se déprime sans cesse devant elle.

Mais ce n'est pas seulement la sensibilité qui souffre de cet état de choses. Toute fatigue superflue imposée à un animal se traduit en réduction du service utile qu'on peut en tirer, et, dans notre pays, où les charrois par voie de terre ont une si grande importance, l'augmentation qui résulte de cette perte de force élève notablement les frais généraux de l'industrie nationale.

Un habitant d'Argentan (Orne) a vu le mal et imaginé un remède. Son système consiste à faire varier la position du centre de gravité du chargement par rapport à l'essieu, suivant que la voiture monte ou descend. Pour atteindre ce but, il propose deux moyens. Dans le premier, la distance entre le cheval de limon et le centre de gravité du chargement reste la même, et c'est l'essieu qu'on fait avancer ou reculer, suivant les cas, pour qu'il vienne prendre la position des points $g$ ou $g'$ de la figure ci-dessus. Dans le second, la distance entre le cheval de limon et l'essieu reste fixe, et c'est le chargement qu'on fait avancer ou reculer de manière que, selon qu'il est nécessaire, ce soit le point $g$ ou le $g'$ de la figure qui vienne coïncider avec l'essieu.

Dans les deux dispositions, le mécanisme simple qui produit le mouvement de l'essieu ou du chargement agit en même temps sur les organes d'enrayage, de manière à faire appliquer les freins contre les roues, lorsque la voiture descend, avec une énergie qui croît suivant l'inclinaison de la rampe.

L'adoption de l'un ou de l'autre de ces systèmes rendrait d'immenses services aussi bien à la circulation dans les villes qu'à l'agriculture et à l'industrie en général.

---

## UN REQUIN.




Canot javanais fuyant un requin. — Dessin de Freeman.

Je ne me rappelle pas, dit John Barrow ([1]), avoir vu, en aucune autre partie du monde, une si grande quantité de goulus (requins) que sur le rivage d'Anjérie (village javanais), où ils étaient continuellement à la chasse; car ils étaient attirés par les restes de viande que charriait la rivière et que l'on jetait sur la côte.

Un jour, étant dans cette rade, sur la galerie de derrière du navire *l'Hindoustan*, je lançai un harpon sur un de ces voraces animaux; peu s'en fallut que je ne fusse entraîné dans la mer. Dès que l'animal sentit le fer dans ses mâchoires, il plongea fort avant, en tirant de toute sa force la ligne qui, s'étant embarrassée dans l'assemblage de la galerie, emporta tout à coup une grande partie de la balustrade. Dans la rapidité avec laquelle fila la corde, un bout s'entortilla autour de mon bras; mais à l'instant où j'allais être emporté, le goulu, étant revenu à fleur d'eau, la lâcha assez pour me permettre de dégager mon bras et de me sauver. J'avoue que j'avais été effrayé. Un pauvre Javanais qui approchait de la poupe du vaisseau dans son canot chargé de fruits et de légumes, parut l'être encore plus que moi. Son frêle esquif était en grand danger d'être chaviré par les coups de queue et les mouvements furieux du goulu. Les efforts qu'il faisait pour s'éloigner de l'animal furieux, la terreur empreinte sur ses traits, offraient un spectacle vraiment dramatique, et notre dessinateur en fit rapidement une esquisse. Le pauvre Javanais échappa au péril, et le goulu, harponné de nouveau, fut hissé à bord. On trouva dans son estomac une tête de vache buffle, un veau, un grand nombre d'os, et des fragments de carapace. Sa longueur était de plus de 10 pieds.

([1]) *Voyage à la Cochinchine*, par les îles de Madère, de Ténériffe et du Cap-Vert, le Brésil et l'île de Java, par John Barrow, traduit par Malte-Brun.

---

## LOGEMENTS A PARIS EN 1853.

Voy. p. 226.

### UNE MAISON GARNIE.

(Rue Traversine, n° ...) *On loge ici en garni, à la nuit.*

Il y avait à la maison une porte d'allée qu'on a condamnée, de sorte qu'il faut entrer et sortir par la boutique. Le maître du garni, celui que les locataires appellent le bourgeois, tient absolument à voir passer devant lui ceux qui sortent. C'est une idée qu'il a dans l'intérêt de ses meubles. D'ailleurs, en entrant et en sortant par la boutique, on passe devant le comptoir d'étain; en entrant on s'y arrête, et aussi en sortant; cela convient aux locataires et ça ne déplaît pas au bourgeois. Une arrière-boutique, réduit obscur garni de tables et de bancs, offre aux consommateurs la facilité des conversations intimes et des

longues séances. Par une porte de côté, on pénètre dans cette allée dont l'issue est fermée sur la rue.

Il faut se bien représenter la disposition des lieux. La maison se compose de deux corps de bâtiment : l'un sur la rue, boutique et arrière-boutique ; l'autre, séparé du premier par une petite cour, est adossé au mur de l'École polytechnique.

La boutique et l'allée font toute la largeur de la propriété, c'est-à-dire la largeur de la façade sur la rue, et celle aussi du second corps de bâtiment, *cinq mètres.* L'allée qui mesure la profondeur du premier corps de bâtiment, longeant la boutique et l'arrière-boutique, a *huit mètres.* C'est donc pour ce premier corps de bâtiment *quarante mètres superficiels.*

L'emploi qu'on a fait de cette superficie étant le même aux cinq étages, il suffit d'étudier la disposition de l'un d'eux.

Il y a d'abord sur la rue deux chambres, dont une avec cheminée, toutes deux avec fenêtre. Ni l'une ni l'autre ne manque d'air ni de lumière. Ensuite, sur la cour, il y a un cabinet étroit de 1$^{m}$,70 de large sur 4$^{m}$,30 de profondeur (cinq pieds sur treize); ce qui laisse peu d'espace au-delà de la place du lit. On y couche pour *cinq sous* quand on est seul, *huit sous* pour deux. Maintenant, entre les deux chambres qui ont leurs fenêtres sur la rue et ce cabinet qui donne sur la cour, il y a un second cabinet de même dimension que le premier : celui-ci est sans fenêtre. Il y a bien un lit et une chaise, mais il n'y a ni air ni jour. C'est ici *quatre sous* par nuit, et il n'y manque pas de locataires. Nous trouvons sur nos notes : Au troisième étage, cabinet noir, un homme. — Au quatrième, cabinet noir, un ancien militaire et son fils âgé de dix ans.

Telle est donc la composition des cinq étages du premier corps de bâtiment; à quoi il faut ajouter, aussi à chaque étage, un troisième cabinet dont l'emplacement est pris sur les paliers de l'escalier. Ce troisième cabinet a un peu de jour sur la cour, mais ses dimensions sont étroites : 1$^{m}$,90 sur 1 mètre, c'est-à-dire moins de six pieds sur trois. Il n'y aurait pas de place pour une chaise, pas même pour un bois de lit. Il y a strictement la place d'une paillasse, et en effet c'est là tout le mobilier de cette pièce, où l'on couche pour *trois sous.*

La cour a trois mètres sur cinq (neuf pieds sur quinze). Entre les quatre et cinq étages des deux corps de bâtiment et les murs des maisons voisines, c'est comme une fosse humide, un puits. Dans cette sorte de fosse commune, les habitants des étages supérieurs, pour s'épargner la peine de descendre à un endroit plus particulier, versent chaque nuit, par les plombs, par les fenêtres, tout ce qui pourrait les embarrasser. Trois visites faites dans le cours de trois mois, avant midi, ont donné lieu de s'assurer que les habitudes des locataires sont parfaitement régulières sous ce rapport. D'ailleurs cela est suffisamment attesté par les traces dont les murs sont couverts.

C'est donc de cette cour uniquement que le second corps de bâtiment, celui qui est adossé dans toute sa hauteur au mur de l'École polytechnique, tire l'air et la lumière qu'il peut avoir.

Il y a d'abord au rez-de-chaussée une salle basse de cinq mètres de large sur six de profondeur. Comme les constructions de l'escalier, qui est commun aux deux corps de bâtiment, prennent deux mètres sur la largeur de la cour, c'est dans les trois mètres restants que sont pratiquées la fenêtre et la porte ; détail utile pour qu'on se fasse une idée de la manière dont cette salle peut être éclairée. Quoi qu'il en soit, dans une première visite, nous avons trouvé là neuf lits. C'est ce qu'on appelle *la chambrée,* mais chambrée bien différente de celles de la Maison noire ! ce n'est pas ici une réunion de travailleurs ayant mis leurs intérêts en commun. C'est un asile de nuit, c'est le sombre refuge où, chaque soir, dans les ténèbres, se rencontrent fortuitement quelques malheureux sans ressource et sans nom. On donne *deux sous* et on paye en entrant. Le lendemain à dix heures on a son congé.

Montons maintenant aux étages supérieurs, pour y étudier l'emploi des *trente mètres superficiels* qu'occupe le second corps de bâtiment.

Les six mètres de profondeur sont partagés en deux par un couloir obscur qui fait équerre avec la continuation du palier de l'escalier. Du côté de la cour, il y a deux cabinets de deux mètres de large sur trois de profondeur : ce sont des logements de chiffonniers, *à cinq sous.* Là, entre son grabat et la fenêtre, un malheureux couvert de haillons est accroupi, faisant le triage des ordures de la rue. Il les lotit par nature de matières ; surtout il sépare avec soin ces lambeaux de toile toujours sales, quelquefois imprégnés d'une sanie horrible, et qu'il ne pourra faire accepter par l'entrepreneur en chiffons qu'après les avoir lavés, surtout après les avoir fait exactement sécher dans sa triste demeure. Mais alors ça se vend deux sous la livre ! Ces chiffons de toile seraient, pour le chiffonnier, le plus précieux de son butin, si ce n'est qu'il a rapporté dans sa hotte des croûtes de pain souillées, des têtes de poisson, un affreux mélange d'os et de chairs meurtries... Ceci, il ne le vend pas !

Nous n'avons pas fini. Il faut descendre encore pour être au fonds de ces abîmes ! Au delà des deux chambres de chiffonnier, de l'autre côté du couloir obscur, au fond de cette maison qui est adossée à un mur, que peut-il y avoir?... Il y a des logements garnis, puisque c'est ici une maison garnie.

Comptons bien. La salle du rez-de-chaussée a six mètres de profondeur ; à chaque étage les chambres de chiffonnier en ont trois ; il y a environ un mètre de couloir ; reste un peu plus de deux mètres de profondeur sur cinq de large. Ce n'était pas de la place à perdre ! On y a fait à chaque étage deux cabinets, un cabinet à un lit et un autre à deux lits.

Les cabinets noirs du premier corps de bâtiment sont au regard de ceux-ci des logements confortables. Il est vrai qu'eux non plus n'ont pas d'air ni de lumière ; mais au moins leur porte s'ouvre sur un corridor éclairé et dans lequel l'air, tant bien que mal, circule de la rue à la cour. De plus, ces premiers cabinets noirs sont formés de simples cloisons non humides ; ils ne sont pas, comme ceux-ci, entourés de murs épais.

Une première fois, les visiteurs étant arrivés dans le couloir obscur, ne pouvant pas imaginer qu'il y eût rien au delà, c'est avec un véritable sentiment d'horreur qu'une porte ayant été ouverte, ils entendirent du fond des ténèbres sortir une voix humaine ! C'était une femme âgée, récemment sortie de l'hôpital, pas assez remise pour pouvoir travailler. Elle était là en convalescence ; on l'entendait, mais elle était couchée, et cette première fois on ne la vit pas. Lors d'une seconde visite, on la trouva dans la maison, vaquant à ses affaires. Elle avait les yeux gonflés et rouges ; elle nous a confié la plus grande de ses peines. C'est que le pauvre bout de chandelle qu'elle a dans son réduit y attire un énorme rat : « Elle en a peur ! elle ne peut plus dormir ! Sentant cette bête monter sur son lit, elle se réveille à chaque instant pour faire : Chû ! chû ! » Ce sont ses paroles. Elle pleurait en les disant ; car le reste de sa vie est une misère, mais c'est là son supplice.

Lors d'une dernière visite, cette malheureuse avait quitté la maison ; mais son cabinet n'était pas vide. Il n'y a pas ici de non-valeurs ; en ce moment surtout, les logements sont dans cette maison, comme dans tout le reste de Paris, fort recherchés. Dans le cabinet à un seul lit, hanté par les rats, nous avons trouvé deux pauvres femmes payant

ensemble *cinq sous* par jour; et nous nous sommes assuré que les huit cabinets noirs des quatre étages du second bâtiment, ensemble douze lits, étaient tous occupés.

Entre ces affreux réduits et l'enceinte de l'École polytechnique, il n'y a que l'épaisseur d'une pierre!

Lorsqu'au sortir de là on se trouve, à quelques pas plus loin, au milieu de la place du Panthéon, le contraste subit de ces pompeuses merveilles de l'architecture et des misères qu'on vient de voir produit une impression étrange et nouvelle. Il semble que ce soit l'appareil d'une décoration de théâtre placée là pour cacher la réalité. O doux aspect des champs, frais ombrages des bois, brises parfumées de la mer, éternelles beautés de la nature, heureux qui peut vous posséder en paix! mais plus heureux celui qui verra luire parmi les hommes le jour de la Fraternité chrétienne!

---

## LES TROIS MERVEILLES DU MÉCHOUAR.

Le Méchouar était la résidence des anciens rois de Tlemcen. Ce nom, qui signifie littéralement *la salle du conseil*, et qui s'applique encore à la forteresse, ne fait plus que réveiller aujourd'hui le souvenir de splendeurs évanouies. La vaste enceinte du Méchouar renfermait jadis des pavillons magnifiques, des jardins délicieux, habités par les souverains de la dynastie des *Béni-Abd-el-Wadj*. Les créneaux des murailles sont debout, mais les pavillons sont renversés, et le voyageur est obligé de reconstruire, grâce à un effort de l'imagination, toutes les merveilles de l'intérieur. En même temps que le Méchouar était l'habitation des souverains, c'était le centre du mouvement intellectuel qui éclairait la partie de l'Afrique possédée aujourd'hui par la France. La tradition orientale, d'accord avec les sources écrites les plus authentiques, y place trois objets d'un art si splendide et si ingénieux, que l'Espagne, soumise alors aux Arabes, n'avait peut-être rien dans Séville et dans Cordoue qu'on pût leur comparer.

### I. LE MYHHAF.

Parmi ces raretés inestimables, il n'y en avait point de plus précieuse aux yeux des musulmans que le *Myhhaf :* c'était un exemplaire du Coran tracé de la propre main du calife Othman, l'un des quatre premiers successeurs de Mahomet, et celui pour lequel les Turcs réservent aujourd'hui toute leur vénération.

L'un de nos savants orientalistes, M. l'abbé Bargès, a retracé dans un ouvrage plein d'intérêt l'histoire de ce livre précieux (1). « Le jour où le calife fut tué il tenait ce Coran dans sa main; son sang jaillit sur le livre sacré et le macula dans deux endroits différents. Les mots maculés de sang étaient ceux-ci : *Or Dieu vous suffira;* et ces autres : *Et ils blessèrent la chamelle.* Après la mort d'Othman, le Myhhaf passa entre les mains des Omeyades d'Orient qui le conservaient précieusement dans leur trésor. » A la suite des nombreuses vicissitudes qui marquent la vie des princes orientaux durant le moyen âge, le Myhhaf fut légué par Abd-er-Rahman, son dernier possesseur, à la mosquée de Cordoue, et plus tard, lorsque l'Espagne fut conquise par Abd-el-Moumen, fils d'Ali, il passa à Maroc, séjour habituel de ce dernier souverain. « Ce prince fit enlever la couverture, qui était simplement en basane, et ordonna qu'elle fût remplacée par deux planchettes incrustées de lames d'or. Ces lames étaient enrichies de perles fines, de rubis et d'émeraudes du plus grand prix, et les plus belles que le sultan avait pu se procurer. Le fils et les successeurs d'Abd-el-Moumen marchèrent sur ses traces, prenant plaisir à orner la couverture du Myhhaf de nouveaux joyaux, de nouvelles pierres précieuses; si bien qu'à la fin les deux planchettes se trouvèrent entièrement couvertes d'ornements.

Parmi ces pierres précieuses, la plus belle, comme la plus grande, c'était un rubis connu généralement sous le nom de *sabot* parce qu'il égalait en largeur un sabot de cheval, et qu'il en avait la forme (1). C'était un objet hors de tout prix, il avait été envoyé en cadeau à Abou-Yacoub Youssef, fils d'Abd-el-Moumen, par un roi de Sicile, en 375 de l'hégire, pendant que ce sultan se trouvait dans l'Ifrikiah. Abou-Yacoub ne crut pas pouvoir faire un plus digne emploi de ce rare bijou que d'en orner le livre qu'il considérait comme le plus vénérable du monde. »

S'il n'y a pas quelque exagération dans le récit d'Abd-el-Wahid, l'historien des Almohades, qui fournit ces derniers détails à l'habile orientaliste, le Myhhaf était sans contredit le livre le plus richement relié qui eût paru à aucune époque. Le merveilleux volume qui contient la généalogie de la maison de Sandoval, et qui est recouvert de vermeil émaillé, n'en approche pas. C'est cependant le plus splendide manuscrit de la Bibliothèque impériale, qui en renferme de si précieux.

Le Myhhaf a eu, du reste, le sort réservé à presque tous les livres de ce genre, lorsqu'ils sont tombés entre des mains ignorantes ou cupides. Lors de la défaite d'Abou'l-Hassan par Yaghmoraçan, en 646 de l'hégire (1248-9), il devint la proie des vainqueurs, et un soldat entre les mains duquel il tomba arracha l'or et les pierres précieuses dont il était enrichi. Jeté comme un objet de rebut, il fut vendu à la criée dans Tlemcen sans que les nouveaux possesseurs connussent sa valeur, et bien que l'émir Yaghmoraçan, auquel on le porta, eût donné des ordres pour sa conservation, on suppose qu'il a dû disparaître sous la domination des Beni-Meryn.

*La suite à une autre livraison.*

(1) *Histoire des Beni-Zeiyan*, *rois de Tlemcen*, par l'iman sidi Abou-Abd-Allah Mohammed Ibn-Abd-el-Djehyl et-Tenessy. 1 vol. in-12.

(1) Nous ne nous rendons pas garant, bien entendu, des dimensions admises ici par l'historien arabe; rien d'ailleurs n'est plus arbitraire que les dénominations accordées à certaines pierres dont les teintes sont analogues à celles pour lesquelles on veut les faire passer.

---

Lorsque nous voulons apprendre pour nous rappeler, c'est de la force de l'attention que dépend surtout le succès de la mémoire.

« Si vous lisez un passage vingt fois, dit Bacon, vous ne l'apprendrez pas par cœur aussi facilement que si vous le lisez dix fois seulement, mais en essayant par intervalles de le réciter de souvenir, et en regardant le livre lorsque la mémoire vous manque. »

---

## SUR LES ESQUISSES DES MAITRES.

On ne connaît pas un peintre, même un peintre coloriste, dit excellemment M. Vitet, quand on n'a vu que ses tableaux : il faut connaître ses dessins. C'est là qu'on entre avec lui en un commerce intime et vraiment instructif; dans le domaine de l'art, les dessins sont les causeries du coin du feu, les tête-à-tête avec leurs confidences et leur laisser-aller. Là seulement on apprend à saisir le premier mot, le ton naturel et instinctif de la pensée pittoresque, à distinguer par quel chemin elle s'élève à la force et à l'effet. Chez les uns, ce premier jet est complexe et embarrassé, c'est à force de réflexion et d'étude qu'il s'épure et s'éclaircit; chez d'autres, il est saisissant, lumineux, plein d'espérance et de promesses que l'exécution ne tient pas toujours. Passez du

grand salon du Louvre dans ces anciennes salles du conseil d'État, aujourd'hui tapissées de dessins : il n'est pas un des maîtres dont vous venez d'admirer les œuvres sous leur forme définitive et arrêtée, qui n'ait encore quelque chose à vous dire, et dont vous ne sentiez mieux l'esprit et le caractère quand vous êtes en face du moindre de ses croquis.

---

## UNE ESQUISSE PAR WATTEAU.

Voy., sur Watteau, la Table décennale.

Watteau dut à l'élégance délicate de sa peinture, à la grâce, à la gaieté de ses sujets, d'être admis dans l'Académie avec le titre de « peintre des fêtes galantes du roi. » Le génie de cet aimable coloriste, développé de bonne heure par l'étude intelligente des œuvres de Rubens, s'était tourné vers les sujets divertissants qu'affectionnaient, en poésie, les auteurs de pastorales, d'intermèdes, de ballets et d'opéras. On dit que sa prédilection pour les spectacles et pour les parades de la foire, qu'il mettait avant tous les autres amusements, a contribué a déterminer son penchant pour ce genre de peinture frivole. On peut ajouter à cette cause l'influence de l'un de ses maîtres, Claude Gillot, peintre de l'Opéra, qui excellait dans les compositions grotesques. Ce que l'on trouve quelquefois de sérieux dans les compositions importantes de Watteau paraît lui avoir été inspiré par les conseils de son dernier maître Claude Audran, graveur.



Musée du Louvre ; collection des dessins. — Le Remouleur, par Watteau. — Dessin de Jacque.

Watteau a fait à la sanguine et à la pierre noire beaucoup de dessins que les amateurs se disputent aujourd'hui avec une sorte de fureur, quand par hasard ils passent dans les ventes.

Ces dessins représentent pour la plupart des figures dans des attitudes molles et nonchalantes ; c'étaient des études de détails pour tableaux. Quelquefois ce sont des esquisses de sujets populaires, de types, de caractères, de costumes ou de scènes de métiers. Watteau a bien réussi dans ce dernier genre, qui demande surtout un grand esprit d'observation, de la finesse, et une grande facilité de crayon.

Il a légué presque tous ses dessins à ses quatre meilleurs amis : MM. Henin, Haranger, de Julienne et Gersaint. M. de Julienne, son protecteur, fut l'un de ceux qui, avec Crozat et l'abbé Laroque, le firent valoir les premiers. Gersaint était marchand de tableaux au pont Notre-Dame ; ce fut pour ce dernier que Watteau peignit le plafond-

enseigne qui eut une célébrité si bruyante que tout Paris courut le voir : M. de Julienne l'acheta fort cher pour sa galerie et le fit graver par Cochin.

Le Musée du Louvre possède quelques dessins de Watteau. Presque tous ceux qu'il a achevés ont été gravés par Audran, Chéreau, Boucher et quelques autres.

Le Remouleur dont nous donnons un fac-simile a été gravé par Chéreau, mais dans une proportion beaucoup plus grande, pour le recueil des œuvres de Watteau en deux volumes, publié par Audran.

De tous les peintres français qui ont eu un genre très-individuel, Watteau est celui qui a trouvé le plus d'imitateurs et de bons copistes. Pater et Lancret ont eu le talent de réussir, même après leur illustre maître.

Le Musée de Nancy possède un tableau fort joli d'un autre élève de Watteau, nommé Constant, qui pourrait bien être, si l'on en croit quelques indices caractérisques, l'auteur du tableau de la galerie Standish que le livret du Musée attribuait à Watteau.

---

## CHATEAU GOTHIQUE DE FRANZENSBOURG,

### PRÈS VIENNE

### (Autriche).

Le château de Franzensbourg fait partie de la délicieuse résidence d'été des empereurs d'Autriche, située sur la route conduisant à Adenbourg, à 12 kilomètres de la capitale, et connue sous le nom de palais de Laxenbourg. Cette résidence communique par de magnifiques allées avec le château si connu de Schœnbrunn : sa construction remonte à la fin du quatorzième siècle, sous le duc Albert d'Autriche qui vint y finir ses jours. Le nouveau château, ou Maison-Bleue (*Blaue-Haus),* ne date que de 1600. Il devint



Vue du château de Franzensbourg, en Autriche. — Dessin de Grandsire.

dans la suite le séjour favori de Marie-Thérèse, de Joseph II et de François Ier. On y voit un manége et un théâtre. Dans la bibliothèque on conserve six magnifiques tableaux de Canaletto. La salle de billard est ornée d'une statue de Méléagre par Beyer. Le maître-autel de l'école paroissiale du château est décoré d'un tableau de Van-Dyk, où l'on reconnaît le talent du maître. Le parc qui s'étend autour du palais n'a pas moins de sept cents arpents. Il offre tous les agréments que le prince Puckler-Muskau, ce fin connaisseur, pourrait exiger pour une retraite d'été. A chaque pas, l'on y rencontre des sites différents de ceux que l'on vient de parcourir; les eaux, les bois, les kiosques, s'y succèdent avec profusion, et l'œil est récréé par la vue de charmantes plantations, de ponts rustiques jetés sur des cascades, d'îles, de grottes, et de mille autres détails que l'art peut ajouter aux beautés de la nature.

Tous les jours ce parc est ouvert aux visiteurs, qui ne manquent pas de se faire conduire au temple de Diane, à celui de la Concorde, au Prater (ainsi nommé d'après la célèbre promenade de Vienne), au château de plaisance enfoui dans l'endroit appelé « le bosquet des chênes, » au hameau des pêcheurs, au pont du Lion, au caveau sépulcral des chevaliers, bâti d'après le modèle du caveau de l'empereur Rodolphe de Habsbourg à Spire, et enfin au grand

lac dont les eaux forment la riante ceinture du château gothique.

Franzensbourg ne fut achevé qu'en 1801. Il est construit sur le plan du château tyrolien où Maximilien Ier d'Autriche aimait tant à résider. L'architecture gothique et militaire de cette magnifique habitation est un peu mêlée de fantaisie. L'arrangement et la décoration de l'intérieur répondent au style bizarre des constructions extérieures. C'est une espèce de Musée où l'on s'est plu à rassembler des meubles, des curiosités, des ornements antiques, empruntés aux vieux châteaux et aux vieux couvents de l'Autriche. On dit même que les grands seigneurs de l'empire ont contribué à l'orner en se dépouillant de leurs meubles gothiques les plus précieux, heureux de donner à leur maître ce témoignage de respect et d'affection. Dans la salle d'armes, on conserve divers objets ayant appartenu à Charles V, les armures de Maximilien, beaucoup de trophées enlevés sur les Turcs, le costume guerrier d'un empereur du Mexique, etc. Il faut avoir soin de monter sur la tour de garde, d'où l'on jouit d'une perspective étendue; on y arrive en passant par des salles décorées avec un grand luxe, remplies de porcelaines de Saxe et de cristaux de Bohême. En redescendant, on visite, à l'étage du milieu, la chambre des Tortures *(Folter Kammer)*, musée monstreux de tous les instruments de supplice usités au moyen âge. Si l'on descend encore, on entre dans une galerie souterraine qui reporte également à l'époque féodale. On s'y trouve assez désagréablement en présence de prisonniers enchaînés et immobiles (ce sont des mannequins); ils se redressent subitement lorsque le gardien fait jouer un ressort caché dans la muraille : spectacle un peu puéril et d'un goût très-contestable.

Enfin, quand on a parcouru l'enceinte de la place d'armes auprès du château, avec ses loges et ses gradins, on a vu tout ce qui est digne de remarque à Franzensbourg. Alors le bac qui vous a amené vous reprend, et vous transporte sur la rive opposée. Ce bac est destiné à augmenter l'illusion, et à remettre en mémoire les temps de la féodalité; les visiteurs appellent le batelier en tirant une cloche. Jadis, c'était un cor qui donnait le signal; mais les bourgeois dégénérés du dix-neuvième siècle n'ont pas les solides poumons de leurs ancêtres du moyen âge, et l'on a dû supprimer cet appel original.

## CHRONOLOGIE DES CONCILES.

On se plaint quelquefois avec raison d'une lacune importante dans notre éducation. C'est qu'après avoir nourri l'enfance de l'histoire sainte, on s'arrête à l'ouverture de l'ère chrétienne, comme si cette histoire n'avait plus dès lors aucune suite considérable. On s'applique aux histoires des dynasties et l'on néglige celle de l'Église, qui a eu cependant, dans tous les temps, une influence si capitale sur toutes les autres. On traite avec plus de soin les intrigues et les batailles, que ces grandes assemblées religieuses dont les actions ont décidé de la foi des nations, sujet bien autrement valable que la puissance ou la faiblesse des rois; ou si l'on rappelle, puisqu'on ne saurait les tenir entièrement dans l'ombre, les affaires de l'Église, ce n'est qu'au courant des affaires profanes et autant que le commande l'exposé de celles-ci. On n'en pose pas les termes avec suite et méthode et comme sur un terrain à part; et aussi voit-on, ce qui est une grande imperfection, que cette partie si essentielle du passé demeure, dans la plupart des esprits, vague et confuse. Ce n'est point à nous, sans doute, de nous appliquer à faire cesser un état de choses si fâcheux; ce serait nous emporter bien au delà de notre compétence. Aussi ne présentons-nous ces réflexions que comme l'accompagnement d'un résumé succinct de la chronologie des conciles, que plusieurs de nos lecteurs seront sans doute bien aises de rencontrer ici.

On nomme *général* ou *œcuménique* le concile auquel tous les évêques de la chrétienté sont censés avoir été invités : on ne peut cependant regarder comme nécessaire que tous s'y trouvent, sans quoi il serait à peu près impossible d'en réunir aucun. « N'est-ce pas assez, dit Bossuet, qu'il en vienne tant et de tant d'endroits, et que les autres consentent si évidemment à leurs assemblées qu'il sera clair qu'on y aura porté le sentiment de toute la terre? » Le cardinal Bellarmin détermine six causes propres à la convocation d'un concile général : 1° l'apparition d'une hérésie nouvelle, 2° la présence d'un antipape, 3° la ligue de l'Église contre un ennemi commun, 4° l'accusation d'hérésie contre le pape, 5° le retard dans l'élection du pape, 6° la réformation des abus et des vices de l'Église. D'une manière plus abrégée, on peut dire que les conciles ont pour objets la foi, la discipline et la morale.

On s'accorde généralement, en France, à reconnaître dix-huit conciles généraux. Le premier de tous les conciles, celui de Jérusalem, tenu par les apôtres, est mis à part sous le nom de concile apostolique. Il eut pour objet de décharger les païens qui embrassaient le christianisme de se soumettre, comme l'avaient fait Jésus-Christ et ses apôtres, aux prescriptions de la loi de Moïse. On fixe approximativement son époque à l'an 50.

1° Concile de Nicée, tenu dans la grande salle du palais impérial de Nicée, capitale de la Bithynie, du 19 juin 325 au 25 août de la même année. Il comptait, outre les simples prêtres et les diacres, 318 évêques. Il fut présidé par Osius, évêque de Cordoue, qui dressa le symbole de foi connu sous le nom de symbole de Nicée. L'empereur Constantin y assista sans y prendre part. Il fut décidé, dans ce concile, contre Arius, que la seconde personne de la Trinité était de la même substance que la première, ce que l'on désigne sous le nom de *consubstantiel*, créé à cette occasion. La divinité de Jésus-Christ fut ainsi écrite dans le symbole.

2° Concile de Constantinople, tenu dans l'église cathédrale, du commencement de mai 381 à la fin de juillet de la même année. Il était composé de 150 évêques, et fut présidé successivement par saint Hulin, évêque d'Antioche, par saint Grégoire de Nazianze, par Timothée, évêque d'Alexandrie, et par Nectaire, évêque de Constantinople. Le pape Damase et les évêques d'Occident n'acceptèrent sa décision que l'année suivante. Ce concile prononça la divinité du Saint-Esprit contre Macédonius, évêque de Constantinople; ce qui compléta la formule de la foi à l'égard de la Trinité. Le symbole fut dressé par saint Grégoire de Nysse; il contient le point de division principal de l'Église grecque d'avec l'Église latine. En effet, ce symbole dit simplement, au sujet de la troisième personne, *procédant du Père*; tandis que les Latins, pour couper court à toute interprétation dangereuse, ont institué de dire *procédant du Père et du Fils*. Outre l'hérésie de Macédonius, on en condamna aussi quelques autres, mais moins capitales.

3° Concile d'Éphèse, tenu dans la grande église d'Éphèse, du 22 juin 431 au 31 juillet suivant. Il s'y trouva 274 évêques, qui furent présidés par saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie. Il fut réuni contre Nestorius, évêque de Constantinople, qui, reprenant sous d'autres termes l'hérésie d'Arius, distinguait deux personnes en Jésus-Christ, et prétendait que c'était la personne humaine seulement qui avait satisfait sur la croix. Le concile décida contre cet évêque, bien qu'il fût d'abord soutenu par l'empereur Théodose le Jeune, que Marie devait porter le nom de *mère de Dieu*, ce qui décidait toute la question.

4° Concile de Calcédoine, commencé à Nicée, puis transféré à Calcédoine en Bithynie, dans l'église de Sainte-Euphémie, du 8 octobre 451 au 1er novembre suivant. Il y eut 630 évêques, et les légats du pape Léon y eurent la présidence spirituelle. L'objet principal de ce concile fut de condamner Eutychès, qui, prenant l'excès opposé à Nestorius, soutenait que la nature divine existait seule en Jésus-Christ; d'où est résulté l'article de foi des deux natures en une seule personne. Dans la quinzième séance du concile, on décida que l'Église de Constantinople aurait une juridiction égale à celle de Rome; mais c'est un article contre lequel les légats du pape protestèrent et que l'Église romaine n'a jamais voulu recevoir.

5° Deuxième concile de Constantinople, tenu dans une salle de la cathédrale, du 4 mai 553 au 2 juin suivant. Il y eut 160 évêques présents à ce concile. Les débats furent très-orageux. Le pape Vigile, qui se trouvait à Constantinople, refusa d'abord d'y assister, et pendant plus d'un siècle les Occidentaux refusèrent de le reconnaître. On y condamna en premier lieu les écrits de Théodose, d'Ibas et de Théodoret, qui paraissaient favoriser la doctrine de Nestorius, toutefois sans revenir explicitement, comme l'avait craint le pape Vigile, en faveur d'Eutychès, contre la décision de Calcédoine. L'objet le plus nouveau du concile fut la condamnation de certaines propositions d'Origène, notamment que les hommes étaient des anges déchus, que Jésus-Christ devait ressusciter une seconde fois pour les damnés, etc.

6° Troisième concile de Constantinople, tenu dans la salle du Dôme, au palais impérial, du 7 novembre 680 au 16 septembre 681. L'empereur Constantin Pogonat y tint la première place. Les évêques d'Orient se trouvèrent à la fin au nombre de plus de 260; les évêques d'Occident y furent représentés par les trois légats du pape Agathon. L'action principale du concile fut dirigée contre les monothélites, qui, ressuscitant par un détour l'hérésie d'Eutychès, prétendaient qu'il n'y avait qu'une seule volonté en Jésus-Christ. Le concile décréta qu'il y avait deux volontés et deux opérations, ce qui sauvait définitivement le principe fondamental de tout le christianisme, la médiation par l'Homme-Dieu.

Dix ans plus tard, en 691, il y eut au même lieu (*in trullo*) un second concile de 211 évêques, qui régla divers points touchant les mœurs et la discipline, concile nommé aussi *quinisextum*, parce qu'il fut regardé par les Grecs comme formant un supplément au cinquième et au sixième concile. Mais l'Église romaine n'ayant reçu ces articles qu'en partie, cette assemblée n'est regardée par elle que comme un concile particulier.

7° Deuxième concile de Nicée, du 24 septembre 787 au 23 octobre suivant, tenu dans l'église Sainte-Sophie de Nicée, et, pour la clôture, dans le palais de Magnance, à Constantinople. On y compta 377 archevêques et évêques, et plus de 100 prêtres ou moines. L'objet de ce concile se rapporte au culte des images. Les empereurs grecs Léon l'Isaurien, Constantin Copronyme et Léon IV, soutenant de leur autorité un parti considérable qui s'était formé en Orient sous le nom d'*iconoclastes* ou *briseurs d'images*, s'étaient prononcés contre le culte des images, et, en 754, un concile rassemblé à Constantinople par le second de ces empereurs avait condamné cette pratique par laquelle on craignait de retomber dans l'idolâtrie. Le concile, par son anathème, arrêta cette opinion si opposée à l'alliance des arts et de la religion, et déclara que l'on devait le salut et l'adoration d'honneur aux images; tandis que le véritable culte de *latrie* devait être réservé à Dieu seul. Les décisions de ce concile furent d'abord rejetées, en Occident, par un concile de plus de 300 évêques, réuni par ordre de Charlemagne à Francfort; lequel concile, sans refuser d'admettre les images dans le temple, à l'exemple des iconoclastes, refusa du moins de leur rendre aucun culte. Malgré cette opposition, le concile de Nicée prévalut cependant peu à peu dans l'Église d'Occident, et l'on voit que, dès le dixième siècle, il y était compté sans difficulté parmi les conciles généraux.

C'est par ces sept premiers conciles qu'ont été fixés les points essentiels qui ont maintenu le christianisme dans sa direction, en l'empêchant d'incliner, soit vers l'abîme du mahométisme qui n'a pour intermédiaire qu'un homme, soit vers l'abîme du brahmanisme qui n'a pour intermédiaire que Dieu sous une apparence humaine; abîmes analogues à ceux des célèbres hérétiques Nestorius et Eutychès. Il est à remarquer aussi qu'ils ont tous eu lieu en Orient, que leurs actes ont été rédigés en grec, comme les Évangiles, et que l'Église d'Occident n'y est intervenue que par un petit nombre de délégués. Ces diverses circonstances sont cause que les historiens les ont toujours considérés comme formant une catégorie à part, bien qu'en principe il n'y ait pas lieu à les différencier des suivants.

*La suite à une autre livraison.*

---

## DE LA PRÉSÉANCE EN ANGLETERRE.

En Angleterre, l'inégalité des diverses classes de la société entre elles est consacrée par la législation. Tout Anglais fait partie d'une classe ou catégorie spéciale. Des réglements déterminent minutieusement ces rapports obligés entre les supérieurs et les inférieurs. Cet ordre hiérarchique, que l'on appelle *precedence* (préséance), est scrupuleusement observé dans les grandes solennités officielles : il sert aussi de règle dans des circonstances plus sérieuses, par exemple pour la formation du jury.

Voici les divers degrés de cette échelle sociale : en d'autres termes, si la nation anglaise passait sous vos yeux comme une procession universelle, c'est dans l'ordre suivant que vous la verriez défiler :

La reine. — Ses enfants. — Ses oncles. — Ses neveux. — Ses cousins. — L'archevêque de Canterbury. — L'archevêque d'York. — Le lord trésorier. — Le lord président du conseil. — Le lord du sceau privé. — Le lord grand chambellan. — Le lord grand connétable. — Le lord maréchal. — Le lord chambellan de la maison de la reine. — Les ducs. — Les marquis. — Les fils aînés des ducs. — Les comtes. — Les fils aînés des marquis. — Les fils puînés des ducs. — Les vicomtes. — Les fils aînés des comtes. — Les fils puînés des marquis. — Le secrétaire d'État (un évêque). — Les barons. — Le président de la chambre des communes. — Les lords commissaires du grand sceau de l'État. — Les fils aînés des vicomtes. — Les fils puînés des comtes. — Les fils aînés des barons. — Les chevaliers de l'ordre de la Jarretière. — Les conseillers privés. — Le chancelier de l'échiquier. — Le chancelier du duché de Lancastre. — Le chef de justice (président) du banc de la reine. — Le garde des registres de la chancellerie *(master of rolls)*. — Le chef de justice (président) des plaidoyers communs. — Le grand baron de l'échiquier. — Les vice-chanceliers. — Les juges et barons de la *coif* (juges des trois cours supérieures). — Les chevaliers bannerets. — Les fils puînés des vicomtes. — Les fils puînés des barons. — Les baronnets. — Les chevaliers du bain. — Les fils aînés des baronnets. — Les fils aînés des chevaliers. — Les colonels. — Les avocats *(serjeants at law)*. — Les docteurs (en droit canon). — Les avoués (*barristers at law*). — Les esquires [1]. — Les gentlemen. — Les yeo-

[1] Le titre d'*esquire* s'est successivement étendu à un grand

men (¹). — Les *tradesmen* ou commerçants. — Les *artificers* ou artisans. — Les *labourers* ou journaliers, hommes de peine.

Les femmes mariées et les veuves observent entre elles les mêmes règles de préséance.

La liste de préséance sert, comme nous l'avons dit, de régulateur aux shériffs pour dresser les listes du jury.

Dans le jury *commun*, on comprend tous les rangs.

Dans le jury *spécial*, on n'admet point les quatre dernières classes de la société, c'est-à-dire que les yeomen, les commerçants, les artisans et les journaliers, n'ont pas le droit d'en faire partie. On n'accorde cet honneur ou cette marque de confiance qu'aux deux degrés supérieurs, à la *nobility* (la noblesse) et à la *gentry* (la haute bourgeoisie).

## LE COCHE D'OSIER.

Le long véhiculé que l'on voit au premier plan de cette gravure est l'ancien coche de terre qui, bien qu'il ne fît guère plus de trois à quatre lieues en un jour, mérita, lorsqu'il parut, d'être célébré comme un progrès de la civilisation. Ordinairement tout en osier, moins la toiture qui était de toile ou de cuir, il pouvait contenir de quinze à vingt voyageurs : on y était généralement assis de côté, dos à dos, comme cela se pratique dans les wagons de troisième classe




Un Coche de terre au dix-septième siècle. — D'après une eau-forte de Mérian (collection Bonnardot). — Dessin de Foulquier.

sur certaines lignes. Il n'est pas impossible que ce coche primitif existe encore dans quelques contrées de la France. En 1835, nous avons voyagé de Tournus à Mâcon dans une voiture publique presque en tout semblable pour le dessin et la disposition; on y voyait le même tablier de cuir en guise de portière, et les mêmes perches pour support de la bâche; on y était assis de côté et dos à dos.

Presque toutes les estampes topographiques, depuis la fin du seizième siècle jusqu'au commencement du dix-huitième, témoignent de l'usage universel du coche d'osier pendant cette longue période. Celle que nous reproduisons ne porte aucune date, mais c'est une des précieuses eaux-fortes de Matthieu Mérian, et l'on sait que ce graveur, né à Bâle en 1593, ne vint à Paris que vers la fin du premier quart du dix-septième siècle, époque à laquelle il fit en effet une grande quantité de vues et de perspectives de la capitale de la France.

Ici, le point de vue, autant qu'il nous apparaît, est pris de l'endroit devenu depuis le *Cours-la-Reine*. Nous avons beaucoup de raisons pour croire que, dans cette estampe, gravée évidemment entre 1618 et 1620 ou 1622, l'artiste n'a pas jugé nécessaire de se montrer topographe fidèle. Ainsi l'on y voit la tour du Louvre, qui, bâtie par Philippe-Auguste, fut démolie par François Ier en 1527, et on n'y aperçoit pas le pont Neuf, dont la construction, commencée par Henri III en 1578, interrompue pendant les guerres de la Ligue, fut reprise dès 1602 et complétement terminée en 1619.

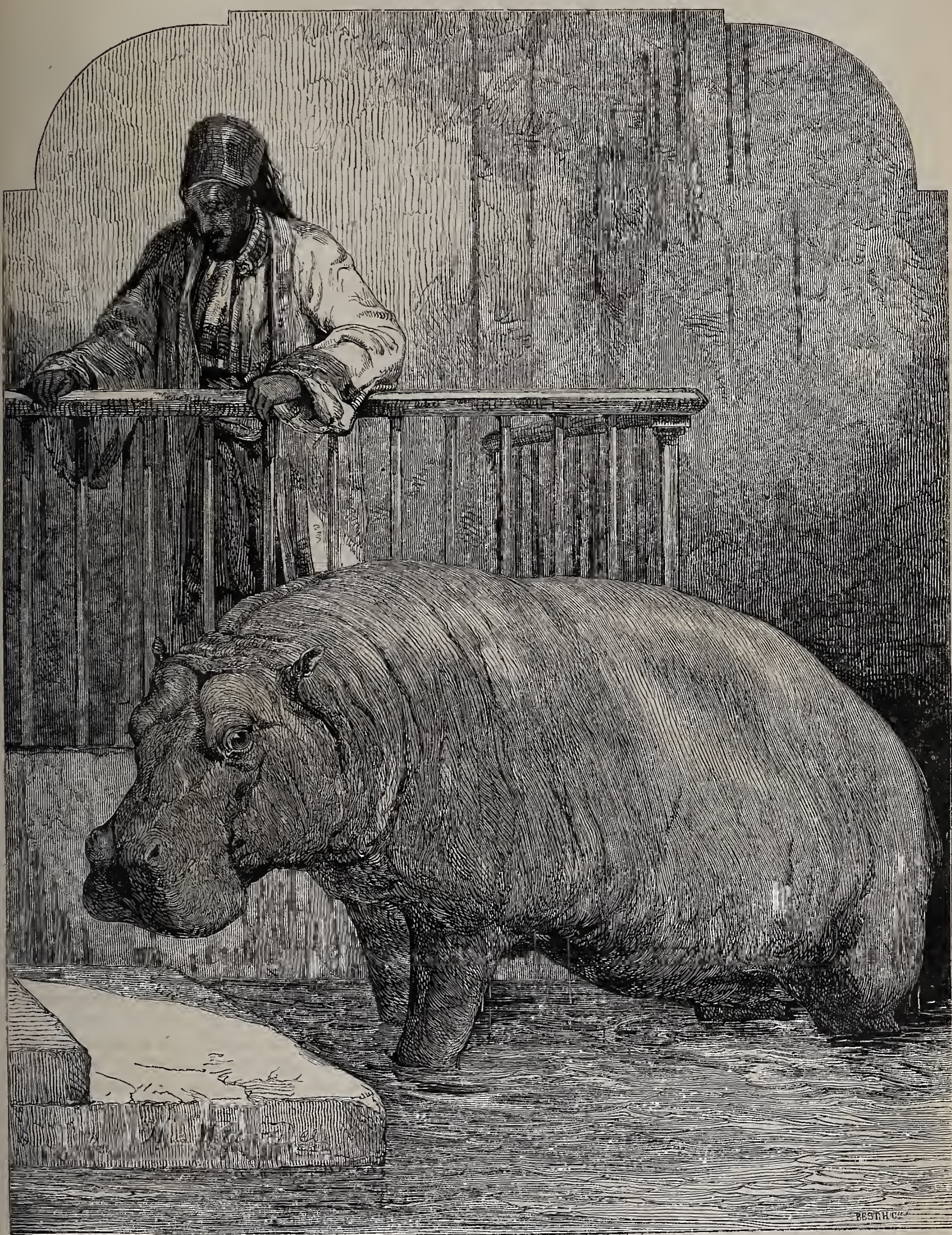
nombre de personnes, et pour ainsi dire à toutes celles que l'on considère comme composant la haute bourgeoisie, entre autres les hommes de lettres, les personnes vivant de leurs rentes, les banquiers, et les négociants ou hauts commerçants.

(¹) Un *yeoman* est le possesseur par héritage d'un immeuble qui, en revenu, excède 2 livres sterling (50 francs).

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

# UN HIPPOPOTAME.




Jardins zoologiques de Londres. — Un Hippopotame. — Dessin de Weir.

L'hippopotame que représente notre gravure est arrivé à Londres vers le mois de mai 1850. Capturé, au commencement d'août 1849, sur les bords du Nil, à environ trois cent cinquante milles du Caire, il avait alors la taille d'un veau nouveau-né; il paraissait beaucoup plus trapu qu'il ne l'est aujourd'hui ; on suppose qu'il était né depuis un

mois ou six semaines au plus. Les chasseurs avaient été attirés jusqu'à lui par sa mère, qu'ils avaient blessée mortellement; lorsqu'ils s'approchèrent des buissons où il était caché, il fit un saut à la rivière, et il était bien près de leur échapper, lorsqu'il fut atteint au flanc par la nef d'un bateau qui était à la disposition des chasseurs, et que l'un d'eux eut la présence d'esprit de diriger violemment contre le fugitif. Étourdi par le coup, l'animal fut aisément hissé sur le bateau; au moment où il arriva à Londres, il portait encore une légère marque de sa blessure. A l'âge de dix à onze mois, il avait sept pieds (anglais) de long, et six pieds et demi de largeur vers le milieu du corps. Voici comment l'a décrit, à cette époque, le savant anatomiste anglais Richard Owen (¹) :

Le corps est supporté presque à raz de terre sur des jambes très-courtes et très-épaisses, chacune desquelles est terminée par quatre sabots écartés. Les extrémités postérieures sont pour ainsi dire ensevelies dans la peau des flancs jusqu'à la proéminence du pied. Des plaques épaisses de peau sont disposées à se détacher de la semelle. On remarque une place blanche très-distincte derrière chaque pied, mais on cherche en vain des indications de l'orifice glandulaire qui existe au même endroit chez le rhinocéros. La peau nue qui couvre le dos et les côtés est d'une couleur qui rappelle celle de la pierre à aiguiser de l'Inde, mais plus foncée; elle porte de nombreuses rides fines qui se croisent entre elles dans une disposition presque transversale.

La première fois que M. Owen vit l'animal, de petites gouttelettes d'une sécrétion luisante exsudaient de pores mucoso-sébacés très-apparents qui sont dispersés sur tout le système cutané, et qui ont de huit lignes (mesure anglaise) jusqu'à un pouce de diamètre. Cette exsudation donnait à la peau, en ce moment éclairée par le coucher du soleil, un aspect tout particulier. Lorsque l'animal était plus jeune, la sécrétion était rougeâtre; elle se produisait avec plus d'abondance; toute la surface de la peau se colorait ainsi chaque fois que l'animal sortait du bain.

La peau est marquée d'un sillon qui va transversalement d'une épaule à l'autre, et il y a deux plis à la nuque; ces plis sont séparés par un sillon médian longitudinal; les moitiés latérales du très-fort *ligamentum nuchæ,* forment une paire de proéminences très-prononcées derrière l'occiput.

Les oreilles sont très-courtes, coniques, frangées de poils courts répandus le long de la moitié inférieure de leurs bords épais, et garnies de quelques touffes de poils courts sur la moitié de leur surface interne. L'animal les fait mouvoir dans différents sens avec beaucoup de vivacité.

La couleur foncée du corps s'étend jusque vers la moitié de la partie supérieure de la tête; elle est plus faible le long des joues. Autour des oreilles la peau est d'un brun rougeâtre clair, et presque couleur de chair autour de paupières qui protégent des yeux proéminents et situés d'une façon toute spéciale. Il n'y a qu'un simple sillon au-dessus de la paupière supérieure, et deux sillons courbes au-dessous de la paupière inférieure. Au premier abord, les paupières semblent dépourvues de cils; mais à une plus mûre inspection, on peut apercevoir quelques poils très-courts sur le bord épais, arrondi, de la paupière supérieure. Il y a une caroncule ou protubérance sur le milieu de la surface externe de la paupière clignotante. La couleur de l'iris est d'un brun foncé ; la pupille consiste en une petite ouverture oblongue, transversale. La prunelle est relativement petite et remarquable par l'extension des mouvements de protraction et de rétraction.

Les narines, ouvertes sur des proéminences que l'animal a la faculté de lever, à la partie supérieure d'un large et massif museau, sont de courtes fentes obliques, gardées par deux valves, qui peuvent s'ouvrir et se fermer spontanément, comme les paupières. Les mouvements de ces ouvertures sont surtout prononcés lorsque l'animal est dans son élément favori.

La large bouche de l'hippopotame est remarquable par la courbure de ses angles qui se dirigent vers les yeux, ce qui donne une expression singulière à sa massive contenance. Il ne veut permettre aucun examen trop rapproché de ses dents; lorsqu'on essaye de les étudier de près, il dresse la tête et menace de mordre. Le museau est garni de soies courtes qui se projettent à des intervalles très-réguliers; plusieurs d'entre eux semblent divisés en touffes ou pinceaux de poils courts. Des poils extrêmement fins et courts sont répandus sur toute la surface du dos et des côtés; on ne les aperçoit que lorsqu'on les examine attentivement. La queue est courte, presque plate, et diminuant graduellement en une pointe obtuse.

M. Owen raconte que lors de sa première visite, l'animal, nouvellement arrivé au jardin zoologique, était couché sur de la paille, et qu'il resta tranquillement dans cette position pendant une heure environ, dressant légèrement la tête de temps à autre et tournant les yeux vers son gardien; ensuite, ouvrant avec force une large gueule et menaçant de mordre le pied de la chaise sur laquelle le gardien était assis, il se leva, marcha lentement hors de sa loge, et poussa un beuglement fort et court, qui finit par une sorte d'explosion semblable à un aboiement. Le gardien comprit ce langage, et dit que l'animal avait voulu faire entendre qu'il désirait aller se baigner. L'hippopotame en ce moment était dans l'un des compartiments de l'édifice habité par les girafes, à l'opposé de l'endroit où le bain avait été préparé. Le gardien ouvrit la porte qui conduisait dans le parc aux girafes, le traversa pour se diriger vers le bassin du bain; l'animal le suivit par derrière, comme un chien, et pour ainsi dire collé à ses talons. En arrivant vers le bassin, l'hippopotame descendit avec quelque hésitation les marches basses conduisant au bain; il s'arrêta et but un peu; il enfonça ensuite sa tête dans l'eau et plongea tout d'un coup en avant. Il ne fut pas plutôt au sein de son élément favori, que la scène changea comme par enchantement: l'animal parut inspiré d'une nouvelle vie et déploya tout à coup une activité extraordinaire. Nageant au fond, il y demeurait caché pendant quelques instants; puis d'un bond il reparaissait à la surface, et, faisant jaillir l'eau en arrière, il commençait de nouveau à nager et à plonger, avec toute la vivacité d'un cétacé; il tournait de droite à gauche, remplissait sa bouche de quantités énormes d'eau qu'il rejetait avec fracas, dressant quelquefois hors de l'eau sa vaste et grotesque tête, et mordant les barreaux en bois qui entourent le bassin. Lorsque le dos large et arrondi de l'animal se montrait à découvert à la surface de l'eau, la grosseur de l'animal paraissait beaucoup plus considérable que quand il était à terre. Enfin, après une heure passée dans l'élément liquide, l'animal en sortit à l'appel de son gardien, et le suivit, marchant derrière lui, jusqu'à sa chambre à coucher, bien fournie de paille, et où un sac rembourré lui sert d'oreiller, à sa grande satisfaction, son cou étant très-court et plus épais que la tête.

Lorsqu'il est éveillé, l'hippopotame des jardins zoologiques se montre vivement inquiet de la moindre absence de son gardien : il se dresse sur les pieds de derrière et menace de briser la clôture en bois, la poussant et la

(¹) Il a déjà été question, dans ce recueil, de l'hippopotame · voyez tome Ier, page 144, *une Chasse à l'hippopotame ;* et tome XVIII, pages 207 et 233, l'*Histoire d'une tête d'hippopotame.* Aucun des détails que nous donnons aujourd'hui ne se trouve dans nos précédents articles.

frappant de manière à ne laisser aucun doute sur la grande force musculaire dont il pourrait user.

Il souffle avec lenteur, régulièrement, de trois à quatre fois par minute.

Sa nourriture se composait, lorsqu'il était jeune, de lait et de farine de maïs.

C'est le premier individu de cette espèce que l'on ait conservé vivant en Europe depuis ceux qui furent montrés, dans les arènes de Rome, par Gordien, le troisième du nom.

---

La pensée de l'éternité console de la rapidité de la vie.
MALESHERBES.

---

## LE SAGAR DES VOSGES.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 235.

Baptiste aida sans façon à tous ces préparatifs d'un souper qui n'avait été ni offert ni accepté, mais qui, aux yeux du scieur, semblait une obligation, et aux siens une sorte de droit. Il alla chercher au dehors les copeaux dont Charlotte avait besoin, prit la cruche de terre qu'il remplit à la source, et descendit l'énorme miche de pain noir posée sur une planche élevée. Tous ces petits services étaient entremêlés de plaisanteries ou de mots d'amitié qui mettaient en joie le cœur de la jeune fille. Baptiste avait cette bonne humeur qui, comme les rayons de soleil, fond toutes les glaces et dissipe tous les nuages. Resté orphelin de bonne heure, il avait pris les hommes pour parents et leur avait tendu les mains avec un sourire. Quelques-uns s'étaient bien refusés à l'avance cordiale, mais la plupart y avaient répondu par sympathie ou par imitation. Sa confiance avait excité la confiance; les bons rapports s'étaient trouvés entretenus par sa gaieté. On aimait à le voir, comme on aime à voir un beau jour; sa présence était de bon augure: aussi avait-il surmonté plus facilement qu'un autre les obstacles. Connu de tout le monde, tout le monde lui avait prêté la main.

Hubert seul lui en voulait de cette chance heureuse, opposée à sa mauvaise fortune. Deux ou trois fois le jeune fermier s'était d'ailleurs trouvé, sans le vouloir, sur son chemin, et le sagar lui en gardait rancune. Dans ses préventions superstitieuses, il regardait Baptiste comme l'ennemi de naissance placé près de lui par le mauvais sort pour moissonner ce qu'il semait.

Cependant la familiarité amicale du jeune fermier finit par le dérider malgré lui. Sans perdre sa défiance, il l'oublia un instant. La bouteille d'eau-de-vie avait échauffé la conversation et faisait oublier les heures; mais chacun des buveurs s'exaltait dans le sens de son caractère, et, à mesure que Baptiste se montrait plus ouvert et plus gai, Hubert devenait plus inquiet et plus sombre. Il repassait l'une après l'autre toutes les circonstances qui s'étaient trouvées défavorables, en rappelant que chaque désastre lui avait été annoncé par un signe de mauvais augure. La nuit était venue depuis longtemps, et le vent qui s'était élevé sifflait avec fureur dans la toiture de la cabane. Plusieurs fois Baptiste avait voulu se lever et partir; mais Charlotte le retenait par quelque regard amical, et Hubert remplissait de nouveau son petit verre en lui souhaitant de ne faire aucune mauvaise rencontre.

— Ne craignez rien, répondait Baptiste en riant; les mauvaises rencontres dont vous parlez ne sont que pour ceux qui ont le temps d'y penser, et moi j'ai bien d'autres occupations! Je vais repasser dans mon esprit, en marchant, tous les ordres à donner ce soir, et tous les gens à avertir sur la route. Croyez-moi, sagar, si vous preniez une trentaine d'arpents à fermage les apparitions ne vous tourmenteraient plus.

— Mon frère en a bien eu l'idée, dit Chartotte.

— D'affermer de la terre? reprit Baptiste; Dieu me sauve! Est-ce que sérieusement il voudrait louer le *fonds des Aunes?*

— Qui te le fait croire? demanda Hubert soupçonneux.

— C'est un bruit dans le pays, reprit le jeune homme; mais j'ai répondu que vous m'en auriez parlé, vu que les terres touchent à ma ferme, et que je pourrais avoir l'idée de les joindre à mon bail.

Le sagar fit un mouvement.

— Voyons, ça vous fâcherait-il? continua le jeune paysan qui le regarda en face. Dans ce cas, faut avertir: entre voisins on doit avoir confiance.

— Eh bien!... quand ça serait? répondit Hubert d'un air morose.

— Alors ça est! reprit Baptiste; à la bonne heure; on se le tiendra pour dit, sagar; bonne chance que je vous souhaite!

— Dieu vous entende! répliqua la jeune fille avec un soupir; mon frère serait moins tristement dans la vallée, et le labourage lui donnerait plus de profits. C'est une rude vie qu'il mène ici, savez-vous? Tout l'hiver sur les hauteurs pour couper le bois ou conduire la *schlitte* le long des pentes; tout l'été sciant les planches près de la cabane; et, sauf quand je viens le voir, jamais de compagnie!

— Vraiment, j'aimerais autant être étendu entre les quatre planches de ma bière que de vivre dans cette solitude! s'écria Baptiste. Que pouvez-vous faire, sagar, de vos longues veillées?

— Ce que l'homme fait partout, répondit Hubert, qui continuait à boire, me défendre contre les esprits de malice.

— Viennent-ils donc vous tourmenter jusqu'ici?

— Ne sais-tu pas que vers la minuit ils remplissent la montagne?

— Vous les avez vus?

— Bien des fois, quand je revenais d'en haut, la cognée sur l'épaule et ma gourde vide.

Baptiste n'osa point dire que cette dernière circonstance éveillait ses doutes sur la lucidité du sagar, et que l'eau-de-vie bue par lui pour se réchauffer pouvait l'avoir rendu le jouet de quelque vaine hallucination; Hubert montrait d'ailleurs une foi qui n'eût point toléré la défiance. Exalté de plus en plus par l'obscurité, par le grondement de la raffale dans les ravines et par l'eau-de-vie qu'il continuait à boire, il commença de longs récits sur ses mille aventures dans la montagne: mêlant, sans s'en apercevoir, les souvenirs de la tradition à ceux de ses propres rencontres, il parla du cheval fantôme portant le cavalier sans tête; de l'homme de feu qui venait pêcher aux bords du lac, du grand moulin blanc taché de sang, et des rondes du sabbat sur les pics dépouillés. Il y avait, dans ses récits, une conviction si âpre que Charlotte ne tarda pas à s'y laisser prendre. Baptiste lui-même se sentait sinon ébranlé, au moins surpris. A mesure que le sagar parlait, la conscience du monde visible semblait s'altérer en lui; ses perceptions devenaient moins nettes; il arrivait presque à douter et à voir s'effacer la barrière qui sépare le rêve de la réalité.

Cependant il fit un effort pour secouer cette espèce de fascination. Réprimant le léger frissonnement qui, deux ou trois fois, avait parcouru ses veines, il se leva pour prendre congé.

Charlotte effrayée laissa échapper une exclamation.

— Jésus! allez-vous descendre la montagne à une pareille heure? dit-elle.

— Pourquoi non? répliqua Baptiste; pensez-vous que j'aie oublié la route.

— Voyez comme le ciel est noir, reprit la jeune fille qui tourna les yeux vers la fenêtre par laquelle ne pénétrait aucune lueur.

— Et écoute comme le vent se plaint dans les sapinières, ajouta Hubert.

La raffale de nuit parcourait, en effet, les gorges de la montagne avec de sourds mugissements. Les bouffées, d'abord lointaines, s'approchaient en grossissant, et passaient sur la cabane qu'elles faisaient trembler.

— Ceci est une nuit telle qu'il la faut pour les grandes assemblées du sabbat, dit Hubert à demi-voix, et plus d'un balai manquera ce soir aux logis mal famés.

— Écoutez! interrompit Charlotte en tressaillant...

Un murmure plus profond venait de s'élever au dehors. Il s'approchait mêlé de mille rumeurs, de mille éclats et de mille sifflements. Il retentit enfin en hurlements furieux




Traditions des Vosges. — La Menée d'Hellequin. — Dessin de H. Valentin.

au haut de la large cheminée dont les cendres soulevées s'éparpillèrent.

Le sagar, qui s'était approché à tâtons de la porte, l'ouvrit pour voir au dehors, s'avança jusqu'au seuil et s'y arrêta avec un cri.

— Qu'y a-t-il? demandèrent en même temps Charlotte et Baptiste.

— La menée d'Hellequin! la menée d'Hellequin! balbutia le paysan qui se rejeta en arrière.

A ce nom, qui sert pour désigner, dans les Vosges, la ronde volante des démons et des sorcières, Charlotte se sentit froid jusqu'au cœur; mais Baptiste courut rejoindre le scieur de planches dont la main tremblante lui indiqua la gorge la plus élevée de la montagne.

Une longue traînée noire flottait effectivement au-dessus et ondulait autour d'un piton escarpé. La lune cachée entre les deux nuages y jetait, par intervalles, de vacillantes lueurs qui semblaient éclairer des formes fugitives. La menée se déroulait en spirale dans le ciel, comme emportée par une danse diabolique; çà et là se dessinaient des ombres grotesques ou menaçantes dont la silhouette ne faisait que passer.

Le jeune paysan demeura quelques instants troublé devant cette étrange vision; mais lorsqu'il eut regardé plus attentivement, il s'écria enfin que c'était un brouillard remontant de la plaine et rencontré par un de ces vents qui tourbillonnent dans les pertuis de la montagne. Hubert lui imposa silence:

— Ne provoque point la menée, dit-il d'un accent altéré; si un de ceux qu'elle conduit t'entendait, nous la verrions revenir; et, grâce à Dieu, elle s'éloigne.

— Parce que la raffale de nuit disperse la brume, répliqua Baptiste tout à fait rassuré; la voilà à cette heure qui redescend vers la vallée.

— C'est bon, interrompit brusquement le sagar; les mal-croyants ont des yeux pour ne point voir! mais que Dieu nous protége! car ceci nous annonce quelque nouvelle épreuve.

— M'est avis que c'est un avertissement de pluie pour demain, reprit Baptiste, et le plus tôt qu'on rentrera les

foins sera le mieux : aussi je m'en cours à Luvigny pour rassembler tout ce que je pourrai de bras et d'attelages.

— Seigneur ! vous n'allez pas vous exposer par les chemins à cette heure ! s'écria Charlotte, sérieusement alarmée.

Baptiste se retourna vers elle en souriant.

— N'ayez aucun souci, voisine, dit-il ; si je rencontre la menée, le pire pour moi sera d'être mouillé ; ce qui presse, c'est d'assurer la récolte.

Il était rentré pour prendre son chapeau et son bâton ; la jeune fille voulut en vain le retenir, il ne répondit qu'en plaisantant ses frayeurs, et Hubert finit par interrompre les instances de sa sœur.

— Laisse ceux qui n'ont point de foi suivre leur sagesse, dit-il brusquement ; le démon leur fera connaître sa puissance !

— Le démon ne peut rien contre la volonté de Dieu, répliqua Baptiste avec simplicité ; le Créateur garde sa créature, et quand ma conscience est en repos, je le sens à mes côtés.



Coutumes des Vosges. — La Rentrée des foins. — Dessin de H. Valentin.

— Adieu donc, et que les mauvais esprits t'épargnent ! dit le sagar d'un air mécontent.

— Adieu, et que le Christ vous protége ! répliqua le jeune fermier.

Il échangea un regard avec Charlotte, et partit.

La jeune fille qui l'avait suivi jusqu'au seuil y demeura tant qu'elle put l'apercevoir dans la nuit. Lorsqu'il eut enfin disparu, elle prêta quelque temps l'oreille avec inquiétude, et, n'entendant rien que les rumeurs du vent dans les sapins, elle se décida enfin à rentrer.

§ 2.

Le lendemain avant le point du jour, grâce à l'active prévoyance de Baptiste, les prairies de la ferme étaient couvertes de travailleurs et de chariots qui se hâtaient de faire rentrer les foins. Bien qu'il ne plût point encore, le ciel était traversé par de longs convois de nuées qui venaient de l'ouest et obscurcissaient à chaque instant le soleil. Le jeune laboureur allait d'un groupe à l'autre, donnant un coup de main ou un bon conseil, et encourageant à faire diligence : aussi tous les foins furent-ils enlevés en quelques heures, et le premier tiers de la journée n'était pas encore écoulé lorsque les paysans, restés à la prairie, se réunirent pour charger la dernière charrette.

Dans ce moment, un des garçons de la ferme, nommé Guillaume, conduisit à Baptiste un jeune garçon qui lui apportait, disait-il, un billet de M. Debruat le notaire. Le fermier ouvrit la lettre, la lut sans avoir l'air de comprendre, puis regarda l'adresse.

— Au diable les cerveaux de lièvres ! dit-il ; le billet n'est point pour moi, mais pour Hubert... S'il sait que je l'ai lu, il en sera chagriné.

— Eh bien donc ! c'est-il si malaisé de le recacheter, fit observer Guillaume ; donnez voir, je m'en charge.

— Qu'en veux-tu faire ?

— D'abord le remettre comme il était, dit le paysan en mouillant le cachet et le pressant avec son ongle... puis le donner à la Charlotte qui le portera ce soir au sagar.

— Soit, dit Baptiste.

Et il ajouta plus bas :

— Il le lira toujours assez tôt.

Cependant on s'occupait de préparer la dernière charretée de foin. Des rubans et des ramées avaient été apportés pour l'orner selon l'usage ; les musiciens du village venaient d'arriver, et l'on disposait le jeune sapin qui devait être dressé, comme un mai, sur l'avant du chariot. Baptiste, voyant l'horizon se noircir de plus en plus, hâta les préparatifs.

— Allons, ferme, mes *chépés* (¹) ! dit-il aux hommes qui filaient la corde de foin destinée à envelopper et à retenir la haute charge ; jusqu'à présent la force du vent nous a sauvés, parce qu'elle a obligé les nuages à cheminer ; mais dès que la brise va mollir, le ciel nous tombera par morceaux.

— Sur ma foi ! il y aura pour lors plus d'un bourgeois de pris ! fit observer Guillaume ; car j'en ai vu ce matin une troupe qui montait la Maix, et il y avait dans le nombre pas mal de *bians bounnots*.

— Heureusement, ils trouveront là-haut la cabane de votre frère, Charlotte, dit Baptiste en se tournant vers la jeune fille qui décorait de rubans l'attelage.

— Hubert est aujourd'hui sur les *vovtons* (²), répliqua celle-ci, et la porte du logis sera fermée.

— Eh bien, dans ce cas, il y aura ce soir plus d'une dentelle mouillée, reprit Guillaume ; voyez comme la poussière commence à *rondier* là-bas sur la route ? Le *sotré* bat sa femme ; elle ne tardera pas à pleurer, et alors, gare aux promeneurs !

— En voici qui ont l'air de se douter de la chose, dit Baptiste ; car, si je vois bien, ils ont quitté le grand chemin et viennent de notre côté.

Une troupe de dames et d'enfants était, en effet, descendue dans la prairie qu'elle traversait en se dirigeant vers le dernier chariot. Elle était conduite par une grosse petite bourgeoise à qui son aplomb jovial, son air d'entregent et ses larges lunettes donnaient l'apparence d'un notaire de campagne en jupon. Guillaume la reconnut de loin.

— Sur ma vie, dit-il à Baptiste en baissant la voix, c'est Mme Fournier !

A ce nom, tous les yeux se retournèrent du côté de la nouvelle arrivante. Mme Fournier était une des grandes renommées du pays. Restée veuve de bonne heure, elle avait continué le commerce de bois de son mari, soutenu deux procès, et établi trois filles sans que le temps, la résolution ou l'argent eussent jamais paru lui faire défaut. Depuis que ses affaires étaient passées aux mains de ses gendres, elle s'occupait bénévolement de celles des autres. On la trouvait toujours en route pour servir quelque voisin ; c'était elle qui faisait les ouvertures de mariage, aidait les ventes, procurait des domestiques, propageait les nouvelles recettes de conserves, et obtenait des lettres de recommandation pour les jeunes gens qu'on envoyait étudier à Strasbourg. Aussi avait-on recours à son obligeance dans tous les embarras de la vie pratique. Guillaume tira le jeune fermier par la manche, et, le prenant à part :

— C'est le bon Dieu qui nous amène ici la *petite Providence*, dit-il (en appelant Mme Fournier du nom qu'on lui donnait dans le pays) ; si vous lui parlez, elle peut vous faire avoir, de préférence à tout autre, la location du *fonds des Aunes*.

— Pourquoi cela ? demanda le fermier.

— Rapport qu'elle a rendu beaucoup de services au propriétaire, et qu'il n'a rien à lui refuser.

(¹) Chapeaux. C'est ainsi qu'on désigne les hommes.
(²) Espèces de glissoirs pour les traîneaux de bois.

— C'est bon à savoir, dit Baptiste ; en te remerciant, garçon.

Et il s'empressa d'aller au-devant de Mme Fournier, qui, bien qu'elle l'eût vu seulement deux ou trois fois, le reconnut et le salua par son nom.

La *petite Providence* était cette fois en route avec des étrangers à qui elle voulait faire voir les Vosges, et demanda si on n'avait point aperçu une troupe qu'elle et sa compagnie devaient rejoindre près de la Maix. Le jeune fermier appela Guillaume, qui donna à la veuve tous les renseignements désirables. Les voyageurs qu'elle cherchait avaient traversé la prairie il y avait près de deux heures, et devaient être déjà dans la montagne. La petite bande parut déconcertée d'une pareille avance ; mais Mme Fournier ne fit qu'en rire.

— Eh bien, quoi ! ils nous attendront ! dit-elle de l'accent délibéré qui lui était habituel ; ne voilà-t-il pas un grand malheur ? Allons, en route !

— J'ai peur que madame et sa société ne rencontrent la pluie avant ceux qu'elle cherche, fit observer Baptiste.

— Après ? dit la vaillante veuve ; nous crois-tu de sucre candi, et as-tu peur que nous ne fondions sous l'ondée ? Allons, ajouta-t-elle en se retournant vers ses compagnes, retroussez vos robes et regardez à vos pieds, vu que la prairie est coupée de ruisselets.

— Que Mme Fournier excuse, dit Baptiste ; mais si elle voulait monter avec son monde sur le chariot, nous la conduirions jusqu'à la ferme qui est près de la montagne, et ce serait autant de moins à faire à pied.

— Tiens, c'est une idée, reprit la veuve ; au fait, pourquoi ne pas *tuer le chien* avec ces braves gens ? Allons, Mesdames, exercez-vous à nos prochaines ascensions en gravissant cette montagne de foin ; et vous, petits, vite, grimpez près du sapineau enrubané ! La *rakiotte* va vous jouer une contredanse pour vous encourager.

L'orchestre de village, déjà placé au sommet du chariot, où le violon et la clarinette cherchaient vainement à se mettre d'accord, ne se le fit pas répéter une seconde fois. Il partit brusquement, accompagné par les coups mesurés de la grosse caisse. Dames et enfants se hissèrent près de lui avec des efforts entrecoupés de grands éclats de rire, et le chariot prit le chemin de la ferme précédé des faneurs.

Mme Fournier, qui n'avait point voulu profiter du véhicule, suivit à pied avec Baptiste. Elle interrogea d'abord le jeune homme sur l'état de sa ferme, puis sur ses projets et ses espérances. La conversation, commencée à haute voix au milieu des travailleurs, devint insensiblement plus intime ; les deux interlocuteurs avaient ralenti le pas, et étaient demeurés en arrière. Guillaume, qui négligeait souvent ses propres affaires à force de s'occuper de celles des autres, abandonna le chariot et resta en arrière pour prêter l'oreille ; mais le vent ne lui apporta qu'un murmure traversé de loin en loin par quelques mots isolés. Il constata seulement que Baptiste parlait avec chaleur, et que Mme Fournier semblait lui faire certaines objections ; enfin les raisons du fermier finirent sans doute par la persuader, car elle tira de sa poche un carnet, écrivit au crayon quelques mots sur une feuille qu'elle déchira et remit au jeune homme. Celui-ci la remercia avec effusion et ramassa avec soin le billet dans la poche de sa veste. Comme elle s'approchait, Guillaume l'entendit répéter d'une voix plus élevée :

— Surtout, point de retard.

Et Baptiste répondait :

— J'irai, Madame, j'irai ce soir… et que Dieu vous récompense !

— Pour sûr, il y a quelque grosse affaire sous jeu ! pensa le paysan ; peut-être la vente des foins de Baptiste…

ou son mariage!... Oui, ça doit être plutôt son mariage!... Voilà un long temps qu'il montre de l'amitié à la sœur du sagar... Que le diable me tortille si je n'arrive pas à savoir ce qui en est... Pendant que je tâcherai de soutirer la chose au bourgeois, je vas lancer ma sœur Isabeau vers la Charlotte, et il faudra bien qu'elle parle!... Il n'y a pas d'abord à résister à Isabeau! elle vous arrache un secret du cœur aussi facilement qu'on déracine une laitue...

A ces mots, il rejoignit la troupe des faneurs, prit à part la grande Isabeau qui était en service à la ferme, lui communiqua ses doutes et lui donna ses instructions.

Pendant ce temps, le chariot poursuivait sa route; il arriva au logis de Baptiste, au moment même où les nuées, amoncelées à l'entrée du vallon, commençaient à se dissoudre en une pluie fine et pressée. Le jeune paysan engagea Mme Fournier à attendre la fin de l'ondée avant de s'engager dans la montagne, et la veuve accepta.

On la conduisit avec sa compagnie dans la grange qui avait été ornée de rameaux verts, et où une table était dressée pour la fête des fenaisons. Des places d'honneur furent données aux convives inattendus, tandis que les invités campagnards un peu surpris s'asseyaient à table silencieusement, et en se jetant l'un à l'autre des regards embarrassés. Mais Mme Fournier les eut bientôt mis à l'aise; elle adressa la parole à tout le monde, et prouva à chacun qu'elle savait quelque chose de sa famille ou de lui-même; si bien qu'au bout d'un instant l'assemblée entière reprit sa liberté et sa bonne humeur. Les chants, les éclats de rire, les cris d'*inhhihi* (traduction du bachique *évohé* des anciens) ne tardèrent pas à se croiser, à se confondre, et la gaieté, ce luxe des repas champêtres, alla croissant jusqu'à ce que Mme Fournier, qui voyait le ciel s'éclaircir, eût annoncé qu'elle voulait se remettre en route.

On se leva alors de table, et Baptiste déclara qu'il conduirait ses hôtes dans un de ses petits chariots jusqu'à l'ouverture du sentier de la montagne. La veuve s'y opposa d'abord, mais il lui fit à demi-voix une observation qui parut la décider.

Tous les invités étaient sortis de la grange pour voir partir la *compagnie!* On prit congé l'un de l'autre avec des souhaits réciproques de bonheur ou de longue vie et en échangeant les saluts d'adieu jusqu'à ce que le chariot eût disparu au tournant du chemin.

*La suite à une autre livraison.*

---

## CORRESPONDANCE D'UNE INSTITUTRICE

Suite. — Voy. p. 213.

*A mademoiselle Geneviève ***.*

15 avril 18...

Le lendemain de mon arrivée, M. le comte a fait demander s'il pouvait me voir. J'ai voulu descendre; mais lui-même est venu.

Je redoutais beaucoup cette première entrevue; plus je désirais agréer, plus j'avais peur de déplaire. Aussi suis-je restée d'abord muette et interdite. Le comte n'a point paru y prendre garde; il m'a fait asseoir et m'a interrogée sur ce que je pouvais faire. Je ne sais trop ce que j'ai répondu, et j'ignore si le comte a été ou non satisfait; sa figure est restée impassible. Il y a eu une sorte de pause comme pour séparer ce qu'il venait d'entendre de ce qu'il allait dire; puis il m'a parlé de sa fille : il m'a paru ne se faire à son égard aucune illusion. Il l'estime médiocrement douée en toute chose et n'attend point de moi des miracles. Que Louise puisse tenir un jour son rang dans le monde sans disgrâce, il n'espère ni ne désire davantage.

— Ce que j'attends de vous, Mademoiselle, m'a-t-il dit au moment de partir, c'est une certaine tempérance en toute chose. N'exigez ni trop ni trop peu; que je n'aie pas à entendre de plaintes; je ne demande pas d'éloges. L'important pour moi est que l'éducation de ma fille s'achève convenablement sans que je m'en aperçoive; c'est pour cela que j'ai voulu une institutrice. Cependant, si vous aviez quelque chose à me dire au sujet de Louise, veuillez me faire demander; je suis généralement libre jusqu'à onze heures du matin.

Il a pris son chapeau, il a salué et il est parti.

Je suis restée debout à la même place, oppressée de tout ce que je venais d'entendre.

Cette tâche que j'espérais rendre plus facile par les secours paternels, il fallait donc l'entreprendre seule! On ne me demandait pas d'éclairer une intelligence, mais de discipliner une nature; où j'avais rêvé quelque chose du rôle de mère, il ne me restait que les devoirs du sergent instructeur! O folle créature! qui s'était crue une femme quand elle ne devait être qu'un instrument, et qui apportait son cœur là où l'on ne voulait que ses heures!

L'enfant est arrivée conduite par Mme Clément. Elle n'a ni les grâces ni la liberté de son âge. Sa laideur s'est accrue de je ne sais quelle contrainte hautaine qui la tient dans une réserve défensive. Elle m'a beaucoup observée pendant que je demandais à la femme de charge quelques détails nécessaires, et quand nous sommes restées seules, je n'ai pu obtenir d'elle pour réponse que des monosyllabes.

J'ai pris alors connaissance d'un règlement écrit de la main du comte et remis par Mme Clément. Il indique l'emploi de toutes les heures de la journée. Je dois prendre Louise au moment où elle ouvre les yeux, et ne la quitter qu'endormie; ma vie est supprimée au profit de la sienne. A la bonne heure! j'accepte cette servitude; mais du moins aurais-je voulu y trouver quelque compensation! Quand la mère veille et se sacrifie, elle est soutenue par les baisers de son enfant, par ses regards, par l'accent avec lequel il la nomme; tandis que moi je dois me dévouer sans aucun de ces encouragements du cœur; je suis là comme un moyen qui sert, non comme un être qui se donne volontairement. Et que suis-je, en effet? Une ouvrière travaillant en éducation à prix débattu! En me confiant cette âme à former, on m'a tracé le plan; je dois la rendre à époque fixe, comme un édifice bâti à forfait et livré *clef en main*, selon la formule consacrée. Le prix payé, nous serons quittes. Oh! la triste condition et l'ingrat travail!

*A la même.*

24 mai 18...

Les jours se succèdent sans que je m'habitue davantage à la position qui m'a été faite. Je suis ici seule de mon espèce, également séparée de la société de M. le comte pour qui je ne suis qu'une subalterne, et de la domesticité du château qui me regarde comme une privilégiée. Louise aurait pu m'adoucir cet isolement, me faire un intérêt et une compagnie; elle n'est pour moi qu'une occupation. Obligée de m'obéir, elle le fait avec la soumission altière d'une supérieure momentanément déclassée. Chacun de ses mouvements semble dire que ce sont là des relations provisoires; elle accepte momentanément de se laisser conduire comme elle le serait par un guide dans quelque région ignorée, sans le reconnaître pour maître ni même pour égal. J'ai vainement tourné autour de cette âme, cherchant une porte d'entrée; tout est demeuré fermé!

M. le comte déguise mieux sa hauteur sous ses prodigalités de politesse; mais, au fond, il me regarde comme faisant partie de ses gens; il n'a pour moi ni plus de respect ni plus de sympathie que l'enfant elle-même. Je suis

entourée de soins qui ne sont, à bien voir, que des défiances. Quand nous sortons, un valet de pied ne nous quitte jamais; je ne puis rien obtenir pour Louise ou pour moi que par l'entremise de Mme Clément, et Rose seule doit présider à la toilette de sa jeune maîtresse; si bien que les moindres de mes actes sont soumis à un triple contrôle. J'ai près de mon élève la position de ces rois d'Espagne qui ne pouvaient reculer leur fauteuil sans appeler le chambellan chargé de ces fonctions.

Oh! qui pourrait dire le malaise douloureux de ces perpétuelles contraintes? Ne jamais s'abandonner à son impression, ne pouvoir chanter de peur de troubler le travail de son élève, ne pouvoir rire de peur qu'elle ne se familiarise, ne pouvoir pleurer de peur qu'elle n'interroge; vivre sous cette perpétuelle pensée qu'on vit pour une autre, qu'on est épié, qu'on ne s'appartient plus! — Mon Dieu! est-ce donc pour cela que tu m'as donné des sensations et une volonté? — Ah! combien je vous envie, robustes filles des champs que je vois passer sous mes fenêtres la faucille sur l'épaule, jetant à l'air vos chansons et vos sourires au passant!

Ma seule distraction est l'oiseau que je nourris en cachette (car, si on le savait, la dignité de l'institutrice serait compromise); il a déjà toutes ses plumes; il commence à voleter dans ma main, et hier, en entendant gazouiller sur le balcon, il a poussé un cri et il a essayé ses ailes. — Attends seulement qu'elles puissent te porter, pauvre petit, et ne crains pas que je te retienne! Toi, du moins, tu seras libre, et nul ne te fermera le ciel que Dieu t'a donné pour patrie!

*La suite à une autre livraison.*

## DESSINS DE VASES

### PAR DIVERS ARTISTES DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Voy. p. 120, 168, 204.

A la vue de ce vase on se rappelle ce que Watelet a dit de Boucher : « Jamais artiste n'a témoigné plus ouvertement son mépris pour la vraie beauté telle qu'elle nous est » offerte par la nature choisie, telle qu'elle a été sentie et » exprimée par les statuaires de l'ancienne Grèce et par » Raphaël. »

Boucher fut assurément le peintre qui contribua le plus à abaisser la réputation de l'art français au dix-huitième siècle. Sans grandeur, sans force, sans véritable poésie, son talent facile, quelquefois gracieux, séduisit un grand nombre de jeunes artistes, et fit naître une sorte d'école énervée et malsaine, complaisante à l'excès pour toutes les mollesses et tous les désordres du règne de Louis XV. Pendant deux ou trois générations, les étrangers, empressés à généraliser nos défauts ou nos faiblesses, donnèrent au genre de Boucher le nom d'*art français*. On eut beaucoup de peine, même après la renaissance inaugurée par Vien et par David, à faire perdre aux Allemands, aux Italiens et aux Anglais l'habitude de cette injuste association d'idées.

La fécondité de Boucher paraîtrait à peine croyable, si l'on ne se l'expliquait par le mépris même qu'affectait cet artiste pour les études et les réflexions sérieuses, sans lesquelles il n'y a point d'œuvres vraiment belles et d'une célébrité durable. Il évaluait ses dessins seulement au nombre de plus de dix mille Un biographe assure qu'il gagnait au moins 50 000 livres par an : ce serait beaucoup plus de 100 000 francs aujourd'hui. Il a gravé quelques-unes de ses compositions, entre autres des projets de vases pour le recueil d'Huquier. Le dessin de vase que nous reproduisons a une forme allongée dont le profil n'est point sans quelque élégance Une femme et un homme, qui ne sont ni femme ni homme, supportent assez péniblement une masse qui n'est ni rocher, ni coquille, ni fleur, ni feuillage. Les qualités du peintre s'entrevoient toutefois dans cette bizarre confusion : c'est un caprice, et l'on en rencontre de moins agréables dans le genre *rocaille.*




Vase par Boucher. — Dessin de Montalan.

## ÉNIGMES DES GHIOLOFS.

Les Ghiolofs habitants de la Sénégambie se livrent à une espèce de jeu d'esprit qui consiste à se proposer mutuellement des énigmes, comme on faisait en Égypte, à Babylone, et chez la plupart des peuples antiques :

— Qui est-ce qui aperçoit le premier l'étranger, et ne lui donne pas à souper?

— C'est le sommet de la case.

(Le sommet du toit découvre le voyageur avant aucun habitant, mais il ne lui prépare point à souper. Cette pensée est évidemment inspirée par le caractère hospitalier des Ghiolofs.)

— Qu'est-ce qui respire et ne vit pas?

— Un soufflet.

— Qu'est-ce qui est très-long au soleil et qui n'a pas d'ombre?

— Le chemin.

— Quels sont les camarades qui passent la journée à se battre et qui ne se font pas de mal?

— La langue et les dents.

— Qu'y a-t-il de plus pénétrant au monde?

— L'esprit.

## XAVIER DE MAISTRE.



Une scène du *Voyage autour de ma chambre.* — Composition et dessin de Tony Johannot.

La Savoie n'est plus le département du Mont-Blanc, mais elle ne perdra jamais la nationalité que sa langue et son histoire lui ont faite. Nous avons droit de réclamer comme nôtres les auteurs qu'elle a produits. Les frontières littéraires ne sont pas toujours les frontières politiques; témoins en soient la Belgique et la Suisse française, dont les écrivains ne souffriraient pas, sans former opposition, que la république de Pascal et de Corneille les rejetât de son sein.

La plupart des auteurs que la Savoie avait vus naître jusqu'à nos jours s'étaient même unis étroitement à la France : c'est Claude de Seyssel, né à Aix-les-Bains, historien et conseiller de Louis XII; c'est Vaugelas, le puriste, l'académicien, qui n'avait gardé de la Savoie que son accent; c'est l'historien romancier Saint-Réal; c'est Michaud, qui raconta les croisades et chanta le printemps d'un proscrit; c'est enfin le bon et sublime Ducis. Les deux frères de Maistre, Joseph et Xavier, l'un éloquent publiciste, l'autre gracieux romancier, devaient faire exception; et quoique leur famille, sortie du Languedoc, fût d'origine française, ils voulurent toujours demeurer étrangers à la terre de leurs aïeux. Quand la Savoie fut réunie, ils la quittèrent, pour n'être pas Français, ou plutôt pour ne pas se soumettre à la révolution, dont ils voyaient les armées détruire l'indépendance de leur pays natal.

Xavier de Maistre, né à Chambéry en 1763, passa les premières années de sa jeunesse au service militaire de la Savoie, « faisant en conscience la vie de garnison, lisant peu et ne songeant point à écrire. » Un jour, il lui prit fantaisie de faire une ascension en ballon; il partit dans une montgolfière d'une campagne près de Chambéry, et redescendit sain et sauf à trois lieues de là. Tel fut son premier voyage; le second, quoique moins périlleux, le *Voyage autour de ma chambre,* a fait plus de bruit. L'occasion en fut une autre étourderie de jeunesse, ce qu'on appelait autrefois une affaire d'honneur, pour laquelle ses supérieurs le mirent aux arrêts pendant quarante-deux jours.

Or, que faire en prison, à moins que l'on ne songe?

Xavier de Maistre songea, et il en résulta cette charmante

fantaisie que nous tous avons lue, que plusieurs ont imitée, et qu'il vaut mieux relire encore. C'est un de ces livres bien rares, où le vieil âge retrouve les enchantements de sa jeunesse. On ne se dit pas, en rouvrant le volume : « Qu'est-ce qui pouvait m'y plaire autrefois? » Nos lecteurs ont reconnu tout d'abord, dans la composition que Tony Johannot a faite pour nous quelque temps avant sa fin, l'une des scènes les plus spirituelles du livre : l'honnête Joannetti s'étonne devant le portrait de Mme de Hautcastel, et dit ingénument à son maître : « D'où vient que ce portrait me regarde toujours (¹)? — En sorte, réplique le maître, que, si la chambre était pleine de monde, cette belle dame lorgnerait de tous côtés et tout le monde à la fois! — Oh! oui, Monsieur. »

Xavier était jeune et sans expérience, et, quand il fut au bout de son voyage, il ne savait trop la valeur de ce qu'il avait fait. En passant à Lausanne, vers 1794, il déposa ces feuilles légères dans les mains de son frère Joseph, qui y résidait alors. L'auteur s'attendait à revoir son manuscrit raturé, peut-être même à recevoir la nouvelle que l'œuvre futile avait été jetée au feu : au lieu de cela, il en reçut un exemplaire imprimé. L'approbation de Joseph était tout pour son frère cadet, qui était en même temps son filleul. Enhardi par le succès, Xavier voulut poursuivre sur-le-champ, et commença son *Expédition nocturne;* mais son Aristarque l'en détourna. « Il m'écrivit, nous dit-il, que je détruisais tout le prix que pourrait avoir cette bluette (le *Voyage*) en la continuant; il me parla d'un proverbe espagnol, qui dit que toutes les secondes parties sont mauvaises, et me conseilla de chercher quelque autre sujet : je n'y pensai plus. »

Heureusement, lorsqu'il eut émigré à Saint-Pétersbourg, il reprit cette idée, et il fit mentir le proverbe. L'*Expédition nocturne*, écrite dans le même genre que le *Voyage*, est d'un ton différent. On sent que la douleur et l'exil ont passé par là; la mélancolie a fait sa trace; les aspirations vers le ciel sont plus fréquentes; il en est peu de plus communicatives. « J'aime à penser que ce n'est point le hasard qui conduit jusqu'à moi cette émanation des mondes éloignés, et chaque étoile verse avec sa lumière un rayon d'espérance dans mon cœur. Spectateur éphémère d'un spectacle éternel, l'homme lève un instant les yeux vers le ciel, et les referme pour toujours; mais, pendant cet instant rapide qui lui est accordé, de tous les points du ciel et depuis les bornes de l'univers, un rayon consolateur part de chaque monde et vient frapper ses regards, pour lui annoncer qu'il existe un rapport entre l'immensité et lui, et qu'il est associé à l'éternité. »

Xavier de Maistre avait un beau talent pour la peinture, et c'est là-dessus qu'il comptait pour vivre dans l'exil; mais il y put continuer le métier des armes. Il entra au service de la Russie, et parvint au grade de général. Il fit une campagne dans le Caucase, et y fut blessé au bras si grièvement, qu'on craignit d'abord que l'amputation ne fût nécessaire. Enfin il s'unit à une compagne vertueuse et belle, Mlle Sophie Zagriesky, demoiselle d'honneur de l'impératrice. Il a su nous faire part lui-même de cet endroit de sa vie, en revêtant cette confidence du voile de la plus aimable poésie, dans sa vision de l'étoile polaire, sa bonne étoile, qui l'avait fixé pour jamais dans le Nord.

Il fut heureux époux, mais père malheureux. Il eut quatre enfants, qu'il perdit tous, entre autres une jeune fille de quinze ans, héritière des grâces de son esprit. Elle mourut à Livourne; et, un peu plus tard, un fils, qui était la dernière espérance de son père, succomba sous le ciel de Naples, à l'âge de dix-huit ans.

(¹) Pourquoi certains portraits paraissent-ils suivre du regard le spectateur? C'est une question que nous avons cherché à expliquer dans l'article suivant, page 259.

« Vingt ans s'étaient passés depuis qu'il avait écrit le *Voyage autour de ma chambre.* Un jour, en 1810, à Saint-Pétersbourg, dans une réunion où se trouvait aussi son frère, la conversation tomba sur la lèpre des Hébreux. Quelqu'un dit que cette maladie n'existait plus : ce fut une occasion pour le comte Xavier de parler du lépreux de la cité d'Aoste, qu'il avait connu. Il le fit avec assez de chaleur pour intéresser ses auditeurs et pour s'intéresser lui-même à cette histoire, dont il n'avait jusque-là rien dit à personne. La pensée lui vint de l'écrire; son frère l'y encouragea et approuva le premier essai qui lui en fut montré, conseillant seulement de le raccourcir (¹). »

Le fond de l'histoire du lépreux est donc véritable. Cet infortuné avait fui, devant l'armée française, d'Oneille où il résidait. Ayant cherché un refuge à Turin, il fut d'abord conduit à l'hôpital entre deux soldats, et là on résolut de le reléguer à la cité d'Aoste. Une circonstance fortuite conduisit Xavier de Maistre dans sa demeure, et cette rencontre fut l'occasion de son pathétique récit. L'auteur a sans doute donné carrière à son imagination; mais l'on retrouve dans ces pages admirables l'émotion sincère et pénétrante qui prête à la fiction tous les caractères de l'histoire. Xavier de Maistre a été plus original encore dans ce récit que dans ses compositions humoristiques. Pour celles-ci, il avait au moins un modèle (²); il n'en avait point pour le lépreux.

C'était encore un souvenir de la patrie absente; elle occupait, on le pense bien, une grande place dans le cœur du réfugié.

La Russie lui offrit la matière de deux autres récits. Rien de plus opposé que *la Jeune Sibérienne* et *les Prisonniers du Caucase;* mais, dans l'une et l'autre histoire, l'écrivain s'est montré fidèle à la vérité, la meilleure des muses. C'est elle qui donne tant de charme à la première de ces compositions, et d'énergie à la seconde. En nous prononçant pour *la Jeune Sibérienne,* en avouant même que c'est celui des écrits de l'aimable Xavier que nous préférons, nous sommes peut-être sous l'influence du sujet; cependant, s'il est vrai que le plus digne ouvrage est celui qui peut faire le plus de bien, on reconnaîtra que la pieuse Prascovie mérite de remporter le prix.

Quatre ou cinq ans après avoir publié ces deux derniers ouvrages, Xavier de Maistre revint visiter sa patrie. C'est alors que M. de Lamartine lui adressa ces vers :

> Salut au nom des cieux, des monts et des rivages
> Où s'écoulèrent tes beaux jours,
> Voyageur fatigué, qui reviens sur nos plages
> Demander à tes champs leurs antiques ombrages,
> A ton cœur ses premiers amours!

Mais c'était l'Italie qui l'attirait surtout. Il y cherchait un air plus doux pour la santé de ses enfants. Nous avons dit qu'il eut le malheur de les y perdre. Alors, après une absence de quinze années, il se résolut à retourner en Russie, « voulant, disait-il, ramener sa compagne où il l'avait prise. » C'est à cette époque qu'il vint à Paris. Il ne le visita qu'une fois, à l'âge de soixante-seize ans. On assure qu'il fut très-surpris de s'y trouver célèbre. Il avait vécu assez étranger au mouvement littéraire, et il connaissait peu les ouvrages modernes. Quand il les parcourut, il fut très-inquiet de trouver dans plusieurs une langue nouvelle. « Pourtant, ce qui me tranquillise un peu, ajoutait-il, c'est que, si l'on écrit tout autrement, la plupart des personnes que je rencontre parlent encore la même langue que moi. »

On comprend que cet aimable écrivain fut accueilli et recherché à Paris comme il devait l'être. On lui trouvait toutes les qualités de ses ouvrages, l'agrément, le charme,

(¹) Sainte-Beuve, *Portraits contemporains.*
(²) Sterne, auteur du *Voyage sentimental.*

la distinction ; on pardonnait au vieillard des antipathies contre ce que nous croyons encore pouvoir appeler les progrès du siècle.

Retourné dans sa froide Russie, il ne tarda pas à être atteint par des infirmités. Vers la fin de sa vie, il ne sortait plus. On le promenait en fauteuil dans ses appartements. Un ami, qui le visitait, ne put s'empêcher, à cette vue, de se rappeler tristement le *Voyage autour de ma chambre* du jeune et brillant officier.

Il avait composé lui-même son épitaphe, en vers légers, et sans doute étant loin encore du tombeau :

Ci-gît, sous cette pierre grise,
Xavier, qui de tout s'étonnait,
Demandant d'où venait la bise,
Et pourquoi Jupiter tonnait.
Il étudia maint grimoire,
Il lut du matin jusqu'au soir,
Et but à la fin l'onde noire,
Tout surpris de ne rien savoir.

---

## POURQUOI CERTAINS PORTRAITS

### PARAISSENT-ILS SUIVRE DU REGARD LE SPECTATEUR, EN QUELQUE ENDROIT QU'IL SE PLACE?

Parmi les figures peintes, il en est qui ne regardent jamais le spectateur; mais celles qui le regardent semblent s'attacher à lui et le suivre obstinément en quelque endroit qu'il se place; il a beau s'éloigner, s'écarter à gauche, à droite, partout leurs yeux vont droit à ses yeux. Qui n'a été au moins une fois en sa vie étonné, troublé, ému de crainte ou de tendresse par cette persistance de certains portraits?

Ce n'est pas un artifice du peintre; c'est un effet indépendant de sa volonté, un résultat naturel des lois de la vision et de celles de la perspective. L'imagination, la poésie, l'art, ne sont pour rien dans ce singulier phénomène; la science seule peut en donner l'explication.

Lorsqu'une personne dont les yeux sont bien conformés regarde un objet, ses deux rayons visuels (en d'autres termes, ses deux axes optiques) convergent instinctivement de manière à venir se croiser mutuellement au même point.

L'axe optique de l'œil passant à très-peu près par le centre du globe intérieur qui constitue cet organe et par celui de l'ouverture de la pupille, et les mouvements du globe de l'œil dans son orbite s'effectuant aussi à très-peu près autour du centre de ce globe, il en résulte que la convergence plus ou moins grande des axes optiques, suivant la distance variable de l'objet, doit modifier l'écartement des deux pupilles.

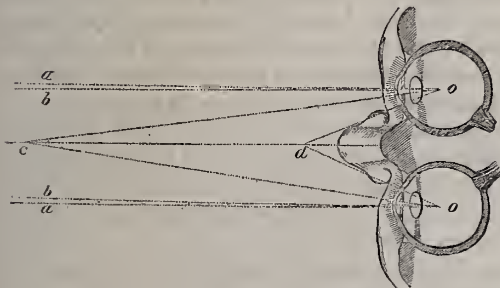


Fig. 1.

La figure 1 rend compte de ces effets. Elle représente une coupe horizontale faite dans les deux yeux à la hauteur de leur centre. Tous les détails de ce double organe n'y sont pas indiqués. On y a seulement marqué, à la partie antérieure, la cornée transparente, un peu plus bombée que le reste du globe de l'œil; en arrière se trouve la coupe de la prunelle, avec une ouverture centrale qui est la pupille, et derrière la pupille le cristallin. Les attaches du nerf optique à la partie postérieure du globe de l'œil, les coupes du nez et des joues par le plan de la section, et la projection des contours de ces parties du visage, complètent ce petit dessin.

Les deux yeux y sont placés dans la position qu'ils occupent lorsque l'objet est très-éloigné. Les axes optiques *oa*, *oa*, qui correspondent à cette situation des yeux, sont parallèles. On a de plus indiqué la direction que prendraient ces axes optiques si l'objet se trouvait situé à 2 mètres, à 20 centimètres et à 4 centimètres seulement en avant de la racine du nez. C'est à ces trois cas que se rapportent les lignes *ob*, *ob*, *oc*, *oc*, et *od*, *od*, dont les quatre dernières seules se croisent dans les limites du dessin.

Or, si l'on prend pour base du calcul l'écartement normal moyen des centres des pupilles, qui est de 65 millimètres environ, on trouve pour les angles des axes optiques, et pour le rapprochement des pupilles, dans les diverses situations indiquées, les résultats inscrits au petit tableau ci-dessous.

| DISTANCE des points observés. | ANGLES des axes optiques. | RAPPROCHEM. des centres des pupilles. | DISTANCE de ces centres après le rapprochement | RAPPORT du rapprochement à la distance primitive. |
|---|---|---|---|---|
| | | millimètr. | millimètr. | |
| Indéfinie. | 0° | 0 | 65 | 0 |
| 2 mètr. | 1° 50′ | 0,7 | 64,3 | $\frac{1}{100}$ |
| 0m,20 | 16° 26′ | 6 | 59 | $\frac{1}{11}$ |
| 0m,04 | 46° 51′ | 18 | 47 | $\frac{3}{11}$ |

Il résulte de ces chiffres que, si la variation de distance des pupilles est facile à constater chez un individu qui lit, par exemple, à la distance de 20 centimètres, limite moyenne de la vue distincte, si ce rapprochement est frappant surtout pour le cas correspondant aux directions *od*, *od*, dans lequel se produit un strabisme momentané très-prononcé, il n'y a pas au contraire de différence appréciable pour l'observateur le mieux exercé, entre la situation des deux pupilles d'une personne dont le regard se porte, de points éloignés d'elle de deux à trois mètres seulement, sur des objets placés aux bornes de l'horizon. C'est cette dernière situation des pupilles, correspondant au parallélisme presque parfait des rayons visuels, qui nous paraît invariable, et que nous considérons comme l'état normal des yeux d'un individu régulièrement conformé.

Cela posé, à moins qu'un peintre n'ait à représenter un cas exceptionel de strabisme momentané ou permanent, il donnera toujours aux yeux de la figure qu'il dessine la situation normale dont nous venons de parler. C'est d'ailleurs celle que lui offrira toujours, à des différences excessivement minimes près, le modèle animé qu'il a sous les yeux, soit qu'il lui fasse arrêter la vue sur un objet rapproché, ou qu'il se fasse regarder lui-même; car, pour un simple portrait à mi-corps, le peintre se place toujours à 2 mètres environ du modèle, et cette distance croît pour un portrait en pied, et plus encore lorsqu'il s'agit d'un des personnages d'un tableau.

Ainsi, dans un visage peint, les yeux ont toujours une situation compatible avec toute distance du point de vue. C'est ce qu'il s'agissait d'abord d'établir.

Or, une fois ce point fixé, le regard du visage représenté ne peut avoir que l'une des deux directions suivantes : il sera ou ne sera pas perpendiculaire au plan du tableau.

Dans la première supposition, qui est celle où le peintre se fait regarder par le modèle, le regard du portrait paraîtra *toujours* dirigé sur l'observateur; dans le second cas, lorsque le peintre a saisi le regard arrêté dans une autre direction que celle où il se trouve lui-même, l'observateur, en quelque lieu qu'il se place, ne sera *jamais* regardé.

Arrêtons-nous d'abord à la première supposition. — Si l'observateur se place au point de vue précis du portrait, à la place correspondant, d'après les dimensions de l'image, à celle occupée par le peintre lorsqu'il dessinait, l'observateur sera regardé. C'est de là d'ailleurs qu'il saisira plus nettement l'ensemble et les rapports des traits de l'image qu'il considère; mais que se passe-t-il lorsqu'il se déplace?

Si ce déplacement a lieu dans une direction qui ne s'écarte pas beaucoup de la perpendiculaire au plan du tableau passant par le point de vue, l'effet pictural ne sera que très-légèrement modifié, et, d'après ce que nous avons dit plus haut, les yeux de l'image étant disposés comme il convient pour voir à toutes distances, le spectateur continuera à être regardé.

Supposons que le déplacement soit latéral, ou ait pour effet de faire voir l'image, soit en dessus, soit en dessous. Si le spectateur se trouvait en présence d'une figure vivante, ces déplacements en modifieraient immédiatement l'aspect. Des parties, vues de la première situation, viendraient à disparaître, il en apparaîtrait d'autres primitivement cachées, et celles qui restent visibles prendraient une forme différente et présenteraient d'autres contours. Si la figure était d'abord vue de face, le déplacement latéral la ferait bientôt voir de trois quarts, puis de profil, et si le regard, primitivement fixé sur le spectateur, conservait dans l'espace la même situation absolue, le spectateur le perdrait nécessairement au premier mouvement, et le verrait s'écarter du sien sous un angle de plus en plus ouvert qui deviendrait droit lorsqu'il arriverait au profil.

Combien les choses se passent différemment pour un tableau! Ici, quel que soit le déplacement du spectateur, nulle partie vue ne disparait, aucune partie nouvelle ne se montre, et les traits proéminents ne se relèvent pas pour cacher ceux qu'ils dominent. Les contours seuls et les rapports mutuels des traits fixés sur la toile s'altèrent, comme se modifient les rapports géométriques de contours quelconques envisagés de divers points de vue.

Si le déplacement est latéral, les lignes du visage parallèles entre elles, comme celles, par exemple, de la bouche et des yeux, paraissent converger; le côté le plus rapproché de la face prend dans l'œil du spectateur des dimensions apparentes plus considérables que le côté le plus éloigné; les contours verticaux s'aplatissent, les courbures horizontales se prononcent davantage; tout le visage grimace et s'allonge; les yeux paraissent plus courts et plus largement ouverts; les prunelles deviennent oblongues; mais, et c'est là le point important, ces prunelles déformées dans ce masque grimaçant continuent à occuper entre les paupières des situations qui conviennent à la projection du regard perpendiculairement au tableau, et par suite l'image, tout en se déformant, paraît suivre de l'œil le spectateur dans tous ses mouvements.

Que le déplacement ait pour résultat de faire voir le visage en dessous, les effets seront analogues. Les lignes horizontales du dessin ne perdront plus leur parallélisme, mais elles se rapprocheront; les points du visage situés sur les mêmes verticales se placeront sur des obliques convergeant vers le haut; la face se raccourcira, le bas du visage paraîtra amplifié et le haut amoindri; les yeux s'allongeront et sembleront se fermer, les prunelles s'aplatiront; mais, dans ce cas encore, elles conserveront entre les paupières des situations telles que le regard en sera toujours dirigé sur le spectateur.

Que les deux genres de déplacement se combinent, les effets seront plus compliqués; mais, relativement au regard, la propriété signalée subsistera toujours.

Pour mieux fixer les idées, nous avons essayé de représenter, au moyen de trois figures, les effets que nous venons de décrire.

La première (fig. 2) représente un visage dessiné, tel qu'on le saisit du regard lorsqu'on se place en face de lui, à peu près sur la perpendiculaire au plan de la feuille qui le contient, élevée par le milieu des deux yeux.

La seconde (fig. 3) le représente vu de côté, dans la direction du plan perpendiculaire à la feuille, passant par la ligne des yeux.

La troisième (fig. 4) le montre vu en dessous, d'un point situé dans le plan vertical qui coupe le visage par le milieu.

Les cadres déformés des deux dernières figures sont la perspective exacte du cadre rectangulaire qui circonscrit le visage à l'état normal.

On voit que ces trois visages regardent également le spectateur. Le lecteur peut d'ailleurs se rendre par lui-même un compte fidèle des effets signalés. Il lui suffit pour cela de percer un petit trou à 15 centimètres environ de l'un des bords, dans une feuille de papier ou de carton, qu'il placera ensuite dans une situation perpendiculaire au plan de la figure 2 et reposant par le bord sur le papier où elle est tracée. En mettant successivement la feuille auxiliaire sur le côté droit de la figure, à 20 centimètres environ de la racine du nez, puis au-dessous de la figure à la même distance de la ligne des yeux, s'il regarde avec un œil par le petit trou de la feuille, il verra successivement la figure 2 lui apparaître sous l'aspect allongé, ou avec le raccourci que présentent les figures 3 et 4. Et dans l'une ou l'autre de ces situations, le visage déformé qui se peindra dans son œil n'aura pas cessé de tourner ses regards vers lui.

Il faut toutefois un peu d'attention pour être bien saisi de ces effets, et bien s'attacher pour cela à ne voir que ce qui se peint dans l'œil, sans y substituer, par un travail instinctif de la pensée, le souvenir de la figure vue dans son état normal. Et ici vient naturellement se placer une observation qui montrera comment le phénomène signalé a dû paraître beaucoup plus frappant qu'il ne l'est après réflexion.

L'œil n'est pas seulement un instrument d'une merveilleuse précision. Les facultés que par l'habitude nous mettons au service de la vue ne sont pas moins étonnantes. Mis en contact par ce sens avec les objets, nous ne nous bornons pas à les voir tels qu'ils sont, nous corrigeons les effets de la vision par ce que l'expérience nous a appris de leur forme réelle. Cette habitude de l'intelligence est telle que ceux qui se livrent à l'art du dessin doivent, par une sorte de travail inverse, apprendre à ne voir rigoureusement que ce qui se peint dans leur œil, afin d'en tracer sur la toile une reproduction fidèle, seule propre à produire l'illusion. Un exemple éclaircira notre pensée.

Supposons une forme très-simple, le carré. Cette figure géométrique ne peut être vue, avec les propriétés qui la caractérisent, que de l'un des points de la perpendiculaire élevée par son centre. De tout autre point, les angles se déforment et les côtés cessent d'être vus de la même longueur. Eh bien, que l'on place un novice sous un point de vue oblique, en présence d'un objet notoirement carré, il croira si bien le voir carré, quoique l'image dans son œil en soit bien différente, que s'il doit le reproduire sur le papier il s'efforcera de donner à la figure des angles droits et des côtés égaux. Il en est ainsi de tous les cas analogues, ainsi que l'ont observé tous ceux qui ont assisté à des premiers essais de dessin d'après nature.

Un spectateur qui arrive en présence d'un portrait est dans la même situation d'esprit que cet élève dessinateur. A peine a-t-il reconnu un visage humain, qu'immédiatement, par un travail tout instinctif et dont il n'a pas même conscience, il se prend à corriger la perspective déformée qui se peint dans son œil, en tenant compte autant qu'il le peut de toutes les particularités de la position qu'il occupe par rapport au tableau. Or, ce sont surtout les yeux du portrait qui aident à faire cette correction spontanée. Si le portrait regarde en face, si surtout ce portrait est celui d'une personne connue, ou si le spectateur a vu antérieurement le tableau, les prunelles allongées ou aplaties qui viendront



Fig. 2.



Fig. 3.



Fig. 4.

réellement se peindre dans son œil ne seront pas vues par lui sous cette forme. Il leur rendra leur contour circulaire, et, corrigeant plus ou moins bien le reste du visage d'après cette donnée, ce ne sont pas les yeux seulement, mais la figure elle-même tout entière qui lui paraîtra tournée vers lui.

On conçoit sans peine tout ce que cette infaillible illusion peut donner, dans certains cas, d'énergique étrangeté à un phénomène si simple lorsqu'on l'analyse. — Placez un meurtrier en présence du portrait de sa victime, une femme coupable devant le portrait de l'homme qu'elle a trahi, et pour ces consciences troublés, ces traits inanimés vont devenir vivants sur la toile, ces regards qu'ils redoutent les suivront partout, et ce visage qu'ils voudraient fuir se tournera vers eux en quelque point qu'ils essayent de cacher leur honte ou leurs remords.

Cette explication pourrait cependant rester incomplète, si nous ne la confirmions par l'examen du cas inverse : celui d'un portrait dont le regard est oblique au plan du tableau.

Si les développements qui précèdent n'étaient pas, en effet, d'accord avec la réalité, il arriverait pour un portrait de ce dernier genre, et en admettant bien entendu que le regard ne fasse pas avec la toile un angle trop aigu, que le spectateur devrait pouvoir trouver une situation telle que ce regard oblique fût dirigé vers lui. Or, ici, il n'est pas besoin de faire appel au raisonnement, et nous pouvons nous borner à in-

viter le lecteur à en faire l'essai. Qu'il prenne dans ce recueil tous les portraits dont les yeux ne se tournent par vers lui à première vue : ses efforts pour s'en faire regarder seront inutiles; à mesure qu'il se déplacera dans le sens où les yeux de l'image sont tournés, le regard s'inclinera davantage et fuira le sien; et, de même que nous avons obtenu ci-dessus des visages déformés dont le regard est toujours droit, il obtiendra des visages déformés dont le regard sera constamment oblique. Nous l'engageons seulement à choisir, pour ces essais, des exemples nettement caractérisés.

---

## LA CHASSE

### AUX ENVIRONS DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Fin. — Voy. p. 238.

La chasse commence dans le bois : le bouleau, le sapin et le pin sont à peu près les seuls arbres qu'on y trouve, et le sol est couvert de touffes de canneberge, d'airelle myrtille et de bruyère. Les chiens sont sur la piste d'une troupe de coqs de bruyère; bientôt une explosion aigüe et perçante retentit dans la forêt; elle est suivie de cris sauvages qui durent quelques secondes et que termine une nouvelle explosion semblable à la première. C'est le *gloukar*, le grand coq de bruyère (*Tetrao urogallus*) qui appelle ses femelles; aussitôt on arrête les chiens, et un chasseur s'avance avec précaution, en ayant soin de s'arrêter chaque fois que le chant vient à cesser, car il suffirait dans ces intervalles, pendant lesquels le silence règne dans la forêt, du moindre craquement des feuilles sèches ou du froissement des bruyères, pour faire fuir le gloukar; mais quand il recommence à chanter, le chasseur peut s'avancer impunément : le coq n'entend plus rien, et de là son nom Russe de *gloukar*, qui signifie sourd. On pourrait ajouter qu'il devient aussi aveugle; il perche sur une grosse branche de sapin, d'où il plonge pour disparaître dans les broussailles qui couvrent le sol, et remonter subitement sur la branche qu'il a choisie. Il ferme les yeux et se balance en chantant; il dresse les plumes de sa tête, étale celles de sa queue en forme d'éventail; il secoue ses ailes, s'agite en tout sens et crie à se briser la poitrine. C'est dans un de ces instants que le chasseur peut s'approcher de lui sans crainte d'en être ni vu ni entendu. Quand un coup de feu a annoncé la mort de ce roi de la forêt, les chiens sont lâchés et la troupe des chasseurs accourt bruyamment, pour chercher la poule de bruyère et ses poussins. La première ne se décide que tard et difficilement à prendre son essor; quant aux poussins, ceux qui ne peuvent ou n'osent s'envoler se laissent happer par les chiens ou assommer à coups de crosse. Le gloukar a trois pieds de longueur; son plumage est d'un beau noir irisé en certaines parties; ses sourcils sont rouges et son bec blanc. La femelle est plus petite d'un tiers; son plumage est tacheté de roux, de blanc et de noir.

Indépendamment du grand coq de bruyère, on trouve encore aux environs de Saint-Pétersbourg le coq de bruyère à queue fourchue (*Tetrao Tetrix*), que les Russes appellent *machnik*. Il est remarquable par sa queue fourchue; son plumage est noir irisé de violet et ses sourcils sont rouges. Sa longueur est d'environ deux pieds; la femelle, moins grande d'un tiers, comme dans l'espèce précédente, a le plumage brun varié de lignes transversales rousses et noires. Les Russes donnent un nom générique à ces deux espèces de tétras; c'est celui de *titierk*, qui rappelle le nom latin *Tetrix*.

Quant à la gélinotte (*Tetrao bonasia*), en russe *rapchik*, le gibier le plus abondant de la Russie, on la chasse peu ici; ce sont les gouvernements d'Arkhangel et de Vologda qui sont en possession d'en alimenter pendant toute l'année, et jusqu'à la profusion, les marchés de Saint-Pétersbourg et de Moscou.

Après la chasse des coqs de bruyère, c'est celle des doubles bécassines qui a le plus d'attrait pour les amateurs de Saint-Pétersbourg. Elle est facile, abondante, et fournit à la table le plus exquis des gibiers. La double bécassine (*Scolopax major*) est aussi rare en France qu'abondante en Russie. Elle commence à se montrer aux environs de Saint-Pétersbourg dans les premiers jours du mois d'août (1er, style russe; 13, style français); mais le passage des grandes troupes a lieu ordinairement vers le 20 août (1er septembre). Un mois après, on ne rencontre plus que quelques retardataires égarées. Ainsi on peut dire que ce passage a lieu dans le mois de septembre, style français. La double bécassine, par sa grosseur, tient le milieu entre la bécasse et la bécassine; elle fréquente les lieux secs ou légèrement humides, de préférence aux terrains inondés. En s'élevant sous le nez du chien, elle jette un cri et va remiser à quatre-vingts ou cent pas plus loin; il est donc bien important de retenir son chien, pour permettre à l'oiseau d'effectuer sa remise quand on l'a manqué. C'est, du reste, une pièce facile à tirer : son vol est peu élevé, et elle file en ligne droite, sans procéder par crochets comme la bécassine. Dans une bonne journée, un chasseur adroit peut rapporter vingt ou trente doubles bécassines. C'est un gibier qu'il ne faut pas attendre comme la bécasse, mais qui doit être mangé aussi frais que possible.

Cependant la saison s'avance; le sol est couvert de plusieurs pieds de neige, les rivières et les marais sont glacés et la campagne déserte. C'est l'époque où se montre le *lagopède ptarmigan*, vulgairement appelé *perdrix blanche*, et qui n'est autre qu'une espèce du genre tétras comme la gélinotte; c'est le *Tetrao lagopus* de Linné. Le plumage d'hiver de cet oiseau est entièrement blanc; mais, en été, les parties supérieures sont mélangées de cendré-roux, de noir et de blanc. Du reste, c'est une chasse qu'il faut laisser aux paysans : elle est pénible en raison de la rigueur du froid, et peu productive; en outre, la chair du ptarmigan est bien inférieure pour le goût et la délicatesse à celle des perdrix proprement dites.

Pendant les mois de novembre et de décembre, les amateurs de chasse et de petit gibier vont tirer aux environs de Saint-Pétersbourg, dans les jardins de Mourina et dans les autres localités où abonde le sorbier des oiseaux, le *grand jaseur* ou *jaseur de Bohême*, descendu des régions polaires pour venir chercher quelque nourriture en Russie et en Allemagne. Il est difficile de deviner les motifs qui ont fait nommer cet oiseau *jaseur*, puisqu'il fait à peine entendre un petit sifflement qui rappelle un peu celui de la farlouse; on ne s'explique pas non plus son surnom : il ne niche pas en Bohême et n'y paraît que momentanément en hiver, en troupes moins nombreuses que celles qui s'arrêtent en Russie. Quoi qu'il en soit, le jaseur (*Bombycivora garrula* Temm.) est l'un des plus charmants oiseaux d'Europe par l'élégance de ses formes et la beauté de son plumage. Je ne connais rien de plus ravissant que ces scènes d'hiver animées et embellies par le passage d'une troupe de jaseurs. Le sol est couvert d'une neige éclatante, et aussi loin que l'œil peut s'étendre, il n'aperçoit qu'une végétation cristallisée en quelque sorte par le givre et la glace, et étincelante des couleurs de l'arc-en-ciel sous les rayons du soleil. Le sorbier des oiseaux, qui ressemble alors à un candélabre aux girandoles de cristal, est encore, à cette époque de l'année, chargé de fruits en grappes du rouge le plus vif. Les jaseurs l'ont aperçu de loin; ils arrivent en troupe serrée et en jetant dans les airs leur petit sifflement à la fois doux et aigu; ils s'arrêtent sur l'arbre en fruits; les uns voltigent de

branche en branche en redressant l'élégante huppe dont leur tête est ornée, pendant que d'autres élèvent au bout de leurs becs la baie rouge du sorbier comme pour en mieux déguster la saveur ; de nouvelles troupes surviennent, l'arbre en est surchargé, et les baies tombent sur la neige qu'elles couvrent d'un tapis de pourpre.

Le jaseur de Bohême a la grosseur d'une grive-mauvis; le fond de son plumage est de couleur vineuse ou café au lait; son front est entouré d'un bandeau noir qui s'élargit vers les yeux et descend sur la gorge. Ses ailes sont nuancées de blanc et d'un beau jaune jonquille. Les extrémités des pennes caudales sont également bordées de jaune jonquille; mais le caractère le plus remarquable de ce genre résulte des appendices membraneux, en forme de disques ovales ou de palettes d'une belle couleur rouge, placés au nombre de cinq ou six à l'extrémité des pennes secondaires de l'aile. Les individus mâles adultes ont aussi quelques-uns de ces appendices rouges à l'extrémité des pennes caudales.

Le jaseur disparaît après avoir ravagé les sorbiers, vers les premiers jours de janvier : il continue sa migration vers l'Allemagne, et quelquefois (mais bien rarement et seulement pendant les hivers les plus rigoureux) vers les départements du nord de la France. Au retour du printemps, il se hâte de retourner dans les régions polaires, sa demeure habituelle. Il niche dans les parties septentrionales de la Finlande et des gouvernements d'Olonetz, d'Arkhangel et de Vologda. Schwencfeld, qui a prétendu que la chair de cet oiseau était peu saine et d'un goût médiocre, a commis en cela une grave erreur ; c'est au contraire une nourriture légère, saine, exquise, bien préférable à la chair de la grive et de la draine, et fort recherchée des gourmets.

---

## PROJET DE PEINTURES

### SUR L'HISTOIRE DE L'ANCIENNE ÉGYPTE.

Le docteur Lepsius, dans une lettre datée du Caire, le 11 juillet 1845, avait proposé deux projets relatifs au choix et à l'ordre chronologique de compositions peintes destinées à décorer les salles égyptiennes du nouveau Musée de Berlin. Nous donnons la traduction de l'un de ces deux programmes, qui offre une revue rapide des points culminants de l'histoire ancienne de l'Égypte.

#### TEMPS ANTÉHISTORIQUES.

Élévation du dieu Horus au trône divin d'Osiris. (Les éléments de cette composition se trouvent à Denderah.)

#### ANCIEN EMPIRE.

*1re dynastie.* — Ménès à son départ de This, la ville d'Osiris.

Fondation de Memphis, la ville de Phthah, par Ménès.

*4e dynastie.* — Construction des pyramides sous Chéops et Chéphren.

*6e dynastie.* — Réunion des deux couronnes de la haute et de la basse Égypte pendant les cent ans du règne d'Apappus.

*12e dynastie.* — Temple d'Ammon à Thèbes, la cité d'Ammon, fondé par Sésourtesen Ier.

Immigration des Hycsos ou rois pasteurs. (Éléments à Beni-Hassan.)

Labyrinthe et lac Mœris, œuvres d'Amenemha III.

*13e dynastie.* — Peu après l'irruption des Hycsos dans la basse Égypte.

Expulsion des gouvernants égyptiens en Éthiopie.

Suprématie des Hycsos.

#### NOUVEL EMPIRE.

*17e-18e dynastie.* — Amenophis Ier et la reine noire Aahmes-Nefrouari.

Tuthmosis III chasse les Hycsos d'Abaris.

Jérusalem fondée par les Hycsos. Amenophis III. — Memnon et la statue vocale.

Persécution du culte égyptien et introduction du culte du Soleil sous Bech-en-Aten. (Éléments à Amarna.)

Le roi Horus vengeur.

*19e dynastie.* — Séthos Ier (Séthosis, Sésostris). Conquête de Canaan. (Éléments à Karnak.) Joseph et ses frères.

Ramsès II le Grand, Mianum; guerre avec les Cheta asiatiques, que l'on croit être les Hittites. (Éléments au Ramasseum.)

Les Israélites employés à fabriquer la brique bâtissent Pithom et Ramsès sous Ramsès II (?). (Éléments à Thèbes.)

Colonisation en Grèce par les Égyptiens. Menephthès. Départ des Israélites pour le Sinaï. Moïse. Commencement de la nouvelle période de Sirius, 1322 avant J.-C.

*20e dynastie.* — Ramsès III. (Éléments de la bataille à Medinet-Habou.)

*21e dynastie.* — Sheshonk Ier (Shishak) s'empare de Jérusalem. (Éléments à Thèbes.)

*25e dynastie.* — Sabako l'Éthiopien règne en Égypte.

*26e dynastie.* — Sous Psammetichus le Philhellène fleurissent les arts. Départ de la caste guerrière pour l'Éthiopie.

*27e dynastie.* — Cambyse. Ses fureurs. Il détruit les temples et les statues.

*30e dynastie.* — Nectanèbe. (Éléments à Philæ).

Alexandre conquiert l'Égypte et bâtit Alexandrie.

Ptolémée Philadelphe fonde la bibliothèque.

Cléopâtre et Césarion. (Éléments à Denderah.)

Le Christ près d'Héliopolis. (Contraste avec la première composition.)

---

Trop de contes et de romans abaissent la vigueur de l'âme et provoquent une fâcheuse indifférence pour les petites jouissances habituelles, les plaisirs de tous les jours, et les occupations qui, bien que triviales, constituent une grande part du bonheur intérieur.

---

## GIEN SUR LA LOIRE

(Chef-lieu d'arrondissement du département du Loiret).

La ville de Gien est située à 30 kilomètres sud-est d'Orléans, aux confins des anciennes provinces du Berry et de l'Orléanais, sur une colline allongée, où elle se déroule gracieusement en amphithéâtre jusqu'à la Loire. Du milieu de son quai vaste et d'aspect monumental s'élance un pont, qui conduit à la route du Berry. Les promenades qui l'environnent sont charmantes.

Si favorablement placée pour être le centre d'un commerce considérable, Gien n'a presque aucune activité industrielle. On dirait qu'elle s'estime assez riche de la beauté de son site et de ses souvenirs historiques.

Aux temps anciens, Gien vit tour à tour Charlemagne, Hugues Capet, Philippe-Auguste, Charles VII, François Ier, Louis XIII et Louis XIV, habiter ses murs. Au temps où Charlemagne résolut d'y venir résider, et y construisit un château fort, encore debout en partie, ainsi que la belle église collégiale dédiée depuis à saint Louis, la ville s'élevait à 2 ou 3 kilomètres du lieu qu'elle occupe à cette heure, comme en témoignent d'anciennes fondations que l'on trouve,

dans un vaste rayon, autour d'un chemin conduisant à la Loire. Le château de Charlemagne construit, les Giennois s'en rapprochèrent peu à peu, y cherchant une protection contre les vexations des seigneurs du voisinage. Gien eut ses comtes. Étienne de Vermandois, descendant de Pépin, fils de Charlemagne, en fut, il paraît, le premier. Hugues Capet, qui eut à faire le siége de Gien, gratifia du fief comtal un de ses capitaines qui s'était distingué dans l'action; puis ce fief passa par mariage dans la maison de Bourgogne. Après en avoir joui longtemps, un des ducs bourguignons en fit cadeau à l'évêché d'Auxerre. Mais les rois de France regardaient toujours d'un œil d'envie ce petit diamant distrait de l'apanage royal. Philippe-Auguste ne put résister à la tentation de s'en emparer, et le réunit de nouveau à la couronne. Pour s'attacher les habitants, il leur accorda de grands priviléges et abolit quelques-uns des usages asservissants établis par les évêques. Le comté de Gien resta propriété particulière des rois de France jusqu'à Charles VII, qui le donna à Dunois pour le récompenser de sa fidélité et de son courage. Ce fut de Gien que ce roi, cédant aux instances de Jeanne d'Arc, partit pour conquérir Reims et s'y faire sacrer. A la mort de Dunois, le fief retourna à la couronne et y demeura encore jusqu'à Louis XIII, qui l'échangea avec le comte de Chevreuse contre la viguerie de Château-Renard. Le château élevé par Charlemagne ne traversa pas toute cette succession de siècles sans subir de profondes modifications. En 1494, réparé et agrandi par Anne de France, dame de Beaujeu, il le fut encore bientôt après par François Ier, qui aimait beaucoup cette résidence. En 1652, Louis XIV fuyant devant Condé s'y arrêta, puis en repartit précipitamment, n'échappant à son ennemi que par une sorte de miracle. Sous la révolution, le vieux donjon féodal devint propriété de l'État, et fut plus tard acheté par le département, qui, en y plaçant la mairie et le tribunal, en a assuré la conservation.

Pendant les guerres religieuses, Gien embrassa le parti de la réforme avec une réelle frénésie. Dès 1535, les protestants y eurent un temple. Luther lui-même y vint prêcher ; Calvin y demeura, et aussi Théodore de Bèze. Plus tard, l'esprit inquiet des Giennois les fit se jeter dans les discussions passionnées du jansénisme et du molinisme.

Près de Gien, sur une délicieuse promenade, on voit une maison très-curieuse, connue sous le nom de *maison des Templiers*, quoiqu'elle n'ait pas été construite par les chevaliers de cet ordre. Son origine est plus ancienne. On croit qu'elle fut primitivement affectée au culte hébraïque,




Une Vue de Gien sur la Loire. — Dessin de K. Girardet, d'après Soulès.

dans les premières années mêmes qui suivirent l'établissement du catholicisme. On y montre de vastes caveaux où l'on prétend que des juifs, fuyant la persécution, vécurent et moururent ignorés. Cette maison, d'une architecture étrange, prête à toutes les conjectures. Quoi qu'il en soit, elle fut successivement occupée par des templiers, des moines, des chanoines, puis devint une caserne de gendarmes ; elle sert maintenant d'hôtellerie aux ménageries d'animaux féroces, aux phénomènes ambulants et aux théâtres forains.

# AUBERGE FLAMANDE.

## DIFFÉRENCE ENTRE LA *RÉALITÉ* ET LA *VÉRITÉ*.




Une auberge, tableau d'Isaac Van-Ostade. (Voy. t. XX, p. 385) — Dessin de Freeman.

Un chariot arrêté devant une hôtellerie de village et dont le conducteur boit sans mettre pied à terre; une fille d'auberge portant une cruche de bière, des voisins qui causent, un chien à moitié endormi et des poules qui grappillent : quelle scène plus simple et plus vulgaire! D'où vient donc que l'œil s'y arrête avec tant de complaisance? Pourquoi ce tableau du peintre flamand a-t-il conservé, après deux siècles, le même charme attirant? — Pourquoi? — C'est qu'il est pris dans la vérité! C'est que, sans rien surfaire, mais à une heure bien choisie, il nous montre cet épisode de village avec toute sa sérénité rustique. C'est que nous éprouvons, en le regardant, la même sensation que si nous nous trouvions devant l'original du tableau. — Nous sentons la fraîcheur de ces grands arbres qui assombrissent le pignon de la chaumine; nous voyons cette vigne qui s'enroule à l'appentis champêtre, nous entendons le clapotement de l'eau qui coule parmi les herbes. Nous apercevons au loin le hameau dont le clocher perce les feuillées, et les tau-

reaux que le bouvier ramène des champs. Il y a dans l'ensemble de la composition un calme, une fraîcheur, un repos qui nous gagne insensiblement; on se sent disposé à s'asseoir devant cette scène et à la contempler longtemps.

Là est, en réalité, la poésie d'un tableau. Elle ne se compose pas de ce qu'il représente, mais des sensations qu'il réveille chez nous. Un arbre chétif qui pousse dans une fente de rocher, une chèvre broutant seule dans une lande aride, peuvent impressionner plus vivement et plus longuement que la reproduction d'une scène de l'Iliade. Tout vient de l'art avec lequel le peintre a su saisir les rapports qui s'établissent entre les objets qu'il représente et nos sentiments. C'est à lui d'établir entre l'œuvre et nous une chaîne invisible que parcourt l'étincelle électrique, et grâce à laquelle nous recevons le contre-coup des émotions qu'il a traduites avec le pinceau.

Ce but ne peut être sérieusement atteint que par la vérité de l'observation et la vérité de la reproduction. — Remarquez que nous disons vérité et non réalité. Ces deux mots ont été trop confondus par nos peintres modernes, et c'est à cette confusion que nous devons toute une école qui a pris ou accepté le nom d'école réaliste, et dont l'unique ambition semble avoir été jusqu'ici de représenter la création sous ses aspects les plus vulgaires. Craignant par-dessus tout d'être accusée de prévention envers la nature humaine, elle choisit de préférence ses laideurs, et pour ne point la flatter elle la calomnie!

La vérité dans l'art n'entraîne point l'idée de cette fidélité brutale; elle admet le choix, permet la préférence pour ce qui plaît au regard, accepte l'artifice au moyen duquel l'artiste embellit la forme par l'expression du sentiment. Pour être réel, il faut prendre l'image dans son apparence journalière, peindre les choses et les hommes tels qu'on les voit tous les jours; mais pour être vrai, il suffit de les représenter comme on les a vus, aux meilleurs moments, avec les conditions les plus favorables d'émotion, d'attitude, de lumière.

Ceci n'est point une subtile discussion de mots, c'est l'expression de deux systèmes dont l'un a produit Titien et Raphaël, l'autre les plus infimes artistes de l'école flamande. On ne saurait trop appuyer sur cette distinction près des jeunes peintres qu'entraîne facilement l'absolu de l'école réaliste, et qui se laissent aller à une sorte de nonchalance, à l'étude d'une nature quelconque, sous prétexte que la nature est toujours belle. Il peut être commode de faire abstraction du discernement et de produire un tableau comme le soleil produit une photographie, sans choix et par hasard; mais ce n'est point là remplir la mission de l'art. L'art suppose, outre l'habileté d'exécution, un tact assez délicat pour distinguer les sujets d'étude, pour les accepter ou les repousser, et ne reproduire que les images qui méritent d'être transmises à la postérité.

## PATIENCE D'UN AIGLE BLESSÉ.

En 1809, l'impératrice envoya au jardin des Plantes un aigle remarquable par sa beauté; un anneau d'argent était rivé à l'une de ses serres. Pendant quelque temps on l'avait mis en la compagnie d'un coq de combat dont il finit par faire sa pâture. On ne sait si la mort du coq fut occasionnée par la férocité de cet oiseau querelleur, par quelque accès de colère du roi des airs, ou tout simplement parce que l'aigle avait eu faim. Ce bel animal, pris à un piége à renards dans la forêt de Fontainebleau, avait eu la serre brisée par le ressort de fer, et sa cure difficile fut accompagnée d'une pénible opération. L'aigle la supporta avec autant de patience qu'un homme aurait pu en montrer. Quoique sa tête fût demeurée libre pendant tout le temps, il n'attaqua et ne dérangea en rien le chirurgien qui l'opérait, et ne s'opposa nullement au pansement de la plaie dont plusieurs esquilles furent retirées; jamais il ne chercha à arracher l'appareil qu'exigeait la fracture.

Emmaillotté dans une serviette, couché sur le côté, il passa la nuit tout entière sur la paille sans faire le moindre mouvement. Le jour d'après, quand les bandages eurent été détachés, il se percha sur un paravent où il demeura douze heures sans se reposer une fois sur la patte malade. Il ne fit durant ce temps aucune tentative d'évasion, bien que les fenêtres demeurassent ouvertes. Cependant jusqu'au treizième jour il refusa toute nourriture, et n'essaya qu'alors son appétit sur un lapin qui lui fut présenté; il le tua d'un seul coup donné entre la tête et la première vertèbre du cou. Après avoir dévoré cette proie, il reprit sa place sur le paravent d'où il ne bougea plus. Ce ne fut que le vingt et unième jour après son accident qu'il commença à marcher, à essayer le membre blessé, et cela sans déranger aucunement la ligature qui le maintenait. Il en regagna peu à peu l'usage par un exercice modéré et vraiment raisonnable.

Cet oiseau avait passé trois mois dans la chambre du domestique qui le soignait. Dès que le feu était allumé, il s'en approchait et se laissait caresser; le soir, à l'heure de se coucher, il volait sur son paravent, se retirait à l'extrémité opposée lorsqu'on éteignait la lampe. Sa confiance en sa force semblait l'exempter de toute crainte. Il est impossible de montrer plus de patience courageuse, on dirait presque de raison, que cet aigle n'en déploya durant tout le cours de sa longue maladie. Cet oiseau, de la plus belle espèce, ne paraissait nullement affaibli par l'accident qui l'avait privé de sa liberté.

## SENTENCES ET PROVERBES ANGLAIS.

— Avant de fermer les yeux purifie ta conscience, si tu veux avoir des songes dorés.

— Mieux vaut louer les vertus d'un ennemi que flatter les vices d'un ami.

— Réchauffe-toi, mais ne te brûle pas au feu des passions.

— L'orgueil est une fleur qui croît dans le jardin du diable.

— L'homme patient est toujours chez lui.

— L'homme colère est plus souvent dehors que chez lui.

— Veux-tu perfectionner ton instruction, instruis les autres.

— Ce n'est pas le cidre qui vient sur l'arbre, c'est la pomme.

— On lit plus vite un livre emprunté qu'un livre acheté.

— Quand le sermon est fini à l'église, qu'il commence en toi.

— La foi est une grande dame et les bonnes œuvres sont ses suivantes.

— Une heureuse physionomie est une bonne lettre de recommandation.

— Des amis et des livres peu nombreux, mais choisis.

— Que l'honneur soit un éperon pour la vertu et non un étrier pour l'orgueil.

— L'ignorance modeste est une science salutaire.

— Si l'orgueil est l'avant-garde, gare que la pauvreté ne soit à l'arrière-garde.

— Menaces sans pouvoir sont des pistolets chargés à poudre.

— Un fou peut réfuter un philosophe; les Philistins furent renversés par une mâchoire d'âne.

— Le pauvre qui demande l'aumône à un riche avare s'adresse à un plus pauvre que lui-même.

— De quelque côté qu'elle arrive, la vérité vient toujours de Dieu.

— Pardonne à tous plutôt qu'à toi.

— La ruse est une politique bâtarde.

— Prends toujours le parti de la raison contre ta volonté.

— Le poing n'est autre chose que la main, et cependant il est plus fort qu'elle.

— Faire à la hâte une affaire importante, c'est courir la poste sur un âne.

---

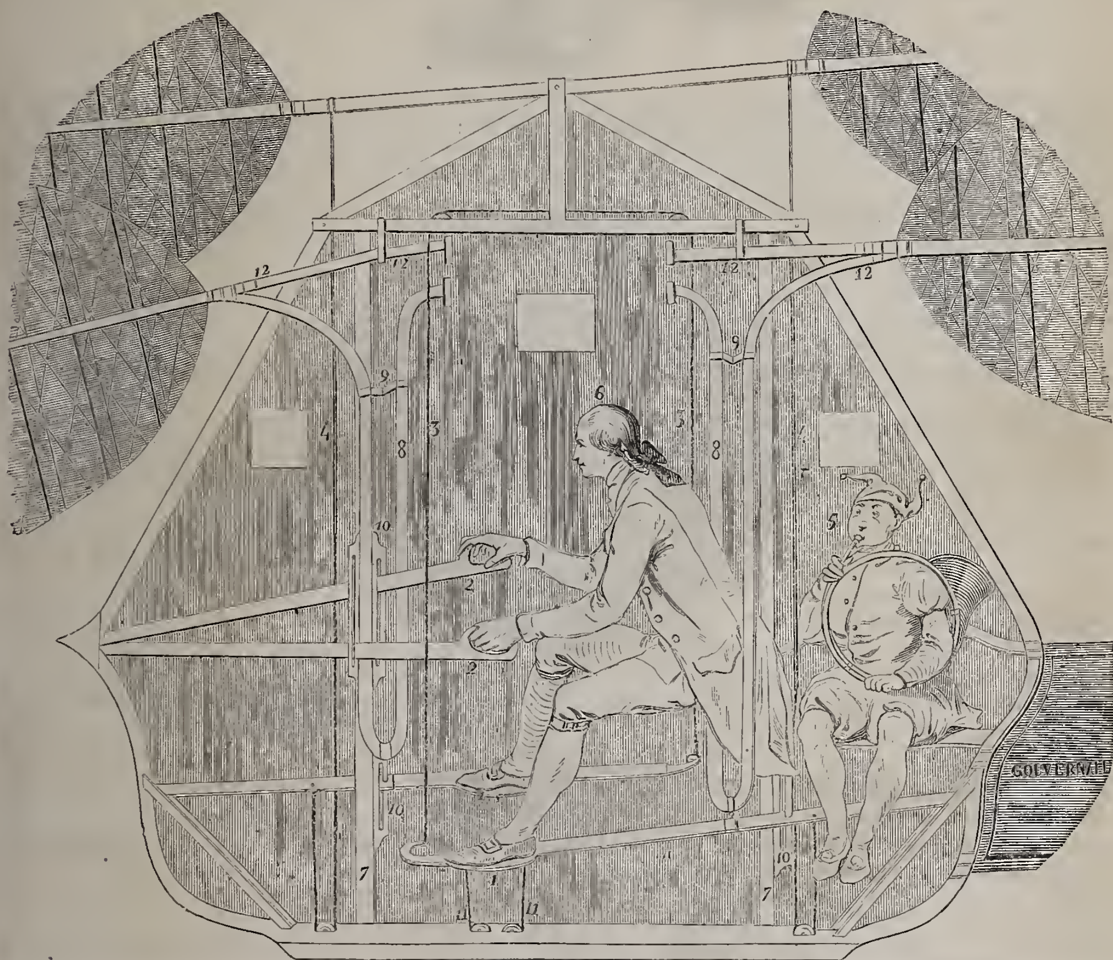
## LES AÉROSTATS.

### TENTATIVES ET EXPÉRIENCES.

Suite. — Voy. p. 223.

### II.

Les essais se multipliaient. On eut recours aux ailes ; le marquis de Bacqueville s'envola d'une fenêtre de son hôtel sur le quai, et alla tomber dans la rivière, sur un bateau de blanchisseuses ; le chanoine Desforges, d'Étampes, inventa une voiture soi-disant volante, et, à mesure qu'il agitait rapidement les ailes qui la devaient enlever, la lourde machine semblait s'enfoncer en terre. Tous furent chansonnés : les vaudevilles et la moquerie poursuivirent les tentatives malheureuses, comme pour décourager l'imagination, cette avant-courrière du génie. Blanchard, qui fit plus tard admirer son intrépidité comme voyageur aérien, tourné en ridicule pour d'infructueux essais, avait été recueilli par l'abbé Viennoy, dans son hôtel de la rue Taranne, aujourd'hui maison des bains. Il y exposa en public ce qu'il appelait son *vaisseau volant*, caisse matelassée qu'à l'aide de procédés mécaniques, avec quatre ailes de 10 pieds d'envergure sur 6 de largeur, mues par des leviers, il comptait élever et diriger dans l'air, sans doute à l'instar du magicien musulman des Mille et un jours. Il en demeura au projet, et l'on se moqua de lui. En l'honneur du




Vaisseau volant de Blanchard.

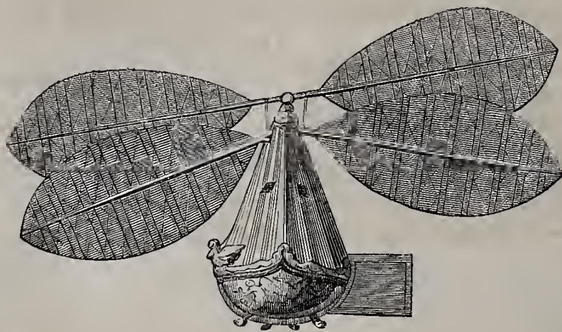
1, pédales en forme de levier du second genre. — 2, bascules en forme de levier du second genre. — 3, gardes de correspondance qui soulèvent les pédales alternativement. — 4, cordes qui servent au mouvement des ailes conductrices, et qui font un autre mouvement que celles qui soutiennent. — 5, compagnon de voyage. — 6, pilote aérien. — 7, montants qui soutiennent le chapiteau. — 8, filets de soutien qui font agir les ailes au moyen des pédales (1). — 9, brides mouvantes, tant au milieu qu'aux extrémités, pour empêcher l'écartement des filets (8). — 10, glissoirs qui empêchent l'écartement, tant des pédales (1) que des bascules (2). — 11, cordes correspondantes, dont les deux extrémités sont mobilement attachées sous les pédales (1), et passent sous les poulies tenantes à fond de cale. — 12, principales membranes qui servent à adapter les quatre ailes d'ascension.

chanoine d'Étampes, Cailhava avait fait jouer le *Cabriolet volant ;* on railla Blanchard dans un assez mauvais vaudeville intitulé *Cassandre mécanicien*. La gravure que nous reproduisons, en dépit des graves explications qui s'y rattachent, doit être une caricature, à en juger par le singulier personnage coiffé du bonnet à grelots de la Folie, lequel sonne une fanfare aux oreilles du mécanicien inventeur.

Ces essais de Blanchard sont de la fin de 1782 : cette année-là même, un des MM. Montgolfier, Étienne, dans sa correspondance particulière, avait fait part à

M. Desmarets, de l'Académie des sciences, de l'invention des aérostats, que les deux frères, Étienne et Joseph, appelaient alors machine *diostatique*, parce qu'elle se soutenait dans l'air. En dépit des explications nettes et claires de l'inventeur, et peut-être à cause de leur parfaite simplicité, l'académicien ne comprenait point, et répondit : « Comme je n'entends pas votre machine ascendante, je n'ai pu faire usage de tout ce que vous m'en dites à différentes fois. » Probablement il rangeait cette invention dans la catégorie des illusions si communes à cette époque.

Peu après, la découverte éclata par l'expérience du 5 juin 1783, faite en présence des députés aux états du Vivarais, réunis alors à Annonay, et, à peine connue, elle entra dans le domaine public. L'idée, si simple en sa grandeur, était d'une application trop facile pour ne pas trouver partout des imitateurs, et Blanchard fut un des premiers. Mais le mécanicien cherchait dans ses diverses ascensions à utiliser ses anciens procédés mécaniques : c'est ainsi que le 2 mars



Extérieur du vaisseau volant.




Vaisseau volant. — Première expérience que Blanchard devait faire, le 2 mars 1784, au Champ-de-Mars, accompagné de dom Pech, bénédictin.

A, globe aérostatique rempli d'air inflammable et attaché sur le cercle *ab*. — B, parasol dont les branches sont maintenues à l'axe ou manche par les ficelles *d, d, d;* il ne doit servir pour soutenir la machine en l'air qu'en cas d'accident au globe, afin d'éviter une chute violente. — C, vaisseau portant les voyageurs, suspendu et fixé à l'axe ou manche du *parasol*. — D, E, nageoires mues alternativement par les voyageurs. — F, gouvernail.

1784, il se disposait à partir du Champ-de-Mars dans l'aérostat qu'il appelait encore son vaisseau volant, et qu'il chargeait de quatre ailes.

Blanchard et son compagnon dom Pech, religieux bénédictin, ne purent s'élever dans ce ballon tel qu'il est représenté dans la gravure, faite par avance. Un élève de l'École militaire, un jeune fou, nommé Dupont de Chambon, s'obstina à partir avec les voyageurs; repoussé par eux, il s'élança de force, l'épée à la main, dans la gondole, blessa Blanchard, déchira les agrès, brisa les rames ou ailes, et l'aéronaute fut réduit à s'élever seul, quelques heures plus tard, par les moyens connus, après avoir raccommodé, tant bien que mal, son aérostat.

Blanchard aurait pu apprendre des inventeurs l'inutilité des avirons dont il s'efforça de faire usage dans plusieurs ascensions subséquentes. Les frères Montgolfier avaient songé, entre beaucoup d'autres moyens de direction, à l'emploi des rames, et l'avaient rejeté. Joseph écrivait à Étienne, vers la fin de l'année 1783 : « En grâce, mon bon ami, réfléchis, calcule bien ; si tu emploies des rames, il te les faudra faire grandes ou petites ; si elles sont grandes, elles seront lourdes ; si elles sont petites, il faudra les faire mouvoir avec d'autant plus de rapidité. Faisons le compte sur un globe de cent pieds de diamètre... » Et, calcul fait, il arrive à conclure que la puissance de trente hommes employés à faire des efforts qu'ils ne soutiendraient pas cinquante minutes sans se reposer, ne suffirait pas à faire deux petites lieues à l'heure. « Je ne vois moyen efficace de direction, poursuit Joseph, que dans la connaissance des différents courants d'air dont il faudrait faire une étude ; il est rare qu'ils ne varient suivant les hauteurs. » Les deux frères revinrent souvent sur cette idée commune à tous les deux.

---

## ANDRESSELLES, PRÈS D'AMBLETEUSE

(Pas-de-Calais).

Ambleteuse (*Amblitosa*), port autrefois fréquenté, aujourd'hui désert, est situé à environ huit kilomètres de




Salon de 1853 ; Peinture. — La Morte-Eau, à Andresselles, par Jeanron. — Dessin de Freeman.

Boulogne, au nord-est de cette ville, c'est-à-dire du côté de Calais.

En deçà d'Ambleteuse, à trois kilomètres de Boulogne, on rencontre un autre petit port également abandonné, Wimereux, non loin de la colonne du camp de Boulogne : c'est au milieu de ses dunes que s'élève le triste monument de l'aéronaute Pilâtre des Rosiers, qui tomba et périt sur ce rivage. (Voy. t. Ier, p. 159.)

A quatre kilomètres au delà d'Ambleteuse apparaissent les humbles maisons du village d'Andresselles, bâties sur les dunes et habitées par de sauvages et hardis pêcheurs de harengs : ces pauvres gens n'ont point de port ; au retour de la pêche, ils viennent échouer leurs barques dans le sable, près du fort et des rochers que M. Jeanron a indiqués à l'arrière-plan de son tableau.

Ces trois points de la côte, Wimereux, Ambleteuse et Andresselles, se font reconnaître de loin par trois forts que battent les flots. Le fort d'Andresselles est le dernier

du littoral. Celui d'Ambleteuse, que l'on voit dans un tableau de M. Jeanron conservé au Musée du Luxembourg, est le seul qui soit entretenu et gardé : un vieux sergent-major [1] y veille depuis plusieurs années sur quelques canons. C'est Vauban qui a construit ce fort : il a aussi dirigé les travaux des écluses de la Slack, petite rivière au cours peu étendu, qui sort de la plaine de Marquise et vient se jeter dans le port d'Ambleteuse, courant à la marée basse jusqu'au pied du fort.

Il y a deux ans, les rares voyageurs qui venaient au port d'Ambleteuse, y remarquaient une ruine pittoresque à moitié ensablée, appelée la fontaine de Saint-Pierre. Ce saint, qui est aussi le patron de la singulière église du village, différente de tous les autres édifices religieux de la contrée, était un moine anglais (de Cantorbéry, je crois), et l'un des apôtres du Boulonnais.

La commune d'Ambleteuse comprend Slack, ou la demeure de l'éclusier, et le village de Raventun, d'où l'on domine la mer et l'immense panorama de Marquise. C'est entre Raventun et Ambleteuse qu'était assis l'un des camps importants dits de Boulogne : on distingue encore sur le terrain les traces des dispositions militaires.

Ce pays, très-peu connu, même de nos compatriotes du Pas-de-Calais, a un genre de beauté sauvage très-remarquable. Ses dunes et sa plage sont les plus belles que l'on puisse rencontrer entre Étaples et Ostende.

A huit kilomètres au-dessus d'Ambleteuse se trouve le cap Gris-Nez, où les Anglais ont fait le premier essai du télégraphe électrique sous la conduite de l'ingénieur Bret. M. Jeanron a peint un grand tableau représentant les travaux des ouvriers insinuant, au milieu d'un effroyable cataclysme de rochers, les fils tubulés de gutta-percha [2].

Les habitants de ces côtes sont abandonnés à la plus déplorable misère. Ils vivent, comme ils le disent dans leur patois, en allant *à l'côte* l'été et *à l'route* l'hiver; c'est-à-dire qu'ils vont pêcher à la petite traille et aux *zins* quand il fait chaud, et mendier quand arrive le froid. La plupart d'entre eux et leurs nombreux enfants couchent sur des amas de joncs : ils n'ont ni meubles, ni paille ; semblables aux ichthyophages de la Gédrosie dont parle Néarque, ils ne mangent guère que du poisson. Cependant ils aiment leur pays : ils sont gais, courageux et d'une honnêteté admirable.

M. Jeanron, qui a demeuré pendant près d'un an parmi les pêcheurs d'Ambleteuse, raconte que ces pauvres gens le suivaient habituellement dans ses pérégrinations, portaient son bagage, *posaient* pour lui quand il le désirait, toujours complaisants et de bonne humeur. Ils ignoraient cependant qu'ils devront peut-être, dans un avenir prochain, à la prédilection de cet artiste pour leur rivage désert, la fin de leur isolement, de leur misère, et les moyens d'arriver à une rapide aisance. Déjà les tableaux où M. Jeanron a représenté, avec une originalité si simple et si énergique, ces côtes sablonneuses et ces pêcheurs qui semblaient y être oubliés, se sont répandus en Angleterre et ont excité la curiosité des touristes. Autrefois, si l'on s'aventurait au delà de Boulogne, c'était à un ou deux kilomètres : on n'allait pas plus loin : il semblait que l'on fût arrivé aux bornes du monde. Maintenant on veut voir les habitants d'Ambleteuse ; on se hasarde à louer en été quelques-unes de leurs maisons pour prendre les bains au milieu de cette nature étrange. Qui sait ce que la mode pourra faire dans cette direction d'ici à peu d'années ? Ce ne serait pas la première fois que nos peintres auraient, à l'exemple des musiciens fabuleux de la Grèce, apprivoisé, bâti et civilisé avec leur art.

[1] Le père Trébuchet.

[2] Dans un autre tableau exposé cette année, M. Jeanron a représenté l'ancien port de Wissant, qu'on croit être le port Iccius de Jules César. Il est creusé dans les sables qui suivent les roches du *Gris-Nez*, après le village du *Nez*.

Les points remarquables de cette côte tirent presque tous leurs noms du *Nez*, suivant leur forme et leur couleur, vus au loin dans la mer. Ainsi, après le *Gris-Nez*, on montre le *Blanc-Nez*, immense cap, falaise d'une hauteur effroyable, que l'on voit d'Ambleteuse et de Raventun ; puis il y a le *Nez*, le *creux Nazeux*, et d'autres *Nez* qui sont des baies.

---

## UNE VILLE-MONASTÈRE

### DANS LA TARTARIE ORIENTALE.

### L'ÉCHARPE DE BONHEUR. — ASPECT DE LA VILLE DE KOUNBOUM.

Dans le pays des Si-Fan ou Tibétains orientaux, il existe une lamaserie (couvent bouddhiste) dont la renommée s'étend, non-seulement dans toute la Tartarie, mais encore jusqu'aux contrées les plus reculées du Tibet. On l'appelle Kounboum : elle est habitée par près de quatre mille lamas Si-Fan, Tartares, Tibétains et Dchiahours. De nombreux pèlerins viennent y prier et faire des offrandes en l'honneur d'un réformateur du bouddhisme, Tsong-Kaba-Remboutchi, né dans ce lieu.

MM. Huc et Cabet, prêtres missionnaires de la congrégation de Saint-Lazare, déjà connus de nos lecteurs [1], visitèrent Kounboum en 1845.

« A l'aube du jour, disent-ils, nous sortîmes de la ville Tang-Keou-Eul, et nous nous mîmes en route. Le pays que nous traversâmes est tantôt occupé par les Si-Fan, menant la vie nomade et faisant paître leurs troupeaux, tantôt habité par des Chinois qui, comme dans la Tartarie orientale, empiétent insensiblement sur le désert, bâtissent des maisons, et livrent à la culture quelques lambeaux de la « terre des herbes. »

» A un li de distance [2] de la lamaserie, nous rencontrâmes quatre lamas ; ils venaient au-devant de nous. Leur costume religieux, l'écharpe rouge qui les enveloppait, leur bonnet jaune en forme de mitre, leur modestie, leurs paroles graves et articulées à voix basse, tout cela fit sur nous une singulière impression ; nous ressentions comme un parfum de la vie religieuse et cénobitique.

» Il était plus de neuf heures du soir quand nous atteignîmes les premières habitations de la lamaserie. Afin de ne pas troubler le silence profond qui régnait de toutes parts, les lamas firent arrêter un instant le voiturier, et remplirent de paille l'intérieur des clochettes qui étaient suspendues au collier des chevaux. Nous avançâmes ensuite à pas lents, et sans proférer une seule parole, dans les rues calmes et désertes de cette grande cité lamanesque. La lune s'était déjà couchée ; cependant le ciel était si pur, les étoiles étaient si brillantes, que nous pouvions aisément distinguer les nombreuses maisonnettes des lamas, répandues sur les flancs de la montagne, et les formes grandioses et bizarres des temples bouddhiques, qui se dessinaient dans les airs comme de gigantesques fantômes. Le silence n'était interrompu que par les aboiements entrecoupés de quelques chiens mal endormis, et par le son mélancolique et sourd d'une conque marine, qui marquait par intervalle les veilles de la nuit ; on eût cru entendre le chant lugubre de l'orfraie. Enfin nous arrivâmes à la petite maison où nous devions attendre qu'on nous eût trouvé un gîte pour la durée de notre séjour. Les lamas qui nous avaient accompagnés ne se retirèrent qu'après nous avoir servi un grand plat de viande de mouton, du beurre frais, et quelques petits pains d'un goût exquis.

[1] Voy. 1850 (t. XVIII), p. 346.

[2] Le *li*, mesure itinéraire chinoise, équivaut à un dixième de lieue.

» Le lendemain, notre hôte Sandara nous servit pour déjeuner du thé au lait, des raisins secs et des gâteaux frits au beurre. Pendant notre repas, il ouvrit une petite armoire, et en tira un plat en bois proprement vernissé, et où des dorures et des fleurs se dessinaient sur un fond rouge. Après l'avoir bien nettoyé avec un pan de son écharpe, il étendit dessus une large feuille de papier rose; puis sur le papier, il arrangea symétriquement quatre belles poires. Le tout fut recouvert d'un mouchoir en soie de forme oblongue et qu'on nomme *khata*. C'était avec cela, nous dit-il, que nous devions aller emprunter une maison. »

Voici comment M. Huc décrit le *khata* ou « écharpe de bonheur, » qui paraît jouer un grand rôle dans les mœurs tibétaines. C'est une pièce de soie fine comme de la gaze, d'un blanc un peu azuré, trois fois plus longue que large, et dont les deux extrémités se terminent ordinairement en frange. Il y a des khatas de toute grandeur et de tout prix; car c'est un objet dont ni les pauvres ni les riches ne peuvent se passer. Chacun en porte toujours plusieurs sur soi. Si l'on rencontre un ami que l'on n'a pas vu depuis longtemps, on lui donne un khata; on en donne un à celui que l'on va visiter pour lui demander un service ou le remercier; on envoie par amitié de petits khatas jusque dans les lettres. Cet usage est répandu chez tous les peuples qui habitent vers l'occident de la mer Bleue. Les ambassades tibétaines, en passant à la ville chinoise de Tang-Keou-Eul, achètent des quantités extraordinaire de khatas.

M. Huc raconte ensuite comment ils obtinrent l'usage d'une maison :

« Le maître de la maison, un lama, était dans la cour occupé à étendre au soleil du fumier de cheval. Nous ayant aperçus, il s'enveloppa promptement de son écharpe et entra dans sa celulle. Nous l'y suivîmes, et Sandara lui offrit le khata et le plat de poires, accompagnant le tout d'une harangue en tibétain oriental, dont nous ne comprîmes pas un seul mot. Pendant ce temps, nous nous tenions modestes et recueillis, comme de pauvres malheureux qui n'ont pas même la capacité de solliciter personnellement une faveur. Le lama nous fit asseoir sur un tapis, nous offrit une tasse de thé au lait, et nous dit en langue mongole qu'il était heureux que des étrangers venus de si loin, des lamas du ciel d'Occident, eussent daigné jeter leurs regards sur sa chétive habitation... S'il eût compris le français, c'eût été le cas de répondre : — Monsieur, il n'y a pas de quoi... Mais comme il fallait parler mongol, nous lui dîmes qu'en effet nous étions de bien loin, que cependant on retrouvait en quelque sorte sa patrie quand on avait le bonheur de rencontrer une hospitalité comme la sienne... Après avoir pris une tasse de thé, et causé un instant de la France, de Rome, du pape et des cardinaux, nous nous levâmes pour aller visiter la demeure qui nous était destinée. Pour de pauvres nomades comme nous, c'était magnifique. On nous octroyait une vaste chambre avec un grand *kang;* puis une cuisine séparée, avec fourneaux, marmite et quelques ustensiles; enfin, une écurie pour notre cheval et notre mulet. Il y avait vraiment de quoi en pleurer de joie. Nous regrettâmes beaucoup de ne pas avoir à notre disposition un autre khata, afin de remercier cet excellent lama. »

Les deux missionnaires furent bientôt installés dans leur logement : plusieurs lamas mirent un empressement extraordinaire à y transporter et placer leurs bagages. M. Huc, observateur fin et spirituel, fait les portraits des lamas qui habitaient la même maison que son compagnon et lui : on voit que ce sont de bonnes gens, menant une vie bien pauvre, peu bruyants, peu curieux, et donnant beaucoup plus d'heures à la prière qu'au travail.

*La suite à la prochaine livraison.*

---

C'est une sotte présomption d'aller desdaignant et condamnant pour faux ce qui ne nous semble pas vraysemblable... Il faut juger avec plus de révérence de cette infinie puissance de nature, et plus de recognoissance de nostre ignorance et foiblesse. Si l'on entendoit bien la différence qu'il y a entre l'impossible et l'innsité, et entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature, et contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas témérairement, ny aussi ne descroyant pas facilement, on observeroit la reigle de *rien trop,* commandée par Chilon. MONTAIGNE.

---

## LE LIVRE DES PRODIGES,

PAR CONRAD LYCOSTHÈNES.

Suite. — Voy. p. 231.

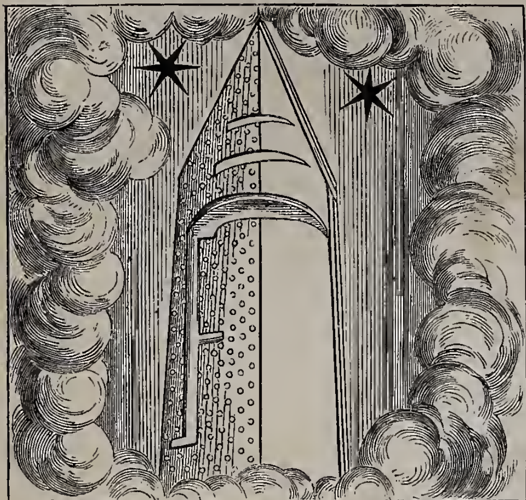
### UNE COMÈTE VUE EN ARABIE. — PHÉNOMÈNES CÉLESTES.

Si les habitants des rives du Rhin voyaient tant de figures étranges à travers les jets lumineux d'une comète, les pèlerins qui revenaient de l'Orient ne racontaient pas des merveilles moins extraordinaires des phénomènes célestes qu'ils avaient observés durant leurs voyages, et ils n'en tiraient pas des conséquences moins fatales pour l'Europe.

En 1480, une comète vue dans les déserts de l'Arabie avait l'apparence d'une poutre lumineuse très-aiguë, sur laquelle on distinguait une multitude de têtes de clous, puis une grande faux, semblable à celle dont les artistes de la renaissance armaient tour à tour la Mort et le Temps. Cette faux, surmontée de deux autres lames, que l'on apercevait distinctement, ne pouvait signifier qu'un avenir funeste; en effet, durant la même année, nous dit le docte Lycosthènes, les Turcs dévastèrent la Carinthie, et les chevaliers porte-croix se disposèrent à entrer en campagne contre les Polonais. Cependant, du côté de la Hongrie, l'alliance fut renouvelée entre Ladislas et Mathias le Hunniade; et, pour être conséquent avec les calculs scientifiques de ces audacieux *espions du ciel,* comme Simon Goulard appelle les astrologues de son temps, il faut supposer que cette alliance, consolidée entre deux souverains belliqueux, était clairement marquée, aux yeux des hommes, par les clous lumineux qui se dessinaient le long de la comète *estrange* vue des déserts de l'Arabie.

Guerre sur la terre et guerre dans les cieux, c'est trop souvent le cri du seizième siècle. Dès l'époque de Jules Obsequens, on avait vu clairement des hommes armés combattant parmi les nuages; nous ne serions donc pas très-fondés, comme on l'a fait trop souvent, à reconnaître dans ces armées célestes un souvenir des valkyries ou des luttes mythologiques de la religion scandinave. Les peuples du Chili, dont il serait difficile de rattacher les instincts belliqueux aux grands souvenirs de Rome ou bien à ceux qui nous ont été transmis par Odin, croient encore de nos jours à ces armées célestes combattant au sein des nuées pour leur indépendance. Les armées vues dans le ciel appartiennent donc à cette classe de mythes que l'on retrouve dans tous les temps et dans tous les pays; seulement, à l'époque où écrivait Lycosthènes, elles s'étaient multipliées de telle sorte qu'il n'y avait guère de province en France ou en Allemagne qui ne fût épouvantée de leur apparition. Sans parler de la *mesnie Hellequin* qui passe encore dans nos campagnes (voy. pag. 252), sans mentionner la *troupe du grand veneur* qui marque par ses funestes prophéties la dernière année du seizième siècle, sans nous arrêter à l'*armée furieuse* qui troublait jadis le ciel de l'Allemagne, les armées aériennes n'ont pas cessé de se disputer l'em-

pire de ces régions fantastiques où se dessinent les ombres imposantes des Arthur, des Charlemagne et des Walde-


Prodiges imaginaires. — Comète de 1480.

mar. Ouvrez le beau livre de Grimm sur les légendes germaniques, et vous y lirez l'histoire de ce terrible Rodenstein dont on a encore entendu les clameurs belliqueuses, en 1816, sur les bords du Rhin. Consultez le recueil de Mlle Amélie Bosquet, et elle vous dira comment procèdent dans leurs évolutions fantastiques les corps d'armée aériens vus naguère encore en Normandie.

« Souvent, dit cet auteur, c'est sur les champs de bataille qu'ont lieu les évolutions des esprits guerriers. Dans un village situé sur le côté gauche de la rivière de Dieppe, on aperçoit des cavaliers blancs parcourant la prairie, et retournant la terre avec leurs lances. La tradition locale nous apprend qu'autrefois ces cavaliers blancs avaient été défaits par d'autres cavaliers rouges. Si une bataille fut, en effet, donnée en ce lieu, on pourrait croire que ce fait historique remonte au temps des Romains ; car il est bien connu que la cavalerie des Romains portait des manteaux blancs. »

Les nuées ont leurs flottes comme l'air a ses armées ; mais Lycosthènes, qui vivait au centre de l'Allemagne, ne s'appesantit pas sur ce fait ; il dit seulement qu'en l'année


Armée dans le ciel. — Seizième siècle.

de notre ère 114, des simulacres de navires ont été vus parmi les nuages. Saint Agobard, l'évêque de Lyon, est heureusement mieux informé ; il sait à merveille vers quelle région fantastique se dirigent ces légers bâtiments ; ils vont au pays de *Magonie* (1), et c'est par réserve que le saint prélat du neuvième siècle ne vous trace pas leur itinéraire. Ce qu'il y a de certain, selon lui, c'est que les tempestaires chargeaient sur ces frêles vaisseaux des fruits abattus par la grêle ou détruits par les orages, et les rachetaient ensuite à vil prix. Chose étrange, ces sorciers que les bas siècles redoutaient sous le nom de *tempestarii*, n'ont pas plus cessé d'exister pour le peuple de certaines provinces que les flottes aériennes · en Normandie, on les connaît encore sous le nom de *meneurs de nuées ;* mais malheur à eux, si, durant certains jours de fête, un homme adroit et courageux leur lance une balle bénie ! le nuage noir qui les cache à la terre ne peut les préserver de la mort.

Rouen possédait naguère un meneur de nuées célèbre (2) dont les ouvrages sont recherchés par les curieux, et la Sologne compte même quelques familles de tempestaires qui excitent les orages en battant à grands cris les eaux de certains étangs ; mais il faut se rendre sur les bords de la Baltique pour voir encore des vaisseaux volants ; ils annoncent toujours de funestes catastrophes. Un navire


Flotte dans le ciel. — Vision de l'an 114.

doit-il sombrer, ou bien est-il condamné à échouer sur la côte, son ombre vient flotter dans l'air au-dessus des eaux où il doit périr. « Toutes les parties dont il se compose, carcasse, cordages, mâts et voiles, apparaissent en feu ; apparaître ainsi s'appelle chez eux *wafeln*. Les hommes qui doivent se noyer, les maisons qui doivent brûler, les lieux qui doivent s'abîmer, se montrent ainsi d'avance sous des traits de feu (3). »

(1) Suivant les idées bizarres du neuvième siècle, le pays de Magonie était une sorte de port franc situé dans quelque région intermédiaire de l'air, où les navires volants portaient leur funeste chargement. A l'aide d'une monture encore plus simple et connue de tous, les tempestaires se dirigeaient vers cette contrée aérienne, et y faisaient à bon marché de coupables approvisionnements. Quelques critiques ont voulu voir dans les navires aériens d'Agobard le début des aérostats.

(2) P.-L. le Barbier, qui vivait il y a une trentaine d'années. On a de lui un grand nombre d'opuscules. Le plus étendu, intitulé : « *Dominatmosphérie*, instruction pour les marins, à l'effet de se procurer » l'agitation de l'air et la variation des vents (Rouen, 1822), » ne dépasse pas 8 pages in-4o.

(3) Traditions allemandes recueillies et publiées par les frères Grimm, traduites par M. Theil. Paris, 1838, 2 vol. in-8.

## SALON DE 1853. — PEINTURE.

### LA RENAISSANCE [1].




Salon de 1853; Peinture. — La Renaissance, figure symbolique, par M. Charles Landelle [2]. — Dessin de H. Valentin.

Cette image symbolique de la Renaissance se fait remarquer par un sentiment d'art fin et délicat. L'artiste a su lui donner tous les caractères que les sculpteurs du seizième siècle affectionnaient, et que l'on retrouve aussi chez un certain nombre de peintres du même temps. Ces sourcils minces et très-distants des paupières, ce front haut, ce type élégant, mais un peu froid et presque dédaigneux, qui rappelle les fières beautés des cours; la longueur des

[1] Voy., sur la renaissance, t. IV, p. 234, et t. X, p. 121, 183.

[2] Le *Magasin pittoresque* doit déjà plusieurs dessins au crayon de M. Charles Landelle : t. XV, p. 108, et 109, Fresque de Raphaël découverte à Florence; t. XVII, p. 33, la Charité.

bras, des jambes, des doigts, tous ces détails appartiennent à un type bien connu de ceux qui savent distinguer les écoles et les périodes diverses de l'art en France et en Italie. De pareilles proportions donnent un certain air de noblesse aux figures; mais beaucoup d'artistes de la Renaissance les ont exagérées. M. Landelle a reproduit volontairement leur exagération, pour bien retracer le goût de l'époque et dater son allégorie. Supposez que cette femme se lève, elle sera d'une taille démesurée : contrairement à la règle, son corps aura une longueur de plus de dix têtes. Mais on aurait tort de critiquer ce défaut, puisque c'est un défaut pour ainsi dire intentionnel, un trait historique : Primatice ne dessinait pas autrement ses personnages féminins, qu'il les prît dans le domaine de la fable ou dans celui de la réalité. La grande salle du palais de Fontainebleau nous montre ce goût parvenu à ses dernières limites. Le volume excessif des vêtements est une autre imitation qui prouve les études consciencieuses du peintre. Les conditions du programme étant posées, on ne peut que se demander comment M. Landelle a mis en œuvre les éléments dont il devait se servir, et il est incontestable qu'il en a tiré un excellent parti. Sa Renaissance a une grande tournure, de l'élégance et de la force, des traits distingués, une noble et heureuse attitude. La draperie est disposée avec beaucoup d'art et fait le meilleur effet dans son ampleur hyperbolique.

Aux pieds de ce jeune et vivant symbole, on remarque deux petits génies. L'un, appuyé sur le médaillon de François I[er], lève la tête et considère la Renaissance : c'est le génie des temps nouveaux qui, plein de foi et d'espérance, approuve la transformation de l'art au seizième siècle. On ne saurait voir une plus charmante tête d'enfant : ses yeux ont toute la naïveté du premier âge unie à un sentiment plus élevé, à une expression d'intelligence supérieure. L'autre génie, appuyé, dans une attitude mélancolique, sur un beau vase de poterie émaillée, semble plein de tristesse. Que représente-t-il? son caractère n'est pas aussi bien déterminé. Je crois qu'il figure l'art du moyen âge, l'inspiration chrétienne, s'affligeant du triomphe de l'art païen et des réminiscences gréco-romaines.

Ce tableau est destiné à figurer dans la nouvelle décoration du Louvre.

---

## DE LA PEINTURE EN FRANCE

### JUSQU'AU SEIZIÈME SIÈCLE.

La gloire des grands peintres de la Grèce ne nous est parvenue que par tradition; leurs ouvrages se sont perdus. Les artistes romains ont été plus heureux; quelques fragments des peintures dont ils ont décoré les temples, les palais, les villas, les établissements publics, s'offrent à nos investigations, et nous pouvons suivre les révolutions et les progrès de l'art depuis les fresques de Pompéi et d'Herculanum jusqu'aux toiles de nos maîtres vivants.

C'est par les Romains que la peinture paraît avoir pénétré dans les Gaules. On ne peut appeler de ce nom les figures bizarres que les Gaulois, comme les sauvages de l'Amérique, se traçaient sur le corps pour effrayer leurs ennemis, et les figures dont ils ornaient leurs boucliers. On sait combien leurs temples étaient grossiers, et leurs monnaies, partout où ils n'ont pas imité les Grecs établis sur les côtes méridionales, prouvent une grande ignorance de l'art du dessin.

Malheureusement, lorsque la domination romaine s'établit solidement dans les Gaules, le goût, chez les vainqueurs, commençait déjà à se corrompre. Les sculpteurs ne suffisaient plus à tailler *ces peuples de statues (nationes imaginum)* dont on embellissait les villas; il n'y avait point assez de peintres pour charger d'images voluptueuses les maisons de plaisance des patriciens et des empereurs. Les barbouilleurs remplaçaient les artistes, comme les rhéteurs avaient remplacé les maîtres de l'éloquence. On sacrifiait le principal aux accessoires, on négligeait l'étude de la nature vivante, et l'on prodiguait l'or et les couleurs éblouissantes. Claude employa à la décoration des murailles et des voûtes la mosaïque, qui jusqu'à lui avait été réservée pour les pavés.

Il ne semble pas d'ailleurs que les Romains, qui élevèrent dans les Gaules des temples, des cirques, des thermes, des arcs de triomphe, qui y pratiquèrent des routes, des ponts et des aqueducs, aient eu fortement à cœur de propager le goût des arts parmi les vaincus.

Le christianisme porta aux arts un dernier coup. Les nouveaux convertis renversèrent les temples des divinités païennes, brisèrent les statues, déchirèrent les tableaux. Les artistes qui restaient au milieu des agitations d'une société en travail, privés des types parfaits de l'antiquité, ne cherchèrent plus de modèles que dans leur imagination et dans leur mémoire; on devait prendre d'ailleurs peu de souci de la forme physique, dans la première ferveur d'une foi qui jetait en quelque sorte l'anathème sur la beauté physique. Cependant la peinture, qui avait servi à la décoration des temples païens, fut employée pour l'ornement des églises chrétiennes. Les artistes prirent l'Ancien et le Nouveau Testament pour thème de leurs compositions; on représenta les histoires de la Bible sur les murailles, sur le sol, sur les voûtes des basiliques, et l'on écrivit en lettres d'or, autour de ces images, des sentences sacrées.

Toutes les œuvres de la peinture française, au premier âge, furent allégoriques, et l'on n'exposa que très-rarement dans les églises l'image sanglante de Jésus crucifié. Alors les quatre évangiles étaient figurés par quatre fleuves majestueux et tranquilles qui fécondaient la terre; les gentils convertis à la foi étaient représentés par des cerfs se désaltérant dans une eau limpide. Le sauveur du monde apparaissait sous la forme d'une colombe ou sous la figure d'un agneau mourant au pied de la croix, pour racheter les hommes de la damnation éternelle. Ces allégories devinrent bientôt inintelligibles pour les esprits simples, et donnèrent lieu à des interprétations dangereuses : aussi, en 692, le concile de Constantinople ordonna qu'elles fussent supprimées et remplacées par des peintures historiques; mais il se passa beaucoup de temps, surtout en France, avant que les artistes se conformassent à cette prescription. La révolution se fit successivement et par degrés; on commença par mêler les figures allégoriques et les représentations historiques; puis l'allégorie finit par s'effacer tout à fait.

La consécration de l'art à l'embellissement des temples ne fut pas, quoique très-générale, entièrement exclusive. Dès le troisième siècle, les peintres travaillèrent pour les personnes opulentes, et ornèrent des siéges, des coffres et différents autres objets d'ameublement.

Les invasions des barbares en Gaule, et les guerres que se firent les rois francs de la première race, ne furent point aussi funestes aux arts qu'on le croit généralement. Dans les pays occupés par les Bourguignons, les évêques eurent le droit de réparer leurs cathédrales, d'en construire de nouvelles, et de les décorer de vitraux et de peintures. Les Visigoths, dont le roi, Théodoric II, tenait à Toulouse une cour élégante et polie, étaient ariens; mais, s'ils enlevaient les églises aux catholiques, ils ne les renversaient point et leur laissaient leurs ornements. Clovis jeta à Paris les fondements d'une église, qu'il mit sous l'invocation des apôtres saint Pierre et saint Paul. Clotilde, pendant son veuvage, acheva cet édifice, le fit orner de mosaïques au dedans et au dehors, et de peintures représentant de saints personnages

de l'Ancien et du Nouveau Testament; puis elle le dédia à sainte Geneviève. Childebert Ier éleva l'église de Saint-Germain des Prés, dont on vantait beaucoup alors les mosaïques et les peintures. Grégoire de Tours fit couvrir de fresques les murailles de Sainte-Perpétue et celles de l'église épiscopale. Des personnages de distinction ne dédaignaient pas de manier le pinceau. Gondebaud décora de figures les murs et les voûtes de plusieurs oratoires. Des prélats, et entre autres Buricius, évêque de Limoges, entretenaient des artistes qu'ils occupaient à peindre leurs églises, et il paraît que quelques-uns de ces artistes étaient d'origine germanique.

Au huitième siècle, le goût d'une autre décoration se mêla à celui de la peinture proprement dite. Entre les années 628 et 638, Dagobert, ayant ordonné la reconstruction de l'église de Saint-Denis, s'abstint de faire peindre l'intérieur de cet édifice; on couvrit les murailles et même les colonnes de draperies tissues d'or et brodées de perles, et ce genre de décoration devint de plus en plus commun dans les églises de France, au grand préjudice de la peinture.

Les excès des iconoclastes dans l'Orient chrétien furent favorables à l'art dans l'Occident. Les artistes persécutés se réfugièrent en Italie, où ils furent accueillis avec bienveillance par les papes, et, pour prix de l'hospitalité qu'ils recevaient, ils enrichirent de leurs ouvrages les villes italiennes, et rendirent à Rome une nouvelle splendeur. Charlemagne les appela dans son empire, et, jaloux de conserver leurs ouvrages de mosaïque et de peinture, il chargea ses commissaires *(missi dominici)* d'inspecter les églises et de veiller à l'entretien des objets d'art qu'elles renfermaient. Les abbés de Fontenelle, Gervold et Andégise, en rebâtissant leur monastère, de 787 à 823, firent peindre les murs du réfectoire par un habile artiste appelé Maladulfe. Il y avait aussi des peintures byzantines du dixième siècle sur la coupole de l'église de Cluny.

Mais, en dépit des efforts tentés par Charlemagne et par ses premiers successeurs, la peinture ne devait pas de longtemps sortir de l'état d'enfance où elle était depuis la chute de l'empire d'Occident L'ignorance des lois de la perspective, le goût des formes roides et allongées, des couleurs tranchantes, l'absence de tout respect des convenances historiques, sont les défauts communs aux artistes sous les rois de la seconde race. Nul ne songe à revenir à l'étude de la nature; les armures des guerriers les couvrent des pieds à la tête, et la plupart du temps les visages seuls des personnages sont découverts. Pour représenter la Vierge, les apôtres, les saints, on suit des types conventionnels; l'image de Jésus-Christ est aussi fixée par l'usage : seulement elle varie selon les circonstances de la vie du Sauveur. Quand il apparaît sous la figure allégorique du Bon Pasteur, portant sur ses épaules la brebis égarée, on le peint dans tout l'éclat de la beauté; s'il est figuré sur la croix, près de mourir, on cherche à exprimer les souffrances qu'il a endurées, en lui donnant un visage disgracieux et sans noblesse : plus tard, à la descente de croix et au tombeau, on lui prête une apparence maladive et repoussante.

L'enluminure des manuscrits tient une grande place dans l'histoire de l'art en ces temps barbares. Ce genre d'ornements, dont on trouve des traces à une époque très-ancienne, fut particulièrement employé depuis les Carlovingiens. Alcuin fit orner de vignettes par des artistes byzantins les copies d'anciens livres qu'exécutèrent pour lui les habiles calligraphes Ovon et Hardouin, de l'abbaye de Fontevrault. On conserve à la bibliothèque d'Abbeville un Évangéliaire donné par Charlemagne à l'abbaye de Saint-Riquier, et qui se distingue par plusieurs figures richement enluminées. La Bibliothèque impériale possède une Bible latine dont les chanoines de Saint-Martin de Tours firent présent à Charles le Chauve, en 850, et dont les miniatures sont caractéristiques. C'est là qu'on voit l'Éternel représenté, pour la première fois peut-être, sous la forme humaine. Dieu vient de créer l'homme; il lui touche pendant son sommeil la côte dont la femme doit naître. Ailleurs, il présente Ève à Adam; dans un autre tableau, il parle aux deux époux. L'Éternel a la figure d'un homme dans la vigueur de l'âge, sans barbe; il est vêtu d'une tunique bleue et d'un manteau rouge et or; sa tête est entourée d'un nimbe, et sa main porte le sceptre. On peut citer encore pour ses précieuses vignettes l'Évangéliaire de Saint-Saturnin, à Toulouse, que Charlemagne fit faire en 782 par Godescalc, et qui est connu sous le nom d'*Heures de Charlemagne.*

*La fin à une prochaine livraison.*

---

CONTRE LA MORALE

## DE L'INTÉRÊT BIEN ENTENDU.

Si le bonheur est le but suprême, le bien et le mal ne sont pas dans l'acte lui-même, mais dans ses résultats heureux ou funestes.

Fontenelle voyant mener un homme au supplice, disait : « Voilà un homme qui a mal calculé. » D'où il suit que si cet homme, en faisant ce qu'il a fait, eût échappé au supplice, il aurait bien calculé, et que sa conduite eût été louable. L'action devient donc bonne ou mauvaise suivant l'événement. Tout acte est donc de soi indifférent, et c'est le sort qui le qualifie.

Si l'honnête n'est que l'utile, le génie du calcul est la sagesse par excellence; que dis-je? c'est la vertu!

Mais ce génie n'est point à la portée de tout le monde. Il suppose, avec une longue expérience de la vie, un coup d'œil sûr, capable de discerner toutes les conséquences des actions, une tête assez forte et assez vaste pour embrasser et peser leurs chances diverses. Le jeune homme, l'ignorant, le pauvre d'esprit, ne pourront pas distinguer le bien et le mal, l'honnête et le déshonnête. Et même, en supposant la prudence la plus consommée, quelle place ne reste-t-il pas, dans la profonde obscurité des choses humaines, pour le hasard et pour l'imprévu! En vérité, dans le système de l'intérêt bien entendu, il faut une grande science pour être honnête homme. Il en faut beaucoup moins à la vertu ordinaire, dont la devise a toujours été : « Fais ce que dois, advienne que pourra. » Mais ce principe est précisément le contre-pied du principe de l'intérêt. Il faut choisir entre eux. Si l'intérêt est le principe unique avoué par la raison, le désintéressement est un mensonge et un délire, et, à la lettre, un monstre incompréhensible dans la nature humaine bien ordonnée.

Et pourtant l'humanité parle de désintéressement, et par là elle n'entend nullement ce savant égoïsme qui se prive d'un plaisir pour un plaisir plus sûr, ou plus délicat, ou plus durable. Personne n'a jamais cru que ce fût la nature ou le degré du plaisir recherché qui constituât le désintéressement. On n'accorde ce nom qu'au sacrifice de l'intérêt, quel qu'il soit, à un motif pur de tout intérêt. Et non-seulement le genre humain entend ainsi le désintéressement; mais il croit qu'un tel désintéressement existe; il en croit l'âme humaine capable. Il admire le dévouement de Régulus, parce qu'il ne voit pas quel intérêt a pu pousser ce grand homme à aller chercher, loin de sa patrie, chez des ennemis cruels, une mort affreuse, quand il aurait pu vivre tranquille et même honoré au milieu de sa famille et de ses concitoyens.

Mais la gloire, dira-t-on, la passion de la gloire, voilà ce qui a inspiré Régulus; c'est donc encore l'intérêt qui explique l'apparent héroïsme du vieux Romain.

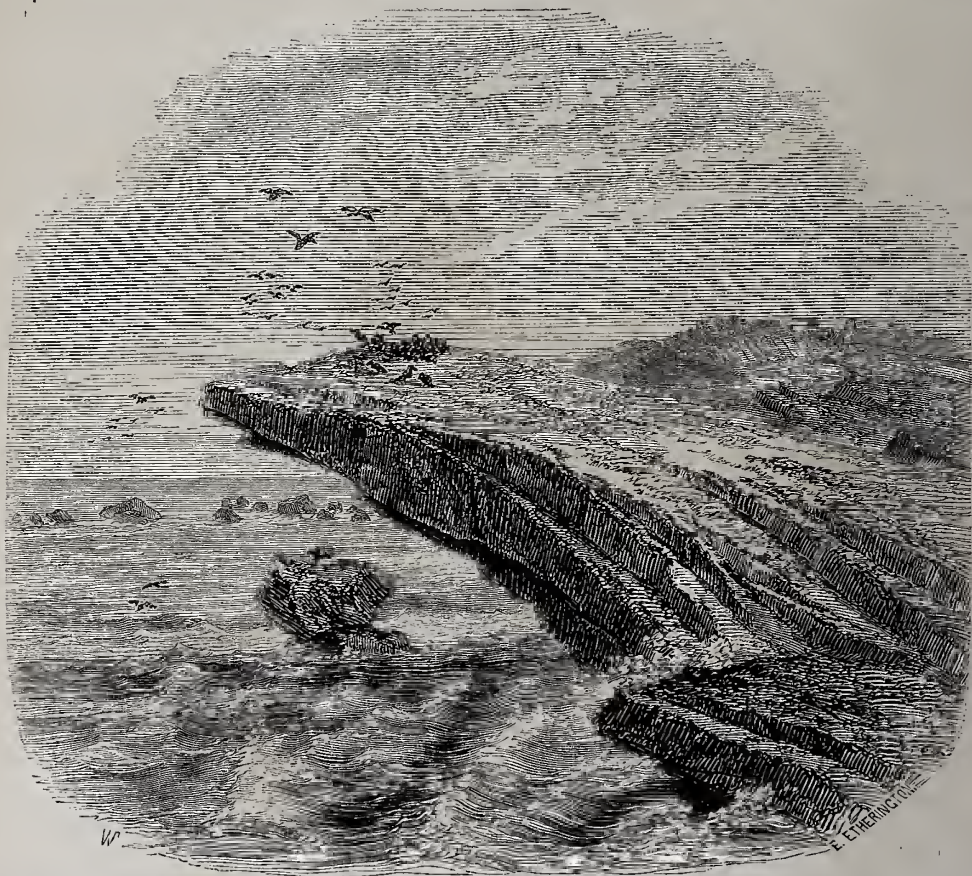
Convenez qu'alors cette manière d'entendre son intérêt est absurde jusqu'au ridicule, et que les héros sont des égoïstes bien maladroits et bien inconséquents. Au lieu d'élever des statues, avec le genre humain abusé, à Régulus, à d'Assas, à saint Vincent de Paul, la vraie philosophie les devrait renvoyer aux petites-maisons pour qu'un bon régime les guérît de la générosité, de la charité, de la grandeur d'âme, et les ramenât à l'état sain, à l'état normal, celui où l'homme ne pense qu'à soi et ne connaît d'autre loi, d'autre principe d'action que son intérêt.

*Du vrai, du beau et du bien.*

## LES ROCHERS DU JAPON.

Voy., sur le Japon, la Table des dix premières années.

L'empire du Japon se compose d'un nombre prodigieux d'îles, parmi lesquelles on en distingue trois principales : Niphon ou Nippon, Kiousou et Sikhof. Niphon, où se trouve Yédo, la capitale, ville dont quelques auteurs évaluent la population à deux millions d'habitants, a donné son nom à l'empire entier. En effet, les Japonais ne désignent pas autrement leur territoire. Ce nom est formé de deux mots :



Rochers du Japon. — *Me-Oga-Fana*, le Nez de Monsieur et le Nez de Madame, à Kadsusa. — Dessin de Freeman, d'après Siebold.

*nitsi* ou *nitsu*, qui signifie soleil; et *hon* ou *fon*, qui veut dire source, origine. De *nitsi* et de *hon*, en s'appuyant sur les règles en usage dans la composition des mots, on a donc fait *nippon* ou *niphon*, c'est-à-dire *lever du soleil.* Au reste, cette dénomination, dit M. Siebold, n'a pas, à proprement parler, été créée par les Japonais ; c'est tout simplement l'expression des deux images symboliques à l'aide desquelles les Chinois ont, depuis un temps immémorial, représenté le pays de leurs voisins. Cet empire possède encore bien d'autres noms, dont l'un, *Jamoto*, est assez souvent employé.

Le Japon occupe un espace qui s'étend depuis le 123° 23′ jusqu'au 150° 50′ de longitude ouest, et depuis le 24° 16′ jusqu'au 50° de latitude nord. La nature semble avoir voulu garantir cette contrée contre toutes les tentatives d'invasion ; car la mer y est très-orageuse, et en plusieurs endroits très-basse ; les côtes sont semées d'écueils et de rochers dont la plupart affectent des formes bizarres qui étonnent le voyageur. Les baies et les havres où viennent se retirer les bâtiments sont, en général, encaissés au milieu de ces rocs aigus, escarpés, qui s'étendent assez avant dans la mer, et rendent difficile l'approche de la côte. Ajoutez à ce danger celui qui résulte de la grande quantité de courants rapides et de l'apparition fréquente des trombes. On a remarqué que sur cinq bateaux destinés au Japon, il y en a habituellement un qui périt, et ce fait a été constaté par une expérience de deux siècles; c'est seulement pendant les quelques mois où le temps est beau et la mer calme, que la traversée du Japon peut se faire sans danger. Cette multitude de rocs, de bancs de sable, de récifs, prouve évidemment que jadis il s'est produit, dans ces parages, un de ces soulèvements terribles, une de ces commotions violentes qui changent complétement la nature du sol. Il est à peu près hors de doute que le Japon faisait autrefois partie du continent de l'Asie, de même que Ceylan, Sumatra et Java ; que la réunion des îles de Niphon, Kiousou, Sikhof, etc., formait un isthme joignant les côtes orientales de la Sibérie aux plages de l'Amérique du Nord. Les nombreux volcans répandus sur toute la surface de l'empire japonais donnent de la vraisemblance à cette assertion. Aucun pays n'est plus sujet aux tremblements de terre ; c'est pour cette raison que les habitations d'Yédo sont construites à un seul étage; le

palais du souverain lui-même est ainsi bâti; ce qui fait que, devant contenir une foule de princes, de ministres, de grands dignitaires, obligés par devoir de loger près de l'empereur, il prend en largeur ce qui lui manque en hauteur, et couvre une surface énorme de terrain. En 1703, la ville entière fut détruite par un tremblement; les îles Gotto et Isusima seules sont à l'abri de ce fléau. C'est donc aux éruptions des volcans au milieu desquels il est situé que le Japon doit la configuration singulière de ses côtes dentelées, ou, pour mieux dire, déchiquetées. Il y a surtout une île qui, sous ce rapport, se fait remarquer parmi les autres, l'île de Fatsisio, tellement environnée d'obstacles, qu'on ne peut y aborder que par le moyen d'une grue. De bonne heure le gouvernement a songé à en tirer parti, pour y établir une prison d'État. Tous les nobles tombés en disgrâce (et dans les pays de l'Orient une bagatelle suffit pour encourir la défaveur du maître) sont transportés dans cette forteresse naturelle, où on les oblige à travailler, à confectionner des étoffes précieuses qui doivent orner la personne sacrée du *séogoun*.

Les Américains ont armé une expédition qui, en ce moment même, doit naviguer dans les eaux du Japon, dont l'entrée a été jusqu'ici refusée aux étrangers, mais qui, devant la flottille redoutable de l'Union, pourra bien être obligé, bon gré mal gré, d'ouvrir ses portes, et d'admettre dans son sein les trafiquants de l'Europe et de l'Amérique. D'autre part, une guerre civile formidable menace de démembrer l'Empire chinois. Aucun peuple ne peut rester isolé à perpétuité des autres peuples. Le genre humain est *un* et a les mêmes intérêts, la même destinée. Il n'est pas bon pour une nation de vivre seule.




Rochers du Japon. — *Soto-Fana,* sur la rive de Tsukaru. — Dessin de Freeman, d'après Siebold.

---

## UNE VILLE-MONASTÈRE

DANS LA TARTARIE ORIENTALE.

Suite et fin.—V. p. 270.

LA FÊTE DES FLEURS. — ARRIVÉE DES CARAVANES. — LES BAS-RELIEFS EN BEURRE.

La lamaserie et le paysage qui l'entoure paraissent offrir, d'après la description de M. Huc, un spectacle enchanteur :

« Qu'on se figure, dit-il, une montagne coupée par un large et profond ravin, d'où sortent de grands arbres incessamment peuplés de corbeaux, de pies et de corneilles au bec jaune. Des deux côtés du ravin, et sur les flancs de la montagne, s'élèvent en amphitéâtre les blanches habitations des lamas, toutes de grandeur différente, toutes entourées d'un mur de clôture, et surmontées de petits belvédères. Parmi ces modestes demeures, dont la propreté et la blancheur font toute la richesse, on voit surgir çà et là de nombreux temples bouddhiques aux toits dorés, étincelants de mille couleurs, et environnés d'élégants péristyles. Les maisons des supérieurs se font remarquer par des banderoles qui flottent au-dessus de petites tourelles hexagones; de toutes parts on ne voit que des sentences mystiques écrites en gros caractères tibétains, tantôt rouges et tantôt noirs : il y en a au-dessus de toutes les portes, sur les murs, sur des pierres, sur des lambeaux de toile fixés, en guise de pavillon, au bout d'une foule de petits mâts qui s'élèvent sur les plates-formes des maisons. Presque à chaque pas on rencontre des niches en forme de pain de sucre, dans l'intérieur desquelles on brûle de l'encens, du

bois odorant et des feuilles de cyprès. Ce qui frappe pourtant le plus, c'est de voir circuler silencieusement, dans les nombreuses rues de la lamaserie, tout un peuple de lamas revêtus d'habits rouges et coiffés de mitres jaunes. On ne rencontre beaucoup de monde qu'aux heures fixées pour l'entrée ou la sortie des écoles et des prières générales. Pendant le reste de la journée les lamas gardent assez fidèlement leurs cellules : on en voit seulement quelques-uns descendre, par des sentiers pleins de sinuosités, jusqu'au fond du ravin, et remonter en portant péniblement sur le dos un long baril, dans lequel ils vont puiser l'eau nécessaire au ménage. »

Il n'est presque aucun jour où l'on ne voie entrer des pèlerins à Kounboum ; mais leur affluence est surtout remarquable aux fêtes solennelles, dont la plus renommée a lieu le quinzième jour de la première lune, et se nomme la *fête des Fleurs* (¹).

Dès le sixième jour de la première lune, MM. Huc et Cabet virent de nombreuses caravanes de pèlerins arriver par tous les sentiers qui aboutissent à la lamaserie.

« De toute part il n'était question que de la fête : les fleurs, disait-on, étaient d'une beauté ravissante. Le conseil des beaux-arts, qui les avait examinées, les avait déclarées supérieures à toutes celles des années précédentes. Aussitôt que nous entendîmes parler de ces fleurs merveilleuses, nous nous hâtâmes, comme on peut penser, de demander des renseignements. Voici les détails que l'on nous donna, et que nous n'écoutâmes pas sans surprise :

» Les *fleurs* du 15 de la première lune consistent en représentations profanes et religieuses, où tous les peuples asiatiques paraissent avec leur physionomie propre et le costume qui les distingue. Personnages, vêtements, paysages, décorations, tout est représenté en beurre frais !

» Trois mois sont employés à faire les préparatifs de ce singulier spectacle. Vingt lamas, choisis parmi les artistes les plus célèbres de la lamaserie, sont journellement occupés à travailler le beurre, en tenant toujours les mains dans l'eau, de peur que la chaleur des doigts ne déforme l'ouvrage. Comme ces travaux se font en grande partie pendant les froids les plus rigoureux de l'hiver, ces artistes ont de grandes souffrances à endurer. D'abord ils commencent par bien brasser et pétrir le beurre dans l'eau afin de le rendre ferme. Quand la matière est suffisamment préparée, chacun s'occupe de façonner les diverses parties qui lui ont été confiées. Tous ces ouvriers travaillent sous la direction d'un chef, qui a fourni le plan des fleurs de l'année, et qui préside à leur exécution. Les ouvrages étant terminés, on les livre à une autre compagnie d'artistes, chargés d'y apposer les couleurs, toujours sous la direction du même chef. Un musée tout en beurre nous paraissait une chose assez curieuse pour qu'il nous tardât un peu d'arriver au 15 de la lune. »

En attendant le jour solennel, MM. Huc et Cabet s'intéressèrent beaucoup au mouvement inaccoutumé de Kounboum. Les tentes des pèlerins qui ne pouvaient trouver de logement dans la ville s'élevaient sur la montagne. De tous côtés on entendait les cris perçants des chameaux ou les grognements sourds des bœufs à longs poils. Devant les temples on voyait se prosterner les Tartares mongols, les Houang-Mao-Eul ou Longues-Chevelures, les Si-Fan du pays d'Amdo, différents de costumes et d'allures. La coiffure des femmes d'Amdo consistait en un petit chapeau de feutre noir ou gris, un peu pointu, avec un ruban rouge ou noir : sur leurs épaules tombaient en petites tresses leurs cheveux ornés de perles en corail et de paillettes de nacre.

(¹) On célèbre cette fête dans tout le Tibet et dans toute la Tartarie, mais en aucun lieu avec autant de magnificence qu'à la lamaserie de Kounboum.

Enfin, dans la nuit du quinzième jour, on exposa les fleurs en plein air, dans les temples.

« Elles étaient éclairées par des illuminations d'un éclat ravissant. Des vases innombrables, en cuivre jaune et rouge, et affectant la forme de calices, étaient distribués sur de légers échafaudages qui représentaient des dessins de fantaisie. Tous ces vases, de diverses grosseurs, étaient remplis de beurre figé, d'où s'élevait une mèche solide entourée de coton. Ces illuminations étaient ordonnées avec goût.

» La vue des fleurs nous saisit d'étonnement. Jamais nous n'eussions pensé qu'au milieu de ces déserts, et parmi des peuples à demi sauvages, il pût se rencontrer des artistes d'un si grand mérite. Ces fleurs étaient des bas-reliefs de proportions colossales, représentant divers sujets tirés de l'histoire du bouddhisme. Tous les personnages avaient une vérité d'expression qui nous étonnait. Les figures étaient animées, les poses naturelles, et les costumes portés avec grâce et sans la moindre gêne. On pouvait distinguer au premier coup d'œil la nature et la qualité des étoffes. Les costumes en pelleterie étaient surtout admirables. Les peaux de mouton, de tigre, de renard, de loup et de divers autres animaux, étaient si bien représentées, qu'on était tenté d'aller les toucher de la main, pour s'assurer si elles n'étaient pas véritables. Dans tous les bas-reliefs, il était facile de reconnaître le Bouddha ; sa figure pleine de noblesse et de majesté appartenait au type caucasien. Les autres personnages avaient tous le type mongol avec les nuances tibétaine, chinoise, tartare et si-fan. Nous remarquâmes cependant quelques têtes d'Hindous et de nègres très-bien représentées. Ces bas-reliefs grandioses étaient encadrés par des décorations représentant des animaux, des oiseaux et des fleurs ; tout cela était aussi en beurre, et admirable par la délicatesse des formes et du coloris.

» Sur le chemin qui conduisait d'un temple à l'autre, on rencontrait, de distance en distance, de petits bas-reliefs où étaient représentées, en miniature, des batailles, des chasses, des scènes de la vie nomade, et des vues des lamaseries les plus célèbres du Tibet et de la Tartarie. Enfin, sur le devant du principal temple était un théâtre dont, personnages et décorations, tout était en beurre. Les personnages n'avaient pas un pied de haut : ils représentaient une communauté de lamas se rendant au chœur pour la récitation des prières. »

Ces derniers personnages étaient mis en mouvement par des ressorts mécaniques. Tandis que les deux missionnaires admiraient les fleurs, le grand lama, le Bouddha vivant de Kounboum, vint à passer. Il paraissait ennuyé. Il portait sur la tête une mitre jaune, dans la main droite une crosse, sur ses épaules un manteau en taffetas violet, retenu sur la poitrine par une agrafe et semblable en tout à une chape.

« Le lendemain, quand le soleil se leva, il ne restait plus aucune trace de la grande fête des fleurs. Tout avait disparu ; les bas-reliefs avaient été démolis, et cette immense quantité de beurre avait été jetée au fond du ravin pour servir de pâture aux corbeaux. Ces travaux grandioses, où l'on avait employé tant de peine, dépensé tant de journées, et on peut dire aussi tant de génie, n'avaient servi qu'au spectacle d'une seule nuit. Chaque année, on fait des fleurs nouvelles, et sur un plan nouveau... Avec les *fleurs* disparaissent aussi les pèlerins. Déjà, dès le matin, on les voyait gravir à pas lents les sentiers sinueux de la montagne, et s'en retourner tristement dans leurs sauvages contrées ; ils s'en allaient tous la tête baissée et en silence ; car le cœur de l'homme peut porter si peu de joie en ce monde, que le lendemain d'une bruyante fête est ordinairement un jour rempli d'amertume et de mélancolie. »

## ALEXANDRE CSOMA.

Blumenbach, dans un de ses cours à l'université de Gœttingue, eut occasion de dire qu'il serait possible de retrouver en Orient l'origine des Hongrois.

Parmi ses auditeurs était un jeune homme nommé Csoma, né au village de Koros en Transylvanie, qui étudiait la médecine. Les paroles de Blumenbach firent une vive et soudaine impression sur son esprit. Peu de temps après son retour en Transylvanie, il partit pour l'Orient, dénué de toutes ressources, voyageant à pied, vivant quelquefois de sa pratique médicale, mais le plus souvent de charités, et accomplissant par la force de sa volonté seule une entreprise à l'exécution de laquelle les moyens les plus considérables auraient paru indispensables.

Csoma traversa la Turquie d'Europe, l'Égypte, la Syrie, la Perse. Il arriva à Lahore en la compagnie de deux officiers français de Runjet-Sing, les généraux Allard et Ventura, qu'il avait rencontrés sur sa route. Grâce à leur intervention, il lui fut permis de visiter le Cachemire. Il était parvenu à travers ce dernier pays jusqu'à Leh, capitale du Ladak, lorsqu'il fit la rencontre de Moorcroft, qui l'aida de son influence, et l'engagea à entreprendre l'étude de la langue tibétaine. Il alla ensuite s'établir dans le monastère bouddhique de Kanoum, dans la vallée du haut Setledge, où il resta quatre ans pour achever, à l'aide d'un savant lama, ses études bouddhiques.

On considère Csoma comme le fondateur de l'étude du tibétain : c'est le seul Européen qui s'en soit occupé dans l'Inde. Il a publié en 1834, à Calcutta, un dictionnaire et une grammaire à l'usage de ceux qui veulent s'instruire dans cet idiome. Il est aussi l'auteur d'une analyse du *Kah gyour*, publié dans le tome XX des *Asiatic researches*.

Il est mort au mois d'avril 1842, à Darjiling, dans le Nepal, au moment où il se disposait à retourner au Tibet pour y continuer ses travaux ([1]).

---

Aime un être humain avec chaleur et avec pureté, et tu aimeras tout. Le cœur, dans cette sphère céleste de l'amour, est comme le soleil en sa course. Depuis la goutte de rosée jusqu'à l'Océan, tout est pour lui miroir qu'il remplit et échauffe.
JEAN-PAUL.

---

Un caractère est une volonté d'une éducation parfaite.
NOVALIS.

---

Ma mère me faisait comprendre et aimer la dignité et la valeur de la plus humble des âmes humaines. Elle grava cette idée dans mon âme en traits brûlants, avec toute l'énergie d'une conviction profonde. Je contemplais son beau visage tout ému d'un respect solennel quand, me montrant les étoiles du soir, elle me disait : « Regardez, Augustin, la plus humble des âmes humaines vivra encore lorsque toutes ces étoiles si brillantes seront éteintes pour toujours. Les âmes vivront aussi longtemps que Dieu ! »
MISTRESS STOWE.

---

### ARBRE ENTIER PÉTRIFIÉ.

On lit dans une description du Maranham (Brésil) :

« Les eaux du Parnahyba, celles du moins qui coulent vers *Pastosbons*, ont la propriété de pétrifier le bois de quelque nature qu'il puisse être... J'ai vu, en l'année 1800, un arbre entier de l'espèce désignée sous le nom de *jabota* ou *jatahy do campo*, transformé en silex. Il était renversé sur le fleuve, vers la rive du couchant, entre les ports de la *fazenda Almas* et de *Santa-Cruz*. Sans entrer dans l'examen des causes d'un pareil phénomène (je n'avais point les lumières nécessaires pour le faire), je me contentai de recueillir quelques fragments du végétal. Malheureusement, ils étaient bien plus en rapport, quant à leur grosseur, aux faibles moyens que j'avais à ma disposition pour les transporter, qu'ils ne répondaient à mon désir de montrer aux curieux une rareté de cette nature. »

---

## CHILLON.

Voyez t. III et VI.

### § 1. LE COMTE WALA.

Les souvenirs de l'histoire se pressent sur les bords du Léman, et prêtent à ses beautés un charme mélancolique. Aussi loin que la mémoire des hommes de l'Occident peut s'étendre, on trouve de grands noms et des faits illustres à mêler au spectacle de ces monts et de ces rivages.

César et Bonaparte ont passé leurs troupes en revue devant ces pyramides éternelles; ici, Charles le Téméraire assembla les siennes après la défaite de Grandson et avant celle de Morat; sur ce promontoire boisé, à l'embouchure de la Promentouse, de courageux exilés, les Vaudois du Piémont, se rassemblèrent, il y a cent soixante ans, pour marcher à la conquête de leur pauvre patrie, et, au nombre de quinze cents hommes, lutter victorieusement contre vingt mille, rentrer dans leurs demeures, relever enfin leurs autels renversés. Passez sur la rive savoisienne, on vous montre ce pont de la Dranse, où une poignée de Français opposèrent une courageuse, mais inutile résistance aux masses autrichiennes qui allaient envahir la terre française. Que de souvenirs encore, si nous voulions parler des philosophes, des poëtes, des grands hommes, qui ont vécu sur ces rivages et qui les ont aimés !

Parmi tous les objets qui fixent l'attention du voyageur, Chillon est cependant un de ceux qui méritent le plus d'être signalés. Il parle vivement aux yeux avant de parler à l'âme. Son nom même, couronné dans ce siècle d'une auréole poétique, éveille d'abord une vague émotion, qui s'affermit et se justifie quand on a parcouru les annales de ce gothique manoir. Dirigé par M. L. Vulliemin, qui a publié sur Chillon une *Étude historique* pleine d'intérêt, nous recueillerons chez lui quelques-uns des souvenirs de ce lieu, qui serait d'ailleurs devenu célèbre par sa seule beauté.

Il y a mille ans, Chillon n'existait pas. Sur le rocher que ce château couvre aujourd'hui, s'élevait une tour massive, baignée de tous côtés par les eaux, et qu'aucun pont-levis ne liait au rivage. Cette tour, qui était caverneuse, étroite et de difficile accès, servait de prison. Elle n'avait pas de nom, du moins elle n'en a pas laissé dans l'histoire... Un jour, sous le règne de Louis le Débonnaire, et dans le cours de l'an 830, une troupe d'hommes armés s'avança, et jeta, le plus secrètement qu'elle put, un prisonnier dans la sombre tour. On sut bientôt que c'était le comte Wala, petit-fils de Charles Martel, cousin de Charlemagne, et qui avait commandé les armée du grand empereur.

Le comte Wala avait joué un rôle important dans le monde; en donnant l'exemple de l'obéissance, il avait affermi la couronne sur le front de son neveu Louis le Débonnaire; plus d'une fois il était intervenu, avec l'autorité d'un grand caractère, dans les querelles de l'empereur et de ses fils; tour à tour disgracié et rappelé à la faveur, il avait passé de son abbaye de Corbie à la cour, et de la cour

([1]) Voyez le *Rgya tch'er rol pa*, ou Développement des jeux, trad. par Phil. Foucaux; 1848.

dans la retraite. Quand Judith de Bavière augmenta, par ses prétentions en faveur de son fils, les troubles de la maison impériale, elle rencontra dans la probité de Wala un adversaire courageux, et c'est elle qui, pour se venger d'une opposition qu'elle ne put vaincre, le fit enfermer dans la tour au bord du Léman.

La contrée n'était pas dans le neuvième siècle ce qu'elle est aujourd'hui. Les vieux chroniqueurs n'en parlent que comme d'une terre lointaine, perdue, reléguée dans la région des nuages; des villes, des villages ne décoraient pas les coteaux; des ermites faisaient leur demeure dans les cavités des monts; Vevey n'était qu'un bourg de peu d'importance; on ne voyait qu'une chapelle où s'élève aujourd'hui le village de Montreux. Les voyageurs ne prenaient que rarement, pour se rendre en Italie, la vallée du Rhône; le Simplon n'était pas ouvert, et le passage du Saint-Bernard était plein de périls; quant à la tour de Chillon, elle passait pour un lieu de solitude et d'effroi.

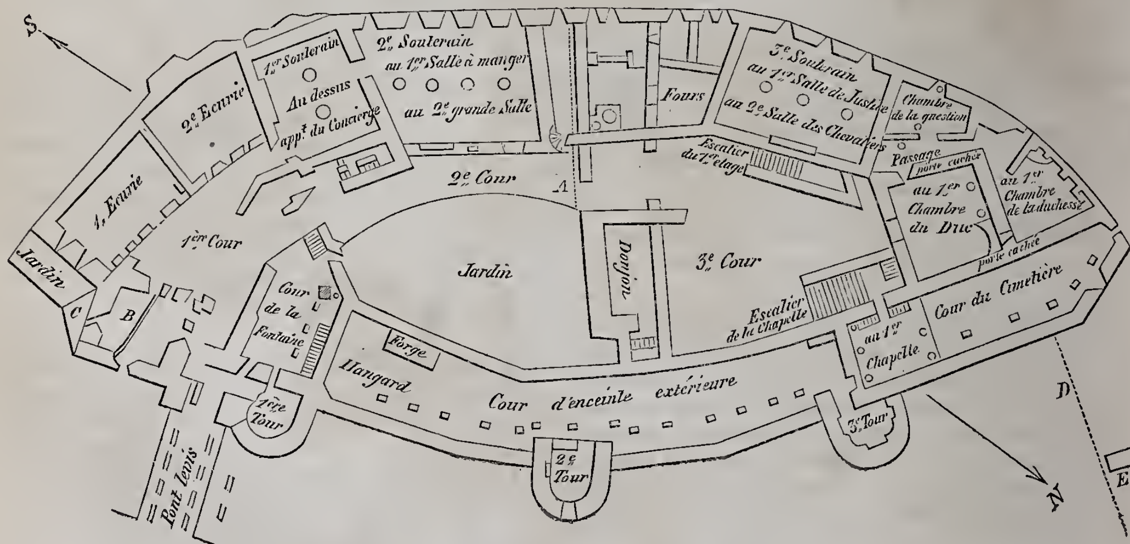
Mais le comte Wala n'en reçut pas cette impression sinistre. Il croyait à une parole éternellc, en constante communication avec l'âme humaine, et la foi qu'il avait en Dieu le préservait de tout abattement. « Il ne reçut dans ces murs, nous dit Pascase Radbert, son biographe, aucune visite que celle des anges, qui savent pénétrer, en tout lieu, jusqu'au cœur de l'homme de bien. » Un jour, cependant, ce même Radbert réussit à se faire ouvrir les portes de Chillon. Il se préscutait avec un message bienveillant de l'empereur.

« Nous fûmes un jour ensemble, dit-il, un jour de bonheur et de tristesse, durant lequel nous mêlâmes bien des larmes de joie et de douleur. Comment n'être pas dans le deuil! Pour prix de ses vertus, celui que j'aimais avait été condamné à l'exil; il était poursuivi par la haine et traînait ses jours dans les rigueurs d'une longue captivité. Nous échangeâmes bien des paroles, nous affligeant et nous consolant tour à tour. — L'empereur, lui dis-je, désire vous rendre la liberté; il ne demande de vous que l'aveu d'un tort. Convenez d'avoir en quelque chose failli par excès de zèle. Il vous suffit d'un mot pour obtenir votre pardon. — Et ce mot, me répondit-il, c'est toi qui m'encourages à le proférer! toi, mon ami, qui as lu dans le fond de ma pensée! Tu doutes, par conséquent, de ma droiture! Je croyais que tu venais m'exhorter à continuer de combattre pour la justice.

» Je me tus, couvert de confusion, après avoir entendu Wala tenir ce langage. Je vis bien que, s'oubliant lui-même, il ne songeait qu'à Dieu, à la patrie, à l'Église, au salut du peuple, et que, dans tout ce qu'il avait fait, il n'avait voulu que sauver l'unité de la monarchie, et rendre des fils à leur père. Pendant notre entretien, les eaux du Léman se brisaient contre les murs de la prison : Wala porta les yeux sur les flots agités; accoutumé à chercher Dieu dans la nature aussi bien que dans son cœur, ce fut la voix de Dieu qu'il entendit dans les vagues écumantes. Leur agitation lui rappela celle des choses humaines; l'immobilité du rocher sur lequel Chillon reposait lui représenta la solide paix dont l'homme jouit, quand Dieu l'a placé hors du combat de la vie. Plein de cette assurance, l'air joyeux et le front serein, Wala dit, par allusion, aux eaux soulevées : « Vous irez jusqu'ici, et vous briserez contre ces murs l'orgueil de vos flots. »

Cependant il sortit enfin de sa prison, mais ce fut d'abord pour être transféré dans l'île de Noirmoutier, contrée encore plus sauvage; puis les circonstanccs le rendirent à la faveur; il servit gloricusement la famille de Charlemagne dans les négociations les plus importantes; partagé entre les soins de la vie religieuse, qui l'attirait toujours, et les devoirs de la vie politique, auxquels il ne croyait pas pouvoir se refuser. Il ne revit plus Chillon et le Léman, si ce n'est peut-être lorsqu'il passa de France en Italie, pour aller mourir dans l'abbaye de Bobbio, où il fut enscveli auprès de saint Colomban.

*La suite à une autre livraison.*




Plan du château de Chillon. — Voy. le château, 1838 (t. VI), p. 161.

A, portail. — B, tour-maîtresse. — C, réservoir. — D, digue contre les vagues du lac. — E, égout. N, nord. — S, sud.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE, rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

## LES ORCHIDÉES.



L'Acinetum. — Dessin de Freeman.

Les orchidées sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, les plus excentriques des végétaux; presque tout, dans ces plantes bizarres, s'écarte des types communs et des usages ordinaires de la végétation. Les unes, et c'est le plus grand

nombre, vivent en parasites sur l'écorce des grands arbres dans les forêts des régions intertropicales; on les nomme *orchidées épiphytes;* les autres, *orchidées terrestres*, vivent aux dépens du sol.

Les orchidées épiphytes sont le plus bel ornement des voûtes que forment les arbres gigantesques des contrées les plus chaudes de l'ancien et du nouveau continent; l'ombrage et la chaleur humide conviennent particulièrement à leur manière de végéter. Dans tous les climats froids et tempérés du continent européen, les chênes et les hêtres de nos forêts couvrent leur écorce de quelques mousses chétives et de lichens d'un aspect peu gracieux nommés *lichens lépreux* par les botanistes; sous le climat des tropiques, les arbres, d'une prodigieuse variété de formes et de grandeurs, se couvrent d'orchidées formant, aussitôt après la saison pluvieuse, qui tient la place de l'hiver, d'admirables guirlandes d'une incomparable richesse de coloris, d'un parfum d'une enivrante suavité, et cette parure, dont rien en Europe ne peut nous donner une idée, dure pendant plusieurs mois avec tout son éclat.

La splendide floraison des orchidées est un objet d'admiration même pour les peuplades sauvages du nouveau monde. Quand les Espagnols pénétrèrent pour la première fois dans les contrées peu peuplées de l'Amérique centrale, ils furent frappés de voir les huttes des villages couvertes d'un tapis de magnifiques orchidées, appartenant principalement au genre *Lœlia*, dont la floraison est très-prolongée : cet usage poétique subsiste encore. Beaucoup d'orchidées sont pourvues d'organes particuliers qui ne sont ni des tiges ni des racines; on les nomme *racines aériennes :* elles plongent dans l'air dans toutes les directions; elles puisent dans l'atmosphère une partie de la nourriture de la plante. La durée de la floraison des orchidées a sa raison d'être dans la manière dont fonctionnent leurs organes reproducteurs. La fécondation s'opère avec une excessive lenteur, souvent même elle ne s'accomplit pas du tout. La corolle, constituant, à proprement parler, la fleur, ne se flétrit pas avant que la fécondation ne soit accomplie; quand ce phénomène ne s'accomplit pas, la durée de l'existence de la corolle peut se prolonger deux ou trois fois au delà du temps ordinaire. Ainsi, dans les serres d'Europe, il est quelquefois assez difficile d'engager les orchidées à fleurir; mais, quand une fois elles s'y décident, on est dédommagé, par la prolongation réellement extraordinaire de leur admirable floraison, des soins qu'il a fallu prendre pour les faire fleurir. Les orchidées cultivées dans les serres, sous l'influence d'une atmosphère à la fois très-chaude et très-humide, donnent rarement des graines fertiles; on a cependant vu, depuis quelques années, en Angleterre et en Irlande, des exemples de multiplication d'orchidées par le semis de leurs graines recueillies sur des plantes cultivées en serre. La plupart des orchidées ne peuvent se propager que par la séparation de leurs *rhizômes* ou *pseudo-bulbes*, espèces de faux oignons dont chacun peut s'enraciner et devenir une plante complète. Si l'on rapproche cette difficulté des dangers et des fatigues auxquels s'exposent les explorateurs intrépides qui vont fouiller les forêts vierges des régions les plus malsaines du globe, pour en rapporter de nouvelles orchidées, on comprend que les belles plantes de cette famille soient toujours d'un prix élevé en Europe. Il en est pour lesquelles les amateurs opulents de la Grande-Bretagne payent des sommes incroyables.

L'année dernière, M. Henderson, horticulteur éminent des environs de Londres, obtint la floraison d'une orchidée appartenant au genre *Cattleya;* c'était la première fois que cette plante fleurissait en Europe. Le duc de Devonshire vint, selon son habitude, visiter les serres de M. Henderson, accompagné d'une de ses parentes, jeune dame, passionnée pour les belles fleurs, et qui resta en extase devant la *Cattleya* nouvelle; jamais elle n'avait rien vu de comparable à la floraison de cette belle plante. Le duc, se retournant vers M. Henderson, lui désigne du doigt la *Cattleya* en disant : *Your price?* (Votre prix?) M. Henderson eut beau dire qu'il ne voulait vendre sa plante à aucun prix, qu'elle était unique en Europe, et qu'avant de l'avoir multipliée il ne voulait la céder à personne; l'imperturbable duc, tendant à l'horticulteur un portefeuille garni de billets de banque, répondait à toutes ses raisons : *Your price?* De guerre lasse, il dut prendre une poignée de bank-notes et laisser emporter la plante par la jolie compagne du duc. Nous n'osons dire, de peur d'être taxés d'exagération, la somme payée pour cette plante : c'était l'équivalent de plusieurs années de travail d'un habile ouvrier.

La plante représentée dans notre gravure est un *Acinetum*, orchidée nouvellement introduite en Europe et encore rare, même dans les plus belles collections. Comme beaucoup de *Dendrobium*, d'*Aerides* et de *Stanhopœa*, l'*Acinetum* dirige sa tige florale non pas de bas en haut, mais de haut en bas. Dans son pays natal, ses fleurs pendent en guirlandes le long du tronc de l'arbre sur lequel la plante vit en parasite. Le modèle de notre dessin a fleuri dans les serres de MM. Thibaut et Ketteler.

L'un des avantages de la culture des orchidées, c'est qu'elles fleurissent capricieusement, sans époque fixe, de sorte que le possesseur d'une collection un peu nombreuse peut espérer d'en avoir toujours un certain nombre en fleurs, à toutes les époques de l'année.

On voit par ce qui précède que la fantaisie pure n'est pas le seul motif de la faveur dont jouissent les orchidées près des amateurs opulents; elles justifient cette prédilection par un grand nombre de qualités précieuses, mais surtout par la somme plus qu'ordinaire de soins et de talent que doit dépenser l'horticulteur pour bien diriger et maintenir dans un état prospère une collection de ces fleurs.

---

— Si les bavards nous confient un secret à la condition de ne le dire à personne, c'est qu'ils se réservent le monopole de l'apprendre à tout le monde.

— Il vaut mieux prévenir les objections que d'exceller à y répondre, et l'homme le plus habile à se tirer d'un mauvais pas ne vaudra jamais celui qui sait l'éviter.

— On devrait se conduire, dans toutes les circonstances, d'après les conseils qu'on donnerait soi-même aux autres s'ils s'y trouvaient.

---

Certains archéologues prennent un monument parfaitement obscur, ils le *rapprochent* d'un second, d'un troisième, et d'autres encore qui ne le sont pas moins; et, quand ils ont mis côte à côte toutes ces *obscurités*, ils se figurent bonnement qu'ils ont fait la *lumière*. Sur une première conjecture, ils en mettent une deuxième, une troisième et une quatrième; puis, sur cette conjecture à la quatrième génération, ils élèvent un édifice, quelquefois d'assez belle apparence, parce que les architectes ont de l'esprit et de l'imagination. LETRONNE.

---

## LES TROIS MERVEILLES DU MÉCHOUAR.

Voy. p. 243.

### L'HORLOGE.

Le second objet que l'on conservait précieusement dans le Méchouar et que l'on exhibait seulement pour embellir la salle de réunion pendant la nuit solennelle du

Mauled, était une horloge, que toute cette portion de l'Afrique connaissait sous le nom de *Khezânet-el-Mendjânach* (la caisse de l'horloge).

Nous pouvons donner une description fidèle de cette merveille, grâce aux excellents travaux de M. l'abbé Bargès.

Cette horloge, disent les historiens, était ornée de figures d'argent d'un travail ingénieux et d'une structure solide. « Au-dessus de la caisse s'élevait un buisson sur lequel était perché un oiseau avec ses deux petits sous ses ailes. Un serpent, sortant de son repaire situé au pied de l'arbuste, grimpait doucement et sans bruit vers les deux petits qu'il guettait et qu'il voulait surprendre. Sur la partie supérieure, il y avait dix portes, c'est-à-dire autant que l'on comptait d'heures dans la nuit, et à toutes les heures, une de ces portes tremblait et faisait entendre un frémissement. Aux deux coins de la caisse et de chaque côté était une porte ouverte plus longue et plus large que les autres. Au-dessus de toutes ces portes et près de la corniche, l'on voyait le globe de la lune qui tournait dans un grand cercle et marquait par son mouvement la marche naturelle que ce satellite suivait dans la sphère céleste pendant la nuit. Au commencement de chaque heure, au moment où la porte qui la représentait frémissait, deux aigles sortaient du fond de deux grandes portes et venaient s'abattre dans un bassin de cuivre; ils laissaient tomber dans ce bassin un poids du même métal, qu'ils tenaient dans leur bec. Ce poids entrait par un trou qui était pratiqué dans le milieu du bassin, et arrivait ainsi dans l'intérieur de l'horloge. Alors le serpent, qui était parvenu au haut du buisson, poussait un sifflement et mordait l'un des petits oiseaux que son père cherchait en vain à défendre par ses cris redoublés. Dans ce moment, la porte qui marquait l'heure présente s'ouvrait toute seule, et il paraissait une jeune esclave ornée d'une ceinture, d'une rare beauté. De la main droite elle présentait un cahier ouvert où le nom de l'heure se lisait dans une petite pièce écrite en vers; elle tenait sa main gauche placée sur sa bouche, comme pour saluer le souverain qui présidait la réunion et le reconnaître par ce geste en qualité de khalife. Les vers indiquant les heures de la nuit et tracés sur le cahier que l'esclave tenait ouvert dans sa main, s'adressaient ordinairement au Roi et renfermaient des éloges pour sa personne. Yahia ben Khaldoun nous a conservé ceux qu'il composa pour la fête du Mauled de l'année 770 de l'hégire [1]. »

La Mendzânah, cette pièce curieuse de mécanique à laquelle les Occidentaux ne sauraient rien opposer, parut pour la première fois à la fête du Mauled de l'an 760 de l'hégire (1358-9 de J.-C.), sous le règne d'Abou-Hammou II. Notre célèbre horloge de la cathédrale de Strasbourg (voy. t. XI, p. 34) ne date que de l'année 1574 de notre ère et est par conséquent plus moderne que l'autre d'environ 216 ans. La Menganah avait eu pour inventeur un fameux alfakih, mathématicien de Tlemcen, Abou'l-Hassan Ali ben Ahmed, mais plus connu sous le nom de Ibn-el-Fanham : c'était, suivant Iahia ben Khaldoun, l'homme le plus profondément versé dans toutes les branches des sciences mathématiques. « C'est lui, ajoute cet historien, qui, en fait d'ouvrages de géométrie et de mécanique, a inventé la Menganah, connue maintenant dans tout le Maroc. Les rois de cette contrée lui ont accordé pour récompense une pension annuelle de mille pièces d'or dont chaque gouverneur de province doit fournir une partie égale. »

Ibn-el-Fanham avait été disciple d'un autre grand mathématicien qui était en même temps philosophe et littérateur, Abou-Abd'allah Mohammed ben Yahia ben el-Nedjjar de Tlemcen, lequel mourut de la peste à Tunis, l'an 747 de l'hégire. Les historiens ne nous disent pas si la Menganah que l'on voyait à la cour des rois de Tlemcen fut la première qui sortit des mains de son inventeur, ni si elle fut exécutée sous ses yeux ou sous sa direction. Quoi qu'il en soit, il paraît qu'Abou'l-Hassan en avait construit d'autres pour les rois de Maroc, puisque ceux-ci lui avaient accordé une pension.

La Menganah servit longtemps dans Tlemcen à orner les fêtes de la cour : elle figurait encore à la première solennité du Mauled qui suivit l'inauguration du sultan Saïd, fils d'Abou-Hammou, en 814 de l'hégire. Il serait difficile de savoir ce qu'elle devint après cette époque; l'historien le plus moderne de Tlemcen s'arrête vers la fin du neuvième siècle de l'hégire, et à partir de là nous n'avons pas d'autres données que celles qui nous sont fournies par les écrivains chrétiens; or nous ne trouvons chez ces derniers aucune mention de l'horloge merveilleuse.

Il en est de la Menganah comme du Mas'haf [1]; elle a disparu. Selon toute probabilité, elle aura été détruite vers le milieu du seizième siècle, à l'époque où succomba la dynastie des Beni-Zeiyan, dont M. l'abbé Bargès nous a retracé l'histoire en recourant aux sources orientales.

### L'ARBRE D'ARGENT.

S'il n'y a point quelque exagération dans l'historien arabe mis en lumière par l'habile professeur, l'arbre d'argent d'Abou-Teschiseyn méritait d'être mis à côté du Mas'haf et de la Menganah. Cet arbre merveilleux ne tirait pas uniquement son prix du métal dont il était composé; il servait de base à un appareil mécanique qui faisait mouvoir une foule d'oiseaux en leur prêtant les voix harmonieuses dont ils animent les forêts. « Un faucon était perché sur la cime. Lorsque les soufflets qui étaient fixés au pied de l'arbre étaient mis en mouvement et que le vent arrivait dans l'intérieur des oiseaux, ceux-ci se mettaient à gazouiller et faisaient entendre chacun son ramage, qui était facile à reconnaître à cause de sa ressemblance avec le naturel. Lorsque le vent arrivait au faucon, on entendait l'oiseau de proie pousser un cri, et, à ce cri, les autres oiseaux interrompaient tout à coup leur doux gazouillement. »

Bien qu'il soit nécessaire de soumettre à une critique sérieuse tous les récits qui nous sont transmis par les Orientaux, les faits analogues que nous rencontrons dans Edrisi, Ibn-Khaldoun et Ibn-Batoutah, ne nous permettent pas de mettre en doute l'existence des trois merveilles qui ornaient l'antique palais des rois de Tlemcen.

## LE BRAVE HOMME.

DESSINS DE RETZSCH.

Voy., t. XX, p. 43, 83, Pégase sous le joug.

Un fleuve débordé entraîne dans son cours des glaçons qui s'entrechoquent avec furie : il a renversé les arches d'un pont, des maisons, des murailles. Un édifice reste debout, isolé, à quelque distance de la ville : un vieillard, sa fille, une famille entière, y sont exposés à une mort presque certaine; ils tendent leurs bras tour à tour vers leurs concitoyens et vers le ciel. La foule regarde avec stupeur. Qui osera affronter le danger? qui aura le courage d'exposer sa vie dans l'espoir incertain de sauver ces infortunés? On les plaint, on gémit, on se regarde, on s'interroge, mais en vain; les heures s'écoulent, le péril s'accroît; les vagues et les glaçons, comme des

(1) Nous devons à l'obligeance parfaite du savant orientaliste cette description encore inédite; elle fait partie d'un Voyage à Tlemcen dont la publication intéressera vivement ceux qui ont les yeux fixés aujourd'hui sur cette portion si intéressante de nos possessions en Afrique.

(1) C'est par erreur que nous avons écrit *Myhhaf*, p. 243.





Le Brave homme.





— Dessins de Retzsch.

machines de guerre, ébranlent les pierres tremblantes.

Cependant le gouverneur est arrivé à cheval. Il ne se propose point pour libérateur; mais il offre une somme d'or, une fortune, en échange d'un acte de dévouement que l'humanité a jusqu'à ce moment sollicité en vain.

Avez-vous remarqué dans la multitude ce jeune homme vigoureux, à l'attitude mâle, au regard calme? Il paraît venir des champs; il apprend en cet instant même ce qui préocupe tous les esprits. A peine a-t-il vu, a-t-il compris, qu'il demande une barque, et s'engage dans le courant; il rame avec une force surnaturelle, se dirige avec adresse et prudence, repousse, divise, sépare les glaçons.

Au milieu de l'angoisse publique, après bien des péripéties, il aborde.

Mais si l'on tremblait pour la vie de cet homme généreux, c'est maintenant pour plusieurs existences que l'on redoute la mort.

Que de fois le frêle esquif paraît près d'être brisé ou englouti! Que de fois une clameur d'épouvante, de désespoir, sort à la fois de toutes les poitrines oppressées! Toutes les figures sont pâles.

La main invisible de Dieu dirige la rame de l'homme dévoué. La barque touche au rivage. La joie, l'émotion rayonnent sur tous les traits. Brave homme, à toi l'admiration, la reconnaissance de tous les cœurs honnêtes! A toi, pour le reste de tes jours, un honneur plus grand que tous les titres et toutes les dignités! A toi aussi cette récompense promise et due à ton courage!

Le jeune homme écoute avec une modeste assurance : il répond avec simplicité. Il n'a fait qu'obéir à sa conscience, et il a sa récompense puisqu'il a réussi; il n'en veut pas d'autre; son travail, grâce à Dieu, suffit à ses besoins.

Et d'un geste, d'un regard pieux vers le vieillard et sa famille, d'un autre regard plus ému, ce semble, vers la jeune fille, il indique au gouverneur ce qu'il faut faire de cet or.

---

## CORRESPONDANCE D'UNE INSTITUTRICE.

Suite. — Voy. p. 213, 255.

*A mademoiselle Geneviève ***.*

28 juin 18...

Depuis quelque temps une véritable lutte s'est établie entre Louise et moi. On dirait qu'elle veut essayer mon autorité, savoir jusqu'où elle peut aller. J'ai eu recours aux remontrances, puis aux punitions; la révolte s'en est accrue : les choses en sont venues au point que j'ai dû avertir M. le comte.

Il a paru plus contrarié de la plainte que de ce qui y donnait lieu, et moins mécontent de la rébellion de l'enfant que de l'exigence de l'institutrice : il m'a fait comprendre que j'étais là pour le décharger de tout souci et non pour lui en donner; que c'était à moi de faire agréer mon gouvernement de gré ou de force; car, je dois lui rendre cette justice, il me laisse toute liberté sur les moyens. J'ai permission de faire la guerre pourvu qu'il n'entende ni la mousqueterie ni le canon!

Ainsi je ne puis compter sur aucun auxiliaire. Vous m'envierez peut-être, vous qui avez si longtemps souffert par l'excès opposé, et qui, sous le nom d'institutrice, n'étiez chez M^me^ de Ramond qu'un enfant de plus! Cette responsabilité qui m'écrase, vous l'avez vainement sollicitée et attendue pendant six années; la fiévreuse sollicitude d'une mère vous a refusé toute initiative, et je vous ai entendue bien souvent demander avec larmes un peu d'autorité. Vous étouffiez sous le poids de votre joug, moi je fléchis sous celui de ma liberté. Placée entre les exigences égoïstes de M. le comte et les exigences impérieuses de ma conscience, je flotte dans une perpétuelle angoisse. Ce devoir que je remplis sans calme et sans joie, je crains toujours de le trahir à mon insu, je sens en moi une tiédeur dont je ne sors que par des élans pour ainsi dire volontaires, et qui ont tout l'excès d'une réaction. Je fais du zèle pour ne pas tomber dans la torpeur.

On a ordonné à Louise beaucoup d'exercice; nous sortons tous les jours, et nous marchons durant deux heures sur la lisière de ces champs de blés déjà cuits à moitié par le soleil. Pas un ombrage, pas une prairie; aucun murmure de source, aucune de ces fraîches et belles ombres que projette la montagne! toujours la plaine monotone et brûlée! L'enfant court dans cet air brûlant comme un lézard; moi je rentre toujours accablée de fatigue, aveuglée et la tête douloureuse. Louise s'en est, je crois, aperçue et se fait un méchant plaisir de prolonger la promenade. J'en garde, malgré moi, une sourde rancune; je lui en veux d'être l'occasion de cette pénible épreuve de chaque jour; j'ai besoin de me surveiller sans cesse pour ne pas saisir dans ses négligences toutes les occasions de me venger — Mon Dieu, qu'un devoir qu'on n'aime pas est donc difficile à remplir!

*A la même.*

8 juillet 18...

Quelle journée, et que d'émotions contradictoires! Cependant, au milieu de cette confusion de souvenirs, c'est la douleur et le dépit qui surnagent.

Figurez-vous qu'hier, en me promenant comme d'habitude avec Louise, nous avons traversé le village; je prends depuis quelques jours ma route par ce côté, afin d'avoir, au moins pendant quelques minutes, l'abri des maisons contre le soleil; ce sont ici nos seuls ombrages... Je passais devant la petite auberge, quand tout à coup j'entends un cri, puis mon nom prononcé; je lève la tête, et... devinez qui j'aperçois?... Amélie Robert, notre ancienne amie d'externat!

Elle n'a fait qu'un saut pour descendre, et nous nous sommes embrassées avec des acclamations de joie et de surprise; nous questionnions toutes deux à la fois :

— Comment êtes-vous ici? D'où venez-vous? Où allez-vous?

Enfin les choses se sont éclaircies. Amélie rejoint son père qui arrive de Buenos-Ayres, où il a, paraît-il, refait sa fortune.

Elle était accompagnée de sa vieille gouvernante que la voiture a fatiguée, et avec laquelle elle a dû s'arrêter hier à ce village : dame Rigaud, que j'ai vue, est à peu près remise, mais la diligence ne passe que demain, et elles doivent l'attendre. Amélie a voulu me retenir; mais je lui ai montré l'enfant et le valet de pied qui m'attendaient; alors la convalescente a déclaré qu'elle n'avait besoin de rien, et qu'Amélie pouvait me suivre. Nous avons donc repris ensemble le chemin du château.

Vous connaissez la pétulante curiosité d'Amélie; elle a voulu m'interroger sur ma nouvelle position. Louise était là tout près de moi, et se plaisait, il me semble, à embarrasser mes réponses. Amélie s'en est aperçue, et, avec la liberté que vous lui savez, elle a dit familièrement à l'enfant :

— Courez devant, petite, ce que nous avons à dire vous ennuiera.

La fille de M. le comte lui a lancé un de ces regards fixes qui semblent vous percer, et a répondu de sa voix la plus sèche :

— Mademoiselle veut que je reste près d'elle.

C'est, en effet, une de mes recommandations habituelles. Amélie a insisté en ajoutant que je lui permettais de prendre les devants.

— Mademoiselle ne peut pas me permettre aujourd'hui

ce qu'elle défendait hier! a répliqué l'implacable enfant.

Amélie s'est récriée :

— Mais c'est un docteur que cette petite! a-t-elle repris, moitié riant, moitié fâchée; ne pouvez-vous, Suzanne, nous en délivrer un instant?

J'ai répondu avec un peu d'amertume que j'étais tenue de surveiller la fille de M. le comte à tous les instants du jour; qu'elle le savait et faisait valoir ses droits.

Amélie n'a pas insisté, et nous avons parlé d'autre chose : de nos joyeuses années d'externat, de nos amies d'enfance maintenant dispersées ou mortes!

Cette revue mêlée de rires ou d'attendrissements nous a conduites jusqu'au château. En arrivant j'ai trouvé dans le vestibule Mme Clément.

— Ah! voilà enfin Mademoiselle! s'est-elle écriée; M. le comte était inquiet de sa fille.

— Serais-je donc en retard? ai-je demandé avec un peu de saisissement.

— Eh! grand Dieu! regardez la pendule, Mademoiselle? M. le comte a attendu au moins cinq minutes avant de se mettre à table, et il a presque fini de dîner.

J'étais très-troublée de ce manque d'exactitude et très-embarrassée de paraître devant le comte avec Amélie; mon émotion même m'a donné une hardiesse que je n'aurais point eue de sang-froid. J'ai envoyé Louise rejoindre son père à table, et je suis montée chez moi en priant de m'apporter à dîner.

Je m'étais adressée à Mlle Rose, qui a obéi d'un air de surprise silencieuse; mais je me trouvais dans la disposition d'un peureux que l'embarras rend téméraire. Amélie m'a suivie dans ma chambre en se réjouissant tout haut de ce moment de liberté.

A la vue de mon appartement, elle a poussée une exclamation d'étonnement; élevée à Paris, elle n'avait jamais rien vu de pareil. Les bergeries de la tenture lui ont paru surtout merveilleuses. Vous savez combien elle est myope et démonstrative : elle allait de personnage en personnage, les regardant avec son lorgnon et poussant des cris mêlés d'éclats de rire. La tournure des Tircis emmarquisés la ravissait par-dessus tout; elle les saluait de mille noms plaisants et leur adressait mille folies.

Mlle Rose, qui apportait le déjeuner sur un plateau, a paru singulièrement effarouchée de ces airs folâtres. Amélie s'en est aperçue.

— Savez-vous qu'il n'y a de gai ici que vos tapisseries! a-t-elle dit lorsque la femme de chambre a été repartie; la maison a l'air d'un pénitencier déguisé en château, et les figures de vos gens donnent envie de bâiller. Vous devez périr d'ennui dans cette galère! Heureusement, a-t-elle ajouté en lorgnant les plats servis sur mon petit guéridon, heureusement qu'on paraît bien se nourrir. — Vous savez que je suis gourmande, ma belle. — De vous voir manger me donne appétit. — Vous m'invitez à dîner, n'est-ce pas? J'accepte.

Et sans attendre davantage, elle s'est assise de l'autre côté du guéridon et s'est servie en riant.

Partout ailleurs j'aurais ri avec elle de ce sans-façon joyeux; mais ici il m'embarrassait. Lorsque Mlle Rose est revenue, j'ai remarqué le regard scandalisé qu'elle a jeté sur ma convive inattendue.

Cependant la bonne humeur d'Amélie a fini par me rassurer en me gagnant. Le temps n'a rien changé à son caractère; elle est toujours ce que vous l'avez connue : un peu bruyante, un peu prompte, mais gaie, franche et bonne créature.

Nous finissions de dîner lorsque Louise est entrée tenant à la main le bâton et les poids gymnastiques; elle venait m'avertir que l'heure de ses exercices était arrivée.

Amélie a demandé si je ne pouvais les remettre pour la reconduire au village. L'enfant a fait observer péremptoirement que plus tard je devais la surveiller au piano. Je lui ai imposé silence avec un mouvement d'humeur involontaire et j'ai accompagné Amélie jusqu'à la grille. Elle a promis de me venir voir encore le lendemain avant son départ.

Je l'ai suivie quelque temps des yeux dans l'allée de sapins. Elle marchait d'un pas leste, s'arrêtant pour arracher une fleur aux buissons, ou suivant de l'œil un oiseau qui volait à son nid, ou poursuivant de son ombrelle un papillon. Sa robe blanche qui ondulait en plis légers, son écharpe à demi tombée de ses épaules, son chapeau à larges bords soulevé par le vent du soir, tout lui donnait un air d'aisance et de liberté qui m'a fait faire un retour instinctif sur moi-même. Le sentiment de ma pénible dépendance m'a saisie plus vivement; un flot d'amertume est monté jusqu'à mon cœur. J'ai vu Amélie se perdre au bout de l'avenue dans les rayonnantes lueurs du soir, tandis que je rentrais sous l'ombre terne et monotone de ce triste château.

La fin de cette journée a été plus triste pour moi qu'aucune autre. La vue d'Amélie m'avait reportée à tous nos souvenirs de pension : je pensais à ces beaux projets faits entre amies sous les tilleuls de Mme Varmieux. — Voyages aux lointains pèlerinages de la Suisse, de l'Écosse, de l'Italie; douces retraites au fond de quelque poétique village d'Allemagne, dans une de ces maisons de forestiers décrites par Auguste Lafontaine; longues promenades faites à deux aux bords de la mer de Normandie, en causant à demi-voix de ce qui occupe le cœur des jeunes filles! Hélas! tous ces rêves de solitude animée et de poétique liberté, à quoi avaient-ils abouti pour moi? A ce confinement solitaire dans une tâche ingrate! J'avais dû me retirer de la vie sans en avoir joui, me faire vieille avant le temps, tirer le rideau sur toutes les espérances, et transformer l'hymne enthousiaste de la jeunesse en un programme scolastique.

Ces pensées m'ont jetée dans un inexprimable découragement. Je sentais des larmes involontaires mouiller mes cils; j'aurais donné un jour de ma vie pour une heure de solitude qui me permît de pleurer librement. Mais l'enfant était là, les yeux fixés sur les miens avec une curiosité scrutative et attendant sa leçon. Il a fallu refouler violemment en moi-même mes impressions, refermer mon cœur sur ses blessures.

J'y ai tâché en vain de tous mes efforts. La voix de l'enfant ne m'arrivait que comme un son vague; ses mouvements n'étaient pour moi qu'une pantomime sans signification. Tout entière à l'effort que je devais faire pour repousser l'émotion douloureuse contre laquelle je me débattais, il ne me restait ni intelligence ni volonté pour comprendre.

La fin de cette journée s'est traînée avec une désespérante lenteur. Je comptais les heures, les minutes! enfin le moment du coucher est arrivé. Une fois les rideaux de l'enfant tirés sur son petit lit de fer bronzé, j'ai couru à ma chambre ou je me suis enfermée. J'avais besoin de me sentir matériellement défendue contre les interruptions et sous la sauvegarde de tous mes verroux.

*La suite à une autre livraison.*

---

## LE SILURE D'EUROPE.

Ce silure est l'un des poissons que, dans ces derniers temps, on a commencé à naturaliser en France. Il atteint une taille presque gigantesque : on en a cité qui dépassaient la longueur de six pieds et qui pesaient jusqu'à trois cents livres. C'est, avec l'esturgeon, le plus grand des poissons d'eau douce. Les qualités de sa chair le font rechercher comme aliment; la chair est grasse, et dans

quelques pays, son lard s'emploie comme celui du porc.

Il est très-répandu dans les lacs, les étangs, les grands fleuves de l'Europe, excepté en France, en Espagne, en Italie et dans les îles Britanniques.

En Suisse, on le trouve dans les lacs de Morat, de Neufchâtel, de Constance, mais très-accidentellement; les Suisses lui donnent le nom de *Saluth*. Il est rare dans le Rhin; il l'est moins dans le lac salé d'Harlem qui communique avec le Rhin; il est assez commun dans quelques petits lacs du Hegau, en Souabe, surtout dans celui du Federsée. Il abonde dans le Danube, l'Elbe, et dans leurs affluents. Il y en a de fort grands dans le lac Balaton et dans celui de Neusiedel, qui est salé comme la mer de Harlem. La Sprée et les étangs des environs de Berlin en contiennent beaucoup. Tous les grands lacs, dans le Mecklembourg, en fournissent, et il en descend quelquefois jusque dans la Baltique. Il est commun dans le Brandebourg, dans la Pregel, le Memel, surtout vers leurs embouchures. On le rencontre aussi à l'embouchure de la Vistule et même beaucoup plus haut. Il y en a dans le Bug, et l'on en prend des milliers dans la Styr, de même que dans la plupart des fleuves de la Russie, tant ceux qui vont à la Baltique que ceux qui aboutissent à la mer Noire. La mer Caspienne et les mers qui s'y jettent en produisent tant qu'il y est au plus vil prix. A Astracan, la livre n'en vaut souvent pas un copek. Il y en a enfin en Géorgie, dans le Kar et le Terek, et dans tous les lacs qui avoisinent la mer Caspienne; le Terek en produit qui pèsent jusqu'à 320 livres.

Il est étranger à toutes les rivières de la Sibérie qui se jettent dans la mer Glaciale.

Comme on le voit, on le rencontre dans toute espèce de conditions d'habitat, ce qui rend probable la réussite des tentatives qui pourront être faites pour sa naturalisation dans certaines eaux de la France.

En 1569, un jeune silure pris dans l'Ill, près d'Hessenheim, et long d'environ un pied, fut conservé dans un vivier à Strasbourg jusqu'en 1620: un temps orageux le fit périr. Pendant ces cinquante et un ans, il avait acquis une taille de cinq pieds.

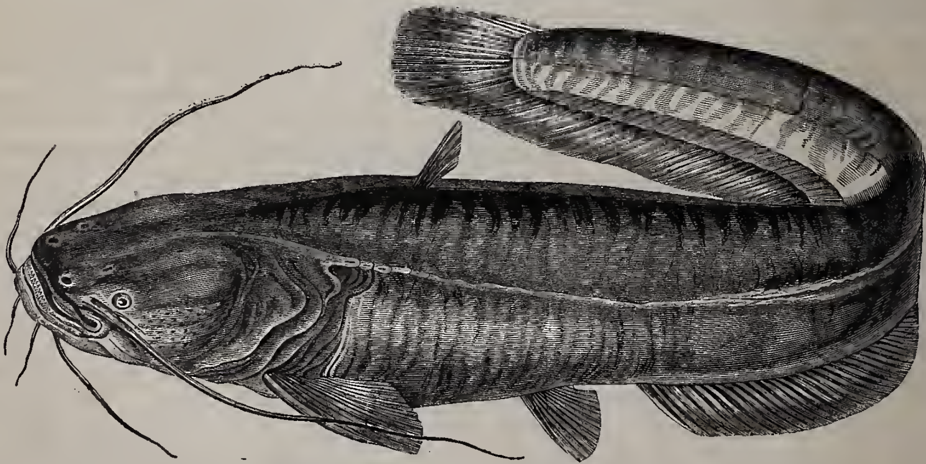
Le savant Dietrich en avait fait venir du Federsée pour les introduire dans quelques étangs de la basse Alsace; mais les inondations et les gelées les détruisirent.

Ce poisson est lisse, noir-verdâtre, tacheté de noir en dessus, blanc-jaunâtre en dessous; la tête est grosse, le museau est muni de six barbillons. Il appartient à l'ordre désigné par Cuvier sous le nom de malacoptérygiens abdominaux, c'est-à-dire de poissons qui ont les rayons des nageoires mous, et les nageoires ventrales situées sous l'abdomen.

Ses habitudes sont très-curieuses; nous les laisserons décrire ici par un savant auteur, M. Valenciennes, professeur au jardin des Plantes, et qui a publié, en collaboration avec Cuvier, l'*Histoire naturelle des poissons*.

« Le silure se tient dans la profondeur des eaux, sur des fonds argileux et vaseux; il s'y enfonce même, et est averti de l'approche de sa proie par le moyen de ses barbillons; cela même le rend difficile à prendre aux filets, qui passent sur lui; mais il se porte à la surface lors des orages; quelquefois même il lui arrive alors d'être jeté sur le rivage par les vagues. Les pêcheurs de la Sprée disent que l'on n'en prend de gros que lorsqu'il tonne. C'est en faisant des trous dans la glace que l'on en prend le plus en hiver.

» Il est très-vorace. On dit que de tous les poissons il n'épargne que la perche, à cause de ses épines; il détruit beaucoup d'oiseaux aquatiques : on assure même qu'il n'épargne pas l'espèce humaine. En 1700, le 3 juillet, un paysan en prit un auprès de Thorn, qui avait un enfant entier dans l'estomac. On parle en Hongrie d'enfants et de jeunes filles dévorés en allant puiser de l'eau, et l'on raconte même que, sur la frontière de la Turquie, un pauvre



Le Silure d'Europe. — Dessin de P. Oudart.

pêcheur en prit un jour un qui avait dans l'estomac le corps d'une femme, sa bourse pleine d'or et son anneau.

» Gmelin lui attribue l'instinct de secouer avec sa queue, lors des inondations, les arbustes sur lesquels se sont réfugiés des animaux terrestres, et de les faire tomber, ainsi que les petits oiseaux encore dans les nids.

» Les insectes sont le meilleur appât pour les jeunes.

» Dans les étangs, on peut lui donner du pain, de la viande, des grenouilles, aussi bien que du poisson.

» Les opinions varient sur le mérite de sa chair comme aliment; mais peut-être cela tient-il à la différence des saisons. Selon Schonevelde, il est bon surtout au mois de juin. Siemssen le compare au veau; Baldner, à la lotte. Pour nous, il nous a paru tenir un peu de l'anguille, mais être beaucoup moins délicat. Sa couleur est d'un blanc parfait. Les Raizes de Hongrie sèchent ses parties grasses, comme du lard, et en assaisonnent leurs légumes. On en utilise encore plusieurs autres parties. Sa graisse s'emploie à brûler dans les lampes. On prépare une colle très-tenace avec sa vessie. Les paysans russes et tartares se servent de sa peau séchée en guise de vitres. »

# L'ÉGLISE DE SAINT-MARTIN D'AINAY, A LYON.




L'église de Saint-Martin d'Ainay, à Lyon. — Dessin de Chiapory.

L'église d'Ainay occupe la place d'un temple fameux que soixante nations gauloises avaient élevé à Auguste; elle a été en partie construite de ses débris. C'est ainsi que les quatre grosses et courtes colonnes de granit qui soutiennent la coupole du maître-autel de Saint-Martin proviennent de ce temple; leur circonférence est d'environ sept mètres, et elles n'ont guère plus de hauteur. Ce défaut de proportion ne doit pas être attribué aux architectes païens : dans le principe, ces colonnes n'en formaient que deux; la scie en a fait quatre en les coupant transversalement par le milieu. On avait besoin de ce nombre, et peu importaient, au neuvième ou dixième siècle, époque à laquelle remonte la construction de l'église actuelle, les proportions de l'architecture grecque. Les énormes pierres de taille que l'on voit entremêlées dans la maçonnerie de l'église paraissent de même avoir été tirées des débris de l'ancien temple; une de ces pierres, placée au-dessus du portail, représente trois déesses, que beaucoup de personnes supposent être trois saintes, ne s'attendant pas à trouver là des divinités païennes.

C'était devant l'autel du temple d'Auguste, auquel chacun des soixante peuples gaulois avait fourni une statue, que se rassemblait la bizarre académie instituée par Caligula; les vaincus dans le concours littéraire, non-seulement couronnaient eux-mêmes les vainqueurs, mais encore effaçaient leurs écrits avec leur langue, et recevaient en outre des coups de verges, si mieux ils n'aimaient être plongés par trois fois dans le Rhône. Cette académie se nommait *Athénée,* d'où paraît être venu par corruption le nom d'Énay ou Ainay que portent l'église de Saint-Martin et le quartier de Lyon où elle est située.

L'église actuelle n'est pas la première construction chrétienne qui ait été élevée sur l'emplacement de l'ancien temple païen; dès les premiers siècle de notre ère, une chapelle souterraine y fut dédiée à sainte Blandine, jeune vierge dont le courage dans le martyre avait été admirable. Cette crypte, qui peut avoir trois mètres carrés à sa base, existe encore, mais elle est encombrée de débris de toutes sortes. Au temps de Constantin, saint Badulphe vint dans le même lieu vivre en solitaire; bientôt après il y fonda un couvent : l'église de ce couvent fut bâtie au-dessus même de la chapelle de sainte Blandine. Cette première église, restaurée quelque temps après par Salonne, évêque de Gênes, Lyonnais d'origine, fut mise par lui sous l'invocation de saint Martin. Détruite vers la fin du cinquième siècle par les Vandales qui saccagèrent la ville de Lyon, elle fut reconstruite un peu plus loin par saint Anselme, abbé d'Ainay, qui la dédia cette fois à saint Pierre. Cette deuxième église éprouva le sort de sa devancière; sous le règne de Gontran, roi de Bourgogne et de Lyon, les Lombards la dévastèrent entièrement. Toutefois le couvent fondé par saint Badulphe jouissait d'une très-grande réputation au moment où les Francs firent la conquête de la Bourgogne : aussi la reine Brunehaut eut-elle à honneur de s'en montrer la bienfaitrice; elle rétablit l'église, qui de nouveau fut placée sous l'invocation de saint Martin, et elle la décora d'une manière splendide. Les papes des douzième et treizième siècles semblèrent se faire un devoir de générosité envers le monastère lyonnais et en accrurent incessamment, comme à l'envi, les priviléges. Ainsi, Pascal II octroie à Jaucerand, abbé d'Ainay, et à ses successeurs, deux ou trois belles églises des environs avec leurs revenus; une bulle d'Eugène III confirme ces donations; Innocent IV accorde

une indulgence de cent jours à toute personne qui visitera, depuis le dimanche de la Passion jusqu'à l'octave de Pâques, le monastère d'Ainay, où repose, dit la bulle, le corps de saint Martin. Le successeur d'Innocent, Alexandre IV, autorise les moines d'Ainay, dans les temps d'interdit général, à célébrer l'office divin à voix basse, à l'intérieur de leur église, pourvu que les portes en soient fermées et qu'on ne sonne point les cloches; faveur insigne qui s'achetait alors à prix d'or de la cour de Rome.

Pendant les guerres de religion, les calvinistes ravagèrent le cloître d'Ainay et ses dépendances, et par là portèrent réellement le coup de mort à l'institution de saint Badulphe, bien qu'elle ait encore survécu quelque temps. Au milieu des ruines faites par les calvinistes, la vie monastique devint lourde aux habitants de ce lieu; peu à peu ils le désertèrent. Vers la fin du dix-septième siècle, le couvent et l'abbaye d'Ainay furent sécularisés; cent ans plus tard, après extinction de son titre, l'abbaye fut réunie à l'archevêché de Lyon par acte pontifical. La révolution a achevé de détruire le palais abbatial, dont il ne reste plus aujourd'hui aucun vestige; des rues ont été percées sur son emplacement.

Vers 1108, Jaucerand, évêque de Lyon, s'était appliqué à embellir la ville principale de son diocèse, et tout particulièrement l'église d'Ainay, dont il avait été, comme on l'a vu plus haut, un des abbés. Ce fut d'après les dessins de l'archevêque Amblard qu'il la fit restaurer et achever; à l'époque de la renaissance on y ajouta la jolie chapelle latérale gothique que l'on voit près du maître-autel, et dans ces derniers temps on l'a encore agrandie par la construction d'une chapelle où ont été placés les restes d'un tombeau en marbre. Malheureusement, il y a peu d'années, en restaurant l'intérieur de cette église si digne d'être conservée, on lui a ôté ce qui lui restait de son caractère primitif; la façade seule peut encore donner quelque idée de ce qu'elle était jadis.

---

Pour regarder les taches ou les éclipses du soleil à travers une lunette, on emploie des verres obcurcissants, teints de deux couleurs foncées, mais complémentaires; on obtient ainsi des images blanches du disque solaire : par exemple, on combine ainsi deux verres dont l'un est rouge et l'autre vert, ou l'un jaune et l'autre bleu, ou encore une nuance de vert avec le violet.

---

## JEANNE D'ARC JUGÉE PAR SHAKSPEARE.

C'est dans le drame de *Henri VI* que Shakspeare a introduit le personnage de l'héroïne française. On a douté que la première partie de cette chronique fût de lui, à raison de l'incohérence de quelques scènes; cependant, si la conception ne lui en appartient pas, il est impossible de n'y pas reconnaître sa main. Le style en est, comme le sien, imagé et nerveux; et qui, si ce n'est lui, pouvait écrire une scène d'une aussi grande beauté chevaleresque que celle qui a lieu entre le vieux Talbot et son fils, avant la bataille où ils perdent tous deux la vie? On y trouve tout le feu, tout le mouvement de ses autres drames historiques. Ces traces visibles de son génie nous sont un motif suffisant pour lui laisser l'imputation de la première partie de *Henri VI*, et, partant, la responsabilité du caractère de Jeanne.

Rien de plus triste que le point de vue sous lequel le poëte la représente. C'est comme sorcière qu'elle intervient dans la lutte des deux nations rivales. Cela se comprend : la pièce est de 1589. A cette époque, il y avait à peine trente ans que les Anglais avaient perdu leur dernière conquête sur le territoire de France; puis Shakspeare dut travailler sur des chroniques pleines de fables, composées par des Anglais et à leur avantage. Enfin cette idée de sorcière est malheureusement conforme à celle que le tribunal de l'inquisition eut de la pauvre Lorraine, puisque cette idée fut un moment la base de son accusation contre elle.

Il n'est donc pas étonnant qu'un poëte anglais, écrivant pour un peuple ignorant et imbu de préjugés nationaux, ait représenté l'ennemi de sa race sous le masque d'une femme en communication avec l'esprit infernal. Ce qui nous paraît remarquable, c'est que le caractère de Jeanne, si faussé qu'il soit au point de vue religieux, ne l'est pas sous le rapport du sentiment patriotique. Au contraire, ce sentiment en elle est si pur, si désintéressé et si profond, qu'il touche et attache malgré l'horreur des moyens qu'elle emploie pour arriver à ses fins. Une courte analyse des scènes que traverse l'héroïne mettra le lecteur à même d'apprécier notre observation.

Lorsque Jeanne paraît, elle joue d'abord le rôle de fille inspirée, de missionnaire céleste, et cela avec assez de fidélité relativement à sa légende. C'est au nom de Dieu qu'elle combat, qu'elle relève et ranime son parti abattu. Elle est regardée comme une sainte dans le camp français par le roi et par ses officiers. Rien d'impur et de grossier dans son langage et sa conduite. Ce n'est que vis-à-vis des Anglais que sa haine éclate en termes énergiques et soldatesques; ce n'est aussi que par eux qu'elle est traitée de furie et de mécréante. Elle va et vient avec une ardeur extrême : on sent bien qu'elle est l'âme de l'armée royale. Sa pensée, son désir de chaque heure, sont de chasser l'ennemi. Non-seulement elle emploie le fer, mais encore la parole. Battue par Talbot, elle prend sa revanche en détachant de l'alliance anglaise le duc de Bourgogne, et elle le fait dans les termes les plus nobles et les plus vrais. Cette scène est si belle que Schiller s'en est emparé et l'a presque traduite dans sa tragédie de *la Pucelle d'Orléans*.

Regarde, dit-elle au duc, regarde ta fertile France,
Et vois ses villes, ses cités ruinées
Par le ravage terrible de son cruel ennemi;
Regarde-la de l'œil d'une mère qui contemple son jeune enfant
Au moment où la mort vient fermer ses tendres yeux.
Vois, vois l'affreux mal de la France;
Observe ses blessures, les blessures *innaturelles*
Que toi-même tu as faites à son sein plein de tristesse.
Oh! tourne ailleurs ton épée tranchante;
Frappe ceux qui t'offensent et ne blesse pas ceux qui t'aiment.
Une seule goutte du sang de ta patrie
Devrait t'affliger plus que des flots de sang étranger.
Expie donc ce sang par un déluge de larmes,
Et guéris les plaies qui souillent le corps de la France.

Puis, pour le mieux convaincre, elle s'adresse à sa raison, et lui peint le caractère de ses alliés d'un seul trait, mais terrible :

A quel peuple t'es-tu associé? A une orgueilleuse nation,
*Qui ne sera fidèle à ton alliance qu'autant que durera son intérêt.*
Quand Talbot est venu guerroyer en France,
Il t'a fait servir d'instrument à sa fureur;
Mais Henri d'Angleterre sera le souverain,
Et toi, tu seras mis dehors comme un fugitif.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Reconnais que tu combats contre des compatriotes,
Et que tu t'es lié avec des hommes prêts à devenir tes assassins.
Reviens, reviens, ô prince égaré!
Charles et les siens sont prêts à te recevoir dans leurs bras.

Le duc de Bourgogne se laisse toucher, et quitte le parti anglais. Jusque-là, on n'aperçoit dans les actes de Jeanne que des moyens légitimes et naturels. Cependant elle est magicienne; elle se révèle entièrement comme telle lors-

qu'elle voit la fortune des combats abandonner l'armée française. Dans son désespoir alors, elle invoque à son aide les esprits du mal. La scène est courte, mais effrayante. Les esprits apparaissent sans lui répondre d'abord. Elle les supplie, ils baissent le front; elle leur offre son corps et son sang, ils secouent la tête. Alors, poussée à bout, elle s'écrie :

Si le sacrifice de mon corps et de mon sang
Ne vous engage pas à me donner votre assistance habituelle,
Alors prenez mon âme; mon corps, mon âme, tout,
Plutôt que de voir la France succomber sous l'Angleterre!

Se vouer corps et âme à une damnation éternelle pour sauver sa patrie, surpasse tous les dévouements imaginables. Les esprits ne lui répondent pas et s'éloignent, et Jeanne accablée comprend que c'en est fait de la gloire de la France et de sa propre vie. Bientôt elle est prise. Ce n'est pas à Compiègne qu'elle tombe aux mains de l'ennemi, mais devant les murs d'Angers. Entraînée au camp du duc d'York, elle y est insultée par les chefs anglais. Confrontée avec un berger qui se dit son père, elle relève la tête avec fierté, et reprend son rôle d'envoyée du ciel. Elle repousse les allégations du paysan, déclare ne pas le reconnaitre pour son père, et soutient que ce malheureux vieillard a été suborné dans le but de la flétrir et rabaisser. Alors elle fait l'histoire de sa vie et de sa mission en termes magnifiques, si beaux et si vrais que les plus grands admirateurs de cette fille étonnante n'ont pas formulé un plus juste éloge de sa nature et de ses vertus.

Jamais, dit-elle, je n'eus commerce avec les esprits mauvais;
Mais vous, hommes flétris par la débauche,
Hommes souillés du sang pur de l'innocent,
Corrompus et gâtés par mille vices,
Parce que vous êtes privés de la grâce que d'autres possèdent
Vous jugez strictement impossible
Qu'on opère des prodiges autrement qu'avec le secours des démons.
Vous vous trompez sur moi : Jeanne d'Arc
Naquit et vécut vierge depuis sa tendre enfance;
Elle fut chaste et sans reproche dans toutes ses pensées,
Et son sang pur, versé injustement,
Criera vengeance aux portes du ciel.

A peine cette noble et éloquente protestation est-elle terminée que le duc d'York ordonne d'apporter des matières inflammables et de préparer le bûcher. A cet aspect, le cœur de la pauvre sorcière tombe en défaillance; elle réclame un peu de pitié de la part de ses bourreaux. Les Anglais prennent acte de cette faiblesse, pour la couvrir des plus grands outrages. Voyant que rien ne peut les émouvoir et les arrêter dans l'apprêt du supplice, elle se résigne à son malheureux sort, et marche à la mort en léguant à ses ennemis cette terrible malédiction :

Puisse le glorieux soleil ne jamais laisser tomber ses rayons
Sur le pays que vous habitez!
Que la nuit et les ombres épaisses de la mort
Vous environnent jusqu'à ce que le malheur et le désespoir
Vous inspirent l'idée de vous égorger et de vous étrangler vous-mêmes!

Certes, tout cela est bien loin de la résignation sublime de la pauvre suppliciée du marché de Rouen, bien contraire au caractère véritable de l'héroïne, tel qu'il nous est révélé par les pièces de son procès et les récits de ses contemporains. Cependant, si faussé qu'il soit, le personnage de Shakspeare ne manque pas de vie et de réalité; même avec sa scène de sorcellerie, cette fille batailleuse et haineuse du nom anglais, garde quelque chose de cette franche et active paysanne lorraine qui aimait tant son pays, et qui détestait si cordialement, comme elle le disait, les vilains *goddons*. Le poëte breton ne s'est point trompé sur le principal élément du caractère de Jeanne, l'amour du pays; il le fait ressortir nettement et vigoureusement. S'il a éteint tout à fait le côté religieux, c'est qu'il ne croyait pas à la mission céleste, et qu'il ne voulait pas blesser l'orgueil national en montrant des capitaines anglais immolant une sainte et une chrétienne qui combattait pour le sol natal. Nous sommes disposé à penser que ce dernier motif surtout est celui qui l'a fait abonder dans la croyance populaire et lui a fait transformer Jeanne en sorcière; car, à entendre les nobles accents qu'il lui prête et que nous venons de rapporter, il est difficile de croire que l'auteur de *Henri VI* n'ait point entrevu le vrai caractère de l'héroïne française.

Si Shakspeare a échoué dans la reproduction de cette figure extraordinaire, il n'est pas le seul poëte malheureux. Bien d'autres après lui, dégagés de préjugés nationaux, et munis de renseignements historiques plus justes et plus complets que les siens, ont tenté vainement l'entreprise. Le vieux Chapelain n'a fait de la pauvre Jeanne qu'une abstraction ornée de fleurs de rhétorique; Robert Southey, le compatriote de William, l'a noyée dans une phraséologie mystique et déclamatoire, et Schiller l'Allemand lui a donné une rêverie et une sentimentalité romanesque tout à fait contraires à la vérité. Ces trois poëtes, et c'est leur honneur, ont très-bien senti les parties élevées du caractère de Jeanne : la foi, l'amour du pays et l'ardeur du sacrifice; mais le côté humain, la forme individuelle, simple, naïve, vivante, ils ne l'ont pas rendue ou l'ont mal rendue. C'est surtout dans la pièce de Schiller que le personnage s'idéalise d'une manière étrange et fantastique. L'histoire même, dans son point le plus brillant, y est mise de côté par un singulier parti-pris. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, Jeanne, à la fin du dernier acte, ne meurt pas sur un bûcher, prisonnière des Anglais, et en vertu d'une sentence, mais sur un champ de bataille où elle vient de mettre en fuite les ennemis de la France, enveloppée des plis de sa bannière, et au rayonnement d'une lumière céleste. Nous n'avons jamais compris comment l'historien sévère et consciencieux de *Walstein* et de *Guillaume Tell* avait pu abuser à ce point des libertés de la poésie. Quant au poëme de M. Soumet, il nous semble une longue élégie dans laquelle l'héroïne agit et parle trop en bergére et guerrière de salon. En somme, cette admirable figure est encore à sortir des mains de la poésie. Jusqu'à ce qu'un génie doué d'un sentiment vrai, d'une imagination puissante, et animé d'un esprit national et religieux en rapport avec celui de la noble Lorraine, l'ait recomposée, il faudra se contenter des beaux travaux historiques de MM. Michelet et Quicherat; ce sont eux qui donnent l'idée la plus juste et la plus touchante de ce cœur sublime.

---

## LE SAGAR DES VOSGES.

NOUVELLE.

Voy. p. 235, 251.

Il y eut alors une sorte d'entr'acte dans les réjouissances de la journée. Tandis que les garçons enlevaient la table et préparaient les futailles vides qui devaient servir de tribune à la *rakiotte*, les filles vaquaient à quelques soins domestiques impossibles à négliger. La grande Isabeau alla finir de *coisser* une poignée de chanvre dont on avait besoin le lendemain. Charlotte prit une brassée d'herbe fraîche pour la génisse favorite de Baptiste, et la Françoise se prépara à balayer la grange qui allait être transformée en salle de bal.

—Vite, vite, les amies, dit-elle, le jeune maître va revenir dans un instant, et il faut que tout soit prêt pour qu'il nous fasse *rondier*.

— Oui, compte là-dessus! reprit Isabeau; gage qu'il se passera plusieurs heures avant son retour!

— Pourquoi donc? demanda Charlotte qui se retourna.

— Ah! pourquoi? reprit Isabeau d'un air malin, parce que depuis quelque temps notre jeune maître est plus pressé de sortir que de rentrer.

— Qu'est-ce qui le retient donc? dit Françoise.

— Tiens! elle le demande! s'écria la *coisseuse* en riant; ne sais-tu pas ce qui fait sortir les oiseaux de leurs trous, et les jeunes gens du logis?

— Il a donc une préférence dans le pays?

— Faut croire.

— Alors, il songe à s'établir?

— Peut-être bien.

— Et tu ne sais pas qui il a choisi?

— Je suis pas curieuse, répliqua Isabeau en jetant un regard de côté à Charlotte, qui était devenue très-attentive et avait légèrement pâli.

— Ah bien! si c'est possible! reprit Françoise; comment, ce sournois de Baptiste penserait à se marier sans avoir averti?

— Isabeau... n'est point sûre... de ce qu'elle dit, fit observer la sœur du sagar d'un accent ému.

— Tu crois ça, ma mie? répliqua la coisseuse.




Costumes de jeunes filles des Vosges. — Une *coisseuse* de chanvre. — Dessin de H. Valentin.

— Alors tu sais le nom de la future? s'écria Françoise.

— Pourquoi pas?

— Gage que je le devine.

— Gage que non.

— Attends, reprit la jeune fille en appuyant le coude sur son mange à balai, et se grattant le front comme pour réveiller sa mémoire... C'est-il la petite Marguerite?...

— Elle est promise au meunier.

— Alors la Catherine.

— Elle aime trop les rubans.

— Pour lors... Claire Barrois.

— Fi! dit Isabeau; crois-tu que notre maître voudrait entrer dans une famille mal famée?

— Attends! j'y suis, interrompit Françoise en battant des mains; c'est Ursule, la fille du sonneur de Luvigny.

Isabeau ne répondit rien.

— Est-ce donc vrai? demanda Charlotte dont l'œil s'était arrondi, et dont les lèvres tremblaient.

— Pourquoi non? dit Isabeau, les yeux fixés sur la sœur de Hubert; est-ce qu'Ursule n'est pas une honnête créature?

— Dieu me garde... de dire le contraire, balbutia Charlotte.

— Est-ce qu'elle n'est pas mignarde et bien disante?

— Certainement.

— Sans compter que son père lui donnera une bonne dot.

— Alors, j'ai deviné, reprit Françoise; c'est Ursule...

— M'est avis que Charlotte pourrait vous l'apprendre au juste, répondit malicieusement Isabeau.

— Moi! s'écria la jeune fille qui n'était pas maîtresse de son trouble... je ne sais ce que vous voulez dire.

— Notre maître cause pourtant volontiers avec vous, reprit la sœur de Guillaume; avouez qu'il vous a parlé de quelque chose.

— De rien! je vous jure... de rien... bégaya Charlotte, près de pleurer.

— Eh bien, il ne faut pas tant vous chagriner pour ça,



La Schlitte. — Dessin de H. Valentin.

reprit la grande Isabeau; on dirait, ma pauve fille, que vous avez le cœur gros...

— Vous êtes folle... Isabeau... murmura la sœur de Hubert... Et moi... je perds là mon temps... à vous écouter.

Et, sans en entendre davantage, elle quitta brusquement les deux jeunes filles pour entrer dans l'étable.

Françoise la regarda partir d'un air étonné.

— Eh bien, eh bien! qu'est-ce qui l'a donc mordue? dit-elle.

Isabeau fit un signe de tête en éclatant de rire.

— Tu n'a pas compris, grande innocente, s'écria-t-elle; c'est mon histoire de mariage qui lui a piqué le cœur.

— Ah bah! reprit Françoise étonnée.

— Je savais, moi, que je la forcerais à montrer son amitié pour notre maître, reprit Isabeau; mais, pas moins, à voir son chagrin, il paraîtrait que leur mariage n'est point convenu comme le croyait Guillaume; je vas lui conter la chose! faut qu'il tâche de faire parler Baptiste... Ah! Jésus! ma pauvre fille! c'est-il une dure chose de vivre avec des gens qui se cachent de vous; vrai, ça serait pour en tomber malade si on était seulement un tantinet curieux.

Les deux jeunes filles n'eurent point le loisir d'en dire davantage. Les sons du violon et de la clarinette venaient de faire entendre leur joyeux appel; toutes deux se hâtèrent de laisser là leur chanvre et leur balai pour s'occuper de leur toilette et rejoindre à la grange les autres invités.

§ 3.

Pendant que l'on dansait à la ferme, Mme Fournier avait rejoint, sur les pies qui avoisinent le lac, la troupe des voyageurs auxquels elle avait donné rendez-vous.

L'alternative des ondées et des pleins soleils qui se succédaient d'instants en instants variait à l'infini les aspects de la montagne. On eût dit les décors mobiles d'un immense panorama, où les jeux de la lumière et de l'ombre, de l'atmosphère limpide et des brumes flottantes, amusaient sans cesse le regard. Mis en goût par la variété du paysage et par des obstacles qui suffisaient pour réveiller l'activité sans la fatiguer, nos touristes s'abandonnèrent à toutes leurs fantaisies, franchissant les ravines sur des troncs d'arbres jetés en guise de pont, se laissant glisser le long de pentes abruptes, gravissant avec effort les sentiers perdus, et ne trouvant dans l'obstacle ou la chute que l'occasion d'un redoublement de gaieté.

Ils atteignirent ainsi, de plateaux en plateaux, les bosquets de sapins les plus élevés, et s'y établirent avec les provisions apportées. Le repas, égayé par les oublis inévitables, les incidents inattendus, les lazzis des convives, se prolongea jusqu'au moment où le soleil commença à descendre derrière les sommets. L'ombre des arbres, qui s'allongeait dans la clairière, avertit enfin les voyageurs de songer à la retraite. On réunit les paniers, les fusils, les ombrelles, et les dames regardèrent à leurs pieds, avec une certaine inquiétude, les sentiers tournoyants par lesquels il fallait descendre. Mais Mme Fournier les rassura en leur montrant à droite une rivière qui servait à l'exploitation des bois coupés sur les cimes les plus élevées.

— Je vous ai laissé grimper à pied pour prendre de l'exercice, dit-elle; mais il faut que vous connaissiez tous les modes de locomotion dans nos montagnes. Il y a là un *vovton* par lequel les bûcherons laissent glisser leurs *schlittes;* nous allons en profiter. Après être montés comme des chèvres, nous descendrons comme des bûches! En route donc, et qui m'aime me suive!

La troupe entière prit le chemin de la ravine, au haut de laquelle ils trouvèrent plusieurs bûcherons occupés à entasser les bois coupés dans la montagne et à se charrier vers la plaine. Un de ces chemins nommés *vovton* avait été tracé dans la ravine même. Il était composé d'une série de marches formées de rondins régulièrement espacés et retenus au moyen d'un piquet à chaque extrémité. Le bois que l'on voulait descendre par cette voie était chargé sur une sorte de traîneau ou schlitte, à l'avant duquel s'asseyait le conducteur, qui modérait la précipitation de la descente en appuyant alternativement chaque talon sur l'une des marche du vovton.

La vue de cette rustique voiture et de la roideur de la descente effraya d'abord quelques-unes des voyageuses; mais Mme Fournier les rassura en affirmant qu'il n'y avait rien à craindre avec un *schlitteur* expérimenté.

— En voici un, ajouta-t-elle, qui a l'air d'un des sept sages de la Grèce, et qui doit avoir plus de raison dans son cervelet qu'on n'en trouverait dans toutes nos cervelles; nous serons aussi en sûreté sur son traîneau que dans la diligence de Colmar.

Celui qu'elle désignait ainsi n'était autre que maître Hubert, dont la schlitte venait d'atteindre le plateau supérieur, et qui se préparait à la recharger. La veuve l'arrêta du geste et lui demanda s'il ne pouvait les prendre au lieu de rondins, et les descendre jusqu'à la vallée par le vovton. Hubert répondit laconiquement qu'il y avait huit places sur le traîneau, et nos voyageurs s'y assirent de leur mieux, non sans quelque inquiétude de la part des dames qui se hasardaient pour la première fois sur ces glissoires vosgiennes. Aussi quand le traîneau partit poussèrent-elles un cri, moitié de frayeur, moitié de surprise. Mme Fournier leur imposa silence.

— Eh bien! eh bien! qu'est-ce que c'est? dit-elle; va-t-on faire les petites maîtresse? Que craignez-vous?

— Nous allons nous briser! répondirent plusieurs voix.

— Allons donc! il n'y a aucun danger; demandez plutôt à notre schlitteur.

— Pour le chargement, non, répondit Hubert; le conducteur est seul exposé.

— Au fait, s'il arrive à ne plus être maître du traîneau, il peut se briser un membre, objecta quelqu'un.

Le frère de Charlotte fit un signe négatif.

— Personne ne se brise de membres sur le vovton, répliqua-t-il; quand la schlitte vous emporte, elle vous aplatit au premier tournant contre un arbre ou un rocher.

— Et cela arrive souvent?

— Assez pour faire chaque année des veuves et des orphelins, j'en sais quelque chose, moi.

— Que voulez-vous dire?

Hubert montra, à l'un des détours du vovton, un pin gigantesque.

— Voyez-vous cet arbre? demanda-t-il.

— Sur lequel est clouée une croix?

— Oui.

— Eh bien?

— C'est là que mon père a été tué.

Les voyageurs poussèrent une exclamation.

— Y a-t-il longtemps? demanda Mme Fournier.

— Dix-neuf années au prochain hiver, répliqua le sagar.

— Mais comment l'accident est-il arrivé?

— Comme ils arrivent toujours, par la malice du démon, et faute d'écouter les avertissements d'en haut! Les signes n'avaient pas manqué au père! Depuis trois jours il s'était entendu appeler plusieurs fois dans la montagne et avait reconnu la voix de notre défunte mère. Comme il descendait le vovton, des *chandelottes* s'étaient mises à courir devant lui et avaient glissé sous terre au pied du grand pin; il sentait ses membres brisés, sa tête lourde, et il lui semblait qu'un poids invisible pesait sur lui : c'était la mort qu'il portait.

— C'est-à-dire qu'il était malade? reprit Mme Fournier.

Hubert sourit ironiquement.

— Oui, répliqua-t-il, c'est là ce que certains lui disaient; tandis que d'autres lui répétaient : — Prends garde, Hubert! il y a quelque chose dans l'air contre toi. — Le père croyait comme eux; mais il fallait gagner le pain

de la journée : si bien qu'il continuait à descendre le bois dans le val ! Un soir donc qu'il sentait le fardeau encore plus pesant que d'habitude, il s'élança sur le voyton en grande presse de finir la journée... Il faisait nuit close... tous les bûcherons étaient rentrés... Mais voilà qu'au milieu de la descente, mon père entend derrière lui le bruit d'une schlitte qui glissait du haut de la montagne ! Il se retourne et ne voit rien... Cependant le bruit augmentait; il avait l'air de s'approcher ; il arrivait comme le tonnerre... Tout à coup mon père sent ses jambes plier; sa schlitte, poussée par une main invisible, se précipite, l'emporte et va l'écraser contre le grand pin. Quand on le retrouva, quelques heures plus tard, il vivait encore; il put raconter ce qui lui était arrivé. Puis il me dit : — Ne néglige jamais les avertissements, Hubert... — Ce fut son dernier mot; il se retourna pour embrasser le crucifix, et ferma les yeux jusqu'au jugement dernier.

— Et vous avez sans doute suivi son dernier conseil? demanda un des voyageurs qui étudiait avec curiosité la physionomie du sagar.

— Autant que je l'ai pu, répondit Hubert; mais les signes ont beau vous mettre en défiance, il faut obéir à la nécessité.

— J'espère que vous n'avez pas aujourd'hui de mauvais pressentiments, l'ami? dit Mme Fournier en souriant.

Le Vosgien secoua la tête sans répondre.

— Vous nous avez déclaré vous-même, ajouta la veuve, qu'il n'y avait pas de danger...

— Pour ce que porte la schlitte, acheva Hubert, non, non; les mauvais présages ne sont pas pour ceux que je conduis.

— Alors ils sont pour vous!

— Possible.

— Avez-vous donc eu, comme votre père, des avertissements?

— Possible.

— Lesquels?

Hubert ne répondit pas sur-le-champ.

— C'est inutile à dire pour ceux qui n'ont point la foi, répliqua-t-il enfin.

— Bah! je parie savoir ce que c'est, reprit Mme Fournier en se retournant vers ses voisins de schlitte; il aura trouvé sa cognée le tranchant entré dans la terre, ou entendu sur la montagne la fameuse menée d'Hellequin.

Le schlitteur fit un mouvement.

— Qu'est-ce que je vous disais? continua la veuve en baissant la voix; tous ces braves bûcherons ont la cervelle troublée de fantaisies diaboliques. Il semble que ce ne soit pas assez pour eux de lutter contre la misère, la fatigue et le danger; ils rêvent encore une armée d'ennemis invisibles.

— Ce qui m'étonne, objecta une des voyageuses, c'est qu'après l'accident de son père, notre conducteur ait pu choisir la même profession.

— Et qu'il n'ait pas préféré vivre dans la plaine, ajouta sa voisine.

— Cette vie des coupeurs de bois paraît si rude!

— Et celle des laboureurs si douce!

— Ah! vous pensez à maître Baptiste, notre jeune fermier de ce matin, s'écria Mme Fournier.

— Vous le connaissiez? demanda la première interlocutrice.

— Par ses cousins, qui ont des terres près de notre village.

— C'est un gai compagnon, fit observer la voyageuse.

— Et un cœur d'or, ajouta la veuve : aussi j'espère avoir pu lui rendre ce matin un petit service.

— Au fait, ne vous ai-je pas vu lui remettre un billet?

— Précisément, pour le notaire de Luvigny.

— M. de Bruat? interrompit Hubert, qui avait tout entendu.

— Juste! dit Mme Fournier; il doit y être allé sur-le-champ, vu que l'affaire pressait.

— Et cette affaire... reprit le schlitteur avec une sorte d'inquiétude, Madame la connaît.

— Parfaitement, l'ami, répliqua la veuve; seulement madame n'en parle pas, vu que Baptiste lui a demandé le secret.

Hubert ne répliqua mot; mais son front se plissa et ses lèvres se serrèrent. Évidemment un soupçon douloureux lui était entré dans l'esprit.

Pressé sans doute de l'éclairer, il accéléra la course du traîneau qui se mit à glisser comme une avalanche le long de la ravine. Par instants, d'autres schlittes chargées de bois apparaissaient au penchant d'un des voytons qui sillonnaient en tous sens la montagne, arrivaient comme l'éclair, et passaient avec le cri d'avertissement ou le salut de bonne chance du conducteur. Mme Fournier et sa compagnie atteignirent ainsi rapidement le pied de la montagne, où elles se séparèrent du sagar, après l'avoir généreusement payé de sa peine.

Hubert reçut l'argent sans y prendre garde, tira sa schlitte à l'écart, et prit sur-le-champ le chemin de la ferme.

*La suite à une autre livraison.*

---

## SUR LES HERBORISATIONS ET LES HERBIERS.

### I. HERBORISATION.

Une herborisation est une excursion faite dans la campagne pour la recherche des plantes.

Au sujet des herborisations, on peut se demander : en premier lieu, quelles sont les époques de l'année où l'on doit les entreprendre et où on les fait avec le plus d'utilité; en second lieu, quelles sont les localités à explorer plus particulièrement dans telle ou telle saison; ensuite, quel est le temps le plus propice; quels sont les objets les plus utiles ou les plus indispensables dont le botaniste doit se munir pour obtenir la meilleure récolte des plantes qui seront l'objet de son excursion; en dernier lieu, quelle est la manière de récolter les plantes, et quelles sont les portions de celles-ci qu'il faut plus particulièrement choisir pour l'herbier.

D'abord, quelles sont les époques de l'année où l'on doit entreprendre les herborisations?

On doit herboriser en toute saison, si le but que l'on se propose est de se procurer la flore ou collection complète des espèces d'une localité déterminée. Chaque saison, chaque mois, et pour ainsi dire chaque semaine, voient fleurir leurs espèces spéciales, et pour une même localité, l'époque de la floraison de chaque espèce en particulier ne varie, à moins de circonstances extraordinaires, que dans les plus étroites limites. Dans la saison même des frimas, au moment des froids les plus rigoureux, aussi bien que dans les plus beaux jours et à l'époque des plus fortes chaleurs de l'été, dans la saison des pluies les plus abondantes comme dans celle des sécheresses extrêmes, les plantes verdissent dans la campagne, leurs corolles s'épanouissent, leur fruit mûrit. En hiver, ne voyons-nous pas les ellébores, dont la tige fléchit sous le poids de la neige qui la recouvre encore, montrer cependant leur fleur? L'héliotrope d'hiver suit de près la floraison des ellébores. Aux premiers rayons du soleil printanier fleurissent la violette, la primevère, le crocus doré, etc. Dans l'été, d'innombrables espèces émaillent nos champs, nos

bois, les bords des ruisseaux, les endroits les plus bas comme les sommets les plus élevés des hautes montagnes. En automne, et jusque dans les derniers jour de cette saison, à une époque où la vie semble déjà vouloir disparaître du monde végétal, apparaissent encore çà et là le colchique d'automne, l'héliotrope d'hiver, etc. Chacune de ces fleurs apparaît dans sa saison, et pour ainsi dire à jour fixe, à tel point qu'on dirait que la nature, en établissant cet ordre rigoureux dans les diverses phases du développement des êtres qui composent le règne de la végétation, aurait voulu établir un véritable calendrier naturel, marquant les mois, les semaines, les jours et jusqu'aux heures où chaque espèce fleurit. A cet ordre régulier dans la floraison des plantes pendant l'année, les botanistes ont même donné le nom de *Calendrier de Flore*.

Le botaniste qui veut réunir une collection complète des plantes qui composent la flore d'une localité, ne saurait donc négliger aucune époque dans chaque saison; il faut qu'il herborise à intervalles réitérés pendant l'année tout entière.

Mais si l'herborisation a pour but spécial de faire la plus ample récolte d'espèces ou d'individus, on devra choisir des époques particulières dans l'année; le mois des fleurs (le mois de mai), puis les mois qui le suivront immédiatement, juin et juillet, seront les époques où le botaniste pourra faire les plus larges moissons.

En second lieu, dans chaque saison, les localités que le botaniste devra plus particulièrement explorer varieront. En hiver, il recherchera les lieux exposés au midi ou ceux légèrement abrités contre les vents de la froide saison. Aux premiers rayons du printemps, il se hâtera d'aller visiter les lisières des bois, les terrains en pente et qui regarderont au soleil du midi, les terres sèches, etc. En été, ce seront les endroits ombragés, le sol frais ou humide, la plaine basse, le bord des ruisseaux, les marais, etc. En automne, les espèces seront peut-être moins subordonnées aux conditions de la chaleur solaire, car la terre offre alors des conditions intermédiaires entre celles de la chaleur extrême et des froids les plus vifs; son sein reste encore réchauffé par les rayons de l'été, et sa surface commence à partager l'abaissement de température qu'apporte l'hiver. Les espèces d'automne sont assez uniformément répandues: le colchique d'automne, par exemple, se rencontre dans les endroits élevés, sur la pente des collines, comme dans la plaine, sur un sol humide comme sur un sol sec, etc. En automne donc, les excursions devront être beaucoup moins localisées qu'en toute autre époque de l'année.

Suivant les saisons, le botaniste doit, avons-nous dit, choisir les localités; mais il doit faire plus, il doit connaître autant que possible à l'avance l'*habitat* de telle ou telle espèce qu'il recherche plus particulièrement. Telle espèce ne vit que dans les bois, telle autre ne vit que sur le sol nu; celle-ci se plaît dans les endroits les plus humides, celle-là affectionne les terrains plus desséchés; telle ne se rencontre que dans les lieux les plus bas, telle autre que sur les sommets les plus élevés; l'une préfère le bord d'un tranquille ruisseau, l'autre va répandre ses frondes allongées et chevelues dans le courant rapide du plus grand fleuve.

Les conditions d'habitat sont donc indispensables à connaître, non moins que les époques de floraison, pour le succès d'une judicieuse herborisation.

En troisième lieu, quel est le temps le plus propice pour l'herborisation? Une des conditions les plus essentielles pour que la plante entre dans l'herbier de manière à y être bien conservée, est qu'elle ne soit point humide, et ici par humidité nous ne voulons pas entendre celle qui, existant normalement dans son tissu, est due à la présence des sucs nourriciers en circulation dans ses vaisseaux, nous voulons indiquer seulement l'humidité qui peut survenir accidentellement à sa surface, par exemple celle qu'apportent la rosée, la pluie, l'eau dans laquelle l'espèce aurait vécu ou aurait été par hasard plongée. La présence de l'humidité superficielle nuirait à une bonne dessiccation, ou même, dans quelques cas, pourrait totalement l'empêcher, la putréfaction s'emparant de l'individu dans la période de temps que l'on accorde généralement à l'opération de la dessiccation. Du reste, si l'humidité ne détermine pas précisément dans tous les cas ce fâcheux résultat, presque toujours elle influe sur la conservation des couleurs naturelles de la plante; un sujet cueilli à l'état humide perd plus sûrement qu'un autre sa couleur en se desséchant. Il faut donc que les sujets cueillis soient dépourvus de l'humidité accidentelle. Autant que possible, l'herborisation doit avoir lieu en temps sec. Un ciel sans nuages, une heure de la journée assez avancée pour que les rayons de l'astre du jour aient absorbé complétement la rosée, ou aient séché la pluie qui a mouillé précédemment les plantes et détrempé le sol, telles sont les meilleurs conditions de temps. Ces conditions sont, du reste, subordonnées aux saisons; dans telle saison en particulier, il ne sera pas toujours facile de les réunir : le botaniste devra profiter alors de celles qui lui seront le moins désavantageuses.

*La suite à une autre livraison.*

---

## PROVERBES ITALIENS.

Voy. les Tables du tome XX.

El mal foro non vuol festa.
(Mauvais marché ne veut fête.)

El bianco e 'l negro han fatto richa Venetia.
(Venise s'est enrichie avec le blanc et le noir [1].)

La gamba fa quel che vol el genocchio.
(La jambe fait ce que veut le genou.)

El non se ricorda dal naso alla bocca.
(Il ne se souvient du nez à la bouche.)



Ne creder troppo a chi da se vanta.
(Ne pas trop croire à qui se vante.)

[1] Le coton et le poivre.

---

## COLIBRIS ET OISEAUX-MOUCHES.

### I. COLIBRIS. — M. GOULD.



Colibris (Trochilides), d'après Gould. — Dessin de Weir.

S'éveillant,
Babillant,
Au jour qui naît et brille,
Son petit corps scintille
D'émeraude, et d'azur,
Et d'or pur.
Fleur qui cherche sa tige,
Le voilà qui voltige.
L'Aurore en a souri.
Baisez-moi, Colibri !
Colibri !
BÉRANGER.

Le poëte, dont l'âme ouverte à toute émotion renvoie un écho sonore d'admiration dès qu'une nouvelle beauté de la nature se révèle à lui, n'a pas été seul à trouver de vives images, de radieuses paroles pour peindre ce joyau animé, cette vivante pierrerie, ce rayon de soleil, l'oiseau-mouche! Chaque naturaliste, en son placide enthousiasme, a multiplié les épithètes chatoyantes, lorsqu'il a parlé de ces charmantes et frêles créatures; mais, parmi ceux qui ont épié le vol des colibris, nul n'a trouvé pour les décrire des expressions plus heureuses que l'Américain Audubon.

« Suspendu sur ses ailes frissonnantes, dit-il, le petit être tout aérien, dans sa ravissante et capricieuse légèreté, fuit d'une fleur à l'autre. En le voyant poursuivre sa course vagabonde sur toute l'étendue de notre vaste continent, qui pourrait ne pas s'arrêter pour l'admirer, et reporter ensuite sa reconnaissante adoration vers le Créateur? A chaque pas, les merveilles échappées de sa main toute-puissante nous ravissent, et au sein de l'ensemble sublime dont chaque détail nous éblouit, seuls nous sommes doués du noble sentiment de l'admiration.

» Le soleil ouvre à peine la saison printanière, à peine les plantes innombrables commencent à développer leurs feuilles et leurs fleurs sous l'influence de ses bienfaisants rayons, que déjà le bourdonnant petit oiseau plane sur ses ailes de fée. Il visite une à une chaque corolle, et, jaloux de conserver la pureté délicate des pétales qui forment la coupe parfumée, fleuriste alerte et curieux, il en extirpe adroitement chaque petit insecte. L'œil étincelant, balancé en équilibre sur ses ailerons exigus, il plonge un perçant regard au fond des tubes les plus allongés, tandis que la rapide vibration de ses ailes mignonnes semble éventer, rafraîchir les fleurs, et endormir par son léger murmure les insectes qu'il va saisir.

» Prairies, champs, vergers, jardins, ombres séculaires des forêts, sont explorés par le léger chasseur. Sa gorge, fragment de l'arc-en-ciel, enflammée d'une teinte brillante, fondue soudain en un noir velouté, défie par son éclat toute comparaison, tandis que le dessus de son corps délicat resplendit d'un vert chatoyant. L'oiseau se lance-t-il à travers les airs avec la rapidité d'une flèche? c'est comme un rayon de soleil qui illumine la fleur sur laquelle il voltige, à droite, à gauche, dessus, dessous, partout. D'États en États, vers le nord, il poursuit sa course d'été à travers toute l'Amérique, et se retire au sud dès les premières approches de l'automne. Oh! que ne puis-je communiquer au lecteur une part du plaisir que j'éprouvais à épier les sensations d'un couple de ces charmants diminutifs d'oiseaux! »

Les Caraïbes avaient donné à ces bijoux emplumés le doux nom de *Colibris;* les anciens Mexicains, inspirés par la poésie d'association, apanage des races qui vivent en communion immédiate avec la nature, les appelaient *Rayons du jour, Cheveux du soleil, Étoiles des collines, Comètes scintillantes, Amants des myrtes et des roses!* Les conquérants espagnols et portugais, frappés de leur petitesse, les appelèrent *Tominos,* du nom d'un petit poids de douze grains; *Passeres mosquiti* (oiseaux moustiques), à cause du bourdonnement incessant de leurs ailes pointues, qui leur a valu chez nous le sobriquet d'*Oiseaux-mouches,* et qui les fait nommer *Murmures, Bourdons, Froufrous,* parmi les créoles de Cayenne, *Humming birds* (oiseaux bourdonnants) chez les Anglais. Pour ce dernier peuple, les colibris sont aussi des *Honey suckers* (suce-miel), et les Espagnols, les Portugais, les appellent *Chupaflores, Picaflores* (suce-fleurs, becque-fleurs).

La science n'a pas trouvé pour ces petites merveilles d'azur, d'émeraude, d'améthyste, de topaze, de rubis, des titres aussi gracieux. Linné impose à ce frêle oiseau, sans doute à cause de sa petitesse, le nom grec du roitelet, *Trochilus*; Cuvier le range parmi les *passereaux ténuirostres,* ce qui veut dire, à bec grêle et effilé; Temminck l'appela *Anisodactylos,* à cause de l'inégalité des doigts de ses frêles petits pieds, recouverts jusqu'aux talons d'un épais duvet, sur lesquels il pose à peine, et dont les tarses sont plus courts que le doigt du milieu. Les grands ordonnateurs de l'échelle des êtres, les savants, qui s'efforcent de disposer tout ce qui est créé dans l'ordre de la création, ont divisé en deux-sous-genres ces frétillants et pétulants petits oiseaux américains, que la petitesse de leur taille, la finesse de leur long bec en aiguille, leurs formes sveltes et gracieuses, leurs ailes étroites, mais surtout leurs brillantes couleurs et l'éclat métallique de quelques parties de leur plumage, distinguent de tous les autres. Leur gorge, ou leur tête, ou leur cou, ou le dessus de leur corps, quelquefois le tout, se pare de plumes en forme d'écailles, d'une structure toute particulière, garnies de franges qui rayonnent alentour et qui, finement rayées en prisme, comme la nacre de perle, réfléchissent comme elle et décomposent les rayons lumineux en chatoyantes couleurs. Les becs des deux divisions, arqués chez les colibris ou *trochilides,* droits chez les *orthorynques* ou oiseaux-mouches, grêles dans la tribu tout entière, renferment une langue bifide fort longue, qui peut se darder à la façon de celle du pic, et qui, divisée en deux minces filets concaves, employés uniquement, à ce que l'on croyait au temps de Buffon, à sucer le suc des fleurs, servent aussi de fines pinces, dont l'oiseau se sert pour saisir, dans le calice où il puise sa boisson parfumée, les plus imperceptibles insectes. Les oiseaux-mouches à bec droit (orthorynques) remontent plus haut dans leurs voyages vers le nord de l'Amérique, et redescendent plus au midi que les colibris à bec arqué. Ces derniers ne s'éloignent guère des tropiques.

Le groupe que nous reproduisons est emprunté à la merveilleuse collection du jardin zoologique de Londres, où, par les soins de M. Gould, se trouvent rassemblées et classées, avec autant de goût que de science, trois cent vingt espèces de colibris. Linné n'en connaissait que dix; Bullock, en 1824, en avait réuni cent; M. Loddiges en possédait cent quatre-vingt-seize; M. Gould, dans une vie presque entièrement consacrée jusqu'ici à cette branche de l'ornithologie, en a acquis deux mille spécimens.

Né près d'Éton, sur les bords de ce bras de la Tamise qui s'égare à travers la plaine, et sous les ombres d'une forêt, M. Gould passa son insouciante enfance à épier les oiseaux. Couché dans une étroite nacelle, un livre sur ses genoux, il faisait lentement mouvoir une rame paresseuse, puis s'arrêtait, embusqué sous les saules aux pendants rameaux. Là il demeurait de longues heures en attente. Tout à coup, du haut d'un bouquet de feuilles qui le cachent, le martin-pêcheur se laisse choir comme un plomb sur sa proie. A ce bruit bien connu, le jeune garçon arme son fusil, et au moment où le ventre orangé, la queue verte et bleue de l'oiseau étincellent au soleil couchant, frappé d'un plomb mortel, il tombe; et peu de jours après, empaillé dans toute sa beauté, il est fixé sur une branche et semble prêt à plonger encore.

Quelques années s'étaient écoulées; le jeune homme se formait peu à peu une collection. Il avait d'abord rassemblé sous une petite case de verre les échantillons des plus belles espèces qu'il put rencontrer; il choisissait les oiseaux un à un dans les montres des marchands de curiosités; bientôt les cases se multiplièrent, les spécimens affluaient. Si celui-ci coûtait douze et quinze louis, ceux-là revenaient à peine à quelques sous. Les envois d'Amérique, des Antilles, lui arrivaient en paquets, en boîtes; il reçut même parfois un oiseau dans une lettre. Sa bibliothèque zoologique s'accroissait à proportion de ses connaissances et de ses collections. L'ouvrage de Bewick ne le contentait plus comme naguère; il s'en procurait de plus rares, de plus modernes. Le savoir mécanique, l'adresse naturelle, qui lui avaient valu sa réputation, ne suffisaient déjà plus ni aux besoins de son esprit, ni à ses ambitieux désirs. Il aspirait à la science : l'occasion de l'acquérir se présenta. Engagé par la Société zoologique pour aider aux préparations des oiseaux du Muséum, il quitta sa ville natale, se maria, et l'admirable talent que déployait sa femme dans ses dessins d'objets d'histoire naturelle vint ouvrir une nouvelle voie à sa passion pour l'ornithologie. Bientôt il fit paraître, de concert avec l'habile artiste qu'il avait épousée, un remarquable ouvrage sur les oiseaux de l'Himalaya, et dès lors John Gould, qui avait vendu des oiseaux empaillés à Éton, prit rang parmi les savants naturalistes de son époque.

En 1832, il commença un choix des oiseaux d'Europe, qu'il termina en 1837. En 1838, il entreprit l'histoire des oiseaux d'Australie; dix ans après il la complétait, et six cents espèces, observées dans leurs habitudes et au sein de leurs retraites, étaient figurées et décrites. Mme Gould avait suivi son mari dans le voyage de deux ans qu'il fit en Australie; un grand nombre d'oiseaux et de fleurs furent dessinés par elle sur la pierre, comme l'avaient été la plupart des oiseaux d'Europe; mais l'infatigable naturaliste, un an après son retour, voyait mourir sa femme, perdait « la main habile, l'inimitable pinceau » associés à ses travaux et à sa vie, et il lui fallut désormais poursuivre seul des publications si heureusement commencées avec elle. Il s'occupe aujourd'hui des oiseaux d'Asie. Il terminait l'année dernière la première partie de sa monographie des colibris et oiseaux-mouches, dont les gravures coloriées, grâce à mille secrets de détail, rappellent le lustre métallique du plumage de ces scintillants oiseaux. On retrouve, dans les planches de l'ouvrage de M. Gould, l'industrie, le goût, la science qui ont présidé à l'arrangement de la collection du Muséum, où les colibris empaillés, suspendus au milieu des bignonias, des brouméliás, des fuchsias, semblent vivre et voltiger: ceux-là avec des jabots, des bottes, des fraises, des manchons, des collerettes de duvet; ceux-ci, les oiseaux-mouches, avec leurs casques à aigrettes et leurs queues ornées de longues plumes; tous, parés des écailles chatoyantes et veloutées de leurs corselets qui dardent au soleil comme des pinceaux de lumière.

*La suite à une autre livraison.*

---

Chaque étoile verse, avec sa lumière, un rayon d'espérance dans mon cœur. XAVIER DE MAISTRE.

Salomon a raison, « les blessures faites par un ami valent mieux que les caresses d'un flatteur; » cependant il vaudrait mieux que l'ami ne blessât pas.

JOSEPH DE MAISTRE.

Frottons nos cailloux, tâchons d'en faire jaillir des étincelles; mais, pour l'amour de Dieu, ne nous les jetons pas à la tête. RAYNOUARD.

Le cœur doit faire la charité, quand la main ne le peut.

QUESNEL.

La vie, comme l'eau de la mer, ne s'adoucit qu'en s'élevant vers le ciel. JEAN-PAUL RICHTER.

(Ces pensées augmentent l'album de l'invalide dans la cinquième édition du *Brahme voyageur*, par M. Ferdinand Denis; livre ingénieux et d'une aimable moralité, que nous avons déjà eu l'occasion de citer dans ce recueil.)

---

## LES AÉROSTATS.

### TENTATIVES ET EXPÉRIENCES.

Suite. — Voy. p. 223, 267.

### III.

La gravure suivante est un échantillon des nombreuses caricatures que fit éclore l'invention des aérostats; tant d'insectes tourbillonnent dans un rayon de soleil!

Le dessin satirique du Volomaniste était, je crois, dirigé contre Faujas de Saint-Fond, jeune géologue, ami et protégé de Buffon, dont ses observations sur la formation des montagnes et ses recherches sur les volcans éteints appuyaient les gigantesques théories. Lorsqu'un procès-verbal, signé des députés aux états du Vivarais, vint, avec nombre de lettres particulières, apprendre aux Parisiens et à l'Académie, assez généralement composée d'hommes lents de croyance, que deux jeunes manufacturiers avaient lancé, à Annonay, un globe d'un volume considérable, qui se soutenait et voguait dans l'espace, il y eut, en attendant la réaction de l'envie, un grand élan d'enthousiasme. M. Faujas se rangea parmi les admirateurs les plus ardents de la découverte nouvelle, et provoqua, pour renouveler l'expérience à Paris, une *souscription nationale*, à laquelle la foule se vint inscrire au café du Caveau, aujourd'hui de la Rotonde.

Une note d'Étienne Montgolfier avait rendu compte de l'ascension d'Annonay avec une sobriété d'expression rare à cette époque d'exagération et d'hyperboles. La scrupuleuse exactitude des détails qu'elle renfermait permit au physicien Charles et aux frères Robert, habiles constructeurs de machines, de satisfaire, dans l'espace d'un mois, à l'attente des souscripteurs, et de se passer des inventeurs pour jouir de leur découverte. Cependant l'un des frères arriva à Paris à temps pour voir qu'il avait mis ses concitoyens en état de se passer de lui.

Voici cette note : la simplicité des paroles, égale à celle des moyens qu'employaient les Montgolfier, mise en regard de leur génie, a quelque chose de touchant, de rare, et vaut qu'on la remarque.

« La machine aérostatique, dont l'expérience fut faite devant Messieurs des états particuliers du Vivarais, le jeudi 5 juin 1783, était construite en toile doublée de papier, cousue sur un réseau de ficelle fixé aux toiles. Elle était à peu près de forme sphérique, et sa circonférence était de cent dix pieds; un châssis en bois, de seize pieds en carré, la tenait fixée par le bas. Sa capacité était d'environ 22 000 pieds cubes; elle déplaçait donc, en supposant la pesanteur de l'air comme un huit-centième de la pesanteur de l'eau, une masse d'air de 1 980 livres.

» La pesanteur du gaz était à peu près moitié de celle de l'air, car il pesait 990 livres, et la machine, avec le châssis, en pesait 500. Il restait donc 490 livres de rupture d'équilibre, ce qui s'est trouvé conforme à l'expérience. Les différentes pièces de la machine étaient assemblées par de simples boutonnières arrêtées par des bou-

tons. Deux hommes suffirent pour la monter et pour la remplir de gaz ; mais, pour la retenir, il fallut huit personnes, qui ne l'abandonnèrent qu'au signal donné. Elle s'éleva par un mouvement accéléré, moins rapide sur la fin de l'ascension, jusqu'à la hauteur d'environ mille toises. Un vent à peine sensible vers la surface de la terre la porta à douze cents toises de distance du point de son départ ; elle resta dix minutes en l'air. La déperdition du gaz par les boutonnières, par les trous d'aiguilles, et autres imperfections de la machine, ne lui permit pas d'y rester davantage. Le vent, au moment de l'expérience, était au midi, et il pleuvait ; la machine descendit si légèrement qu'elle ne brisa ni les ceps, ni les échalas de la vigne sur laquelle elle se reposa. »

Cette note est citée dans l'ouvrage de M. Faujas sur l'expérience du Champ-de-Mars, où un globe de douze pieds de diamètre, en taffetas enduit de gomme élastique, fut, à grands renforts d'ouvriers, avec un travail de quatre jours, et en employant 1 000 livres de limaille de fer et 498 livres d'acide sulfurique, gonflé et lancé dans l'espace,




Le Volomaniste, caricature du dix-huitième siècle. — Dessin de Foulquier.

le 27 août 1783. Charles et les frères Robert, qui travaillaient sous la direction de ce physicien, employèrent à enlever leur ballon le gaz inflammable (hydrogène), que les frères Montgolfier avaient abandonné dès leurs premiers essais, parce qu'ils en trouvaient l'emploi trop coûteux.

L'entrée du Champ-de-Mars, où l'on faisait jouir le public de sa découverte, fut refusée à Étienne Montgolfier ; il se nomma, et, repoussé, se retira tranquillement. Faujas se regarda comme personnellement insulté par ce procédé envers l'un des inventeurs dont il admirait si vivement le génie, et en l'honneur desquels il avait provoqué la souscription : mécontent d'ailleurs des Robert, qui avaient rempli le ballon de façon à le faire éclater, il se plaignit hautement, et bientôt une guerre de plume virulente se déclara entre les souscripteurs, M. de Faujas en tête, et les physiciens et constructeurs employés par eux. C'est à cette polémique, sans doute, qu'il faut rattacher la caricature du Volomaniste. Grimm, qui raconte en se jouant, et sans négliger aucun détail, les événements littéraires et scientifiques du temps, parle à plusieurs reprises de ce conflit dans sa correspondance :

« Nous avons eu l'honneur de vous rendre compte, écrit-il, des prétentions de M. Charles, démonstrateur de physique, à la découverte de M. Montgolfier. Pendant que ce dernier s'occupe à perfectionner sa machine et s'élève à plus de 300 pieds de hauteur dans l'atmosphère,



« Première expérience de la machine aérostatique, avec les moyens de la diriger à volonté, par le docteur Jonnhatham *(sic)*, au village de Dessesse-
» brugne, au pays de Galles, d'où cette machine est partie, le 22 décembre 1783, à neuf heures du matin ; laquelle, après avoir parcouru dix
» lieues, est revenue descendre à l'endroit d'où elle s'était élevée. Cette machine est construite en fil de laiton très-fin, laminé, arrangé en
» forme de toile, et couverte d'une toile de coton enduite de mastic. Le gouvernail est de même matière, et la voile de toile ordinaire. »
— Dessin de Foulquier.

« Poisson aérostatique, enlevé à Plazentia, ville d'Espagne située au milieu des montagnes, et dirigé par don Joseph Patinha jusqu'à la ville de
» Coria, au bord de la rivière d'Aragon, éloignée de douze lieues de Plazentia, le 10 mars 1784. » — Dessin de Foulquier.

M. Charles cherche des faiseurs de pamphlets, et, dans son état de cause, n'a pu trouver que le chevalier de Rivarol. Ce faiseur s'est moins attaché à soutenir les prétentions de son client, qu'à diminuer autant qu'il l'a pu la gloire de M. Montgolfier, et à prêter beaucoup de ridicule à M. Faujas de Saint-Fond, dont le zèle s'est occupé dans le principe à faire répéter l'expérience de MM. de Montgolfier par la voie d'une souscription, et à faire frapper une médaille en leur honneur. » (*Corresp. de Grimm,* tome II.)

A partir de cette époque, ce fut à qui tirerait profit ou gloire de la découverte des deux tranquilles et modestes savants. Ce qui se passa alors rappelle l'allégorie des contes orientaux, où un jeune prince, à force de labeur, de persévérance, de courage, d'intelligence, bref de vertu, parvient à saisir la noix précieuse que porte la plus haute branche de l'arbre de la science. Il l'ouvre : toutes sortes de merveilles s'en échappent ; mais ceux qui, n'osant ou ne pouvant grimper, se sont arrêtés au pied de l'arbre, s'élancent en foule sur cette proie, s'en emparent, et, de la noix mystérieuse et féconde, il ne reste aux mains du véritable et hardi conquérant que les deux coquilles vides.

D'innombrables brochures annoncèrent dès lors des expériences seulement projetées. Des marchands s'enrichissaient à vendre de petits ballons en baudruche ou en taffetas vernis ; ceux-ci imprimaient leurs hypothèses et de prétendus moyens de direction ; ceux-là, comme Blanchard, faisaient graver par avance l'aérostat qui quelquefois n'était pas même construit, les agrès qui n'avaient jamais été essayés, et la glorieuse ascension qui n'avait pas lieu, ou du moins pas dans les conditions reproduites par la gravure.

Ainsi le ballon du docteur Jonathan, avec le *passe-port* qui l'accompagne, n'a probablement existé que sur le papier. Le canon dessiné à l'avant de la gondole n'a jamais tiré, pas plus pour annoncer le départ que pour saluer l'arrivée d'un aéronaute, et jamais ses décharges n'accélérèrent la marche d'un aérostat qui n'a jamais pu fendre l'air. L'unique trace que nous trouvions de l'expérience du docteur Jonathan, c'est l'annonce d'une simple montgolfière qui ne portait que son réchaud, et qui s'éleva, le 24 décembre 1783, pour aller se perdre dans l'espace.

Le poisson aérostatique de la gravure suivante semble être un poisson d'avril à propos de l'aérostat en forme de poisson qui, enlevé en Espagne le 19 septembre 1784, fut, disait-on, dirigé par don Joseph Patinha, et effectivement poussé par une brise favorable.

Il serait du reste difficile de trouver pour les ballons quelque forme à laquelle les premiers inventeurs n'eussent pas songé. Celle de poisson, entre autres, préoccupait fort deux de leurs frères aînés, dont l'esprit se faisait remarquer au milieu de cette famille de douze enfants, la plupart d'une intelligence rare. Voici, à ce sujet, quelques passages d'une lettre du chanoine Montgolfier, ancien recteur du collége d'Autun, datée d'Annonay, 1er décembre 1783, et adressée à son frère Étienne :

« Tu sçais que Joseph fait faire à Lyon une grande machine de quatre-vingts à cent pieds de diamètre. Je bavardois l'autre jour dans une lettre que je lui écrivois ; néanmoins cette idée me trotte par la cervelle, et quoique je ne sois qu'apprentif physicien, je pourrois me croire au moins compagnon depuis que mons Joseph m'a écrit que je luy avois donné une idée lumineuse pour sa pompe... Après cet éloge de moy, revenons à nos moutons.

» Ce n'est pas tout à fait la forme de mouton que je veux donner à votre machine ; ce n'est pas non plus celle du cheval Pégaze, comme votre auteur à pamphlets, mais bien celle d'un poisson ; une queue large et peu épaisse, avec un équipage en baleine ou en bambou pour tenir lieu de nerfs, et faire mouvoir cet immense gouvernail qui sera de même rempli d'air inflammable. Des ailes ou plutôt des nageoires sous le ventre, de la même matière, ou simplement en taffetas, mais les plus longues possible, et toujours remplies de gaz pour être plus légères que pareil volume d'air atmosphérique... enfin toutes les rectifications que vous penserez convenables. Mais, comme l'auteur de la nature a donné à chaque individu ce qui luy convenoit le mieux pour remplir sa destination, suivez les modèles qu'il vous offre, et puisqu'il s'agit de voguer dans un fluide, imitez l'animal qui vogue le mieux dans un fluide. Tu me diras peut-être : « Pourquoi ne pas imiter l'oiseau ? » Mais il est spécifiquement plus pesant que l'air. Votre machine, plus légère, s'assimile plutôt au poisson, plus léger, ou du moins en équilibre avec pareil volume d'eau. L'oiseau est obligé de compenser par l'étendue immense de ses ailes comparées à la grandeur de son corps, et par la multiplicité et la vigueur de ses mouvements, son excédant de pesanteur.—Les nageoires du poisson seroient bien plus économiques, bien plus aisées à mouvoir, et suffisantes pour votre opération.

» Au reste, comme il faut rendre justice à qui elle est due, la première idée vient de Jean-Pierre [1] ; les raisonnements sont de moi. Tu me diras peut-être que ni l'un ni l'autre n'ont le sens commun : comme je connois l'embarras des procès, je souscrirai à l'arrêt, quoique je pusse revenir par requête civile, attendu que juger n'est pas prouver... Etc. »

*La suite à une autre livraison.*

---

## CHRONOLOGIE DES CONCILES.

Suite. — Voy. p. 246.

8° Le quatrième concile de Constantinople se tint dans l'église de Sainte-Sophie, du 15 octobre 869 au 28 février 870. C'est le dernier des conciles d'Orient, et c'est à ce concile que se rapporte le schisme qui a séparé l'Église grecque d'avec l'Église latine. Il éclata dans l'assemblée de grandes divisions, et cent deux évêques seulement souscrivirent les actes résolus sous la présidence des légats du pape Adrien. Photius, patriarche de Constantinople, qui tendait à se rendre indépendant de Rome, et les évêques de son parti, furent anathématisés et déposés. Ce fut l'objet essentiel du concile. Mais bientôt après, ils parvinrent à se rétablir, et la séparation de l'Église grecque fut consommée. Il s'entend que ce concile n'est considéré comme général que par l'Occident.

9° Premier concile de Latran, du 18 mars au 5 avril 1123, dans la première basilique de Rome, celle de Saint-Jean de Latran. C'est le premier des conciles généraux qui se soit tenu en Occident, et depuis lors, ces assemblées y ont toujours eu lieu. On y compta près de trois cents évêques et une quantité d'abbés bien plus considérable, sous la présidence du pape Calixte II en personne. L'objet principal du concile fut de sanctionner le concordat conclu à Worms l'année d'avant pour mettre fin à la querelle des investitures entre le pape et l'empereur d'Allemagne.

10° Second concile de Latran ouvert le 8 avril 1139. On y compta environ mille prélats sous la présidence du pape Innocent II. Outre divers points de discipline, on y arrêta la condamnation des opinions de Pierre de Bruys et d'Arnauld de Brescia, qui étaient le commencement de la secte si célèbre bientôt sous le nom d'albigeois.

11° Troisième concile de Latran, du 5 mars 1179 au 19 du même mois. Il fut présidé par le pape Alexandre, et réunit environ trois cents évêques de tous les États de l'Occident. Son objet fut de s'opposer au schisme suscité par l'empereur Frédéric, fauteur des trois antipapes Octavien,

[1] Le frère aîné des Montgolfier.

Guy de Crémone et Jean. On y fit aussi divers actes contre des hérétiques et sur les mœurs.

12° Quatrième concile de Latran, du 11 novembre 1215 au 30 du même mois, sous la présidence d'Innocent III, et l'assistance de quatre cent douze évêques et environ huit cents abbés et prieurs. C'est celui-ci que l'on nomme le grand, à cause du nombre de ses membres. Outre les points relatifs aux mœurs, ce concile continua d'agir contre les albigeois et les vaudois, et fixa la doctrine touchant la transsubstantiation. Enfin il jugea la question de souveraineté entre les deux compétiteurs pour l'empire, Othon et Frédéric, et publia le décret pour la croisade en Palestine.

Il y a un cinquième concile de Latran, tenu en 1512 et regardé comme général par les théologiens d'Italie, mais que ceux de France ne reconnaissent point en cette qualité.

13° Premier concile de Lyon, tenu dans la cathédrale de Saint-Jean, du 28 juin 1245 au 17 juillet suivant. On y compta cent quarante évêques sous la présidence du pape Innocent IV. L'affaire principale fut la dispute entre l'empereur d'Allemagne Frédéric II et le saint-siége. L'empereur, jugé coupable de rébellion contre le pape, fut condamné, excommunié et déposé. On s'occupa aussi, mais faiblement, des menées du mahométisme contre l'empire grec et le Nord de l'Europe.

14° Deuxième concile de Lyon, dans l'église de Saint-Jean, du 7 mai 1274 au 17 juillet suivant, sous la présidence de Grégoire X. C'est la plus grande assemblée qui ait jamais eu lieu dans la chrétienté. Les patriarches latins des églises d'Orient, soixante-dix archevêques, cinq cents évêques, et plus de mille autres tant abbés que docteurs et délégués des chapitres, s'y trouvèrent réunis. La plupart des souverains s'y firent représenter par leurs ambassadeurs, notamment l'empereur d'Orient et le khan des Tartares occidentaux. L'objet principal fut le règlement pour l'élection des papes. Les Grecs, dans l'espérance d'être secourus contre les Ottomans, déclarèrent, par l'organe de leurs ambassadeurs, se réunir à l'Église romaine; mais ce fut une soumission sans consistance, et dès 1281, leur empereur fut excommunié de nouveau.

15° Concile de Vienne en Dauphiné, du 16 octobre 1311 au 6 mai 1312. Le pape Clément V y présida. Il était composé de plus de trois cents évêques et d'un nombre proportionnel de prélats de second ordre. Philippe le Bel y assista avec son frère et ses trois fils. L'objet de la convocation fut la condamnation de l'ordre des Templiers, la condamnation de quelques hérésies voisines de celles des albigeois, et l'extinction du différend entre Philippe le Bel et la cour de Rome au sujet du pape Boniface VIII; on y arrêta de plus un grand nombre de points de droit canonique qui ont été réunis en cinq livres sous le nom de *Clémentines*.

16° Concile de Constance, du 5 novembre 1414 au 12 avril 1418, dans l'église Saint-Étienne. Le pape Jean XXIII en fit l'ouverture. On y compta quinze cardinaux, deux patriarches, vingt-trois archevêques, vingt-sept évêques. Son principal objet fut de terminer le schisme qui divisait l'Occident depuis près de quarante ans entre plusieurs prétendants à la papauté. Les objets subsidiaires étaient de travailler à la réformation de l'Église et de condamner les opinions de Jean Huss. Le pape Jean XXIII, qui avait présidé aux deux premières séances du concile, fut déposé dans la douzième, le pape Grégoire XII abdiqua dans la quatorzième, et Benoît XIII fut déposé dans la trente-septième. A leur place fut élu Martin V. Le décret le plus remarquable du concile fut celui qui assure l'omnipotence des conciles généraux à l'égard des papes : « Le concile de Constance, légitimement assemblé au nom du Saint-Esprit, faisant un concile général qui représente l'Église catholique militante, a reçu immédiatement de Jésus-Christ une puissance à laquelle toute personne, de quelque état et quelque dignité qu'elle soit, même papale, est obligée d'obéir en ce qui regarde la foi, l'extirpation du schisme, et la réforme de l'Église. » La condamnation et le supplice de Jean Huss et de Jérôme de Prague, qui eurent lieu à ce concile, sont demeurés célèbres : c'est le commencement du protestantisme. On anathématisa en même temps la doctrine républicaine de Jean Petit, docteur de l'Université de Paris, qui enseignait qu'on n'est pas obligé de garder foi aux tyrans et qu'il est permis d'user de tous moyens pour s'en défaire.

---

Il résulte des observations recueillies jusqu'ici, que le firmament est non-seulement parsemé de soleils *rouges* et *jaunes,* comme le savaient les anciens, mais encore de soleils *bleus* et *verts*. C'est au temps à nous apprendre si les étoiles vertes et bleues ne sont pas des soleils déjà en voie de décroissance, et si les différentes nuances de ces astres n'indiquent pas que la combustion s'y opère à différents degrés. ARAGO.

---

Le major Denham prétend que les hippopotames sont sensibles au charme de la musique. « Au lever du soleil, dit-il, pendant que nous marchions le long des rives du Moggaby (lac du Bornou, dans l'Afrique centrale), les hippopotames suivaient à la nage les tambours des différents chefs. Quelquefois, ils s'approchaient si près du rivage, que l'eau qu'ils faisaient jaillir de leur mufle noir atteignait les personnes qui passaient sur les bords du lac. Je comptai, en une fois, quinze de ces gros animaux, jouant à la surface de l'eau. »

---

## LE CHASSEUR.

Suivi de ses valets et de sa meute nombreuse, il part pour la chasse un dimanche, au moment où les cloches du village annoncent le service divin.

Un chevalier dont l'armure est blanche se présente à lui et le conjure de ne pas profaner le jour du Seigneur; un autre chevalier, revêtu d'armes noires, lui fait honte de se soumettre à des préjugés qui ne conviennent qu'aux vieillards et aux enfants.

Le chasseur cède aux mauvaises inspirations; il part, et arrive près du champ d'une pauvre veuve; elle se jette à ses pieds pour le supplier de ne pas dévaster la moisson en traversant les blés avec sa suite; le chevalier aux armes blanches supplie le chasseur d'écouter la pitié; le chevalier noir se moque de ce puéril sentiment : le chasseur prend la férocité pour de l'énergie, et ses chevaux foulent aux pieds l'espoir du pauvre et de l'orphelin!

Enfin le cerf poursuivi se réfugie dans la cabane d'un vieil ermite; le chasseur veut y mettre le feu pour en faire sortir sa proie; l'ermite embrasse ses genoux, il veut attendrir le furieux qui menace son humble demeure : une dernière fois, le bon génie, sous la forme du chevalier blanc, parle encore; le mauvais génie, sous celle du chevalier noir, triomphe. Le chasseur tue l'ermite, et tout à coup il est lui-même changé en fantôme et sa propre meute veut le dévorer.

A minuit, dans de certaines saisons de l'année, on voit, au-dessus de la forêt où cet événement s'est passé, un chasseur dans les nuages, poursuivi jusqu'au jour par ses chiens furieux. *D'après* BURGER.

---

## LA VILLE DE LUXEMBOURG.

La ville de Luxembourg, capitale du grand-duché de ce nom (partie hollandaise), se divise en haute et basse ville. La ville haute est la plus considérable : elle s'élève à l'extrémité d'une chaîne de rochers qui s'étendent vers le couchant, et dont les sommets forment un vaste plateau : aussi le voyageur qui arrive d'Arlon, en venant de Belgique, entre-t-il dans cette partie de la ville presque de plain-pied, et sans se douter de l'étrange et imposant aspect qu'offre Luxembourg du côté opposé, où les rochers s'arrêtent brusquement. Aux pieds de ces murs naturels se trouve la ville basse, divisée elle-même en deux par une chaussée garnie de fortifications dans toute son étendue. Cette chaussée, jetée sur des quartiers de rocs, est percée çà et là de larges arcades qui lui donnent l'apparence d'un aqueduc. Les perspectives qu'ouvrent ces arcades sont d'un grand effet. Les fortifications extrêmes de la chaussée se nomment *le Bouc*. Sur beaucoup de points les embrasures des canons ont été pratiquées en pleine masse calcaire.

En avançant vers le Bouc, on laisse sur la gauche le *Pfaffenthal* et sur la droite le *Gaund*, qui forment l'ensemble de la ville basse, mollement étendue au milieu d'une vallée très-profonde, où serpente une petite rivière nommée l'Alzette.

Rien n'est plus imposant d'aspect que Luxembourg vu des hauteurs du Bouc. D'un côté se dresse la ville haute qui s'étage en amphithéâtre ; de l'autre, l'œil plonge jusque dans les maisons de la ville basse. On voit à ses pieds, bien au-dessous de soi, la pointe d'un clocher, et les passants qui circulent dans les rues semblent avoir à peine le quart de leur grandeur naturelle.

On a trouvé moyen de creuser dans la ville haute un puits artésien d'une profondeur immense, et qui pourrait fournir aux besoins de la population et de la garnison si, pendant un siége, l'ennemi détournait les eaux de l'Alzette. On a aussi pratiqué dans cette partie de la ville, au sein même des rochers, de vastes souterrains inaccessibles à la bombe, et où des milliers d'hommes peuvent trouver un asile presque commode.

Quoique cette ville paraisse inexpugnable, elle a subi beaucoup de siéges malheureux. En 1434, elle fut attaquée par Philippe, duc de Bourgogne, qui parvint, pendant une nuit obscure, à s'en emparer par escalade. En 1542 et 1544, elle fut prise et pillée par les Français, et en 1545 par les Impériaux. En 1684, Louis XIV s'en rendit maître et la détacha du reste de la Belgique. Ce dernier siége a fourni le sujet d'un tableau conservé au Musée du Louvre : les figures et les chevaux sont de Vandermeulen, le paysage de Corneille Huysmans. En 1702, Luxembourg, assiégé de nouveau par les Français, tomba de nouveau en leur pouvoir. Sous la république et sous l'empire, cette ville fut incorporée à la France et devint le chef-lieu du département des Forêts.



Vue de Luxembourg, dans le grand-duché de Luxembourg. — Dessin de Vanderhecht.

L'origine de Luxembourg est fort incertaine. On suppose que ce fut l'empereur Gallien qui la fonda ; du moins y aurait-il fait construire un château vers l'an 260. Cependant l'histoire n'offre rien de positif à cet égard. Vers le dixième siècle seulement, on sort du domaine des suppositions. Ce fut Sigefroid, son premier comte, qui, pour se garantir de l'invasion des Normands, éleva en partie les murailles qui forment encore aujourd'hui l'enceinte de la ville.

## LE PREMIER AMI.



Dessin de E. Lorsay, d'après Greuze.

Qui n'a vu souvent l'enfant à demi nu tenant entre ses bras le chien du logis?

C'est, en effet, surtout pour l'enfant que le bon animal est là! C'est le compagnon ordinaire de ses jeux, le consolateur de ses heures de pénitence, son premier et constant ami.

Pour ceux qui affirment que l'intérêt seul gouverne le monde, voici, semble-t-il, une vivante et perpétuelle protestation. Ce chien que l'enfant ne peut quitter, que la mère caresse, que le père accueille, il n'est d'aucune utilité dans la famille; il ne sait ni poursuivre le gibier, ni défendre la maison, ni même chasser aux souris! commensal inutile et oisif, il n'a qu'un mérite : il aime.

Mais ce mérite remplace tous les autres; il suffit pour lui donner une place dans la famille, pour l'associer à tous ses plaisirs, et pour que sa perte soit un deuil.

Il aime; — que de choses dans ce mot! — Que de sentiments entretenus ou éveillés au foyer par cette affection! que d'enseignements donnés à l'enfant! Ce premier ami n'éveillera pas seulement chez lui un premier besoin d'attachement, il lui apprendra à épancher sa tendresse, à se dévouer. Il l'initiera à ce monde d'amour qui est la base invisible de toute société; il lui donnera un premier intérêt de cœur dans la vie.

Le chien est à peu près le seul animal domestique nourri par *sentiment*. Tous les autres nous profitent plus ou moins, soit par leur travail, soit par leurs produits, soit par le plaisir qu'ils procurent à l'oreille ou au regard. Le chien n'a très-souvent aucun de ces avantages, et l'on peut dire que les plus inutiles sont les plus aimés.

C'est que l'homme a encore plus besoin d'affection que du reste, et que de tous les plaisirs celui de se sentir aimé est le plus vif.

---

## OLIVIER GOLDSMITH.

Suite. — Voy. p. 177.

### IV. — NAISSANCE DE GOLDSMITH. — SON PÈRE. — IL DEVIENT SIZAR AU COLLÈGE DE DUBLIN.

Pallas ou Pallasmore était, au dernier siècle, un petit village pauvre et isolé, loin des routes, au milieu de terres infertiles, dans le comté de Longford, en Irlande. Ce qu'il

est aujourd'hui, je l'ignore : il n'est sans doute ni plus populeux ni plus riche; peut-être même est-il depuis longtemps désert et ruiné comme tant d'autres demeures de ce triste pays qui ne nourrit point ses enfants. Toutefois, quelle que soit sa destinée, on peut lui appliquer sans emphase les paroles du poëte : « Son nom ne périra pas entièrement, » car il est écrit de la main du docteur Jonhson sur un livre plus durable que les *livres d'or;* il est gravé sur une des pages de marbre de Westminster, à côté de celui d'Olivier Goldsmith.

NATUS HIBERNIA, FORNELÆ LONFORDIENSIS
IN LOCO CUI NOMEN *PALLAS*
NOV. XXIX MDCCXXXI (¹),

dit l'épitaphe, qui fait erreur seulement sur la date : Olivier Goldsmith est né le 10 novembre 1728.

Son père, le révérend Charles Goldsmith, ministre protestant, n'avait d'autres ressources qu'un salaire incertain, le produit de quelques champs qu'il avait affermés, une rare et modeste rémunération pour l'assistance qu'il prêtait de temps à autre à un oncle de sa femme, recteur de Lissoy, paroisse voisine : tout son revenu, « bon an mal an, » ne s'élevait pas à plus de 40 livres (environ 1 000 francs).

C'était un homme intègre, généreux, doué d'une imagination heureuse, et aimant l'instruction. Olivier Goldsmith l'a pris pour modèle quand il a peint non-seulement le docteur Primrose dans *le Ministre de Wakefield,* mais aussi le prédicateur dans *le Village abandonné,* et l'homme en noir *(the man in black)* dans *le Citoyen du monde;* ces deux derniers ouvrages mériteraient d'être plus connus en France.

« L'éducation de mon père, dit Olivier Goldsmith dans *le Citoyen du monde*, était au-dessus de sa fortune, et la générosité de son caractère était encore supérieure à son éducation... Il racontait l'histoire du lierre grimpant, et l'on riait; il répétait le joyeux conte des deux écoliers et d'une paire de culottes, et l'on riait davantage; mais les aventures de Taffy dans la chaise à porteurs ne manquaient jamais de faire éclater et pâmer tout son auditoire. Son plaisir croissait en proportion de celui qu'il donnait : il aimait tout le monde et il croyait que tout le monde l'aimait. Il nous enseigna que la bienveillance avait été le premier lien des sociétés; il nous apprit à considérer les souffrances du genre humain comme les nôtres, à regarder avec sympathie, avec estime, la figure de l'homme où resplendit un reflet divin ; il nous façonna comme des instruments de pitié pour nos semblables, prompts à vibrer au moindre appel de toute détresse sincère ou feinte; en un mot, il nous instruisit dans l'art de donner des millions, avant de nous avoir initiés aux plus simples moyens d'acquérir une obole. »

Sans doute l'excellent homme aurait sagement agi en apprenant à ses enfants que nous devons tous chercher à concilier, dans une certaine proportion, la charité envers nos semblables avec les intérêts légitimes qui importent au soutien de notre existence et au développement normal de nos facultés. La richesse n'est point nécessaire; elle est souvent dangereuse en ce qu'elle donne à nos mauvaises passions trop de liberté de se satisfaire. Mais une aisance relative est un but que chacun doit se proposer d'atteindre à l'aide du travail : il est difficile de conserver toute sa dignité morale lorsque l'on n'a pour la protéger ni sécurité ni indépendance. Si le bon ministre de Pallasmore eût ainsi parlé à ses enfants, Olivier Goldsmith n'eût peut-être pas subi tant de rudes épreuves et si cruellement souffert de la pauvreté : il resterait à se demander si alors son *Ministre de Wakefield* et ses autres écrits eussent jamais vu le jour.

On découvre aussi dans le caractère du révérend Charles Goldsmith le germe de la singulière vanité que Johnson et Burke reprochaient à son fils. Moins de deux ans après la naissance d'Olivier, il était survenu un heureux changement dans la situation de la famille. L'oncle recteur dont nous avons parlé lui avait laissé son héritage. Le ministre de Pallas transporta ses pénates dans l'habitation confortable de Lissoy, et se trouva tout à coup à la tête d'un revenu de deux cents livres environ (5 000 fr.); mais le nombre de ses enfants s'éleva en même temps que sa fortune : il en perdit deux, il lui en resta six. L'aînée, Catherine, épousa en secret le fils d'un homme riche, M. Hodson (les mariages clandestins, impossibles aujourd'hui en France, difficiles en Angleterre, n'étaient pas rares il y a cent ans et causaient de grands désordres dans les familles). Quand le révérend Charles Goldsmith apprit un si grave événement, son plus grand chagrin, après la mortification que lui fit éprouver le manque de confiance de sa fille, fut de savoir que les parents de son gendre se considéraient comme humiliés par cette alliance avec une famille pauvre. Il voulut leur prouver qu'ils avaient tort, et on ne put le dissuader de s'engager volontairement, par acte en bonne forme, à donner une dot de 400 livres : c'était appauvrir ses autres enfants, et Olivier ne fut pas celui qui eut le moins à souffrir de ce sacrifice du revenu de deux années entières, imposé par un sentiment de dignité très-exagéré.

Après avoir traversé, sans beaucoup de succès, l'école de Lissoy, l'école supérieure d'Elphin à Roscommon, celle plus renommée d'Athlone, à cinq miles de Lissoy, et celle d'Edgeworthstown, Olivier devait entrer comme pensionnaire à l'Université de Dublin. Mais la lourde charge qui pesait sur son père fut un obstacle à ce projet; le 11 juin 1745, il fallut qu'il se résignât à entrer au collége de la Trinité comme les autres élèves pauvres, dans la condition de *sizar*. Or les sizars étaient moins les condisciples que les serviteurs des pensionnaires : vêtus d'une robe d'étoffe grossière sans manches, coiffés d'une casquette rouge, couleur réservée généralement aux domestiques, ils balayaient les cours le matin, portaient les plats de la cuisine au réfectoire, et ne prenaient leur repas que les derniers. Jusque dans son âge mûr, Goldsmith, dont nos lecteurs connaissent la susceptibilité, conserva une sorte de ressentiment contre cet usage. Dans ses *Recherches sur la littérature polie,* il s'écrie qu'il rougirait de demander aux hommes éclairés et généreux le motif de cette triste combinaison où, par une contradiction étrange, les jeunes gens que l'on prétend initier aux arts libéraux sont en même temps traités comme des esclaves, « étudiant la liberté et vivant d'esclavage. » Il ne fut pas plus heureux au collége de la Trinité qu'il ne l'avait été aux autres écoles. Peu agréable de sa personne, lourd, disgracieux, il servait de jouet à la plupart de ses camarades; il ne savait pas mieux se concilier la bienveillance de ses maîtres : pour se consoler, il rêvait et jouait de la flûte. Au commencement de 1747, il perdit son père. Sa condition en devint plus misérable encore : sauf quelques rares secours que lui envoyèrent son oncle Contarine et une de ses sœurs, il n'eut depuis lors rien à attendre que de lui-même : plus d'une fois il fut réduit à la nécessité de vendre une partie de ses vêtements ou de ses livres; il s'avisa aussi de composer des ballades pour les chanteurs ambulants, et reçut en payement quelques schellings. C'était pour lui un grand bonheur de s'entendre chanter dans les rues : il sortait le soir, épiait et suivait pas à pas dans les rues et les carrefours les pauvres vieux rapsodes qui, d'une voix enrouée et avec un accent lamentable, déclamaient ou psalmodiaient ses poésies, et, s'il voyait l'auditoire intéressé ou joyeux, si une jeune mère achetait une de ses ballades pour divertir son foyer, il emportait au collége du courage et de la patience pour plusieurs jours.

(¹) « Né en Irlande, dans un lieu du comté de Lonford que l'on » nomme Pallas, le 29 novembre 1731. »

V. — SÉJOUR A BALLYMAHON. — QUEL ÉTAT EMBRASSER? — UNE CULOTTE ROUGE ET TROP DE SINCÉRITÉ. — FIDDLEBACK. — ÉTUDES A LEYDE.

Le 27 février 1749, il obtint le diplôme de bachelier ès arts, et il retourna vers sa mère qui s'était retirée dans une pauvre maisonnette, à Ballymahon, sur la route d'Edgeworthstown. Un de ses frères était ministre et maître d'école à Pallasmore, avec l'ancien revenu paternel de quarante livres. Quel état pouvait embrasser Olivier? Sa famille lui persuada qu'il n'avait rien de mieux à faire que d'entrer dans les ordres : c'est le parti que conseille trop souvent la misère beaucoup plus que la vocation; on se laisse revêtir d'un ministère sacré comme on entrerait dans un emploi public ordinaire, pour se garantir de l'extrême misère, et l'on ne sait que trop ce qu'un pareil calcul peut produire de maux. Olivier n'avait que vingt et un ans : il s'en fallait de deux années qu'il eût l'âge exigé pour embrasser la carrière religieuse, que l'exemple de son père et de son frère ne lui faisaient point regarder avec envie; il passa ces deux années dans sa famille, et, en dépit de la pauvreté, ce temps fut le plus heureux de sa vie. Il faisait les commissions de sa mère, aidait son frère Henri à instruire les petits paysans de Pallasmore, composait des vers sur toutes choses et les dédiait à son bon oncle Contarine, chantait ses ballades, jouait de vieux airs sur sa flûte, pêchait à la ligne sur les bords de l'Inn, chassait à la loutre, apprenait le français avec un prêtre irlandais, ou concourait, avec les jeunes villageois, aux fêtes de Ballymahon. Bien des fois, dans la suite, le souvenir de ces paisibles et joyeuses années brilla comme un rayon de soleil dans sa solitude et sa détresse; bien des fois, pour oublier les misères poignantes de Londres, son imagination chercha un refuge dans ce pauvre Eden de sa jeunesse.

Quand arriva sa vingt-troisième année, il se prépara, bien qu'avec regret, à entrer dans la carrière cléricale : il se présenta devant l'évêque d'Elphin, mais il fut repoussé, soit parce qu'il parut trop jeune, soit, suivant une singulière tradition, parce qu'il avait eu la maladresse de faire sa visite à l'évêque dans un costume peu convenable, ayant une culotte rouge écarlate, la seule, du reste, que lui eût accommodée à grand'peine sa pauvre mère. Le bruit de sa disgrâce arriva jusqu'à un M. Flinn, qui lui proposa d'être le précepteur de son fils; Olivier accepta : le jour, il instruisait ou amusait l'enfant; le soir, il jouait aux cartes avec le père. Mais il était à peine depuis un an dans cet emploi, qu'ayant accusé une personne de la famille d'avoir triché au jeu, une grande tempête domestique se souleva et éclata sur lui : il fut congédié par M. Flinn, avec tous les égards possibles, et revint à Ballymahon, emportant un petit trésor, environ trente livres. Alors un grand projet fermenta dans son esprit; il acheta un bon cheval et s'achemina vers Cork : il voulait émigrer et aller en Amérique. Six semaines après il était de retour, sans argent, avec un autre cheval, qui était loin de valoir le premier, et qu'il appelait Fiddleback (dos de violon), sans doute à cause de sa maigreur. Sa mère, cette fois, l'accueillit froidement : la bonne femme regrettait surtout le premier cheval, et ces trocs, ces changements d'état, ces allées, ces venues, n'étaient point à son gré : elle gronda; Olivier s'excusa de son mieux, expliquant comment, après avoir payé son passage pour l'Amérique, il avait voulu faire une excursion aux environs de Cork; mais un vent favorable s'étant levé tout à coup, le navire était parti sans lui. Pour vivre, il avait alors été forcé de troquer son cheval contre le pauvre Fiddleback; puis, ému de pitié par les prières d'un voyageur plus pauvre que lui, il avait donné le peu d'argent qui lui restait. En chemin, il avait reçu l'hospitalité successivement chez deux anciens camarades de collége. Le premier, un avare, l'avait nourri avec une sorte de brouet lacédémonien, et, sur sa demande du prêt d'une guinée, lui avait conseillé de remplacer Fiddleback par un bon bâton noueux de chêne; l'autre, au contraire, l'avait libéralement hébergé et avait engagé ses deux jeunes sœurs à jouer de la harpe pour le distraire; mais, dès les premiers accords, les deux jeunes filles s'étaient prises à pleurer : c'était la première fois qu'elles touchaient aux harpes depuis la mort de leur mère.

Olivier annonça l'intention d'étudier le droit, et son oncle Contarine lui donna cinquante livres qui furent imprudemment ou inutilement dissipées. On lui conseilla ensuite de se faire médecin, et, grâce au secours de ce généreux parent, il commença l'étude de la médecine à Edimbourg, dans l'automne de 1752. Il prit goût aux sciences, surtout à la chimie; on voit, par sa correspondance, qu'il avait en grande estime le professeur Munro. « Quand je l'aurai écouté pendant une année encore, dit-il dans une de ses lettres, je pourrai aller étudier sous Albinus, le grand professeur de Leyde. » Et, en effet, à travers des vicissitudes sans nombre, après avoir failli être mis en prison pour avoir cautionné un de ses amis, après une détention de quinze jours à la suite d'un faux soupçon politique, après avoir été pris pour un jacobite à Newcastle-Upon-Tyne, arrêté par un tailleur à Sunderland, de chute en chute, d'aventure en aventure, il arriva enfin à Leyde, dans ce calme asile de la science, où il s'appliqua sérieusement à l'étude et acquit des connaissances variées, tout en vivant très-pauvrement de son travail, réussissant assez mal à donner des leçons d'anglais aux Hollandais, dont il ne comprenait point la langue. Au moment de son départ, il fut réduit à emprunter une petite somme à un de ses compatriotes, le docteur Ellys; mais en passant devant un jardin, il vit quelques fleurs rares, dont son oncle Contarine, son bienfaiteur, lui avait souvent parlé avec une admiration pleine de désir et de regret; il entra aussitôt dans le jardin, et donna presque tout son argent pour quelques graines de ces fleurs : le lendemain, il partit de Leyde à pied, avec une seule guinée, une seule chemise sur le dos, et sa flûte.

VI. — VOYAGE PÉDESTRE DANS LES FLANDRES, EN FRANCE, EN SUISSE ET EN ITALIE.

C'était au mois de février 1755. Olivier se dirigea vers Louvain, où l'on croit qu'il se fit recevoir bachelier à la faculté de médecine; de là il se rendit à Bruxelles, à Maestrich, où les touristes de ce temps allaient visiter une caverne célèbre, puis à Anvers, et enfin en France.

Quelles étaient ses ressources pendant tous ces voyages? Hélas! il mendiait ou à peu près. C'est ce qu'il nous apprend lui-même sous un pseudonyme, dans un de ses écrits : « Je savais un peu de musique et je ne chantais pas trop mal; ce qui avait été jusqu'alors pour moi un divertissement devint mon seul moyen de subsistance. Ce fut ainsi que je traversai en chantant les villages de Flandre et ceux de France, où les habitants étaient assez pauvres pour être faciles à égayer : je les trouvai toujours d'autant plus prompts à me sourire qu'ils étaient plus misérables. Toutes les fois qu'au commencement de la nuit j'approchais de la maison d'un paysan, je jouais un de mes airs les plus gais, et c'était assez pour m'assurer mon logement et ma nourriture pendant un jour. Une ou deux fois, j'essayai de jouer devant des personnes bien mises, mais elles trouvèrent ma musique détestable, et ne me donnèrent rien du tout. » L'idée de cette étrange manière de voyager paraît s'être logée dans la tête du pauvre Goldsmith en mémoire du poëte danois Holberg, qui avait ainsi vécu et parcouru la France, l'Allemagne et

la Hollande, avant de devenir célèbre, riche et baron. Il est certain que, dès ce temps, Goldsmith avait la conscience de son talent, et la confiance qu'un jour il arriverait à la renommée : « La perspective de notre vie, dit-il, s'illumine tout entière quand nous entrevoyons au loin un but si séduisant; toutes les images intermédiaires de la misère, de l'exil, du chagrin, se dorent au reflet de ce dénouement espéré. C'est en fixant leur regard vers cet avenir, que le patriote, le philosophe et le poëte supportent avec calme l'infortune et la faim, et se reposent sur la paille avec une âme sereine et confiante. » Goldsmith a peint en vers charmants sa vie vagabonde sur les bords de la Loire (¹)



Portrait de Goldsmith. — Dessin de Gilbert.

Il rencontra sur son chemin un jeune homme très-riche, neveu d'un « prêteur sur gages, » et il en devint pour quelques semaines le gouverneur, à la condition expresse que son opulent pupille se gouvernerait entièrement d'après sa propre volonté. Ce jeune homme n'aimait ni l'instruction ni la dépense : « Toutes ses questions en route n'avaient qu'un seul objet : comment faire pour dépenser le moins possible? Si les curiosités des villes ne coûtaient rien à voir, il était assez disposé à les visiter; mais s'il fallait débourser un demi-schelling, il ne manquait jamais d'assurer qu'il était très-connu que ces choses ne valaient pas la peine qu'on fît un pas pour les voir. »

Goldsmith, on doit bien le penser, ne tira de la compagnie d'un tel voyageur qu'un seul avantage : le moyen de vivre pendant quelque temps sans avoir recours à son chant

(¹) How often have I led thy sportive choir,
With tuneless pipe, beside the murmuring Loire,
Where shading elms along the margin crew, etc.

et à sa flûte. Il arriva à Paris où il assista à des lectures publiques, fort à la mode en ce temps-là dans le monde lettré; il vit et admira la célèbre Clairon. La situation politique du pays lui inspira les plus tristes réflexions. Il lui avait suffi de remarquer l'innombrable quantité de chevreuils, de lièvres et de lapins s'ébattant sans crainte aux environs de la capitale, pour être assuré qu'il n'était pas chez un peuple libre. Cependant, il fut frappé de l'attitude du parlement, et il écrivit, par allusion à ce corps puissant, que « le génie de » la liberté semblait s'être enfin glissé dans le royaume de » France sous une robe de magistrat, et que, si trois fai- » bles monarques venaient à se succéder sur le trône, il » jetterait certainement son masque, et alors la nation se- » rait affranchie. » Il est remarquable que Goldsmith est mort quinze ans avant la révolution de 89 et que sa prophétie avait précédé de trente ans la prise de la Bastille.

En passant à Genève, Goldsmith ne résista point au désir de voir Voltaire, qui habitait les Délices, et il eut le plaisir de l'entendre parler, avec sa verve ordinaire, pendant près de trois heures, défendant chaleureusement l'Angleterre contre les spirituelles critiques de Fontenelle, qui était bien près de sa tombe.

Il visita ensuite le Jura, Schaffhouse, Bâle, Berne; passa en Italie; vit Milan, Florence, Vérone, Mantoue, Padoue, où l'on croit qu'il acheva ses études médicales. « En Italie, dit-il plus tard sous le personnage de son vagabond, mon




Une scène du *Vicaire de Wakefield.* — Repentir et pardon. — Dessin de Freeman (¹).

petit savoir comme musicien ne pouvait m'être utile : le plus pauvre paysan était homme à m'en remontrer; mais j'avais acquis, chemin faisant, un autre talent qui répondait aussi bien à mon but : c'était une certaine habileté dans les disputes philosophiques. L'usage, dans les couvents et les universités du continent, est encore d'admettre, à certains jours, les étrangers à la discussion de thèses publiques : le champion qui fait preuve d'adresse et d'esprit dans ces luttes de l'intelligence, a droit à une petite libéralité en argent, à dîner, et au logement pendant une nuit. Grâce à cette coutume, je me frayais tant bien que mal mon chemin vers l'Angleterre, m'arrêtant dans chaque ville, étudiant le monde en plein air, et, si je puis m'exprimer ainsi, voyant les deux côtés du tableau. « Nos lecteurs se demanderont comment un homme si maladroit et si embarrassé dans la conversation, tel en un mot que nous le dépeignent ses contemporains, parvint à gagner avec des paroles ses repas et son gîte. Nous nous en étonnons comme eux; mais, après tout, Olivier Goldsmith était jeune, gai, spirituel, Irlandais, et il avait faim.

Le 1er février 1756, notre pauvre voyageur toucha le sol natal à Douvres. Il ne possédait pas une obole, et pour arriver jusqu'à Londres, il rencontra de plus rudes obstacles qu'il n'avait eu à en surmonter pendant ses pérégrinations

(¹) « Les femmes sont plus impitoyables pour les fautes des autres femmes que les hommes... — Ma femme, dis-je à la mienne, faites attention à ce que je vous dis. Je vous ai ramené ici une pauvre malheureuse égarée : son retour à son devoir demande le retour de votre tendresse pour elle. Voilà les malheurs réels de la vie qui tombent sur nous, ne les augmentons pas par des divisions de famille. Si nous vivons ensemble en bonne intelligence, nous pourrons encore trouver le contentement, parce que nous sommes assez entre nous pour fermer notre porte aux censeurs, et pour nous soutenir les uns les autres... »

à travers une grande partie de l'Europe. On soupçonne qu'il consentit, pour avoir du pain, à jouer un rôle comique dans une grange, puis à manipuler dans une boutique d'apothicaire. Vers le milieu de février, il fit son entrée à Londres, le pauvre jeune homme! et il s'engagea dans le dédale de cette grande cité, sans argent, sans amis, sans protecteurs, sans relations d'aucune sorte, objet de dédain ou de méfiance pour les passants. A combien d'humiliations et de souffrances n'était-il pas destiné! A combien de portes n'était-il pas condamné à frapper vainement avant le jour solennel et suprême où « sa patrie reconnaissante » lui ouvrirait avec respect celle de Westminster!

VII. — MISÈRE. — LA PROTECTION D'UN PAUVRE MALADE. — ÉTATS DIVERS. — RENCONTRE D'UN ÉDITEUR.

Plus poëte, plus instruit, et moralement plus fort qu'à son départ de l'Angleterre, persuadé qu'il sortirait un jour de son obscurité, Olivier Goldsmith voulut respecter son nom : il le tint secret, le mettant en réserve pour des temps meilleurs, afin de solliciter plus librement un peu de travail dans les métiers que le hasard lui offrirait. Dix ou douze ans plus tard, dans le brillant salon de son illustre ami sir Joshua Reynolds, il fit tressaillir d'étonnement toute une noble et élégante société, en commençant avec candeur un récit par ces mots : « Au temps où je vivais avec les mendiants d'Axe-Lane... » Ce fut sans doute en mars ou avril 1756 que l'immortel auteur du *Ministre de Wakefield* et du *Voyageur* fit cette épreuve extrême de la misère. Il n'est pas vrai, toutefois, qu'il ait jamais « tendu la main » dans le sens littéral de ces deux terribles mots : sans cesse en quête de travail, il trouva d'abord à gagner un modeste salaire dans une imprimerie, puis dans quelques pharmacies, et notamment dans le laboratoire de chimie d'un brave citoyen nommé Jacob, au coin de Monument-Yard, à Fish-Street-Hill.

Un jour, il rencontra le docteur Sleigh, l'un de ses anciens condisciples d'Edimbourg; c'était un dimanche. Il avait sur lui ses meilleurs habits, et ils n'étaient guère bons; la misère avait imprimé sur toute sa personne la triste empreinte de ses doigts : le docteur Sleigh eut grand'peine à le reconnaître. Lorsque enfin il se fut assuré qu'il avait devant lui le pauvre Olivier, il prit intérêt à lui, le questionna, et essaya de l'aider de son mieux. Il lui conseilla de quitter le laboratoire pour pratiquer la médecine; il lui en facilita les moyens, et un matin Olivier Goldsmith se réveilla pauvre médecin des pauvres dans Bankside-Southwark. Si humble que fût cette condition, c'était monter de plusieurs degrés à l'échelle sociale, et même apparemment c'était trop pour une seule fois : il n'était pas dans la destinée d'Olivier de faire d'un coup une pareille enjambée. Son habit or et vert, qu'il devait à la libéralité du docteur, se ternit et s'usa sans qu'il eût réussi à trouver une clientèle qui le fît vivre; un habit noir eut le même sort; le fier chapeau à trois cornes s'aplatit, s'érailla et devint ridicule; l'élégante canne à pomme d'argent céda la place à un simple bâton. Le petit nombre de malades que visitait Goldsmith devinaient aisément sa détresse : ils étaient moins misérables que lui. L'un d'eux s'enhardit un jour, tandis qu'il lui tâtait le pouls, à s'offrir comme intermédiaire entre le pauvre docteur et le célèbre M. Samuel Richardson, imprimeur. Olivier, touché et attiré par le nom de l'auteur de *Clarisse Harlowe*, accepta avec reconnaissance, et, grâce à la protection du malade, qui était un ouvrier imprimeur, il obtint la place de lecteur et de correcteur dans l'imprimerie de Salisbury-Court. Devant le grillage de son bureau, il eut la joie de voir passer les figures de quelques écrivains en renom, notamment celle d'Young, l'auteur des *Nuits*. Il était impossible que dans un milieu semblable son imagination littéraire ne prît pas feu. Il entreprit d'écrire une tragédie, dont le titre est resté ignoré; il paraît même qu'il soumit son œuvre au jugement de Richardson : ce dernier, sans doute, ne devina pas le génie de son *prote*, car, peu de temps après, Goldsmith, probablement découragé, sortit de l'imprimerie et entra, hélas! comme maître d'études dans l'école du docteur Miller à Peekham. C'était, à vrai dire, un singulier professeur. Il jouait à saute-mouton ou à la corde avec les enfants, leur racontait des histoires et les faisait danser au son de sa flûte. Un jour d'avril, un libraire nommé Griffiths, qui publiait un recueil mensuel, la *Monthly Review*, dînant à la table du docteur Miller, on se mit à parler de littérature; le maître d'études hasarda quelques observations, le libraire les remarqua; le soir il prit à l'écart Goldsmith et lui demanda s'il lui conviendrait de donner à la *Revue* quelques articles de critique. La proposition, comme on le pense bien, fut acceptée avec empressement. Des relations fréquentes furent la suite de cet entretien, et avant la fin d'avril, Olivier, changeant encore d'état, vint loger chez Griffiths, qui se chargea de le nourrir, et lui offrit même un petit salaire régulier, à la condition qu'il se consacrerait entièrement à la Revue. Pour le coup, la fortune avait l'air d'être lasse de ses rigueurs. Goldsmith entrait dans la littérature par un sentier qui, pour être un peu étroit, ne lui en paraissait pas moins digne d'envie. Il n'avait encore que vingt-neuf ans, et il n'ignorait pas les souffrances de la plupart des littérateurs illustres de son temps. Fielding était mort, trois ans auparavant, triste, abattu, sans fortune; le charmant poëte Collins venait de terminer le supplice de sa vie, pauvre et fou; Smollet, si fécond, si inventif, travaillait avec une admirable énergie pour gagner à grand'peine sa vie de chaque jour; Samuel Johnson, dans les six mois précédents, avait été détenu pour une dette de cinq livres sterling dix-huit schellings (environ cent quarante francs). Les écrivains anglais étaient-ils donc à cette époque destitués de tout secours, de toute protection? Non, mais les encouragements dont pouvait disposer le ministère étaient partagés entre les écrivains qui mettaient leur plume à la solde de leur pouvoir. « Une pension littéraire, disait Johnson, est un salaire donné à un valet politique pour trahir sa patrie. » Dans son *Vrai patriote*, Fielding avait pris la défense de ces auteurs privilégiés avec une ironie amère, en les comparant avec certains orateurs ministériels : « Dans un pays où il n'y a aucune *provision* publique pour les hommes de mérite, un auteur n'est pas obligé d'être un patriote plus désintéressé que tout autre citoyen. Pourquoi celui dont la plume est le seul gagne-pain serait-il un monstre plus affreux, parce qu'il s'en sert pour vivre, que celui qui use de sa langue pour arriver au même but? »

VIII. — DÉBUTS LITTÉRAIRES. — VICISSITUDES. — HUMILIATION. — IMPRUDENCE. — COMMENCEMENT DE CÉLÉBRITÉ.

Voici Goldsmith installé, dans Paternoster-Row, au fond de la boutique de M. Griffith. Il est chargé d'analyser et de critiquer les ouvrages nouveaux. Qui ne le féliciterait enfin du changement de sa condition? Mais il se rencontre qu'il est tombé dans un nouvel esclavage. M. et Mme Griffith sont de rudes maîtres : ils ne le laissent point s'éloigner de son bureau avant une heure avancée du soir. Mme Griffith a des prétentions à la littérature; elle raye, biffe, change, allonge, raccourcit les articles de Goldsmith; à table, elle lui mesure ses morceaux d'une main parcimonieuse : on pressent déjà que Goldsmith ne restera pas longtemps sous la férule de cet impitoyable couple. Cependant,

sa collaboration anonyme à la *Monthly Review* décide de sa vocation en lui révélant ses forces; en même temps elle le laisse entrevoir par ceux qui occupent le premier rang dans la littérature. Ses pages de critique, toutes mutilées qu'elles soient par la vieille dame, témoignent d'un goût, d'un jugement et d'un savoir peu communs. A la fin, une exigence intolérable, une discussion plus vive qu'à l'ordinaire, firent sortir Goldsmith de la boutique de Paternoster-Row; mais toute relation ne fut pas interrompue entre l'éditeur de la *Monthly Review* et lui : le marchand avait compris son mérite, et il avait intérêt à ne pas le perdre de vue; les Griffith (on en trouve partout) ne s'obstinent pas plus dans la haine que dans l'amitié; ils n'aiment en réalité qu'une chose, leur bourse, et on est toujours bien ou mal venu d'eux suivant qu'on leur est plus ou moins utile pour la remplir. Au mois de février 1758, deux petits volumes de Goldsmith furent publiés par Griffith, sous ce titre : « the Memoirs of a pro- » testant condemned to the galleys of France for his reli- » gion; translated from the original just published ad the » Hague, by James Willington (Mémoires d'un protestant » condamné en France aux galères pour sa religion; tra- » duit de l'original, qui vient d'être publié à la Haye, par » James Willington). » James Willington n'était autre qu'Olivier Goldsmith. Dans la préface, on remarque tous les caractères du talent de notre auteur : clarté, grâce, pureté de style, et concision.

Goldsmith était donc devenu décidément homme de lettres; il n'en demeura pas moins pauvre, au contraire. Il vécut quelque temps dans un grenier, près de Salisbury-Square; la faim l'en chassa et le ramena chez le docteur Miller, où il reprit pour quelque temps la souquenille du maître d'études. Le bon docteur voyait sa misère à la fois physique et morale, mais ne pouvait pas le soulager beaucoup; il lui fit espérer qu'un de ses amis lui trouverait un poste médical dans l'Inde. Ce projet n'eut rien qui effrayât Goldsmith; il aimait les voyages et il avait eu lui-même autrefois l'idée d'aller déchiffrer en Asie (à Beyrouth ou à Van?) les montagnes écrites *(written mountains)*, bien qu'il ne sût pas un mot d'arabe. En attendant, il composa, pendant ses rares instants de loisir, son livre intitulé : *Recherches sur l'état présent de la littérature polie en Europe*. Cet ouvrage était terminé lorsque, sorti une seconde fois de l'école de Peckham, il reçut l'avis qu'il pouvait aller prendre possession de son emploi de médecin-chirurgien à une factorerie de la côte de Coromandel. Il obtint de ses amis d'Irlande une somme d'argent pour subvenir aux frais du voyage; mais, soit qu'il eût trop retardé son départ, soit toute autre circonstance, il apprit, au commencement de 1758, qu'il ne devait plus compter sur la place de Coromandel. Dans son découragement, il prit la résolution de passer un examen pour devenir aide-chirurgien dans les hôpitaux. Il lui fallait seulement un habillement convenable pour se présenter devant les examinateurs : Griffith consentit à le faire vêtir à neuf par son tailleur en échange de quatre articles pour sa Revue. Goldsmith se présenta donc, le 21 décembre 1758, à la salle des chirurgiens; il fut examiné et... refusé!

Rentré à son logis, un grenier dans la cour de l'Arbre-Vert *(Green-Arbour court)*, il s'abandonna aux idées les plus sombres. Par bonheur, un nouveau malheur le tira de ses réflexions. Dans les vies agitées il en est ainsi : un seul malheur persévérant tuerait; une variété de malheurs tient l'âme en haleine et l'aide à vivre par secousses. Celui qui louait une chambre à Goldsmith, un pauvre tailleur, fut arrêté pour dettes. Sa femme vint pleurer chez son misérable locataire, qui devait plus d'un mois de son loyer. Goldsmith chercha comment il pourrait venir au secours du prisonnier, et, cédant à un premier mouvement, il mit en gage ses habits neufs et les quatre volumes que lui avait envoyés l'éditeur de la *Monthly Review*. Le digne époux de mistress Griffith ne tarda pas à être informé de cet abus; il entra dans une épouvantable colère et accabla d'injures et de menaces Goldsmith, qui, reconnaissant toute son imprudence, se mit humblement à sa discrétion. Griffith exigea qu'il écrivît pour lui une *Vie de Voltaire*, ce qui, heureusement, termina l'aventure. Cette biographie contient d'excellents renseignements sur les années pendant lesquelles Voltaire séjourna en Angleterre. Goldsmith vécut ensuite du prix de quelques bons articles insérés dans la *Critical Review*. Enfin ses *Recherches sur l'état présent de la littérature polie en Europe* furent publiées. Son nom n'était point sur le titre; mais il se révéla par le mérite même de ce livre, où étaient peints, sans déclamation et sans amertume, avec un sens exquis et un grand charme de style, l'ignorant despotisme de certains éditeurs et la triste situation des véritables hommes de lettres. Le libraire Wilkie lui proposa la création d'un recueil mensuel. Il accepta, et, le 6 octobre 1759, parut le premier numéro de l'Abeille *(the Bee)*, au prix de threepence (30 centimes). Cette tentative n'eut point de succès dans le public qui paye : le recueil ne se soutint pas plus de deux mois; il avait mieux réussi près des écrivains supérieurs, et le cinquième numéro de l'Abeille, où étaient appréciés d'une manière élevée et impartiale les titres des auteurs célèbres du temps, est considéré comme l'origine des relations du pauvre Goldsmith avec le docteur Johnson. Sa rédaction de cette revue éphémère attira aussi sur lui l'attention du libraire Newbery et du célèbre Smollet. Tous deux montèrent un jour au grenier de Goldsmith pour le prier d'écrire dans un véritable Magasin pittoresque anglais, le *British Magazine*, orné de curieuses gravures sur cuivre. Dans ce recueil parurent quelques-uns des meilleurs essais de notre auteur, qui bientôt publia, dans un nouveau journal intitulé *the Public Ledger*, son *Citoyen du monde* (the Citizen of the world), ou *Lettres d'un philosophe chinois demeurant à Londres, à ses amis en Orient*. De toutes les imitations des *Lettres persanes* publiées en Europe, c'est la seule qui ait eu un caractère assez original pour vivre autant que le modèle. Cette correspondance fictive fut, pendant l'année 1760, l'une des publications qui eurent le plus de lecteurs à Londres, et elle gagna encore dans l'estime publique lorsque, l'année suivante, elle fut réimprimée en deux volumes par Newbery.

Vers ce temps, Goldsmith quitta son grenier de *Green-Arbour court*, et vint habiter un appartement un peu moins misérable, composé de deux chambres, dans *Wine-Office court, Fleet street*. Il y reçut la première visite de Johnson.

Classé définitivement parmi les écrivains les plus distingués de son époque, Goldsmith eut dès lors plus de courage pour supporter sa misère : il ne l'eût certes pas échangée contre l'opulence d'un sot. Le libraire Newbery l'employa, moyennant de très-modestes rémunérations, à un grand nombre de petits travaux anonymes, préfaces, compilations, réimpressions, biographies, menus détails de la profession, parmi lesquels nous remarquons un abrégé de Plutarque et, comme contraste, une *Vie du beau Nash*, dandy fameux, disparu depuis peu de temps du théâtre de la mode.

A la fin de 1762, Goldsmith avait encore une fois délogé. Il était allé louer, près de son éditeur, à Islington, chez mistress Fleming, la chambre où nos lecteurs l'ont vu désespéré d'être aux arrêts et heureux d'être délivré par Johnson (page 177). On ne sait pas en quel temps il avait commencé le *Ministre de Wakefield*, que le docteur y découvrit. C'était une œuvre de prédilection qu'aucun libraire n'avait commandée. Le fils du pauvre ministre de Pallas le composait sans doute à de rares intervalles, se complaisant aux émotions qui l'inspiraient, et attendant, pour les laisser

se réfléchir calmes et pures dans son style, l'heure où son âme était le moins agitée par les inquiétudes du lendemain, et où aucun nuage ne dérobait à sa vue les scènes de son enfance et les traits vénérés de ses parents. Ce n'était pas qu'il eût la pensée d'écrire une sorte de confession déguisée; non, ce petit livre était seulement comme une miroir où il aimait à voir se retracer, sous la transparence d'une fiction, légèrement tissue et presque sans art, ses plus doux et ses plus tristes souvenirs, ses impressions les plus naïves de tendresse et de douleur, et, pour ainsi dire, un idéal modeste et discret de sa vie morale. Tous les jours s'élèvent des plaintes nombreuses et bien souvent justifiées contre les romans. Si l'on veut défendre ce genre littéraire, trop favorable aux paresses de l'esprit, trop séduisant, trop semblable à ces mets stimulants qui déshabituent des aliments sains et substantiels, on ne peut mieux faire que de citer le *Ministre de Wakefield.* C'est une lecture qui convient à toutes les conditions, surtout à celles où l'existence est obscure et précaire. Elle enseigne à croire que le mal, si grande que soit sa part ici-bas, ne l'emporte pas sur le bien ; elle montre tout ce que peut contenir de vraie poésie, de vertu, de noblesse, l'âme la plus simple et même, sous certains rapports, la plus faible; elle console, elle encourage; elle nous dispose à devenir meilleurs, plus patients, plus résignés, plus bienveillants envers nos semblables, plus confiants dans les desseins secrets de la Providence. Telle est la philosophie du *Ministre de Wakefield.* Compterait-on dans la littérature, soit ancienne, soit moderne, beaucoup de livres capables d'exercer une influence si utile et si heureuse?

*La suite à une autre livraison.*

---

Il est aussi peu en la puissance de toute la faculté terrienne d'engarder la liberté françoise de parler, comme d'enfouir le soleil en terre ou l'enfermer dans un trou.

Pierre Lestoile.

---

Les flatteurs de tout âge ressemblent à ces tribus africaines dont parle le crédule Pline, qui font périr les hommes, les animaux, les plantes même, en les *fascinant* par des louanges.

Jean-Paul Faber.

---

## PIERRES MONUMENTALES

### EMPLOYÉES PAR LES ANCIENS.

Voy. p. 111, 215.

### III. LA SYÉNITE, OU GRANITE ROSE D'ÉGYPTE.

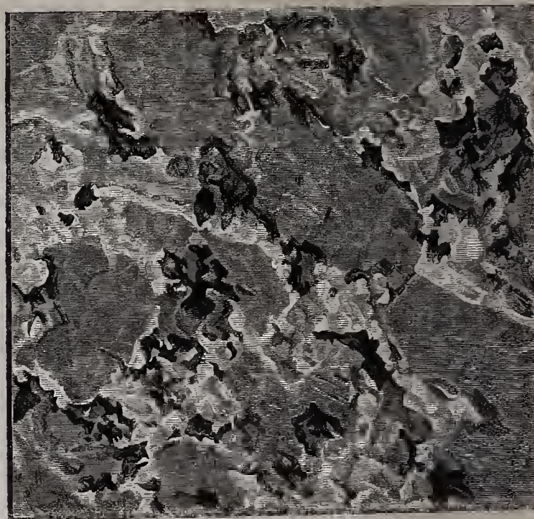
La syénite était connue des anciens sous le nom qu'elle porte aujourd'hui; ce nom lui venait des carrières qui la fournissaient plus particulièrement et qui étaient situées aux environs de Syène, en Égypte : on l'appelait aussi *marbre de Syène* et *pierre thébaïque*. Pline l'a décrite sous le nom de *Pyropœcilon* (pierre de feu), à cause de la couleur de ses cristaux dont il comparait la vivacité à celle de la flamme. Les modernes lui donnent fréquemment le nom de granite rose d'Égypte, à cause de sa ressemblance aux granites et de sa couleur.

Cette belle roche est une sorte de granite dans lequel le mica est remplacé par l'amphibole *hornblende* (deux espèces minérales dont il a été déjà question dans notre premier article, page 111 du tome XXI). Elle se compose donc principalement de quarz, feldspath et amphibole hornblende : les autres éléments qu'elle peut contenir n'y sont qu'accidentels; tels sont le mica, le grenat, etc. Les éléments minéralogiques qui constituent la syénite sont à l'état cristallin et donnent à la roche une texture tout à fait identique à celle du granite ordinaire. Le quarz apparaît dans la roche sous une couleur grisâtre et avec un éclat vitreux; le feldspath y est ordinairement d'une belle couleur rose de chair, et il appartient à l'espèce particulière que les minéralogistes ont nommée orthose. L'amphibole hornblende est d'un vert foncé. Ces trois sortes de minéraux sont assez nettement isolés les uns des autres dans la syénite, surtout dans ses belles variétés, par leur couleur différente.

On trouve dans les ruines de toutes les anciennes villes de l'Égypte une quantité innombrable de débris de monuments en syénite, notamment dans les îles de Philæ et d'Éléphantine, à Thèbes, à Louqsor, à Héliopolis, et à Alexandrie. Les obélisques, les sphinx, les sarcophages, la colonne de Pompée et les aiguilles de Cléopâtre, l'intérieur de la grande pyramide de Chéops, le sanctuaire monolithe de Saïs, sont en syénite. L'obélisque de Louqsor sur la place de la Concorde, à Paris, et les pieds et la tête d'une statue colossale d'Aménophis III, dans le Musée égyptien du Louvre, ainsi qu'un grand nombre d'autres sculptures de cette collection, offrent de beaux spécimens de cette pierre monumentale qui ont conservé le poli le plus parfait depuis près de quatre mille ans.

Le principal gisement de syénite est situé à une demi-lieue au nord de Syène (Assuan); d'après Russeger, cette carrière se prolongerait beaucoup au sud de la cataracte et de l'île de Philæ, jusque dans la Nubie. On retrouve la même pierre à Éléphantine et dans les îles intermédiaires. Enfin elle existerait encore dans le Djebel-Gareb et dans le Djebel-Elzede (montagnes de l'huile), entre Koseïr et Suez.

L'exploitation de la syénite est aujourd'hui abandonnée, et si elle est encore quelquefois employée dans la marbrerie moderne, c'est en morceaux d'un volume peu considérable rapportés comme lest par les vaisseaux qui font le commerce avec Alexandrie; et on la désigne généralement dans le commerce sous le nom de *granite rouge oriental.*



Granite rose (Syénite) d'Égypte.

---

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

## VALKENBURG




Tableau de nature morte, par Valkenburg. — Dessin de Freeman.

Dirk ou Thierry Valkenburg, peintre hollandais, est né à Amsterdam en 1675. Il étudia dans l'atelier de Jean Weeninx, où il apprit l'art de reproduire habilement tous les animaux ; il se distingua d'une manière spéciale dans la représentation du gibier vivant ou mort. Il exécutait aussi avec une grande facilité le portrait et les tableaux de genre. Il n'avait pas plus de vingt et un ans, lorsqu'il entreprit un voyage en Allemagne : il voulait changer d'horizon et varier ses études. Arrivé un soir à Augsbourg, il fut adressé au baron de Knobel, qui l'accueillit de la façon la plus bienveillante, lui fit faire son portrait et lui demanda d'autres ouvrages. Lorsque Valkenburg les eut terminés, le digne homme lui donna une lettre de recommandation pour Louis de Bade. Ce prince offrit au jeune artiste de le nommer son peintre officiel et de lui assurer une pension de deux mille écus ; il voulait même qu'il s'assît tous les jours à sa table. Mais Valkenburg refusa d'aliéner son indépendance et partit pour Vienne. Le prince Adam de Lichtenstein y devint son protecteur ; il le combla de dons et de prévenances, essayant aussi de le retenir à sa cour. Ses efforts échouèrent comme ceux de Louis de Bade. Valkenburg aima mieux retourner dans sa patrie. Sa renommée l'y avait précédé depuis longtemps, et il se trouva surchargé de travaux. Guillaume III, roi d'Angleterre, qui l'avait appelé en Hollande dans le palais champêtre nommé *le Loo*, lui paya cent ducats une toile qu'il avait peinte en dix jours, et lui promit ses bonnes grâces pour l'avenir : la mort l'empêcha de réaliser ses honorables intentions. Le roi de Prusse lui fit offrir bientôt après le titre de peintre officiel, avec un revenu de mille thalers, s'il voulait venir habiter Berlin. Mais Valkenburg désirait entreprendre un plus long voyage ; il était marié à une femme qui, dit-on, ne le rendait pas heureux (certains artistes sont difficiles à satisfaire), et il cherchait une occasion de fuir si loin qu'elle ne pût le retrouver. Un amateur qui possédait de grands biens à Surinam, dans la Guiane hollandaise, ayant une vive estime pour le caractère de Valkenburg, la plus haute opinion de son mérite, et le voyant malheureux, lui proposa

d'aller dans le nouveau monde administrer ses propriétés. L'artiste accepta : que la mer le séparât de sa femme, c'était tout ce qu'il demandait. Il partit, la joie au cœur ; mais il ne put supporter le climat insalubre de la Guiane : il tomba malade et fut obligé de revenir. Les historiens ne nous disent pas s'il se réunit à son épouse. Il vécut plusieurs années encore et peignit un grand nombre de portraits. Ses tableaux ne sont pas fort communs : on en voit très-peu dans les galeries publiques ; le Musée du Louvre et la Pinacothèque de Bavière n'en possèdent pas un seul. Frappé d'apoplexie en 1721, Valkenburg ne mourut pas sur le coup, mais il ne put se rétablir, et expira dans la quarante-septième année de son âge.

## CORRESPONDANCE D'UNE INSTITUTRICE.

Suite. — Voy. p. 213, 255, 286.

*A mademoiselle Geneviève ***.*

29 juin 18...

Oh! la cruelle journée! — Je vous écris encore agitée des douloureuses émotions qui viennent de se succéder, et obligée d'essuyer une larme à chaque ligne.

J'avais passé une nuit de fièvre, uniquement occupée de me retourner comme Guatimozin sur les charbons cuisants d'espérances déçues. Je m'étais levée à bout de courage et le cœur aigri. J'étais bien décidée cette fois à secouer momentanément mon joug d'institutrice et à prendre quelques instants de congé pour jouir d'Amélie. Je l'attendais avec impatience, mais la matinée se passa sans qu'elle parût. C'était le jour de manége pour Louise, et nous ne devions point promener ; je n'osais envoyer quelqu'un demander des nouvelles de notre amie ; j'espérais d'ailleurs la voir paraître à chaque instant.

Cette attente se prolongea tout le jour. Enfin, vers le soir, je reçus une lettre portant le timbre du village. Je ne puis mieux faire que de vous la recopier ici :

« Quand vous ouvrirez ce billet, chère amie, je serai déjà loin! — Je gage que vous allez vous récrier et vous plaindre de mon manque de parole, car vous ignorez sans doute mon aventure de ce matin. La voici donc dans toute sa simplicité.

» Il pouvait être dix heures lorsque je me suis présentée au château (c'est ainsi, je crois, que M. le comte appelle sa grande maison de force) ; je vous demande à deux domestiques, lesquels se regardent et vont parler à votre femme de charge, je crois. Celle-ci arrive et me répond que vous êtes occupée à une leçon. Je dis que j'attendrai ; on me répond que la leçon finie vous devez descendre avec Mlle Louise au manége. Je déclare que les chevaux ne me font point peur et que je vous suivrai. On hésite, on paraît embarrassé. Vous savez que la patience n'est point ma vertu dominante, chère amie ; je sentais mes oreilles rougir, quand la porte du salon s'ouvre ; j'aperçois M. le comte que le bruit du débat avait sans doute attiré.

» Je me décide à en finir avec ces impertinences de laquais, et je vais droit à lui.

» On salue avec cette froide politesse qui est l'impertinence des gens bien nés ; on m'offre un fauteuil, je refuse ; mais j'expose rapidement le motif de ma visite : — une ancienne amie de pension ; — quatre années de séparation ; — une heure seulement à passer ensemble. — Vous devinez le reste!

» M. le comte écoute tout avec beaucoup de calme, et quand j'ai fini il me commence un discours en quatre points. Il est désolé ; mais il a le malheur d'avoir des principes très-rigoureux... La surveillance continuelle et l'isolement lui paraissent indispensables en éducation ; c'est pour cela qu'il est resté à la campagne... qu'il a cherché quelqu'un à qui il pût confier sa fille Déjà hier l'ordre a été interrompu... L'important est de ne point laisser des habitudes s'établir.

» Il me prie de l'excuser et me fait un salut irréprochable qui me congédiait.

» J'avoue que je me suis trouvée étourdie. J'ai rendu le salut et je suis partie

» Je n'étais pas à six pas de la porte que j'avais treuvé tout ce qu'il eût fallu répondre à votre homme à principes ; mais il était trop tard et j'ai dû partir en me voulant du mal de m'être laissé battre ainsi quand j'avais en main le beau jeu.

» Mais c'est vous que je plains, pauvre chère créature, soudée par le devoir à cette maligne petite guenon bien digne de son père. Vous avez beau prodiguer science, dévouement, conscience ; on surveille le tout comme si vous vendiez votre âme à faux poids. Que Dieu vous donne courage, ma chérie! quand à moi je suis trop en colère pour savoir vous en donner.

» Adieu, aimez-moi toujours ; j'espère vous revoir un jour libre de vos geôliers. » AMÉLIE.

Vous comprenez ce que je dus éprouver à la lecture de cette lettre Il était donc bien vrai que j'étais l'esclave de M. le comte, que je n'avais plus droit de vivre de la vie des autres ; que j'étais retranchée de la société! A cette pensée, mon cœur se souleva d'indignation ; puis le sentiment de mon impuissance à briser une pareille chaîne me saisit avec une telle amertume que je fondis en larmes. Quelque dure que fût ma dépendance, il fallait, en effet, la subir. La main de fer de la nécessité me tenait captive dans mon humiliation ; tout était désormais pour moi dans un seul mot : *me soumettre!* Oh! quelle triste journée! Que de colère mal comprimée! que de sanglots à demi étouffés! quelle haine de cette charge que m'impose la pauvreté! Comme je me suis révoltée de l'inégalité des parts faites à chaque créature sur cette terre! — Il a fallu la réflexion, la solitude et la nuit pour calmer un peu ces bouillonnements douloureux. Maintenant je suis plus tranquille ; mon irritation s'est transformée en abattement. Pendant que je vous écris mes pleurs tachent le papier. — Mais à quoi bon? ni mes larmes ni mes plaintes ne changeront rien à ce qui est. Dans cette grande loterie du monde, il faut que chacun subisse le numéro tiré. Je tâche de me persuader que toutes les injustices apparentes qui nous froissent ne sont que des conditions incomprises de la grande harmonie humaine ; je voudrais accepter, être heureuse, et je ne puis! J'ai beau me répéter qu'il en est du bonheur comme de cette province gagnée et perdue par Charles XI, qui se contenta de dire : « Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée . que son saint nom soit béni! » Il m'est impossible de finir la phrase et de bénir Dieu pour ma liberté perdue et mes espérances détruites.

*Mardi.* — Je ne vous ai encore jamais parlé d'un M. Lerman, qui vient assez fréquemment au château et qui jouit d'un grand crédit près de M. le comte.

C'est un médecin d'origine allemande, toujours vêtu d'une immense houppelande de drap vert, chaussé de grandes guêtres de buffle et coiffé d'un chapeau gris à larges bords. Il y a dans son aspect quelque chose du quaker et du marchand de chevaux. Ses manières ont une bonhomie brutale qui m'a déplu dès le premier jour. A notre seconde rencontre il m'a demandé mon âge, mon origine, la généalogie de ma famille! Toutes ces questions étaient faites coup sur coup et en m'observant de derrière ses lunettes bleues qui donnent à sa grosse figure rougeaude une expression particulièrement déplaisante. A chaque réponse il répondait par un *hem!* équivoque, espèce de tic monotone

qui finit par vous agacer les nerfs : aussi l'ai-je évité depuis autant qu'il m'a été possible ; mais M. Lerman est de nature tenace. Je ne sais pourquoi il s'obstine à me retenir, à me parler ; l'allemand lui sert, pour cela, de prétexte. Il est Berlinois et a, comme tous ses compatriotes, des prétentions à l'atticisme germanique : aussi n'est-il point content de mon saxon.

Ces dissentiments grammaticaux, joints à l'espèce de contrôle qu'il exerce sur l'hygiène de Louise, ont fini par me le rendre insupportable. Il s'est établi entre nous une espèce de guerre dans laquelle j'apporte, il faut bien l'avouer, beaucoup plus d'animosité que le docteur. Lui semble surtout occupé de m'observer. Il m'excite, il me met l'humeur en mouvement comme si j'étais pour lui matière à expérience. Je sens que, par suite, les plus gros torts restent de mon côté, et j'en hais davantage le docteur.

A vrai dire, soit malignité, soit maladresse, il me nuit souvent près de M. le comte. Tantôt ce sont des plaintes sur l'abandon de certaines prescriptions pour Louise, tantôt des objections sur les méthodes suivies dans ses études. Je réponds avec une vivacité amère qui ne l'empêche point de recommencer un instant après ; on dirait qu'il s'est chargé de mon éducation tandis que je fais celle de l'enfant.

Chaque jour cette intervention devient plus pénible ; ma patience est à bout, et à la première occasion je crains de le laisser voir.

*Jeudi.* — Ce que je pressentais depuis quelque temps est enfin arrivé. M. le comte a prié le docteur de vérifier les progrès faits par sa fille sous ma direction. Il a fallu subir cette humiliante et mensongère épreuve.

Malheureuses créatures que nous sommes ! responsables non-seulement de nos paresses, de nos erreurs, de nos ignorances, mais de celles de nos écolières, on nous juge en elles et par elles. C'est dans ce miroir trompeur qu'on cherche le reflet de notre zèle ou de notre intelligence. L'examen est-il satisfaisant, l'honneur des progrès est rapporté à l'élève. Est-il défavorable, le tort est au maître ! A chaque sottise de l'enfant, le regard de l'examinateur se reporte vers celui qui devait l'instruire, comme si les paroles avaient été prononcées par lui-même. Un autre répond, et c'est nous qui en demeurons responsables !

J'aurais voulu répudier cette responsabilité avant l'interrogatoire de Louise ; je ne l'ai point osé.

M. Lerman l'a questionnée longuement sur toutes les matières qui font l'objet de ses études journalières, mais en d'autres termes et sous une forme inaccoutumée. L'enfant déroutée n'a rien répondu. Le docteur scandait ces longs silences par des hem ! de moins en moins sympathiques ; il jetait de temps en temps un regard de mon côté, comme s'il eût voulu me demander compte de ce mutisme obstiné. J'éprouvais une impatience et une irritation inexprimables ; j'aurais voulu renvoyer l'enfant, m'asseoir à sa place, pour échapper à cette solidarité d'ignorance.

Chaque fois que j'ai voulu intervenir, M. Lerman m'a interrompue en me priant de *la laisser dire ;* mais elle a continué à se taire en frottant le parquet du bout de son brodequin ; enfin il a fallu s'arrêter. Le docteur a congédié Louise, en l'avertissant avec son air paterne *qu'elle avait encore pas mal de choses à apprendre,* et je suis partie avec elle le cœur gros de dépit.

L'enfant s'attendait sans doute à des reproches ; j'ai évité de lui parler, j'aurais eu trop à dire ; je me suis tue par prudence.

*La suite à une autre livraison.*

---

## RATISBONNE.

Ratisbonne (en allemand *Regensburg),* dans le royaume de Bavière, est située au confluent du Regen et du Danube, au milieu d'une contrée très-pittoresque et très-fertile ; elle est aujourd'hui le chef-lieu du cercle de Regen. C'est une des cités les plus anciennes de la partie supérieure du Danube. Sous les Romains, elle portait le nom de *Reginum* ou de *Castra Regina ;* l'empereur Tibère y établit la 4e légion, d'où elle prit le titre de *Tiberia Quadrata ;* dans le latin du moyen âge, on la désigna sous cette espèce de surnom *Ratisbona* (bon radeau ou navire ?). Nous ne nous arrêterons pas à la tradition qui fait remonter l'époque de sa fondation à l'arrivée d'un certain Bavaro d'Arménie, lequel établit une colonie en cet endroit, et dont les descendants furent vaincus par Norix, fils d'Hercule. Ce sont des fables dont l'histoire ne doit point s'occuper. Les habitants se convertirent au christianisme vers l'an 185 ; mais le premier évêché n'y fut établi qu'au huitième siècle par saint Boniface. Plus tard, Ratisbonne devint une ville libre *(Freistadt),* et prit un grand développement. L'incendie qui y éclata en 1046 et la consuma entièrement ne fit que ralentir un moment son activité commerciale : cette ville fut en effet, pendant tout le moyen âge, une des places de commerce les plus importantes de l'Allemagne. Elle correspondait avec Venise, qui lui livrait les denrées de l'Orient et recevait d'elle en échange des pelleteries. On dit même qu'elle entretenait des relations avec les marchands de Kiew, en Russie. Elle était ainsi la rivale de son industrieuse voisine, la cité de Nuremberg. Les croisés, pour se rendre en Asie, s'adressaient aux bateliers de Ratisbonne, qui maintint sa réputation pendant plusieurs siècles, jusqu'à ce que la découverte d'une route nouvelle aux Indes orientales et celle d'un continent jusqu'alors inconnu eussent donné au commerce une direction différente.

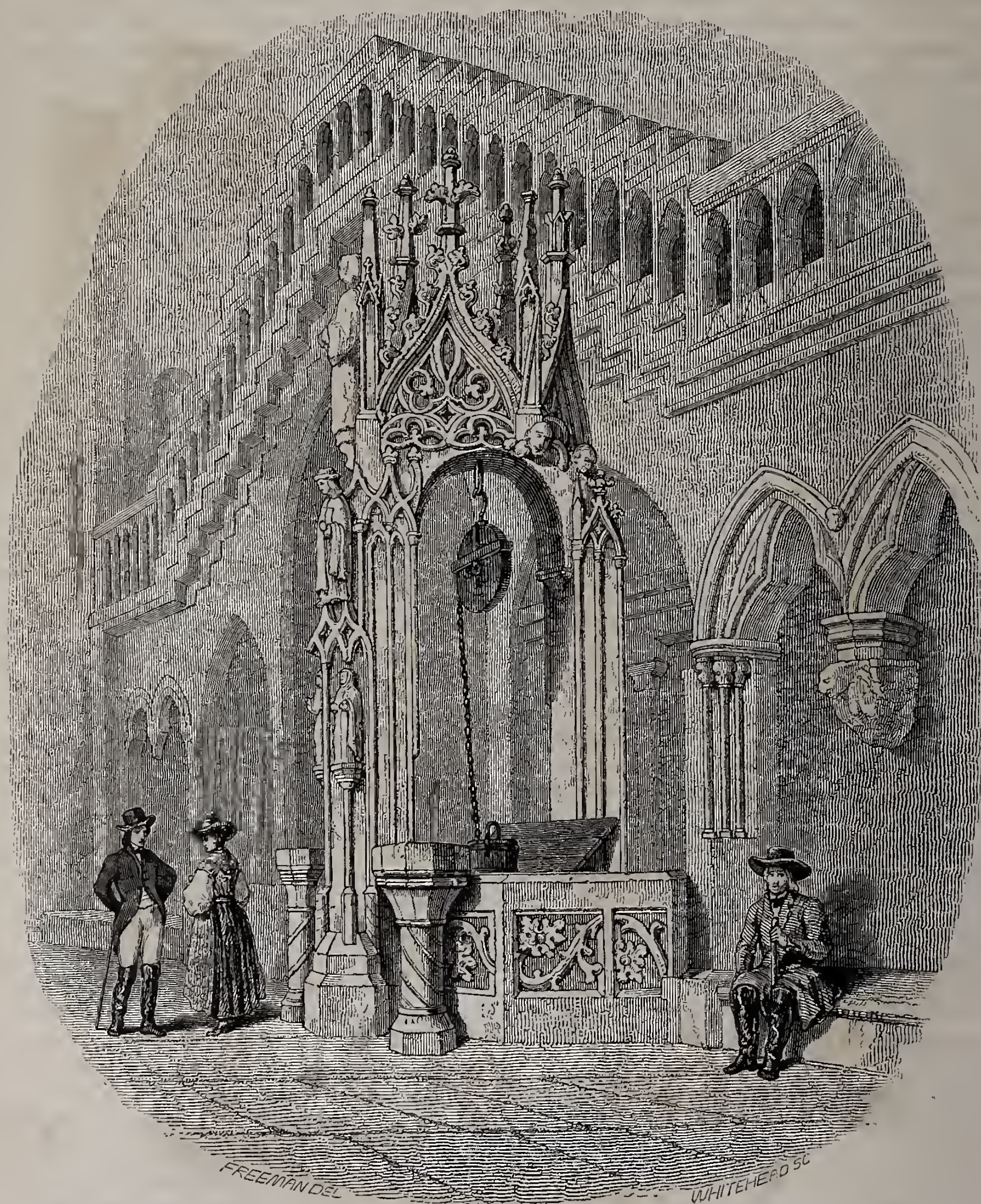
Ratisbonne ne se releva jamais du coup qui fut alors porté à sa prospérité, bien que la diète de l'Empire ait longtemps siégé dans ses murs et lui ait donné un certain éclat. C'est encore une cité active, sans aucun doute, mais ce n'est plus la Ratisbonne florissante des anciens jours.

La population actuelle est de 25 000 habitants. La ville, entourée de restes d'anciennes fortifications et d'un fossé large et profond, a des rues irrégulières, étroites, sombres, mal pavées. Les maisons dont elles sont bordées attestent une haute antiquité. De temps à autre, vous apercevez auprès des habitations bourgeoises des tours gothiques massives, derniers vestiges d'un temps où les citadins de Ratisbonne se retranchaient derrière d'épaisses murailles pour se défendre des ennemis aussi bien que de leurs concitoyens. Parmi ces monuments d'une civilisation barbare, on distingue la tour Dorée *(der Goldene Thurm)* et le Goliath, espèce de forteresse sur la façade de laquelle est représentée la lutte de David avec le géant. Mais l'édifice principal de Ratisbonne, c'est la cathédrale de Saint-Pierre, l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture allemande.

Après le désastreux incendie dont nous avons parlé, on construisit une nouvelle église, dont la première pierre fut posée par l'évêque Léo Thundorfer, patricien de Ratisbonne. Au dix-septième siècle les travaux n'étaient pas encore terminés, et aujourd'hui même les deux tours restent inachevées. Dans une chronique de Nuremberg, datée de l'an 1493, on voit représentées ces tours de la cathédrale, surmontées d'une grue, comme l'est encore aujourd'hui la tour de la cathédrale de Cologne.

Saint-Pierre est remarquable autant par le bon goût de son ornementation intérieure que par l'imposante majesté de son extérieur. La façade a été conçue dans de belles proportions ; on y a prodigué des ornements qui l'embellissent sans la surcharger. La grande porte est construite sur un autre plan que les entrées ordinaires des cathédrales. Elle s'avance en triangle et forme une

espèce de baldaquin où l'art du sculpteur s'est déployé dans toute sa magnificence ; elle est flanquée de deux portes accessoires, non moins artistement décorées. Sur les deux côtés de l'église s'élève une véritable forêt de piliers, de pyramides et de tourelles, au-dessus desquelles court une galerie avec une balustrade à jour, d'où l'on a une vue magnifique sur la ville et ses environs. Au nord de la cathédrale, on voit une petite tour, *Eselsthurm*, ainsi nommée parce que, pendant la construction de l'édifice, c'était par là que montaient les ânes chargés d'apporter les matériaux. Si l'on pénètre dans l'intérieur, l'œil est frappé de la grandeur de la voûte ogivale, soutenue de chaque côté par des colonnes et ornée de riches vitraux qui laissent passer une douce lumière. Ces vitraux sont modernes;

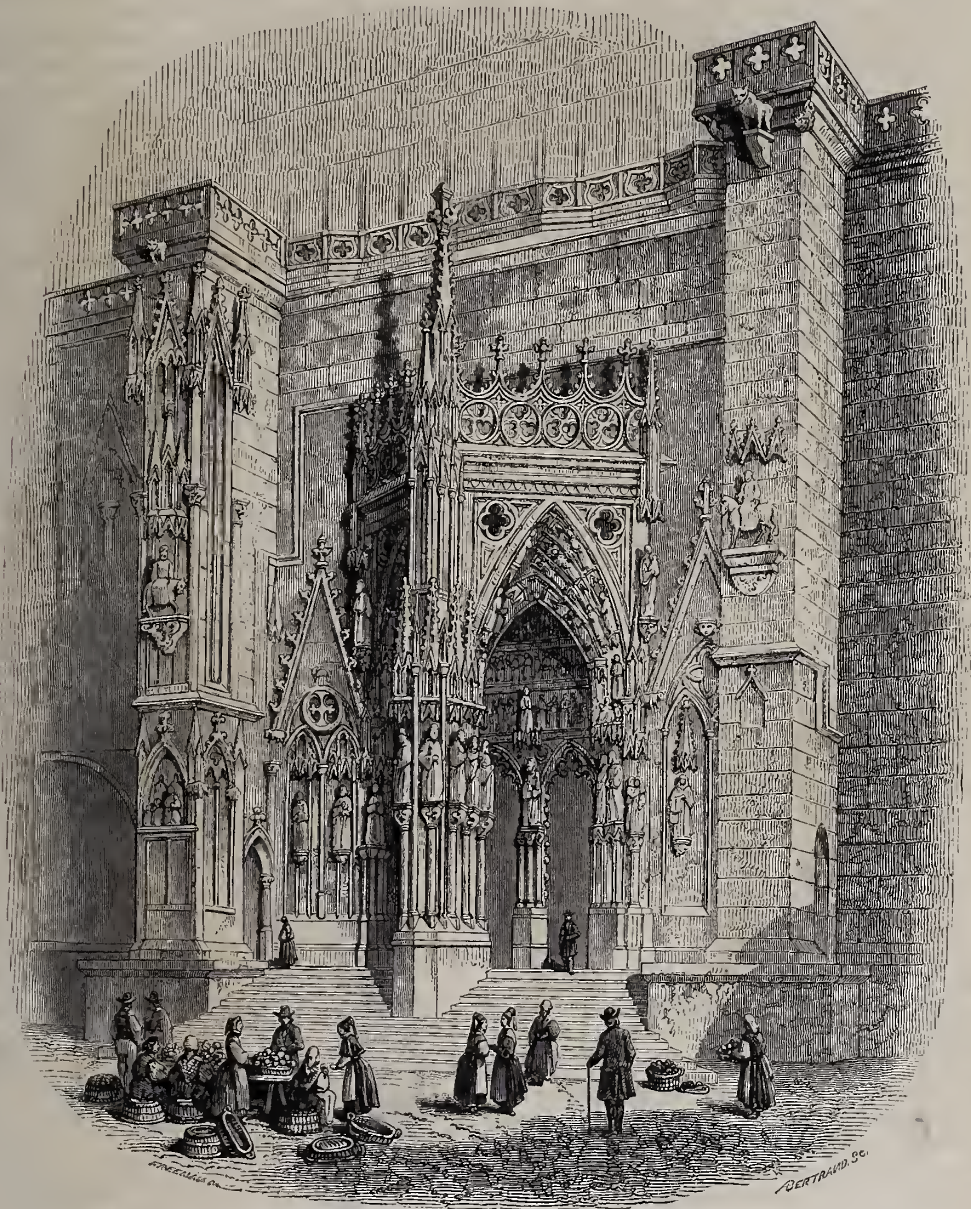



Puits gothique dans la cathédrale de Ratisbonne. — Dessin de Freeman, d'après Toudouze.

l'ex-roi Louis de Bavière les fit exécuter par les premiers peintres de Munich. La cathédrale de Saint-Pierre doit beaucoup à ce monarque : il ordonna qu'elle fût complétement restaurée et débarrassée de tous les ornements, autels, statues, tombeaux, d'un goût équivoque, qui nuisaient à l'harmonie générale. Le maître autel, tout étincelant d'argent, ne s'accordait pas, à cause de sa forme moderne, avec la décoration de l'église ; il voulut qu'on l'ornât d'un revêtement dans le style gothique. Cet autel s'élève au milieu du chœur, qui a une longueur de cent pieds. La nef du milieu mesure trois cents pieds de longueur et cent vingt de hauteur; les autels qui se trouvent dans les nefs latérales n'ont pas été négligés ; on y admire des sculptures d'un travail exquis. Un des objets les plus originaux et les plus curieux de la cathédrale, est le puits gothique placé dans le transept du sud, où l'on va puiser l'eau nécessaire aux usages religieux.

On remarque dans la cathédrale de Ratisbonne quelques tombeaux, entre autres ceux du comte d'Herberstein et du prince Charles Dalberg. Jadis on y voyait également le sépulcre du grand Albert, *Albertus Magnus*, fameux docteur du treizième siècle, trop savant pour ne

pas être accusé de sorcellerie. On prétendit qu'il avait le don d'ubiquité, et que dans le même moment où il enseignait la théologie à ses élèves, du haut de sa chaire conservée dans l'église du cloître des Dominicains, on l'avait vu dans son cabinet d'étude à Donaustauf, petite ville située à douze milles de Ratisbonne. C'est aussi dans l'église des Dominicains que son tombeau a été transféré. Un autre sorcier (selon le peuple), un célèbre astronome, Jean Képler, est enterré à Ratisbonne, où il mourut le 15 novembre 1630. On lui a élevé dans la promenade publique, nommée simplement *l'Allée*, un monument décoré de son buste et d'un magnifique bas-relief exécuté par Dannecker. La tradition qui fait mourir de faim Jean Képler n'est pas entièrement exacte : il succomba aux chagrins et aux con-



Portail de la cathédrale de Ratisbonne. — Dessin de Freeman, d'après Toudouze.

trariétés qui l'assaillirent pendant les derniers temps de sa vie. — Auprès de la cathédrale est un cloître qui en fait partie ; là se trouvent une foule de monuments, de sarcophages, de bustes et de statues appartenant à l'époque romaine et à celle du moyen âge. Une porte pratiquée dans ce cloître conduit à ce qu'on appelle la vieille cathédrale *(der alte Dom)*, où l'on montre un autel en pierre païen qui servait probablement à rendre des oracles.

Saint-Pierre n'est pas le seul monument qui mérite d'être visité à Ratisbonne. On y visite encore avec intérêt la vieille église paroissiale de Saint-Ulrich, le couvent des bénédictins de Saint-Jacques, l'église de Saint-Emmeran, et le palais des princes de la Tour-et-Taxis, sur l'emplacement d'une ancienne abbaye. Cette maison princière tient depuis longtemps à bail le service des postes dans toute l'Allemagne, ce qui a fait sa richesse. Leur palais est orné avec un grand luxe : au-dessus de la porte d'entrée, Schwanthaler a sculpté des figures magistrales ; à l'intérieur sont de belles écuries, un manége, une chapelle gothique avec un Christ de Dannecker, et un caveau de famille dans le style byzantin. Non loin de là, on aperçoit les murailles noires de vétusté de l'hôtel de ville, qui fut, depuis 1663

jusqu'au commencement de ce siècle, le siége de la diète de l'empire germanique. Les membres des états se rassemblaient dans une grande salle de délibérations où est encore conservé le fauteuil impérial. Les caves de ce bâtiment sont curieuses à parcourir : c'étaient autrefois des prisons et des chambres de torture; les instruments de supplice usités par la législation barbare du moyen âge pendent le long des murailles. Une maison en saillie, vis-à-vis l'hôtel de ville, attire les regards, à cause de deux peintures murales figurant la lutte d'un guerrier de Ratisbonne avec le géant Krako, sous le règne de Henri l'Oiseleur. La défaite du monstre donna lieu à une naïve chanson ; la famille du vainqueur, Dollinger, fut anoblie, et le terrain où le combat s'était passé prit le nom de place du Païen *(Heidplatz)*.

Le pont en pierre construit sur le Danube, au douzième siècle, était une merveille à l'époque où il fut construit, mais ses arches ne sont plus assez larges pour les bateaux qui parcourent actuellement le fleuve : aussi arrive-t-il quelquefois des accidents. Mais cela ne doit pas nous étonner : le diable, qui a si souvent aidé à l'achèvement des cathédrales et des forteresses de l'Allemagne, le diable a passé par là. L'architecte du pont, qui l'avait appelé, avec promesse de lui céder l'âme du premier passant, lui joua un vilain tour bien connu : il fit traverser le pont par un chien, auquel le diable, dans son dépit, coupa la tête; de là une figure de chien acéphale que l'on remarque sur la balustrade.

Auprès de Ratisbonne fut livrée, le 22 avril 1809, la célèbre bataille d'Eckmühl, que les Français remportèrent sur les troupes autrichiennes.

---

## LA FÉCULE ([1]).

C'est à Leeuwenhoeck, savant physiologiste et habile micrographe, que l'on doit les premières observations intéressantes sur la fécule. En 1716, il annonça que la farine du blé, de l'orge, etc., contenait une quantité innombrable de petits globules qu'il regardait comme étant formés d'une enveloppe insoluble dans l'eau, résistant souvent aux forces digestives des animaux, et d'une matière contenue à l'intérieur, soluble et très-facile à digérer. Ces observations incomplètes tombèrent dans l'oubli, et c'est seulement depuis quelques années que l'on est arrivé à la connaissance parfaite de la fécule, grâce aux travaux entrepris par MM. Raspail, Payen, Guibourt et quelques autres savants.

La fécule constitue la plus grande partie des farines, et certaines espèces possèdent des qualités nutritives très-précieuses pour les personnes faibles ou malades. Leur prix est assez élevé dans le commerce. Aussi la cupidité les falsifie, soit en les mélangeant à d'autres fécules d'une qualité inférieure et que l'on peut se procurer à bas prix, soit en y introduisant des matières d'une nature différente, quelquefois dangereuse. Souvent aussi des fécules indigènes (celle de pomme de terre, par exemple) sont vendues comme fécules exotiques (tapioka, arrow-root, etc.) ou sont mêlées à des substances qui devraient ne pas en contenir. A l'aide du microscope, on peut s'assurer de la pureté de telle ou telle fécule ou farine, ou constater sa présence partout où elle est introduite.

La fécule, telle qu'on la trouve dans le commerce, constitue une poudre blanche, plus ou moins fine, brillante, sans odeur, sans saveur et craquant sous les doigts. Sa composition chimique résulte d'une combinaison de carbone, d'hydrogène et d'oxygène. Elle contient en outre une quantité variable d'eau qui peut, dans certains cas, s'élever jusqu'à la moitié de son poids. Cette eau peut, du reste, lui être facilement enlevée par la dessiccation. Elle possède la propriété caractéristique d'être colorée en bleu par la solution aqueuse d'iode. Mais ce qui la rend surtout précieuse, c'est qu'elle peut être successivement transformée, par l'influence de certains agents, en deux substances : la *dextrine,* qui est analogue à la gomme et qui peut se dissoudre dans l'eau froide, et la *glucose,* qui possède toutes les qualités du sucre extrait des fruits.

La fécule existe dans un très-grand nombre de plantes ; mais on la rencontre seulement dans les utricules parenchymateuses placées à l'abri de l'action directe de la lumière (moëlle, cotylédons, périsperme des graines, tubercules, etc.). L'épiderme et les tissus colorés, les vaisseaux, les méats interutriculaires, n'en contiennent jamais. On n'en trouve pas non plus dans les tissus qui sont à l'état rudimentaire.

Examinée au microscope ([1]), la fécule présente des grains isolés, de dimensions variables, généralement arrondis, quelquefois polyédriques. Chaque grain, à quelque espèce qu'il appartienne, est composé d'une enveloppe tégumentaire et d'une substance contenue à l'intérieur.

Les fécules indigènes le plus généralement employées, soit pour leurs qualités nutritives, soit pour les applications que l'industrie en fait, sont celles des graminées (blé, seigle, etc.), celle du sarrazin, de quelques légumineuses (pois, etc.), et celle de la pomme de terre. Cette dernière est extraite aujourd'hui en très-grande quantité, et fournit presque à elle seule toute la matière première de la fabrication de la dextrine et de la glucose.

Parmi les fécules exotiques, on recherche surtout le sagou, le tapioka et l'arrow-root, qui sont utilisés comme aliments. Quant au salep, ce n'est pas une fécule proprement dite, mais bien un tubercule d'orchis desséché après certaine préparation et contenant une notable quantité de substance amylacée.

Le *grain du blé* (fig. 1) est ovoïde, plus ou moins al-



Fig. 1. Grain de blé (grossi 7 fois).

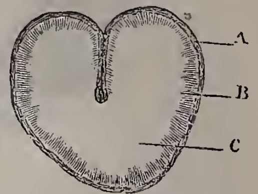



Fig. 2. Coupe transversale du grain de blé (grossi 7 fois).

longé, un peu déprimé d'un côté et profondément creusé de ce même côté par un sillon allant du sommet à la base.

([1]) En chimie et en botanique on nomme indifféremment cette substance *fécule*, *fécule amylacée* ou *amidon;* dans l'industrie, elle porte plus spécialement le nom d'*amidon* lorsqu'elle est extraite du périsperme des céréales, et celui de *fécule* quand elle provient d'autres organes de diverses plantes.

([1]) On devra, pour faire les observations microscopiques indiquées dans cet article, et toutes celles du même genre, se servir d'un instrument grossissant quatre cents fois en diamètre environ, et muni d'un bon système d'éclairage. Les grains de fécule, les organes qui les produisent ou les substances qui peuvent en contenir seront placés en très-petite quantité dans une goutte d'eau pure, entre deux lames de verres. Ces lames, dont la supérieure doit être très-mince pour permettre d'approcher l'objectif autant qu'il est nécessaire, rendent les surfaces du liquide planes et parallèles, retardent l'évaporation et empêchent les vapeurs d'obscurcir les lentilles.

C'est à cette dernière extrémité et intérieurement que se trouve l'embryon. Le sommet du grain est recouvert par un grand nombre de poils blancs et roides. Quant à la couleur générale, elle est d'un jaune plus ou moins foncé, suivant les espèces ou variétés.

Si l'on coupe transversalement un grain (fig. 2), on voit d'abord une enveloppe jaune très-mince (A), sorte de tégument au dedans duquel se trouve une zone irrégulière (B), généralement peu épaisse et grisâtre, et enfin une matière blanche (C), qui remplit tout l'intérieur, sauf l'espace occupé par le sillon.

Une tranche très-mince (fig. 3), coupée dans le même sens et étudiée au microscope avec un grossissement de deux cents diamètres environ, laisse voir parfaitement tous les détails de l'organisation du grain.

Le tégument qui, avec une loupe de force moyenne, paraissait simple, est en réalité composé de deux parties distinctes. La première (A) représente le *péricarpe* du fruit; elle est traversée par de nombreux vaisseaux dont les ouvertures béantes, bien visibles, sont ovales et vont

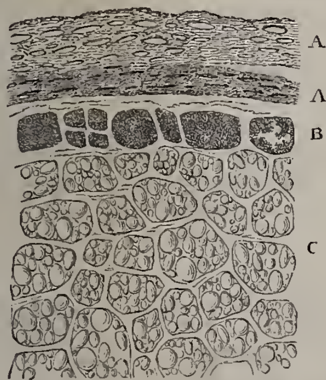



Fig. 3. Fragment de la coupe transversale du grain de blé (grossi 200 fois).

en diminuant de grandeur à mesure qu'elles approchent du centre. La seconde (A′) constitue l'*épisperme* de la graine; elle possède un tissu plus compacte, plus coloré, et les ouvertures des vaisseaux sont plus petites et plus étroites que dans la précédente. Les deux membranes sont soudées ensemble, ce qui pourrait les faire confondre; mais, outre les différences que nous venons d'indiquer, on verra souvent leur séparation accidentelle.

Quant à la masse blanche qui remplit l'intérieur du grain, et que l'on nomme *périsperme*, elle est entièrement composée d'utricules irrégulières, renfermant chacune un nombre plus ou moins considérable de grains de fécule, du gluten et d'autres matières nutritives. Chacune des utricules possède des parois propres et est complétement fermée de toutes parts. Elles sont sphériques dans les premiers temps de leur développement; puis la pression qu'elles exercent les unes sur les autres, par suite de leur accroissement, les déforme et leur fait prendre des figures irrégulières.

Si l'on ajoute un peu d'iode à l'eau qui baigne la petite tranche du grain, les différentes parties que nous venons de décrire prendront des colorations caractéristiques. Le tégument paraîtra plus brun; les parois des utricules et toutes les matières azotées qu'elles renferment deviendront d'un jaune bien prononcé, et les grains de fécule se coloreront en bleu d'autant plus foncé que la quantité d'iode sera plus grande et son action plus prolongée.

*Amidon du blé* (fig. 4) [1]. Les plus petits grains, qui sont très-nombreux, paraissent avoir de 0mm,004 à 0mm,005; ils sont sphériques. Les plus gros, qui ont souvent jusqu'à 0mm,033, sont lenticulaires; quoique examinés au repos, ils paraissent également globuleux. On

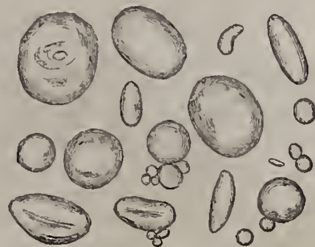


Fig. 4. Amidon du blé (grossi 400 fois).

peut s'assurer de leur véritable forme, en ajoutant à l'eau dans laquelle on les a placés une goutte d'alcool dont l'évaporation rapide détermine des courants qui charrient les grains et les présentent sous toutes leurs faces. Lorsqu'on les voit par la tranche, ils sont ovales, très-allongés, comme les lentilles vues dans le même sens. Un petit nombre de ces grains ont des formes irrégulières qui, néanmoins, ne s'éloignent pas beaucoup de celles indiquées plus haut. Leur surface est lisse; on remarque seulement quelques légères ondulations sur les plus gros.

L'amidon du blé est spécialement employé pour faire l'empois; on s'en sert aussi en médecine et en pharmacie. Mais ce qui le rend surtout très-important, c'est qu'il constitue la plus grande partie de la farine. Celle des blés de bonne qualité en renferme jusqu'à 66 pour 100, et contient en outre du gluten et des débris d'utricules que l'on reconnaît très-bien sous le microscope. Dans les années de mauvaise récolte, cette farine est souvent falsifiée par le mélange d'une portion plus ou moins considérable de farine d'autres céréales ou de légumineuses de mauvaise qualité, ou par la fécule de pomme de terre.

Voici une autre fraude des plus dangereuses, qui se commet malheureusement trop souvent. Dans le but d'utiliser des farines médiocres ou avariées, on ajoute à la pâte du carbonate de magnésie ou du sulfate de cuivre, qui ont la propriété de rendre le pain plus blanc et plus poreux. Le premier de ces corps produit une légère amertume; quant au second, beaucoup plus nuisible, il donne au pain une faible teinte bleuâtre. On peut constater sa présence en brûlant une petite quantité du pain falsifié, en dissolvant dans l'acide azotique, et en ajoutant de l'ammoniaque qui se colore en bleu.

*Amidon du seigle* (fig. 5). Cet amidon provient, comme celui de toutes les céréales, des utricules du périsperme de la graine. Les grains sont lenticulaires comme ceux du

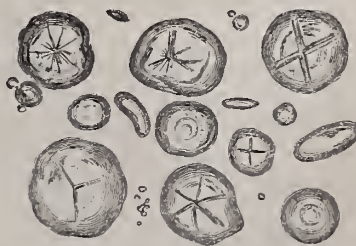


Fig. 5. Amidon du seigle (grossi 400 fois).

blé; mais ils atteignent des dimensions un peu plus considérables. Ils sont de plus très-souvent marqués au centre

[1] Tous les dessins des fécules ont été faits au grossissement de *quatre cents diamètres*.

d'une étoile noire à trois ou quatre rayons et quelquefois davantage.

*Amidon de l'orge* (fig. 6). Le diamètre des grains est un peu plus petit que dans les espèces précédentes. Ils sont plus épais, et leur forme irrégulièrement bosselée et ondulée suffit pour les faire distinguer. Du reste, ils ne sont pas étoilés comme ceux de l'amidon du seigle, et ils diffèrent

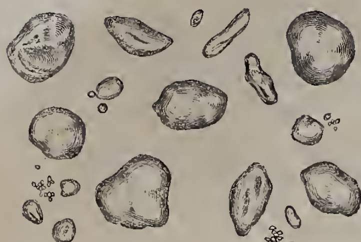


Fig. 6. Amidon de l'orge (grossi 400 fois).

aussi de ceux du blé par une organisation plus forte, qui les fait résister plus longtemps à l'action de l'eau bouillante.

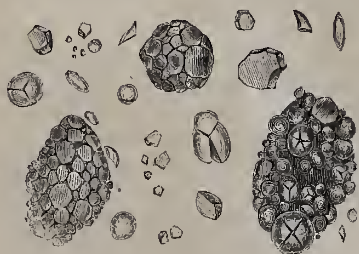


Fig. 7. Amidon de l'avoine (grossi 400 fois).

*Amidon de l'avoine* (fig. 7). Grains très-petits, rarement sphériques ou ovoïdes, mais souvent polyédriques. Ils prennent cette dernière forme par suite de la pression qu'ils exercent les uns sur les autres dans l'intérieur des utricules.

On voit souvent dans la farine d'avoine des agrégations de ces grains polyédriques, et quelquefois un mélange de ceux-ci et de grains sphériques. On remarque aussi quelque globules qui se divisent en quatre ou cinq fragments présentant à la fois des surfaces planes et des surfaces courbes.

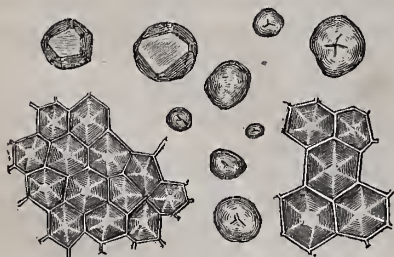


Fig. 8. Fécule de maïs (grossie 400 fois).

*Amidon du maïs* (blé de Turquie) (fig. 8). Dans le maïs, le périsperme présente une particularité remarquable. La partie qui entoure immédiatement l'embryon est blanche et contient des grains d'amidon globuleux, irréguliers, ayant environ $0^{mm},018$ de diamètre pour les plus grands, et très-souvent marqués au centre d'une étoile à trois ou quatre rayons. Mais à mesure que le périsperme s'éloigne du centre, il devient dur, cassant, demi-transparent, et se colore en jaune. Les grains d'amidon qu'il renferme alors sont tous polyédriques et assez semblables entre eux. Leur diamètre est de $0^{mm},025$. Ils sont fortement pressés les uns contre les autres et remplissent tout l'intérieur des utricules. Dans la farine de cette graminée on trouve souvent ces polyèdres réunis en nombre plus ou moins considérable.

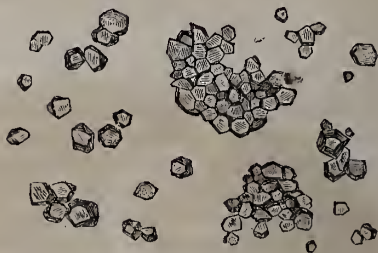


Fig. 9. Fécule de sarrasin (grossie 400 fois).

*Fécule de sarrasin* (fig. 9). Les grains de fécule sont polyédriques comme dans l'espèce précédente; mais ils sont très-irréguliers, et leur plus grand diamètre ne dépasse pas $0^{mm},010$ à $0^{mm},012$. On rencontre souvent plusieurs grains soudés ensemble, mais on n'en voit jamais de sphériques ou d'ovoïdes.

La farine de cette plante est surtout en usage dans la Bretagne et les départements voisins. Elle est fort grossière et contient toujours une certaine quantité de débris de l'enveloppe de la graine.

*Fécule de haricot* (fig. 10). Les grains de fécule atteignent un volume assez considérable, $0^{mm},043$. Ils sont généralement ovoïdes, quelquefois sphériques. Leur surface présente des rides rayonnantes et des zones concentriques. Ces grains sont toujours profondément fendus.

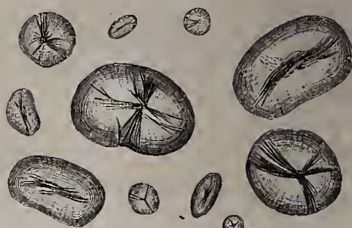


Fig. 10. Fécule de haricot (grossie 400 fois).

La *fécule de fève* présente les mêmes caractères.

*Fécule de pois* (fig. 11). La fécule de pois a des formes irrégulières, mais toujours arrondies. Sa surface est accidentée et laisse voir des zones concentriques moins distinctes que celles de la fécule de haricot. On trouve quelquefois deux grains accolés. Les plus gros atteignent $0^{mm},040$ dans leur plus grande longueur. Sur quelques-uns on peut voir le hile, et on aperçoit aussi des gerçures plus ou moins profondes.



Fig. 11. Fécule de pois (grossie 400 fois).

Les farines des légumineuses sont toujours mélangées d'une assez grande quantité de débris d'utricules plus fortement organisés que ceux contenus dans la farine du blé.

# LE SAGAR DES VOSGES.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 235, 251, 291.




La Sorcière des Vosges. — Dessin de H. Valentin.

Lorsque Hubert arriva à la ferme, le jour touchait à son déclin ; la fête était dans tout son éclat, et la rakiotte faisait retentir la grange de ses aigres symphonies.

Le sagar s'arrêta, un peu embarrassé de faire son entrée au milieu du bal, et chercha du regard quelqu'un à qui il pût s'adresser.

Au même instant, une jeune fille, à demi cachée derrière la meule de foin achevée le jour même, se retourna et l'aperçut : c'était Charlotte qui venait de s'échapper de la fête pour soulager son cœur gonflé de larmes. Elle essuya rapidement ses yeux, refoula ses soupirs, tâcha de reprendre l'air calme et confiant qui donnait à son visage l'influence reposante d'un ciel serein, et s'avança vers son frère avec un sourire.

En la reconnaissant, Hubert fit un geste de satisfaction, courut à elle, et, sans prendre garde à son trouble, il lui demanda précipitamment et à demi-voix où était Baptiste. Charlotte lui répondit qu'il était rentré un instant pendant les danses, mais qu'il venait de repartir de nouveau.

— Et sais-tu où il est allé? demanda le sagar.

— Je crois, balbutia la jeune fille, qu'il a pris... par la route de Luvigny.

— C'est cela, murmura Hubert; il sera retourné chez maître Debruat.

— Le notaire! répéta Charlotte dont le visage s'illumina ; le croyez-vous, mon frère?... Ah ! si c'était possible!

— J'en suis sûr, reprit Hubert avec agitation ; il doit lui remettre une lettre.

— Ah! vous me rappelez! interrompit la jeune fille qui fouilla dans son corsage; on en a apporté une pour vous.

— Pour moi? donne!

— Maintenant, je me souviens qu'elle est envoyée par le notaire...

Le sagar, qui avait parcouru le billet, ne put retenir une exclamation.

— Oui, s'écria-t-il, que l'enfer le confonde! c'est bien de lui, et c'est ce que j'attendais! les avertissements n'avaient pas menti ; la malédiction est sur moi.

— Qu'y a-t-il donc encore? demanda Charlotte effrayée.

— Ce qu'il y a? répéta Hubert les dents serrés. Eh bien... tu ne devines donc pas, malheureuse?... Il y a que nous sommes de ceux qui sèment du froment et ne récoltent que de la litière! que tous nos efforts ne rapportent que fatigue, et toutes nos espérances que regrets! Il y a que le notaire me

refuse le fonds des Aunes... vu qu'il aura trouvé sans doute un meilleur fermier.

— Jésus! encore un malheur! dit Charlotte en laissant couler ses larmes, un peu pour le chagrin avoué par son frère, beaucoup pour celui qu'elle cachait elle-même.

— Oui, répéta Hubert qui relisait la lettre... Il me dit que je n'offre pas assez de garanties... que les terres pourraient souffrir entre mes mains... qu'il aime mieux les confier à un laboureur! Oh! je comprends, je comprends; quelqu'un de ceux qui voulaient la ferme lui auront parlé contre moi!... On lui aura répété que je n'avais ni argent, ni bonne volonté, ni vaillantise!... qui sait même si on ne m'aura pas fait une méchante renommée.

Charlotte se récria.

— Ah! qui pourrait avoir tant de mauvaiseté! dit-elle.

— C'est ce que je saurai, murmura Hubert en repliant la lettre et la glissant dans la poche de son gilet. Par les plaies du Christ! je connaîtrai mon ennemi.

— Mais comment? demanda la jeune fille.

— J'irai consulter la Marcou.

— Quand cela?

— Tout de suite.

Charlotte parut frappée d'un trait de lumière.

— J'irai avec vous, dit-elle; moi aussi je veux lui parler.

— En route alors, reprit le sagar.

Et, sans se retourner vers la ferme où la musique et les cris de joie continuaient à se faire entendre, il se dirigea avec Charlotte vers le village dont le clocher pyramidait au loin dans les brumes du soir.

La route se fit en silence. Hubert repassait dans son esprit tous ses projets formés et détruits. Il s'arrêtait avec une complaisance amère sur son nouveau désappointement; il en cherchait la cause et en désignait l'auteur; il avivait sourdement sa colère en se promettant tout bas une vengeance qui pût le soulager enfin de tant d'échecs immérités. Charlotte, de son côté, pensait aux confidences d'Isabeau, passant tour à tour d'un doute à un autre, et ne pouvant ni repousser ni accueillir l'espérance.

Quand ils arrivèrent au village la nuit était close. Le sagar connaissait la cabane de la Marcou, et s'y rendit directement.

Elle était bâtie à l'écart, précédée d'une petite cour fangeuse que défendait un mur en pierre sèche, et désignée de loin par la carcasse d'une tête de cheval plantée au sommet du toit comme talisman ou comme épouvantail. La Marcou exerçait ostensiblement une profession étrange dont l'exercice est particulier aux Vosges, celle de *jetteuse de liards;* mais on la soupçonnait d'y joindre une sorcellerie moins innocente et enseignée par le démon. Les vieillards, qui avaient conservé le souvenir des traditions, ne manquaient pas de faire remarquer qu'elle fuyait la société des femmes pour celle des *chépés;* qu'on la voyait conduire sa vache à l'abreuvoir, un balai à la main, et qu'elle avait sur le visage les neuf signes du sabbat. Aussi Charlotte parut-elle un peu saisie en apercevant la cabane isolée. Elle ralentit le pas et demanda à demi-voix à son frère s'il n'était point bien tard pour consulter la sorcière; mais Hubert éprouvait une impatience mêlée de colère, qui l'aurait fait tout braver. Il continua sa route sans répondre, traversa la cour et alla frapper à la porte de la Marcou.

Après un moment, une voix cria de l'intérieur :

— Entre, sagar! je t'attendais!

Hubert tressaillit, et sa sœur devint pâle.

— Elle vous a reconnu sans vous voir! dit-elle tout bas.

— C'est preuve qu'elle saura me dire ce que je veux savoir, répliqua Hubert, chez qui la curiosité dominait l'effroi. Et il entra.

La Marcou était une vieille femme de grande taille, aux traits durs, et dont les cheveux gris retombaient épars des deux côtés de son étroit bonnet. Hubert la salua avec une politesse circonspecte.

— Te voilà enfin, dit la jeteuse de liards en fixant sur lui un regard perçant; tu as eu grand'peine à venir consulter la Marcou.

— Faut croire que je n'avais rien à lui demander, répliqua le sagar, qui s'efforçait de garder son air d'assurance.

— Ou plutôt que tu avais peur pour ton âme, dit la vieille avec amertume; car il y en a qui me soupçonnent de mauvaise magie... comme s'ils ne me voyaient pas fréquenter l'église, et comme si je n'avais pas chez moi les bonnes figures et l'eau sanctifiée!

En prononçant ces mots, elle indiquait du regard une image grossière collée au mur, près d'un de ces petits bénitiers de faïence surmontés d'une croix. Hubert s'inclina en signe de respect, mais parut embarrassé. La demande qu'il voulait faire à la Marcou relevait bien un peu de ce qu'elle venait d'appeler la mauvaise magie, et il commença à craindre que la sorcière ne s'en tînt pour offensée. N'osant donc la faire de prime abord, il la pria, après quelques instants d'hésitation, de *jeter le liard* pour lui faire connaître le moyen de vaincre la mauvaise chance qui le poursuivait.

— Soit fait selon ton désir, dit la vieille, au nom de Dieu et en ta propre intention.

Elle referma alors la porte au verrou, prit un plat de terre qu'elle remplit d'eau, fit le signe de la croix, murmura quelques conjurations; puis, la main gauche appuyée sur le balai et un genou en terre, elle se mit à murmurer à voix basse la litanie des saints, en jetant à chaque nom, dans l'eau consacrée, un liard qui lui rejaillissait dans la main. Enfin, au nom de saint Jean, le liard s'élança pardessus son épaule, et alla rebondir à la muraille.

Aussitôt elle se redressa.

— Tu as la réponse, dit-elle à Hubert; le liard t'ordonne de faire un pèlerinage à la chapelle de saint Jean; et, comme il a ressauté cinq fois, il t'avertit de présenter les cinq offrandes, c'est-à-dire la cire, la toile, l'argent, les œufs et les oignons.

— Est-ce tout? demanda le sagar.

— Sauf une messe que tu ajouteras au commencement de chaque saison.

Hubert la remercia, et lui mit dans la main une pièce d'argent. Le don était sans doute plus riche qu'elle ne s'y attendait, car ses traits durs s'éclairèrent, et elle sourit au frère de Charlotte.

— Bien, bien, dit-elle en faisant disparaître la pièce de monnaie; celui qui récompense sera récompensé! Suis l'ordre du liard, et le mauvais sort qu'on a jeté sur toi s'en ira en fumée.

— C'est donc vrai qu'on me l'a jeté? demanda le sagar.

La vieille fit un signe affirmatif.

— Et que j'ai un ennemi qui me poursuit pour prendre tout mon bonheur?

— Tous les chrétiens en ont un, répliqua la sorcière.

— Mais on peut le connaître, ajouta Hubert plus bas; vous avez ce pouvoir, la Marcou?

Elle voulut protester.

— Vous l'avez, interrompit-il avec énergie; l'anabaptiste qui est mort il y a un an vous a légué le miroir de magie où l'on peut voir celui qu'on cherche, voleur ou ennemi! Laissez-moi y regarder, et ceci vous appartient.

Il présentait tout l'argent remis par Mme Fournier et sa compagnie : les yeux de la vieille femme étincelèrent.

— Tout! répéta-t-elle en allongeant ses doigts crochus comme des serres de vautour.

— Tout! dit le sagar qui faisait sonner les pièces dans le creux de sa main.

— On ne peut te résister, mon fils, sécria la vieille; donne, donne!

— Quand j'aurai vu, répliqua Hubert qui retint l'argent avec une certaine méfiance.

— Viens donc, dit la Marcou; mais là, au fond : le miroir ne peut être vu par deux êtres baptisés à la fois.

Elle entraîna le sagar aux pieds du lit, derrière un grand rideau de coutil bleu, tandis que Charlotte restait assise à la même place et toute saisie. Il y eut une assez longue pause pendant laquelle la sorcière se mit à murmurer des paroles confuses.

— Vois-tu? demandait-elle par intervalle.

— Pas encore, répondit Hubert.

Mais tout à coup il poussa un cri :

— Je vois! je vois! dit-il. Ah! damnation! je m'en doutais.

— Ne le nomme pas, ou tout est perdu! interrompit la sorcière.

— Non, non! s'écria le sagar, vous avez raison; mais je l'ai vu, j'en suis sûr; c'est lui... Prenez, prenez, la Marcou! Ah! j'en sais assez maintenant!

Il avait jeté l'argent dans le tablier de la vieille, et se précipita hors de sa cabane. Charlotte effrayée s'élança sur ses pas; mais il avait déjà disparu.

Il courait vers Luvigny, dans une sorte d'égarement de rage, en murmurant des mots entrecoupés.

— Lui! toujours lui! répétait-il... Partout avant moi pour me dépouiller!... L'autre année, c'étaient les bois de la petite Combe qu'il m'enlevait... puis ç'a été l'entreprise de charroi pour la fabrique... aujourd'hui, c'est le fonds des Aunes!... En voilà assez!... Tant qu'il sera là, le mauvais sort me tiendra à la gorge... La Marcou l'a bien dit... par la vraie croix! Il faut en finir!

Comme il prononçait ces derniers mots, il arriva devant la porte du notaire et heurta quelqu'un qui venait de passer le seuil. Son nom répété avec une expression joyeuse lui fit relever la tête : c'était le jeune fermier.

A sa vue il poussa un cri,

— Toi! dit-il en serrant son bâton. Ah! c'est le bon Dieu qui te met sur mon chemin! D'où viens-tu?

— Ne le voyez-vous pas? répliqua gaiement Baptiste; je viens de chez M. Debruat.

— Payer la ferme du fonds des Aunes, n'est-ce pas? s'écria le sagar.

— Tiens! vous savez la chose! répliqua le fermier.

— Et tu as réussi? demanda Hubert, la voix étranglée.

— Voilà le bail! s'écria joyeusement Baptiste en agitant un papier plié en quatre.

Le coupeur de bois recula.

— Par le vrai Dieu! tu n'en profiteras pas! s'écria-t-il hors de lui.

Et, levant à deux mains son bâton de houx, il en asséna au jeune homme un coup terrible. Baptiste tomba tout étourdi.

Hubert allait redoubler, quand Charlotte se précipita entre eux avec un grand cri, et jeta ses deux bras au cou de son frère. Celui-ci fit un effort pour se dégager.

— Laisse! répétait-il, fou de colère; sur ta vie, laisse! Il faut que j'en finisse avec le brigand...

— Écoutez-moi! répondait la jeune fille qui continuait à le retenir... Hubert... malheureux! que t'a-t-il fait?

— Tu le demandes! s'écria le sagar, quand il vient de m'ôter ma dernière espérance... le bail du fonds des Aunes.

— Moi! dit Baptiste qui revenait à lui. Hélas! pauvre her homme! je vous l'apportais.

Le sagar se retourna.

— Que dis-tu là? demanda-t-il en tressaillant.

— Je dis, reprit le fermier, qu'après avoir lu, par erreur, le billet qui vous refusait le fermage, j'ai heureusement rencontré une brave bourgeoise qui connaissait M. Debruat, et qui a consenti à lui écrire; si bien qu'il m'a accepté pour caution, et que je courais vous porter votre titre de fermier du fonds des Aunes.

Il tendait le papier timbré à Hubert, qui le prit machinalement, s'approcha de la fenêtre du rez-de-chaussée, à travers laquelle brillait la lampe du notaire, et lut son nom en tête de l'acte.

Là où il avait soupçonné la concurrence acharnée d'un voisin, il n'y avait eu que le zèle d'un ami.

Le reste se devine sans que nous ayons besoin de le dire. Après les témoignages de repentir du sagar, et le généreux pardon de Baptiste, tous deux regagnèrent la ferme, où l'explication se compléta. Le jeune homme avoua à Hubert que son dévouement, dans toute cette affaire, n'avait point été aussi désintéressé qu'il pouvait le croire, et qu'il avait surtout voulu, en servant le frère, s'assurer l'amitié de la sœur. Charlotte, saisie de ce bonheur inespéré, se jeta dans les bras du sagar, qui tendit les deux mains à Baptiste en maudissant la sorcière dont les mensonges avaient failli les perdre tous. Mais le fermier l'arrêta.

— Pardonnez-lui, dit-il doucement; elle est vieille, elle est pauvre, et vous l'avez tentée! La vraie cause de tout le mal est dans l'idée que les hommes peuvent connaître ce que Dieu a voulu cacher. Croyez-moi, mon frère, ne vous inquiétez plus de visions ni de sorcières; contentez-vous de vivre honnêtement sous les commandements du Maître du ciel et de votre conscience.

— Pour ma part, c'est ce que je ferai désormais, ajouta Charlotte en riant, ne fût-ce que pour éviter l'application du proverbe de la montagne, qui dit « qu'il faut moins se défier des esprits que des gens qui n'en ont pas. »

---

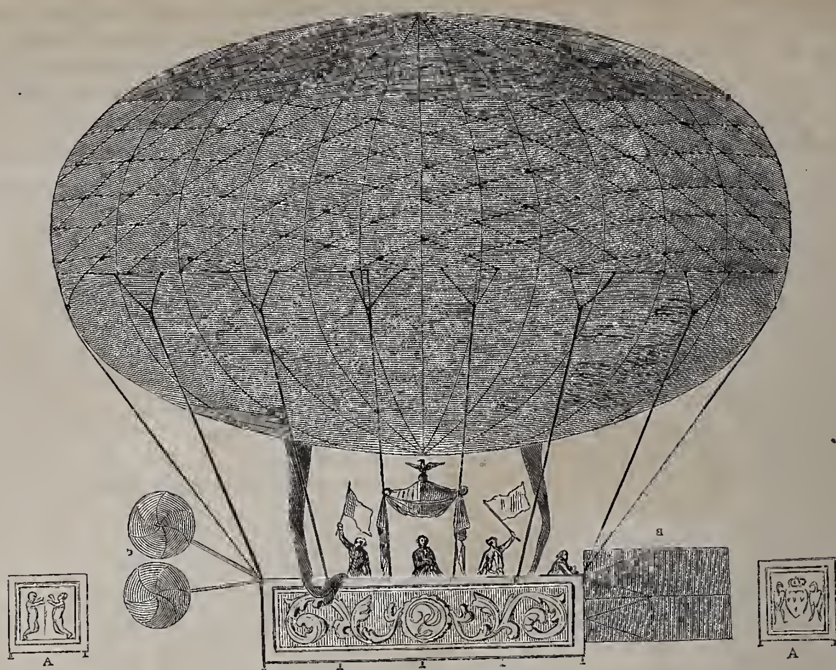
## LES AÉROSTATS.

### TENTATIVES ET EXPÉRIENCES.

Fin. — Voy. p. 223, 267, 299.

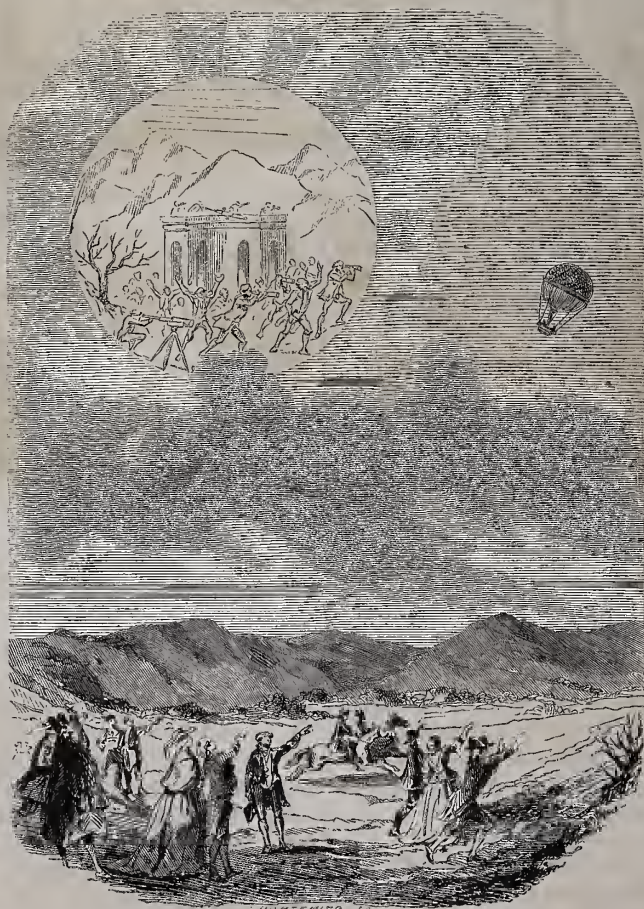
### IV.

Ces lettres et nombre d'autres, qui apportaient à Étienne les idées de ses frères et leurs encouragements, le trouvaient abattu, fatigué, harassé de toute façon, tourmenté à la fois par ses envieux et par ses admirateurs. Sa femme le suppliait en vain de supporter avec patience sa célébrité. Il ne désirait, ne demandait qu'une chose, c'était de regagner ses foyers, d'aller retrouver le murmure de ses peupliers et de ses eaux, ses chères rêveries, ses promenades avec son frère Joseph, où leurs pieds ne foulaient qu'un étroit espace, mais où leurs pensées parcouraient des mondes... Cependant son ballon était arrivé d'Annonay en pièces; l'Académie avait nommé des commissaires pour surveiller ses expériences et vérifier sa découverte; l'honneur ne lui permettait plus de reculer. Il fallait construire un nouvel aérostat; mais tandis que les ateliers s'ouvraient, que l'aide, les secours de tous genres étaient prodigués à ceux qui s'efforçaient de devancer les deux frères dans cette route de l'air que seuls ils avaient ouverte, Étienne ne trouvait de concours, d'appui, que dans l'amitié privée. Un riche fabricant de papiers peints du faubourg Saint-Antoine, l'excellent M. Réveillon, ouvrit à son cher Montgolfier ses vastes magasins, lui offrit ses services, et, avec une générosité sans pareille, livra ses beaux jardins à la curiosité de la foule qui forçait les grilles, escaladait les murailles, pour voir la merveilleuse machine.




Expérience aérostatique d'un ballon élevé au parc de Saint-Cloud, le 15 juillet 1784, par MM. Robert frères.
*Noms des voyageurs aériens.* — Mgr le duc de Chartres; MM. Colin et Robert frères.

A, A, les deux bouts de la galerie, représentant les Gémeaux et les armes de France. — B, gouvernail. — C, rames ou ailes.

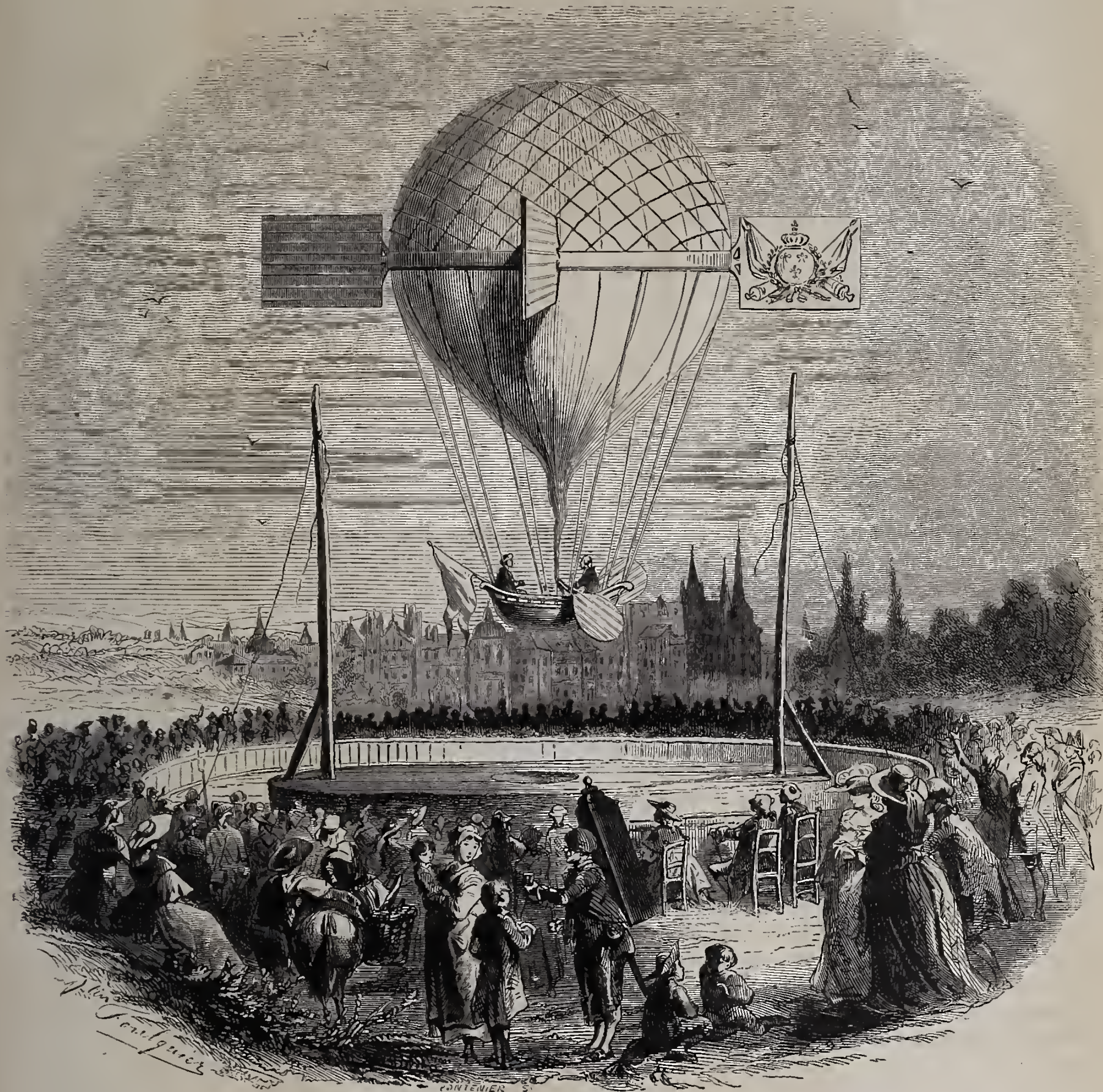


Chacun admire ici-bas
Ces argonautes intrépides,
Et les coursiers les plus rapides
Jusqu'à Nesle suivent leurs pas.

Mais la frayeur est dans la lune,
Où le savant et l'ignorant
Jugent l'aérostat errant
Une planète peu commune.

C'est un spectacle douloureux que la lutte qu'avait à soutenir l'inventeur contre ceux qui s'efforçaient de le devancer et d'exploiter sa gloire à leur profit. Il fallut tout le dévouement de ses amis, Réveillon, Argant, le marquis d'Arlandes, et autres; il fallut son activité personnelle, sa merveilleuse intelligence, et le calme qu'il devait à une inaltérable douceur, pour que la priorité qui lui était due ne lui fût pas enlevée Charles et Robert ne purent que répéter ses expériences. Ils surent cependant capter la faveur de protecteurs puissants, et, chose étrange, ce fut aux Robert que le duc de Chartres se confia pour l'expérience en ballon que représentent les deux gravures précédentes.

Des couplets d'un sel plus âcre, de mordantes caricatures, accompagnèrent le prince dans son ascension. La plupart portaient à faux; car elles accusaient le duc de couardise, et seul il avait montré de la présence d'esprit en donnant passage au gaz et crevant l'aérostat qui menaçait d'éclater. Voici d'ailleurs le récit de ce voyage malencontreux, tel que le donne un témoin oculaire, Beaumarchais, dans une lettre inédite qu'il écrivait à Étienne de Montgolfier, alors de retour chez lui.



« Expérience aérostatique faite à Dijon le 25 avril 1784. Ce ballon, parti à cinq heures du soir, est arrivé à Magni-lez-Auxone, à 6 heures » 25 minutes, ayant parcouru l'atmosphère d'environ 2 044 toises, ou une petite lieue de France. Il était monté par M. l'abbé Berteau et » M. Morvaux. »

Paris, 18 juillet 1784.

« Vous savez sans doute ce qui est arrivé à Saint-Cloud: Mgr le duc de Chartres, les deux Robert et leur beau-frère se sont élevés, comme Charles aux Tuileries; mais, ayant craint de toucher les arbres, ils ont jeté subitement tant de lest qu'ils sont montés trop haut, en entrant dans un nuage dont la qualité, je ne sais quelle, a fait briser avec explosion le ballon intérieur plein d'air atmosphérique, et qui était comme le diaphragme du grand. Alors ils ont voulu ouvrir la soupape pour descendre, parce qu'ils s'élevaient toujours; mais ils n'ont jamais pu l'ouvrir, ni même l'appendice de dessous, sur lequel le ballon intérieur crevé s'était affaissé. Alors ils ont tenu conseil et donné de la pique au ventre du grand ballon; ils sont retombés si vite à terre, qu'ils ont couru un grand danger. Tout est pourtant en bon état; personne de blessé. On raccommode le ballon pour une expérience plus heureuse et sans vésicule intérieure. Quatre jours avant et dans le Luxembourg, le pauvre abbé Miolan a manqué d'être un martyr de votre religion. Le peuple a tout brûlé, parce qu'il ne veut pas,

quand on lui promet l'Ascension, qu'on l'amuse avec la Pentecôte. Ils en ont pris les langues de feu qu'ils ont fait servir à leur vengeance. Il n'est resté ni toile, ni échelle, ni cordes, ni barrière, et le Saint-Esprit a bien inspiré le pauvre abbé de s'enfuir. Je crois, Dieu me pardonne, qu'ils lui eussent mis les pieds à la sainte-menehould.

» Adieu, Monsieur; rêvez un peu direction, je vous prie. Car en ballon, comme en toute autre chose, il faut, pardieu, se diriger, et le père de l'enfant lui doit au moins une lisière pour le conduire où il lui plaît, etc. »

Parmi les ascensions si nombreuses à cette époque, celles de Guyton Morveau seules, en dehors des expériences des deux frères inventeurs, furent faites dans un but sérieux et avec quelque suite. L'Académie de Dijon cherchait un moyen de diriger qu'elle ne trouva point. Mais les voyages de Guyton et les relations exactes qu'il en donna ne furent point inutiles à l'art aérostatique. Cette lettre d'Étienne Montgolfier en fait foi:

« J'ai lu avec le plus grand plaisir, Monsieur, le détail de vos expériences, que vous avez eu la complaisance de me faire passer, et je me suis réuni à vos concitoyens pour applaudir au zèle et à l'intelligence qui ont guidé toutes vos opérations. Vous avez bien senti tous les avantages possibles et tous les inconvénients actuels de la machine dont vous faisiez usage. Je ne puis qu'applaudir à vos vues ultérieures et vous exhorter à en constater la solidité aux yeux des incrédules par la suite de vos expériences.

» L'écueil imprévu qui vous a empêché de réaliser votre projet de voyager de *posée* en *posée* ne doit point vous décourager et vous empêcher de le tenter de nouveau. J'ai surtout admiré la franchise avec laquelle vous exposez les obstacles qui ont contrarié vos expériences et les moyens que vous avez imaginés pour les surmonter. C'est ainsi qu'on devrait toujours écrire sur les sciences, sacrifier son amour-propre à leur avancement, et rendre compte même de ses fautes pour les éviter aux autres. Un mémoire comme le vôtre leur est plus utile que vingt de ces poétiques descriptions qui se font gloire d'ajouter le vernis du merveilleux, comme si la nature n'était pas assez grande par elle-même sans les ornements étrangers qu'y ajoute leur imagination... »

Il semble qu'on ne puisse plus rien ajouter après la lettre si simple, si noble, si dépourvue de toutes préoccupations personnelles, d'Étienne Montgolfier. Nous reviendrons sur la biographie de ce savant, dont l'âme était encore plus haute que son génie, et qu'il y a plaisir à deviner à travers ses sobres écrits et les lettres si hyperboliquement admiratives de nombre de ses contemporains.

---

## SUR LES HERBORISATIONS ET LES HERBIERS.

### I. HERBORISATION.

Suite. — Voy. p. 295.

Quels sont les objets nécessaires au botaniste pour la récolte des plantes? — Un instrument pour extraire les plantes du sol; — une boîte pour les serrer; — quelques feuilles de papier pour presser de suite celles qui sont les plus délicates.

La boîte du botaniste est en fer-blanc verni; elle a la forme d'un cylindre légèrement aplati; ouverte dans son milieu sur l'une des faces aplaties, elle est munie en cet endroit d'un couvercle à charnière. Sa longueur peut être de 5 décimètres; plus longue elle deviendrait embarrassante; il n'y aurait pas de grands inconvénients à ce qu'elle fût un peu plus courte. Dans son plus grand diamètre, elle doit avoir 10 à 12 centimètres, ou moins, si elle n'a pas la longueur de 5 décimètres. L'ouverture doit être d'environ 22 centimètres en longueur pour une boîte de 5 décimètres, et de 10 centimètres en largeur.

Une simple houlette suffira au botaniste pour extraire les plantes; c'est un bâton en bois, d'un mètre environ de longueur, à l'extrémité duquel est emmanchée une sorte de petite pelle creuse, ovalaire. Il est souvent utile et même quelquefois indispensable d'extraire la plante avec sa racine, et c'est à cela que sert la houlette.

Le botaniste doit être muni d'un cahier de papier, pour serrer immédiatement les espèces qui souffriraient trop d'un long transport, parce que leurs organes sont très-délicats, et que leurs feuilles et surtout leurs fleurs, promptement fanées, ne pourraient plus être convenablement étendues dans le papier où la dessiccation doit avoir lieu. Le cahier de papier est relié à dos brisé, avec de forts onglets à chacun des feuillets, ou simplement composé de feuillets détachés recouverts de deux fortes feuilles de carton, et pouvant être lié ou plus ou moins serré au moyen d'une corde. Il peut augmenter en hauteur au fur et à mesure qu'on y introduit des plantes; son format le plus ordinaire est le grand in-4; il peut à la rigueur être in-8, si l'on désire qu'il soit plus portatif.

Quelquefois le botaniste emporte une *Flore* locale, ou *Synopsis* des plantes qui croissent dans la localité ou dans le pays qu'il veut explorer; une Flore ou Synopsis est un livre dans lequel sont énumérées ou décrites toutes les plantes d'une localité ou d'un pays. Ces sortes de livres, lorsqu'ils existent, sont utiles; ils épargnent au botaniste beaucoup de temps, en lui indiquant tout de suite les lieux où il devra aller chercher les espèces qu'il a spécialement en vue dans son herborisation.

Muni de ses instruments, le botaniste part à la recherche des plantes dont il se propose d'enrichir son herbier; il profite, comme nous l'avons dit, du temps le plus favorable, et commence la récolte des espèces à une heure variable suivant la saison, variable aussi suivant les conditions atmosphériques. Cette récolte considérée en particulier doit être soumise à quelques règles que nous exposerons ici brièvement, avant de passer à la préparation des individus ou à leur classement en herbier.

Autant que possible, lorsque la plante n'a pas des dimensions considérables, c'est-à-dire les dimensions du papier grand in-folio ordinaire dans lequel elle devra être plus tard conservée, la plante doit être cueillie en entier; il ne suffit pas de cueillir la fleur isolément, quelques feuilles, une portion de la tige: il est essentiel que la plante puisse être plus tard représentée dans l'herbier en entier, avec tous ses organes dans leurs rapports essentiels, en un mot, telle qu'elle se trouve à l'état vivant.

Les principaux organes qu'il est utile de représenter en herbier sont ceux de la reproduction, c'est-à-dire la fleur, et dans celle-ci les organes accidentels, corolle, calice, aussi bien que les organes essentiels, pistils et étamines. Ce sont ces organes qui fournissent au botaniste les caractères les plus importants, ou tout au moins le plus généralement employés pour la spécification. Toutefois, souvent aussi le botaniste tire d'autres organes de la plante des caractères qui peuvent lui fournir d'utiles secours : telles sont la forme et la disposition des feuilles, la forme, les dimensions, la structure de la tige, la nature particulière de la racine, etc. La racine bulbeuse, par exemple, est caractéristique des orchidées, des liliacées, etc. Dans la grande famille des labiées, la tige est carrée; dans les graminées elle est noueuse, tubulée à l'intérieur. Le bulbe dans une orchidée, la tige dans une labiée, le chaume dans une graminée, sont donc indispensables à l'herbier aussi bien que la fleur dans ces mêmes familles.

Des parties de la plante trop souvent négligées par le botaniste sont le fruit, la graine, les enveloppes de la graine, les cavités qui la contiennent, etc. Ces parties sont, il est vrai, les plus difficiles à bien observer, soit à cause de leur ténuité, soit à cause de la complication de leurs rapports; mais les caractères qu'elles fournissent peuvent être indispensables pour la détermination de l'espèce, et le botaniste ne doit point négliger de les récolter toutes les fois que cela se peut; dans toutes les espèces où la conservation du fruit est plus ou moins indispensable, il est bon de se procurer à la fois et la fleur et le fruit; la fleur à une certaine époque de la saison, le fruit plus tard, lorsqu'il aura atteint sa maturité. Nous citerons, par exemple, comme exigeant absolument la conservation du fruit, la famille des ombellifères.

Le botaniste récolte donc la plante en entier, lorsqu'elle ne dépasse pas certaines dimensions; il doit la tirer de terre avec précaution, de manière à obtenir entières les racines trop profondément engagées. C'est alors que la houlette lui prête un utile secours. Après avoir arraché la plante, ou l'avoir extraite au moyen de cet instrument, il doit secouer avec soin la terre qui adhère à la racine, de manière que dans la boîte elle ne se répande pas sur les plantes voisines dont elle pourrait salir les organes délicats, les fleurs en particulier. Pour prévenir ces accidents, souvent le botaniste prend la précaution d'envelopper la racine de papier, ou de diriger, ce qui n'est pas aussi commode, toutes les racines du même côté dans la boîte.

Lorsque la plante a des dimensions qui dépasseraient celles que nous avons indiquées précédemment, c'est-à-dire celles d'un papier grand in-folio ordinaire, on peut encore quelquefois la cueillir tout entière, en prenant la précaution de la plier en deux, si sa tige et les organes qu'elle porte, doublés ainsi en largeur, ne dépassent pas la largeur de la feuille de papier elle-même.

Enfin, lorsque les dimensions sont tout à fait hors de proportion avec le format ordinaire du papier employé en herbier, le botaniste se contente de cueillir la fleur et les parties immédiates qui la supportent ou qui l'entourent; il cueille aussi une extrémité de tige munie de ses feuilles, etc.

Les plantes récoltées sont successivement introduites dans la boîte; quelques-unes sont placées immédiatement en papier. A mesure que leur nombre augmente dans la boîte, leur conservation à l'état de fraîcheur devient de plus en plus facile; or cette condition n'est pas indifférente à de certaines époques de l'année où l'herborisation est longue, et où la chaleur du soleil, chauffant fortement les parois de la boîte, agirait promptement sur son contenu s'il n'était représenté que par quelques individus.

Emportant son précieux butin, le botaniste retourne à son domicile : c'est là que devra commencer la tâche qui concerne plus spécialement l'herbier.

## APOLOGUE.

Il y avait une fois plusieurs oiseaux vivant dans une vaste cage. Un bouvreuil dit à son voisin le chardonneret qui voltigeait gaiement d'arbuste en arbuste : — Ne savez-vous pas, ami, que nous sommes enfermés dans une cage? — Que parlez-vous de cage? répond le chardonneret; voyez comme nous voltigeons de côté et d'autre; bon pour notre voisin le serin, il est vraiment en cage. — Mais je vous dis que nous y sommes aussi; n'apercevez-vous pas à cet endroit le fil de fer du treillage? — Certainement je vois un fil de fer ici; mais regardez, aussi loin que je puis porter les yeux sur tout autre point je n'en trouve pas. — Vous ne pouvez pas voir de tout côté. — Non plus que vous. — Cependant considérez ceci, continue le bouvreuil : notre maître, qui chaque matin apporte de l'eau dans notre auge, et répand du grain sur notre sol, le ferait-il, s'il ne savait pas que nous sommes enfermés et que nous ne pouvons aller où nous voulons? — Mais, dit le chardonneret, je vous dis que je puis voler où je veux.

Ils disputèrent longtemps ainsi, jusqu'au moment où le serin se mit à crier de son coin : — Enfants, si vous ne pouvez pas établir que vous êtes en cage, oui ou non, c'est comme si vous n'y étiez pas (¹).

## LE LIVRE DES PRODIGES,

PAR CONRAD LYCOSTHÈNES.

Suite. — Voy. p. 231, 271.

### ARMES VUES DANS LE CIEL. — PLUIES MERVEILLEUSES.

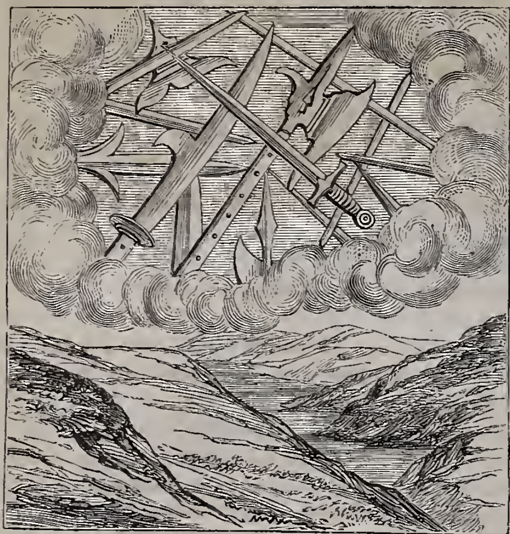
L'une de nos locutions populaires les plus usitées trouverait au besoin son explication dans les vieilles gravures de Lycosthènes. Au milieu de ces panoplies célestes dont il a eu la fantaisie d'orner plusieurs pages de son livre, il y en a une qui reproduit, sous leurs formes les plus redoutables, des armes fort communes au moyen âge, et le mot : *Il pleut des hallebardes,* fait songer tout naturellement à ces pluies de fer terribles qui tombent des nuées. Pour notre auteur, comme pour Jules Obsequens, elles sont le pronostic de quelque événement désastreux; à la date de l'année 167 avant notre ère, ces armes vues dans le ciel annoncent clairement la mort du consul Posthumius et les succès des Lusitains ou des Gaulois dans leur résistance contre les Romains; en l'année 1538, elles sont unies à une armée céleste et à une croix sanglante qui voltige dans les cieux, et elles prophétisent l'expédition d'un landgrave, dont le digne Peucer mentionne les velléités d'indépendance en nous racontant ses combats.

Si l'antiquité et le moyen âge se montrent fertiles en inventions bizarres, c'est à coup sûr dans les descriptions qu'ils nous transmettent des pluies qui sont venues émerveiller et terrifier tour à tour les habitants de l'Italie, de la France et de l'Allemagne. Pluies de feu, pluies de sang, pluies de reptiles et de poissons, pluies de cendres et de soufre, pluies parfumées de fleurs ou de pollen : tous ces phénomènes sont appréciés avec la même justesse de raisonnement dans Lycosthènes, dans Camerarius, et dans Simon Goulard. Comme les figures *estranges* qui se montrent dans le ciel, les pluies dont les savants ne peuvent expliquer le véritable caractère sont toujours des indices redoutables pour l'humanité, et elles partagent, avec d'autres phénomènes météorologiques inexpliqués pour le seizième siècle, le funeste privilége de précéder les grandes catastrophes. Cent quatre-vingt-un ans avant Jésus-Christ, c'est une pluie de sang qui annonce au monde que le grand Annibal va périr en Bythinie par le poison; cinquante-trois ans auparavant, il pleut du lait dans le voisinage de Rome, et, entre autres événements redoutables, un préteur du peuple romain est trouvé sans vie frappé de la foudre. En l'année 109, c'est encore une pluie de lait qui précède le plus horrible incendie dans la capitale du monde; c'est au contraire une pluie de sang qui, vers l'an 31, annonce à l'Egypte qu'Octave César va être le vainqueur d'Antoine; l'an 48 de Jésus-Christ, c'est une pluie du même genre, unie à d'autres prodiges, qui annonce le crime d'Agrippine et la mort de Claude. La renaissance n'est pas moins fertile en pluies de sang que l'antiquité; en 1551, c'est une ondée de cette nature qui

(¹) Traduit de Gœthe.

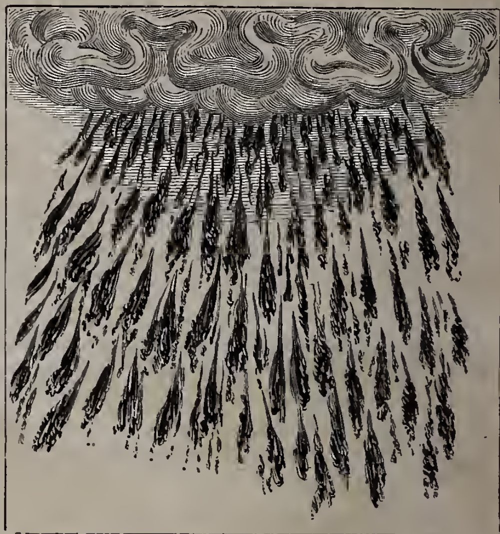
porte l'effroi dans Lisbonne; puis, le 26 mai 1554, la petite ville de Dunkespuel peut annoncer à l'Allemagne qu'elle a été terrifiée par le même phénomène; l'année suivante, Friberg, en Misnie, n'a rien à lui envier; et l'on voit même, en Saxe, une fontaine de sang sourdre tout à coup des fossés d'un château. La science moderne ne rejette pas complétement l'apparence de ce phénomène, et elle cherche à l'expliquer : « La neige prend quelquefois une teinte rouge; plusieurs naturalistes ont constaté que ces globules, de matière colorante, sont de petits cryptogames du genre *Uredo,* dont la neige est le sol naturel, et que, par cette cause, on appelle *Uredo nivalis* (¹). »

Si le seizième siècle était effrayé par des pluies de feu et par des pluies de sang, s'il enregistrait avec terreur mille récits dans lesquels on représentait certaines régions de l'Europe comme ayant été dévastées par des irruptions de grenouilles, de crapauds, ou de serpents tombés du ciel, il aimait aussi à augmenter de quelques joyeux chapitres le livre de Petrus Nobilis (voy. t. X, p. 59). Tantôt c'était un canton du pays de Berne qui, en 1556, avait recueilli une rosée « dont le goust, nous dit un vieil écrivain de l'époque, estoit plus doux que miel. » Tantôt c'était la ville de Klagenfurth, au pays de Carinthie, qui, au mois de mars, avait vu pleuvoir, dans ses campagnes, du pur froment en



Pluie d'armes au seizième siècle.

telle quantité que, grâce à cette récolte inattendue, les habitants en avaient pu faire de bon pain dont ils s'étaient servis « un long temps pour leur nourriture. » Puis venaient les pluies de canards et d'oisons, qui, avec un degré de plus de vraisemblance, avaient jeté dans la stupeur les habitants de cette partie de l'Allemagne. Non loin du château de Withitz, l'an 1587, une nuée de ces oiseaux, que l'on comptait par milliers, avait obscurci le ciel, puis, tout à coup, s'abaissant sur un étang voisin, avait « dressé un furieux combat. » « Au matin, continue le vieux narrateur, les soldats et les paysans y courent et y trouuent vn nombre presque infini de ces canards et oisons, qui s'étoient entretuez, et en amassent en abondance : les vns cent, les autres deux cents, qu'ils accommodèrent à leur façon, et en vescurent longtemps; ce qui estoit resté de ceste pluye et armée de combattans, s'estant recognu en vne grande prairie, print le vol et se retira ailleurs. »



Pluie de sang à Lisbonne, en 1551.

La science moderne explique les pluies de grenouilles et les pluies de poissons. Tout le monde sait aujourd'hui que les trombes, aspirant les eaux des étangs, peuvent verser sur la terre une multitude d'animalcules qui retombent sous forme de pluie. Des myriades de petits poissons ont été dispersés ainsi, et toujours ce phénomène si simple a jeté l'effroi dans les populations. Il se renouvelle néanmoins à de rares intervalles.

Le règne d'Othon III fut fertile en phénomènes désastreux. En l'année 989, cet empereur était encore enfant, lorsque d'épouvantables inondations désolèrent l'Allemagne; une sécheresse brûla les moissons l'été suivant et amena la famine; des neiges trop abondantes succédèrent à ces fléaux. En Saxe, il tomba des poissons du ciel, sans doute par compensation. Les pluies de poissons étaient, au moyen âge, comme es pluies de lait ou de sang; elles n'annonçaient que fâcheux présages : aussi les Vandales envahirent-ils deux fois la Saxe, et, en 991, des flammes, échappées



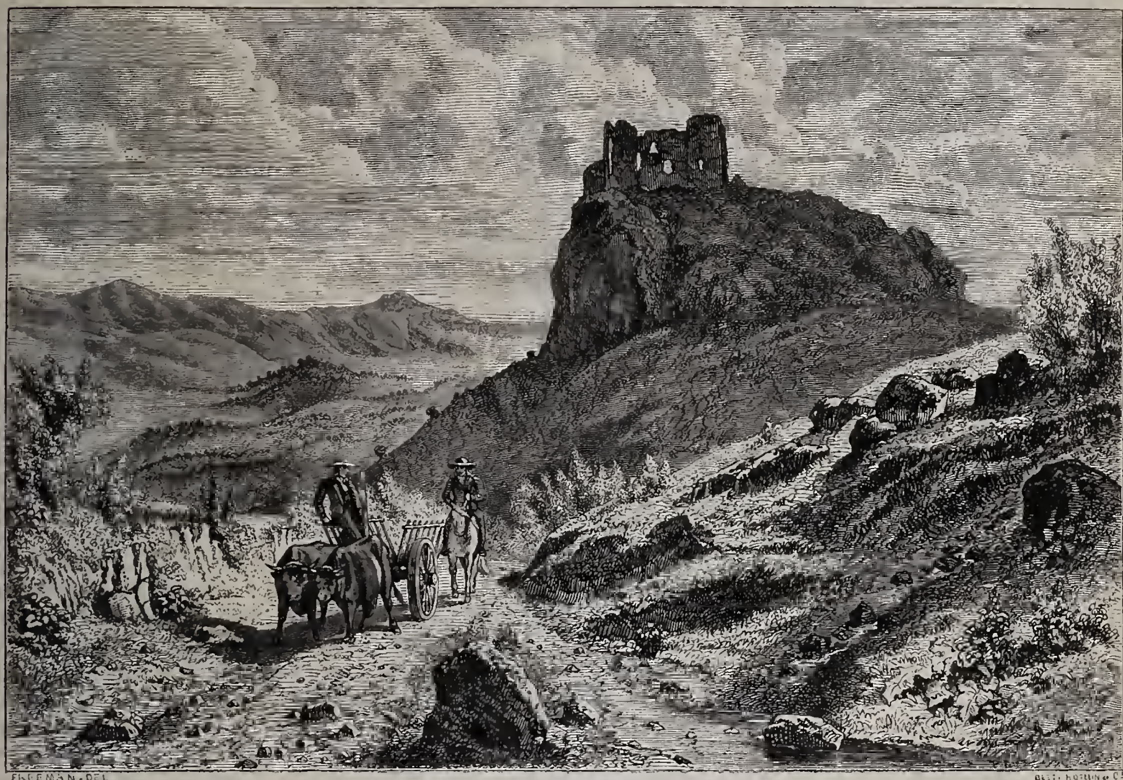
Pluie de poissons.

des vagues du Rhin, brûlèrent-elles les bourgades bâties sur ses bords.

(¹) Voy. le *Dictionnaire d'histoire naturelle* publié sous la direction de M. d'Orbigny. Nous ajouterons, pour compléter cette citation, que Swammerdamm et Réaumur ont attribué ces taches rouges éparses sur le sol à des matières sorties de petits papillons qui venaient de subir leur métamorphose. D'autres fois il est tombé une terre colorée et très-divisée.

## SALON DE 1853. — PEINTURE.

RUINES DU CHATEAU D'APCHON. — TABLEAU DE M. A. BONHEUR.



Salon de 1853; Peinture. — Les Ruines du château d'Apchon, par M. A. Bonheur. — Dessin de Freeman.

Apchon est un petit bourg du Cantal, situé dans le canton de Riom-ès-Montagnes, arrondissement de Mauriac. Il est construit sur une hauteur dont les dernières pentes vont se perdre dans les immenses pacages de la vallée de la Rue, et que domine un immense rocher formé d'une pâte de basalte très-compacte et d'un bleu foncé. Une partie de ce basalte, très-noire et entièrement dépourvue de cristallisations, parait être très-propre à servir de pierre de touche.

A trois cents mètres environ au midi de ce rocher s'étend un grand pré taillé en redoute; on le nomme dans le pays *le pré de la Guerre*. Suivant une antique tradition, les démons et les sorciers y tiennent sabbat toutes les nuits. Le caractère âpre et sauvage du dessin que nous donnons est assez en harmonie avec ces superstitions sinistres.

Le vieux château d'Apchon, qui domine le paysage, présente, dans son état actuel, les débris de l'un des plus imposants remparts de la féodalité dans la haute Auvergne. Il n'en reste que des ruines, mais ces ruines ont une éloquence majestueuse, et le voyageur érudit qui les découvre tout à coup en sortant des défilés voisins, voit se dérouler dans sa mémoire sept ou huit siècles de gloire militaire durant lesquels la baronnie d'Apchon, la première et la plus ancienne de la province, commandait à toute la noblesse d'Auvergne. Sa forteresse était inaccessible; on ne pouvait y pénétrer que par un pont-levis jeté d'une montagne à l'autre.

Au-dessus de la porte de la petite église de Saint-Hippolyte, près d'Apchon, on voit encore un écusson semé de fleurs de lis sans nombre. Il formait les armes des anciens seigneurs d'Apchon, et il leur fut donné après la bataille de Poitiers, où un Guillem d'Apchon se distingua par son talent et sa bravoure.

La salle des Croisades, à Versailles, renferme les armes de cette famille qui figura dignement dans les guerres saintes. L'histoire a aussi conservé le nom d'un Jean d'Apchon, chambellan de Charles VI, et d'un Claude d'Apchon qui fut sénéchal d'Auvergne en 1693. En 1265, Guillaume d'Apchon fit moins d'honneur que les autres à sa race. A la tête des habitants de Falgoux, il lui prit fantaisie de ravager les terres du seigneur de Beaumarchés, du vicomte de Murat et du sire de Tournemire. Ceux-ci portèrent plainte, et Guillaume fut condamné à payer 3 140 sous d'or de dommages et intérêts.

Les barons d'Apchon étaient qualifiés de *comptours* ou *compteurs*, parce qu'ils avaient commission de percevoir les secours que la noblesse fournissait au roi pour les besoins de l'État.

La fondation du château d'Apchon remonte aux premiers temps de l'époque des Mérovingiens; il en est fait mention dans une charte de Clovis donnée en faveur du monastère de Saint-Pierre le Vif de Sens.

On montre près du château d'Apchon une fontaine qui est célèbre et dont l'on raconte ainsi l'origine : La comtesse Ermengarde de Rochedagoux, voyant avec peine que les reliques de saint Mary fussent reléguées à Saint-Mary le Cros, dans un lieu peu accessible aux pèlerins qui faisaient vœu de les visiter, résolut de les faire transporter à Mauriac; elles furent donc placées sur un mulet et transférées en grande pompe et avec un énorme concours de fidèles. En

passant devant le château d'Apchon, le mulet broncha sur les aspérités du roc et donna, pour se relever, un fort coup de pied, lequel fit jaillir incontinent une source d'une eau pure et limpide qui n'a jamais tari depuis.

Tous ces souvenirs, fabuleux ou historiques, intéressent les historiens et les artistes, et justifient le choix qu'en a fait M. A. Bonheur pour composer un des meilleurs paysages que l'on ait remarqués à la dernière exposition.

---

## PARIS IL Y A CENT VINGT-CINQ ANS.

Nous sommes, s'il vous plaît, au commencement du règne de Louis XV, sous le ministère du cardinal Fleury. Vous êtes gentilhomme allemand : vous avez vingt ans ou un peu plus ; votre père estime qu'il est temps que vous entrepreniez votre tour d'Europe, afin de donner le dernier poli à votre éducation avant d'entrer dans les affaires publiques. Votre mère se résigne, et votre sœur, qui vient de se marier, vous prie de lui rapporter des grandes villes que vous visiterez quelques *souvenirs* qu'elle puisse faire admirer aux dames du Hanovre. Préparez-vous donc au départ; mais prenez garde que ce n'est point uniquement pour votre plaisir que vous allez vous séparer de votre famille et parcourir les pays étrangers pendant trois ou quatre ans : on s'attend qu'à votre retour vous serez mieux formé à tous les exercices qui conviennent à votre rang, que vous aurez acquis plus de perfection dans les langues, dans les sciences, dans la connaissance des usages et des bonnes manières, et qu'en un mot vous serez tout prêt à remplir avec distinction l'emploi que le prince daignera vous confier.

Du reste, je suppose que vous êtes pourvu de trois choses essentielles pour qu'un voyage soit profitable. Vous avez : 1° une bonne disposition à bien observer et bien apprendre; 2° une bonne santé et forte complexion; 3° une bourse bien garnie. Voilà de quoi passer votre temps à la fois avec utilité et agrément. Vous êtes prudent, et vous jugerez à propos d'être accompagné d'un conseiller sage et expérimenté : je veux parler d'un gouverneur. Dans les pays étrangers, et surtout en France, un gouverneur est une marque d'honnête extraction. Il y a des rencontres, principalement quand il s'agit d'être introduit chez les grands, où il ne sied pas bien que des jeunes gens portent la parole : il leur faut un gouverneur qui sache faire leur éloge et qui dise d'où ils viennent. D'ailleurs un gouverneur vous gagnera du temps en vous épargnant les menus détails de vos affaires, en réglant votre ménage, et en ayant soin de vos correspondances et de vos lettres de change; sa présence donnera de la paix d'esprit à vos parents qui autrement auraient trop à appréhender les dangers d'une maladie, d'une querelle, ou de pernicieuses dissipations. Il ne s'agit pas, d'ailleurs, de vous imposer un mentor à mine renfrognée, un pédant qui s'offense d'un sourire; il n'est pas nécessaire que votre gouverneur soit savant à fond : il suffit qu'il soit honnête, sage, homme du monde, raisonnablement instruit, et qu'il connaisse, pour les avoir déjà visités, les pays où vous comptez séjourner.

Or donc, il n'est plus qu'un point à considérer : où voulez-vous aller tout d'abord? — A Paris ! — J'étais assuré de votre désir à l'avance, et ce ne sera pas moi qui trouverai à y reprendre. C'est une chose incontestable que Paris est une des villes d'Europe les plus agréables et les plus parfaites, si elle n'en est pas la plus grande ni la plus peuplée. L'on ne trouve presque en aucun autre endroit un si grand nombre de palais. La cour est sans contredit une des plus nombreuses, des mieux réglées, des plus superbes et des plus galantes du monde : les ministres y sont fins et habiles; les généraux expérimentés et vaillants ; la milice est bien disciplinée ; la nation française est généralement complaisante, officieuse, de belle humeur et de bonne conduite ; en un mot, « les Français sont hommes de toutes les heures, c'est-à-dire, prêts à toute heure. » Les études, les sciences, les exercices, les manufactures et toutes sortes d'arts fleurissent à Paris au dernier point, et pour les plaisirs et les divertissements, on les y trouve aussi de toutes sortes.

Et puisque nous voilà d'accord, partons : traversons rapidement la Hollande, les Flandres, et, sans trop nous arrêter ni à gauche ni à droite, hâtons-nous vers Paris, soit avec le chariot ordinaire, soit avec les chevaux de poste.

Prenons d'abord notre logis, s'il vous plaît, dans une des hôtelleries du faubourg Saint-Germain, qui est le quartier le plus peuplé de toute la ville et le rendez-vous des étrangers : les plus habiles maîtres de langue et d'exercices y ont établi leur domicile. On y trouve toutes les académies ou manéges qui sont à Paris. On y a la Comédie, et, aux mois de février et de mars, la foire Saint-Germain. L'Opéra se tient, à la vérité, dans la rue Saint-Honoré, de l'autre côté de l'eau ; mais on y est bien vite rendu, surtout si l'on traverse la Seine en esquif. Les environs du palais du Luxembourg l'emportent en beauté sur tous les autres, et notamment la rue de Tournon. C'est en cette rue qu'il est agréable d'avoir une chambre garnie. Le grand hôtel d'Antragues, par exemple, est très-commodément situé ; mais ses appartements se louent à haut prix et ne sont guère à la portée que des évêques, des princes étrangers et d'autres grands seigneurs. Presque vis-à-vis est l'hôtel de Tréville, où l'on ne paye pas moins cher. On trouve meilleur marché au petit hôtel de Bourgogne, tout auprès, et plus bas dans les rues de Buci, Dauphine et Mazarine. Pour la rue des Boucheries, il n'y faut pas songer : elle est trop étroite, et l'on y tue trop de bêtes.

Une fois logé, il faut savoir où l'on prendra ses repas. On peut être traité de trois façons : ou se faire porter des viandes d'un rôtisseur chez soi, ou se mettre en pension, ou aller manger aux auberges publiques. Les repas qu'on fait chez soi à part coûtent cher, et les valets français, qui ont partout le tour du bâton, en croquent leur part ; pour les pensions, on ne trouve point à s'accommoder chez les bourgeois : on ne peut s'arranger qu'avec les maîtres de langues ou les écuyers (maîtres de manége); mais on est à la merci de ces gens-là et il faut se contenter de ce qu'ils vous donnent à manger. La table d'auberge est préférable : il est bien vrai que l'on n'y trouve pas toujours des mets aussi bien apprêtés ou aussi variés qu'il serait à désirer; d'ordinaire on y donne une soupe, un bouilli, ou une pièce de bœuf cuit, une prétendue entrée de ragoût, une fricassée de veau ou des côtelettes, un peu de légumes, du rôti, et, pour le dessert, du lait, du fromage, de petits biscuits, et les fruits selon la saison [1]. De plus, on est exposé à quelques importunités : de pauvres diables viennent chanter ou jouer de leurs instruments pendant le repas ; des moines quêtent pour leurs couvents, en offrant quelquefois un plat de salade ; des jeunes filles offrent un bouquet de fleurs ; d'autres gens veulent vendre des huîtres, des friandises,

[1] Le sieur J.-C. Nemeitz, conseiller du prince de Waldeck, et notre guide dans cette étude de l'ancien Paris, nous apprend qu'à l'époque où voyage notre gentilhomme on ne mangeait point à Paris de jambon (sinon quelques tranches sur les tables riches), ni d'andouilles, de chair salée ou fumée, de choux salés, de pain de seigle, de viandes épicées ; on ne buvait de bière que, par rare exception, en été. La boisson ordinaire était le vin du pays, c'est-à-dire des environs de Paris, comme Argenteuil, Saint-Cloud, Surène, et au plus loin Orléans. Le vin de Bourgogne était tout à fait de luxe, ainsi que le champagne, et on le buvait surtout comme *stomacal*, vers le milieu du repas ou le soir. — Voy. le livre de Nemeitz intitulé : « *Séjour de Paris*, c'est-à-dire » Instructions fidèles pour les voyageurs de condition, etc. — Leyde, » 1727. »

des oranges et toutes sortes de fruits. Il y a des jours où tout ce mouvement et toutes ces sollicitations causent de l'ennui; mais lorsqu'on est de bonne humeur, c'est plutôt un sujet de récréation pour l'esprit, et après tout, si le menu ne change pas assez souvent ou déplaît, rien n'empêche qu'on aille ailleurs.

C'est une bonne précaution de choisir l'auberge où l'on prend ses repas à peu de distance de son logis. On épargne ainsi beaucoup de temps, et surtout on évite les embarras de voiture, qui sont une grande fatigue, outre qu'à Paris il fait très-souvent sale dans les rues, même dans les plus belles saisons.

Avant de parler des divertissements, arrêtons tout d'abord ce qu'il convient d'étudier pour tirer une véritable utilité de son séjour à Paris. Les choses qu'un homme de qualité peut le mieux apprendre dans cette ville sont : la langue française, la mathématique, le dessin, la danse, l'escrime et le manége.

Il faut s'enquérir d'un maître de langue qui ait l'accent délicat et qui sache écrire promptement une lettre bien tournée. Les bons maîtres de mathématiques sont rares et se font bien payer. Par exemple, tel membre de l'Académie des sciences prend par mois trente-six livres, ce qui fait un peu plus de dix écus de notre monnaie, et il ne donne pour cela que trois leçons par semaine; mais il est excellent (¹). Pour l'art du dessin ou de la peinture, l'on n'a qu'à aller à l'Académie des peintres, au Louvre; on y trouvera assurément de bons professeurs.

« La danse, dit Senault, forme le corps des jeunes gens; elle leur apprend à marcher de bonne grâce, et elle leur donne je ne sais quelle distinction qu'on ne remarque point en ceux qui ne l'ont pas apprise. » M. Ballon, M. Blond et M. Marel sont les plus renommés. Un des quatre MM. Dumoulin frères, qui a un défaut sur l'œil, est incomparable pour la danse *grotesque;* un des trois autres frères est très-renommé en *canaries* (²).

Les Français sont de grands amateurs dans l'escrime : aussi trouve-t-on à Paris un grand nombre de maîtres en cet art. On doit préférer celui qui a tenu salle longtemps.

Le manége enfin est réputé en France comme le plus nécessaire de tous les exercices pour un gentilhomme. Il y a quatre manéges ou académies dans le faubourg Saint-Germain (³). On paye cher les leçons : il en coûte cinquante francs par mois, et le premier mois cent francs, sans parler des autres moindres dépenses qu'on ne peut éviter au manége.

Après le choix des maîtres, ce qui importe le plus est de bien régler l'emploi de sa journée. Vous ferez sagement de prendre le maître de langues de sept à neuf heures du matin; le maître de mathématiques, à neuf heures; vous irez à la salle d'armes à onze heures. De midi à une heure vous ferez la lecture : c'est à une heure que l'on dîne dans presque toutes les auberges. Vous pourriez dessiner ensuite ou aller à la salle de danse à trois heures; mais, comme beaucoup de jeunes gens, je suppose que vous serez plus disposé à consacrer le reste du jour, soit à visiter les bibliothèques, les savants et les artisans et ouvriers, soit aux compagnies, aux promenades, aux spectacles, concerts et semblables divertissements.

Vous ne devez pas songer à vous « mettre en équipage, » c'est-à-dire à acheter un carrosse et des chevaux, si vous n'avez à passer à Paris que peu de temps; vous y trouverez deux sortes de voitures dont l'usage peut vous suffire : les carrosses de louage, ou fiacres, et les carrosses de remise, qu'on loue, si l'on veut, par mois, au prix d'environ cent écus. Quand vous irez visiter des personnes de qualité, vous ne sauriez vous servir de fiacres, parce que les cochers, ayant coutume de donner toujours à leurs chevaux harassés quelques poignées de foin en tous les lieux où ils font halte, salissent l'avant-cour et se querellent avec les portiers. Puis, un carrosse coupé, tout neuf et bien propre, ou une berline, ne coûte à acheter que de huit à neuf cents francs. On a pour le même prix une couple de chevaux médiocrement bons; l'attelage vaut environ cent vingt ou cent trente francs; un cocher demande pour salaire une pièce de vingt-cinq sous par jour et vit à ses frais; le loyer d'une écurie, d'une remise et d'un grenier à fourrage est d'environ quarante écus par mois; enfin il faut ajouter l'achat du foin, de l'avoine et de la paille. A son départ, on vend ses chevaux et son carrosse avec perte d'environ trois ou quatre cents francs.

La façon de s'habiller n'est pas une chose indifférente, et s'il y a un pays où le monde sait se mettre proprement et de bonne grâce, c'est en France. Les Français sont d'un goût particulièrement fin pour ajuster ensemble les couleurs et les étoffes qui répondent les unes aux autres. Les dames de Paris surtout possèdent le secret de se donner de petits airs avec fort peu de chose : elles ont je ne sais quoi de charmant, lors même qu'elle n'ont mis qu'une robe de chambre et une petite coiffure.

Les principales règles que vous ferez sagement d'observer sont de ne pas vous rendre singulier, mais de vous habiller à la mode du pays et du temps; de ne pas vous mettre trop magnifiquement; d'être toujours pourvu de linge fin, et d'en porter tous les jours du blanc.

Il vous faut, du reste, 1° un habit chamarré et galonné à la mode, si vous voulez être admis à quelque solennité de la cour; 2° un habit simple, c'est-à-dire le justaucorps, la veste et la culotte de même étoffe et couleur, sans galons d'or ni d'argent, avec doublure de taffetas ou de chagrin; 3° une veste de drap d'or ou d'argent que l'on peut porter avec toute sorte d'habits; 4° un surtout d'écarlate pour les temps de pluie; 5° un habit noir: la cour prend souvent le deuil de puissances étrangères mortes, et alors toutes les personnes de condition sont en habit noir, et l'on fait une pauvre figure en habit de couleur parmi tant de gens vêtus en noir; 6° deux perruques au moins : une perruque bien façonnée est chose d'importance, comme étant l'ornement de la plus noble partie de l'homme. On fait mettre l'une sur les cordes pendant qu'on porte l'autre, et on en change ainsi tous les mois ou toutes les trois semaines. Enfin il faut être parfaitement chaussé.

*La fin à une prochaine livraison.*

---

## HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Suite. — Voy. p. 171.

### RÈGNES DE HENRI II ET DE FRANÇOIS II.

*Costume militaire.* — La France fut le premier pays du monde pour la fabrication des armures, tant que l'on n'en connut pas d'autres que les tissus de mailles. Il n'y avait pas d'ouvriers qui pussent égaler ceux de Paris, de Beauvais et de Chambly dans l'art de tréfiler le fer et de le tordre en cette infinité d'anneaux dont l'assemblage formait une étoffe impénétrable. La supériorité passa aux Allemands lorsqu'on fit les armures en fer plat. Enfin les Italiens imaginèrent de ciseler les pièces du harnais et furent d'abord inimitables dans cette partie de leur invention. La renaissance amena ce progrès, dont l'idée fut sans doute suggérée

(¹) M. Chevalier, par exemple.

(²) On appelait ainsi les gigues, les bourrées, etc.

(³) En ce temps, Mlle du Gast, fille de l'un des directeurs de manége, âgée de dix-huit ans, fit, d'une manière admirable, tous les exercices d'équitation en présence de plusieurs prélats.

par la lecture des poëtes de l'antiquité, car rien ne ressemble plus aux armures historiées du seizième siècle que la description du bouclier d'Achille dans l'Iliade, ou celle des armes que Virgile suppose avoir été forgées pour son héros.

C'est aux artistes de Florence et de Milan qu'on doit le dessins des beaux ouvrages en ce genre qui font l'ornement de nos musées. Ils commencèrent à s'introduire en France sous François Ier; le temps de leur plus grande vogue fut le




Portrait de Henri II en capitaine de chevau-légers. — D'après un dessin publié dans les *Antiquités inédites* de Willemin. — Dessin de Chevignard.

règne de Henri II. Ce roi, si passionné pour les belles choses, en possédait une merveilleuse collection. Toutes sortes d'armures lourdes et légères, les unes couvertes de personnages, les autres étincelantes de damasquinures, avaient été travaillées pour lui, soit à Milan, soit à Paris, par les mains des deux frères César et Baptiste Gamber, Milanais, qu'il avait fait venir à son service. Comme il était le plus beau des princes et d'une majesté qui resta proverbiale jusqu'à Louis XIV, il savait porter ces chefs-d'œuvre de façon à en relever encore la magnificence. Aussi son peuple, quoique ayant peu à se louer de lui, ne put-il jamais se rassasier de le voir dans les parades et dans les tournois, qui furent

le plus brillant côté de son règne comme aussi le plus funeste pour lui, puisqu'il trouva la mort dans l'une de ces fêtes.

Il n'y a pas de plus long travail que celui de la ciselure, surtout exécutée sur le fer. Quand on pense à ce qu'il a fallu de temps et d'habileté pour relever les milliers de figures et d'arabesques qui couvrent une panoplie, et que la main-d'œuvre n'était encore qu'une partie de la dépense, puisqu'il fallait d'abord rétribuer l'artiste de choix par qui on faisait faire la composition, on comprend que de telles armures valaient des fortunes et que les princes ou les généraux d'armées furent les seuls qui purent y atteindre. Pour le commun des officiers et pour les soldats, il s'introduisit un autre genre de luxe, moins dispendieux, qui consistait en une gravure relevée d'or. On en décorait les morions, corselets et rondaches. Les bandes employées dans le Piémont furent les premières qui se mirent à cette mode, à cause du voisinage de Milan. Lorsque M. de Bonnivet, leur colonel, les amena en France pour réprimer l'insurrection de Guienne en 1548, elles firent sensation dans l'armée, et, malgré les sorties du connétable de Montmorency contre ce faste qui lui déplaisait, le rêve de tous les soldats qui virent




Henri II avec l'armure de tournoi sous laquelle il fut tué. — Hallebardier suisse. — D'après une gravure du recueil de Perissim et Tortorel. — Dessin de Chevignard.

briller au soleil ces armes gravées et dorées fut de s'en procurer de pareilles. Toutefois la guerre avec l'Espagne s'opposa longtemps à ce qu'on pût les faire venir autrement que par contrebande; et ce ne fut, à bien dire, qu'en 1560 qu'elles devinrent d'un usage général.

*La suite à une autre livraison.*

---

## MIGRATIONS DES OISEAUX,

### PARTICULIÈREMENT EN FRANCE.

Suite. — Voy. p. 222.

V. Nous avons donné quelques détails sur les oiseaux voyageurs dont les habitudes nous ont paru offrir le plus d'intérêt. Nous ajouterons ici la liste simple des autres espèces moins importantes. Parmi celles-ci, les unes ont leur patrie en France, c'est-à-dire y séjournent pendant la plus grande partie de l'année et y élèvent leurs petits; elles ne s'éloignent de notre pays qu'à l'approche de l'hiver, et y reviennent périodiquement chaque printemps; les autres, au contraire, nichent en pays étrangers et n'arrivent chez nous qu'en hiver, séjournent parmi nous seulement pendant cette saison, et s'en retournent au printemps; d'autres ne font que passer; d'autres enfin vivent à la fois chez nous et en pays étrangers, sont sédentaires ou voyageurs, émigrent ou immigrent, suivant les individus. Dans la liste qui va suivre, nous distinguerons par des signes particuliers chacune de ces espèces : par le signe ⟶, celles qui émigrent de France; par le signe ⟵, celles qui immigrent en France; par le signe —, celles qui ne font que passer; par les trois si-

gnes réunis ↦ ↤ —, celles qui sont à la fois émigrantes, immigrantes et sédentaires. Nous nous abstiendrons, dans cette liste, de citer pour chacune des espèces l'habitat et le lieu d'où elles proviennent; celles qui immigrent en France viennent à peu près toutes des régions du nord; nous passerons également sous silence la direction qu'elles prennent en émigrant de France : la plupart d'entre elles vont dans le sud.

1° Palmipèdes.

Pingouin macroptère *(Alca Torda* Temm.) ↤ .

Macareux moine *(Mormon Fratercula* Temm.) ↤ .

Guillemot à capuchon *(Uria Troile* Lath.) ↤ ; seulement dans les départements du nord.

Plongeon imbrim *(Colymbus glacialis* Linn.) ↤ . Son arrivée parmi nous n'est pas tout à fait régulière ; nous ne recevons, du reste, que de jeunes sujets; à un âge adulte, cette espèce deviendrait-elle sédentaire?

Plongeon catmarin *(Colymbus septentrionalis* Linn.) ↤ . Même observation que pour l'espèce précédente.

Grand cormoran *(Carbo Cormoranus* Mey.) ↤ — ↦. Les individus sédentaires sont très-rares.

Grand harle *(Mergus Mergamer* Temm.) ↤ ; principalement dans les départements du nord.

Canard eider *(Anas mollissima* Temm.) ↤ . Leur arrivée en France n'a rien de constant; on n'en rencontre, du reste, que dans nos régions du nord.

Canard macreuse *(Anas nigra* Temm.) ↤ . Principalement dans nos provinces du nord.

Canard tadorne *(Anas Tadorna* Temm.) ↤ .

Cygne sauvage *(Cycnus musicus* Temm.) ↤ ; pénètre peu dans l'intérieur des terres, voyage le long des côtes, apparaît principalement dans les départements du nord.

Oie hyperborée *(Anser hyperboreus* Temm.) ↤ . Nous arrive irrégulièrement.

Oie sauvage *(Anser segetum* Temm.) et plusieurs autres espèces du même genre ↤ . Les passages de l'oie sauvage en France sont les plus réguliers.

Puffin cendré *(Puffinus cinereus* Temm.) ↤ . Vols quelquefois nombreux, mais arrivée peu régulière en France.

Stercoraire pomarin *(Sestris Pomarinus* Temm.) et quelques autres espèces du même genre ↤ . Arrivée en France très-accidentelle.

Mouette à manteau noir *(Sarus marinus* Temm.) ↤ . Passages en France très-réguliers, principalement sur les côtes de l'Océan. Deux ou trois autres espèces du même genre arrivent également en automne, et repartent au printemps.

Hirondelle de mer épouvantail *(Sterna nigra* Linn.) ↤ , et quelques autres espèces du même genre.

Foulque macroule *(Fulica atra* Temm.) ↤ — ↦.

Grèbe huppé *(Podiceps cristatus* Temm.) ↤ . Deux ou trois espèces arrivent également en hiver, mais d'une manière très-accidentelle.

Poule d'eau de genêt *(Gallinula Crex* Temm.), vulgairement *Roi des cailles* ↦.

Poule d'eau marouette *(Gallinula Porzana* Temm.) ↦.

2° Échassiers.

Bécasse ordinaire *(Scolopax rusticola* Temm.) ↦. Quelques individus sont sédentaires, et ne font que voyager de la plaine aux montagnes et des montagnes à la plaine.

Bécassine double *(Scolopax major* Temm.); à peu près comme la bécasse.

Barge à queue noire *(Simosa melanura* Temm.) ↤ , et quelques individus —.

Chevalier arlequin *(Totanus fuscus* Temm.), et quelques autres espèces du même genre ↤ .

Combattant variable *(Manchettes Pugnac* Temm.) ↤ .

Bécasseau cocorli *(Tringa subarcuata* Temm.), et plusieurs autres espèces du même genre ↤ .

Grand courlis cendré *(Numenius arquatus* Temm.) ↤ —.

Ibis *(Falcinellus* Lac.) ↤ ; accidentellement.

Avocette à nuque noire *(Recurvirostra Avocetta* Linn.) ↦ —; principalement dans le midi.

Bihoreau à manteau *(Miticorax ardeola* Temm.) ↦ (—?).

Héron, plusieurs espèces ↦ ; quelques individus séjournent en France pendant l'hiver, principalement dans le midi.

Cigognes : cigogne blanche *(Ciconia alba* Temm.) et cigogne noire *(Cic. nigra* Temm.) ↦.

Tourne-pierre à collier *(Srepsilas collaris* Temm.) ↤ .

Œdicmène criard *(Œdicmenus crepitans* Temm.) ↦ —.

Outarde canepetière *(Otis Tetrao* Temm.) ↦ ; principalement dans l'ouest de la France.

3° Gallinacés.

Perdrix grise *(Perdix cinerea* Temm.) ↦ et —.

4° Passereaux.

Engoulevent ordinaire *(Caprimulgus Europ.* Temm.) ↦.

Martinet · martinet à ventre blanc *(Cypselus Alpinus* Temm.), et martinet de muraille *(Cypselus murarius* Temm.) ↦.

Martin-pêcheur *(Alcedo hispida* Temm.) ↦ —.

Guépier vulgaire *(Merops Apiaster* Temm.) ↤ .

Huppe *(Upupa Epops* Temm.) ↦.

Tichodrome échelette *(Tichodroma Phœnicopt.* Temm.) ↤ .

Grimpereau familier *(Certhia familiaris* Temm.) ↦.

Coucou gris *(Cucullus Canorus* Temm.) ↦.

Gros-bec tarin *(Fringilla spinus* Temm.) ↤ .

Gros-bec linotte *(Fringilla cannabina* Temm.) ↦ —.

Gros-bec pinson *(Fringilla Cœlebs* Linn.) ↤ —. Les individus sédentaires descendent, pendant l'hiver, des montagnes dans la plaine, ou des cantons froids aux cantons plus chauds.

Gros-bec verdier *(Fringilla Chloris* Temm.) ↤ —. Il est sédentaire dans le midi.

Bruant ortolan *(Emberiza Ortulana* Linn.) ↦. Il niche principalement dans le midi.

Bruant jaune *(Emb. citrinella* Linn.) ↤ .

Pipit des buissons *(Anthus arboreus* Bechst.) ↤ .

Bergeronnette printannière *(Motacilla flava* Linn.) ↦. D'autres espèces de bergeronnettes sont à la fois sédentaires, immigrantes et émigrantes.

Traquet tarier *(Saxicola rubetra* Temm.) et quelques autres espèces du même genre ↦.

Bec-fin pouillot *(Sylvia Trochilus* Temm.) ↦.

Bec-fin passerinette *(Sylvia Passerina* Temm.) ↦.

Bec-fin des roseaux *(Sylvia arundinacea* Lath.) ↦.

Bec-fin fauvette *(Sylvia hortensis* Bechst.) ↦.

Bec-fin rossignol *(Sylvia luscinia* Temm.) ↦.

Merle mauvis *(Turdus iliacus* Linn.) et Merle litorne *(Turdus pilaris* Linn.) ↤ .

Merle grive *(Turdus musicus* Linn.) ↤ — ↦.

Gobe-mouches becfigue *(Muscicapa luctuosa* Temm.) ↦

Gobe-mouches gris *(Musc. grisola* Temm.) ↦.

Pie-grièche écorcheur *(Lanius collurio* Briss.) ↦.

Pie-grièche à poitrine rose *(Lanius minor* Linn.) ↦

Pie-grièche grise *(Lanius excubitor* Linn.) ↦ ↤ .

Loriot *(Oriolus galbula* Linn.) ↦.

5° Rapaces.

Buse bondrée *(Falco apivorus* Linn.) ↤ .

Autour épervier *(Falco nisus* Linn.) ↦.

Aigle Jean-le-Blanc *(Falco brachydactylus* Wolf.) ↤

Faucon pèlerin *(Falco peregrinus* Linn.) ↦.

Vautour griffon *(Vultur fulvus* Linn.) ↦ —.

*La suite à une autre livraison.*

## DE LA MAITRISE ET DU CHEF-D'ŒUVRE
### DE CUISINIER CHARCUTIER.

Les cuisiniers charcutiers formaient jadis dans chaque ville un corps de métier qui, comme tous les autres, avait ses statuts, ses armes, sa bannière. Pour être reçu dans cette grande communauté, il fallait passer par des épreuves difficiles, et beaucoup d'aspirants voyaient échouer leur candidature. L'art du charcutier rôtisseur était-il plus parfait qu'aujourd'hui? Nous n'en savons rien, et bien peu de nos grands-pères sont encore là pour nous en instruire; mais les épreuves étaient assez sérieuses pour faire croire au talent des maîtres; en voici un exemple entre mille.

Le 12 août 1756, en la présence de Louis Garnier de Marigny, conseiller du roi et son procureur au bailliage et siége présidial de Chartres, comparurent les deux procureurs jurés et les quatre plus anciens maîtres des cuisiniers charcutiers de cette ville, assistés de leur procureur, à l'effet d'examiner Amable Drouard, aspirant à la maîtrise de cuisinier charcutier; et ils lui commandèrent pour chef-d'œuvre de fendre, séance tenante, un porc entre deux moelles et d'enlever deux flèches du lard dudit porc. Drouard exécuta l'ordre, puis soumit son œuvre à l'examen de ses maîtres; mais ceux-ci déclarèrent unanimement son incapacité, disant que le porc n'avait pas été fendu entre deux moelles, puisqu'à une des deux moitiés était encore adhérente la moelle tout entière, et en second lieu que les flèches avaient été maladroitement levées parce que, en l'état où elles étaient, elles ne pourraient se conserver, le sel n'y pouvant pas tenir, faute d'y avoir laissé la viande qui doit couvrir le lard. Tous donc conclurent qu'il n'y avait pas lieu d'admettre Drouard à la maîtrise qu'il sollicitait. En vain celui-ci réclama près du procureur au bailliage, donnant pour excuse que le porc était encore chaud, n'ayant été tué que le jour même : le jugement des maîtres jurés était sans appel, et force fut à Drouard de se désister de ses prétentions.

---

Toute association d'hommes, tout peuple, pour ne pas manquer son but, doit connaître ses forces intérieures et extérieures, celles de ses voisins, et la place qu'il occupe au milieu des rapports qui agissent sur lui du dehors: c'est ainsi que l'homme moral, pour accomplir sa fin, l'homme qui veut agir d'une manière efficace, doit avoir la conscience intime de ses forces, connaître ce qu'il reçoit du dehors, ce qui l'entoure, et les rapports qui l'unissent avec ce qui n'est pas lui ([1]).

---

## LE VIEUX POETE.

Sur le déclin de sa vie, quel vieillard ne regarde au loin derrière lui le riant Eden où fleurit son printemps, et ne regrette les verts sentiers que son pas a foulés, quand tous les objets se paraient à ses yeux ravis des charmes de son innocence, et brillaient d'attraits empruntés à la fraîcheur de ses premières sensations? Mais c'est surtout lorsqu'il rencontre des enfants se livrant à leurs gracieux ébats que ces souvenirs reviennent avec plus de force, et qu'il retrouve en soupirant au fond de sa mémoire ce bonheur qu'il goûta lui-même. Lorsqu'il contemple ces chérubins rosés sur le visage desquels la santé est peinte en vermillon; quand son oreille est frappée de leurs cris d'allégresse, véritables notes du plaisir, gamme d'une joie sans mélange; lorsqu'il observe leur âme candide, à laquelle le vice fait peur et où le soupçon du mal ne saurait pénétrer; quand il entend leur prière naïve que nul doute n'obscurcit et qui jaillit vers l'Éternel comme une source vive que n'altère aucun limon : oh! alors, il se prend à maudire l'expérience amère de la vie, qui enrichit sa raison des dépouilles de son pauvre cœur désabusé!

Mais s'il reçut du ciel la sensibilité de l'âme et la mobilité de l'esprit qui constituent le poëte, il cherche, fuyant sa vieillesse, à se rejeter dans un monde imaginaire que la muse lui compose avec les plus charmants souvenirs de son passé. Là, dans une oasis de paix et d'innocence, il évoque les morts qu'il aima, il s'environne des sites favoris où coulèrent ses plus beaux jours, et, dans les lieux et les temps qu'il regrettait, il redevient l'enfant joyeux entouré des bons parents qui furent ses premiers guides dans l'existence; un ange lui apparaît et lui sourit sous les traits de sa mère, et il retrouve ainsi tout à la fois, pour charmer son déclin, ses vieux amis et ses jeunes années.

Mais s'il cherche dans sa mémoire pour y trouver les riches matériaux du monde qu'il se crée dans le passé, il sait aussi que la mort lui ouvrira dans l'avenir une immense destinée. Il invite donc la muse à décorer sa foi de ravissantes images, et voilà que la poésie étale à ses regards les trésors du paradis, où la bonté de Dieu lui donne seule l'espoir qu'il pourra parvenir. Sur les pas de Milton, il pénètre dans l'asile des bienheureux; il admire, réunis sur un seul espace, toutes les grâces champêtres et les plus riants aspects de la nature, il erre au milieu des délices de ce lieu céleste où une seule minute contient plus de jouissances qu'une longue vie fortunée ici-bas. Il ne peut rassasier ses sens des plaisirs qui s'offrent en foule pour eux; puis il adore le maître tout-puissant dont la bonté plane sur lui; le craindre et l'implorer devient son unique pensée; et c'est ainsi qu'échappant à bien des heures chagrines de sa vieillesse, son esprit s'égaye encore, bercé tantôt par les tableaux radieux du passé, tantôt par les splendides espérances de l'avenir.

---

## LÉGENDE NORVÉGIENNE.

Deux petits garçons jouaient sur le bord d'une rivière, lorsqu'ils vinrent à apercevoir le *strœmkarl* ou esprit des eaux, qui, assis sur la rive, faisait résonner les cordes de sa harpe. Les enfants aussitôt, l'appelant, lui dirent : « Strœmkarl, pourquoi jouer ici de la harpe? il n'y a point de salut pour vous. » Le strœmkarl se mit à pleurer amèrement, jeta son instrument au loin et plongea sous l'eau profonde. Quand les enfants furent rentrés à la maison, ils racontèrent à leur père, qui était un saint homme, ce qui leur était arrivé. Celui-ci leur dit : « Vous avez péché contre le strœmkarl; retournez vers lui et consolez-le; faites-lui savoir que lui aussi il sera sauvé. » Les petits retournèrent à la rivière au bord de laquelle il retrouvèrent le strœmkarl pleurant et se lamentant. Alors ils lui dirent : « Ne pleure pas tant, strœmkarl; notre père assure que notre rédempteur a été aussi le tien. » A ces mots le strœmkarl reprit joyeusement sa harpe, et en joua doucement jusqu'au coucher du soleil ([1]).

---

## UNE LEÇON D'ASTRONOMIE AU DOUZIÈME SIÈCLE.
### FRAGMENT INÉDIT.

Le dialogue suivant est extrait d'un traité théologique composé en latin dans les vingt premières années du douzième siècle, et conservé parmi les manuscrits de la Bibliothèque de Chartres, à la suite de l'Histoire de la terre sainte, par Baldric, évêque de Dol, sous le numéro 130.

L'auteur, Pierre Alphonse, était né en Espagne. Il avait

([1]) K. Ritter, *Introduction à la géographie générale comparée.*

([1]) Traduit de Jacob Grimm.

abandonné la foi juive pour se convertir à la foi catholique. Dans son zèle nouveau, il écrivit à l'adresse de ses anciens coreligionaires un petit livre intitulé *Adversus Judæos* (contre les juifs), et il le dédia au roi de Castille Alphonse, qui l'avait tenu sur les fonts de baptême. Il feint qu'ayant rencontré un jour un de ses anciens amis nommé Moïse, et celui-ci ayant eu l'air de le mépriser comme un apostat, il entreprend contre lui une discussion pour lui prouver l'excellence de la foi nouvelle qu'il a embrassée; c'est dans le cours de ce dialogue qu'a lieu la dissertation suivante.

Moise. Toute la terre habitée ne forme qu'un seul tout; mais je voudrais savoir où tu la places.

Pierre. Depuis le milieu de la terre jusqu'au septentrion.

Moise. Fais-moi une figure géométrique qui me mette

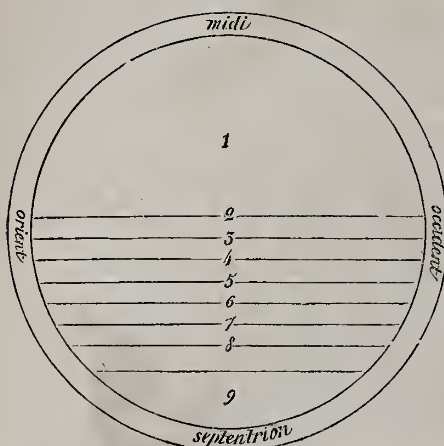



Fig. 1.

1, moitié de la terre inhabitable à cause de la trop grande chaleur.
2, premier climat habitable.
3, deuxième climat.
4, troisième climat.
5, quatrième climat.
6, cinquième climat.
7, sixième climat.
8, septième climat.
9, extrémité nord, inhabitable par le froid.

ta proposition sous les yeux; car les avis sont fort partagés là-dessus. Je vois qu'autrefois on divisait la terre en cinq zones : celle du milieu, brûlée par l'ardeur du soleil, était, dit-on, inhabitable; les deux extrêmes, trop éloignées du soleil, étaient également inhabitables par le froid; et enfin celles du milieu seulement, tempérées par la chaleur de l'une et le froid des deux autres, pouvaient être habitées.

Pierre. Ce sont là des erreurs que réfute le témoignage de nos yeux. Nous voyons en effet nous-mêmes que la cité d'Aren (¹) est située au centre de la terre, sur une ligne droite qui partirait du Bélier et irait jusqu'à la Balance. Or, là, l'air est si tempéré que le printemps, l'été, l'automne et l'hiver y ont toujours une égale durée. Il y naît toutes sortes de plantes aromatiques aux riches couleurs et aux suaves parfums. Les hommes n'y sont ni trop gras ni trop maigres, mais leurs corps ont une parfaite proportion. La température toujours égale semble avoir établi dans les corps cette juste proportion, comme sa douceur semble avoir adouci les cœurs où règnent une ineffable sagesse et une justice naturelle. Qui donc oserait dire que les lieux situés sur la ligne même du soleil sont inhabitables? Bien au contraire, c'est à partir de cet endroit jusqu'au septentrion que s'étend toute la partie de la terre habitable; les anciens, d'après le nombre des planètes, l'ont partagée en sept régions qu'ils ont appelées les sept climats. Le premier commence à cette ligne médiane sur laquelle Aren est fondée, et le septième est à l'extrémité nord du globe; les cinq autres occupent l'espace intermédiaire entre ces deux-là; et dans tous ces climats il n'y a aucun lieu inhabité, à l'exception de ceux que des sables brûlants et le manque d'eau ou des montagnes escarpées rendent complétement indociles à la charrue. Au reste, voici une figure qui te mettra ces idées sous les yeux. (Voy. la fig. 1.)

Moise. Je te remercie; tu m'as parfaitement démontré ces vérités; mais dis-moi, je te prie, pourquoi cette partie de la terre qui est au midi d'Aren n'est pas habitée, et comment il se fait que la terre habitable ne soit pas divisée de telle sorte que moitié soit au midi, moitié au nord de cette cité d'Aren.

Pierre. C'est que le centre du cercle du soleil est en dehors du centre du cercle de la terre; il est plus au nord que celui-ci, de sorte que lorsque le soleil descend dans les six signes qui sont depuis la Balance jusqu'au Bélier (¹), le voisinage de ses rayons brûle la terre, et, desséchant tout, la rend absolument stérile et par conséquent inhabitable. Ces régions brûlées par le soleil s'étendent jusqu'au premier climat, où nous avons dit qu'était située la ville d'Aren; tous les pays au delà jusqu'au nord sembleraient habitables. Mais à partir du septième climat, les terres, lorsque le soleil est descendu dans les six signes méridionaux, ne ressentent plus aucune chaleur; il y fait des pluies, des tempêtes et des glaces continuelles, si bien qu'aucun animal ne peut y vivre. La figure suivante te montrera, du reste, comment le cercle du soleil est excentrique à celui de la terre.

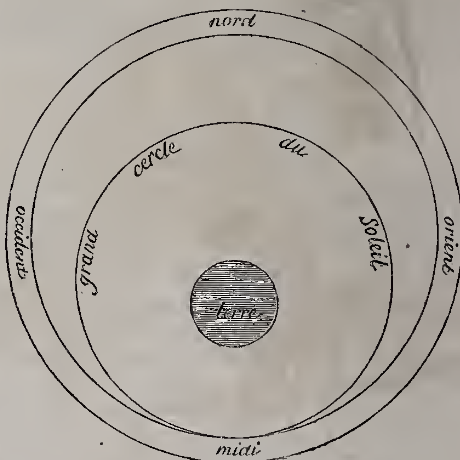



Fig. 2.

(¹) Cette cité d'Aren, que, dans un autre endroit de son livre, Pierre Alphonse dit être éloignée de 90 degrés de chacun des quatre points cardinaux, a été très-célèbre au moyen âge sous le nom de cité ou coupole d'Arim. On prétendait qu'elle était au centre du monde, et quelques-uns y plaçaient le paradis. On ne sait trop, en effet, si cette ville n'est pas une allégorie; son existence a, dans ces derniers temps, excité une assez vive polémique entre MM. Sédillot, de Humboldt, Reinaud, etc.

(¹) Il n'y en a que cinq dans cet intervalle : la Vierge, le Lion, le Cancer, les Gémeaux, et le Taureau.

## COLIBRIS ET OISEAUX-MOUCHES.

Voy. p. 297.

### II. OISEAUX-MOUCHES. — WILSON.



Oiseaux-mouches (Orthorinques), d'après Gould. — Dessin de Weir.

Le nid de ces délicates créatures est un tissu serré formé de lichen, d'écorces ou de mousses adroitement entrelacés; Wilson les a décrits avec charme. Des deux grands ornithologistes de l'Amérique, l'un, Audubon, est surtout frappé de la beauté des formes des oiseaux dont il reproduit l'image de grandeur naturelle; l'autre, Wilson, se plaît encore à observer, à étudier leurs mœurs, leur caractère; il vit avec eux, il les aime.

« L'oiseau-mouche, dit-il, arrive vers le 25 avril en Pensylvanie, et le 10 mai, il commence déjà à bâtir son nid. D'ordinaire il l'attache, non autour de petites brindilles, mais sur une grosse branche horizontale. Si j'ai rencontré parfois des nids fixés à un vieux tronc couvert de mousse ou à une forte tige herbacée dans quelque jardin, c'était chose rare et exceptionnelle. C'est sur un jeune chêne blanc, au sein des bois, ou sur un poirier de nos vergers, que l'oiseau choisit, à environ dix pieds de terre, la branche sur laquelle il bâtira ce nid d'un pouce de diamètre, d'un pouce de profondeur. J'en ai là, devant moi, un très-complet, et voici comment les matériaux en sont disposés. Le revêtement extérieur est fait de petits fragments d'une sorte de lichen d'un bleu grisâtre qui végète sur les vieux arbres et sur les palissades, et que l'oiseau englue fortement avec sa salive qui le solidifie, le préserve de toute humidité et lui donne fermeté et consistance. Dans cette coupe de lichen, il superpose, presse, aplatit, matelasse les ailes fines et soyeuses de quelques graines volantes audessus desquelles il étend une couche moelleuse du duvet délicat que produit le grand bouillon blanc (molène); enfin, les tiges de la fougère commune sont entrelacées pour former le bord de cette mignonne petite construction. La base du nid tourne autour de la branche, y adhère tout à fait, et, vue de dessous, ressemble à un nœud moussu, à quelque grosseur accidentelle. Les œufs, au nombre de deux, égaux aux deux bouts, sont d'un blanc pur. Si l'on s'approche du nid, les petits propriétaires, avec un bourdonnement aigu, s'élancent contre vous, passent et repassent à quelques pouces de votre visage; mais si les petits sont nouvellement éclos, la femelle se replacera sur le nid, même en votre présence, à quelques pas de vous. Je ne saurais dire au juste quelle est la période de l'incubation, mais, sur le point de quitter le nid, les jeunes enfoncent encore leur long bec, soit dans celui du père, soit dans celui de la mère, pour y sucer ce qu'ils leur apportent. »

L'amour de ce diminutif d'oiseau pour ses petits, pas plus gros en naissant que des mouches, cet instinct de défense, la pétulance des mouvements, la vibration incessante et bourdonnante des ailes, la vivacité avec laquelle le colibri poursuit de son bec en aiguille les ennemis de sa couvée, sont répétés par tous les observateurs, par tous les naturalistes; mais la plus touchante anecdote de la familiarité de ces ravissants petits êtres est due au père Labat. Il la raconte ainsi dans son *Nouveau voyage aux îles d'Amérique:* « Je montrai au père Montdidier un nid de colibris qui était sur un appentis auprès de la maison. Il l'emporta avec les petits lorsqu'ils eurent quinze à vingt jours, et le mit dans une cage à la fenêtre de sa chambre, où le père et la mère ne manquaient pas de venir donner à manger à leurs enfants, et s'apprivoisèrent tellement qu'ils ne sortaient presque plus de la chambre, où, sans cage et sans contrainte, ils venaient manger et dormir avec leurs petits. Je les ai vus souvent tous quatre sur le doigt du père Montdidier, chantant comme s'ils eussent été sur une branche d'arbre. Il les nourrissait avec une pâte très-fine et presque claire, faite avec du biscuit, du vin d'Espagne et du sucre. Ils passaient leur langue sur cette pâte, et quand ils étaient rassasiés, ils voltigeaient et ils chantaient. Je n'ai rien vu de plus aimable que ces quatre petits oiseaux qui voltigeaient de tous côtés dedans et dehors de la maison, et qui revenaient dès qu'ils entendaient la voix de leur père nourricier...

» Il les conserva de cette façon cinq ou six mois, et nous espérions voir bientôt la jeune génération commencer à couver; mais le père Montdidier ayant oublié un soir d'attacher la cage où ils perchaient à une corde qui pendait au plafond et où on les suspendait toutes les nuits pour les préserver des rats, eut la douleur de ne plus les retrouver le lendemain matin; ils avaient été dévorés. »

En lisant ce récit et voyant avec quelle facilité on apprivoise ces charmantes petites créatures, j'ai pensé que ceux auxquels leur fortune permet de faire présent à notre pays de plantes rares, d'orchidées, et d'autres belles fleurs dont quelques-unes arrivent à s'acclimater, pourraient aussi animer et embellir la solitude de leurs serres en les peuplant de ces charmants oiseaux, qui nettoieraient les calices d'insectes qu'il faut extirper souvent à grands frais. Pourquoi le jardin des Plantes ne donnerait-il pas l'exemple et n'essayerait-il pas de loger dans ses serres une collection de colibris vivants?

---

La méditation profonde habitue l'âme à vivre en dehors de son enveloppe corporelle. Elle la prépare à la vie future.

HIPPEL.

---

## CORRESPONDANCE D'UNE INSTITUTRICE.

Suite. — Voy. p. 213, 255, 286, 314.

*Jeudi soir.* — Cela devait être!... je le pressentais, et pourtant je ne pouvais le croire... La mauvaise volonté de Louise, son entêtement, ses ignorances, tout est à ma charge!

M. le comte vient de me faire demander. Il avait vu le docteur; malgré la réserve de ses paroles, il avait compris que l'examen laissait beaucoup à désirer, que les progrès de Louise étaient faibles.

J'ai renchéri en déclarant qu'ils avaient été nuls.

— Et pourquoi cela, Mademoiselle? a demandé le comte d'un air presque blessé.

J'ai répliqué :

— Parce que les progrès exigent la soumission, le travail, et que je n'ai pu obtenir ni l'un ni l'autre.

— Mais cela vous regarde pourtant! s'est-il écrié avec impatience. N'avez-vous pas toute autorité? vous ai-je fait obstacle en quelque chose? Cette enfant vous a été livrée entièrement, c'est à vous de l'élever.

Et comme j'ai répondu un peu vivement que la meilleure culture ne réussissait à obtenir d'une terre que ce qu'elle pouvait donner, il m'a répliqué avec hauteur qu'on ne me demandait point de miracles, mais une preuve quelconque de mes efforts.

Sur ce mot, nous nous sommes salués, et M. le comte est parti visiblement mécontent.

*16 janvier.* — Ma position devient plus intolérable chaque jour. La froideur de M. le comte semble grandir, et avec elle la négligence de ses gens. Je ne puis plus obtenir aucun service domestique sans demandes réitérées. Hier, Mlle Rose m'a positivement refusé de porter une lettre à la poste du village.

J'ai beau me roidir contre cette conspiration de mauvaises volontés; répondre à la froideur par la froideur, à l'insolence par la fierté, je sens que je perds du terrain d'heure en heure; une hostilité sourde m'environne; à chaque instant l'insulte me menace. Je m'efforce en vain de résister, mon courage est à bout.

*21 janvier.* — Le sort en est jeté ! j'ai passé toute cette nuit dans l'irrésolution et dans les larmes; je ne puis supporter plus longtemps une pareille épreuve. Je viens d'écrire pour avertir que je pars. Ma dignité a été trop longtemps compromise dans ces luttes renaissantes. Ah ! plutôt la misère dans notre pauvre demeure que cette humiliante existence dans le château de M. le comte !

J'ai déja réuni mes livres; une malle de voyage est là ouverte aux pieds de mon lit; encore quelques heures, et ma chaine sera rompue.

Charmante espérance ! Je vais donc reprendre possession de l'espace, du temps et de moi-même ! Je n'entendrai pas toujours à mon oreille cette voix criarde du devoir qui réglemente mes heures, mes pensées, mes désirs ! Je reprendrai ma broderie sous notre tonnelle, au bruit de la petite source ! Que m'importent les privations ! je mangerai notre pain de ménage à la fumée de mon indépendance.

Et pourquoi ne pourrait-on pas au moins choisir ici son genre d'épreuve? Chacun n'a-t-il donc point le droit, quand il prépare son nid, de le faire à sa taille et selon son goût? . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

... J'ai été interrompue par l'arrivée d'une lettre de ma mère. La voici, je la copie afin d'avoir occasion de la relire encore.

« Chère fille,

» Sois heureuse de notre bonheur! ton frère vient de remporter le prix qu'il poursuivait avec tant de courage. Dans ce concours ouvert entre tous les étudiants, il a obtenu l'unanimité des suffrages.

» J'ai pleuré de joie en recevant la nouvelle de son succès, je pleure encore en te l'annonçant; car ce succès, c'est à toi qu'il est dû. Sans les ressources que notre cher enfant doit à ton travail, il n'aurait pu entreprendre ces études qui lui assurent l'avenir.

» Jouis donc de ton dévouement; qu'il se récompense lui-même par la vue du bien accompli ! J'avais donné la vie à ton frère, toi tu lui donnes une place dans le monde; tu auras été en réalité sa seconde mère. Grâce à toi, il va pouvoir compléter ses études à l'Université : il part dans huit jours. Je travaille sans relâche à son trousseau, et quand la pensée de son départ me fait verser une larme de tristesse, le souvenir de ton généreux sacrifice la change en larme d'attendrissement.

» Chers enfants, qui ferez votre route en vous appuyant l'un sur l'autre, combien cette réciprocité de services rendus et acceptés devra resserrer votre union !

» Chaque fois qu'on prononce ton nom devant ton frère, ses yeux brillent, sa voix tremble. Quand il parle de toi, ce n'est jamais Susanne, c'est *elle!* « Rien ne lui coûte pour » les autres, à *elle!* Quand pourrons-nous la revoir, *elle?* » Tout ce que je demande, c'est qu'*elle* puisse être heureuse ! » Voilà ce que j'entends chaque jour, à chaque heure, et je remercie Dieu tout bas dans ma pauvreté; je me trouve riche et privilégiée parmi les mères.

» Adieu, chère fille; je ne veux point dire au revoir, de peur d'éveiller en toi un regret. Ne t'inquiète pas de mon isolement. J'ai pour compagnie vos deux souvenirs; pour consolation vos deux courages. Rien ne rend fort comme de voir ceux que l'on aime faire gaiement et simplement leur devoir.

» Je t'embrasse à deux mains sur tes joues et sur tes cheveux, comme lorsque je t'endormais dans mes bras; que Dieu te soit miséricordieux! »

Cette lettre m'a bouleversée ! Elle est là, à côté de celle que j'écrivais à M. le comte; il me semble que toutes deux élèvent la voix en même temps. L'une a l'accent sec, amer, plein d'un ressentiment contenu; l'autre a le timbre doux et caressant de ma mère. Celle-là brise les anneaux de mon esclavage; celle-ci semble déposer sur chacun une bénédiction et un baiser.

Faut-il faire mentir tous ces éloges, trahir toutes ces espérances, répondre à tant de confiance par un brusque abandon? Ou bien dois-je supporter jusqu'au bout cette intolérable épreuve? boire goutte à goutte les humiliations, les dédains, les angoisses? Mon Dieu ! avez-vous donc fait la charge du devoir si lourde pour moi? . . . . . . . . .

Ma nuit s'est passée dans une hésitation douloureuse; j'avais la fièvre; je n'ai pu ni travailler, ni lire, ni reposer.

Aux premières lueurs du jour j'ai ouvert ma fenêtre. L'aurore colorait au loin les coteaux d'une lumière pâle; les brouillards de la nuit se repliaient lentement comme des rideaux qu'on ouvre. J'ai entendu une petite cloche qui tintait confusément : c'est celle de l'église du village appelant les laboureurs à la messe matinale.

De pauvres femmes qui ont prolongé la veille près de leur rouet, des hommes revenus des champs brisés par le travail, se lèvent maintenant pour rendre hommage à Dieu. Ni la fatigue, ni le sommeil ne peuvent les retenir !

Mais voici que les pas des chevaux retentissent sur la route; c'est le voiturier du hameau qui conduit en sifflant son attelage. La brume du matin a déjà blanchi sa veste de drap sombre; ses chaussures sont humides de la rosée de la nuit. Il n'y prend point garde, on l'attend à la ville; qu'il pleuve ou qu'il vente, que le soleil brûle ou que la neige tombe, il faut qu'il arrive.

Là-bas, j'entends le battoir des laveuses sur la berge du ruisseau, les cornes des bergers qui rassemblent leur bétail, le traquet du meunier remis en mouvement. Voilà que le feu du forgeron brille au loin. Chacun a repris sa tâche et retourne sans hésitation au devoir.

C'est que tous s'y sont soumis sans arrière-pensée; tous en ont contracté l'habitude. Ils ne discutent point chaque matin ce qu'il a de pénible, ils ne comptent pas les minutes de son accomplissement. C'est pour eux une œuvre à continuer, et non un supplice à abréger.

Ah ! voilà ce que j'aurais dû comprendre plus tôt ! Au lieu de m'appliquer à découvrir toutes les épines de ma couronne, et d'y porter à chaque instant la main pour mieux sentir chaque aiguillon, que n'ai-je laissé la pointe s'émousser ou la cicatrice s'endurcir ! A quoi m'a servi cette constante étude de mes épreuves? Pourquoi avoir cultivé mes ennuis, analysé ma tristesse, cherché le fond de mes moindres chagrins?

Folle préoccupation de moi tournée contre moi-même ! J'ai passé mes journées à faire tinter ma chaîne, comme pour ne pas oublier ma captivité; j'ai mis mon intelligence à comprendre tous les détails de mon épreuve, au lieu de la mettre à l'adoucir. Ah ! je le comprends maintenant, la sagesse n'est point de faire son devoir, c'est de l'*accepter!* . . .

Je me suis longtemps arrêtée sur cette pensée, je l'ai laissée pénétrer profondément dans mon âme, et mon âme s'est rassérénée.

Oui, je ferai tous mes efforts pour simplifier mon cœur en m'y soumettant sans murmure, en la regardant sincèrement comme une condition ordinaire de la vie, en renonçant aux comparaisons qui aigrissent, en prenant pour toute philosophie le *Pater* de la jardinière. « Notre père qui êtes aux cieux... que votre volonté soit faite ! » . . . . . . . .

J'ai déchiré la lettre adressée à M. le comte, et j'ai repris mes occupations de la journée avec plus de patience et de contentement.

*Dimanche matin.* — Il me semble que depuis que je l'ai *accepté* mon sort est moins pénible. J'ai cessé de le *subir*, et par suite de le regarder comme un malheur. Parfois des

bouffées d'amertume me traversent encore le cœur; mais je m'efforce de les chasser bien vite; j'appelle à moi tous mes joyeux souvenirs, toutes mes espérances; je me fais un cortége qui m'empêche de prendre garde aux ronces ou aux pierres du chemin.

Ce dont je me défends surtout, c'est de la résignation! La résignation n'est, le plus souvent, qu'un commencement d'abandon de soi-même, une soumission passive à la volonté suprême, une sorte d'acheminement à la langueur qui naît du fatalisme. Se résigner, c'est se reconnaître faible, c'est plier! Accepter, au contraire, c'est donner une libre adhésion, c'est se soumettre gaiement et sans défaite. Je tâche de bien me pénétrer de cette distinction, de me tenir ferme sur la pente, et de rester obéissante à Dieu comme son enfant, non comme son esclave.

*La suite à une autre livraison.*

---

## PIERRE SUBLEYRAS.

### LETTRE INÉDITE SUR CE PEINTRE.

Pierre Subleyras, né en 1699, à Uzès, fut un peintre de grand renom. Cette réputation ne s'est pas soutenue : nous reconnaissons dans les tableaux de Subleyras d'éminentes qualités, un dessin facile, une mise en scène éclatante, harmonieuse, une exécution fine, qui préfère toujours



Pierre Subleyras. — Dessin de Bocourt.

les demi-tons aux contrastes; mais nous y recherchons vainement ce qu'on appelle le style, c'est-à-dire l'alliance du sentiment et du goût. Il avait fait ses premières études dans la ville de Toulouse, sous la discipline d'Antoine Rivalz, maître plus élégant que sévère, et il demeura toujours son élève, même après avoir vécu longtemps à Rome et avoir professé l'admiration la plus enthousiaste pour les grandes œuvres de Michel-Ange, de Raphaël, de Jules Romain. Telle est, chez les peintres, l'influence de l'apprentissage : il est bien rare qu'ils s'en affranchissent complétement, et l'on en rencontre beaucoup qui la subissent, alors même qu'ils la condamnent.

En 1724, P. Subleyras arrivait à Paris, se promettant, avec l'assurance d'un jeune homme et d'un Gascon, de concourir pour toutes les palmes et de les remporter toutes, et déjà il conviait les artistes dans son atelier pour leur montrer des dessins de plafonds, des ébauches de compositions gigantesques. Il n'avait encore douté de rien. Nous avons lieu de croire que cette confiance fut plus d'une fois trompée, et que le jeune Toulousain rencontra dès l'abord à Paris, parmi les artistes et les amateurs formés à l'école du Poussin, des juges peu favorables à sa manière. Cependant, en 1726, il obtint le grand prix de peinture. Le Musée du Louvre possède le tableau qui fut couronné dans cette circonstance; on le désigne sous le nom du *Serpent d'airain :* c'est une composition assez froide, quoique théâtrale, peinte avec adresse et avec esprit. Subleyras partit ensuite pour Rome. C'est là que nous le retrouvons en 1745, marié à une femme pleine de talent et de distinction, Maria-Felice Tibaldi; membre, ainsi que sa femme, de l'Académie des Arcades, client du cardinal Valenti Gonzaga, recherché par toute la noblesse romaine, et composant pour l'église de

Saint-Pierre son tableau de l'Évanouissement de l'empereur Valens.

On a peu de détails sur la vie de Subleyras : exilé volontaire, il a vécu à Rome, il y est mort, et, comme il a laissé peu d'élèves, personne ne s'est guère inquiété d'écrire l'histoire de ses travaux. Ne négligeons donc pas de transmettre au public les renseignements que nous venons de rencontrer sur ce peintre estimable, dans une correspondance où assurément nous cherchions tout autre chose. Un sieur de Sironcourt, chargé d'affaires du gouvernement français, ayant fait un long séjour dans les États-Romains, écrivait du Caire, le 10 août 1748, à M. de Rouillé, mi-




Musée du Louvre. — Saint Benoît ressuscitant un enfant, tableau de Subleyras. — Dessin de Bocourt.

nistre de la marine : « Il me reste à vous parler d'un ami; oui, ami, et ami tendre : c'est le sieur Subleyras, peintre françois établi à Rome depuis longtemps, et qui, sans doute, à la honte de la France, y mourra. Il y a quinze ans que je le connois, que je l'aime. C'est, premièrement, le plus honnête garçon du monde. Pour de l'esprit, il en a, je crois, à peu près autant que créature humaine en peut avoir. Pour le goût, c'est prodige, et si vous voulez, Monseigneur, faire votre cours de peinture et de beaux-arts (et vous le voudrez sans doute), vous ne sauriez choisir un meilleur guide. Ce que vous verrez avec lui sera vu au double, au centuple. Jamais personne n'a approfondi l'art, toutes ses parties, toutes ses appartenances, au point où il l'a fait. Il a porté dans la peinture cet esprit philosophique qui apprécie tout, qui met tout à sa place. Il peint dans le goût du Poussin, pour les penseurs, pour les gens d'esprit; il parle au cœur. Mais ses ouvrages ne sont rien auprès de lui : ses vues sur la peinture et sur tous les arts qui y tiennent sont bien supérieures à ses tableaux. Sa fortune est étroite et bornée, mais moins encore que son ambition : il a le malheur d'être

mari, d'avoir une assez grosse famille et peu de santé. Il est digne à tous égards de votre protection [1]. » Il y a dans cette lettre des appréciations peu exactes : Subleyras ne saurait guère être mis en comparaison, du moins comme peintre, avec le Poussin et avec les penseurs ; il ne paraît pas probable qu'il fût malheureux d'être uni à Maria-Felice Tibaldi. Ces réserves faites, il faut reconnaître que l'on trouve dans la lettre du sieur de Sironcourt des détails qui méritaient d'être recueillis. Pour les compléter, ajoutons que Subleyras mourut presque dans la misère, le 28 mai 1749, laissant quatre enfants encore très-jeunes.

Ses œuvres principales sont, outre les tableaux que nous avons déjà désignés : le Repas de Jésus chez Simon le pharisien, l'Extase de saint Camille, Jésus mis au tombeau, le Mariage de sainte Catherine Ricci. Dans un genre plus léger, il a peint et gravé avec beaucoup de grâce quatre sujets tirés de la Fontaine. Il a fait des portraits parmi lesquels on nous signale ceux de Benoît XIV, du cardinal Valenti, du vice-roi de Sicile, de Pierre Lulas, sculpteur toulousain. On ne connaissait encore en France, il y a quelques années, que des spécimens de l'œuvre de P. Subleyras. Cette œuvre est enfin sortie presque entière des greniers du Louvre, et il est permis maintenant de placer ce maître au rang honorable qu'il doit occuper parmi les peintres français du dix-huitième siècle. N'oublions pas, en terminant cette courte notice, de le recommander comme graveur : ses eaux-fortes ont l'élégance et quelquefois la vigueur de celles de Salvator Rosa.

---

## PARIS IL Y A CENT VINGT-CINQ ANS.

Suite et fin. — Voy. p. 330.

Un valet français est nécessaire. En général, les valets français sont fidèles . à dire vrai, on ne les ménage pas lorsqu'ils volent ; la justice de Paris ne fait pas grande cérémonie en ce point, et celui qui dérobe aujourd'hui peut être pendu dès demain. Un valet vous coûtera par jour 20 ou 25 sous : il se nourrit et s'habille à ses frais. Il est défendu à tous les valets et laquais, à Paris, de porter l'épée ; c'est une mesure fort sage, car on en compte près de cent mille, et des querelles parmi eux ne seraient point sans danger pour la paix publique.

L'on a ordinairement trois sortes de spectacles à Paris : le théâtre des Comédiens du roi, au faubourg Saint-Germain, vers le bas de la rue neuve des Fossés Monsieur-le-Prince ; le Théâtre-Italien, au Marais, dans l'hôtel de Bourgogne ; l'Opéra, au Palais-Royal : on joue à ce dernier théâtre trois fois la semaine, le dimanche, le mardi et le vendredi ; en hiver, on joue quelquefois un ballet le jeudi. Les comédies et les tragédies sont bien représentées, et, si d'ailleurs vous n'avez pas d'objection à les fréquenter, elles vous seront un moyen commode de bien apprécier les beautés de la littérature française en même temps que de vous perfectionner dans la langue et dans la prononciation.

Un homme de qualité peut se placer sur le théâtre même ou dans une des premières loges, ou même au parterre lorsqu'il n'est pas trop plein de spectateurs, parce que l'on y a la commodité d'entrer et de sortir librement sans incommoder personne. Mais vous remarquerez qu'il ne convient pas, quand on est au parterre de la Comédie ou de l'Opéra, de siffler quelque acteur ou de battre des mains pour se moquer de lui : cela fait naître souvent des disputes, et c'est appeler sur soi l'attention d'une manière fâcheuse.

Entre le dîner et le spectacle, beaucoup de personnes fréquentent les cafés. Un jeune voyageur peut, de temps à autre, pour apprendre les nouvelles et étudier les mœurs, entrer dans ces établissements dont le nombre est tel à Paris qu'on en trouve quelquefois dix, douze et plus dans la même rue. L'on n'y est pas toujours obligé de faire de la dépense. Chaque café a sa renommée particulière. Par exemple, dans la rue Dauphine est le café des « Beaux-Esprits ; » dans la ville, rue Rouillé, le café « Savant ; » les cafés voisins des théâtres sont remplis de gens qui s'entretiennent des pièces nouvelles et de littérature. On ne fume dans aucun de ces lieux de réunion : en France, il y a très-peu de personnes de condition qui aiment à fumer.

Le nombre des jeux de paume et des billards n'est pas moindre à Paris que celui des cafés : vous les trouverez surtout au faubourg Saint-Germain. Il vous sera plus utile de vous donner au jeu de paume qu'au jeu de billard.

Il faut que vous n'oubliiez pas d'être toujours sur vos gardes en passant de jour dans les rues de Paris : les carrosses et les fiacres roulent çà et là, et souvent au grand galop, jusqu'à la nuit close. Il faut avoir l'œil de tous côtés et bien faire attention que là où l'on voit une grande foule il y a aussi des filous et coupe-bourses. On peut avoir des fiacres et des chaises à porteurs jusqu'à dix et onze heures du soir ; mais après ce temps-là on n'en trouve plus, et, pour éviter les attaques nocturnes, vous agirez sagement en faisant marcher devant vous votre valet le flambeau à la main.

Les promenades où vous pouvez aller à pied sont nombreuses ; le jardin des Tuileries est la plus fréquentée : chacun a la liberté d'y aller, hors les laquais et les gens trop mal vêtus ; il y a deux petites maisons bâties exprès à l'entrée du jardin pour les huissiers du roi, qui guettent les entrants et les sortants. Après les Tuileries, les plus belles promenades sont : le jardin du Luxembourg ; le jardin du Palais-Royal ; le jardin du Roi, où l'on trouve une grande quantité de plantes et d'arbustes rares et étrangers que le feu roi a fait recueillir dans l'Orient, avec des dépenses indicibles, par le célèbre Tournefort ; le jardin de l'Arsenal, où l'on jouit de la vue de la campagne et du grand mail ; la place en forme de demi-lune qui avoisine le palais du président de Bretonvilliers, dans un des coins de l'île Notre-Dame ; les jardins des religieux de Sainte-Geneviève, des Petits-Pères à la place des Victoires, et des Célestins à peu de distance de l'Arsenal.

Les promenades en carrosse se font au faubourg Saint-Antoine (le premier lundi de carême), au Cours la Reine, aux Champs-Élysées, à côté du cours, sur la droite ; au bois de Boulogne, qu'on découvre à la droite, sur le chemin de Versailles, et où les princes vont quelquefois à la chasse des biches et autres bêtes fauves ; au bois de Vincennes, moins grand que le bois de Boulogne, mais dont la verdure répand une odeur si suave et si fortifiante que les médecins y envoient les convalescents aux mois de mai et de juin : près de ce bois sont des collines qui servent de refuge à des multitudes de lapins.

En somme, il n'y a pas d'heure de la journée que vous ne puissiez passer utilement et agréablement à Paris, et, de même, il n'y a pas de saison ou de mois qui n'ait dans cette ville ses curiosités ou ses solennités particulières.

Le jour du nouvel an, toute la cour, assemblée dans une pompe et magnificence nonpareille, fait au roi les compliments de félicitation. Tous les princes, tous les ministres étrangers, tous les colléges, y paraissent, et les députés du magistrat de la ville de Paris offrent au monarque le présent accoutumé.

Le 28 janvier, on fait le panégyrique latin de Charlemagne au collége de Navarre.

[1] Cette lettre se trouve dans la correspondance inédite de Sironcourt, mss. de la Bibliothèque impériale, suppl. franç. N° 3281.

Les bals masqués durent depuis le nouvel an jusqu'aux Cendres.

Le lundi du carnaval, le peuple, en habits de masque, parcourt Paris, mais surtout le faubourg Saint-Antoine.

Le mardi, après minuit, la duchesse du Maine donne un bal magnifique dans son château, à Sceaux, et, malgré les ténèbres de la nuit ou les grosses pluies qui tombent souvent, un nombre extraordinaire de masques y vont en carrosse.

La célèbre foire du faubourg Saint-Germain, qui commence le 3 février, ne finit que quinze jours avant Pâques.

Le 24 avril (et le 23 octobre), on prête serment au Châtelet pour marque de la juridiction particulière de Paris.

A *Pâques fleuries*, on jette des rameaux verts sous les pieds du roi, quand il va en procession à la chapelle de sa cour. Il en ramasse un et le donne aux princes du sang qui le suivent.

Les mercredi, jeudi et vendredi de la semaine sainte, on entend des offices en musique au Val-de-Grâce, à l'Assomption et à Long-Champ; mais c'est à la chapelle du roi que les *Ténèbres* sont célébrées avec le plus de magnificence. Le jeudi saint, le roi lave les pieds à vingt-trois garçons et leur donne à dîner: il fait porter treize plats chez chacun d'eux.

Le dimanche de la Quasimodo, les cordeliers disent la messe en langue grecque et font aussi un sermon grec.

Au milieu de la semaine après Pâques (et vers la Saint-Martin), l'Académie des inscriptions et médailles et celle des sciences tiennent deux séances publiques.

Le premier jour de la Pentecôte (et quelquefois à d'autres époques), il y a fête ou procession des chevaliers du Saint-Esprit, à Versailles.

Le 1er mai, tous les sept ans, on porte solennellement les reliques de saint Denis depuis le monastère de la ville qui porte ce nom jusqu'à Montmartre.

Le troisième jour de la Pentecôte, à Surène, les jeunes gens joutent sur la Seine et tirent à l'oie, c'est-à-dire qu'ils cherchent à mordre à belles dents une oie suspendue à une corde au-dessus de l'eau : souvent on détend la corde et les jeunes gens tombent dans l'eau; mais ils savent bien nager et se réfugient sur leurs petites barques peintes de vives couleurs.

A la Fête-Dieu, on élève au dehors de beaux reposoirs, on couvre les rues d'herbes et de fleurs, on décore de tapisseries l'extérieur des maisons. Il y a, ce jour-là, exposition publique des tapisseries aux Gobelins et au garde-meuble du Louvre.

La veille de la Saint-Jean, on tire un grand feu d'artifice à la Grève, sur un échafaud.

Le 15 juillet, il y a sermon latin chez les cordeliers.

Au commencement d'août, les jésuites représentent leur tragédie en latin au collége Louis-le-Grand. Ces pères, non-seulement ornent le théâtre des plus belles décorations et parent les acteurs des plus riches habits, mais encore ils font venir les meilleurs personnages de l'Opéra, soit pour danser sur leur théâtre, soit pour jouer dans l'orchestre, et ils mettent un ballet entre tous les actes. Le théâtre est dressé dans la cour aux jésuites en plein air, régnant d'un côté de la muraille jusqu'à l'autre, et on tend un voile par-dessus tout cet espace. La place de cette cour, qui est carrée et très-spacieuse, est pleine de bancs, et les fenêtres mêmes, du haut en bas, sont remplies de spectateurs.

Au mois d'août, la foire de Saint-Laurent a lieu dans le faubourg de ce nom, pendant six semaines.

Le 25 août, jour de Saint-Louis, l'orchestre de l'Opéra donne un concert d'instruments devant le palais des Tuileries, dans le jardin, qui reste ouvert toute la nuit jusqu'au matin.

Aux mois de septembre et d'octobre, on peut aller voir la chasse royale à Fontainebleau. Tout gentilhomme peut y accompagner, à cheval, le roi, les princes et les princesses qui, en ces occasions, sont ordinairement habillées en amazones.

Le jour qui suit la Saint-Martin, le parlement reprend ses séances et entend d'abord, dans la grande salle du palais, la messe rouge : un évêque officie, et le premier président harangue l'évêque. La musique de cette messe, qui a reçu son nom des costumes que portent les membres du parlement, est fort belle.

A Noël enfin, toutes les églises et tous les couvents sont pleins d'une foule incroyable qui va entendre la messe de minuit et les airs mondains qu'y jouent les orgues. Les cabarets ne sont pas moins fréquentés que les églises, et la ville entière semble prise de folie jusqu'au point du jour.

Cette liste sommaire des cérémonies principales de l'année s'augmente toujours d'un grand nombre de fêtes et de solennités extraordinaires à l'occasion, soit de mariages à la cour ou dans les familles nobles, soit de réceptions d'ambassadeurs. Un jeune étranger ne saurait manquer de rechercher les occasions de voir toutes ces réunions, s'il veut bien connaître les mœurs du pays et les diverses classes dont la société se compose. Les études, pendant ce temps, doivent se poursuivre et se varier au besoin. Les heures des journées qui restent libres ne sauraient être mieux employées qu'à visiter la Bibliothèque royale; les bibliothèques de l'abbaye royale de Sainte-Geneviève du Mont, du couvent des bénédictins de Saint-Germain des Prés, du collége Louis-le-Grand; de la maison professe des jésuites, rue Saint-Antoine; des prêtres de l'Oratoire, rue Saint-Honoré; de la Sorbonne, du collége des Quatre-Nations, des chanoines de Saint-Victor; des jacobins, rue Saint-Honoré; des augustins déchaussés ou Petits-Pères, rue Notre-Dame-des-Victoires, des minimes, des avocats, des célestins, des récollets, des feuillants, etc.; les bibliothèques particulières, les édifices publics, les antiquités, les principaux cabinets de raretés d'art et de nature, les ateliers des plus célèbres artisans, les manufactures, et, en un mot, tout ce qui fait de Paris l'une des villes les plus considérables de l'univers.

Un séjour d'une année ou de dix-huit mois n'est pas trop long pour voir et bien observer tant de choses curieuses et instructives, surtout si l'on met à profit l'été pour visiter, hors de la ville, les châteaux royaux et les endroits renommés des environs.

Il faut cependant qu'un voyageur se décide à partir et ne se laisse point prendre au chant de la sirène. D'autres grandes villes, Rome et Londres avant toutes autres, ont à offrir des sujets importants d'étude et de réflexion. Préparez-vous donc au départ, et laissez-moi vous dire, pour dernier conseil, que si vous avez désir de faire quelques emplettes à Paris pour vous ou pour votre famille, vous devrez préférer des habits, des perruques bien façonnées, une robe de chambre de damas, une épée d'argent à poignée taillée en épargne ou ciselée, des tabatières en vermeil doré, et, en fait de cadeaux aux dames, des rubans, fraises, palatines, mouchoirs brodés, cornettes, fontanges et éventails. Le linge et les bas de soie sont à meilleur marché en Hollande, les dentelles plus fines à Bruxelles, les montres plus renommées en Angleterre.

Et maintenant, jeune homme, adieu à Paris! Heureux et sage celui qui, de tout ce mélange de choses extrêmes, de grandeurs et de petitesses, de vertus et de vices, d'esprit et de crédulité, de luxe et de misère, n'emporte que des souvenirs purs et souriants! Plus tard, ils charmeront ses heures de repos, et peut-être aussi l'entretiendront de sujets de réflexion qu'on ne trouve pas toujours aussi réels et saisissants même dans la sagesse des livres.

## PROVERBES ITALIENS.

Voy. p. 296.

Assai sa chi non sa, si tacer sa.
(Assez sait qui ne sait, si se taire sait.)

Del cuoro d' altri se fa correghie larghe.
(Du cuir d'autrui on fait larges courroies.)

Serra la stala, ch' el lovo ha magnado le piogore [anc. style].
(Ferme l'étable, le loup a mangé les brebis.)

Guardate da sedo de vin dolce.
(Garde-toi de vinaigre de vin doux (¹).)

Gola a do solari.
([Il a un] gosier à deux étages)



Quel huomo il qual si lascia uscir do mano
La sorte quando l' ha, la segue in vano.

(L'homme qui laisse échapper de sa main
La Fortune lorsqu'il l'a saisie, la poursuit en vain.)

## UNE FEMME CAFRE.

Durant sa résidence dans l'Afrique méridionale, Thomas Pringle fit une excursion à Bethelsdorp et fut reçu par le missionnaire qui réside dans ce lieu.

« Pendant qu'on préparait le thé, raconte M. Pringle, mon hôte fut prié de sortir un instant. Je le suivis, et nous trouvâmes devant sa porte une femme cafre accompagnée d'une petite fille de huit ou dix ans, et ayant un enfant attaché sur son dos. Cette pauvre sauvage faisait partie d'un certain nombre de femmes cafres qui avaient été saisies par ordre du commandant, pour avoir franchi sans permission la frontière, et qui étaient condamnées à servir comme esclaves chez divers habitants blancs du district. Celle qui se trouvait devant nous devait être conduite, par le missionnaire, chez un colon qui habitait à une trentaine de kilomètres vers l'ouest.

» Tandis que le constable qui l'avait amenée exposait son message, la femme cafre promenait tour à tour sur nous et sur lui ses regards intelligents, et quoiqu'elle ne connût pas son langage, elle paraissait en comprendre le sens. Quand il eut fini, elle fit un pas en avant, se dressa de toute sa hauteur, étendit son bras droit, et commença un discours dans sa langue natale. Je n'entendais pas un seul mot de ce qu'elle disait, mais j'ai rarement été frappé d'autant de surprise et d'admiration. Son langage musical et sonore, ses gestes naturels et gracieux, ses yeux noirs et sa belle figure de bronze, tout en elle était plein d'expression et d'éloquence. Quelquefois elle étendait la main du côté de son pays, puis elle montrait ses enfants. Quelquefois elle élevait la voix et secouait son poing fermé, comme si elle accusait notre injustice et nous menaçait de la vengeance de sa tribu; puis tout-à-coup elle fondait en larmes, implorait notre clémence et gémissait sur ses pauvres petits enfants.

» Plusieurs habitants du village s'étaient assemblés autour de nous. Il y avait là des Cafres et des métis qui comprenaient son langage : ils l'interprétèrent en hollandais au missionnaire; mais celui-ci n'avait pas le pouvoir de changer sa destination, et tout ce qu'il put faire fut de lui adresser des paroles de consolation.

» Pour ma part, je fus vivement frappé de cette scène, et je ne pus m'empêcher de penser que mes compatriotes européens, qui réduisaient ainsi en esclavage d'innocentes femmes et des enfants sans défense, étaient en réalité plus barbares que les sauvages habitants de la Cafrerie. »

## SUR MOUZON.

Voy. tome XX, page 230.

On nous écrit de Mouzon que sur un pilier de l'église, au bas-côté sud, on lit cette inscription, qui pourrait aider à déterminer la date de la construction :

ANNO DOMINI MCC$\overset{o}{M}$ (1230) PRIMO.

On ajoute que le couvent de capucins n'est point devenu une maison bourgeoise : il a été converti en hospice.

La fabrique de draps existe toujours.

De longues séries d'observations magnétiques dans les deux hémisphères, à Toronto dans le Canada, et à Hobart-Town dans la terre de Van-Diemen, prouvent que le magnétisme terrestre est soumis à une variation annuelle, dépendant de la situation relative du soleil et de la terre.

Note du *Cosmos*.

(¹) C'est-à-dire, de la colère d'un homme paisible.

# LE GABON ET LE ROI DENIS.



Une Vue du village Denis, au Gabon. — Dessin de Karl Girardet, d'après M. de Folin.

Le Gabon, situé entre 10 et 30 minutes de latitude nord, est un vaste bassin qui reçoit un grand nombre de cours d'eau venant de l'intérieur du continent africain.

On peut le considérer comme étant limité, sur la rive droite, par les pointes Clara au dehors et Obendo au dedans; sur la rive gauche, par Pongara et Bohuin, et dans le fond par les îles Konikey et des Perroquets, au delà desquelles commencent les eaux intérieures, s'étendant d'abord sur un très-large espace, et se rétrécissant rapidement jusqu'à ne plus avoir que moins d'un mille de largeur. Avant la fondation des établissements français sur le littoral, le Gabon était un foyer actif de traite. Les guerres que se faisaient entre eux les peuples différents qui habitent ses rives et les régions qui les avoisinent, leurs excursions au loin, fournissaient incessamment aux bâtiments négriers une quantité considérable d'esclaves. Les principaux courtiers de cet odieux commerce étaient les M'pongos ou M'pongoués, dont le village le plus important, situé sur la rive gauche, porte le nom du chef qui les gouverne, Denis. Les M'pongos sont encore aujourd'hui presque les seuls agents des échanges qui se font au Gabon. Pour conserver ce monopole, ils ont soin d'entretenir une défiance mutuelle entre les Européens et les races de l'intérieur. D'une part, ils nous représentent les Boulous, les Pahouins, les Bakalais, les M'bichos, etc., comme des nations anthropophages qui rôdent sans cesse autour de leurs villages pour faire quelques captures dans le but d'un régal de chair humaine; ils feignent la plus grande terreur, surtout au seul nom de leurs plus proches voisins les Boulous; d'autre part, ils impressionnent vivement l'esprit de ces tribus en nous décrivant comme des pirates rapaces et cruels, quand ils les visitent pour s'y procurer les produits qu'ils nous apportent ensuite, entre autres l'ivoire, la cire et les bois de teinture. Cependant la vérité commence à pénétrer malgré eux parmi les populations de l'intérieur, et il est probable que bientôt, à la faveur de quelques expéditions dirigées assez avant dans la principale branche du fleuve, ce commerce, dont l'importance va toujours en croissant, deviendra direct. Peut-être alors les Européens arriveront-ils à s'ouvrir enfin une route sûre et régulière jusqu'au centre de ce mystérieux continent africain, où tant de généreux missionnaires de la religion et de la science n'ont trouvé que l'esclavage et la mort.

Les M'pongoués habitent les deux rives du Gabon jusqu'aux îles qui ferment le bassin intérieur; leurs principaux villages sur la rive droite sont ceux de Kringer, de Couaben, de Louis et de Glass (ce sont des noms de chefs : chaque village change de nom et quelquefois d'emplacement en même temps que de chef). Entre Louis et Glass s'élève un blockhaus entouré de palissades et contenant une garnison de Ioloffs, destinée à protéger l'établissement français, bâti, ainsi que la mission catholique, sur un plateau au bord du fleuve; sur un second plateau on a construit des magasins et quelques logements; on espère que dans un avenir prochain une ville s'y élèvera autour de l'établissement que l'administration a fondé. A une lieue plus loin, à Glass, réside un missionnaire américain.

La rive gauche est plus basse, plus marécageuse et plus malsaine. De ce côté sont les villages de Petit-Denis et

de Denis; c'est dans ce dernier que se trouve la souche de la race m'pongouée : de là sans doute la suprématie du roi Denis sur les autres chefs de la même nation.

Le village Denis, placé sur la presqu'île qui termine au sud le Gabon, est divisé en plusieurs quartiers, séparés par des criques ou des marigots dont les abords sont marécageux : on est obligé de se servir de pirogues pour passer d'un quartier à l'autre, à travers les barrières que forment sur ces terrains mous une végétation vigoureuse et les troncs de baobabs gigantesques. La rue principale du quartier du centre fait face au fleuve; elle est longue, large, assez régulièrement bâtie; les maisons, presque toutes semblables, sont construites en treillis de bambous, et ne diffèrent guère les unes des autres que par leurs dimensions; elles sont généralement divisées en deux pièces : l'une, chambre à coucher de toute la famille, contient des espèces d'estrades sur lesquelles quelques nattes étendues servent de lits; l'autre renferme les meubles, les ustensiles, les provisions, et sert de salle de réunion, de cuisine et de magasin. Des bananiers, des papayers, des arbustes, des fleurs, particulièrement des lis d'un rouge éclatant, ornent et ombragent les abords des cases derrière lesquelles s'étend un rideau de végétation touffue et serrée. C'est dans cette rue que s'élève la case du roi Denis, plus grande, plus haute, plus spacieuse que les autres; elle se fait remarquer aussi par quelques grossiers ornements d'architecture, parmi lesquels on distingue quatre colonnes sculptées de style m'pongoué, supportant la saillie du toit et formant ainsi une espèce de péristyle.

Les nombreux parents du roi, qui semblent constituer une aristocratie, sont ordinairement réunis derrière cette colonnade. C'est là que l'on discute les hauts intérêts du village, tout en jouissant du privilége, honorable mais coûteux, de faire la partie du roi, car c'est au jeu que se traitent les questions d'État. La vie presque entière du monarque se passe à gagner de cette manière le numéraire ou les denrées de ses sujets. Nul, en effet, n'est assez habile ou peut-être assez téméraire pour l'emporter souvent sur le monarque. Le jeu consiste à faire passer des graines dures et sèches, d'abord au nombre de quatre, à travers chacun des douze trous pratiqués dans un morceau de bois, et dont chaque joueur a une rangée de six. Il faut jouer de telle sorte qu'en prenant les graines contenues dans un des trous et en posant une d'elles dans chacun de ceux qui suivent, on termine dans une case de son adversaire où il n'y ait que deux graines; celle que l'on y pose fait trois, et on prend; si le trou dans lequel on a précédemment posé une graine n'en contenait que deux aussi, celle qui vient d'y être placée faisant trois, on prend encore dans ce trou; quand les cases de l'adversaire sont ainsi vidées, la partie se trouve achevée. Le bruit que font les graines, maniées avec une certaine vitesse, ressemble assez à celui des dames au trictrac.

La population du village a le plus grand respect pour le roi Denis. Personne n'oserait passer devant sa case, alors qu'il s'y trouve jouant avec le « grand monde, » sans se découvrir; cette vénération pour le chef suprême est encore augmentée depuis qu'il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, en récompense des services qu'il a rendus en plusieurs occasions au commerce français. Cette faveur extraordinaire a attiré sur les Français toute l'affection dont les M'pongos sont capables. Sur la case de tout personnage un peu important, on voit une inscription tracée par un matelot ou un soldat de marine sous la dictée même du propriétaire, et conçue à peu près ainsi ·

PRINCE BAMANI, BON CŒUR POUR FRANÇAIS,
COUSIN DU ROI DENIS, BON COURTIER.

L'orthographe est rarement respectée sur ces écriteaux, et quelquefois la malice de l'artiste s'y formule par quelque addition de ce genre à la légende de louanges commandée : « Grand voleur. » Loin de se douter de tant de perfidie, le personnage ainsi qualifié montre son enseigne avec un certain orgueil aux nouveaux arrivants, comme une recommandation propre à servir hautement ses intérêts.

Les femmes sont aussi divisées en deux castes. Celles du « grand monde » passent leur temps à fabriquer avec de petites perles en verroterie des colliers, des bracelets et d'autres ornements dont elles sont fort avides. Assises sur de petits bancs devant leurs demeures, elles s'y livrent du matin au soir à cette occupation, qu'elles n'interrompent que pour remplir et rallumer leurs pipes. Les femmes de condition inférieure sont employées au peu de travaux que nécessite la culture des ignames, du maïs et du manioc indispensables à la subsistance du village. De temps en temps un certain nombre d'entre elles sont mises en réquisition pour enlever l'herbe qui a crû devant la case royale.

*La suite à une autre livraison.*

---

## L'ORAGE.

L'oiseau rase la terre et vole en silence; il ne sait où il veut aller. Le ciel est obscur; le temps est lourd; le brouillard et l'orage sont suspendus dans les airs. La tempête gronde derrière la montagne, et l'écho en prolonge le bruit.

La poussière s'élève en tourbillons vers le ciel, emportant avec elle herbes et feuillage. Regarde les nuages : comme ils sont tristes à voir! Ils se forment en flocons comme la laine que l'on carde.

Dieu nous aide! Dieu nous garde! De ce nuage jaillit une traînée de feu. Tout se brise; quel bouleversement! Les fenêtres et la maison elle-même sont ébranlées. Et pourtant l'enfant sommeille dans son berceau et ne s'inquiète de rien.

Entends-tu ce bruit là-haut, au-dessus du village voisin? Il ne cesse pas, il va nous rendre sourds. C'est le tonnerre! cela nous manquait encore. Dieu nous soit en aide! Quel coup! il a frappé un arbre du jardin.

Et l'enfant dort toujours. Que lui fait l'orage? Il se dit en lui-même : — Que m'importe! n'y a-t-il pas un œil qui veillera sur moi? — Sa respiration est légère, et il se retourne tranquillement de l'autre côté. — Dors, enfant, dors.

Vois cette petite ligne de feu. Écoute, l'orage retentit tout près et au loin; il approche! Va, et dépêche-toi d'accrocher les persiennes. — Allons, ce sera comme la dernière fois; adieu, belles moissons!

Il éclate sur l'église et devant la maison. Comme le ruisseau grossit! La tempête ne cesse pas. C'est la misère pour tous. Il est vrai que nous l'avons déjà cru une fois, et pourtant, après l'orage, tout était plus beau qu'auparavant.

L'enfant dort toujours; il s'inquiète peu de la grêle, il se dit en lui-même : — Pourquoi pleurer? ma part restera toujours debout dans le champ. C'est vrai, grâce à Dieu! sa part ne lui a jamais manqué jusqu'ici.

Oh! que Dieu nous donne un esprit d'enfant! C'est une grande joie et une grande consolation. Qu'il pleuve, qu'il grêle, l'enfant s'endort doucement et rêve de Dieu. Et le Tout-Puissant accomplit sa promesse en lui envoyant un ange qui le préserve du danger.

Comme l'orage a promptement cessé! Le soleil brille de nouveau. Remercions Dieu, alors même qu'il arriverait trop tard. — Trop tard! dit l'astre, n'y a-t-il pas encore bien des plantes dans la prairie, bien des fruits sur l'arbre?

Ah! l'enfant se réveille enfin! Comme il a bien dormi! Il sourit et ne sait rien de ce qui s'est passé. Vois, Friedel, quelle mine! On dirait qu'il ne s'en porte que mieux!

HEBEL.

## LA POLITESSE ANGLAISE.

Ce titre n'est pas une épigramme, et ce qu'il annonce existe réellement. La politesse anglaise a même des qualités sérieuses et solides, quoiqu'elle ne s'exerce que dans un cercle très-restreint et que ses dehors ne soient pas brillants. Pour la découvrir et l'apprécier, il faut l'étudier de près et pour ainsi dire au foyer domestique : aussi voit-on qu'elle est vantée et même exaltée par ceux qui ont été admis dans l'intimité de la vie anglaise, tandis qu'elle est niée absolument par les étrangers qui n'ont eu avec les Anglais que des rapports extérieurs et passagers, comme il arrive en voyage ou pendant une visite de peu de durée aux rues et aux monuments de Londres.

La politesse d'un Français est universelle. Partout et avec tous elle est souriante, active, empressée. Un Français est poli vis-à-vis de personnes même qu'il ne connaît pas, qu'il n'a jamais vues, qu'il rencontre une fois par hasard et que, suivant toute apparence, il ne trouvera plus jamais sur sa route : il n'attend pas qu'on lui demande un de ces légers services qui, mutuellement échangés, donnent tant de liant et de charme aux relations sociales; il va au-devant des désirs; il offre l'appui de son bras; il cède sa place à un vieillard, à une femme, à un enfant; son premier mouvement est de se mettre à leur disposition s'il les voit dans quelque embarras, sans se préoccuper de leur condition, de leur fortune, de leur nationalité, sans regarder à la gêne qu'il éprouvera lui-même. C'est une bienveillance naturelle qui le pousse, c'est un instinct : son caractère le veut ainsi; il pratique sans effort et presque sans y songer, jusque dans ses conséquences en apparence les plus insignifiantes, la grande et belle maxime de Ménandre traduite par Térence : « Je suis homme, et tout ce qui intéresse l'homme me touche le cœur. »

Un Anglais (nous réservons, bien entendu, une large part aux exceptions dans l'un et l'autre pays), un Anglais ne paraît pas même comprendre cette expansion incessante de la politesse française; loin de l'envier ou de vouloir l'imiter, il ne l'estime pas : il la trouve irréfléchie, exagérée, indiscrète. Il regarde comme un manque de dignité, de respect de soi-même, de se jeter avec cette ardeur subite au service de tout le monde sans que l'on y soit invité.

Nous nous rappelons avoir vu, dans certaine caricature, un gentleman lorgnant d'un air impassible un homme qui se noie et s'excusant de ne pas lui porter secours par cette réflexion : « Je le connais pas; il ne m'a pas été *présenté!* » — C'est une mauvaise plaisanterie. Un Anglais honnête homme n'hésitera jamais à rendre un service considérable dans des circonstances graves : il exposera sa vie, même sa bourse. Mais, généralement, n'attendez pas de lui qu'il fasse un pas en dehors de son chemin, qu'il cède un pouce de son siége, qu'il se range de côté, qu'il tende la main, qu'il sacrifie quoi que ce soit de ses aises pour des personnes qui lui sont inconnues, fussent-elles ses compatriotes. Le « chacun pour soi » est sa maxime en tout ce qui ne touche pas à des intérêts plus profonds que ceux où il s'agit seulement de se montrer civil, complaisant, aimable, et l'usage de son pays approuve qu'il ne s'impose aucune gêne pour quiconque ne lui a pas été « présenté! »

« Être présenté » est donc une affaire d'importance en Angleterre. C'est une formalité essentielle qui donne droit à des égards en même temps qu'à des services . elle est soumise à certaines règles qu'on n'a garde de transgresser si l'on est un homme poli à la manière anglaise; et il faut reconnaître que quelques-unes de ces règles sont vraiment raisonnables.

Par exemple, jamais on ne doit présenter une personne à une autre à l'improviste, sans s'être assuré auparavant que cette présentation sera agréable à toutes deux. Nous n'y regardons pas de si près en France, par le motif que chez nous cette cérémonie n'engage à rien. Nous ne sommes guère obligés qu'à tirer notre chapeau à une personne qui, dans un salon ou dans une promenade, nous aura été nommée et avec laquelle nous aurons une seule fois échangé un salut. Il n'en est pas ainsi en Angleterre, et celui qui vous a été présenté suivant les règles aurait droit de se tenir pour offensé si vous paraissiez ensuite ne pas vous souvenir de lui ou si même vous lui refusiez un de ces légers services que nous accordons à ce que nous appelons des « connaissances. » Mais il faut qu'il y ait eu véritablement présentation : une conversation que l'on aura soutenue avec un inconnu, en un lieu public, ou même chez un ami commun, si longue, si familière, si sympathique qu'elle ait été, n'équivaut jamais à une présentation. Un gentleman que vous aborderiez aujourd'hui parce qu'hier, sur le pont d'un bateau ou dans un restaurant, il aura causé avec vous une heure durant, vous regardera d'un air étonné, glacial, et vous tournera le dos : il ne sait pas qui vous êtes; « vous ne lui avez pas été présenté. »

Il est très-rare, du reste, qu'un Anglais adresse la parole à une personne qu'il ne connaît pas, dans un café, au spectacle, ou dans une promenade, ou même dans une voiture publique : si vous lui faites des avances, il pourra même vous laisser apercevoir une défiance blessante : vous lirez dans son regard qu'il vous soupçonne de quelque motif secret d'intérêt et qu'il craint d'être votre dupe.

En France, on se conduit dans des circonstances analogues d'après un principe opposé. Nous croyons sincèrement la plupart de nos semblables dignes de notre sympathie et de notre estime : nous avons confiance; c'est à regret que nous témoignons de la froideur et que nous nous décidons au soupçon; l'improbité, l'indignité morale, les motifs intéressés, malveillants ou perfides, ne nous viennent pas à la pensée, et ce ne sont très-certainement que des exceptions : pourquoi donc les supposer sans cause? Pourquoi, par un respect exagéré de nous-mêmes ou par une méfiance injurieuse et que rien n'autorise, nous priver de ce libre et agréable échange de pensées et de sentiments qui provoque la réflexion, étend les connaissances, multiplie les points de vue de l'expérience, et met en communication les esprits destinés à vivre dans le même temps sur cette terre où il n'y a déjà que trop d'obstacles presque insurmontables à leur rapprochement et à leur union? Une conversation d'ailleurs n'est pas un pacte, et la politesse nous enseigne le moyen d'arrêter ou de refroidir au degré qui nous paraît nécessaire une relation qui cesse de nous convenir : ce moyen est simplement un redoublement de politesse d'autant plus significative qu'elle devient plus cérémonieuse; toute personne intelligente comprend ce langage et se retire.

Un tort assez commun, en France, est de prodiguer les lettres d'introduction; une conséquence inévitable de cet abus est qu'elles ont perdu presque toute valeur. On ne les considère plus trop souvent que comme une manière de se délivrer d'importunités qu'on n'ose pas rudoyer. Certains artifices de style ou des contre-lettres avertissent les amis auxquels on écrit qu'il n'y a pas lieu de tenir compte des recommandations de cette sorte, et les porteurs, après avoir obtenu une audience et quelques paroles honnêtes, se trouvent en réalité éconduits. En Angleterre, une lettre d'introduction ne se donne pas légèrement, et elle est généralement suivie d'une invitation à dîner et d'une offre sincère de services.

L'étranger qui vient en Angleterre avec une lettre adressée à un chef de famille par une personne de bonne foi et qui a des titres pour l'écrire, est assuré d'un accueil aussi bienveillant et aussi chaleureux qu'il serait en droit

de l'attendre d'un de ses parents les plus proches ou de l'un de ses meilleurs amis. On le reçoit comme un hôte, on s'attache à lui, on s'empresse d'aller au-devant de tous ses désirs. Dès le matin, on vient lui demander ou combiner avec lui le programme de sa journée ; on le conduit, on l'accompagne dans tous les lieux qu'il veut visiter sans lui permettre de prendre sa part d'aucune dépense; on ne lui permet plus d'ouvrir sa bourse. En vain l'étranger s'excuse, supplie, se défend contre tant de prévenances : on n'en tient compte, et il semble que pendant son séjour on ait suspendu en sa faveur toute affaire, tout travail, tout intérêt personnel afin de lui appartenir exclusivement. Pour lui faire honneur, on invite chez soi tout ce que l'on connaît de personnes distinguées, et on lui témoigne par mille attentions qu'il est bien réellement le héros de ces fêtes : le voyageur contracte ainsi bon gré mal gré envers son hôte anglais des obligations dont il lui sera presque impossible de jamais s'acquitter. Il n'est, par exemple, personne à Paris qui, à moins d'être tout à fait oisif, sache trouver le temps nécessaire pour accompagner un étranger pendant plusieurs journées, et se faire son cicérone dans tous les monuments et toutes les promenades de la capitale. On se croira quitte envers lui lorsqu'on l'aura reçu à sa table et conduit à un spectacle; cependant on ne lui aura pas rendu la centième partie de ses soins. Il faut vraiment admirer ces habitudes hospitalières des Anglais qui ont résisté à tous les changements de la civilisation; ce n'est point là une politesse superficielle, et on ne saurait sans injustice méconnaître sous ce rapport leur supériorité sur nous.

*La suite à une autre livraison.*

---

## GROUPES EN MARBRE.

Si ces deux groupes méritent d'être recommandés à l'attention des lecteurs, ce n'est pas sans doute par la nou-




Salon de 1853 ; Sculpture. — Groupe en marbre par Lechesne. — Combat et frayeur. — Dessin de Chevignard.

veauté du sujet qu'ils représentent. Il est certainement peu d'anecdotes plus anciennes et racontées avec plus de variantes que celle du chien fidèle défendant l'enfant de son maître contre l'attaque d'un serpent. Mais les peintres et les sculpteurs inventent rarement : la création de personnages et de scènes n'est point leur principal objet. D'ordinaire, ils se contentent d'emprunter les motifs de leurs compositions à l'histoire religieuse ou profane, aux traditions, à la poésie. Ils s'assurent ainsi d'un premier avantage considérable, celui d'être tout d'abord compris sans peine. Il semble même que ce soit une satisfaction pour le spectateur de pouvoir se dire immédiatement, en présence d'une peinture ou d'une sculpture : « Je connais ce sujet. » On avait en soi une certaine image plus ou moins vague du fait réel ou poétique que s'est approprié l'artiste, et on la compare avec l'œuvre que l'on a sous les yeux : on n'est point en face d'une obscurité, on n'a pas à se tourmenter l'esprit pour deviner une énigme; l'intérêt se concentre tout entier sur le sentiment et sur l'art de l'interprétation pittoresque. L'auteur des deux groupes que nous repro-

duisons doit avoir été séduit surtout par les formes souples et gracieuses qu'offraient à son ciseau les trois acteurs de son drame : il s'agissait de combiner les poses et les mouvements de l'enfant, du chien et du reptile, de telle sorte que le regard fût pour ainsi dire caressé par la douceur et l'élégance des contours. M. Lechesne a réussi. Pendant l'exposition, l'on a vu le public attiré et retenu souvent par ce qu'il y a de facilité et de grâce dans l'exécution de ces deux scènes, qui figureront parfaitement à l'entrée d'un château, d'un vestibule, d'un parc ou d'un grand jardin : on peut les considérer, en effet, comme des emblèmes poétiques de surveillance et de garde fidèle. Le sculpteur, dans notre temps où les fortunes privées ne sauraient lui donner que de rares encouragements, doit se préoccuper de l'emplacement qui conviendra le mieux à ses œuvres. C'est d'ailleurs ainsi que la sculpture se maintiendra dans la direction qui lui est indiquée par son origine même : elle est, avant tout, un complément et un ornement de l'architecture; elle ne peut s'éloigner et s'isoler des monuments sans dommage, car elle est destinée à les animer et à les expliquer; plus elle s'associe et s'incorpore, pour ainsi dire, à eux, plus elle augmente leur valeur et la sienne. Ces observations s'appliquent de même à la peinture. Nos tableaux portatifs et nos statues, que l'on place et déplace incessamment, perdent trop souvent, dans ces pérégrinations capricieuses, leur signification et leur effet. Si l'on osait, on répéterait ici, avec quelques auteurs, que les musées ont beaucoup contribué à affaiblir la puissance de l'art et à propager l'idée fausse de son inutilité. Quels devraient être les véritables musées de la divinité et des martyrs? les temples; — des héros, des chefs d'armées, des rois? les palais, les tombeaux élevés à leur mémoire; — des magistrats, des hommes célèbres par leurs vertus civiques? les hôtels de ville, les palais de justice; — des particuliers que recommande le souvenir de leurs vertus privés? la maison de leurs enfants; — des chasses, des scènes, des divertissements champêtres? les galeries des châteaux et des maisons de plaisance. C'est seulement pour les statuettes et les petites toiles qu'il est sans inconvénient d'errer, de se disperser et de changer perpétuellement de demeure et de maître, de se mêler au hasard dans toutes les collections d'amateurs. Les grandes époques de l'art sont celles où une pensée générale unit les sculpteurs et les peintres aux architectes pour qu'ils expriment dans leur langue idéale, et en des lieux religieusement ou historiquement consacrés, ce qui, dans la vie contemporaine, mérite d'être conservé pour l'admiration et l'enseignement de la postérité. Les œuvres des genres secondaires, quoiqu'elles semblent plus libres et plus indépendantes, ont, si l'on y regarde de près, un égal intérêt à être conçues et exécutées en vue d'em-




Salon de 1853; Sculpture. — Groupe en marbre par Lechesne. — Victoire et reconnaissance. — Dessin de Chevignard.

placements déterminés, et l'on peut leur appliquer aussi l'humble devise que nous voyons écrite sur les murailles d'un grand nombre de nos écoles primaires : « Une place pour chaque chose, et chaque chose à sa place. »

---

## MARCHE DES CARAVANES DANS LE DÉSERT (1).

Les caravanes qui sortent de Damas ou du Caire pour porter à la Mecque de riches présents, réclament et obtiennent une escorte de soldats commandés par un colonel ou un général. Ce chef a toute l'autorité nécessaire pour faire exécuter ses ordres : il maintient la discipline, envoie en avant des éclaireurs, entoure de sentinelles les tentes aux heures de repas, et sait ainsi tenir à distance respectueuse les Arabes pillards.

On est très-éloigné de trouver le même ordre et la même sécurité dans la plupart des caravanes qui ont pour seul but le commerce. Le commandement s'y trouve dévolu au marchand le plus riche ou à celui qui a le plus souvent suivi la route dans laquelle on s'engage; son autorité est faible et souvent méconnue. Décide-t-il, par exemple, qu'on s'arrêtera deux jours à tel puits, si la majorité se prononce pour le départ, il est contraint de se mettre en marche. De son côté, le guide, payé habituellement par une cotisation commune, ne doit pas plus d'obéissance à l'un de ses maîtres qu'à l'autre. Quant aux contestations qui peuvent s'élever dans le désert, le chef de la caravane n'y intervient qu'officieusement, et réussit rarement à apaiser les querelles qui se traduisent souvent par des voies de fait et ne se terminent guère que par l'intervention de la justice au lieu de l'arrivée.

Les caravanes sont, en effet, comme les navires : le contact perpétuel de gens dont le caractère et les idées diffèrent entièrement, l'inoccupation et l'ennui qui les portent à s'occuper les uns des autres, à attacher une importance extrême aux choses les plus futiles, amènent sans cesse des dissidences que l'irritation produite par les privations et les fatigues du voyage ne tarde pas à faire dégénérer en querelles violentes ou en haines profondes. On se réconcilie quelquefois en arrivant; la joie déborde alors dans tous les cœurs; n'ayant plus de périls ni de longues marches devant soi, on se pardonne ses torts mutuels, et les distractions qu'offre un pays nouveau, les soins qu'exige le placement des marchandises, ont bientôt fait oublier toutes les rivalités et toutes les rancunes.

Du peu d'autorité dont dispose le chef de caravane résulte une foule d'inconvénients : pour peu qu'il se trouve une quinzaine de marchands, il y en a deux ou trois au moins qui, se croyant ses égaux ou se prétendant ses supérieurs, ne comprennent pas qu'on l'ait choisi de préférence à eux-mêmes; ils trouvent des objections à tout ce qu'il propose et ne se soumettent à ce qu'il décide que quand il leur est impossible d'entraîner les autres.

Ces rivalités fâcheuses font oublier les périls au milieu desquels on se trouve. Le conseil le plus sage est rarement suivi; les précautions les plus vulgaires ne sont pas prises; point de garde de nuit, parce que personne ne se croit obligé à servir les autres; aucun ordre aux aiguades (2), aucune justice dans la distribution de l'eau : les premiers arrivés s'en emparent, la gâchent ou la salissent; les derniers arrivés n'en trouvent plus une goutte.

Si l'on est menacé par l'ennemi, chacun ne prend conseil que de lui-même : celui-ci, par une imprudence, attire l'attention ou excite la colère des pillards; celui-là se sauve et va se cacher dès que l'attaque lui semble imminente; et l'on ne doit pas être surpris, dès lors, si tant de nombreuses caravanes sont détruites et pillées, tandis que, d'un autre côté, l'évidence démontre qu'il est possible à une quarantaine d'hommes bien armés et placés sous les ordres d'un chef intelligent de traverser le désert sans être entamés ou peut-être même attaqués par les nomades.

(1) Extrait d'un mémoire de M. le comte d'Escayrac de Lauture, publié dans le *Bulletin de la Société de géographie;* Avril 1853.

(2) Voy., à la suite de cet article, une note sur les aiguades.

### CARAVANE DE MARCHANDS ATTAQUÉE ET DÉTRUITE DANS LE KORDOFAN, EN 1849.

Il y a quatre ans environ, une caravane qui comptait cent vingt hommes et deux cents chameaux fut, dans le Kordofan, victime d'une attaque des Beni-Djerar. Un Turc, du nom d'Abd-el-Kader, échappa seul au fer des Arabes.

Au moment où cette caravane, qui portait de Dongola à Lobeid divers objets de fabrique européenne ou égyptienne et des dattes nubiennes, s'approchait du puits de Way, six cents Arabes Beni-Djerar, montés sur trois cents chameaux et conduits par un *aguid* des plus hardis, passèrent un peu au sud du même puits : ils étaient lancés à la recherche d'un grand troupeau appartenant aux Arabes Kubabich. Les bergers, qui avaient eu vent de leur approche, venaient de quitter le puits de Way et avaient gagné celui d'Élaï, éloigné de près d'une journée et demie du premier. A peine le goum venait-il de constater leur retraite, que les éclaireurs annoncèrent à l'aguid l'approche de la caravane. L'aguid réunit le goum (car là, comme sous la tente, c'est le chef qui propose et le peuple qui décide), et lui demanda ce qu'il convenait de faire.

L'avis général fut que la caravane passerait au moins trois jours auprès du puits pour se remettre de ses fatigues et refaire un peu les chameaux; qu'on ne courait aucun risque à en ajourner l'attaque, et qu'il fallait, pour le moment, enlever les moutons qui se trouvaient sans doute au puits d'Élaï.

On se mit donc en marche, et, après une course rapide, on atteignit en quelques heures Élaï. Le troupeau n'était gardé que par quelques enfants qui se sauvèrent. On lia quatre moutons sur chaque chameau, et l'on repartit pour Way, où le goum eut soin de s'embusquer à quelque distance de la caravane et derrière une double colline de sable.

La caravane se reposait dans une sécurité complète. Les marchands imprévoyants qui la composaient n'avaient pas fait éclairer le désert. L'ennemi était à quelques pas, et aucun d'eux ne soupçonnait l'approche du péril.

La veille du jour fixé pour le départ, celui qui la commandait donna l'ordre de réunir les chameaux qu'on avait laissé paître en liberté, selon l'usage, les arbustes épineux de la vallée. On les ramena tous, à l'exception d'un seul qu'il fut impossible de retrouver. Ce chameau appartenait à un marchand qui, craignant de le perdre et voyant la nuit approcher, commanda à son esclave d'en rechercher les traces et de les suivre.

Sur le sol foulé par tant de chameaux et d'hommes, l'esclave retrouva les traces du chameau de son maître : elles le conduisirent en droite ligne au campement des Beni-Djerar, qui, sans doute, s'en étaient emparés; il virent l'esclave et se saisirent de lui. Le temps s'écoulait sans apporter de nouvelles. Le marchand voulait suivre la route qu'avait prise son esclave. Abd-el-Kader, de qui l'on tient ces faits, l'en détourna et s'offrit à faire quelques recherches de ce côté.

Il partit, gravit une colline de sable, traversa une étroite vallée, gravit une seconde colline, et, du milieu de la nuit la plus sombre, vit tout à coup briller devant ses yeux les feux allumés par les Beni-Djerar : l'obscurité le protégeait;

il put s'arrêter un instant; il compta les feux et les hommes, et, tout ému de ce qu'il venait de voir, regagna en toute hâte le campement de sa caravane.

Les marchands prenaient leur repas; il les réunit, leur fit part de ce qu'il avait vu, et les invita à en délibérer de suite.

Cette question fut alors posée : Partirons-nous cette nuit, ou attendrons-nous pour changer qu'il fasse jour? Il eût mieux valu adopter le premier parti.

L'objection qui engagea à remettre le départ au lever du soleil était que, lorsqu'on chargerait les chameaux, ils ne manqueraient pas de grogner, et que, dès lors, le départ serait éventé par l'ennemi.

Cela était vrai; mais les Beni-Djerar dormaient; il leur fallait s'éveiller, réunir leurs chameaux. Tout cela demandait du temps, et, une fois en marche, outre que la caravane pouvait changer de route, et qu'il devenait difficile de suivre ses traces pendant la nuit, elle pouvait offrir une résistance bien plus sérieuse que pendant la longue et difficile opération du chargement, qui ne pouvait manquer d'être interrompue le lendemain.

Au point du jour, en effet, comme les chameliers s'occupaient de ce travail, cent chameaux montés par deux cents hommes débouchèrent dans la vallée. Les hommes sautèrent à bas de leurs montures et se dirigèrent en courant vers la caravane. Ceux qui la composaient, croyant qu'ils n'auraient pas d'autres ennemis à combattre, tentèrent quelque résistance. Des coups de fusil furent même tirés par eux sur les Arabes, qui, selon leur usage, n'étaient armés que de lances; mais tout d'un coup, et au moment où la caravane reprenait un peu de confiance, cent chameaux d'un côté et autant de l'autre vinrent encore jeter autour d'elle quatre cents hommes : ce fut alors une terreur, une angoisse impossibles à décrire. Cernés par les Beni-Djerar, les marchands, les chameliers, furent massacrés en quelques secondes : Abd-el-Kader seul, n'ayant reçu aucune blessure, s'était jeté à terre et faisait le mort. Un Arabe le piqua de sa lance, et, au mouvement qu'il fit, reconnut qu'il vivait encore; d'autres le saisirent et le conduisirent à l'aguid.

La boucherie était terminée; mais l'aguid, affriandé par l'odeur du sang, proposa d'attacher le malheureux à un arbre, et, pour passer le temps, de le tuer à coups de javelots : il fut lié, et, sur un signe du chef, on commença; mais, par un hasard singulier, et qu'il qualifiait de miracle, dix ou douze lances vinrent successivement effleurer Abd-el-Kader sans l'atteindre. « Décidément, s'écria l'aguid stupéfait, tu as la vie dure, ou Dieu ne veut pas que tu meures; sois libre et va où il te plaira. » On le délia et on le dépouilla de ses vêtements : il se trouvait libre, mais au milieu du désert, sans chemise et sans nourriture. « Eh bien! lui dit l'aguid, tu ne t'en vas pas? Qu'attends-tu encore? — Où veux-tu que j'aille? répondit Abd-el-Kader; où sont mes provisions? Ai-je seulement une outre pour emporter de l'eau? »

Les Arabes se partageaient, au même moment, les couffes de dattes prises aux Djellabs, et, afin d'égaliser les parts, il comptaient patiemment les dattes une à une. Leur chef en prit trente, les remit à Abd-el-Kader, et, avisant une petite outre qui ne lui paraissait pas en trop bon état, il l'ajouta à ce présent. « Va maintenant, dit-il, et que Dieu te conduise! » Abd-el-Kader, incertain de la route qu'il devait suivre et que rien n'indiquait à son inexpérience du désert, se rapprocha du puits pour y remplir son outre : il s'aperçut alors qu'elle était percée; en vain il en eût demandé une autre; il résolut donc de ne pas quitter les bords de ce puits. Le soir, les Beni-Djerar avaient disparu, et cet infortuné, sans pouvoir apaiser sa faim, avait mangé ses trente dattes. Heureusement la ravine qui conduisait au puits était couverte de ces arbustes épineux appelés *sidr* par les Arabes, et *Rhammus lotus* par les botanistes. Le fruit du sidr formait la nourriture des lotophages. Les Arabes, qui donnent à cette petite baie le nom de *nabak*, en font encore usage. Abd-el-Kader dut se résigner à cette nourriture. Après quinze jours de ce régime, il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes et venait de se retirer dans une anfractuosité de rocher dont il avait fait sa demeure, quand un *cawas* turc, accompagné d'un guide arabe, se rendant sur un dromadaire à Lobeid, s'approcha du puits pour y renouveler sa provision d'eau.

Abd-el-Kader, qui n'attendait plus que la mort, les aperçut de loin, et l'espoir revint dans son cœur : il aurait voulu se lever; mais tout ce qu'il avait pu faire avait été de s'étendre : ses bras et ses jambes refusaient le service; il se mit à se plaindre, à gémir, espérant que du moins on l'entendrait et que l'on viendrait à son secours. « Qu'est cela? dit le cawas que ce grognement étonna; quelque bête fauve, sans doute. Dois-je lui envoyer une balle? demanda-t-il au Bédouin qui le conduisait.

» — Ces cris ressemblent à ceux d'un homme, répondit le guide; je vais, du reste, savoir ce qui en est. » Et, sautant à bas de son dromadaire, il se dirigea vers la caverne.

Abd-el-Kader fut amené par lui sur les bords du puits, ou plutôt de la mare. Le cawas l'invita à partager ses provisions. La journée fut consacrée à enterrer ses compagnons de voyage, dont les corps, desséchés par le soleil, gisaient encore sur le sable rougi de leur sang; et, le lendemain, monté sur le dromadaire du guide, il partait pour Lobeid avec ceux qui venaient de l'arracher à la mort.

« Passant au puits de Way en 1850, dit M. le comte d'Escayrac de Lauture, auquel nous empruntons ce récit, j'y ai vu le charnier de cette caravane, et j'aurais pu compter les cadavres, dont la plupart étaient à peine entourés et recouverts d'un peu de sable et de quelques pierres qui ne les cachaient pas entièrement à mes regards. »

---

### LES AIGUADES.

Les aiguades du désert, quoique connues sous le nom de puits *(bir, biar)*, ne sont le plus souvent, dans la région des pluies hivernales *(Belad-el-Djerid)* et dans celles des pluies estivales *(Soudan)*, que des flaques d'eau, de vastes réservoirs, des bassins naturels où l'eau, tantôt se maintient pendant les premiers mois seulement de la saison sèche *(foula)*, tantôt se conserve toujours *(birket)*. C'est dans la partie aride et sèche de l'Afrique, dans le désert, qu'existent surtout les véritables puits.

L'eau des aiguades est en général saumâtre ou corrompue; tantôt elle provient d'un sol imprégné de sel gemme, de natron, de sels de magnésie et de chaux; tantôt elle a séjourné longtemps sur le sol, exposée au plus ardent soleil; les débris des moucherons et des insectes qui en fréquentaient les bords en remplissent le fond et s'y décomposent; les ordures des bestiaux qui viennent y boire ajoutent à l'infection générale; l'eau est verdâtre ou noire, gluante et visqueuse; son odeur est repoussante, son goût âcre ou fade. Dans les puits, elle est souvent amère et purge cruellement les malheureux réduits à en faire usage; dans les mares, elle affecte davantage l'odorat et elle agit parfois sur l'économie de la même façon que les substances corrompues : c'est, en un mot, un véritable poison septique. En général cependant les conséquences de son ingestion ne sont pas très-graves, et l'usage prolongé qu'on en ferait amènerait seul des accidents sérieux. Les

Arabes, qui n'en boivent pas souvent d'autre, ont une grande prédisposition au scorbut, aux maladies scrofuleuses et aux diverses affections du foie.

## LE CHATEAU DE TONQUEDEC

(Côtes-du-Nord).

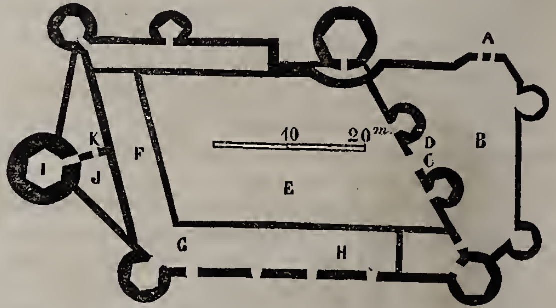
Le château de Tonquedec, dont nous offrons le plan et une vue extérieure, est placé sur la petite rivière de Guer, qui traverse, dans les Côtes-du-Nord, une partie de l'arrondissement de Lannion, et forme le port de cette ville. M. de Freminville dit qu'un des possesseurs de ce château accompagna saint Louis dans sa dernière croisade; il ajoute que le duc Jean IV fit démanteler le château en 1395, à la suite d'une rébellion de ses maîtres; mais qu'il fut rétabli plus tard et qu'on y entretint une garnison jusqu'à ce que Louis XIII et Richelieu, jugeant le poste plus dangereux qu'utile, eussent pris le parti de faire démanteler le château.

Mais l'enceinte est restée presque complète. Les tours sont encore debout et pourraient être rétablies dans leur état primitif.

Une première enceinte forme le corps avancé de la place, un pont-levis y donnait accès. Le corps du château est composé de redoutables constructions avec un massif d'habitations développées sur trois des faces du trapèze; on y remarque des salles voûtées très-vastes.

On arrivait de la place au donjon par un pont volant qui s'appuyait sur une pile quadrangulaire, laquelle se trouvait de niveau avec le premier étage de la tour au-dessus du rez-de-chaussée : ce donjon avait quatre étages.

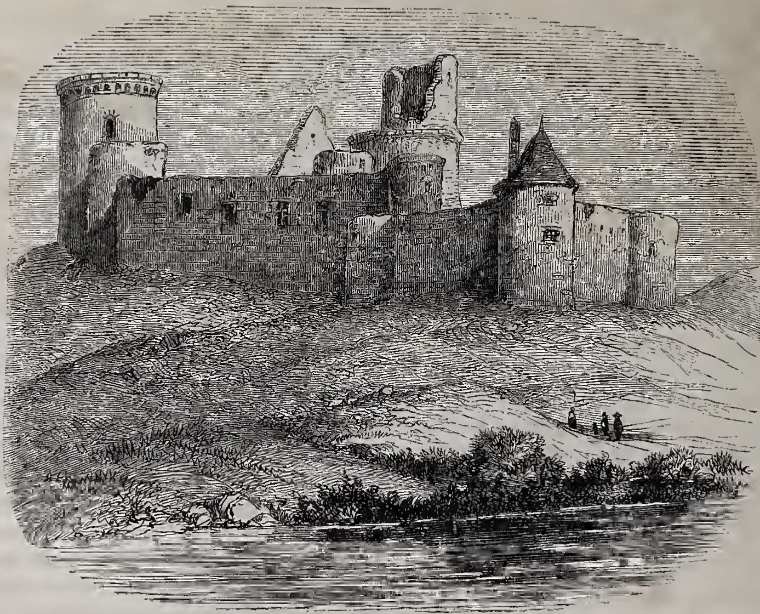
Les vicomtes de Tonquedec étaient au premier rang de




A, entrée de la première enceinte. — B, première cour. — C, D, entrée de la seconde enceinte. — E, seconde cour. — F, G, H, logements dans les courtines de la seconde cour. — I, la tour du donjon. — J, K, petite cour du donjon.

la noblesse de Bretagne : ils devaient au duc cinq chevaliers d'or, et, au parlement général, ils prétendaient tenir la première place comme premiers bannerets de la province.

Ils avaient des cours dans soixante et une paroisses, et



Vue du château de Tonquedec

trois grandes barres ou juridictions principales à *Coetmen*, à *Tonquedec* et à *Chef du Pont de la Roche-Derrien*, chacune rapportant 1 000 livres de rente.

Ils avaient en outre une sécherie de poisson en *Plemeur-Bodou* et *Treberden*, du 1er mai à la Sainte-Croix de septembre de chaque année : leurs vassaux devaient, dans ces intervalles, y apporter tous les congres et toutes les anguilles qu'ils pêchaient, à peine de 60 sous 1 denier d'amende par contravention.

Le vicomte de Tonquedec avait en outre le droit d'apprécier en dernier les ventes de grains à lui dues et de les évaluer 12 deniers plus cher que le prix fixé par les trois marchés précédents de Lannion.

Sur la demande de l'un de ces seigneurs, Jean de Plauc, évêque de Tréguier, avait érigé l'église de Tonquedec en collégiale : cette église n'offre de curieux que sa maîtresse vitre, belle verrière du quinzième siècle.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

## LA CHUTE DU STAUBBACH.




Vue de la vallée de Lauterbrunn et de la chute du Staubbach. — Dessin de Karl Girardet.

Les spectacles de la nature sont changeants : leurs aspects varient avec la lumière ; à certains paysages conviennent les brumes de l'automne ou les ombres du soir ; à d'autres il faut un soleil d'or, une atmosphère diaphane, un ciel d'azur. L'esprit des voyageurs est plus divers encore : ils observent et jugent suivant leur manière d'être particulière, suivant le degré de leur intelligence, de leur imagination, de leur sentiment plus ou moins élevé du beau ; chacun d'eux même, à différents jours, voit et apprécie différemment le même objet suivant les dispositions de son humeur. De là ces apparentes contradictions que l'on remarque parfois entre les descriptions d'un même pays, d'un même lieu. On s'étonne, on accuse les auteurs, on s'irrite presque de ce qu'on appelle leur inexactitude ou leur mauvaise foi : plutôt devrait-on s'en féliciter comme d'une occasion nouvelle d'étudier les variétés si curieuses et, pour ainsi dire, infinies des caractères et des jugements humains.

Parmi les beautés de la Suisse, la chute du Staubbach, par exemple, est certainement l'une des plus remarquables. Interrogez cependant les voyageurs nombreux qui l'ont décrite. Qu'ils sont peu d'accord entre eux ! En voici trois dont la correspondance se trouve sous nos yeux. Le premier est un esprit positif : on voit qu'il cherche surtout à s'instruire. Le second paraît être un voyageur ennuyé, pour ne rien dire de plus. Le troisième est un grand poëte, ce qui est rare. Laissons-les nous dire quelles ont été leurs impressions devant cette belle scène des Alpes.

Premier voyageur. — *20 août.* Parti d'Interlaken à cinq heures du matin. Trois heures de marche jusqu'à la chute du Staubbach. Sur la route, Matten : vitraux peints ; Unspunen, ruines d'un vieux château détruit en 1334 par les vassaux mécontents ; le Rothenfluh (roche rouge) ; bandes d'un rouge brun le long des parois ; le confluent des deux Lüstchine : l'une noire (Schwarze) descend de Grindelwald, en traversant des couches d'ardoises ; l'autre blanche (Weisse) descend de Lauterbrunen, en traversant des couches de calcaire. Entre les deux courants, le

Hunnenfluh, haute terrasse de rochers à forme ronde et plate au sommet; plus loin, la *Vogelfluh :* vu un vautour vers la cime. Vallée de Lauterbrunen (c'est-à-dire claires fontaines); à gauche en montant, la cascade formée par le Plaetschbach. Staubbach veut dire « ruisseau de poussière. » L'eau tombe du mont Pletschberg, haut d'environ trois cents mètres. A mi-course, l'eau se divise en petits flocons blancs qui se transforment en espèces de fusées, lesquelles deviennent une fine poussière. Donc une égale masse d'eau tombant de douze à quinze cents pieds n'arriverait pas jusqu'à terre, même sous forme de brouillard. Bien vu la réfraction et la réflexion des rayons solaires dans les globules sphériques de la poussière d'eau; avoir soin de tourner le dos au soleil; préférer huit heures du matin ou le clair de lune. Ne pas oublier que l'archevêque de Spalatro, Antonio Dominis, a le premier expliqué le phénomène de l'arc-en-ciel : Newton a donné la théorie.

Deuxième voyageur. — 2 *octobre*. Interlaken. Descendu à l'hôtel Victoria : service parfait; excellente compagnie. Dîné à table d'hôte, vis-à-vis de la duchesse de B... et de ses deux filles : l'aînée belle, noble, l'air ennuyé. Le soir, au salon, fait la partie d'un prince russe, beau joueur! Il a deux mille serfs. J'ai perdu trois louis. — *3 octobre*. Entrevu plusieurs fois la *Jungfrau* au milieu des nuages; on dirait une montagne d'argent. La duchesse a approuvé ma comparaison; sa fille cadette a beaucoup ri. — *6 octobre*. Les soirées deviennent humides. Nouveaux voyageurs; trois ou quatre familles françaises : société mêlée. — *7 octobre*. Parti à neuf heures en char-à-bancs pour Lauterbrunn. A l'entrée de la vallée, le cocher nous montre une rivière blanche et parle d'une rivière noire; on ne sait pas, le plus souvent, ce que veulent dire ces gens-là. Un quart d'heure devant la cascade. C'est assez bien, mais j'aime beaucoup mieux le Giessbach. D'abord, la Staubbach n'est pas une cascade : elle tombe en masse, tout droit, lourdement, du haut de la montagne, comme de la gouttière d'une cathédrale. Je voudrais que la duchesse eût entendu cette comparaison. Le *Guide* Joanne dit qu'on voit un bel arc-en-ciel dans la cascade : pas vu. Insupportable persécution de petits Suisses et de petites Suissesses qui offrent des cristaux, des fleurs rouges, de petits morceaux de bois sculptés, soufflent dans des trompes, tirent de petits canons pour faire des échos, ouvrent des barrières dont on n'a pas besoin, chantent des tyroliennes, et tendent la main. Toutes ces obsessions fatiguent et empêchent d'admirer. L'autorité suisse devrait bien mettre à l'entrée de la vallée, comme aux portes de nos villes, un écriteau : « La mendicité, etc. » Déjeuné à deux ou trois cents pas de la cascade : hôtel du Capricorne; toujours des truites! etc., etc.

Troisième voyageur. — *21 septembre*. Plaine étendue, ayant les Alpes pour ceinture. Descendu au château de Schadau; belles vues le long du lac. Traversé la rivière dans un bateau conduit par des femmes. Thun, très-jolie ville. Tout le voyage de ce jour alpin; nature âpre et fière. — *22 septembre*. Laissé Thun dans un bateau qui nous porta de l'autre côté du lac en trois heures. Lac de Thun petit; rives belles; rochers descendant jusqu'au bord de l'eau. Débarqué à Newhause; traversé Interlaken; entré dans une suite de sites au-dessus de toute description, de toute imagination. Passé devant un rocher; inscription : — Deux frères; — l'un égorgea l'autre; juste le lieu pour la scène! Après de nombreux détours, arrivé à une roche. Glaciers, torrents; l'un d'eux a neuf cents pieds de chute visible (le Staubbach). Logé chez le curé; sorti pour voir la vallée; entendu une avalanche tomber comme la foudre. Glaciers énormes. Survenu un orage : tonnerre, éclairs, grêle; tout parfait et beau! J'étais à cheval; le guide me demanda de me débarrasser de ma canne; j'allais la lui donner, quand je me rappelai que c'était une canne à épée, qu'elle pourrait attirer la foudre sur lui : je la gardai. Maisons des curés de Suisse très-bonnes, en vérité, beaucoup meilleures que la plupart des presbytères anglais. Juste en face, le torrent dont j'ai parlé. La cascade décrit une courbe sur le rocher, comme la queue d'un cheval blanc qui flotterait au vent, et telle qu'on pourrait concevoir celle du *Pâle cheval* que monte la Mort dans l'Apocalypse; ce n'est ni brume, ni eau, mais quelque chose entre deux. Son immense hauteur lui donne une ondulation, une courbe, un déploiement ici, une densité là : effet merveilleux, indescriptible. — *23 septembre*. Avant de gravir la montagne, été revoir le torrent (sept heures du matin); le soleil donnait dessus, formant, dans la partie inférieure, un arc-en-ciel de toutes couleurs, mais principalement pourpre et or; l'arc changeant de place à mesure que l'on se meut. Je n'avais jamais rien vu de semblable! (¹)

---

## LA POLITESSE ANGLAISE.

Suite et fin. — Voy. p. 347.

En France, lorsque, venant habiter pour la première fois une maison à la ville ou à la campagne, on désire entrer en relation avec ses voisins, il est d'usage de leur faire visite. En Angleterre, on suit une règle toute différente : ce sont les voisins qui, s'il leur convient de se lier, font visite les premiers; on doit les attendre : s'ils ne viennent pas, tout est dit; on n'a personne à voir, on reste seul. Les Anglais assurent que cet usage est plus poli que le nôtre. Il est plus délicat, disent-ils, de prévenir les nouveaux arrivés, et on ne doit point les mettre dans la nécessité de paraître solliciter des marques de sympathie. Nous pourrions répondre qu'on leur enlève la liberté de choisir leurs relations, et que si, par exemple, il existe quelque prévention contre eux, il leur est plus difficile de la vaincre.

Au jour d'un mariage, les amitiés et les relations personnelles du mari sont considérées comme cessant d'exister. Il ne convient point que l'on se présente chez lui si l'on n'est invité par l'envoi d'une carte ou d'une lettre. On donne trois motifs à cet usage : le premier, qui ne ferait pas grand honneur aux jeunes Anglais, est qu'un célibataire se montre rarement très-scrupuleux dans le choix de ses amis; le second, plus sérieux, est qu'une personne qui plaît au mari pourrait fort bien ne pas plaire à sa femme; le troisième, tout économique, est qu'un jeune ménage a intérêt à restreindre le cercle des relations que chacun des époux avait avant le mariage.

L'étiquette des repas est à peu près la même partout, mais en aucun pays on ne l'observe avec plus de rigorisme qu'en Angleterre. C'est tout à fait manquer de savoir-vivre, par exemple, que d'arriver une demi-heure avant le repas : il faut faire en sorte de ne précéder l'heure du dîner que de quelques minutes; la conversation d'hôtes dont l'estomac commence à s'inquiéter est très-difficile à animer et à soutenir : d'ailleurs une maîtresse de maison est préoccupée, jusqu'au moment où l'on se met à table, de mille petits soins qui ne lui laissent que peu de liberté d'esprit.

On prendrait en pitié celui qui, donnant le bras à une dame pour passer dans la salle à manger, ne la laisserait point entrer la première : c'est un détail auquel on peut trouver à redire; outre que le mouvement qui met en avant la dame est gauche, la raison veut qu'un cavalier soit toujour prêt à empêcher tout faux pas et à écarter tout obstacle imprévu; mais c'est surtout le droit de prééminence et de rang qui semble décider la question chez nos voisins : une dame noble ne supporte point la pensée d'entrer après

(¹) Lettres de lord Byron à sa sœur; 1816.

son cavalier s'il n'est point d'un rang supérieur au sien. Or, on a vu dans un de nos articles précédents (p. 247) que, du sommet au bas de la société anglaise, règnent des règles de hiérarchie inflexibles.

On serait considéré comme un homme mal élevé si, dans un repas de cérémonie, on acceptait deux fois du potage ou du poisson : celui qui voudrait donner cette satisfaction à son goût ou à son appétit serait obligé de manger une fois plus vite que les autres, ce qui n'est pas un agréable spectacle, ou s'exposerait à retarder le second service. On serait choqué d'entendre une bouche faire le moindre bruit en aspirant la soupe ou en broyant quelque morceau solide, de voir une main porter vers les lèvres un couteau ou un cure-dents, d'enlever pour une dame la pelure d'une pomme ou d'une poire sans soutenir le fruit à l'extrémité d'une fourchette, etc. L'oubli d'un seul de ces petits usages serait d'autant plus fâcheux que la conversation est rarement très-animée, et que, par suite, l'on s'observe mutuellement avec d'autant plus d'attention.

Il est contraire à la politesse d'interpeller par son nom la personne à laquelle on parle; il ne faut rien ajouter aux mots : Madame, Mademoiselle, Monsieur.

Les Anglais appellent un rire bruyant « rire de cheval » *(horse laugh)* : il est peu séant de se laisser entraîner au delà du sourire.

On ne doit rendre les visites de cérémonie aux dames qu'entre trois et cinq heures de l'après-midi; avant trois heures, il n'est pas sûr que leur toilette soit achevée; à cinq heures commencent les promenades.

Il y a tout un code pour les cartes de visite. Au retour d'un voyage ou de la campagne, en arrivant à Londres, on envoie des cartes à toutes les personnes que l'on connaît pour les informer que l'on est de retour. Les noms des demoiselles qui ont été « présentées » doivent être écrits sur les cartes de leurs mères. La corne ou les cornes que l'on fait à une carte indiquent, non point qu'on l'a apportée soi-même, mais que la visite était destinée à plusieurs personnes. A l'occasion des mariages, il a été d'usage pendant quelque temps d'unir avec un fil de soie ou d'argent les cartes des deux époux : il ne paraît point que l'habitude s'en soit conservée. Après la fuite ordinaire de la « lune de miel, » les deux époux envoient des cartes en échange de toutes celles qui sont venues pendant leur absence, bien que ces dernières n'aient été qu'une réponse aux cartes de mariage. Une dame n'ajoute point, sur sa carte, au nom qu'elle tient de son mari, celui de son père (par exemple madame X..., née B...), à moins qu'étant noble il n'y ait d'autres dames de son rang qui portent le même titre et le même nom conjugal que le sien.

On conseille généralement aux dames, et surtout aux demoiselles, de ne pas jouer aux cartes, à moins qu'elles ne soient bien sûres de ne s'y montrer ni impatientes, ni avides de gagner, ni mécontentes de perdre.

Les Anglais reprochent aux Français la pétulance de conversation qui fait que souvent ils s'interrompent et s'enlèvent la parole les uns aux autres. Il leur paraît surtout risible de voir les dames profiter en toute hâte d'une conversation engagée entre deux hommes pour chuchoter et gazouiller d'abord à demi-voix, puis plus haut, en sorte que bientôt la salle à manger ou le salon ne retentit plus que de rumeurs confuses. De leur côté, les Français se plaignent d'être sortis quelquefois d'un repas ou d'une soirée sans que les dames anglaises eussent assez parlé pour leur avoir donné une idée de leur esprit ou de leur caractère. Ces récriminations réciproques ne reposent, le plus ordinairement, que sur des exceptions ou des observations superficielles.

Voici un usage très-contraire à notre manière d'entendre la politesse. Si l'on rencontre dans la rue une dame que l'on connaît et devant laquelle on ne manquerait pas de s'incliner dans un salon, on ne doit pas la saluer : la parenté ou les amitiés intimes autorisent seules le salut en public. Nous avons entendu louer beaucoup ce singulier procédé, que l'on explique de la manière suivante : en saluant une dame, vous la forcez à vous rendre votre salut et à marquer par là qu'elle vous connaît; vous devez la laisser libre de vous accorder ou non cette faveur.

Si intimement lié d'amitié que l'on soit avec une dame, et fût-elle une parente, une sœur, on doit, lorsqu'on la rencontre, ôter son chapeau et ne pas se borner à un mouvement de tête ou, encore moins, à un salut de la main. On doit agir de même vis-à-vis d'un ami même intime qui donne le bras à une dame.

On sait qu'en Angleterre il n'est pas poli de donner une poignée de main à un homme, à une dame, sans avoir ôté son gant. Si cependant on sentait que l'on n'a point la main dans un état de fraîcheur convenable, il vaut mieux conserver son gant en faisant l'excuse ordinaire : *Excuse my glove.*

Sur l'adresse d'une lettre que l'on écrit à une personne qui n'a point de titre, on doit ajouter le mot *esquire*. Depuis longtemps c'est un titre banal qui n'a plus aucune signification précise et qu'on ne peut refuser qu'aux personnes de la classe la plus inférieure. En France, et surtout en province, lorsque l'on ne sait quel titre donner à son correspondant, on met quelquefois *propriétaire,* encore qu'il puisse bien ne pas avoir plus de propriété que l'*écuyer* anglais n'a de noblesse.

On ne s'asseoit jamais sur la chaise ou sur le fauteuil dont se sert ordinairement une maîtresse de maison. On n'offre à personne la chaise sur laquelle on vient de s'asseoir, à moins qu'il n'y en ait point d'autre dans la chambre.

Si l'on ne peut accompagner jusqu'à la porte de la rue les personnes dont on a reçu la visite, on doit appeler, avec la sonnette, un domestique, afin qu'il les accompagne : il est très-inconvenant de les laisser traverser seules les chambres ou les corridors et ouvrir la porte elles-mêmes.

Du reste, en Angleterre comme en France, les gens polis ne s'exemptent jamais d'un devoir de société avec le secours trop facile des formules : « Vous permettez; —Vous m'excusez; » ou « Je ne me gêne pas avec vous. » Il ne faut ni « se permettre » ni « s'excuser, » et il faut absolument « se gêner » si l'on tient à être poli. On doit fuir de près ou de loin toute application de cette maxime grossière et égoïste : « Où il y a de la gêne il n'y a pas de plaisir; » le plaisir des esprits délicats est de se gêner beaucoup pour les autres, de les mettre à l'aise, de sentir que l'on est pour quelque chose dans leur satisfaction et leur bien-être. Aussi, à l'exception de quelques différences assez rares, peut-on être assuré que les règles de la politesse sont en définitive les mêmes dans tous les pays; elles ont toutes également pour principes le sacrifice de notre personnalité, la bienveillance et le désir de plaire.

---

## LE FAUTEUIL DE MITHRIDATE

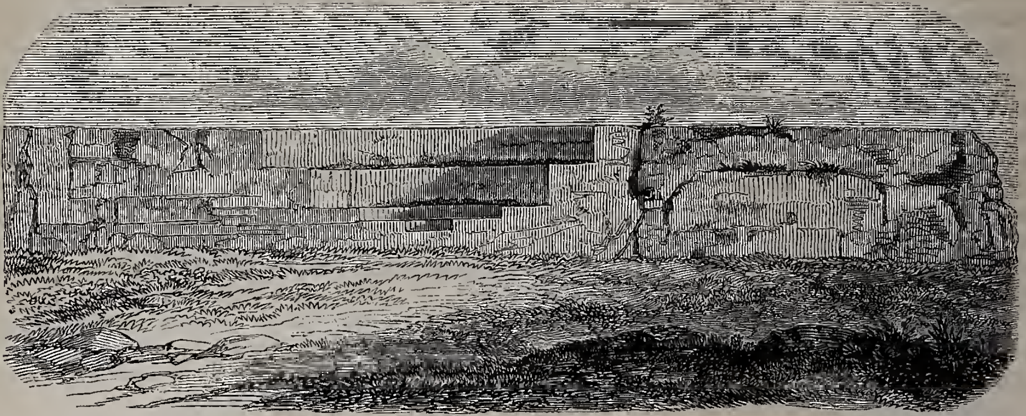
### EN CRIMÉE [1].

Kertch, Kertche, ou plutôt Ghersete, est le nom turc d'un château que les géographes des quatorzième et quinzième siècles appellent Bospro, Vospro et Pandico; il fut bâti, suivant toute apparence, par les Génois, sur la plage du port de Panticapée, auprès de la montagne qui en portait les ruines. C'est aussi le nom de la petite ville qui a

[1] Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*, chez les Tcherkesses et les Abkases, en Colchide, en Arménie et en Crimée.

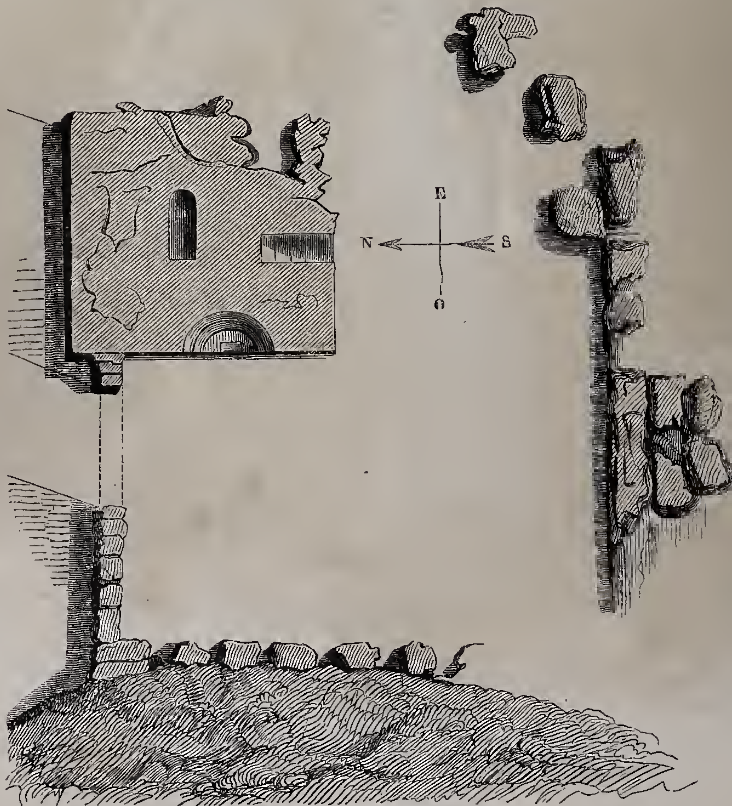
succédé à Panticapée. La montagne de Mithridate domine Kertche.

Panticapée, bâtie sur l'extrémité de la montagne, s'étendait en hauteur, tout autour de sa coupe, en un demi-cercle, dont les deux extrémités se prolongeaient sur ses flancs. La sommité la plus élevée et la plus rapprochée de la mer était occupée par l'acropolis, disposée en polygone irrégulier. Après avoir passé la porte de l'acropolc, on entrait



Le Fauteuil de Mithridate, au sommet de la forteresse, à Kertche, en Crimée.

dans une rue qui menait, par des détours, au pied du pic à polypiers qu'on appelle Fauteuil de Mithridade et qui occupe la partie la plus élevée de la forteresse. Tout le rocher a été taillé; la base est enterrée sous des amas de décombres : c'est à la face qui regarde l'ouest qu'on avait mis le plus de soin. On y avait excavé une niche de huit pieds de large, avec des degrés, pour y placer sans doute une statue. C'est à cette partie du monument qu'on a donné le nom de Fauteuil.




Plan du Fauteuil de Mithridate.

Il paraît probable que le rocher était compris dans l'enceinte d'un antique édifice; c'est du moins ce que semblent indiquer les fondations de murailles qui l'entourent à l'ouest, au nord et au sud.

Ce monument devait avoir une destination religieuse. On a découvert, au pied du rocher, en suivant les restes de la rue principale, un beau torse de la statue de Cybèle, de grandeur colossale, en marbre blanc avec des bandes bleuâtres; on a y trouvé aussi des frises et des corniches en marbre.

Une fontaine a été reconstruite par les Turcs avec des fragments de marbres antiques, dans les anciennes limites des fortifications de Panticapée, non loin de la place actuelle et du rivage. Une inscription scellée à droite témoigne que

Sauromates III avait érigé un monument en mémoire de son père Mithridate Eupator, l'an 489 du Bosphore (162 de J.-C.).

Le Fauteuil de Mithridate a été envahi par les tombeaux. On a creusé sur son sommet aplani une espèce de sarcophage, semblable à ceux qu'on retrouve dans les églises cryptes d'Inkerman ou de Tepekerman; sa longueur est de sept pieds et demi, sa largeur d'un pied et demi; le côté de la tête, à l'ouest, est taillé en demi-cercle. La tombe était recouverte d'une grande dalle, et on y arrivait par un escalier de cinq marches et de deux pieds de large, taillé dans le flanc méridional du rocher. La niche devint peut-être alors l'abside d'une petite chapelle chrétienne, tant sa forme rappelle ce que l'on voit dans les autres églises cryptes de la Crimée. M. Dubois de Montpéreux était porté à croire qu'elle n'a été taillée que dans ce seul but et qu'elle ne remonte pas même au héros qui lui a donné son nom.

## LA SŒUR DU LÉPREUX.

Xavier de Maistre a peint, dans un petit cadre, la plus douloureuse des solitudes, celle d'un homme honnête, aimant, en proie à d'horribles souffrances physiques, et que sa destinée condamne à vivre entièrement isolé jusqu'à son dernier jour, sans consolations, sans amitiés, en présence, pour comble de maux, du spectacle de l'activité et des félicités humaines! Quel autre solitaire de l'histoire ou de la poésie peut être comparé à ce malheureux? Job discute librement avec ses amis, et son esprit religieux s'exalte dans ces entretiens jusqu'à lui faire oublier les aiguillons de la douleur. Robinson est le roi d'une terre fertile et animée; il ne souffre point d'un mal incurable, et l'espoir du retour dans la société ne lui est pas interdit. Werther, René, Child Harold, Obermann, Jacopo Ortis, Jocelyn, se séparent



Le Lépreux et sa sœur. — Dessin inédit de Tony Johannot.

des hommes volontairement; ils se sont eux-mêmes créé un idéal de la vie qui leur rend impossible le commerce avec leurs semblables; leur mal est surtout dans leur imagination, et ils trouvent une sorte de plaisir amer dans la contemplation de leur pensée, disons mieux, dans l'épanchement et les déclamations de leur orgueil. Mais le *lépreux* de Xavier de Maistre est un esprit simple, modeste, né pour la société. Sans le mal affreux qui dévore sa chair et corrompt son sang, sans l'effroi qu'il inspire aux hommes, sans le préjugé ou l'impuissance de l'art qui l'isole de leur contact, il aurait vécu heureux, autant qu'on peut l'être, de la vie d'ici-bas : ce n'est point une disposition particulière de son âme qui fait obstacle à son bonheur. On le tient séquestré dans une tour et l'enceinte d'un petit jardin. De là il peut voir s'agiter à leur gré les hommes, mais il lui est défendu de leur parler, de leur serrer la main. La liberté ne lui sera jamais donnée; il ne guérira point! bien plus à plaindre en ce point que le prisonnier qui a toujours l'espoir de la

grâce ou d'une délivrance imprévue, et qui, d'ailleurs, s'il est coupable, accomplit un devoir d'expiation dont il ne peut méconnaître la justice et l'utilité! Mais le pauvre lépreux, qui lui expliquera le mystère de sa condamnation? Pourquoi est-il une telle exception sur la terre? Son mal a commencé avec sa naissance, et l'épreuve lui est mesurée dans une proportion qui échappe aux appréciations de l'équité humaine. Encore s'il avait toujours ignoré ce qu'il y a de douceur et de charme à aimer et à être aimé! Non, il a connu tout le prix de ce qu'il ne possède point. Pendant quelques années, une sœur pieuse et tendre, atteinte du même mal, a vécu près de lui; cette communauté de souffrances était pour tous deux un soulagement, une ombre de bonheur. Il décrit ce temps avec l'accent d'une douce résignation, presque de reconnaissance. Si réelle, si profonde et désespérée que soit son infortune, ni son cœur ni ses lèvres n'ont de ces récriminations contre la société, de ces blasphèmes contre Dieu, où s'emportent les fiers esprits créés par le génie des Gœthe ou des Byron. C'est un modèle que Xavier de Maistre a offert à ceux qui n'ont pas obtenu même une part moyenne de bonheur possible sur la terre. Son œuvre est moralement irréprochable, et, littéralement, elle a toutes les qualités qu'un grand critique (A. Vinet) s'est plu à reconnaître à ses différents écrits, « une simplicité pure, un pathétique doux et pénétrant, des pensées fines et des sentiments délicats. » Tony Johannot, peu de temps avant sa mort, a esquissé, pour nous, la première entrevue du lépreux avec sa sœur, telle qu'elle est indiquée au commencement de ce passage du livre :

« Lorsque ma sœur fut attaquée par la maladie contagieuse dont toute ma famille a été la victime, et qu'elle vint partager ma retraite, nous ne nous étions jamais vus; son effroi fut extrême en m'apercevant pour la première fois... La lèpre n'avait attaqué que sa poitrine, et je conservais encore quelque espoir de la voir guérir. Vous voyez ce reste de treillage que j'ai négligé; c'était alors une haie de houblons que j'entretenais avec soin, qui partageait le jardin en deux parties. J'avais ménagé de chaque côté un petit sentier, le long duquel nous pouvions nous promener et converser ensemble sans nous voir et sans trop nous rapprocher. Du moins je n'étais pas seul alors; la présence de ma sœur rendait cette retraite vivante. J'entendais le bruit de ses pas dans ma solitude. Quand je revenais, à l'aube du jour, prier Dieu sous ces arbres, la porte de la tour s'ouvrait doucement, et la voix de ma sœur se mêlait insensiblement à la mienne. Le soir, lorsque j'arrosais mon jardin, elle se promenait quelquefois au soleil couchant, ici, au même endroit où je vous parle, et je voyais son ombre passer et repasser sur mes fleurs. Lors même que je ne la voyais pas, je trouvais partout des traces de sa présence. Maintenant il ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin une fleur effeuillée, ou quelques branches d'arbrisseaux qu'elle y laissait tomber en passant; je suis seul : il n'y a plus ni mouvement ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparaît déjà sous l'herbe. Sans paraître s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelquefois surpris d'y trouver des vases de fleurs nouvelles, ou quelque beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je n'osais pas lui rendre les mêmes services, et je l'avais même priée de ne jamais entrer dans ma chambre; mais qui peut mettre des bornes à l'affection d'une sœur? Un seul trait pourra vous donner une idée de sa tendresse pour moi. Je marchais une nuit à grands pas dans ma cellule, tourmenté de douleurs affreuses. Au milieu de la nuit, m'étant assis un instant pour me reposer, j'entendis un bruit léger à l'entrée de ma chambre. J'approche, je prête l'oreille : jugez de mon étonnement! c'était ma sœur qui priait Dieu en dehors sur le seuil de ma porte. Elle avait entendu mes plaintes. Sa tendresse lui avait fait craindre de me troubler; mais elle venait pour être à portée de me secourir au besoin. Je l'entendis qui récitait à voix basse le *Miserere*. Je me mis à genoux près de la porte, et, sans l'interrompre, je suivis mentalement ses paroles; mes yeux étaient pleins de larmes. Qui n'eût été touché d'une telle affection? Lorsque je crus que sa prière était terminée : « Adieu, ma sœur, lui dis-je à voix basse, adieu, retire-» toi, je me sens un peu mieux : que Dieu te bénisse et te » récompense de ta piété! » Elle se retira en silence, et sans doute sa prière fut exaucée, car je dormis enfin quelques heures d'un sommeil tranquille. »

---

Un homme qui a goûté avec une jouissance profonde le plaisir d'une société agréable, mangera avec beaucoup plus d'appétit que s'il s'était promené à cheval pendant deux heures. Une lecture amusante est aussi utile à la santé que l'exercice du corps. KANT.

---

## SALMONIA (1).

Suite du *Pêcheur au baquet*. — Voy. p. 193.

Haliéus démontre sans peine que le plaisir de la pêche, comme celui de la chasse, dérive de nos instincts. A l'état sauvage, l'homme, pressé par la faim, fait la guerre aux animaux dans les plaines, dans les forêts, sous les eaux : il tue les poissons, comme les bêtes fauves, avec la massue, l'épieu et le javelot; il lutte avec eux corps à corps. Il y a loin de cette poursuite brutale aux stratagèmes modernes, loin de ces armes grossières aux filets et au mécanisme de certaines lignes dont se sert le pêcheur expérimenté. L'habileté du véritable pêcheur à la ligne suppose la patience, la vigilance, le calme, et aussi la sagacité, l'esprit d'observation; l'étude des habitudes diverses d'une classe d'animaux très-nombreuse et très-variée, et d'autres animaux destinés à être leur proie; la connaissance des signes et présages que l'on tire de l'atmosphère, de la couleur des eaux ou de la configuration des rivages. Les curiosités de l'intelligence trouvent ainsi incessamment à se raviver et à se satisfaire dans cet exercice si futile en apparence, et le champ de la recherche et de l'expérience peut s'y étendre de plus en plus, en proportion de ce que l'on a de valeur personnelle et d'aptitude à saisir les rapports entre les faits nouveaux qui se révèlent à chaque instant. Ajoutez que beaucoup de pêcheurs, encore qu'ils ne s'en rendent point toujours bien compte, sont surtout attirés par les spectacles charmants et variés de la nature au milieu desquels les conduit leur innocente passion.

« Quel plaisir, s'écrie Haliéus, lorsque le printemps commence à succéder aux tristes et sombres journées de l'hiver, lorsque le soleil, dissipant les brouillards, échauffe la terre et les eaux, d'errer le long d'un clair ruisseau, de voir les feuilles naissantes entr'ouvrir les boutons empourprés, de respirer les senteurs du rivage que parfument les violettes et les douceurs mystérieuses des primevères et des marguerites! Qu'il est agréable de fouler le vert gazon sous l'ombre des arbres dont le feuillage s'égaye au bourdonnement de l'abeille, de suivre du regard les mouches légères effleurant la surface de l'eau et brillant comme des pierreries vivantes sous les rayons du soleil, tandis que la truite argentée les épie de sa demeure transparente! Que l'on aime à entendre le gazouillement des oiseaux aquatiques

(1) *Salmonia, or Days of fly-fishing in a series of conversations*, etc., by Humphry Davy.

qui, inquiets à votre approche, se hâtent de chercher un refuge sous les fleurs et sous les feuilles du lis d'eau! Que de charme encore à observer comment toutes ces scènes se changent contre d'autres plus brillantes et plus splendides à mesure que la saison avance, jusqu'à ces beaux jours où l'hirondelle vient disputer à la truite l'étincelante mouche de mai, jusqu'à ces heures sereines et embaumées du soir où le rossignol, qui veille avec amour sur sa couvée, anime de ses chants mélodieux, de ses vives et ardentes cadences, les bosquets de rose et de chèvrefeuille! »

C'est ainsi que, leur laissant entrevoir tour à tour les rapports de la pêche avec les poursuites de la science et avec la poésie de la nature, le principal personnage du *Salmonia* parvient à intéresser et à séduire Poietes, Physicus et Ornither (¹). Il leur assigne un rendez-vous.

La seconde journée se passe à Denham, au bord du Colne, par une belle matinée du mois de mai, près d'une jolie maison de campagne où les quatre amis trouvent une aimable hospitalité et tous les instruments nécessaires pour pêcher la truite. Poietes est en extase devant la verdure des prés, le cours capricieux de la rivière, la beauté de ses eaux tantôt rapides et écumantes, tantôt paresseuses et limpides, devant l'élégance et la grâce des groupes de peupliers et de saules qui décorent une île voisine. Haliéus apprend à Physicus comment on imite, avec des plumes et de la soie, la mouche des aunes qui, étant à cette époque la plus nombreuse, est aussi celle qui tente le plus l'avidité du poisson. Le pêcheur n'a, en effet, rien de mieux à faire que de se conformer aux leçons de la nature et d'offrir aux habitants des eaux ce qu'elle leur donne elle-même suivant les saisons. Les mouches artificielles sont jetées à la surface des eaux, et de belles truites qui, depuis le dernier été, ont vécu sans défiance et sans péril, ne tardent point à se laisser prendre. Chaque succès comme chaque revers est, pour Haliéus, une occasion d'enseigner à ses amis quelque fait nouveau sur les habitudes des poissons, sur leur organisation, sur les ruses qu'il faut employer suivant leur espèce, leur taille, leur allure, et sur les endroits où il convient le mieux de se placer; en un mot, il leur fait à la fois un cours de science théorique et pratique. Le soir, il leur donne d'autres leçons sur les différentes mouches que chaque mois voit naître et sur les variétés de truites que l'on rencontre dans les différents cours d'eau, car c'est surtout la pêche à la truite qu'il aime. Toutes ses digressions, entremêlées des incidents naturels de la pêche et d'anecdotes amusantes, témoignent d'un esprit très-savant, rappellent ou révèlent un grand nombre de notions relatives à l'atmosphère, à l'utilité des pluies, du vent, du mouvement des eaux, des plantes aquatiques. Les exclamations enthousiastes du poëte sont habilement entremêlées au dialogue de manière à en écarter toute apparence d'aridité ou de pédantisme.

A la troisième journée, Denham est encore le lieu de la scène. Elle commence par un désappointement amusant de Poietes, Ornither et Physicus, qui ne prennent rien, tandis qu'Haliéus, en peu d'instants, enlève devant eux, et tour à tour avec leurs propres lignes, plusieurs truites. Il leur montre qu'ils se sont placés de manière que leur ombre et celle de leur canne, se projetant sur l'eau, effrayent les poissons. Plusieurs se rappellent à ce sujet l'anecdote du pari de Charles James Fox avec le prince de Galles (²). Haliéus raconte une autre anecdote relative à la fabrication du carmin, qui ne réussit, à ce qu'il paraît, que sous l'influence d'un beau soleil. Poietes chante un hymne en l'honneur de l'hirondelle qui rase l'eau et fait la chasse aux mouches de mai.

*La fin à une prochaine livraison.*

(¹) Voy. p. 194.
(²) Voy. t. XIX (1851), p. 147.

SUITE D'UNE DAME SOUS LE RÈGNE DE HENRI III.

Le seigneur de Bellièvre, despesché par le roy (Henri III) vers le roy de Navarre, au Mont-de-Marsan, voyoit tous les matins, par la fenêtre de son logis, la comtesse de Guiche (¹) qui allait à la messe, accompagnée d'*Esprit*, de la *petite Lambert*, d'un Maure, d'un Basque avec une robe verte, du *magot Bertrand*, d'un page anglois, d'un barbet et d'un laquais. *Confession de Sancy.*

---

## EXPOSITION AGRICOLE ET HORTICOLE A MOSCOU EN 1852 (²).

En septembre 1852, la Société impériale d'agriculture de Moscou a, pour la première fois, fait une exposition de produits agricoles et horticoles.

Le Manége, qui occupe un espace de plusieurs centaines de mètres en longueur et qui est situé dans le quartier le plus brillant de la ville, avait été mis à la disposition de la Société. Le public entrait par la porte principale R, et ne parvenait à l'autre extrémité S qu'après avoir passé devant tous les produits exposés. Des jeunes gens de l'École d'agriculture, placés de distance en distance, s'empressaient de donner aux visiteurs toutes les explications dont ils pouvaient avoir besoin : c'est une précaution excellente. La plupart des personnes qui visitent nos expositions ou nos conservatoires, sortent sans avoir rien compris à ce qu'elles ont vu. Il ne faudrait pas même attendre les questions des visiteurs; la timidité suffit pour empêcher qu'on ne les fasse; on devrait donner, à intervalles égaux, des explications à haute voix; on doublerait ainsi l'utilité de ces solennités de l'agriculture et de l'industrie.

Pendant quinze jours, l'affluence des visiteurs fut considérable. Lorsque l'entrée était gratuite, on comptait chaque jour de trente-cinq à quarante mille personnes. De longues tables parallèles, Q, F, O, D, G, H, portaient les produits agricoles et industriels, et entouraient les instruments aratoires (de 1 à 14). Autour d'une immense horloge L, qui marquait l'heure des quatre points opposés de l'empire, on avait groupé une riche collection de végétaux exotiques et de plantes fleuries; aux angles de ce carré central se trouvaient des cadres dorés I, I, de 8 mètres de hauteur. Deux d'entre eux contenaient les produits de la culture maraîchère de la saison dans leur état naturel. Les autres renfermaient les fruits du mois.

Une belle rangée d'arbres fruitiers ou d'ornements, T, T, entourait l'ensemble de l'exposition.

Les plantes étaient rangées par famille, par genre et par espèces. Chaque lot portait une étiquette indiquant les noms du gouvernement, du propriétaire et du producteur. La section des céréales G était bien garnie. A côté du petit blé d'Arkhangel se trouvaient les gros grains de la Bessarabie. On remarquait parmi les seigles la variété à grain bleu qui porte le nom de seigle du ciel.

Les avoines et les orges du Caucase, de la Sibérie et du Kamtschatka étaient d'une qualité supérieure. Plusieurs des légumineuses exposées, pois, haricots, fèves, lentilles, sont inconnues dans notre pays. M. Masson, jardinier en chef de la Société impériale d'horticulture, en a apporté quelques échantillons pour faire des essais dans le jardin de cette Société (³).

(¹) Corisandre d'Andoins, veuve de Philibert de Grammont, comte de Guiche, tué devant la Fère en 1580.
(²) Voy. sur Moscou, t. Ier, p. 153; t. III, p. 160; t. IV, p. 170.
(³) Ce jardin est situé au bout du jardin botanique du Luxembourg, du côté de la rue d'Enfer; on y arrive par la porte latérale d'entrée qui fait face au Val-de-Grâce.

Parmi les plantes économiques, B, se trouvait surtout un navet dont le graine est extrêmement oléagineuse. Il vient de la Tartarie chinoise. On a remarqué aussi un chanvre et un lin sauvage de la Sibérie. Le gouverneur militaire de ce dernier département avait fait préparer une collection de tous les bois de sa contrée. Chacun d'eux était coupé en morceaux de la grosseur d'un livre in-8. Un des côtés conservait encore son écorce ; on avait poli l'autre, afin d'en faire ressortir les veinures. Chaque échantillon était accompagné de la graine qui peut le reproduire, et d'une branche desséchée qui en faisait comprendre le feuillage. Enfin les bords et le dos de ces parallélipipèdes présentaient les différents aspects du bois pour les instruments qui peuvent les attaquer : la scie, la râpe, le rabot, etc.

De même, à côté de toutes les plantes agricoles, les parties employées par l'industrie étaient présentées dans l'état exact sous lequel elles sont livrées au commerce.

Le *Statice tartarica*, que les gens du pays appellent *kierme*, fixait particulièrement l'attention. La racine de ce végétal, qui croît spontanément, atteint jusqu'à un demi-mètre de circonférence. On s'en sert avec succès pour le tannage des cuirs qui peut s'effectuer en moins d'un mois par suite de la notable quantité de tannin qu'elle contient. Les chimistes du pays estiment qu'elle en renferme le double des meilleurs chênes qu'on connaisse, c'est-à-dire près de vingt-deux pour cent.

Parmi les instruments aratoires proprement dits, on remarquait les machines à faucher, à moissonner et à fabriquer les tuyaux de drainage.

A la base de l'horloge, les dahlias se mêlaient agréablement à toutes les fleurs de luxe qui formaient un premier groupe. On remarquait aussi la force extraordinaire de certains dattiers et surtout d'un *Laurus nobilis*, qui portait une superbe tête de 8 mètres de circonférence.

Les pommes transparentes de Crimée faisaient l'admiration des connaisseurs, ainsi que les très-grosses poires qui les accompagnaient dans les cadres dorés I,I. On était d'autant plus surpris du développement de ces dernières que l'arbre qui les porte ne peut être cultivé qu'en serre ; le pommier seul vient bien en plein air.

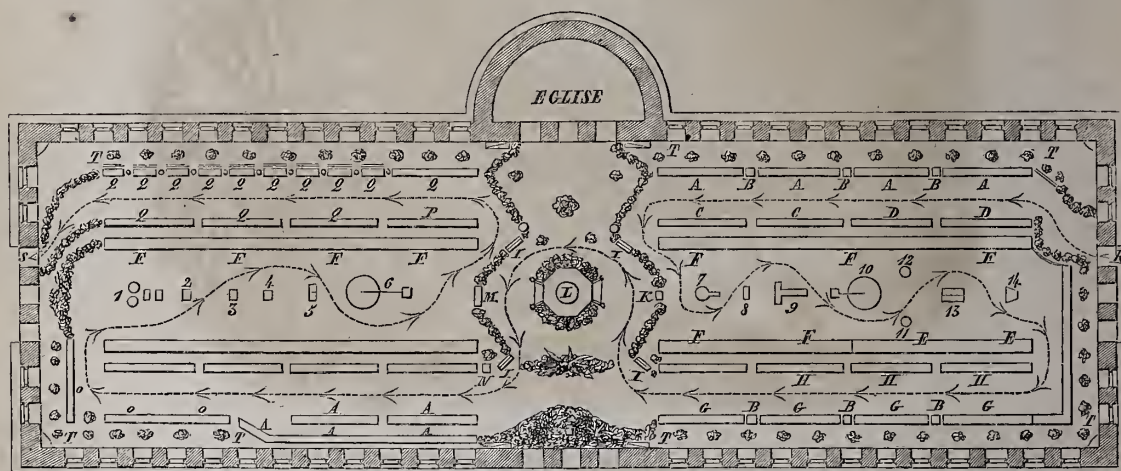
La ceinture d'arbres TT faisait un très-bon effet. Des espaliers d'une très-belle envergure tapissaient agréablement le fond sur lequel se détachaient pruniers, poiriers, cerisiers, etc., tous taillés en orangers. Des pins du Caucase et de Sibérie, des saules taillés en boules, le *Populus Blayowroncy* surtout, pourraient être appelés à jouer un rôle utile dans l'ornementation de nos jardins.

Dans la section des légumes figurait une nouvelle variété de radis noir et blanc, s'élevant jusqu'à un mètre de hauteur.

Comme industrie spéciale et certainement peu connue, nous devons citer des bottes en paille solidement tressée, dont la semelle seule est en cuir ; les paysans s'en servent beaucoup pendant l'été et elles leur font un bon usage.

Les boissons tirées des fruits, des fleurs, des bourgeons, des racines, des grains et des bois du pays, étaient très-nombreuses ; les fruits conservés aussi. Parmi ces derniers, l'ananas tient le premier rang. On en fait une grande consommation à Moscou.

Tous les gouverneurs de l'empire avaient envoyé des échantillons de terre de leurs localités (A). Un grand nombre de cultivateurs avaient accompagné ces spécimens de notes agricoles extrêmement précieuses. Les terres à poteries de toutes sortes, les tourbes, étaient nombreuses. Les lins, les chanvres et les filasses n'avaient pas été oubliés. L'industrie séricicole, si nouvelle dans ce pays, était elle-même représentée (N). Cinquante-six éducateurs de la Crimée, d'Odessa, du gouvernement de Kieff, avaient




Plan de l'exposition agricole et horticole qui a eu lieu à Moscou, au mois de septembre 1852.

envoyé de superbes échantillons de soie. Le mûrier blanc et le mûrier noir végètent d'une manière assez satisfaisante dans une partie de l'empire russe Un exposant avait apporté une véritable miniature de magnanerie. Bien qu'on fût alors dans la dernière quinzaine de septembre, on a pu cependant y voir les vers à soie opérer leurs différentes mues, monter aux encabanages et filer leur cocons qui étaient fort beaux, presque à l'air libre. A côté, pour compléter le tableau, on avait placé de petits tours perfectionnés, en usage dans le Caucase, où ils sont manœuvrés par des ouvriers nationaux.

Parmi les plantes rapportées par M. Masson est un trèfle vivace qui paraît très-bien se comporter dans le jardin du Luxembourg. Les chanvres et les lins sauvages peuvent nous être fort utiles, ainsi que la crucifère très-oléagineuse dont nous avons parlé.

Le goualam du nord et de la Chine serait bien précieux aussi, s'il pouvait se plaire chez nous ; c'est une graminée très-odoriférante bien supérieure, pour parfumer les foins, à celle que nous possédons, même à la flouve odorante. Les variétés de plantes qui peuvent former des prairies artificielles ne sauraient jamais être en trop grand nombre. Il sera intéressant de suivre les progrès de la luzerne de Chine et du mag-ma-chim, autre fourragère, que M. Masson a également rapportés.

## CASTEL-FOLLIT
(Catalogne).



Le Rocher de Castel-Follit. — Dessin de Ph. Blanchard.

Castel-Follit, triste et misérable bourg de la Catalogne, sur la Fluvia, à 28 kilomètres sud-est de Campredon, a conquis une funeste célébrité en 1822. Dans la guerre des carlistes et des constitutionnels, les habitants avaient suivi l'exemple des insurgés de la Seu d'Urgel et de Balaguer, et pris parti pour don Carlos. Vers la fin du mois d'octobre suivant, le fameux chef constitutionnel Mina s'en rendit maître; le bourg fut incendié et le château fort rasé jusqu'au niveau du sol. Mina lui-même rendit compte de cet événement dans un bulletin ainsi conçu : « La ville n'est plus qu'un désert. Les habitations, les remparts, tout a disparu; et, pour rappeler aux autres cités la fin tragique qu'elles doivent attendre de leurs folles entreprises si, prêtant l'oreille à de perfides suggestions, elles osent prendre les armes pour s'allier aux ennemis du bien public, sur la partie la plus visible d'un des murs qui sont restés debout, on a tracé cette inscription : ICI FUT CASTEL-FOLLIT; VILLES, APPRENEZ PAR CET EXEMPLE A NE PAS FAVORISER LES ENNEMIS DE LA PATRIE. »

Les débris de ce bourg apparaissent sur une élévation abrupte, en apparence inaccessible, et soutenus en quelque sorte par des couches superposées de colonnettes basaltiques qui rappellent les tuyaux d'orgue de la grotte de Staffa. Le pays environnant est un terrain entièrement volcanisé où les géognostes placent le principal siége des phénomènes volcaniques qui ont contribué à la formation de la chaîne des Pyrénées.

On a beaucoup disserté sur l'origine du mot *Castel-Follit*. L'opinion la moins invraisemblable fait dériver ce nom de *Castellum fultum*, château fortifié.

## DE LA PEINTURE EN FRANCE

### JUSQU'AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Fin. — Voy. p. 274.

Au neuvième siècle, les limites de l'art s'agrandirent par une importante découverte. Depuis longtemps on faisait usage de verres colorés pour imiter, disait-on, l'arc-en-ciel ou le soleil couchant. Cette pratique conduisit à la peinture sur verre. Vers l'an 1052, il y avait des vitraux peints dans l'église de Saint-Bénigne de Dijon, et dès cette époque on les disait fort anciens.

Quelques hommes, des évêques surtout, restaient pour encourager les artistes; les églises et les cloîtres étaient le refuge de l'art comme de la science. Mais au milieu des guerres, dans le mouvement inquiet d'une société dépourvue d'ordre et de lien, il ne pouvait y avoir de progrès : c'était beaucoup de ne pas périr. Les sujets traités par les peintres et par les sculpteurs n'avaient point changé; le plus communément, on représentait des histoires tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament, la passion de Jésus-Christ, des épisodes de l'Apocalypse ou de la Vie des saints, des combats, des chasses, des animaux fabuleux, tels que des griffons, des licornes, etc. On peignait sur la toile, sur le bois, sur le plâtre, sur la pierre, à la fresque, à la détrempe, à la gomme, à la colle, au blanc d'œuf, etc. On faisait aussi des tableaux à l'huile de lin, dont on mettait sécher les couches au soleil les unes après les autres; mais ce procédé fut abandonné, et ce ne fut que longtemps après que Van-Eick le remit en honneur.

Au onzième siècle, les arts firent un pas hors de l'ornière où ils étaient engagés depuis longtemps; mais la peinture gagna peu de chose. L'usage de couvrir les églises de riches tentures avait fait cesser presque partout celui des peintures murales; les prélats qui n'avaient pas le moyen de se procurer de si coûteuses décorations faisaient tout simplement étendre une couleur blanche sur les pierres de leurs cathédrales. Les idées de réforme qui eurent cours vers l'an mille firent trouver aux rigoristes la peinture trop mondaine pour pouvoir être admise à décorer la maison de Dieu. Les artistes furent réduits à barbouiller des statues.

Les expéditions en terre sainte, en éloignant beaucoup de seigneurs pillards, rendirent la paix aux églises, et permirent au clergé de faire faire des travaux d'embellissement. Les fresques de la crypte, de la voûte, de la nef et du vestibule de Saint-Savin près Poitiers, et de Saint-Jean de Poitiers, furent exécutées au douzième siècle. Les religieux de Cluny ornèrent de peintures et de vitraux leur église, leur réfectoire et même leur cloître. Mais les moines de Cîteaux crièrent au scandale, et le luxe de Cluny entra peut-être pour quelque chose dans les raisons qui déterminèrent saint Bernard à quitter la maison dans laquelle il s'était élevé, pour aller fonder celle de Clairvaux.

Au milieu de toutes ces vicissitudes, l'architecture seule n'avait point péri, parce qu'elle répondait à un besoin plus sérieux de l'homme et du chrétien. Quand elle se fut réveillée, au douzième siècle, quand elle eut pris un nouvel essor par l'invention de l'ogive, elle put se suffire à elle-même, et les églises, dans leur nudité, avec leurs grands piliers, leurs voûtes élancées, leurs sculptures délicates, furent dignes du dieu auquel elles servaient de temples. Cependant il y avait encore, au douzième et au treizième siècle, des églises peintes du haut en bas. On avait trouvé de plus le moyen d'y représenter sur le verre les sujets de la Bible et de l'Évangile, les légendes sacrées, qui appelaient l'attention et l'intérêt de tous, les scènes de la résurrection, les tourments de l'Enfer et les joies du Paradis. Suger, abbé de Saint-Denis, fit peindre en dix tableaux, dans un vitrail placé derrière le grand autel de son église, les exploits de la première croisade. C'était de la peinture historique; on fit aussi des portraits. Le portrait de Suger fut répété plusieurs fois sur les vitraux de Saint-Denis; celui de Louis IX eut une place dans les verrières de l'abbaye de Royaumont, dont le saint roi était le fondateur.

A la même époque, la peinture sur émail fut cultivée avec succès en France, et les émaux de Limoges acquirent une grande célébrité. L'art d'enluminer les manuscrits reçut aussi de notables perfectionnements. Les bibles, les missels, les livres d'heures, et aussi les livres profanes, chroniques, poésies, romans de chevalerie, etc., furent ornés de miniatures dont quelques-unes formaient de véritables tableaux d'assez grande dimension. Ces ouvrages, dont une partie est arrivée jusqu'à nous, donnent de précieuses notions sur les habitudes et sur les costumes du moyen âge. Les règles de la perspective n'y sont point observées, les formes sont roides; mais il y a souvent une vivacité de dessin, un naturel de poses, et presque toujours une richesse de couleurs, qui donnent aux enluminures un rang important dans l'histoire de l'art.

Parmi toutes les branches de la peinture, la peinture de tableaux avait été la plus mal partagée. Au treizième siècle, ceux qui la cultivaient étaient assimilés aux artisans. Dans le *Livre des métiers* d'Etienne Boileau, on les voit unis aux *taillères ymagiers* (tit. LXII) et aux selliers dont ils décoraient les ouvrages (tit. LXXVIII); ils font corps avec ces métiers et sont soumis au même régime qu'eux. Étienne Boileau mentionne aussi la corporation des faiseurs de *tapis sarrazinois*, fabriquant à l'instar des Orientaux des tapis de haute lisse.

Cependant un mouvement de renaissance parti de l'Italie se propagea dans les contrées voisines et gagna la France. On se remit à faire des tableaux, et les seigneurs laïcs ou ecclésiastiques voulurent en rassembler des collections et se créer des galeries. Une académie de peinture dite de Saint-Luc fut établie par Charles V, et réorganisée sous Charles VI, en 1391. Jean de Blois exécuta des peintures à l'hôtel de ville de Paris, et Charles V eut un peintre à son service, nommé François d'Orléans (1368). On connaît quelques tableaux de cette époque, entre autres un portrait de Jean le Bon fait en 1360 par Giottino, un portrait d'Isabeau de Bavière, etc., et quelques productions attribuées à Gringonneur, l'inventeur présumé des cartes à jouer.

De 1420 à 1430, Jean Van-Eick, dit Jean de Bruges, retrouva la peinture à l'huile depuis longtemps abandonnée, et découvrit un procédé au moyen duquel la dessiccation des couleurs s'opérait en très-peu de temps. Cette découverte eut une grande influence sur les destinées de l'art; et la France, à la suite de la Flandre et de l'Italie, marcha désormais à grands pas vers la renaissance. Charles VII fit représenter ses victoires en peinture dans la salle des gardes du château de Fontainebleau, et sous son règne, Guillaume Josse et Philippe de Foncières exécutèrent des tableaux au Louvre. Jean Fouquet, peintre et enlumineur de Louis XI, a laissé des ouvrages dans lesquels on ne saurait trop admirer la grandeur de la composition, le fini du dessin, la richesse des tons, l'entente des plans et des lointains. Le roi René d'Anjou, poëte, peintre, musicien, orna de belles miniatures les manuscrits de ses poésies, et fit des tableaux qui témoignent d'une vive intelligence et d'un sentiment assez élevé de la couleur. On voit encore à l'église de Saint-Sauveur d'Aix un triptyque précieux dont les volets ont été peints par René. Un pas d'armes tenu en 1449 par sire Jacques de Lalain était, au rapport d'Olivier de la Marche, représenté dans un pavillon de Saint-Laurent-lez-Châlon. On y remarquait, « en un tableau, la représentation de la » glorieuse vierge Marie, tenant le rédempteur du monde,

» son signeur et son fils; et au plus bas, au dextre costé » de l'image, fut figurée une dame moult honnestement et » richement vestue et de son chef en simple atour, et tenoit » manière de plorer, tellement que les larmes tomboyent » et couroyent jusques sur costé. »

En même temps, l'art de la gravure prenait un développement important, et la peinture sur verre suivait les progrès de la peinture à l'huile. Au quatorzième siècle, les peintres vitriers avaient été exemptés de tailles, aides, subsides, garde-porte, guet, etc. Au quinzième siècle, de grands travaux furent exécutés par les verriers dans les églises et dans les palais. En 1436, Henri Mellein peignit à l'hôtel de Saint-Paul les portraits de Jeanne d'Arc, de Jacques Cœur et de Charles VII. Quelques autres noms d'artistes en ce genre sont parvenus jusqu'à nous, particulièrement ceux de Jacques Lallemand et d'Engrand le Prince, qui travailla d'après des cartons italiens.

Le seizième siècle va s'ouvrir. La prise de Constantinople par Mahomet II (1453) anéantit en Orient le boulevard le plus avancé du christianisme. Refoulés par l'invasion musulmane, les artistes byzantins s'enfuient dans les royaumes de l'Occident, et y apportent les traditions presque effacées de l'art antique. Une renaissance demi-païenne se prépare, l'amour de la forme se réveille; Michel-Ange et Raphaël sont nés.

---

Dans cette rapide course à travers le monde en quoi proprement consiste la vie, on se heurte souvent contre des obstacles d'espèce bien opposée. Il y a des moments où l'on se croit appelé à toutes les positions, digne de tous les honneurs. Il en est d'autres où l'on déverse sur son propre mérite le poison du doute et de l'incrédulité la plus obstinée. Cela n'arrive guère aux sots, il est vrai, mais les hommes de quelque valeur ont tous passé par là.

---

## MIGRATIONS DES OISEAUX,

### PARTICULIÈREMENT EN FRANCE.

Suite et fin. — Voy. p. 222, 333.

### VI. MIGRATIONS AUX DIFFÉRENTS MOIS DE L'ANNÉE.

Il nous reste à classer, suivant l'ordre chronologique, les migrations des principales espèces que nous avons enumérées dans l'ordre zoologique.

En *août* commencent à apparaître parmi nous, venant des régions froides, les espèces qui arrivent en France pour y passer leur quartier d'hiver, ou qui ne font que traverser le pays pour chercher des régions plus chaudes. Vers la fin de ce mois et pendant la première quinzaine de septembre, passent dans le midi les cailles, qui se sont rassemblées de tous les points de l'Europe pour aller en Afrique.

En *septembre* passent le coucou gris, le guêpier vulgaire, la poule d'eau de genêt (roi des cailles), la bécassine double, etc.

En *octobre* passent le foulque macroule, la poule d'eau marouette, la bécassine ordinaire, la petite bécassine, le grand pluvier à collier, le pigeon colombin, le merle litorne, le merle mauvis, l'étourneau vulgaire, et, vers les derniers jours du mois, la mésange à longue queue, etc.

En *novembre*, au commencement du mois, le canard sauvage, et ensuite, à intervalles pendant le mois, différentes espèces de harles, le grèbe huppé, la bécasse, le pigeon sauvage (ou biset), le pigeon ramier, l'aigle jean-le-blanc, etc.

En *décembre*, le cygne sauvage, le coucou-geai, etc.; en décembre et en janvier, le macareux moine, le plongeon imbrim, la spatule blanche, etc.

En *janvier*, mais seulement les jours de grand froid, le pingouin macroptère, l'oie rieuse, la mouette tridactyle, le grand cormoran, etc.

En *février* commencent à arriver, principalement dans le midi, les espèces qui, des climats où elles ont passé l'hiver, viennent nicher en France, ou ne font que traverser le pays pour se diriger ensuite vers les régions froides; mais pendant ce mois, les passages sont rares encore; on ne voit guère, et seulement vers la fin du mois, que le canard sauvage.

En *mars* passent la mouette pygmée, le grèbe huppé, le chevalier arlequin (celui-ci arrive jusqu'en fin avril), la bécasse, l'hirondelle des rochers, le bec-fin passerinette, l'étourneau vulgaire, etc.

En *avril* viennent différentes espèces d'hirondelles de mer (leur arrivée dure jusque dans les premiers jours de mai), la poule d'eau de genêt (roi des cailles), la poule d'eau marouette, la bécassine double, le grand pluvier à collier, la caille; l'engoulevent ordinaire, dont l'arrivée dure jusque vers le milieu du mois de mai; l'hirondelle de fenêtre, l'hirondelle de rivage, le guêpier vulgaire, le coucou gris, le bruant ortolan, le bec-fin pouillot, le bec-fin rossignol, le bec-fin gorge bleue, et quelques autres espèces de becs-fins; le merle mauvis, la pie-grièche écorcheur, le loriot, le rollier vulgaire, et, vers la fin du mois, le martinet de muraille, etc.

En *mai*, les passages ont cessé à peu près complétement; nous ne voyons plus dans le midi que quelques retardataires, principalement de jeunes sujets ou des femelles, et des individus égarés; dans les cantons du nord, les arrivées ou passages se prolongent quelquefois jusqu'au 15 ou au 20, lorsque la saison est plus froide que d'habitude.

Dans cet exposé rapide des différentes époques d'apparition des espèces principales qui émigrent périodiquement, nous n'avons pas fixé les jours précis d'arrivée ou de départ; nous n'avons fait qu'indiquer le mois pour chaque espèce. On conçoit que le moment précis du voyage ne soit pas toujours invariablement déterminé pour chacun des oiseaux migrateurs : nous avons vu, en effet, dans les généralités sur les migrations, que l'époque était subordonnée, dans de certaines limites, à diverses circonstances plus ou moins variables : la durée du passage, au départ ou au retour, varie ainsi pour un grand nombre d'espèces, dans une latitude de 8, 15 ou 20 jours, et même, pour quelques-unes, d'un mois à un mois et demi. Cependant, il est certaines espèces qui montrent plus de régularité que les autres sous ce rapport : par exemple, la caille nous quitte rigoureusement du 1er au 15 septembre et revient du 1er au 15 avril; l'hirondelle de fenêtre apparaît toujours du 10 au 15 avril; l'hirondelle des rivages, du 15 au 17 du même mois; l'alouette calandrelle nous arrive du 6 au 10 avril, etc. En général, les espèces qui arrivent ou partent le plus régulièrement, et dont le passage est de moindre durée, sont en même temps celles dont le voyage est le plus constant, le plus régulier, et prolongé aux plus grandes distances.

Nous terminons ici l'exposé des faits relatifs aux migrations des oiseaux; nous n'abandonnerons pas toutefois cet intéressant sujet sans faire remarquer l'influence qu'exercent les migrations sur la répartition de certaines races à la surface du globe.

Plusieurs espèces d'oiseaux semblent avoir pour patrie le globe entier. La caille niche dans plusieurs contrées de l'Europe; elle niche de plus en Afrique, en Asie, dans l'Amérique méridionale. Le corbeau commun habite la plus grande partie des lieux montueux de l'Europe; on le trouve aussi en Afrique, en Islande, au Japon, et dans l'Amérique méridionale; il en est de même de la corneille. La chouette effraie habite presque tout l'ancien continent, et on la ren-

contre aussi dans les deux Amériques; le pluvier doré se trouve en Europe, au Sénégal, à Java, à Buenos-Ayres, aux îles Mariannes, aux îles Sandwich, etc. Plusieurs autres espèces, parmi celles que nous avons décrites dans leurs migrations annuelles, sont également répandues sur presque tous les points de la surface du globe. Que faut-il conclure de ces faits? Il est difficile d'admettre que la même espèce ait été, dès le principe, répandue sur un grand nombre de points les plus distants les uns des autres; on ne peut guère supposer autre chose, sinon que cette large répartition a été la conséquence des migrations que chacune de ces races exécute annuellement jusqu'aux plus grandes distances. Les races les plus répandues sont, en effet, celles qui se livrent aux migrations les plus lointaines. Lorsque l'oiseau trouve sur son passage des points qui pourront lui fournir une nourriture suffisante et convenable à son régime, si d'ailleurs la température ne s'y éloigne pas trop de celle du pays qu'il a quitté, il peut s'arrêter dans sa course, prolonger son séjour, et finir par adopter une nouvelle patrie.

---

## HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Suite. — Voy. p. 171, 331.

### RÈGNES DE HENRI II ET DE FRANÇOIS II.

*Costume militaire* (suite). — Pour le surplus de l'équipement, les troupes restèrent ce que nous les ont montrées les bas-reliefs de Cérisolles, sauf les façons nouvelles de justaucorps, de chausses et de chapeaux, qu'elles empruntèrent aux modes régnantes. On voit par l'une de nos gravures l'uniforme particulier des compagnies de la garde du roi, qui consistait en une saie à l'antique, appelée alors hoqueton. Le nom d'archers était resté aux soldats de ces compagnies quoiqu'ils n'eussent plus d'arcs, mais seulement des hallebardes. Ceux qui portaient le chiffre du roi brodé sur leur hoqueton étaient les archers écossais, conservés depuis Charles VII.




Archers de la garde du corps (1559); Arquebusier de bande et Pistolier (1560) — D'après Perissin et Tortorel. — Dessin de Chevignard.

En outre, la cavalerie légère s'augmenta, du temps de Henri II, de deux nouveaux corps, les *Argoulets* et les *Reîtres*, dont nous avons à faire connaître la tenue.

Les Argoulets étaient des arquebusiers équipés et montés à la façon des Albanais ou Estradiots. Les uns et les autres avaient des manches et gants de mailles, une cotte d'armes sans manches qui leur couvrait le buste, l'épée large au côté et la masse à l'arçon gauche de la selle; les uns et les autres se ralliaient autour d'une longue banderole portée au haut d'une lance en guise de cornette; mais tandis que les Estradiots étaient armés de la zagaye, long javelot ferré par les deux bouts, les Argoulets maniaient une courte arquebuse de deux pieds et demi, et pour coucher plus facilement en

joue, ils portaient sur la tête un cabasset au lieu de la salade à visière dont les autres étaient coiffés.

Les Reîtres étaient des volontaires allemands dont les premiers furent amenés au service de la France par le comte palatin du Rhin, en 1557. Ils n'avaient pas d'acier sur le corps, mais seulement des pourpoints de buffle pour amortir les balles, et contre le mauvais temps, de grosses lourdes casaques qui reçurent elles-mêmes le nom de reîtres. Ils apprirent aux nôtres l'usage d'une petite arme à feu de nouvelle invention, dont la dénomination semblait être à Henri Estienne une des plus grandes bizarreries de notre langue, car voici ce qu'il en dit dans son traité de la *Précellence du langage françois :*

« L'origine en est merveilleuse et telle que je raconterai. A Pistoye, petite ville qui est à une bonne journée de Florence, se soulaient faire de petits poignards, lesquels, étant par nouveauté apportés en France, furent appelés du nom du lieu, premièrement *pistoyers,* depuis *pistoliers* et à la fin *pistolets.* Quelque temps, après étant venue l'invention des petites arquebuses, on leur transporta le nom de ces petits poignards; et ce pauvre mot ayant été ainsi promené longtemps, en la fin encore a été mené jusqu'en Espagne et en Italie pour signifier leurs petits écus; et crois qu'encore n'a-t-il pas fait, mais que quelque matin les petits hommes s'appelleront *pistolets* et les petites femmes *pistolettes.* »

L'approbation donnée au pistolet par Lanoue et les autres grands capitaines de la même école, fit que l'on mit des escouades de pistoliers dans la plupart des cornettes de mousqueterie à cheval

## OURS DE LA MALAISIE.

On trouve cet ours dans le Pégu, la presqu'île de Malacca, l'île Sumatra et, aussi, dit-on, dans l'île de Java. Outre le nom d'ours de la Malaisie, quelquefois on le désigne sous les noms d'ours malais et d'ours de Malacca; à Sumatra, les naturels l'appellent *brourong.* Des trois espèces du genre auquel il appartient, et que l'on rencontre dans cette partie des Indes orientales, la sienne est la plus répandue; c'est aussi la seule qui ait passé dans les îles, car les deux autres espèces n'existent que sur le continent asiatique.



Ours de la Malaisie. — Dessin de Weir.

Cet ours a été souvent cité par les voyageurs, et toutefois, jusqu'en ces derniers temps, où la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle de Paris a possédé un individu de cette espèce, on a manqué presque complétement de détails sur ses caractères spécifiques et sur ses habitudes.

Il est généralement d'un sixième moins grand que l'ours jongleur, célèbre dans les Indes orientales; mais sa taille varie notablement suivant les localités où on le rencontre; les plus petits individus sont dans le Pégu; les plus grands vivent à Sumatra.

La tête de cet ours est ronde, son front large, son museau plus court proportionellement que celui des autres. Le pelage est ras, luisant et serré sur le corps ainsi que

sur la tête. Le museau est d'un roux plus ou moins foncé.

Un trait remarquable, et de nature à faire impression sur les esprits ignorants et crédules, est qu'il porte sur le poitrail une tache roussâtre ayant la figure imparfaite d'un large cœur.

L'ours malais est surtout commun dans l'île de Sumatra. Les voyageurs rapportent que dans cette île il cause de grands ravages en grimpant au sommet des cocotiers pour en boire le lait après avoir dévoré leur cime.

Cet ours, comme la plupart des individus de sa race, peut être apprivoisé lorsqu'on le prend et qu'on l'élève jeune. Celui de la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle de Paris n'était point farouche. On a vu de ces ours qui, jouissant d'une entière liberté, ne perdaient rien de leur familiarité : ils vivaient amicalement avec les animaux domestiques, et se jouaient avec ceux dont la gaîté s'accordait avec la leur.

## CORRESPONDANCE D'UNE INSTITUTRICE.

Suite. — Voy. p. 213, 255, 286, 314, 338.

*14 au soir.* — Certainement je ne me trompe point : le changement qui s'est fait en moi a eu son contre-coup autour de moi. Depuis que je crains moins l'offense, l'offense est plus rare; mes rapports avec M. le comte, avec Mme Clément, même avec Mlle Rose, se sont détendus. Quand on se montre encore froid ou sans bienveillance, je tâche de le supporter comme un accident inévitable; c'est une ondée de pluie, un coup de soleil. La conséquence, c'est qu'on a plus ou moins regret d'un tort que je n'ai point relevé, et qu'on s'efforce de le réparer.

Louise elle-même se montre moins hostile; sa roideur s'est un peu assouplie. Elle a conservé cette surveillance soupçonneuse et cette justice inique des enfants, qui arrivent toujours au faux par l'absolu; mais elle discute moins les ordres donnés; elle paraît comprendre que certaines choses sont faites pour elle en dehors du règlement; elle cause parfois avec une sorte d'abandon que je n'aurais point supposé.

Ainsi tout le monde est meilleur, parce que tout le monde est plus heureux, et ce bonheur vient surtout de ce que j'ai accepté la vie qui m'était faite sans arrière-pensée, avec bonne humeur et simplicité!

Dieu veuille que j'aie la force de persévérer dans cette voie. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Samedi.* — Encore une semaine achevée! Je ne vois jamais arriver le dimanche sans une palpitation de cœur! Louise va chez sa tante, et la moitié de la journée m'appartient! Je puis revivre pendant quelques heures, lire ou écrire sans dérangement; descendre en moi-même pour me regarder.

Aujourd'hui, au moment où Louise allait partir, M. Lerman est arrivé.

Nous ne l'avions point vu depuis longtemps; l'épidémie afflige un vallon voisin, et le docteur a été près de deux mois sans un seul instant de liberté. Je n'ai pu m'empêcher de le plaindre d'une si longue et si dure servitude; il s'est mis à rire.

— Servitude! a-t-il répété; fi donc! Il n'y a de serfs que ceux qui obéissent par force et sans plaisir! En tâchant de soulager les malades, je cède à ma propre impulsion; *je cherche ce qui me plaît!*

J'ai été frappée de cette explication! Ainsi, non-seulement M. Lerman accepte son devoir, mais il y trouve sa joie! Ce n'est plus une occupation, c'est toute sa vie; ce qui pour moi n'est qu'un moyen, pour lui est un but!

C'est là, je le sens, un nouvel échelon à gravir. Oui, accomplir la tâche sans résistance ne suffit pas; il faut s'y complaire!

Mais pour cela nous devons nous désintéresser le plus possible de nous-même; vivre dans les autres; faire de ce qui leur sert tout à la fois notre occupation et notre récompense! En suis-je capable?

J'ai passé toute cette journée à m'interroger sur ce sujet avec angoisse. Je sens en moi le besoin de perfectionnement; mais je sens en même temps ma faiblesse pour y atteindre.

Il ne suffit pas que l'esprit soit persuadé; il faut que le cœur s'échauffe assez pour donner aux résolutions l'impulsion des sentiments. Ceux-ci sont les coursiers qui conduisent tout. Mais j'ai beau les solliciter, ils demeurent pliés sur leurs genoux et la tête basse. Il n'y a point de flamme en moi. Il faudrait qu'un choc du dehors vînt réveiller mon âme engourdie.

J'ai *accepté* le devoir; mais qui me donnera maintenant assez de cœur pour l'*aimer?*

*Dimanche soir.* — Bien que vous soyez partie, chère amie, et que je doive être bien longtemps sans savoir où vous adresser mes lettres, je continuerai à écrire mes confidences de chaque jour; notre ancienne correspondance se transformera ainsi en journal. A votre retour, vous lirez ces confessions de mes erreurs, de mes chagrins ou de mes joies, et vous assisterez pour ainsi dire à ma vie passée.

..... Depuis que je vois plus souvent le docteur, j'arrive à le mieux comprendre et à l'estimer davantage. Il semble avoir transporté dans le monde moral ses habitudes de médecin; il cherche toujours vos maladies et les constate avec une perspicacité que l'on trouve d'abord brutale, mais dont on profite. Son seul tort est de ne jamais sortir de ce rôle de guérisseur, d'avoir toujours le pouce sur votre pouls ou l'œil sur votre âme, et de vous prouver son amitié à coups de scalpel.

Je me suis d'abord révoltée contre son assistance douloureuse et ses tentatives de guérison forcée, mais insensiblement je m'y accoutume. M. Lerman a une certaine bonhomie médicale qui fait qu'on lui pardonne; il vous saigne le cœur si visiblement *pour votre bien* qu'on supporte le mal sans lui en vouloir. — Que de gens font ainsi l'office des médecines noires qui vous soulagent en vous déplaisant, tandis que d'autres ressemblent aux liqueurs enivrantes dont la douceur est un poison.

L'exemple et les avertissements du docteur ont fini par me faire sentir qu'il ne suffisait pas de plier le front sous sa tâche comme sous un joug accepté, mais qu'il fallait y apporter la sérénité qui fortifie. J'étais déjà plus patiente, je me suis efforcée de devenir calme et gaie. Il me semble que Louise a subi l'influence de ce changement. L'humeur de l'institutrice est comme une atmosphère qui agit sur le tempérament moral de l'élève; à la longue, celle-ci tend à se mettre à l'unisson, et son âme prend un pli qu'elle garde.

Louise commence à se *déprécautionner* et à ne plus voir en moi une sorte d'ennemie contre laquelle on se tient en garde. Je cherche moins les occasions de la prendre en faute, et plus celles de l'encourager. Tout en blâmant ce qui est mal, je n'y appuie que selon l'importance. Pendant longtemps j'en voulais tout bas à l'enfant de la servitude qu'elle m'imposait; j'avais contre elle une involontaire rancune; mes réprimandes étaient des dépits déguisés, ma justice une revanche. Maintenant que toute cette amertume s'est adoucie, je supporte plus facilement les négligences ou les révoltes, je cherche à me persuader de plus en plus que je ne fais pas un métier, mais que j'accomplis une mission; je ne mets plus ma gloire dans le sacrifice, je la mets dans l'accomplissement simple et joyeux du devoir. Hélas! c'est bien souvent l'orgueil qui nous couronne d'épines. On joue au martyr dans l'espoir de l'auréole.

. . . . Hier soir Louise s'est plainte d'un mal de tête qui lui rendait le travail pénible; je n'ai pas insisté et je suis descendue avec elle au jardin. Mais le mal s'est accru, il a fallu bientôt remonter et la mettre au lit.

Le docteur, que j'ai fait chercher, n'a rien dit, sinon qu'on devait attendre; mais cette nuit la fièvre est devenue plus forte, et ce matin M. Lerman a paru inquiet. Il a ordonné plusieurs remèdes qui, jusqu'à présent, n'ont rien changé à l'état de l'enfant. Je suis là près de son lit, interrompue à chaque instant par ses plaintes et par ses sollicitations de malade. Tantôt elle voudrait boire de l'eau puisée à la source du courtil, tantôt elle demande à se lever. Je lui réponds doucement par des ajournements affectueux; elle soupire et prend patience pour quelques minutes, puis recommence avec la même voix suppliante. On dirait que le mal a brisé tous les angles aigus de son caractère; elle n'a plus ni impatiences, ni insubordinations; elle prie et pleure tout bas.

Ce changement me trouble plus que je ne puis dire. Quand je regarde cette petite tête échevelée qui s'agite sur l'oreiller, ces traits dont la pâleur est devenue un charme depuis qu'on peut l'attribuer à la souffrance, ces mains frêles qui se serrent convulsivement, je sens mes yeux humides de larmes. — Dans cette angoisse de la maladie, Louise ne me semble plus ni sèche, ni laide comme autrefois; je la plains, je l'aime, je voudrais la soulager au prix de ma propre santé. Mon Dieu! faut-il donc la laisser souffrir ainsi? J'ai envoyé chercher le docteur; pourvu qu'il soit au logis!

*Lundi.* — Pardonnez-moi, chère amie, de n'avoir point répondu sur-le-champ à votre lettre; mais les pages qui précèdent et que je détache de mon carnet pour vous les envoyer, expliqueront tout et devront me justifier.

Depuis trente jours je n'ai point quitté le chevet de notre petite malade. Vingt fois j'ai cru nos efforts inutiles et tout achevé. Toujours, jusqu'ici, la vitalité de l'enfant a pris le dessus. Elle lutte encore contre la maladie, mais plus faiblement. Le docteur n'a d'espoir que dans une crise qui doit être prochaine.

Oh! si vous pouviez savoir avec quelle anxiété j'ai suivi toutes ces alternatives de craintes et d'espérances! Depuis que je tiens la vie de l'enfant entre mes mains comme une lampe agitée par le vent et dont je voudrais sauver la flamme, je n'ai pu goûter une heure de repos. Louise m'est devenue chère pour ses souffrances, chère pour sa courageuse douceur, chère surtout parce que j'ai pris la responsabilité de son sort. — Figurez-vous que le comte est aux courses de chevaux depuis le premier jour de la maladie et ne se doute de rien! J'ai voulu lui écrire; M. Lerman m'a dissuadée en me faisant observer qu'il nous serait inutile.

— Les courses finissent demain, a-t-il ajouté tout à l'heure, et, que sa fille soit morte ou sauvée, il aimera mieux ne pas attendre et connaître le résultat sans avoir été dérangé.

Je me suis récriée contre la dureté d'une pareille supposition. M. Lerman m'a répondu froidement qu'il connaissait le comte avant que je fusse née, qu'il en faisait plus de cas que moi, et qu'il était, par conséquent, inutile de le justifier ou de le défendre. Il a conclu en déclarant qu'il prenait tout sur lui. J'ai dû me soumettre et prendre patience.

. . . . . Louise est tombée dans une somnolence entrecoupée de spasmes. Le docteur ne la quitte pas et a bon espoir; il me semble, en effet, que les traits se détendent, qu'un peu de sueur commence à assouplir la peau, que l'haleine est moins pressée.

Je me suis agenouillé derrière les rideaux; j'ai prié avec ferveur et avec larmes. Oh! si je pouvais la rendre ressuscitée au comte! il me semble que je serais devenue un peu sa mère en l'aidant à revivre, et qu'elle m'en aimerait davantage. — Mon Dieu! mon Dieu! s'il y a dans mon passé quelque chose qui soit digne de vous, récompensez-m'en aujourd'hui par la guérison de cette enfant.

*La suite à une autre livraison.*

---

Une excessive délicatesse qui fait que l'on attache trop de prix à la personnalité propre peut être une cause d'hypocondrie, si elle n'est contre-balancée par une grande activité. GŒTHE.

---

## KÉPLER.

Jean Képler, que nous avons nommé récemment en décrivant la cathédrale Ratisbonne, est né à Weil, dans le Wittemberg, le 27 décembre 1571, de Henri Képler, officier qui s'était distingué dans la guerre de Flandre, et de Catherine Guldenmann. Son père n'avait point de fortune, mais ses dispositions précoces le firent admettre comme élève au couvent de Haulbrun. Il était maître de philosophie à vingt ans. Il se livra ensuite à l'étude de la théologie, et quelques discours qu'il prononça en public attirèrent sur lui l'attention. Entraîné par un goût invincible vers l'astronomie, il interrompit bientôt les travaux théologiques pour étudier les sciences exactes.

Les notions astronomiques qu'on professait à cette époque étaient loin de le satisfaire. Il fut attiré à Tubingue par la réputation de Hœstlem.

Son premier ouvrage fut comme une préface de ses travaux futurs. Il supposa, en quelque sorte, l'existence de nouvelles planètes, et déclara que si elles n'avaient pas été découvertes, c'était à cause de l'imperfection des instruments d'optique dont on s'était servi jusque-là. Cet ouvrage, où l'intelligence créatrice de Képler se révélait dans toute son audacieuse originalité, frappa vivement l'astronome Tycho-Brahé, qui l'appela près de lui.

Képler ne crut pas devoir répondre à cet appel. Il savait que l'illustre mathématicien professait une doctrine opposée à la sienne.

Vers ce temps, il se maria avec une demoiselle de famille noble.

Dans l'intervalle de trois ans, il publia deux autres ouvrages. Tycho-Brahé, qui suivait de loin ses progrès, mit une nouvelle insistance à l'attirer près de lui. Il avait été forcé de quitter Uranienbourg pour l'asile que Rodolphe II, empereur d'Allemagne, lui offrait en Bohême. Il promit à Képler la charge de mathématicien de la cour.

Képler, qui était alors professeur de mathématiques à Gratz, ne sut pas résister à cette nouvelle offre; il alla trouver Tycho-Brahé au commencement de l'an 1600; mais une maladie grave, qui dura de sept à huit mois, l'empêcha de s'établir, avant la fin de l'année, dans sa nouvelle position. La place, d'ailleurs, ne lui plut que médiocrement. Le payement de ses appointements était irrégulier; des discussions continuelles qu'il avait avec Tycho-Brahé, surtout le travail qu'il était chargé de faire pour l'empereur, lui faisaient regretter son indépendance. « Rodolphe II, disait-il à ses amis, est plutôt un astrologue qu'un astronome. Il faut pour le contenter perdre son temps à lui faire des almanachs. » C'est ainsi qu'il appelait le calendrier dont l'empereur l'avait chargé concurremment avec Tycho-Brahé. Ce calendrier éprouva un malheureux sort. Les seigneurs styriens le firent brûler en 1621. Le motif de leur colère était que Képler y avait accordé la préséance aux seigneurs de l'Autriche.

L'argent, qui fait souvent trébucher le génie ici-bas, fut pour lui la source de bien des inquiétudes. On voit dans

plusieurs préfaces de ses ouvrages percer l'amertume que lui inspirait la lutte avec la nécessité. Il avait à soutenir sa famille qui était nombreuse; et plus tard il eut aussi à sa charge la famille de Tycho-Brahé. Il envoya au landgrave de Hesse, qui lui avait fait don de 30 pièces d'argent, l'ouvrage de Tycho-Brahé sur les Tables rudolphines qu'il avait achevé, et auquel il ajouta trente théorèmes particuliers. Les remercîments qu'il adresse à l'empereur dans sa préface de 1618, de la réception d'une somme de 4000 pièces d'argent, font éprouver à celui qui la lit une douloureuse impression.

Le travail qu'il fit pour arriver à cette formule : que *les orbites planétaires sont des ellipses*, fut immense. Il avait cru d'abord que le plan dans lequel les planètes se mouvaient était de forme ovale. Les calculs qu'il fit pour arriver à la démonstration de cette hypothèse aboutirent à un résultat imparfait. « Toute notre théorie, s'écrie-t-il alors, s'en est allée en fumée. » Il recommence son travail; les opérations qu'il avait à faire remplissaient plus de vingt-six pages de chiffres; il échoua chaque fois. La peine que lui donna cette recherche le tourmentait au point de le rendre fou. Soixante-neuf fois il recommença ses calculs; ce ne fut qu'à la soixante-dixième qu'il obtint la solution désirée.

Sa joie, cette fois, se traduisit d'une manière toute différente. Il fit entourer de dessins symboliques les figures qui représentaient les ellipses. Le langage humain ne pouvait plus lui suffire; il fallait à son enthousiasme toute l'étendue du langage mystique.

Nous avons déjà énuméré les travaux de Képler [1]; nous ajouterons seulement que, par la seule force de sa pensée, Képler trouva la combinaison suivant laquelle devaient être disposés les verres de la lunette astronomique; mais il ne fit pas l'application de sa théorie.

Il était au moment de publier la traduction d'un ouvrage de Plutarque, lorsqu'il fut forcé d'aller toucher à Ratisbonne les quartiers arriérés de sa pension. Il mourut dans le trajet, le 5 novembre 1630, à l'âge de cinquante-neuf ans.

Son fils, Louis Képler, médecin distingué, qui revenait d'un long voyage, vit arriver à lui la veuve du grand homme avec quatre enfants. Toute cette famille était sans ressources; elle n'avait pour tout bien qu'une partie de l'ouvrage de Plutarque; et encore, le gendre de Képler, Barthéchius, venait de mourir lui-même avant d'y mettre la main.



Jean Képler. — Dessin de Féart.

On ignora longtemps la grandeur de la perte qu'on venait de faire. Képler, qui avait été le précurseur et, en quelque sorte, le père du dix-septième siècle, ne pouvait être réhabilité que par Newton, Descartes, Pascal, Snellius, cette pléiade de génies dont la science transforma le monde.

Képler avait toute sa vie professé le luthéranisme. En 1808, on éleva un monument à sa mémoire sous les auspices du prince primat Charles-Théodore d'Halberg. C'est un temple situé dans le jardin Botanique, à soixante-dix pas du lieu où reposent ses restes. Son buste de marbre occupe le milieu de l'édifice; il s'élève sur un piédestal dont les bas-reliefs représentent le génie de Képler écartant le voile qui recouvre Uranie. La déesse tient d'une main la lunette astronomique, de l'autre un rouleau sur lequel est tracée l'ellipse de Mars.

[1] Tome II (1834), p. 226.

## LA MÈRE ET L'ENFANT.




La Mère et l'Enfant. — Composition et dessin de Chevignard.

LA MÈRE.
Si les anges au ciel ont enlevé ton frère,
C'est qu'il n'avait jamais fait de peine à sa mère.

L'ENFANT.
De crainte que l'un d'eux ne vienne m'emporter,
Mère, apprends-moi comment je puis te tourmenter (1).

Louis Uhland est un des plus illustres écrivains de l'Europe : quarante ans de succès ont confirmé sa gloire. Et cependant toutes ses œuvres ne forment guère que deux volumes ; mais ces deux volumes sont remplis d'une inspiration calme et vraie, qui émeut doucement le lecteur, comme un beau paysage éclairé par la lumière du soir,

(1) Vers de Louis Uhland, traduits par M. Alfred Michiels, *Études sur l'Allemagne*, t. I, p. 420.

auquel des châteaux en ruine donnent un grave caractère. Pour bien apprécier ses poésies, il importe de remarquer la date de leur publication. Sa première pièce de vers fut écrite en 1807, son premier recueil vit le jour en 1815 ([1]). Ses strophes de début, que l'on n'a jamais citées, indiquent déjà nettement ses tendances. Elles ont pour titre : *les Chants du passé*. « Enfant, dit le poëte, je montais souvent dans les salles des vieux manoirs abandonnés; je cheminais dans les villes antiques et admirais les hautes cathédrales. Alors le génie des temps marchait près de moi et me suggérait silencieusement des pensées; dès cette époque, il me faisait pressentir ce que je devais trouver plus tard dans les livres. » Cet exorde semblera curieux, si l'on songe que les mêmes préoccupations se manifestaient alors dans toute l'Europe, quoique la position des divers peuples européens ne fût pas semblable. Sur tous les points se révélait une égale curiosité historique, une sorte de pieux amour pour le passé. Chateaubriand, Walter Scott, Manzoni, Uhland, Victor Hugo, Tieck et Lamotte-Fouqué, en furent les plus heureux interprètes. Les ballades et romances d'Uhland produisirent une grande impression sur le public : toutefois la critique les négligea complétement. Je trouve dans un livre d'histoire littéraire, publié en 1818, le passage suivant, qui mérite l'attention à plusieurs titres : « On a maintenant adopté envers certains poëtes très-remarquables une méthode stratégique aussi commode que désastreuse : on les passe presque entièrement sous silence, dans les écrits du moins, c'est-à-dire là où il serait le plus important d'en parler et où cette omission volontaire est le plus nuisible. Voilà quel a été le sort de Louis Uhland. Ses poésies ont paru en 1815, chez le libraire Cotta, et au mois de décembre 1818, où j'écris ces lignes, elles n'ont pas été l'objet d'un seul examen, d'un seul article de journal. Sans doute on a fait çà et là une mention honorable de l'auteur, dans une phrase incidente; peut-être quelque morceau de critique m'a-t-il échappé; mais le silence général n'en est pas moins un phénomène des plus étonnants. Je me fais donc un plaisir de déclarer à haute voix ce qui n'est plus un mystère pour beaucoup de lecteurs et de lectrices, à savoir que ce Louis Uhland est un poëte, c'est-à-dire un véritable favori du ciel, qui a le don de représenter l'infini sous la forme gracieuse de l'image, qui peut inventer et décrire, et ne le cède à aucun autre Allemand dans la ballade, ce genre intermédiaire entre la romance et l'épopée ([2]). »

Louis Uhland a un autre point de similitude avec les hommes de sa génération : il aime à la fois les souvenirs de sa patrie et une liberté sage, contenue par les lois. Ces sentiments sont exprimés avec énergie dans sa *Prière d'un Wurtembergeois*, qui n'a pas encore été traduite : « Toi qui, de ton trône éternel, veilles sur les peuples, grands et petits, tes regards se tournent sans doute aussi vers nous; tu vois nos souffrances, tu vois nos humiliations. Notre voix ne peut parvenir jusqu'à notre monarque, ton serviteur; s'il l'avait entendue, comme nous le désirons, nous jouirions depuis longtemps de nos droits précieux. Mais toute oreille pour toi est ouverte, aucune muraille ne te forme obstacle, ton verbe résonne du haut des cieux comme le bruit du tonnerre : parle donc toi-même à notre roi. »

L'œuvre d'Uhland renferme un autre genre de productions que j'appellerai des morceaux de fantaisie. Les réminiscences du moyen âge n'y figurent pas; la vie de tous les jours, l'expérience, en a fourni les sujets au poëte : les uns sont gais, mais courts et rapides comme les joies de ce monde; les autres attestent de mélancoliques réflexions. Telle est la pièce suivante, qui a dû être inspirée à l'auteur par un enchaînement d'infortunes véritables.

« Unstern, cet excellent jeune homme, a eu un étrange destin : maintes choses lui ont presque réussi, maintes fois il a entrevu le bonheur. Tout le chœur des étoiles propices lui eût souri, l'eût favorisé, si sa mère lui eût donné le jour une heure plus tôt.

» La gloire des armes, l'honneur des héros, eût promptement couronné son front; nul, dans toute l'armée, ne montrait plus d'ardeur et de courage; mais au moment où sa troupe s'élançait en flots tumultueux pour commencer l'attaque, on vit apparaître un courrier qui agitait sur sa tête le drapeau de la réconciliation.

» La noce d'Unstern doit bientôt avoir lieu ; sa fiancée est chaste, gracieuse et tendre; mais voilà qu'un prétendant plus riche éblouit ses parents. La jeune femme devient veuve; Unstern pourrait être heureux, si le mari, qu'on croyait mort, ne revenait tout à coup.

» Unstern eût fait fortune avec les marchandises qu'il rapportait du nouveau monde, si une cruelle tempête n'avait brisé le vaisseau dans le port même. Échappé au naufrage, à l'aide d'une planche qui le soutenait, il avait déjà escaladé la grève lorsque le pied lui glissa; tombé dans les flots, il y disparut pour toujours.

» Le ciel se serait immédiatement ouvert pour lui, sans le moindre doute, si un démon stupide ne lui avait barré le chemin. Le diable prétend que son âme lui revient de droit : il le saisit à la gorge et l'emporte en courant comme un frénétique.

» Mais un ange de lumière se montre au milieu de la brume; il précipite le noir brouillon dans les derniers abîmes de l'enfer, puis traverse les espaces dorés du firmament avec le pauvre Unstern, et, sans se soucier des bonnes ou des mauvaises étoiles, le conduit enfin au repos éternel. »

Il existe, en effet, de ces hommes malheureux, dont toutes les entreprises finissent par échouer après un commencement de succès, et qui arrivent toujours en vue du bonheur pour se briser sur la côte. Les gens à qui tout a réussi ne manquent point de laisser entendre que c'est là une preuve d'inhabileté ou de quelque grave défaut.

Uhland est un savant légiste et un habile professeur; mais il semble avoir abandonné la poésie. Un volume de vers et deux drames forment son œuvre poétique complète. En 1844, il a publié un recueil de chants populaires, lentement et péniblement réunis; à ces deux tomes, il a joint un volume de considérations historiques sur les ouvrages des auteurs illettrés, sur les naïves cantilènes des pâtres et des laboureurs. Le savant a fini par prendre tout à fait la place du poëte.

---

## INFLUENCE DE LA VOLONTÉ SUR LA MALADIE.

« Dans une fièvre épidémique qui exerçait autour de moi ses ravages, dit Gœthe, j'étais exposé à une contagion inévitable; j'en ressentis les premières atteintes, mais je parvins à m'y soustraire (j'en ai la conviction) par la seule action d'une volonté ferme. On ne saurait croire combien la volonté a de puissance en de pareils moments : elle se répand, pour ainsi dire, dans tout le corps, et le met dans un état d'activité qui repousse les influences nuisibles. La crainte est un état de faiblesse indolente qui nous livre sans défense aux attaques victorieuses de l'ennemi. »

Beaucoup de médecins rapportent que, pendant les in-

([1]) C'est par erreur que l'on a mis 1814 dans le tome IX du *Magasin pittoresque*. Toutes les éditions subséquentes du livre allemand sont précédées d'un morceau qui porte ce titre : *Vorwort zu der Ersten Auflage, 1815.*

([2]) *Umrisse zur Geschichte un Kritik der Schœnen Literatur Deutschlands, wœhrend der Jahre 1790 bis 1818*, von Frans Horn; 1 vol. in-8.

vasions du choléra, on a vu plus d'une fois des personnes bien portantes s'inquiéter, puis s'effrayer au récit des ravages de l'épidémie, s'imaginer qu'elles allaient en éprouver les symptômes, et, à la suite de ces craintes d'abord chimériques, sentir une sorte de malaise qui s'accroissait, et devenir enfin sérieusement malades.

Un domestique anglais, ayant lu dans un journal le récit d'une mort horrible causée par la morsure d'un chien enragé, se trouva immédiatement atteint lui-même d'une sorte d'hydrophobie, et ne fut sauvé que par le traitement approprié à ce mal.

Un jeune Allemand qui suivait les cours de Boerhaave éprouvait tour à tour chacun des états morbides décrits par ce savant médecin : il eut des fièvres et des inflamations pendant le semestre d'hiver, des névroses pendant le semestre d'été; et il n'aurait pas tardé à succomber sous les attaques successives de tant de maux s'il n'eût renoncé à écouter les enseignements de Boerhaave et à étudier la médecine.

On sait trop l'effet que produit, sur la plupart des personnes dont l'esprit est faible, la lecture des ouvrages de médecine où sont décrites les diverses maladies.

Quand on étudie les maladies des yeux, il arrive souvent que, la crainte de l'amaurose frappant l'imagination, la vue finit par se troubler et s'affaiblir.

« La cause principale d'un état maladif habituel est une attention exagérée à tout ce qui concerne le corps, a dit un célèbre professeur à la faculté de médecine de Vienne [1]. Il fait pitié de voir ces cerveaux étroits occupés avec un soin minutieux et incessant de leur existence physique, la miner eux-mêmes lentement par une inquiétude continuelle. Le médecin, qu'ils ne se lassent pas de consulter, n'a pour eux que du mépris. Ces gens-là meurent du désir de vivre! »

---

Le secret de l'art de prolonger la vie, c'est de ne pas l'abréger.

— Toujours écouter, toujours penser, toujours apprendre, c'est par là que nous vivons véritablement. Qui n'aspire plus à rien, qui n'apprend rien, n'est plus digne de vivre.

— Un homme capable doit toujours s'occuper d'un travail conforme à son aptitude et qui demande le concours de toutes ses forces; car la vie consiste surtout dans une tension plus ou moins énergique. Le relâchement, c'est la maladie, c'est la mort.

— Passive, l'âme s'abaisse; active, elle s'élève; s'élever c'est vivre.

— La patience est l'appui de la faiblesse; l'impatience est la ruine de la force. *Hygiène de l'âme.*

---

### LE SERPENT, LE DIAMANT ET LE CHAMEAU.

Les Arabes disent qu'il existe dans le désert un serpent dont le venin, lancé sur les chameaux, les tue à l'instant même; ce serpent, qui ne sort de son trou que la nuit, se guide au moyen d'un diamant lumineux qu'il roule devant lui avec sa bouche; le chameau, qui aperçoit ce diamant, s'efforce de le couvrir de sable; il est sauvé s'il y parvient; le serpent n'y voit plus, et, comme son existence est liée à la possession du diamant, il ne tarde pas à expirer.

Cette fable singulière a quelque analogie avec celle de la vouivre, que nous avons racontée à nos lecteurs (t. III, p. 27, 35, 42, 50).

[1] Le baron E. de Feuchtersleben, ancien ministre de l'instruction publique en Autriche, auteur de l'*Hygiène de l'âme*.

## LES UNIONS, EN ANGLETERRE

Autrefois, chaque paroisse, en Angleterre, avait son dépôt de mendicité particulier, sa maison des pauvres, son *workhouse* [1]. La plupart de ces établissements étaient mal construits, mal aérés, malsains, et dans quelques-uns les pauvres, vieillards ou infirmes, étaient soumis à des conditions d'existence si misérables, si dures, qu'il semblait qu'on eût moins l'intention de les soustraire aux maux de la misère que de leur prouver comment le plus complet abandon peut parfois être encore préférable à certaines hospitalités.

Depuis seize ou dix-sept ans la charité publique de nos voisins s'est humanisée. En vertu d'une loi nouvelle *(the poor-law amendment act)*, tout le royaume a été divisé en groupes de paroisses, et chaque groupe envoie ses pauvres dans une maison dont l'usage est commun à toutes les paroisses qui le composent. Ces maisons sont connues sous le nom d'*unions;* en général elles peuvent contenir de cinq cents à mille personnes, triste population formée des éléments les plus divers. On voit entrer dans ces *unions* des vieillards et des jeunes gens, des couples d'époux, des familles entières, des orphelins, des individus qui ont eu de la fortune et qui ne manquent point d'instruction, des infirmes, des malades, des pauvres qui sont victimes les uns seulement de circonstances contraires, les autres de leurs vices et de leur mauvaise volonté. On conçoit qu'il est impossible de laisser pêle-mêle dans les mêmes salles des classes si différentes de malheureux : il faut des quartiers séparés, soit pour la nuit, soit pour le jour. Ce sont là des difficultés de construction qui ne paraissent pas avoir été partout surmontées. Les rapports officiels montrent que beaucoup d'*unions* rappellent de trop près les anciens *workhouses*.

L'*union* de la cité de Londres est, comme on devait s'y attendre, très-remarquable à la fois sous le rapport de ses dimensions et sous celui de ses aménagements intérieurs. Elle reçoit les pauvres de quatre-vingt-dix-sept paroisses et d'un précinct; ces pauvres y sont sous la surveillance d'une centaine de gardiens. La première pierre de ce vaste bâtiment, situé sur la route de Stratford-le-Bow à Londres, non loin de l'asile des marins du commerce, et qui couvre un terrain de quatre acres et demi, a été posée le 14 juin 1848. L'architecte est M. Richard Tresse, de Little Saint-Thomas-Apostle. Le plan général des bâtiments à la forme de la lettre H; seulement la chapelle s'embranche sur la ligne de constructions correspondant à la ligne transversale qui unit les deux jambages de la lettre, et elle occupe ainsi le milieu de la façade que représente notre gravure, laissant entre elle et chacune des deux ailes principales l'espace de deux grandes cours quadrangulaires entourées de portiques et servant de promenades. La façade a 275 pieds de largeur; les ailes ont chacune 720 pieds de longueur. Le réfectoire où les pauvres des deux sexes se réunissent pour dîner contient aisément à la fois huit ou neuf cents personnes; l'infirmerie en contient deux cent quatre-vingt; il y a, en outre, un hôpital des fiévreux; des salles particulières pour les idiots; des salles spéciales pour les nourrices; des lavoirs, des bains, des ateliers et toutes les dépendances nécessaires sur une large échelle. Chaque sexe est divisé en trois classes logées dans des quartiers tout à fait distincts et séparés par des corridors et des escaliers. Cette division si utile est peut-être le problème qui présentait à l'architecte la plus belle occasion de montrer toute son habileté; on a unanimement reconnu qu'il a réussi. On a aussi beaucoup loué, mais moins justement, à notre avis, l'élégance extérieure de l'édifice. On croirait voir une magnifique villa

[1] Voy. 1844 (t. XII), p. 172.

italienne; or il nous semble que le souvenir le l'Italie et l'idée de magnificence sont sans aucun rapport avec la destination charitable de l'union. Un style extrêmement simple eût été préférable. C'est un contre-sens de faire exprimer par la forme extérieure d'un monument des sentiments tout opposés à ceux que l'on éprouve à l'intérieur. Que les habitations des riches et des heureux, les théâtres, les salles de concert et de bal, sourient de loin à ceux qui les regardent et les invitent à la gaieté et au plaisir, rien de mieux; mais les asiles, les hôpitaux, les séjours de la pauvreté et de la douleur, doivent inspirer des pensées graves, et, s'il se peut, touchantes et sympathiques. Un architecte supérieur n'a pas besoin qu'une inscription sculptée sur une façade annonce ce qui se passe entre les murailles qu'il a élevées; ce sont ces murailles mêmes qui le révèlent et le proclament au loin par la combinaison de leurs lignes. Londres offre, sous ce rapport, des modèles parfaits, et nous ne connaissons, par exemple, aucune prison



L'Union de la Cité de Londres. — Dessin de W. H. Prior.

(sinon dans les dessins du Piranèse) dont l'aspect produise une impression aussi sévère et aussi terrifiante que celle de Newgate.

---

## DESSINS DE VASES.

Voy. p. 120, 200, 304.

Aux vases dessinés par les artistes du dix-huitième siècle et précédemment reproduits dans ce volume, nous ajoutons, comme suite et comme contraste, une composition de M. Diéterle. Peut-être nos lecteurs trouveront-ils dans ce beau travail plus de pensée, de science et d'habileté de composition que de grâce simple et naturelle : l'effet est brillant, les détails sont spirituels et ils intéressent; mais les lignes courtes, interrompues, fatiguent le regard plus qu'elles ne le charment; l'ensemble, en un mot, manque de ce calme et de cette grandeur qu'un art puissant sait imprimer à ses plus petites œuvres. Est-ce une critique qu'on doive adresser à M. Diéterle seulement ou au plus grand nombre des artistes de notre temps? — Ce n'est pas moins que demander si l'art français contemporain a un caractère qui lui soit propre et un style assez particulier pour qu'il soit facile de distinguer ses œuvres de celles où nous reconnaissons à première vue le génie des architectes, des sculpteurs et des peintres, soit de l'empire, soit du règne de Louis XV, soit du règne de Louis XIV et des époques antérieures.

En général, on entend répondre à cette question sans hésiter et négativement. — Nous sommes arrivés, selon les uns, à une période de transition : nos artistes, égarés dans mille sentiers divers, dispersés, isolés, abandonnés à leurs forces individuelles, sans guides, sans systèmes, cherchent instinctivement la grande voie où ils sauront se réunir un jour pour relever et porter plus loin, plus haut, s'il est possible, les traditions de l'école française. — Qu'est-il besoin d'écoles? disent plus hardiment les autres. Le temps des traditions et des systèmes est passé, et celui de la liberté est venu. Nous ne reconnaissons plus de maîtres, ni dans les siècles passés ni dans le nôtre, ou plutôt nous les admettons tous au même titre pour ce qu'ils ont de puissance et d'autorité, à quelque temps et à quelque pays qu'ils appartiennent : nous les admirons et nous voulons les étudier, mais sans les accepter pour chefs ni pour modèles. Que chaque artiste nouveau se persuade bien qu'il est émancipé et indépendant; qu'il observe avec ses propres yeux la nature, qu'il l'interprète librement suivant son sentiment personnel, et désormais, au lieu de quelques hommes supérieurs suivis d'une multitude de disciples serviles, on verra surgir un grand nombre de talents spontanés, variés, originaux, que l'habitude de l'imitation eût peut-être étouffés : on aura mille expressions différentes au lieu de

quelques-unes seulement reproduites à satiété par de pâles et timides copistes! Pourquoi voudrait-on soumettre l'art à des entraves, à une discipline, à une influence doctrinaire uniforme, tandis que l'on voit proclamer l'affranchissement individuel dans toutes les autres directions ouvertes à l'intelligence?

Le spectateur impartial écoute ces divers avis et songe que rarement les contemporains sont aptes à se rendre compte du caractère de leur art et de ses tendances. Peut-être dans un demi-siècle reconnaîtra-t-on avec facilité les œuvres de notre temps à certains traits qui leur sont communs et qui actuellement échappent à nos regards parce




Vase destiné à être un prix de course, par M. Diéterle. — Dessin d'Édouard Renard.

qu'ils sont trop près de nous. D'autre part, ces aspirations à la liberté, si vives, si généreuses, si louables et si utiles à certains égards, ne feront pas cependant que l'art puisse se soustraire jamais à la constance de ce phénomène qui nous montre toute période de l'histoire se réfléchissant dans les œuvres qu'elle produit, aussi distinctement que la figure d'un homme dans un miroir. Notre temps est-il vraiment sans physionomie, sans originalité? L'ancien esprit français est-il complétement évanoui? S'il en apparaît un nouveau, ne saura-t-il pas à son tour inspirer, influencer, dominer les artistes, même à leur insu? Toute époque, si agitée qu'elle soit, a son unité : la société où nous vivons est notre mère, et il ne dépend pas de nous de dépouiller toute ressemblance avec elle.

Que les artistes se gardent aussi d'une passion excessive pour le *moi;* elle conduit plus vite à l'aveuglement et à l'orgueil qu'au génie. L'art n'est pas à recommencer sans cesse : il est en possession d'une somme de vérités accumulées que tout esprit sensé respecte et s'efforce de mettre à profit. On ne voit pas que les originalités véritablement puissantes et durables aient été des révoltes contre l'expérience et contre la tradition ; il s'en faut de beaucoup,

d'ailleurs, qu'elles soient aussi volontaires et aussi préconçues que l'on se plaît à le supposer. Les immortels artistes des quinzième et seizième siècles avaient tous eu des maîtres, et ils avaient d'abord marché avec foi et modestie sur leurs traces; en grandissant ils n'avaient point rompu brusquement avec eux; ils s'honoraient de les continuer, tout en s'abandonnant à la noble et légitime ambition de les surpasser; si leur supériorité, qui les a placés si haut, les a fait considérer par la foule comme des génies isolés, quiconque sait leur histoire sait mieux quelle est la part des leçons et des études qui les rattachaient à leurs prédécesseurs. Sans doute il y a des moments où il est nécessaire de sonner, pour ainsi dire, les trompettes du réveil au milieu des arts énervés par l'imitation. Courage, jeunes artistes, ayez confiance! En avant, et cherchez! mais, sachez-le bien, que ce soit ou non avec votre assentiment, un lien secret continuera toujours à vous unir, sans nuire à votre indépendance, et vous voudriez en vain renier l'école française dont vous êtes les enfants : là aussi il y a un drapeau qu'il faut se dévouer à défendre et à faire triompher.

---

## DE L'APPROVISIONNEMENT DE PARIS

### EN GROSSES VIANDES.

Avant la révolution de 89, tous les animaux qui servaient à l'approvisionnement de Paris étaient *abattus* à l'intérieur de la ville, dans les tueries de la Croix-Rouge, de l'apport Paris, des rues des Boucheries, Montmartre, Saint-Martin, Traversine et autres. Les troupes de bœufs parcouraient les quartiers les plus fréquentés. Effarouchés par le bruit des voitures, irrités par les excitations des enfants, les attaques ou les aboiements des chiens errants, ils prenaient souvent la fuite, se précipitaient dans les magasins, dans les cours, dans les allées, y portaient l'épouvante, blessaient les personnes et y commettaient de grands dégâts. Des émanations malsaines s'exhalaient des tueries mal aérées et trop petites. Le fumier répandait une odeur insupportable. Le sang coulait dans les ruisseaux avec d'autres détritus d'animaux qui s'y putréfiaient. La fonte des suifs infectait le voisinage et était de plus un danger permanent d'incendie.

Depuis Philippe-Auguste jusqu'à Louis XVI, un grand nombre d'ordonnances et d'arrêts avaient été rendus sur cette matière. La plupart des boucheries ou tueries appartenaient à des abbayes; les autres étaient des propriétés particulières. Delamarre en comptait 307 sous le nom d'*étaux,* au commencement du dix-huitième siècle.

En 1788, une commission académique, composée de MM. Tillet, Darcet, Daubenton, Coulomb, Lavoisier, Laplace, et Bailly, rapporteur, exprima le vœu « que les tueries fussent éloignées de l'intérieur de Paris. »

Il s'écoula encore plus de quinze ans avant que cette sage pensée ne reçût son exécution. Après avoir rappelé ce fait dans la belle biographie de Bailly qu'il a publiée peu de temps avant sa mort, l'illustre Arago ajoute une réflexion bien triste, mais bien vraie : « Celui qui sème une pensée dans le champ des préjugés, des intérêts privés, de la routine, ne doit jamais compter sur une moisson prochaine. »

Quand la loi du 17 mars 1791 vint proclamer la liberté de toutes les industries, il y avait 230 bouchers exploitants et privilégiés. Après dix ans de commerce libre, le 30 septembre 1802, la boucherie fut de nouveau réglementée par un décret qui, successivement modifié en 1811, en 1825 et en 1829, nous a conduits au système actuel dont voici les principales dispositions :

1° Limitation des bouchers à 400, avec un syndicat chargé de l'administration et de la discipline intérieure, sous la haute surveillance du préfet de police;

2° Interdiction de vendre ou d'acheter les bestiaux en dehors des marchés autorisés;

3° Obligation pour chaque boucher de payer ses vendeurs par l'intermédiaire d'une caisse municipale, et de déposer, lors de son entrée en exercice, un cautionnement destiné à garantir les payements faits par cette caisse;

4° Obligation d'abattre dans les établissements municipaux.

Ces établissements sont au nombre de cinq, savoir : les abattoirs de Montmartre, de Ménilmontant, de Grenelle, du Roule et de Villejuif.

Par suite d'autorisations continuées aux veuves et aux enfants des bouchers, il n'a pas été possible de réduire le nombre des étaux au chiffre de 400, qui depuis longtemps est dépassé et est aujourd'hui de 501.

Les marchés autorisés sont ceux de Sceaux et de Poissy pour les bestiaux de toute sorte, de la Chapelle Saint-Denis pour les vaches grasses, et le cloître des Bernardins pour les vaches et les veaux.

Tout boucher doit s'approvisionner à l'un de ces marchés. Pour le gros bétail, c'est surtout aux marchés de Sceaux, de Poissy et de la Chapelle que l'on a recours. Vendeurs et acheteurs débattent leur prix à l'amiable. Une fois d'accord sur les conditions, un inspecteur de place est appelé pour inscrire le marché; un bon est délivré au vendeur qui va en toucher le montant à la caisse, et l'acheteur fait diriger son acquisition sur l'abattoir le plus à portée de son établissement.

Comme on a toujours un grand nombre de bestiaux à mener ainsi, on en forme des bandes qui sont confiées à des hommes spéciaux auxquels on donne une feuille de route, après, toutefois, que chaque boucher a marqué sa marchandise afin de pouvoir la reconnaître. En général, cette marque se fait avec une force à l'aide de laquelle on coupe les poils d'un côté de la croupe de façon à former des lettres ou des chiffres particuliers.

Arrivé à la barrière, le conducteur du troupeau donne sa feuille à un employé de l'octroi, et on procède aussitôt à l'introduction des animaux. Une petite porte est ménagée à chacune des grilles désignées pour ce genre de réception. Les deux côtés de ces petites portes sont garnis de cylindres de bois qui peuvent tourner sur un axe perpendiculaire. Cette précaution a pour but d'empêcher les animaux de s'écorcher, de se froisser les chairs contre des corps durs et résistants, souvent carrés, anguleux ou pointus. Il était d'autant plus utile de prendre cette mesure, qu'en général, une fois la première bête passée, les autres veulent la suivre et toutes se pressent pour arriver de l'autre côté.

Notre gravure (page 376) indique la manière dont on s'y prend pour compter le bétail à la barrière. Le bouvier, qui a remis sa feuille de route à l'employé avec lequel il cause, vérifie lui-même le nombre des bêtes qui entrent, car il est le premier intéressé à retrouver ce qui lui a été confié, attendu qu'il en est responsable.

L'employé qui tient la porte est armé d'un bâton qui peut lui servir pour se garer en cas d'accident et qui lui est d'un grand secours pour éviter les erreurs. En effet, il touche chaque bête qui passe en répétant le nombre auquel elle correspond. Sans cette précaution, qui l'oblige à accomplir une action déterminée, il se pourrait très-bien que, sur un certain nombre de sujets, sa mémoire vînt à lui faire défaut ou que les chiffres réels fussent confondus avec d'autres dans sa pensée.

Au premier plan, on voit le chien du conducteur qui est occupé à masser ses craintifs prisonniers jusqu'à la fin du

passage, et dans le fond du tableau, on aperçoit l'aide qui empêche les plus turbulents de monter sur les autres, en même temps qu'il pousse la bande vers la porte de contrôle.

Une fois dans Paris, hommes et bêtes se dirigent vers l'abattoir désigné, toujours par des chemins déserts, le plus souvent par les boulevards extérieurs.

En général, voici la marche suivie. Les arrivages de Poissy entrent par la barrière Ménilmontant pour aller à l'abattoir du même nom ou de Popincourt, et par la barrière Rochechouart ou par celle des Martyrs pour aller à l'abattoir Montmartre. Ceux de Sceaux entrent par la barrière du Maine ou par la barrière d'Enfer. Quand ils doivent traverser la Seine, ils suivent le chemin Vert, passent à la barrière d'Enfer, franchissent le pont d'Austerlitz et avancent le long du canal Saint-Martin.

Jusqu'au 1er janvier 1847, les droits d'octroi de la ville se percevaient à raison de 43 francs par tête, ce qui revenait de 12 à 13 centimes par kilogramme. Mais ce mode était évidemment injuste, puisqu'il frappait indistinctement aussi bien le petit bœuf de 200 kilogrammes que celui de 4 à 500.

Aujourd'hui, la taxe est uniforme; elle est de 12c,34 par kilogramme. Voici comment on la perçoit :

Nous avons vu avec quel soin on compte les animaux à la barrière. Immédiatement après ou avant leur entrée, on déclare en bloc vers quel abattoir ils sont dirigés. Là, on en constate encore le nombre, en inscrivant au compte de chaque boucher en particulier les animaux qui lui sont destinés. Après les façons d'usages, c'est-à-dire, par exemple, quand le bœuf est fait, qu'il n'en reste plus que les quatre quartiers ensemble ou détachés, des employés en prennent le poids, et autant ils trouvent de kilogrammes, autant de fois on compte de 12c,34 que le propriétaire est obligé de payer.

On n'en est pas encore arrivé à simplifier les choses de telle façon que ces droits puissent être reçus par les employés de l'octroi qui sont attachés à l'abattoir; autrefois, il fallait aller payer à la barrière par laquelle les animaux étaient entrés. Aujourd'hui, chacun peut et doit se libérer à la barrière qui est la plus rapprochée du lieu de l'abattage.

La viande, une fois sortie des abattoirs, peut être débitée à volonté, soit dans les étaux particuliers, soit dans les halles où 40 places sur 161 sont réservées aux bouchers de Paris, soit enfin à la criée. Dans ce dernier cas, la marchandise a encore de nouveaux frais à supporter. En voici d'ailleurs le détail général :

| | | |
|---|---|---|
| Droit d'octroi et droit de caisse, réunis par l'ordonnance du 10 mai 1846 | cent. 9,40 | c. 12,34 |
| Décime prélevé comme droit du trésor | 0,94 | |
| Droit d'abattoir | 2,00 | |
| Droit d'abri et de resserre perçu par la ville (criée) | 1,00 | |
| Droit de factage perçu par le facteur cautionné, 1 % sur le chiffre des ventes, soit environ 1 c. par kilogramme | 1,00 | |
| Droit de pesage, de chargement, sur 1/2 % | 0,50 | |
| Garde de nuit et divers | 1,00 | |
| Total | c. 15,84 | |

Ainsi, la viande supporte 12c,34 de droits (dont 11,40 pour la ville) quand elle est vendue à l'étal des bouchers ou dans les places des halles, et 15 centimes environ si elle est écoulée à la criée.

Mais indépendamment des viandes provenant des abattoirs de Paris, il en arrive encore des quatre abattoirs de la banlieue, qui sont à Saint-Denis, aux Batignolles, à la Villette et à Belleville, et même des tueries particulières qui existent encore dans les localités qui n'ont pas rang de ville. Depuis quelque temps, les chemins de fer en apportent beaucoup aussi. Avant la loi du 10 mai 1846, ces viandes dites à la main payaient 18 centimes d'entrée par kilogramme, plus le décime ; aujourd'hui il y a près de 7 centimes de diminution. Cette différence est en faveur de forains qui peuvent entrer les morceaux de choix seulement : aussi a-t-elle déjà occasionné une certaine perturbation dans le commerce de la boucherie parisienne, qui a des tendances à abandonner les abattoirs pour se soustraire aux droits qui les frappent, sur les viandes de toutes qualités.

Il y a trois classes de bouchers :

1° Ceux qui abattent pour leur étal et pour vendre à leurs confrères; ce sont les chevillards.

2° Ceux qui abattent pour leur étal seulement.

3° Ceux qui n'abattent que rarement ou jamais, et qui viennent acheter la viande toute prête aux marchands en gros.

Les uns et les autres achètent encore assez souvent les morceaux de choix aux bouchers des campagnes qui vendent chez eux les parties inférieures. C'est surtout l'hiver que ce genre de commerce est le plus animé.

Le chiffre total des affaires faites par les 501 bouchers de Paris est réellement considérable. Il résulte des documents officiels qui ont été recueillies avec tant de soin par la chambre du commerce de Paris, qu'en 1847 elles se sont élevées à la somme de 74 893 432 francs. Dans cette même année il a été abattu 82 521 bœufs, savoir :

| | | |
|---|---|---|
| A l'abattoir de | Montmartre | 37 054 |
| — | Ménilmontant | 23 759 |
| — | Grenelle | 11 437 |
| — | Roule | 6 754 |
| — | Villejuif | 3 517 |
| | Total égal | 82 521 |

Soit plus de 226 par jour.

Pour avoir une idée de la consommation réelle, il importe de considérer d'abord le chiffre total de têtes de bétail de toutes sortes, qui a été de 694 212 se décomposant ainsi :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Bœufs | 82 521 | soit plus de... | 226 par jour. |
| Vaches | 24 994 | — | 68 |
| Veaux | 83 580 | près de... | 227 |
| Moutons | 503 117 | plus de... | 1 378 |
| Total égal... | 694 212 | | 1899 |

Le tout représentant 48 879 815 kilogrammes.

De plus, rappelons qu'indépendamment des viandes de cette provenance intra-muros, il en arrive encore du dehors qu'il convient d'ajouter pour avoir le chiffre exact de la consommation de Paris.

| | |
|---|---|
| En 1847, il est entré ainsi | 4 653 982kil |
| qui, ajoutés aux | 48 879 815 |
| ci-dessus, font un total général de | 53 533 797 |

C'est-à-dire 146 666 kilogrammes par jour.

| | |
|---|---|
| En 1850, les viandes de boucherie provenant de l'intérieur se sont élevées au chiffre total de | 46 627 975kil |
| celles de l'extérieur à | 9 057 391 |
| Total général | 55 685 366 |

Soit 152 562 kil. 646 gr. par jour, c'est-à-dire 5 896 kil. 646 gr. de plus qu'en 1847.

| | |
|---|---|
| En 1851, elles ont été, pour l'intérieur, de | 48 353 614kil |
| Pour l'extérieur | 11 749 214 |
| Total général | 60 102 825 |

Soit 163 296 kil. 780 gr. par jour, c'est-à-dire 10 630 kil. 780 gr. de plus par jour qu'en 1847, et 10 734 kil. 134 gr. par jour de plus que l'année précédente.

Pour cette quantité totale, la ville a perçu 6 794 779 fr. 5 cent.

Afin d'être complet sur ce sujet, il est indispensable de faire figurer ici les produits donnés par les porcs, qui sont loin d'être sans importance.

En effet, pendant l'année 1851, il en est sorti des abattoirs de Paris.......................................... 3 631 228kil

Et il est entré en viande fraîche et charcuterie de toute sorte.......................................... 6 443 307

formant un total de.............................. 10 074 535

Soit 27 601 kil. 465 gr. par jour.

Ce qui, en résumé, nous donne, pour 1851, un consommation annuelle en grosse viande de 69 673 932 kilogrammes, représentant 190 886 kil. 663 gr. par jour.

On remarquera que nous n'avons pas compté les abats, ni les issues de toutes sortes, qui figurent encore pour le chiffre annuel de 3 127 440 kilogrammes.

Si nous compulsons le recensement de la population de Paris, pour cette même année 1851, tel qu'il est donné dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes*, nous trouvons que les 996 067 individus dont elle se composait alors auraient pu avoir chacun 69kil,94874 par an, soit par tête et par jour 191gr,640, ce qui est bien loin de répondre aux besoins réels de la vie matérielle, surtout quand on songe que la répartition n'a pas lieu, pour tous, dans les proportions rigoureuses que nous indiquons ici.

Mais quand on met ces chiffres en comparaison avec ceux qui donnent la ration moyenne de chaque habitant de la France, on est bien plus frappé encore de leur insuffisance. Voici en effet de quoi se compose cette part, d'après le dernier document officiel :

| | | |
|---|---|---|
| Viande fournie par la race bovine......... | 8kil | 714 |
| — ovine.......... | 2 | 322 |
| — porcine........ | 8 | 526 |
| Total par tête........... | 19 | 562 |

Il semble qu'il serait bien facile cependant d'augmenter ce chiffre en se servant des ressources que peut nous offrir l'importation, notamment en ce qui concerne les viandes salées que pourrait nous envoyer le nouveau monde, par exemple. Les républiques de l'Amérique centrale possédent des troupeaux innombrables de bœufs qui errent dans leurs vastes pampas. D'aprés des calculs positifs, on pourrait en sacrifier un demi-million par an sans que ce capital vivant, aujourd'hui presque improductif, fût compromis dans sa reproduction. Dans ces pays, la viande, toute salée, se vend sur le pied de 10 centimes le kilogramme. Jusqu'à présent, les hauts droits de douane avaient éloigné les négociants de ce genre de spéculation. En effet, elles étaient taxées de 30 à 36 francs les 100 kilogrammes, suivant leur nature et la nation à laquelle appartenait le pavillon importateur. Aujourd'hui ce droit est réduit au prix unique de 10 francs; peut-être cette diminution contribuera-t-elle a atteindre le but qu'on s'est proposé. L'abaissement qui a eu lieu en même temps sur le bétail de toute sorte qui peut se présenter aux frontières est, dans tous les cas, appelé à nous apporter un soulagement bien plus prompt.



Manière de compter le bétail aux barrières de Paris. — Dessin de Karl Girardet.

Les droits de douane sont actuellement réglés ainsi qu'il suit, par tête, pour les bestiaux de premier ordre :

| | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Bœufs........ | 3 fr. | » c. | au lieu de | 50 fr. | » c. | Diminution | 47 fr. | c. |
| Taureaux.... | 3 | » | — | 15 | » | — | 12 | » |
| Vaches....... | 1 | » | — | 25 | » | — | 24 | » |
| Génisses..... | 1 | » | — | 12 | 50 | — | 12 | 25 |
| Bouvillons.... | 1 | » | — | 15 | » | — | 14 | » |
| Brebis et moutons | » | 25 | — | 5 | » | — | 4 | 75 |
| Chèvres...... | » | 25 | — | 1 | 50 | — | 1 | 25 |
| Porcs........ | » | 25 | — | 12 | » | — | 11 | 75 |
| Veaux........ | » | 25 | — | 3 | » | — | 2 | 70 |

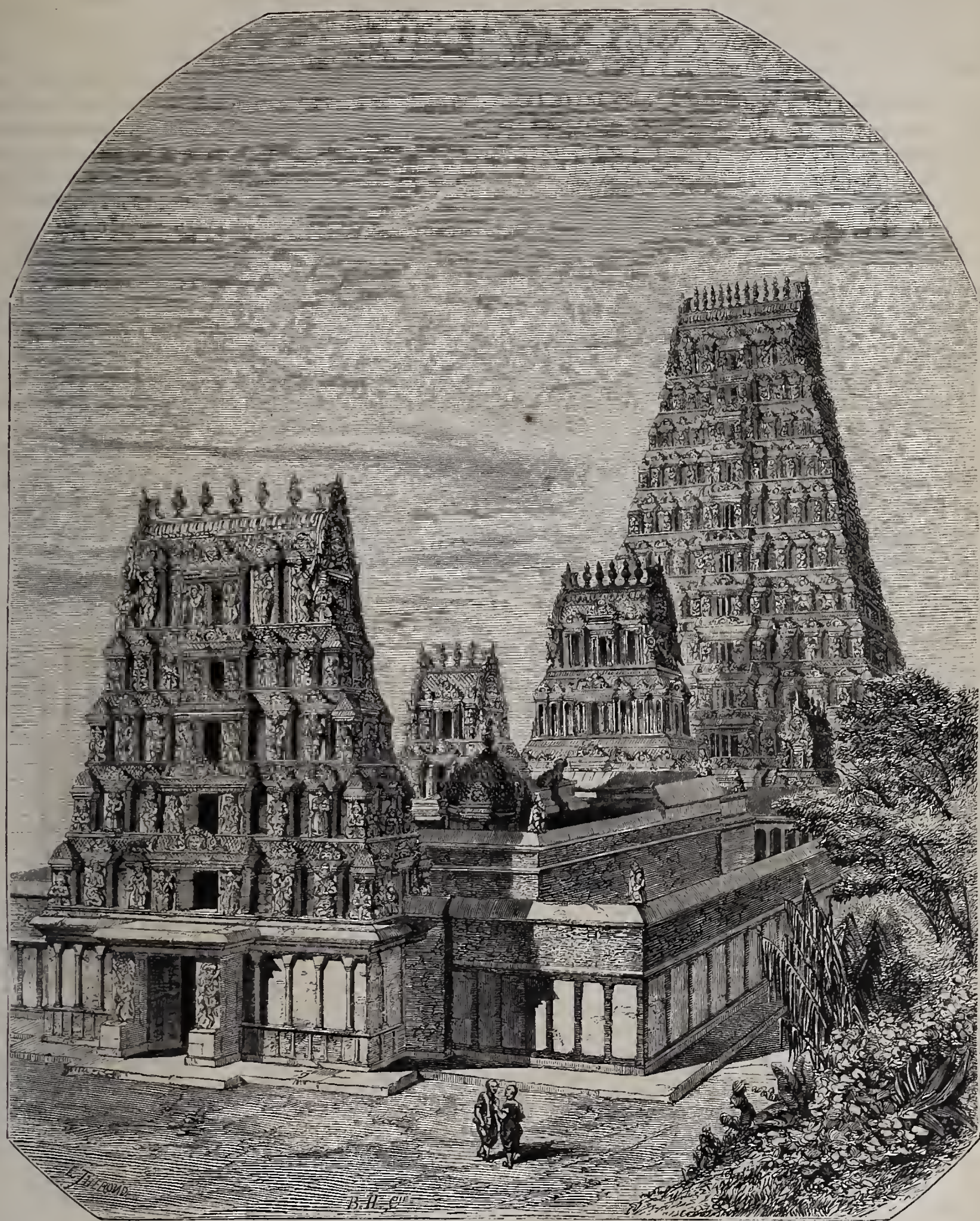
Viandes fraîches, 50 centimes les 100 kilogrammes au lieu de 18 à 19 francs; diminution, de 17 fr. 50 cent. à 18 fr. 50 cent.

Viandes salées, 10 francs les 100 kilogrammes au lieu de 30 à 36 francs; diminution, de 20 à 26 francs.

Il sera intéressant d'étudier les effets de ces mesures sur la consommation en général, et sur celle de Paris en particulier. Pour bien en juger, il faudra attendre non-seulement qu'elle ait produit des résultats positifs, mais encore qu'on ait pu les constater pendant une période suivie et régulière.

## DJAGGERNAT.

Voy. t. Ier, p. 41; t. XX, p. 206.



Musée du Louvre. — Modèle du temple indien de Djaggernat. — Dessin de Thérond.

Ce modèle réduit du célèbre temple indien de Djaggernat, à Puri, est conservé au Louvre, dans la salle du Musée de marine où sont rassemblés les objets d'art, armes, instruments et costumes de l'Asie, de l'Océanie et de l'Amérique. C'est un don de la Société asiatique. La réduction a été faite sur une échelle qui permet de se rendre compte des divisions intérieures de l'édifice. L'espace compris entre la tour ou pyramide d'entrée, qui a seulement cinq étages, et la dernière qui en a onze, est divisé en deux parties : la première est un vaste bâtiment carré sur la plate-forme duquel on remarque un petit dôme, une petite pyramide précédée d'une sorte de terrasse gardée par deux animaux sculptés (ours ou lions); à côté, une ouverture qui laisse apercevoir deux hippopotames sur le sommet d'un édifice intérieur; au delà est une troisième pyramide. La seconde partie de l'enceinte est une cour où l'on voit un grand poteau doré portant une cloche également dorée; dans un coin, un petit temple circulaire dont le dôme est soutenu par des colonnes et qui semble être un lieu de prédication ou d'enseignement; enfin, on voit plusieurs chapelles et autres petits bâtiments dont il est difficile de déterminer la destination, mais qui servent sans doute de logements aux prêtres et aux baya-

dères. Les pyramides sont couvertes de figures sculptées représentant les dieux, les déesses, les génies de la religion de Brahma; aux quatre coins sont des génies ailés. La construction de ce temple, l'un des édifices les plus extraordinaires et les plus renommés de l'Inde, fut terminée en l'an 1198 de l'ère chrétienne. La pyramide la plus élevée est haute, dit-on, d'environ soixante mètres, et renferme les images informes et colossales, en bois peint, de Djaggernat (un des noms de Sivah), de son frère et de sa sœur, que l'on promène solennellement sur des chars dans les douze grandes solennités annuelles. On voit aussi dans la salle du Musée de marine une réduction du char principal : c'est un travail très-curieux et qui doit être fidèle. Nous avons donné, dans notre dernier volume (page 206), une description des fêtes religieuses de Puri extraite de l'ouvrage intitulé : *Visite du missionnaire A.-F. Lacroix au temple de Joggonath, en 1849.* D'après cette relation, le grand temple de Djaggernat que nous avons fait graver se nommerait Boro-Dewal, et la plate-forme intérieure en marbre serait appelée Rotnosinghason, ou Trône des bijoux.

---

## CORRESPONDANCE D'UNE INSTITUTRICE.

Suite. — Voy. p. 213, 255, 286, 314, 338, 366.

*16 mai.* — Mes dernières lettres [1] vous ont fait connaître mes préoccupations depuis deux mois; enfin me voilà hors de toute inquiétude. Louise a franchi une convalescence qui m'inspirait presque autant de crainte que la maladie elle-même, et le comte vient d'arriver.

Il n'avait su de tout ce qui s'est passé que ce que nous avions voulu lui en dire; il a paru singulièrement satisfait de trouver sa fille rétablie sans avoir eu à traverser les angoisses de ce long duel entre la vie et la mort.

Le docteur avait raison. Ce que le comte redoute le plus, c'est l'agitation de l'incertitude. Mieux vaut pour lui un malheur arrivé qu'un malheur longuement attendu. Évidemment, il me sait gré de lui avoir épargné de vaines inquiétudes. Il me l'a fait entendre aussi clairement qu'il le pouvait.

Quant à Louise, elle reprend avec la santé une partie de sa réserve; cependant elle n'a pas oublié mes soins, et si elle n'en parle jamais, elle laisse deviner sa reconnaissance par certaines attentions qui ne lui sont point naturelles. Je la trouve plus empressée et plus soumise.

Au reste, quelle qu'elle soit désormais, je sens qu'il s'est établi entre nous des liens que rien ne doit rompre. Le nœud ne fût-il formé que de mon côté, je le conserverai toujours aussi serré. Louise n'est plus pour moi une épreuve, c'est une affection; sa reconnaissance me rendra heureuse, mais ne m'est point indispensable. Je l'aime sans espoir de récompense, parce qu'elle a besoin de moi, parce que je me sens le pouvoir de lui faire du bien! Je l'aime pour l'aimer. Aussi tout me devient-il facile. Elle est pour moi comme une fille dont rien n'éloigne ni ne répugne, et à laquelle on se dévoue sans y penser.

..... Depuis les soins que nous avons donnés ensemble à Louise, le docteur et moi nous vivons sur le pied d'une cordiale familiarité. Je me suis habituée à ses franchises médicales, il a accepté mes défauts, et rien ne trouble plus nos relations.

M. Lerman a été particulièrement content de moi pendant la maladie de l'enfant. Aussi m'a-t-il amenée à lui confier comme à un vieil ami tout mes désespoirs d'autrefois. Il a paru les comprendre, et malgré mes affirmations que tout était changé à mes yeux, que j'acceptais maintenant ma situation sans impatience, il remue toujours la tête quand il me voit dans mes fonctions d'institutrice, et je l'entends répéter les hem! hem! équivoques dont j'étais si inquiétée autrefois.

Hier il est arrivé comme nous sortions de table; il apportait à M. le comte un volume d'histoire naturelle; pendant que le père et la fille regardaient les planches coloriées, il m'a conduite au jardin jusqu'à la grande charmille, où nous nous sommes assis. Le docteur toussait comme lorsqu'il est mécontent ou embarrassé; enfin il m'a dit :

— Chère demoiselle, depuis que vous m'avez fait vos confidences j'y ai pensé au moins une fois par jour. La charge que vous portez ici est trop lourde pour vos épaules : aussi vous ai-je cherché une tâche plus douce, et je crois l'avoir trouvée.

Je n'ai pu retenir une exclamation; j'ai voulu l'interrompre.

— Attendez que j'aie tout dit! a-t-il ajouté en appuyant une main sur mon bras : ici vous n'avez la libre disposition d'aucun de vos instants, la place dont je puis disposer vous laissera plusieurs heures par jour; chez M. le comte toute la responsabilité vous incombe, chez M^me^ de Flulenn vous ne répondrez de rien.

Alors il m'a longuement exposé les détails de la position offerte. Il s'agit d'une riche veuve allemande qui veut pour sa fille déjà grande une sorte de compagne moins jeune, capable d'aider à ses études et de lui faire compagnie. On me demande bien moins des heures de travail que des heures de loisir; ce que j'apporterai, c'est surtout de la bonne humeur et de la complaisance. Du reste, rien à craindre pour ma dignité, au dire du docteur. M^me^ de Flulenn est une femme d'excellent cœur et de charmantes manières qui reçoit les services qu'on lui doit comme des dons gratuits. Il a ajouté beaucoup d'autres choses qui caressaient mes plus chères fantaisies : — un long voyage en perspective; — la société de plusieurs artistes en renom; tous les plaisirs d'une grande existence. — Un instant j'ai été éblouie; j'ai demandé à me recueillir. Le docteur a tiré sa montre avec deux ou trois toussements.

— Il faut que je rapporte sur-le-champ la réponse, a-t-il dit; dans un quart d'heure je viendrai la chercher.

Il m'a saluée et il est parti.

Ainsi forcée de prendre un parti, j'ai croisé les bras sur mon cœur pour en comprimer les battements; j'ai chassé les fascinantes images qui m'entouraient déjà en m'appelant du doigt, et, convoquant tout mon conseil privé, j'ai mis l'affaire en délibération.

D'abord la Prudence a élevé la voix et m'a dit de prendre garde. Quand l'apparence est si séduisante, ce qui se montre doit faire craindre ce qui se cache. Cette vie du château, quelque étroite et dépouillée qu'elle fût, je la connaissais, j'y avais trouvé ma place; je savais au juste ce que j'en pouvais attendre. L'autre, au contraire, c'était l'inconnu, Je quittais un pauvre champ qui me suffisait pour chercher une Amérique pleine d'or et de délices; mais était-il sage d'exposer ma nef aux hasards de cette découverte, quand elle portait tant d'autres destinées que la mienne?

Puis la Raison ajoutait plus haut que si je ne me défiais point de la position offerte, je devais au moins me défier de moi-même. Qu'allais-je devenir au milieu de cette existence luxueuse et facile? Étais-je certaine de conserver la simplicité de mes habitudes, mon courage au travail, mes ambitions modestes? En sortant de tant d'opulence ne trouverai-je pas notre humble logis plus dépouillé? le pain de ménage boulangé par ma mère aurait-il la même saveur? N'allais-je pas payer les plaisirs de quelques années par le contentement de ma vie entière?

Enfin, une voix plus haute s'élevait des profondeurs de la Conscience et me disait :

[1] Nous supprimons ici plusieurs lettres intermédiaires.

— Abandonneras-tu ainsi l'entreprise commencée parce qu'on t'en offre une plus facile? Travaillons-nous donc pour nous seuls, et ne devons-nous pas poursuivre la tâche selon nos forces, au lieu de la subordonner à nos indolences? — Tu as déploré que ta mission fût ravalée au niveau du métier; sache que c'est à toi de la relever. Si tu ne veux pas être une ouvrière en éducation, ne te laisse pas marchander, ne quitte pas l'œuvre commencée parce qu'ailleurs s'offre un meilleur salaire; honore-toi en donnant ce qu'on ne peut t'acheter, c'est-à-dire la tendresse et le dévouement; force à la reconnaissance ceux qui te payent; oblige-les à rester éternellement tes débiteurs; relève enfin l'institutrice en lui donnant le cœur d'une mère!

Et je m'arrêtais à cette dernière pensée; je repassais dans ma mémoire les soins donnés à Louise, les progrès lents mais visibles faits dans son affection, les perfectionnements possibles de cette nature encore stérile, mais que l'amour pouvait vivifier. Bref, au moment ou le docteur reparut j'avais pris mon parti.

Je lui déclarai résolûment que, toute réflexion faite, je refusais de quitter le château, et comme je le vis étonné, je lui détaillai avec une certaine vivacité les motifs de ma détermination.

Il m'écouta jusqu'au bout sans autre témoignage de ses sensations que quelques oh! oh! problématiques. Quand j'eus fini, je le regardai en face comme pour le forcer à un blâme ou à une approbation; il se contenta de saluer.

— Fort bien! dit-il, en pétrissant le tabac dans sa tabatière d'un air méditatif; pour lors, Mme de Flulenn n'aura qu'à se pourvoir ailleurs.

Et comme il aperçut le comte qui arrivait avec Louise:

— Venez, ajouta-t-il en leur faisant signe; elle veut vous rester, elle nous reste!

— Quoi! m'écriai-je, vous aviez dit?...

— Tout, chère demoiselle, tout; je ne fais pas de médecine secrète. Allons, rassurez-vous, monsieur le comte, vous n'aurez point l'ennui de chercher une autre institutrice; celle-ci aime mieux des devoirs que des avantages.

Il y avait évidemment un peu de raillerie dans l'accent de M. Lerman; je ne sais si le comte s'en aperçut, mais il me remercia avec embarras.

Quant à Louise, elle était restée à quelques pas, les regards fixés sur mes regards sans rien dire. Lorsque son père et le docteur se furent retirés, elle s'approcha lentement, me prit la main, et, fixant sur moi ses yeux d'un bleu âpre:

— Pourquoi avez-vous refusé de partir? demanda-t-elle avec une sorte de brusquerie.

— Parce que j'ai trouvé mes fonctions ici plus sûres, plus utiles, lui répondis-je.

Et, l'approchant de moi, j'ajoutai:

— Et aussi parce que je vous suis attachée, Louise.

Elle poussa un faible cri, me jeta les deux bras autour du cou, et me donna un baiser qui me fit venir les larmes aux yeux.

Je l'attirai contre ma poitrine en l'appelant tendrement; mais elle se dégagea presque aussitôt, comme si elle était honteuse de son élan, s'échappa et disparut derrière les charmilles.

Cependant, depuis ce moment, elle est plus affectueuse et M. le comte me montre plus d'égards. L'un a peur de me perdre, l'autre est heureuse de m'avoir conservée.

*Susanne à sa mère.* — Victoire! victoire! Voici la lettre de recommandation que vous désiriez pour mon frère. Le docteur assure qu'avec elle il est sûr d'obtenir l'emploi désiré. Vous verrez que M. le comte l'a faite très-pressante; mais ce n'a pas été sans peine.

Je ne savais trop comment lui demander ce service, car nos rapports ont conservé une sorte de froide solennité qui m'intimide; M. Lerman s'est aperçu que j'avais quelque chose; il m'a interrogée et je lui ai tout dit.

A mesure que je lui parlais il élevait la voix, à ma grande confusion, de sorte que le comte a fini par entendre quelques mots et n'a pu se dispenser de faire une question. M. Lerman lui a tout dit, mais sans parler de la lettre de recommandation que j'eusse voulu demander: aussi M. le comte ne s'est-il point pressé de comprendre. Après quelques banalités de sympathie, il a voulu changer d'entretien, mais le docteur s'est obstiné. Il se rappelait maintenant que Mme de Flulenn connaissait particulièrement le chef de service qui disposait de la place; si j'avais accepté ses propositions, nul doute qu'elle ne se fût empressée de s'intéresser à mon frère. Après tout, c'était un devoir pour les gens en crédit de pousser ceux qui s'étaient placés sous leur protection et s'étaient dévoués à leur service.

Tout cela était répété les yeux sur M. le comte, que l'on prenait à témoin de chaque axiome et qui a longtemps fait la sourde oreille. On eût dit une scène de comédie, et elle m'eût fort divertie si je n'y avais pas été si particulièrement intéressée. Enfin pourtant les choses en sont venues au point que le comte a dû avouer qu'il connaissait l'homme à solliciter, qu'il pouvait même, à la rigueur, lui écrire.

J'hésitais à accepter une proposition faite sous cette forme dubitative; M. Lerman l'a saisie aux cheveux: il a déclaré qu'il fallait profiter du courrier; il a fait apporter encre, plume, papier; enfin, la lettre a été écrite et je vous l'envoie. Dieu veuille que notre espoir ne soit point trompé!

*A la même.* — La nouvelle de la réussite de mon frère m'a comblée de joie. J'ai fait demander sur-le-champ à voir M. le comte, et je lui ai appris l'heureux résultat de sa recommandation. Il a paru flatté de cette preuve de son crédit, et m'a obligeamment proposé de le remettre une autre fois à ma disposition. J'ai pris acte de l'offre en déclarant que j'en profiterais, le cas échéant.

Mon bonheur a été également partagé par M. Lerman et par son neveu. — C'est un jeune ministre dont je ne vous ai point encore parlé, je crois, et qui attend chez son oncle qu'une cure devienne vacante. Tout le monde en fait le plus grand éloge. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est très-savant en théologie et excellent musicien. Nous avons même déjà déchiffré ensemble quelques morceaux de Bach et de Mozart. J'ai été touchée de la part qu'il prenait à votre excellente nouvelle. J'espère que maintenant rien ne fera plus obstacle au frère; le voilà dans une bonne terre, c'est à lui d'en profiter et de grandir.

*La suite à une autre livraison.*

---

## LE PORT DE BAHIA.

San-Salvador da Bahia de Todos os Santos, Soteropolis, sont les noms officiels ou scientifiques de l'ancienne capitale du Brésil, mais le nom plus simple de Bahia a prévalu. Le port magnifique qui donne tant d'activité commerciale à cette ville a excité dans tous les temps l'admiration des marins, et l'habile hydrographe français dont le livre fait aujourd'hui autorité dans une partie de l'Amérique du Sud n'hésite pas à lui assigner un des premiers rangs parmi les ports nombreux dont il donne une description à la fois si claire et si exacte: « La baie de Tous-les-Saints, dit-il, en la considérant dans toute son étendue, forme un golfe très-profond dans le continent; ce golfe, qui porte le nom de *Reconcaro*, a près de trente lieues de circuit (1), et il reçoit

(1) L'entrée principale est formée dans l'est par le promontoire du cap Santo-Antonio, qui appartient au continent, et dans l'ouest par l'île Haparica. « La moindre largeur du canal est d'un peu moins de

les eaux de plusieurs rivières dont quelques-unes sont considérables.

» Les plus grandes flottes seraient en sûreté dans Bahia. Dans plusieurs parties, les vaisseaux mouillés sur d'excellents fonds résisteraient à tous les vents, en même temps que la fertilité des côtes environnantes leur procurerait abondamment toutes les ressources qu'il est possible de désirer.

» Au côté oriental de l'entrée principale, la terre s'élève en amphithéâtre depuis le rivage; la ville de San-Salvador y occupe un grand espace et renferme de beaux édifices; elle est bâtie sur un terrain inégal entrecoupé de jardins, et elle se divise en ville haute et en ville basse. Après Rio-Janeiro, la ville de Bahia est la plus importante de tout le Brésil : on y compte au moins cent mille âmes. Plusieurs forts, bâtis tant sur le haut qu'au bas de la côte, dominent le rivage et protégent la ville; l'arsenal de la marine est défendu par le fort *do Mar* (¹), ouvrage circulaire construit sur un banc de sable, à deux cents toises du rivage. »

La ville de Bahia n'est pas seulement une ville opulente



Port de Bahia, ancienne capitale du Brésil. — Dessin de Freeman.

et d'un aspect singulièrement pittoresque, c'est la cité des vieilles traditions, des curieux souvenirs et même des poétiques légendes. Le Brésil était découvert depuis trois ans seulement lorsque, selon quelques auteurs accrédités dont il faudra cependant reculer la chronologie, l'entrée de la baie fut explorée pour la première fois par Christovam Jaques, qui y planta un de ces piliers de pierre sculptée que l'on désignait alors sous le nom de *padrões*, et qui marquaient, le long des côtes désertes, les progrès des navigateurs. Sept ou huit ans plus tard, vers 1510 ou 1511, les nombreuses tribus d'Indiens Tupinambas qui erraient sur les rives fertiles d'Itaparica ou de Tapagipe, avaient eu le temps d'oublier le passage du navire européen, lorsqu'un bâtiment employé au commerce des bois de teinture vint échouer sur les bas-fonds du riant faubourg qui porte aujourd'hui le nom de Victoria. Les naufragés périrent tous, dit-on, dévorés par les sauvages, à l'exception d'un hardi Galicien qui garda assez de sang-froid devant le péril et qui conserva assez de dextérité au milieu des Indiens pour conserver sa vie et conquérir les priviléges d'un chef. Arrivé en présence des Tupinambas qui l'accueillent par leurs clameurs et qui le menacent du geste, Alvares Correa se saisit d'une arquebuse, épave secourable que lui jette la vague parmi d'autres débris, il la charge, vise un oiseau qu'il tue, et le bruit d'une arme à feu retentit pour la première fois sur ces rives. Désormais le nom du jeune Européen sera celui d'un animal redouté, on l'appellera Caramourou, en souvenir du pouvoir mystérieux dont il vient de donner la preuve (²). La tribu qu'il a frappée d'épouvante se soumet à lui; la fille d'un chef, la belle Paraguassou, unit volontairement sa destinée à la sienne : il commande où il devait périr. Las de la vie des Indiens, mais fidèle à sa jeune compagne, Alvares Correa quitte le Brésil avec

quatre milles et demi entre les pointes opposées les plus rapprochées l'une de l'autre. » (Voy. le *Pilote du Brésil*, exécuté en 1827 sous les ordres de l'amiral Roussin.)

(¹) Latitude (mât de pavillon) 12° 58′ 23″ S. Longitude, 40° 51′ O.

(²) Caramourou, que l'on a prétendu à tort signifier l'*homme de feu*, le *dragon de la mer*, est tout simplement le nom d'une murène jouissant des facultés électriques remarquées dans la torpille et dans certaines gymnotes de l'Amérique dont M. de Humboldt a parfaitement décrit les effets.

elle et s'embarque sur un navire normand commandé par le capitaine Duplessis. Mais ici la légende, en se parant des couleurs les plus vives et en s'animant des incidents les plus variés, fait mentir toute chronologie. Accueillie sur les bords de la Seine par Catherine de Médicis, nouvellement unie à Henri II, Paraguassou reçoit le baptême dans une antique chapelle de Paris et prend le nom de la jeune reine qui lui a servi de marraine. Rassasiée des merveilles de l'Europe, elle quitte néanmoins bientôt la France avec Alvares Correa pour retourner dans son pays. Fixée dans l'aldée qui lui a donné naissance, elle y apporte les germes féconds du christianisme, et, plus tard, c'est à elle que les conquérants doivent la cession légale du magnifique territoire sur lequel s'élève la cité.

Cette légende, qui est dans toutes les bouches au Brésil et qui a même enfanté un poëme national, ne résiste pas un moment aux exigences de la chronologie : aussi les Brésiliens, qui font aujourd'hui des études vraiment approfondies sur leurs origines, se gardent-ils bien de la défendre et se contentent-ils de l'expliquer. Ils en partagent les événements merveilleux en deux parts et les attribuent à deux Européens jetés par la tempête sur ces rivages à peu près vers la même époque : c'est ainsi, comme l'a fait M. Adolfo de Varnhagen, qu'ils retrouvent la vérité.



La chapelle de San-Gonçalo, à Bahia. — Dessin de Freeman.

Alvares Correa, uni à Paraguassou, est toujours le fondateur primitif de la cité, mais il ne vient pas en France ; il accueille le premier donataire, Pereira Coutinho, et il partage même ses disgrâces ; mais plus tard, en 1549, lorsque le noble Thomé de Souza est sur le point de jeter les fondements d'une ville régulière au milieu de ces tribus belliqueuses, il devient l'agent le plus actif de la colonisation ; il est *lingua,* c'est-à-dire interprète, chargé de diriger les négociations difficiles qui doivent précéder l'érection d'une capitale dans une région sauvage dont on connaît à peine les populations. Avec Thomé de Souza sont accourus les hommes qui connaissent l'art difficile de soumettre ces fières populations et de s'en faire obéir : les Navarro, les Anchieta, les Nobrega, descendent des rives du Sud pour apporter leur utile concours au nouveau gouverneur, et lorsqu'en 1557 Caramourou s'éteint au milieu de ses enfants comme un patriarche chargé de jours, les tours de la cathédrale s'élèvent déjà sur la colline verdoyante où grandit le vaste collége des jésuites. Des cours publics sont ouverts sur la langue d'un peuple qui va s'éteindre en moins d'un siècle, et l'on déplore la mort du premier évêque don Pedro-Fernandez Sardinha, qui, après avoir été l'un des élèves célèbres de l'Université de Paris, vient se faire dévorer par les Indiens.

Ce rapide exposé, bien insuffisant à coup sûr, sert à faire apprécier du moins de quelle époque sont les monuments les plus importants de cette capitale, monuments dont la construction fut continuée avec activité sous Duarte da Costa et sous Mendo de Sa, l'illustre gouverneur dont la vie se prolongea jusqu'à l'année 1577 et qui ne précéda que d'un an la chute de la monarchie.

La pensée qui ordonna tant d'édifices se montra plus active qu'elle ne fut prévoyante. Les besoins du commerce s'accroissant, on multiplia les maisons et les vastes magasins que l'on désigne sous le nom de *trapiches*, et on en forma l'immense rue de la Praya qui borde la mer, mais que menacent toujours de leur chute imprévue les grandes constructions de la ville haute. Les cruels événements de 1671

et de 1748, où plus de soixante personnes périrent écrasées par les éboulements, semblaient être oubliés, lorsque des catastrophes tout aussi lamentables vinrent éveiller enfin la sollicitude de l'autorité. Il y a huit ans environ, l'un des hommes les plus actifs et les plus prévoyants qui aient présidé aux destinées de cette grande cité, M. Soares d'Andrea, dit avec raison à l'assemblée législative provinciale que toutes les précautions exigées par la prudence ayant été négligées, il ne restait plus que deux partis à prendre : ou abandonner complétement cette portion de la ville, ou remédier dans le plus court délai à tous les périls dont elle était menacée, surtout à l'époque des pluies diluviennes qui renouvellent les éboulements. A cette occasion, il signala l'opinion d'un ingénieur français d'une haute expérience, celle du colonel de la Beaumelle, qui, séjournant à Bahia, fut frappé de ce système défectueux de constructions et proposa d'y remédier par l'édification de vastes contre-forts propres à soutenir les terres mouvantes. Le sage administrateur voulait adopter ce système en entreprenant sans retard ces travaux gigantesques. S'ils ne sont déjà commencés, tôt ou tard on sera bien contraint, pour éviter la ruine de la ville basse, d'avoir recours à ces muraille cyclopéennes renouvelées des temps antiques.

Nous n'avons pas la prétention de nommer ici tous les édifices cachés par les riantes collines qui se dessinent à l'entrée du port. Il faudrait décrire la vieille cathédrale (la Sé), construite dès l'année 1552 ; le collége des jésuites, tout bâti en marbre, à côté duquel s'ouvre la précieuse bibliothèque fondée en 1811, grâce à l'idée de M. Gomez Ferrão, par le produit d'une loterie; le palais des anciens gouverneurs, occupé aujourd'hui par le président de la province ; l'hôtel de la Monnaie, qui remonte à 1694 ; la salle de spectacle, bâtie seulement en 1806 ; la promenade publique, plantée en 1808 par les ordres du comte dos Arcos, auquel on doit tant d'autres institutions utiles. Du *Passeio publico,* où s'élève l'obélisque commémoratif rappelant l'arrivée de Jean VI, il faudrait se diriger vers le lac charmant que l'on désigne sous le nom de *Dique,* et qui, à quelques pas de la ville, renouvelle tous les enchantements de ces bois vierges que l'on ne rencontre plus que dans l'intérieur. En descendant vers la ville basse, qui a aussi ses monuments, il faudrait dire un mot de cette église de la Conception, que l'on édifia, pour ainsi dire, à Lisbonne, puisque toutes les pierres, taillées et numérotées, en furent apportées vers 1623 sur le lieu où on la dressa. Il serait indispensable de visiter au moins la Bourse, vaste bâtiment achevé en 1816, et dont le magnifique parquet présente, dans une sorte de mosaïque, la plus riche collection de bois indigènes que l'on connaisse dans l'Amérique du Sud. Parmi les innombrables édifices religieux, il nous faudrait au moins nommer le grand couvent de San-Francisco, fondé en 1594, puis San-Bento, édifié treize ans auparavant ; les Carmes ; San-Pedro ; les monastères *das Merces, do Desterro, da Soledad,* où depuis plus d'un siècle les religieuses ursulines multiplient leurs gracieux chefs-d'œuvre, et rappellent, par l'éclat de leurs bouquets en plumes, le mot charmant du bon missionnaire, qui veut que les tangaras et les colibris ne soient que des fleurs célestes destinées à visiter les fleurs de la terre. Si nous nommions la petite église da Graça, ce serait pour rappeler qu'elle renferme la tombe de Paraguassou; si nous entrions dans *Nossa-Senhora da Victoria,* nous y chercherions le millésime de 1552, qui lui assigne la date la plus ancienne parmi tous ces monuments religieux. Au milieu de tant d'édifices appartenant à des âges divers et à des institutions variées, nous aimerions à constater un soin de conservation qui fait honneur aux derniers magistrats chargés de l'administration municipale. C'est néanmoins une chapelle ruinée que nous offrons comme spécimen de l'architecture du dix-huitième siècle, époque à laquelle tant d'églises furent édifiées au Brésil. Sur la route qui conduit au faubourg charmant que l'on appelle *Bom-Fim*, s'élève encore la chapelle de San-Gonçalo. Un siècle à peine s'est écoulé depuis que l'on posa les dernières pierres de sa façade, et les agaves, les palmiers dendezeiros, les bananiers, les cocotiers même, croissent en désordre le long de ses murailles et voilent complétement son entrée. Mille autres plantes parasites naissent dans les anfractuosités de ses murs et hâtent sa destruction. Nulle corporation n'a pris soin jadis d'arrêter cette ruine que l'on eût pu aisément éviter; c'est que, bâtie en 1753 par les jésuites, cette chapelle, admirablement située, n'a été achevée que six ans avant la destruction de l'ordre puissant auquel elle appartenait. Son abandon commença de bonne heure, et, au début de ce siècle, Lendley signalait déjà ses ruines pittoresques comme l'un des sites les plus charmants qu'il eût remarqués dans Bahia.

---

## SALMONIA.

Fin. — Voy. p. 193, 358.

A la quatrième journée, les amis arrivent devant le Loch-Maree, à l'ouest de Rosshire, en Écosse. On est au milieu de juillet. Le paysage est sévère : d'un côté, une haute montagne est couronnée de bois et de nuages ; de l'autre, on entrevoit dans le brouillard quelques îles à distance. Les quatre pêcheurs entrent dans une barque. A mesure qu'ils avancent, la scène grandit avec les montagnes ; un aigle s'abat comme une flèche sur le lac et y saisit un poisson qu'il emporte à son aire : c'est l'aigle gris ou aigle d'argent. Haliéus raconte qu'il a vu, sur l'un des rochers du Ben-Weevis, près de Strathgrave, deux aigles exerçant leurs petits à voler. Ils s'élevaient, sous le soleil, à quelque hauteur au-dessus de la cime en faisant d'abord de petits cercles, puis de plus grands, et les jeunes aigles les imitaient. Toute la famille monta ainsi peu à peu vers le soleil jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus visibles que comme des points noirs dans le ciel. Tout en conversant, on rame et l'on aborde à une petite auberge. Après un déjeuner qui, grâce à Ornither et à quelques pluviers et bécassines qu'il a rapportés de la chasse, est succulent, on part pour les bords de la rivière Ewe. Haliéus trouve que le vent a fait élever la surface de l'eau : c'est une circonstance peu favorable ; il en est autrement lorsque c'est la pluie qui gonfle la rivière, parce qu'alors les poissons, avertis par leur instinct, sont dans l'attente de la nourriture fraîche que ne manquent point d'apporter les courants. Ici l'instinct est plus habile que la raison. Si les poissons raisonnaient, ils croiraient à la bienvenue de toute augmentation considérable de l'eau, quelle qu'en fût la cause, le vent ou la pluie. Ce jour-là, le ciel est gris : aussi fait-on usage de mouches artificielles plus grosses et plus brillantes ; mais on a peu de succès : tout l'art d'Haliéus échoue. Bientôt on a l'explication de la mésaventure : on a beaucoup pêché depuis quelques jours en cet endroit. Haliéus ne se décourage point ; il emploie des mouches que, très-probablement, on n'a pas songé à donner pour appâts aux poissons et dont, par conséquent, ils ne sont pas rassasiés. Cette fois il prend quelques saumons. Haliéus, à propos de la difficulté de *noyer* les poissons pour les tirer plus facilement hors de l'eau, raisonne sur ce que la mort peut causer de souffrances aux animaux, en toute hypotèse moins sensibles que nous parce qu'ils sont exempts des angoisses morales. Par occasion, il cite quelques exemples d'hommes qui sont morts, non-seulement sans aucune douleur, mais même agréable-

ment. Sir Charles Blagden, dînant un jour avec ses amis Berthollet et Gay-Lussac, s'éteignit en savourant une tasse de café et sans en laisser tomber une seule goutte. Le docteur Cullen, au moment d'expirer, murmura distinctement ces mots. « Je voudrais qu'il me fût possible d'écrire ou de parler, afin d'exprimer combien c'est une chose agréable de mourir. » Ces passages et d'autres, qui nous intéressent, ne sont toutefois que de rares digressions. L'objet du dialogue est la pêche et tout ce qui s'y rapporte. Voici un poisson qui lutte vigoureusement et menace d'emporter au fond des eaux l'hameçon et la ligne. Haliéus enseigne tous les moyens qu'il faut mettre en usage pour vaincre sa résistance et triompher de ses efforts. L'heure du dîner arrive; on discute les meilleures manières d'apprêter les poissons. On retourne au rivage, et l'on se livre à une étude comparée, physiologique et ethnique de la truite et du saumon.

Dans la cinquième journée, Haliéus donne des renseignements curieux sur les rivières de l'Europe : il les connaît presque toutes et en parle aussi pertinemment qu'un chasseur parlerait des bois qu'il est habitué à parcourir; mais c'est surtout sur les cours d'eau des trois royaumes unis et leurs habitants que l'auteur est disert et instructif. Un passage de quelque étendue sur l'instinct des animaux aux divers degrés de la création est riche de faits et de fines observations. Les amis, entraînés par le sujet, s'élèvent à ce propos jusqu'aux plus hautes considérations philosophiques.

Le dialogue du sixième jour traite particulièrement des hameçons, du sens particulier qui fait reconnaître aux poissons les différentes qualités de l'eau, du genre de nourriture que le saumon préfère, des présages du temps tirés, soit de la couleur de l'atmosphère, soit des mouvements des oiseaux, et, en général, de toutes sortes de pronostics.

Le septième jour, vers le commencement d'octobre, les amis se réunissent à Leintwardine, près de Ludlow, au bord d'une rivière où abonde le grayling (l'ombre). D'où vient ce poisson? Est-il vrai qu'il ait été introduit en Angleterre par les moines? Quelles sont les conditions pour qu'il vive et se multiplie? Ce sont toutes questions qu'Haliéus examine avec sa science et sa sagacité habituelles. Il a observé le grayling jusqu'en Carniole, et il le connaît tout aussi bien que le saumon. Il n'a pas moins d'expérience en ce qui concerne les anguilles et leurs migrations.

La huitième journée se passe à Downton, et il y est surtout question d'entomologie appliquée à la pêche.

L'auteur nous transporte, pour la neuvième et dernière scène de son livre, à la chute du Traun, dans la haute Autriche. Il y est accompagné des mêmes amis. Un superbe saumon *hucho* fournit à Haliéus l'occasion d'un nouvel enseignement. Par transition, on en vient à parler des monstres marins fabuleux, du serpent de mer, du kraken, de la fille de mer ou sirène. Haliéus, naturellement, rit de ces contes, bien qu'il ne soit pas disposé à croire aux choses impossibles. Il rappelle qu'un baronnet de ses amis, entendant faire un grand éloge de sir Joseph Banks, se prit à dire : « Sir Joseph était certainement un excellent homme; mais il avait ses préjugés. — Et quels préjugés? lui demanda-t-on. — Par exemple, il ne croyait pas aux sirènes. » Il est aussi question, dans cette neuvième partie, du char (le *sœlmling* des Allemands, espèce de saumon), de l'umbla ou ombre chevalier, du lavaret et de beaucoup de poissons du Nord que l'on pourrait introduire dans nos rivières, entre autres du silure dont nous avons parlé récemment (voyez page 287). On projette un dîner qui sera composé tout entier de poissons et offrira une agréable leçon d'histoire naturelle. On parle des différentes causes qui influent sur la couleur des eaux, et l'on termine par des réflexions si nobles, si élevées, même si touchantes, qu'en fermant le livre et se rappelant la définition bien connue du docteur Johnson : « La pêche est un amusement où l'on se sert d'un bâton et d'un fil : un ver au bout du fil et un fou au bout du bâton; » on serait presque tenté d'adopter cette variante : « une mouche à un bout et un philosophe à l'autre. »

---

## MONUMENTS CELTIQUES

### DE LA GRANDE-BRETAGNE.

### ABURY [1].

Les pierres d'Abury sont situées sur la partie la plus élevée d'une plaine. Deux avenues y conduisent. Suivant le docteur Stuckeley, ces avenues offrent le développement d'un serpent dont la tête est dans la direction de Hackpen-Hill, vers le village de West-Kennet, tandis que la queue descend la vallée au-dessous de Beckhampton. Le monument d'Abury serait donc un de ces anciens temples dédiés à l'Éternité, un de ces *draconlia* qui, suivant un système en faveur, auraient été très-répandus sur la terre, dans des temps antéhistoriques. Le temple entier se serait composé du cercle d'Abury, représentant la source de toute existence, le Dieu père; du serpent, c'est-à-dire du Fils ou de l'éternité; des ailes du serpent, ou de l'Esprit, *anima mundi*. Le cercle d'Abury est un champ qui contient 22 acres, et dont le diamètre est de 1 400 pieds. Il est entouré de remparts en terre et d'un fossé intérieur; autour du fossé était un cercle de pierres au nombre de cent. En 1722, on comptait dix-huit de ces pierres debout, et 27 penchées ou tombées. Au milieu sont deux autres cercles, que l'on a distingués l'un de l'autre en les appelant temple du nord et temple du midi. La ligne extérieure de chacun de ces temples se composait de trente pierres; la rangée intérieure de douze. Au centre du temple du midi était une pierre debout ou obélisque, circulaire à sa base, haute de 21 pieds, et ayant 8 pieds 9 pouces de diamètre, et au centre du temple du nord un groupe de pierres couvert. A l'extrémité sud de la ligne qui relie les deux centres de ces deux temples on voyait une pierre au milieu de laquelle était un trou; on a supposé assez gratuitement que c'était par là que passait le lien qui attachait les victimes à la pierre. Le nombre total des pierres dans tout le camp devait être de cent quatre-vingt-neuf. En 1722, le docteur Stuckeley en a compté soixante-seize. En 1812, il n'y avait plus au cercle qui fait le contour du fossé que dix pierres debout et cinq renversées. Au temple du nord, il restait deux pierres du groupe couvert; trois debout et une renversée au cercle extérieur; une debout seulement au cercle intérieur. Au temple du sud, on ne voyait plus que deux pierres debout et trois pierres couchées au cercle extérieur.

Un autre temple circulaire au sommet de la colline d'Overton, et qui, d'après le système du docteur Stuckeley, formait la tête du serpent, était composé de deux cercles ou ovales, dont le plus grand avait quarante pierres et le plus petit vingt-six. Les habitants donnent encore au sommet de la colline d'Overton le nom de *sanctuaire*.

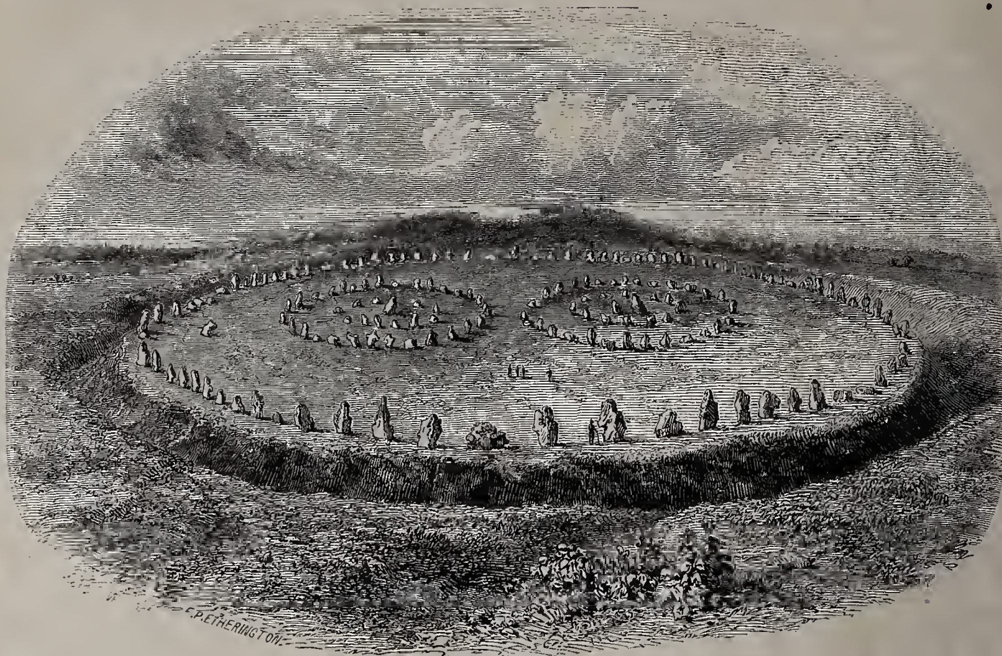
Les pierres d'Abury n'ont été taillées par aucun instrument; au contraire, le travail de la main de l'homme est très-visible dans celles de Stonehenge.

Dans le manoir d'Abury, en creusant la terre, on a trouvé une quantité très-considérable de cornes de daims, d'os, de coquilles d'huîtres et de charbons. Il y avait beaucoup d'ossements brûlés parmi les cornes.

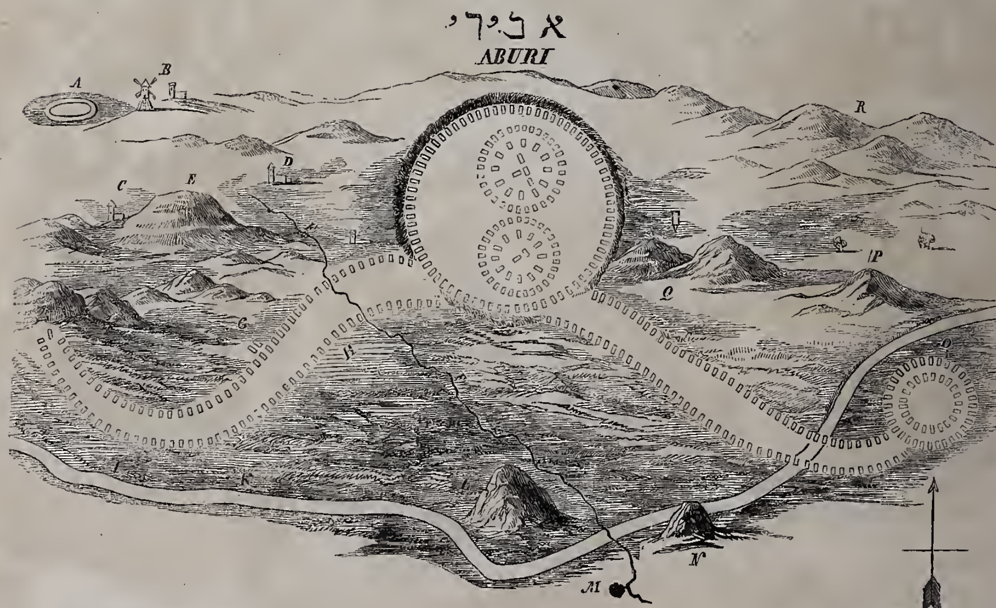
[1] Note du volume que nous publions sous le titre de *Voyageurs anciens*, et qui comprend les relations de huit voyageurs : — l'amiral carthaginois *Hannon*, — *Hérodote*, — le médecin *Ctésias*, — le Marseillais *Pythéas*, — l'amiral macédonien *Néarque*, — *Jules César*, — *Pausanias*, — le moine chinois *Fa-Hian*.

L'avenue de Beckhampton, qui formait la queue du serpent, commence à l'ouest de la ville d'Abury, près du cimetière, et de sinuosité en sinuosité, à travers routes et champs, arrive à la route de Bath, près d'une route romaine. On croit qu'elle diminuait de largeur en approchant de son extrémité, qui était peut-être terminée par une seule pierre.

Le nombre de pierres dont se composait l'ensemble du monument, cercles et avenues, a été évalué à six cent cin-




Monument d'Abury dans le Wiltshire ; restauration. — Extrait du volume intitulé : *Voyageurs anciens*, p. 231.




Plan du monument d'Abury.

A, Oldbury-Castle. — B, Broad-Hinton. — C, Yatesbury. — D, Monkton. — E, Windmill-Hill. — F, Horselip. — G, Longstone-Cove. — H, avenue de Beckhampton. — I, route de Bath et Marlborough. — K, via Badonica. — L, le mont Silbury ; tumulus. — M, source principale du Kennet. — N, barrow, coupé par les Romains. — O, Overton-Hill. — P, Roydon. — Q, Hapken-Hill. — R, Temple-Downs.

quante. On ne comptait plus, dans le monument d'Abury, que soixante-treize pierres en l'année 1663, vingt-neuf en 1722, dix-sept en 1815. Dans l'avenue de Kennet, où il y avait primitivement deux cents pierres, il n'en reste plus que quelques-unes debout ; au temple d'Overton-Hill, tout a disparu ; de même à l'avenue de Beckhampton ; deux pierres seules marquent la situation de Longstone-Cove.

Le mont Silbury (L), qui couvre un espace de 5 acres et 34 perches de terre, et qui est situé vis-à-vis le temple d'Abury, presque au centre de deux des coudes de l'avenue, est une élévation artificielle, un tumulus. Le docteur Stuckeley a imaginé que ce pouvait être le tombeau du roi archiceltique fondateur du temple d'Abury.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

# 1688.



Entrée de Guillaume III à Exeter. — Composition et dessin de Gilbert.

1688 est une date célèbre dans l'histoire d'Angleterre. En cette année, le dernier représentant de la dynastie des Stuarts, Jacques II, qui avait fatigué la nation par le scandale de ses mœurs, sa mauvaise foi, ses ruses, et son mépris des libertés publiques, tomba du trône où monta, sans beaucoup d'obstacles, son neveu et gendre, Guillaume, prince d'Orange, fils de Guillaume II de Nassau et de Henriette-Marie Stuart, fille de Charles Ier.

Guillaume, élève du généreux de Witt, s'était concilié de bonne heure l'affection des Hollandais. Non-seulement on l'avait élevé au stathoudérat en 1672, mais encore, en 1674, à la suite de ses succès contre Louis XIV, on avait déclaré cette fonction suprême héréditaire dans sa famille. Toutefois ce n'était pas encore assez pour son

ambition. Il avait épousé Marie Stuart, fille de Jacques II, et, ainsi doublement attaché à l'Angleterre par sa naissance et par cette alliance, il lui avait été facile d'établir des relations politiques, dans ce pays, avec les chefs du parti des mécontents qui grandissait de jour en jour. Depuis 1686 on le sollicitait de venir prendre la couronne d'Angleterre Un grand nombre de personnages éminents de la noblesse et du clergé anglais lui donnaient l'assurance que la majorité de la nation le désirait autant qu'elle détestait Jacques. En même temps, il recevait des cours étrangères, jalouses de Louis XIV et de Jacques son allié, des promesses d'appui. Enfin, les états généraux de Hollande même accordèrent leur sanction à son projet et, de plus, lui allouèrent un prêt de 4 millions de guilders. Voyant donc, en 1688, toutes les circonstances se déclarer en sa faveur, Guillaume hâta ses préparatifs, rassembla une armée composée de Hollandais, d'Anglais et de Suisses, s'associa un vaillant capitaine, le comte de Schomberg, et s'embarqua résolûment, le jeudi 1er novembre (vieux style).

Dans la soirée du 5 novembre, la flotte hollandaise et la frégate *la Brill*, qui portait Guillaume d'Orange, doublèrent le cap élevé de *Berry-Head* et vinrent mouiller dans le petit havre de Torbay, sur la côte du Devonshire. Le débarquement ne rencontra aucun obstacle : les pauvres pêcheurs de Torbay, qui n'était alors qu'un village, et les paysans des environs, s'empressèrent d'offrir leurs services. Guillaume passa la nuit dans une hutte grossière, sur un matelas apporté de la frégate. Le jour suivant, mardi 6 novembre, il avança dans l'intérieur des terres avec ses troupes, sous des torrents de pluie et par des chemins affreux. Il s'arrêta pendant deux jours au manoir de Ford, appartenant aux Courtenay, et situé près de Newton-Ford. De là, il continua sa route en se dirigeant vers Exeter. Cette ville était dans une grande agitation; les magistrats voulaient rester fidèles au roi Jacques malgré la volonté des habitants. A l'approche des soldats de Guillaume, les portes furent fermées par ordre du maire et des aldermen; mais le peuple les ouvrit à la première sommation. Ce fut le vendredi 9 que le prince d'Orange arriva devant la ville. On avait fait des démarches pour que les magistrats vinssent le recevoir officiellement : ils avaient refusé.

« Toutefois la pompe de ce jour pouvait se passer de leur présence, » dit Maccaulay qui consacre une belle page à l'entrée de Guillaume dans Exeter (¹). « Jamais rien de semblable ne s'était vu dans cette portion de l'Angleterre : beaucoup de gens firent plus d'une demi-journée de marche pour contempler le champion de leur religion; les habitants de tous les villages voisins accoururent; une foule immense, composée surtout de jeunes paysans brandissant leurs bâtons, s'était réunie au sommet de la colline de Haldon, d'où l'armée, après avoir passé Chudleigh, découvrit d'abord la vallée de l'Exe et les deux tours massives sortant du nuage de fumée qui enveloppait la capitale de l'Ouest. La route, du sommet de la colline jusqu'à la plaine, et à travers la plaine jusqu'à la rivière, c'est-à-dire pendant une distance de plusieurs milles, était bordée de spectateurs. De la porte de l'Ouest jusqu'à l'enclos de la cathédrale, la foule et les acclamations rappelaient aux habitants de Londres les tumultes des fêtes du lord-maire. Les maisons étaient décorées pour la circonstance; portes, fenêtres, balcons, toitures, tout regorgeait de curieux. Un œil accoutumé aux pompes de la guerre eût sans doute trouvé beaucoup à redire à ce spectacle; car des marches fatigantes pendant la pluie, sur des routes où le piéton enfonçait dans la boue jusqu'à la cheville, n'avaient amélioré ni l'apparence, ni l'accoutrement des hommes. Mais la population du Devonshire, qui ne connaissait rien des splendeurs d'une armée bien ordonnée, était transportée de joie et d'admiration. Le royaume tout entier fut bientôt inondé des descriptions de ce spectacle martial où rien ne manquait de ce qui pouvait flatter l'esprit du vulgaire pour le merveilleux. En effet, l'armée hollandaise, composée d'hommes de nations diverses et qui avaient servi sous différents drapeaux, présentait un aspect à la fois grotesque, superbe et terrible, à des insulaires qui ne possédaient en général que des notions bien vagues sur les pays étrangers. En première ligne se voyait Macclesfield à la tête de deux cents gentilshommes, la plupart Anglais d'origine, couverts de cuirasses et de casques brillants, et montés sur des chevaux de Flandre, chacun suivi par un nègre venu des plantations sucrières de la côte de la Guiane. Les habitants d'Exeter, qui n'avaient jamais vu autant d'individus de la race africaine, considéraient avec étonnement ces faces noires encadrées dans des turbans brodés et ornés de plumes blanches. Ensuite venait, le sabre en main, un escadron de cavaliers suédois revêtus d'armes noires et de manteaux de fourrures; ceux-ci étaient l'objet d'un intérêt tout particulier, car on les disait originaires d'un pays où l'océan était toujours glacé, où la nuit durait six mois de l'année, et on ajoutait qu'ils avaient tous tué de leurs propres mains les ours énormes dont ils portaient la dépouille. Puis apparaissait la bannière de Guillaume, entourée d'une noble compagnie de gentilhommes et de pages. La foule qui couvrait les toits et qui garnissait les fenêtres pouvait lire sur les larges plis du drapeau la mémorable devise : « Je maintiendrai les libertés d'An- « gleterre et la religion protestante. » Mais les acclamations redoublèrent quand on vit le prince d'Orange lui-même, couvert d'une cuirasse, une aigrette blanche sur la tête, monté sur un cheval blanc et précédé de quarante coureurs. Un sourire vint adoucir l'expression grave de son visage lorsqu'une vieille femme, s'élançant de la foule et se précipitant au milieu des épées nues et des chevaux caracolants, saisit la main du libérateur et s'écria qu'elle était enfin heureuse. A côté du prince était le grand comte de Schomberg, le premier soldat de l'Europe depuis que Turenne et Condé n'étaient plus. Venait ensuite une longue colonne de fantassins barbus de la Suisse; différentes troupes qui, selon la mode du temps, portaient les noms de leurs chefs anglais, fermaient la marche. L'étonnement de la population ne fit qu'augmenter lorsqu'on vit arriver vingt et un lourds canons d'airain et une étrange machine montée sur des roues qui se trouva être une forge portative avec tous les outils nécessaires pour la réparation des armes et équipages. Mais rien ne causa plus d'admiration que le pont de bateaux jeté en quelques instants sur l'Exe pour le passage des fourgons, et qui fut ensuite enlevé aussi rapidement et emporté par morceaux. »

Le 18 décembre suivant, Guillaume entrait à Londres. Malgré le mauvais temps, une foule considérable s'assembla entre Albermale-House et le palais de Saint-James pour saluer le prince à son arrivée. Les chapeaux et les cannes étaient ornés de rubans oranges, les cloches étaient en branle, on préparait tout pour les illuminations, et l'on empilait des fagots pour les feux de joie. Mais Guillaume, qui avait peu de goût pour les bruyantes démonstrations populaires, prit la route du parc, et, à la chute du jour, il arriva au palais de Saint-James, dans une voiture légère, accompagné de Schomberg.

Jacques, qui était parti le matin même pour Rochester, s'échappa de cette ville dans la nuit du 22 au 23 décembre, vieux style (2 janvier 1789). Après une traversée pénible,

(¹) *Histoire d'Angleterre depuis l'avènement de Jacques II*, par T. B. Maccaulay, traduite de l'anglais par le baron Jules de Peyronnet. 1853.

il débarqua au petit village d'Ambleteuse (voyez page 269) et bientôt arriva à Saint-Germain, où il fut reçu par Louis XIV. Le 23 février 1689, la couronne fut donnée, par une convention nationale, au prince d'Orange sous le nom de Guillaume III, et à sa femme la princesse Marie.

---

## CORRESPONDANCE D'UNE INSTITUTRICE.

Suite. — Voy. p. 213, 255, 286, 314, 338, 366, 378.

*Susanne à son amie.* — Je suis restée longtemps sans vous écrire ; c'est que je ne trouvais véritablement rien de nouveau à vous apprendre et que ma vie s'écoule sans aucun incident qui sollicite la pensée.

N'en concluez pas qu'elle soit devenue plus fastidieuse. Loin de là! jamais mes devoirs n'ont été plus faciles, mes heures mieux remplies. Je n'ai autour de moi que motifs de satisfaction. M. le comte en est arrivé à me témoigner presque de la déférence; les gens du château sont plus bienveillants; Louise se montre aussi affectueuse que le lui permet son caractère, dont le fond est une rigide équité. Tout est droit chez cette enfant; mais c'est la droiture de l'acier; l'émotion ne fait jamais rien pencher, en elle, à droite ou à gauche. M. Lerman prétend qu'elle doit avoir un pendule à la place du cœur.

A propos de M. Lerman, savez-vous qu'il veut faire ma fortune? J'avais quelques centaines de francs d'économies (car depuis que mon frère est placé, ma mère a refusé de rien recevoir); le docteur les a risqués dans je ne sais quelle entreprise dont les actions ont triplé, et voilà que les pièces d'argent sont devenues des pièces d'or! M. Lerman continue à administrer mon capital; il prétend me conquérir une dot. Je ris et je le laisse faire.

Ma grande préoccupation est ailleurs pour le moment : j'apprends la botanique.

C'est le neveu du docteur, M. Georges Burel, qui veut bien me diriger dans c te étude. Jusqu'à présent je l'avais crue aride; j'étais effrayée des mots latins, des nomenclatures; je ne me sentais aucun goût pour cette nature étiquetée et mise en cartons; mais M. Burel m'a fait revenir de mes préventions.

Maintenant je trouve dans ces recherches un charme qu'aucune autre étude n'a jamais eu pour moi; je ne rêve que classification et herbier. M. Burel trouve que je suis née pour la botanique, et comme il l'enseigne à Louise, nos promenades sont devenues des herborisations.

Vous ne sauriez croire, chère amie, ce qu'il y a de plaisir à entrer ainsi dans les intimités de la création. Je me promenais autrefois parmi les plantes comme au milieu d'une foule inconnue, maintenant elles deviennent pour moi des connaissances, presque des amies! Je sais le nom et l'histoire de chacune d'elles, je puis dire sa famille, parler de ses défauts ou de ses vertus! C'est un monde nouveau qui surgit autour de moi et qui anime par un nouvel intérêt les scènes de la création.

J'ai été heureuse d'apprendre par vous le mariage d'Amélie, et je suis loin de partager vos craintes. Celui dont elle porte maintenant le nom n'a, dites-vous, ni rang, ni fortune. Qu'importe, s'il est digne de notre amie, s'il l'a choisie dans la sincérité de son cœur et s'il est résolu à accomplir tous ses nouveaux devoirs. Amélie pouvait sans doute, avec le nom qu'elle porte et les relations de sa famille, espérer une riche alliance; mais à quoi bon? Est-il donc rien de plus doux qu'une union dégagée de tout calcul, dans laquelle on s'est choisi l'un pour l'autre, dont tout le luxe est fourni par le cœur? En ménage, la tendresse est le seul capital qui porte des intérêts assurés.

Certes, je ne voudrais point m'engager dans une alliance qui m'exposerait à la misère; je craindrais que l'épreuve ne fût au-dessus de mes forces; mais la médiocrité laborieuse me plairait plus que la richesse elle-même : je m'y sentirais plus à l'aise, je serais plus sûre d'y faire mon devoir. Les humbles destinées sont comme les petits royaumes, on les gouverne plus facilement et l'on craint moins les révolutions.

Oh! bien souvent j'ai fait mon rêve d'avenir, et, pourquoi le cacher? c'était un rêve à deux! Mais je ne *nous* voyais jamais ni riches, ni puissants, ni mêlés aux turbulences des villes. Mes chimères se faisaient toujours un nid de verdure, au fond de quelque joyeux village de nos montagnes. Je me bâtissais en idée une de ces petites maisons semblables à celles qu'occupent nos pasteurs, avec un parterre sous les fenêtres, un verger derrière le pignon et une vigne courant le long du mur. Je me supposais là doucement occupée de devoirs journaliers, veillant à restreindre le superflu pour en faire largesse à ceux que Dieu privait du nécessaire, partageant mes heures de loisir entre les promenades, les causeries ou les lectures. Oh! la douce existence et le joli rêve!... Mais il faut s'éveiller et retourner à la réalité.

Voici le docteur qui m'y fait rentrer par la porte d'or : il crie sous ma fenêtre je ne sais quelle nouvelle de bourse... Tout ce que je comprends, c'est que me voilà riche de quatre mille francs. Vous figurez-vous votre amie à la tête d'un pareil capital? quatre mille francs! C'est l'ameublement de la maisonnette que je rêvais tout à l'heure; ce sont des rosiers dans toutes les plates-bandes, des reines-marguerites bordant tout les massifs.

Allons, je suis folle! pardonnez-moi; je ferme ma lettre. — Aussi bien, voici l'heure de la leçon de botanique, et l'élève ne doit pas faire attendre le maître.

*Susanne à sa mère.* — Oh! si vous saviez ce que j'ai à vous dire!... Je suis encore si troublée que je ne sais par où commencer!...

Ne vous effrayez pas cependant, bonne mère : il ne s'agit point d'un malheur, mais simplement d'une conversation avec M. Lerman.

Ce matin il est arrivé suivi de son neveu; j'ai voulu descendre avec Louise dans la serre pour la leçon de botanique; il a envoyé l'enfant et il m'a retenue.

Je lui ai vainement objecté que cette interruption m'empêcherait de comprendre la suite; il m'a fait asseoir près de lui sur la terrasse, en me disant que pour l'heure il songeait moins à l'élève qu'au professeur.

— Et c'est pour lui rendre la tâche plus facile que vous me retenez?

— C'est pour qu'aujourd'hui, par extraordinaire, il puisse savoir ce qu'il dit.

Je me suis récriée :

— Et en quoi ma présence ferait-elle obstacle?

— Parce qu'il pense plus à l'écolière qu'à la leçon!

Vous devinez mon embarras. J'ai baissé les yeux en balbutiant je ne sais quelle protestation; mais il m'a interrompue.

— Voyons, ne jouons pas une scène de Marivaux, m'a-t-il dit avec sa brusque bonhomie, il n'y a qu'un mot qui serve. Mon neveu vous aime et voudrait vous offrir de partager la cure qu'il vient d'obtenir. Si la proposition vous agrée, dites-le, sinon refusez; nous n'en resterons pas moins amis.

J'étais si surprise, si troublée, que je n'ai pu répondre. M. Lerman a vu mon embarras.

— Je ne vous demande pas une décision subite, a-t-il ajouté : il faut que vous vous consultiez sérieusement, que vous écriviez à votre mère; dans quelques jours je reviendrai.

Et il s'est levé.

Mais, comme s'il se ravisait tout à coup :

— Seulement, a-t-il ajouté; sachez bien toute la vérité et dites-la. Mon neveu ne possède que son salaire de pasteur; vos quatre mille francs vous permettront d'entrer en ménage; s'il manque quelque chose, j'y pourrai suppléer. Voilà le bilan; pesez tout, consultez ceux qui vous dirigent, et puis vous m'avertirez.

A ces mots il m'a serré la main et il est parti.

Je me suis enfuie dans ma chambre, j'ai refermé ma porte, et je ne sais pourquoi je me suis mise d'abord à pleurer.

Ce ne pouvait être de tristesse, car mon cœur battait joyeusement. J'aurais voulu vous avoir là, pouvoir me jeter dans vos bras et appuyer mon front sur votre épaule. — O ma mère! ma mère! qui l'eût jamais cru qu'il penserait à moi, qu'il m'offrirait de partager sa vie? Et cependant, quand je m'interroge en toute sincérité, je crois... oui... il me semble que je le désirais tout bas, que je l'avais espéré quelquefois. Oh! si vous le connaissiez, ma mère! si vous saviez quelle noble intelligence, quelle âme délicate! Comme tout ce qui est généreux trouve naturellement en lui de l'écho! Il vous aimerait tant! il serait pour mon frère un guide si précieux! j'aurais en lui un soutien si sûr! Cependant je ne veux point influencer votre décision, chère mère; quelle qu'elle soit, je m'y soumettrai sans murmure. Appelez-en à votre sagesse, informez-vous, et puis fixez vous-même le sort de votre fille.

*La suite à une autre livraison.*

---

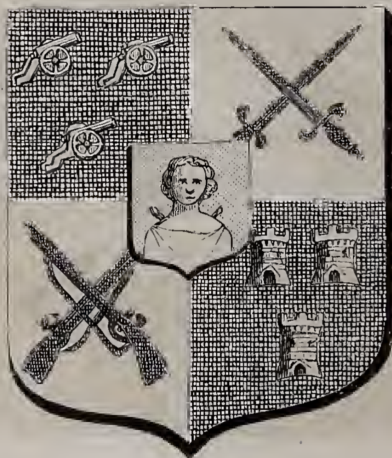
## SAINT-QUENTIN

(Département de l'Aisne).

La ville de Saint-Quentin, qui a porté sous la domination romaine le nom d'*Augusta Viromanduorum,* était, au troisième siècle, une des principales villes de la Gaule romaine. Son nom d'Augusta était le titre du premier honneur et de l'autorité suprême. Sa situation à l'embranchement de cinq voies romaines partant de Soissons, de Reims, de Bavai, de Cambrai, d'Amiens, en faisait le centre d'opérations stratégiques et administratives importantes: aussi, un sénat y tenait ses assemblées; elle était gouvernée par des officiers qu'on nommait *décurions*, et ses citoyens avaient le droit de bourgeoisie romaine et étaient élevés au rang de chevalier, lorsqu'ils avaient bien mérité de la patrie. Le monument que les trois provinces de la Gaule érigèrent à L. Besius, *superior Viromanduorum,* nous apprend que ce citoyen avait obtenu ce titre. Le tribunal où se rendait la justice se nommait *prétoire*. Quentinus ou Quentin, jeune homme de famille sénatoriale, y fut traduit et accusé d'avoir profané la religion de la mère patrie, d'avoir violé la majesté des empereurs. Rictius Varrus, préfet des Gaules, après avoir tourmenté Quentin dans les tortures les plus cruelles pour le forcer à sacrifier aux idoles, lassé de la constance inébranlable du saint martyr, lui fit trancher la tête le 31 octobre 302, et fit jeter, la nuit, son corps dans la Somme.



Enseigne de la maison du Petit saint Quentin.

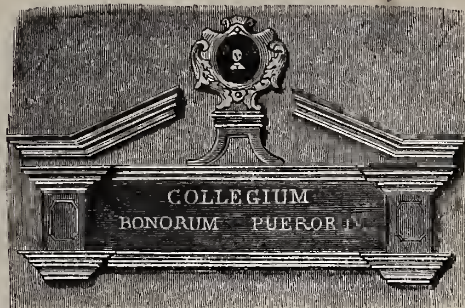

Armoiries de la compagnie des arquebusiers-canonniers de Saint-Quentin

Les actes de la passion de saint Quentin ont été écrits dès les premiers temps de l'ère chrétienne; la Bibliothèque impériale possède plusieurs manuscrits très-anciens de cette relation. La bibliothèque de l'église de Saint-Quentin possède un manuscrit moins ancien de la Passion de saint Quentin, mais plus curieux par le grand nombre de peintures bien conservées qu'il renferme. Ce manuscrit, œuvre d'un chanoine nommé Raimbert, a été écrit par lui dans la première moitié du douzième siècle; il est orné de majuscules gracieusement contournées, tracées de différentes couleurs, et, dans le texte, on trouve vingt-trois peintures à la gouache, avec dorure et argenture, présentant toutes les tortures de la passion de saint Quentin.

Les commerçants de Saint-Quentin ont tenu ancienne-

ment à honneur de prendre pour enseigne quelque scène du martyre du patron de la ville. On ne rencontre plus aujourd'hui qu'une de ces enseignes, celle du Petit saint Quentin, encore ne remonte-t-elle pas bien loin. Elle n'est, du reste, que la reproduction d'une enseigne pareille beaucoup plus ancienne. La tradition raconte que la maison où cette enseigne est placée occupe l'emplacement de la prison où Saint-Quentin fut enfermé et dans laquelle il a subi les tortures qui ont précédé sa mort. Suivant un vieil usage consacré par le temps et qui a subsisté jusqu'en 1790, le clergé, lors de la procession des Rogations, s'arrêtait devant cette maison pour y chanter des antiennes. Pendant qu'on chantait, une jeune fille vêtue de blanc, parée comme une épousée, venait déposer une couronne de fleurs sur la châsse contenant les reliques de saint Quentin portées processionnellement.

La ville possédait autrefois un grand nombre de maisons fort curieuses qui tout les jours disparaissent. L'une d'elles, *la maison de l'Ange,* ainsi nommée à cause de l'ange saint Michel qui y était représenté, a été dernièrement démolie pour faire place à la salle de spectacle. Cette ancienne maison, bâtie en 1598, était surtout remarquable par les




Fronton du collége des Bons-Enfants, à Saint-Quentin.

sculptures sur bois qui ornaient ses étaux, ses traverses, les éperons de ses poutres, et encadraient ses ouvertures.

Vue de Saint-Quentin, prise des bords du canal, en face le petit étang d'Isle. — Dessin de Freeman.

La devanture de ce curieux échantillon de notre architecture bourgeoise a été sauvée de la destruction par M. le duc de Vicence, qui l'a fait transporter au château de Caulaincourt.

L'on n'a point encore détruit la curieuse entrée de l'ancien hôtel des Canonniers, qui date du commencement du dix-huitième siècle.

On sait que, dans chaque ville de quelque importance, des compagnies d'arquebusiers-canonniers s'organisèrent à la fin du quinzième siècle. Ces corps, qui rendirent de si grands services au seizième siècle pour la défense des villes, jouèrent plus tard un rôle moins important. Dans quelques villes, notamment dans le nord de la France, les compagnies de l'arquebuse ont été célèbres au dix-huitième siècle par les fêtes magnifiques qu'elles ont données, lorsqu'elles rendaient le bouquet. Chaque compagnie avait son uniforme, son dicton. Dans une fête du bouquet qui eut lieu à Saint-Quentin, le 5 septembre 1774, quarante et une villes y prirent part. Voici les dictons des compagnies de ces villes · — compagnie de Saint-Quentin, *les Canonniers;* — compagnie de Coulommiers-en-Brie, *les Savourets,* ou *Mangeurs d'argoumiaux;* — compagnie de Rozoy-en-Brie, *les Roses,*

ou *Mangeurs de soupe chaude;* — compagnie de Lagny-sur-Marne, *Combien vaut l'orge?* — compagnie de Charleville, *les Brûleurs de noir;* — compagnie de Montereau-faut-Yonne, *la Poste aux ânes;* — compagnie du Mesnil, *les Buveurs;* — compagnie d'Avenay, *les Bons raisins;* — compagnie d'Étampes, *les Sables,* ou *les Écrevisses;* — compagnie de Mondidier, *les Promeneurs;* — compagnie de Sainte-Menehould, *les Chasseurs,* — compagnie de Brie-Comte-Robert, *la Queue de veau;* — compagnie de Château-Thierry, *Nul ne s'y frotte;* — compagnie de la Ferté-sous-Jouarre, *la Poupée;* — compagnie de Melun, *les Anguilles;* — compagnie de Senlis, *les Besaciers;* — compagnie de Mézières, *la Pucelle;* — compagnie de Sézanne, *Petite ville, grand renom;* — compagnie de Soissons, *les Beyeurs;* — compagnie de Saint-Denis, *le Cri de France,* ou *Montjoie saint Denis;* — compagnie de Vitry-le-Brûlé, *les Buveurs;* — compagnie de Corbeil, *les Pêches;* — compagnie de Provins, *les Roses de Provins;* — compagnie de Nogent-sur-Seine, *les Bons vivants;* — compagnie de Saint-Dizier, *les Bragards;* — compagnie de Vitry-le-Français, *les Gascons;* — compagnie de Vertus, *le Bon vin de Vertus;* — compagnie de Meaux, *les Chats;* — compagnie de Cambrai, *les Friands;* — compagnie de Paris, *les Badauts;* — compagnie de Magny, *les Œufs;* — compagnie de Reims, *les Mangeurs de pain d'épice;* — compagnie de Cressy-en-Brie, *les Roguures de morues;* — compagnie de Châlons-sur-Marne, *les Maraudeurs;* — compagnie d'Amiens, *la Franchise née Picarde, le cœur à la main;* — compagnie de Troyes, *les Bons camarades;* — compagnie de Pont-Sainte-Maxence, *les Soupiers;* — compagnie de Bar-sur-Aube, *l'Œil toujours ouvert;* — compagnie de Crépy-en-Valois, *les Cochons;* — compagnie de Dormans, *les Coqs.*

Les lettres n'étaient pas négligées non plus à Saint-Quentin, et, vers le commencement du quatorzième siècle, un bourgeois de Saint-Quentin faisait une fondation considérable au *collége des Bons-Enfants* de cette ville, en faveur de douze écoliers pauvres. Le collége a conservé le nom qu'il portait à cette époque, et aujourd'hui il est encore nommé *collegium bonorum puerorum,* collége des Bons-Enfants, comme il se lit sur une table de marbre au-dessus de la porte d'entrée.

On sait que quelques communes avaient anciennement, outre leur sceau authentique, un scel particulier pour les causes. Ces sceaux sont assez rares, et le *scel aux causes des jurés de la ville de Saint-Quentin* présente quelque intérêt. Ce sceau représente, sur un fond semé de fleurs de lis, le maieur de la ville, à cheval, vêtu d'une longue robe, la tête nue; il tient une épée dans la main droite; derrière lui s'avancent deux sergents à masse, la verge et l'épée à la main. On lit autour : ✝ SIGILVM IVRATORVM . VILLE SCTI QVITINI AD CAS . 1559.

Depuis longtemps Saint-Quentin occupe par son commerce une position importante parmi les villes du Nord. A la fin du quinzième siècle, l'industrie des linons et des batistes, alors appelés *toiles de Cambrai,* remplaça peu à peu, dans cette ville, la draperie et la setterie qui y fleurissaient depuis le treizième siècle. Ce fut en 1803 que la première filature de coton fut introduite à Saint-Quentin par M. Jacques Arpin. Bien d'autres suivirent cet exemple. Depuis, les fabriques de tulle et de tissus, de broderies de toute espèce, par métiers à la Jacquard, les filatures de laine, les fabriques de sucre indigène, ont développé et agrandi le commerce de cette industrieuse cité. Cet accroissement a été surtout favorisé par la démolition des anciennes murailles; par le canal de l'Escaut qui, mettant cette ville en communication directe avec les bassins houillers du nord de la France et de la Belgique, lui a permis d'acheter, dans de bonnes conditions, la houille, cet aliment des grandes industries modernes; enfin, en 1850, par l'ouverture du chemin de fer de Creil à Saint-Quentin, reliant cette ville à la capitale et au réseau des chemins de fer de la France. De toutes parts se sont successivement élevés, comme par enchantement, des quartiers nouveaux, et sur l'emplacement des bastions et des fossés on voit aujourd'hui des filatures, des ateliers, des apprêts, et des établissements de toute nature qui font de Saint-Quentin moderne une des villes les plus industrieuses et les plus florissantes de la France.

---

Il règne dans les montagnes de Bouhours une tristesse absurde. SAUSSURE.

Saussure connaît donc une autre tristesse différente de celle-ci; une tristesse intéressante, produite peut-être par l'aspect d'une solitude que l'homme a su animer par son énergie; il y a donc aussi une tristesse qui appartient à la catégorie des affections fortes, et qui est à l'affection tendre ce que le sublime est au beau. KANT.

---

### LES SAINTS DES COLONNES.

Voy. t. VIII, p. 35.

Siméon Sisanites, le fondateur de la secte des Stylites, se tint successivement sur cinq colonnes d'une hauteur graduée : la dernière qu'il occupa avait quarante coudées d'élévation. Ses disciples ont imité ce genre de vie pendant sept cents ans : on les appelait les « saints des colonnes, » *sancti columnares.* On voulait ainsi se détacher de plus en plus des préoccupations terrestres, s'isoler complétement du commerce des hommes. Quelques tentatives pour établir cette pratique religieuse dans le pays de Trèves furent blâmées par les évêques.

---

## OLIVIER GOLDSMITH.

Suite.—Voy. p. 177, 305.

### IX. — SUCCÈS POÉTIQUE. — ESSAIS. — UNE VISITE AU DUC DE NORTHUMBERLAND. — ENCORE MÉDECIN.

Le libraire Francis Newbery, qui avait acheté le manuscrit du *Vicaire de Wakefield* au prix de 70 livres (1 750 fr.), l'enferma dans un de ses tiroirs et l'y laissa dormir. Il était loin de compter sur un grand succès et n'avait fait ce marché que par égard pour Johnson; le docteur lui-même n'avait pas exprimé, au sujet de cet essai, une admiration bien vive : il n'en avait parlé qu'avec estime. De son côté, Goldsmith ne se montra point impatient de voir publier sa *nouvelle.* Délivré des obsessions de mistress Fleming, il ne songea plus qu'à faire imprimer son œuvre de prédilection, *le Voyageur (the Traveller).*

« Aujourd'hui, dit le *Public Advertiser* du 19 décembre 1764, on publie, au prix de 1 schelling et 6 pence, *le Voyageur,* ou *une Vue de la Société,* poëme par Olivier Goldsmith, M. B., imprimé pour J. Newbery, à Saint-Paul's Church Yard. »

C'était la première fois que Goldsmith signait de son véritable nom un de ses écrits. *Le Voyageur* réussit au delà de ses espérances et le classa décidément au nombre des plus célèbres auteurs contemporains. Johnson déclara, sans soulever aucune opposition, que personne n'avait rien composé d'aussi remarquable depuis la mort de Pope. Il se plaisait à lire les vers de son ami dans les cercles des hommes de lettres et des artistes. Après une de ces lectures, la sœur de Reynold s'écria : « Non, jamais à l'avenir le docteur Goldsmith ne me paraîtra laid! » En quelques mois, on vendit plusieurs éditions du *Traveller,* et le

nombre de ceux qui admirèrent sérieusement et sincèrement ce poëme s'accrut de jour en jour. On louait au même degré la douceur, la sérénité, la vérité des sentiments, la pureté, la grâce, la concision du style. Le plan et le caractère de l'œuvre étaient nouveaux. Thomson, le poëte des *Saisons*, avait entrevu une composition de ce genre. En écrivant à un de ses amis, il avait remarqué « qu'une peinture poétique de divers pays, entremêlée d'observations morales sur leur nature particulière et sur leurs habitants, ne serait pas une entreprise mal imaginée. » Goldsmith s'était trouvé naturellement conduit à réaliser cette idée. En voyageant, il avait maintes fois décrit en vers, dans les lettres qu'il adressait à sa famille, les scènes qu'il avait sous les yeux. Ces fragments, rapprochés plus tard, n'avaient eu besoin que d'être reliés par une inspiration générale, et cette inspiration était née sans effort des souvenirs de jeunesse que Goldsmith entretenait en lui avec amour, doux rayons qui doraient souvent ses épreuves morales et sa misère.

Après ce succès éclatant, Goldsmith fit un choix d'opuscules en prose qu'il avait publiés à diverses époques, sous des noms d'emprunt, dans les *magazines* et les revues, et il leur donna ce titre simple : *Essais par M. Goldsmith.* Comme il arrive toujours dans de semblables circonstances, on s'empressa de lire et de relire ces essais; on en admira la finesse, l'esprit, l'honnête gaieté, l'agréable humeur, la diction élégante et facile, et on s'étonna beaucoup de ne pas avoir apprécié plus tôt toutes ces rares qualités.

Vers le même temps, notre auteur composa la jolie ballade d'*Edwin et Angelina*, « imprimée, dit le titre, pour l'amusement de la comtesse de Northumberland. » A cette occasion, Goldsmith fut invité à faire une visite à l'hôtel Northumberland. Un magistrat du Middlesex, Hawkins, raconte que, l'y ayant rencontré dans une antichambre, il lui demanda quel avait été le résultat de sa conversation avec le duc. — Sa seigneurie, répondit Goldsmith, m'a parlé de mon poëme, *le Voyageur*, et a ajouté qu'étant lord lieutenant d'Irlande et ayant appris que j'étais de ce pays, il se ferait un plaisir de me rendre quelque service. — Et qu'avez-vous répondu à cette offre gracieuse? dit Hawkins. — Je n'avais rien à répondre, sinon que j'ai là-bas un frère qui est un pauvre ministre et a bien besoin de protection. — Mais pour vous-même, reprit Hawkins, n'avez-vous rien demandé? — Pour moi, dit Goldsmith, je n'ai pas de confiance dans les promesses des grands. Je ne vois rien à espérer que des libraires; ce sont mes meilleurs patrons, et je n'ai pas dessein de les abandonner pour en chercher d'autres. « C'est ainsi, remarque assez brutalement le magistrat, que *cet idiot* entendait ses affaires, négligeait le soin de sa fortune et repoussait la main qu'on lui tendait pour le soutenir. »

Parvenu à la célébrité, mais toujours pauvre, Goldsmith eut encore une fois l'idée de mettre à profit ses études médicales et son titre de docteur. On le vit chercher une clientèle, tout vêtu de neuf, en habit écarlate, en culotte de soie rouge, coiffé de la vénérable perruque professionnelle, une épée au côté et dans la main une canne à pomme d'or. On ne cite qu'une seule personne qui ait eu recours à son art : c'était une dame riche, mistress Sidebotham; depuis la popularité du *Voyageur*, elle s'était mise au nombre de ses amis. Quand le docteur voulut lui prescrire un remède, il se trouva que l'apothicaire se permit de critiquer son ordonnance, et la dame, quel oubli des convenances! prit parti pour l'apothicaire. Goldsmith sortit furieux et protesta avec chaleur que désormais il ne soignerait plus aucun de ses amis. « Vous avez raison, cher docteur, lui dit Beauclerc. Si vous persistez à vouloir tuer les gens, que ce ne soit du moins que vos ennemis. »

X. — COMMENT ON ACCUEILLE LE MINISTRE DE WAKEFIELD. — COMPILATIONS. — LE BONHOMME. — LE VILLAGE ABANDONNÉ.

Quinze mois seulement après la grande colère de Goldsmith contre les procédés de mistress Fleming, parut *le Vicaire de Wakefield*, « conte supposé écrit par lui-même, imprimé pour F. Newbery, à la Couronne, dans Paternoster Row. » On n'en parla point. Les amis de Goldsmith avouaient que le plan était mal conçu et le dénoûment bizarre. Burke seul y trouva de l'éloquence, et Mme Riccoboni, dans une de ses lettres, cite légèrement cette approbation isolée qu'elle ne comprend pas. En dépit de ce froid accueil, le livre se vendit et fit son chemin en silence. A la mort de l'auteur, on comptait déjà six éditions du *Vicaire de Wakefield*, et plusieurs traductions en avaient été faites sur le continent.

Cependant Goldsmith continuait à vivre tant bien que mal, ou, pour mieux dire, beaucoup plus mal que bien, en écrivant des préfaces, en compilant ou abrégeant, suivant les commandes des libraires. Ce fut ainsi qu'on lui demanda divers choix ou recueils : *les Poëmes pour les jeunes dames*, poëmes religieux, poëmes moraux, poëmes amusants; *les Beautés de la poësie anglaise*, etc. La rémunération de tous ces travaux était minime, et, malgré ses habitudes de simplicité, Goldsmith, introduit dans la haute société, avait été forcément entraîné à plus de dépenses. Il écrivit une Grammaire pour cinq guinées. En 1767, on lui proposa de mettre sa plume au service du ministre : il refusa. Il songea au théâtre : c'était entrer dans le plus épineux et le plus perfide de tous les sentiers littéraires. Il composa d'abord la comédie intitulée : *le Bonhomme*, ou *l'Homme d'un bon naturel (the Good natur'd man)*. Le célèbre acteur Garrick, directeur du théâtre de Drury-Lane, éleva mille objections contre la représentation de la pièce : après celles du directeur vinrent celles des auteurs rivaux, celles des acteurs, celles des actrices; puis succédèrent les épreuves des répétitions, les refus de rôles, les indispositions feintes ou réelles, les délais, les remises. Le soir de la représentation n'arriva que lorsque l'auteur en était déjà depuis longtemps au regret d'avoir tenté pareille entreprise et se promettait bien de ne plus jamais s'y laisser reprendre. C'était le 29 janvier 1768. Johnson avait écrit le prologue. La pièce fut mal jouée; un seul acteur, nommé Shuter, donna des preuves de talent. On entendit les cinq actes, mais les marques de désapprobation l'emportèrent de beaucoup, cette première fois, sur les applaudissements. Goldsmith, très-troublé, suivit ses amis au club. Il ne prit point part au souper; toutefois sa gaieté fut bruyante, et il chanta sans se faire prier sa chanson favorite : *la Vieille femme lancée sur un drap soixante dix fois aussi haut que la lune*. Tout cet entrain du pauvre auteur n'était qu'affectation : quelques jours après, il en fit l'aveu en dînant avec Johnson chez le chapelain de Saint-James : « Pendant le souper, dit-il, j'étais en proie à d'horribles tortures; et vraiment, je crois que, si j'avais mis un seul morceau dans ma bouche, je serais mort étranglé sur la place, tant j'étais souffrant; mais je faisais plus de bruit qu'à l'ordinaire pour empêcher qu'on n'en soupçonnât rien, et je crois qu'ils n'ont ni remarqué que je ne mangeais pas, ni deviné les angoisses de mon cœur. Mais lorsque tous furent sortis, excepté Johnson que voici, j'éclatai en sanglots et je criai que je n'écrirais plus jamais. » Johnson exprima sa surprise en entendant cette confession : « Je croyais, docteur, lui dit-il, que c'était là un secret qui devait rester entre nous, et certainement jamais, pour tout au monde, je ne l'aurais révélé à personne. » Bientôt Goldsmith eut des motifs sérieux de se consoler. Les qualités

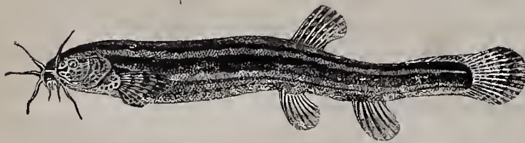
de la pièce furent mieux appréciées lorsqu'elle eut été imprimée; la cour l'applaudit; elle eut dix représentations consécutives, ce qui n'était pas peu de chose en ce temps-là. Un mois après, Shuter la joua dans une représentation à son bénéfice. Goldsmith, cédant à un mouvement de générosité et de reconnaissance peu raisonnable, envoya au bénéficiaire, pour le prix d'une loge, la somme de 10 guinées (250 fr.). Il est vrai que les trois représentations dont la recette lui avait été abandonnée pour ses droits d'auteur avaient produit 400 livres sterling, et que Griffith lui avait donné 100 autres livres pour son manuscrit; mais une si grosse somme l'avait enivré : il avait aussitôt loué un joli appartement au second étage d'une maison de Brick Court, à Middletemple, et l'avait meublé avec élégance. Il s'était entouré d'amis irlandais, venant en aide aux plus pauvres et leur faisant fête. Quand il eut épuisé ses 500 livres sterling, il fut réduit à s'endetter. C'est ainsi qu'un flot imprévu de prospérité l'exposait à un plus grand naufrage. Il travailla avec ardeur à son second poëme, *le Village abandonné (the Deserted Village)*, et à une *Histoire romaine*. Il entreprit aussi une *Histoire naturelle*.

*Le Village abandonné* fut publié le 26 mai 1770. Cette fois, le public était averti. On lut avidement la nouvelle œuvre de l'auteur du *Traveller*. Le succès fut immédiat et décisif. Au mois d'août suivant, on avait vendu cinq éditions. Gray, qui passa cet été (le dernier de sa vie) à Malvern, voulut entendre la lecture du poëme; il écouta attentivement et, au dernier vers, il dit : « Cet homme-là est poëte. » Johnson conserva une sorte de prédilection pour *le Voyageur*. Mais ce sentiment n'a point prévalu; Burke mettait le *Deserted Village* au-dessus des plus beaux poëmes anglais. Gœthe rapporte que, lorsque le poëme parvint ent Allemagne, il y fut accueilli avec de doux transports, « comme un autre Wakefield bien-aimé. » Goldsmith avait dédié *le Village abandonné* à Reynolds. Le grand peintre s'en montra reconnaissant; il composa son tableau de *la Résignation*, le fit graver par Thomas Watson, et écrivit au bas de l'estampe : « Cette œuvre, où l'on a tenté de figurer un des caractères du *Village abandonné*, est dédiée au docteur Goldsmith par son sincère ami et admirateur Joshua Reynolds. »

*La fin à une prochaine livraison.*

---

## LA LOCHE DE RIVIÈRE



La Loche de rivière.

Les loches sont au nombre des petites espèces de poissons qui abondent dans nos grandes rivières et en particulier dans les eaux de la Seine. Le pêcheur parisien sait très-bien les reconnaître à plusieurs caractères tout à fait distinctifs, en particulier aux barbillons qui garnissent l'extérieur d'une bouche petite, à l'absence de dents, à l'exiguïté de l'ouverture des ouïes, et à la mucosité de la peau. D'ordinaire la loche se tient enfoncée dans la vase ou dans le sable. Elle est très-vivace; elle peut continuer à vivre, dit-on, plusieurs heures après avoir été tirée de l'eau.

Les loches (genre *Cobitis*) appartiennent à la famille des Cyprinoïdes; les espèces en sont très-nombreuses : Cuvier et Valenciennes, dans leur grand ouvrage intitulé : *Histoire naturelle des poissons*, en ont décrit jusqu'à quarante-sept. Toutes sont originaires de l'Europe ou de l'Inde; on n'en rencontre pas dans les autres parties du monde.

Deux espèces seulement sont propres à nos rivières, la loche franche (*Cobitis barbatula*) et la loche de rivière (*Cobitis Tænia*).

La *loche franche* a la tête large et aplatie; de longs barbillons s'étendent au-devant et de chaque côté du museau; de la lèvre supérieure partent quatre de ces barbillons, dont les deux externes sont deux fois au moins aussi longs que les deux internes; des deux angles de la bouche partent deux autres barbillons égaux aux barbillons externes. Les yeux sont saillants et assez mobiles; les nageoires pectorales sont longues; une petite tache noire existe sur la partie inférieure de l'insertion des rayons de la nageoire caudale. Il faut y regarder avec le plus grand soin pour ne pas dire que cette loche soit sans écailles; celles-ci sont un peu plus faciles à voir le long de la ligne latérale, avec le secours d'une forte loupe, que sur les autres parties du dos et du ventre. Cependant, quand la peau est desséchée, les écailles apparaissent d'une manière évidente sous forme de petits points.

Les plus grands individus de cette espèce ont 11 centimètres de long, mais ceux de cette taille sont rares; généralement ils n'ont que 8 centimètres.

Cette espèce n'est pas rare dans les rivières de l'Europe, et elle remonte assez haut vers le nord. Pallas la cite comme très-commune en Sibérie; d'un autre côté, on la rencontre en Italie; ce qui fait voir que sa patrie s'étend au large, sans limites précises dépendantes des lignes climatériques.

Elle vit d'insectes et de vers aquatiques; sa chair est légère, de digestion facile, quoique un peu grasse.

La loche de rivière, que nous avons figurée (*Loche Tænia*), désignée souvent aussi sous le nom de *loche rubannée*, se trouve, comme la loche franche, en très-grande abondance dans la Seine. Il n'est pas toujours facile de la distinguer de la loche franche. Voici cependant quelques-uns de ses caractères particuliers : Tête plus pointue et très-comprimée, ce qui rend le front très-étroit; petitesse des barbillons, dont les antérieurs sont si courts qu'on ne les voit pas sur l'animal vivant quand il se tient sur le sable; pectorales plus courtes, et enfin tache noire existant de chaque côté de la base du lobe supérieur de la caudale, c'est-à-dire que la tache est tout à fait à l'opposé de celle qui caractérise la loche franche.

Les plus longs individus ont 11 centimètres; on les trouve en abondance dans la Seine. Ces loches peuvent très-bien vivre dans un baquet où l'on a mis du sable et dont on change l'eau souvent. On peut les observer dans cette captivité; on voit qu'elles ont l'habitude de se tenir cachées dans le sable, de manière à ne laisser sortir que le bout du museau, les deux yeux et un peu du dessus de la tête. Le reste de la tête, les ouïes, sont enfoncés avec le corps. Si on les touche, elles se retirent pour enfoncer le corps tout entier; mais si on ne les tourmente pas, elles ressortent bientôt à la même place. Si on les touche plusieurs fois, elles cheminent sous le sable, et finissent par sortir un peu loin de l'endroit où elles étaient d'abord. Elles sont voraces et se nourrissent principalement de petits vers.

Cette espèce existe dans tous les pays de l'Europe; sa chair, comme celle du misgurne, est maigre, sèche et de mauvais goût.

---

## SALON DE 1853.

### UNE PASTORALE.




Salon de 1853; Peinture, — « Ma sœur n'y est pas ! » par M. Hamon. — Dessin de Chevignard.

Rien ne prouve mieux que ce tableau une vérité trop souvent inaperçue en fait d'art : c'est qu'une seule qualité supérieure suffit pour donner à une œuvre un prix durable. Le public est plus indulgent que la critique : là où il sent un charme, il se laisse attirer, il oublie tout le reste. Peu lui importent quelques défauts, pourvu qu'il éprouve un plaisir réel. Ainsi, dans le tableau de M. Hamon, la couleur est terne, étrange, et, à première vue, l'ensemble de l'œuvre semble ne promettre aucun agrément. Le jeune peintre appartient à une école qui n'est point coloriste; de plus, employé à la manufacture de Sèvres, il est contraint depuis plusieurs années de chercher les tons qui conviennent le mieux à la porcelaine et qui supportent le mieux l'effet de la cuisson : c'est assez pour expliquer la pâleur générale de son œuvre. On pourrait aussi faire quelques reproches au dessin. Le jeune garçon qui tient dans sa main droite un plant de laurier rose, et cache derrière lui des tourterelles, a des formes un peu lourdes, une tête trop masculine et qu'on voudrait plus intelligente; la sœur accroupie tourne tellement son œil que la prunelle disparaît, ou peut s'en faut, sous la paupière supérieure : voilà évidemment les côtés par lesquels pèche ce tableau. Mais l'idée en est heureuse et naïve : or tout ce qui porte le caractère de l'enjouement, tout ce qui rappelle l'insouciante gaieté du premier âge, charme les spectateurs. Ces douces images d'un plaisir pur et facile leur communiquent une émotion de même nature. L'espièglerie des trois enfants a bien la grâce et l'ingénuité que l'on aime dans de pareils épisodes. Ce serait peu de chose néanmoins si l'exécution n'y répondait pas; les défauts du travail anéantiraient la poésie de la conception. Par bonheur, le petit garçon et la petite fille sont ravissants de pose, de type et de sentiment. La manière dont le premier croise ses mains derrière lui en relevant la tête, l'inconséquente précaution de la jeune sœur, sont des détails aussi bien rendus que bien imaginés. Les traits des deux enfants ont une délicatesse, une finesse ravissantes : on lit dans leurs yeux sincères le secret qu'ils veulent cacher. Ces têtes aimables sont à la fois spirituelles et innocentes. Les corps ont les formes gracieuses, fraîches, potelées, qui enchantent le cœur des mères et réjouissent les yeux de tout homme susceptible d'apprécier le beau. Le public ne s'y est pas trompé; chacun s'arrêtait avec plaisir devant la pastorale de M. Hamon, qui rappelait à tous ces vers d'un grand poëte :

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés;
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie,
Et sa bouche aux baisers !

---

## CORRESPONDANCE D'UNE INSTITUTRICE.

Fin. — Voy. p. 213, 255, 286, 314, 338, 366, 378, 387.

*Susanne à son amie.* — Dieu ! la douloureuse semaine ! rien que d'y penser je sens mon cœur qui se serre. Chère, chère amie ! Je voudrais tout vous dire, et je ne me sens point la force de recommencer ce triste récit. J'aime mieux vous envoyer cette lettre adressée à ma mère, dans laquelle

je lui racontais tout... J'étais près de l'achever quand j'ai reçu celle que vous allez lire, et que je recopie ici en laissant tomber une larme sur chaque ligne.

« Chère fille, réjouis-toi! je viens te demander encore un sacrifice; mais celui-ci, tu nous l'as offert toi-même, et il te coûtera peu.

» Tu sais que ma seule affliction à cette heure est de me trouver séparée de mes deux enfants. Eh bien, on offre à ton frère une nouvelle résidence qui, en le rapprochant, me permettrait de l'aller rejoindre. C'est le petit bourg de C... que tu connais. Là nous trouverions toute la famille de ton père, ses vieux amis et mes compagnes d'enfance, qui sont maintenant, comme moi, des mères en cheveux gris. En y allant, il me semble que je retournerai vers mes jeunes années; j'ai là mes intérêts, mes souvenirs, mes amitiés. La pensée de pouvoir mourir où je suis née me donne une joie d'enfant.

» Cependant je n'y aurais point pensé si ton frère n'avait dû y trouver de sérieux avantages. Non-seulement la place est mieux rétribuée, mais le directeur qui le protége m'a assuré qu'il presserait ainsi son avancement, que c'était une occasion à saisir.

» Par malheur, la chose ne peut se faire sans grande dépense. Le titulaire actuel demande pour céder la place une indemnité de cent louis; il nous faudra un peu d'argent pour tout emporter d'ici et pour nous emménager là-bas; bref, chère fille, puisque, grâce au bon docteur, tu es passée au rang de capitaliste, nous venons te demander les trois mille francs dont tu peux disposer.

» Tu auras ainsi achevé ton ouvrage : ton jeune frère et ta vieille mère te devront jusqu'au bout leur réussite et leur contentement!

» Que Dieu te récompense, chère créature! Moi je ne puis que te bénir.

» Écris-nous sur-le-champ à quelle époque la somme peut être mise à notre disposition; je tremble toujours qu'un retard ne fasse évanouir toutes nos espérances. »

Vous jugez de ce que me fit éprouver la lecture de cette lettre! Dieu m'est témoin pourtant que je ne balançai pas un seul instant. Je pris les valeurs que M. Lerman m'avait remises il y a quelques jours, je les enveloppai dans un court billet qui fut soigneusement cacheté, et que je courus porter moi-même à la poste du village.

Tout cela fut fait spontanément, sans que je voulusse même m'arrêter à réfléchir; mais au retour, quand je me suis retrouvée seule devant cette lettre commencée pour ma mère dans les enchantements d'espérances personnelles désormais anéanties, je n'ai pu m'empêcher de fondre en larmes.

Ne croyez pas que je pleure de regret; oh! non, non! Je remercie Dieu de m'avoir fourni l'occasion d'être utile au bonheur de ma mère, fût-ce aux dépens de mon propre bonheur! Eh! que pourrai-je faire jamais qui lui paye la vie qu'elle m'a donnée dans la souffrance, la sollicitude dont elle a entouré mes premières années, ses soins, ses angoisses, son amour? Ah! ne sais-je pas bien que quoi que je fasse pour payer ma dette de reconnaissance je mourrai toujours insolvable! Non, je ne pleure point sur le sacrifice; j'en suis fière, j'en suis heureuse! Je pleure parce que j'ai le cœur faible; parce que, comme l'enfant, je ne puis voir tomber mes châteaux de cartes sans crier malgré moi.

Mais je saurai surmonter cette défaillance.

M. Lerman attend ma réponse; je ne lui dirai pas quel changement s'est fait dans ma position; sa délicatesse en serait embarrassée; il voudrait peut être remplacer la somme dont j'ai dû disposer, prendre le sacrifice à sa charge, et il ne le pourrait sans grande gêne et sans pénibles privations. Ses cheveux blanchissent et le pain de sa vieillesse est à peine assuré; son désintéressement, qui l'a toujours fait riche pour donner, l'a laissé pauvre au moment où le déclin commence. Je ne dois point tenter sa générosité; c'est à moi de porter tout le poids du devoir accompli.

Seulement, comme je craindrais une explication, je vais lui écrire un mot pour l'avertir que ma position présente me convient et que je souhaite n'y rien changer. Dieu, j'espère, me donnera la force de ne point démentir mes paroles, d'être calme et gaie comme par le passé.

Oh! écrivez-moi, amie chère, soutenez-moi de votre approbation, de votre affection! Surtout ne me plaignez pas, la pitié amollit ou rabaisse; n'ayez point l'air de me croire trop malheureuse. Félicitez-moi plutôt d'avoir pu faire ce que je devais. Les âmes sont comme les corps; elles se fortifient par la douleur vaincue.

Mais pardon... Ma main tremble; j'ai le frisson; un peu de fièvre sans doute. Je suis forcée de fermer ma lettre. Aimez-moi et écrivez-moi.

*Susanne à la même.* — Ne me grondez pas de mon silence, chère amie, j'ai été souffrante; le retour du printemps m'a éprouvée.

Je ne sais pourquoi toute cette gaieté de la création renaissante a sur moi une influence mélancolique. Je compare, malgré moi, notre existence entrecoupée d'infirmités, inquiète et bornée, à ces perpétuels renouvellements; je cherche autour de moi des encouragements et je ne trouve que de tristes comparaisons.

Ne croyez pas cependant que je m'en afflige outre mesure! Non, tout se borne à une sorte de langueur attendrie; je me sens plutôt abattue que malheureuse; mes journées suivent le cercle ordinaire de mes occupations, sans secousses, sans désirs; je me laisse vivre comme on se laisse emporter dans un char qu'on ne conduit pas.

Au reste, rien ne justifierait une plainte. M. le comte redouble d'égards, Louise se laisse guider sans réclamations; tous les gens du château me témoignent de l'estime ou de l'amitié. J'aurais tort de demander davantage : aussi dois-je remercier Dieu, et je le fais avec autant de ferveur que je le puis.

Mon frère est dans sa nouvelle résidence et ma mère se prépare à le rejoindre. Tout deux m'ont écrit avec une tendresse qui m'a fait pleurer. Ah! leur bonheur dédommage de tout.

Excusez-moi près d'Amélie si je ne lui réponds pas sur-le-champ. Elle m'a écrit une lettre qui rayonne de joie. Je n'en suis point surprise; vous savez ce que je vous ai dit de ce mariage que l'on semblait blâmer; mais aujourd'hui, je ne suis point en goût de correspondance; j'éprouve ces paresses à parler qui suivent les grandes crises ou les longues fatigues. C'est nerveux, sans doute; cela vient du printemps.

N'en continuez pas moins à m'écrire, à m'entretenir de vous. Je suis dans un de ces moments où l'on aime à sortir de soi-même pour vivre dans les autres.

A propos, je ne vous ai rien dit de mon billet au docteur. Je ne sais quelle interprétation il lui a donnée; mais il ne m'en a point parlé, et depuis il m'observe avec une sorte de curiosité. Je le vois, au reste, rarement, bien qu'il soit seul pour le moment, son neveu ayant dû rejoindre sa nouvelle cure.

*La même à la même.* — Savez-vous la nouvelle que je viens de recevoir? Mon frère va se fiancer! La jeune fille appartient à une famille que ma mère connaissait depuis longtemps et avec laquelle son changement d'habitation l'a fait renouveler amitié. Le mariage ne doit avoir lieu que quand la position du futur mari sera mieux faite; dans un an, à ce

que l'on suppose. Mais, en attendant, les paroles sont données, et mon frère prétend avoir retrouvé la porte du paradis terrestre.

On m'a écrit, à vrai dire, que la jeune fille était charmante, et ma mère paraît au comble de ses désirs. Mon frère m'écrit que c'est à moi qu'il devra son heureux mariage. Non, il le doit à ses qualités aimables, à l'honorable nom que lui a transmis mon père; mais j'aime à croire que j'y aurai été pour quelque chose.

Il me demande d'aller les voir pour faire la connaissance de Julie (c'est le nom de sa fiancée); j'ai répondu que c'était impossible. Lors même que je le pourrais, je ne le voudrais pas. Qu'irais-je faire dans ce plein soleil de bonheur? Y projeter mon ombre. Ne vaut-il pas mieux les en laisser jouir sans distraction?

Oh! je m'attendris en pensant à cette douce destinée de mon frère. Grâce à Dieu! tout lui aura réussi, carrière, affection, fortune... Car j'oubliais de vous dire que Julie est riche. — Ah! qu'ils jouissent en paix de leur prospérité!

*Amélie à Susanne.* — Qu'est-ce que je viens d'apprendre? Tu souffres, tu es malheureuse!... Ne le nie pas; on m'a montré tes lettres.

(Je m'aperçois que je vous tutoie comme en pension; tant pis, c'est fait; les gens heureux sont hardis; il faut leur passer quelque chose.)

J'ai compris tout ce que ta correspondance ne dit pas. — Tu as sacrifié à ton frère, à ta mère, un mariage qui eût comblé tous tes souhaits. Je t'ai reconnue là; mais es-tu certaine que ton sacrifice soit définitif? Moi je n'ai pas voulu m'y résigner pour toi et j'ai écrit... devine où? Au village dont M. Georges Burel est pasteur! Oh! oh! voilà que tu rougis et que tu trembles! Rassure-toi, chère petite, M. Georges n'a pas oublié les leçons de botanique données au château; il est triste; il a repoussé plusieurs ouvertures de mariage.

Il dépend donc de toi de reprendre l'affaire avec l'oncle au point où elle en était avant la lettre. Au nom du ciel, n'y mets pas de lenteur! Vous autres, cœurs dévoués, vous n'avez d'activité et de courage que pour le prochain; vous êtes toujours prêts à vous abandonner vous-mêmes. — Sache que cela ne doit pas être. *Aide-toi, le ciel t'aidera*, est une parole divine comme celle qui dit : *Soyez tous à chacun et chacun à tous.*

J'attends sans retard une lettre qui m'apprendra le résultat de ton explication avec le docteur.

Mon mari te serre les mains et te supplie de ne pas refuser à M. Georges les joies intimes qu'il ne connaît, dit-il, que depuis quelques mois. — Ceci est une pure flatterie à mon adresse; n'en crois pas un mot. Mon mari est de cette espèce rare qui croit devoir aux autres tout ce qu'elle trouve en elle-même.

*Susanne à Amélie.* — Toujours la même, gaiement sensible et aussi vaillante dans le bonheur que dans l'épreuve. Je vous admire, chère Amélie, et si je vous aimais moins, je crois que je vous jalouserais.

Comment avez-vous pu trouver le temps de détourner ainsi les yeux vers une ancienne compagne de pension? J'avais toujours cru que la lueur de la lune de miel ne permettait point de voir au delà du seuil béni qu'elle éclairait. Que Dieu vous récompense d'avoir pensé à moi et d'y avoir pensé si tendrement; je ne l'oublierai de ma vie.

Quant à ce que vous me proposez, chère audacieuse, ne m'en parlez plus, je vous en prie. Mes relations avec le docteur sont devenues fort rares; je le vois à peine deux fois par mois, et tout se borne à un échange de politesses. Je dois supposer que pour lui, comme pour la plupart des hommes, ce qui est passé est oublié; le plus sage est donc de n'en avoir plus souci.

Ma santé est un peu ébranlée; M. le comte a eu la bonté de consulter pour moi, et l'on a conseillé les eaux de Plombières. — Il se peut que nous partions le mois prochain tous ensemble. — Quel bonheur si nous pouvions faire fléchir un peu la ligne droite, et nous en détourner assez pour vous voir au passage.

*Amélie à Susanne.* — Ah! vous ne voulez pas me tutoyer et vous rejetez mes conseils! Dès lors, je n'avais plus aucun ménagement à garder avec vous, ma chère, et je vous ai traitée en ennemie.

J'ai, en conséquence, écrit de ma main à M. le docteur Lerman et je lui ai raconté tout ce qu'il ignorait; c'est-à-dire que vous n'aviez refusé son neveu que par délicatesse et pour consacrer votre dot au bonheur de votre famille.

Récriez-vous! rougissez! traitez-moi d'extravagante! peu m'importe! J'ai toujours pensé que pour être utile à ses amis on n'avait point besoin de leur permission, et que ceux qui l'attendaient ne cherchaient qu'un prétexte pour ne rien faire.

S'il y a inconvenance, elle restera à ma charge; s'il y a succès, vous en profiterez.

Sur ce, ma belle, que Dieu vous ait en sa sainte garde. Je vous souhaite toutes sortes de prospérités... Et je t'embrasserais si tu voulais être une bonne amie comme autrefois.

*Susanne à Amélie.* — Ah! qu'as-tu fait! Et combien je t'accuserais si je n'avais autant à te remercier!

Cette lettre à M. Lerman, c'était une folie! Quand ton billet m'en a instruite, j'ai poussé un cri de surprise et de désolation! Mais songe à ce que j'ai dû éprouver lorsqu'un instant après on m'a avertie que le docteur demandait à me parler. Je suis arrivée au petit salon tremblante, étourdie, ne sachant ce que j'allais devenir.

M. Lerman m'a présenté ta lettre en me demandant simplement si je connaissais la signataire.

J'ai répondu affirmativement.

Si ce que la lettre renfermait était la vérité?

— J'ai balbutié je ne sais quelle réponse ambiguë qui a fait à M. Lerman me regarder en face.

— Saviez-vous que votre amie m'écrivait? a-t-il demandé.

Je lui ai, à mon tour, présenté le billet que je venais de recevoir.

Tout s'est trouvé expliqué. Il m'a alors pris les deux mains avec attendrissement en m'appelant sa nièce, et, malgré moi, je me suis jetée dans ses bras.

*Susanne à son amie.* — Oui, Amélie vous a dit vrai, je pars pour rejoindre ma mère et mon frère que je dois bientôt quitter également pour la petite paroisse de D..... Je n'entre dans aucune explication, puisque notre amie vous a tout raconté. Ai-je besoin d'ajouter que rien ne manque à ma joie et que, tout en faisant mes malles, je chante, je ris et je m'attendris!

Un seul regret trouble par instants mon bonheur, celui de quitter Louise. Depuis que notre séparation est décidée elle se montre si caressante et si émue que mon attachement pour elle s'en est redoublé.

Combien me voilà loin de mes premières impressions! Vous rappelez-vous ces lettres dans lesquelles je me plaignais si amèrement des obligations qui m'étaient imposées? Tout s'est insensiblement transformé. Et cependant le fond de la situation est resté le même, mes dispositions seules ont changé. — Après avoir accepté le devoir j'ai eu le bonheur de l'aimer; après lui avoir sacrifié mes désirs, j'ai pu trouver ma récompense dans ce sacrifice. — Puissé-je ne jamais oublier cet enseignement, et le mettre à profit pour le reste de ma vie! . . . . . . . . . . . . . . . .

Mes bagages sont prêts; les voilà rangés là, dans cette même chambre où je les ai vu déposer il y a huit années. Mais j'étais triste alors, et maintenant je suis joyeuse; alors

je commençais la semaille, maintenant je vais entreprendre la moisson...

Adieu, cher asile où j'ai appris la vie en m'exerçant à la patience, au courage, à la résignation! Je te quitte fortifiée par l'expérience et le bonheur. Inspire à celle qui va me remplacer les vertus qui m'ont manqué trop souvent; puisse-t-elle comprendre que, pour l'institutrice, le seul moyen de conserver la paix de l'âme et la dignité du caractère, c'est de *donner plus qu'elle ne reçoit.*

---

## PENSÉES DE LA BEAUMELLE (¹).

— Il y a peut-être plus d'hommes qui ont manqué aux occasions, qu'il n'y en a à qui les occasions ont manqué.

— Les hommes sont dans un État ce que des instruments de musique sont dans un orchestre : ils rendent des sons plus ou moins agréables, suivant qu'ils sont bien ou mal touchés.

— De deux héros, celui qui estime le plus son rival est ordinairement le plus grand. J'aime à entendre dire à Condé dans un moment d'embarras : « Que ne puis-je causer seulement deux heures avec M. de Turenne? »

— Il y a des jours nébuleux pour l'esprit comme pour le monde; et l'homme qui a le plus de génie est vingt fois le jour un sot.

— Montaigne se souhaitait une âme à double, à triple étage. Il l'avait.

— En général, on exige trop de talents pour les petits emplois, et on en exige trop peu pour les grands.

---

Lamothe le Vayer parle d'un littérateur qui avait été vingt-quatre heures à rêver comment il éviterait de dire *ce serait*, trouvant qu'il y avait aux deux premières syllabes un de ces mauvais sons que les Grecs nous ont enseigné de fuir sous le nom de cacophonie.

Les grands écrivains ne se laissent point toujours arrêter par ces scrupules extrêmes. Aux premières lignes d'un des morceaux les plus éloquents de la littérature moderne, on rencontre ces quatre mots : « On *était* en *été*... Nous nous levâmes à la pointe du jour (¹)... » Quelques négligences de cette sorte apparaissent à peine dans le mouvement d'un beau style, et vingt-quatre heures sont mieux employées à méditer un sujet qu'à se troubler l'esprit au sujet du duel de deux syllabes.

---

## UN BREVET DE CAPUCINS.

En feuilletant, au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, un curieux mélange de lettres, notes, vers, dissertations scientifiques, et autres pièces inédites, faisant partie de ce que l'on appelle le « résidu de Saint-Germain, » nous avons trouvé (paquet 4, n° 6, p. 129) un brevet de capucins orné d'un encadrement gravé. C'est



NOUS FRÈRE MARC-ANTOINE, DE CARPENEDULO, ministre général (bien qu'indigne) des frères mineurs de Saint-François, surnommés capucins, selon la puissance et faculté concédée à nostre office par feu, d'heureuse mémoire, Urbain V, pape, et autres souverains Pontifes, recevons en vertu des présentes pour enfans spirituels de notre religion,

Lesquels pour l'affection qu'ils ont à nostre Ordre, Nous les faisons participans, tant en la vie qu'en la mort, de toutes les messes, divins Offices, Oraisons, Prédications, Jeusnes, veilles, Disciplines, Mortifications, Obédiences, Silences, Austéritées, et généralement de toutes les autres bonnes œuvres qui se font (par la grâce de Dieu) en tout Nostre Ordre, lequel Nous prions leur confirmer au ciel, ce que Nous leur concédons en terre. En foy de quoy nous avons signé ces présentes, et à icelles fait appliquer le grand Seau de nostre Office.

DONNÉ en nostre couvent de

Bibliothèque impériale; département des manuscrits. — Brevet de capucins.

une estampe rare et dont nous ne connaissons même aucun autre exemplaire. La dimension de l'encadrement est plus grande du double que celle de notre gravure. L'impression du texte et des ornements du brevet a bien été faite sur la même feuille de papier; mais il semble, d'après certains traits qui débordent à l'intérieur du cadre, que primitivement le texte, quel qu'il fût, était gravé comme la bordure et non en lettres mobiles. Les figures et symboles mêlés aux ornements ne laissent point de doute d'ailleurs sur la destination spéciale de l'estampe.

(¹) *Mes pensées*, septième édition, Paris, 1753.

Laurent Angliviel, généralement connu sous le nom de la Beaumelle, né à Vallerangue le 28 janvier 1726, mort le 17 novembre 1773, à Paris. Cet écrivain, qui aimait trop la polémique et qui eut le malheur de s'attirer l'inimitié redoutable de Voltaire, a été récemment le sujet d'un mémoire intéressant publié sous le titre de « *Notice sur la vie et les » écrits de Laurent Angliviel de la Beaumelle*, par Michel Nicolas. » 1852, Paris. » On doit tenir compte des faits recueillis dans ce travail, si l'on veut se former une opinion impartiale sur la Beaumelle, sur son caractère, ses écrits et ses démêlés avec Voltaire.

(¹) La profession de foi du vicaire savoyard, dans l'*Émile*.

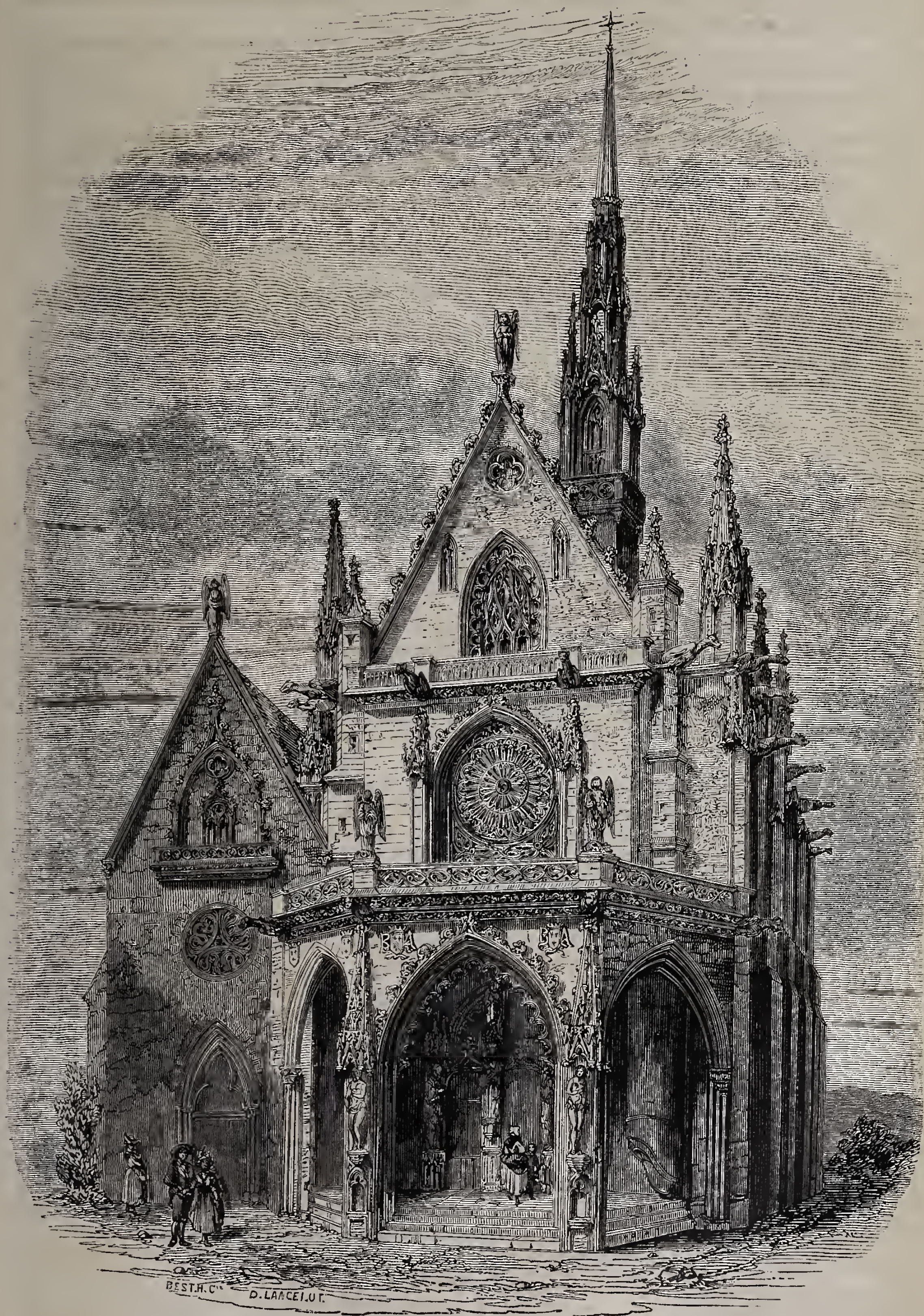
---

# LA SAINTE-CHAPELLE

## DU CHATEAU DE BOURBON-L'ARCHAMBAULT

(Département de l'Allier).

Voy., sur Bourbon-l'Archambault, tome Ier (1833), p. 182.




La Sainte-Chapelle du château de Bourbon-l'Archambault. — Restauration. — Dessin de Lancelot.

On a déjà décrit, dans le premier volume de ce recueil, le vieux château de Bourbon-l'Archambault, célèbre surtout par sa tour, *la Quiquengrogne*, encore aujourd'hui debout, et sa Sainte-Chapelle, détruite à la fin du siècle dernier. D'anciennes gravures [1] et des descriptions minutieuses ont permis au crayon de reconstruire ce dernier édifice, qui était un des chefs-d'œuvre de notre architecture gothique du quinzième siècle. En entrant dans la cour du château on voyait deux chapelles. L'une d'elles avait été bâtie par le duc Louis Ier et dédiée à Notre-Dame : elle était fort petite et d'un style ogival sévère. Notre gravure en montre la façade à gauche. L'autre, la Sainte-Chapelle, construite sur les dessins de Clément Mauclère et achevée dans les premières années du seizième siècle, était dédiée à Jésus-Christ crucifié. Les deux statues placées dans des niches et sous des clochetons aux deux côtés de l'entrée principale du porche sont celles d'Adam et d'Ève. Les trois statues que l'on entrevoit au fond du porche sont, au milieu, saint Louis, qui avait donné au duc Robert un morceau de la vraie croix, et, d'un côté, le duc Jean II, fondateur de l'église, de l'autre, sa femme Jeanne de France. Aux angles du porche étaient deux petits escaliers tournants qui conduisaient à la terrasse ornée d'une jolie balustrade en pierre sculptée. Sur le pignon, au-dessus de la petite galerie à jour, on voyait, suivant quelques autorités, non pas une fenêtre ogivale comme celle représentée dans notre gravure, mais une fleur de lis colossale servant de base à une croix en fer doré. Un rinceau de vigne serpentait tout autour de l'église, à la naissance des fenêtres, et les contre-forts formaient une sorte d'arcade continue sous laquelle on pouvait se promener depuis une des extrémités du porche jusqu'à l'autre. La flèche, finement découpée, était décorée de pilastres, de clochetons et d'ogives. La longueur totale de l'édifice était de 110 pieds, sa hauteur sous voûte de 70 pieds, sa largeur de 37. Trois colonnes en bronze doré ornaient l'autel : de la colonne du milieu retombait une branche d'arbre qui soutenait en l'air un ange portant le saint sacrement. Les stalles étaient élégamment sculptées, ainsi qu'un dais très-riche sous lequel on voyait le Père éternel faisant sortir le monde du chaos. La crypte, appelée le trésor, et où le morceau de la vraie croix était conservé dans un reliquaire d'or enrichi de rubis, de saphirs et de grosses perles, était au-dessous de l'ancienne petite chapelle, mais on y descendait par un escalier pratiqué dans la Sainte-Chapelle. Notre premier article (t. Ier, page 182) contient quelques détails sur ce reliquaire et sur la montagne ou calvaire de vermeil qui lui servait de piédestal.

Il ne reste plus rien des deux chapelles ; on ne voit plus que trois tours du château.

## OLIVIER GOLDSMITH.

Fin. — Voy. p. 177, 305, 390.

### XI. — VOYAGE EN FRANCE. — TRAVAUX DIVERS. — UNE AUTRE COMÉDIE. — MORT ET ÉPITAPHE.

Au mois de juillet 1770, Goldsmith fit un voyage en France, en compagnie de mistress Horneck et de ses deux filles [2]. Dans sa correspondance, il se plaint des embarras, des exigences, des piéges, des friponneries de toute espèce contre lesquels il est obligé de lutter à chaque pas. Il a une place dans une chaise de poste, il loge dans les meilleurs hôtels, il est introduit, grâce à ses compagnes, dans les plus riches sociétés, et, bien loin d'en éprouver aucune satisfaction, toute cette excursion ne lui cause guère qu'impatience et ennui. Il regrette Londres et il a hâte d'aller y retrouver ses amis, ses travaux arriérés, ses débats avec les libraires, sa vie nécessiteuse, inquiète, mais active, passionnée, féconde. Ce voyage ne lui inspire pas un poëme, pas une idée : il ne fait renaître aucune des émotions qui l'avaient si doucement agité alors que, dans sa jeunesse, il cheminait lentement sur les routes de France, en jouant de la flûte, incertain s'il trouverait le soir un repas et un gîte. La magique puissance de la jeunesse lui avait fait trouver des charmes même à ces perplexités de la misère. Maintenant il est poëte encore ; mais les hôtels, les serviteurs empressés et intéressés, les voitures publiques, les cérémonieux accueils dans les nobles familles, les soucis de la toilette et des bagages, mille détails insignifiants et prosaïques qui l'assiégent, tiennent à distance de son âme la méditation, la rêverie, la contemplation, toutes ces sœurs du poëte qui l'accompagnaient et marchaient gaiement, pieds nus, avec lui dans les campagnes, quand il n'avait que vingt ans et l'espérance !

A son retour à Londres, Goldsmith fit un abrégé de son *Histoire romaine* qu'on lui paya 5 guinées, à la condition qu'il la signerait. Il avait précédemment écrit une *Vie du poëte Parnell ;* on lui demanda une *Vie de lord Bolingbroke.* Lord Clare voulut avoir sa compagnie pendant l'hiver de 1770 à 1771, et il l'emmena à Gosfield et à Bath. Goldsmith, pour remercier ce seigneur de son hospitalité et d'un envoi de gibier, lui adressa une épître intitulée *the Haunch of venison*, l'une de ses compositions les plus spirituelles et les plus comiques.

Pendant la saison d'été de 1771, Goldsmith loua une chambre dans une ferme, sur la route d'Edgeware, et il la conserva jusqu'à sa mort, pour y travailler à son ouvrage sur l'histoire naturelle. Boswell, qui alla le visiter dans cette retraite, vit la muraille couverte de dessins d'animaux. « Goldsmith fera un très-bon livre sur l'histoire naturelle, avait dit Johnson, quoique toute sa science se borne, je crois, à distinguer un bœuf d'un cheval. » Et le sévère docteur avait raison : l'ouvrage de Goldsmith n'est guère qu'une compilation habile des auteurs modernes en ce qui touche la science même ; mais des emprunts faits avec goût aux anciens voyageurs, de belles pages sur les instincts des animaux, de charmantes descriptions de la nature, lui donnent un attrait et un intérêt qui ont beaucoup servi à propager des connaissances utiles parmi les lecteurs anglais.

Malgré tous ses serments de ne plus écrire pour le théâtre, Goldsmith composa une nouvelle comédie intitulée successivement *les Méprises d'une nuit, la Vieille maison changée en nouvelle auberge, le Stratagème d'une belle,* et enfin *Elle s'abaisse pour vaincre (the Stoops to conquer).* On la représenta le 15 mars 1773. Telles étaient les appréhensions de l'auteur qu'il ne lui fut possible d'entrer au théâtre qu'au commencement du cinquième acte. Il entendit un sifflet. « Qu'est cela? s'écria-t-il tout alarmé. — Bah ! docteur, dit le directeur qui était dans la coulisse, on ne s'inquiète pas d'une fusée lorsqu'on est assis depuis deux heures sur un baril de poudre ! » C'était une malice. Ce sifflet était le seul que l'on eût entendu, et il avait été couvert par la désapprobation de la salle entière. Le succès de la comédie fut complet. Il y avait longtemps qu'une pièce de théâtre n'avait excité une gaieté si franche et si soutenue. Elle fut représentée, presque sans interruption, pendant le reste de l'année et l'hiver suivant.

Le bénéfice que Goldsmith tira de cette comédie, em-

(1) Voy. le *Gallicanum monasticon*, in-folio ; *l'Ancien Bourbonnais*, par Allier ; une lithographie du recueil *l'Artiste*, par André Durand, 1839 ; etc.

(2) Voy. p. 179. Nous devons dire que, d'après le dernier et excellent biographe de Goldsmith, M. Forster, le docteur n'aurait pas tenu le propos ridicule rapporté par Boswell au sujet des deux demoiselles.

ployé immédiatement à payer quelques-unes de ses anciennes dettes, ne fit qu'alléger un peu le poids sous lequel il gémissait. Bientôt les inquiétudes l'assaillirent plus vivement que jamais, et sa santé s'altéra. Quelle chance lui restait-il d'être jamais délivré des tourments de la misère? En vain sa réputation était à la hauteur de ses désirs, en vain il travaillait sans relâche, ce qu'il gagnait ne pouvait suffire même à ses goûts et à ses habitudes si modestes; nous avons vu qu'il en était de même pour tous les auteurs de ce temps qui n'avaient pas de patrimoine ou de pension.

Au milieu du mois de mars 1774, Goldsmith avait terminé sa *Nature animée;* il achevait une *Histoire de la Grèce,* traduisait *le Roman comique* de Scarron, menait à fin une *Compilation sur la philosophie expérimentale,* et écrivait son poëme de *la Retaliation* (représaille) lorsqu'il tomba tout à coup malade. En proie à une fièvre nerveuse, il dut se résigner à ne plus sortir de son lit depuis le 25 mars, et il mourut, sans que ses amis eussent encore le sentiment d'une fin si prochaine, le 4 avril 1773. Il n'était âgé que de quarante-cinq ans. En apprenant cette triste nouvelle, Burke fondit en larmes, Reynolds interrompit ses travaux, Johnson tomba dans la tristesse. Les pauvres gens que l'auteur du *Ministre de Wakefield* avait secourus et consolés, vinrent en si grand nombre pleurer près de son cercueil qu'ils remplissaient l'escalier de Brickcourt, disent les biographes. Sous la direction de Burke et de Reynolds, on fit à Goldsmith des funérailles solennelles : ses restes furent ensevelis, le 9 avril, dans le cimetière de Temple-Church. Reynolds eut ensuite le premier l'idée de lui consacrer un monument à Wesminster-Abbey, dans le *coin des poëtes.* Ce monument, qui consiste en une tablette et un médaillon où son portrait a été sculpté par Nollekens, est placé entre ceux de Gay et du duc d'Argyle. Sur la tablette, on a gravé l'épitaphe qui, comme nous l'avons dit dans notre premier article, fut composée par Johnson en langue latine, malgré les observations de ses amis qui auraient préféré qu'elle fût en langue anglaise. Voici cette épitaphe traduite avec ses inversions que n'admet guère notre langue :

D'OLIVIER GOLDSMITH,
poëte, naturaliste et historien,
qui n'est resté étranger à presque aucune
branche de la littérature,
et qui a orné tout ce qu'il a touché :
dans la peinture de toutes les passions,
qu'elles provoquent nos sourires
ou nos larmes,
puissant et aimable maître;
génie sublime, animé, varié,
écrivain élevé, clair, élégant.....
l'amour de ses compagnons,
la fidélité de ses amis,
et le respect de ses lecteurs,
ont voulu par ce monument honorer la
mémoire.

Il était né en Irlande,
dans un endroit nommé Pallas,
dans la paroisse de Forney, et dans le comté
de Longford,
le 20 novembre 1731 (¹).
Il fut élevé à l'université de Dublin,
et il est mort à Londres,
le 4 avril 1774.

Samuel Johnson avait composé une autre épitaphe en quatre vers grecs :

Ci gît Goldsmith. O vous qui aimez les grandes actions des anciens, les beautés de la nature et les nobles chants, approchez-vous avec respect : il excellait en tout, historien, philosophe et poëte!

(¹) Nous avons relevé cette erreur de date, p. 306.

---

## VISITE A UNE RAFFINERIE DE SUCRE.

Aux portes largement ouvertes de la raffinerie se pressent les chars qui arrivent des entrepôts. A peine les grandes barriques pleines de sucre brut qu'ils ont apportées sont-elles déchargées, que des ouvriers les roulent vers un tas immense qui en contient déjà plus de cinq cents, tandis que d'autres s'empressent de les défoncer.

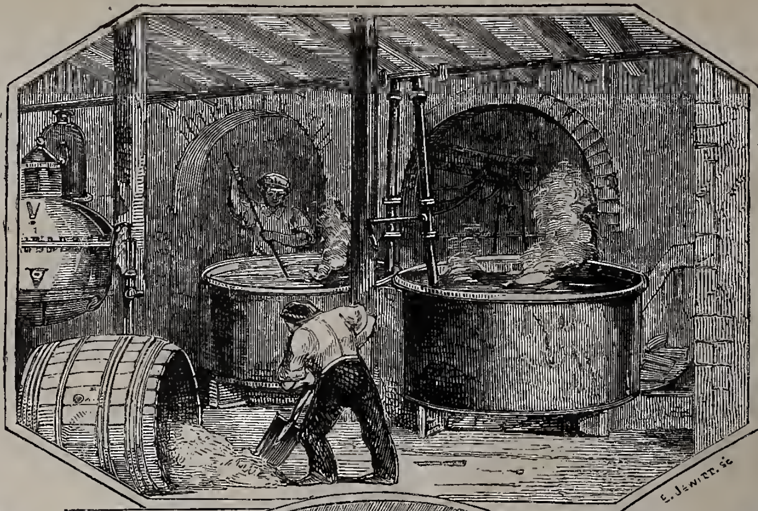
Approchons-nous des vastes chaudières pour la fonte du sucre que nous entrevoyons vers le fond, à travers une atmosphère chargée de vapeur à laquelle les yeux ont quelque peine à s'accoutumer. C'est ici que commence la série des opérations à laquelle le sucre doit être soumis, et tous les sens nous le disent à la fois. Sur nos têtes passent, dans toutes les directions, des tuyaux qui conduisent à leurs destinations diverses la vapeur et le sirop de sucre; sous nos pieds, le sol est couvert d'une couche épaisse et noire de mélasse fangeuse; et l'air est imprégné d'une indescriptible odeur douçâtre, qui rappelle les boutiques d'épicerie et le laboratoire des droguistes, et où se mêle, à la senteur des pommes cuites, celle plus âcre de la lessive bouillante.

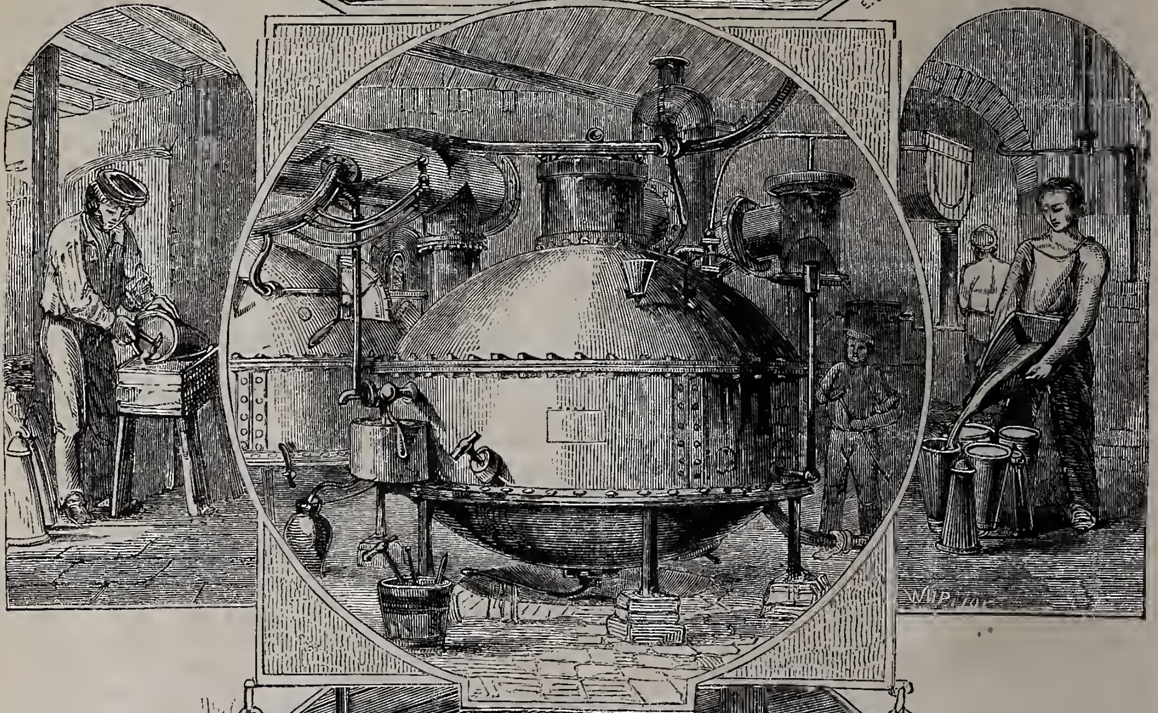
Les *chaudières à fondre le sucre*, ou *chaudières de clarification*, sont ici de larges vaisseaux de cuivre de vingt-cinq pieds de tour et de quatre à cinq pieds de haut. Voyez-vous, dans le haut de la première page du dessin, cet ouvrier qui y jette à pelletées la matière première, et cet autre qui, armé d'un instrument à long manche, agite la masse pâteuse dans laquelle des tuyaux, débouchant vers le fond, projettent un courant de vapeur qui la dissout? Le liquide qui en résulte n'a rien d'engageant à voir. Il est noir, boueux et gluant; mille impuretés flottent à la surface, comme sur les ruisseaux des rues un jour de grande pluie, et le microscope y a récemment révélé la présence d'innombrables animalcules. Comment pourra-t-on tirer parti d'une pareille drogue? Patience! on vient de jeter un peu d'eau de chaux dans la chaudière, et nous allons bientôt en voir l'effet sur le gluten, la terre et la mélasse que contient toujours le sucre brut.

Suivons pour cela notre cicérone qui nous conduit, par un sombre escalier à marches de pierres, à la *chambre des filtres.*

C'est ici que va bientôt arriver, comme nous, le sirop épais et sale que nous avons laissé dans les chaudières. Les filtres que l'on voit dans le bas de notre premier dessin sont de grandes caisses prismatiques en tôle, de six à huit pieds de haut sur deux à deux et demi de large, munies d'une porte qui peut donner accès dans l'intérieur. Dans le haut est un plancher sur lequel arrive le sirop et duquel partent de longs tubes métalliques dans chacun desquels est placé un sac ou *chausse* de grosse toile plucheuse fortement redoublée. La dissolution sucrée pénètre dans ces sacs et, n'ayant pour en sortir aucun orifice, elle transsude à travers, en filet transparent déjà, mais rougeâtre encore.

On croira sans peine que ces chausses, qui retiennent dans leurs mailles toutes les impuretés que nous avons vues là-haut nager dans la chaudière, ne tardent pas à avoir leurs pores bouchés. Si le lecteur veut regarder à droite, au bas du second dessin, ou nous suivre un instant dans la cour à côté de la salle d'entrée, il verra comment on fait le *lavage des chausses* encrassées. Sur deux petites plate-formes accouplées, sont deux hommes entourés de sacs de toile et le visage taché de boue. Entre eux est suspendue, à un tuyau qui amène de la vapeur déjà utilisée ailleurs, une des chausses retournée à l'envers. Un robinet tourne; la vapeur distend l'enveloppe, et les deux hommes en raclent la surface d'où coule une boue épaisse,

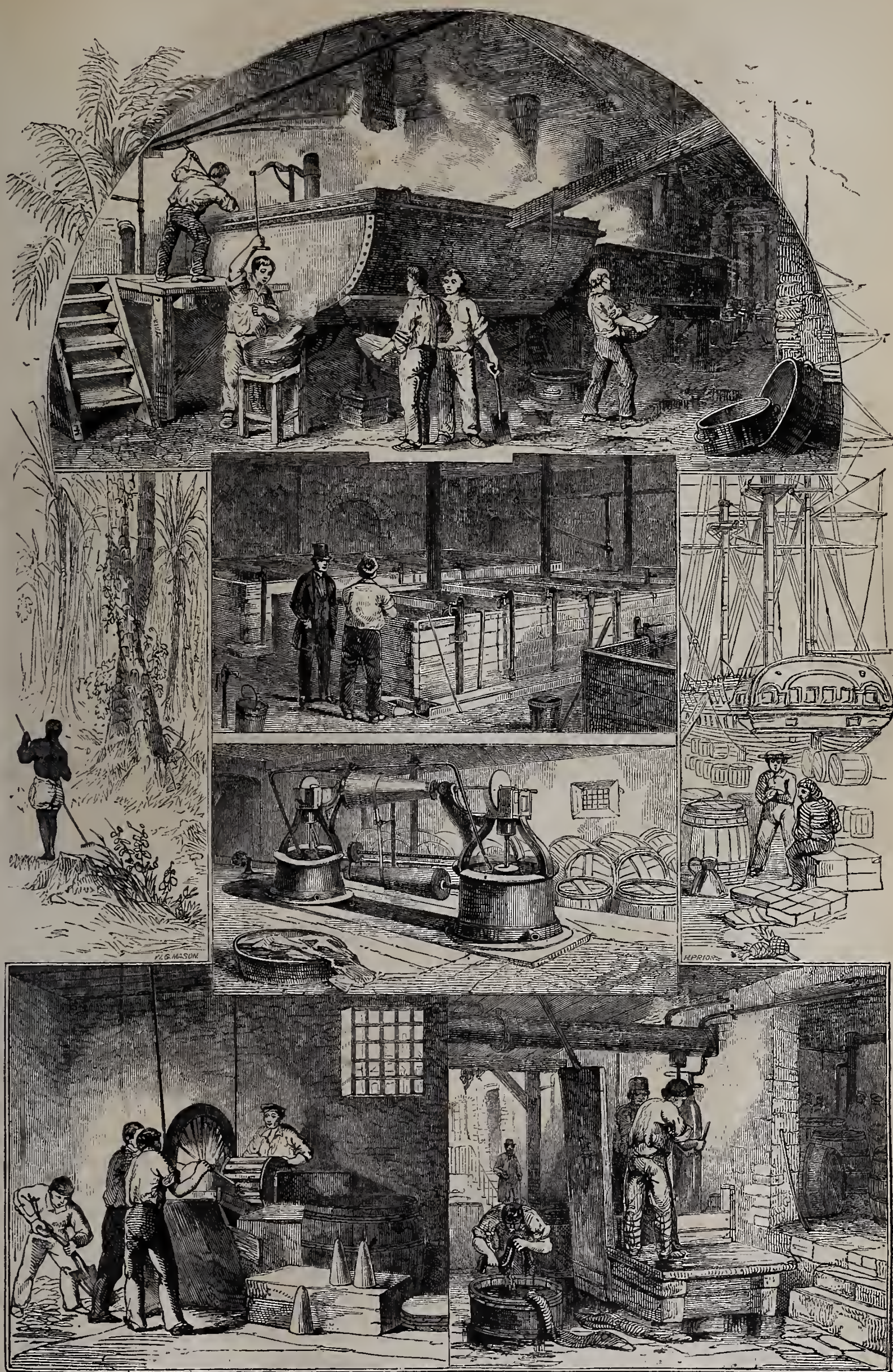






Intérieur d'une

Quand le couteau ne trouve plus rien à enlever, la chausse est détachée et passée à un troisième ouvrier qui la lave dans de l'eau de chaux bouillante ; puis elle est emportée dans une chambre où l'a bientôt séché la rotation d'une




raffinerie de sucre.

machine à force centrifuge, dont le dessin montre les deux troncs de cône placés en sens opposés. Dans ce tonneau sont les résultats du nettoyage auquel nous venons d'assister. Ne dirait-on pas de la glaise noirâtre ou de la

vase desséchée? Vous croiriez cette matière sans valeur aucune; détrompez-vous. Cette boue est achetée par des industriels qui la soumettent à des opérations analogues à celles qu'elle a déjà subies. Le produit sucré qu'ils en retirent est vendu aux fabricants de cirage, ou sert quelquefois à faire des bonbons communs pour les enfants; après quoi le résidu est employé comme fumier. Vous voyez que rien ne se perd.

Mais nous avons laissé le sirop coulant des filtres, et nous avons vu qu'il est encore loin d'être incolore. Retournons sur nos pas et suivons le jus sucré dans les nouvelles transformations qu'il va subir. Entrons dans la chambre où il doit perdre sa couleur. Voyez-vous, au milieu de la seconde page du dessin, ces caisses dans lesquelles se réunit la liqueur rougeâtre? Une d'elles est vide, et nous pouvons examiner comment l'opération s'effectue. Le problème à résoudre est de décolorer le liquide sans en détruire la transparence ni en altérer la qualité. Pour atteindre ce but, nul agent n'est supérieur au charbon qui résulte de la combustion des os. Le mélange intime de phosphate et de carbonate de chaux, joint au charbon que l'on obtient ainsi, est appelé *charbon* ou *noir animal;* il y a quarante ans environ que les propriétés supérieures de cette matière ont été découvertes. Mais revenons à notre caisse vide. Au fond est un faux plancher formé de lattes rapprochées, et, sur elles, est une étoffe qui les revêt complétement. Cette étoffe est recouverte d'une couche de noir animal en grains, de deux à trois pieds d'épaisseur. Le jus sucré coule des filtres dans ces caisses par des tuyaux de communication, et, peu d'heures après, il a traversé le lit de charbon et s'échappe au-dessous du faux plancher, parfaitement clair, transparent et presque aussi incolore que l'eau la plus pure.

Avant de le suivre dans les tubes ou siphons qui s'en emparent et l'entraînent, disons un mot de ce que devient le noir animal qui vient de produire la décoloration. Après avoir filtré deux ou trois fois le contenu de la caisse, le charbon est chargé d'impuretés. Il va bientôt y être remédié. Dans une autre partie de l'établissement sont des fourneaux munis de cornues de fer où le charbon est brûlé de nouveau et devient aussi bon qu'auparavant: c'est ce qu'on appelle sa *revivification.* Il perd bien à chaque fois un peu de ses propriétés et de son poids, mais dans un degré si faible que le même peut servir pendant plusieurs années.

Retournons maintenant à notre sirop clarifié pour ne plus le quitter. Nous le retrouvons dans la chambre d'entrée où sont les *chaudières à cuire dans le vide.* Cette phase de l'opération mérite toute notre attention. Les chaudières à cuire peuvent être, en effet, considérées comme l'organe principal de l'établissement, comme le cœur qui met en mouvement tout le reste et à qui toutes les autres opérations se rapportent.

Anciennement, le sucre était cuit dans des chaudières à *feu nu,* c'est-à-dire directement chauffées par la flamme. La température s'y élevait à 115 ou 120 degrés centigrades, sous la pression atmosphérique ordinaire, et, malgré tous les soins apportés à la conduite du feu, une grande partie du sucre était altérée et ne pouvait cristalliser. Aujourd'hui c'est dans le vide que la cuite s'opère. En diminuant la pression atmosphérique, dans un récipient fermé de toutes parts, au moyen d'une pompe à air, on détermine une évaporation plus rapide, et la cuite peut s'effectuer à une très-basse température. Comme toutes les opérations industrielles qui présentent de grandes difficultés, la remarquable découverte de la cuite dans le vide ne produisit pas d'abord d'heureux résultats. Le sucre obtenu à l'origine était mou et mal cristallisé. Un accident vint enseigner le remède. Un raffineur s'était presque ruiné en voulant mettre en œuvre les idées de l'inventeur; tous le taxaient de folie, lorsqu'un jour un des ouvriers de la fabrique accourt vers lui en s'écriant, comme Archimède: « J'ai trouvé! » Et la chose était exacte. Cet ouvrier, occupé à surveiller une des chaudières de cuite et trouvant que la chaleur y était trop élevée, y jeta, pour remédier à cet inconvénient, une portion de sucre plus froid. Quel fut son étonnement, lorsqu'il retira une partie du contenu de la chaudière pour examiner le résultat de son expédient, d'y voir briller de larges cristaux de sucre développés déjà. L'épreuve fut renouvelée, et il devint certain que le secret longtemps cherché était découvert. Alors, le fou de la veille, le fabricant ruiné, redevint riche et fut jugé raisonnable; et, quelques années plus tard, les raffineurs du pays se réunissaient et payaient collectivement au delà d'un million pour pouvoir se servir du procédé inventé par Howard.

Mais notre conducteur nous montre du geste les chaudières de cuite, et le lecteur, suivant de l'œil son mouvement, peut les apercevoir au milieu de la première page du dessin. Nous avons beau regarder, nous ne voyons pas de feu. Il s'agit de cuire du sucre; le feu nous paraît indispensable; où donc se trouve-t-il? Il est là-bas, bien loin, dans une autre partie de l'édifice. Ici, tout ce qui a besoin de chaleur, la reçoit de la vapeur d'eau. Cette vapeur est portée çà et là, par mille tuyaux, et, lorsqu'elle a rempli ses fonctions principales, qui sont de dissoudre le sucre et de le cuire, elle va servir au nettoyage des chausses, comme nous l'avons déjà remarqué, elle va chauffer l'étuve que nous verrons bientôt et remplir quelques autres offices secondaires; après quoi elle se mêlera à l'air extérieur et sera perdue pour toujours.

Quant à la cuite, voici ce qui se passe. Le jus décoloré est attiré dans la partie supérieure de la chaudière par le jeu de la pompe à air qui y fait le vide, et, dès qu'il y est entré, la vapeur pénètre dans l'espace inférieur et circule aussi dans des tubes nombreux qui traversent le liquide. A la faveur du vide presque parfait qui existe dans la chaudière, la liqueur bout et s'évapore à une température comparable à celle d'un bain chaud. Les cristaux commencent bientôt à se former; et, pour que l'on puisse suivre l'opération dans toutes ses phases, chaque chaudière est munie d'un thermomètre, d'un manomètre et d'un robinet qui permet d'apprécier les progrès de l'évaporation; mais l'instrument le plus important de tous est une petite verge de cuivre appelée *baguette d'épreuve:* c'est une espèce de clef qui ouvre une soupape dans le corps de la chaudière, et, après avoir retiré une portion du sucre cristallisé, referme la soupape sans avoir troublé le vide. Quand la baguette d'épreuve a été mise en jeu, l'ouvrier chargé des chaudières s'assure avec les doigts du degré de ténacité et de cristallisation du contenu de la chaudière, et, lorsqu'il juge l'opération terminée, une soupape s'ouvre et le sirop concentré s'écoule au-dessous par un tuyau.

Nous le suivrons, quoique par une route différente, aux *chaudières à réchauffer,* dans lesquelles il se rend et que l'on trouve sur le dessin en regardant au haut de la seconde page. Ces chaudières étaient jadis appelées *rafraîchissoirs.* Alors, en effet, la liqueur bouillait à une très-haute température et ne cristallisait qu'en refroidissant. Maintenant, au contraire, la cristallisation a lieu dans les chaudières de cuite elles-mêmes, et, pour donner à la masse plus de consistance, le sirop est amené dans les chaudières à réchauffer où sa température s'élève jusqu'à 80 degrés, au lieu de celle de 54 ou 55 degrés qu'il ne dépasse pas pendant la cuite. Là, de grands *mouverons* en bois, agitant continuellement le sirop, lui font perdre, sous forme de vapeur, l'eau en excès qu'il contient encore, et lui préparent une contexture plus belle et plus serrée.

Dès que le sirop, mêlé de cristaux déjà formés, est prêt pour les *formes*, une pompe se met en jeu; de larges bassins munis d'anses le reçoivent, et, si nous suivons ceux qui les emportent, ils nous conduiront dans la *chambre de l'empli*. Là, un immense pavé de pierre est au trois quarts couvert de moules coniques de fer de deux pieds de hauteur environ et de six pouces de diamètre à leur plus large base. Ces moules, serrés les uns contre les autres, reposent sur leur pointe et, de loin en loin, quelques-uns d'entre eux, appuyés sur leur base, servent de support à l'ensemble. Les travailleurs chargés de l'opération arrivent à la hâte, car il faut que les moules soient remplis à la même température, et que le contenu d'une chaudière soit transvasé en une demi-heure. On les voit, sur le dessin, à droite de la chaudière de cuite, occupés à remplir les moules sans en répandre une goutte, et, pendant ce temps, d'autres ouvriers, armés de petits outils de fer, raclent les bords du moule et agitent la masse pour prévenir l'adhérence et répartir également les cristaux qui se forment.

Malgré toutes les opérations qu'il a subies, le sucre contient encore une portion de mélasse dont il faut le débarrasser. A cet effet, après être restés un jour ou deux dans la chambre de remplissage, les moules sont transportés dans les *greniers*, où l'on va procéder au *clairçage*. Montons-y avec lui par l'escalier tournant qui traverse tous les bâtiments et qui nous conduit dans une vaste pièce sur le sol de laquelle nous retrouvons les moules placés chacun dans une jarre de terre. Le trou que chaque moule porte à son sommet a été débouché, et l'*égouttage* est commencé. Déjà la large base des pains, la *patte*, est devenue blanche et sèche; mais l'égouttage ne suffit pas pour entraîner toute la mélasse. Jusqu'à ces derniers temps, pour l'enlever complétement, on plaçait sur la base du pain une pâte d'argile blanche délayée, et l'eau qui s'en échappait, filtrant à travers le pain, se chargeait de sucre pur dans les couches supérieures et déplaçait, dans les couches inférieures, la mélasse colorée qu'elle entraînait avec elle. C'était le *terrage*. A présent, on a remplacé l'argile par le sucre lui-même. Un *magma* de sucre de qualité inférieure emprunté à d'autres pains est placé sur la base de ceux que l'on veut *claircer*; on arrose de temps en temps le magma avec des sirops de plus en plus purs, jusqu'à ce que toute trace de mélasse ait disparu, et le pain rivalise alors avec la neige elle-même en blancheur et en éclat cristallin.

Il ne reste plus qu'à préparer les pains de sucre pour la vente. Voyez-vous, à gauche des chaudières à cuire, cet homme qui racle la base d'un pain pour l'égaliser? C'est l'opération préliminaire. lorsqu'elle est faite, on détruit, par de petites secousses, l'adhérence du sucre avec le moule, pour faire écouler les dernières parties du sirop, et l'on extrait enfin le pain en renversant le moule et frappant un coup sec contre un obstacle placé près du sol. Cependant, en dépit du clairçage le plus soigné, la pointe du pain de sucre reste toujours molle et sans brillant. Pour remédier à ce défaut, on soumet cette pointe à l'action de lames tranchantes mises en mouvement par une poulie que fait tourner la vapeur, ainsi qu'on le voit en regardant à gauche, au bas de la seconde page du dessin. Dans quelques raffineries, on se contente de couper cette pointe, dont la suppression laisse au pain de sucre la forme d'un cône tronqué.

Les opérations sont actuellement terminées, et le sucre peut partir pour le magasin de l'épicier. N'oublions pas de mentionner toutefois qu'il doit être préalablement enveloppé de papier et séché dans une étuve où des tuyaux de vapeur entretiennent une température élevée.

Voilà notre visite faite. Terminons par une seule observation qui fait honneur à l'industrie moderne; c'est que, malgré les opérations nombreuses et compliquées que nous venons de décrire, le plus beau sucre raffiné ne coûte pas, aujourd'hui, au delà de 20 pour 100 de plus que le sucre brut, tandis que cette différence de prix dépassait autrefois 40 pour 100.

---

## THOMAS BRITTON,

### LE CHARBONNIER MUSICIEN.

Thomas Britton était né, en 1654, à Higham Ferrers, dans le Northamptonshire. Son père le mit en apprentissage à Londres, chez un débitant de charbon. En ce temps-là, le charbon fait avec les petites branches des arbres servait à allumer les feux, et était même employé dans quelques ateliers. On l'a remplacé depuis par les *patent fire woods* et par le coke. Une fois quitte de ses obligations envers son maître, Britton prit à loyer une espèce d'étable, près du prieuré de Saint-Jean de Jérusalem, dans Clerkenwell; il en fit un magasin à charbon et une chambre à coucher. Tous les matins il se levait avec le jour, et, vêtu d'un long sarrau bleu, coiffé d'un vieux feutre à larges bords, un sac noir sur le dos, une mesure à demi-boisseau sous le bras, il parcourait les rues en criant, de deux en deux minutes : *Petit charbon, oh! Petit charbon, oh!* Il faisait son métier très-consciencieusement, avec assiduité, et vivait économiquement. On le voyait s'arrêter de temps à autre devant les bouquinistes, feuilleter avec beaucoup d'attention, et même acheter d'anciens ouvrages de musique, des partitions passées de mode, et ce qui se rencontrait de vieux manuscrits. Après un grand nombre d'années passées ainsi, le bruit se répandit que Britton le charbonnier était un excellent musicien, qu'il jouait de plusieurs instruments à ses heures de loisir, et qu'il avait l'une des plus belles collections d'ancienne musique qui fussent connues en Angleterre. L'illustre compositeur Handel, Pepusch et quelques véritables amateurs, lui demandèrent la permission de visiter sa bibliothèque, et furent émerveillés tant du choix qu'il avait fait que de sa science. Bientôt on s'habitua à se réunir chez lui et à exécuter des morceaux classiques sous sa direction, dans une sorte de grenier qu'il avait fait construire au-dessus de son magasin et de sa chambre. La mode, qui se mêle à tout, attira chez le pauvre charbonnier des personnes riches, des gentilshommes; des dames de la cour en riche toilette traversaient la boutique au charbon, et montaient à une échelle de bois pour jouir du privilége d'entendre les concerts de Thomas Britton. On rencontrait le lendemain le brave homme, son sac sur l'épaule, criant : *Petit charbon, oh! Petit charbon, oh!* et on lui faisait un joli petit signe amical de la main. On découvrit aussi que Britton était devenu un paléographe distingué; il lisait facilement les plus anciens manuscrits. Une société de savants antiquaires, parmi lesquels étaient des nobles, renommés pour leur érudition, l'admit au nombre de ses membres. Il arrivait souvent que, les séances ayant lieu pendant le jour, Thomas Britton, qui avait la sagesse de ne point négliger les devoirs de son état, entrait avec son costume de charbonnier dans la maison où elles se tenaient, déposait dans l'antichambre son sac noir et sa mesure, prenait place au bureau, faisait de vive voix quelques communications, écoutait attentivement celles des autres, puis retournait à son sac et à ses pratiques. Toute cette vie était fort sage : nous devons confesser toutefois que Thomas Britton avait un travers. Il s'était lié d'amitié avec un de ses voisins, médecin français, nommé Théophile Garencières, né à Paris. Ce docteur, s'étant converti au protestantisme, avait perdu une belle clientèle qu'il avait à Caen, et s'était réfugié à Londres. C'était un homme instruit, bon

chimiste, habile grammairien; mais le malheureux était un adepte de la science des rose-croix, et cherchait la pierre philosophale [1]. Il communiqua un peu de sa folie à Thomas Britton, qui construisit, à son instigation, un petit laboratoire. Du reste, à part quelque perte de temps, la poursuite du *grand œuvre* ne fit pas grand tort à Britton : on ne le vit point s'écarter de ses habitudes laborieuses ni de ses études musicales et paléographiques; il est même probable que son goût pour l'alchimie se modéra beaucoup après que le docteur Garencières fut mort de misère en 1680. Estimé et respecté de ses plus humbles clients, aussi bien que des musiciens et des savants les plus éminents de Londres, Thomas Britton vécut jusqu'au 14 septembre 1714. Il avait alors soixante ans, et sa forte constitution, la sobriété de ses habitudes, sa bonne santé soutenue, pouvaient faire espérer qu'il parviendrait à un âge beaucoup plus avancé. Ce fut une sotte et indigne mystification qui causa sa mort. Étant un soir dans un club, un ventriloque, introduit en secret par quelques membres, fit entendre tout à coup ces paroles dont l'accent étrange et lointain paraissait surnaturel : « Thomas Britton, rentre chez toi, tu vas mourir ! » Malgré toute la distinction de son esprit, Thomas Britton était resté un homme naïf; il fut terrifié, il se jeta à genoux et récita une prière. Les rires éclatèrent et on voulut le désabuser; mais il était trop tard. Il rentra chez lui, se mit au lit et mourut quelques jours après. On l'enterra dans le cimetière de l'église de Clerkenwell. La vente de sa bibliothèque, riche en manuscrits et en ouvrages de musique,



Portrait de Thomas Britton. — D'après Woollaston.

produisit une somme considérable. Le peintre Woollaston, qui était l'un de ses amis, a fait deux fois son portrait : l'un d'eux est conservé au *British Museum*. On les a gravés, et sur une des estampes on lit des vers de Matthew Prior, où, à propos du charbonnier, il est question d'Apollon, des Muses, de la Grèce et de Rome, qui « certainement ne virent jamais un génie si brillant dans un sphère si obscure. » Britton était digne d'un éloge plus simple et d'un goût meilleur, et nous avons raconté sa vie parce qu'elle nous paraît offrir un exemple remarquable de l'amour de l'instruction uni à beaucoup de raison et de prudence.

[1] Théophile Garencières a traduit en anglais les Prophéties de Nostradamus, et a publié quelques ouvrages de chimie.

## LA LANGUE DES BLANCS ET DES NOIRS.



Un Concert de famille dans un État du Sud (États-Unis). — Dessin de K. Girardet.

C'est à l'aide du rhythme et de la mélodie que l'on fait marcher, agir, sentir ensemble, sans contrainte et sans effort, de grandes masses d'hommes. Les matelots, les ouvriers, lorsqu'ils veulent réunir leurs forces pour un même but, entonnent un même air; les troupes qui s'avancent ensemble ont un chant mesuré pour régler leurs pas; dans le nord de l'Angleterre et au pays de Galles, les forgerons, les mineurs, ne se rendent à leur travail qu'au son des instruments à vent; et, depuis que d'intelligents propriétaires d'usines ont cultivé chez leurs ouvriers le goût de la musique, les mœurs de ces rudes et robustes travailleurs se sont adoucies, leurs esprits se sont éclairés, se sont élevés, et les rapports nouveaux qui s'établissent entre eux et avec leurs chefs fondent les individualités et rapprochent les rangs, sans que la discipline en souffre. Le plaisir de la musique est accessible à tous; cette langue universelle est entendue de ceux qui ne comprendraient pas les plus belles figures de rhétorique : ils laissent involontairement modifier leurs impressions par des chants, et les mélodies qu'ils se plaisent à répéter donnent à leurs plaisirs plus de vivacité, adoucissent leur tristesse, égayent leurs travaux.

Les langues primitives sont le geste et le chant : l'un, expression du besoin matériel; l'autre, expansion, tout d'abord instinctive, d'émotions non moins vives, mais moins directes. Les langues parlées et écrites sont affaire de convention; les cris, les sons, les chants, nous échappent presque à notre insu, et chez les peuples primitifs, comme chez les enfants, ont dû précéder la parole, qui les explique. La musique est la première voix civilisatrice; elle aida jadis à rapprocher les hommes, elle peut aider à rapprocher les rangs et les races.

Lorsqu'il y a concert ou bal dans une maison, voyez les domestiques se presser derrière les portes, les passants s'arrêter et s'agglomérer sous les fenêtres. Dans un pays où, aujourd'hui encore, des hommes chrétiens et républicains achètent et vendent des hommes, en Amérique, l'esclave qui ne comprend la dure parole du maître que lorsqu'elle s'accentue par des coups, le malheureux noir abruti, qu'aucune éducation ne civilise, est sensible à la mélodie; son oreille s'ouvre avec volupté pour aspirer des sons; lui aussi se rapproche des logis d'où sortent de doux accords : cette langue harmonieuse lui est commune avec les blancs. En vain ils le repoussent de leur société; il a joui avec ceux qui l'oppriment, et, dès lors, il cesse de les haïr, car la communauté de sensations est plus puissante que tous les raisonnements, plus même que les bienfaits, pour rapprocher et unir les hommes.

Tous les nègres aiment la musique; tous chantent; la plupart se construisent des instruments plus ou moins

grossiers. S'ils n'ont ni métaux, ni cordes pour engendrer et varier les sons, une peau tendue et régulièrement frappée, ou des cailloux roulés dans une calebasse, marquent la mesure et accentuent le rhythme. Il semble que les mots et les dures consonnes qui les régissent se modulent plus difficilement que les sons entre ces lèvres molles et épaisses. Dans nos colonies, les nègres attendrissaient notre langue, exacte et régulière, en un mélodieux patois tout de voyelles et de caressants diminutifs ; l'anglais perd sa sécheresse sous leur prononciation qui fait disparaître en partie les plus dures consonnes. Cette malheureuse race, transplantée et non assimilée, qui, n'ayant même pas été vaincue, ne peut chercher de consolation dans les souvenirs de la lutte et réveiller par ses chants les ombres des héros morts pour sa défense, privée des souvenirs du pays natal et des joies de l'enfance, car la plupart des nègres de l'Amérique sont nés dans les chaînes, ne trouvant ni passé, ni présent, ni avenir sur le sol ingrat qu'elle arrose en vain de ses sueurs, s'élance vers une autre patrie : ce sont de célestes espérances, de pieux désirs qui unissent leurs voix ; et les cantiques qu'ils élèvent en chœur, appels à une vie meilleure, empruntent aux douleurs de celle qu'ils traversent de pathétiques accents.

C'est chose belle et émouvante à entendre que ces chants, non de bravade et d'oubli, non d'étourdissement et d'ivresse, mais lamentations profondes et résignées d'une souffrance continuelle que les gloires futures, entrevues au travers d'un arc-en-ciel d'espérance, allégent toujours, consolent quelquefois. Ces cantiques sont surtout impressifs dans les sombres forêts où des milliers d'esclaves se réunissent pour prier aux lueurs des torches qui luttent contre la double obscurité de la nuit et du feuillage. Tout à coup un accent plaintif s'élève, et de nombreuses voix s'y joignent aussitôt. Un instinct musical naturel fait qu'à la tierce ou à la sixte, chacun prend son diapason ; et la basse sonore, gutturale et profonde qui accompagne à l'octave, règle la solennelle harmonie. Même dans les hymnes empreints de la plus douloureuse mélancolie, le rhythme est indiqué fortement, et des pas cadencés en pourraient marquer la mesure. Il n'y a rien là néanmoins de l'énergique délire de la danse macabre du moyen âge ; la tristesse en est mesurée, et, en quelque sorte, régulière : l'habitude est là. C'est la plainte jamais écoutée qui sait qu'elle ne peut être entendue que là-haut, et qui monte vers celui dont l'oreille est toujours ouverte pour le captif et l'opprimé ; c'est une marche lugubre qu'accompagne le cliquetis des fers, et qui résonne à travers les mugissements de la tempête et les tristes et monotones bruissements des grands bois.

Mais si l'impression de ces chants est profonde et pénétrante au sein des majestueuses solitudes et dans le silence des nuits, on se rappelle, en Amérique, un jour où ils remuèrent bien autrement les cœurs, jour solennel où, au milieu même de New-York, toute la population noire les éleva vers le ciel. Tout ce qu'il y avait de nègres dans la ville, entraînant avec eux leurs plus courageux protecteurs, les abolitionnistes, s'étaient assemblés autour du palais de justice où l'on jugeait un esclave fugitif, chassé comme une bête fauve, rattrapé enfin après avoir été en liberté, et réclamé par son maître, un homme de la Nouvelle-Orléans, comme une propriété, une chose vendue, achetée, et dont il pouvait user à son caprice. Cette foule compacte attendit là toute la nuit ; et, au matin, lorsqu'en vertu de la loi d'un pays libre, librement appliquée par des magistrats se disant justes et intègres, le malheureux noir fut restitué à qui de droit, et, chargé de menottes, conduit enchaîné au vaisseau qui le devait ramener au Sud, tout ce peuple le suivit en chantant cet hymne que nous reproduisons, l'un des plus populaires parmi les esclaves :

CHANT NÈGRE.

*Lento.*

Oh! pleurs! oh! lar-mes! Que de pleurs, que de lar-mes! Qu'il cou-le-ra de

Oh! pleurs! oh! lar - - mes! Que de pleurs, que de lar-mes! Qu'il cou-le - ra de

lar - mes Au tri - bu- nal du Christ! Pè - res de leurs fils sé - pa - rés,

lar - mes Au tri - bu - nal du Christ! Pè - res de leurs fils sé - pa - rés,

Mère en pleurs, en - fants é - plo - rés; Qu'il cou - le - ra de lar-mes Au tri - bu - nal du Christ.

Mère en pleurs, en - fants é - plo - rés; Qu'il coule - ra de lar-mes Au tri - bu-nal du Christ.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 92, rue de la Harpe.

## EU-A-I!

L'autre jour, je me suis fait donner une leçon de prononciation et de bon sens par un vieux marchand d'habits.

Je causais avec un ami sous une porte cochère, et plusieurs fois ce pauvre juif avait passé près de nous en criant sa marchandise sur le ton le plus nasal et de la manière la plus fantastique qu'il fût possible d'imaginer. Je ne sais quelle légère impatience me prit, et je l'apostrophai ainsi (avec bonne humeur cependant) : « Mon » brave homme, dites-moi, je vous prie, ne pourriez-vous » pas annoncer votre métier plus clairement, et pro- » noncer *vieux habits* simplement et nettement, comme je » le prononce en ce moment? » Le juif s'arrêta, me regarda sérieusement, et me répondit en très-bon langage, avec un accent clair et pur : « Monsieur, je puis dire *vieux* » *habits!* aussi correctement, je crois, que vous-même; » mais si, comme moi, vous aviez à répéter ces deux » mots dix fois au moins par minute, six cents fois par » heure, et de manière à être entendu jusqu'aux sixièmes » étages, vous arriveriez probablement à dire *êu-â-î* ainsi » que moi : on m'entend et on me comprend ; n'est-ce pas tout » ce qu'il faut? » Et il continua tranquillement son chemin.

---

## SALOMON ET LE LABOUREUR.

Poésie allemande par Ruckert.

En pleine campagne, le roi Salomon s'est assis sur son trône. Il aperçoit un laboureur qui s'en va jetant de côté et d'autre sa semence.

— Que fais-tu donc? lui dit le roi. Ce sol ne portera aucune moisson. Renonce à un travail où tu perdras inutilement ta semence.

Le laboureur s'arrête, baisse la tête, réfléchit, puis se remet à l'œuvre avec courage, en répondant au roi :

— Je ne possède que ce champ, et je l'ai cultivé de mon mieux. Que puis-je faire de plus? J'ensemence; Dieu bénit.

---

## LES CENT DOUZE SIGNES CARACTÉRISTIQUES

### DE LA BEAUTÉ CORPORELLE

SUIVANT LES BOUDDHISTES.

Il est fréquemment question chez les bouddhistes de ce que l'on appelle les « trente-deux signes caractéristiques d'un grand homme, » et les bouddhistes du Sud comme ceux du Nord les rappellent à tout instant. Ce sont des caractères extérieurs et des particularités de conformation qui constituent la supériorité physique et la beauté d'un Bouddha. On les trouve énumérés dans plusieurs livres religieux très-anciens. Eugène Burnouf les considérait comme reproduisant le type indien dans ses traits les plus généraux, et spécialement dans ceux qui sont l'objet ordinaire des louanges des poëtes. Voici quelques-uns de ces signes :

La tête (du grand homme) est couronnée par une protubérance (du crâne).

Ses cheveux, qui tournent vers la droite, sont bouclés, d'un noir foncé, et brillent comme la queue du paon ou le collyre aux reflets changeants.

Il a le front large et uni.

Entre ses sourcils il existe un cercle de duvet ayant l'éclat de la neige ou de l'argent.

Ses cils ressemblent à ceux de la génisse.

Il a l'œil d'un noir foncé.

Il a quarante dents toutes égales, serrées et blanches.

Il a le son de voix de Brahma.

Il a le sens du goût excellent.

Il a la langue large et mince.

Il a la mâchoire du lion.

Il a les épaules parfaitement arrondies.

Il a l'entre-deux des épaules couvert.

Il a le lustre et le poli de l'or (ou la couleur de l'or).

Debout et sans qu'il se baisse, ses bras lui descendent jusqu'aux genoux.

Il a la taille comme la tige de l'arbre *nyagrôdha,* le figuier indien.

Il a la jambe semblable à celle du roi des gazelles.

Il a les doigts des pieds longs, le talon large, le cou-de-pied saillant, les pieds et les mains doux et délicats, les doigts des pieds et des mains marqués de lignes en forme de réseaux.

Sous la plante des pieds sont tracées deux roues belles, lumineuses, brillantes, blanches, ayant mille rais retenus par une jante et dans un moyeu.

Il a les pieds unis et bien posés.

*Signes secondaires.* — Indépendamment des signes principaux, il y en a quatre-vingts qui sont considérés comme secondaires, et parmi lesquels on remarque ceux-ci :

Il a les ongles bombés, tirant sur la couleur du cuivre rouge, et lisses.

Il a les doigts arrondis et effilés.

Il a les veines cachées, la cheville couverte, les articulations solides, les pieds égaux, le talon large, les lignes de la main lisses, semblables, profondes, non tortueuses, allongées.

Il a la langue douce, délicate et couleur de cuivre rouge.

Il a la rotule du genou large, développée et parfaitement pleine.

Il a une conduite pure.

Il est tout aimable comme le bœuf.

Il répand autour de lui l'éclat d'une lumière supérieure, parfaitement pure, qui dissipe les ténèbres.

Il a la démarche lente de l'éléphant, la démarche héroïque du lion, du taureau, la démarche du cygne.

Il marche en se tournant vers la droite.

Il a le nez proéminent.

Ses yeux sont purs, souriants, allongés, grands, semblables aux pétales d'un nymphæa bleu.

Il a les sourcils égaux, beaux, réunis, réguliers, noirs.

Il a les joues pleines, égales, sans imperfection.

Il a le front et la face en harmonie l'un avec l'autre, la tête bien développée.

Il a les cheveux noirs, également répartis sur la tête, bien arrangés, parfumés, ni rudes, ni mêlés; ils sont réguliers et bouclés.

« Ces traits, dit Eugène Burnouf, sont exactement ceux dont les observateurs les plus éclairés ont de nos jours constaté l'existence parmi les premières classes de la population indienne. Il me suffira de me référer en ce point au jugement de V. Jacquemont pour le nord de l'Inde, et à celui du docteur J. Davy pour Ceylan. »

---

## BOUCLIER DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Ce bouclier, d'une dimension ordinaire, en fer repoussé, ciselé et damasquiné d'or avec bordure enrichie de cartouches et de figures en relief, a été trouvé dans la Loire, à Nantes, en 1822 : le style des figures, pur, élégant et noble, quoiqu'un peu maniéré, a fait assigner pour date à cette belle pièce d'armure le milieu du seizième siècle.

Le sujet de la composition est-il historique ou poétique? L'artiste a-t-il voulu représenter une scène réelle, ou un chapitre de roman? C'est ce qu'il paraît difficile de déterminer.



Musée de Cluny. — Bouclier trouvé dans la Loire. — Dessin de Thérond.

Un roi triomphant, assis sous sa tente, reçoit les hommages des vaincus. Il regarde d'un air compatissant un soldat agenouillé et dont l'on ôte le casque : d'une main il tient son sceptre, de l'autre son épée renversée, signe de paix. Est-ce Constantin? Est-ce Charlemagne? A ses côtés sont assis de vénérables personnages, ses ministres ou les symboles de ses vertus. Alentour, dans le camp, s'agitent en tous sens chevaux et soldats : il semble qu'on entende le bruit de tout ce mouvement; on en est comme étourdi et ébloui. Au loin sont des villes prises d'assaut. Le soleil qui se lève derrière la tente est certainement l'image d'une gloire qui naît ou d'une ère de paix qui commence. Sur la bordure, quatre personnages jouent de divers instruments pour célébrer le triomphe, et quatre petits reliefs figurent des épisodes militaires qui aideront peut-être à découvrir le nom historique ou fabuleux du monarque.

A ceux de nos lecteurs qui chercheraient le mot de cette énigme, nous signalerons deux détails : la croix qui surmonte le casque du personnage principal, et un gros oiseau au milieu de soldats, dans le petit cartouche qui est au-dessus de la tente.

## *ERRATA.*

Page 3, colonne 2, lignes 19 et suivantes. — *Au lieu de :* Aussi sont-elles célèbres, etc.; *lisez :* Aussi sont-ils célèbres, etc.

Pages 135 et 136. — *Au lieu de :* statire; *lisez partout :* statère.

Page 149, Vue des boulevards de Paris au dix-huitième siècle. — A droite du spectateur, autour d'une des tables du café Caussin, où des promeneurs prennent des rafraîchissements, on voit la célèbre Fanchon la Vielleuse.

Page 208, colonne 2, ligne 19 (vers). — *Au lieu de :* Concordis; *lisez :* Concordes. — *Au lieu de :* carpimus; *lisez :* carpimur. — La deuxième médaille du roi René, sur laquelle se trouvent ces vers, sera publiée en 1854.

Page 239, colonne 2, ligne 45. — *Au lieu de :* Rotanus; *lisez :* Totanus.

— Ligne 46. — *Au lieu de :* zouractani; *lisez :* touractani.

Page 270, colonne 1, ligne 37. — On dit : Pêcher aux *zins*, mais on doit écrire : *haims*. — *Haim*, de même que *hameçon*, vient du latin *hamus*.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

# TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

# TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

## PEINTURE, DESSIN, GRAVURE.



## SCIENCES ET ARTS DIVERS.



## SCULPTURE, CISELURE, ORFÉVRERIE.

# LE MAGASIN
# PITTORESQUE



Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.



# LE MAGASIN
# PITTORESQUE

RÉDIGÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE.

1854

Prix du volume broché . . . . . . . 6 fr.
expédié par la poste. 7 fr. 50
relié . . . . . . . . 7 fr. 50

La poste ne se charge pas des volumes reliés.



PARIS
AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE
RUE JACOB, 30.

M DCCC LIV

# MAGASIN PITTORESQUE

A CINQUANTE CENTIMES PAR LIVRAISON MENSUELLE.

XXII^e ANNÉE. — 1854.

## LA RENAISSANCE DES LETTRES EN ITALIE.



Quinzième siècle. — Les Grecs émigrés à la cour des Médicis. — Dessin de Gilbert.

Le palais de Florence dans la *via Larga*, ce chef-d'œuvre de Michelozzi; la villa de Poggio-a-Cajano, cette ferme qui ferait l'orgueil des souverains les plus puissants; Careggi, d'où sont datées la plupart des lettres de Marsile

Ficin; la délicieuse villa assise sur la pente de la montagne qui couronne l'antique ville étrusque de Fiesole, le berceau de Florence, qu'elle domine : ce sont là des lieux sacrés pour les amis des lettres.

C'est surtout dans cette dernière maison, au milieu des jardins en terrasse, sous les portiques d'où l'on découvre une campagne délicieuse, que Laurent venait oublier les soucis de sa grandeur et charmait ses loisirs avec les sublimes visions de la philosophie de Platon, qui s'harmonisent si bien, comme l'a dit Hallam, avec le calme d'un soir d'été sous le beau ciel d'Italie.

« Jamais, dit cet historien, les sympathies de l'âme avec la nature extérieure ne pouvaient être plus vivement excitées; jamais sujets de méditation plus saisissants ne pouvaient s'offrir à l'esprit du philosophe et de l'homme d'État. Florence était à ses pieds. Une grande ville vue d'un point élevé, lorsqu'elle est plongée dans le silence, présente un des tableaux qui font le plus d'impression, et en même temps les plus beaux qu'il soit possible de contempler. Mais quelles graves pensées ce spectacle ne devait-il pas évoquer à l'esprit d'un homme qui, par la force des événements, par l'ambition de sa famille et la sienne propre, se trouvait engagé dans la périlleuse nécessité de gouverner sans le droit, et de corrompre ses concitoyens pour les asservir plus aisément; d'un homme qui n'ignorait pas quelles haines, quels projets de vengeance, quelles passions profondes s'agitaient contre lui au dedans et au dehors? Si ces pensées pouvaient faire passer un nuage sur le front de Laurent, et troubler la tranquillité qu'il cherchait dans cette retraite, le spectacle qui se déroulait sous ses yeux, cette campagne où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la magnificence de la nature ou de l'industrie de ses habitants, cet horizon borné de toutes parts par des montagnes boisées et s'élevant d'étage en étage : tout cela, joint aux charmes des discours de ses amis, lui offrait des pensées qui étaient bien de nature à ramener le calme dans son esprit. »

Cette villa, aujourd'hui la propriété d'une des plus illustres familles de Florence, et qui porte son nom, la villa Mozzi, a été chantée par Politien dans un petit poëme latin. Car Politien n'était pas seulement un grand poëte italien, le précurseur de l'Arioste : « A force de goût, a dit un juge bien compétent, M. Villemain, Politien s'était naturalisé Romain du temps d'Auguste. Ses vers, on ne les distinguerait pas de la poésie de Virgile : ils en ont le tour libre, le mouvement et l'harmonie. Une passion s'y fait sentir et leur donne le naturel. Cette passion, c'est l'amour des lettres porté au point d'être lui-même une poésie. »

Dans ce petit poëme, intitulé *Rusticus* (l'Homme des champs), après avoir retracé avec un charme singulier l'heureux sujet des Géorgiques, il s'écrie :

« O dieux puissants, accordez-moi une telle vie; donnez-moi ce bonheur, ce délassement du travail, ces faciles richesses! Que l'ambition de mes vœux s'élève jusque-là! Jamais, certes, jamais je ne demanderai que mon front envié brille de l'éclat du chapeau rouge, ou soit ceint de la mitre à triple couronne. Voilà ce que je rêvais, paisible dans la grotte de Fiesole, dans la maison des champs des Médicis, aux portes de Florence, sur ce mont consacré qui domine la ville d'Homère et les flots lentement déroulés de l'Arno, dans cet asile heureux et ce doux repos que me donne Laurent, une des gloires d'Apollon, Laurent, l'appui fidèle des muses persécutées. S'il me fait jamais de plus assurés loisirs, je sentirai le souffle d'un dieu plus grand : ce ne sera plus la forêt et mes rochers de la montagne qui rediront ma voix; mais toi-même, ô ma douce patrie, un jour peut-être tu ne dédaigneras pas mes vers, quoique tu sois, ô Florence, la mère de si grands poëtes! »

Que de souvenirs s'éveillent à ces accents! Comment séparer dans sa pensée la mémoire de Florence et des Médicis de la gloire des arts au quinzième siècle?

Après le mouvement littéraire qui avait marqué le douzième siècle, l'Europe était retombée insensiblement dans la barbarie. Tandis que les littératures et les langues modernes se développaient à l'aventure, la connaissance de l'antiquité se réduisait à rien : on ne savait plus même écrire le latin. Les scolastiques du treizième siècle, qui étaient les seuls savants du temps, ignoraient les règles les plus élémentaires de la grammaire, bien différents en cela de leurs devanciers, qui avaient de plus le mérite d'une originalité puissante. Cependant, en Toscane, en même temps que se formait et se polissait la plus parfaite des langues néo-latines, on revenait quelque peu à l'étude du petit nombre de monuments de la littérature latine échappés à la destruction. On traduisait des fragments de Cicéron, de Tite-Live, de Salluste. Un moine génois, Jean Balbi, compilait un dictionnaire. C'était l'aube d'une ère nouvelle, qui ne se développa véritablement que sous l'influence de Pétrarque et de Boccace. L'un et l'autre encouragèrent de tous leurs efforts l'étude de la littérature latine. Plusieurs ouvrages importants furent retrouvés et divulgués. Mais la connaissance de la langue grecque était perdue, même en Italie, malgré les relations de commerce si fréquentes entre ce pays et Constantinople. Pétrarque essaya vainement d'apprendre le grec d'un moine de Calabre qui avait été envoyé en mission, vers 1342, par l'empereur Cantacuzène. Boccace y réussit mieux quelques années après, grâce aux leçons qu'il reçut d'un autre Calabrais, Léonce Pilate, et il put lire Homère dans le texte original. En l'année 1395, un certain Emmanuel Chrysoloras, qui était venu solliciter les secours des puissances chrétiennes contre les Turcs, donna des leçons publiques de langue grecque dans l'université de Florence, et il y fit quelques élèves. Un Sicilien, Jean Aurispa, rapporta en 1423 de Constantinople le texte grec de Platon, de Plotin, de Diodore, d'Arrien, de Dion Cassius, de Strabon, de Pindare, de Callimaque et d'Appien, et il expliqua ces auteurs à Florence et à Bologne. La langue grecque commença donc à se répandre en Italie parmi les savants; les manuscrits se multiplièrent; on entreprit de les traduire en latin. Le pape Eugène IV encouragea cette étude naissante. Le roi de Naples Alphonse l'imita, ainsi que le petit souverain de Ferrare. Mais leurs encouragements s'effacèrent bientôt devant la munificence et le zèle de Cosme de Médicis, ce marchand florentin, qui recueillit et patronna, avec une générosité qu'on a vue à peine à la cour de quelques rois, les émigrés de Grèce et de Constantinople. A mesure que le flot de l'invasion turque se répandait, tous les Grecs lettrés se réfugiaient à Florence. Au premier rang d'entre eux étaient Théodore Gara, Pléthon, Bessarion. Ils apprirent promptement le latin et l'italien. Ils ouvrirent des cours publics; ils firent des élèves, et, grâce à la protection de Cosme, la véritable antiquité, c'est-à-dire la langue et la littérature grecques, furent étudiées comme elles ne l'ont peut-être jamais été depuis. Le pape Nicolas V rivalisa de zèle avec le marchand de Florence. Il fonda la Bibliothèque du Vatican, dans laquelle il rassembla cinq mille manuscrits, et fit traduire en latin Diodore de Sicile, la *Cyropédie* de Xénophon, Hérodote, Thucydide, Polybe, Appien, Strabon, Théophraste, les *Lois* de Platon, l'*Almageste* de Ptolémée, et la *Préparation évangélique* d'Eusèbe.

Sur ces entrefaites, Constantinople tomba aux mains des Turcs (1453), et une nouvelle émigration de lettrés vint donner une impulsion plus puissante à ce mouvement. C'est alors que vinrent en Italie Argyropoulos, Chalcondyle,

Andronic Calliste, et le plus éminent de tous, Lascaris, de la famille impériale. Sous leurs auspices, on s'adonna à l'étude de la philosophie grecque. Aristote et Platon furent étudiés et expliqués. L'un et l'autre eurent leurs sectateurs. Cosme de Médicis et ses protégés tenaient pour Platon. Dans sa propre maison, il fonda une académie platonicienne, et, comme il n'avait jamais eu le loisir d'étudier le grec, il choisit un jeune homme, Marsile Ficin, et le chargea de traduire tous les ouvrages de son philosophe favori, afin de les goûter mieux qu'il ne pouvait le faire par des explications orales.

Cosme mourut en 1464, mais son patronage ne devait pas finir avec lui. Son petit-fils, le célèbre Laurent de Médicis, partageait son admiration pour la langue et la littérature grecques, qu'il connaissait parfaitement, ainsi qu'il convenait à l'élève de Marsile Ficin et de Politien. C'est alors que la littérature italienne, qui avait paru un moment sacrifiée aux premiers engouements pour l'étude de l'antiquité, recueillit les fruits de ce renouvellement de l'esprit humain. Le poëme de *la Joute* de Politien, le *Morgante Maggiore* de Luigi Pulci, l'un et l'autre commensaux et amis de Laurent, ouvrirent dignement une ère nouvelle dans la langue et la littérature de l'Italie, et furent comme le prélude du seizième siècle. Laurent était lui-même un auteur d'un grand mérite. Ses *canzoni*, ses petits poëmes, auraient suffi pour faire la gloire d'un simple particulier. Mais sa haute influence efface en lui le poëte et demeure son premier titre à la renommée. La postérité l'a noblement récompensé en donnant son nom à l'époque dans laquelle il a vécu, et qu'a illustrée son fils le pape Léon X [1].

(1) Voy. les articles sur *Florence*, les *Médicis*, les *Politien*, dans la Table des vingt premières années.

## VANDER-BURCHT,

### ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.

C'est le nom trop peu connu de l'un des plus respectables bienfaiteurs de l'humanité. Né à Gand, le 26 juillet 1567, d'une famille noble qui, au seizième siècle, a donné aux lettres latines plusieurs écrivains distingués, Vander-Burcht entra dans les ordres, entraîné par une vocation irrésistible. De l'évêché de Gand, auquel l'appela son mérite personnel et non point ses grandes alliances dans les Pays-Bas, il fut promu, en 1615, à l'archevêché de Cambrai. On doit le compter au nombre des plus dignes prédécesseurs de Fénelon et du cardinal Giraud, ces deux grandes illustrations d'un des siéges les plus renommés de la chrétienté.

Prélat actif, laborieux, d'une piété rare, d'une charité sans bornes, Vander-Burcht, dans la conduite de son troupeau, ne songea pas seulement aux besoins du moment; sa tendre sollicitude s'étendit au bien-être des générations qui devaient remplacer celle à qui il donnait l'exemple de toutes les vertus. On le vit consacrer tout son patrimoine et la meilleure partie des revenus de son archevêché à assurer la moralité et l'instruction des classes pauvres, par la création d'un grand nombre d'institutions de bienfaisance qui fonctionnent encore aujourd'hui sur leurs bases primitives; témoignage non équivoque et permanent de l'excellence du jugement et des vues de leur fondateur.

Le plus important de ces établissements est connu dans le pays sous le nom de Sainte-Agnès, et devrait l'être sous celui de Vander-Burcht. C'est un asile destiné à recevoir cent jeunes filles appartenant à la classe ouvrière et nées à Cambrai, Ors, le Cateau, Catillon. Admises gratuitement comme pensionnaires, dès l'âge de douze ans, dans une vaste maison que Vander-Burcht a fait construire lui-même à ce dessein, elles en sortent après deux ans de séjour, et reçoivent dans l'intervalle une éducation appropriée à la position en vue de laquelle on les élève, c'est-à-dire qui les met à même de diriger un *ménage*, soit comme domestiques, soit comme femmes d'ouvriers. Le temps de leur séjour expiré, elles ont droit à une petite dot mise sur un fonds de réserve alimenté par le produit de leurs travaux manuels journaliers, autre institution économique du charitable prélat.

On a cru longtemps que c'était sur le plan de la fondation de Sainte-Agnès ou Vander-Burcht, mais pour répondre à d'autres besoins, que Louis XIV, ou plutôt madame de Maintenon, avait dressé les statuts de la célèbre maison de Saint-Cyr. Le fait paraît douteux, quoiqu'il y ait entre les deux institutions plusieurs points communs.

Il faudrait un volume pour énumérer seulement toutes les maisons de refuge, les asiles, les hospices, que Vander-Burcht a ouverts à l'indigence, qu'il a améliorés, ou dont il a su accroître les ressources durant son épiscopat, tant à Cambrai qu'à Gand, au Cateau, au Quesnoy, à Tessines, à Enghien, à Mons, etc., etc.

Mais son plus beau titre de gloire, à notre sens du moins, c'est d'avoir résolu le problème de l'instruction gratuite et, en quelque sorte, obligatoire, résolu autant qu'il peut l'être, en fondant une école dite *Dominicale*, où des secours en argent, en pain, etc., sont accordés aux enfants pauvres qui les fréquentent avec assiduité.

Cependant le nom de Vander-Burcht ne figure point dans plusieurs compilations biographiques très-étendues. On le cherche vainement dans Moréry, dans Ladvocat-Vosgien, son abréviateur, et dans beaucoup d'autres nécrologies, où l'on a pourtant accordé une place honorable à une foule de célébrités contestables.

Vander-Burcht, dont on voit le tombeau [1] à Cambrai, dans la chapelle de sa principale fondation, mourut à Mons, le 23 mai 1644, durant une de ses tournées épiscopales, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Les Éthiopiens appellent les Européens *rouges :* ils appliquent le mot qui signifie *blanc* seulement à ceux qui sont décolorés par la lèpre blanche.

Toute la loi, disent les Juifs dans le Talmud, fut dictée à Moïse sur le Sinaï en six cent treize préceptes. David, dans le quinzième psaume, réduit les préceptes à onze; Isaïe les réduit à six [2]; Micah, à trois [3]; Isaïe les reprend pour les réduire à deux [4]; et Habakkuk enfin les réduit à un seul précepte : « Vivre de la foi [5]. »

## L'HOTEL DE VILLE DE GAND.

Voy. t. IV, p. 175.

Après les hôtels de ville de Bruxelles, de Louvain [6] et d'Audenaerde, celui de Gand est, sans contredit, le plus

(1) Ce monument, détruit à la fin du dernier siècle, a été restauré par M. de Baralle, architecte du département du Nord. La statue, dont l'auteur est inconnu, est un des plus beaux morceaux de sculpture que l'on connaisse dans le Cambrésis.

(2) Is., XXXIII, 15.

(3) Mic., VI, 8.

(4) Is., I, VI.

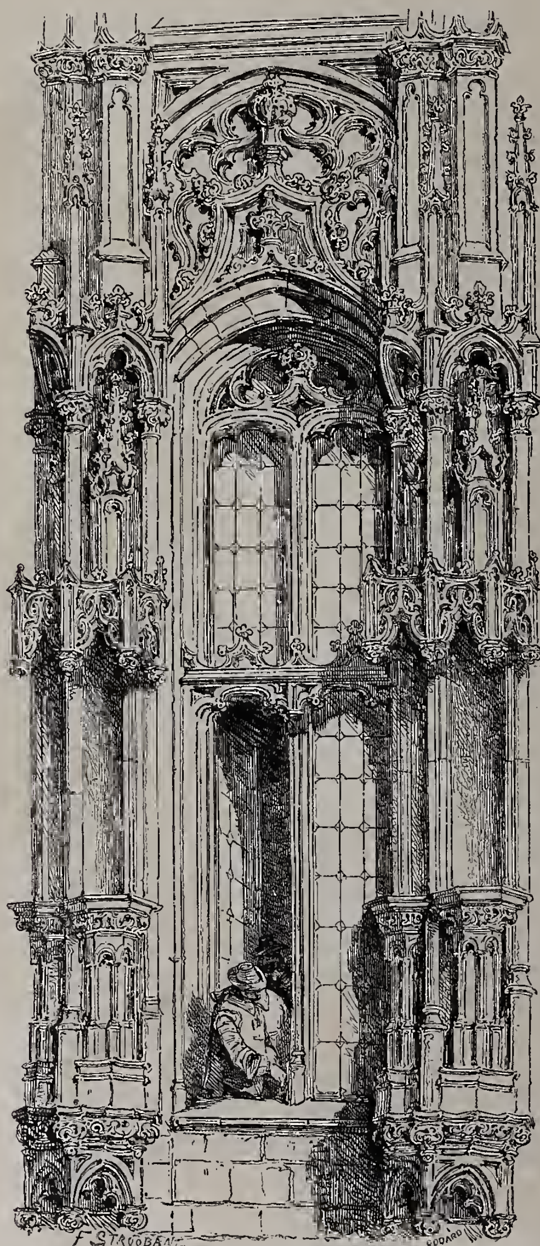
(5) Hab., II, 4.

(6) Voy. t. III, p. 57.

beau palais municipal de la Belgique, si riche en monuments de ce genre.

Dès le treizième siècle, la puissante commune de Gand possédait un hôtel de ville qui portait alors le nom modeste de maison échevinale. On le reconstruisit au siècle suivant; mais ce nouvel édifice, sur l'architecture duquel on ne possède guère de renseignements, devait être peu étendu et peu remarquable : à peine eut-il cent ans de durée.

La première pierre de l'hôtel de ville actuel fut posée le 4 juillet 1481. Deux architectes qui jouissaient alors d'une grande renommée dans le pays, Dominique de Waghemakere et Rombaut Keldermans, en avaient donné les plans. Les troubles civils qui agitèrent la ville de Gand en 1488 et en 1540, et d'autres obstacles encore, interrompirent fréquemment les travaux de construction, qui furent entièrement suspendus à l'époque des guerres de religion. Depuis, en 1580, ils furent continués jusqu'en 1618; mais comme alors l'architecture ogivale, traitée de barbare par la réac-



Une des fenêtres de l'hôtel de ville de Gand. — Dessin de F. Stroobant.

tion classique, était tombée dans un entier discrédit, les parties nouvelles du monument furent construites en style romain, et même on acheva dans ce style la partie non terminée d'une des deux façades ogivales. Ce mélange hybride de deux genres d'architecture si différents l'un de l'autre produit une disparate des plus choquantes. Les façades anciennes appartiennent au style flamboyant ou tertiaire le plus riche, mais le plus tourmenté et le moins pur. Comme leur ornementation est exécutée en pierre tendre, elle a beaucoup souffert des injures du temps, et il serait fort difficile aujourd'hui de la rétablir dans sa richesse première. Des statues devaient en orner toutes les niches. La toiture, percée de nombreuses lucarnes, devait être aussi décorée avec plus de luxe, comme le témoignent les plans originaux déposés aux archives communales. La façade en style moderne, qui fait face au marché au beurre, a un développement de 41 mètres et demi en longueur sur 12 mètres de hauteur. Elle présente trois étages à fenêtres rectangulaires

avec croisillons en pierre, au nombre de cinquante-quatre, séparées par des colonnes engagées d'ordres dorique, ionique et corinthien. D'une ordonnance sévère, d'un style pur, imposante par sa masse, cette façade n'a d'autre défaut qu'une trop grande uniformité qui rend son aspect froid et monotone.

A l'intérieur de l'hôtel de ville on remarque principalement la chapelle, terminée en 1533 et dont le rond-point



Vue de l'hôtel de ville de Gand. — Dessin de F. Stroobant.

polygonal devait marquer le centre de la façade ogivale sur laquelle il fait saillie. Elle était soutenue par des colonnes de fer et d'airain et éclairée par de belles verrières. La salle dite du Trône est vaste et élégamment décorée. Dans une autre salle se trouve une collection fort intéressante d'antiquités qui ont rapport à la localité. Les archives de la ville sont fort riches en documents anciens, dont quelques-uns remontent jusqu'au huitième siècle, entre autres une charte

signée de la main d'Éginhard, secrétaire de Charlemagne.

## LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD (¹).

### I. PRÉFACE.

Ce soir, je revenais de ma promenade accoutumée aux bords du canal; je regardais vaguement la longue ligne d'eau qui miroitait au soleil, entrecoupée de hautes écluses et tachetée çà et là de lourdes barques glissant entre les peupliers. Mes pieds allaient machinalement, je laissais mon esprit flotter à travers mille images fugitives et inachevées. J'étais dans cet état de somnolence éveillée où l'on vit sans s'en apercevoir.

Tout à coup, mon nom prononcé m'a fait retourner la tête. Un soldat, assis au revers de la berge gazonnée, s'est relevé en portant la main à son *képi;* il avait l'épaule chargée du sac militaire, et l'étui de fer-blanc destiné à la feuille de route pendait à son côté. J'ai reconnu le fils de l'ancien maître d'école, parti voilà cinq ans pour l'armée. Il est venu à moi le visage rayonnant d'une joie mâle et franche :

— Se peut-il que ce soit Baptiste?

— Lui-même, Monsieur.

— Et vous revenez au pays?

— Avec un congé définitif.

Je l'ai félicité du fond du cœur; j'ai voulu lui donner des nouvelles de ses sœurs, de sa mère, mais il les savait toutes bien portantes et heureuses.

— Elles vous attendent?

— Depuis ce matin; mais je suis venu lentement.

— Par fatigue, sans doute?

Le jeune soldat a secoué la tête.

— Faites excuse, Monsieur; mais, près d'arriver, on reconnaît tout, on regarde malgré soi, on est bien aise de se rappeler. Depuis trois lieues, savez-vous, il n'y a pas un arbre, pas un toit penchant sur le chemin, qui ne me dise quelque chose.

— Je comprends; on veut saluer au passage ses vieux amis.

— Sans compter que c'est un grand changement. Je rentre à *mon foyer respectif,* comme dit le colonel; une nouvelle vie va commencer, et pour lors, vous comprenez qu'il est bon de se reconnaître un peu. Quand on arrive à la dernière étape, c'est le moment de refléchir et de regarder autour de soi.

A ces mots, il m'a salué et il a repris sa route du pas ferme et régulier du soldat.

Ce qu'il vient de dire m'a frappé. Il est certaines heures où certains mots réveillent en nous une sorte de vibration sonore, où notre conscience a de l'écho. La mienne a longuement résonné à cette phrase de Baptiste : « Quand on arrive à la dernière étape, c'est le moment de réfléchir et de regarder autour de soi. » Mais, moi-même, n'y suis-je donc point arrivé?... Ne suis-je pas aussi un congédié du régiment social?... Le terme n'est-il point là, à quelques pas, le terme suprême, celui qui sépare le monde visible du monde inconnu?... Que suis-je autre chose qu'un soldat désarmé qui achève son dernier jour de marche avant d'arriver au lieu du repos?... Et cependant je ne songe point à examiner ce qui se passe au dehors ou au dedans de mon être; j'achève le voyage comme j'achevais, tout à l'heure, ma promenade, sans y penser, à l'aventure; je ne choisis pas mon chemin, c'est lui qui me conduit. — Étrange imprévoyance! ainsi placé entre deux mondes, dont l'un renferme tout les souvenirs de mon passé, l'autre toutes les espérances de mon avenir, je ne songe même point à m'arrêter pour me recueillir; je ne jette point un dernier regard vers la tente humaine que je vais bientôt quitter; je ne m'interroge ni sur ce que j'ai été, ni sur ce que je suis. — Quant à ce que je serai, c'est le secret de Dieu; je m'abandonne avec confiance à sa justice éternelle : ce qui se passe entre lui et moi n'a pas besoin de sortir ici de mon âme; car, dans ces entretiens intimes, chaque homme parle pour lui-même à son céleste interlocuteur.

Mais ce qu'il me reste à parcourir de vie terrestre n'a-t-il pas droit à une attention particulière? Au moment des adieux, le voyageur arrête ses regards sur ce qu'il va quitter; il fait la revue des témoins de son bonheur ou de son affliction; il prend successivement congé de chaque être, de chaque objet associé à lui par l'habitude; il rassemble, pour ainsi dire, dans cette dernière entrevue, tous ses compagnons d'existence; il écoute mieux leur voix, il examine plus soigneusement leur apparence, il en prend une dernière fois possession par tous les sens, afin d'en emporter une image plus complète. Et ce redoublement d'attention, il ne l'a point seulement pour ce qui l'environne, mais pour lui-même : il s'observe plus sévèrement, afin de ne laisser et de n'emporter que de bons souvenirs; il s'étudie à écarter tout ce qui pourrait altérer la douceur attendrie de ces derniers instants, — impatiences, abattements, plaintes, larmes ou volontés tyranniques; — il parle avec une affection plus caressante à ceux dont il va se séparer, il leur ouvre les coins les plus obscurs de son cœur; il cherche des joies là où il ne trouvait autrefois qu'indifférence ou mécontentement; il recueille enfin, avec une patience résignée, les dernières miettes de ce festin presque desservi dont la nappe va être bientôt enlevée.

Eh bien! pourquoi ne ferais-je point comme lui? Ne suis-je pas aussi un voyageur près de quitter tout ce qu'il connaît? N'ai-je pas entendu au loin le roulement du sombre équipage qui doit m'emporter aux contrées invisibles? — Vieillesse! vieillesse! terme des choses d'ici-bas, heure de suprême attente, qui m'empêche de chercher ce qu'il y a encore en toi de ressources? La plupart des hommes te haïssent ou te redoutent; tu leur apparais avec le sombre cortége de l'égoïsme, de l'inutilité, de la tristesse et des défaillances. A leurs yeux, vieillir, c'est désapprendre la vie. Ah! laisse-moi leur prouver que c'est, au contraire, la compléter; que tu es la couronne de l'âge mûr, couronne verte ou épineuse, selon que tu nous arrives comme une récompense ou comme une punition.

D'autres ont écrit le journal de leurs années fleuries, de leurs luttes viriles; moi, je veux transcrire les impressions des dernières journées, recueillir, à cette heure de déclin et d'adieux, ce qui réjouit, ce qui soulage ou ce qui fortifie.

J'inscrirai, jour par jour, pour mon propre enseignement et pour l'enseignement de ceux qui viendront après moi :

Les occupations d'un travailleur dont la tâche est finie;

Les plaisirs d'une vieillesse sans forces et sans opulence;

Les consolations d'un foyer dont le veuvage a fait une solitude.

Comme le soldat que je viens de rencontrer, je veux

(¹) Notre cher et bon collaborateur, M. Émile Souvestre, qui a déjà écrit pour notre recueil le *Calendrier de la mansarde* et le *Mémorial de famille*, complète aujourd'hui sa pensée par la *Dernière étape*. Après avoir donné le journal du célibataire et le journal de l'homme marié, il donne le journal du veuf et du vieillard. Il aura ainsi embrassé, dans ces trois esquisses, les trois phases principales de la vie humaine et donné un guide ou un consolateur pour les trois situations habituelles à tous les hommes. Nous espérons que les lecteurs du *Magasin pittoresque,* dont les sympathies ont été acquises aux deux premières publications, accueilleront celle qui les complète avec la même bienveillance.

désormais « faire ma dernière étape en réfléchissant et en regardant autour de moi. »

### II. LE RECENSEUR.

On frappe à ma porte, je crie d'entrer; Félicité l'entr'ouvre et avance entre le chambranle et le battant jaunâtres son gros visage jovial qui ressemble à un coquelicot dans les blés.

— Monsieur... c'est un monsieur... qui demande Monsieur.

Félicité est la meilleure servante de France et de Navarre, active, économe, fidèle, mais dont le vocabulaire renferme moins de mots que le plus petit dictionnaire de poche. Toute sa rhétorique se résume dans le rire ou les larmes dont elle accompagne ses phrases incomplètes; c'est comme *la clef* marquée à la première portée d'une mélodie et qui en donne le ton.

Cette fois, elle sourit, preuve que la visite n'a rien de redoutable pour moi. Je lui dis de faire entrer, et elle introduit un jeune homme qui marche sans se presser, salue officiellement, dépose dans un coin son chapeau qu'il perche sur son parapluie, et me dit gravement :

— Monsieur, je suis le recenseur communal.

Rien qu'à l'aspect j'aurais deviné le fonctionnaire. Je m'incline poliment.

— Ah! fort bien; alors Monsieur vient pour prendre les noms?...

— Ages, professions et autres *circonstances*, achève pédantesquement l'employé municipal qui s'est approché de la table sur laquelle il a étalé un gros registre.

Je veux lui chercher une plume et une écritoire; mais il retire l'une et l'autre de la poche de son paletot, avec un grattoir, une règle, de la sandaraque, une petite bouteille d'encre rouge et un livret de renseignements.

Je regardais cette poche merveilleuse comme le héros de Chamisso regardait celle du diable, quand le recenseur, qui avait trouvé ma colonne et mon numéro d'ordre, a commencé son interrogatoire :

— Votre nom, Monsieur?

— Georges Raymond.

— Né en...?

— 1782.

L'employé ferme les yeux derrière ses lunettes, fait un calcul mental, et murmure : — Soixante-huit ans.

— C'est cela, Monsieur, ai-je repris pensivement, soixante-huit ans... Et que de choses j'ai vues dans ce court espace de temps!... Combien de révolutions, qui semblent s'annuler sans cesse et se recommencer! Le genre humain a l'air de tourner dans un cercle immuable; mais, quand on regarde de loin, on s'aperçoit que ce cercle va toujours s'élargissant...

— Célibataire ou marié? a interrompu le recenseur, évidemment étranger à la philosophie de l'histoire.

— Veuf, Monsieur, ai-je répondu en sentant mon cœur se serrer, veuf, hélas! depuis cinq années.

— Ancien professeur de droit?

— Qui ne songe plus à enseigner que lui-même.

— Et propriétaire?...

— De la pension de deux mille francs que lui ont acquis quarante ans de service.

Après avoir écrit, l'employé a pris sa règle, a tiré deux traits à l'encre rouge et a demandé si j'habitais seul.

Ç'a été le tour de Félicité. Sur son invitation, la pauvre fille a dû s'approcher; mais, à chaque question, elle s'est troublée, m'a regardé en riant d'abord, puis, comme le recenseur fronçait le sourcil, elle a changé de visage, et je l'ai vue près de pleurer : il a fallu me mettre à sa place et répondre pour elle.

— Félicité Noirot... âgée de trente-trois ans... célibataire... servante... et sans biens.

A cette dernière déclaration, la brave fille a éclaté de rire, comme s'il lui eût semblé ridicule de l'enregistrer. Qui songerait à croire, en effet, qu'elle possédât quelque chose? N'était-elle point visiblement de ceux qui travaillent seulement pour vivre aujourd'hui, sans pouvoir se garantir le lendemain? Ne savait-on pas bien que la richesse avec toutes les jouissances qu'elle achète étaient destinées à d'autres? qu'elle ne pouvait compter que sur la bonté des hommes et sur celle de Dieu? Et à cette pensée, qui eût envenimé tant d'autres cœurs, la douce créature a ri naïvement, satisfaite de son lot, par cela seul que c'est son lot.

Le recenseur a tiré sa seconde ligne rouge; il a méthodiquement remis en poche encre, plume, règle et livret; il a reprit le parapluie coiffé du chapeau, et, après un salut plus bref que celui d'arrivée, il est parti.

Hélas! comme tout dégénère; voilà pourtant le successeur moderne du fameux Caton le Censeur.

Dès qu'il n'a plus été là, Félicité a voulu savoir pourquoi « ce monsieur se montrait si curieux. » J'ai tâché de lui faire comprendre la nécessité des grands recensements; mais, au premier tiers de mon explication, l'excellente fille est devenue inattentive, sa main est allée chercher instinctivement le coin de son tablier; elle avait aperçu une rayée de poussière oubliée par le plumeau sur un de mes cartons. Il a fallu couper court et la laisser à *son attraction passionnelle*.

Autrefois je me serais indigné de cette vulgarité d'inclinations; j'aurais demandé si cet être, uniquement adonné aux trivialités de la vie, était bien une créature de mon espèce; mais l'expérience m'a rendu moins fier : aujourd'hui, j'entends toujours ce dialogue de la couronne et de la sandale :

— Souviens-toi que nous sommes sœurs et au service du même maître, disait la sandale à sa compagne.

— Moi, ta sœur! répliquait la couronne indignée, et que fais-tu donc alors là-bas, dans la fange ou la poussière?

— Ne le vois-tu pas? reprit la sandale; je t'aide à rester en haut dans l'air pur et le soleil!

Ne pourriez-vous nous faire la même réponse, humbles travailleurs qui prenez à votre charge le labeur grossier, afin de nous ménager les loisirs nécessaires aux œuvres délicates et choisies? N'êtes-vous pas aussi les pieds de cette société dont les têtes vous méprisent? Ah! maudit soit l'orgueil humain qui a proportionné son estime à l'espèce de l'œuvre, et non à la vaillance de l'ouvrier; qui a refusé l'égalité du respect à l'égal accomplissement du devoir; qui a mis le modeste ou l'utile sous les pieds du brillant ou du superflu, dédaignant le travailleur auquel on devait les moissons pour glorifier l'artiste qui savait les peindre.

*La suite à une autre livraison.*

---

Le vice laisse comme un ulcère en la chair, une repentance en l'âme qui toujours s'égratigne et s'ensanglante elle-même. MONTAIGNE.

---

La folie des Françoys pour les estrangers est telle qu'ils ne s'estiment rien en comparaison d'eux et que, sans considérer leur intérest, ils leur laissent prendre tous les advantages qu'ils veulent.

*Mémoires de* FONTENAY-MAREUIL.

---

## SUR LE LUXE ET LA PRODIGALITÉ.

En vertu des belles lois d'harmonie qui règlent l'univers, je me refuse à croire que les vices d'une classe puissent améliorer la condition d'une autre. C'est par leurs vertus et non par leurs vices que les hommes s'entr'aident.

Le capital ne rapporte que par le travail qu'il suscite et qui le reproduit lui-même. Faire du capital, c'est fournir aux ouvriers une occupation qui, sauf quelque désastre, se répète à perpétuité. Au contraire, ce que je dépense en fêtes et dans les plaisirs est tiré des approvisionnements de la société pour être consommé, et disparaît comme si je le jetais à la mer. Si un particulier consacre 100 000 francs à un banquet, le lendemain matin il est plus pauvre de 100 000 francs; et ses fournisseurs ne sont plus riches que du profit qu'ils ont fait sur lui, et qui n'est qu'une fraction modique de la somme. Que les 100 000 francs soient confiés à un manufacturier intelligent pour l'agrandissement de ses affaires, voilà du capital. Il les dépense en matières premières et en main-d'œuvre, mais après les avoir dépensés, il les retrouve; il les dépense de nouveau par le même procédé une seconde fois, une troisième, et à chaque fois le capital lui revient avec un surplus qui est son profit, et qui, s'il l'économise, est un capital de plus. C'est une force dont il dispose indéfiniment pour alimenter le travail, une sorte de mouvement perpétuel qui occupe utilement un nombre toujours croissant de bras, à moins d'accidents ou de catastrophes qui portent atteinte au capital (¹).

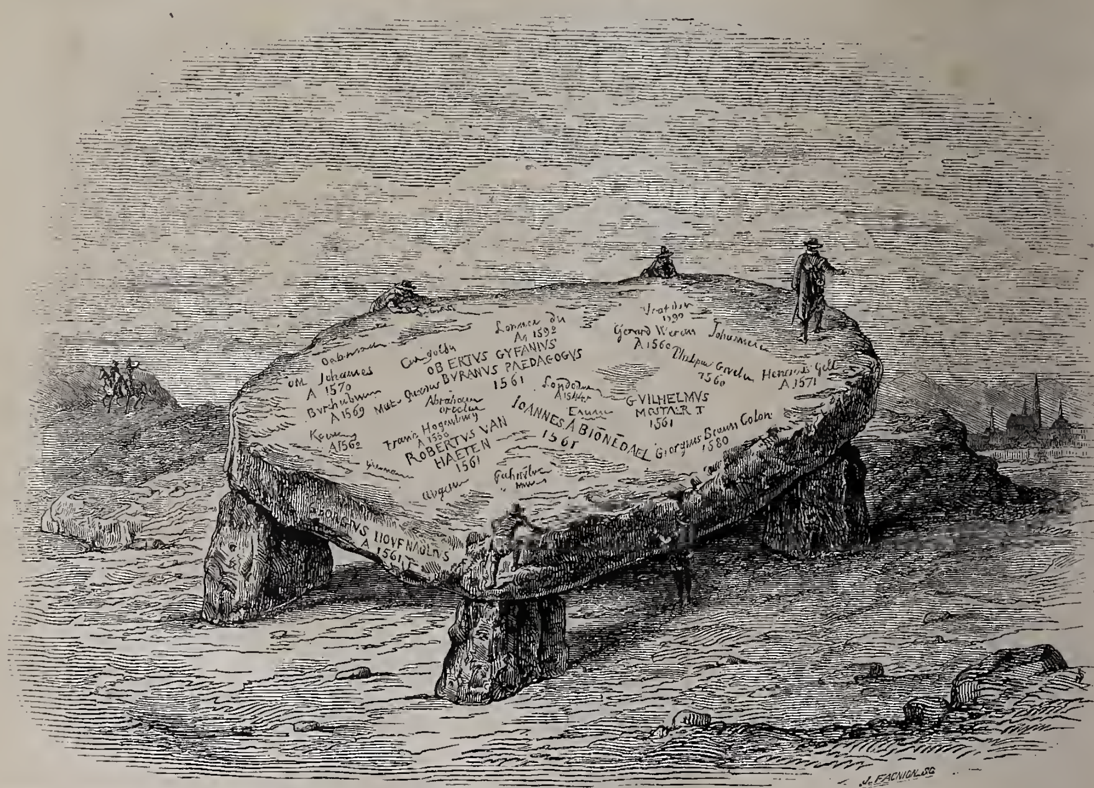
---

## ESTAMPES RARES.

### LA PIERRE CELTIQUE DE POITIERS.

On trouve cette gravure dans un ouvrage intitulé *Theatrum urbium*, etc., par Georges Braun, archidiacre de Dormund et doyen de Notre-Dame de Cologne. Elle représente la pierre que l'on voit encore aujourd'hui à 2 kilomètres de Poitiers, sur une hauteur, au-dessus de la rivière du Clain, et à quelques pas de la route qui conduisait anciennement, vers l'est, à la cité des Bituriges. La forme de cette pierre a peu changé, « malgré les outrages des saisons et des siècles, malgré la cassure et la chute d'une de ses extrémités (²). »

Des cinq piliers qui la supportent, trois sont visibles; les deux autres, du côté opposé, sont indiqués par deux personnages montés dessus. Ces jeunes gens qui s'ébattent sur la pierre sont sans doute disciples « des grandes écoles de Poitiers, » ainsi que l'indiquent leurs trousses ou chausses




La pierre celtique de Poitiers. — Copie fidèle d'une gravure du seizième siècle.

de page, leur pourpoint, leur court mantel, leur épée. Deux d'entre eux sont fort occupés à « escripre leurs noms avec ung cousteau, » à l'imitation d'autres voyageurs du seizième siècle qui les ont précédés et dont quelques-uns ne sont point sans renom, entre autres le Flamand Gérard Mercator, savant mathématicien; Ortélius, d'Anvers, géographe; Henri Goltz (Goltzius), du duché de Juliers, peintre et graveur renommé; Hogenberg; Georges Braun, l'auteur du *Theatrum urbium*, et Houfnaglius.

Si l'on ne voit que noms de Flamands et d'Allemands sur la pierre gravée, c'est évidemment que l'auteur et le dessinateur n'avaient souci que de leurs compatriotes.

(¹) Michel Chevalier.

(²) Voy. le *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*, t. V (1838), planche III.

---

## LA CHUTE D'EAU D'ITAMARATI.




Vue de la chute d'eau d'Itamarati. — Dessin de Freeman.

Un voyageur dont la science déplore la perte récente, George Gardner, avoue que les deux mois les plus délicieux qu'il ait passés dans sa vie se sont écoulés au milieu des magnifiques solitudes de la serra dos Orgaos où coule l'Itamarati. Et cependant l'habile botaniste avait, dans ses souvenirs, plus d'un point de comparaison, car, après avoir admiré le Brésil, il était allé diriger le jardin botanique de Ceylan, l'île de l'Inde la plus splendide peut-être par la richesse de sa végétation.

La chute d'Itamarati est une de ces nombreuses cascades qui animent la serra dos Orgaos, dont les pics affectent la forme singulière d'un buffet d'orgues garni de ses tubes inégaux. La petite rivière qui lui a donné son nom prend naissance à une douzaine de lieues de Rio de Janeiro, et, après avoir traversé tumultueusement les agglomérations de rochers granitiques dont la nature est la même que dans les environs de la capitale, elle arrose la paroisse si peuplée d'Inhomirim et se jette enfin dans le rio Piabanha.

Il n'y a pas plus de trois siècles, ces belles forêts, qui rappellent les bois vierges de l'intérieur, retentissaient des cris de guerre ou des chants religieux des Tamoyos ; et, si nous nous en rapportons à d'antiques traditions bien oubliées maintenant, la région où s'élève la chaîne si pittoresque des Orgues inspirait aux Indiens une sorte de vené-

ration; ils y venaient à certaines époques, comme on visite un sanctuaire redouté. Aujourd'hui, ces belles solitudes, où l'on découvre des pics qui n'ont pas moins de trois mille pieds de haut, servent de rendez-vous pour des parties de plaisir, et leurs forêts primitives sont remplacées par de magnifiques habitations fondées par des Brésiliens, des Anglais et des Suisses, et parées de toutes les richesses de l'horticulture moderne. Les vergers charmants, répandus çà et là dans la serra dos Orgaos, approvisionnent aujourd'hui l'opulente cité de Rio de Janeiro de plusieurs fruits d'Europe : la fraîcheur permanente de la température permet, en effet, d'y cultiver, à côté des bananiers et des orangers, le pommier, le poirier, la vigne, le pêcher, l'olivier, le cognassier, mais surtout une merveilleuse espèce de figues; on y récolte également des fraises en assez grande abondance.

Comme toutes les autres régions de la chaîne des Orgues, les bords de l'Itamarati sont la terre de promission du botaniste et du zoologue. Des savants connus, Langsdorff, Burchell, Lhotsky et, en dernier lieu, Gardner, ont exploré ces montagnes au profit de la science, et le dernier de ces voyageurs surtout n'a pas assez de paroles pour exprimer l'admiration croissante que lui ont causée ses excursions. Le caféier ne fructifie dans ces régions qu'avec une sorte de difficulté; mais puisqu'on atteint les excellents terrains qui s'élèvent à 2 000 pieds au-dessus de l'océan [1], la culture envahira bientôt, il n'en faut pas douter, les bords de l'Itamarati et du Piabanha. Alors succéderont mille plantes utiles aux belles espèces de *Laurus* et de *Pleroma* qui dressent orgueilleusement leurs cimes fleuries au-dessus des Copahibas; alors disparaîtront les innombrables variétés de *Begonia,* de mélastomes, de myrtacées, de rubiacées; les *Bromelia,* les *Tillandsia* et les mille espèces d'orchidées qui croissent dans ces solitudes, ne trouvant plus d'appui pour y suspendre leurs guirlandes embaumées, disparaîtront ou ne seront plus cultivées que pour s'épancher régulièrement sur les berceaux des jardins. On n'entend déjà plus, dans ces forêts, les rugissements entrecoupés du jaguar, ou bien, si cette panthère américaine s'y promène encore, ce n'est qu'à de bien longs intervalles qu'elle apparaît. Bientôt il en sera de même, dans le règne végétal, du *cipo matador* [2] qui entoure les arbres de ses enroulements capricieux et qui les détruit après les avoir parés de son feuillage. A la place des palmiers croîtront des arbres d'origine européenne. Le secret de cette transformation est tout entier dans l'accroissement subit de l'opulente capitale, qui ne compte pas moins de 270 000 habitants, et d'où bientôt vont partir plusieurs chemins de fer qui porteront l'industrie et, il faut le dire aussi, l'uniformité, jusque dans les magnifiques solitudes de l'intérieur.

---

## LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6.

### III. LE PLUS BEAU MAUSOLÉE.

Au bout d'un des faubourgs se dresse, à droite, un portique soutenu par deux colonnes, et fermé par une porte de fer; on lit sur le fronton un verset des livres saints; c'est le champ des morts.

[1] D'après la plupart des voyageurs, la cime la plus élevée de la serra dos Orgaos n'a pas plus de 3 006 pieds. Gardner nous semble être dans l'erreur quand il lui en accorde 4 500.

[2] On donne ce nom, dans la province de Rio de Janeiro à une vigoureuse espèce de liane.

Chaque fois que mon cœur plie sous quelque tristesse, je vais là, vers une pierre grise qu'ombrage un jeune saule, et je le décharge dans les larmes.

La pierre est étroite, car une place a été réservée à côté (la place que je dois occuper un jour); l'épitaphe tient tout entière dans deux lignes; elle ne renferme que le nom de la femme qui m'a précédé là, avec trois dates : celle de sa naissance, celle de notre mariage, celle de notre séparation. Autrefois j'avais voulu élever un monument plus somptueux; pendant bien des mois j'ai rêvé le bronze et le marbre sous ces rameaux flottants; ne pouvant plus donner à celle qui repose là d'autre témoignage de ma tendresse, je tenais à constater au moins ainsi mon persistant souvenir. Que de calculs faits et recommencés dans ce but! quels soins apportés pour grossir les épargnes de chaque mois! comme je me complaisais dans mes habits plus grossiers et dans ma table appauvrie! Enfin la somme nécessaire se trouva prête; j'allais chaque jour au cimetière mesurant notre lit funéraire, élevant en idée la tombe espérée. Un jour que j'y étais, lui rêvant une forme, deux jeunes filles passèrent; elles portaient un arrosoir à demi rempli; la sueur coulait de leurs fronts enflammés, et toutes deux haletaient.

— Où allez-vous ainsi, pauvres enfants? demandai-je.

— Là-bas, répondirent-elles, à la tombe de notre bon père que nous avons garnie de fleurs.

— Et vous apportez cette eau pour les arroser?

— De bien loin, Monsieur; il a fallu la prendre au puits du petit sentier; encore sera-t-il desséché sous peu, et alors les fleurs mourront.

Elles avaient dit cela si tristement que je voulus les rassurer en leur montrant les parterres qui émaillaient autour de moi les tombes.

— Oh! pour ceux-là, répondirent-elles, on paye le fossoyeur qui fait venir de l'eau à grands frais : ce sont les tombeaux des riches, Monsieur; mais voyez les autres!

Elles indiquaient, dans un coin du cimetière que je n'avais jamais visité, de longues rangées de tertres déjà brûlés par le soleil, et dont les fleurs n'étaient plus que des herbes jaunies.

— Voilà comme sera la tombe de notre père dans quelques jours, ajoutèrent les deux jeunes filles avec émotion.

— Ainsi, faute d'eau, vous devrez renoncer à l'entretenir?

— Hélas! oui, Monsieur; les pauvres gens sont bien malheureux de ne pouvoir fleurir leurs morts!

L'aînée, qui avait prononcé ces mots, soupira; puis, faisant un signe à sa sœur, toutes deux reprirent l'arrosoir et partirent.

Je les suivis d'un long regard. — Chères et pieuses filles, qui ne demandent qu'à pouvoir orner de quelques guirlandes la tombe de celui qu'elles regrettent! Et combien d'autres ambitionnent sans doute le même bonheur! Tandis que je prépare un riche monument pour ma compagne perdue, combien d'autres seraient satisfaits d'un arbuste, de quelques roses au pied de la croix de bois qui protége leurs morts pleurés! Avec le prix de ce cuivre, de ce fer et de ce marbre, je pourrais faire jaillir de terre assez d'eau pour reverdir toutes ces tombes flétries. Le sacrifice de mon orgueilleux caprice serait la joie de tous. Adieu donc, inutile mausolée! je n'avais espéré qu'un monument de métal et de pierre pour ma chère absente; je lui en élèverai un d'abnégation et de dévouement. Ce que demandent ces pauvres tombes, je le leur donnerai au nom de celle qui a été la meilleure part de moi-même; l'eau que tous désirent sortira des pieds de son cercueil; morte, elle sera ce qu'elle était vivante, la richesse de ceux qui manquent et la consolation de ceux qui pleurent.

Dieu soit béni de m'avoir fourni ce moyen d'honorer sa

mémoire d'une manière digne d'elle ! Aujourd'hui la source a été trouvée, l'eau murmure doucement à travers les grandes herbes du cimetière, et les pauvres tombes fleurissent à l'égal des plus opulentes.

### IV. L'ANNIVERSAIRE.

Ce matin, en entrant dans la petite pièce qui me sert de parloir et de cabinet de repos (car je n'ose plus dire de travail), j'ai aperçu un bouquet d'immortelles placé sur le bureau, au-dessous du portrait que voile un crêpe noir. Félicité, qui venait de le déposer là, s'est esquivée à mon approche. Ah ! elle aussi a la mémoire fidèle : elle n'a point oublié que c'était aujourd'hui l'anniversaire de ce jour terrible où Dieu m'ôta ce qu'il m'avait donné de plus précieux et de plus doux, la femme qui s'était mise avec moi sous le fardeau de la vie, et qui, pendant trente années, n'avait eu d'autres soins que de tirer à elle le poids le plus lourd.

Venue à moi dans tout l'épanouissement de sa jeunesse, elle avait tout partagé : illusions, désenchantements, luttes, travaux obstinés. Je lui avais dû mes plus douces joies dans les meilleurs jours, mes plus sûrs reconforts dans les pires épreuves; elle avait été la lampe de la maison dont je m'efforçais d'être le pilier. Nos deux âmes, si longtemps associées, avaient fini par n'en faire qu'une; elle disait le plus souvent ce que je venais de penser, elle proposait ce que j'allais vouloir. Quand l'un de nous se sentait défaillir, l'autre était là pour lui servir d'appui; chacun avait ainsi deux courages et deux consciences. Son économie laborieuse avait fait sortir l'aisance de la pauvreté; comme le Janus antique, elle semblait avoir deux regards : l'un qui sondait l'avenir, tandis que l'autre continuait à voir le passé.

Grâce à elle, les enfants avaient pu grandir, se marier, et nous nous étions retrouvés seuls tous deux au moment où le front commence à se courber; mais sa tendresse avait comblé tous les vides du foyer. Affranchie de ses austères obligations de mère, elle avait laissé se réveiller en elle comme des ressouvenirs de jeunesse. Ses loisirs nouveaux avaient ramené les longues causeries des premières années, les promenades à petits pas faites pour nous seuls, les lectures à deux; toutes ces douces habitudes de l'entrée en ménage bientôt interrompues par les devoirs de la famille, et que nous retrouvions dans un printemps de l'arrière-saison.

Oserai-je le dire? ces jours avaient été les plus doux de ma vie. Je respirais ce reste des parfums de la jeunesse avec la sécurité que donne une tâche complétement achevée. Nous connaissions enfin ce contentement des cœurs qui ont la part de l'idéal et celle de la réalité, cette sérénité vainement poursuivie pendant la fièvre de l'action, ce désintéressement de la vie qui permet d'en jouir en ne lui demandant que ce qu'elle peut donner. — Bonheur trop court! — celle qui avait partagé tous mes combats avait toujours aussi caché ses blessures. J'avais vu ses forces décliner graduellement presque sans m'en apercevoir; à chaque affaiblissement son courage grandissait, sa pâleur se déguisait sous les sourires. Plus soigneuse de sa personne à mesure que le temps et la souffrance redoublaient leurs coups, elle entretenait mon illusion; elle voulait m'épargner l'attente poignante d'une douleur inévitable.

Je n'en avais un vague soupçon qu'en la voyant chaque jour plus occupée de Dieu et de moi. Dans sa tendresse toujours croissante je pressentais comme l'approche d'une séparation. Enfin le danger se trahit. Épuisée d'efforts, la malade ne quitta plus son alcôve où le jour arrivait à peine. Ses derniers jours furent employés à me préparer au coup qui me menaçait; mais je ne voulais point comprendre, je ne pouvais y croire; elle s'occupa de me le faire accepter et de me l'adoucir.

Le temps avait insensiblement fait le vide autour de nous. Les enfants étaient partis et trop enchaînés ailleurs pour revenir, les vieux amis dispersés. Un seul vivait à quelques pas, le plus cher de tous, celui qui, pendant trente années, avait assisté à nos chagrins sans les aigrir, à nos joies sans y faire ombre. Mais un jour (jour de triste mémoire) un nuage s'était tout à coup formé dans notre ciel et avait éclaté en orage : cette longue chaîne d'habitudes s'était brusquement rompue, et une honte orgueilleuse avait empêché, des deux côtés, d'en rapprocher les anneaux. Quand la mourante sentit que le terme était proche, elle écrivit, d'une main déjà glacée, ces seuls mots : « Venez consoler le veuvage d'un ami ! »

Roger comprit et accourut. Doux et cruel retour ! elle réunit nos mains, elle nous confia l'un à l'autre, puis, attirant notre ami par un signe, elle lui parla longtemps tout bas d'une voix entrecoupée; sans doute elle me léguait à son dévouement, car Roger répétait sans cesse : « Je le promets ! je le promets ! » tandis que ses larmes tombaient sur l'oreiller; les miennes coulaient aussi aux pieds de ce lit où je m'étais affaissé, les mains jointes, n'ayant même plus la force d'espérer.

Deux journées s'écoulèrent, puis deux nuits, puis le soleil se leva encore; ce fut la dernière fois pour elle. Ses paupières qui tremblaient sous le rayon matinal se refermèrent, elle murmura mon nom, fit entendre ces mots de la prière des simples : « Notre père, qui êtes aux cieux... » puis elle s'endormit sur mon bras qui la soutenait...

Désormais j'étais seul; plus de cœur battant à toutes les pulsations de mon cœur, plus d'esprit pour répondre à toutes les questions de mon esprit; elle était perdue la compagne dévouée de toutes mes épreuves, celle qui savait m'épargner la pluie et me ménager le soleil. Autrefois j'étais à sa charge, elle à la mienne; chacun de nous n'avait à s'occuper que de l'autre; maintenant j'allais subir la triste nécessité d'être mon but à moi-même.

Oh! qui pourrait dire ce morne changement du foyer à l'heure du veuvage! C'est surtout quand le premier désespoir s'apaise, lorsque rentré en possession de soi-même on peut regarder et comprendre; c'est quand vos pas retentissent en lugubres échos dans ces chambres vides, que vos yeux rencontrent à chaque pas quelque souvenir de celle qui a disparu : ici sa corbeille renfermant un travail interrompu, là son livre favori encore ouvert à la page préférée; plus loin le vêtement qui garde son empreinte et rappelle son attitude; partout ce qu'elle a vu, ce qu'elle a touché. Son souvenir flotte autour de vous sur tous les meubles et sur tous les murs; il semble qu'elle n'est sortie que pour quelques heures, qu'elle va revenir; à chaque bruit de pas vous prêtez l'oreille, à chaque porte ouverte vous vous retournez comme si elle allait paraître; vous ne pouvez croire à l'éternité de cette absence qui a laissé tout à sa place comme pour un prochain retour. Il faut longtemps pour que cette conviction pénètre dans votre esprit, pour que vous compreniez ce qu'il y a d'irrévocable dans cet abandon. C'est alors que votre reste de courage fléchit, que vous vous accroupissez dans votre douleur sans autre occupation qu'elle-même. Oh! que de doux ressouvenirs qui se transforment en tortures! Avec quelle persistance acharnée on recompte, pièce à pièce, le trésor disparu! Comme on regrette les journées perdues, les fugitives querelles! Combien de remords d'avoir quelquefois affligé celle qu'on ne peut plus réjouir! Ah! pourquoi l'idée de cette séparation ne nous revient-elle pas aux heures moroses, quand notre patience se lasse, quand notre indulgence est en défaut? Pourquoi, au moment de faire

couler une larme, ne pas nous dire : — Je dérobe au bonheur un moment qui ne renaîtra plus; je frappe un condamné à mort.

Cette idée m'est revenue plus vivement aujourd'hui devant le bouquet d'immortelles et le portrait voilé.

Ce crêpe qui le recouvre, je l'ai suspendu là moi-même de peur qu'à force de rencontrer, à chaque instant du jour, l'image de l'absente, mon regard ne se désaccoutumât de la regarder. Je n'ai pas voulu que cette chère image pût se confondre avec ce qui l'environne, devenir un trivial ornement du foyer domestique, perdre, dans l'habitude, son charme émouvant. Je l'ai gardée pour les heures où mon cœur se retourne vers elle et demande à la voir. Sa vue alors m'aide à rebrousser chemin sous la douce expression de son regard; mes souvenirs prennent des ailes; ils remontent du veuvage et de la vieillesse, bien haut et bien loin, vers les sphères radieuses du passé.

Aujourd'hui ma main a écarté le voile sombre. La voilà cette apparence d'une âme que moi seul ai sondée! La voilà telle que je l'ai connue aux fortes années de l'âge mûr, quand toutes les fleurs de la jeunesse étaient devenues des moissons! Elle vivante, j'étais moins attentif aux détails de cette forme aimée; possesseur de l'être lui-même, je ne cherchais point à examiner aussi attentivement l'image; mais maintenant j'en étudie les moindres traits; je voudrais les imprimer assez profondément dans ma mémoire pour que le doux fantôme ne me quittât plus et marchât partout à mes côtés.




Dessin de Karl Girardet.

J'ai contemplé longtemps ce portrait qui me regarde avec un sourire, et, laissant couler mes larmes, je lui ai dit :

« Sois bénie, chère créature, pour tout le bonheur que » je te dois, et pour tous les torts que tu m'as pardonnés. » Vivante, tu as été la providence de notre demeure; morte, » tu en es encore l'ange gardien. Tout ce que j'y trouve » de paix, de consolations, d'abondance, c'est à toi surtout » que je le dois. Ta prévoyance survit dans le bon ordre » établi, dans le dévouement des serviteurs, dans toutes » ces habitudes qui font une atmosphère au foyer domes- » tique. Tu es partie comme le soleil qui laisse les semences, » échauffées par ses doux rayons, germer dans les ténèbres » humides de la nuit; ce que tu avais couvé sous ton cœur » a continué d'éclore quand tu n'as plus été là Je te » retrouve dans tout ce qui adoucit mon veuvage. La sim- » plicité gracieuse du logis, la saine frugalité de ma table, » la bienveillance reconnaissante des voisins, le respect de » tous et le retour de notre ami, rien qui ne soit à toi, qui » ne vienne de toi. Sois donc encore bénie une fois et tou- » jours, ô ma douce protectrice! et puissé-je te prouver » ma reconnaissance en payant aux autres tout ce que tu » as fait pour moi. »

*La suite à une autre livraison.*

---

## DANIEL HOPFER.

On suppose que cet artiste est né dans les premières années du seizième siècle, à Nuremberg, patrie d'Albert




Ostensoir de Daniel Hopfer dit « le Soleil d'orfévrerie. » — Dessin de Montalan.

Dürer. La date de sa mort n'est pas plus certaine que celle de sa naissance, et l'on ne sait pas au juste s'il s'appelait David ou Daniel, quoiqu'on lui donne plus habituellement ce dernier prénom. Il avait deux frères, Jérôme et Lambert, qui, comme lui, étaient graveurs à l'eau-forte et, suivant toutes les apparences, orfévres de profession. L'abbé

de Marolles leur donne à tous trois le nom de *maîtres au chandelier*, à cause de la marque qui accompagne les initiales de leurs noms : on a continué de les appeler ainsi quoiqu'on se soit aperçu depuis l'abbé de Marolles que la marque des Hopfer ressemble beaucoup plus à une tige de houblon qu'à un chandelier. Houblon se dit *hopfer* en allemand, et les Hopfer, obéissant au goût du temps pour les emblèmes, ont adopté cette marque parce qu'ils la considéraient comme un « chiffre parlant. »

David Funck, marchand d'estampes qui vivait à Nuremberg au dix-septième siècle et qui possédait deux cent trente planches de ces artistes, les a numérotées et publiées sous le titre de : *Opera hapferiana.* Les amateurs recherchent aujourd'hui les épreuves avant les numéros, et on croit que ces pièces n'ont pas été exécutées sur des planches de cuivre, mais sur des plaques de fer-blanc.

Daniel était le plus habile et le plus fécond des trois frères, et il est, pour ainsi dire, le seul qui compte dans l'histoire de l'art. Il dut connaître Albert Dürer, mort seulement en 1528; peut-être même travailla-t-il sous sa direction, et il appartint certainement à l'époque la plus florissante de la gravure allemande, car il était dans la force de son talent entre 1527 et 1550. Il s'occupa de quelques procédés nouveaux; selon Bartsch, il fut le premier graveur qui essaya d'employer l'eau-forte pour imiter le lavis à l'encre de Chine.

Au temps de Daniel Hopfer, la gravure allemande obéissait à deux principes distincts. Il y avait l'école purement nationale et celle qui subissait l'influence de l'art italien. Albert Dürer, doué d'un génie patient, d'une imagination active et d'une singulière puissance pour reproduire ce qu'il avait sous les yeux, était le chef de la première. Il donna l'impulsion à une foule d'artistes ou plutôt d'ouvriers habiles qui poussèrent très-loin les procédés matériels et tout le mécanisme de l'art. Ils se préoccupaient avant tout de la réalité, de l'exactitude d'imitation, et, sous le rapport technique, quelques-unes de leurs productions sont vraiment extraordinaires, malgré l'expression grossière et souvent grotesque qu'ils donnèrent à leurs figures. La variété des travaux, la richesse des teintes, la dégradation des plans, la netteté et la délicatesse des tailles, étaient pour eux le but principal de la gravure; mais lorsque les estampes de Marc-Antoine se répandirent en Allemagne, quelques artistes s'aperçurent qu'il était puéril de lutter avec la peinture dans les effets pittoresques. Ils sentirent qu'il valait mieux interpréter dignement la physionomie et l'expression de la peinture, et ils cherchèrent à reproduire la pureté du dessin et la beauté de la forme. Georges Penz, Barthlommé Beham, Jean-Sebald Beham, qui tous trois quittèrent l'école d'Albert Dürer pour celle de Marc-Antoine, étaient les plus éminents représentants de cette seconde école.

Quel que fût le mérite de Daniel Hopfer, et bien qu'il vécût à l'époque de cette réforme, ses œuvres montrent qu'il prit une très-faible part aux efforts de ses contemporains. Le goût de son dessin est essentiellement gothique, et, quoique ses figures soient en général bien composées, les parties nues sont presque toujours fort incorrectes. La plupart des pièces qui forment son œuvre sont des copies faites d'après les estampes d'Albert Dürer et de quelques autres maîtres connus; mais il a gravé aussi d'après ses propres compositions, surtout des planches d'ornements dans lesquelles il excellait.

Une estampe, qui représente Jésus-Christ enseignant à ses apôtres à connaître les faux prophètes, désignés par les pharisiens et les chefs de l'Église romaine, montre que Daniel Hopfer appartenait à la secte luthérienne. Les fonds de cette composition n'ont pas de profondeur, et le dessin des figures manque absolument d'élégance; mais la pointe y est maniée avec beaucoup d'assurance et de franchise, qualités que les connaisseurs ne retrouvent pas au même point dans des sujets d'un ordre plus élevé, tels, par exemple, que le David coupant la tête à Goliath, d'après Raphaël. En cherchant à reproduire la grâce et la simplicité du maître italien, le travail d'Hopfer est devenu lourd, compliqué, hésitant et plus incorrect que quand il veut copier les travaux d'Albert Dürer ou de tout autre artiste allemand.

Les lignes fines, serrées et courtes, qui rendaient péniblement les contours savants et purs des Italiens, convenaient beaucoup plus au dessin des Allemands. Daniel Hopfer l'a prouvé dans la plupart de ses estampes, et en particulier dans le Jésus-Christ paraissant dans sa gloire pour juger les vivants et les morts. Ce travail capital, exécuté avec beaucoup de franchise et de vigueur, contient une innombrable quantité de figures qui, sans nuire à l'unité, sont très-réelles et très-bien groupées.

Du reste, si, dans les scènes de l'histoire sacrée, Hopfer conserve habituellement une certaine sobriété, il s'abandonne à toute sa verve dans les sujets profanes, parmi lesquels il faut citer un Combat de tritons d'après Mantegna, des Cavaliers arabes d'un caractère fort original, une suite de Soldat allemands, et surtout un Homme assis qui, quoique dessiné avec dureté, est d'un aspect très-pittoresque et très-coloré. Ses ornements, et il en a composé un grand nombre, montrent toute la fécondité de son imagination. On n'y trouve rien de la sécheresse et de la roideur des Allemands primitifs. Ils sont très-riches, conçus avec beaucoup d'originalité, couverts d'arabesques, de figures, d'animaux réels ou chimériques. Ce sont en général des panneaux, des encadrements de livres, des alphabets de lettres ornées, des couvercles de coffres, des modèles de bijoux. L'ostensoir que nous reproduisons est en ce genre la pièce la plus importante de l'œuvre d'Hopfer. Le corps se compose de trois portiques dans lesquels on voit, au centre, deux anges soutenant une hostie; à droite, un repas de pèlerins; à gauche, un groupe d'évêques et de moines; plus haut, les douze apôtres placés, les uns dans des niches, les autres sur des fûts de colonnes, et enfin, au sommet, Jésus-Christ et les évangélistes. Ce « soleil d'orfévrerie, » comme on l'appelait à une certaine époque, haut de treize pouces quatre lignes et large de cinq pouces dix lignes, est en outre décoré d'une foule de figurines, de portraits, de détails d'architecture qu'il serait fastidieux de décrire, car le dessin que nous donnons est plus que suffisant pour démontrer que Daniel Hopfer fut non-seulement un très-habile graveur, mais aussi un artiste fort ingénieux.

---

MM. Chambers, d'Édimbourg, dans une de leurs excellentes publications, font les réflexions suivantes sur un étrange jugement rendu dans une ville anglaise. Un gentleman avait tué d'un coup de fusil, pendant la nuit, un de ses domestiques, qu'il avait pris pour un voleur. Le juge déclara que l'on devait condamner le fusil à une amende d'une livre sterling, et le détruire ensuite. « En vérité, disent MM. Chambers, ce juge ne ressemble-t-il pas aux nourrices qui, pour consoler les petits enfants lorsqu'ils se sont heurtés contre une table, s'écrient : « Oh! la vilaine table! Frappe-la bien fort, mon chéri; donne un grand coup à la méchante table qui a fait du mal à mon enfant? »

---

Croire que l'homme fait seul sa destinée par ses vertus ou par ses vices, qu'il faut prendre tous les heureux de ce

monde pour des justes et des sages, c'est attenter à l'idée que nous avons de la justice, c'est contredire le cri de la conscience humaine.

Croire, d'un autre côté, que le caractère de l'homme n'est pour rien dans sa destinée, et que nous ne sommes jamais ni heureux ni malheureux par notre volonté ou par notre faute, c'est faire même affront à la conscience humaine.

Il y a de la fortune dans la vie de tous les hommes, mais il y a aussi de la conduite.

Quiconque a un peu vécu et un peu contemplé le spectacle des choses humaines, doit rester convaincu de deux choses : la première, c'est que Dieu montre ici-bas assez de justice pour nous assurer qu'il y en a une, et que nous avons raison de l'invoquer; la seconde, c'est que cette justice ne s'exerce pas toujours ici-bas tout entière, et que par conséquent ce qui en manque à ce monde est réservé à l'autre.

La justice de Dieu a son aurore sur la terre et son midi dans le ciel; mais ce que je vois de l'aurore suffit pour m'enseigner le soleil. SAINT-MARC GIRARDIN.

---

## LE LABYRINTHE DE CRÈTE.

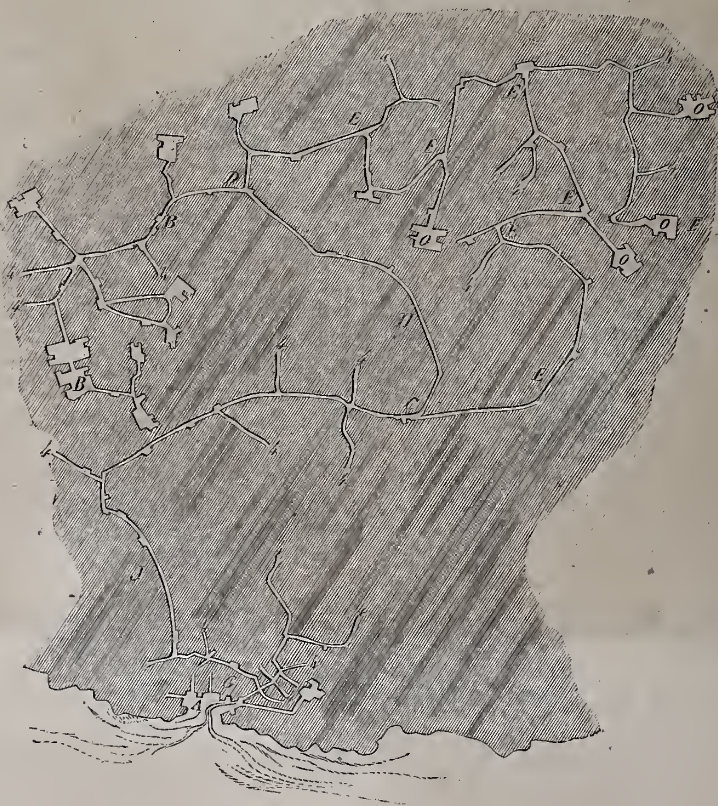
Le labyrinthe de Crète avait été construit par ordre du roi Minos, pour servir de prison au monstre Minotaure : c'était un édifice élevé sur le sol, à ciel ouvert, et dont le fameux Dédale avait tracé le plan d'après celui du labyrinthe qu'il avait vu en Égypte, près du lac Mœris [1] : ainsi parle la tradition. Mais aucun auteur de l'antiquité ne rapporte avoir vu ce labyrinthe. Diodore et Pline déclarent que, de leur temps, on n'en découvrait aucune trace. Peut-être n'a-t-il jamais existé qu'en poésie; peut-être aussi était-il en partie élevé au-dessus de la terre et en partie souterrain : dans cette dernière hypothèse, on comprendrait que la construction extérieure, plus ancienne que la guerre de Troie, eût entièrement disparu longtemps avant Diodore et Pline; mais le souterrain peut s'être conservé jusqu'à nos jours. L'auteur de l'*Etymologicum magnum*, et Eustathius dans son Commentaire sur le passage de l'Odyssée où Homère parle de « la belle Ariane, fille de Minos, » supposent même que le labyrinthe de Crète n'était qu'une caverne. Or, il existe plusieurs cavernes à galeries profondes dans différentes parties de l'île de Crète (Candie). L'une d'elles surtout, creusée au pied du mont Ida, dans le voisinage de l'antique cité de Gortyne, répondrait assez bien à l'idée que l'on peut se faire du dédale où s'était engagé le fils d'Égée, et les Candiotes n'hésitent point à affirmer qu'il ne faut pas chercher ailleurs la prison du Minotaure. Notre célèbre botaniste Tournefort paraît être le premier voyageur moderne qui l'ait visitée. Il l'a décrite, vers 1702, dans ses Lettres au ministre Pontchartrain, publiées sous le titre de *Voyage du Levant*. Depuis, le savant Cockerell en a donné une description plus complète, et y a joint deux dessins que nous reproduisons. Il raconte qu'après avoir visité près d'Agio-Deka les restes de Gortyne, entre autres les ruines d'un théâtre, il passa au pied d'une montagne qui forme l'une des bases du mont Ida, et arriva, dirigé par ses guides, devant l'entrée du labyrinthe, creusée sur le penchant d'une colline. « Cette entrée n'a, dit-il, rien de remarquable, et nous ne découvrîmes alentour aucun reste de construction. Il faut même ajouter que l'emplacement n'est guère de nature à permettre de supposer qu'un édifice considérable y ait jamais été élevé. L'ouverture, basse et encombrée de terre et de fragments de rocher, conduit par une pente à un double vestibule large d'environ 25 pieds et long de 45, et percé de quatre portes, dont une seulement donne accès à l'intérieur de l'excavation. Le souterrain est d'abord si bas et si peu élevé, et d'ailleurs si obstrué par les amas de pierres, qu'on ne peut y passer qu'en rampant. » Tournefort avait pensé que le peu de largeur et de hauteur de cette première galerie était une objection décisive contre l'hypothèse que la caverne eût jamais été une carrière. Mais Cockerell regarde comme probable que ce n'était là qu'un conduit secondaire servant peut-être à la ventilation, et qu'il devait y en avoir un autre plus large conduisant à la grande galerie J (voy. le plan, p. 16). Des deux côtés de cette grande galerie sont des pierres taillées et rangées avec ordre; mais sur le sol on ne voit aucune trace de roues. Une des suppositions qui se présentent le plus naturellement est que ces souterrains peuvent avoir été des hypogées : Cockerell fit les recherches les plus actives, et ne découvrit pas le moindre indice d'une destination funéraire. En continuant à avancer, il trouva de distance en distance, à droite et à gauche, des ouvertures ou des commencements de galerie, mais où il était impossible d'avancer par suite de la chute des voûtes ou des pierres que l'on y avait entassées. En beaucoup d'endroits, de fausses portes profondes, taillées exactement de la même manière, semblent avoir eu pour objet d'induire en erreur le voyageur en l'attirant, en le forçant à tourner plusieurs fois sur lui-même, et en troublant ainsi tout plan qu'il se serait formé pour revenir à la lumière. Arrivé dans la partie la plus éloignée où il soit possible de pénétrer, Cockerell se trouva dans des salles analogues à celles que les Grecs appelaient *trapezi*. Il y remarqua une petite source : l'eau qui suintait du rocher formait comme une couche de champignons. A cette exception près, il n'y avait dans les chambres aucune humidité. Leur plafond, plus élevé que celui des conduits, est soutenu par des piliers de pierre. Un coup de pistolet tiré dans l'obscurité fit envoler un si grand nombre de chauves-souris, que toutes les torches faillirent être éteintes. Un Grec idiot qui avait suivi Cockerell s'égara dans une des petites galeries transversales, et l'on fut longtemps sans pouvoir le découvrir : on fut très-étonné de le rencontrer dans une chambre éloignée, où il était parvenu par un chemin qu'il fut dans l'impossibilité de désigner. Au point C, Cockerell, après avoir parcouru toutes les sinuosités de l'espace marqué par les lettres E et O, se retrouva devant le fil qu'à l'exemple de Thésée il avait laissé traîner derrière lui depuis l'entrée; il remonta la galerie jusqu'à D, et, se dirigeant cette fois à gauche, il visita les galeries et chambres B, qui lui parurent ne pas avoir été explorées par Tournefort. Enfin, il revint sur ses pas, et il revit le jour avec satisfaction. Il avait séjourné plus de quatre heures dans ce labyrinthe, ne s'y frayant souvent un chemin qu'avec une grande fatigue. Tout examen fait, Cockerell conclut que cette caverne, voisine d'Agio-Deka et des ruines de Gortys, est d'une antiquité très-reculée; qu'il est certain que l'on ne peut la parcourir sans danger si l'on ne se sert d'un fil pour s'y diriger; que rien ne s'oppose à ce qu'elle ait été le théâtre des aventures de Thésée; et qu'il est possible qu'à des époques moins reculées elle ait servi de carrière, ou de prison, ou de refuge en temps de guerre pour les hommes ou pour leurs troupeaux et leurs biens. Ajoutons que si Pausanias et Strabon prétendent que le labyrinthe de Crète était situé à Cnossus,

[1] Ce sont deux Français, MM. Jomard et Bertre, qui les premiers ont découvert, à la fin du siècle dernier, les ruines du labyrinthe d'Égypte. Le savant Letronne a tracé un plan de ce labyrinthe d'après les descriptions d'Hérodote et de Diodore de Sicile. (Voy. ce plan dans notre volume des *Voyageurs anciens*, p. 49, et *errata*.) On attend la publication de dessins très-importants sur ce sujet par le docteur Lepsius.

d'autres autorités de l'antiquité et du moyen âge, entre autres Catulle, Cédrénus et Eustathius, le placent à Gortys, et ce dernier avis peut paraître confirmé par la tradition populaire, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours.



Entrée d'un Labyrinthe de Crète (aujourd'hui Candie). — Dessin de Thérond.



Plan d'un Labyrinthe de l'île de Candie (anciennement Crète).

A, entrée. — De A à C et à D; de E, E, E, E, à C, environ 921 pas. — G, galerie très-étroite. — J, galerie large et haute de plus de huit pieds. — 4, 4, 4, 4, 4, passages dans lesquels il a été impossible de pénétrer. — H, étroite galerie encombrée de débris. — O, O, O, O, chambres décrites par Tournefort. — B, B, passages et chambres qui probablement n'avaient pas été explorés par Tournefort.

## UN PORTRAIT PAR REMBRANDT.



Galerie de Dresde (¹). — Portrait de vieillard, par Rembrandt. — Dessin de Pauquet.

Quand il eut devant lui ce vieillard encore vert, à l'air noble et sérieux, à large barbe blanche, amplement et magnifiquement vêtu de soie et de velours, aisé dans sa contenance, dans sa pose et dans son regard, Rembrandt dut être satisfait. Il jeta sur l'image de ce beau modèle toutes les lumières dont resplendissait sa palette : généreux comme un soleil, il argenta la barbe, fit briller les yeux et dora de ses plus riches reflets toutes les saillies de la toque et du manteau. Le modèle et sa famille ne furent pas moins contents que le peintre, et il est certain qu'un si beau portrait devait être d'un grand effet dans un de ces riches salons hollandais du dix-septième siècle, décorés de vastes tapisseries aux vives couleurs et de lustres de cuivre étincelants, éclairés par de longues fenêtres aux vitres polies comme le diamant, encadrées au dehors de festons de vignes et de fleurs. Nous en ferons l'aveu cependant ; à cet opulent et digne personnage, que nous supposons volontiers parfaitement honnête sous tous les rapports, nous préférons les vieillards de Rembrandt, pauvres, grimés, penchés sur quelque vieille Bible, enveloppés d'un lourd manteau usé, dans le coin d'une chambre nue et sombre, sous un esca-

(¹) Voy. t. XV, p. 188 à 192.

lier de bois tournant. C'est que la poésie de Rembrandt éclate surtout dans les humbles réduits. Qui ne connaît, au moins par la gravure, le « Philosophe en méditation, » que notre Musée du Louvre possède? « A la fin d'un jour dont les dernières lueurs se colorent dans les vitres d'une grande salle voûtée, un vieillard a reculé sa chaise d'un pupitre où se trouvent un crucifix, une mappemonde et une Bible ouverte... Un siége, qui naguère a été approché de la place où se tient le vieillard, est resté vide dans le clair obscur. Un ami est venu, un savant docteur, un théologien; ils ont traité un point de doctrine, discuté... Le vieillard, laissé seul, est revenu au texte; il a lu, collationné; puis, le jour diminuant, il est rentré en lui-même, a reculé son fauteuil; peu à peu, il est tombé dans une rêverie profonde, oubliant tout, l'heure, le lieu, lui-même... Hors du temps, la tête inclinée sur la poitrine, les deux mains serrant les bras de son siége comme pour se retenir dans les abîmes où la méditation le conduit, il nage au milieu de problèmes insolubles, pendant que le jour s'éteint dans les longs corridors qui mènent à ce lieu de retraite et que la lumière redescend chaque marche des escaliers, se retient sur la suivante, puis expire ([1]). » Qui ne se rappelle aussi les pauvres familles de Rembrandt? On sait qu'il était né dans un moulin, au milieu des champs. « L'habitude qu'il avait de voir et de peindre les hommes parmi les paysans lui apprit à ne point dédaigner la populace, quand, plus tard, il se fixa à Amsterdam. De plus en plus pénétrant, il regardait de préférence les malheureux, les misérables qui avaient fait horreur à d'autres qu'à lui. Il prit ses types dans les classes qui n'ont point les bienséances de la culture; mais avec quel esprit, avec quel tact du cœur, avec quels enchantements de la lumière il sut rendre précieuses les représentations des plus pauvres demeures. Il met la Sainte famille dans toute maison, toute cabane du pauvre. Il l'emplit de soleil, de la moralité du travail en famille, et entoure le travail de l'ouvrier à faire envie au savant, à l'homme favorisé du loisir qui poursuit, solitaire, les recherches de sa pensée. » La plupart des types d'hommes du peuple que l'on retrouve dans les tableaux de Rembrandt n'ont point véritablement de beauté physique; mais ils sont saisissants de vie morale : ils ont une âme, et, comme le dit le beau et bon livre dont nous venons de citer quelques lignes, leur âme est visible!

([1]) *La foi nouvelle cherchée dans l'art. De Rembrandt à Beethoven.* Paris, 1850.

## DIALOGUES D'ÉPICTÈTE.

### 1. LA LIBERTÉ MORALE.

Épictète insiste souvent sur cette vérité importante, que la liberté constitue l'essence spéciale de l'homme. Par le mot liberté, il entend ce que la philosophie moderne appelle le *libre arbitre*, c'est-à-dire la faculté que Dieu nous a donnée de choisir entre le bien et le mal, et qu'aucune puissance ne peut nous ravir. Mais l'homme qui choisit le bien est seul véritablement libre; celui qui choisit le mal se fait l'esclave de ses propres passions et des autres hommes. La première de toutes les maximes est de vivre selon la loi de la raison bien ordonnée; rien n'est bon, si ce n'est de pratiquer la vertu, et là réside le caractère de la liberté.

— Aucun méchant ne vit comme il lui plaît; il ne saurait être libre. Qui peut consentir à vivre dans la crainte, à être en proie à l'envie, à exciter la pitié?

— Personne.

— Or, est-il quelque méchant qui soit exempt de tristesse, de crainte?

— Il n'y en a point.

— Le méchant n'est donc pas libre.

La liberté et la folie, dit encore Épictète, ne peuvent jamais se trouver ensemble. La liberté est une chose non-seulement très-belle, mais très-raisonnable, et il n'y a rien de plus laid et de plus déraisonnable que de désirer témérairement et de vouloir que les choses arrivent comme nous les avons pensées, lors mêmes qu'elles seraient injustes ou impossibles. Quand j'ai le nom de Dion à écrire, il faut que je l'écrive, non pas comme je veux, mais tel qu'il est, sans y changer une seule lettre. Il en est de même dans tous les arts et dans toutes les sciences. Et tu veux que, sur la plus grande et la plus importante de toutes les choses, c'est-à-dire la liberté, on voie régner le caprice et la fantaisie! Non, mon ami. La liberté consiste à vouloir que les choses arrivent, non comme il te plaît, mais comme il est juste qu'elles arrivent.

Quelqu'un peut-il t'empêcher de te rendre à la vérité connue, et te forcer d'approuver ce qui est faux?

— Non, sans doute.

— Tu vois donc bien que tu es libre.

— Je suis le maître, je puis tout, me dit un tyran.

— Eh! que peux-tu? Peux-tu me donner un bon esprit? Peux-tu m'ôter ma liberté morale?

— Non, sans doute.

— Eh! que peux-tu donc? Toi-même, tout puissant que tu crois être, dans un vaisseau ne dépends-tu pas du pilote? Dans un char, ne dépends-tu pas de ton cocher?

— Tout le monde me fait la cour.

— Mais te la fait-on comme à un modèle de sagesse et d'honneur? Montre-moi quelque homme vertueux et digne qui te prenne pour tel, qui voulût te ressembler, qui voulût être ton disciple.

— Mais je puis te faire couper le cou?

— Tu parles bien! J'avais oublié qu'il faut te faire la cour comme aux génies du mal, et t'offrir des sacrifices comme à la fièvre. N'a-t-elle pas un autel à Rome? Tu le mérites plus qu'elle, car tu es plus malfaisant. Mais que tes satellites et toute ta pompe effrayent et troublent la vile populace, tu ne me troubleras point; je ne puis être troublé que par moi-même. Tu as beau me menacer, je te dis que je suis libre!

— Toi libre! et comment?

— C'est Dieu même qui m'a affranchi. Penses-tu qu'il souffre que son fils tombe sous ta puissance? Tu es maître de ce cadavre, prends-le! Tu n'as aucun pouvoir sur *moi*.

Diogène a fort bien dit que le seul moyen de conserver sa liberté, c'est d'être toujours prêt à mourir sans peine.

Ce sage écrivit au roi de Perses : — Il n'est pas plus en ton pouvoir de réduire les Athéniens en servitude que d'y réduire les poissons.

— Comment! Est-ce que je ne les prendrai pas?

— Si tu les prends, ils t'abandonneront et s'en iront comme les poissons; car tous les poissons que tu as pris sont morts, et si, après que tu auras pris les Athéniens, ils meurent, quel sera le prix de ton expédition? Je te le dis encore : un poisson vivra plus longtemps hors de l'eau qu'un Athénien dans l'esclavage.

Lorsque tu vois un homme qui se soumet à un autre, ou qui le flatte contre son opinion, dis avec confiance qu'un pareil homme n'est pas libre.

Il y a de petits et de grands esclaves : les petits sont ceux qui se rendent esclaves pour de petites choses, pour des dîners, pour un logement, pour de petits services; et les grands sont ceux qui se rendent esclaves pour le consulat, pour des gouvernements de provinces. Tu en vois devant qui on porte les haches et les faisceaux, et ces derniers sont bien plus esclaves que les autres.

Pour juger si un homme est libre, ne regarde pas à ses

dignités; car, au contraire, plus il est élevé, plus il est esclave.

— Mais, diras-tu, j'en vois qui font tout ce qu'il leur plaît.

— Je le veux; mais je t'avertis que c'est un esclave qui jouit pendant quelques jours du privilége des saturnales, ou dont le maître est absent. Attends que la fête soit passée ou son maître revenu, et tu verras!

— Tu as obtenu le consulat, et tu es gouverneur de province; par qui?

— Par Félicion.

— Je ne voudrais pas vivre, s'il me fallait vivre par le crédit de Félicion, et supporter son orgueil et son insolence d'esclave; car je sais ce que c'est qu'un esclave qui se croit heureux et que sa fortune aveugle.

— Quoi! me dit un grand seigneur qui se pique d'être libre et indépendant, tu oses me dire esclave, moi qui suis sénateur, qui ai été consul, et qui me vois le favori du prince?

— Grand sénateur, prouvez-moi que vos ancêtres n'ont pas été dans le même esclavage que vous? Mais, je le veux; ils ont été généreux, et vous êtes lâche, intéressé, timide; ils ont été tempérants, et vous vivez dans la débauche!

— Qu'est-ce que cela fait à la liberté?

— Beaucoup; car appelez-vous être libre faire tout ce qu'on ne veut pas?

— Mais je fais tout ce que je veux, et personne ne peut me forcer que l'empereur, mon maître, qui est maître de tout.

— Dieu soit loué! grand consul. Nous venons de tirer de votre bouche cette confession, que vous avez un maître qui peut vous forcer! Qu'il soit maître de tout le monde, cela ne vous laisse que la triste consolation d'être esclave dans une grande maison et parmi des millions d'autres esclaves.

Celui qui se soumet aux hommes, s'est auparavant soumis aux choses.

— Qu'est-ce qui rend un tyran formidable?

— Ce sont ses huissiers, ses satellites armés d'épées et de piques.

— Vois, cependant: un enfant approche d'eux et ne les craint point. D'où vient cela?

— C'est qu'il ne connaît pas le danger.

— Eh bien! tu n'as qu'à le connaître et à le mépriser!

— Que cherche tout homme raisonnable?

— A avoir l'âme tranquille, à être heureux, à faire en tout ce qu'il veut, à n'être ni entravé, ni contraint?

— Lorsqu'il devient l'ami de César, cesse-t-il d'être entravé, d'être contraint? A-t-il l'âme paisible? Est-il heureux?

— De qui l'apprendrons-nous?

— Eh! qui mérite plus de confiance que cet ami de César lui-même? Parais au milieu de nous, et dis-nous quand as-tu jamais dormi plus paisiblement, à présent ou avant d'être l'ami de César?

— Par tous les dieux! cesse d'insulter à mon malheur; ignores-tu tout ce que je souffre, infortuné que je suis? Jamais je ne puis goûter en paix le sommeil. Quelqu'un arrive, et me dit: Debout! le patron est éveillé et va sortir. De là les troubles et les soucis.

Vespasien commande un jour à Helvidius (¹) de ne pas venir au sénat.

— Il dépend de vous, dit Helvidius, de m'ôter ma charge; mais j'irai au sénat tant que je serai sénateur.

— Si vous y venez, n'y venez que pour vous taire.

— Ne demandez pas mon avis, et je me tairai.

(¹) Priscus Helvidius, gendre de Thraséa, loué par Tacite, IIIe livre de l'Histoire.

— Mais si vous êtes présent, je ne puis me dispenser de demander votre avis.

— Ni moi de vous dire ce qui me paraît juste.

— Mais si vous le dites, je vous ferai mourir.

— Quand vous ai-je dit que je ne fusse pas mortel? Nous ferons tous deux ce qui dépendra de nous: vous me ferez mourir, et je souffrirai la mort sans me plaindre.

— Mais, dira quelqu'un, que gagna par là Helvidius étant seul?

— Et moi je te demande que gagne la pourpre qui est seule sur une tunique? Elle l'orne, elle l'embellit, et elle donne envie d'en avoir une pareille.

Être libre, c'est vouloir ce que Dieu veut et se bien garder de vouloir ce qu'il ne veut pas.

— Comment cela se fera-t-il?

— En examinant quels sont les commandements et les desseins de Dieu, ce qu'il s'est réservé et ce qu'il m'a donné.

— Que t'a-t-il donné en propre et qui dépende de toi?

— Une volonté libre, dégagée de tout obstacle et de toute entrave. Oui, c'est Dieu qui m'a donné la liberté, et je connais ses commandements. Personne ne peut donc plus me réduire en servitude, car j'ai le juge et le libérateur qu'il me faut.

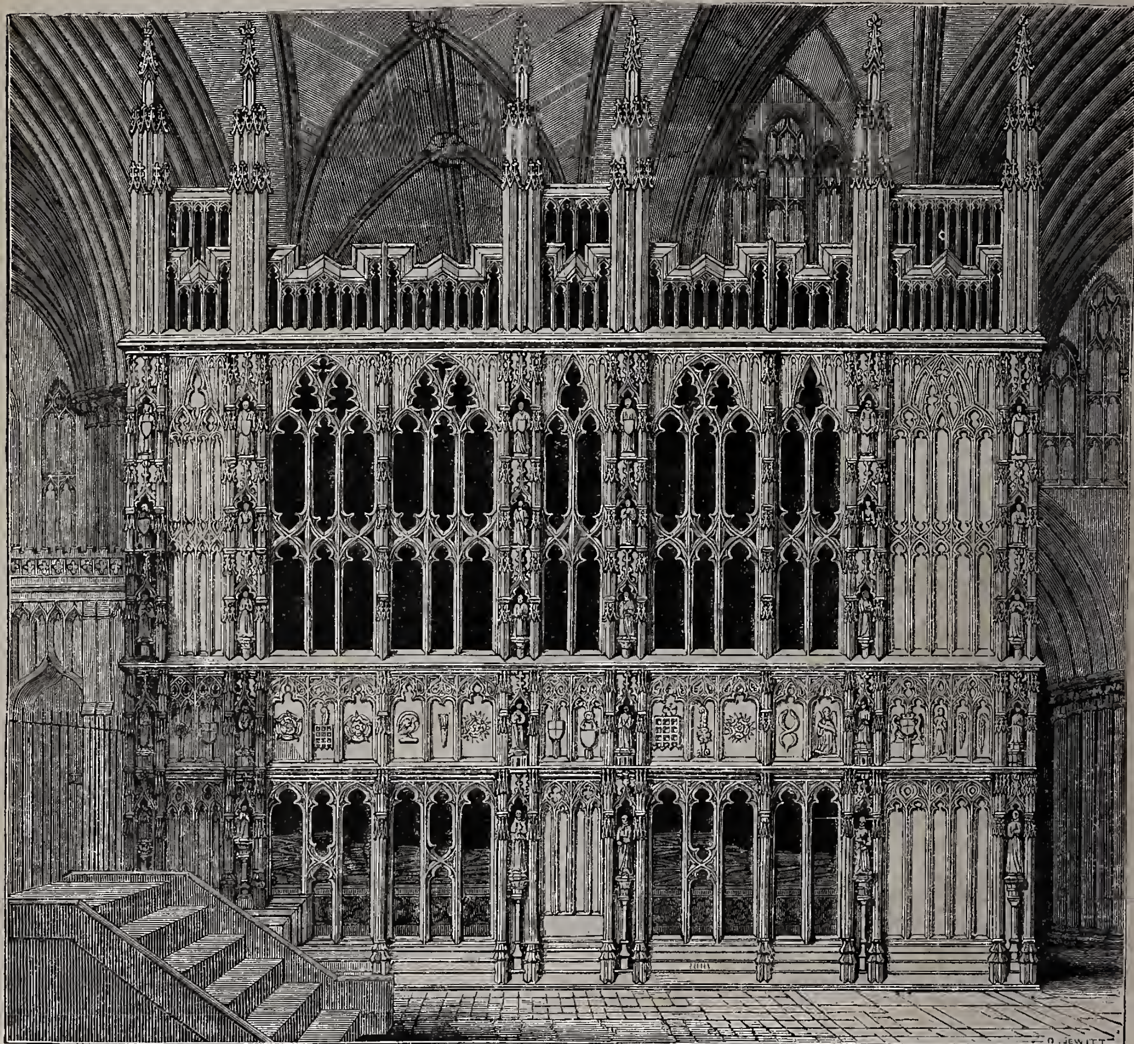
---

## LA CHASSE DU PRINCE ARTHUR,

### A WORCESTER.

Henri VII sacrifia le bonheur de ses enfants à son ambition. L'aînée de ses filles, Marguerite, n'avait que treize ans lorsqu'il la donna pour femme au roi d'Écosse, et l'aîné de ses fils, Arthur, avait à peine quinze ans lorsqu'il lui fit épouser la princesse Catherine, quatrième fille du roi d'Espagne. Il est difficile, et il est toujours malheureux, de résister à l'autorité d'un père, même avec la conviction qu'il expose notre bonheur; mais si ce père est un roi, s'il fait valoir la raison d'État, on n'a qu'à se soumettre: un prince n'est pas seulement un fils, c'est un sujet et un instrument dynastique. La fille du roi d'Espagne avait une dot de deux cent mille couronnes; et l'on sait si Henri VII aimait l'argent: Arthur dut obéir. Il fut donc uni à cette jeune princesse, qu'il ne connaissait point, et son mariage fut célébré avec une grande magnificence dans la cathédrale Saint-Paul, à Londres, le 6 novembre 1501. Par exception à ses habitudes d'avarice, Henri VII dépensa des sommes considérables en processions, mascarades, jeux et tournois, où il eut soin que la plupart des devises héraldiques fissent allusion au fameux Arthur de la Table ronde, dont il prétendait descendre par Owen Tudor, et c'était ce qui l'avait déterminé dans le choix du nom de baptême de son fils. Selon l'usage du temps, on tira l'horoscope des deux jeunes époux: les astrologues s'accordèrent unanimement, avec les poëtes et les courtisans, pour leur augurer une très-longue suite d'années de félicité parfaite et une nombreuse postérité qui serait la providence des peuples. Quand les fêtes eurent cessé, Arthur reçut l'ordre de partir avec sa femme pour tenir sa cour au somptueux château de Ludlow. Il y était à peine arrivé, entouré d'un cortége triomphal, qu'il mourut, le 2 avril 1502. Il n'était marié que depuis cinq mois, et il n'avait pas seize ans. Entre les pompes nuptiales et les cérémonies funèbres, il ne s'était point fait de silence. On transporta ses restes à la cathédrale de Worcester, où ils furent reçus solennellement par un concours immense d'évêques, d'abbés, de prieurs, de prêtres et de nobles portant des torches et unissant leurs voix dans un chant lugubre. Le riche mausolée dont nous donnons un dessin lui fut élevé en 1504. Semblable par l'ensemble du dessin aux autres monuments de la même époque, on le

considère comme l'un des plus beaux spécimens du style « Tudor, » bien qu'il appartienne à la dernière période du style désigné par les archéologues anglais sous le nom de « perpendiculaire. » Il est placé sur le côté sud du chœur et il remplit tout l'espace de l'arcade la plus voisine de l'autel. C'est une véritable chapelle, dont la porte s'ouvre dans le chœur. L'extérieur est orné d'encadrements formés par de riches piliers tout couverts de niches splendides, où sont des statues de saints. Les encadrements ou panneaux sont à jour et vitrés. La partie supérieure se compose d'une galerie et de flèches. L'intérieur est richement décoré. A l'une des extrémités est un tabernacle d'un travail très-remarquable, avec des niches, des statues et des piliers semblables à ceux du dehors. La partie extérieure, qui est du côté du transept (c'est celle que notre gravure représente) descend beaucoup plus bas que la façade du côté du chœur, auquel on monte par plusieurs marches : aussi y voit-on une sorte de galerie à jour inférieure où sont deux



Cathédrale de Worcester. — La Châsse ou chapelle funéraire du prince Arthur, vue du côté du transept.

tombes, celles de l'évêque Giffard et de la comtesse de Surrey. Ces monuments funéraires sont du treizième siècle, et il est probable qu'ils se trouvaient à cette place même lorsqu'on a élevé la châsse du prince Arthur : on les a respectées et on les a seulement enfermées dans le dessin général. Sur les petits panneaux qui séparent les deux étages de cet édifice, on remarque les emblèmes ou signes héraldiques de la famille des Tudor : la « rose rouge » de Henri VII, la « rose de Tudor, » où une de ces fleurs, blanche, est unie à une autre de couleur rouge, par allusion au mariage de ce roi avec la princesse Élisabeth d'York ; — la « herse » emblème de la famille de Beaufort, qui descendait de Jean de Gaunt ou Ghent : Henri était de cette maison ; la « plume d'autruche, » emblème de Jean de Gaunt ; « le faucon » de la maison d'York, porté par le prince Arthur au droit de sa mère ; « le carquois » de la maison d'Aragon, emblème qu'il avait adopté par courtoisie pour sa femme ; la « rose en soleil, » emblème du roi Édouard IV, en souvenir des trois soleils que l'on avait vus dans le ciel le matin de la bataille de Mortimer's-Cross, et qui, vers le milieu du jour, s'étaient réunis en un ; enfin, la « fleur de lis, » de la maison de Lancastre.

Catherine d'Espagne fut fiancée, presque dès les premiers mois de son veuvage, avec le frère de son mari, si célèbre plus tard sous le nom de Henri VIII.

## UNE FERME DE LA BRIE FRANÇAISE.

Premier article.

ROUTE DE PARIS A MEAUX. — FRAUDES DES PAILLEUX. — DESCRIPTION SOMMAIRE D'UNE FERME.

Avant l'établissement du chemin de fer de Strasbourg, on suivait, pour aller à Meaux, capitale de la Brie, la

grande route qui sort de Paris, à l'extrémité de la rue Lafayette, par la barrière de la Petite-Villette, et on arrivait bientôt à Pantin. Jusqu'à Bondy, on reconnaissait les efforts persévérants de la moyenne culture aux luxuriantes végétations forcées que l'on remarquait de chaque côté de la route. Les observateurs pouvaient voir là ce que produisent les grandes masses d'engrais sur des sols plus que médiocres, qui, aujourd'hui encore, sont transformés en terre de rapport de première classe. Les boues de Paris ont joué un très-grand rôle dans cette constitution factice de terrains loués très-cher, mais rapportant beaucoup, à cause de leur proximité de la capitale.

A droite, on rencontrait Noisy-le-Sec, un de nos principaux points d'approvisionnement en légumes et en poires surtout; à gauche, Bobigny, le Bourget, pays de culture intermédiaire entre les environs de Paris et la fertile Brie.

Actuellement, cette route est un peu abandonnée par les voyageurs; nous la suivrons cependant encore ici pour nous rendre à la ferme que nous voulons visiter.

Après avoir traversé la forêt de Bondy et laissé sur la



Vue intérieure d'une ferme. — Dessin de Charles Jacque.

droite le Raincy, en face les bassins de vidange qui nous prennent de bons engrais pour nous en rendre de très-mauvais, on arrive à Livry, orné d'un grand nombre de maisons de campagne.

Viennent ensuite le Vert-Galant et la commune de Vaujours, capitale. On prétend que de ce côté vivaient (il n'en existe plus sans doute) des hommes d'une intelligence tellement spéciale, qu'elle leur permettait d'acheter dans les fermes des fourrages et des pailles au prix de 30 francs le cent de bottes, par exemple, et de les revendre 20 à 25 francs aux trop heureux citadins. Cette générosité ne les empêchait pourtant pas de faire souvent fortune, ou au moins de vivre; il nous paraît curieux et peut-être utile d'indiquer, en passant, les moyens qu'ils employaient.

De la paille étant donnée à acheter, voici quel était le problème à résoudre : se la procurer au poids moyen, habituel aux grosses fermes, de 6 à 7 kilogrammes par botte; la payer au-dessous du cours; être assez ignorant des règles de l'arithmétique pour se tromper dans les comptes au point d'en recevoir 125 pour 104, soit en décomptant à haute voix, soit en profitant de l'erreur volontaire ou involontaire de l'ouvrier livreur. Enfin, pour quelques-uns, acheter à crédit et perdre, par malheur, l'adresse du fermier.

Pour revendre, pour ne pas gêner le consommateur avec des bottes aussi volumineuses, les réduire à 4 ou 5 kilogrammes; faire sauter la livraison d'une ou de deux dizaines, de façon à en donner 80 à 90 pour 104, soit toujours par défaut de mémoire ou ignorance de la succession réelle des chiffres, soit par suite de l'erreur des cochers ou des agents de l'acquéreur.

Quant aux fourrages, indépendamment de ces ressources, on avait recours à un mélange appelé *salade*, qui se faisait en fanant des foins poudreux et en les arrosant au besoin. On prenait ensuite la valeur d'une botte, qu'on recouvrait

d'une enveloppe de bonne marchandise. C'est ce qu'on appelle, en terme du métier, le *chemisage*. Toutefois les préservatifs contre ces fraudes sont faciles : peser un certain nombre de bottes, en délier pour voir si l'intérieur ressemble à l'extérieur, et enfin compter soi-même ou faire recevoir par quelqu'un de sûr.

Poursuivons notre route en laissant sur la droite l'asile-école Fénelon, qui reçoit jusqu'à 450 enfants au faible prix de 240 francs par an ; et sur la gauche, la première grande ferme qui avoisine la route.

Après le Vert-Galant vient Villeparisis; c'est entre ces deux endroits qu'est située la fameuse commune de Mitry-Mory, dont la surface est aussi grande que celle de la capitale. Enfin arrive Claye, de l'autre côté duquel s'étend, à droite et à gauche, une des grandes plaines de la Brie, dont une partie porte le nom de *France*. C'est de cet endroit jusqu'à Meaux que se rencontrent les exploitations agricoles les plus importantes ; on y trouve des fermes qui payent de 25 à 45 000 francs à leurs propriétaires, plus de 5 à 8 000 francs d'impôts.

En entrant dans la ferme qui nous a le plus intéressé, nous avons été frappé tout d'abord de l'ordre qui régnait dans la cour et de la bonne tenue des engrais.

On s'est trop longtemps imaginé que la propreté était incompatible avec les exigences d'aménagement des objets que doivent renfermer les fermes. Rien n'est plus faux que cette opinion. Il n'est nullement nécessaire de marcher dans le fumier et de s'enfoncer dans les flaques du jus qui en découle pour faire de bonnes récoltes. Il ne faut pas plus de temps pour ranger avec ordre les équipages et les instruments aratoires que pour les laisser au premier endroit venu où il plaît au charretier de les dételer. Disons plus, il y a une très-grande utilité à faire le contraire.

Le fermier, qui nous reçut avec une extrême bienveillance, était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, vif, alerte, et tenant à la main un bâton muni à l'un de ses deux bouts d'une toute petite bêche de 7 à 8 centimètres de long sur 3 à 4 de large. C'était une sarclette; nous en expliquerons l'usage ailleurs.

Il offrit aux personnes qui nous accompagnaient d'entrer et de se reposer en attendant qu'on fût allé leur chercher une tasse de lait. Pendant qu'il donnait cet ordre avec quelques autres concernant le service, et se rattachant probablement à des travaux qu'il prévoyait que notre visite l'empêcherait de surveiller lui-même, nous jetâmes un coup d'œil général sur l'intérieur de la ferme.

A droite, les voitures et les instruments dont on ne se servait pas alors étaient abrités sous six grandes voûtes formant hangar, tandis que les autres, qui semblaient être d'un usage actuel, étaient rangés en ligne, prêts à être attelés. Un pavage de 2 mètres de largeur régnait tout autour des bâtiments, qui sont symétriques. Enfin, un pavé de route ordinaire, disposé crucialement, divisait la cour en quatre parties égales, qui se trouvaient ainsi encadrées et toujours facilement abordables.

Les quatre angles de chaque carré étaient plantés de tilleuls taillés en orangers, qui produiront plus tard un ombrage utile.

Des inscriptions étant placées au-dessus de chaque porte, nous avons pu juger de la disposition d'ensemble des bâtiments. En prenant sur la droite, et en faisant le tour pour revenir à la porte d'entrée, on rencontrait successivement :

La forge; — la sellerie; — des boxes et des paddoxes pour mettre quelques chevaux en liberté; — une remise à cabriolet; — la porte du jardin, et, au-dessus, le grenier à avoine; — la grange à avoine, au bout de laquelle on voit trois des six voûtes dont nous avons parlé, et, au-dessus, les fenêtres du grenier à blé.

La grande porte qui fait le coin, au fond sur la droite, est celle de la machine à battre.

La grande grange du fond, dont la porte à encadrement briqueté fait face à la route du milieu, est destinée à recevoir les gerbes de blé. De cette façon, la machine se trouve placée à l'angle des deux bâtiments qui doivent contenir les principaux produits qu'elle est appelée à égrener.

Le bâtiment de gauche contient enfin, à l'angle opposé à celui de la machine :

Une féculerie nouvellement montée; — la porcherie; — les bergeries; — les écuries; — les poulaillers; — la vacherie.

Au-dessus de tous ces compartiments de plain-pied, se trouve le grenier à fourrages, dont chaque travée est numérotée extérieurement.

Enfin, en retour sur la gauche, à l'endroit où est placé le spectateur qui regarde la gravure, est la maison d'habitation du fermier, sous les fenêtres de laquelle sont :

Le massif qui abrite le parc à la jeune volaille; — la pompe et l'abreuvoir; — la petite pièce d'eau pour les animaux aquatiques.

Au fond est le tas de fumier qui est en face les écuries, les bergeries, la vacherie et la porcherie; une pompe à purin est située sur le côté opposé.

Au-dessus et au milieu de la grange à blé, on remarque le pigeonnier qui fait face à la grille principale. A chaque extrémité de la même grange sont deux girouettes à paratonnerre portant à la fois girouette et indication fixe des quatre points cardinaux.

---

## PENSÉES DE STERNE (1).

— Je préfère la vie privée à la vie publique; car j'aime mes amis, c'est-à-dire un petit nombre d'individus.

— L'impatience est la principale cause de nos déréglements et de nos extravagances. Parfois j'aurais volontiers donné une guinée pour assister à un bal ou à une réunion auxquels un incident quelconque m'empêchait de me rendre. Une fois passés, je n'aurais pas payé un schelling pour y avoir été. Souvent j'aurais de bon cœur payé d'une couronne un plat de gibier; mais après avoir dîné avec du bœuf ou du mouton, je n'aurais pas dépensé un penny pour avoir mangé de la venaison. — O vous, écervelés et extravagants, rappelez-vous souvent cette réflexion.

— Marc Aurèle conseille d'acquiescer promptement à l'opinion des grands bavards, dans l'espérance, je suppose, de mettre fin à leur argumentation.

— Les individus qui sont toujours à veiller sur leur santé ressemblent aux avares qui amassent des trésors dont ils n'ont jamais l'esprit de jouir.

— Il existe plusieurs moyens de provoquer le sommeil : penser au murmure des ruisseaux ou au balancement des arbres; calculer des nombres; faire égoutter au-dessus d'une casserole de cuivre une éponge humide, etc. Mais la tempérance et l'exercice valent beaucoup mieux que ces succédanés.

— L'entêtement est une faiblesse absurde. Si vous avez raison, il amoindrit votre triomphe; si vous avez tort, il rend honteuse votre défaite.

— Définition de ce qu'on appelle généralement un bon marché : « L'achat d'une mauvaise marchandise dont on n'a que faire, parce qu'elle coûte moins cher qu'une bonne dont on a besoin. »

(1) Extraites du *Koran*, œuvre posthume de Sterne, traduction d'Alfred Hédouin. 1853.

— Tom n'est qu'un adjectif de société : il ne peut rester seul un instant.

— Ils feraient tout aussi bien de dormir, car on peut dire qu'ils rêvent, ceux qui lisent sans avoir pour but d'augmenter leur moralité ou d'améliorer leur conduite.

— Après la vertu et la santé, rien de plus désirable dans la vie que le savoir. Rien non plus de moins difficile et de moins cher à acquérir; la peine à prendre consiste à rester assis; la dépense à faire, c'est le temps que nous ne pouvons pas épargner.

— Un mensonge est une lâcheté insigne : c'est craindre l'homme et braver Dieu.

— Mon tailleur, à Londres, laissait couler sa fontaine toute la journée pour se distraire par le son d'une chute d'eau.

— Les hôteliers espagnols portent toujours en compte sur leurs mémoires un article *bruit*, qu'on en ait fait ou non.

— Dans le monde, vous vous trouvez exposé aux caprices du premier venu ; dans une bibliothèque, le génie est soumis aux vôtres ([1]).

— J'ai connu jadis un brave soldat qui m'assura que tout son courage consistait en ceci : au premier coup de feu, dans un engagement, il se regardait comme un homme mort. Il combattait alors bravement toute la journée, indifférent à toute espèce de dangers, comme il convient à un trépassé.

([1]) Sterne met cette jolie pensée sur le compte de *Henri et Françoise*.

---

## MA VIEILLE PENDULE.

J'en veux à la mode, non-seulement parce qu'elle est toujours frivole et souvent ridicule, mais encore parce qu'elle me semble cruelle en faisant disparaître à la longue ces vénérables ajustements et ces antiques meubles qui nous rappellent nos meilleurs amis et nos plus beaux jours. Quel cœur de vieillard ne s'émeut à l'aspect de ces costumes surannés que portèrent de bons aïeux si remplis d'indulgence pour notre jeunesse, en revoyant ces vêtements d'excellentes grand'mères dont le dernier métier fut de gâter leurs petits-enfants ! Hélas ! que sont devenues ces larges et reluisantes armoires de noyer qui recélaient dans leurs flancs plus de friandises que le cheval de Troie ne contint de guerriers, et qui laissaient s'échapper tant de joujous de leurs tiroirs mystérieux !

La mode, l'impitoyable mode, plus encore que le temps et l'usage, a banni, loin de nos regards, tous ces objets respectables chargés des riants souvenirs de notre enfance : aussi, voulant expier, pour ma part, les outrages que notre dédain fait subir à ces muets témoins de notre première innocence, j'ai concentré sur l'un d'eux le respect que tous devraient nous inspirer.

C'est une pendule ; ses aiguilles ont vu fuir les heures si fortunées de mon bas âge ; elles ont divisé ce temps dont chaque minute faisait éclore pour moi un plaisir ou une espérance.

Elles ont dirigé ma mère dans la destination de ses journées si remplies de soins et de devoirs, jusqu'au moment terrible où elles marquèrent l'instant de sa mort. Cette pendule, d'un joli modèle, est portée par un nègre marchant à grands pas, qui tient d'une main son bâton et de l'autre une lettre : aussi, lorsque mon aimable mère, retenue trop avant dans la nuit au sein de la société de ses amies dont elle faisait le charme, voulait échapper à leurs instances, elle avait coutume de leur dire : « Voulez-vous donc que mon petit nègre me gronde quand je rentrerai chez moi ? »

Ah ! si j'ai pu jadis lui reprocher moi-même de sonner l'heure de l'école, de combien de moments heureux ne me donna-t-elle pas aussi le signal ! Depuis soixante ans que son monotone tic-tac ne s'est point ralenti dans mon domicile, bien des nobles cœurs ont cessé de battre auprès d'elle ! Ce bruit fut le seul que mes parents entendirent durant les longues et cruelles nuits d'insomnie qui précédèrent leur fin, et maintenant, en frappant mon oreille, il me rappelle ces êtres chéris dont il accompagna et berça l'agonie. Je ne saurais contempler le cadran sans songer combien de fois il attira leurs yeux, combien de fois il activa leur existence en leur indiquant les instants consacrés par eux à la prière ou à de bonnes œuvres.

Et toutefois, malgré ces honorables antécédents qui me rendent recommandable ma vieille pendule, je ne puis la défendre du reproche d'être antique, que lui adressent irrévérencieusement les nombreux partisans des modes nouvelles.

Je ne saurais le nier, elle est *antique*, et ce défaut s'aggravait tous les jours davantage lorsque soudain apparut le livre de madame Beecher Stowe, intitulé : *la Case de l'oncle Tom*. Cet éloquent plaidoyer en faveur de l'émancipation des esclaves nègres a jeté sur toute la race noire une lueur d'intérêt et d'actualité qui semble se refléter sur le petit nègre de ma vieille pendule ; on dirait vraiment que son regard et sa pose se sont affermis, qu'il s'est plus fièrement campé et a pris un air d'assurance ; en un mot, il paraît rajeuni au souffle de bienveillance universelle qui caresse aujourd'hui les hommes de sa couleur ; et moi, pour ajouter encore, s'il est possible, à la faveur dont les circonstances présentes l'environnent, et en prolonger l'heureux effet, je viens de baptiser mon vieux cartel : *la Pendule de l'oncle Tom !* ([1])

([1]) Communiqué par M. Petit-Senn.

---

## UN RECUEIL PITTORESQUE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Ce recueil manuscrit, catalogué sous le n° 153 du Supplément français, à la Bibliothèque impériale, est intitulé : « Recherche de plusieurs singularités, par Françoys Merlin, » controlleur général de la maison de feu madame Marie-» Élizabeth, fille vnique de feu roy Charles dernier que » Dieu absolve ; — portraictes et escrites par X. Jacques » Cellier, demourant à Reims. — Commencé le 3e jour de » mars 1583, et achevé le 10e septembre mil Ve quatre-» vingt et sept »

Dans la dédicace, François Merlin dit qu'il « s'est » essayé à rechercher et à faire faire ce petit œuvre » pour délecter l'esprit du roi (Henri III), qui « pourra » y voir, comme dans la glace d'un miroir, que la gloire » de Dieu se fait voir et aparoît par tout l'univers, et ce » par beaux caractères, pour apprendre ceste tant cé-» lébrée oraison dominicale en toutes sortes de langues, » avec plusieurs craions tant de ce temple superbe où fut » heureusement oincte sa roialle magesté, que de plusieurs » trophées de mathématiques, instruments musicaux, que » autres traits de plume curieusement faits. »

Puis, dans un sonnet qui suit la dédicace, l'auteur dit encore :

> Je consacre à mon roi le pourtrait gracieux
> De son Louvre, et de Reims la riche architecture ;
> Je leur verse à longs traicts les secrets de nature ;
> J'estalle l'oraison que chante à qui mieulx mieulx
> Le More, le Tartare et le Turc vicieux,
> Non en bronze ou en marbre, ains en seule escriture.

Toutes les figures, au nombre d'environ deux cents, sont en effet tracées à la plume.

Le *Pater noster* y est écrit en vingt-neuf langues, au milieu de cartouches de formes très-variées.

Ensuite viennent « les caractères selon la diversité des » langues cy devant escrites et autres semblablement, non » moings utiles que plaisantes à regarder. De la main de » Jacques Cellier, demourant à Reims. »

Ce sont les lettres d'alphabets divers avec leurs noms au-dessous et des costumes au-dessus.

Les sujets des dessins qui suivent sont : — un plan de la cathédrale de Reims ; — des vues du portail principal et des portes latérales, et d'autres parties de l'église ; — les grosses orgues qui ont 1 832 tuyaux, et les petites qui en ont 568 ; — le dédale ; — le pelpitre (pupitre) ; — le grand autel ; — l'hôtel (autel) de Sainte-Croix en marbre noir, derrière lequel est le tombeau du cardinal de Lorraine, archevêque de Reims ; — le reliquaire où est la sainte ampoule ; — la couronne suspendue au milieu du chœur ; — Notre-Dame de Paris ; — la Sainte-Chapelle avec sa flèche et ses orgues ; — le tombeau de François Ier à Saint-Denis ; — la maison des Hiéronimes de la fontaine du roy, située à un quart de lieue du château de Vincennes ; — la maison des Célestins de Paris, avec son jardin, près la rue de la Tournelle ; — le château de Vincennes et les maisons qui l'entourent ; — l'hôtel de ville de Paris (dont une aile seulement est encore achevée) ; — une vue du Louvre (la partie exécutée est entourée de petites murailles) ; — les pendants d'oreilles (pendans à aureilles) que nous figurons ; — des fleurs.

« Ensuivent plusieurs porctraits de mathématique : » rose des vents, sphère, calendrier, zodiaque ; globe ; façon de tracer un cadran et des cartes géographiques ; des mesures de pas, pieds, degrés, etc., etc. ; des figures de géomancie, astrolabe, cosmolabe, etc.

« Ensuivent plusieurs instruments musicaulx avec leur » tablature ou reigles au-dessoubs, 1583 ; » par le même Jacques Cellier : trompettes, pedalle (espèce de musette), sacqueboutte, basse-contre, taille, haulte-contre, dessus, psalterion, cornet à bouquin, vielle, fluttes d'Allemand (la flûte actuelle dans sa simplicité primitive), violle, harpe, cornemuse, carillon de cloches, tambora, sonnettes à tambourin, espinette, regulles (orgue), luth, cimballe (notre triangle), cistre, lire, clavier à carillonner, guiterne, etc.

« Ensuivent plusieurs porctraits tracés en escriture. »



Pendants d'oreilles du seizième siècle. — D'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale. — Dessin de Thérond.

Ce sont de bizarres compositions formées de lignes d'écriture et figurant des personnages, des paraphes, des parquets, des paysages, fleurs, tours, animaux, etc.

Cette énumération des dessins que renferme ce curieux manuscrit, peut aller au-devant de recherches qui souvent, faute d'un avis semblable, sont longues ou même infructueuses. Il est à regretter que quelques-unes de ces figures ne soient pas accompagnées d'explications plus étendues.

Nous reproduisons les pendants d'oreilles tels qu'ils sont tracés dans le manuscrit, sous forme d'une espèce d'étalage, et sans commentaires. Il est probable que François Merlin avait fait copier ces bijoux chez un orfévre rhémois, son compère et son ami.

## SAINT-SAVIN

(Hautes-Pyrénées).




Une Vue à Saint-Savin, dans les Pyrénées. — Dessin de Karl Girardet, d'après de Fontenay.

Les Béarnais ont donné le nom de *paradis d'Argelès* à une admirable vallée du département des Hautes-Pyrénées, resplendissante de beautés pittoresques et de fertilité spontanée. Le *gave de Pau* et le *gave d'Azun* y roulent leurs ondes limpides, tantôt sur de vertes prairies, tantôt sur des rocs amoncelés. Les premières assises des Pyrénées se développent rapidement d'étage en étage, couvertes d'une végétation luxuriante jusqu'à la hauteur où commence la région des neiges; et, pour que rien ne manque à la richesse de ce paysage, le séjour des hommes, après y avoir élevé des villages et des châteaux forts, y a laissé des ruines moussues, des tours à demi ensevelies sous la végétation, des pans de vieux murs écroulés, débris importants et pittoresques dont l'aspect imprévu, au milieu de ces splendeurs de la nature, remplit l'âme de sensations à la fois douces et tristes. L'abbaye ruinée de *Saint-Savin* et le bourg de ce nom dominent, avec les ruines de l'ancien château de Héaucens, la belle vallée d'Argelès. *Saint-Savin,* si recherché par les touristes, doit sa célébrité au caractère romantique et religieux que lui impriment les constructions de son ancienne abbaye échappées à la destruction, et la nature des sites environnants. C'est, du reste, un bourg sans importance de l'arrondissement d'Argelès (Bigorre), à 30 kilomètres sud-ouest de Tarbes.

## SALUBRITÉ DES VILLES.

L'architecture ne doit pas seulement s'inspirer des conditions relatives à l'élégance des villes, à la circulation des rues, à la commodité des édifices : elle doit s'inspirer avant tout de celles qui se rapportent à la salubrité. Si l'homme, en habitant l'intérieur des villes, au lieu de vivre en liberté à la campagne, entoure son existence physique de circonstances différentes de celles que lui avait faites la nature, il faut que ces circonstances nouvelles lui soient avantageuses jusque dans leurs dernières conséquences. C'est ce qui donne tant d'importance à la considération des phénomènes qui tendent à se produire à la longue dans le sol des villes par l'effet de l'imprégnation des matières

que l'économie domestique y vomit continuellement. Tout ce qui est en contact avec l'homme participe plus ou moins de l'état de vêtement; et par la même raison que nous savons fort bien que les vêtements ont besoin d'être blanchis et renouvelés, nous devons comprendre que si nous ne pouvons blanchir ni renouveler le sol sur lequel nous sommes appliqués, et dont toutes les émanations viennent jusqu'à nous, il faut du moins nous efforcer de maintenir sa pureté naturelle aussi intacte que possible.

Que l'on imprègne le sol de matières organiques; qu'on l'imbibe avec une quantité d'eau suffisante pour l'humecter sans le laver; que cette eau soit chargée d'une dissolution de sulfate de chaux qui, par sa combinaison avec les matières organiques ensevelies dans le sol, donne naissance à des sulfures, et, par suite, à des dégagements du gaz le plus méphytique et le plus vénéneux; que la ventilation, qui pourrait enlever ces émanations délétères à mesure qu'elles se produisent, soit embarrassée; que la lumière, qui facilite la combustion lente des matières organiques, principe originaire de tout le mal, ne parvienne jusqu'au sol que difficilement : on aura réuni toutes les conditions nécessaires pour faire de ce sol un véritable foyer d'infection, marécage redoutable sous ses apparences de luxe, et duquel sourdent silencieusement, jour et nuit, les agents perfides de tant de maladies qui ne sont au fond que les suites de ces empoisonnements secrets. Telles sont, il faut le dire, les conditions auxquelles notre incurie permet de prendre place dans le sol de la plupart de nos grandes villes. C'est ce qui donne tant d'intérêt aux études dirigées récemment sur ce sujet par notre savant chimiste M. Chevreul, et dont nous ne pouvons indiquer ici que les résultats les plus généraux.

Le besoin que nous avons de matières organiques pour notre nourriture, et les conséquences diverses de la satisfaction de ce besoin; l'emploi que plusieurs industries établies à demeure dans l'intérieur des villes font de ces mêmes matières; les animaux domestiques et autres qui vivent avec nous; enfin, les dépouilles mortelles ensevelies autrefois dans l'intérieur des villes, et qui, s'écoulant par la décomposition, ont fini par y accumuler, dans le cours des siècles, des sédiments cadavériques considérables, constituent l'origine la plus habituelle des substances qui tendent à rendre insalubre le sol des villes. Dans celles où l'éclairage au gaz est établi, une nouvelle cause d'infection, et qui, à la longue, si l'on n'y met obstacle, pourrait devenir très-puissante, a commencé à prendre pied : c'est le développement des vapeurs liquéfiables qui, entraînées avec le gaz dans les tuyaux de conduite, se répandent par les fuites de ceux-ci, à l'état liquide ou à l'état de vapeur, dans la terre, lui communiquent une odeur fétide qui se trahit dès qu'on la fouille pour les réparations, font périr les arbres par l'empoisonnement des racines, et corrompent l'eau des puits.

On conçoit, d'après ces observations, que les moyens préservatifs de l'insalubrité du sol doivent consister essentiellement à diminuer, autant que possible, la quantité de matières organiques qui pénètrent dans la terre.

Le pavage des rues est le plus habituel et le plus simple. Indépendamment de ses avantages pour la circulation, et de son utilité pour empêcher la formation des ornières et des flaques d'eau, il est évident qu'il diminue la surface sur laquelle le sol des villes est perméable, puisqu'il n'y a de perméabilité qu'entre les interstices des pavés.

Parmi les autres moyens, on doit recommander surtout :

L'établissement des bornes-fontaines, qui versent incessamment dans les ruisseaux une masse d'eau assez considérable pour entraîner, dès leur sortie des maisons, les eaux impures et les empêcher de se corrompre et de s'insinuer dans le sol par la vitesse de cet entraînement;

La multiplicité des égouts substitués aux ruisseaux à air libre, et dans lesquels les eaux reçues dans des canaux parfaitement étanches traversent les villes sans imbiber le sol en aucune manière;

La disposition des conduites de gaz dans l'intérieur des égouts, précaution parfaitement suffisante pour empêcher la dispersion dans le sol des liquides qui accompagnent le gaz, indépendamment de ses avantages pour la réparation immédiate des fuites;

Le placement des cimetières, non pas seulement en dehors de l'enceinte des villes, mais en aval toutes les fois que le sol est perméable; car si les eaux qui traversent ce sol arrivent de là par l'imbibition souterraine jusque dans le sol de la ville, il est évident que le mal que l'on voulait éviter se reproduit secrètement par cette voie;

L'éloignement de toute industrie qui rejette de ses ateliers beaucoup de matières organiques, à moins qu'il n'y ait à proximité un cours d'eau capable d'enlever immédiatement toutes ces déjections;

Enfin la vigilance la plus scrupuleuse à l'endroit des vidanges.

Mais aux moyens simplement préventifs il serait de la plus haute importance de pouvoir joindre des moyens propres à combattre l'infection où elle existe. Il faut le dire, en effet, dans presque toutes nos villes le sol est dès à présent plus ou moins infecté, et si le mal prochain est à prévenir, le mal passé est à guérir. Malheureusement, dans l'état actuel de nos connaissances, ces moyens ne sont pas fort nombreux, ni fort efficaces.

Le premier consiste à porter l'oxygène de l'air partout où existent des matières organiques susceptibles de devenir insalubres par un commencement de décomposition.

En effet, l'oxygène, surtout lorsqu'il est aidé par l'action de la lumière, tend à convertir les matières organiques en eau, en acide carbonique et en azote, par une combustion lente qui, par la modération de ses effets, n'a rien de dangereux. Ainsi l'oxygène est un véritable destructeur qui, partout où il est mis en position de les atteindre, élimine de lui-même ces agents d'infection si redoutables.

De plus, l'air, en pénétrant vivement et abondamment dans tous les lieux de la ville, même dans les parties les plus retirées des édifices, a l'avantage de favoriser la dessiccation du sol des rues et des murailles de rez-de-chaussée. D'où il résulte que non-seulement les rues doivent être douées d'une largeur convenable, mais que les cours des maisons doivent garder une étendue suffisante; car on n'a répondu qu'à la moitié de la prescription, si l'on a assuré le renouvellement de l'air sur la face antérieure des maisons, sans l'assurer en même temps sur leur face postérieure.

Le second moyen consiste dans l'usage des puits, moyen fort ingénieux auquel, avant les observations de M. Chevreul, on n'avait jamais accordé l'attention dont il est digne. Voici le fait expérimental qui a guidé ce savant. Il y a une dizaine d'années, ayant fait creuser un puits dans la cour d'une ancienne ferme dont le sol avait été imprégné depuis longtemps de jus de fumier jusqu'à une certaine profondeur, il ne put obtenir, au moyen de ce puits, que des eaux tout à fait impropres à la boisson, bien que les eaux d'un puits situé à peu de distance au-dessus de celui-ci fussent excellentes. Cependant, à force de vider le puits, à force d'y prendre de l'eau pour les besoins de la culture, on est parvenu à en changer totalement les conditions. Peu à peu l'eau a perdu sa couleur et son odeur, et maintenant elle est potable. Il est évident que le puits a pris, dans cette circonstance, le rôle d'un émonctoire. Il

a servi à laver la substance du sol au moyen des eaux dont il a déterminé le mouvement intérieur à travers les substances animales, qu'elles ont dissoutes et entraînées peu à peu avec elles dans le fond du puits. Cet effet est naturellement très-lent, et dépend de la quantité d'eau pluviale qui imbibe habituellement les terrains et afflue dans l'intérieur des puits; mais on ne peut nier que, d'une manière générale, les puits, dans les villes où ils sont très-répandus, ne doivent contribuer à l'assainissement graduel du sol, surtout si leur action se combine avec celle des moyens préventifs que nous avons indiqués tout à l'heure, et qui empêchent l'infection d'augmenter d'une part, tandis qu'elle se corrige de l'autre.

Mais de là résulte une observation importante relative au pavage : c'est que le pavage, qui s'oppose à la pénétration dans le sol des villes des eaux domestiques qui tendent à l'infecter, s'oppose par là même à la pénétration des eaux pluviales qui tendent à le laver. Cette observation remonte à Franklin; elle est consignée dans son testament. « J'ai observé, dit ce sagace observateur, que le sol de la ville étant pavé ou couvert de maisons, la pluie était charriée loin, et ne pouvait point pénétrer dans la terre et renouveler et purifier les sources, ce qui est cause que l'eau des puits devient chaque jour plus mauvaise et finira par ne pouvoir plus être bonne à boire, ainsi que je l'ai vu dans toutes les anciennes villes. Je recommande donc qu'au bout de cent ans le corps administratif emploie une partie des cent mille livres sterling à faire conduire à Philadelphie, par le moyen de tuyaux, l'eau de Wissahicken-Creek, à moins que cela ne soit déjà fait. » Il est sensible qu'il n'y a pas d'autre remède à l'inconvénient que celui qu'indiquait l'illustre physicien : faire affluer de l'extérieur dans l'intérieur des villes les eaux courantes et potables, mais ne pas renoncer au creusement des puits et à l'assainissement de la substance du sol par l'épuisement des eaux souterraines accumulées dans ces émonctoires, partout où le procédé est praticable.

Le troisième moyen consiste dans les plantations. On peut le considérer comme le plus efficace. « Si l'utilité des arbres, dit M. Chevreul, pour prévenir la dénudation des terrains en pente, atténuer les effets des pluies d'orage ou des pluies nuisibles par leur continuité, est incontestable, elle ne l'est pas moins dans les cités populeuses pour combattre incessamment l'insalubrité produite ou sur le point de se produire par les matières organiques et la trop grande humidité du sol. En effet, les racines de ces végétaux, se ramifiant à l'infini dans l'intérieur du sol, enlèvent à la terre, avec laquelle elles sont en contact, l'eau chargée de matières salines et organiques dont elle est imbibée. Cette terre perdant ainsi son humidité, les portions plus éloignées des racines lui rendent, en vertu de la capillarité, une partie de l'eau dont elles sont alors surchargées; et, de proche en proche, si les arbres sont assez nombreux et convenablement disposés, il s'établit une circulation souterraine qui aboutit de toutes parts à leurs racines. »

Ce sont là des émonctoires qui agissent d'eux-mêmes, et qui sont bien autrement actifs que les puits, puisqu'ils peuvent être bien plus multipliés. Dans une expérience faite au Muséum d'histoire naturelle, on a constaté qu'un soleil *(Helianthus annuus)*, plongé dans un pot vernissé, recouvert d'une feuille de plomb qui ne donnait passage qu'à la tige, avait évaporé par transpiration, dans l'espace de douze heures, une quantité de quinze litres d'eau. Quelle serait la mesure de cette évaporation si l'on faisait l'expérience sur un arbre? En même temps que l'eau se trouve soutirée, elle se trouve purifiée. Le liquide pur se verse dans l'atmosphère et contribue à rafraîchir et assainir l'air. Les sels et les matières organiques sont absorbés par les racines et servent à l'entretien et au développement du végétal; de telle sorte que, grâce à cette heureuse combinaison, ce sont les principes délétères eux-mêmes qui sont employés à faire vivre les agents destinés à les combattre.

Mais plus ce moyen, si propre à augmenter la beauté en même temps que la salubrité de nos villes, promet d'efficacité, plus il demande à être sagement calculé quant au nombre et à la disposition des arbres dans les divers quartiers, quant au choix des espèces relativement à chaque lieu, aux soins à prendre pour que les racines, en s'étendant, puissent trouver la nourriture nécessaire sans être jamais exposées à passer dans des couches imprégnées de substances délétères ou privées d'oxygène atmosphérique, ce qui ne tarderait pas à déterminer la perte de ces utiles plantations. Il reste encore beaucoup à faire pour éclairer cette intéressante matière. Mais l'exemple donné par la plupart de nos grandes villes ne tardera sans doute pas à être imité et développé, quand toutes nos municipalités se seront convenablement pénétrées de la haute importance de tout ce qui se rapporte à l'hygiène publique. Il en résultera peut-être une branche nouvelle de l'art du jardinier, et non moins féconde en bienfaits que toutes les autres : *l'horticulture urbaine.*

---

### DIVERSITÉ DES APTITUDES.

Le principe de curiosité, dit un philosophe moderne [1], apparaît de très-bonne heure chez les enfants, et s'y développe pour l'ordinaire avec d'autant plus d'énergie qu'ils ont plus de capacité. La nature lui donne alors la direction qui convient le mieux à nos besoins. En effet, dans les premières années de la vie, on le voit s'attacher uniquement à ces propriétés des choses et à ces lois du monde matériel dont la connaissance est indispensable à la conservation de notre existence. Dans un âge plus avancé, sa direction cesse d'être uniforme et varie d'un individu à l'autre. De là cette multitude de routes diverses que prennent les hommes. Il importe peu que l'on attribue cette divergence à certaines prédispositions naturelles ou à l'éducation. Toujours est-il que nous sommes organisés de telle sorte, et placés dans des circonstances telles, que cette divergence devait avoir lieu, et qu'ainsi elle est dans l'ordre actuel des choses. Sa cause finale est évidente. Grâce à elle, l'attention et les études de chacun se limitent et se concentrent; et de là tous les avantages que la société tire de la division et de la subdivision du travail intellectuel.

---

## LES DEUX CAMPS.

Ce n'est réellement que vers le dix-septième siècle que les troupes françaises purent être regardées comme la nation armée. Au moyen âge, la noblesse seule avait eu le privilége de défendre la patrie; vaincue à Poitiers, à Crécy, à Azincourt, elle dut appeler à son aide les communes; l'invention de la poudre acheva de détrôner l'homme d'armes et fit tomber la guerre en roture.

Mais la France ne chercha point sur-le-champ en elle-même les éléments d'une armée nationale; elle eut d'abord recours aux soudoyés. Les Suisses, les Italiens, les Écossais, les Allemands, nous fournirent successivement l'infanterie, qui devait faire la force sérieuse des troupes modernes. Ces soldats étrangers formaient les corps d'élite, tandis que les soldats français étaient relégués dans les bataillons se-

[1] Dugald Stewart.

condaires. Sous Henri IV, la révolution militaire s'accomplit définitivement. A partir de ce temps, la France n'a plus cessé de suffire elle-même au recrutement de ses armées.

Le mode de ce recrutement a seulement varié, et c'est là surtout qu'il faut chercher la cause du changement que l'on peut remarquer dans le caractère de nos soldats.

Sous l'ancienne monarchie, les cadres de nos troupes étaient remplis par l'engagement volontaire. Des racoleurs parcouraient les provinces, ramassant sur les grandes routes et dans les cabarets tout ce qu'ils pouvaient trouver de jeunes gens débauchés ou misérables. Toutes les séductions, tous les subterfuges étaient employés pour arriver à ce résultat. On tentait l'inexpérience par une prime d'argent, par des promesses fabuleuses, par mille contes ridicules; on profitait de l'ivresse pour extorquer des signatures sur des engagements que l'on faisait ensuite exécuter de force. Certains sergents recruteurs allèrent même jusqu'à employer la violence et à faire la presse dans les cabarets de village, comme l'Angleterre fait encore aujourd'hui pour ses matelots.

On comprend que des troupes ainsi composées devaient



Un Camp français au dix-huitième siècle. — Dessin d'Hippolyte Bellangé.

différer essentiellement de celles de nos jours. Braves dans le combat, mais médiocrement disciplinées et enclines à la maraude, elles avaient surtout pour but de vivre joyeusement. Le service militaire n'était point pour ces soldats une tâche momentanée, mais un métier; ils se regardaient comme *les journaliers de la guerre*.

D'un autre côté, l'impossibilité d'avancement, en bornant leur ambition, leur ôtait toute envie de s'instruire; la vie n'avait donc pour eux que deux emplois : se battre et se divertir. La noblesse elle-même, qui avait le privilége du commandement, ne considérait plus la profession militaire que comme un moyen de soutenir son rang, de se faire distinguer du roi et d'obtenir les faveurs de la cour. Les gentilshommes du dix-septième et du dix-huitième siècle ne ressemblaient en rien à ces chevaliers du moyen âge, toujours cuirassés, toujours la lance au poing, et qui combattaient comme le paysan laboure, sans distraction et sans relâche. La meilleure partie du temps de la noblesse était employée aux fêtes galantes, aux entretiens de salon, au jeu et à la chasse.

Ceci explique le camp du dix-huitième siècle reproduit par un artiste à qui ses études ont rendu les aspects militaires particulièrement familiers. Les soldats, dispersés çà et là, boivent, dansent, causent ou sommeillent, tandis qu'un officier promène galamment une dame de la cour à travers cette scène de joyeux désordre.

L'autre composition nous transporte à un campement de l'armée d'Afrique. Un officier, debout près d'une carte qu'il a consultée, examine un vieil Arabe qu'on vient de lui amener. Un jeune garçon (le petit-fils du vieillard, sans

doute) regarde avec inquiétude celui qui va les interroger.

Il y a dans toutes les physionomies un sérieux et une intelligence qui témoignent, en même temps, de l'importance de l'acte et des habitudes méditatives des acteurs. Vous chercheriez vainement dans ces figures bronzées, dans ces tournures austères, dans ces uniformes lestes et appropriés à l'action, la gaieté sensuelle ou la mollesse pomponnée des soldats du dix-huitième siècle.

C'est qu'ici l'armée n'est qu'une avant-garde de la nation. Tous ces hommes, qui élargissent en Afrique la frontière de la France, sont sortis de la vie civile et doivent y rentrer; ce ne sont plus les oisifs à humeur joviale recrutés dans les auberges de la mère patrie, mais le jeune ouvrier pris à son établi, le garçon de labour détourné de sa charrue, le fils du petit marchand arraché au grand livre de son père; tous ont apporté là les habitudes du travail, beaucoup le goût de l'instruction, quelques-uns une culture sérieuse.

Pour ceux-ci la carrière est ouverte; les commandements leur sont offerts dans l'avenir, car le hasard de la naissance ne règle plus les places · l'un ne vient pas au monde pour commander, l'autre pour obéir; et chacun prend son rang selon son aptitude, sa bravoure, ses lumières.

Il ne faut point chercher ailleur la cause de cette gravité pensive opposée à la gaieté folâtre des autres siècles. Nos camps ne sont plus, comme autrefois, des bivouacs de joyeux aventuriers commandés par de galants gentilshommes, ce




Un Camp français au dix-neuvième siècle. — Dessin d'Hippolyte Bellangé.

sont des stations de la civilisation où des délégués armés de la patrie soutiennent l'honneur de son drapeau et poursuivent, sous une autre forme, la grande œuvre du progrès à laquelle leurs pères et leurs frères travaillent pacifiquement dans leurs foyers.

---

## AIMÉ BONPLAND.

Aimé Bonpland, voyageur naturaliste, membre correspondant de l'Institut, est né le 22 août 1773, à la Rochelle, où son père exerçait la médecine. De bonne heure il embrassa la carrière paternelle, et son frère ne tarda pas à l'y suivre. Les événements politiques l'obligèrent bientôt à interrompre ses études médicales. Il prit du service dans la marine, et fit, comme chirurgien, une croisière dans l'Océan, à bord d'une frégate de la république.

Lorsqu'il lui fut permis de reprendre le cours de ses travaux, il vint à Paris, avec des lettres de recommandation, adressées par son père à quelques praticiens célèbres de l'époque, et, grâce à elles, il fit la connaissance de Corvisart, dont il devint un des élèves les plus assidus. Il rencontra chez lui M. Alexandre de Humboldt, qui achevait en France des études scientifiques commencées avec éclat en Allemagne. Attirés l'un vers l'autre par une vive sympathie, les deux jeunes gens se lièrent étroitement, et mirent leurs connaissances en commun. M. Bonpland donnait des leçons de botanique et d'anatomie à M. de Humboldt, qui l'initiait, en retour, aux secrets de la minéralogie et de la physique. Ce dernier se préparait dès lors à

une longue excursion scientifique, et, dès qu'il se crut en état de mener à bien l'exécution de ce grand projet, il proposa à son ami de l'accompagner.

Les deux savants, qui avaient commencé leurs préparatifs de départ en vue seulement d'une excursion de huit mois dans la haute Égypte, les continuèrent d'abord avec l'intention d'accompagner le capitaine Baudin dans un voyage de circumnavigation; puis ils furent conduits à prendre passage sur un vaisseau espagnol, qui les transporta en Amérique. M. de Humboldt a raconté les vicissitudes de cette célèbre excursion scientifique dans le *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*. M. Bonpland, pendant ces belles années d'étude, recueillit et sécha plus de six mille plantes, la plupart inconnues, dont il décrivit en même temps l'organisation intérieure, les usages dans les arts et les propriétés médicales. Rentré en France après cinq années de glorieuses fatigues, il fit hommage de ses collections au Muséum d'histoire naturelle. L'empereur lui accorda une pension. L'impératrice accepta avec reconnaissance un envoi de graines d'Amérique, et les fit semer dans les serres de la Malmaison. M. Bonpland s'y rendait chaque semaine. La place d'intendant de la Malmaison devint vacante, et lui fut offerte : il l'accepta. On lui adjoignit deux employés de la trésorerie générale pour la rédaction de ses comptes, et cette collaboration lui permit de suivre assidûment la publication de ses ouvrages.

Après les événements de 1815 et de 1816, décidé à revoir l'Amérique, M. Bonpland s'embarqua au Havre, et arriva à Buenos-Ayres chargé d'une collection considérable de plantes utiles et d'arbres fruitiers d'Europe. Accueilli avec distinction, il fut aussitôt nommé professeur d'histoire naturelle. Mais des influences jalouses modifièrent bientôt les généreuses dispositions du gouvernement, qui en vint jusqu'à lui refuser un local pour faire son cours et exposer ses collections. M. Bonpland résolut immédiatement d'entreprendre un voyage qui devait le conduire à travers les pampas, la province de Santa-Fé, le grand Chaco et la Bolivie, au pied des Andes, qu'il voulait explorer une seconde fois. Remontant le Panama, il arriva dans les anciennes Missions des jésuites, situées sur la rive gauche du fleuve, à quelques lieues d'Itapua. Une déplorable fatalité l'amena sur un territoire contesté par le Paraguay à la confédération Argentine. Le savant voyageur ne l'ignorait pas : aussi s'empressa-t-il d'informer le docteur Francia de sa présence, en lui donnant les explications les plus satisfaisantes sur son intention de fabriquer du *maté* (¹) à l'aide des Indiens qu'il avait engagés à son service. Mais le dictateur, dont l'esprit soupçonneux ne rêvait qu'espions, qui regardait son pauvre pays comme l'objet des ardentes convoitises de Buenos-Ayres et de l'Europe, se voyait encore menacé d'une concurrence redoutable dans le commerce dont il voulait à tout prix s'assurer le riche monopole. Il envoya quatre cents hommes, qui traversèrent le Parana pendant la nuit, et fondirent à l'improviste sur le savant et sa petite troupe confiante et désarmée. Quelques serviteurs furent tués, la plupart blessés. M. Bonpland reçut un coup de sabre à la tête, et répondit à cette agression sauvage en donnant des soins aux soldats du dictateur, légèrement atteints dans la lutte. Cet événement se passait le 3 décembre 1821. Deux jours après, on entraînait M. Bonpland, les fers aux pieds, et sans égard pour ses souffrances, dans le pays inhospitalier destiné à lui servir de prison. Là, durant un séjour de près de dix années, Francia refusa obstinément de le voir, et lui assigna pour résidence le territoire des Missions. Retiré près de Santa-Maria, l'ami de M. de Humboldt ne vivait que des ressources qu'il savait se créer avec une industrieuse persévérance. Il exerçait la médecine et la pharmacie; il distillait et composait des liqueurs, appliquant en même temps à l'agriculture les méthodes perfectionnées et plus rationnelles de l'Europe. Les pieds nus, vêtu, comme un créole, d'une chemise flottante et d'un *calzoncillo*, il visitait et soignait les malades avec une charité inépuisable. Au Paraguay, le temps n'a pas encore effacé la mémoire de ses services, et les habitants ne prononcent son nom qu'avec respect.

Ni l'intervention de l'empereur don Pedro Iᵉʳ, ni les démarches de Chateaubriand, alors ministre des affaires étrangères, ne purent décider le dictateur à relâcher son prisonnier. La généreuse tentative de M. Grandsire, qui alla le réclamer au nom de l'Institut de France, ne servit malheureusement qu'à le faire surveiller de plus près. Ce fut seulement le 12 mai 1829 que le commandant du district annonça à M. Bonpland qu'il pouvait sortir du Paraguay; mais, arrivé à Itapua, il n'y trouva point l'ordre définitif de son élargissement, et vingt mois se passèrent encore dans l'attente d'un ordre. Le 6 décembre 1830, le prisonnier subit un nouvel interrogatoire : on lui demanda pour la quatrième fois les motifs de son association avec les Indiens de l'Entre-Rios; on insista pour savoir s'il était véritablement espion des gouvernements français ou argentin. Enfin, le 2 février de l'année suivante, on lui signifia qu'il était libre de traverser le fleuve, et que S. Exc. *le suprême* (c'est ainsi qu'on désignait le despote) lui accordait la permission d'aller où bon lui semblerait. Ainsi se termina pour M. Bonpland une séquestration sans motifs, qui avait brisé sa carrière et lui coûtait sa fortune; car, faute de formalités qu'il ignorait, et que d'ailleurs il n'eût pu remplir, sa pension avait été rayée du grand livre, sur lequel plus tard elle fut rétablie.

M. Bonpland existe encore, plein de force et de santé, au milieu des solitudes du nouveau monde.

Le voyageur qui se dirige vers le *passo* de l'Uruguay, en quittant la petite ville de San-Borja, s'arrête avec intérêt devant un vaste jardin planté d'orangers et d'arbustes d'Europe. Une haie de bromélias le sépare des habitations voisines, et, au milieu, s'élève un *rancho* de la plus simple apparence. C'est là que l'ancien collaborateur de M. de Humboldt, qui ne s'éloigne de cette tranquille retraite que pour faire de courtes apparitions dans la Plata, consacre à la science les derniers jours d'une vie si belle de bienfaisance et de désintéressement. C'est là que l'excellent vieillard, presque octogénaire, mais encore d'une vigueur et d'une mémoire peu communes, accueille avec empressement et fait asseoir à son foyer les Français que le hasard, l'intérêt ou l'amour de la science entraînent vers ces régions éloignées (¹).

M. Bonpland est auteur des ouvrages suivants :

*Les Plantes équinoxiales,* recueillies au Mexique, à l'île de Cuba, dans les provinces de Caracas, de Cumana, aux Andes de Quito, sur les bords de l'Orénoque et des Amazones, 2 vol. in-fol., avec 140 planches. — La *Monographie des mélastomes,* 2 vol., avec 120 planches. — Une *Description des plantes rares de Navarre et de la Malmaison,* avec 64 planches in-fol.

En outre, il a publié, en collaboration avec M. de Humboldt :

Le *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent,* 13 vol., avec plusieurs cartes. — Les *Vues des Cor-*

(¹) Le *maté* est encore connu sous le nom de *thé* ou *herbe du Paraguay :* c'est la boisson habituelle des habitants de l'Amérique méridionale.

(¹) On doit ces renseignements à un voyageur naturaliste qui a déjà rendu de notables services à la science, M. Alfred Demersay. — Voyez le *Bulletin de la Société de géographie.* Paris, 1853.

*dillères et monuments des peuples indigènes d'Amérique*, atlas pittoresque, 2 vol. et 19 planches. — *Mimoses et autres plantes légumineuses du nouveau continent*, in-fol., avec 60 planches coloriées. — *Nova genera et species plantarum*, etc., 7 vol. in-fol., avec 700 planches.

M. le professeur Kunth a prêté son concours à ces deux derniers ouvrages.

## GOUTS UTILES AU VOYAGEUR PÉDESTRE (1).

L'OBSERVATION. — L'HISTOIRE NATURELLE. — LE DESSIN.

De ces goûts, le plus désirable, sans contredit, c'est celui de l'observation; car, pour ceux qui en sont doués, il n'est point de sol ingrat, point de coin stérile, point de solitude ennuyeuse.

Un autre de ces goûts qui est mieux à la portée de tous, c'est celui de l'histoire naturelle (2), en quelque degré qu'il soit formé, et à quelque genre d'êtres ou d'objets qu'il se rapporte, insectes, plantes, minéraux, papillons. Pour ceux qui le cultivent, la marche n'est plus besogne, labeur, uniforme préoccupation, mais elle est devenue l'amusante facilité de se porter à droite, à gauche, là où l'insecte bruit, là où le parfum trahit la fleur, là où les débris de rochers font pressentir quelque trouvaille : l'on va de ravin en plaine, de clairière en taillis, d'amusement en trésor, et des journées d'une excessive longueur paraîtraient à l'apprenti naturaliste une trop courte promenade, si heureusement il ne lui restait encore à compter et à classer ses richesses, à leur trouver une place sûre sous le cuir de son havre-sac, ou, bien mieux encore, dans quelque boîte achetée en chemin, puis consolidée, puis agrandie, puis divisée en compartiments, objet constant d'améliorations, de contentement et d'étroite surveillance. Que si plusieurs (dans une société de voyageurs) sont possédés de cette ardeur scientifique, elle se communique aux autres : chacun fouille les herbes, retourne les pierres, se fait aide, chercheur, trouveur heureux ou habile; le grand chemin se dépeuple, et c'est non plus une caravane de voyageurs qui marchent, mais une troupe de gais colons faisant une battue et avançant éparpillés.

Un autre fait sa collection, non pas de plantes ni d'insectes, mais de vues, de sites, de bouts de terrain ou de forêt, de tout ce que lui offrent à étudier ou à reproduire le mont, la vallée, le hameau, ou à défaut encore, ces plantes qui penchent sur l'onde jaillissante d'une source, ces arbustes qui couronnent la crête ou qui hérissent le flanc d'un ravin pierreux. Dessiner, croquer, et, ici encore, ajoutons bien vite, à quelque degré que ce soit, médiocrement ou habilement, à droit ou à travers, voilà en voyage le prince des passe-temps. En marchant déjà, l'on regarde, et, observée par ses côtés pittoresques, la nature présente à chaque pas mille beautés simples, mille grâces familières, tout à fait indépendantes des magnificences, beaucoup plus rares à rencontrer, de site, d'éclat ou de grandeur. Dans les haltes, l'on esquisse, l'on croque, l'on met à profit les instants pour se faire une durable image de l'endroit avec son hêtre, son ruisseau, son clocher, avec les bœufs qui boivent ou avec l'âne qui chardonne. Au logis, et dans la salle où l'on attend le beau temps, comme sur les tables où l'on attend la soupe, l'on achève, l'on retouche, l'on perfectionne ou l'on gâte, le tout avec le même amusement, et l'on voit avec orgueil s'emplir son livret, moins de recommandables chefs-d'œuvre que de charmants ressouvenirs et d'impressions vivement rappelées! Sans aucun doute, un goût pareil, qui se trouve partout l'occasion de s'exercer, qui, d'accord avec les exigences de la lassitude, demande halte avec elle et vit des loisirs qu'elle lui fait, ne saurait être avantageusement remplacé par quoi que ce soit, et il ne nous appartient pas de méconnaître que, dans nos excursions, nous lui avons dû, non pas les plus vifs, mais les plus constants de nos plaisirs.

(1) Extrait des *Nouveaux voyages en zigzag*, œuvre posthume de notre ancien collaborateur T. Topffer.

(2) Ceci pourrait être pris pour un paradoxe : il semble que l'histoire naturelle soit, au contraire, moins à la portée de tous : on ne rencontre, en effet, personne qui ne prétende au goût et au talent de l'observation; et, à vrai dire, il n'est personne qui ne sache observer plus ou moins. Dans l'automne de 1851, par exemple, on entendait de toutes parts des voyageurs français qui, à l'occasion de l'Exposition universelle dans le palais de cristal, avaient *observé* « que la cuisine des Anglais ne valait » pas la nôtre, que leur climat n'était pas aussi beau, qu'ils parlaient » tous très-vite, et que leurs *policemen* étaient très-supérieurs à nos » sergents de ville. » Il faut même avouer que la somme générale des observations ne montait pas beaucoup plus haut dans ce beau pays de France, qui cependant croit être le plus spirituel du monde. Topffer entendait par le don de « l'observation » quelque chose de plus fécond et de plus fin.

---

Don Alonzo de Castille, fils de Pierre de Castille, fut enterré à S.-Claras de Valladolid, dans une chapelle près du chœur. Pendant plusieurs siècles, lorsqu'un membre de la famille de don Alonzo approchait de sa dernière heure, les religieuses de S.-Claras venaient informer la famille que l'on avait entendu frapper un grand coup au fond de la tombe et que don Alonzo appelait son parent. *(Historia de la antiguedad, nobleza y grandeze de Madrid. 1629.)*

---

## LA CATHÉDRALE DE BALE.

La cathédrale de Bâle est également remarquable par son architecture et par sa situation. Bâtie sur le point le plus élevé de la ville, elle est entourée d'une terrasse d'où la vue s'étend vers le Rhin et les fertiles campagnes qui forment les deux rives du fleuve.

L'édifice est construit en grès rose, comme la cathédrale de Strasbourg et la plupart des églises d'Alsace. Les détails du porche, la nef, les fonts baptismaux, sont remarquables par le fini du travail; mais l'ensemble manque de légèreté. Les deux tours elles-mêmes, qui sont fort élevées (l'une a 200 pieds de hauteur, l'autre 203 pieds), sont loin d'avoir l'élégance de nos monuments gothiques français. Le culte protestant a d'ailleurs écarté tout ornement intérieur; les peintures dont Holbein avait, dit-on, enrichi les orgues, ont elles-mêmes disparu.

Mais le *Münster-Kirche* (c'est le nom donné à la cathédrale de Bâle) a une véritable valeur historique par tous les souvenirs qu'elle rappelle. C'est là que se trouve le tombeau d'Érasme, ce philosophe railleur et timide qui, après s'être associé aux réformateurs dans la guerre de plume qu'ils faisaient aux moines, n'osa les suivre jusqu'au bout et resta flottant entre l'Église et l'hérésie. On y voit également le mausolée de l'impératrice Anne, épouse de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, le fondateur de la monarchie autrichienne et le destructeur de burgs où les seigneurs du temps se fortifiaient pour exercer leurs rapines sur les villes et sur les voyageurs.

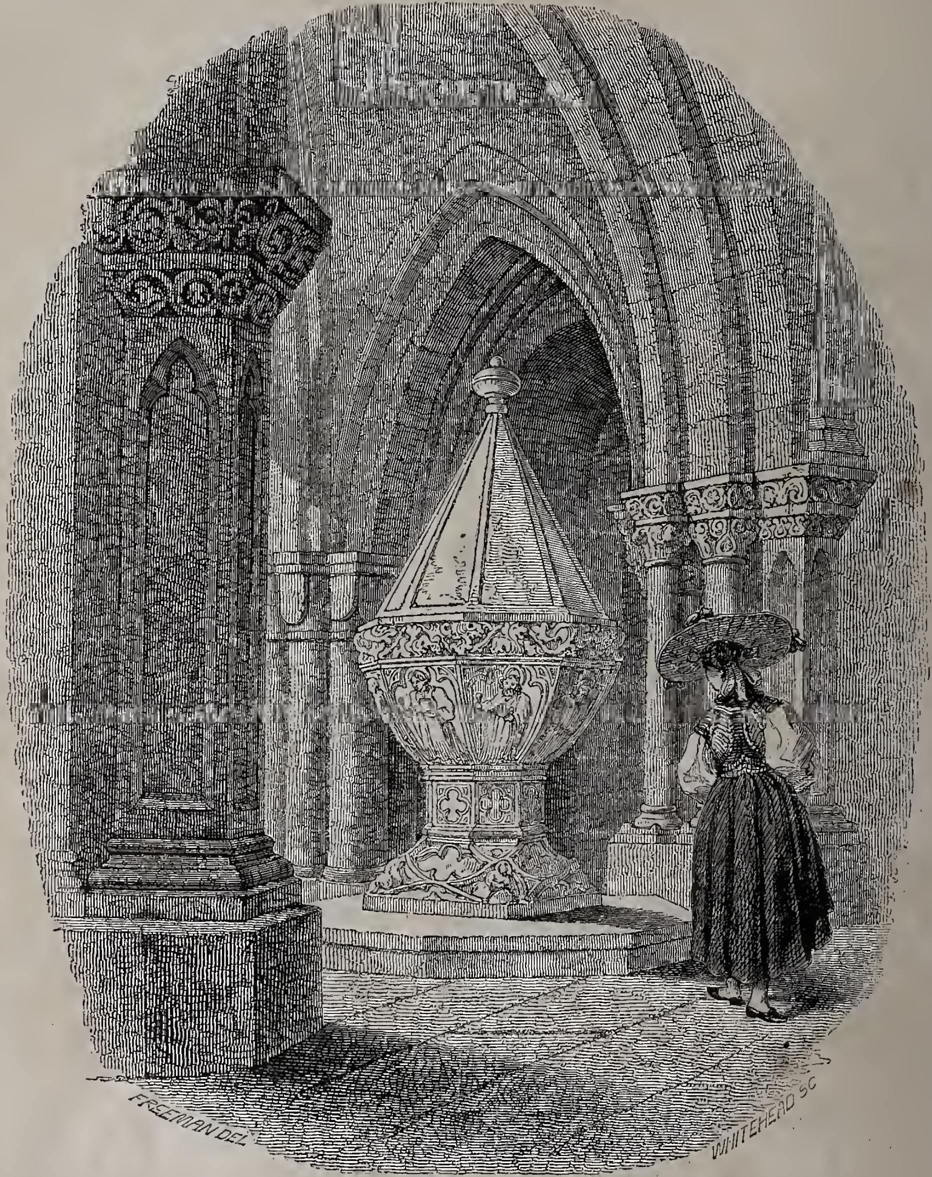
On trouve encore, sous le porche, la tombe d'Œcolampade, l'apôtre de la réforme à Bâle. Sorti du couvent où il avait d'abord prononcé ses vœux, Œcolampade se déclara pour les nouvelles doctrines, et, afin de rompre définitivement avec l'Église, il se maria. Ce fut à cette occasion que son ami Érasme lui écrivit une lettre restée célèbre et dans laquelle se trouvait ce passage :

« Tous ces grands mouvements aboutissent à défroquer quelques moines et à marier quelques prêtres. La réforme

n'est qu'un drame tragi-comique dont l'exposition est imposante, le nœud sanglant et le dénoûment heureux. Tout finit par un mariage. »

Œcolampade était à Zwingle, le réformateur suisse, ce que Mélanchthon était à Luther, le réformateur allemand, un disciple dévoué, mais plus tolérant que le maître.

Un escalier conduit du *Münster-Kirche* à la salle où eut lieu le fameux concile de Bâle, tenu depuis 1431 jusqu'à l'année 1448, et dans lequel fut discutée la célèbre hérésie des hussites. Le résultat fut ce qu'il devait être. Après d'interminables débats, chacun se retira plus convaincu et plus aigri contre ses adversaires. La salle est encore entourée des bancs de bois sur lesquels s'assirent ces terribles argumentateurs qui avaient momentanément quitté les armes pour prendre la Bible et qui ne tardèrent pas à les reprendre pour retourner au combat. On se sépara après




Fonts baptismaux dans la cathédrale de Bâle. — Dessin de Freeman, d'après Toudouze.

dix-sept années de querelles, décidé à tuer ceux qu'on n'avait pu persuader.

Le concile de Bâle avait été convoqué par le pape Martin V et ouvert sous son successeur Eugène IV. Son principal objet était, comme nous l'avons dit plus haut, de régler le différend avec les sectaires de Bohême qui réclamaient la communion sous les deux espèces. On leur accorda l'*usage du calice*, selon l'expression du temps, mais à condition qu'ils permettraient à ceux qui ne partageaient point leur doctrine de communier sous la seule espèce du pain. On confirma, de plus, le décret rendu à Constance qui plaçait l'autorité des conciles au-dessus de l'autorité du pape, et l'on s'efforça de travailler à la réformation de l'Église que les vices du temps avaient envahie; mais l'œuvre, laborieusement achevée par quelques hommes de bonne volonté, fut immédiatement détruite par les passions des violents et des ambitieux.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,

rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

## LE CONCILE DE CLERMONT.

Sur les Conciles, voy. les Tables du t. XXI (1853).



Novembre 1095. — Le pape Urbain II et Pierre l'Ermite prêchant la croisade à Clermont. — Composition et dessin de Gilbert.

Pierre l'Ermite, Urbain II, tels sont les noms qui, aux yeux des modernes, représentent la pensée des croisades. C'est à l'inspiration passionnée du pauvre gentilhomme picard, devenu de soldat pèlerin, c'est à la volonté du Champenois Odon, religieux de Cluny, fait cardinal et évêque d'Ostie par Grégoire VII, et élu pape en 1088, après la mort de Victor II, que l'on a l'habitude d'attribuer la part principale dans le mouvement qui poussa l'Europe armée sur l'Asie, et qui, prolongé pendant près de deux siècles, modifia d'une manière notable l'empire des Musulmans et celui des Grecs. Cette opinion est exagérée. Aucune des grandes révolutions qui font époque dans l'histoire

du monde n'a été opérée par tel ou tel individu ; les masses obéissent à leurs instincts, à leurs besoins, à leurs intérêts, elles se préparent de longue main et d'une manière plus ou moins apparente aux actes importants qu'elles doivent accomplir, et, le moment venu, le plus petit prétexte, la moindre impulsion, les déterminent.

Longtemps avant les prédications de Pierre l'Ermite et d'Urbain II, le désir de la délivrance de la terre sainte agitait en Europe les âmes chrétiennes. Les nombreux pèlerins qui s'étaient succédé aux lieux où le Christ mourut pour l'humanité, avaient rapporté à l'Occident le sinistre tableau de l'humiliation, des misères souffertes par les populations restées fidèles à la foi de Jésus. Bien des voix avaient sollicité des secours et fait appel à la vengeance.

« En 999, dit M. Ludovic Lalanne (dans ses *Pèlerinages en terre sainte,* excellent travail couronné par l'Institut), le célèbre Gerbert adressa à l'Église universelle, au nom de l'église de Jérusalem désolée, une lettre touchante dans laquelle il implorait l'aide des chrétiens contre la tyrannie et l'oppression des infidèles. Cette lettre eut un grand retentissement, et son résultat immédiat fut d'encourager puissamment les attaques dirigées par les Pisans contre les Sarrasins d'Afrique.

» En 1010, suivant Raoul Glaber, les juifs d'Orléans envoyèrent prévenir le soudan de Babylone qu'il ne tarderait pas à être chassé de son royaume par les sectateurs du Christ, s'il ne détruisait pas le temple de Jérusalem.

» Au mois de décembre 1074, Grégoire VII écrivait à l'empereur Henri IV que plus de cinquante mille habitants de l'Italie et de la France lui avaient fait savoir que, si le chef de l'Église voulait se mettre à leur tête, ils iraient délivrer le saint sépulcre. Dans sa jeunesse, Godefroy de Bouillon disait souvent, à ce que racontait sa mère, qu'il n'avait d'autre désir que d'aller à Jérusalem à la tête d'une nombreuse armée.

» Les infidèles eux-mêmes, dominés par de sombres pressentiments, semblaient résignés d'avance au sort qui les attendait. Le Sarrasin chez lequel Robert de Flandre logea à Jérusalem, en 1090, lui dit un jour : — Nous avons vu dans le mouvement des étoiles des signes extraordinaires qui nous prédisent que les chrétiens viendront dans ce pays, et nous subjugueront à la suite de nombreux combats et de fréquentes victoires... mais plus tard, nous les vaincrons à notre tour, et nous les chasserons des pays qu'ils auront conquis. »

En 1095, l'idée d'une croisade était toute formée dans les esprits. Pierre l'Ermite, de retour d'un voyage en Palestine, où il était allé, en 1093, pleurer ses péchés sur le saint sépulcre, avait parcouru l'Italie et la France un crucifix à la main, se plaignant avec amertume des persécutions infligées aux chrétiens par les infidèles, proclamant les révélations qu'il avait reçues du ciel, et excitant les peuples à la guerre sainte. Urbain II céda aux suggestions de cet enthousiaste, eut l'honneur d'attacher son nom à l'entreprise que Pierre avait préparée. Dès l'an 1094, il avait tenu à Plaisance un concile en rase campagne, auquel assistèrent de nombreux ecclésiastiques et plus de trente mille laïcs. Des ambassadeurs de l'empereur byzantin Alexis Comnène vinrent y demander des secours contre les Sarrasins, et on y agita le projet d'une expédition des Latins en Palestine. Mais rien ne fut résolu, et un nouveau concile fut indiqué à Vezelay, au Puy, et enfin à Clermont, pour le mois de novembre 1595.

Clermont-Ferrand, capitale du pays des Arvernes sous le nom de *Nemossos*, puis, au temps de la domination romaine, sous celui d'*Augusto Nemetum*, célèbre par ses priviléges municipaux, par son école de belles-lettres, par sa statue colossale de Mars et son temple consacré au même dieu, avait subi, depuis la chute de l'empire, de malheureuses vicissitudes. Devenue tour à tour la proie des Vandales, des soldats d'Honorius, des Wisigoths, des divers membres de la famille de Clovis, de Pépin-le-Bref, des Normands et des Danois, elle avait perdu son nom antique, et la forte citadelle qu'elle possédait sur un monticule de forme conique lui avait valu celui de *Clarus mons* ou *Clermont.* Cependant elle avait conservé une certaine importance, et était reconnue comme le chef-lieu du comté d'Auvergne. Urbain II arriva à Clermont le 14 novembre 1095.

Dans les premières séances du concile on s'occupa du règlement de plusieurs affaires concernant l'antipape Guibert, maître d'une partie de l'Italie, l'empereur Henri IV, soutien de ce pontife schismatique, et Philippe Ier, roi de France, qui avait répudié sa femme Berthe, pour prendre Bertrade, épouse du comte d'Anjou. Dans la dixième séance on agita l'importante question de la guerre sainte. Cette séance fut tenue, suivant l'opinion commune, dans une grande place de Clermont, au milieu d'un concours innombrable de personnes, attirées par la curiosité que la présence du pape faisait naître et par l'intérêt qu'excitait l'entreprise qui allait être décidée. On comptait dans l'assemblée les prélats de la cour romaine, 225 évêques, 4 000 ecclésiastiques et 300 000 laïcs. Qu'on se figure cette masse passionnée et pourtant attentive, montagnards vêtus de bure, guerriers couverts d'armures de fer, marchands et bourgeois des villes rêvant la liberté municipale, prêtres, moines, prélats, et au-dessus, sur une estrade élevée, Urbain II, à côté duquel se tenait, dit-on, le saint et le héros du jour, Pierre l'Ermite. La beauté même de la nature extérieure, la plaine immense qu'arrose l'Allier, avec ses villes et ses villages ; les montagnes pittoresques que domine le puy de Dôme, le plateau de Gergovie, le puy volcanique de Gravenoire, le mont Rognon, s'harmonisaient avec la grandeur du spectacle que devait présenter l'assemblée. *La suite à une autre livraison.*

---

## UNE ANECDOTE RELATIVE A M. LAPLACE.

Lu à l'Académie française dans sa séance particulière du 5 février 1850, par M. J.-B. Biot (1).

Quand un homme d'ordre s'apprête à partir pour un grand voyage, il met ses affaires en règle et prend soin d'acquitter toutes les dettes qu'il peut avoir contractées. Voilà pourquoi je vais vous raconter comment, il y a quelque cinquante ans, un de nos savants les plus illustres accueillit et encouragea un jeune débutant, qui était venu lui montrer ses premiers essais.

Ce jeune débutant, c'était moi, ne vous déplaise. Notez, pour excuser l'épithète, que ceci remonte au mois de brumaire an 8 de la république française, première édition. Quelques mois plus tard, on me fit l'insigne honneur de me nommer associé de l'Institut national ; mais, à cette date, et surtout à l'époque un peu antérieure où mon récit commence, je me trouvais complétement inconnu. J'étais alors un tout petit professeur de mathématiques à l'École centrale de Beauvais. Sorti nouvellement de l'École poly-

(1) Nous empruntons cette narration au *Journal des savants*, avec l'assentiment de M. Biot, à qui nous devons, de plus, la *Note relative à l'habitation de M. Laplace, à Arcueil*, page 38. C'est une nouvelle preuve de la bienveillance que l'illustre et vénérable savant n'a cessé de nous témoigner pendant vingt-deux ans. De même que Geoffroy-Saint-Hilaire, il avait pris note de notre début, et il nous avait appelé près de lui pour nous entretenir des espérances qu'il en avait conçues : depuis, il a constamment encouragé nos intentions et notre persévérance : nous considérons comme un honneur de notre vie d'avoir mérité et conservé une telle estime. Si quelques lecteurs trouvaient de l'orgueil dans cette déclaration, qu'ils veuillent bien nous excuser en songeant que, dans notre humble et obscure carrière, ces hautes approbations sont un grand soutien.

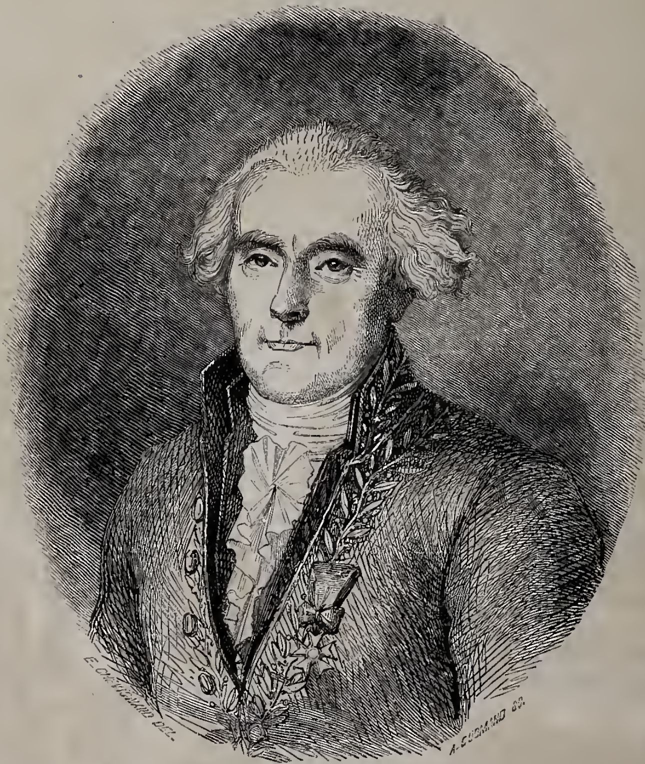
technique, j'avais beaucoup de zèle et peu de science. Dans ce temps-là, on ne demandait guère aux jeunes gens que de l'ardeur. J'étais passionné pour la géométrie, et pour beaucoup d'autres choses. La fortune, plutôt que la raison, me préserva de céder à des goûts trop divers. Fixé, dès lors, par les nœuds les plus doux, à l'intérieur de la famille qui m'avait adopté, heureux du présent, comptant sur l'avenir, je ne songeais qu'à suivre, avec délices, les penchants de mon esprit vers toutes sortes d'études scientifiques, et à faire par plaisir ce que l'intérêt de ma carrière m'aurait prescrit comme un devoir. J'avais surtout une ambition démesurée de pénétrer dans les hautes régions des mathématiques, où l'on découvre les lois du ciel. Mais ces grandes théories, encore éparses dans les collections académiques, n'étaient presque abordables que pour le petit nombre d'hommes supérieurs qui avaient concouru à les établir; et s'y lancer sans guide, sur leurs traces, c'était une entreprise où l'on avait toute chance de s'égarer pendant bien du temps avant de les rejoindre. Je savais que M. Laplace travaillait à réunir ce magnifique ensemble de découvertes, dans l'ouvrage qu'il a justement appelé *la Mécanique céleste*. Le premier volume était sous presse; les autres suivraient, à de bien longs intervalles, au gré de mes désirs. Une démarche, qui pouvait paraître fort risquée, m'ouvrit un accès privilégié dans ce sanctuaire du génie. J'osai écrire directement à l'illustre auteur, pour le prier de permettre que son libraire m'envoyât les feuilles de son livre à mesure qu'elles s'imprimaient. M. Laplace me répondit avec autant de cérémonie que si j'eusse été un savant véritable. Toutefois, en fin de compte, il écartait ma demande, ne voulant pas, disait-il, que son ouvrage fût présenté au public avant d'être terminé, afin qu'on le jugeât d'après son ensemble. Ce déclinatoire poli était sans doute très-obligeant dans les formes; mais, au fond, il accommodait mal mon affaire. Je ne voulus pas l'accepter sans appel. Je récrivis immédiatement à M. Laplace, pour lui représenter qu'il me faisait beaucoup plus d'honneur que je n'en méritais, et que je n'en désirais. Je ne suis pas, lui disais-je, du public qui juge, mais du public qui étudie. J'ajoutais que, voulant suivre et refaire tous les calculs en entier, pour mon instruction, je pourrais, s'il se rendait à ma prière, découvrir et signaler les fautes d'impression qui s'y seraient glissées. Ma respectueuse insistance désarma sa réserve. Il m'envoya toutes les feuilles déjà imprimées en y joignant une lettre charmante, cette fois nullement cérémonieuse, mais remplie des plus vifs et des plus précieux encouragements. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle ardeur je dévorai ce trésor. Je pouvais bien m'appliquer la maxime : *Violenti rapiunt illud*. Depuis, chaque fois que j'allais à Paris, j'apportais mon travail de révision typographique, et je le présentais personnellement à M. Laplace. Il l'accueillait toujours avec bonté, l'examinait, le discutait; et cela me donnait l'occasion de lui soumettre les difficultés qui arrêtaient trop souvent ma faiblesse. Sa condescendance à les lever était sans bornes. Mais lui-même ne pouvait pas toujours le faire sans y donner une attention, quelquefois assez longue. Cela arrivait d'ordinaire aux endroits où, pour s'épargner des détails d'exposition trop étendus, il avait employé la formule expéditive : *Il est aisé de voir*. La chose, en effet, avait paru dans le moment très-claire à ses yeux. Mais elle ne l'était pas toujours, même pour lui, à quelque temps de là. Alors, si vous lui en demandiez l'explication, il la cherchait patiemment, par diverses voies, pour son compte comme pour le vôtre; et c'était là, sans doute, le plus instructif des commentaires. Une fois, je le vis passer ainsi près d'une heure, à tâcher de ressaisir la chaîne de raisonnements qu'il avait cachée sous ce mystérieux symbole : *Il est aisé de voir*. On doit dire à sa décharge que, s'il avait voulu être complétement explicite, son ouvrage aurait dû avoir huit ou dix volumes in-4°, au lieu de cinq; et peut-être n'aurait-il pas vécu assez de temps pour l'achever.

Tout le monde comprendra le prix, que devaient avoir pour un jeune homme, ces communications familières et intimes, avec un génie si puissant et si étendu. Mais ce que l'on ne saurait se figurer, à moins d'en avoir été l'objet, ce sont les sentiments de délicatesse affectueuse, et comme paternelle, dont il les accompagnait. Ceci m'amène naturellement à l'anecdote que j'ai voulu vous raconter; car elle en offre un exemple aussi parfait que rare.

Peu de temps après qu'il m'eut été permis de l'approcher, j'eus la bonne fortune de faire un pas qui me sembla nouveau et imprévu, dans une partie des mathématiques où l'on était à peine entré jusqu'alors. J'avais remarqué, dans les Commentaires de Pétersbourg, une classe de questions géométriques fort singulières, qu'Euler avait traitées par des méthodes indirectes dans un mémoire intitulé : *De insigni promotione methodi tangentium inversæ*. Il s'était proposé aussi une question de ce genre, encore plus difficile, sur laquelle il était revenu à plusieurs reprises dans les *Acta eruditorum*, en la résolvant chaque fois par des voies différentes, mais toujours indirectement. La singularité de ces problèmes consistait, en ce qu'il fallait découvrir la nature d'une courbe, d'après certaines relations assignées, dont les caractères géométriques étaient d'ordres dissemblables : les unes devant avoir lieu entre des points infiniment voisins, les autres entre des points distants, séparés par des différences finies et données, d'abscisses. Or, la première classe de conditions, relative aux points voisins, étant considérée isolément, sous le point de vue abstrait, dépend du calcul différentiel ordinaire; la deuxième, relative aux points distants, dépend d'un autre genre de calcul qui s'adapte spécialement aux différences finies. L'idée me vint que, pour bien faire, il fallait écrire d'abord l'énoncé complet du problème dans le langage analytique, en appliquant à chacune de ses parties leurs symboles propres. Cela conduirait à un genre d'équation, dit, *aux différences mêlées*, peu étudié jusqu'alors, qui exprimerait ainsi, avec une entière généralité, l'ensemble des conditions mixtes auxquelles on devrait satisfaire; après quoi on n'aurait plus qu'à se tirer, comme on pourrait, de ce dernier pas. La réalisation de cette idée surpassa mes espérances. Toutes les questions de ce genre, qui avaient été traitées indirectement par Euler et par d'autres géomètres, étant exprimées ainsi en symboles généraux, se résolvaient sans difficulté, comme par enchantement. Lorsque j'eus trouvé cette clef qui les ouvrait, j'apportai mon travail à Paris et j'en parlai à M. Laplace. Il m'écouta avec une attention, qui me sembla mêlée de quelque surprise. Il me questionna sur la nature de mon procédé, sur les détails de mes solutions. Quand il m'eut examiné sur tous ces points : « Cela me paraît fort bien, dit-il, venez demain matin m'apporter votre mémoire; je serai bien aise de le voir. » On comprend que je fus exact au rendez-vous. Il parcourut fort attentivement tout mon manuscrit; l'exposé de la méthode, les applications, les considérations ultérieures que j'y avais annexées. Puis il me dit : « Voilà un très-bon travail; vous avez pris la véritable voie qu'il faut suivre pour résoudre directement ce genre de questions. Mais les aperçus que vous présentez à la fin sont trop éloignés. N'allez pas au delà des résultats que vous avez obtenus; vous rencontreriez probablement des difficultés plus sérieuses que vous ne paraissez le croire; et l'état actuel de l'analyse pourrait bien ne pas vous fournir les moyens de les surmonter. » Après m'être défendu quelque temps, car jamais il ne lui est arrivé d'interdire aux jeunes gens qui l'approchaient la liberté d'une respectueuse controverse, je cédai à ses conseils et je rayai

toute cette fin hasardeuse. « Comme cela, me dit-il, le reste sera fort bien. Présentez demain votre mémoire à la classe (on appelait alors ainsi l'Académie), et, après la séance, vous reviendrez dîner avec moi. Maintenant, allons déjeuner. » Ici, je ne craindrai pas de placer un tableau d'intérieur, qui le fera voir tel qu'il était, tel qu'il fut toujours, dans la simplicité de ses rapports avec les jeunes gens qui avaient le bonheur de l'approcher, et qui, devenus des hommes, sont restés groupés autour de lui pendant sa longue carrière, comme autant d'enfants adoptifs de sa pensée. C'était dans ces instants de loisir, après son travail du matin, qu'il aimait le plus habituellement à nous recevoir. Le déjeuner était d'une simplicité pythagorique : du lait, du café, des fruits. On servait dans l'appartement de Mme Laplace, laquelle, alors jeune et belle, nous accueillait tous indistinctement, avec la bonté d'une mère, qui aurait pu être notre sœur. Là, on pouvait causer de science avec lui pendant des heures. Sa conversation bienveillante se portait tour à tour, sur les sujets de nos études, sur le progrès des travaux que nous avions commencés, sur ceux qu'il désirait nous voir entreprendre. Il s'occupait aussi des particularités qui concernaient notre avenir, s'informait des opportunités qui pouvaient nous être favorables; et nous y servait si activement que nous n'avions pas besoin d'y songer nous-mêmes. En retour de tout cela, il ne nous demandait que du zèle, des efforts, et la passion du travail. Voilà ce que nous avons tous vu de lui. Mais le trait que je vais vous raconter vous fera mieux connaître encore ce qu'il a été pour nous.

Le lendemain du jour où je lui avais présenté mon mémoire, je me rendis de bonne heure à l'Académie, où, avec la permission du président, je me mis à tracer, sur le grand tableau noir, les figures et les formules que je voulais exposer. Monge, arrivé un des premiers, m'aperçut, s'approcha de moi et me parla de mon travail. Je compris que M. Laplace l'avait prévenu. A l'École polytechnique, j'avais été un des élèves auxquels il témoignait le plus d'affection, et je savais combien le succès que j'espérais lui causerait de plaisir. On est heureux d'avoir de pareils maîtres! Quand la parole me fut accordée, tous les géomètres, c'était alors l'usage, vinrent s'asseoir autour du tableau. Le général Bonaparte, récemment revenu d'Égypte, assistait ce jour-là à la séance comme membre de la section de mécanique. Il vint avec les autres, soit de lui-même, à titre de mathématicien dont il se faisait fort, ou parce que Monge l'amena, pour lui faire les honneurs d'un travail issu de sa chère École polytechnique; à quoi le général répondit : « Je reconnais bien cela aux figures. » Je pensai qu'il était bien habile de les reconnaître, puisque, hormis M. Laplace, personne encore ne les avait vues. Mais, préoccupé comme je l'étais, de toute autre chose que de sa gloire militaire, et de son importance politique, sa présence ne me troubla pas le moins du monde. J'aurais eu bien plus peur de M. Lagrange, si l'approbation antérieure de M. Laplace ne m'avait donné toute sécurité. J'exposai donc très-librement, et je crois aussi très-clairement, la nature, le but, les résultats de mes recherches. Tout le monde me félicita sur leur originalité. On me donna pour commissaires les *citoyens* Laplace, Bonaparte et Lacroix. La séance finie, j'accompagnai M. Laplace rue Christine, où il demeurait alors. Dans le chemin, il me témoigna son contentement de la netteté avec laquelle j'avais présenté mes démonstrations, et aussi de ce que, suivant son conseil, je ne me fusse pas hasardé au delà. Nous arrivons. Après que j'eus salué Mme Laplace : « Venez, me dit-il, un moment dans mon cabinet, j'ai quelque chose à vous faire voir. » Je le suivis. Nous étant assis, et moi prêt à l'écouter, il sort une clef de sa poche, ouvre une petite armoire placée à droite de sa



P.-S. Laplace à l'âge de soixante-quatorze ans. Né en 1749, mort en 1827, âgé de soixante-dix-huit ans. — Dessin de Chevignard.

cheminée, je la vois encore; puis il en tire un cahier de papier jauni par les années, où il me montre tous mes problèmes, les problèmes d'Euler, traités et résolus par cette méthode, dont je croyais m'être le premier avisé. Il l'avait trouvée aussi depuis longtemps; mais il s'était arrêté devant ce même obstacle qu'il m'avait signalé. Espérant le surmonter plus tard, il n'avait rien dit de tout cela à personne, pas même à moi, quand j'étais venu lui apporter son propre travail comme une nouveauté. Je ne puis peindre ce que j'éprouvai alors. C'était un mélange de joie, à voir que je m'étais rencontré avec lui, peut-être aussi de quelque regret à me savoir prévenu; mais surtout, d'une profonde et infinie reconnaissance pour un trait si noble et si touchant. Cette découverte, la première que j'eusse faite, était tout pour moi. Elle était sans doute peu pour lui, qui en avait fait tant d'autres, et de si considérables, dans toutes les parties des mathématiques abstraites, comme dans leurs plus sublimes applications. Mais l'abnégation scientifique



Habitation de Laplace, à Arcueil [1]. — Dessin d'après nature par Champin.

est difficile et rare, même en de petites choses. Et puis! cette délicatesse à ne me vouloir découvrir ce mystère qu'après le succès, le succès public, auquel il m'avait conduit comme par la main, ne se servant de ce qu'il avait vu que pour me détourner des écueils où mon inexpérience allait m'engager! M'eût-il montré ce papier avant la séance, il ne m'était plus possible de présenter mon travail, sachant que le sien existait auparavant. La distance de lui à mo ne m'aurait permis que le silence. Et s'il avait exigé que je profitasse du secret qu'il avait gardé, quel embarras n'aurais-je pas dû éprouver, quand j'aurais lu ce mémoire, ayant la conscience que je n'étais que l'écho d'un autre esprit! Mais sa réserve me laissait toute la force que son approbation m'avait donnée. Paraîtrai-je trop présomptueux, si je me persuade, que tous ces raffinements de bonté, n'auraient pas pu lui être suggérés par un intérêt seulement abstrait et scientifique, mais qu'ils ont dû lui être inspirés aussi par un sentiment personnel d'affection? Au reste, en récompense de sa noble conduite, je me figure qu'il devait éprouver un vif plaisir, et une jouissance bien pure, à m'entendre, grâce à lui, débiter en pleine assu-

[1] Voy. la note à la fin de l'article.

rance, à la satisfaction de mon savant auditoire, ces nouveaux calculs dont je me croyais l'inventeur, et qu'il aurait pu m'enlever d'un seul mot. Aurait-il été aussi généreux pour un rival? Aurait-il même été alors toujours juste? C'est ce que je n'ai nullement ici à examiner. Il fut tout cela pour moi et pour bien d'autres, qui commençaient aussi leur carrière. Je n'ai rien de plus à dire ni à voir. Son influence sur le progrès des sciences physiques et mathématiques a été immense. Depuis cinquante ans, presque tous ceux qui les ont cultivées, se sont instruits dans ses ouvrages, éclairés par ses découvertes, appuyés sur ses travaux. Mais nous, aujourd'hui en bien petit nombre, qui l'avons connu intimement, et qui avons pu nous inspirer de son esprit et de ses conseils, ajoutons encore à ces titres glorieux, le souvenir de l'affabilité, de la bonté qu'il nous a montrées. Efforçons-nous de rendre, à ceux qui vont nous suivre, ce qu'il fit pour nous; et imitons, s'il se peut, à leur égard, cette noble abnégation dont je viens de vous rapporter un si bel exemple. Voilà, messieurs, le trait que j'ai voulu vous raconter. M. Laplace a été votre collègue dans cette Académie. Vous connaissiez son grand génie dans les sciences; vous aviez apprécié l'élévation de son talent comme écrivain. Je viens de vous le montrer sous un aspect nouveau, avec des qualités peut-être plus rares. En rendant cet hommage à sa mémoire, je lui désobéis. Car il m'avait imposé un silence absolu sur ce qu'il avait fait pour moi dans cette rencontre. Le rapport académique auquel il prit part n'en porte aucune trace, et il ne me permit pas d'y faire la moindre allusion quand je publiai mon travail. Mais un intervalle d'un demi-siècle amène fatalement la prescription de tous les engagements humains; et je suis convaincu que vous m'absoudrez unanimement d'avoir manqué aujourd'hui à celui-là, pour acquitter la seule dette que le temps ne doive pas éteindre, celle de la reconnaissance.

*Note relative à l'habitation de M. Laplace à Arcueil.*

Elle fut acquise par lui en 1806, deux ans après que l'empereur l'eut promu aux premières dignités du sénat. Il l'acheta, sans l'avoir vue, sur le rapport de Mme Laplace, se contentant de savoir qu'elle était contiguë à celle de son ami Berthollet. Un simple mur de jardin les séparait. Berthollet y fit percer une trouée, et placer une porte, avant que Laplace arrivât; puis, il vint le recevoir en cérémonie, sur la limite de leurs domaines respectifs, lui apportant les clefs de communication qui leur donnaient un libre accès, l'un chez l'autre. C'était dans cette délicieuse retraite, que Laplace passait toutes les journées, tous les instants de liberté que lui laissaient les affaires; non pour s'y livrer à un repos oisif, mais pour continuer, avec une passion infatigable, ses grands travaux sur la physique mathématique, et sur le système du monde; ne sortant de ses méditations, que pour aller s'entretenir des sciences chimiques et physiques, avec son ami. C'est là aussi qu'il recevait, qu'il accueillait avec une inépuisable bienveillance, un cortége de jeunes gens zélés, qu'il daigna depuis appeler ses collègues, et qui se sont toujours tenus bien plus glorieux, d'avoir été les enfants adoptifs de son esprit. Autour de lui, dans une sphère plus élevée, on voyait sans cesse Berthollet, souvent Lagrange, Cuvier, et d'autres savants déjà célèbres, auxquels il initiait ses jeunes protégés. Ce sanctuaire des sciences a été conservé, avec un religieux respect, par Mme Laplace, à laquelle il appartient aujourd'hui. La maison, les jardins où il s'est promené, sont tels qu'ils étaient alors. Le cabinet de travail où il a composé et terminé tant de beaux ouvrages, subsiste intact, avec les mêmes meubles, les mêmes livres qui lui ont servi, dans le même état où il les a laissés. Lui seul y manque, au profond regret de ceux qui l'ont connu, et qui ne reverront jamais rien de pareil.

Laplace a été du petit nombre des hommes qui ont pu s'appliquer ces beaux vers :

> Me verò primum, dulces ante omnia Musæ,
> Quarum sacra fero, ingenti perculsus amore,
> Accipiant, cœlique vias ac sidera monstrent.

« O vous, Muses, chéries avant toutes choses; Muses dont je porte, » pénétré d'un ardent amour, les insignes sacrés; recevez-moi dans vos » ravissements; montrez-moi les voies du ciel et les astres qui les par- » courent. »

---

## FAIRE SON CHEMIN DANS LE MONDE.

« C'est un homme qui a bien fait son chemin! »

Traduisez presque toujours :

« C'est un homme qui, né de parents pauvres, dans une condition obscure, s'est élevé à une fonction supérieure ou à une grande fortune; sa femme lui a apporté une belle dot; il a équipage et maison de campagne; il marche de pair avec les personnes les plus riches; en un mot, il est au nombre des heureux du siècle.

» — Bien! Il est probable que c'est un homme doué d'une intelligence ou d'une habileté peu communes. Mais le connaissez-vous? Par quels moyens est-il parvenu à cette haute position? Est-ce par les seuls efforts de son mérite? N'a-t-il jamais manqué de probité ou de délicatesse? N'a-t-il jamais eu recours à l'intrigue, à la ruse, à la flatterie, au mensonge? Ne s'est-il jamais abaissé par des actes de servilité? Ne s'est-il jamais déshonoré par des sophismes intéressés ou par le parjure? C'est ce qu'il importe le plus de savoir avant de dire qu'il a *bien* fait son chemin. Car, si ce n'est point véritablement un homme irréprochable, eût-il le crédit du cardinal Dubois ou l'immense fortune de M. de la Popliniére, il est en moins bon chemin et il est moins avancé que son pauvre honnête homme de père. Je connais beaucoup de gens qui vivent sans bruit, sans éclat, travaillant sans cesse et gagnant peu de chose, dont aucun journal n'a jamais cité les noms et n'annoncera pas la mort, et qui ont véritablement « bien fait leur chemin dans le monde. »

» — Et comment cela?

» — Très-simplement. Ils se sont sincèrement et sérieusement appliqués à imiter et même à surpasser les vertus paternelles; ils ont acquis plus d'instruction; enfants, jeunes gens, hommes mûrs, vieillards, ils ont incessamment grandi en moralité et en intelligence. Ils sont estimés dans le petit cercle où se passe leur vie : ils sont les chefs aimés et honorés de familles honnêtes et laborieuses. L'homme dont vous parlez a-t-il droit aux mêmes éloges? Est-il meilleur et plus instruit qu'il ne l'était au début de la carrière? S'il en est ainsi, nous ne saurions trop le louer et l'admirer; et disons qu'en effet il a « bien fait son chemin, » non parce qu'il est devenu riche ou puissant, mais parce qu'au milieu des difficultés de la vie, des épreuves, des tentations, plus nombreuses et plus difficiles à vaincre sur le chemin de la richesse que sur celui de la médiocrité, il a conservé toute sa dignité morale, parce qu'il a religieusement écouté et suivi les avertissements de sa conscience, et qu'il s'est constamment élevé vers le but véritable et éternel qu'a placé devant nous Celui que personne ne trompe et qui ne jugera pas les hommes d'après les richesses qu'ils auront amassées sur la terre. »

---

C'est une source abondante d'inspiration que l'honnêteté du cœur. L'artiste ou l'écrivain n'ont après tout qu'eux-mêmes à confier à leur pinceau ou à leur plume. On ne pense qu'en soi-même quoi qu'on fasse, et l'on ne met que son âme ou sa vie sur sa toile ou dans ses écrits.

Molé, *Discours à l'Académie.*

---

## LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10.

### V. LE VIEIL AMI.

Roger est arrivé aujourd'hui plus tôt que de coutume; lui aussi se rappelait le douloureux anniversaire. Il venait

me chercher pour une promenade; il voulait, disait-il, me distraire. Je n'ai pu lui faire comprendre que le souvenir de Louise était ma meilleure consolation, et que la pleurer me soulageait.

Le veuvage de Roger ne ressemble en rien à mon veuvage. Marié à une femme qui a compromis son nom, contrarié tous ses goûts, il n'a commencé à vivre qu'en se retrouvant seul : aussi s'est-il efforcé de ne retourner jamais les yeux en arrière; il a mis son bonheur et sa générosité à oublier.

Mais cette longue épreuve n'a amorti ni son zèle, ni sa bonne volonté; tout ce qui peut servir les hommes l'intéresse. Arts, lettres, sciences, rien ne le trouve indifférent, rien ne lui est étranger. Partout où l'esprit humain fait un effort il accourt, il encourage, il aide selon ses forces.

Tout à l'heure il m'est arrivé chargé de vingt fioles pour une nouvelle expérience de photographie, et grondant son domestique de porter avec trop peu de soin la caisse qu'il venait de prendre aux messageries. René a déposé son fardeau à la porte de la cuisine, avec l'aide de Félicité qui est accourue, et il s'est excusé en disant que la caisse était lourde.

— Lourde! a répété Roger presque en colère; tu la trouves lourde parce que tu ne prends aucun intérêt aux progrès humains. Songe, malheureux, que ce sont les analyses des échantillons de nos deux nouveaux gisements d'étain et de cuivre; il y a là de quoi transformer l'industrie du canton, l'enrichir à jamais. Si j'avais ton âge, je voudrais porter cette caisse sur mon cœur, et sans secousse, comme un nouveau-né. Qui sait si ce n'en est pas un!

— Vous voilà donc maintenant minéralogiste? ai-je demandé en souriant.

— Pourquoi non? a-t-il répondu; ne connaissez-vous plus votre Térence?

Homo sum, nihil humani a me alienum puto (¹).

Et comme il a vu que je souriais :

— Je sais, je sais, a-t-il continué en faisant claquer ses doigts par-dessus sa tête, ce qui est son geste toutes les fois qu'il veut exprimer un parti pris; on dit que je suis un brouillon, une commère qui va découvrir tous les plats préparés par d'autres et pour d'autres; mais peu m'importe! Si je n'aide pas au char qui avance, je cours du moins après en criant bravo à l'attelage et aux cochers. Tout le monde n'est pas fait pour avoir du génie, cher ami; il faut que les grands hommes et les grandes idées aient leur public qui comprend s'il peut, et qui applaudit toujours. Je suis du public. Croyez-vous qu'il vaille mieux regarder impassiblement le mouvement social comme un spectacle pour lequel on a loué une fenêtre?

— Non vraiment, ai-je répondu; et loin de vous railler, je vous admire.

— Enviez-moi plutôt, s'est-il écrié, car j'y trouve mon occupation et ma joie. Tandis que d'autres donnent leur démission de la vie et se retirent dans la flanelle et les bonnets de coton comme des momies dans leurs bandelettes, moi je me mêle à tout ce qui remue; je me rajeunis au contact de tout ce qui germe et pousse au soleil. Le monde est un immense laboratoire occupé à me préparer chaque jour quelque surprise; l'humanité tout entière semble travailler à me distraire, à m'occuper. C'est bien le moins qu'en retour je me réjouisse de ce qui doit lui profiter, et que j'allume un lampion à chacune de ses victoires. ... A propos, savez-vous qu'on a découvert un nouveau moteur plus puissant et plus économique que la vapeur? J'ai écrit pour avoir des renseignements. — Mais pardon, je suis fou; je ne m'occupe que de moi quand je ne devrais m'occuper que de vous.

Et il m'a pris les mains; il s'est mis à m'interroger avec une tendre sollicitude; en voyant mes yeux humides il m'a embrassé avec attendrissement et m'a proposé de sortir; j'ai accepté.

Nous avons gagné les collines qui dominent la ville, et nous nous sommes assis sous un vieil érable où les bouvreuils chantaient.

Là Roger, selon son habitude, s'est ingénié à me distraire. Il m'a parlé de science, d'art, d'économie politique, de philosophie; il m'a fait la description des aurores qu'il voyait poindre à tous les horizons du monde; car Roger est un utopiste : l'imagination qu'il n'a point dépensée pour son propre compte, il la dépense pour le compte de l'humanité; il commence aujourd'hui, pour elle, son roman de jeunesse.

Je l'ai insensiblement suivi dans ces splendides perspectives que son enthousiasme ouvre à l'avenir, et, lui prenant la main :

— Conservez cette ardeur et ces espérances, lui ai-je dit; rajeunissez-vous dans les éternels renouvellements du genre humain; c'est le plus sûr moyen d'échapper aux ennuis de la vieillesse.

— Des ennuis! s'est-il écrié; en êtes-vous donc aussi à calomnier notre âge? Sachez que je le regarde comme le plus heureux temps de ma vie.

Et comme j'ai secoué la tête :

— Oui, le plus heureux, a-t-il répété en frappant la terre de sa canne, le plus heureux au physique et au moral.

— Vous oubliez les infirmités qui viennent.

— Et vous, cher ami, vous ne pensez pas aux passions qui s'en vont? Quelle plus cruelle infirmité que l'ambition qui nous tient nuit et jour haletants autour de ce mât de cocagne du succès? que l'amour qui nous rend esclaves ou la haine qui nous rend tyrans? que la paresse qui nous dit à une oreille : Reste et dors! — tandis que la nécessité crie à l'autre : — Réveille-toi, et debout!

— Cependant l'affaiblissement des forces...

— Se proportionne à l'amoindrissement des obligations.

— Ainsi vous vous réjouissez d'avoir vu tomber vos cheveux?

— J'ai une perruque qui me tient plus chaud.

— De sentir vos yeux s'affaiblir?

— Avec mes lunettes, je vois comme à quinze ans.

— Et d'avoir perdu toutes vos dents?

— Parbleu! elles m'ont assez fait souffrir; j'en ai maintenant de postiches qui m'épargnent les fluxions.

Je n'ai pu m'empêcher de sourire.

— Vous croyez que je plaisante, a repris Roger avec impatience; mais non, sur l'honneur! On est injuste envers la vieillesse; on lui demande les ressources d'un autre âge, au lieu d'user de celles qui lui appartiennent. Le regret est le fond de l'âme humaine : pour qu'une chose plaise, il faut l'avoir perdue. On pleure l'enfance dans la jeunesse, la jeunesse dans l'âge mûr, l'âge mûr dans la vieillesse, et, comme celle-ci termine tout, on n'a pas le loisir de la regretter.

— De sorte que vous regardez l'espèce de malédiction qui pèse sur elle comme une injustice?

— Comme un lieu commun. Prenez garde, cher ami, que le lieu commun gouverne le monde; il suffit qu'une sottise soit répétée de père en fils pour qu'on ne l'examine plus : elle passe à l'état de vérité. Il semble que l'erreur soit comme le vin, et qu'une fois en bouteille dans un axiome, elle doive s'améliorer avec le temps; les plus vieilles

(¹) Je suis homme, et rien de ce qui peut intéresser les hommes ne m'est étranger. (Vers imité de Ménandre.)

sont les plus estimées. On a attaché à certains mots des épithètes fatales qui les marquent au front d'un stigmate indélébile : triste vieillesse... heureuse enfance... beaux jours du collége... Autant de sottises et de mensonges !

— Quoi ! n'aimez-vous donc point à vous reporter, par le souvenir, vers vos premières années?

— Eh! sans doute; comme j'aime à me reporter vers l'orage qui m'a ballotté trois jours lors de mon voyage d'Angleterre; comme je pense à ma jambe cassée et à mon grand procès. On se plaît au souvenir des douloureuses épreuves, ne fût-ce que pour se rappeler qu'on y a échappé; mais que Dieu me punisse si je regrette jamais notre prison classique des Verrières!... — A propos, cher ami, vous savez que c'est lundi prochain la Saint-Nicolas. Les anciens camarades se réunissent pour dîner ensemble... Hélas! les rangs s'éclaircissent... chaque année, la mort ôte un couvert... Nous ne serons que cinq cette fois...

— Mais heureux de nous retrouver et de parler du collége.

— Parbleu! le moyen que de vieux compagnons de chaîne ne causent pas de leur commune captivité?

— Votre vie d'écolier vous a donc laissé de bien mauvais souvenirs?

— Vous appelez ça une vie! s'est écrié Roger; moi je l'appelle un apprentissage, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus difficile, de plus déplaisant, de plus fastidieux.

— Et de plus indispensable.

— Qui vous dit le contraire? Pensez-vous que je veuille



Dessin de Karl Girardet.

mettre le feu aux colléges, comme le bourgeois d'Aristophane à l'école de Socrate? Non, sur mon âme! je les estime, je les vénère; mais il m'est bien permis peut-être de remercier Dieu d'en être sorti. La Grammaire de Letellier est un livre fort utile, le Dictionnaire de Boudet un répertoire des plus respectables; je ne refuse pas une certaine considération au *Gradus ad Parnassum*, et les Racines grecques de Lancelot ont droit à toute ma reconnaissance; je louerai même, si vous voulez, les longs pensums de notre vieux professeur de cinquième, les retenues aux beaux congés d'avril, les promenades en rang le long des prairies diaprées de fleurs et de papillons. Tout cela était juste, nécessaire. Seulement, vous ne vous offenserez point si je préfère ma liberté d'aujourd'hui. D'autres adorent ce qu'ils n'ont plus, moi je préfère ce que j'ai. La vieillesse me rit, parce qu'elle m'a apporté, avec l'indépendance qui récompense le travail, l'expérience qui nous apprend à en jouir, la modération qui nous économise les joies, le loisir qui nous les fait savourer... Que le monde chante en chœur, sur un ton mélancolique, ses regrets des jeunes années, moi je continuerai à chanter les plaisirs du dernier âge!

*La suite à une autre livraison.*

---

# LA VILLE DE HUY

(Belgique).




Huy sur la Meuse. — Dessin de Vander-Hecht.

Huy, ville de la Belgique, dans la province de Liége, est située sur les bords de la petite rivière le Hoyoux qui paraît lui avoir donné son nom, et sur ceux de la Meuse qui la sépare en deux parties inégales. Sa position est très-pittoresque, dans un vallon, entre des hauteurs couvertes de vergers et de vignobles. Les chroniques du moyen âge et les auteurs modernes qui les ont copiées font remonter l'origine de Huy jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne; mais, bien que rien ne justifie ces prétentions, il est certain que l'existence de Huy, comme bourg ou village *(vicus)*, date au moins du septième siècle. On a des monnaies de Charles le Simple frappées *in vico Hoio*. Au dixième siècle, c'était déjà une des localités les plus importantes de l'évêché de Liége.

La ville de Huy est très-industrieuse, généralement bien bâtie, et compte une population d'environ huit mille âmes. Avant sa réunion à la France, en 1795, on ne citait aucune ville en Belgique où, proportion gardée, il existât autant d'établissements religieux : on y comptait jusqu'à 14 paroisses, 1 collégiale, 2 abbayes et 17 couvents d'hommes

et de femmes. Dans l'église des Croisiers on voyait le tombeau de Pierre l'Ermite, fondateur de ce monastère. Aujourd'hui le nombre des paroisses est réduit à 5. L'église de Notre-Dame, paroisse primaire, est un monument de style ogival de la plus grande beauté, au moins intérieurement. Fondée au onzième siècle et reconstruite au quatorzième, cette église a 72 mètres de longueur sur 23 de largeur; deux rangs de grosses colonnes cylindriques la divisent en trois nefs; la nef du centre est ornée d'une magnifique fenêtre en rose. La tour carrée, haute de 140 pieds, était jadis couronnée d'une flèche en bois qui lui donnait une élévation de 222 pieds. On admire dans cette église une magnifique châsse en argent et d'autres précieux reliquaires fort anciens.

Le beau pont en pierre de taille sur lequel on passe la Meuse, et qui réunit les deux quartiers de la ville, se compose de sept arches en plein centre : il a 58 mètres de longueur sur 10$^{m}$,20 de largeur. Ce pont fut construit en 1294, détruit en 1693 par les Français et rebâti en 1714.

Le château, bâti sur un rocher escarpé qui commande la ville et la Meuse, est d'une origine très-ancienne; il passait, dans la seconde moitié du treizième siècle, pour une place forte de premier ordre. Détruit en grande partie par Henri II, roi de France, en 1552, il a été reconstruit sur un nouveau plan depuis 1815.

On remarque encore à Huy l'hôtel de ville, la façade du palais de justice et la jolie fontaine en bronze qui décore la grande place. Les environs de la ville sont très-agréables, surtout les rives du Hoyoux, bordées d'une suite non interrompue d'usines et d'autres établissements industriels dans une longueur de près de huit kilomètres.

---

## UNE FERME DE LA BRIE FRANÇAISE.

Suite. — Voy. p. 20.

LA TASSE DE LAIT DU CITADIN. — FALSIFICATIONS DU LAIT. — MOYENS DE LES RECONNAITRE. — LACTOMÈTRE. — DES LAITS VENDUS A PARIS.

Avant tout, il a fallu entrer dans la salle pour se rafraîchir; nos compagnons acceptèrent avec empressement la tasse de lait, boisson classique du citadin faisant une partie de campagne. On y est tellement habitué dans les fermes, qu'on la prépare dès l'arrivée des visiteurs, avant même qu'elle ne soit demandée : c'est le petit verre du charretier, le *canon* de l'ouvrier des villes, la bouteille de bière du commis, la glace d'*extra* d'une foule de gens, le champagne frappé du faux dandy, le quart d'eau-de-vie du militaire, le café du pilier d'estaminet, le thé de l'habitant d'outre-Manche et des Anglomanes. Le Parisien s'attend à la tasse de lait même chez le nourrisseur de Montmartre ou de la banlieue; car, pour lui, tout ce qui est en dehors du mur d'enceinte est bel et bien la campagne, dont il parle tant et que malheureusement il connaît si peu. Du reste, on conçoit ce goût innocent lorsqu'on songe que l'on ne connaît presque point le lait pur à Paris, où l'on en vend presque le double de ce que l'on y expédie.

Notre hôte, qui avait remarqué en nous une sorte de tension d'esprit à ce sujet, prévint les questions qui allaient lui être adressées, et nous offrit de visiter d'abord sa laiterie. Il nous y enseigna les moyens faciles à l'aide desquels on pourrait se mettre à l'abri des fraudes que, suivant lui, on accepte avec trop de complaisance.

Le lait, nous dit-il, est une sécrétion animale, liquide, émulsive, composée : 1° d'une dissolution mucilagineuse de matière caséeuse, le caséum ou caséine; 2° d'une matière sucrée appelée sucre de lait, lactine ou lactose; 3° de sels divers en quantités variables. Il tient en suspension une matière grasse, le beurre, qui est divisée sous forme de très-petits globules isolés, sphériques, homogènes, transparents, brillants, et à contours très-nets. Il est naturellement alcalin, mais son contact avec l'air chaud et humide surtout peut le rendre très-promptement acide.

Son poids spécifique est plus grand que celui de l'eau; c'est-à-dire qu'un même volume de ce dernier liquide, soit un litre, placé dans les mêmes conditions, pesant 1 000, le lait pèserait de 1 029 à 1 033. Cette différence peut suffire à elle seule, en certains cas, pour révéler les additions d'eau qui sont faites. En effet, puisque les deux liquides n'ont pas la même densité, c'est-à-dire pas le même poids spécifique, qu'ils n'offrent pas la même résistance à un corps quelconque qu'on voudrait plonger dans un vase qui en serait rempli, il n'y a qu'à chercher un moyen de constater ces différences, et le reste ira tout seul.

Il est bien certain que personne, même à Paris, ne confondrait, à l'œil seulement, de la crème épaisse avec du lait pur, ni celui-ci avec du lait étendu d'une *très-grande quantité* d'eau. Mais la distinction n'est pas si facile quand il ne s'agit que de *petites quantités* de ce dernier liquide. La fraude principale consistant à ôter la crème du lait et à étendre encore ce dernier avec de l'eau, voici l'instrument très-simple qui a été imaginé pour constater promptement et sûrement les mélanges de ce genre.



Lactomètre.

On construit en verre ou en métal inoxydable un petit appareil de forme analogue à celle des thermomètres que tout le monde connaît. La petite boule inférieure A est remplie de plomb de chasse pour former lest. Le renflement BC fait résistance calculée quand il est placé dans le liquide à examiner. La tige creuse, mais effilée, CD, est destinée à recevoir les marques ou degrés servant d'échelle, et que l'on détermine de la manière suivante :

On se procure de l'eau pure et du lait pur, et on les place dans des conditions identiques; on plonge ensuite le futur lactomètre dans l'un des deux liquides. Dans l'eau, par exemple, il entrera jusqu'en E; dans le lait, il ne s'enfoncera que jusqu'en F. On aura ainsi les points extrêmes qu'il ne s'agira plus que de diviser. Par les mêmes procédés empiriques, on déterminera le point auquel arriverait le galactomètre dans du lait contenant un quart, un tiers, les deux tiers ou les trois quarts d'eau. On fait des remarques particulières, et on s'en sert ensuite pour reconnaître les laits qu'on veut étudier ou acheter.

Tel est l'instrument qu'on appelle *galactomètre, lactomètre* ou *lacto-densimètre,* ou plus simplement *pèse-lait.* Tous les opticiens le vendent au prix de 1 franc à 1 fr. 50 cent. C'est au consommateur à s'en procurer un bon, qu'il peut vérifier facilement à l'aide des procédés que nous venons d'indiquer. Par ce moyen, ceux qui voudront se soustraire à la fraude le pourront facilement. Le même instrument sert à peser les alcools, les acides, les sirops, et presque tous les autres liquides qui sont l'objet de falsifications.

Il se débite à Paris plus de 100 000 litres de lait par jour; la fraude porte certainement sur la plus grande partie consommée.

Pour déguiser cette tromperie, on a recours à certains procédés accessoires qu'il est bon de faire connaître. Les

sucres de canne, de fécule, la fécule elle-même, la farine, l'amidon, la dextrine, les infusions de son, de riz, d'orge, sont employés pour restituer à peu près le goût et le poids perdus par la trop grande addition d'eau. On se sert encore de matières gommeuses, d'œufs, de caramel, de cassonade, de gélatine, de jus de réglisse et de carottes cuites au four, pour simuler l'opacité, l'épaisseur et la couleur de la crème naturelle.

Indépendamment du lactomètre, un moyen approximatif de reconnaître la qualité *possible* du lait qu'on achète, est de bien se rendre compte de la manière dont il arrive jusque sur la table du consommateur.

Le lait de Paris passe en général par trois intermédiaires au moins : 1° le fermier qui le produit; 2° le marchand en gros; 3° le crémier détaillant. On peut le diviser en trois classes : 1° le lait des nourrisseurs, qui vaut 40 centimes le litre, première qualité; 2° celui qui vient en poste ou en chemin de fer de quarante à soixante kilomètres : il vaut 30 centimes et forme la deuxième qualité; 3° celui qui se vend 20 centimes, de quelque provenance qu'il soit, et qui ne peut *jamais* être pur à ce prix, puisqu'il n'y a pas un seul producteur qui le livre au-dessous de 18 à 20 centimes pris chez lui. Cependant, depuis quelque temps, il y a eu plusieurs marchés faits à 9 et 10 centimes le litre.

Signalons encore une fraude qui consiste à ajouter de 1 à 2 centièmes de bicarbonate de soude pour retarder l'acidité du liquide. Malheureusement on ne reconnaît la présence de ce corps étranger qu'à l'aide d'une manipulation chimique peu à la portée de tout le monde. Il faut avoir de l'alcool à 40 degrés distillé sur de la magnésie : on mélange à poids égal l'alcool et le lait, et on jette sur un filtre de papier brouillard; s'il y a addition de bicarbonate de soude, un papier rouge de tournesol trempé dans le liquide filtré devient bleu; et en évaporant le même liquide, on obtient un résidu qui fait effervescence avec les acides. Si le lait est pur, rien de ce qui précède ne se produit.

Bien que ces renseignements s'appliquent plus spécialement à ce qui se passe à Paris, ils peuvent intéresser aussi tous les grands centres de population. La santé et la bourse y sont également victimes de ces spéculations honteuses dont les autorités commencent heureusement à s'occuper. Les administrations locales peuvent facilement remédier à ces inconvénients; déjà des exemples ont été donnés, des répressions ont eu lieu: on ne peut qu'applaudir à ces mesures d'intérêt général.

Après nous avoir ainsi édifiés sur cette question importante, notre hôte nous proposa de causer des soins que réclame l'aménagement du lait dans les locaux spéciaux qui lui sont destinés, soit qu'il s'agisse de le consommer en nature, soit que l'on veuille en faire du fromage ou du beurre. Il commença donc à nous expliquer tous les détails de sa laiterie. *La suite à une autre livraison.*

---

Les habitants de Bornou (Afrique centrale) racontent l'histoire d'un Arabe qui, près du vieux Birnie, s'étant couché enveloppé de son *baracan*, au-dessus d'un nid de fourmis blanches, se trouva nu à son réveil, parce que son vêtement avait été entièrement dévoré.

---

## PENSÉES DE VARRON.

De quatre cent quatre-vingt-dix traités écrits par Marcus Térentius Varron, il ne nous reste que des fragments capables tout au plus de remplir un volume in-8. Il est du nombre des auteurs que l'on cessa de lire lors de la décadence romaine. Le hasard seul nous a conservé le peu que nous avons de lui. Voici quelques-unes de ses pensées retrouvées récemment dans les cahiers d'un écolier du moyen âge.

— Il faut plus de puissance pour maîtriser la fortune que pour maîtriser les rois; l'homme vertueux est donc le plus grand des rois.

— Celui qui dispute sur les mots est comme un chien qui happe l'air en guise de proie.

— Celui qui n'apprend que pour répéter ne sera jamais de l'étoffe dont se font les maîtres.

— Il n'y a que de l'extravagance à émettre par plaisir des idées qui renversent celles de tout le monde; mais il y a un mérite infini à émettre de telles idées lorsqu'on peut prouver qu'elles sont bonnes.

— Le bon sens et même la bienséance veulent que les manières changent suivant les âges. La puérilité dans un vieillard est aussi ridicule que, dans un enfant, la prétention à des manières accomplies.

— Voulez-vous être riche? Au lieu de rêver plus que vous n'avez, figurez-vous que les autres ont moins qu'ils n'ont.

— Tirer vanité de ce qu'on a appris est la même chose que se faire honneur d'une pièce de gibier qu'on a reçue d'un chasseur.

---

## HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Voy. les Tables des années précédentes.

### RÈGNE DE CHARLES IX.

*Costume civil.* — Nous abordons une terrible époque: un règne inauguré entre les frémissements précurseurs de la guerre civile et terminé dans les derniers excès de la répression, la France entière divisée sur la question de conscience, la religion mise en débat et discutée à coups d'arquebuse. Y aura-t-il place, parmi tout cela, pour les futilités de la toilette, et ne doit-on pas s'attendre à voir, dans une si grande secousse, la race des élégants rentrée en terre, tous les oripeaux mis de côté, la production du luxe supprimée par le manque de consommateurs? Pas le moins du monde. Malgré l'austérité des intérêts débattus, malgré les alarmes de toute sorte, les massacres, les incendies, les prises de villes et pillages de maisons, les Français continuèrent d'être aux yeux des étrangers l'aimable peuple qui primait tous les autres par l'art de s'habiller comme par le talent de se divertir. La mode suivit son cours plus impérieuse, plus ruineuse que jamais, et comptant d'autant plus de sectateurs que l'incertitude du lendemain emportait plus de personnes à tout consommer sans attendre.

A l'avénement de Charles IX, les choses étaient déjà bien sur cette pente. Des députés aux états généraux d'Orléans déplorèrent les désordres domestiques occasionnés par le luxe des habits. On signala la tendance de tout le monde à y dépenser même l'argent qu'on n'avait pas, et la coupable connivence des fournisseurs, qui, pour vendre plus cher, ne cherchaient qu'à faire crédit; de sorte que les mémoires n'étaient payés la plupart du temps qu'en faisant saisir les débiteurs.

Pour faire droit à ces plaintes, on rétablit les prohibitions décrétées par Henri II; on augmenta le chiffre des amendes, on introduisit même des peines corporelles : les domestiques récalcitrants devenaient passibles de la prison,

et les tailleurs surpris en récidive à mettre aux habits des ornements défendus devaient recevoir le fouet de la main du bourreau. Quant aux marchands d'étoffes, ils étaient privés de tout recours en justice à raison des fournitures qu'ils auraient faites à crédit.

L'ordonnance fut rendue le 22 avril 1562, affichée, criée, trompetée comme loi fondamentale du royaume; et cependant il fallut la renouveler dès le mois de janvier 1564, en faisant l'aveu qu'elle n'avait pu être exécutée à cause des troubles, et que, loin qu'elle eût servi d'avertissement, le luxe avait fait de nouveaux progrès, car à la folie des étoffes somptueuses s'était jointe celle des façons, si compliquées que la main-d'œuvre surpassait la matière du double et du triple. On prit texte là-dessus pour proscrire toute façon qui s'élèverait à plus de 60 sous; et les affaires des tailleurs et marchands de nouveautés n'en allèrent pas plus




Une Famille de qualité vers 1572, représentée sur un vitrail de Saint-Étienne de Beauvais. — D'après l'ouvrage de Willemin. — Dessin de Chevignard.

mal, puisque le gouvernement revint encore à la charge le 23 avril 1573, en gémissant de la manière la plus pitoyable sur son impuissance. Le roi, parlant de toutes les mesures prises jusque-là, se disait « contraint d'avouer avec déplaisir extrême qu'au lieu d'obéissance il ne s'y était vu que mépris. » Il eut beau décréter contre toutes les contraventions l'amende énorme de 1 000 écus d'or : la preuve qu'il ne fit peur à personne se voit par une circulaire qu'il envoya, peu de temps avant sa mort, pour exciter la surveillance de sa police mise de tous côtés en défaut.

Ce malheureux édit tant de fois fait et refait, il faut dire qu'il portait en lui de quoi encourager la désobéissance. On y donnait carte blanche aux princes et aux ducs pour user de ce que bon leur semblerait, et la plupart des choses défendues aux personnes de rang inférieur, on les autorisait en faveur de quiconque suivait la cour. Or, que pouvaient produire de pareilles exceptions chez un peuple où tout hobereau entendait trancher du prince, où tout le monde aspirait à paraître de la cour? L'effet réel des ordonnances de Charles IX fut de créer autant de ducs qu'il y eut de

gentilshommes disposés à s'affubler de toile d'or ou d'argent au nez des procureurs du roi, autant de courtisans qu'il y eut de croquants assez hardis pour porter bonnet et souliers de velours, pour envelopper de velours aussi l'épée dont un chacun, les ouvriers mêmes, avaient alors le flanc garni. Et cela montre que le sensé Louis XI s'y était mieux pris lorsque, voulant guérir ses sujets des folies de la toilette, il avait mis la bure à l'ordre du jour dans son armée et dans sa maison.

Victorieuse sur tous les points, et des lois et des calamités publiques, la mode s'en prit moins à la forme des habits qu'à la manière de les orner. Les pourpoints et robes à collets montants du temps de Henri II avaient quelque chose qui convenait également à la rigueur huguenote et à la bravrie des catholiques; les deux partis furent d'accord pour les conserver; mais à l'égard des pourfilures, des chamarrures, des broderies, des applications de bijouterie et de rubans, le génie des novateurs eut pleine carrière. L'or et l'argent tressés en forme de crêpe, recamés sur le brocart, mêlés à la dentelle, tortillés en cannetille, disposés en barres ou en raies sur la soie et sur le velours, envahirent toutes les parties du corps depuis la tête jusqu'aux pieds. L'art d'agencer ces mille riens constituait l'homme de goût, la femme sortie de bon lieu : la langue était inépuisable pour exprimer cette façon d'être, et vous aviez des gens accoutrés proprement, sadement, gentiment, galantement, joliment, mistement, cointement, mignardement, poupinement, bragardinement, leggiadrement. Henri Estienne, qui nous a transmis cette séquelle d'adverbes, ne se flatte pas d'avoir épuisé le vocabulaire.




Règne de Charles IX. — Dame de la cour en costume de cheval; demoiselle de Paris; bourgeoise de Lyon. — D'après le recueil de Gaignières, au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale. — Dessin de Chevignard.

Comme il n'est meilleur peintre que celui qui a vu les choses, nous laisserons parler un judicieux Italien, ambassadeur de la république de Venise, qui renseignait ainsi son gouvernement au sujet de ce qu'il avait observé des modes françaises vers le temps de la mort de Charles IX :

« Les Français, pour parler surtout des nobles, s'habillent court; mais leur vêtement est si varié de coupe et de couleur, qu'on n'en saurait décrire le vrai modèle. Par exemple, les uns portent le chapeau à larges ailes qui déborde sur les épaules, les autres la toque si petite qu'elle couvre à peine le sommet de la tête. En fait de manteaux, ils en ont qui descendent jusqu'à la cheville; ou bien d'autres, comme leurs capes et capots, qui ne vont pas seulement jusqu'aux reins. De même pour leurs chaussures, qu'ils appellent à la grecque ou à la savoyarde : les unes, larges et hautes, montent jusqu'à mi-jambe; les autres sont si étroites et si courtes qu'elles semblent des bouts de tuyau. Ils attachent leurs bas après le haut-de-chausses, qui est si court que la totalité des membres inférieurs paraît comme à nu : il arrive parfois qu'un bas est d'une couleur et l'autre d'une autre. Quant à leurs cols de chemise, ou bien ils sont tout droits, garnis de dentelle, et pareils à des voiles de navire, ayant plus d'un quart de haut, ou bien ils sont renversés; tantôt vous les voyez unis, tantôt bouillonnés et relevés au fer. Ces différences se succèdent de jour en jour, d'heure en heure.

» La façon de porter les vêtements est aussi bizarre que le goût qui en règle les formes est inconstant. Maintenant on porte le manteau posé sur une épaule et pendant de l'autre côté; une manche du pourpoint reste ouverte tandis que l'autre est boutonnée. Le cavalier trotte par les rues l'épée à la main, comme s'il poursuivait son ennemi, à la manière polonaise. Les continuelles métamorphoses de la mode entraînent la jeunesse à des dépenses incalculables en draps de laine, d'or et de soie. Un homme de la cour n'est pas estimé riche s'il n'a pas vingt-cinq ou trente habillements de façons différentes, et il doit en changer tous les jours. Les gens d'âge portent un habillement plus sévère, en soie ou en laine très-fine. Ils sortent en manteau long et en chapeau. La toque n'est guère de mise qu'à la cour; hors de là, on trouvera à peine dix personnes sur mille qui s'en servent, le chapeau étant réputé plus commode, à cause que le pays est très-exposé aux vents.

» La mode pour les dames est plus modeste et moins changeante. La femme de condition porte sur la tête le chaperon de velours noir ou l'escoffion, qui est une coiffe de réseau en rubans d'or ou de soie, souvent ornée de bijouterie; elle a un masque sur le visage. Les bourgeoises ont le chaperon de drap, parce qu'il leur est défendu de se coiffer de soie comme de porter le masque. Pour la façon du vêtement, il n'y a pas de différence entre elles et les nobles : leurs cottes, leurs cotillons et leurs robes sont à leur fantaisie; mais elles ne peuvent user d'autre étoffe que du drap ou du camelot, seul genre de soierie qui leur soit accordé. Les femmes nobles se distinguent aussi par l'ampleur plus grande de leurs manchons, dont la couleur varie à leur volonté, tandis que les bourgeoises ne doivent les porter que noirs.

» Les veuves sortent voilées pendant un certain temps, avec une robe montante, une camisole par-dessus la robe et une collerette renversée sans dentelles. Pour le deuil d'un père ou d'une mère, comme pour celui du mari, il faut avoir des manches pendantes garnies de fourrure blanche ou de cygne. Les hommes ne portent la robe de deuil que le jour de l'enterrement; le reste du temps, ils s'habillent en noir avec la cape, le chapeau, toutes les pièces, en un mot, de l'habit de ville.

» Les filles ne se reconnaissent des femmes mariées dans les rues que parce qu'elles suivent leurs mères en marchant, tout comme elles sont suivies elles-mêmes par leurs domestiques. Quand elles ont à aller à la campagne, elles ne craignent pas de monter en croupe derrière un serviteur et de se tenir accrochées tout le temps à la selle.

» Les mariées, comme en beaucoup d'autres pays, portent leurs cheveux flottants sur les épaules et retenus sur le front par une couronne de perles. La robe de noces est ordinairement de drap, avec des bandes de velours noir pour les femmes du peuple; les manches en sont ouvertes, pendantes jusqu'à terre, doublées de velours. Ces usages ne sont guère suivis par les grandes demoiselles, qui se mettent à leur goût.

» Les Françaises sont minces de la taille au-delà de toute expression; elles se plaisent à enfler leurs robes, de la ceinture au bas, par des toiles apprêtées et des vertugadins, ce qui augmente la grâce de leur tournure. Elles mettent beaucoup de coquetterie à se chausser, soit de la pantoufle basse, soit de l'escarpin. Le cotillon qu'à Venise on appelle *la carpetta* est toujours de grande valeur et de l'élégance la plus recherchée chez les bourgeoises aussi bien que chez les nobles. Quant à la robe de dessus, pourvu qu'elle soit de serge ou d'escot, on n'y fait pas grande attention, parce que les femmes, quand elles vont à l'église, s'agenouillent et même s'asseyent dessus. Par-dessus la chemise, elles portent un buste ou corsage, qu'elles appellent corps piqué, qui leur donne du maintien; il est attaché par derrière, ce qui avantage la poitrine. La gorge et les épaules se couvrent de tissus très-fins ou de réseaux; la tête, le cou et les bras sont ornés de bijoux. L'arrangement des cheveux est tout autre qu'en Italie : elles se servent de cercles de fer et de tampons sur lesquels sont tirés les cheveux, pour donner plus de largeur au front. La plupart ont les cheveux noirs, ce qui fait ressortir la pâleur de leurs joues; car la pâleur, si elle n'est pas maladive, est regardée en France comme un agrément. »

Qui voudrait tout dire aurait bien des traits à ajouter à ce tableau. Nous nous contenterons de quelques mots de complément sur les corps piqués et sur les masques.

On vient de voir ici la première description bien positive du corset, la basquine des époques antérieures. Ce dernier mot n'était déjà plus d'usage; celui de corset servait toujours à désigner la jupe de dessous : voilà pourquoi notre Italien emploie d'autres expressions, l'une commune aux deux pays, l'autre particulière au nôtre. Il parle d'ailleurs en homme qui n'a vu des choses que le dehors. Montaigne nous vient en aide pour nous apprendre les effets du corps piqué dessous la robe : « Pour faire un corps bien espa-
» gnolé, quelle gêne les femmes ne souffrent-elles pas,
» guindées et sanglées avec de grosses coches (entailles)
» sur les côtes jusques à la chair vive? oui, quelquefois à
» en mourir. » Et Ambroise Paré, qui avait vu sur la table de dissection de ces jolies personnes à fine taille, lève le cuir et la chair, et nous montre « leurs côtes chevauchant les unes par-dessus les autres. » Il faut bien qu'il y ait eu des éclisses de métal ou de bois, une armature quelconque à l'appareil qui faisait cette belle besogne. On sait d'ailleurs qu'il était garni sur le devant d'un os de baleine, dès lors appelé *busc.* Les hommes portaient aussi un busc, lequel, du temps de Montaigne, descendait du haut de la poitrine au bas du ventre, suivant la marche vagabonde de la ceinture. C'est ce qui explique ce passage des *Essais :* « Quand notre peuple portoit le busc de son pour-
» point entre les mamelles, il maintenoit par vives raisons
» qu'il étoit en son vrai lieu; quelques années après, le
» voilà avalé (descendu) jusque sur les cuisses; il se moque
» de son autre usage, le trouve inepte et insupportable. »

Lorsque les hommes se faisaient ainsi les imitateurs des femmes, il n'est pas étonnant que les femmes aient à leur tour emprunté quelque chose aux hommes. Il y en eut, sous Charles IX, qui portèrent par-dessous la robe des pourpoints avec des hauts-de-chausses d'une forme particulière, pour lesquels fut créé le mot *caleçon.*

Le masque fut un renversement du touret de nez, car, tandis que celui-ci descendait de dessous les yeux jusqu'au bas du visage, le masque, au contraire, cachait le front et le reste jusqu'au-dessous des yeux. C'était ce que nous appelons un demi-masque. Dans les *Dialogues du langage françois italianizé,* on énumère les avantages de cet ajustement, dont l'un des principaux était de tenir plaquées sur le visage des compositions propres à entretenir la fraîcheur du teint. Cela était nécessaire en un temps où l'on se fardait outrageusement : on se colorait le soir avec du sublimé, dont on combattait les ravages pendant le jour au moyen de pommades et d'eaux réfrigérantes. Si quelqu'une de nos beautés avait besoin, ce qui n'est pas supposable, de recourir à de tels moyens, nous recommandons la recette suivante, donnée en 1573 par l'auteur de l'*Instruction pour les jeunes dames :*

« Je prends premièrement des pigeons à qui j'ôte les pieds et les ailes, puis de la térébenthine de Venise, fleurs de lis, œufs frais, miel, une sorte de coquilles de mer appelées porcelaines, perles broyées et camphre. Je pile et incorpore toutes ces drogues ensemble et les mets cuire dans

le corps des pigeons, lesquels je mets distiller en alambic de verre, au bain-marie. Je mets au dedans du bec de l'alambic un petit tampon de linge où il y a un peu de musc et d'ambre gris, et j'attache le récipient avec du lut au col de la chappe, auquel distille l'eau, laquelle après je mets au frais, et devient fort bonne. »

---

## LA DERNIÈRE ÉTAPE.

### JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39.

### VI. DISTRACTIONS DE VIEILLARD.

L'ami Roger se plaint depuis quelque temps de son domestique René : il n'a plus la tête à ce qu'il fait; son maître le trouve toujours la plume à la main, griffonnant des pages qu'il cache ou déchire dès qu'on le voit.

— Dieu me sauve! me disait ce matin Roger, je crois que le malheureux devient homme de lettres; il n'est plus bon à rien. Il a sans cesse les yeux au plafond, comme s'il y cherchait une idée, et il ne voit plus les araignées qui y filent tranquillement leur toile. Quand je lui demande ma tasse de chocolat, il m'apporte un tire-bottes; nous avons l'air de gens qui parlent deux langues différentes; impossible de nous entendre.

Ces plaintes ont reporté ma pensée sur le service de Félicité, toujours si régulier et si attentif. Grâce à elle, les soins auxquels m'avait accoutumé celle qui était la providence du logis n'ont point cessé un seul instant de m'entourer. Dépositaire d'une tradition d'ordre et de dévouement, elle l'a scrupuleusement maintenue; l'esprit de la morte semble encore présider ici à toute chose et murmurer à l'oreille de la fidèle servante ses ordres mystérieux.

Pensant que René, qui vient souvent ici, ne pouvait avoir un meilleur exemple et une meilleure conseillère, j'ai parlé à l'excellente fille du changement qui s'était opéré chez lui, je l'ai engagée à en savoir, s'il se pouvait, la cause et à le ramener par quelques conseils. Mais, à ma grande surprise, Félicité n'a point voulu croire aux torts de René. Contre son habitude, elle a trouvé des paroles pour le défendre.

— M. Roger était trop vif... il donnait trois ordres à la fois sans laisser le temps d'y obéir... Rien n'était réglé au logis et c'était tous les jours un nouveau service... Autrefois, René passait la meilleure partie du jour à piquer des mouches sur des bouchons; maintenant, on ne l'occupait qu'à brosser de petites pierres pour la collection de son maître. Elle a continué ainsi, s'animant toujours davantage. Jamais je ne l'avais entendue faire tant de phrases et si longues. Il a fallu l'interrompre en renouvelant ma prière d'avertir René. Elle me l'a promis enfin, mais avec répugnance.

— Les maîtres, a-t-elle dit en terminant, ne sont pas justes pour les domestiques.

Je l'ai regardée avec surprise, et elle a ajouté très-doucement :

— Je ne dis point çà pour Monsieur, au moins.

Mais elle le pense pour d'autres. Ainsi, cette simple créature, qui ne savait que rire ou pleurer, commence aussi à juger. L'air du siècle a pénétré jusque dans la cuisine de Félicité.

J'ai bientôt oublié cet incident à ma fenêtre, où je me suis assis pour regarder les passants.

C'est une de mes plus charmantes distractions de vieillard. Cette foule qui glisse sous mes yeux réveille en moi mille souvenirs, crée mille rêves, me fournit mille rapprochements. Tantôt c'est une ressemblance qui me reporte en arrière et me fait repasser par tout un poëme de jeunesse; tantôt des contrastes qui entraînent ma pensée vers les profondeurs sombres; tantôt une expression aperçue, un mot saisi, une attitude interprétée, qui permettent de supposer un rapide roman dont les personnages disparaissent presque aussitôt en laissant l'imagination chercher un dénoûment.

Penché à mon balcon, je ressemble au spectateur qui assiste, de loin, à une pantomime dont on ne lui a point dit le sujet. Mon théâtre est le monde, mes acteurs sont les hommes, ma pièce est la vie elle-même. Il n'est point un de ces passants qui n'ait sa douleur ou sa joie dont quelque reflet brille au fond de son regard, sa passion secrète sur laquelle il s'efforce de croiser son habit. Le théâtre n'est que la révélation conventionnelle et exagérée des caractères et des sentiments qui se trahissent chaque jour sous nos yeux sans que nous daignions y prendre garde. Tout homme et toute existence se résume dans la célèbre entrevue de Napoléon et de Pie VII. L'empereur, qui veut se faire sacrer par le pontife romain, joue d'abord le respect et la piété.

— *Comediente!* (comédien) murmure le pape.

Alors le héros s'emporte, il crie, il menace.

— *Tragediente!* (tragédien) reprend le vieillard.

Hélas! les deux mots peuvent s'appliquer à tous les vivants : la jeunesse et l'âge mûr flottent perpétuellement entre la tragédie et la comédie; le calme arrive à peine vers les derniers jours, au moment où le rideau va se baisser.

Le vent du midi pousse devant lui de lourdes nuées; la pluie commence; les promeneurs se hâtent de rentrer... C'est un entr'acte dans la représentation que je suivais avec tant d'intérêt. J'ai refermé la fenêtre pour m'approcher de mon bureau.

Un atlas y était ouvert; je me suis assis et j'ai commencé à feuilleter ses cartes.

Ici la distraction change de nature. Tout à l'heure j'étais au spectacle, maintenant je voyage.

Pour savoir tout ce que renferme un atlas, il faut avoir parcouru quelque belle contrée sans autre souci que celui de voir et de sentir. Les impressions vous restent, mais sans ordre, comme les feuilles d'un livre mal paginé. Prenez alors une de ces cartes qui vous tracent les contours du pays visité, qui marquent la place de chaque lieu, indiquent les orientations et les distances, ce chaos de souvenirs va se coordonner; vous allez lire dans votre mémoire sans confusion, sans erreurs, sans oubli. Seulement, où d'autres n'aperçoivent que des lignes coloriées, vous verrez réapparaître les merveilles qui ont autrefois frappé vos regards. Ici, à la place de ces traits confus, se dressent des Alpes couronnées d'une chevelure neigeuse; là, cette tache sombre devient un lac, miroir magique de toutes les révolutions du ciel; plus loin, ces méandres sinueux se transforment en fleuve qui gronde, en forêts mystérieuses, en longues vallées perdues aux faîtes des montagnes; plus loin encore, ces contours estompés au delà desquels tout est vide, c'est la mer avec ses vagues aux crêtes écumeuses, ses horizons sans fin et sa respiration entendue des deux mondes. Il n'est pas un de ces points, un de ces noms, qui ne vous rappelle quelque impression terrible ou charmante.

Et l'ouvrier qui a gravé ces traits entrelacés, tordus, n'a pas soupçonné un seul instant le don féerique que possédait son œuvre! Moi-même j'ai longtemps regardé ces hiéroglyphes avec autant d'indifférence que ceux des obélisques égyptiens; les cartes me semblaient le résultat de la promenade d'un hanneton taché d'encre sur quelque manuscrit de nomenclature géographique. Le temps seul a donné un sens à l'énigme et levé le voile qui me cachait ces mille spectacles.

Pour un écolier, un atlas n'est qu'un livre de classe; pour un vieillard, c'est une lanterne magique.

*La suite à une autre livraison.*

## LA MONTAGNE D'ARGENT.

Le nom que porte cette petite montagne, située non loin de l'Anouari, entre l'Aprouague et l'Oyapock, réveille des idées de richesses qui ne s'appliquent pas à la Guiane française. En dépit de ce qu'a pu avancer la Harpe dans son Histoire si inexacte des voyages, le beau territoire que nous possédons encore sur le continent américain ne rivalisera jamais avec le Pérou. Vers la fin du dernier siècle, un minéralogiste expérimenté, l'ingénieur Chapel, fit sans succès des recherches multipliées; il acquit seulement la preuve que la Guiane française possédait des richesses inépuisables en minéraux de fer. Le voyageur qui, au bout d'un demi-siècle, a réalisé les grandes prévisions de Humboldt, Schomburgk, a pleinement confirmé, par ses vastes explorations, ces prémisses de la science, et il avoue qu'il n'a trouvé sur aucun point l'indication de ces richesses métalliques, propagées jadis par tant d'explorateurs aventureux, à la tête desquels il faut mettre Walter Raleigh et l'infortuné Keymis.

C'est toutefois un diminutif des contes débités jadis sur le territoire de Manoa, qui a fait donner à la montagne d'Argent son nom splendide. Le bruit se répandit, durant la première année du dix-huitième siècle, que des gisements considérables de minerai argentifère existaient au sein de cette colline couverte d'une si riante végétation; et l'on affirme même que les Hollandais avaient fait creuser la mine que l'on prétend y exister, à l'époque où ils s'étaient emparés de cette position sur la côte. Le récit de cette exploitation supposée ne trouve plus guère de crédit. Il ne serait cependant pas absolument impossible que la colline renfermât quelques parcelles du métal dont elle porte le nom; car le capitaine Cordeiro, qui commandait le fort de Sam-Joaquim, affirma à Schomburgk que, vers l'année 1835, les Indiens du rio Branco lui avaient remis à diverses reprises des échantillons d'argent natif. Mais, outre que le rio Branco est à une grande distance de l'embouchure de l'Oyapock, les tentatives faites par les Hollandais vers 1721 ne laissent guère d'espoir de voir se réaliser les rêves magnifiques propagés depuis tant d'années.

Un voyageur d'une science pratique, que l'on ne saurait non plus contester, le docteur Leblond, qui a parcouru pendant dix-huit ans les solitudes de la Guiane, affirme que le territoire sur lequel s'élève la montagne d'Argent ne possède point de métaux précieux. Après avoir parfaitement déterminé sur la carte la position de cette colline, il lui assigne une hauteur d'environ 200 toises. On trouvera, du reste, dans la relation de ce voyageur infatigable que Louis XVI avait envoyé à la recherche du quinquina, des renseignements géologiques que l'on tenterait vainement d'obtenir autre part. Leblond fait aussi l'énumération des gemmes qu'il rencontra durant ses excursions aventureuses; il nomme tour à tour le zircon, l'améthyste, la topaze, ces beaux cailloux roulés blancs, ayant tant d'éclat lorsqu'ils sont taillés, et que l'on désigne sous le nom de diamants de Sinnamary. Il prouve aussi que, sous ce




La montagne d'Argent, à Cayenne.

rapport, la Guiane est dans les mêmes conditions que la plupart des provinces du Brésil (1).

La véritable richesse du territoire qu'arrose l'Anouari, c'est la fertilité d'un sol qui ne demande, pour produire, que le travail du laboureur; c'est l'exubérance et la variété de sa végétation. Les premières tentatives de colonisation dans cette portion de notre colonie eurent lieu en 1787, grâce à la compagnie guianaise du Sénégal; cette compagnie fut supprimée, en 1791, par un décret de l'assemblée constituante; mais ses rapides travaux n'ont pas été sans fruits (1).

(1) « *Description abrégée de la Guiane française,* ou Tableau des » productions naturelles et commerciales de cette colonie, expliqué au » moyen d'une carte géologico-topographique dressée par M. Poirson, » ingénieur géographe. Paris, 1814, in-8 de 91 pages. » Malheureusement, ce précieux opuscule, fruit de tant de recherches, a complétement disparu du commerce.

(1) Ternaux-Compans, *Notice historique sur la Guiane française*, in-8.

## FRANÇOIS DESPORTES.



Musée du Louvre. — Portrait de François Desportes peint par lui-même. — Dessin d'Eustache Lorsay.

« Nous avons perdu, en 1743, un peintre célèbre, dit d'Argenville, dans son Abrégé de la vie des plus fameux peintres; c'est François Desportes, né en 1661, au village de Champigneul en Champagne. Son père, qui était un riche laboureur, l'envoya, à l'âge de douze ans, à Paris, chez un de ses oncles qui y était établi. Pendant une maladie qu'il eut en arrivant en cette ville, cet oncle lui donna une mauvaise estampe qu'il dessina dans son lit; cet essai fit connaître son génie pour le dessin, et on le mit chez Nicasius, peintre flamand; ce maître était en réputation de bien peindre les animaux; sa mort, qui arriva peu de temps après, priva de ses enseignements le disciple qui ne prit point d'autre guide. » D'Argenville ajoute, avec le style de son temps : « Et il se jeta dans les bras de la nature! »

Desportes étudia sérieusement d'après le modèle et d'après l'antique : c'est ce qu'il est indispensable de faire si l'on veut devenir un artiste habile, quel que soit d'ailleurs le genre que l'on veuille adopter. La figure humaine est la plus parfaite et en même temps la plus complexe de toutes celles de la création ; on y trouve combinées et liées ensemble toutes les lignes imaginables avec des transitions d'une merveilleuse délicatesse. Qui sait bien dessiner le corps humain apprend aisément à reproduire toutes les autres formes : aussi Desportes, qui commença par se faire connaître en peignant des animaux, des plantes, des ornements sur les murs, sur les enseignes, les plafonds, les toits et les coulisses de théâtre, ne fut-il nullement embarrassé, grâce à la sévérité de ses premières études, lorsqu'il

eut à faire des portraits de roi, de reine et de princes. C'est ce qui lui arriva peu de temps après son mariage, en 1692; quelques seigneurs polonais et l'abbé de Polignac, ambassadeur de France, l'engagèrent à se rendre en Pologne, où il peignit Jean Sobieski, son épouse, le cardinal d'Arquin et toute la cour. Cependant son goût particulier pour la peinture des animaux l'emporta, et il ne séjourna que deux années en Pologne. Il revint à Paris, où il fut bien accueilli. Les ornements du château d'Anet et de la ménagerie de Versailles, qu'il avait faits avant son départ, de concert avec Claude Audran, avaient été de plus en plus appréciés : sa réputation avait grandi pendant son absence. En 1699, il fut reçu à l'Académie de peinture. Son tableau de réception, où il se représenta lui-même en chasseur, et que nous reproduisons, eut un succès remarquable (¹). Il a été gravé par Jollain. Louis XIV attacha Desportes à sa personne, et lui donna pour fonction de le suivre dans toutes ses chasses. L'artiste portait à cheval son carton, et, sans quitter les étriers, dessinait quelque épisode de vénerie : les chiens haletants, la lutte du cerf, sa mort, la curée. Il montrait ensuite ses esquisses au roi, et s'en servait pour la composition des peintures destinées aux châteaux de Versailles, de Marly, etc. Le roi lui faisait peindre tous ses chiens et tous les oiseaux rares qui venaient à la ménagerie de Versailles. Il le récompensa en lui donnant un logement aux galeries du Louvre, une pension et un grand nombre de gratifications. En même temps, Desportes, qui travaillait avec une extrême facilité, fit une quantité très-considérable d'autres tableaux pour les princes et pour les particuliers. Il accompagna le duc d'Aumont lors de son ambassade en Angleterre, et beaucoup de personnages riches de ce pays lui commandèrent des scènes de chasse. Il envoya aussi des tableaux à Munich, à Vienne et à Turin.

Après la mort de Louis XIV, il ne perdit rien de son crédit à la cour. Le duc d'Orléans, régent, aimait à peindre avec lui. Il lui fit faire trois tableaux pour le Palais-Royal, et deux autres d'une grande dimension, composés de fleurs, de fruits, d'animaux et d'architecture, pour le château de la Muette. On l'employa aussi à faire des dessins coloriés sur des paravents, des tapis et autres meubles, pour la manufacture royale des tapis de Turquie établie à Chaillot. En 1735, il eut à renouveler pour la manufacture des Gobelins la tenture de tapisserie des Indes en huit grands tableaux, qui furent exposés successivement au salon du Louvre : on y voit des fruits sauvages, des animaux des Indes, des oiseaux, des éléphants, des tortues, des serpents et des fleurs. Vers la même époque, il fit divers tableaux pour les châteaux de Choisy et de Compiègne, notamment, pour ce dernier château, un cerf aux abois avec les plus beaux chiens de la meute de Louis XV, qu'il suivait dans ses chasses comme autrefois il avait suivi Louis XIV; et pour le Palais-Royal trois tableaux destinés à l'ornement d'une cuisine particulière dont tous les ustensiles étaient en argent.

Presque tous les grands hôtels de Paris étaient décorés de ses peintures; on les recherchait surtout pour les buffets et les dessus de porte des salles à manger.

Dans les œuvres de Desportes, on admire surtout la vérité, la variété, le mouvement, la vigueur, la perspective aérienne, le beau choix, l'effet.

Le caractère aimable et digne de cet artiste contribua beaucoup à le maintenir en grande faveur. On rapporte qu'un jour il fit une vive et heureuse application de la réponse célèbre d'un souverain à un noble impertinent : « Quand je voudrai, Monsieur, dit Desportes à un riche parvenu, je serai ce que vous êtes; mais vous ne pourrez jamais être ce que je suis. »

Il mourut d'une fluxion de poitrine, en 1743, à Paris; il avait quatre-vingt-deux ans. On lui attribue, entre autres essais littéraires, une petite pièce jouée à la Comédie italienne. Son fils s'appliqua de même à la peinture et à la poésie : il devint, comme son père, membre de l'Académie. Son neveu, Nicolas Desportes, son élève et celui de Rigaud, a fait de bons portraits.

On recherche beaucoup les dessins coloriés que Desportes faisait d'après nature; il se servait ordinairement de crayon noir sur papier gris, ne faisant que peu de hachures relevées de blanc de craie. Quelquefois il dessinait à la plume avec un léger lavis d'encre de Chine. La plupart de ses études de chien sont faites aux trois crayons.

(¹) Ce portrait est placé, au Musée du Louvre, dans un endroit obscur, entre la salle des Marines de Joseph Vernet et la salle des Fleurs. Rigaud avait aussi peint Desportes en chasseur; Desportes ajouta sur la toile deux chiens et du gibier; Claude Audran fit le paysage du fond. Desportes donna ce beau portrait à Mansart.

---

## L'ABEILLE (¹).

— Savez-vous, dit la jeune Ellen, que nous allons avoir une grande abeille ici lundi soir? Qu'est-ce donc qu'une *abeille?*

— Dans ce pays (²), répondit son amie Alice en souriant, quand on a dans son ménage un moment de grande presse, et qu'on ne peut se tirer d'affaire tout seul, on invite les voisins à venir vous aider. C'est là ce qu'on appelle une abeille. Pendant une seule soirée, un grand nombre de personnes peuvent faire considérablement de besogne.

— Mais pourquoi appelle-t-on cela une abeille?

— Je n'en sais rien, à moins que ce ne soit parce que, dans ces réunions, chacun est affairé comme dans une ruche.

— On devrait alors les appeler ruches et non abeilles.

De grands préparatifs furent faits le samedi et le lundi pour la réunion projetée. Du matin jusqu'au soir, la tante d'Ellen, miss Fortune, se trémoussait sans relâche. Le grand four fut chauffé trois fois dans la seule journée du samedi. Ellen entendait dans la laiterie le bruit de tous ces apprêts, et voyait ensuite sa tante en sortir les mains enfarinées et chargées de plats remplis de coquilles d'œufs; mais elle n'en savait pas davantage. Dès que le four était arrivé au degré de chaleur nécessaire, miss Fortune la renvoyait, et lorsqu'elle revenait, la porte du four était hermétiquement fermée.

Le lundi matin commencèrent les grandes manœuvres. La cuisine, le salon, le vestibule, l'escalier, la cuisine souterraine, tout fut balayé et nettoyé à fond. Ellen fut chargée de ces soins et trouva que cette tâche suffisait amplement à remplir sa matinée. Il lui fallut frotter tous les cuivres de la maison jusqu'à ce qu'ils fussent aussi brillants que de l'or.

Le soir on apprêta le souper dans le vestibule, de manière à pouvoir le transporter facilement dans le salon. Un bon feu flambait dans la vaste cheminée; tout était dans l'ordre le plus irréprochable.

Lorsque tous les invités furent réunis, les uns furent envoyés dans la cuisine souterraine, les autres rassemblés en cercle autour du feu. Chacun fut muni d'un couteau bien aiguisé, et les paniers de pommes furent distribués par groupes. On ne savait lesquelles montraient le plus

(¹) Extrait d'un livre qu'on ne peut lire sans éprouver très-vivement le désir de devenir meilleur : *le Monde, le vaste monde*, par Élisabeth Wetherell.

(²) États-Unis.

d'activité, des langues ou des mains. Les quartiers de pomme pleuvaient incessamment dans les vases de toute espèce destinés à les recevoir. La causerie et les éclats de rire ne ralentissaient pas; chacun avait une histoire à raconter, une plaisanterie à faire. Les paniers de pommes se vidaient avec une rapidité merveilleuse, et Nancy et Ellen avaient sans cesse à les remplir de nouveau.

— Est-ce qu'on veut donc les peler toutes ce soir? demanda Ellen à Nancy, tandis qu'elles s'acquittaient ensemble de cette tâche. Regardez, quelle quantité il y en a encore! Eh bien, je sais au moins maintenant ce que c'est que d'être diligent comme une abeille.

— Et qu'est-ce qu'ils font là-bas dans l'autre cuisine? demanda M. Daniel Dennison.

— Ils font des saucisses.

— A la bonne heure! dit Daniel en prenant une pomme à la pointe de son couteau, c'est là ce qu'on peut appeler faire d'une pierre deux coups.

— C'est exactement cela, reprit Jenny Hitchcock. Puis, se penchant à l'oreille d'Ellen : — Si vous descendiez, lui dit-elle, vous nous diriez un peu ce qu'ils font là-bas? Recommandez-leur de se dépêcher, afin de venir nous aider.

M. Van-Brunt commandait les travaux dans la cuisine souterraine. Debout devant la table, un gigantesque couteau à la main, il divisait en tranches minces les énormes quartiers de porc, et les distribuait à ses aides qui les coupaient en menus morceaux sur les planchettes préparées pour cet usage. Un grand feu brillait dans la cheminée; cette cuisine était aussi gaie et aussi confortable que l'autre, et la réunion n'était pas moins bruyante. Leur travail était moins long, car il tirait à sa fin. A huit heures et demie, les hacheurs de viande allèrent joindre les peleurs de pommes; le cercle ainsi agrandi, le bourdonnement de l'abeille devint un vrai charivari.

Quand on annonça que le dernier panier de pommes était vidé, cette nouvelle fut accueillie par une acclamation générale, et toutes les figures s'éclaircirent. Ellen, Nancy, miss Fortune et M. Van-Brunt, débarrassèrent vivement la cuisine des corbeilles, des paniers, des seaux et des couteaux. Les jeux commencèrent. M. Jupiter Hitchcock, sifflant son chien, lui fit faire divers tours pour l'amusement de la société. Il le fit sauter par-dessus un bâton, s'asseoir sur une chaise, baiser la main des dames, lancer en l'air et rattraper adroitement une pelure de pomme qu'on lui posait sur le nez. Il n'y avait rien dans tout cela de très-remarquable; mais, comme le dit miss Fortune, le chien de M. Hitchcock aurait été un cochon savant qu'on n'aurait pas pu faire plus de bruit. Ellen regardait et riait, tantôt des admirateurs, tantôt du chien lui-même. Le colin-maillard excita plus de gaieté encore. Ensuite un cri général s'éleva en faveur de l'oie et du renard (¹). Enfin il y eut trêve générale. Les joueurs, haletants, s'étaient assis tout autour de la chambre et s'éventaient avec leurs mouchoirs, n'ayant plus même la force de rire ou de parler autrement que par des phrases entrecoupées. On servit le souper, et, autour de la table couverte de jambons, de pâtés, de gâteaux de toute espèce, on oublia bientôt les fatigues du travail et des jeux.

## UNE CIRCULAIRE DE COLBERT.

(INÉDITE.)

La dépêche suivante, bien digne d'être connue et méditée, fut adressée par Colbert, vers la fin de sa vie, à tous les intendants de France. On nous en communique la copie faite à la Bibliothèque municipale d'Amiens, d'après le beau manuscrit en 4 vol. in-folio, de plus de 1 000 pages chacun, contenant les dépêches adressées à M. de Breteuil, intendant de Picardie, de 1682 à 1684, par les ministres de Louis XIV, Louvois, Colbert, Châteauneuf et Letellier, et revêtues de leurs signatures.

(¹) Jeu que nous appelons « la queue du loup » ou « le loup et la bergère. »

CIRCULAIRE ENVOYÉE AUX INTENDANTS.

*A M. de Breteuil, le 19 juin 1683.*

« Le roi faisant des gratifications aux gens de lettres, et S. M. étant protecteur de l'Académie française, et ayant établi diverses académies des sciences et arts, il serait fort à souhaiter que, *dans toutes les provinces du royaume,* il se trouvât quelques hommes de littérature qui s'appliquassent à quelque science particulière, même à l'histoire de chacune province (*sic*); et comme, s'il y en avait de ce genre, S. M. pourrait leur faire quelque gratification, à proportion de leur mérite, je vous prie d'examiner si, *dans l'étendue de votre généralité,* il y a aucune personne de cette qualité, et, en ce cas, de me le faire savoir; et même, quand vous ne trouveriez pas de ces personnes avancées en âge, et qui eussent employé tout leur temps à quelque science et à quelque littérature particulière, si vous trouviez quelque jeune homme de 25 à 30 ans, qui eût du talent et de la disposition d'esprit à l'appliquer à la recherche de tout ce qui pourrait composer l'histoire d'une province, ou à quelque autre science, nous pourrions l'exciter à entreprendre ce travail et à redoubler son application à la science qui serait de son goût et de son génie; et, en ce cas, suivant son travail et son mérite, je pourrais lui obtenir quelque gratification de S. M.

» C'est ce que je vous prie d'examiner, et de me faire réponse au plus tôt sur ce point. »

---

Il n'y a pas grande différence entre un homme et un homme : la supériorité dépend de la manière dont on met à profit les leçons de la nécessité. THUCYDIDE.

---

QUE DANS LES HAUTS EMPLOIS ON N'EST PAS TOUJOURS ASSEZ PHILOSOPHE.

Parmi ceux qui sont destinés aux grands emplois, on en trouve très-peu qui estiment la philosophie comme elle doit être estimée, et qui fassent provision de ses préceptes pour entrer ensuite dans le maniement des affaires avec plus de capacité, et avec plus de force et de résolution contre les accidents de la vie. La plupart des hommes, surtout ceux que leur naissance ou la fortune appellent aux grands postes, n'étudient la philosophie que par manière d'acquit; ils n'en effleurent que la première écorce, et ils la regardent comme une étude qui ne doit les amuser que pendant quelque année de leur jeunesse, et qui les déshonorerait s'ils s'en souvenaient seulement quand ils seront hommes faits. Encore serait-on trop heureux qu'ils ne méprisassent que cette philosophie qui consiste dans des ergoteries et qui n'enseigne qu'à disputer. Mais il y en a une plus solide, et qui est digne de toutes nos recherches : c'est celle qui consiste dans les mœurs, qui enseigne la vertu et la sagesse, qui fortifie l'âme, et qui la met en état de fouler aux pieds toutes les considérations humaines, pour soutenir la vérité, pour être fidèle à ses devoirs, et pour n'obéir qu'à Dieu, à qui seul elle doit une entière obéissance. Malheureusement c'est celle qui est la plus négligée, on ne la regarde presque que comme l'occupation de gens oisifs. Qu'arrive-t-il aussi

de cette malheureuse prévention qui enfante une négligence si pernicieuse? Il en arrive très-ordinairement un divorce entre la sagesse et les dignités : ce qui est très-funeste. (Dacier, *Préface sur le nouveau manuel d'Épictète,* 1776.)

## LE COUVENT DE SANTA-ENGRACIA

### A SARAGOSSE.

Le couvent des Hiéronymites ou de Santa-Engracia, à Saragosse (Zaragoza), a été fondé par ce couple souverain d'heureux et aimable souvenir, Ferdinand et Isabelle. On a souvent cité avec éloge son cloître, décoré de colonnes de marbre et d'armoiries, et où a été enseveli Jérome Blancas, historiographe d'Aragon, mort en 1590. L'église de ce couvent, dédiée aux saints martyrs, a été détruite pendant le terrible siége de 1809 : ce fut à travers ses ruines fumantes que les Français pénétrèrent dans la ville. Le portail, sillonné par les boulets, est une œuvre remarquable du quinzième siècle. Voici comment le décrivait Alexandre Delaborde au commencement de ce siècle : « Le portail, en forme de retable, a deux corps d'architecture; le premier corps est orné de quatre colonnes et des statues des quatre docteurs de l'Église; le second a trois statues, celle de la sainte Vierge avec l'enfant Jésus, et celles du roi Ferdinand V et de la reine Isabelle, à genoux de chaque côté. Ces deux corps d'architecture sont surmontés d'une croix et des statues de la sainte Vierge et de saint Jean. L'arc de la porte est orné de têtes de séraphins, et, tout à côté, de deux médaillons antiques au-dessus desquels on a écrit ces mots : « Numa Pompilius, M. Antonius. »



Ruines de l'église des Saints-Martyrs, dans le couvent de Santa-Engracia, à Saragosse. — Dessin de Ph. Blanchard.

Le célèbre voyageur ajoute que dans l'intérieur de l'église les ornements en marbre et en or étaient distribués avec art : on y voyait le magnifique mausolée de l'historien Jérome Zurita, mort en 1570.

Une porte latérale conduisait à une seconde église d'où l'on descendait à la crypte de *las Santas-Masas :* « C'est, dit Delaborde, une vraie catacombe, où les reliques de beaucoup de martyrs sont déposées; la voûte, qui est élevée d'environ 12 pieds et parsemée d'étoiles sur un fond d'azur, est soutenue par trente petites colonnes de différents marbres, qui forment six petites nefs; on y conserve entre autres plusieurs vases de cristal qui contiennent du sang et des cendres de différents martyrs, et la tête de sainte Engracia, dans une châsse d'argent; elle est ornée d'un collier de pierres précieuses. Un puits s'ouvre dans le milieu de cette église, et est entouré d'une balustrade de fer : on assure qu'il contient les cendres d'un grand nombre de fidèles que Dacien fit brûler à Zaragoza. »

## UNE MINIATURE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

On conserve à la Bibliothèque du Vatican un admirable manuscrit de la Divine comédie du Dante, écrit en minuscules romaines du seizième siècle et orné de charmantes miniatures peintes par Jules Clovio. Nous reproduisons, très-imparfaitement, d'après un beau fac-simile de la Paléographie universelle de Sylvestre, une de ces miniatures placée, dans le manuscrit, au commencement du troisième livre du *Paradis* Le Dante est transporté dans la lune qui

est, selon lui, la première des dix sphères célestes; Béatrix l'accompagne. Il entrevoit d'abord des formes qu'il a peine à comprendre :

« Si nous regardons une source pure et tranquille, dont il soit facile d'apercevoir le fond, les images reviennent à nos yeux plus affaiblies que l'éclat d'une perle qui orne une surface blanche : telles je vis des ombres qui paraissaient prêtes à parler... Aussitôt que je les eus remarquées, pensant qu'elles étaient réfléchies dans un miroir, je tournai les yeux pour savoir de qui elles étaient les images; mais, ne voyant rien, je les ramenai sur Béatrix, mon guide fidèle, qui souriait, et dont les regards rayonnaient d'une pure splendeur.

» — Ne t'étonne pas, dit Béatrix, si je souris de ta naïve erreur. Les figures que tu aperçois sont de vraies substances reléguées ici pour n'avoir su garder leurs vœux qu'imparfaitement. Parle avec elles; écoute-les avec confiance; jamais la lumière véritable qui les fait resplendir ne cesse d'éclairer leur pas.




Le Dante et Béatrix, dans le *Paradis* du Dante. — Miniature de Jules Clovio. — Dessin de Freeman.

» Et je m'adressai à l'ombre qui semblait le plus disposée à converser, et, semblable à un homme que trop de précipitation embarrasse, je parlai en ces termes : — O toi, âme heureuse, qui dois aux rayons de la vie éternelle une douceur qu'on ne saurait comprendre quand on ne l'a pas sentie, daigne me dire ton nom et le sort de tes compagnes.

» L'ombre me répondit aussitôt, avec un doux sourire ; — Notre volonté ne repousse jamais un désir raisonnable ; elle est comme celle de Dieu, qui veut que toute sa cour lui ressemble. Dans le monde, je fus religieuse. Si tu me regardes attentivement, tu me reconnaîtras aisément, quoique je sois plus belle que sur la terre : je suis Piccarda..... »

Picarda était sœur de Forèse et de messer Corso Donati, qui l'avait fait sortir par force de son couvent pour la rendre à la vie séculière. Elle dit à Dante : — Ici toutes nos volontés n'en font qu'une... La volonté de Dieu est notre paix. Elle est cette mer où se rend tout ce que sa puissance a créé et tout ce que produit la nature. « Je compris

bientôt clairement, ajoute le Dante, que tout, dans le ciel, est paradis, quoique la grâce du bien suprême y ait distribué différemment ses faveurs. »

Dans la miniature, la vague pâleur de la lune se perd sur un fond bleu, qui devient moins vaporeux et plus intense en s'éloignant de son disque. La robe du Dante est violette, celle de Béatrix, qui l'accompagne, est verte, et laisse voir dessous une robe rose : les vêtements des autre figures sont variés de couleur et peints avec une délicatesse merveilleuse.

L'auteur de cette exquise peinture, dont il nous a été impossible de rendre le charme, Jules Clovio, élève de Jules Romain, chanoine et peintre, était né en Croatie. Sa biographie sera le sujet d'un autre article.

---

## TABLEAU DES DIVERSES VITESSES.

### I. — *Vitesses des locomotives, des animaux et des chemins de fer.*

| | VITESSE OU ESPACE PARCOURU en 1 seconde. | VITESSE OU ESPACE PARCOURU en 1 heure. |
|---|---|---|
| | mètres. | kilomètres. |
| Longueur des pas des soldats....... 0m,65 | » | » |
| Pas ordinaire......... 76 par minute.... | 0,82 | 3 |
| — de route.......... 100............. | 1,08 | 4 |
| — accéléré.......... 110............. | 1,19 | 4 $\frac{1}{3}$ |
| — accéléré vif....... 120............. | 1,30 | 4 $\frac{2}{3}$ |
| — de charge........ 130............. | 1,41 | 5 |
| — au maximum...... 153............. | 1,67 | 6 |
| Soldats romains, quoique chargés de 30 kilogr... pas de route......... | 1,67 | 6 |
| Soldats romains, quoique chargés de 30 kilogr... pas accéléré.......... | 2,08 | 7 $\frac{1}{2}$ |
| Le cheval....... au pas, 107 par minute. | 1,43 | 5 |
| Le cheval....... au trot, 158.......... | 3,17 | 11 |
| Le cheval....... au galop, 100......... | 6,30 | 23 |
| Le cheval....... aux courses du Champ-de-Mars, 200.......... | 13,53 | 48 |
| Renne tirant un traîneau................. | 8,40 | 30 |
| Chemin de fer (grande vitesse)............ | 14,00 | 50 |
| On a parcouru jusqu'à.............. .... | 28,00 | 100 |
| Pigeons (1)........................... | 28,00 | 100 |

### II. — *Vitesse de propagation de la marée en rivière.*

| | VITESSE OU ESPACE PARCOURU en 1 seconde. | VITESSE OU ESPACE PARCOURU en 1 heure. |
|---|---|---|
| | mètres. | kilomètres. |
| Saint-Nazaire à Nantes.................. | 6,52 | 24 |
| Havre. — Rouen....................... | 7,22 | 26 |
| Blaye. — Bordeaux..................... | 7,40 | 26 $\frac{1}{2}$ |
| Cordouan. — Blaye..................... | 12,60 | 45 |
| Ile d'Aix. — Rochefort.................. | 14,00 | 50 |
| Dans la Manche : | | |
| Ile d'Ouessant. — Boulogne.............. | 21,27 | 77 |
| Dans l'océan Atlantique : | | |
| Cap Bonne-Espérance. — Ouessant....... | 175,70 | 622 |

### III. — *Vitesses des cours d'eau.*

| | VITESSE OU ESPACE PARCOURU par seconde. | VITESSE OU ESPACE PARCOURU par heure. |
|---|---|---|
| | mètres. | kilomètres. |
| Moselle (à Metz)...................... | 0,80 | 2,9 |
| Seine (à Paris)....................... | 0,65 | 2,3 |
| Garonne (à Toulouse).................. | 0,11 | 0,4 |

Ces vitesses sont celles de l'eau, lors du régime moyen des fleuves; en cas de crue, les vitesses deviennent souvent de dix à quinze fois plus grandes.

(1) On voit que les pigeons se meuvent aussi vite que la plus rapide locomotive lancée sur les meilleurs chemins de fer.

### IV. — *Vitesses des bateaux à vapeur.*

| | VITESSE OU ESPACE PARCOURU par seconde. | | VITESSE OU ESPACE PARCOURU par heure. | |
|---|---|---|---|---|
| | mèt. | | kilom. | |
| En pleine mer tranquille.... | 4,1 à 6,2 | | 14,8 à 22,3 | |
| Basse Loire.............. | 4,0 » | | 14,4 » | |
| Garonne.................. | 4,4 à 4,8 | | 15,8 à 17,3 | |
| | Descente. | Remonte. | Descente. | Remonte. |
| | mètres. | mètres. | kilom. | kilom. |
| Rhône (Lyon à Arles)...... | 6,9 | 2,1 | 25,0 | 7,6 |
| Rhin.................... | 6,7 | 2,9 | 24,3 | 10,5 |
| Saône................... | 5,0 | 3,9 | 18,1 | 14,0 |

Le nœud marin correspond à une vitesse de 15m,43 parcourue en 30 secondes, ou à un mille nautique, c'est-à-dire 1 851m,85 parcourus en une heure. Courir avec une vitesse de 6, 7, 8 nœuds à l'heure, c'est donc faire, à peu près, en une heure, 11, 13, 15 kilomètres.

### V. — *Vitesses du vent.*

| NUMÉROS d'ordre. | VITESSE par seconde. | VITESSE par heure. | INDICATIONS en langage ordinaire. | VOILURE que peut porter un fort navire fin voilier, courant largue. |
|---|---|---|---|---|
| | mèt. | kilom. | | |
| 0 | 0 | 0 | Calme........... | Toutes les voiles dehors. |
| 1 | 1 | 3,5 | Presque calme.... | |
| 2 | 2 | 7 | Légère brise...... | |
| 3 | 4 | 14,5 | Petite brise....... | |
| 4 | 7 | 25 | Jolie brise........ | |
| 5 | 11 | 39,5 | Bonne brise...... | Les ris de chasse, les perroquets. |
| 6 | 16 | 57,5 | Bon frais........ | Deux ris. |
| 7 | 22 | 79 | Grand frais....... | Trois ris. |
| 8 | 29 | 104 | Coup de vent..... | Aux bas ris, basses voiles; un ris, perroquets calés. |
| 9 | 27 | 133 | Tempête......... | A sec, perroquets dépassés. |
| 10 | 46 | 166 | Ouragan renversant les arbres et les maisons. | Fuyant devant le temps. |

### VI. — *Vitesses les plus grandes.*

| | VITESSE OU ESPACE PARCOURU par seconde. | VITESSE OU ESPACE PARCOURU par heure. |
|---|---|---|
| | mètres. | kilom. |
| Le son dans l'air (par 15 degrés de température)................. | 341 | 1 228 |
| Le son dans l'eau.................. | 1 430 | 5 148 |
| Le son dans le fer.................. | 3 500 | 12 600 |
| Boulet de 12 kilog., chassé par 6 kilog. de poudre (à la portée de 800 mèt.). | 500 | 1 800 |
| La terre, dans son mouvement de translation (60 fois la vitesse du boulet). | 30 392 | 109 410 |
| La lumière et l'électricité (10 000 fois la vitesse de la terre)........... | 309 500 000 | 1 trillion. |

*Pour faire le tour de la terre :*

Un soldat, marchant nuit et jour au pas de route, emploierait 1 an 63 jours;

En chemin de fer, il emploierait trente-cinq à quarante jours;

Le son dans l'air emploierait 32h $\frac{1}{2}$;

Un boulet de canon, 21h $\frac{3}{4}$;

La lumière, un peu plus de $\frac{1}{10}$ de seconde;

L'électricité, moins de $\frac{1}{10}$ de seconde.

---

## LA GOURDE DU DERVICHE.

Le beau vase, couvert d'arabesques et de bas-reliefs, que nous figurons page 56, se nomme en persan *ketchkoull*,

de *ketch*, qui signifie *cintré*, *courbé*, et de *koull*, épaule. On lui a donné ce nom à cause de la convexité de sa surface : c'est une espèce d'écuelle, ustensile officiel du derviche (mendiant nomade) en Perse.

On connaît l'ordre religieux des derviches tourneurs de Constantinople qui prient en dansant, c'est-à-dire en pirouettant autour d'un centre commun, en imitation des corps célestes qui gravitent autour du soleil (t. VII, p. 71). On connaît aussi les fakirs de l'Inde, qui passent leur vie à endurer les privations les plus pénibles, dans le but de s'exalter l'âme et de l'unir à Dieu (t. IV, p. 324). Le derviche persan est un dévot de la même espèce; il fait, comme eux, vœu de pauvreté et d'abnégation; mais il est moins casanier que ses confrères turcs et indiens; les poëtes nationaux lui disent que « la terre n'est qu'une étape où notre âme vient relayer en voyageant vers l'éternité. »

Or, le derviche ambulant voyage continuellement à pied, d'un endroit à un autre, afin de contempler les beautés de la création, et d'aimer et d'adorer Dieu dans ses œuvres. Excepté le *ketchkoull*, vade-mecum indispensable, le derviche nomade ne possède rien et ne veut rien avoir à lui; il est fier de sa pauvreté : « En vrai monarque du monde de la contemplation, je rançonne à mon gré tous les habitants de la terre. » Tel est le refrain de la chanson favorite des derviches persans. On le voit souvent écrit sur leurs ketchkoulls ou sur le galon de leur bonnet pointu, lorsqu'ils ont un bonnet; car beaucoup d'entre eux font vœu de marcher la tête et les pieds nus, n'ayant que leur chevelure pour se garantir de l'ardeur du soleil.

Si jamais vous voyagez en Orient et que vous rencontriez un derviche, gardez-vous, s'il vous présente son ketchkoull, de n'y point jeter quelques pièces de monnaie. Peut-être ne vous remerciera-t-il pas, peut-être aussi secouera-t-il dédaigneusement votre aumône sur la poussière de la route; néanmoins donnez toujours, et surtout saluez poliment le derviche en le quittant, ou vous passerez pour un homme avare et irréligieux. Le schah lui-même se rendrait impopulaire en refusant une pareille demande, car la pauvreté est singulièrement honorée dans tout l'Orient. Donner aux derviches, c'est donner à Dieu; ceux-ci, à leur tour, doivent partager l'aumône du riche avec les pauvres prolétaires; de cette obligation résulte la hauteur insolente avec laquelle ils mendient.

En Perse, lors des solennités du mois de moharrem, les gens aisés ont pour coutume de prendre leurs repas en plein air, dans les galeries des mosquées ou sur le perron de leurs maisons, en vue de tous les passants. Le derviche n'a pas besoin d'invitation; il est en droit de venir s'asseoir à table sans mot dire. Le maître de la maison est le premier à l'honorer d'un : *Khoch âmedi* (Tu es le bien-venu). Et si le derviche ne veut pas prendre part au repas, l'amphitryon ne dédaigne pas, de ses propres mains, de lui remplir son ketchkoull avec des viandes, du riz, toutes sortes de comestibles et de friandises.

Quelques traités de théologie et de morale, entremêlés de citations d'auteurs sacrés et profanes, sont intitulés *Ketchkoull*, parce que, comme dans l'écuelle du derviche, on y trouve de quoi satisfaire tous les goûts.

Le ketchkoull d'un derviche est rarement aussi beau que le dessin nous le représente page 56; mais il en a précisément la forme et les dimensions. Celui-ci, en coquille de noix des îles Maldives, fut ciselé par un sculpteur de la ville de Chiraz. Il était destiné à servir de coupe pour faire boire les voyageurs et les chasseurs.

Ce vase a 26 centimètres de longueur, 15 de largeur et 13 de profondeur. La chaîne, dont on voit les débris aux deux extrémités, sert à un double usage; d'abord elle tient suspendu le ketchkoull à l'épaule du *cherbetdar* (échanson des seigneurs persans), et ensuite, si, en traversant à gué un ruisseau, le cavalier désire boire sans descendre de cheval, le cherbetdar peut aussi, du haut de sa monture et à l'aide de cette chaîne, puiser de l'eau dans son ketchkoull. Alors le goulot, en forme de bouton de rose, qui orne l'orifice du ketchkoull, est introduit dans la bouche et permet au cavalier de boire sans rien répandre; et quand même le cheval ferait un mouvement, l'eau, repoussée par les barres qui entourent cet orifice, ne pourrait pas déborder.

Ces détails sont minutieux sans doute, mais ils prouvent la sagacité ingénieuse de l'artiste travaillant pour des hommes qui voyagent toujours à cheval et auxquels leur religion défend de prier Dieu avec des vêtements mouillés.

Le bas-relief de la partie supérieure du ketchkoull, destinée à modifier les oscillations du liquide et à en prévenir le débordement, représente un arbre à l'ombre duquel se trouvent trois individus : 1° un vieillard commodément assis sur un matelas en feutre et fumant sa pipe à l'eau, que les Turcs appellent *narguilé*, les Hindous *hokka*, les Persans *kalioune*, et que nous devrions, nous, qualifier de *la sultane des pipes*, à cause de l'arome exquis de la fumée qu'on aspire, rafraîchie et purifiée par son contact avec l'eau qu'elle traverse avant d'arriver aux lèvres du fumeur, grâce à un mécanisme intérieur; 2° un jeune homme accroupi à la persane sur ses talons et tenant sa main gauche en avant comme s'il s'attendait à recevoir le kalioune pour en fumer, à son tour, après le vieillard; 3° un page debout, ayant ses deux mains respectueusement croisées sur le manche de son poignard, attitude que l'étiquette persane prescrit aux domestiques en présence de leurs maîtres.

Mais ce qu'il y a de plus intéressant dans ces bas-reliefs qui revêtent comme d'un réseau la superficie de notre ketchkoull, c'est l'inscription en beaux caractères arabes, dont les deux lignes horizontales et parallèles embrassent tout le pourtour du vase et se trouvent séparées l'une de l'autre par une profusion de fleurs et d'arabesques.

Avant de lire ces inscriptions, remarquons quatre médaillons intermédiaires, traitant des sujets qu'on rencontre fréquemment sur les monuments architecturaux de la Perse ancienne et moderne : — un lion terrassant une jeune biche du désert; — un faucon s'apprêtant à dévorer une oie qu'il tient déjà dans ses serres.

L'inscription, qui n'est qu'une copie de trois versets du Coran, ne se déchiffre pas aisément, parce que l'artiste a voulu, avant tout, conserver la symétrie de ses dessins, et qu'il s'est vu souvent obligé de couper les phrases avant la fin de leurs périodes.

*Ligne supérieure.* — L'inscription commence au-dessous du goulot :

« Dieu est le seul dieu vivant et immuable. Ni l'assoupissement ni le soleil n'ont de prise sur lui. Tout ce qui est dans le ciel et sur la terre lui appartient. Qui peut intercéder auprès de lui sans sa permission? Il connaît ce qu'ils ont devant eux et ce qui est derrière eux, et ils n'embrassent de sa science que ce qu'il a voulu leur apprendre. Son trône s'étend sur les cieux et sur la terre, et leur garde ne lui donne aucune peine. »

*Ligne inférieure.* — Cette inscription achève le verset commencé ci-dessus et continue plus loin le texte du Coran. Elle commence juste au-dessous de la fin de la ligne première :

« Il est le Très-Haut, le Grand. Point de contrainte en religion. La vraie route se distingue assez de l'erreur. Celui qui ne croira pas à Thagout et croira en Dieu aura saisi une anse solide et à l'abri de toute brisure. Dieu entend et connaît tout. Dieu est le patron de ceux qui croient, et il les fera passer des ténèbres à la lumière. » (*Coran*, ch. II, versets 256, 257 et 258.)



Art persan moderne. — Gourde d'un derviche.

Le contenu de tous les versets qui précèdent n'offre aucune allusion, soit au vase sur lequel on les a inscrits, soit aux personnes qui se serviraient de ce vase. En les copiant, l'artiste musulman n'a fait que suivre la croyance de ses coreligionnaires, qui attribuent une vertu magique à la lettre morte des textes du Coran, dont la seule présence porte bonheur, prétendent-ils, à tout homme qui les aura écrites, lues ou gardées près de lui.

## LES DENTISTES D'AUTREFOIS.



Un Arracheur de dents. — D'après Gérard Dow.

Toutes les branches de l'art de guérir ont été longtemps entourées d'une sorte de mystère qui favorisait singulièrement le charlatanisme et s'opposait à tout progrès sérieux. Au moyen âge, la plupart des médecins n'étaient que des empiriques sans connaissance réelle de l'organisme humain, et dont les remèdes procédaient bien moins de l'observation que de préjugés populaires ou de relations métaphysiques. C'était l'époque où l'or potable, la graisse de pendu, les thériaques composées de chair de vipère mêlée à une soixantaine de drogues, étaient regardés comme des remèdes souverains, uniquement à cause de leur haut prix, de leur rareté ou de leur bizarrerie. Les pharmacies ressemblaient alors à des laboratoires de nécromanciens; les remèdes étaient des talismans qui n'agissaient point seulement sur les infirmités physiques, mais sur les inclinations morales. Ainsi on y trouvait des pierres précieuses qui guérissaient de l'orgueil, de l'envie, de l'ambition, de la paresse. De leur côté, les médecins croyaient chaque partie du corps humain en rapport direct avec quelque constellation, et les traitements étaient subordonnés aux signes du zodiaque, à l'état de la lune, au jour du mois.

A l'époque de Molière, plusieurs de ces préjugés existaient encore, et les recommandations de ses médecins sur la nécessité de ne mettre dans un œuf qu'un nombre de grains de sel impair, de faire dans sa chambre tant de pas en long et tant de pas en large, sont, ainsi que leurs gro-

tesques explications sur les humeurs âcres et noires, des exagérations plaisantes d'erreurs généralement accréditées. La correspondance de Guy Patin est curieuse à lire à cet égard. Elle prouve que les plus habiles et les plus consciencieux n'avaient qu'une connaissance très-confuse de l'anatomie, dont l'étude était laissée aux chirurgiens.

Ceux-ci se divisaient en plusieurs catégories, en dehors desquelles restaient les dentistes. Les barbiers-saigneurs eux-mêmes refusaient de les admettre dans le corps phlébotomisant. On les regardait comme des charlatans ignares et trompeurs dont les hâbleries étaient devenues proverbiales ; on disait de toute éternité : « Menteur comme un arracheur de dents ! » Leur art, auquel les réclames contemporaines ont donné le nom emphatique de *prothèse dentaire*, c'est-à-dire d'apposition de dents, était pourtant fort ancien. Les Romains connaissaient non-seulement les moyens d'extraire les dents gâtées, mais ceux de les remplacer par des dents factices. L'examen des squelettes latins ne peut laisser aucun doute à ce sujet, et a révélé les procédés des dentistes du quartier de Subure.

Ces procédés, que l'invasion barbare fit oublier, furent retrouvés plus tard, et, vers le moyen âge, on voit des arracheurs de dents exerçant leur profession, d'abord confondue avec celle de barbier-étuviste ou même de bourreau, puis distincte et relevée par plus de science et d'adresse.

Le tableau flamand que reproduit notre gravure appartient à une époque plus moderne ; cependant les détails mêmes de la composition prouvent que les dentistes d'alors n'avaient point encore entièrement renoncé à la mise en scène des siècles précédents. L'intérieur que reproduit l'artiste semble celui d'un magicien : ce coquillage étranger, cet alambic, cette fleur médicinale, et, plus au fond, ces bocaux, ce grand lézard suspendu au plafond, cette tête de mort, tout sent le mystère et la science occulte ; tout, jusqu'à la mine fantastique de ce vieillard à barbe blanche et à toque de velours, qui se prépare à l'extraction de la dent malade, et jusqu'à l'expression de cette vieille femme qui assiste à l'opération, l'œil fixe et les mains jointes, comme si elle se mettait en garde contre les piéges du démon par une prière mentale.

Le patient seul est tout à son épreuve. La pose, l'expression, le mouvement de la main gauche qui se crispe sur le bras du fauteuil, tandis que la main droite se relève à moitié, prête à arrêter l'opérateur : tout est frappant de vérité, et l'habile distribution de la lumière achève de donner à cette composition un caractère à la fois poétique et réel.

---

## LES PHRABAT,

### OU EMPREINTES DU PIED DU BOUDDHA SHAKKYA-MOUNI.

Hérodote dit dans son histoire : « On montre en Scythie une chose digne d'admiration ; c'est l'empreinte du pied d'Hercule sur un roc, près du Tyras. Elle ressemble à celle d'un pied d'homme ; mais elle a deux coudées de long. »

De même que cette empreinte, creusée sur un rocher inconnu (¹), était un objet de vénération pour les païens, de même aujourd'hui les bouddhistes honorent diverses empreintes du pied de Shakkya-mouni, le Bouddha de la période actuelle, mort au sixième siècle avant l'ère chrétienne.

La plus célèbre de ces empreintes du pied de Bouddha est celle de son pied gauche, que l'on voit, suivant les Singhalais, au sommet du pic d'Adam. Les navigateurs arabes du neuvième au quatorzième siècle reconnaissent qu'elle existe ; mais ils supposent qu'elle a été faite par le pied d'Adam. Une tradition musulmane, signalée dès le treizième siècle par Marco Polo, veut qu'Adam ait été enterré sur la même montagne. Barbosa, Diego de Couto, Ribeiro, Baldæus, Laloubère, R. Knox, Philalèthes, Valentyn, John Davy, et un grand nombre d'autres voyageurs, ont aussi noté ou constaté l'existence de l'empreinte. Il est regrettable qu'aucun d'eux ne l'ait dessinée. On connaît d'autres traces semblables en différents lieux de l'Asie, notamment sur la côte de la péninsule de Malacca, vis-à-vis Salan, Salang, ou Junk-Ceylan, sur la montagne d'or, *Sûwanna Capp-hate* (ou *Khan-phra-phuti-batt*, c'est-à-dire la montagne au saint pas du Bouddha) ; à Nagapuri ou sur la montagne Khan-nang-rung, dans le Laos septentrional, au nord-ouest de Che-ung-mai ; sur les bords de la Jumna, sur ceux du Gange, à Gangantri, dans un temple de la côte de Temesserini, au nord de Tavoy, etc. Il en existait une autrefois à la Mecque, et l'on peut supposer que la consécration déjà ancienne de ce lieu par une empreinte si vénérée, a dû contribuer à le faire choisir comme le berceau d'une religion nouvelle. Le colonel Symes a publié, dans la relation de l'ambassade à Ava, un dessin d'un phrabat dessiné près de Prome (¹). Le capitaine James Low a fait lithographier un autre dessin qui lui fut donné par un artiste siamois, et que les prêtres bouddhistes lui assurèrent être une parfaite représentation de la véritable empreinte, telle qu'on la vénère généralement dans le royaume de Siam.

Les empreintes considérées comme ayant été tracées réellement par le Bouddha ne sont pas seules l'objet du culte public : pour suppléer à leur rareté, on les a imitées sur des pierres que l'on expose dans les temples bouddhistes à l'adoration des fidèles. Il s'est formé ainsi une sorte de type dans chacune des principales sectes du bouddhisme. Le phrabat que nous reproduisons, d'après le capitaine James Low, offre un mélange curieux des symboles du brahmanisme avec ceux du bouddhisme. C'est qu'en effet les Siamois ne professent point la pure foi bouddhique, et qu'ils ont subi notablement l'influence des Hindous. Les prêtres communiquèrent au capitaine James Low le chapitre d'un livre pali où sont expliqués ces symboles, et dont la liste, composée de cinquante vers à huit syllabes, est récitée dans les temples au moment de l'office où l'on invoque l'empreinte. Le capitaine Low a ajouté au dessin du phrabat siamois une explication des signes nombreux dont il se compose, mais malheureusement sans lettres de renvoi. Eugène Burnouf a depuis donné des développements plus complets sur le même sujet, dans le *Lotus de la bonne loi*. Nous empruntons à ces deux auteurs l'interprétation très-sommaire qui suit, et qui permettra peut-être à nos lecteurs de se diriger dans le labyrinthe de traits que présente le dessin, ou du moins de se rendre compte du sens probable que l'on doit attacher à la plupart d'entre eux.

Sur cette empreinte, les cinq doigts sont figurés par cinq fleurs du *dak-p-hekun* des Siamois.

Au milieu est le *tchakra*, bouclier divin que l'on voit souvent au bras de Brahma et de Vishnou, masse de feu tournoyante, instrument de torture dans l'enfer siamois, comète menaçante dans le ciel, signe de désastres, type de la domination universelle, symbole de l'éternité. Devant l'image du tchakra, les fidèles bouddhistes couvrent leur visage de leurs mains, et disent : « Voici le Krong-chàk avec ses aiguillons et sa splendeur glorieuse ! » Au qua-

(¹) Peut-être quelque voyageur le découvrira-t-il un jour, si toutefois la forme de l'empreinte est suffisamment caractérisée. Le Tyras d'Hérodote paraît être le Danaster ou Dniester, qui sort, au nord-ouest, d'un grand lac, coule du nord-est vers le sud-est, arrose la ville de Mohilew, descend à Bender dans la Bessarabie, et se jette au sud, dans le Pont-Euxin.

(¹) Ce dessin a été reproduit dans le volume des *Voyageurs anciens*, p. 365, comme étant très-vraisemblablement moins moderne que celui du capitaine James Low.

trième rang intérieur, à droite du chakra (à gauche du lecteur), et exactement au-dessous d'un char du soleil, on voit la tiare du Bouddha, bonnet pyramidal, symbole du soleil; on l'appelle en siamois le *mongkut*.

*Watta-sang-ho*, la coquille *sang*, le *buccinum* (au centre et près de la roue, un gros coquillage sur un support). On exporte une grande quantité de ces coquillages de Ceylan au Bengale. Les cinq doigts du pied, sur l'empreinte publiée par le colonel Symes, sont figurés par cinq *watta-sang-ho*. Suivant une fable, le Bouddha avait vécu sous cette figure dans une des existences antérieures à sa dernière incarnation. Les bouddhistes attachent une valeur considérable aux coquillages dont les tours sont dirigés dans un sens opposé à celui qu'on observe chez la plupart des coquillages en spirale. Crawfurd cite une de ces coquilles qui fut payée deux cents livres sterling (5 000 francs).

Le pot bouddhique [1], ou le *bat-keo-int-hanan* des prêtres siamois. D'après Eugène Burnouf, le *pârnakalasaya* (en sanscrit), le pot à eau rempli (on voit plusieurs pots sur la planche).

*Suriya*, le soleil sur son char, appelé quelquefois *kassyapa* (quatrième compartiment du cinquième rang, à droite de la roue centrale).

*Chand-heina* ou *phra-chan*, la lune traînée par des chevaux. La lune ou *chandra* hindoue est ordinairement traînée par des antilopes. D'après E. Burnouf, c'est la pâle lune argentée (cinquième compartiment du troisième rang, à droite de la roue centrale).

*Nak-hata*, l'étoile polaire (l'une des figures d'étoiles).

Le *talapat-nang*, ou ombrelle faite ordinairement avec la feuille du palmier tala (trois formes d'éventail au-dessus du tchakra).

Le *taubai-lakchai*, ou étendard royal; il a sept divisions : c'est pour certaines sectes bouddhiques un symbole du mont Merou.

Le *trè* et le *sang*, ou trompettes (dans le même compartiment que le parasol blanc).

Le *passato* ou *prasat* siamois; palais carré, richement orné et surmonté de toits en spirale; *prâsâdaya* (en sanscrit), suivant Eugène Burnouf.

Le *pi-thakang* (en siamois *tiung-t-hang*), le lit d'or.

Le *banlangko* (en siamois *t-hen-ban-lang*), le lit de repos, ou, plus vraisemblablement, l'autel de Bouddha, que l'on place dans les aires des temples, et sur lequel on dépose des offrandes de fleurs et de fruits. — Ou palanquin, litière d'or, symbole du siége. (E. Burnouf.)

Le *d-hâ-chang* (en siamois *t-hong-chai*), pavillon.

Le *pata* (en siamois *t-hong-thadat*), drapeau de papier.

*K-han-han-ola*, palanquin royal, litière couverte.

Le *t-hat-t-hang* ou *chat-thong* (siamois), sorte de coupe.

*Wuchani* (en siamois *p-hatchani*), éventail royal.

Le mont *Merou* (en siamois *Meru-rat* et *khan-pramen*). Suivant les boudhistes indiens, il a huit sommets, cônes ou degrés. Les Siamois croient que c'est le monde même que nous habitons. Il est difficile de le distinguer parmi toutes les montagnes de la planche.

Les sept grands fleuves qui coulent entre les collines du mont Merou : *satt-ha-maha-k-hangka*, en siamois *menam-yai-chet* (premier compartiment de la seconde rangée, à gauche de la roue centrale).

Les six espèces de mondes divins (quatre compartiments commençant à la quatrième rangée et finissant à la septième, huit étages).

Les seize mondes de Brahma (trois compartiments au-dessus des précédents).

Les quatre *dwipas* ou divisions du monde, figurées par des têtes encadrées de dessins qui indiquent les caractères particuliers à chacune des quatre contrées terrestres.

Le *champ-hu-thipa* ou le *jambou-dwipa*. Il a une forme analogue à celle d'une voiture. Il a été autrefois couvert par les eaux. Les hommes y vivaient jusqu'à l'âge de cent ans; ils se nourrissaient de la sueur de leurs fronts (de leur travail).

*Ammarak-koyané* ou *dwipa*, dont les habitants ont une figure de pleine lune, sont hauts de vingt coudées, et vivent six cents ans; des mains invisibles leur apportaient la nourriture qu'ils désiraient.

*Ut-araka-ro* ou *dwipa* de forme carrée, île du Nord où les hommes ont au plus vingt coudées de haut, et ne vivent pas plus de cinq cents ans. L'arbre *kappa-phrek* (le *thai-kappaphrœk*) suffisait à tous leurs besoins.

*Bapp-hawit-ho* ou *dwipa* en forme de croissant comme la lune de sept jours. La figure des hommes est également un croissant. Ils vivent quatre cents ans et n'ont que seize coudées. Ils vivent de l'éther ou *akas*.

L'arbre appelé *eko-rukk-ho*, situé au centre du monde. On suppose que c'est le *kalbirj* de l'Inde. Les parfums qu'il exhale ravissent les sens. Son feuillage, agité par le zéphyr, rend des sons harmonieux. Il a quatre branches dirigées vers les quatre points cardinaux. Quand le fruit pend à la branche du nord, il tombe dans l'Océan septentrional et nourrit les poissons. Le fruit de la branche orientale se change en or, et le fruit de la branche occidentale en diamants.

*Maha-samud-ho*, la grande mer qui entoure les quatre grands *dwipas*. D'après E. Burnouf, *samudraya*, l'Océan (second compartiment du premier rang extérieur, à droite de la roue centrale).

*T-hawawi-sahasta-pariwara*, les deux mille petits *dwipas* ou îles qui entourent les quatre grands *dwipas*.

*Yuk-halang*, énormes poissons d'or qui vivent dans l'Océan, entre le mont *Merou* et les *dwipas*, et font bouillonner l'eau (troisième compartiment de la seconde rangée, à droite de la roue; deux poissons).

*Raja-naga* ou *phria-nak*, le roi des serpents *ananta* autrefois rois terrestres, et dont la demeure est sous la terre (cinquième compartiment de la première rangée de droite, auprès des crocodiles).

*Tchakrawalang*, horizon sous forme de mur, qui entoure le mont *Merou* (espace étendu au centre du premier rang extérieur, avec la forme d'un mur de forteresse).

*Chattancha*, parasol à sept rangs, par allusion aux degrés du mont *Merou* (trois tiges à sept parasols au-dessus de la palissade, ou simplement le parasol blanc à côté de ces tiges, le *svetatchhat-raya*, suivant E. Burnouf).

*Hemawa* ou *Himala*, la chaîne de l'*Himalaya* (l'un des sept compartiments où l'on voit des murailles désertes).

*Satta-maha-sara* (en siamois *sa-kai-chet*), les sept grands lacs de l'*Himalaya*, abondants en lotus et en poissons (troisième compartiment de la première rangée, à gauche de la roue; divisé en sept carrés).

*Pancha-maha-nathi*, les cinq rivières qui sortent des cinq lacs (probablement les tubes).

*Satta-maka-k-hangk-ha*, les sept grandes rivières (mers, ou eaux, ou lacs de l'Himalaya).

*Walahako* (en siamois *ma-p-halahok*), le cheval d'Himala, ou le cheval du ciel, cheval blanc.

*Kanthat-assawarat*, cheval qui porta le Bouddha jusqu'à la Jumna (troisième rangée de gauche, au-dessus du parasol).

*Tchakravartin*, le possesseur des sept joyaux avec sa suite (troisième compartiment de la cinquième rangée; personnage assis portant d'une main le glaive, et de l'autre le tchakra).

*Sing-ha-raja*, *phreea-rajhasi*, lions : le lion qui baisse

(1) Voy. sur ce pot, les *Voyageurs anciens*, p. 367 et 368.

sa tête en marchant comme un bœuf au pâturage, le lion noir qui baisse sa tête comme un bœuf noir paissant, le lion de couleur claire, le lion de couleur blanche éclatante, aux pieds rouges, etc.

*P-hayak-ha-rhajha, p-hrea-sua-krong*, ou tigre royal.

*Ub-hosat-ho*, l'éléphant vert, l'un des éléphants rois d'Hemawa (le premier des septième, huitième et neuvième compartiments de la seconde rangée de droite, près du cheval).

*Tchatt-hanto*, l'éléphant blanc, vénéré par les Siamois, parce qu'il porta sur son dos *Raja-chaka;* par les bouddhistes de Ceylan, en mémoire de la forme que prit Shakkyamouni, pour descendre dans le sein de sa mère.

*Saking-nak-ha* ou *saki-nak-ho*, l'éléphant rouge d'Himala; suivant Colebrooke, l'emblème du second Jaina devenu saint.

*Erawanno*, l'éléphant d'Indra (l'éléphant caparaçonné, troisième compartiment de la quatrième rangée de gauche). — Le roi des îles *Airavana*, E. Burnouf.

*Usab-ho*, bœuf, roi du bétail blanc de Hemawa (compartiment de la seconde rangée, immédiatement au-dessus du mur d'enceinte).

*Me-k-ho* des Siamois, la vache d'abondance (compartiment de la deuxième rangée au-dessus de la dernière portion du grand mur d'enceinte).

*Weckaka, thai-lokk-ho*, le veau (idem).

*Nawa*, le vaisseau d'or, l'arche de Noé, le symbole du monde (troisième compartiment de la première rangée de droite).

*Chamnachari*, la queue du *yak* ou chasse-mouches; *tchamaraya*, suivant Eugène Burnouf.

*Ninla-palang*, le nymphæa bleu, ou plutôt le lis d'eau de Hemawa. Lorsque le Bouddha marchait, les lotus croissaient sous ses pieds (presque à l'extrémité du second rang intérieur, plusieurs compartiments); *nilotpalaya*, Eugène Burnouf.

*Rattang-palang*, le lotus rouge des Siamois (dans l'un des compartiments qui précèdent), *raktapalmaya*, E. Burnouf.

*Sitapalang*, variété de lotus. D'après Eugène Burnouf, *svetapatmaya*, le nymphæa blanc (mêmes compartiments).

*Mora-puchang* ou *pincha*, la queue du paon (à l'extrémité de droite du sixième rang intérieur); *mayarahastaya*, ou la poignée de plumes de paon, suivant Eug. Burnouf.

*Chattu-muk-ka* (aux quatre têtes), Brahma (troisième compartiment de la cinquième rangée de droite, en avant du tchakra central).

*P-hummarocha*, scarabée, l'insecte de la montagne d'or (quatrième rangée de droite, derrière la roue centrale).

*Suwanna-kach-hapo*, la tortue d'or (cinquième compartiment de la rangée de droite).

*Hangsa-cha*, l'oie des brahmanes; cet animal est figuré sur le drapeau d'Ava, bien qu'il ne paraisse pas exister dans ce pays (une des figures du sixième ou du septième compartiment de la première rangée de droite). — Le roi des oies ou des cygnes (E. Burnouf); le casoar, Baldæus.

*Mang-karo*, monstre aquatique; il occupe la place de notre capricorne dans le zodiaque siamois (deuxième compartiment de la quatrième rangée de droite). — Le makara d'or ou dauphin (E. Burnouf).

*Karawiko*, l'oiseau mélodieux du paradis, représenté sans pattes; le coucou indien (à côté de l'étoile et sous un des éléphants).

*Kinaro*, être moitié oiseau, moitié homme (septième compartiment de la deuxième rangée de gauche). — Le génie Kimparacha, le Kimara (E. Burnouf).

*Mayuro*, le roi des paons (dixième compartiment de la troisième rangée).

*Kaja-raja*, oiseau de l'Himalaya qui se nourrit de fer; avec son fumier, on fabrique des sabres de la plus fine trempe. Le roi des hérons (septième compartiment de la rangée de droite; l'oiseau qui s'envole).

*Tchakkawalhi*, le roi des oies rougeâtres (onzième compartiment).

*Chiwa-kuneika*, aigle ou faucon, emblème du dieu Ananta; suivant E. Burnouf, le roi des faisans ou des perdrix (neuvième compartiment de la troisième rangée de droite).

*Sapanno*, le *khrut* ou *garuda*, oiseau favori des Siamois, et qui joue un grand rôle dans leurs légendes (sixième compartiment de la première rangée, à gauche de la roue centrale).

*Suparna*, l'oiseau aux belles ailes, moitié homme, moitié oiseau; le roi des *suparnas* ou des *garudas*, ennemi des *nagas* ou serpents.

*Sung-su*, alligator.

*Ganeça, Heramba* ou *Hera, Civa*, dieu à quatre bras (au-dessous de l'image de Brahma).

*Toranang*, rempart de bois qui entourait la maison de Somonokhodom. D'après Burnouf, c'est le *toranaya*, ou arc de triomphe (à droite du palais *Prasadaya*).

*Mane-t-hamang*, or et argent; ou, d'après Burnouf, *maniya*, le joyau (au-dessus et au-dessous des plumes de la queue du paon).

*Bunt-harekang-tat-ha*, fleur.

*Makatta*, fleur ressemblant au souci.

*Parechatta*, fleur qui ne croît que dans le ciel (au centre de la quatrième rangée).

*Baraphet*, neuf sortes de pierres précieuses (peut-être sur ou dans les vases à gauche de la roue centrale).

*Mahengsa* ou *mahesélo*, le buffalo.

Les monts *Sattap-hanp-hot*.

*Rama-sura* (le Siamois *Ramasur*, l'Indien *Rama?)*, un des guerriers brandissant un glaive.

*Ut-dha-tapasa*, le grand *rishi* des Siamois; saint, prophète qui, suivant les Siamois, existe encore sur la terre quoique né avant le Bouddha; il a un chapelet à cent huit grains; figure assise sous une hutte (deuxième rangée de droite à gauche).

*Dha-chang*, arc divin dont Rama et le Bouddha ont eu seuls la puissance de se servir.

*Utsat-hi*, l'étoile *Dau-kammap-hruk* des Siamois.

*Sala-wanang, nathi-yatcha*, ou mieux *nandy-â-varta*, le jardin de diamant, ou cercle, enroulement fortuné, diagramme de bon augure.

*Awa-vatsa-wannang*, le gobelet d'or, suivant Low, et *avatam-saka*, signe des pendants d'oreilles suspendus à une petite potence, suivant Eugène Burnouf (quatrième compartiment au-dessus du bouclier).

*Paduka*, les babouches, pantoufles, sandales (troisième compartiment de la quatrième rangée de droite).

*Thewa-Thittamani*, la déesse des nuages (peut-être la femme tenant une fleur et un miroir).

*Suwanna-mikhi*, la gazelle d'or (deuxième compartiment de la deuxième rangée de droite).

*Kukkata-wannang*, le coq siamois (huitième compartiment de la troisième rangée de droite).

*Saticha*, en siamois, *hak*, lance.

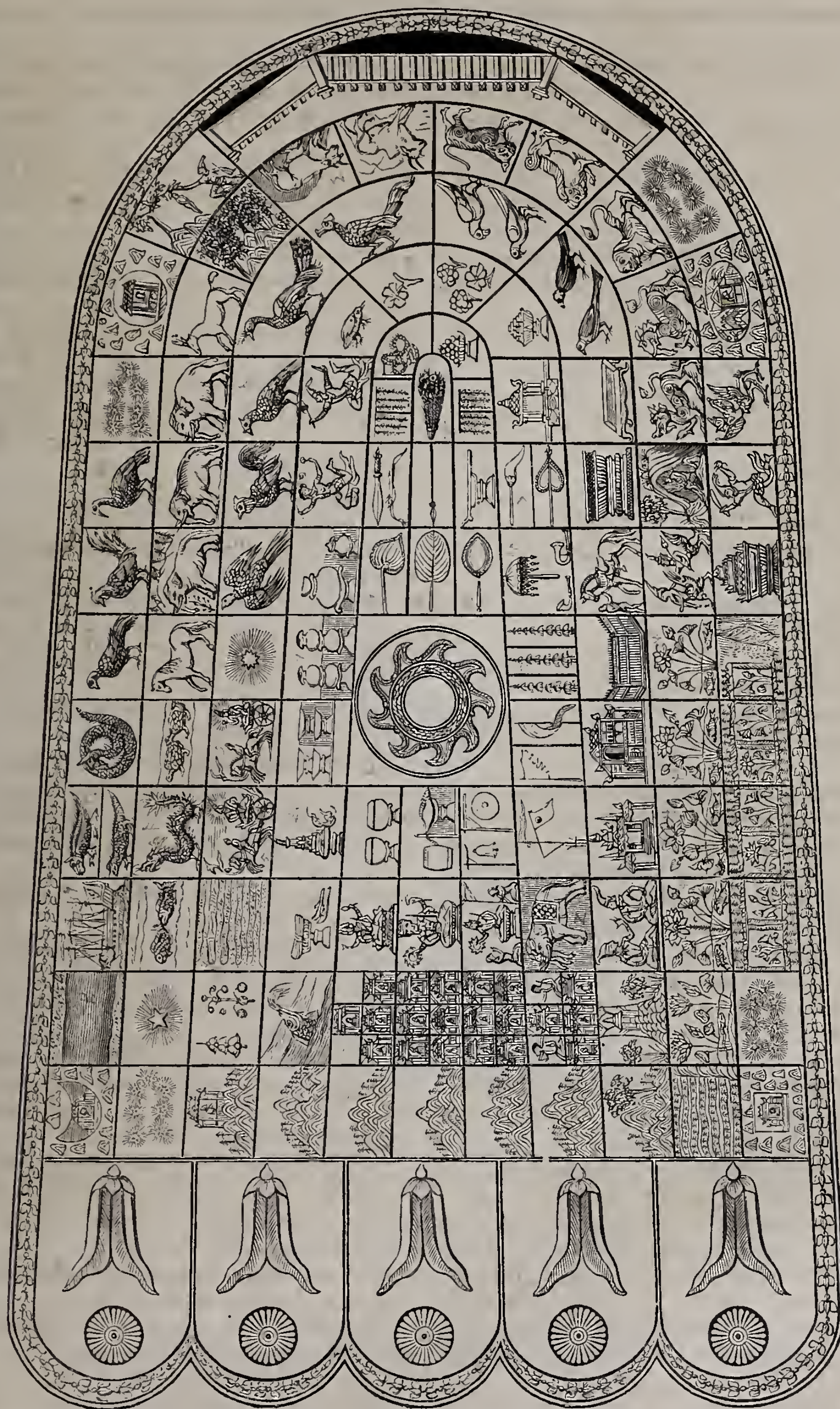
*Sri-wactchocha*, ou mieux *çri-vastaya*, ornement en diamant, collier, signe de prospérité.

*Sae*, ornement analogue et que portent les personnages de haut rang (au centre, au troisième rang au-dessus de la roue).

*Watalo*, partie de la coiffure qui descend derrière la tête.

Ces explications, si confuses et si incomplètes qu'elles

soient à beaucoup d'égards, donnent lieu cependant d'observer que les dessins du phrabat ne sont point choisis et tracés au hasard. Ce sont les êtres éminents et les choses les plus belles que l'on a voulu représenter sur la plante du pied du Bouddha, comme étant seuls dignes d'un personnage aussi parfait. « Ainsi, dit E. Burnouf, on voit d'abord les signes mystiques qui annoncent la prospérité et la grandeur de celui qui en porte l'empreinte. Vient ensuite une longue série d'objets matériels, comme des parures, des armes, des meubles, qui sont, aux yeux des



Le Phrabat des Siamois, impression du divin pied de Shakkya-mouni, copiée sur un dessin siamois par le capitaine James Low. — Voy. le troisième volume des *Transactions of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, p. 70. — 1835.

Indiens, l'apanage de la puissance royale. Au monde physique, on a emprunté ce qu'il y a de plus frappant : le soleil, l'Océan, les montagnes, les animaux les plus redoutables ou les plus utiles, soit parmi les quadrupèdes, soit parmi les volatiles ; enfin, les végétaux les plus remarquables par l'élégance de leurs formes et l'éclat de leurs couleurs. Le monde surnaturel a également fourni l'image du premier des dieux, selon les brahmanes ; celle des mondes divins et de diverses classes de génies qui les habitent, suivant les bouddhistes. » Du reste, E. Burnouf

fait observer que ce n'est point la religion bouddhique, si pure et si élevée, qui a formé cet assemblage confus de figures; on ne peut attribuer ces *phrabats* qu'à la superstition assez grossière des Siamois. Les bouddhistes du nord, plus éclairés, n'admettent qu'un seul symbole sur l'empreinte des pieds de Bouddha. la roue (le tchakra, symbole de l'éternité). Les Népalais tracent, en outre, quelques signes de bon augure, et font, pour ainsi dire, la transition avec l'exubérante imagination des Singhalais.

---

## UN OURAGAN A L'ILE SAINT-VINCENT,

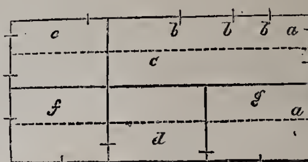
### DANS LES ANTILLES.

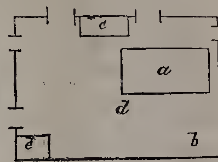
..... Quand Suzanne vint de sa chambre pour déjeuner, à huit heures, je lui fis remarquer la hauteur et la violence extraordinaires des vagues sur le rivage, ainsi que l'aspect étrange des nuages chargés de pluie qui balayaient la plaine. J'étais si loin, en ce moment, de m'attendre à ce qui nous menaçait, que je parlais d'aller à cheval vers la côte quand l'orage aurait cessé, n'ayant jamais encore vu la mer si furieuse. Un quart d'heure après environ, les nègres attachés au service de notre maison entrèrent pour fermer les volets. Ils savaient que pendant la nuit les plantains qui ombrageaient les cases avaient été abattus par le vent, et ils l'avaient dit à notre femme de chambre Tyrrell; mais je n'avais rien entendu. Quelques minutes après que l'on eut fermé toutes les fenêtres, je m'aperçus que les contrevents de la chambre de Tyrrell battaient, bien que cette chambre fût au midi, dans la partie de la maison ordinairement la plus abritée. J'essayai de les attacher; mais le mouchoir de soie dont je m'étais servi fut emporté, et comme je n'avais dans la maison ni marteau, ni clous, ni planches, il me fallut abandonner les battants du volet à la tempête; en voulant pousser l'un d'eux, je sentis que le vent résistait plutôt comme une muraille de pierre ou comme une masse de fer que comme un courant d'air, même violent. Au dehors, deux personnes faisaient effort pour tenir les fenêtres plus solidement fermées. Je sortis pour les aider; mais nous n'avions aucun outil dans les mains. Un des deux hommes fut renversé devant moi, en face de la maison; l'autre et moi-même nous eûmes grand'peine à revenir sur nos pas pour gagner la porte et rentrer. La pluie, qui me frappait au visage et aux mains, me faisait l'effet de coups de fusils chargés à petits plombs. Il nous fallut beaucoup d'efforts et de persistance pour fermer la porte intérieurement.

Les fenêtres de l'extrémité de la grande chambre ne résistèrent pas longtemps. Je suppose qu'il était environ neuf heures lorsque l'ouragan les enfonça avec une violence et un bruit comparables à la décharge d'une batterie de gros canons. D'un coup, il avait ouvert les contrevents, les avait collés contre la muraille, et avait brisé les vitres. Je commençai à craindre sérieusement que bientôt il ne jetât à terre la maison elle-même. Mes livres étaient perdus. La pluie coulait et courait sur les rayons comme une rivière. Nous nous hâtâmes de transporter une partie des meubles dans le corridor, vers l'entrée. Nous plaçâmes Suzanne sur un sofa, et notre cuisinier noir voulut même tenter de lui servir à déjeuner. Cependant la maison commençait à trembler si violemment, et la pluie nous envahissait à ce point, que Suzanne ne put se tenir plus longtemps au corridor. Elle retourna à sa chambre. Je restai pour aviser à ce que l'on pourrait faire.

Sous la façade de la maison sont des celliers construits en pierre, mais non voûtés; on ne peut y descendre que par une porte et une fenêtre basse qui s'ouvrent en dehors. Or je savais, par ma propre expérience, que Suzanne n'aurait pu faire un seul pas au delà de notre porte sans être enlevée par la tempête, et probablement même tuée sur le coup. Notre seule chance semblait être de pratiquer un trou sous nos pieds pour descendre à ces celliers; mais quand le vieux cuisinier et moi nous voulûmes nous mettre à l'œuvre, nous nous vîmes dans l'impossibilité absolue de creuser, faute d'instruments. Il était évident que nous n'avions plus qu'à nous confier en Dieu. Les fenêtres de la façade craquaient et cédaient les unes après les autres; le sol même était agité comme vous avez vu quelquefois un rideau flotter au vent par un jour d'orage. J'allai à notre chambre à coucher; j'y trouvai Suzanne et une petite fille de couleur âgée de sept ou huit ans, et je ne leur dissimulai point que très-probablement nous n'avions pas plus d'une demi-heure à vivre. S'il m'eût été possible de songer à me sauver seul, j'aurais sans doute échappé au danger en rampant sur la terre, soit jusqu'à la cuisine, petite construction solide, en pierre, peu éloignée de la maison, soit même jusqu'au milieu des champs, loin des arbres et des habitations; mais Suzanne n'aurait pas été en état de faire trois pas. Dès qu'elle eut compris toute la grandeur du péril, elle devint parfaitement calme; elle s'assit sur mes genoux, dans le coin de la chambre qui nous paraissait le plus sûr. Pendant ce temps, les coups de vent, de plus en plus terribles, semblaient nous annoncer notre inévitable et très-prochaine destruction.

La maison était couverte de deux toits parallèles ΛΛ; le premier, qui était du côté de la mer, et qui protégeait le second, sous lequel nous étions réfugiés, fut enlevé vers dix heures environ. Voici deux petits plans qui peuvent donner une idée exacte de notre situation :




La figure 1 indique la distribution des chambres; la maison n'a qu'un rez-de-chaussée. — La figure 2 est le plan agrandi de la chambre *e*.

*a, a,* indiquent les fenêtres qui furent détruites les premières; les fenêtres *b, b, b,* cédèrent ensuite : mes livres étaient rangés entre ces dernières fenêtres et le long de la paroi opposée. Les lignes *c* et *d* marquent les directions des deux toits; *d* est celui qui était du côté de la mer; *e* est la chambre où nous nous étions réfugiés. Regardez maintenant la figure 2, qui, sur une plus grande échelle, montre les détails de notre chambre; *a* est le lit; *c, c,* deux cabinets; *b*, le coin où nous étions. J'étais assis dans un fauteuil, tenant ma femme entre mes bras; Tyrrell et la petite fille de couleur se serraient près de nous. Nous n'avions conservé aucune espérance de salut; à chaque minute, nous nous attendions à la chute du toit qui devait nous écraser.

Bientôt, en effet, le toit fut enlevé; la plupart des débris furent lancés au loin : mais une des grosses poutres tomba sur la colonne du lit *d*, et là, retenue d'un bout par la flèche de fer, elle resta de l'autre suspendue sur nos têtes. Qu'elle fût tombée seulement un pouce à droite ou à gauche de la colonne, et nous étions infailliblement écrasés. Les murs résistèrent, et, pendant une demi-heure, nous restâmes immobiles, priant Dieu et regardant ces murs qui tremblaient, craquaient et fléchissaient sous les effroyables secousses de la tempête.

Tyrrell et l'enfant, au moment où le toit avait disparu, s'étaient enfuies, à travers les décombres des autres chambres, du côté de la porte de sortie, et, grâce au secours de

ceux qui étaient dehors à regarder la maison, elles parvinrent jusqu'à la cuisine. Quelque temps après leur départ, et avant que nous connussions leur heureuse délivrance, un nègre parut tout à coup devant nous. Sa vue nous rendit un peu d'espoir. Lorsque nos pauvres nègres avaient appris que nous étions en danger, et tandis que leurs huttes s'envolaient, pour ainsi dire, autour d'eux, ils s'assemblèrent en toute hâte pour venir à notre secours. Le vieux cuisinier se mit à leur tête pour les encourager et les animer. Quatre fois, après avoir sauvé Tyrrell, il s'était élancé vers la maison, et quatre fois il avait été renversé. La cinquième fois, il atteignit la maison avec le nègre que nous avions vu le premier. L'espace de terrain qu'ils avaient eu à traverser n'était cependant au plus que de soixante pas. Deux ou trois minutes après, nous étions entourés des surveillants et d'un groupe de nègres qui, pour la plupart, s'étaient traînés sur leurs pieds et sur leurs mains. En réunissant tous leurs efforts, on transporta Suzanne à l'extrémité extérieure de la maison, et on la fit entrer dans un cellier par la fenêtre basse que l'on enfonça. La violence de la tempête s'était un peu affaiblie : autrement il eût été impossible de réussir.

Cependant le vent était encore terrible, et la pluie, tombant à flots, pénétrait à travers les planches dans le cellier, où Suzanne, Tyrrel et les nègres restèrent plus de deux heures : j'étais plein de la crainte que l'humidité et le froid ne fussent mortels pour Suzanne, si elle échappait à une fin violente. Heureusement nous avions du vin et des liqueurs sous la main : un verre de clairet lui rendit quelque chaleur. Aussitôt que je la vis à peu près en sûreté, j'allai avec un des surveillants aux hangars afin de voir si les nègres qui s'y étaient réunis en grand nombre avaient besoin de secours : ils étaient dans un pauvre état; toutefois aucun n'était blessé; je fis verser à chacun d'eux un petit verre de rhum, ce qui me parut ne pas les consoler médiocrement.

Lorsque je les quittai, la tempête avait redoublé et était devenue aussi terrible qu'au commencement; il me fallut chercher un abri dans une case ruinée : j'y restai une demi-heure. Mais ce fut la dernière fureur du vent. Vers une heure, la pluie elle-même avait en grande partie cessé; et comme, de toute la maison, il ne restait plus debout que la chambre *f*, encore était-elle toute délabrée, je plaçai Suzanne sur une chaise, et on la porta à notre hôpital, au bas de la colline; elle y passa les vingt-quatre heures suivantes dans une petite chambre pavée qui ne recevait aucune lumière; elle était beaucoup moins abattue et moins souffrante que je ne pouvais l'espérer après de telles épreuves.

Le lendemain, je fis déblayer l'entrée et le corridor de notre maison, et nous retournâmes habiter ses ruines. Une demi-heure après notre sortie du cellier, les murs qui faisaient face à la mer avaient été renversés. Le sol intérieur était jonché de leurs débris et de ceux de notre mobilier. Nos livres étaient détrempés comme s'ils eussent passé plusieurs heures dans la mer : la perte est irréparable; ce sont de vieux et fidèles amis que je ne remplacerai jamais; quelques-uns m'avaient été donnés par les personnes que j'aime et que j'estime le plus au monde.

Mon premier soin fut de faire reconstruire la chambre *g* pour y loger Suzanne. Huit jours après, nous nous rendîmes à Brighton où nous resterons jusqu'à ce que la santé de ma femme soit entièrement rétablie. Pendant ce temps, où nous rebâtira une nouvelle maison, et nous espérons nous y installer avant Noël.

Le toit de la cuisine a été à moitié emporté; mais je l'ai déjà fait réparer; les autres dépendances ont été toutes jetées à terre. Ma voiture est fort endommagée et mon cheval a été blessé pendant la chute de l'écurie.

Quel que soit mon désastre, combien ne dois-je pas être reconnaissant envers la Providence qui a préservé notre vie et celle de tous ceux qui sont sur notre propriété! C'est aussi pour moi un sujet de satisfaction que la manière dont se sont comportés tous les nègres dont on pouvait raisonnablement espérer les secours : ils se sont conduits comme des héros de l'antiquité, exposant leurs membres et leur vie pour nous sauver, nous et nos biens, tandis que leurs pauvres cases étaient dispersées comme des fétus de paille dans les tourbillons de l'ouragan. Il y a peu de blancs ici qui puissent rendre le même témoignage de leurs serviteurs noirs, et cette grande calamité a donné des preuves saisissantes de l'influence profonde qu'exercent en bien ou en mal sur les cœurs les relations habituelles entre le maître et l'esclave.

L'île de Saint-Vincent est en grande partie dévastée, et cependant ce qu'elle a souffert ne pourrait être comparé avec les horribles ravages que la tempête a faits à la Barbade. La ville n'y est plus qu'un monceau de ruines : on relève les cadavres par milliers, et il n'y a plus peut-être, dans toute l'étendue de cette île, dix propriétés dont les bâtiments soient encore debout.

Ce récit, qui, nous le croyons, n'avait pas encore été traduit en français, est extrait d'une lettre adressée, le 28 août 1831, par John Sterling à sa mère. John Sterling, mort en 1844, était un écrivain d'un vrai talent. Sa biographie a été écrite récemment par son célèbre ami Thomas Carlyle.

---

Dans le silence de l'histoire, la tombe est le meilleur document que l'on puisse consulter pour connaître la vie, les mœurs et la religion de nos pères. La géographie, la paléontologie, la céramique, la verrerie, la ferronnerie, la numismatique, la métallurgie, la joaillerie, la bijouterie, l'armurerie, toutes les sciences, tous les arts, toutes les connaissances du passé, sont dans les tombeaux. Nos antiques cimetières sont pour nous ce que les catacombes sont pour Rome, ce que sont pour l'Égypte les momies et les pyramides. Les musées de France, d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie ne sont pleins que de la dépouille mortelle des nations, et le Louvre lui-même n'est qu'un grand tombeau. L'abbé Cochet, *la Normandie souterraine.*

---

## LE LUXE EST UN MAL.

Voy. p. 8.

« Le luxe, dit-on tous les jours, donne du mouvement et de l'activité aux affaires, et c'est ainsi qu'il enrichit la société. »

Rien n'est plus faux.

Si dix mille francs sont employés à entretenir des chevaux de luxe et des valets, une fois le service de ces chevaux et de ces valets consommé, il ne reste rien.

Si ces dix mille francs ont été employés, au contraire, en travaux utiles, par exemple en drainages, non-seulement ils ont aussi fait vivre des valets (de ferme) et des chevaux (de labour), mais de plus ils ont créé une force productive de la valeur de dix mille francs. Il y a eu augmentation de richesse à la fois pour le propriétaire et pour le pays.

Dans l'une et l'autre hypothèse, le numéraire a circulé; mais quelle différence dans les résultats!

Loin d'imprimer du mouvement et de l'activité aux affaires, le luxe tend à les réduire, puisqu'il détruit sans retour ni compensation des capitaux (le travail, les instruments), et anéantit par conséquent leur puissance productive.

Il n'est pas vrai non plus qu'en augmentant les besoins le luxe donne le goût de travail; il excite seulement, outre

mesure, l'avidité pour les richesses bien ou mal acquises.

L'histoire nous apprend assez que le luxe ne se développe librement et largement que chez ceux qui acquièrent sans travail, soit par la guerre, soit par le jeu, soit par l'intrigue, la bassesse et autres qualités du courtisan.

Le luxe tend toujours à faire ressortir l'inégalité des conditions.

La morale blâme les consommations personnelles exagérées, parce qu'elles attestent l'égoïsme et la vanité.

L'économie politique les blâme également, parce qu'elles épuisent la société et y engendrent toujours le paupérisme et la misère.

Lorsqu'on veut dépenser plus qu'on ne produit par son travail, on s'appauvrit rapidement; et les prodigalités vaines ne sauraient être un titre de gloire dans une société où la loi du travail est reconnue.

Lorsqu'un petit nombre consomme sans mesure, les privations du grand nombre sont excessives, et les moyens légitimes d'acquérir suffisent rarement à des besoins exagérés.

Dans le nord des États-Unis, où l'égalité est plus grande qu'en Europe, la consommation moyenne est plus élevée que chez nous; en d'autres termes, il y a généralement plus de familles vivant à l'aise, tandis que le luxe et la misère y sont moindres.

« Les personnes, dit J.-B. Say, qui, par un grand pouvoir ou de grands talents, cherchent à répandre le goût du luxe, conspirent contre le bonheur des nations » ([1]).

## LA VIERGE DES DRUIDES,

### A CHARTRES.

Une vieille et bizarre tradition de la ville de Chartres fait remonter aux druides l'existence ou du moins la pensée de la superbe église à laquelle la cité des Carnutes doit justement sa célébrité. Des historiens, qui passent pour fort sérieux ([2]), ont même écrit que trois ou quatre cents ans *avant* la naissance de la Vierge, les prêtres païens avaient voué un autel et une statue *Virgini pariturœ* (à la Vierge qui doit enfanter), dans les grottes où ils faisaient leurs sacrifices et où, plus tard, les premiers chrétiens trouvèrent un refuge et une retraite. Cette prétendue sculpture des Gaulois (qui très-probablement n'ont jamais rien sculpté) avait été précieusement conservée, et elle ne fut brûlée qu'en 1792, lors de la tourmente révolutionnaire. Devant elle étaient suspendus les riches ex-voto des pèlerins qui venaient visiter son saint temple; à ses pieds s'accomplissaient les miracles qui attiraient en foule les fidèles dans l'église Notre-Dame. Elle était haute de deux pieds et demi, noire comme celle qu'on adore aujourd'hui sous le nom de Vierge noire, en bois de poirier, symbole de la fécondité, et d'un travail si simple et si naïf que, suivant l'expression de l'abbé Estienne, on l'aurait crue faite à coups de serpe. Au reste, en voici la description telle qu'on la trouve dans un vieil inventaire de 1682 :

« Elle est vêtue d'une robe qui lui descend jusqu'aux talons; par-dessus, elle a une mante en forme de chasuble antique qui se retrousse sur les bras. Elle a un voile sur la tête, qui ne lui couvre pas le visage, tombe le long du cou et se va perdre derrière les épaules; elle a par-dessus une couronne bordée de feuilles de chêne en manière de fleurons. Sa chaussure est à l'antique et l'on en aperçoit l'extrémité au défaut de sa robe. La chaise où elle est assise n'est composée que de quatre bâtons joints, des deux côtés de la figure, seulement par des morceaux de paille, sans avoir aucun fond ni dossier.

» L'enfant qu'elle tient sur elle a la tête nue et les pieds aussi. Il n'a qu'une simple tunique dont il est revêtu. Il tient une boule dans sa main gauche et donne sa bénédiction de la droite. Ses yeux sont ouverts, au lieu que ceux de sa mère sont fermés, ce qui n'a pas été fait sans dessein, car les anciens philosophes n'ont représenté cette mère vierge avec les yeux fermés que pour marquer que celle qu'ils honoraient sous cette figure n'était pas encore au monde; tandis qu'ils ont ouvert les yeux de son enfant pour faire connaître qu'ils le croyaient existant avant tous les siècles et de toute éternité.



Sculpture du moyen âge que l'on conservait dans la cathédrale de Chartres avant 1792, et que l'on prétendait être une œuvre des Gaulois. — D'après un dessin de « l'Inventaire du trésor de l'église Notre-Dame de Chartres, » dressé en 1726 et conservé aux archives du département d'Eure-et-Loir.

» Comme cette statue est extrêmement antique, le travail en est très-grossier et répond bien à ce qu'on peut attendre de gens qui n'habitaient que les bois et les forêts comme les druides. La naïveté de la couronne bordée de feuilles de chêne, la simplicité de la chaise et l'expression ingénue de tout l'ouvrage fait assez reconnaître ces temps primitifs. On y remarque néanmoins une certaine majesté qui imprime du respect et de la vénération à tout le monde. Aujourd'hui, le visage est rempli de mastic en plusieurs endroits, et particulièrement aux joues qui étaient toutes cavées et creusées à force d'y avoir présenté des chapelets au bout de crochets de fer. »

([1]) Courcelle-Seneuil, *Dictionnaire d'économie politique.*

([2]) Entre autres : — Souchet, *Histoire de la ville et de l'église de Chartres;* — Pintard, *Histoire chronologique de la ville de Chartres;* — Hérisson, *Histoire de la translation des reliques de saint Piat.*

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

# COBLENZ.

Voy., sur Ehrenbreitstein, la Table des vingt premières années.




Vue de Coblenz, prise du haut d'Ehrenbreitstein. — Dessin de Stroobant.

Coblenz doit son nom à sa position. Elle est située au confluent du Rhin et de la Moselle, et les Romains, qui bâtirent en ce lieu un fort, 13 ans avant Jésus-Christ, l'appelèrent *Confluentia* ou *Confluentes*. De ce mot latin légèrement germanisé est venu celui de Coblenz. A l'époque où Antonin écrivit son Itinéraire, cette forteresse avait environ mille habitants. Aux Romains succédèrent les rois francs, qui se bâtirent un palais à *Confluentia*, appelée *Cophelnuci*. Quand les trois fils de Louis le Débonnaire se partagèrent l'empire de Charlemagne, les préliminaires du fameux traité de Verdun (843) furent discutés dans une diète impériale qui se tint à l'église de Saint-Castor, la cathédrale de Coblenz. Après avoir fait partie du royaume de Lorraine, à la suite de ce partage, Coblenz se vit réunie à l'empire d'Allemagne, en 978, par Othon le Grand. En 1018, Henri le Pieux la donna à Poppo, archevêque de Trèves; les successeurs de Poppo la cédèrent aux comtes palatins du Rhin; elle passa par mariage à la maison de Nassau; puis elle revint, sous forme de gage, à ses anciens possesseurs les archevêques de Trèves (1253). Mais, pendant ces deux siècles, elle s'était complétement affranchie de leur juridiction, et sa bourgeoisie, qui avait secoué

en partie le joug de sa noblesse, en avait fait un des principaux centres commerciaux de l'Allemagne. Elle s'étendait alors non-seulement au-dessous d'Ehrenbreitstein, mais sur la rive gauche de la Moselle, où l'on cherche vainement aujourd'hui des traces du petit Coblenz.

Vers la fin du treizième siècle, les archevêques de Trèves, souverains de Coblenz, voulurent fortifier cette ville sous le prétexte de la mettre à l'abri d'une attaque extérieure, mais en réalité pour augmenter leur autorité et reprendre à la bourgeoisie les libertés qu'elle avait conquises. Les bourgeois avaient d'abord favorisé ce projet et voté des fonds pour la construction d'un mur d'enceinte; ils s'y opposèrent ensuite quand ils virent le piége qui leur était tendu. Une insurrection éclata. Après une guerre sanglante, qui dura deux années, l'archevêque Henri l'emporta. Coblenz, toutefois, reconquit, sous Diether, le successeur de Henri, les libertés et les priviléges dont ce dernier l'avait dépouillée; mais le successeur de Diether, Baudouin de Luxembourg (1354), la soumit de nouveau à son autorité absolue. Du reste, il fut le bienfaiteur de la ville asservie : il l'entoura de fortifications; il agrandit Ehrenbreitstein, appelée alors Hermannstein; il bâtit le vieux pont sur la Moselle; il détruisit tous les châteaux situés sur son territoire, où des barons et des chevaliers exerçaient impunément la profession de voleurs de grand chemin; il rétablit partout l'ordre et la paix, et, à sa mort, qui eut lieu en 1367, il laissa la ville de Coblenz, sinon libre, du moins florissante.

A dater de cette époque, l'histoire de Coblenz peut se résumer par quelques dates. Pendant la guerre de Trente ans, elle fut prise, en 1632, par les Suédois, puis par les Français; en 1636, par les Impériaux. En 1688, Boufflers la bombarda vainement; ne pouvant s'en emparer, il la réduisit en cendres. En 1786, elle devint la résidence des électeurs de Trèves; en 1792, l'asile principal de l'émigration française. Prise par Marceau en 1794, elle fut plus tard le chef-lieu d'un département de l'empire français (Rhin-et-Moselle).

Depuis 1815, Coblenz appartient à la Prusse, qui la possède encore aujourd'hui. Elle est la capitale des provinces rhénanes de la Prusse. Sa population s'élève à 20 000 habitants, dont 3 000 réformés; à 26 000, en y comprenant la population d'Ehrenbreitstein et la garnison, qui se compose de 6 bataillons d'infanterie, 9 compagnies d'artillerie et 2 compagnies de pionniers : en tout 4 000 hommes. Comme point militaire, Coblenz est un lieu important. « Ses trois forteresses, a dit V. Hugo, font face de toutes parts. La Chartreuse domine la route de Mayence, le Petersberg garde la route de Trèves et de Cologne, l'Ehrenbreitstein surveille le Rhin et la route de Nassau. Un pont de trente-six bateaux construit, en 1819, sur le Rhin; un pont de quatorze arches sur la Moselle, bâti en pierre de lave, sur les fondations mêmes du pont édifié, vers 1311, par l'archevêque Baudouin; le célèbre fort Ehrenbreitstein, rendu aux Français le 27 janvier 1799, après un blocus où les assiégés avaient payé un chat 3 francs et une livre de cheval 30 sous; un puits de 580 pieds de profondeur, creusé par le margrave Jean de Bade; un bon vieux couvent de franciscains, converti en hôpital en 1804; une Notre-Dame romane, restaurée dans le goût Pompadour et peinte en rose; une église de Saint-Florin, convertie en magasin de fourrage par les Français, aujourd'hui église évangélique, et peinte en rose; une collégiale de Saint-Castor, enrichie d'un portail de 1805, et peinte en rose; point de bibliothèque : voilà Coblenz. Quant à moi, je n'y suis pas entré; tant d'églises roses m'ont effrayé! »

L'intérieur de la ville offre, il est vrai, peu d'intérêt. La vieille ville, — la partie la plus rapprochée de la Moselle, — est un peu animée; mais elle n'a que des rues étroites, tortueuses, malpropres. Si la ville neuve, ou la ville de Clément, qui s'étend derrière le château royal, bâti de 1778 à 1786 par Clément Wenceslas, le dernier évêque électeur de Trèves, a des rues régulières et droites, elle paraît inhabitée, tant les passants y sont rares. Toutefois, on ne devrait pas se contenter de voir Coblenz du pont des bateaux à vapeur; il faut débarquer, passer derrière un affreux mur, complétement inutile, qui dérobe la vue du quai, bordé, au delà du château royal et du palais du Gouvernement, de magnifiques hôtels et de belles maisons particulières; il faut surtout traverser le pont de bateaux, qui a 163 mètres, et monter, soit à la forteresse d'Ehrenbreitstein, soit sur les hauteurs voisines de Pfaffendorf. De ces belvédères naturels et artificiels, on découvre une des plus belles vues des bords du Rhin. A ses pieds, on a le Rhin, qui, à peine sorti des montagnes, reçoit la Moselle, et, entraînant ses eaux sans les mêler d'abord avec les siennes, décrit des courbes gracieuses de la base des riantes collines qui bordent sa rive droite jusqu'à la chaîne de montagnes plus éloignée où il se perd à l'horizon. A la jonction des deux fleuves, Coblenz, enrichie par son commerce, qui prend chaque année plus d'extension, paraît déjà à l'étroit dans l'enceinte de ses fortifications. De quart d'heure en quart d'heure, son pont, où se croise incessamment une foule active, s'ouvre pour laisser passer, soit un bateau à vapeur, soit une flottille de bateaux à voiles traînés par des remorqueurs. A gauche, on voit le fort Alexandre et le fort Constantin; à droite, sur la rive gauche de la Moselle, se développe, sur le Petersberg, le fort François; enfin, au delà de la Moselle et du Rhin s'étend une vaste plaine, parsemée de villages que terminent à l'ouest et au nord les chaînes de montagnes volcaniques appelées Maifeld et Eifel. Tout en admirant les riches cultures de cette plaine accidentée, on ne peut s'empêcher de songer aux nombreuses batailles qui s'y sont livrées, depuis le jour où César s'y est promené en triomphateur, jusqu'à celui où Marceau et Hoche y ont été ensevelis. C'est sur ces hauteurs que Childe-Harold s'écrie :

Honneur à Marceau !... Courte, brave et glorieuse fut sa jeune carrière. — Deux armées le pleurèrent, celle qu'il commandait et celle qu'il combattait... Puisse l'étranger qui passe près de sa tombe prier pour le repos de l'âme de ce héros!... Car il fut le champion de la liberté, — un de ces hommes, peu nombreux, qui, armés par elle, n'ont pas outrepassé le droit de répression qu'elle leur accorde. Il avait conservé la pureté immaculée de son âme, et ceux qui lui ont survécu ont pleuré sa mort.

---

## LA DERNIÈRE ÉTAPE.

### JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47.

### VII. RENÉ ET FÉLICITÉ.

Le jour baisse, l'air s'est refroidi; j'ai songé à allumer mon feu et j'ai sonné Félicité, mais inutilement. Il a fallu me décider à l'aller chercher moi-même. Je l'ai trouvée sur le seuil avec René. J'ai cru d'abord qu'elle le conseillait; mais, en m'approchant, je me suis aperçu que c'était René qui avait la parole; Félicité écoutait d'un air embarrassé. Les rôles auraient-ils été changés subitement, et prêcherait-on la prêcheuse?

Je n'ai pu m'en assurer, car au bruit de mes pas René s'est brusquement interrompu, Félicité est venue à moi, et je l'ai envoyée allumer mon feu.

L'attitude du valet de Roger m'a paru singulière : il était très-rouge et tenait à la main son chapeau dont il regardait le fond, comme s'il y eût cherché quelque bonne idée tombée là de son cerveau et pour le moment égarée. Quand je lui ai demandé des nouvelles de son maître, il m'a ré-

pondu en balbutiant et a bientôt rompu l'entretien, sous prétexte d'aller reprendre un panier oublié à l'office.

Je suis retourné au salon ; mais, en passant, j'ai jeté un coup d'œil à travers le vitrage de cet office. René s'était arrêté devant la petite corbeille qui renfermait le tricot de Félicité ; il a regardé derrière lui ; je l'ai vu glisser une lettre dans la chaussette commencée ; puis il s'est échappé comme un écolier en maraude.

Quand le bruit de la porte d'entrée m'a averti qu'il était parti, je suis entré à l'office, j'ai saisi le mystérieux billet et j'ai repris le chemin du salon.

Félicité achevait d'allumer le feu. Je lui ai gravement présenté la missive.

— Une lettre pour vous, Félicité.

Elle m'a regardé d'un air effaré.

— Une lettre, Monsieur... d'où ça donc?

— De votre corbeille à tricot.

Elle a ouvert les yeux encore plus grands.

— Bonté du ciel ! et qu'est-ce donc que ce peut-être, Monsieur?

— Vous me le direz quand vous aurez lu.

— Si Monsieur voulait lire lui-même... Je n'ai de bons yeux que pour la moulée.

Je ne me le suis pas fait répéter et j'ai rompu le cachet.

La lettre était écrite sur une feuille de papier embellie de vignettes coloriées : les roses, les pensées et les immortelles encadraient la page d'une guirlande symbolique ; l'écriture était à l'encre rose et ornée, au commencement de chaque ligne, d'une de ces majuscules à l'air théâtral, qui font l'effet d'un tambour major en tête de son régiment.

Félicité a penché la tête par-dessus mon bras pour voir l'épître illustrée, et n'a pu retenir un cri d'admiration.

— Oh ! Monsieur, est-ce possible que ce soit pour moi ce qui est écrit sur ce beau papier?... Voyez, que de bouquets!... Ça a l'air de la lettre d'un prince... ou d'un député.

— Les princes reçoivent des bouquets, ma chère, mais ils n'en donnent pas, et les députés gardent les fleurs pour leurs discours.

— Mais qui donc peut m'écrire si poliment?

— Ecoutez.

Et j'ai commencé à lire haut, sans prendre garde aux endroits où l'écrivain, comme la servante des *Femmes savantes*, avait *manqué à parler Vaugelas !*

« Mademoiselle Félicité,

» La présente est pour vous informer des sentiments dont auxquels je m'honore d'être plein à votre égard, et que, n'osant vous le dire de ma propre bouche, j'ai celui de vous l'écrire de plume, avec l'espérance que le papier ne pourra vous offenser.

» D'autres particuliers vous auront dit, je suppose, qu'ils vous trouvaient mieux que Vénus ou telle autre dame du grand ton ; je me suffirai de vous avouer franchement que je vous aime comme vous êtes, et que si j'avais l'agrément de vous avoir pour épouse, je n'aurais plus rien à demander au ciel, et que je pourrais mourir.

» C'est pourquoi je viens vous demander franchement si vous voulez me faire ce plaisir. J'ai trente-huit ans, quatre cent cinquante-six francs placés à la caisse d'épargne, et tous mes papiers qui sont en règle, même le certificat du médecin qui m'a vacciné. On me propose un petit fonds de commerce que j'achèterai si c'est un effet de votre part.

» Ayez donc la bonté de me répondre le plus tôt possible, car je ne puis plus attendre. Chaque fois que je vous vois dans votre cuisine, je suis sur le gril, rapport à mon amitié pour vous. Tel est mon caractère. Nonobstant, je viendrai chercher la réponse demain si Monsieur m'envoie en commission, et j'espère encore, mademoiselle Félicité, que vous ne refuserez pas de faire la mienne.

» Avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

» Votre respectueux et dévoué amoureux,

» René Lervieux. »

Pendant toute la lecture de cette singulière lettre, Félicité n'a fait entendre que des interjections, des cris d'admiration ou des éclats de rire ; mais, au nom du signataire, elle s'est tue subitement. J'ai relevé la tête ; elle était rouge et ses yeux brillaient comme des étoiles.

— Seigneur ! c'est de lui ! a-t-elle dit d'un accent troublé ; Monsieur est sûr d'avoir bien lu... c'est bien de René?

— Voyez vous-même.

Je lui ai montré la lettre ; elle a eu l'air d'épeler le nom, comme pour être plus sûre, et des larmes lui sont venues aux yeux.

— Êtes-vous fâchée de la demande ? ai-je repris.

— Oh ! non, Monsieur... bien au contraire !

— C'est-à-dire alors que René et vous étiez d'accord ?

— Possible, Monsieur, mais c'était sans le savoir. Pauvre cher homme... il me disait seulement qu'il s'ennuyait seul...

A ce souvenir, son attendrissement a redoublé ; elle a feint de ranger les fauteuils à l'autre bout du salon, mais je l'ai vue s'essuyer les yeux. C'était un aveu trop clair pour qu'on pût s'y tromper.

La malheureuse s'est laissée prendre à l'amour de ce nigaud. Nul doute qu'elle n'accepte sa demande et qu'elle ne m'abandonne pour se mettre en ménage.

A cette pensée, je n'ai pu maîtriser un sentiment de désappointement et d'impatience. J'ai brusquement rejeté à l'un des croissants du foyer les pincettes que je tenais.

— Voyons, me suis-je écrié, il faut pourtant que je sache ce qu'il en est; si vous êtes satisfaite, pourquoi pleurer?

— C'est vrai, Monsieur... c'est bien vrai ! a-t-elle repris en tâchant de rattraper une dernière larme... c'est tout plein bête... mais voilà qui est fini.

Elle s'essuyait les yeux avec son tablier et me regardait en riant. Son rire m'a agacé encore plus que ses larmes.

— Alors c'est convenu, c'est terminé, ai-je dit en me levant, vous me quitterez pour épouser René.

Elle a fait un sursaut en relevant la tête.

— Ah ! Jésus ! s'est-elle écriée, je n'avais point pensé à ça !

— Mais il le faudra bien ! ai-je continué avec une certaine aigreur. Vous ne me croyez pas assez riche pour avoir chez moi une servante et un valet de chambre. René ne vous dit-il point, d'ailleurs, qu'il veut entrer dans le commerce ?

— C'est juste ; j'y songe à cette heure.

— Et songez-vous aussi aux résultats du commerce, à l'insuffisance de vos ressources pour le faire prospérer, par quelles angoisses et par quelles privations vous arriverez peu à peu à la misère?

— Dieu de bonté ! qui a dit ça à Monsieur?

— L'expérience ! Voyez où en sont toutes les pauvres filles qui ont voulu renoncer à l'aisance et à la sécurité dont elles jouissaient chez un maître pour braver les chances du mariage. Rappelez-vous d'abord la voisine Marguerite, abandonnée par son mari...

Elle m'a interrompu vivement.

— Ah ! mais René est un brave homme, lui !

— Soit. Voyez alors la petite mercière du coin, qui n'a pas à se plaindre de son mari, mais qui ne peut nourrir ses six enfants...

— Et de si beaux enfants ! a dit Félicité dont les yeux sont devenus humides; si bons à aimer que, comme elle le

disait encore hier, elle ne donnerait pas tant seulement le moins chéri pour la couronne de France.

— Mais, un jour ou l'autre, elle les donnera pour rien à l'hôpital ! ai-je répliqué durement, car c'est la destinée ordinaire de ces pauvres êtres mis au monde pour souffrir. L'hôpital ou la prison, c'est-à-dire la misère ou le vice... à moins que ce ne soit tous deux !

Et pour mieux convaincre, j'ai appelé à mon secours la statistique ; j'ai montré cette plaie du prolétariat s'étendant et s'envenimant par elle-même ; je me suis efforcé de mettre à la portée de celle qui m'écoutait les principaux arguments de Malthus ; je l'ai montrée devenue l'Ève d'une race maudite qui n'avait point sa place dans le banquet humain !

La pauvre fille n'a rien compris à mes paroles, si ce n'est que je désapprouvais son mariage avec René, et elle s'est mise à sangloter. Son chagrin m'a ému. Je l'ai consolée de mon mieux, en lui disant que nous en reparlerions demain.

Ce matin, j'ai fait venir Félicité pour reprendre l'entretien d'hier. Elle avait le sang au visage, les paupières gonflées et les joues marbrées de larmes ; mais ses traits exprimaient une sorte de résolution fébrile. Je lui ai demandé si elle avait réfléchi. Elle a répondu précipitamment qu'il n'y avait plus à revenir, qu'elle épouserait René. Et comme j'ai voulu reprendre mes objections de la veille, elle m'a interrompu.

— C'est sûr que Monsieur doit avoir raison, a-t-elle dit ; mais pas moins j'ai confiance en la bonté de Dieu. Il ne peut pas avoir défendu aux pauvres gens d'être heureux, et pour ça faut bien qu'ils aient droit de s'aimer.

— Et qui vous garantit l'avenir? ai-je demandé ; d'autres ont une famille, une position, des épargnes suffisantes : mais vous?

— Eh bien ! nous aurons la Providence, a-t-elle dit en joignant les mains avec ferveur.

En tout autre cas, j'aurais été touché de cette pieuse confiance ; mais je n'y ai vu, cette fois, que le subterfuge d'une passion qui cherchait à s'excuser en mettant son imprudence sous la sauve-garde de Dieu. Il y avait dans le ton, dans l'air, dans l'attitude de Félicité, quelque chose de têtu que je ne lui connaissais point encore ; évidemment elle avait repoussé d'avance toutes les objections ; elle n'en écouterait aucune, son désir était sa loi.

Habitué à sa soumission, j'ai été blessé de cette révolte subite ; j'ai trouvé de l'ingratitude dans cette facilité à rompre l'espèce d'association qui nous unissait depuis quinze années ; je me suis dit avec amertume que les serviteurs les plus dévoués et les plus fidèles n'aimaient, chez nous, que le pain assuré et le toit qui les protégeait. A force de bons traitements, de confiance, nous croyons leur faire prendre racine dans notre vie, les lier à nos destinées comme d'humbles amis. Chimère ! à la première occasion l'esclave déguisé rompt sa chaîne. Rien ne le mêle à nous, rien ne l'attache ; nous espérions en faire une feuille du grand arbre de la famille, ce n'est qu'un oiseau caché dans ses branches et qui s'envole au premier rayon de soleil.

Ceci m'a aigri. J'ai congédié froidement Félicité en lui déclarant qu'elle était libre et que j'allais m'occuper de pourvoir à son remplacement. La pauvre fille, très-émue, aurait voulu répondre, s'excuser ; mais les paroles lui ont manqué ; elle m'a regardé d'un air suppliant, comme si elle m'eût demandé de la deviner, de dire pour elle ce qu'elle pensait. J'ai gardé mon sentiment hautain et elle a été forcée de partir sans s'expliquer.

*La suite à une autre livraison.*

---

## UNE FERME DE LA BRIE FRANÇAISE.

Suite. — Voy. p. 20, 42.

LA LAITERIE. — LA FROMAGERIE. — LE FROMAGE DE BRIE. PRESSE A FROMAGE. — BARATTE PERFECTIONNÉE.

« Trois grands principes doivent présider à l'établissement et au bon entretien de toute laiterie, nous dit le fermier : — exposition au nord avec abri au midi ; — température constante entre 10 et 14 degrés centigrades ; — propreté extrême. Quiconque s'écartera de ces règles s'en trouvera mal. Il faut les observer également, soit qu'on veuille seulement conserver le lait destiné à être consommé en nature, soit qu'il s'agisse d'une laiterie à fromage ou d'une laiterie à beurre. Il est essentiel aussi que le local soit éloigné des




Une laiterie. — Dessin de Ch. Jacque.

endroits qui peuvent dégager des odeurs fortes, ou de ceux qui produiraient des commotions trop violentes.

» Dans nos fermes, ajouta-t-il, nous avons généralement deux laiteries, celle d'été et celle d'hiver. Cependant, quand la disposition des lieux nous le permet, nous n'en avons qu'une. Pour deux raisons capitales, elle est placée à côté des étables. Voyez cette petite fenêtre, s'ouvrant à volonté par un panneau à coulisse bien ajustée : elle communique avec l'étable qui nous donne gratuitement sa chaleur; un simple thermomètre suffit pour nous indiquer quand il faut ouvrir ou fermer plus ou moins cette véritable bouche de calorifère. C'est là notre première raison. La seconde, c'est que le service ne souffre nullement au moment de traire; les transports sont faciles, la main-d'œuvre et le temps sont économisés. »



Une fromagerie. — Dessin de Ch. Jacque.

La laiterie où nous étions entrés, et dont nous donnons le dessin, reçoit les produits de quinze vaches. Elle a $7^{m},50$ de largeur, 11 mètres de longueur, et $2^{m},20$ de hauteur; elle cube donc $181^{m},50$, soit un peu plus de 12 mètres cubes par tête. Tous les jours, on y récolte en moyenne neuf fromages de $1^{k},500$ environ.

Le sol est bituminé; des rebords de 20 centimètres remontent au pied des murs; la dépense n'a été que de 6 francs par mètre superficiel. On a ménagé une pente qui laisse écouler toutes les eaux d'égouttage ou de lavage au dehors. Avant l'emploi du bitume, on se servait de dalles ou de briques posées de champ; mais, quelque précaution que l'on prît pour boucher les joints avec les meilleurs ciments, l'eau finissait par y pénétrer, et bientôt donnait lieu à des exhalaisons malsaines et nauséabondes.

Un robinet, placé à la partie la plus élevée, fournit l'eau nécessaire aux opérations de nettoyage. De cette façon, les domestiques n'ont aucun prétexte pour négliger les soins de propreté indispensables. Les murs sont blanchis à la chaux au moins une fois par an; il est essentiel que rien ne puisse s'en détacher. Les moindres toiles d'araignées sont bien vite enlevées, et la cause en est détruite. Toutes les ouvertures sont soigneusement recouvertes de canevas, destinés à empêcher le passage des mouches. Les filles de service laissent leurs sabots à la porte et en chaussent d'autres qu'elles tiennent en réserve à l'intérieur.

Ici le plafond est voûté, parce que la laiterie se trouve comprise dans les bâtiments mêmes; mais une toiture en chaume ou en roseau, avec un appentis très-développé, est ce qui convient le mieux aux laiteries isolées.

Le rayon qui est à la hauteur mi-corps de la femme dans notre dessin, est ce qu'on appelle le *dressoir*. C'est une forte planche en chêne de 55 centimètres de largeur, supportée par des crampons en fer scellés dans le mur, de façon à donner à l'ensemble une pente légère et suivie qui égoutte les liquides vers la gauche du spectateur. Elle est cannelée à l'aide de baguettes analogues à celles qu'on rencontre sous ses pieds dans les omnibus de nouveau modèle. Le tout est recouvert d'une lame de plomb de 5 millimètres d'épaisseur.

Dans certaines laiteries, le dressoir est en pierre dure ou même en marbre; mais, avec le temps, la surface se creuse et il s'y forme des rigoles difficiles à entretenir suffisamment propres. C'est sur ce dressoir que toutes les manipulations ont lieu.

Aussitôt que le lait est recueilli, on le passe dans un tamis de crin et on le met dans ce qu'on appelle des jattes à cailler. Ce sont des baquets en bois ou en terre comme on en voit un à gauche, derrière deux pots à crème. Ces jattes ont 40 centimètres de diamètre et 30 de profondeur.

Quand on veut faire des fromages gras ordinaires du commerce, on met immédiatement en présure. Dans la Brie, on emploie généralement le quatrième estomac d'un veau, communément appelé une mulette ou caillette; on le dépose dans un pot quelconque avec du sel, quelquefois du vinaigre. Quand on veut mettre en présure, on trempe une cuiller dans ce pot, de façon à l'humecter des sucs gastriques qui tapissent la face interne de ce jeune estomac; on la plonge ensuite dans la masse du lait en agitant, comme quand on bat des œufs avec une fourchette pour faire une omelette.

Le lendemain matin, le lait étant caillé, on dispose deux ou trois gros moules de bois d'un seul morceau sur un plancheau placé sur l'égouttoir. Avec une espèce de truelle à poisson, on prend des tranches de caillé qu'on place dans cet échafaudage provisoire. On a grand soin de les ranger régulièrement à côté et au-dessus les unes des autres, de façon à ne laisser aucun vide.

Dans ce premier état, la couche de caillé, qui a ici 40 centimètres de diamètre, porte 10 centimètres de haut. Quatorze litres de lait suffisent pour ce moule. Lorsque le petit lait est sorti, et que l'ensemble est assez ferme pour qu'on puisse le manier, on change de moule ; alors le fromage n'a plus guère que 3 à 4 centimètres d'épaisseur. On le sale aussitôt avec du sel gris très-fin et très-sec, qu'on obtient soit en faisant passer le sel du commerce au four, soit en le laissant un peu de temps devant le feu. Ensuite on le broie dans une petite paire de meules portatives dont on règle l'écartement avec une vis particulière.

Depuis le moment de la *traite* jusqu'à celui de la transformation que nous venons de décrire, il ne s'est passé que vingt-quatre heures. On laisse assez généralement encore ces fromages dans la laiterie, sur les rayons de 50 centimètres de largeur que nous voyons au-dessus de la tête de la ménagère. Ils sont placés là sur des clayettes qui ne sont autre chose que des brins de paille de seigle ou des joncs très-fins cousus ensemble. Ces clayettes reposent sur des clayons, c'est-à-dire sur un assemblage de branches d'osier formant un disque plus grand que celui du fromage. Cette disposition permet à l'air de passer entre la planche qui sert de rayon et la partie inférieure du fromage.

Tous les jours on retourne le fromage ainsi disposé, et quand il s'est suffisamment affermi, quand les surfaces libres ont pris une certaine consistance, ce qui arrive généralement le cinquième jour, on les transporte dans la chambre aux fromages. Ils ont alors une légère teinte bleue.

La fromagerie est située au midi et tient immédiatement à la laiterie, qu'elle garantit. Elle doit toujours être très-sèche; un parquet en planches l'isole assez pour qu'on n'ait pas à craindre l'humidité.

Rien n'est simple comme la disposition des rayons. Ils sont mobiles et supportés seulement par deux ou trois échelles à pied, suivant la longueur des planches. Tous les jours les fromages sont visités et retournés avec soin. Une ouverture ou trappe semblable à celle de la laiterie entretient la température que nous avons déjà indiquée. Au besoin, un poêle ou un réchaud sert à mettre, en hiver, la fromagerie dans les conditions isothermes indispensables.

En général, du vingt-cinquième au trentième jour, chaque face des fromages devient sensiblement bleuâtre, tandis que les bords sont d'un rouge terne : le doigt fait fléchir la pâte sans éprouver beaucoup de résistance : c'est alors qu'on les livre au commerce.

En été, les fromages portés au marché sont habituellement de la quatrième semaine; en hiver, de la cinquième.

D'après des calculs que nous avons vérifiés, le lait produit en moyenne le dixième de son poids en fromage. Le diamètre des fromages, arrivés à l'état marchand que nous venons de décrire, est réduit de 40 à 37 centimètres, et la hauteur, c'est-à-dire l'épaisseur, de 10 à 3.

La réputation du fromage de Brie est européenne. Il s'en faut de beaucoup cependant qu'il soit toujours bon. Notre guide nous expliqua d'où venait l'extrême inégalité que l'on remarque entre les qualités de ce produit si renommé.

Tous les fermiers ne procèdent pas de la même manière; il en est qui veulent retirer de leur lait, non-seulement du fromage, mais encore du beurre. Ils laissent monter la crème, ne mettent en présure qu'après l'avoir enlevée, et font ainsi ce qu'on appelle des fromages maigres. Beaucoup de fermiers ont été entraînés à cette méthode par l'avilissement des prix. Il faut vendre actuellement beaucoup pour peu d'argent; les producteurs renoncent aux grands moules pour adopter les moyens ou les petits.

Outre les fromages gras ordinaires et les fromages maigres dont nous venons de parler, il en existe encore d'un autre genre qui ne se trouvent pas dans le commerce et qu'on appelle fromages de maître. Ils sont de petite dimension ; on les réserve pour les amis et connaissances; rarement on les vend. Voici comment on les obtient.

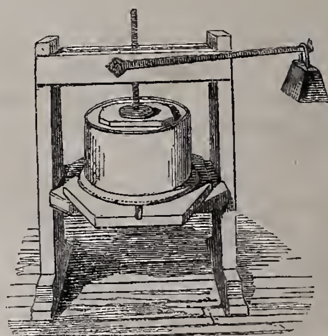
Au lieu de mettre en présure tout le lait de la traite, comme nous l'avons dit, on en laisse monter une certaine quantité d'une traite sur l'autre, et on prend la première crème. On la mélange aussitôt avec du lait chaud, sortant du pis de la vache ; on met en présure et on opère ensuite par les procédés ordinaires. On obtient ainsi un fromage exquis, surtout quand il est fait dans la saison, c'est-à-dire à l'époque des regains.

C'est en septembre, octobre et novembre, que les fromages de Brie ont toute leur saveur; en hiver, ils sont encore très-bons, mais en été ils sont notablement inférieurs. Ils sont d'ailleurs à cette époque moins recherchés, à cause des vers qui s'y mettent trop souvent et des ressources qu'offre la saison pour la composition des desserts.

Ajoutons quelques détails pour la satisfaction des personnes qui aiment ce qu'on appelle des fromages faits, coulants; voici comment on obtient cette qualité douteuse. Il faut mettre les fromages dans une bonne cave ordinaire et les envelopper d'un linge humide, en ayant soin de les visiter tous les jours, pour les retourner et pour entretenir l'humidité modérée de l'enveloppe; quelques jours suffisent pour les amener à point, et prêts à être servis, quand la pâte en est bonne, bien entendu. Si l'on a affaire à un fromage maigre, il s'affaisse et ne peut retenir entre ses bords sa pâte trop fluide, trop peu butyreuse, et il devient impossible de le présenter sur une table.

En remarquant notre curiosité et notre attention, le fermier nous demanda gaiement si, par hasard, quelqu'un d'entre nous avait le projet de faire des fromages de Brie. « Je ne vous conseillerais pas d'en faire l'essai, dit-il; vous pourriez obtenir des fromages façon brie, mais jamais le véritable fromage qui fait notre réputation et la richesse de quelques-uns d'entre nous. Il en est de ceci comme de beaucoup d'autres produits : nous devons nos succès à notre sol plus qu'à toute notre industrie. Transportez ailleurs les mêmes vaches et les mêmes ouvriers, vous n'obtiendrez jamais des fromages tels que nous les avons ici. Presque tous les fromages qui se fabriquent à froid subissent, à peu de chose près, les mêmes opérations que celles dont je viens de vous entretenir, et cependant les qualités sont singulièrement différentes.

» Il est néanmoins des procédés généraux qui sont bons partout. On peut, par exemple, mettre le caillé dans une presse pour en extraire plus sûrement tout le petit lait. Quand le caillé du premier moule a perdu tout le petit



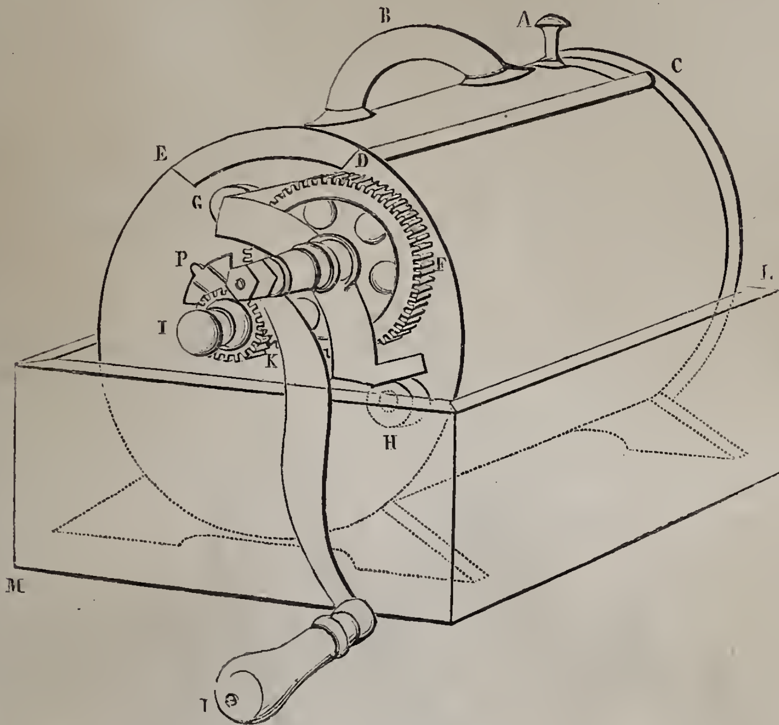
Presse à fromage.

lait que le poids naturel de la matière suffit pour chasser; quand le fromage, réduit à plus de moitié de sa hauteur, offre une certaine consistance, on le recouvre d'une planche ajustée en forme de corps de piston, et on

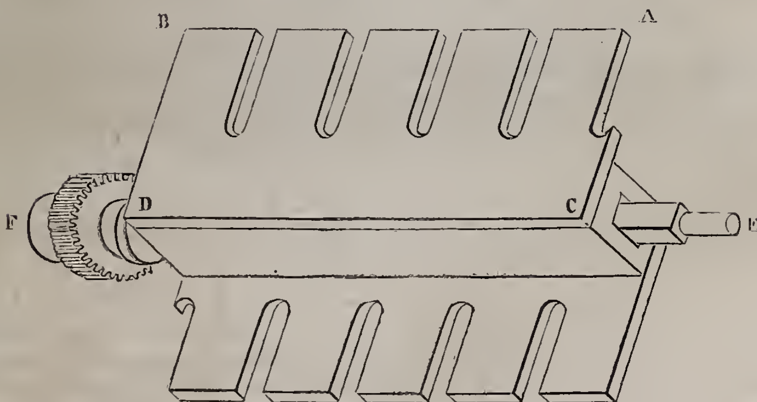
le charge avec des poids quelconques. L'égouttage est beaucoup plus complet, et j'ai remarqué que les fromages ainsi traités se conservaient beaucoup mieux que les autres, qu'ils étaient moins sujets à prendre les vers, et qu'en somme ils étaient de bien meilleure qualité. Qu'on se rappelle, en effet, les endroits principaux dans lesquels on rencontre ces parasites : c'est toujours entre deux couches de caillé, dans de petits trous gros comme la tête d'une épingle où une goutte de petit lait a séjourné pendant un certain temps. Ces fromages feuilletés, pourrait-on dire, ne sont d'ailleurs jamais bons ni présentables ; car si les vers ne s'y sont pas mis, on y voit tout au moins une teinte verdâtre désagréable laissée par le liquide coloré, qui a en outre souvent corrompu les parties environnantes avant de s'en séparer par une évaporation toujours très-lente. »

Bien que la production du beurre ne fût réellement qu'un accessoire dans la ferme où nous étions, et qu'on n'en fit que pour l'usage de la maison, nous demandâmes à quelle baratte la préférence avait été accordée. On nous fit voir un petit modèle qui a été exposé à Londres sous le nom de M. Lavoisy. C'est la baratte Valcourt : elle se distingue par une disposition spéciale qui augmente la vitesse de l'agitateur, et permet ainsi d'amener le beurre en quelques minutes.

C'est un cylindre creux en zinc, bouché à ses deux




Baratte Valcourt. — Fig. 1.




Agitateur. — Fig. 2.

extrémités par deux planches en bois de chêne qui font corps avec l'appareil. Supérieurement, ce cylindre est muni d'une large ouverture recouverte hermétiquement par un couvercle CED, de même métal, qui glisse dans deux coulisses dont une, CD, est très-visible sur la gravure. Le bord libre DE est recourbé pour empêcher la sortie du liquide. B est la poignée, A est une petite cheminée par laquelle l'air peut entrer; elle sert également à la sortie des gaz. Depuis peu, cette cheminée a été placée en B, la poignée ayant été laissée vide à cet effet, et les prises d'air ont lieu aux deux bases de soudure.

Tout le mécanisme nouveau est sur la face principale du dessin. Examinons d'abord l'agitateur isolément.

EI est un axe en fer, entrant par sa partie E au

milieu du panneau de bois qu'on ne voit pas. En K se trouve un pignon denté dont nous dirons tout à l'heure l'usage.

L'agitateur est formé, à proprement parler, de deux planches refendues en baguettes ABCD, et clouées sur le bois carré qui est traversé par l'axe. Tout cet appareil en bois entre par l'ouverture de la baratte. Quand il est placé à hauteur, on l'embroche avec la plus longue partie de l'axe, et il ne reste plus de visible à l'extérieur que la partie IK, qu'il faut aller rechercher sur le premier dessin.

Une petite targette P, entrant dans une dépression circulaire placée derrière le pignon, empêche l'axe tout entier d'exécuter autre chose que des mouvements circulaires.

Une pièce de fer faisant pont est fixée par deux vis en G et en H; elle maintient une roue dentée F qui a un diamètre deux et trois fois plus grand que celui du pignon K.

L'axe de cette roue F forme tige, qui traverse le pont GH et à laquelle on adapte la branche courbe de la manivelle J.

On comprend que, si l'on vient à tourner, le pignon de l'axe de l'agitateur fera deux, trois, quatre et jusqu'à cinq tours pendant le temps que la grande roue n'en fera qu'un. Les proportions dépendront de la différence de diamètre qui existera entre les deux cercles dentés.

Dans le moyen modèle que nous avions sous les yeux, les tours étaient entre eux :: 1 : 2, et cela a suffi pour que nous vissions venir le beurre en 7 minutes, montre en main.

La caisse LM, dans laquelle on voit que la baratte est posée, sert à combattre en tous temps l'influence des saisons. L'hiver, on y met de l'eau chaude; l'été, de l'eau froide.

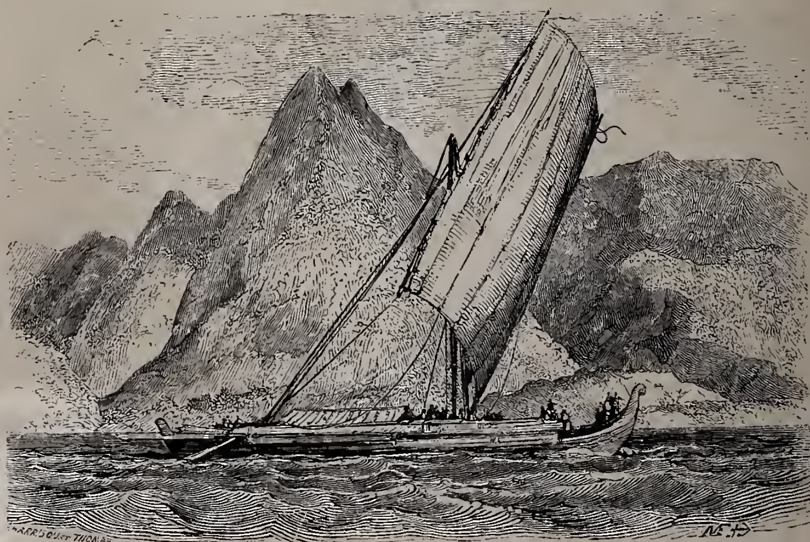
*La suite à une autre livraison.*

---

## MALAISIE.

Voy. le *Vocabulaire pittoresque de marine,* à la Table des vingt premières années.

La ville d'Achem est située sur la côte nord de Sumatra. Jadis elle fut florissante et arma des expéditions considérables contre les Portugais. Son ancienne expérience maritime ne lui sert plus aujourd'hui qu'à la pêche et au cabotage. Les petits navires dont ses marins font usage se distinguent par quelques détails de construction particuliers. Ils sont parfaitement appropriés aux mers qu'ils ont à parcourir et qui sont couvertes d'îles séparées par des détroits tortueux. Leurs couples (côtes), dont deux ou trois sont d'une grosseur exagérée, sont forts, mais espacés, et les bordages très-larges; la quille est étroite et peu élevée; le maître couple est presque au milieu, et les formes arrondies au centre sont fines aux extrémités; la carène, généralement blanche, est terminée par une préceinte sculptée aux extrémités; une autre, située plus haut, se termine à



Prao d'Achem (Sumatra).

l'avant qui est plat. Le pont, au niveau de cette dernière, s'étend jusqu'au mât de misaine, où se trouve un creux garni d'une claie placée à la hauteur de la préceinte inférieure. Sur l'arrière est ordinairement une cabane couverte de nattes de rotin pressées par des lattes, et tout le tableau est orné de sculptures. L'intérieur est divisé par des cloisons transversales. Un puits carré et calfaté descend jusqu'au fond du navire pour vider l'eau. Deux gouvernails sont en dehors des deux côtés de l'arrière. Les praos n'emploient que le gouvernail de sous le vent lorsqu'ils sont en route; l'autre reste en place, mais libre, et ce n'est que pour évoluer qu'on les met tous les deux en mouvement. La mâture, semblable à celle de nos chasse-marée, est tenue par des haubans en rotin parallèles ou en cordage de coco, passant dans des taquets cloués sur le bordage. Chacun des deux mâts de l'avant est traversé par une cheville pour le faire basculer. Les voiles sont en coton et orientées comme celles des chasse-marée. Les focs, que nous employons depuis si peu de temps, sont d'un usage général parmi les Malais. Les ancres sont en bois. Les praos marchent bien, prennent d'assez fortes cargaisons et sont armés de longs pierriers portés sur des fourchettes. Les canots de pêche sont grossièrement construits, mais solides: la quille est remplacée par un bordage épais; le gouvernail, de la forme d'un aviron, est fixé au montant de l'arrière [1].

[1] Voy. l'*Essai sur la construction navale des peuples extra-européens,* ou Collection des navires et pirogues construits par les habitants de l'Asie, de la Malaisie, du grand Océan et de l'Amérique, dessinés et mesurés par M. Paris, capitaine de corvette.

## LE JEUNE MENDIANT.




Le Jeune mendiant. — Dessin de Pauquet, d'après Reynolds.

Tandis qu'une de ses mains sollicite l'aumône, l'autre tient quelques éclats de bois soufrés qu'il offre en échange, dernière pudeur ou dernière prudence d'une misère qui, pour se relever à ses propres yeux ou pour échapper à la lettre de la loi, veut donner à sa mendicité l'apparence d'une industrie.

Mais l'art du peintre ne laisse point de place au doute. Le geste, les haillons, l'expression douloureuse du visage, tout implore la pitié : il est impossible de ne pas être saisi d'une sorte d'attendrissement devant cette indigence suppliante. Et cependant l'artiste n'a exagéré aucun détail. Même dans sa vétusté, l'habit conserve une certaine décence ; le visage, bien qu'altéré, reste noble et sympathique. Ce n'est ni par les lambeaux déchirés, ni par les crispations de la douleur, que Reynolds a voulu nous émouvoir ; son pinceau ne s'est point adressé à nos sens ; il a fait appel à notre âme ; il a éveillé notre pitié par l'expression morale plutôt que par la traduction grossière des tortures ou des privations matérielles.

C'est là, si nous ne nous trompons, la véritable solution du problème que l'art doit se proposer : Idéaliser la forme et la couleur jusqu'au point d'en faire le vêtement splendide d'un sentiment ou d'une idée.

Il est à remarquer que les artistes qui ont adopté ce pro-

gramme ont reproduit de préférence, dans leurs compositions, les expressions de la douleur, de l'enthousiasme ou de la méditation, tandis que les réalistes ont généralement affectionné les scènes joyeuses, les danses, les rires éclatants. L'école flamande presque tout entière en fait foi. Est-ce donc que la gaicté tient de moins près aux sentiments intimes de l'homme; qu'elle est, pour ainsi dire, plus accidentelle et plus extérieure; qu'elle s'attache par moins de racines aux sentiments qui excitent notre intérêt? Il nous semble difficile d'en douter. L'aspect de la joie nous plaît, sans doute; il nous dispose aux impressions agréables et peut même nous les communiquer; mais nous ne sentons pas cet éveil général de nos facultés que produit l'expression de la souffrance morale : celle-ci semble un appel fait à tout ce qu'il y a en nous de vivant; elle nous rappelle malgré nous à la solidarité humaine; elle nous trouble, nous attendrit et nous incline à tout faire pour soulager la douleur dont le spectacle nous tourmente; car tel est le lien invisible établi par Dieu entre les hommes, que lorsque les mauvaises passions n'altèrent point nos instincts, nous souffrons de la souffrance de nos semblables : aussi peut-on dire, à un certain égard, que consoler les autres, c'est se soulager soi-même.

Il en résulte que toute œuvre qui émeut, en offrant aux regards l'image d'une affliction, ravive en réalité, chez nous, les sentiments les plus élevés et les plus nécessaires; qu'elle fait mieux sentir par où l'on appartient à l'humanité, et qu'elle prédispose à l'accomplissement des devoirs que la nature et la société ont établis entre les hommes.

La vue de l'image plaisante ou joyeuse ne produit rien de pareil. Elle peut nous plaire, nous divertir, mais non nous améliorer. Elle s'adresse seulement à notre humeur, tandis que l'image touchante parle au cœur. Son effet ne profite qu'à nous seul, et reste inutile pour les autres.

Ceci ne préjuge rien à la question d'école et n'établit aucune infériorité d'un genre sur un autre. Il y a toujours deux choses à considérer dans l'art : la perfection de l'œuvre et son influence sur l'homme. Cette dernière n'est nullement la conséquence obligée de la première : un chef-d'œuvre peut être sans action morale appréciable ou même en exercer une très-funeste, tandis qu'une statue ou un tableau médiocre agit parfois heureusement sur la foule qui regarde. Le succès complet et rarement obtenu est de joindre l'excellence de l'art à l'excellence de l'intention, et de faire que l'admiration excitée par la beauté de l'œuvre rende meilleur celui qui la contemple.

---

## IMMORTALITÉ DE L'AME ([1]).

Que sont toutes les tribulations du monde, ses douleurs, ses injustices, pour qui se sent immortel? L'immortalité est le dernier mot de la science et de la vie. Elle change tout en nous et hors de nous. Au dedans, elle rend le sacrifice facile, puisqu'elle remplit toute notre âme de ses radieuses espérances; au dehors, elle ôte au malheur sa réalité, elle le transforme, elle l'amoindrit, elle le détruit. Quand on se sent immortel, il faut faire un effort sur son esprit et sur son cœur pour prendre au sérieux ces soixante ans d'épreuves qu'on appelle la vie humaine, et ces agitations d'un jour qu'on appelle des affaires et qui épuisent l'activité des âmes frivoles. La consolation et l'espérance, ces deux soutiens, ces deux idoles de l'homme, ne sont rien sans l'immortalité qui les fonde.

L'école se fatigue en vain pour démontrer l'immortalité. On ne démontre pas un tel dogme. Il faut qu'il résulte de la science tout entière, comme la spiritualité de l'âme, comme l'existence et la providence de Dieu. Quelque lumineuse que soit la démonstration, l'esprit est toujours étonné de l'immensité du résultat. Il se résigne à peine à faire reposer sur ces prémisses une conclusion qui lui fait voir les cieux ouverts. Eh! pourquoi faut-il qu'on nous démontre l'existence de la patrie? L'avons-nous oubliée à ce point? Ce corps et ce monde, et cette matière, et cette boue, ont-ils à jamais détruit nos ailes? Pour avoir rampé ici-bas quelques années, sommes-nous déshérités du titre d'enfants de Dieu?

On nous demande de prouver que notre âme n'est pas identique à notre corps, c'est-à-dire que la pensée est indépendante de l'étendue! Mais qu'y a-t-il dans l'étendue qui la rende nécessaire à la pensée? D'où lui vient cette prééminence? C'est l'étendue qui nous est étrangère, c'est elle qui est incompréhensible; c'est elle qui gêne la pensée. La pensée est si différente de l'étendue, qu'elle l'embrasse tout entière en un instant et la dépasse. L'étendue a des limites, et non la pensée. L'étendue est divisible, caduque, éphémère, sans cesse renouvelée, sans cesse emportée; elle souffre et n'agit point, elle subit des lois mécaniques, fatales; elle n'est qu'une triste et sombre image du néant. L'esprit vit et agit. Il crée, ou du moins il transforme. Il a commerce avec l'immuable et l'éternel. Les lois qu'il conçoit s'imposent à toute l'étendue et à toute la durée. L'esprit qui dompte le monde est donc capable de l'user; il est fait pour lui survivre. Le soleil s'éteindra; mais la lumière intérieure, la raison humaine, n'aura pas de nuit.

Qu'est-ce que penser? Est-ce seulement percevoir des corps, les décrire, les nommer, les classer? Ne concevons-nous pas les esprits aussi distinctement que les corps? La conception et la classification des phénomènes épuisent-elles toutes les forces de notre pensée? Au delà du monde des faits, n'y a-t-il pas le monde des lois, que nos sens ne sauraient atteindre, mais que notre raison découvre? Où est la solidité, l'éternité, la simplicité? Est-ce dans le monde des faits, ou n'est-ce pas plutôt dans le monde des lois? Et où se trouve aussi la plus grande énergie de la pensée? Est-ce dans ses applications à ce qui est éphémère et périssable, ou dans les conceptions qui ont pour objet ce qui ne passe pas, ce qui ne change pas? C'est à l'éternité que notre esprit est analogue. Il a été créé pour ne pas périr.

Dieu n'a rien fait en vain; c'est un axiome qui résulte à la fois du spectacle du monde et de la contemplation des perfections divines. Donc, s'il y a en nous des puissances inutiles à notre vie terrestre, si nos plus belles facultés ne trouvent ici-bas ni leur application ni leur fin, c'est que nous sommes destinés à vivre ailleurs. Nous traversons le monde, mais comme des voyageurs qui se hâtent de retourner au foyer natal. Plaignons-nous de la longueur de la route, et non de la mort, qui la termine.

Comment ce monde nous suffirait-il? Il n'a qu'un instant fugitif entre le néant du passé et le néant de l'avenir. A mesure que nous l'étudions, il périt sous nos regards. Nous vivons; mais chaque minute fait tomber autour de nous tous les corps en dissolution. Dès qu'il ne nous suffit plus de végéter, nous nous réfugions contre le monde dans la science, c'est-à-dire que nous repoussons du pied la terre pour entrer en possession de l'idéal. Nous quittons les individus qui tombent sous nos sens, pour les espèces que notre raison retrouve et reconstruit, derrière les phéno-

([1]) Extrait du nouvel ouvrage intitulé *le Devoir*, où l'auteur, M. Jules Simon, ancien professeur de philosophie à la Sorbonne, a traité les plus hautes et les plus intéressantes questions de la morale, classées sous ces quatre titres principaux : — la Liberté; — la Passion; — l'Idée; — l'Action. Le fragment que nous publions indiquera suffisamment aux esprits sérieux tout le profit et toute la satisfaction qu'ils peuvent attendre de la lecture de cet excellent livre.

mènes qui en résultent et qui les cachent au vulgaire. Là, nous apercevons les principes auxquels tous les êtres se rattachent; nous les comparons entre eux, nous en découvrons les analogies; nous remontons aux principes des principes eux-mêmes; et, d'échelons en échelons, nous parvenons jusqu'à la pensée unique, mais toute-puissante, qui a d'un seul coup engendré toutes les lois et toute la matière du monde, jusqu'au verbe créateur qui embrasse dans son unité les lois d'où résulte l'harmonie des sphères. Notre esprit parcourt avec ravissement cette hiérarchie simple, féconde, éternelle, d'où jaillit sans cesse l'inépuisable torrent des phénomènes. Voilà le monde de la science, le vrai monde, le monde idéal, la patrie de nos âmes.....

Les hôtes de ces demeures éternelles se sentent en exil quand ils redescendent sur la terre. Cette étincelle qui contient le monde, qui l'explique, qui le domine, qui le gouverne, ne saurait se confondre avec la poussière du monde, ni être balayée par les vents du monde. Tous ces grands ressorts qui meuvent les astres s'affaisseront et laisseront tomber les soleils, avant que notre âme sente la mort.

Qui osera dire que l'absolu, que la perfection ne soit pas, ou que le monde lui-même soit la perfection? Si la perfection existe, nous qui la connaissons, nous devons lui appartenir. Quand les vers s'empareront de notre corps, notre âme s'élancera vers ce Dieu qu'elle a entrevu, qu'elle a rêvé, dont elle a démontré l'existence, par lequel elle a pensé, par lequel elle a aimé; vers ce Dieu qui remplit notre vie de lui-même, et qui ne nous a pas donné la pensée et l'amour pour que nous rendions ces trésors à la pourriture et au néant. O Pascal! l'univers ne peut m'écraser. Qu'il broie mon corps; mais mon âme lui échappe.

Il faut sonder la bonté de Dieu pour un moment, il faut s'y perdre. Se peut-il que Dieu soit, et que le malheur, que l'injustice existent? Si je dois finir avec mon corps, pourquoi Dieu m'a-t-il fait libre? Pourquoi s'est-il révélé à moi dans ma raison? Pourquoi a-t-il fait de l'immuable et de l'éternel l'objet constant de ma pensée? Pourquoi m'a-t-il donné un cœur qu'aucun amour ne peut assouvir? Cette puissance qui transforme le monde, cette pensée qui le mesure et le dépasse, ce cœur qui le dédaigne, m'ont-ils été donnés pour mon désespoir?

Hélas! qu'est-ce donc que cette vie? Une suite de déceptions amères, des amours purs qu'on trahit, des connaissances qu'on s'épuise à chercher et qui s'échappent, des enthousiasmes dont nous rions le lendemain, des luttes qui nous épuisent, des désespoirs qui tordent le cœur, des séparations qui nous frappent dans nos sentiments les plus chers et les plus sacrés. Voilà la vie, si nous devons périr! Et voilà la Providence!

Périr! Eh quoi! n'avez-vous jamais vu la justice avoir le dessous dans le monde? Le crime n'a-t-il jamais triomphé? N'y a-t-il pas des criminels qui sont morts au milieu de leur succès, dans l'enivrement de leurs voluptés impies? Socrate n'a-t-il pas bu la ciguë? L'histoire elle-même est-elle impartiale? La postérité, cette ombre que le juste invoque, entendra-t-elle son dernier cri? Qui soutiendra la pensée qu'un innocent puisse mourir dans l'opprobre et dans les supplices, et que cette pauvre âme ne soit pas reçue dans le sein de Dieu?

O dernier mot de la science humaine! ô sainte croyance! ô douce espérance! pourrait-on, sans vous, comprendre le monde, et pourrait-on, sans vous, le supporter? Une chaîne indissoluble unit ensemble la liberté, la loi morale, l'immortalité de l'âme et la providence de Dieu. Pas un de ces dogmes qui puisse périr sans entraîner la ruine de tous les autres. Nous les embrassons tous ensemble dans notre foi et dans notre amour. Il n'y a plus de place pour le désespoir dans une âme honnête profondément convaincue de son immortalité. Plus on médite sur l'immortalité de l'âme, et plus on trouve dans cette pensée la force de résister à tous les chagrins de ce monde. Mortels, ce monde est notre véritable patrie, nous tirons de lui nos peines et nos plaisirs, heureux s'il nous absout et nous récompense, malheureux à jamais s'il nous repousse et nous condamne. Immortels, nous ne faisons que le traverser; il n'est pour nous qu'un accident éphémère, et tout est bien, en dépit de la souffrance et de la douleur, pourvu que nous arrivions au terme de l'épreuve, libres de toute souillure. La douleur et la mort perdent leur aiguillon, quand nous fixons les yeux sur cet avenir sans nuage. La mort est si peu de chose que les hommes s'assemblent, dans leurs jours de fête, pour s'en donner le spectacle; la guerre elle-même se fait avec pompe et comme en cérémonie. Ce sont des jeux de scène et rien de plus; jouons notre rôle de bonne grâce, et n'accusons pas la Providence pour des infortunes prétendues que nous déposerons avec le masque. Est-ce donc notre âme qui souffre et qui meurt? Non, non, c'est l'homme extérieur, le personnage. Notre vie, à nous, est avec Dieu. Il n'y a de pensée réelle, substantielle, que la pensée de l'Éternel; il n'y a d'action véritable que l'accomplissement du devoir. Le devoir seul est vrai, le mal n'est rien. « Homme, de quoi te plains-tu [1]? De la lutte? C'est la condition de la victoire. D'une injustice? Qu'est cela pour un immortel? De la mort? C'est la délivrance! »

---

## LOTERIES.

La loi du 27 mars 1836 a prohibé toute espèce de loteries. La peine, en cas d'infraction, est deux à six mois de prison, 100 à 6 000 francs d'amende, et la confiscation des fonds et effets qui se trouvent exposés ou mis en loterie.

On a seulement excepté de l'abolition « les loteries d'*objets mobiliers,* destinées à des actes de bienfaisance ou à l'encouragement des arts, lorsqu'elles auront été autorisées. »

Par cette unique exception, sont rentrés peu à peu la plupart des abus que l'on avait voulu détruire.

La spéculation a pris le masque du philanthrope ou du protecteur des arts pour exciter de trompeuses espérances et réaliser de scandaleux profits. On a contrevenu ouvertement à l'esprit de la loi en interprétant, par les équivoques les plus insoutenables, les mots *objets mobiliers;* en promettant un objet, on a eu soin d'en proclamer la valeur monétaire; on n'a pas offert, comme appât, aux joueurs une somme en pièces d'or; mais on leur a mis sous les yeux des lingots!

« Les effets attachés à la tolérance des loteries sont partout et toujours déplorables, dit M. Edgar Duval. Le jeu, en dévorant les plus petites épargnes, arrête la formation des capitaux et fait disparaître trop souvent ceux qui s'étaient déjà formés. Il nourrit dans l'esprit des populations la cupidité et l'amour du lucre. L'espoir de parvenir tout d'un coup et sans travail à la fortune engage bien des individus à risquer non-seulement leur petit avoir, la réserve péniblement amassée, mais souvent l'argent qui ne leur appartient pas, et dont la perte plonge des familles dans le désespoir. »

---

Les législateurs qui sanctionnent un pareil impôt (la loterie et les jeux) votent un certain nombre de vols et de suicides tous les ans. Il n'est aucun prétexte de dépense qui autorise la provocation au crime. J.-B. Say.

[1] Plotin, *Enn.*, III, liv. II, chap. 15; et *Enn.*, II, liv. IX, chap. 9.

## LA FÉCULE.

Suite. — Voy. t. XXI, p. 318.

### SUITE DE LA DESCRIPTION DES ESPÈCES.

*Fécule de pomme de terre* (fig. 12). Cette fécule est extraite des tubercules qui sont formés par le renflement de l'extrémité des branches souterraines ou des bourgeons souterrains. Sur la coupe transversale de l'un de ces tubercules on observe : 1° un épiderme; 2° une zone celluleuse analogue à l'écorce; 3° quelques vaisseaux disposés



Fig. 12. — Fécule de pomme de terre, grossie 400 fois.

circulairement et qui représentent le ligneux; 4° enfin un tissu utriculaire qui en constitue la masse presque entière, et qui peut être comparé à la moelle. Ce sont les utricules de cette dernière partie qui renferment la fécule. Les grains de cette fécule, dont les dimensions sont très-variables (les plus gros ont jusqu'à 0,075 de millimètre de diamètre), sont sphériques, ovoïdes, quelquefois obscurément triangulaires; les petits grains sont peu nombreux; les autres sont marqués de zones irrégulièrement concentriques autour du hile, qui est très-visible, et placé vers l'une des extrémités. On observe quelquefois deux ou plusieurs grains soudés ensemble.

Cette fécule est celle qui se vend au prix le plus bas : aussi est-elle souvent employée pour commettre des falsifications. En lui faisant subir certaines préparations, on la vend comme tapioka ou sagou; on la mélange avec l'arrow-root, ou bien on l'introduit dans le chocolat, etc.

*Tapioka* (fig. 13). Cette fécule est produite par la racine du manioc *(Manihot Jatropha)*, qui croît spontanément dans l'Amérique méridionale, mais qui, plus généralement, est cultivé dans toutes les parties du nouveau monde. Cette racine fraîche contient, comme toutes celles de la famille

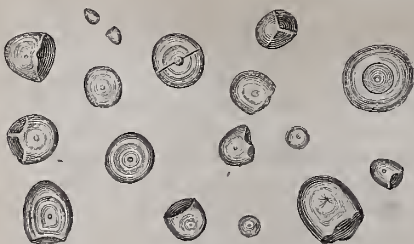


Fig. 13. Tapioka, grossi 400 fois.

des euphorbiacées, à laquelle elle appartient, un suc laiteux très-vénéneux, mais dont la partie nuisible est volatile et disparaît soit par la cuisson, soit par une simple exposition à l'air libre pendant vingt-quatre heures. Pour employer cette racine comme aliment, on la râpe, on la presse fortement pour en extraire le suc, et l'on fait sécher la farine qui reste dans le pressoir. Cette farine est fort recherchée dans nos colonies. Le suc qui s'écoule pendant la pression entraîne une assez grande quantité de fécule, qui est recueillie et lavée avec soin, et qui, après avoir été séchée sur des plaques chaudes, est livrée au commerce sous le nom de tapioká. Elle est alors agglomérée en petits grumeaux blanchâtres, irréguliers, un peu élastiques, qui sont formés par la réunion d'un grand nombre de grains de fécule dont la plupart ont été altérés par la chaleur, et ont laissé épancher la matière gommeuse qu'ils contenaient et qui les a soudés entre eux. Aussi l'observation microscopique fait-elle voir un grand nombre de téguments déchirés et vides, à côté de grains non altérés et d'un certain nombre d'autres plus ou moins déformés. Les grains entiers, qui ont de 0,005 à 0,025 de millimètre de diamètre, sont sphériques ou représentent une portion de sphère. Leur hile est très-grand et entouré de zones concentriques. On trouve souvent plusieurs grains réunis.

*Arrow-root* (fig. 14). L'arrow-root provient d'une plante nommée Maranta à feuilles de balisier *(Maranta arundinacea)*, qui est cultivée dans les Antilles. On l'extrait d'un tubercule blanc et charnu qui acquiert des dimensions assez considérables. A Cayenne, ces tubercules, cuits sous la cendre, sont regardés comme fébrifuges. On les écrase aussi sur les blessures, et on les regarde même comme un bon spécifique contre celles qui ont été faites par des flèches empoisonnées. C'est de là que viennent les noms de *plante à flèches, racine à flèches, arrow-root,* que porte cette plante dans les pays où on la cultive. La



Fig. 14. Arrow-root, grossi 400 fois.

fécule d'arrow-root, fort estimée pour ses qualités nutritives et pour la facilité avec laquelle les estomacs faibles la digèrent, constitue une poudre blanche assez semblable à la fécule de blé. Examinée au microscope, tous les grains, dont les plus gros atteignent 0,030 de millimètre de diamètre, représentent une portion de sphère ou un cylindre ayant une extrémité arrondie en calotte et l'autre aplatie. On voit souvent deux ou plusieurs grains réunis par leurs surfaces planes. Presque tous ont le hile très-visible, quelquefois fendu en étoile. Du reste, on ne voit pas de téguments vides, comme dans l'espèce précédente.

*La suite à une autre livraison.*

---

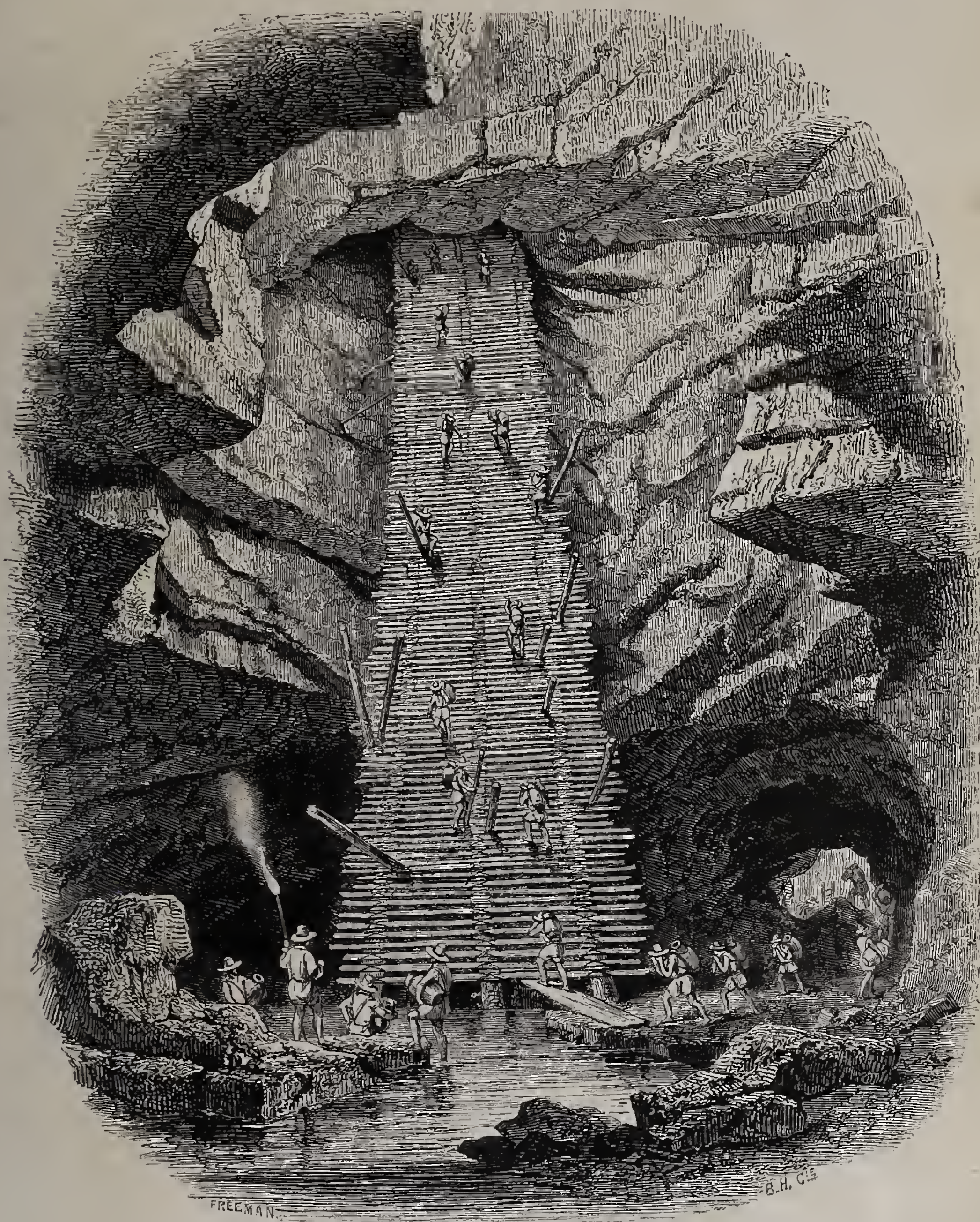
## BOLONCHEN.

Bolonchen est un village indien situé à peu de distance des mines de Chunhuhu et d'Ytsimpe, dans le Yucatan. Son nom dérive de deux mots de la langue maya, et signifie les *neuf puits* (1). De temps immémorial, en effet,

(1) De *bolon*, neuf, et *chen*, puits. Nous rappellerons ici que la langue maya, parlée de temps immémorial dans ces régions si peu connues, a produit des poëmes qui ne sont pas tout à fait perdus. Waldeck donne des fragments de l'un d'eux.

neuf puits ont servi à désaltérer la nombreuse population qui habite ces régions arides, et on distingue aisément leurs orifices en arrivant sur la place du village. L'origine de ces précieux réservoirs est inconnue, comme celle des cités en ruine qui couvrent la contrée. Le soin principal des autorités municipales de Bolonchen consiste à conserver les neuf puits en bon état. Malgré leur vigilance, l'eau manque durant sept ou huit mois de l'année, et les gens du village se voient alors contraints d'aller s'approvisionner au fond d'une caverne qui s'ouvre à une demi-lieue de là, et que l'on ne doit pas confondre avec les citernes si connues du voyageur.

Ce prétendu puits porte un nom espagnol : on l'appelle




La Senora escondida (la Demoiselle cachée), dans le Yucatan. — D'après Caterwood.

*la Senora escondida* (la Demoiselle cachée), et une légende indienne en fait le séjour d'une jeune fille qui se cachait obstinément aux regards de sa mère. Ce fut en 1841 que M. Stephens et son habile compagnon, M. Caterwood, visitèrent cette grotte imposante. Pour y pénétrer, il est nécessaire de mettre de côté tout bagage superflu et de se munir de torches. La profondeur totale n'a pas moins de deux cent dix pieds, et lorsque l'on arrive à l'échelle grossièrement façonnée qui conduit au fond, il reste à descendre soixante à quatre-vingts pieds, en se posant avec précaution sur des troncs d'arbres qui ne sont nullement dégrossis. La largeur de ces degrés rustiques est d'environ douze pieds. On raconte à Bolonchen une foule de catastrophes arrivées à la suite de ces descentes périlleuses. Lorsque l'on est parvenu au bas de la caverne, des stalactites gigantesques, des pierres énormes superposées avec une sorte de régularité, vous rappellent que ce puits est, par sa structure colossale, tout à fait en harmonie avec les vastes cités en ruine qui ont occupé ces régions. Cette caverne communique avec une autre grotte d'un plus difficile accès, qui,

par des passages tortueux et irréguliers, conduit vers les sources des neuf puits.

---

Les anciens, moins profondément, il est vrai, que les modernes, ont eu l'idée des rapports de Dieu avec l'homme. Chez les Romains, outre Cicéron et Sénèque, l'historien Salluste est fort explicite sur ce point. Voici ce qu'il dit dans une lettre adressée par lui à Jules César : « Je tiens pour vrai qu'une puissance divine surveille les actions des hommes ; que, bonnes ou mauvaises, elles ne sont pas sans conséquence, et qu'elles ont pour leurs auteurs des suites de même espèce. Cela ne se manifeste pas tout d'abord, mais, en attendant, la raison de chacun lui montre dans sa conscience ce qui lui est réservé. »

---

## LA DERNIÈRE ÉTAPE.

### JOURNAL D'UN VIEILLARD,

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66.

Resté seul, je me suis mis à me promener dans ma chambre en continuant mon réquisitoire contre les domestiques.

Et, à ce propos, je ferai observer que le monologue, si souvent critiqué dans les pièces de théâtre, est, de toutes les formes de conversation, la plus ordinaire et la plus naturelle. Où trouver, en effet, un interlocuteur aussi intime, aussi discret, aussi conciliant et de meilleure compagnie que soi-même? Quel autre saurait faire répondre aussi facilement la pensée à la pensée en supprimant les mots, parler sans obscurité, répliquer sans humeur? Le monologue est un perpétuel triomphe oratoire, un festin qu'on se sert de ses propres mains, et où tout agrée; Lucullus soupe chez Lucullus.

Je poursuivais donc tout bas mes récriminations avec une approbation croissante de mon auditoire intérieur. Les arguments accouraient à mon appel comme les soldats qui forment leurs rangs et prennent l'ordre de bataille.

En tête marchaient les grosses raisons commandées par la prudence, et destinées à combattre tout mariage sans munitions de réserve; puis venait l'artillerie des suppositions, telles que chômages, accroissement de famille, maladies; puis les troupes légères portant leurs drapeaux sur lesquels on lisait toujours le même mot : « Misère! misère! misère! »

Et quand j'avais fini, comme Homère, le dénombrement de cette redoutable armée, j'en venais, selon l'expression du palais, aux questions préjudicielles. Je me demandais comment l'idée de mariage était née si tard au cœur de Félicité, et y avait fait refleurir subitement cet été de la Saint-Martin. Je cherchais quel charme avait pu l'attirer vers cet amoureux déjeté, jaune et flageolant, que Roger comparait à un pois de Soissons desséché dans sa gousse.

Étrange égarement qui lui faisait sacrifier à des espérances incertaines un bonheur sûr et connu! Il était donc trop vrai que la plupart des enfants d'Adam n'avaient pas même eu de sagesse les cinq sous du Juif errant, et qu'ils ne pouvaient faire face aux besoins de chaque heure. Avec eux le passé n'assurait jamais l'avenir; de longues années de raison ne les préparaient qu'à la folie. Ils marquaient leur route, comme le petit Poucet, avec des miettes qu'emportaient tous les oiseaux du ciel, et finissaient toujours par se trouver égarés, comme lui, sans direction et sans lumière.

Que pouvais-je y faire? J'avais crié à la folle créature que le logis de l'ogre était proche ; mais elle avait continué, certaine que Dieu accomplirait pour elle un miracle, et lui ferait trouver les bottes de sept lieues. J'avais désormais cessé d'être responsable, puisque rien ne pouvait lui faire regarder à ses pieds. Je rentrais chez moi avec ma lanterne, laissant Félicité à toutes les fondrières du chemin. Abandonné par elle, je l'abandonnais à mon tour.

### VIII. UN PLAISIR DE TOUS LES AGES.

Tout à l'heure, trois musiciens ambulants se sont arrêtés sous mes fenêtres : c'étaient trois Allemands qui jouaient des fragments de symphonie avec un ensemble merveilleux.

J'ai toujours regardé la musique comme un complément du langage; elle réveille certaines sensations que la parole laisserait endormies, et traduit des nuances de sentiments pour lesquels les dictionnaires n'ont point de mots. Ce n'est pas, comme le dit Beaumarchais en raillant, « ce qui ne vaut point la peine d'être écrit qui se chante, » mais bien ce qui ne peut être dit ni écrit. Aussi quel charme dans cette signification indécise! Il en est de la musique comme des nuages d'un ciel d'automne dans lesquels le regard trouve successivement toutes les images qui flattent notre fantaisie. Chacun écrit son poëme sous ces mélodies flottantes; les sons semblent insensiblement se transfigurer, prendre une forme visible, glisser devant nous comme des visions.

Parfois, c'est un féerique paysage qui sort lentement de ces limbes harmonieuses. On voit s'étendre les horizons fuyants, se dresser les colonnades de marbre, jaillir les eaux cristallines; on entend le vent bruire dans les ombrages embaumés; le soleil brille, les oiseaux gazouillent, mille fantômes gracieux se laissent entrevoir à travers les feuillées. Ce sont les jardins d'Armide ou les palais des Mille et une nuits.

Puis tout s'écroule subitement, et la scène change. Voici les monts sauvages qui montent vers les nuées, les grands lacs qui dorment à leurs pieds, le cor des Alpes dont les sons se prolongent dans les ravines; la nuit descend, le vent murmure sourdement à travers les sapins; trois hommes se dirigent de trois points différents vers le Grutli, où ils vont jurer la délivrance de leur patrie.

L'héroïque vision s'évanouit encore ; cette fois, c'est le hautbois qui se fait entendre ; des cris joyeux se répondent ; la danse des villageois commence ; on voit les pas cadencés, on entend les éclats de rire, toujours plus bruyants, jusqu'à ce que l'air s'alourdisse, que le ciel se plombe, que le tonnerre gronde au loin. Il s'approche, il éclate, il disperse les danseurs effrayés. J'ai reconnu la symphonie de Beethoven.

Rêves charmants et toujours nouveaux, que l'âge ne peut enlever! car, si d'autres joies échappent, celle-ci, du moins, reste tout entière.

C'est, en effet, aux heures du déclin que le choix de nos plaisirs de jeunesse devient une ressource ou un châtiment. Tandis que les jouissances grossières s'usent elles-mêmes, les délicates semblent se féconder par l'usage et devenir plus complètes.

Je viens encore de l'éprouver tout à l'heure en entendant cette symphonie exécutée sous mes fenêtres. Renversé dans mon fauteuil et les yeux fermés, j'écoutais avec un paisible ravissement. Le violon, l'alto et le violoncelle sont d'abord partis d'un mouvement modéré en faisant entendre des accords harmonieusement entrelacés. On eût dit trois amis qui se mettaient en route d'un pas égal pour quelque promenade matinale.

Bientôt le violon a pressé le pas et élevé la voix ; il s'exaltait sans doute à la grandeur du spectacle; il montrait

le soleil incendiant à l'horizon les brouillards qui se déchiraient comme un voile, et la création, surprise dans son sommeil, se montrant aux regards dans toute la grâce de son immortelle beauté.

L'alto appuyait, de loin en loin, par une exclamation admirative, et le violoncelle ajoutait quelques mots avec la gravité d'un vieillard.

Tous trois ont atteint le sommet de la colline. Là le violoncelle a fait entendre un hymne religieux soutenu par la voix de ses deux compagnons.

Pendant ce temps, le soleil, qui avait grandi, inondait la campagne de ses vagues d'or. On entendait bourdonner l'abeille et le ruisseau bruire dans les glaïeuls. Les trois promeneurs se sont assis pour une intime causerie.

Le violon a d'abord raconté ses chimères de jeune homme : — nom glorieux, amour partagé, épreuves victorieuses; — il s'est montré tenant la réalité à la merci de sa fantaisie, comme l'archange de Raphaël tient le démon.

Puis l'alto a parlé à son tour : il a dit ses durs travaux, sa forte patience, ses buts déjà atteints, et ceux qu'il voit plus rapprochés; pour lui, la vie est une moisson mûre, et sa faucille est aux pieds des épis.

Enfin le violoncelle a élevé sa voix où vibre une onction attendrie. Il a redit les confidences de ses deux compagnons en y joignant les leçons de l'expérience. Répété par lui, le chant d'espoir de la jeunesse est devenu plus calme, l'hymne de triomphe de l'âge mûr est devenu plus doux, et, ramenés par cette voix d'une sagesse émue, l'alto et le violon ont fini par se confondre avec elle dans un mélodieux accord.

Je ne suis sorti de mon espèce d'hallucination qu'en entendant retentir dans la sébile de fer des Allemands les gros sous que leur jetaient les auditeurs de la rue; j'ai voulu m'associer à leur générosité, et les trois musiciens ont paru enchantés de la recette : aussi sont-ils repartis en jouant une hongroise qui m'a fait tressaillir.

Cet air, je le reconnais : c'est lui que répétait l'orchestre du bal, la première fois que je vis celle qui devait assurer mon bonheur. Je ne l'ai jamais entendu depuis sans me reporter, par la pensée, à cette soirée qui décida de ma vie; en l'écoutant, il me semble que je rebrousse en arrière jusqu'à l'âge où la vie était encore pour moi comme un livre dont les feuillets n'avaient point été coupés, et que je possédais sans le connaître.

J'ai refermé ma fenêtre; je me suis rassis, le front appuyé contre le marbre de ma cheminée, et j'ai laissé mon esprit remonter lentement ce fleuve de trente années qui a emporté dans son cours tant de débris de moi-même. Insensiblement toutes les images du passé se sont ravivées; je me suis retrouvé jeune, pauvre et amoureux comme au jour où Louise et moi nous n'avions pour prendre courage que cette invincible confiance de ceux qui croient et espèrent. Ces souvenirs ont passé sur mon cœur comme un vent de printemps sur une terre glacée; je l'ai senti se ranimer, s'attendrir. Je me suis levé, j'ai ouvert mon secrétaire, et, dans un tiroir dont je connais seul le secret, j'ai pris une petite cassette d'écaille d'où s'est exalé un parfum de vétyver. — Il m'a semblé respirer un souffle qui avait passé sur ma jeunesse. — Allons, du courage! osons regarder en face ces souvenirs heureux; nous promener sans faiblesse au milieu de ces palais de fées dont le temps a fait des ruines! — Mais surtout fermons la porte à double tour, afin que personne ne puisse nous surprendre dans cette revue.

### IX. REVUE D'UN VIEUX SECRÉTAIRE.

La revue d'un secrétaire depuis longtemps à notre usage n'est pas un acte sans importance; qui peut être sûr de fouiller impunément dans ces archives du passé? d'y retrouver sans embarras les vestiges de ses sentiments et de ses habitudes?

Que d'accusations souvent dans les témoins muets de notre vie! Il semble que chaque objet dont nos yeux sont frappés élève successivement la voix pour nous raconter un chapitre de nos mémoires; et si le récit déplaît, nous avons beau renfermer le narrateur importun et partir, sa voix continue à vibrer; nous l'emportons au dedans de nous-même.

En définitive, l'examen de notre secrétaire n'est qu'un examen de conscience auquel on procède par tiroirs.

Le temps est venu de faire le nôtre; laissons la petite cassette, et voyons le reste.

*Premier tiroir.* Il ne renferme que des quittances. D'abord leur aspect me réjouit. Toutes sont rangées en ordre, par année; elles semblent proclamer ma prudence et ma régularité; mais une réflexion arrête court mon orgueil... Si je les relisais, combien d'entre elles constateraient ma négligence ou mes caprices! Que de dépenses mal faites! que d'achats infructueux! que de folles expériences! De tout l'argent porté sur ces mémoires, qu'il en est peu qui ait sérieusement tourné à mon utilité ou à mon plaisir! Combien de ressources gaspillées par irréflexion! Je crois lire au dos de chacune de ces quittances un mot accusateur tracé par la main qui écrivait sur les murs de la salle du festin de Balthasar : *Vanité! sottise! sensualité!...* Je n'en veux pas lire davantage, et je renferme brusquement ces impertinentes.

*Deuxième tiroir.* Ici sont les ordonnances du médecin et les remèdes employés. Encore des quittances soldées à la plus dure de toutes les créancières! Les comptes de tout à l'heure rappelaient la rançon payée aux besoins de la vie; ceux-ci rappellent la rançon payée aux infirmités. Ils sont à la fois un souvenir et un avertissement; comme le prêtre, le lendemain des fêtes folles, ils semblent me dire : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière. »

*Troisième tiroir.* Son aspect est moins sérieux et ses enseignements moins sévères. Il ne contient que des échantillons de minéraux, des coquillages, quelques fragments d'antiquités. Ce sont les préliminaires de vingt collections toujours commencées et toujours interrompues; une nouvelle preuve de notre inconsistance et de nos variations. Mme de Staël a dit que tout ici-bas n'était « que des commencements. » Mon tiroir le prouverait au besoin.

*Quatrième tiroir.* Des notes historiques et littéraires, des manuscrits arrêtés au titre, beaucoup de pensées illisibles et incomplètes, hiéroglyphes qui n'auront jamais de Champollion! Ma vie s'est passée, comme celle de tant d'autres, à rêver la préface d'un livre qui ne devait jamais exister. Il en est de certains esprits comme de certains arbres; au printemps ils se couvrent de fleurs dont pas une ne peut se nouer en fruit pour l'automne.

*Cinquième tiroir.* Celui-ci mérite d'occuper plus longtemps mon regard. Voilà les correspondances d'amis perdus. Les uns, qui ont succombé en chemin, n'ont plus de nom que sur une tombe; les autres ont changé de route et adorent de nouveaux dieux. Ah! ceux-là, du moins, ne sont que des morts, tandis que ceux-ci sont des transfuges! Le souvenir des premiers ne réveille qu'un regret; celui des seconds réveille la douleur et la colère. Quoi! partir ensemble, avec la même foi, le même drapeau, les mêmes espérances, et, au premier carrefour, voir son compagnon le plus cher s'échapper furtivement pour rejoindre le camp ennemi! l'entendre blasphémer les noms qu'il révérait, rire des enthousiasmes qu'il a partagés, répondre par un coup de feu au cri qu'il répétait avec vous! Quel plus amer désappointement! comme il décourage des hommes et fait

douter de l'avenir! Ne nous arrêtons pas à ces pensées; je ne veux point lire ces témoignages de promesses oubliées, de croyances trahies... Celui qui les a écrits et que j'aimais n'est plus sur cette terre; une autre âme anime la forme qui porte son nom.

*Sixième tiroir*. Ici se trouve la cassette; c'est elle qu'il faut ouvrir. Je m'arrête; mon cœur bat plus fort, ma main tremble; enfin le couvercle est soulevé! Les voilà, les trésors de mon pauvre foyer, les diamants de ma couronne domestique; tous les doux souvenirs d'autrefois y sont représentés; je puis relire là le poëme de ma jeunesse et de mon âge mûr, écrit, comme les annales des Incas, par des symboles parlants. Chaque objet que mon œil retrouve redit un épisode de ce poëme. Ici, une branche de laurier flétri me reporte aux triomphes de mon fils Williams, quittant le collége chargé de couronnes; là, une fleur d'oranger arrachée au bouquet de ma fille Anna me rappelle ce jour de joie douloureuse où sa mère et moi l'avons remise à l'amour d'un autre protecteur. Hélas! tous deux devaient être bientôt enlevés à notre foyer par les exigences du devoir; tous deux, à peine entrevus depuis, ont désormais leur vie ailleurs! Je vous presse sur mes lèvres, pâle fleur et pauvre feuille fanée, qui seules maintenant me restez d'elle et de lui!

Mais que d'autres souvenirs près de vous! Cet anneau d'alliance retiré du doigt de leur mère avant de la cacher




Dessin de Karl Girardet.

sous le linceul, ce collier de corail, ce bracelet d'argent qui la parait aux jours de sa jeunesse et de sa beauté! Oh! comme à leur vue tout le passé se redresse dans ma mémoire!

Je me suis assis; j'ai repris l'un après l'autre, d'une main tremblante, ces gages des brillantes années; j'ai rouvert nos lettres jaunies par le temps. Les voilà bien telles que notre fièvre d'abord les avait faites, avec leur écriture fine et leurs lignes croisées, avec leur papier longtemps froissé dans la poche ou près du corset, avec les doubles, les triples post-scriptum. Age heureux où l'on n'a jamais tout dit. Je les relis partagé entre l'attendrissement et le sourire. Que de points d'exclamation! on dirait le défilé d'un régiment de petits lanciers. Mais aussi que d'abondance de cœur! quel flot d'espérances! comme on croit de bonne foi à ses exagérations! comme l'impossible paraît facile! Eh! pourquoi serait-on jeune, si ce n'était pour attendre des miracles? Du haut de son enthousiasme, on promène les yeux sur les quatre coins de l'horizon, cherchant le corbeau merveilleux qui nourrissait les stylites; c'est seulement quand la faim et la nuit sont venues que les regards se baissent et qu'on songe à demander le pain du jour à la terre, au lieu de l'attendre du ciel.

D'une de ces lettres qui racontent le roman de notre jeunesse tombent tout à coup quelques fleurettes en débris. Ah! le temps leur a vainement enlevé la forme et la couleur; je les reconnais; c'est le premier don de Louise, le fragile anneau qui commença à unir nos deux destinées.

*La suite à une autre livraison.*

# LÉOPARDS.



Léopards des jardins zoologiques *(Zoological gardens)*. — Dessin de Weir.

Ils vivent dans leur vaste cage en joyeuse compagnie; la concorde et la paix sont avec eux; leur regard exprime la confiance; ils se promènent avec une certaine grâce et une élégance qui semblent s'accorder mal avec ce que l'on rapporte de leurs instincts bas et de leur nature féroce; leurs jeux sont animés et parfois naïfs, comme si le regret de la liberté perdue n'était plus là, ou comme si les soins qu'ils reçoivent dans leur captivité avaient transformé leur caractère et pour ainsi dire « dépouillé en eux le vieux léopard. »

Apparences trompeuses! Examinez plus attentivement chacun des traits qui caractérisent ces animaux astucieux et cruels. Ce regard qui vous paraissait confiant n'est qu'inquiet, ces yeux sont hagards, ces mouvements en apparence si moelleux et si nonchalants sont par instants d'une rapi-

dité effrayante. Si vous rendiez ces léopards à la liberté, à leurs solitudes sauvages, aussitôt, sans transition, vous les verriez redevenir eux-mêmes. Ils seraient bassement féroces, et cruels par plaisir, c'est-à-dire sans nécessité. Leur premier acte serait de déchirer leurs semblables; car le léopard est de la race du tigre, dont rien ne peut fléchir la nature; et, comme l'a dit, sous des traits si saisissants, un grand peintre de la nature, Buffon, « ni la force ni la violence ne peuvent le dompter; il s'irrite des bons comme des mauvais traitements; la douce habitude, qui peut tout, ne peut rien sur cette nature de fer; le temps, loin de l'amollir en tempérant ses humeurs féroces, ne fait qu'aigrir le fiel de sa rage; il déchire la main qui le nourrit comme celle qui le frappe; il rugit à la vue de tout être vivant; chaque objet lui paraît une proie nouvelle qu'il dévore d'avance de ses regards avides, qu'il menace de ses frémissements affreux mêlés de grincements de dents, et vers laquelle il s'élance malgré les chaînes et les grilles qui brisent sa fureur sans pouvoir la calmer. » On a vu des léopards qui, pris très-jeunes et apprivoisés avec soin, avaient paru changer tout à fait et devenir doux et dociles; on en a vu qui suivaient en liberté leur gardien, qui se laissaient même caresser, qui jouaient avec les animaux domestiques. Mais, au moment où l'on avait le moins de méfiance, l'instinct féroce se réveillait en eux, et malheur à la victime qui tombait sous le premier accès de leur férocité! Heureusement la race n'en est pas nombreuse; elle paraît confinée aux régions chaudes de l'Afrique et à quelques parties de l'Inde, telles que la Soungarie, la Mongolie; peut-être va-t-elle jusqu'aux monts Altaï. Dans ces diverses régions, le léopard habite les forêts les plus épaisses et les endroits les plus reculés; bien plus rarement que le tigre il quitte ses sombres retraites.

La nourriture des léopards du jardin zoologique consiste habituellement en viande de bœuf; on la fait entrer par une ouverture pratiquée dans le plancher supérieur. Averti par l'aiguillon de la faim, lorsque l'heure de son repas approche, le léopard prend une physionomie indicible au premier bruit qui lui annonce l'arrivée du gardien apportant sa nourriture. Son regard s'attache à l'ouverture du plafond; à peine a-t-il aperçu la proie, il s'élance d'un seul bond, et de sa redoutable griffe la saisit avant même qu'elle ait eu le temps de tomber à terre.

Les victimes habituelles du léopard, à l'état sauvage, paraissent être des animaux faibles, tels que daims et antilopes; quelquefois, mais tout à fait accidentellement, il attaque les fermes du voisinage de la forêt qui lui sert de repaire habituel, emporte les brebis, les volailles, et même les chiens s'il peut les surprendre et les exterminer assez vite pour qu'ils n'aient point le temps de donner l'éveil par leurs aboiements. Les lièvres et les différents gibiers à plumes sont souvent sa proie; il attaque parfois les singes, et comme il peut sauter avec une merveilleuse facilité, il les suit de branche en branche, et rarement ils échappent à son agilité. On a vu cependant des singes se coaliser pour résister à ses attaques, se réunir en corps nombreux et parvenir à lui échapper. Nous avons cité, page 103 du tome I^er^ de ce recueil, une attaque de léopard par des babouins : le fait est rare.

Un grand nombre de voyageurs rapportent que l'audace du léopard va jusqu'à chasser et attaquer les éléphants; cette formidable chasse doit être seulement pour lui une occasion d'exercer ses forces et sa rage : à quoi les résultats d'une pareille lutte, même fût-il victorieux, pourraient-ils lui servir? Du reste, dans les forêts épaisses qu'il habite, où nul sentier n'est frayé, il ne peut guère que surprendre sa proie; difficilement il peut la poursuivre. Ses jambes étant courtes proportionnellement au corps, il ne saurait marcher ou courir aussi vite que ceux qui les ont plus longues; par compensation, il peut faire des bonds prodigieux sans effort; il attend l'ennemi à l'affût et s'en empare avec la plus grande facilité.

Le léopard n'attaque pas l'homme lorsqu'il n'est pas insulté; mais à la moindre provocation, il entre en fureur, se précipite sur lui avec la rapidité de la foudre, et le déchire avant qu'il ait eu le temps de penser à la possibilité d'une lutte.

Quelque redoutable que soit un pareil ennemi, l'homme ne craint pas cependant de lui faire partout une chasse active. Les nègres, quoiqu'ils le craignent beaucoup, le recherchent pour s'emparer de sa fourrure. On prend d'ordinaire le léopard au piége; quelquefois on le chasse comme le sanglier ou comme le renard. Le chien, que cet animal féroce saisit et extermine presque instantanément lorsqu'il peut le surprendre par ruse et le voler en quelque sorte, le chien le fait fuir dans une chasse régulière, surtout lorsque l'homme est présent. Le léopard poursuivi s'élance alors sur le premier arbre qu'il rencontre, et croit éviter ainsi le danger qui le menace; mais c'est là que l'atteint le plus sûrement l'arme du chasseur.

On ne peut guère s'emparer du léopard vivant que lorsqu'il est encore très-jeune : aussi est-il beaucoup plus rare dans les galeries d'Europe que le tigre et le lion; les six individus réunis ensemble dans l'une des cages du jardin zoologique de Londres sont une vraie curiosité pour les amateurs d'histoire naturelle.

Peut-être ces six individus ne sont-ils pas tous de vrais léopards et parmi eux se rencontre-t-il des panthères. Les deux espèces présentent de grandes analogies, sinon une identité complète de mœurs, et leurs caractères extérieurs se ressemblent aussi beaucoup : aussi la plupart des voyageurs les ont-ils confondues; les marchands de fourrures emploient indistinctement les noms de panthère et de léopard. Aux amateurs qu'une distinction zoologique entre les deux espèces intéresserait, nous rappellerons les principaux caractères suivants :

Le léopard est plus grand que la panthère; sa taille ordinaire varie de 3 pieds 11 pouces à 4 pieds et plus, non compris la queue, c'est-à-dire qu'elle égale presque la stature d'une lionne. La tête est moins longue que chez la panthère. La queue a la longueur du corps seulement, tandis que chez la panthère elle égale la longueur du corps et de la tête pris ensemble. Le corps est d'un fauve clair dessus, blanc dessous chez le léopard; il est d'un fauve jaunâtre foncé chez la panthère. On remarque sur chaque flanc, chez le léopard, dix rangées de taches noires en forme de rose, c'est-à-dire composées de cinq ou six taches simples; ces taches sont assez rapprochées les unes des autres, et elles ont $0^m,041$ environ de diamètre, avec le centre plus foncé que le fond du pelage; ces mêmes taches existent aussi chez la panthère, mais les rangées ne sont plus que de six ou sept sur chaque flanc, et, du reste, elles sont plus distantes, ayant au plus de $0^m,027$ à $0^m,032$ de diamètre, avec le centre de la même couleur que celle du fond du pelage.

A ces différences générales, on peut ajouter quelques caractères particuliers observés sur un jeune individu qui a vécu à la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle de Paris, et qui a été décrit par Frédéric Cuvier. Toutes les parties supérieures du corps et la face interne des membres ont la couleur fauve clair dont nous avons parlé; les parties inférieures sont blanches; les unes et les autres sont couvertes de taches qui varient par leur nombre, leur forme et leur étendue. Celles de la tête, du cou, d'une portion des épaules, des jambes antérieures et postérieures, sont pleines, petites, assez rapprochées l'une de l'autre et d'une manière confuse; celles des cuisses, du dos, des flancs et d'une

partie des épaules sont également pleines et petites; mais elles sont groupées circulairement, de manière que chaque groupe forme une tache isolée : ce sont ces taches que nous avons précédemment désignées par le nom de *roses;* de plus, la partie circonscrite par ces réunions de petites taches, étant d'un ton jaunâtre plus foncé que celui du fond du pelage, contribue à les détacher davantage les unes des autres. Le ventre a de grandes taches noires, qui ne sont pas aussi nombreuses que sur les autres parties, et celles de la face interne des membres sont allongées et transversales. Des taches entourent le bas de la queue en dessus d'un demi-anneau; d'autres, vers le haut des épaules, sont longues, étroites, verticales et accouplées deux à deux sur la même ligne, ce qui les fait remarquer entre toutes les autres; le derrière de l'oreille est noir, avec une raie blanche transversale dans son milieu. Une tache de couleur noire se détache sur le fond blanc de la lèvre, vers l'angle de la bouche, et une autre de couleur blanche est située au-dessus de l'œil.

Le léopard auquel se rapportent les caractères précédents, quoique jeune encore, était adulte; il avait acquis toute sa croissance, à en juger par l'élégance de ses proportions. Il avait 2 pieds et demi de la partie postérieure de l'oreille à l'origine de la queue, et 7 pouces et demi de cette même partie de l'oreille au bout du museau; sa hauteur, aux épaules comme à la croupe, était d'environ 2 pieds 1 pouce, et sa queue avait 2 pieds 3 pouces. C'est du Sénégal qu'il avait été amené à Paris.

Il faut encore rappeler que le léopard est propre à la fois à l'Afrique et à l'Inde, comme nous l'avons vu précédemment, tandis que la panthère ne se trouve que dans l'Inde, au Bengale, où elle est commune, dans les îles de la Sonde, probablement aussi à Java, à Sumatra, etc.

C'est le léopard plutôt que la panthère qui paraît avoir fourni les plus nombreux individus aux arênes, chez les Romains, si l'on en juge, soit par les représentations graphiques que nous ont conservées les monuments, soit par les descriptions, soit par les pays d'où on les faisait venir. Pompée en exposa en public jusqu'à quatre cent dix, et Auguste quatre cent vingt.

---

## LE MARCHAND ANGLAIS D'AUTREFOIS.

Ceux qui ont connu le marchand de Londres d'il y a trente ans, doivent se rappeler la perruque poudrée et la queue, les souliers à boucles, les bas de soie bien tirés et les culottes étroites, qui faisaient reconnaître le boutiquier de l'ancienne école. Si pressées et si importantes que fussent les affaires qui l'appelaient au dehors, jamais ce superbe personnage ne rompait le pas digne et mesuré de ses ancêtres; rien ne lui était plus agréable que de prendre sa canne à pomme d'or et de quitter sa boutique pour aller visiter ses voisins les plus pauvres, et faire parade de son autorité en s'informant de leurs affaires, en s'immisçant dans leurs querelles, en les forçant de vivre honnêtement et de diriger leurs entreprises d'après son système. Il conduisait son propre commerce exactement à la manière de ses pères. Ses commis, ses garçons de magasin, ses commissionnaires, avaient des uniformes particuliers, et leurs rapports avec leurs chefs ou entre eux étaient réglés d'après les lois de l'étiquette établie. Chacun d'eux avait son département spécial; au comptoir, ils gardaient leur rang avec une exactitude pointilleuse, comme des États voisins, mais rivaux. La boutique de ce marchand de la vieille école conservait toutes les dispositions et tous les inconvénients des siècles précédents : on ne voyait pas à sa devanture un étalage fastueux destiné à amorcer les passants, et le vitrage, enchâssé dans de lourdes travées de bois, était bâti d'après les anciens modèles.

Le siècle actuel a produit une nouvelle école de marchands dont la première innovation a été de renoncer à la perruque poudrée et de congédier le barbier avec sa boîte à pommade. Grâce à ce progrès, une heure a été gagnée sur la toilette de chaque jour. La seconde a consisté à remplacer les souliers et les « inexpressibles, » dont les complications de boucles et de cordons et les formes étroites exigeaient une autre demi-heure, par des bottes à la Wellington et des pantalons que l'on met en un tour de main, et qui laissent au corps toute la liberté de ses allures, quoique peut-être un peu aux dépens de la dignité extérieure. Ainsi vêtus, ces actifs marchands peuvent presser ou ralentir le pas selon que les affaires qui les appellent au dehors sont plus ou moins urgentes; ils sont d'ailleurs si absorbés par le soin de leurs propres affaires, qu'ils savent à peine les noms de leurs plus proches voisins, et qu'ils ne s'inquiètent point si ces gens-là vivent en paix ou non, aussi longtemps que l'on ne vient pas briser leurs vitres.

L'esprit d'innovation ne s'est pas arrêté là : les boutiques de cette nouvelle race de marchands ont subi une métamorphose aussi complète que leurs propriétaires. L'économie intérieure de la maison a été réformée en vue de donner au travail toutes les facilités imaginables. On a dispensé les employés de toutes formalités d'étiquette; on a même consenti tacitement à suspendre les égards dus au rang, en tant qu'ils pouvaient arrêter l'expédition des affaires; enfin, à l'extérieur, des vitrines construites en verre plat, avec des bordures élégantes, et s'étendant du sol jusqu'au plafond, ont attiré les regards sur toutes les séduisantes nouveautés du jour.

Les résultats de cette rivalité inégale entre les anciens marchands et les nouveaux sont connus de tout le monde. Les paisibles héritiers des vieilles traditions, les boutiquiers fidèles « à la vieille mode » de leurs pères, succombèrent l'un après l'autre sous l'active concurrence de leurs voisins plus alertes. Quelques-uns des disciples les moins infatués de la vieille école adoptèrent le nouveau système; mais tous ceux qui essayèrent de résister au torrent furent engloutis. Nous ajouterons que le dernier de ces intéressants spécimens du bon vieux temps, qui avait survécu à onze générations de boutiquiers, et dont les vitrages non modernisés réjouissaient l'âme des vieux tories passant dans Fleet-Street, a fini par disparaître après avoir vu son nom figurer dans la gazette à l'article *Banqueroutes* [1].

---

Il semble que chez les anciens l'homme, sachant qu'il ne pouvait compter que sur lui-même et qu'il n'avait rien à attendre de ses dieux, qui lui étaient supérieurs sans lui être compatissants, mettait dans la conduite de sa vie plus de fermeté et plus de prudence, et, quand il était malheureux, plus de dignité à souffrir le malheur. Dans nos adversités, nous avons toujours Dieu pour refuge, parce que notre Dieu est un Dieu qui console ceux mêmes qu'il ne soulage pas. Les anciens n'avaient que leur courage pour appui.

Saint-Marc Girardin, *Pindare.*

---

## MŒURS DES KALMOUKS.

Voy. t. XXI, p. 225.

Les tentes des Kalmouks, que les Russes appellent kibitkas, sont faites en feutre; elles ont quatre à cinq mètres

(1) Cobden, Londres, 1835.

de diamètre; cylindriques jusqu'à la hauteur de l'épaule, elles sont surmontées d'un toit conique, percé d'une ouverture destinée à laisser passer la fumée. La charpente est composée d'un léger grillage formé de plusieurs pièces séparées, pour la facilité du transport. La toiture consiste en un cercle de bois, supporté par un grand nombre de petites poches qui se relient à la partie supérieure du pourtour du grillage. Deux chameaux suffisent pour transporter une kibitka assez grande pour abriter une famille entière.

Au centre de la tente est ordinairement un trépied qui sert à soutenir la marmite où l'on cuit la viande et où l'on prépare le thé. Sur le sol sont des nattes, des tapis, des feutres. En face la porte sont des couchettes; aux parois de la tente pendent les armes, les outres, les ustensiles de ménage, les provisions.

Les femmes font la cuisine, soignent les enfants, dressent les tentes, fabriquent les vêtements et les fourrures, et s'occupent du bétail; elles perdent vite le peu d'attraits qu'elles ont dans le jeune âge, et, en vieillissant, leurs formes et leur physionomie prennent un caractère masculin qui est loin de leur être favorable.

La frugalité des Kalmouks est remarquable. Ils vivent surtout de thé; rarement ils achètent un peu de gruau ou de pain aux Russes de leur voisinage. Ils reçoivent le thé, feuilles et tige, de Chine, sous forme de briquettes très-dures; les femmes en cassent quelques morceaux, les jettent dans la marmite de fonte ou de fer, et les assaisonnent avec




Intérieur d'une tente de Kalmouks. — Dessin de Freeman, d'après Hommaire de Hell.

du lait, du beurre et du sel, ce qui finit par composer une sorte de soupe d'un jaune rouge sale. Si ce mets n'est pas du goût des Européens, il n'en paraît pas moins excellent aux Kalmouks. On lui attribue de plus la vertu de prévenir la plupart des maladies que produisent les refroidissements. On le sert dans de petits vases en bois, ronds et de peu de profondeur, fabriqués avec des racines tirées de l'Asie et très-estimées.

Les femmes ne nettoient jamais les marmites qu'avec le revers de leur main : c'est un détail que les hôtes des Kalmouks aimeraient à ne point connaître; mais il est impossible de l'ignorer, la cuisine, le salon, la chambre à coucher et le reste ne faisant qu'une seule et même pièce. Un usage si ridicule semblerait indiquer peu de goût pour la propreté; cependant les tentes des Kalmouks sont en général tenues avec beaucoup d'ordre et de soin : les kotes russes sont loin d'être aussi propres.

Les Kalmouks, comme la plupart des peuples de race mongole, sont bouddhistes ou plutôt lamistes; mais leur bouddhisme est très-altéré. Ils ont un grand nombre d'idoles qui généralement ont des figures de femme. Ils reconnaissent un Dieu suprême auquel sont soumis les génies bons et mauvais. Ils croient à la transmigration des âmes comme à une épreuve plus ou moins longue que tout être doit subir avant de paraître devant le souverain juge. Les saints (et tous les bouddhistes peuvent aspirer à le devenir) auront pour récompense le repos dans la vie éternelle en conservant leur individualité.

Les Kalmouks célèbrent tous les ans trois grandes fêtes; chacune d'elles dure quinze jours. La plus importante est destinée à fêter le retour du printemps; la seconde, vers le mois de juin, à bénir les eaux; la troisième est la fête de la lampe et se célèbre en décembre.

Bergmann a donné une belle description de la fête du

printemps (*zackan-zan*). Des prêtres ouvraient la marche de la procession en jouant des airs étranges dans de grandes trompes; derrière on portait des caisses sacrées contenant des images divines, et on alla les placer sur un autel construit à ciel découvert. Bientôt après, le lama fut porté en palanquin devant l'autel. Les rideaux qui cachaient les images se levèrent, et le peuple ainsi que les prêtres et les princes se prosternèrent trois fois. Le vice-khan prit place près du lama sous un grand parasol rouge. Un dîner, où l'on mangea beaucoup de moutons, du thé et des gâteaux, fit partie de la cérémonie religieuse et se prolongea jusqu'au coucher du soleil; il était entremêlé de prières et des diverses évolutions accoutumées du culte.

Dans les chants religieux, les notes aiguës et les notes graves se succèdent alternativement; les mesures sont tour à tour longues et rapides. Hommaire de Hell ne les trouva point sans harmonie.

Le jaune et le rouge sont les couleurs religieuses. Les temples sont ordinairement décorés de riches tentures de soie et d'une multitude d'images parmi lesquelles domine l'idole en bronze de Dchakdchamouni (le bouddha Shakkiamouni) [1]. On y voit aussi une multitude de coupes d'offrandes remplies de grains, et un vase d'eau sacrée dans lequel trempent des plumes de paon. Les prêtres aspergent le peuple avec cette eau où entrent du safran et du sucre; ils en boivent aussi une partie et se lavent le visage avec le reste.

Quoique les Kalmouks n'admettent point de peines éternelles, les prêtres ont cherché à accréditer la croyance que



Musique religieuse des Kalmouks. — Dessin de Freeman, d'après Hommaire de Hell.

des supplices sans fin seront le partage de ceux qui auront commis l'un de ces cinq péchés : l'irrévérence à l'égard de Dieu, le vol dans les temples, le manque de respect envers les parents, le meurtre, les offenses envers le clergé.

---

## AVENTURES DE DONA CATALINA DE ERAUSO,

SURNOMMÉE LA NONNE-LIEUTENANT (*Monja-Alferez*).

Cette femme, dont la vie, racontée par elle-même, ressemble à un roman « de cape et d'épée » (comme diraient certains auteurs), était née, en 1592, à Saint-Sébastien de Guipuzcoa. Son père, ancien capitaine, s'appelait don Miguel de Erauso, sa mère, dona Maria Perez de Galarraga. Elle ne fut élevée dans la maison paternelle, avec ses frères et sœurs, que jusqu'à l'âge de quatre ans. En 1596, on la fit entrer au couvent des dominicaines de Saint-Sébastien le Vieux, dont une de ses tantes était la prieure. Lorsqu'elle eut quinze ans, au moment d'achever son noviciat, elle eut une querelle avec une religieuse, entrée veuve au couvent, et qui, plus robuste qu'elle, la frappa rudement. Catalina, irritée, prit en aversion la vie du cloître. Pendant la nuit du 18 mars 1607, comme elle était agenouillée dans le chœur pour les matines, sa tante la pria d'aller lui chercher son bréviaire; elle se rendit donc dans la cellule de sa tante, et elle y vit les clefs du couvent pendues à un clou. Elle revint au chœur avec le bréviaire, et demanda la permission de se retirer, sous prétexte qu'elle était souffrante; mais au lieu d'aller à son lit, elle retourna dans la cellule de sa tante, y prit les clefs, du fil, des aiguilles, des ciseaux, et elle sortit du couvent. Quand elle se trouva dans la rue, elle fut fort embarrassée. Depuis

[1] Voy. la relation de Fa-hian, dans le livre sur les *Voyageurs anciens*, p. 357.

l'âge de quatre ans, elle n'avait jamais fait un seul pas dehors. Il était encore nuit; elle marcha de côté et d'autre, à l'aventure, et arriva enfin, hors des murs, vers un grand bois de châtaigniers : elle se réfugia dans le fourré le plus épais, et elle y resta trois jours, qu'elle employa très-activement à transformer sa basquine de drap bleu en haut-de-chausses, et son jupon de laine verte en pourpoint et en guêtres. Ensuite elle coupa ses cheveux. A la troisième nuit elle partit, et, après avoir marché pendant l'espace de vingt lieues dans la campagne, en évitant les villages et vivant seulement d'herbes et de racines, elle arriva à la ville de Vittoria. Elle erra quelque temps dans les rues et s'offrit comme domestique dans plusieurs maisons bourgeoises. Un professeur de belles-lettres, nommé Francisco de Cerralta, la prit à son service. Il se trouva qu'il avait épousé une cousine germaine de la mère de Catalina; mais celle-ci n'eut garde d'en rien dire. Du reste, elle ne séjourna guère que trois mois dans cette maison : Francisco de Cerralta, voyant qu'elle lisait bien en latin, avait voulu la contraindre à étudier, et, dans un moment d'impatience, l'avait frappée; elle résolut aussitôt de fuir, et elle fit marché avec un muletier, qui se chargea de la mener à Valladolid pour le prix de douze réaux. Catalina ne fait point difficulté d'avouer qu'elle avait pris ces réaux, en compagnie de quelques autres, dans la bourse du professeur. On voit qu'il ne faut pas s'attendre à rencontrer des exemples de vertu dans l'existence de cette jeune vagabonde. L'éditeur de son *auto-biographie* a choisi pour épigraphe : « Je na- » quis pour être héroïne; mais je me trompai dans un si » difficile chemin. » Catalina s'écarta tellement du chemin que doit suivre le véritable héroïsme, qu'elle se fourvoya très-souvent sur celui des spadassins et des fripons, bien qu'elle ait fait preuve, en maintes circonstances, de quelques qualités assez remarquables.

A Valladolid, Catalina prit le nom de Francisco Loyola, et parvint à entrer comme page dans la maison d'un secrétaire d'État, don Juan de Idiaquez, homme d'une grande probité et de mœurs austères, dont l'on peut voir encore le tombeau à Saint-Sébastien, où il était né. La condition était aussi heureuse que possible; mais un jour Catalina vit son père lui-même dans le cabinet de son maître, et l'entendit parler de poursuites à faire pour retrouver sa fille, échappée du couvent. Sur-le-champ elle monta dans sa chambre, prit son petit bagage, douze doublons qui, cette fois, étaient à elle, et partit avec un muletier pour Bilbao, « sans que je susse où me diriger, ni que faire, dit-elle, sinon me laisser aller au vent comme une plume. » Elle n'avait pas été bien avisée de se rendre à Bilbao : d'abord, elle ne trouva point à s'y placer; puis, quelques enfants, la voyant aller et venir comme un pauvre chien abandonné, coururent après elle et s'obstinèrent à la harceler; irritée, elle leur jeta des pierres. On l'arrêta et on la garda en prison pendant un mois. Quand elle eut recouvré sa liberté, elle se rendit à Estella, en Navarre, où elle servit deux ans comme page. Elle avait beaucoup grandi, ses traits avaient changé, sa physionomie et sa démarche n'avaient plus rien de féminin; il lui vint l'audacieuse pensée d'aller dépenser ses économies dans sa patrie même, à Saint-Sébastien. Elle s'y promena en beaux habits. Un jour, étant à l'église, sa mère la regarda un instant avec attention, puis détourna les yeux. Il fallait que Catalina, pour ne pas se jeter dans les bras de la pauvre femme, eût un amour sauvage de liberté et un cœur de fer. Elle fut au moment d'être reconnue par ses compagnes d'enfance : à la fin de la messe, des religieuses l'appelèrent; elle feignit de ne pas comprendre, et, après leur avoir fait beaucoup de saluts, elle se retira. Cet incident lui inspira de l'inquiétude; elle s'éloigna sans délai de Saint-Sébastien, et, après quelques excursions, elle alla à Séville. La domesticité n'était plus de son goût; elle avait dix-huit ans, elle était vigoureuse; une sorte de passion pour le mouvement et un extrême besoin d'activité l'engagèrent à entrer en qualité de mousse sur une galère du célèbre don Luis Fajardo, qui partait pour une expédition aux salines d'Araya. Elle avait choisi cette galère parce qu'elle y avait rencontré un de ses oncles, nommé Miguel de Echazareta, qui était capitaine. Naturellement le métier de mousse lui parut plus dur que celui de page; après un engagement entre la flotte et une escadre ennemie, qui fut vaincue, on aborda à Carthagène des Indes. Dans ce port, Catalina se fit rayer du cadre des mousses et entra au service d'un autre de ses oncles, le capitaine Eguino, et elle le suivit au Nombre-de-Dios. Mais bientôt, par un motif qu'elle ne dit point, elle prit à son oncle cinq cents piastres, laissa partir la flotte, et s'embarqua pour Panama avec le capitaine don Juan de Ibarra, facteur des caisses royales de cette ville. Ce capitaine était un homme avare : Catalina dépensa chez lui, pour se nourrir et se vêtir, tout ce qu'elle avait pris à son oncle. Elle chercha une meilleure condition et entra, à titre de commis, au service d'un marchand d'Urquiza. Dans cette profession commença pour elle une série de mésaventures.

De Panama, Catalina s'embarqua avec son maître don Juan de Urquiza pour se rendre au petit port de Païta, situé sur la côte du Pérou, à environ 200 lieues de Lima. Au port de Manta, la frégate fut jetée à la côte par une furieuse tempête. Heureusement Catalina avait appris à nager lorsqu'elle était mousse; elle parvint à gagner le rivage avec son maître et quelques autres passagers. Après un séjour de peu de durée à Païta, elle se rendit à soixante lieues de là, dans une petite ville nommée Sana. Son maître lui fit faire deux bons habillements, l'un noir, l'autre de couleur, et l'installa en qualité de premier commis dans son magasin, qui contenait pour plus de 130 000 piastres de marchandises. Le métier ne lui parut pas difficile : il ne s'agissait que de vendre au détail; le prix de chaque objet était écrit sur un livre, ainsi que les noms des personnes auxquelles on pouvait vendre à crédit. Pour sa dépense journalière, elle avait 3 piastres, et pour son service, son maître lui laissa deux esclaves et une négresse chargée de la cuisine. Ce genre d'existence n'avait rien que d'agréable et de facile; mais il n'était ni dans le caractère ni dans la destinée de Catalina de Erauso de vivre paisiblement; si les aventures n'étaient pas venues la chercher, elle aurait été au devant d'elles. Du reste, pour comprendre l'espèce de violente énergie qui la poussait au changement, aux actions périlleuses et même criminelles, il faut se transporter dans les mœurs de son temps : l'histoire et la littérature espagnoles abondent en exemples de ces caractères inconstants, impétueux et rebelles aux habitudes d'une vie civilisée.

« Un jour de fête, dit-elle, j'étais à la comédie, sur un siége que j'avais pris, quand un certain Reyès vint se placer devant moi, si près qu'il m'empêchait de voir. Je lui demandai de s'écarter un peu; il me répondit impertinemment, et je ripostai sur le même ton. Il me dit alors de me retirer, en me menaçant de me couper le visage. J'étais sans arme; je m'en allai donc plein de dépit; quelques amis me suivirent et cherchèrent à m'apaiser. Le lendemain matin, je vis Reyès passer et repasser avec affectation. Indigné, je fermai la boutique, je pris un couteau et j'allai chez un barbier où je le fis repasser comme une scie; puis je pris mon épée. Bientôt je rencontrai Reyès qui se promenait avec un de ses amis, devant l'église. « Holà! » lui dis-je, seigneur Reyès! » Il se retourna et répondit : « Que voulez-vous? » Je répliquai : « Voilà la figure que l'on » coupe! » Et en prononçant ces mots, je lui rayai la figure avec mon couteau. Il porta la main à sa blessure. Pendant

ce temps, son ami dégaîna, croisa le fer avec moi; je lui portai un coup de pointe dans le côté gauche, et il tomba. J'entrai aussitôt dans l'église. »

Quoique les églises fussent en général des asiles inviolables, le corrégidor fit arrêter Catalina; on la jeta dans un cachot et on lui mit des menottes. L'évêque réclama; on plaida de part et d'autre; enfin, les priviléges ecclésiastiques eurent le dessus : Catalina fut reconduite dans l'église. Mais elle ne pouvait y rester toujours, et, d'autre part, si elle sortait, elle était menacée de mourir sous les coups des parents et amis de Reyès et de celui qu'elle avait blessé; certainement la justice, mal disposée à son égard, ne se fût pas employée à la défendre. Son maître, Juan de Urquiza, qui était venu pour l'aider à se tirer d'affaire, imagina un moyen de lui donner dans la ville une position qui l'aurait protégée : il lui proposa d'épouser une certaine dona Beatrix de Cardenas. Catalina ne voulait point confier le secret de son sexe; son refus parut incompréhensible; cependant son maître ne s'en irrita point et l'envoya ouvrir un autre magasin à Truxillo, évêché suffragant de Lima. Il y avait deux mois qu'elle demeurait dans cette ville quand, un matin, un nègre vint l'avertir qu'il y avait à la porte des hommes portant des boucliers : c'étaient Reyès, l'ami qui avait été blessé, et un autre. Catalina sortit accompagnée d'un nommé François Zerain, et aussitôt s'engagea une lutte; cette fois, Catalina frappa mortellement cet ami de son adversaire qui avait déjà failli périr sous son épée, et elle n'eut pas le temps de fuir; un corrégidor et deux recors la surprirent et lui lièrent les mains.

« Tandis que les recors s'occupaient des autres, le corrégidor voulut me mener lui-même en prison, et, chemin faisant, il me fit des questions sur moi et sur le pays où j'étais né. Quand je lui eus dit que j'étais Biscayen, il me répondit en cette langue qu'en passant devant la cathédrale, je défisse la courroie par laquelle j'étais attaché, et que je prisse asile. Je ne manquai pas de profiter de l'avertissement, et j'entrai dans l'église, tandis qu'il restait sur la place à crier et à menacer, en feignant une grande colère. »

Le maître de Catalina vint encore à son aide et la fit partir pour Lima, après lui avoir donné 2 600 piastres et des lettres de recommandation.

Catalina rapporte que la capitale du Pérou comprenait alors 102 villes d'Espagnols outre plusieurs bourgs, 28 évêchés et archevêchés, 136 corrégidors, et les audiences royales de Valladolid, Grenade, Charchas, Quito et la Paz. « Lima, ajoute-elle, a un archevêché, une église cathédrale semblable à celle de Séville, 5 dignités, 10 canonicats, 6 rations entières et 6 demies, 4 cures, 7 paroisses, 12 couvents de moines et de religieuses, 8 hôpitaux, un ermitage, une université et une inquisition. Elle a un vice-roi, une audience royale qui gouverne le reste du Pérou, et d'autres grandeurs et magnificences. »

Un riche marchand pour lequel Catalina avait une lettre de recommandation fit bon accueil à notre aventurière, et la reçut en qualité de commis avec des appointements annuels de 600 piastres. Elle resta neuf mois dans cette condition. Vers ce temps, ayant inspiré trop d'affection à une des filles de son maître, elle fut obligée d'abandonner son emploi. Pour le coup, Catalina trouva que son déguisement l'exposait à trop de méprises dans la vie civile, et elle s'enrôla dans une compagnie qu'on levait pour le Chili. A la Conception, où la troupe débarqua, son frère, le capitaine Miguel de Erauso, fut chargé de passer la revue. Il prit la liste et demanda à chaque soldat son nom et son pays. « Quand il vint à moi, dit-elle, et entendit mon nom et mon pays, il jeta la plume, m'embrassa, et me fit aussitôt des questions sur son père, sa mère et ses sœurs, et sa petite sœur Catalina la religieuse. J'y répondis de mon mieux, sans me découvrir et sans qu'il devinât rien. Il acheva sa revue, et, quand il eut fini, il m'emmena dîner à sa maison, et je m'assis à table. Ensuite il monta chez le gouverneur, et lui demanda comme faveur de faire changer de compagnie à un jeune homme qui arrivait de son pays, le seul qu'il eût vu depuis qu'il l'avait quitté. Le gouverneur refusa d'abord, puis consentit. »

Pendant trois ans, Catalina resta près de son frère comme soldat, et mangeant à sa table. Comment eut-elle la force de garder son secret? C'est ce qu'on ne saurait s'expliquer que par la crainte d'être forcée à reprendre le costume et les habitudes de son sexe. Quoique, d'après la manière dont elle parle de son frère, il semble qu'elle eût pour lui de l'affection, il s'éleva entre eux une querelle, et le gouverneur, donnant naturellement tort au soldat, l'envoya, par mesure disciplinaire, au port de Païcabi. En ce lieu, elle mena une dure existence :

« Nous étions toujours sur le qui-vive. Il fallait sans cesse repousser les agressions des Indiens. Toutes les compagnies du Chili vinrent s'unir à nous pour en finir avec ces ennemis. Nous fûmes réunis, dans la plaine de Valdivia, au nombre de 5 000 hommes. Les Indiens s'emparèrent de Valdivia et la mirent au pillage. Plusieurs combats se succédèrent, et les Indiens y eurent le dessous; mais, ayant reçu du renfort, ils revinrent à la charge, nous culbutèrent, tuèrent beaucoup de soldats et d'officiers, entre autres mon *alferez* (lieutenant), et ils s'emparèrent du drapeau. Voyant notre officier emporté, je me lançai avec deux autres soldats à cheval, à travers la mêlée, donnant et recevant des coups, renversant tout sur notre passage. Un de nous tomba mort; mais, sans nous laisser arrêter, nous nous ouvrîmes un chemin vers le drapeau. Là, mon camarade fut jeté à terre d'un coup de lance. Je fus blessé à la jambe; mais je tuai le chef indien qui tenait le drapeau, que je repris; puis, excitant de nouveau mon cheval, et me précipitant à travers les combattants, en frappant de tous côtés, blessant et tuant, atteint moi-même d'un coup de lance dans l'épaule gauche et de trois flèches, j'arrivai enfin jusqu'à nos rangs. En arrivant, je tombai sans connaissance : on accourut pour me secourir, et, en ouvrant les yeux, je vis mon frère, ce qui fut pour moi une grande consolation. Bientôt je fus guéri. Nous restâmes campés neuf mois en ce même endroit. Mon frère obtint du gouverneur l'enseigne que j'avais gagnée, et je fus nommé alferez de la compagnie d'Alonzo Moreno. »

On se lasserait à compter les coups d'épée ou de couteau que donne ou reçoit Catalina de Erauso, à l'improviste, en guet-apens ou en duel. En résumé, cette religieuse fugitive fait un fort mauvais homme. Son grade d'enseigne ne change rien à ses habitudes de querelles et de vengeances sauvages. Dans une maison de jeu de la Conception, un de ses amis, alferez comme elle, l'insulte : elle lui passe aussitôt son épée à travers le corps. Un auditeur général la saisit au collet : il a le même sort. Pendant six mois, on la tient assiégée dans un couvent. En ce temps même, on vient la prier de prendre parti dans un duel. Quoiqu'elle craigne une embûche, la tentation est trop forte pour qu'elle y résiste. Elle se rend de nuit sur le terrain, croise le fer avec le second adversaire de son ami et l'étend à ses pieds. Elle lui demande comment il s'appelle. D'une voix mourante, il répond : — Le capitaine Miguel Erauso. C'était son frère. « Je restai stupéfaite, » dit-elle. Cette fois, elle resta huit mois dans le couvent où elle avait cherché asile et où elle fut témoin de l'ensevelissement de Miguel Erauso. Quand il lui fut possible de sortir, elle se dirigea vers Valdivia et le Tucuman. Ce voyage fut pénible.

*La fin à la prochaine livraison.*

## CHARS MAGNÉTIQUES CHINOIS,

### OU BOUSSOLES TERRESTRES.

Onze cents ans avant l'ère chrétienne, des habitants de Yéou-tchang, royaume maritime du Sud, vinrent apporter au roi Tching-wang un faisan blanc, deux faisans noirs et une dent d'éléphant. Le ministre Tchéou-koung leur fit présent, en échange, de cinq chars légers qui montraient le sud, pour aller au loin. Au devant de ces chars était une statuette qui, de quelque côté que se dirigeât le chariot se tournait toujours vers le sud qu'elle indiquait avec la main. Cette invention n'était pas d'une médiocre utilité pour les voyageurs qui avaient à parcourir de vastes espaces inhabités, où les sentiers, lorsqu'il y en avait, se croisaient en sens divers. On l'attribuait à Hoang-ti : elle était fondée sur la connaissance des propriétés de l'aiguille aimantée. Il paraît que l'on faisait usage de ces chars même dans les promenades et dans les villes. Il y en avait de toute dimension et de tout prix. Aux funérailles de Tching-wang, on vit un grand char en pierreries traîné par un petit char magnétique.



Char magnétique chinois inventé plus de dix siècles avant l'ère chrétienne. La figure automatique tendait toujours le bras vers le sud. — D'après l'*Encyclopédie japonaise*.

## LE GRAIN DE BLÉ DE JEAN ROUGE-GORGE.

Toute la morale populaire était autrefois en proverbes, en contes ou en chansons. Chaque pays a eu ses Hésiodes rustiques occupés de renfermer la sagesse courante dans la fable ou sous le sceau de la rime : aussi l'examen des centons et des traditions du foyer est-il un côté sérieux de l'histoire d'une race ; on y trouve l'expression de ce qui était regardé comme la raison à chaque époque ; c'est une sorte de code de la sagesse populaire dont quelques articles nés des opinions du temps ont varié, tandis que d'autres, dictés par le bon sens, sont demeurés et demeureront éternels.

De ce nombre est la tradition bretonne du *Grain de blé de Jean Rouge-Gorge.*

Dans beaucoup de cantons de l'ancienne Domnonée, elle est si connue que son titre seul fait proverbe. Voyez-vous une ménagère relever à la main les épis oubliés dans l'aire, réunir les épaves de luzerne ou de trèfle fleuri éparpillés dans la grange, repriser pour la vingtième fois la veste de berlinge du fils ou du mari; si vous vous étonnez de cette économie, elle vous dira en souriant : — *C'est le grain de blé de Jean Rouge-Gorge.*

Entendez-vous le jeune homme, réprimandé pour s'être couché sur l'herbe humide pendant les sueurs de la moisson, ou pour être revenu de la grande foire du chef-lieu la tête alourdie par le *vin de feu,* répondre qu'il est de force à tout braver, qu'un excès ni une imprudence ne pourront rien sur sa robuste santé; les vieux secoueront la tête et diront : — *Prends garde! c'est le grain de blé de Jean Rouge-Gorge.*

La jeune servante se sera-t-elle oubliée à la fontaine et reviendra-t-elle tardivement; la maîtresse se montrera sévère et répétera : — On commence par perdre les heures, puis les journées! *C'est le grain de blé de Jean Rouge-Gorge.*

A propos de tout ce qui est germe et commencement, la même phrase reparaît. Que le gland perce la terre et montre ce brin d'herbe qui sera un chêne; que l'enfant à qui l'on vient de confier l'aiguillon s'essaye à conduire l'attelée des bœufs de labour; que l'oiseau encore sans plumes gazouille confusément dans son nid de mousse; toujours la voix populaire vous dira : — *C'est le grain de blé de Jean Rouge-Gorge.*

Or, voici l'histoire de ce grain de blé, symbole des humbles origines que doivent suivre de grands résultats.

Au dire des conteurs populaires, la Domnonée fut civilisée par des cénobites, qui vinrent bâtir leurs cabanes de feuilles au penchant des collines sauvages. Ils forgèrent d'abord le fer pour fabriquer des cognées avec lesquelles ils abattirent les antiques forêts, construisirent des charrues, ouvrirent la terre encore vierge et transformèrent les solitudes incultes en champs régulièrement entrecoupés de sillons; mais quand vint le moment de les ensemencer le blé leur manqua : tout celui dont ils s'étaient approvisionnés avait été dévoré par les animaux de la terre et par les oiseaux du ciel.

Les pieux solitaires, voyant que tout ce qu'ils avaient fait jusqu'alors devenait inutile, se mirent en prières, suppliant Dieu de venir à leur secours.

Ils sortaient du lieu où ils lui avaient adressé cette demande, lorsqu'ils aperçurent au sommet de la croix qui protégeait le saint village un petit oiseau dont l'œil était fixé sur eux, et ils reconnurent Jean Rouge-Gorge, celui-là même qui est resté cher et sacré pour les chrétiens de la Domnonée, parce qu'au dire de la légende, il vola vers le Christ, au calvaire, et brisa un des aiguillons de la couronne d'épines.

L'oiseau ami de Dieu et des hommes regardait les religieux d'un air qui les engagea à s'approcher jusqu'au pied de la croix. Alors il laissa tomber de son bec un grain de blé et il s'envola.

Les religieux recueillirent la précieuse semence qu'ils enfouirent au milieu des terres labourées. Or, par la grâce de Dieu, le grain de blé était fée, si bien qu'il poussa rapidement une tige, puis un épi qui s'entr'ouvrit de lui-même et sema tout autour des grains qui poussèrent de même, mûrirent en quelques instants, et répandirent à leur tour des semences également reproduites; il arriva ainsi qu'en quelques heures le défrichement entier se trouva couvert d'une belle moisson dorée, et que les solitaires n'eurent qu'à aiguiser leurs faucilles et à préparer leurs fléaux.

C'est depuis ce temps, dit la tradition, que le blé blanc prospère en Bretagne, qu'il a fini par couvrir les vaux avec les coteaux, et que la sagesse des anciens répète, à propos de tout ce qui est destiné à se multiplier et à grandir, soit pour le bien, soit pour le mal : *C'est le grain de blé de Jean Rouge-Gorge.*

# LINCOLN.




Vue de la cathédrale de Lincoln.

La magnifique cathédrale de Lincoln, qui, après celle d'York, est le plus vaste et le plus beau monument de l'architecture normande en Angleterre, placée sur une colline élevée, dominant la ville haute et la ville basse, peut être aperçue, à de considérables distances, des cinq ou six comtés qui environnent le Lincolnshire. Sa longueur, de l'est à l'ouest, est de 530 pieds; sa largeur de 227. Son portail et deux de ses trois tours datent du onzième siècle, et justifient l'opinion des antiquaires qui attribuent sa fondation, les uns à Guillaume le Conquérant, les autres à son fils Guillaume le Roux. Plus tard, elle fut réédifiée et dédiée à Marie par Henri II. Les parties les plus remarquables de l'immense édifice sont le chœur et la chapelle de la Vierge. On parle aussi de la cloche, *Tom de Lincoln,* dont la profonde voix, les retentissantes volées, jointes aux bruyantes sonneries des nombreux monastères du Lincolnshire, et à celles des quatorze églises de sa capitale, donnèrent lieu, peut-être, à l'opinion erronée qui fait de l'Angleterre l'île sonnante de Rabelais. Cette cloche, fêlée en 1827, brisée en 1834, a été refondue et placée dans la tour centrale en 1835. Elle a aujourd'hui 18 pieds de diamètre à son ouverture, et pèse plus d'un millier. L'ancienne cloche était du poids de 96 quintaux seulement. La difficulté de mettre en branle l'énorme battant, fait que ce beffroi n'est sonné qu'en de rares occasions.

Avant la réforme, l'église de Lincoln passait pour être la plus riche du royaume : Henri VIII s'appropria la plus grande partie de son trésor, et, durant les guerres de religion, sous le règne de Charles Ier, ses somptueuses tombes furent mutilées, saccagées, et, comme la plupart des splendides édifices religieux debout à cette époque, elle servit de caserne aux soldats de Cromwell.

La cathédrale n'est pas le seul monument remarquable de Lincoln; les voyageurs y vont admirer les ruines du château fort bâti par Guillaume le Conquérant, et la porte de Newport, qui prouve l'antique origine de la ville. Cette vaste et solide arcade de 16 pieds d'ouverture sur 10 d'épaisseur, reste imposant d'architecture romaine, signale dans la ville de Lincoln l'ancienne et puissante cité de Lindun. Lorsque la contrée entière tomba au pouvoir des Romains, cette partie était habitée par les *Coritani,* tribus guerrières, sauvages, vêtues de peaux de mouton, tatouées de bleu, les bras et les reins chargés de lourds anneaux de fer, les épaules revêtues de longues et épaisses chevelures blondes, et qui, vomies par la Scarpe et la Seine, dont leurs légers canots fendaient les ondes bourbeuses, furent déposées par la mer sur les rives orientales, sur les côtes déchiquetées de la Grande-Bretagne. Leurs villes n'étaient que des amas de huttes défendues par des remparts de terre et de troncs d'arbres renversés. Ils combattaient avec les armes gauloises, le long sabre, les chariots de guerre qu'ils conduisaient habilement, l'épieu, le bouclier, l'arc, le trait enfin dont ils léguèrent l'adroit maniement à leur postérité. Devenus maîtres des villages informes de ces hordes barbares, les Romains entourèrent la ville de murailles, la fortifièrent, et, en formant le *Foss-Dyke,* lac artificiel de quatre lieues de long, ils unirent les eaux de la Witham qui se jette au sud dans le Wash, à celles de la Trent qui s'écoule au nord dans l'Humber. Toute cette partie de la contrée se trouva ainsi entourée d'un réseau d'eaux navigables, antique source de sa prospérité commerciale actuelle.

Plus tard, l'invasion normande vint renouveler l'activité des habitants, ouvrir de nouvelles sources à l'industrie, transplanter des arts nouveaux, apporter une religion plus pure, des aspirations plus hautes. La lutte avec les premiers possesseurs et envahisseurs de la terre développa en eux l'énergie, l'oubli de soi, l'héroïsme, principes des grandes choses. Aujourd'hui une longue et tranquille domination

mûrit les germes que semait un passé orageux. La paix, la sécurité, fertilisent peu à peu ces campagnes jadis marécageuses et désertes, que foulaient tour à tour les pas de proscrits tout à la fois défenseurs et violateurs de la liberté, ou ceux d'oppresseurs féroces et sans lois; des villages prospères s'élèvent dans ces plaines, ces landes se défrichent. Les vastes marécages qui avaient fait donner à un tiers du Lincolnshire le nom de *Hol-Land* (terre basse), et qui si longtemps furent le refuge des défenseurs de l'indépendance du pays et des maraudeurs qui le désolaient, se drainent et livrent à l'agriculture des champs tout préparés pour elle. Aujourd'hui les longues laines des nombreux moutons que nourrit le Lincolnshire (on en compte trois millions), ses bœufs qui pèsent de douze à quatorze cents livres, sont transportés par les voies de communication dont, il y a dix-huit siècles, les Romains posèrent les bases. Les forêts qui environnent le comté ont élargi leurs sentiers; ces bois verdoyants, « où l'on n'a, disent les ballades de Robin Hood, d'ennemis que l'hiver et l'orage, où l'on est gai tant que le jour dure, et léger d'humeur comme la feuille sur l'arbre, » ne cachent plus au fond de leurs retraites l'archer saxon, vêtu de drap vert de Lincoln, perdu au sein des vertes feuilles, et se révélant par le sifflement aigu de son inévitable flèche; les routes s'ouvrent aux paisibles charrettes du fermier, et les échos, au lieu de répéter des bruits de guerre ou des cris de terreur, s'éveillent au chant matinal de la jeune fermière qui, montée sur sa jument grise, ne rappelle ses belliqueux ancêtres que par ses ondoyantes tresses blondes, et redit encore, en ses longues ballades, le nom toujours populaire de Robin Hood, le hardi chasseur, l'indépendant Yeoman.

Ainsi la loi providentielle et divine qui règle l'amélioration graduelle de la race humaine, marche, grâce au concours des hommes ou malgré leurs actes; et chaque race, conquérante ou conquise, laisse sur la terre où elle a passé quelque empreinte heureuse et bienfaisante de son passage.

---

## DIALOGUES D'ÉPICTÈTE.

Voy. p. 18.

### 2. — SUR LA SENSIBILITÉ D'UNE AME FAIBLE.

Un jour Épictète reçoit la visite d'un homme riche. On parle de choses et d'autres.

— Vous êtes marié, dit Épictète, et vous avez des enfants. Vous devez vous trouver bien de la vie de famille?

— Non; je m'en trouve assez mal.

— Comment cela? En général, on se marie et on a des enfants afin d'être plus heureux.

— Sans doute, mais je suis si prompt à m'inquiéter, si sensible, que mes enfants, à vrai dire, me causent plus de crainte que de joie. Ainsi, dernièrement, lorsqu'on m'eut appris que ma petite fille était malade et même en danger, je n'eus pas le courage de l'assister dans sa maladie, et je me sauvai de la maison pour n'y rentrer que quand on m'eut assuré qu'elle était rétablie.

— Mais croyez-vous avoir bien agi en prenant ainsi la fuite?

— J'ai obéi à un mouvement instinctif: j'ai fait ce que me conseillait la nature.

— Comment pourriez-vous prouver que vous avez agi suivant la *nature?*

— C'est là ce que nous éprouvons tous, ou du moins la plupart des pères.

— Je ne nie point qu'il en soit ainsi, seulement je doute que cela soit bien; car c'est comme si l'on disait que des tumeurs qui viennent sur le corps lui sont avantageuses parce qu'elles viennent *naturellement;* et, par la même raison, il s'ensuivrait qu'il serait conforme à la nature de tomber en faute, parce que nous tous, ou du moins le plus grand nombre, nous y sommes exposés... L'affection pour vos proches vous paraît-elle une chose honnête et conforme à la nature?

— Comment le nier?

— Ce qui est raisonnable est-il contraire à la tendresse pour la famille?

— Il me semble que non.

— S'il en était autrement, il faudrait nécessairement que, de ces deux sentiments opposés, l'un fût conforme à la nature tandis que l'autre lui serait contraire: n'est-il pas vrai?

— C'est vrai.

— Ainsi donc, tout ce que nous trouvons à la fois de raisonnable et de conforme à l'affection pour la famille, nous le proclamerons hardiment bon et honnête?

— Soit.

— Quoi donc! délaisser son enfant malade, et se retirer après l'avoir abandonné; vous ne sauriez nier que cela ne soit déraisonnable. Il nous reste à considérer si cela s'accorde avec l'affection pour la famille. Voyons donc; puisque vous étiez rempli de tendresse pour votre fille, faisiez-vous bien de l'abandonner?... La mère chérit-elle son enfant?

— Elle la chérit.

— Devait-elle ou non l'abandonner?

— Elle ne le devait pas.

— Sa nourrice l'aime-t-elle?

— Elle l'aime.

— Devait-elle l'abandonner?

— Non, sans doute.

— Son précepteur l'aime-t-il?

— Il l'aime.

— Il devait donc aussi s'en aller et abandonner cette pauvre fille par l'excès de tendresse que vous, qui êtes ses parents, et ceux qui l'environnent, vous avez tous pour elle; ou bien fallait-il la laisser mourir dans les bras de ceux qui ne l'aiment ni ne s'en soucient?

— A Dieu ne plaise!

— N'est-il pas injuste et déraisonnable que ce qu'on regarde comme bienséant pour soi-même, à cause de l'affection pour la famille, on veuille l'interdire à ceux qui sont animés des mêmes sentiments pour leurs proches?

— Cela est absurde.

— Allons donc, voudriez-vous, lorsque vous êtes malade, que vos parents, vos amis, votre femme et vos enfants fussent remplis pour vous d'un genre d'affection tel que chacun d'eux, par excès de sensibilité, prît la fuite et vous laissât seul et solitaire?

— Nullement.

— S'il en est ainsi, il s'ensuit que ce que vous avez fait n'est pas conforme à l'affection pour la famille. En somme, ce qui vous a porté à délaisser votre enfant n'est autre chose que la faiblesse qui dernièrement, à Rome, porta un certain homme à s'envelopper la tête de son manteau pendant la course du cheval auquel il s'intéressait. Ce cheval ayant été vainqueur, contre toute attente, il fallut des éponges pour faire revenir notre homme de son évanouissement. En toutes choses il y a une seule et même cause qui nous porte à faire ou à ne pas faire, à dire ou à ne pas dire telle chose; qui nous porte à nous enorgueillir, à nous humilier, à faire ou à poursuivre quelque chose; et cette cause n'est point dans les choses extérieures; elle est tout entière dans l'opinion que nous nous sommes faite: nous devons donc nous appliquer à former nos opinions, non point suivant ce

qu'on appelle, à tort ou à raison, la nature, mais suivant les règles du bon sens et de l'honnêteté.

## LE CONCILE DE CLERMONT.

Suite et fin. — Voy. p. 33.

Les historiens contemporains sont bien loin d'offrir, sur ce qui se passa dans cette mémorable séance, des traits identiques. Suivant les uns, Pierre l'Ermite harangua le peuple et peignit avec de vives couleurs les maux des chrétiens d'Orient. L'intervention de ce personnage populaire dans une circonstance aussi solennelle est très-probable; cependant l'allocution prononcée par lui ne s'est pas conservée, et la plupart des narrateurs se sont même abstenus de le mentionner et de le mettre en scène. Urbain II prit une ou deux fois la parole, mais son discours est rapporté de plusieurs manières très-différentes dans les histoires de Guillaume de Tyr, de Guibert de Nogent, de Guillaume de Malmesbury, de Foucher de Chartres, de Robert le Moine, d'Ordéric Vital, et dans l'écrit cité par Baronius. Au lieu de phrases ardentes, énergiques et de nature à passionner la foule, on n'y trouve guère que des amplifications assez froides, mêlées de fréquentes citations des Écritures. Guibert de Nogent avoue qu'il donne le sens bien plutôt que le texte exact des paroles du pape. Guillaume de Malmesbury convient qu'il y a fait de nombreuses suppressions. Les principales qualités que les contemporains remarquent dans la harangue pontificale, ce sont la facilité, l'érudition, l'élégance, l'urbanité littéraires, et ils ne disent rien de celles que nous voudrions y voir briller; c'est le grammairien, le rhétoricien, le beau parleur qu'ils vantent dans Urbain II, et non l'orateur éloquent et entraînant. En quelle langue le pape s'exprima-t-il? En latin, ainsi que l'indique Guibert de Nogent? Mais ce n'était pas le langage de la foule qui l'écoutait. En langue vulgaire? Mais Urbain II savait-il les idiomes usités au delà des Alpes? Et d'ailleurs il y avait dans l'assemblée des auditeurs venus de points divers et lointains, et qui ne devaient pas s'entendre les uns les autres. Quelque clerc auvergnat traduisit-il pour le peuple les phrases latines adressées d'abord aux ecclésiastiques? Ce sont des questions qu'on ne saurait résoudre d'une manière positive. La vie de saint Bernard présente, du reste, l'exemple d'un discours prononcé en latin, par ce grand homme, devant un auditoire auquel la langue latine n'était évidemment pas familière, et qui néanmoins l'acclama avec enthousiasme.

On comprend quel doit être le fonds d'une harangue comme celle que le pape eut à débiter : énumération des grands faits qui rendent la Palestine vénérable et sacrée pour les chrétiens; tableau de la conquête odieuse dont elle a été l'objet de la part des musulmans, et des souffrances que les vainqueurs imposent aux fidèles; appel aux armes et à la vengeance; promesse de récompenses célestes pour ceux qui s'enrôleront et qui *devront être heureux de mourir pour le Christ, dans une ville où le Christ est mort pour eux* (Guillaume de Tyr). D'après la relation de Robert le Moine, Urbain commença par un éloge solennel des populations auxquelles il venait demander l'initiative dans la guerre sainte : « Nation des Francs, s'écria-t-il, nation » transalpine, peuple chéri et élu de Dieu, comme on le » voit clairement dans plusieurs de vos entreprises; peuple » distingué des autres nations, tant par la nature de votre » territoire que par la foi que vous professez et par la véné- » ration que vous montrez pour la sainte Église, c'est à vous » que mon discours s'adresse. »

Après avoir développé les considérations qui doivent entraîner ses auditeurs à combattre pour la délivrance de la Palestine, Urbain termine en leur disant : « Prenez cette » voie pour la rémission de vos péchés, sûrs que vous êtes, » en agissant ainsi, de l'inaltérable gloire du royaume des » cieux. » A ces mots, la foule, remplie d'enthousiasme, s'écrie d'une voix unanime : *Dieu le veut! Dieu le veut!* « Oui, Dieu le veut! s'écrie l'orateur en levant les mains » vers le ciel. Que ces paroles, inspirées par Dieu lui-même, » soient votre guide, votre soutien dans le voyage lointain » que vous allez entreprendre, et dans les combats que vous » aurez à livrer! » Alors le cardinal Grégoire, qui depuis devint pape, fait à haute voix sa confession, au nom de tous les assistants prosternés contre terre. Urbain leur donne l'absolution et les bénit; Aimar, évêque du Puy, ce prélat chanté par le Tasse, demande à partir pour la guerre sainte, et, comme on disait alors, *à s'engager dans la voie de Dieu*. Des milliers de personnes suivent son exemple; le pape leur distribue des croix de drap rouge qu'ils doivent porter entre les épaules, comme signe de leur mission. La ville de Clermont ne put, dit la tradition, fournir assez d'étoffe pour satisfaire tous les postulants. Une trêve universelle est prononcée entre les chrétiens; les évêques, les curés, les autres ecclésiastiques, reçoivent l'ordre d'aller sur tous les points annoncer et prêcher la croisade.

Le mouvement fut immense. Des gens de toutes les classes et de toutes les conditions, hauts barons, chevaliers, hommes et femmes, vieillards et enfants, évêques, moines, clercs, pauvres et riches, ouvriers et marchands, habitants des villes et des campagnes, se hâtèrent de prendre la croix. La plupart obéissaient aux entraînements de l'enthousiasme religieux; d'autres s'enrôlaient par amour des combats et des aventures, par espoir du butin et des richesses; tous étaient poussés sans le savoir par ce besoin instinctif qui attire les populations du Nord et de l'Occident vers des contrées plus chaudes et plus aimées du soleil. Les sentiments les plus nobles furent oubliés pour suivre le courant; des maris abandonnaient leurs femmes, des mères laissaient leurs enfants, heureux de courir à la guerre sainte. La croisade amena de salutaires conversions et servit de prétexte aux actes les plus condamnables : des voleurs, des pirates, des meurtriers, touchés de Dieu, se confessèrent et partirent; d'autre part, des débiteurs s'enrôlèrent pour échapper à leurs créanciers. Au moment où eut lieu le concile de Clermont, une extrême disette désolait la France; les avares resserraient avec soin, dans l'espoir de les vendre plus cher, leurs grains renfermés dans les greniers; les pauvres étaient contraints de se nourrir de la racine des herbes sauvages, les puissants eux-mêmes s'attristaient devant l'imminence de la misère. La résolution de la croisade fit cesser comme par enchantement cet état de choses; une diminution subite des valeurs eut lieu, *et*, dit Guibert de Nogent, *on vit sept brebis livrées en vente pour cinq deniers*. Les auteurs contemporains portent le nombre des premiers croisés à six millions; d'autres le réduisent à un million trois cent mille.

## L'ADMIRABLE BRANDELLIUS

### ET L'INGÉNIEUX MOGUSIUS.

Un voyageur, passant à Burgos, eut désir de connaître les noms des personnes de cette ville les plus considérables par leur savoir. Il adressa quelques questions sur ce sujet à un habitant. « Quoi! répondi l'Espagnol qui se trouva être un licencié, n'avez-vous donc jamais entendu parler de l'admirable Brandellius e de l'ingénieux Mogusius, l'un qui est l'œil, l'autre le cœur de notre université? Tous deux sont connus du monde entier. — Excusez-

moi, dit le voyageur, jusqu'à ce jour je n'avais jamais entendu prononcer leur nom. Mais, de grâce, veuillez m'apprendre ce que Brandellius a fait de remarquable. — Il faut, en vérité, que vous soyez bien ignorant de ce qui se passe dans la république des lettres, reprit l'Espagnol, pour me faire une question semblable! Brandellius a composé un panégyrique sublime en l'honneur de Mogusius. — Et, je vous prie, qu'a fait Mogusius pour être digne d'un tel éloge? — Il a écrit un très-beau poëme en l'honneur de Brandellius. — A merveille! Et que pense de ces chefs-d'œuvre de congratulation mutuelle le public, je veux dire celui qui est en dehors de l'université? — Le public n'est qu'une assemblée de sots, les sots sont tous des critiques, les critiques ressemblent aux araignées, et les araignées sont une espèce d'insectes que tout le monde méprise.

GOLDSMITH.

---

## CAPRI.

Voy. la Table des vingt premières années.

Dans ses *Souvenirs du golfe de Naples*, Turpin de Crissé rappelle avec une douce ironie les exclamations d'horreur que les voyageurs du dix-huitième siècle se croyaient obligés



La Marine, à Capri. — Dessin de Karl Girardet.

de jeter au seul aspect de cette île, dont le nom est inséparable de celui d'un des empereurs romains les plus abhorrés, de Tibère.

« J'ai vu Caprée... affreux Tibère! » s'écriait Dupaty avec une concision quelque peu affectée. — « Ces rochers révèlent les crimes dont ils furent témoins ou complices; ils racontent la vie de Tibère; fuyons, éloignons-nous! » s'écriait aussi le marquis de Foresta. — Non, ne fuyons pas; le sable fin et doré de la *Marine* (1) semble attirer notre barque et nous inviter à descendre : un sentier se déroule et serpente devant nous; il nous conduira dans la plaine où croissent l'oranger, le palmier, le figuier de l'Inde ou l'aloès. Quelques ruines, il est vrai, nous rappelleront les douze palais que l'ignoble et sanglant desposte avait fait élever à son orgueil dans cette charmante mais étroite vallée, où une maison à demi voilée sous les feuilles délicates de l'olivier aurait suffi même à un empereur qui eût véritablement aimé la nature.

Qu'il soit indifférent de se heurter à de pareils souvenirs lorsqu'on n'aspire qu'à abandonner son âme tout entière aux sereines influences d'un ciel pur, d'une campagne poétique, c'est ce que personne sans doute ne saurait dire avec vérité. Le crime imprime une souillure éternelle au sol qu'il a touché. De quel délicieux sentiment n'est-on pas au contraire ému à Sorrente, sur la falaise où a demeuré le Tasse, ou au Pausilippe près du cénotaphe de Virgile? Mais en quel lieu de la terre n'est-on point exposé à rencontrer ces contrastes d'horribles et de douces traditions? L'histoire a enveloppé tout notre globe d'un voile bigarré qui nous oblige à nous souvenir incessamment des erreurs, des hontes, des forfaits, aussi bien que des laborieux, des généreux élans qui ont tour à tour attesté la faiblesse et la grandeur du genre humain. Assurément l'ombre de Tibère se dressant au golfe de Naples n'est pas un enseignement

(1) « C'est ainsi qu'on appelle la plage voisine de la rade ou du port, dans l'Archipel et sur les côtes de l'Italie, » dit le poëte qui, depuis Virgile, a su peindre avec le plus de charme la mer, les rivages, les îles de Naples.

plus saisissant que celle de Gessler à Kusnach où à Altorf. Une différence existe cependant : la liberté règne sur les rives du Waldstetten ; à Capri comme à Naples on ne l'aime pas, ou bien on l'oublie. D'autres siècles en passant ajouteront d'autres marques ; puissent, au dernier jour, les souvenirs purs et heureux effacer les traces du mal, de même que le jour, en éclatant, dissipe les ténèbres ! Il semble, du reste, que pour certaines intelligences ce rapprochement d'idées opposées ait un attrait particulier ou soit comme un stimulant utile. Capri est peut-être celle des îles du golfe où les étrangers prolongent le plus leur séjour. Nous y avons rencontré un Anglais, célèbre par l'élévation de son esprit autant que par l'indépendance et la sincérité de son caractère : depuis plus d'un mois il habitait une des maisons d'Anacapri ; il n'avait pas encore même visité la grotte verte. Il errait sur les rochers pour contempler la mer, ou bien il lisait Sannazar et Virgile sous les buissons d'orangers. Dupaty et de Foresta eussent été plus sages d'agir comme lui. L'indifférence de Turpin de Crissé était toutefois loin de l'âme de ce noble étranger. Une seule réflexion qu'il nous adressa devant un fragment de colonne nous révéla le cours de ses pensées : « Il y a dix-huit cents ans, à la distance de quelques années, naquirent deux modèles complets, l'un de la vertu, l'autre du crime. Combien faudra-t-il



Le Rocher de Frédéric Barberousse, à Capri. — Dessin de Karl Girardet.

donc encore de siècles pour que les hommes se rangent du côté de Jésus et oublient les exemples de la Rome païenne ? »

---

## AVENTURES DE DONA CATALINA DE ERAUSO,

SURNOMMÉE LA NONNE-LIEUTENANT (*Monja-Alferez*).

Fin. — Voy. p. 85.

Après avoir suivi longtemps la côte à pied, sous l'ardeur du soleil et manquant d'eau qu'elle pût boire, elle rencontra deux soldats « de mauvaise marche, » c'est-à-dire qui avaient eu maille à partir avec la justice comme elle. Après s'être raconté mutuellement leurs mésaventures, ils se déterminèrent à faire route de compagnie et à se prêter secours si on les poursuivait.

« Nous avions, dit-elle, des chevaux, des armes à feu, des armes blanches et la haute providence de Dieu. Nous commençâmes à gravir la Cordillère par une pente de plus de trente lieues, sans rencontrer dans ce trajet, ni dans un espace de trois cents lieues que nous parcourûmes ensuite, d'autre aliment que quelques herbes ou racines et quelques petits animaux : nous ne trouvions de l'eau que bien rarement. De loin en loin nous aperçûmes quelques Indiens, qui prirent la fuite à notre approche. La faim nous tourmentant de plus en plus, nous fûmes réduits à manger un de nos chevaux, puis un second, et enfin le troisième. Continuant notre route à pied, exténués, affamés, nous pouvions à peine nous soutenir. Bientôt nous entrâmes dans une région si froide que nous gelions. Tout à coup nous aperçûmes deux hommes qui étaient à demi couchés sur une roche. Ce fut pour nous un grand sujet de joie. Nous courûmes vers eux, leur souhaitant la bienvenue et leur demandant ce qu'ils faisaient là. Ils ne firent aucune réponse. Nous approchâmes : ils étaient morts, gelés, la bouche ouverte et tirée des deux côtés comme s'ils eussent ri, ce qui nous fit une peur horrible. Trois nuits après, un de nous mourut sur une roche où nous nous étions étendus pour dormir. Nous poursui-

vîmes notre route, et le lendemain, vers les quatre heures du soir, mon camarade se laissa tomber en pleurant, ne pouvant plus marcher, et expira. Il avait dans sa poche huit piastres. J'allai en avant, sans savoir où, avec une arquebuse et un morceau de cheval, sans chaussure, les pieds déchirés : je ne doutais pas que mon tour de mourir ne fût proche. Découragé, je m'assis contre un arbre, et je me mis à pleurer, et je crois que ce fut la première fois de ma vie. Je récitai le rosaire et me recommandai à la très-sainte Vierge et au glorieux saint Joseph, son époux; ensuite je me relevai et me remis à marcher : la température était toute changée; je compris que je sortais du Chili pour entrer dans le Tucuman. Je n'avais plus à craindre le froid; mais je succombais sous la fatigue et sous la faim. Le lendemain, je vis venir à moi deux hommes à cheval. Étaient-ce des gens de paix ou des Caraïbes? Dans ma méfiance, je voulus apprêter mon arquebuse; mais je n'en eus pas la force. Ils s'approchèrent, me questionnèrent : c'étaient des chrétiens; je vis le ciel ouvert! »

Ces deux hommes étaient serviteurs dans une ferme voisine. Ils conduisirent Catalina à leur maîtresse, qui eut grand soin d'elle, et, la voyant de bonne tournure et brave, eut l'idée de lui offrir sa fille en mariage. Catalina feignit d'accueillir avec reconnaissance cette proposition, en profita pour se bien faire héberger et nipper; puis, un beau matin, s'esquiva. Du Tucuman elle se rendit en trois mois de marche au Potosi, devint le majordome d'un échevin de la ville de la Plata, s'enrôla sous le commandement du corrégidor et combattit des révoltés qui avaient pour chef Alonzo Ibanez; ensuite alla guerroyer avec des tribus indiennes au pays qu'elle appelle *los Chuncos*. Il y avait tant de poudre d'or dans les maisons de ces Indiens et sur les bords du fleuve Dorado, que les soldats n'avaient qu'à en emplir leurs chapeaux. « Nous sûmes depuis, ajoute-t-elle, que le reflux en laisse ordinairement trois doigts sur la rive. » Ce détail sans doute exagéré est devenu, du reste, presque croyable de nos jours. La cupidité fit tort à la discipline : la troupe se débanda. Catalina vint à la ville de la Plata et entra au service d'une dame riche nommée dona Catarina de Chavès, qui, ayant à se plaindre d'une autre dame, lui fit rayer la figure avec la pointe d'une arme, en pleine rue et au bras même de son mari. On prétendit que c'était Catalina qui s'était déguisée en Indien et avait fait le coup. Catalina ne s'en défend pas bien vivement. On commença à lui faire subir la question; mais son titre de Biscayen la protégea encore. Échappée à ce péril, elle passa au pays de *las Charcas* ou de Chayauta. Elle y fut employée à des transports de moutons, et fit faire de grands bénéfices à son maître en achetant du blé, le donnant à moudre et vendant la farine. Un dimanche, elle alla à une partie de jeu où se trouvait don Antonio Calderon, neveu de l'évêque, avec le proviseur, l'archidiacre et un marchand de Séville, établi dans le pays. On prévoit ce qui arriva : une querelle, un coup d'épée, le marchand tué, la justice impuissante, une église protectrice et la fuite de Catalina à Piscobamba. Dans cette ville, nouvelle aventure et nouveau duel à la suite d'une partie de jeu. Mais cette fois l'affaire ayant eu lieu en tête à tête, Catalina espère qu'on ne la soupçonnera point, et se retire tranquillement au logis. On l'arrête, on la condamne à mort, et on la conduit au lieu de l'expiation. Déjà on lui jette au cou le *volatin*, ou le cordeau, qu'elle a bien mérité, lorsque la protection d'un seigneur biscayen lui fait obtenir grâce. De la Plata, Catalina se rend à Cochamba. Comme elle sortait de cette ville pour retourner à la Plata, elle vit du monde assemblé sous un guichet. Au même instant, une dame parut à un balcon, et lui cria : — Seigneur capitaine, emmenez-moi avec vous, mon mari veut me tuer. Puis elle se jeta dans la rue. Deux moines qui étaient là dirent aussi à Catalina : « Emmenez-là! » et la mirent sur la croupe de sa mule. Elle les laissa faire, et s'enfuit avec la dame. Après avoir franchi un fleuve rapide, elle s'arrêta à un hôtel pour prendre un léger repas, et arriva bientôt avec la fugitive en vue de la Plata. Mais le mari était à leur poursuite, et tira contre eux un coup de fusil. Catalina mit sa mule au galop, et conduisit la femme au couvent Saint-Augustin, où était sa mère. En sortant, elle rencontra le mari, et commença avec lui un duel qui se poursuivit dans une église : tous deux furent blessés. Un procès en rapt s'ensuivit; mais Catalina prouva qu'elle n'avait fait que secourir une femme en péril de mort. Sortie de cette nouvelle difficulté, sans ressources pour vivre, elle se mit au service de la justice pour découvrir certains criminels, accompagna un greffier et un alguazil à Piscobamba, se trouva un moment juge par délégation, et fit exécuter une sentence de mort contre l'alferez Francisco de Escobar, qui fut convaincu d'avoir tué traîtreusement deux Indiens pour les voler, et de les avoir enterrés dans une carrière de sa maison. De la Plata elle alla à la Paz, « où, dit-elle, je me tins tranquille quelque temps. » De ce beau et rare repos, elle sortit brusquement, en tuant d'un coup d'épée le corrégidor Antonio Barraza, qui lui avait donné un démenti et un coup de chapeau dans la figure. Un corrégidor! c'était chose grave! On la condamna à mort, et il ne semblait pas qu'il y eût moyen d'échapper au châtiment. Catalina de Erauso s'en tira par un procédé qui mérite d'être cité. Quelques instants avant d'être conduite au supplice, on la fit communier. « Alors, dit-elle, je rejetai l'hostie que j'avais dans la bouche, et je la reçus dans la paume de la main droite, criant à haute voix : — Je m'appelle Église! je m'appelle Église! Aussitôt le tumulte et le scandale commencèrent, et tout le monde m'appelait hérétique. Le prêtre se retourna au bruit, et ordonna que personne n'approchât de moi. Il acheva sa messe, et alors entra le seigneur évêque don Fray Domingo de Valderrama, avec le gouverneur. Beaucoup de prêtres et d'autres gens se rassemblèrent, on alluma des cierges, on apporta le dais, et je fus conduit en procession. Arrivés devant le sanctuaire, et tout le monde à genoux, un prêtre en habits sacerdotaux m'enleva l'hostie de la main, et la mit dans le tabernacle. Puis on me gratta la main, on me la lava plusieurs fois, et on l'essuya. Ensuite on renvoya tout le monde de l'église, et j'y restai. Cet avis m'avait été suggéré par un saint religieux franciscain, qui était venu me donner des conseils dans la prison, et qui m'avait en dernier lieu confessé. Le gouverneur assiégea pendant plus d'un mois l'église. Au bout de ce temps, on ôta les gardes, et un saint prêtre, par ordre de l'évêque, je suppose, après avoir exploré les alentours et le chemin, me donna une mule, de l'argent, et je partis pour Cuzco. » Catalina ne dit point si son odieux stratagème avait été un moyen de se faire enlever à la juridiction civile pour être jugée comme hérétique ou sacrilége par un tribunal ecclésiastique. Le cri : « Je m'appelle Église! » était, du reste, une manière ordinaire de demander asile. A Cuzco, on emprisonna Catalina sur de faux soupçons. A Lima, elle prit part à un combat naval contre les Hollandais, fut faite prisonnière, et abandonnée sur la côte de Paita, à cent lieues de Lima. Elle retourna à Lima, puis à Cuzco, où, toujours à la suite de querelles de jeu, elle fut à demi tuée par un homme qu'on appelait le Cid, « parce qu'il était de haute taille, brun, barbu, et que sa seule présence épouvantait. » Ce n'est pas ainsi que nous nous figurons le Cid de Chimène; mais on sait que le véritable héros de ce nom devait ressembler, en effet, au portrait que fait Catalina. Le chirurgien trouva les blessures de Catalina si dangereuses, qu'il ne voulut point l'opérer avant qu'elle ne se fût confessée. Catalina avoua son sexe au confesseur, et son secret ne fut pas divulgué. Elle se remit en route;

mais les corrégidors des villes qu'elle avait à traverser se trouvaient avertis de ses derniers démêlés, et à Guamanga elle tomba dans une embuscade d'alguazils à l'entrée de la nuit. Comme elle se défendait énergiquement, on fit feu sur elle de plusieurs côtés. L'évêque parut avec quatre serviteurs portant des torches, et lui dit : — Seigneur alferez, rendez-moi les armes. Puis il l'emmena dans sa maison. La douceur du prélat fit une impression bien extraordinaire sur Catalina. Elle lui raconta avec sincérité toute son histoire. L'évêque, surpris, ému, prit intérêt à cette malheureuse, coupable de tant de mauvaises actions, la fit communier, et la décida à reprendre le costume de son sexe et à entrer dans le couvent de l'église de Sainte-Claire de Guamanga. « La nouvelle de cet événement, dit-elle, courut bientôt de tous côtés et causa dans toutes les Indes un étonnement général, tant parmi ceux qui m'avaient connue auparavant, que parmi ceux qui apprirent depuis mes aventures. Au bout de cinq mois, en 1620, mon saint évêque mourut subitement, et me fit grande faute. » L'archevêque de Lima envoya chercher Catalina, et on la conduisit vers lui en litière, avec une escorte de six prêtres, quatre religieux et six hommes d'armes : c'était une manière de voyager bien nouvelle pour le batailleur alferez. A Lima, elle reçut un accueil parfait : l'archevêque et le vice-roi la firent dîner à leur table. Elle entra au couvent de la Très-Sainte-Trinité, et y resta deux ans et cinq mois. Elle eut le temps de faire venir d'Espagne des pièces qui prouvaient qu'elle n'avait jamais été religieuse professe, et elle réclama sa liberté, en disant qu'elle voulait retourner dans sa patrie pour y faire ce qui lui semblerait le plus favorable à son salut. Elle s'embarqua donc pour l'Espagne, et, comme on ne perd pas ses habitudes aisément, un jour où, dans le vaisseau amiral où elle était, on se disputait au jeu, elle fit une égratignure au visage d'un joueur avec un petit couteau; on l'envoya sur un autre navire. Elle aborda à Cadix, alla à Séville, à Madrid, à Pampelune, puis voulut se rendre à Rome. Elle traversa la France; mais, dans le Piémont, on l'arrêta comme espion, et elle vint à Toulouse, où le comte d'Agramont, vice-roi de Pau, gouverneur de Bayonne, lui donna cent écus et un cheval : elle avait depuis longtemps repris les habits d'homme. A Madrid, elle obtint du gouverneur, sur l'avis du conseil des Indes, huit cents écus de pension : grande récompense pour une aventurière qui eût mieux mérité d'être enfermée à vie; mais en tout temps on a vu de ces étranges indulgences pour des hardiesses coupables. Quelque temps après, sur la route de Madrid à Barcelone, elle fut arrêtée et dépouillée par des voleurs. A cette occasion, elle fut présentée au roi, qui lui accorda trente rations d'alferez réformé et trente ducats de gratification. Elle n'avait pas renoncé à son projet de voir Rome. A Gênes, elle eut un duel. A Rome, le pape Urbain VIII lui accorda la permission de conserver ses habits d'homme, en lui recommandant de s'abstenir d'offenser le prochain. Le sénat de Rome l'inscrivit sur le livre de la ville comme citoyen romain. De là elle se rendit à Naples..... Ici son récit est interrompu. Mais divers documents établissent qu'elle suivit aux Indes le général Miguel de Echazarreta. Elle n'y fit pas seulement le métier de soldat. Un capucin, le père Fray Diego de Séville, raconte qu'il vit plusieurs fois à la Vera-Cruz, en 1645, « la *monja-alferez* dona Catalina de Erauso : elle se faisait appeler alors don Antonio de Erauso. Elle avait un attelage de mules et de nègres, avec lequel elle transportait des bagages en différents endroits. » Ce renseignement est le dernier que l'on possède sur Catalina : il paraît probable qu'elle mourut dans le Mexique.

Le célèbre Pedro de la Valle ([1]) parle d'elle assez longuement dans une lettre datée de Rome, le 11 juillet 1626. Voici comment il la décrit : « Elle est d'une taille haute et forte pour une femme, de manière qu'elle peut sembler un homme. De visage elle n'est point laide, mais pas belle non plus. Ses cheveux sont noirs et courts comme ceux d'un homme, et lui tombent sur le front, selon la mode actuelle. Elle s'habille en homme, à l'espagnole, porte bien l'épée, selon sa profession, et tient la tête un peu baissée, par suite plutôt des fatigues d'un soldat vaillant que de la vie indolente d'un citadin : c'est seulement aux mains qu'on peut reconnaître qu'elle est femme, car elle les a courtes et grasses, quoique robustes. »

([1]) Voy. la Table des vingt premières années.

## INFLUENCE DE L'AGE

### SUR LE DÉVELOPPEMENT DE LA FORCE DES MAINS OBSERVÉE AU MOYEN DU DYNAMOMÈTRE DE RÉGNIER.

| AGES. | FORCE DES HOMMES. | | | FORCE DES FEMMES. | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | 2 mains. | Main dr. | Main g. | 2 mains. | Main dr. | Main g. |
| ans | kil. | kil. | kil. | kil. | kil. | kil. |
| 6 | 10,3 | 4,0 | 2,0 | — | — | — |
| 7 | 14,0 | 7,0 | 4,0 | — | — | — |
| 8 | — | — | — | 11,8 | 3,6 | 2,8 |
| 9 | 20,0 | 8,5 | 5,0 | 15,5 | 4,7 | 4,0 |
| 10 | 26,0 | 9,8 | 8,4 | 16,2 | 5,6 | 4,8 |
| 11 | 29,2 | 10,7 | 9,2 | 19,5 | 8,2 | 6,7 |
| 12 | 33,6 | 13,9 | 11,7 | 23,0 | 10,1 | 7,0 |
| 13 | 39,8 | 16,6 | 15,0 | 26,7 | 11,0 | 8,1 |
| 14 | 47,9 | 21,4 | 18,8 | 33,4 | 13,6 | 11,3 |
| 15 | 57,1 | 27,8 | 22,6 | 35,6 | 15,0 | 14,1 |
| 16 | 63,9 | 32,3 | 26,8 | 37,7 | 17,3 | 16,5 |
| 17 | 71,0 | 36,2 | 31,9 | 40,9 | 20,7 | 18,2 |
| 18 | 79,2 | 38,6 | 35,0 | 43,6 | 20,7 | 19,0 |
| 19 | 79,4 | 35,4 | 35,0 | 44,9 | 21,6 | 19,7 |
| 20 | 84,3 | 39,5 | 37,2 | 45,2 | 22,0 | 19,4 |
| 21 | 86,4 | 43,0 | 38,0 | 47,0 | 23,5 | 20,5 |
| 25 | 88,7 | 44,1 | 40,0 | 50,0 | 24,5 | 21,6 |
| 30 | 89,0 | 44,7 | 41,3 | — | — | — |
| 40 | 87,0 | 41,3 | 38,3 | — | — | — |
| 50 | 74,0 | 36,4 | 33,0 | 47,0 | 23,2 | 20,0 |
| 60 | 56,0 | 30,3 | 26,0 | — | — | — |

## RICHELIEU.

Génie fort et supérieur, il a su tout le fond et tout le mystère du gouvernement; il a connu le beau et le sublime du ministère; il a respecté l'étranger, ménagé les couronnes, connu le poids de leur alliance; il a opposé des alliés à des ennemis; il a veillé aux intérêts du dehors, à ceux du dedans; il n'a oublié que les siens : une vie laborieuse et languissante, souvent exposée, a été le prix d'une si haute vertu.

Comparez-vous, si vous l'osez, au grand Richélieu, hommes dévoués à la fortune, qui, par le succès de vos affaires particulières, vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques; qui vous donnez pour des génies heureux et pour de bonnes têtes; qui dites que vous ne savez rien, que vous n'avez jamais lu, que vous ne lirez point, ou pour marquer l'inutilité des sciences, ou pour paraître ne devoir rien aux autres, mais puiser tout de votre fonds!

Il savait quelle est la force et l'utilité de l'éloquence, la puissance de la parole qui aide la raison et la fait valoir, qui insinue aux hommes la justice et la probité, qui porte dans le cœur du soldat l'intrépidité et l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les compagnies entières, ou la multitude : il n'ignorait pas quels

sont les fruits de l'histoire et de la poésie, quelle est la nécessité de la grammaire, la base et le fondement des autres sciences; et que pour conduire ces choses à un degré de perfection qui les rendît avantageuses à la république, il fallait dresser le plan d'une compagnie où la vertu seule fût admise, le mérite placé, l'esprit et le savoir rassemblés par des suffrages. LA BRUYÈRE.

## LE ROI DE LA ROUE.

LÉGENDE TIBÉTAINE.

Le roi Tchakravartin, roi de la roue, possédait les sept choses précieuses : le trésor de la roue, le trésor de l'éléphant, le trésor du cheval, le trésor de la femme, le trésor de la perle, le trésor du maître de la maison, et le trésor du conseiller.

« De quelle manière le roi Tchakravartin est-il en possession du trésor de la roue (1)?

» ... J'ai appris que, pour le roi Kchattriya, qui a lavé sa tête le quinzième jour de la lune destiné à la pénitence, qui a jeûné, et est allé sur les terrasses du palais, environné de ses femmes, le trésor de la roue divine apparaît dans la région occidentale, et que c'est ainsi qu'il sera un roi Tchakravartin.

» ... Et le roi Tchakravartin, ayant rejeté son manteau sur une épaule, et mis le genou droit à terre, de la main droite pousse cette roue divine en disant : — Tourne, vénérable et divin trésor de la roue, avec la loi, et non sans la loi !

» Cependant cette roue, mise en mouvement par le roi Kchattriya, s'avance en faisant naître des apparitions dans l'atmosphère orientale.»

*Le trésor de la roue* donne une puissance surnaturelle, assure la victoire, etc.

*Le trésor de l'éléphant.* L'éléphant est blanc, la tête ornée d'or; il va à travers les cieux; on l'appelle Bôdhi (intelligence).

*Le trésor du cheval.* Le cheval est bleuâtre, sa tête est noire, sa crinière noire; il va à travers les cieux. On l'appelle Balôhaka (rapidité du nuage).

*Le trésor de la perle.* La perle est toute bleue et a les huit nuances du lapis-lazuli. A minuit, elle éclaire comme le soleil.



Le roi Tchakravartin (qui tourne la roue) et ses sept trésors. — Bas-relief du Musée de Madras, provenant du Mahamalaïpouram.

*Le trésor de la femme.* La femme est convenable, née de la race kchattriya (caste militaire); pas trop grande, pas trop petite, pas trop grasse, pas trop maigre, pas trop blanche, pas trop noire; très-belle, bienveillante, agréable aux yeux, d'une belle couleur et parfaitement proportionnée. De tous ses pores s'échappe un parfum de santal; sa bouche exhale le parfum du lotus bleu.

*Le trésor du maître de la maison.* Le maître de la maison (intendant ou premier ministre) est savant, éclairé, prudent. Il a un œil divin qui lui fait découvrir, dans la circonférence d'un yôdjana (5 kilomètres), les trésors cachés qui n'ont pas de maître, et dont il fait la propriété du roi *qui tourne la roue.*

*Le trésor du conseiller.* Le conseiller est sage, éclairé, prudent, et aussitôt que la loi a pensé à faire un choix, il choisit les armées qu'il faut choisir.

On trouve dans les livres bouddhistes une autre nomenclature des choses précieuses, convenable pour tout le monde : les trésors de l'éléphant, du cheval, de l'homme esclave, de la femme esclave, de l'ouvrier, du champ, du ménage.

(1) Voy. le Lalita Vistara *(Rgya tch'er rol pa)*, ou Développement des jeux, traduit sur la version tibétaine du Bkakkgiour, par Ph.-Ed. Foucaux, 1848.

## DOUCE FRANCE.

« Douce France » est une expression favorite de la poésie chevaleresque du douzième et du treizième siècle.

De plusurs choses à remembrer li prist...
De *dulce France*, des humes de sun lign.
*La Chanson de Roland.*

Oi n'en perdrat *France dulce* sun los.
*Ibid.*

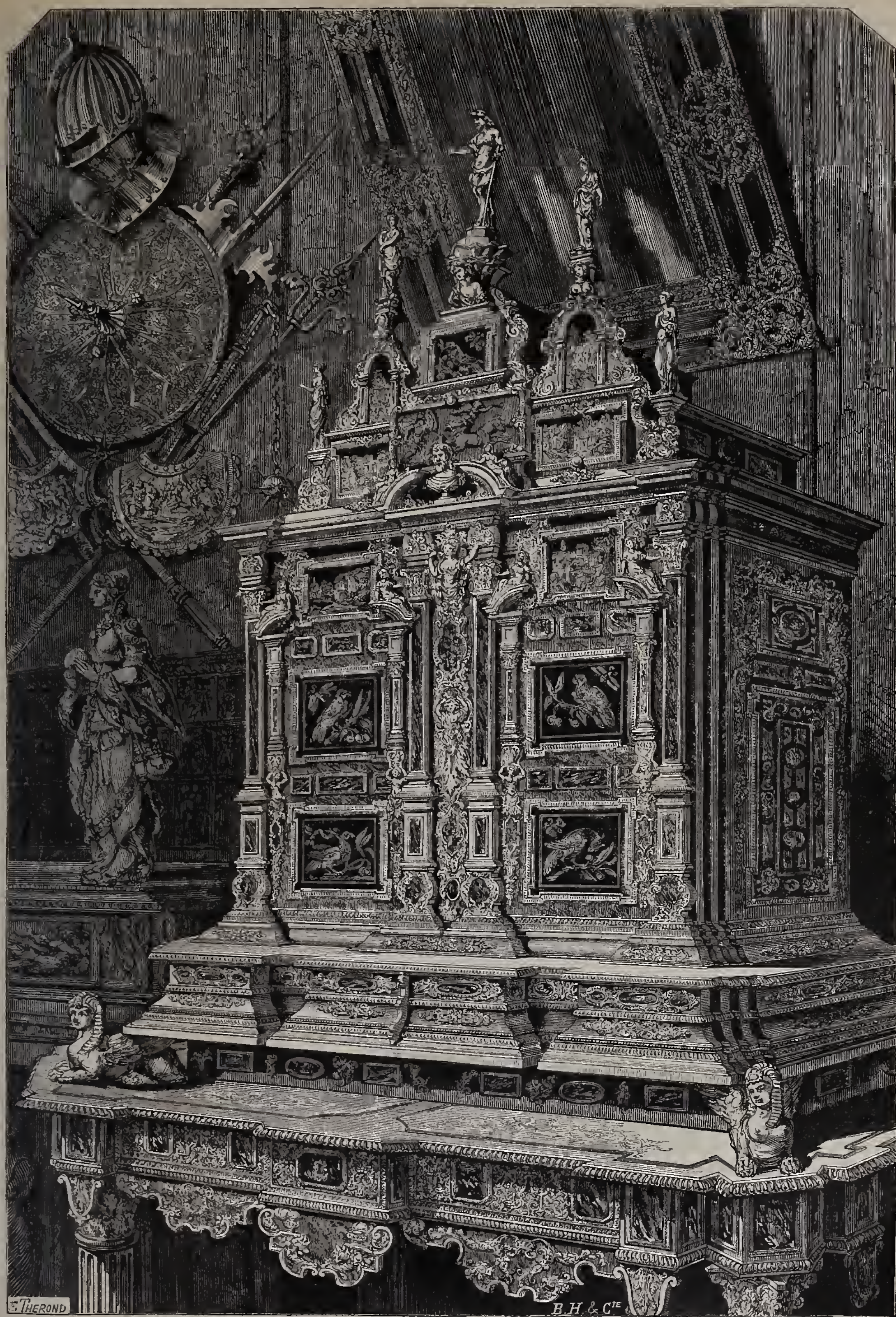
Il est en *douce France* un bon roi Loeys.
*Aiol et Mirabel.*

Et puis en *douce France* à Karlemaine iras.
*Garin de Monglane.*

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

## SUR LA MOSAIQUE DE FLORENCE.




Musée de Cluny. — Meuble florentin. — Dessin de Thérond.

La ville de Florence, qui fut longtemps, avec Rome et Venise, l'un des foyers les plus brillants de l'art italien, a vu naître un genre d'ouvrage remarquable qui porte son nom : c'est une espèce de mosaïque en matières précieuses, établie sur un tout autre principe que celle que fabriquaient les anciens : elle consiste dans un choix intelligent des nuances variées offertes par les agates, les jaspes et autres pierres dures, découpées suivant les formes d'un dessin arrêté

d'avance, et ajustées avec art sur un fond convenable. Cette combinaison ingénieuse produit une sorte de peinture dans laquelle les nuances plus ou moins brillantes, plus ou moins assombries de ces belles productions naturelles, sont employées par l'artiste de manière à imiter les couleurs véritables des objets, ainsi que les effets d'ombre et de lumière. La lime et le ciseau découpent des feuilles, des fleurs, des papillons, des oiseaux, même des paysages variés. L'artiste leur donne à la fois la richesse des tons naturels par le choix des matières qu'il emploie et marie entre elles, et le modelé de la nature en rapprochant les parties qui sont naturellement nuancées.

On admire dans les églises de Florence des chefs-d'œuvre de ce genre d'ouvrage durable, appliqués, soit à la décoration des autels, soit à celle de l'architecture même des édifices; les palais et les musées de l'Europe en possèdent des échantillons plus ou moins remarquables, appliqués à l'ornement de meubles d'usages différents.

La plus ancienne mosaïque de Florence est plane, comme celle que produisaient, avec de petits cubes variés dans leurs couleurs, les artistes de l'antiquité et qu'imitent ceux de Rome moderne; mais plus tard les Florentins imaginèrent de donner de la saillie à quelques parties de leurs tableaux mosaïques, en incrustant sur le fond des pierres dures et autres matières précieuses auxquelles ils donnaient les formes réelles et modelées, là d'un fruit, ici d'une feuille ou d'une fleur; les perles fines, les diamants de couleur, trouvèrent aussi place dans ces tableaux bas-reliefs d'un nouveau genre, qui eurent autant de succès que les précédents. La France possède aujourd'hui des artistes qui reproduisent ces travaux précieux.

On voit au Musée de Cluny un meuble remarquable dû à l'art florentin du commencement du dix-septième siècle. C'est un riche cabinet à plusieurs étages, en partie couvert de mosaïques de Florence, présentant des paysages, des oiseaux, des fruits, des papillons; de petits bas-reliefs précieux sont mêlés aux vives couleurs de ces mosaïques, et forment un ensemble des plus riches par la variété des encadrements de lapis-lazuli, de cornaline et d'argent repoussé, qui composent les principales lignes de l'architecture du meuble. De nombreuses figures assises ou debout, des bustes, des cariatides en argent, donnent à l'ensemble un effet brillanté, et offrent un luxe de matières qu'un dessin ne peut rendre que très-imparfaitement. Le couronnement, très-contourné dans ses formes, est enrichi, comme le corps du meuble, de mosaïques et de bas-reliefs qu'encadrent des découpures et des ornements repoussés en argent et en bronze doré; cinq statuettes en même matière surmontent le tout, en affectant une forme pyramidale et gracieuse.

Ce meuble, porté par quatre sphinx, repose sur une table enrichie de plaques de jaspe, entièrement couverte d'applications en écaille dans laquelle sont incrustés les plus riches ornements découpés dans la nacre de perles, et soutenue par des pieds formés en colonnes, qui sont surmontés de chapiteaux en cuivre repoussé, découpé et doré.

Le devant du meuble s'ouvre en deux parties dans toute sa largeur; l'intérieur des portes est décoré de paysages et d'oiseaux en mosaïque de Florence, avec des encadrements de lapis. Quant aux compartiments intérieurs, divisés en cases et tiroirs, ils subirent de grands changements vers le temps de Louis XV. La plupart des mosaïques florentines qui devaient s'y trouver ont été remplacées par des miniatures dans le goût du dix-huitième siècle. Ce meuble précieux était passé de Florence en Pologne, d'où il fut apporté en France par un commissaire impérial.

---

## LA DERNIÈRE ÉTAPE.

### JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78.

Je me rappelle encore tous les détails. C'était un des derniers jours de juin; nous revenions d'une longue promenade. Son oncle me parlait de bâtisse et de plantations, tandis qu'elle s'écartait pour cueillir, à la lisière des prairies, les centaurées et les myosotis. Distrait malgré moi, je suivais la nièce du regard, n'écoutant l'oncle qu'à demi, quand je la vis tout à coup s'arrêter. Un enfant se tenait debout au milieu du sentier; sa tête blonde atteignait à peine le sommet des herbes fleuries; il regardait autour de lui avec épouvante et il pleurait. Elle s'approcha pour l'interroger; nous-mêmes venions de le rejoindre. L'enfant, interdit, n'osa d'abord répondre; mais elle s'était agenouillée sur l'herbe pour être à son niveau; elle l'attira dans ses bras et, une joue sur sa joue humide, elle se mit à le rassurer par des baisers. Il put alors faire comprendre qu'il avait quitté la maison pour rejoindre sa mère aux faucheries, et qu'occupé des fleurs et des oiseaux, il avait perdu sa route. Louise s'écria aussitôt qu'il fallait le ramener; mais l'enfant venait de loin et était trop las pour marcher. L'oncle commençait à élever des objections; il parlait de le laisser à la première ferme; Louise, qui pensait aux inquiétudes de la mère, avait des larmes dans les yeux. J'enlevai l'enfant entre mes bras en demandant gaiement qu'on me montrât le chemin. Elle poussa un cri de joie, et son regard me remercia. L'oncle voulut élever encore des objections; mais je m'étais mis en marche; il suivit en grommelant.

Nous traversions des prés dont les vagues fleuries ondulaient autour de nous sous le vent du soir; le parfum du foin coupé nous arrivait des coteaux, et l'on entendait au loin, dans les bois, les grelots des attelages qui regagnaient les fermes isolées.

Louise marchait à mes côtés, jouant avec l'enfant toujours plus rassuré. Sa main agitait devant lui le bouquet de centaurées et de myosotis que pendant longtemps il s'efforça en vain de saisir; mais, profitant enfin d'une distraction de sa partner, il se pencha sur mon épaule, avança le bras avec une rapidité imprévue, et arracha les fleurs en poussant un de ces éclats de rire frais et vainqueurs qui sont comme le chant de l'enfance. Louise ne put réussir à les reprendre jusqu'au moment où nous atteignîmes la ferme.

Tout y était déjà dans le trouble à propos de l'enfant disparu. En l'apercevant, la mère accourut avec un cri de joie et les bras ouverts. Elle voulait nous dire sa reconnaissance, elle ne put que balbutier quelques paroles entrecoupées; mais ses pleurs nous remerciaient.

Cependant la nuit allait venir, et la ville était encore éloignée; l'oncle nous pressait de prendre congé. Comme je m'approchais de l'enfant pour l'embrasser, il jeta ses deux petits bras autour de mon cou, et, appuyant sa tête blonde sur mon front humide de sueur avec une grâce caressante, il me présenta le bouquet dérobé à Louise.

Je la regardai; elle sourit et rougit en même temps.

— Dois-je accepter? demandai-je.

— Ne l'avez-vous point gagné? dit-elle à demi-voix.

J'embrassai tendrement l'enfant et j'emportai les fleurs. Depuis je les ai conservées, et les voilà, mais devenues, hélas! ce que tout devient ici-bas, des débris!

En continuant à fouiller, je trouve mes correspondances intimes: lettres échangées avec Louise pendant nos courtes séparations, longues épîtres de fiancés; et, en remontant plus loin, tout ce qui se rapporte à la difficile négociation

de notre mariage. Voici les brouillons de mes plaidoyers à l'oncle, où les points d'exclamation reparaissent aussi pressés que les baïonnettes d'une colonne d'attaque; puis les réponses de l'oncle, brèves, sèches, fortifiées de murailles infranchissables; difficile débat qui peut se résumer dans ce vulgaire dialogue :

L'ONCLE. Monsieur, ma nièce n'a point de dot.

MOI. Je le sais, Monsieur; mais je l'aime.

L'ONCLE. Vous êtes également sans fortune, Monsieur.

MOI. Monsieur, je l'avoue; mais je travaille, et je l'aime, je l'aime...

L'ONCLE. Songez, Monsieur, à toutes les épreuves que peut vous infliger l'avenir.

MOI. Ah! Monsieur, Dieu nous aidera, et j'aurai du courage; je l'aime! je l'aime! je l'aime!...

Qu'opposer à cette suprême raison? Je l'aime! Tout n'est-il point là, en effet, quand on est bien sûr de dire vrai, quand on ne prend pas un caprice pour un choix, un entraînement pour une affection? Aimer c'est connaître tout ce qui fait qu'un autre nous ressemble par l'âme; c'est estimer avec tendresse, se confier avec sécurité; c'est trouver à la fois un confident, un conseiller, un soutien; c'est aspirer enfin à devenir meilleur en se complétant. L'égoïsme à deux, dont parlent les romanciers, n'est que l'amour d'un jour, d'une semaine; celui qui doit nous suivre des années fleuries aux années blanchissantes, à travers les souffrances et les ruines comme à travers les succès et les joies, celui-là ne ferme point le cœur, il l'élargit. On sent le besoin de faire partager son bonheur à tous; les bras, loin de se refermer sur ce qu'on aime, s'ouvrent devant le monde avec un sympathique attendrissement; on voudrait, comme le pontife de la ville éternelle, envelopper dans une même bénédiction le foyer et l'univers, *urbi et orbi!*

Loué soit à jamais le jour où je l'ai compris, où j'ai choisi pour compagne de mes étapes terrestres, non celle qui passait en carrosse, mais l'humble et vaillante voyageuse qui savait supporter doucement la poussière de la route ou la pluie du ciel!

Je suis précisément arrêté sur cette réflexion par trois coups frappés à ma porte. C'est Félicité qui m'avertit qu'il y a là quelqu'un avec un billet pour moi.

— Qui cela?

— René.

La voix de la pauvre fille a fléchi en prononçant ce nom.

Elle aussi a choisi René sans calcul, sans caprice, parce qu'elle l'a trouvé selon son cœur. A toutes mes objections, elle eût pu répondre comme moi jadis à l'oncle de Louise : Je l'aime! et cette raison qui, dans ma bouche, me semblait victorieuse, dans la sienne je l'ai déclarée misérable. Pourquoi donc deux poids et deux mesures?

Ah! c'est que l'âge est venu glacer ma logique; c'est qu'elle a perdu ses deux ailes, l'espérance et la foi; c'est que maintenant les longues routes m'épouvantent et que les grands horizons me font peur.

Puis, qui sait si ce que j'ai cru son intérêt n'était pas le mien déguisé? si je ne me suis pas surtout effrayé de ce mariage parce qu'il me laissait sans serviteur et me livrait à tous les ennuis d'une recherche nouvelle? Hélas! notre propre cœur est un théâtre dont les acteurs ressemblent à tous les autres; que de vauriens y jouent des rôles de héros!

Cette fois du moins je ne serai pas leur dupe. Vous ne m'aurez pas vainement reporté en arrière, souvenirs de ma jeunesse; je comprends votre avertissement, et je saurai y obéir.

Je suis allé ouvrir la porte, j'ai fait entrer René, puis Félicité; je les ai interrogés avec une familiarité amicale sur leur attachement réciproque, sur leurs projets: tous deux sont forts de bonne volonté et d'espoir, mais sans folles illusions; ils s'attendent aux obstacles, ils acceptent d'avance la pauvreté et la fatigue; toute leur ambition se borne à les supporter ensemble. Ces cœurs naïfs ont un arriéré de jeunesse qui ne demande qu'à se dépenser.

Qu'ils en jouissent donc selon leur désir! Après tout, Dieu n'a pas fait le bonheur seulement pour les beaux, les forts et les triomphants. Toutes les moissons ont leurs glaneurs. Je reprends avec Félicité le ton que je n'aurais jamais dû quitter; je promets à René de parler pour lui à son maître qui ne sait rien encore; et, comme je dois me punir de ma dureté d'hier, je leur déclare que je me charge de la noce.

Cette fois, Félicité perd tout à fait la tête; elle veut parler et ne peut arriver qu'à des éclats de rire qui se terminent en sanglots. René tord sa taille circonflexe jusqu'à se donner l'apparence d'un point d'interrogation, et répète : « Ah! Monsieur! » en tournant son chapeau. Je les congédie avec un sourire; ils partent contents d'eux et me laissent également content de moi-même.

### X. LES LETTRES.

C'est aujourd'hui que je reçois les lettres de mes enfants; elles sont là toutes deux sur mon bureau. Je reconnais chacune d'elles à la forme de l'enveloppe, à la couleur du papier! — Chers visiteurs que j'attends chaque semaine, et qui m'apportent comme un accent affaibli des absents!

Une lettre a toujours eu pour moi je ne sais quel invisible charme. Je ne puis regarder cette feuille pliée que referme un cachet fragile, sans penser qu'il y a là quelque chose d'une âme humaine, un fugitif rayonnement de vie qui a traversé l'espace pour arriver jusqu'à moi. Que de fois, accoudé le soir sur mon balcon, quand le courrier passait au galop de son attelage, j'ai été saisi à la pensée de ce qu'il emportait de mystères douloureux, de haines déguisées, de confidences charmantes, d'élans sublimes peut-être! Tout ce monde intérieur, dont nous ne voyons que le masque, avait là son secret écho : c'étaient les confessions intimes du genre humain qui passaient, confiées à des mains grossières et indifférentes.

Celles du facteur ne le sont guère moins : je le vois chaque matin semant çà et là, avec insouciance, les nouvelles tristes ou joyeuses; chaque lettre n'est pour lui qu'un mandat au porteur; mais celui-là, combien j'ai toujours été heureux de le solder! Si les lettres sont un plaisir pour tous les âges, elles sont plus particulièrement la ressource des vieillards condamnés au repos; ils n'ont que ce moyen de visiter les absents; ils peuvent écouter sans fatigue les confidences silencieuses; la tyrannie des devoirs journaliers ne leur ôte pas le loisir d'y répondre; ce qui n'était autrefois qu'une obligation passagère peut devenir une de leurs distractions sérieuses.

Nulle autre ne me semble plus douce. Ces lettres de mes enfants que j'ai lues une première fois, je vais les relire pour y répondre; je vais repasser par tous ces détails qui me font assister à leur vie. Ici demander un éclaircissement, là donner un conseil, puis raconter à mon tour mes actions et mes pensées, sans autre souci que de laisser toutes les portes ouvertes entre nos âmes.

La lettre d'Anna renferme une grande espérance! elle parle de me faire embrasser, aux vacances prochaines, ses enfants que je n'ai vus qu'au berceau. En quittant leurs pensions, ils pourront faire le détour qui les conduit jusqu'à moi; il faudrait seulement pour cela leur trouver un conducteur. Puisse Dieu m'aimer assez pour le leur faire rencontrer!

*La suite à une autre livraison.*

## WASHINGTON.

Voy. la Table des vingt premières années.

Washington descendait d'une ancienne famille anglaise. Celui de ses aïeux qui vint le premier s'établir en Virginie, sur les bords du Potowmak, avait quitté l'Europe en 1657. Il appartenait à cette génération tout à la fois religieuse et politique, contemporaine de la révolution de laquelle étaient sortis Cromwell et les citoyens énergiques du long-parlement. Comme tant d'autres, il prévit le retour de la royauté, et il chercha un asile en Amérique. Il y acheta des terres, et y mourut simple planteur. Tel eût été toute sa vie son immortel arrière-petit-fils, si les intérêts de sa patrie ne l'eussent jamais appelé hors du cercle paisible et obscur de la vie privée. Il eût été un propriétaire intelligent, un agriculteur éclairé, d'une instruction solide, de mœurs sévères, religieux, jaloux de son honneur, robuste, actif, fait au travail, au danger, à la solitude, calme dans ses manières, obéi dans sa maison, respecté dans son district, et obtenant facilement la déférence de tous par l'excellence de son jugement et l'énergie de sa volonté. Il eût ignoré toute sa vie que ses qualités, mises à l'épreuve des affaires publiques, s'élèveraient sans peine au niveau des circonstances les plus difficiles et grandiraient à la mesure du théâtre où elles devraient se déployer. La plus modeste condition lui eût convenu, et il eût su la rendre digne; il convint à la plus haute, égal à toutes par ses talents, supérieur à toutes par son caractère.

Washington avait le goût des mathématiques, et il en savait tout ce qu'il faut pour être un arpenteur habile, profession importante et difficile dans une société qui s'approprie des forêts primitives et qui défriche le désert. C'est dans les travaux de l'arpentage qu'il commença l'apprentissage de la fatigue et du péril et qu'il sentit naître en lui cette vocation militaire que la guerre de 1755 vint développer. Major dans la milice de son district à dix-neuf ans,



Mont-Vernon, résidence et propriété de Washington, sur une élévation, près du Potowmak; maison en bois et en briques, longue de 100 pieds, large de 50. — Dessin de Freeman.

il prit part à plusieurs expéditions, et devint commandant en chef de la poignée d'hommes que la Virginie appelait son armée, et qui soutenait une guerre de frontières contre les Indiens sauvages et contre les Français. C'était sans doute un bon officier, alliant à la prudence une froide intrépidité. Mais ce qui frappe le plus dans ce début de la vie publique de Washington, c'est le soin qu'il montre en toute occasion de maintenir sa dignité personnelle; c'est le sentiment consciencieux d'une responsabilité qui porte sur lui tout entière, lors même qu'il agit en commun; c'est enfin l'idée qu'il répandait involontairement autour de lui de sa supériorité naturelle : partout où il était, il devenait bientôt le premier, et partout il inspirait un pressentiment confus qu'il était réservé à de grandes destinées.

Il siégeait depuis quelques années dans l'assemblée législative de la Virginie, lorsque l'Angleterre établit sur ses colonies de l'Amérique du Nord l'impôt du timbre. Ce nouvel impôt fut déclaré inconstitutionnel, comme ayant été voté par un parlement dans lequel les colonies n'étaient pas représentées. Les assemblées protestèrent, et celle de Virginie ne fut pas la moins animée. L'Angleterre céda, et l'impôt du timbre fut révoqué. Mais le ministère anglais, infatué de la puissance de la métropole et de la petitesse des colonies, n'avait fait qu'une feinte retraite. Non-seulement il imposa d'autres impôts tout aussi inconstitutionnels que celui du timbre, mais il avoua la prétention d'exercer un contrôle illimité sur toutes les dépendances de la mère patrie, et de considérer les colons comme les autres sujets anglais, c'est-à-dire de les gouverner directement et de les taxer au bon plaisir du parlement du royaume, sans en ré-

férer aux assemblées législatives de chaque colonie. Cette prétention fut le grief fondamental de l'Amérique ; il motiva à lui seul les protestations, les remontrances, les pétitions, puis le refus de l'impôt, la rupture des relations de commerce, et enfin la déclaration d'indépendance et la guerre. Washington, comme son pays, passa, de 1766 à 1775, par tous ces degrés de la résistance. Dès le premier moment, il décida que l'Angleterre devait céder et qu'une réparation était due à l'Amérique. Inflexible sur ce point, il ne recula point devant la nécessité d'une révolution. Sans la désirer, quoique de bonne heure il la prévît, il approuva ou conseilla toutes les mesures par lesquelles elle fut progressivement amenée. Toujours présent et actif dans l'assemblée locale deux fois dissoute, dans la convention de Williamsburg, dans les assemblées de comtés, enfin dans le congrès, il prit part à tous les actes décisifs qui signalèrent le patriotisme de la Virginie. « Les armes, disait-il en 1769, doivent être la dernière ressource ; mais il n'est pas un seul homme qui doive hésiter ou craindre de les prendre pour défendre la liberté que nous avons reçue de nos ancêtres. » Cinq années après, il s'écriait : « La crise est arrivée ; il n'y a de remède pour nous que dans la lutte contre l'Angleterre. Il faut maintenir nos droits, ou nous soumettre à toutes les charges dont on nous voudra accabler. » Il ne demandait pas encore la séparation de la mère patrie et l'indépendance des colonies, mais il déclarait que « jamais aucun homme, sur le continent américain, ne se soumettrait à perdre ses droits et ses priviléges. » Il détestait la rébellion ; mais « si le ministère, disait-il, pousse les choses à l'extrême, il y aura plus de sang répandu qu'il n'en a jamais coulé dans les guerres dont les annales de l'Amérique du Nord ont conservé la mémoire. » Lorsque la Virginie organise ses milices, il écrit : « J'accepterais bien volontiers l'honneur de les commander, car ma résolution bien arrêtée est de consacrer ma vie et ma fortune à notre cause. » Après la bataille de Lexington, qui ouvre la guerre entre l'Angleterre




Tombeau de Washington et de sa femme, à Mont-Vernon — Ce modeste tombeau est situé sur une colline, entre la maison et la rivière. La porte est en bois, sans inscription. — Dessin de Freeman.

et ses colonies, il s'écrie : « Il faut donc que les plaines de » l'Amérique soient abreuvées de sang ou habitées par des » esclaves ! Triste et déplorable alternative ! Mais un homme » vertueux peut-il hésiter sur le choix ? » Aussi n'hésite-t-il pas. Le congrès, dont il est membre, décrète à l'unanimité que les colonies doivent être mises en état de défense. Une armée américaine est formée, et on lui en donne le commandement. Il répond qu'il accepte, qu'il est prêt, mais qu'il ne se croit pas à la hauteur des fonctions difficiles dont on l'honore. « Mon inquiétude est inexprimable, écrit-il à sa femme ; un mois passé près de vous, chez nous, me donnerait cent fois plus de bonheur que sept fois sept ans de commandement ; mais puisque la destinée m'entraîne, j'espère... Je ne pouvais refuser sans ternir ma réputation... Je me confie donc à la Providence. »

Il n'est pas aisé de résumer en peu de mots les huit années de la guerre de l'indépendance, remplies par tant de souffrances et d'anxiétés, pendant lesquelles tout fut indécis, tout fut en péril jusqu'au dernier jour. La vertu, la patience de Washington, y furent soumises aux plus pénibles épreuves que puisse subir un homme responsable tout à la fois de son armée et de sa cause. C'était peu que d'avoir à braver les dangers et les maux auxquels la guerre condamnait une armée pauvre et peu nombreuse, opérant dans un pays vaste, d'une richesse médiocre et d'une population rare, et qui avait à combattre des troupes régulières et bien disciplinées ; Washington, de plus, avait le désavantage de ne pouvoir risquer son armée et de jouer le tout pour le tout : il ne pouvait donc prétendre à des succès décisifs, car il devait craindre d'anéantir en une fois tout

l'espoir de l'insurrection américaine. Avec des troupes trop faibles et trop mal organisées pour être aisément maniables, il se voyait obligé de laisser passer les occasions favorables pour frapper un grand coup. De là une contrainte perpétuelle, une vie d'abnégation et de sacrifices. Sa situation politique n'était pas moins difficile. Il avait à lutter chaque jour contre des craintes et des défiances. Le peuple s'alarmait pour sa liberté avant de l'avoir conquise, et n'était que trop disposé à regarder comme un usurpateur le général à qui il avait confié ses intérêts. L'assemblée le surveillait avec jalousie. Washington se soumettait sans murmurer et avec docilité aux exigences de l'autorité civile. Tous les sentiments personnels semblaient s'être anéantis dans son âme pour n'y laisser dominer que le seul dévouement au devoir. Il savait tout souffrir, dévorer en silence les affronts, se sacrifier sans se plaindre, et immoler à la cause de la patrie sa renommée. Il souffrait souvent et beaucoup, mais il ne désespérait jamais. Quelles que fussent ses difficultés, il n'était jamais abattu : c'est que, comme il le disait lui-même, il sentait que « la voix du genre humain était avec lui; » c'est que, « convaincu de son bon droit, il ne peut se figurer que les Américains périssent, bien que leur étoile puisse rester encore quelque temps cachée sous un nuage. » Aussi ne cesse-t-il de répéter : « La Providence a si souvent pris soin de nous relever, lorsque nous avions perdu toute espérance, que j'ose croire que nous ne succomberons jamais. »

La confiance de Washington fut justifiée, sa cause triompha. L'Angleterre, vaincue dans la lutte, reconnut l'indépendance de ses anciennes colonies. Washington remit ses pouvoirs dans les mains du congrès, le 23 décembre 1783, et reprit avec joie le chemin de son humble demeure. Un mois après, il écrivait à son compagnon d'armes, à Lafayette : « Enfin, la veille de Noël au soir, les portes de cette maison ont vu entrer un homme plus vieux de neuf ans que lorsqu'il l'avait quittée. » Heureux de retrouver la douce obscurité de la vie privée, il ne songeait plus qu'à finir ses jours en paix. Il s'était dessaisi volontairement de la première place de l'État, et il n'en avait nul regret. « Enfin, mon cher marquis, écrivait-il encore le 1er février 1784 à Lafayette, je suis à présent un simple citoyen sur les bords du Potowmak, à l'ombre de ma vigne et de mon figuier, libre du tumulte des camps et des agitations de la vie publique. Je me plais en des jouissances paisibles... Je ne suis pas seulement retiré des emplois publics, je suis rendu à moi-même. Je puis retrouver la solitude et suivre les sentiers de la vie privée avec une satisfaction plus profonde. Ne portant envie à personne, je suis décidé à être content de tous, et, dans cette disposition d'esprit, mon cher ami, je descendrai doucement le fleuve de la vie, jusqu'à ce que je repose auprès de mes pères. » L'unique effet de son dévouement à son pays était un dérangement de sa modeste fortune. Il le confesse naïvement et sans se plaindre. Quelques mois après, le 8 décembre suivant, il écrivait encore à Lafayette, qui retournait en Europe, et à qui il venait de faire ses adieux :

« Au moment de notre séparation, sur la route, pendant le voyage, et, depuis lors, à toute heure, j'ai ressenti profondément tout ce que le cours des ans, une étroite union et votre mérite m'ont inspiré d'affection, de respect, d'attachement pour vous. Pendant que nos voitures s'éloignaient l'une de l'autre, je me demandais souvent si c'était pour la dernière fois que je vous avais vu; et malgré mon désir de dire non, mes craintes répondaient oui. Je rappelais dans mon esprit les jours de ma jeunesse; je trouvais qu'il y avait bien longtemps qu'ils avaient fui pour ne plus revenir, que je descendais à présent la colline que j'ai vue cinquante-deux ans diminuer devant moi; car je sais qu'on vit peu de temps dans ma famille, et quoique doué d'une constitution forte, je dois m'attendre à reposer bientôt dans la funèbre demeure de mes pères. Ces pensées obscurcissaient pour moi l'horizon, répandaient un nuage sur l'avenir, par conséquent sur l'espérance de vous revoir. Mais je ne veux pas me plaindre. J'ai eu mon jour. »

Washington se trompait. Il avait quelques années encore à vivre pour sa gloire; il lui était réservé de couronner sa carrière par des vertus supérieures à celles qu'il avait déployées dans le commandement des armées : son rôle n'était pas terminé. Libérateur de sa patrie, une destinée plus haute lui était réservée : il devait la gouverner après avoir conquis et assuré son indépendance : c'était la sauver une seconde fois.

Le gouvernement des États-Unis, mal constitué, s'affaiblissait et marchait à sa ruine. Après plusieurs années de la plus déplorable anarchie, le pouvoir fédéral fut assis sur des bases plus solides. La constitution de 1789, juste orgueil de l'Amérique, fut discutée et votée, et Washington fut élu président.

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire de son gouvernement et de raconter comment il réussit à résoudre ce grand problème du gouvernement d'un peuple libre. Rappelons d'un seul mot qu'il assura la liberté de son pays en se faisant simplement l'exécuteur de sa volonté. Dans cette nouvelle épreuve, il révéla toute la grandeur de son âme. Réélu après quatre années d'exercice du pouvoir suprême, et cette fois à l'unanimité, il se soumit au vœu de ses concitoyens; mais, fidèle à la constitution qu'il avait jurée, ce second terme de quatre années expiré, il déposa la puissance qu'il n'eût tenu qu'à lui de conserver. Le peuple américain le vit avec regret abandonner les rênes du gouvernement. Pour lui, il respectait trop la liberté de son pays, il avait trop de respect de son propre honneur, de sa propre dignité, pour devenir le maître d'un peuple dont il ne s'était jamais regardé que comme le premier serviteur. Il se retira à Mont-Vernon, dans sa ferme, et il redevint un planteur. C'est dans cette retraite paisible qu'il expira le 14 décembre 1799, comblé d'ans et de gloire, laissant à ses contemporains un des plus beaux exemples de vertu et de désintéressement qu'il ait jamais été donné à un homme de léguer à la postérité.

Les paroles les plus pompeuses seraient insuffisantes pour louer dignement ce grand homme, cet homme de bien. Il a mérité la gloire, et sa renommée n'a rien coûté à la conscience de l'humanité. Il a soutenu, il a partagé toutes les idées vraies, toutes les passions légitimes de notre temps, sans en connaître ni les excès, ni les chimères, ni les faiblesses. Aucun homme célèbre dans le monde n'a donné lieu moins que lui à ces restrictions dans l'approbation et la sympathie qui sont un devoir pénible pour l'historien. Caractère irréprochable en tout, il a été le bras et la pensée d'une cause juste, l'instrument d'une révolution nationale et sans tache; il a été grand par la guerre et par la politique, dans la liberté et dans le gouvernement, dans l'estime des philosophes et dans l'amour du peuple; il a été tout à la fois un sage et un héros.

Tel fut le général Washington, de qui l'homme qu'il aima le plus, le digne et vertueux Lafayette, a pu dire sans exagération, et il le lui écrivait à lui-même : « Tout ce qui est grand, tout ce qui est bon, ne s'était pas jusqu'à présent trouvé ainsi réuni dans le même individu. »

---

## MANOMÈTRES.

Personne n'ignore aujourd'hui que la vapeur d'eau produite sous l'action de la chaleur, dans une capacité fermée, exerce sur les parois du vase qui la contient une pression

croissant avec la vivacité et la durée de l'action du feu, et à laquelle les enveloppes les plus solides ne résisteraient pas si la vapeur ne finissait par trouver une issue.

Cette propriété de la vapeur d'eau, que possèdent également les vapeurs de tous les liquides, est ce qui permet de l'utiliser comme force motrice. Il suffit, pour cela, de la faire passer, de la chaudière où elle se produit, dans un cylindre contenant un piston que la vapeur presse puissamment tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et de transformer comme il convient le mouvement de va et vient qui en résulte de manière à faire tourner des roues. C'est à ce principe si simple que sont dus les effets puissants et variés des machines à vapeur.

Mais, à côté du bienfait, il y a le danger.

Cette force énergique, que l'action de la chaleur accumule dans les chaudières, est susceptible de produire les plus désastreux effets. Lorsqu'elle dépasse une certaine limite, elle peut rompre violemment les parois qui la contiennent. Nous indiquerons ultérieurement les divers organes spéciaux dont on munit les chaudières pour les empêcher d'éclater; mais, quels qu'aient été à cet égard les efforts des constructeurs, ces organes ne sont pas encore parvenus à remplir complétement le but qui leur est assigné : aussi considère-t-on comme la condition de sécurité la moins trompeuse le soin qu'a le chauffeur de régler l'action du feu de telle sorte que la *tension* de la vapeur, ou la pression qu'elle exerce sur les parois de la chaudière, ne dépasse pas une certaine limite déterminée.

Or, la découverte d'un instrument propre à indiquer d'une manière infaillible et précise cette tension était, pour les appareils à vapeur, d'une importance immense.

Cet instrument est le *manomètre*.

C'est à la pression atmosphérique correspondant à celle qu'exerce sur sa base une colonne de mercure haute de 76 centimètres que l'on rapporte la tension de la vapeur. Cette pression, ou, dans le langage industriel, une *atmosphère*, est donc l'unité de mesure d'après laquelle sont gradués les manomètres, quelle que soit leur construction.

Les instruments de ce genre sont aujourd'hui nombreux. On distingue les manomètres *à air libre*, les manomètres *à air comprimé*, les manomètres *à diaphragme* et *à ressort*, enfin les *thermo-manomètres*.

Manomètre à air libre.— Le manomètre le plus simple et le plus direct à la fois est celui que représente la figure 1. Il se compose d'un long tube en verre *bb*, *ouvert dans le haut*, et fixé, vers le bas, dans une *cuvette* ou flacon métallique *a*, qui contient du mercure, et dont l'extrémité inférieure du tube atteint presque le fond. Au-dessus du mercure de la cuvette reste un petit espace dans lequel débouche un petit tuyau horizontal *d* qui se joint, par l'autre extrémité, à un second tube vertical en fer *cc*, fermé des deux bouts, et où pénètre, à la partie supérieure, le tuyau *f*, destiné à transmettre à l'instrument la pression de la vapeur. Lorsque le manomètre fonctionne, le tube en fer est rempli d'eau, et cette eau, pressée par la vapeur de la chaudière, agit à son tour sur le mercure de la cuvette *a*, et fait remonter dans le tube en verre une colonne de mercure qui s'y élève jusqu'à ce qu'elle fasse équilibre à la pression de la vapeur. Si le niveau du mercure dans la cuvette était invariable, cette colonne s'allongerait de 76 centimètres pour chaque accroissement d'une atmosphère dans la tension de la vapeur. Il n'en est pas tout à fait ainsi; toutefois la section intérieure de la cuvette est assez considérable par rapport à celle du tube pour que l'on puisse négliger la légère variation de niveau qui s'y produit, et l'on règle la graduation de l'instrument sur la hauteur de 76 centimètres. Cette graduation est portée sur une planchette le long de laquelle est appliqué le tube en verre, et chaque degré est ensuite divisé en dix parties égales, ainsi que la figure 1 l'indique.

Quoique le tube *bb* doive être ouvert dans le haut pour communiquer librement avec l'air extérieur, on est dans l'usage de le coiffer d'un bouchon en bois *e*, simplement posé, et qui a pour objet d'éviter que quelques goutelettes de mercure ne soient projetées en dehors lors des oscillations que la colonne éprouve par suite de variations brusques de la pression.

Les indications de cet instrument sont directes et précises : aussi l'a-t-on dénommé *manomètre normal*, et c'est à lui que l'on a recours pour la vérification de ceux établis d'après d'autres principes. Malheureusement il présente un grave inconvénient, celui de sa grande longueur, qui en rend partout l'installation difficile, et l'empêche de s'appliquer aux machines mobiles et particulièrement aux locomotives.

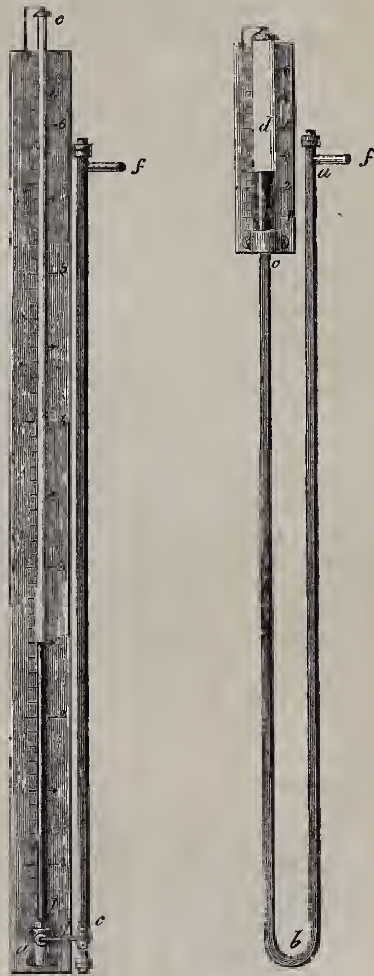


Fig. 1. Fig. 2.

Quelquefois, dans ce manomètre, on substitue au tube en verre *bb* un tube métallique; et les variations de la colonne de mercure, que l'on ne peut plus voir, sont alors indiquées par les mouvements d'un petit poids suspendu en dehors du tube, et qui est lié, par un fil et une poulie de renvoi, à un *flotteur* placé dans le tube et qui monte ou descend avec la colonne de mercure. La graduation va, dans ce cas, de haut en bas, au lieu d'aller de bas en haut; mais cela ne change pas le principe de l'instrument et n'en supprime pas les inconvénients.

D'autres fois, afin de n'avoir à observer les variations de la colonne de mercure que sur une échelle d'une moindre étendue, on dispose l'instrument comme le représente la figure 2. Un tube recourbé en fer, *abc*, communiquant par le

tuyau *f* avec la chaudière, est lié à un tube en verre de plus grand diamètre, ouvert par le haut, et dans lequel s'élève ou s'abaisse le mercure contenu dans le tube *abc*, suivant que la pression de la vapeur augmente ou diminue. Cette pression est équilibrée par la différence de niveau qui se produit entre le mercure, dans le tube *d* et dans la partie descendante *ab* du tube en fer. On peut établir, entre la section des deux tubes, un rapport tel que les degrés de l'instrument soient aussi petits qu'on le veut. En adoptant le rapport de 9 à 1, par exemple, quand le mercure s'abaissera de 0,9 d'atmosphère dans le tude *ab*, il s'élèvera de 0,1 dans le tube *d*, et les degrés auront seulement 7$^{c}$,6. L'instrument ainsi modifié est nommé *manomètre différentiel à air libre*, et l'on connaît encore, dans ce genre, le *manomètre à tubes concentriques*, qui n'est autre chose que celui représenté dans la figure 1, avec cette différence que le tube *bb* est en fer et la cuvette *a* en verre; de cette manière, les indications de l'instrument sont fournies par les variations de hauteur que subit le mercure dans cette cuvette, dont on réduit à cet effet convenablement la section.

Quoi qu'il en soit, tous ces instruments exigent des tubes d'une très-grande longueur, et l'on a essayé de parer à cet inconvénient par la disposition dont la figure 3 donne idée. Le manomètre qu'elle représente est aussi *à air libre;* mais l'équilibre, au lieu d'être produit par une colonne unique de mercure, est obtenu par une suite de colonnes successives, dans un tube replié plusieurs fois en siphon. L'extrémité *d* du tube débouche librement à l'air, et c'est par l'autre extrémité *c* qu'est transmise la pression de la vapeur. Les branches inférieures des siphons sont remplies de mercure, et les branches supérieures, y compris celle du tube *c*, sont pleines d'eau. Lorsque la pression de la vapeur agit sur l'instrument, le mercure de chaque siphon monte d'un côté et baisse de l'autre, et l'équilibre résulte de la série des différences de pression, du point *a* au point *b*, du point *a'* au point *b'*, du point *d'* au point *b''*. On conçoit que l'on puisse multiplier assez les branches de l'instrument pour qu'à une pression donnée ne corresponde qu'un faible surélévement de chacune des colonnes partielles. Dans les instruments construits d'après cette donnée, les branches en siphon sont au nombre de vingt à trente; le tube qui correspond à la graduation est seul en verre; les autres sont en fer et forment un ensemble replié plusieurs fois sur

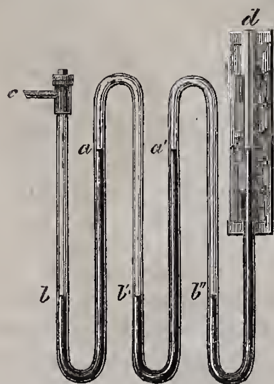



Fig. 3.

lui-même, afin d'occuper moins de place. Cet appareil donne des indications assez satisfaisantes et s'applique bien aux locomotives; mais il doit être construit avec une grande perfection, car il est essentiel qu'il ne puisse pas se perdre la moindre quantité de liquide, soit mercure, soit eau, sans quoi les indications seraient erronées.

Manomètres à air comprimé. — Les instruments de cette catégorie sont tous établis d'après le principe qu'une quantité donnée de gaz diminue de volume exactement en proportion de la pression qu'il supporte. Ce principe porte en physique le nom de *loi de Mariotte*.

La figure 4 donne le type général de ces instruments à air comprimé. La pression de la vapeur, transmise par le tuyau *d*, agit sur le mercure contenu dans la partie inférieure du siphon renversé *abc*, dont l'extrémité *c* est fermée. Si l'on admet que le mercure de la branche *bc* affleure lorsque la




Fig. 4.

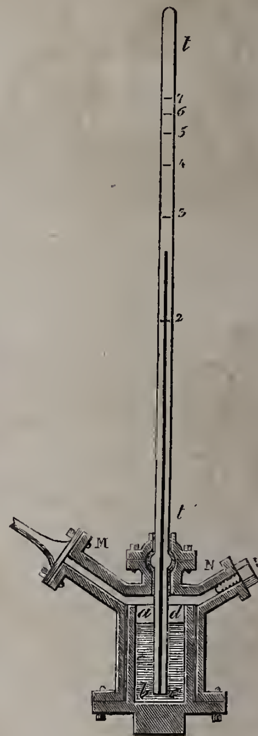



Fig. 5

pression est celle de l'atmosphère, le point de départ 1 de la graduation, quand la pression deviendra de 2, de 3, de 4 atmosphères, la quantité d'air contenue dans la partie supérieure de la branche *bc* se réduira à $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{3}$, $\frac{1}{4}$ de son volume primitif, et il suffira de marquer les divisions correspondantes à ces volumes pour que l'instrument puisse servir. On remarquera seulement que les divisions vont en se rapprochant très-rapidement, lorsque le nombre d'atmosphères augmente.

Une disposition plus parfaite de cet appareil est représentée dans la figure 5, qui est une coupe faite dans l'instrument, afin d'en montrer la disposition intérieure, qu'il serait sans cela impossible de comprendre. C'est par la tubulure M qu'est transmise la pression de la vapeur à la surface du mercure contenu dans la cuvette *abcd*. Le mercure est refoulé par cette pression dans le tube vertical *tt*, fermé vers le haut, et qui plonge jusque vers le fond de la cuvette. La graduation de l'instrument est faite d'après la règle indiquée ci-dessus. La tubulure N, fermée par le bouton V, a pour objet l'introduction du mercure dans la cuvette, et le renflement que présente le tube *tt* a pour but de l'empêcher d'être soulevé.

Les manomètres à air comprimé ne sont susceptibles que d'une exactitude restreinte et sont peu employés.

*La suite à une autre livraison.*

## L'AGUADOR,

### PORTEUR D'EAU DE LIMA.




L'Ane aguador de Lima. — Dessin d'Ernest Charton

De tous les ânes du Pérou, l'âne aguador de Lima est le plus laborieux, le plus sobre, le plus honnête et le plus patient. Il commence sa tâche dès six heures du matin et ne se repose qu'après sept heures du soir. Quelques poignées de son qu'il porte dans un petit sac pendu à son cou composent toute sa nourriture du jour; la nuit seulement il a quelques brins d'herbe ou le droit d'aller chercher sa vie dans les tas d'ordures. Il est intelligent : quand il arrive à la fontaine, chargé de ses deux tonneaux et de son propriétaire, il se tourne; le nègre descend, remplit les tonneaux, ôte le tampon qui bouchait la sonnette, saute sur la croupe de l'âne, et tous deux se remettent en route. Le pauvre animal connaît les pratiques et les heures auxquelles il faut aller porter l'eau; il sait qu'après telle maison il faut aller à telle autre. S'il doit s'arrêter, son maître peut s'éloigner toute la journée, avec la certitude de le retrouver

toujours à la même place. Les pratiques un peu charitables s'intéressent à son sort et laissent à l'entrée de leur cuisine, à son intention, une caisse dans laquelle on jette tous les rebuts de la cuisine. Il sait qu'il peut s'attabler à la caisse avec confiance : le plus souvent il n'y trouve à manger que des rognures de vieux chapeaux, des papiers gras et des os; ses meilleurs morceaux sont des cosses de melons ou de *sendillé*.

C'est l'âne aguador qui fait les commissions et les déménagements. On empile sur son dos des quantités incroyables de meubles, caisses, etc. S'il est par trop chargé ou mal chargé et s'il vient à perdre l'équilibre, les meubles tombent avec fracas, et le conducteur, en danger de ne pas être payé de sa commission, au lieu de chercher à retenir quelques meubles, se venge sur le pauvre âne à grands coups de bâton.

Quand l'âne ne fait pas de déménagement et qu'il ne porte pas d'eau, les jours de grande fête, par exemple, il se repose en se promenant avec toute la famille de son propriétaire sur le dos, ou en luttant de vitesse (bien malgré lui) avec quelques camarades dont les maîtres, ainsi que le sien, vont de cabaret en cabaret boire la chica [1].

Quelques nègres, un peu plus humains ou plus intelligents que les autres, et comprenant qu'il est de leur intérêt d'économiser les forces de leurs ânes, marchent à pied quand les tonneaux sont pleins. Mais presque tous les aguadors font preuve d'une brutalité et même d'une férocité stupide. L'étranger, en arrivant à Lima, est indigné à la vue de ces pauvres ânes maltraités et mutilés. Pour ne pas se fatiguer à les battre avec une lanière, on leur fait sur la croupe une blessure avec un os ou un morceau de bois, et, afin de stimuler leur ardeur, on les pique constamment dans la même blessure.

Quand un âne tombe pour la première fois épuisé par la fatigue, son barbare propriétaire lui fend un naseau; si, non content de cette première leçon, l'âne s'avise de se trouver mal une seconde fois, on lui fend l'autre; la troisième fois, on lui coupe une oreille, puis la seconde; enfin arrive le tour de la queue, dont on coupe un morceau, jusqu'à ce que l'âne soit complétement méconnaissable. Ce système cruel est si ordinaire, que rarement on rencontre à Lima un âne complet.

L'aguador, celui auquel on fait l'honneur de donner ce nom de porteur d'eau, titre qui n'appartient en réalité qu'à l'âne, n'a pas pour seule fonction d'accompagner son quadrupède. La police lui donne ce privilége à deux conditions.

La première condition est de présenter à M. le commissaire une trentaine de chiens tués par lui dans le courant de l'année. Les porteurs d'eau se réunissent, à certains jours fixés, dans un quartier, font une battue de rue en rue jusqu'à ce qu'ils aient réuni dans la plus grande tous les chiens qu'ils ont rencontrés et qu'ils n'ont pu tuer du premier coup; puis, cernant cette rue, ils assomment les malheureuses bêtes à grands coups de bâton. Ensuite ils se partagent le produit de la chasse; chacun attache sa part à la queue de son âne (si l'animal en a une). De là, toute la troupe va faire son offrande à l'intendant, traînant ainsi en trophée les chiens morts.

La deuxième condition imposée aux porteurs d'eau est d'arroser les places publiques à l'aide de leur tonneau, qu'ils mettent sur une épaule et qu'ils vident en courant, en imprimant au tonneau un mouvement de zigzag.

Il semblerait que ces deux corvées fort dures dussent rendre les porteurs d'eau assez rares à Lima. Loin de là : leur nombre est extraordinaire, et cependant la voie d'eau vaut trente centimes.

Ils ont leurs chefs bien reconnus et très-respectés. C'est le chef supérieur qui juge les grandes querelles, qui suspend de ses fonctions tel membre ou admet dans la corporation tel autre.

Ils forment un ordre particulier qui ne laisse pas d'avoir son influence dans les affaires du gouvernement, surtout au moment des élections.

Il y a quelques années, une compagnie proposa au gouvernement de se charger de la distribution de l'eau dans toute la ville à des conditions très-avantageuses pour le public et pour la salubrité générale. Aussitôt que les porteurs d'eau eurent connaissance de ce projet, ils se réunirent en masse, montèrent sur leurs ânes, se dirigèrent, bannière en tête, vers le palais de la présidence, et firent tant des bras et de la langue, qu'ils obtinrent le renvoi de la pétition. Un fait analogue s'est, du reste, reproduit à Paris toutes les fois que l'on a voulu établir une entreprise générale du chiffonnage : la crainte d'une émeute des chiffonniers, et la difficulté de les diriger vers d'autres professions, ont nécessité jusqu'ici des ajournements successifs.

---

## BAGUER.

### MODE D'EMBALLAGE DES FRUITS POUR LE TRANSPORT A DE GRANDES DISTANCES.

Il ne suffit pas de produire; il ne faut produire que ce qu'on est assuré de vendre et de bien vendre, et ne pas perdre de vue le précepte du célèbre agronome Matthieu de Dombasle [1] : « Travaillez toujours les yeux tournés vers le marché. »

Pour les fruits, le marché par excellence, où tout ce qui se mange peut être vendu en quantités pour ainsi dire illimitées, c'est Paris. Certains fruits qui par leur nature délicate ne semblent pas pouvoir être transportés à des distances un peu considérables, viennent cependant d'assez loin s'offrir aux consommateurs de la capitale; ils y arrivent aussi frais que s'ils venaient d'être cueillis, grâce à l'art de les emballer dans des paniers où ils peuvent séjourner quarante-huit heures et braver toutes sortes de chocs et de secousses sans subir aucune altération.

L'art de bien disposer les paniers renfermant des cerises et des groseilles se nomme en terme de jardinage *baguer;* c'est un talent que possèdent au suprême degré les femmes et les filles des cultivateurs, dans le rayon d'approvisionnement de Paris. Voici comment elles procèdent à cette opération.

Les fruits, cueillis le plus délicatement possible, sont d'abord déposés dans de grands paniers ronds, plats, qui se portent sur la tête. A mesure qu'elles les reçoivent, les femmes emballent les fruits dans d'autres paniers dont la charge est ordinairement de 4 à 5 kilogrammes. La forme de ces paniers est parfaitement appropriée à leur destination; ils sont faits en osier brun revêtu de son écorce; leur contexture est assez lâche pour qu'on puisse, de distance en distance, y insérer des branches de châtaignier affilées par le gros bout et chargées de toutes leurs feuilles. Le fond de chaque panier est garni d'un lit épais des mêmes feuilles. Ces dispositions prises, on remplit les paniers en élevant le fruit en forme de dôme à la hauteur du sommet de l'anse. Alors, toutes les extrémités des branches sont rabattues sur le fruit; on les fait passer par-dessous l'anse du panier en les enlaçant les unes dans les autres; le tout est assujetti par quelques tours de grosse ficelle, et l'emballage est terminé. Un panier de cerises ou de groseilles

(1) Voy., sur la chica, t. XXI, p. 32.

(1) Voy. t. VIII, p. 308.

bien *bagué* peut voyager sans grande précaution et sans danger pour les fruits qu'il contient, non-seulement en bateau et en wagon de chemin de fer, mais encore sur l'impériale d'une diligence, ou même dans une mauvaise charrette et par de mauvais chemins.

Le procédé qui vient d'être décrit n'est guère pratiqué ni connu hors des départements qui environnent celui de la Seine, et qui envoient des fruits à Paris. A mesure que se complète le réseau de chemins de fer aboutissant à la capitale, les départements du centre et du midi se mettent en mesure de profiter des avantages résultant de ces voies rapides de communication. De vastes vergers récemment plantés livreront dans un avenir prochain des quantités importantes de toutes sortes de fruits à la consommation parisienne. Parmi ces fruits, les cerises, guignes, bigarreaux, ne pourront arriver en bon état à leur destination que dans des paniers soigneusement bagués.

Les cerises des départements du midi se vendent à Paris à des prix fabuleux, à l'époque où le rayon de Paris n'en a pas encore à envoyer au marché; on en jugera par le calcul suivant. Un kilogramme de cerises est vendu, rendu à Paris, 2 francs, dans la seconde quinzaine de mai. Des revendeurs achètent ces premières cerises pour en garnir des bâtons ornés de feuilles de muguet pliées; chaque bâton porte six cerises, du poids moyen de 3 grammes et un tiers. On peut donc faire, avec un kilogramme de cerises, cinquante bâtons vendus 10 centimes la pièce. Ainsi, d'un kilogramme de cerises, la revendeuse retire, par la vente des bâtons de cerises, 5 francs dont il faut déduire le prix très-minime des bâtons et des feuilles de muguet.

Après les fruits rouges, le fruit le plus difficile à bien emballer c'est le raisin. Dans toutes les communes qui expédient sur Paris l'excellent chasselas vendu sous le nom de chasselas de Fontainebleau, et dont Thomery est le centre, de nombreuses compagnies de femmes et d'enfants vont chercher dans les forêts de Fontainebleau, de Ferrières, de Sercette et d'Orléans, la fougère nécessaire à l'emballage du raisin; on la fait sécher avec soin, après avoir enlevé les tiges et les grosses côtes des feuilles, afin de les avoir prêtes au moment de s'en servir. Le raisin est déposé au milieu de la fougère, dans des feuilles de papier non collé, puis rechargé d'un lit épais de fougère maintenu par des brins d'osier fin. L'élasticité particulière à la fougère sèche préserve de tout froissement le raisin ainsi emballé.

L'inconstance du climat de Paris ne permet pas de compter sur la régularité des récoltes d'abricots dans les jardins et les vergers des environs de la capitale; on a en moyenne une pleine récolte d'abricots tous les cinq ans. Dans les intervalles, Paris tire ce fruit, toujours cher et recherché, des départements du Puy-de-Dôme et de l'Allier. On cueille les abricots un peu avant leur maturité, afin qu'ils ne se détériorent pas pendant le trajet; ils sont ensuite emballés dans des boîtes plates et expédiés par le chemin de fer. Ils arrivent en bon état et achèvent de mûrir dans les boîtes; on ne les livre à la consommation que quelques jours après leur arrivée.

Rouen, le Havre, Fécamp et Dieppe expédient pour la Russie, la Suède et la Norvége des navires chargés de pommes. Chaque fruit est enveloppé dans une feuille de papier gris commun; on emplit de pommes ainsi disposées de grandes caisses qui en contiennent au delà de mille chacune; afin qu'elles n'éprouvent aucun ballottage pendant le trajet, les intervalles entre les pommes sont soigneusement remplis avec des rognures de papier fortement comprimées. Les meilleures reinettes, particulièrement la reinette grise, sont les espèces qui, soigneusement emballées de cette manière, supportent le mieux une longue navigation.

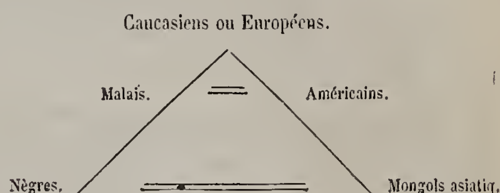
Le même procédé d'emballage est employé pour les oranges du Portugal, de Malte, des Baléares et des îles Açores, dont toute la récolte est destinée à l'exportation. Les caisses d'oranges sont plus petites que les caisses aux pommes; le peu de consistance des oranges ne permet pas de les entasser en grand nombre dans un si étroit espace.

Les figues et les dattes d'Orient, emballées dans des paniers ou des caisses, sont l'objet d'un commerce immense. Dans le royaume de Darfour (Afrique centrale), les corbeilles de dattes d'un poids déterminé remplissent les fonctions de monnaie; un certain nombre de ces corbeilles représente un cheval, un chameau, un vêtement, une mesure de grain, et est reçu en échange de ces objets

---

Blumenbach divise les hommes en cinq races; Kant, en trois.

L'échelle de la dignité humaine, d'après Blumenbach, peut être figurée ainsi :




---

## TRIESTE.

C'est l'une des récentes métropoles commerciales de l'Europe, et l'une des plus anciennes cités de l'Adriatique. Elle fut fondée 600 ans avant l'ère chrétienne, par une tribu de Thraces qui, forcée de fuir devant un ennemi puissant, ou entraînée par un aventureux désir de migration, remonta le Danube, s'implanta dans l'Ister, et y bâtit plusieurs autres villes, entre autres Pola.

Pola n'est plus aujourd'hui qu'une espèce de bourgade sans importance, remarquable seulement par ses antiquités romaines, et Trieste fait chaque jour de nouveaux progrès. Mais que de temps elle a langui, que de luttes désastreuses elle a souffertes, avant d'en venir à prendre son vigoureux essor, avant de recueillir l'héritage maritime de Venise!

Vers l'année 180 avant Jésus-Christ, elle est prise par les Romains, qui y placent une colonie trop faible pour la défendre. Elle est successivement saccagée par les Gépides, par les Goths, par les Lombards. Relevée une première fois de ses ruines par Octave Auguste, une autre fois par les Byzantins, elle est incorporée dans l'exarchat de Ravenne, conquise par Charlemagne, livrée au duc de Frioul, et enfin subjuguée par les Vénitiens. En même temps, les patriarches d'Aquilée, les margraves d'Istrie, les ducs de Carinthie, se disputent sa possession.

Attaquée tour à tour par ses ambitieux voisins, prise et reprise par l'un et par l'autre, et, chaque fois qu'elle succombe, condamnée à payer elle-même les frais de la guerre, la malheureuse ville, pour en finir de ces fatales rivalités, se résout à s'imposer elle-même un autre maître : elle invoque l'appui de l'Empire germanique, et se donne volontairement à Charles IV, lequel la remet galamment à son frère, patriarche d'Aquilée. Les Vénitiens l'envahissent de nouveau, et de nouveau elle en appelle à l'Autriche, qui veut bien enfin la compter dans ses domaines et lui assurer sa protection; mais quelle protection! Jusqu'au règne de Maximilien, Trieste reste tributaire de Venise, et jusqu'en 1717 sa navigation reste soumise aux exactions de l'impé-

rieuse république. Charles VI l'affranchit de ce vasselage commercial. Marie-Thérèse lui donne d'utiles institutions. De ces deux règnes date son premier élément de progrès; des événements du siècle dernier date sa prospérité. Les autres villes de l'Adriatique, les rives de la Dalmatie, avaient été maîtrisées, asservies par Venise sous la griffe de saint Marc; elles avaient peu à peu perdu leur ardeur primitive; il ne leur restait de vitalité que ce qu'il plaisait au sénat des lagunes de leur en laisser dans son propre intérêt. A son tour Venise succombait sous l'épée de la France, et, par une de ces vicissitudes si fréquentes dans l'histoire des peuples, dans l'histoire des villes, Trieste devait recueillir la fortune commerciale de la fière république dont elle avait longtemps, avec douleur, subi le joug.

Déjà, en 1717, Charles VI, frappé de la situation avantageuse de Trieste au bord d'un large golfe, au centre de l'Adriatique, au pied des Alpes germaniques, avait pensé à créer là une grande cité maritime. Il y fit tracer des rues, il y appela les colons, il patronna une compagnie qui se proposait de construire à Trieste de splendides navires et de naviguer sur toutes les mers.

En 1809, Trieste vit s'ouvrir devant elle une autre perspective. Napoléon, en prenant possession de cette ville, se proposait d'en faire la capitale d'un nouveau royaume composé de l'Illyrie, de la Dalmatie, auxquelles il aurait adjoint les provinces turques de la Bosnie, de l'Herzegovine et les tribus belliqueuses du Monténégro.

La compagnie orientale privilégiée par Charles VI échoua dans ses entreprises. La campagne de 1812 et de 1813 renversa les projets de Napoléon. A la suite de ces deux



Vue générale de Trieste, prise de l'Escalier-Saint. — Dessin de Grandsire.

empereurs, on a vu surgir une simple société de commerce qui a mis Trieste dans sa véritable voie et lui a fait sa fortune. Nous voulons parler du Lloyd.

Formé de la réunion de plusieurs compagnies d'assurances, le prudent Lloyd ne s'est point de prime abord lancé dans de colossales combinaisons comme la compagnie orientale de Charles VI. Il n'a fait que de sages essais, et à mesure que ses tentatives réussissaient, il agrandissait son cercle d'action, il s'ouvrait de nouvelles routes, il construisait d'autres bâtiments. En 1838, il n'avait encore que dix bateaux à vapeur; il en a maintenant cinquante qui parcourent régulièrement l'Adriatique, la Méditerranée. Il a pris entre ses mains la direction d'une immense navigation depuis le Danube jusqu'à la mer Noire, depuis le Pô et l'Adige jusqu'aux rives du Nil.

Comme le gouvernement d'un état, il se divise en plusieurs départements. Le premier continue le travail des assurances qui fut la base de cette corporation.

Le second est chargé du service des bateaux à vapeur. C'est le département de la marine. Il a ses constructions, ses arsenaux, ses officiers et ses matelots, règle le mouvement des anciennes lignes et en organise de nouvelles.

Le troisième représente dans cette association le ministère de l'instruction publique et celui des affaires étrangères. Il a aux différents points des agents à sa solde qui lui transmettent les nouvelles politiques, commerciales, industrielles, qui peuvent d'une façon ou de l'autre avoir quelque influence à la bourse, et ces nouvelles, qui lui appartiennent, la corporation de Lloyd les fait chaque jour libéralement afficher dans un salon de lecture. Elle a de plus fondé une imprimerie et un atelier de gravure. Elle écrit deux grands journaux quotidiens, une feuille hebdomadaire, et deux recueils mensuels, l'un en italien, l'autre en allemand, dans le genre du *Magasin pittoresque*. Pour attirer à elle les écrivains des deux nations, chaque année elle met au concours quelque œuvre littéraire, et insère dans ses recueils celle qui a remporté le prix.

L'activité de cette intelligente corporation, dont M. de

Bruck a été pendant plusieurs années le directeur, a donné l'impulsion aux autres négociants de Trieste, et, dans les dernières années, cette ville a pris une place notable entre les grandes places commerciales de l'Europe.

Au temps de Charles VI, elle ne renfermait pas plus de 5 000 habitants. En y comprenant la population rurale, qui lui appartient par son voisinage immédiat, elle en compte aujourd'hui plus de 80 000. Les franchises de son port y amènent les denrées, les bâtiments de toute les nations, et quand le chemin de fer qui doit la relier à Vienne, le difficile chemin de fer qui traverse les rocs du Semmering, sera complétement achevé, Trieste deviendra un point de jonction, et de premier ordre, entre l'Allemagne, le Levant et l'Italie.

Comme toutes les villes qui ont eu à redouter les invasions des barbares et à soutenir les luttes orageuses du moyen âge, l'ancienne cité de Trieste fut d'abord étagée sur une colline. Là s'élève aujourd'hui sa forteresse, construite au commencement du seizième siècle; là s'élève encore sa vieille cathédrale de Saint-Just, remarquable par son style austère. Peu à peu, avec les progrès du temps, avec la sécurité que lui donnait un autre régime social, la population triestaine est descendue de ses hauteurs primitives dans le bassin qui s'ouvre entre les coteaux de Saint-Michel et les escarpements du Cant. Là s'étale à présent la nouvelle ville, une grande ville magnifiquement bâtie, des rues tout entières pavées en larges dalles, comme nos plus beaux trottoirs avant l'invention de l'asphalte; des églises ouvertes librement aux cultes catholique, protestant, grec, arménien, hébraïque; des édifices gigantesques, entre autres la Bourse,



Vue du port de Trieste. — Dessin de Grandsire.

le Tergesteinn, où sont les bureaux du Lloyd, le palais du gouverneur et l'hôtel national.

En général, les lettres ne fleurissent guère sur le terrain des cités industrielles, et sous ce rapport Trieste ne mérite point l'honneur d'une exception.

L'imprimerie fut introduite dans cette ville en 1624. Elle n'y a, que nous sachions, pas produit depuis une œuvre essentielle, et les meilleures publications de Trieste sont celles qui ont été récemment faites par les ateliers du Lloyd.

Cependant il existe là, outre le vaste cercle du Tergesteinn, pour lequel chaque négociant paye une contribution annuelle, une douzaine de cercles particuliers où, à l'aide d'une simple recommandation, l'étranger est admis gratuitement avec la plus gracieuse urbanité, où l'on reçoit les meilleures revues, les principaux journaux du monde entier, où l'on trouve aussi une collection naissante de bons livres.

Trieste possède enfin une bibliothèque publique ouverte chaque jour, enrichie de plusieurs raretés par un homme qui, au milieu de ses industrieux concitoyens, consacra sa vie, sa fortune à la culture des lettres et des sciences. C'était M. le docteur Rosetti, dont le nom dans cette ville est justement honoré. Il a érigé sur la place de la cathédrale un monument à Winckelmann, le célèbre archéologue, qui fut assassiné à Trieste par un Italien; il a formé autour de ce monument un Musée d'antiquités. Il s'appliqua, dans le cours de sa vie, à recueillir tout ce qui avait rapport au pape Æneas Silvius, qui fut pendant quelques années évêque de Trieste. Il forma la plus parfaite collection qui existe des poésies de Pétrarque et de ses traductions (730 ouvrages), et légua en mourant ces précieuses collections à la bibliothèque.

*La fin à une autre livraison.*

---

## UN TAILLEUR CHINOIS.

Un officier de la marine anglaise étant à Canton, et voyant approcher le moment où son bâtiment devait mettre à la voile, commanda à un tailleur chinois une douzaine

de pantalons de nankin. Le tailleur répondit qu'il ne lui suffisait pas de prendre des mesures, et qu'il lui fallait un modèle, afin d'être assuré de satisfaire complétement au désir de l'officier. Ce dernier choisit un de ses vieux pantalons et le lui envoya. Après le délai convenu, exactement au jour et à l'heure qui lui avaient été indiqués, le Chinois apporta les douze pantalons parfaitement semblables au modèle, trop parfaitement, hélas! car le consciencieux tailleur avait imité, avec une fidélité et une habileté extraordinaires, une large reprise qui se trouvait au genou droit du vieux pantalon. « C'était même, dit-il, ce qui lui avait coûté le plus de peine. » Et, pour cette preuve malencontreuse de sa conscience, il exigea un supplément au prix ordinaire de son travail. L'officier, presque muet de surprise, paya et rapporta ses douze pantalons et leur modèle en Angleterre, où il imagina, sans doute comme moyen de se consoler, d'en faire une exhibition au célèbre *club des voyageurs*.

---

## LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98.

### XI. LE DINER DE LA SAINT-NICOLAS.

Roger est venu me chercher pour le dîner de la Saint-Nicolas, où se réunissent les anciens camarades de classe. Depuis bien des années, j'avais cessé d'y assister. J'ignore si nous sommes encore nombreux, et je demande à mon compagnon quels convives seront présents.

— Ils sont trois seulement, me dit-il, mais que vous ne pouvez avoir oubliés. C'est d'abord Beaulieu le conseiller, un ci-devant Alcibiade qui croit que sa perruque cache ses soixante-sept ans, porte un jabot et continue à se parer des mollets qu'il a eus; puis Lefort, un excellent homme, persuadé qu'il était né pour la littérature parce qu'il s'est trouvé impropre à toute autre profession, et qui parle d'Horace comme de son contemporain, bien qu'il n'ait que soixante-dix ans; enfin Hériot, moins vieux d'une année, mais plus grave de dix, et qui se croit profond parce qu'il prend du tabac.

Je me suis étonné de voir que Roger connût si exactement l'âge de chacun de nos anciens camarades.

— Vous ne savez donc pas, me dit-il, que je m'occupe maintenant de statistique! J'ai entrepris de connaître le chiffre de la vie moyenne dans notre arrondissement; depuis trois jours, je fouille les actes de l'état civil! Quand nos dames sauront que je vérifie les âges, je vais marcher de pair avec les grandes puissances; on me demandera des nouvelles de mon perroquet.

Nous arrivâmes enfin; les trois convives étaient déjà réunis, et leur accueil fut ce qu'il devait être. Beaulieu me parla en fredonnant des parties de vert et des cavalcades de notre jeunesse; Lefort me cita un vers de Virgile, et Hériot toussa trois fois très-gravement en prenant du tabac; Roger me dit que c'était sa manière habituelle de prouver qu'il pensait.

On vint bientôt nous annoncer que le dîner était servi. Il avait été commandé par le conseiller, qui, de tous les livres publiés par ses confrères les magistrats, ne connaissait, je crois, à fond que celui de Brillat-Savarin. Il commença une dissertation de gastronomie transcendante, entrecoupée de citations de Berchoux et de Désaugiers, qu'il termina par une lamentation élégiaque sur les changements qu'avait subis la cuisine française.

— On se nourrit encore, mais on ne sait plus manger, dit-il en usurpant les paroles du maître; les dîners sont devenus simplement des exhibitions de luxe ou des prétextes de réunion; on n'en fait plus un but, mais un moyen: aussi voyez quelle décadence! On vous sert des fleurs, on vous fait manger sans vous permettre les réflexions. Plus de ces savants débats qui exerçaient le goût et faisaient l'éducation du palais. Cherchez-moi encore un homme qui, comme le commandeur de Souvré, pourrait reconnaître soixante-quatre vins rien qu'au bouquet et distinguer les petits pois de Clamart de ceux d'Épinay.

— Parbleu! j'espère bien qu'il n'y en a plus, interrompit Roger.

— Il n'y en a plus, répéta Hériot, qui fouillait dans sa tabatière avec l'air que pouvait avoir Newton cherchant le système du monde.

— Et savez-vous pourquoi, cher ami? reprit le conseiller de son ton léger, c'est qu'on a abandonné les traditions nationales pour introduire des usages et des mets barbares. Le cosmopolitisme gastronomique nous a perdus; c'est lui qui a déshonoré nos tables de tant de pâtées italiennes et de tant de brouets britanniques.

— Virgile l'a dit, fit observer Lefort qui cherchait depuis longtemps à placer une citation: *Timeo Danaos et dona ferentes* (¹).

— Effets du volcan révolutionnaire, ajouta mélancoliquement Hériot.

— Un moment, interrompit Roger; et quel désastre social, je vous prie, a donc produit chez nous la naturalisation du plumpudding ou du macaroni? Dieu me pardonne! à en croire Beaulieu, l'histoire de l'humanité serait une question de cuisine.

— Rappelez-vous l'aphorisme du docteur, dit le conseiller avec son rire marquisé: *Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es*.

— Et moi aussi, parbleu! reprit vivement Roger. Amenez-moi, sans me les nommer, les hommes connus de tous les temps et de tous les lieux et, sur ce renseignement, je gage les reconnaître. A ceux qui me diront: Je vis de ce que je trouve et sans y prendre garde, je répondrai: Tu es Épaminondas, Caton, saint Vincent de Paul, Turenne; à ceux qui me vanteront leurs festins: Tu t'appelles Sardanapale, Lucullus, ou Turcaret.

— Bravo! bravo! s'écria ironiquement Beaulieu, notre cher Roger n'a pas changé; c'est toujours l'avocat général du présent.

— C'est-à-dire du chaos, objecta Hériot gravement.

— Mais, quoi qu'il en soit, reprit le conseiller en se renversant sur sa chaise et jetant une jambe sur l'autre, je maintiens, cher ami, que tout s'en va dans notre pauvre monde; que les dîners sont moins délicats, les femmes moins belles, les hommes moins aimables...

— Comment en serait-il autrement? interrompit Lefort; on apprend les mathématiques, les langues étrangères, et on oublie le latin!... ce qui fait qu'on ignore le français. Nos auteurs contemporains ne connaissent plus le grand précepte du législateur du Parnasse:

> Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
> Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

— Comme, sans la reconstitution de l'ancienne société, il ne sera jamais qu'un sujet rebelle, acheva Hériot.

Et, se réunissant tous trois dans une sorte de chœur plaintif à la gloire du passé, ils commencèrent à regretter ses joyeux soupers, ses gavottes, ses tragédies, ses bouquets à Chloris, ses corporations, ses parlements et ses fermiers généraux.

Roger essaya en vain de répondre, le champagne aidant, l'enthousiasme des convives semblait grandir et devenait toujours plus bruyant. Enfin, Lefort se leva et, prenant la

(¹) Je crains les Grecs même dans leurs présents.

parole, il proposa un toast à tout ce qui avait été et qui n'était plus.

— Jamais! s'écria Roger à bout de patience... Au diable les élégies rétrospectives! Faites votre gîte des ruines si le cœur vous en dit, moi, je préfère les toits neufs.

— Le malheureux a oublié ses beaux jours! s'écria Lefort pathétiquement. *Contemptor temporis acti!*

— Dites que Raymond et moi nous sommes seuls ici à nous les rappeler, reprit Roger, ce qui fait que seuls nous pouvons les juger. Vous autres, vieux étourdis, ce que vous prenez pour ces jours, c'est vous-mêmes : vous croyez que le monde a perdu tout ce que l'âge vous a enlevé... Si les dîners d'aujourd'hui te semblent inférieurs aux soupers de ton temps, Beaulieu, n'accuse que ton appétit, et ne t'étonne pas de préférer la gavotte que tu dansais à la polka que tu ne danses plus..... Toi, Hériot, parce que tu étais maire de ton village et qu'un plus jeune t'a remplacé, tu voudrais rebrousser chemin jusqu'aux croisades; et quant à Lefort, il ne peut se consoler de voir le moindre écolier qui sort de rhétorique imprimé comme lui dans l'Almanach des Muses. Hélas! chers amis, votre erreur est celle de tous les hommes. Chacun de nous regarde le temps comme son laquais et veut s'en faire suivre; mais le temps n'est qu'à Dieu. Il marche, il marche d'un pas toujours égal, et, parce que le nôtre se ralentit, nous crions qu'il va trop vite, qu'il est devenu fou, qu'il court aux abîmes... Le ciel me garde de le croire, amis; si je ne puis le suivre que de loin, du moins je lui enverrai mes souhaits d'heureux voyage... Buvez, comme vous le propose Lefort, à tout ce qui a été et à tout ce qui n'est plus; Raymond et moi nous boirons à ce qui est et à ce qui sera.

A ces mots, nos deux verres se sont cherchés, tandis que nous entendions se choquer ceux de nos compagnons, car aucun n'avait été persuadé, et tous trois ont bientôt repris leur plainte contre le présent. Ils ont parlé d'abord des plaisirs perdus, des infirmités croissantes, du vide qui se faisait autour d'eux. Roger et moi nous avons écouté en silence; mais quand, passant de la plainte à l'accusation, ils ont voulu montrer le monde, vide désormais de joies et de vertus, descendant rapidement dans un gouffre, quand leurs voix, réunies pour une funèbre prédiction, ont répété en chœur que le glas funèbre sonnait pour le genre humain, Roger s'est levé impétueusement et s'est écrié :

— Il sonne, en effet, mais pour nous-mêmes! La nuit qui se fait n'est pas dans le monde, elle est dans nos yeux. Ne sentez-vous pas vos têtes qui penchent, vos pieds qui chancellent, votre sang qui se refroidit? Tous, ici, nous sommes le passé, c'est-à-dire ce qui doit tomber pour laisser la place libre au soc qui laboure au profit de l'avenir. L'éternelle faucheuse le sait; elle est là, derrière cette porte; elle attend que la voix du maître lui crie : La moisson est mûre!... Encore un instant, et vous la verrez entrer, sa faux à la main.

La porte s'est ouverte, en effet, mais c'était l'hôtelier qui apportait son mémoire.

Après avoir soldé, nous avons pris congé l'un de l'autre et nous nous sommes séparés.

Roger les a regardés partir, puis, secouant la tête :

— Allez, a-t-il murmuré, adorateurs des idées mortes, sénat des royaumes détruits! accroupissez-vous près des tombes, au lieu d'aller sourire aux berceaux; et surtout ne vous plaignez pas que les dernières années soient froides et désenchantées, vous qui ne voulez point croire que la jeunesse ait encore un soleil et des enchantements. Mais nous, ami, restons jusqu'au bout sur le pont du navire, mêlés aux craintes, aux espérances des matelots, et n'allons pas nous coucher sous le pont en annonçant le naufrage. Quand la vie décroît en nous, empruntons à la vie des autres; soyons forts de leur force et joyeux de leur joie.

Nous avions gagné le chemin du canal; le soleil, déjà presque disparu derrière l'horizon, ne répandait plus autour de nous que des lueurs mourantes. Les collines embrumées disparaissaient au loin, et les détails de la vallée, moins distincts, s'effaçaient lentement. Mon compagnon a étendu la main vers le couchant :

— Voyez, a-t-il dit, le jour va finir, et ceux qui ne regardent point au delà d'eux-mêmes pourraient dire, comme nos convives de tout à l'heure, que le soleil s'éteint à jamais. Mais l'homme qui pense sait qu'au moment où la nuit couvre ses yeux, d'autres yeux ont déjà aperçu l'aurore.

*La suite à une autre livraison.*

---

## LE TIERS ÉTAT.

L'histoire du tiers état commence bien avant l'époque où le nom de tiers état apparaît dans l'histoire du pays; son point de départ est le bouleversement produit en Gaule par la chute du régime romain et la conquête germanique. C'est là que d'abord elle va chercher les ancêtres ou les représentants de cette masse d'hommes de conditions et de professions diverses que la langue sociale des temps féodaux baptisa d'un nom commun, *la roture*. Du sixième siècle au douzième, elle suit la destinée de ces hommes, en déclin d'une part et en progrès de l'autre, sous les trois formations générales de la société; puis elle rencontre un champ plus large, une place qui lui est propre, dans la grande période de la renaissance des municipalités libres et de la reconstitution du pouvoir royal. De là, elle continue sa marche, devenue simple et régulière, à travers la période de la monarchie des États et celle de la monarchie pure, jusqu'aux états généraux de 1789. Elle finit à la réunion des trois ordres en une seule et même assemblée, quand cesse le schisme qui séparait du tiers état la majorité de la noblesse et la majorité du clergé.

AUGUSTIN THIERRY ([1]).

---

## SUR LES MOULINS.

### ÉPIGRAMME GRECQUE D'ANTIPATER.

Voy., sur l'origine des moulins, t. XX, p. 51.

Un de nos lecteurs nous communique une petite pièce de vers grecque où semble constatée approximativement l'époque de transition entre l'usage des moulins à vent et celui des moulins à eau. On y voit en outre que, chez les Grecs, les moulins à bras étaient tournés par les femmes. Voici la traduction de ces vers :

« Femmes, occupées jusqu'ici à moudre, ne fatiguez plus » vos bras, dormez la longue matinée, et laissez la voix » du coq vous annoncer inutilement l'arrivée prochaine du » jour. Cérès a ordonné aux nymphes de remplacer l'ouvrage de vos mains : aussitôt elles se sont élancées du » sommet des roues pour faire tourner l'essieu; et l'essieu, » à l'aide des rayons qui l'entourent, entraîne dans sa course » quatre meules creuses et pesantes. Le siècle d'or renaît » donc pour nous, puisque, sans travail et sans peine, » nous jouissons des dons de Cérès. »

---

## LA LOTTE COMMUNE.

La lotte commune a la tête grosse, élargie et aplatie sur le bas, ce qui lui donne une certaine ressemblance avec

([1]) *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du tiers état.* 1853.

celle de la grenouille; son corps est presque cylindrique, enduit d'une matière gluante comme celui de l'anguille. Ces simples caractères la font aisément reconnaître; mais à ceux-ci s'en joignent d'autres qui rendent la distinction encore plus facile.

L'ouverture de la bouche est grande; les deux mâchoires sont garnies de sept rangées de petites dents pointues, et l'inférieure a un barbillon, quelquefois même deux, l'un assez long, l'autre moins apparent. Les yeux sont petits et ont une prunelle bleuâtre entourée d'un iris jaune.

Le corps est garni de petites écailles molles et minces; il est marbré noir et jaune, quelquefois aussi brun, avec des taches d'un jaune pâle, selon la qualité des eaux où il a séjourné. Le ventre est blanc.

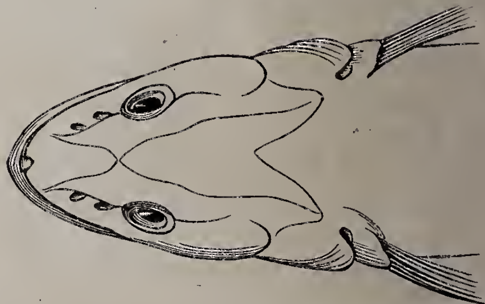
La nageoire de la queue est ronde; celles de l'orifice extrême et du dos sont étroites et marbrées comme le reste du corps.

La lotte commune se rencontre sur un grand nombre de points dans les rivières et lacs de notre continent. Ce poisson aime particulièrement une eau claire, et se cache au fond dans les creux formés par les pierres, d'où il épie les poissons qui passent avec rapidité; d'ailleurs il vit aussi de vers et d'insectes aquatiques. A défaut d'autre nourriture, les lottes se dévorent mutuellement, et s'attaquent même à l'épinoche, combat où elles perdent souvent la vie; car il arrive que l'épinoche, en se débattant, enfonce son aiguillon dans le gosier de la lotte. On en a vu une dont un aiguillon de cette espèce sortait au-dessus de la tête. Ses



La Lotte. — Dessin de P. Oudart.





Tête vue de profil. — Tête vue en dessus.

ennemis sont le brochet et le silure, et elle devient souvent leur proie. Quand elle est bien nourrie, elle croît promptement, parvient à la longueur de deux à trois pieds, et pèse jusqu'à dix à douze livres. On peut la conserver pendant quelque temps en vie, en lui donnant des cœurs de bœuf ou de petits poissons.

Le temps du frai de ce poisson est la fin du mois de décembre ou de janvier. Alors il sort des creux de la mer, et vient dans les fleuves chercher les endroits unis, pour y déposer son frai. Il multiplie beaucoup; on en a observé qui contenaient jusqu'à 128 000 petits œufs d'un blanc jaunâtre.

Ce poisson est très-recherché pour sa qualité comme aliment; sa chair est blanche et d'un bon goût, et, comme elle n'est pas grasse, elle n'est pas contraire aux estomacs faibles. Mais le foie surtout passe pour un manger très-délicat; cet organe, convenablement préparé, avait aussi chez les anciens un emploi thérapeutique. Le foie est d'assez gros volume et d'une couleur rouge pâle. Suspendu dans un verre, et placé auprès d'un poêle chaud, ou à l'ardeur du soleil, il donne une huile qu'Aldrovande regardait comme un remède efficace contre les durillons. C'est ce qui avait été aussi confirmé par Haen et par plusieurs autres.

On prend ce poisson au filet, à la ligne flottante et à la ligne de fond.

La lotte appartient à la famille des gadoïdes, qui compte divers autres genres très-importants, tels que la morue, le merlan, etc. Les ichthyologistes lui donnent le nom de *Gadus Lota* en latin, et simplement le nom de lotte en français. C'est le seul genre, dans la famille à laquelle elle appartient, qui remonte avant dans les eaux douces; les autres genres de cette famille, et même d'autres espèces de lottes que celle dont il est ici question, sont exclusivement marins.

## LE CHATEAU DE KENILWORTH.




Entrée de la reine Élisabeth au château de Kenilworth, en 1575. — Dessin de Gilbert.

Le château de Kenilworth, dans le comté de Warwick, a eu pour fondateur Geoffroy de Clinton, chambellan et trésorier de Henri Ier. Jean de Gaut, duc de Lancastre, père de Henri IV, le reconstruisit et le fit entrer dans le domaine royal où il resta jusqu'au règne d'Élisabeth, qui le donna à un de ses courtisans les plus connus, Robert Dudley, comte de Leicester. On dit qu'en 1574 le comte dépensa, pour embellir le château et y recevoir sa souveraine, une somme de 60 000 livres sterling, ce qui équivaudrait aujourd'hui à 12 millions de francs. Leicester légua la jouissance de Kenilworth à son frère le comte de Warwick et la nue propriété à son fils unique, sir Robert Dudley. Jacques, l'un des rois les plus rapaces des temps modernes, parvint à dépouiller l'héritier de son vaste patrimoine en se faisant une complice de la veuve du comte. Henri, prince de Galles, fils de Jacques II, mis en possession de Kenilworth,

eut honte d'un bien si mal acquis : il négocia, pour en payer le prix, avec les agents de sir Robert Dudley, qui s'était exilé. Mais bientôt Henri mourut empoisonné (par un favori de Jacques, son père, et ce crime resta impuni, disent les historiens). Son frère, depuis Charles I^er^, succéda à ses titres et à son héritage, et s'empara de Kenilworth, sans achever d'acquitter la dette contractée envers le fils de Leicester : à peine un cinquième du prix fut-il acquitté. Cromwell survint et partagea entre ses capitaines et ses conseillers les bâtiments et les terres qui en dépendaient. Après Cromwell, le château, abandonné aux libres outrages du temps, se dégrada successivement et passa bientôt à l'état de ruines historiques : aujourd'hui ses hautes murailles désertes conservent encore un caractère remarquable de tristesse et de grandeur.

En septembre 1815, Walter Scott, au retour d'un voyage à Paris, visita Kenilworth et l'étudia avec l'ardeur d'un poëte et la sagacité d'un archéologue. Ses notes lui servirent à composer l'un de ses romans les plus célèbres, celui qui, publié en janvier 1821, reçut de la volonté du libraire Constable le titre même de *Kenilworth,* contre le gré de l'auteur, qui aurait préféré l'intituler *Cumnor-Hall,* en souvenir d'une ancienne ballade. On peut à juste raison contester la rigoureuse fidélité historique des caractères, des mœurs, des événements, dans la plupart des ouvrages romanesques de Walter Scott : assurément ce n'est point chez lui qu'il faut apprendre l'histoire. Il prétendait bien avoir le droit de modifier la réalité suivant sa fantaisie, pour la transformer en tableaux d'imagination, ingénieux, agréables et dignes d'ailleurs de toutes les curiosités intelligentes et pures; on ne saurait rien exiger de plus d'un écrivain qui ne se donne que pour un romancier. Cependant il faut reconnaître que parfois des éléments dont s'est servi Walter Scott pour décorer les scènes où il a fait mouvoir ses personnages sont d'une vérité que n'eût point surpassée l'exactitude la plus scrupuleuse des chroniqueurs les plus érudits. Non-seulement l'illustre châtelain d'Abbostford avait, comme nous l'avons dit, visité et étudié les ruines de Kenilworth (il y a peu d'années, un fermier nommé Bonington, logé dans les ruines du château, se plaisait à raconter tous les détails de cette visite aux voyageurs), mais encore il avait compulsé tous les souvenirs écrits ou peints qui pouvaient reconstruire exactement à ses yeux le château tel qu'il était en 1575. Il avait vu, par exemple, la copie de la fresque de 1620, longtemps conservée à Newnham-Padox, et le plan de 1640, reproduit par l'historien du Warwickshire. Les critiques qui, dès à présent, commentent Walter Scott comme un auteur déjà ancien et classique, ne trouvent rien à changer dans sa description de Kenilworth :

« Les murs extérieurs de ce superbe et gigantesque édifice renfermaient sept acres (1), dont une partie était occupée par de vastes écuries et un édifice de plaisance, avec des bosquets élégants et des parterres remplis de fleurs; le reste formait la première cour ou cour extérieure. Le bâtiment qui s'élevait au milieu de cette spacieuse enceinte était composé de plusieurs corps de logis magnifiques, qui paraissaient avoir été construits à différentes époques et qui entouraient une cour intérieure. Le nom et les armoiries de chaque partie séparée rappelaient le souvenir de seigneurs puissants, morts depuis longtemps. Le vaste donjon qui formait la citadelle du château datait de l'antiquité la plus reculée. Il portait le nom de César, peut-être à cause de sa ressemblance avec celui du même nom que l'on voit à la tour de Londres. Quelques antiquaires prétendaient que ce fort avait été élevé par Kenelph, roi saxon de Mercie, qui avait donné son nom au château, et d'autres, qu'il avait été bâti peu de temps après la conquête des Normands. Sur les murs extérieurs se voyait l'écusson des formidables Clinton, qui les avaient fondés sous le règne de Henri I^er^, ainsi que celui de Simon de Montfort, encore plus redoutable, qui, dans les guerres des barons, avait longtemps défendu Kenilworth contre le roi Henri III. Mortimer, comte de March, fameux par son élévation et sa chute, y avait jadis donné des fêtes et des carrousels pendant que son souverain détrôné, Édouard II, languissait dans les cachots mêmes du château. Le vieux Jean de Gaunt avait beaucoup agrandi cet édifice en construisant l'aile qui porte encore le nom de bâtiment de Lancastre. Mais Leicester avait surpassé ses prédécesseurs, tout riches et puissants qu'ils étaient, en érigeant une immense façade qui a disparu sous ses propres ruines. Les murs extérieurs de cette résidence vraiment royale étaient baignés par un lac, en partie artificiel, sur lequel Leicester avait fait construire un pont magnifique, afin qu'Élisabeth pût entrer au château par un chemin pratiqué pour elle seule. L'entrée ordinaire était du côté du nord, où il avait élevé, pour la défense du château, une haute tour *(barbican* ou *gate-house)* qui existe encore, et qui surpasse, par son étendue et le style de son architecture, le château de plus d'un chef du Nord. De l'autre côté du lac il y avait un parc immense, peuplé de daims, de chevreuils, de cerfs et de toutes sortes de gibier. Le bois était planté d'arbres superbes, du milieu desquels la façade du château et ses tours massives semblaient sortir majestueusement. Nous ne pouvons nous empêcher d'ajouter ici que ce noble palais, qui reçut des rois dans son enceinte, et que les guerres illustrèrent tour à tour par de véritables et sanglants assauts et par des joutes chevaleresques où la beauté donnait les prix obtenus par la valeur, n'offre plus aujourd'hui qu'une scène de ruines. Son lac est devenu un marais bourbeux, et ses ruines immenses ne servent qu'à donner une idée de son ancienne splendeur et à faire mieux apprécier au voyageur la vanité des richesses de l'homme et le bonheur de ceux qui jouissent de la médiocrité avec un vertueux contentement. »

Walter Scott ne s'est montré ni moins érudit ni moins fidèle en racontant l'entrée de la reine Élisabeth. Il avait consulté sur ce sujet tous les documents contemporains de cette solennité, qui eut presque l'importance d'un événement politique; il avait surtout puisé de curieux détails dans le rare et étrange journal d'un huissier de la chambre du conseil d'Élisabeth, Laneham, « le plus fat des auteurs » :

« C'était vers le soir d'un jour d'été (le 9 juillet 1575); le soleil venait de se coucher, et l'on attendait avec impatience l'arrivée de la reine. La foule réunie depuis plusieurs heures grossissait à chaque instant. Une abondante distribution de rafraîchissements, de bœuf rôti, de tonneaux d'ale mis en perce sur différents points de la route, entretenait la gaieté du peuple ainsi que ses dispositions favorables pour la reine et le favori, dispositions qui se seraient sans doute beaucoup affaiblies si le jeûne eût été ajouté à une si longue attente. Le temps se passait en amusements populaires; on criait, on riait, on se jouait des tours malins les uns aux autres. Tout était ainsi en mouvement dans la place voisine du château, et principalement près de la porte du parc où le peuple s'était réuni en plus grand nombre, lorsqu'on vit éclater tout à coup une fusée dans l'atmosphère; aussitôt le son de la grosse cloche vibra au loin dans la plaine. A ce signal, les cris cessèrent et l'on n'entendit plus que « le chuchotement d'une immense multitude. » A la porte du parc, une sibylle fit une prophétie en vers à la reine. La musique du château commença ses concerts, le bruit du canon se mêla aux décharges de mousqueterie; mais tout ce bruit des instruments, des tambours, des trompettes et même des canons se distinguait à peine au milieu des accla-

(1) Voy. t. XX, p. 31, l'évaluation des mesures étrangères.

mations sans cesse renaissantes de la multitude. Quand cette tempête de sons et de clameurs se fut un peu apaisée, un vif éclat de lumière dora comme un soleil la porte du parc; il semblait s'étendre et devenir plus brillant à mesure qu'il approchait du milieu de l'avenue aboutissant à la tour de la galerie et bordée de chaque côté par les gens du comte de Leicester. Bientôt on entendit crier dans tous les rangs : « La reine! la reine! silence! » Élisabeth arrivait en effet, précédée de ses deux cents cavaliers qui portaient des torches de bois résineux, et dont la clarté, aussi vive que celle du jour, éclairait tout le cortége au milieu duquel apparaissait la reine dans le plus riche costume, et toute rayonnante de diamants. Elle montait un cheval blanc qu'elle conduisait avec grâce et dignité; dans son maintien noble et majestueux, on reconnaissait l'héritière de cent monarques. Les dames d'honneur suivaient Sa Majesté, et, dans cette circonstance, elles n'avaient rien négligé pour soutenir l'éclat d'une cour riche et brillante. Toutes ces constellations secondaires étaient dignes de l'astre glorieux qu'elles entouraient; aux charmes de leur personne et à leur magnificence, on les reconnaissait pour la fleur du royaume. La splendeur des costumes dont s'étaient parés les courtisans n'avait point de bornes. Leicester, tout resplendissant d'or et de broderies, s'avançait sur un cheval noir, à la droite de Sa Majesté. Derrière ce premier cortége, que composaient les hauts personnages de la cour, marchaient en longue file des chevaliers et des gentilshommes. La cavalcade s'avança ainsi jusqu'à la tour de la Galerie qui formait la barrière extérieure du château. »

Un géant costumé en portier, tenant d'une main une massue, de l'autre les clefs, feignit de s'opposer au passage des seigneurs, puis s'arrêta et s'humilia, tout interdit, en débitant une tirade rimée d'excuses grotesques, à l'aspect de la souveraine. Une musique ravissante, qui descendait des remparts, salua le passage d'Élisabeth depuis la tour de la Galerie jusqu'à celle de Mortimer. Quand la reine fut arrivée près du pont, on vit tout à coup une île flottante entourée de chevaux marins, de néréides et de tritons, s'avancer vers elle : une belle femme figurant la dame du lac s'avança au bord de cette île et, dans un long compliment en vers, lui dit que sa renommée l'avait décidée à sortir de ses palais humides pour venir la contempler. Arion parut aussi sur son dauphin. Enfin, au moment où la reine allait entrer dans le château, une explosion et une lumière éclatante l'arrêtèrent subitement; c'était un feu d'artifice comme on n'en avait jamais encore vu en Angleterre, si l'on s'en rapporte à l'enthousiasme de Laneham : « Tels étaient, dit-il, la clarté des traits de flamme, l'éclat des étoiles resplendissantes, la pluie d'étincelles, les éclairs de feux, le fracas du canon, que le ciel en retentit, les eaux s'en émurent, la terre en fut ébranlée; et, pour ma part, tout courageux que je suis, je n'ai jamais eu plus peur de ma vie! »

Élisabeth s'arrêta au château de Kenilworth pendant dix-huit jours qui ne furent, ainsi que les nuits, qu'une suite non interrompue de fêtes splendides et variées. Le poëte Gascoigne a célébré ces plaisirs dans son poëme intitulé : *Princely pleasures of Kenilworth*. L'héroïne du roman de Walter Scott, la belle Amy Robsart, était morte depuis plusieurs années lors de cette visite de la reine. Il paraît toutefois qu'en 1572 Leicester s'était marié secrètement à lady Douglas Howard, fille de William lord Howard, oncle de la reine. Ce serait cette seconde femme qui serait morte en 1575, victime de l'ambition du comte.

---

La carte générale autographe du pilote Juan de la Cosa, compagnon de Colomb (en une grande feuille ovale, sur parchemin), qui fut rédigée en 1500, et qui faisait partie de la bibliothèque du baron Walckenaer, a été achetée par le gouvernement espagnol pour le Musée de Madrid; mais le fac-simile complet et colorié de cette célèbre mappemonde est publié dans les *Monuments de la géographie*, par M. Jomard, sous les numéros 17 à 22 de cette collection.

---

## UNE FERME DE LA BRIE FRANÇAISE.

Suite. — Voy. p. 20, 42, 68.

LE POULAILLER. — SOL. — TEMPÉRATURE. — AÉRATION. — MALADIE ÉPIDÉMIQUE DES POULES. — JUCHOIRS. — — NICHOIRS. — LES ŒUFS. — MOYENS DE RECONNAITRE LES ŒUFS FRAIS ET DE LES CONSERVER. — ACCIN OU COUR POUR LA VOLAILLE.

A notre entrée dans le poulailler, nous fûmes surpris de son extrême propreté. En écartant du pied la légère couche de sable siliceux qui recouvrait le sol, nous vîmes qu'il était bitumé comme celui de la laiterie, et en surélévation de 10 centimètres. Les pentes étaient ménagées pour l'écoulement extérieur des eaux quand arrivent les grands jours de lavage, une fois par mois l'été, et deux fois pour tout l'hiver.

Le choix de la couche qui sert d'excipient, surtout sous le juchoir, n'est point indifférent. Le sable et la terre sèche peuvent servir, mais il est essentiel que ni l'un ni l'autre ne soit calcaire; car ce sel, décomposant une partie très-importante du fumier, lui fait perdre de sa force fertilisante, en même temps qu'il produit un dégagement de gaz ammoniacaux très-nuisible à la santé de la volaille. En hiver, une partie du bitume, en face des échelons, est laissée à nu et sert de salle à manger, quand les pauvres bêtes ne peuvent pas sortir.

Comme il importe qu'en aucune saison la température intérieure de ce local ne soit ni trop haute ni trop basse, on a choisi l'exposition au levant, parce qu'elle laisse entrer les premiers rayons du soleil. D'ailleurs un *thermomètre* est appendu au mur. Une *raie rouge* indique le point de la température minimum, qui est celle des orangers, soit + 8 degrés; une autre raie, placée entre + 15 et + 20, détermine le point extrême vers lequel il faut songer à introduire de l'air frais. Ce procédé matériel est indispensable pour les domestiques, qui souvent ne savent pas lire les degrés sur l'échelle.

L'hiver, c'est à l'aide d'une petite trappe *grillée*, communiquant avec l'écurie, qu'on maintient la température au-dessus du mimimum; l'été, c'est à l'aide des barbacanes inférieures ou des cheminées d'appel supérieures qu'on obtient le résultat inverse, en débouchant, suivant l'heure du jour, du côté opposé à la direction du soleil.

Ces diverses ouvertures sont toutes *grillées*, dans le but d'empêcher l'entrée des animaux destructeurs. Celles du bas servent encore à deux fins : les unes, destinées à livrer passage aux volailles, sont munies de trappes à coulisses, bien plus solides et mieux placées là que dans les portes mêmes, où elles se détériorent toujours très-vite; les autres, et souvent toutes à la fois, favorisent l'expulsion du gaz acide carbonique qui se produit dans le poulailler en très-grande abondance, et qui, par son poids spécifique, tombe toujours au niveau du sol : aussi, qui n'a remarqué avec quelle précipitation les volailles sortent le matin du poulailler quand on leur en ouvre la porte! Les plus avisées ne quittent jamais le *perchoir* avant ce moment tant désiré.

Les ventouses supérieures, ou cheminées d'appel, servent, au contraire, à l'expulsion des gaz plus légers que l'air, des gaz ammoniacaux, par exemple, qui se produisent également en très-grande quantité.

*Aération, propreté*, et *température douce* ou chaude, voilà trois conditions qu'il importe de ne jamais oublier.

Les poulaillers doivent être rigoureusement nettoyés tous les jours; cette règle ne souffre pas d'exception. Qu'on ne vienne pas dire que le fumier des volailles leur tient chaud, que la vermine les fait pondre davantage et qu'elle est utile à leur santé : ce sont là de ridicules prétextes inventés par la paresse et repétés par l'ignorante routine. Lorsqu'il survient quelque épidémie dans les basses-cours, on voit bien de quel côté est la raison : la propreté est toujours et partout un des préservatifs les plus sûrs contre les invasions de ce genre.

Le nettoyage quotidien, une fois l'habitude prise, devient un soin peu gênant. A l'aide d'un petit rateau, on attire les ordures; on les place dans des tonneaux défoncés, qui ne sont exposés ni à la pluie ni au soleil; on les saupoudre de temps en temps d'une couche de plâtre cuit, et on en tire un engrais excellent qui n'est pas estimé à une valeur moindre de 75 centimes à 1 franc par an et par tête. C'est un véritable guano, qu'on appelle encore assez généralement de la *poulaitte*.

La couche terreuse ou sableuse reste jusqu'à l'époque



Visite dans une ferme. — Le juchoir. — Dessin de Charles Jacque.

des grands lavages, et si elle s'amincit trop dans l'intervalle, on la renouvelle au fur et à mesure des besoins.

Tout ce qui garnit l'intérieur du poulailler, juchoir, nichoir, etc., doit être passé au lait de chaux au moins deux fois par an. Sans ces précautions, on aurait fort à redouter le développement d'animaux parasites qui font le plus grand tort, non-seulement au bien-être, mais encore au *croît* de la volaille. Les acares, les poux, se propagent dans la saleté avec une rapidité effrayante. Portée ensuite dans les autres parties de la ferme, dans l'écurie surtout, cette vermine se communique aux chevaux et entraîne des maladies cutanées souvent graves et toujours répugnantes.

On emploie avec avantage le sapin pour la construction des *juchoirs*. L'odeur de ce bois est antivermineuse. On choisit des arbres jeunes encore (les sapinières sont communes en Sologne, dans la Gironde et dans beaucoup d'autres parties de la France); on a soin de les *écorcer* avant de s'en servir; autrement le nettoyage n'en est pas facile, et d'ailleurs les interstices qui existent toujours entre l'écorce et l'aubier offrent des repaires aux insectes de tout genre, dont il faut se défendre d'une manière permanente. Quant aux échelons, on les fait carrés; les gallinacés s'y tiennent mieux que sur des bâtons ronds. Les montants sont écartés les uns des autres de $1^m,5$ seulement, et les échelons de 30 à

40 centimètres au plus. Ce dernier écartement n'est utile que pour les dindons ; s'il n'y avait que des poules, 20 à 30 centimètres suffiraient. Le premier doit être à 15 ou 20 centimètres du sol ; c'est celui qui sert de marchepied. L'inclinaison du juchoir varie de 50 à 70 degrés ; celle de notre dessin en a 60. La seule précaution qu'il y ait à prendre, c'est d'éviter qu'aucune malpropreté puisse tomber d'une volaille sur une autre. Les échelons supérieurs sont toujours préférés, surtout par les dindons. Celles d'entre les autres volailles qui savent s'y maintenir une place sont évidemment les plus vigoureuses et les mieux portantes ; c'est un caractère qui ne trompe jamais, et qui sert souvent quand on a des choix à faire.

Sous le juchoir de la ferme que nous visitons, nous voyons une petite cabane couverte ; elle est destinée aux canards ; sur la gauche est un parc découvert pour les oies : on ne l'a point reproduit sur notre gravure. De semblables divisions, indispensables si l'on veut entretenir le bon ordre dans cette petite république, sont aussi très-utiles lorsqu'il s'agit de la récolte des divers produits, surtout à l'époque de la couvaison. Les oies, par exemple, sont très-irritables pendant l'incubation de leurs œufs, et si elles étaient dérangées, la couvée en souffrirait et les visiteurs aussi.

Les *nichoirs* sont de trois sortes. Les uns sont construits avec des rangées de planches à rebords, formant des couloirs continus dans lesquels on place des espèces de paniers à pain ronds, en paille tressée, et qui reposent sur le plancher même ou qui sont accrochés au mur. C'est là ou à côté que les poules viennent pondre à leur volonté. Dans le dessin, on en voit une qui a choisi un de ces paniers isolés. D'autres nichoirs ne sont pas visibles dans la gravure ; ils sont placés contre le mur opposé et sont formés par des cloisons en plâtre, disposées de telle sorte qu'elles constituent une espèce de casier d'un seul morceau composé de cellules contiguës ayant 20 centimètres cubes chacune. Dans presque tous les colombiers de la Brie, c'est cette disposition plus en petit qui a été adoptée. Les troisièmes nichoirs sont tout simplement des boîtes en sapin ayant 30 centimètres de profondeur, et autant de longueur, sur 40 de hauteur. On en voit trois dans la gravure, un à droite et deux dans le fond, au-dessous du thermomètre. Assez généralement la planche de fond a 60 centimètres de haut ; de sorte que la porte supérieure forme une toiture de 30 degrés, suffisamment inclinée pour éviter l'accumulation des ordures, et pour empêcher les volatiles les plus turbulents de venir troubler les poules qui pondent en se posant au-dessus d'elles.



Poules et Coq cochinchinois de race pure. — Dessin de Charles Jacque.

Ces détails ont plus d'importance qu'on ne le pense. La récolte des œufs est une affaire majeure S'il faut courir les chercher dans tous les coins de la ferme, on s'expose à en perdre et à s'en faire voler. Ce n'est donc pas une petite chose que de favoriser la ponte dans un même endroit. Pour arriver à ce résultat, il faut varier la forme et la composition même des nichoirs, de façon à ne rien laisser désirer aux plus capricieuses, surtout au point de vue de la propreté. C'est dans ce but que les uns sont garnis de menue paille (balles) de blé ou d'avoine, les autres de foin, de paille fraîche et de paille de litière ; on va jusqu'à en placer dans les encoignures et dans les embrasures des fenêtres. L'essentiel est de les renouveler souvent. Quand, malgré tous ces soins, des poules vont encore pondre ailleurs, une fermière bien entendue ne doit pas hésiter à les sacrifier.

Les fermières expérimentées ont adopté pour règle de ne jamais donner, pour chaque volaille, moins de 60 à 70 centimètres carrés d'espace, ni de 10 à 15 centimètres linéaires de juchoir : elles laissent disponibles 75 à 80 nichoirs pour mille têtes.

Les œufs sont l'objet d'un commerce qui ne produit pas moins de 150 millions de francs pour toute la France. La ville de Paris à elle seule en a consommé, en 1851, pour 5 539 890 francs, et, en 1852, pour 6 150 089 francs. A Londres, cette consommation s'élève à près du double.

Le poids moyen d'un œuf se décompose de la manière suivante :

| | |
|---|---|
| Coquille............... | 6 grammes. |
| Blanc ................ | 36 |
| Jaune ................ | 18 |

Ainsi la France produit 144 millions de kilogrammes de blanc et 72 millions de kilogrammes de jaune ; soit un peu plus de 4 kilogrammes du premier par habitant et un peu plus de 2 kilogrammes du dernier.

Si nous réduisons la consommation de la ville de Paris en chiffres ronds, en supposant le cent à 4 francs, on trouve près de 14 millions d'œufs qui donnent par habitant :

| | |
|---|---|
| Blanc................. | 5k,040 |
| Jaune....... ........ | 2k,520 |

Voici un procédé excellent et très-simple, qui a été expérimenté devant nous, et à l'aide duquel on peut s'assurer de la fraîcheur des œufs que l'on veut consommer.

On prend 100 parties d'eau dans lesquelles on fait fondre à froid 10 parties de sel de cuisine ; soit environ 10 grammes de sel pour un litre d'eau. Les œufs à essayer sont déposés dans ce liquide. S'ils vont doucement au fond, c'est un signe qu'ils sont très-frais. Plus ils surnageront, plus on sera certain qu'ils sont vieux pondus. L'explication de ce phénomène est facile à comprendre. On a pu voir, dans les précédentes livraisons du *Magasin pittoresque* (¹), qu'après la ponte l'œuf était *plein*, et qu'avec le temps l'évaporation qui avait lieu à travers les pores de la coquille causait la formation d'un vide plus ou moins grand qui constituait ce qu'on appelle la *chambre à air*. Plus cette chambre est grande, plus l'œuf surnage à l'aide de cette espèce de vessie natatoire qui lui fait faire une saillie hors de l'eau, laquelle fait très-bien connaître l'ancienneté de la ponte.

C'est ce même phénomène d'évaporation naturelle qui indique les moyens à employer pour conserver les œufs longtemps frais. Éviter la déperdition, tel est le problème à résoudre. Mme X... nous a fait voir le procédé dont elle se sert ; il est aussi simple que peu dispendieux : chaque soir, quand on a déniché les œufs, la fille de cour les dépose dans de moyens baquets placés en un endroit frais dont la température varie peu. Les baquets sont pleins d'eau saturée de chaux, c'est-à-dire en contenant à peu près $\frac{1}{500}$ de son poids. De cette façon, l'air ne peut pas s'introduire dans les œufs, parce qu'ils sont pleins. D'ailleurs la chaux obstrue les pores de la coquille, en même temps que, par ses propriétés antiseptiques, elle s'oppose à la putréfaction de l'eau elle-même.

Cette méthode a mieux réussi que toutes celles qui avaient précédemment été essayées dans la ferme, et qui consistaient à enduire les œufs de suif, de graisse, d'huile, de cire ou de leurs mélanges, d'eau gommée, de vernis à l'esprit-de-vin, etc. ; on l'a trouvée préférable à l'immersion dans l'eau bouillante ou aux emballages dans les cendres, les balles de céréales, le son ou le sel fin. Cependant ces derniers procédés sont encore employés par quelques personnes qui reprochent à la chaux la transmission d'un goût que nous n'avons pas remarqué et la nécessité dans laquelle on serait, suivant elles, de consommer les œufs aussitôt qu'ils sont sortis de l'eau de chaux.

(¹) Sur l'œuf, voyez T. XIX, p. 157, 246, 248, 374, 376, 389.

Après nous avoir fait comprendre l'utilité des dispositions intérieures du poulailler, se rattachant toutes aux lois d'une hygiène bien entendue, notre hôtesse a voulu compléter sa tâche volontaire en nous faisant visiter les accins.

— Voyez notre grande cour, nous dit-elle ; le nombre des volailles que nous y mettons est calculé sur un espace nécessaire de 1 mètre superficiel par tête. Ce qu'il leur faut surtout, c'est un bon et grand tas de fumier où elles trouvent à manger, en ayant toujours les pattes chaudes. C'est là qu'elles vont d'abord en sortant du poulailler.

Il y avait dans ce même moment un beau groupe de cochinchinoises à notre portée ; M. Jacque eut la bonne idée de le dessiner. Nous reproduisons son esquisse.

Mme X... nous fit remarquer qu'indépendamment du fumier, il faut aussi abandonner aux poules des endroits sableux, où elles aiment à se rouler : non-seulement le sable est utile pour éteindre les démangeaisons que peuvent avoir les volailles, mais encore on a constaté que certains sujets en mangent de 2 à 3 grammes par jour. Ce sable paraît être utile, en effet, soit pour activer la digestion, soit pour faire l'office de broyeur dans l'intérieur du gésier, soit enfin parce que les sels calcaires qu'il contient servent à sécréter la coquille. Il remplit probablement à la fois ces divers offices, car on en trouve également dans l'estomac des coqs et des poules.

Le sol où les volailles vivent en liberté doit être labouré de temps à autre pour l'enfouissement des déjections et le renouvellement des surfaces. Les premiers jours, les poules y trouvent des vers, des insectes, des graviers ; plus tard, l'herbe y pousse mieux : or l'herbe est très-utile pour combattre les échauffements ; c'est d'ailleurs une bonne nourriture, pour les oies surtout. Il importe que ce sol soit sec ; lorsqu'il est humide, si peu que ce soit, il ne faut pas tarder à l'assainir par le drainage.

*La suite à une autre livraison.*

---

## AVOIR LE *POUR*.

Le *pour* est une distinction dont j'ignore l'origine, mais qui en effet n'est qu'une sottise ; elle consiste à écrire en craie sur les logis : *Pour* M. un tel ; ou simplement écrire : M. un tel. Les maréchaux des logis qui marquent ainsi tous les logements dans les voyages mettent ce *pour* aux princes du sang, aux cardinaux et aux princes étrangers. Ce qui me fait appeler cette distinction une sottise, c'est qu'elle n'emporte ni primauté, ni préférence de logement : les cardinaux, les princes étrangers et les ducs sont logés également entre eux sans distinction quelconque, qui est toute renfermée dans ce mot *pour*, et n'opère d'ailleurs quoi que ce soit. Ainsi ducs, princes étrangers, cardinaux, sont logés sans autre différence entre eux après les charges du service nécessaire ; après eux, les maréchaux de France, ensuite les charges considérables, et puis le reste des courtisans.

*Mémoires de* SAINT-SIMON.

---

## STATUES DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

### ET DE CASIMIR DELAVIGNE.

Voy. la Table des vingt premières années.

Ces deux statues, œuvres remarquables de David d'Angers, ont été élevées par la ville du Havre à deux de ses fils

également illustres dans les lettres. Bernardin de Saint-Pierre est représenté écrivant son charmant récit de *Paul et Virginie*, qui, enfants tous deux, reposent à ses pieds dans un berceau de feuilles; Casimir Delavigne tient d'une main la plume qui a écrit les *Messéniennes,* tandis que l'autre bras repose sur l'étendard déchiré de la France vaincue à Waterloo.

Bien que le talent de ces deux écrivains leur assure une place à peu près égale dans notre histoire littéraire, tous deux diffèrent complétement par la nature du talent, par le caractère et par les événements de leur vie.

Bernardin de Saint-Pierre, né au Havre le 19 janvier 1737, appartenait à une famille qui prétendait descendre du fameux Eustache de Saint-Pierre, connu par son héroïque dévouement lors du siége de Calais. Il puisa, sans doute, dans cette tradition du foyer, la conviction qu'il était réservé à de hautes destinées. Son enfance fut signalée par plusieurs faits qui prouvaient la vivacité de son imagination. On se rappelle qu'un jour, séduit par la lecture de la Vie des saints, il s'échappa de la maison paternelle et se réfugia dans un bois, espérant que quelque corbeau miraculeux viendrait lui apporter sa nourriture, comme aux solitaires de la Thébaïde. Une autre fois, ayant lu *Robinson,* il ne rêva plus qu'île déserte, sauvages à combattre et quelque Vendredi à sauver. Il s'embarqua sur un navire commandé par un de ses oncles, M. Godebout; mais il n'eut point le bonheur de faire naufrage comme son héros, si bien qu'il revint au Havre après avoir seulement, selon son expression, « vu beaucoup d'eau et touché à une terre qui s'appelait l'Amérique. »

Placé, à son retour, au couvent des jésuites de Caen, il s'enflamma pour la vie de martyr et voulut se faire missionnaire. Sa famille effrayée le retira des mains des bons pères, et il acheva ses études au collége de Rouen.

Il n'en sortit que pour entrer à l'école des ponts et chaussées, qui fut bientôt supprimée.

Bernardin de Saint-Pierre sollicita alors un emploi dans le génie militaire. Il se présenta, à Versailles, chez le ministre, qui attendait précisément un gentilhomme fortement recommandé, prit pour lui le jeune Normand, et accorda sur-le-champ le brevet demandé.

Bernardin de Saint-Pierre partit donc pour Dusseldorf où se rassemblait une armée de 30 000 hommes commandée par le comte de Saint-Germain. Entraîné dans la retraite de ce corps, il rentra en France et fut envoyé à Malte que l'on croyait menacée par les Turcs; mais il était parti sans sa commission, si bien qu'on refusa de reconnaître son titre d'ingénieur militaire. Il dut revenir à Versailles, où il sollicita en vain un nouvel emploi.

Cependant ses ressources s'épuisaient, les fournisseurs refusaient de lui faire plus longtemps crédit; il allait se trouver littéralement sans asile et sans pain! Dans cette extrême détresse, il tourna les yeux vers la Russie. Catherine essayait, disait-on, de civiliser son peuple et se montrait accessible à toutes les idées d'organisation nouvelle. Bernardin de Saint-Pierre résolut de devenir le législateur de cette grande nation. Il fit, en conséquence, appel à tous ses amis, réunit, à grand peine, cent écus, et partit pour transformer l'empire des czars.

Arrivé en Hollande, il se trouva déjà sans argent. Il voulut s'en procurer au moyen de ses lettres de recommandation : toutes les bourses restèrent fermées; enfin un Français qui rédigeait la *Gazette de France* à Amsterdam, et qui se trouva être le frère d'un ancien régent de Bernardin de Saint-Pierre, lui fournit de quoi continuer son voyage.

En débarquant à Saint-Pétersbourg, notre voyageur apprit que Catherine et sa cour étaient à Moscou. Tout compte fait, il lui restait 6 francs. Heureusement le général Sivers consentit à l'emmener à Moscou; mais le voyage se fit en traîneau découvert, de sorte que Bernardin de Saint-Pierre, qui n'avait pris aucune des précautions indispensables, faillit périr de froid.

Nommé capitaine dans le génie, il espérait toujours pouvoir faire adopter son projet de colonisation dans la contrée située entre les Indes et la Russie, lorsque ses protecteurs tombèrent en disgrâce. La guerre avec la Pologne était d'ailleurs imminente, et les rapports avec la France, qui s'intéressait à celle-ci, devenaient de plus en plus menaçants. L'ambassadeur français proposa à Bernardin de Saint-Pierre une mission secrète chez les Polonais; il accepta, obtint son congé et partit pour Varsovie.

Il y rencontra la princesse Marie, parente de Radziwil qui commandait alors le parti national, et il en devint éperdument amoureux; pour obtenir sa main, il ne s'agissait que de délivrer la Pologne des Russes et de conquérir une principauté. Bernardin de Saint-Pierre pensa que rien n'était plus facile : il partit, en conséquence, pour l'armée polonaise; mais, fait prisonnier en chemin, il ne put recouvrer sa liberté qu'en s'engageant, sur l'honneur, à ne prendre aucune part à la guerre.

Il retourna à Varsovie, où il croyait la princesse Marie uniquement occupée de son absence et de ses dangers. Il la trouva au milieu d'une fête dont elle était la reine. Une explication amena une rupture. Le jeune aventurier désespéré alla demander du service en Saxe où il ne put rien obtenir, puis en Prusse où il ne fut pas plus heureux; enfin il revint à Paris.

Après beaucoup de sollicitations inutiles, il obtint un brevet d'ingénieur pour l'île de France.

Ce fut là que se développa son goût pour l'observation de la nature, et qu'il recueillit l'anecdote avec laquelle il composa plus tard la touchante pastorale de *Paul et Virginie.*

Sa première publication fut son *Voyage à l'île de France,* dans lequel il défend la cause des noirs, auxquels personne ne songeait encore. Ensuite parurent les *Études de la nature,* qu'aucun libraire n'avait voulu acheter et qui eurent un prodigieux succès. Vint enfin *Paul et Virginie,* qui rapporta à Bernardin de Saint-Pierre une somme suffisante pour acheter une petite maison, rue de la Reine-Blanche, à l'extrémité de la rue Saint-Marceau.

Nommé intendant du jardin des Plantes, il y apporta plusieurs améliorations; la place fut supprimée, et il se retira à Essonne jusqu'à la création de l'école normale où il fut nommé professeur de morale. Sa chaire n'exista que peu de temps; mais, à la création de l'Institut, Bernardin de Saint-Pierre trouva naturellement sa place à l'Académie des sciences morales. Les pensions qui lui furent faites par le gouvernement et par Joseph Bonaparte rétablirent, en outre, ses affaires compromises par la faillite d'un banquier, et il put se retirer dans sa campagne d'Eragny, où il mourut le 21 janvier 1814.

Vingt ans avant cette date fatale était né, dans la ville de Bernardin de Saint-Pierre, un homme qui ne devait pas acquérir moins de gloire : c'était Casimir Delavigne.

A peine sorti du collége, il concourut pour le prix offert au meilleur dithyrambe sur *la Naissance du roi de Rome.* En 1813, il publia un épisode épique intitulé : *Charles XII à la Narva,* et une ode sur *la Mort de Delille.* Deux années plus tard, l'Académie française accordait un accessit à son poëme épique sur *la Découverte de la vaccine,* honneur qui fut renouvelé à propos de son épître *Sur les inconvénients attachés à la culture des lettres.*

Enfin parurent ses *Messéniennes,* destinées à consoler la France des glorieux désastres de l'empire.

Leur succès fut général et retentissant; le poëte ne tarda pas à consolider sa réputation naissante par des pièces de théâtre dont plusieurs sont restées au répertoire. Après *les Vêpres siciliennes* vinrent *les Comédiens, le Paria, l'Ecole des vieillards, la Princesse Aurélie, Don Juan d'Autriche, Une Famille au temps de Luther, les Enfants d'Edouard, la Popularité, la Fille du Cid.*

Dans l'intervalle, Casimir Delavigne avait été reçu à l'Académie française. Il composa, le lendemain de la révolution de 1830, la *Parisienne.* Il venait enfin de faire représenter le grand opéra de *Charles VI,* lorsque sa santé, toujours déclinante, le força à interrompre ses travaux; il se décida à partir pour l'Italie, mais il ne put dépasser Lyon. Il avait prié Mme Delavigne de lui lire un roman de Walter Scott, et, celle-ci, qui était avertie que l'heure suprême approchait, faisait effort pour étouffer ses larmes et affermir sa voix, lorsque tout à coup le mourant l'interrompit, murmura quelques vers d'une tragédie commencée, puis tourna la tête et se tut : il était mort!




Statues de Bernardin de Saint-Pierre et de Casimir Delavigne, par David d'Angers, inaugurées au Havre le 10 août 1852. — Dessin de Chevignard.

Bien qu'il fût âgé de cinquante ans, Casimir Delavigne n'avait pas un seul cheveu blanc, et son œil garda, jusqu'au dernier instant, tout le feu de la jeunesse.

On l'a dit avant nous, malgré le mérite de ses ouvrages, sa plus belle œuvre est sa vie. Aidé par les circonstances, soulevé sur le flot du succès, entouré d'amis zélés et de protecteurs puissants, il sut garder, en toute chose, cette mesure qui est le cachet des âmes naturellement nobles. Adopté par le libéralisme et fidèle à son drapeau, il refusa la pension offerte par le gouvernement de la restauration. Lorsque la révolution de Juillet amena au pouvoir ses patrons, il ne demanda rien, n'accepta rien, et resta l'homme d'indépendance et de travail qu'il avait toujours été. Aussi, avec une vie sans événements, sans malheurs, presque sans lutte, Casimir Delavigne nous apparaît entouré de je ne sais quel charme touchant. On aime son calme dans le succès, sa constance dans le travail, son absence de tout trafic et de toute intrigue; tandis que tant d'autres gloires flottent dans la tempête, sa gloire semble planer sans effort dans une zone sereine et tempérée. Il est des réussites qui tentent et corrompent : la sienne affermit et encourage; elle prouve la possibilité de s'élever sans souillure : c'est une sorte de justification de l'humanité.

---

## DRESDE.

Voy. les tables du t. XVIII.




Une vue de Dresde. — Dessin de Freeman, d'après M. de Chanteau.

Ces deux voyageurs sont dans le beau jardin du palais japonais construit par Auguste II et situé sur la rive droite de l'Elbe, près de la porte de Leipsick. C'est dans cet édifice que se trouvent : — les porcelaines de Saxe, d'Italie, de Chine et du Japon, au nombre de soixante mille; — les vases étrusques; — les sculptures antiques, parmi lesquelles on remarque un torse de Minerve, une dame d'Herculanum et ses deux filles, quatre Romains jouant à la boule, un faune se versant du vin, une tête de Niobé; — une bibliothèque où sont environ deux mille volumes des premiers temps de l'imprimerie, un traité manuscrit d'Albert Durer sur les proportions du corps humain, dix-neuf volumes de portraits de princes et princesses du dix-septième siècle.

L'un des deux voyageurs étend le bras dans la direction du quai de la rive gauche, où sont groupés quelques-uns des plus beaux monuments de Dresde. Il semble montrer d'abord la Douane, bâtiment vaste, mais très-simple; on voit à la suite l'église catholique [1], renommée par son excellente musique religieuse; le palais du roi et sa tour, qui dérobent à la vue le palais des princes. Le théâtre, élégant édifice voisin de l'église, est masqué par les maisons du quai. Au-dessus des voyageurs est le pont de l'Elbe, long de 1 800 pieds; à son extrémité, sur la rive droite, s'ouvre la place où s'élève la statue équestre en cuivre battu d'Auguste II, dans la ville neuve. Derrière le pont, et au dernier plan, on aperçoit le dôme de l'église Notre-Dame, qui a résisté aux bombes de Frédéric le Grand en 1760; dans cette église est un orgue à six mille tuyaux, chef-d'œuvre de Silbermann. L'admirable musée des peintures [1] est aussi de ce côté; mais ses bâtiments ne sont pas assez élevés pour dominer les épaisses rangées de constructions qui les séparent du quai. L'ensemble de cette partie de la ville a un caractère d'élégance qui devait séduire le dessinateur; mais Dresde ne manque point d'autres aspects aussi charmants : qui l'a vue une fois ne saurait ni l'oublier, ni se la rappeler sans regret.

(1) Voy, t. XVIII, p. 145.

(1) Nous l'avons représenté et décrit en 1850, p. 189.

---

## DIALOGUES D'ÉPICTÈTE.

Voy. p. 18, 90.

### 3. LES AMBITIEUX ET LEURS ADMIRATEURS.

Si nous mettions autant de rigueur et de persévérance dans l'accomplissement de nos devoirs que certains vieillards en mettent, à Rome, dans la poursuite des objets de leur ambition, peut-être que nous pourrions aussi parvenir à notre but essentiel, c'est-à-dire à nous mieux connaître et à nous rendre meilleurs.

Je me souviens de ce que me disait un homme plus âgé que moi, aujourd'hui intendant général des vivres à Rome, quand, revenant d'exil, il passa par cette ville (Nicopolis). Il me rappela tout le cours de sa vie passée, et se promit bien, pour l'avenir, de ne songer à autre chose, lorsqu'il

serait de retour à Rome, qu'à passer le reste de ses jours dans le calme et la retraite.

— Après tout, disait-il, combien de temps ai-je encore à vivre?

Je lui répondis qu'il ne ferait rien de ce qu'il disait, mais qu'il n'aurait pas plutôt senti l'odeur de Rome, qu'il oublierait toutes ses résolutions, et qu'aussitôt qu'on lui donnerait l'occasion de s'introduire à la cour, il en rendrait grâces à Dieu et s'empresserait d'y paraître.

— Épictète, s'écria-t-il, si tu apprends que j'ai mis le pied à la cour, dis de moi tout le mal que tu voudras.

— Nous verrons, lui dis-je.

A quelque distance de Rome, cet homme reçut des lettres de César; il en fit l'ouverture, oublia toutes ses promesses, et dès lors, rentré en faveur, il cumula affaires sur affaires. Je voudrais maintenant être auprès de lui, le faire ressouvenir de tous les beaux discours qu'il débitait en passant par ici, et lui dire :

— Combien ne suis-je pas plus habile prophète que toi!

— Quoi donc! veux-tu dire, Épictète, que l'homme n'est pas destiné à la vie active?

— Non, certes; mais manquons-nous donc de moyens d'employer notre activité plus utilement pour les avantages les plus sérieux de notre vie?

— N'est-ce donc pas un grand bien d'avoir quelque prééminence sur ses semblables?

— En effet. J'admire comment un homme devient tout à coup sensé et supérieur au moment où César en fait son valet de garde-robe! Nous oublions ce qu'il était hier, et nous nous écrions aussitôt : « Quel grand sens vient de montrer Félicion dans son entretien avec moi! » Je voudrais qu'on lui ôtât son emploi, et il ne te paraîtrait plus qu'un sot comme auparavant.

Je me souviens d'un certain esclave, mauvais cordonnier de son état, et qui s'appelait de même Félicion. Épaphrodite ne savait qu'en faire, et, las de ne le trouver propre à rien, il le vendit. Par une suite de circonstances singulières, cet esclave stupide fut acheté par un des intendants de César, et devint cordonnier de l'empereur. Il fallait voir combien dès lors Épaphrodite changea d'avis sur son compte!

— Eh! je te prie, disait-il à l'intendant ou à tel autre, comment va Félicion, ce brave homme?

— Où est Épaphrodite? demandions-nous à sa porte.

— Il est avec Félicion : il délibère avec lui sur quelque affaire d'importance.

Je ne sais quelle mine eût fait Épaphrodite si on lui avait rappelé ce qu'il pensait de cet esclave lorsqu'il l'avait vendu comme incapable de tout service.

Ah! qu'un homme en faveur est imposant! Ce citoyen accourt à moi tout pâle, tout effaré. Il a obtenu une audience, et il tremble de crainte.

— Comment me recevra-t-il? comment m'écoutera-t-il?

— Vil esclave! il te recevra comme il lui plaira. Pourquoi t'inquiéter de ce qui regarde autrui. Si ce grand personnage te reçoit mal, et prend en mauvaise part ce qui vient de toi, ne sera-ce point sa faute? Et se peut-il que ce soit un autre qui commette la faute, et un autre qui en porte la peine?

— Non.

— Pourquoi donc t'inquiètes-tu de choses étrangères?

— Mais je suis en peine de savoir comment je lui parlerai.

— Est-ce qu'il ne t'est pas permis de lui parler comme tu crois le devoir faire?

— Je crains de me troubler.

— Lorsque tu t'apprêtes à écrire le nom de Dion, crains-tu de te troubler?

— Nullement.

— Et quelle en est la cause? N'est-ce pas parce que tu as l'habitude d'écrire?

— Certainement.

— Et s'il fallait que tu lusses quelque chose, ne serais-tu pas dans le même cas?

— Sans doute.

— Eh bien! n'as-tu pas appris à parler? Diogène adressait la parole avec la même liberté à Alexandre, à Philippe, aux corsaires qui le prirent, au marchand qui l'avait acheté. De pareils hommes puisaient leur force dans ce qu'ils avaient médité. Quant à toi, retourne à tes occupations habituelles, va t'asseoir dans ta maison : il n'y a pas en toi de quoi faire un gouverneur de ville.

Un homme, honnête ou non, habile ou non, est-il élu tribun du peuple, aussitôt tous ceux qui le rencontrent s'empressent de le féliciter : l'un lui baise les yeux, un autre le cou; ses esclaves lui baisent les mains. De retour chez lui, il trouve sa maison illuminée, il monte au Capitole et fait un sacrifice. Mais connaissez-vous beaucoup de gens qui aient été offrir un sacrifice à Dieu de leur avoir accordé, par exemple, la modération dans les désirs?

Aujourd'hui quelqu'un entre chez moi :

— Je viens vous demander un conseil, me dit-il. J'ai formé le projet de faire partie des prêtres d'Auguste.

— Mon ami, à quoi bon? Renonce à ce projet : tu t'épargneras bien de la peine inutile.

— Mais les magistrats inscriront mon nom sur les actes publics.

— Bon! Est-ce que tu seras toujours à côté des listes pour dire à ceux qui les lisent : « Voilà mon nom! regardez bien! c'est de moi qu'il s'agit. »

— Mais mon nom me survivra!

— Écris-le profondément sur un rocher, il durera encore plus longtemps. D'ailleurs, excepté les habitants de Nicopolis, qui fera mention de toi?

— Mais je porterai une couronne d'or!

— Eh! s'il te faut absolument une couronne, mets sur ta tête une couronne de roses, tu auras meilleur air!

Il y a, du reste, des ambitions de toute sorte. Approchons-nous de cet homme qui marche avec une affectation si étrange. Eh! vraiment, n'est-ce pas un philosophe?

— Oh là! l'ami, pourquoi te promènes-tu donc devant nous comme si tu venais d'avaler une broche?

S'il est sincère, il répondra :

— Je veux me faire admirer des passants, afin que tous ceux qui m'accompagnent s'écrient : « Oh! le grand philosophe! »

— Eh! quels sont donc ceux dont tu veux t'attirer l'admiration? Ne sont-ce pas les mêmes que ceux que tu as coutume de traiter d'insensés? Rechercherais-tu l'admiration des insensés?

C'est une faiblesse de vouloir attirer l'attention sur soi et se faire admirer même pour sa vertu; mais que dire de ceux qui, faisant bon marché de leur honneur même, prétendent cependant à l'admiration pour d'autres qualités beaucoup moins essentielles? Entendez cet homme bien connu pour son improbité et son manque de foi :

— Je suis savant, dit-il, et j'entends bien Archédème (1).

— Parce que tu comprends bien Archédème, est-ce une raison pour être cupide, lâche et parjure? pour être un loup ou un singe, au lieu d'être un homme? Car en quoi ces animaux diffèrent-ils de toi?

Ce n'est pas peu de chose, à ce qu'il paraît, que de remplir simplement le rôle ou la profession d'homme.

— Tu te présentes devant moi avec fierté, comme pré-

(1) Philosophe d'Athènes qui avait établi à Babylone une école où il enseignait la philosophie stoïcienne.

teur, comme consul. Que prétends-tu? Est-ce que j'ignore comment tu as obtenu la préture, comment tu es parvenu au consulat, et qui t'a procuré cette charge? Quant à moi, je ne voudrais pas même de la vie s'il fallait la conserver par la faveur de Félicion, endurer son sourcil arrogant et son insolence d'esclave; car je sais ce que c'est qu'un esclave qui se croit heureux et qui est enflé d'orgueil.

---

## VITRAUX REMARQUABLES [1].

Onzième siècle. — *Abbaye de Tegernsee* (Bavière). Vitraux de 999 donnés par un comte Arnold; cinq fenêtres peintes par le moine Wernher, de 1068 à 1091. — *Hildesheim* (Hanovre). Verrières qu'on croit avoir été peintes de 1029 à 1039 par un nommé Buno

Douzième siècle. — *Cathédrale d'Angers*. Dans la nef, verrières de 1125 à 1130. — *Abbaye de Saint-Denis* (près Paris). Au fond du chœur, plusieurs fenêtres fondées par l'abbé Suger, qui s'y est fait représenter aux pieds de la sainte Vierge; c'est le plus ancien portrait sur verre que l'on connaisse. — *Goslar* (dans le Hartz). Vitraux fondés en 1188, où l'on voit les portraits des empereurs Conrad Ier, Henri III, Henri IV et Frédéric Ier.

Treizième siècle. — *Cathédrale de Chartres*. On y admire des spécimens de tous les genres de peinture sur verre. — *Cathédrale de Rouen*. Belle vitrerie où se trouve le plus ancien vitrail signé que l'on connaisse. — *Cathédrale de Reims*. Belle composition d'ensemble. — *Cathédrales d'Amiens, de Bourges, de Lyon, du Mans, de Poitiers*. — *Cathédrale de Strasbourg*. Figures curieuses par leur caractère byzantin. — *Sainte-Chapelle de Paris*. — *Cathédrales de Troyes, de Tours, d'Auxerre, de Clermont, d'Angers*, très-remarquables au second rang. — *Cathédrale de Canterbury*. Les plus beaux types de vitraux anglais. — *Cathédrale de Salisbury*. — *Saint-Cunibert de Cologne*. Vitraux du milieu du treizième siècle. — *Cathédrale de Münster* (Westphalie). — *Cathédrale de Tolède*. — *Notre-Dame de Paris*. Les trois roses du portail et des transepts sont au nombre des plus grandes et des plus belles qu'on puisse voir. — *Cathédrales de Reims, de Soissons*. — *Saint-Urbain de Troyes*. Jolis exemples de grisailles d'ornement mélangées de parties en couleur. — *Cathédrale de Tours*. — *Sainte-Radegonde de Poitiers*. Figures en couleur sur fond de grisaille.

Quatorzième siècle. — *Cathédrale de Strasbourg*. Immense et très-curieuse vitrerie, dont presque toutes les parties furent fondées sur la limite du treizième siècle. Premiers exemples de légendes dont les sujets sont juxtaposés ou superposés sans encadrement ni séparation. Grandes figures très-curieuses pour les costumes. — *Église de Nieder-Hasslach* (Bas-Rhin). Autre type très-curieux d'un art qui paraît avoir été très-florissant en Alsace au quatorzième siècle. Le style légendaire y est plus habilement traité qu'à Strasbourg, et l'éclat des couleurs y est fort remarquable. — *Cathédrales de Beauvais, d'Évreux*. — *Cathédrales de Carcassonne et de Narbonne*. Types intéressants pour l'histoire de la peinture sur verre dans le midi de la France. — *Cathédrale de Limoges*. De même pour le centre de la France. — *Cathédrales de Lincoln et de Hereford*. — *Chapelle Merton, à Oxford*. — *Abbaye de Sainte-Croix* (dans la basse Autriche). Portraits de plusieurs princes de la maison d'Autriche. — *Oppenheim* (près Mayence). — *Wilsnack* (province de Brandebourg). Fin du quatorzième siècle. — *Cathédrale d'Orvieto*. Verrières de 1377. — *Cathédrale de Chartres*. On y trouve la plus ancienne grisaille à figures qui soit parvenue jusqu'à nous. — *Cathédrale d'York*. Très-beaux spécimens d'entrelacs, accompagnés de parties colorées. — *Saint-Thomas de Strasbourg*. Très-beaux modèles d'ornements en couleur. — *Cathédrale de Toul*.

Quinzième siècle. — *Cathédrale d'Évreux*. Verrières remarquables par la finesse de l'exécution, et très-intéressantes par le choix des sujets. — *Bourges*. Fragments curieux provenant de la Sainte-Chapelle des ducs, et de l'ancien hôtel de Jacques Cœur. — *Cathédrales du Mans et de Tours*. — *Sainte-Chapelle de Riom*. Vitrerie de la plus grande beauté, et d'un ensemble remarquable. — *Cathédrale de Metz*. Immense verrière du transept septentrional. — *Saint-Ouen de Rouen*. Ensemble de vitrerie curieux par sa composition. — *New-College* (le Collége-Neuf), à Oxford. — *Cathédrale d'York*. La maîtresse vitre est une des plus belles qu'on connaisse, et l'une des plus grandes verrières qui existent en Europe. — *Église de Nettlestead* (Kent). Beau modèle de la vitrerie d'une petite église. — *Werben* (haute Saxe). Verrière d'un grand caractère et d'une riche coloration. — *Cathédrales d'Ulm, de Munich et de Nuremberg*. — *Dominicains de Pérouse*. — *Église paroissiale d'Arezzo*. — *Église de Walbourg* (Bas-Rhin). On trouve dans cette jolie petite église de charmants vitraux légendaires parfaitement conservés. — *Cathédrale de Tours*. — *Sainte-Chapelle de Paris*. Rose très-finement peinte, mais dont la pâle harmonie forme un fâcheux contraste avec le ton des verrières du treizième siècle. — *Grimberg* (près Glogau, en Silésie).

Seizième siècle. — *Rouen*. La Normandie renferme une foule de monuments très-curieux de cette époque, parmi lesquels il faut citer, à Rouen, les églises de Saint-Patrice, Saint-Godard, Saint-Vincent, Saint-Maclou, Saint-Romain, et, dans le reste de la province, les églises suivantes : — *Alençon, Pont-Audemer, Caudebec, Pont-de-l'Arche*, etc. — *Conches* est peut-être celle des églises de Normandie qui possède la vitrerie à la fois la plus complète et la plus remarquable.

*La Ferté-Bernard* (Sarthe). — *Beauvais*. Centre d'une école de peintres sur verre qui a produit des chefs-d'œuvre. — *Saint-Gervais à Paris*. Contient des œuvres de Robert Pinaigrier et de Jean Cousin, les deux plus illustres représentants des deux grandes écoles de peinture sur verre qui existaient alors simultanément. — *Sainte-Chapelle de Vincennes*. Due entièrement à Jean Cousin. — *Cathédrale de Bourges*. Vitraux du style le plus pur. — *Limoges*. Belles verrières du genre mixte dans plusieurs églises. — *Cathédrale d'Auxerre*. Grandes compositions d'une exécution fort remarquable. — *Châlons-sur-Marne*. Plusieurs églises de cette ville renferment de belles peintures sur verre. — *Cathédrale de Metz*. Le chœur et le transept méridional sont garnis de vitraux d'un admirable éclat et d'un caractère très-particulier. La fenêtre du transept est la plus grande et l'une des plus belles qui existent en France. — *Église de Brou*, près Bourg (Aïn). Cette église célèbre renferme les peintures sur verre les plus parfaites peut-être qu'ait produites le seizième siècle. — *Cathédrale de Quimper*. Belle vitrerie, qui est en quelque sorte le type des verrières si nombreuses fondées en Bretagne à cette époque. — *Cathédrale d'Auch*. Vitrerie du chœur très-complète, d'un bel ensemble et d'une superbe couleur, mais au-dessous de sa réputation quant au dessin. — *Chapelle du château de Champigny* (Indre-et-Loire). Vitrerie remarquable, surtout par une suite d'excellents portraits des princes et princesses de la famille de Bourbon-Montpensier. — *Sainte-Gudule de Bruxelles*. Beaux modèles de grande décoration; verrières fondées par divers souverains. — *Saint-*

[1] Extrait du savant et intéressant ouvrage de M. Ferdinand de Lasteyrie, intitulé : *Quelques mots sur la théorie de la peinture sur verre*; 1852. Paris, librairie Didron.

*Jacques de Liége.* Beaux vitraux fondés vers l'an 1525. — *Cathédrale de Lichfield.* Vitraux provenant de l'abbaye d'Herkenrade, en Belgique. — *Cathédrale de Winchester.* Très-bel ensemble. — *Église de Fairford* (dans le comté de Gloucester). — *Cathédrale de Nürenberg.* Beaux portraits de l'empereur Maximilien, de sa femme, et du margrave de Brandebourg. — *Église Sainte-Catherine, à Brunswick.* Vitres très-brillantes de couleur, dont le dessin rappelle la manière d'Albert Durer. — *Arezzo, en Toscane.* Superbes vitraux peints par un artiste français. — *Cortone.* Vitraux français et italiens. — *Cathédrales de Burgos, de Séville et de Tolède.* — *Église de Cuença.* — *Sainte-Foy de Conches* (Eure). — *Église de Ferrières* (Loiret). — *Église de Montierender* (Haute-Marne). — *Saint-Étienne de Beauvais.* — *Montfort-l'Amaurg* (Seine-et-Oise). — *Cathédrales de Sens et de Reims.* — *Abbaye de Westminster, à Londres.* — *Cathédrales de Quimper et de Dol.* — On voit également des vitraux remarquables dans un grand nombre d'autres églises de la Bretagne. — *Maison de l'Arquebuse, à Zurich.* Blasons de tous les cantons. — *Diverses maisons publiques ou particulières, à Coire* (Suisse). — *Maison particulière à Horb* (Wurtemberg). — Sujets tirés de l'histoire de la Suisse : le Serment du Gruttli, la Bataille de Morat, etc. (¹)

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — *Paris* est une des villes où l'on trouve le plus de verrières de cette époque. A Saint-Eustache, grandes figures. A Saint-Étienne du Mont, peintures en apprêt d'une exécution très-finie, et avec de petites figures. A Saint-Sulpice, verrières à fond de verre blanc; époque de décadence. — *Troyes.* On voit également des verrières de cette époque dans plusieurs églises de Troyes, qui avait alors de célèbres peintres verriers. — *Église Saint-Aignan, à Chartres.* — *Cathédrale de Bourges.* Beaux portraits. — *Cathédrale de Toulouse.* Grandes figures. — *Cathédrale d'Auch.* Verrières blanches à bordures. — *Guilfort* (comté de Surrey, en Angleterre). Chapelle de l'hôpital de l'archevêque Abbot. — *Oxford.* Vitres de la chapelle de l'Université, peintes en 1687. — *Église Saint-Laurent, à Nuremberg.* — *Église de Gouda, en Hollande.* Les verrières de cette église jouissent d'une célébrité, selon moi, un peu exagérée. Il y en a du seizième et du dix-septième siècle : elles sont loin d'avoir toutes la même valeur. — *Cathédrale d'Orléans.* Armoiries, chiffres et emblèmes de Louis XIV. — *Bibliothèque de Strasbourg.* Charmante suite de petits vitraux peints par les frères Linck, et provenant du cloître de l'abbaye de Molsheim. Ils représentent, entre autres sujets, la vie des Pères du désert, et présentent ainsi de nombreux spécimens de paysages. — *Bibliothèque de Troyes.* Vitraux d'un grand mérite, provenant de l'hôtel de l'Arquebuse, en la même ville. — *Coire, en Suisse.* Sujets et blasons (²).

DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — *Paris.* Plusieurs églises de cette ville ont été ornées de vitraux pendant la première moitié du dix-huitième siècle. Je citerai, entre autres : Saint-Gervais, sujets et bordures; Saint-Nicolas du Chardonnet, chiffres et bordures; le dôme des Invalides, *idem;* Saint-Sulpice, sujets sur fonds blancs; les Blancs-Manteaux. — *Chapelle du château de Versailles.* Peintures sur glace. — *Caudebec.* Bordures sur fond blanc. — *Chapelle du collége de Merton, à Oxford.* Une partie des fenêtres basses ont été peintes en 1709. — *Église Saint-André, à Holborn.* Peintures un peu plus récentes et très-supérieures aux dernières qui se firent en France vers la même époque.

La dernière rose que cite M. F. de Lasteyrie est celle de la chapelle du Collége-Neuf (*New-College*) à Oxford.

(¹) En fait de grisailles du seizième siècle, on ne peut rien citer de plus beau que la suite des Amours de Psyché, peinte par Bernard de Palissy pour le château d'Écouen. Quelques panneaux d'ornements aux armes du connétable de Montmorency, et provenant de la même source, sont conservés au Musée de Cluny.

(²) Les vitraux suisses sont presque les seuls qui se trouvent dans les collections particulières. C'est aussi là qu'il faut chercher les plus jolis.

## LE CONSEILLER ET L'ÉCHO.

Cardan raconte qu'Augustinus Lavisarius, conseiller et secrétaire d'un prince, était quelque jour aux champs, fourvoyé de son chemin et pressé de la nuit, sans savoir à qui avoir recours. Etant en cette peine, il se trouva merveilleusement troublé, car il chevauchait le long d'un petit fleuve, et ne savait s'il devait passer de l'autre côté ou non, et, tourmenté ainsi dans son cœur, il commença à dire : *Oh!* ce qui est une plainte commune aux Italiens, quand ils ont quelque ennui. Un écho qui était en quelque rocher là auprès lui répondit incontinent : *Oh!* Lavisarius, bien aise en pensant que ce fût quelque homme, lui demande en sa langue : *Unde debo passa?* L'écho répond : *Passa.* Puis le pauvre homme, étant encore en plus grande peine, lui demanda : *Chi?* qui signifie en notre langue *ici.* L'écho lui répondit : *Chi.* N'étant point encore bien assuré, il lui demanda de rechef : *Debo passa chi?* L'écho répond : *Passa chi.* Le pauvre homme, pensant avoir certaines nouvelles de son chemin, se mit en l'eau, cuidant traverser le fleuve; mais il fut étonné que son cheval commença à perdre le fond de l'eau et à nager; toutefois le cheval, qui était puissant et adroit, après avoir longuement gazouillé en ce fleuve, tira son maître à bord, lequel n'eut en sa vie si belles affres; et fut contraint M. le conseiller de passer la nuit en prières et oraisons, trempé comme une éponge, sur le bord de ce fleuve. Quelques jours après, arrivé à Milan, il fit ses complaintes à Cardan (son intime ami) de ce qu'il avait trouvé quelque esprit malin qui l'avait cuidé faire noyer dans ce fleuve. Et quand ledit Cardan l'eut interrogé du lieu, il connut incontinent l'ignorance de ce M. le conseiller; car il savait qu'il y avait un écho admirable en ce lieu, qui rendait les voix si bien formées et articulées, qu'il semblait que ce fût quelque créature qui parlât. Et pour lui en donner certain témoignage, il le mena au lieu même, où ils trouvèrent enfin que son *Passa* n'était autre chose que la réverbération de l'écho. *Histoires prodigieuses, 1575* (¹).

## SCULPTURE SUR PIERRE PAR ALBERT DURER.

Voy., sur la vie et les œuvres d'Albert Durer, la Table des vingt premières années.

Cette belle sculpture sur pierre, haute de 7 pouces trois quarts et large de 5 pouces et demi (mesure anglaise), a été achetée à Bruxelles, au prix de 500 guinées (environ 12 500 francs), par un Anglais nommé Payne Knight, qui, à sa mort, l'a léguée au *British Museum.*

La pierre, de l'espèce de celles que l'on emploie pour aiguiser les rasoirs, est d'une belle et délicate couleur de crème, et d'une seule pièce, sauf l'addition du chien et des livres. A côté de ce chien, on voit le monogramme bien connu d'Albert Durer et la date de l'œuvre. Les figures du premier plan sont sculptées presque en demi-ronde bosse. Le lecteur peut apprécier par lui-même, d'après le dessin fidèle que nous publions, le mérite de ce beau travail, la

(¹) L'auteur, P. Boaistuau, surnommé Launay, dit à ce sujet qu'il a observé « au bourg de *Chalenton*, près Paris, un écho qui rend les paroles toutes entières, distinctes et articulées, sept fois l'une après l'autre. » Il est possible que les constructions, en s'étendant le long du fleuve et s'élevant vers les collines, aient détruit cet écho.

variété et la naïveté de la composition, la vigueur du dessin, la bonhomie et la vérité des expressions. Le sujet est emprunté à l'Évangile selon saint Luc, chapitre Ier, versets 57 et suivants :

« Et le temps où Élisabeth devait accoucher étant venu, elle enfanta un fils.

» Et ses voisins et ses parents, ayant appris que Dieu avait signalé en elle sa miséricorde, s'en réjouissaient avec elle.

» Le huitième jour, ils vinrent pour circoncire l'enfant, et ils le nommèrent Zacharie, du nom de son père.

» Mais sa mère dit : Non, mais il se nommera Jean. Ils




Le Baptême de saint Jean. — Sculpture sur pierre par Albert Durer.

lui dirent : Il n'y a personne dans notre famille qui soit appelé de ce nom.

» Et ils demandaient par signe au père comment il voulait qu'on le nommât.

» Et demandant des tablettes, il écrivit : « Jean est son » nom. » Et tous furent dans l'étonnement.

» Aussitôt la bouche de Zacharie s'ouvrit, sa langue se délia, et il parlait bénissant Dieu.

» Tous les voisins furent saisis de crainte, et le bruit de toutes ces choses se répandit dans toutes les montagnes de la Judée [1]. »

## LA DERNIÈRE ÉTAPE.

### JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98.

### XII. MONSIEUR BAPTISTE.

J'ai parlé à Roger du projet de mariage de nos serviteurs; il a mis beaucoup de grâce à en faciliter l'exécution. Il gardera René qui est accoutumé, dit-il, à ses gronderies, et Félicité surveillera seule le petit commerce qu'ils veulent entreprendre.

Reste à chercher quelqu'un qui puisse la remplacer chez moi. Roger m'a proposé un domestique devenu libre par la mort du comte de Farel. Le comte était un philosophe de l'école du *Contrat social*, un peu bizarre, mais adonné à toutes les grandes vertus. Ceux qui riaient de ses idées ne le rencontraient jamais sans se découvrir. Son valet a été formé par lui; c'est aussi, dit-on, un philosophe, grand lecteur à ses moments de loisir, et qui parle comme un avocat. Roger, qui le connaît et en fait cas, a proposé de me l'envoyer dès aujourd'hui. J'ai accepté, et, à l'heure dite, notre homme est arrivé.

C'est un petit vieillard maigre, propret, mais formaliste. Il a essuyé ses pieds trois fois avant de dépasser le seuil de mon cabinet, il a salué et s'est nommé :

— Monsieur Baptiste.

Je l'ai regardé avec un peu d'hésitation.

— C'est vous que m'envoie mon ami Roger?

— Moi-même, Monsieur.

— Vous avez servi le comte de Farel?

— Pendant seize ans.

— Vous cherchez une place?

— Et l'on m'a dit que Monsieur en avait une.

— Alors causons... monsieur Baptiste.

— Je viens pour cela, Monsieur.

Et comme il s'est aperçu que j'oubliais de lui offrir un siége, il en a pris un (le plus modeste) et il a attendu mes questions.

Je l'ai interrogé sur ce qu'il savait faire; il a répondu nettement, sans vanterie, de manière à me convaincre qu'il pouvait suffire à tout. La modestie de mon ménage ne le rebute pas; il s'accommode de la médiocrité des gages. J'ai cru inutile de pousser plus loin mes investigations, et je lui ai dit :

— En voilà assez, tout est convenu; je vous arrête, Baptiste.

— Monsieur Baptiste, a-t-il repris gravement.

Je l'ai regardé.

— Ah! vous tenez à ce que je n'oublie point ce mot?

— Par la raison que je ne l'oublierai jamais en parlant à Monsieur.

Je n'ai pu m'empêcher de sourire.

— Cela peut paraître singulier à Monsieur, a-t-il ajouté avec calme; mais j'ai mes raisons...

— Et puis-je vous les demander sans indiscrétion, monsieur Baptiste?

— Certainement, dans le cas où cela intéresserait Monsieur.

— Beaucoup.

— Eh bien! je crois que le langage influe sur les habitudes, et que la trop grande familiarité de termes finit par se traduire en manque d'égards.

[1] Voy. les versets 19 et suivants du même chapitre, où l'évangéliste explique comment Zacharie était devenu muet.

— La remarque est de vous, monsieur Baptiste?

— Non, Monsieur, elle est de M. le comte... qui était, comme Monsieur le sait peut-être, un véritable sage... mais j'ai cru reconnaître sa justesse dans ma petite expérience.

— Je suis de votre avis, monsieur Baptiste.

— C'est un honneur et un plaisir pour moi, Monsieur.

— Je vois que vous avez des principes.

— C'est-à-dire que M. le comte m'a fait réfléchir à la position respective des maîtres et des domestiques.

— Et vous avez trouvé?...

— Qu'en avilissant le plus souvent les uns, elle corrompait les autres.

— Oh! oh! voilà de bien gros mots, monsieur Baptiste!

— Pas plus gros que les choses, Monsieur. Dans la domesticité ordinaire, il semble que le maître ait seulement des droits, le serviteur seulement des devoirs; d'où il résulte que le premier tend toujours à l'abus, le second à la révolte.

— Et quel remède voyez-vous à cela, monsieur Baptiste?

— M. le comte m'a fait comprendre qu'il n'y en avait qu'un seul, Monsieur : le respect réciproque. Quand le commandement est poli, l'obéissance n'a rien qui puisse révolter. Je ne m'en étais pas rendu compte autrefois; je trouvais seulement dur de me soumettre. A mon âge, la domesticité me paraissait humiliante pour un vieillard. M. le comte m'a enseigné le moyen de la relever.

— Comment cela?

— En exigeant plus d'égards que de gages, Monsieur, et en rendant mes services assez utiles pour qu'on craigne de les perdre. On a beau n'être qu'un domestique, quand les cheveux commencent à blanchir, il faut sauvegarder sa dignité.

— Vous avez raison! me suis-je écrié; que Dieu me pardonne, monsieur Baptiste, d'avoir tout à l'heure souri! vous me faites voir, pour la première fois, la vieillesse noble sous la livrée. Je crains seulement que vous ne trouviez pas beaucoup de maîtres pareils au comte.

— Je le sais, Monsieur; on le traitait d'original.

— Dites de cerveau timbré.

— Peut-être; mais comme on m'a dit que Monsieur lui ressemblait un peu...

— Moi! me suis-je écrié en riant; sur mon âme, on m'a fait trop d'honneur. Je tâcherai cependant de ne pas déchoir dans votre opinion; mais si, involontairement, je vous blessais en quelque chose...

— J'avertirais Monsieur.

— Soit... Au revoir, monsieur Baptiste.

— J'ai l'honneur de saluer Monsieur.

Il s'est incliné gravement comme un ambassadeur en audience de congé, et il a disparu.

Décidément je veux essayer *M. Baptiste;* ce sera un moyen de m'améliorer. Nos domestiques ne sont habituellement que les complaisants ou les victimes de nos travers, je suis curieux d'en avoir un qui s'en fera franchement le juge. S'il ne me sert point, eh bien! il m'élèvera : l'éducation ne doit s'achever qu'à la tombe.

*La suite à une autre livraison.*

## ANECDOTES TURQUES.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler des innombrables établissements d'éducation et de charité que les lazaristes, assistés des frères de la doctrine chrétienne et des filles de Saint-Vincent de Paul, ont fondés et entretiennent dans le Levant. La seule mission de Constantinople, il y a trois ou quatre années, instruisait dans ses écoles près de 1 600 enfants des deux sexes, sans parler de ses hospices, de ses crèches, salles d'asile et dispensaires, qui secouraient an-

nuellement 113 000 indigents ou infirmes, distribuaient des remèdes gratuitement à 80 000 malades, et habillaient de 200 à 300 petites filles indigentes. Aussi pourrait-on difficilement se faire une idée de la vénération dont ces pieux missionnaires, et principalement les sœurs de charité, sont l'objet à Constantinople et dans toutes les échelles. Pas un pauvre qui ne les connaisse et ne les accompagne, en passant, de ses bénédictions; pas un matelot anglais, russe ou autrichien qui ne se découvre à leur aspect, dans les rues de Galata; car il sait que, en cas de maladie, si l'hôpital de sa nation est trop encombré pour le recevoir, il y aura toujours place pour lui à l'hôpital français, dût une des sœurs quitter son lit pour le lui donner. Les Turcs eux-mêmes s'inclinent sur le passage de ces filles de Marie, qui pansent elles-mêmes leurs blessures et ne craignent pas de se montrer à eux le visage découvert, comme leurs mères ou leurs sœurs. J'en ai vu qui se précipitaient au-devant d'elles, dans la rue, pour baiser le bas de leurs robes. Voici, à cette occasion, une anecdote touchante qui me fut racontée à Smyrne.

Un Turc, d'un village situé à quelque distance dans l'intérieur, avait été blessé assez grièvement à la suite d'une chute; des passants le recueillirent et le portèrent à l'hôpital français, qui était voisin. Il fut admis, soigné, et, au bout de quelques semaines, sa fracture ayant été remise, il quitta la maison hospitalière pour retourner à son village. Deux années s'écoulèrent; les sœurs ne pensaient plus à lui, quand un beau jour on le vit revenir portant sur ses épaules un autre Osmanli blessé à la jambe : « Louange à Dieu! dit-il en saluant la supérieure; je t'apporte cet homme à guérir. Sache que là-bas je pensais à toi nuit et jour, priant Dieu qu'il fournît au pauvre Méhémet le moyen de reconnaître ton bienfait. A la fin, sa miséricorde a permis que ce pauvre homme, mon voisin, se cassât la jambe en tombant; je l'ai chargé sur mes épaules, et je te l'amène pour que tu le guérisses comme tu m'as guéri. »

Cette anecdote me rappelle un autre fait dont je fus témoin presque à la même époque, et qui montre également à quel point la mémoire du bienfait demeure gravée dans le cœur des Osmanlis.

Un de ces incendies si fréquents à Constantinople, qui, en quelques heures, consument tout un quartier, avait éclaté, le soir, dans le faubourg de Péra. Un négociant européen, dont la maison était située à plusieurs centaines de toises dans une petite rue transversale, se mit aussitôt en devoir, selon la coutume, d'en enlever tous les meubles et les objets précieux, dans le cas fort probable où l'incendie viendrait à l'atteindre. Il n'y avait pas une minute à perdre; lui, sa femme, ses enfants, les domestiques, tout le monde se mit à l'œuvre. Il n'y avait rien à attendre des voisins, chacun étant occupé de son propre danger. Quant aux individus qui accouraient du dehors, c'était assez à faire de s'en garer; la plupart, Maltais et Ioniens, venant là pour piller sous prétexte de secours. Aussi la besogne allait lentement; l'incendie, au contraire, gagnait avec rapidité, lorsqu'on vit arriver une vingtaine de Turcs, munis de pompes, qui se mêlèrent activement aux travailleurs. Au milieu d'eux, un homme d'une cinquantaine d'années, coiffé du turban blanc des hommes de la loi, dirigeait et stimulait leur zèle au moyen d'une bourse de soie attachée à sa ceinture, dans laquelle il plongeait, presque sans discontinuer, sa main qu'il retirait pleine de *paras*. Grâce à ce secours inattendu, non-seulement le contenu de la maison, mais la maison elle-même, furent préservés des flammes. Quand tout fut fini, le négociant européen s'approcha de l'étranger, que personne ne connaissait, et le remercia avec effusion, tout en lui témoignant sa surprise de le voir pour la première fois. — Je me nomme Hassan Papoutchou-Oghlou (Hassan, fils du fabricant de *babouches*), répondit l'autre. Il y a vingt ans, mon père, étant en pays étranger, a été secouru par le tien. Il est mort me laissant sa dette. J'ai attendu tout ce temps, espérant chaque jour que Dieu m'enverrait une occasion de dégager la mémoire de mon père. Aujourd'hui, Dieu m'a favorisé; il a voulu que l'incendie s'allumât à côté de ta maison. Je suis venu avec mes serviteurs, et je m'en vais, heureux d'avoir pu, avec l'aide de Dieu, préserver le toit du bienfaiteur de mon père. Adieu; souviens-toi de Hassan, le fils du fabricant de *babouches*. »

On pourrait citer beaucoup de traits analogues chez les Turcs, qui rarement mêlent à l'exercice de leurs vertus aucune ostentation. Ils ont, à cet égard, un proverbe charmant : *Que le torrent de votre libéralité s'échappe de votre main sans que votre oreille en entende le bruit.*

---

## UN GENTLEMAN.

La première condition pour obtenir des égards dans une condition quelconque en Angleterre, c'est d'être ce qu'on appelle un *gentleman*, expression qui n'a point de terme correspondant en français, et dont l'intelligence parfaite suppose à elle seule une assez longue habitude des mœurs anglaises. Le mot de gentilhomme s'applique exclusivement chez nous à la naissance; celui d'homme comme il faut, aux manières et à la condition sociale; ceux de galant homme, d'homme de mérite, à la conduite et au caractère. Un *gentleman* est l'homme qui réunit à quelques avantages de naissance, de fortune, de talent ou de situation, des qualités morales assorties à la place qu'il occupe dans la société, et des manières qui indiquent une éducation et des habitudes libérales. Le tact du peuple anglais à cet égard est d'une finesse remarquable, et l'éclat même du rang le plus élevé lui fait rarement illusion. Qu'un homme de la plus haute naissance s'écarte par sa conduite, ou seulement par ses manières, des convenances que lui impose sa situation, vous entendrez bientôt dire de lui, par des gens même de la dernière classe du peuple : *Though a lord he is not a gentleman* (Quoique grand seigneur, ce n'est pas un gentilhomme).

Auguste de Staël, *Lettres sur l'Angleterre.*

---

## DÉVOUEMENT FRATERNEL.

### DIEGO XIMENEZ.

Certains traits d'une admirable abnégation, qui circulent depuis nombre d'années dans les recueils populaires, ont une origine si peu connue qu'ils passent, aux yeux de beaucoup de personnes, pour être apocryphes : aussi est-ce un plaisir de retrouver ces titres oubliés d'un héroïsme qui grandit le cœur humain. L'histoire de Diego Ximenez est de ce nombre, et voici ce qu'en racontait, en 1606, un voyageur tout à fait ignoré, et dont les noms sont presque aussi nombreux que ses aventures furent multipliées.

Don Cristoval de Jaque de los Rios de Mancaned, natif de Ciudad-Rodrigo, voyageait, depuis l'année 1592, du Mexique aux Philippines et de Luçon dans les mers d'Asie; le Tumquin, Siam, Sumatra, la côte de Malabar, l'avaient vu tour à tour; du golfe de Cambaya il était passé au golfe Persique; puis de Sofala il s'était embarqué pour Mozambique, lorsque, en continuant sa navigation vers les régions que l'on appelait alors l'Éthiophie inférieure, il arriva sur ces côtes de Madagascar, connues seulement alors des Portugais. Voici ce que lui raconta, sur les lieux mêmes, le héros de cette noble aventure, et ce qu'il redit à son tour sans donner la moindre marque de sympathie ou d'admiration. Don Cristoval de Jaque de los Rios de

Mancaned sait trop l'estime qu'il se doit à lui-même pour vanter, ne fût-ce qu'en passant, le courage d'autrui.

« Entre Madagascar et la terre ferme, on trouve, dit-il, les bas-fonds de la Juive, et un navire qui se rendait en Portugal vint s'y perdre en 1591. Il y périt beaucoup de monde; la chaloupe était si remplie, qu'on fut obligé de tirer au sort qui serait jeté à la mer. Dans cette occasion, on n'épargnait ni parents ni amis, et l'on coupait les mains à coups de hache à ceux qui essayaient de remonter. Gaspar et Diego Ximenez, frères, étaient dans la barque, et quand on voulut les faire tirer au sort, Diego consentit à se sacrifier pour son frère qui était l'aîné; mais il continua à suivre la barque à la nage pendant toute la journée. Comme on vit qu'il était seul et que tous les autres avaient péri, on eut pitié de lui, et on consentit à le reprendre. Diego Ximenez était à bord du navire qui me ramenait en Espagne (vers 1598), et, en passant dans cet endroit, il me raconta toutes les circonstances de son naufrage. » (Voyez *Archives des Voyages*, publiées par H. Ternaux-Compans.)

---

## LA FÉCULE.

Suite. — Voy. p. 76.

FABRICATION. — DEXTRINE. — GLUCOSE.

*Sagou* (fig. 15). Le sagou vient des îles Moluques, des îles Philippines, de la Nouvelle-Guinée, de l'Inde, etc. Le plus estimé est celui que l'on prépare aux îles Moluques avec la moelle d'une espèce de palmier nommé *Sagus Rumphii*. Pour l'extraire, on abat l'arbre, et, après l'avoir coupé et fendu en plusieurs morceaux, on en arrache la moelle, qui est ensuite écrasée et délayée dans l'eau. On obtient ainsi une fécule blanche très-nourrissante. On expédie le sagou en Europe sous la forme de petits globules de deux à trois millimètres de diamètre, blanchâtres ou rougeâtres, un peu



Fig. 15. Sagou, grossi 400 fois.

transparents, durs et élastiques. Ces globules sont produits par l'agglomération des grains de fécule soumis à la chaleur, et dont un grand nombre se sont gonflés et déchirés, et ont soudé les autres. Les grains entiers sont ovoïdes, quelquefois rétrécis en forme de col à une extrémité, et souvent terminés par une surface plane. Le hile est très-développé, surtout dans les grains qui ont subi l'action de la chaleur. On aperçoit aussi quelques zones concentriques peu prononcées. Il n'existe pas de très-petits grains, comme dans beaucoup de fécules; les plus gros atteignent jusqu'à 0mm,055 de diamètre.

*Fécule de riz* (fig. 16). Le riz forme la base de l'alimentation dans un grand nombre de pays, et si sa culture était moins malsaine, il est probable qu'il serait plus répandu que toutes les autres céréales. Sa farine est souvent recommandée aux malades et aux convalescents; malheureusement on y mélange parfois des farines de mauvaise qualité, qui lui enlèvent une partie de ses propriétés bienfaisantes. La farine de riz pur peut se reconnaître à la petitesse extrême des grains de fécule qu'elle contient en grande

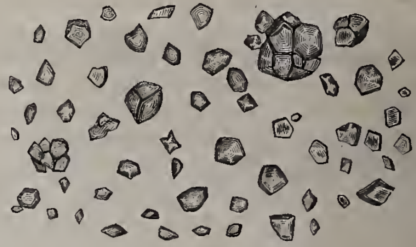


Fig. 16. Fécule de riz, grossie 400 fois.

quantité (80 pour 100 environ). Les plus gros de ces grains ont à peine 0mm,025 de diamètre; ils sont en outre polyédriques, très-irréguliers, et souvent réunis plusieurs ensemble.

*La suite à une autre livraison.*

---

## COMMERCE DE LA GLACE AUX ÉTATS-UNIS.

Les Américains du Nord exploitent le froid de leurs contrées septentrionales. Ils fournissent au monde de l'eau congelée.

Ce fut en 1805 que Frédéric Tudor de Barton fit les premiers essais du commerce de la glace. La guerre réduisit ses exportations à la Martinique et à la Jamaïque. Au retour de la paix, en 1815, il commença ses relations avec la Havane et Cuba, et, dès 1820, il les avait étendues jusqu'à la Nouvelle-Orléans. En 1833, M. Tudor fit son premier chargement de glace pour les Indes orientales, et, de Calcutta, étendit ses expéditions jusqu'à Madras et Bombay. A cette époque, les chargements étaient peu considérables et s'élevaient seulement à 4 352 tonnes. Bientôt les affaires relatives au commerce de la glace se compliquèrent; les chargements de cette nature parurent dangereux et dommageables : il fallut faire des expériences coûteuses pour construire convenablement les navires, et imaginer des machines à couper et à préparer la glace pour faciliter son emmagasinage à fond de cale. Aujourd'hui l'on a triomphé de plusieurs de ces difficultés, et ce genre de commerce a pris une grande extension.

Les chargements de glace faits à Boston et dirigés sur d'autres points des États-Unis se sont élevés, en 1803, à 43 125 tonnes; 241 bâtiments y ont été employés. La même année, l'exportation de la glace pour les pays étrangers s'est élevée à 17 900 tonnes, et a employé 85 bâtiments. Les Indes orientales, les îles de la mer des Antilles et du golfe du Mexique, la Vera-Cruz, le Brésil, le cap de Bonne-Espérance, l'Angleterre même, ont été les principaux lieux de destination.

Le fret payé pour cette denrée, en 1808, s'est élevé à 492 000 francs, et l'on n'évalue pas à moins de 820 000 fr. la valeur totale des chargements de glace. En y ajoutant le prix et les bénéfices faits sur 18 chargements de fruits et de légumes expédiés avec la glace, et qu'on n'aurait pu faire sans cela, on trouve un mouvement total d'affaires de près de 2 100 000 francs.

En faut-il plus pour prouver le parti que le génie commercial peut tirer des productions les plus communes? Et quel avantage pour ceux qui, brûlés par les feux de la ligne, peuvent aujourd'hui boire frais et savourer de temps en temps des sorbets dont l'agent de fabrication leur arrive des environs du pôle!

---

## PRUDHON.

Voy. la Table des vingt premières années.




Musée du Louvre ; collection des dessins. — Le Crime traîné devant la Justice, esquisse de Prudhon. — Dessin de Chevignard.

Lorsque Prudhon, treizième enfant d'un maçon de Cluny ([1]), fut parvenu à l'âge de dix ans, sa mère, bonne et tendre femme, le voyant chétif de corps et intelligent, proposa de l'envoyer au collége des Bénédictins. L'honnête maçon consentit. L'enfant était à la fois doux et vif, affectueux et passionné. Il étudiait avec docilité; mais les tableaux nombreux du collége et du monastère faisaient encore plus d'impression sur son esprit que les livres. A l'âge de douze ans, sans maître, il voulut imiter ces peintures qui le fascinaient : il composa des couleurs avec des jus de plantes; il fit un pinceau avec les poils d'un harnais; et, se contentant, faute de mieux, de ces faibles et impuissantes ressources, il copia les scènes religieuses qu'il avait sous les yeux de manière à exciter l'étonnement des moines. On parla de cette vocation remarquable à l'évêque de Mâcon, Mgr Moreau ; on lui montra une preuve singulière de l'adresse et de la persévérance du petit Prudhon : c'était une fine sculpture taillée avec un canif dans un morceau de savon et représentant toutes les scènes de la passion de Jésus-Christ. L'évêque encouragea ces essais, et quand Prudhon eut seize ans, il le fit admettre à l'école gratuite des arts du dessin dirigée à Dijon par Devosge. Nous avons déjà raconté comment, ayant remporté, en 1777, le prix de peinture fondé par les états de Bourgogne, il fut envoyé en Italie. A cette époque, quoique à peine âgé de dix-sept ans, il était déjà marié : c'était une imprudence; pour mettre à profit son succès, il dut se séparer de sa femme. A Rome, il s'inspira des chefs-d'œuvre de cette ville célèbre sans s'y asservir à aucune des gloires du passé. Canova lut dans son âme, devina son génie, et se montra plus encore son ami que son maître. En 1789, Prudhon rentra en France; sa femme revint l'y joindre à Paris. Il arriva alors ce qui n'est, hélas! que l'histoire très-ordinaire de beaucoup de jeunes artistes. Prudhon était de force à regarder l'avenir avec confiance, mais le présent était dénué et sombre. Pauvre, ignoré, il vendit à vil prix, pour soutenir son ménage, des dessins charmants. Il brûlait en vain du désir d'exécuter un tableau. Ses devoirs comme père de famille l'obligeaient à ne refuser aucun travail, si humble, si mal rétribué fût-il. Ses jours, ses nuits se consumaient en petites œuvres inaperçues : il dessinait des sujets de vignettes pour des factures de commerce, pour des billets de concerts, pour des cartes d'adresses, pour des boîtes de bonbons. En 1794, la disette le fit sortir de Paris; il se réfugia en Franche-Comté, près de Gray, à Rigny; là du moins il trouva des amateurs intelligents et généreux, et il entreprit avec bonheur une suite de portraits au pastel. Il revint dans la capitale un peu moins pauvre. Quelques gravures faites d'après ses dessins avaient révélé son talent : un dessin plus important, où il représenta *la Vérité descendant des cieux, conduite par la Sagesse*, lui valut un prix d'encouragement; on lui demanda d'exécuter cette composition en grand, et on lui accorda un logement et un atelier au Louvre. Ce tableau toutefois fut peu remarqué; mais il fut bientôt suivi d'une autre œuvre où éclatait tout le génie de Prudhon, et qui est demeurée la plus célèbre de toutes

([1]) Voy. t. VI, p. 353. On trouvera dans la notice que nous publions aujourd'hui des détails qui, pour la plupart, n'étaient point connus de nous en 1838.

ses œuvres : c'est *Caïn et Abel, ou la Justice et la Vengeance divine poursuivant le Crime* (1). Pendant quelques années, on le vit suspendu comme un terrible avertissement dans la salle de la cour d'assises de Paris, au-dessus du tribunal : depuis, on l'a transporté au Louvre ; entouré, dans la grande salle des Sept-Cheminées, de plusieurs autres œuvres de Prudhon et des toiles choisies de nos meilleurs maîtres du commencement de ce siècle, il attire tout d'abord l'attention et retient longtemps devant lui les spectateurs qu'il émeut et étonne à la fois par sa sombre énergie, son hardi symbolisme, et la mystérieuse magie de sa couleur. On peut dire que ce tableau est véritablement le premier de ce grand peintre : il révéla tout à coup à la France qu'elle possédait un peintre doué d'une puissante originalité. Prudhon avait quarante-huit ans ! Grande leçon de patience et de courage ! admirable surtout lorsque, regardant de près les innombrables dessins que ce maître avait faits pour gagner le pain de sa famille depuis trente années, on y reconnaît que, même dans les plus petites de ces esquisses, les moins rétribuées, et presque inévitablement destinées à se perdre dans la circulation du commerce ou à l'usage journalier, il respectait son crayon comme s'il eût été en présence de la postérité. « Dans ses frontispices grands comme la main (dit M. Charles Blanc, qui a fait une étude particulière des œuvres de Prudhon), il y a toujours, en dépit de la rigueur des proportions, une certaine majesté résultant tantôt de la simplicité des draperies et de la rareté de leurs plis, tantôt des ménagements de la lumière. Des toiles de dix pieds de haut ne seraient pas plus augustes que ces petites scènes dans leurs cadres de trois pouces. On y trouve, comme en un grand tableau, tout ce qui accompagne les sujets héroïques : des bocages, des fontaines, des statues antiques, des temples pour fermer au loin la perspective, de beaux arbres qui ont de la tournure comme ceux du Guaspre ou de Claude Lorrain ; et quant aux personnages, leur attitude est si noble, leur geste si bien calculé et si simple, qu'on les dirait de dimension naturelle. Les vignettes de Prudhon ressemblent à un tableau qui serait vu avec une lorgnette retournée. »

La liste des œuvres de Prudhon offre un rare contraste dans le choix des sujets et dans la manière de les traiter. En somme, la douceur, la grâce, et nous dirons presque la mollesse, dominent : toutefois, si les compositions allégoriques, où apparaissent, sous les formes les plus séduisantes, l'Amour, l'Amitié, l'Innocence, la Sagesse ou la Vertu, sont de beaucoup les plus nombreuses, on rencontre, en opposition, de tragiques et vigoureuses inspirations qui rappellent le *Caïn ;* telles sont, par exemple : *l'Avarice foulant aux pieds les sentiments humains, l'Indigence,* et surtout *le Crime traîné devant la Justice,* que nous reproduisons aujourd'hui.

Voici comment un de nos premiers peintres contemporains, qui est aussi un écrivain distingué, M. Eugène Delacroix, a décrit cette dernière esquisse. « La Justice est assise à un tribunal ; un ange vengeur traîne devant elle deux coupables, un homme et une femme. La figure de la femme, qui se débat et résiste à la main qui l'a saisie, est d'une pantomime terrible ; la victime est une jeune femme massacrée, jetée au pied du tribunal avec son enfant mort comme elle. Ce triste corps ramassé sur lui-même, et étendu là comme sur l'étal du boucher, est d'une invention si naïve et si frappante à la fois, que le peintre a dû regretter de l'abandonner avec le reste de la composition. » M. Eugène Delacroix, malgré son admiration pour ce beau dessin, ne regrette point que Prudhon ait renoncé au projet d'en faire un tableau : il ne trouve pas que l'ensemble de la composition soit assez bien coordonné, ni qu'il y ait assez d'unité dans la conception et d'harmonie dans les lignes. Mais il semble vraisemblable que cette esquisse de Prudhon n'était qu'un premier jet, et qu'il l'eût plus d'une fois modifiée avant de la reproduire sur la toile.

(1) Voy. une esquisse de ce tableau dans notre tome VI, p. 353.

Une des allégories les plus hardies et les plus nobles que l'auteur de *Caïn* ait tentées est celle de *l'Ame s'envolant aux cieux.* Elle participe des deux tendances de Prudhon. Dans cette grande esquisse peinte en grisaille, l'on voit, au bord d'une mer agitée, s'élancer du sommet d'un rocher aride une jeune femme dont les traits, encore pâles et attristés par les épreuves de cette terre, s'illuminent déjà à la vue du séjour céleste. Il n'est point de page de philosophie où resplendisse avec plus d'éclat la foi dans l'immortalité.

« Le véritable génie de Prudhon, dit l'auteur que nous venons de citer, son domaine, son empire, c'est l'allégorie. Ce ton vaporeux, cette espèce de crépuscule dans lequel il enveloppe ses figures, s'empare de l'imagination et la conduit sans effort dans un monde qui est de l'invention du peintre... Les nombreux dessins de Prudhon sont presque tous sur papier bleu, au crayon noir et blanc. Ses premiers traits présentent seulement les masses confuses de son idée ; mais l'effet de l'ombre et de la lumière est arrêté tout de suite, et, sur ces masses, il achève peu à peu et arrive aux dernières finesses. Ces ravissants dessins donnent, peut-être plus que ses tableaux eux-mêmes, une idée complète de la richesse et de la variété de son imagination. »

## SENTENCES JUIVES.

### SENTENCES D'ÉLÉAZAR, FILS D'AZARIAH (1).

— Point de loi, point de société ;
Point de société, point de loi.
Point de sagesse, point de piété ;
Point de piété, point de sagesse.
Point d'intelligence, point de science, etc.
Point de moyens d'existence, point d'étude de la loi, etc.

— Celui dont les spéculations surpassent les actions ressemble à un arbre dont les branches sont nombreuses et les racines faibles : un vent survient, le déracine et le renverse ; mais celui dont les actions surpassent les spéculations ressemble à un arbre dont les branches sont peu nombreuses et les racines étendues, contre lequel tous les vents de la terre viendraient souffler sans l'ébranler.

### SENTENCES DE CHANINA, FILS DE DOSA.

— Celui qui place la crainte du péché avant son esprit, son esprit même se perfectionne ; mais celui qui, au contraire, place son esprit avant la crainte du péché, son esprit se corrompt.

— Celui qui pense plus qu'il n'agit perd sa sagesse. Celui qui déplaît aux hommes n'est pas agréable à Dieu.

### SIMÉON, FILS D'ÉLÉAZAR.

— Ne cherche point à consoler ton ami au moment où le cadavre de l'être qu'il pleure est encore devant ses yeux ; ne lui offre point des choses dont il a fait vœu de ne point jouir ; et ne t'efforce point à le voir au moment même de sa chute.

### JEHOSUA, FILS DE PERACHIAH.

— Tâche d'acquérir un ami, et juge tout le monde favorablement.

(1) Dans son *Itinéraire en Palestine*, rédigé vers 970, Samuel Bar Simson parle du tombeau de ce rabbi, que l'on voit en Asie Mineure, à Alma, près de Delâta.

« Plus loin, en face des arbres, est le sépulcre de rabbi Éléazar, fils d'Azariah. Un grand arbre se trouve sur ce tombeau, autour duquel il y a une espèce de barre. »

Les sentences d'Éléazar que nous citons sont empruntées à la *Mischnah* (Traité *Abot,* ch. III, § 17).

SIMÉON BEN-ZOMA.

— Quel est le vrai sage? — Celui qui ne dédaigne les leçons de personne.

Qui est véritablement fort? — Celui qui surmonte ses passions.

Quel est le véritable riche? — Celui qui est content de son sort.

Qui est digne de respect? — Celui qui respecte son prochain.

MATHIAS, FILS DE CHARASCH.

— Sois plutôt à la queue des lions qu'à la tête des renards.

Cette dernière sentence peut servir de devise à ceux qui aiment mieux être victimes qu'oppresseurs, pauvres avec honnêteté que riches par la ruse et le mensonge. Il se rencontre parfois dans la vie des circonstances où il faut opter entre l'un des deux rôles. Sans aucun doute, on doit regretter de ne point posséder la force ou la pénétration nécessaires pour se défendre contre l'imposture : c'est toujours une chose très-fâcheuse que le triomphe de l'iniquité, moins encore pour le préjudice personnel qui en est la conséquence, qu'en raison du retard causé au règne définitif de la vérité et du droit. Mais, après tout, si, dans une lutte d'intérêts, on n'a point à se reprocher d'avoir été dupe par pusillanimité, si l'on n'a négligé aucun effort légitime, si l'on ne s'est laissé vaincre que par délicatesse, par pureté, et par répugnance à s'abaisser aux voies tortueuses et aux capitulations de conscience, on a fait son devoir, on a bien agi, on mérite l'estime; et même, en regardant un peu plus loin et un peu plus haut que les esprits vulgaires ou corrompus, on se sent ému de plus de pitié que de ressentiment, et l'on se dit : « C'est le renard, c'est le trompeur, qui est à plaindre! »

## LE CABINET DE M. DE BLAINVILLE (¹).

En 1832, un coup terrible vint frapper la science. Cuvier disparut en quelques jours.

L'administration du Muséum crut devoir faire passer M. de Blainville à la chaire où le moderne Aristote s'était immortalisé.

Dès lors, gardien vigilant et presque jaloux, ce fut tout auprès de collections dues à un demi-siècle de labeurs illustres, que M. de Blainville vint planter sa tente; tente véritable, demeure digne de nos savants du moyen âge, où il reproduisit et leurs longues méditations et leur constant enthousiasme.

Passant sa vie dans un sombre cabinet, s'y recélant au fond d'un vaste et profond fauteuil, entouré d'un triple rempart formé du mélange confus de livres, de dessins originaux, de préparations anatomiques, de microscopes mal assurés, si parfois un disciple studieux était admis, il avait pour s'introduire plus d'un obstacle à surmonter; car l'envahissement était général, et s'il était laborieux de se procurer un siége, il n'était pas moins difficile de le placer. Enfin, après les péripéties de l'installation, si, dans le feu du travail, la recherche d'un volume devenait nécessaire, il fallait ordinairement le tirer de la base d'une montagne dont le renversement général était, au milieu de ce chaos, un véritable cataclysme qui, pour être fréquent, n'en était pas moins orageux.

Un aventureux visiteur, après avoir longtemps parlementé, parvenait-il à voir s'entr'ouvrir l'inviolable asile, alors qu'il n'était encore que sur le seuil, et sans qu'aucun mouvement eût manifesté que sa présence était aperçue, une voix grave et sonore lui adressait cette invariable interrogation : « Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur? » Quelquefois, au premier aspect, l'étranger, n'admettant pas qu'il pût exister un itinéraire du labyrinthe qui se présentait à ses yeux, ou n'ayant pas assez prévu tout ce qu'il y a de pénible pour un penseur profond dans un dérangement imposé au cours de ses idées, se déconcertait. Il devait alors chercher son salut dans une prompte retraite, et faisait ainsi excuser son imprudence. Si, au contraire, les premiers mots échappés à l'interrupteur décelaient un personnage digne d'un docte entretien, M. de Blainville, relevant aussitôt la tête, et se dépouillant des pensées qui l'absorbaient, employait tous les avantages que sa facile élocution mettait au service d'un grand savoir, à séduire son auditeur, qui, charmé de tant de courtoisie, s'exposait, en prolongeant sa visite, au péril qu'après son départ le savant laborieux répétât une fois de plus : « Encore une heure perdue! »

Était-ce un ancien élève qui venait s'éclairer près du maître, il pouvait franchir avec confiance toute espèce de retranchement : l'accueil le plus bienveillant lui était réservé; car si M. de Blainville, en véritable gentilhomme, exigeait que ses disciples lui rendissent complétement *foi et hommage*, au moins était-ce sincèrement et presque paternellement qu'il les affectionnait (¹).

(¹) Henri Ducrotay de Blainville, né le 17 février 1777, à Arques, élu membre de l'Académie des sciences en 1825, professeur au Muséum d'histoire naturelle, auteur d'un *Traité d'anatomie comparée*, de l'*Ostéographie*, de l'*Histoire des sciences de l'organisation*, etc.; mort le 1er mai 1850.

(¹) Flourens, *Éloge historique de Marie-Henri Ducrotay de Blainville*, lu dans la séance publique annuelle du 30 janvier 1854.

## HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Voy. p. 43.

RÈGNE DE CHARLES IX.

*Costume militaire.* — Nous avons vu commencer, sous Henri II, la mode des armes gravées et dorées. Philippe Strozzi, colonel général des bandes françaises, s'appliqua à les rendre communes dans ses troupes. Il fit venir de Milan à Paris un négociant fort entendu qui s'appelait Negrotti. Ce Negrotti ouvrit de grands magasins approvisionnés en tout temps de ce qui se fabriquait de mieux dans son pays en fait de corselets et de morions. Par là, il arriva que la marchandise n'ayant plus à passer, comme auparavant, par les mains d'une foule d'intermédiaires qui voulaient tous y bénéficier, les prix se réduisirent de beaucoup. Cependant ils étaient encore au-dessus des facultés de la plupart des soldats. Un morion valait jusqu'à 14 écus. M. de Strozzi se mit en instance auprès de nos armuriers et à les piquer d'honneur pour qu'ils s'emparassent d'une industrie dont leur timidité seule assurait le monopole aux étrangers. Il commença par former un doreur qui surpassa les Milanais dans l'application de l'or moulu sur la gravure; si bien qu'en achetant les pièces blanches à Negrotti, et en les dorant à Paris, un morion ne revint plus qu'à 8 ou 9 écus. Enfin il sortit des ateliers français des pièces aussi bien cambrées, évidées et gravées que tout ce qu'on apportait d'Italie. Cela mit fin au commerce du seigneur Negrotti; mais il s'était déjà fait riche à plus de 50 000 écus.

Ce n'est pas seulement d'armes défensives que Negrotti faisait commerce; il tenait aussi des arquebuses et des fourniments, autre partie où nos ouvriers ne purent pas de sitôt

soutenir la concurrence avec les Italiens. Le fourniment était une poire à poudre munie, comme le sont encore les poires à poudre des chasseurs, d'un étui en métal ou capsule destinée à mesurer la charge. Le soldat le portait suspendu à une chaîne ou à un baudrier; cela lui tenait lieu à la fois de giberne et de cartouches. La ville de Blangy, près d'Eu, était en possession de l'industrie des fourniments; mais on reprochait aux capsules de cette fabrique de n'être pas toutes d'une mesure égale, et aux ciselures dont on y décorait les poires de n'avoir ni goût ni relief. Quand aux arquebuses françaises, elles se faisaient à Metz et à Abbeville, avec aussi peu de succès que les fourniments à Blangy. Les canons, inégalement vidés, crevaient à tout bout de champ; les crosses, mal cambrées, rendaient l'épaulement difficile et la justesse de tir impossible. Les arquebuses de fabrique milanaise étaient exemptes de ces défauts. M. de Strozzi ne leur reprochait qu'une trop courte portée, parce qu'il voulait que l'arquebusier tuât un homme à quatre cents pas. En allant




Règne de Charles IX. — Piquier, Enseigne, Tambour. — D'après le recueil de Perrissin. — Dessin de Chevignard.

à Malte en 1562, il passa exprès par Milan pour s'entendre avec un nommé Gaspard qui était le plus habile ouvrier du monde à forger les canons d'armes à feu, et pour faire exécuter sous ses yeux le nouveau calibre dont il avait l'idée. « Et soudain, raconte Brantôme, qui accompagnait M. de Strozzi, le bonhomme maître Gaspard se mit à faire si grande quantité de ces arquebuses que, tant il en fesait, autant il en vendait aux autres Français qui venaient après nous, et qui, à l'envi de nous autres, en prenaient, car nous étions allés les premiers. Et depuis continua à forger les canons de ce gros calibre, mais avec cela si bien forés, si bien limés et surtout si bien vidés, qu'il n'y avait rien à dire; et étaient très-sûrs, car il ne fallait point parler de les crever. Et avec cela, nous fîmes faire les fourniments beaux et la charge grande à l'équipollent. Voilà d'où, premièrement, avons eu l'usage de ces gros canons de calibre, que, quand on les tirait, vous eussiez dit que c'était mousquetade. »

Les mousquets doivent encore à M. de Strozzi d'avoir été amenés à un calibre raisonnable qui, sans surcharger le soldat, lui donnait le moyen de toucher un but presque du double plus loin qu'avec l'arquebuse. Nous avons déjà trouvé cette arme en usage dans les bandes de François I^er^; mais elle avait été abandonnée depuis à cause de sa lourdeur. Le duc d'Albe la remit en honneur en la donnant à des compagnies d'élite dont les soldats étaient assez bien payés pour avoir chacun un valet qui portait leur mousquet dans les marches. Charles IX ayant vu cette troupe lors de la fameuse entrevue de Bayonne, en 1565, l'envie lui vint d'en avoir une pareille. Il commanda des mousquets à la manufacture de Metz, et chargea M. de Strozzi d'en armer une escade de sa garde. Celui-ci déclara tout d'abord qu'il ne souffrirait pas que nos fantassins eussent des valets, ainsi que les Espagnols; et comme, d'un autre côté, il reconnut que c'était abuser de la force des hommes que de les faire marcher avec ces mousquets de Metz, il s'adressa de nouveau aux armuriers de Milan pour diminuer la longueur

de l'arme et réduire l'épaisseur du canon sans préjudicier à sa portée. Avec cela, il autorisa l'emploi de fourchettes pour ajuster; et il y eut des mousquetaires non-seulement dans la garde du roi, mais encore dans la plupart des bandes françaises. C'est de l'usage des mousquets que vint l'idée des charges de bandoulière. A cause de la grande quantité de poudre qu'il fallait brûler pour chaque coup, on imagina d'attacher au baudrier du soldat plusieurs capsules toutes remplies à la mesure du mousquet, indépendamment de ce qu'il avait dans son fourniment pendu au bout du même baudrier.

Nous nous sommes servis déjà plusieurs fois du mot *morion* sans l'expliquer. Henri Estienne nous apprend que ce terme, qui était italien, se substitua généralement, sous Charles IX, à celui de cabasset. Dans le même temps, le morion à visière abaissée, qu'on appelait autrefois salade, ne fut plus connu que sous le nom de bourguignotte. Salade fut réservé pour désigner exclusivement l'armet muni de bavière et




Arquebusiers et Hallebardier de la garde de l'enseigne. — D'après le recueil de Perrissin. — Dessin de Chevignard.

de vue, qui constituait le casque de la gendarmerie. Le morion ou la bourguignotte servaient de coiffure à la cavalerie légère et aux fantassins. Parmi ceux-ci, il n'y eut que les hallebardiers qui gardèrent le chapeau.

Les corselets, abandonnés tout à fait par les gens de tir, devinrent l'uniforme propre aux piquiers et le signe de reconnaissance des officiers de tout grade. Les huguenots, n'ayant pas de Suisses dans leurs armées, se servirent en place de fantassins allemands, ou lansquenets, habillés à peu près comme l'étaient ceux de Marignan, sauf que leurs hauts de chausses, très-amples et coupés à l'allemande, descendaient presque au bas des jambes, comme les pantalons des mamelouks. En tête de leurs bandes marchait un rang de soldats armés de ces effroyables épées à deux mains, qui font l'étonnement de ceux qui en voient aujourd'hui dans les cabinets de curiosités.

L'habillement de la cavalerie ne subit de réforme importante que la suppression totale du harnais de jambes qui fut remplacé par des bottes longues, même dans la gendarmerie; de sorte que tous les corps furent dès lors chaussés uniformément.

Le corselet des chevau-légers était couvert, dès le temps de François II, par une casaque flottante un peu plus longue que le buste. Les gens d'armes en eurent de pareilles avec des manches perdues qui tombaient derrière le bras : c'est ce qu'on appela les robes de la cavalerie. Les arquebusiers à cheval, qui commencèrent alors à s'appeler *carabins*, n'eurent pas cet accoutrement qui les aurait gênés pour la manœuvre de leur arme. Enfin les reîtres, tout en conservant le pistolet auquel ils devaient leur réputation, adoptèrent les armes défensives qui leur manquaient d'abord, c'est-à-dire la bourguignotte et le corselet.

L'édit somptuaire de 1573 essaya de mettre un frein au luxe des harnachements qui faisait le désespoir des capitaines. On y lit un article ainsi conçu : « Les gens de guerre ne porteront sur le harnais et caparaçons des chevaux, drap

ni toile d'or ou d'argent tiré, ni tissu (n'était pour une fois, en acte notable, comme en une bataille ou journée assignée); mais bien se pourra porter broderies ou taillures d'or ou d'argent, ou de soie en bordure de quatre doigts, et enrichissement de croix. »

---

## SUR LES HERBORISATIONS ET LES HERBIERS.

Voy. t. XXI, p. 129 et 326.

### II. HERBIER. — DESSICCATION DES PLANTES.

Un herbier est une collection de plantes desséchées, serrées entre des feuilles de papier, disposées dans un certain ordre, et dénommées quant au genre, à l'espèce et aux localités.

Un herbier est une sorte de tableau dans lequel les objets sont décrits par eux-mêmes.

Un herbier est toute une bibliothèque pour un botaniste, bibliothèque comprise dans un étroit espace, et qu'il peut consulter à toute heure, en toute saison, sans perte de temps; car les objets sont toujours là, classés avec ordre, faciles par conséquent à retrouver, et parlant avec des caractères prompts à saisir.

Un herbier sert de mémoratif pour des plantes que l'on a déjà connues; il peut faire connaître de plus celles qu'on n'aurait pas vues auparavant, ou même que l'on ne pourrait pas voir, en supposant l'étendue des plus longs voyages. Dans un herbier, en effet, le botaniste peut réunir les plantes de toutes les régions du globe, tout aussi bien que celles de la localité qu'il habite en particulier; dans un herbier, le botaniste peut étudier les plantes selon leurs affinités naturelles, il peut les suivre selon leur ordre de floraison, enfin il peut les classer par ordre alphabétique. En effet, un herbier bien organisé offre à la fois, et les séries par localités, et les séries par ordre d'affinités naturelles, et les séries par époque de floraison, et les séries par ordre alphabétique.

Enfin un herbier peut fournir de précieux renseignements lorsqu'on éprouve des doutes sur la détermination des espèces. Les célèbres herbiers des Linné, Tournefort, de Jussieu, de Candolle, etc., ont fourni ainsi dès leur origine de très-utiles secours par les types originaux qu'ils contiennent et auxquels on peut, en désespoir de cause, rapporter les individus sur la spécification desquels on est incertain.

L'utilité d'un herbier est donc incontestable, et son application aux besoin de la science ressort d'elle-même.

Dans notre précédent article, nous avons laissé le botaniste au moment où il revient de sa lointaine excursion, chargé de son précieux butin. Dès son retour au logis, il doit s'occuper du soin de la dessiccation des plantes; s'il tardait trop, il courrait le risque de perdre les sujets qu'il a laborieusement cueillis, surtout pendant les chaudes journées de l'été; il verrait bientôt les organes délicats des plantes fanés, crispés ou diversement altérés, et de tels sujets ne fourniraient plus que de pauvres produits à l'herbier; ils ne pourraient plus être convenablement étalés entre les feuilles de papier dans lesquelles ils devront être ultérieurement desséchés. Or, il est important pour la bonne qualité des échantillons d'un herbier que les différents organes plats, les feuilles, les pétales, les sépales, etc., soient convenablement étalés, et reproduisent en quelque sorte les formes telles qu'elles étaient à l'état vivant, de manière à laisser voir, sur la plus large échelle, les caractères qui les distinguent.

La première opération à laquelle doit se livrer le botaniste, de retour de son excursion, consiste donc à faire sécher les plantes.

Le botaniste étale avec précaution, sur une feuille de papier, une première plante; il étend les organes de celle-ci, sépare les parties trop rapprochées, et dispose l'ensemble de manière à conserver, autant que possible, à la plante sa physionomie et à lui laisser son port naturel; il superpose une autre feuille de papier sur laquelle il étale pareillement une seconde plante avec les mêmes précautions, puis une troisième feuille de papier et une troisième plante, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il en résulte un cahier d'une certaine épaisseur, de quatre à cinq décimètres, par exemple. Ce premier paquet achevé, il procède à la confection d'un second de même genre, et poursuit ainsi jusqu'à épuisement complet de la récolte rapportée de l'herborisation.

Le produit d'une bonne journée bien employée, surtout dans les mois les plus riches de l'année, tels que ceux de l'été, peut composer plusieurs de ces cahiers, à moins que l'herborisation n'ait eu pour objet spécial la recherche de telle ou telle espèce en particulier, ou celle de plantes cryptogames, qui sont la plupart d'un très-petit volume. Mais le but d'une herborisation est généralement moins limité, et d'ordinaire le botaniste recueille tous les beaux sujets qu'il rencontre, sans distinction d'espèces; souvent même il prend un grand nombre d'individus de la même espèce, individus qui devront lui servir plus tard à faire des échanges contre d'autres espèces qu'il ne saurait se procurer par un autre moyen.

Pour la dessiccation des plantes, le papier généralement préféré est le papier gris, non collé, format in-folio ordinaire. Cette sorte de papier a, plus que toute autre, la propriété d'absorber l'humidité de la plante à mesure qu'elle se dégage pendant la période de la dessiccation; elle présente un autre avantage non moins précieux, celui de coûter peu; la grande consommation qui doit être faite de ce papier est telle que la considération de l'économie ne doit pas être dédaignée.

Toutefois, dans quelques cas, lorsque, par exemple, les organes de la plante sont très-délicats, il y a inconvénient à employer ce papier dont la pâte trop grossière pourrait altérer le tissu très-fin des organes de la plante; alors on lui substitue du papier fin, mais encore non collé. Ce dernier papier peut avoir aussi, sur le précédent, un autre avantage, celui de conserver mieux les couleurs.

Les paquets une fois achevés, le botaniste soumet chacun d'eux en particulier ou le tout réuni à une certaine pression. La pression a pour but de tenir les organes des plantes constamment étendus, malgré leur dessiccation, et par conséquent leur diminution de volume, et d'en prévenir ainsi la crispation, qui suivrait immanquablement si elles étaient laissées à leur état libre.

On a imaginé divers moyens pour presser les plantes; les meilleurs sont aussi les plus simples. L'un des plus faciles est de couvrir les paquets d'une forte planche sur laquelle on exerce une pression constante au moyen d'une pierre ou de tout autre objet pesant. La pression doit être modérée : trop considérable, elle pourrait aller jusqu'à altérer les tissus délicats ou écraser les organes; trop faible, elle ne permettrait point de satisfaire à la condition que nous avons posée tout à l'heure, c'est-à-dire que les organes ne seraient pas convenablement étalés; sous une pression faible, ils ne tarderaient pas à se crisper. Un peu d'expérience suffit, du reste, pour régler convenablement le poids, suivant la nature des plantes, ou suivant la quantité qu'en contient le paquet.

Les paquets restent dans cet état, c'est-à-dire chargés de leur poids, environ douze heures, plus ou moins suivant la nature des plantes; cet intervalle de temps est la moyenne à observer. Le botaniste doit ensuite relever les paquets de leur poids, les défaire feuille par feuille, renouveler le papier,

car le premier qui a été employé se trouve considérablement imbibé de sucs exhalés des plantes, lesquelles, dans un pareil milieu, seraient exposées à moisir bientôt : sur les nouvelles feuilles, le botaniste place les plantes, individu par individu, comme dans la première opération, mais avec plus de soins encore s'il est possible; il étale comme précédemment les organes, et dans cette opération renouvelée, à laquelle il faut qu'il prête de plus en plus toute son attention, il rencontre moins de difficultés que la première fois; les organes qui ont perdu déjà une forte portion de leurs principes aqueux ont en même temps perdu leur élasticité, et ils se prêtent mieux à l'extension sur la surface qui les supporte.

Les paquets une fois renouvelés sont soumis de nouveau à la pression, avec les mêmes conditions de poids proportionné et constant. Le botaniste les laisse encore douze heures dans cet état; puis il réitère la même opération, et ainsi de suite ordinairement pendant trois ou quatre jours, ou même plus longtemps encore, jusqu'à dessiccation complète des individus.

Il est souvent utile de hâter autant que possible cette dessiccation, surtout lorsque les herborisations doivent se renouveler pendant plusieurs jours de suite; c'est ce qui peut arriver, par exemple, dans un voyage, si l'on veut avoir la Flore plus ou moins complète d'une localité qu'il faudra bientôt quitter.

On a proposé différents moyens pour hâter la dessiccation : l'un de ceux qui paraissent devoir être préférés est de placer, chaque nuit, les paquets sous le deuxième matelas de son lit : une chaleur douce concourt à faire dégager en moins de temps que dans un milieu ordinaire les sucs qui tiennent la plante humide; on peut gagner ainsi plus d'un tiers du temps ordinairement nécessaire pour atteindre ce but.

On a proposé aussi de passer sur chaque feuille contenant les plantes un fer chaud, ou bien d'exposer ces feuilles sur une plaque de tôle réchauffée, ou, enfin, de tenir les paquets dans un four qui conserverait un reste de chaleur. Les deux premiers de ces moyens nous paraissent dangereux; le dernier pourrait à la rigueur être employé, pourvu toutefois que la chaleur ne fût pas trop élevée. Une chaleur qui dépasserait 35 degrés environ nuirait à la plante en désorganisant ses tissus; il faut également que cette chaleur ne soit pas trop directe ou trop brusquement appliquée : trop directe ou trop prompte, elle saisirait les tissus et produirait les mêmes résultats que précédemment. C'est pour ces motifs que le fer chaud, ou la tôle chaude, sont de fort mauvais moyens pour hâter la dessiccation.

S'il ne faut pas que la chaleur soit appliquée d'une manière trop brusque ou trop violente, il ne faut pas non plus qu'elle soit appliquée d'une manière trop lente ou trop faible; la dessiccation, dans un endroit froid, ne se ferait qu'imparfaitement; l'opération serait du reste très-longue, et outre l'embarras de se voir encombré pendant plusieurs jours, on s'exposerait à perdre ses plantes, dont s'emparerait la décomposition putride ou la moisissure par suite d'un excès contraire à celui que nous avons signalé ci-dessus. Il faut d'ailleurs ne pas oublier que les plantes qui mettent un trop long temps à sécher perdent leur couleur; une fleur, au contraire, conservera ses couleurs d'autant plus vives qu'elle aura séché plus rapidement, pourvu toutefois que la précipitation qu'on aura mise à la sécher n'ait point attaqué ses tissus.

Après des herborisations très-productives, quelle que soit la provision de papier que l'on ait faite, on peut courir le danger de la voir bientôt s'épuiser. Voici un moyen de parer, dans de certaines limites, à cet inconvénient. Lorsqu'on a défait les paquets pour les renouveler, au lieu de remplacer l'ancien papier, on peut simplement séparer celui-ci en feuilles, chacune contenant sa plante, et les laisser ainsi séparées et à plat, exposées pendant quelques heures dans un endroit sec et aéré : l'air sec, à la température ordinaire et circulant sur les feuilles, suffit pour emporter l'humidité. Après quelques heures, plus ou moins, suivant la saison ou suivant la chaleur du jour (et il ne faut pas trop attendre, pour ne pas laisser les plantes se crisper), on replace les feuilles en paquets, afin de recommencer la même opération après un autre intervalle de temps convenable. De cette manière, on économise de moitié la quantité nécessaire du papier.

Une fois la dessiccation achevée, le botaniste n'a plus qu'à intercaler les individus en ordre dans l'herbier.

*La suite à une autre livraison.*

---

### EFFROI D'UN PERROQUET.

M. de Bougainville, le célèbre navigateur, avait sur son navire un perroquet nommé *Kokoly*, dont l'éducation avait été soignée par tous les officiers de l'équipage, et qui répétait une foule de mots et même des phrases entières. Il était depuis deux ans à bord lorsque le vaisseau de M. de Bougainville rencontra un vaisseau ennemi avec lequel il eut un engagement assez sérieux. Après le combat, on chercha *Kokoly;* mais il avait disparu, et l'on pensa qu'il avait été enlevé par un boulet. Enfin, au bout de deux jours, on le vit sortir d'un rouleau de câble dans lequel il s'était caché. Tout le monde s'empresse autour du ressuscité en lui prodiguant les friandises et les appels; mais à toutes ces avances le perroquet ne répondait que par une imitation du bruit du canon : *Boum! boum!* — On ne put jamais lui faire prononcer une autre syllabe, et plusieurs années après, il continuait à répéter son éternelle canonnade en agitant ses ailes d'un air épouvanté.

---

Une bonne action faite en ce monde reçoit sa récompense dans l'autre, de même que l'eau versée à la racine d'un arbre reparaît en haut dans les fruits et dans les fleurs. *Doctrine bouddhique.*

---

## FRAGMENT INÉDIT

### SUR LE COMTE D'EGMONT.

Voici une *dénonciation* adressée au grand conseil de Malines quatre-vingts ans après la mort du personnage qu'elle concerne, c'est-à-dire du célèbre comte d'Egmont. (Rappelons ici, par occasion, que la conduite du noble chef des *gueux de terre* [1], durant les troubles des Pays-Bas, a été diversement jugée. Les suppliques récemment découvertes qu'il adressa, pour sauver ses jours, au roi Philippe II, l'oppresseur de son pays [2], montrent malheureusement peu de dignité et sembleraient indiquer qu'il n'était guère à la hauteur du beau rôle de libérateur de sa patrie.) La pièce que nous soumettons à l'attention de nos lecteurs est copiée

[1] On se rappelle que c'est par ce terme de mépris que les partisans des Espagnols désignèrent d'abord les ennemis de la domination du duc d'Albe : ceux-ci se firent gloire de cette épithète malsonnante, et s'en servirent comme signe de ralliement. Il y avait les *gueux de terre* et les *gueux de mer*, les uns et les autres commandés par des rejetons des familles les plus nobles des Pays-Bas. On trouve, dans quelques casiers d'amateurs, de petites médailles sur la face desquelles on lit : *Fidèle au roi*, et sur le revers le complément inattendu : *Jusqu'à la besace.* Cette monnaie satirique paraît avoir servi de décoration ou d'emblème à l'usage des *gueux*.

[2] Entre autres celle qu'il écrivit le 5 juin 1568, le lendemain du jour où il fut condamné à *être exécuté par l'épée, et sa tête mise en lieu public et haut afin qu'elle soit vue de tous.*

dans un manuscrit du dix-septième siècle intitulé : *Mémoire des arrêts et révisions du grand conseil de Malines*, etc., par Nicolas du Fief, chanoine de Tournai, prévôt de Maubeuge, etc.

« Un zeleux *(sic)* remontre qu'au-dessus de la porte de l'hostellerie du Chapeau-Rouge, à Vallenciennes, entre autres armoiries des seigneurs, il y avoit celle de Louis, comte d'Egmont, où il portoit titre de né duc de Gueldres et comte de Zulphen, ce qu'estoit contre les autorités du roi, requérant que fût pourveu d'un remède convenable, sur quoi fust arrêté au conseil que les armoiries devroient être mises bas, non-seulement pour lesdits titres de Gueldres et de Zulphen, mais parce que absolument ledit Louis estant condamné par arrêt du grand conseil du roi pour crime de lèze majesté, les armoiries ne devoient être vues en public comme en rue ni ailleurs, et aussi fut résolu, etc., et ce, le dernier janvier 1648. »

## PÊCHEURS CHINOIS ET INDIENS.

On sait que les Chinois ont trouvé moyen de dresser des cormorans pour la pêche, comme chez nous, au moyen âge, on apprivoisait des faucons pour la chasse. Dans un almanach anglais, publié l'année dernière à Schanghaï, ville de la Chine, un missionnaire raconte qu'aux environs de Nankin, l'ancienne capitale de l'Empire Céleste, il n'est pas rare de rencontrer une foule d'embarcations, munies de perches d'un ou deux pieds de long, qui s'avancent en ligne horizontale au-dessus de l'eau, et qui servent de perchoirs à une douzaine, et même à une vingtaine de cormorans. Comme ces oiseaux pourraient avoir envie de croquer quelques-uns des poissons qu'ils attrapent, ainsi que font les chiens de chasse pour le gibier, on leur attache une ficelle autour du cou; le pêcheur tient à la main un bâton de bambou assez mince, qui a cinq ou six pieds de longueur, avec lequel il pousse le cormoran dans l'eau et l'aide ensuite à remonter dans l'embarcation. L'oiseau plonge dans l'eau, et, quand il a fait une capture, il la rapporte à son maître, qui, pour le récompenser de son adresse, lui donne une poignée de fèves. A quatre-vingts milles ouest de Schanghaï, à l'endroit appelé les *Collines*, la pêche se fait sur une très-grande échelle. « J'y ai vu, dit le missionnaire, un cormoran qui tira de l'eau un poisson mesurant un pied et demi et pesant plusieurs livres. » Les pêcheurs encouragent par un cri particulier ces oiseaux à plonger; et c'est, à ce qu'il paraît, un spectacle des plus curieux que de voir des centaines de cormorans nager ainsi pêle-mêle et revenir avec leur capture auprès de leurs patrons, sans jamais se tromper de maître.

Les populations de l'Inde sont moins avancées que les Chinois. Voici la manière primitive et originale dont les habitants des bords de l'Indus, dans le Sindhi ou Sind, prennent le poisson nécessaire à leur nourriture. Le pêcheur lance à l'eau un vase très-léger en argile; puis, se recommandant à la grâce d'Allah, il s'y pose à plat ventre, de façon qu'il en bouche l'ouverture supérieure; ensuite, s'aidant des pieds et des mains, il s'avance sur le fleuve. A sa ceinture, ou plutôt à son caleçon, il porte un fer de lance acéré; sa main droite tient une fourche de 15 pieds de long, à laquelle est attaché un large filet, dont le lacet se referme aussitôt que le poisson est pris. Avec son fer de lance, l'Indou tue l'animal et le jette dans le vase d'argile. Avant de se confier au fleuve, le pêcheur remonte la rive pendant l'espace de quelques milles, après quoi il se laisse porter par le courant, attendu que le *pula*, poisson estimé, auquel il fait principalement la chasse, nage toujours contre le courant. D'autres se contentent de pêcher le pula au filet, en se tenant sur le rivage. En effet, il est dangereux de s'aventurer dans le fleuve, surtout à l'heure de midi, quand les crocodiles viennent chauffer leur dos au soleil. Quelques Anglais ne se laissent pourtant point arrêter par cet obstacle, et on en a vu un qui avait coutume de se baigner, en plein midi, dans l'Indus, entouré, il est vrai, d'un cordon de domestiques nageant à quelque distance, et chargés d'effrayer et d'éloigner par leurs cris et des battements de mains ces féroces animaux.



Un pêcheur du Sind. — D'après Van-Orlich.

M. Van-Orlich, à qui nous empruntons les détails précédents sur la pêche des Indous *(Reise in Indien;* Berlin, 1845, 1 vol. in-4°), dit qu'il y a sur les bords de l'Indus un temple devant lequel les crocodiles, au dire des habitants, ne manquent jamais de s'arrêter, et, pénétrés de respect pour la divinité qui réside en ce lieu, ils lui tournent, non pas la queue, mais la tête.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

## ÉMÉRILLON D'AMÉRIQUE.

Emérillon d'Amérique (*Falco sparverius*). — Dessin de Freeman, d'après Audubon.

Cet oiseau, dont Buffon appelle le mâle *émérillon de Cayenne,* et la femelle *émérillon de Saint-Domingue,* est le *Falco sparverius* de Wilson. Il a été décrit et dessiné par les deux grands ornithologistes du nouveau monde ; mais si la figure, due à Audubon, que nous reproduisons ici, est la plus pittoresque, la description de Wilson est, de beau-

coup, la plus intéressante et la plus complète. L'un étudiait l'oiseau mort et en traçait l'anatomie sur les échantillons qui, des ports de l'Amérique, lui étaient expédiés en Écosse, où il surveillait l'impression de son grand ouvrage, tandis que Wilson, errant au fond des bois, autour des marais, au travers des *barren* stériles, au milieu des savanes herbeuses ou dans les champs cultivés, le long des haies et des taillis, surprenait le plus petit des faucons au sein de ses habitudes. Il a vu l'émérillon se poser sur les hautes cimes; il l'a vu tomber comme la foudre sur sa proie, petits serpents, souris, lézards, sauterelles ou même oiseaux, qu'il saisit dans ses cruelles serres lorsque, perchés sur quelque bout de branche, ils chantent en leur imprévoyante joie. Il a vu encore l'émérillon, poursuivi par le gobe-mouche à ventre blanc, fuir devant le faible et courageux oiseau qui défend son nid et sa couvée avec une si héroïque bravoure.

L'émérillon a tous les caractères propres à la tribu des faucons : le bec robuste, courbe dès sa base, armé au bout, des deux côtés, d'une dent aiguë; l'aile pointue, puissante, plus longue que la queue; le sourcil saillant; l'œil sombre, enfoncé dans une orbite fauve. La femelle a, du bec au bout des plumes bordées de blanc de sa queue, 11 pouces de longueur, et 23 d'une extrémité à l'autre de ses ailes étendues : le mâle, qui mesure un pouce de moins sur chaque dimension, est moins beau, moins fort, moins courageux; les sept taches noires qui entourent aussi sa tête se dessinent sur un blanc moins pur; l'hermine de son sein est parée de taches moins multipliées; le bleu de la partie supérieure de sa tête est plus ardoisé, la tache marron de la couronne semble plus brillante; du reste, il serait difficile de préciser des taches, des teintes si finement nuancées, si variées, qui changent, non-seulement selon le sexe de l'oiseau, mais suivant son âge; si bien que les naturalistes ont multiplié les espèces d'émérillons d'Amérique, variant les noms suivant les individus observés à différentes périodes de leur vie.

Cette espèce réside constamment dans toutes les contrées des États-Unis, de l'océan Atlantique à la mer Pacifique, nous dit Audubon; et Wilson en signale deux variétés : « La grande, à queue arrondie, habite plus particulièrement le nord du Maryland; la petite, à queue légèrement fourchue, hante les États du Sud... Les habitudes et les mœurs de ces oiseaux sont très-connues, poursuit le naturaliste. Leur vol est irrégulier; ils planent, suspendus en l'air à une même place, durant une minute ou deux, puis disparaissent soudain, lancés dans une autre direction. L'émérillon se perche au sommet d'un arbre mort, de quelque grand pieu planté au milieu d'un champ ou d'une prairie, et s'y abat, pliant ses longues ailes d'un mouvement si prompt qu'il semble s'évanouir à la vue. Il reste là, gardant une position presque verticale durant des heures, et seulement secoue parfois sa queue d'une façon rapide et saccadée. Un jour que j'observais un oiseau de cette espèce, perché à l'extrémité d'un large peuplier, à la lisière d'un bois, je le vis, au moment où je le couchais en joue, fondre sur un buisson de ronces à peu de distance; mon coup le frappa comme il touchait le taillis; je courus le ramasser, et je trouvai le plus petit de nos passereaux *(Fringilla pusilla)* pantelant entre ses serres. Nous avions, le faucon et moi, visé tous deux ensemble et malheureusement pour lui trop bien.

» Cet oiseau erre volontiers le long des haies et des vergers, où il guette les petits oiseaux : les sauterelles, lorsqu'elles sont abondantes, fournissent une bonne partie de sa prevende; et les lézards, les serpentins, les souris, sont ses mets de prédilection. Il apporte à ses repas une assez grande délicatesse : jamais il ne mange la proie qu'il n'a pas tuée lui-même, et, dans ce dernier cas, il rejette avec dédain le morceau qui ne lui paraît pas assez appétissant. Un de mes amis vit un jour l'émérillon saisir une souris blottie à terre et l'emporter sur le grand pieu d'une palissade. Perché là, il examina sa prise, puis la posa à côté de lui et l'y laissa. Peu après, le même oiseau fond sur une autre souris, et l'emporte droit à son nid caché dans le tronc d'un vieux chêne. Curieux de savoir pourquoi le faucon avait rejeté sa première proie, mon ami alla observer la souris abandonnée, qu'il trouva couverte de poux et d'une excessive maigreur. L'oiseau de proie s'était montré non-seulement délicat, mais prudent. Il y avait là un raisonnement très-sage : « Si » je porte ceci à mon nid, s'était dit l'émérillon, cette car» casse, qui ne vaut pas un coup de bec, le remplira de » vermine. »

Le récit que donne encore Wilson des querelles de la tribu nombreuse et remuante des geais bleus avec l'émérillon est plein d'intérêt :

« Durant la ravissante saison printanière, dit-il, lorsque de chaque buisson s'échappent des torrents d'harmonie, le geai, à travers le concert général, lance sa note retentissante, et remplit, dans les concerts des bois, le rôle du trompette en tête d'un régiment. Hardi et tapageur, cet oiseau possède d'étranges talents d'imitation et de moquerie : il se plaît surtout à taquiner l'émérillon. Du plus loin qu'il l'aperçoit il contrefait son cri, poussant ensuite, tout du haut de sa tête, de perçantes clameurs, comme si, percé par les serres aiguës, il gémissait, expirant sous leur mortelle étreinte. A ces accents de détresse, l'entière tribu des geais accourt à tire-d'aile, et chacun prend sa part de l'amusement général. Ils tourbillonnent autour de l'oiseau rapace, s'élancent, vont, viennent en toutes directions. Tandis que les uns contrefont l'aigre note de l'émérillon, d'autres affectent de pousser des cris, de feints gémissements, comme s'ils étaient attrapés; d'autres encore, blottis sous l'épaisse feuillée, se tiennent prêts à remplacer les acteurs fatigués, à s'élancer à leur tour et à jouer leur rôle dans l'attaque. Néanmoins la bouffonnerie se termine le plus souvent d'une façon tragique. Le faucon a, de son œil infaillible, isolé au milieu de la foule un de ses plus insolents, de ses plus gras provocateurs; il fond sur lui tout à coup, l'enlève, et le sacrifie à sa vengeance et à sa faim. Ce dénoûment funeste n'empêche pas que toujours, par je ne sais quelle étrange infatuation, de crainte peut-être d'être attaqués à l'improviste par l'émérillon s'ils le perdent un moment de vue, les geais n'assaillent et ne poursuivent cet oiseau de proie aussitôt qu'ils l'aperçoivent. »

---

## LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126.

### XIII. LOISIRS.

Aujourd'hui je me suis réveillé de bonne heure; le soleil matinal se glissait entre les rideaux de ma fenêtre et barrait la chambre d'un rayon étincelant dans lequel se jouaient d'innombrables atomes. Je me suis oublié quelque temps à voir tourbillonner ces mondes des infiniment petits qui ne sont qu'un degré de l'immense échelle de la création. Devant eux il m'a semblé que j'étais plus grand, plus fort; j'ai été plus content de ma condition d'homme.

Nous voilà aux premiers jours de l'automne, l'air du matin est déjà froid; je vois de mon alcôve les toits recouverts d'une légère dentelle de gelée blanche; la chaleur du lit m'en paraît plus douce; j'en jouis avec une volupté confuse. Au dehors, tout est en mouvement. Les chariots pesants font trembler les pavés, les cris des

marchands retentissent, des pas se croisent dans la cour, des voix se répondent; j'entends le palefrenier qui siffle son air habituel en faisant crier la poulie du puits banal; les oiseaux eux-mêmes gazouillent et picorent dans le jardin ou sur les toitures; le monde a repris sa rude journée, et avec elle recommencent les préoccupations, les débats, les sueurs. Tout s'agite et s'inquiète, tandis que moi je prolonge les douces sensations du réveil.

C'est la vieillesse qui me fait ces loisirs sans remords. Vétéran de la vie, j'ai le droit de regarder l'activité journalière sans y prendre part : ma tâche est achevée; assis au pied de mon œuvre, je puis croiser les bras; les dernières heures du soir sont à moi.

Je n'avais encore jamais réfléchi à ce privilége. La jeunesse est un noviciat forcé où temps, volonté, intelligence, tout est la propriété du maître. Nos pieds nous portent, mais ne se meuvent qu'au commandement. — La virilité nous impose des devoirs de chaque instant; — l'âge mûr alourdit le fardeau des responsabilités; — la vieillesse seule est véritablement libre. Le monde, dont nous étions esclaves, signe alors enfin notre affranchissement. A nous les longs sommeils, les promenades sans but, les causeries ininterrompues, les lectures capricieuses, les heures perdues à l'aise; nous n'avons plus là, à notre porte, les six jours de la semaine, criant comme le Barbe-Bleue du conte populaire : — Descendras-tu de là-haut?

J'enregistre cette nouvelle joie de la vieillesse. Désormais je tâcherai d'en jouir plus pleinement en me rappelant les mille chaînes dont l'âge m'a délivré.

Déjà ce matin j'ai prolongé, avec une sensualité réfléchie, cette douceur du lever tardif. Chaudement couché et regardant le soleil qui semblait tout égayer autour de moi, j'ai longtemps écouté les bruits de l'agitation et du travail qui bourdonnaient au dehors avec l'espèce de frissonnement voluptueux qu'éprouve celui qui se sent abrité lorsqu'il entend

Tinter sur la vitre sonore
Le grésil léger qui bondit.

Je me suis enfin levé; au premier coup de sonnette, Félicité m'a apporté mon chocolat.

— Quel temps, Félicité!

— Ah! oui, Monsieur, bien mauvais.

— Comment, mauvais! ne voyez-vous pas que le soleil brille?

— Eh! Monsieur ne voit-il pas la gelée blanche?

— Sans doute; mais l'air n'en sera que plus ferme et plus sain.

— Pas pour les jeunes laitues, Monsieur.

— Vous songez aux jeunes laitues, Félicité?

— Rapport qu'André en a semé.

Je souris, mais je comprends. Brave fille! elle n'a déjà plus que les préoccupations d'André; elle s'intéresse à tout ce qui l'intéresse! Qu'importe l'objet de cet intérêt? Ce qu'on aime est toujours assez grand pour unir quand on l'aime en commun.

Cependant, comme j'ai un autre baromètre que Félicité, je persiste à trouver la matinée belle, et je sors pour une promenade.

J'hésite d'abord sur la direction à prendre; rien ne m'appelle d'un côté plutôt que d'un autre; mon temps m'appartient et toutes les routes sont à moi. Enfin je me décide pour les grands coteaux. J'irai jusqu'à la maisonnette du père Bouvier; voilà longtemps que je n'ai vu ni lui ni son filleul Armand.

Je monte les petits sentiers qui serpentent au penchant de la colline. Les haies, presque complétement dépouillées de leurs feuilles, sont diaprées de baies rouges, brunes et jaunâtres, autour desquelles tournoient des volées d'oiseaux. Je traverse les friches dont les hautes herbes font trembler, à leurs sommets, de grosses perles de rosée; quelques vaches qui pâturent se retournent à mon passage en me jetant un regard vague et paisible. J'atteins le sommet et je m'arrête.

La vallée est à mes pieds, encore à moitié enfouie dans la brume qui s'élève lentement comme une fumée; autour de moi, rien que des bruyères d'où s'envolent des vanneaux avec leur cri plaintif. Plus bas sont dispersés des fermes et des villages. Je vois çà et là des charrues qui recommencent les sillons à travers les chaumes récents.

En reprenant ma route, j'en rencontre une traînée par un fort attelage et que conduit un jeune paysan; le soc fend la glèbe avec autant de facilité que la proue d'un navire fendrait les eaux. Assis sur le fossé, un paysan me regarde, il me salue; je le reconnais.

— Eh! c'est le vieux Job!

— Je vois que Monsieur ne m'a pas oublié, bien qu'il ne m'ait pas revu depuis longtemps.

— C'est la vérité, père Job; mais que faites-vous donc là?

— Je vois les autres continuer ce que j'ai commencé, Monsieur.

— Au fait, je me rappelle : ce champ était un taillis; c'est vous qui l'avez défriché?

— Lui et tous ceux qui descendent le versant. Quand je suis arrivé aux *mornières*, il n'y avait que des landes et des fourrés; à cette heure, le blé du bon Dieu pousse partout.

— Et vous avez plaisir à regarder votre œuvre?

— Je l'avoue, Monsieur; quand je vois les épis couvrir toute la pente jusqu'au ruisseau, je me dis : — Dieu peut te rappeler, père Job; tu laisseras quelque chose après toi.

Je l'ai félicité et j'ai pris congé; mais ses paroles me sont restées dans la mémoire; je les répète comme ces airs qui vous reviennent toujours et qu'on fredonne involontairement.

*Laisser quelque chose après soi!* n'est-ce point là, en effet, le but de la vie, que chacun atteint selon ses forces et sa condition? Le plus pauvre maçon, quand l'âge l'a courbé, peut regarder la maison qu'il a élevée; le vieux charpentier suit de l'œil le navire façonné par sa hache et qui revient des lointaines contrées avec les cicatrices de la tempête; le plus misérable journalier voit l'arbre qu'il a planté, la carrière qu'il a ouverte, le chemin qu'il a tracé; et tous peuvent se dire qu'ils ont attaché leur souvenir à une œuvre qui doit longtemps leur survivre. Mais moi, qu'ai-je fait de durable ici-bas? où est le monument qui doit marquer mon passage? Puisque le hasard de la naissance ne m'avait point destiné à transformer la matière, à dresser de mes mains un signe visible, pourquoi n'ai-je point trouvé place dans l'art, dans la science, ou, à défaut de génie, pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas au moins donné l'opulence? Que ne m'a-t-il permis d'attacher mon nom à quelque institution bienfaisante? D'où vient qu'il m'ait refusé ce qu'il accorde à d'autres : la gloire du bien accompli?

Cette ambition, qui n'avait fait jusqu'ici que traverser mon esprit, s'y attache maintenant et s'y acharne. Je me sens triste, humilié, d'avoir été condamné à une existence anonyme; de mourir tout entier pour les hommes le jour où le linceul se repliera sur moi. Je pense à la joie de laisser un de ces noms qui s'inscrivent à l'entrée des rues de nos capitales, qui décorent les palais, honorent les simulacres de bronze ou de marbre, et font de vous un parent du genre humain.

Ah! même sans prétendre à une pareille gloire, que n'ai-je pu laisser un souvenir plus modeste! être le grand homme d'un village! rattacher mon nom à l'école où

s'instruisent les enfants, à la promenade plantée où se reposent les vieillards! N'aurais-je survécu que dans la simple inscription de cette fontaine de granit qui borde là-bas le chemin et qu'orne le nom de celui qui l'a élevée pour le passant, mon ambition se serait déclarée satisfaite. Ce nom rappellera du moins la mémoire de l'homme qui le portait; pendant longtemps d'autres pourront le lire comme moi...

En me parlant ainsi, j'étais arrivé près de la fontaine et je cherchais l'inscription. Hélas! le marteau gouvernemental avait découronné l'humble monument, transformé maintenant, pour l'uniformité, en borne-fontaine; l'inscription avait disparu!

Je pensai alors à tant de noms plus célèbres qui n'avaient pas eu un meilleur sort; successivement effacés par la main des partis, ils ne reparaissaient que pour disparaître. Leur survivance dans la gloire n'était qu'une solidarité dans les révolutions. Ballottés du panthéon à l'égout, ils n'obtenaient pas même ce salut respectueux que l'on accorde au mort obscur qui passe; si leur éclat attirait l'applaudissement, il justifiait aussi l'injure.

Ah! que d'autres ambitionnent alors cette orageuse immortalité; mieux vaut disparaître de la scène que d'y laisser sa mémoire exposée à de tels retours. Je renonce à mes souhaits; je demande à Dieu pardon de ma révolte, et je dis comme le poëte :

Fuis ces champs de bataille,
Où l'insecte pensant
S'agite et se travaille
Autour d'un brin de paille
Qu'écrase le passant.

*La suite à une autre livraison.*

---

## PRAGUE,

### CAPITALE DE LA BOHÊME.

On raconte que jadis la Bohême était gouvernée par une jeune princesse d'une grande beauté et d'un esprit remarquable, appelée Libussa. Elle aimait un paysan du nom de Prémislas, habitant un village voisin du lieu de sa résidence. Libussa lui rendait de fréquentes visites, montée sur un coursier favori, qui connaissait par habitude la route du village, et ne manquait jamais de s'arrêter devant l'habitation de Prémislas; la princesse lui avait même appris à fléchir le genou devant le jeune homme. Un jour, Libussa, que l'on pressait depuis longtemps de se marier, rassembla les seigneurs bohêmes, dont l'esprit superstitieux lui était connu,




Vues de Prague. — La Tour du Pont. — Dessin de Grandsire.

et leur dit : « Je vais faire lâcher mon cheval, dix d'entre vous le suivront jusqu'à ce qu'il s'arrête : celui devant lequel il se sera arrêté, celui-là sera mon époux. » Les ordres de la princesse furent exécutés : l'animal docile, abandonné à lui-même, courut au village de Prémislas, qui était sur le seuil de sa porte, prenant un repas frugal sur le soc de sa charrue en guise de table, et il se prosterna devant l'humble paysan. A cette vue, les seigneurs, émerveillés de ce qui leur semblait un prodige, poussèrent des cris d'admiration et proclamèrent Prémislas époux de la belle Libussa et duc de Bohême. Le stratagème de la princesse avait complétement réussi. En souvenir de cet heureux événement, les jeunes époux fondèrent une ville qui devint plus tard la capitale de la Bohême. Telle serait, suivant la tradition, l'origine de Prague.

Prague (en bohême, *Praha;* en allemand, *Prag*), située par 50° 5′ lat. N. et 32° 5′ long. E., assise sur plusieurs montagnes, le long des rives de la Moldau, est une des cités

les plus anciennes et les plus pittoresques de l'Allemagne. Elle est divisée en quatre parties, dont chacune a un nom et un caractère particuliers; l'*Altstadt* ou Ancienne-Ville, la *Neustadt* ou Nouvelle-Ville, sur la rive droite du fleuve; sur la rive gauche, le *Kleinseite* ou Petit-Côté et le *Hradschin*. Ces quartiers sont réunis par un pont magnifique, commencé en 1358, sous Charles IV, et terminé seulement dans les premières années du seizième siècle, pendant le règne de Wladislas II. Il n'a pas moins de seize arches; sa longueur est de 520 mètres et sa largeur de 11. Sa construction a coûté 170 000 florins. A chacune de ses extrémités s'élève une tour fortifiée, théâtre de plus d'un sanglant combat; celle qui regarde la vieille ville conserve encore sur ses murailles des figures et des ornements sculptés,




La Tour de la Poudre. — Dessin de Grandsire.

ainsi que les armes de tous les pays avec lesquels la Bohême avait contracté autrefois des alliances. Mais la tour du Petit-Côté a été dépouillée de ses sculptures, dans la longue suite de guerres qui ont désolé Prague. Le pont de la Moldau est orné de vingt-huit grandes statues qui datent du dix-huitième siècle, au milieu desquelles on distingue saint Jean Népomucène, patron de la ville. Tout le monde sait que ce martyr fut précipité dans la Moldau, par ordre du roi Wenceslas, qui voulut lui arracher, mais en vain, les secrets de la confession de la reine. Népomucène est honoré aujourd'hui comme un saint par les habitants de Prague, qui, le 16 mai, célèbrent une grande fête en son honneur. De tous les environs affluent des troupes de pèlerins; les villes de Bohême envoient des députations; on dit même qu'il en vient des pays voisins attachés à la religion catholique. Ce jour-là, le pont est encombré de dévots qui s'agenouillent devant la statue brillante de lumière et ornée de verdure; c'est une procession continuelle. Quelques-uns

y passent la nuit en prières; les plus ardents restent à Prague pour y accomplir la neuvaine.

C'est à l'empereur d'Allemagne Charles IV (Charles I<sup>er</sup> comme roi de Bohême) que la ville doit l'établissement de ce pont monumental. Les Bohêmes ont pour la mémoire de ce prince beaucoup plus de vénération que les Allemands. Ne vous avisez point de leur dire que c'était un monarque d'un caractère pusillanime, qu'il trahissait la foi jurée, qu'il fit empoisonner son compétiteur à l'empire, et qu'il ne sut jamais défendre les droits de ses peuples contre les envahissements du saint-siége : Ce sont autant de calomnies, répondront-ils. Pour eux, Charles IV d'Allemagne n'existe point; ils ne connaissent que le Charles Ier de Bohême, celui qui, à peine sacré à Aix-la-Chapelle, fit transporter à Prague les insignes de l'empire, agrandit cette dernière ville, accorda de nombreux priviléges à ses habitants, appela dans ses murs des marchands de l'Italie et de l'Allemagne, enfin créa la célèbre université qui dans le principe n'eut pas de rivale en Allemagne. Telles étaient alors la prospérité et la richesse de cette ville, qu'un bourgeois pouvait faire à son maître un présent de 100 000 ducats, et Charles n'était pas homme à dédaigner un pareil cadeau; car ses finances étaient en si mauvais état qu'un jour il fut retenu en otage dans un cabaret, pour dette, et une autre fois, il vit ses équipages saisis par les bouchers de Worms, ses créanciers. Mais il faut dire à sa louange qu'il n'épargnait pas l'argent quand il s'agissait de fondations utiles : l'université de Prague en est une preuve éclatante. Fils de ce Jean de Luxembourg, roi de Bohême, qui combattit quoique aveugle et mourut avec la fleur des chevaliers français à la désastreuse bataille de Crécy, Charles IV avait été élevé à l'université de Paris; rentré dans ses États, il résolut d'y créer un établissement de ce genre. Il réussit au delà de ses espérances, car le *Collegium Carolinum,* ainsi qu'on l'appela dans la suite, qui ne comptait, la première année, que 722 étudiants, en reçut bientôt plus de 60000. Ceux qui le fréquentaient jouissaient de l'exemption des impôts et des tailles; il suffisait qu'un voyageur se présentât avec un passeport d'étudiant pour que ses bagages ne fussent point visités à l'entrée des villes. Les étrangers, Allemands, Polonais, Hongrois, y avaient la prééminence; Charles l'avait ainsi voulu. Mais les successeurs de ce prince n'imitèrent point cette sage conduite : aussi, sous Wenceslas, 36 000 étudiants abandonnèrent l'université de Prague, et allèrent chercher l'instruction ailleurs. Au reste, les troubles suscités par la doctrine de Jean Huss et de Jérôme de Prague, au quinzième siècle, vinrent interrompre les études paisibles. Pendant quatorze ans, la Bohême fut ravagée, les églises et les couvents pillés, des rues entières de Prague détruites par la flamme et le fer; les habitants de la nouvelle ville et ceux de l'ancienne étaient armés les uns contre les autres. Un peuple qui avait accueilli avec empressement les idées des hussites ne pouvait manquer d'applaudir aux tentatives de réforme de Luther et de Calvin. Lorsque l'empereur Mathias se départit, à leur égard, de la tolérance religieuse obtenue à force de sanglants combats, les Bohêmes s'insurgèrent et jetèrent par les fenêtres du château les deux commissaires impériaux, qui, lancés d'une hauteur de 80 pieds, ne se firent pourtant aucun mal : c'est ce que l'on a appelé la *Défénestration de Prague* (1618); deux colonnes élevées à l'endroit où les agents de l'empereur tombèrent et furent miraculeusement préservés par la Providence éternisent cet événement, qui eut des suites si terribles pour l'Allemagne, puisque ce fut en partie de là que naquit la guerre de trente ans. Ferdinand II marcha contre les révoltés, et la victoire de la *Montagne-Blanche,* en 1620, lui livra la Bohême avec sa capitale.

Au siècle suivant, en 1741, lors de la guerre de la succession d'Autriche, Prague fut conquise par les Français; mais le maréchal de Belle-Isle l'évacua en 1742. Alors eut lieu cette retraite vantée outre mesure (on l'a comparée à celle des dix mille), à laquelle prit part le jeune Vauvenargues. C'étaient les courtisans de Versailles qui la prônaient ainsi; mais à Paris, on jugea cet événement avec plus de sang-froid; les mauvais plaisants s'en égayèrent; il courut même, contre le maréchal, des chansons, dont l'une commençait par ces vers :

Quand Belle-Isle partit, une nuit,  
De Prague à petit bruit,  
Il dit, voyant la lune :  
— Lumière de mes jours,  
Astre de ma fortune,  
Conduisez-moi toujours.

Occupée par Frédéric II, en 1744, elle allait tomber de nouveau, en 1757, entre ses mains, quand la bataille de Kolin, gagnée fort à propos par le général autrichien Daun, la délivra de ce danger. C'est à Prague que fut conclu, en 1813, entre les souverains du Nord, le traité de la Sainte-Alliance; enfin Charles X, chassé de France, choisit, en 1833, cette ville pour refuge; il habita, au Hradschin, le *burg,* ou château fort, bâti, sur le modèle du Louvre parisien, par cet empereur Charles IV dont nous avons déjà parlé. Il s'y livra à sa passion pour la chasse, qui avait été un de ses amusements favoris quand il occupait le trône de France.

On voit que Prague est riche en souvenirs historiques. Nous avons insisté sur ce point et à dessein, car là est le caractère original de cette vieille cité, qui aujourd'hui se repose des luttes du temps passé en cultivant les arts de la paix, en développant son industrie et son commerce. A toutes les époques considérables, Prague a joué un rôle qui n'a pas été sans éclat pendant les troubles de la féodalité, pendant les guerres de religion, au temps de la renaissance des lettres, lors des guerres du dix-huitième siècle d'où naquit l'équilibre européen; dans notre siècle enfin, où les choses positives ont le dessus, elle se distingue par une grande activité industrielle. Cependant elle est loin de négliger les beaux-arts et les lettres, dont l'essor a été favorisé par la formation d'un musée national, en 1818, sous les auspices du comte de Kolowrat. Tous ces avantages réunis ont fait dire à un auteur qui peut-être pousse un peu loin l'enthousiasme national, en parlant de Prague : « On a rêvé une monarchie embrassant l'Allemagne entière, et on a cherché à cette monarchie imaginaire une capitale; si le rêve se réalisait, il faudrait choisir Prague comme la plus digne. » Dans cette capitale, les monuments grandioses ne manquent point.

Dans l'Altstadt, on admire le vieil hôtel de ville; la cathédrale de Thein, où les hussites, sous Ziska, prononcèrent le serment de la vengeance, et où se trouve le tombeau de l'astronome Tycho-Brahé, dont l'observatoire se voit sur le Hradschin; les bâtiments de l'université, etc. Dans la nouvelle ville sont répandus les beaux palais de la noblesse bohême. Au Hradschin, c'est l'église Saint-Gilles avec son mausolée de Népomucène en argent massif; c'est, avant tout, le château impérial d'où l'on jouit d'une vue magnifique. Le Wissehrad, non loin du Petit-Côté, renfermant l'arsenal, constitue une ville à part; nous en dirons autant de la *Judenstadt,* ou cité des Juifs, enclavée dans l'Altstadt : c'est là qu'un voyageur doit diriger ses pas, s'il aime les tableaux de mœurs étranges. Le quartier des Juifs, à Prague, n'est pas, à la vérité, aussi renommé que le *Ghetto* de Rome et la *Judengasse* de Francfort; mais qu'on aille visiter l'intérieur de leur synagogue noire de vétusté, surtout leur vaste cimetière, où se pressent une foule de générations éteintes, et on se demandera si ce n'est point là un curieux spectacle, trop dédaigné par les auteurs qui ont donné des

descriptions de la ville de Prague. A voir ces monuments d'une antiquité vénérable, on serait tenté d'admettre l'opinion des Juifs, lorsqu'ils prétendent que la race d'Israël s'établit dans la capitale de la Bohême peu d'années après son expulsion de Jérusalem!

## LES FORÊTS A LA MARTINIQUE (¹).

Ceux qui ne connaissent point les colonies ne sauraient se faire une idée de ce que nous appelons ici un grand bois ou une profonde ravine. Il faudrait pouvoir les mener en cet endroit où le sentier que nous nommons chemin de la Trace, passant sur la crête d'un morne, se rétrécit à la largeur d'une corde tendue, et laisse voir à droite et à gauche deux immenses nappes de verdure qui couvrent d'immenses abîmes et se déroulent à perte de vue jusqu'à l'horizon. La mer, parce que c'est le plus grand spectacle de ce monde, la mer seule peut ici servir de terme de comparaison, encore la mer en un jour de tempête, surprise et immobilisée tout à coup dans l'expression de sa plus haute furie; car la cime de ces grands bois retrace les inégalités du sol qu'ils couvrent, et ces inégalités, ce sont des montagnes de 7 à 800 toises et des vallées d'une profondeur analogue. Tout cela est caché, fondu, modelé par la verdure en de molles et immenses ondulations. On dirait des vagues de feuillages; seulement, au lieu d'une ligne bleue à l'horizon, c'est une ligne verte; au lieu de reflets bleus, ce sont des reflets verts, toutes les nuances, toutes les combinaisons que peut donner le vert : le vert foncé, le vert clair, le vert jaune, le vert noir. L'homme qui se trouve sur la crête du sentier peut se regarder comme un navire au milieu de l'Océan. Lorsque votre œil sera fatigué, si jamais on se fatigue à contempler la superficie de ce grand bois, essayez d'en pénétrer l'épaisseur. Quel inextricable chaos! Les grains de sable sont moins pressés que les arbres ne le sont ici : les uns droits, les autres courbés; ceux-là penchés en travers, tombés, entassés les uns sur les autres. Des lianes grimpantes, qui vont de l'un à l'autre comme des cordages aux mâts des navires, achèvent de boucher les vides de ce treillage; des parasites, non point des parasites timides comme la mousse ou comme le lierre, mais des parasites qui sont entés sur des arbres, dominent les troncs primitifs, les accablent, usurpent la place de leur feuillage, et retombent sur le sol en formant des saules pleureurs artificiels. Ce n'est point, comme dans les forêts du Nord, l'éternelle monotonie du bouleau ou du sapin: ici est le règne de la variété infinie; les espèces les plus diverses se coudoient, s'entrelacent, s'étouffent; tous les rangs, comme dans une foule d'hommes, sont confondus : le mol et tendre balisier étale son parasol de feuilles; à côté du gommier, qui est le cèdre des colonies, c'est l'aconat, le courbaril, l'acajou, le tendre-à-caillou, le poirier, le mapou, le bois de fer (autant nommer par leurs noms les soldats d'une armée). Notre chêne, le balata, force le palmier à s'allonger pour aller recevoir quelques rayons du soleil. Quant au sol, il n'y faut pas songer; il est aussi loin peut-être que le fond de la mer; depuis longtemps il a disparu sous un immense monceau de débris, espèce de fumier entassé depuis la création; on enfonce là dedans comme dans de la vase; on marche sur des troncs pourris, sur une poussière qui n'a pas de nom. C'est vraiment ici qu'on peut prendre une idée de la décrépitude végétale : une lumière lucide, verdâtre, semblable, en plein midi, à celle de la lune à minuit, confond tous les objets et leur donne une forme vague et fantastique. De temps en temps, l'oiseau appelé *siffleur* de montagnes fait entendre sa gamme chromatique de trois notes, dont les reprises monotones disposent l'imagination à l'attente des plus étranges choses. On dit que la mer, en un jour d'ouragan, est une magnifique horreur; je crois que, ce jour-là, les grands bois ne doivent lui céder en rien. Une profonde ravine n'est souvent qu'un grand bois étagé, perpendiculaire, qui s'élève sur votre tête, au lieu de se déployer à vos pieds : telle est la ravine dite *la Falaise*, qu'il faut traverser en allant de Saint-Pierre à la Basse-Pointe. Une belle prairie d'Europe, émaillée des plus belles fleurs, au plus beau jour du printemps, est moins riante à voir que ce rideau de verdure qui semble tomber du ciel. Il y a là, dans le feuillage, une magnificence de formes et de couleurs qu'il faut désespérer de décrire. Au fond coule la rivière la Falaise, entre des voûtes de bambous dont les ogives végétales vous feraient presque croire que l'ogive gothique des plus vieilles cathédrales n'a pas eu d'autres modèles. Il n'est pas de voyageur, je parle des plus pressés, qui n'éprouve, en traversant ces lieux, un enchantement inexprimable, un besoin secret, religieux, involontaire, de courber la tête et de payer à l'auteur de ce beau spectacle son tribut d'admiration.

(¹) Extrait de l'ouvrage du docteur Rufz, intitulé : *Enquête sur le serpent*. 1845.

## FIGURES DE BOIS MOBILES DANS LA GRÈCE ANCIENNE.

Il est question, dans quelques passages d'auteurs grecs, de certaines figures de bois mobiles, qui étaient mises en mouvement au moyen de vif-argent dont on remplissait l'intérieur de ces figures, et qu'on attribuait à l'ancien Dédale. Il paraît qu'elles étaient d'ébène et qu'on les employait, dans les fêtes de Bacchus, à produire certains effets de pantomime : c'étaient donc des espèces de marionnettes ou d'automates, pourvus intérieurement d'un mécanisme, au moyen duquel on leur faisait exécuter toutes sortes de mouvements grotesques et d'attitudes bizarres. Aristote cite une de ces figures de bois mobiles, qui était une Vénus; et un passage très-curieux de Platon prouve que ces sortes de figures devaient être assez communes. Il compare ces opinions fugitives qui n'ont aucune consistance dans l'esprit de l'homme, et celles que la véritable science y a fixées et pour ainsi dire rendues adhérentes, à ces « figures de Dédale, dont les unes, toujours en mouvement, parce qu'elles manquaient des ressorts propres à les arrêter, étaient de peu de valeur, les autres, plus précieuses et plus belles, avaient la propriété d'être stables. » Platon ajoute : « Peut-être n'avez-vous pas vu de ces figures, ou n'en avez-vous pas chez vous. »

RAOUL ROCHETTE, *Cours d'archéologie*.

---

Si tu veux te connaître toi-même, regarde, quand tu voyages, les tombeaux qui bordent la route. Là reposent les ossements et les cendres légères des rois, des tyrans et des sages, de tous ceux qui étaient fiers de leur naissance, de leur richesse, de leur gloire et de leur beauté. Aucun de tous ces avantages ne les a sauvés de la mort : tous partagent la même sépulture. MÉNANDRE.

## LE LIVRE DES PRODIGES,

PAR CONRAD LYCOSTHÈNES.

Voy. les Tables du tome XXI.

### PLUIES DE CROIX. — LES DEUX SOLEILS.

Les inductions sinistres que l'on tirait au moyen âge des innombrables météores atmosphériques, plus ou moins expliqués par la science, ne suffirent plus bientôt aux pré-

tendus interprètes de tant de prodiges. Pour frapper les esprits d'une épouvante qu'ils croyaient sans doute salutaire, et trompés d'ailleurs eux-mêmes par de bizarres théories, ils rêvèrent des phénomènes d'autant plus merveilleux qu'un art céleste les façonnait à dessein et comme pour avertir les populations. Tantôt c'étaient de petits turbans *mignonnement ouvraigés* qui étaient tombés du ciel dans quelque champ, non loin d'une cité d'Allemagne, et qui prédisaient une de ces invasions des armées musulmanes dont la journée de Lépante nous délivra ([1]); tantôt, et plus fréquemment encore, c'étaient des pluies de croix que l'on signalait sur des points divers, et presque toujours ce signe vénéré, après s'être multiplié dans les airs, venait briller sur les habits de ceux qui contemplaient le miracle.

Selon les récits de Lycosthènes, ce prodige ne s'était pas renouvelé en Europe moins de cinq ou six fois depuis l'an 367 de notre ère, à partir du jour néfaste où Julien l'Apostat, voulant réédifier le temple de Jérusalem, avait vu ses efforts impies confondus par le courroux divin. Tout le monde a présente au souvenir l'antique tradition qui fait sortir du sein des fondations ouvertes par ordre de l'empereur romain ces jets de flammes dévorantes qui consument les matériaux et les outils accumulés pour l'édification du nouveau temple. A l'issue de ces vaines tentatives, dit la légende, d'innombrables croix tombèrent sur le lieu consacré. Après avoir sillonné les airs de leurs traces lumineuses, non-seulement elles continuèrent à jeter leur éclat sur la terre, mais on les vit s'attacher aux vêtements des assistants émerveillés et se mêler à la trame des étoffes. Elles semblaient, par leur scintillement mystérieux, destinées à perpétuer le souvenir d'un événement formidable, qu'on ne pouvait cependant guère oublier. Tous les efforts humains furent inutiles, nous apprend le Livre des prodiges, pour faire disparaître cette broderie du divin ouvrier.



Erreurs populaires. — Pluie de croix en 1503.

Dès lors la chute des croix se renouvela dans le monde, mais ce fut avec infiniment moins d'éclat; quelquefois même ces croix descendaient comme des corps opaques dont on discernait mal la forme, et qui en tombant parmi les assistants laissaient leurs traces, comme si on les eût dessinées sur les vêtements avec une substance oléagineuse. Telles furent celles qui apparurent en Calabre et en Sicile vers l'année 746, et qui laissèrent de célestes vestiges sur les voiles des églises. Le même prodige se renouvela près de cinquante ans après; mais, en 1503, ce fut en Allemagne qu'il eut lieu, et cette fois, dit Lycosthènes, les croix qui s'attachèrent aux vêtements avaient la teinte du pain fait de pure fleur de farine. Le prodige posé en ces termes s'explique comme les pluies miraculeuses.

([1]) Voy. Simon Goulard, *Histoires prodigieuses*, etc.

Un phénomène fréquemment observé par la science, et dont le nom même explique suffisamment le brillant aspect,



Erreurs populaires. — Le triple Soleil de 1492.

la *parhélie* ([1]), qui multiplie les soleils par une sorte de mirage céleste, partageait avec les comètes le triste privilége d'annoncer les grandes catastrophes. Selon Lycosthènes, ces messagers éclatants du courroux divin apparaissaient quelquefois dans le ciel germanique sous un aspect tellement bizarre, que l'imagination du docte Wolfhart a fait indubitablement tous les frais de cet étrange phénomène. Les aspects divers sous lesquels se produit la double réfraction de l'astre sont innombrables dans son livre. Ce n'était pas seulement dans les régions du Nord que les parhélies frappaient les esprits de terreur. A Rome même et dans les villes scientifiques de l'Italie, siéges du mouvement intellectuel, la crainte qu'elles inspiraient aux populations n'était pas moindre qu'à Nuremberg ou bien à Rotterdam. Celle qui parut en 1469, par exemple, troubla au plus haut degré les esprits; et ce n'était certes pas sans sujet, nous dit le Livre des prodiges; mais heureusement le phénomène céleste annonçait aux hommes un grand triomphe pour compenser de grands revers. Dans la même année, Georges Scanderbeg, le fléau des musulmans, remporta une victoire signalée sur les Turcs, et la mort de Sforce, fils du duc de Milan, suscita des guerres déplorables en Italie. Florence fut désolée; l'Allemagne, troublée par de nouveaux combats, vit les ducs de Brunswick combattre leurs voisins. Des séditions violentes ensanglantèrent l'Angleterre. En 1492, la parhélie se combine, vers le mois de décembre, avec l'apparition successive de deux comètes, et certes ce n'eût pas été un phénomène trop magnifique pour annoncer la chute de Grenade et la découverte d'un nouveau monde; mais ce triple soleil a été vu en Pologne, et les prodiges sont pour le Nord. L'empereur Maximilien est vaincu par Ladislas, roi de Hongrie; Casimir, roi des Polonais, expire, et une grande portion de la ville de Cracovie est dévorée par les flammes à la suite d'un incendie fortuit.

([1]) De deux mots grecs, *parà*, proche, et *hélios*, le soleil : représentation du soleil dans une nuée.

## UNE PROMENADE DANS LE DEVONSHIRE.




Intérieur de l'église de Darmouth.

Je me trouvais à Cherbourg, vers 1832, lorsque l'invitation de quelques Anglais de mes amis me décida à traverser la Manche pour aller jouer mon rôle dans une fabuleuse partie de chasse au travers des terres marécageuses du Devonshire, et faire ample moisson d'oiseaux d'eau, canards, sarcelles, foulques, vanneaux et courlis. J'étais plus jeune alors d'une douzaine d'années, et, aujourd'hui encore, j'aime parfois l'aventure, et chercherais volontiers le danger. Au lieu donc d'attendre un paquebot, ou le départ de quelque bateau à vapeur, je fus charmé de trouver l'occasion d'un petit chasse-marée qui venait d'appareiller pour la pêche aux harengs. Le capitaine offrit de me déposer à Plymouth dès que je lui eus fait entendre que j'y étais attendu, et, charmé de sa courtoisie, je payai mon passage et m'embarquai sur son bord. A peine avions-nous quitté la rade, néanmoins, que le même homme qui m'avait vanté l'excellence de son grément et la sûreté de parages qu'il connaissait mieux, disait-il, que le pont de son navire, changea tout à coup de note et ne parla plus que des dangers d'une mer qui bat incessamment les blancs rochers d'Albion et nos blanches falaises. Sa mémoire se montra soudainement féconde en souvenirs lugubres, en récits de naufrages dont le dénoûment, presque toujours funeste, se terminait invariablement sur l'écueil ou tout au moins aux environs du phare d'Eddystone ([1]). Bref, il eut soin d'éviter les dangers dont il m'entretenait, et, se dirigeant à l'est, il s'écarta tout à la fois du port où je comptais descendre, et du phare redouté qui signale les écueils de l'entrée de la baie de Plymouth.

Le vent avait continué à fraîchir, la mer à moutonner, mon courage à décroître, durant ces récits qu'interrompaient souvent les ordres donnés à l'équipage; bientôt je cessai d'insister auprès du capitaine et de lui rappeler que mon rendez-vous de chasse était à Plympton, à deux lieues de Plymouth; bientôt même je cessai tout à fait de parler et d'entendre : le mal de mer paralysait toutes mes facultés. Loin de reprocher au rusé marin son manque de foi, l'intérêt secret qui le portait à calomnier la rade de Plymouth, tout uniment parce qu'il ne voulait pas s'écarter de sa route vers la mer du Nord, au-devant des bancs de harengs qui en descendent; loin de me plaindre enfin de l'infidèle nautonier, trop heureux d'être mis à terre n'importe où, je le remerciai de vouloir bien me descendre sur une plage qui m'était inconnue. Certes, le prince d'Orange, lorsqu'en 1688 la fortune plutôt que la tourmente le poussa dans la baie où je me trouvais, n'était pas plus content de poser le pied sur le sol dont il allait devenir roi que moi d'être déposé, à demi morfondu, sur cette même plage. Une fois en terre ferme, je compris et partageai l'enthousiasme de Panurge et de Sancho Pança « pour le plancher des vaches. »

Quand j'eus repris tout à fait conscience de moi-même, je m'informai de la position. L'hôte de la petite auberge où je m'étais réfugié parlait un anglais barbare que mes dix ans de séjour à Londres jadis me rendaient à peine intelligible : je sus cependant de lui que la ville dont je voyais pointer les clochers sur une hauteur au sud-ouest, jadis nommée Clifton (comme qui dirait *Roc-Ville)*, à cause de sa situation pittoresque, devait aujourd'hui son nom de Dartmouth à la rivière dont elle domine l'embouchure. Je consultai ma carte du Devonshire, et ce fut pour le coup que, me trouvant en pays de connaissance, je rendis grâce à la déloyauté de mon capitaine normand. Il m'avait mis au bord du Dart : c'était vers le Dartmoor, suite de marécages formés par cette rivière, que mes amis annonçaient devoir diriger leur battue. En suivant les détours du paresseux et limoneux cours d'eau dont je voyais l'embouchure, j'abordais la chasse à rebours et surprenais mes amis au milieu du *sport*.

([1]) Voy. t. II, p. 191, 192, etc.

Pour commencer saintement mon voyage, je grimpai la colline; je voulais visiter l'église qui la couronne et que j'avais remarquée de loin, prêt à y suspendre mon ex-voto, comme font nos marins dans les modestes chapelles protectrices de nos côtes.

Je fus frappé, en entrant, de la magnificence du sanctuaire, de la somptueuse richesse des monuments funéraires. Les gracieuses et frêles colonnettes, les élégantes découpures des ogives, les vastes et nobles arcades, rappelaient, celles-ci les restes de la simplicité du style roman, les autres la délicatesse de travail, les recherches compliquées du style gothique : en assignant à la date de l'édifice la fin du quinzième siècle et le commencement du seizième, lorsque le style perpendiculaire succédait au style flamboyant, je ne crois pas m'être trompé.

Quand j'eus admiré à mon aise et dans tous ses détails le vaste et noble édifice, je m'étonnai de n'y voir aucun de ces ex-voto, souvenirs qui témoignent des prières, des espérances, des souffrances et des joies des fidèles, et qui rappellent leur présence, même aux heures où l'église est silencieuse et abandonnée : les morts seuls se trouvaient représentés dans cette imposante solitude. Je quittais l'autre côté du détroit, où de petites barques suspendues devant les reliques des saints, des images, de mauvais petits tableaux, des coquillages, mille babioles de tout genre, offrandes quelquefois burlesques, font pourtant rêver aux dangers de la mer, et à cette étoile d'espérance vers laquelle, au milieu des périls qui l'environnent, l'âme du matelot se dirige, comme l'aiguille de sa boussole se tourne vers l'étoile du nord. Je ne trouvais ici rien de semblable : le temple était nu dans la majesté de ses arceaux de pierre.

Au sortir de l'église, je commençai mon pédestre voyage, muni seulement de mon fusil et de ma poire à poudre : j'avais expédié mes effets par un voiturier de Dartmouth, qui s'engagea à les faire parvenir sous deux jours à la campagne de mon ami. Tout le temps que je suivis la riante vallée où je m'étais engagé d'abord, j'aurais pu, à la douceur de l'air et à la beauté de la singulière végétation qui m'environnait, me croire dans les provinces méridionales de la France. Je voyais des myrtes en pleine fleur et des magnolias dont les énormes bourgeons semblaient prêts à s'épanouir. Mais ce que l'homme cherche avant tout, c'est la vue de l'homme, et le peu de paysans que je rencontrais sur ces routes de traverse, espèces de sauvages mal vêtus et d'humeur insociable, à mon approche rentraient dans leurs tanières, qui ne ressemblaient en rien à ces charmants *cottages* anglais dont je gardais le souvenir. Les rares échantillons de cette population clairsemée répondaient peu aux idées de prospérité et de bien-être suggérées par la splendeur des églises de Dartmouth et la beauté d'un château et de deux maisons de campagne entrevus sur mon passage.

Pourtant je finis par rencontrer un homme qui, au lieu de s'écarter à mon approche, venait au-devant de moi : c'était un triste échantillon de la population du lieu. Un effrayant labyrinthe de petites rides sillonnait son visage rugueux et tout ce qui se pouvait apercevoir de sa peau tannée; le mouvement oscillatoire de ses épaules sous la cotte de mailles de haillons qui les recouvrait mal me poussa instinctivement à me retirer en arrière, tandis qu'il me débitait, sur un ton de fausset lamentable et monotone, un long conte de misère, appris évidemment par cœur, et que la véritable histoire du mendiant aurait probablement dépassé en fait de souffrances et de dégradation. Je remis mes gants avant de faire mon aumône, et continuai ma route, les pensées moins agréablement occupées qu'au début.

*La suite à une autre livraison.*

---

## LA DERNIÈRE ÉTAPE.

### JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138.

### XIV. LE VIEILLARD DE VIRGILE.

J'ai trouvé le père Bouvier dans sa maison. Bien qu'il soit mon aîné de près de dix années, il continue à labourer son jardin, à soigner sa chèvre et à élever ses canaris. Il n'est servi que par lui-même; ce qui fait, comme il le répète gaiement, qu'il est toujours content de son serviteur.

Je l'ai surpris occupé à tourner une soupe de citrouille qu'il voulait quitter pour me recevoir; afin de le forcer à rester, je me suis assis au coin de l'âtre.

— Eh bien, père Bouvier, je suis heureux de voir que vous soyez toujours d'aussi belle humeur, lui ai-je dit en regardant sa figure joviale.

Il s'est mis à rire.

— Eh! père éternel! le moyen d'être mécontent quand rien ne vous manque! s'est-il écrié.

J'ai promené rapidement les yeux autour de moi sur ce pauvre intérieur qui n'a que les quatre murs blanchis à la chaux, un lit, une table, un bahut et deux chaises de paille; le vieillard n'y a point pris garde

— Êtes-vous entré par la cour? a-t-il repris.

— Oui.

— Eh bien, alors, vous avez vu le changement?

— Quel changement?

— Comment! vous n'avez point remarqué? Il n'y a plus de puits; j'ai une pompe, une pompe à balancier, comme les millionnaires! C'est Armand qui l'a fait établir sur ses économies. Brave garçon! il trouvait qu'à mon âge un puits était fatigant et dangereux. Ces jeunes gens se défient toujours des vieux! ah! ah! ah!... Pas moins, la pompe est plus commode, je dois l'avouer.

— Il me semble avoir remarqué quelque autre chose de nouveau à l'entrée du jardin?

— Ah! les ruches. C'est juste, vous ne les aviez pas vues: je les ai achetées au printemps. Je ne suis pas bien sûr qu'il y ait profit; mais j'aime à entendre bourdonner ces mouches du bon Dieu autour de mes fleurs. Que voulez-vous? quand on est vieux, il faut bien s'accorder quelque chose. D'ailleurs je n'en ai payé qu'une; c'est encore Armand qui m'a donné l'autre.

— Fort bien; je vois qu'il continue à être pour vous ce qu'il doit être.

— Armand! s'est écrié le vieillard en laissant aller la cuiller de bois dans la soupe de citrouille; c'est un chérubin, Monsieur! si bon, si tendre, si attentif à tout ce qui peut me faire plaisir! ah! personne ne sait comme moi ce qu'il vaut.

— Et personne ne sait comme lui ce qu'il vous doit.

— Bah! bah! qu'est-ce que j'ai donc fait? a repris le vieillard en recommençant à tourner sa soupe; je lui ai donné ici place au feu et à la chandelle. Fallait-il pas le laisser sur le pavé... comme sa tante?

— Ah! vous m'y faites penser, que devient-elle?

— Mme de Lourière? Eh bien, il paraît qu'elle va mal. Ah! c'est une terrible femme, Monsieur! Elle se plaignait autrefois qu'Armand l'abandonnait (et notez qu'elle lui avait défendu de se présenter chez elle); pas moins, quand le garçon a su qu'elle menaçait de finir son écheveau, il a cru qu'il devait lui rendre visite. N'a-t-elle pas refusé de le recevoir, en faisant dire par sa domestique qu'il ne venait que pour son héritage! Naturellement, Armand n'y est plus retourné. Vrai, il y a des gens, Monsieur, qui sont comme des paniers à qui le bon Dieu a oublié de faire des anses; on ne sait par où les prendre.

— En tout cas, si votre neveu n'a rien obtenu de l'égoïsme de Mme de Louriére pendant sa vie, il héritera du moins de son aisance après sa mort.

— Je n'en sais rien, je n'en sais rien; la vieille est fantasque comme le péché. J'ai peur que tout n'échappe à Armand. Ces espoirs d'héritage sont trompeurs, Monsieur; on marche nu-pieds pendant vingt années en attendant les souliers d'un mort, et quand on accourt pour les chausser, on les trouve parfois aux pieds du voisin.

— Soupçonneriez-vous donc à Mme de Louriére quelque intention de legs?

— Qui sait? Mlle Françoise, la servante, est une fine commère qui a creusé un fossé autour du logis; personne n'y arrive plus sans sa permission; et bien sûr qu'elle ne le fait pas à bonne intention. Il suffit de voir sa figure de sainte Nitouche! Cette fille-là, Monsieur, c'est le mensonge en bonnet. Vous verrez qu'elle volera la succession d'Armand.

— J'espère qu'il saura s'en passer.

— Oh! c'est sûr qu'il n'y pense pas, lui; mais moi j'y pense. Le cher enfant vit à grand'peine de ses leçons, voyez-vous; puis il a des projets que cette petite fortune assurerait. Si sa tante le savait, j'ai toujours idée qu'elle n'aurait point le cœur de le déshériter. J'aurais voulu pouvoir lui expliquer la chose; mais elle a refusé de me recevoir : elle me déteste; je vous demande pourquoi?

— Parce que vous avez fait en faveur de son neveu ce qu'elle eût dû faire elle-même, père Bouvier. Votre bonne action lui est un reproche.

— C'est donc bien malgré moi, Monsieur; car, loin de l'accuser, je la plains; elle a perdu l'amitié d'Armand qui était comme qui dirait sa propriété. Ah! si elle savait ce qu'elle vaut, gage qu'elle en voudrait sa part! Faudrait seulement quelqu'un qui pût lui faire comprendre la chose. Monsieur ne la connaîtrait point, par hasard?

— Pardon, je l'ai beaucoup vue autrefois, et si je pouvais quelque chose pour votre protégé...

Le père Bouvier m'a saisi le bras :

— Ah! monsieur Raymond, faites ça, s'est-il écrié, et le bon Dieu vous le revaudra! Qu'elle ne déshérite pas son neveu par malice de vieille femme; qu'elle lui permette d'être heureux après elle sans qu'il lui en coûte... Et, tenez, ajouta-t-il en baissant la voix, j'aime mieux tout vous dire : le garçon voudrait se marier, et celle qu'il a choisie y met, comme lui, toute son espérance; mais le père ne veut pas d'un gendre sans légitime. C'est donc pour ces deux pauvres enfants le repos, le bonheur, tout leur avenir peut-être! Ah! Monsieur, si vous pouviez expliquer la chose à Mme de Louriére!

— Je le tenterai.

— Vrai?

— Dès demain.

Il m'a serré la main avec attendrissement :

— Que le ciel vous paye pour nous, monsieur Raymond! s'est-il écrié. Je ne vous remercie point... parce que je ne trouve pas les mots... qu'il faudrait... mais, voyez-vous, si les choses tournent selon la justice et que je voie l'enfant content de vivre, tout sera dit pour moi; je pourrai fermer les yeux en répétant au roi du ciel, joyeusement et sans effort : « Que votre volonté soit faite! »

En parlant ainsi, il m'avait reconduit malgré mes objections; il a fallu traverser son jardin, où les touffes d'asters et de chrysanthèmes épanouissaient encore, çà et là, leurs couronnes fleuries; lui-même m'en a cueilli un bouquet, auquel il a joint quelques roses du Bengale déjà pâlies par les froides bises d'automne, et nous nous sommes séparés avec des souhaits réciproques de paix et de santé.

Lorsque je me suis retourné, au premier pli de la colline, le bon vieillard n'était plus sur le seuil de son courtil, et la maisonnette avait disparu derrière les massifs de coudriers; mais une colonne de fumée inclinée par la rafale en indiquait encore la place.

J'ai béni en mon cœur cet humble foyer dont le maître avait trouvé l'abondance dans la modération, la force dans le dévouement, le contentement dans l'amour, et j'ai longtemps pensé au vieillard de Virgile dont l'heureuse vie est bornée par une haie fleurie sur laquelle butinent les abeilles, et qui, la tête repliée sur son bras, écoute les chants éloignés de l'émondeur qu'accompagne le roucoulement des colombes. Rêve charmant que le poëte des Églogues reprend dans les Géorgiques; mais rêve païen où les joies de l'âme sont oubliées. Que ton vieillard dorme doucement, ô Virgile! bercé par le murmure des feuilles et par les rumeurs de la source voisine; le sommeil de celui-ci est encore plus doux; car, au milieu de ces voix berceuses de la création, il entend celles qui chantent en lui-même et qui lui rappellent le bien qu'il a fait.

### XV. MES SENSUALITÉS.

En rentrant, j'ai trouvé un feu clair allumé dans le salon et mon couvert dressé. La promenade avait aiguisé mon appétit; je me suis établi dans mon grand fauteuil, les pieds sur les chenets; devant moi est le bouquet du père Bouvier, dont la fraîche senteur semble m'apporter une brise de la campagne; la flamme soupire doucement à mes pieds; le vent, qui a grandi, siffle le long des corridors, et j'entends, dans la pièce voisine, les roulades de mon serin qui, de sa cage, salue le soleil.

Mon être s'épanouit dans cette atmosphère de calme harmonieux; je sens mon cerveau se détendre, mon cœur s'élargir. Jamais, au temps de la force et de l'activité, je n'avais éprouvé cette pleine quiétude, cet abandon de moi-même, au doux roulis des habitudes domestiques.

Naguère encore mes loisirs mêmes étaient inquiets; c'est seulement depuis que la vieillesse m'a fait les heures désoccupées que je jouis pleinement de la paix du foyer et que j'en savoure les douceurs dans toutes leurs nuances, que la vie journalière m'emporte enfin sans que je la conduise.

Il y a dans le bonheur des jeunes années quelque chose de violent qui précipite la sensation, je ne sais quoi d'excessif qui met une saveur âcre au fond même du plaisir. Livré à la fiévreuse activité du sang, on ne s'arrête point aux joies, on les traverse. C'est seulement quand le temps a amorti cette fougue entre l'âge mûr et la caducité, que nous pouvons être heureux à l'aise. Il y a un printemps de la vieillesse qui est la véritable prise de possession des jouissances paisibles; jusqu'à elle, on a dépensé en prodigue, alors enfin on arrive à connaître la monnaie du bonheur.

J'en suis là, et j'en veux profiter. Que d'autres se fassent stoïques à la manière de Cratès, qu'ils n'accordent rien à cette *guenille* dont Dieu a pourtant fait le vêtement d'une essence immortelle, nous oserons nous écrier avec le bonhomme Chrysale :

Guenille est fort bien dit; ma guenille m'est chère!

Avant qu'elle retourne à la terre, nous ne lui refuserons aucun des innocents bien-êtres qui peuvent la réjouir et retentir jusqu'à l'âme en joyeux échos. Dieu n'a-t-il pas dressé lui-même devant nous la création comme un éternel festin? Ne nous a-t-il pas dit : — Sème le grain, et je te donnerai l'épi; greffe l'arbre, le fruit mûrira pour toi; fouille les forêts ou les eaux, et tout ce qu'aura surpris ton

adresse t'appartiendra. — Jouir est la récompense d'acquérir. Usons donc sans remords de ce que nous devons à notre labeur. O dernières journées! non, je ne vous dépouillerai pas de ce que Dieu vous a laissé, je ne vous ferai point plus moroses qu'il ne vous a faites; mais je rappellerai toutes les joies qui vous connaissent encore pour qu'elles dansent en chœur à la clarté de votre soleil couchant, et vous accompagnent jusqu'au soir de leurs douces chansons.

Comme je quittais la table pour me rapprocher du feu, Roger est arrivé; nous avons pris ensemble le café. Je lui ai répété les vers de Delille sur ce nectar mêlé

> Au miel américain
> Que du suc des roseaux exprima l'Africain.

Et, en revanche, il m'a annoncé que les chimistes, qui l'avaient déclaré impropre à la nutrition, venaient de découvrir le contraire : — ce qui expliquait pourquoi, depuis cinquante ans, la moitié du monde avait pu s'en nourrir au grand scandale de la science.

*La suite à une autre livraison.*

---

## LAC DE SAARNEN.

Le lac de Saarnen est un des quatre petits lacs particuliers au canton d'Unterwald. On le trouve sur son passage lorsque, venant de l'Oberland, on a traversé le Brunig pour gagner le lac des Quatre-Cantons.

Il n'a guère qu'une lieue de longueur et une demi-lieue de largeur. Sur ses bords a été bâti le bourg de Saarnen,




Lac de Saarnen. — Dessin de Karl Girardet.

chef-lieu du haut Unterwald. A peu de distance s'élève le Lendenberg, d'où la vue embrasse un panorama admirable. On a sous ses pieds le lac de Saarnen, encadré de ses rives pittoresques; plus loin des alpages, et à l'horizon les montagnes Bernoises; de l'autre côté, l'Aar traverse une vallée verdoyante, et va se jeter dans le lac de Lucerne, que l'on aperçoit entouré de ses cimes nuageuses, au delà de la forêt de Kern.

C'est au haut du Lendenberg que s'étaient fortifiés autrefois les seigneurs qui dominaient l'Unterwald. Les ruines de leur château ont été transformées en gradins grossiers, où viennent s'asseoir maintenant les habitants de cette belle contrée pour discuter les affaires publiques, choisir leurs magistrats et leurs députés. Près de ce berceau de l'antique tyrannie autrichienne, ainsi changé en forum agreste pour un peuple libre, on voit l'arsenal où sont rassemblées les armes qui leur permettent de défendre, au besoin, leur indépendance, et le tir dans lequel chacun d'eux s'exerce à cette défense.

La bravoure des paysans de l'Unterwald a eu plusieurs occasions de se signaler, ainsi que l'histoire de la Suisse en fait foi. Unis à Schwytz et à Uri, avec lesquels ils formaient, de temps immémorial, une confédération connue sous le nom de ligue des Waldstetten, ils furent les véritables fondateurs des cantons helvétiques, et prirent une part brillante aux glorieux combats de Sempach et de Morgarten.

En 1798, Unterwald, uni à ses deux anciens alliés, eut encore occasion de montrer son courage. Les trois petits cantons repoussaient la constitution unitaire qui venait d'être proclamée en Suisse sous l'influence française : tous les ordres, toutes les menaces du directoire helvétique demeurèrent inutiles. En défendant leur ancienne constitution, Schwytz, Uri et Unterwald croyaient défendre des conquêtes cimentées par le sang de leurs pères. Douze mille Français durent marcher pour les soumettre. La bataille se livra le 9 septembre 1798. Les Suisses n'étaient que deux mille, mais retranchés dans les montagnes. La lutte dura neuf heures avec un acharnement sans exemple. Les femmes, les vieillards, les enfants, combattirent comme les jeunes

gens. Dix-huit jeunes filles moururent, les armes à la main, près de la chapelle consacrée à Winkelried. Non loin de Stantz, chef-lieu du bas Unterwald, quarante-cinq hommes de Nidwalden résistèrent longtemps à un bataillon entier.

Cet indestructible attachement pour leurs vieilles institutions a été encore depuis l'occasion de sérieux débats entre les grands et les petits cantons. Le *Sunderbund* n'avait pas, au fond, d'autre cause ; cependant le temps fait son œuvre, et insensiblement Unterwald, comme Uri et Schwytz, s'accoutument aux nouvelles lois et à la vie commune qui tend à amoindrir, en Suisse, les distinctions cantonales.

## LE TESTAMENT DU MAJOR MARTIN.

Il y avait à Lyon, en 1756, un jeune homme nommé Claude Martin. Il était fils d'un tonnelier, et avait laissé entrevoir, dès son enfance, une intelligence remarquable. On lui avait




La statue du major Martin, fondateur de l'école la Martinière, à Lyon, par Pradier. — Dessin de Chiapory.

enseigné à lire et à écrire, mais il avait appris tout seul les mathématiques, et il montrait beaucoup de goût pour la physique. Quelques voisins trouvaient qu'il perdait son temps à ces études, mais elles devaient le mettre un jour dans une position qu'il n'aurait pas même osé rêver. En attendant il était mécontent de son état, et il résolut de s'engager. Il avait une belle-mère qui avait vainement cherché à le détourner de faire ce qu'elle appelait une folie. Le voyant prêt à partir, elle lui jeta à la tête un rouleau de pièces de vingt-quatre sous en lui disant : — Tiens, malheureux, puisque tu veux nous quitter, songe bien à ne revenir ici qu'en carrosse.

Claude Martin exécuta son projet, et fut choisi pour faire partie des gardes que le comte de Lally emmenait dans l'Inde.

L'escadre française, partie du port de Brest le 20 février 1757, n'entra dans la rade de Pondichéry que le 28 avril 1758. On sait avec quel courage, avec quels talents militaires, le comte de Lally, Irlandais d'origine, s'efforça de relever la fortune de la France, et de balancer l'influence

anglaise sur la côte du Coromandel. Malheureusement les difficultés de sa position et le mauvais vouloir des agents de la Compagnie française, qui régnait à Pondichéry, aigrirent son caractère naturellement impérieux. Prêt à sacrifier sa fortune et sa vie pour humilier les oppresseurs de l'Irlande, il exigeait de ses subordonnés le même dévouement. Il aurait voulu leur voir supporter sans murmure des privations et des dangers qu'il partageait avec eux. De nombreuses révoltes éclatèrent, suivies de rigueurs plus grandes, et d'un redoublement de haine contre cet homme que les habitants de Pondichéry appelaient étranger, quoiqu'il montrât un cœur bien plus français que le leur. La désaffection et les souffrances furent portées si loin que beaucoup de soldats désertèrent et passèrent dans les rangs anglais. Claude Martin (c'est avec regret que nous sommes forcé de le rappeler) fut de ce nombre. Toutefois, pour désonérer d'autant sa mémoire, nous ferons remarquer qu'à cette époque, dans nos armées, surtout au loin, le changement de drapeau était beaucoup moins odieux que de nos jours : il semble que le soldat n'eût pas au même degré que dans notre siècle le sentiment de ses devoirs envers le pays, et de ce qu'il y a de noble et d'élevé dans sa profession : recruté souvent par de mauvais moyens, condamné à ne jamais s'élever aux rangs supérieurs de la hiérarchie militaire, parfois mal commandé, obligé de verser son sang pour des intrigues ou des ambitions qui n'intéressaient pas toujours la Francee, il ressemblait, à maints égards, plus à un mercenaire qu'à un soldat citoyen. « Il n'est point d'armée, disait Voltaire, où la désertion soit plus fréquente que dans les armées françaises, soit inquiétude naturelle de la nation, soit espérance d'être mieux traité ailleurs. » Pendant le siége de Madras par Lally, deux cents déserteurs français passèrent dans le fort Saint-George; c'était la dixième partie de l'armée.

Ce fut plus tard, et pendant le siége de Pondichéry, que Martin suivit ce triste exemple. Il obtint, dans l'armée britannique, le grade de sous-lieutenant, avec la permission de quitter le théâtre de la guerre et de passer dans le Bengale. Sa bonne conduite le fit bientôt nommer capitaine. Envoyé à Lucknow pour lever la carte des environs, il plut au nabab d'Aoud, qui le créa inspecteur de son artillerie : sa faveur devint encore plus grande sous le successeur de ce prince. Non-seulement il lui rendait des services sérieux, mais encore, grâce à son ancien goût pour la physique, il savait l'amuser par d'ingénieuses applications des sciences européennes. Amuser le prince, dans un pays despotique, c'est être digne des plus hautes récompenses : aussi Martin se vit-il bientôt possesseur d'une grande fortune. Lorsque la guerre éclata entre Tippoo-Saëb et les Anglais, il offrit à la Compagnie des Indes un certain nombre de chevaux, et reçut d'elle, en récompense, le grade de colonel. En 1796, il obtint celui de major général. Il était comblé d'honneurs et de richesses, lorsqu'il mourut, le 13 septembre 1800, âgé de 68 ans. Il laissait un testament écrit par lui le premier jour de cette même année 1800, et couvrant 80 pages de papier.

En voyant ce testament, imprimé par un arrêté du préfet du Rhône, magnifiquement relié en maroquin rouge, doré sur tranche, et déposé à la bibliothèque du conseil d'État, la première pensée qui vient à l'esprit, c'est le contraste qui se trouve entre l'humble naissance de Claude Martin et cette manifestation presque royale de ses dernières volontés. Le fils du tonnelier de Lyon, le pauvre soldat de Pondichéry, protége encore, du fond de son tombeau, la destinée de tous ceux qui lui ont été chers; il allége les souffrances d'une multitude de pauvres dans les contrées les plus diverses; il donne à une foule d'enfants du peuple les moyens d'acquérir, si ce n'est une position semblable à la sienne, au moins les choses nécessaires pour assurer la jouissance de la vie et sa dignité. A mesure qu'on lit ces dispositions, remplies de bonhomie et de bon vouloir, on se sent plus disposé à être moins sévère envers le testateur au souvenir de la faute si grave de sa jeunesse, en faveur du bien qu'il a fait plus tard avec réflexion. On lui pardonne également l'innocente vanité qui se dévoile dans quelques-unes de ses prescriptions. Lui-même s'en justifie, d'ailleurs, par une raison qui a bien quelque poids. Après avoir indiqué de quelle manière les sommes qu'il laisse doivent être converties en établissements charitables : « Je désire, dit-il, que mon nom, comme donateur, soit connu après ma mort. La même ambition peut engager d'autres que moi à créer des établissements charitables, notre espèce étant surtout influencée par l'ambition et par l'amour-propre. J'espère donc qu'on me pardonnera cette idée. En effet, quoique je me sois toujours efforcé, en faisant le bien, de ne pas être déterminé par la vanité, il m'est souvent arrivé de ne pouvoir me défendre d'un sentiment de ce genre. Aussi ai-je toujours encouragé chez les autres la vanité qui les portait à bien faire. Je me flatte qu'on me traitera avec la même indulgence; car je n'ai jamais cherché à augmenter ma fortune que par l'ambition de faire du bien. »

Le testament du major général Martin, écrit en assez mauvais anglais, et fort mal traduit, en plus mauvais français, par des experts de Lyon, comprend 34 articles. Par les 19 premiers, il donne la liberté à toutes les personnes qui ont composé sa maison et leur assure une petite fortune. Dans le 20e, il s'occupe de ses parents lyonnais : il lègue à chacun de ses deux frères de père la somme de 120 000 francs; à chacune de ses trois sœurs de père, la somme de 90 000 francs; à d'autres membres de sa famille, des sommes moindres, mais au total assez considérables.

Dans les articles 22, 23 et 24, il fait un retour sur lui-même, s'inquiète de la voie qu'il a suivie dans ce monde, et s'efforce d'assurer le salut de son âme. Ému de ces pensées, il déclare que depuis le moment où le tout-puissant créateur lui a départi la raison, il n'a pas cessé d'admirer la sagesse qui a présidé à la création et à l'existence de la terre et des astres innombrables du ciel; qu'il a été élevé dans la croyance d'un régulateur suprême de tout ce qui existe, bienfaisant pour tous, de quelque religion qu'ils puissent être; que cependant beaucoup de doutes à ce sujet ont assiégé son esprit, et qu'il n'a pas cessé de chercher le vrai moyen de mieux honorer le tout-puissant créateur; qu'en conséquence, il s'est efforcé d'étudier les différentes religions; qu'il a reconnu que toutes enseignaient une saine morale, l'adoration d'un seul Dieu, la pénitence des fautes commises, et recommandaient de faire aux autres créatures tout le bien dont on est capable; que quant aux cérémonies de l'Église catholique, dans laquelle il a été élevé, il demande pardon au Dieu tout-puissant de ne les avoir pas suivies; que du moins il s'est toujours efforcé de faire aux autres enfants du même père comme il aurait désiré qu'on lui fît; que toutefois, si l'orgueil, la négligence ou l'avarice, l'ont détourné d'agir suivant ce précepte, il espère se racheter, en quelque façon, de ses torts, par les dispositions suivantes.

Il lègue 450 000 francs aux pauvres de Lucknow, de Chandernagor et de Calcutta, les intérêts de cette somme devant leur être distribués en nature par des prêtres catholiques, protestants, musulmans et hindous.

De plus, il lègue à la ville de Calcutta la somme de 600 000 francs pour fonder l'institution la plus utile au bien public, ou pour établir une école afin d'élever un certain nombre de pauvres enfants des deux sexes, de les mettre en apprentissage et de les marier. Il ordonne, en

outre, que cette école reçoive le nom de la Martinière, et que, sur une de ses murailles, soit fixée une inscription portant qu'elle a été fondée par le major général Martin, né le ..... janvier 1735, à Lyon, mort le ....., à .....

Enfin, par l'article 25 de son testament, il dispose ainsi qu'il suit :

« Je donne et lègue la somme de 600 000 francs pour être placée à intérêts dans les fonds les plus sûrs de la ville de Lyon, en France, sous la protection du magistrat de cette ville. Cet intérêt servira à établir une institution pour le bénéfice public de cette ville. L'Académie de Lyon décidera quelle est la meilleure institution qui pourra être entretenue avec la somme léguée, et si on ne trouve pas mieux, on suivra l'indication contenue dans l'article 24. L'institution portera également le nom de la Martinière ; elle aura une inscription semblable à celle de Calcutta, et sera établie sur la place Saint-Saturnin, où j'ai été baptisé. Tous les ans, on mariera deux jeunes filles, en donnant à chacune 200 livres tournois, et 100 livres pour les dépenses du mariage. Si l'institution est une école, il y aura un sermon et un dîner, tant pour les écoliers et écolières que pour les mariés, et l'on portera un toast en mémoire du fondateur. Une médaille de 50 livres, avec un prix de 200 livres, seront donnés à l'élève qui se sera le mieux conduit pendant le cours de l'année. Il y aura, en outre, un prix de 100 livres pour le second en bonne conduite, et un prix de 60 livres pour le troisième. J'espère que le magistrat de la ville protégera cette institution ; et, en cas que la somme ci-dessus allouée ne soit pas suffisante, je donne en addition une somme de 150 000 francs. Un de mes parents mâles, résidant à Lyon, pourra être fait administrateur et exécuteur testamentaire, conjointement avec quelqu'un nommé par le magistrat pour être régisseur de ladite institution. Ces régisseurs doivent avoir une commission économique pour leur peine, prise sur l'intérêt de la somme ci-dessus énoncée. Je donne aussi et lègue la somme de 12 000 francs par an, qui sera remise au magistrat de Lyon, pour libérer autant de prisonniers qu'il sera possible parmi ceux qui sont détenus pour de petites dettes. Cette libération aura lieu le jour anniversaire de ma mort, et l'on aura soin de faire savoir que le major général Martin a donné la somme de 12 000 francs pour libérer de pauvres prisonniers, afin que, si mes administrateurs négligeaient de le faire, quelque personne charitable pût en informer le magistrat de Lyon, et les contraindre à être plus réguliers dans leurs payements. »

Les derniers articles du testament du major général sont consacrés à des dispositions relatives à l'aménagement de ses biens, et aux mesures à prendre après sa mort. Il n'oublie pas ce qui concerne son enterrement. Son corps sera embaumé et placé dans un double cercueil de plomb et de bois. Son tombeau doit être érigé dans sa maison de Lackparra, nommée Constantia. Il sera couvert d'une table de marbre sur laquelle on inscrira : « Le major général » Claude Martin, né à Lyon le ..... janvier 1735, arrivé » dans l'Inde comme simple soldat, mort à ....., le ....., est » enterré dans cette tombe. Priez pour son âme. » Enfin il fonde une rente annuelle de 320 francs pour payer à perpétuité six domestiques chargés de garder ce tombeau.

Cette dernière disposition montre à la fois combien les services des hommes sont peu rétribués dans l'Inde, et quel luxe devait déployer pendant sa vie le fils du tonnelier de Lyon, puisqu'il lui faut encore six serviteurs après sa mort.

---

La mort seule peut tout à coup révéler l'homme à lui-même et lui apprendre à se connaître. A l'insolent, à l'orgueilleux, elle révèle leur néant : elle les abaisse, elle les rend à leur poussière, et les fait pleurer, gémir, se repentir ; elle leur fait haïr jusqu'à leur prospérité passée. Elle rectifie les comptes du riche et lui prouve qu'il n'est qu'un mendiant, un mendiant nu qui n'a de droits qu'au sable qui lui remplit la bouche. Elle présente à la beauté le miroir qui lui montre qu'elle n'est que difformité et pourriture, et la force de le reconnaître. O éloquente, juste, puissante Mort ! ce qu'aucun n'eût osé essayer, tu l'as accompli. Celui que le monde entier flattait, tu l'as jeté hors du monde et foulé aux pieds ; tu as confondu toutes les grandeurs exagérées, toutes les vanités, toutes les cruautés, toutes les ambitions de l'homme, et tu as recouvert le tout de ces deux petits mots : *Ci-gît.*

Sir WALTER RALEIGH, *Histoire du monde.*

---

## DE L'ÉLECTRICITÉ
### ET DU TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE SUR TERRE ET SOUS MER (1).

I.

Aurait-on pu soupçonner, il y a quelques dizaines d'années, que l'on ferait voyager la pensée avec une vitesse près de laquelle, non-seulement la vitesse des chemins de fer, mais encore la vitesse du boulet de canon, la vitesse même de la terre autour du soleil, serait aussi lente que la vitesse du limaçon qui rampe est lente quand on la compare à la vitesse du cheval de course anglais ou arabe, ou même à la vitesse de l'hirondelle ? C'est cependant ce que la télégraphie électrique a réalisé.

Une seconde est plus que suffisante pour transmettre un signal de Paris à Marseille sur les fils électriques. Ce petit intervalle de temps suffirait même pour transmettre ce signal d'un bout du monde à l'autre, sur des fils convenablement disposés.

Rappelons par quelle suite de découvertes scientifiques sur ce merveilleux agent physique, l'électricité, on est parvenu à ce résultat aussi merveilleux en lui-même qu'utile dans la pratique.

Depuis une haute antiquité, c'est-à-dire depuis Thalès, 600 ans avant notre ère, on avait remarqué qu'une substance, connue aujourd'hui sous le nom de succin ou ambre jaune, et que les Grecs nommaient *électron*, jouissait, étant frotté, de la propriété d'attirer les corps légers. C'est une expérience que font maintenant les enfants en frottant un bâton de cire à cacheter ordinaire sur une portion de leur vêtement, et en le présentant à un fil ou à des barbes de plume, qui s'élancent aussitôt vers la cire électrisée. Vers le milieu du dix-septième siècle, Otto de Guericke, l'inventeur de la machine pneumatique, pour opérer plus en grand, fondit une boule de soufre *grosse comme la tête d'un enfant*, et, la faisant tourner sur des pivots avec un coussin qui frottait contre sa surface, produisit un effet bien plus grand, mais toujours limité à l'appareil même. Deux Anglais, Gray et Wheler, voulurent transporter l'effet électrique à distance, et, ayant disposé le long d'une galerie d'une centaine de mètres un fil métallique dont une extrémité touchait la boule de soufre, ils reconnurent que l'effet se transportait jusqu'à l'autre bout du fil, et qu'ainsi on pouvait faire arriver l'électricité à une distance quelconque de son origine. On pouvait donc déjà transmettre un signal à une certaine distance de la machine. Au milieu du siècle dernier, on avait déjà imaginé d'avoir autant de fils que de lettres, et, en faisant passer de l'électricité successivement par chacun de ces fils, on indiquait à un observateur placé dans une pièce autre que celle où était la machine électrique une série de lettres qui constituait une véritable dé-

(1) Voy., sur la télégraphie, sur l'électricité et ses applications, la Table des vingt premières années.

pêche. Un physicien, nommé Lesage, est un de ceux qui, il y a environ un siècle, construisirent avec le plus de soin ce joujou physique qui devait prendre plus tard une si grande importance (¹).

Mais la difficulté presque insurmontable d'isoler les fils métalliques et d'empêcher la perte de l'électricité rendait illusoire toute espérance d'atteindre à de grandes distances; car la pluie, l'humidité et mille influences atmosphériques faisaient perdre l'électricité à quelques centaines de mètres de la machine qui l'avait produite.

Tout à la fin du dernier siècle, Volta inventa la pile électrique. Cet instrument, comme la machine à frottement ordinaire, jouit de la propriété de donner de l'électricité; mais, par une particularité dont la théorie nous importe peu ici, le courant électrique parti de la pile, et voyageant le long d'un fil métallique, n'éprouve presque aucune déperdition en franchissant à ciel ouvert, et porté sur des poteaux, des intervalles de plusieurs centaines et même de plusieurs milliers de kilomètres, et cela avec une telle rapidité qu'au moment même où on lance le courant à Paris, il arrive immédiatement à Marseille. Les expériences les plus délicates n'ont pu encore permettre de mesurer, à peine même de constater, cette incroyable vitesse.

Pour fixer nos idées d'une manière bien précise sur la télégraphie électrique, ajoutons qu'en 1819 un physicien danois, Œrsted, trouva que le courant de la pile mettait en mouvement une aiguille aimantée placée sur son trajet. Ampère, en 1820, indiqua ce procédé comme un vrai télégraphe, qu'il appela télégraphe électro-magnétique.

Voici donc la manœuvre très-simple de notre télégraphie.

Une pile électrique, ou pile de Volta, est disposée à Paris au chef-lieu central de la télégraphie de France. Des fils métalliques d'environ quatre millimètres de diamètre partent dans toutes les directions et se tiennent, pour ainsi dire, prêts à transmettre l'électricité à Lille, à Strasbourg, à Marseille, à Toulouse, à Bordeaux et à Nantes. Dans ces diverses localités et dans les villes intermédiaires, des aiguilles aimantées attendent l'électricité envoyée de Paris pour manifester son arrivée par leur mouvement. Ce mouvement de l'aiguille est donc un véritable signal transmis de Paris. Qui croirait que ce seul indice peut fournir un alphabet tout entier? C'est pourtant là le plus usité et le plus sensible de tous les télégraphes, et il est si exclusivement usité en Angleterre, qu'il en a pris le nom de « système anglais. »

Mais, dira-t-on, avec une aiguille dont la pointe peut marcher à droite, à gauche, ou être en repos, comment pourra-t-on reproduire un nombre suffisant de lettres?

Voici l'opération :

Un mouvement à droite de l'aiguille sera, par exemple, la lettre E, un mouvement à gauche sera la lettre A, un mouvement à droite et un mouvement à gauche seront la lettre C; posons encore qu'un mouvement à droite et deux mouvements à gauche représentent la lettre F, que deux mouvements à droite et deux mouvements à gauche représentent la lettre N, et enfin que deux mouvements à gauche et trois mouvements à droite indiquent la lettre R, tout le monde verra que, pour envoyer en dépêche le mot France, il faudra faire faire à l'aiguille : 1° un *à droite* et deux *à gauche,* 2° deux *à gauche* et trois *à droite,* 3° un *à gauche,* 4° deux *à droite* et deux *à gauche,* 5° un *à droite* et un *à gauche,* 6° enfin un *à droite.*

Il faut avoir vu transmettre ces signaux, et surtout les avoir vu lire à la station où ils sont reçus, pour se figurer la promptitude avec laquelle volent les lettres alphabétiques et les signaux de convention attachés à tel ou tel mouvement de l'aiguille. On ne transmet pas moins de soixante lettres à la minute, et des signaux convenus indiquent de répéter un mot mal écrit ou mal compris. Une sonnerie, dont la détente est mise en mouvement par l'électricité, indique à l'employé stationnaire qu'il doit se préparer à enregistrer une dépêche, et, par le même procédé, il fait savoir à Paris qu'il est à son poste et attentif. La télégraphie française, indépendamment du système anglais, admet un système que tout le monde peut lire et écrire, quoique jusqu'à présent il ne soit pas permis aux particuliers en France, comme cela est permis en Amérique, de correspondre directement entre eux. Les dépêches sont forcément remises aux employés du gouvernement et transmises par eux. Ajoutons que, jusqu'ici, les intérêts les plus graves, soit relatifs aux questions de commerce, soit aux secrets des familles, n'ont encore donné lieu à aucune plainte qui ait en aucune manière compromis l'honneur de « l'administration française. »

Donnons à nos lecteurs un exemple de la transmission alphabétique ordinaire, et supposons qu'un amateur, un chef d'usine, un fabricant, veuille correspondre, soit d'un appartement à l'autre, soit d'un bâtiment à un bâtiment éloigné, soit enfin au travers d'un parc, d'un jardin, ou même d'un village à l'autre, pour transmettre des ordres et éviter les mille allées et venues qu'entraîne souvent la direction des travaux;

On établira, au prix de quelques centaines de francs, deux cadrans portant les vingt-quatre lettres de l'alphabet, et, au moyen d'un échappement ordinaire, l'aiguille aimantée, semblable à celle d'une pendule ordinaire, s'arrêtera successivement sur les lettres de l'alphabet, soit sur le cadran de départ, soit sur le cadran d'arrivée.

Deux piles électriques, chacune du prix de quelques francs, servent aux deux stations prêtes à lancer le courant électrique par des fils portés sur des poteaux. Cela posé, tout enfant sachant lire pourra, en arrêtant l'aiguille du cadran qui est sous ses yeux sur les différentes lettres, reproduire les mêmes lettres sur le cadran de l'autre station, et, par ce procédé très-simple, envoyer et recevoir des dépêches.

Ce procédé, quoique moins expéditif que le système dit anglais, atteint encore, entre les mains des employés de l'administration, une rapidité fabuleuse. Cinq ou six autres systèmes, avec deux aiguilles, avec des impressions chimiques faites par l'électricité, enfin avec des moyens mécaniques qui pointent, qui tracent, ou même qui impriment sur le papier comme la typographie ordinaire, sont encore en usage en Europe et en Amérique. La description de tous ces procédés exigerait un volume entier auquel il faudrait joindre un volume de planches représentant les appareils, aussi simples dans leur principe que compliqués dans les ingénieuses dispositions que la mécanique a su mettre au service de l'industrie (¹).

Mais que dirons-nous de la sténographie électrique? Comme le prix de la transmission d'une dépêche se paye par mot, on a vu une dépêche de dix mots composés chacun de cinq lettres donner, de New-York à la Nouvelle-Orléans, plus d'une demi-page de renseignements sur le marché aux grains ou sur le marché aux cotons, indiquant la hausse, la baisse pour chaque qualité, les quantités vendues ou restant en magasin, les arrivages et les commandes présumés tant de l'intérieur que de l'Europe, et enfin les ordres d'achat et de vente, conséquence de l'état du marché et de la bourse dans les deux villes : c'était, à vrai dire, le minimum de signes pour le maximum d'idées représentées; c'était une ligne pour une page entière.

*La fin à une prochaine livraison.*

(¹) Voy. la Lettre *Sur la première idée du télégraphe électrique* (attribuée au père Leurechon, en 1626), t. XV, p. 286; et la première figure d'un cadran de télégraphe électrique, *ibid.*, p. 287.

(¹) Voy. la figure représentant le télégraphe électrique de M. Wheatstone, t. XIV, p. 400.

## UN DESSIN DE RAPHAEL.



Une Esquisse par Raphaël. — Dessin et gravure de W. Linton.

Cette gravure est le fac-simile d'un dessin ou carton original que possède M. Colnaghi de Londres. Le tableau exécuté, suivant toute apparence, d'après ce dessin, par Raphaël lui-même, fait partie de la collection d'un autre habitant de Londres bien connu comme ayant su obtenir de remarquables succès dans deux carrières qui semblent exiger des qualités fort opposées, celle de poëte et celle de banquier : M. Samuel Rogers a une fortune colossale, et son poëme des *Plaisirs de la mémoire* est classique depuis plus de soixante ans [1]. On admire en Angleterre un grand nombre de cartons et de tableaux de Raphaël : l'Italie, comme un héritier appauvri, vend ce qui faisait sa gloire et ce qu'elle

[1] Ce poëme a paru en 1792. Parmi les autres poésies de M. Samuel Rogers que l'on estime le plus, on met au premier rang : *le Voyage de Colomb*, publié en 1812, *Jacqueline* (1818), *la Vie humaine* (1819), et *l'Italie* (1822).

n'est plus en état de produire ; il est heureux pour elle que ses artistes immortels aient beaucoup peint à fresque ; encore n'est-ce plus une garantie absolue contre les séductions étrangères. En se dépouillant de ses chefs-d'œuvre, on peut dire que l'Italie les enlève à l'admiration et au plaisir du monde entier, à l'exception des îles Britanniques dont l'on ne va guère visiter les palais. Et, ces riches demeures fussent-elles même plus facilement et plus agréablement accessibles, quelle différence n'y aura-t-il point toujours entre les peintures italiennes transportées, exilées, encadrées sur ces sombres parois des maisons anglaises, et ces mêmes œuvres contemplées comme autrefois à leur place, dans le noble cadre de l'architecture romaine, toscane ou vénitienne, sous la lumière éclatante du sol qui les a inspirées ! Est-ce un rêve d'espérer qu'un temps viendra peut-être où, grâce à la rapidité et au bon marché des moyens de voyager, grâce aussi à un esprit de paix et de concorde plus ferme et plus stable, l'Europe pourra dire : « L'Italie est notre musée, notre galerie : d'un commun accord nous devons la respecter. »

## SUR LES HERBORISATIONS ET LES HERBIERS.

Voy. p. 134.

### III. DU CLASSEMENT DES PLANTES EN HERBIER, ET DE LEUR CONSERVATION.

Le papier, de même qualité que celui qui est employé pour sécher les échantillons, peut aussi servir pour la conservation des plantes en herbier ; mais généralement on fait choix d'un papier plus fort, plus fin et blanc, toujours cependant *non collé*. Son format doit être à peu près le même que celui des feuilles destinées à la dessiccation.

On place avec précaution entre les deux feuillets du papier la plante desséchée, on recouvre la feuille d'un simple feuillet ou d'une feuille entière, qui servent à absorber l'humidité de la plante, s'il en reste encore. L'échantillon, dans la feuille où il a été placé, est tantôt laissé libre, tantôt fixé par différents moyens. Ces moyens consistent à coller sur le papier les principaux organes, ou bien à les fixer au moyen de petites bandelettes de papier dont on colle les deux extrémités contre le papier de la feuille, en les faisant passer par-dessus l'organe, qu'elles servent ainsi à contenir : ce dernier procédé laisse intacte la plante elle-même, et permet au besoin de la retirer du papier sans déchirer ses parties, si cela devient nécessaire, soit pour l'étude, soit pour tout autre motif.

Dans un grand herbier, on laisse généralement les plantes libres ; la gomme ou toute autre colle ont l'inconvénient d'attirer des insectes qui pourraient être nuisibles ; cependant il est presque indispensable de fixer les algues, par exemple, les fucus, par l'un ou l'autre des procédés que nous avons précédemment indiqués.

Pour prévenir l'action de certains insectes, en particulier des genres *Anobium*, *Scolites*, *Lepismus*, qui occasionnent souvent de grands dégâts dans un herbier, soit qu'ils se nourrissent du papier, soit qu'ils dévorent la plante elle-même, on a coutume de passer la plante dans une dissolution d'esprit-de-vin et de sublimé corrosif (20 grammes de sublimé pour 1 litre d'esprit-de-vin). On plonge la plante rapidement de manière qu'elle n'ait pas le temps de se ramollir dans la dissolution, ou bien, si l'on craint de l'altérer de cette manière, on passe légèrement la dissolution sur ses organes à l'aide d'un pinceau. Pour plus de précaution, on peut en faire autant au papier lui-même.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent sur la manière de récolter les plantes, de les sécher, de les conserver en herbier, ne s'applique pas rigoureusement dans toute espèce de cas : il est une manière particulière de récolter certaines plantes, telles que fucus, varechs, différentes conferves, etc. ; de dessécher les plantes grasses, certains champignons, ou de représenter en herbier celles qui ne sont pas susceptibles d'être desséchées ; enfin, de conserver les fruits charnus, pulpes, etc. Nous nous réservons de traiter plus tard de chacun de ces sujets en particulier.

L'ordre à adopter pour le classement des plantes dans un herbier peut varier de même que la classification scientifique des plantes. Certains botanistes classent les plantes dans un herbier suivant l'ensemble de leurs affinités, se conformant en cela aux règles posées par la *méthode* dite *naturelle ;* d'autres les classent suivant tel ou tel *système artificiel,* c'est-à-dire en prenant pour point de départ et de comparaison un seul ou un petit nombre seulement des organes caractéristiques de la plante ; d'autres encore les classent par ordre alphabétique de noms, de genres ou d'espèces ; d'autres enfin les classent par régions et suivant l'ordre géographique. Des considérations particulières, auxquelles nous ne nous arrêterons pas, peuvent rendre préférable tel ou tel autre mode de classement. Des botanistes qui ont à leur disposition un grand nombre d'individus et surtout plusieurs doubles de chaque espèce, tranchent cette question relative aux divers modes de classement, en organisant plusieurs herbiers, un par chaque classement.

L'herbier, quel que soit l'ordre que l'on aura choisi, considéré d'une manière générale et simplement dans ses caractères extérieurs, offrira à peu près toujours la même disposition, savoir : des feuilles de papier superposées les unes aux autres, contenant les plantes desséchées ; ces feuilles groupées par paquets ; chacun de ces paquets recouvert de deux fortes feuilles de carton, liées au moyen d'une corde en croisé ; chacun des paquets en particulier contenant, ou toute une famille, ou un genre avec ses espèces, ou même simplement une espèce avec ses variétés d'âge, de climat, de couleur ; ou bien l'ensemble des plantes d'une localité ; ou enfin celui de tous les noms commençant par la même lettre ; etc.

Le tout est disposé dans un casier à compartiments, et chaque compartiment contient un ou plusieurs paquets.

La chambre dans laquelle est conservé l'herbier doit être sèche, bien aérée, et maintenue dans une température moyenne. Une pièce froide est souvent humide, une pièce trop chaude favorise la propagation et le développement des insectes : il faut garder un terme moyen entre ces deux extrêmes. Du reste, de temps à autre, il est prudent de visiter l'herbier, de défaire les paquets, d'examiner le contenu pièce par pièce : cette précaution offre d'ailleurs l'avantage de représenter les objets à la mémoire.

---

Georges III donna un jour l'ordre de faire condamner, dans son propre parc de Richmond, une porte et un chemin qui servaient de passage aux piétons depuis plusieurs années. Un bourgeois de Richmond, qui trouvait ce passage commode à lui-même et aux autres habitants de sa petite ville, prit fait et cause pour ses voisins ; il prétendit que lors même que le passage eût été abusif dans l'origine, il était devenu, par le laps de temps, partie de la voie publique ; que la prescription était acquise, et qu'il saurait bien forcer le roi à rouvrir la porte de son parc. Il porta plainte, sans hésiter, devant les tribunaux, et gagna son procès. S'il prenait fantaisie à quelque gouverneur du Louvre ou des Tuileries de fermer au public des promenades ou des passages dont il a joui de tout temps, aurions-nous beaucoup

de bourgeois de Paris qui portassent plainte, et beaucoup de juges qui leur donnassent gain de cause?

Auguste de Staël, *Lettres sur l'Angleterre* (1827).

---

## DE L'ÉLECTRICITÉ

### ET DU TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE SUR TERRE ET SOUS MER.

Fin. — Voy. p. 151.

### II. TÉLÉGRAPHE SOUS-MARIN.

Nous avons dit qu'une des plus curieuses particularités du courant électrique produit par la pile de Volta, c'était la possibilité de le transmettre à de grandes distances sans une grande déperdition de sa force. Dans les États-Unis on transmet les dépêches à des distances plus grandes que celle de Paris à Marseille : on double ou on triple la distance parcourue au moyen d'appareils auxiliaires; c'est, pour ainsi dire, un relais électrique que le courant primitif met en activité et qu'il substitue à lui-même.

Pour le service des villes, on avait imaginé à Londres, à New-York, à Boston, de conduire les fils électriques sous le pavé des rues, après les avoir enveloppés d'une couche de gutta-percha. En Prusse et dans une partie de l'Allemagne on avait également conduit les fils métalliques sous terre, ce qui avait l'avantage d'éviter les dépôts de givre et de frimas qui, en France, à la fin de 1853, ont mis momentanément hors de service tous les télégraphes électriques. Nous croyons même qu'on reviendra définitivement à cette disposition. Quoi qu'il en soit, un Anglais, M. Brett, eut l'idée hardie de transmettre des dépêches au travers du canal qui sépare la France de l'Angleterre. Son idée, peu accueillie dans sa patrie, trouva en France des appréciateurs mieux disposés à patronner ses tentatives.

On voit dans les bulletins de la Société astronomique anglaise que MM. Arago et Babinet, ainsi que le Bureau des longitudes et l'Institut, considérant au point de vue astronomique l'idée de M. Brett et la détermination géographique des longitudes qui en est la suite, prirent un intérêt actif à la réalisation du projet de l'inventeur anglais. Plusieurs personnes, vouées aux intérêts de la science, n'épargnèrent aucune démarche en faveur de cette entreprise, réputée alors aussi chimérique que la découverte du nouveau monde paraissait hasardeuse au temps de Christophe Colomb. La France peut ainsi réclamer une large part dans l'établissement du télégraphe sous-marin. Après beaucoup d'incertitudes, de délais, d'embarras financiers, un simple fil métallique recouvert de gutta-percha fut établi entre la côte d'Angleterre et la côte de France. Ce fil avait plus de trente kilomètres de longueur, et sa fragilité était telle qu'on ne pouvait guère espérer de le voir fonctionner pendant longtemps. Par un bonheur inespéré, les dépêches purent être transmises pendant quelques minutes de la côte britannique au continent. C'était peu de chose au point de vue pratique, mais au point de vue théorique c'était tout. Aussitôt une puissante compagnie s'organisa; le fil de M. Brett, dont l'effet avait été décisif, fut remplacé par un puissant câble plus gros que le bras et cerclé de vigoureux fils de fer. Ce câble contenait dans son intérieur quatre fils de cuivre enveloppés de gutta-percha et de goudron, et capable de résister aux efforts de la mer et aux attaques fortuites des habitants de l'élément liquide, ainsi qu'aux déperditions résultant nécessairement de la longueur des fils et du milieu qu'il traversent. Depuis plus de trois ans, cet appareil transmet aux journaux de Londres les nouvelles de l'Europe avec une fidélité et une rapidité qu'aucun autre moyen n'aurait pu faire espérer. Un second câble électrique a été établi entre Douvres et Ostende, mettant ainsi l'Angleterre une deuxième fois en communication avec l'Europe par les télégraphes électriques de la Belgique. Enfin tout récemment un troisième câble, partant du point de l'Angleterre situé vis-à-vis de la Hollande, établit une troisième communication entre Londres, la Haye et Amsterdam. D'autres tentatives moins heureuses, mais qui cependant ont eu un succès temporaire, ont relié momentanément l'Irlande à la métropole.

Pour ne rien omettre, nous dirons que la baie fluviatile qui sépare New-York de New-Jersey a été depuis longtemps franchie télégraphiquement par le même procédé, quoique dans une étendue beaucoup moindre. L'audace entreprenante des citoyens des États-Unis nourrit encore l'espérance de faire traverser l'Atlantique à un câble gigantesque qui mettrait l'Europe et l'Amérique, séparées par plusieurs milliers de kilomètres, à une demi-seconde de temps pour la transmission des dépêches. L'opinion des hommes compétents dans cette branche de la science place cette entreprise au même rang que la direction des aérostats et les autres impossibilités mécaniques que l'activité de l'esprit humain cherche sans espoir de succès.

Un passage télégraphique sous-marin, dirigé par les îles nord de l'Angleterre, le Groënland et le Labrador américain, semble n'offrir rien d'impossible. Certainement la communication, sauf l'immensité des distances, est possible, on peut dire même assurée, entre l'ancien et le nouveau monde, par la Russie, le détroit de Behring, l'Amérique russe, l'Amérique anglaise, l'Orégon, la Californie et les États-Unis.

Pour nous renfermer dans les projets en voie d'exécution, disons qu'une ligne électrique partant d'un point de l'Italie voisin de la France est sur le point d'atteindre la Corse, la Sardaigne et les possessions françaises d'Afrique, dans le voisinage de Tunis. Les sondages de la Méditerranée, les distances connues et l'expérience faite dans la mer d'Allemagne, ne permettent pas de douter du succès. Cette ligne doit atteindre plus tard l'Égypte et l'empire anglais des grandes Indes.

D'intéressantes considérations politiques, commerciales, astronomiques même, naissent d'elles-mêmes à la pensée de cette communication instantanée, établie entre des points si distants du globe. Mais il est un sentiment qui domine tous les autres : c'est celui de l'admiration pour cette puissance de l'esprit humain, s'appuyant sur la science, sur l'industrie et sur la civilisation, et parvenant à des résultats que l'imagination même la plus fantastique des contes de fées n'aurait pu concevoir.

---

## LE FAUX LIGNON.

Voy., sur d'Urfé et sur le roman d'*Astrée*, notre tome IX (1841), p. 268 et suiv.

Tous nos lecteurs connaissent de nom la rivière sur les bords de laquelle Honoré d'Urfé a placé la scène de son célèbre roman d'*Astrée*. Pour beaucoup de personnes, cependant, le *doux coulant* Lignon, dont les ondes reçurent le berger Céladon dans son désespoir amoureux, n'a pas plus de réalité que le fleuve du Tendre de M^lle^ de Scudéry. C'est une erreur d'où les aurait tirées la lecture du roman d'Honoré d'Urfé, si elles avaient eu le courage de l'entreprendre; et peut-être y auraient-elles trouvé quelque plaisir, en dépit de la réputation d'ennui qu'on lui a faite. Quoi qu'il en soit, le théâtre de ce roman est très-réel; les personnages seuls sont fictifs, sinon tout à fait imaginaires. La description des lieux est parfaitement exacte, comme on en peut juger par le début du livre;

« Auprès de l'ancienne ville de Lyon, du costé du soleil couchant, il y a un pays nommé Forests, qui en sa petitesse contient ce qui est de plus rare au reste des Gaules; car estant divisé en plaines et en montagnes, les unes et les autres sont si fertiles, et scituées en un air si tempéré, que la terre y est capable de tout ce que peut désirer le laboureur. Au cœur du pays est le plus beau de la plaine, ceinte, comme d'une forte muraille, des monts assez voisins, et arrousée du fleuve de Loire, qui, prenant sa source assez près de là, passe presque par le milieu, non point encore trop enflé ny orgueilleux, mais doux et paisible. Plusieurs autres ruisseaux, en divers lieux, la vont baignant de leurs claires ondes, mais l'un des plus beaux est Lignon, qui, vagabond en son cours, aussi bien que *douteux en sa source*, va serpentant par ceste plaine, depuis les hautes montagnes de Cervières et de Chalmasel jusques à Feurs, où Loire, le recevant et luy faisant perdre son nom propre, l'emporte pour tribut à l'Océan [1]. »

Telle est, en effet, la plaine du Forez, à l'ouest de Lyon, où Honoré d'Urfé a installé ses bergers incomparables.




Château du Lignon, à quatre kilomètres au midi de Monistrol (Haute-Loire). — Dessin de Champin.

Seulement, on voit que du temps de notre auteur on donnait le même nom aux deux rivières distinctes qui, partant l'une de Chalmasel, l'autre de Cervières, viennent se joindre dans la charmante vallée de Boën, avant d'aller se perdre dans la Loire au-dessous de Feurs; de là vient qu'il dit le Lignon *douteux en sa source*. Aujourd'hui le doute n'existe plus, car l'une de ces deux rivières est appelée Auzon.

Ceux qui visitent ce lieu conviennent qu'il était difficile de choisir un site plus ravissant; mais il n'est pas très-aisé d'aborder cette oasis, perdue dans une plaine aride, et fort peu connue même des gens du voisinage. Il faut craindre en allant à sa recherche de se tromper de direction. Il est d'autant plus facile de se fourvoyer, qu'il existe presque dans le même pays une autre rivière appelée Lignon, se jetant également dans la Loire, et beaucoup plus connue du vulgaire à cause de sa proximité de Saint-Étienne. C'est ce qui explique le passage suivant de Jean-Jacques Rousseau : « Je me rappelle, dit-il, qu'en approchant de Lyon je fus tenté de prolonger ma route pour aller voir les bords du Lignon; car, parmi les romans que j'avais lus avec mon père, l'*Astrée* n'avait pas été oubliée, et c'était celui qui me revenait au cœur le plus fréquemment. Je demandai la route du Forez, et, tout en causant avec une hôtesse, elle m'apprit que c'était un bon pays de ressource pour les ouvriers, qu'il y avait beaucoup de forges, et qu'on y travaillait fort

[1] L'*Astrée*, t. Ier, p. 1.

bien en fers. Cet éloge calma tout à coup ma curiosité romanesque, et je ne jugeai pas à propos d'aller chercher des Dianes et des Sylvandres chez un peuple de forgerons. La bonne femme qui m'encourageait de la sorte m'avait sûrement pris pour un garçon serrurier. »

Le nom de Saint-Étienne, comme on voit, porta malheur au vrai Lignon, qui fut ainsi privé d'un grand honneur et d'un souvenir historique.

Il n'est pas surprenant que l'hôtesse de Rousseau se soit trompée à cet égard, lorsqu'on voit les enfants du pays eux-mêmes, et les plus *lettrés*, faire la même confusion. Ainsi un spirituel critique de notre temps avait sans doute en vue le faux Lignon, lorsqu'il écrivait, dans un style qui n'appartient qu'à lui, cet éloge singulier du petit et fangeux ruisseau qui traverse Saint-Étienne : « Deux voyageurs se rencontrent..... l'un trempe son arme dans le Furens (¹), l'autre boit les eaux du Lignon! Ils ont raison l'un et l'autre : le Furens et le Lignon, le fleuve homicide des fabricants d'armes et le ruisseau amoureux de l'*Astrée*, c'est le même fleuve (²). »

Au reste, les bords du faux Lignon ne sont pas non plus sans beautés; mais ce sont des beautés d'un autre genre que celles qu'on trouve sur le vrai Lignon. Au lieu de verdoyants vallons, on n'y rencontre que des sites âpres et accidentés, qui n'auraient guère convenu aux pastorales d'Honoré d'Urfé. En outre, à la différence de cette dernière rivière, qui naît et meurt dans l'arrondissement de Montbrison, département de la Loire, le faux Lignon naît et meurt dans l'arrondissement d'Issengeaux, département de la Haute-Loire. Ce dernier prend sa source au midi de Tence, se dirige vers cette ville, qu'il traverse en suivant une direction nord, poursuit son cours au nord-est, passe à peu de distance au nord d'Issengeaux, en un lieu où les sinuosités de la rivière forment une petite presqu'île ou *enceinte*, qui donne son nom à un pont situé sur la route de Montfaucon, et dont on trouve ici le croquis; de là il se dirige au nord vers la Loire, où il va se perdre, à une lieue environ au midi de Monistrol (¹), après avoir laissé son nom à un château voisin du confluent, dont nous donnons également une vue.




Pont de l'Enceinte, sur le Lignon, à quatre kilomètres au nord-est d'Issengeaux (Haute-Loire). — Dessin de Champin.

Nous aurions bien voulu rapporter ici quelques faits historiques particuliers à ce pays; mais avant d'arriver à la dernière étape, où nous nous proposions de les recueillir, il nous arriva un événement qui nous fit oublier notre projet, et nous fit même repentir pendant quelques instants de la curiosité qui nous avait attirés dans ce lieu. Nous avions voulu voir par nous-mêmes la rivière qui porte un si grave préjudice moral au véritable Lignon, et nous faillîmes y trouver la mort. C'était le 8 octobre 1853; nous nous trouvions dans la diligence du Puy à Saint-Étienne. Arrivés sur le petit pont qui est au bas du château du Lignon, et près du confluent de la rivière du même nom et de la Loire, un des chevaux fit un faux pas, et fut culbuté de l'autre côté du parapet. Pendant un moment, qui nous parut long comme un siècle, la pauvre bête se trouva suspendue dans l'espace, retenue par les liens qui l'atta-

(¹) Le véritable nom du ruisseau de Saint-Étienne est Furan (*Furanus*); mais, depuis quelques années, les amateurs d'étymologies ont trouvé plus convenable d'écrire *Furens*. Malheureusement ce nom moderne jure avec le caractère pacifique de ce pauvre ruisseau, si peu *furieux*, que les habitants ne lui ont pas même laissé son lit, le contraignant à passer dans un étroit canal qu'ils lui ont pratiqué sous leurs maisons.

(²) Jules Janin, *Voyage en Italie*, p. 32.

(¹) Ces noms de *Monistrol* et de *Montfaucon*, qui ont quelque ressemblance avec celui de *Montbrison*, ont peut-être contribué à augmenter la confusion des deux Lignon.

chaient à la voiture, qu'elle menaçait d'entraîner dans le précipice..... Nous respirions à peine, n'osant descendre de la voiture, à cause de l'étroitesse du pont, lorsque le conducteur et le postillon se précipitèrent vers la bête, armés de leurs couteaux, et coupèrent les harnais. Le malheureux cheval alla se briser au fond du ravin, et grâce à ce sacrifice nous fûmes sauvés. Nous descendîmes immédiatement de voiture, et, tout en gravissant la côte qui, de l'autre côté du pont, conduit à Monistrol, nous pûmes, encore tout émus, juger du danger que nous venions de courir.

---

## CHANNING.

Channing, l'un des moralistes les plus éloquents de notre siècle, est né, le 7 avril 1780, à Newport, dans l'État de Rhode-Island (États-Unis d'Amérique). Il suivit avec de grands succès les cours de l'université de Cambridge en Massachussetts. En 1803, il fut choisi comme pasteur par une église dissidente de Boston qui se nomme « la Société chrétienne de la rue de la Fédération. » Il avait alors vingt-trois ans; jusqu'à sa mort, en 1842, il exerça ce modeste ministère qu'il éleva à la hauteur des apostolats les plus dignes de mémoire. Pendant le cours entier de son existence il ne cessa de poursuivre avec un zèle admirable le but qu'il s'était proposé dès sa jeunesse, celui de contribuer à l'amélioration morale et intellectuelle du peuple. Il eut cet inappréciable bonheur que son talent, on peut dire son génie, fut à la hauteur de sa tâche. Il sut faire comprendre et aimer ses enseignements, soit dans le cercle de ceux qui partageaient plus particulièrement sa foi religieuse, soit dans ces assemblées publiques, si fréquentes aux États-Unis, où il s'adressait à de nombreux auditeurs appartenant à des communions différentes et en grande partie à la classe la moins fortunée. Ses écrits répandus par milliers ont été lus avec avidité et avec enthousiasme en Amérique et en Angleterre. Des remercîments, des effusions de reconnaissance, lui étaient adressés par les ouvriers de tous les pays où l'on parle la langue anglaise. Il ne cherchait point à dissimuler combien ces libres témoignages de sympathie et d'estime le rendaient heureux. Un de ses biographes raconte qu'un jour où il venait de recevoir une adresse de l'institut ouvrier de Slaithwaite dans le Yorkshire, on vit un éclair de joie briller dans ses yeux, et on l'entendit murmurer d'une voix émue et vibrante : « Oui, ceci est vraiment de l'honneur, c'est de l'honneur! » Une lettre de félicitation qu'un des plus puissants monarques de l'Europe lui avait écrite était arrivée quelques instants auparavant : elle était devant lui sur sa table; et il s'en fallait de beaucoup qu'elle eût excité en lui un pareil mouvement de sensibilité.

Les secrets éléments de la force et de l'influence de Channing étaient, avec sa foi en Dieu et en la vie future, son amour et son estime sincères pour ses semblables. Il avait toujours présent à la pensée que les imperfections, les faiblesses, les vices, l'ignorance, sont des obscurités, des nuages que notre libre volonté doit et peut dissiper, tandis qu'elles ne sauraient jamais étouffer et détruire en nous l'essence supérieure, l'âme, l'être immortel. Dans cette confiance, il ne connaissait ni le découragement, ni la haine, ni le mépris. Sa parole constante était : « Éclairez votre intelligence, élevez votre âme! » Un esprit fortifiant, généreux, respirait dans tous ses discours. En l'écoutant et en le lisant, on se sentait relevé, ennobli, disposé à grandir en raison et en bonté. Il nous est impossible de reproduire dans notre cadre étroit des passages assez considérables de ses enseignements pour donner une idée complète de leur valeur : nous espérons toutefois que quelques extraits suffiront pour montrer à nos lecteurs que notre admiration pour Channing n'est point au-dessus de la grandeur de la mission morale qu'il a remplie (1).

TOUT HOMME EST GRAND DANS TOUTE CONDITION.

L'homme est grand, naturellement et par lui-même, dans toute condition, quels que soient sa place, son état, sa fortune, sa renommée. C'est la faiblesse de nos yeux qui seule le fait petit. Toute distinction extérieure devient insignifiante devant la grandeur de sa nature.

L'intelligence, la conscience, l'amour, la connaissance de Dieu, le sentiment du beau, l'action sur soi-même, sur la nature extérieure et sur ses semblables, ce sont des biens qui appartiennent à tous les hommes, au pauvre aussi bien qu'au riche, et ce sont de glorieuses prérogatives; c'est la mauvaise habitude de déprécier ce qui est commun à tous qui nous les fait considérer comme étant de peu de valeur; et toutefois, dans l'âme comme dans la création extérieure, c'est ce qui est commun qui est le plus précieux. La science et l'art peuvent, par exemple, inventer de brillants éclairages pour les appartements du riche; mais tout cela est pauvre et sans valeur en comparaison de la lumière commune que le soleil nous envoie par toutes nos fenêtres, qu'il verse avec libéralité et sans préférence sur la colline et dans la vallée, de cette lumière qui embrase chaque jour l'orient et l'occident. Il en est de même et des lumières communes de la raison, et de la conscience, et de l'amour; tout cela a plus de prix que les qualités extraordinaires qui ont fait la célébrité de quelques hommes.

Ne ravalons pas cette nature qui est commune à tous les hommes, car nulle pensée ne peut en mesurer la grandeur. C'est l'image de Dieu, l'image même de l'infini, car on ne peut assigner de limite à son développement. Celui qui possède les divines facultés de l'âme est un être grand, quelle que soit la place qu'il occupe. Vous pouvez le couvrir de haillons, le murer dans un cachot, l'enchaîner au travail de l'esclave, il sera toujours grand. Vous pouvez lui fermer vos maisons, mais Dieu lui ouvre les demeures célestes. Les hommes véritablement grands se trouvent partout, et il n'est pas facile de dire quelle condition en produit le plus grand nombre. La vraie grandeur n'a rien de commun avec la sphère qu'on occupe. Elle ne tient pas à l'action extérieure, non plus qu'à l'étendue des effets produits. L'homme le plus grand peut n'avoir qu'une très-faible influence. Peut-être que les plus grands de notre cité nous sont tout à fait inconnus.

La grandeur de caractère consiste tout entière dans la force, c'est-à-dire dans la force de la pensée, du principe moral, de l'amour, et on peut la rencontrer dans les conditions les plus humbles de la vie. Un homme élevé pour un métier obscur, assiégé par les besoins d'une famille qui grandit, peut, dans son étroite sphère, voir plus clair, mieux discerner, juger plus sagement, et, dans une situation difficile, avoir plus de décision, plus de présence d'esprit, que tel individu qui, à force d'études, a entassé d'immenses trésors de connaissances; il a donc plus de grandeur véritable. Tel qui ne s'est jamais écarté de sa demeure de plus de quelques milles, comprend mieux la nature humaine, découvre les motifs et pèse les caractères avec plus de sagacité que tel autre qui a parcouru le monde et s'est fait un nom par le récit de ses voyages.

La force de la pensée est la mesure de la grandeur intellectuelle, comme la fermeté des convictions est la mesure de la grandeur morale, du plus noble des dons faits à l'humanité, de la plus brillante manifestation de la divinité.

(1) Récemment plusieurs écrits de Channing ont été traduits par M. Édouard Laboulaye, membre de l'Institut, sous le titre d'*Œuvres sociales*. C'est à cette traduction, très-fidèle, que nous empruntons les extraits qui suivent.

### QUEL EST L'HOMME LE PLUS GRAND ?

L'homme le plus grand est celui qui choisit le juste avec une invincible résolution, qui résiste aux plus terribles tentations intérieures et extérieures, qui porte gaiement les plus lourds fardeaux, qui est le plus calme dans la tempête, qui se rit des menaces et des regards irrités; celui dont la confiance en la vérité, en la vertu, en Dieu, est inébranlable; est-ce là une grandeur d'apparat, et est-il probable qu'on en rencontre de moins nombreux exemples dans les rangs les plus pauvres que dans une condition élevée?

Les luttes entre la raison et la passion, les victoires remportées par le principe moral et religieux sur le cri pressant et presque irrésistible de l'intérêt personnel, les sacrifices si pénibles faits au devoir, l'abandon d'une affection profondément enracinée et des plus chères espérances du cœur, tout cela est invisible; les consolations, l'espoir, la joie et le calme d'une vertu déçue, persécutée, insultée, abandonnée, les voit-on davantage? Non, sans doute, et c'est ainsi que les plus beaux exemples de la véritable grandeur de la vie humaine échappent complétement à nos regards. Devant nous, près de nous peut-être, dans la plus humble famille, l'acte le plus héroïque s'achève en silence, le plus noble projet est médité avec amour, le plus généreux sacrifice est accompli, sans même que nous nous en doutions.

Oui, je crois sincèrement que cette grandeur se trouve surtout chez la multitude, chez ceux dont le nom n'a jamais de retentissement. Est-ce chez le peuple ou chez les heureux du monde que vous trouverez le plus de peines supportées avec un mâle courage, le plus de vérité sans fard, le plus de confiance religieuse, le plus de cette générosité qui offre ce qui est le nécessaire même pour le donateur, enfin la plus sage appréciation de la vie et de la mort?

Et même, en ce qui touche l'influence sur nos semblables, influence qu'on regarde comme une autre prérogative des classes élevées, je crois que la différence qui existe entre l'homme obscur et l'homme placé en évidence est bien faible.

L'influence ne doit pas se mesurer par son étendue, mais par sa nature. Un homme peut répandre au loin son esprit, ses sentiments et ses opinions; mais si son esprit est bas, il n'y aura en tout cela nulle grandeur.

Est-il une plus noble influence que celle qui agit sur le caractère? et celui qui l'exerce n'accomplit-il pas une grande œuvre, quelque étroite ou obscure que soit la sphère où il vit?

Le père et la mère qui, dans leur pauvre maison, éveillent dans l'esprit d'un seul de leurs enfants l'idée et l'amour de la parfaite bonté, qui font naître en lui une force de volonté capable de résister à toutes les tentations, et lui apprennent à tirer profit des luttes de la vie, ceux-là surpassent en influence un César rompant le monde à sa domination. Leur œuvre n'est pas seulement plus élevée par sa nature; qui sait s'ils n'accomplissent pas une œuvre plus grande que celle du conquérant, même quant à l'étendue? Qui sait si cet être auquel ils inspirent des principes saints et désintéressés ne les communiquera pas au loin, et si cette influence dont ils furent l'origine cachée n'ira pas, en s'élargissant, améliorer une nation, et le monde entier? *La suite à une autre livraison.*

---

## LES HOMMES DE COULEUR.

Le mélange de la race blanche et de la race noire a amené des générations d'hommes désignés dans nos colonies sous le nom général d'*hommes de couleur;* mais ceux-ci se divisent en un grand nombre de groupes, selon qu'ils se rapprochent plus ou moins de la souche noire. Chacun de ces groupes forme, parmi les hommes de couleur, une véritable famille qui a son nom particulier. Comme on retrouve fréquemment ces noms dans les récits de voyages, il n'est pas sans intérêt de connaître au juste leur signification.

M. Moreau de Saint-Méry a imaginé, pour cela, un moyen artificiel.

Il suppose que l'homme est composé de cent vingt-huit parties, blanches chez les blancs, noires chez les nègres, et établit que l'on est plus près ou plus loin de l'une ou de l'autre couleur, selon qu'on est plus proche ou plus éloigné du terme soixante-quatre qui leur sert de moyenne.

D'après ce système, tout homme qui n'a pas huit parties de blanc est réputé noir. Depuis ce point jusqu'au blanc, il y a neuf groupes, qui sont le *sacatra,* qui vient immédiatement après le noir, le *griffe,* le *marabout,* le *mulâtre,* le *quarteron,* le *métis,* le *mamelouk,* le *quarteronné,* le *sang-mêlé.*

Lorsque le *sang-mêlé* s'unit à la race blanche, la génération qui naît de lui échappe définitivement à l'élément nègre, et elle est considérée comme dépouillée de toutes les parties de sang noir qui rattachaient encore ses pères à l'Afrique; cependant les colons prétendent que l'on retrouve certaines traces de son origine, particulièrement aux ongles, où l'on peut remarquer une ligne brune qui ne s'aperçoit point chez les hommes de la race blanche lorsqu'elle est sans mélange.

---

## OSBORNE, DANS L'ILE DE WIGHT.

Le château d'Osborne, dans l'île de Wight, est le séjour d'été de la reine Victoria. En Angleterre on l'appelle sa *Résidence marine.* C'était encore, en 1844, la propriété de lady Isabella Blackford. La reine prit d'abord le château à loyer, puis l'acheta et le fit agrandir. Aujourd'hui Osborne est un des plus beaux palais du monde. De ses fenêtres et de ses terrasses, la vue s'étend au loin sur la mer, du côté de Portsmouth et de Spithead. La scène est constamment animée: des bateaux à vapeur se croisent entre Hyde et Cowes; les pêcheurs font mille évolutions, et de grands navires aux vastes étages de voilures gonflées sillonnent la plaine liquide que les mouettes rasent de leurs blanches ailes. Derrière le palais sont des jardins, un beau parc et un bois où l'art a ménagé des sites délicieux. Au delà est une ferme de 424 ares. Le prince Albert, dont on connaît les goûts agricoles, se plaît à y faire des expériences que peut seule permettre une grande fortune. Le choix de cette belle solitude, sur le rivage de la mer, a été applaudi par le peuple anglais. On se plaît à supposer que la reine, dans cette paisible retraite, au milieu d'une riante nature, est à l'abri des soucis de Saint-James et des obsessions de la cour On aime à penser qu'elle y vit en repos comme une bonne mère de famille, et qu'elle y est presque aussi heureuse et calme que la femme d'un riche marchand de la Cité; car, à l'opposé des idées qu'on se faisait jadis du bonheur des rois, on les plaint aujourd'hui d'être entourés de bruit, de pompe et d'éclat, et leur destinée ne paraît digne de quelque envie qu'autant qu'elle cherche à se rapprocher de plus en plus de la vie honnête et obscure des plus modestes citoyens. On s'inquiète peu de savoir si la reine d'Angleterre a le génie politique d'Élisabeth; à quoi bon? Ce serait peut-être un malheur pour elle et pour la nation anglaise. Le gouvernement n'est point sur le trône; il est dans le parlement. Ce que l'on apprécie dans Victoria, ce sont ses vertus privées, son culte du foyer domestique, son goût des plaisirs simples; les artistes savent qu'ils ne répondent jamais

mieux aux désirs du public que lorsqu'ils la représentent entourée de ses enfants et accompagnée de son époux.

A travers la forêt il mène sa compagne.
Des fruits et quelques mets que la ferme a fournis,
Posés près d'un ruisseau, sur les gazons fleuris,
Leur procurent sans frais un repas délectable;
Ni remords ni soucis n'approchent de leur table.
Tout rit à leurs regards, et ce commun bonheur
Augmente encor celui qu'ils portent dans leur cœur.
Il semble que pour eux, sous ces ombres propices,
L'âge d'or renaissant épuise ses délices.

CASTEL.

---

## MANOMÈTRES.

Voy. p. 102.

MANOMÈTRES A DIAPHRAGME ET PISTON DIFFÉRENTIEL. — La figure 6 représente le manomètre à diaphragme et piston différentiel, dans lequel l'équilibre, toujours réalisé par la pression d'une colonne de mercure, s'obtient toutefois autrement que dans les instruments précédents. Le tube *tt*, dont une partie seule est figurée dans la coupe que nous donnons, débouche librement à l'air à sa partie supérieure. Dans le bas, il communique à une cuvette pleine de mercure dont le fond est fermé d'un disque *m* en caoutchouc vulcanisé, fortement pressé par son rebord entre les deux pièces *a* et *b*, par le moyen des boulons à vis *dd*, de manière à former un joint imperméable. Au-dessous du disque de caoutchouc presse un piston *cc*, dont la partie supérieure est une large rondelle, et qui peut se mouvoir verticalement. L'extrémité inférieure de ce piston repose elle-même sur un second disque *n* en caoutchouc, disposé comme le premier, et audessous duquel la pression de la chaudière est transmise par le tuyau recourbé *t't'*. Le piston mobile est d'ailleurs, au moyen de l'ouverture *o*, en communication permanente avec l'atmosphère.

Lorsque la vapeur vient presser sur le bas du piston, par l'intermédiaire du disque de caoutchouc *n*, cette pression se transmet à la rondelle supérieure, diminuée dans le rapport des surfaces. Celle-ci se soulève légèrement, et

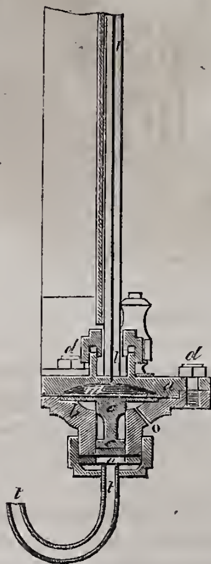



FIG. 6.

une partie du mercure poussé par le disque de caoutchouc *m* entre dans le tube *tt*, et fait équilibre à la pression transmise. D'après les dimensions ordinairement adoptées, il suffit, pour chaque atmosphère de pression, que le piston se relève de quelques dixièmes de millimètre, ce qui fait pénétrer dans le tube vertical une colonne de mercure de 4 à 7 centimètres, suffisante pour l'équilibre. Le caoutchouc est assez élastique pour permettre ces légers déplacements du piston, et les indications de l'appareil sont satisfaisantes.

MANOMÈTRES A RESSORT OU MÉTALLIQUES. — Dans tous les appareils précédents, c'est le soulèvement d'une colonne de mercure qui fait équilibre à la pression de la vapeur. On a essayé d'y suppléer par la résistance d'un ressort, et l'on a établi, d'après cette idée, un manomètre dans lequel la pression de la vapeur, transmise par un piston, courbe un ressort d'acier dont les mouvements sont amplifiés par un système de leviers et signalés par une aiguille. Nous ne décrirons pas cet appareil compliqué et dont l'usage s'est peu répandu.

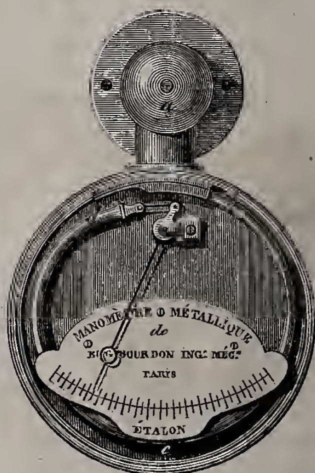



FIG. 7.

Mais il est un manomètre de ce genre plus simple et basé sur un principe tout nouvellement découvert. Dans cet appareil, dont la figure 7 représente un spécimen, la vapeur, introduite par la tubulure *a*, pénètre dans le tuyau creux *bcd*, dont la section transversale est une ellipse allongée et qui est fermé à son extrémité *d*. La pression gonfle légèrement ce tube qui, sous cette action, tend à se dérouler ; en conséquence, l'extrémité *d* se déplace, et, par un levier de transmission, entraîne l'aiguille sur un cadran divisé en atmosphères. Les indications de cet appareil, dont les dispositions peuvent être variées de beaucoup de manières, sont très-satisfaisantes, et il a, pour les machines locomotives surtout, un grand avantage sur les instruments du même genre à colonne de mercure aussi est-il aujourd'hui fort employé.

Telles sont à peu près toutes les dispositions données jusqu'ici au manomètre. On a cependant eu l'idée de se servir, pour atteindre le même but, d'un instrument destiné à constater, non plus la *pression*, mais la *température* de la vapeur, et que l'on a dénommé THERMO-MANOMÈTRE. Ce n'est pas autre chose qu'un *thermomètre* à long tube, gradué au-dessus de 100°. La température de la vapeur croissant dans une proportion beaucoup moins forte que l'augmentation de pression, il suffit que la graduation atteigne 172° pour que l'instrument puisse servir jusqu'à 8 atmosphères. Cet appareil est lent dans ses indications. Il lui faut beaucoup de temps pour se mettre en équilibre de température avec la vapeur : aussi est-il toujours en retard sur les variations rapides de pression qui surviennent constamment, surtout dans les locomotives. Cet inconvénient en restreint beaucoup l'emploi.

# LA PORTE DE L'ARSENAL, A VENISE.




Vue de l'entrée de l'Arsenal, à Venise. — Dessin de Freeman.

L'arsenal de Venise, dont la fondation remonte à l'an 1304, et que la république, pendant ses siècles de gloire et de prospérité, a successivement étendu et embelli, est entouré de fortes murailles et de tours : on évalue à plus de deux milles sa circonférence. L'entrée principale, par terre, est à elle seule un magnifique monument. L'arc de la porte est décoré de sculptures exécutées à la fin du seizième siècle par les disciples de Sansovino ; les quatre colonnes en marbre qui soutiennent l'entablement et le fronton sont plus anciennes : on donne l'année 1460 pour date ou de leur exécution ou de leur transport à cette place. Le lion de saint Marc ne pouvait manquer d'être placé au-dessus de l'arc, comme le gardien et le protecteur de la marine. Au sommet du fronton est la statue de sainte Justine, sculptée par Girolamo Campagna : c'est un souvenir de la victoire remportée par les Vénitiens sur les Turcs le jour de sainte Justine, en 1571 ; les autres statues placées sur les pilastres qui séparent les grilles, la Victoire, la Sagesse, la Force, et autres allégories, rappellent le même événement. Les quatre lions en marbre pentélique placés, l'un à la droite de la grille, les trois autres à la gauche, ne sont pas les ornements les moins remarquables de cette façade. Ils ont été rapportés de Grèce par Francesco Morosini, surnommé le Péloponésiaque, en 1687. Celui que l'on voit sur le premier plan décorait le célèbre port d'Athènes, le Pirée, qu'on appelait aussi le port du Lion : deux inscriptions qui se déroulent en serpents autour de la crinière du fier animal ont exercé, à peu près vainement jusqu'ici, la sagacité de nom

breux écrivains, entre autres d'Akerblad et de Villoison qui ont supposé qu'elles étaient runiques, du cavalier Bossi et de d'Hancarville qui ont affirmé qu'elles étaient pélasgiennes, et de Rink qui a prétendu y reconnaître les mots grecs *Athénê ier* et *leôn*, ce qu'il traduit ainsi : « Lion consacré à Athènes. » Canova ne doutait point que cette sculpture ne fût une œuvre grecque ; quelques savants ont pensé qu'elle avait été placée au Pirée en souvenir de la bataille de Marathon. Le premier lion de l'autre côté fut trouvé sur la route qui conduit du Pirée à Athènes : la tête est moderne et mal sculptée. Les deux autres lions sont d'un travail médiocre.

## SUR LES LIVRES DESTINÉS A L'ENFANCE ET A LA JEUNESSE [1].

La première règle que doit se tracer l'écrivain qui travaille pour l'amusement ou pour l'instruction des enfants, c'est que son livre ne s'adresse ni à de jeunes prodiges, ni à de jeunes idiots ; qu'il ne doit parler, s'il veut être entendu de tous, ni aux intelligences précoces, ni à celles qui restent en arrière ; en un mot que sa tâche est d'écrire pour cette moyenne de capacité et de développement que présentent en général les enfants bien constitués, moyenne parmi laquelle les supériorités et les infériorités qui se manifestent plus tard dans le cours de la vie sont dues beaucoup moins à la différence des facultés qu'à la manière dont on les a dirigées.

Les auteurs s'accordent avec raison sur la nécessité de présenter l'instruction aux jeunes esprits sous la forme la plus intelligible ; mais il faut prendre garde de surcharger les jeunes intelligences d'une nourriture scientifique trop forte pour qu'elles soient en état de la digérer ; il faut aussi éviter d'étouffer chez elles l'imagination, en leur expliquant d'une manière trop méthodique tout ce qu'on leur présente. Sans doute, l'instruction doit être donnée surtout abondamment à cette époque de la vie où les facultés d'acquérir et de retenir sont le plus flexibles et le plus tenaces ; mais il importe de ne pas perdre de vue que l'intelligence d'un enfant est semblable à un vase qui ne saurait contenir à la fois au delà d'une certaine quantité de liquide. Si vous cherchez à le trop remplir, il déborde, et vous ne pouvez plus le porter commodément. Il est bon de se rappeler aussi qu'autre chose est de meubler l'esprit comme on meuble une chambre qui se laisse faire et reçoit passivement tout ce qu'on veut y mettre, ou de donner à ce même esprit l'envie et la capacité de s'instruire par lui-même : un effort de l'intelligence, de quelque nature qu'il puisse être, pourvu qu'il soit volontaire et spontané, est mille fois plus utile à l'enfant que la connaissance d'une centaine de faits reçus sans examen et d'une manière toute passive.

Quel bien sera produit si, par un excès de zèle dans les écrivains ou les professeurs, l'art même avec lequel on enseigne les enfants étouffe chez eux l'étincelle divine qu'aucun art au monde ne saurait allumer ?

Quant à cette excessive clarté d'explication sur laquelle on insiste, comme sur le moyen le plus efficace de faire comprendre ce que l'on enseigne, nous pensons qu'elle aussi doit avoir ses limites. En thèse générale, il est bon qu'un enfant saisisse le sens de ce qu'il apprend ; mais la nature, peu désireuse sans doute de laisser jouir les instituteurs d'un pouvoir sans bornes, a décrété dans sa sagesse que tant que l'intelligence d'un élève sera contenue dans les bornes de ce qu'elle peut absolument comprendre, ses progrès, si elle en fait, seront lents. Walter Scott dit avec beaucoup de raison, dans son excellente préface aux *Contes d'un grand-papa sur l'histoire d'Écosse :* « Non-seulement il n'y a aucun mal, mais il y a souvent un véritable avantage à occuper un enfant d'idées qui sont un peu au-dessus de celles que son intelligence lui permet de saisir sans peine : les difficultés qu'on lui présente, pourvu qu'elles ne soient ni trop fréquentes, ni trop ardues, stimulent sa curiosité et l'excitent à des efforts. » En effet, nous sommes constitués de telle manière que, même à l'époque où notre intelligence a acquis toute sa maturité, quand une longue expérience nous a amenés à regarder certaines erreurs de l'esprit comme des ridicules, nous cédons encore malgré nous à l'admiration spontanée que nous inspirent des choses que nous ne connaissons ni ne comprenons pas encore ; et l'intérêt qu'elles excitent en nous semble plutôt diminuer que s'accroître, quand nous les avons approfondies. Mais si cette disposition existe chez l'homme fait, elle est bien plus frappante encore chez les enfants, qui vivent par anticipation, et dont on peut affirmer avec certitude qu'ils ne jouissent de rien tant que de ce qu'ils ne comprennent pas encore. Ceux donc qui veulent priver ces jeunes têtes du sentiment de la jouissance, pour renforcer plus efficacement la faculté de raisonner, ceux qui établissent qu'en éducation il ne faut satisfaire le besoin d'admirer qu'après avoir éteint la soif de comprendre, ne font que retarder le résultat auquel ils tendent : ils amènent la prostration de l'intelligence au lieu de son développement. En un mot, l'enfant ainsi dirigé soumet son jugement au lieu de l'exercer, et c'est là un déplorable échange.

« La loi immuable de la nature, dit Coleridge, a décrété que la route de la science serait longue, sujette à bien des détours, et retournant souvent en arrière sur elle-même. » Il résulte de ce principe que, tandis qu'un esprit peu observateur s'afflige en croyant voir l'intelligence d'un enfant s'éloigner du but qu'on s'efforce de lui faire atteindre, l'enfant au contraire s'y dirige à sa manière, c'est-à-dire en suivant un chemin détourné, mais sûr. De toutes les erreurs qui se commettent en éducation, l'une des plus fâcheuses est de mettre trop de confiance dans l'enseignement proprement dit, parce qu'elle est la plus difficile à rectifier : aussi voit-on fréquemment des séries de leçons régulières, données par des maîtres habiles autant que judicieux, porter moins de fruit pour l'enfant qui les reçoit, qu'un intervalle momentané pendant lequel sa tête, oisive en apparence seulement, travaille à sa manière. Le développement moral et intellectuel amené par une étude, si frivole qu'elle puisse être, à laquelle on s'est adonné par choix, a besoin sans doute pour être complet des habitudes d'ordre et de méthode que donne un enseignement régulier ; mais, qu'on ne s'y trompe pas, le développement dont nous parlons ne sera jamais le résultat de l'enseignement tout seul. Il y a un avantage précieux pour une jeune tête à découvrir par elle-même jusqu'où il lui est donné d'arriver sans aide, et quel secours elle doit attendre des autres. Or une série continue de leçons peut contribuer à cet avantage, mais elle ne saurait le donner entièrement : aussi ceux qui ont des idées justes en fait d'éducation, et qui ont observé l'enfance, n'hésiteront jamais à convenir que de tout ce qu'ils font pour le développement de ces jeunes intelligences, le point le plus délicat, et peut-être le plus important, est de savoir à propos les laisser apprendre par elles-mêmes.

Trop souvent on calcule les avantages du savoir d'après le nombre des choses apprises, non d'après leur influence sur l'esprit et le caractère ; trop souvent l'éducation néglige, pour ne s'occuper que de l'instruction, la culture de certaines facultés morales d'un ordre supérieur, dont

[1] Voy. le *Quarterly Review*, n° 147 ; et la *Bibliothèque universelle* de Genève, n° 105.

l'importance devrait être plus grande et plus sentie à mesure que l'intelligence fait plus de progrès.

Les ouvrages destinés à la jeunesse présentent, ici, une série de livres dans lesquels tout l'art imaginable est employé à changer les plus belles facultés de l'intelligence en une sorte de machine purement passive, destinée à recevoir ce qu'on y case; là, une classe non moins volumineuse d'écrits dont le but est d'encourager le développement de la volonté, à un âge où aucun perfectionnement moral n'en saurait être la conséquence. Il est sans doute difficile, dans tous les cas, pour un esprit sérieux et parvenu à sa maturité, de se former une idée précise de ce qui peut intéresser un enfant; il est cependant des cas où l'erreur ne saurait être admise comme excuse. C'est en le voulant et le sachant bien, que l'on a composé certains livres dont il est impossible de parcourir trois pages sans prendre en pitié le malheureux petit lecteur auquel ils s'adressent; car ces livres semblent avoir pour mission de dessécher son cœur en ne s'adressant qu'à sa tête; et si parfois ils lui laissent entrevoir un sentier agréable, le pauvre enfant n'y a pas plutôt mis un pied, que la science, placée en embuscade, vient le prendre au collet et changer ses joies en peines.

*La suite à une autre livraison.*

## LES PREMIERS HABITANTS DE CEYLAN.

### LÉGENDE SINGHALAISE.

A l'origine, ce pays s'appelait *Pa'o-tchou,* ou l'île des Choses précieuses. Dans la suite des temps, la fille d'un roi de l'Inde du Sud ayant été fiancée à un prince du royaume voisin, sur sa route elle rencontra un lion. Les serviteurs du roi et les hommes qui formaient son escorte furent remplis d'effroi et se dispersèrent, laissant la jeune fille seule sur son char. Le lion s'approcha d'elle, la prit sur son dos et s'enfuit au loin. Il se retira dans les profondeurs d'une montagne. Il cueillait des fruits et chassait des animaux pour subvenir à sa nourriture.

Au bout de quelques années, la jeune femme mit au monde un garçon et une fille. Quoiqu'ils eussent une forme humaine, leur caractère était violent et féroce. Le fils, étant devenu grand, parla ainsi à sa mère : « De quelle espèce suis-je ? Mon père appartient à la race des quadrupèdes, et ma mère à celles des hommes. »

Sa mère lui raconta alors sa propre aventure.

— Puisque les hommes et les animaux, lui repartit son fils, sont d'une espèce différente, pourquoi ne pas le laisser et fuir pour demeurer ensemble ?

— C'est bien mon intention, répondit la mère ; seulement, je ne vois aucun moyen de nous échapper.

Dans la suite, le fils suivit son père, gravit des montagnes et traversa des vallées, et observa avec soin les endroits où il passait. Le lendemain, ayant épié le moment où le lion était parti au loin, il emmena sa mère et sa sœur, et chercha un refuge dans les villages; enfin il arriva dans le royaume où était née sa mère et s'informa de sa famille ; mais elle était complétement éteinte. Se trouvant sans abri, ils allèrent demander asile aux habitants des champs.

A son retour, le roi-lion, ne voyant plus ni sa femme ni ses enfants, entra en fureur, sortit de la forêt en poussant d'affreux gémissements, et immola un grand nombre d'hommes et de femmes des villages voisins. Le peuple ayant informé le roi de cet événement, il se mit à la tête de son armée, choisit et enrôla les hommes les plus courageux pour chasser le lion et le percer de flèches.

Quand le lion les eut aperçus, il poussa des rugissements horribles qui firent tomber de frayeur les hommes et les chevaux, de sorte que personne n'osait s'avancer pour l'attaquer.

Beaucoup de jours s'écoulèrent ainsi sans résultat. Le roi fit une nouvelle proclamation, et promit cent mille pièces d'or à quiconque serait capable de tuer le lion.

Le fils dit alors à sa mère : — Il nous est impossible de supporter plus longtemps la faim et le froid ; je désire répondre à l'appel du roi, qu'en pensez-vous ?

— Il ne faut pas y aller, lui répondit-elle ; car, quoique ce lion soit une bête fauve, cependant c'est votre père. Si vous le tuez, vous ne mériterez plus le nom d'homme !

— Si je ne le tue pas, dit le fils, il ne s'en ira jamais, et peut-être viendra-t-il jusque dans le village pour nous chercher et nous poursuivre. Si, un matin, le roi-lion apprend notre retour, croyez-vous que nous puissions échapper à la mort? Pourquoi donc me retenez-vous? Ce lion est une source de désastres, et le malheur finira par nous atteindre nous-mêmes. Faut-il que, pour épargner un seul individu, je cause le désespoir et la ruine de tout le peuple? J'y ai bien réfléchi, mon premier devoir est de répondre à l'appel du roi. En disant ces mots, il partit.

Quand le lion l'eut vu, il se coucha d'un air doux et soumis, et, oubliant ses dispositions meurtrières, il témoigna la joie la plus vive. Mais le fils, avec un couteau acéré, lui ouvrit la gorge et lui fendit le ventre. Le lion, bien qu'en proie à d'atroces douleurs, n'en conserva pas moins des sentiments tendres et affectueux ; il supporta, immobile, ses horribles souffrances, et bientôt après il expira.

A cette nouvelle, le roi, transporté de joie et d'admiration, demanda au jeune homme la cause de cette mort résignée.

Le jeune homme cacha d'abord la vérité; mais à la fin, pressé de mille manières, il laissa échapper son secret.

— Hélas ! s'écria le roi, si vous n'étiez pas issu de cette bête féroce, personne au monde ne pourrait s'expliquer l'affection qu'il vous a montrée. Quoi qu'il en soit, auparavant, j'ai promis une récompense, et je ne manquerai pas à ma parole ; mais, comme vous avez tué votre père, je ne puis souffrir qu'un fils rebelle et dénaturé demeure plus longtemps dans mon royaume.

Il prescrivit aux magistrats de lui donner une grande quantité d'or et d'argent, et de le chasser ensuite hors de son royaume.

Aussitôt on équipa deux vaisseaux sur lesquels on embarqua une grande quantité d'or, de vivres et des provisions de tout genre. On le conduisit (avec sa sœur) jusqu'au milieu de la mer, puis on les abandonna tous les deux au caprice des flots.

Le navire du fils, après avoir longtemps vogué sur la mer, aborda dans l'île appelée Pa'o-tchou (Ratnadvipa). L'ayant trouvée fertile et riche en productions rares, il en fit son séjour.

Dans la suite, des marchands y amenèrent leur famille pour recueillir des pierres précieuses, et s'établirent dans ce pays... La population s'étant accrue par degrés, elle nomma un roi et des ministres; et, comme leur ancien aïeul avait pris et tué un lion, ils tirèrent de cette circonstance le nom du royaume et l'appelèrent Seng-kia-lo, — Sinhala, — Ceylan (1).

### UNE VENGEANCE DE LINNÉ.

Linné avait été attaqué, à plusieurs reprises, par notre grand naturaliste Buffon, sans lui avoir jamais répondu. Cependant le savant suédois n'était pas resté insensible à

(1) Hiouen-thsang, liv. IV, p. 194.

ces attaques, et il en tira une vengeance assez originale pour être rapportée.

En parcourant les bruyères de sa sauvage contrée, il découvrit une plante de l'espèce des caryophyllées, mais qui n'avait point encore été classée. L'aspect en était désagréable; elle ne se montrait que dans les terrains arides et servait presque toujours d'asile aux crapauds. Linné lui assigna sa place dans la classification en lui donnant le nom de *Buffonia.*

Ce fut la seule réponse qu'il fit jamais au naturaliste français.

---

DE LA MÉMOIRE.

On a reconnu de tout temps que la mémoire était une des facultés qu'il importait le plus de cultiver dans l'enfance. C'est à elle à remplir les magasins de l'esprit. La vie humaine est si courte qu'on ne saurait prendre trop de soin pour rien n'en perdre et pour en bien employer les différentes époques. On pourrait presque dire que chaque faculté a son âge, un temps où elle s'exerce de préférence, plus que toutes les autres; et les années où l'homme est encore peu capable de juger et d'imaginer sont sans contredit celles pendant lesquelles il doit amasser et préparer les matériaux qu'il mettra en œuvre plus tard. D'ailleurs, en y regardant de près, on verra que, sans la mémoire, les plus belles facultés restent inutiles, et que toute faculté vraiment supérieure a pour aide et pour base une mémoire forte. On a donc raison de choisir cette faculté comme la première dont on exige un travail fréquent et soutenu. L'enfant reçoit des impressions, il se les rappelle, ainsi que les objets qui les ont produites; c'est par là qu'il commence à connaître : tel est l'ordre de la nature; l'éducation doit s'y conformer.

*Comment on peut remédier à l'inégalité des facultés.*

---

## PEINTURE ANTIQUE.

Io, assise sur l'autel de Héra-Ilithye, près de la statue de cette divinité dont elle est la prêtresse, tient d'une main une guirlande et de l'autre une cassette que vient de lui remettre Jupiter. Aphrodite-Pitho, déesse de la persuasion et de l'amour, est derrière le souverain des dieux; elle porte sur son doigt l'oiseau magique *Iynx.* Au-dessus sont Éros qui joue au cerceau, et Pan qui tient une branche d'arbre



Peinture antique. — D'après un vase du Musée royal de Berlin.

et un syrinx. Derrière Io on voit un éphèbe (peut-être est-ce Argus), qui pose la main droite sur une massue et tient dans la gauche un diptyque. La sixième figure paraît représenter Junon. Un faon est devant Argus. Les pierres et les arbrisseaux semblent désigner le pays d'Argos. Cette scène peinte, remarquable par l'élégance des poses, la variété et la grâce des ornements, orne un vase de la belle collection que possède le Musée de Berlin. On la trouve reproduite, mais avec moins de richesse, sur un des vases de la collection Coghill.

---

## UN VISHKA OU OBSERVATOIRE MILITAIRE EN CRIMÉE.

Le mot *vishka* paraît signifier « hauteur, élévation, corps élevé. » La construction des tours ou plates-formes d'observations militaires que l'on désigne sous ce nom est très-simple. Un plancher ou treillis en bois, de quatre ou cinq pieds carrés, entouré ou non d'une balustrade, est élevé en l'air et soutenu, sur quatre poteaux ou arbustes, à environ trente ou quarante pieds du sol. Souvent on n'a point d'échelle pour y monter, et l'on y parvient à l'aide de quelques pièces de bois attachées transversalement de distance en distance entre deux des piliers. Les Cosaques qui sont en sentinelle sur les vishka pour épier les mouvements des ennemis mettent le feu à un fagot de bois suspendu, s'il leur paraît nécessaire de donner un signal. On ne saurait se faire une idée de la patience de ces sentinelles. Malgré le froid, elles restent pendant des nuits ou des journées entières, dans ces guérites aériennes exposées à la pluie et à tous les vents, droites, immobiles comme des statues, la figure tournée vers le point qui leur a été désigné, sans se laisser distraire par ce qui se passe derrière elles. Entre autres voyageurs, Ker Porter (1) a donné le dessin d'un vishka qu'il avait vu près de Mozdock, dans la vallée des Voleurs, en face du Caucase. Robert Lyall (2) a également figuré un de ceux qu'il vit dans le Kouban : du haut du vishka de Petrovskoyé, on lui montra un marais plein de roseaux où

(1) *Travels in Georgia,* etc., t. Ier. — Voy. aussi Clarke.

(2) *Travels in Russia; the Krimea,* 1825, t. Ier, p. 394 et suiv.

mille Circassiens environ s'étaient noyés en octobre 1821.

La gravure que nous publions reproduit un dessin de M. Hommaire de Hell représentant un de ces vishkas placés de distance en distance sur la ligne armée du fleuve du Kouban, qui forme la limite entre la Russie et les populations du Caucase occidental « Ces postes de surveillance, dit M. Hommaire de Hell, ne sont que des espèces de guérites élevées sur quatre piquets à une cinquantaine de pieds au-dessus du sol Deux Cosaques y sont en sentinelle jour et nuit. Au moindre mouvement de l'ennemi dans la vaste plaine de roseaux qui borde les deux rivages du fleuve, un fanal est allumé et hissé au-dessus de la guérite. Si le danger est plus imminent, on met le feu à une énorme torche de paille et de goudron. A ce signal, qui est reproduit de poste en poste, toute la ligne prend les armes, et en un instant cinq à six cents hommes se trouvent réunis sur le point menacé. Ces postes, généralement composés d'une douzaine d'hommes, sont très-rapprochés les uns des autres, surtout aux passages dangereux. De distance en distance on a élevé de petits forts avec des retranchements en terre et quelques pièces de canon. »



Un Poste cosaque à l'approche des Circassiens. — D'après Hommaire de Hell. — Dessin de Freeman.

---

## PHOSPHORESCENCE DE CERTAINES PIERRES.

Lorsqu'on frotte fortement l'un contre l'autre deux morceaux de *cristal de roche* (quartz hyalin des minéralogistes), chacune des portions frottées paraît lumineuse dans l'obscurité; la lueur est blanchâtre; elle disparaît avec la cessation du frottement. Certaines variétés de blende (sulfure de zinc) présentent le même phénomène, à la suite du plus léger frottement.

Lorsqu'on frappe vivement avec un marteau sur la surface d'un autre minéral connu sous le nom d'*adulaire* (feldspath vitreux); l'endroit frappé s'entoure, à chacune des percussions, d'une lueur pâle qui n'est point l'étincelle ordinaire, et qu'il est facile de distinguer de celle-ci par son peu de vivacité et par sa forme. Le même résultat a lieu lorsqu'on frappe de la même manière la *leucophane* (silicate fluorifère de chaux, de glucine) et quelques autres substances.

Enfin, le minéral désigné par le nom de *spath fluor* (fluorure de calcium) produit, lorsqu'on le chauffe sur une surface métallique, une lueur semblable aux précédentes. La leucophane devient aussi lumineuse par le même procédé; il en est encore de même de quelques échantillons de chaux phosphatée, de baryte sulfatée, etc.

A ces sortes de lueurs produites accidentellement dans certaines pierres, les minéralogistes ont donné le nom de *phosphorescence*, par analogie avec la lueur qui entoure, comme l'on sait, le phosphore dans l'obscurité.

Les moyens que nous avons indiqués, c'est-à-dire le frottement, la percussion, l'élévation de température, ne sont pas les seuls que l'on puisse employer pour développer la lueur phosphorescente dans les minéraux; on peut encore produire le même phénomène en usant la surface du minéral, en le divisant mécaniquement, en le pulvérisant, en le comprimant, en l'exposant à la lueur solaire, en le soumettant à l'étincelle électrique, etc. Un diamant qui a été usé sur ses faces et poli accuse une vive phosphorescence; c'est sans doute d'après cette circonstance que l'on admet dans le vulgaire que les diamants sont lumineux dans l'obscurité. Le mica que l'on sépare rapidement en lames, suivant les joints naturels de cristallisation, dégage une lueur phosphorescente qui dure pendant quelques instants. Le feldspath vitreux, que nous avons cité précédemment, devient pour ainsi dire tout en feu lorsqu'on le broie dans un mortier.

Tantôt ces différents moyens réussissent pour le même métal; tantôt le minéral ne devient phosphorescent que par l'un de ces moyens en particulier.

Par l'élévation de température, les pierres produisent généralement des lueurs phosphoriques plus vives : ainsi la leucophane qui, par la percussion simple ou le frottement, ne donne qu'une lueur jaune citron, si elle est réduite en poussière et chauffée dans un creuset de platine, donne des lueurs mélangées de bleu, de vert, de jaune, etc., du plus bel effet. La phosphorescence par la chaleur est aussi plus stable que la phosphorescence par frottement.

Le phénomène de la phosphorescence dans les minéraux est encore fort peu connu; il mérite, à tout égard, d'être étudié avec plus de soin.

On devra rechercher d'abord quelle est sa véritable nature. Jusqu'à présent on ne connaît guère la phosphorescence des pierres que par les caractères sous lesquels elle apparaît à nos regards ou par les moyens qui sont mis en jeu pour la développer. Des physiciens distingués ont pensé qu'elle n'était qu'une manifestation extérieure de l'électricité, et que par conséquent, pour le fond, elle était identique avec ce fluide; et, en effet, l'on peut produire la phosphorescence par les mêmes moyens que ceux qui sont mis en usage pour développer l'électricité, le frottement, la percussion, etc. La phosphorescence paraît se manifester toutes les fois que les particules du minéral perdent leur position naturelle d'équilibre par les causes que nous venons d'énoncer. Or, comme, dans les mêmes circonstances, l'équilibre des électricités qui sont associées aux particules des corps est également troublé, leur recomposition, quand elle est plus ou moins de temps à s'effectuer, doit produire de la lumière. Dès lors, les corps très-bons conducteurs donnant lieu à une recomposition immédiate, les effets lumineux ne doivent pas être visibles : aussi trouve-t-on que les minéraux conducteurs ne sont pas phosphorescents.

---

## INFLUENCE COMPARÉE

### DU THÉ NOIR ET DU THÉ VERT.

L'influence du thé varie suivant qu'elle s'exerce sur l'homme en bonne santé, avant ou après que l'habitude de ce liquide alimentaire a été acquise.

De l'avis de tous les praticiens et de tous les consommateurs qui ont pu étudier sur eux-mêmes les effets de ce liquide, on remarque une considérable différence entre l'action du thé noir et celle du thé vert. Ce dernier manifeste une énergie plus grande et souvent trop forte.

*Thé noir.* — L'infusion de thé noir, convenablement préparée, produit en nous une excitation générale, non pas seulement temporaire ou d'une ou deux minutes, comme toute boisson chaude dépourvue de principes excitants, mais plus ou moins durable, capable de rendre une énergie nouvelle à l'homme affaibli par la diète, par le froid, par la tristesse : le pouls s'accélère; la force, l'activité succèdent à l'abattement et se soutiennent durant quelques heures, sans laisser ensuite aucun malaise.

Lorsque le breuvage aromatique et chaud est pris en quantité trop considérable, il peut déterminer un mouvement fébrile qui se résout parfois en une sueur passagère.

*Thé vert.* — On éprouve d'abord les sensations agréables que nous venons de décrire; mais ensuite un grand nombre de personnes ressentent, sous l'influence du thé vert, d'autres effets : une heure au plus après l'ingestion du liquide, des troubles nerveux surviennent, caractérisés par des bâillements, par une irritabilité particulière, une gêne dans la région de l'estomac, des palpitations de cœur et des tremblements sensibles dans les membres, dont le résultat est une faiblesse générale.

On remarque ces symptômes surtout parmi les personnes qui font rarement usage du thé vert; quelques-unes même ne peuvent s'y accoutumer, tandis que chez d'autres l'habitude fait cesser graduellement les accidents fâcheux. Parmi celles-ci encore, le thé vert, pris le soir, agite et trouble le sommeil, tandis que le thé noir ne produit pas sur elles d'effet semblable.

Le plus grand nombre des consommateurs doués d'un tempérament assez robuste s'habituent facilement à faire usage du mélange des thés noir et vert, plus aromatique que le thé noir pris isolément, sauf toutefois le thé pekoe [1].

Le thé vert est teint. Voici les procédés qu'un voyageur anglais a vu employer par les Chinois pour sa coloration : « Le chef des travailleurs, après s'être procuré une certaine quantité de bleu de Prusse, le jette dans un vase de porcelaine ressemblant à un mortier, l'écrase et le réduit en poussière fine. Ensuite on fait cuire des fragments de gypse ou pierre à plâtre dans le feu de charbon de bois qui sert pour le chauffage du thé, afin de pouvoir l'écraser et le réduire en poudre aussi fine que le bleu de Prusse. Les deux substances ainsi pulvérisées sont mélangées dans la proportion de quatre parties de gypse contre trois parties de bleu de Prusse, et il en résulte une poudre légèrement colorée en bleu et toute prête à être employée. Cette matière colorante est appliquée au thé pendant la dernière période du chauffage. Environ cinq minutes avant de tirer les feuilles de thé hors des bassines, l'ouvrier prit une cuiller de porcelaine et jeta une cuillerée du mélange dans chaque bassine. D'autres ouvriers se mirent alors à agiter et à retourner très-vivement les feuilles avec les deux mains pour distribuer bien également la coloration. Bientôt leurs mains devinrent toutes bleues. »

Un jour, à Shanghaï, un Anglais, s'entretenant avec quelques Chinois des contrées à thé vert, leur demanda quel motif ils avaient pour teindre ainsi leur thé, et s'ils ne pensaient pas qu'il serait meilleur si on le laissait dans son état naturel. Ils répondirent que sans doute cette teinture, loin de le bonifier, le gâtait, et qu'en Chine on ne se servait jamais de thés ainsi colorés. « Mais, ajoutèrent-ils, puisque les étrangers préfèrent *une addition de plâtre et de bleu de Prusse* qui donne à ce produit une plus belle apparence, nous ne voyons aucune difficulté à leur en fournir, d'autant plus que, d'une part, ces ingrédients sont à fort bon marché, et que, de l'autre, les thés ainsi traités se vendent plus cher [2]. »

---

## M. TOBIAS WITT [3].

M. Tobias Witt était né dans une toute petite ville et n'avait jamais dépassé les villages voisins. Cependant il avait plus vu du monde que maint individu qui a mangé son héritage à Paris ou à Naples. Il racontait volontiers toutes sortes de petites historiettes qu'il avait recueillies comme fruits de sa propre expérience. De mérite poétique, elles en avaient peu, mais elles en étaient d'autant plus pratiques, et leur principale qualité consistait à avoir toujours leur contre-partie.

Un jour, un jeune homme de ses connaissances, M. Till, le louait de sa sagesse :

— Ah ! dit le vieux Witt en souriant, serais-je vraiment si avisé ?

— Tout le monde le dit, monsieur Witt. Et comme je voudrais aussi bien volontiers le devenir !

— Eh bien, si vous voulez le devenir, c'est facile. Vous n'avez qu'à remarquer assidûment comment font les fous.

[1] A. Payen, *Des substances alimentaires.* 1854.
[2] *Voyage agricole et horticole en Chine*, par Robert Fortune.
[3] Traduit d'Engel.

— Quoi? comment font les fous?

— Oui, monsieur Till; et il faut alors faire autrement qu'eux.

— Par exemple?

— Par exemple, monsieur Till, il y avait ici, dans ma jeunesse, un vieux mathématicien, un petit homme sec et morose appelé M. Veit. Il circulait toujours en marmottant en lui-même; de sa vie il ne parla à aucun homme. Regarder quelqu'un en face, il le faisait encore moins; il regardait toujours d'un air sombre en lui-même. Comment pensez-vous bien, monsieur Till, qu'on le nommât?

— Comment? Une forte tête.

— Oui, c'est à peu près cela! un extravagant. Oui-da, pensai-je en moi-même, — car ce titre ne m'eût point convenu, — on ne doit point faire comme M. Veit. Ce n'est pas de bon ton. Regarder en soi-même, cela ne vaut rien : regarde les gens bien en face. Se parler tout seul, fi! parle plutôt avec d'autres. Dites, qu'en pensez-vous? monsieur Till. Avais-je raison?

— Certainement, en tout point.

— Cependant, je ne sais pas, mais ce n'était pas tout à fait cela. Il y avait encore une autre espèce d'original : c'était le maître de danse, M. Flink. Celui-là était toujours pirouettant, lorgnait effrontément tout le monde et bavardait avec quiconque avait seulement une oreille. Et celui-là, monsieur Till, comment pensez-vous bien qu'on l'appelât?

— Un joyeux compère.

— A peu près. On l'appelait aussi un extravagant. Oui-da, pensai-je aussi de nouveau, c'est très-drôle. Comment faut-il donc faire pour être sage? Pas tout à fait comme M. Veit, et pas tout à fait non plus comme M. Flink. Regarde tantôt les gens en face, comme l'un, et tantôt pensivement en toi comme l'autre; parle tantôt à haute voix avec les autres, comme M. Flink, et tantôt à toi-même, comme M. Veit. Voyez-vous, monsieur Till, c'est ce que j'ai fait, et c'est là tout le secret.

Une autre fois, un jeune marchand, M. Flau, faisait visite à M. Tobias Witt, et se lamentait sur son malheur.

— Comment? dit aussitôt le vieux Witt en lui frappant sur l'épaule. Vous n'avez qu'à chercher le bonheur, monsieur Flau, et, pour cela, sortez de chez vous.

— Il y a longtemps que j'en sors. Mais à quoi bon? un contre-temps n'attend pas l'autre. Dorénavant je me croise les bras plutôt, et je reste à la maison.

— Oh! non pas, non pas, monsieur Flau. Vous devez courir toujours après; mais seulement veillez bien à la manière de porter la tête.

— Comment, à la manière de porter la tête?

— Oui, monsieur Flau, à la manière de porter la tête. Je vais vous l'expliquer. Tandis que mon voisin de gauche bâtissait sa maison, un jour la rue était pleine de poutres, de pierres et de solives. Notre bourgmestre, M. Trik, alors un jeune conseiller, arriva dans le chantier; il courait les bras tout pendants. Il tenait le cou si roide que son nez paraissait à la même hauteur que les nuages. Pouf! il tombe, se brise une jambe, et en boite encore aujourd'hui. Que faut-il en conclure, cher monsieur Flau?

— Ah! c'est un vieux proverbe : « Il ne faut pas porter le nez trop haut. »

— Oui, vous voyez; mais aussi pas trop bas. En effet, peu de temps après arriva un autre individu : c'était le poëte de la ville, M. Schall. Il devait avoir en tête des vers ou des sonnets de Ménage, car il avançait tristement et regardait vers la terre comme s'il eût voulu y pénétrer. Crac! une corde se rompt, une poutre tombe sur lui comme l'éclair. D'effroi, le pauvre diable s'évanouit, en fut malade et souffrit des semaines entières. Remarquez-vous bien maintenant ce que je veux dire, monsieur Flau? Comment doit-on porter la tête?

— Vous voulez dire devant soi?

— Oui vraiment. On ne doit regarder ni trop haut, ni trop bas, ni dans les nuages, ni vers la terre. Quand on a porté les yeux tout tranquillement en haut, en bas, des deux côtés, et surtout devant soi, on peut bien avancer dans le monde, et on n'a tout naturellement rien à démêler avec le malheur.

Une autre fois encore, un jeune commençant, M. Wills, faisait visite à M. Witt. Il voulait lui emprunter de l'argent pour une petite spéculation.

— Je n'en retirerai pas grand profit, je le prévois; mais elle me tombe d'elle-même dans les mains, et je veux certes l'entreprendre.

Ce ton ne convenait guère à M. Witt.

— Et combien pensez-vous, monsieur Wills, qu'il vous faille?

— Ah! pas beaucoup; une bagatelle : une centaine de pauvres petits thalers, à peu près.

— S'il ne faut pas plus, je vous les donnerai bien volontiers. Et pour vous montrer que je vous veux du bien, je vous donnerai encore par-dessus quelque autre chose qui, entre nous, vaut son pesant d'or, et qui pourra vous rendre très-riche.

— Comment, monsieur Witt, par-dessus le marché?

— Ce n'est rien; c'est simplement une petite histoire. J'avais dans ma jeunesse un marchand de vin pour voisin, un drôle de petit homme nommé M. Grell. Il avait adopté une singulière manière de parler qui l'a mis sur le pavé.

— Ah! c'était?...

— Quand on lui demandait : — Comment cela va-t-il, monsieur Grell? Qu'avez-vous gagné dans cette affaire? — Une bagatelle, disait-il; quelque chose comme une cinquantaine de pauvres petits thalers. Qu'est-ce que cela? — Ou bien, si on lui disait : — Eh bien, monsieur Grell, vous avez aussi perdu dans cette banqueroute? — Bast! répliquait-il. Ce n'est pas la peine d'en parler. Une bagatelle : cent cinquante thalers. — Il avait une belle position, cet homme; mais, comme je l'ai dit, cette maudite locution l'a fait glisser de la selle. Il s'est ruiné. Combien est-ce donc, monsieur Wills, que vous voulez?

— Moi, je vous ai demandé cent rixdales, M. Witt.

— Oui, c'est juste, la mémoire me fait défaut. Mais j'avais aussi un autre voisin : c'était le marchand de grains, M. Tomm. Il gagna avec le secours d'une autre locution sa grande maison ainsi que les bâtiments de derrière et les hangars. Qu'en pensez-vous?

— Oh! pour l'amour du ciel, je voudrais bien la connaître. C'était?...

— Quand on lui demandait quelquefois : — Comment cela va-t-il, monsieur Tomm? Qu'avez-vous gagné dans cette affaire? — Ah! beaucoup d'argent, répondait-il, beaucoup d'argent! (Et on voyait comme son cœur s'épanouissait dans sa poitrine.) Cent bonnes rixdales! — Ou si on lui disait : — Qu'avez-vous? Pourquoi si sombre, monsieur Tomm? — Ah! répliquait-il, j'ai perdu beaucoup d'argent, beaucoup d'argent! en tout, cinquante rixdales. Il avait commencé avec peu, cet homme; mais, comme je l'ai dit, il fit bâtir cette grande maison, les bâtiments de derrière et les hangars. Maintenant, monsieur Wills, quelle manière de parler vous convient le mieux?

— Eh! cela se comprend, la dernière.

— Mais M. Tomm n'avait pas tout à fait raison, à mon avis, ajouta M. Tobias Witt; car il disait aussi « beaucoup d'argent » quand il donnait aux pauvres et à la commune, et il aurait toujours dû, dans ces cas-là, parler comme M. Grell,

mon autre voisin. Moi, monsieur Wills, qui habitais entre ces deux locutions, je les ai bien remarquées toutes deux, et, suivant les temps et les circonstances, je parle tantôt comme M. Grell, et tantôt comme M. Tomm.

— Moi, sur mon âme, j'aurais fait comme M. Tomm : la maison et les hangars me plaisent.

— Vous voulez donc...

— Beaucoup d'argent, beaucoup d'argent, monsieur Witt; cent bonnes rixdales.

— Voyez-vous, monsieur Wills, c'est très-bien, vous les aurez. Quand on emprunte à un ami, on doit parler comme M. Tomm, et quand on aide un ami dans le besoin, on doit alors parler comme M. Grell.

---

### ACADÉMIE D'ÉCRITURE DE PARIS.

L'an 1570, Charles IX autorisa légalement à Paris une corporation composée de sept *écrivains jurés* qui devaient faire foi judiciairement en matière d'écriture et de faux. Il leur permit, en outre, d'enseigner aux enfants *l'écriture, l'orthographe, le ject et le calcul.* Également vus d'un mauvais œil par le chantre de Notre-Dame, supérieur des petites écoles, et par l'Université, dont ils ne subissaient pas la juridiction, ils eurent pour rivaux les maîtres d'école, auxquels ils firent à leur tour sentir le poids de leur *privilége.* En 1661, ils obtinrent du parlement un arrêt qui défendait « aux maîtres d'escole de mettre plus de trois lignes d'écriture dans les exemples qu'ils donneront à leurs escoliers. » La corporation des écrivains jurés se constitua, par lettres patentes de 1779, en *bureau académique d'écriture,* et subsista jusqu'à la révolution française ([1]).

---

## L'AVARE BIENFAISANT.

« *Item* à mon fils, cinq livres par an;

» *Item* à ma fille, cinq livres par an tant qu'elle restera fille;

» *Item*, pour bâtir un hôpital et pour m'élever une statue, cent mille livres. »

Ces lignes sont imprimées au-dessous d'une vieille estampe populaire représentant Thomas Guy assis devant une table, et au moment où, effrayé par quelque bruit, il suspend la lecture qu'il faisait de son testament, pour essayer de dérober à l'importun visiteur la vue de ses trésors en les cachant sous sa main.

Estampe et inscription sont exagérées et injustes. Thomas Guy est mort en 1724, à l'âge de quatre-vingt-un ans, sans laisser ni fils ni fille : il avait toujours vécu dans le célibat, et l'on ne voit pas qu'il ait jamais exprimé aucun désir de se survivre en peinture ou en sculpture.

Mais c'était, à vrai dire, un très-singulier homme, avare jusqu'à l'excès le plus déplorable pour tout ce qui le concernait personnellement, charitable jusqu'à la prodigalité si ce dernier mot peut jamais s'appliquer à l'exercice d'une vertu.

Thomas Guy était le fils d'un pauvre homme qui avait un petit bateau et vendait du charbon dans un faubourg de Londres, Southwark; il fut conduit, on ne sait comment, à entreprendre un petit commerce de librairie dans la Cité. Son premier fonds d'établissement ne s'élevait point à 200 livres. A force d'industrie et d'économie, il prospéra, puis il fit des spéculations pendant les guerres qui eurent lieu sous la reine Anne. Sa fortune grandit rapidement et dans des proportions prodigieuses. On s'en aperçut bientôt à ses libéralités envers la classe pauvre. Il fonda, dans le bourg de Southwark, un hôpital qui porte encore son nom, et les sommes qu'il consacra à cette œuvre ne sont pas évaluées à moins de 138 292 livres sterling, ou 3 457 300 francs, ce qui équivaudrait aujourd'hui à beaucoup plus de 10 millions. En 1701, il agrandit et dota l'hôpital Saint-Thomas, dans le même bourg. Il fonda aussi un hôpital à Tamworth, dans le comté de Stafford. A sa mort il légua une rente perpétuelle de 400 livres sterling (10 000 fr.) aux directeurs du Christ-Hôpital pour l'entretien de quatre enfants, et une autre rente de 1 000 livres (25 000 fr.) pour la délivrance de quatre prisonniers pour dettes à Londres et dans les comtés de Middlesex et de Surrey.

Il n'oublia aucun de ses collatéraux : à chacun des plus pauvres il assura une rente viagère de 870 livres (21 750 fr.), et il légua à ses plus jeunes parents, ainsi qu'à ses exécuteurs testamentaires, près de 2 millions (80 000 livres sterling).

Ce même homme, si libéral envers les autres, même pendant sa vie, non-seulement avait en horreur les moindres satisfactions que peut donner le luxe, mais encore il poussait la parcimonie jusqu'au ridicule. Jamais on ne le vit inviter une seule personne à partager son repas : il n'avait qu'un seul plat pour dîner, et il se servait d'un vieux papier imprimé en guise de nappe. C'est lui qui est le véritable héros d'une leçon d'avarice que l'on a souvent citée, et dont voici la véritable version. Un soir d'hiver, il méditait, sans lumière, devant deux ou trois pauvres petits charbons emprisonnés entre quatre briques; on frappe à sa porte : il se hâte d'allumer une chandelle d'un sou et ouvre. Le visiteur était un autre avare que Pope a poursuivi et illustré dans ses satires, Vultur Hopkins. — Que voulez-vous? demande Thomas Guy. — Vous prier de me donner quelques conseils sur l'économie, répond Hopkins. — S'il ne s'agit que de causer, reprend Thomas Guy, nous n'avons pas besoin de lumière. — Et il éteint sa chandelle.



Thomas Guy.

([1]) *Histoire de l'instruction publique en Europe, et principalement en France,* depuis le christianisme jusqu'à nos jours, par Vallet de Viriville, professeur à l'École des chartes.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

## LE CHEVRIER DES ALPES.




Dessin de Karl Girardet.

Les pentes des Alpes sont couvertes d'herbages trop élevés ou d'un abord trop difficile pour qu'on en récolte le foin, et qu'on fait pâturer aux bestiaux pendant l'été. Dans certains cantons, les propriétaires s'associent; ils

envoient sur la montagne leurs vaches avec un vacher ou *armaillé*, qui passe plusieurs mois sur ces hauteurs dans un chalet isolé, uniquement occupé de surveiller son troupeau et d'en traire le lait pour le transformer en fromage. Dans d'autres cas, les gens de la plaine louent leur bétail aux gens de la montagne, qui payent en argent ou en produits.

Cette dernière méthode est généralement adoptée dans le canton de Vaud, qui livre ses troupeaux, pour la saison d'été, aux pâtres de la Gruyère.

Il arrive enfin que de riches propriétaires achètent ou afferment un alpage sur lequel ils envoient leurs vaches avec quelques-uns de leurs domestiques, ou même des membres de la famille. Nous avons rencontré dans les chalets les plus élevés du canton de Berne et de Fribourg des jeunes filles de dix-huit et vingt ans, auxquelles on avait ainsi confié la surveillance d'un troupeau et d'un armaillé. Telles sont les mœurs de la Suisse, et telle est la sécurité dont on jouit dans les lieux les plus écartés, que cet isolement est sans péril.

Sur les hauteurs arides, ou dont les pentes entrecoupées et rapides exposeraient trop le gros bétail, on n'envoie que les troupeaux de chèvres qui sont de même confiés à un pâtre chargé de les traire et de fabriquer les fromages.

La vie de ces chevriers est encore plus rude et plus solitaire que celles des armaillés. Non-seulement ils habitent des hauteurs plus sauvages, mais ils y restent plus longtemps; leurs gains sont moins considérables et leurs ressources plus bornées. Les chalets fréquentés par les armaillés ont encore un certain confort relatif; on peut cultiver parfois, derrière le logis, quelques légumes qui varient la nourriture du berger; l'eau y arrive par des conduits en bois soigneusement entretenus, et, dans le canton de Vaud, l'armaillé ne monte jamais aux alpages sans emporter un baril de son vin de la côte. Le chevrier, au contraire, habite une cabane perchée sur les pics les plus inaccessibles; la terre qui l'environne est rebelle à toute culture, et les montagnards qui lui ont confié leur bétail ne lui fournissent pour nourriture qu'un vieux pain de plusieurs mois, du lait aigri et quelques quartiers de chèvre fumée qu'il mange sans autre préparation.

Cependant cette vie de privations et de labeurs ne nuit en rien à son développement moral ou intellectuel. Loin de s'abrutir dans l'isolement, le chevrier des Alpes semble s'y aiguiser par la réflexion. Lorsque le hasard amène un étranger jusqu'à sa cabane, il l'interroge avec une persistance curieuse, mais pleine de finesse, qui a presque toujours pour résultat de lui faire découvrir le pays, la profession et même le nom de son interlocuteur. Il parle généralement mieux et plus facilement que l'homme de la plaine. Nourri de la lecture de la Bible, qui compose toute sa bibliothèque sur ces hauteurs, et à laquelle il demande sans cesse des distractions ou des encouragements, il a contracté dans sa fréquentation l'habitude des formes imagées et une hardiesse d'expression qu'on ne trouve point ailleurs.

Nous devons dire, pour être complétement vrais, que ces types de chevriers et d'armaillés disparaissent chaque jour. La garde du bétail, sur les alpages, tend insensiblement à ne plus être une profession permanente et exclusive; les jeunes gens l'exercent quelques années, puis la cèdent à la génération qui les suit. De là l'extinction de cette race à part, qui avait vécu et vieilli dans la solitude et en connaissait tous les mystères. La civilisation gravit d'ailleurs, chaque jour, quelque nouveau contre-fort, et le temps n'est pas loin où l'on trouvera, dans les chalets les plus élevés, des aisances et des ressources inconnues, il y a un siècle, des habitants de la plaine eux-mêmes.

## LA MISÈRE DE 1709.

Nous extrayons les détails qui suivent d'un placard imprimé à Paris, par les soins d'un comité de charité, sous le titre de *Nouvel advis important sur les misères du temps*.

### Détail de la famine et des misères publiques de l'Orléanais et du Blésois.

« Le P. recteur du collége des jésuites d'Orléans, qui a la charité d'aller à deux et trois lieues aux villages d'alentour pour instruire les pauvres, écrit depuis peu qu'en cette ville-là quantité de dames, par un rare exemple, sans se rebuter ni de la longueur des chemins, ni du mauvais temps, ni de la puanteur des pauvres, vont elles-mêmes à six et huit lieues faire de leurs propres mains les potages et en distribuent d'ordinaire un fort grand nombre; mais que si la main de Dieu n'y est employée, et s'il ne vient de plus grand secours, il faut que le tiers de ces peuples-là périsse, et qu'il est impossible de les voir sans pleurer de compassion.

» De Romorantin, du 18 avril, on mande qu'outre mille pauvres qui y sont déjà morts de misère, il s'y en trouve encore près de deux mille autres qui languissent et qui sont aux abois, la plupart n'ayant rien que leurs métiers, dont ils ne travaillent plus, personne ne les occupant. Que M. de Fortia, intendant de la province, y étant allé lui-même pour voir ce qui en était, sait par sa propre expérience à quelle extrémité est réduite cette pauvre ville, où la plupart sont comme désespérés, et dont il y en a même qui se déchirent, qui se donnent des coups de couteau et qui se tuent, et dont on a fait le procès de crainte des suites.

» Un vertueux ecclésiastique, qui a voulu être témoin oculaire de ce qu'on disait, écrit de Blois, du 5 mai, qu'il a trouvé, passant par Étampes et par Angerville, quatre cents pauvres; que la forêt d'Orléans en est pleine; qu'à Orléans même il se trouva accablé de plus de deux mille, que les portes de son hôtellerie furent enfoncées, les murailles escaladées, quelques-uns blessés, pour avoir quelque morceau de pain qu'il faisait distribuer; qu'à la Chalerie il fut investi de plus de deux cents, et à Meun de plus de cinq cents, lesquels étaient tous languissants, comme à l'agonie, et à Baugency de même; qu'à Blois il en trouva un dans la rue qui tirait la langue d'un demi-pied de long et qui expirait de faim; qu'à Onzain il prêcha à quatre ou cinq cents squelettes, des gens qui, ne mangeant plus que des chardons crus, des limaces, des charognes et d'autres ordures, sont plus semblables à des morts qu'à des vivants; que la misère passe tout ce l'on en écrit, et que sans un prompt remède il faut qu'il meure dans cette province seule plus de vingt mille pauvres. »

### Du pays chartrain et du Vendômois.

« Sans parler d'Illiers et des environs de Chartres, où il est déjà mort plus de trois cents personnes de faim, du Vendômois, on écrit de Montoire, du mois d'avril, qu'outre les extrémités qu'on souffre là comme ailleurs, le désespoir a rendu le brigandage si commun que personne ne s'en croit à couvert; que depuis peu huit hommes ont massacré une femme pour avoir un pain qu'elle portait, et qu'un homme, pour défendre le sien, en a tué un autre qui venait le lui prendre, et que, sur les grands chemins, il y a des gens masqués qui volent; qu'il est commun dans tout ce pays-là de faire du pain de fougère toute seule, concassée, ou avec la septième partie de son, et du potage avec le gui des arbres et des orties.

» Un ecclésiastique d'une paroisse de Paris écrit en ces termes, du 10 mai :

« J'ai parcouru depuis trois semaines la Beauce, le Blé-

» sois, la Touraine, le Chartrain et le Vendômois. Dans la » plupart des villes et villages, on y meurt à tas, on les » enterre trois à trois, quatre à quatre, et on les trouve » morts ou mourants dans les jardins et sur les chemins. » Entrant aujourd'hui à Vendôme, j'ai été assiégé par cinq » ou six cents pauvres, qui ont les visages cousus et livides, » les viandes horribles dont ils se nourrissent produisant sur » leurs visages un limon qui les défigure étrangement. Dans » les faubourgs de cette ville, on voit des gens couchés par » terre qui expirent ainsi sur le pavé, n'ayant pas même de » la paille pour mettre sous leur tête, ni un morceau de » pain. »

Du Gâtinais.

« On écrit de Montargis, du 16 avril, par attestation des premiers magistrats et des ecclésiastiques, que le nombre ordinaire des pauvres, tant de ceux qui y accourent du voisinage que de la ville, est de plus de deux mille depuis plusieurs mois; qu'on ne peut fournir aux sépultures des morts; que plus de soixante villages alentour sont réduits à la même extrémité, et que, sans les charités du dehors, il faut que tout meure.

» Et de Bleneau, dès le mois de mars, on mandait que les habitants étaient si languissants qu'on n'en pouvait raisonnablement attendre que la mort; que sept malades étaient morts de faim en une même maison en huit jours; que les femmes voyaient mourir leurs enfants à la mamelle, sans avoir ni pain ni lait à leur donner.

» Et du 17 mai, que, dans la paroisse de Bouzy, proche Lorris, une femme, désespérée de la faim, tua deux de ses petits enfants et ensuite s'étrangla elle-même.»

Du Berry.

« Outre ce que les relations précédentes en ont dit, et outre toutes les misères qu'ils souffrent là comme ailleurs, il suffit d'ajouter, du 7 avril, qu'à Barlieu, de deux mille communiants, il n'y a jour qu'il n'en meure cinq ou six de seule nécessité; qu'en plusieurs endroits, lorsque les chiens trouvent quelque chose de mangeable, les pauvres se jettent dessus pour le leur arracher; que ceux qui achètent du blé sont obligés de s'armer, de peur d'être volés, et que ceux qui ont quelque chose à vivre sont contraints de se garder comme en temps de guerre. »

Du pays du Maine et du Perche.

« On écrit du Mans que les aumônes qui se font à la Couture et Saint-Vincent attirent si grand nombre de pauvres, qu'il y en a plus de dix-huit mille qui vont mourant de faim. Les uns sont dans leurs maisons, sans secours, et y meurent; la plupart se glissent dans les cours et dans les écuries, dont on ne peut avoir le cœur de les faire sortir. On en trouve arrêtés en chemin, à raison de leur grande faiblesse; d'autres dans les rues et aux halles, mais en si grand nombre qu'on ne peut fournir à les assister; et ceux de dehors ne laissent pas de continuer d'y venir, quoiqu'ils voient périr leurs semblables, leur étant encore plus impossible de subsister en leurs villages. Plusieurs étant arrivés, ne durent que du soir au lendemain; et néanmoins, plus il en meurt, plus on en voit; et bien qu'à voir ce prodigieux nombre il semblerait que la campagne en devrait être déserte, cependant toutes les paroisses circonvoisines en sont pleines, et de passants qui crient par les chemins : « Miséricorde, mon Dieu! miséricorde! Faut-il que nous mourions de faim! » Ils se mettent à genoux, les larmes aux yeux, les mains jointes.

» Le Perche est en pareille misère, car, dans la seule ville de Mortagne et dans la banlieue, on y compte plus de quinze mille pauvres, dont grand nombre meurt tous les jours, et le curé de Saint-Victor, entre autres, va ramasser leurs corps le long des haies.»

De la Touraine.

« Un ecclésiastique destiné au secours des pauvres de cette province et d'autres personnes très-dignes de foi assurent qu'à Amboise les misères y sont à tel excès, qu'on y a vu plusieurs hommes et femmes se jeter sur un cheval écorché, en tirer chacun leur morceau, et n'y laisser rien de reste; qu'il s'y est trouvé une fille orpheline morte de faim après s'être mangé une main, et un enfant ses doigts; et que c'est quasi l'état général de quarante-six paroisses qui l'environnent.

» Qu'à Loches et à Beaulieu, les pauvres y sont au nombre de seize cents, qu'ils y meurent en si grande quantité qu'on les met six à six dans une fosse, et qu'on n'a jamais vu désolation pareille.

» Qu'à Ligueil, de quatre cents feux, on comptait déjà, dès le 17 avril, deux cents pauvres dans la dernière misère.

» Qu'à Boulay, de cinq cents communiants, il y en a quatre cents à la mendicité, malades pour la plupart, et qui jettent des cris si effroyables qu'il est impossible de voir cette désolation sans douleur extrême, et qu'on ne saurait représenter par de plus vives images l'état qui précédera le jugement dernier. Ce sont les paroles de gens de bien qui le voient, qui en gémissent et qui l'écrivent.

» Qu'à Marmoutiers, dès le mois d'avril, il s'y trouva sept à huit mille pauvres de Tours et de la campagne, dont quarante-cinq moururent étouffés à la distribution, ainsi qu'il paraît par le rapport des pères bénédictins, et que, dans deux seules paroisses voisines, plus de deux cents y sont morts de faim.

» Qu'à la paroisse de Saint-Christophe, de quinze cents personnes, il y en a près de la moitié mortes ou de misérables.

» Qu'à Sepmes, à Lignières, à la Croix, à Dierré, à Saint-Épain, à Francueil, à Luzillé, à Buzançois et en tous les villages de ce pays-là, que l'on a visités en grand nombre, on compte les pauvres et les morts à centaines et à milliers; qu'il y a des lieux où, de quatre cents feux, il ne reste que trois personnes; que depuis peu, du 10 mai, un enfant, pressé de la faim, arracha et coupa avec les dents un doigt à son frère, qu'il avala, n'ayant pu lui arracher une limace qu'il avait avalée; qu'il s'en trouve de si faibles que les chiens les ont en partie mangés; qu'à Beaumont-la-Ronce, le mari et la femme étant couchés sur de la paille et réduits à l'extrémité, la femme ne put empêcher des chiens de manger le visage à son mari, qui venait d'expirer à son côté, tant elle était débile.

» Enfin, quoi que disent les lettres et relations, elles ne sauraient exprimer l'excès d'une si grande désolation; que grande partie des curés se contentent de soupirer et de pleurer, sans écrire, et qu'il est difficile d'apprendre des misérables mêmes leurs misères dans l'état où ils sont; et que ce qui est encore plus à craindre est l'avenir, étant impossible que le peu de blé semé, quand il sera près de mûrir, puisse échapper des mains des pauvres, ou qu'il se trouve assez de gens pour le moissonner.

» Tout ce que dessus est très-véritable, étant écrit par témoins oculaires, gens de bien et de capacité, et très-dignes de foi, qui en ont donné des témoignages authentiques et dont on garde les originaux. »

Voici, sur le même sujet, un document inédit qui nous est communiqué par un habitant de Chartres :

« Le 5 janvier 1709, à cinq heures du soir, il tomba de l'eau; le lendemain, jour des Rois, au matin, il y avait un

pied de neige; enfin un froid si furieux et rude que l'on n'en a jamais senti un pareil, qui a continué jusqu'au vingt-cinquième jour de la Conversion de saint Paul; en sorte que la mer, le Tibre, le Danube, le Rhin, et toutes les rivières et fleuves à flux et reflux ont été glacés plus de 12 à 15 pieds de haut, et en les endroits les moins creux tout le poisson était gelé. Les hommes gelaient sur les chemins; en sorte que depuis Paris jusqu'à Orléans, on dit que plus de trente hommes sont morts de froid. Des vaches, boucs, chèvres, moutons et agneaux d'un an, ont été trouvés morts et gelés en leurs étables; les volailles et pigeons morts, les pieds gelés; les perdrix et oiseaux trouvés morts que les corbeaux tuaient, et mangeaient jusqu'à des lièvres; les lapins morts dans les terriers par la quantité de neiges que le vent a emportées et amoncelées par endroits; en sorte que tous les blés en étaient découverts et ont été entièrement gelés. Les pêchers, abricotiers et pruniers, pour la plupart, sont morts de gelée, comme les cerisiers, romarins, rosiers, houx, genièvres, absinthes, et généralement tous les aromates, oseilles, etc. Les vignes sont tellement gelées qu'on sera obligé de les couper au pied. Depuis le 25 janvier, la gelée a recommencé à deux ou trois reprises pendant le mois de février, et encore le 10 mars, qui a duré jusqu'au 15 dudit mois avec de la neige, tellement que l'hiver de 1606 et celui de 1684 n'étaient rien en comparaison de celui de 1709. On a dit qu'un cavalier qui venait de Paris par le pont de Sèvres pour aller à Versailles, fut arrêté au bureau dudit pont et trouvé mort sur son cheval, enveloppé de son manteau rouge; et de quoi l'on n'a jamais entendu parler, plus de trente bêtes asines ont été trouvées mortes en leurs étables : aussi, depuis le 1er février jusqu'au 14 avril, le blé a doublé de prix, tellement qu'il vaut aujourd'hui 23 livres le setier, et le pain 22 sous les neuf livres..... Le blé augmente toujours, et aujourd'hui 15 juin, il passe 35 livres le setier, et le pain 35 sous (1), parce que les blés ont manqué universellement par toute la France, excepté en Normandie, au Perche et sur les côtes de Bretagne, où l'on espère avoir de quoi faire la semence, encore ne sera-ce que par endroit; en sorte que du blé de 1709, il n'en sera point du tout mangé (2). »

## LES EAUX DE SARATOGA.

Le nouveau monde a des eaux minérales qui, comme celles de la vieille Europe, attirent les malades et sont le rendez-vous d'une société élégante qui vient y chercher tout autre chose que la santé. Dans les États-Unis, les eaux les plus fréquentées sont celles de Saratoga, État de New-York, à 34 milles au nord-ouest d'Albany. On y accourt de toutes les parties de l'Union pendant la saison d'été. Les uns viennent éprouver l'effet salutaire des sources minérales, dont la plus renommée est celle dite




La Source du Congrès. — Dessin de Freeman.

*du Congrès,* et dont nous donnons un dessin; mais le plus grand nombre des visiteurs y sont attirés par la salubrité du climat, et surtout par le désir de s'y reposer des affaires et d'y trouver des divertissements qu'ils chercheraient vainement dans leur ville natale.

Avant que la vertu de ses eaux minérales fût connue, et qu'elle fût devenue un rendez-vous de plaisir, la petite ville de Saratoga avait déjà une célébrité qui avait bien aussi son prix. C'est dans ses environs que, le 17 octobre 1777, l'armée anglaise commandée par le général Burgoyne posa les armes devant les milices américaines.

(1) Le pain, en temps ordinaire, valait 7 ou 8 sous les neuf livres.
(2) Extrait du Journal de Jean Bouvart, bourgeois de Chartres, manuscrit de famille conservé par un descendant de Bouvart.

## UNE ESTAMPE DE CALLOT.

Voy., sur Callot, la Table des vingt premières années.

C'est en Italie, à Florence, à la cour des grands-ducs de Toscane, que Callot a passé les plus belles années de sa vie ; c'est dans ce sanctuaire des beaux-arts qu'il a vécu de 1611 à 1622 et que s'est formé et développé son talent si original. Quelques-unes de ses meilleures gravures, entre autres *la Foire de l'Impruneta*, ont été inspirées par son séjour en Toscane, et les Toscans en récompense ont gardé un bon souvenir de lui. La galerie de Florence montre avec orgueil un de ses rares tableaux à l'huile, dont l'authenticité n'est pas contestable, et on conserve dans l'hôtel de ville de Sienne la planche sur laquelle il a gravé un de ses plus parfaits ouvrages, la vue de la *piazza del Campo* pendant la fête qui a lieu tous les ans le 15 août. Parmi ses compositions de moindre importance, mais qui ont bien leur prix, est celle que nous reproduisons. Elle a pour objet de conserver la mémoire des grands travaux entrepris à Livourne par le grand-duc Ferdinand I<sup>er</sup>.



La Fondation de Livourne par Ferdinand Ier.—Dessin de Callot.

Livourne doit son existence aux Médicis. Ils ont abaissé Florence, détruit ses fabriques et son commerce, éteint son génie des arts et des lettres afin d'y établir leur tyrannie, selon la pensée de Cosme, le Père de la patrie, qui disait qu'il préférait « voir Florence ruinée que perdue, » c'est-à-dire libre. Pour faire oublier à la Toscane sa servitude, ils la dotèrent d'un port et d'une ville du premier ordre. Cet ouvrage fut commencé par Alexandre, continué par Cosme Ier, poursuivi par François Ier, et achevé par Ferdinand Ier. Auparavant Livourne n'avait pas d'habitants, et ses rivages n'étaient fréquentés que par les barques des pêcheurs. La nature n'avait rien fait pour elle; elle ne lui avait donné qu'un sol peu fertile et une plage exposée à tous les vents. Ces souverains, oppresseurs de leur patrie, lui donnèrent en échange de la liberté et de ce qui fait la dignité d'un peuple, une partie de ce qui lui manquait matériellement, et, sous leurs auspices, elle devint ce qu'elle est aujourd'hui. Mais quoique l'initiative eût été prise par ses prédécesseurs, Ferdinand Ier fut le véritable fondateur de Livourne. Ce fut lui qui fit creuser le port, qui jeta les fondements des môles qui le protégent au nord et au sud, qui entoura de murs la ville naissante, et éleva les fortifications qui la mettent à l'abri de toute surprise. Il fit construire des magasins, des chantiers de construction, traça des rues larges, des places spacieuses, éleva des habitations. En un mot, il fut le créateur de Livourne. C'est ce prince que représente la gravure de Callot; il surveille les ouvriers et donne des ordres aux architectes et aux ingénieurs.

Mais il ne suffisait pas de bâtir une ville, de creuser un port sûr et commode, de construire des magasins prêts à recevoir des marchandises, et des maisons pour loger les négociants. Le port fut déclaré franc. Cosme Ier avait garanti à tout individu qui viendrait s'y établir qu'en aucun cas il ne pourrait être recherché pour un crime ou un délit commis hors du territoire toscan. Ferdinand alla plus loin : il fit de Livourne un champ d'asile où l'écume de tous les ports de la Méditerranée, sans acception de nation ou de religion, trouva un refuge assurée. Les Israélites, qui étaient encore en butte aux persécutions dans tous les pays de l'Europe, furent particulièrement l'objet des soins de Ferdinand. Ils accoururent des lieux les plus éloignés pour s'établir à Livourne, apportant avec eux des capitaux énormes et l'esprit de commerce qui les accompagne toujours. Les proscrits de tous les pays trouvèrent dans Livourne asile, protection, et la plus libérale hospitalité. Les *chrétiens nouveaux* persécutés par Philippe II, les catholiques anglais, les Corses mécontents des Génois, tous étaient accueillis sans distinction, et avec faveur.

Ferdinand Ier mourut en 1611, mais ses successeurs continuèrent son œuvre, qui fut reprise et développée par Léopold II. Grâce à ces deux souverains, Livourne est devenue une des villes les plus commerçantes d'Europe; et, quoi qu'en disent les mauvaises langues, et en dépit de l'origine plus ou moins douteuse de ses habitants, les négociants de Livourne ont tout autant d'intégrité et de scrupules que ceux des autres ports de la Méditerranée.

## LA DERNIÈRE ÉTAPE.

### JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146.

### XVI. UNE VIEILLE ÉGOISTE.

La tante d'Armand habite, à une des extrémités de la ville, une petite maison entre cour et jardin. L'écriteau cloué à la porte avertit d'essuyer ses pieds et de sonner doucement. Je reconnais les précautions habituelles à Mme de Lourière, toujours soigneuse de ses aises, et qui a eu pour loi suprême la maxime : « Qu'on n'a pas trop de soi pour s'occuper de soi-même. »

Je me conforme toutefois à la recommandation. Bientôt un petit guichet s'ouvre, et une servante paraît.

Je reconnais Françoise à son large visage blafard, à ses lourdes paupières demi-baissées qui semblent n'avoir d'autre emploi que de voiler le regard, à son sourire inamovible et à son accent qui traîne pour se donner un air de douceur.

— Que demande Monsieur?

— Mme de Lourière.

— Ah! mon Dieu! On n'a donc pas dit à Monsieur?... Madame est très-malade depuis deux mois.

— Je le sais; mais ne peut-elle recevoir la visite d'une ancienne connaissance?

— Ah! Monsieur est une ancienne connaissance? — Et le regard de Françoise plonge sur moi, en dessous, comme s'il voulait me descendre jusqu'au fond du cœur. — Certainement, ce serait un grand plaisir pour Madame... mais le médecin a défendu tout ce qui peut la fatiguer.

— Je serai peu de temps.

— Oh! je suis bien sûre que Monsieur n'abuserait pas... malheureusement Madame dort dans ce moment.

— Alors, à quelle heure devrais-je revenir?

— Mon Dieu! je n'oserais pas indiquer à Monsieur... Monsieur fera toujours bien de l'honneur à Madame...

— Vous lui direz que je suis venu?

— Monsieur peut être certain que je n'y manquerai pas.

Et elle salue en voulant refermer le guichet; je l'arrête de la main.

— Mademoiselle Françoise me connaît donc?

— Moi, Monsieur? dit-elle, surprise de s'entendre appeler par son nom; c'est-à-dire... pas précisément.

— Dans ce cas, comment annoncera-t-elle à Mme de Lourière ma visite?

— C'est juste, pardon. Si Monsieur veut me donner sa carte?

— Je crois que la chose serait inutile.

— Pourquoi cela, Monsieur?

— Parce que mademoiselle Françoise oublierait probablement de la remettre, comme elle oubliait de me demander qui je suis.

— Je vous assure, Monsieur...

— Au revoir, Mademoiselle.

Et je repars en laissant la servante intriguée me suivre d'un regard inquiet.

Évidemment je ne puis espérer d'être introduit par elle; le plus court est de m'adresser au médecin de sa maîtresse qui la voit tous les jours.

M. Dulac, chez qui je me rends dans cette intention, se charge volontiers de la commission; et, dès le soir, il m'avertit que Mme de Lourière a paru ravie de mon souvenir; elle-même songeait à me faire demander; elle veut me consulter sur une affaire qui relève du droit et pour laquelle mes conseils lui seraient nécessaires. Je puis me présenter quand je voudrai, et le plus tôt sera le mieux.

Seulement M. Dulac, qui sait combien il est difficile de franchir le cordon sanitaire établi par Françoise, m'engage à venir à l'heure de sa première visite; il veillera lui-même à me faire ouvrir.

Je le remercie, et je suis à la porte de Mme Lourière à l'heure convenue. Je sonne; Françoise qui se présente me reconnaît; elle change de visage, mais s'efforce de cacher son trouble sous le sourire mécanique dont elle a l'habitude.

— Oh! c'est encore Monsieur! Il vient savoir des nouvelles de Madame? Mon Dieu! Monsieur est bien bon; ça va toujours doucement...

Je l'interromps pour lui dire :

— Votre maîtresse m'attend, ouvrez!

Et comme elle feint de ne pas comprendre, je sonne de nouveau, et plus fort, jusqu'à ce que M. Dulac arrive et m'introduise lui-même, au grand désappointement de Françoise. Il ordonne à celle-ci d'aller m'annoncer à sa maîtresse qui est avertie de ma visite, et il m'introduit dans un petit salon ouvrant sur l'antichambre.

— Maintenant, je demande la permission de vous laisser, dit-il; j'ai ici près un malade que je veux voir; je reviendrai en le quittant. Tâchez de finir sans retard avec Mme de Lourière; il n'y a pas de temps à perdre.

A ces mots, il me salue de la main; et le voilà parti...

Resté seul, je me suis mis à regarder autour de moi. Le meuble de la pièce date de Louis XV, et les injures du temps ont forcé de le recouvrir. A voir ces vieux fauteuils Pompadour laissant passer, sous les housses blanches, des pieds maigres et fuselés, on dirait de vieilles marquises en peignoir qui se donnent des airs de jeunesse. Les dessus de portes représentent des scènes champêtres où des bergères en robes de satin écoutent, un oiseau sur le doigt, des bergers en habits de velours qui jouent du galoubet. La pendule de la cheminée a pour ornement une jeune nymphe en bronze doré qui vend une panerée d'amours. Des gravures coloriées suspendues çà et là reproduisent des scènes mythologiques; et une petite bibliothèque renferme les romans du dernier siècle.

Je cherche en vain quelque trace d'habitude sérieuse de travail; tout a la même apparence d'oisiveté futile, de galanterie surannée. C'est bien là l'intérieur tristement coquet de la femme égoïste et frivole que j'ai connue autrefois.

Enfin Françoise revient; son sourire est plus faux et son parler plus mielleux que jamais. Elle me prie de la suivre en m'avertissant que sa maîtresse est très-fatiguée, qu'elle n'a point dormi depuis plusieurs nuits, que les longues conversations lui sont mauvaises. Je me laisse conduire sans répondre, et nous arrivons ensemble devant une porte qu'elle ouvre.

Une odeur d'éther et de fleur d'oranger m'arrive comme une raffale. Je franchis le seuil, et j'aperçois enfin Mme de Lourière sous ses rideaux.

Le temps pendant lequel on m'avait fait attendre avait été utilisé par elle. Relevée sur son séant, elle avait revêtu une camisole garnie de dentelles, et s'était coiffée d'un bonnet à petits plis retenu sur son front par un ruban ponceau. Des mèches de cheveux blancs, oubliées dans la précipitation de cette toilette improvisée, pendaient sur ses joues plombées; et les yeux avaient quelque chose de hagard dans leur fiévreuse mobilité.

A ma vue elle tendit les deux mains avec un sourire apprêté que je reconnus.

— Ah! tout le monde ne m'a donc pas oubliée, dit-elle; vous avez voulu me voir encore une fois, cher monsieur Raymond?... Françoise, faites asseoir Monsieur.

Après avoir obéi en rechignant, Françoise alla s'ac-

couder aux pieds du lit; je la regardai, mais sans qu'elle voulût comprendre mon regard. Je me tournai alors vers Mme de Lourière :

— Les services de Mlle Françoise vous sont-ils nécessaires, chère dame?

— Nullement.

— Alors je serais désolé qu'elle se dérangeât en mon intention; elle peut retourner à ses occupations.

— Et si madame a besoin de moi? objecta la servante.

— J'avertirai, répondis-je en montrant la sonnette posée près du lit sur un guéridon.

Elle me lança un regard de vipère, et sortit lentement en laissant la porte entr'ouverte.

Mme de Lourière se pencha hors du lit.

— Est-elle partie? demanda-t-elle à demi-voix.

Je répondis affirmativement.

— Ah! combien je vous remercie, reprit-elle avec un soupir d'allégeance; j'avais peur qu'elle ne restât ici et ne m'empêchât de vous parler... Mais, de grâce, refermez la porte; je tremble toujours qu'elle ne soit aux écoutes.

— Êtes-vous donc dans une telle dépendance? demandai-je après avoir fait ce qu'elle désirait.

— Moi! s'écria-t-elle; ah! si vous saviez! On la croit ma servante, elle n'est que ma geôlière! Tout ici dépend d'elle : le jour, l'air, la nourriture; il faut lui obéir en tout! Il ne m'arrive de dehors que ce qu'elle veut bien laisser passer. Aucun moyen de résistance! Je suis comme une vivante sur laquelle on a refermé sa bière; chaque fois que je demande à sortir, la malheureuse ajoute un clou!

— Mais ne pouvez-vous la chasser?

— Et qui me veillera? qui me soignera? répliqua-t-elle amèrement. Où trouver maintenant une autre servante? Non, non, il faut que je la subisse, cher Monsieur, que je la retienne par des promesses! Ah! vous ne savez pas ce que c'est que la vieillesse!

Et, attendrie à cette pensée, elle essuya deux petites larmes qui coulaient sur ses pommettes ridées. Dans son exclusive préoccupation d'elle-même, elle n'avait songé ni à mon âge, ni à mes cheveux blancs.

Je voulus la consoler; mais elle reprit en secouant la tête :

— Maintenant personne n'a besoin de moi; faible et infirme, je ne suis qu'un embarras ou un ennui : aussi tout le monde m'abandonne! Le chevalier lui-même, le croiriez-vous? le chevalier a cessé de venir, parce que je ne puis plus faire sa partie de whist. Depuis trente années, je croyais avoir un ami, je n'avais qu'un partner.

Je ne pouvais lui répondre qu'à la place du chevalier elle eût fait comme lui, et que tel devait être le dénoûment de tout contrat qui avait eu l'égoïsme pour notaire : aussi gardai-je un silence embarrassé; elle poussa un soupir, et, levant les yeux au ciel, elle reprit :

— Du reste, je devais m'y attendre; c'est le sort ordinairement réservé aux âmes trop sensibles. — Jamais je n'ai été véritablement aimée, cher Monsieur; ma vie entière s'est passée à faire des ingrats! — Mais après ma mort, du moins, j'espère être comprise; on me rendra justice... J'aurai pour défendre ma mémoire ceux qui me devront leur bonheur.

Elle a fait une pause; je l'ai regardée d'un air interrogateur; enfin elle a continué.

— Oui, cher monsieur Raymond... j'ai écrit mes dernières volontés... voilà déjà deux mois... Depuis longtemps je sais qu'il n'y a plus d'espoir... Malgré les assurances du docteur... vous avez pu le reconnaître vous-même en me voyant... car avouez que vous m'avez trouvée bien changée... que vous ne me croyiez point si mal.

Elle me regardait d'un œil fixe et ardent, comme pour me demander de la contredire. J'ai protesté, mais plus faiblement que je ne l'aurais voulu. La vérité m'étouffait; elle l'a compris et s'est écriée :

— Non, non, ne cherchez point à me tromper... Je ne vous croirai pas... je sens trop bien que mes forces s'éteignent... Mais qu'importe?... j'ai assez vécu... pour ne pas craindre... la... mort!

Ce dernier mot s'était arrêté presque étouffé sur ses lèvres; une lividité hideuse avait remplacé sa pâleur; j'entendais ses dents claquer, et ses mains serraient convulsivement les couvertures, tandis que, la tête rejetée en arrière, et les yeux agrandis d'épouvante, elle semblait fascinée devant quelque abîme invisible.

Je me suis efforcé de la rassurer en répétant que les précautions prises par sa prudence, loin de lui montrer le terme comme prochain, devaient rasséréner son esprit et la laisser désormais uniquement occupée de sa guérison. Elle a saisi avec empressement ce vague espoir; elle s'est mise à énumérer avec une minutieuse complaisance tous les symptômes favorables qui pouvaient annoncer son rétablissement; elle a fait un mouvement pour se redresser, afin de me prouver qu'elle était plus forte qu'on ne semblait le croire.

Cependant quelque chose protestait en elle; je l'ai vue tout à coup changer de visage et frissonner. Ses yeux se sont fermés un instant comme pour échapper à une funèbre vision; enfin elle a repris très-bas :

— N'importe... quoi qu'il arrive... j'ai voulu vous voir pour vous consulter sur ce testament... pour savoir si rien n'y manquait... pour le déposer entre vos mains.

J'ai dit que j'étais touché de cette marque de confiance, mais que d'autres y avaient sans doute plus de droits, et j'ai nommé des parents, d'anciens amis!

— Ne m'en parlez pas, a-t-elle repris en m'interrompant; tous m'ont délaissée, parce qu'ils n'attendent rien de moi... A mon tour, je ne veux rien d'eux... c'est à vous que je me confie.

Je me suis incliné; elle a fouillé sous son oreiller et m'a remis une clef en me désignant le meuble que je devais ouvrir. Dans le compartiment indiqué, j'ai trouvé le testament; elle l'a déplié elle-même, et me l'a présenté d'une main qui tremblait.

— Lisez! a-t-elle dit avec une espèce de solennité sentimentale.

J'ai pris le papier et j'ai lu tout bas :

« Celle qui a signé son nom au bas de cette page, déclare que ce qui va suivre est l'expression de ses dernières volontés.

» 1° Voulant laisser un souvenir qui témoigne de sa sympathie pour les orphelins, elle demande que le premier tiers de ce qu'elle possède soit consacré à l'éducation de l'enfant trouvé qui naîtra le plus près du moment de sa mort, et que cet enfant reçoive un des noms de la donatrice; 2° afin d'encourager les choix du cœur, elle veut que le second tiers de sa fortune soit employé à doter une jeune fille pauvre qui voudra faire un mariage d'inclination; 3° dans l'espoir de ranimer des sentiments trop attaqués de nos jours, elle ordonne de placer le dernier tiers de ses biens en rentes sur l'État, et de consacrer les revenus à la fondation d'un prix annuel qui devra être accordé à l'auteur de la meilleure pièce de vers sur les devoirs de la famille.

» L'existence de ces prix, désignés sous le nom de *prix Lourière*, sera annoncée par toutes les voies de la publicité, de manière que les concurrents puissent se trouver avertis.

» Écrit ce 12 octobre, librement et de ma propre main, par moi, Marie-Anatole-Malvina de LOURIÈRE. »

*La suite à une autre livraison.*

## LE RETOUR DE LA FÊTE DE SAINT-CLOUD.

Vous les avez certainement rencontrés sur la route qui traverse le bois de Boulogne, quelqu'un de ces jours d'été, lorsque le soleil qui descend à l'horizon fait briller, sur la route, les tourbillons de poussière comme des réseaux d'or, et que les arbres poudreux, agités par la brise, commencent à secouer sur les passants la fraîcheur du soir.

C'est une brave famille d'ouvriers qui vient de se reposer d'une longue semaine de travail sous les royaux ombrages de Saint-Cloud. Père, mère et enfants, ont parcouru le parc immense dans tous les sens. Ils ont visité les belles futaies qui couronnent la colline, et vu, du pied de la lanterne de Diogène, l'immense Paris couronné de son diadème de brumes; ils ont admiré les eaux qui s'élancent d'un jet rapide au-dessus de la cime des plus hauts marronniers, les cascades qui retombent en bouillonnant le long de leurs paliers de marbre; mais ils se sont surtout arrêtés devant ces boutiques de la grande allée, foire champêtre qui étale aux yeux des promeneurs ses éternelles tentations.

Ainsi que vous pouvez le voir, la famille y a cédé.

Mais voici l'heure du retour, et tous ont repris la route du logis. Le père marche en tête, son habit des dimanches sur un bras et portant de l'autre son plus jeune enfant qui, fort de sa faiblesse, exige à chaque instant davantage. Tout à l'heure il se plaignait de la fatigue, et voilà que le bras de son père s'est transformé pour lui en carrosse; maintenant, tandis qu'une de ses mains serre le bâton de sucre de pomme enveloppé de papier étoilé, l'autre approche des lèvres complaisantes de celui qui le porte la trompette de fer-blanc achetée à Saint-Cloud : il veut qu'une joyeuse fanfare accompagne sa marche triomphale.

— Demande, cher petit; tu es encore à l'âge où la prière est un ordre pour ceux qui te font grandir à l'abri de leur tendresse. Un peu plus tard, il te faudra, comme ton frère qui marche derrière toi en faisant mouvoir son pantin de carton, suffire toi-même à tes amusements; plus tard encore, tu devras, comme ta sœur aînée qui montre en vain avec un regard suppliant à sa mère l'omnibus de Paris, revenir de la fête les mains vides et te résigner à marcher




Le Retour de Saint-Cloud. — Dessin de Karl Girardet.

malgré la fatigue. Avec l'âge viendront les devoirs sérieux; avec la force, la nécessité du courage. Aujourd'hui on te fait le nid bien chaud et bien doux, on veille à tous tes besoins, on se rend à tes fantaisies; mais, les plumes venues, il faudra voler de tes ailes, chercher les graines et l'abri, éviter le vautour, et prendre garde au chasseur.

Ne t'amollis donc pas sous ces faveurs qu'on accorde à ton impuissance; accepte-les comme un don de la tendresse, et non comme une rente qui t'est due. Ces bras qui te portent gagnent péniblement le pain de chaque jour à la famille entière; il faut que les tiens se fortifient comme eux par le travail, qu'ils deviennent adroits et patients. Tout ce que tu reçois maintenant de ce père laborieux et de cette mère économe, tâche de le rendre un jour à ceux qui naîtront de toi. Entoure-les aussi de soins complaisants; apprends-leur le devoir par l'affection; deviens enfin un homme pour savoir en élever d'autres.

---

## LE CHATEAU DE TRENTE.



Le Château de Trente. — Dessin de Freeman, d'après Toudouze.

Trente est la capitale du Tyrol et une des portes de l'Italie. A mesure que l'on descend l'étroite vallée qui conduit vers cette ville, chaque pas révèle le voisinage du midi. Le ciel plus bleu, plus transparent, le soleil plus chaud, l'éclat de la lumière, l'aspect du pays, la figure des habitants, le style des constructions, tout ce que l'on voit avertit qu'on est sorti de la froide Allemagne, et que l'on entre dans la terre riante et heureuse « où fleurit le citronnier, » comme dit la chanson de Gœthe. A peu de distance de Trente, la vallée s'ouvre et s'arrondit en un assez large bassin que dominent de toutes parts de hautes montagnes sur lesquelles la neige se fond de bonne heure aux premiers jours du printemps. Le sommet est couvert de sapins et d'autres arbres du Nord ; mais sur leurs pentes on cultive la vigne, le blé et surtout le mûrier (car la soie est la principale industrie du pays), et, dans les parties les plus abritées, l'olivier et l'amandier. Encadrée par ces montagnes aux lignes sévères, dentelées, qui se dessinent nettement et à larges traits sur le sombre azur du ciel, la campagne qui entoure Trente offre un spectacle à la fois sévère et charmant.

La ville apparaît au centre de cet amphithéâtre, et de loin déjà l'on admire ses palais grandioses, ses terrasses, ses toits plats, les dômes de ses églises, les clochers élancés, ses murailles flanquées de larges tours rondes, et son vieux et énorme château. Bientôt celui qui ne connaît pas les régions septentrionales de l'Europe remarque avec surprise le langage sonore et accentué des habitants, leurs figures brunes, leurs grands yeux noirs si expressifs, leurs gestes rapides et leurs allures bruyantes.

Trente n'a aujourd'hui que 13 000 habitants. Elle a dû en compter trois ou quatre fois autant, si l'on en juge par l'étendue de son enceinte et par la solitude de la plupart des rues, où l'herbe croît comme dans un champ. On rencontre de tous côtés de grandes habitations, véritables palais dont la façade, riche d'architecture et ornée, est le plus souvent décorée de peintures ; mais leurs possesseurs se sont appauvris : ces nobles demeures paraissent négligées, et plusieurs sont en ruine. Le vieux château où siége l'administration locale n'est guère mieux conservé, et c'est grand dommage, car il a un grand caractère.

Trente est traversée par l'Adige, qu'on prendrait pour un torrent à voir son cours rapide, bouillonnant et trouble : à vrai dire, l'Adige n'est pas autre chose ; mais ce torrent est large comme la Seine à Paris.

---

## MARGUERITE FULLER-OSSÔLI.

### I. SA BIOGRAPHIE.

En 1810, dans la ville de Cambridge-Port, État de Massachussets, il naissait à un homme de loi, nommé Fuller, une petite fille merveilleusement douée. Marguerite, à six ans, lisait le latin et commençait le grec. Son père avait résolu d'en faire un prodige d'érudition, et la pauvre enfant, étouffée sous le poids des leçons et des livres, ne vivant le jour qu'en compagnie des Romains, ne rêvant la nuit que des prestiges de la mythologie grecque, en était arrivée à une surexcitation du cerveau qui évoquait autour d'elle des figures fantastiques et lui causait d'effrayants cauchemars. Elle raconte comment la vue du ciel, des fleurs, des bois, lui rendait du calme et l'arrachait à ce supplice.

« Une arrière-porte communiquait à une suite de marches par lesquelles je descendais à un petit boulingrin que profanaient à mes yeux ambitieux une humble pompe et une resserre à mettre les outils. Au delà était un jardinet planté d'arbres fruitiers et de fleurs choisies. Ma mère en faisait ses délices. Là, je me sentais libre et respirais à l'aise. Une porte ouvrait sur les champs, une porte de bois, dans une clôture de planches, encadrée des traînants rameaux de la clématite. J'avais coutume d'ouvrir cette porte pour regarder le ciel au soleil couchant. Je ne franchissais pas le sombre cadre, absorbée que j'étais dans la contemplation de l'océan d'or bruni qui se déroulait à l'horizon. Quels ravissements me causaient ces splendeurs! Combien j'aimais les guirlandes argentées de mon cher abri! Je n'eusse pas voulu attenter à sa beauté et lui ravir une seule de ses fleurs. Souvent, depuis, j'ai rapporté des branches de clématite du fond des bois, et c'est toujours pour moi un emblème d'expansion et de joie champêtre. Plus tard, j'ai compris ce que je dois à ce jardin, où se sont écoulées les meilleures heures de mon enfance solitaire. Tout, au logis, était positif, utilitaire, au point de vue social. Mes livres m'entretenaient d'un monde orgueilleux et superbe; mais les enseignements du petit jardin étaient d'une autre sorte. Là mes pensées, à peine écloses, pouvaient balbutier sans suite, se blottir comme en un nid, s'y bercer et y croître, sans qu'on leur commandât de chanter ou de voler avant le temps. J'aimais à contempler les roses, les violettes, les lis, les œillets. La main de ma mère les avait plantés, et ils s'épanouissaient pour moi. Je cueillais les plus belles fleurs, je les regardais sous tous les aspects, je les baisais, je les pressais sur mon sein avec des transports passionnés, tels que je n'ai jamais osé en exprimer à aucun être humain. L'ambition d'être aussi parfaite gonflait mon cœur... »

Les grands poëtes excitaient en elle un enthousiasme non moins vif. Elle n'avait que huit ans lorsqu'elle fit connaissance avec Shakspeare :

« C'était un dimanche; ce jour était ponctuellement observé dans notre maison. Je pris sur la tablette un volume; je l'avais déjà ouvert; mais l'aspect des lignes inégales et brisées m'avait empêchée d'en entreprendre la lecture : je préférais un texte courant. Cette fois, je tenais *Roméo et Juliette*. C'était par une froide après-midi d'hiver. Je portai le livre au salon, et j'étais assise au coin du feu depuis une heure ou deux, quand mon père leva la tête, et me demanda ce que je lisais si avidement : — Shakspeare, répliquai-je, sans pouvoir détacher mes yeux des pages magiques. — Shakspeare! ce n'est pas une lecture du dimanche. Allez remettre ce livre à sa place, et, s'il vous plaît, prenez-en un autre. J'allai faire ce que l'on m'ordonnait, mais je ne pris pas d'autre livre. Revenue au coin du foyer, l'histoire interrompue, les personnages avec lesquels je venais de me lier si intimement peuplaient mon cerveau et l'embrasaient... Et, plus tard, dans ma petite chambre, seule, au milieu de l'obscurité, je ne pensais, je ne voyais que la scène placée par le poëte devant mes yeux. Le libre flot de vie, le charme et l'imprévu du dialogue, les formes grotesques ou belles éclairées par la vive lumière de cette riche imagination, me donnaient juste ce qui me manquait, m'apportaient l'existence pour laquelle je me sentais née. Mes fantaisies essaimaient comme des abeilles à mesure que je m'essayais à inventer le reste du drame, à imaginer ce que tous devaient faire, dire, penser, les lieux où ils devaient aller... »

A treize ans, Marguerite avait l'esprit tellement développé que des personnes de mérite goûtaient et recherchaient sa conversation. A quinze ans, elle rend ainsi compte de l'emploi d'une de ses journées :

« Je me lève un peu avant cinq heures; je me promène une heure et étudie mon piano jusqu'à sept. Alors nous déjeunons. Ensuite, de sept heures et demie à huit heures, je lis du français, la *Littérature du midi de l'Europe*, par Sismondi; de huit heures à neuf heures et demie, deux ou trois chapitres de la Philosophie de Brown; de neuf heures et demie à midi, j'étudie le grec; de midi à deux heures, je récite des vers et m'exerce au piano. A deux heures, nous dînons : quelquefois, quand la conversation est très-entraînante, je m'oublie une demi-heure au dessert. Après dîner, je lis de l'italien pendant deux heures au moins. A six heures, je me promène à pied ou en voiture. En rentrant, je joue du piano ou je chante. A onze heures, je monte dans ma chambre, j'écris mon journal et fais le résumé des lectures du jour. »

Elle avait à peine atteint dix-neuf ans que déjà tous les classiques français, espagnols, italiens, lui étaient familiers. Vers cette époque, elle commença l'étude de l'allemand et dévora les prosateurs, les poëtes, les métaphysiciens qui ont écrit dans cette langue. Son esprit incisif et net y perdit de sa lucidité. Elle se lança dans les brouillards et les abstractions philosophiques de l'Allemagne. Une école de littérateurs américains, qui se modelait sur les poëtes des lacs *(Lakistes)* de l'Angleterre, l'adopta et la prôna outre mesure. Elle débuta dans la presse périodique, et fonda une revue trimestrielle intitulée *le Cadran (the Dial)*. Elle ouvrit un cours à New-York, destiné exclusivement aux femmes; elle y traitait de la famille, de l'éducation publique et privée, de la société, de la littérature.

Précédée d'une grande réputation comme femme savante et amusante causeuse, elle eut bientôt à New-York un cercle de partisans et une foule de détracteurs. On l'accusa de pédantisme, d'acrimonie, de dédain pour tout ce qui était en dehors de sa société. En 1846, elle visita l'Angleterre, dont elle critiqua librement la société et les écrivains. Elle traversa aussi la France, et séjourna quelques jours à Paris; mais ses impressions sur notre pays sont superficielles et de peu de valeur. C'est en Italie qu'elle devait trouver un emploi à son énergique sympathie et le complément d'une vie dénuée d'affections et dont des études multipliées n'avaient pu combler le vide.

Elle connut à Rome, en 1847, le marquis Ossoli, qui, frappé de la supériorité de son esprit, en devint amoureux et lui demanda sa main : elle refusa; mais il revint à la charge avec tant d'instances, qu'à son retour d'un voyage à Venise elle agréa ses propositions. Ils se marièrent secrètement, car la famille du marquis, appartenant au parti conservateur, avait refusé son consentement. Ossoli s'était depuis longtemps enrôlé dans la Jeune-Italie.

Marguerite assista aux terribles scènes de 1848. Pendant le siége de Rome, alors que son mari se battait, et au plus fort du bombardement, elle parcourait les rues pour aller à l'hôpital soigner les blessés. Elle passa trois mois enfermée dans la ville, tomba malade d'anxiété, et faillit mourir. Réfugiée avec son mari à Rieti, où elle avait déposé avant le siége son unique enfant, elle s'y rétablit peu à peu, et gagna Florence. Ils y séjournèrent assez paisiblement tout l'hiver.

Les événements politiques et la défaite du parti qu'avait embrassé le marquis Ossoli décidèrent leur départ pour l'Amérique. Des considérations d'économie leur firent arrêter leur passage à bord d'un navire marchand de Livourne. Au moment de partir, de sombres pressentiments assaillirent Marguerite. Elle craignait surtout pour son mari et son enfant. Cependant elle se roidit contre des terreurs qui lui semblaient pusillanimes. Ils mirent à la voile, et traversèrent sans incident les eaux de la Méditerranée. Mais, en vue de Gibraltar, le capitaine tomba malade et mourut. Les autorités s'opposèrent au débarquement : le corps fut jeté à la mer. Le lendemain, l'enfant fut pris du même mal : il

en échappa heureusement, et Marguerite put reprendre et terminer son grand ouvrage sur l'Italie. Les longs jours de l'été et ses nuits chaudes et lumineuses se succédèrent pendant quatre mois que dura ce long trajet. Enfin, après avoir franchi quatre mille milles, et au moment d'aborder en Amérique, un terrible ouragan s'éleva. Vers quatre heures du matin, le navire donna sur un écueil appelé *la grève de l'île de Feu*. Assailli par des lames furieuses, et hors d'état de se relever, sa perte était inévitable. Au point du jour, on aperçut le rivage à quelques centaines de toises. Aussi loin que l'œil pouvait atteindre, la côte ne présentait qu'une suite de dunes sablonneuses, noyées par la pluie et l'écume des vagues. Cependant de la plage des hommes regardaient le vaisseau naufragé. Un chariot avait été amené sur la grève; mais comme il n'y avait nulle apparence d'un bateau de sauvetage ou de tout autre moyen de salut, il fut décidé que quelqu'un tâcherait de gagner la terre à la nage et d'obtenir du secours. Quoiqu'il y eût presque certitude de mort à lutter contre l'impétuosité du ressac, un matelot, muni d'un appareil de sûreté, sauta dans l'eau et parvint jusqu'à terre; un second le suivit; mais un passager, ayant tenté la même aventure, disparut, frappé par quelque débris ou trop faible pour la lutte. Une heure s'écoula. Beaucoup de gens s'occupaient à recueillir les épaves jetées à la côte, sans s'inquiéter des naufragés. Ceux-ci convinrent alors que les passagers essayeraient de débarquer assis un à un sur une planche, se tenant à des cordes, tandis qu'un matelot à la nage guiderait en arrière le frêle radeau. La première personne qui se hasarda fut une femme. Elle fut poussée à terre à demi morte, et ne dut la vie qu'à l'intrépidité du marin qui la pilotait.

Quand vint le tour de Marguerite, elle refusa obstinément de se séparer de son enfant et de son mari. Avec eux, elle eût de grand cœur bravé la fureur de la tempête; mais seule, elle ne voulait pas partir. Tandis qu'elle résistait, on s'écria à bord qu'un bateau de sauvetage était enfin arrivé sur la grève. Cette nouvelle ranima l'espérance de tous; mais, aux yeux expérimentés des matelots, il devint bientôt évident que personne ne tentait de le mettre à flot. Cette dernière chance de salut venant à manquer, il ne fallait plus compter que sur ses propres forces ou se résigner à périr. Déjà la marée avait tourné : il était impossible que le navire résistât à un nouvel assaut. Dans cette extrémité, le capitaine, qui jusque-là n'avait pas abandonné son poste, en appela de nouveau à Marguerite, la conjurant de faire une tentative avant que le navire se brisât. Il offrit de prendre l'enfant, tandis que les matelots se chargeraient du marquis Ossoli et de sa femme. Marguerite déclara au nom de tous trois qu'ils ne se sépareraient pas. Il y eut alors un sauve-qui-peut général. La plus grande partie de l'équipage se jeta à l'eau, et plusieurs nageurs atteignirent le rivage, vivants, mais grièvement contusionnés.

Dans l'après-midi, le vent souffla avec un redoublement de violence, et les débris du navire cédèrent rapidement. La cabine fut balayée, l'arrière se disjoignit et la poupe s'enfonça de plus en plus. Bientôt le gaillard d'avant s'emplit d'eau, et la malheureuse petite bande, refoulée sur le pont, se serra autour du mât de misaine; mais ce frêle appui, à moitié détaché de la coque du bâtiment, oscillait, alternativement soulevé et abaissé par chaque coup de mer. Le moment suprême approchait. Trois marins, restés à bord, insistèrent encore près des passagers pour qu'ils tentassent de se cramponner à des planches tenues sous le vent du navire naufragé. Mme Ossoli avait enfin consenti à confier son enfant à l'économe, qui lui avait juré de le sauver ou de mourir, lorsqu'une lame vint frapper le gaillard d'avant, fit tomber le mât de misaine, et entraîna avec lui le pont et tout ce qui était dessus. Ossoli se cramponna un moment aux cordages; mais une seconde houle l'emporta. Marguerite enfonça sans lutte. Lorsqu'on la vit pour la dernière fois, elle était assise au pied du mât de misaine, vêtue de blanc et les cheveux épars. Cette agonie avait duré douze heures. Leurs corps n'ont point été retrouvés. L'économe et l'enfant furent jetés à la plage, vingt minutes après, tous deux morts.

Un ami de ce couple infortuné, que la nouvelle du naufrage amena, malheureusement trop tard, sur la rive, dit : « La carcasse du navire était si proche qu'une douzaine de coups de rames eussent pu conduire un bateau à l'abordage; et en voyant ce triste débris gisant au soleil, on a peine à croire à un pareil désastre. Il eût suffi de sept hommes résolus pour sauver tous ceux qui se trouvaient à bord. Le corps de l'enfant, enfermé dans un coffre appartenant à l'un des matelots, fut enterré dans une fosse creusée au milieu des dunes. Le dernier vœu de la mère se trouva ainsi accompli, et la mort ne sépara point trois êtres si étroitement unis ici-bas. »

Des amis de Marguerite Fuller ont écrit la biographie de cette femme remarquable; ils se sont aidés des fragments d'un journal où elle consignait ses observations de chaque jour, et dans lesquels nous avons puisé quelques détails sur sa vie intime : nous leur emprunterons encore quelques pages empreintes d'un véritable talent et d'un haut sentiment moral.

---

### LE BONHOMME ANTARCTIQUE.

On a pu voir de nos jours comment prennent naissance certains usages plus ou moins bizarres dont l'origine exerce depuis longtemps la sagacité de nos érudits.

En 1841, lorsque l'équipage français de *l'Astrolabe*, commandé par Dumont d'Urville, fut arrivé pour la première fois dans les régions polaires du Sud, les matelots eurent l'idée de renouveler à bord les fêtes bruyantes du baptême de la ligne; ils substituèrent seulement à l'antique divinité, qui ne doit pas quitter le cercle de l'équateur, un dieu tout moderne, qui s'appela *le bonhomme Antarctique*. En dépit des rafales terribles qui poussaient les navires, et des banquises de glace qui se dressaient devant eux, la fête fut des plus joyeuses. L'équipage ne comptait pas un malade; on eut soin toutefois que les ablutions d'eau froide ne vinssent pas remplacer les ablutions d'eau tiédie par le soleil qu'on se distribue si volontiers entre les tropiques. Un punch formidable leur fut substitué, et il n'y a garde, dit-on, que cet usage soit oublié par les matelots français qui se dirigeront désormais vers la terre Adélie.

---

Les rides même ont leur printemps.

APOLLONE.

---

Un archevêque de Mayence disait souvent : Le cœur humain est comme la meule d'un moulin. Si l'on y met du blé, elle l'écrase et en fait de la farine; si l'on n'en met point, elle tourne toujours, mais s'use elle-même.

---

## UNE FERME DE LA BRIE FRANÇAISE.

Suite. — Voy. p. 20, 42, 68, 115.

PARC A ÉLÈVES. — MUE ANGLAISE. — COUVOIR.

On nous fit encore remarquer un petit ruisseau d'eau courante factice qui se rend à la fosse à purin, après avoir traversé le fumier, et qui est entretenu à l'aide d'un petit

siphon plongé dans l'auge de la pompe [1]. L'ombrage étant d'une absolue nécessité, on avait ménagé çà et là des plantations de tilleuls et surtout de mûriers, qui ont l'avantage de produire des fruits dont l'acidité sucrée plaît beaucoup aux volailles. On avait évité avec soin le sureau dont l'odeur est repoussante, le lilas, le troëne et le frêne, qui attirent les cantharides, et l'if qui souvent peut devenir un poison. Une des voûtes de droite était toujours laissée libre pour servir d'abri aussi bien pendant les grandes chaleurs que pendant les mauvais temps. Enfin, une aire très-grande et bituminée est entretenue dans une grande propreté pour les heures des repas, qui ont lieu habituellement le matin et le soir, à huit heures et de trois à quatre heures.

Nous avions remarqué, sous un massif, une petite clôture spéciale dont on ne nous avait pas expliqué l'usage : « Ceci, nous dit Mme X..., est un parc destiné à l'élève de la jeune volaille. Il est formé simplement par quatre claies à moutons dont la partie inférieure est garnie d'une double rangée de roulons, assez écartés pour que les petits poulets puissent entrer ou sortir à volonté (on a oublié ce dernier détail dans la gravure). On enferme plusieurs mères à l'intérieur; par leur gloussement, elles retiennent toujours leurs petits dans les environs. Ceux-ci acquièrent beaucoup de force en courant ainsi, et on les tient à ce régime jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour qu'on puisse les laisser en liberté. Quand les poules refusent de vivre en bonne intelligence, et cela arrive quelquefois, on est obligé de les séparer. A cet effet, on se sert d'une cage en bois qui est




Parc à élèves. — Dessin de Charles Jacque.

bien préférable aux mues d'osier. » Notre hôtesse nous en fit voir une dont son mari a rapporté le modèle d'Angleterre; nous en donnons le dessin. C'est une espèce de charpente de toiture qui repose directement sur le sol par sa base. On l'enlève et on la transporte à volonté en la prenant par la poignée. Elle est peu encombrante et laisse à la poule la facilité de sortir la tête et le cou, soit pour défendre ses petits, soit pour leur donner les graines qu'elle vient de casser, soit enfin pour les rappeler à elle dans un moment donné.

Tous les petits qui entourent cette mue anglaise sont d'un naturel saisissant; nous ne pouvons résister au désir d'en faire ressortir les détails : Sur la droite, on en voit deux qui sont repus et qui restent vers la mère où deux autres sont déjà; deux autres, en dehors, sont accouflés pour faire leur digestion, tandis que, sur le premier plan, il en est trois qui convoitent le même grain. Enfin, sur la droite et à l'arrière-plan, est l'assiette pleine d'eau dans laquelle un jeune poulet est en train de boire, tandis qu'un autre lève le bec en l'air pour faire couler la gorgée qu'il vient d'y prendre. Pour quiconque a étudié avec un peu d'attention les habitudes et les gestes, pourrait-on dire, d'une jeune portée, il est impossible de ne pas reconnaître la nature prise sur le fait. Nous recommandons surtout le dernier, au fond, à droite.

La fermière nous conduisit ensuite vers le couvoir. C'est une pièce très-saine, exposée au midi, à côté du poulailler. Tout le tour des murs était garni de paniers bas, évasés, remplis de foin rompu et recouverts d'un peu de plume. Quelques-uns étaient en fonte, pour expérience; les autres contenaient tous un morceau de fer destiné à soutirer l'électricité dans les temps d'orage. Sans cette précaution, des couvées entières pourraient être tuées par le fluide. Les vases en fonte dispensent de cette précaution; mais il paraît qu'ils ne sont pas indispensables et que le morceau de fer suffit.

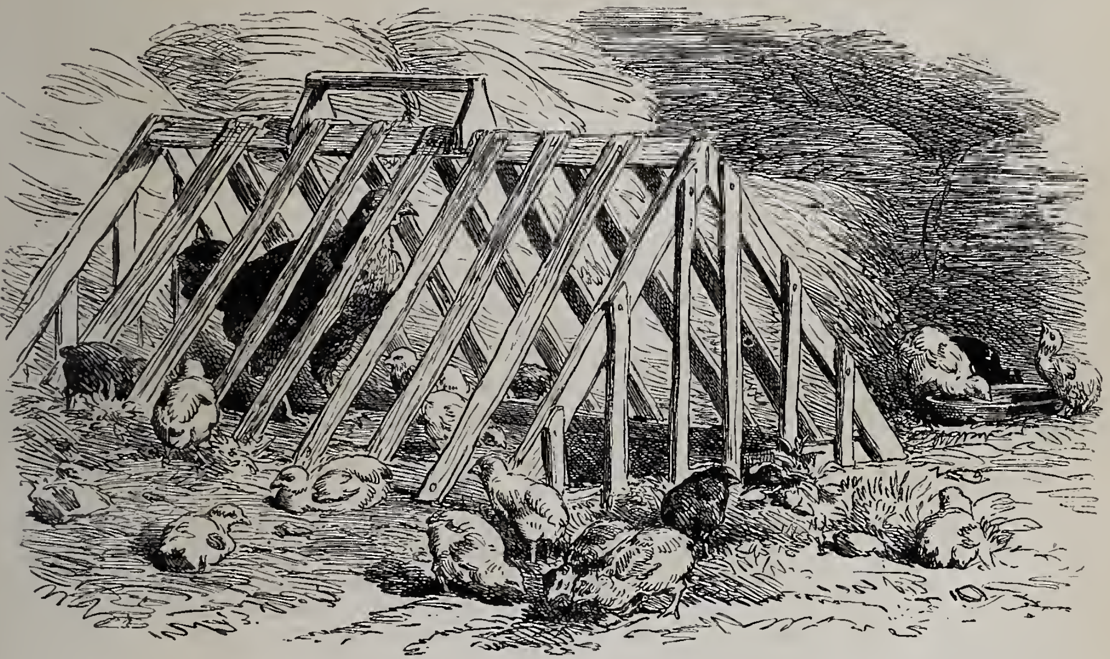
[1] Voy. p. 21.

Au-dessus de chaque couveuse, on avait inscrit sur le mur la date de la mise en incubation : c'est une mesure utile pour le bon ordre et pour les dispositions à prendre à l'époque de l'éclosion. Il arrive souvent, en effet, que des chapons, élevés exprès, sont chargés de la conduite des jeunes, afin que la mère conserve la faculté de pondre; il faut alors pouvoir lui donner à la fois plusieurs couvées. Cette méthode offre encore l'avantage de concentrer sur un même point les soins multiples de l'élevage.

On a beaucoup parlé de l'éducation particulière de ces chapons. La première condition qu'ils doivent remplir, c'est d'être bien francs. On choisit les plus doux; on les met ensuite dans une chambre avec de jeunes poulets dont la mère est emprisonnée sous une mue. Après quelques jours de contact avec les poulets, les chapons consentent souvent à en prendre soin ; alors on enlève la mère, et on les laisse seuls avec leurs petits adoptifs. Ce procédé est bien préférable et réussit plus souvent que celui qui consiste à les griser avec du pain imbibé de vin ou d'eau-de-vie, et meilleur surtout que la flagellation de la poitrine avec des orties. La chose la plus difficile à obtenir, c'est le gloussement de rappel. On a proposé de le remplacer par un petit grelot attaché au cou. C'est encore là un procédé qui a peu de succès généralement. Rien ne peut suppléer le cri naturel, qui reste seul soumis à l'empire de la volonté.

Nous avions si souvent entendu parler de la possibilité de connaître à certains signes quels sont les œufs qui doivent produire des mâles et ceux qui ne donnent que des femelles, que nous avons voulu profiter de l'occasion pour nous instruire. Il paraît qu'aucun caractère ne peut guider d'une manière certaine, ni la place du germe, ni la forme allongée ou arrondie de l'œuf. Le seul soin que l'on doive prendre, est de rechercher quels sont les œufs qui ont le plus de jaune, de les choisir frais pondus, et d'attendre ensuite le résultat de la couvée, qui est de pur hasard quant aux sexes.

Parmi les soins généraux qu'il faut prendre pour obtenir de bons résultats, il importe de ne pas oublier celui du choix des couveuses, qui devront être douces, bien emplumées, pas trop lourdes, et n'ayant pas surtout d'ergots trop



Mue anglaise. — Dessin de Charles Jacque.

longs. Une bonne poule peut couvrir de quinze à vingt œufs. Pendant les vingt et un jours que dure l'incubation, il est parfaitement inutile de retourner les œufs. Le phénomène qui porte la poule à couver se traduisant principalement par une véritable congestion sanguine à la région pectorale, elle cherche naturellement à faire disparaître le feu qu'elle ressent, et alors elle se frotte contre ses œufs, qu'elle réchauffe ainsi et retourne en même temps chaque fois qu'elle vient reprendre ses fonctions après ses repas. Du reste, ce changement de place des œufs n'est pas indispensable.

Dans les derniers jours de la couvaison, entendant déjà les petits crier, la mère néglige de se lever pour aller manger. Il faut absolument prévoir ce cas, et la retirer de dessus le nid ; autrement elle pourrait mourir de faim : on en a vu des exemples. Quand on connaît celles qui présentent ces difficultés, mieux vaut les empêcher de couver, soit en les mettant à la diète, soit en leur pratiquant une saignée de quelques grammes sous l'aile. Les bonnes couveuses seront au contraire excitées, quand on en aura besoin, par quelques jours de nourriture échauffante, notamment par de la graine de chènevis.

Il faut remarquer qu'on possède actuellement des races spéciales, les *cochinchinoises*, qui changent bien l'économie de ces anciennes méthodes. C'est ce que nous verrons en traitant ce sujet. *La suite à une autre livraison.*

---

L'homme ne veut pas s'avouer à lui-même que ses peines, ses plaisirs, sa naissance, sa vie, sa mort, sont, dans la grande unité, ce qu'est pour nos yeux la forme d'un nuage, la chute d'une feuille, la fuite d'une onde. D'un souffle nous détruisons une plante; d'un effort de notre pied, de quelques gouttes de liquide, nous anéantissons des myriades d'insectes; le monde en va-t-il moins son train accoutumé? Tandis que les nations périssent, que les races d'hommes s'éteignent, la terre garde ses moissons, ses forêts, ses

torrents, ses montagnes. La vie d'un ruisseau dure plus que celle d'un peuple.

A. Grun, *Une heure de solitude.*

---

## LA DERNIÈRE ÉTAPE.

### JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 30, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 174.

### XVI (suite). UNE VIEILLE ÉGOISTE.

Jusqu'à la dernière ligne, j'avais espéré que le neveu ne pourrait être complétement oublié : arrivé à la signature, je laissai échapper une exclamation, et je retournai le testament.

— Qu'est-ce? demanda la malade qui m'observait d'un œil inquiet. Manquerait-il quelque chose à la validité de l'acte?

— A la validité, je ne le pense pas, ai-je répondu ; mais à sa justice.

— Comment?

— Je cherche un codicille qui réserve les droits du fils de votre sœur.

Elle a tressailli.

— D'Armand ! a-t-elle repris l'œil enflammé : c'est Armand que vous voulez dire? ne m'en parlez pas ! il n'y a rien de commun entre nous, je ne le connais plus.

— Qu'avez-vous donc à lui reprocher? ai-je demandé doucement.

Sa tête cadavéreuse s'est redressée ; un nuage de bile a passé sur ses yeux vitreux.

— Ce que j'ai à lui reprocher ! s'est-elle écriée d'une voix rauque ; vous me le demandez? D'abord sa naissance !

Et comme je relevais la tête d'un air étonné :

— Oui, sa naissance, a-t-elle continué avec une dureté emportée. Avez-vous oublié la mésalliance de sa mère? une Dumont épouser un épicier de village, un homme de rien, un manant!

J'ai voulu objecter que c'était un mariage d'inclination.

— Dites une honte dans la famille, a repris Mme de Lourière : aussi Dieu l'en a punie; elle est morte comme elle le méritait, seule, misérable, laissant un fils sans ressources!

— Mais ce fils, ai-je commencé...

Elle ne m'a point permis de poursuivre.

— Ce fils! s'est-elle écriée, il a suivi l'exemple de sa mère. Au lieu de partir pour l'honneur de notre nom, de s'embarquer comme mousse sur quelque navire, et de ne plus reparaître, ne s'est-il pas laissé adopter par un parent de son père ! un rustre sans éducation!... m'exposant ainsi à entendre répéter par tout le monde que je l'abandonnais... que j'étais une mauvaise parente ! car on l'a dit, Monsieur; on m'a accusée de n'avoir rien fait pour lui!... quand j'avais proposé de payer son voyage jusqu'à Brest, et de l'envoyer aux colonies! — Mais non, il a préféré rester ici... suivre les écoles gratuites avec des enfants de rien... Je ne pouvais sortir sans le rencontrer en vieille blouse raccommodée aux coudes, et en bonnet de laine, comme un fils de paysan! Encore avait-il l'impertinence de me reconnaître! Oui, Monsieur, croiriez-vous que le petit malotru ne passait jamais près de moi sans me saluer d'un : — Bonjour, ma tante!

Et, comme si elle ne pouvait supporter ce souvenir, elle a étendu la main vers un flacon d'éther qu'elle s'est mise à respirer. J'ai tâché de contenir mon indignation et mon dégoût.

— Soit, Madame, ai-je repris; mais depuis, le bonnet de laine et la blouse ont disparu ; votre neveu ne peut plus faire honte à personne.

— Oh ! c'est juste ! a-t-elle répliqué ironiquement; n'ai-je point entendu dire que M. Armand était devenu un personnage? Il apprend, je crois, le grec et le latin à des marmots!

— Lui-même aurait pu vous le dire, si vous l'aviez permis ; car il s'est présenté plusieurs fois pour vous voir.

— Dites pour calculer combien de temps encore il devait attendre mon héritage.

— Madame...

— J'en suis sûre! a-t-elle continué amèrement, et vous-même, Monsieur... Voyons, vous dont on cite la franchise, oseriez-vous soutenir qu'il venait par sympathie pour moi, qu'il m'aime sincèrement, que ma mort le jettera dans le désespoir?

Il y avait dans l'accent de Mme de Lourière je ne sais quoi d'ironique et de provoquant qui m'a échauffé.

— Mon Dieu! Madame, me suis-je écrié, je n'ai point l'habitude des exagérations ; un neveu qui a toujours été tenu éloigné ne peut vous témoigner les sentiments qu'il aurait pour une parente dans laquelle il eût trouvé une seconde mère.

— C'est-à-dire que vous m'accusez de n'avoir point joué ce rôle?

— Je n'accuse point, Madame, je défends, et je dis que si, en venant à vous, votre neveu n'apportait pas l'amour passionné d'un fils, il n'obéissait pas davantage, j'en suis certain, à un honteux calcul d'héritier.

— Alors, tout est pour le mieux, a-t-elle fait observer d'un accent railleur.

Ma patience était à bout.

— Non, tout n'est pas pour le mieux, Madame, ai-je répondu en élevant la voix; car vous punissez ce jeune homme de torts contestables, et qui, en tout cas, ne sont point les siens. Ce testament prétend témoigner de votre pitié pour les enfants abandonnés. Votre neveu n'est-il donc pas orphelin? Vous proposez un prix pour ceux qui chanteront les devoirs de la famille ; faites mieux, Madame, donnez un bon exemple en les remplissant; vous voulez enfin favoriser le choix de cœur d'une jeune fille, eh bien ! il y en a une qui aime Armand, et dont vous pouvez assurer le bonheur.

— Qui vous l'a dit? a interrompu Mme de Lourière.

— Son parrain lui-même.

— Ainsi vous l'avez vu?

— Avant-hier.

Elle a frappé l'une contre l'autre ses mains de squelette.

— Ah! je comprends alors, s'est-elle écriée avec un rire d'agonie; ce sont eux qui vous envoient; vous êtes leur homme d'affaires? Folle que je suis! j'ai cru que votre carte de visite était une marque de souvenir, de pitié! ce n'était qu'un piége! — Rendez-moi cet acte, Monsieur, rendez-le moi. — Malheureuse! malheureuse! n'avoir personne à qui me confier, personne qui m'aime!

Elle m'avait arraché le testament; je n'ai pu me contenir plus longtemps.

— Et qui donc avez-vous aimé vous-même? ai-je répondu en me levant; je ne suis point envoyé par votre neveu; mais quand un autre le serait, pourquoi vous en plaindre? A-t-il quelque raison de s'intéresser à vous? L'amour des enfants est une rente; pour qu'ils la payent, il faut avoir placé dans leurs cœurs un capital de tendresse. Subissez la loi que vous avez faite, en n'étant aujourd'hui pour lui qu'une étrangère. — Malheur, Madame, aux vieillards qui n'ont su se rattacher personne par le dévouement, aux parents dont la vie est moins protectrice que la mort!...

— Et je suis de ceux-là, n'est-il pas vrai? s'est-elle écriée. Alors que me parlez-vous de sœur, de neveu, de fille à doter? Personne ne m'aime, je le sais, je le sais. — Eh bien, moi aussi je ne veux aimer personne! Ce testament est en bonne forme ; vous-même l'avez dit tout à l'heure. Je veux le remettre au notaire... Qu'on le fasse venir aujourd'hui, tout de suite.

Elle avait saisi sur le guéridon la sonnette qu'elle agitait...

— Ah! ah! ah! ceci est ma vengeance : amis, parents, serviteurs, tous ont compté sur mon héritage : tous seront trompés. Rien pour le chevalier, — rien pour le neveu, — rien pour Françoise...

Un cri de la servante, qui venait d'entrer par la petite porte, l'interrompit. Mme de Lourière saisie cacha vivement sous ses draps le papier qu'elle m'avait repris; Françoise écarta brusquement le rideau et laissa voir ses traits. Le masque de douceur qu'elle portait d'habitude semblait avoir subitement fondu ; ses yeux lançaient des flammes, et tous les muscles de son visage frissonnaient.

— Ne me cachez rien, j'ai vu... s'écria-t-elle : c'est le testament de Madame, et malgré ce qu'elle me répète tous les jours, je n'y suis pas!

— Que voulez-vous dire? balbutia la mourante.

— Ah! Madame n'a pas besoin de chercher encore à me tromper, s'écria la fille avec violence ; j'ai bien entendu tout à l'heure : Rien pour Françoise! et à chaque nuit que je passais, Madame me faisait de nouvelles promesses; elle me retenait ici quand j'aurais pu trouver ailleurs de meilleurs gages; elle me volait mon temps, ma santé!

— Écoutez-moi!

— C'est inutile. Rien pour Françoise! vous l'avez dit. Eh bien, alors aussi, rien pour Madame! qu'elle cherche quelque autre qui la soigne et la garde.

— Mais je vous répète...

— Rien, interrompit la servante dont le désappointement se tournait en rage; que Madame reprenne ce qui lui appartient : — Voilà, — voilà, — voilà!

Et elle jetait sur le lit de la mourante son tablier, ses clefs, le petit livre de ménage, la dernière ordonnance du médecin.

J'essayai en vain de m'entremettre; l'emportement de Françoise grandissait à mesure qu'elle rappelait les promesses solennelles faites par sa maîtresse, en indiquant les jours, les lieux, les circonstances. La mourante ne put supporter ce débat; je la vis retomber en arrière, les bras roidis et les yeux fermés. Je crus qu'elle expirait; mais après un spasme assez court, elle reprit ses sens; ses paupières s'entr'ouvrirent ; elle regarda autour d'elle. Je voulus sonner la servante qui était sortie comme un orage; Mme de Lourière me retint du geste.

— Ne l'appelez pas, murmura-t-elle avec un tremblement nerveux... Je ne veux plus la voir.

— Permettez au moins que je sorte pour chercher quelqu'un.

— Non, non, bégaya-t-elle en s'efforçant de me retenir; par grâce... par pitié!... au nom de tout ce que vous avez aimé... ne me laissez pas seule... ici... avec elle... J'ai peur, j'ai peur!

Il y avait dans le visage et dans l'accent une telle expression d'épouvante que je fus pris de pitié. Je me rassis près du lit de la mourante en m'efforçant de la rassurer; mais son trouble égaré l'empêchait d'entendre. A toutes mes assurances, elle répondait par les mêmes prières, à chaque instant plus incohérentes; une sorte de râle convulsif entrecoupait sa voix; des plis livides sillonnaient ses joues, et sa coiffure défaite laissait retomber des mèches hérissées de cheveux gris.

Je me relevai, cherchant en vain les moyens de la secourir. Le guéridon était couvert de fioles étiquetées dont j'ignorais l'emploi. Toutes mes questions à ce sujet n'obtinrent d'autre réponse que des exclamations haletantes et incompréhensibles.

Cependant je sentais la main de Mme de Lourière qui avait saisi une des miennes se mouiller d'une sueur glacée; ses lèvres demeuraient entr'ouvertes par le ressort d'un dentier de métal qu'elle n'avait plus la force de refermer, et ses paupières tremblotaient dans une dernière lutte contre l'éternel sommeil.

Saisi d'une sérieuse inquiétude, je regardai autour de moi en poussant un cri d'appel. La porte s'ouvrit presque au même instant, et le médecin parut.

— Ah! docteur, m'écriai-je, on a besoin de vous.

Il s'approcha du lit, examina la malade, consulta le pouls, puis, me prenant à part :

— Il y a donc eu une crise? demanda-t-il à demi-voix.

Je lui racontai brièvement ce qui s'était passé, en exprimant la crainte que cette secousse n'eût aggravé le mal.

— Impossible, dit-il en secouant la tête; les heures étaient comptées ; l'agonie devait commencer aujourd'hui ou demain.

— Mais ne peut-on rien au moins pour l'adoucir?

— Peu de chose; j'essayerai pourtant.

Il alla au guéridon et écrivit une ordonnance.

— Ceci est pour le pharmacien.

— Je m'en charge.

— Mme de Lourière est-elle donc véritablement seule?

— Vous voyez.

— Alors il faudrait avertir une garde-malade.

— Sur-le-champ.

Il me donna une adresse, et je partis.

Un quart d'heure après, la garde et la potion étaient chez la mourante.

J'y revins moi-même le soir : contre toute attente, elle avait repris quelque force et venait de demander le prêtre. J'espérais que les derniers conseils de la religion amolliraient enfin ce cœur endurci.

Le jour suivant, l'agonie continua. Le médecin, qui se sentait inutile, n'était plus revenu. A la tombée du jour, j'y retournai : cette fois, la garde-malade avait quitté la mourante, qui, disait-elle, n'avait plus besoin de personne pour finir; elle causait tranquillement sur le seuil avec les voisines. Enfin, lorsque je me présentai de nouveau le lendemain, je trouvai la porte grande ouverte. Mme de Lourière était morte dans la nuit, et le juge de paix appelé se préparait à mettre les scellés.

Je rencontrai dans la première pièce les gens de justice qui instrumentaient; dans la seconde, les employés des pompes funèbres qui prenaient la mesure du cercueil. On marchait à grand bruit, on parlait haut et l'on riait comme dans une maison vide.

Je pénétrai jusqu'à la chambre mortuaire ; la garde préparait son café près de l'alcôve dont les rideaux avaient été rabattus.

Je les écartai doucement, et j'aperçus la morte recouverte du suaire. Elle était là indifférente à tous et déjà oubliée avant d'avoir disparu! Son cœur avait cessé de battre sans qu'aucun cœur se troublât; elle s'en allait sans laisser de vide dans aucune autre existence; peu importait pour ceux qui avaient survécu de la savoir sous le ciel ou sous la terre! Sa vie même avait été une tombe sur laquelle l'égoïsme avait gravé l'épitaphe de tous les dévouements et de toutes les affections!

*La suite à une autre livraison.*

## LE LIVRE DES PRODIGES,

PAR CONRAD LYCOSTHÈNES.

Fin. — Voy. p. 143.

### LA LÉGENDE DU ROI POPIEL.

Il suffit de s'être promené quelquefois sur les bords des ruisseaux qui arrosent nos campagnes, ou même sur les rives de nos petits fleuves, pour avoir remarqué une espèce de rats amphibies qui s'élancent rapidement de leurs demeures humides et traversent furtivement les prairies. Ce ne fut pas à ces simples *rats d'eau*, puisqu'on doit les nommer ici par leur nom vulgaire, que fut confiée l'exécution d'un décret terrible que signale une légende de 823. En ce temps, la Sarmatie, car c'est sous cette dénomination que nos vieux écrivains désignent la Pologne, était gouvernée par le roi Popiel. Ce roi slave du neuvième siècle était une espèce de Néron, préludant aux crimes qui devaient lui donner une si funeste célébrité par l'assassinat de ceux que le conseil des sages avait désignés pour le guider au début de son règne. Ces régents incommodes étaient les propres frères de son père, et ils furent empoisonnés à l'instigation de la cruelle princesse à laquelle Popiel avait uni son sort. Les cadavres de ces princes malheureux avaient été abandonnés sans qu'une main pieuse leur donnât la sépulture. Le Dieu des chrétiens, qui, au neuvième siècle, était honoré aux lieux où l'on adorait naguère encore la déesse Liethua, le



Le Roi Popiel.

Christ, dit la légende, se chargea de les venger : une armée de rats s'engendra tout à coup du milieu de ces restes indignement abandonnés, et s'élança vers le palais de Golpo, où Popiel cherchait à s'étourdir sur ses crimes en s'abandonnant aux joies bruyantes d'un festin. Le prince coupable, la reine, ses enfants, ne peuvent être préservés des morsures cruelles de milliers de rats; en vain les place-t-on au centre d'un ardent foyer, les rats, continue la chronique, s'élancent au milieu du feu et vont martyriser le parricide malgré la triple enceinte du cercle enflammé. Les gardes épouvantés veulent opposer un autre élément à ces intrépides émissaires du courroux céleste; le roi, solitaire cette fois, est entraîné dans une embarcation et vogue rapidement sur le lac de Golpo. Peine inutile! les rats le suivent et viennent l'ensanglanter de leurs morsures malgré les coups d'aviron. Leur rage fait plus encore : de leurs dents aiguës ils perforent l'esquif et le mettent en péril de sombrer. Il ne reste plus qu'une ressource au meurtrier des frères de Leszek : il se réfugie dans une haute tour, environnée par les eaux; mais ces murailles, imprenables pour les hommes, ne le sont pas pour les rats : les implacables ennemis de Popiel s'élancent au sommet de la tour, et, retombant comme une nuée vivante sur le coupable, le dévorent lui et ses enfants. Ainsi s'accomplit, dit la légende, la peine due à l'imprécation habituelle du mécréant : « Puissent les rats me venir manger! »

Le supplice du roi Popiel n'est pas, du reste, le seul événement du même genre que raconte Lycosthènes : Hatto, l'évêque de Mayence, périt, au dixième siècle, sur son siége pontifical, assailli par une formidable invasion de rats, qui se ruèrent sur lui pour venger le peuple opprimé; et, en l'année 997, Wilderolf ou Wilderold, évêque de Strasbourg, succomba de la même manière, dans la dix-septième année de son épiscopat.

---

## L'HOMME DANS LA LUNE [1].

— Ah! mère, regarde, qui est donc là-haut dans la lune? Ne le vois-tu pas?

— C'est un homme... Oui, je le distingue maintenant; il a une veste.

— Que fait-il donc là toute la nuit? Il demeure immobile et muet; près de lui est un fagot qu'il attache avec une corde. A sa place, je n'irais pas si loin chercher ma bourrée, quand nous avons la forêt tout près du village.

— Cet homme n'est pas de chez nous, enfant; laisse-le où il se trouve.

Crois-tu qu'il puisse faire ce qu'il veut? S'il était maître, voilà longtemps qu'il serait parti; mais il est là en punition de ses fautes.

— Qu'a-t-il donc fait de mal, dis-moi, mère?

— Jamais il n'a fait de bien. On le nommait Dieter; il mendiait partout, il avait peur du travail; et vois-tu, petit, il faut s'occuper, sans quoi le mauvais ennemi vous prend.

Aussi, lorsque Dieter n'était pas en prison, il errait dans le pays en buvant bouteille sur bouteille.

— Et où prenait-il de l'argent, mère?

— Petit étourneau! ne comprends-tu pas qu'il volait dans les maisons et dans les champs, sans s'inquiéter du propriétaire légitime.

Un jour (c'était un dimanche), il se leva avant l'aube, prit une hache, et, alerte, se dirigea vers la forêt.

Il abattit de jeunes arbres pour en faire des échaliers, emporta son vol, et arriva tout près de sa porte sans s'être retourné.

Mais au moment où il atteignit le pont, il entendit une voix qui disait :

— En voilà assez, Dieter; le jour de la pénitence est venu.

Aussitôt il disparut, et depuis personne n'a revu Dieter que là-haut, où il est seul au milieu des buissons.

Tantôt on le voit abattre de jeunes arbres, tantôt souffler dans les doigts, tantôt lier des fagots.

Voilà le sort de Dieter; il souffre pour son passé.

— Ah! petite mère, Dieu nous protége! Je ne voudrais pas être là-haut avec lui.

— Alors, enfant, ne fais pas le mal, car tu aurais à t'en repentir; sur la semaine, travaille avec courage, et quand le dimanche vient, chante et prie Dieu. HEBEL.

[1] On croit voir la silhouette d'un homme chargé d'un fagot dans les taches qui obscurcissent l'éclat de la pleine lune. Hebel, qui s'est imposé la tâche de mettre en vers toutes les traditions populaires, pour leur donner un sens moral, et dont les *Contes allémaniques* sont devenus, comme nous l'avons déjà dit, l'Odyssée des campagnes d'outre-Rhin, a développé dans la pièce que nous traduisons la fable relative à l'homme dans la lune.

## LA GROTTE D'ANTIPAROS.




Une vue de la grotte d'Antiparos, dans l'Archipel grec. — Dessin de Freeman.

Cette grotte, célèbre chez les anciens, paraît avoir été oubliée pendant une longue suite de siècles. En 1673, elle fut visitée avec une sorte de solennité par de Nointel, ambassadeur du roi de France près la Sublime Porte. Les gens mêmes du pays n'osaient, à cette époque, y descendre : de Nointel parvint, en les payant bien, à déterminer quelques corsaires à le suivre ; il était aussi accompagné de deux habiles dessinateurs, et de trois ou quatre maçons avec les outils nécessaires pour détacher et enlever les marbres les plus lourds. La plupart de ces marbres furent remis à M. Baudelot, de l'Académie royale des inscriptions et médailles ; et l'un d'eux, peut-être le plus remarquable, figure aujourd'hui dans la riche collection du Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Plus tard, la grotte fut de nouveau minutieusement explorée par l'illustre botaniste Tournefort, professeur au jardin du Roi, qui en fit une description détaillée dans son ouvrage intitulé : *Relation d'un voyage du Levant fait par ordre du roi*, ouvrage publié en 1717.

De notre temps, la grotte a retrouvé toute son ancienne célébrité, et elle attire chaque année de nombreux visiteurs.

Antiparos, île de l'Archipel grec, située vis-à-vis de Paros, a de tour environ 26 kilomètres. La grotte est à environ un mille et demi de la mer, en vue des îles de Nio, de Sikino et de Policandro. Une caverne rustique s'offre d'abord au regard, large d'environ trente pas, voûtée en arc surbaissé et fermée par une cour qui est l'ouvrage des bergers : ce lieu est partagé en deux par quelques piliers naturels ; sur le plus gros, qui ressemble à une tour attachée au sommet de la caverne, on lit une inscription fruste fort ancienne ; elle fait mention de quelques noms propres, que les gens du pays prennent pour les noms de conspirateurs qui en voulurent à la vie d'Alexandre le Grand, et qui, après avoir manqué leur funeste projet, seraient venus se réfugier dans cet endroit comme dans un lieu de sûreté. Parmi ces noms, celui d'Antipater est le seul qui puisse favoriser la tradition des Grecs ; Diodore de Sicile rapporte, en effet, que quelques historiens avaient accusé Antipater de la mort d'Alexandre. On sait que ce prince avait laissé Antipater régent en Europe, lorsqu'il partit pour la conquête de Perse ; mais ce ministre, irrité des mauvais offices qu'Olympias lui avait rendus auprès de son maître, fut soupçonné d'avoir fait empoisonner le roi par son fils, l'un des échansons de la cour. Cependant Diodore remarque qu'Antipater ne laissa pas de conserver et d'exercer une partie de son autorité après la mort d'Alexandre, et que rien n'expliquerait qu'il fût venu se cacher dans cette île.

Lorsque la grotte fut visitée par Tournefort, on ne pouvait lire qu'une partie de l'inscription ; mais un habitant en gardait une copie ; voici comment Tournefort la traduisit :

« Sous la magistrature de Criton, vinrent en ce lieu : Ménandre, Socarme, Ménécrate, Antipater, Ippomédon, Aristéas, Philéas, Gorgus, Diogène, Philocrate, Onésime. »

Peut-être ces noms sont-ils simplement ceux de citoyens de l'île qui, dans le temps que Criton en était le magistrat, osèrent les premiers descendre dans la grotte et la reconnaître. Au-dessous de cette inscription est un creux carré long, dans lequel était encastré un marbre qui n'est pas bien loin de là, mais qui n'est pas fort ancien, comme il paraît par la figure de la croix que l'on y a tracée : c'est un bas-relief du temps des chrétiens, si maltraité qu'il n'est pas reconnaissable; et, suivant les apparences, on ne l'a jamais trouvé assez beau pour l'emporter. Sur la gauche, et au bas d'un rocher taillé en plan incliné, on voit une autre inscription grecque encore plus usée que la précédente.

Entre les deux piliers qui sont sur la droite, est un petit terrain en pente douce, séparé du fond de la caverne par une muraille assez basse : on a gravé dans cet endroit, depuis quelques années, au bas d'un rocher dont la coupe est assez plate, quelques mots qui indiquent l'époque à laquelle la grotte fut visitée par de Nointel.

On avance ensuite jusqu'au fond de la caverne par une pente plus rude, d'environ vingt pas de longueur : c'est le passage qui conduit à la grotte, et ce passage n'est qu'un trou fort obscur, par lequel on ne saurait entrer qu'en se baissant et avec le secours de flambeaux. On descend d'abord dans un précipice horrible à l'aide d'un câble que l'on prend la précaution d'attacher tout à l'entrée. Du fond de ce précipice on pénètre dans un autre bien plus effroyable, dont les bords sont fort glissants et correspondent sur la gauche à des abîmes profonds : on place sur les bords de ces gouffres une échelle, au moyen de laquelle on franchit en tremblant un rocher tout à fait taillé à plomb. On continue à glisser par des endroits un peu moins dangereux; mais au moment où l'on se croit en voie plus praticable, le pas le plus affreux vous arrête, et l'on courrait le plus grand danger si l'on n'était averti et retenu par les guides. Lorsque Tournefort visita la grotte, il trouva encore dans cet endroit les restes d'une échelle que de Nointel y avait fait placer. Pour franchir ce pas difficile, il faut glisser sur le dos le long d'un grand rocher; et même, sans le secours d'un autre câble que l'on y accroche, on risquerait de tomber dans les fondrières les plus effroyables.

Quand on est arrivé au bas de l'échelle, on se roule encore quelque temps sur des rochers, tantôt sur le dos, tantôt couché sur le ventre, suivant qu'on s'en accommode le mieux. Après tant de fatigues, on entre enfin dans cette admirable grotte que de Nointel ne pouvait se lasser d'admirer. Les guides comptent 150 brasses de profondeur depuis la caverne jusqu'à l'endroit dit *l'Autel* (1), et autant depuis cet autel jusqu'à l'endroit le plus profond où l'on puisse descendre. Le bas de cette grotte, sur la gauche, est fort dangereux : à droite il est assez uni, et c'est par là que l'on passe pour aller à l'Autel. De ce lieu la grotte paraît haute d'environ 40 brasses sur 50 de large : la voûte est assez bien taillée, relevée en plusieurs endroits de grosses masses arrondies, les unes hérissées de pointes semblables à la foudre de Jupiter, les autres bossuées régulièrement, d'où pendent des grappes, des festons et des lances d'une longueur surprenante. A droite et à gauche, ce sont des rideaux et des nappes qui s'étendent en tous sens et forment sur les côtés des espèces de tours cannelées, vides la plupart, comme autant de cabinets pratiqués autour de la grotte. On distingue parmi ces cabinets un gros pavillon (2), formé par des productions qui représentent, à s'y méprendre, les pieds, les branches et les têtes des choux-fleurs (1); le marbre blanc qui les forme est transparent, cristallisé, et se casse presque toujours de biais et par lits en forme de losanges. La plupart même des pièces sont couvertes d'une écorce blanche et résonnent sensiblement quand on frappe dessus.

(1) Indiqué sur notre gravure par un personnage seul.

(2) Où sont deux personnes, à droite du lecteur.

Sur la gauche, un peu au delà de l'entrée (2) de la grotte, s'élèvent trois ou quatre piliers (3) ou colonnes de marbre, plantées comme des troncs d'arbres sur la crête d'une petite roche. Le plus haut de ces troncs a 6 pieds 8 pouces sur un pied de diamètre; il est presque cylindrique et d'égale grosseur, si ce n'est en quelques endroits où il est comme ondoyant, arrondi par la pointe et placé au milieu des autres. Le premier pilier est double et n'a qu'environ quatre pieds de haut. Il y a sur le même rocher quelques autres piliers naissants qui sont comme des bouts de corne; il en existe un en particulier assez gros, et qui peut-être fut cassé du temps de de Nointel : il représente véritablement le tronc d'un arbre coupé en travers; le milieu, qui est comme le corps ligneux de l'arbre, est d'un marbre brun, tirant sur le gris de fer, large d'environ trois pouces, enveloppé de plusieurs cercles de différentes couleurs, ou plutôt d'autant de vieux aubiers, distingués par six cercles concentriques épais d'environ deux ou trois lignes, dont les fibres vont du centre à la circonférence. Pour s'expliquer la formation de ces différentes sortes de concrétions calcaires, il faut supposer un temps où les eaux, chargées de carbonate, arrivaient en plus grande abondance dans l'intérieur de la grotte; aujourd'hui il ne s'en distille que fort peu dans la caverne; à peine remarque-t-on quelques nappes dentelées, dont les pointes laissent couler encore de faibles gouttes.

Au fond de la grotte, sur la gauche, se présente une pyramide bien plus surprenante, qu'on appelle *l'Autel*, depuis que de Nointel y fit célébrer la messe en 1673. Cette pièce est tout isolée, haute de 24 pieds, semblable en quelque manière à une tiare, relevée de plusieurs chapitaux cannelés dans leur longueur et soutenus sur leurs pieds, d'une blancheur éblouissante, de même que tout le reste de la grotte. Cette pyramide est peut-être la plus belle plante de marbre qui soit dans le monde; les ornements dont elle est chargée sont tous en chou-fleur, c'est-à-dire terminés par de gros bouquets, aussi parfaitement modelés que si un sculpteur venait de les achever.

Au bas de l'autel, il y a deux demi-colonnes sur lesquelles on pose des flambeaux pour éclairer la grotte et la considérer à loisir. De Nointel les fit écorner pour y dresser la table sur laquelle on célébra la messe de minuit. On grava par ses ordres quelques mots latins sur la base de la pyramide (4).

Tournefort décrit de la manière suivante le séjour que fit dans cette grotte de Nointel, et la cérémonie qui y eut lieu le soir de Noël :

« M. le marquis de Nointel, ambassadeur de France à la Porte, passa les trois fêtes de Noël dans cette grotte, ac-

(1) On sait que les minéralogistes modernes donnent le nom de concrétions à ces différents corps, de formes plus ou moins imitatives, qu'il n'est pas rare de rencontrer en différents lieux, et plus particulièrement dans les grottes : ceux de ces corps qui pendent à la voûte de la grotte s'appellent *stalactites;* ceux qui se produisent sur le plancher inférieur prennent le nom de *stalagmites*. Souvent les stalactites et stalagmites se rejoignent et forment ces sortes de piliers ou colonnes dont il vient d'être question. Plusieurs fois déjà, dans ce recueil, nous avons eu occasion de parler du mode de formation de ce genre de concrétions. Nous ajouterons que le plus souvent elles sont de nature calcaire, et il en est ainsi de celles de la grotte d'Antiparos.

(2) Marquée sur la gravure par trois personnages, au premier plan.

(3) Marqués sur la gravure, au dernier plan, par deux personnages dont l'un tient un flambeau.

(4) « Hic ipse Christus ad fuit ejus natali die media nocte celebrato » M DC LXXIII. »

compagné de plus de cinq cents personnes, soit de sa maison, soit marchands, corsaires, ou gens du pays qui l'avaient suivi. Cent grosses torches de cire jaune et quatre cents lampes qui brûlaient jour et nuit étaient si bien disposées qu'il y faisait aussi clair que dans l'église la mieux illuminée. On avait posté des gens d'espace en espace dans tous les précipices, depuis l'Autel jusqu'à l'ouverture de la caverne; ils se firent le signal avec leurs mouchoirs, lorsqu'on éleva le corps de Jésus-Christ; à ce signal on mit le feu à vingt-quatre boîtes et à plusieurs pierriers qui étaient à l'entrée de la caverne : les trompettes, les hautbois, les fifres, les violons, rendirent cette consécration plus magnifique. L'ambassadeur coucha presque vis-à-vis de l'Autel, dans un cabinet long de sept ou huit pas, taillé naturellement dans une de ces grosses tours dont on vient de parler. A côté de cette tour se voit un trou par où l'on entre dans une autre caverne; mais personne n'osa y descendre.

» On était bien embarrassé à faire venir de l'eau du village pour fournir à tout le monde; les capucins, aumôniers de Son Excellence, n'avaient pas la baguette de Moïse : à force de chercher on trouva une fontaine à gauche de la montée; c'est une petite caverne où l'eau s'amasse dans les creux des rochers. »

Pour faire le tour de la pyramide, on passe sous un massif ou cabinet de congélation, dont la partie postérieure est faite en voûte de four : la porte est basse; mais les draperies des côtés sont des tapisseries d'une grande beauté, plus blanches que l'albâtre. Du haut de la voûte, au-dessus de la pyramide, pendent des festons d'une longueur extraordinaire, lesquels forment pour ainsi dire l'attique de l'Autel.

Au fond de la caverne qui sert de vestibule à la grande grotte, on trouve une autre petite caverne dite *la caverne d'Antipater,* dans laquelle on entre par une fenêtre carrée. La caverne d'Antipater est toute revêtue de marbre cristallisé et cannelé; c'est une espèce de salon de plain-pied à son ouverture, qui paraîtrait fort agréable si l'on n'avait pas été ébloui par les merveilles de la grande grotte.

La croupe de la montagne où sont ces grottes est comme pavée de cristallisations transparentes, aussi de nature calcaire, et qui se cassent toujours en losange. Ces cristallisations pourraient bien être des indices d'autres grottes souterraines.

## LA FÉCULE.

Fin. — Voy. p. 76, 128.

Fabrication. — Les Romains connaissaient l'amidon; pour l'extraire, on faisait macérer les graines de froment dans une certaine quantité d'eau douce, que l'on renouvelait cinq fois par jour. Lorsque les graines étaient bien amollies, sans cependant avoir contracté de saveur aigre, on les pressait à travers un linge, et le suc ainsi obtenu était étendu sur des tuiles; ensuite on le laissait sécher au soleil. Ce procédé fort simple a été longtemps en usage, après avoir toutefois subi quelques modifications. Aujourd'hui, pour extraire l'amidon du blé, du seigle, etc., on emploie la farine de ces céréales.

Il serait long de décrire les ingénieux appareils inventés dans le cours de ces dernières années pour faciliter ou améliorer cette fabrication. Il suffira de dire ici que l'on fait ordinairement une pâte contenant environ 50 d'eau pour 100 de farine, et que cette pâte, placée dans un cylindre recouvert en toile métallique très-fine, est constamment agitée, et arrosée par un filet d'eau qui en détache les grains d'amidon; ces grains passent au travers des parois du cylindre et tombent dans une cuve; il reste dans le cylindre une masse de gluten, qui est employée à la confection de diverses pâtes alimentaires. On laisse déposer l'eau qui a entraîné l'amidon, on décante, et le fond de la cuve est recouvert d'une couche de cette substance mélangée de parcelles de gluten. Pour enlever ces dernières, on fait fermenter le dépôt dans de l'eau sûre provenant d'une opération précédente. Il se forme alors de l'acide acétique qui dissout le gluten sans attaquer l'amidon, que l'on fait sécher dans une étuve, après plusieurs lavages à l'eau pure. On peut obtenir ainsi 50 à 60 kilogrammes d'amidon pour 100 kilogrammes de farine, tandis que par les anciens procédés on n'en retirait que 40 à 45 kilogrammes de la même quantité de farine.

On procède d'une manière analogue pour l'extraction des fécules de pois, haricots, etc.

Pour fabriquer la fécule de pomme de terre, on commence par mettre tremper les tubercules dans l'eau pendant quelques heures, afin de délayer la terre et les corps étrangers adhérents; puis on les lave à l'eau courante. On les jette ensuite sur une râpe composée d'un cylindre armé de lames de scie placées dans le sens de l'axe, et dont les dents déchirent les utricules du tubercule. La pulpe ainsi obtenue est lavée sur des tamis qui laissent passer les grains de fécule et retiennent les débris des utricules, de l'épiderme, etc. Après plusieurs lavages et tamisages destinés à l'épurer, la fécule est mise à égoutter, et enfin portée dans des séchoirs à air libre, ou dans des étuves. Lorsqu'on la livre au commerce, elle contient encore environ 18 pour 100 d'eau. Les débris des tubercules peuvent être utilisés pour la nourriture des bestiaux, et les eaux de lavage donnent un assez bon engrais.

## CE QU'ÉTAIENT JADIS LES MATAMORRAS DES BARBARESQUES.

On désignait sous ce nom des celliers souterrains offrant l'aspect de citernes, et n'ayant pas plus de trois ou quatre brasses de profondeur sur une largeur proportionnée. Les Maures s'en servaient primitivement pour conserver leurs grains. Lorsque le blé, bien vanné et bien nettoyé, avait eu le temps de se sécher, on le renfermait dans la *matamorra* en le recouvrant de paille, puis de terre, et il se conservait ainsi sans altération aucune pendant six ans et plus Les matamorras ou matmoras remplissaient donc absolument l'office de nos silos; c'est de ce mot arabe que vient le mot *masmora,* prison.

Il n'y a rien qui contribue davantage à la douceur de la vie que l'amitié; il n'y a rien qui trouble si fort le repos que les amis, si nous n'avons pas assez de discernement pour les bien choisir. Saint-Évremont.

## ÉCOLE INDUSTRIELLE DE LA MARTINIÈRE
### A LYON.

Dès 1803, les dispositions testamentaires du major Martin (¹), relatives à la fondation d'une école industrielle, étaient connues à Lyon; mais la situation de la France vis-à-vis de l'Angleterre en rendait alors la réalisation impossible.

Ce fut seulement en 1816, après la paix, que deux académiciens de Lyon, MM. Camille Jordan et Régny, purent

(¹) Voy. p. 149.

être envoyés à Londres pour y faire valoir les droits de la ville de Lyon auprès des commissaires anglais chargés de liquider la succession ouverte aux Indes. Enfin, en 1826, toutes les difficultés ayant été levées, la municipalité fut en mesure d'acquérir, au prix de 75 000 francs, l'ancien cloître des Augustins précédemment approprié en caserne pour la gendarmerie. Des convenances qu'il était impossible de ne pas respecter s'opposèrent à ce qu'on élevât l'édifice sur la place Saint-Saturnin, lieu de naissance de Martin, qu'il avait désigné lui-même au choix de ses exécuteurs testamentaires.

C'est dans une rue étroite et sombre d'un quartier peu fréquenté que s'ouvrent les bâtiments de l'école. Ils sont loin d'offrir, à l'extérieur, un aspect monumental. A l'intérieur ils présentent un carré bordé de galeries en arcades supportant les constructions qui servent de classes et de logements.

Les salles d'étude sont sans ornement, mais vastes et suffisamment aérées.

Au rez-de-chaussée on remarque un riche musée de machines, don de M. Aynard, qui consacra plus tard sa fortune entière à l'augmentation de la rente constituée par le fondateur.

L'enseignement de l'école de la Martinière, affectée par des vues spéciales à l'instruction des enfants d'ouvriers destinés à devenir eux-mêmes ouvriers, diffère essentiellement de celui qu'on pratique dans les autres écoles.

Le cours d'études que suivent les élèves comprend l'écriture, la grammaire, les mathématiques élémentaires, la physique, la chimie, le dessin, et la théorie de fabrique. Une méthode particulière a été créée pour atteindre le plus promptement et le plus régulièrement possible le but proposé de former des praticiens et des industriels. Chaque cours a donc été conçu de manière à initier les élèves aux connaissances indispensables à des ouvriers qui veulent devenir habiles dans leur art. Les classes, interrompues seulement par quelques heures de récréation, se succèdent depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir; de sorte que les enfants ne quittent pas l'école et n'ont pas de devoirs à faire chez leurs parents, presque tous ouvriers de fabrique et absents de leur maison pendant toute la journée.




École de la Martinière, à Lyon. — Vue extérieure.

L'école de la Martinière compte aujourd'hui quatre cents élèves répartis en deux grandes sections de première et de deuxième année, partagées chacune en plusieurs divisions.

On ouvre tous les ans plusieurs concours à la suite desquels, afin d'exciter l'émulation, on affiche publiquement les noms des élèves par ordre de mérite. Chaque année scolaire est close par une distribution générale des prix.

Les conditions d'admission ont pour base l'âge des enfants, compris dans les limites de dix à quatorze ans, avec l'obligation de produire un certificat constatant qu'ils savent lire, écrire et calculer.

Chaque classe comprend une ou plusieurs divisions, surveillées par un brigadier en chef et subdivisées en bancs de sept places, dirigés chacun par l'élève le plus méritant, sous le titre de brigadier. A ce dernier appartient en outre la conservation et la responsabilité du matériel. A la fin de chaque cours il reçoit des mains des élèves les instruments de travail soigneusement numérotés, et il les serre dans les casiers affectés à cet usage.

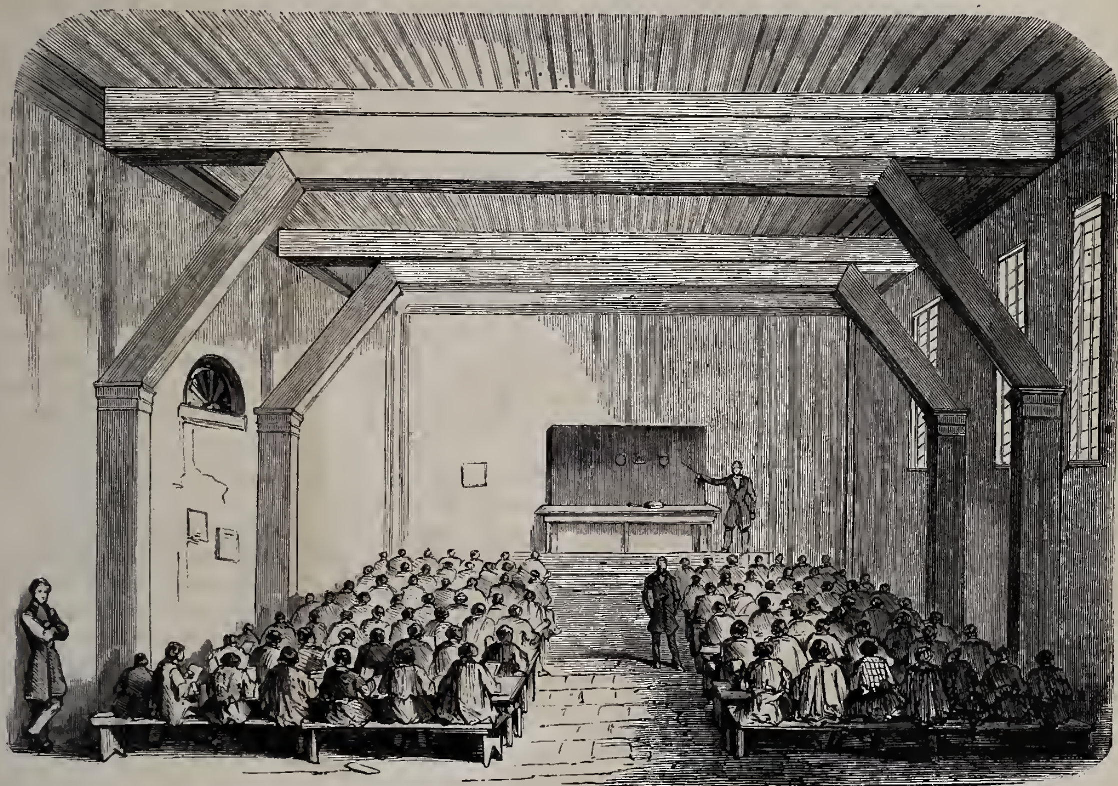
Tous les élèves sont munis de planchettes sur lesquelles ils écrivent à la craie, soit les principes exposés par le pro-

fesseur, soit la solution des problèmes qu'il leur propose. A un signal donné, toutes les planchettes s'élèvent de façon que les répétiteurs puissent vérifier le travail de chacun.

Le dessin occupe une place importante dans l'enseignement de la Martinière. En effet, cet art est une des bases fondamentales de l'industrie lyonnaise. Dans les premiers temps de la fondation de l'école, le cours de dessin reposait en grande partie sur l'étude de la figure et de l'ornement; mais on a bientôt reconnu que cette méthode n'atteignait pas le but des fondateurs, et, sur la proposition de M. Monmartin, on le restreignit au dessin des machines d'après le relief. Actuellement le cours embrasse, dans l'espace de deux ans : le dessin perspectif, la perspective linéaire, le dessin de projection, et l'application du tracé des ombres et du lavis au dessin perspectif. Dès la première année, et pour répondre au besoin qu'ont les manufacturiers, les contre-maîtres et les ouvriers, de prendre lestement et avec précision le croquis d'une machine ou d'un ornement, des séances spéciales sont consacrées à exercer les élèves à reproduire vivement sur l'ardoise l'ensemble d'un modèle.

Dans les classes de dessin, chaque division est répartie en quatre groupes de quinze ou vingt élèves, assis en cercle afin de reproduire le modèle chacun sous un aspect différent et sans se copier les uns les autres.

Tel est l'ensemble de cette organisation ingénieuse, dont le bienfait se fait sentir d'une manière remarquable par une amélioration constante dans l'instruction des ouvriers lyonnais. On n'essaye pas, il est vrai, de faire de ces jeunes gens des savants ou des ingénieurs, mais on en fait d'excellents conducteurs de machines, de bons teinturiers, des commis instruits, des contre-maîtres intelligents; en un mot, on les rend aptes à s'assimiler sans peine les perfectionnements qu'apportent dans l'industrie locale les progrès incessants des arts mécaniques.



École de la Martinière, à Lyon. — Vue intérieure.

---

## CHANNING.

Voy. p. 158.

### IL FAUT QUE L'HOMME S'ÉTUDIE LUI-MÊME.

Il est malheureusement bien peu d'hommes qui pénètrent dans leur propre nature. Pour la plupart, leur esprit même n'est qu'une ombre sans réalité, comparée aux objets extérieurs. Lorsqu'il leur arrive de jeter un regard dans l'intérieur de leur être, ils n'y voient qu'un sombre et vague chaos. Peut-être distinguent-ils quelque violente passion qui les a entraînés à de nuisibles excès, mais leurs plus nobles facultés attirent à peine un instant leur pensée; et c'est ainsi que vivent et meurent des multitudes d'hommes qui semblent être toujours restés étrangers à eux-mêmes.

Nous devons compter parmi nos plus nobles facultés celle d'agir sur nous-mêmes, de nous conduire, de nous former. C'est une qualité aussi effrayante que glorieuse, car c'est sur elle qu'est basée la responsabilité humaine.

Nous avons le pouvoir non-seulement de suivre nos facultés, mais de les diriger, de leur donner l'impulsion; non-seulement d'observer nos passions, mais de les contrôler; non-seulement de voir grandir nos facultés, mais encore d'en aider le développement. Nous pouvons arrêter ou changer le cours de nos pensées. Nous pouvons concentrer notre intelligence sur les objets que nous désirons comprendre. Nous pouvons fixer nos regards sur la perfection et nous faire de toutes choses un moyen pour y arriver. C'est là sans doute une noble prérogative de notre nature. Dès que nous la possédons, qu'importe ce que nous sommes et le point où nous sommes, puisqu'il est en notre

pouvoir de conquérir un sort meilleur, et même un bonheur d'autant plus grand que nous serons partis de plus bas?

De toutes les découvertes nécessaires à l'homme, la plus importante c'est celle de cette faculté créatrice qu'il porte en lui-même comme un trésor. Elle surpasse en importance tout notre pouvoir sur la nature extérieure; et cependant combien nous la comprenons peu! comme elle sommeille inactive, non soupçonnée, chez la plupart des hommes!

DE L'ÉDUCATION PERSONNELLE, OU DE LA CULTURE DE SOI-MÊME.

Élever ou cultiver quelque chose, une plante, un animal, un esprit, c'est le faire croître; la croissance, le développement, tel est le but. Celui donc qui fait tout ce qui est en son pouvoir pour développer ses facultés et ses capacités, surtout les plus nobles, de façon à devenir un être bien proportionné, vigoureux, excellent et heureux, celui-là pratique la culture de lui-même : il fait son éducation personnelle.

*Intérêt; devoir.* — Quand un homme regarde en lui-même, il y découvre deux ordres distincts ou deux espèces de principes qu'il lui est surtout utile de connaître. Il aperçoit des désirs, des appétits, des passions qui ont lui-même pour fin, qui ne demandent, qui ne cherchent que son propre plaisir, sa satisfaction, son intérêt; et puis il remarque un autre principe tout opposé, qui est impartial, désintéressé, universel, un principe qui lui enjoint d'avoir égard au droit, au bonheur d'autrui, et lui impose des obligations qui doivent être remplies à quelque prix que ce soit, et alors même qu'elles sont en opposition avec son plaisir ou son profit. Nul homme, quelque aveuglé qu'il soit par son propre intérêt, quelque endurci qu'il soit par l'égoïsme, ne peut nier qu'au dedans de lui ne s'agite une grande idée qui se trouve en opposition avec l'*intérêt;* c'est l'idée du *devoir,* c'est une voix intérieure qui lui enjoint plus ou moins clairement de respecter et de pratiquer la justice impartiale et la bienveillance universelle.

Ce principe de désintéressement qui est au fond de la nature humaine, nous l'appelons tantôt raison, tantôt conscience, et parfois sens ou faculté morale; mais quelque nom qu'on lui donne, c'est un principe réel en chacun de nous, c'est la maîtresse faculté que nous devons cultiver avant tout, car c'est de cette culture que dépend le développement légitime de toutes nos autres facultés. Les passions, il est vrai, peuvent être plus fortes que la conscience, ou crier plus haut, mais leurs clameurs sont bien différentes du ton de commandement avec lequel parle la conscience. Elles ne sont pas revêtues de son autorité; elles n'ont pas cette puissance qui nous lie. Au milieu même de leurs triomphes elles sont condamnées par le principe moral, et s'humilient devant sa voix calme, mystérieuse, menaçante.

Quand on s'étudie soi-même rien donc n'est plus important que de distinguer clairement ces deux grands principes, l'un égoïste et l'autre désintéressé; et la part la plus importante de l'éducation, c'est d'abaisser l'un et d'élever l'autre, ou, en d'autres termes, d'introniser en nous le sentiment du devoir. Il n'y a pas de limites au développement de cette force morale chez l'homme, s'il l'aime sincèrement. Il y a eu des hommes que nul pouvoir au monde n'a pu détourner du juste, et qui ont moins craint la mort sous ses formes les plus terribles que la transgression de la loi intérieure de justice et d'amour universels.

*L'idée religieuse.* — Lorsque nous rentrons en nous-mêmes, nous y découvrons des facultés qui nous lient au monde extérieur, visible, fini et toujours changeant. Nous avons une faculté qui ne peut pas s'arrêter à ce que nous voyons, à ce que nous touchons, à ce qui existe dans les limites de l'espace et du temps, une faculté qui cherche l'infini, la cause incréée, et ne peut se reposer que lorsqu'elle est montée jusqu'à l'Esprit éternel qui embrasse tout : c'est le principe religieux; et la langue humaine ne peut en exagérer la grandeur, car c'est la marque d'un être destiné à entrer en communion avec un monde plus élevé que le monde visible. Développer cette puissance, c'est éminemment faire notre éducation.

Faire vivre en nous l'idée de Dieu, cette idée claire et vraie qui nous porte à l'adorer, à lui obéir et à désirer de lui ressembler, est le plus noble apanage de la nature humaine, je pourrais ajouter, des natures célestes.

Et notez que le principe religieux et le principe moral sont intimement unis et marchent ensemble. Le premier n'est que la perfection et la manifestation la plus élevée du second. Tous deux sont désintéressés. C'est l'essence de la véritable religion que de reconnaître et d'adorer en Dieu les attributs de l'éternelle justice et de l'amour universel, et d'écouter sa voix quand dans le secret du cœur il nous commande d'imiter ce que nous adorons.

*L'intelligence.* — L'intelligence est le grand instrument à l'aide duquel les hommes arrivent au but de leurs désirs : aussi attire-t-elle leur attention plus que toute autre faculté. Lorsque l'on parle aux hommes de s'améliorer, la première pensée qui se présente à eux, c'est qu'ils doivent cultiver leur intelligence, acquérir des connaissances et du talent. Par éducation les hommes entendent presque exclusivement l'éducation intellectuelle. Certes je respecte l'intelligence autant que personne; mais ne la plaçons jamais au-dessus du principe moral. Elle est intimement unie avec lui. C'est sur le principe moral qu'est basée la culture de l'esprit, et l'élever est son but suprême. Quiconque désire que son intelligence grandisse et soit toujours saine et vigoureuse, doit commencer par l'éducation morale.

L'étude et la lecture ne suffisent pas pour perfectionner la raison. Une chose est nécessaire par-dessus toutes les autres, c'est le désintéressement, qui est l'âme même de la vertu. Pour arriver à la vérité, qui est le grand objet de l'intelligence, il faut la chercher avec *désintéressement.* C'est la première et la grande condition du progrès intellectuel. Je dois accepter la vérité, quelle qu'en soit pour moi la portée; je dois la suivre, n'importe où elle conduise, quel que soit l'intérêt qu'elle contrarie, quelle que soit la persécution ou la perte à laquelle elle m'expose.

Sans cette candeur de l'esprit, qui n'est sous un autre nom que l'amour désintéressé de la vérité, de grandes facultés naturelles se pervertissent et s'égarent, le génie se perd, et la lumière que nous portons en nous se change en ténèbres. Quand cette vertu leur manque, les plus subtils raisonneurs se trompent eux-mêmes tout en trompant les autres, et se prennent aux filets de leurs propres sophismes. Des hommes doués par la nature d'une intelligence extraordinaire ont répandu les erreurs les plus grossières, et même ont cherché à ruiner ces vérités premières qui sont la base de la vertu, de la dignité, de l'espérance humaine. Et, d'un autre côté, je sais des hommes n'ayant reçu de la nature qu'un esprit ordinaire, qui, par un amour désintéressé de la vérité et de leurs semblables, se sont insensiblement élevés à une force et à un développement de pensée remarquables.

Un homme qui s'élève au-dessus de lui-même voit d'en haut la nature et la Providence, la société et la vie. La pensée s'étend comme par une élasticité naturelle, quand la pression de l'égoïsme en est écartée. Les principes moraux et religieux, généreusement cultivés, fertilisent l'intelligence. Le devoir fidèlement rempli ouvre l'esprit à la vérité; tous deux étant de la même famille, également immuables, universels, éternels.

L'exaltation du talent au-dessus de la vertu est la ma-

lédiction du siècle. L'éducation a pour but principal de stimuler au savoir, et l'homme acquiert ainsi la puissance sans les principes qui seuls en font un bien. Le talent ou ce que l'on appelle l'habileté est adoré; mais s'il y a divorce entre l'habileté et la droiture, ce sera un don plutôt de l'enfer que du ciel.

*La suite à une autre livraison.*

---

## LE TÉLESCOPE

### ENTRE LES MAINS D'UN AMATEUR.

On trouve chez plusieurs constructeurs d'instruments d'optique une lunette ou télescope de moyenne force et à peu près de la même portée que les lunettes qui servent aux télégraphes non électriques ou aux capitaines de vaisseau. MM. Soleil, Lerebours, et plusieurs autres, ont établi cette lunette à pied d'après le modèle fourni par M. Babinet. Cette lunette, pour les usages terrestres et astronomiques, permet de faire sur la terre et dans le ciel toutes les observations utiles, curieuses ou amusantes, que nous allons détailler. Quant aux usages plus sérieux de ce télescope dans la marine, dans la géographie, dans les voyages, dans l'astronomie, etc., etc., nous les renverrons aux professions spéciales. Notre principal but sera ici de rendre l'usage du télescope accessible aux personnes les moins initiées aux pratiques scientifiques.

On remarquera d'abord que l'instrument est muni de deux tuyaux oculaires dont le plus long sert à la vision des objets terrestres et fait de la lunette une véritable longue-vue. L'observateur non encore expérimenté, armant la lunette du plus long des tuyaux, s'exercera à mettre l'instrument bien au point sur un objet distant : il lira l'heure sur un cadran placé à plusieurs kilomètres; il distinguera dans la plaine ou sur les hauteurs éloignées les voyageurs ou les ouvriers; s'il fait du vent, il distinguera facilement les flots de l'air courant dans une certaine direction ; sur les bords de la mer, il verra le sommet des mâts et des voiles poindre à l'horizon, et, pour les bâtiments plus rapprochés, il en distinguera les différentes forces, les différentes dénominations. Si c'est la nuit, quelque faible que soit l'illumination, il apercevra sensiblement les contours des objets, par un effet de silhouette qui est en réalité le secret de la lunette de nuit. Le feuillage des arbres et les moindres détails de la végétation lui deviendront sensibles, le jour, à des distances assez grandes. Plus près, à quelques dizaines de mètres, la lunette, pointée sur une plante, sur une fleur, lui révélera les mœurs de tous les insectes parasites ou voyageurs qui viennent y prendre position, et il distinguera même les petites nervures de leurs ailes. Aux différentes heures du jour, il verra l'air peuplé de diverses tribus ailées, suivant les degrés de chaleur, de fraîcheur, de sécheresse, d'humidité, d'ombre ou de soleil qui les mettent en activité. Si le point de mire est le nid d'un oiseau, il observera, sans troubler ses habitants, tous les détails de l'incubation, de l'éclosion et de l'alimentation des petits. Une fourmilière, ou l'entrée d'une ruche, ou même la toile d'une araignée, seront pour l'observateur un tableau vivant.

Passant à des objets plus artificiels, il lira un livre ou un journal d'un bout à l'autre d'un jardin d'une étendue moyenne. Il reconnaîtra de beaucoup plus loin les traits des personnes qu'il connaît et les numéros des maisons. Si la lunette peut être pointée sur le marteau d'une horloge qui frappe les heures, l'observateur ne percevra le son produit qu'après un temps assez long. Les coups qu'un bûcheron frappe sur le bois avec sa hache lui sembleront muets et le bruit ne lui arrivera que plus tard. Il en sera de même de l'explosion du fusil d'un chasseur, dont il verra la fumée d'abord, et dont l'explosion ne lui deviendra sensible à l'oreille qu'après un intervalle de plusieurs secondes.

Enfin, la puissance de son œil étant accrue, les distances seront diminuées dans la même proportion. Quelque familières que deviennent ces observations, on peut dire que la curiosité ne s'en émousse jamais, et qu'un télescope à pied posé sur une table dans un jardin, ou près d'une fenêtre dans un appartement, fournit un sujet incessant de contemplation, et encore mieux si l'on se trouve sur les bords de la mer ou sur les rives d'un fleuve où la navigation soit active.

Les corps célestes fourniront à l'observateur des objets d'examen encore plus intéressants. On retirera le tuyau le plus long qui sert aux objets terrestres, et on le remplacera par le tuyau plus court destiné à l'astronomie. D'abord la lune, qu'il est toujours facile de mettre dans le champ de la lunette, servira à s'exercer dans l'art de pointer et d'enfoncer ou de retirer le tuyau astronomique de manière à obtenir une vue parfaitement précise de l'objet. On distinguera dans la lune, près des confins de l'ombre et de la lumière, des sommets de montagnes dont les pieds sont invisibles parce qu'ils sont dans l'ombre, tandis que leur cime atteint les rayons du soleil. A la faveur du reflet de la terre, on distinguera le contour entier de la lune quand elle sera en croissant pour les yeux ordinaires. Dans la partie éclairée, on distinguera les chaînes de montagnes et les ombres que leurs pics projettent à leurs pieds dans les plaines environnantes. On est surtout frappé de ces enceintes creuses et arrondies qui ne sont autre chose que des cratères de volcans immenses, en sorte que, dans certaines parties, la carte de la lune est tout à fait semblable à celle de l'Italie dans le voisinage de Naples, avec le Vésuve, le Monte-Nuovo, l'Astruni, et les autres cratères éteints ou en activité volcanique. On n'observe, au reste, dans la lune, aucun mouvement des eaux, aucune mer, aucun orage en mouvement, aucun changement dû à la végétation ou à la succession des saisons. De plus, cet astre s'obstinant toujours à nous tourner le même côté, il n'y a pas lieu à rechercher d'autres variétés, dans son aspect, que celles qui sont dues à la présence ou à l'absence des rayons solaires, et qui sont désignées par le nom de phases ou de quartiers. Du reste, la variété des formes et de la couleur du terrain, des escarpements, de leurs ombres, tout fait de la lune la plus curieuse contemplation du ciel, et le spectacle qu'elle offre attire presque exclusivement l'attention de tous ceux qui sondent au télescope les profondeurs du ciel [1].

Le soleil, dont le disque éclatant de lumière est toujours plein, ne peut être observé que si l'on prend pour auxiliaire un verre noir ou de couleur foncée, pour préserver l'œil de la chaleur et de la lumière de cet astre. Ayant donc vissé à l'oculaire le verre noir, on apercevra, mais non pas constamment, des taches de forme irrégulière qui en couvrent une petite partie, et qui cependant surpassent souvent en étendue la terre tout entière. D'autres points offrent un excès de lumière et sont de véritables taches brillantes sur le fond éclatant de l'astre. L'apparition et la disparition des taches nous révèlent d'immenses agitations superficielles. Ces taches, suivies plusieurs jours de suite, nous donnent la certitude que le soleil, comme la terre, tourne sur lui-même, ce qu'on observe encore dans tous les corps célestes.

La lune n'est pas le seul astre qui nous présente des croissants et des phases. Mercure et Vénus, observés au télescope, le matin et le soir, nous en présentent de pareilles. En 1854, depuis la fin de janvier jusqu'au commencement d'avril, Vénus sera en croissant de part et d'autre du soleil. Au commencement de mai, le disque de la planète sera à

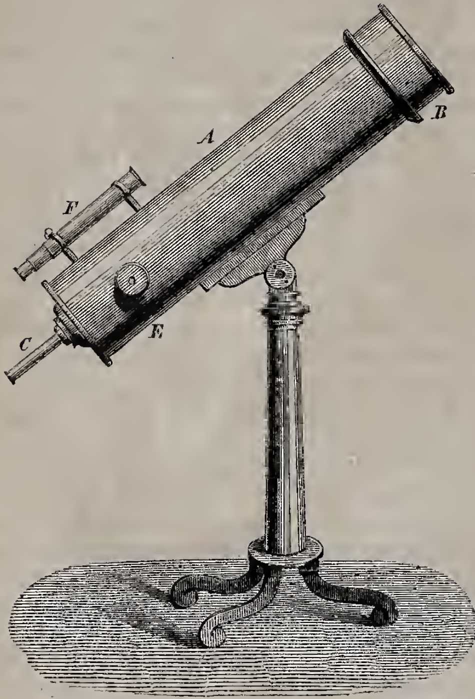
[1] Voy., sur la lune et ses volcans, la Table des vingt premières années.

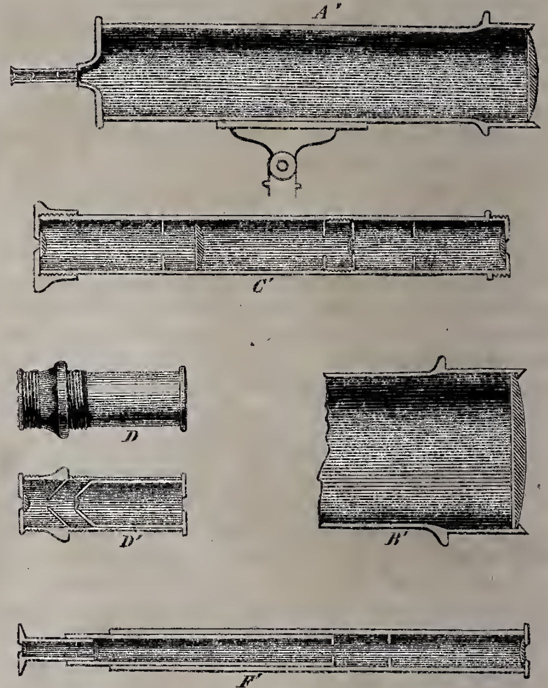
moitié éclairé et ressemblera à celui de la lune au premier et au dernier quartier. Mercure présentera les mêmes apparences, quoique sur une plus petite échelle, vers la fin de mars, vers la fin de juillet et vers le milieu de novembre.

Deux autres planètes, savoir Jupiter et Saturne, offrent de curieuses particularités à l'œil armé d'un instrument astronomique. La surface de Jupiter paraît traversée par des bandes obscures dirigées dans le sens de son équateur, et dans son voisinage quatre points brillants qui l'accompagnent sont autant de lunes analogues à la nôtre; on en aperçoit le passage devant Jupiter, les éclipses réitérées, et les configurations variables d'heure en heure.

Saturne atteindra cette année sa position la plus favorable aux observateurs vers le mois d'août. La forme de l'anneau aplati qui entoure cette planète de tous côtés sans la toucher sera très-visible. Les lunes qui circulent alentour de cette planète sont au delà de la portée des instruments ordinaires.

Les autres planètes, ou sont trop difficiles à trouver, ou n'offrent rien de particulier. Par des télescopes d'une grande force, on voit la neige s'accumuler sur celui des pôles de




Télescope; lunette terrestre et céleste.

A, corps de l'instrument.
B, l'objectif.
C, l'oculaire terrestre.
E, pignon de la crémaillère qui fait mouvoir les oculaires.
F, chercheur.

A', coupe du corps de l'instrument.
B', coupe de l'objectif.
C', coupe de l'oculaire terrestre.
D, oculaire céleste.
D', coupe de l'oculaire céleste.
F', coupe du chercheur.

Mars où l'hiver règne exactement comme sur la terre.

Les comètes n'offrent rien de plus curieux au télescope qu'à la vue simple, si ce n'est quelques détails relatifs au noyau, à la queue et à la chevelure.

*La fin à une prochaine livraison.*

---

## INSCRIPTION AU CAP GRIS-NEZ.

Voy., sur Andresselles, t. XXI, p. 269.

Un de nos abonnés nous écrit :

« L'article sur *Andresselles* que vous avez inséré dans votre 34e livraison (août 1853), a ravivé chez moi d'anciens souvenirs, et son exactitude m'a péniblement rappelé la misère ainsi que les mœurs des bons habitants de ce hameau perdu dans les dunes, et qui ne serait peut-être pas connu s'il n'était subordonné à un état civil presque exclusivement destiné à l'inscription maritime. Grâces soient rendues au pinceau de M. Jeanron pour avoir révélé en quelque sorte l'existence d'un littoral qui, en toute saison, présente des beautés dignes de fixer l'attention du voyageur, et pour avoir appelé l'intérêt public sur le sort de ces pauvres *côtiers*, qui jusqu'à présent n'ont vécu que par l'estran et par les épaves que la mer leur abandonne.

Les caps Blanc-Nez et Gris-Nez offrent du sommet de leurs falaises escarpées une vue très-remarquable; les roches accumulées à leur pied semblent une image du chaos lorsqu'elles sont battues par la tempête.

Sous la fenêtre de la tour du guetteur, au cap Gris-Nez, on lit l'inscription suivante :

« Au mois de septembre 1757, le prince de Croy a trouvé » que de la maison du guetteur du Gris-Nez au château de » Douvres il y a 17 861 toises; que de cette maison au haut » de la falaise qui forme la pointe de ce cap, il y a 130 toises, » et comme il y a à peu près 100 toises de la plus grosse » tour du château de Douvres au bout de la falaise, il y a » 17 631 toises d'une falaise à l'autre, ce qui forme le détroit. » Cette maison est l'endroit de France qui approche le plus » d'Angleterre, puisqu'elle est de 563 toises plus près du » château de Douvres que celle du guetteur du Blanc-Nez. »

---

# BATAILLE D'EDGE-HILL OU DE KEYNTON [1].



Lutte pour le drapeau ; épisode de la bataille d'Edge-Hill. — Dessin de Nicholson.

Le premier combat sérieux entre les troupes de Charles Ier et celles du parlement eut lieu le 23 octobre 1641, près de Keynton, dans le comté de Warwick, au pied d'une colline que l'on appelle Edge-Hill ; c'était là seulement qu'Essex avait enfin rejoint les troupes du roi, après une marche de dix jours, pendant laquelle les deux armées, à quelques lieues l'une de l'autre, avaient complétement ignoré leurs mouvements réciproques.

« Quoique Essex eût laissé en arrière une portion de son artillerie et plusieurs régiments, entre autres celui de Hampden, il se décida à attaquer sans retard, et au même instant le roi prenait le même parti. L'un et l'autre souhaitaient la bataille, Essex pour sauver Londres, Charles pour mettre un terme aux obstacles qu'il rencontrait dans un comté tellement ennemi de sa cause, que les maréchaux s'enfuyaient des villages pour ne pas ferrer les chevaux du roi. Engagée vers deux heures de l'après-midi, l'action fut vive et dura jusqu'au soir : la cavalerie du parlement, affaiblie par la désertion du régiment de sir Faithful Fortescue, qui, au moment de charger, passa tout entier à l'ennemi, fut mise en déroute par le prince Robert; mais dans sa bouillante imprévoyance, et emporté aussi par la soif du pillage, ce prince la poursuivit plus de deux milles, sans s'inquiéter de ce qui se passait derrière lui; arrêté enfin par le régiment de Hampden, qui arrivait avec l'artillerie, il rebroussa chemin vers le champ de bataille; mais à son retour il trouva l'infanterie royale rompue et dispersée, le comte de Lindsey, général en chef, blessé à mort et prisonnier, l'étendard du roi tombé aux mains des parlementaires; le roi lui-même s'était vu un moment presque seul et en danger d'être prisonnier. La réserve d'Essex demeurait seule en bon ordre sur le terrain. Charles et son neveu essayèrent en vain de déterminer leurs escadrons à une nouvelle charge; ils étaient revenus pêle-mêle; les soldats

[1] Ce dernier nom est celui sous lequel la bataille est le plus ordinairement désignée par les écrivains du parti parlementaire.

cherchaient leurs officiers, les officiers leurs soldats; les chevaux tombaient de fatigue; on n'en put rien obtenir. Les deux armées passèrent la nuit sur le champ de bataille, l'une et l'autre inquiètes du lendemain, quoique s'attribuant toutes deux la victoire. Le parlement avait perdu plus de soldats, le roi plus d'hommes de marque et d'officiers. Le jour venu, Charles parcourut son camp : un tiers de l'infanterie et beaucoup de cavalerie manquaient; non que tous eussent péri, mais le froid, le défaut de vivres, l'âpreté de ce premier choc, avaient dégoûté un grand nombre de volontaires; ils s'étaient dispersés. Pour continuer librement sa marche sur Londres, le roi eût voulu engager une nouvelle action; mais il vit bientôt qu'il n'y pouvait songer. Dans le camp parlementaire, la même question était agitée; Hampden, Hollis, Stapleton, la plupart des officiers, chefs des milices et membres des communes, conjuraient Essex de reprendre sur-le-champ l'attaque : « Le roi, disaient-ils, » est hors d'état de la soutenir; trois régiments frais nous » sont arrivés; il tombera dans nos mains ou sera forcé d'ac- » cepter nos conditions : la rapide conclusion de la guerre » peut seule épargner au pays des maux. » Mais les militaires de profession, les officiers formés sur le continent, le colonel Dalbier et d'autres, repoussèrent ce conseil. Selon eux, c'était déjà beaucoup d'avoir livré, avec des recrues, un si glorieux combat; Londres était sauvé; ce succès avait coûté cher; les soldats, encore bien novices, étaient étonnés et tristes; ils ne recommenceraient pas sitôt de bon cœur; le parlement n'avait qu'une armée, il fallait l'accoutumer à la guerre et ne pas tout risquer en un jour. Ils parlaient avec autorité; Essex adopta leur avis, et porta son quartier général à Warwick, en arrière de l'armée royale, mais en mesure de suivre ses mouvements. Quelques jours après le roi, s'avançant vers Londres, quoique sans dessein de pousser sa marche, établit le sien à Oxford, une des grandes villes du royaume, la plus dévouée à sa cause [1]. »

A ce récit écrit à l'aide de documents empruntés aux divers partis, et à la distance de deux siècles, il paraît intéressant de comparer un autre récit écrit par un des acteurs mêmes de la bataille, un royaliste tout animé des passions du temps. Voici comment sir Philippe de Warwick raconte la bataille d'Edge-Hill :

« Le comte de Lindsey était un homme d'un grand courage et de beaucoup d'expérience. Il avait été le compagnon du comte d'Essex dans des guerres lointaines, et ils se trouvaient maintenant à la tête de deux armées opposées. Le vieux général Ruthwen, Écossais, officier expérimenté, aussi loyal que brave (ce qu'il eut occasion de montrer plusieurs fois dans cette guerre), était aide-major de la cavalerie. Sir Jacob Ashley, dont le caractère était digne de celui de Ruthwen, était major général de l'armée, sous les ordres du comte de Lindsey. Celui-ci, avant de faire battre la charge à la bataille d'Edge-Hill, leva les yeux et les mains au ciel, et fit cette prière digne d'un soldat : « Seigneur! tu sais que j'ai beaucoup à faire au- » jourd'hui, si je t'oublie, ne m'oublie pas. » Ensuite, se retournant, il s'écria . « En avant! mes enfants. » Le roi avait ordonné à ses troupes de n'agir que lorsque l'ennemi aurait tiré les premiers coups. Le prince Robert commandait l'aile droite, lord Wilmot l'aile gauche, et les deux réserves de cavalerie étaient sous les ordres de lord Digby et de lord Byron.

» Pendant que le prince Robert mettait en déroute complète l'aile gauche de la cavalerie du comte d'Essex, Wilmot agissait mollement avec l'aile droite. Sa conduite, pendant toute cette guerre, montra qu'il était plus propre à traiter de la paix, et qu'il eût mieux fait de quitter l'armée pour entrer dans le conseil du roi, bien qu'il ne manquât pas de courage, d'expérience, ni, à ce que je crois, de loyauté. Les deux réserves de cavalerie s'étant mises à poursuivre la cavalerie ennemie, contre toutes les règles de la tactique, laissèrent le roi et son infanterie tellement à découvert, que la victoire resta au comte d'Essex, et que cette affaire nous eût été bien plus funeste s'il eût su profiter de tous ses avantages. C'est une chose étrange que les réserves se soient engagées si précipitamment, surtout lorsque le roi venait de permettre au corps de volontaires qui lui servait de garde de prendre part à l'action. Ce corps était composé de nobles et de gentilshommes qui, avec leur suite, formaient deux troupes d'environ trois cents chevaux. L'amour-propre de ces volontaires avait été piqué la veille, parce qu'on les avait appelés *troupes de parade,* et ils désiraient vivement prendre part à la première charge. J'avais l'honneur d'en faire partie, et j'étais l'un des moins considérables de la troupe.

» Ce fut là la cause du premier revers que nous éprouvâmes; car le comte d'Essex, fondant avec ses réserves de cavalerie sur l'infanterie du roi, la pressa tellement que, si une partie de la nôtre ne fût venue promptement à son secours, nous eussions perdu tous les avantages de cette journée, qui, tout bien balancé, nous restèrent. Le lendemain nous en eûmes la certitude, car Essex s'était retiré pendant la nuit à Warwick. Nous avançâmes jusqu'à Bambury, dont le château était occupé par une garnison ennemie; et, bien que ce fût à peu de distance de Warwick, nous nous emparâmes de la ville et du château et fîmes prisonnier le régiment qui s'y trouvait. Le roi marcha ensuite sur Oxford, où il mit garnison. »

Bien que l'on ne puisse méconnaître un certain caractère de partialité dans ce récit, il est incontestable que les royalistes n'avaient point lieu de se considérer tout à fait comme vaincus; de leur côté, les parlementaires, persuadés qu'ils avaient remporté la victoire, puisèrent dans cette conviction un nouveau courage : l'ardeur religieuse qui les animait leur faisait considérer les défenseurs de la royauté, légers, licencieux, sceptiques, comme de véritables infidèles, dont le dieu des armées ne pouvait point vouloir le triomphe.

Notre gravure représente un des faits d'armes qui furent le plus remarqués dans le feu du combat. Sir Edward Verney ayant été blessé, le drapeau royal, sur lequel on avait brodé ces mots : « Rendez à César ce qui appartient à César, » tomba dans les mains des parlementaires; mais le capitaine John Smith se précipita contre le groupe qui l'emportait, et, après une lutte terrible, il parvint à le reprendre et à le rapporter en triomphe dans les rangs de l'armée royale.

[1] Guizot, *Histoire de la révolution d'Angleterre.*

---

## SUR UN PROCÈS CRIMINEL
### AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Voy. tome XXI, p. 142, 162, 170.

*A M. le rédacteur du* Magasin pittoresque.

Monsieur le rédacteur,

Au mois d'avril 1853, vous nous donniez un récit fort intéressant intitulé : *Un procès criminel au dix-septième siècle.* Comme j'y ait fait une attention toute particulière, étant curé de la paroisse de Fontenay, je puis vous donner quelques détails dont vous ferez l'usage qui vous semblera bon.

Vous vous rappelez la réception bienveillante que fit le curé de Fontenay à l'infortuné Jacques Aubry, lorsqu'il vint, le jour de la Saint-Jacques, entendre la messe dans l'église de ce village. J'ai voulu connaître le nom de ce bon pasteur,

mon prédécesseur de près de deux cents ans. J'ai donc fait des recherches dans les vieux registres de la paroisse, et j'ai trouvé que le curé qui desservait la paroisse en 1690 se nommait maître Christophe Leprêtre.

Vous pensez bien, monsieur le rédacteur, qu'un registre d'actes de baptême, de mariage et d'inhumation ne peut pas nous fournir de grands renseignements sur l'affaire en question; cependant voici une note qu'on lit sur la couverture de ce registre : « Le curé de Fontenay est un homme qui reçoit bien son monde. » Qui a écrit cela? Rien ne l'indique; supposer que c'est l'infortuné Aubry... ce serait peut-être hasarder... mais enfin c'est possible; cette écriture ressemble beaucoup à celle d'une de ses signatures apposée au bas d'un acte de baptême, où Aubry avait été parrain.

Certainement ce Jacques Aubry était étroitement lié avec le curé de Fontenay; c'était sans doute un enfant de la paroisse, élevé et protégé par lui. De quel coup terrible ne dut pas être frappé ce bon pasteur en apprenant la terrible accusation qui pesait sur cet homme qu'il avait reçu chez lui, à sa table, le jour même où le crime avait été commis!... Le curé de Fontenay mourut dans un âge peu avancé, quelque temps après. La déposition de la veuve Loreau avait été faite le 5 octobre, et le 15 novembre suivant, Christophe Leprêtre rendait son âme à Dieu. Voici la copie de l'acte d'inhumation, dressé par un pasteur voisin, le curé de Thivars. Il peut intéresser comme spécimen des actes du temps.

« J'ay soussigné, curé de Thivars, inhumé en l'église de Fontenay-sur-Eure, dans le chœur de l'église dudit Fontenay, le corps de maître Christophe Leprêtre, curé, décédé à l'âge de cinquante-deux ans, après avoir reçu le saint sacrement de l'Église, et ay chanté la grand'messe pour lui le dix-septième jour de novembre mil six cent quatre-vingt-dix. F. Ermenoul. »

Je termine, monsieur le rédacteur, par une réflexion sur la manière dont le procès de Jacques Aubry a été présenté aux lecteurs du *Magasin pittoresque*. Elle n'est rien moins que favorable au chapitre de la cathédrale de Chartres, c'est visible. Je ne prétends point que tous messieurs les chanoines d'alors fussent des saints, mais je prétends, et je pourrais en citer mille preuves, que le chapitre a toujours été un corps vénérable, aussi célèbre par sa science que par ses vertus. Le narrateur du procès leur a donné pour compagnon d'intrigue le curé de Saint-Saturnin; or ce curé était M. Gilles Marie, dont la sainteté est encore en vénération dans toute la contrée. J'ai sous les yeux la vie de M. Gilles Marie; je l'ai relue toute entière, et je n'y ai vu que des exemples de vertu. Il était d'une justice intègre, d'une charité poussée jusqu'à l'héroïsme; en un mot, il fut le modèle accompli du bon pasteur; bien des fois il a exposé sa vie pour secourir ses paroissiens dans leurs besoins spirituels et temporels. Eh bien, un tel homme a-t-il été capable de commettre la plus infâme, la plus lâche des injustices? M. Gilles Marie suborner un faux témoin! et cela, pour protéger un homme de mauvaises mœurs, un débauché, la peste de la ville! Il est impossible de le croire.

J'ai pensé, monsieur le rédacteur, que c'était un devoir de conscience de faire cette protestation; soyez persuadé que si je la fais, c'est par intérêt et estime pour les honorables collaborateurs du *Magasin pittoresque*. Exciter et développer les plus nobles sentiments du cœur, orner l'esprit, faire aimer la vertu, ces douces vertus de la vie commune qui font le charme de la société, telle est votre tâche, et vous vous en êtes toujours dignement acquitté; continuez, monsieur le rédacteur, vous aurez toutes les sympathies des gens de bien. Faites chérir le foyer domestique, le séjour tranquille du hameau où l'on est né; représentez-nous ces charmantes scènes de la vie champêtre qui se passent à l'ombre du clocher du village; l'humble temple du hameau, le champ funèbre qui l'entoure, le modeste presbytère, l'école... quelles mines fécondes et utiles à exploiter!...

Agréez, etc. Ch. G., curé de Fontenay.

---

SUR L'HARMONIE DE L'UNIVERS.

Il y a un plaisir d'un ordre supérieur à découvrir et à contempler cet assemblage merveilleux de tant de ressorts divers combinés dans des proportions si justes. Le spectacle d'une sagesse infinie donne du calme à l'esprit des hommes. « Ce n'est pas peu de chose, disait Leibniz, que d'être content de Dieu et de l'univers. » Flourens.

---

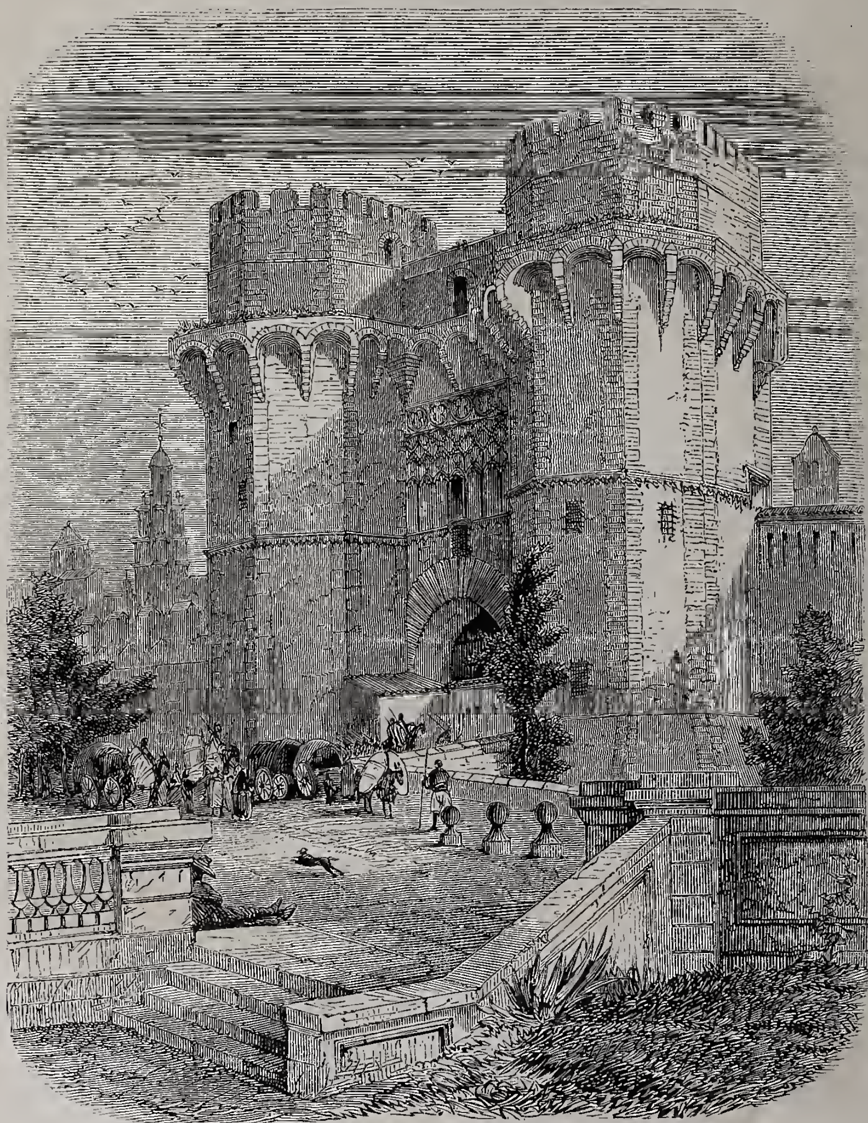
## SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN ESPAGNE.

Il y avait six semaines environ que j'étais à Valence; j'avais parcouru toute la ville et visité tous les environs, en compagnie d'un aimable voyageur que le hasard m'avait fait rencontrer dans la diligence de Madrid. Notre connaissance s'était faite sous les auspices de Beethoven. Quoique Russe de nation, il parlait l'espagnol avec cette sûreté et cette facilité qui caractérise en général ses compatriotes; et j'aurais pu achever mon voyage dans la conviction que j'avais à mes côtés un hidalgo de la vieille roche si, arrivés à Quintanar, nous n'avions dû passer la nuit dans la même chambre. J'étais au moment d'entrer dans mon lit, lorsque j'entendis mon compagnon fredonner l'*andante* de la symphonie en *ut mineur*. Je lui donnai immédiatement la réplique, et nous devînmes amis, et si bien amis que nous ne le sommes encore, quoique dix-sept ans se soient écoulés depuis notre duo de chambrée.

Nous avions exploré ensemble les ruines de Murviedro, l'ancienne Sagonte, grand souvenir dont il ne reste que quelques pierres; les cultures si riches et si variées de la huerta de Valence, jardin merveilleux, où la terre, arrosée chaque semaine, grâce à un système de canaux imaginé par les Maures, produit, sous l'action combinée de la chaleur et de l'humidité, jusqu'à quatre récoltes par an. Les monuments, quoique nombreux et dignes d'intérêt, sont, je l'avoue, un peu effacés de ma mémoire. Mais je vivrais mille ans que je n'oublierais jamais les longues promenades faites à deux sous ce beau climat, au milieu d'une atmosphère douce et embaumée, et les causeries sans fin, et les effusions de jeunesse échangées à l'ombre de ces orangers qui donnent aux environs de Valence un aspect si pittoresque et si séduisant pour nous autres habitants du Nord. Nous avions découvert notamment, dans un faubourg de la ville situé sur la rive gauche du Guadalaviar, des jardins délicieux, uniquement plantés d'orangers, de grenadiers et de citronniers. Nous allions y déjeuner avec des fraises arrosées d'un excellent petit vin de Malvoisie indigène. Nous n'étions venus que pour déjeuner; mais la journée s'écoulait tout entière dans le charme de la causerie et du *far niente*. On reproche aux méridionaux d'être paresseux, de ne pas aimer assez le commerce et l'industrie; mais lorsqu'on se trouve dans leur climat, on arrive à penser qu'ils n'ont pas si grand tort. Pourquoi se tourmenteraient-ils pour acquérir plus de richesse? N'ont-ils pas, grâce aux prodigalités d'une nature inépuisable, tous les biens matériels de la vie? et que peuvent-ils faire de mieux que d'en jouir et de les contempler? La seule chose qu'on pourrait leur reprocher, c'est

qu'ils ne pensent pas assez et qu'ils ne sentent plus un bien-être dont la continuité les énerve. Il faut avoir enduré la fatigue pour savourer le repos; il faut avoir frissonné sous l'haleine glacée de la bise, et avoir souffert des tortures du froid, pour apprécier la volupté de cette douce et caressante température du Midi qui fait, à elle seule, de l'existence physique une joie, et de la respiration un plaisir.

J'imagine, disais-je à mon compagnon, que dans quelques siècles d'ici, quand l'humanité aura surmonté à force de travail, de science, et par une meilleure combinaison de ses efforts, les difficultés matérielles contre lesquelles elle se débat aujourd'hui, quand elle aura mieux réglé son ménage et qu'elle sera au-dessus de ses affaires; j'imagine qu'alors il ne se passera pas une année sans que les chemins de fer, ou quelque moyen plus perfectionné encore de locomotion, ne transportent, pour quelques mois, les méridionaux au Nord et les septentrionaux dans le Midi. Je laisse de côté pour le moment les avantages moraux ou



Porte de *Serranos*, à Valence (¹); construction mauresque. — Dessin de Rouargue.

scientifiques de ces migrations. Mais, pour ne pas sortir du point de vue qui nous occupe, il me semble qu'un des meilleurs résultats de ces voyages et de ces incursions pacifiques, serait de reposer les hommes du Nord des rigueurs de leur climat, et d'apprendre aux hommes du Midi à apprécier le charme du leur.

Mais pendant que nous nous abandonnions à ces paresseuses divagations, le temps s'écoulait. Mon compagnon de voyage, rappelé par ses affaires et par ses devoirs, allait reprendre son vol vers les frimas du Nord, et moi je devais commencer la pérégrination que j'avais entrepris de faire dans les provinces du midi de l'Espagne. Nous nous fîmes donc nos adieux; mon nouvel ami voulut bien se charger d'emporter et de mettre au roulage à Marseille l'excédant de bagage que j'avais apporté de France. Quant à moi, muni d'une simple valise et d'un gros sac de toile pour mettre mes bottes, vêtu d'une veste de coutil, d'un pantalon de même étoffe, la taille serrée d'une ceinture rouge garnie de deux bons pistolets anglais, présent de mon compagnon de route, je pris la diligence et je partis à six heures du matin pour San-Felipe.

La modestie de mon accoutrement et l'ostentation avec

(¹) La porte de *Serranos*, ouverte en 1238, au moment de la conquête de Valence par le roi Jacques, conduit d'un côté au pont de Serranos et au faubourg de Murviedro, de l'autre à la route de la Catalogne. La construction de ses deux tours, commencée en 1349, n'a été achevée qu'en 1418.

laquelle je portais mes pistolets provenaient d'un calcul de prudence qui m'avait été suggéré par quelques habitants de Valence. A cette époque (1837), les environs, visités depuis peu de semaines par les bandes de Cabrera, n'étaient rien moins que sûrs, et l'on me disait qu'il était de bonne politique de m'arranger de telle sorte que les soi-disant factieux que je pourrais rencontrer sur mon chemin comprissent au premier coup d'œil qu'ils feraient une mauvaise affaire en attaquant un homme dont tout l'attirail ne paraissait pas valoir la charge de ses deux pistolets, et avec lequel, par conséquent, ils avaient quelque chose à risquer et rien à gagner.

La diligence franchit en sept ou huit heures les quinze lieues qui séparent Valence de San-Felipe. La route n'offre rien de plus remarquable que le changement d'aspect qu'offre la campagne à partir du point où cessent les irrigations empruntées aux eaux du Guadalaviar et du Jucar. Partout où la terre jouit du bienfait de l'irrigation, elle est riche



Porte *del Cuarte*, à Valence (¹); construction mauresque. — Dessin de Rouargue.

et verdoyante, et donne en abondance tout ce que lui demande le travail de l'homme. Aussitôt que l'eau manque, elle se dessèche, se fend sous les rayons brûlants du soleil, et perd subitement les trois quarts de sa fertilité.

A moitié chemin environ, on traverse la jolie ville d'Aleira, justement renommée pour la richesse de ses jardins tout-verdoyants d'orangers, de citronniers et de grenadiers gigantesques. Plus tard, en voyageant dans les pays tropicaux, j'ai appris à apprécier le puissant ombrage de nos chênes, de nos ormes, de nos marronniers ; mais quand on n'a pas encore quitté le nord de la France, son ciel un peu froid, son soleil un peu anglais, on est surpris et charmé de voir tous ces habitants de nos serres chaudes vivre librement en pleine terre, et réjouir l'œil et l'odorat de leurs couleurs éclatantes et de leurs senteurs embaumées.

En approchant de San-Felipe, on aperçoit, sur la gauche, de grandes flaques d'eau à moitié couvertes d'herbes verdoyantes : ce sont des rizières, une des richesses de ce riche pays. Le riz joue un grand rôle dans la cuisine valencienne ; on l'accommode au safran, et on le mange cuit avec très-peu

(¹) La porte *del Cuarte* est celle qui s'offre la première au voyageur venant de Madrid par la route de la Nouvelle-Castille : elle a été construite en 1444.

On remarque en outre, à Valence, les portes de San-Vicente, de Rosafa, del Mar, del Real, de la Trinité, de Saint-Joseph ou porte Neuve. L'ancienne porte du Cid est renfermée dans la nouvelle enceinte de la ville.

d'eau et presque sec, à peu près comme les créoles. Dans ces climats chauds où les dyssenteries sont fréquentes, c'est un aliment particulièrement salubre, et la petite pointe de safran ou de piment qu'on y ajoute excite l'appétit et ravive l'estomac débilité par la chaleur et trop souvent par l'usage peu modéré des fruits.

Malheureusement le riz cause au moins autant de maladies qu'il en guérit. S'il guérit la dyssenterie, il donne la fièvre; car ces flaques d'eau stagnante, frappées tout l'été par un soleil ardent, exhalent des miasmes dont l'effet ne se lit que trop sur la figure hâve et terreuse des habitants de la campagne.

San-Felipe est situé au pied d'un mamelon calcaire qui se détache presque seul au milieu d'une vaste plaine. C'est une ville de 10 000 habitants environ qui s'appelait autrefois Xativa. Mais en 1706, pendant la guerre de la succession, ayant pris parti pour l'archiduc, elle fut détruite, après un siége terrible, par les Français. Tout périt dans ce siége meurtrier, jusqu'au nom de la ville, qui, rebâtie depuis par Philippe V, fut baptisée de son nom. C'est dans la campagne environnante que j'ai aperçu pour la première fois des palmiers. Leurs longues colonnes, leurs palmes élégantes, se détachant sous un ciel d'un bleu profond, animé par les teintes ardentes d'un soleil couchant, donnent au paysage un aspect africain qui étonne et charme l'homme du Nord.

*La suite à une autre livraison.*

## PISCICULTURE.

### UTILITÉ DE LA PISCICULTURE. — SON HISTOIRE.

La diminution graduelle du poisson, depuis un certain temps, sur une grande partie de l'Europe, est un fait qui ne paraît point contestable.

Dans le moyen âge, et jusqu'en 1789, les abbayes et les monastères, en France, tiraient un grand parti des étangs et des rivières enclavés dans leurs propriétés. Les étangs d'eau douce, très-nombreux alors, occupaient, sur notre territoire, une surface de plus de 500 000 hectares : aussi, dans une foule de localités, la production du poisson formait-elle une industrie importante. L'observance rigoureuse des jours maigres et du carême, et sans doute aussi la difficulté que l'on éprouvait à transporter le poisson de mer dans l'intérieur, fournissait un débouché assuré aux quantités considérables de poisson d'eau douce que l'on pêchait dans les eaux intérieures.

Depuis un demi-siècle surtout, un grand nombre d'étangs ont été desséchés; mais cette cause n'est pas la seule qui ait amené la diminution rapide que l'on a constatée dans la quantité de nos poissons d'eau douce. Les bateaux à vapeur qui sillonnent nos rivières sont signalés comme une des causes les plus actives de cette diminution, tant à cause du bruit qu'ils font et qui chasse au loin le poisson, que du remous qu'ils déterminent sur les bords, remous qui creuse les berges, détruit la végétation asile du fretin, ensable le frai ou le rejette hors de l'eau. En outre, l'industrie manufacturière a envahi les rivières non navigables et les a couvertes de constructions à barrages et à vannes, où une guerre à outrance est faite aux poissons qui fuient les grands fleuves. Cependant la superficie de nos étangs est encore évaluée à 200 000 hectares; les eaux de nos rivières navigables ou flottables et de nos canaux parcourent des longueurs presque incalculables, sans compter les ruisseaux où le poisson pourrait être élevé. L'espace et les eaux ne manquent donc pas, dans l'intérieur de la France, pour le développement du poisson. Ajoutons que si le poisson de mer déserte nos côtes, c'est que l'industrie met à profit les algues, varechs et autres plantes marines propres à la fabrication de la soude ou à la fumure des terres, détruisant ainsi inconsidérément les retraites des petits poissons qui viennent d'éclore et qui cherchent protection et nourriture dans ces bas-fonds. La disparition des petits poissons entraîne celle des gros, qui sont toujours attirés par les petits dont ils font leur pâture.

Il était temps de remédier à cet état de choses; et on a dû songer aux moyens de *cultiver* le poisson, de le propager dans nos eaux, d'en acclimater en France certaines espèces, afin de combler le déficit reconnu et de parer aux diminutions toujours croissantes.

La pisciculture, cependant, n'est pas tout à fait de création nouvelle. Les riches patriciens romains, afin d'avoir continuellement à leur disposition une nourriture de prédilection, faisaient construire des piscines dans leurs habitations. Columelle, Térence, Varron, Caton, ont écrit sur l'importance des étangs et piscines, sur les dépenses et sur les revenus qu'occasionnait leur entretien, car c'était une branche très-importante d'économie domestique. Ils venaient eux-mêmes, sur les bords des somptueux viviers qu'ils avaient établis, jeter à leurs poissons favoris la pâture que ceux-ci venaient chercher à l'appel de l'airain; ils entretenaient des esclaves occupés à ramasser des œufs de poissons dans la mer, pour les transporter, soit dans les lacs voisins de Rome, soit dans leurs piscines. Ils avaient réussi à parquer le poisson de mer même dans les eaux douces; les lacs Velinus, Sabatinus, Vulsinus, Ciminius, donnaient en abondance des bars, des dorades, des muges, des vieilles, des poissons de mer qui s'étaient naturalisés dans l'eau non salée.

Les rustiques descendants de Romulus et de Numa pratiquaient ce mode d'ensemencement comme une mesure d'utilité publique qui leur fournissait, dans la vie agreste, une abondance qu'ils avaient le plus grand soin d'y entretenir. Mais, vers le commencement du septième siècle, quand le luxe et la vanité prirent la place des mœurs simples de cette race antique, on dédaigna les piscines d'eau douce à l'usage du peuple, pour ne plus s'occuper que des piscines marines à l'usage des riches.

Les Chinois n'ont pas été étrangers à l'art de la pisciculture. On peut voir encore aujourd'hui en Chine, chaque année, vers le mois de mai, un grand nombre de barques rassemblées dans les grands fleuves pour y acheter de la semence de poisson, coutume qui remonte au temps le plus reculé. Les gens du pays barrent les fleuves en plusieurs endroits avec des nattes et des claies qui n'occupent pas moins de huit à dix lieues et ne laissent que la place nécessaire pour le passage d'une barque. La semence du poisson s'arrête à ces claies, où les pisciculteurs la distinguent à l'œil, quoiqu'un étranger n'en découvre aucune trace dans l'eau. Ils puisent de cette eau mêlée de semence, en remplissent de grands vases, la vendent aux marchands, et ceux-ci la transportent dans les provinces, où ils la revendent, par mesures, à tous ceux qui ont des viviers, des étangs domestiques qu'ils veulent empoissonner.

En Europe, et dans les temps modernes, la pisciculture a recommencé à prendre faveur vers la première moitié du dix-huitième siècle; à cette époque, un habile naturaliste allemand, Jacobi, faisait un grand nombre d'expériences pour *féconder artificiellement* les œufs de truites, de saumons, pour les faire *éclore artificiellement*, pour soigner et nourrir les jeunes sujets [1]. Ses tentatives étaient couronnées de succès. Elles étaient plus tard tentées en grand dans le Hanovre, près de Nortelem, où elles donnaient des résultats assez importants pour que les poissons obtenus par

[1] Les expériences de Jacobi, qui avaient été suivies pendant plus de trente années, sont consignées dans les Mémoires pour 1764 de l'Académie royale de Berlin, et dans le Journal de Hanovre, 1763.

ce procédé y fussent devenus l'objet d'un grand commerce, et que l'Angleterre, voulant récompenser un pareil service, accordât une pension à celui qui avait pris cette heureuse initiative.

En 1837 et en 1841, Shaw et Boccius appliquaient en Angleterre les procédés de Jacobi. Boccius surtout les poussait très-loin dans la voie de la pratique. Il opéra sur les cours d'eau de M. Drummond, dans le voisinage d'Uxbridge, et on évalue à plus de douze mille le nombre de truites qu'il y a élevées; ensuite dans le domaine du duc de Devonshire à Chatsworth, puis chez M. Gurnie à Carsalton, et chez M. Hibberts à Chatfort, et il obtint des résultats non moins merveilleux.

Depuis longtemps aussi M. Arnold, en Angleterre, était parvenu à acclimater, dans les eaux douces du comté de Norfolk, un grand nombre de poissons de mer, tels que la limande, l'athérine ou prestre, la sole, le boulereau ou gobius noir, le bellicant, le lien ou colin, le turbot; il a parqué même en eau douce des huîtres et des moules. Tout porte à croire que le frai des espèces maritimes peut éclore dans les eaux douces et s'y naturaliser, si l'on a soin de protéger le premier âge du fretin contre les gros poissons. L'anguille d'eau douce, qui est un poisson d'origine maritime, offre un des exemples les plus décisifs et les plus curieux à ce sujet.

En France, à peu près à la même époque où Shaw et Boccius opéraient en Angleterre, M. Remy, pêcheur de la Bresse, homme illettré, et auquel toutes les tentatives antérieures de la science étaient inconnues, imagina de porter remède au dépérissement de son industrie; il passa plusieurs années de sa vie à refaire laborieusement, dans une des vallées les plus reculées de la chaîne des Vosges, les expériences des physiologistes, et à découvrir ce que les naturalistes savaient déjà depuis un siècle. Doué par la nature d'un remarquable esprit d'observation, de cette persévérance qu'aucun obstacle ne décourage, il réussit dans son entreprise, et son procédé de fécondation artificielle ne diffère pas sensiblement de celui qui avait été proposé par Jacobi. Ses premiers essais datent de 1842; il s'associa plus tard M. Gehin.

Nous avons vu aussi (t. XXI, p. 180 de ce recueil) que, depuis plus d'un siècle, on élève et on engraisse certains poissons de mer dans de grands réservoirs construits près de Bordeaux.

En ces dernières années, M. Coste, professeur au Collége de France, a repris toutes les expériences qui avaient été faites avant lui. Il s'est appliqué à perfectionner les procédés, à étendre les applications, à transformer en règles certaines les pratiques qui n'étaient pas encore fixées. Sur sa proposition, adressée à l'administration supérieure, un établissement modèle a été fondé près d'Huningue, sous les auspices du gouvernement, par les soins de MM. Berthot et Detzem, ingénieurs du canal du Rhône au Rhin, pour expérimenter et appliquer en grand toutes les découvertes.

*La suite à une autre livraison.*

## LE BOUVREUIL DU PÈRE MARC.

D'autres entreprendront l'histoire des grandes nations ou la biographie des hommes illustres; ils vous diront les noms des dynasties égyptiennes et ce que faisait Cyrus, Alexandre ou César; historiographe plus modeste, je ne veux vous parler aujourd'hui que du bouvreuil de mon voisin.

C'est *Primevère*, doux nom qui lui fut donné parce que ses chants semblaient parler de bois, de fleurs, de rayons de soleil, de tout ce qui annonce le printemps. Hier encore il était là sous mon balcon, suspendu à la fenêtre du pauvre tailleur; il faisait l'orgueil et la gaieté du père Marc. — C'est mon enfant! disait le vieil ouvrier en montrant l'oiseau avec un de ces sourires qui font penser à des larmes.

Car il en avait eu un autre, une fille qui maintenant repose au cimetière! J'avais entendu clouer sa bière, j'avais vu le père Marc la conduire à la fosse, en deuil et tête nue; puis reprendre sa place sur l'établi devant la fenêtre ouverte, entre deux pots de giroflées qui se mouraient!

C'était toujours le même zèle au travail, la même bienveillance polie : si je le rencontrais par hasard sur le palier, il se rangeait en saluant :

— Monsieur se porte bien?... Que Monsieur prenne garde aux marches, l'escalier vient d'être ciré... Il va pleuvoir, Monsieur devrait prendre son parapluie.

Mais rien au delà; plus de rires ni de chants dans le ménage désert. Un matin, j'étais à la fenêtre regardant vers la cour; le père Marc descendait, son morceau de pain sec sous le bras; il allait, selon l'habitude, acheter chez la fruitière les deux sous de fromage qui faisaient son déjeuner. Un petit paysan se tenait sous la porte cochère, un nid défait à la main. Il avait vendu l'un après l'autre les trois plus beaux oiselets de la nichée; un seul restait, mais si déplumé, si grelottant, que tous ceux qui avaient regardé étaient repartis en disant : « Il va mourir. » Le père Marc s'approcha à son tour. Je ne sais ce que put lui dire ce pauvre nid éparpillé et cet orphelin sans plumes; mais je vis l'argent du déjeuner passer dans la main du petit paysan, et les deux abandonnés disparurent ensemble.

Plusieurs jours se passèrent; je ne pensais plus à l'oiseau, lorsqu'un matin, en m'appuyant au balcon, j'entendis un gazouillement faible encore, mais si gai que je me penchai pour voir. Le père Marc était à sa fenêtre, faisant de la main gauche un nid à l'oiseau et de l'autre lui donnant la becquée.

En m'apercevant, il s'excusa de ne pouvoir ôter son bonnet.

— Serait-ce l'oiseau de l'autre jour? Demandai-je étonné.

— C'est lui, répliqua le tailleur; que Dieu le bénisse! J'espère à cette heure qu'il vivra.

Et il a vécu toujours plus joyeux; et peu à peu ses chants ont semblé égayer de nouveau le pauvre logis. Le père Marc s'est fait le précepteur et l'ami de Primevère, qui rien qu'au son de sa voix battait des ailes, accourait aux bords de la cage et passait la tête à travers les barreaux.

Le bouvreuil était devenu la merveille du quartier. Chaque jour les spectateurs se succédaient devant sa cage, comme autrefois au dîner du roi. D'abord c'étaient les écoliers qui se le montraient l'un à l'autre en racontant ses prouesses; puis les petites filles apportant quelque friandise et l'appelant de leur plus douce voix; enfin le vieux célibataire du troisième qui ne manquait jamais de s'arrêter pour raconter l'histoire de son défunt serin. Brave père Marc! comme il jouissait du triomphe de Primevère! d'autant que ce triomphe il le savait mérité. Chaque jour il pouvait constater les progrès de l'oiseau. Tout ce qu'il voulait lui enseigner était compris et retenu. Le bouvreuil avait oublié son chant rustique pour répéter les airs qu'il entendait siffler à son maître. Enfin telle devint la célébrité de Primevère que le père Marc crut qu'il ne pouvait le laisser plus longtemps dans sa pauvre cage; il fallait au personnage une maison digne des visiteurs.

Voilà donc le tailleur qui fouille au fond de ses tiroirs et qui se met, comme on dit « à battre le rappel des gros sous. » Tous furent réunis; il fallut même convoquer le ban et l'arrière-ban. Mais aussi le père Marc revint-il un beau jour, avec la cage la plus splendide qu'il m'ait été donné de voir.

Ce n'étaient que barreaux délicatement tournés, fils de fer ornés de perles de verre, filigranes argentés, mangeoires de porcelaine et augettes de cristal; un empereur de la Chine n'eût rien désiré de mieux.

La grande porte de ce palais fut ouverte, et on introduisit l'oiseau. Mais, ô désappointement! loin de paraître satisfait de sa nouvelle demeure, Primevère se mit à voleter çà et là d'un air effrayé, se heurtant aux barreaux et s'efforçant d'échapper à sa brillante prison.

— C'est un premier moment à passer, se dit le père Marc; vous verrez que demain il chantera son *Te Deum* de joie.

Mais ni le lendemain ni les jours suivants les chants ne recommencèrent. L'oiseau dépaysé restait sur son perchoir muet et triste. En vain son maître multiplia autour de lui les massepains, les épis de millet; Primevère regardait tout d'un œil languissant.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi. La tête basse, les plumes hérissées et l'œil éteint, le bouvreuil se laissait mourir en silence. Le père Marc n'y tint pas plus longtemps. Il rouvrit à l'oiseau la porte de son Louvre, en rapprochant la vieille cage encore garnie de ses mourons jaunis. A sa vue Primevère se redressa, un souffle sembla soulever ses ailes; il se précipita vers son ancienne demeure, et, s'élançant aux barreaux, il fit entendre tout à coup une modulation éclatante. Le goût de la vie lui était revenu; en retrouvant ses habitudes il reprenait ses chansons. Jamais sa voix n'avait retenti si modulée et si sonore; elle remplissait la petite chambre du pauvre tailleur. Repassant l'un après l'autre tous ses airs connus, il semblait épuiser les mélodies de la joie et du printemps. Plus sage que tant d'hommes, il avait refusé l'opulence pour conserver sa vie paisible et son modeste asile; il chantait, dans son langage, les beaux vers de Virgile · « Heureux qui dort sous le toit où il est né et voit les épis mûrs de son doux royaume! »

Cher oiseau, dont la sagesse m'est tant de fois revenue à la mémoire pour m'éclairer ou me raffermir. Ah! que n'as-tu pu communiquer à tous l'amour de la simplicité, le besoin de la modération! Pourquoi ton chant joyeux qui monte au ciel n'est-il pas compris de ceux qui passent? Il semble dire à tous :

— Resserrez vos désirs dans les limites de votre domaine; c'est la modération des vœux qui fait l'abondance des ressources; *il faut à l'homme peu de chose et pour peu de temps.*

Voilà ce que la voix de Primevère me répétait encore il y a quelques jours; mais j'ai cessé de l'entendre : l'oiseau est parti pour ne plus revenir.

Depuis quelques mois déjà le travail avait diminué pour le père Marc; puis enfin il a cessé. Le vieux tailleur a dû accepter l'occupation qu'on lui offrait, loin d'ici, chez un maître. Il part au point du jour et ne rentre qu'à la nuit close, si bien que Primevère ne le voyait plus. L'oiseau s'est vraisemblablement attristé, car, il y a quelques jours, j'ai trouvé sur l'escalier le vieux tailleur sa cage à la main. J'ai salué Primevère en félicitant mon voisin d'avoir un si joyeux ami qui lui tenait lieu de société et de famille.

— C'est-à-dire, a-t-il répliqué, qu'il m'en tenait lieu autrefois. Tout le jour, pendant que je tirais l'aiguille, il *me causait* gentiment, et quand venait l'heure du dîner j'avais de la musique comme les princes. Mais à cette heure tout est changé! Dès que je suis debout il faut partir, et je ne reviens qu'après le soleil couché, si bien que lorsque je sors Primevère n'est point encore éveillé, et que lorsque je rentre il est déjà endormi. Nous ne nous voyons que le dimanche. Cela ne peut pas continuer, Monsieur, Primevère s'attriste d'être toujours seul, et, à vrai dire, ce n'est pas une vie pour un oiseau chanteur; il lui faut des oreilles qui l'écoutent, des voix qui lui répondent : aussi ai-je pris un grand parti... je donne l'oiseau!

A ces mots il a commencé à tousser et il s'est échappé brusquement. — Pauvre père Marc! puisse Dieu lui tenir compte de son dévouement. S'il est vrai qu'un simple verre d'eau donné au pauvre sera apprécié au royaume céleste, j'espère qu'on y tiendra compte du plaisir sacrifié, ne fût-ce qu'au bonheur d'un oiseau!

## BAS-RELIEF ÉTRUSQUE.

Polynice, blessé mortellement par son frère et renversé sur un genou, frappe Étéocle au ventre d'un coup de son épée dont la poignée seule est encore visible sur la sculpture.



Étéocle et Polynice; cippe antique.

De chaque côté est une furie ailée armée d'un flambeau; elles animent les deux frères l'un contre l'autre.

Ce sujet est reproduit sur différents cippes et vases étrusques, avec peu de différence dans la composition et les détails.

Millin a publié, dans l'Atlas de son *Voyage au midi de la France* (XXXI, 2), un de ces bas-reliefs d'après une urne qui était dans le cabinet de M. de Saint-Vincent, à Aix.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

## LA FERME DE LA VALLÉE




Dessin de Freeman, d'après Constable.

Depuis ma sortie du collége, où mon père avait obtenu pour moi, d'abord un quart, puis une demie, puis trois quarts de bourse, j'ai été bureaucrate, hélas! jusqu'à l'âge de vingt-six ans; successivement surnuméraire et commis, j'ai passé, enfermé dans un noir bureau, tout le temps durant lequel le soleil réjouit la terre. Je pouvais, il est vrai, disposer de mes dimanches, et l'été je me permettais quelques courses aux environs de Paris, pour exercer mes jambes, retremper mon énergie, vivre enfin; car, toujours citadin, j'aspirais à savourer l'air des champs, et j'aimais à parcourir les riantes collines de Montmorency, les coteaux boisés de Marly et de Louveciennes. Mais il n'y a qu'un dimanche par semaine; sous notre ciel brumeux, on compte au plus quatre à cinq mois d'été : je passais donc les deux tiers des jours de relâche qui m'étaient dévolus, et la plupart de mes soirées, à flâner sur les boulevards ou dans les rues et les passages; trop souvent (ne pleut-il pas tous les jours à Paris?) je me réfugiai au café et au spectacle, non sans que ma bourse en souffrît. Inutile aux autres et à moi-même, je voyais tout s'appauvrir chez moi, jusqu'à mon intelligence, et je méditais d'écrire des vaudevilles, espérant ainsi rétablir mes finances et aiguiser

quelque peu mon esprit. Je ne sais ce qu'il fût advenu de ce projet, resté, comme beaucoup d'autres rêves, à l'état de rêve; mais, par un beau matin, comme je distendais mes membres et mes mâchoires, et me disposais en bâillant à remplir ma corvée ordinaire, qui consistait à délayer dans une journée le travail d'une heure, je reçus la visite d'un individu que je ne connaissais point. Régulièrement encravaté, correctement vêtu de noir des pieds à la tête, ce monsieur, après m'avoir fait soutenir un véritable interrogatoire, qu'il interrompait de temps à autre pour consulter son carnet, noir comme lui, et me répéter : « C'est dans votre intérêt, Monsieur, positivement, uniquement dans votre intérêt; » ce personnage mystérieux donc finit par me déclarer *qu'il se pourrait* qu'un certain *Jean-Guillaume Servin*, mort intestat et sans s'être marié, eût en moi son héritier.

— Parbleu, je le crois bien! m'écriai-je aussitôt; c'était l'unique frère de ma pauvre mère. Il se brouilla avec elle lorsqu'elle s'obstina à épouser un *Parisien*, et tous deux, mon père et ma mère, sont morts sans l'avoir revu. Mais qu'a pu laisser un paysan opiniâtre, grossier, avare, borné, hors son cochon, sa vache et ses poulets peut-être?

— Il laisse, aux environs de Vendôme, une ferme de deux à trois cents hectares, non compris de petits lots épars çà et là, répondit l'homme noir; le revenu de toute la propriété est inconnu, car il exploitait lui-même, sans tenir comptes ni registres, et accumulait sou sur sou pour acheter encore quelque bout de terrain dès qu'il avait amassé sa petite somme ronde. Mon correspondant, le notaire de Montoire, m'écrit qu'une partie de ladite ferme est en friche; il paraîtrait que le défunt, faisant peu de cas des nouveaux systèmes, et plus ambitieux d'accroître que d'accumuler, laissait, à tour de rôle, reposer une bonne part de ses terres.

De ce moment, comme on le peut croire, je dis adieu au bureau. J'étais, en effet, héritier légal et sans conteste; mon oncle n'avait pas su écrire suffisamment pour me déshériter, et se méfiait trop « du noir mis sur du blanc » pour confier à quelque autre le soin d'écrire ses dispositions; d'ailleurs, qui s'attend à mourir?

J'héritais donc; mais tout n'est pas plaisir dans un héritage : il me fallut établir mon identité, faire reconnaître mes droits, passer par les lenteurs des gens de justice et du noir cortége qui les environne; enfin, au bout de deux ans de fatigues, d'ennuis, d'inquiétudes, de courses, de voyages, de soucis de toutes sortes, je me trouvai bien et dûment propriétaire d'une vaste étendue de terrain, partie vignobles, partie bois, partie prés, enfin blés maigres et jachères. En parcourant mes bois, qui, sauf l'étendue, avaient assez l'aspect de forêts vierges, je rêvai chasse, quoique je fusse assez myope, et que de ma vie je n'eusse manié un fusil, pas même celui du garde national, ayant dû à ma vue courte, que j'avais fait valoir plus que de raison, l'exemption du service civil. Mes vignobles me firent regretter, quand j'en goûtai le jus, qu'ils ne fussent pas situés en Champagne. Les bâtiments de la *ferme de la Vallée*, c'était, sur les titres, l'ancien nom de la propriété, et je le lui rendis (car, pour les gens du pays, c'était toujours la ferme à Jean-Guillaume), les bâtiments donc avaient été bâtis ou réparés par une succession de propriétaires à mesure de besoin, et, appropriés à diverses éventualités de service, pour un Parisien ils étaient peu logeables. L'aspect pittoresque et champêtre du site plaisait cependant tout d'abord : une petite rivière verdissait de mousse la base des contre-forts qui protégeaient les murs contre elle, et qui accusaient l'inconstance de son niveau; elle était charmante à voir au mois d'août, limpide, murmurant autour des nénuphars et d'innombrables fleurs aquatiques, et fuyant sous les voûtes de feuillage en faisant, de distance en distance, briller ses plis d'argent. Les jeunes gens que je conduisis chez moi en été, surtout les artistes, furent ravis et s'extasièrent : de beaux arbres enlacés de lierre, de l'eau, des prés verts, des moissons jaunissantes! il ne tint qu'à moi d'avoir tout l'enivrement du propriétaire, en faisant encadrer, dans un bel appartement de Paris, les vues de la *ferme de la Vallée* prises sous divers aspects, et dessinées par des paysagistes français et étrangers, voire par le fameux Constable. Mais quand j'abordai le positif, je me sentis moins allégre, et mes nuits témoignaient de la justesse de la philosophie du fabuliste. Il y avait des moments où j'aurais dit volontiers : « Rendez-moi mon bureau et mon somme. »

Dans la vide uniformité de mon existence de commis, j'avais pourtant appris quelque chose : je savais calculer, et je m'étais formé à des habitudes de régularité et d'ordre. Les chiffres me prouvèrent que je verrais promptement le bout de mon héritage si, laissant péricliter mes terres, je menais à Paris la vie insouciante et prodigue d'un riche dandy. La Loire, comme une barrière naturelle, sépare des terrains divers et des races différentes. Le sol de la rive droite ne rappelle guère la fertilité proverbiale de la Touraine, et ceux qui le cultivent sont loin d'avoir le bon sens pratique et la finesse astucieuse que le paysan tourangeau cache sous sa lourde enveloppe. Mes propriétés étaient placées sur la rive droite du fleuve, non loin de la Sologne, et le terrain, marécageux en quelques endroits, était sec et sablonneux dans presque tous les autres. On ne voulait accepter de fermage qu'au taux le plus bas, et ceux qui se présentaient pour affermer offraient encore moins de garanties comme capitalistes que comme capacités.

Faudra-t-il donc vendre cette belle rivière, ces ombrages touffus? n'en garder que les souvenirs encadrés dans mon salon, et, défunt de mon vivant, perdre dans sa fleur toute mon importance de propriétaire? Vendre!... mais je ne pouvais faire qu'un marché ruineux. Point de baux à produire, de revenus fixes à prouver, et, à supposer que je pusse réaliser, où placer ensuite mes capitaux décimés? Pour me lancer dans l'agiotage de la bourse, comme j'y étais poussé par quelques-uns de mes nouveaux amis, je connaissais trop les revers du jeu dangereux des fonds. J'avais vu des fortunes plus considérables que la mienne se fondre en peu de jours. Non, je ne me fierais ni aux trompeuses actions des chemins de fer, ni aux fluctuations des fonds étrangers ou nationaux. Placerais-je dans l'industrie? Le propriétaire de trois filles et d'une usine considérable, mais que l'on disait endettée, se montrait disposé à me prendre pour associé, à accepter mon argent, et à m'en payer un intérêt plus que raisonnable. Sa femme m'invitait fréquemment à dîner, me plaçait auprès de sa fille aînée, assez jolie personne, et la faisait tellement valoir que, grâce à l'esprit de contradiction inhérent à la nature humaine, et qui n'est peut-être qu'une expression de l'esprit de liberté, je pris en aversion une fort agréable jeune fille, que ma présence embarrassait, et qui n'entrait probablement pour rien dans les projets que ses parents avaient formés sur moi.

*La suite à une autre livraison.*

---

## DE L'HOMME

### ET DU BUT DE SON ACTIVITÉ.

Rien de moins important que ce que fait l'homme, parce qu'il est mortel; rien de plus important par rapport à l'éternité.

Il semble que la perfection de chaque chose consiste en son action, car chaque chose a son action. La perfection et le bien d'un architecte, c'est de bâtir; et du peintre,

comme tel, de faire un tableau; et ainsi des autres. Quoi donc! les artisans, ceux mêmes qui font profession des arts les plus mécaniques, ont leurs actions, les cordonniers, les maçons, les charpentiers; l'homme seul se trouverait-il sans action? La nature l'aura-t-elle destiné à une oisiveté éternelle? l'aura-t-elle formé si beau, si adroit, si désireux de savoir, pour le laisser toujours inutile? Ou bien ne faut-il pas dire plutôt que si les yeux, les oreilles, le cœur, le cerveau, et généralement toutes les parties qui composent l'homme, ont leur action, l'homme aura, outre celles-là, quelque action, quelque ouvrage, quelque fonction principale? Quelle donc pourra être sa fonction? Car certes la faculté de croître lui est commune avec les plantes. Or il est ici besoin de quelque chose qui lui soit propre, parce que nous trouvons que la perfection de chaque chose est d'exercer l'action que Dieu et la nature lui ont donnée, pour la distinguer des autres. Par exemple, la perfection du joueur de luth, en tant qu'il est tel, ne consiste pas en ce qu'il peut avoir de commun avec l'arithméticien et le peintre, comme peuvent être la subtilité de la main et la science des nombres; mais en ce qui lui est propre. Par cette même raison, il est clair que l'homme ne peut pas trouver la perfection dans les fonctions animales; car les bêtes brutes l'égalent et le surpassent même quelquefois en cette partie. Que si nous trouvons, après une exacte recherche de tout ce qui est dans l'homme, que la raison est tout ensemble ce qu'il a de plus propre et de plus divin, ne faudrait-il pas décider que la perfection de l'homme est de vivre selon la raison? Et de là il résulte que c'est dans cet exercice que consiste sa félicité. Car il est certain que chaque chose est heureuse quand elle est parvenue à la perfection pour laquelle elle est née; et le bonheur du joueur de luth, comme tel, est de toucher délicatement cet instrument si harmonieux. Car comme le propre du joueur de luth c'est de jouer du luth, aussi est-ce du bon joueur de luth d'en jouer selon les règles de l'art. Que si l'homme n'avait autre qualité que celle de joueur de luth, il serait parfaitement heureux quand il aurait atteint la perfection de cette science. Il en est de même de la raison; et encore qu'il y ait en l'homme autre chose que la raison, si est-ce néanmoins qu'elle est la partie dominante, et l'autre est née pour lui obéir: par où il paraît que la félicité de l'homme consiste à vivre selon la raison. En quoi il ne faut pas prendre garde aux sentiments des particuliers; car l'esprit de l'homme est capable d'errer, non moins dans le choix des choses qu'il faut faire pour être heureux, que dans la connaissance de toutes les autres vérités. De sorte qu'il ne faut pas avoir égard à ceux qui se sont figuré une fausse idée de bonheur; et ainsi leur imagination étant abusée, ils semblent jouir en quelque ombre de félicité, semblables aux hypocondriaques, dont la fantaisie blessée se repaît du simulacre et du songe d'un plaisir vain et chimérique, et d'un fantôme léger, d'un spectacle sans corps.

Bossuet.

---

## LES AGATES.

AGATES ONYX, HÉLIOTROPE. — AGATES PONCTUÉE, JASPÉE, MOUSSEUSE, ARBORISÉE.

Les agates constituent en minéralogie une sous-espèce importante de la famille des quartz; elles sont caractérisées principalement par leur texture, leur éclat et leur couleur. Elles ne sont pas cristallisées comme les quartz hyalins, qui forment la première sous-espèce de la même famille; leur texture est plus grossière; leur éclat n'est jamais vitreux; elles sont translucides et non transparentes; elles reçoivent un très-beau poli; enfin, elles sont remarquables par la vivacité et par la diversité de leurs couleurs.

On en distingue plusieurs variétés: les unes sont de couleur uniforme, telles que la calcédoine, d'un blanc bleuâtre; la sardoine, d'un jaune brun ou rougeâtre; les cornalines, rouges; les chrysoprases, vertes; etc.; — les autres sont de couleur variée, et c'est de ces dernières que nous nous proposons d'entretenir aujourd'hui nos lecteurs.

Onyx *(Onychis* des Latins, *Quartz agate onyx* des minéralogistes). — Dans ces sortes d'agates, on aperçoit deux ou un plus grand nombre de couleurs disposées par bandes parallèles. En général, l'onyx est une portion détachée d'une agate dont la forme générale était celle d'un nodule (petite masse irrégulièrement arrondie), et dont l'intérieur était composé de zones qui se succédaient du centre vers la circonférence, comme on le voit, page 204, dans la figure A, représentant une section perpendiculaire aux zones, à travers la plus grande épaisseur de la masse. Cette figure A, prise sur un échantillon précieux de la collection du Muséum d'histoire naturelle de Paris, offre une circonstance curieuse qui se rattache au mode de formation des agates. C'est une portion de canal montrant avec la dernière évidence que la silice qui constitue l'agate a dû s'introduire à l'état visqueux, diversement colorée suivant les époques, dans une cavité où elle a donné ainsi naissance aux nodules avec leurs zones successives de différentes couleurs. Elle s'est répandue par voie d'adhérence sur les parois de la cavité; sa viscosité a été assez grande pour l'empêcher d'obéir complétement à la loi de la pesanteur et de se réunir au fond.

A ces sortes d'agates, formées ainsi de couches concentriques, les minéralogistes ont donné le nom d'*agates zonées,* quelquefois aussi celui d'*onyx.* Mais cette dernière expression a en réalité, chez les lapidaires, un sens plus restreint. Lorsqu'on scie une agate zonée, dont les couches sont nettement tranchées, dans un sens parallèle à la direction des couches, il peut en être enlevé une plaque dont la tranche présente une succession de plusieurs couleurs disposées par bandes, mais dont les deux larges surfaces ne présentent chacune qu'une seule couleur; cette plaque constitue un onyx, quelle que soit d'ailleurs la teinte des couches. (Voy. fig. B.)

Le *sardonyx* des anciens n'est autre chose qu'une variété d'onyx composée seulement de deux couches, l'une de sardoine, l'autre de calcédoine.

Les onyx servent spécialement à faire des camées: on les emploie depuis des temps très-reculés à cet usage. Une partie des détails du sujet que le camée représente, par exemple les cheveux et les draperies, sont gravés dans l'une des couches de la pierre, la figure est gravée aux dépens d'une autre couche, et ordinairement un fond uniforme est donné par une couche d'une troisième couleur. (Voy. figure C.) Les Romains surtout ont gravé beaucoup en camées sur onyx, principalement du temps d'Auguste, de Tibère, de Néron. Quelques-uns des produits qu'ils nous ont laissés en ce genre sont des chefs-d'œuvre, soit pour la beauté des sujets, soit pour la perfection de la gravure. Nous citerons en particulier, à la Bibliothèque impériale: — l'Apothéose d'Auguste, camée ovale à quatre couches dont deux brunes et deux blanches, qui n'a pas moins de 31 centimètres de largeur sur 27 centimètres de hauteur: c'est peut-être le plus grand onyx connu; — une autre apothéose, celle de Germanicus, onyx à quatre couches de la plus grande beauté: Germanicus y est représenté enlevé sur les ailes d'un aigle; — un Jupiter Agiocus, onyx à deux couches, l'une blanche et l'autre noire: ce morceau capital n'est point aussi remarquable par la grandeur de la pierre que par la beauté et la délicatesse de la gravure; — une Vénus sur un taureau marin, entourée de petits amours. Cet onyx à deux couches est également remarquable par la finesse de la gravure.

Après la chute de l'empire romain, l'art de graver en camées tomba en complète décadence. Les Médicis et les Farnèse firent des efforts pour le ranimer; mais, parmi le grand nombre de camées qu'ils firent exécuter, il n'en est point qui approchent de cette noble simplicité qu'on admire dans les gravures antiques.

Aujourd'hui on fabrique encore beaucoup de camées, mais fort peu en onyx véritable, et ni ces camées, ni ceux du siècle des Médicis, ne sont travaillés et polis avec autant de perfection que les antiques, bien que les artistes anciens n'eussent point comme nous l'avantage des verres grossissants et qu'ils fussent réduits à « se délasser la vue en regardant à travers une émeraude. » Du reste, on a trouvé que les instruments dont ils se servaient étaient, à peu de chose près, semblables à ceux de nos graveurs modernes. Pour la taille et la gravure en camée d'une agate onyx, un artiste habile sait tirer parti de chacune des couches, suivant la couleur qui lui est propre; si, par exemple, il emploie un onyx à trois couches, dont la première soit brune, la deuxième blanche et la troisième noire, il se servira de la couche brune pour les cheveux ou les draperies; la figure sera tirée de la couche blanche et elle se détachera de la couche noire qui lui servira de fond. Nous avons vu un camée dont une couche de sardoine nuancée d'incarnat avait servi pour représenter un petit buste, entre deux autres couches, l'une de sardoine foncée qui avait fourni la chevelure, l'autre de sardoine pâle qui servait de fond au tableau. Les anciens en ont presque toujours agi ainsi.



Fig. A. — Agate zonée. — D'après un échantillon du Muséum d'histoire naturelle, à Paris.

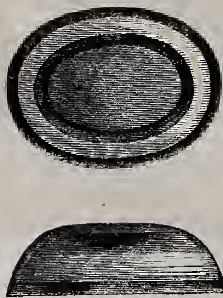


Fig. B. — Agate onyx pour camées.





Fig. C. — Camée en agate onyx, à deux couleurs

On ignore encore quelles sont les contrées qui fournissaient aux anciens ces beaux onyx, d'un si grand volume, d'une pâte si fine, d'une couleur si choisie, dont ils firent de si merveilleux ouvrages; Pline, d'après des auteurs antérieurs à lui, cite les Indes et l'Arabie comme les lieux où l'on trouvait les plus beaux onyx. La pierre de Memphis paraît avoir été un onyx qu'on tirait des environs de la ville qui porte le même nom.

De nos jours, on a trouvé des onyx, mais de qualités inférieures à ceux employés par les anciens, en différents pays; depuis quelque temps, on fabrique des onyx au moyen de procédés particuliers. Par exemple, pour obtenir une couche ou zone noire, on laisse imprégner l'agate d'huile jusqu'à une certaine profondeur, et ensuite on la laisse bouillir dans de l'acide sulfurique. On fait naître une couche blanche sur les cornalines, en couvrant ces pierres d'un enduit de carbonate de soude, qu'on fait fondre à la moufle en espèce d'émail blanc, aussi dur que la pierre, et qu'on peut ensuite graver en camée.

*La suite à une autre livraison.*

## LACKNAU,

### DANS LE ROYAUME D'AOUDE.

C'est aux environs de Lacknau, capitale du royaume d'Aoude, que se trouve la vallée solitaire où se passe la scène que nous reproduisons d'après un dessin du *Voyage dans l'Inde (Reise in Indien)* de M. Van-Orlich, publié à Berlin il y a plusieurs années. Un prêtre lit à haute voix et explique le Coran à de pieux musulmans rangés en cercle autour de lui, sous une espèce de portique situé au milieu d'un beau paysage. On sait que la religion de Mahomet a beaucoup de partisans dans l'Inde; on y compte, dit-on, jusqu'à 20 millions de musulmans, la plupart schyites. Ceux qui professent cette doctrine paraissent, du reste, avoir emprunté à la douceur du climat un esprit de tolérance qu'on ne rencontre pas d'ordinaire chez les mahométans. En effet, dans l'Inde, il n'existe aucune inimitié entre les deux sectes rivales, les sunnites et les schyites; quelques-uns même se sont composé un système intermédiaire qui tient à la fois de l'une et de l'autre secte.

Les alentours de la ville de Lacknau sont remarquables par le grand nombre de tombeaux et de jardins magnifiques qu'on y rencontre. L'un des plus fameux est celui du nabab Sadat-Ali-Khan, à l'est de Lacknau : c'est un édifice rond, entouré de colonnes, au milieu duquel s'élève un mausolée d'argent, dans lequel le nabab repose entre sa fille et sa petite-fille. Des portiques et des constructions moins importantes entourent le jardin, depuis longtemps converti en atelier où travaillent de pauvres Cachemiriens dont les ancêtres se sont réfugiés en cet endroit au douzième siècle.



Une Lecture du Coran dans l'Inde. — Dessin de Freeman, d'après Van-Orlich.

Le ministre et favori du roi qui gouvernait alors, Hacky-Mendi, leur accorda de nombreux priviléges, et le royaume tira un bon profit de leur industrie. Cependant leurs productions ne valent pas celles qui viennent de Cachemire même; de plus, les ouvriers ont, dans le pays, la réputation de menteurs et de charlatans.

On cite aussi, parmi les beaux monuments de Lacknau, le mausolée de Gazuddin-Eider, et, près de là, le Janwa-Chana, ou la Ménagerie royale, très-abondamment pourvue d'animaux. M. Van-Orlich y compta treize tigres, des antilopes, des singes de toute espèce, toutes les variétés d'oiseaux indiens, des lapins, des béliers, et des cailles que l'on élève pour le combat, de même que l'on dresse les coqs en Angleterre. Ces petites bêtes luttent entre elles et se déchirent avec une rage inouïe; le roi s'en amuse beaucoup, principalement dans les festins, où, quand vient le moment du dessert, on apporte ces volatiles, qui combattent sur la table comme jadis les lions dans le cirque. On y voit également le *byjy*, ou l'ichneumon de l'Inde, animal fort commun dans le district de Murschebabad. Quand on le prend jeune, il devient très-familier, témoigne à ses maîtres autant d'attachement qu'un chien. Il détruit les reptiles les plus venimeux. Lorsqu'un serpent l'aperçoit, vite il se ramasse et reste immobile. Le byjy considère sa victime avec un regard pénétrant, se précipite sur elle au moindre mouvement, la saisit par la tête et la tue.

---

Les avares de la science ne valent pas mieux que ceux de la richesse. En gardant pour soi ce qui peut servir à tous, on vole l'humanité. Le pauvre a besoin de pain, et le mauvais riche le laisse mourir à sa porte; les nations ont besoin

de s'éclairer, et le savant égoïste laisse l'erreur s'accréditer, les ténèbres s'épaissir : tous deux auront des comptes sévères à rendre au juge suprême. Personne n'a droit de mettre la lumière sous le boisseau. Ce qu'on sait, on doit l'enseigner; ce qu'on ignore, on ne doit l'apprendre que pour le transmettre, ou pour devenir meilleur, pour mieux remplir l'œuvre de sympathie et de charité.

A. Grun, *Une heure de solitude.*

---

## LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 174, 182.

### XVII. GRAND-PÈRE.

René et Félicité sont mariés; je suis allé voir la nouvelle épousée dans la petite boutique où elle s'est établie; je l'ai trouvée ravie, affairée, riant à tout venant. Je commence à croire que l'esprit d'ordre et la bonne humeur suffiront pour assurer sa réussite. Les acheteurs du faubourg semblent très-satisfaits de trouver tout en place sur les étagères, et au comptoir cette bonne figure joviale. Il se pourrait bien, après tout, que mes craintes fussent trompées et que l'humble ménage, au lieu de courir vers la misère, entrât, à petits pas, dans l'aisance.

En général, nous autres hommes d'étude nous ne comprenons pas grand'chose aux gens purement pratiques; quand il faut les classer, nous partons toujours de nous-mêmes, nous supposons que tout doit nous ressembler; nous préjugeons l'intelligence de notre cuisinière sur son orthographe.

Il est très-rare qu'on sache sortir de ses préoccupations personnelles pour se placer au milieu des réalités du monde et apprécier les gens d'après leur aptitude à y satisfaire. Nous faisons tous, plus ou moins, comme Vestris qui s'étonnait qu'un de ses anciens élèves, à qui il n'avait jamais pu apprendre la gavotte, fût devenu un grand homme d'État. Il semble que chacun ait dans ses habitudes et dans ses occupations l'unité de mesure de la capacité humaine.

Aussi, voyez quelles indignations quand une de ces activités vulgaires arrive à la fortune ou à l'influence! Avec quelle ironie superbe nous montrons au doigt ces parvenus du fait! Que de récriminations contre une société où l'épicier du coin de rue s'enrichit plus sûrement et plus vite que l'artiste, le savant, l'écrivain! — Comme si cette société vivait seulement de livres, de problèmes ou de statues, et n'avait pas surtout besoin des journaliers de la vie! Comme si les plus favorisés par le hasard devaient encore être les plus favorisés par les hommes et se trouver ici-bas heureux comme les rois sont puissants, par la grâce de Dieu!

Ne pouvons-nous donc comprendre que ce monde est une vaste machine sortant d'une main surhumaine qui a donné à chaque partie une fonction et non un privilége? Pourquoi les roues orgueilleuses qui conduisent le mouvement reprocheraient-elles aux mille branches d'acier destinées à le recevoir le cuivre qui les orne et l'huile qui adoucit leurs efforts?

Je suis sorti de la petite boutique de Félicité rassuré sur son avenir et sur celui de René, entrevoyant déjà pour eux une prospérité lointaine. Qui sait si de cet humble couple ne sortira point une race qui, quelque jour, protégera la mienne? Dans le prodigieux mouvement de va-et-vient des sociétés modernes, ces retours n'ont rien que d'ordinaire, et j'ose ajouter, rien que de juste, car ils transportent dans l'organisation générale la mobilité introduite par le Créateur dans l'organisation individuelle des êtres. En appliquant l'hérédité aux classements, la société substitue une règle artificielle à la loi divine; au contraire, en se servant du plus capable et du plus actif, elle obéit à cette loi; elle recrute d'après l'indication de Dieu lui-même. — Grandissez donc, fils du valet et de la pauvre servante; soyez les maîtres de ceux qui descendront de moi, et si vous êtes véritablement les plus dignes, j'en remercie d'avance le ciel et les hommes.

Ma fille m'avait écrit qu'une occasion s'offrant, elle n'attendrait point les vacances pour me faire conduire Blanche et Henri; mais elle dépendait de la famille qui devait s'en charger, et ne pouvait, d'avance, m'indiquer le jour de leur arrivée.

Ce matin j'ai entendu tout à coup, dans l'antichambre, deux fraîches voix d'enfants; la porte a été ouverte, une petite fille s'est avancée souriante avec un petit garçon qui se cachait derrière elle; je l'ai devinée; mon cœur battait, mais j'ai attendu.

La petite fille est venue vers moi un peu timide, et a dit :

— C'est nous, grand-papa!

J'ai ouvert les bras, et tous deux s'y sont jetés.

Leur conducteur était dans l'antichambre d'où il jouissait de nos embrassements. Il s'est enfin décidé à entrer; il m'a rendu le meilleur témoignage des deux enfants, et, après bien des grâces rendues, il est parti.

Je les voyais donc enfin ces chers rejetons d'une souche près de se déssécher. Ils se tenaient là, devant moi, dans toute la verdeur de leur pousse printanière. J'ai attiré Blanche à ma droite, Henri à ma gauche, et je les ai gardés serrés ainsi contre ma poitrine, leurs deux visages tournés vers moi et leur haleine sur ma joue.

Je cherche dans leurs traits cet air de famille qui est comme l'éternelle renaissance des vieux qui meurent dans les jeunes qui survivent. Tout deux ont bien vite compris sans doute combien ils m'étaient chers, car ils se sont aussitôt familiarisés. Blanche a appuyé sa tête bouclée sur mon épaule, tandis que Henri jouait avec les breloques de ma montre; ils se sont mis à causer librement. En une heure j'avais lu au fond de ces âmes où rien ne se cache.

Blanche, qui est l'aînée, se montre déjà protectrice et conseillère. Elle redresse Henri, elle l'aide, elle l'excuse; la sœur s'exerce de loin à être mère. Henri, plus ardent, s'élance à l'aventure dans tous les sentiers, mais revient au cri de Blanche, lui dit : « Ne crains rien, je suis là! » et repart. L'enfant s'essaye à être homme.

Cette première connaissance faite, je les ai présentés tous deux à M. Baptiste, qui les a salués de son salut grave; je leur ai dit qu'il serait pour eux ce qu'eux-mêmes seraient pour lui, et M. Baptiste a confirmé mes paroles. Les deux enfants regardent cette figure grave avec un peu de surprise, et ne savent trop s'ils doivent avoir crainte ou confiance; mais l'habitude arrangera tout : les oiseaux s'enhardissent bien vite à nicher dans les arbres les plus sombres . . . . .

. . . J'en étais sûr, Blanche, Henri et M. Baptiste vivent fort bien ensemble, quoiqu'un peu cérémonieusement.

Le père Labat raconte que, de son temps, les soldats espagnols, lorsqu'ils se relevaient à la faction, se saluaient avant d'échanger la consigne, et se demandaient réciproquement des nouvelles de leurs seigneuries. Je vois tous les matins le même spectacle au moment où les enfants et M. Baptiste se rencontrent.

Après tout, j'aime ces égards, même dans leur excès; ils habituent à respecter les autres et à rester maître de soi-même. On dit que la politesse est le semblant de la bienveillance, mais alors la grossièreté est le semblant de l'aversion, et, grimace pour grimace, je préfère celle qui me rit à celle qui m'offense. Il y a d'ailleurs dans la politesse plus qu'une apparence; c'est, comme son nom l'indique,

un certain *poli* dans les habitudes, dans les manières, grâce auquel les ressorts de la vie se rencontrent sans brisements.

Aussi tout va à merveille; jamais de querelles ni de plaintes. Le logis a repris son mouvement d'autrefois. Voici sur le guéridon une broderie commencée; le piano se réveille; des éclats de rire d'enfant ont interrompu le grave silence de la vieillesse et du veuvage; j'entends de petits pas courir dans le vide des chambres désertes, et je répète à demi-voix les beaux vers d'un poëte que j'ai le bonheur de comprendre, bien qu'il ne soit pas de mon temps.

> Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
> Frères, parents, amis, et mes ennemis même
> Dans le mal triomphants.
> De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
> La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
> La maison sans enfants!

Vingt fois par jour Blanche ou Henri entr'ouvrent la porte du petit salon où je me tiens; ils avancent la tête en disant doucement :

— Êtes-vous occupé, grand-papa?

Je me retourne avec un sourire et je leur fais signe d'entrer. Un des bénéfices de mon âge, je l'ai déjà dit, est de me laisser toujours libre de donner audience à la joie. Blanche, qui m'embrasse, reste le plus souvent appuyée à mon épaule sans parler; on voit qu'elle est venue seulement pour venir, pour ne pas être seule, pour se sentir aimée; tandis que Henri, debout devant moi, m'interroge; lui, il regarde et veut connaître. Je m'efforce de répondre à ses questions, je rends à sa sœur ses caresses, je suis tout à tous deux sans objections et sans réserve. Ma tendresse n'est contrainte par aucun scrupule, car je n'ai point ici, comme pour mon fils et ma fille, la charge d'une éducation. Retiré de l'action, le grand-père n'a plus le temps d'entreprendre une pareille tâche; il est en vacances de la vie. Il a le droit de ne demander aux enfants que leurs rires et leurs baisers. D'autres surveillent à leur tour la classe d'un œil sévère, lui n'a désormais qu'à jouer le rôle du vieil arbre qui ombrage les récréations.

Cher et doux privilége! Ainsi l'âge nous ôte le poids de la responsabilité. Tandis que d'autres, la balance de la justice en main, pèsent les actions et redressent les torts, réfugiés dans la zone sereine qui sépare les deux mondes, nous montons au rang de ces princes auxquels la fiction constitutionnelle n'a laissé que le droit de faire grâce; nous régnons, nous ne gouvernons pas!

Henri n'a pas voulu suspendre complétement ses études de collége; il travaille chaque jour quelques heures, et, l'un de ces matins, il m'a apporté les Églogues de Virgile en me demandant de lui traduire deux vers qu'il ne pouvait comprendre.

Mes explications l'ont satisfait sans doute, car il est bientôt revenu avec l'Histoire de Justin, puis avec un des traités de Cicéron. Insensiblement la consultation s'est transformée en un véritable enseignement, et, depuis trois jours, me voilà répétiteur improvisé, refeuilletant mes auteurs de classe.

Je ne puis dire l'effet qu'ils m'ont produit. Mon esprit se promène à travers leurs images et leurs pensées comme un absent qui reverrait son hameau après un demi-siècle. Je me retrouve peu à peu; mille souvenirs me reviennent; je reconnais des accents autrefois familiers. L'histoire de mon enfance se recompose vers par vers dans les entre-lignes de ces vieux livres. Je me revois au fond de la sombre salle garnie de bancs boiteux et de tables marbrées d'encre; j'entends la voix monotone du maître en soutane qui bourdonne dans l'ombre de la chaire; deux longues lignes d'écoliers sont là rangées contre le mur; je reconnais successivement leurs visages, et mon esprit s'échappe malgré moi pour les rechercher dans la vie; il repasse rapidement leurs histoires, maintenant, hélas! closes pour la plupart.

Mais il en est une surtout qui me revient sans cesse et que ce volume d'Églogues m'a rappelée. En retournant la dernière feuille, j'ai aperçu, sur le carton frangé, un nom presque disparu. C'est celui du premier ami de collége, de ce *copain* avec lequel on partage tout, espérances, coups de poing, rancunes et raisiné. Gardé en souvenir de lui et passé successivement de mon fils à mon petit-fils, ce livre semble reporté sous mes yeux pour me reprocher l'oubli de son premier maître.

Ah! je crois encore le voir traverser pour la première fois notre cour de récréation, conduit par sa mère, pauvre femme au visage pâle et aux épaules courbées, qui portait le deuil des veuves. Bien qu'il fût déjà grand, il lui donnait la main par un reste d'habitude enfantine, et nous, qui avions interrompu nos jeux pour regarder *le nouveau*, nous échangeâmes un sourire ironique. A la vue des soins apportés aux moindres détails du costume de l'écolier, de l'élégance de ses manières, de la sollicitude empreinte dans tous les mouvements de celle qui semblait le garder comme un trésor, le Triboulet de notre division s'écria :

— C'est le Dauphin!

Et on ne l'appela plus autrement.

Mais la raillerie qui l'avait méchamment baptisé, à la manière des fées ennemies des vieux contes, devait échouer comme elles : le bon naturel de l'enfant vainquit la mauvaise marraine; le surnom destiné à le rendre ridicule lui resta innocemment, et sa douceur finit par enlever à l'épigramme son aiguillon.

Pauvre Dauphin! comme il savait bien faire pardonner son respect pour les maîtres par sa complaisance pour les camarades! Quand le souvenir de sa mère lui revenait trop vif, et qu'il allait se promener seul à l'ombre d'un des grands murs du préau, comme au premier appel il essuyait sa joue humide! comme il accourait souriant et prêt à tous les jeux proposés!

Mais aussi quelle attention à la classe quand le maître parlait! que d'application à l'étude! Jamais un oubli, jamais une négligence, jamais un mensonge! A chaque fin d'année, tous les prix étaient pour lui, et nul ne songeait à les lui envier tant ils lui paraissaient acquis; on disait :

— C'est au Dauphin.

Comme on eût dit :

— Les fleuves sont à l'Océan.

Il n'y mettait lui-même ni ambition, ni orgueil, mais seulement l'espoir de contenter sa mère; c'était elle seule qu'on couronnait sur son front. Tous les ans on la voyait reparaître à cette distribution, vêtue des mêmes habits de deuil. Elle et son fils en étaient devenus l'intérêt et la gloire; le collége les avait tous deux adoptés. La solennité achevée, le Dauphin partait chargé de livres et de couronnes, tenant sur un de ses bras le bras de la veuve qui tremblait de bonheur; et tous les regards les suivaient; on les aimait de tant s'aimer.

*La suite à une autre livraison.*

---

## MOSCOU.

Voy., sur la Russie, la Table des vingt premières années.

Moscou, en russe *Moskva*, cette première capitale des czars, la cité sainte des Russes, le berceau de l'empire des Moscovites, est, après Constantinople, la ville la plus considérable de l'Europe, non en population, mais en superficie : on en évalue le circuit à 30 kilomètres et la population actuelle à 360 000 âmes. Située dans une contrée

pittoresque et sur un terrain accidenté qui contraste agréablement avec la monotonie de cette vaste plaine qui forme le centre et la presque totalité de la Russie d'Europe, Moscou est arrosée par une large rivière, la *Moskva,* que la fonte des neiges grossit et rend navigable au printemps. L'immense superficie que couvre la capitale des czars est occupée en grande partie par des jardins qui lui donnent en été un aspect des plus riants, mais en hiver une physionomie triste et glaciale; car le climat y est rude, et bien que la latitude septentrionale soit moins reculée de quatre degrés que celle de Saint-Pétersbourg, la température moyenne y est plus basse que dans cette dernière ville. Il ne faudrait pas juger de la moderne Moscou par les descriptions qui en ont été faites avant la catastrophe de 1812. Jusque-là cette ville méritait son surnom de *grand village :* elle était irrégulière, sale, bâtie en bois plutôt qu'en pierre, entrecoupée de prairies et de potagers.

Après le terrible incendie de 1812, l'empire tout entier s'est associé pour concourir à la réédification de la ville sainte, et, de nos jours, Moscou, avec ses vingt et un quartiers, ses trois cents églises ou couvents, ses palais, son trésor, ses arsenaux, sa ceinture de jardins, offre l'aspect féerique d'une cité à la fois asiatique et chrétienne, aux coupoles étincelantes de dorures ou bariolées de couleurs éclatantes, aux rues larges et bordées de maisons élégantes, bâties dans le goût européen, en briques ou en pierres. Au centre de la ville s'élève majestueusement la citadelle célèbre connue sous le nom de Kremlin, ou plus exactement de *Kreml,* que nous avons déjà décrite. (Voy. t. IV, p. 72.) Le *Kitaï-Gorod,* quartier attenant au Kremlin, est le noyau de Moscou, son premier jet. On y vend, de temps immémorial, le thé et les marchandises fournies par le commerce avec la Chine. C'est là que l'on admire la belle cathédrale de la Protection *(Pakrofskoï),* plus communément appelée par le peuple église de Saint-Basile. Aucune de ses tours et de ses coupoles, au nombre de seize, ne ressemble à l'autre. Le rouge éclatant, le vert, le jaune, le bleu, y alternent en dessins bizarres et tellement diversifiés qu'on pourrait les comparer à ces dessins produits fortuitement par le kaléidoscope.

Moscou, bien que les czars aient cessé d'y résider habituellement, n'est pas seulement la première capitale de l'empire; elle en est encore la plus florissante par son industrie manufacturière, et l'une des plus importantes par son commerce. C'est de Moscou que partent chaque année les caravanes qui vont traverser les deux Russies d'Europe et d'Asie, pour aboutir à *Khiakhta,* sur les frontières de la Chine, où se font les échanges commerciaux qui donnent,




Une Vue de Moscou. — Dessin de Freeman, d'après M. de Chanteau.

en retour, le thé dit de caravane. On y trouve des manufactures de soieries qui produisent annuellement pour 25 à 30 millions de francs, des manufactures de tissus de laine dont les produits annuels sont évalués à 45 millions de francs; celles où l'on fabrique les tissus de coton produisent pour 40 millions de francs; puis viennent les filatures (11 millions de francs), l'orfévrerie (3 millions), les cuirs et maroquins (3 millions), les savonneries, les distilleries, les brasseries, les papeteries, les métaux ouvrés, et cent autres industries dont les progrès, il faut en convenir, sont dus à l'influence des artistes et ouvriers étrangers, parmi lesquels nos compatriotes tiennent le premier rang.

---

## L'ÉTOURNEAU A AILES ROUGES.



Étourneau à ailes rouges (*Sturnus prædatorius*, Audubon).

1, mâle adulte ; — 2, jeune mâle ; — 3, femelle adulte ; — 4, jeune femelle.

L'oiseau pillard dont nous reproduisons l'image a reçu de plusieurs naturalistes des noms divers, suivant les particularités de formes qui le rapprochent de l'une ou de l'autre des tribus de passereaux, suivant aussi l'âge où il a été observé. Quelques ornithologistes le rangent parmi les casssiques, d'autres parmi les merles; et avant qu'Audubon,

à la suite de Daudin et de Brisson, en eût fait un *troupiale,* et l'eût appelé *Icterus Phœniceus,* Linné l'avait nommé *Oriolus Phœniceus* (loriot rouge).

Cependant on le rangera, avec Wilson, parmi les étourneaux, si, tout en tenant compte de sa forme, de son bec presque aussi long que sa tête et un peu aplati, on observe ses mœurs et ses habitudes. Dans l'attrayante étude de l'histoire vivante des animaux, trop isolée peut-être de leur anatomie, on puiserait de nouveaux éléments de classification qui, pris d'un point de vue plus large, offriraient peut-être d'aussi bonnes chances de précision dans le classement que le compte des plumes de la queue ou des plumes de l'aile, que les échancrures du bec, la disposition des barbes, de l'opercule qui recouvre ou non les narines, ou que les changeantes couleurs sur lesquelles le printemps fait chatoyer l'arc-en-ciel, et que l'hiver revêt d'une livrée plus sombre.

Beaucoup moins brillant que l'étourneau à ailes rouges, celui de nos pays, dans sa robe noire, à reflets violets et verts, tatouée de blanc et de fauve, a le même amour effréné de société en Europe, que son congénère dans toute l'étendue des États-Unis d'Amérique. Hors la saison des amours, où les couples se séparent et s'isolent, l'étourneau ne peut vivre qu'en troupes. Il me souvient avoir vu en automne un pauvre sansonnet, le plus vulgaire des étourneaux, échappé d'une cage où, dans la domesticité, il avait oublié, si jamais il les avait connus, l'idiome et les coutumes de sa race. Dédaigné, repoussé par elle, reçu à coups de bec dans ses tentatives pour se rapprocher des groupes de ses pareils, seul, et inconsolable d'être seul, il se posait, plaintif, sur la plus haute branche d'un orme à demi dépouillé de ses feuilles, et là, ne pouvant pousser l'appel sonore commun aux étourneaux, note claire qui s'entend de si loin, il répétait d'un ton monotone ce que lui avait enseigné sa maîtresse : *Nanette!* seul mot qu'il sût dire. Mais il avait beau crier *Nanette! Nanette!* hélas! Nanette ne venait pas, et les oiseaux s'écartaient à cet étrange cri. Il épuisa toute sa petite vie dans sa plainte uniforme et singulière, et le nom qui effarouchait le bocage ne fut plus entendu.

Écoutez Wilson peindre, en sa prose animée, les évolutions des étourneaux à ailes rouges, et vous reconnaîtrez les mouvements étourdis, violents, souvent inexplicables, des nôtres. Ce sont les mêmes nuées à formes variables, sauf l'éclair pourpre dont le soleil occidental a paré la couverture des ailes des *Sturnus prædatorius,* et qui jaillit à chaque tour et détour de leur capricieux vol :

« L'hiver, dit Wilson, cette saison que la plupart des oiseaux passent tristement à lutter contre le froid, contre la faim, ayant peine à défendre leur chétive existence, est, pour les ailes rouges, un perpétuel carnaval. Pour eux, la table est dressée sur les champs de blé, de riz, de sarrasin récoltés. Ils y trouvent à glaner les plus abondantes picorées, et, entre des repas toujours servis, emploient le temps en gymnastique aérienne et en vocalisations merveilleuses. Le chœur, formé par d'innombrables voix, s'entend de près d'une lieue de distance; il semblerait qu'ils s'efforcent de suppléer à l'absence de toutes les voix sonores de l'été, et cherchent à réveiller par leurs chants la nature assoupie dans ses langes d'hiver. Lorsqu'une brise folâtre enfle ou adoucit le flux incessant de leurs cadences sonores, c'est, à mon avis, un grand, un sublime concert.

» Quel plaisir encore de les voir tournoyer avant de se jucher pour la nuit! Souvent ils semblent chassés par un souffle d'orage qui fait incessamment varier la forme de l'immense nuée; parfois ils s'élèvent, comme d'un seul élan, avec un bruit semblable à celui du tonnerre, et le rouge éclair de ces innombrables ailes du plus brillant vermillon scintille à travers le sombre nuage. Puis, soudain, l'avalanche d'oiseaux au plumage noir, aux épaules écarlates, s'abat et couvre à la fois plusieurs bouquets d'arbres. »

Les observations de Wilson et d'Audubon sur le *Sturnus prædatorius* semblent un écho de celles que répètent tous les naturalistes de l'ancien continent lorsqu'ils parlent du *Sturnus vulgaris* :

« Il y a quelque chose de mystérieux dans la conduite de ces oiseaux, dit l'un d'eux, au moment où ils vont se retirer pour la nuit. On ne saurait décrire la variété, la complication de leurs évolutions à l'approche du crépuscule. La troupe se dispose en un immense triangle, lequel s'allonge soudain en forme de poire, se déploie en nappe, tourbillonne en ballon. » Pline l'Ancien, il y a dix-huit siècles, nommait cette manœuvre « un tourbillon roulant sur lui-même et dont chaque oiseau cherchait à gagner le centre, » tandis que les modernes naturalistes comparent la régularité et la rapidité des mouvements des étourneaux « à ceux des soldats à la parade. »

Dès que vient la saison des nids, en Europe comme en Amérique, ces prodigieuses volées d'oiseaux se divisent et se séparent en couples qui vont former leur établissement d'été. Les tendres soins des parents pour leur couvée ont frappé tous les observateurs. Wilson peint les alarmes du mâle qui s'élance en poussant des cris de détresse contre quelque être que ce soit qui ose approcher de son nid : « Alarmées par les pressantes clameurs qu'il pousse, attirées par son vol rapide, saccadé, effaré, des foules d'oiseaux de son espèce accourent à tire d'aile, planent alentour et mêlent leurs cris aux siens. »

Comme les étourneaux d'Europe, ceux d'Amérique compensent le tort qu'ils peuvent faire aux céréales dans l'arrière-saison par l'immense consommation qu'ils font, au printemps, des insectes destructeurs des récoltes, larves, chenilles et vers.

« J'ai suivi de l'œil plusieurs jours, dit l'auteur des *Promenades d'un naturaliste,* une paire d'étourneaux dont le nid était logé au creux d'un peuplier voisin. Toujours sur l'aile, ces oiseaux allaient et revenaient sans relâche durant treize ou quatorze heures : l'espace parcouru devait être grand, et mon calcul ne peut être qu'approximatif; mais je ne crois pas que ce couple fît moins de quinze à vingt lieues par jour. Cent cinquante becquées arrivaient quotidiennement aux petits oisillons. Ils étaient cinq, et, en supposant qu'un seul à la fois fût nourri, chacun d'eux recevait ses vingt-huit portions d'insectes par journée. »

Audubon a retrouvé les étourneaux sur toute l'étendue des États-Unis, depuis les Florides jusqu'au Labrador, au sein des montagnes Rocheuses, et dans les vastes plaines de l'Ouest, parcourues seulement par les marchands de fourrures.

« Les rives de la Colombie, les îles de la baie de Galveston, sont aussi abondamment pourvues de ces oiseaux, dit-il, que les bords herbeux des étangs et des *bayous* (petites criques) à l'intérieur du continent, où l'*Icterus Phœniceus* (c'est ainsi qu'il nomme le *Sturnus prædatorius*) niche, quelquefois à très-peu de distance des maisons. »

Les deux grands ornithologistes d'Amérique, si sur les noms ils ne sont pas d'accord, le sont dans leurs observations. Ils parlent également de l'amour de l'oiseau pour la localité où d'abord il a placé son nid et vers laquelle il revient toujours; et tous deux, en se plaignant des déprédations commises par les étourneaux sur les champs de maïs, s'accordent sur les services qu'ils rendent à l'agriculture en détruisant une immense quantité d'insectes.

Quand nous aurons ajouté qu'ancêtre du sansonnet de nos portières, le sansonnet des Césars, de Titus et de Do-

milien, répétait, Pline l'assure, en l'an 60, des mots grecs et latins, j'espère qu'on nous pardonnera d'avoir cité l'étourneau d'Europe aux modestes couleurs à propos de son brillant congénère d'Amérique. Si ce dernier brille par sa parure, le premier se recommande à l'attention par l'antiquité de sa renommée non moins que par ses services.

---

Un homme a-t-il acquis des biens en peu de temps, il passe dans la foule pour un sage dont la vie est réglée par de prudents efforts. Mais ces choses ne dépendent point des hommes. Dieu les dispense, lui qui tantôt élève l'un, tantôt abaisse l'autre, sous le niveau de sa main.

Pindare, *huitième Pythique.*

---

## LES CACHOTS DU SPIELBERG.

Le Spielberg et Silvio Pellico sont deux noms désormais inséparables. Sans la captivité de Pellico, le rocher de la Moravie serait resté ce qu'il est en effet, une prison d'État sombre et sévère, mais après tout semblable aux autres établissements du même genre. Les *Mie Prigioni* l'ont tiré tout à coup de son obscurité et lui ont fait un renom européen.

Cependant, si l'on veut des détails sur cette forteresse, où Silvio Pellico fut renfermé pendant huit ans et demi, ce n'est pas dans son livre qu'il faut les chercher. L'auteur de *Mie Prigioni* est sobre de descriptions : de même qu'il esquisse un portrait en quelques coups de crayon, — et ce portrait n'en reste pas moins gravé profondément dans la mémoire, — de même il ne consacre que quelques lignes pour nous faire connaître cette prison qui fut sa demeure et faillit devenir son tombeau. Les objets extérieurs n'occupent guère l'âme si élevée et si noble de Pellico; toutes ses pensées se portent au delà des murs de son cachot, vers ce monde invisible, ce monde des âmes pures où réside maintenant ce noble esprit qui, par sa patience dans le malheur, a bien mérité la félicité des justes.

Il faut donc combler la lacune volontaire de l'immortel petit livre de Pellico. Peu de voyageurs ont visité le Spielberg, car le gouvernement autrichien n'accorde pas facilement ces sortes d'autorisations; et puis, ceux qui obtiennent la permission d'y pénétrer ne se décident pas toujours, — surtout s'ils sont Allemands et s'ils ont quelque rapport avec l'Autriche, — à révéler au public ce qu'ils ont vu. Nous avons donc été heureux de découvrir une description du Spielberg faite par un de nos compatriotes, M. Remacle, inspecteur des prisons de France, publiée dans les *Mémoires de l'Académie du Gard* (Nîmes, in-8, année 1838-1839), et traduite en allemand dans le *Conversations-Blatt.*

Le gouverneur de la forteresse ne pouvait revenir de son étonnement que l'on eût accordé à un Français la permission de visiter ces affreux cachots, bien que ce Français fût chargé d'une mission officielle.

Rappelons d'abord que la forteresse du Spielberg, longtemps réputée imprenable, mais qui tomba au pouvoir des Français, vainqueurs à Austerlitz non loin de là, est située au couchant de la ville de Brünn, capitale de la Moravie, et s'élève sur un mamelon de 259 mètres de hauteur. Les prisonniers qu'elle renferme ordinairement sont les condamnés de l'archiduché d'Autriche, de la Moravie et de la Bohême, dont la peine va au delà de dix années.

La route que l'on suit d'habitude pour monter à la prison est du côté de la ville. A cent cinquante pas de la première porte se trouve un corps de garde qui fournit les sentinelles de la montagne; puis vient une enceinte de palissades et un second corps de garde. Par une montée assez roide, on parvient à un escalier muni d'une porte à ses deux extrémités; quand on a gravi la dernière marche, l'on a en face de soi la prison, à droite et à gauche un chemin de ronde, un poste, et le logement du directeur.

La prison contient des individus des deux sexes. Lorsque M. Remacle la visita, la population était de 375 individus, répartie en six quartiers, dont chacun se compose de dix cachots de grandeur inégale. Outre cela, il y a des bâtiments destinés aux infirmeries, aux magasins, aux ateliers. Le voyageur mesura un des plus petits cachots, pareil à celui où logea Silvio Pellico avant qu'on lui eût fait la grâce de le réunir à Maroncelli; il avait $4^m,50$ de largeur sur $6^m,50$ de profondeur. Voici quel en était l'ameublement : un lit de camp, avec une couverture de laine, un paillasson, quelques planches au pied du lit pour poser les effets, une cruche et une cuvette en bois. La fenêtre, élevée de 6 pieds au-dessus du sol, était garnie de forts barreaux de fer. Depuis que l'on a pris le parti de chauffer les cachots pendant une moitié de l'année, les cellules ont reçu chacune un poêle. C'est à Silvio Pellico, c'est à la profonde sympathie que le récit de ses souffrances a excitée dans toute l'Europe, que les prisonniers actuels du Spielberg doivent l'amélioration de leur sort. On sait combien était minime la portion de nourriture accordée journellement à chaque détenu, lors de la captivité de l'auteur de *Mie Prigioni.* Pendant la première année, Pellico souffrit tous les tourments de la faim. Le pauvre Oroboni, avec sa nature frêle et délicate, y succomba. Si du moins les aliments, mesurés avec tant de parcimonie, eussent été mangeables! mais leur odeur seule excitait le dégoût. Il y avait, entre autres, une préparation que les Allemands appellent *brenn-suppe,* consistant en une friture de farine et de lard. « C'était nauséabond, » dit Maroncelli, compagnon de Silvio Pellico. Au Spielberg, on en faisait tous les six mois une grande marmite, où l'on venait puiser chaque matin la quantité nécessaire. Ce pitoyable ragoût était ensuite délayé dans de l'eau bouillante. Maroncelli nous apprend que son ami ne pouvait avaler ce liquide *écœurant;* il mettait de côté les tranches de pain de seigle qui surnageaient, et les gardait pour son dîner après les avoir fait sécher au soleil. Depuis Pellico et Maroncelli, le régime alimentaire de la prison du Spielberg s'est, dit-on, amélioré. Les détenus reçoivent maintenant de la viande le dimanche et des légumes dans la semaine; leur ration de pain a été augmentée d'une demi-livre par jour. Mais, hélas! pourquoi les autres prisons de la monarchie autrichienne n'ont-elles pas eu aussi leur Silvio Pellico? Ces mesures d'humanité ont été restreintes exclusivement au Spielberg. « Dans la plupart des grandes prisons de l'Autriche, j'ai vu, dit M. Remacle, les prisonniers périr de consomption, faute d'une nourriture suffisante. »

C'est également grâce à Silvio Pellico que la peine du *carcere durissimo* a été abolie.

Il y avait autrefois au Spielberg deux catégories de prisonniers : les uns condamnés au *carcere durissimo,* les autres simplement au *carcere duro.* Les détenus de la première espèce étaient, chaque soir, après le travail, ramenés dans les horribles cachots qui se trouvent au rez-de-chaussée. Là, on les attachait, par un anneau de la ceinture qu'ils portaient autour du corps et qui était maintenue sous les aisselles, à une chaîne de fer qui pendait à une barre de même métal scellée dans le mur. Ils portaient des chaînes aux pieds; leurs mains étaient tenues à distance l'une de l'autre par une barre de fer. On pense si, dans cette position, ils pouvaient fermer l'œil! S'ils se plaignaient, s'ils poussaient des cris, le geôlier leur introduisait dans la bouche une poire d'angoisse remplie de

poivre qui s'infiltrait dans leur gosier par les petits trous dont elle était percée. A l'époque où M. Remacle inspecta le Spielberg, il existait encore deux prisonniers qui avaient subi ce genre de supplice, l'un pendant vingt ans, l'autre pendant dix-huit; l'un d'eux était complétement paralysé.

Les condamnés à la prison *dure* peuvent aussi être attachés à l'affreuse chaîne de fer dont nous venons de parler, mais seulement dans des cas exceptionnels, par exemple, lorsqu'ils se conduisent mal. C'est ce que le maître geôlier fit entendre à Silvio Pellico, quand celui-ci, le premier jour de sa captivité au Spielberg, demanda quel était l'usage de cette chaîne fixée à la muraille. « C'est pour vous, Monsieur, répondit Schiller, si vous faites le récalcitrant; si vous êtes raisonnable, on se contentera de vous passer une chaîne aux pieds. » Schiller ne se doutait pas encore à quel prisonnier doux et pacifique il avait affaire. Mais, ordinairement, subir le *carcere duro*, c'est, pour employer les paroles de Silvio Pellico, « faire un travail forcé, porter des fers aux pieds, dormir sur des planches nues, et manger une nourriture détestable. » Ce travail manuel des prisons devait être insipide pour des hommes tels que Maroncelli et Silvio, habitués à vivre de la vie intellectuelle : on les forçait à fendre du bois, à faire de la charpie, à tricoter des bas! Le chantre de Françoise de Rimini, à qui l'on refusait des livres et du papier, condamné à livrer chaque semaine deux paires de bas tricotés!... Au Japon, les ministres et les courtisans tombés en disgrâce sont déportés dans une île où ils doivent tisser les étoffes pour les vêtements du souverain; il est vrai que cela se passe au Japon!



Silvio Pellico. — Dessin de Chevignard.

Le *carcere durissimo* n'est rien auprès des cachots, portant le nom de l'empereur François Ier, qui s'étendent au fond d'un noir souterrain, au-dessous de la chambre de Maroncelli. Une triple porte en défend l'entrée, et pourtant on cite les noms de prisonniers qui se sont échappés de cette caverne, malgré la surveillance active que l'on exerce nuit et jour dans la forteresse. La nuit surtout ce ne sont que patrouilles, rondes, allées et venues de sentinelles, visites du directeur et des gardiens. Mais tout n'est pas fini : au-dessous de ces antres, on en voit d'autres, — pour les voir, il faut naturellement des flambeaux, — encore plus épouvantables, plus hideux. Ces cages de fer, que la barbarie du moyen âge avait inventées pour enfermer les criminels, on les retrouve au Spielberg, et il n'y a pas plus d'un siècle qu'on a cessé d'en faire usage. Figurez-vous une loge en bois formée de grosses poutres liées par des barres de fer, avec un petit trou pour passer les aliments que les gardiens, munis de lanternes, venaient apporter trois fois la semaine, et une ouverture plus large pour introduire le prisonnier, qui n'avait pas même la liberté de se mouvoir dans sa cage! Et ces loges étaient au nombre de trente-quatre! Au bout de quelques mois, le caveau avait dévoré sa victime.

Quel crime énorme Silvio Pellico avait-il donc commis pour être ainsi enterré vivant, durant les plus belles années de sa vie, dans la forteresse dont nous avons donné la description? On est encore à se le demander aujourd'hui. Tout au plus pouvait-on lui reprocher quelques paroles d'indignation contenue, quelques articles de journaux rédigés dans des vues libérales. Né en 1789, à Saluces, dans le Piémont, il avait senti dès son jeune âge un vif sentiment pour la poésie, que son père, d'abord directeur d'une filature de soie, puis chef de division au ministère de la guerre, à Turin, n'avait pas manqué de cultiver. Dans un séjour que l'enfant fit à Lyon, ses études se dirigèrent du côté de la littérature française, et l'Italie aurait compté un poëte de moins, si le nouvel emploi que son père venait d'obtenir à Milan ne l'eût rappelé dans cette dernière ville. La gloire et l'in-

fortune l'y attendaient. Lié avec Monti et Ugo Foscolo, il composa cette *Françoise de Rimini* qui fut représentée sur tous les théâtres d'Italie. Dans cette tragédie, comme dans les suivantes, il cherche à imiter la manière d'Alfieri : même simplicité dans l'action, même clarté, même limpidité dans le langage. La pièce est belle, mais froide. Le succès de cette tragédie popularisa le nom de Silvio Pellico. Recherché par la haute société de Milan, visité par tous les étrangers de distinction qui faisaient le voyage d'Italie, Mme de Staël, Byron, Brougham, Schlegel, etc., il eut l'idée de créer un journal, *le Conciliateur*, littéraire et politique à la fois. Le but du fondateur était, comme on l'a dit, la régénération de l'Italie par la pensée littéraire et scientifique ; mais le gouvernement autrichien supprima la feuille au bout d'un an, et ses rédacteurs furent mis en jugement. Arrêté le 13 octobre 1820, enfermé dans la prison Sainte-Marguerite à Milan, puis sous les plombs de Venise, et enfin condamné à quinze ans de fer au Spielberg, Silvio ne sortit de captivité qu'en 1830, le jour même où éclatait à Paris la révolution de juillet. C'est alors que parut son livre des *Prisons*. Ce qui fait de cet ouvrage un livre à part, c'est que l'auteur, loin de maudire ses bourreaux, leur accorde un généreux pardon, comme le Christ pardonnait à ceux qui le mirent à mort. On a dit de saint



Brünn et la forteresse du Spielberg. — Dessin de Grandsire.

Louis que jamais roi ne poussa plus loin la vertu ; on peut dire du prisonnier du Spielberg que peu de chrétiens ont porté plus loin la résignation aux volontés de Dieu. Une fois en liberté, Silvio Pellico se retira dans la ville de Turin, et c'est là qu'il est mort, au commencement de 1854.

---

## LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 174, 182, 206.

### XVII (suite). GRAND-PÈRE.

Six années s'écoulèrent ainsi; le terme des études approchait, et en même temps celui de la séparation. Mon *copain* n'en parlait jamais, mais il redoublait d'efforts; il voulait que son retour fût pour sa mère la fin de toutes les épreuves. Il fallait, pour cela, finir avec assez d'éclat pour qu'une carrière lui fût immédiatement ouverte; on lui en avait donné l'espoir, et afin de la mériter il ne descendait plus aux heures de récréation ; il prolongeait son travail jusqu'au milieu de la nuit, il le reprenait aux premiers rayons de l'aube.

Un jour pourtant il ne se leva point. On le chercha. Il n'avait pu quitter son lit où la fièvre le faisait grelotter. Le médecin avait déjà fait sa visite quotidienne, on ne l'envoya point chercher; on attendit, dans l'espoir qu'un peu de repos suffirait au malade; mais le soir il avait les joues empourprées, l'haleine ardente, les yeux étincelants; le lendemain il ne nous reconnaissait plus!

Les secours furent alors prodigués, mais inutilement. Le délire du Dauphin ne fit que grandir; il se croyait devant ses maîtres, il répétait à haute voix les leçons apprises. Par instant, la mémoire lui faisait faute, et alors on voyait tous ses traits se crisper; sa main tourmentait convulsivement son front, ses yeux prenaient une expression d'égarement fixe et douloureux; puis, par un effort de la volonté

qui semblait survivre en lui, il reconquérait le souvenir et reprenait sa récitation interrompue.

D'autres fois il se croyait soumis à quelque interrogatoire solennel qui allait décider de son sort; il répondait à des questions imaginaires, il expliquait tout haut les passages demandés, il les commentait avec une hésitation inquiète. Les camarades de classe venaient l'un après l'autre à son chevet et s'en retournaient le cœur serré en secouant la tête; tout espoir était visiblement perdu.

Moi, j'avais obtenu de ne le point quitter et je suivais les rapides progrès de cette agonie délirante. Bientôt les forces s'affaiblirent; le malade ne s'agitait plus; sa voix alanguie répétait confusément quelques vers de Virgile qu'il avait particulièrement aimé. On eût dit que tous les autres, poëtes, orateurs, historiens, avaient abandonné le mourant, et que le berger de Mantoue était seul resté, murmurant à son oreille quelques fragments de mélodie, comme une mère qui endort son enfant. Dans le flux et le reflux des vagues pensées qui traversaient cette agonie, chaque vers balbutié semblait une rapide allusion ou un fugitif souvenir. Tantôt quelque gracieux tableau de son enfance surgissait dans ce dernier rêve, et il répétait tout bas :

J'allais entrer dans ma douzième année; je pouvais
Déjà atteindre de mes mains les fragiles rameaux [1].

Puis un plus tendre souvenir succédait, une douce figure passait confusément devant ses paupières à demi closes, sa voix bégayante laissait tomber le passage si connu :

Commence, jeune enfant, à reconnaître ta mère en lui souriant [2].

Et comme je me penchais sur lui pour m'efforcer de lui imposer doucement silence, il reprenait d'un accent plus élevé :

Continuons en chantant; les chants abrégent la route [3].

Mais presque aussitôt, pris d'une subite défaillance, il refermait ses paupières appesanties, et sa voix mourait en bégayant l'adieu du poëte :

Assez; l'ombre est fatale à ceux qui chantent [4].

Ce furent les derniers mots que l'on put distinguer. Le malade tomba bientôt dans cette somnolence convulsive qui précède la séparation suprême; une nuit encore se passa, mais le lendemain le râle s'éteignit insensiblement, et quand le médecin arriva, tout était fini.

Le collége entier alla conduire le mort à sa dernière demeure. C'était la première fois que je voyais descendre dans la terre quelqu'un dont j'avais touché la main, que j'avais senti vivre comme moi. Tous les détails me sont encore présents. Le jour était clair et froid; les campagnes, récemment labourées et tachées de neige, avaient l'apparence d'un immense suaire noir semé de larmes blanches; les prêtres, qui marchaient en tête, chantaient les hymnes funèbres; entre chaque verset il y avait une pause, et l'on n'entendait que le bruit de nos pas sur la route gelée. Enfin nous arrivâmes au cimetière. Le cercueil fut déposé à côté de la fosse, et, tandis que les fossoyeurs se consultaient à voix basse, il y eut un assez long silence. Je regardais le trou sombre où le compagnon de mes études et de mes jeux allait disparaître; un petit oiseau saisi par le froid chantait plaintivement, à quelques pas, sur la branche dépouillée d'un saule pleureur. Aussi loin que mon regard pouvait s'étendre, il n'apercevait que des tombes à demi enfouies sous la neige ou des croix penchées auxquelles les glaçons pendaient comme des larmes! Jusqu'alors je m'étais tenu ferme; mais cet ensemble froid, triste et mort me donna le frisson; je sentis mon cœur se gonfler; je m'éloignai brusquement pour me mêler aux derniers rangs.

Le bruit du cercueil qui frôlait la fosse me fit retourner malgré moi; j'entendis la terre s'ébouler, je vis les porteurs retirer avec effort les cordes qui grinçaient sous la lourde bière; puis la voix des prêtres se fit entendre de nouveau, le dernier adieu fut adressé au mort, et les fossoyeurs commencèrent à rejeter sur lui la terre tandis que nous passions l'un après l'autre.

Au moment ou j'arrivai, on n'apercevait plus qu'un des bouts du cercueil; il se dressait du fond de la fosse, comme si le trépassé eût fait un effort, dans l'enveloppe de chêne, pour sortir de son lit funèbre. Je tressaillis, et dans mon trouble mon pied trébucha; j'aurais glissé dans la tombe encore entr'ouverte sans un bras qui me retint. C'était celui de notre excellent professeur.

— Prenez garde! dit-il avec une douce tristesse; c'est assez d'un, c'est trop!

Puis il se retourna vers le cercueil qui allait disparaître : il découvrit lentement sa chevelure blanche, et adressa à celui que nous ne devions plus revoir, dans la langue qu'il savait si bien, le salut des combattants du cirque à César :

— *Ceux qui doivent mourir te saluent* [1].

Les jours suivants furent tristes. Quand le Dauphin était là, bien peu y pensaient; mais depuis qu'il avait disparu tous les yeux semblaient le chercher. Sa seule place vide occupait plus que toutes les places remplies.

Moi surtout, je ne pouvais m'accoutumer à ce départ. Il fallut pour cela bien des jours; enfin le temps fit son office. Près d'un mois s'était écoulé : un nouveau venu avait remplacé l'absent, chacun s'était repris à ses habitudes, lorsqu'un jour, au milieu de la récréation qui suivait le dîner, un mot courut tout à coup de proche en proche, et, bien que prononcé à demi-voix, il nous arrêta comme un cri :

— La mère du Dauphin! la mère du Dauphin!

Tous les jeux furent suspendus; tous les regards s'étaient tournés du même côté.

La veuve traversait la cour, toujours vêtue de noir, mais plus pâle et plus courbée. Derrière elle marchait le garçon de salle portant ce qui pouvait lui rappeler son fils : des livres, un violon, quelques cahiers remplis de son écriture. La pauvre femme se retournait à chaque instant vers ces tristes richesses dans la crainte de les perdre encore. Arrivée près de nous, elle s'arrêta; son œil se promena dans nos rangs, comme si elle eût espéré y découvrir quelque trace plus vivante de son fils; elle semblait demander ce qui pouvait le lui mieux rappeler, chercher les endroits où il avait coutume de se tenir, ceux d'entre nous qu'il préférait. Un instant je crus qu'elle allait nous parler; elle avait fait un pas vers le groupe où je me trouvais, mais l'effort était sans doute trop grand; elle s'arrêta brusquement, rabattit son voile noir, et traversa la cour d'un pas hâté.

Nous la suivîmes des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu, puis nous nous regardâmes, et on se sépara sans rien dire.

Hélas! quelques années auparavant, nous l'avions tous vue passer là, tenant par la main l'enfant qu'elle n'avait sevré de son lait que pour l'allaiter de tendresse; nous l'avions vue revenir six fois pour jouir de ses triomphes. Mère trop confiante, elle avait livré au collége le fruit de ses douleurs et de ses veilles, les sacrifices de son passé, les récompenses de son avenir, et le collége ne lui rendait que quelques livres désormais sans maître avec l'adresse d'une tombe.

Ce souvenir, qui m'est revenu à propos du volume de Virgile que j'ai dû feuilleter pour mon petit-fils, m'a fait

(1) Alter ab undecimo tam me jam ceperat annus
Jam fragiles poteram a terra contingere ramos.
(2) Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.
(3) Cantantes licet usque (minus via lædat) eamus.
(4) Surgamus; solet esse gravis cantantibus umbra.

(1) Morituri te salutant.

faire un retour sur ma destinée. J'ai pensé que moi aussi j'aurais pu mourir au moment où finissaient les ennuis de l'apprentissage et où allait commencer la moisson. Les poëtes m'auraient sans doute envié de m'endormir ainsi, dès l'aurore, les mains pleines de fleurs et enseveli dans mes illusions de jeunesse, doux et splendide linceul! Mais moi, mon Dieu! qui ai toujours regardé ta création avec amour, je te sais gré de m'avoir laissé en jouir. Que d'autres soient amoureux de la mort, je te remercie de m'avoir donné la vie. Sois béni, toi qui m'as fait connaître les enivrements des jeunes années, les tremblements de la tentation et la joie sereine du devoir victorieux. Mourir à l'entrée de l'existence, c'est s'arrêter sur le seuil, le bâton de voyageur à la main. Les autres passent en chantant; ils parlent de grands fleuves, de cités merveilleuses, de riantes contrées, et nous, une main fatale nous tire en arrière; une voix nous dit : — Tu ne les verras pas. Moi, du moins, je les ai vus; j'ai lu tous les chants de l'épopée dont tant d'autres ne connaissent que la préface; j'ai poursuivi jusqu'au bout ma tâche humaine, en m'efforçant de braver tour à tour la pluie ou le soleil, et de ne pas m'oublier sous les doux abris : aussi je répète parfois tout bas, avec une humble fierté, ces vers d'un poëte contemporain, sur la destinée de l'homme :

Fermier d'un champ qu'à ferme il sait tenir,
Lassé, mais fort d'un travail salutaire,
Le laboureur rentre au toit solitaire :
Calme, il s'endort, voyant la nuit venir.

Et nous, songeons au jour qui va finir;
Nous, laboureurs, que Dieu mit sur la terre
Pour féconder cette moisson austère
Qui croît dans l'âme, et qu'on doit lui fournir.

Fendons du soc une ingrate nature;
Semons, semons la richesse future;
Loin du bon grain jetons l'herbe qui nuit.

O travailleurs! tandis que le jour dure,
Acquittons-nous d'une tâche si dure,
Pour bien dormir dans l'éternelle nuit (¹).

Est-il vrai que la tâche soit *si dure?* Ce laboureur dont parle le poëte n'y trouve-t-il donc que tourments et sueurs? N'a-t-il pas aussi la gaieté de l'aube, les repos du milieu du jour sous ses pommiers, le pain bis mangé au bout du sillon devant sa moisson jaunissante; et, à l'heure du retour, les chants des femmes mêlés aux rires des enfants? Si son toit est aujourd'hui solitaire comme le mien, il y reste les souvenirs de la jeunesse, sylphes riants dont la troupe invisible chante autour de son cœur. — Non, non, Dieu n'a pas fait la vie plus lourde que nous ne pouvons la porter. Il y a semé assez de douceur pour en faciliter les devoirs : aussi, quand nous paraîtrons devant lui, ne croyons pas qu'il suffise de répondre comme cet homme à qui l'on demandait ce qu'il avait fait pendant la terreur. — Rien; j'ai vécu.

*La suite à une autre livraison.*

(¹) Boulay-Paty, volume de Sonnets qui a obtenu un prix de l'Académie française.

## LES OLIVES D'OR.

Les annales particulières de quelques antiques familles de l'Amérique du Sud sont fécondes en récits de fortunes faites et défaites rapidement, mais surtout en anecdotes attestant les plus étranges prodigalités; en voici une dont nous trouvons le récit dans un grave historien.

Vers l'année 1720, dit le P. Velasco, me trouvant dans le Popayan, j'entendis raconter ce qui va suivre d'un homme fort riche, et qui avait cependant laissé après lui des enfants bien pauvres. Il avait donné une fête splendide : je ne sais si c'était à l'occasion de la première messe célébrée par l'un de ses fils, ou à la suite d'un mariage; mais ce qu'il y a de positif, c'est que parmi les plats innombrables dont sa table était surchargée, il y en avait un sur lequel on avait disposé des rameaux d'oliviers chargés de leurs feuilles et de leurs fruits; le tout d'or massif, et travaillé avec une merveilleuse perfection. L'un des convives de cette fête vraiment royale, le docteur don Juan Mosquera, respectable ecclésiastique, bien connu par sa vertu et par sa science, et qui me raconta le fait, ne put s'empêcher de réprouver intérieurement cette folle prodigalité; mais, comme les autres, il reçut en don plusieurs de ces fameuses olives; il les enveloppa soigneusement dans un papier, en inscrivant le nom du personnage de qui il les avait reçues et la date du jour où elles lui avaient été offertes; puis il les serra dans une écritoire. Vingt ans ne s'étaient pas écoulés que les enfants de ce prodigue s'en allaient quêtant secrètement des secours par la ville, auprès des principales familles de Popayan. L'un d'eux étant venu chez le docteur, celui-ci écouta sa requête, et lui dit qu'il n'avait point à lui offrir une sorte d'aumône, mais au contraire à lui faire une restitution; puis il tira les olives de l'écritoire et les lui mit dans la main (¹).

(¹) *Historia del reino de Quito en la America meridional;* escrita por el presbitero D. Juan de Velasco, nativo del mismo reino.

---

Il n'y a pas moins de grandeur à supporter de grands maux qu'à faire de grandes choses. TITE LIVE.

---

Celui qui peut demander un conseil est souvent supérieur à celui qui peut le donner. VON-KNEBEL.

---

## DE L'INSTRUCTION DU PEUPLE DES CAMPAGNES DANS LE WURTEMBERG.

Dans le Wurtemberg, la maison d'école est ordinairement l'édifice le plus confortable de chaque village; c'est quelquefois la seule maison remarquable par son élégance. Un instituteur primaire n'a pas un traitement moindre de 500 florins (1 075 francs), ce qui permet de choisir les maîtres parmi les citoyens éclairés et de leur assurer une vie digne et exempte de privations.

L'instruction est *obligatoire* jusqu'à quatorze ans. Une commission de notables surveille rigoureusement l'assiduité des élèves : ce sont les parents qui répondent, pécuniairement, de l'inexactitude de leurs enfants. Lors de la conscription, on s'assure des connaissances acquises par chaque conscrit, et les parents sont encore responsables, de la même manière, lorsque leur enfant ne sait pas écrire correctement : aussi n'est-il pas un paysan, pas une fille de basse-cour ou d'auberge, qui ne sache parfaitement lire, écrire et calculer. Le vêtement des femmes, quoique simple et propre, révèle souvent la pauvreté : leur régime est d'une sobriété qui peut être qualifiée d'excessive privation : mais toutes ont la même instruction, et leur intelligence a un développement parfaitement conforme à cette instruction excellente, au moins dans la basse Souabe.

L'éducation, d'ailleurs, paraît être aussi parfaite que l'instruction primaire. L'amour du peuple, le zèle philanthropique le plus chaleureux et le plus désintéressé, semblent diriger toutes les actions des classes riches de ce pays; en aucun autre, on ne trouve l'amour du prochain aussi généralement pratiqué avec une bienveillance, une affabilité et une simplicité franche et ouverte qui en centuplent le prix. Nulle part aussi les classes laborieuses ne sont plus respectueuses, plus serviables et plus empressées; elles ont d'ailleurs une adresse et une agilité peu communes dans les

classes rurales françaises. On assure, en outre, que la moralité est beaucoup plus sévère que dans plusieurs autres parties de l'Allemagne. Enfin, la piété, chez les Wurtembergeois, est douce et tolérante, mais sincère et générale.

Le gouvernement contribue puissamment à ce résultat par la sévérité inexorable avec laquelle il surveille l'intégrité des fonctionnaires et des magistrats, et par des lois qui punissent les grossières et abrutissantes habitudes des hommes incultes. Ainsi il est défendu de jurer dans toute l'étendue du royaume, et rien n'est plus extraordinaire que le contraste que cette seule défense occasionne dans les mœurs des postillons, rouliers, etc., quand on compare ceux des Wurtembergeois, toujours respectueux et doux, avec ceux de France, par exemple, presque toujours grossiers et brutaux.

Les animaux sont traités avec douceur et sollicitude. Les instruments agricoles sont généralement très-bons, notamment la charrue et le chariot; les travaux s'exécutent avec intelligence, méthode et célérité; beaucoup de serviteurs comprennent et raisonnent juste leurs opérations.

C'est à l'instruction primaire que l'on doit ces développements intellectuels et moraux de la classe laborieuse [1].

## PYRAME ET THISBÉ,

### PAYSAGE HISTORIQUE PAR N. POUSSIN.

Dans une lettre datée de l'an 1651, et écrite à son ami Jacques Stella, peintre lyonnais, Poussin décrit lui-même cette belle composition :

« J'ai fait, écrit-il, pour le chevalier del Pozzo, un grand paysage dans lequel j'ai essayé de présenter une tempête sur terre, imitant le mieux que j'ai pu l'effet d'un vent impétueux, d'un air rempli d'obscurité, de pluie, d'éclairs, de foudres qui tombent en plusieurs endroits, non sans y faire du désordre.



Un Paysage historique : Pyrame et Thisbé, par Nicolas Poussin.

» Toutes les figures qu'on y voit jouent leur personnage suivant le temps qu'il fait. Les uns fuient au travers de la poussière et suivent le vent qui les emporte. D'autres, au contraire, vont contre le vent et marchent avec peine, mettant leurs mains devant leurs yeux. D'un côté, un berger court et abandonne son troupeau, voyant un lion qui, après avoir mis par terre certains bouviers, en attaque d'autres dont les uns se défendent et les autres piquent leurs bœufs et tâchent de se sauver.

» Dans ce désordre, la poussière s'élève par gros tourbillons; un chien, assez éloigné, aboie et se hérisse le poil, sans oser approcher : sur le devant du tableau, on voit Pyrame mort et étendu par terre, et, auprès de lui, Thisbé qui s'abandonne à sa douleur. »

Ce tableau passa de la galerie du commandeur del Pozzo, protecteur du Poussin, dans celle de M. Morris, esquire, à Londres.

Il fait aujourd'hui partie de la galerie du comte d'Ashburnham.

Il a 2 mètres de haut sur $2^{m}$,70 de large.

Le cabinet des estampes de Paris possède une magnifique gravure de ce tableau exécutée par Jos. Goupy. Chatelin, Vivans et quelques autres l'ont aussi gravé.

Le Poussin a exécuté un autre tableau de Pyrame et Thisbé, d'une surface de 1 mètre sur 60 centimètres. Il appartient à Benjamin West, esquire, et fut payé 180 livres en 1820.

Dans cet autre tableau, l'épisode de Pyrame et Thisbé est encadré par un effet de clair de lune d'un grand caractère et dont l'impression est saisissante.

(1) *L'Agriculture allemande*, par Royer, inspecteur de l'agriculture. Imprimerie royale, 1847.

## FRUITS ET FEUILLAGES.

Voy., sur les tableaux de fleurs, la Table des vingt premières années.



Dessin et gravure de Linton.

M. Linton, l'un des plus habiles graveurs sur bois de notre temps, donne, dans la planche que nous publions, une preuve nouvelle de la remarquable flexibilité de son burin. Il ne faut chercher ici aucun effort d'invention, aucun mérite de composition. Ce n'est point un tableau que l'artiste a eu la prétention de faire, c'est l'étude de quelques fruits : noisettes dans leur verte enveloppe, prunes veloutées où se jouent la lumière et l'ombre, mûres qui brillent comme des pierreries à facettes; l'art est tout entier dans l'exécution. Pour peu que l'on regarde avec attention, par exemple, le groupe de fruits qui fait le centre du dessin, on admirera avec quelle légèreté, quelle liberté de travail, quelle insouciance des procédés habituels et des routines du métier, M. Linton a su faire naître sous sa pointe d'acier cette transparence si délicate des contours, ce modelé si fin et si vrai. Plus d'une planche sur bois, dont l'effet brillant séduit et étonne à première vue, témoigne en réalité beaucoup moins que ce simple croquis des notables progrès accomplis par la gravure sur bois, depuis vingt ans, en France et en Angleterre.

---

## CE QUI SOUTIENT.

NOUVELLE.

Au mois d'août dernier, deux amis étaient venus chercher aux bords de la mer, dans une petite bourgade de

Picardie, ce qu'on ne trouve pas à Paris, quelque besoin qu'on en éprouve, l'air pur et frais, le calme, l'affranchissement des affaires, la libre possession du temps. Ils jouissaient avec délices de la beauté du ciel, du merveilleux spectacle de la mer, du charme de la verdure, du mystérieux silence de la campagne. C'était, chaque matin et chaque soir, de nouvelles promenades, de longues excursions sur les falaises, sur la plage, vers les villages des environs : leur incessante communion avec la nature leur rendait une bienfaisante énergie et comme le principe d'une nouvelle existence.

Un jour, prêts à traverser la rue principale de l'endroit, ils furent arrêtés par le passage d'un convoi funèbre; en tête marchait le curé accompagné d'un chantre qui psalmodiait avec lui les prières; six hommes, aidés d'une courroie passant sur l'épaule de chacun d'eux, portaient la bière, couverte d'un drap blanc. Ce dernier service rendu à l'homme par son semblable a un sens touchant et cause une émotion; dans les grandes villes, le corps du mort, transporté sur un corbillard, ressemble trop à un fardeau confié à la vigueur des chevaux; la vanité trouve le moyen d'aggraver encore la tristesse de ce voyage suprême en y mêlant les misères des catafalques, des armoiries, des chiffres, des caparaçons : l'orgueil humain assis sur un cercueil, quelle dérision!

A une certaine distance marchaient, un à un, les parents, les amis du défunt, tous dans une contenance triste, vêtus convenablement, la tête découverte, et observant un profond silence; un peu après eux s'avançait une file de femmes habillées de manteaux noirs, la tête couverte de capuchons ou de voiles noirs : dans ces villages, on ne connaît pas les prétendues convenances qui enlèvent aux femmes la consolation de rendre les derniers devoirs à ceux qu'elles ont aimés, elles qui savent si bien aimer et dont le cœur contient tant de larmes! Le cortége se dirigeait lentement vers l'église, au bruit de la cloche sonnant à la volée; il était déjà entré sous la nef que nos deux amis le suivaient encore du regard. Ce qu'ils venaient de voir devint l'objet de leur entretien, et la conversation en garda longtemps une teinte mélancolique. Ils étaient depuis une heure assis sur un tertre d'où l'on domine une vaste étendue de mer, lorsqu'ils virent le curé se diriger vers eux; ils se levèrent pour aller à sa rencontre. Plusieurs fois déjà ils l'avaient abordé dans leurs promenades et s'étaient plu à causer avec lui. C'était un homme simple, bienveillant, éclairé, estimé pour son zèle discret, aimé pour ses bonnes œuvres, toujours présent et actif là où il y avait des peines à consoler, des malheureux à soulager, des dissidences à concilier; vrai curé de campagne, en un mot, respecté de ceux-là mêmes, et ils sont nombreux, qui ne vont pas à l'église le dimanche.

Le bon prêtre salua le premier les deux Parisiens, et s'arrêta près d'eux : il les avait vus sur le passage de l'enterrement. Cette cérémonie lui avait causé à lui-même une impression qu'il ne ressentait pas ordinairement en pareille circonstance : les forces humaines ne suffiraient pas à l'exercice du sacerdoce si le prêtre s'attendrissait également à chaque acte de ses fonctions; sans rester indifférent devant aucune peine, il doit conserver la fermeté de son cœur pour porter le remède sur le mal, pour mettre le baume sur la plaie, sans se laisser maîtriser par les chagrins dont il est le témoin obligé. Celui-ci avait gardé, entre la faiblesse et la dureté, la juste mesure qui est nécessaire au médecin de l'âme autant qu'à celui du corps. Comme aux premières paroles qui s'échangèrent il remarqua l'effet qu'avait produit sur les gens de la ville le spectacle d'un enterrement de campagne, il fixa la conversation sur ce sujet. « La tombe qui vient de se fermer, dit-il à ses interlocuteurs, est celle d'un homme dont l'existence peut vous intéresser, et dont la destinée donne un bon enseignement. J'aime à en parler; si vous n'êtes pas pressés de rentrer à votre logis, asseyons-nous au bord de la falaise : je vous ferai un récit abrégé, en face de la mer, image de l'éternité, et aux dernières lueurs du soleil couchant qui termine une journée de mauvais temps comme une belle mort couronne une vie tourmentée. Ce que je vous conterai, je le sais en partie pour en avoir été témoin : le reste m'a été appris par la personne qui en était le mieux informée.

» Vous me permettrez de ne donner au défunt que le nom de Jacques; il aimait à se faire appeler ainsi; peut-être, en n'entendant que son prénom, oubliait-il quelque chose des malheurs ou des torts de sa famille. Jacques était fils d'un riche négociant; il avait été élevé comme le sont, dit-on, bien souvent, dans les grandes villes, les enfants nés de parents opulents. Il avait fait ses études au collége, études dont on lui avait adouci les difficultés et les ennuis en le soumettant seulement à l'externat et en lui donnant des précepteurs et répétiteurs d'une complaisance plus éprouvée que leur savoir. La fortune qu'il espérait le dispensait du soin de choisir de bonne heure un état, et son père ne le pressait point de prendre un parti. Après lui avoir fait apprendre au collége ce qu'il en faut pour ne point avoir à rougir de son ignorance, on s'occupa de lui donner des leçons d'agrément : cette seconde éducation plut davantage aux parents, parce que les résultats flattaient leur vanité. Jacques chantait agréablement, s'accompagnait sur le piano; il dessinait avec facilité, peignait de jolies aquarelles, et tournait bien les couplets ou les petites pièces de vers : ces talents, joints à de l'esprit naturel, à la lecture des romans du jour, et à la connaissance des pièces de théâtre en vogue, lui attiraient des succès dans le monde. Sa vie d'alors, que je lui ai entendu souvent déplorer, se composait de mille riens qui consumaient ses journées de la manière la plus inutile : c'étaient plusieurs toilettes chaque jour, des courses à cheval, des déjeuners et des dîners avec des amis, des visites sans autre but que d'amuser l'oisiveté par des causeries futiles ou par la médisance. Les soirées étaient consacrées aux spectacles, aux bals, aux cercles où l'on joue. Au milieu de tout cela, rien de sérieux, point de pensées élevées, aucune action utile. On m'assure, vous savez mieux que moi ce qui en est, Messieurs, qu'une foule de familles donnent aux enfants cette éducation molle, qui énerve le corps, appauvrit l'intelligence, menace de dessécher le cœur, ôte aux caractères toute leur énergie, et prépare des générations qui ne fourniront ni beaucoup de citoyens pour ce monde, ni beaucoup de chrétiens pour l'autre. On ne revient guère à la nature et à Dieu que par le malheur; mais combien succombent en chemin!

» Ce sujet m'occupe et m'afflige : pardonnez-moi de m'y être arrêté. Jacques passa dans ce qu'on appelle les plaisirs les plus belles années de sa jeunesse; rien ne contrariait ses goûts, et ceux qui devaient le guider, l'éclairer et le reprendre, ne paraissaient songer qu'à satisfaire toutes ses fantaisies. Heureusement sa mère lui avait donné, dans sa première enfance, des principes religieux; son père lui offrait l'exemple d'une rigoureuse probité : c'est ce qui le sauva; sa légèreté du moins fut préservée de la corruption.

» Son père lui proposa de l'associer à ses affaires; mais le commerce ne lui plaisant pas, il déclinait des offres qui auraient pu être des ordres et qui n'étaient pas même des prières. Il éludait aussi les explications sur des insinuations relatives au mariage : il aimait trop l'indépendance de la vie de garçon pour se fixer par les liens d'un ménage, et il avait assez de conscience pour ne vouloir contracter un grave engagement qu'avec la ferme résolution de le tenir dans toute son étendue. Il vivait donc au jour le jour, sans

souci et sans prévoyance, comme si les temps heureux devaient toujours durer. C'était l'aveugle arrivé en chantant au bord du précipice.

» De fausses spéculations dérangèrent la fortune de son père; la perte de deux navires, la banqueroute d'un de ses correspondants, et la mauvaise foi d'un débiteur qui s'était enfui emportant des sommes considérables, déterminèrent une ruine complète. Il essaya d'abord de cacher sa situation; obligé bientôt de l'avouer, il abandonna loyalement à ses créanciers tout ce qu'il possédait : un arrangement honorable lui fut accordé; mais le coup qu'il avait reçu était trop violent; une attaque d'apoplexie l'emporta en trois jours.

» Resté seul (sa mère était morte depuis quelques années), la position désespérée de Jacques le trouva d'abord sans courage. En homme qui n'a pas encore été éprouvé, il chercha ses forces ailleurs qu'en lui-même. La perte de son père l'affligea profondément, car il était bon fils, quoique enfant gâté, et jeune homme étourdi et dissipé. Les soins de son existence et de ses affaires l'arrachèrent forcément à sa douleur, mais pour le jeter dans un profond abattement. Dans les premières nécessités d'une situation extrême, il recourut à ses amis de plaisir : les uns lui tournèrent brusquement le dos, avec tout le cynisme des égoïstes consommés; les autres crurent se montrer délicats en ne témoignant que de la froideur; les plus sensibles allèrent jusqu'aux protestations banales qu'on ne fait que parce qu'on sait d'avance qu'elles n'obligent à rien. Jacques, après quelques jours d'étonnement et de désillusion, se réfugia dans le mépris des autres et dans le dépit contre lui-même. Ces mauvais sentiments n'étaient pas de nature à l'aider ni à le consoler : il trouva quelque adoucissement dans le souvenir de l'estime qui avait toujours entouré son père, et il pensait que cette bonne renommée serait pour lui-même une puissance. Ici encore il devait subir un mécompte : des intérêts lésés, de vieilles jalousies, cherchèrent à ternir le passé; on voulut voir des fautes sous les malheurs; et comme aux yeux de bien des gens un homme tombé a toujours tort, les mauvais bruits rencontrèrent des échos. Jacques s'aperçut bientôt que l'opinion publique n'était plus aussi favorable à son nom et à ses infortunes; il s'indigna de cette injustice; contre elle il s'arma de son orgueil de fils : ce que valait l'honneur de son père, il le savait, lui, et c'était assez pour le défendre contre les erreurs ou les méchancetés.

» En même temps qu'il avait à soutenir de telles luttes morales, il lui fallut en ouvrir d'autres pour faire face aux besoins de l'existence matérielle. Ses anciens compagnons n'étaient pas venus à son aide; il n'hésita point à compter sur plus de sympathie de la part d'hommes graves, de négociants qu'il avait vus en relations fréquentes et presque intimes avec son père : il reçut d'eux des paroles d'intérêt; mais quant à une assistance efficace, l'un prétextait des embarras d'argent, l'autre regrettait d'avoir tous ses capitaux engagés; celui-ci le détournait de la voie périlleuse du commerce, celui-là se permettait des allusions qui pouvaient ressembler à des railleries ou à des reproches.

» Jacques fut vivement affecté; mais le découragement ne le gagna point. Abandonné par ceux en qui son espoir s'était placé, il sentit que c'était en lui-même qu'il devait puiser ses premières ressources. Un matin, tandis qu'il pensait tristement au temps perdu, il reçut à la fois deux lettres bien différentes l'une de l'autre. La première venait de son oncle, vieillard obligeant, mais retiré du monde, et par conséquent peu en crédit auprès des puissants du jour : l'influence passe si vite en d'autres mains! Il lui annonçait qu'il avait échoué dans une démarche qu'il avait faite pour lui obtenir une place de douze cents francs; il exprimait des regrets, témoignait l'espérance de mieux réussir une autre fois, etc.; phrases qui ont pour but autant de décharger celui qui les écrit que de consoler celui à qui on les adresse. La seconde lettre lui était envoyée par M. Borlon, notaire de sa famille, qui le priait de venir le trouver le lendemain matin. Jacques serra en soupirant le billet de son oncle, et reçut sans émotion celui du notaire, car il commençait à ne plus attendre d'heureuses nouvelles.

» — Mon cher monsieur Jacques, lui dit M. Borlon dès qu'il fut entré dans l'étude, j'ai une proposition à vous faire. Elle vous surprendrait peut-être si vous ne connaissiez pas bien mes anciens rapports avec votre bon père, et si vous n'aviez pas eu occasion aussi de savoir tout l'intérêt que je vous porte. Vous vous souvenez sans doute d'avoir rencontré chez moi M^lle^ Hortense, jeune orpheline dont la tutelle m'avait été confiée; vous l'avez vue aussi dans plusieurs autres maisons; vous avez remarqué son esprit, sa grâce, sa simplicité, sa modestie : emporté par le tourbillon du monde, et plus disposé à rechercher les qualités brillantes que les qualités solides, vous n'avez pas fait longtemps attention à une personne qui, loin de chercher à produire de l'effet, s'est toujours effacée et n'a pu être appréciée que par des hommes plus sérieux que vous ne l'étiez alors. De quelques mots qui lui étaient échappés, j'avais cru pouvoir induire que vous aviez fait impression sur elle. Mais vous étiez un élégant fort répandu, fort à la mode, le fils unique de parents très-riches : aussi ses rêves, quand elle pensait à vous, n'avaient-ils pas la précision d'un désir, encore moins d'une espérance qu'elle s'avouât à elle-même. Au caractère que je lui connais, je ne crois pas que vos malheurs aient changé ses sentiments pour vous. Sa majorité m'a ôté mon pouvoir de tuteur; mais je suis persuadé qu'il ne me serait pas difficile de la décider à partager avec vous son petit revenu en vous donnant sa main. Si vous croyez qu'une aussi excellente personne puisse devenir pour vous une compagne qui vous rende du bonheur, je me charge de présenter votre demande, et j'oserais presque vous promettre le succès.

» Jacques, fortement ému, resta quelque temps sans pouvoir répondre : il comprenait à qui sa reconnaissance devait s'adresser; il éprouvait une sorte de confusion qui tenait du repentir; il s'accusait de n'avoir pas distingué Hortense de la foule des jeunes filles insignifiantes ou coquettes qui garnissent les salons. Enfin, quand il eut retrouvé du calme et de la voix, il dit à M. Borlon qu'il se sentait peu digne de l'honneur qu'il lui faisait; que sa situation lui interdisait de rechercher aucun établissement; mais que si M^lle^ Hortense consentait à excuser le passé et à supporter momentanément le fardeau de la mauvaise fortune, il serait heureux de lui consacrer toute son affection, et qu'il devrait à son bonheur l'énergie qui le sortirait des embarras de sa position.

» M. Borlon ayant réussi dans sa double mission, le mariage fut bientôt décidé et promptement conclu. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'y eut point de fête et que la noce fut célébrée sans bruit : elle reçut des circonstances une sorte de solennité triste qui n'enlevait rien à la douceur des perspectives qu'une pareille journée ouvre sur l'avenir. Le jeune ménage s'établit dans un petit appartement de trois pièces meublées convenablement, c'est-à-dire avec une extrême simplicité. Grâce à un ordre parfait, à une économie bien entendue, les deux époux pouvaient vivre, sans luxe il est vrai, mais aussi sans ressentir les atteintes de la gêne : c'est beaucoup dans une grande ville. Les difficultés s'accrurent après la naissance d'un enfant; Jacques et Hortense s'aimaient tant qu'ils ne s'apercevaient pas de ce qui manquait à leur bien-être matériel. La tendresse que Jacques lisait dans les regards de sa femme, et les caresses de son fils au berceau, lui remplissaient le cœur

d'une émotion inexprimable. L'appui des amitiés lui avait manqué, ainsi que celui de l'opinion publique, et maintenant le sentiment de la famille lui offrait son délicieux soutien. » *La suite à une autre livraison.*

---

## SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN ESPAGNE.

Suite. — Voy. p. 195.

A San-Felipe s'arrête la route carrossable : il fallait changer d'allure et de mode de transport. Je fis donc marché avec un muletier qui, moyennant un prix raisonnable, s'engagea à me fournir un cheval et à m'accompagner jusqu'à Alicante. Nous partîmes dès le lendemain. Je montais un petit cheval blanc de montagne, d'une force et d'une ardeur extraordinaires, toujours disposé à galoper, qui, après trois jours de marche assez fatigante, par un soleil dévorant, avait encore assez d'entrain de reste pour aller chercher querelle à tous les mulets qu'il rencontrait en chemin, et qui, si je l'eusse laissé faire, n'eut pas mieux demandé que de les mordre et d'entamer avec eux un combat à coups de pieds dont j'aurais fort bien pu recevoir les éclaboussures. Le voyage se fit sans incidents particuliers Le premier jour, nous cheminâmes, en quittant San-Felipe, à travers un terrain assez tourmenté, dans un lit de ravins à sec tout peuplés de magnifiques lauriers roses. Le lendemain, après avoir déjeuné à Alcoy, petite ville fort industrieuse, où l'on compte de nombreuses fabriques de drap et de papier, nous arrivâmes sur un plateau qui domine cette contrée montagneuse, et où le sol, presque entièrement formé de craie, est tellement blanc, qu'en dépit de lunettes bleues dont j'avais eu soin de me munir, j'avais, le soir, les yeux tout rouges et tout gonflés de la fatigue produite par la réverbération des rayons du soleil sur cette terre presque aussi blanche que la neige.




Vue d'Alicante. — Dessin de Rouargue.

J'eus bientôt un spectacle vraiment singulier. La route, qui de Valence à Alicante n'est jamais très-éloignée de la mer, s'en rapproche tellement à quelques lieues de Xixona, qu'on l'aperçoit tout à coup à travers un des déchirements de la montagne. Cette mer, d'un bleu d'ardoise rendu encore plus foncé par le contraste de la blancheur des terrains, aperçue à travers une sorte de ravine creusée par la pluie dans des terrains argileux, présentait tellement l'aspect d'une surface solide, que je ne me résignai à croire que je voyais la Méditerranée que sur les affirmations réitérées de mon guide, et surtout par l'impossibilité de m'expliquer autrement en quoi pouvait consister cette vaste surface d'acier poli que j'avais devant moi ; mais il est certain qu'au temps des Mille et une nuits je ne me serais pas rendu si facilement.

La ville de Xixona, qui se trouve à peu de distance du lieu qui m'offrit ce singulier spectacle, est située comme un nid d'aigle au milieu de montagnes arides et tourmentées, dont la patience du génie valencien a su faire un jardin florissant. Partout aux environs l'industrieux paysan a réussi à soutenir et à faire courir sur le flanc de la montagne des eaux retenues dans un lit artificiel formé de pierres sèches et soigneusement gazonné. Aussi, partout où circulent ces canaux fertilisants, est-on ravi de voir, sur des pentes que l'homme a peine à gravir, pousser et fleurir

le caroubier, le figuier, l'abricotier, l'amandier surtout, principale richesse du pays, avec lequel les habitants fabriquent une sorte de nougat véritablement digne de sa renommée, et connu dans toute l'Espagne sous le nom de *turron* de Xixona.

De cette ville jusqu'à Alicante, la route suit une pente continue, et débouche enfin sur une vaste plaine dans l'angle de laquelle est située cette ville chère aux gourmets pour son vin si généreux et si doux. Après avoir congédié mon muletier et son petit cheval blanc, mon premier soin fut de me faire conduire à une maison de bains, afin de dissoudre par une immersion d'une grande heure toute la poussière coagulée dans ma barbe et mes cheveux pendant un voyage de trois jours, à travers des plateaux et des montagnes où le moindre souffle de vent soulevait des tourbillons de poussière.

Alicante est une assez jolie ville, animée par un commerce assez actif, et qui le serait bien davantage si des routes meilleures rendaient plus facile le transport des denrées de l'intérieur. Les bateaux à vapeur, alors récemment établis, et qui mettent ce port en relation, d'une part avec toute la côte sud jusqu'à Cadix, et de l'autre avec Barcelone, Port-Vendres et Marseille, avaient déjà exercé une heureuse influence ; mais le manque de communications intérieures est le fléau et l'obstacle capital à tous les développements de la richesse indigène. Presque partout on en est encore au transport à dos de mule, mode qui gaspille en pure perte les neuf dixièmes environ de la force utile des animaux qu'on emploie. Aussi les chemins de fer, qui ont accompli dans toute l'Europe une si grande révolution économique, et dont on commence à peine à s'occuper en Espagne, sont-ils destinés à opérer dans ce pays, si favorisé de la nature et si négligé par les hommes, une transformation dont rien ne peut donner l'idée. Ce ne sera pas un changement du moins au plus, mais de rien à tout.




Costume des femmes de Xixona et d'Alicante. — Dessin de Rouargue.

Du reste, n'ayant rien de particulièrement intéressant à étudier à Alicante, je n'y restai que le temps de prendre quelque repos et de faire mes dispositions pour aller à Carthagène par Orihuela et Murcie. D'après les conseils qui me furent donnés, je pris une espèce de voiture pour gagner cette dernière ville, où les occasions, m'assurait-on, ne pouvaient me manquer pour Carthagène.

*La suite à une autre livraison*

## LA FERME DE LA VALLÉE.

Suite. — Voy. p. 201.

Que faire? cette question me hantait le jour, me réveillait la nuit. Le monde m'amusait peu, mon oisiveté m'était à charge; j'en venais à regretter mon bureau et l'emploi forcé de mes journées, lorsqu'une visite de quelques jours aux environs de Paris fixa tout à coup mes incertitudes.

Mon ami le fabricant m'avait conduit chez un très-riche propriétaire avec lequel il était en relations. Je vis là une maison princière, un luxe éblouissant, un parc splendide, aux vues superbes habilement ménagées, des serres royales, enfin tout ce que peuvent donner des millions, merveilles admirées par les visiteurs, et qu'aux yeux de ceux qui les possèdent l'habitude flétrit si vite. La maîtresse de ce palais en faisait les honneurs avec affabilité et distinction. En visitant les appartements, le parc, les serres, partout j'eus lieu d'admirer l'ordre, le goût, la magnificence qui présidaient aux moindres détails. Enfin, après m'avoir fait parcourir, à ce qu'il me semblait, tout ce qu'il y avait à voir, notre aimable cicérone nous dirigea vers un joli chalet. « Je veux vous montrer mes favorites, nous dit-elle ; je suis fière de leur beauté. »

Un escalier rustique s'ouvrait dans une galerie qui, à hauteur d'homme, faisait le tour de l'intérieur de l'étable, et d'où l'on pouvait surveiller de superbes vaches grises, café au lait, brunes, grivelées. Le plancher d'asphalte, incliné vers une rigole, se maintenait singulièrement propre et sec; mais je compris, à la disposition des canaux qui l'entouraient, que pas une goutte des liquides fécondants ne s'égarait; réunis par le large tuyau qui traversait la muraille, ils étaient portés au-dessous des fumiers. Pour examiner tout de plus près, j'étais descendu du corridor de surveillance avec la maîtresse du logis, qui se prêtait obligeamment à ma curiosité. Elle s'approcha familièrement des puissants animaux couchés sur leur litière dorée, où ils ruminaient en paix; et, pour nous faire mieux juger de leurs formes et de leur taille, elle les fit lever. Posant sa jolie petite main gantée sur une de ces larges croupes à reflets de velours : « Allons, la Brune, courage! » disait-elle; puis, quand la colossale bête commença à s'agiter, comprenant à demi, et se soulevant sur ses genoux repliés, notre hôtesse passa à une autre à beau manteau d'un gris foncé et comme argenté sur les bords; lui donnant de petites tapes affectueuses : « Debout, debout! Grisette, répétait-elle; c'est aujourd'hui que nous allons aux champs! Allons donc, pas de paresse!... Depuis dix ans, ajouta-t-elle, se retournant vers nous, cette bonne bête nous donne chaque jour vingt-huit pintes de lait, et elle porte maintenant son onzième veau. »

Le contraste qu'offrait l'élégante figure de cette belle dame toute couverte de dentelles et de soie avec les vaches colossales qu'elle chatouillait du bout de sa marquise richement frangée, ou qu'elle carressait de ses doigts délicats, me charmait; je voulus me faire valoir aux yeux de cette gracieuse personne, et, avec l'audacieuse ignorance d'un Parisien fier de prendre journellement dans les gazettes ses degrés en toute science, j'entremêlai de phrases sur l'agriculture les compliments que j'étais pressé de débiter; et, convaincu que des vaches aussi bien soignées devaient venir en droite ligne de Durham, je m'étendis sur la supériorité des races anglaises, que les concours de Poissy mettent toujours en avant.

La physionomie de la dame du logis conserva le même sourire bienveillant; mais elle fit un léger mouvement de tête, laissa tomber sur moi un regard de surprise, et je compris que je venais de faire quelque bévue. Répondant peu après à un interlocuteur moins novice, notre hôtesse avoua qu'elle préférait à toutes autres les vaches de Schwitz, et que les animaux issus des races croisées normande et schwitz lui semblaient présenter les plus belles formes et donner les meilleurs produits.

« La race de Durham, poursuivit-elle, est, avec sa petite charpente osseuse, une conquête pour un peuple qui ne mange que de la viande rôtie, et ne voit dans chaque animal que la quantité de rosbif que l'on en peut tirer. J'aurais grand'peine, pour mon compte, à regarder de cet unique point de vue les bonnes et fortes vaches laitières que nous avons fait venir de la Suisse. Si la chair des bœufs de Schwitz est moins savoureuse rôtie, elle est préférable pour le pot au feu. Peu importe, du reste, car nous n'achetons pas nos animaux pour les engraisser. Nos vaches ont des muscles développés, elles sont de belle taille, et surtout elles donnent un laît abondant, sain, riche, crémeux : c'est avec le lait des vaches de Schwitz que se fait le parmesan. Vous trouverez mes goûts trop rustiques, peut-être, ajouta-t-elle avec grâce; mais ma vacherie, ma laiterie, sont pour beaucoup dans mes occupations et mes plaisirs. J'aime à voir ces belles et bonnes bêtes diaprer la verte pelouse de leurs robes bigarrées, y paître en liberté tout le long du jour, et revenir le soir, nous rapportant des trésors de lait, de crème, de fromage et de beurre. »

Tout un tableau de jouissances pastorales se déroulait dans mon imagination en l'écoutant. Nous la suivîmes à la porcherie, où l'on arrivait presque au prodigieux résultat de rendre les cochons propres; puis vint la basse-cour, dans laquelle des volailles étrangères et indigènes caquetaient sur divers tons; enfin, à travers de petits sentiers tournoyant dans un taillis d'arbustes exotiques, notre gracieux conducteur nous fit passer sur une plate-forme plantée de hauts tilleuls d'où l'on dominait la route, et par delà, une belle et verte pelouse en pente, semée de bouquets d'arbres et entourée de bois.

Un bruit de pas lourds et précipités mêlés d'un son de clochettes attira nos yeux de ce côté, et, une barrière étant tout à coup baissée, une troupe de vaches (celles mêmes que nous venions de voir) s'élança dans la prairie. C'était une scène de tumulte : des bonds, des sauts, des mugissements de joie; ces masses énormes couraient avec une vélocité inouïe, gambadaient, s'élançaient dans l'air, et retombaient pour rebondir encore.

« C'est la première fois que les pauvres bêtes sortent de leur étable et revoient les champs, depuis que les foins sont fauchés, dit notre hôtesse; leur joie nous fait plaisir à tous. »

C'était, en effet, un spectacle attrayant. Petits et grands en venaient jouir. Tandis que le jeune pâtre s'essoufflait à courir après les plus folles génisses qui gagnaient les bois en mugissant de plaisir, des groupes d'enfants s'arrêtaient, à demi effrayés, riant, et reculant dès qu'un bond imprévu ramenait de leur côté quelqu'une de ces vaches colossales. Les domestiques, les jardiniers, les journaliers, avaient suspendu leurs occupations et regardaient, les uns par les fenêtres, les autres, embusqués dans les bouquets d'arbres, à travers les taillis. Tous prenaient leur part de la gaieté du troupeau, et moi, si peu au fait des plaisirs et des travaux de la campagne, je me sentais une sorte d'épanouissement intérieur.

Je passai tout le temps de mon séjour au château à questionner nos hôtes sur les travaux, les plaisirs plutôt, de leur splendide exploitation. Une fortune hors ligne leur permettait d'essayer les machines les plus nouvelles, les procédés les plus coûteux. Comme le possesseur de la lampe merveilleuse, il leur suffisait de vouloir; tous les obstacles disparaissaient devant le talisman de notre époque, l'or, et l'intelligent emploi d'immenses capitaux créait autour d'eux un véritable paradis terrestre que les produits du monde

entier venaient embellir. Cependant la reine de cette belle demeure nous avoua que ce n'était pas dans ses somptueux salons, dans ses magnifiques serres qu'elle se plaisait le plus : elle trouvait, nous dit-elle, ses plus doux amusements dans les travaux des champs qu'elle aimait à surveiller.

J'eus lieu de réfléchir beaucoup durant cette visite. Devenir un foyer de lumières pour les campagnes environnantes, un pourvoyeur de procédés utiles, une sentinelle avancée du progrès, n'est pas seulement le plaisir du riche propriétaire, c'est son devoir; c'est chez lui que doivent se trouver les meilleures races d'animaux domestiques, l'étalon, le bélier, le taureau qui les peuvent améliorer; à lui de perfectionner les races indigènes, à lui le soin d'essayer celles dont il serait avantageux de doter le pays. Il doit importer les instruments d'agriculture les plus utiles, favoriser et populariser les inventions les plus ingénieuses, éprouver les meilleurs rotations de culture. L'agriculture, comme toute autre science, n'avance qu'à l'aide de sacrifices de temps et d'argent que le riche seul peut faire. Le cours le plus instructif, le meilleur ouvrage d'enseignement pour les paysans qui l'environnent, c'est l'exemple qu'il donne, c'est la façon dont ses propriétés sont cultivées : «Fortune oblige,» enfin. Chaque avantage qu'un homme a sur les autres est un devoir de plus qu'il contracte envers eux. Accroître la prospérité de la terre qui m'est échue, me dis-je alors, instruire, aider les voisins que le hasard m'impose, voilà un noble but pour moi qui n'ai jamais eu que celui d'atteindre le bout de ma journée. Le riche tend à agrandir l'horizon de ses domaines; si ses idées et son cœur s'agrandissent à proportion, oh! que bénies soient ses richesses!

Je devais ces idées et beaucoup d'autres à des insomnies dont je cessai de me plaindre; mais ma fortune était bien peu de chose pour réaliser de si grands projets. Néanmoins, dans notre France, où la terre est si morcelée, j'étais, par rapport à mes voisins, un grand propriétaire; l'ambition qui venait de me naître au cœur eût demandé d'immenses capitaux, et j'en manquais; mais une résolution de fer et d'acier s'était emparée de mon âme, elle montait mes nerfs, stimulait mon énergie, aiguisait mon intelligence; je jouissais de sentir cette sorte d'exaltation de tout mon être, et, me mettant courageusement à l'œuvre, je vendis sans regret mes meubles, tous les objets de luxe dont je m'étais entouré à Paris, cédai le bail de mon brillant appartement, et n'emportai à Montoire que le dessin de la ferme à laquelle je voulais consacrer ma vie.

*La suite à une prochaine livraison.*

---

## LE TÉLESCOPE

### ENTRE LES MAINS D'UN AMATEUR.

Voy. p. 102.

Passons aux étoiles.

Ces soleils, placés à une distance immense, se présentent au télescope sous une dimension tellement petite qu'on a peine à leur reconnaître un diamètre appréciable, et en même temps leur lumière est affectée d'un tremblement continu qui, faisant successivement apparaître les diverses couleurs, la tranforme en un ruban coloré lorsque, par de petits coups frappés avec le doigt sur le tube de la lunette, on étend l'image de l'étoile en un rond continu de lumière. C'est là une des expériences qui étonnent le plus ceux qui ne sont pas familiers avec la théorie de la scintillation donnée par M. Arago. L'attention des astronomes et du public a été, dans ces dernières années, excitée au plus haut point par les étoiles désignées sous le nom d'étoiles doubles : tandis qu'à l'œil nu on ne distingue qu'une seule étoile, le télescope, en plusieurs cas, en fait distinguer deux excessivement voisines; mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, dans plusieurs cas, la petite étoile tourne autour de la grande, et fait pour ainsi dire l'office d'une aiguille de montre indiquant le temps, les dates et les époques, avec une précision telle que la postérité jugera de l'année où l'observation aura été faite par la position de la petite étoile par rapport à la grande. Ainsi, par exemple, si cette année la petite étoile au méridien est au-dessus de la grande, dans quinze ans elle sera à côté de la grande et à droite, dans trente ans la petite sera au-dessous de la grande, dans quarante-cinq ans elle sera à côté et à gauche, et enfin, au bout de soixante ans, elle sera revenue au-dessus de la grande. Voilà donc un cadran dont l'aiguille marquera des périodes de soixante ans. D'autres étoiles doubles font un tour de cadran en cent ans, en deux cent cinquante ans, et enfin en douze siècles.

La chronologie des âges futurs se trouve donc ainsi bien autrement assurée que par les ères de Nabonassar, d'Alexandre le Grand, ou par l'ère vulgaire dont l'origine part de la naissance du Christ, avec ou sans la réforme grégorienne. Les couleurs des étoiles offrent aussi de curieuses observations aux amateurs. Ainsi la troisième étoile d'Andromède présente, à côté de la grande étoile, une petite étoile d'un bleu verdâtre très-intense. Il en est de même de l'étoile *epsilon* dans le Bouvier. D'autres petites étoiles isolées, par exemple celle qui est voisine de la première étoile de la Coupe, sont d'un rouge foncé, et ont été désignées avec justesse par l'expression de *gouttes de sang*. Lorsque deux étoiles voisines sont de couleurs très-opposées, il en résulte pour les planètes qu'elles illuminent des jours de teinte bleue, rouge, jaune, verte, qui se succèdent suivant que tel ou tel soleil se trouve sur l'horizon. Nous n'avons guère l'idée sur la terre de ces jours à plusieurs soleils, que d'autres planètes voient se succéder tour à tour en changeant de couleur avec chaque soleil, et l'aurore de notre soleil blanc ne ressemble guère aux aurores des soleils colorés qui doivent précéder le lever de ces soleils multiples.

De grands changements ont lieu dans la lumière de ces soleils étrangers au nôtre : ainsi l'étoile la plus brillante du ciel, Sirius, qui, pour toute l'antiquité, et même pour une partie du moyen âge, a été rouge, est maintenant du blanc le plus pur. En 1572, une étoile de première grandeur, la *Pèlerine*, apparut dans la constellation de Cassiopée, et s'est éteinte au bout de quelques mois. En admettant une pareille catastrophe pour notre soleil, M. de Humboldt a examiné les terribles conséquences qui en résulteraient pour la terre et pour ses habitants qui seraient anéantis presque en totalité. Dans nos climats européens, le passage de l'été à l'hiver suspend ou anéantit la vie dans les trois quarts des espèces animales. Que serait-ce donc si le soleil disparaissait complétement pour plusieurs années, ou pour plusieurs siècles?

Si des étoiles isolées on passe aux groupes d'étoiles, le spectacle change, et les bornes de l'univers se reculent à l'infini. L'ensemble de tous les soleils dont le nôtre fait partie nous offre un groupe détaché bien connu sous le nom de *Voie lactée,* dans lequel Herschel a compté plusieurs millions de soleils individuels. Cet ensemble, cette Voie lactée, cette île de soleils, isolée dans le monde des cieux, n'est pourtant pas la seule. Les deux Herschel, père et fils, ont catalogué plus de 4 000 de ces voies lactées; et, suivant une estime très-probable, la lumière, qui ferait huit fois le tour de la terre en une seconde de temps, met au moins un million d'années, c'est-à-dire dix mille siècles, à nous arriver des confins *perceptibles* de l'univers. Mais toutes ces observations exigent les instruments les plus

puissants et une série de plusieurs siècles pour devenir sensibles. L'amateur, pourvu d'un de nos petits télescopes, se bornera à contempler les amas d'étoiles qui, sous le nom de *nébuleuses*, peuplent le ciel par centaines. Les amas d'étoiles d'Andromède, de Persée et du Serpentaire font réellement spectacle en ce genre. On peut se figurer un amas de grains de blé qui seraient tout à coup transformés en autant de vers luisants. La nébuleuse d'Orion est encore plus brillante.

En reculant les bornes de l'univers jusqu'à des distances bien plus accessibles au calcul qu'à la conception ordinaire, notre terre, déjà si petite par rapport au soleil et à la Voie lactée, n'est pas même un grain de poussière dans ce vaste ensemble. Il ne resterait donc rien à l'homme au-dessus du néant, si l'on ne mettait pas en ligne de compte la pensée, l'observation et la science, qui, d'un point isolé de l'univers, ont permis à l'intelligence humaine de mesurer ces infinis matériels qui écrasent autant l'homme physique qu'ils rehaussent l'homme moral.

## LE PORTIER DE CROMWELL.



Daniel, portier d'Olivier Cromwell. — D'après une estampe du temps.

Tout homme placé par les vicissitudes politiques au sommet de la hiérarchie sociale, est aussitôt imité par une foule d'esprits vulgaires qui n'ont point la force de se tracer à eux-mêmes un plan de conduite, de se constituer et de se conserver une individualité propre. S'il a des vertus éminentes, son exemple élève le caractère public : on s'efforce, on s'honore de lui ressembler. Par malheur, il en est de même de ses travers, de ses défauts, de ses vices; peut-être même le penchant à le prendre pour modèle par ses mauvais côtés est-il le plus entraînant et le plus général. Ce sont d'abord ceux qui entourent immédiatement le chef de l'État que l'on voit le plus empressés à dépouiller leur personnalité pour lui emprunter la sienne : ils le copient dans ses opinions, son langage, son attitude, ses gestes, et même dans ce qu'on pourrait appeler ses manies et ses tics; et ce ne sont pas seulement les courtisans qui singent ainsi le maître : on retrouve le même ridicule dans les valets, et, si l'on y regarde de près, jusque dans la loge du portier. Ce pauvre Daniel, dont nous donnons le portrait, était arrivé à une imitation si servile et si exagérée du langage mystique et de la physionomie sombre de Cromwell, dont il gardait la porte, qu'il en devint fou : il haranguait les passants, il prêchait, il prophétisait; ses excentricités obligèrent à l'enfermer dans l'hospice de Bedlam. Son exaltation cependant lui avait fait des prosélytes qui le regardaient comme un véritable saint et un prophète. On a prétendu qu'il avait prédit des événements remarquables, entre autres le grand incendie de Londres. Il n'était pas rare de voir un grand nombre de gens, assis, pendant plusieurs heures, sous ses fenêtres, dans l'attitude de la piété la plus fervente, attendant qu'il parût et qu'il fît un sermon. Ce qu'il disait n'avait guère de sens; ses auditeurs ne l'en admiraient pas moins pour cela; on pourrait dire : « au contraire ! » Un jour Charles Leslie s'approcha du groupe des fidèles et se hasarda à demander à une vieille femme « quel profit elle espérait tirer des discours d'un fou. » La vieille femme le regarda de travers avec indignation et se contenta de répondre : « Festus disait aussi que Paul était fou ! »

### MALADIE DU RAISIN AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Durant l'automne de l'année 1540, on récolta à Alberschwil, non loin de Landau, deux grappes de raisin dont les grains laissaient échapper une longue barbe végétale. Lycosthènes, qui l'a figurée, ne nous déclare pas malheureusement quelle en était la nature. On les offrit d'abord à Louis, duc de Bavière, et elles furent ensuite envoyées en présent, par le roi Ferdinand et par les princes de l'Empire, aux comices de Spire, étant considérées comme une sorte de miracle; là, Henri Vogther, peintre célèbre, en fit un dessin d'après nature.

## PEUPLES ICHTHYOPHAGES ET CRÉOPHAGES.

Les Esquimaux, les Fuégiens et, plus rarement, les Hottentots, mangent les chairs crues avec une gloutonnerie toute bestiale. Les poissons et les phoques sont la base de la nourriture de ces peuples grossiers.

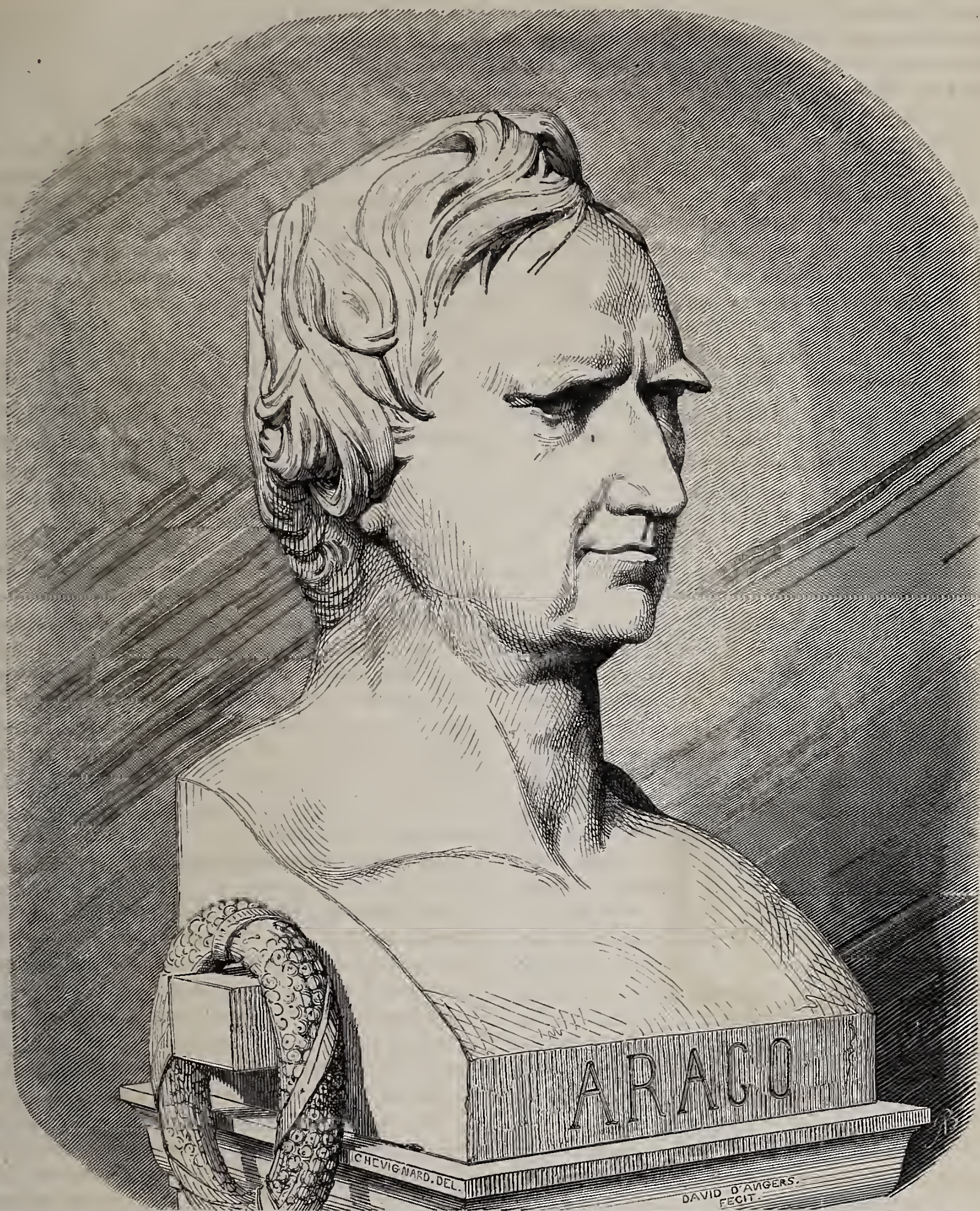
Un Esquimau mange autant que dix Européens, et il digère beaucoup plus vite. Le Fuégien dévore tout ce qu'il trouve, les poissons pourris, les grands mollusques et les poulpes en pleine décomposition. L'Australien mange les reptiles crus, et s'il les présente au feu, c'est uniquement pour les débarrasser de leur peau. Ces déviations singulières aux usages habituels de la civilisation indiquent que ces nations sont tombées au dernier degré de l'abrutissement. Il est bien difficile de ne pas croire à quelque modification de l'organisation, en voyant un Esquimau charger son estomac de dix kilogrammes de saumon cru, qui, étant cuits, suffisaient au repas de dix robustes matelots anglais (1). Encore faut-il noter que l'homme polaire était prêt à recommencer bien plus tôt que l'Européen. Ces particularités fournissent des arguments puissants en faveur des naturalistes qui soutiennent la pluralité des espèces dans le genre Homme.

Aux personnes qui objecteront que les Esquimaux mangent des chairs parce qu'ils ne peuvent manger autre chose, les végétaux ne croissant pas au milieu des glaces des pôles, on pourra répondre : Pourquoi y vivent-ils? qui les y a conduits et pourquoi y restent-ils? Se sont-ils façonnés au climat, ou bien ont-ils été faits pour lui (2)?

(1) Second voyage du capitaine Ross.

(2) Fée, *Études philosophiques sur l'instinct et l'intelligence des animaux.*

# FRANÇOIS ARAGO.




François Arago. — Dessin de Chevignard, d'après un buste de David d'Angers.

Je naquis, dit François Arago ([1]), le 26 février 1786, dans la commune d'Estagel, ancienne province du Roussillon (département des Pyrénées-Orientales). Mon père, licencié en droit, avait de petites propriétés en terres arables, en vignes et en champs d'oliviers, dont le revenu faisait vivre sa nombreuse famille.

Mes parents m'envoyèrent à l'école primaire d'Estagel, où j'appris de bonne heure à lire et à écrire. Je recevais en outre, dans la maison paternelle, des leçons particulières de musique vocale. Je n'étais, du reste, ni plus ni moins avancé que les autres enfants de mon âge. Je n'entre dans ces détails que pour montrer à quel point se sont trompés ceux qui ont imprimé qu'à l'âge de quatorze à quinze ans, je n'avais pas encore appris à lire.

Estagel était une étape pour une portion des troupes qui, venant de l'intérieur, allaient à Perpignan ou se rendaient directement à l'armée des Pyrénées. La maison de mes parents se trouvait donc presque constamment remplie d'officiers et de soldats. Ceci, joint à la vive irritation qu'avait fait naître en moi l'invasion espagnole, m'avait inspiré des goûts militaires si décidés, que ma famille était obligée de me faire surveiller de près pour empêcher que je ne me mêlasse furtivement aux soldats qui partaient d'Estagel. Il arriva souvent qu'on m'atteignit à une lieue du village, faisant déjà route avec les troupes.

([1]) *Histoire de ma jeunesse*, œuvre posthume. Tome Ier des *Œuvres de François Arago*, publiées sous la direction de M. J.-A. Barral, chez Gide et Baudry. Paris, 1854.

Mon père étant allé résider à Perpignan, comme trésorier de la monnaie, toute la famille quitta Estagel pour l'y suivre. Je fus alors placé comme externe au collége communal de la ville, où je m'occupai presque exclusivement d'études littéraires. Nos auteurs classiques étaient devenus l'objet de mes lectures de prédilection. Mais la direction de mes idées changea tout à coup, par une circonstance singulière que je vais rapporter.

En me promenant un jour sur le rempart de la ville, je vis un officier du génie qui y faisait exécuter des réparations. Cet officier, M. Cressac, était très-jeune; j'eus la hardiesse de m'en approcher et de lui demander comment il était arrivé si promptement à porter l'épaulette.

— Je sors de l'École polytechnique, répondit-il.

— Qu'est-ce que cette école-là?

— C'est une école où l'on entre par examen.

— Exige-t-on beaucoup des candidats?

— Vous le verrez dans le programme que le gouvernement envoie tous les ans à l'administration départementale; vous le trouverez d'ailleurs dans les numéros du journal de l'École, qui existe à la bibliothèque de l'École centrale.

Je courus sur-le-champ à cette bibliothèque; et c'est là que, pour la première fois, je lus le programme des connaissances exigées des candidats.

A partir de ce moment, j'abandonnai les classes de l'école centrale, où l'on m'enseignait à admirer Corneille, Racine, la Fontaine, Molière, pour ne plus fréquenter que le cours de mathématiques. Ce cours était confié à un ancien ecclésiastique, l'abbé Verdier, homme fort respectable, mais dont les connaissances n'allaient pas au delà du cours élémentaire de la Caille. Je vis d'un coup d'œil que les leçons de M. Verdier ne suffiraient pas pour assurer mon admission à l'École polytechnique; je me décidai alors à étudier moi-même les ouvrages les plus nouveaux, que je fis venir de Paris. C'étaient ceux de Legendre, de Lacroix et de Garnier. En parcourant ces ouvrages, je rencontrai souvent des difficultés qui épuisaient mes forces. Heureusement, chose étrange et peut-être sans exemple dans tout le reste de la France, il y avait à Estagel un propriétaire, M. Raynal, qui faisait ses délassements de l'étude des mathématiques transcendantes. C'était dans sa cuisine, en donnant ses ordres à de nombreux domestiques pour les travaux du lendemain, que M. Raynal lisait avec fruit l'*Architecture hydraulique* de Prony, la *Mécanique analytique* et la *Mécanique céleste*. Cet excellent homme me donna souvent des conseils utiles; mais, je dois le dire, mon véritable maître, je le trouvai dans une couverture du Traité d'algèbre de M. Garnier. Cette couverture se composait d'une feuille imprimée sur laquelle était collé extérieurement du papier bleu. La lecture de la page non recouverte me fit naître l'envie de connaître ce que me cachait le papier bleu. J'enlevai ce papier avec soin, après l'avoir humecté, et je pus lire dessous ce conseil donné par d'Alembert à un jeune homme qui lui faisait part des difficultés qu'il rencontrait dans ses études : « Allez, Monsieur, allez, et la foi vous viendra. »

Ce fut pour moi un trait de lumière : au lieu de m'obstiner à comprendre du premier coup les propositions qui se présentaient à moi, j'admettais provisoirement leur vérité, je passais outre, et j'étais tout surpris, le lendemain, de comprendre parfaitement ce qui, la veille, me paraissait entouré d'épais nuages.

Je m'étais ainsi rendu maître, en un an et demi, de toutes les matières contenues dans le programme d'admission, et j'allai à Montpellier pour subir l'examen. J'avais alors seize ans. M. Monge le jeune, examinateur, fut retenu à Toulouse par une indisposition, et écrivit aux candidats réunis à Montpellier qu'il les examinerait à Paris. J'étais moi-même trop indisposé pour entreprendre ce long voyage, et je rentrai à Perpignan.

Là, je prêtai l'oreille, un moment, aux sollicitations de ma famille, qui tenait à me faire renoncer aux carrières que l'École polytechnique alimentait. Mais bientôt mon goût pour les études mathématiques l'emporta; j'augmentai ma bibliothèque de l'*Instruction à l'analyse infinitésimale* d'Euler, de la *Résolution des équations numériques*, de la *Théorie des fonctions analytiques* et de la *Mécanique analytique* de Lagrange, enfin de la *Mécanique céleste* de Laplace. Je me livrai à l'étude de ces ouvrages avec une grande ardeur. Le journal de l'École renfermant des travaux tels que le Mémoire de M. Poisson sur l'élimination, je me figurais que tous les élèves étaient de la même force que ce géomètre, et qu'il fallait s'élever jusqu'à sa hauteur pour réussir.

A partir de ce moment, je me préparai à la carrière d'artilleur, point de mire de mon ambition; et comme j'avais entendu dire qu'un officier devait savoir la musique, faire des armes et danser, je consacrai les premières heures de chaque journée à la culture de ces trois arts d'agrément.

Le reste du temps, on me voyait me promenant dans les fossés de la citadelle de Perpignan, et cherchant, par des transitions plus ou moins forcées, à passer d'une question à l'autre, de manière à être assuré de pouvoir montrer à l'examinateur jusqu'où mes études s'étaient étendues.

Le moment de l'examen arriva enfin, et je me rendis à Toulouse, en compagnie d'un candidat qui avait étudié au collége communal. C'était la première fois que des élèves venant de Perpignan se présentaient au concours. Mon camarade, intimidé, échoua complétement. Lorsque, après lui, je me rendis au tableau, il s'établit entre M. Monge, l'examinateur, et moi, la conversation la plus étrange :

— Si vous devez répondre comme votre camarade, il est inutile que je vous interroge.

— Monsieur, mon camarade en sait plus qu'il ne l'a montré; j'espère être plus heureux que lui; mais ce que vous venez de me dire pourrait bien m'intimider et me priver de tous mes moyens.

— La timidité est toujours l'excuse des ignorants; c'est pour vous éviter la honte d'un échec que je vous fais la proposition de ne pas vous examiner.

— Je ne connais pas de honte plus grande que celle que vous m'infligez en ce moment. Veuillez m'interroger, c'est votre devoir.

— Vous le prenez de bien haut, Monsieur! Nous allons voir tout à l'heure si cette fierté est légitime.

— Allez, Monsieur, je vous attends!

M. Monge m'adressa alors une question de géométrie à laquelle je répondis de manière à affaiblir ses préventions. De là, il passa à une question d'algèbre, à la résolution d'une équation numérique. Je savais l'ouvrage de Lagrange sur le bout du doigt; j'analysai toutes les méthodes connues en en développant les avantages et les défauts : méthode de Newton, méthode des séries récurrentes, méthode des cascades, méthode des fractions continues, tout fut passé en revue; la réponse avait duré une heure entière. Monge, revenu alors à des sentiments d'une grande bienveillance, me dit :

— Je pourrais, dès ce moment, considérer l'examen comme terminé : je veux cependant, pour mon plaisir, vous adresser encore deux questions. Quelles sont les relations d'une ligne courbe et de la ligne droite qui lui est tangente?

Je regardai la question comme un cas particulier de la théorie des osculations, que j'avais étudiée dans le *Traité des fonctions analytiques* de Lagrange.

— Enfin, me dit l'examinateur, comment déterminez-vous la tension des divers cordons dont se compose une machine funiculaire?

Je traitai ce problème suivant la méthode exposée dans la *Mécanique analytique*. On voit que Lagrange avait fait tous les frais de mon examen.

J'étais depuis deux heures et quart au tableau; M. Monge, passant d'une extrémité à l'autre, se leva, vint m'embrasser, et déclara solennellement que j'occuperais le premier rang sur sa liste. Le dirai-je? pendant l'examen de mon camarade, j'avais entendu les candidats toulousains débiter des sarcasmes très-peu aimables pour les élèves de Perpignan: c'est surtout à titre de réparation pour ma ville que la démarche de M. Monge et sa déclaration me transportèrent de joie.

Venu à l'École polytechnique à la fin de 1803, je fus placé dans la brigade excessivement bruyante des Gascons et des Bretons. J'aurais voulu étudier à fond la physique et la chimie, dont je ne connaissais pas même les premiers rudiments; mais c'est tout au plus si les allures de mes camarades m'en laissaient le temps. Quant à l'analyse, j'avais appris, avant d'entrer à l'École, beaucoup au delà de ce qu'on exige pour en sortir.

Au commencement de la deuxième année, je fus nommé chef de brigade. Hachette avait été professeur d'hydrographie à Collioure; ses amis du Roussillon me recommandèrent à lui; il m'accueillit avec beaucoup de bonté et me donna même une chambre dans son appartement. C'est là que j'eus le plaisir de faire la connaissance de Poisson, qui demeurait à côté. Tous les soirs, le grand géomètre entrait dans ma chambre, et nous passions des heures entières à nous entretenir de politique et de mathématiques, ce qui n'est pas précisément la même chose.

Vers cette époque, M. Méchain, qui avait été envoyé en Espagne pour prolonger la méridienne jusqu'à Formentera, mourut à Castellon de la Plana. Son fils, secrétaire de l'Observatoire, donna incontinent sa démission. Poisson m'offrit cette place, je résistai à sa première ouverture: je ne voulais pas renoncer à la carrière militaire, objet de toutes mes prédilections, et dans laquelle j'étais d'ailleurs assuré de la protection du maréchal Lannes, ami de mon père. J'acceptai toutefois, à titre d'essai, après une visite que je fis à M. de Laplace, en compagnie de M. Poisson, la position qu'on m'offrait à l'Observatoire, avec la condition expresse que je pourrais rentrer dans l'artillerie si ça me convenait. C'est par ce motif que mon nom resta inscrit sur la liste des élèves de l'École: j'étais seulement détaché à l'Observatoire pour un service spécial.

J'entrai donc dans cet établissement sur la désignation de Poisson, mon ami, et par l'intervention de Laplace. Celui-ci me combla de prévenances. J'étais heureux et fier quand je dînais dans la rue de Tournon chez le grand géomètre.

A peine entré à l'Observatoire, je devins le collaborateur de M. Biot dans des recherches sur la réfraction des gaz, jadis commencées par Borda.

Durant ce travail, nous nous entretînmes souvent, le célèbre académicien et moi, de l'intérêt qu'il y aurait à reprendre en Espagne la mesure interrompue par la mort de Méchain. Nous soumîmes notre projet à Laplace, qui l'accueillit avec ardeur, fit faire les fonds nécessaires, et le gouvernement nous confia, à tous deux, cette mission importante.

Nous partîmes de Paris, M. Biot et moi, et le commissaire espagnol Rodriguez, au commencement de 1806. Nous visitâmes, chemin faisant, les stations indiquées par Méchain; nous fîmes à la triangulation projetée quelques modifications importantes, et nous nous mîmes aussitôt à l'œuvre.

Une direction inexacte donnée aux réverbères établis à Iviza, sur la montagne Campvey, rendit les observations faites sur le continent extrêmement difficiles. La lumière du signal de Campvey se voyait très-rarement, et je fus, pendant six mois, au *Desierto de las Palmas*, sans l'apercevoir, tandis que plus tard la lumière établie au Desierto, mais bien dirigée, se voyait, tous les soirs, de Campvey. On concevra facilement quel ennui devait éprouver un astronome actif et jeune, confiné sur un pic élevé, n'ayant pour promenade qu'un espace d'une vingtaine de mètres carrés, et pour distraction que la conversation de deux chartreux dont le couvent était situé au pied de la montagne, et qui venaient en cachette enfreindre la règle de leur ordre.

Au moment où j'écris ces lignes, vieux et infirme, avec des jambes qui peuvent à peine me soutenir, ma pensée se reporte involontairement sur cette époque de ma vie où, jeune et vigoureux, je résistais aux plus grandes fatigues et marchais jour et nuit dans les contrées montagneuses qui séparent les royaumes de Valence et de Catalogne du royaume d'Aragon, pour aller rétablir nos signaux géodésiques que les ouragans avaient renversés.

*La suite à une autre livraison.*

---

## FÉLIX.

— Arrivez! arrivez tous! s'écriaient dix voix d'écoliers. Un panier avec une lettre! Eh! c'est pour *le Glorieux!*... Ici, Glorieux. Cela doit être de ta tante la première présidente. Vois tout de suite l'état de sa santé... et de son panier.

L'écolier que ses camarades venaient de désigner ainsi par le sobriquet qu'il devait à son humeur superbe, était accouru; il avait ouvert le billet, et s'était mis à le lire à demi-voix:

« Mon cher Félix... »

— On l'appelle Félix! interrompit un des auditeurs, surnommé *le Philosophe* à cause de son pédantisme raisonneur; bon signe! C'est preuve qu'on est content de lui et qu'on lui fait parvenir quelque chose de choisi.

> Felix qui potuit rerum cognoscere causas.
> (Heureux qui peut connaître l'origine des choses.)

— Silence, le Philosophe! interrompit tout le monde.

Et le Glorieux reprit:

« Mon cher Félix,

» Comme le chef de votre pension nous a appris qu'il était
» satisfait de votre conduite et de votre travail, nous vous
» envoyons votre part des primeurs de notre jardin des Fau-
» chères. Continuez à mériter les mêmes éloges, et nous
» continuerons les mêmes encouragements. »

— Bravo! crièrent les écoliers. Voilà une tante digne d'être adorée! Voyez quelle panerée d'encouragements! Vite! vite! le Glorieux, coupe la ficelle. Voilà mon couteau. Enlève la paille. Voyez: des pêches, des poires, des cerises... Tu en as trop pour toi tout seul, Félix; il faut être bon camarade; tu sais que nous sommes tous tes *copains:* tu vas partager, pas vrai? Égalité, fraternité!

Et la bande d'enfants entourait l'heureux propriétaire du panier, avec des éclats de rire, des battements de mains, des cajoleries; on eût dit une troupe d'amis dévoués autour d'un condisciple devenu premier ministre.

Quant au Glorieux, qui maintenant s'appelait Félix, il avait compris son importance: il écartait d'un geste majestueux les solliciteurs, il voulait écouter à loisir leurs de-

mandes, jouir de leurs flatteries, consulter ses préférences, faire de la faveur; il se sentait roi, et il en avait déjà toutes les fantaisies :

— A toi, *l'Alcibiade,* disait-il en présentant un abricot au dandy du pensionnat. Hé! *l'Enflé,* voici une pomme aussi ronde que tes joues. Tiens, une poire, mon pauvre *Jocrisse :* rappelle-toi seulement de ne pas manger la queue. Où est le Philosophe. Ah! Philosophe! attrappe ce raisin.

Et la grappe, qui était venue frapper l'écolier au milieu du visage, s'égrenait, aux grands éclats de rire de ses camarades; mais il l'avait relevée gravement, et, après l'avoir essuyée, s'était mis à la manger en murmurant le vers d'Horace :

— Impavidum ferient ruinæ.
(Les débris l'atteignent sans l'épouvanter.)

Le Glorieux poursuivit sa distribution, en continuant à entremêler ses largesses hautaines de quolibets ou de railleries; mais on supportait tout gaiement, on applaudissait à chacun de ses mots.

— Date lilia ! (Semez les fleurs!)

criait le Philosophe, ses mains quêteuses étendues vers l'opulent distributeur.



Prospérité. — Composition et dessin de Karl Girardet.

Et celui-ci ayant répondu en lui lançant un nouveau fruit qui l'atteignit à la poitrine, l'incorrigible latiniste murmura les sublimes paroles de la femme de Pétus, lorsqu'après s'être frappée, elle tend le poignard à son mari :

— Pete, non dolet. (Petus, cela ne fait point de mal.)

Ce fut seulement quand on aperçut le fond du panier que l'affluence commença à diminuer. Les plus indépendants déclarèrent alors que le Glorieux était un impertinent, et se retirèrent les poches pleines de ses cadeaux, mais dégagés de reconnaissance; les moins favorisés les suivirent, en criant que c'était un mauvais camarade; les fidèles, c'est-à-dire ceux qui ne voulaient rien perdre, demeurèrent jusqu'à ce qu'il ne restât plus rien, et le Philosophe retourna alors le panier, en répétant solennellement :

— Finis coronat opus. (La fin couronne l'ouvrage.)

Dès ce moment, Félix, redevenu *le Glorieux* pour tout le monde, dut expier ses vanités et ses insolences. Chacun oublia ce qu'il avait reçu pour se rappeler seulement la manière dont il avait donné. « Le sucre qu'on vous a jeté avec une injure laisse entre les lèvres un goût amer, » dit un proverbe chinois. On ne sut point gré à l'enfant de présents qu'il avait fallu acheter par des humiliations; sa générosité avait été payée en patience; on se trouvait quitte.

Le Glorieux ressentit vivement ce qu'il appelait l'ingratitude de ses camarades; il jura bien haut de ne plus s'y laisser reprendre et de garder pour lui seul les prochains envois de sa tante la première présidente. On ne lui répondit que par des huées; et comme, furieux, il menaçait du poing tout le monde, le Philosophe se mit à entonner sur l'air de *la Marseillaise* le premier vers de *l'Iliade :*

— Mênin aeide, Thea, Pêlêiadeô Achillêos.
(Muse, chante la colère d'Achille, fils de Pélée.)

Cependant huit jours s'étaient écoulés. Au moment où les écoliers descendaient à la récréation, un nouveau panier et une nouvelle lettre furent apportés. Le Glorieux s'élança sur la lettre : elle était bien à son adresse. Triomphant, il brisa le cachet, et lut à haute voix :

« Monsieur,

» Le panier de fruits qui vous était destiné venait d'être
» achevé quand nous avons reçu le bulletin qui fait connaître
» les plaintes de vos maîtres, également mécontents de votre
» travail et de votre caractère. Nous vous avertissons, en
» conséquence, que ce panier, au lieu de vous être remis,
» sera offert de notre part à vos condisciples, qui se le dis-
» tribueront, sans vous comprendre dans le partage. »

Une acclamation générale accueillit cette lecture; le panier, saisi comme un butin inattendu, fut emporté au bout du jardin, où l'on eut recours au suffrage universel pour l'élection de deux commissaires chargés de procéder à la division par tête.

Quelques camarades des plus généreux se retournèrent bien avec un mouvement de compassion vers le Glorieux, qui s'était assis sur un banc, pleurant de colère, et proposaient tout bas de lui réserver son lot; mais d'autres rappelèrent les termes de la lettre, qui étaient positifs. La



Adversité. — Composition et dessin de Karl Girardet.

première présidente voulait donner une leçon à son neveu, et ce n'était point à eux de contrecarrer les intentions d'une dame aussi respectable : les donataires devaient accomplir les conditions imposées par les donateurs. Il fut donc décidé qu'on s'en tiendrait au texte.

— Au fait, ajouta le Philosophe, qui ne savait point résister au plaisir d'une plaisanterie latine, le Glorieux est là-bas, comme le Tityre de Virgile,

. . . . . . . Recubans sub tegmine fagi.
(Couché à l'ombre, sous un hêtre.)

Et rien ne l'empêche, lui aussi, de faire entendre *un air champêtre sur des tuyaux d'avoine :*

Sylvestrem tenui musam meditaris avenâ.

Les écoliers répondirent par des éclats de rire, et la distribution fut faite avec une équité rigoureuse.

Cependant, quand chacun se fut retiré avec sa part, en jetant au Glorieux un regard d'indifférence ou de moquerie, le Philosophe, resté seul, eut un remords. Il s'approcha lentement du pauvre abandonné, et, lui mettant une main sur l'épaule :

— Eh bien, lui dit-il à demi-voix, toi qui fais si peu de cas des poëtes latins, voilà pourtant que tu commentes Ovide.

— Ah! viens-tu pour te moquer de moi? s'écria le Glorieux en fermant les poings.

— Nullement, reprit le latiniste; mais rappelle-toi les faits. Tant que tu as été *Félix* pour ta tante, elle t'a envoyé ses plus beaux fruits, et on t'a fait la cour; aujourd'hui tu es *Monsieur,* elle ne t'envoie rien, et on t'abandonne; ce qui prouve la vérité de ces beaux vers :

Donec eris *felix*, multos numerabis amicos;
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

(Tant que tu seras *felix* [heureux], tu compteras beaucoup d'amis;
Si un nuage passe dans ton ciel, tu resteras seul.)

Le Glorieux haussa les épaules.

— C'est bon, dit-il avec humeur; je n'ai pas besoin de tes calembours latins.

— Peut-être aimeras-tu mieux ceci, répliqua le Philosophe en lui glissant dans la main la moitié de ses fruits. Mange, et tâche de profiter de la leçon. Dans ce monde, vois-tu, il faut user de la prospérité de manière à se conserver des amis dans l'infortune, vu que les autres sont le plus souvent pour nous ce que nous avons été pour eux. Si tu possédais tes auteurs, tu saurais cela. Phèdre a dit :

Par pari refertur. (On rend à chacun la pareille.)

---

## LA FERME DE LA VALLÉE.

Suite. — Voy. p. 201, 222.

Je ne me dissimulais pas les difficultés; mais, jeune, fort, résolu, je sentis que rien ne me pourrait décourager. Avant d'essayer aucune innovation, je commençai par étudier pratiquement l'agriculture du pays où je m'établissais. Lié avec le curé, le maître d'école, j'entrai en rapport avec les petits fermiers et les paysans mes voisins. J'arrivai, avec le temps, à me procurer les meilleurs valets de ferme : ils étaient chez moi bien nourris, suffisamment rétribués, et je m'attachai mon personnel par un système de gages progressifs qui offrait à chaque homme quelques perspectives d'avenir. Voyant tout par moi-même, et voyant bien (je ne me servais plus de binocles et avais cessé d'être myope), levé de deux à quatre heures du matin l'été, jamais plus tard que cinq heures l'hiver, je suivais de près mes travaux; j'examinais, j'étudiais tout mon monde, et je m'assurai bientôt que le meilleur garçon de ferme, dans des terres telles que les miennes, est l'enfant du canton, élevé sur le sol même, familiarisé de bonne heure avec la nature du terroir et le caractère de ceux qui l'habitent. Il fallait, il est vrai, le défendre de la routine et des préjugés; bref, j'avais à éclairer tout autour de moi; mais il en est de la lumière morale comme de celle que le jour nous dispense largement et peu à peu; il faut que l'œil s'y accoutume. Si l'on en est tout à coup inondé au sortir des ténèbres, l'œil ébloui ne voit plus rien. On aveugle ainsi, on n'éclaire pas.

Pour suivre ma comparaison, je dirai que mon exploitation atteignait une aurore plus que satisfaisante. Les rouages, bien montés, s'engrenaient et fonctionnaient bien. Sept années d'un dévouement sans relâche et de travaux constants n'avaient point été perdues; le roulement des fonds me contentait; j'avais pu mettre des capitaux en réserve; enfin les choses en étaient venues à ce point que, m'épargnant toute fatigue, je pouvais me contenter de surveiller les travaux que j'avais organisés. Il semblait donc que je n'eusse plus qu'à jouir du fruit de mes peines; mais, hélas! la nature est ainsi faite! En vain mes récoltes étaient devenues les meilleures du pays, en vain mes terres avaient triplé de valeur, je sentais revenir mon ancien ennemi l'ennui. Mon activité ne trouvait plus le stimulant de difficultés désormais vaincues. Les hommes que j'avais formés suffisaient à la besogne, et je me sentais seul et de nouveau sans intérêt dans la vie.

Il fallait un voyage pour renouveler mes idées, et j'allai à Paris visiter les expositions d'horticulture, les galeries de machines, enfin me remonter. Je voulais aussi retourner, ne fût-ce que par reconnaissance, dans ce somptueux château où j'avais senti naître en moi le dessein d'exploiter ma ferme moi-même. Avec un luxe plus étourdissant encore, je retrouvai la même hospitalité, et il semblait vraiment que la chambre bleue où j'avais autrefois logé m'eût gardé les préoccupations fécondes qui depuis remplissaient ma vie. Nichées sous la plume de l'oreiller de soie, mille pensées agricoles m'attendaient là.

J'ai amené mes terres à produire plus que celles qui les environnent; mais de quelles nouvelles idées ai-je doté mes voisins? Cette belle machine à drainer qui fonctionnait hier ici, quel bien ne ferait-elle pas à cette prairie marécageuse que tous mes fossés n'ont pu assainir? Soudain je voyais en imagination le cabestan tourner sous l'effort des chevaux, le coutre puissant fendre la terre, le soc aplati ouvrir le sous-sol à la profondeur de quatre à cinq pieds, le maintenir, et traîner et placer en avançant les minces tuyaux de poterie, les drains destinés à récolter des eaux; enfin, sur la fente imperceptible et presque aussitôt refermée, je voyais mes troupeaux paître une herbe dont les joncs n'usurperaient plus la place. Je songeai à la machine à battre le blé : elle eût sauvé ce brave Georges, mort d'une pleurésie gagnée dans les alternatives de sueur et de refroissement du battage; et je ne verrais pas languir les pauvres frères Malluret, atteints tous deux de ces longues affections de poitrine, causées par les particules aiguës et chatouillantes qui s'élèvent avec la poussière, à mesure que le battage sépare le grain de la balle. Je rêvais la moissonneuse à un cheval, si rapide en son allure, habile à relever les blés versés, à les charger, les emporter, les ranger, sans rien perdre de la paille ou du froment. Bref, mon esprit était hanté de toutes les machines que j'avais vues fonctionner ou entendu décrire, depuis les locomobiles qui appliquent la force de la vapeur aux travaux les plus variés, jusqu'à la machine à piocher des frères Barrat. Cette prudence qu'on acquiert à retourner la patiente terre me criait de me bien garder de perdre, en courant après les inventions nouvelles, un bel et bon argent gagné à se servir des anciennes : un sentiment plus généreux répondait que si le but de cette vie n'est pas uniquement de jouir de ce que soi ou d'autres ont amassé, il ne consiste pas non plus à gagner toujours, et à entasser écus sur écus. Pourquoi ne pas saisir, en tous cas, l'occasion d'étendre mon instruction, quitte à me décider après sur ce que j'aurais à faire?

Je profitai donc de la compagnie de quelques membres de commissions d'agriculture qui allaient visiter de belles fermes de l'autre côté de la Manche. Ils étaient curieux de voir l'Écosse, et parlaient de se rendre chez un fermier nommé, je crois, Kennedy. L'écoulement des eaux de ses étables, qui contenaient un millier de vaches, racontait-on, avait longtemps infecté les eaux d'une rivière. Les habitants de la petite ville voisine se plaignaient : pour se soustraire aux procès, aux amendes, contraint enfin par le cri général, Kennedy détourna à grands frais ces liquides délétères; et les prairies stériles dans lesquelles il prétendait les perdre sont devenues d'une telle fertilité, grâce à cet arrosement, que l'espace de terrain où une maigre vache ne pouvait trouver sa pâture en engraisse maintenant cinq ou six.

Avant d'aller plus au nord cependant, nous fûmes arrêtés, à la station du chemin de fer de Kelvedon, par le désir de visiter la ferme de *Tiptree-Hall*, où se rendaient plusieurs curieux. Elle appartient à un riche marchand de Londres, qui, après s'être enrichi à vendre des *cuirs magiques* pour repasser les rasoirs, emploie magnifiquement sa fortune à métamorphoser en champs fertiles, en jardins productifs, cent cinquante acres [1] de landes, de bruyères et de marécages.

A l'endroit où jadis la friche attristait les regards, nous voyons sourire les moissons, fleurir les récoltes; à tra-

[1] Environ 2 000 hectares.

vers une pépinière de jeunes lauriers, M. Mechi, c'est le nom du créateur de cet Éden, nous conduit à son véritable champ de gloire. Tout autour de nous ondoient de magnifiques blés jaunissants, au grain serré, aux tiges élevées et robustes en leur souplesse; à nos pieds, un assez gros tube tient incessamment un courant d'eau limpide dans un petit réservoir de deux pieds carrés, tranchée creusée dans le sol, et l'excédant de l'eau s'écoule par un tuyau opposé à celui d'arrivée. Là est la merveilleuse source de la prospérité que nos yeux rencontrent de toutes parts. Il n'y a pas longtemps, ce sol fertile n'était qu'un vaste marécage, dangereux et malsain. Le cheval qui s'en approchait s'embourbait aussitôt, enfonçait en se débattant, s'il n'était secouru, et ne pouvait être retiré de ces terrains mobiles et perfides qu'à grand'peine, avec l'aide de chevaux frais. De petits tuyaux en poterie, non soudés entre eux, et placés bout à bout, des *drains,* ainsi qu'on les appelle, ont été enfouis à 3 mètres de profondeur dans ces terres spongieuses; ils réunissent, grâce aux lois de la pesanteur et à l'étude des pentes, ces eaux qui détrempaient le sol. Aussitôt après ce drainage, le terrain a commencé à se retirer, à se resserrer comme une éponge fortement pressée. Le niveau s'est abîmé de plusieurs pieds, si bien que les drains ne sont plus maintenant qu'à la profondeur ordinaire d'un mètre et demi, et l'eau qu'ils recueillent, portée par le tuyau collecteur dans le petit réservoir que nous regardions, coule ensuite vers la ferme où elle suffit aux lavages domestiques, et d'où elle retourne enfin liquéfier et enrichir les fumiers (¹).

Ce serait une rude tâche que de décrire l'admirable organisation de ceux-ci. Ils sont contenus dans une vaste enceinte voûtée de la grandeur d'une cabane. C'est là qu'arrive tout immondice, tout rebut, les dépouilles dépecées des animaux morts de maladie y sont jetées, et cette masse épaisse de matières corrompues, tout imprégnée des liquides fangeux qui y affluent sans cesse, est constamment brassée par de puissants courants d'air qu'une petite machine à vapeur adjacente y fore par-dessous. L'air fait sa route en haut, et toute la pesante masse tourne lentement, s'agite avec lourdeur; d'étranges formes en décomposition s'élèvent au sommet, apparaissent et s'enfoncent de nouveau. L'eau qui naguère boursouflait le sol en excroissances maladives, drainée aujourd'hui, rend le marécage à la culture, et coule dans ce réservoir à sa sortie de la ferme; mêlée à ces matières, elle les éclaircit, et réduit cette masse fétide en un engrais liquide, poussé incessamment par la machine à vapeur dans un fort tuyau de fonte. Le même agent, la vapeur, envoie le courant fertilisateur dans une série de tubes qui se ramifient sous le rude et brun épiderme du sol, portant de tous côtés, comme le sang qui circule dans nos artères et nos veines, la vigueur, la fécondité, la santé.

Une machine de la force d'un seul cheval suffit pour envoyer l'engrais le long de tuyaux d'une longueur de 200 mètres; et, lancé au travers d'un tube de gutta-percha adapté à chaque robinet, le liquide nourrissant va retomber en pluie 15 mètres plus loin, arrosant un rayon de 215 mètres. Quinze robinets, avec l'aide du tube de gutta-percha, suffisent au service de toute la ferme.

Grâce à ce système, on ne voit plus de tas de fumiers autour des habitations; il n'est plus question de travaux de charrette et d'hommes pour les transporter et les étendre; il n'y a perte ni d'une particule de matière ni d'une minute de temps. Tout ce qui se corrompt et se désorganise aujourd'hui, devenu dans le grand cloaque un principe de fertilité, croîtra demain et fleurira bientôt dans les champs. La circulation n'a pas d'arrêt; toute mort redevient instantanément un élément de vie; enfin, pour arroser et fumer les terres d'une grande ferme, il suffit du travail d'un seul homme.

(¹) Voy., sur le drainage, t. XXI (1853), p. 149.

Tout en admirant ce système, imitation ingénieuse de l'organisation générale de notre globe, où rien ne périt et où tout se transforme, je me sentais peu content. Il eût fallu d'énormes capitaux pour profiter de toutes ces inventions. Je me bornai à acheter une petite fourche moins pesante d'un kilogramme environ que nos fourches ordinaires, et qui retournait le sol le plus dur avec une merveilleuse facilité. On l'appelait *Winton's parke's.* Ses cinq dents, longues et minces, d'acier doux trempé, réunies par une pièce solide et sans soudure, au lieu de frapper sur l'obstacle qu'elles devaient déplacer, le tournaient, s'écartant autour des cailloux, et après les avoir enlevés, elles reprenaient au sortir du sol, grâce à l'élasticité du métal, leur première forme. Cet outil faisait, m'assura-t-on (et la chose me sembla probable), le double du travail d'une fourche ou d'un trident ordinaire, et fatiguait beaucoup moins le laboureur. *La fin à la prochaine livraison.*

---

## LA ROSE.

Une ondée venait de mouiller la rose que Marie apportait à Anne, et l'abondance de l'eau, chargeant la fleur, lui faisait courber sa belle tête.

Le calice était plein, les feuilles étaient trempées, et la fleur semblait, à l'imagination, pleurer les boutons laissés à regret sur l'arbuste fleurissant où elle avait pris naissance.

Je la saisis avec empressement, et, la jugeant incapable, si mouillée et si ruisselante, de figurer dans un bouquet, je la secouai rudement, trop rudement, hélas! car je la brisa et elle tomba à terre.

— Ah! m'écriai-je, tel est parfois l'acte impitoyable d'un esprit délicat qui ne fait point attention s'il tourmente et brise un cœur déjà résigné à la peine.

Cette belle rose, si je l'avais moins secouée, aurait pu fleurir encore quelque temps aux mains qui l'eussent possédée : souvent les larmes que l'on essuie avec un peu d'adresse peuvent être suivies d'un sourire (¹).

---

## LES RUSSES AU DIXIÈME SIÈCLE.

D'APRÈS UN ÉCRIVAIN ARABE.

L'an 922 de Jésus-Christ (310 de l'hégire), un Arabe nommé Ahmed Ebn-Fozlan fut envoyé vers un roi des Slaves ou des Bulgares qui résidait dans la ville de Bulgar, sur le fleuve Itil (Volga).

L'ambassade fit un grand détour pour se rendre dans cette ville : elle prit sa route par Bokhara, le Kharizme et le pays des Baskirs.

Ebn-Fozlan, soit en allant à Bulgar, soit en revenant à Bagdad, rencontra sur les bords du Volga des Russes que le commerce y avait attirés et qui étaient encore païens, mais possédaient déjà, à ce qu'il paraît, la connaissance de l'art d'écrire. Il décrit la figure de ces Russes, leurs mœurs, leurs superstitions, leur commerce, en un mot toutes leurs habitudes sociales. Ce mémoire si curieux ne se trouve dans aucune des bibliothèques d'Europe; mais il est en grande partie cité dans le grand Dictionnaire géographique de Yakout, dont l'on possède plusieurs manuscrits, notamment à Oxford et à Leyde (²).

(¹) Traduction inédite de William Cowper par A. Barbier.

(²) On peut consulter : l'ouvrage publié en 1823 à Saint-Pétersbourg par l'Académie impériale des sciences, sous le titre de *Renseignements*

Les armes des Russes, dit Ebn-Fozlan, consistent en une hache, un poignard et une épée qu'ils ne quittent jamais. Les femmes ont la poitrine couverte d'une boîte de fer, de cuivre, d'argent ou d'or, suivant les moyens de leurs maris ; ces boîtes ont un anneau auquel est fixé un poignard.

Les Russes mettent leurs embarcations à l'ancre sur le Volga, et, descendus à terre, ils se construisent de grandes maisons de bois où demeurent dix et quelquefois jusqu'à vingt chefs de maison avec toute leur famille.

Leur brutalité et leur malpropreté est portée au dernier excès.

Des poutres plus ou moins grandes, fichées en terre, et dont l'extrémité supérieure est taillée en forme de figure humaine, sont les divinités qu'ils adorent et auxquelles ils offrent du pain, de la viande, des oignons, du lait et des liqueurs enivrantes, pour obtenir un bon débit de leurs marchandises. Le commerce languit-il, on renouvelle et on multiplie les offrandes; le succès au contraire répond-il à leur désir, ils immolent, en action de grâces, des moutons et des veaux. Si la chair de ces victimes est mangée pendant la nuit par des chiens, ils s'imaginent que leurs dieux ont accepté leur sacrifice, et ont consommé ce qu'ils leur avaient offert.

Quand l'un d'entre eux tombe malade, on lui dresse une tente à l'écart et on l'y transporte ; on l'y laisse avec une provision de pain et d'eau, sans se mettre aucunement en peine de le secourir. S'il guérit, il vient retrouver les siens; s'il meurt, on le brûle avec la tente, à moins que ce ne soit un esclave; car, en ce cas, on le laisse devenir la proie des bêtes et oiseaux carnassiers.

Les voleurs sont pendus à un arbre, et leur cadavre y reste jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même en lambeaux.

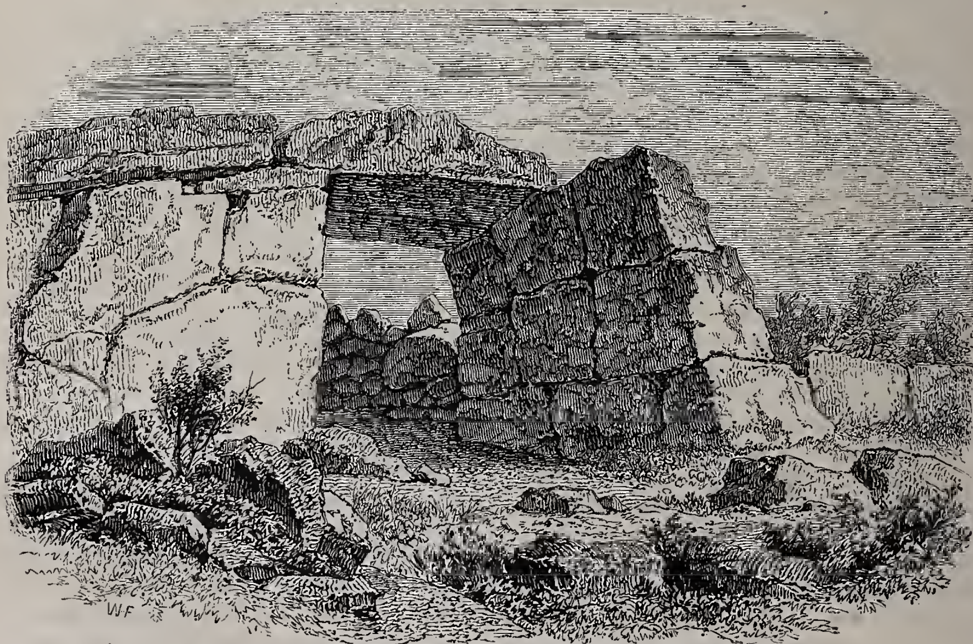
Ebn-Fozlan fut témoin des funérailles d'un grand seigneur. Dans ces cérémonies on immole toujours un esclave homme ou femme de la maison du mort, et le plus souvent, ce sont les femmes qui s'offrent à faire le sacrifice de leur vie. La victime doit, en effet, s'offrir elle-même; mais une fois le consentement donné, il est irrévocable, et on a recours à la force, s'il le faut, pour qu'il ait son effet. Il faut renoncer à répéter ce que Fozlan rapporte des cruautés et des infamies de ces solennités funèbres.

Le roi des Russes a toujours dans son palais quatre cents hommes choisis parmi les plus distingués de ses sujets, qui doivent mourir avec lui et le défendre aux dépens de leur vie. Il se tient toujours sur une vaste estrade ornée de pierres précieuses, et où sont avec lui quarante femmes. Ses quatre cents gardes du corps se tiennent assis sur les marches ou degrés. Quand il veut monter à cheval, on lui amène son cheval près de l'estrade.

Ebn-Fozlan ajoute à cette description quelques détails très-grossiers et qui justifient cette expression dont il s'est servi en commençant : « Les Russes sont les plus sales des hommes que Dieu a créés! »

## RUINES D'ORCHOMÈNE.

Orchomène, fondée par Andréis, fils fabuleux du Pénée, était située au bord d'un lac, dans la partie nord-ouest de la Béotie, au nord de Lébadée. C'était l'une des plus riches cités de la Grèce; Pindare l'appelle la ville des Grâces, que les Orchoméniens honoraient, en effet, d'un culte particulier : ils lui avaient élevé un temple magnifique. Parmi les autres monuments les plus dignes d'intérêt, on citait le trésor de Mynias, que l'on voyait encore au temps de Pausanias, le tombeau d'Hésiode, la fontaine Acidalie consacrée à Vénus, l'oracle du devin Tirésias. L'an 364 avant Jésus-Christ, Orchomène fut détruite de fond en comble : le



Ruines de l'acropole d'Orchomène, sur un escarpement du mont Akontios.

peuple de Thèbes, à la suite de la découverte d'une conspiration ourdie contre lui par les Orchoméniens, se rua en fureur sur cette malheureuse ville et en incendia ou renversa les édifices publics et les maisons. Dans les ruines de l'acropole, qui ont résisté au passage de plus de vingt siècles, on remarque trois époques de restauration successives, depuis le polygone irrégulier jusqu'à la construction régulière des beaux temps de la Grèce.

*sur les Russes des temps anciens*, tirés d'Ebn-Fozlan et d'autres écrivains arabes, etc., par C.-M. Frœhn, docteur en théologie et en philosophie; une *Analyse critique* de ce livre par M. Sylvestre de Sacy, publiée dans le *Journal des savants*, en septembre 1824.

## VILLAGES DE LA CRIMÉE.




Toits de villages tatars dans la Crimée orientale. — Dessin de Freeman, d'après Hommaire de Hell.

En suivant la côte orientale de la Crimée, entre Alouchta et Caffa (Théodosie), on traverse divers villages, entre autres Toklouk, Kooz et Otouz, où les demeures tatares, avec leurs toits plats, sont adossées aux collines qui bordent la vallée. A l'aide de cette disposition, les habitants communiquent extérieurement avec les terrasses de leurs maisons, qui leur servent habituellement de lieu de sommeil. Rien de plus pittoresque que l'aspect que présentent, le soir, toutes ces terrasses échelonnées les unes au-dessus des autres. A cet instant de la journée toute la population du village se réveille et déserte les chambres obscures où elle a cherché un abri contre la chaleur, pour aller, hommes, femmes, enfants, vieillards, s'installer sur les toits, que protégent une forte charpente et une épaisse couche d'argile. L'animation la plus agréable succède alors au silence du jour, les conversations les plus bruyantes s'engagent de toutes parts, et l'observateur ne se lasse pas d'admirer l'effet gracieux produit par tous ces groupes divers qui viennent, tout en se livrant aux occupations du ménage, respirer la fraîcheur du soir [1].

(1) Hommaire de Hell, *Steppes de la mer Caspienne*, etc., t. II, ch. XVIII.

---

## LA POPULATION DE JÉRUSALEM.

Jérusalem et les lieux saints sont habités par huit nations religieuses : les Latins ou catholiques, les Grecs, les Arméniens, les Coptes, les Abyssiniens, les Syriens, les Juifs, les Musulmans; il faut y joindre les protestants, qui sont plus nombreux à Jérusalem depuis quinze ans. Tous ces débris de peuples vivent à Jérusalem séparés les uns des autres, hostiles et jaloux; c'est une population nomade, sans cesse renouvelée par les pèlerinages ou décimée par la peste et les oppressions. « Au bout de quelques années, dit un voyageur moderne, l'Européen meurt ou retourne en Europe, les pachas et leurs gardes vont à Damas ou à Constantinople, et l'Arabe au désert. Jérusalem n'est qu'un lieu où chacun vient pour poser sa tente; mais la ville de David n'a plus de peuple. »

La population sédentaire de Jérusalem est d'environ 15 500 âmes :

| | |
|---|---|
| Juifs | 8 000 |
| Musulmans | 4 000 |
| Chrétiens [1] | 3 490 |
| Total | 15 490 |

Les Musulmans, Turcs, Arabes et Maures, forment à peu près le quart des habitants de Jérusalem, et y sont les maîtres en toute chose.

Les douze ou treize mille pèlerins grecs ou arméniens

(1) Le dénombrement particulier des chrétiens donne les chiffres suivants

| | |
|---|---|
| Grecs | 2 000 |
| Catholiques | 1 000 |
| Arméniens | 350 |
| Coptes | 100 |
| Syriens | 20 |
| Abyssiniens | 20 |
| | 3 490 |

qui, chaque année, viennent visiter Jérusalem, y apportent l'aliment principal des transactions commerciales de la population sédentaire. Les catholiques vivent du produit des subsides et des aumônes de leurs coreligionnaires de France et d'Autriche.

Les dignitaires ecclésiastiques qui résident à Jérusalem sont : — le patriarche latin et le révérend custode de terre sainte ; — le patriarche melkite (Grecs unis) et l'évêque de Lydda ; — le patriarche grec et plusieurs évêques de la même église, — le patriarche arménien et plusieurs évêques ; — un évêque copte ; — un évêque anglican ; — un grand rabbin ; — quatre patriarches de communions chrétiennes résidant dans d'autres localités, savoir : dans le Liban, le patriarche des Maronites ; à Bzommar, le patriarche arménien ; à Alep, le patriarche syrien ; à Mossoul, le patriarche chaldéen.

Indépendamment des couvents et des sanctuaires que les nations chrétiennes possèdent à Jérusalem, elles ont encore des habitations ou petits couvents annexés à l'église du Saint-Sépulcre, pour les religieux qui doivent garder nuit et jour le saint tombeau. A des époques déterminées, ces religieux sont relevés de garde. Les petits couvents attachés à l'église du Saint-Sépulcre n'ont qu'une seule porte qui ouvre dans l'intérieur ; mais les religieux de garde reçoivent leur nourriture du dehors, au moyen d'un guichet. La porte de l'église est fermée et gardée par les Turcs, qui ne laissent entrer les chrétiens qu'à prix d'argent, et qui rançonnent surtout la nation juive.

On a vu plus haut que les Juifs forment à eux seuls plus de la moitié de la population de la ville sainte (¹). Ils habitent, à Jérusalem, un quartier auquel on a donné leur nom *(Harêth el-Yahoud)*, entre le Sion et le Moriah ; ils y ont leurs synagogues. Ce quartier, le plus malpropre de la ville, est situé près de la porte *Sterquiline* ou des Immondices, appelée maintenant porte des Maugrabins (²).

---

## LA FERME DE LA VALLÉE.

Fin. — Voy. p. 201, 222, 230.

Je croyais ne gagner à ma visite à Tiptree-Hall que l'acquisition d'un de ces outils, et le regret de ne pouvoir emporter chez moi tant de merveilleuses inventions dont la seule vue m'avait tout étourdi, lorsque j'entendis notre hôte ordonner à un de ses hommes d'atteler et de faire avancer une moissonneuse plus nouvelle et plus commode encore, disait-il, que celle de l'Irlando-Américain Mac-Cormich. Il la voulait mettre à l'œuvre devant nous sur un champ de trèfle déjà foulé par les troupeaux. — « La moissonneuse de Garret a été louée dès la semaine dernière pour cette journée-ci par les veuves Villers, répondit le garçon de ferme ; elle ne reviendra que demain de la ferme de la Vallée *(Valley farm)*. » Ce nom me fit aussitôt dresser l'oreille. Le fermier attribua ma surprise à toute autre cause qu'à une coïncidence de noms ; il crut que je m'étonnais de le voir louer ou prêter ses machines, lorsque, dans sa vaste exploitation, il devait avoir besoin de tous ses agents, et dédaigner de minces économies et des profits de détail. Il m'expliqua donc comment la veuve Villers, la fermière de la Vallée, était une Écossaise établie dans ce voisinage avant lui, et depuis environ trente ans. — Elle était toute jeune, me dit-il, lorsqu'elle arriva ici avec sa mère encore verte, et son mari, un homme de vingt-deux ans peut-être alors, et qui est mort avant d'avoir atteint la quarantaine, emporté par une fièvre pernicieuse ; il laissait sa veuve chargée de sa vieille mère, avec cinq jeunes filles et une exploitation en train. Ma foi, elle s'est vaillamment comportée. Son aînée n'avait pas plus de seize ans alors ; ces femmes se sont mises de cœur à la besogne, les bambines aidant selon leurs forces, et, à l'étonnement de tout le voisinage, la ferme des six femmes a prospéré. Vous sentez qu'il est du devoir de tout honnête homme d'aider à ce courage, à cette énergie : aussi la veuve Villers pourrait emprunter mes machines gratis, et si elle en paye un petit loyer, c'est elle qui l'a voulu.

Je fus saisi, à ce récit, du désir le plus vif de voir cette autre *ferme de la Vallée*, et de connaître la fermière et sa famille. Je pris congé de mes compagnons de voyage ; je demandai la permission à notre hôte d'aller examiner sa *moissonneuse* chez sa voisine, et, faisant charger ma valise sur un bidet de louage, je me rendis chez la veuve Villers.

Je fus accueilli avec une franche hospitalité qui me rappela ce que j'avais appris des mœurs de l'Écosse en lisant mon cher Walter Scott. Je ne retrouvais point là le grand travail régulier de Tiptree-Hall, où tout semblait marcher, comme dans notre sphère, en vertu de lois immuables dont les moteurs sont invisibles. Ce n'était pas non plus ma ferme à moi, où, pour des effets moindres ; les causes étaient sans cesse mises à découvert, où il y avait tiraillement, ordres donnés, transmis, mal exécutés, retirés, des reproches, des gronderies ; enfin un demi-désordre qui finissait par s'arranger. L'œil était autrement satisfait que dans toutes les autres fermes que j'avais eu occasion de visiter. La vie m'y semblait plus aimable, plus riante, plus animée, quoiqu'il n'y eût rien du luxe et de l'éclat de la splendide propriété où, pour la première fois, s'était allumé en moi le goût de la vie rurale. Au château, tout devait concourir à la satisfaction des yeux, tout était fait pour exciter l'admiration. Dans la ferme de la Vallée, le mobile de chacun était le désir de la prospérité, du bien-être, du bonheur de tous, et un souffle d'amour, si j'ose le dire, circulait partout.

Lorsque le repos du soir réunissait la famille, le plaisir de se revoir après les travaux du jour était peint sur tous ces visages, et la blonde fraîcheur des plus jeunes, résistant au hâle du travail, fleurissait le joyeux banquet.

La vieille grand'mère, *Granny*, comme tous l'appelaient, et comme je l'appelai bientôt moi-même, présidait au repas : elle avait l'oreille dure, la vue presbyte, les mouvements lents ; elle était portée plutôt qu'elle ne marchait ; néanmoins sa présence n'attristait nullement cette riante jeunesse : loin de là, elle était le centre de la gaieté, le repos, le conseil, le lien de toute cette réunion féminine. On voyait,

---

(¹) On évalue, au maximum, à quatre millions le nombre des Juifs dispersés sur la surface du globe.

| | |
|---|---|
| La Russie en compte.... | 1 200 000 |
| La Turquie............ | 170 000 |
| La France............ | 80 000 |
| Les autres pays ensemble. | 2 550 000 |
| | 4 000 000 |

La population juive de la Palestine, d'après M. Schultz, consul de Prusse à Jérusalem, se répartit ainsi qu'il suit :

| | |
|---|---|
| A Jérusalem............. | 7 120 |
| Hébron................ | 400 |
| Sapheth............... | 400 |
| Tibériade.............. | 300 |
| Naplouse.............. | 150 |
| Schavram............. | 75 |
| | 8 445 |

(²) Voy. d'autres détails dans l'*Histoire de la rivalité et du protectorat des Églises chrétiennes en Orient*, par M. César Famin, 1853. — M. César Famin, enlevé récemment par une mort bien prématurée, était devenu l'un des collaborateurs du *Magasin pittoresque*. C'est à lui que nous devons notamment les articles sur la Chasse aux environs de Saint-Pétersbourg, année 1853 (tome XXI), p. 238 et 262 ; sur Moscou, 1854, p. 207 ; etc.

dans ses traits placides, dans les petites rides fines et multipliées qui sillonnaient son visage, mais remontaient toutes vers les tempes, on voyait que le temps, qui agit avec nous autres un peu comme nous agissons avec lui, avait légèrement appuyé, et respecté cette innocente vie; le déclin en était heureux et serein. Lorsqu'une vive plaisanterie, éclair de joie jaillissant du cœur, un récit amusant, l'histoire de la plus folâtre des génisses, ou quelque nouveau trait d'orgueil de la reine des prairies, la belle vache, ardente à défendre sa prérogative de marcher en tête du troupeau, faisait circuler le rire autour de la table, un écho de la satisfaction générale apparaissait sur ce vieux visage. La Granny prenait part à tout en promenant sur tous ce regard d'affection que les années n'avaient pu éteindre : la vieillesse entourait peu à peu de cendre le foyer intérieur; mais il brûlait toujours au fond et se trahissait de temps à autre par quelque étincelle.

Je me suis souvent rappelé la Granny depuis l'époque, si riche en bonheur, où je la vis pour la première fois. Quand, à l'arrière-saison, les premières gelées blanches ont emporté, en les semant de diamants et de perles, toutes les feuilles de mes arbres, j'ai un vieux tilleul étêté qui conserve encore les siennes, jaunies, bronzées, toutes rayonnantes des couleurs chaudes de l'automne, si bien que lorsque le soleil, descendu derrière les collines, n'éclaire plus notre hémisphère, l'arbre, avec ses tons dorés et empourprés, semble éclairé par quelque astre d'un autre monde. Quand nous le regardons, ma femme et moi, nous parlons encore de la Granny, et de la vieille ferme où se passa l'enfance de ma bien-aimée; car je ne revins pas seul de chez la veuve Villers. La vieille grand'mère, qui avait reçu ma première confidence, et qui avait préparé sa fille à m'accorder le trésor que je désirais emporter avec moi, la Granny ne s'est éteinte pour ce monde qu'après avoir vu sa petite-fille, appuyée sur mon bras, quitter, en pleurant et souriant tout à la fois, sa patrie et ceux qui avaient entouré et protégé son enfance, pour venir former une nouvelle famille avec moi.

C'est ma chère femme, c'est Angélique Villers qui m'apprend, à l'aide des bonnes notions acquises dans son pays, à féconder ce qu'il y a d'excellent dans le mien. C'est avec cette chère compagne que j'ai trouvé moyen de faire jouir les plus petits cultivateurs de notre voisinage de machines trop chères et pour eux et pour moi. C'est elle qui m'a donné la première idée d'une souscription, peu à peu grossie, dont nous avons fait d'abord la plus grosse part, mais qui s'est successivement accrue. La commune, avec ce secours, a pu acheter les machines les plus utiles; on les prête successivement à tous les souscripteurs; elles sont louées ensuite à ceux qui en ont besoin et qui se font inscrire à cet effet chez le maître d'école, et elles sont enfin prêtées aux plus indigents. La prospérité va croissant autour de nous; elle est fondée sur les excellents principes de l'association, d'une entente cordiale, d'une charité mutuelle; et je puis dire que je suis heureux, car je ne suis plus *seul*, et j'ai un but dont j'approche toujours, qui remplit le présent et pare l'avenir de brillantes couleurs.

---

## LES ÉMIGRANTS.

Une longue caravane
Traverse la terre allemande;
Plus rapide que les dromadaires,
L'espérance la conduit.

Sur un rivage solitaire,
Dont l'océan fouette les sables,
Un navire attend les pèlerins;
Un vieillard lève les bras au ciel.

— Amis, de cette mer sombre
Écoutez la voix menaçante;
Voyez ces flots qui roulent
Comme les anneaux d'un immense serpent.

Derrière nous sont des prés verdoyants,
Des champs dorés, la pourpre des vignobles;
Devant nous, des puissances ténébreuses,
Des tempêtes, la mort peut-être...

— En avant, à travers les flots!
Crient d'une voix les pèlerins;
Derrière nous il n'y a que honte et misère! —
Le vieillard reprend la parole :

— Que Dieu soit donc notre guide!
Peu de bagage rend l'homme libre;
Oublions les chagrins passés!
Qu'ils soient noyés dans l'océan!

Les pèlerins de la liberté
Serrent cordialement la main du vieillard.
L'espérance enfle leur voile;
Le navire s'éloigne du rivage.

Mais, de leurs yeux échappées,
Des larmes sont tombées sur le sable,
Et l'écho a répété ces paroles :
— Adieu, patrie, adieu!

Trad. de PUTTMANN.

---

## TURNER.

Joseph-Williams Mallad (ou Mallord) Turner, que ses admirateurs appellent le premier peintre de l'Angleterre, prétendait être né en 1769, la même année que Cuvier, Chateaubriand, Gœthe, Napoléon, Wellington et Canning. Aucun témoignage écrit ou verbal n'a contredit cette assertion; un certificat extrait du registre paroissial des baptêmes de Saint-Paul, Covent-Garden, établit seulement que l'illustre artiste fut baptisé à Londres six ans après l'année où il serait venu au monde; cet acte est ainsi conçu : « Joseph Mallad Turner, fils de Williams Turner et de Mary sa femme, 14 mai 1775. » On croit qu'il était né dans le Devonshire, et que ses parents l'avaient amené tout enfant à Londres, où ils avaient ouvert une petite boutique. Sa biographie n'offre aucun événement remarquable. On ne dit point que ses premiers essais dans l'art aient révélé aucune aptitude extraordinaire. Il exposa d'abord dans la boutique de son père quelques dessins qu'il était très-heureux de vendre au prix d'une demi-guinée. Il fut employé quelque temps à faire des impressions en couleur; il n'avait pas encore eu de maître. Un petit héritage inattendu ayant tout à coup tiré sa famille de la misère, on le fit entrer dans l'atelier de Thomas Malton, auteur d'un Traité de perspective. Bientôt un célèbre amateur, Monro, qui demeurait aux Adelphi, le prit en amitié et l'autorisa à faire des copies dans sa galerie de tableaux. Il obtint la même autorisation d'un autre amateur non moins riche, nommé Henderson. Son habileté et les recommandations de ses protecteurs lui procurèrent les moyens de gagner quelque argent. Des architectes lui firent laver leurs plans, des amateurs l'employèrent à donner de l'effet à leurs ébauches, quelques seigneurs lui demandèrent des vues de leurs châteaux. En 1787, il exposa un dessin du château de Douvres à l'Académie royale, et, en 1789, il fut admis à cette Académie comme élève. En 1792, il exposa une vue de Paris et une vue de Chinkford-Hall, du comté d'Essex; en 1793, une vue de Rochester. On grava un assez grand nombre de ses dessins, et il acquit ainsi peu à peu quelque réputation. Ce qu'il y avait d'originalité et de vigueur dans son talent attira l'attention assez tard : ce furent des articles de revues qui apprirent en quelque sorte aux Anglais qu'ils

possédaient un peintre appelé à exciter l'enthousiasme d'un certain public. Peu de personnes en France connaissent les œuvres de Turner, et celles qui ont vu seulement quelques-uns de ses dessins ou de ses tableaux ne sont point disposées à tant d'admiration. Turner est considéré par quelques-uns de ses compatriotes comme l'un des peintres de notre siècle qui ont été doués au plus haut degré du sentiment poétique et du génie de la couleur. Nous devons avouer que



Turner, peintre de marine, mort en 1851. — Dessin de Gilbert.

les premiers tableaux de Turner qui s'offrirent à notre curiosité nous causèrent une étonnement très-peu favorable à l'artiste : c'étaient des effets de mer possibles mais à peine croyables, un lac resplendissant comme un acier poli frappé par le soleil, un arc-en-ciel se détachant avec vigueur sur un fond de nuages nacrés. Autour de nous on s'extasiait : « Quelle lumière! disait-on, quel éclat! quels contrastes! quelle puissance! quelle poésie! » Mais, malgré toute notre bonne volonté, nous n'apercevions qu'un chaos de couleurs, qu'un mélange confus de teintes plus brillantes que vérita-

blement lumineuses. Nous cherchions en vain une ligne, un contour, une forme, un objet modelé où reposer nos yeux. Nous sommes encore aujourd'hui très-convaincus que le coloris de Turner est loin d'avoir les qualités solides et profondes de celui des grands maîtres vénitiens et flamands : pour nous, c'est souvent, si nous osions le dire, plutôt un fard éclatant que la vraie couleur de la nature. Quant au sentiment poétique, il nous paraît qu'on ne saurait le refuser entièrement à Turner, au moins dans quelques-unes de ses compositions, bien que ce ne soit point celui que nous admirons dans Claude le Lorrain, Poussin, Rembrandt ou Ruisdael. Turner se complaît ordinairement dans la recherche d'un grandiose presque surnaturel; il cherche à idéaliser, non point par la simplicité et la concentration, mais, au contraire, par une fougueuse expansion qui tend à surprendre et à éblouir. Les Anglais vantent surtout ce qu'ils appellent « la nature métaphysique, le mystère, la magnificence, le prestige » du génie de ce peintre. D'après nos impressions personnelles, ce sont là des hyperboles. Nous ne nions point les hardiesses de Turner, mais il ne nous paraît pas qu'elles aient souvent réussi. Il est juste de dire que plusieurs de ses tableaux sont composés et peints dans ce que l'on est convenu d'appeler le genre classique; mais alors il se montre incontestablement inférieur aux chefs de l'école. Il semble donc, en définitive, qu'il soit plus à louer qu'à blâmer de s'être abandonné à la manière qui lui a constitué une sorte d'originalité. Ajoutons qu'il a rencontré quelquefois des effets de marine nouveaux, imprévus, saisissants et vraiment poétiques, mais surtout sous le rapport de la composition : aussi les gravures exécutées d'après ses œuvres nous semblent-elles la meilleure explication de sa grande renommée. Il en a été de même de Martins, peintre très-inférieur, du reste, à Turner, à la fois comme dessinateur et comme coloriste. On pourrait citer un grand nombre de peintres de tous les pays auxquels l'art du graveur a rendu ce service. En 1819, il visita



L'embouchure du Humber, marine par Turner.

l'Italie, et ce voyage lui a inspiré quelques-uns de ses plus célèbres tableaux : *Palestrina, la Baie de Baïes, le Forum de Rome, le Palais des Soupirs, le Palais de Caligula,* et *l'Italie,* composition où il a voulu rassembler les traits les plus éclatants des beautés naturelles et monumentales de cette contrée privilégiée.

Parmi ses autres peintures les plus renommées, on cite : *Polyphème, la Vision de Médée, les Trois jeunes gens dans la fournaise, Pilate se lavant les mains, Didon faisant construire Carthage, le Bac de Rotterdam, Van-Goyen cherchant un sujet, Van-Tromb revenant de la bataille de Dogger-Bank, l'Embouchure de la Seine, la Grotte de Fingal, l'Atelier de Watteau, la Fille de Rembrandt, Jessica.*

Turner a fait don de *l'Italie* et de *Didon* au *British Museum,* sous la condition présomptueuse que ces tableaux seraient placés à côté de deux paysages de Claude le Lorrain et de Poussin. Quoique ces toiles du dix-septième siècle qu'il a choisies pour termes de comparaison ne comptent point parmi les chefs-d'œuvre de leurs auteurs, nous doutons que son orgueil ait été bien inspiré. Dans les dernières années de sa vie, il avait élevé le prix de ses tableaux à un chiffre presque incroyable; il gagnait plus en quelques mois qu'un Corrége en toute sa vie : ses moindres dessins étaient vendus plus cher que les souverains d'Italie ne payèrent jamais les œuvres immortelles du quinzième et du seizième siècle. Il est fâcheux de dire que, d'après le témoignage unanime de ses contemporains, ce peintre était d'un caractère insociable, et qu'à aucune époque il ne sut faire naître autour de lui ni affection ni estime sincère pour sa personne. Il était égoïste, avare et vaniteux. Il est mort, le 19 décembre 1851, à Chelsea, où il avait vécu longtemps sous le nom de Booth. Il avait quatre-vingt-deux ans. Suivant le vœu qu'il a exprimé, on lui élève un tombeau à côté de celui de Joshua Reynolds, sous le dôme de Saint-Paul. Il semble que l'on

veuille confirmer ainsi, en le plaçant dans un des deux panthéons de Londres, à côté du plus grand peintre d'histoire de l'Angleterre, l'opinion exagérée qu'il avait lui-même de la supériorité de son génie.

## LA PREMIÈRE FEMME D'ADAM.

Plusieurs manuscrits du *Bestiaire* de Richard de Furnival, chancelier de l'église d'Amiens, mort vers 1260, sont suivis d'un autre ouvrage dont voici la rubrique : « La » Response sous l'arrière-ban maistre Richart de Furnival, » ensi come sa dame s'excuse; si come vous porrés oïr. » On suppose que cette réponse fut en effet écrite par une dame à qui le *Bestiaire* était adressé. Or cette dame énonce comme un fait de quelque notoriété au treizième siècle, que Dieu avait donné d'abord à Adam une femme plus parfaite qu'il ne l'était lui-même. Adam la tua dans un moment de courroux; Dieu, « nostre Sire, s'aparut à lui » et li demanda por qoi il avoit ce fet? Adam respondi : » elle ne m'estoit rien, et por çou ne la pooie-je amer. » Alors Dieu, voulant lui donner une femme qui ne le fît point rougir de son infériorité et qui lui fût soumise, tira Ève d'une de ses côtes. Mais la dame ajoute que, tout obéissante que doive être la femme, elle a cependant le droit de résister à tout commandement injuste, et que tant qu'elle a pour elle la vertu, la raison, la justice, elle est autorisée par Dieu à se défendre.

## CHANNING.

Voy. p. 158, 189.

### A QUOI DOIT SERVIR L'INTELLIGENCE.

La culture intellectuelle ne consiste pas principalement, comme beaucoup seraient disposés à le croire, à accumuler de l'instruction, bien que cela soit important; elle consiste surtout à acquérir une force de pensée que nous puissions diriger à notre gré vers tout sujet sur lequel il nous faut prendre une décision. Ce qui indique cette force, c'est de pouvoir concentrer notre attention, d'observer avec soin et pénétration, de ramener les sujets complexes à leurs éléments, de remonter de l'effet à la cause, de découvrir les moindres différences aussi bien que les moindres ressemblances des choses, de lire l'avenir dans le présent, et surtout de remonter des faits particuliers aux lois générales ou aux vérités universelles. Ce dernier effort de l'intelligence qui s'élève aux vues larges et aux grands principes, constitue ce qu'on nomme l'esprit philosophique et mérite qu'on s'y attache tout particulièrement. Quel en est le but? Votre propre observation a dû vous l'apprendre.

Vous avez dû remarquer deux espèces d'hommes, les uns toujours occupés de détails, et les autres qui font de ces observations particulières le fondement de vérités plus élevées et plus larges.

Par exemple, pendant des siècles on avait vu tomber à terre des morceaux de bois, des pierres, des métaux; Newton s'empara de ces faits particuliers et s'éleva à l'idée que toute matière tend ou est attirée vers toute matière, et puis il définit la loi suivant laquelle cette attraction ou cette force agit à différentes distances, nous donnant ainsi un grand principe qui, nous avons raison de le croire, s'étend à toute la création extérieure et la régit.

Un homme lit une histoire et peut vous en raconter tous les événements, puis il s'arrête là. Un autre combine ces événements, les place sous un seul point de vue, et apprend sous quelle influence vit une nation, quels sont ses principaux penchants, vers la liberté ou vers le despotisme, vers une forme de civilisation ou vers une autre.

Celui-ci s'occupera continuellement des actions particulières de tel ou tel voisin, tandis que cet autre, regardant plus loin que les actions, et remontant jusqu'au principe intérieur d'où elles émanent, en tirera une vue plus étendue de la nature humaine.

En un mot, les uns voient toute chose par parties, par fragments, tandis que les autres s'efforcent de découvrir l'harmonie, la liaison, l'unité du tout. Un des grands malheurs de la société, c'est que la plupart des hommes s'occupent constamment de minces détails et manquent d'idées générales, de principes larges et fixes. Aussi beaucoup qui ne sont pas méchants sont irrésolus, et presque toujours inconstants, comme s'ils étaient de grands enfants plutôt que des hommes. Donner cette force d'esprit qui saisit les vérités universelles et s'y attache, c'est la plus noble éducation de l'intelligence. Perfectionner l'homme, c'est le *libéraliser*, agrandir sa pensée, ses sentiments et sa volonté. Étroitesse d'intelligence et de cœur, telle est la dégradation dont toute éducation tend à sauver les hommes!

### LE SENTIMENT DU BEAU.

En considérant notre nature, nous découvrons parmi ses plus admirables facultés le sens ou la perception du Beau. Nous en trouvons le germe chez tous les hommes, et il n'y a pas de faculté qui soit plus susceptible de culture; les ressources que ce sentiment trouve dans l'univers sont infinies. Il n'y a qu'une faible partie de la création que nous puissions changer en nourriture et en vêtements, ou en satisfactions du corps; mais la création entière peut servir au sens du Beau.

La beauté est partout. Elle s'épanouit dans les innombrables fleurs du printemps. Elle ondule dans les branches des arbres et les herbes du gazon. Elle habite les abîmes de la terre et de la mer, et brille dans les couleurs du coquillage et de la pierre précieuse. Et non-seulement ces faibles objets, mais l'océan, les montagnes, les nuages, les cieux, les étoiles, le soleil levant et le soleil couchant, tout est inondé de beauté. L'univers est son temple; et les hommes qui la sentent vivement ne peuvent lever les yeux sans qu'elle les environne de tous côtés. Or la beauté est si précieuse, les jouissances qu'elle procure sont si délicates et si pures, tellement en rapport avec nos sentiments les plus tendres et les plus nobles, si près de l'adoration de Dieu, qu'il est pénible de songer à la multitude d'hommes qui vivent ici-bas en aveugles, comme si, au lieu de posséder cette belle terre et ce glorieux firmament, ils habitaient un cachot. Une joie infinie est perdue pour le monde, faute de cultiver le sentiment du Beau.

Supposez que je visite une maison de campagne et que j'en voie les murs couverts des meilleurs tableaux de Raphaël, chaque coin occupé par une statue du travail le plus exquis, et que l'on me dise que ni homme, ni femme, ni enfant, n'ont jamais jeté les yeux sur ces miracles de l'art, comme je sentirais la privation de ces infortunés! comme je voudrais leur ouvrir les yeux, et les aider à comprendre et à sentir la beauté et la grandeur qui sollicitent en vain leur attention! Et cependant chaque laboureur vit devant les ouvrages d'un artiste plus divin. Combien son existence serait relevée, s'il voyait et s'il comprenait mieux la gloire qui rayonne dans leurs formes, leurs couleurs, leurs proportions et leur expression morale! Les meilleurs livres sont aussi les plus beaux. Les plus grandes vérités quand elles ne sont pas unies au Beau manquent de quelque chose, et elles pénètrent plus sûrement et plus profondément dans l'âme quand elles sont revêtues de cette parure qui leur est naturelle. Celui-là ne reçoit pas la véritable éducation de

l'homme en qui le sens du Beau n'est pas cultivé, et je ne connais pas de condition à laquelle il ne convienne. De toute espèce de luxe, c'est le moins cher et le plus facile, et il me paraît surtout important pour les conditions qui, exigeant un travail pénible, donnent de la rudesse à l'esprit.

### SUR LA FACILITÉ D'EXPRIMER SES IDÉES.

La parole est une des grandes distinctions entre nous et la brute. Notre puissance sur les autres n'est pas tant dans les idées qui sont en nous que dans la puissance de les produire. Un homme d'une vigueur intellectuelle plus qu'ordinaire peut n'être qu'un zéro sans valeur dans la société, faute de savoir parler. Non-seulement on acquiert de l'influence sur les autres, mais encore on aide grandement à sa propre intelligence en donnant à sa pensée une expression nette, précise, puissante. Nous nous comprenons mieux, nos conceptions deviennent plus claires, par l'effort même que nous faisons afin de les rendre claires pour ceux qui nous écoutent.

Notre rang dans la société dépend beaucoup de cette facilité d'expression. La principale distinction entre ce que nous appelons l'homme du monde et l'homme du peuple consiste en ce que le dernier est très-souvent gauche dans ses manières et manque surtout de justesse, de clarté, de grâce et de force d'expression. L'homme qui ne peut ouvrir la bouche sans violer une règle de grammaire, sans parler avec un accent barbare ou grossier, sans montrer son manque d'éducation, ou sans obscurcir sa pensée par un langage confus et maladroit, ne peut occuper la place à laquelle son bon sens lui donnerait des droits. Pour avoir des rapports avec la bonne société, il faut parler comme elle. L'étude de la grammaire et des moyens d'arriver à une prononciation correcte n'est pas une chose futile, ni superflue pour personne. Elle permet d'acquérir dans le monde ces avantages, d'où dépend souvent notre perfectionnement. Acquérir une certaine facilité de parole devrait entrer dans tous les plans d'éducation personnelle.

### INDISPENSABLE NÉCESSITÉ DE L'INSTRUCTION POUR LE PEUPLE.

L'opinion commune est que la masse du peuple n'a pas besoin d'autre éducation que de celle qui prépare aux différents métiers; et bien que cette erreur commence à disparaître et que peu de gens osent aujourd'hui s'en faire les organes, elle est loin d'être encore assez généralement condamnée. La nécessité et le fondement de l'éducation de l'homme sont dans sa nature et non dans sa profession. Nos facultés doivent être développées à cause de leur propre dignité, et non pas en vue seulement de leur application extérieure.

L'homme doit être instruit parce qu'il est homme, et non point parce qu'il doit faire des souliers, des clous ou des épingles. Un métier n'est pas évidemment la fin de son être, car l'esprit ne s'y enferme pas tout entier. Un métier n'épuise point la force de la pensée. L'homme a des facultés que ce labeur ne met pas en jeu, des besoins profonds qu'il ne satisfait pas. Des poëmes et des systèmes de théologie et de philosophie qui ont fait quelque bruit dans le monde ont été travaillés sur l'établi ou au milieu des travaux champêtres. Que de fois, lorsque les bras s'occupent machinalement d'un métier, l'esprit, perdu dans la méditation et la rêverie, s'échappe de la terre! Que de fois le cœur pieux de la femme mêle la plus grande de toutes les pensées, celle de Dieu, aux détails du ménage! Sans doute on doit se perfectionner dans sa profession, car c'est ainsi qu'on gagne son pain et qu'on sert la société. Mais le pain ou la subsistance n'est pas pour nous le bien suprême; car autrement notre sort serait plus dur que celui des animaux, pour lesquels la nature sert une table et tisse un vêtement sans qu'ils s'en occupent.

L'homme n'a pas été créé davantage pour servir uniquement aux besoins de la société. On ne peut, sans une injustice infinie, convertir en simple instrument des satisfactions d'autrui un être raisonnable et moral. Il est nécessairement une fin, et non un moyen. Un esprit dans lequel ont été placées des semences de sagesse, de désintéressement, de constance et de piété, vaut plus que tous les intérêts matériels du monde. Il existe pour lui-même, pour son propre perfectionnement, et on ne doit pas l'asservir aux besoins de sa nature animale ou à ceux d'autrui.

Des esprits légers ou égoïstes disent qu'une éducation libérale est nécessaire aux hommes appelés à remplir de hautes fonctions, mais non pas à ceux qui sont condamnés à un labeur vulgaire.

Je réponds que le nom d'homme est un nom plus grand que celui de président ou de roi.

La vérité et la bonté sont également précieuses, dans quelque sphère qu'on les trouve. D'ailleurs il n'est pas de condition où la vertu n'ait sa place aussi bien que le développement de toutes nos facultés. L'ouvrier n'est pas simplement un ouvrier. Des liens étroits, liens de tendresse et de responsabilité, l'unissent à Dieu et à ses semblables. Il est fils, mari, père, ami et chrétien. Il appartient à une famille, à une patrie, à une Église, à une race; et cet homme, on ne l'élèverait que pour un métier! N'a-t-il donc pas été envoyé dans le monde pour accomplir une grande œuvre? Élever parfaitement un enfant demande plus de profondeur de pensée, plus de sagesse peut-être que le gouvernement d'un État; par cette simple raison que les intérêts et les besoins politiques sont plus saisissables, plus grossiers, plus sensibles que le développement de la pensée et du sentiment, ou que les lois subtiles de l'âme, qui toutes doivent être étudiées et comprises avant que l'éducation soit achevée; et cependant Dieu a chargé également tous les hommes de cette œuvre, la plus grande qui soit sur la terre. Avons-nous besoin d'une preuve plus claire pour voir qu'une éducation plus relevée qu'on ne l'a encore pensé est nécessaire à notre race entière?

*La suite à une autre livraison.*

---

## LE SEUL AVOCAT CANONISÉ.

A l'occasion de la canonisation de saint Ives, avocat, Jean Massue, prieur des Dames et de Saint-Sornail, dit au chapitre 23 de ses *Marguerites historiales* (ouvrage écrit vers 1497) :

« On ne trouve que luy seul qui soit saulvé entre les ad-
» vocats juristes. Je dits, moy prieur, que le bailly de Dampmartin est hors de ce danger, et que aussi toust (aussitôt)
» iroit-il où est saint Yves que l'on feroit passer le palais de
» Paris par le trou d'une aiguille. »

---

## UNE TABLE PROPHÉTIQUE.

La communication avec les esprits au moyen de tables ou d'autres matières en bois est loin d'être une nouveauté. C'était une pratique bien connue des anciens, qui faisaient tourner, par exemple, des instruments à vanner. Au moyen âge on l'appelait *xilomanie*, des deux mots grecs *xilos*, bois, et *manteia*, divination. Qui voudra lire attentivement Bodin, l'auteur célèbre de la *Démonomanie* (ouvrage écrit en 1581), verra que les esprits frappeurs répondaient en ce temps-là, comme aujourd'hui, aux curieux qui leur adressaient des questions.

Dans un livre mystique très-rare, intitulé *Lux è tenebris* (la Lumière sortant des ténèbres), et imprimé vers 1665-68 [1], on trouve une jolie gravure sur acier représentant une sorte de table « tournante » ou tout au moins « prophétique; » nous la reproduisons.

Cette table apparut un jour, la veille de Pâques, sur un chemin, à Christophe Kotter, né en 1585 à Langenaw, village de la Lusace supérieure, « appelé à la mission de prophète en 1616, » dit le livre, et mort en 1647, à soixante-deux ans. Elle était triangulaire et de couleur bleu de ciel. Trois jeunes gens vêtus de blanc étaient assis aux trois angles, à l'orient, au midi, au septentrion; ils formaient une chaîne en tenant leurs mains unies. Un arbuste sortit de la table devant chacun des jeunes gens et s'éleva à la hauteur d'environ une aune. Une rose s'épanouissait aux sommets des trois arbustes, dont les feuilles ressemblaient à celles du persil. L'arbuste du midi était un peu plus élevé que les deux autres; sa rose, plus large et d'une grande beauté, le couvrait presque entièrement. Christophe Kotter vit ensuite un petit lion demi-blanc, demi-azuré, s'élancer de la table, saisir avec ses ongles l'arbuste du midi, et le secouer violemment; les feuilles vertes et celles de la rose tombèrent en grande partie et se changèrent en taches de sang. L'arbuste du septentrion resta immobile : ses feuilles et sa fleur n'éprouvèrent aucune agitation. L'arbuste d'orient, d'abord desséché et privé de feuilles et de fleurs, verdit



Table prophétique du dix-septième siècle. — Estampe du livre intitulé : *Lux è tenebris.*

tout à coup, et la rose le couronna de ses belles feuilles odorantes. Le jeune homme qui était assis devant l'angle septentrional dit à Christophe, en lui montrant le jeune homme assis à l'angle oriental : « Donne-lui ta main droite. » Christophe s'empressa d'unir sa main à celles des jeunes gens. Le jeune homme du septentrion reprit : « Observe bien, afin que tu puisses raconter fidèlement ce que tu auras vu; car de grandes vérités sont cachées dans ce prodige, et Dieu te les révélera dans une vision. » Alors la table disparut avec ce qu'elle portait. Le jeune homme du septentrion dit à Christophe : « Regarde-nous avec attention : l'un de nous t'apparaîtra encore une fois et t'expliquera ce que tu as vu. » Christophe alors leur demanda : Qui êtes-vous? (Il rapporte qu'il lui fut impossible de dire autre chose.) Le jeune homme du septentrion répondit : « Nous sommes les serviteurs du Dieu grand, terrible et en même temps miséricordieux, qui a pour ministres la flamme du feu et les anges ses esprits. Quant à toi, fais ce qui t'est ordonné, si tu veux obtenir la grâce de Dieu. » Après ces mots les trois jeunes gens disparurent. Aussitôt Christophe fut ravi en extase.

*La suite à une autre livraison.*

[1] Voici le titre entier de ce livre singulier, que M. Landresse, bibliothécaire de l'Institut, a bien voulu nous signaler :

« *Lux è tenebris,* novis radiis aucta; hoc est : solemnissimæ divinæ » revelationes in usum seculi nostri factæ,

» Quibus,

» I. De populi christiani extrema corruptione lamentabiles querelæ » instituuntur;

» II. Impœnitentibusque terribiles Dei plagæ denuntiantur;

» III. Et quomodo tandem Deus (deleta pseudo-christianorum, Ju- » dæorum, Turcarum, paganorum, et omnium subcœlo gentium Ba- » bylone) novam, verè catholicam, donorum Dei luce plenè coruscan- » tem Ecclesiam constituet; et quis jam status ejus futurus sic ad finem » usque seculi, explicatur.

» Per immissas visiones, et angelica divinaque alloquia, facta

» I. *Christophoro Kottero* Silesio, ab anno 1616 ad 1624;

» II. *Christinæ Poniatoviæ* Bohemæ, annis 1627, 1628, 1629;

» III. *Nicolao Drabicio* Moravo, ab anno 1638 ad 1664.

» Cum privilegio regis regum, et sub favore omnium regum terræ, » recudendi. »

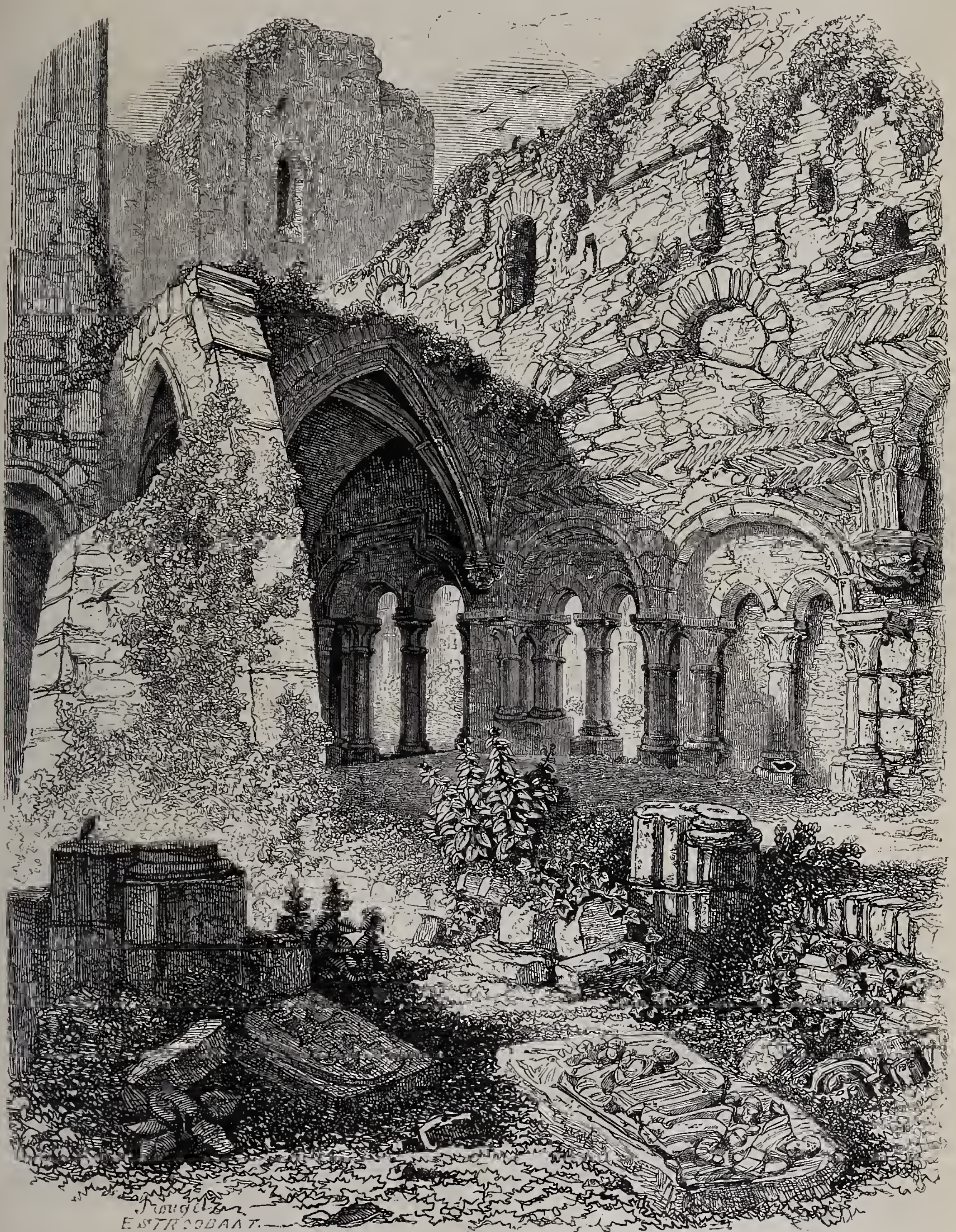
L'auteur de ce livre, « imprimé avec le privilége du roi des rois, » a jugé prudent de ne point se faire connaître. L'une des épigraphes est tirée de l'Évangile de saint Matthieu : « Ce que je vous ai dit dans les ténèbres, proclamez-le à la lumière. » (X, 27.) De fines gravures sur acier représentent Christophe Kotter, Christine Poniatonia de Duchnik (née en 1627, morte en 1714), Nicolas Drabicius (né en 1588, ministre de l'Église en 1616, exilé en 1618, prophète en 1638), et un grand nombre de visions très-originales.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

## RUINES DE L'ABBAYE DE SAINT-BAVON ET CRYPTE DE SAINTE-MARIE

A GAND.



Ruines de l'abbaye de Saint-Bavon. — Crypte de Sainte-Marie. — Dessin de Stroobant.

Saint Amand, l'un des premiers missionnaires de la Flandre, fonda, vers l'an 631, une chapelle dédiée à sainte Marie et un cloître sous l'invocation de saint Pierre, au confluent de l'Escaut et de la Lys, sur l'emplacement d'une forteresse ou d'un camp retranché que les chroniqueurs appellent *Castrum Gandavum*. Suivant quelques auteurs, ce castrum était un ouvrage des Romains; d'autres supposent qu'il avait été construit par les Danois et les Nor-

mands pendant une de leurs plus anciennes incursions dans la Gaule. Les solides débris de cette forteresse furent en partie conservés lorsque saint Amand fit élever la chapelle et le cloître : ils existent encore, et l'on y remarque les traces distinctes du genre de maçonnerie connue sous le nom d'ouvrage « en arête de poisson » ou « en feuille de fougère. » Un des caractères de cette maçonnerie est que sur chaque rang de pierres plates disposées obliquement de gauche à droite est placé un autre rang de pierres obliques de droite à gauche.

Allovin Bavon, prince de la Hesbaie, converti par saint Amand, se retira dans l'abbaye de Saint-Pierre, et mourut en état de sainteté, dans une cellule qu'il s'était construite près du monastère. Sa béatification eut lieu en 680, sous l'abbé Wilfrid; la proclamation en fut faite par saint Éloi, évêque de Noyon, et, à cette occasion, l'abbaye passa de l'invocation de saint Pierre sous celle de saint Bavon. Ce fut, suivant toute vraisemblance, au temps d'Arnould le Grand que l'on construisit la crypte de Sainte-Marie, dont nous donnons la vue, sur l'emplacement de la chapelle élevée par saint Amand parmi les ruines du *Castrum Gandavum*. Cette crypte, seulement à demi souterraine, paraît avoir subi une première restauration vers 1148; en effet, à cette époque elle fut de nouveau consacrée par Anselme, évêque de Tournay. C'est là que fut enseveli, en 1012, saint Macaire, archevêque d'Antioche, mort de la peste à l'abbaye de Saint-Bavon, et dernière victime de l'impitoyable fléau qui sévissait alors à Gand. En 1177, on transféra le corps du saint archevêque au-dessus du sanctuaire, dépôt des reliques, et, en 1179, on le plaça dans une chapelle spéciale, construite au-dessus du *lavatorium*, consacrée dès lors à saint Macaire et bénie par Éverard, évêque de Tournay.

---

Quand une femme a de la capacité, il faut la reconnaître et en tirer parti. Plus exacte que la plupart des hommes dans les choses de détail, elle fait mieux qu'eux ce qu'elle sait aussi bien. Les circonstances, faisant connaître les femmes, les mettent enfin à leur place, au lieu que les hommes sont destinés avant d'être connus, puis nommés à des places pour lesquelles bien souvent ils ne valent rien.

M^me^ DE CHARRIÈRE.

---

## DE LA PRODUCTION DE L'OR

### ET D'UN APPAREIL NOUVEAU POUR SA PRÉPARATION.

Parmi tant d'événements considérables qui se déroulent sous nos regards, le développement inouï que la production de l'or vient de prendre n'est pas le moins imprévu, et nous croyons intéressant de présenter quelques données numériques sur ce point particulier du merveilleux ensemble de nouveautés dont notre âge est témoin.

L'or a cela de singulier, qu'il est à la fois le métal le plus cher et celui qui, pour être extrait de la terre, exige le moins d'habileté, le moins d'efforts, le moins de temps. Les autres métaux, profondément enfouis au sein de roches dures, et généralement dissimulés dans les minerais qui les renferment, ne peuvent en être tirés qu'au prix d'un labeur prolongé, de dangers terribles, de soins minutieux et d'une expérience longue et variée; des machines puissantes, des constructions nombreuses, toute une organisation industrielle et commerciale, sont indispensables pour entreprendre leur exploitation : ces longs préparatifs une fois achevés, le temps nécessaire à l'extraction définitive du métal est rarement de moins d'un à deux mois; elle est souvent d'une bien plus longue durée : aussi les industriels qui disposent de capitaux considérables peuvent seuls produire du fer, du cuivre, du plomb, du zinc, de l'argent. Cela même ne suffit pas. Combien de fois n'a-t-il pas fallu attendre une longue suite d'années avant de savoir si l'entreprise réussirait!

Pour l'or, rien de pareil; la chance de le rencontrer fait tout le mérite de sa production. Vos yeux sont arrêtés par sa belle couleur, qui reluit au milieu d'un sable blanc, rosé, jaune, gris ou noir; pendant que vous recueillez un premier grain, la rivière qui se joue à vos pieds met à nu de nouvelles paillettes du métal précieux et vous enseigne la manière d'accroître votre trésor. Seul, sans secours d'aucune espèce, vous pouvez suffire à la tâche; elle ne sera pas toujours également productive, mais elle sera toujours facile et à la portée d'un travailleur bien portant. En outre, ce n'est pas en profondeur que le travail devra se développer, mais en superficie; donc à tout homme de bonne volonté sa place, et à chaque place sa chance.

Il ne fallait pas moins que des conditions aussi exceptionnellement favorables pour porter 300 000 âmes, en trois ans, sur une des plages les plus ignorées de l'océan Pacifique, en Californie.

Le mouvement d'émigration vers l'Australie a été plus rapide encore.

Ces expéditions si puissantes n'ont pas tardé à faire sentir leur influence.

Avant les émigrations en Californie (qui ne datent que de 1849), on admettait que l'or produit par l'Amérique, depuis la conquête, représentait une valeur de 7 $^1/_2$ à 10 milliards, et que la production annuelle du monde entier ne dépassait pas 150 millions; elle n'était même que de 50 millions vingt à trente ans plus tôt, c'est-à-dire avant la découverte des mines d'or de la Russie asiatique.

Aujourd'hui la production de la Californie a dépassé 353 millions en 1853, et celle de l'Australie (dont la richesse ne s'est révélée qu'en 1851) s'élevait déjà à 400 millions en 1852.

Ainsi la production de l'or a plus que sextuplé en moins de quatre ans, et elle est quinze fois plus grande que ce qu'elle devait être avant 1815.

Cet accroissement rapide ne s'arrêtera probablement pas là, et, sans se prononcer sur la durée, encore obscure, des exploitations nouvelles, on peut croire que dix années suffiront à la Californie et à l'Australie pour produire de 8 à 10 milliards, c'est-à-dire plus d'or que la vieille Amérique n'aura pu en livrer au monde pendant les trois cent cinquante années qui ont suivi sa découverte.

N'oublions pas, d'ailleurs, que parmi les métaux précieux fournis par l'Amérique jusqu'en 1849, l'or n'occupait que le second rang; l'argent figurait dans la production totale pour une valeur trois ou quatre fois aussi importante, et, par conséquent, pour un poids environ cinquante fois plus grand.

Pour donner par an un milliard en or, les terrains aurifères nouveaux n'exigeraient qu'un accroissement de production d'un tiers environ par rapport à la production de 1852, et d'un quart au plus, sans doute, par rapport à la production de 1853. Il y a tout lieu de croire que cet accroissement est à la veille d'être atteint, et que la génération actuelle a grande chance de voir décupler la production annuelle de 150 millions d'or que l'on admettait avant la découverte des mines de la Californie.

Les trois causes principales d'accroissement de la production annuelle de l'or sont : 1° l'ardeur de l'émigration vers les régions aurifères; 2° l'immense étendue des terrains exploitables; 3° la possibilité de retirer de la plupart des minerais plus d'or avec moins de main-d'œuvre.

Examinons ces trois points :

1° Population ouvrière.

On estime que la production de chaque ouvrier est moyen-

nement de 30 grammes d'or, soit de 95 francs environ par semaine. Il est à supposer qu'on n'a pas beaucoup plus de trente-six semaines de travail par an. A ce compte, les mines de Californie et d'Australie devaient occuper une population d'environ 200 000 mineurs pour produire les 700 millions extraits en 1852. Le milliard annuel que nous avons en vue n'exigerait donc pas plus de 300 000 ouvriers. Mais la totalité des émigrants est loin de s'adonner directement à l'exploitation de l'or : c'est ainsi qu'en Californie (État presque entièrement créé par les mines) une population totale de 310 000 habitants ne correspondait, l'année dernière, qu'à une production de 353 millions de francs, ce qui suppose un mineur seulement sur trois habitants. Le témoignage des voyageurs confirme cette appréciation. Il faudrait donc, dans les régions aurifères nouvelles, une population totale de 850 000 âmes au plus pour en tirer un milliard par an. De ces 850 000 âmes, 600 000 environ devaient y exister à la fin de 1852; restaient à venir 250 000. Or, vers la fin de 1852, l'Australie recevait de 10 000 à 20 000 émigrants par mois, et les efforts qui ont été faits depuis, en Angleterre, pour donner des proportions inusitées aux moyens de transport, garantissent, pour un certain temps, l'activité de ce mouvement. Concluons donc qu'il n'est pas impossible de voir se réaliser, dès 1855, par le seul fait de l'accroissement du nombre des mineurs, cette production moyenne d'un milliard par an, que nous attendons de la période de dix années qui commence.

2° Étendue des terrains exploitables.

Si les bras ne manquent point, ce n'est pas la terre qui fera défaut de longtemps. On ne se fait peut-être pas une idée nette de l'étendue des terrains aurifères qui ont été découverts depuis cinq ans : elle est immense.

En Australie, l'or est actuellement reconnu sur une zone de 250 à 300 lieues de longueur, large de 75 à 100 : c'est presque l'étendue de la France.

En Californie, l'or a été trouvé dans une zone de 175 à 200 lieues, c'est-à-dire sur une étendue trois fois moindre qu'en Australie. Mais la Californie n'est pas la seule région d'Amérique qui promette des richesses nouvelles : deux autres Eldorados y ont été signalés; le plus important s'étend sur la rive droite de l'Orénoque, l'autre en Bolivie, au nord de la Paz.

Si ces gisements de l'Amérique du Sud sont inférieurs à ceux de la Californie, ce n'est, ce semble, que par un accès beaucoup moins facile, dont la navigation de l'Orénoque et du Maragnon pourraient avoir raison prochainement au moyen de la vapeur.

Voilà donc, pour les chercheurs d'or, des champs d'exploitation égaux en étendue à deux fois environ la France. Qu'on y joigne les découvertes récemment faites dans la presqu'île de Malacca, toute l'extension que comportent les vastes alluvions aurifères de la Sibérie orientale, sans compter l'imprévu, et l'on verra combien peu de place prendraient sur cette immense superficie les 300 000 mineurs et les 850 000 âmes nécessaires à la production annuelle du milliard sur lequel nous comptons.

Ce n'est pas que nous prétendions que toute l'étendue indiquée soit exploitable; mais l'or n'y existât-il que sur la millième partie, le champ ouvert à 300 000 mineurs n'en suffirait pas moins pour les occuper pendant un temps considérablement plus long que les dix années auxquelles nous bornons cette appréciation.

3° Perfectionnement des procédés d'extraction.

Jusqu'à la fin de 1852, particulièrement en Australie, on n'a guère fait que ramasser l'or qui se présentait à la surface du sol. Dans la province Victoria, des milliers de mineurs, qui font pourtant des bénéfices considérables, n'ont encore pour tout équipage qu'un pic et une pelle. C'est plus qu'il n'en a fallu peut-être pour rencontrer cette fameuse pépite de 48 kilogrammes (valant plus de 150 000 francs), qui a été trouvée par un naturel à la jonction du Meroo et de la Merinda.

Dans des districts moins favorisés, on ajoute à ce modeste matériel quelque ustensile de cuisine, qui ne s'attendait certes pas à cet honneur en sortant des mains du fabricant, une sébile, ou mieux encore une caisse de lavage en forme de berceau et d'origine californienne. Très-rarement l'emploi du mercure vient en aide au lavage.

C'est avec d'aussi faibles moyens que des hommes, complétement inexpérimentés pour la plupart, sont parvenus à sextupler, en trois ou quatre ans, la production de l'or dans le monde. Mais que de fausses manœuvres, quelles pertes de temps, que d'or échappé au travail!

Le chercheur isolé et sans capitaux se trouvait également incapable de lutter victorieusement contre l'eau souterraine qui venait envahir ses fouilles de la plaine, ou de poursuivre avec assez de persévérance, au sein de la montagne, le filon dont l'affleurement s'était montré plein d'espérances. Il lui fallait, en outre, suspendre son travail pendant plusieurs mois de l'année, soit que la saison des pluies fît grossir les rivières et couvrît les alluvions favorables au lavage, soit que l'hiver rendît inhabitables les terrains plus élevés propres aux fouilles sèches. Enfin l'imperfection des moyens employés était telle qu'il est possible aujourd'hui de reprendre avec avantage les résidus des lavages opérés par les premiers exploitants. En Californie, tel sable qui lavé à la sébile ne rendait que 10 à 12 francs d'or par mètre cube, en a produit pour 13 à 15 francs quand on a substitué à la sébile la simple caisse de lavage californienne, et jusqu'à 25 francs quand, à ce dernier moyen, on a ajouté l'usage du mercure. En même temps un homme a pu traiter un mètre cube et demi par journée de neuf à dix heures, au lieu d'un mètre cube.

C'est l'association de deux ou de quatre mineurs, jointe à l'usage d'une machine des plus rustiques, qui a plus que doublé le produit journalier d'un homme.

Par rapport à l'exploitation des sables aurifères qui forment la partie la plus étendue des gisements nouveaux, ces associations n'ont été qu'une amélioration; elles seraient une nécessité absolue pour l'exploitation des minerais en roche. Ceux-ci paraissent avoir une grande importance tant en Californie qu'en Australie; or ils rentrent dans la loi commune des autres métaux, c'est-à-dire que, pour s'en rendre maître, il faut des associations nombreuses aidées de capitaux sérieux et dirigées par des hommes expérimentés.

Au début, la plupart des améliorations que comporte l'extraction de l'or en Californie et en Australie étaient impraticables; mais elles ont cessé de l'être aujourd'hui que les nouvelles régions ont pris rang parmi les pays ouverts désormais à toutes les ressources de la civilisation.

Afin de laisser dans l'esprit une idée plus nette de l'importance des améliorations que l'art est capable d'introduire dans l'exploitation de l'or, nous terminerons en mettant sous les yeux du lecteur deux exemples comparatifs empruntés, l'un à un travail des plus primitifs usité encore dans la Nouvelle-Grenade, l'autre à un système nouveau qui fait grand bruit depuis quelques mois tant aux États-Unis qu'en Angleterre.

Dans la Nouvelle-Grenade, il ne s'agit plus (comme pour les alluvions de la Californie ou de l'Australie) de sables préparés naturellement par la simple action des influences atmosphériques : ce sont des minerais en roche, qu'il n'est possible de laver pour en extraire l'or qu'après les avoir finement désagrégés. De là toute une opération nouvelle considérablement plus laborieuse que le simple lavage.

Des trois noirs qui figurent dans notre premier dessin, deux sont employés à ce travail préalable : l'homme assis concasse le minerai et le réduit en grenaille; sa femme porphyrise cette grenaille pour l'amener à l'état de boue épaisse qu'une autre négresse lave à la sébile, afin de dégager les parcelles d'or des poudres pierreuses qui les enveloppaient.

Dans cet atelier en plein vent, enclume, pilon, porphyre, molette, tout est en pierre brute, tel que la nature l'a offert; l'industrie humaine n'y est représentée que par la sébile et par l'outre qui contient l'eau nécessaire au travail. Sans la présence du contrôleur blanc qui examine le produit, on pourrait se croire au milieu d'une de ces peuplades africaines que les voyageurs ont à peine entrevues; tant ce groupe de travailleurs paraît étranger aux arts Européens, tant il est impossible d'assigner une date à un travail aussi primitif.

Si, dans leur journée, ces trois noirs parviennent à élaborer complétement 100 kilogrammes de minerai, ils n'auront pas perdu leur temps, pour peu que ce minerai soit de dureté moyenne.

Voyez, au contraire, l'appareil qui est représenté sur le second dessin : trois ouvriers peuvent suffire à son entretien pendant vingt-quatre heures; mais, au lieu de 100 kilogrammes au plus qu'ils préparent en travaillant à la manière de la Nouvelle-Grenade, ils pourront retirer l'or de vingt tonneaux de minerai dur, c'est-à-dire d'une quantité deux



Laveurs d'or dans la Nouvelle-Grenade.

cents fois plus grande; en outre, le travail sera mieux fait, c'est-à-dire que l'or sera plus complétement extrait. Enfin, tandis que les trois noirs de la Nouvelle-Grenade gagnaient péniblement 3 fr. 60 cent. au plus par jour, ce qui faisait ressortir à plus de 36 francs les frais de traitement du tonneau de minerai, l'appareil nouveau ne donne lieu qu'à 12 francs environ de frais pour rendre plus d'or.

Voici la description de cet appareil, qui a été imaginé par M. Berdan, de New-York :

Le dessin représente quatre appareils semblables réunis dans un même bâtis en bois. Chacun d'eux est fait pour broyer le minerai, le laver et l'amalgamer du même coup. C'est donc à la fois un mortier, une sébile de lavage et un moulin d'amalgamation, le tout dans des proportions colossales et sous forme d'un simple bassin en fonte A, qui a $2^m,10$ de diamètre et $0^m,85$ de profondeur. Ce bassin est monté sur un axe C, qui fait un angle de 30 degrés avec la verticale et reçoit un mouvement de rotation d'un moteur quelconque, par l'intermédiaire d'une courroie D et d'un engrenage E placé en dessous. Deux globes en fonte B et *b* font fonction de pilon; l'un pèse deux tonnes et demi, l'autre une tonne. Pendant le travail, un filet d'eau tombe constamment dans le bassin, en même temps qu'un petit fourneau permet d'en échauffer le fond par-dessous. Ce fourneau, qui fait corps avec le bassin, ne paraît pas dans le dessin.

L'opération se conduit de la manière suivante. On fait du feu dans le petit fourneau, on verse du mercure dans le bassin et on y jette le minerai en morceaux de la grosseur du poing. On met ensuite la machine en mouvement : les globes en fonte, sans cesse entraînés dans le sens du mouvement, mais aussitôt ramenés en sens contraire par leur poids, écrasent peu à peu le minerai et finissent par le réduire en poudre impalpable. L'écrasement a lieu au niveau du mercure, de sorte qu'aussitôt qu'une particule d'or se trouve isolée de la pierre qui la renfermait, elle est saisie par le mercure chaud qui la retient au fond du bassin. D'autre part, la poudre produite se délaye dans l'eau et y reste en suspension, sous l'influence du mouvement de rotation ondulatoire que cette eau reçoit de la position inclinée du bassin. Dans cette situation, les parcelles d'or que le mercure n'a pas encore absorbées ont toute liberté pour se précipiter au fond du bassin, pendant que les parcelles

pierreuses les plus fines se portent au contraire à la surface du liquide et s'échappent hors du bassin par les orifices O, O, O. Une fois l'or concentré dans le mercure, sa séparation complète n'offre plus de difficulté.

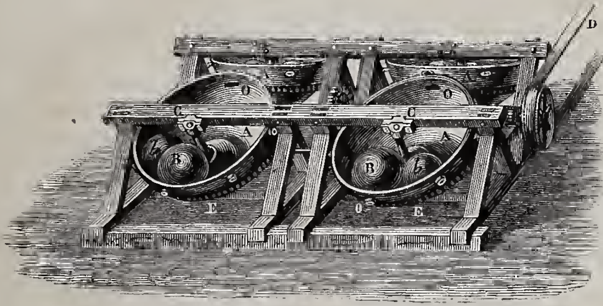
On assure que l'extraction de l'or par cette méthode est tellement supérieure à ce qu'on obtient communément des meilleurs procédés anciens, qu'il est arrivé, dans plusieurs expériences, de voir l'appareil Berdan, opérant sur les résidus des procédés ordinaires, rendre plus d'or qu'on n'en avait retiré du minerai vierge à la première opération.

Chaque bassin est capable de traiter cinq tonnes de minerai dur par vingt-quatre heures, et exige une force motrice de six chevaux.

A défaut de vapeur ou de moteur hydraulique, un moulin à vent pourrait donner le mouvement à la machine Berdan.

En Angleterre, l'apparition de cette machine a été accueillie avec d'autant plus de faveur que, déjà depuis quelque temps, l'idée de trouver de l'or dans le sol des îles Britanniques y préoccupait beaucoup d'esprits. D'anciens documents avaient appris que ce métal était autrefois, soit exploité, soit au moins signalé dans la plupart des districts de mines. En 1851, sa présence fut positivement reconnue dans certains quartz fort abondants du pays de Galles, et aujourd'hui, à la suite de recherches et d'essais multipliés faits en 1853, on en vient à admettre que l'or est assez communément répandu en Écosse, en Irlande et dans le pays de Galles. On signale particulièrement comme minerais d'or certains quartz des terrains de transition dont l'aspect est, dit-on, caractérisque, les alluvions stanifères, les affleurements ferrugineux des filons de cuivre du Cornwall, quelques pyrites, et certains minerais de fer. Plusieurs de ces gisements passent pour être exploitables avec avantage au moyen de l'appareil Berdan, dont le travail ne coûte, à Londres, que 10 schellings, c'est-à-dire environ 12 francs, par tonne de quartz.

Si ces découvertes de gisements d'or dans le Royaume-Uni sont sérieuses, il faut s'attendre à en voir successivement surgir d'analogues dans le reste de l'Europe et ailleurs. Il y aurait alors quelque chose à ajouter à l'accroissement que nous avons admis comme probable dans la production actuelle de l'or. Ce nouveau supplément, joint au milliard que nous attendons prochainement des régions baignées par l'océan Pacifique, et aux 150 millions que l'ancien monde produisait avant la découverte de ces régions, pourrait porter à près de 1 500 millions la production annuelle du monde entier. C'est l'équivalent du budget de la France!




Machine Berdan pour l'extraction de l'or.

Quelques personnes n'entrevoient cette éventualité qu'avec effroi ou chagrin; nous avons peine à croire leurs appréhensions fondées. Il faut remarquer d'abord que la production inaccoutumée que nous prévoyons n'aura certainement qu'un temps, et comme, après tout, il s'agit du monde entier, quel mal si, lorsque l'insuffisance notoire des espèces monétaires aura été comblée, il reste assez d'or pour permettre à chacun d'aspirer à un supplément de luxe de 1 à 2 francs par an? Car c'est à cela que se bornerait ce prodigieux débordement du métal tentateur. Les millions d'efforts qui auront pour but de conquérir cette petite satisfaction, les colonisations, les défrichements, l'extension des relations commerciales, ne produiront-ils pas, en travaux utiles et durables, plus que l'équivalent du produit passager des mines?

---

## LA DERNIÈRE ÉTAPE.

### JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 174, 182, 206, 213.

### XVIII. LES CLASSIQUES.

La nécessité de fournir à Henri les livres que réclament ses études, m'a fait fouiller un coin de ma bibliothèque depuis longtemps mis en oubli. J'y ai retrouvé tous mes vieux auteurs; je me suis mis à feuilleter debout et à bâtons rompus. D'abord je passais dix pages, puis deux, puis le revers seulement, puis rien, et la lecture se prolongeant, il fallut m'asseoir.

Les heures ont succédé aux heures, la nuit est venue; j'ai allumé ma lampe et j'ai prolongé la veille.

Le lendemain, j'étais levé plus tôt que de coutume pour recommencer; enfin une grande résolution a été prise: je me suis décidé à relire toute cette vieille littérature négligée pendant cinquante ans au profit d'arides recherches. Voilà mon esprit remis en nourrice chez les Grecs et les Romains.

Naguère, quand j'étais tenté par un livre d'art ou de fantaisie, si j'y demeurais pris, c'était comme Renaud dans le palais d'Armide: j'avais honte de ma faiblesse, je m'en cachais; chaque coup qui sonnait à ma pendule me semblait un appel et un reproche. Aujourd'hui tout est changé: je ne suis plus *prisonnier dans le cercle des heures;* le monde de l'intelligence m'ouvre ses mille allées où je puis errer à loisir. Revoyons donc ces régions fleuries pas à pas, sans nous presser; le temps et l'espace sont à moi.

Je ne connais plus mes auteurs grecs et latins, même ceux dont je puis réciter encore de longs passages; je les avais retenus, je ne les avais point compris.

Et le moyen qu'il en soit autrement dans cette étude sans amour des livres antiques, quand l'esprit inattentif de l'écolier s'arrête à la surface, interroge avec le lexique, écoute avec la grammaire! Tandis que ses yeux suivent la lettre moulée, que sa mémoire retient le mot, que sa main écrit l'explication, lui-même est absent: il s'égare là-bas, sur la route poudreuse où galope le cavalier; là-haut, dans ces nuées qui prennent la forme de ses rêves; ici près, dans la cour ombreuse où chante la servante: aussi ne lui

demandez pas de pénétrer le sens des pensées qu'il traduit; c'est un somnambule qui n'a point conscience de sa propre action.

Lorsque j'étais au collége, un de mes camarades de classe, charmant rêveur qui serait peut-être devenu un grand poëte si la nécessité n'en eût fait un mauvais homme de loi, traduisait près de moi la fable de *l'Homme et la fourmi*. Il en était au passage où l'auteur latin raconte la chute de l'insecte dans une petite fontaine, *decidit in fonticulam*. L'écolier feuilletait nonchalamment le dictionnaire, tandis que son esprit se promenait ailleurs; il trouve enfin le mot :

Fonticula, diminutif...

Il n'en lit pas davantage : le dictionnaire est refermé; il prend sa plume en bâillant et écrit, sans hésitation, que *la fourmi tomba dans un diminutif*. — Le soir, à la lecture de la copie, vous devinez les éclats de rire; le sobriquet de *Fonticula* fut donné au traducteur d'un commun accord, et lui est resté sans qu'il ait su le glorifier, comme Tullius celui de Cicéron (¹).

Mais de tous ceux qui le raillaient alors, lequel eût pu se dire innocent de quelque sottise semblable? N'avions-nous pas tous traversé cette merveilleuse féerie de l'art grec et latin avec l'indifférence distraite de l'enfant qui, porté au milieu des merveilles alpestres, ne s'occupe que d'une fleur ou ne voit qu'un papillon? Triste destinée des chefs-d'œuvre antiques prédite par Horace, lorsque, parlant à ses vers, il leur dit : « Dès que les mains du vulgaire auront souillé vos marges, vous irez dans quelque quartier perdu moisir aux mains d'un magister qui bredouille la syntaxe aux marmots. »

Mais les marmots ne sont point seuls à méconnaître les pages immortelles. Plus tard, combien de leurs beautés nous échappent encore. Chaque âge lit avec ses préoccupations exclusives. Ce que nous cherchons dans un livre, c'est bien moins l'auteur que nous-mêmes.

— Écris-moi chaque jour le vers qui te frappe dans ton poëte favori, disait un sage, et je te ferai l'histoire de ton âme.

Mais avec l'expérience le choix s'étend, plus de points arrêtent nos yeux; le soleil de la vie semble grandir lentement et éclairer, d'année en année, dans les œuvres sublimes, quelque coin jusqu'alors obscur pour nous. Voilà pourquoi le vieillard qui ne s'est pas muré dans la tombe en voit plus nettement l'ensemble, en distingue mieux les détails. Ayant tout vu, tout senti, il n'est étranger à aucune perspective; il résume en lui toutes ces émotions par le souvenir. Chaque âge n'écoutait qu'une note du grand clavier, lui les a toutes successivement entendues.

Je l'éprouve vivement, pour ma part, en reprenant possession des vieux auteurs. Enfant, je n'y voyais, comme Chrysale dans son *grand Plutarque à mettre des rabats*, que des ustensiles intellectuels où l'on avait mis le Dictionnaire de Boudet et le Despautère; j'y cherchais *la formation des temps* avec les règles du que *retranché!* Aujourd'hui je ne songe qu'à ce qu'ils disent; je suis leur pensée, j'étudie leur accent; ce ne sont plus pour moi des répétiteurs de grammaire; c'est un sénat où les plus grands poëtes, les plus éloquents orateurs, les plus graves historiens, les plus profonds philosophes, prennent tour à tour la parole et m'enchantent.

Voici les Grecs d'abord. Quelle élégance dans leur force! que de clarté dans leur fantaisie, de précision dans leur ingéniosité! Chez eux, l'art littéraire ressemble à l'architecture, à la statuaire, dont les fins contours se dessinaient nettement sur le ciel limpide; tout est taillé en marbre, et le jour brille au fond!

(¹) Nom qui signifiait *pois chiche*.

Les Latins sont déjà moins spontanés; leur atmosphère plus trouble laisse entrevoir la forme un peu confusément : l'œuvre d'art n'est plus l'enfant qui vient au monde d'un seul jet et revêtu de ses grâces divines; c'est un labeur souvent repris et pour lequel on s'efforce. Mais quel charme encore! quel flot abondant et toujours renouvelé! La phrase grecque chantait, la période latine parle; là-bas c'était la jeunesse de l'intelligence avec son lyrisme, ses expansions, sa gaieté folle; ici c'est la virilité avec sa poésie modérée, l'éloquence des affaires et le sourire prudent.

Mais ce qui me frappe des deux côtés, c'est ce culte de la parole et ce goût du bien dire. Qui donnait donc à ces nations le loisir de sculpter et de polir le langage? Où était la classe illettrée chez ce peuple dont les marchandes d'herbes reconnaissaient Théophraste pour un étranger, *parce qu'il parlait trop purement?* Derrière les applaudisseurs de Sophocle ou les auditeurs de Cicéron, qui donc labourait, taillait la pierre, forgeait le fer? — Demandez à Spartacus.

*La suite à une autre livraison.*

---

## LES CASTROS,

### MONUMENTS CELTIQUES DE LA GALICE ET DU PORTUGAL.

A partir du seizième siècle, tous les historiens et les archéologues de la Péninsule ont été frappés de la forme invariable de ces monuments circulaires, désignés par le peuple sous le nom de *Castros* ou *Crastos*. On a voulu y voir quelquefois des espèces de fortins élevés par les chrétiens pour se défendre contre les invasions des Maures; mais cette opinion erronée a son origine dans une préoccupation populaire, enracinée depuis des siècles chez le peuple, et qui attribue au séjour des Arabes tout ce que l'on n'a pas suffisamment étudié pour en connaître l'origine. Les castros remontent à une époque bien plus reculée, et ils sont même antérieurs à la domination romaine. Jamais on ne les rencontre sur le sommet des montagnes ou sur des élévations d'une certaine hauteur; ils se déploient ordinairement en champ ouvert, et c'est dans la plaine qu'ils se dessinent.

Les castros du Portugal et de la Galice consistent en une élévation circulaire, formée par l'accumulation des terres, et circonscrite dans la plus grande partie par de grosses margelles, si le territoire en fournit. En d'autres localités, on a élevé une sorte de circonvallation, un parapet de terre qui entoure le tumulus dans toute sa circonférence; on ne remarque point de fossé ou d'autre indice d'ouvrage militaire; chaque castro ne dépasse guère trois pieds d'élévation; nous en avons vu, dit un observateur, qui étaient environnés d'un mur de pierre brute. Ces petits monuments se trouvent éparpillés à une égale distance les uns des autres avec une certaine régularité : l'enceinte entière des castros que l'on trouve, par exemple, sur le territoire de Chaves, peut contenir de deux à trois cents personnes. Un archéologue instruit de la Galice, qui a publié, en 1838, une description complète de cette province, M. Verea y Aguilar, ne laisse pas de doute sur l'affinité complète qui existe entre ces monuments et ceux que l'on connaît dans son pays sous le même nom. Les castros que l'on rencontre dans la province de *Tras-os-Montes*, en Portugal, et ceux qui s'élèvent près de Figueiras, non loin de Santiago, sont identiques; ce sont de vrais monuments celtiques, semblables aux *carn* des Écossais (¹). La famille des Castros, qui jouit encore d'une si haute renommée dans la Péninsule, porte, sous le nom de *roelas*,

(¹) Voy. *o Panorama*, première série d'un excellent recueil pittoresque publié à Lisbonne, et qui, après avoir été interrompu, se continue.

cinq de ces monuments primitifs dans ses armes; une autre famille, celle qui a pour chefs les comtes de Rezende, en porte treize.

DE LA CONSERVATION DES DIGUES EN HOLLANDE.

Si les Hollandais, après avoir conquis leur patrie sur l'Océan, s'étaient contentés d'élever des digues et d'infliger des peines à quiconque eût osé les dégrader, depuis longtemps l'Océan aurait reconquis la Hollande. Ils ont exercé sur les digues une surveillance plus continue et plus habile; ils ont maintes fois changé leur direction, leur place, le système de leur construction et de leur entretien. Ils ont fait plus, ils ont inspiré aux citoyens un esprit public qui a soigné et défendu les digues avec une vigilance religieuse, non moins puissante que le travail de l'administration. Un enfant, se promenant seul le long d'une digue, aperçut une fissure par où l'eau commençait à couler : il essaya de la boucher avec du sable, de la terre, tout ce qu'il trouva sous sa main; n'y pouvant réussir, et ne voyant venir personne, il s'assit, le dos appuyé contre la fente, empêchant à tout risque le progrès de l'eau, et attendant du secours. Là où existe un sentiment public si général et si impérieux, on peut être assuré que le but vers lequel il se dirige sera atteint.

F. GUIZOT. 1821.

## LE MICROSCOPE.

### UTILITÉ DE CET INSTRUMENT. — LE MICROSCOPE SIMPLE. — LE MICROSCOPE COMPOSÉ.

Les services que le microscope rend aux sciences naturelles sont innombrables. Les chimistes et les minéralogistes en font usage pour étudier, soit la forme des cristaux souvent impalpables qui composent une roche, un sable, soit le précipité formé dans un essai. Il sert aux géologues pour reconnaître la composition de certaines couches terrestres souvent d'une grande étendue et d'une profondeur considérable (tripoli, craie, calcaire crayeux, etc.), formées, par exemple, presque entièrement de débris d'infusoires dont on retrouve les analogues vivants dans la mer, les lacs, les marais. Les botanistes soumettent à ses plus forts grossissements les organes élémentaires des plantes; ils suivent la circulation de la séve; ils étudient le développement des utricules, de la fécule, du pollen, etc. Chaque jour leurs catalogues s'augmentent de nouveaux cryptogames microscopiques, et ils réclament comme rentrant dans leur domaine tous ces phénomènes de pluies de sang et de soufre, de neige rouge, qui ont si fort effrayé les siècles passés. On connaît actuellement des êtres microscopiques d'une organisation si simple, et cependant si difficile à étudier, qu'ils sont encore ballottés d'un règne à l'autre, attendant qu'une décision académique les adjuge définitivement aux botanistes ou aux zoologistes. Ces derniers trouvent de nombreux et intéressants sujets d'observations dans les infiniment petits qui peuplent une goutte d'eau, dans les zoophytes, les insectes, les mammifères les plus grands. Le sang et tous les liquides des corps organisés, les muscles, les nerfs, les membranes et les téguments de toutes sortes, sont scrupuleusement observés dans leurs parties élémentaires; et non-seulement l'anatomie comparée fait ainsi d'immenses progrès, mais la médecine profite aussi de toutes ces découvertes. Le médecin, en se rendant compte, à l'aide du microscope, de la formation, de l'accroissement des particules qui composent le corps de l'homme, et du rôle qu'elles sont appelées à jouer, comprend mieux les altérations qu'elles subissent et les causes qui les modifient. Il est même un certain nombre d'affections morbides dont la nature n'est réellement connue que depuis le perfectionnement du microscope. Enfin, l'industrie elle-même a recours à cet instrument pour reconnaître la composition de certains produits ou pour y découvrir l'introduction frauduleuse de substances inertes ou nuisibles.

Quelque évidente que soit l'utilité du microscope, on a vu des savants, à une époque qui n'est pas encore bien éloignée de nous, critiquer son emploi en l'accusant de trop de complaisance. « Il montre, disait-on, tout ce qu'on veut voir, et un grand nombre d'observations dont on lui fait honneur sont de pures illusions d'optique. » Ces objections, qui paraissent aujourd'hui singulières, étaient cependant en partie fondées, d'une part sur le peu de perfection que l'instrument avait alors, d'autre part sur les folles théories que des expérimentateurs peu consciencieux avaient prétendu établir d'après des observations mal faites, peut-être encore sur les difficultés qu'il faut apprendre à surmonter avant de bien observer.

On donne le nom de microscope à deux instruments amplificateurs. L'un a un seul verre grossissant : c'est le *microscope simple,* ou *loupe montée.* L'autre possède un pouvoir amplifiant plus considérable, obtenu par la combinaison de plusieurs verres : c'est le *microscope composé.* On peut considérer comme des applications du premier le *microscope solaire* et le *microscope à gaz.* Quant au *microscope catadioptrique,* dans lequel l'amplification était obtenue au moyen de plusieurs miroirs, ce n'est plus aujourd'hui qu'un ornement des cabinets de physique.

*Microscope simple.* — Les anciens connaissaient les instruments grossissants, tels que les miroirs concaves et les sphères de verre remplies d'eau. Mais les lentilles bi-convexes en verre plein (fig. 1, A) n'ont été inventées qu'à la fin du treizième ou au commencement du quatorzième siècle. Ces lentilles, d'abord d'un long foyer, et douées par conséquent d'un pouvoir amplifiant peu considérable, n'étaient, pour ainsi dire, que des objets de curiosité. Plus tard, on en fit d'un foyer très-court, et c'est avec elles que Leeuwenhœck (1668 à 1717) fit les nombreuses et importantes découvertes qui lui valurent le titre de père de la microscopie. Les lentilles dont il se servait grossissaient jusqu'à cent soixante diamètres. Il les plaçait dans de petites montures en argent, qu'il tenait d'une main devant l'œil, tandis que de l'autre main il amenait à la distance convenable les objets à observer.

Pour plus de commodité, et pour diminuer les causes d'erreurs que le manque de stabilité pouvait faire naître, on inventa divers appareils plus ou moins compliqués. En 1756, Ellis employait pour étudier les corallines de la Grande-Bretagne un microscope simple, construit par Cuff, qui est encore le type de ceux que l'on fait aujourd'hui.

Cet instrument (fig. 1, B) était composé d'un pilier de cuivre A, se vissant sur la cassette et supportant un bras B, terminé par un anneau dans la rainure duquel s'adaptait un disque de verre servant de porte-objet. Les corps opaques se plaçaient sur une tache noire vers le milieu du disque. Sur le côté droit de l'anneau, on entrait à frottement, dans un trou pratiqué à cet effet, une pince destinée à tenir les insectes. Une tige cylindrique C, tournant dans un cylindre creux soudé au pilier A, permettait d'élever ou d'abaisser à volonté la branche D portant les lentilles. Cette dernière branche glissait d'avant en arrière dans la boîte qui termine la tige C, et ces divers mouvements permettaient de faire parcourir aux lentillles toute la surface du porte-objet. Les lentilles se fixaient, au moyen d'un pas de vis, dans l'anneau terminant la branche D. Elles étaient de deux sortes : les unes, E, enchâssées au milieu d'un miroir concave en argent, servaient pour examiner les objets opaques; les au-

tres, sans miroir et semblables à celle figurée F, servaient pour examiner les objets transparents. Au-dessous du porte-objet était un miroir concave en verre, G, pouvant se mouvoir facilement en tous sens, et servant à éclairer les objets de bas en haut.

A plusieurs reprises, on a tenté de substituer aux lentilles bi-convexes de petits globules de verre fondus à la lampe, ou des lentilles formées par une goutte de liquide placée sur un petit trou percé dans une plaque de métal, ou par une goutte de térébenthine appliquée sur une lame de verre; mais comme les globules sont souvent remplis de petites bulles d'air, et que les lentilles liquides s'altèrent facilement, on les a bien vite abandonnés.

Vers 1824, on fit en Angleterre, puis en France, des lentilles de grenat, de saphir, de diamant. Elles présentaient de grandes difficultés de fabrication, en raison de la dureté de la substance et de sa cristallisation, ce qui, en outre de la valeur intrinsèque, élevait beaucoup leur prix; et comme elles ne montraient rien de plus, on reprit encore les lentilles de verre.

De 1812 à 1828, le célèbre physicien anglais Wollaston fit construire, pour remplacer la lentille simple, des *doublets,* composés de deux lentilles plano-convexes, ayant leurs faces planes tournées vers l'objet. Quelques années après, M. Charles Chevalier perfectionna ces doublets, en employant pour leur construction deux verres plano-convexes de même foyer (fig. 1, C), l'un très-large, placé du côté de l'objet, l'autre plus petit, supérieur, et en les séparant par un diaphragme dont l'ouverture varie suivant le foyer du doublet.

Avec cet instrument ainsi perfectionné, on fait d'excellentes observations, et l'image n'est point renversée, comme dans le microscope composé. Mais plus le grossissement employé est considérable, plus le champ de vue se rétrécit, et comme l'on est obligé de tenir l'œil très-près de l'instrument, il en résulte une grande fatigue.

*Microscope composé.* — Cet instrument, dans sa plus grande simplicité, est composé de deux lentilles placées aux deux extrémités d'un tube. L'une, dirigée vers le corps à examiner, est appelée *lentille objective,* ou simplement *objectif;* l'autre, placée devant l'œil, est dite *lentille oculaire,* ou *oculaire.* C'est l'objectif qui grossit réellement l'image; l'oculaire amplifie celle-ci sans la détailler davantage ni lui donner plus de précision. Il y a donc peu d'avantage à augmenter le grossissement au moyen de forts oculaires.

Il est probable que la découverte du microscope composé suivit de près celle du télescope, qui eut lieu à la fin du seizième siècle; mais le nom du véritable inventeur n'est pas parvenu jusqu'à nous. Borellus *(De vero telescopii inventore.* 1655) dit que le premier télescope composé fut construit par Zacharias Jansen ou Zansy, de Middelburg, et que l'archiduc Charles-Albert d'Autriche le donna à Drebbel, astronome de Jacques Ier, qui l'emporta en Angleterre en 1619. Huyghens dit au contraire, dans sa Dioptrique, que

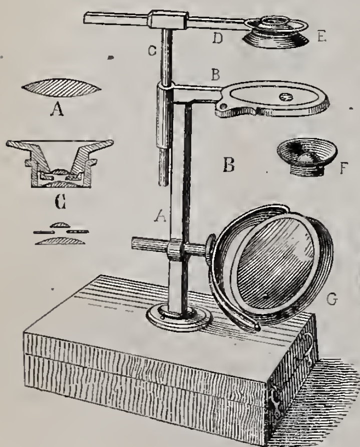



Fig. 1. Microscope de Cuff. 1756.

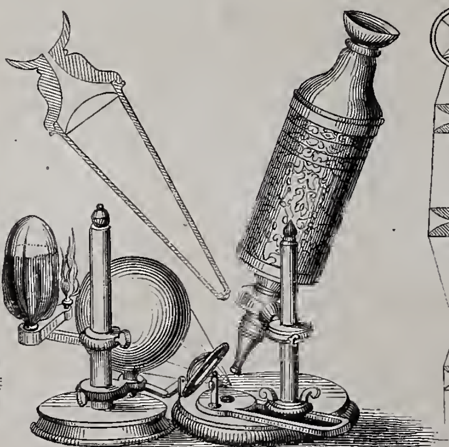


Fig. 2. Microscope de Robert Hooke. 1664

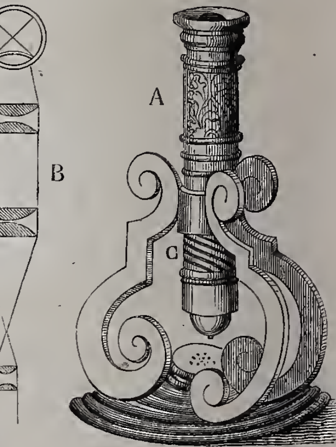



Fig. 3. Microscope de Griendelius. 1687.

c'est en 1621 qu'on a vu les premiers instruments de ce genre chez Drebbel, qui en était l'inventeur. Le Napolitain François Fontana donna, en 1646, une description du microscope, et prétendit l'avoir découvert en 1618. D'un autre côté, Roger Bacon avait donné, dans son *Opus majus,* des principes parfaitement applicables au microscope; et Record *(Chemin de la science.* 1551) rapporte que ce savant façonna à Oxford un verre qui faisait voir des choses si curieuses, que l'on attribuait généralement son effet à une puissance diabolique. Viniani raconte aussi que Galilée envoya en 1612, à Sigismond, roi de Pologne, un microscope auquel il avait travaillé pendant vingt ans. Les premières observations microscopiques réellement intéressantes furent faites par Robert Hooke, qui les publia en 1664 dans sa *Micrographia.* Il donne dans cet ouvrage la description de son microscope. Cet instrument (fig. 2) avait 3 pouces de diamètre, 7 de long, et pouvait s'allonger au moyen de quatre tubes engaînés les uns dans les autres. Un petit objectif, un verre de champ et un puissant oculaire, formaient la partie optique. Lorsque Hooke voulait examiner avec soin quelque objet, il retirait le verre de champ, et obtenait ainsi plus de clarté et de netteté. Les objets à examiner étaient placés sur un petit disque ou à l'extrémité d'une pointe mobile, et éclairés par une lampe dont les rayons étaient concentrés par un globe de verre rempli d'eau et une loupe plano-convexe. La position oblique de cet instrument est encore adoptée en Angleterre.

En 1668, Eustachio Divini se servait d'un microscope composé d'un objectif, d'un verre de champ et d'un oculaire formé de deux lentilles plano-convexes qui se touchaient par le centre de leurs courbures. Il grossissait, au moyen des tirages, depuis 41 jusqu'à 140 fois.

Griendelius donna en 1687, dans sa *Micrographia nova,* la description d'un instrument (fig. 3, A) remarquable par la disposition des six verres plano-convexes, et aussi par la vis C, servant à élever ou à abaisser le corps de l'instrument, vis qui a été employée récemment dans le même but.

*La suite à une autre livraison.*

# LE PARLEMENT ANGLAIS.

Voy. t. XXI, p. 9 et 49.

I. COMPOSITION DE LA CHAMBRE DES LORDS. — PAIRS ECCLÉSIASTIQUES. — PAIRS LAICS. — LES SIÉGES. LA BARRE. — LE CHANCELIER. — APPOINTEMENTS.



Vue extérieure du palais de Westminster (1).

(1) La vue que nous avons publiée en 1844 (t. XII, p. 305) avait été dessinée sur les plans de l'architecte et avant que la construction du monument ne fût achevée : aussi remarquera-t-on quelques différences entre cette première gravure et celle que nous donnons aujourd'hui.

La chambre des lords, dont les siéges sont héréditaires, se compose : 1° de pairs ecclésiastiques au nombre de trente : pour l'Angleterre, deux archevêques et vingt-quatre évêques; et pour l'Irlande, un archevêque et trois évêques; 2° de pairs laïcs ou temporels. Tous les pairs d'Angleterre sont, sans exception, membres de la chambre haute, et le nombre n'en est pas limité. Mais, en vertu de la loi qui a réuni le royaume d'Écosse à celui d'Angleterre, la pairie d'Écosse n'est représentée dans la chambre haute que par seize de ses membres qui sont élus par leurs collègues pour la durée de chaque législature. Le souverain a contracté l'obligation de ne pas créer de nouveaux pairs écossais. La pairie d'Irlande est représentée dans la chambre haute par vingt-huit membres élus à vie, comme l'a fixé la loi qui a uni le royaume d'Irlande à l'Angleterre et à l'Écosse; mais le souverain ne peut créer un pair irlandais que lorsque trois pairies de ce royaume sont éteintes, et lorsque le nombre en aura été réduit à cent, il ne pourra pas être dépassé. Il ne faut pas oublier que les pairs les plus considérables, tant d'Irlande que d'Écosse, sont la plupart membres de la pairie anglaise, et qu'ils échappent par là aux restrictions qui frappent leurs collègues.

En ce moment, la chambre haute se compose de trois princes du sang, de trente pairs ecclésiastiques, de vingt-six ducs, de trente-cinq marquis, de cent soixante et onze comtes, de trente-deux vicomtes, et de deux cent quatre barons; en tout, cinq cent un membres.

Les pairs d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, ou, en d'autres termes, du Royaume-Uni, ont les mêmes priviléges, quels que soient leurs titres et leurs dignités. Ils sont divisés en ducs, marquis, comtes, vicomtes et barons, et ils prennent en cet ordre leur rang de préséance. Les priviléges personnels d'un pair sont d'être jugé par ses pairs dans les procès de trahison ou de félonie. Il a aussi le droit de réclamer une audience du souverain pour lui soumettre des affaires importantes. Les priviléges des pairs, en tant que membres de la législature, sont de constituer la première chambre. Ils sont les défenseurs et les conseillers héréditaires de la couronne, et les protecteurs des prérogatives royales; ils ont pouvoir de présenter des projets de loi, et d'amender et de rappeler les lois en vigueur, à l'exception des lois qui touchent aux impôts. La chambre des pairs constitue, en outre, le tribunal suprême, et est une cour d'appel. Les pairs peuvent déléguer leur vote dans les mains d'un de leurs collègues.

On a vu (t. XXI, p. 3) que la salle où se réunissent les pairs est décorée avec tout l'art et toute la richesse imaginables. Les hautes fenêtres ont des vitraux peints; les banquettes sont couvertes de velours; les portes, les balustres, sont garnis de bronze doré; en un mot, on n'a rien oublié pour orner un lieu qui rassemble, chaque session, les personnes les plus considérables du royaume. C'est un carré long : à l'une des extrémités se trouve le trône du souverain, élevé de plusieurs marches; devant, à une petite distance, est placé le sac de laine sur lequel siége le chancelier, président de la chambre. Comme le mot l'indique, c'est un grand carreau de laine recouvert de drap rouge, sans aucune espèce de dossier; de chaque côté sont des banquettes en gradin; à la droite du chancelier, sur la première, prennent place les évêques, et sur le même rang, au-dessous, les membres du ministère qui sont pairs; en face, à la gauche du chancelier, siégent les chefs de l'opposition, c'est-à-dire ceux des pairs que l'opinion publique désigne comme devant entrer dans le cabinet lorsque leur parti triomphera; au milieu sont des banquettes où prennent place les juges qui ont voix délibérative, mais ne votent pas. Dans les séances ordinaires, les princes du sang n'ont pas de siéges qui leur soient particulièrement assignés; ils se rangent du côté du ministère ou de l'opposition, comme il leur plaît; à l'autre extrémité de la chambre est la barre : c'est là que les membres de la chambre des communes, leur président en tête, viennent écouter, debout et découverts, à l'ouverture de la session du parlement, le discours de la couronne. C'est aussi à cette barre que se placent les avocats et les parties, lorsque la chambre des pairs siége comme cour d'appel, quoique, en réalité, la cour des pairs ne soit alors composée que du chancelier et de ceux d'entre les pairs qui ont occupé cette suprême charge de la magistrature, ou ont rempli des fonctions judiciaires. Les autres s'abstiennent, quoique la loi les considère comme juges. Au-dessus de la barre est une tribune réservée aux journalistes et à leurs sténographes, et aussi au public, ou plutôt à une certaine partie du public, car les femmes en sont exclues. Elles ne sont admises à écouter les délibérations de la chambre des pairs que dans une tribune particulière, où un très-petit nombre peuvent trouver place : en France, on n'a jamais compris cette sorte d'exclusion.

Le chancelier, qui est le chef de l'ordre judiciaire, est en même temps, de droit, le président de la chambre des pairs. Comme il fait partie du cabinet, il se retire avec le ministère. Il n'a pas d'appointements comme président de la chambre haute. En son absence, il est suppléé par un juge, le chef de la seconde cour du royaume. Lorsque la chambre se forme en comité, elle a un président spécial, qui est toujours un pair; il est élu au début de chaque session; ses appointements sont de 2 500 liv. sterl. (62 500 francs). Il est assisté par un jurisconsulte qui reçoit 1 500 liv. sterl. par an (37 500 francs). La chambre des pairs a trois secrétaires : le premier a un logement et 4 000 liv. sterl. d'appointements (100 000 francs), et 2 000 liv. sterl. (50 000 francs) de pension de retraite; le second a aussi un logement et 2 500 liv. sterl. (62 500 francs) d'appointements, et une pension de 1 500 l. st. (37 500 fr.). Elle a, en outre, un huissier et un sergent aux armes, nommés l'un et l'autre par la reine.

*La suite à une autre livraison.*

## L'IMPOT DU LION.

Gérard, le chasseur de lions de notre colonie africaine, établit la statistique suivante relativement aux pertes que les lions font subir aux Arabes dans la province de Constantine.

Un lion vit, en moyenne, trente-cinq ans; il consomme pour une valeur annuelle de *six mille francs* en chevaux, mulets, bœufs, chameaux, moutons. Chaque lion coûte donc aux Arabes 200 000 francs.

Les trente lions qui se trouvent, en ce moment, dans la province de Constantine, et qui seront remplacés par d'autres venant de la régence de Tunis ou de Maroc, coûtent annuellement 180 000 francs. Dans les contrées où ils se tiennent d'habitude, l'Arabe, qui paye 5 francs d'impôt au gouvernement français, paye *cinquante francs* au lion.

## VOLCANS D'AIR.

Le village de Turbaco, à cinq ou six lieues de Carthagène, dans la Nouvelle-Grenade, est l'ancien *Taruaco* des Indiens. Il est situé sur un plateau assez élevé pour que la vue embrasse les immenses forêts qui s'étendent jusqu'à *el rio grande del Magdalena*, et à l'horizon, quand le temps est clair, jusqu'aux cimes neigeuses de la *sierra nevada de Santa-Marta* : aussi y jouit-on d'une fraîcheur bienfaisante qu'on apprécie surtout quand on sort du climat sec et brû-

lant de la côte. Il est peu de séjours, dans la région tropicale, plus délicieux que le séjour de Turbaco, dit M. de Humboldt; mais l'illustre voyageur ajoute que les serpents y sont très-fréquents, qu'ils viennent chasser les rats jusque dans l'intérieur des maisons, qu'ils grimpent sur les toits pour y faire la guerre aux chauves-souris, dont le cri est des plus incommodes pendant la nuit. Il faut donc déjà avoir une certaine habitude de la vie américaine pour savourer sans inquiétude les délices de Turbaco.

Les volcans d'air sont à 4 ou 5 kilomètres à l'est du village, au milieu d'une forêt abondante en palmiers; la description qu'en donne M. Vauvert de Méan est, sur presque tous les points, conforme à celle que l'on doit à M. de Humboldt. Les éruptions boueuses ont lieu dans une clairière entièrement dépourvue de végétation, mais bordée de touffes de *Bromelia karatas* dont la feuille ressemble à s'y méprendre à celle des ananas communs, de cactus cierges, de *Piragua superba*, et de plants de vanille d'une beauté remarquable. Sur ce plateau, formé à sa surface par une argile grise fendillée en prismes par la sécheresse, on aperçoit une vingtaine de *volcancitos*. Ce sont de petits cônes tronqués, élevés de 6 à 8 mètres au-dessus du niveau de la clairière, et dont la circonférence de la base varie de 60 à 80 mètres. Au sommet de chacun de ces volcans boueux se trouve une ouverture circulaire de 4 à 8 décimètres en diamètre, remplie d'une eau constamment agitée par le dégagement de bulles de gaz d'un volume considérable. Comme M. de Humboldt, M. Vauvert de Méan a compté, le plus souvent, cinq éruptions d'air en deux minutes. On entend par intervalle un bruit sourd assez fort, une sorte de *bramido* qui précède de quelques secondes l'émission du gaz. M. Vauvert de Méan a vu un thermomètre, plongé dans la boue liquide qui remplit les petits cratères, marquer 30 degrés centigrades, la température de l'air étant 30 degrés et une légère fraction.

M. Vauvert de Méan ayant reçu le gaz des volcancitos sous un entonnoir disposé à la façon d'un gazomètre, a pu le faire brûler. Cette intéressante observation avait déjà été faite, plusieurs années avant, par feu M. le général Jouquin Acosta, qui constata que ce gaz était presque entièrement formé de gaz hydrogène pur. L'observation du général Acosta est d'autant plus curieuse que M. de Humboldt, lors de son séjour à Turbaco, s'étant livré à une étude attentive du gaz des volcancitos, avait conclu qu'il devait consister en azote, du moins pour la plus grande partie; et lorsqu'on lit les détails des opérations, il ne peut rester l'ombre d'un doute à l'égard de la rigueur de cette conclusion (¹).

(¹) Extrait d'un rapport de M. Boussingault à l'Académie des sciences.

## UNE FERME DE LA BRIE FRANÇAISE.

Suite. — Voy. p. 20, 42, 68, 115, 179.

NOURRITURE DES VOLAILLES. — RATIONS. — VERMINIÈRES. PONTE DE DIX MOIS. — PLUMES. — COUVOIRS ARTIFICIELS. — CHOIX DES COQS. — CARACTÈRES DES POULES BONNES PONDEUSES. — TABLEAU DE LA PONTE PENDANT NEUF ANS.

Avant de nous parler des races et de leur choix, notre hôtesse voulut, avec raison, achever de nous instruire sur ce qui s'appliquait à toutes sans distinction.

La nourriture, nous dit-elle, est un point capital; elle doit toujours être saine, variée et abondante, rationnée autant que possible. Il ne faut jamais avoir plus de volaille qu'on ne peut en nourrir copieusement; sans cette condition de rigueur, on se constitue forcément en perte.

Les grains de toute sorte sont bons : petit blé, avoine, sarrasin, orge, petit maïs, etc. Quand les fumiers de la cour n'offrent pas de ressources, il ne faut pas moins de 50 à 250 grammes de nourriture par tête et par jour (¹). C'est une forte dépense.

Voici, par exemple, le régime auquel sont soumis actuellement les coqs et les poules de combat qui sont soignés par des employés de la maison de l'empereur, dans les bâtiments de l'ancien haras de la ferme de la ménagerie, près Versailles.

On y compte seulement 14 sujets, 8 coqs et 6 poules. Le plus lourd de ces animaux pèse 2ᵏ,300; le plus faible, 1ᵏ,850.

L'un dans l'autre, ils ne mangent qu'un décilitre de grains mélangés en parties égales, orge et avoine; soit 42 litres par mois. Lorsqu'on veut les préparer pour le combat, le maximum de consommation mensuelle ne dépasse pas 50 litres.

Notre collaborateur pour cette série d'articles, M. Charles Jacque, a fait également des pesées très-exactes de la nourriture qu'il donne à ses belles cochinchinoises et à ses types des autres espèces. Voici ce qu'il a constaté :

Après leur avoir donné à manger à discrétion, il eut l'idée de les rationner, afin de se rendre compte de ce qu'elles dépensaient. En pesant ce qui restait après chaque repas, il a trouvé qu'à chacune d'elles la consommation *en moins* était assez régulièrement de 40 grammes pour les plus grosses et de 35 grammes pour les plus petites; soit donc pour les unes 80 grammes par jour, et 70 pour les autres; soit enfin, par an, de 25ᵏ,550 à 29ᵏ,200.

Mais il ne faut pas oublier que le *vert* n'est pas compté ici, et que cependant il est, sinon absolument indispensable, au moins extrêmement précieux, irremplaçable même. *Verdure* et *vérure*, c'est souvent là tout le programme de certains éleveurs.

Pendant les deux repas, on doit veiller à ce que chaque sujet soit bien gavé : cinq minutes suffisent à l'animal quand il n'est pas dérangé.

Chaque fois qu'on le pourra, on fera bien de passer pardessus quelque répugnance et d'établir des verminières, afin de varier la nourriture. C'est une chose facile et peu coûteuse. Une fosse en briques pour 1 000 à 1 500 volailles, ayant de 5 à 7 mètres de long sur 1 mètre de large et 50 centimètres de profondeur, peut revenir à 15 francs, comme première mise de fonds. Voici les frais qu'elle occasionne ensuite :

| | | |
|---|---|---|
| 1° Paille de seigle hachée, 5 centimètres d'épaisseur au fond de la couche, soit environ 2 kilogrammes........ | 1 fr. | » c. |
| 2° Crottin frais de cheval, 0ᵐ,4 d'épaisseur........ | » | 75 |
| 3° Terre végétale, même épaisseur............... | » | 25 |
| 4° Arrosage, 5 kilogrammes de sang, avec intestins et débris d'animaux.............................. | » | 50 |
| 5° Une deuxième et une troisième couche pareilles à la précédente.......................................... | 5 | » |
| Total.................. | 7 fr. | 50 c. |

Il est très-essentiel qu'aucune fissure ne se produise dans la fosse; autrement la larve, à l'époque de sa métamorphose en chrysalide, chercherait à s'y enfoncer, et on pourrait ainsi en perdre un grand nombre.

Beaucoup d'autres matières peuvent être employées à la formation de ces verminières. La drêche, les résidus de féculerie, les pailles diverses, ont été essayés avec quelque succès; mais c'est toujours la composition précédente qui a le mieux réussi.

Dans les conditions ci-dessus indiquées, on a pu récolter jusqu'à 2 hectolitres de larves pesant ensemble 140 ki-

(¹) Il faut en moyenne, par jour et par poule, 45 grammes de sarrasin, 60 à 90 d'avoine, 60 à 80 de larves, 150 d'orge, 250 de pommes de terre cuites.

logrammes ; en les estimant seulement aux anciens prix du sarrasin, soit 6 francs l'hectolitre, cela remettrait la nourriture d'une poule à 90 centimes ; aujourd'hui que la valeur des céréales est doublée, l'économie relative serait encore bien plus grande. Le produit moyen annuel d'une poule est de 4 francs 75 centimes; les bénéfices peuvent donc devenir assez considérables quand ils se réalisent sur une assez grande échelle.

Avec les aliments ordinaires, la nourriture annuelle et exclusive revient :

| | | |
|---|---|---|
| Avec de l'avoine à 6 francs 50 centimes l'hectolitre (1) | de 2 fr. 10 cent. à | 3 fr. 25 c. |
| Avec du sarrasin à 6 francs l'hectolitre, à | | 1 fr. 55 c. |

Rien ne doit être négligé pour assurer la régularité des repas (1), auxquels on mélangera avantageusement 30 grammes de sel par 100 kilogrammes de n'importe quelle nourriture; car, il ne faut pas l'oublier, la volaille est omnivore comme nous, et plus encore, puisqu'elle s'accommode de tout : pommes de terre, salade, orties, oseille, résidus, betteraves, choux, fruits, et même hannetons, vers blancs, limaces, chenilles, vers, etc.; mais c'est surtout la viande hachée ou non hachée qui lui est particulièrement profitable : aussi les fermes qui sont situées auprès de certains établissements d'équarrissage savent-elles en tirer parti.

Une bonne et abondante nourriture, et une chaleur convenable, de 15 à 18 degrés, peuvent augmenter la ponte de plus de trente œufs par année. Or ce chiffre n'est pas du tout indifférent, quand on saura que des expériences bien



Coq de ferme; race commune. — Dessin de Ch. Jacque.

faites, et dont un voisin de notre hôte, M. Dailly, a donné communication à la Société impériale et centrale d'agriculture, ont établi qu'un troupeau de 360 poules n'a réellement produit, en chiffres ronds, que :

| | |
|---|---|
| En janvier | 930 œufs. |
| En février | 2 610 |
| En mars | 4 330 |
| En avril | 5 270 |
| En mai | 5 270 |
| En juin | 5 070 |
| En juillet | 3 960 |
| En août | 2 890 |
| En septembre | 1 860 |
| En octobre | 720 |
| Total | 32 960 |

Soit un peu plus de 91 œufs par poule.

D'autre part, cette troupe, et 40 coqs, ont consommé 195 hectolitres de petit blé et d'orge; soit, en moyenne, 55 litres par jour pour tous, ou 0$^{\text{lit}}$,137 par tête.

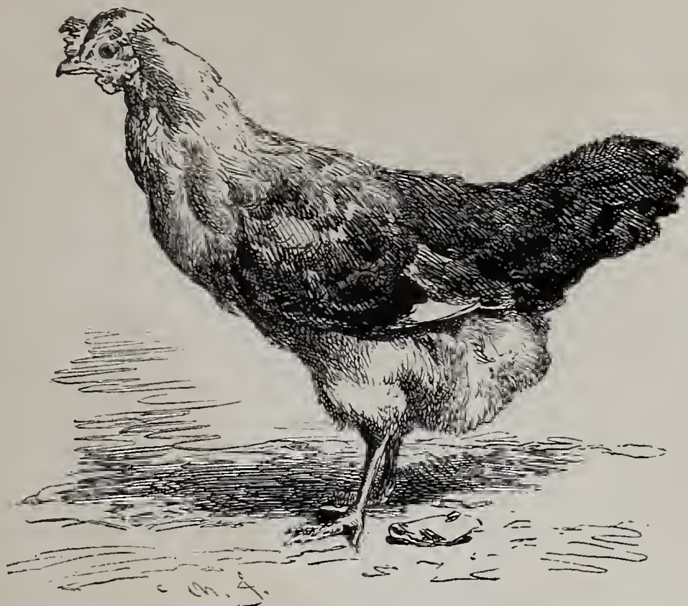
C'est en se basant sur une température plus ou moins factice, mais toujours nécessaire, qu'on peut arriver à changer l'époque de la ponte. Il faut pour cela avoir recours à des procédés barbares que notre hôtesse n'a employés que comme essai. Il s'agit, en effet, d'arracher à différentes reprises les plumes des volailles avant l'époque de la mue, qui a lieu naturellement à l'automne. Si l'on avance cette mue, la ponte est reportée à l'hiver, surtout si l'on a eu le soin de retarder la mue d'été en procédant de la même manière.

L'intérêt que nous prenions à recueillir tous ces renseignements nous conduisit à demander si réellement les fermiers de la Brie retiraient un produit notable des plumes de leur volaille vivante.

(1) Un hectolitre de bonne avoine doit peser 50 kilogrammes.

(1) Les moyens d'appel sont généralement les cris de la fille de basse-cour. Afin d'éviter les changements qui peuvent survenir, on se sert avantageusement, ici, d'une crécelle qui reste suspendue dans la salle du maître. De cette façon, aucune fausse alerte ne peut être donnée par des ennuyeux ou des gens malintentionnés.

On nous répondit par l'affirmative : « Les fermes sont visitées par des hommes qui en font métier; ils achètent toutes les plumes des volailles blanches surtout, parce que celles-ci offrent plus de ressource pour la teinture. Le plumage des coqs et des chapons se paye de 65 à 75 centimes, et l'opération se renouvelle trois ou quatre fois par an, ce qui constitue un revenu de 2 fr. 60 cent. à 3 francs, presque égal à celui que donnent les poules. »



Poule française ordinaire; mauvaise pondeuse. — Dessin de Ch. Jacque.

Les plumes des oies et des canards, séchées au four, se vendent à part au prix moyen de 8 à 10 francs le kilogramme, bien épluchées.

Une oie pesant 5 kilogrammes, poids vif, a donné devant nous, 133 grammes de plume.

Un canard de Barbarie du poids de 1k,500 en a fourni 82 grammes.

Ces opérations, quelque peu barbares, ont lieu dans la région pectorale et aux environs. Il n'y a guère que la queue et les ailes qui restent intactes.



Poule métisse, croisée cochinchinois et normand. — Dessin de Ch. Jacque.

Pour changer de sujet, nous eûmes l'idée de nous renseigner sur la valeur des couvoirs artificiels dont nous avions tant entendu parler (¹). L'essai en avait été fait ici, et il paraît qu'il a très-bien réussi. Si l'on y a renoncé, c'est uniquement parce qu'il est trop difficile de trouver des gens assez intelligents pour les diriger, et qu'une maîtresse de maison ne peut pas s'en occuper exclusivement. On nous rappela, à cet effet, qu'au jardin des Plantes, presque tous les œufs de serpent sont couvés ainsi.

L'éclosion artificielle a d'ailleurs fait ses preuves, et il faut croire qu'elles sont bonnes, car les *mamals* d'Égypte existent encore. A toutes les époques, on s'en est occupé avec intérêt, depuis Démocrite, Pline, Diodore de Sicile, jusqu'à ces derniers temps, où Juan de Gonzalès de Mendoce, Réaumur, l'abbé Copineau, Dubois, Bonnemain, et d'autres plus contemporains, sont venus prouver, par l'expérience directe, que cette méthode pouvait en certains cas procurer de réels avantages.

Que l'incubation se fasse d'une manière naturelle ou plus ou moins artificielle, il importe toujours de bien choisir les coqs que l'on emploie pour la fécondation. Les races ordinaires devant encore dominer longtemps à cause de la lenteur avec laquelle les races perfectionnées se propagent,

(¹) Voy. t. XX, p. 8, 24 et 310.

nous avons tenu à bien saisir les caractères qu'on doit rechercher chez les étalons. Les voici tels qu'ils nous ont été indiqués.

Comme grosseur, les tailles extrêmes sont également à rejeter; trop petites ou trop efflanquées, elles ne valent rien. Dans notre premier dessin (p. 252), fait d'après nature, on remarquera la fierté d'allure, la noblesse du port, qu'il faut tout d'abord rechercher. La crête est fortement échancrée, abondamment injectée de sang; l'œil grand, vif, plein de feu, proéminent; en arrière, l'oreille développée et très-blanche; le bec court et gros; les barbillons minces, mais longs et d'un rouge très-intense; le cou grand, flexible, et les plumes qui le recouvrent longues, détachées, tombant librement sur le dos.

Les ailes, fortes, vigoureuses, cachent à grand'peine une poitrine vaste, bien sortie; la queue, fournie de plumes se recourbant en faucille, doit être d'une mobilité vigoureuse; les cuisses fortes, bien emplumées; la patte, très-grosse, s'appuyant sur une large surface, armée d'ongles gros et crochus, et surmontée d'un respectable éperon, dont la longueur sert à reconnaître l'âge des sujets; plus celui-ci est court, en effet, plus on est certain que le coq est jeune.

A l'âge de trois à quatre ans, ces animaux sont hors de service. Leur degré de fécondité n'a pas été jusqu'à présent étudié avec beaucoup de soin. Cependant des expériences récentes ont prouvé qu'ils fécondent de 7 à 10 œufs à la fois. La pratique a démontré qu'il en faut au moins 1 par 20 à 25 poules. Si l'on voulait que toutes fussent rigoureusement fécondées, il en faudrait 8 pour 100.

Si le choix du coq a de l'importance, celui de la poule n'en manque pas non plus. Elle doit présenter tous les caractères opposés à ceux de la poule française ordinaire représentée page 253, et qui a le faciès des plus mauvaises pondeuses qu'on puisse trouver : crête et barbillons courts, oreilles presque invisible, pattes grêles, et plumes sous la queue peu ébouriffées, ensemble maigre et décousu : ce sont là, en effet, des caractères qu'il faut rejeter d'une manière absolue.

La bonne pondeuse, au contraire, se reconnaît aux signes certains que voici : 1° crête démesurée, mince, repliée sur elle-même, très-injectée de sang à l'époque de la ponte; 2° oreilles très-larges, pouvant avoir jusqu'à 1 centimètre superficiel de développement, d'un blanc mat très-pur. Voilà pour la tête; passant à la région sous-caudale, on recherche : 3° les plumes de l'abdomen très-abondantes et surtout hérissées comme les grosses brosses des badigeonneurs de plafonds, ou enfin comme un artichaut fleuri, d'où le nom d'*artichaut* donné dans ces derniers temps à ce caractère, qui n'a cependant de réelle valeur que chez les poulettes, car à l'époque de la ponte, toutes les poules l'ont plus ou moins; cependant, quand l'artichaut est très-développé, c'est toujours un bon signe à consulter; dans notre gravure, il est d'une grosseur moyenne. 4° La déjection, d'habitude blanchie, perd complétement ce caractère à l'époque de la ponte chez les bonnes poules. Cette partie est probablement utilisée pour la confection des coquilles. Il y a entre ce caractère et celui de l'oreille une corrélation constante qu'il est bon de noter : l'oreille est d'autant plus blanche que les déjections le sont moins, *et vice versâ*.

Indépendamment de ce qui précède, on devra encore rechercher dans la pondeuse : une tête grosse, portée haut; un œil vif, mais doux; un cou gros et court; une poitrine large; des cuisses charnues et écartées; une patte grosse, mais des griffes courtes.

La poule peut vivre de douze à quinze ans; mais, en général, elle n'est féconde qu'un peu plus de la moitié de ce temps. En naissant, elle porte à la grappe ovarienne environ 600 ovules visibles à la loupe; ce sont autant d'œufs qui viennent plus tard, à peu près dans les proportions suivantes :

| | |
|---|---|
| 1e année de la naissance printanière........ | de 15 à 20 |
| 2e année, alors qu'elle porte le nom de poule. | de 100 à 120 |
| 3e année.................................... | de 120 à 135 |
| 4e année.................................... | de 100 à 115 |
| 5e année, environ........................... | de 60 à 80 |
| 6e année.................................... | de 50 à 60 |
| 7e année.................................... | de 35 à 40 |
| 8e année.................................... | de 15 à 20 |
| 9e année.................................... | de 1 à 10 |
| Total.... | de 496 à 600 |

Il est certain que les choses ne se passent pas toujours rigoureusement ainsi que cela est indiqué dans le tableau maximum; mais notre complaisante fermière nous a affirmé qu'à 10 ou 15 œufs près répartis sur l'ensemble, elle avait eu des exemples de ce rendement tout à fait exceptionnel. Le plus grand écart qu'elle ait observé sur une poule remarquablement bonne a été une ponte annuelle de 156 œufs.

On voit par ce qui précède qu'après la quatrième année il faut songer à se débarrasser des pondeuses qui sont déjà vieilles, à ce point de vue terrible et barbare de la production et du bénéfice; mais dans ces derniers temps on a employé des race nouvelles qui modifient un peu l'économie de la basse-cour; nous en parlerons dans le prochain article.

*La suite à une autre livraison.*

---

Ne dédaignons pas trop la gloire; rien n'est plus beau qu'elle, si ce n'est la vertu. Le comble du bonheur serait de réunir l'une à l'autre dans cette vie.

CHATEAUBRIAND.

---

Satisfaire ses passions et ses caprices au prix de sa fortune, c'est folie; les satisfaire aux dépens de sa famille, c'est improbité. DE LATÉNA.

---

## LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. —Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 174, 182, 206, 213, 245.

### XIX.

Le bonhomme Bouvier est venu me parler pour son neveu déshérité par Mme Lourière, malgré mes efforts. Le jeune homme a perdu l'espoir de faire agréer maintenant sa recherche par la famille de celle qu'il aime; s'il veut l'obtenir un jour, il faut qu'il songe à s'avancer. La persistance à végéter, du prix de quelques leçons, dans la petite ville qu'il habite, ne le conduirait à rien; il s'est décidé à ne pas attendre plus longtemps la fortune qui ne peut venir, et à aller à sa rencontre.

Il a fallu, pour cela, une longue délibération avec lui-même. Là-bas, il était près de la jeune fille qu'il a choisie; à défaut d'espoir de l'obtenir, il avait la joie de la voir et de lui parler; mais il a compris que, s'il s'endormait dans cette douce habitude, il sacrifierait la réalité du bonheur à son ombre : aussi, en aprenant que M. le comte de Rovère cherchait un précepteur pour son petit-fils, s'est-il décidé à s'offrir; mais il fallait un présentateur, un répondant près du comte, et le vieux Bouvier a pensé à moi.

Je ne connais M. de Rovère que très-légèrement; mais mon titre d'ancien professeur et mon âge me donnent certains droits; je puis, sans outrecuidance, supposer que ma

recommandation sera de quelque poids. Je me décide donc à voir le comte.

Il habite, au centre de la ville, un vieil hôtel bâti dans le fond d'une cour. C'est une de ces architectures sans caractère, qui paraissent vieilles plutôt qu'antiques : grandes fenêtres défendues, au rez-de-chaussée par des grilles, aux étages supérieurs par des volets; larges portes garnies de gros boulons de fer, cour pavée de petits grès pointus, perron de granit; nul ornement, aucune verdure; tout est rigide et froid, tout vous ennuie d'avance.

Je frappe à la porte d'entrée (car on en est toujours au heurtoir chez le comte); un vieux domestique vient m'ouvrir; il est maigre, coiffé à l'oiseau royal, et porte une livrée de coupe ancienne.

Je demande M. de Rovère en me nommant; le domestique s'incline, ouvre une porte et m'annonce.

J'entre dans un immense salon à panneaux tendus de damas rouge et encadrés de boiseries grisâtres, formant une guirlande de fleurs, de lyres et de lacs d'amour maigrement sculptés; l'entre-deux des panneaux est occupé par des miroirs d'attache étroits et élevés; des bergères et des fauteuils à pieds grêles composent l'ameublement; le plafond est orné de trois petits lustres avec pendeloques de cristal.

A mon nom, M. le comte s'est levé et est venu à ma rencontre. C'est un vieux gentilhomme qui a conservé les vestes à longues poches sous l'habit à la française, et la culotte en casimir bouclée sur le bas de soie. Il a le grand air des gens accoutumés au commandement, et l'extrême politesse qui arrête la familiarité.

Après m'être laissé conduire par lui à un fauteuil, je m'aperçois que la table de jeu est dressée, et que plusieurs habitués de M. de Rovère font une partie de tarot.

Il y a d'abord la vieille chanoinesse allemande, dont la vie entière gravite entre un jeu de cartes et son petit chien Zéphyr; puis le chevalier, auteur d'une pièce de vers imprimée jadis dans *le Mercure*, et qui, ayant pris la peine d'avoir de l'esprit une fois en sa vie, a pensé qu'il pouvait se reposer jusqu'à sa mort. Plus loin sont les deux cousins du comte, dont l'histoire est achevée quand on a dit qu'ils faisaient partie de l'émigration; la veuve du président, qui naguère était bègue seulement, mais que voilà sourde; enfin le docteur, espèce de spectre qu'on dirait en deuil de tous les malades qu'il a soignés.

Je m'excuse de déranger cette noble compagnie, et, prenant le comte à part, je lui expose brièvement l'objet de ma visite.

Son petit-fils réclame, en effet, un précepteur, et ce que je lui dis de mon protégé paraît lui convenir; mais il m'avoue, avec une aristocratique négligence, qu'il est peu versé dans ces questions, et qu'il s'en remet à l'appréciation de M. l'abbé de Riol. Je me lève en répondant que je verrai l'abbé; mais M. Rovère me dit qu'il va venir; il m'engage à l'attendre. L'espoir de terminer sur-le-champ me tente, et j'accepte, à condition que le comte reprendra les cartes.

Afin de lui laisser toute liberté, je demande la permission de me chauffer; je m'approche de la cheminée qui flambe à l'autre bout du salon, et je me mets à feuilleter une brochure pendant que le jeu recommence.

L'histoire fait généralement remonter l'invention des cartes à Charles VI, dont on essaya de distraire ainsi la démence : je comprends cette origine. La vue d'images grossièrement coloriées, leurs évolutions inattendues, leurs simulacres de bataille, semblent particulièrement propres à occuper un fou ou des enfants. Je m'explique encore qu'on en ait fait le prétexte d'une réunion régulière, la trêve du travail; mais comment certaines gens ont-ils pu s'y complaire et s'y oublier comme le fumeur d'opium dans son ivresse somnolente?

M. le comte et ses partners en étaient là : les cartes reprises, tous semblèrent oublier le monde réel pour vivre seulement des péripéties et des aventures que le jeu leur créait. Engagés dans ce puéril roman, ils ne voyaient plus rien en dehors. Non que ce fût la passion du joueur qui court après une proie toujours fuyante : on eût dit plutôt la manie d'esprits paresseux échappant systématiquement à la fatigue de penser. Dans cette compagnie d'hommes et de femmes qu'avait dû cultiver le loisir et qui avaient reçu les enseignements d'une longue existence, pas un mot n'était prononcé en dehors des annonces du jeu. A voir tous ces visages sérieux autour de cette table parsemée de petits cartons; à entendre ces voix monotones laissant tomber, de loin en loin, un mot étrange qui n'éveillait dans l'esprit aucune pensée, on eût dit quelque assemblée de nécromants sortis de la tombe pour reprendre leurs conjurations. Seulement, la terreur manquait; ces morts ennuyaient au lieu d'effrayer.

Eux-mêmes semblaient s'engourdir de plus en plus. Leurs yeux étaient fixes, leurs traits immobiles, les voix confuses, les mouvements lents et automatiques. Évidemment toutes ces âmes dormaient.

Soit contagion, soit influence de la chaleur, je sentis à mon tour une espèce de torpeur couler dans mes veines; mes paupières commençaient à s'alourdir, quand la porte s'ouvrit doucement. Le domestique parut portant un plateau chargé de verres d'eau sucrée.

Lui aussi paraissait soumis à l'action générale; il s'avança d'un pas de spectre, fit le tour de la table en présentant silencieusement le plateau sans qu'aucune main se tendît, puis reprit mécaniquement son chemin vers la porte. Au moment où il passait devant moi, je fis un effort pour secouer ce magnétisme de l'ennui, et, l'arrêtant, je pris un verre sur le plateau.

Cet acte inattendu d'existence sembla réveiller le valet fantôme. Il recula saisi, le verre m'échappa, et, au bruit, tous les joueurs se retournèrent avec une exclamation; j'avais rompu l'enchantement du château de *la Belle au bois dormant!*

Je ne savais trop comment m'excuser, lorsque l'arrivée de l'abbé de Riol vint me tirer d'embarras. Le comte me présenta en faisant connaître le motif de ma visite, et je conduisis l'abbé dans l'embrasure d'une des croisées pour lui tout expliquer.

Il m'écouta sans autre réponse qu'un *hum!* sourd dont il accompagnait toutes mes paroles. L'abbé était un habitué du logis dont le sommeil l'avait gagné. Il donnait seulement, par respect humain, à son engourdissement un air de méditation. Prenant son silence pour de l'hésitation, je revins dix fois sur mes éloges du jeune homme, sur sa capacité, sur ses bons sentiments; enfin, à bout de patience, je demandai un peu brusquement à l'abbé s'il pensait qu'on dût agréer ses services. Il fit un soubresaut, et parut sortir de sa sieste intellectuelle.

— Mais... je n'y vois pas... d'inconvénient, dit-il en levant sur moi un œil vague. Vous savez sans doute qu'il s'agit de partir avec le jeune vicomte pour l'Italie.

Je l'ignorais; mais je répondis que ce ne serait pas vraisemblablement un obstacle pour mon protégé.

— Alors, qu'il vienne me voir, reprit l'abbé; M. le comte voudrait presser le départ de son petit-fils.

Je me hasardai à demander si c'était une raison de santé qui l'obligeait à cet exil.

— Sa santé ne peut qu'y gagner, répliqua M. de Riol; mais la véritable raison du départ, c'est que le jeune vicomte a le sang trop vif; il court, il parle haut, il chante...

— Et cela gêne M. de Rovère, ajoutai-je ; fort bien, je comprends.

En effet, j'avais compris. Comment supporter au milieu de ces ombres l'activité joyeuse d'un enfant? Ses éclats de rire troublaient leur somnolence sans rêve. — Hors d'ici ceux qui vivent! laissez les morts jouer tranquillement au tarot sur leur linceul!

Je me suis hâté de prendre congé et de sortir : cette atmosphère sépulcrale me pesait ; j'avais besoin de retrouver au dehors la pensée, le bruit et le mouvement.

Il est donc vrai que la vieillesse se plaît quelquefois à hâter elle-même la marche du temps; qu'elle se retire de la vie avant d'être dans la tombe ; qu'elle refuse d'imiter Caton, qui voulait conserver jusqu'au dernier jour sa part d'activité, ne s'éteindre qu'à force de brûler, et arriver « par la satiété de la vie à la maturité pour la mort. »

Dieu me garde de ce suicide! je veux jouir jusqu'au bout de ce que Dieu m'a donné ici-bas, être homme aussi longtemps qu'il n'aura point décidé que je sois autre chose.

L'existence bien remplie est la meilleure préparation à l'éternel repos. Le poëte Lucrèce l'a dit dans des vers admirables : « Si ton âme ingrate n'a pas laissé échapper les flots du bonheur comme un vase sans fond, convive rassasié, sors satisfait du festin de la vie. » Oui, *satisfait,* car jouir des biens du monde n'est pas s'y borner ; moi aussi je regarde au delà, par-dessus les jours, et j'aspire aux horizons inconnus; mais, sûr d'arriver, pourquoi dédaignerais-je les beautés de la route et les douceurs du char qui me transporte? Mon attache à ce monde n'est point le mépris de l'autre ; je répète souvent les paroles que prête Cicéron à son héros dans le *Dialogue sur la vieillesse:* « Le jour de mon départ, il ne serait point facile de me retenir ici-bas, et je ne voudrais pas être refondu comme Pélias, si quelque dieu croyait me faire largesse en me proposant de rebrousser chemin jusqu'à l'enfance, et de vagir une seconde fois dans les langes. Je le refuserais sans hésitation, et je ne voudrais pas, quand la lice est parcourue, être rappelé de la borne au point de départ... Non que je prétende déprécier la vie, comme l'ont fait souvent certains philosophes; je ne me repens pas d'avoir vécu, parce que je crois avoir vécu de manière à ne pas être né en vain; mais je sortirai de l'existence comme d'une hôtellerie, et non comme d'une demeure. La nature a donné à l'homme le monde terrestre pour qu'il s'y arrête; il ne le condamne pas à y rester. Oh! le beau jour que celui où je m'éloignerai de cette foule et de cette fange pour aller rejoindre l'assemblée céleste, le divin sénat des âmes! »

*La suite à une autre livraison.*

---

## LES AGATES.

Suite. — Voy. p. 203.

### AGATES ŒILLÉE, HÉLIOTROPE. — AGATES PONCTUÉE, JASPÉE, MOUSSEUSE, ARBORISÉE.

AGATE ŒILLÉE des minéralogistes *(Pierre oculaire; Œil d'Adad,* dieu adoré chez les Syriens; *Triophthalme* des anciens). — Certaines agates zonées, sciées dans le sens que nous a fait voir la figure A (p. 204), peuvent donner lieu encore à une autre variété que l'onyx, lorsque les cercles sont excentriques à une tache plus foncée, de forme ronde ou ovalaire, et qui existe au milieu. L'artiste donne à ces morceaux, en les arrondissant, une forme qui favorise leur ressemblance avec un œil; de là le nom qu'elles portent. On peut les considérer comme variété d'onyx.

HÉLIOTROPE des anciens *(Pierre de sang; Jaspe sanguin* des lapidaires; *Quartz agate héliotrope* des minéralogistes). — Cette magnifique variété d'agate présente un fond vert très-foncé parsemé de points, taches, veines ou nuages de couleur de sang. (Voy. fig. D.) Le fond vert est représenté sous teinte noire dans la gravure; les taches rouge de sang sont reproduites en blanc ou gris clair. Elle est un peu moins translucide que les autres agates; c'est peut-être la raison pour laquelle les lapidaires lui ont donné, improprement toutefois, le nom de jaspe ; nous verrons plus loin que les jaspes sont tout à fait opaques.

Sa couleur verte paraît due au fer dont elle contient jusqu'à 5 pour 100.

On trouve cette pierre en Sibérie, en Bohême, à Guiliano en Sicile ; mais les plus beaux morceaux proviennent d'Orient, notamment de Guzzerat et de la Bucharie. Avec les belles sardoines, les cornalines de vieille roche, ainsi que les onyx de choix pour camées, l'héliotrope est l'agate la plus recherchée.

On a beaucoup gravé dans les différents temps sur cette pierre, et les artistes qui l'ont travaillée se sont servis avantageusement des taches rouges qu'elle renferme pour représenter certains sujets. On l'a taillée souvent en ornements destinés à représenter des objets de sainteté. C'est ainsi qu'une tête de Christ flagellé, qui existe dans la Bibliothèque impériale de Paris, présente des gouttes de sang prises dans les taches mêmes de la pierre; ces taches rappelaient et figuraient le sang des martyrs. Les anciens eux-mêmes ont beaucoup employé cette pierre; mais ils la désignaient sous un autre nom que nous ne connaissons pas. Ce que Pline a appelé héliotrope paraît avoir été une calcédoine girasol, du moins à en juger par la description qu'il en donne. Les anciens tiraient l'héliotrope d'Éthiopie, d'Afrique et de Chypre.

On prétendait que la fameuse bague par la vertu de laquelle Gygès, de fabuleuse mémoire, pouvait à volonté se rendre invisible, était ornée d'un héliotrope.

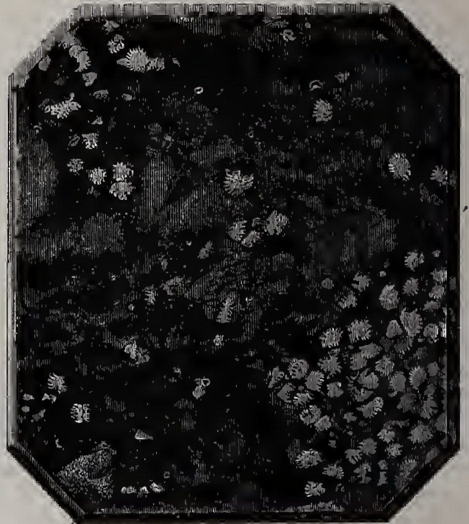


FIG. D. Héliotrope.

AGATE PONCTUÉE ou TACHÉE des lapidaires *(Quartz agate ponctuée* ou *tachée* des minéralogistes). — On désigne sous ce nom toutes les agates qui, indépendamment de la couleur de leur fond, présentent une multitude de petits points de couleur variable, ordinairement rouges ou bruns. L'héliotrope que nous venons de décrire appartiendrait à ces agates.

Une autre variété, à fond blond avec taches rouges que l'on comparait, comme dans l'héliotrope, à des gouttes de sang, a été désignée pendant longtemps sous le nom de *pierre* de *saint Étienne,* les gouttes de sang rappelant le martyre de ce saint.

*La suite à une autre livraison.*

## LES JEUNES ÉLÉPHANTS.




Éléphants du jardin Zoologique de Londres. — Dessin de Weir.

Cette mère a été achetée à la fête de Cawnpore, dans l'Inde, au mois d'août 1850. Son enfant, du même sexe qu'elle, est née peu de temps après sur la route de Calcutta. Vers la fin de l'année, on les embarqua au port de cette dernière ville, et elles arrivèrent le 18 avril 1851 aux jardins de Regent's-Park. Il y a deux ans, nous les avons vues toutes deux prendre les plaisirs du bain dans le bassin d'eau qui leur est réservé : leurs jeux, leurs ébats, leur gaieté, excitaient vivement la curiosité et l'intérêt des spectateurs. L'enfant, bien qu'elle prît sa part de tous les aliments qu'on apportait ou jetait, blé, foin, son, farine ou gâteaux, tetait encore sa mère, suçant avec un côté de sa

bouche la mamelle qu'elle pressait doucement de sa trompe : la mère restait toujours debout pendant qu'elle l'allaitait, et la caressait avec tendresse. On avait eu rarement, en Europe, l'occasion d'observer ces relations affectueuses d'une mère et d'un enfant; mais on savait déjà, par les récits des voyageurs, combien est admirable la sollicitude de ces animaux pour leurs petits. Dans une fuite précipitée, lorsqu'elles sont poursuivies par les chasseurs, elles placent leurs enfants sous leur ventre; et, enlaçant leur poitrine avec leur trompe, dirigent et facilitent leur course; en d'autres circonstances, on les a vues leur faire un rempart de leur corps contre les balles; quelquefois aussi les petits échappaient à cette protection pour s'élancer avec impétuosité contre les chasseurs et défendre leur mère.

---

## DE LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

### ET DE L'ÉCLAIRAGE EN GÉNÉRAL.

A mesure que les sociétés humaines ont marché vers la civilisation, elles ont attaché de plus en plus d'importance aux moyens de remplacer la lumière du jour par des lumières artificielles, dans l'intention de se rendre indépendantes des heures variables du lever et du coucher du soleil. On s'est éclairé avec les copeaux et les baguettes de bois résineux, encore en usage en Islande; avec les matières grasses et huileuses, brûlant avec ou sans mèche; enfin on a eu des torches d'étoupes enveloppées de résine; et, plus tard, les bougies et les chandelles, où le suif et la cire, ont remplacé la résine des torches. Les cierges sont aussi d'une haute antiquité. La fin du dernier siècle, si féconde en inventions utiles à la société, fit faire un grand pas à l'art de l'éclairage, lorsque Argand substitua aux anciennes lampes à lumière terne et débile l'éclat puissant des lampes où la combustion de l'huile est activée par un courant d'air déterminé par une cheminée en verre, et dont l'illumination équivaut à celle d'un lustre garni d'un grand nombre de bougies.

La construction de ces appareils, qui ont pour principe commun une mèche continuellement en contact, tant au dedans qu'au dehors, avec un courant d'air qui renouvelle sans cesse l'élément nécessaire à la combustion intense de l'huile, a été variée de mille manières différentes. L'inventeur Argand fut quelque temps presque dépossédé de l'honneur de sa découverte par Quinquet, dont le nom s'associe encore, à tort, à celui d'Argand pour l'invention des lampes à courant d'air. L'huile antique avait repris sa prééminence si longtemps perdue, et la lampe, bannie des salons depuis plusieurs siècles, y rentrait victorieuse, avec ses cheminées transparentes de verre et son éclat incomparable. Les lustres des théâtres eux-mêmes adoptèrent des globes qui portaient à leur centre la lampe d'Argand. On aurait cru que l'industrie humaine avait dit son dernier mot; mais la puissance des besoins collectifs, qui, en augmentant la consommation, fait disparaître tout ce qu'auraient de trop dispendieux les fabrications destinées à un seul individu, a provoqué encore deux degrés de progrès ultérieur dans la science de l'éclairage, savoir, l'éclairage au gaz et l'éclairage électrique.

En considérant l'éclairage public seul d'une grande métropole, telle que Londres, Paris, ou New-York, et les sommes immenses qui y sont dépensées, on est conduit à considérer la lumière produite en l'absence du soleil comme une marchandise d'un prix immense et dont la fabrication tient un des premiers rangs pour l'importance entre toutes les industries qui servent de base à la puissante organisation de nos sociétés modernes. Par exemple, qu'on estime chaque bec de gaz à 200 francs par an, et que l'on songe à la multiplicité innombrable de becs pareils dont Paris s'illumine tous les soirs!

A mesure que les progrès des arts chimiques se développèrent, on pensa qu'un ancien appareil de physique, appelé vulgairement lampe *philosophique*, pourrait devenir un appareil d'illumination. Cette lampe *philosophique* consistait en une simple fiole contenant de l'acide et de la limaille de fer pour dégager de l'hydrogène, lequel, s'écoulant par le bec d'un petit tube implanté dans le bouchon de la fiole, produisait une lumière si faible que, bien loin d'illuminer les objets environnants, elle avait grand'peine à se faire voir elle-même. La raison en était que l'hydrogène trop pur donne une flamme sans lumière, tandis que lorsqu'il contient une notable quantité de charbon, sa combustion, activée encore par un appareil à courant d'air, a l'éclat que tout le monde lui connaît. Ce gaz hydrogène carboné s'obtient facilement en distillant, sur une échelle immense, les houilles ou charbons de terre, les huiles et matières grasses de qualité inférieure, les schistes bitumineux et même les bitumes; enfin, comme en Amérique, à Cincinnati, sur l'Ohio, en distillant des troupeaux entiers de porcs. En y regardant de près, on reconnaît que la flamme du bois au foyer domestique, la flamme de la torche et celle de lampe, résultent, comme celle des becs de gaz, de la combustion de l'hydrogène carboné. Mais ce qui donne un éclat plus vif à la flamme du gaz, c'est qu'il arrive ici tout produit au bec qui doit le brûler, tandis que les autres combustibles sont obligés de produire le gaz pour le brûler ensuite. Sous ce point de vue, une simple bougie est une véritable usine à gaz qui transforme d'abord la cire en hydrogène carboné, puis la brûle au moyen de la mèche, qui fait fonction de bec après la distillation. La chaleur employée à cette distillation, dans la bougie, se reporte tout entière sur la combustion dans l'appareil qui sert à brûler le gaz. C'est par milliers de mètres cubes que le gaz est fabriqué par les compagnies qui le fournissent à l'éclairage des capitales. Comme pour toutes les grandes applications industrielles, des essais inaperçus avaient été réalisés dans certaines localités. Les Chinois avaient utilisé pour l'éclairage des espèces de sources naturelles de gaz qui jaillissaient de la terre en certaines localités. Les feux d'un des points de la mer d'Allemagne étaient aussi entretenus par du gaz émané naturellement de la terre.

Passons maintenant au mode le plus artificiel et le plus puissant de tous ceux qui produisent de la lumière, savoir, le courant électrique.

Le chimiste anglais Davy avait observé que si l'on réunit les deux extrémités d'une pile de Volta par un fil métallique, il se produit une étincelle au moment où l'on sépare le fil en deux; les deux moitiés de ce fil étant rapprochées au contact, le courant électrique passe; mais l'étincelle éclate au moment où cesse le contact. Par suite d'essais nombreux faits surtout dans le vide, Davy fut conduit à armer les pointes des deux moitiés du fil de deux tiges de charbon amenées à se toucher. Dans ce cas, au moment où l'on séparait les deux tiges de charbon, ce n'était plus une faible et unique étincelle qui éclatait entre les deux pointes séparées, mais bien une source permanente de chaleur et de lumière dont l'œil pouvait à peine supporter l'éclat, et qui fondait par sa chaleur les substances les plus réfractaires. La difficulté d'entretenir constante la distance des deux pointes de charbon, et, par suite, le peu de fixité de cette lumière, firent longtemps méconnaître l'utilité de ce puissant illuminateur. Depuis quelques années seulement, les appareils régulateurs, guidés par le courant lui-même, donnent à la lumière électrique autant de permanence qu'elle a d'éclat. On a donc pu l'employer à tous les usages scien-

tifiques pour lesquels on employait la lumière du soleil. Nous allons énumérer quelques-uns de ces emplois de la lumière électrique.

Plusieurs places publiques ont été illuminées par un seul appareil fixé au milieu. Des appareils de phare ont porté cette intense lumière à une distance prodigieuse. Des chantiers de construction en plein air, sur les rives de la Seine et aux embarcadères, ont été éclairés pour des travaux d'urgence, dans des constructions diverses, de manière que le service pût se faire comme en plein jour, à raison seulement de 20 francs l'heure d'illumination.

Dans les théâtres, on a montré au public plusieurs effets curieux et brillants de lumière colorée choisis parmi ceux qui font spectacle. Plusieurs boutiques avaient adopté l'éclairage électrique, mais son trop grand éclat l'a fait abandonner.

On comprend aisément combien devait être utile, dans les appareils scientifiques, une lumière reconnue égale au tiers de celle du soleil. Il n'y avait donc plus pour les expériences d'optique ni nuit ni temps couvert. Le microscope solaire, qui nous peint, sur un écran, l'aile d'une mouche grande comme la voile d'un vaisseau, a pu fonctionner en tout lieu et à toute heure, en remplaçant les rayons du soleil par ceux de l'électricité. Tous les appareils de lanterne magique, de fantasmagorie, de vues coloriées, ont acquis un degré inouï de naturel et d'éclat. Toutes les expériences de physique où les couleurs variées, les teintes brillantes, les effets du prisme, devaient être reproduits, ont été exécutées avec le plus grand succès. Dans les instruments même les plus délicats de l'astronomie, les fils ont été illuminés par l'électricité. Ainsi, depuis le mince fil de platine qui rougit quand il est parcouru par un courant électrique, jusqu'au phare qui porte à plusieurs lieues en mer l'indication des dangers de la côte, la lumière électrique s'est montrée aussi souple qu'énergique pour se plier, dans les mains de l'industrie, à toutes les exigences des besoins de la société. Ajoutons même que l'appareil qui donne l'illumination électrique est infiniment plus commode à établir isolément que tous les appareils qui emploient le gaz. Une dernière application terminera le tableau de tous les services réalisés ou possibles de l'appareil électrique.

Quelque familier que l'on soit maintenant avec les merveilles de la télégraphie électrique, c'est toujours un spectacle émouvant que de se trouver, par exemple, à l'Observatoire de Paris, et de choisir entre plusieurs autres un fil unique, avec la conviction qu'étant mis en communication avec les aiguilles aimantées de deux cadrans, ce fil parlera aux astronomes de Greenwich, à quelques lieues de Londres, et qu'il en rapportera immédiatement la réponse au travers de la France, du détroit de la Manche et de l'Angleterre. Pour les Orientaux, il est impossible de leur persuader qu'il n'y ait pas là un prestige. Pour notre société civilisée, c'est vraiment un prodige de la science. Qu'on se figure un Français à Marseille et un Anglais à Édimbourg, tenant des deux mains les manivelles du télégraphe, et transmettant la conversation que voici :

Le Français. M'écoutez-vous?

L'Écossais. Oui; parlez.

— Comment vous portez-vous, mon ami?

— Très-bien, mon cher; et vous?

— Avez-vous terminé notre affaire?

— Oui. On va vous expédier par lettre le marché conclu. Et vous, avez-vous transigé?

— Oui, avantageusement, aux conditions convenues : vous recevrez l'expédition du marché par la poste. Voulez-vous donner de mes nouvelles à nos amis communs?

— Certainement. Faites-en autant de votre côté. Nous sommes tous en bonne santé.

— Il en est de même ici. Adieu.

— Adieu.

Cette conversation, assaisonnée d'un toast porté aux deux bouts de la ligne, avec les paroles sacramentelles : *A votre santé!* de la part du Français, et, de la part de l'Anglais *Je prends du vin avec vous!* aurait duré trois mois, il y a dix ans, avec les communications ordinaires; avec le télégraphe électrique et les communications ouvertes, elle n'exige pas plus de deux ou trois minutes.

En Amérique, les familles entières se réunissent aux deux extrémités d'une ligne électrique, à un jour et à une heure convenus d'avance, et fraternisent gaiement à plusieurs centaines de lieues l'une de l'autre. On cite des fiançailles conclues entre des familles séparées par plusieurs États, et des contrats de mariage rédigés avec autant d'entente et de solennité que si les fiancés et leurs parents eussent été assis aux deux côtés du même bureau.

La lumière électrique, par son intensité, permet de faire avec une grande supériorité tous les signaux que, dans la télégraphie ordinaire, on appelait signaux de nuit, et qui se faisaient par des lumières ou lanternes ordinaires, dont on apercevait la flamme d'une station à l'autre. Les essais tentés pour les signaux de nuit n'ont jamais eu d'heureux succès. Le moindre brouillard, l'effet du vent, le peu de fixité des lumières, tout troublait l'opération. En prenant pour point de mire les rayons qui émanent d'entre deux pointes de charbon guidées par le régulateur du courant de la pile, on obtient des signaux que le brouillard le plus épais peut seul éteindre, et qui franchissent aisément 12 ou 15 kilomètres. Ainsi, tous les forts isolés qui environnent une place peuvent communiquer avec l'intérieur au moyen d'un seul bec électrique, et recevoir des réponses de la place par le même moyen, nonobstant toute opposition de l'ennemi. Dans la marine, un stationnaire peut correspondre avec la côte. Une place assiégée peut correspondre au dehors. Enfin, dans les localités où l'on a été obligé, comme à New-York, de franchir des fleuves par des câbles électriques passant au fond du lit de la rivière, on aurait bien plus facilement correspondu au moyen d'un ou deux feux électriques, placés commodément des deux côtés de l'eau. Si l'on fait attention qu'il suffit, pour avoir un alphabet complet, d'une seule aiguille, avec les trois positions suivantes : *en place, — à droite, — à gauche,* on concevra que deux points lumineux l'un au-dessus de l'autre, ou bien à côté l'un de l'autre, ou enfin un seul point lumineux, fournissent les mêmes éléments de langage. La position de l'aiguille *en place* sera remplacée par un seul point lumineux, la position *à droite* sera remplacée par les deux points lumineux l'un sur l'autre; enfin, au lieu d'un *à gauche* de l'aiguille, on mettra les deux points l'un à côté de l'autre. Il n'y a pas de doute que si la télégraphie électrique n'eût pas été inventée, ce système de signaux visibles le jour comme la nuit eût été exclusivement adopté pour la télégraphie ordinaire, ce qui eût évité toutes les constructions dispendieuses qu'entraîne la nécessité de placer les bras des signaux en projection sur le ciel, pour en assurer la visibilité. Le passage des signaux d'Irlande en Angleterre par les points les plus rapprochés des deux îles ne serait qu'un jeu, tandis que des sommes énormes ont déjà été dépensées pour les tentatives infructueuses que l'on a faites dans le but de franchir le canal à l'aide de câbles électriques sous-marins.

Pour conclure, nous dirons que la lumière électrique comme illuminateur ordinaire, comme phare, comme signal, peut s'établir commodément dans les localités les plus restreintes, fonctionner sûrement et à peu de frais, et enfin faire espérer une foule de nouvelles applications dans les sciences, dans l'industrie, et même dans ces jeux brillants

d'optique où la lumière, qui sert ordinairement à faire voir le tableau, est elle-même l'objet qui fait spectacle.

En mesurant l'espace franchi par l'industrie depuis les feux de la combustion jusqu'à ceux de l'électricité, on est tenté d'attendre encore de nouvelles inventions; mais si l'on réfléchit que la chaleur, l'électricité, le magnétisme et les actions chimiques constituent toutes les puissances physiques de la nature à nous connues actuellement, on verra que tout ce qui pouvait donner de la lumière a déjà été mis en usage. Une mèche formée d'un fil d'acier brûlant dans le gaz oxygène est la seule illumination chimique comparable à la lumière électrique. Au reste, ce que nous avons déjà nous permet d'attendre patiemment de nouveaux perfectionnements. Nous pouvons dire avec Pline : « Contentons-nous de ce que nous avons trouvé, et laissons à nos successeurs le soin d'apporter aussi leur tribut à la science. »

## TRIESTE.

Fin. — Voy. p. 107.

Ceux qui aiment à étudier, dans le cours d'un voyage, les monuments de l'antiquité ou la poétique architecture du moyen âge, éprouveront une des douces jouissances de leur esprit sur plusieurs points de l'Adriatique. A Raguse, ils aimeront à voir l'imposant Corso se terminant à l'an-



La Grande place de Trieste. — Dessin de Grandsire.

cienne résidence des ducs de cette ville, qui fut une si noble république ; à Spalato, les proportions étonnantes, les arceaux et les colonnes gigantesques du palais de Dioclétien; à Zara, les petites rues illustrées par des combats héroïques; à Pola, les grandioses contours de l'amphithéâtre romain, le plus beau qui existe; à Venise, l'indicible féerie de la place Saint-Marc, la cathédrale, des palais, des canaux, les plus belles toiles du Tintoret et du Titien, les plus délicieuses fantaisies de l'architecte, du sculpteur, du mosaïste. A Trieste, il ne faut point s'attendre à de tels enchantements; Trieste est la cité commerciale, industrielle, positive, au milieu de ces villes illustrées par la poésie de l'art et la poésie des traditions; Trieste est le comptoir au milieu de ces traditions. Riante est sa fortune; riantes aussi la plupart de ses constructions · à part sa cathédrale de Saint-Just, qui s'élève sur sa colline comme un monument de sa primitive histoire, ses édifices publics ont été nouvellement bâtis, et sont plus remarquables par la largeur de leurs dimensions que par l'élégance de leur structure.

Près du môle que les Triestains doivent à l'intelligente sollicitude de Marie-Thérèse, s'élève l'immense bâtiment quadrangulaire auquel on a donné le nom antique de Trieste, *Tergesteum*, et qui est en grande partie occupé par les bureaux et les salles de lecture du Llyod. Près de là, sur les contours d'une place irrégulière, est le théâtre construit par Selva, l'architecte de la *Fenice* de Venise, décoré à l'extérieur par Matthieu Pertsch. Il est d'un aspect assez riant, et peut contenir 1 300 personnes. Dans le même quartier est le palais du gouverneur, qui ressemble à une caserne, et la Bourse, construite en 1802, dans le style dorique, ornée au dehors de colonnes corinthiennes, de statues en marbre, et à l'intérieur de quelques fresques de Bisson, représentant des épisodes de l'histoire de Trieste. Sur cette place est une colonne en marbre, au haut de laquelle est posée une statue d'un empereur revêtu du manteau d'apparat, portant entre ses mains le sceptre et le globe. C'est la statue de Léopold Ier, qui était d'une nature si peu belliqueuse et qui eut à soutenir tant de guerres, de ce descendant de Charles-Quint qui fuyait, en 1683, devant les Turcs, mais qui trouva pour défendre ses États un Montecuculli, un Sobieski, un prince Eugène. En

1660, Léopold vint faire une visite au comte de Duino, qui avait épousé une Gonzague, alliée à la famille impériale, et par la même occasion entra à Trieste. La mémoire de ce mémorable événement fit tailler cette colonne et modeler cette statue.

Sur la place qu'on appelle la *piazza Maggiore* (la Grande place), non moins irrégulière que celle de la Bourse, mais très-animée par le petit commerce, est une autre statue en marbre, à laquelle se rattache une juste pensée de reconnaissance : c'est celle de Charles VI, qui, des cimes du Karst, descendit aussi à Trieste en 1728, non point pour y faire une vaine parade, mais pour voir par ses propres yeux où en étaient les utiles travaux qu'il avait ordonnés, et pour y fixer son souvenir par plusieurs nobles institutions.

Les Triestains ont l'amour des vastes édifices ; on dirait qu'ils les bâtissent comme des caravansérails pour y recevoir tous les voyageurs, et comme des docks pour y faire entrer toutes les denrées que leurs navires déposent chaque jour sur leurs quais. L'hôtel national, situé en face du port, est l'un de ces gigantesques hôtels dont il faut aller chercher le modèle sur le Bradway de New-York. Un négociant vient de se construire, au bord du grand canal, une maison dont un souverain ferait aisément son palais.

De ces masses colossales de pierres qui n'accusent qu'une énorme émission de florins, plus d'un touriste tournera, avec une rêveuse pensée, ses regards vers quelques-uns de ces pavillons d'été étagés sur les collines, ombragés par des rameaux de vignes; leur porte s'ouvre sur un jardin dont un rapide hiver ternit à peine la verdure, et, de la terrasse qui les entoure, on a devant soi, à toute heure, aux premiers rayons de l'aube, à l'ardente clarté du jour, aux lueurs mélancoliques du soir, le spectacle de la mer dans son incessante variété d'ombre et de lumière, dans son placide sommeil et ses palpitations, dans son sourire et ses orages, dans son charme infini que connaissent ceux-là seulement qu'elle a longtemps bercés sur son sein ou entraînés dans ses tempêtes.



Place de la Bourse, à Trieste. — Dessin de Grandsire.

---

## FRANÇOIS ARAGO.

Suite. — Voy. p. 225.

J'étais à Valence vers le milieu d'octobre 1806. Un matin, de bonne heure, je vis entrer chez moi le consul de France tout effaré :

— Voici une triste nouvelle, me dit M. Lanusse ; faites vos préparatifs de départ ; la ville est tout en émoi ; une déclaration de guerre contre la France vient d'être publiée ; il paraît que nous avons éprouvé un grand désastre en Prusse. La reine, assure-t-on, s'est mise à la tête de la cavalerie et de la garde royale ; une partie de l'armée française a été taillée en pièces ; le reste est en complète déroute. Nos vies ne seraient pas en sûreté si nous restions ici ; l'ambassadeur de France à Madrid me préviendra quand un bâtiment américain, à l'ancre au Grao de Valence, pourra nous prendre à son bord, et moi, je vous avertirai dès que le moment sera venu.

Ce moment ne vint pas, car, peu de jours après, la fausse nouvelle qui, on doit le supposer, avait dicté la proclamation du prince de la Paix, fut remplacée par le bulletin de la bataille d'Iéna. Les gens qui d'abord faisaient les fanfarons et menaçaient de tout pourfendre, étaient subitement devenus d'une platitude honteuse ; nous pouvions nous promener dans la ville, tête levée, sans crainte désormais d'être insultés.

Une anecdote prise entre mille, et l'on verra quelle vie aventureuse menait le délégué du Bureau des longitudes.

Pendant mon séjour sur une montagne voisine de Cullera, au nord de l'embouchure du rio Xucar, et au sud de l'Albuféra, je conçus, un moment, le projet d'établir une station sur les montagnes élevées qui se voient en face. J'allai les visiter. L'alcade d'un des villages voisins m'avertit du danger auquel j'allais m'exposer.

— Ces montagnes, me dit-il, servent de repaire à une foule de voleurs de grand chemin.

Je requis la garde nationale, comme j'en avais le pouvoir. Mon escorte fut prise par les voleurs pour une expédition dirigée contre eux, et ils se répandirent aussitôt dans la riche plaine que le Xucar arrose. A mon retour, je trouvai le combat engagé entre eux et les autorités de Cullera. Il y eut des blessés des deux parts, et, si je me le rappelle bien, un alguazil resta même sur le carreau.

Le lendemain matin, je regagnai ma station. La nuit suivante fut horrible; il tombait une pluie diluvienne. Vers minuit, on frappa à la porte de ma cabane. Sur la question :

— Qui va là?

On répondit.

— Un garde de la douane, qui vous demande un refuge pour quelques heures.

Mon domestique ayant ouvert, je vis entrer un homme magnifique, armé jusqu'aux dents. Il se coucha par terre et s'endormit. Le matin, pendant que je causais avec lui, à la porte de ma cabane, ses yeux s'animèrent en voyant sur le penchant de la montagne deux personnes, l'alcade de Cullera et son principal alguazil, qui venaient me rendre visite.

— Monsieur, s'écria-t-il, il ne faut rien moins que la reconnaissance que je vous dois, à raison du service que vous m'avez rendu cette nuit, pour que je ne saisisse pas cette occasion de me débarrasser, par un coup de carabine, de mon plus cruel ennemi. Adieu, Monsieur!

Et il partit, léger comme une gazelle, sautant de rocher en rocher.

Arrivés à la cabane, l'alcade et son alguazil reconnurent dans le fugitif le chef de tous les voleurs de grand chemin de la contrée.

Quelques jours après, le temps étant redevenu très-mauvais, je reçus une seconde visite du prétendu garde de la douane, qui s'endormit profondément dans ma cabane. Je vis que mon domestique, vieux militaire, qui avait entendu le récit des faits et gestes de cet homme, s'apprêtait à le tuer. Je sautai à bas de mon lit de camp, et, prenant mon domestique à la gorge :

— Êtes-vous fou? lui dis-je; est-ce que nous sommes chargés de faire la police dans le pays? Ne voyez-vous pas d'ailleurs que ce serait nous exposer au ressentiment de tous ceux qui obéissent aux ordres de ce chef redouté? Et nous nous mettrions dans l'impossibilité de terminer nos opérations.

Le matin, au lever du soleil, j'eus avec mon hôte une conversation que je vais essayer de reproduire fidèlement.

— Votre situation m'est parfaitement connue; je sais que vous n'êtes pas un garde de la douane; j'ai appris de science certaine que vous êtes le chef des voleurs de la contrée. Dites-moi si j'ai quelque chose à redouter de vos affidés?

— L'idée de vous voler nous est venue; mais nous avons songé que tout votre argent était dans les villes voisines; que vous ne portiez pas de fonds sur le sommet des montagnes, où vous ne sauriez qu'en faire, et que notre expédition contre vous n'aurait aucun résultat fructueux. Nous n'avons pas, d'ailleurs, la prétention d'être aussi forts que le roi d'Espagne. Les troupes du roi nous laissent assez tranquillement exercer notre industrie; mais le jour où nous aurions molesté un envoyé de l'empereur des Français, on dirigerait contre nous plusieurs régiments, et nous aurions bientôt succombé. Permettez-moi d'ajouter que la reconnaissance que je vous dois est votre plus sûre garantie.

— Eh bien, je veux avoir confiance dans vos paroles; je réglerai ma conduite sur votre réponse. Dites-moi si je puis voyager la nuit? Il m'est pénible de me transporter, le jour, d'une station à l'autre, sous l'action brûlante du soleil!...

— Vous le pouvez, Monsieur; j'ai déjà donné des ordres en conséquence : ils ne seront pas enfreints.

Quelques jours après, je partais pour Denia; il était minuit, lorsque je vis accourir à moi des hommes à cheval qui m'adressèrent ce discours :

— Halte-là! senor; les temps sont durs : il faut que ceux qui possèdent viennent au secours de ceux qui n'ont rien. Donnez-nous les clefs de vos malles; nous ne prendrons que votre superflu.

J'avais déjà déféré à leurs ordres, lorsqu'il me vint à l'esprit de m'écrier :

— On m'avait dit cependant que je pourrais voyager sans risque.

— Comment vous appelez-vous, Monsieur?

— Don Francisco Arago.

— *Hombre, vaya usted con Dios!* (Que Dieu vous accompagne!)

Et nos cavaliers, piquant des deux, se perdirent rapidement dans un champ d'algarrobos.

Lorsque *mon ami* le voleur de Cullera m'assurait que je n'avais rien à redouter de ses subordonnés, il m'apprenait en même temps que son autorité ne s'étendait pas au nord de Valence. Les détrousseurs de grand chemin de la partie septentrionale du royaume obéissaient à d'autres chefs, à celui, par exemple, qui, après avoir été pris, condamné et pendu, fut partagé en quatre quartiers qu'on attacha à des poteaux sur quatre routes royales, mais non sans les avoir préalablement fait bouillir dans de l'huile afin d'assurer leur plus longue conservation.

Cette coutume barbare ne produisait aucun effet; car à peine un chef était abattu qu'il s'en présentait un autre pour le remplacer.

De tous ces voleurs de grand chemin, ceux qui avaient la plus mauvaise réputation opéraient dans les environs d'Oropeza. Les propriétaires des trois mules sur lesquelles nous chevauchions un soir dans ces parages, M. Rodriguez, moi et mon domestique, nous racontaient des *hauts faits* de ces voleurs qui, même en plein jour, auraient fait dresser les cheveux sur la tête, lorsque, à la lueur de la lune, nous aperçûmes un homme qui se cachait derrière un arbre; nous étions six, et cependant cette vedette eut l'audace de nous demander la bourse ou la vie; mon domestique lui répondit sur-le-champ :

— Tu nous crois donc bien lâches! retire-toi, ou je t'abats d'un coup de ma carabine.

— Je me retire, repartit ce misérable; mais vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Encore pleins d'effroi au souvenir des histoires qu'ils venaient de nous raconter, les trois *arieros* nous supplièrent de quitter la grande route et de nous jeter dans un bois qui était sur notre gauche. Nous déférâmes à leur invitation; mais nous nous égarâmes.

— Descendez, dirent-ils, les mules ont obéi à la bride et vous les avez mal dirigées. Revenons sur nos pas jusqu'à ce que nous soyons dans le chemin, et abandonnez les mules à elles-mêmes; elles sauront bien retrouver la route.

A peine avions-nous effectué cette manœuvre, qui nous réussit à merveille, que nous entendîmes une vive discussion qui avait lieu à peu de distance. Les uns disaient : « Il faut suivre la grande route, et nous les rencontrerons. »

Les autres prétendaient qu'il fallait se jeter à gauche dans le bois. Les aboiements des chiens dont ces individus étaient accompagnés ajoutaient au vacarme. Pendant ce temps, nous cheminions silencieusement, plus morts que vifs. Il était deux heures du matin. Tout à coup nous vîmes une faible lumière dans une maison isolée; c'était pour le navigateur comme un phare au milieu de la tempête, et le seul moyen de salut qui nous restât. Arrivés à la porte de la ferme, nous frappâmes et demandâmes l'hospitalité. Les habitants, très-peu rassurés, craignaient que nous ne fussions des voleurs, et ne s'empressaient pas d'ouvrir.

Impatienté du retard, je m'écriai, comme j'en avais reçu l'autorisation :

— Au nom du roi, ouvrez!

On obéit à un ordre ainsi formulé; nous entrâmes pêle-mêle et en toute hâte, hommes et mules, dans la cuisine qui était au rez-de-chaussée, et nous nous empressâmes d'éteindre les lumières, afin de ne pas éveiller les soupçons des bandits qui nous cherchaient. Nous les entendîmes, en effet, passer et repasser près de la maison, vociférant de toute la force de leurs poumons contre leur mauvaise chance. Nous ne quittâmes cette maison isolée qu'au grand jour, et nous continuâmes notre route pour Tortose, non sans avoir donné une récompense convenable à nos hôtes. Je voulus savoir par quelles circonstances providentielles ils avaient tenu une lampe allumée à une heure indue : « C'est, me dirent-ils, que nous avions tué un cochon dans la journée, et que nous nous occupions de la préparation du boudin. » Faites vivre le cochon un jour de plus ou supprimez les boudins, je ne serais certainement plus de ce monde, et je n'aurais pas l'occasion de raconter l'histoire des voleurs d'Oropeza.

Jamais je n'ai mieux apprécié la mesure intelligente par laquelle l'Assemblée constituante supprima l'ancienne division de la France en provinces, et lui substitua la division en départements, qu'en parcourant pour ma triangulation les royautés espagnoles limitrophes de Catalogne, de Valence et d'Aragon. Les habitants de ces trois provinces se détestaient cordialement, et il ne fallut rien moins que le lien d'une haine commune pour les faire agir simultanément contre les Français. Telle était leur animosité, en 1807, que je pouvais à peine me servir à la fois de Catalans, d'Aragonais et de Valenciens, lorsque je me transportais avec mes instruments d'une station à l'autre. Les Valenciens en particulier étaient traités de peuple léger, futile, inconsistant, par les Catalans. Ceux-ci avaient l'habitude de me dire : *En el reino de Valencia, la carne es verdura, la verdura agua, los hombres mugeres, las mugeres nada;* ce qui peut se traduire ainsi : « Dans le royaume de Valence, la viande est légume, les légumes de l'eau, les hommes des femmes, et les femmes rien. »

D'autre part, les Valenciens, parlant des Aragonais, les appelaient *schuros*.

Ayant demandé à un pâtre de cette province, qui avait mené des chèvres près d'une de mes stations, quelle était l'origine de cette dénomination, dont ses compatriotes se montraient si offensés :

— Je ne sais, me dit-il en souriant finement, si je dois vous répondre.

— Allez, allez, lui dis-je, je puis tout entendre sans me fâcher.

— Eh bien, le mot de *schuros* veut dire qu'à notre grande honte, nous avons quelquefois été gouvernés par des rois français. Le souverain, avant de prendre le pouvoir, était tenu de promettre sous serment de respecter nos franchises et d'articuler à haute voix les mots solennels *Lo juro!* Comme il ne savait pas prononcer la *jota*, il disait *schuro*. Êtes-vous satisfait, senor?

Je lui répondis. — Oui, oui! je vois que la vanité, que l'orgueil, ne sont pas morts dans ce pays-ci.

Puisque je viens de parler d'un pâtre, je dirai qu'en Espagne, la classe d'individus des deux sexes préposée à la garde des troupeaux m'apparut toujours moins éloignée qu'en France des peintures que les poëtes anciens nous ont laissées des bergers et des bergères, dans leurs poésies pastorales. Les chants par lesquels ils cherchent à tromper les ennuis de leur vie monotone sont plus distingués dans la forme et dans le fond que chez les autres nations de l'Europe auprès desquelles j'ai eu accès. Je ne me rappelle jamais sans surprise qu'étant sur une montagne située au point de jonction des royaumes de Valence, d'Aragon et de Catalogne, je fus tout à coup enveloppé dans un violent orage qui me força de me réfugier sous ma tente et de m'y tenir tout blotti. Lorsque l'orage se fut dissipé et que je sortis de ma retraite, j'entendis, à mon grand étonnement, sur un pic isolé qui dominait ma station, une bergère qui chantait une chanson dont je rappelle seulement ces huit vers :

. . . . . . . . . . . . . .
A los que amor no saben
Ofreces las dulzuras,
Y a mi las amarguras
Que sé lo que es amar.
Las gracias al me certé
Eran cuadro de flores,
Te cantaban amores
Por hacerte callar.

*La suite à une autre livraison.*

---

## UNE PEUPLADE ATHÉE.

### LES DAMARAS, DANS L'AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Les Damaras forment une tribu africaine qui s'étend depuis les hauteurs méridionales du Swakop jusqu'au cours du petit Koanguip. On les désigne ordinairement sous le nom d'Ilumi ou Hill-Damaras. Leurs voisins les Namaquas les appellent par mépris *Koup-Damap,* parce qu'ils n'ont, disent-ils, aucun bétail, pas même de chiens. La couleur et les traits des Damaras sont ceux des nègres : ils se rasent les cheveux, laissant seulement une énorme houppe en panache au sommet de la tête et une couronne à la hauteur des oreilles. Ils ont pour chaussure des sandales, pour vêtements une peau de tigre en écharpe et une cotte assez courte; leurs armes sont l'arc et la massue.

Ils ne cultivent aucune plante, sauf un peu de tabac; ils vivent de chasse, et le plus ordinairement de souris, d'une sorte de lézard à raies jaunes et brunes, de racines, et même de feuilles.

Ils ne sont point nomades. Leurs huttes sont fixées en terre, de forme conique, et faites d'écorce.

Ils ne croient qu'à ce qu'ils voient.

— A qui devez-vous votre nourriture? leur demandait sir James Edward Alexander en 1835.

— A l'air, aux saisons, répondit un vieux Damâra.

— Quand vous mourez, que devenez-vous?

— On nous enterre et nous devenons ce que deviennent tous les animaux.

— Avez-vous peur de mourir?

— Sans doute, et nous y pensons le moins possible. La vue d'un malade nous attriste parce qu'elle nous force à penser à notre mort.

— Savez-vous qui a fait le ciel, le soleil, la lune, et tout ce que vous voyez dans le monde?

— Qui peut répondre à cela? personne ne le sait. Nous n'avons pas d'autre pensée que celle de trouver quelque gros animal afin de le manger.

— Vous ne faites donc jamais de prières? Vous n'entassez pas des pierres pour placer au sommet une branche? Vous ne suspendez point de peaux à quelque arbre?

— Nous ne savons ce que vous voulez dire : nous cherchons notre nourriture, et quand notre faim est apaisée, nous dansons ou nous dormons.

Quelque incroyable que puisse paraître une ignorance ou une indifférence si absolue de tout ce qui se rapporte au sentiment de la vie future et de la Providence, il est malheureusement vrai qu'elle est générale chez les Damaras. L'extrême sauvagerie produit donc les mêmes résultats que nous voyons naître d'une extrême corruption dans les pays civilisés. N'avons-nous point de Damaras parmi nous? Les questions de sir Alexander, adressées à plus d'un habitant de nos grandes cités, ne provoqueraient-elles point, hélas! des réponses tout aussi douloureuses?

### DE LA PUBLICITÉ DES DÉBATS JUDICIAIRES.

La publicité des débats judiciaires a bien moins pour objet de faire siéger les juges en présence de quelques hommes, que de mettre la conduite des procès et les jugements eux-mêmes sous les yeux de tous les citoyens. C'est par là qu'on apprend si les formes ont été respectées ou violées, si le vœu des lois a été rempli, quel esprit a présidé aux débats, sur quelles preuves a eu lieu la condamnation ou l'acquittement. Par là la société s'inquiète ou se rassure, par là le goût et la science de la justice se répandent, et le public s'instruit dans ce qui touche de plus près à ses intérêts les plus chers. Il n'est pas un homme éclairé qui ne comprenne que là peut-être est le lien le plus intime qui puisse unir le peuple à son gouvernement; car de là seulement peuvent naître ce respect de la loi, cette confiance dans les magistrats, cette habitude de comprendre la justice et d'y croire, et tous ces sentiments dont l'absence laisse le pouvoir sans racine, sans appui, isolé et flottant au-dessus de la société qu'il contient par la force, mais qu'il ne possède point.

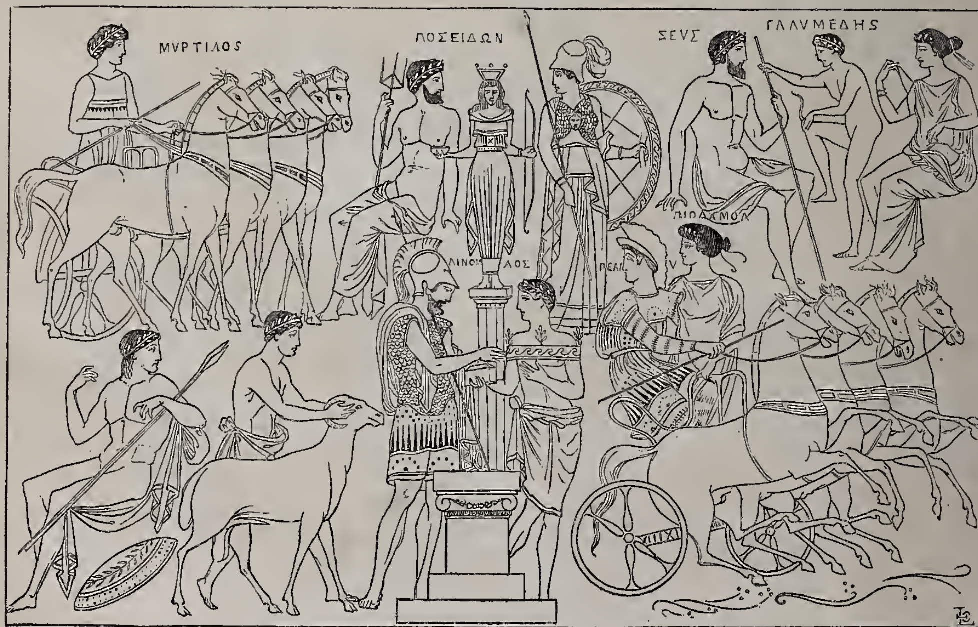
F. GUIZOT.

En Bavière, et dans une grande partie de l'Allemagne, les champs sont bornés latéralement par une ligne gazonnée que jamais on ne laboure. Des deux côtés, la charrue s'arrête scrupuleusement devant cette ligne verte, qui demeure intacte comme un mur de pierre. Ce soin et ce respect caractérisent les mœurs rurales de ces pays, où l'instruction primaire est si répandue.

### ŒNOMAUS.

Le roi de Pise en Élide, Œnomaüs, armé d'un casque et d'une cuirasse, est debout devant l'autel et l'idole d'Artémis (nom grec de Diane). Il vient supplier la déesse de lui être favorable et d'écarter le danger dont l'a menacé l'oracle en l'avertissant qu'il serait tué par l'époux de sa fille Hippodamie. Il a déclaré qu'il ne donnerait Hippodamie en mariage qu'à celui qui le vaincrait à la course du char, et qu'il ferait mourir ceux qui succomberaient. Un grand nombre de prétendants ont déjà péri; mais en voici un plus redoutable qui se prépare à entrer en lice avec lui : c'est Pélops, fils de Tantale : on le voit à droite sur son char; il semble provoquer Œnomaüs à la lutte et contenir avec peine les quatre coursiers que lui a donnés Neptune; à ses côtés est Hippodamie elle-même, qui doit être le prix de sa victoire. Derrière Œnomaüs est un bélier qui va être offert en sacrifice. Au-dessus, à gauche, dans le char du roi, est son aurige Myrtile; gagné secrètement par Pélops, le perfide serviteur a négligé à dessein de fixer les roues aux essieux par les clavettes : c'est lui qui causera la chute et la mort du roi son maître; mais lorsqu'il se présentera devant Pélops pour obtenir la récompense de sa trahison, il sera lui-même précipité dans la mer. Au-dessus d'Œnomaüs et de Pélops sont plusieurs dieux : Poséidon (nom grec de Neptune), Minerve, et Zéus (Jupiter), servi par Ganymède et peut-être par Hébé.

Le sujet de cette belle peinture se retrouve, avec quelques différences, sur le col du vase d'Archémore, sur un camée de la Bibliothèque impériale, et sur un des monuments inédits recueillis par Guattani.




Peinture de vase antique. — D'après Maisonneuve, pl. 30.

## ARBRES CÉLÈBRES.

### L'ACACIA DE ROBIN.




L'Acacia de Robin. — Dessin de Freeman.

On ne visite guère le jardin des Plantes de Paris sans monter au labyrinthe, sans y admirer le vieux cèdre planté par Bernard de Jussieu, et dont les graines ont multiplié, dans nos parcs et nos jardins, le bel arbre du Liban.

Il est, au jardin des Plantes, un autre arbre plus vénérable encore, le premier acacia qui soit venu en Europe. Planté en 1635, un siècle tout entier avant le cèdre, il a peuplé non-seulement la France, mais une grande partie de l'Europe, de l'une des espèces les plus utiles aussi bien que les plus belles, et pourtant il ne reçoit que de rares visites; son existence est ignorée même de la plupart des habitués de l'établissement. C'est que le cèdre du Liban domine majestueusement les magnifiques allées plantées par Buffon et le jardin tout entier; le vieil acacia se cache, au

contraire, modestement, à l'extrémité de la galerie de minéralogie, dans une partie peu fréquentée du Muséum : pour le voir, il faut le chercher. L'âge, aussi, lui a ôté sa beauté; ses branches supérieures se sont desséchées; il a fallu les couper; et il est aujourd'hui comme perdu au milieu d'arbres plus jeunes, plus vigoureux et plus élevés que lui.

Cet acacia, ou, pour l'appeler ici de son nom botanique, ce robinier faux-acacia *(Robinia pseudo-acacia)*, a été planté à la place où on le voit aujourd'hui par Vespasien Robin. Jean Robin, père de Vespasien, avait reçu, quelque temps auparavant, de l'Amérique septentrionale, cette espèce encore inconnue en Europe. La plantation de l'acacia de Robin remonte à l'époque où le *Jardin-Royal* fut définitivement institué par un édit de Louis XIII [1]; et il est aujourd'hui le seul qui survive parmi tous les arbres « du jardin des Plantes » de Guy de la Brosse : aussi le considère-t-on au Muséum comme un monument de la fondation même de l'établissement. On a eu le soin de constater son âge par l'inscription suivante, qui remonte elle-même à une époque assez ancienne :

ROBINIER FAUX-ACACIA.
(Amérique septentrionale.)
Premier acacia cultivé en Europe,
planté par Vespasien Robin en 1635.

C'est Linné qui a donné au genre *Robinia* le nom sous lequel tous les botanistes le désignent aujourd'hui, et qui rappelle les nombreux services rendus à la botanique et à la culture par Jean Robin, le célèbre auteur du « Jardin du roi Henri IV. »

Près du premier des acacias on remarquait aussi autrefois le premier sophora du Japon et l'un des premiers marronniers d'Inde qui aient été importés en Europe. De ce petit coin du Muséum, près duquel les promeneurs passent aujourd'hui indifférents, sont sorties, comme on le voit, bien des richesses, et c'est à bon droit que le vénérable Desfontaines aimait autrefois à y conduire ses amis et ses élèves comme à un lieu consacré par de précieux souvenirs.

[1] Cet édit fut enregistré au parlement en mai 1635.

---

## UNE TABLE PROPHÉTIQUE.

Suite. — Voy. p. 239.

L'EXTASE. — LE MYSTICISME. — LES QUATRE OPÉRATIONS NÉCESSAIRES POUR ARRIVER A L'EXTASE. — DANGERS DU MYSTICISME. — LES TABLES PARLANTES.

Quelles grandes vérités furent révélées à Christophe Kotter pendant cette extase? Il affirme que son âme fut inondée d'une clarté divine; malheureusement, quand il veut la faire rayonner sur ses lecteurs, il se sert d'expressions tellement vagues et incohérentes que, malgré le désir le plus sincère de le comprendre, on reste dans les ténèbres.

On peut croire cependant que cet homme enthousiaste, et qui a eu un grand nombre d'adeptes, était un extatique de bonne foi. L'extase n'est pas toujours, comme on l'entend supposer assez ordinairement par beaucoup de personnes, une ridicule jonglerie. La science et la philosophie reconnaissent sa réalité : en ces derniers temps surtout, les physiologistes et les psychologues ont fait de cet étrange phénomène l'objet d'études sérieuses.

La véritable extase, disent les philosophes, est un nouvel état de l'âme succédant à celui où elle se trouve habituellement; elle place l'homme dans un monde qui, bien que réel, est différent du monde où vivent ordinairement les hommes.

On peut se faire une idée très-lointaine de l'extase en se rappelant certains moments de la vie où, quoique certainement éveillé, on s'est trouvé transporté par la puissance d'un souvenir ou d'une espérance, par une exaltation du cœur, par une effusion religieuse, dans un ravissement de l'âme tel qu'on n'entendait ni ne voyait plus rien autour de soi, et que l'on ne sentait même plus qu'on eût un corps.

On a dit de l'extase qu'elle est une exagération et un abus de la contemplation ou de la prière, et on appelle « mystiques » les personnes qui s'adonnent à l'extase dans l'espoir d'entrer directement en rapport avec la vérité absolue, avec Dieu, sans intermédiaire des sens.

Ce mot extase lui-même, qui exprime une sorte de séparation momentanée de notre âme d'avec nous-mêmes, a été créé, dit-on, par Plotin, le chef de la plus savante et la plus profonde de toutes les écoles qui aient enseigné et pratiqué le mysticisme, l'école d'Alexandrie.

Suivant Plotin, c'est par le cœur seul que l'homme est en rapport avec Dieu. Tout ce que Dieu a de grand, de beau, d'infini, d'éternel, c'est l'amour seul qui nous le révèle : c'est par un vigoureux élan de l'amour que l'être humain, écartant toute pensée déterminée, se repliant dans ses profondeurs, s'oubliant lui-même jusqu'à perdre la conscience et la mémoire de sa vie terrestre, peut communiquer directement avec Dieu. « L'âme, dit ce philosophe, en arrivant à Dieu, fait comme le visiteur qui, après avoir considéré les ornements d'une maison, ne la regarde plus dès qu'il en aperçoit le maître. Tout entière à sa contemplation, elle se dépouille de toute forme, même intelligible. Dans ce recueillement absolu, elle voit tout à coup paraître Dieu en elle-même; elle le voit face à face, elle ne fait plus qu'un avec lui, elle ne se sent plus distincte de l'objet de son amour, car c'est le propre de l'amour de fondre en une seule et même nature celui qui aime et celui qui est aimé. »

Comme la philosophie, la religion chrétienne a eu ses écoles mystiques. Dès les premiers siècles de notre ère, on voit naître le mysticisme parmi les cénobites et les stylites. Au douzième siècle, il exalte les sectes manichéennes des albigeois et des vaudois. Au quatorzième siècle, il est pratiqué dans l'intérieur des couvents par les moines hésychiastes. Sainte Thérèse, née en 1515, le fait renaître avec éclat. En 1637, on l'appelle molinosisme. Il reparaît, à la fin du même siècle, sous le nom de quiétisme. Peu de temps après, Emmanuel Swedenborg le propage en Allemagne, et le constitue sous la forme d'une secte qui compte aujourd'hui même, en Europe et en Amérique, de nombreux et fervents disciples.

Cette doctrine, qui attire par tant de séductions certaines âmes aimantes et religieuses, est encore plus répandue dans l'Orient que dans l'Occident. C'est ainsi que l'essence du bouddhisme, qui a, dit-on, plus de fidèles qu'aucune autre religion sur la terre, est un mysticisme véritable.

On peut produire en soi l'extase au moyen de procédés qui ne sont pas un mystère, et qui ont été mis en usage par les sectes mystiques de tous les temps et de tous les pays. On les trouve enseignés, d'une manière plus ou moins explicite, notamment dans les écrits alexandrins, dans le *Chemin de l'âme vers Dieu*, par saint Bonaventure; dans la *Théologie mystique pratique* de Gerson, l'immortel auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ;* dans le *Moyen court et très-facile de l'oraison*, de Mme Guyon; dans quelques passages de Swedenborg, et dans divers traités de philosophie moderne.

La méthode (dont on ne doit pas s'attendre à trouver ici un manuel minutieux) se divise communément en quatre opérations successives ou degrés.

La première opération consiste à réduire son corps à une immobilité et à une inaction absolues, de manière à faire cesser insensiblement toute relation avec le monde extérieur. Certains moyens physiques, indiqués par les divers auteurs,

peuvent faciliter ce travail sur soi-même : on conseille la solitude, les demi-clartés ou les ténèbres, et des attitudes particulières du corps. La position la plus favorable au recueillement, à la concentration de l'âme, à la vie intérieure, est, suivant les Orientaux, celle où l'on est assis, les jambes croisées, les mains sur la poitrine, allongées de manière que les pouces soient en contact : c'est ainsi que se tiennent habituellement les religieux qui observent la loi de Sakia-Mouni, le fondateur de la religion bouddhique.

Ce degré, qui n'est point le plus difficile à franchir, est « le détachement du monde. » Le second est « la défaite des passions : » on se propose pour but d'y combattre une à une toutes les affections de l'âme, les désirs, les regrets : c'est une lutte longue et pénible, et, pour triompher, on a recours à des austérités, à des mortifications, à des moyens souvent terribles et que l'humanité réprouve.

Le troisième degré est « l'anéantissement des sensations. » Au commencement, on avait séparé son corps du monde ; il s'agit maintenant de le séparer en quelque sorte de l'âme elle-même, et de faire en sorte que même les perceptions des sens les plus inoffensives, les plus pures, cessent de troubler la sérénité et la paix inaltérable nécessaires à l'élévation du cœur vers Dieu.

Le quatrième degré est « l'abolition des idées elles-mêmes. » Il n'a point suffi de se délivrer des intérêts mondains, des passions, des sensations ou préoccupations extérieures, il faut encore chasser les idées elles-mêmes et réduire l'âme à elle seule, à sa substance. On arrive ainsi à la simplification extrême que les alexandrins appellent *aplôsis*.

Parvenu à cet état étrange, dépouillé de la notion de son existence, l'être, par un dernier effort, entre enfin dans l'éclatante sphère de la contemplation extatique, dans la vision. Alors, disent les mystiques, l'âme voit Dieu, ou plutôt s'identifie spirituellement et momentanément avec lui. Ici le souvenir et l'expression manquent apparemment pour transmettre aux autres hommes une description claire et intelligible de ce qui se passe dans l'âme. L'extase dure au plus une demi-heure, et on ne l'obtient qu'à de rares intervalles. Dieu senti, goûté, vu face à face, possédé dans un sublime transport, conquis par ces labeurs intérieurs de l'âme, voilà le prix inestimable de tant de douleurs courageusement souffertes, de tant de sacrifices si magnanimement accomplis.

Quelque vagues et incomplètes que soient nécessairement les indications qui précèdent, elles ont atteint leur but si elles laissent seulement entrevoir que la pratique du véritable mysticisme est une chose sérieuse, qu'elle suppose une foi profonde, puissante, énergique et solennelle de la volonté. L'erreur des mystiques est dans leur ambition démesurée du bonheur idéal. Ils veulent l'impossible, et ils y tendent par des moyens faux et dangereux. Ils écartent et subordonnent la raison ; ils s'abandonnent d'une manière exclusive au sentiment ; ils sortent des conditions normales de l'existence humaine ; ils s'efforcent d'en créer pour ainsi dire une seconde tout immatérielle, et de s'élever vers Dieu en dehors de la route simple et légitime qui a été tracée à l'homme. Tandis que l'être complet, avec l'aide de toutes ses facultés, dans l'état moral le plus sain, n'arrive qu'à s'humilier devant le grand mystère que recèle le nom de Dieu, ils prétendent, après avoir en quelque sorte mutilé leur personnalité et l'avoir réduite à un seul de ses éléments, franchir l'insondable abîme qui sépare notre infime faiblesse de la toute-puissance divine. « Le quiétisme, a dit un philosophe de notre temps, endort l'activité de l'homme, éteint son intelligence, substitue à la recherche de la vérité et à l'accomplissement du devoir des contemplations oisives et déréglées. Le seul moyen qui nous soit donné de nous élever jusqu'à l'Être des êtres, c'est de nous rapprocher le plus qu'il nous est possible du divin intermédiaire, c'est-à-dire de nous consacrer à l'étude et à l'amour de la vérité, et à la contemplation et à la reproduction du beau, surtout à la pratique du bien. »

Il faut donc condamner le mysticisme, quoiqu'on ne puisse lui refuser une certaine grandeur. Mais que dire de la triste et honteuse parodie dont nous sommes aujourd'hui les témoins? Un grand nombre d'esprits désœuvrés, qui n'ont jamais arrêté leurs réflexions sur ces sujets si graves, si élevés, de manière à les approfondir ; qui n'auraient sans doute ni la volonté, ni la constance, ni la force de subir aucune des épreuves difficiles qui peuvent changer l'état de l'âme, prétendent, sans préparation morale, sans efforts de la pensée, sans élan véritablement philosophique ou religieux, se mettre en communication, sinon avec Dieu, du moins, disent-ils, avec de pures intelligences, au moyen d'attouchements matériels sur des meubles. Dans un salon, au bruit des conversations les plus frivoles, le sourire sur les lèvres, on s'assied devant une table, et, avec la même facilité que si l'on allait commencer une partie de jeu, on appelle, on somme de comparaître des êtres invisibles ; on se donne le ridicule plaisir d'invoquer les noms les plus révérés, on leur adresse les questions les plus insignifiantes. Les effets répondent nécessairement au point de départ et aux moyens. Les réponses sont dignes des questions. Il ne s'en produit aucune qui mérite une attention sérieuse. Vainement on prie les nouveaux sectaires d'obtenir de leur oracle quelque preuve de supériorité intellectuelle ; vainement on leur dit : « Les problèmes à résoudre, soit dans l'ordre scientifique, soit dans l'ordre moral, et dont la solution contribuerait autant à l'amélioration qu'au bonheur des hommes, sont innombrables. Plusieurs sont clairement définis et proposés par les sociétés savantes à l'étude publique. D'où vient que vous ne les soumettez point à ces génies du passé que vous osez inviter à satisfaire des curiosités personnelles et vulgaires? D'où vient qu'aucune lumière ne jaillit de ces prétendus entretiens dans le vide? Combien de siècles de travaux épargneraient au genre humain, par exemple, les réponses de Newton ou de Watt dégagés des liens matériels et planant du haut de l'infini sur notre humble globe! » — Mais, par un phénomène qu'il ne serait peut-être pas impossible d'expliquer, il se trouve que l'esprit consulté se maintient toujours à la même hauteur que l'esprit consultant, et ne révèle, en somme, rien de plus que ce que l'on pouvait parfaitement se révéler à soi-même. Les hommes les plus crédules ne comprendront-ils pas que si de telles imaginations pouvaient avoir le moindre fondement, l'ordre éternel des choses serait immédiatement anéanti? De quelle valeur serait l'ensemble de tant d'efforts intellectuels si lents et si pénibles depuis le commencement du monde, de quel prix seraient l'expérience et le génie, s'il était au pouvoir du premier homme venu de faire en un moment, et si commodément, sans fatigue, sans méditation, sans esprit, la découverte des vérités les plus importantes à l'humanité? Quelle autorité aurait aucune loi pour celui que sa relation avec l'invisible élèverait si loin au-dessus de la sagesse laborieuse et imparfaite des vivants? En quel mépris ne tomberaient point aussitôt toutes les recherches de la raison humaine, toutes les conquêtes de l'étude, et jusqu'aux avertissements de la conscience elle-même, devant ces révélations surnaturelles qui ne souffriraient ni négation, ni doute, ni contrôle! Tous les progrès pourraient être accomplis en une seule séance de « table prophétique ; » en quelques tours de main on toucherait à la perfection, et l'histoire du genre humain finirait avec sa vie.

---

## LA CHIMIE SANS LABORATOIRE [1].

Lorsque l'on considère la variété infinie des êtres qui recouvrent la surface du globe terrestre, minéraux, végétaux, animaux, terrains, roches, montagnes, plantes, arbres isolés, forêts, insectes, reptiles, poissons, quadrupèdes, il semble que l'essence de tant d'êtres différents devrait, à tous les points de vue, offrir une variété égale à celle de tous les individus des trois règnes de la nature. Mais en se plaçant au point de vue de la chimie, très-peu d'éléments chimiques concourent à des formations si variées. La nature fait beaucoup avec peu de principes; et si les calculateurs ont pu représenter tous les nombres avec dix caractères seulement, la chimie n'en reconnaît pas un beaucoup plus grand nombre dans l'essence de tous les êtres qui s'offrent à nos regards, en grandes masses, dans l'univers.

Et d'abord l'air, qui comme un océan sans rivages entoure la terre sur une profondeur de soixante kilomètres environ, ne contient que deux substances, principes ou éléments distincts, deux airs ou gaz de nature particulière, l'oxygène et l'azote. L'eau, qui recouvre les trois quarts de la surface terrestre, contient aussi deux principes, l'oxygène, ce même gaz qui est un des principes constituants de l'air, et un troisième air ou gaz, savoir l'hydrogène, le même qui dans nos villes, sous le nom d'air inflammable, sert à l'éclairage des rues, des boutiques et des habitations. A l'air et à l'eau voulez-vous ajouter tout le règne végétal, les herbes, les plantes, les arbres, il suffira d'ajouter à l'oxygène et à l'hydrogène le carbone ou charbon, pour avoir la liste entière des éléments chimiques de la nature animée de la vie végétative. Enfin, pour passer aux animaux, il n'y a point de nouvel élément chimique à admettre. Si l'on décompose chimiquement un animal, on y trouvera de l'oxygène, de l'hydrogène et du carbone, comme dans le végétal, mais encore de l'azote, comme dans l'air. Ainsi le règne animal ne contient que quatre principes chimiques : l'oxygène, l'azote, l'hydrogène et le carbone.

La terre, avec sa grande variété de minéraux, de roches, de terrains, de sables, de matières alumineuses, calcaires, siliceuses, gypseuses, ferrugineuses, semblerait devoir fournir une ample liste d'éléments chimiques; voyons.

Tous les rochers siliceux ne sont que de l'oxygène avec un métal appelé *silicium;* les roches calcaires ne sont que de l'oxygène et du carbone unis à un métal particulier, le *calcium;* un troisième métal, l'*aluminium*, uni à l'oxygène, constitue toutes les formations de terre glaise, d'ardoise, etc., que l'on observe dans les diverses contrées. Dans le gypse ou plâtre, il entre du soufre, de l'oxygène et du calcium. Ce nouvel élément, le soufre, est fort abondant dans la nature. Tous les terrains ocreux, rougeâtres, contiennent en abondance le fer combiné avec l'oxygène. L'or, l'argent, le platine, le cuivre, le mercure et les autres métaux moins généralement répandus que le fer, occupent des localités exceptionnelles et peu étendues; enfin le chlore, l'iode, le brome, le phosphore, qui ne sont pas des métaux, se tirent de quelques produits minéraux, végétaux ou animaux, où ils existent en petite quantité.

Commençons nos études par l'oxygène.

### I. DE L'OXYGÈNE.

C'est un gaz invisible et transparent comme l'air, dont il forme environ un cinquième. Ce gaz entretient la combustion des corps brûlants, ou plutôt la combustion n'est autre chose que la fixation de l'oxygène avec un corps combustible, en sorte qu'à eux deux ils forment un nouveau composé. Ainsi quand le gaz hydrogène ou air combustible




Fig. 1. Tube fermé à la lampe d'émailleur à l'extrémité inférieure, avec du chlorate de potasse au fond, en A. On peut le tenir à la main, avec l'extrémité A enfoncée de quelques centimètres dans la cheminée en verre d'une lampe ordinaire dont la chaleur sera suffisante. De jeunes enfants feront sans aucun danger cette curieuse expérience.

brûle, dans l'opération de l'éclairage, il se produit de la vapeur d'eau. L'eau, c'est de l'oxygène combiné avec l'hydrogène. Voilà ce qu'on appelle, en chimie, combinaison. C'est la formation d'un troisième corps au moyen de deux éléments différents qui s'unissent ensemble. Ainsi, le savon résulte d'un alcali très-caustique avec de l'huile

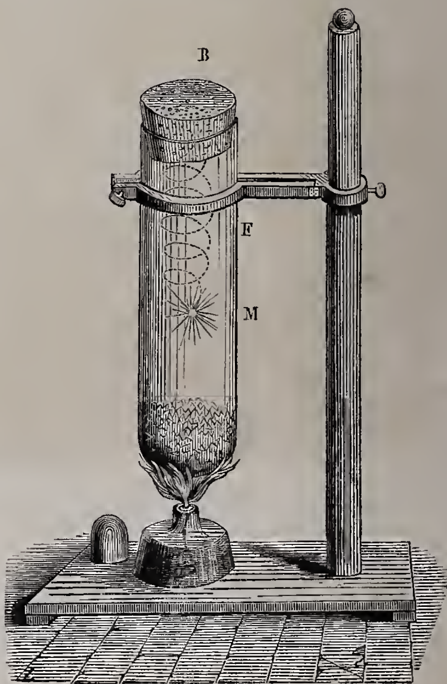



Fig. 2. Support pour placer commodément le tube sur une lampe à alcool ou sur des charbons allumés. Un fil de fer ou d'acier détrempé FM, fixé à un bouchon B qui ne ferme pas exactement le tube, est amorcé en M par un petit morceau d'amadou.

ordinaire, le sucre est du charbon uni avec de l'eau, les huiles sont de l'hydrogène uni au carbone, etc.

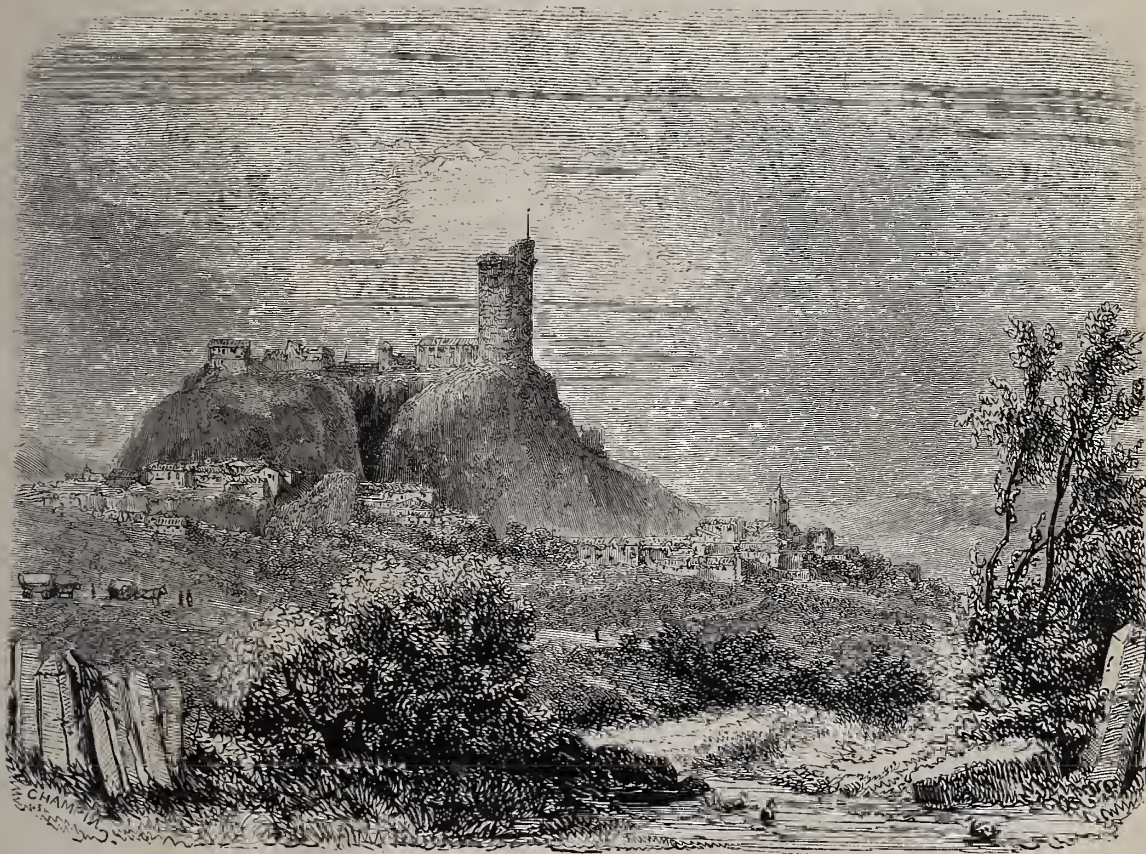
[1] C'est M. Babinet, membre de l'Académie des sciences, qui veut bien diriger, pour notre recueil, cette série d'études sur la chimie. Il se rencontrera nécessairement au début quelques notions déjà familières à la plupart de nos lecteurs; mais ils ne les retrouveront ici, nous en avons l'assurance, ni sans utilité, ni sans plaisir, grâce à la clarté et à l'intérêt que notre savant collaborateur exige dans tout ce qui paraît avec la garantie de son nom.

Serons-nous obligés d'aborder les laboratoires des grands établissements d'instruction publique pour nous procurer de l'oxygène? Non ; nous achèterons au prix de quelques centimes, chez un fabricant de produits chimiques, un tube fermé par un bout, ayant environ un centimètre et demi de diamètre, et une longueur de deux décimètres. Nous y mettrons, vers la partie inférieure, une certaine quantité d'un sel blanc cristallisé, que le même fabricant nous fournira à bas prix, et qui s'appelle du chlorate de potasse. Nous chaufferons la partie A du tube sur une lampe à esprit de vin que fournira le même fabricant, ou, plus simplement, en mettant cette extrémité du tube dans la cheminée en verre d'une lampe ordinaire. Dès qu'on verra le sel se fondre et bouillonner, on sera sûr qu'il dégage du gaz ou air oxygène, et que, sous forme invisible, le tube en est plein. Pour le reconnaître, on prendra une allumette enflammée dont on supprimera la flamme en soufflant dessus, et ensuite, en enfonçant dans le tube l'allumette non enflammée, mais encore rouge, on verra la flamme reparaître subitement. Une petite bougie soufflée se rallumera de même. Un morceau de charbon garni d'une petite amorce d'amadou allumé y brûlera avec un vif éclat. Enfin, si le tube est assez grand et qu'avec une quantité convenable de chlorate de potasse déposée au fond, et chauffée sur une lampe à alcool, on ait rempli le tube d'oxygène, ce qu'on reconnaîtra à ce que tout en haut l'allumette soufflée se rallumera, on pourra y plonger un mince fil de fer roulé en spirale et amorcé par de l'amadou allumé. Alors on verra avec étonnement le fer lui-même brûler en lançant des étincelles ardentes qui s'incrusteront dans le verre, et donnant une flamme dont l'éclat éblouira les yeux. Plus tard, avec des appareils plus compliqués, nous étudierons les autres propriétés de ce gaz, le plus important de tous à connaître. *La suite à une autre livraison.*

## LE CHATEAU DE POLIGNAC

(Département de la Haute-Loire).

A une lieue environ de Saint-Paulien, sur la route du Puy, le voyageur voit se dresser tout à coup devant lui, au détour du chemin, une roche gigantesque dont la crête do-



Vue du château de Polignac. — Dessin de Champin.

mine la vallée. Formée d'une immense agrégation de pierres de lave, cette roche offre une particularité singulière : elle est si parfaitement régulière dans sa construction, qu'on la prendrait volontiers, au premier aspect, pour une œuvre d'architecture. L'œil du spectateur, étonné et obéissant malgré lui aux suggestions de la fantaisie éveillée et excitée par cette apparition, ne tarde pas à s'égarer à la poursuite des lignes capricieuses que tracent au sommet du rocher les antiques ruines d'un donjon aux tourelles chancelantes, aux murailles à peu près écroulées. C'est le château de Polignac, l'une des plus formidables forteresses du moyen âge. On peut donner une idée de ses dimensions vraiment colossales, en rappelant qu'outre les monceaux de ruines éparses sur le sol et les constructions restées debout, le bourg entier de la châtellenie a été bâti avec les matériaux du vieux manoir. On pénètre dans l'enceinte par une grande porte donnant sur la plate-forme. Cette porte est scellée d'un côté à une pointe de rocher suspendue à deux cents pieds sur des précipices, et de l'autre à une masse basaltique que surmonte la grande tour, encore assez bien conservée. C'est du sommet de cette tour, placée comme une sentinelle avancée sur la gauche de l'abîme, que les sires de Polignac, les rois

de la montagne, ainsi qu'on nommait ces seigneurs au temps de la féodalité, faisaient couler l'huile bouillante et le plomb fondu sur les gens de guerre qui étaient parvenus à franchir les premiers obstacles. Aujourd'hui la surface de l'enceinte est presque entièrement couverte de champs cultivés; mais, pour y arriver, il faut franchir des abîmes sans cesse multipliés par des écroulements et des démolitions. L'archéologie a depuis longtemps déjà exploré ces vestiges illustres des temps passés, et des écrivains célèbres ont tour à tour défendu et combattu les trois propositions suivantes : 1° Que de tout temps ce rocher avait été voué aux sacrifices de différentes religions dont les cultes s'y étaient succédé; 2° Que le nom d'Apollon était l'origine de celui des Polignac; 3° Qu'enfin Sidonius Apollinaris était au nombre des ancêtres de cette noble famille.

Ces opinions étaient fondées sur plusieurs faits assez probants, mais trop légèrement acceptés. D'abord on avait découvert, à peu de distance du château, les vestiges d'un temple d'Apollon, dûment caractérisés par une tête de ce dieu, entourée de rayons, à laquelle la tradition attribuait des oracles, et par une inscription latine suivant laquelle l'empereur Claude serait venu exprès de Lyon, vers l'an 51 de Jésus-Christ, pour consulter cet oracle.

Ensuite le nom de Polignac dérivait, à n'en pas douter, de l'épithète *Apollianicus* appliquée à un lieu sacré voué à Apollon.

Enfin on voulut voir, dans un autre rapprochement de noms et dans quelques phrases mal interprétées d'une épître de Sidoine Apollinaire, que la famille de cet écrivain était la souche de celle de Polignac.

Les historiens modernes, moins prompts à s'égarer que les archéologues du siècle dernier, ont fait, les preuves en main, justice de ces différentes assertions.

Les plus anciennes chartes retrouvées de nos jours donnent à Polignac le nom de *Podempniacum*, et non celui d'*Apollianicum*.

« Il n'est pas rare d'ailleurs de voir dans l'idiome du Velay, dit M. Francisque Mendet dans son livre sur l'ancien Velay, la syllabe *empn* changée en *ign : Podempniacum*, Polignac; *Solempniacum*, Solignac; etc. »

D'un autre côté, Caïus Sollius Apollinaris Sidonius, né à Lyon en 430, fils d'un préfet des Gaules et d'une fille des Avitus, la plus illustre maison d'Auvergne, n'était pas, ainsi que l'affirme la généalogie des Polignac, le fils d'un prêtre d'Apollon ou Apollinaire.

Cette généalogie se fonde sur ce que Sidonius Apollinaris, parlant de la conversion de son père, a écrit :

> Primus de numero patrum suorum
> Sacris sacrilegis renuntiavit.

Ce qui signifie pour tout le monde qu'il renonça au culte des faux dieux et non à la prêtrise.

On s'est encore appuyé, pour attribuer la possession de Polignac à Sidoine Apollinaire, sur ce qu'il écrit, dans sa sixième épître du quatrième livre :

« J'ai trop appréhendé, je le confesse, que, dans le temps même de la crainte générale, vous ne craignissiez rien, si ce n'est que l'inébranlable sérénité d'une *maison jusqu'ici ferme* n'eût à trembler d'une dévotion intempestive devant les incursions orageuses des ennemis. »

Les Polignac ont pris ici *domus* pour la désignation de leur château, comme si ce château avait été, dans le pays, la maison par excellence.

La troisième assertion n'a point résisté mieux que les deux autres. Les seuls objets trouvés à Polignac desquels on puisse induire qu'Apollon avait eu un temple en ce lieu, le masque de marbre et l'inscription de Claude, n'ont jamais été accompagnés d'aucun autre vestige de l'art gallo-romain. Ils donnent simplement à penser qu'ils y ont été apportés de Ruessium, d'Ipsalis, ou de toute autre ville gallo-romaine, de même qu'on en a tant transporté au Puy. « Ils prouveraient tout au plus, dit M. Mérimée dans ses notes d'un Voyage en Auvergne, le goût des anciens châtelains de Polignac pour les œuvres de l'art antique. »

Ces châtelains étaient d'ailleurs célèbres au moyen âge par leur goût beaucoup trop prononcé pour la numismatique et la joaillerie de leur temps. Ils avaient organisé des troupes à leurs ordres avec lesquelles, vers le commencement du douzième siècle, Pons de Polignac et Armand son fils rançonnaient les passants. Ils se faisaient payer en argent ou en nature, selon leurs besoins du moment ou les ressources des voyageurs. Les pèlerins eux-mêmes étaient mis à contribution par ces seigneurs, qui essayaient de justifier et d'expliquer leurs exactions par le droit de péage pour l'entretien des routes, droit qui n'appartenait qu'au roi, mais que dès cette époque la plupart des nobles avaient usurpé, afin de dissimuler leurs excès sous un prétexte légal.

Les Polignac, enhardis par de premiers succès et une impunité absolue, en étaient venus à faire une ligue entre eux et avec les seigneurs voisins contre les citadins et les voyageurs. Le pays entier, dit la chronique, était frappé de terreur. De 1158 à 1163, l'évêque Pons II, et après lui l'évêque Pierre IV, du Puy, cherchèrent à résister à ces déprédations, et, ne pouvant y parvenir, implorèrent le secours du roi de France.

Louis VII vint assiéger Polignac en 1163, et s'en rendit maître; mais il se montra clément pour les sires de Polignac, et se contenta de leur faire jurer qu'ils renonceraient à leurs courses dans les montagnes. Ils tinrent leur serment aussi longtemps que l'armée de France fut à portée de les châtier; mais quand elle eut quitté la province, ils se hâtèrent de reprendre leur ancien train de vie.

Un historien rapporte en ces termes leurs dernières excursions : « Le vicomte Héracle de Polignac, l'orgueilleux roi de la montagne, a repris la campagne. Après s'être emparé de plusieurs terres appartenant à l'abbaye de la Chaise-Dieu, il s'avança jusque sous les murs du couvent, et saisit quelques moines, dont il fixa le rachat à une énorme rançon; puis, quand ils l'eurent payée, les raillant lui-même de leur crédulité en la foi jurée, il fit traîner les uns à la queue de chevaux farouches, et percer les autres de flèches par ses archers.

» Des paysans se hasardaient-ils à les secourir, bientôt on les trouvait gisant à terre, baignés dans leur sang, ou pendus aux branches d'un arbre; terrible vengeance du vicomte, cruel amusement de ses routiers. »

Louis VII vint de nouveau les attaquer, les vainquit, les emmena prisonniers à Paris, et mit garnison dans leur château.

Alors seulement la province du Velay put trouver la paix à l'abri de l'imposante forteresse.

---

## LA SENTINELLE DU RHINOCÉROS.

Sir Alexander rapporte que le rhinocéros d'Afrique est souvent accompagné d'un bel oiseau aux ailes bleues, à la queue noire, de la taille d'un geai, et qui lui rend un service analogue à celui que le trochilus rend au crocodile et la corneille au renne. (Voy. *Voyageurs anciens*, p. 26 et suiv.) Cet oiseau, perché tantôt sur une des cornes du rhinocéros, tantôt sur ses épaules, le délivre des insectes qui l'irritent en voltigeant autour de lui, ou qui s'insinuent dans les plis de son cou : à l'approche du moindre danger, il s'envole, et le chasseur peut être sûr qu'alors le rhinocéros est sur ses gardes.

La description que fait sir Alexander n'est peut-être point très-exacte, et l'oiseau qu'il a vu pourrait bien être le piquebœuf (*Bufaga africana*), que les voyageurs en Afrique nous représentent, en effet, perché sur le dos des bœufs, buffles, gazelles et autres grands quadrupèdes, et les débarrassant des larves parasites.

---

## LE VICAIRE DE BRAY

### SERA TOUJOURS VICAIRE DE BRAY.

Le vicaire de Bray, catholique sous le règne de Henri VIII, protestant sous Édouard VI, se fit de nouveau catholique sous Marie, et redevint protestant sous Élisabeth.

On lui reprocha la versatilité de ses opinions : « Vous êtes » dans l'erreur, répondit-il ; personne n'est resté plus fidèle » que moi à ses principes : je n'ai jamais voulu qu'une seule » et même chose : *Vivre et mourir vicaire de Bray.* »

Cette réponse a donné naissance au proverbe anglais : *Le vicaire de Bray sera toujours vicaire de Bray.*

En ce temps-là, on s'étonnait de ces choses.

---

## MADAME DE STAEL A COPPET.

Mme de Staël s'instruisait plus par la conversation que par la lecture; lorsqu'elle se retirait dans son cabinet, c'était pour y travailler à ses propres ouvrages, et rarement pour y lire ceux des autres. Elle avait l'art de s'entourer de tous les hommes éminents qui pouvaient lui fournir les matériaux dont elle avait besoin, ou bien, lorsqu'elle ne pouvait les attirer à elle, c'était en allant les visiter qu'elle mettait leur génie à contribution du sien : ainsi elle fit le voyage d'Allemagne pour voir Gœthe et Schiller, Schelling et Fichte; puis elle en ramena Schlegel, dont elle avait fait son pionnier dans le champ laborieux de la littérature et de la philosophie.

Elle avait suivi la même méthode pour la quatrième partie de son ouvrage sur l'Allemagne, dont elle s'occupait en 1810; mais alors elle n'avait pas eu besoin de faire un pèlerinage lointain pour trouver à sa disposition les hommes qu'elle avait jugé lui être nécessaires; elle les avait réunis à son château de Coppet, dont la société offrait l'aspect d'une espèce de synode d'une physionomie toute particulière et fort nouvelle. Les différents systèmes religieux s'y trouvaient en présence : le catholicisme y figurait sous le nom de M. Matthieu de Montmorency, le quiétisme sous celui de M. de Langallerie, l'illuminisme sous celui de M. de Vivonne, le rationalisme sous celui du baron de Vogt, l'orthodoxie calviniste sous celui de M. le pasteur Moulinié; il n'y avait pas jusqu'à Benjamin Constant, alors occupé de son ouvrage sur *les Religions*, qui n'apportât son tribut aux conférences théologiques, conférences qui du reste n'empruntaient rien de grave ou d'austère aux lieux et aux moments où elles se tenaient : c'était dans les conversations du dîner ou de la soirée que l'on agitait les questions religieuses les plus profondes, et l'on en sortait par intervalles pour s'entretenir des nouvelles du jour ou pour faire un peu de musique. Ces heures étaient évidemment pour Mme de Staël celles de la leçon, et son admirable talent d'interroger les professeurs la rendait aussi attrayante pour eux que fructueuse pour elle.

La vie de Mme de Staël était fort régulière; elle passait toute la matinée dans son appartement, et nul n'y pénétrait qu'appelé par elle. Elle ne paraissait guère qu'à l'heure des repas, puis passait au salon où tout le monde était admis avec une hospitalité aussi large que bienveillante; les hommes de lettres y jouissaient d'une véritable faveur : le poëte Werner, étant tombé au château sans être attendu, y reçut le plus aimable accueil, et Mme de Staël fit, quelques jours après, représenter sur son théâtre le drame terrible de cet auteur, intitulé *le Vingt-quatre février.*

Mme de Staël n'avait aucun penchant pour la satire; un propos malveillant ne sortait jamais de sa bouche, et la politique seule était traitée par elle avec une aigreur qu'elle ne portait dans aucun autre sujet. Elle ne pouvait souffrir la médisance ou la raillerie; plus d'une fois on l'entendit reprendre, avec une grâce qui faisait pardonner le reproche, les personnes qui tournaient leur esprit de ce côté, et en particulier son ami M. Benjamin Constant, lequel était loin d'être aussi irréprochable qu'elle sous ce rapport.

Elle ne pouvait tolérer la pensée d'avoir chagriné qui que ce fût; une mésintelligence était un fardeau insupportable pour elle; franche et généreuse dans les démarches de réconciliation, dont elle prenait souvent l'initiative, elle ne reculait point à l'idée de reconnaître ses torts lorsqu'elle croyait en avoir. Le fond de son caractère était une inépuisable bonté sympathique à toutes les souffrances; rien n'égalait son activité bienveillante pour les soulager, sans faste et sans ostentation; sa mémoire s'est conservée à Coppet par ce côté de son caractère bien mieux que par sa renommée littéraire; elle y donna toujours un noble exemple d'assiduité au culte de la paroisse, et jamais elle n'y fut attirée par la simple éloquence du pasteur, mais plutôt par le pieux hommage qu'elle voulait offrir à une religion à laquelle elle fut toujours sincèrement attachée; elle engageait même ses illustres hôtes à l'imiter, bien qu'ils fussent parfois d'une communion différente de la sienne, et ils étaient sûrs de lui plaire en l'accompagnant. Elle invitait souvent le ministre de sa paroisse aux splendides festins qu'elle donnait au château, et afin que l'humble pasteur ne fût point dépaysé au sein de toutes ces illustrations qui l'entouraient, elle se plaisait à le relever aux yeux de ses brillants convives, par les attentions délicates et la considération qu'elle avait pour lui.

Tels sont les principaux traits qu'offrait la physionomie du château de Coppet en 1810; mais voici quelques petites anecdotes relatives au séjour que Mme de Staël y fit à diverses époques, et qui remontent même à celle où elle y vivait avec son père M. Necker. Je crois que la plupart sont inédites, car je les tiens de vieillards genévois, auxquels le ciel accorda assez d'amabilité pour être admis dans la société de Mme de Staël, et assez de jours pour avoir pu encore me les raconter; ils furent donc ou les spectateurs ou les acteurs de ces petites scènes.

M. le docteur Maunoir, assistant à un dîner du château, en 180..., y fut témoin d'une de ces brillantes joutes de la parole, dans lesquelles Mme Staël était vraiment admirable. C'était M. de Cicé, archevêque de Bordeaux, qui discutait avec elle; ce prélat, bien qu'il fût l'un des hommes les plus spirituels de son temps, ne pouvait résister à l'éloquence pleine de verve et d'entraînement de la châtelaine. Ce furent entre eux des éclairs d'imagination, de bons mots, de génie même, dont les convives étaient éblouis. Au dessert, M. Necker entraîna le docteur Maunoir dans son cabinet pour le consulter sur des maux de jambes dont il souffrait beaucoup; mais à peine ils y furent entrés que M. Necker, oubliant ses infirmités et ses douleurs, s'écria :

— Ah! monsieur Maunoir, convenez que ma fille est la femme la plus spirituelle qui existe, et que je dois en être fier?

— Oui, sans doute, répondit le docteur; mais, bon gré mal gré, on se sent mal à l'aise, quand elle vous prodigue les trésors de son génie, de ne pouvoir la rembourser qu'en si petite monnaie!

— Eh! qu'importe, dit M. Necker, elle fait crédit de si bon cœur!

Mme Récamier était l'un des plus délicieux ornements de ce séjour enchanté : alors dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, elle excitait quelque jalousie parmi les dames qui fréquentaient le château, et qui affectaient parfois de louer ses avantages physiques presque aux dépens de son amabilité, qui était pourtant fort réelle; or, un jour que M. Matthieu de Montmorency, placé entre elle et Mme de Staël, dit en les quittant : — Je viens d'être assis entre l'esprit et la beauté! — cette dernière s'empressa de s'écrier, avec cette fine bonté de cœur qui ne la quittait jamais : — Oh! pour le coup, voilà la première fois qu'on me dit que je suis belle! — affectant ainsi de prendre pour elle un compliment qui aurait pu blesser son amie.

Un jour qu'il s'était élevé une discussion philosophique entre MM. Dumont, de Sismondi, de Broglie et Schlegel, et que ces messieurs ne pouvaient s'entendre, Mme de Broglie prit la parole, et résuma la question avec tant d'éloquence et de profondeur que la galerie entière qui l'écoutait lui donna gain de cause et se rallia à son opinion.

Mme de Staël, se tournant vers elle, lui dit :

— Je suis très-mécontente de vous, ma fille.

Mme de Broglie, surprise, lui répliqua :

— Et pourquoi, s'il vous plaît, maman?

— Parce que vous venez d'oublier que je vous ai défendu d'avoir plus d'esprit que votre mère.

Peu de temps après qu'eut paru le *Génie du christianisme,* son auteur, déjà célèbre, Chateaubriand, vint rendre visite à Mme de Staël; celle-ci, après l'avoir félicité sur le beau succès de son ouvrage, et se laissant emporter par l'impétuosité de son imagination, se mit à faire un magnifique éloge du protestantisme, éloge qui se prolongeait trop au gré de l'auteur d'*Atala,* assez mal à l'aise durant les éloquentes tirades de Mme Staël. Alors qu'elle eut fini :

— Ah! Madame, lui dit Chateaubriand, si Calvin revenu à la vie eût pu être à ma place, comme il aurait été ravi de vous entendre!

M. de Montlosier faisait partie de la compagnie de Mme de Staël. Un jour que celle-ci allait voir danser les jeunes filles de Coppet sur une verte pelouse, où leur essaim présentait le plus gracieux coup d'œil,

— Je voudrais bien, dit tout à coup M. de Montlosier, voir l'effet que produirait un boulet de canon passant au milieu de ces jeunes personnes si joyeuses?

Surprise de cette réflexion saugrenue, Mme de Staël s'écria ironiquement :

— Monsieur de Montlosier, faites des idylles, vous êtes taillé pour ça!

J'hésite à terminer ces citations par celle d'une malice que je crois fort apocryphe, et qui me semble tout à fait peu en harmonie avec la bonté habituelle de Mme de Staël et son aversion pour la raillerie. Toutefois, en chroniqueur fidèle, je me suis décidé à la rapporter, laissant chacun de mes lecteurs libre de l'adopter ou de la repousser.

Une dame, voisine du château de Coppet, et qui en visitait souvent les habitants, vint à mourir, et pendant la maladie qui l'emporta, par une étrange bizarrerie, elle s'occupait surtout de la manière dont elle désirait que son corps fût conservé après sa fin, tantôt penchant pour être embaumée, tantôt pour être mise dans l'esprit-de-vin. Ce dernier mode de conservation prévalut toutefois dans son esprit, tant et si bien que, durant les rêveries de ses derniers moments, elle ne parlait que de l'opération qu'on devrait faire subir à son corps pour qu'il ne fût point détérioré ou décomposé. Instruite de ces particularités, dont elle s'entretenait un jour, Mme de Staël traça, tout en parlant de cette noire bizarrerie de sa voisine, les quatre vers suivants qu'on trouva écrits sur une carte à jouer :

ÉPITAPHE.

Ci-gît qui, dans son agonie,
N'imagina rien de plus beau
Que d'être mise en son tombeau
Comme une prune à l'eau-de-vie [1].

## LES AKALIS.

M. Van-Orlich, qui a visité l'Inde avec profit et nous a donné sur cette contrée d'intéressants détails, raconte *(Reise in Indien,* 1845, in-4) qu'il accompagna une ambassade que le gouverneur général envoyait à Shyr-Sing, dans sa résidence de Férospour, au pays des Sykhs. On



Akali lançant un disque.

montra à nos voyageurs toutes les curiosités; on fit exercer devant eux des soldats; et ils admirèrent surtout l'adresse des Akalis, peuple robuste et courageux, à lancer le disque.

[1] M. Petit-Senn, qui veut bien nous communiquer ces « souvenirs, » les doit à l'obligeance aimable et empressée de MM. les pasteurs Diodati et Chenevière, et à M. le docteur et professeur Maunoir.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

## LE NÉGOCIANT.



Le Négociant du dix-huitième siècle. — Dessin de Pauquet, d'après J.-B. Decamps.

Le négociant est, à proprement parler, celui qui préside à l'échange des objets, des *choses*, d'où son nom évidemment tiré du mot latin *negotium*. En cela il diffère essentiellement du banquier qui n'opère que sur l'argent, et dont l'emploi, dans l'organisation industrielle et commerciale, fut d'abord uniquement de faciliter les payements au moyen des *lettres de change*, c'est-à-dire de papiers qui *changeaient* fictivement un capital de lieu et permettaient de payer à Naples ce que l'on devait à Londres.

Au moyen âge, le négociant était appelé *marchand*, du nom de *marchés* que l'on donnait à ses transactions. C'étaient des marchands, ces Génois et ces Vénitiens qui couvraient l'Adriatique, la Méditerranée et la mer Noire de leurs galères, établissaient des comptoirs sur les côtes de l'Asie Mineure ou de la Crimée, et traitaient avec les puissances étrangères. Ce fut un marchand, cet Ango de Dieppe qui, sous François Ier, déclara la guerre au Portugal pour son propre compte, et fit bloquer Lisbonne par une escadre, parce que les Portugais lui avaient enlevé un navire en pleine paix. Ce furent des marchands, ces armateurs de Hollande dont les vaisseaux firent pendant un certain temps presque tout le commerce des épices, cherchèrent une route vers l'Amérique par le pôle Nord, et secondèrent nos établissements dans les îles d'Amérique, en transportant les produits de nos colons et leur apportant les denrées d'Europe avant que nos navires eussent songé à prendre ce chemin.

Une des institutions qui servirent le plus au développement du commerce maritime fut incontestablement celle des *assurances*, que Puffendorf fait remonter jusqu'aux Romains, mais dont nous ne pouvons constater l'existence d'une manière certaine que par un décret de Florence en date du 15 juin 1526. L'institution passa à Livourne en 1532 et en Angleterre en 1560. Les Hollandais l'avaient adoptée dès le commencement de leurs navigations. Grâce à elle, le commerce maritime devint une sorte d'association dans laquelle tous garantissaient chacun contre les chances de mer. Les occasions de ruine furent ainsi diminuées, et, par suite les perturbations commerciales qui, de proche en proche,

ont un retentissement douloureux dans toutes les branches de l'activité sociale.

Ce ne fut guère que vers la fin du dix-septième siècle que le nom de marchand fut réservé pour les commerçants en détail, tandis que ceux qui trafiquaient en gros et au loin prirent le nom de négociants.

Ce dernier titre donna droit, en France, à une certaine influence, bien qu'il fût loin d'avoir l'autorité qu'on lui accordait dans les Pays-Bas et en Angleterre. Les négociants de Dieppe, de la Rochelle, du Havre-de-Grâce, de Nantes, de Bordeaux, avaient alors des relations avec tous les peuples du globe; ils entreprenaient des expéditions en société des Anglais, des Espagnols et surtout des Flamands.

Ce ne fut guère que vers la fin du règne de Louis XV que ce grand mouvement commercial et maritime se ralentit, pour s'arrêter presque complétement sous Louis XVI, à l'époque de la guerre contre l'Angleterre pour l'indépendance des États-Unis d'Amérique.

Pendant cette belle époque de notre commerce extérieur, le négociant français jouit, sur tous les marchés de l'Europe, d'une réputation de probité, d'intelligence, de générosité, qui se soutint pendant près d'un siècle. Chaque *maison* de commerce avait une réputation acquise qui se transmettait de père en fils comme un héritage d'honneur. Il ne s'agissait point seulement d'augmenter sa fortune, mais de soutenir un nom, de maintenir, sous une *raison commerciale* comme dans le monde, une sorte de perpétuité de bonne renommée. Le chef mort, les affaires étaient continuées par le fils avec les mêmes traditions; on pouvait dire de chacune de ces maisons ce que l'on disait de la maison régnante : *Le roi est mort, vive le roi!* Il n'y avait jamais interruption d'affaires.

Les rapports entre les négociants et les équipages de leurs navires n'étaient pas moins durables. Ceux-ci se composaient presque toujours des mêmes hommes qui, de père en fils, devenaient les serviteurs commerciaux du patron. Associés, à de certaines conditions, dans les bénéfices de chaque campagne, ils regardaient les affaires de la maison qui les employait comme leurs propres affaires. Au retour, le maître ou capitaine venait rendre ses comptes et recevoir sa part ainsi que celle de chacun de ses matelots. C'est une scène de ce genre qu'a représentée le peintre dont notre gravure reproduit le tableau. Le costume du négociant et de son commis indiquent le règne de Louis XV; le capitaine porte l'habit alors adopté par les marins de Dieppe ou de Flessingue; il attend debout et dans un silence respectueux l'apuration de sa charte-partie, comme on nommait alors le contrat passé entre les équipages et l'armateur.

Le grand bouleversement apporté en France par la révolution, et l'extrême instabilité des positions depuis un demi-siècle, ont influé, d'une manière sensible, sur nos habitudes commerciales. Cette race de négociants pour ainsi dire héréditaires qui employaient à étendre et à fortifier leurs opérations les bénéfices qu'ils leur devaient, semble avoir, sinon disparu complétement, au moins considérablement diminué en nombre. La mobilité, l'esprit de tentatives et l'aspiration au repos après une activité redoublée, qui semblent être devenus les trois caractères distinctifs de notre époque, répugnent visiblement à la prudence et à la continuité qui faisaient prospérer autrefois notre négoce. On cherche moins aujourd'hui à perpétuer avec honneur une dynastie commerciale qu'à faire promptement fortune pour enlever ses gains aux chances de la mer et vivre dans des loisirs opulents.

Il en est résulté de sérieux inconvénients que les maisons les plus recommandables de nos ports maritimes ont bien des fois signalés déjà, en réclamant l'attention des gouvernements. Beaucoup de négociants aventuriers, sans réputation à perdre ni à fonder, et dont le seul but est de réaliser, au plus vite, une fortune obtenue à tout prix, ont sérieusement compromis le commerce français par des fraudes qui nous ont fermé successivement plusieurs riches marchés. Dans l'Amérique du Sud notamment, les provenances anglaises, reconnues plus *marchandes et plus loyales*, selon l'expression consacrée, ont insensiblement remplacé les nôtres, malgré la préférence avouée des colons espagnols pour nos articles.

Ainsi la déloyauté de quelques-uns tourne au détriment de la nation entière. Des fraudes sur la qualité, sur la mesure ou le prix, en enrichissant un seul homme, ont tari dans sa source la prospérité de populations entières! Ce ne sont point là seulement des actes honteux, mais de véritables trahisons envers le pays; des espèces de crimes internationaux qui auront quelque jour une pénalité sévère et spéciale.

Nous ne reviendrons point, sans doute, au négociant que M. Decamps nous montre ici dans son cabinet, espèce de possesseur de fief commercial chez qui fleurit le droit d'aînesse comme dans les maisons nobles, qui tient à distance les serviteurs auxquels il doit sa fortune, et dont la position est un privilége à peu près inaccessible à qui ne fait point partie de la corporation; la société contemporaine veut plus d'égalité, plus de liberté personnelle, un accès plus ouvert à tous; mais elle a besoin de régler l'emploi de ses nouvelles conquêtes. A côté du droit et de l'intérêt de l'individu, il y a l'intérêt et le droit de la société; il y a surtout la morale qui les domine tous deux et sans laquelle le progrès matériel n'est qu'un leurre dangereux.

---

## L'OMBRE DU MONT BLANC.

Le soleil ne nous éclairant ordinairement que lorsqu'il est plus élevé que nous, il en résulte que nous sommes habitués à voir les ombres que produisent les rayons de cet astre se diriger toujours vers la terre. Tout au plus, au moment du coucher du soleil, ces ombres deviennent-elles horizontales; mais tout aussitôt elles se perdent. Il n'en est pas de même lorsqu'on se trouve placé au sommet d'une très-haute montagne; car alors le soleil se trouvant placé, à son coucher, à une certaine profondeur au-dessous de l'observateur, l'ombre qu'il projette se dessine naturellement vers le ciel. Ce phénomène, tant par son étrangeté que par les effets de coloration qui s'y ajoutent, est susceptible de prendre, dans certaines circonstances, un caractère vraiment grandiose. MM. Bravais et Martins, dans une excursion scientifique au mont Blanc, sont les premiers qui aient eu le courage de demeurer assez tard sur ce sommet inhospitalier pour y observer ce magnifique phénomène. Favorisés par la lune, ils purent atteindre leur campement, situé au milieu des neiges du grand plateau, environ une heure après le coucher du soleil. M. Bravais, dans une notice sur les phénomènes du mont Blanc, a donné de celui-ci une description dont voici les traits les plus intéressants :

« Le soleil approchant de l'heure de son coucher, nous jetâmes les yeux du côté opposé à l'astre, et nous aperçûmes, non sans quelque étonnement, l'ombre du mont Blanc qui se dessinait sur les montagnes couvertes de neige de la partie est de notre panorama... Elle s'éleva graduellement dans l'atmosphère, la prenant pour un tableau sur lequel elle venait se peindre, et elle atteignit la hauteur d'un degré, restant encore parfaitement visible.

» L'air, au-dessus du cône d'ombre, était teint de ce rose pourpre que l'on voit, dans les beaux couchers de soleil, colorer les hautes sommités; le bord de cette teinte, tout le long de la ligne de répercussion du cône d'ombre, offrait

une zone plus intense, et cette bordure continue rehaussait l'éclat du phénomène. Que l'on imagine maintenant les montagnes de la grande vallée d'Aoste, projetant, elles aussi, à ce même moment, leur ombre dans l'atmosphère, les bords de ces grands cylindres visibles à l'air, leur partie inférieure sombre avec un peu de verdâtre, et au-dessus de chacune de ces ombres la nappe rose purpurine avec la ceinture rose foncée qui la séparait d'elles; que l'on ajoute à cela la rectitude des contours de cônes d'ombre, et principalement du contour de leur arête supérieure, et enfin les lois de la perspective faisant converger toutes ces lignes l'une sur l'autre, vers le sommet même de l'ombre du mont Blanc, c'est-à-dire au point du ciel où nous sentions que les ombres de nos corps devaient être placées, et l'on n'aura encore qu'une idée incomplète de la richesse du phénomène météorologique qui se déploya pour nous pendant quelques instants. Il semblait qu'un être invisible était placé sur un trône invisible bordé de feu, et que, à genoux, des anges aux ailes étincelantes l'adoraient, tous inclinés vers lui. A la vue de tant de magnificence, nos bras et ceux de nos guides restèrent inactifs, et des cris d'enthousiasme s'échappèrent de nos poitrines. J'ai vu les belles aurores boréales du nord avec leurs couronnes zénithales aux colonnes diaprées et mobiles, et que nos plus beaux feux d'artifice ne sauraient égaler par leurs effets : eh bien! la vue de l'ombre du mont Blanc sur le ciel me paraît plus grandiose encore. »

---

La vertu qui s'épure dans les épreuves s'assure dans la prospérité. L'eau de la source est limpide tant qu'elle se brise sur les rochers; s'arrête-t-elle, la voilà corrompue. Le glaive qui gît inutile se couvre de rouille pendant la paix; mais dans la guerre il était resplendissant.

MÉTASTASE, *Thémistocle.*

---

Je voyais dernièrement une petite créature de Dieu, Clémentine ou Marie, il n'importe, dirigeant ses premiers pas vers sa mère qui l'attirait à elle par le plus séduisant sourire dont puisse s'illuminer un visage humain : l'enfant allait résolûment son chemin vers les bras qu'on lui ouvrait. Mais sur son passage a brillé chose quelconque : un atome de charbon reflétant les feux du jour, quelque parcelle de sucre peut-être, ou, il se pourrait, un bout de fil rouge ou jaune. On s'est arrêtée alors, on a oublié et la mère et son appel attractif. N'est-ce pas là l'histoire de beaucoup d'entre nous? Jeunes hommes, nous nous proposons un but noble et élevé et le poursuivons avec ardeur un certain temps. L'âge vient : hommes faits, nous nous laissons attarder sur le chemin de la véritable gloire par les honneurs des rubans, des richesses, les satisfactions matérielles, toutes choses qui n'ont pas plus de valeur réelle que les colifichets, cause si puissante de distraction pour l'enfant.

JEAN-PAUL FABER.

---

## TOMBES HELVÉTO-BURGONDES DE BEL-AIR,

### PRÈS LAUSANNE (¹).

L'antique cimetière de la colline de Bel-Air, près Lausanne, était depuis longtemps signalé à l'attention des archéologues par la persistance de certaines traditions populaires et de pratiques superstitieuses. Il y a moins de cent ans, on venait encore y tracer pendant la nuit, avec une épée, un cercle magique à l'intérieur duquel on espérait trouver un trésor : on prétendait y voir voltiger les feux follets, ou apparaître, au milieu des ténèbres, les dames blanches et des ombres sans tête; en un mot, c'était le théâtre de toutes les légendes et de toutes les imaginations mystérieuses qui se rattachent surtout aux anciennes sépultures, par suite de l'espèce de terreur qu'elles inspirent et du vague souvenir des ornements que l'on y a enfouis avec les morts. Les chercheurs de trésors d'une part, et de l'autre les agriculteurs, avaient eu toute liberté, jusqu'en ces derniers temps, pour briser et dévaster les tombes de la colline du Bel-Air. Ce fut seulement en 1838 que l'on résolut d'y entreprendre des fouilles dans un but scientifique, et, à l'aide de quelques travaux sagement dirigés, on parvint bientôt à dégager et à ouvrir trois cents tombes. Longues de deux à sept pieds, suivant l'âge ou la taille des défunts, elles sont toutes dirigées du couchant au levant et forment des alignements irréguliers. Quelques-unes ont été taillées sur un banc de grès molasse, d'autres sont construites avec des dalles brutes ou des murs secs; quelquefois les squelettes reposent simplement en terre libre. On a constaté trois couches successives de sépultures. Les premières inhumations avaient été faites à cinq ou six pieds de profondeur. L'espace consacré ayant été parcouru, on déposa une seconde couche de tombes au-dessus de la première, qui resta intacte; puis une troisième couche recouvrit les deux précédentes, et se trouva ainsi presque à fleur du sol.

Tous les âges sont représentés dans ce vaste cimetière. L'enfant est parfois accompagné de ses joujoux, la femme de ses ornements, le guerrier de ses armes, et l'artisan des instruments de sa profession. La tombe du vieillard ne renferme guère qu'un squelette; il semble que les ornements soient en général l'expression des regrets occasionnés par une mort prématurée. Les morts avaient été couchés sur le dos, la tête légèrement relevée et les bras étendus le long des côtés. Deux tombes présentaient cependant une attitude exceptionnelle qui a paru révéler deux cas de léthargie. Dans l'une, les jambes du mort n'étaient pas étendues d'après la règle générale; les avant-bras reposaient sur le corps, au-dessous de la ceinture, et à la main droite manquaient les phalanges de l'extrémité des doigts, qui se retrouvèrent derrière la mâchoire inférieure, sous la tête du squelette. Comment expliquer cette particularité, sinon par un acte de désespoir qui avait sans doute porté ce malheureux à se dévorer la main? Dans l'autre tombe, le squelette d'un jeune homme conservait encore l'attitude d'un effort désespéré : les jambes étaient reployées comme pour écarter des genoux et des pieds les parois du cercueil; l'épine dorsale, légèrement ondulée, trahissait le mouvement de l'effort; la main gauche était ouverte, les doigts écartés; la tête, inclinée vers l'épaule gauche, avait la figure relevée; et la main droite, qui paraissait avoir tenté de soulever le couvercle du cercueil, était retombée sur l'épaule. Cette attitude présentait dans son ensemble quelque chose de si frappant que des enfants dirent, en voyant ce squelette : « Tiens, celui-là a rebougé! »

Dans les tombes de femmes, on a trouvé des épingles à cheveux, des peignes en os, des boucles d'oreilles en argent, des broches, des bagues, des agrafes de ceinture, et des colliers formés de grains en verre ou en pâte émaillée; quelques-uns de ces grains sont parfaitement pareils, par leurs formes, leurs dimensions et la distribution des couleurs, à ceux qu'on découvre dans les anciens tombeaux de l'Égypte, en France, en Angleterre, en Suède, en Allemagne et en Crimée. L'art phénicien a donné les types, le commerce les a répandus, et l'Occident les a imités. L'ambre rouge de la Baltique et la nacre de perle des mers de l'Inde ont aussi été employés à ces ornements.

(¹) Nous devons cet article à M. Frédéric Troyon, dont tant de nos compatriotes, voyageant en Suisse, ont apprécié le savoir et l'obligeance.

Les armes des guerriers consistent essentiellement en fers de flèche ou de pique et en coutelas massifs de peu de longueur, larges et tranchants d'un seul côté, placés à la droite des morts. On retrouve parfois les ornements du fourreau, et presque toujours un couteau qui repose sur la lame du coutelas. Le ceinturon se fixait sur les hanches au moyen d'une grande agrafe en fer damasquiné, et était orné de plusieurs plaques en métal. Les damasquinures, très-rares dans un grand nombre de musées d'antiquités, sont particulièrement riches dans les tombeaux de Bel-Air. Ce sont des lamelles ou filets d'argent incrustés sur des plaques en fer, de manière à former des entrelacs et des dessins divers. D'autres agrafes, en bronze argenté, représentent des sujets de la plus ancienne symbolique chrétienne. Ces sujets, complétés par des découvertes analogues faites dans le canton de Vaud, représentent entre autres le Christ bénissant, le prophète Daniel dans la fosse aux lions, avec cette légende : NASVALDUS NANSA VIVAT DEO. VTERE FELEX. DANINIL (Danihel, Daniel), et des hommes en attitude d'adoration devant la croix, tournant le dos à des figures allégoriques (¹). Les boucles de ceinture sont au bas de la taille, un peu au-dessus du ceinturon, de même que sur les plus anciennes statues de chevaliers, et quelquefois le pied gauche porte un éperon sans molette.

Ces tombes contenaient en outre des vases en argile, en pierre ollaire ou en verre, une clochette en fer, des silex, des clefs symboliques, des ciseaux, des monnaies, et d'autres objets plus ou moins indéterminés. Vers la main d'une femme était la perle à filer du fuseau. Un jeune homme portait le couteau à deux mains qui se retrouve dans les



Objets trouvés dans les tombeaux de Bel-Air. — Agrafe en bronze.




Plaque d'agrafe en bronze argenté. — Daniel dans la fosse aux lions.



Boucle et plaque en fer damasquiné.

tombeaux de Selzen, près de Mayence (¹), dans les tumulus de la Norvége, et qui est encore en usage chez les habitants de l'Islande. Sous la main droite d'un guerrier était un coutre de charrue, et l'on déposait dans la tombe du magistrat la longue épée et la balance, attributs de la justice.

Lorsque parut, en 1841, la première description de ces tombeaux, l'opinion des archéologues n'était point fixée sur l'époque et le peuple auxquels appartenaient ces débris. En 1842, de nouvelles découvertes faites à Bel-Air contribuèrent beaucoup à résoudre cette question. Une bague de la couche moyenne portait sur le chaton un monogramme mérovingien, et dans l'une des tombes de la couche supérieure se trouvèrent dix monnaies de Charlemagne. De nouvelles observations donnèrent enfin la conviction que ces inhumations successives avaient eu lieu du cinquième au neuvième siècle de notre ère, et qu'elles provenaient des Helvéto-Burgondes.

Peu après survint la découverte du riche cimetière de Nordendorf, près d'Augsbourg, qui souleva de nouveau la discussion historique dans une contrée où il ne pouvait être question des Helvéto-Burgondes, mais bien des Allemani. Ces découvertes, multipliées sur divers points de la France, du midi de l'Allemagne et de l'Angleterre, finirent par faire comprendre qu'on ne pouvait, malgré leur analogie, les attribuer au même peuple (²), et l'on reconnaît aujourd'hui que les sépultures des Helvéto-Burgondes, des Allemani, des Francs et des Anglo-Saxons, offrent un grand nombre de traits communs. Cependant, si l'on considère ces découvertes dans leur ensemble, elles présentent aussi des différences. Les unes, riches surtout en verroteries, ont des formes qui leur sont propres; d'autres ont pour arme essentielle la francisque; ailleurs, la poterie, les boucliers et les longues épées à deux tranchants, prédominent; dans la Suisse occidentale et en Franche-Comté, ce sont les coutelas, les

(¹) *Das germanische Todtenlager bei Selzen*, von den Gebrüdern W. und L. Lindenschmit. Mainz. 1848.

(¹) Voy. la description des *Bracelets et agrafes antiques du canton de Vaud*, par M. Fréd. Troyon. 1843.

(²) Voy. la notice de M. Fréd. Troyon sur les *Antiquités de Bel-Air, près Lauzanne, de Nordendorf, près Augsbourg, et de Lens, dans le département du Pas-de-Calais*, insérée dans l'*Allg. Zeitschrift f. Geschichte,* von Berlin. 1846.

nombreuses damasquinures et les sujets multipliés de symbolique chrétienne qui caractérisent les sépultures des Burgondes.

## CANDIE.

L'Archipel est fermé, du côté de la Méditerranée, par une belle chaîne d'îles dont les deux extrêmes sont Rhodes et Cérigo, et le milieu, cette longue et grande île doublement célèbre sous ses deux noms de *Crète* et de *Candie*. Longue de 300 kilomètres environ sur une largeur qui varie de 30 à 90, Candie n'est, à vrai dire, qu'une arête montagneuse dont le point culminant, le Psiloriti, a 2 400 mètres au-dessus du niveau de la mer, et est couvert de neiges perpétuelles. On n'y trouve pas une seule rivière de quelque étendue, mais les innombrables cours d'eau qui sortent des flancs de la montagne fertilisent les plus belles vallées du monde.

On peut juger de la fécondité de l'île par l'énumération de ses principaux produits : chevaux, bétail, moutons, miel, cire, céréales, soie, coton, huiles, lins, vins et fruits magnifiques, etc. C'est une terre essentiellement agricole : aussi



Ile de Candie. — La ville de Candie vue du côté de la mer.

a-t-elle peu de villes, à l'exception de Candie et la Canée, qui ont chacune environ 16 000 âmes : la première est la capitale actuelle et la résidence du pacha ; viennent ensuite Rétimo, Sélino, et le bon port de Spina-Longa.

La population dominante de Candie est la population grecque, au milieu de laquelle vit, concentrée dans les grandes villes et leurs banlieues, une faible minorité d'Ottomans. L'ensemble de ces habitants grecs et turcs donne



Candie vue du côté de la terre.

un chiffre d'environ 300 000. Mais le plus curieux élément ethnographique de l'île est sans contredit celui des *Abadiotes*, petit peuple campé sur un plateau situé entre le Psiloriti et la mer, à l'ouest de Castel-Nuovo : il habite vingt villages et n'atteint pas mille familles. Ce sont les descendants des Arabes qui occupèrent l'île avant le neuvième siècle : assez beaux, maigres, nerveux, basanés, pirates dans l'occasion, hostiles aux Grecs qui les entourent, ils ne démentent pas leur curieuse origine.

A côté d'eux vivent les *Sphakiotes*, ou Grecs de Sphakia, sur la côte sud-ouest, Hellènes de race pure qu'on regarde (un peu arbitrairement) comme les descendants directs des

anciens Crétois. Ce sont du moins les vieux indigènes de l'île : ils ont la beauté physique, l'intrépidité, le patriotisme indocile, en général les qualités bonnes et mauvaises des anciens Grecs. Ils n'ont jamais été entièrement soumis; et en 1821, lors de l'insurrection grecque, ils chassèrent les Turcs de tout le couchant de l'île. Plus tard, le vice-roi d'Égypte, à qui Candie fut cédée, eut un compte à régler avec les Sphakiotes; mais des luttes sanglantes et inégales ont changé peu de chose à leur position première.

Nous n'avons pas à faire ici l'histoire de la Crète, histoire que tout le monde connaît et qu'ont popularisée les plus belles fictions de la Grèce. Cependant nous croyons intéressant d'en rappeler les faits principaux. Les plus anciens habitants de l'île passent, dans les traditions des Grecs, pour des émigrés de la Phrygie : ce sont les *Dactyles*, qui donnent au mont principal de leur nouvelle patrie le nom historique de l'*Ida* de la Troade, peuple de magiciens que remplacent les *Kourètes*, civilisateurs et agriculteurs; leurs rois sont divinisés sous les noms de Saturne et de Jupiter (ou plus exactement *Kronos* et *Zéus)*.

Après eux viennent les Hellènes, et un grand courant d'émigration s'établit entre l'île et le continent voisin; la Crète se peuple au point de s'appeler bientôt *Hécantoupolis* (aux cent villes). C'est à cette période qu'appartiennent Minos, Rhadamante et tout le cycle mythologique qui se rattache à eux. Minos II (1295) conquit pour un temps quelques cantons de la Grèce, ce qui supposait une marine; et cette marine, en effet, prit une part importante à la guerre de Troie, sous Idoménée (1270). A la suite de quelques révolutions dynastiques, la Crète chassa ses rois et se constitua en république fédérative sous l'administration d'une diète de dix représentants cantonaux nommés *kosmoï*. L'île était gouvernée par les lois de Minos, qu'elle ne quitta qu'avec sa liberté. Cette constitution, qu'admira toute l'antiquité (voy. Platon, Plutarque, Strabon), dura *onze siècles* au moins.

Ce fut une ère de gloire inouïe pour la Crète : elle pouvait montrer avec orgueil à ses voisins ses grandes villes, Gortyne, Gnosse, Cydonia; ses archers, les premiers du monde; ses écoles, d'où sortirent Thalès de Gortyne, Dictys de Crète, l'historien, Ctésiphon et Métagènes, qui bâtirent le temple de Diane d'Éphèse.

Cela dura jusqu'à l'an 74 avant notre ère : à cette époque, les Romains, sous le prétexte vrai ou faux de la sécurité des mers, attaquèrent la Crète et s'en emparèrent après sept ans d'une lutte terrible. Gnosse reçut une colonie romaine. L'île fit partie de l'empire romain, puis de celui d'Orient, jusqu'à l'année 823, dans laquelle un petit chef arabe d'Espagne, El-Saled, après avoir navigué à l'aventure vers l'Orient, aborda dans la Crète, en chassa les *Roumis*, et y bâtit un fort qu'il appela *El-Khandak* (le retranchement). C'est l'origine de la ville de Candie.

Cette ville grandit rapidement sous les trois dominations qui se succédèrent dans l'île : les Arabes, les Grecs, les Vénitiens. Les Turcs, qui l'avaient menacée en 1645 et les années suivantes, revinrent, en 1667, sous le fameux Kinpruli, qui débarqua quatre-vingt mille hommes devant la place, et commença les approches (14 mai).

La place était forte : défendue par sept bastions avec leurs accessoires et divers ouvrages avancés, elle avait une garnison de près de dix mille hommes, commandés par Morosini et secondés par une flotte vénitienne en croisière devant le port. Venise, alarmée, avait obtenu de toute l'Europe une coopération sans caractère officiel, mais qui donnait à cette guerre l'apparence d'une vraie croisade. L'Italie était représentée par le contingent papal; la France, par l'élite de sa noblesse, alors inoccupée, et le chevaleresque la Feuillade; l'Allemagne, par le comte de Waldeck et trois régiments; le génie, enfin, par Vauban lui-même et les meilleurs ingénieurs du temps.

Les Turcs, après avoir perdu beaucoup de monde à l'attaque du bastion Panigra, se découragèrent et se renfermèrent tout le reste de l'année 1687 dans un système de blocus rigoureux. En 1668, ils assaillirent le bastion Saint-André, qui devint la clef des opérations du siége; cependant ce point, écrasé par une artillerie bien servie, tenait encore au printemps suivant. Ce fut alors que parut le fameux duc de Beaufort avec sept mille Français : ce renfort entra dans la place, et fit merveilles à une première sortie; mais l'explosion d'un magasin à poudre jeta le désordre dans ses rangs, et il laissa sur la place des centaines de morts et le duc de Beaufort lui-même. Navailles prit le commandement de ce corps désorganisé, et quitta brusquement le siége, exemple que suivirent beaucoup d'étrangers. Les Turcs eurent alors plus aisément raison des trois mille qui restaient : ils capitulèrent le 27 septembre 1669, et rendirent aux Ottomans la place et l'île entière : ils purent se retirer aux conditions les plus honorables, après deux ans et quatre mois de tranchée ouverte. Ce siége n'a d'équivalent que celui d'Ascalon, dans les temps antiques, pour la longueur, et celui d'Ostende, un demi-siècle auparavant, pour le sang répandu. La place, attaquée pendant vingt-cinq ans à diverses reprises, avait coûté aux Turcs 118 754 hommes hors de combat, et 30 985 aux Vénitiens. Il y avait eu 58 assauts, 96 sorties, 1 645 mines; la ville avait tiré environ 510 000 coups de canon [1].

— On doit toujours soumettre ses études et ses livres à la raison, et non pas la raison à ses livres.

— Le bon sens doit être l'arbitre des règles tant anciennes que modernes; tout ce qui ne lui est pas conforme est faux.

— La nature est donnée aux philosophes comme une grande énigme où chacun donne son sens, dont il fait son principe. Celui qui, par ce principe, rend raison plus clairement de plus de choses, peut au moins se vanter d'avoir l'opinion la plus vraisemblable.

— La raison et l'expérience doivent être inséparables pour la découverte des choses naturelles.

L'ABBÉ D'AILLY.

## LA DERNIÈRE ÉTAPE.

### JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 174, 182, 206, 213, 245, 254.

### XX. SOLITUDE.

Hier, Henri et Blanche sont repartis; ce moment m'a été douloureux. Depuis six semaines qu'ils habitaient sous mon toit, je m'étais si bien accoutumé à leur présence! Voilà que tout va redevenir désert et muet autour de moi.

Au moment de la séparation, je les ai conduits au petit salon, où j'avais rangé sur une table ce qui avait paru les tenter pendant leur trop court séjour : la boîte de travail dont se servait ma chère trépassée, des livres, des gravures. J'aurais voulu leur faire tout emporter, comme si j'eusse espéré qu'une partie de mon âme pourrait les suivre avec tant d'objets auxquels elle semblait unie par le souvenir.

Quand il a fallu se quitter, Blanche a versé beaucoup de larmes; elle répétait sans cesse qu'elle voulait revenir; elle se suspendait à mon cou avec des exclamations cares-

[1] Voy., pour les détails, Daru, *Histoire de Venise;* Hammer, *Histoire de l'empire ottoman.*

santes. Henri, qui tenait ma main, était plus silencieux; mais, à l'altération de ses traits, j'ai pu juger qu'il faisait effort pour comprimer son émotion. Enfin il a fallu se séparer. Je les ai conduits jusqu'à la voiture où les attendait l'ami auquel je devais les confier. Là, il y a encore eu des embrassements, des larmes, des promesses; enfin chacun a pris sa place, le postillon a rassemblé les rênes, et le pavé s'est ébranlé sous la lourde diligence.

Les deux enfants sont restés penchés à la portière tant qu'ils ont pu m'apercevoir, agitant leurs petites mains en signe d'adieu; enfin l'attelage a brusquement tourné la place, et tout a disparu : un instant encore j'ai entendu le bruit des roues, le claquement du fouet, puis le silence s'est fait.

Ils étaient partis pour ne jamais me revoir peut-être; car chacun de mes jours d'existence est maintenant un délai de grâce.

A cette pensée, mon cœur a éclaté dans une explosion d'heureux souhaits.

— Allez, chères créatures qui venez d'égayer ma solitude, et qui avez traversé mon déclin comme un doux rayon d'aurore; puissent toutes les bénédictions descendre sur vous! Ayez la santé qui donne une saveur à la vie, la paix qui permet d'en jouir, l'amour du devoir qui lui sert de pôle, l'acceptation qui brise ses aiguillons. O mon doux couple d'hirondelles, qui avez suspendu, pendant quelques semaines, votre nid sous mon toit et réjoui mon foyer par vos gazouillements, puissiez-vous ne traverser que des ciels purs et rencontrer partout, sur votre route, le printemps!

Tout en leur adressant ces adieux dans ma pensée, j'ai regagné lentement mon logis. Le jour se levait à peine, la ville n'était point encore éveillée, et je n'ai rencontré, dans les rues silencieuses, que le médecin qui courait à la hâte vers quelque malade, et le petit chariot de la laitière dont les grelots tintaient au loin dans la brume.

Je suis arrivé à mon seuil le cœur serré. M. Baptiste guettait sans doute mon retour, car, avant que j'eusse sonné, la porte s'est ouverte. Je suis entré dans mon cabinet de travail; le feu était déjà allumé, mon fauteuil à sa place, et on avait posé, sur le petit guéridon, le livre dont j'ai commencé la lecture.

Bientôt l'ami Roger a paru; il était averti du départ de mes petits-enfants, et venait, pour me tenir compagnie, déjeuner avec moi.

J'ai été touché de cette affectueuse sollicitude du serviteur et de l'ami; j'ai compris qu'après tout, je ne demeurais point seul, et que je devais songer, non à ce que j'avais perdu, mais à ce qui me restait.

### XXI. LA PARALYTIQUE.

Armand est venu me remercier de l'avoir recommandé à M. de Rovère; il a vu l'abbé, tout est convenu, et, dans quelques jours, il part avec le jeune vicomte.

Bien qu'il ait désiré obtenir cette place de précepteur, l'absence lui est visiblement pénible; il laisse derrière lui la jeune fille qu'il aime sans avoir pu obtenir aucune promesse de la famille, et dans l'ignorance de ce qu'il trouvera au retour. J'ai deviné ses inquiétudes à quelques mots qui lui sont échappés; mais je n'ai point voulu le laisser voir. Provoquer une plus intime confidence, c'eût été l'entretenir dans sa préoccupation, m'obliger en quelque sorte à m'entremettre; j'ai craint d'accepter une responsabilité dont je ne pouvais apprécier d'avance la gravité, et de nourrir des espérances impossibles à réaliser. Je me suis tenu dans une prudente réserve; seulement, j'ai promis au jeune homme de revoir M. l'abbé de Riol pour les conditions d'argent qu'il n'a point osé débattre. Il m'a quitté en me remerciant avec effusion, et répétant qu'il devait à ma démarche d'avoir été agréé; M. de Rovère le lui a déclaré sans détour. Il est donc vrai que, vieux, pauvre et obscur, on peut encore être un appui . . . . . . . . . . . .

Je suis allé porter à Armand l'acte passé en son nom avec M. le comte, et qui règle les détails de son engagement. Il m'avait donné l'adresse de sa marraine, chez laquelle il est descendu. J'ai monté un escalier tortueux dont les marches sont bosselées de boue durcie, et qui n'a pour rampe qu'une corde polie par le frottement. La montée était si rude que j'ai dû m'arrêter à chaque palier jusqu'au quatrième; j'ai enfin trouvé la porte indiquée.

J'ai frappé; une voix étrange, qui ressemblait à un glapissement, a murmuré des mots inintelligibles; j'ai pressé le loquet, poussé la porte, et je me suis trouvé dans une grande chambre obscure garnie de meubles disparates par la forme et l'élégance. Quelques fauteuils en damas de soie, assez bien conservés, étaient rangés entre deux lits antiques à rideaux déteints; de grossiers escabeaux de bois rampaient aux pieds d'un secrétaire d'acajou à garniture de cuivre doré; dans le foyer brûlait un de ces feux méthodiquement chétifs, si énergiquement appelés par le peuple *feux de veuve*, et devant les tisons, qui brûlaient lentement sous la cendre, avait été roulée une vaste *ganache*, où je distinguai enfin une forme humaine sans mouvement.

C'était une vieille femme, la marraine de mon jeune protégé sans doute; mais tellement ravagée par l'âge et les infirmités que l'œil hésitait un instant à retrouver en elle une créature vivante. La paralysie, qui la clouait sur son fauteuil, avait depuis peu gagné la tête elle-même, et enchaînait à moitié sa parole bégayante.

Au bruit que je fis en m'approchant, elle tourna vers moi un visage de momie, et demanda de sa voix entrecoupée :

— Qui est là?

Je remarquai alors la pâleur fixe des prunelles, et je compris qu'elle était aveugle.

— Mademoiselle Renaud? demandai-je.

— C'est moi! glapit la paralytique.

Je me nommai; les muscles de son visage tressaillirent; c'était la seule chose qui, chez elle, fût encore douée de mouvement. Elle voulut balbutier quelques mots; mais sa voix sortait en bouffées inégales, comme poussée par un effort intérieur. Je compris pourtant que son filleul était sorti et qu'elle me priait de l'attendre; elle s'excusa, avec une visible affliction, de ne pouvoir m'offrir un siége. Je coupai court à ses regrets en prenant moi-même un fauteuil que je poussai près du sien.

Mlle Renaud me remercia alors de ce que j'avais fait pour son filleul. Je m'accoutumais insensiblement à son étrange accentuation; je comprenais plus facilement; j'arrivai à séparer la voix des paroles, et je fus surpris de trouver celles-ci plus choisies que je ne l'aurais supposé. Mlle Renaud arrondissait sa phrase avec une certaine élégance arrangée; elle employait le mot dans son acception classique en y joignant l'épithète obligée; on sentait enfin, au fond de tout ce qu'elle disait, l'association de la grammaire et de la rhétorique.

J'en fus moins étonné lorsque j'appris, dans le cours de l'entretien, qu'elle avait donné ailleurs des leçons de français pendant quinze années.

C'était, comme je pus le comprendre, une pauvre fille élevée loin du monde, dans les *bonnes lettres*, par un père qui, après avoir passé sa vie à négliger ses affaires pour étudier à fond les *Éléments de littérature* de Marmontel, et les *Tropes* de Dumarsais, l'avait laissée sans famille, sans amis et sans ressources, à un âge où les chances d'établissement étaient déjà perdues pour elle. Heureusement qu'elle possédait deux trésors supérieurs à toutes les dots : le courage et la sérénité. Elle ne songea ni à se désespérer

ni à se plaindre; le temps lui manquait pour cela; il fallait avant tout faire face à la vie en s'assurant le pain journalier.

Elle accepta d'abord toutes les écolières qui lui furent offertes; puis sa consciencieuse application la fit connaître, et ses leçons devinrent plus fructueuses; enfin, à force de travail, elle avait réussi à amasser quelques épargnes lorsque la maladie l'avait frappée.

Dans l'espoir que le repos et l'air de la campagne rendraient possible sa guérison, elle avait accepté l'offre du père Bouvier, et était venue habiter son pauvre cottage; mais loin de recouvrer ses forces, elle les avait vues s'éteindre de jour en jour, et en était arrivée à cette mort vivante que j'avais sous les yeux.

J'appris toute cette histoire successivement, et en mots entrecoupés, complétant ce qu'on omettait, devinant ce qu'on ne pouvait dire.

M^lle^ Renaud acceptait son immobilité comme elle avait accepté l'action, sans retours, sans murmures. Vaillante par simplicité, elle s'arrangeait dans l'épreuve, n'en demandait compte à personne, ne regardait jamais en avant, et réunissait toutes ses forces contre les souffrances de chaque seconde.

La seule privation qui lui parût difficile à supporter était celle de ses livres favoris; elle m'indiqua de la main une petite armoire vitrée où ils se trouvaient encore rangés, mais désormais inutiles pour elle.

— Omar a passé par ici, balbutia-t-elle avec une sorte de gaieté; je suis maintenant comme le genre humain après le brûlis de la bibliothèque d'Alexandrie; il ne me reste que le souvenir confus de ce que les grands écrivains avaient transmis à la postérité.

— Quelqu'un ne peut-il vous les relire?

— Mon filleul le fait depuis son arrivée; mais il va bientôt me quitter, et lui parti, le silence reviendra.

— Non pas, si vous le permettez, repris-je; c'est moi qui vous enlève votre lecteur, souffrez que je le remplace.

Un léger frémissement agita les traits de la paralytique.

— Vous, Monsieur! balbutia-t-elle; savez-vous bien ce que vous proposez? Perdre vos heures dans ce tombeau... avoir toujours devant vos yeux une pauvre morte qui ne pourra même vous remercier... Ce serait trop accepter de qui ne me doit rien... je ne veux pas.

— Et moi je l'exige, ai-je repris en saisissant celle de ses mains qui n'avait point encore perdu toute sensibilité; voulez-vous donc m'enlever les rares occasions que je puis avoir d'être bon à quelque chose? Moi aussi, mademoiselle, je suis vieux, isolé; je me dis souvent que je ne sers plus à rien ni à personne; prouvez-moi le contraire, et je serai votre obligé.

Je sentis sa main répondre faiblement à mon étreinte; les prunelles de l'aveugle se voilèrent; il me sembla qu'une larme gonflait ses paupières rougies; mais elle se glaça dans ces yeux de pierre et ne put couler. Seulement la voix murmura d'un accent encore plus haletant :

— Que Dieu... vous bénisse... Monsieur... J'accepte... j'accepte!...

Presque au même instant le jeune homme est entré; je lui ai remis l'acte en lui donnant toutes les explications nécessaires, et je me suis hâté de repartir.

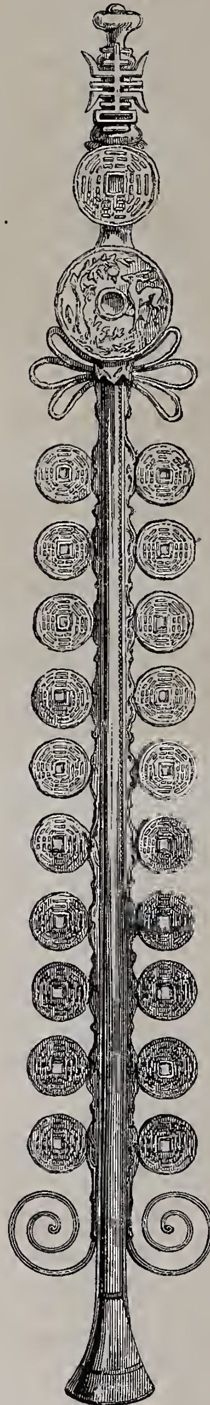
*La suite à une autre livraison.*

---

## BAGUETTE DIVINATOIRE CHINOISE.

CONSERVÉE AU MUSÉE DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Le code criminel chinois contient des dispositions très-sévères contre les sorciers et les magiciens : « Toute personne, dit la loi, convaincue d'avoir composé et publié des livres de sorcellerie et de magie, ou d'employer des sortiléges et des figures magiques pour influencer le peuple et agiter les esprits, sera détenue dans les prisons pendant le temps ordinaire et subira la mort par décapitation. » Malgré cette terrible menace, les devins paraissent être plus nombreux en Chine qu'en aucun autre pays du monde. Voici l'un des instruments dont ils se servent le plus ordinairement.



Cette baguette a 21 pouces $1/2$ anglais de long et est coulée de cuivre jaune. Sa tige est un peu aplatie. La base s'élargit en cône. Au sommet de la tige sont des feuilles au-dessus desquelles est placée une médaille de 1 pouce $3/4$ anglais de diamètre, représentant un cerf à côté du *Ficus religiosus*, et au revers sont huit signes emblématiques qui paraissent représenter une limace, un serpent, un quadrupède, un dauphin, un losange, des losanges terminés par des boules, un poisson, etc. Sous ces signes sont écrits les mots *nourriture, jaune, richesse, destinée, longue durée, temple* ou *beauté, abondance, cinq*. Au-dessus de cette médaille, on en voit une plus petite; à l'endroit sont écrits les mots : *heureuse gaieté, heureuse longévité*; au revers sont les huit *koua* ou caractères élémentaires qui indiquent les points cardinaux et les éléments, et sont habituellement employés pour faire les prédictions.

*Khuen*, Terre, Sud-Est;
*Ken*, Montagne, Nord-Est,
*Kan*, Eau, Nord;
*Tchin*, Vent, Sud-Ouest,
*Soun*, Tonnerre, Ouest;
*Ly*, Feu, Sud;
*Touy*, Cime des montagnes Est;
*Kian*, Ciel, Nord-Est.

Le nombre 8 est le nombre le plus parfait suivant la doctrine de *Sin-to*.

Cette baguette est terminée par un ornement qui ressemble à l'ancien caractère *fo*, lequel signifie bonheur.

Le long de la tige, de chaque côté, sont dix médailles ressemblant aux *tsien*, ou monnaies rondes ordinaires. Ces vingt médailles ont le même type : à l'endroit, un oiseau fantastique, un dragon et une plante; au revers, les huit *koua* disposés dans un ordre particulier; au bas, au-dessus du cône de la base de la tige, on remarque de chaque côté un ornement en spirale.

---

# SERRA DOS ORGAOS.

(AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.)




Dessin de Freeman.

La serra dos Orgâos est une branche de la cordillère qu'on voit se prolonger le long de la côte, de l'est au sud-ouest, en se développant sur les provinces de Rio de Janeiro, Saint-Paul et Sainte-Catherine. C'est surtout dans la partie voisine du rio Macacu que se dressent en plus grand nombre ces pics inaccessibles, affectant de loin la forme d'un buffet d'orgue. Le plus haut n'a pas moins de 3 606 pieds au-dessus du niveau de la mer, et parmi ceux qui gardent cette grande proportion, il en est bien peu que le pied hardi du chasseur ou du naturaliste ait pu gravir jusqu'au sommet. Située à une douzaine de lieues de Rio de Janeiro, la chaîne des Orgues est devenue depuis plusieurs années un lieu de pèlerinage pour les personnes dont la santé a été trop fortement éprouvée par les chaleurs tropicales de cette portion du Brésil, qui arrivent à toute leur intensité durant décembre, janvier et février. Les Européens surtout y sentent leurs facultés renaître, et ils y retrouvent un climat analogue à celui de la Sicile ou de l'Andalousie. S'il est admis, par exemple, que la moyenne de la chaleur est de 23 degrés à Rio de Janeiro, le savant docteur Sigaud prouve qu'il y a presque toujours dans la chaîne des Orgues 7 ou 8 degrés de différence; et si, à de bien rares intervalles, on a vu tomber des grêlons ou du grésil même dans la capitale, ce phénomène s'est renouvelé plus fréquemment, sans aucun doute, dans la localité dont nous reproduisons un des sites les mieux connus et en même temps les plus caractéristiques. Nous ne saurions admettre cependant, avec certains écrivains, que les pitons même les plus élevés de la serra dos Orgâos se soient couverts de neige et aient présenté le contraste de leur cime blanchie par les frimas avec les collines richement boisées de la région inférieure. Ce phénomène n'a eu lieu qu'à *Villa do Principe* et à *Nova-Friburgo*, en 1851.

Tout en niant qu'il y ait jamais eu de glace dans les lieux où quelques esprits prévenus ont vu briller de la neige, le savant que nous venons de citer constate que c'est dans la serra dos Orgâos que se forment ces tempêtes qui viennent fondre de temps à autre sur la ville de Rio. C'est aussi de la serra dos Orgâos que souffle ce vent réparateur désigné par les habitants sous le nom significatif de *vento terral*, et qui exerce une si heureuse influence sur les conditions hygiéniques de la ville (1).

Grâce à la fraîcheur délicieuse dont on jouit dans cette partie privilégiée de la province, un horticulteur habile songea, il y a plusieurs années, à faire des tentatives d'acclimatation, et il réussit au delà de ses espérances. Peu de mois suffirent pour que la plupart des végétaux utiles de l'Europe méridionale, déjà naturalisés sous l'heureux climat de *Minas Geraes*, vinssent mêler leurs fleurs et leurs fruits à la flore et à la pomone si riches de ces régions tropicales. A force de soins bien entendus, M. Marsch parvint à obtenir parfois des cerises excellentes, des poires et des pommes qui ne le cédaient guère en bonté à celles de l'Europe. Le bienfait de l'horticulteur anglais lui a survécu, et, grâce au climat exceptionnel de la serra dos Orgâos, les fruits que

(1) Voy. *Du climat et des maladies du Brésil*, ou Statistique médicale de cet empire, par J.-F.-X. Sigaud, médecin de S. M. l'empereur don Pedro II. Paris, 1844, gr. in-8.

nous venons de citer se mêlent, de temps à autre, sur la table du riche, à la mangue originaire de l'Inde, à l'ananas que les habitants primitifs du Brésil cultivaient déjà. Les fraises de nos bois unissent leur parfum à celui des *araças* et des *pitanguas* vermeilles, et la pêche à chair ferme, introduite depuis longtemps, s'étale à côté du *caja* à peau lisse et jaune, du *maracuja* dont le goût rappelle celui de la prune, du *cambuca* dont le jus acidulé a l'odeur d'abricot, et du *jabuticaba* dont la grappe abondante fournit un fruit si rafraîchissant. Pour ne pas être injuste cependant envers l'un de nos compatriotes dont les Brésiliens ont gardé le meilleur souvenir, il faut rappeler ici que le comte de Gestas était déjà parvenu, il y a trente-cinq ans, à enrichir Rio de nos meilleurs légumes et de quelques-uns de nos fruits, lorsqu'une mort déplorable l'interrompit dans ses heureuses tentatives d'acclimatation. Nous ne dirons rien ici des merveilleuses richesses naturelles réservées encore dans la serra aux investigations du botaniste; elles dépassent tout ce que l'on peut imaginer, et lorsque, vers l'année 1837, Gardner devint pendant quelques mois l'hôte du célèbre horticulteur, il dépeignit avec tant d'enthousiasme ces belles solitudes, qu'elles sont demeurées dans le souvenir de plusieurs voyageurs comme la terre de promission du botaniste. Dès l'année 1557, un vieux colon français, Richer, disait en face même de ces montagnes, et lorsque Rio n'existait pas : « Tout est tant sauvaige, que si maistre Jean démonstrateur des herbes y estoit, il seroit bien empesché. » Il paraît que, sous ce rapport, ces riches campagnes n'ont pas encore changé.

---

## ATELIERS DE CONSTRUCTION

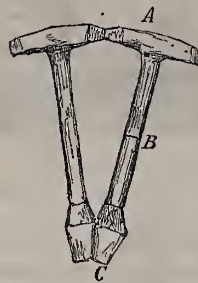
### DES LOCOMOTIVES DU *GREAT-WESTERN RAILWAY*, A SWINDON.

Ce vaste établissement se compose de deux grandes cours entourées d'ateliers avec une ou deux petites cours adjacentes. Une longue rangée de constructions contient cent soixante-seize forges, munies de tous les outils et accessoires nécessaires. C'est là que sont fabriquées toutes les parties des locomotives qui exigent l'emploi du fer forgé, telles que les essieux, les pistons et leurs tiges, et les pièces plus petites dont la quantité est innombrable. Tous les divers procédés de l'art du forgeron y sont successivement mis en œuvre. Une travée de ces ateliers est consacrée à la fabrication des ressorts, dont les lames, après avoir été forgées et trempées avec soin, sont liées les unes aux autres par des bandes de fer.

De là le visiteur est conduit à l'endroit où se forgent les plus grosses pièces des locomotives. Comme un feu ordinaire serait impuissant pour chauffer les énormes masses de fer employées à leur fabrication, on se sert pour cela de trois vastes fourneaux. L'un d'eux est destiné à fondre les rognures de fer produites par les tours et les autres opérations d'ajustage qui s'exécutent dans l'établissement. Ces rudes substances, amollies par la chaleur intense à laquelle elles sont soumises, se liquéfient aussi facilement que la graisse de cuisine dans la cuve d'un fabricant de chandelles, et deviennent propres à recevoir toutes les formes qu'on veut leur donner. Près des fourneaux sont deux marteaux à vapeur d'invention récente, dont plus de quatre cents fonctionnent aujourd'hui, non-seulement en Angleterre, mais dans diverses parties du monde. Ces puissants instruments, dont la mise en jeu est si facile, martellent avec une perfection surprenante les plus lourdes masses de fer, tandis qu'avant leur introduction le corroyage des fortes pièces était long et difficile, et ne donnait que des résultats imparfaits. Le haut de la première page de notre dessin montre la partie postérieure de l'un de ces fourneaux, avec l'ouverture par laquelle on l'alimente de charbon. On y voit également la grue qui sert à transporter les masses de fer sous la tête du marteau, et, vers le fond, ce marteau lui-même, qui travaille sans se fatiguer tout le long du jour et tous les jours de l'année. Le dessinateur l'a relevé au moment où il forge la moitié d'un *essieu coudé*, cet organe si important d'une locomotive, puisque c'est sur lui qu'agit directement la force de propulsion qui fait tourner les roues motrices.

Il est curieux de voir comment ce puissant instrument fonctionne sous la direction, non d'un homme, mais d'un enfant, qui peut à volonté le faire descendre avec le poids de plusieurs tonnes, ou assez légèrement pour casser une noix sans endommager l'amande; mais lorsqu'il s'agit d'un essieu coudé une grande force est nécessaire. Une masse oblongue de fer, portant de chaque côté une partie carrée, est soumise à l'action du marteau, qui arrondit les deux bouts. Lorsque deux pièces semblables ont été préparées, elles sont soudées ensemble, après avoir été portées au rouge blanc dans l'un des fourneaux, les deux masses oblongues étant placées à angle droit l'une par rapport à l'autre.

Un autre procédé remarquable est celui de la fabrication des *roues*. Il serait superflu d'insister sur l'importance de ces parties essentielles des locomotives. La rupture d'une roue, lorsqu'il s'agit d'une voiture ordinaire, se présente à l'esprit comme un accident terrible; mais dans quelle proportion croît le danger qui en résulte, lorsqu'il s'agit d'un véhicule mû par la vapeur! Trop de soins ne sauraient donc être pris pour l'éviter. Tout récemment encore les *rais* des roues étaient des barres de fer forgé assemblées sur un *moyeu* de fonte; mais aujourd'hui la roue tout entière est de fer forgé, et se façonne comme l'indique le dessin ci-contre. Au bout d'une pièce semblable à celle désignée par les lettres AB, on en soude une autre BC, et leur ensemble constitue un des rais qui porte avec lui une partie de la *jante* ou de la circonférence de la roue. On soude ensuite entre eux le nombre convenable de rais ainsi formés. Les plus grandes roues motrices, de 8 pieds ($2^m$,44), portent vingt-quatre rais.




Dans le bas de la première page du dessin, on voit, à droite, une partie du travail dont nous venons de parler. Une roue est chauffée pour le soudage de la partie extérieure de l'un des rais, qui chauffe également dans le fourneau situé sur la gauche, pour venir prendre la place qui lui est destinée. Une chaleur extrême est nécessaire pour l'opération, et il en résulte l'effet le plus pittoresque lorsque, l'un des forgerons agitant le feu, il s'en échappe des milliers d'étincelles qui jettent de sombres lueurs sur la mâle figure et les formes herculéennes des ouvriers voisins. Lorsque la roue est complétement soudée, deux pièces de fer sont placées sur chaque face du moyeu pour augmenter sa force.

La jante des roues est recouverte d'un second cercle de fer appelé *bandage*, par lequel elles reposent sur les rails. Dans les grandes roues, le bandage est formé de deux pièces soudées ensemble. Pour les plus petites, on a recours au moyen suivant : une barre de fer laminé, en forme d'angle droit, de l'espèce de celui que nous appelons *fer cornière*, est élevée, dans un fourneau, à la chaleur rouge. Un des bouts est alors fixé par une mâchoire sur la circonférence d'un mandrin du diamètre requis, et la barre, courbée successivement, est maintenue, de proche en proche, contre le mandrin par de nouvelles mâchoires, jusqu'à ce que les

extrémités se rencontrent. Ces deux extrémités sont ensuite soudées ensemble, et le bandage est complet. Il ne faut pas moins de cent et une pièces pour former une roue.

Lorsqu'un bandage est un peu trop étroit, on augmente son diamètre par le procédé que représente, au bas de la première page du dessin, la figure placée vers la gauche. Le bandage, chauffé dans le fourneau de l'arrière-plan, est porté sur une plaque de fer, où se trouve comme un squelette de roue, que des hommes font tourner au moyen de bras de levier, et qu'ils font pénétrer dans le bandage à élargir. Lorsqu'il y a excès de largeur, c'est par le martelage qu'on réduit le bandage au diamètre voulu.

Passons maintenant à l'atelier des *chaudières*, que nous apercevons au centre de la première page du dessin. Les chaudières sont faites de feuilles de tôle convenablement préparées pour cet emploi. Lorsqu'elles ont été coupées à la dimension et sous la forme convenables, les plaques sont percées de trous propres à recevoir les rivets qui doivent les lier entre elles. Le dessin montre le procédé employé à cet effet. Dans le fourneau du premier plan, un enfant fait chauffer des rivets, qui sont simplement de petits morceaux de fer ronds portant une tête à l'un des bouts. Prenant un de ces rivets avec une pince, il court à la chaudière en construction, et le fait entrer, par le dedans, dans le trou qui lui est destiné. Un ouvrier placé à l'intérieur appuie fortement, avec un outil, sur la tête du rivet, pendant que deux autres placés en dehors jouent si bien du marteau qu'une seconde tête est bientôt faite à l'autre bout de la pièce de fer, et les deux plaques de tôle en contact sont ainsi fortement serrées entre les deux têtes du rivet. Des rivets sont, de la même manière, ajoutés l'un après l'autre jusqu'à ce que les deux plaques soient réunies par leurs bords.

Le principal objet que met en vue le dessin relatif à cette partie du sujet est une chaudière presque achevée et que les ouvriers vont bientôt abandonner. A la droite de la chaudière on aperçoit la *boîte à feu*, et à l'extrémité opposée la *boîte à fumée*, sur laquelle doit se placer la *cheminée;* entre les deux est le *corps cylindrique*, qui doit être occupé par les *tubes*, que traverseront l'air chaud et la fumée, pour se rendre de la première boîte à la seconde.

En quittant l'atelier des chaudières, nous pénétrons dans la fonderie, où se préparent toutes les pièces en *fer fondu*. C'est ici que se fabriquent les cylindres et les pièces qui s'y rapportent. C'est également ici que se façonnent, avec le bronze fondu, les *robinets*, les *sifflets* et les pièces ornées des machines. La fonderie occupe, dans l'établissement, un espace moindre que les ateliers à travers lesquels nous venons de passer. Près d'elle se trouve l'atelier où se travaillent tous les ouvrages en bois qu'une locomotive comporte. C'est également là que se trouvent les *modeleurs*, qui façonnent, avec tant de dextérité et de soin, les *modèles* de toutes les pièces de fonte de fer ou de bronze destinées à être coulées dans des moules de sable. Ce procédé est celui qu'on adopte pour les ouvrages qui exigent un fini particulier; mais les grosses pièces, qui ne réclament pas tant de soin, sont coulées dans des moules de terre grasse, que l'on forme sans modèles en bois, ou en ne les employant, du moins, que partiellement.

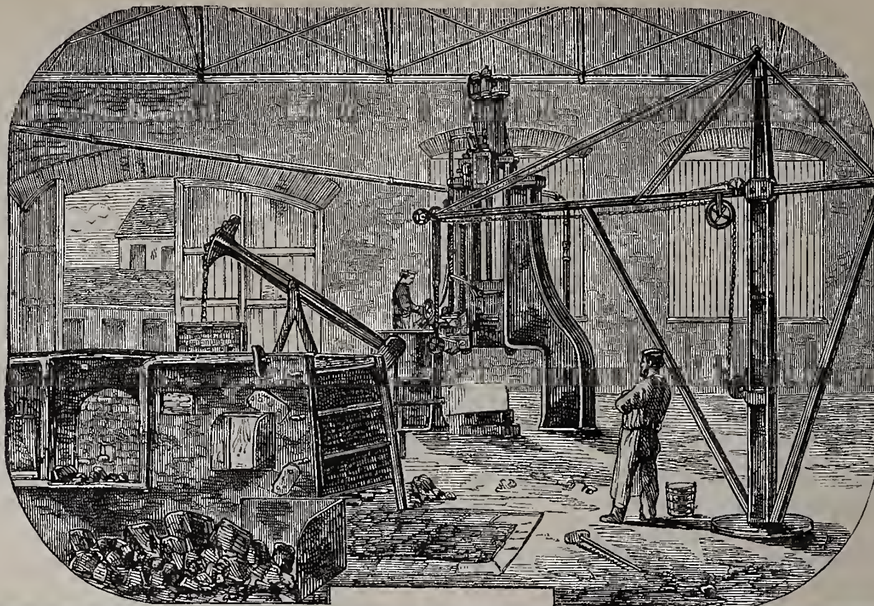
Près de la fonderie est une cour où sont empilés des cylindres hors d'usage, sur lesquels le temps a étendu une épaisse couche de rouille, et où se mêlent et s'entassent de vieux fers de mille formes. Plusieurs pièces sont prêtes à être transportées au fourneau, où elles doivent subir une nouvelle fusion, comme nous l'avons dit plus haut. Mais d'autres ont préalablement besoin, pour passer au fourneau, d'être réduites à de moindres dimensions, et, dans ce but, elles sont soumises à l'action d'une masse de fer du poids de deux tonnes environ, qui, élevée par une chèvre à une hauteur considérable, retombe brusquement et les brise en plusieurs morceaux.

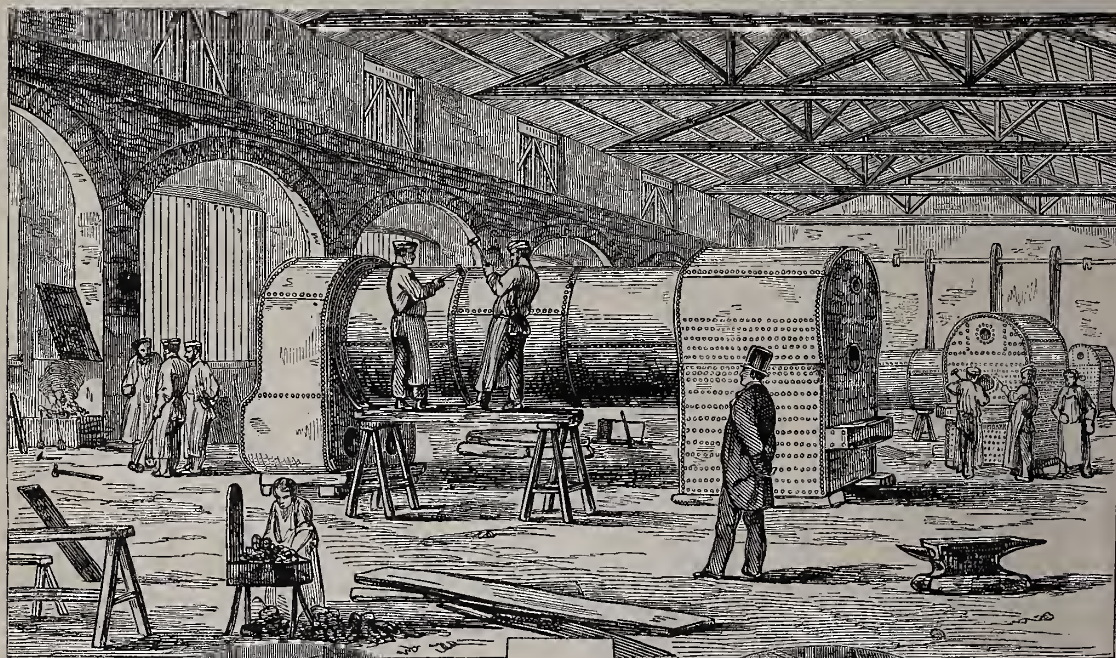
Passons maintenant aux ateliers d'*ajustage*. La force nécessaire pour mettre en mouvement les nombreux mécanismes que cette partie de l'établissement contient est fournie par deux puissantes machines à vapeur. Dans l'atelier inférieur des *tours*, où nous pénétrons d'abord, sont parachevés les essieux, les essieux coudés et les autres pièces principales des locomotives. Au sommet de la seconde page du dessin on voit la *machine à percer*, qui est, croyons-nous, l'une des plus grandes de ce genre qu'on ait jamais construites. Le lecteur se rappelle l'état dans lequel nous avons laissé tout à l'heure l'essieu coudé dont nous avons parlé. Les masses de fer oblongues, à angle droit l'une par rapport à l'autre, que porte l'essieu, doivent recevoir un évidement intérieur dans lequel viendra s'appliquer la *bielle* qui, mue par la tige du piston, communiquera à l'essieu son mouvement de rotation. La machine a déjà pratiqué l'un de ces évidements sur une des coudures de l'essieu. L'autre coudure est maintenant placée sous la *cisaille*, qui, mue par un mécanisme convenable, s'élève et retombe régulièrement. Pendant ce temps, le *chantier* sur lequel l'essieu repose se déplace d'un mouvement lent et continu, de manière que la cisaille, en retombant, trouve, à chaque fois, une nouvelle portion de métal à enlever. La seule attention que le jeu de la machine exige est d'entretenir un filet d'eau qui mouille constamment la cisaille et l'empêche d'atteindre un trop haut degré de chaleur. Il faut douze heures à la machine pour pratiquer un seul évidement; mais le temps et la dépense sont largement compensés par l'augmentation de la force qui en résulte pour l'essieu, comparativement au procédé ancien dans lequel les évidements étaient pratiqués à la forge. Ce perfectionnement dans la fabrication s'est depuis longtemps introduit en France.

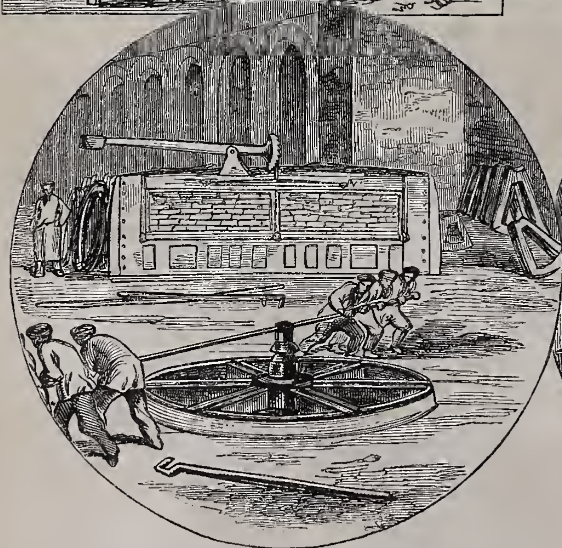
Après avoir subi l'opération qui précède, l'essieu coudé est porté à l'un des grands *tours*, où nous le retrouvons au bas de la page de dessin. Ici, animé d'un mouvement de rotation, il met successivement toutes ses parties en contact avec une nouvelle cisaille qui, par le jeu d'une *coulisse* ingénieusement construite, se déplace longitudinalement, et parcourt successivement toute la longueur de l'essieu. Un bidon plein d'eau, placé juste au-dessus de la cisaille, laisse le liquide tomber goutte à goutte sur la partie tournée, dont la chaleur la convertit rapidement en vapeur. Sous l'action de l'outil, l'essieu perd sa surface raboteuse et devient poli et brillant. Les copeaux métalliques que détache la cisaille reluisent comme de l'argent, et ont quelquefois plusieurs pieds de longueur.

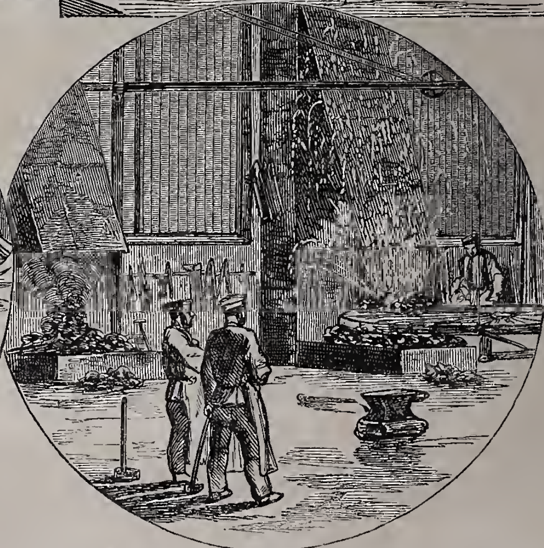
A l'une des extrémités du même atelier est la machine à *aléser* les cylindres, que l'on aperçoit, à droite, vers le haut de la seconde page du dessin. Ce travail exige encore moins de surveillance que celui de la machine à percer. Le *foret* chemine à l'intérieur du cylindre d'un mouvement lent, mais assuré, et il suffit d'y verser de l'huile une fois par heure. Sur chaque cylindre agissent successivement deux forets, dont l'un a une course de deux pouces par heure, et l'autre une course d'un pouce et demi. Il est à peine besoin de mentionner que c'est la barre de fer, que le dessin montre traversant le cylindre, qui porte les forets, dont le jeu ne peut être aperçu du dehors.

A l'extrémité opposée de l'atelier se trouve la *presse hydraulique*, par le moyen de laquelle les roues, quelque larges et pesantes qu'elles soient, sont fixées sur leurs essieux. A gauche de la machine à aléser, le dessin représente un des grands *tours* à tourner les jantes des roues de huit pieds de diamètre, et également la machine à aléser les bandages dont les roues sont revêtues. Ces deux machines occupent un local voisin de l'atelier dont nous parlions tout à l'heure.

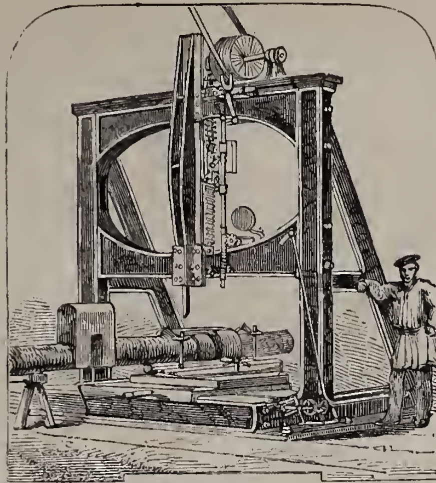


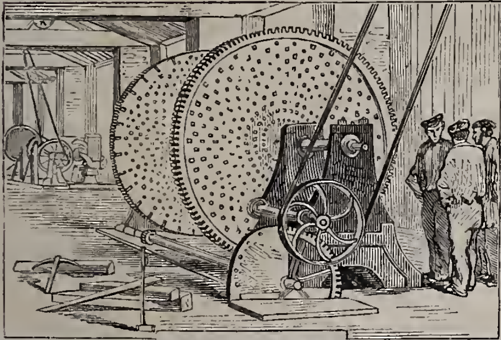


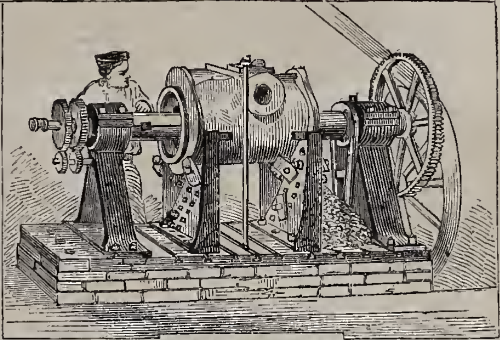


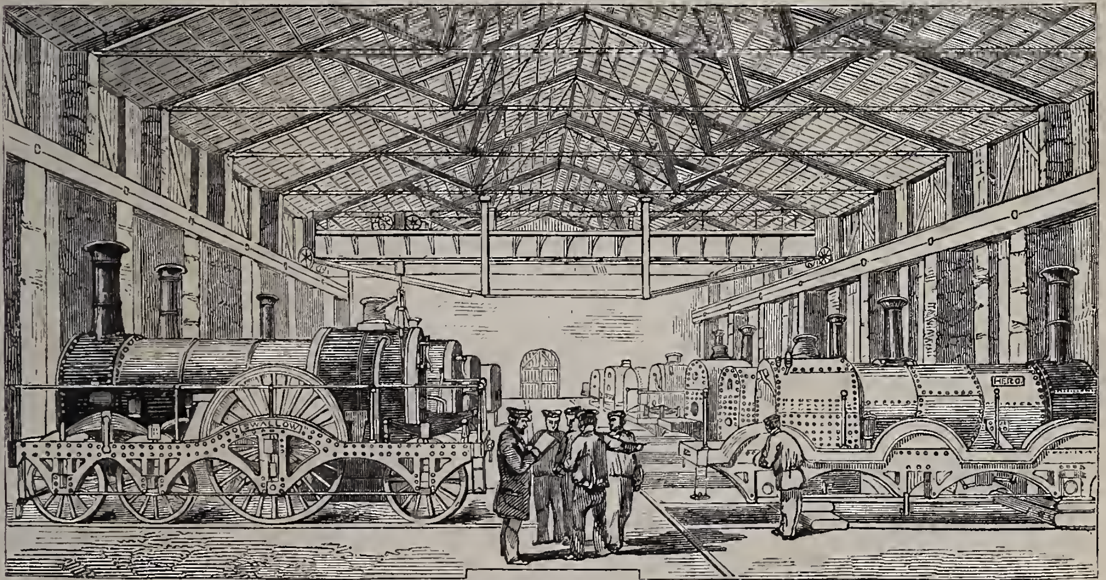


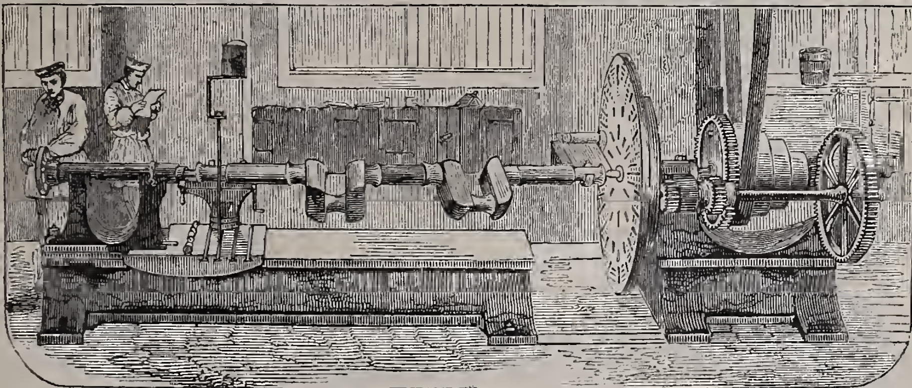
Ateliers de construction des locomotives









du *Great-Western Railway*, à Swindon.

Au-dessus est un autre atelier où sont disposés, pour tourner les parties plus petites et plus légères des locomotives, quarante-cinq tours de dimensions moindres que ceux dont nous avons parlé. De cet atelier on passe dans celui où se fait l'ajustage des ouvrages de bronze; et, non loin, se trouve enfin l'atelier des ouvriers en cuivre, qui fabriquent les tuyaux d'alimentation et les autres pièces analogues des machines.

Mais arrivons enfin au hangar où sont mises en place toutes les parties des locomotives. Chaque machine ne contient pas moins de cinq mille quatre cent seize pièces. A gauche, sur le premier plan, on voit entièrement achevée une locomotive à grandes roues, semblable à ce noble spécimen de l'art, *le Lord des Iles,* que beaucoup de visiteurs du palais de cristal croyaient construit uniquement pour la montre, ne sachant pas que trois machines de cette taille roulent maintenant sur le *Great-Western railway.* Le colosse que nous avons sous les yeux, et dont les formes massives jurent un peu avec le gracieux nom d'*Hirondelle* dont on l'a baptisé, n'a plus besoin que des soins du peintre pour prendre sa course dans ses plus beaux atours. A droite, sur le même plan, on voit, à demi terminée, une locomotive à marchandises, qui, par ses roues d'égal diamètre, se distingue facilement d'une machine à voyageurs. En jetant les yeux vers le fond du hangar, on aperçoit deux rangées de locomotives à différents états d'avancement; et, plus haut, entre le toit et le sol, on voit un appareil placé transversalement et pouvant courir d'un bout à l'autre du bâtiment. Cet appareil a pour fonction de soulever le corps des machines, pour les placer sur leurs roues ou enlever celles-ci. Ce résultat merveilleux est atteint au moyen d'une presse hydraulique contenant de 40 à 50 litres d'eau.

Tels sont, rapidement décrits, les procédés en usage dans le grand établissement de Swindon. Les diverses parties des locomotives y sont préparées avec tant de soin, qu'on peut les ajuster entre elles avec la même précision que les divers rouages d'une montre. On estime qu'une machine neuve à voyageurs soigneusement entretenue, après avoir parcouru une distance totale approchant de 95 000 milles, a besoin de nouveaux tubes à fumée et exige d'autres grosses réparations montant à 10 000 francs environ. Ainsi restaurée, elle peut fournir un nouveau parcours total de 95 000 milles; après quoi de nouvelles réparations plus importantes que les premières deviennent nécessaires. Cela fait, il s'ouvre pour elle une troisième période semblable à la première. Mais, à la fin de la quatrième période d'égal parcours, la machine exige une refonte dont la dépense est de 25 000 fr. L'ensemble de ces réparations successives est de 62 000 fr. environ, et la distance totale parcourue est de 380 000 milles, ce qui donne, à très-peu près, 10 centimes par kilomètre parcouru pour expression de la détérioration de la machine. Le service habituel d'une locomotive consiste à parcourir annuellement 30 000 milles environ, ce qui donne trois ans et deux mois pour durée de chacune des périodes indiquées ci-dessus.

---

## LA DERNIÈRE ÉTAPE.

### JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 174, 182, 206, 213, 245, 254, 278.

### XXI. LA PARALYTIQUE. (Suite.)

Lorsque je suis retourné chez Mlle Renaud son filleul avait pris congé d'elle le matin même; elle était rentrée dans sa solitude accoutumée. Son seul compagnon est un serin qu'elle tient du père Bouvier, et qui chante dans une petite cage suspendue à la sombre croisée. La femme de ménage, qui vient tout ranger chez la paralytique et lui apporter ses repas, prend également soin de l'oiseau. Lui seul, dans cette triste chambre, semble encore représenter la vie; quand il chante et qu'il bat des ailes, il empêche la vieille fille d'oublier ce que c'est que le mouvement et la gaieté.

J'ai commencé les lectures promises; Mlle Renaud m'indique elle-même les auteurs qu'elle préfère; ce sont, en général, ceux du dernier siècle. Les prosateurs me ravissent; mais j'ai peine à accepter les poëtes. Elle me fait prendre successivement Crébillon, Lefranc de Pompignan, Saint-Lambert, Dorat, Lemierre, Destouches, Voltaire. L'étrange poésie! il me semble que je traverse d'arides bruyères sans une fleur à mes pieds, sans un rayon de soleil dans le ciel gris. Ces vers tombent toujours pareils comme une pluie d'hiver sur les toits; jamais même une raffale qui en entrecoupe la monotonie.

L'ennui qui s'en exhale trouble mon regard et éteint ma voix. Mlle Renaud, au contraire, est dans de continuels ravissements. Toute cette rhétorique la ramène à ses années d'étude ou d'activité; c'est pour elle comme les nœuds de rubans fanés et les fleurs de gaze salie qui rappellent à la coquette ses plaisirs d'autrefois. Elle me cite, à propos de chaque passage, les critiques de l'abbé Sabatier, les jugements de la Harpe ou les règles de Lebatteux.

Vingt fois j'ai été sur le point de laisser voir ce que je pensais de cette poésie sans flamme; mais, Dieu soit loué! je me suis toujours contenu. Pourquoi troubler son plaisir, dérouter ses admirations? Un fabuliste arabe raconte qu'un paysan avait reçu de sa mère un habit de laine commune, filé et tissé de ses propres mains. Le jeune homme glorieux se croyait vêtu comme un roi. Un marchand qui passait et qui vit son contentement, se mit à rire.

— Sache, lui dit-il, que l'étoffe que tu portes et que tu admires, est à peine digne d'un gardien de moutons.

— Ah! pourquoi m'en avoir averti? s'écria le paysan chagrin; tu m'as enlevé la joie que me donnait mon costume, sans pouvoir m'en procurer un nouveau.

Je ne veux point que Mlle Renaud puisse me faire le même reproche. Qu'elle continue à savourer cette fade ambroisie, comme eussent dit les poëtes qu'elle aime; je ne lui laisserai voir ni mon étonnement ni mon ennui.

Est-ce pour moi d'ailleurs que je viens lire ici? Ne dois-je pas imposer silence à mes goûts et ne consulter que les siens? — Qu'elle demande, qu'elle ordonne; s'il le faut, je lui lirai les vers de Demoustier.

### XXII. INDIGENCE ET VIEILLESSE.

Hier soir, j'ai entendu, de mon cabinet de travail, Roger qui criait dans l'antichambre :

— Vite, monsieur Baptiste, faites le porte-manteau de Raymond : deux chemises, deux paires de bas, six mouchoirs; nous partons demain.

— Où allons nous? ai-je demandé en ouvrant ma porte.

— Vous l'apprendrez plus tard, a-t-il répliqué; pour le moment, il vous suffit de savoir que nous serons huit jours absents; arrangez-vous en conséquence.

Et comme il a vu que mon vieux domestique ne bougeait pas :

— Eh bien, s'est-il écrié, n'avez-vous point entendu?

Baptiste a salué.

— Parfaitement, Monsieur.

— Alors que faites-vous là?

— J'attends les ordres auxquels je dois obéir.

Et il m'a regardé de manière à faire comprendre que

c'était à moi seul de les donner. Je me suis hâté de répéter ceux qu'il avait reçus, et il est sorti. Roger a haussé les épaules.

— Dieu me pardonne! c'est un Chinois que vous avez là à votre service! s'est-il écrié; jamais lettré à bouton de diamant n'a été plus fort sur le cérémonial. Avec un pareil homme, la vie est une procédure; il faut suivre la marche légale, sous peine de toujours recommencer.

— Ne voyez-vous point que c'est sa seule défense? ai-je dit en souriant. Si dans le contrat entre le maître et le serviteur tout n'est pas réglé d'avance et inamovible, la domesticité n'est plus une fonction, mais une servitude; au lieu de remplir des devoirs, on obéit à des fantaisies. La règle seule détermine équitablement ce que l'un doit faire et ce que l'autre a droit d'exiger. Elle est une sauvegarde pour tous deux, car elle prévient, en même temps, la négligence et le caprice. L'affaiblissement de la dignité et du sens moral chez les serviteurs vient surtout de l'incertitude de leurs devoirs; en cessant de s'appartenir ils se désaccoutument de la responsabilité; ce sont des volontés en lisière qui, faute de marcher seules, ne peuvent plus faire un pas sans chute.

— A la bonne heure, a répliqué Roger; mais parlons de notre voyage.

Il m'avait suivi au salon, nous nous sommes assis, et il m'a alors appris que M. de Lavaur, dont il administre les biens, le chargeait de l'achat d'une ferme qui doit compléter son domaine de la Brandaie. La recommandation était pressante et il fallait partir sans retard. J'ai promis d'être prêt à l'heure convenue.

*Mardi matin.* Nous sommes arrivés hier au manoir de la Brandaie; le régisseur était averti et avait tout préparé pour nous recevoir.

Rien de plus charmant que notre voyage. L'air était frais et fortifiant; nous avons aperçu les premières hirondelles qui traversaient le bleu du ciel en jetant leur cri de joyeuse arrivée; les chatons pendaient aux arbres et les épines fleuries parsemaient les haies d'une neige parfumée. Notre calèche allait au petit trot d'un attelage déjà sur le retour et conduit par un cocher en cheveux gris. On eût dit le char symbolique de la vieillesse traversant, sans se presser, le royaume du printemps.

J'ai reconnu tous les lieux que nous avons traversés; tous se rattachent à quelque circonstance d'un autre âge, et ont fait rebrousser ma mémoire vers le passé. — Les souvenirs sont comme des lambeaux de nous-mêmes que nous laissons à tous les buissons des routes parcourues; ils nous reportent aux plus émouvantes heures de notre existence; on peut dire que pour la douceur, ce sont des espérances en arrière.

Tandis que je cherchais à retrouver ce que j'avais vu autrefois, mon compagnon me faisait remarquer surtout les changements accomplis. Ici des taillis défrichés, là des marais transformés en prairies, plus loin des hameaux semés aux lisières de forêts naguère désertes. Ce qui le frappe partout, c'est cette marée humaine qui monte sans discontinuation, cette vie croissante dont le flot envahit les solitudes. A chacune de ces conquêtes de l'homme sur la nature brute, il applaudit avec un enthousiasme attendri. Combien je lui envie cette noble aptitude à sortir de lui-même et à vivre dans l'humanité! Tandis que ma pensée s'agite autour de moi dans le cercle étroit de mes jours écoulés, la sienne embrasse l'histoire du monde; il me laisse fêter dans mon coin mon saint patron, et il fête dans la foule le Dieu universel. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous nous sommes arrêtés à moitié route pour déjeuner et faire reposer les chevaux. Comme nous sortions de table, j'ai aperçu près du seuil une vieille mendiante. Elle était assise sur la pierre, déjeunant à son tour de quelques restes donnés par l'aubergiste. On voyait à ses pieds le bissac enroulé à son bâton de houx. Ses vêtements pauvres n'avaient ni lambeaux ni souillures. Le peintre eût vainement cherché là un de ces beaux modèles déguenillés immortalisés par Murillo. Le visage lui-même n'avait rien de pittoresque; il était vulgaire, mais calme.

En nous voyant, la vieille femme nous a salués avec une sorte de gaieté.

— Un beau jour, Messieurs! a-t-elle dit en tournant son visage vers la joyeux soleil dont la lueur s'est mise à jouer dans ses rides.

— Que Dieu vous le fasse trouver tel, bonne mère! ai-je répondu.

— A moi et à tous ses enfants, a-t-elle repris pieusement; mais c'est déjà fait : la bénédiction est sur le pays. Monsieur a-t-il vu comme le blé pousse dru, comme les pommiers fleurissent et comme les prés sont verts?

— Alors les gens d'ici sont satisfaits? a demandé Roger.

— Autant que peut l'être celui qui vendange et moissonne, a répondu la mendiante en souriant; Monsieur connaît le proverbe : *Qui a fruits a soucis!*

— Sur mon âme! vous ne paraissez point de ceux-là, bonne mère.

— C'est la vérité, Monsieur, la pauvreté n'a que faire de s'inquiéter; quand on n'a rien, la pourvoyeuse est la Providence.

— Ainsi vous êtes contente de votre sort?

— Pourquoi non, puisque Dieu nous l'a fait?

— Malgré la vieillesse?

— C'est à elle que je dois mon repos, Monsieur. Enfant, on me méprisait d'être sans famille, et la plupart mettaient une injure sur le morceau de pain qu'ils me jetaient : aussi je mangeais en maudissant; j'étais jalouse de tous les enfants qui avaient des mères. Plus tard, devenue grande, j'ai offert mon travail pour vivre; mais on était en défiance. On disait toujours : — D'où vient celle-ci? Ne sera-t-elle point, dans notre maison, un dommage ou une honte? Puis, comme j'étais faible, on me croyait de mauvaise volonté. Quand je disais : — J'ai mal! On répondait : — C'est une paresseuse!

— Et maintenant? ai-je dit, involontairement intéressé.

— Maintenant que l'âge est venu, a repris la mendiante, on n'attend plus rien de moi; on dit : — Elle est vieille! et on me donne sans injure et sans reproche.

J'ai mis dans la main de la pauvre femme une petite pièce d'argent, et nous sommes remontés en voiture. Je venais de découvrir encore un des avantages de la vieillesse.

*La suite à une autre livraison.*

---

## LE MICROSCOPE.

Fin. — Voy. p. 247.

Dans ces trois microscopes (p. 248), les objets étaient éclairés directement, ou par les rayons concentrés, au moyen d'une loupe. Philippe Bonanni (*Micrographia curiosa*. 1691), pour les éclairer par transparence, disposa l'instrument horizontalement (fig. 4).

Plusieurs instruments ont été construits dans le même but par Wilson qui a fait aussi un microscope de poche, Lieberkuhn, Culpeper, etc. Nous reproduisons ici le microscope à main de Joblot (1716). Cet instrument, orné avec beaucoup de goût (fig. 5, A), était destiné à observer contre le jour. Les objets se plaçaient derrière la plaque ciselée, entre les lentilles serties dans de petits cylindres B et un condensateur. Il était presque impossible de faire ainsi de bonnes observations sur les corps suspendus dans une

goutte de liquide : aussi chercha-t-on à remédier à cet inconvénient en perfectionnant le microscope vertical par l'addition d'un miroir destiné à renvoyer la lumière à travers les objets soumis à l'examen. La figure 6 représente un de ces instruments construit d'après le système de Culpeper, Scarlet et Marshal. Il a été décrit par Henri Baken en 1743. Le corps du microscope A pouvait s'allonger au moyen de deux tubes emboîtés et glissant l'un dans l'autre. Les objets se plaçaient sur la platine B, et étaient éclairés par le miroir concave C. On pouvait rétrécir l'ouverture de la platine donnant passage à la lumière avec le diaphragme conique D. Les objets opaques étaient éclairés avec la loupe plano-convexe E, qui se fixait sur la platine.

Vers la même époque, Georges Adams construisait des instruments (fig. 7) réunissant le microscope simple et le microscope composé.

On varia de mille manières ingénieuses la forme et les accessoires, mais la partie optique resta longtemps défectueuse : aussi voyons-nous les meilleurs observateurs du siècle dernier accorder leur préférence au microscope simple.

Dès l'année 1774, Euler avait donné la description d'un objectif achromatique pour le microscope. Cet objectif était composé de trois verres : le premier et le troisième biconvexes en crown-glass, le second bi-concave en flint-glass. Mais la difficulté de construire de pareilles lentilles assez petites pour être appliquées au microscope en retarda longtemps l'exécution.

Charles de l'Institut, le docteur Brensten, le professeur Amici, l'opticien Fraenhofer, firent plusieurs tentatives infructueuses.

En 1823, MM. Vincent et Charles Chevalier construisirent, à la demande de M. Selligue, le premier microscope

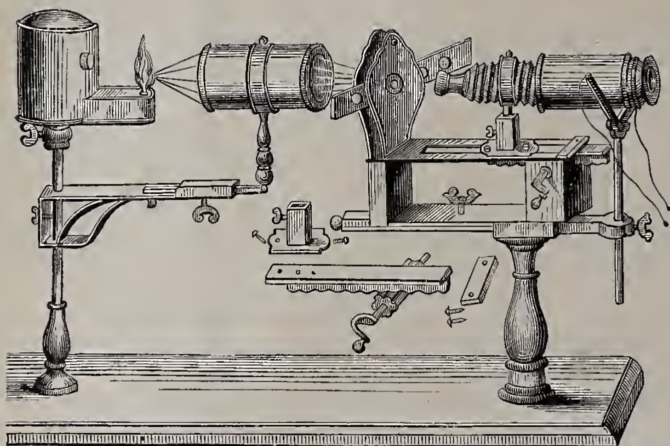


Fig. 4. Microscope de Bonanni. 1691.

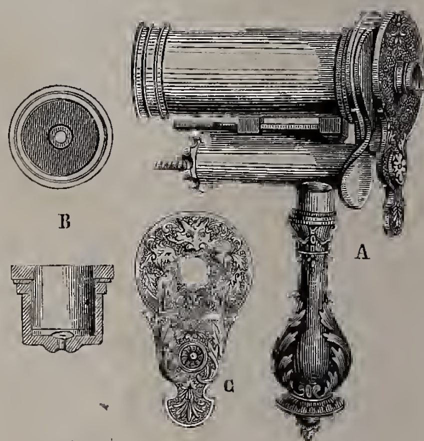



Fig. 5. Microscope de Joblot. 1716.

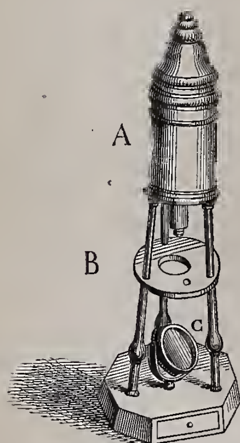



Fig. 6. Microscope à réflexion. 1743.

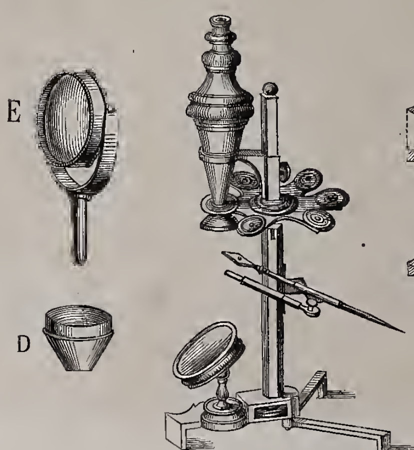



Fig. 7. Microscope de G. Adams. 1746.

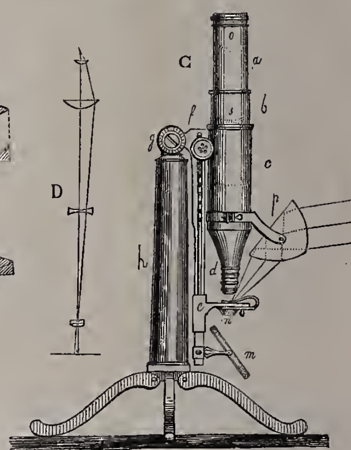



Fig. 8. Microscope de Selligue. 1823

achromatique (fig. 8). Chacune des lentilles de l'objectif était composée de deux pièces A, l'une bi-convexe en crown-glass, l'autre plano-concave en flint-glass. Ces deux pièces étaient placées l'une sur l'autre, B. L'instrument, C, fut présenté à l'Académie des sciences en avril 1824. Il était composé d'un support *h*, terminé par une charnière *g*, qui permettait de placer le corps de l'instrument verticalement ou horizontalement. Une crémaillère *f* servait à faire mouvoir la platine *e*, munie d'un diaphragme *n*. Le miroir *m* était plan d'un côté, concave de l'autre. Le tube portant les verres était de trois pièces, *a*, *b*, *c*, et pouvait s'allonger ou se raccourcir. A sa partie supérieure était l'oculaire *o*, composé de deux lentilles simples plano-convexes; au milieu, une lentille bi-concave *s*; et à l'extrémité inférieure, quatre lentilles achromatiques *d*. La figure D indique la marche des rayons. Un prisme à surfaces courbes *p* servait à condenser la lumière sur les objets opaques.

Ce microscope n'était pas parfait, mais il montrait la possibilité d'achromatiser les objectifs, et c'était là le point important; on prévenait ainsi la déformation des images et les irisations qui empêchaient de voir avec netteté les contours d'un objet.

*La suite à une autre livraison.*

# LA MORT DE DON FRANCISCO PIZARRE.

FRAGMENT D'UNE CHRONIQUE ÉCRITE AU PÉROU.




Portrait authentique de Pizarre, conservé au Musée de Lima (¹). — Dessin d'Ernest Charton.

C'était un dimanche, le 26 juin de l'année 1541 : l'adresse leur servit où manquait la force. Et toutefois on pensa dans Lima que cette résolution de s'en aller, au nombre de dix-neuf, sans autre suite et à pas de loup, pour tuer un mar-

(¹) Les opulentes cités de l'Amérique, qui possèdent de si nombreuses bibliothèques, commencent à comprendre la nécessité de fonder aussi des musées. L'antique Mexico, Rio de Janeiro et Lima ont réuni déjà de précieuses collections qui n'ont que bien peu d'années d'existence, mais dont l'importance s'accroît de jour en jour, et qui prendront des caractères aussi variés que les régions dont elles doivent réunir les produits naturels ou conserver les antiquités. Lima, dont l'origine ne remonte pas aux Incas, puisqu'il ne fut fondé qu'en 1534, semble être cependant destiné à préserver de l'oubli les vestiges précieux antérieurs à la conquête et les souvenirs artistiques laissés par les conquérants eux-mêmes. L'intéressant ouvrage publié l'année dernière, à Vienne, par MM. Tschudi et Rivero, confirme ce que nous savions déjà par Wilkes et Castelnau ; toutefois il ne fait connaître que les curiosités d'origine quichua ou maya ; il se tait complétement sur les monuments de la conquête. Ainsi que le fait remarquer le commandant Wilkes, le Musée de Lima possède cependant en ce genre de précieux documents. A partir de François Pizarre, on y voit la série des portraits des vice-rois ; et lorsque ces hardis soldats ont su écrire, ce qui n'était point le fait du premier gouverneur, on a eu grand soin de conserver leur signature. Durant son séjour dans l'ancienne capitale du Pérou, M. Ernest Charton, notre frère, a reproduit avec fidélité, dans une suite de copies peintes, ces portraits, dont l'authenticité n'est pas douteuse, et que l'Europe ignore. Nous avons fait graver la plus curieuse de ces effigies, au point de vue historique, pour la joindre au

quis revêtu de la dignité de gouverneur, ne pouvait provenir de folie délibérée. On vit dans cette outrecuidance une preuve que ces gens avaient pour eux l'appui populaire. Ce qu'il y a d'assuré, et Gomara, d'ailleurs, le raconte, c'est que plus de deux cents conjurés étaient entrés dans la conspiration d'Almagro. Il faut savoir aussi qu'un matin on avait trouvé trois cordes donnant d'étranges indices : l'une était devant le palais de Pizarre; l'autre à côté de l'habitation de Juan Blazquez, son conseiller; et la troisième près de la maison d'Antonio Preado, son secrétaire. Le marquis n'en fit que rire, et les Almagristes n'en devinrent que plus audacieux. Enfin ils prirent leur parti, et, comme nous l'avons dit, entrèrent dans le palais pleins d'une arrogante témérité. Et toutefois le marquis fut avisé de ce qui se passait par ses serviteurs; mais d'autres serviteurs, et même quelques amis, s'enfuirent. Pour don Francisco Pizarre, il se défendit contre eux tous avec une valeur singulière; mais, tandis qu'il réunissait tous ses efforts pour en tuer un, il fut tué lui-même à coups de poignard; et comme il ne pouvait mourir, un certain Juan-Rodriguez Borregon lui donna d'une *alcarazza* pleine d'eau par le visage, et alors il mourut, exclamant vers Dieu et donnant signe de contrition. Or, lorsqu'on pense qu'avec une alcarazza de terre remplie d'eau ils tuèrent ainsi celui qui avait donné tant de régions et de mers aux souverains de l'Espagne, au cœur le plus vaillant, à l'homme le plus héroïque qu'aient vu les âges; quand on vient à songer que celui qui avait tué les Indiens par milliers fut tué lui-même par un métis demi-indien dans son propre palais, l'esprit demeure confondu. Et qui, après cela, ira se fier à la grandeur, au temps et à la fortune? Cet homme qui, n'étant roi ni potentat, était devenu l'homme le plus riche que l'on connût alors, ne laissa pas le lendemain un seul réal pour dire une messe. Celui qui avait dispensé tant de rentes n'eut pas même un suaire. Or les traîtres voulaient décoler le marquis et planter sa tête sur une fourche; mais ils ne le firent point, parce qu'Almagro étant sorti sur la place, la femme de Barbaran le supplia en larmes de ne point exécuter un tel dessein. Elle enveloppa le corps dans une paillasse, le lia avec une corde, et, le chargeant sur les épaules d'un nègre, le fit sortir par la fausse porte qui donne sur le fleuve où sont aujourd'hui la pêcherie et la prison royale. Et comme le marquis était corpulent, et que le trajet jusqu'à la grande église peut bien avoir plus de deux *quadras* (¹) de long, le nègre traîna presque toujours ce corps derrière lui, en teignant le pavé de son sang, et le laissa dans un fossé où l'on faisait de la brique; puis il le couvrit de terre, sans clameur aussi bien que sans aucun bruit de cloches; toutes les cérémonies ecclésiastiques y manquèrent. Le jour suivant, il n'y eut pas même un *peso* pour acheter la cire des cierges, et l'on demanda cette petite somme comme aumône, bien qu'alors elle ne pût pas servir. Plus tard, on fit au mort de pauvres obsèques, bien solitaires, et don Francisco Pizarre n'eut à ses côtés que Juan Barbaran et sa femme. Le roi, en souvenir de ce dévouement, leur donna depuis la rente que mangent leurs petits-fils à Truxillo. J'ai vu pendant nombre d'années les os du marquis dans une petite caisse reposant en la sacristie de la cathédrale de Lima : on les gardait là jusqu'à ce que s'achevât l'église. Puis, lorsqu'elle fut terminée, ne sachant où se ferait la sépulture, ces ossements furent nombre d'années aussi sans occuper un pouce de terrain. A la fin, le roi, en vertu d'une cédule, ordonna que le corps de Pizarre et celui du vice-roi don Antonio de Mendoça seraient placés l'un à côté de l'autre, dans une petite niche, près du grand autel. Ainsi donc, celui qui avait conquis trois mille lieues de territoire fut, pendant plus de temps qu'on ne saurait dire, privé de sépulture : nul de son lignage n'a aujourd'hui de rentes dans les Indes, et la chapelle fondée par lui n'est desservie par personne de sa maison, si ce n'est par un certain Portugais qu'on nomme Diego-Lopez de Lisboa. Sa fille, dona Francisca Pizarro, qu'il avait eue d'une sœur de l'Inca, s'est mariée avec son oncle Hernando Pizarro, et son petit-fils, don Juan, est aujourd'hui en réclamation auprès de la cour; quant à son parent, l'évêque Fray Vicente de Valverde, aussitôt qu'il vit le marquis trépassé, il s'en fut à la Puna, fuyant la violence d'Almagro. Ce fut alors que les Indiens le tuèrent.

texte de Calancha. Le célèbre conquérant du Pérou avait été nommé, par un décret du 26 juillet 1529, marquis de las Atabillas, gouverneur et adelantado mayor du royaume du Pérou.

(¹) On désigne ainsi, dans les villes américaines d'origine espagnole, certains espaces réguliers remplis par des maisons.

---

## UNE FERME DE LA BRIE FRANÇAISE.

Suite. — Voy. p. 20, 42, 68, 115, 179, 251.

### DES RACES DE POULES.

Poule vulgaire; — russe; — de Jérusalem; — wallikiki; — anglaise naine; — nègre; — frisée; — de combat; — à cinq griffes; — de l'Inde; — brésilienne; — de Bruges; — bréda; — normande; — de Padoue; — de Caux; — du Mans; — du Bengale; — cochinchinoise.

Dans le choix des races, une bonne ménagère doit s'occuper d'abord de rechercher celles qui offrent le plus de ressources au point de vue commercial. Les moyens d'écoulement de chaque localité et les conditions dans lesquelles on se trouvait placé avaient jusqu'à présent exercé une influence absolue; mais les chemins de fer ont notablement changé la question : les débouchés augmentent tous les jours.

La viande et les œufs, voilà les deux grands mobiles de toute spéculation de ce genre; et qu'on ne croie pas qu'ils soient de peu d'importance; on en jugera par ce seul fait : en 1849, l'exportation des vins en Angleterre a été d'une valeur de 5 312 936 francs; celle des œufs a atteint le chiffre de 5 510 069 francs; soit 197 072 francs de différence en plus pour les œufs.

La poule *vulgaire* est sans contredit celle qui a pris la plus grande part à cette production considérable; il en sera encore ainsi bien longtemps, car les races perfectionnées ne la remplaceront pas de sitôt. Elle a d'ailleurs des qualités réelles : très-précoce, elle pond des œufs très-blancs auxquels on est habitué. Son grand défaut est de chercher continuellement à les cacher; mais elle chante si fort après la ponte, qu'il est facile, avec un peu d'attention, de les retrouver. Bonne mère autant que possible, elle demande pourtant à être surveillée, car elle est très-coureuse, et si on n'y prend garde, elle donne cette mauvaise habitude à ses petits.

La poule *russe*, ainsi appelée par corruption du mot *rousse*, son véritable nom, est originaire de l'Inde. Elle a eu la vogue pendant très-longtemps. Le poids de 5 kilogrammes que cette espèce peut atteindre avait séduit les amateurs : aussi a-t-elle été bientôt répandue; cette circonstance a causé souvent des confusions de noms. C'est ainsi qu'elle a été dénommée diversement : de Perse, de Rhodes, de la Flèche, etc. Son plumage est généralement d'un roux jaunâtre, et sa taille très-développée; mais son caractère le plus distinctif est sans contredit la couleur jaune-citron du bec et des pattes. On lui reproche néanmoins la couleur jaune-beurre rance de la peau et la teinte rousse de ses œufs. Elle est de plus mauvaise pondeuse et mauvaise couveuse surtout.

Il n'y a guère que la poule *de Jérusalem* qui soit aussi mauvaise couveuse; mais, en revanche, elle est extrêmement bonne pondeuse.

La petite poule *wallikiki* a parfaitement résisté à sa rivale

de l'Inde, malgré son absence de queue et son caquetage fréquent. C'est qu'en revanche elle est très-rustique et extrêmement précoce. Elle forme à elle seule les deux tiers au moins de la population galline de France.

La poule *naine*, dite *anglaise*, n'est guère bonne que pour couver des œufs de perdrix ou de faisan. On nous en a fait voir une, la petite *Grinchon*, qui excelle dans l'élevage difficile de ces animaux; il n'est pas commode, en effet, de chercher leur nourriture principale dans les fourmilières, et toutes les poules ne se soucient pas des luttes qu'il faut soutenir pour en avoir les œufs. C'est néanmoins une vraie poule de luxe, recherchée surtout à cause de sa familiarité, de la coquetterie de ses formes, et de son plumage assez varié, mais souvent blanc. A Windsor, la reine Victoria en possède une très-belle collection qui forme un ensemble agréable à l'œil, avec les petites *batam* ou *bamtam*, un peu plus grosses que des cailles. Ces deux races sont souvent confondues ensemble. Elles sont nées probablement l'une de l'autre.

La poule *nègre* est très-recherchée à cause de ses œufs gros et très-blancs, et surtout pour la délicatesse de sa chair.

La poule *frisée* d'Asie est fort laide. Ses plumes plantées à rebours lui donnent un aspect hideux, surtout quand elle est mouillée, et cela lui arrive souvent, car elle aime beaucoup l'eau. Ses œufs sont très-estimés.

La poule *de combat*, bien que petite, a plus de qualités qu'on ne le pense généralement. Elle peut arriver à donner des produits du poids de 5 à 6 kilogrammes. Les chapons de cette race sont excellents. Les coqs sont bien constitués pour l'exercice auquel ils se livrent naturellement : hauts sur pattes, dépourvus généralement de crête, armés d'éperons redoutables, ils sont en Angleterre l'objet de spéculations spéciales qui en font monter les prix à des sommes fabuleuses.

La poule *à cinq griffes*, souvent appelée *dorckings*, a longtemps été considérée comme une monstruosité; elle n'offre d'ailleurs rien de très-remarquable, non plus que la poule *de l'Inde*, qui n'est guère plus féconde. La *brésilienne* n'est recherchée qu'à cause de son port majestueux et de la beauté de sa crête, d'un rouge cramoisi très-intense.

Parmi les poules réellement fécondes, nous avons surtout noté la poule ardoisée *de Bruges*. Elle est appelée encore, avec raison, la poule *de combat du Nord*. Les coqs sont à peu près dépourvus de crête aussi, et battent parfaitement les coqs anglais. Les œufs de cette race sont très-estimés. Les poules croisées avec des cochinchinois donnent des produits admirables.

La *bréda* est féconde aussi, et, de plus, d'un engraissement facile et d'une grande délicatesse. On la reconnaît facilement à sa tête noir-fauve comme le restant du plumage, et à la petite pointe éperonnée que forment un certain nombre de plumes à la pointe du jarret. Malheureusement, on reproche à cette race d'avoir des œufs trop souvent clairs. C'est d'ailleurs une race un peu perdue.

La poule *normande* est une de celles qui méritent le plus d'être recommandées. Très-pesantes, très-fécondes, donnant des œufs gros et délicats, ces poules, dont le corps est cylindrique, sont l'objet d'un grand commerce en Brie, surtout aux environs de Crèvecœur et d'Argentan. Elles sont généralement d'un gris clair, presque toujours huppées, pourvues de l'artichaut caractéristique à peu près sans exception, et elles portent la queue droite et relevée. Le plus habituellement, ce sont des dindes qui couvent leurs œufs et qui élèvent les petits.

C'est la croissance plus grande de la huppe, au milieu de laquelle se trouve une toute petite crête, qui a donné naissance à la poule *de Padoue*. Quand cette huppe est trop développée, elle peut devenir gênante au point d'empêcher les poules de manger. On en a vu qui sont mortes de faim par suite de cette exagération.

La poule *de Caux* est inférieure à la précédente, dont elle dérive cependant, mais seulement pour la ponte, car elle est préférée pour les croisements. Mais c'est à la poule *du Mans*, qui, malgré son nom, n'est qu'une *normande* aussi, qu'il faut se reporter pour trouver le plus de qualités réunies. Au point de vue de l'engraissement, elle ne laisse rien à désirer : aussi en fait-on un commerce considérable dans les environs d'Angers, de Tours, de Loudun et de Barbezieux. La Bresse, le Mans et la Normandie sont assurément les provinces qui produisent le plus pour ce genre spécial d'industrie.

La poule *du Bengale* mériterait bien aussi d'attirer l'attention des amateurs, n'était la grande difficulté qu'on éprouve pour l'élevage, car son plumage blanc offrirait des ressources à la spéculation, aussi bien que sa taille très-remarquable. La précocité de cette race est si grande, que nous avons vu un poulet de deux mois déjà arrivé à la grosseur des poulets ordinaires bons à tuer. Mais cette croissance extrême engendre souvent des maladies qui causent des pertes notables sous le climat des environs de Paris. Peut-être plus au midi cet écueil serait-il moins grand; notre hôtesse n'a pu nous renseigner à ce sujet. Dans la belle collection qu'elle venait de nous faire voir, laquelle provenait des ventes faites après la suppression si fâcheuse de l'Institut agronomique de Versailles, elle avait réservé pour la fin la race *cochinchinoise*, qui semble être appelée à opérer une véritable révolution dans cette partie spéciale de l'économie agricole. On peut dire, en effet, qu'avec la cochinchinoise, la normande et la poule de Bruges, on peut, comme produit, espérer les meilleurs résultats possibles.

La race cochinchinoise fut importée en France, par M. l'amiral Mackau, en 1846 seulement. Il avait deux poules et un coq rouges, deux poules et un coq jaunes; il donna au jardin des Plantes deux poules jaunes et un coq rouge. Depuis lors, cette race s'est répandue avec une rapidité assez notable, et aujourd'hui on peut dire qu'il en existe un peu partout. La race pure est déjà très-rare à trouver; nous dirons même avec regret qu'elle a disparu à peu près complétement du jardin des Plantes. Ce sont les plumages jaunes qui sont les plus recherchés.

Le cochinchinois a formé un grand nombre de sous-races, soit par croisements, soit par dégénérescence, soit à la suite d'une alimentation et d'un régime particuliers. Les Anglais ont surtout beaucoup contribué à ces transformations, et la race à laquelle ils ont donné le nom de la *reine Victoria* est le plus souvent recrutée parmi les plus beaux sujets cochinchinois.

Les dessins que nous donnons aux pages suivantes permettront de bien saisir les caractères qu'on doit rechercher dans le choix de cette race, dont nous dirons plus loin les avantages et les inconvénients.

Le coq est remarquable à première vue par sa stature relativement herculéenne; il est bien proportionné, bien pris partout dans son ensemble. Il faut se méfier des colosses qu'on rencontre chez certains marchands; ils sont le plus souvent le résultat d'un croisement avec les rousses ou avec d'autres fortes races. La tête est de moyenne grosseur, et même petite, portée haut, avec fierté, sans que l'ensemble ait l'air méchant de la race de combat, par exemple. La crête n'est pas très-développée, mais épaisse, roide et fortement échancrée; elle ne doit pas avoir plus de 3 à 4 centimètres dans sa plus grande hauteur; elle est faiblement rejetée en arrière, et finit en mourant sur le bec, qui est très-court, fort et de couleur jaune; à l'âge de deux ans, il se raccourcit notablement. L'œil est gros, bien sorti, l'oreille saillante et large. Le haut de la paupière est revêtu

d'une petite rangée de plumes, ce qui est un des bons signes caractéristiques de la race. Les barbillons sont courts, comme la crête, mais épais, divisés en deux parties, et fortement injectés, comme la crête. Le cou n'est pas très-long; il est grêle, sans être pourtant par trop amaigri; la crinière est aussi extrêmement courte. Les ailes, placées très-haut, ont peu d'envergure; elles sont au contraire relativement très-courtes et font saillie sur les côtés, en se rapprochant beaucoup du cou. Cette circonstance semble rendre l'équilibre instable, gêner la démarche de l'animal, qui, pour le vol, est bien le plus mal constitué de tous les gallinacés.

Le dos est horizontal, comme chez tous les animaux de race perfectionnée.

La queue est pour ainsi dire rudimentaire, fournie de

Coq et poules de race cochinchinoise reine Victoria. — Dessin de H. Weir.



Patte de coq cochinchinois vue en dessus et en dessous.

plumes courtes paraissant échancrées à leur extrémité, mais ne formant jamais la faucille. Les cuisses, excessivement charnues, se détachent d'une manière très-apparente de la poitrine, qui est très-large; elles font l'effet des gigots que les dames ont portés aux manches de leurs robes; elles sont comme enflées par d'abondantes plumes soyeuses qui forment deux sphères placées à côté de l'artichaut, composé aussi de nombreuses plumes d'une nuance différente. Un caractère essentiel à noter est la proéminence de la rotule, qui contribue à faire croire que la cuisse est presque détachée du corps, et que l'animal est, pour ainsi dire, déhanché. Les pattes sont fortes, d'un jaune orangé rosé, lisses, et garnies du côté externe d'une rangée de plumes égales du haut en bas, flexibles sans être à l'état de duvet, et se continuant jusqu'au bas de la griffe correspondante, qui doit être aussi courte que possible, presque dépourvue

d'ongle, n'en ayant souvent pas du tout, et se rapprochant beaucoup de la griffe du milieu, laquelle est très-longue et très-bien armée. Quand, au lieu d'être régulières, et d'avoir partout de 4 à 5 centimètres de long, les plumes caractéristiques vont en diminuant de haut en bas et de bas en haut jusqu'au talon, on est certain qu'il y a eu croisement. Il vaudrait mieux qu'il n'y en eût pas du tout, car alors cela pourrait être simplement le résultat d'une dégénérescence.

Quand la race est bien pure, ces petites plumes sont blanches chez les sujets d'un pennage général jaune, et grises chez les cochinchinois rouges.

On remarquera toujours que les plumes sont bien égales entre elles tout le long du gros canon qui les supporte. Sur l'animal vivant, les points d'implantation forment ensemble une ligne sensiblement rouge sanguinolente, surtout chez le coq. Enfin, ce n'est qu'à partir de l'articulation du canon avec le petit doigt que ces plumes acquièrent une plus grande longueur.



Coq et poules de race cochinchinoise reine Victoria. — Dessin de H. Weir.

Sur nos deux dessins, dont l'un représente une patte posée, et l'autre vue par sa face plantaire, la disproportion des doigts est très-bien indiquée.

Le coq cochinchinois marche mal, en écartant les pattes, qu'il semble lever difficilement. Quand il court, son allure gênée est bien plus visible encore; alors il a tout à fait la démarche de l'autruche, à laquelle il ressemble d'ailleurs comme aspect général. Mais toutes ces laideurs relatives sont autant de beautés pour l'amateur. Le cochinchinois a le caractère doux, sociable et très-paterne; on en aura une juste idée quand on saura qu'il lui arrive souvent de couver pour relayer sa femelle, et que même, pour donner à celle-ci le temps de préparer une autre couvée, il se charge volontiers de la conduite des petits, les surveillant avec autant de sollicitude qu'une mère ou un chapon bien dressé. Nous en avons vu un qui remplissait ces dernières fonctions : quant à celle de couveuse, nous devons être moins affirmatif, notre hôtesse n'en ayant pas eu encore d'exemple.

La poule a la tête plus petite, non allongée, la crête presque rudimentaire, ne devant pas dépasser un centimètre; le cou petit et court, la queue plus courte encore que celle du coq, auquel elle ressemble pour le reste. Ce qui la distingue surtout de toutes les autres poules, c'est le développement prodigieux de l'artichaut, ainsi qu'on le voit dans nos gravures. Il est formé d'un duvet long et soyeux bien plus arrondi dans son ensemble et plus volumineux que celui du coq.

On peut dire qu'aujourd'hui la poule cochinchinoise est extrêmement recherchée, et avec raison. Elle est en général très-douce, mais elle se bat néanmoins très-volontiers avec les autres; elle s'écarte peu des abords de son poulailler ou de la maison. Elle pond beaucoup, c'est incontestable; mais elle vieillit plus vite que les autres poules. Après avoir fait sa série de vingt œufs, elle demande tout de suite à couver. Sitôt les petits venus, elle les mène quelque temps, mais elle les abandonne plus tôt que les autres, pour se remettre à pondre immédiatement. Ses œufs sont plus petits que les autres; ils se distinguent surtout par une coloration rosée qui les rapproche assez de ceux de la pintade. C'est une difficulté commerciale actuellement d'une certaine importance : les préjugés sont longs à détruire.

Les œufs de cochinchinoise sont au moins aussi bons que les autres. Ils sont moins lourds, c'est vrai. On en a pesé devant nous. Voici les résultats que nous avons constatés :

Le poids a varié de 48 à 53 grammes. Ils étaient frais pondus. Séance tenante, nous avons procédé à la pesée des divers éléments constitutifs de ces œufs crus; nous avons trouvé les deux moyennes suivantes :

| | | |
|---|---|---|
| Jaune ........ ... | 16gr5.... | 18gr |
| Blanc............ | 25 5....... | 28 |
| Coquille.......... | 6 ....... | 7 |
| | 48gr | 53gr |

Nous en avons fait cuire d'autres qui nous ont donné ces deux moyennes :

| | | |
|---|---|---|
| Jaune............. | 15gr | 17gr |
| Blanc............. | 26 | 27 |
| Coquille........... | 6 | 7 |
| | 47gr | 51gr |

La cuisson a constamment fait perdre un gramme. Après complet refroidissement, la perte a été de deux et de trois grammes.

On a beaucoup parlé de la ponte des cochinchinoises, qu'on a portée au chiffre impossible de trois cents par année. La vérité est que dans de bonnes conditions, et en empêchant les mères de couver, on en a récolté ici de cent cinquante à deux cent dix avec des poules de deux et trois ans. C'est déjà suffisamment remarquable; et en déduisant la différence de poids, qui peut être évaluée à *un sixième,* on reste encore dans de fort bonnes conditions.

Pour les couvées précoces, toujours les plus avantageuses, les cochinchinoises offrent de grandes ressources, car elles pondent de très-bonne heure, et même dans tout le courant de l'hiver; c'est là une de leurs plus précieuses qualités. De plus, elles demandent généralement les premières à couver.

Quant à la délicatesse de chair, qu'on a voulu comparer à celle de nos meilleures espèces, c'est encore là une erreur ou une exagération que nous ne devons pas accepter. La viande des cochinchinois est réellement inférieure, bien qu'il n'y ait pas cependant une différence qu'on doive par trop redouter. Le poids, en revanche, est incontestablement supérieur; il peut arriver facilement, pour des poulets ordinaires, à 4, 5 et même 6 kilogrammes.

Le cochinchinois est sujet à quelques maladies qui disparaîtront sans doute avec son acclimatation plus complète. Plus que tout autre, il demande à être logé sainement; il craint le froid et l'humidité. Sous l'influence de ces mauvaises conditions, il est sujet à la goutte, aux engelures. La médication Raspail a été alors employée ici avec succès. Pour la diarrhée, on l'en débarrasse facilement en rendant les eaux de boisson un peu ferrugineuses avec de vieux clous ou de la ferraille quelconque, et en donnant de temps en temps du pain trempé de bon vin.

*La suite à une autre livraison.*

---

## UNE PROMENADE DANS LE DEVONSHIRE.

Suite et fin. — Voy. p. 145.

Le crépuscule qui commençait à tomber m'invitait à choisir un gîte; mes yeux se fatiguaient à deviner au loin quelques rares fumées, et j'étais fort las lorsque je demandai asile dans une chaumière qui paraissait tout au plus tolérable, en me disant qu'une nuit est bientôt passée, que la paille fraîche est toujours propre, et que j'étais assez fatigué pour dormir n'importe où.

La dernière proposition se trouva vraie : le matin suivant ce furent les gais rayons du soleil se jouant sur mon front qui me réveillèrent, et, l'esprit ranimé par un long somme, je revins de mon mécontentement de la veille. J'allais prendre ma part de joyeuses fêtes, jouir d'une bienveillante hospitalité; je m'avançais dans cette riche et belle Angleterre où les lumières abondent, où d'immenses forces d'intelligence sont incessamment employées à créer, à augmenter, à répandre, à distribuer le bien-être et les dons variés d'une civilisation avancée. J'étais dans l'heureux pays qui a inventé le *comfortable;* et parce que les ruses d'un mien compatriote me faisaient faire ma tournée à rebours, que les paysages, le long de ma route, étaient moins riants en avançant qu'au départ, que j'avais rencontré un laid et sale mendiant et un gîte peu agréable, j'étais tenté de mal penser de ce même comté dont j'avais maintes fois entendu célébrer les richesses et la pittoresque beauté. L'un des amis que j'allais joindre, vrai gentilhomme campagnard, avait ses propriétés aux environs de celles du prince Albert, qui possède dans le Devonshire plus de 160 000 acres de terre. Charles W..., c'est le nom de mon ami, ne tarissait pas sur les ressources de ce district, dont le sous-sol, encore plus riche que la surface, offrait à l'exploitation, m'écrivait-il, des carrières de granit, des mines de houille, de riches filons d'étain, des couches épaisses de la plus belle terre à porcelaine; que sais-je? Aux yeux de Charles, le Devonshire était un véritable Eldorado; il avait jusqu'à des paillettes d'or, et mon ami me faisait fête de la tendre et succulente chair de cette superbe race de bœufs à longues cornes, qui paissent dans la vallée de l'Exe et le long des pâturages qu'arrosent le Teign et la Tamar.

En attendant, je déjeunai d'une croûte de pain noir et d'un morceau de fromage rance; quand je voulus remercier mon hôte, il était depuis longtemps « parti à sa journée, » me dit sa fille, paysanne assez épaisse et peu jolie, qui, assise devant la porte, agitait rapidement de petites bobines sous lesquelles se dessinait une grossière dentelle.

— Combien votre père gagne-t-il à ses journées? lui demandai-je, continuant la conversation pendant que je cherchais ma bourse et songeais à ce qu'il serait décent de donner à mes hôtes.

— Sept schellings par semaine, répondit-elle sans quitter des yeux le coussin de serge verte qu'elle appelait son *laice pill.*

Résolu de tout approuver : — C'est un assez bon gage, dis-je, surtout puisque, bonne travailleuse vous-même, vous gagnez de votre côté.

Un imperceptible mouvement d'épaules, plutôt que l'expression d'un visage toujours penché sur le coussin à dentelle, me prouva que, juste ou non, mon observation rencontrait peu de sympathie.

— Combien donc vous rapporte par semaine un travail aussi assidu? insistai-je.

— Le sucre et le beurre, et guère qu'ils en donnent, répliqua-t-elle dans un jargon que j'avais peine à comprendre; si bien que je me fis répéter sa réponse. Elle l'expliqua en ajoutant : — Il faudrait bâcler de la dentelle pour vingt-huit sous, avant d'en gagner vingt-cinq, si je voulais me faire payer en argent.

Cette façon de compter, et cet échange de dentelle contre du beurre, me semblaient si étranges, que, pour me mettre au fait, il fallut de plus amples explications, et je dus me familiariser un peu avec l'idiome de l'ouvrière, qui ne ralentissait pas une minute le mouvement de ses bobines, tout en me répondant.

J'appris donc que le père aussi était payé en nature; il ne palpait jamais ses pauvres sept schellings (8 francs 40 cent.) hebdomadaires; le fermier en retenait tout d'abord un pour le loyer de la misérable hutte où j'avais couché; puis il vendait le blé à son journalier à raison de six schellings le boisseau (lequel n'en valait alors que cinq au marché), et le boisseau suffisait à peine à nourrir, pendant sept jours, la nombreuse famille du laboureur.

Je me sentais retomber dans mon spleen de la veille, et, laissant sur le bahut de quoi accroître un peu, pour la quinzaine suivante, la pitance de ces pauvres gens, je me hâtai de m'éloigner.

Ma résolution étant prise, je ne voulais songer qu'aux amis que j'allais rencontrer. Après m'avoir vainement attendu par le côté de Plympton et de Plymouth, après avoir semé dans divers hôtels assez d'indications pour me permettre de les suivre, quelle joyeuse surprise de me voir arriver au milieu d'eux par le côté opposé! Je pourrais les mettre sur la trace du gibier, car j'avais déjà fait lever plusieurs coqs de bruyères, sans m'être avisé de décapuchonner mon fusil enfermé dans son étui de peau.

Cependant je ne me sentais nul entrain; au fond de mon cœur s'agitaient de graves pensées, et le caractère du paysage n'aidait pas à égayer mes dispositions. C'étaient des landes, des marécages à perte de vue; des brumes malsaines, s'élevant des eaux croupissantes de ces tristes friches, me voilaient les horizons bleuâtres, et flottaient autour de moi en miasmes malsains. Point d'auberges, de rares cabanes vides : affamé, morfondu, je fus trop heureux de rencontrer, parmi les maigres bruyères, quelques maigres moutons, et d'obtenir des deux idiots qui les gardaient un peu d'aigre lait de brebis et un morceau de pain noir que je dévorai.

Je fis ce léger repas, assis derrière des blocs de granit amoncelés, en me rappelant la description du Dartmoor, que j'avais eu peine à comprendre lorsque mon hôte de la baie de Tor me la faisait dans son dur et mauvais dialecte : je m'en rendis compte en présence des lieux. C'étaient bien les noires tourbières, le paysage sans arbres, sans culture et sans habitants; là devaient être les gîtes des oiseaux sauvages, des bêtes fauves, et je marchais, en effet, audevant de mes chasseurs : eux seuls pouvaient se plaire dans ce désert.

Je pressai donc encore le pas, et, pour abréger, je pris tout au travers des tourbières, coupant ainsi les détours de la voie à charrette qui formait le lacet entre les fondrières, les étangs, et les monticules de granit. Alléché par la vue de quelques *pence*, l'un des petits pâtres trotta pieds nus devant moi pendant plus d'une lieue. Je lui donnais sa récompense, et il m'indiquait de la main la route que j'étais sur le point de rejoindre, lorsque des cris perçants et répétés, partant du même côté, me firent tressaillir. Je courus de tout ce qui me restait de forces, je sautai par-dessus un large fossé bourbeux, et me trouvai en face d'un homme et d'une femme qui paraissaient furieux. J'arrivais à temps pour retenir, sur le bord de la mare que je venais de franchir, une pauvre vieille qu'ils allaient y plonger, et dont la figure était couverte de sang. C'était elle qui poussait ces lamentables cris, justifiés de reste par l'état où je la voyais.

Sans mon arme que je tirai à la hâte de son étui, je n'aurais pas eu, je crois, bon marché des assaillants. L'homme gesticulait, un clou d'une main, un marteau de l'autre, si bien que je me campai devant la pauvre vieille, dans la crainte qu'il ne voulût enfoncer le clou dans sa chair. Il se contenta de le ficher en terre, opération dont il m'était impossible de deviner le but. Du reste, je ne pouvais rien comprendre à un jargon que la colère d'une part, la terreur de l'autre, rendaient tout à fait inintelligible. Un journalier revenant des tourbières n'aida en rien mon intelligence, car il avait l'air d'approuver les agresseurs et de se ranger du côté des plus forts.

J'eus recours au mot qui, même dans le comté où je me trouvais, avait le plus de chance de rappeler à l'ordre; je parlai de la LOI, et demandai à conduire devant le juge de paix ma protégée et ceux qui l'avaient mise en ce piteux état. Une demi-couronne montrée à propos décida l'homme qui nous avait joints à appeler un de ses camarades, occupé à creuser la tourbe à peu de distance, et les manches de leurs outils formèrent une sorte de chaise pour transporter la vieille, que l'ébranlement et la frayeur avaient privée de toute force.

Il nous fallut moins de temps que je ne le craignais pour gagner la maison du magistrat, et, à travers les demandes et les réponses que le greffier traduisait en les enregistrant, je compris ce dont il s'agissait :

L'homme au clou avait une fille toute jeune attaquée d'épilepsie, maladie trop fréquente dans ces marécages malsains; sa femme et lui s'étaient imaginé que la vieille voisine, qui caressait quelquefois l'enfant, lui jetait des sorts · tous deux alors avaient consulté, et s'étaient convaincus que pour défaire le maléfice il fallait du sang et des cheveux de celle qui l'avait ourdi, et enfoncer sous l'empreinte du pied de la sorcière un clou forgé par le père de sa victime. Ceux que je regardais comme de misérables bandits étaient tout uniment de bons parents qui cherchaient à guérir leur progéniture.

Je croyais rêver : étais-je bien en Angleterre et au dix-neuvième siècle, moi qui, tout récemment, louais nos voisins d'être exempts de nos superstitions? Ah! du moins, celles qui donnent un corps à nos espérances et qui adoucissent nos douleurs ne valent-elles pas encore mieux que celles qui exaltent nos craintes? Tandis que je songeais ainsi, et que le juge de paix cherchait à faire entendre raison aux coupables, et à consoler la pauvre vieille en lui allouant des dédommagements et quelque argent pour se faire soigner, un grand bruit se fit entendre, la porte de la salle s'ouvrit brusquement, et je me trouvai au milieu de mes amis : ils venaient faire halte chez le magistrat, père de l'un d'eux, et je fus gaiement et vivement accueilli par la bande joyeuse, tout étonnée de me rencontrer là.

Le souvenir de cette promenade au travers du *Dartmoor*, et de la courte connaissance que j'y fis des *moormen* (hommes du marais), m'est revenu dernièrement en lisant, dans un journal anglais, la nouvelle d'une mesure qui, je n'en doute pas, va changer tout l'aspect du pays. Au centre de ces solitudes désolées se trouve une forteresse où jadis dix mille Français furent enfermés, et où plusieurs d'eux ont trouvé leur tombe. Les immenses bâtiments où ces prisonniers de guerre logeaient, loués, à la paix, à une compagnie qui avait entrepris l'exploitation et la fabrication du naphte, abandonnés bientôt par elle, sont désormais destinés à former une prison disciplinaire, où ceux qui furent les fléaux de la société apprendront à lui devenir utiles. Deux cents condamnés, choisis dans les divers métiers de charpentiers, maçons, menuisiers, etc., sont occupés à préparer des logements pour la réception d'un grand nombre d'autres criminels. Cette armée d'êtres dégradés par le vice sera placée sous le régime militaire : on s'efforcera de régénérer ces hommes par l'instruction, la discipline et surtout le travail. A eux de creuser le sol, d'enlever, d'empiler les tourbes, de rendre à l'agriculture les fertiles terrains que ce charbon recouvre; à eux de drainer, diviser, enclore, défricher le marais, de tailler le granit, de découvrir les richesses minérales et de les exploiter. Ces malheureux mériteront ainsi d'être réintégrés dans la société, lorsque pour elle ils auront plus fait qu'ils n'avaient fait contre elle. Ils auront aussi subi une véritable expiation; ils seront rachetés par leurs œuvres.

En lisant cette nouvelle destination de Prince-Town, je me suis réjoui de l'exemple donné. Bientôt le souvenir de ces déserts, tels que je les ai jadis parcourus, semblera mensonger; l'on verra sur ces jachères marécageuses ondoyer les blés, mûrir les récoltes, les habitations s'élever, les villages s'étendre, les populations s'éclairer et s'accroître; l'ouvrier n'y sera plus payé en nature d'un salaire insuffisant, les pauvres vieilles femmes pourront y caresser les petits enfants sans être noyées comme sorcières. Mais,

j'ai regret à le dire, on n'y pourra plus faire d'aussi belles chasses que celle que nous fîmes, mes amis et moi, en 1832!

## LE JARDIN BILLIARD.

Il n'existe dans tout le département de la Seine aucun vallon plus favorisé de la nature que celui de Fontenay-aux-Roses, qui, de nos jours, bien que la culture du rosier n'y soit point abandonnée, pourrait changer de surnom et se nommer à plus juste titre Fontenay-aux-Fraises. C'est là, en effet, que se récoltent les plus belles et les meilleures fraises livrées à la consommation parisienne : on peut s'y promener pendant des heures entre des champs de fraisiers égaux en étendue aux prairies et aux champs de céréales qui couvrent ailleurs les campagnes.

Grâce à son sol à la fois riche, léger et profond, le territoire de Fontenay-aux-Roses est devenu, surtout depuis le commencement de ce siècle, un centre de production horticole qui prend plus d'extension d'année en année, à mesure que l'envahissement des bâtisses refoule les grands établissements d'horticulture loin des abords immédiats de la capitale.

Vers la fin du dernier siècle vivait, au village de Ville-Génis, à quelques kilomètres de Fontenay-aux-Roses, un jardinier fort intelligent, doué pour toute richesse d'un fonds inépuisable de bonne humeur. Le produit de son travail ne suffisant qu'à grand'peine à faire vivre son ménage, il trouvait un très-utile supplément de ressources dans son talent de ménétrier.

Vers 1812, la bêche et la serpette du jardinier d'une part, l'archet du ménétrier de l'autre, avaient si bien fonctionné, qu'il en était résulté un petit pécule : Billiard (c'était le nom de cet homme laborieux), aidé d'un peu de crédit, parvint à s'établir jardinier. L'horticulture de 1812 ne ressemblait guère à celle de 1854; toutefois de grands et beaux jardins, spécialement dans le genre paysager, existaient ou se formaient en assez grand nombre tout autour de Fontenay-aux-Roses. Dès 1818, Billiard avait fait d'assez bonnes affaires pour pouvoir louer un vaste terrain avec une jolie habitation qui bientôt acquit, comme pépinière d'arbres et arbustes d'ornement, une réputation méritée.

On doit à Billiard la propagation de plusieurs végétaux à feuilles persistantes alors très-peu répandus. La plupart des cèdres du Liban, des lauriers de Portugal et des *Aucuba* du Japon, plantés à cette époque dans le rayon de Paris, sortaient de la pépinière Billiard.

Dans sa longue carrière de jardinier, Billiard apporta plusieurs modifications importantes dans la greffe en couronne des *Spartium* à fleur jaune et à fleur blanche, sur sujets de cytise. On lui doit des instruments perfectionnés pour la greffe et un réchaud portatif très-commode pour fondre la cire à greffer. Il avait fait un grand nombre d'expériences curieuses sur les greffes hétéroclites entre sujets d'espèces plus ou moins éloignées les unes des autres.



Le Jardin Billiard, à Fontenay-aux-Roses. — Dessin de Champin.

La plus intéressante de ses inventions est une étagère mobile à plusieurs dressoirs, de la forme d'un grand cône fendu dans le sens de sa longueur. Ce cône, destiné aux serres à un seul versant, tourne sur un solide pivot; les plantes en pots, disposées sur les dressoirs semi-circulaires de l'étagère, peuvent en quelques secondes faire face, soit aux vitrages, soit au mur du fond, selon qu'elles ont besoin d'ombre ou de soleil. L'étagère conique de Billiard est d'un usage très-commun; bien peu d'entre ceux qui s'en servent aujourd'hui en connaissent l'inventeur.

Retiré des affaires avec une honnête aisance, en 1836, Billiard a vécu jusqu'à un âge avancé, conservant dans sa vieillesse toute son activité et la vivacité de sa remarquable intelligence.

## BARATIER.




Portrait de Jean-Philippe Baratier, *le petit Prodige*, né le 19 janvier 1721, à Schwabach, près Nuremberg, dans le margraviat d'Anspach. — Dessin de Chevignard.

A l'âge de trois ans, Jean Baratier savait écrire. A quatre ans, il parlait le latin avec son père, le français avec sa mère, et l'allemand avec la servante. A sept ans, il savait de plus le grec et l'hébreu. A neuf ans, il composa un Dictionnaire hébreu et un Dictionnaire grec des mots les plus difficiles de l'Ancien et du Nouveau Testament (chacun de 300 à 400 pages in-4°), avec des réflexions critiques qui annonçaient déjà une remarquable maturité d'esprit; il acheva aussi de transcrire en hébreu la *Biblia parva* d'Opitius et en composa une traduction latine. En même temps il fit paraître dans la *Bibliothèque germanique* plusieurs dissertations savantes qui attirèrent sur lui l'attention de tous les érudits allemands. En 1732 (il avait alors onze ans), il composa une traduction française ([1]) d'un manuscrit hébreu du douzième siècle, l'*Itinéraire de Benjamin de Tudèle,* avec des notes et des dissertations qui remplissent un volume et étonnent encore aujourd'hui les commentateurs par l'abondance de lectures et la force de logique qu'elles supposent dans leur jeune auteur. Il composa ensuite en latin un ouvrage théologique, et engagea une polémique assez vive avec les journalistes de Trévoux sur un point de critique. Tout à coup il s'éprit d'une grande passion pour les mathématiques; il se construisit lui-même en carton les instruments nécessaires à ces nouvelles études, et, en quelques jours, il trouva, par les seuls efforts de son intelligence, les méthodes de calcul que, faute de livres, il ne pouvait apprendre des savants qui l'avaient précédé. Il envoya des mémoires sur l'astronomie aux académies royales de Prusse et d'Angleterre. L'Académie de Prusse l'admit au nombre de ses membres. Il ne négligeait point cependant ses études sur les antiquités ecclésiastiques : dès 1735 il entreprit plusieurs dissertations, dont l'une, relative à la chronologie ancienne des papes, ne parut qu'en 1740 ([1]). Il publia aussi une *Histoire abrégée de la dispute entre Clément XI et le roi des Deux-Siciles,* à la suite d'une traduction de la *Défense de la monarchie sicilienne* par Ludwic. Il adressa, en 1738, à l'Académie des sciences de Paris, un projet de découverte des longitudes fondé sur la déclinaison et l'inclinaison de l'aiguille aimantée, proposant dans ce but une boussole qu'il avait inventée; à ce mémoire il ajouta trois propositions : la première sur les réfractions, la seconde sur l'obliquité de l'écliptique, la troisième sur la meilleure forme des tables astronomiques.

La facilité de cette intelligence merveilleuse était telle qu'il mêlait sans peine à ces investigations si ardues, des études approfondies sur les langues et les littératures de tous les temps et de tous les pays; sur les inscriptions, les médailles, les antiquités égyptiennes, chinoises, indiennes, grecques et romaines. Il commençait à s'occuper de l'expli-

([1]) Et non latine, comme le dit la *Biographie universelle.* Nous avons reproduit cette traduction, publiée en 1734 à Amsterdam, et devenue fort rare, dans notre volume des *Voyageurs du moyen âge.*

([1]) *Disquisitio chronologica de successione antiquissima Romanorum pontificum.* Utrecht, 1740, in-4°.

cation des hiéroglyphes, lorsqu'il mourut, à l'âge de dix-neuf ans, le 5 septembre 1740.

Son caractère n'avait jamais été ni trop sérieux ni mélancolique, comme pourraient le faire supposer des travaux si nombreux et si difficiles; il avait toujours conservé, au contraire, la gaieté et l'enjouement de l'enfance et de la jeunesse. Il semblait travailler en se jouant. Jamais il n'avait eu d'autre professeur que son père, pasteur protestant, dont tous les efforts tendaient, non point à exciter son ardeur de l'étude, mais à la contenir et même à la réprimer. Baratier père était nécessairement un homme instruit; toutefois ses connaissances étaient beaucoup moins étendues que celles de son fils : il avait mis en usage, pour cultiver cette rare intelligence, une méthode qu'il explique lui-même avec détails dans la préface de la traduction des *Voyages de Rabbi Benjamin, fils de Jona de Tudèle*. Il lui avait appris les langues anciennes et modernes à l'aide seulement de la lecture des Bibles écrites dans les divers idiomes et sans aucun secours des grammaires. Il n'avait mis de même entre ses mains les auteurs classiques grecs ou latins que lorsque, déjà en état de les bien comprendre, il n'eut à y puiser que du plaisir. On trouve, du reste, dès 1728, le plan et la méthode de l'éducation de Jean Baratier décrits dans un traité allemand imprimé à Stettin et à Leipsick en un volume in-4° [1]. La mort prématurée de ce jeune prodige semble malheureusement une objection terrible, sinon contre l'excellence de la méthode, du moins contre ces ambitions extrêmes d'un savoir trop précoce et trop étendu : on s'est efforcé, il est vrai, de démontrer que la maladie à laquelle Jean Baratier succomba ne pouvait en aucune manière être attribuée à l'excès du travail; mais les preuves en pareille matière sont difficiles à peser, et le doute reste permis. Il faut s'étonner d'une telle vie, l'admirer peut-être, mais non l'envier.

---

## SOCIÉTÉ ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION.

Il y a déjà longtemps que notre nation s'occupe, soit d'améliorer des espèces domestiques, soit d'importer des variétés étrangères destinées à se croiser avec les nôtres; mais jusqu'ici, comme nous avons eu occasion de le faire observer plusieurs fois dans le courant de ce recueil (Domestication, Lamas, etc.), personne ne s'était appliqué d'une manière suivie, ni en France, ni ailleurs, à augmenter le nombre des espèces animales que nos pères ont réussi à rendre domestiques. Aussi, sauf un bien petit nombre d'exceptions, vivons-nous toujours sur le fond que nous a légué le passé. Rien n'en donne une marque plus vive que de voir la découverte des deux Amériques, de la Nouvelle-Hollande et de ces parties lointaines de l'Asie avec lesquelles l'Europe n'est véritablement en communication que depuis quelques siècles, n'aboutir à cet égard qu'à nous enrichir de deux races de basse-cour, le dindon et le canard musqué.

Une telle indifférence envers une richesse si essentielle doit assurément étonner. Les naturalistes évaluent le nombre total des espèces animales qui partagent avec nous l'habitation du globe à *cent quarante mille*, au minimum. Voilà une prodigalité que l'on ne saurait s'empêcher d'admirer, et l'homme, maître de tous ces êtres par son intelligence, trouve assurément belle carrière à son empire en choisissant dans cette énorme foule, pour les conquérir et se les soumettre, tous les serviteurs qui, soit à un titre, soit à un autre, peuvent lui convenir. Or, sur ces cent quarante mille espèces, il n'en a encore réduit en domesticité que quarante-trois; et de ces quarante-trois espèces, dix manquent encore à la France.

Ces cent quarante mille espèces se distribuent en vingt-quatre classes; de ces vingt-quatre classes, quatre seulement sont représentées dans la série de nos animaux domestiques. Il y a des familles qui semblent particulièrement prédisposées, par la multitude, la diversité, la fécondité, la précocité, l'excellence alimentaire des espèces qu'elles renferment, à attirer les soins et l'attention de l'homme, et telles sont, notamment, celles des gallinacés et des rongeurs : or à peine pouvons-nous compter dans nos basses-cours d'autres gallinacés que le coq et le dindon, et d'autres rongeurs que le lapin et le cochon d'Inde.

De nos trente-trois espèces domestiques, vingt-neuf nous viennent de l'Asie, et particulièrement de l'Asie centrale, de l'Europe et de l'Afrique septentrionale; il n'en reste donc que quatre pour toutes les autres régions du globe, c'est-à-dire pour un tiers de l'ancien monde, pour le nouveau monde tout entier, pour le continent de l'Australie, et même de ces quatre espèces, ce dernier continent n'en a pas seulement donné une. Et pourtant, comme l'a très-justement remarqué M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, plus différente encore des deux autres continents par la spécialité caractéristique de ses productions que ceux-ci ne le sont entre eux, l'Australie est la patrie du kangourou, du phascolome, des phalangers, d'une foule d'oiseaux partout ailleurs inconnus, et son climat ne diffère guère de celui de l'Europe que par l'ordre inverse des saisons.

Il existe à cet égard une dissemblance bien extraordinaire entre le règne animal et le règne végétal. Tandis qu'on pourrait croire que nous avons parti pris de négliger le premier, nous ne cessons au contraire de nous attacher à augmenter, dans le second, les limites de notre domaine. C'est un point de vue que l'un de nos agronomes les plus distingués, M. Richard (du Cantal), a mis en relief d'une manière très-saisissante dans un rapport à la Société d'acclimatation. « Jetons les yeux, dit cet agronome, sur notre production végétale, nous verrons qu'elle est infiniment mieux comprise que notre production animale; et si nous en cherchons la cause principale, nous la trouvons dans l'application qui a été faite de la science pratique de la nature à l'art d'élever et de cultiver les plantes, notamment les plantes potagères, les fruits, les fleurs et tous les végétaux d'ornement... Grâce à la science des végétaux, la France a obtenu aujourd'hui par des combinaisons culturales bien raisonnées, savamment dirigées, les plus beaux légumes, les plus beaux fruits que puisse avoir notre consommation ordinaire et de luxe. La production de nos vins exquis, de nos alcools, de notre sucre indigène, celle de nos plantes textiles et oléagineuses, nos céréales, nos racines tuberculeuses et fourragères, nous offrent en général des exemples de bonne condition d'exploitation. Je ne mentionne pas ici une quantité innombrable de végétaux importés et naturalisés chez nous, depuis un siècle surtout, et qui augmentent dans des proportions immenses les ressources de nos subsistances, d'une part, tandis que, de l'autre, ils embellissent nos parcs, nos parterres, nos promenades publiques. Nous devons toutes ces richesses à la science de la botanique appliquée, aux découvertes et aux importations des naturalistes voyageurs et des navigateurs de tous pays. D'où vient donc que notre production animale est comparativement si arriérée, tant sous le rapport de son perfectionnement, à très-peu d'exceptions près, que sous celui de sa multiplication? Il est facile de répondre à cette question : cela tient à ce que la France n'a pas suivi, pour la multiplication et le perfectionnement de ses animaux, la même voie que pour le perfectionnement et la multiplication de ses végétaux. Notre production végétale a été éclairée par

(1) *Merckwürdige Nachricht von einem sehr frühzeitig gelehrten Kindt.*

l'histoire naturelle appliquée, la production animale a été privée de son concours : voilà la cause du mal que nous déplorons. »

La cause du mal une fois signalée, le remède ne pouvait se faire longtemps attendre. Le plus héroïque était assurément la coalition des efforts de tous les hommes compétents en faveur d'une œuvre aussi éminemment utile que l'accroissement de notre richesse animale. Depuis plusieurs années, surtout depuis un rapport fait en 1849 au ministre de l'agriculture et du commerce par M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, les esprits étaient sérieusement préoccupés à ce sujet, lorsque la pensée s'est enfin décidément posée en donnant naissance à la Société zoologique d'acclimatation. Née d'hier, puisque sa première séance est du commencement de cette année, la Société compte dès à présent près de cinq cents membres répartis dans toutes les parties du territoire et à l'étranger, appartenant les uns à la science, les autres, et ces derniers en forte majorité, à la grande propriété et à l'agriculture pratique. Moyennant une contribution légère de chacun de ses membres, la Société se trouve en mesure de diriger des explorations, d'éclairer les recherches et les études, en même temps de faire venir à ses frais des espèces utiles pour lesquelles des offres d'hospitalité lui sont déjà adressées de toutes parts. La présidence a été déférée à M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, qui en était digne à tous égards, tant par ses lumières et sa haute position au Muséum d'histoire naturelle, que par l'initiative qu'il a prise depuis longtemps sur la spécialité de la domestication des animaux. Nous ne saurions mieux achever de donner idée de la nouvelle Société qu'en empruntant à son président quelques-unes des paroles par lesquelles il en a inauguré les séances. « Nous voulons fonder, a-t-il dit, une association jusqu'à ce jour sans exemple, d'agriculteurs, de naturalistes, de propriétaires, d'hommes éclairés, non-seulement en France, mais dans tous les pays civilisés, pour poursuivre tous ensemble une œuvre qui, en effet, exige le concours de tous, comme elle doit tourner à l'avantage de tous. Il ne s'agit de rien moins que de peupler nos champs, nos forêts, nos rivières, d'hôtes nouveaux; d'augmenter le nombre de nos animaux domestiques, cette richesse première du cultivateur; d'accroître et de varier les ressources alimentaires, si insuffisantes, dont nous disposons aujourd'hui; de créer d'autres produits économiques ou industriels, et par là même de doter notre agriculture si longtemps languissante, notre industrie, notre commerce et la société tout entière, de biens jusqu'à présent inconnus ou négligés, non moins précieux un jour que ceux dont les générations antérieures nous ont légué le bienfait. Telle est l'œuvre que vous n'avez pas craint d'entreprendre; et, je n'hésiterai pas à le dire, s'il en est peu de plus difficiles, il n'en saurait être du moins de plus grande et de plus digne de l'époque où nous vivons, et qui est, par excellence, celle des grandes applications des sciences au bien-être des peuples. »

---

## MESURES ITINÉRAIRES DES ARABES ([1]).

L'unité dans les mesures de longueur des Arabes est le poil de la queue d'un cheval; six poils de cheval, placés l'un contre l'autre, équivalent pour l'épaisseur à un grain d'orge de grandeur moyenne, et six grains d'orge forment l'épaisseur d'un doigt. Le doigt se trouve le même dans les mesures des anciens et dans les mesures des Arabes, mesures auxquelles Aboulféda donne l'épithète de *modernes*. Héron disait, chez les anciens, que le doigt est le principe de toutes les mesures, à cause de son identité chez tous les membres de la grande famille humaine.

([1]) Extrait de l'*Introduction à la géographie d'Aboulféda*, par M. Reinaud, de l'Institut.

Quatre doigts joints ensemble, à savoir, l'index, le doigt du milieu, l'annulaire et le petit doigt, formèrent le poignet : c'était le *palme* des Romains, ou la largeur de la main. Le poignet répondait au *dôron* des Grecs, terme qui signifiait à la fois un don et la main; car, ainsi que le fait observer Pline le Naturaliste, c'est la main qui donne. Il est remarquable que le même mot, chez les Arabes, désigne à la fois la main et un don, et cela dans une pensée absolument semblable.

Les Arabes donnent le nom de *fetr* à la mesure prise sur la main étendue depuis le pouce jusqu'au bout du médius. Le fetr correspond à l'*orthodôron* des Grecs; il équivaut à onze doigts.

L'empan ou spithame des anciens porte, chez les Arabes, le nom de *shebr;* il équivaut à douze doigts. C'est l'intervalle pris, sur la main étendue, depuis le pouce jusqu'à l'extrémité du petit doigt.

La coudée était prise du coude à l'extrémité du doigt du milieu étendu.

On compte chez les Arabes trois espèces de coudées :

La première est celle qui porte le nom de la *main juste*, et qui contient six poignets, ou, en d'autres termes, vingt-quatre doigts. En ce sens, le spithame formait la moitié d'une coudée.

La deuxième coudée, appelée à la fois *malékyte* ou royale, et *haschémyte*, renfermait une coudée de la main juste, plus un tiers, ce qui faisait en tout huit poignets, c'est-à-dire trente-deux doigts. On faisait remonter son origine à la domination persane; en même temps, elle reçut le nom de *haschémyte*, parce que les califes de Bagdad, qui se glorifiaient de descendre de Haschem, aïeul de Mahomet, en avaient adopté l'usage.

La troisième coudée occupait un rang intermédiaire; elle se composait de six poignets, plus trois doigts, ce qui faisait en tout vingt-sept doigts. On l'appela *coudée noire*, parce qu'elle fut prise sur le bras d'un eunuque noir attaché à la personne du calife Almamoun, dont le coude avait été reconnu le plus long de tous ceux qu'on avait mesurés. Elle était employée à Bagdad pour mesurer les étoffes et les champs de terre. Cent de ces coudées carrées formaient un arpent.

La brasse, appelée chez les Grecs *orguia*, portait, chez les Arabes, les noms de *ba* et de *câmé*.

Le mot arabe qui répond à la canne ou perche signifie en même temps roseau. Quelle meilleure preuve de la justesse de cette dénomination que le choix fait par tous les peuples d'un terme analogue pour désigner cette espèce de mesure. C'était, en effet, avec un roseau qu'on mesurait les terres. Le roseau représentait six coudées haschémytes, huit coudées de la main juste, sept coudées et un neuvième de la coudée noire.

L'*usla* des Arabes et des Persans était une corde de soixante coudées haschémytes; elle remontait à la domination persane. Comme elle avait l'inconvénient de s'allonger quand elle était sèche, et de se raccourcir quand elle était mouillée, on la remplaça plus tard par une chaîne de métal.

Le *ghalva* répond au stade des anciens; c'est, à proprement parler, l'espace que parcourt une flèche fortement lancée. On lui attribue une longueur de trois cent soixante coudées haschémytes.

Les Arabes, pour mesurer des distances plus fortes, se servaient du mille et de la parasange. Le mille était une institution romaine, et son nom indique son étendue. Quant à la parasange, son usage en Orient remonte à la plus haute antiquité. Le mille et la parasange restèrent les

mêmes chez les anciens et chez les Arabes ; il n'y eut de variation que dans le nombre des coudées, lesquelles changeaient suivant le nombre des doigts qui entraient dans leur composition.

Le mille, chez les anciens, c'est-à-dire chez les Grecs et les Romains, était de trois mille coudées, à raison de trente-deux doigts la coudée; chez les Arabes, qui se donnent à eux-mêmes l'épithète de modernes, il fut de quatre mille coudées, à raison de vingt-quatre doigts chacune. C'est en ce sens qu'il est dit ci-dessus que le mille se composait de mille brasses, et chaque brasse de quatre coudées. La parasange était de trois milles, d'après la manière de compter des anciens. On voit que les différences ne sont qu'apparentes.

Aboulféda, pour marquer les distances peu considérables, se sert quelquefois de l'expression *au roc de cheval.* C'est, à proprement parler, l'espace qu'un cheval peut franchir d'un seul trait. Aboulféda compte une course de cheval de Lidda à Remla, et cette distance est estimée, par les voyageurs, à une lieue environ. Ailleurs, Aboulféda dit que la distance était de trois parasanges, ce qui fait une grande différence.

On voit que les Arabes, quand ils envahirent la Syrie et l'Égypte, y trouvèrent un système régulier de poste. Les Romains désignaient les relais du nom de *veredus;* les Arabes, dès le temps du calife Moavia, c'est-à-dire vers le milieu du septième siècle de notre ère, relevèrent cette institution et l'appelèrent *baryd,* d'un nom qui était une altération de la dénomination romaine. Le baryd était de quatre parasanges. Pour les caravanes qui voyagent à cheval ou sur des chameaux, il s'établit naturellement, de distance en distance, des lieux de station. Cet usage remontait à la plus haute antiquité. Chez les Arabes, les lieux de station reçurent le nom de *mashala,* ou lieu de départ, et de *manzal,* ou lieu de descente. On appela, de plus, la distance qui les séparait du nom de marche. Cette distance est ordinairement de huit parasanges; elle suppose une marche d'environ sept ou huit heures ; mais elle est susceptible de s'étendre ou de se raccourcir, suivant les accidents de la route et le plus ou moins de secours qu'offraient les localités. Nos relais n'ont pas non plus une distance uniforme.

Les géographes arabes désignent par le nom de *madjra,* ou course, l'espace qu'un navire parcourt ordinairement en un jour et une nuit, c'est-à-dire pendant vingt-quatre heures. Édrisi et Aboulféda estiment le madjra à cent milles haschémytes; mais, à l'exemple de la marche, cette distance était susceptible de diminuer ou de s'accroître, non-lement à cause des accidents de la mer, mais encore par la nécessité où les navigateurs étaient, en général, de ne pas perdre les côtes de vue.

## HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Voy. p. 43, 131.

### RÈGNE DE CHARLES IX.

*Supplément au costume civil.* — Pour donner une idée plus frappante de cette variété de détails que le Vénitien




Gentilshommes de l'an 1572. — D'après le recueil de Gaignières, au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale

Lippomani regardait comme impossible à décrire dans la toilette française, nous donnons à nos lecteurs une reproduction fidèle de plusieurs dessins de la collection Gaignières, exécutés du temps même de Charles IX, et datés

de l'an 1572. Ils font voir les diverses formes de capes usitées cette année-là : d'abord la cape à col renversé avec doublure satin; puis la cape à col droit doublée de taffetas; puis la cape fourrée garnie de manches bouffantes et coupées aux épaules; enfin la cape à capuchon, ou *cape de Béarn*, empruntée aux montagnards des Pyrénées. Ces quatre façons distinguaient le manteau de grande et de petite tenue, soit pour l'été, soit pour l'hiver. Qu'on remarque aussi les doubles chausses attribuées à la première figure de gauche, et les hauts-de-chausses étroits et sans découpure portés par celle qui vient après. Ce sont des innovations qui annoncent une révolution. Nous verrons cette révolution s'opérer sous Henri III.

## L'IF DE LA MOTTE-FEUILLY
(Indre).

Sur les limites de l'ancienne province du Berry et de la Manche, non loin de la route de la Châtre à Châteaumeillant,



L'If de la Motte-Feuilly. — Dessin de Freeman.

à moitié chemin de ces deux villes, s'élève dans la plaine le château féodal de la Motte-Feuilly (jadis la Motte-Sully), successivement propriété des premières familles de la noblesse berruyère, et aujourd'hui des comtes de Maussalse. Dans un des clos du château existe un if gigantesque : le tronc de cet arbre a huit mètres de tour; l'ombre donnée par ses branches s'étend sur une étendue de vingt-deux mètres. Ce phénomène du règne végétal, indépendamment de son degré de rareté, a encore le mérite de nous rappeler un personnage historique. Charlotte d'Albret, épouse de César Borgia, duc de Valentinois, habita et termina sa vie au château de la Motte-Feuilly, où on lui éleva un superbe monument qui subsiste, mais mutilé. Victime d'une indigne politique, elle fut, jeune encore, livrée à César Borgia, fils d'Alexandre XI. C'était, nous dit Brantôme, une des plus belles femmes de son temps. A peine mariée, son époux, qui venait de recevoir l'investiture du duché de Valentinois, partit avec Louis XII pour l'Italie, où il exerça, en Romagne, des déprédations qui ne contribuèrent pas peu à rendre odieux le nom déjà si exécré des Borgia. En proie à la plus amère douleur, la princesse Charlotte d'Albret acquit du sire de Culan le château de la Motte-Feuilly où elle vint, avec sa fille, chercher dans la solitude le repos que n'avait pu lui donner la cour dépravée du roi de France. Là elle reçut

souvent la visite d'une autre illustration malheureuse. Jeanne de France, divorcée d'avec Louis XII, vint s'exiler à Bourges, et fit plusieurs fois le voyage de la Motte-Feuilly pour venir confondre ses peines avec celles de sa cousine, qui mourut en mars 1514. L'if, après avoir vu passer les légions romaines qui allaient de *Mons Vicus* (Montlevic) à *Castellum Mediolanum* (Châteaumeillant), fut donc témoin, peut-être même arrosé des larmes de deux filles de la maison de France victimes d'un odieux calcul. Aujourd'hui, la moitié de cet arbre, cédant au poids énorme de ses branches, s'est séparée du tronc et étend ses grands bras dénudés; mais chaque année voit encore reparaître le sombre feuillage de la moitié de ce monument de la nature religieusement conservé et protégé.

## LE ROSSIGNOL ET LE VER LUISANT [1].

Un rossignol qui tout le long du jour avait égayé le village de ses chants, ne les suspendant ni à la venue du soir, ni au tomber de la nuit, commença à ressentir, aussi vivement que possible, les aiguillons de la faim. Regardant alors alentour, il aperçut loin de lui, à terre, quelque chose qui brillait dans l'obscurité. A ses étincelles il reconnut un ver luisant, et, descendant du sommet de l'aubépine où il était perché, il songea à faire sa proie de l'insecte; mais celui-ci, prévoyant son destin, lui tint cet éloquent discours :

— Si vous admiriez ma lumière autant que j'admire votre talent de chanteur, vous auriez autant horreur de me faire du mal que j'ai horreur de nuire à vos chants. Car, sachez-le bien, c'est la même puissance divine qui vous apprit à chanter et qui m'apprit à reluire, afin que tous les deux, vous avec votre musique, moi avec ma lumière, nous pussions embellir et récréer la nuit.

Le chanteur répondit à cette courte harangue par un ramage approbatif. Il abandonna le ver luisant, et, comme le rapporte mon histoire, il trouva ailleurs son souper.

O sectaires toujours en querelles, puisse ce récit vous apprendre à discerner vos véritables intérêts! Il vous enseigne que le frère ne doit point faire la guerre au frère, et qu'au lieu de se déchirer et dévorer l'un l'autre, leur rôle est de chanter et de briller par un doux accord tout le temps que dure ici-bas la nuit misérable et passagère de l'existence, sachant respecter en la condition de chacun les dons précieux de la nature et de la grâce.

Les chrétiens les plus dignes de ce nom sont ceux dont les pensées et les actes tendent sans cesse à la paix; la paix, devoir et récompense de celui qui se traîne sur le sol et de celui qui s'élève dans les airs.

William Cowper.

---

Un archevêque de Mayence disait : « Le cœur humain est comme la meule d'un moulin. Si l'on y met du blé, elle l'écrase et en fait de la farine; si l'on n'en met point, elle tourne toujours, mais s'use elle-même. »

## LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

Suite. — Voy. p. 268.

### II. DE L'AZOTE.

L'air qui entoure la terre sous la forme d'une mer gazeuse sans rivages, d'environ 60 kilomètres d'épaisseur, est composé, comme nous l'avons dit, de deux gaz, l'oxygène et l'azote. On sait que le premier de ces gaz entretient la combustion, et que, quand il est pur, celle-ci y prend une activité très-grande. C'est aussi ce gaz qui sert à la respiration des animaux. Les propriétés du gaz oxygène sont très-énergiques, tandis que celles de l'azote sont, au contraire, très-peu prononcées. On peut même dire que l'azote n'a que des propriétés négatives. Il semble, dans l'atmosphère, ne servir qu'à tempérer la trop grande action de l'autre composant. En effet, si l'atmosphère était tout entière d'oxygène, les animaux y respireraient avec une vivacité qui détruirait promptement les poumons et le système respiratoire, et la moindre étincelle tombant sur une forêt la détruirait en peu d'instants. Comme l'azote fait en volume à peu près les quatre cinquièmes de la masse totale de l'air, la combustion et la respiration se trouvent convenablement mitigées. Ce gaz est un peu plus léger que l'air, et, par suite, l'oxygène est un peu plus lourd. Il s'ensuit que, pour les expériences curieuses où l'on veut employer un gaz très-léger ou très-lourd, on fait usage de l'hydrogène comme gaz léger, ou de l'acide carbonique comme gaz pesant. Pour obtenir l'azote, on fait brûler sous une cloche qui contient de l'air, soit une bougie jusqu'à ce qu'elle s'éteigne, soit un morceau de phosphore, soit enfin de l'hydrogène en proportion telle qu'il absorbe tout l'oxygène de l'air. Alors il ne reste plus que l'azote. Ce gaz, bien lavé, est alors de l'azote

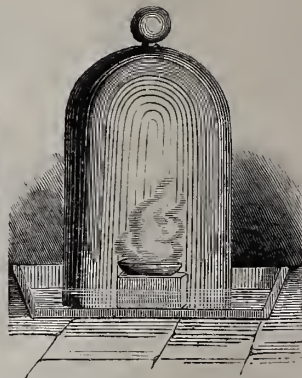


Fig. 3. Cloche renversée sur de l'eau avec une capsule contenant du phosphore allumé. — Quand le phosphore cesse de brûler, il n'y a plus que de l'azote sous la cloche.

pur. On en obtient encore en soufflant, sous une cloche renversée et pleine d'eau, l'air que l'on a gardé dans les poumons, en retenant sa respiration aussi longtemps que possible avec la poitrine bien pleine, à la suite d'une forte aspiration. Le procédé moderne pour préparer l'azote est le suivant : prenez de l'azotite d'ammoniaque et introduisez ce sel dans une petite cornue de verre A que vous chaufferez à la lampe à alcool. Ce sel est composé d'azote et d'oxygène d'une part, et de l'autre d'hydrogène et d'azote. La chaleur opère une réaction qui unit l'oxygène à l'hydrogène, et laisse par suite libres les deux proportions d'azote du composé. La combinaison de l'oxygène et de l'hydrogène donne de la vapeur d'eau qui se précipite, et l'azote dégagé se rend sous la cloche B par un tube recourbé

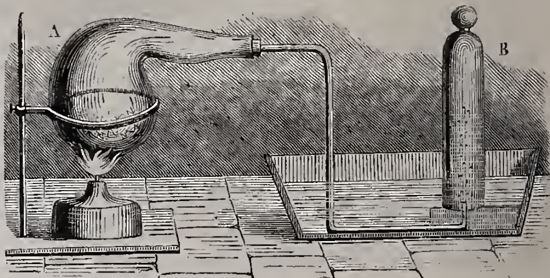



Fig. 4.

[1] Traduction inédite par A. Barbier.

sous l'eau. Ce gaz est transparent et incolore, comme l'air et l'oxygène. Une vessie qui en est pleine pèse un peu moins que quand elle est pleine d'air ou d'oxygène. Une bougie plongée dans une éprouvette pleine d'azote s'y éteint subitement. Ce n'est qu'avec grand'peine que l'on amène ce gaz à des combinaisons chimiques. Il entre, avec l'oxygène, l'hydrogène et le carbone, dans la composition chimique des animaux, et les parties nutritives des plantes sont principalement les parties azotées, du reste en fort petite proportion, que contiennent les végétaux. La chair des animaux contient beaucoup d'azote et, par suite, est très-nutritive. C'est ce qui forme principalement l'opposé du régime maigre, quoique, par une particularité remarquable, la graisse pure des animaux soit tout à fait exempte d'azote, et soit en réalité une alimentation maigre bien plus que le pain, le lait, les œufs, le beurre et plusieurs aliments qui ne sont pas réputés aliments gras. La chair des poissons et de plusieurs crustacés est fortement azotée. Les engrais contiennent aussi beaucoup d'azote, et le fournissent aux plantes dans l'acte de la végétation.

Un composé remarquable d'azote et d'oxygène est l'acide azotique, ou eau-forte, qui attaque et dissout tous les métaux autres que l'or et le platine. Cet acide, avec la potasse caustique, forme le salpêtre.

De petits animaux, tels qu'une souris, un oiseau, plongés dans ce gaz, y sont asphyxiés de suite : c'est encore ce qui arrive, au bout d'un certain temps, quand on les met sous une cloche pleine d'air; car, après avoir respiré tout l'oxygène de l'air, ces animaux se trouvent dans un milieu privé d'air respirable, et, par suite, y sont asphyxiés.



Fig. 5. Cloche pleine d'azote avec un carton pour couvercle. — Souris morte, au fond, par asphyxie.

Les diverses analyses de l'air pris dans le monde entier, dans les plaines comme sur les montagnes ou dans les voyages aérostatiques, ont constaté que la composition de l'atmosphère est sensiblement la même partout : seulement, l'air est très-sec à de grandes hauteurs, et dans les parties les plus voisines de la terre l'air contient une très-petite quantité de gaz acide carbonique dont nous étudierons plus tard les propriétés.

En distillant de l'acide azotique sur du sucre, on obtient encore du gaz azote, parce que le carbone du sucre s'empare de l'oxygène de l'acide azotique, et rend libre l'azote de celui-ci.

En général, dans les substances alimentaires, l'azote est regardé comme un précieux ingrédient, et semble constituer en grande partie la valeur nutritive de ces substances.

### III. De l'hydrogène.

Autant l'azote manquait de propriétés caractéristiques bien saillantes, autant l'hydrogène en présente d'exceptionnelles. Il est de treize à quatorze fois plus léger que l'air. Il brûle vivement dans l'air et dans l'oxygène. Il se combine facilement à plusieurs autres principes pour former des composés remarquables. Le premier de tous est l'eau, qui est formée d'oxygène et d'hydrogène.




Fig. 6. — A, eau acidulée par l'acide sulfurique. — B, morceaux de zinc auxquels on peut substituer de la limaille de fer ou des clous ordinaires. — C, bulles de gaz. — F, gaz allumé à sa sortie.

Pour obtenir ce gaz, on met dans un flacon de l'eau, de l'acide sulfurique et du fer ou du zinc. Il se forme un composé d'acide sulfurique, de zinc et d'oxygène pris à l'eau; en sorte que l'hydrogène de celle-ci est mis en liberté et se dégage en grande abondance. En adaptant un petit tube à l'orifice du flacon par le moyen d'un bouchon percé, on peut allumer le gaz sortant, et l'on obtient le petit appareil connu autrefois sous le nom de *lampe philosophique*. Quand l'hydrogène est pur, la flamme de cette lampe est peu brillante, mais si le gaz est chargé de particules de charbon, comme le gaz obtenu par la distillation du charbon de terre, la flamme produit une vive clarté, et c'est alors le gaz hydrogène carboné, dont on fait tant d'usage pour l'illumination des villes, des ateliers, des boutiques et des grands établissements. L'industrie du gaz hydrogène, vulgairement dite éclairage au gaz, est maintenant dans le monde entier une industrie des plus importantes. En Amérique, dans les contrées de prairies, et notamment dans la grande ville de Cincinnati, sur l'Ohio, on obtient du gaz d'éclairage en distillant des troupeaux entiers de porcs, et cette illumination porte le nom assez bizarre de lumière de porc *(pork light)*. En Angleterre et dans toute l'Europe c'est en distillant la houille ou charbon de terre, ainsi que diverses substances bitumineuses, que l'on obtient le gaz d'éclairage.

La légèreté remarquable de ce gaz le fait aussi employer à remplir les aérostats ou ballons qui s'enlèvent au travers de l'air, comme un bouchon de liége mis au fond de l'eau s'élève au travers de ce liquide plus lourd que la substance du liége. Mais il faut un très-grand volume d'hydrogène, et, par suite, un ballon d'une grande capacité pour enlever des hommes et des fardeaux considérables. Un aérostat destiné aux voyageurs est ordinairement de dix mètres ou trente pieds de diamètre. Pour les expériences d'amateur, on peut se procurer de petits ballons en baudruche de quelques décimètres en diamètre, et faciles à remplir de gaz, qui s'enlèvent dans une chambre ou dans un jardin, en ne soulevant que le fil mince par lequel ils sont retenus. Avec du soin, un choix de baudruche très-légère et sans duplicatures de collage, avec du gaz hydrogène bien séché,

on a pu quelquefois lancer des ballons qui n'avaient pas plus d'un décimètre, mais qui ne se soutenaient que quelques minutes. Un ballon d'un mètre de dimension, bien soigné, reste plusieurs semaines en l'air. Cette belle invention, exclusivement française, a l'inconvénient que le trop grand volume de l'aérostat et sa légèreté le rendent trop entraînable aux courants d'air, et, par suite, impossible à diriger.

Quand on veut rendre sensible très-simplement la légèreté spécifique de l'hydrogène, on en remplit une vessie ordinaire à robinet, et en la pesant on la trouve beaucoup moins lourde que quand elle est pleine d'air. Une manière curieuse de faire l'expérience consiste à suspendre sous le bassin d'une balance un sac de papier renversé l'orifice en bas, et à faire arriver par en dessous, sous forme invisible, l'hydrogène que dégage un appareil ordinaire. Alors, si la balance était en équilibre avant l'arrivée du gaz, on voit le plateau qui portait le sac de papier s'élever en indiquant un poids moindre.

Si l'on mêle ensemble deux mesures de gaz hydrogène et une d'oxygène, et qu'on en approche une allumette enflammée, il se fait une formidable explosion, et souvent le vase qui contient le gaz est brisé. En faisant avec ce mélange des bulles de savon qui s'élèvent dans l'air, et en en approchant une bougie, ces bulles produisent une explosion comme un coup de pistolet.

Enfin, en produisant le dégagement de l'hydrogène en vaisseaux fermés, le gaz produit et confiné acquiert une force élastique très-grande et peut servir, comme l'air dans le fusil à vent, à lancer des balles et des projectiles doués d'une vitesse considérable, et comparable à celle que donne la poudre à canon.

L'hydrogène, et surtout l'hydrogène carboné, peut s'obtenir en agitant avec un bâton la vase des marais; alors, en présentant aux bulles qui se dégagent une bouteille pleine

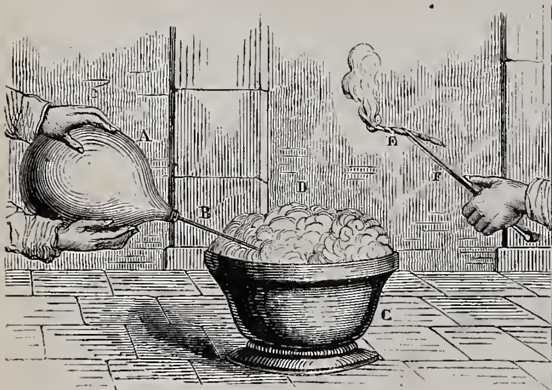



Fig. 7.

A, vessie remplie de deux litres d'hydrogène et d'un litre d'oxygène. Au moyen du tube B, et en pressant la vessie, on souffle le mélange gazeux dans de l'eau de savon contenue dans le mortier C, qui se remplit de bulles savonneuses D, même au-dessus des bords. Alors, au moyen d'un papier allumé E tenu par une longue pincette en F, on touche en D, et l'explosion est celle d'un mortier à bombes. Plusieurs auditeurs sont sourds pour une journée entière. L'expérience, comme on le voit, n'est pas sans danger.

d'eau dont le goulot, garni d'un entonnoir, plonge dans le liquide, on remplit cette bouteille assez promptement.

Un animal plongé dans ce gaz y expire en peu de temps, faute d'air respirable ou d'oxygène.

Ce gaz, combiné avec l'azote, donne naissance à un troisième gaz qui n'est autre que l'ammoniaque, dont tout le monde connaît l'odeur nauséabonde et pénétrante. En général, presque tous les composés de l'hydrogène sont remarquables par une odeur très-forte et souvent même nuisible. Sa combinaison avec le soufre, qui porte le nom d'hydrogène sulfuré ou acide sulfhydrique, paraît agir même comme poison sur l'homme et quelques animaux. L'odeur dangereuse qui s'exhale de dessous les pavés des rues, quand on les soulève, et des terrains marécageux, occasionne des fièvres typhoïdes. Les travaux récents des rues de Paris ont donné naissance à quatre à cinq mille cas pareils, pres-




Fig. 8.

Application d'un flacon contenant de l'ammoniaque sur une blessure S de serpent venimeux (ou même d'abeille). On peut encore entourer le doigt d'un linge et y faire tomber une ou deux gouttes d'ammoniaque. Les vapeurs de ce gaz donnent au tabac à priser un arome que recherchent plusieurs personnes. Ce gaz agit comme antisoporifique, et même est employé contre l'asphyxie.

que tous funestes. Dans la station de la flotte anglaise, près des côtes de l'Asie Mineure, à l'embouchure du Scamandre, on a aussi éprouvé l'influence malsaine des exhalaisons marécageuses. La flotte française, mouillée plus au large, n'a point éprouvé cet inconvénient.

Avec le chlore, dont nous parlerons plus tard, l'hydrogène produit l'acide chlorhydrique, anciennement appelé acide muriatique, et qui est un des principes constituants du sel ordinaire. Cet acide, mêlé à l'acide azotique, forme l'acide composé appelé *eau régale*, qui dissout même l'or.

Nous rappellerons que l'hydrogène, l'oxygène, l'azote et le charbon composent tous les principes de la nature organique, ainsi que de l'air et de l'eau. Comme le charbon ou carbone est connu de tout le monde, nous ferons le tableau suivant des substances, alimentaires ou non, que nous fournit la nature organique tant dans les animaux que dans les végétaux.

*Substances acides.* Toutes les substances en général où l'oxygène domine, comme le vinaigre, l'oseille, les jeunes pousses de la vigne, etc.

*Substances grasses ou huileuses.* Celles où domine l'hydrogène; les huiles, les graisses, les extraits des noyaux de fruits, les bitumes, etc.

*Substances alimentaires analogues à la viande.* Celles où domine l'azote, comme la chair musculaire, le gluten dans le blé, la chair de poisson, le jaune d'œuf, etc.

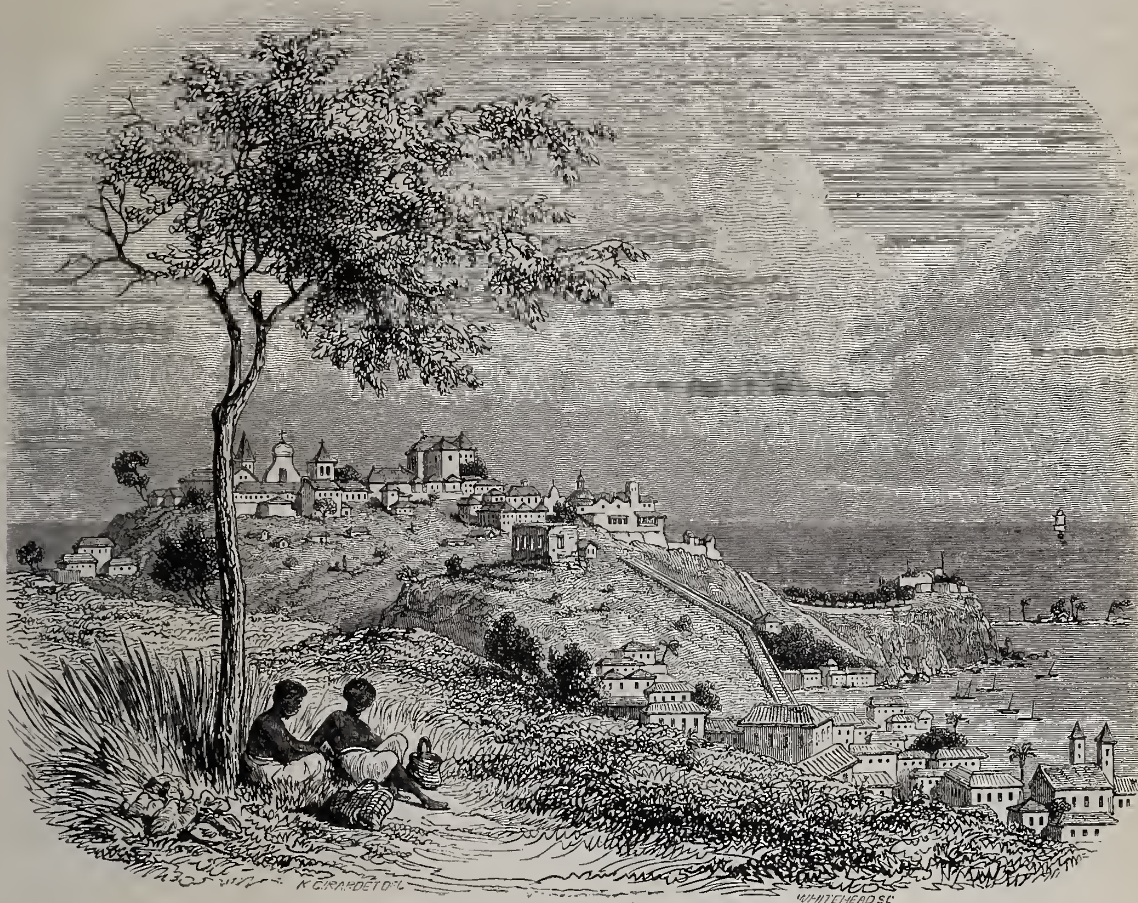
*Substances charbonneuses.* Le bois, le papier, les feuilles sèches, les enveloppes des fruits, etc.

*Substances neutres.* Celles où aucun principe ne domine, comme les fécules, l'amidon, la graisse sans chair, la gélatine, etc.

On a remarqué que toutes les matières qui servent d'aliments proviennent d'êtres vivants, soit animaux, soit végétaux. Le sel seul fait exception à cette règle. Toutes les autres substances minérales ne sont administrées que comme médicaments.

*La suite à une autre livraison.*

## SAINT-PAUL DE LOANDA.




Une Vue de Saint-Paul de Loanda. — Dessin de Karl Girardet, d'après M. L. de Folin.

Les premiers établissements de commerce européen sur la côte occidentale d'Afrique ont été fondés par des navigateurs normands. Dès 1364, les Dieppois s'étaient établis sur une portion de la côte qui s'étend au sud des îles du Cap-Vert; deux des points qu'ils occupèrent portent encore aujourd'hui les noms de Grand et Petit-Dieppe; un troisième est appelé Petit-Paris. Les malheurs qui vinrent fondre sur la France peu de temps après nuisirent à la prospérité de ces établissements; ils cessèrent d'être visités par les navires, qui dans le principe y avaient fait un important commerce en or, en ivoire, et surtout en poivre malaguette, tellement abondant dans cette contrée qu'elle en reçut le nom de côte des Graines. Environ un demi-siècle après la fondation de ces comptoirs, sous le règne de Jean Ier, les Portugais résolurent d'entreprendre quelques explorations au delà des îles du Cap-Vert. Un vaisseau envoyé de Lisbonne arriva dans le golfe de Guinée pendant la saison des pluies; les maladies qu'elles occasionnèrent le forcèrent à retourner en Portugal; mais les chances de la navigation l'ayant porté vers le sud, il découvrit, le 23 décembre 1405, veille de Saint-Thomas, une île qui fut nommée *San-Tomé*. Cette découverte donna lieu à de nouvelles expéditions; bientôt toute la côte de Guinée, de Congo et d'Angola fut explorée, les points les plus favorables furent occupés, et l'on vit s'élever, vers 1578, Saint-Paul de Loanda *(San-Paulo de Assumpçao de Loanda)*, qui devint le chef-lieu de la province d'Angola et de toutes les possessions portugaises dans ces régions. Siége du gouvernement et d'un évêché, centre de toutes les affaires au sud de l'équateur, cette ville ne tarda point à devenir florissante; mais ce fut surtout vers la fin du dernier siècle qu'elle parvint à une prospérité vraiment remarquable. Il faut avouer que la traite des noirs fut l'élément principal de sa fortune : aussi est-elle sans importance depuis que, ce trafic odieux ayant été prohibé, son commerce est réduit à l'exportation de quelques denrées, parmi lesquelles l'orseille (espèce de lichen ou de mousse servant à la teinture) occupe la première place. C'est à peine si de temps à autre quelque navire paraît sur sa rade; c'est à peine si elle possède une maison de commerce et quelques magasins. Des ruines ont fait place aux splendides maisons bâties avec l'or que les marchands de nègres gagnaient si facilement; des négresses en haillons occupent les balcons richement travaillés où les fastueuses créoles portugaises étincelaient de parures dans leurs somptueux et coquets négligés, seuls costumes que ces climats permettent. L'animation des rues et des places publiques a fait place à la morne tristesse d'une ville dépeuplée. Le Portugal semble conserver peu de sollicitude pour une possession qui ne lui rapporte plus rien; les rares employés ou soldats qu'elle y envoie de loin en loin ne reçoivent presque jamais de solde, et sont obligés de recourir à quelque industrie pour vivre. Cependant le gouvernement entretient à quelque distance, dans l'intérieur, un établissement de déportation destiné aux condamnés politiques.

---

## ELDAD LE DANITE,

### VOYAGEUR JUIF DU COMMENCEMENT DU NEUVIÈME SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Eldad était né dans le pays de Kush ou Chus, en Arabie Pétrée, sur le bord oriental de la mer Rouge. Il a été surnommé *le Danite* parce qu'il appartenait à la tribu de Dan, l'une des dix tribus juives qui, vers l'an 975 avant Jésus-Christ, s'étaient séparées de celles de Benjamin et de Juda, et avaient composé le royaume d'Israël. On sait combien est obscure l'histoire de ces tribus après leur défaite par le roi d'Assyrie Salmanasar, 718 ou 721 avant Jésus-Christ. « Les dix tribus où le culte de Dieu s'était éteint, dit Bossuet, furent transportées à Ninive, et, dispersées parmi les gentils, s'y perdirent tellement qu'on ne peut plus en découvrir aucune trace. » Ces dernières paroles ne sont plus tout à fait exactes. On a découvert des groupes plus ou moins considérables d'Israélites établis depuis les temps anciens dans différentes contrées de l'Asie, jusqu'en Chine. Au neuvième siècle, il y avait près de l'embouchure du Volga un royaume israélite, celui des Khozars, et en Abyssinie une principauté également israélite, celle de Samen. A cette époque, les Juifs pouvaient conserver encore l'espoir de se reconstituer en nationalité. Ils aimaient à se compter, et il paraît certain que lorsqu'ils voyageaient ils recevaient ou se donnaient la mission de faire une sorte d'enquête sur le nombre et la situation de leurs coreligionnaires dans les pays qu'ils parcouraient. Suivant les auteurs qui nous ont transmis en extrait la relation d'Eldad le Danite, une partie considérable des dix tribus s'était établie dans le pays de Kush; c'était là un fait important qu'il était utile d'annoncer aux Juifs, surtout dans les contrées occidentales.

« Eldad, disent-ils, quitta son pays, la terre de Kush, » pour faire connaître à tous les enfants de Jacob répandus » sur le globe l'existence des dix tribus, et leur apporter » ainsi des consolations dans leur misère et des espérances » dans leur exil. »

La relation d'Eldad semble donc avoir eu, dans le neuvième siècle, la valeur d'un document religieux et politique. Il existe trois manuscrits de cette relation : l'un, imprimé pour la première fois à Constantinople, en 1518; le second, compris dans la *Question légale* adressée en 888, par la synagogue de Korawan, au chef de l'Académie de Sora, en Perse; le troisième, trouvé dans un manuscrit de la bibliothèque d'Eliezer-ben-Haran. Ce dernier manuscrit, plus exact et plus complet que les deux autres, a été traduit en 1838 par M. E. Carmoly. C'est à cette traduction et à son Discours préliminaire que nous empruntons les éléments dont se compose notre article.

Voici dans quels termes les auteurs des extraits résument les aventures du voyageur :

« Sorti de Kush pour se rendre en Égypte, Eldad entra dans un vaisseau avec un autre Israélite, de la tribu d'Aser, pour négocier avec les matelots et leur acheter des vêtements et des ornements comme on les porte dans les pays étrangers.

» Mais à peine eurent-ils monté ce vaisseau, qu'une tempête affreuse s'éleva. En vain les mariniers voguèrent pendant plusieurs journées pour relâcher à terre, ils ne le purent, parce que la mer s'agitait de plus en plus, en sorte que, durant la nuit du huitième jour, ils firent naufrage.

» Heureusement l'Éternel avait préparé une planche pour qu'ils pussent se diriger jusqu'au bord. Nos deux voyageurs, dès qu'ils furent sur cette planche, cherchèrent à gagner le rivage; mais, l'ayant perdue, ils flottèrent sur la mer jusqu'à ce qu'ils furent jetés sur les côtes d'une nation sauvage appelée *Amargan*. C'étaient des peuples noirs, plus noirs que des corbeaux, d'une haute taille, et se nourrissant de chair humaine. Ils s'emparèrent de ces deux justes, dont ils mangèrent aussitôt l'un, parce qu'il était gras et délicat.

» Ce malheureux, au milieu des tourments de la mort, s'écriait, en versant des torrents de larmes : « Malheur à la » mère qui m'a donné la vie! malheur à moi qui ai péché » au point que mon Créateur m'a envoyé à une mort affreuse! » car ces hommes noirs vont se nourrir de ma chair. » Dès qu'ils eurent dévoré cet homme pieux, ils prirent Eldad le Danite, dont nous parlons, et lui mirent un collier, pour l'engraisser et le rendre un peu plus mangeable; il était maigre et malade.

» Ces sauvages lui fournirent une nourriture abondante qu'il mangea; ils le traitèrent bien, et il resta longtemps parmi eux. Il se portait bien, et il devint gros et gras, lorsque le Saint (béni soit-il!) lui rendit le salut. Des troupes vinrent d'un autre pays fondre sur ces sauvages, et, après en avoir pillé et tué un grand nombre, ils emmenèrent prisonniers les survivants, parmi lesquels se trouva le juste Eldad le Danite, qui resta quatre ans avec eux.

» Ces impies adoraient le feu, et ne reconnaissaient point le Dieu du ciel et de la terre. Eldad ne cessait de leur enseigner la vraie croyance, lorsqu'enfin ils le conduisirent dans la terre d'Alzin (la Chine), où il fut acheté par un Juif trente-deux pièces d'or. Là, le pieux Danite s'embarqua et vogua jusqu'au continent. Ayant parcouru la Perse et la Médie, il arriva dans la tribu d'Issachar, qui habite les montagnes aux confins de ces contrées. Puis notre voyageur se rendit en Babylonie, où il eut des entrevues avec le chef de la captivité Zadik, fils de Houna, et avec Isaac, fils d'Isaï, directeur de l'académie, qui l'admirait et l'engageait à rester avec eux. Mais il n'écouta point leurs conseils. Il partit pour l'Afrique, et il alla à Kaïrowan. (Voy. p. 310.) Ayant passé quelques années dans cette grande ville, et ayant adressé des lettres en Sépharad (Espagne), les synagogues de ce dernier pays le firent venir à Cordoue, où il mourut bientôt après. »

Ce récit, fait après la mort d'Eldad, est précédé, dans le manuscrit, de cinq chapitres, qui sont présentés comme un abrégé de la relation elle-même, et que nous réduisons ici à ce qu'ils ont de plus essentiel :

Au nom de l'Éternel, le Dieu d'Israël, voici la relation de l'illustre Eldad, fils de Mahalé, de la tribu de Dan, écrite d'après les lettres qu'il avait envoyées en Sépharad, l'an 4563 de la création du monde (803 de l'ère vulgaire).

### COMMENT LES HÉROS DE LA TRIBU DE DAN AVAIENT QUITTÉ LEURS FRÈRES POUR ALLER EN KUSH, SOUS JÉROBOAM, FILS DE NEBAT.

Les Israélites, tant qu'ils furent soumis à la volonté du Seigneur, n'eurent point à souffrir un joug étranger en quittant leur patrie pour demeurer au milieu des gentils, ni sous Moïse et Josué, ni sous les juges et les lois, jusqu'à l'arrivée de Jéroboam, fils de Nebat, qui pécha et engagea Israël à pécher, en adorant deux veaux d'or et en se révoltant contre la maison de David.

Le fils de Nebat, ayant rejeté l'autorité de cette race, assembla les dix tribus et leur parla ainsi : « Allons, ô fils d'Israël, combattre Rechabam et les habitants de Jérusalem! » Ceux-ci lui répondirent : « Pourquoi, ô Jéroboam, pourquoi attaquer nos frères, et le fils de Salomon, notre maître, roi d'Israël et de Juda? »

Cependant, comme l'usurpateur les pressait d'adhérer à son dessein criminel, les plus anciens parmi eux lui disaient : « Il n'y a point dans toutes les tribus de Jacob d'hommes vaillants, capables de guerroyer, si ce n'est dans la tribu de

Dan. » Aussi le fils de Nebat s'adressa aux descendants de ce patriarche, et leur dit : « Allons, levez-vous, ô enfants valeureux de Dan, faites la guerre à Juda! »

Mais ceux-ci repartirent : « Par la vie de nos pères et de nos enfants, nous ne combattrons pas contre nos frères, et nous ne répandrons jamais le sang inutilement! »

Ils levèrent leurs glaives, leurs arcs, leurs lances, e s'offrirent de mourir en résistant plutôt à Jéroboam. Heureusement le Très-Saint leur épargna le carnage de leurs frères. On fit publier par un héraut, dans toute la tribu de Dan, ceci : « Fuyez, fuyez, ô hommes courageux, rendez-vous en Égypte? »

Mais comme on délibérait ensuite pour savoir si l'on irait s'établir dans ce pays en tuant les indigènes, les chefs de la tribu les détournèrent en ces termes de leur dessein : « N'est-il pas écrit de cette contrée dans la loi · Vous ne la verrez plus jamais!... comment donc voulez-vous descendre en Égypte? »

On proposa alors une invasion chez les Iduméens, les Amalécites et les Ammonites; mais ayant compris qu'il était marqué dans les différentes Écritures que le Saint (béni soit-il!) avait défendu aux Hébreux de franchir jamais les frontières de ces peuples, ils renoncèrent encore à ce projet. Enfin Dieu leur inspira l'heureuse idée que voici : tous les hommes forts et vaillants de la tribu se levèrent comme un seul homme, traversèrent le Jourdain, et, portés sur des dromadaires, ils allèrent camper dans le pays de Kush.

Ces braves y trouvèrent une terre grasse qui produit l'*arbre à la face d'homme* (la mandragore; voy. l'article de la page 310); cette terre est propre à se transformer en guérets, en jardins, en vergers, en vignobles. Les colons ne les empêchèrent pas de l'habiter et de s'allier à eux. Après avoir passé plusieurs années auprès d'eux, les Danites se multiplièrent d'une manière incroyable, et finirent par rendre les Kushites leurs tributaires.

### COMMENT UNE PARTIE DE TROIS AUTRES TRIBUS, DE ZABULON, ASER ET NEPHTALI, SUIVIRENT LES ENFANTS DE DAN, ÉMIGRÉS EN KUSH.

En ce temps-là plusieurs familles de trois autres tribus, de Zabulon, Aser et Nephtali, s'expatrièrent aussi et campèrent dans le désert d'Arabie, jusqu'à ce qu'elles eussent atteint les frontières de Kush. Elles firent la guerre aux Kushites et en tuèrent tant qu'elles dépeuplèrent un espace de quatre jours sur quatre jours de marche, jusqu'à l'endroit occupé par leurs frères de la race de Dan.

Ayant choisi pour demeure Havila, qu'il ne faut pas confondre avec la Havila orientale, où il y a de l'or, et Seba, Sabtah, Raamah, Sebtacha, Sheba et Dedan, ces quatre tribus, Dan, Zabulon, Aser et Nephtali, furent contraintes de guerroyer contre ces sept royaumes. Bientôt elles firent courber devant elles la tête de leurs ennemis, et s'établirent à leur place dans ces sept royaumes.

Néanmoins chaque année, jusqu'à ce jour, elles sont en hostilité avec sept autres peuplades formant autant de souverainetés, appelées Themani (Thamana, dans le désert d'Arabie), Khaïbar et Koraïta, Bedra (Petra), Nabat, Hour et Yaboa (aux environs de Médine). Par suite de ces guerres continuelles, beaucoup d'Israélites ont été dispersés au delà des fleuves de Kush.

Ces tribus possèdent une grande quantité d'or, d'argent, de pierres fines, de brebis, de bœufs, d'ânes et de chameaux. Les uns sèment, moissonnent, demeurent sous des tentes, tandis que les autres se transportent dans le désert et campent d'une frontière à l'autre, à une distance de quatre journées de marche en long et en large. Cependant la maison royale ne les suit point, étant toujours fixée en un endroit qui produit du blé, du raisin et d'autres fruits. Le nom de leur prince régnant est Usiel, fils de Malchiel; le nom de leur chef est Nithaï le Grand, de la famille d'Ahliah; et celui de leur juge Abdan, fils de Misaël, de la tribu d'Aser.

Les quatre espèces de peines capitales (la lapidation, le bûcher, la décapitation et la strangulation) du ressort de l'ancienne justice sont encore en usage parmi ces quatre tribus. Dès qu'elles entreprennent une expédition militaire, un héraut sonne de la trompette, et aussitôt toute l'armée se réunit avec son chef, au nombre de 100 000 cavaliers et de 120 000 fantassins.

Tous les mois une de ces quatre tribus se livre aux batailles et reste ainsi durant trois mois : à l'expiration de ce terme, elles partagent dans leur tribu, à chaque citoyen, les dépouilles des ennemis.

Les descendants de Dan, de la race de Samson le Fort, sont des guerriers vaillants, en aussi grand nombre que le sable de la mer. Lorsqu'ils vont en guerre, ils se rappellent des vers qui les enflamment au combat, et ils restent tels jusqu'à la fin de la bataille. Après la guerre, ils reviennent et portent tout leur butin au roi, qui le partage entre tous les Israélites ses sujets, en prélevant sur toutes ces prises la dîme qui est la part du Seigneur.

### COMMENT LE RESTE DE CES QUATRE TRIBUS FUT EXILÉ AVEC LES AUTRES ISRAÉLITES PAR THÉGLATH-PHALASSAR ET SALMANASAR.

Du temps d'Hosée, fils d'Éla, Salmanasar, roi d'Assyrie, vint et exila le reste de ces quatre tribus, Dan, Zabulon, Aser et Nephtali. Puis ce prince monta une seconde fois jusque dans le pays d'Issachar, d'Éphraïm, de Siméon, de Manassé, et emmena les habitants à Halah, dans Habor, sur le fleuve de Gozan, et dans les villes des Mèdes. Ils y trouvèrent les Rubénites, les Gadites et la moitié de la tribu de Manassé, que Théglath-Phalassar avait transportés à Halah, à Habor, à Hara et au fleuve de Gozan.

Les quatre premières tribus se mirent à voyager jusqu'à ce qu'elles eussent atteint leurs frères dans la contrée de Kush. Les enfants de Ruben, de Gad, et la moitié de la tribu de Manassé, demeurent à Hara et à Nisabour (une des quatre capitales du Khoraçan), sur le fleuve de Gozan; jusqu'à ce jour, ils n'ont à supporter aucunement la domination des gentils. La tribu d'Issachar habite les montagnes de Théom, situées au-dessous de la Médie et de la Perse, suivant scrupuleusement ce commandement : « Que le livre de la loi ne quitte point ta bouche. » Elle n'obéit à aucune autre autorité qu'à celle du ciel, et elle ne fait d'autre guerre que celle de la loi. Cette tribu a un juge et chef nommé Nachson, et parle la langue sacrée, le persan et l'arabe.

La tribu d'Éphraïm demeure dans le voisinage de celle d'Issachar, mais les enfants d'Éphraïm sont nomades; néanmoins ils fixent parfois leurs tentes jusqu'à l'entrée de la province d'Adjemi (au centre de la Perse), ou jusqu'au fleuve d'Euphrate. Ils sont très-religieux et ont horreur du brigandage et du vol; leurs esclaves mêmes sont d'une grande probité. A leur proximité demeure la moitié de la tribu de Manassé.

La paix règne entre toutes les tribus; elles marchent ensemble au combat, occupent les routes, partagent toutes les dépouilles. Sur le chemin de la Perse et de la Babylonie, on rencontre beaucoup de ces Manassites. Ils ont peu d'argent et d'or, en sorte que le riche équipement d'un chameau s'achète chez eux deux pièces d'argent. Ils parlent une langue concise, et entendent l'Écriture, la Mishna et le Talmud. Tous les sabbats, leurs chefs prononcent des homélies dans la langue sacrée, et expliquent la *Halacha*



La Mandragore. — D'après dom Calmet.




Mandragores des anciens devins et des cabinets d'amateurs. (Voy. p. 311, ligne 16.)

(pratique des préceptes) et l'*Agadah* (morale et histoire), également dans le même idiome.

Ils sont en guerre avec les habitants des monts situés au midi de leur territoire, race insensée, dont l'humeur est triste et morose. Ces montagnards sont tous cavaliers; ils infestent les routes et ne ménagent personne; ils ne vivent que de rapines. Ils sont très-vaillants; chacun d'eux peut vaincre cent ennemis. Ils adorent le feu et épousent leurs mères ou leurs sœurs. Ils ne sont point agriculteurs; au moins ils ne moissonnent ni ne vendangent, et ils achètent tout à prix d'argent. Néanmoins ils ont une grande quantité de troupeaux, de chameaux, d'ânes, de domestiques des deux sexes, qu'ils ont pris dans leurs expéditions.

Quant à la tribu de Siméon, elle est dans le pays des Khozars, sur le fleuve d'Itel (Volga); son roi s'appelle Ézéchiel, et elle est extrêmement nombreuse. Elle reçoit un tribut de vingt-cinq principautés et d'une partie des Ismaélites. Les Siméonistes parlent la langue hébraïque, le khozarique et l'arabe, et se livrent à l'étude de la loi écrite et de la loi orale, tant dans la pratique que dans la théorie. Que le Saint (béni soit-il!) les garde de tous adversaires et de tout triste accident!

COMMENT, AU DELA DE LA RIVIÈRE SABBATION, IL Y A LA POSTÉRITÉ DE MOISE, DITE LA TRIBU SAUVÉE.

Il y a encore, au delà de la rivière Sabbation ou Sambation, une tribu juive : ce sont les descendants de Moïse, notre pieux maître, le serviteur de Dieu. On les nomme la tribu sauvée, parce qu'elle abjura l'idolâtrie et s'attacha à la crainte de Dieu. Les enfants de Moïse habitent des maisons et des édifices magnifiques, ainsi que des tours qu'ils construisent eux-mêmes.

Il n'y a rien chez eux d'immonde, ni des oiseaux, ni d'autres animaux impurs. Ils n'ont pas de bêtes nuisibles,



*Atropa Mandragora*, Linn. (vulgairement *Mandragore mâle*). — La plante est réduite ici au cinquième de sa grandeur naturelle; la fleur et le fruit séparés sont réduits de moitié.

telles que mouches, puces, poux, serpents et scorpions; bref, rien de dangereux. Tout y est pur comme les agneaux, les bœufs et espèces analogues. Les brebis mettent bas ordinairement deux fois par an.

Ils sont très-religieux, très-versés dans les lois écrites et orales, dont l'enseignement se fait en hébreu. Ils ne connaissent pas d'autre langue que la langue sacrée, et ils ne parlent que de choses saintes. Ils observent avec plus de scrupule que les rabbins la manière d'égorger les animaux et de les dépecer suivant les règles prescrites par les *sophrim* (les scribes); car Moïse était très-scrupuleux quant à l'observance des paroles des scribes. A ce qu'ils croient, jamais les descendants de Moïse ne juraient par le nom du Seigneur sans que leurs âmes sortissent de leurs corps.

Ces rejetons de Moïse, serviteurs du Seigneur, ont une très-longue existence, et vivent ordinairement cent ou cent vingt ans. Jamais ni fils ni filles ne meurent du vivant de leurs pères, mais tous parviennent à la troisième ou même à la quatrième génération; en sorte qu'ils voient leurs enfants, leurs petits-enfants et leurs arrière-petits-enfants.

Ils labourent et moissonnent eux-mêmes leurs champs, parce qu'ils n'ont ni esclaves ni domestiques; beaucoup sont des magasiniers, et pourtant ils se dispensent de fermer leurs maisons la nuit, attendu qu'il n'y a parmi eux ni voleurs, ni hommes méchants, ni autres personnes capables de faire quelque mal. De plus, un enfant conduit des troupeaux à une distance de plusieurs jours de marche, sans craindre les voleurs ou les démons, les bêtes féroces ou quelque autre péril, parce que tous ces lévites sont saints et purs.

COMMENT LA RIVIÈRE SABBATION COULE PENDANT LES SIX JOURS DE LA SEMAINE, ET CESSE DE COULER LE JOUR DU SABBAT.

Cette rivière Sabbation (dans la Palestine septentrionale) est pleine de sable et de pierres; les eaux entraînent dans

leur cours ce sable et ces pierres durant les six jours de la semaine, et se reposent et demeurent tranquilles le jour du sabbat. Le bruit de ces eaux, de ces pierres et de ce sable est semblable au fracas du tonnerre, ou des flots de la mer et des vents orageux, au point qu'on entend pendant la nuit le bruit qu'ils font, jusqu'à une distance d'une demi-journée de marche.

La largeur de la rivière est de 200 coudées, environ l'espace que parcourt une flèche. Personne ne peut la traverser sans qu'elle soit en repos; le jour du samedi, dès qu'elle cesse de couler, un feu s'élève sur toute l'étendue des deux rives, et jette de si grandes flammes depuis le commencement jusqu'à la fin du sabbat, que personne n'en peut approcher qu'à la distance d'un demi-mille de chaque côté du sabbatique. Ce feu embrase tout ce qui, aux environs de la rivière, sort de la terre et porte racine.

Néanmoins, pendant tous les six jours ouvrables, beaucoup d'individus des tribus de Dan, Zabulon, Aser et Nephtali, vont avec leurs troupeaux au bord de la rivière, et crient : « Nos frères, enfants des tribus des *Ieschuroun,* montrez-nous des chameaux, des chiens et des chevaux ! » Ils s'étonnent en les voyant, et disent : « Que ce chameau est grand ! que sa tête est longue et sa queue courte ! Que ce chien est beau, ce cheval majestueux ! » Puis ils se saluent et se séparent.

Les eaux de la rivière sabbatique sont très-amères ; personne ne peut ni en boire ni en user pour arroser ses champs. Il y a d'autres sources qui se jettent toutes dans un seul lac et arrosent toute cette région. Dans ce lac il y a beaucoup de poissons, et sur ses rives volent des oiseaux de toute espèce. Ces poissons sont exquis, et leur couleur est admirablement belle ; leurs écailles servent à orner la tête des vierges du pays. Parmi ces oiseaux, il en est qui chantent si harmonieusement et avec tant de charme, qu'à leur ramage le berger quitte ses troupeaux, le laboureur sa charrue, et tous viennent s'endormir dans l'extase et l'enchantement.

Le sol du pays de la tribu de Moïse est gras et fertile : ils y sèment du lin, y élèvent des vers à soie ; ils fabriquent des habits très-riches et des tuniques tissues en or et en argent, car ils possèdent beaucoup d'argent et beaucoup d'or. Leurs jardins leur fournissent des vergers et toutes sortes de fruits, tout genre de légumes, tels que des melons, des oignons, de l'ail, du froment, de l'orge, et produisent tout au centuple.

Le manuscrit se termine par ces lignes :

« Eldad s'énonçait avec grâce, et il appelait chaque objet dans la langue sainte, qu'il possédait parfaitement, et plusieurs savants ont recueilli ses mots hébreux pour enrichir leur langue. D'autres ont fait des ouvrages sous son nom qui sont pleins d'ignorance et de mensonge. Il suffit de citer le nom d'Eldad pour donner un démenti à ces écrits ; car ce juste était un homme véridique, et rien ne lui était inconnu. »

### KAIROWAN.

« Cette ville, dit un auteur arabe, est située au milieu d'une plaine étendue. Au nord est la mer de Tunis ; à l'orient, la mer de Safâkes et de Kâbes ; la plus voisine est la mer Orientale, qui est à une distance d'un jour de marche. De cette ville à la montagne, on compte également une journée. A l'orient se trouve un marais salé. Les terres de tous ces cantons sont d'une fertilité admirable ; mais toutes le cèdent au territoire occidental, appelé la plaine de Dawarah, où les grains, dans une année abondante, produisent cent pour un. L'air de ce canton est parfaitement sain et salubre. Le médecin Ziad-ben-Haloun, lorsqu'il sortait de Kaïrowan pour se rendre à Rakkadah, et qu'il passait devant la porte d'Asram, ne manquait pas de relever son turban et de se découvrir la tête afin de recevoir, comme un remède salutaire, l'impression d'une atmosphère si pure. Kaïrowan a eu de tout temps huit enclos, dont quatre sont en dehors et quatre en dedans des remparts... Les marchands ou les voyageurs qui voulaient entrer dans Kaïrowan des denrées susceptibles de payer des droits étaient tenus de passer par Sabrah, ville voisine. La ville a quatorze portes : la porte des Palmiers, la porte de la Tradition, la porte de la Fabrique, la porte Neuve, la porte du Printemps, etc. » (Notice d'un manuscrit arabe contenant la description de l'Afrique, et intitulé : *les Histoires du temps, et les routes et les empires,* conservé à la Bibliothèque impériale. — Voy. t. XII des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi et autres bibliothèques;* 1831. — M. Quatremère de Quincy suppose que ce peut être un fragment d'un Traité de géographie et d'histoire composé par Abou-Obaïd, de Cordoue, vers l'an de l'hégyre 352. La mosquée de Kaïrowan était célèbre ; on y admirait surtout deux magnifiques colonnes de pierre rouge marquée de taches jaunes. On assurait que l'empereur de Constantinople avait offert pour ces colonnes leur pesant d'or, lorsqu'elles ornaient une église antique. Le minaret avait 60 coudées de hauteur.)

### LA MANDRAGORE.

La mandragore, qu'Eldad appelle « l'arbre à la face d'homme, » et dont le nom scientifique est *Atropa Mandragora* (Solanées), est une plante vénéneuse ; elle agit comme narcotique, et avec plus d'énergie que la belladone. Elle croît naturellement dans les bois et sur les bords des rivières, dans les endroits où les rayons du soleil ne pénètrent point. On la trouve surtout dans le Levant, en Italie et en Espagne. Sa racine est épaisse, vivace, longue, fusiforme, blanchâtre en dehors, souvent simple, quelquefois partagée en deux ou trois parties, et garnie de fibres menues : elle donne naissance à plusieurs feuilles ovales, oblongues, rétrécies à leur base, grandes, ondulées sur leurs bords, et étalées en rond sur la terre. Les fleurs de la mandragore sont blanchâtres, légèrement teintes de pourpre, et solitaires sur des hampes plus courtes que les feuilles et naissant immédiatement de la racine. Le fruit ressemble à une très-petite pomme : c'est une baie charnue, molle, jaunâtre lorsqu'elle est mûre, et d'une odeur fétide, de même que la plante tout entière.

La racine velue et quelquefois bifurquée de la mandragore l'a fait comparer, dès les temps les plus anciens, et chez tous les peuples, à un corps humain.

Théophraste appelle cette plante *anthropomorphon* (à forme humaine), et Columelle la surnomme *semi-homo* (demi-homme).

Les anciens la faisaient entrer dans la composition des philtres.

Au moyen âge, le mot seul de mandragore causait une sorte de frémissement. On ne pouvait songer au *petit homme planté* sans effroi. Quand on arrachait la plante de terre, elle poussait des gémissements. Cependant, celui qui pouvait la posséder était riche et heureux à jamais. Il suffisait de la placer dans un coffre à argent : le nombre des pièces de monnaie qu'on y enfermait avec elle doublait chaque jour. Si on la portait en des lieux où l'on soupçonnait que des trésors avaient été enfouis, elle les faisait aussitôt découvrir, s'élançant d'elle-même vers la cachette. Mais il n'était pas facile de se procurer la mandragore ; il fallait la cueillir sous un gibet, en observant certains rites, et au risque de la mort si l'on se trompait dans les détails très-compliqués de cette conjuration. Toutefois, il y avait un moyen d'échapper à ces périls : c'était de faire cueillir

la plante par un chien; on l'enveloppait ensuite dans un linceul.

Ces contes, plus absurdes encore qu'amusants, se retrouvent presque dans tous les pays.

On trouve de curieux détails sur la mandragore dans l'ouvrage du père Joseph-François Lapiteau, intitulé : *Mémoire présenté à S. A. R. Mgr le duc d'Orléans, régent du royaume de France, concernant la précieuse plante du ginseng de Tartarie, découverte au Canada;* Paris, 1718. L'auteur dit que les éléphants rencontrent la mandragore sur la route du paradis terrestre.

Thomas Brown traite de la mandragore dans son *Essai sur les erreurs populaires* (1738).

On lit dans les *Histoires prodigieuses*, par P. Boaistuau, surnommé Launay, natif de Bretagne (Paris, 1575) : « Je vis dernièrement à la foire Saint-Germain, en ceste ville de Paris, une racine de mandragore qu'un sophistiqueur avoit contrefaite par art, qui avoit certainement racines si bien entassées l'une dedans l'autre, qu'elle représentoit proprement la forme de l'homme; et asseuroit ce donneur de bons jours, que c'étoit la vraie mandragore, et demandoit 20 escus de cette racine; mais la fraude fut incontinent descouverte, et croy qu'il fut contraint enfin d'emporter sa racine en Italie, dont il disoit qu'elle étoit venue (en effet, on en trouvait beaucoup, disait-on, en Pouille, au mont Saint-Ange). »

---

## ALPHABETS DÉCOUPÉS PAR UN AVEUGLE.

On garde encore en Portugal le souvenir d'un aveugle auquel plusieurs auteurs ont fait l'honneur d'une biographie. Diogo Alvarès était né dans les dernières années du seizième siècle, et il créait ses frêles merveilles vers 1603 ou 1604. Quoiqu'il n'eût jamais pu apprécier la forme d'aucun corps, il était parvenu à découper les lettres avec une telle élégance, qu'il en avait formé plusieurs recueils gardés précieusement dans le trésor du duc de Bragance. Comme s'il eût voulu rendre ce travail délicat le résultat de toutes les difficultés vaincues, il avait soin d'ajouter à la fin de ses Abécédaires variés : « Diogo Alvarès a écrit ceci à Abrantès avec une paire de ciseaux et en ne se servant que de la main gauche. Il n'a jamais vu et n'a jamais appris. » Le savant abbé de Sever met cet aveugle ingénieux au nombre des célébrités du dix-septième siècle.

---

On se sert du prétexte de ce que l'on mendie pour ne pas donner à l'hôpital, et de l'hôpital pour ne pas donner aux mendiants. DOMAT.

---

## CHANNING.

Voy. p. 158, 189, 238.

### COMMENT ON PEUT FAIRE SON ÉDUCATION PERSONNELLE.

Avant tout, le grand moyen d'éducation, celui qui renferme tous les autres, c'est de s'attacher à notre éducation personnelle, à la culture de nous-mêmes, comme à notre fin principale; c'est de prendre la détermination ferme et solennelle de tirer le plus grand et le meilleur parti des facultés que Dieu nous a données. Sans cette résolution, les meilleurs moyens sont de peu de valeur, et avec elle les plus petits deviennent efficaces.

Vous verrez des milliers d'hommes qui, avec toutes les ressources que la richesse peut rassembler, maîtres, bibliothèques, instruments, ne font rien de passable, tandis que d'autres, avec de faibles secours, font des merveilles, uniquement parce qu'ils sont les seuls qui agissent sérieusement.

L'homme qui se met sérieusement à l'œuvre trouve des moyens, ou, s'il n'en trouve pas, il en crée. Une volonté énergique fait beaucoup de peu, donne de la puissance à des instruments faibles, désarme la difficulté et souvent même en fait un secours.

Chaque état offre des moyens de progrès, si on a assez d'ardeur pour s'en servir. Une grande idée, comme celle de l'éducation personnelle, si on la saisit clairement et fortement, brûle dans l'âme comme un charbon ardent. Celui qui se propose résolûment une grande fin, y est, par cet acte, à moitié parvenu, et il a franchi la principale barrière qui le sépare du succès.

Il est des hommes qui sont découragés et qui ne tentent de faire aucun progrès, par la fausse idée qu'ils ont que l'étude des livres, étude que ne leur permet pas leur position, est le moyen suprême et le seul efficace. Mais je les prie de considérer que les grands volumes, dont nos livres ne sont que des copies, c'est-à-dire la nature, la révélation, l'âme et la vie humaine, sont libéralement exposés à tous les yeux.

Les grandes sources de la sagesse sont l'expérience et l'observation; et celles-là ne sont fermées à personne. Ouvrir et fixer nos yeux sur ce qui se passe hors de nous et en nous, c'est l'étude la plus féconde.

Les livres sont surtout utiles quand ils nous aident à interpréter ce que nous voyons et ce que nous expérimentons. Quand ils absorbent l'esprit, ce qui arrive quelquefois, et qu'ils le détournent de l'observation de la nature et de la vie, ils engendrent une folie savante, contre laquelle on ne pourrait échanger sans grande perte le simple bon sens de l'ouvrier.

Il faut que la volonté de s'instruire, de s'élever soi-même, soit sincère. En d'autres termes, le but réel doit être notre éducation morale; c'est pour elle-même qu'il faut la chercher, et non pour en faire un moyen ou un instrument.

Le nombre des personnes qui désirent l'éducation, seulement pour acquérir de la fortune et s'élever dans le monde, est considérable; mais ces personnes ne cherchent pas véritablement le progrès : ce qu'elles poursuivent, c'est quelque chose d'extérieur, quelque chose qui leur est étranger; et une impulsion si basse ne peut amener qu'un progrès restreint, partiel, incertain. Sans doute un homme doit travailler à améliorer sa position; mais il doit d'abord songer à s'améliorer lui-même : s'il ne connaît pas d'autre usage plus noble de l'esprit que de le fatiguer au profit du corps, il faut désespérer de son éducation.

En faisant ces observations je n'entends pas conseiller à l'ouvrier de rester indifférent à sa position. Je regarde comme important que chaque homme, quel que soit son état, possède des moyens de bien-être : la santé, une nourriture et des vêtements convenables, et parfois un peu de retraite et de loisir. Voilà des biens véritables qui méritent d'être recherchés pour eux-mêmes, et d'ailleurs ce sont des ressources importantes pour la cause que je défends. Une habitation propre, confortable, avec des aliments sains, n'aide pas peu au développement intellectuel et moral. Un homme vivant dans une cave humide ou dans un grenier ouvert à la pluie et à la neige, respirant l'air impur d'une demeure sale, et essayant en vain d'apaiser sa faim par une nourriture insuffisante et désagréable, court risque de s'abandonner à une insouciance désespérée. Améliorez donc votre sort; multipliez vos ressources, et mieux encore, faites fortune si vous le pouvez par des moyens honnêtes, et si vous ne la payez pas trop cher. Une bonne éducation est faite pour vous pousser dans vos affaires, et vous devez en user pour ce but. Seulement prenez garde que cette fin

ne vous domine; que vos motifs ne baissent à mesure que votre condition s'élève; que vous ne soyez victimes de la misérable passion de rivaliser avec ceux qui vous entourent, en étalage, en luxe et en dépenses. Respectez-vous toujours vous-mêmes. Comprenez que votre nature est plus précieuse que tout ce qui vous est étranger. Celui qui n'a pas entrevu ce qu'il y a en lui de raisonnable et de spirituel, de supérieur au moment et d'allié à Dieu même, celui-là ignore la véritable source d'où sort la volonté utile pour s'instruire.

Pour élever la nature morale et intellectuelle, il faut abaisser la nature animale. La sensualité est l'abîme dans lequel un très-grand nombre d'âmes sont plongées et perdues. Parmi les classes les plus prospères, quelle somme considérable de vie intellectuelle est noyée dans les excès du luxe! C'est une des grandes malédictions de la richesse que nous en abusions pour la satisfaction de nos sens; et chez les classes pauvres, bien que le luxe manque, souvent on s'abandonne à un tel excès de nourriture que l'esprit s'en trouve accablé. Quand on se promène dans nos rues, c'est un triste spectacle que de voir combien de visages portent les signes de l'hébêtement et de la brutalité, résultats d'une grossière habitude. Quiconque veut cultiver son âme doit réprimer l'excès de ses appétits.

*La suite à une autre livraison.*

---

## FONTAINE DE SAINT-ALLYRE,

### A CLERMONT

(Département du Puy-de-Dôme).

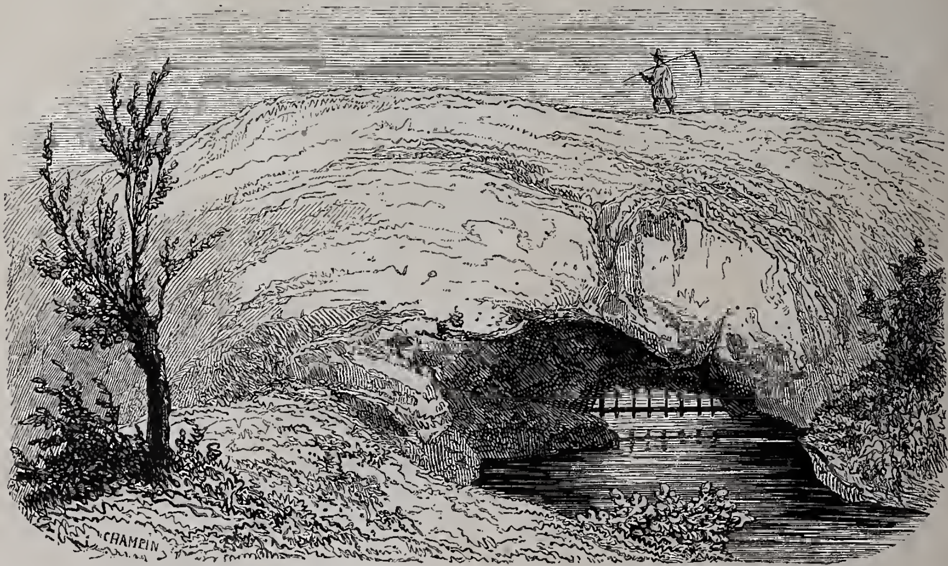
Cette fontaine, dans le faubourg de Saint-Allyre, au nord-ouest de Clermont, doit sa réputation à la propriété qu'ont ses eaux, chargées de fer, de chaux et de magnésie, de déposer ces matières sur les corps, et de les recouvrir, après un certain temps, d'une incrustation très-dure : de là vient qu'on l'appelle aussi *la fontaine pétrifiante*. Dans un petit musée placé près de la source, on trouve un grand nombre de ces incrustations de tous genres, végétaux, fruits, nids d'oiseaux, animaux, et même un bœuf ou plutôt une peau de bœuf empaillée sous une enveloppe de pierre. C'est l'objet d'une industrie assez productive pour les propriétaires de la fontaine.

A peu de distance, on voit une chaussée d'environ 80 mètres, formée par les sédiments des eaux de Saint-Allyre : l'une de ses extrémités est percée d'une sorte de pont naturel sous lequel coule le ruisseau de Tiretaine.

Ces eaux, d'une nature tonique et légèrement acide, ont en outre des qualités hygiéniques reconnues par la médecine.

La fontaine, le faubourg et une chapelle voisine, doivent leur nom à saint Allyre, évêque de Clermont, qui vivait dans le milieu du quatrième siècle. Grégoire de Tours, l'historien de la province, nous apprend comment saint Allyre avait mérité la vénération et la reconnaissance des Auvergnats. Sous la domination romaine, un tribut en denrées qui devaient être portées jusqu'à Trèves, avait été imposé à l'Auvergne. Allyre, dont la sainte renommée avait déjà franchi les limites de son évêché, fut appelé à Trèves par l'empereur Maxime, pour guérir sa fille possédée d'un démon. Le prélat, ayant réussi dans cette cure, demanda en récompense et obtint du monarque que le tribut en nature, très-onéreux surtout à cause de la nécessité du transport, serait converti en un tribut d'argent.

La légende ajoute qu'Allyre, prêt à regagner sa patrie, et voyant de très-beaux marbres, conçut le dessein d'en orner le cloître de son église; qu'il en choisit plusieurs




Fontaine de Saint-Allyre. — Dessin de Champin.

blocs, et qu'il obligea le démon, sur lequel il avait remporté une première victoire par la guérison de la fille de l'empereur, à les tailler et à les lui porter jusqu'à Clermont.

Une peinture à fresque, qui subsistait encore en 1788, dit Legrand d'Aussy dans son *Voyage en Auvergne*, avait perpétué la mémoire de ce miracle sur les murailles du monastère. On y voyait le saint évêque en chasuble et en mitre, expulsant par ses exorcismes le démon du corps de la jeune princesse; et à côté, le diable, qui venait d'être ainsi chassé de sa demeure, prenant son vol et emportant les colonnes de marbre toutes taillées.

---

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

## LE PALAIS DU FRANC,

### A BRUGES.

Voy. t. VII, p. 228.



Vue du palais du Franc, aujourd'hui palais de justice, à Bruges. — Dessin de Stroobant.

Le voyageur qui se promène, à Bruges, le long du canal des Marbres, presque au centre de la ville, remarque bientôt un édifice pittoresque dont les vieux murs se reflètent dans l'eau. Des lierres, de la mousse, des pariétaires, en festonnent la base; quatre pignons élégants se dressent côte à côte, et dans l'intervalle s'effilent de hardis clochetons. Sur la gauche, un oratoire épanouit sa grande croisée ogivale. Une galerie en encorbellement, des fenêtres cintrées munies de balcons, ornent la partie inférieure. Plusieurs rangs d'autres ouvertures à meneaux de pierre introduisent le jour dans les différentes salles du monument. Derrière cette construction poétique, on voit pyramider la haute tour du beffroi.

On a sous les yeux un de ces charmants tableaux que recherchent les amateurs des arts, les esprits sérieux et contemplatifs.

C'était dans ce vaste bâtiment que se tenait encore, au siècle dernier, le tribunal du Franc de Bruges. On nommait ainsi la banlieue de la ville, qui était d'abord soumise à la juridiction de la grande commune flamande. Mais la richesse, la puissance et les continuelles révoltes des Brugeois inspirèrent aux ducs de Bourgogne le projet de les affaiblir. Le meilleur moyen était de séparer la ville et son territoire, d'exciter une partie de la population contre l'autre. En 1429, Philippe le Bon donna aux habitants de la campagne l'ancien palais des comtes de Flandre, bâti sur l'emplacement du palais actuel, pour y établir leurs magistrats et y traiter leurs affaires. Une émeute nouvelle ayant éclaté à Bruges le 26 janvier 1437, le duc profita de l'occasion et décréta l'indépendance du Franc. Une lutte assez longue s'ensuivit; mais les citadins furent vaincus et obligés de consentir, le 17 février 1438, à l'émancipation de la banlieue. Les campagnards reçurent immédiatement une bannière et des sceaux. Ils conservèrent leurs priviléges et leur position jusqu'à la conquête des Pays-Bas par les Français.

Le monument actuel fut construit de 1521 à 1523. L'ancienne façade a malheureusement disparu. Un portique en avant-corps, à six arcades surbaissées, que couronnaient des gables en accolade, était surmonté d'un étage percé de six fenêtres quadrilatérales. Une plate-forme le terminait, ornée de huit statues comme l'étage lui-même. En arrière de la plate-forme s'élevait un second étage très-simple, et, à l'angle droit, montait dans les airs une jolie tour octogone coiffée d'une flèche en bois. Cette façade fut détruite en 1722 et remplacée par celle qu'on voit maintenant [1]. Mais le côté latéral du palais, que nous avons décrit tout à l'heure, n'a subi aucune altération. Il charme encore la vue de sa grâce coquette et entraîne l'imagination du spectateur vers des époques lointaines.

Depuis la conquête française, l'ancien palais du Franc sert de palais de justice. L'intérieur renferme plusieurs tableaux curieux, mais on y admire surtout la célèbre cheminée en bois, que décorent une foule de moulures, d'arabesques et de statues, notamment celles de Marie de Bourgogne et de Maximilien d'Autriche. Nous en avons publié un dessin (tome VII, p. 229). La Renaissance a produit peu d'œuvres aussi riches et aussi délicates. Les Brugeois l'ont dernièrement restaurée avec ce goût et cette adresse qui sont des qualités innées dans la race flamande.

(1) Schayes, *Histoire de l'architecture en Belgique.*

---

## INDUSTRIE DE LA SOIE EN PERSE.

*Époque de l'introduction des vers à soie en Perse, et surtout dans le Guilan.* — Les côtes méridionales de la mer Caspienne sont éminemment propres à l'élève du ver à soie. Les deux rives des fleuves de Gorgan et d'Etrek, la province d'Asterabad, celle de Mazenderan, de Tunekabune, de Guilan, de Talich, de Chirvan, toutes ces contrées qui occupent ou avoisinent le littoral caspien, produisent beaucoup de soie. Mais c'est surtout le Guilan qui passe, à juste titre, pour être le pays modèle de l'industrie séricicole dans ces parages. Les soies grêges de Guilan, après avoir alimenté les fabriques de Perse, vont en Russie et à Constantinople, d'où elles se répandent en Europe et même en Amérique. Il s'en exporte annuellement pour environ quinze millions de francs; les deux tiers vont aux fabriques d'Angleterre, le reste en France et en Russie. On compte déjà trois maisons de commerce à Londres, une à Manchester, une à Marseille et une à Paris, qui s'occupent exclusivement du débit des soies de Guilan, dont nous nous proposons d'entretenir ici nos lecteurs. Nos observations sont puisées, soit dans les récits oraux des Guileks [1], que nous avons interrogés, soit dans nos propres souvenirs et observations faites lors d'un séjour de plus de six ans dans cette province.

Les Guileks font remonter jusqu'aux temps bibliques l'origine de l'introduction chez eux de l'industrie sérigène. Elle est issue d'un miracle témoignant de la libéralité avec laquelle Dieu récompense l'homme qui sait souffrir. « Le premier couple, disent-ils, de vers à soie, sortit des plaies du prophète *Ayoub* (Job), avec d'autres bienfaits répandus depuis dans le Guilan [2]. » Ce mythe pris en dehors de la tradition musulmane, le nom chrétien de *Nesrani* (Nestorien) que porte encore aujourd'hui la meilleure espèce des cocons dans le Guilan, et enfin la date bien connue (530 de l'ère vulgaire) de l'arrivée des œufs du ver à soie de la Chine à Constantinople, peuvent aider à déterminer l'époque où ce ver commença à être élevé chez les Guileks. On sait que dès les premiers temps du christianisme, et jusqu'au quatorzième siècle, les Nestoriens envoyèrent dans toutes les contrées de l'Asie leurs missionnaires, leurs prêtres et leurs évêques. Grâce au zèle persévérant de leurs prédicateurs, la Chine a conservé jusqu'à présent quelques vestiges de chrétienté; la Tartarie a eu toute une dynastie de rois-pontifes chrétiens, et sans l'avénement de Mahomet, l'Évangile aurait fini par triompher dans toute l'Asie Mineure, l'Asie centrale et la Perse.

Ce sont les Nestoriens qui ont aidé les moines de l'empereur Justinien à lui faire parvenir la graine de ver à soie, et c'est probablement grâce à eux qu'elle a été introduite dans le Guilan vers la fin du huitième siècle, temps où les relations de ce pays avec la Chine se trouvent consignées dans les faits de notre histoire ecclésiastique. Assemani dit positivement qu'en 778 le moine nestorien Subhaljésu fut envoyé par le patriarche de Séleucie pour prêcher dans le Guilan, où il fit beaucoup de prosélytes, et d'où il partit pour la Chine [3]. Ni les Guileks ni d'autres Persans ne s'occupaient certainement avant le sixième siècle de l'industrie séricicole, car Justinien n'aurait pas eu besoin d'envoyer la chercher plus loin.

Les chroniqueurs persans du treizième siècle parlent de soies écrues offertes comme une denrée précieuse par les habitants du littoral caspien aux Mogols de Timourleng. Les cuirasses nommées en guilan *ziréhi-ebrichim* (cottes de mailles en soie), faites en cocons foulés comme du feutre, y étaient célèbres par l'imperméabilité et l'élasticité de leur tissu. Vers la fin du seizième siècle et dans le courant du dix-huitième, nous voyons l'industrie sérigène déjà fort productive en Perse. Un témoin oculaire, le père Krusinski, qui résida longtemps à la cour des schahs de la dynastie séfivienne, raconte toutes les particularités concernant un traité de paix que Schah-Abbas désirait conclure avec l'Espagne en 1608, afin de pouvoir envoyer ses soies en Europe, par mer, à travers le golfe Persique, et de priver par ce moyen la Turquie des avantages qu'elle retirait du transit de cette

(1) *Guilek,* nom que se donnent les habitants de la province de Guilan; on les appelle aussi *Guili,* ce qui correspond aux *Guélès* de Strabon, et aussi à *Guilâni,* d'où les Arabes ont fait *Djeilâni.*

(2) Parmi les savants qui ne croient pas que le ver à soie soit originaire de la Chine, nous citerons le chevalier de Paravey, qui, dans une lettre adressée au secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, le 4 novembre 1851, a cherché à prouver que le ver à soie vient de Cachechemire ou de l'Indo-Perse. L'hypothèse de ce savant se base sur des preuves étymologiques : « Les Chinois, dit-il, appellent le ver à soie *tcheng-siang,* littéralement, le ver de l'éléphant; en persan, *fil* ou *pil* veut dire éléphant, et en même temps ver à soie, cocon *(pilé).* » Or on sait qu'il y a peu d'éléphants en Chine; leur patrie est dans les Indes et l'Indo-Perse.

(3) Assemani, *Biblioth. orient.*, V, IV, p. 444, 478 et 483.

denrée. A cette époque, les soies indigènes rapportaient au roi Schah-Abbas douze millions de francs par an ([1]). Mill nous apprend qu'en 1662 un vaisseau marchand arriva du golfe Persique à Londres avec des soies écrues valant 97 000 livres sterling ([2]). A partir de ce temps, l'élève du ver à soie paraît avoir fait beaucoup de progrès en Perse. Cependant on raconte que, sous le règne de Nadir-Schah, les habitants de toute une province, le Mazenderan, détruisirent leurs plantations de mûriers, ainsi que leurs magnaneries, pour échapper aux impôts onéreux dont le fisc les accablait.

*Éclosion des vers et leur première mue.* — Ce que nous eûmes lieu de remarquer nous-mêmes sur l'élève du ver à soie dans le Guilan s'opère ainsi :

Trente à quarante jours après l'équinoxe du printemps, les mangnaniers indigènes *(nougani)* commencent à s'occuper de l'éclosion. A cet effet, les bourses et sachets avec de la graine, conservés dans un endroit frais, sont transportés dans une chambre bien chauffée. Quelquefois le magnanier les porte sous son aisselle, en attendant que la chaleur du corps humain ait fait éclore les œufs.

Les vers éclos sont aussitôt déposés dans des *kalivé*, espèces de cuvettes en terre glaise, à fond plat et à bords peu relevés, ayant un pied et demi de diamètre sur 4 à 5 pouces de profondeur. Ils y restent pendant toute la première période de leur vie, nourris avec des feuilles de mûrier hachées en très-petits morceaux, ou bien, si un printemps tardif ne fait point bourgeonner les mûriers, avec des feuilles de coriandre *(guechniz)*. Après quoi ils s'endorment, et c'est pendant le sommeil que le magnanier ou *nougani* les transporte dans la magnanerie.

*Magnanerie guilanaise et son magnanier.* — Elle diffère tellement de tout ce qui se construit en Europe en fait d'établissements destinés à l'élève du ver à soie, qu'on nous saura gré de pouvoir se faire une idée de ce que c'est qu'un *tilembar*, car c'est ainsi que les Guileks appellent leur magnanerie.

Commençons par en esquisser un plan en coupe horizontale.

On voit (page 316) que c'est une espèce de cage soutenue en l'air sur quatre ou six, quelquefois jusqu'à dix poteaux, vu qu'elle doit être suffisamment grande et assez solide pour résister au poids de deux hommes : aussi le parallélogramme n'a-t-il pas moins de 20 pieds de longueur sur 13 de largeur, et depuis le faîte du toit qui le recouvre jusqu'à la base des poteaux qui le soutiennent, il y a trois mètres de hauteur, plus ou moins. Deux planchers horizontaux à jour traversent d'outre en outre tout le corps de la bâtisse; le plancher inférieur, qui se nomme *ket* (le lit), sert réellement de lit et en même temps de table à manger, car c'est là que les vers font leurs repas et qu'ils dorment. A commencer de la seconde mue, on leur donne des branches de mûrier toutes couvertes de feuilles. Une couche de ces branches étant posée, et les vers en ayant dévoré les feuilles, on en met une autre, sans enlever la première, et ainsi de suite. Lorsqu'au bout de quelque temps ces branchages, mêlés avec la litière, les vers morts, etc., encombrent trop le ket, le *nougani* (magnanier) y fait un trou par en bas, et fait tomber les ordures et les broussailles qui se tiennent à la surface du ket, sans déliter les vers. Le plancher supérieur, ou *purd* (le pont), fait en solives, est destiné à soutenir le nougani. Grâce à cette ingénieuse disposition, il peut tout à son aise nourrir et surveiller ses vers sans être obligé de les toucher avec la main, ce qui, au dire des Guilanais, répugne à l'insecte précieux et le fait souffrir. L'espace qui sépare le ket du purd est extérieurement abrité; c'est-à-dire que l'on met tout autour des nattes, comme autant de rideaux aux croisées, pouvant se fermer et s'ouvrir à volonté. Enfin le *bam* ou le toit, fait en paille de riz, a un usage double, parce que l'extérieur abrite les vers à soie contre les intempéries de l'air, tandis que l'intérieur offre un asile sûr pour les chrysalides, qui vont y suspendre et filer leurs cocons *(pilé)*.

Une échelle mobile ayant un bout par terre et l'autre bout appuyé sur les solives du purd, complète l'ameublement du tilembar.

*Plantations de mûriers, et les raisons qui font préférer le mûrier nain.* — Les arbustes qu'on aperçoit, semblables à autant d'énormes choux, à gauche et à droite de la magnanerie, représentent une plantation de mûriers. Je n'ai rien vu de semblable, soit en France méridionale, soit en Italie. Ici, les éducateurs indigènes veulent qu'un tilembar bien conditionné ait, à lui seul, une plantation de 20 000 à 25 000 mûriers nains. Ce nombre prodigieux vient de ce que les arbres sont comparativement plus petits. On les plante en échiquier, et d'ordinaire séparés les uns des autres à un mètre de distance. On ne permet pas aux arbres de s'élever au delà d'un mètre et demi de hauteur tout au plus, en ayant soin de les tailler tous les printemps, pour n'avoir que de jeunes branches et des arbres à tige courte.

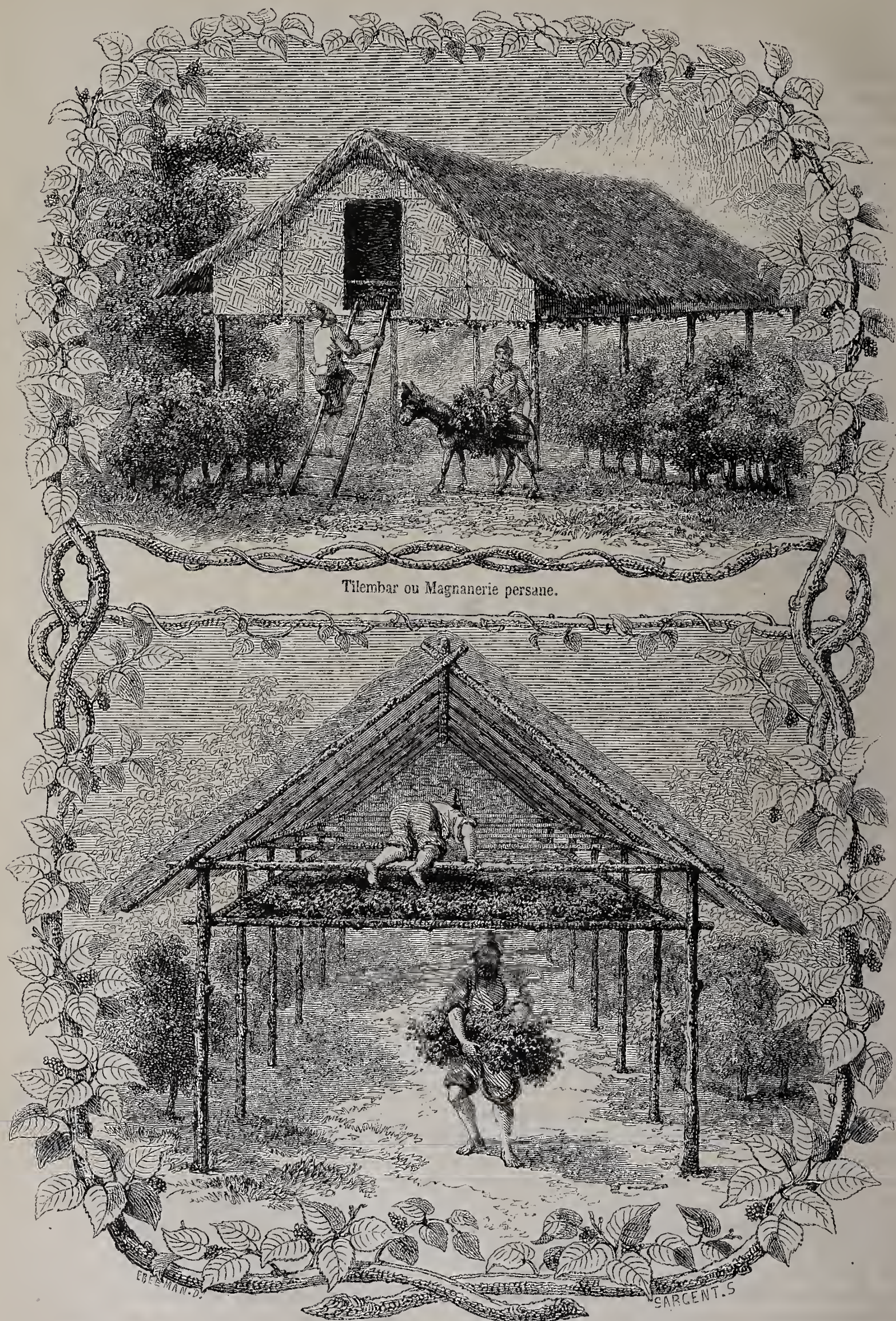
L'air, comprimé dans une pareille plantation, et l'ombre entretenue par le rapprochement de tant d'arbres, font que les feuilles s'en étiolent, pour ainsi dire, et deviennent d'une délicatesse et d'une transparence remarquables. L'écorce des branches devient lisse et unie, qualité précieuse là où il n'est pas d'usage d'effeuiller le mûrier en le présentant aux vers. Les nougani prétendent que leurs vers ne peuvent pas digérer des feuilles de vieux arbres, et qu'ils se blessent en grimpant sur les aspérités des rameaux qui ne sont plus jeunes. A les en croire, la maladie des jaunes, de la grasserie, et autres infirmités du ver, proviennent la plupart du temps de la mauvaise qualité des feuilles de mûrier qu'on lui donne. Mais ce qui recommande surtout ces plantations du mûrier nain, e'est qu'elles abrégent de beaucoup le travail du nougani, qui, s'y trouvant partout à la hauteur des mûriers, et armé d'une serpette *(dâz)*, fait sa provision de feuilles plus vite et avec moins de peine que s'il eût été obligé de grimper. La reproduction du mûrier par graine et par bouture est également connue ici, quoiqu'on préfère la première. Il faut cinq ans pour que l'arbre provenant du semis puisse être propre à la nourriture des vers à soie, à laquelle on emploie soit le mûrier blanc, soit le mûrier noir, indifféremment.

Mais revenons au tilembar, où les vers, en s'éveillant après leur première mue, qu'on appelle ici *khâb* (sommeil), se voient transportés dans leur ket et déposés sur une couche de branches de mûrier toutes chargées de feuilles. L'appétit augmente avec l'âge des vers, et c'est une besogne bien rude que de les nourrir, jour et nuit, dans un pays où, après des jours d'un soleil de 45 degrés de chaleur, viennent, les nuits, des brouillards des marais, et des essaims de mosquites plus insupportables encore que la chaleur et les brouillards. Après la troisième et à la veille de la quatrième mue, la voracité des vers devient telle, qu'un seul homme n'y suffit plus, bien qu'on prenne la précaution de faire bâtir les tilembars au milieu même des plantations de mûriers. Il faut non-seulement nourrir les vers, mais aussi les défendre contre divers ennemis. Les mosquites viennent, ils assiégent le tilembar; pour les chasser, on fait des fumigations sous le ket, vu que leur piqûre fait enfler le ver et lui ôte l'appétit. Le froid et une chaleur excessive sont

([1]) « . . . Mercatura serici quæ quotannis pendit regi Persiæ duodecim nilliones librarum gallicarum. » Krusinski prodromus, *De legationibus polono-persicis dissertatio*. Leipsii, 1731, p. 245. Aujourd'hui le schah de Perse ne retire de toutes les soies grèges de son royaume qu'environ trois millions de francs, à titre d'impôt annuel.

([2]) Mill, *History of the British India.*

également à craindre; mais il est moins difficile de s'en garantir, soit en bouchant les issues de la magnanerie, soit en faisant ouvrir les rideaux de nattes, pour donner de l'air.




Tilembar ou Magnanerie persane.

Dessin de Freeman, d'après M. Alexandre Chodzko.

*Dernière mue du ver à soie et ses cocons; serpent tutélaire.* — D'une mue à l'autre il s'écoule ordinairement de sept à dix jours, ce qui fait que les vers à soie, dans le Guilan, ne montent à la bruyère que vers la fin du mois de mai; cela dépend principalement du printemps plus ou moins précoce. Nous avons déjà dit que les parois de l'inté-

rieur du toit de la magnanerie servent à recevoir le ver qui veut faire son cocon. A cet effet, ces parois sont pourvues de mailles en paille de riz où l'on attache des rameaux, dont le gros bout est appuyé sur le ket, et par conséquent permet aux vers de grimper et d'aller se choisir un endroit convenable. Cette opération s'appelle en patois du pays *kedj khal miched* (le ver va sur la branche); aussitôt qu'elle commence, on fait tomber l'échelle, après avoir condamné la porte et les autres issues du tilembar et en avoir défendu l'accès pendant dix jours consécutifs. Il n'y a que le *serpent tutélaire* qui, alors même, ait ses entrées libres. Car, soit dit en passant, une superstition traditionnelle met chaque tilembar sous la tutelle d'un ange gardien métamorphosé, dit-on, en serpent *mari-tilembar*. On croit, et cela très-sérieusement, que sans son concours aucune magnanerie ne saurait prospérer. C'est lui qui, pendant que les vers dorment, veille pour eux, en écartant les oiseaux, les lézards, les belettes et autres destructeurs qui trompent la vigilance de l'homme. Je me rappelle avoir vu un de ces serpents mort; le nougani était au désespoir, et en accusait un de ses ennemis, qui serait venu secrètement tuer le serpent, et par conséquent causer la destruction du tilembar, veuf de sa divinité tutélaire. Le serpent était de l'espèce du *coluber aquatica*, qui m'a paru identique avec celle des serpents de Lithuanie, où on leur rendait jadis des honneurs divins.

*Récolte et ce qui en revient au fisc.* — Le jour de l'ouverture du tilembar est une véritable fête de famille. Le nougani fait des cadeaux à ses femmes et à ses enfants, et les conduit tous voir le résultat de son travail. Quelques coups



Le Dévidage de la soie, en Perse. — Dessin de Freeman, d'après M. Alexandre Chodzko.

de hache suffisent pour faire tomber la charpente du ket, et alors ils n'ont qu'à entrer dessous et à lever les yeux. Si la récolte *(nougan)* est bonne, on voit tout l'intérieur du toit revêtu et incrusté de cocons.

Le *mohassil* ou percepteur de la couronne assiste d'office à l'ouverture des magnaneries; son œil exercé évalue du premier coup la quantité de soie dont les cocons de la récolte sont capables. L'impôt se perçoit à raison de la dimension du tilembar, qui se détermine en mesurant la longueur et la largeur du ket. Pour chaque vingt coudées carrées *(erech)* le nougani donne au schah les trois quarts d'un *méni-chahi* (¹) de soie dévidée.

*Triage des cocons.* — Toute la famille se réunit pour déramer les cocons. Ici finit le travail des hommes, celui du dévidage étant ordinairement confié aux soins des femmes du pays. Elles commencent par trier les cocons.

Les cocons destinés à la reproduction éclosent à l'ombre, dans les kalivés, que nous connaissons déjà. On ne permet pas aux papillons de rester longtemps ensemble, parce que, dit-on, cela nuirait à la ponte, en affaiblissant trop la femelle. On les sépare donc par force; après quoi le *Bombyx mori* se meurt, et sa femelle fait la ponte. Le triage se fait aussi dans le but d'empêcher que les différentes races ou espèces de papillons ne se mélangent. On les reconnaît à la forme et à la couleur des cocons, dont il y a onze variétés différemment nommées, à savoir : *nesrani, mirséidi, sibkalek* et *ellali*, qui produisent la soie la plus fine; puis, en second lieu, *chirkalek, moulianek, mouméni, bakla-senguek, guil-kalek, espikalek*, et enfin *tchetem* (le bâtard), ou cocon métis, produit du croisement de deux races différentes. Le poids d'un *dirhem* (drachme) de bons cocons se vend de 13 à 18 francs; mais on en vend rarement, car chacun préfère les dévider chez soi. Un tilembar qui consomme de 7 ½ à 10 dirhems de graine donne un rendement, en chiffres ronds, de 8 à 10 kilogrammes de soie

(¹) *Méni-chahi*, poids équivalent à 6 kilogrammes de France.

écrue. On nous pardonnera tous ces détails, qui intéressent les hommes spéciaux, et qui, précisément pour cette raison, ne devaient pas être omis. Quant aux cocons destinés au dévidage, on en étouffe les chrysalides, soit en les exposant aux rayons du soleil du midi, soit en les plongeant dans de l'eau chaude. Avant de parler du dévidage guilanais tel que nous l'avons observé nous-même, nous citerons le récit fait là-dessus par un voyageur français, il y a un siècle et demi.

*Procédés du dévidage de l'année 1703 comparés à ceux de 1840.* — En 1703, le 30 août, Corneille Lebrun, venant de Chirvan, arriva au confluent des rivières de Cyrus et d'Araxe, et le lendemain, après avoir traversé leurs eaux réunies, dans une barque, il vit sur la rive deux ou trois cabanes où l'on dévidait de la soie.

« J'eus la curiosité, dit-il, d'y entrer, et trouvai qu'on n'y emploie qu'une seule personne. Il y avait à droite, en entrant, un fourneau qu'on échauffe par dehors, et dans lequel était un grand chaudron d'eau presque bouillante, dans laquelle étaient les cocons des vers. Celui qui en dévidait la soie était assis sur le fourneau et remuait souvent les cocons avec un petit bâton. Je trouvai aussi, au milieu de cette maisonnette, une grande roue qui avait huit ou neuf paumes de diamètre, et qui était fixée entre deux piliers. Il la faisait tourner du pied, assis sur le fourneau, comme on tourne un rouet parmi nous, et l'on avait placé deux petits bâtons sur le devant du fourneau, autour duquel tournaient deux petites poulies qui conduisaient la soie des cocons vers cette roue. On m'a assuré que cette manière de dévider la soie est en usage par toute la Perse. Il faut avouer que cela se fait avec une promptitude surprenante (1). »

Nous avons visité la contrée où Lebrun a vu le dévidage; elle est (2) limitrophe du Guilan, et continue encore à exploiter l'industrie séricicole. Les dimensions de la roue données par ce voyageur s'accordent avec l'usage pratiqué dans quelques villages guilanais dont les dévideurs, fidèles à la routine, tiennent à ce que leurs écheveaux n'aient pas moins de 1m,60 de longueur. Cependant on s'y voit de plus en plus obligé de diminuer le diamètre des rouets, vu que les trois quarts des soies de Guilan sont achetées pour les fabriques européennes, qui demandent des écheveaux longs d'environ 50 centimètres, comme ceux de Brousse et d'Italie. Le dessin que nous donnons (page 317) peut aider le lecteur à se faire l'idée d'un atelier du dévidage actuellement en cours chez les Guileks.

On y remarquera quelques différences, qu'il faut peut-être considérer comme autant de perfectionnements introduits depuis dans le système décrit par Lebrun. La fileuse, debout entre le four et le rouet, tient dans la main droite un petit balai en paille de riz, dont elle fouette les cocons pour en dégager le fil, opération d'autant plus facile que l'eau bouillante du chaudron les y a déjà préparés. Avant de mettre le fil sur le rouet, on le passe sur un petit crochet en fer qui surmonte le fourneau. On travaille en plein air sur un fourneau construit à cet effet devant la ferme. Le cocon étant entièrement dévidé, la fileuse joint le bout du fil avec le brin d'un nouveau cocon, et les chrysalides dépouillées de leurs cocons sont aussitôt jetées aux poules, pies, corneilles et autres oiseaux qui en sont très-friands, et sont l'accompagnement obligé d'un atelier de dévidage guilanais.

*Noms et prix de différentes qualités de soie indigène.* — Trois districts de la province de Guilan ont la réputation de produire la meilleure soie : Recht, Toumène et Lahidjane. Tous les ans il y a une grande foire *(nougan)* aux soies indigènes dans la ville de Recht, chef-lieu de la province.

La plus fine soie *(milani)* tire son nom de celui de Milane, village situé aux environs de la ville de Tauris, et célèbre pour ses tissus moirés *(daraï)*. En 1840, les prix des soies écrues apportées à la foire de Recht étaient les suivants :

Première qualité, ou *milani*, 17 à 19 tomans (212 fr. 50 cent. à 237 fr. 50 cent.) par *mêni-chahi.*

La soie n° 2, ou *cherbafi*, 15 à 16 tomans.

Celle n° 3, ou *éala*, que les marchands européens achètent de préférence, de 13 à 13,4 tomans.

Celle n° 4, ou *tadjirbâb*, de 12 à 12,8 tomans.

Les soies de qualité inférieure, connues sous le nom de *kedj* ou *lasse* (ver et frison), ou déchet, ne sont demandées que pour les tisseranderies de Bagdad et de Chuchter, à raison de 2 à 3 tomans par mêni-chahi.

*Les Guileks; leur architecture; climat et aspect du pays.* — Le paysan guilek est de moyenne taille; ses épaules et sa poitrine sont ordinairement bien développées, mais il a peu d'embonpoint, et son teint est olivâtre et cuivré. L'expression générale de sa figure n'a rien de spirituel ni de méchant. On voit que le climat et le travail le font souffrir, mais qu'il est résigné et n'aspire point à une meilleure existence. L'angle facial, le nez aquilin, l'ovale de la tête du Guilek, ressemblent à ceux des autres peuples d'origine iranienne, avec cette exception qu'ici on trouve plus de cheveux roux qu'ailleurs en Perse. Sa mise, des plus simples, se compose de trois pièces principales : une calotte en été, remplacée en hiver par un bonnet pointu, soit en feutre, soit en peau de mouton; une chemise en toile grossière de coton, teinte en bleu indigo; un pantalon de même étoffe et de même couleur qui, chez les habitants des basses terres, est retroussé, et chez les montagnards, resserré dans des guêtres. Pour se garantir contre les intempéries de l'air, le Guilek a une espèce de pardessus *(koulidjé)*, sans couture et foulé, en feutre grossier, mais à l'épreuve de l'eau. Cependant il a des habits de drap et des chemises de soie pour les jours de fête, car il n'y a pas de pauvres proprement dits dans le Guilan; on y gagne facilement de quoi vivre. Ajoutons encore que le Guilek, plus adroit que robuste, aime le mouvement, et qu'il est excellent piéton. Il marche pieds nus, toujours armé de son *dâz*, ou serpe faite d'un seul morceau de fer, et qui lui sert de hache, de poignard et de couteau à la fois. La femme guilèke est moralement supérieure à son mari. Le climat chaud et humide du pays lui convient mieux qu'aux hommes, comme c'est le cas, en général, dans toutes les contrées marécageuses du monde.

L'architecture du pays, de même que le costume du paysan, est conforme aux besoins locaux et atmosphériques où se trouvent ses habitants.

Le Guilan n'est qu'une forêt habitée où il pleut pendant huit mois de l'année, et où la moyenne des chaleurs de l'été est de 32 degrés Réaumur à l'ombre. Ce qu'on y cherche, avant tout, c'est de pouvoir se garantir contre l'humidité, et d'avoir de l'air. Aussi les maisons riches sont-elles soigneusement aérées et couvertes de toits en tuiles, dont l'usage ici a été déjà remarqué et cité par Strabon. On y voit des monuments dont toutes les proportions sont combinées de manière à pouvoir donner un écoulement libre et prompt aux eaux pluviales. Le bas Guilan n'a pas de villages proprement dits; il n'y a que des fermes séparées les unes des autres par des rizières et des plantations de mûriers. Chacune de ces fermes se compose ordinairement de cinq constructions : 1° La maison *(khan* et aussi *ket)*, habitée par le paysan et sa famille; elle est construite sur pilotis, et quelquefois sur de grosses poutres, de manière

(1) *Voyage de Corneille Lebrun, par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales.* Amsterdam, 1718, vol. IV, p. 165, 166.

(2) Aujourd'hui le khanat de Taliche.

à laisser en dessous un passage libre aux eaux de pluie; elle n'a ni fenêtres ni cheminée; l'air et la lumière entrent et la fumée sort par la porte. Le toit, en dos d'âne, est démesurément grand, fait de paille de riz, et descend quelquefois jusqu'à terre; on en appuie les bords sur des colonnes de bois. L'espace compris entre ces colonnes et les parois extérieures de la maison offre une espèce de galerie ouverte où la famille passe la journée. 2° Le pavillon *(kétam)*. Pendant la saison chaude, des essaims de mosquites et de puces obligent la famille de se retirer sous le kétam, dont les formes rappellent beaucoup celles du tilembar: c'est un toit posé sur de grosses solives équarries, où l'on établit un plancher à quinze pieds de terre environ; l'espace compris entre le toit et le plancher sert de logis; on y monte par une échelle, et on y reste soit en plein air, soit à l'ombre de rideaux faits en toile grossière, qui se lèvent et se baissent à volonté. 3° Le *tilembar* ou magnanerie, que nous connaissons déjà. 4° Le poulailler *(lâné)*, cage soutenue par quatre troncs d'arbres bruts que l'on choisit assez hauts pour que les chacals ne puissent pas y pénétrer. 5° Le *kendoudj*, ou meule de riz, où le paysan conserve toute la récolte de riz de l'année. Cette construction pyramidale est quelquefois deux fois plus haute que la maison du paysan, et elle est un trait caractéristique du paysage guilanais. Pour donner une idée de l'humidité dont l'air est chargé à Recht, chef-lieu du Guilan, il suffira de dire que, même dans les mois de juillet et d'août, on est obligé d'y faire sécher au feu la peau des tambours de retraite qu'on a coutume de faire battre tous les soirs devant le palais du gouverneur.

Tout ceci n'empêche pas que le pays ne soit un des plus beaux du monde sous le rapport pittoresque. Les indigènes en sont fiers, et ils aiment à répéter : « Si nous ne plantons pas d'arbres ni de fleurs, c'est que toute notre contrée n'est qu'un jardin de Dieu. » En effet, pour bien jouir du coup d'œil que présente le Guilan, il faut se trouver à bord d'une embarcation, et le regarder à une petite distance de la côte : alors on voit, sur le premier plan de cet immense panorama, la mer, puis la côte très-étroite, mais partout très-visible, car le jaune des sables trace une ligne bien accusée entre les eaux bleues et la verdure des massifs de forêts touffues qui s'élèvent tout d'un bond depuis la lisière de la côte jusqu'à la lisière des crêtes des montagnes de couleur gris-cendré. Ces crêtes, comme autant de créneaux d'un rempart, dessinent un sillon bizarre que l'on voit se prolonger pendant plusieurs lieues entre le vert foncé des forêts et le bleu d'azur des cieux. C'est un de ces paysages qu'on n'oublie jamais, et tels que le doigt de Dieu seul sait en tracer (¹).

(¹) Cet article nous a été communiqué par M. Alexandre Chodzko, ancien consul à Recht.

## COMMENT ON DOIT ÉCRIRE UNE LETTRE.

Vous me demandez comment on doit écrire une lettre; voici, mon cher Nicobule, quelques observations dont vous pourrez faire votre profit. Il y a des gens qui, dans leurs lettres, cheminent toujours sans savoir où s'arrêter; d'autres, au contraire, affectent un laconisme déplacé : c'est ce qui s'appelle au delà ou en deçà du but, et s'écarter du juste milieu qui consiste à se régler sur le besoin. Avez-vous beaucoup de choses à dire, vous feriez mal de vous resserrer dans un espace trop étroit. Un mot suffit-il pour rendre votre pensée, épargnez-moi des détails prolixes, partant peu agréables. On doit mesurer la longueur ou la brièveté d'une lettre sur ce qui en fait le sujet. Ce n'est pas assez d'être précis, il faut sur toutes choses être clair : une lettre n'est pas une enseigne; mieux vaudrait être un peu causeur que d'être obscur en visant trop à la brièveté. En un mot, une lettre écrite avec la clarté convenable, une lettre bien écrite, est celle qui, entendue de l'ignorant comme de l'homme instruit, plaît à tous deux également. Une troisième qualité est la grâce: sans elle, une lettre est sèche, triste, monotone; avec elle, au contraire, le style s'égaye et coule avec douceur. Maximes piquantes, proverbes cités à propos, petites anecdotes, suspensions badines, saillies ingénieuses, elle admet tout ce qui peut éveiller l'esprit, mais toutefois sans affectation. La pourpre ne s'emploie qu'en bordure, et la lettre ne souffre qu'une élégance sans apprêt. Le style figuré n'y est de mise qu'à cette condition, qu'il se montrera rarement et avec modestie. Nous laisserons aux rhéteurs les apostrophes, les antithèses, les membres de phrases distribués avec symétrie; ou si parfois il nous prend envie de leur emprunter cet appareil, que ce soit en nous jouant. Je ne peux mieux finir que par ce trait d'un apologue : Autrefois, les oiseaux se disputant la royauté, et chacun s'empressant d'orner son plumage, l'aigle jugea seul que sa plus belle parure était de n'en point avoir. La plus belle lettre, à mon avis, est celle qui tire toute sa parure de la manière simple, aisée, naturelle, dont elle est écrite. Telles sont, je crois, les qualités du style épistolaire. Ce que je peux avoir omis vous sera suggéré par vos propres réflexions (¹).

(¹) Saint Grégoire de Naziance.

## HOWARD.

De tous les philanthropes, il en est peu que l'on puisse mettre au-dessus de John Howard et qui méritent plus que lui d'être signalés à l'admiration et à la reconnaissance du genre humain. Durant le cours d'une longue vie, il se consacra tout entier au soulagement des misères qui affligent l'humanité et à l'adoucissement du sort des malheureux que la société repousse de son sein.

John Howard naquit à Hackney en 1726. Son père, marchand tapissier, le mit de bonne heure en apprentissage dans une maison de commerce, sans consulter ni ses goûts, ni ses dispositions. Il n'y resta que peu de temps, son père étant mort peu après et lui ayant laissé une fortune assez considérable.

Devenu libre et indépendant, il put s'abandonner à ses nobles inclinations et se dévouer au soulagement de ses semblables. Il parcourut la France et l'Italie avec l'attention d'un philosophe et d'un véritable ami de l'humanité, observant les hommes et les mœurs, et étudiant avec un zèle singulier les institutions de bienfaisance, alors malheureusement peu nombreuses, de ces deux pays.

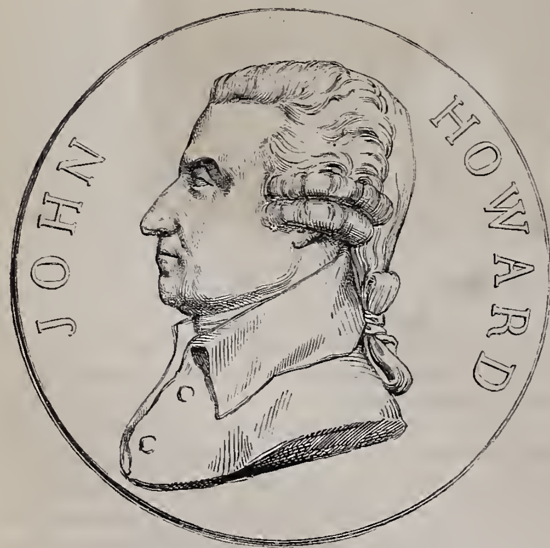
Aimant l'étude et s'y appliquant par philanthropie, il n'en acquit pas moins des connaissances qui lui ouvrirent, à l'âge de vingt-neuf ans, les portes de la célèbre Société royale de Londres. Ce fut dans la même année qu'eut lieu le tremblement de terre de Lisbonne. Curieux de connaître jusqu'où s'étendaient les désastres que ce terrible événement avait occasionnés, il s'embarqua. La frégate qu'il montait fut prise par un vaisseau français, et Howard, ainsi que tous ceux qui s'y trouvaient, furent jetés en prison. Il n'y resta qu'un temps très-court, mais assez pour sentir s'éveiller dans son âme compatissante cette pitié, depuis si active en faveur des prisonniers, qui l'a porté à consacrer le reste de sa vie à chercher tous les moyens d'adoucir leur sort.

Rentré dans son pays et devenu veuf, Howard se remaria en 1758, et s'établit quelques années après dans les environs de Bedfort. Là, concentrant toutes ses affections sur les pauvres qui l'entouraient, il leur fit tout le bien qui était

en son pouvoir, mais en philanthrope sage, ami de l'homme laborieux, et non en bienfaiteur aveugle, dont les secours imprudents entretiennent la fainéantise et font presque un état du vagabondage. Il procurait du travail aux pauvres valides, leur en créait lorsqu'ils en manquaient, et secourait les infirmes, les vieillards et les orphelins, avec une constante sollicitude.

Tandis qu'il répandait le bien-être autour de lui, Howard eut le malheur de perdre sa seconde femme dans les couches de leur premier enfant. Il tourna tous ses soins sur cet enfant; mais cet homme si compatissant, si sensible aux infortunes d'autrui et si bienfaisant pour les malheureux, était d'une grande sévérité pour lui-même. Cette sévérité, il l'étendit à son fils, et ne sut point se prêter à la faiblesse, aux besoins et à l'inexpérience d'un enfant : il voulut en faire un homme longtemps avant l'époque marquée par la nature, et il échoua complétement. Il fut plus malheureux encore, car non-seulement cet enfant profita peu des instructions paternelles, mais même, dans la suite, son esprit éprouva les absences les plus déplorables.

Ce fut en 1773 que Howard, élevé aux fonctions de shérif, s'occupa plus particulièrement de la réforme des prisons, qui est son plus beau titre de gloire. Il avait sous sa direction spéciale les prisons, et il s'occupait incessamment de la santé et des besoins des malheureux qui y étaient renfermés. Il fit une étude particulière de leurs mœurs et de leurs habitudes, et, en 1774, il présenta à la chambre des communes le résultat de ses observations et ses propres idées. Ses plans donnèrent lieu à des discussions importantes, et il reçut de la chambre les remercîments les plus flatteurs pour ses intentions et ses efforts. Cet encouragement excita son ardeur généreuse et le détermina à porter son attention, non-seulement sur les prisons et les hôpitaux de l'Angleterre, mais encore sur les différents établissements de ce genre des autres pays de l'Europe. Dans




John Howard.

l'espace de douze ans, de 1775 à 1787, il fit trois voyages en France, quatre en Allemagne, cinq en Hollande, deux en Italie, un en Espagne, un en Portugal, et plusieurs dans les contrées du nord de l'Europe et en Turquie. L'empereur Joseph II, qui se piquait de philosophie, et qui montra dans quelques actes des sentiments libéraux, désira le voir dans un de ses voyages à Vienne. Le philanthrope anglais y consentit, et, dans cette entrevue, Howard fit preuve d'une dignité d'autant plus remarquable qu'elle était plus rare à cette époque : il refusa de fléchir le genou devant l'empereur, quoique l'étiquette l'exigeât. Comme il s'en excusait poliment, Joseph, non-seulement agréa ses excuses, mais, par un édit rendu peu après, abolit ce triste et honteux vestige des temps féodaux. Dans un entretien qui dura plusieurs heures, Howard ne dissimula point l'impression que lui avait fait éprouver la vue des donjons que, par excès de précaution, on avait construits dans les prisons : « Quoi, Monsieur, lui dit Joseph, vous vous plaignez de mes donjons! Et en Angleterre, ne pendez-vous pas les malfaiteurs par douzaines? — Sire, répondit vivement Howard, j'aimerais mieux être pendu en Angleterre que de vivre dans un de vos donjons. » Cette franchise britannique surprit un peu le philosophe couronné, qui n'était pas accoutumé à entendre la vérité exprimée sans détour.

Howard publia à divers intervalles plusieurs ouvrages dans lesquels il exposait le but de ses voyages et de ses recherches, leurs résultats, les améliorations à apporter dans le régime des prisons et des hôpitaux, ce qu'on doit faire pour relever le moral des prisonniers, etc. Howard devint bientôt aux yeux de ses concitoyens un homme digne des plus hautes récompenses, et, à son insu, on ouvrit une souscription pour lui élever une statue. Il était alors éloigné de son pays, et lorsqu'il apprit l'honneur qu'on lui réservait, il manifesta une vive et sincère affliction dans ses lettres à ses amis, et il écrivit aux souscripteurs pour les détourner d'un projet contraire à ses principes et au but de tous ses travaux. « N'ai-je donc pas, disait-il, un ami en Angleterre qui s'oppose à une pareille entreprise? » Elle ne fut pas exécutée de son vivant, mais après sa mort, qui arriva le 20 janvier 1790. Cette mort couronna glorieusement sa vie. Ce fut en visitant un malade à Cherson, en Crimée, qu'il prit les germes d'une fièvre maligne à laquelle il succomba en peu de temps. On lui a érigé un monument dans l'église de Saint-Paul, à Londres.

Ce philanthrope donnait par sa conduite l'exemple du travail, de la sobriété et de la pratique des vertus les plus touchantes. Sa vie était austère; il fuyait les plaisirs mondains, les jeux, les spectacles, les réunions. Du pain, des pommes de terre, du thé et du beurre, composaient toute sa nourriture. Durant trente ans, il s'abstint de boire du vin, et il fut très-longtemps sans manger de la chair d'animaux. Cet homme de bien, dont la vie et les mœurs rappelaient celles des anciens stoïciens, avait des habitudes qui, prétendait-il, fortifiaient son tempérament et le mettaient en état de braver l'air malsain et souvent contagieux des prisons, dont pourtant il mourut victime. Il se servait habituellement de linge, de vêtements et de draps humides. Avant de se coucher et en se levant, il s'enveloppait dans une grosse toile trempée dans l'eau froide, et, après une demi-heure, il sentait, disait-il, une force extraordinaire.

Les Anglais sont en général humains pour les animaux. A l'exemple de plusieurs de ses compatriotes, Howard avait porté la pitié en faveur des animaux qui avaient été à son service jusqu'à leur établir, dans une de ses terres, une espèce d'hôpital où ils trouvaient la nourriture et un abri contre les intempéries des saisons.

Les longs et utiles travaux de Howard ont été dignement appréciés par ses compatriotes, qui ont réformé, d'après ses observations, ses plans et ses idées, l'administration et le régime des hôpitaux et des prisons de toute l'Angleterre. Ce bienfait n'a pas été purement local, et la France a profité des sages enseignements des travaux du philanthrope anglais. La plupart de ses ouvrages ont été traduits en français et sont consultés encore avec utilité.

# ROYAT

(Département du Puy-de-Dôme).




Vue de Royat. — Dessin de Champin.

« Que l'on se représente, dit Chateaubriant, des montagnes s'arrondissant en demi-cercle, un monticule attaché à la partie concave de ce demi-cercle, sur ce monticule Clermont, au pied de Clermont la Limagne, formant une vallée de vingt lieues de long, de six, huit et dix de large... Des villages blancs, des maisons de campagne blanches, de vieux châteaux noirs, des collines rougeâtres, des plants de vigne, des prairies bordées de saules, des noyers isolés qui s'arrondissent comme des orangers ou portent leurs rameaux comme les branches d'un candélabre, mêlent leurs couleurs variées à la couleur des froments; ajoutez à cela tous les jeux de la lumière... »

Royat, l'un des « villages blancs » de ce paysage, apparaît à l'ouest de Clermont. Son vieux château gothique, sa curieuse église-forteresse, ses maisons inégales, bâties sur un courant de lave, au bas du plateau secondaire sur lequel s'élève le puy de Dôme; ses masses de verdure qui envahissent les rues et ne laissent apercevoir que de blancs pignons et des toits italiens; ses accidents de terrain, son ruisseau : tout cet ensemble forme un tableau bizarre, mais pittoresque, qui ne pouvait manquer de plaire aux artistes. Depuis quelques années, Royat se retrouve dans les albums des peintres et des touristes presque aussi souvent qu'autrefois nos hameaux de Normandie. Du reste, ce n'est pas le village seulement qui attire les voyageurs . les sources de Royat ont déjà quelque célébrité; voici comment elles ont été décrites par Charles Nodier : « Dans une gorge étroite, au bas de Royat, on trouve une grotte charmante formée de rochers basaltiques, et d'où s'élancent sept jets d'une eau limpide et intarissable, qui va se joindre au joli torrent des sources de *Fontanat.* Cette grotte est véritablement délicieuse; un jour doux y pénètre à peine, et le soleil n'y jette quelques rayons que pour y faire briller les parois humides de la caverne, couvertes de lichens, de mousses couleur d'émeraude, et de verts capillaires attachés sous la voûte à des fragments de basalte : on dirait les ornements pendentifs de la clef de l'ogive d'une église gothique d'autrefois, s'entremêlant à des scories vol-

caniques noires, rouges et violettes, où elles forment une mosaïque brillante comme celle qui couvre la coupole des beaux temples des premiers chrétiens grecs du Bas-Empire; arabesques naturelles que varie, vivifie et rafraîchit le cours des eaux qui scintillent de toutes parts en flots d'argent et en gouttes de cristal. »

Rassemblées dans la vallée, ces eaux font mouvoir des fabriques de *béquets* (clous à souliers), de pointes, et de grands moulins à farine.

En s'éloignant de cette grotte, on gravit une ruelle étroite et escarpée qui conduit à la place du village, où l'on voit une croix gothique taillée dans la lave, appelée *croix des Saints,* parce qu'elle est ornée de douze petites statuettes représentant les douze apôtres.

L'église est formée d'un groupe de petits forts à angles carrés, à toiture plate, garnis de mâchecoulis. Elle se termine de tous côtés carrément, et elle n'a point d'abside. De grandes rosaces ornent son fronton oriental et ceux du transept. La porte est romano-byzantine. La crypte, de forme rectangulaire, est coupée en travers par des colonnes à chapiteaux grossiers. MM. Adolphe Marie et Doliol supposent que la forme extérieure n'est qu'un revêtement appliqué à un ancien édifice.

---

## LA DERNIÈRE ÉTAPE.

### JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 174, 182, 206, 213, 245, 254, 278, 286.

### XXII. UN DESCENDANT D'HARPAGON.

Notre visite au propriétaire de la ferme que veut acquérir M. de Lavaur a été singulièrement curieuse. Il habite les faubourgs de la petite ville de B.... Roger m'avait prévenu que nous allions voir un descendant direct d'Harpagon; mais l'avertissement était inutile. Le premier aspect du logis et du personnage en disaient assez.

La maison de M. Brissot forme le fond d'une impasse humide, pavée de cailloux inégaux entre lesquels pousse l'herbe; le seuil est verdi par la mousse, et les gouttières trouées ont sillonné la façade de longues traînées jaunâtres. La porte n'a ni heurtoir ni sonnette; Roger a dû frapper longtemps du bout de sa canne, jusqu'à ce qu'un bruit de sabots se soit fait entendre à l'intérieur et qu'un œil ait paru au petit judas percé dans le battant. Il fallut se nommer, expliquer le motif de la visite; enfin la porte a été ouverte et M. Brissot nous a introduits dans une pièce qui, à en juger par l'aménagement, cumule les fonctions de salon, de cuisine, de salle à manger et d'office. Ses seuls ornements étaient quelques ustensiles de cuivre accrochés au mur et des guirlandes d'oignons, de thyms, ou de lauriers sauce suspendues çà et là aux poutrelles du plafond.

M. Brissot a eu beaucoup de peine à trouver deux chaises jouissant de leurs quatre pieds, et il ne lui est resté qu'un escabeau boiteux sur lequel il s'est assis en équilibre, dans le rayon de jour qui venait à travers une fenêtre sans rideaux.

J'en ai profité pour l'examiner en détail, pendant que Roger lui exposait les propositions de M. de Lavaur.

Notre hôte est un petit homme à figure de fouine, dont le front étroit est surmonté d'une houppe de cheveux gris. Des lunettes d'acier rouillées par le temps se promènent de ses yeux au-dessus de ses sourcils, selon qu'il veut trahir ou dérober son regard. Une sorte d'inquiétude le tient dans une agitation perpétuelle, et il accompagne vos paroles d'un petit gloussement continu que l'on peut prendre également pour une protestation timide ou pour une adhésion confuse.

Son costume se composait d'un vieux pantalon à pied de drap jaunâtre, d'une veste de même étoffe, et d'un bonnet de soie noire tournant au rouge, le tout si râpé, si piètre et si plissé au corps qu'on ne pouvait plus l'en séparer. Le costume de M. Brissot avait fini par devenir une partie de son être. Assis plus bas que nous, frétillant et replié pour ainsi dire sur lui-même, il avait l'air d'un reptile qui attend sa proie.

Roger ne la lui présenta d'abord qu'avec précaution. Le prix qu'il offrit était si loin des prétentions du vieux ladre que l'on comprenait difficilement la possibilité d'un accord; mais tout deux ne tardèrent pas à faire avancer réciproquement leurs chiffres comme deux armées qui marchent à la rencontre l'une de l'autre. A chaque évolution M. Brissot poussait des gémissements comme à une défaite; enfin il ne resta plus entre eux que quelques mille francs; mais arrivés là ils s'arrêtèrent sans vouloir avancer davantage; c'était leur Rubicon. Roger parut renoncer à toute concession nouvelle et se leva; le vendeur fit de même en se tordant comme un homme en convulsions. Tout deux étaient évidemment jaloux de ne point rompre et embarrassés de renouer.

Un coup frappé à la porte d'entrée vint heureusement faire diversion; M. Brissot courut au judas.

— Le facteur! s'écria-t-il effaré; qu'est-ce encore? que voulez-vous?

— Une lettre! cria-t-on du dehors.

— Donnez, dit l'avare qui entr'ouvrit la porte et tendit la main.

Mais l'homme de la poste se contenta de montrer la missive.

— Quatre-vingts centimes, dit-il.

L'avare retira la main comme s'il eût touché une vipère.

— Quatre-vingts fièvres quartaines! s'écria-t-il, à la manière de son ancêtre; je ne reçois jamais que des lettres affranchies.

— Je sais, reprit le facteur ironiquement; mais celle-ci est d'Angleterre.

— Et bien, après?

— C'est le pays des milords; j'ai pensé qu'on vous envoyait peut-être de l'argent.

— Hein! s'écria le vieillard, dont les yeux brillèrent et qui tendit de nouveau la main; vous dites qu'il y a de l'argent?

— Censé, répliqua le facteur en riant; c'est facile à vérifier... pour quatre-vingts centimes!

M. Brissot fit un nouveau mouvement.

— Non, non! s'écria-t-il en repoussant la porte comme s'il craignait de se laisser tenter; c'est trop cher, je ne connais personne en Angleterre... Remportez, remportez!

Le facteur haussa les épaules.

— A votre aise! dit-il d'un air d'indifférence; mais peut-être bien que vous faites comme le gros Pierre... vous savez, le gros Pierre qui, pour avoir refusé un paquet de deux francs, a manqué une succession de dix mille pistoles... enfin *charbonnier est maître chez lui!* Serviteur...

— Attendez! interrompit l'avare qui était en proie à une incertitude douloureuse... si j'étais sûr... Donnez un peu la lettre, pour voir...

Il l'examina quelque temps, la soupesa, lut à demi-voix la légende de tous les cachets; le facteur finit par perdre patience.

— Allons, en voilà assez! dit-il brusquement; je n'ai point le temps d'attendre; puisque vous ne voulez point de la lettre, rendez-la moi!

Mais elle était aux mains du vieil avare, et abandonner ce qu'il tenait une fois lui semblait trop dur. Après beaucoup d'hésitations, de questions nouvelles, d'exclamations plaintives, il paya les quatre-vingts centimes sou à sou, referma la porte, s'approcha de la fenêtre, se mit à retourner

la lettre sans la décacheter. On eût dit qu'il n'osait toucher à ce papier précieux qu'il venait de payer si chèrement. Enfin il brisa l'enveloppe avec un soupir; une seconde lettre tomba, je la relevai.

— Pour ma nièce! dit le vieillard après avoir jeté les yeux sur l'adresse; et, visiblement étonné, il retourna brusquement la feuille qu'il tenait, afin de voir la signature du correspondant. A peine l'eut-il lue qu'il jeta un cri.

— Encore lui! s'écria-t-il; ah! malheureux, je suis volé!

Il courut à la porte :

— Facteur! facteur! rendez-moi mon argent; je ne veux point de cette lettre!

Mais le facteur était reparti depuis longtemps, et Roger fit observer qu'il ne pourrait la reprendre ouverte.

— C'est juste! s'écria M. Brissot en se frappant le front. Étourdi que je suis! n'avoir pas deviné... Mais je ne savais pas ce vaurien en Angleterre... et... ses autres envois étaient affranchis... Ah! Messieurs, c'est un abus, un effroyable abus!... Les postes ne devraient se charger que de lettres dont on a payé le port.

Il retourna de nouveau la feuille et parcourut les premières lignes.

— C'est cela, murmura-t-il, c'est cela... Il a pensé que ses autres lettres n'étaient point parvenues, puisqu'on n'y avait point répondu... Il se décide à ne point affranchir celle-ci, dans l'espoir qu'elle arrivera plus sûrement... Oui, oui, comptes-y... attends ma réponse!

Et, se tournant enfin vers nous :

— Pardon, Messieurs, continua-t-il, en reployant la lettre dans ses plis, par une habitude de soin minutieux; pardon, ceci nous a détournés... Mais, vous comprenez, quand on n'est pas riche... ces petites dépenses... Voilà comme on ruine les pauvres gens!

— C'est juste, reprit ironiquement Roger, que la scène avait singulièrement diverti; croyez, Monsieur, que nous ne sommes pas restés indifférents à ce qui vient de vous arriver; et la preuve, c'est que, pour vous dédommager un peu de cette perte de quatre-vingts centimes, j'ajoute un millier de francs à mes propositions.

La figure de M. Brissot s'éclaircit.

— Permettez, reprit-il en souriant, nous différions de mille écus; c'est sans doute mille écus que Monsieur veut dire?

— Mille francs! répéta Roger; on ne compte plus par écus.

— A la bonne heure, à la bonne heure! dit l'avare d'un ton conciliant; mais Monsieur n'ignore pas que mille écus font trois mille francs.

— Et j'en offre le tiers, répliqua mon ami; mes pouvoirs ne vont pas plus loin.

M. Brissot regarda Roger par-dessus ses lunettes, et lui trouva un air si résolu qu'il parut un instant incertain, puis il plia les épaules.

— Voyons, dit-il d'un accent doucereux, on ne peut cependant pas se quitter ainsi; il ne faut pas que ces messieurs aient fait une course inutile; j'accepterai la somme offerte.

— Alors c'est affaire conclue, reprit Roger : quarante-trois mille francs comptant.

— Oui... avec quelques petites douceurs que vous ne refuserez point.

— Quelles douceurs, Monsieur?

— La ferme me fournissait un peu de bois... j'y ai compté; Monsieur ne voudrait pas exposer un homme de ménage à avoir froid cet hiver.

— Nous allons entrer dans l'été, fit observer Roger; mais soit, vous aurez votre provision.

— Il y a de plus les petites redevances de printemps... j'y ai encore compté.

— Vous les aurez, Monsieur. Est-ce tout?

— A peu près... c'est-à-dire sauf quelques corvées dues par le fermier.

— Et sur lesquelles vous avez également compté? interrompit mon compagnon; il vous les fera, Monsieur. Mais nous en resterons là, s'il vous plaît; plus de douceurs, comme vous les appelez, nous deviendraient trop rudes. Veuillez me donner de quoi écrire; nous signerons une promesse réciproque d'après laquelle le notaire pourra dresser le contrat.

M. Brissot alla ouvrir une armoire d'où il retira lentement une main de gros papier et des plumes d'oie dont il ne restait plus que le tronçon. L'encre manquait; il appela sa nièce pour lui demander une écritoire.

Nous vîmes entrer une jeune fille d'environ vingt-deux ans, pauvrement vêtue, dont la physionomie nous frappa. Sans être belle, elle avait dans toute sa personne quelque chose de gracieux; sa timidité paraissait extrême, mais à des tressaillements et à des regards furtifs qui traversaient pour ainsi dire son embarras, on devinait une âme active. Elle rougit d'abord en nous apercevant, puis notre air parut la rassurer. Elle posa l'écritoire sur la table, approcha une chaise et voulut se retirer; son oncle lui fit impérieusement signe de rester.

Roger s'était assis et avait essayé l'une après l'autre toutes les plumes, sans en trouver une qui pût écrire. M. Brissot demanda à sa nièce si elle n'en avait pas de moins ruinées. La jeune fille sortit et reparut bientôt avec un porte-plume assez élégant armé d'une véritable *perry*. Roger laissa échapper une exclamation de joie; la plume d'oie lui faisait horreur : il y voyait le symbole de la routine et de l'obstination, tandis que la plume de fer était pour lui le témoignage du progrès moderne compris et accepté. Il exprima tout haut sa reconnaissance à la jeune fille. M. Brissot profita de l'occasion.

— Eh bien! eh bien! Monsieur peut donner à l'enfant une petite preuve de sa satisfaction, dit-il avec son sourire saccadé; j'aurais dû ne pas l'oublier... Eh! eh! eh! Quand il y a des femmes dans la maison, il faut des épingles; un marché ne se conclut jamais sans cela.

La jeune fille fit un mouvement, comme si elle eût voulu protester; mais un regard du vieillard lui imposa silence.

— C'est une pauvre orpheline, ajouta-t-il en se rapprochant de Roger; sa mère l'a laissée à ma charge, Monsieur!... Encore une grande injustice... Quand on ne se marie point, qu'on fait l'économie d'une femme, on devrait être sûr au moins de n'avoir pas charge d'enfants; mais le monde vous impose ceux des autres; on vous dit que ce sont vos parents!... Je vous demande un peu ce que c'est que des parents dont on n'hérite pas? Eh! eh! eh! Au reste, Monsieur peut fixer lui-même le chiffre des épingles; je ne voudrais pas arrêter sa générosité.

Pendant que l'oncle parlait ainsi, la nièce était visiblement au supplice; des larmes finirent par gonfler ses paupières, et elle se retourna pour les cacher. Roger s'en aperçut comme moi.

— C'est bien! dit-il, en prévenant de nouvelles sollicitations de M. Brissot, je saurai me conformer à l'usage; mais c'est une affaire à régler entre mademoiselle et moi, ne vous en inquiétez point.

Les yeux de l'avare s'agrandirent.

— Pardon, reprit-il d'un air désappointé; mais la petite ne s'occupe pas des affaires d'argent... c'est moi qui garde tout!

— Et voilà précisément pourquoi je désire que mademoiselle ait quelque chose, acheva mon compagnon d'un accent péremptoire... Mais nous reparlerons de ceci plus tard... Voyez si j'ai bien rédigé mes conventions.

Il s'était levé, et tendait le papier à M. Brissot, qui se mit à le lire lentement et tout bas, avec son petit gloussement; enfin il se décida à signer, et nous prîmes congé.

En regagnant la Brandaie, nous nous sommes communiqué nos impressions sur cette visite. Quelle existence que celle de ce malheureux que l'on dit riche, et qui se prive des plus légitimes jouissances! à qui la bonté de Dieu a donné une fille d'adoption, et qui regarde ce doux présent comme une charge! Insensé auquel il ne reste qu'un coucher de soleil dont il pourrait jouir, et qui s'épuise à égrener les derniers épis d'une moisson dont il n'a que faire.

C'est la première fois que je rencontre le véritable avare, également ardent à acquérir et à conserver, indifférent pour tout ce qui n'est point richesse, et ne vivant que pour un seul instinct. Il semble que cette monomanie ne soit plus de notre siècle. La facilité des rapports et la mobilité des fortunes ont désaccoutumé de l'isolement qui thésaurise; la multiplicité des moyens de jouissance a plus vivement sollicité les goûts. Qui eût été avare dans les âges précédents est devenu avide dans celui-ci. On n'aspire plus aux millions pour les enfouir, mais pour s'en faire des instruments de jouissance ou de volupté. Qu'en conclure, sinon que l'homme, par ses vices comme par ses vertus, sort plus qu'autrefois de lui-même, qu'il est plus mêlé au grand mouvement de la foule, qu'il participe davantage à la vie commune? Autrefois on mettait à part son or et son âme, on enfouissait l'une au couvent, l'autre dans la terre; aujourd'hui nous semons les deux au vent, sans savoir toujours, hélas! où tombe la semaille, et quelle moisson doit en sortir.

*La suite à une autre livraison.*

## LES BIJOUX DE CHAQUE MOIS.

D'après une croyance superstitieuse répandue parmi les habitants peu instruits de la Pologne, chaque mois a une influence occulte et inévitable sur la destinée des enfants qu'il voit naître. Une pierre précieuse est le symbole de cette influence : aussi est-il d'usage, entre amis, de se faire, aux anniversaires de naissance, des cadeaux ornés de la pierre de bon augure.

En janvier, on offre l'hyacinthe ou le grenat, présage de constance et de fidélité; — en février, l'améthyste, préservatif contre les passions violentes : elle annonce la paix du cœur; — en mars, la sanguine : elle est naturellement la marque du courage, et elle indique aussi, comme un contre-poids utile, la discrétion dans les entreprises périlleuses; — en avril, le saphir ou le diamant : c'est une garantie d'innocence ou de repentir; — en mai, l'émeraude : c'est l'amour heureux; — en juin, l'agate, longs jours de santé; — en juillet, le rubis ou la cornaline : c'est l'oubli des chagrins de l'amour ou de l'amitié; — en août, la sardoine : c'est la félicité conjugale; — en septembre, la chrysolithe, qui préserve de la folie; — en octobre, l'aigue-marine ou l'opale, signe de malheur et d'espérance; — en novembre, la topaze, qui promet la chose rare, l'amitié. — Heureux enfin les hommes nés en décembre : la turquoise ou malachite ne promet que des succès et un bonheur inaltérable.

## L'ESCARPOLETTE EN LIVONIE.

En traversant la Livonie, dit M. X..., un appareil constamment le même frappe les regards à chaque maison que l'on rencontre : c'est une escarpolette. Je crois réellement que la population villageoise du pays pourrait être divisée en deux classes : celle des gens qui se balancent, et celle des gens qui attendent leur tour d'être balancés. Je vis un jour s'arrêter devant mes fenêtres une femme avec son nourrisson au sein; elle tenait les yeux fixés sur la séduisante machine, occupée alors par une autre personne. Dès qu'elle vit la place libre, elle remit son enfant à une jeune fille qui se trouvait là, et, s'élançant sur le siége, elle se balança quelques moments avec une satisfaction visible. La fille qui nous servait à table s'aperçut, en passant près de la fenêtre, que l'escarpolette était vide; elle feignit d'avoir quelque chose à aller chercher, elle sortit, courut au siége vacant, et ne rentra qu'après s'être procuré la jouissance d'une course aérienne de quelques minutes. Les hommes se balancent debout, souvent plusieurs à la fois; les femmes sont assises comme chez nous. La machine se fait occasionnellement avec du bois équarri, et alors elle ne ressemble pas mal à une potence; mais d'ordinaire elle se compose d'une forte branche d'arbre, posée en travers sur deux troncs de pins, et attachée solidement près de leur sommet; de celle-là descendent deux branches flexibles et minces, qui se réunissent vers le bas, sous la planche qui sert de siége. Le chanvre et le fer n'entrent pour rien dans la confection de cette escarpolette, dont les liens se composent de racines filandreuses et des tiges de certains lichens [1].

## OU EST LE GLAND DE L'AGE D'OR?

Un seul chêne, le *Quercus Bellota*, inconnu en Grèce et en Italie, indigène de l'Atlas, et que les Maures ont très-vraisemblablement propagé dans les parties de l'Espagne qui leur ont été soumises, porte des glands doux, riches en fécule et en sucre, ayant la saveur de la châtaigne; mais ce n'est là ni le chêne des poëtes, ni celui de Rousseau.

Les glands des autres espèces du genre *Quercus*, chargés de principes astringents, sont tout à fait impropres à servir, même comme auxiliaires, à la nourriture de l'homme. Il n'existe dans les forêts européennes que le châtaignier, lequel n'est pas très-répandu, le hêtre, le noisetier, le pin à pignons du midi de l'Europe, et l'amandier des régions tempérées de cette même partie de la terre, dont les fruits soient mangeables; encore seuls, à l'exception de la châtaigne, sont-ils insuffisants.

Quant aux fruits de l'arbousier et du cornouiller, ils ne peuvent, non plus que la mûre, la fraise ou la groseille, être d'aucune importance. Les pommes et les poires sauvages ne valent pas mieux, et quiconque s'en nourrirait exclusivement tomberait dans la langueur et périrait. Il faut à l'homme des aliments azotés [2].

## UN TABLEAU DE RIBERA.

Voy. sur Ribera la Table des vingt premières années.

Quoique Ribera eût fait ses principales études à Rome et à Parme, quoique Michel-Ange de Caravage et le célèbre Corrége aient été ses vrais guides, son organisation espagnole domina toutes les influences. La nature lui avait donné le plus sombre génie des habitants de la Péninsule ibérique. Les supplices les plus atroces n'avaient rien qui pût l'effrayer; il aimait, au contraire, les scènes de martyre, et s'il traitait par hasard quelque sujet païen, c'était Prométhée sur son roc solitaire, c'était Caton déchirant ses entrailles. Beaucoup d'amateurs hésitent à mettre dans leurs cabinets des tableaux de sa main, et leur répugnance est assez légitime. Un saint Barthélemy écorché vivant, d'autres saints roués, pendus, écartelés, sciés, brûlés vifs, ne sont pas des

[1] Leitch Ritchie, *Voyage à Saint-Pétersbourg et à Moscou en traversant la Courlande et la Livonie.* 1836.

[2] Fée, *Études philosophiques sur l'instinct et sur l'intelligence des animaux.*

images que l'on souhaite voir fréquemment et n'égayent point une habitation. Les rudes épreuves auxquelles fut soumise la jeunesse de Ribera fortifièrent sans doute en lui les funèbres tendances de la race espagnole. Durant la première partie de son séjour dans la ville éternelle, les morceaux de pain que lui donnaient ses camarades étaient sa seule nourriture, et des haillons composaient tout son costume : il dormait sur les marches des églises ou sur la terre nue. La disposition à la tristesse, que fait naître un si misérable début dans la vie, se dissipe rarement ; car rien n'est tenace comme les premières impressions. Outre les scènes lugubres, notre artiste représentait avec plaisir des personnages




Un Mendiant, peinture de Ribera.

vulgaires, des épisodes familiers. Par là encore il attestait son origine ; car les peintres de son pays se sont toujours tenus sur une ligne moyenne entre les Italiens et les Flamands. Moins nobles que les premiers quand ils abordent la peinture religieuse, ils traitent le genre avec plus de délicatesse morale que les seconds : ils choisissent des types ordinairement moins grossiers, retracent des actions moins triviales ou leur donnent un autre caractère. Ribera excellait à rendre les mendiants, les vieillards : on n'a jamais mieux reproduit leurs rides, leur teint hâlé, leur chevelure grisonnante, leur barbe en désordre. Mais ses gueux mêmes ont un certain air de dignité, ses hommes blanchis par le temps conservent de la vigueur. Il y a dans leur regard, dans leur maintien, dans toute leur physionomie, plus d'intelligence et de distinction que dans les rustres des tableaux flamands. Le portrait que nous donnons atteste ce double

mérite. Il est étudié avec un soin extrême, pas un détail ne manque, et cependant l'exécution a une grande largeur. Comme expression, comme attitude, on prendrait ce vieillard bien moins pour un homme qui demande l'aumône que pour un vétéran des armées espagnoles. Son large front, ses yeux réfléchis, sa moustache expressive, intéressent en sa faveur. La signature du peintre nous annonce que le tableau a été fait en 1640, par Joseph de Ribera, *Espagnol valencien*. Il était effectivement né à *Xativa*, dans le royaume ou dans la province de Valence, et non point à *Xavita*, comme on l'a imprimé fautivement, dans notre tome II, page 353.

---

## LE MOINEAU A LA FENÊTRE.

Écoute, enfant : — que disait le moineau au printemps? Tu me regardes, l'as-tu oublié? Il disait : — Je suis le seigneur du village ; le premier grain de choix m'appartient.

Et quand l'automne eut tout balayé, que fit mon moineau le grand seigneur? Il chercha parmi les débris jetés dans la rue, car la faim le tourmentait.

Et quand l'hiver eut blanchi la terre, le malheureux alla picoter les vitres de la fenêtre pour mendier quelques miettes de pain.

— Ah! petite mère, donne-lui; il a froid! — Rien ne presse, enfant. Dis-moi d'abord, à quoi penses-tu en voyant ce moineau? Ne songes-tu pas que tu pourrais bien être à sa place?

Enfant, rien ne te manque et tout va pour toi à souhait; ne dis pas : — Je suis riche! et ne mets point la broche tous les jours; les choses peuvent changer plus tôt que tu ne le crois.

Ne mange pas la croûte de ton pain en jetant la mie derrière toi (tu sais que tu en as l'habitude); un temps viendra, peut-être, où tu regretteras les miettes perdues.

Un joyeux lundi dure peu! la semaine a encore bien des jours, et bien des semaines s'écouleront, je l'espère, avant que la dernière heure ait sonné pour toi.

Ce qu'on apprend dans son printemps sert toute la vie, ce qu'on épargne dans son été dure bien avant dans l'automne.

Enfant, pense à ce que je te dis là et tâche de bien vivre.

— Ma mère, le moineau va partir. — Eh bien, jette-lui quelques grains, et il reviendra [1].

[1] Traduit de Hebel par Émile Souvestre.

---

## LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

Suite. — Voy. p. 268, 302.

### IV. DU CARBONE ET DE L'ACIDE CARBONIQUE.

Depuis Prométhée, qui, *volant aux immortels le feu infatigable,* en fit présent aux hommes, c'est toujours le charbon (le carbone) qui a fourni ce précieux auxiliaire de la vie. Nous ne connaissons aucune peuplade humaine existant sans le secours de cet agent artificiel, de même que nous ne connaissons aucun animal vivant isolément ou en société qui sache se procurer le foyer qui peut cuire les aliments qu'il prend crus, ou rendre alimentaires mille productions végétales qui, sans être soumises à l'action du feu, seraient ou indigestes, ou même vénéneuses. Indépendamment des forêts, des arbustes et des végétaux herbacés qui, par leur carbone et leur hydrogène, entretiennent nos foyers, la nature prévoyante a déposé dans le sein de la terre d'inépuisables trésors de charbon fossile qui, pour la Belgique, l'Angleterre, les États-Unis, sont une richesse comparable à toutes les récoltes de la végétation avec ou sans culture. A voir les locomotives entraînées avec une force irrésistible par l'action du charbon enflammé, on se reporte naturellement à cette curieuse épithète d'*infatigable* par laquelle les anciens caractérisaient le feu. Si Prométhée, le Titan bienfaiteur du genre humain, donna le feu à l'homme, la science moderne, qui a fait du feu un travailleur sans relâche, peut rivaliser avec le compétiteur de Jupiter dans la reconnaissance des nations.

Le carbone, c'est-à-dire le charbon pur, est un élément chimique. On ne peut le produire avec aucune autre substance. La chimie moderne, science née française, a parfaitement établi que toutes les prétendues transmutations des alchimistes de substances diverses les unes dans les autres étaient tout à fait chimériques. Aucune des forces de la nature ne peut altérer l'essence des éléments ou corps simples. Le carbone en est un. On ne peut pas plus faire du charbon que faire de l'or. On ne peut pas non plus le détruire. Les forces mécaniques, physiques, chimiques et physiologiques sont impuissantes contre les éléments simples des corps. Mais, dira-t-on, des témoignages authentiques établissent que l'on a vu des alchimistes réaliser le *grand œuvre* et tirer de leurs creusets des lingots d'or ou d'argent, sans y avoir introduit aucun minerai de ces métaux précieux. Voici l'explication du procédé, ou, pour mieux dire, de l'escamotage de ces honnêtes opérateurs.

Tous les métaux retirés en poussière fine des actions chimiques offrent à l'œil une poudre noire parfaitement semblable à du charbon pilé. L'or, l'argent, le cuivre, le zinc, le cobalt, le nickel, ne se distinguent point les uns des autres, pas plus qu'ils ne diffèrent en aspect de la poudre de charbon. On conçoit donc combien il était facile à un alchimiste travaillant au feu de charbon d'introduire l'or ou l'argent en poudre noire, tout en ayant l'air de ne manier que du charbon pulvérisé.

Aujourd'hui la science expérimentale, par ce seul mot : « L'or, l'argent, le charbon, sont des corps simples, » a fixé les limites du possible et de l'impossible. Il n'y a que le domaine des idées métaphysiques où l'on ne peut poser des barrières aux croyances absurdes. En l'absence de la vérification par l'expérience, l'un affirme, l'autre nie. Lequel croire?

La chimie moderne a reconnu que le charbon est identique avec le diamant. Le diamant est du charbon cristallisé, du carbone, rien de plus, rien de moins : seulement, la patiente nature, avec ses courants électriques et ses réactions chimiques souterraines, a voituré silencieusement et séculairement les particules carboniques, et les a disposées régulièrement et géométriquement. Elle a fait pour le charbon ce que dans leurs creusets font tous les jours les chimistes pour mille et mille substances; mais jusqu'ici les physiciens et les chimistes ont échoué dans leurs tentatives pour opérer la cristallisation du carbone et en faire du diamant. Cette grande question de faire du diamant ne doit point être confondue avec la chimère de faire de l'or ou de l'argent. Ici il n'y a point de création ou de transmutation à produire. Quel que soit le procédé que l'on doive employer, il ne sera pas plus extraordinaire de faire du diamant avec du charbon que de faire de la glace avec de l'eau soumise au froid, ou bien du sel ordinaire avec l'eau salée de la mer. Si c'est chercher une chose difficile, ce n'est aucunement tenter l'impossible.

Nous connaissons aujourd'hui trois localités diamantifères : les Indes orientales, le Brésil, et les mines de l'Oural. Dans aucun de ces pays on ne trouve de charbon de terre. Si le lecteur était curieux de connaître la forme des cristaux de carbone, c'est-à-dire des diamants, il pourrait faire fondre dans l'eau tiède de l'alun ordinaire, et laisser refroidir la dissolution. Alors tout corps plongé dans cette solution d'alun se recouvre d'une belle couche de cris-

taux brillants dont la forme, qui est l'octaèdre régulier de la géométrie, porte aussi dans les arts le nom de *pointe de diamant* (fig. 1). Chez nos ancêtres, les cuisiniers et les maîtres d'hôtel avaient l'art de recouvrir de cristaux d'alun des corbeilles et des paniers d'osier destinés à figurer dans des surtouts de table, et l'aspect de ces mille facettes était aussi riche que celui des cristaux les mieux taillés qui font l'ornement de nos services de dessert. Il suffisait de plonger la pièce dans une eau chaude imprégnée d'alun, et de laisser refroidir lentement. Cette jolie expérience est entre les mains de tout le monde. On n'oubliera pas qu'à la longue l'humidité attaque cette couche brillante de cristaux, qui n'a pas l'inaltérabilité du diamant, comme elle en a la forme géométrique. Tout en adhérant aux idées saines qui donnent aux puits houillers de Belgique et d'Angleterre un rang supérieur aux nobles mines diamantifères de Golconde et de Minas-Geraës au Brésil, il n'est personne qui ne soit frappé du contraste que semble avoir voulu produire la nature en plaçant la même substance en abondance sous la forme la plus terne et la plus sale d'une part, et de l'autre sous l'aspect le plus brillant et avec la plus grande rareté. Les noirs hangars du charbonnier et du mineur, avec leur marchandise à vil prix, débitent la même substance que les magasins luxueux de l'orfévre et du bijoutier.

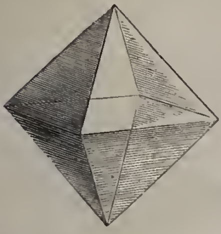


Fig. 1. Octaèdre régulier ; forme du diamant naturel non taillé.

L'importance de la matière et l'utilité qu'il y a à répandre les idées justes, conquêtes du temps et de l'expérience, excuseront ici un peu de prolixité. Quand, aujourd'hui, on enregistre les avantages d'un pays, la première question se rapporte au charbon de terre. La Russie a trouvé du diamant dans les monts Ourals; mais elle n'a trouvé nulle part le charbon fossile, qui forme aux États-Unis des contrées souterraines entières. La science ne voit pas encore bien clairement d'où sont venus de si immenses dépôts. Quant à la cristallisation difficile du charbon, on peut remarquer cette analogie, que les matières les plus communes donnent les cristaux les plus brillants et les plus précieux. Ainsi le moellon, ou pierre à bâtir ordinaire, cristallise en spath d'Islande (fig. 2), le plus transparent des cristaux; le plâtre de Montmartre (fig. 3), si estimé des artistes du monde entier, donne naissance à des lames diaphanes qui se fendent avec la plus grande facilité et ont tout à fait l'aspect de vitres minces; enfin l'argile, la terre glaise des potiers et des briquetiers, cristallise en topazes orientales, en saphirs et en rubis (fig. 4).

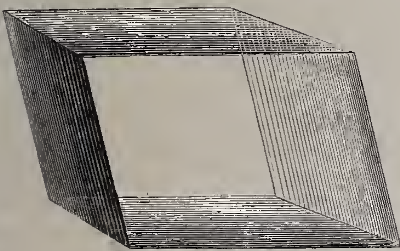


Fig. 2. Cristal de spath d'Islande.

Le charbon n'est pas moins curieux par le produit que donne sa combustion. Tandis qu'en brûlant l'hydrogène on obtient de l'eau en vapeur, le charbon donne naissance à un gaz, une sorte d'air que les anciens chimistes appelaient air fixe. Ce gaz est transparent et invisible comme l'air, l'azote, l'oxygène, l'hydrogène; mais il en diffère beaucoup par ses propriétés. Rien n'est plus facile que de se le procurer en grande quantité; et comme il est une fois et demie plus lourd que l'air ordinaire, on peut le traiter, jusqu'à un certain point, comme un liquide, le puiser, le transvaser, le verser comme l'eau.

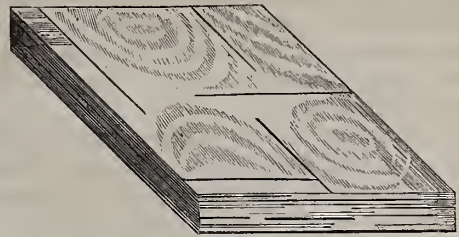


Fig. 3. Lame de plâtre ou gypse de Montmartre.

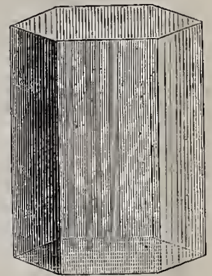


Fig. 4. Prisme à six pans; forme du corindon (argile cristallisée), qui, suivant qu'il est jaune, bleu ou rouge, forme la topaze orientale, le saphir et le rubis. Ce dernier, étant de belle qualité, est la plus rare des pierres précieuses.

Mettez au fond d'un verre à boire ordinaire quelques fragments de craie : les crayons blancs avec lesquels les géomètres et les algébristes écrivent sur des tableaux noirs sont excellents pour cette expérience. On verse dessus de l'acide chlorhydrique (ou muriatique) non concentré, c'est-à-dire mêlé à une quantité d'eau égale à son poids, et on observe de suite une vive effervescence, qui du reste n'a rien de dangereux. L'acide chlorhydrique, plus énergique que l'acide carbonique, le déloge de sa combinaison avec la chaux, et prend sa place. La craie devient du plâtre par la substitution d'un acide à l'autre, et l'acide carbonique est mis en liberté. Si c'était de l'hydrogène, il s'envolerait dans l'air par son excès de légèreté. Au contraire, l'acide est retenu par son poids et remplit le verre jusqu'aux bords, et tombe ensuite par-dessus. Une allumette ou une petite bougie d'épreuve, plongées dans ce gaz, s'y éteignent de suite. Un oiseau ou un petit animal y sont asphyxiés. Nos lecteurs connaissent la grotte du Chien, près de Naples (voy. la Table des vingt premières années). Là le gaz acide carbonique sort de terre, et remplit une cavité peu profonde que les hommes dominent de la tête et dans laquelle les chiens périssent si on ne les en retire promptement. Cette expérience, dont les guides au lac d'Agnano régalent les étrangers, ne plaît aucunement à l'animal qui sert de réactif; et dès qu'on l'a rappelé à la vie en le jetant dans le lac voisin, il s'empresse de fuir le gaz et la grotte. Personne n'ignore combien il est dangereux d'allumer des réchauds dans une pièce close. A Paris, par un grand froid, l'empereur Julien faillit être asphyxié dans une circonstance pareille. Le remède le plus efficace est de faire respirer de l'ammoniaque aux personnes qui ne sont asphyxiées que depuis peu d'instants. Lorsque Joseph II, prenant le nom de comte de Falkenstein, visita la France, sous Louis XVI, la

chimie était en grand honneur et en grand progrès. A une séance académique, le gaz de la grotte du Chien fut produit, et un moineau y fut asphyxié. Le pauvre oiseau fut contemplé avec pitié par le souverain qui le tenait dans sa main impériale. Mais voilà qu'on lui ouvre sous le bec un petit flacon d'ammoniaque : soudain l'oiseau renaît, se redresse et s'envole. Joseph II insista pour que les fenêtres lui fussent ouvertes immédiatement.

Les localités qui ont des eaux minérales offrent souvent des cavités où se rassemble ce gaz. Ainsi, aux eaux du mont d'Or, le bassin d'une fontaine qui porte, je crois, le nom de Sainte-Marguerite, en est plein jusqu'aux bords, et on peut l'y puiser par écuellées comme on le ferait pour l'eau. J'ai été témoin qu'une grande couleuvre, qui s'y glissa devant une société nombreuse, y périt asphyxiée

Voici maintenant la série d'expériences qu'on pourra faire avec ce gaz. On se le procurera à peu de frais et en suffisante quantité au moyen d'un grand vase au fond duquel on mettra, comme nous l'avons dit, de l'acide chlorhydrique avec de la craie, du marbre ou des fragments de pierre à bâtir ordi-

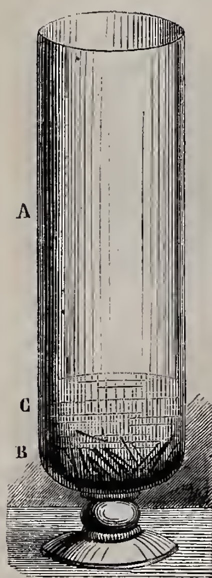



Fig. 5.

A, éprouvette ou verre plein d'acide carbonique.
B, fragments de craie, ou de marbre, ou de pierre à bâtir.
C, acide chlorhydrique étendu d'eau.

naire (fig. 5). Une soupière ou un saladier profond sont encore des vases très-convenables. Une petite bougie portée par un fil de fer (fig. 6), en s'y éteignant, marquera la hauteur où




Fig. 6.

AB, fil de fer.
C, petite bougie pour plonger dans le gaz.

s'élève le gaz. Une souris, un petit oiseau, placés au fond d'un vase, y seront asphyxiés quand on versera sur eux ce gaz invisible. Une expérience qui frappe toujours les spectateurs consiste à puiser, avec un verre à boire ordinaire ou avec une cuiller à potage, du gaz acide carbonique comme on puiserait une eau invisible, et à verser ce gaz sur une bougie, qui s'éteint par un effet magique. Si l'on

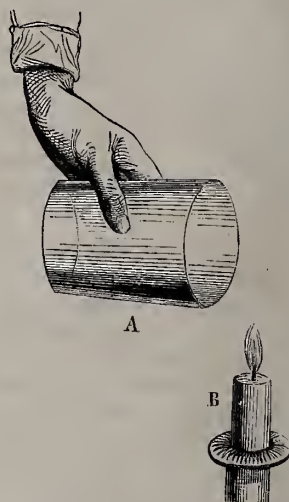



Fig. 7.

A, verre plein d'acide carbonique. — B, bougie qui s'éteint quand on verse le gaz sur la flamme.

en remplit une vessie ou un ballon de baudruche, on trouve son poids sensiblement augmenté. Mais il suffit de placer un grand sac de papier dans le plateau d'une balance, comme si on voulait le peser. Le sac doit être ouvert et avoir son ouverture en haut. Alors, en y versant de notre gaz, la balance penche du côté du sac qui l'a reçu. Si l'on met dans la balance l'éprouvette même ou le verre d'où se dégage l'acide carbonique, la perte de poids due au départ du gaz deviendra sensible par l'élévation du plateau où est le vase qui fournit l'acide, et ce poids perdu indiquera le poids même du gaz.

Les grandes cuves où l'on fait fermenter la vendange pour faire le vin sont pleines jusqu'aux bords d'acide carbonique, et il est dangereux d'y descendre sans une ventilation préalable. De même les celliers peu aérés, et recevant l'exhalaison de cuves ou de barriques nombreuses, peuvent occasionner des accidents. Pour les prévenir, il suffit de se rappeler que le gaz acide carbonique est lourd, qu'il se rassemble dans les parties basses comme l'eau, et qu'on peut le faire écouler de même.

Ce gaz est éminemment antiseptique, c'est-à-dire qu'il s'oppose à la putréfaction des substances animales. Il y a lieu de s'étonner qu'avec la facilité qu'on a de le produire en grande quantité et à peu de frais (puisque en définitive il ne faut que verser de l'acide chlorhydrique sur de la craie) on n'en fasse pas un plus grand usage pour conserver des aliments de grand prix, comme certaines pièces de gibier ou de poisson, et les viandes, qui en même temps seraient préservées de l'atteinte des mouches. Les appareils ne seraient ni compliqués, ni dispendieux. Ils seraient, en tout cas, moins chers que la glace que l'on emploie en été à cet usage. Tout office un peu considérable pourrait avoir une petite chambre à gaz antiseptique, où se conserveraient presque indéfiniment les substances alimentaires. Nous reviendrons sur cet objet à l'article du soufre, au moyen duquel on peut aussi se procurer un appareil pour la conservation des viandes, et en général de ce qu'on appelle des conserves. *La suite à une autre livraison.*

# L'YAK, OU BŒUF A QUEUE DE CHEVAL.




Les Yaks, au Muséum d'histoire naturelle de Paris. — Dessin d'après nature, par Freeman.

Parmi les grands quadrupèdes de l'Asie, l'yak, ou bœuf à queue de cheval, était resté, jusqu'à ce jour, l'un des plus imparfaitement connus. Les principaux musées de l'Europe en étaient eux-mêmes réduits à posséder quelques fragments de squelette et quelques-unes de ces queues longues et touffues qui ont fait comparer l'yak au cheval, et dont les Orientaux se font des étendards. Un seul yak était venu vivant en Europe : c'est celui que lord Derby avait fait venir à grands frais du fond de l'Asie pour sa ménagerie de Knowsley, et qui était regardé comme la plus grande rareté de cette collection, sans égale pour sa richesse en animaux herbivores.

C'est en lisant les *Instructions pour les voyageurs*, rédigées par MM. les professeurs du Muséum d'histoire naturelle, c'est en y voyant l'yak placé au premier rang des animaux demandés pour nos collections, que M. de Montigny,

consul de France à Chang-Haï, en Chine, a conçu la pensée de procurer cette belle et utile espèce, non-seulement aux naturalistes, mais aux agriculteurs français. Il a fait acquérir, au Thibet, un troupeau de douze individus qui, après un long et difficile voyage, est parvenu à Chang-Haï, et a été heureusement transporté en France, sous la direction de M. de Montigny lui-même, qui n'a voulu quitter ses précieux animaux qu'après les avoir déposés au Muséum d'histoire naturelle. Cette importation zoologique, la plus remarquable assurément qui ait eu lieu depuis bien longtemps, a été opérée dans les premiers jours d'avril.

Les douze individus ramenés par M. de Montigny appartiennent à trois variétés très-distinctes : l'une blanche à cornes, l'autre blanche sans cornes, l'autre noire sans cornes. Il existe quatre individus de chacune de ces variétés, qui, malgré quelques différences de proportion, présentent également les caractères suivants :

Tous sont de petite taille, les vaches surtout, dont les dimensions n'excèdent pas de beaucoup celles de notre race bretonne. La tête et les membres sont plus courts que chez la vache ordinaire ; la croupe est arrondie et rappelle celle du cheval ; la queue est très-fournie de crins, et le corps couvert de longs poils formant, pendant l'hiver, une véritable toison composée de deux sortes de poils : les uns très-longs, et dont la qualité rappelle celle du poil de chèvre ; les autres beaucoup plus courts, placés à la base des premiers, et de nature entièrement laineuse. Les cornes, dans les individus qui en sont armés, sont de forme variable, mais toujours insérées plus haut et plus en arrière que dans nos races bovines.

L'yak rend aux Thibétains et aux Tartares des services très-variés, étant pour eux ce que sont pour nous le mouton, la vache et le cheval. Comme animal industriel, il donne trois produits : un crin, celui de la queue, qui est en Orient l'objet d'un très-grand commerce ; les longs poils du corps ; et la laine avec laquelle on fabrique au Thibet un drap très-épais, très-résistant et presque à l'épreuve de l'eau. Comme animal auxiliaire, l'yak est employé également comme bête de somme et comme bête de trait : il trotte bien, et sa réaction est assez douce pour qu'on s'en serve habituellement comme animal de selle. Enfin, comme animal alimentaire, il donne, aussi bien que nos races bovines, une chair de très-bonne qualité, et un lait excellent au goût et très-riche en matière sucrée et en beurre, ainsi qu'il résulte de plusieurs analyses faites par M. Doyère, et dont les résultats ont été consignés, par M. Duvernoy, dans un rapport remarquable récemment fait à la Société zoologique d'acclimatation (¹).

C'est de ce rapport, encore inédit, que nous extrayons l'appréciation suivante, qui est le résumé très-concis de toutes les études faites sur l'yak par une commission de cette société, dont faisaient partie, avec M. Duvernoy, MM. Yvart, Richard (du Cantal), Doyère, Allier, de Vogué, Focillon, et qui réunissait par conséquent au plus haut degré le savoir pratique à la science du naturaliste :

« Cet animal, très-sobre, se nourrissant des herbes les plus courtes, prospérant encore aux limites des neiges éternelles, supportant les plus grands froids au moyen de son excellente fourrure, n'ayant pas besoin d'abri contre le froid ou le mauvais temps, se laissant monter, ou charger, ou employer au trait, pourra devenir un excellent auxiliaire de l'habitant des hautes montagnes... Mais il faudra se hâter de confier aux agriculteurs des Alpes et du haut Jura, qui en demanderont, des couples qui pourront leur être distribués. »

Ce vœu de la commission de la Société d'acclimatation se réalise au moment même où nous rédigeons cette notice : la Société elle-même vient de répartir entre deux localités du Jura cinq individus qu'elle a reçus du gouvernement ; et deux couples ont été envoyés, ou vont l'être, par les soins de M. le ministre de l'instruction publique, un dans les Alpes et un autre en Auvergne.

Ainsi vont se poursuivre parallèlement, dans plusieurs de nos principales chaînes, des essais qui pourront doter un jour le pays de races domestiques nouvelles d'une grande importance pour l'agriculture et pour l'industrie nationale.

(¹) Voy. une notice sur cette nouvelle Société, p. 298.

---

## LA DERNIÈRE ÉTAPE.

### JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 171, 182, 206, 213, 245, 254, 278, 286, 322.

### XXIII. UN ASILE DE VIEILLARDS.

Nous sommes retournés chez M. Brissot, nous avons revu sa nièce ; le second coup d'œil ne lui est pas moins favorable que le premier. J'ai pu la faire parler, et j'ai été ravi de la douceur de sa voix, de sa simplicité émue. Mais quelle tristesse au fond de tout cela ! On sent qu'il y a dans ce cœur quelque plaie vive.

J'ai voulu interroger le régisseur de la Brandaie : il a entendu parler d'un amour contrarié, d'un mariage auquel l'oncle veut faire consentir la jeune fille afin de se débarrasser d'elle. Mais il n'a pu me donner aucun détail. Je suis fâché de partir sitôt ; j'aurais voulu mieux connaître cette pauvre délaissée et lui être de quelque secours...

On nous avait parlé d'un hospice de vieillards fondé dans le voisinage par la générosité d'un riche propriétaire ; Roger et moi avons voulu le visiter. Les pensionnaires de cet asile sont doublement de notre famille : frères par Adam, frères par l'âge.

J'espérais trouver là du bien-être et de la sérénité ; le désappointement a été douloureux. Nous avons vu de grandes cours à travers lesquelles des infirmes se traînaient péniblement, encore plus éprouvés par l'ennui que par la souffrance ; des réfectoires où la ration pesée imposait à tous l'égalité de la faim ; des dortoirs communs qui associaient le sommeil à l'insomnie et où la même cloche disait à tous : — Debout ! — Régularité nécessaire, dit-on, et je le reconnais, mais qui imprime à l'ensemble je ne sais quoi de morne et de dur. Là, plus rien de la famille ; tout se fait réglementairement, sans intervention du goût ni de la tendresse ; les hommes sont administrés comme des choses ; ce ne sont plus que des groupes de chiffres sur deux colonnes : la vie a celle du *doit*, la mort a celle de *l'avoir*.

Ah ! sera-t-on toujours condamné à parquer ainsi les misères du dernier âge, à les donner pour seul spectacle à elles-mêmes ? Ne verra-t-on jamais une société assez enrichie par le travail et assez amie du devoir pour que le vieillard puisse rester là où Dieu a marqué sa place, c'est-à-dire, entre l'homme fort, la femme et l'enfant ? Ces cheveux blancs font bien mêlés aux chevelures blondes ! Cette faiblesse me plaît appuyée sur les forts ; ces infirmités me touchent entourées des soins attendris de la santé florissante ; mais ici je me sens abattu, humilié ! Qu'est-ce que ce vestibule du cimetière où vous entassez tous les candidats de la mort déjà pâles, perclus, brisés ? — Béni soit celui qui leur a ouvert un asile ; mais mille fois plus bénis les temps où il cessera d'être nécessaire et où l'amour affranchira la pitié de cette triste parodie de la famille.

Nous avons causé avec le directeur de l'hospice ; il se plaint surtout de son impuissance à vaincre les habitudes de ses pensionnaires. A l'âge que tous ont atteint, le pli est pris, le ressort de la volonté rouillé ; l'âme reste asservie

sans retour. La continuité d'un acte qui nous plaît semble d'abord de l'indulgence pour nous-même, mais bientôt elle devient tyrannie; ce n'est plus l'habitude qui nous appartient, c'est nous qui appartenons à l'habitude; elle nous mène en laisse, elle nous aiguillonne, elle nous condamne à une torture à la fois odieuse et désirée. L'effort même pour y échapper nous y ramène. C'est toujours l'histoire de ce soldat dont l'ivresse fréquente déshonorait l'uniforme. Son capitaine l'appelle; il loue sa bravoure, sa soumission, sa probité: pourquoi faut-il qu'un seul vice lui ferme le chemin de l'avancement et des récompenses? Le soldat touché sort avec une ferme résolution de se corriger. Il arrive à la porte du cabaret où il a l'habitude d'entrer; sa volonté se roidit, il passe; alors, souriant à son courage :

— A la bonne heure, dit-il en se parlant à lui-même; je suis content de toi; allons, pour te récompenser, viens boire un coup!

Plusieurs des vieillards de l'asile s'encouragent sans doute de même, car nous en avons rencontré qui rentraient l'œil hagard et chancelants. — Étrange goût qui nous crée le besoin de perdre momentanément la conscience de notre individualité, et qui nous achemine vers la mort à travers des accès de délire volontaire!

Il est donc vrai que laisser grandir un vice c'est élever soi-même un bourreau! que toutes les folles dépenses faites par la jeunesse en volonté, en modération, en santé, sont payées au centuple dans les vieilles années!

En voyant ces malheureux le visage enflammé, les mains tremblantes, le corps appauvri, je me suis rappelé cette légende du Gin, dessinée par un crayon fantasque. Le perfide tentateur apparaît d'abord sous la forme d'un génie souriant et couronné de flammes. Il a les mains pleines de promesses séduisantes : — palais de fées, — coffres ruisselants d'or, — danses de péris, — trônes et chars de triomphe! La foule jeune et ignorante accourt pour oublier la réalité dans ces rêves; elle boit à la coupe trompeuse. Mais la soif augmente toujours, et en même temps le génie se transforme; son air devient impérieux; à mesure que ses adorateurs se courbent et s'affaiblissent, lui grandit et se montre plus terrible. Enfin le voilà devenu maître; il a enserré cette foule haletante dans son réseau de feu liquide et enivrant; alors la fausse apparence qui le déguisait s'évanouit, le gracieux génie se montre dans sa réalité : c'est la Mort avec ses yeux de ténèbres et son rire sardonique! Elle entraîne, en courant, ses esclaves éperdus vers l'abîme où elle les précipite, et où l'on voit leurs ombres convulsives tourbillonner au milieu des monstres et des flammes.

*La suite à une autre livraison.*

## INSTABILITÉ DES RENOMMÉES.

Pour savoir jusqu'à quel point les célébrités contemporaines sont exposées à périr, et combien des jugements de chaque siècle sont réformés par la postérité, il suffit de jeter les regards en arrière. Qui lit aujourd'hui Chapelain, *le mieux renté des beaux esprits* du dix-septième siècle, au dire de Boileau, et la plus haute réputation du temps? Sans l'auteur des Satires, qui connaîtrait Cotin et même Scudéri?

Mais l'une des preuves les plus éloquentes des changements apportés par le temps aux renommées, est le fameux livre de Perrault intitulé : *les Hommes illustres qui ont paru en France pendant ce siècle,* avec les portraits gravés des personnages.

Quand vous le parcourez aujourd'hui, vous y trouvez plus de noms ignorés que de noms connus. Ainsi, à côté de Condé, de Pascal et de la Fontaine, vous aurez Jean de Launoy, « docteur de la maison de Navarre; » Jacques de Soleizel, « écuyer du roi en sa grande écurie; » puis Thomassin, Morize, Pierre Lallemant, etc. Si l'auteur vous donne Nicole et le grand Arnault (sans portraits), il place sur la même ligne un sieur Rossignol, François Chauveau et Pierre Camus. Entre le cardinal de Richelieu et Turenne, vous trouvez M. de Marca, *illustré* d'une magnifique gravure d'Edelinck.

De tels exemples en disent plus que tous les raisonnements. Ils prouvent que si le crédit politique, les hauts emplois, la grande fortune, donnent une notoriété bruyante que les contemporains peuvent prendre pour de l'illustration, celle-ci n'est véritablement acquise qu'aux hommes qui laissent après eux de nobles souvenirs ou de belles œuvres; qu'une fondation utile, une découverte accomplie, un bon livre publié, sont une plus sûre recommandation près de l'avenir que toutes les charges ou tous les titres, et qu'il y a encore plus de célébrité certaine pour les faiseurs de fables comme la Fontaine que pour les « écuyers du roi en sa grande écurie, » comme M. de Soleizel.

## L'ÉGLISE DE LA GLORIA ET L'AQUEDUC,

### A RIO DE JANEIRO.

Les légendes qui se rattachent aux monuments sont rares en Amérique; il y en a une, toutefois, assez gracieuse que l'on trouve en vogue au Brésil dès le dix-septième siècle : c'est celle qui attribue la voix souvent charmante des dames de Rio aux eaux limpides de la Carioca ([1]), la fontaine privilégiée qu'alimente l'aqueduc. Peut-être faut-il faire remonter jusqu'aux Indiens cette tradition presque oubliée de nos jours; car les Carijos, qui ont donné leur nom à cet emplacement, passaient jadis pour de grands musiciens. Quoi qu'il en soit, les eaux de la capitale du Brésil sont d'une pureté, d'une légèreté telles qu'elles jouissent d'une renommée incontestée dans les autres villes de l'immense empire. La fontaine célèbre que nous venons de nommer, et qui deux fois déjà a été reconstruite, en adoptant des plans bien divers, s'élève sur un emplacement où coulait autrefois un limpide ruisseau, marqué sur une vieille carte française du seizième siècle, que l'on peut voir dans la Cosmographie d'André Thevet. Lorsque les besoins de la population croissante commencèrent à se faire sentir, on résolut d'aller demander aux collines qui s'échelonnent jusqu'au Corcovado l'eau abondante que laissent échapper leurs roches de gneiss : les Portugais, qui se sont toujours montrés habiles en ce qui touche les constructions hydrauliques, entreprirent le magnifique aqueduc dont on voit une des extrémités seulement sur le premier plan de notre gravure. Cet important ouvrage fut commencé, dès le dix-septième siècle, par le gouverneur Correa d'Alvarenga, puis abandonné, après bien des tâtonnements, pour être repris entre les années 1719 et 1725, sous l'administration d'Ayrès de Saldanha, sans que l'on parvînt à le terminer. En 1750, un capitaine général d'une rare habileté, Gomez Freire de Andrade, adopta des plans plus vastes pour la continuation des travaux, qui ne subirent plus d'interruption. Dès lors la cité fut dotée d'un monument que l'on regarde comme le plus beau de la province, et qui l'emporte même sur toutes les autres constructions du même genre au Brésil. Dans sa partie supérieure, cet aqueduc présente deux ordres d'arcs superposés; on en compte jusqu'à quarante-deux, destinés à unir les collines de Santa-Theresa et Santo-Antonio. Après la sécheresse déplorable de 1829, un ingénieur français, M. Rivière, exécuta de nouveaux travaux pour augmenter le volume des eaux, et construisit sur de nouveaux plans la fontaine de la Carioca. Ces modifications impor-

([1]) Rocha Pitta, *Historia do Brazil,* in-fol.

tantes furent accomplies au moyen d'une souscription. La Carioca, telle qu'elle existe aujourd'hui, débite ses eaux par trente-cinq robinets de bronze.

La petite église qui s'élève d'une manière si pittoresque au sommet de cette colline boisée, fait partie de ce que l'on appelle le *district neutre* (¹). Elle date à peu près de l'époque où l'on projeta les premiers travaux de l'aqueduc, car son origine première remonte également au dix-septième siècle. En 1671, à la place même où elle existe aujourd'hui, un ermite nommé Antonio de Caminha desservait une petite chapelle sous l'invocation de Notre-Dame *da Gloria*. Il y accueillait les promeneurs de la ville qu'y attiraient parfois de pieux souvenirs et une vue magnifique; mais il mourut, et la colline ayant été cédée, en 1699, par son propriétaire, à la condition qu'on y élèverait une église, le modeste ermitage fut remplacé, en 1714, par le charmant édifice que l'on voit aujourd'hui, et qui garda son ancienne dénomination. L'église da Gloria est bâtie en pierre excellente parfaitement travaillée, et peut défier l'action des siècles : on y parvient par une montée soigneusement entretenue, et l'on a eu soin de creuser une citerne pour que l'eau ne fasse point défaut à ceux qui la desservent, dans le lieu isolé où l'a placée la piété des fondateurs.

Cette église, que les regards vont chercher de tous les points de la baie, a été toujours entretenue aux frais d'une confrérie. On y transféra un moment les capucins italiens, vers l'année 1808; mais, en 1827, la confrérie rentra complétement en jouissance de son église, et, depuis cette époque, elle s'est maintenue dans ses priviléges.

De la colline où s'élève Nossa-Senhora da Gloria le regard plane sur toute l'étendue de la baie, et se perd à l'horizon parmi les cimes nuageuses de la serra dos Orgãos. C'était un lieu favori de pèlerinage pour la première impératrice du Brésil; et, en 1819, lorsque cette princesse mit au monde sa fille aînée dona Maria, elle souhaita qu'on lui donnât le surnom de la chapelle où elle allait si souvent prier.



L'Église de la Gloria et l'Aqueduc, à Rio de Janeiro. — Dessin de Freeman.

---

## WILLIAM COLLINS.

William Collins, un des plus charmants peintres de genre, de paysage et de marine que l'Angleterre ait produits, avait vu le jour à Londres, le 18 septembre 1788, dans la rue nommée *Great Titchfield*. Son père était un Irlandais, natif de Wicklow; sa mère, une Écossaise des environs d'Édimbourg. La famille se croyait fermement issue de la même tige que le célèbre poëte Collins. Elle avait d'abord habité Chichester, puis avait émigré en Irlande pendant la révolution de 1688.

Le père de notre artiste exerçait la profession d'auteur et vendait aussi des tableaux; mais ni l'une ni l'autre de ces occupations ne devait l'enrichir; il avait trop de dignité pour employer tous les stratagèmes souvent nécessaires pour rendre fructueux le commerce des peintures. Un de ses ouvrages littéraires trahit le double soin auquel était consacrée sa vie. L'*Histoire d'un tableau (Memoirs of a picture)* ne manque certainement pas d'intérêt : le premier et le troisième volume racontent les mille vicissitudes que peut subir l'œuvre d'un grand maître, décrivent les nombreux caprices des amateurs, et mettent en scène de curieux personnages, ayant tous des rapports intimes avec l'art du coloris par leur

(¹) On désigne sous le titre de *municipio neutro* les deux districts de Rio de Janeiro. Ils s'étendent depuis la mer et la baie jusqu'à la serra dos Orgãos (voy. p. 281). Dans la ville même, ils renferment les paroisses suivantes : Sacramento, Candelaria, Santa-Anna, Santa-Rita Engenho-Velho, San-Jozé, et Gloria.

talent, par leurs goûts, par leur industrie; le second volume, qui forme une longue digression épisodique, contient une biographie du peintre anglais George Morland, où abondent les anecdotes; elle est pour le moins aussi amusante que la fiction.

Le père de Collins aimait non-seulement la peinture et les belles-lettres; mais encore les champs, les bois, les montagnes, lui inspiraient le plus vif enthousiasme. Sa femme partageait cette douce et noble passion : tous deux se rappelaient avec joie, se décrivaient dans leurs entretiens, les sites charmants de leurs provinces natales. Les diverses influences qui pouvaient seconder la vocation de leur fils se trouvaient donc rassemblées autour de lui dès son jeune âge.

On lui mit de bonne heure un crayon entre les mains. Dès qu'il eut tracé quelques ébauches, ses prédispositions se manifestèrent. Ce n'était pas une tâche pour lui que de dessiner, mais un plaisir : pendant ses récréations, il s'amusait à esquisser d'après nature tous les objets intéressants qui lui tombaient sous les yeux. Son zèle alla en augmentant au lieu de diminuer. Son père lui donnait d'ailleurs d'excellents conseils; il désirait vivement que son fils devînt un artiste supérieur et ne languît pas dans la position précaire où il semblait lui-même enchaîné par un sortilége.

Un incident de sa jeunesse révéla en William Collins le grand artiste. Son père l'avait conduit à Brighton : l'aspect du rivage et de la mer sans bornes lui causa une émotion profonde; il ouvrit aussitôt son album, puis s'efforça de rendre le spectacle qu'il avait devant les yeux. Six fois il essaya de reproduire la forme des vagues qui roulaient à ses pieds, la ligne brumeuse du lointain horizon, l'immensité des flots; ses tentatives échouèrent l'une après l'autre : désespéré de



L'Ombre du cavalier, ou la Politesse rustique, tableau de Collins. — Dessin de Karl Girardet.

son impuissance, il finit par fondre en larmes et par fermer son livre. Ce précoce chagrin était d'un bon augure; il annonçait une vivacité de sentiment peu commune et un désir d'imitation qui devait engendrer de précieux résultats.

Aussitôt que William eut acquis une certaine adresse, deux occupations prédominantes se partagèrent son temps : il dessinait d'après nature autant que possible, et bien moins qu'il n'aurait voulu; il copiait des toiles, des croquis de grands maîtres pour des amateurs de second ordre et pour des marchands de tableaux. Dans ce genre inférieur de travail, il sut contenter ses pratiques et rendre parfaitement le caractère des productions originales.

Collins père étant lié avec George Morland, le fit connaître à son fils : il espérait que William en retirerait quelque avantage spirituel; mais les habitudes grossières, la vie crapuleuse du peintre célèbre, déplaisaient au néophyte, qui se laissa peu influencer par un tel maître. Les jeunes gens, grâce à Dieu! ont besoin de respecter les hommes par lesquels on veut les faire instruire, et ne conçoivent pas les tristes distinctions que l'expérience force d'admettre plus tard entre le caractère et le talent. La première fois que William Collins avait vu George, c'était dans la cuisine même de son père, assis près du feu, en compagnie d'un boxeur à la mode. Tous les deux étaient ivres et hochaient de la tête, stupides, dégoûtants, livrés à ce brutal sommeil qu'engendre la boisson. Le peintre novice pouvait-il espérer beaucoup d'un tel professeur et l'honorer d'une attention bien vive?

William Collins, qui devait par la suite exécuter habilement le portrait, ne fut pas heureux dans sa première tentative. Il se prit lui-même pour modèle, et se représenta en habit bleu, avec un gilet jaune rayé. Dès qu'il eut terminé

cette image, il s'empressa de la montrer à un de ses amis nommé John Kirton.

— Connaissez-vous cette personne? lui demanda-t-il d'un air triomphant.

— Ma foi, non! lui répliqua l'autre.

— Toute votre famille la connaît cependant, reprit l'artiste. Emportez la toile, et vous verrez ce qu'on vous dira.

John présenta l'effigie à tous ses parents : aucun d'eux ne put deviner qui elle retraçait. Il était permis de la prendre pour celle du premier venu, tout aussi bien que pour celle de l'auteur. Son ami lui rendit compte de l'épreuve.

— Comment, s'écria le peintre, vous n'avez pas vu que c'est ma figure? Vous êtes de bien pitoyables juges!

Kirton éclata de rire, et son accès de gaieté dura si longtemps qu'il mit hors de lui le jeune coloriste. Mais il eut beau faire.

— Ce portrait me ressemble autant qu'à vous! lui répétait, non sans motif, John Kirton.

Malgré cette mésaventure, Collins avançait rapidement dans ses études. En 1807, il entra comme élève à l'Académie royale des beaux-arts. On lui fit d'abord copier des plâtres moulés sur les plus belles statues antiques, puis on le plaça en présence du modèle vivant. Outre les cours d'anatomie et d'histoire, il suivait les leçons théoriques du célèbre Fuseli. Cet étrange personnage, Suisse d'origine, unissait les manières les plus excentriques à une connaissance approfondie de l'art. Il énonçait d'intéressantes observations, des idées précieuses, dans un anglais incorrect, avec une prononciation barbare. La plume en main, c'était un autre homme : on compare son style, pour l'énergie et la pureté, à celui du docteur Johnson. Il plaisantait d'une manière si fine et si mordante que tout le monde redoutait ses ingénieux sarcasmes. Dans ses nouvelles études, William montra un zèle soutenu, qui lui fit décerner, au bout de deux ans, la médaille d'honneur pour le dessin d'après nature. A la même époque, en 1809, l'exposition de l'Académie royale offrit au public deux tableaux de sa main : *le Déjeuner du petit garçon*, et les *Enfants tenant un nid*. Ces deux titres suffiraient déjà pour signaler les tendances de son imagination.

Jusqu'en 1812, William continua, dans une paix profonde, à traiter des sujets analogues : on n'y remarquait point encore le talent supérieur qu'il montra par la suite, mais comme sa manière avait déjà du charme et de la vérité, les amateurs lui donnaient un bon prix de ses ouvrages. La position commerciale de son père semblait aussi vouloir s'améliorer. Il ne se doutait point qu'il était à la veille d'une catastrophe qui allait déjouer ses espérances et troubler profondément le cœur de son fils. Une lutte incessante contre la pauvreté avait épuisé ses forces. Il tomba malade, et, trois semaines après, le 8 janvier 1812, rendit, entre les bras de son cher William, le dernier soupir. Les créanciers firent vendre tout ce qu'il y avait dans la maison : l'artiste ne put même garder le plus petit objet en souvenir de son père; il fut contraint de se mêler à la foule et de disputer aux acheteurs l'anneau, les lunettes et la tabatière du défunt. Le soir, la famille dîna sur un vieux coffre en guise de table, dans un appartement nu, qui semblait avoir été dépouillé par une troupe de soldats victorieux.

La veuve, le frère de William, n'avaient plus d'espoir qu'en son talent. Comme si le destin leur ménageait une compensation, ce fut précisément cette année que le mérite et la célébrité naissante du jeune homme prirent un accroissement rapide. Deux toiles envoyées à l'exposition obtinrent un grand succès, et un tableau exécuté un peu plus tard, qui ne fut soumis qu'en 1813 au jugement public, excita un enthousiasme général. La composition était de nature à frapper tous les esprits : la toile avait pour sujet la vente d'un petit agneau. C'est une pauvre veuve que la nécessité force de sacrifier l'innocent animal. Le boucher s'avance et lui paye le prix de la jeune victime, pendant que la petite fille verse des larmes et reproche à sa mère sa dureté de cœur. Un des garçons repousse avec colère le fils du boucher qui veut conduire dehors le malheureux agnelet, auquel un second enfant offre la moitié du pain qu'il a reçu pour son déjeuner. Ce touchant épisode, conçu par William Collins peu de temps après la mort de son père, et où l'on retrouve quelques-uns des sentiments qui l'animaient alors, émut les spectateurs de toutes les classes et de tous les âges. L'exécution en était d'ailleurs on ne peut plus remarquable, et, pour surcroît de bonheur, les toiles exposées simultanément par le peintre annonçaient un égal mérite. *La Vente de l'agneau* fut gravée deux fois, et une seule des estampes, la plus petite, se vendit à quinze mille exemplaires.

Depuis cette époque, tous les obstacles tombèrent devant William Collins. L'année suivante, l'Académie le reçut au nombre de ses associés. Il était dans cette période où le talent achève de prendre tous les caractères, où il devient fort, souple et abondant. Un voyage qu'il fit, en 1815, à travers le comté de Norfolk, et le long de ses grèves poétiques, lui inspira le désir de peindre des marines. Les grandes marées d'automne battaient la plage de flots tumultueux; les mouettes, les pétrels, voltigeaient en criant autour des rochers; l'ombre des nuages courait sur l'abîme et le jaspait de teintes diverses. Le crayon à la main, William Collins passait des journées entières devant ces radieux spectacles. Deux mois s'écoulèrent ainsi dans un travail continu. Les pêcheurs le plaignaient beaucoup de faire une besogne qui demandait tant d'assiduité. Pendant trente ans, il garda de ces heures d'étude le plus vif et le plus charmant souvenir.

Sa position matérielle n'était pas toutefois en rapport avec son mérite et avec les succès dont nous avons parlé : dans des notes laissées par lui, on voit que, le 13 avril 1816, il avait douze sous en caisse et devait au delà de dix-sept mille francs. Ses tableaux terminés représentaient une somme plus considérable; mais pas un acheteur ne lui rendait visite. La guerre européenne venait seulement de finir, et les circonstances n'étaient pas favorables pour les artistes. La renommée de William faisait croire qu'il vivait au milieu de l'aisance. Sa seule ressource fut de demander à un amateur, sir Heathcote, une avance de quelques mille francs. L'honorable gentilhomme lui rendit ce service sans balancer, mais il lui témoigna sa surprise de le voir dans une situation si précaire. Le peintre fut obligé de lui expliquer en détail les difficultés matérielles qu'il avait à vaincre.

Ayant un peu d'argent comptant, notre artiste retourna étudier sur les bords de la mer, aux environs d'Hastings. Les deux morceaux qu'il exposa l'année suivante produisirent la plus vive sensation. L'un figurait des pêcheurs gagnant la côte avant le lever du soleil; l'autre, le soleil élevant son orbe au-dessus des flots. La critique et les amateurs comblèrent le peintre d'éloges, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir encore besoin de recourir à l'obligeance de M. Heathcote en 1818; mais c'était sa dernière tribulation. Les tableaux de sa main, que le public admira cette année dans les salles de l'Académie, furent achetés par les plus grands personnages. Lord Liverpool ayant acquis une *Vue des côtes du Norfolkshire*, le prince régent témoigna un si vif regret de ne pas en être propriétaire, que le possesseur eut la courtoisie de la lui céder. Le tableau alla prendre place dans la collection royale de Windsor. Ce fut comme un coup de théâtre qui augmenta subitement la réputation de l'auteur et le porta au pinacle. Sir George Beaumont, le duc de Newcastle et la comtesse de Grey décorèrent leurs

salons de ses autres toiles. Non-seulement on lui paya bien ces ouvrages, mais les demandes lui affluèrent de toutes parts. Ce n'était même point assez de se disputer ses œuvres, on se disputa sa personne. L'aristocratie anglaise lui adressa une foule d'invitations pour l'attirer dans les somptueux châteaux qu'elle habite. Cette année même, il passa plusieurs mois à Fife-House, Coombe-Wood et Walmer-Castle, magnifiques résidences de lord Liverpool. Depuis le 12 juin jusqu'au 28 juillet, le duc de Newcastle le retint à Clumber, dont il lui montra lui-même toutes les beautés. De Clumber il se rendit chez George Beaumont, où il fit la connaissance de Wordsworth et de Southey. Il se trouva bientôt lié avec toute la haute noblesse, avec les hommes les plus riches et les plus illustres de l'Angleterre en différents genres. Un commerce de lettres s'engagea entre eux; beaucoup ont été publiées par le fils du peintre. En 1819, il lui manqua une seule voix pour être élu académicien; mais ce faible échec fut bientôt réparé : on lui ouvrit à deux battants, l'année suivante, les portes de la royale enceinte.

Ce que l'on admirait alors dans les œuvres de notre artiste, et ce que l'on y admire encore, c'est une fidèle reproduction de la nature; il en savait rendre les grands traits, les masses pittoresques, aussi bien que les moindres détails. Ses personnages sont exécutés de la même manière : les formes principales, l'attitude, l'expression, les rapports des acteurs entre eux, attestent une certaine largeur de coup d'œil, et néanmoins les particularités, soit du visage, soit du costume, sont accusées avec une patiente délicatesse; William ne néglige pas un trou dans la souquenille déchirée d'un mendiant. Il avait pour la couleur, et surtout pour la lumière, une sorte d'idolâtrie; aucun de ses effets ne le trouvait inattentif; jamais imagination poétique ne s'est plus impressionnée des rayons du soleil. Il évite cependant la recherche, l'éclat factice, les moyens artificiels dont abusent ses compatriotes. Quant au choix de ses sujets et au caractère général de ses tableaux, il aimait tout ce qui est pur, tranquille, tendre et harmonieux : il abhorrait, au contraire, les scènes violentes, terribles ou simplement dramatiques. Jamais il n'a représenté une lutte, une action grossière, une tempête, un orage. Il ne cherchait dans la nature que de riantes perspectives, parmi les hommes que de touchants épisodes, que de gracieux et champêtres motifs.

William Collins se maria, en 1822, avec miss Geddes : ce fut le révérend Alison, auteur d'un Traité sur le goût, qui leur donna la bénédiction nuptiale. Sa célébrité augmentant toujours, le roi George IV eut le désir de le voir et le reçut au château de Windsor. Ils parcoururent les différentes salles pour examiner les peintures qu'elles renferment, et causèrent longtemps ensemble. Notre artiste visita plusieurs provinces de l'Angleterre, la France, la Belgique, la Hollande, et chacun de ces voyages lui fournit de précieuses inspirations. De septembre 1836 à la fin de 1838, il passa en Italie deux années qui l'influencèrent encore davantage. Il traita depuis lors des sujets pieux; mais, toujours conséquent avec lui-même, il n'emprunta aux livres saints que de doux et tranquilles épisodes, comme la Nativité, le Christ parmi les docteurs, les Pèlerins d'Emmaüs.

En 1842, il tomba malade, et son médecin reconnut, à des symptômes bien évidents, qu'une affection du cœur attaquait en lui le principal organe des êtres animés. Il se remit imparfaitement, continua de souffrir, et, après une lutte prolongée, mais inutile, expira le 17 février 1847.

La gravure que nous donnons, et que l'on nomme *l'Ombre du cavalier*, ou *la Politesse rustique*, est la plus ingénieuse de ses peintures. Un petit garçon vient d'ouvrir une barrière pour laisser passer un fermier à cheval qu'on ne voit pas, mais dont l'ombre se projette sur le plan. Nos lecteurs remarqueront l'opulence champêtre du paysage, où abonde la verdure.

---

## LE COLOSSE DE RHODES.

Ce n'est pas en un jour qu'on déracine une vieille erreur; il faut s'y reprendre à plusieurs fois. Le spirituel dessin de M. A. Devéria, que nous publions, est une preuve nouvelle de cette vérité. C'est une représentation du colosse de Rhodes, l'une des sept merveilles du monde, d'après l'idée généralement admise que cette célèbre statue d'Apollon était placée à l'entrée du port de Rhodes, et qu'elle était d'une si énorme grandeur que les navires passaient à pleines voiles entre ses jambes. Rappelons une fois encore que cette attitude traditionnelle du colosse rhodien est une pure imagination des temps modernes. Ni Charès, ni Lachès, dont l'artiste a inscrit les noms autour de son Apollon, n'ont exécuté ce « grand écart » qu'on prête depuis trois siècles à un des chefs-d'œuvre les plus célèbres de l'antiquité. L'erreur date, en effet, du seizième siècle, et, jusqu'à plus ample informé, c'est Blaise de Vigenère, traducteur de Philostrate, et bon gentilhomme du Bourbonnais, mais écrivain dépourvu de critique, que l'on accuse d'avoir le premier transformé le chef-d'œuvre de Charès, l'élève de Lysippe, en une bizarrerie impossible.

Le naïf Blaise de Vigenère, dans ses Commentaires sur les *Tableaux de Philostrate,* venant à parler du colosse de Rhodes, dit en propres termes, mais sans citer une seule autorité (il avait de bonnes raisons pour s'en abstenir) :

« Ce colosse était planté à la bouche du port, jambe deçà, jambe delà; et par entre deux passaient jusques aux plus grandes barques, sans désarborer ni caller les voiles. »

La tourbe des compilateurs, des faiseurs d'Encyclopédies vulgaires, qui se copient tous les uns les autres, ont répété cette sottise à l'infini, tant et si bien que les meilleurs esprits l'ont acceptée sans examen. Le comte de Caylus, auquel les arts et l'archéologie doivent tant de bons travaux, bien qu'il ait lui-même quelquefois adopté légèrement certaines erreurs, ne s'est pas rendu complice de cette absurdité. Dans un très-bon mémoire, inséré parmi ceux de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il a démontré, il y a déjà un siècle, que l'Apollon de Rhodes n'avait pas été construit à la bouche du port, et que les vaisseaux n'avaient jamais passé entre ses jambes écartées. Malheureusement les Mémoires de l'Académie des inscriptions ne sont guère lus que par des hommes spéciaux, et l'erreur n'en a pas moins continué à faire son chemin dans le monde, si bien que nous la voyons reproduite dans un livre récent et estimé, le Dictionnaire de M. Bouillet. Il n'est donc pas sans utilité de la combattre de nouveau.

Insistons d'abord sur ce point, et c'est là notre principal argument, qu'aucun des écrivains de l'antiquité qui ont parlé du colosse de Rhodes ne fait la moindre allusion à une circonstance si extraordinaire, et qu'il aurait été impossible d'omettre si elle avait eu le moindre fondement dans la réalité.

Strabon, l'illustre géographe, dont l'autorité est si considérable, a parlé du colosse de Rhodes, mais il n'a pas dit un mot du prodigieux écartement de jambes que lui attribue le bon Vigenère. Il cite un fragment d'une épigramme en vers iambiques, où se trouvent mentionnés le nom de l'auteur, Charès de Lindos (ville de l'île de Rhodes), ainsi que les dimensions de son œuvre, 70 coudées; c'est la mesure exacte donnée par Pline. Le célèbre géographe ajoute que le colosse gît à terre, renversé par un tremblement de terre et brisé aux genoux. Les Rhodiens, dit-il, ne l'ont pas relevé, empêchés qu'ils en ont été par un oracle.

De son côté, Pline, cet encyclopédiste si précieux pour la

connaissance de l'antiquité, parle en ces termes du colosse de Rhodes :

« Le plus admiré de tous les colosses fut celui du Soleil à Rhodes ; il avait été fait par Charès de Lindos, élève de Lysippe, dont je viens de parler. Ce colosse avait 70 coudées de hauteur. Cette statue fut renversée sur le sol par un tremblement de terre, cinquante-six ans après son érection, mais quoique renversée, c'est encore une merveille. Peu d'hommes peuvent embrasser son pouce ; ses doigts sont plus grands que la plupart des statues. Ses membres disjoints paraissent de vastes cavernes ; on voit dedans des pierres énormes, au moyen desquelles on l'avait pondérée. On dit qu'elle coûta 300 talents, somme que les Rhodiens avaient retirée des équipages de guerre abandonnés devant leur ville par Démétrius, lorsqu'il en leva le siége, fatigué de sa longueur. »

On le voit, il n'est pas question de jambes écartées, et quiconque a lu Pline sait que cet auteur aimait à rapporter les circonstances merveilleuses ; certes, il n'aurait pas oublié celle-ci, et puisqu'il n'en parle pas, on peut en conclure hardiment qu'elle n'a jamais existé.

Philon de Byzance, mécanicien de la fin du troisième



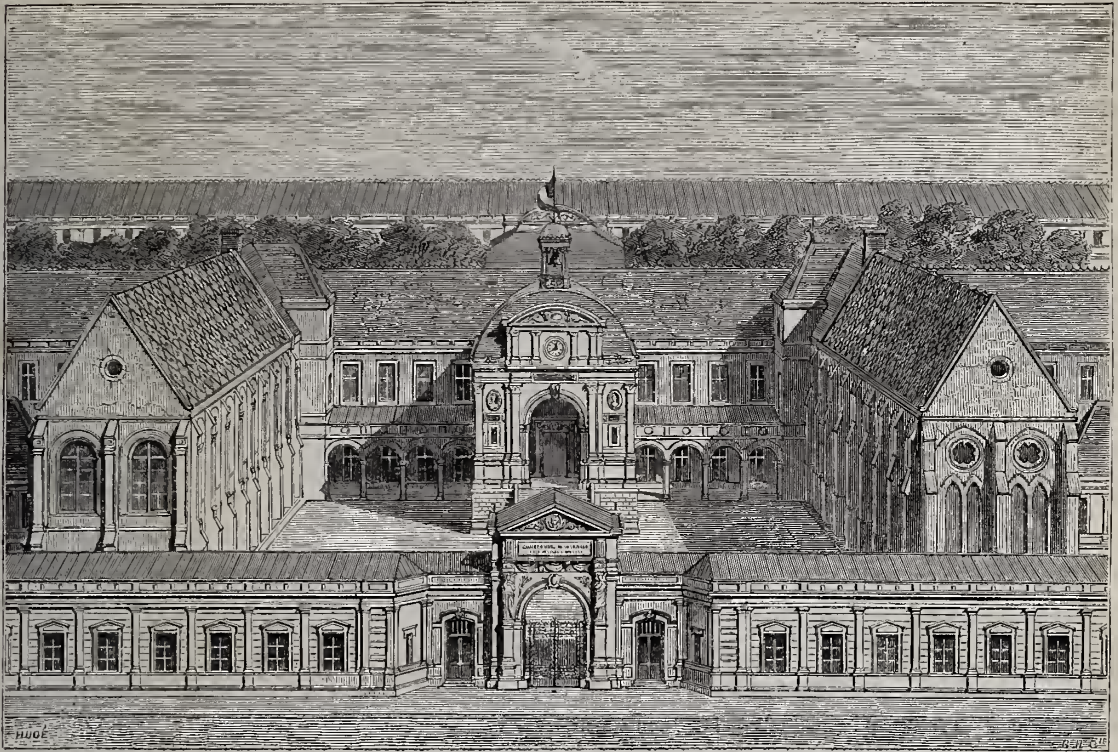

Le Colosse de Rhodes imaginaire. — Dessin d'Achille Devéria

siècle avant Jésus-Christ, auquel on attribue un petit Traité des sept merveilles du monde, dans lequel se trouve à son rang une description encore plus étendue et très-emphatique du colosse de Rhodes, ne fait pas la moindre allusion à cet écartement prodigieux des jambes, et, comme nous le disions en 1844, il ajoute une particularité qui exclut toute idée de cette folle supposition, puisqu'il parle de sa base de marbre blanc, *qui dépassait les plus grandes statues de la ville*. Or une statue posée sur une base unique ne pouvait être postée, *jambe deçà, jambe delà,* à cheval sur la passe d'un port. Un autre argument indiqué dans notre premier article, est celui qu'on tire d'un passage de Lucius Ampellius, qui, dans un autre petit Traité des sept merveilles du monde, s'exprime ainsi : « A Rhodes est la statue colossale du Soleil, placée sur une colonne de marbre, avec quadrige. » Mais nous devons dire que le quadrige d'Ampellius, n'étant pas mentionné par Pline, Strabon et Philon, nous paraît être de l'invention de cet auteur, assez peu estimé, et qui écrivit au cinquième siècle de notre ère. Cependant, toujours est-il qu'il est bien loin de dire que le colosse avait les jambes écartées ; car puisqu'il suppose un quadrige sur la colonne qui portait l'Apollon, et que peut-être il faille comprendre que selon lui l'Apollon était debout dans son char, on peut le compter parmi les autorités contraires à l'invention de Vigenère.

*La fin à une autre livraison.*

# LE CONSERVATOIRE DES ARTS ET MÉTIERS, A PARIS.

Voy. la Table des vingt premières années.



Vue à vol d'oiseau du Conservatoire des arts et métiers, restauré par M. Léon Vaudoyer.

Presque à l'extrémité de la rue Saint-Martin, non loin du boulevard, sur l'emplacement de l'ancienne abbaye Saint-Martin des Champs et de la mairie du sixième arrondissement, s'élève le Conservatoire des arts et métiers, édifice consacré à la gloire, à la propagation des inventions utiles, et à l'enseignement des sciences appliquées aux arts industriels.

A droite et à gauche du bâtiment principal, on voit encore les restes de deux constructions religieuses où l'on retrouve facilement, parmi des restaurations ingénieuses, de beaux vestiges de cet art de transition qui sépare l'architecture du douzième siècle de celle du treizième. C'est là tout ce qui reste de l'abbaye Saint-Martin des Champs, l'une des plus belles de l'ancien Paris. Des plaids de Dagobert Ier en 629, et de Childebert III en 710, mentionnent la basilique de Saint-Martin dans ce lieu même. Un diplôme du roi Henri Ier, daté de l'an 1060, nous apprend à la fois sa destruction par les Normands et sa réédification sur de nouveaux plans. Elle était située au delà des murs de la ville, d'où lui vint le surnom *des Champs* qu'elle a conservé jusqu'à sa suppression. Le nouvel édifice fut achevé en 1067 et desservi par des chanoines réguliers. Mais ces derniers ne tardèrent pas, disent les grandes chroniques de France, « à faire mauvaisement le service, » et en 1079 on leur substitua des moines de Cluny. Le monastère échangea alors son titre d'abbaye contre celui de prieuré. On l'entoura d'une enceinte de murailles flanquées de tourelles, et le prieur devint seigneur haut justicier dans son enclos, qui comprenait, outre l'église et le monastère, un village habité par les serviteurs et les employés du couvent. Au treizième siècle on reconstruisit, pour les agrandir, l'église et le réfectoire. Ce sont ces deux bâtiments qui viennent d'être remis à neuf et appropriés à leur destination actuelle.

En 1765, on avait établi un marché dans la rue Saint-Martin, devant la porte même du monastère. Ce marché a été transporté depuis 1811 dans les anciens jardins du prieuré.

Pendant la révolution, les immenses bâtiments de Saint-Martin furent complétement abandonnés. Mais l'abbé Grégoire ayant proposé au comité d'instruction publique de la convention nationale d'établir dans un centre commun les nombreuses séries des instruments que l'industrie emploie pour produire, et de créer un enseignement propre à en vulgariser l'usage, la convention décréta, le 19 vendémiaire an 3 (10 octobre 1794), la création d'un Conservatoire des arts et métiers. Quatre ans plus tard, le 17 floréal an 6 (6 mai 1798), le conseil des Cinq-Cents décida qu'une grande partie des bâtiments de l'abbaye Saint-Martin des Champs serait consacrée à cet établissement.

Le projet de la convention fut d'abord mal accueilli par le conseil des Anciens, et il ne fallut rien moins qu'un long et éloquent plaidoyer du citoyen Alquier pour triompher des répugnances de la majorité.

Ce fut seulement en 1799 que le décret de la convention et la décision du conseil des Cinq-Cents eurent leur entière exécution.

Il y avait alors trois dépôts de machines disséminés dans Paris : celui du Louvre, donné à l'Académie des sciences par Pajot d'Ozembray; celui de l'hôtel de Mortagne, composé de cinq cents modèles légués par Vaucanson au gouvernement; enfin celui des instruments agricoles réunis au Musée de la rue de l'Université. Ces trois dépôts formèrent le nouveau Conservatoire.

Nous avons déja publié en 1843 (p. 188) un article sur la constitution et l'organisation du Conservatoire des arts et métiers, ainsi que sur la méthode adoptée dans le classement des collections. Nous ajouterons qu'en 1834, et non en 1840,

ainsi qu'on l'a imprimé par erreur, l'administration créa trois nouvelles chaires dont l'utilité a été vivement appréciée depuis et pleinement justifiée, une d'agriculture proprement dite, une de chimie agricole, et la troisième de mécanique agricole.

Lors de l'institution du Conservatoire, on avait consacré en principe que les artistes auteurs d'inventions utiles et qui manqueraient de moyens pour les faire valoir, pourraient avoir recours au conseil du Conservatoire pour être mis en rapport avec des capitalistes, par son entremise et sous sa protection; cette sage et bienfaisante prévoyance des législateurs est toujours demeurée à l'état d'intention.

En vertu d'une loi du 17 vendémiaire an 7 (8 octobre 1798), le Conservatoire doit s'enrichir de tous les originaux des brevets d'invention accompagnés des descriptions, plans, coupes, dessins, modèles, etc., qui y sont relatifs, et il est de plus autorisé à faire graver, imprimer et publier tous ceux d'entre ces brevets qu'il juge dignes d'être spécialement désignés à l'attention publique.

*La suite à une autre livraison.*

---

## FRANÇOIS ARAGO.

Suite. — Voy. p. 225, 261.

En 1807, le droit d'asile accordé à quelques églises existait encore en Espagne, et appartenait, je crois, à toutes les cathédrales. J'appris, pendant mon séjour à Barcelone, qu'il y avait, dans un petit cloître attenant à la plus grande église de cette ville, un voleur de grand chemin, un homme coupable de plusieurs assassinats, qui y vivait tranquillement, garanti contre toute poursuite par la sainteté du lieu. Je voulus m'assurer par mes yeux de la réalité du fait, et je me rendis avec mon ami Rodriguez dans le petit cloître en question. L'assassin prenait alors un repas qu'une femme venait de lui apporter. Il devina aisément le but de notre visite, et fit incontinent des démonstrations qui nous prouvèrent que si l'asile était sûr pour le détrousseur de grands chemins, il ne le serait guère pour nous. Nous nous retirâmes sur-le-champ, en déplorant que dans un pays qui se disait civilisé il existât encore des abus aussi criants, aussi monstrueux.

M. Biot étant enfin venu me retrouver à Valence, où j'attendais, comme je l'ai dit, de nouveaux instruments, nous nous rendîmes à Formentera, extrémité méridionale de notre arc, dont nous déterminâmes la latitude. M. Biot me quitta ensuite pour retourner à Paris, pendant que je joignais géodésiquement l'île Mayorque à Iviza et à Formentera, obtenant ainsi, à l'aide d'un seul triangle, la mesure d'un arc de parallèle d'un degré et demi.

Je me rendis ensuite à Mayorque, pour y mesurer la latitude et l'azimut.

A cette époque, la fermentation politique, engendrée par l'entrée des Français en Espagne, commençait à envahir toute la Péninsule et les îles qui en dépendent. Cette fermentation n'atteignait encore, à Mayorque, que les ministres, les partisans et les parents du prince de la Paix. Tous les soirs, je voyais traîner en triomphe, sur la place de Palma, capitale de l'île Mayorque, tantôt les voitures en flammes du ministre Soller, tantôt les voitures de l'évêque, et même celles de simples particuliers soupçonnés d'être attachés à la fortune du favori Godoï. J'étais loin de soupçonner alors que mon tour allait bientôt arriver.

Ma station mayorquine, le *clop de Galazo,* montagne très-élevée, était située précisément au-dessus du port où débarqua don *Jayme el Conquistador* lorsqu'il alla enlever les îles Baléares aux Maures. Le bruit se répandit dans la population que je m'étais établi là pour favoriser l'arrivée de l'armée française, et que tous les soirs je lui faisais des signaux. Ces bruits, toutefois, ne devinrent menaçants pour moi qu'au moment de l'arrivée à Palma, le 27 mai 1808, d'un officier d'ordonnance de Napoléon. Cet officier était M. Berthemie; il portait à l'escadre espagnole, à Mahon, l'ordre de se rendre en toute hâte à Toulon. Un soulèvement général, qui mit la vie de cet officier en danger, suivit la nouvelle de sa mission. Le capitaine général Vivès ne parvint même à lui sauver la vie qu'en le faisant enfermer dans le château fort de Belver. On se souvint alors du Français établi au *clop de Galazo,* et l'on forma une expédition populaire pour aller s'en saisir.

M. Damian, patron du mistic que le gouvernement espagnol avait mis à ma disposition, prit les devants, et m'apporta un costume à l'aide duquel je me déguisai. En me dirigeant vers Palma, en compagnie du brave marin, nous rencontrâmes l'attroupement qui allait à ma recherche. On ne me reconnut pas, car je parlais parfaitement le mayorquin. J'encourageai fortement les hommes de ce détachement à continuer leur route, et je m'acheminai vers Palma. La nuit, je me rendis à bord du mistic, commandé par don Manuel de Vacaro, que le gouvernement espagnol avait placé sous mes ordres. Je demandai à cet officier s'il voulait me conduire à Barcelone, occupé par les Français, lui promettant que, si l'on faisait mine de le retenir, je reviendrais sur-le-champ me constituer prisonnier.

Don Manuel, qui jusqu'alors avait montré envers moi une obséquiosité extrême, n'eut que des paroles de rudesse et de défiance. Il se fit sur le môle, où le mistic était amarré, un mouvement tumultueux que Vacaro m'assura être dirigé contre moi. « Soyez sans inquiétude, me dit-il; si l'on pénètre dans le navire, vous vous cacherez dans ce bahut. » J'en fis l'essai; mais la caisse qu'il me montrait était si exiguë que mes jambes étaient tout entières en dehors, et que le couvercle ne pouvait pas se fermer. Je compris parfaitement ce que cela voulait dire, et je demandai à M. Vacaro de me faire enfermer aussi au château de Belver. L'ordre d'incarcération du capitaine général étant arrivé, je descendis dans la chaloupe, où les matelots du mistic me reçurent avec effusion.

Au moment où ils traversaient la rade, la populace m'aperçut, se mit à ma poursuite, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que j'atteignis Belver sain et sauf. Je n'avais, en effet, reçu dans ma course qu'un léger coup de poignard à la cuisse. On a vu souvent des prisonniers s'éloigner à toutes jambes de leur cachot; je suis le premier, peut-être, à qui il ait été donné de faire l'inverse. Cela se passait le 1er ou le 2 juin 1808.

Le gouverneur de Belver était un personnage très-extraordinaire. S'il vit encore, il pourra me demander un certificat de priorité sur les hydropathes modernes. Le capitaine grenadin soutenait que l'eau pure, administrée convenablement, était un moyen de traiter toutes les maladies, même les amputations. En écoutant ses théories très-patiemment et sans jamais l'interrompre, je conquis ses bonnes grâces. Ce fut sur sa demande, et dans l'intérêt de notre sûreté, qu'une garnison suisse remplaça la troupe espagnole qui jusque-là avait été employée à la garde de Belver.

Tous mes anciens amis de Mayorque m'avaient abandonné au moment de ma détention. J'avais eu avec don Manuel de Vacaro une correspondance très-acerbe pour obtenir la restitution du sauf-conduit que l'amirauté anglaise nous avait délivré. M. Rodriguez seul osait venir me visiter en plein jour, et m'apporter toutes les consolations qui étaient en son pouvoir.

L'excellent M. Rodriguez, pour tromper les ennuis de mon incarcération, me remettait de temps en temps les

journaux qui se publiaient alors sur divers points de la Péninsule. Il me les envoyait souvent sans les lire. Une fois, je vis dans ces journaux le récit des horribles massacres dont la ville de Valence, je me trompe, dont la *place des Taureaux* avait été le théâtre, et dans lesquels disparut, sous la pique du toréador, la presque totalité des Français établis dans cette ville (plus de 350). Un autre journal renfermait un article portant ce titre : *Relacion de la ahorcadura del senor Arago y del senor Berthemie;* littéralement : « Relation du supplice de M. Arago et de M. Berthemie. » Cette relation parlait des deux suppliciés dans des termes très-différents. M. Berthemie était un huguenot; il avait été sourd à toutes les exhortations; il avait craché à la figure de l'ecclésiastique qui l'assistait, et même sur l'image du Christ. Pour moi, je m'étais conduit avec beaucoup de décence et m'étais laissé pendre sans soulever aucun scandale : aussi l'auteur de la relation témoignait ses regrets de ce qu'un jeune astronome avait eu la faiblesse de s'associer à une trahison, en venant, sous le couvert de la science, favoriser l'entrée de l'armée française dans un royaume ami.

Après la lecture de cet article, je pris immédiatement mon parti : « Puisqu'on parle de mon supplice, dis-je à mon ami Rodriguez, l'événement ne tardera pas à arriver; j'aime mieux être noyé que pendu. Je veux m'évader de cette forteresse; c'est à vous de m'en fournir les moyens. »

Rodriguez, sachant mieux que personne combien mes appréhensions étaient fondées, se mit aussitôt à l'œuvre. Il alla chez le capitaine général, et lui fit sentir tous les dangers de sa position si je disparaissais dans une émeute populaire, ou même s'il avait la main forcée pour se débarrasser de moi. Ses observations furent d'autant mieux comprises, que personne ne pouvait alors prévoir quelle serait l'issue de la révolution espagnole. « Je prends l'engagement, dit le capitaine général Vivès à mon collaborateur Rodriguez, de donner au commandant de la forteresse l'ordre de laisser sortir, quand le moment sera venu, M. Arago et même les deux ou trois autres Français qui sont avec lui dans le château de Belver. Ils n'auront donc nullement besoin des moyens d'évasion qu'ils se sont procurés; mais j'entends rester en dehors de tous les préparatifs qui deviendront nécessaires pour faire sortir de l'île les fugitifs; je laisse tout cela sous votre responsabilité. »

Rodriguez s'entendit immédiatement avec le brave patron Damian; il fut convenu entre eux que Damian prendrait le commandement d'une barque à demi pontée que le vent avait poussée sur la plage, qu'il l'équiperait comme s'il voulait aller à la pêche, qu'il nous porterait à Alger; après quoi sa rentrée à Palma, avec ou sans poisson, n'inspirerait aucun soupçon.

Les choses furent exécutées suivant ces conventions et malgré la surveillance inquisitoriale que don Manuel de Vacaro exerçait sur le patron de son mistic.

Le 28 juillet 1808, nous descendions silencieusement la colline sur laquelle Belver est bâtie, au moment même où la famille du ministre Soller entrait dans la forteresse pour se soustraire aux fureurs de la populace. Parvenus sur le rivage, nous y trouvâmes Damian, sa barque et trois matelots. Nous nous embarquâmes sur-le-champ et mîmes à la voile; Damian avait eu la précaution de réunir aussi sur ce frêle navire les instruments de prix qu'il avait enlevés à ma station du *clop de Galazo*. La mer était mauvaise; Damian crut prudent de s'arrêter à la petite île de Cabrera, destinée à devenir, peu de temps après, si tristement célèbre par les souffrances qu'y éprouvèrent les soldats de l'armée de Dupont, après la honteuse capitulation de Baylen. Là, un incident singulier faillit tout compromettre. Cabrera, assez voisine de l'extrémité méridionale de Mayorque, est souvent visitée par des pêcheurs venant de cette partie de l'île. M. Berthemie craignait assez justement que, le bruit de l'évasion étant répandu, on ne dépêchât quelques barques pour se saisir de nous. Il trouvait notre relâche inopportune; je soutenais qu'il fallait s'en rapporter à la prudence du patron. Pendant cette discussion, les trois marins que Damian avait enrôlés virent que M. Berthemie, que j'avais fait passer pour mon domestique, soutenait son opinion contre moi sur le pied d'égalité. Ils s'adressèrent alors en ces termes au patron :

« Nous n'avons consenti à prendre part à cette expédition qu'à la condition que l'aide de camp de l'empereur, renfermé à Belver, ne figurerait pas au nombre des personnes que nous enlèverions. Nous ne voulions nous prêter qu'à la fuite de l'astronome. Puisqu'il en est autrement, il faut que vous laissiez cet officier ici, à moins que vous ne préfériez le jeter à la mer. »

Damian me fit part aussitôt des dispositions impératives de son équipage. M. Berthemie convint avec moi qu'il souffrirait quelques brutalités qui ne pouvaient être tolérées que par un domestique menacé par son maître. Tous les soupçons disparurent.

Damian, qui craignait aussi pour lui-même l'arrivée de quelques pêcheurs mayorquins, s'empressa de mettre à la voile, le 29 juillet 1808, dès le premier moment favorable, et nous arrivâmes à Alger le 3 août.

Nos regards se portaient avec anxiété sur le port pour deviner la réception qui nous y attendait. Nous fûmes rassurés par la vue du pavillon tricolore qui flottait sur deux ou trois bâtiments. Mais nous nous trompions : ces bâtiments étaient hollandais. Dès notre entrée, un Espagnol, que nous prîmes, à son ton d'autorité, pour un fonctionnaire supérieur de la régence, s'approcha de Damian, et lui demanda :

— Que portez-vous?

— Je porte, répondit le patron, quatre Français.

— Vous allez les remporter sur-le-champ; je vous défends de débarquer.

Comme nous faisions mine de ne pas obtempérer à son ordre, notre Espagnol, c'était l'ingénieur constructeur des navires du dey, s'arma d'une perche, et se mit à nous assommer de coups. Mais, incontinent, un marin génois, monté sur un bateau voisin, s'arma d'un aviron, et frappa d'estoc et de taille notre assaillant. Pendant ce combat animé, nous descendîmes à terre sans que personne s'y opposât. Nous avions conçu une singulière idée de la manière dont la police se faisait sur la côte d'Afrique.

Nous nous rendîmes chez le consul de France, M. Dubois-Thainville; il était à sa campagne. Escortés par le janissaire du consulat, nous nous acheminâmes vers cette campagne, l'une des anciennes résidences du dey, située non loin de la porte de Bab-Azoun. Le consul et sa famille nous reçurent avec une grande aménité et nous donnèrent l'hospitalité.

Transporté subitement sur un continent nouveau, j'attendais avec anxiété le lever du soleil pour jouir de tout ce que l'Afrique devait offrir de curieux à un Européen, lorsque je me crus engagé dans une aventure grave. A la lueur du crépuscule, je vis un animal qui se mouvait au pied de mon lit. Je donnai un coup de pied, tout mouvement cessa. Après quelque temps, je sentis le même mouvement s'exécuter sous mes jambes; une brusque secousse le fit cesser aussitôt... J'entendis alors les éclats de rire du janissaire, couché sur un canapé, dans la même chambre que moi; et je vis bientôt qu'il avait simplement, pour s'amuser de mon inquiétude, placé sur mon lit un gros hérisson.

Le consul s'occupa, le lendemain, de nous procurer le

passage sur un bâtiment de la régence qui devait partir pour Marseille. M. Ferrier, chancelier du consulat français, était en même temps consul d'Autriche. Il nous procura deux faux passe-ports qui nous transformaient, M. Berthemie et moi, en deux marchands ambulants, l'un de Schwekat, en Hongrie, l'autre de Leoben.

*La suite à une autre livraison.*

## ESTAMPES CURIEUSES.

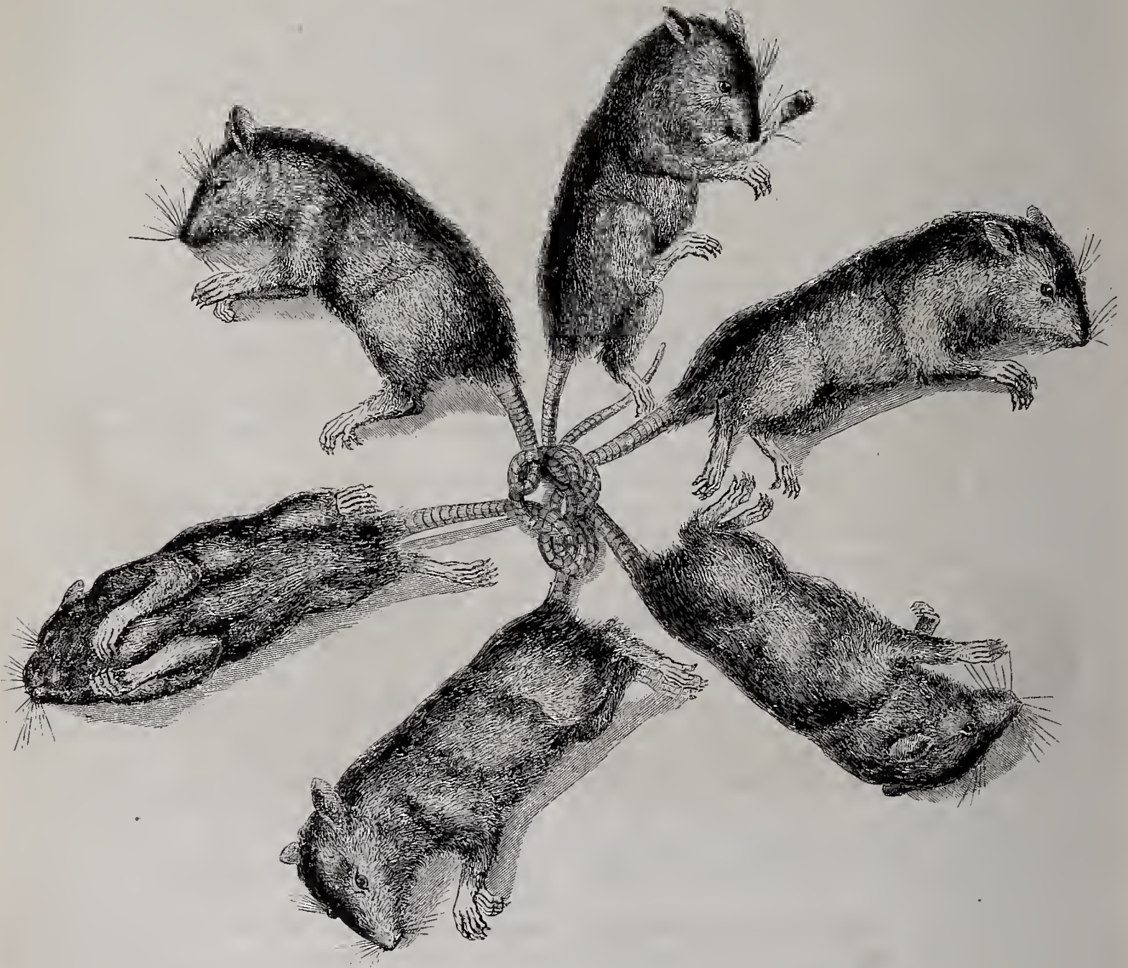
### RATS TROUVÉS A STRASBOURG EN 1683.

Cette estampe est de forme in-4° en largeur, et porte l'indication du sujet et l'adresse du marchand. Elle est placée au milieu d'une feuille in-folio en hauteur. Au-dessus et au-dessous sont des légendes allemandes en caractères imprimés.

Celle du haut annonce que cette merveilleuse et étrange monstruosité d'une effroyable réunion de rats, trouvée, le 4-14 juillet 1683, dans une cave, à Strasbourg, a été copiée d'après un dessin exact, qui a été ainsi gravé pour l'étonnement et l'examen de chacun.

La légende du bas contient des réflexions religieuses et morales sur les péchés des hommes et sur les avertissements que Dieu leur donne au moyen de messagers terribles et d'événements miraculeux, ainsi qu'on peut le voir dans la figure placée au-dessus. Ce monstre affreux et immonde, ajoute cette légende, avait été trouvé dans la cave de M. l'ammeister (magistrat) Würzens.

Ces six grands rats, dont les queues étaient enchevêtrées les unes dans les autres, étaient étalés en forme de rose.



Rats trouvés à Strasbourg en 1683. — Collection d'estampes et dessins historiques de M. Hennin.

On fit à ce sujet des suppositions singulières, ayant rapport aux projets insensés que des chrétiens formaient contre d'autres chrétiens. Un des amis de l'éditeur lui avait annoncé que ces rats monstres avaient été portés à l'hôtel de ville de Strasbourg pour y être exposés au public, et que, lorsqu'on avait voulu les tuer, l'un d'eux s'était échappé. Ce récit se termine par une prière à Dieu de préserver son troupeau chrétien des méchants projets formés contre lui. On lit à la fin huit vers.

*Le Mercure galant* donna un récit de ce fait, mais avec des détails moins étendus; on y trouve aussi une copie exacte de l'estampe, de format in-12. (Année 1683, septembre, p. 386.)

Deux années auparavant, en 1681, Louis XIV avait pris possession de la ville de Strasbourg; il est donc probable que la publication de cette gravure était de circonstance, et qu'elle avait une signification politique.

Cette estampe, fort rare et curieuse sous le rapport historique, est également remarquable au point de vue de l'art. Elle est gravée en manière noire, et fort bien exécutée. Ce procédé était alors peu pratiqué encore. Il avait été inventé, vers le milieu du dix-septième siècle, par Louis Von-Siegen, lieutenant-colonel au service du landgrave de Hesse-Cassel. Le prince palatin Robert, connu par son attachement à la cause de Charles Ier, roi d'Angleterre, ayant fait un voyage en Allemagne, Von-Siegen lui fit con-

naître son invention. Charles II, étant remonté sur le trône, appela auprès de lui le prince Robert, qui donna connaissance alors de ce genre de gravure à quelques artistes de Londres. Ce procédé fit d'abord peu de progrès; mais l'on sait à quel degré de perfection il fut porté depuis, et il prit le nom de *manière noire* ou *anglaise*.

Notre copie est exacte; seulement elle ne saurait exprimer parfaitement ce velouté fin avec lequel est rendue, dans l'original, cette singulière composition.

### CHATS TROUVÉS A STRASBOURG EN 1683.

Cette estampe, disposée comme la précédente, lui fait suite.

L'inscription du haut annonce une nouvelle miraculeuse et horrible monstruosité, comme celle antérieure des rats, laquelle est relative à des chats trouvés aussi à Strasbourg, peu après les rats, et venus au monde le 5-15 août 1683, se tenant tous ensemble, comme on peut le voir par la présente estampe.

La légende, au-dessous de la planche, porte que la conduite des hommes, pleine de désordres et de désobéissance envers Dieu et envers les autorités établies, fait connaître pourquoi le Tout-Puissant a voulu leur présenter un miroir de leurs péchés, en faisant paraître deux fois dans un court espace de temps, deux exemples de monstres aussi affreux. Être ainsi réunis à titre d'amis et d'alliés fidèles annoncerait l'union des chrétiens; mais être liés comme ces abominables animaux, dans la vue de nuire à la chrétienté, cela est aussi pernicieux que les chats monstres. La ville de Strasbourg, en produisant ces abominations, était appelée à nous faire reconnaître le doigt de Dieu, à nous détourner de nos péchés, de nos alliances barbares, et de nos ambitions de prendre le bien d'autrui. La légende est terminée par une demande à Dieu de mettre obstacle à ces unions impies contre les fidèles chrétiens. A la fin sont aussi douze vers.



Chats trouvés à Strasbourg en 1683. — Collection d'estampes et dessins historiques de M. Hennin.

Cette pièce, gravée à l'eau-forte, est aussi rare que la précédente.

---

## DE LA VIE DES EAUX AUTREFOIS.

Les sources minérales, qui abondent en France plus qu'en nul autre pays d'Europe, étaient certainement connues et appréciées des Romains : leurs monuments en font foi. Au moyen âge, elles furent à peu près délaissées; et c'est seulement vers les seizième et dix-septième siècles que leurs vertus, mises de nouveau en renom, recommencèrent d'attirer un petit nombre de croyants. C'était une grande affaire alors qu'un voyage; on n'entreprenait pas même celui des eaux sans une vraie nécessité ni sans une injonction en forme de la Faculté dévoyée et confessant son impuissance. Il n'était guère question alors de réjouissances ni de fêtes. Les gens du monde allaient aux eaux tout simplement pour se guérir; ils n'imaginaient pas, dans leur ingénuité, qu'un hôpital pût être une maison de plaisance, ni une médecine un plaisir. Veut-on savoir au juste comment les choses se passaient, à Vichy, au plus beau temps de Louis XIV, en 1676? Qu'on ouvre la correspondance de Mme de Sévigné, ce miroir brillant et fidèle, ce répertoire inépuisable des petites choses du grand siècle, et on y trouvera ce passage instructif d'une lettre datée du Bourbonnais et écrite à Mme de Grignan :

Vichy, 20 mai.

« J'ai donc pris les eaux ce matin, ma très-chère. Ah! qu'elles sont mauvaises!... On va à six heures à la fontaine : tout le monde s'y trouve; on boit et l'on fait une fort vilaine mine; car imaginez-vous qu'elles sont bouillantes et d'un goût de salpêtre fort désagréable. On tourne, on va, on vient, on se promène, on entend la messe, on rend ses eaux, on parle confidentiellement de la manière

dont on les rend ; il n'est question que de cela jusqu'à midi. Enfin on dîne ; après dîner, on va chez quelqu'un ; c'était aujourd'hui chez moi. Mme de Brissac a joué à l'hombre avec Saint-Hérem et Planci... Il est venu des demoiselles du pays, avec une flûte, qui dansent la bourrée dans la perfection. C'est là où les bohémiennes poussent leurs agréments ; elles font des *dégognades* où les curés trouvent un peu à redire. Mais enfin, à cinq heures, on va se promener dans des pays délicieux ; à sept heures, on soupe légèrement ; on se couche à dix. Vous en savez présentement autant que moi. »

On le voit, quelques promenades, de confidentiels entretiens sur la manière de *rendre les eaux*, une partie d'hombre, et les *dégognades* des demoiselles du pays, faisaient, dans le plus galant siècle et le plus ardent au plaisir, tous les frais d'une saison thermale. Allez à Vichy voir maintenant comment les choses se pratiquent, et de quelle merveilleuse façon les eaux opèrent leur effet au son de l'orchestre de Strauss. Mais aussi il n'y avait là qu'une réunion de vrais malades. Mme de Sévigné se plaignait, pour sa part, de douleurs aux mains et aux genoux, qu'au reste les eaux minérales dissipèrent comme par prodige. Madame de Brissac, c'est la spirituelle mère de madame de Grignan qui nous le révèle, était sujette à la colique. Fléchier, dans sa jeunesse, vint aussi à Vichy, qu'il chanta même dans des vers burlesques d'enthousiasme où ne se pressent guère le futur orateur sacré. Ce serait, pour le dire en passant, une recherche intéressante et curieuse que celle de tous les personnages illustres qui, depuis deux siècles, sont venus redemander aux eaux thermales les forces et la santé épuisées par les fatigues de la vie et les émotions du monde. Nous trouverions Montaigne et sa gravelle à Bade, en 1570 ; plus tard Pierre le Grand à Spa et à Carlsbad, s'efforçant de guérir les convulsions auxquelles il était en proie, ou, pour mieux dire, de se remettre des excès dont il ne put jamais se détacher, en dépit de sa toute-puissante énergie, et qui finalement eurent l'effet déplorable d'abréger sa vie glorieuse ; madame de Châteauroux cherchant à Plombières un remède contre la maladie dont elle mourut l'année d'après.

Au dix-huitième siècle, la vie simple et patriarcale des eaux avait déjà subi quelques altérations. J'ouvre un petit livre intitulé : *les Amusements des eaux de Spa, ouvrage utile à ceux qui vont boire ces eaux minérales sur les lieux, et agréable pour tous lecteurs ;* Londres, 1782. Ce titre seul d'*amusements* est un indice suffisant de la révolution qui dès lors s'opérait dans le régime des eaux thermales. Je feuillette le livre, et j'y trouve l'emploi suivant, heure par heure, de la journée du buveur d'eau :

« 1° On se lève tous les matins au point du jour ; — 2° à quatre heures, chacun vient en déshabillé à la fontaine du Pouhon ; — 3° à cinq, au plus tard, ceux qui doivent aller aux autres fontaines montent dans leurs voitures pour s'y rendre ; — 4° à neuf, tous les baigneurs se retirent pour aller s'habiller ; — 5° à dix, les dévots vont à la messe ; — 6° à onze, les hommes descendent au café, s'il pleut, ou se promènent dans la rue, si le temps le permet ; — 7° à onze heures et demie, on se met à table partout ; — 8° à deux après midi, on va en visite ou à l'assemblée chez les dames ; — 9° à quatre, on va à la comédie ou a la promenade, soit au jardin des Capucins, soit à une prairie qui, pour cette raison, a pris le nom de *prairie de quatre heures ;* — 10° à six, on soupe dans toutes les auberges ; — 11° à sept, on fait une promenade à la *prairie de sept heures ;* — 12° à dix heures, on n'entend plus personne dans les rues, et les habitants se conforment à cet ordre, comme les *bobelins* (nom familier sous lequel les naturels de la province désignent les buveurs d'eau minérale). » Un article supplémentaire de ce consciencieux règlement porte que la disposition législative promulguée au paragraphe 12 est *inviolable*, et qu'on n'y peut faire *impunément* infraction, si ce n'est en faveur des seules soirées de bal, lesquelles ne peuvent, dans aucun cas, se prolonger passé minuit.

Certes, nous voici déjà bien loin des innocentes parties d'hombre et des *dégognades* de Vichy. Spa possède une comédie, des bals, qui, il est vrai, finissent à l'heure où ils commencent de nos jours, et des assemblées chez les dames. Il y a progrès, et l'on peut voir que le dix-huitième siècle a passé par là, c'est-à-dire l'amour des jouissances et des frivolités mondaines. Quelle différence pourtant entre le Spa d'alors et les splendeurs contemporaines de Bade, de Vichy, de Hombourg, du Spa actuel même, bien que déchu de son antique prééminence ! Les eaux thermales ne sont plus des résidences cénobitiques qui participent du couvent et de la maison de santé, mais bien, pour la plupart, des colonies de touristes avides de plaisir, d'émotions, de luxe, cherchant dans une vie nouvelle la guérison d'un mal unique, assez incurable il est vrai, la vanité ou l'ennui. Les malades y sont encore tolérés, mais c'est à l'état de minorité affaiblie, et, comme telle, devant se résigner à subir les caprices, les exigences, les invasions de moins en moins mesurées, et tout le gai tumulte des majorités bien portantes.

Nous avons emprunté les lignes qui précèdent à l'excellent livre de M. Félix Mornand, intitulé : *la Vie des eaux* [1]. Voici ce que M. Réveillé-Parise raconte sur le même sujet dans son opuscule : *Une Saison aux eaux minérales d'Enghien.*

Il est curieux de lire les plaintes que Boileau adresse à Racine sur les eaux de Bourbon auxquelles ce grand poëte avait été condamné pour une extinction de voix, maladie qui ne disparut que longtemps après et dont la cause tenait à la délicatesse de sa poitrine. D'abord MM. Bourdier, son médecin, et Baudière, son apothicaire, ne sont pas de l'avis des demi-bains proposés par Amiot et Fagon ; il y a sur ce point une longue discussion entre ces médecins sur un objet aussi minime. Boileau écrit ensuite à son ami : « J'ai été *saigné, purgé ;* il ne me manque plus aucune des formalités prétendues nécessaires pour prendre les eaux. La médecine que j'ai prise aujourd'hui m'a fait, à ce qu'on dit, *tous les biens du monde ;* car elle m'a fait tomber quatre ou cinq fois en faiblesse, et m'a mis en un état tel que je puis à peine me soutenir. C'est demain que je dois commencer le grand œuvre, je veux dire que demain je dois commencer à prendre les eaux. » Que dirait-on aujourd'hui de saigner, de purger ainsi violemment toute espèce de malades avant de commencer le *grand œuvre ?* Dans une autre lettre, Boileau assure, en se moquant, « que les eaux lui ont fait le plus grand bien, qu'elles lui ont fait tout sortir du corps, excepté la *maladie pour laquelle il les prend.* » Racine l'encourage de la part du médecin Fagon ; il lui promet d'ailleurs que le roi le recevra bien. « Je suis persuadé, lui dit-il en vrai courtisan, que la joie de revoir un prince qui témoigne tant de bontés pour vous, vous fera plus de bien que tous les remèdes. M. Roze m'avait déjà dit de vous mander de sa part qu'après Dieu, le roi était le plus grand médecin du monde ; et je suis même fort édifié que M. Roze voulût bien mettre Dieu avant le roi. » Cependant les soins les plus empressés ne manquaient pas à Boileau ; il le reconnaît et loue ses médecins. « Je n'ai jamais vu, dit-il, des gens si affectionnés à leur malade, et je crois qu'il n'y en a pas un d'entre eux qui ne donnât quelque chose de sa santé pour

[1] Ce manuel, à la fois sérieux et amusant, traite des bains de mer et des eaux thermales les plus célèbres en Europe, et est suivi d'un Appendice scientifique sur la vertu curative des eaux.

me rendre la mienne. » Que fallait-il donc? Une bonne méthode hygiénique, cet ensemble de soins, de précautions que l'on connaît si bien à notre époque, où l'on met l'air libre et pur, le soleil, l'exercice, la bonne nourriture, au nombre des moyens de guérison. Sans eux, on ne peut obtenir que de médiocres effets, eux seuls suffisent, dans certains cas, pour opérer une guérison complète, ou bien une amélioration marquée.

Il est aussi un point d'hygiène particulièrement étudié de nos jours : c'est le régime le plus convenable à suivre. Il n'y a pas plus de cinquante ans que, dans une foule d'établissements thermaux, les malades pouvaient à peine se procurer les choses indispensables à la vie. Jugez du superflu, maintenant si nécessaire à tant de personnes. Les gens riches autrefois faisaient transporter aux eaux minérales tout ce qui convenait à leurs usages, à leur manière d'être. Il en résultait que le séjour à ces établissements était aussi dispendieux que désagréable, fatigant et ennuyeux. On y restait le moins possible, en sorte que l'action bienfaisante du médicament restait toujours problématique. Prendre les eaux était une affaire grave, une résolution extrême, une sorte de supplice auquel on ne se décidait qu'après mûr examen, une nécessité trois fois démontrée. On en trouve la preuve dans les vers suivants qui datent de la fin du dernier siècle :

Toujours boire sans soif, faire mauvaise chère,
Du médecin Griffet demander le conseil,
Voir de mille perclus le funeste appareil,
Se trouver avec eux compagnon de misères;

Sitôt qu'on a dîné, ne savoir plus que faire;
Éviter avec soin les rayons du soleil;
Se garder du serein, résister au sommeil,
Et voir pour tout régal arriver l'ordinaire;

Quoiqu'on meure de faim, n'oser manger son soûl;
Tendre docilement les pieds, les mains, le cou,
Dessous un robinet aussi chaud que la braise;

Ne manger aucun fruit, ni pâté, ni jambon;
S'ennuyer tout le jour, assis dans une chaise :
Voilà, mes chers amis, les plaisirs de Bourbon.

---

## SIRVENTE DE RICHARD CŒUR DE LION,

### ROI D'ANGLETERRE.

Richard Ier, dit Cœur de Lion, voulant expier ses criminelles rébellions contre son père, se croisa avec le roi de France Philippe Auguste, et aborda en Palestine en 1191. Là, malgré des exploits et des prouesses dont le récit tient du merveilleux, abandonné par tous les princes chrétiens, il fut obligé, l'année suivante, de conclure une trêve avec Saladin.. Peu de temps après il s'embarqua pour l'Europe, laissant chez les infidèles un souvenir si profond de sa valeur « que, dit Joinville, quand les enfants aux Sarrasins brailloient, les femmes s'écrioient et leur disoient: « Taisez-vous, voici le roi Richard! » et pour eux faire taire; et quand les chevaux aux Sarrasins et aux Bédouins avoient peur d'un buisson, ils disoient à leurs chevaux: « Cuides-tu que ce soit le roi Richard? » On sait que, jeté par un naufrage sur la côte de Dalmatie, ce prince fut arrêté au moment où il traversait l'Autriche, et livré par le duc Léopold, son ennemi mortel, à l'empereur Henri VI, qui ne lui vendit chèrement sa liberté qu'après l'avoir longtemps retenu en prison. Ce fut pendant cette captivité que Richard, qui était poëte et dont il nous reste encore quelques sirventes en langue provençale, composa la pièce suivante, dont nous donnons la traduction. La comtesse à laquelle il l'adressa était sa sœur Jeanne, femme de Raymond VI, comte de Toulouse.

Jamais un prisonnier n'élèvera la voix que pour se plaindre : aussi pour se consoler doit-il faire chanson. J'ai assez d'amis, mais leurs dons sont bien pauvres. C'est une honte à eux que pour ma rançon je sois ici deux hivers prisonnier.

Que mes hommes et mes barons, Anglais, Normands, Poitevins et Gascons, sachent bien que je n'ai jamais eu si pauvre compagnon que faute d'argent j'aie laissé dans les fers. Je ne le dis pas pour nul reproche, mais je suis encore prisonnier.

Ah! je tiens pour sûr et pour vrai qu'un homme mort ou captif n'a plus ni amis ni parents. Les miens m'abandonnent ici pour un peu d'or et d'argent. Mal est pour moi, pire est pour mon peuple, et après ma mort ils auront durs reproches s'ils me laissent ici prisonnier.

Je ne m'étonne plus si mon cœur est dolent, car mon seigneur (Philippe Auguste) met ma terre à mal. Il ne lui souvient donc plus du serment qu'aux saints nous fîmes ensemble. Bien j'espère, du reste, que guère longtemps je ne serai ici prisonnier.

Sœur comtesse, que Dieu sauve votre gloire précieuse, et protége la belle que j'aime tant et par qui je suis déjà prisonnier!

---

### SUTTI.

Le mot *sutti* ou *sâti* veut dire, en sanscrit, *une bonne et chaste épouse.*

Les femmes se brûlent encore sur les bûchers de leurs maris au delà du Sutledje, ou dans les montagnes du Népaul, chez les Sykhs et chez les Gourkhans. Les Anglais sont parvenus à abolir entièrement cet usage barbare dans toutes leurs possessions de l'Inde.

*Voyageurs du moyen âge.*

---

## LES AGATES.

Fin. — Voy. p. 203, 256.

### AGATES JASPÉE, MOUSSEUSE, ARBORISÉE.

AGATE JASPÉE des lapidaires *(Quartz agate jaspée* des minéralogistes). — La disposition des couleurs imite celle de certains jaspes; la figure E nous en donne un exemple.



FIG. E. Agate jaspée.

AGATE MOUSSEUSE, ou mieux *herborisée* (*Quartz agate mousseuse, herborisée,* des minéralogistes), qu'il ne faut pas confondre avec l'agate arborisée suivante. — La disposition des couleurs imite à l'intérieur des configurations de plantes appartenant aux classes inférieures du règne végétal, en particulier de mousses, de conferves, de lichens, etc.; ces plantes y sont confusément entrelacées. (Voy. la fig. F.) Dans quelques-unes de ces agates, l'imitation de la structure organique est telle qu'on a discuté pendant longtemps s'il n'y avait pas réellement des plantes contenues à l'intérieur à l'état fossile, tout comme on voit des insectes renfermés dans l'ambre. Le résultat des discussions a été que, dans un certain nombre de cas, les configurations organi-

ques étaient réellement dues à des végétaux renfermés à l'intérieur; dans ces cas, la silice qui constitue les agates et qui a été, avant la formation de ces pierres, à l'état gélatineux, aurait pu imprégner les plantes qu'elle rencontrait dans son voisinage immédiat. Celles-ci auraient dû nécessairement être conservées avec leurs formes extérieures, peut-être même en partie avec leur composition; car une fois la silice solidifiée autour d'elles et interceptant la communication avec les agents extérieurs, la décomposition devenait impossible. Dans d'autres cas cependant, les configurations organiques ne paraissent nullement dues à la présence de végétaux; elles doivent être attribuées à des groupements de très-petits cristaux de substances variables, et généralement de substances métalliques, groupements qui imiteraient jusqu'à un certain point des formes organiques.



Fig. F. Agate mousseuse.

La collection minéralogique du Muséum d'histoire naturelle de Paris possède une très-belle suite d'agates herborisées, appartenant à l'une et à l'autre des variétés. Elles sont collées contre les carreaux des fenêtres qui regardent au nord dans la galerie de minéralogie; la transparence, quand on les regarde au travers de la lumière, permet très-bien de voir les détails de leur structure intérieure.

Les agates herborisées proviennent de différentes localités; il s'en trouve de fort belles en Sicile.

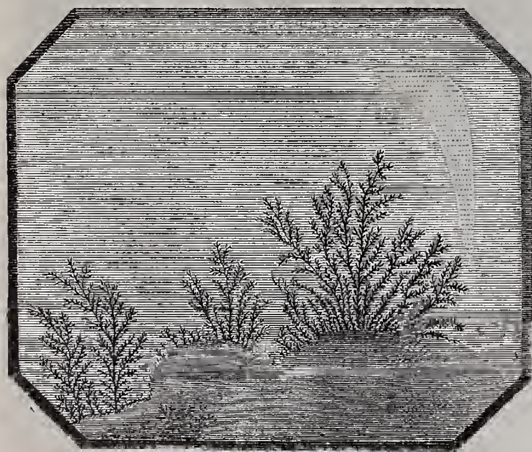


Fig. G. Agate arborisée.

Agate arborisée (appelée aussi *Agate dendritique* par les minéralogistes; *Pierre de Moka* des lapidaires; *Dendrachates* des anciens). Cette pierre fort curieuse (fig. G) présente encore dans son intérieur, comme la précédente, des sortes de configurations organiques; mais celles-ci n'imitent plus des plantes de la classe de celles que nous avons vues précédemment; elles rappellent plutôt des rameaux et ramuscules d'arbres dicotylédonés, dépouillés de leurs feuilles, montrant seulement le squelette de leurs nombreuses divisions et subdivisions; on dirait de ces arbres nus que l'on remarque pendant l'hiver, et qui auraient été pour ainsi dire stéréotypés avec tous leurs détails de ramifications, sous un volume infiniment petit, dans l'intérieur de la pierre. De là le nom *d'arborisées* qui a été donné à ces sortes d'agates. Toutefois il n'existe rien d'organique dans la nature de ces sortes de configurations; elles sont dues, comme celles d'une partie des agates mousseuses, à des infiltrations de substances métalliques. Les unes sont noires, et alors elles sont attribuées au manganèse; les autres sont brunes ou rouge-cornaline, elles sont dues à des oxydes de fer. Les arborisations rouges sont plus rares; on les appelle *corallines,* parce qu'on les compare à des branches de corail. Le plus souvent, les agates arborisées ne présentent qu'un branchage détaché, isolé, jeté sans suite au milieu de la pâte; mais lorsque ces petits rameaux reposent sur une couche brune, le sujet devient plus piquant et l'agate augmente de valeur.

Nous remarquerons ici, en passant, que les ramifications, dans les agates arborisées, ne sont pas disposées sur un seul et même plan, mais qu'elles se répandent dans toutes les directions.

Les belles agates arborisées paraissent venir de l'Arabie ou des Indes, par la voie de Moka; de là, sans doute, le nom qu'elles portent dans le commerce. Elles ont été de tout temps recherchées; on les monte en bagues, en médaillons, en épingles, etc. On les double quelquefois avec des plaques de nacre dont les reflets percent au travers de la pâte translucide de l'agate, et lui procurent un plus bel éclat; c'est ce que l'on appelle *donner l'orient* aux agates.

Bois agatisés des lapidaires (*Quartz agate xiloïde* des minéralogistes). Ces sortes d'agates sont de véritables pétrifications. La silice qui les constitue a pénétré dans l'intérieur de végétaux dicotylédonés arborescents qui étaient exposés à son action; elle s'est moulée autour des organes; elle en a pris la forme; la matière organique du végétal s'est dégagée au fur et à mesure de l'introduction de la silice, et il en est résulté un corps qui, sous une composition exclusivement pierreuse, présente jusqu'aux plus minimes détails de la structure organique propre au végétal. Le degré de conservation des organes est même tel que les botanistes actuels sont parvenus à décrire au moyen de ces débris fossiles, non-seulement les familles, mais les genres et même les espèces auxquelles ils ont appartenu, avec tout autant de certitude que pour les végétaux vivants. Les bois agatisés appartiennent à différents genres, et comme la structure du bois diffère avec le genre, il en résulte que l'on peut distinguer différentes variétés de bois agatisés, qui n'ont pas tous la même valeur comme pierre précieuse, non plus que les bois naturels ne présentent la même valeur suivant leurs conditions de structure.

On emploie beaucoup aujourd'hui les bois agatisés, surtout en tabatières. Parmi les contrées qui fournissent ceux qui sont le plus propres à être travaillés, on cite principalement la Hongrie, Schemnitz en Saxe, Kolyvan en Sibérie, etc.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

AUGUSTE ÉTABLIT A LYON LE CENTRE DU GOUVERNEMENT DE LA GAULE.




Composition et dessin de Karl Girardet.

Quels sont nos véritables pères? Nous tenons notre nom de « Français » d'un peuple germain qui, tant qu'il demeura chez nous sans se mêler à nous, nous regarda comme Romains; les Romains à leur tour, pendant qu'ils furent nos

maîtres, nous appelèrent Gaulois; enfin il n'est pas sûr que les Gaulois, qui étaient une agglomération de races venues de tous les points cardinaux, se soient jamais donné le nom générique sous lequel nous les connaissons. Quoi qu'il en soit, Germains, Romains, Gaulois, nous ont donné chacun de leur sang et de leur esprit : les Germains, très-peu de l'un et de l'autre; les Romains et les Gaulois, respectivement, beaucoup plus de l'un que de l'autre. Par la chair et par les penchants de nature, nous sommes surtout Gaulois; par l'éducation, nous sommes plutôt Romains; et d'autant que l'éducation l'emporte sur le naturel, le trait le plus saillant de notre histoire est l'emploi que nous avons fait, de siècle en siècle, de notre partie d'héritage qui nous vient des Romains. Si donc on apprécie les faits d'après leur conséquence plutôt que d'après leur éclat, il n'y a jamais eu de moment plus solennel pour notre nation que celui où la Gaule fut soumise aux institutions romaines.

Elle reçut ce présent des mains de l'empereur Auguste.

Lorsque les Romains avaient subjugué un pays, s'ils étaient assez cléments pour ne pas en vendre les habitants comme esclaves, ils prenaient la nue propriété du territoire et laissaient les vaincus jouir de l'usufruit moyennant redevance en nature ou en argent. Cela s'appelait réduire une contrée en forme de province. Un tel régime, qui ne constituait que des situations précaires, était dur par lui-même; il le devenait encore plus par l'usage où l'on était de renouveler tous les ans les gouverneurs de provinces : ceux-ci, comme bergers de passage, s'inquiétant peu de la santé du troupeau, et emportant d'ordinaire la peau avec la laine.

Cependant, au déclin de la république, les idées en matière de conquête prirent une autre direction. Des hommes généreux pensèrent que Rome, au lieu de pressurer les peuples, devait songer à se les incorporer. Jules César était de cette opinion; rigoureux jusqu'à la cruauté tant qu'il eut à combattre les Gaulois, il les traita, une fois vaincus, avec des égards sans exemple. Il donna en masse le droit de cité romaine à un corps d'armée qu'il avait formé de l'élite de leurs combattants, et introduisit même plusieurs de leurs princes dans le sénat; quant au reste de la nation, il l'assujettit à un tribut dont le chiffre n'atteignait pas dix millions de notre monnaie. Il se promettait de constituer plus tard le pays; mais, prévenu par la mort, il laissa cette tâche à son fils d'adoption.

On sait que l'héritier de César eut à s'occuper d'abord de tout autre chose que de la Gaule. Il acheva de mettre la république romaine sous l'autorité d'un seul; puis, lorsque après treize ans de guerre civile il se vit le maître absolu, affectant de trouver trop lourde la charge qu'il s'était imposée, il partagea avec le sénat le gouvernement des provinces. Il se contenta, pour son lot, de celles dont la conquête récente donnait à craindre qu'elles ne pussent être contenues que par une sorte d'état de siége. La Gaule était du nombre. Les Gaulois, presque livrés à eux-mêmes depuis la mort de César, étaient retournés à un état voisin de l'indépendance, et malheureusement aussi à l'anarchie la plus complète. Ils avaient une incurable maladie, qui était de ne pouvoir se trouver quatre ensemble sans se diviser aussitôt en deux partis; et pendant qu'ils étaient aux prises, les barbares de la Germanie, comme de coutume, avaient forcé leur frontière du Rhin.

Auguste envoya pour remettre l'ordre trois armées qui eurent toutes à livrer des batailles, et qui, lorsqu'elles eurent rétabli le respect du nom romain, achevèrent le percement des grandes voies de communication tracées plusieurs années auparavant par Agrippa. Quatre larges routes, dallées dans toute leur longueur, partirent de Lyon pour gagner, l'une la mer du Nord, par Chalon, Langres, Metz, Trèves, Coblentz et la rive gauche du Rhin; l'autre le détroit Britannique (pas de Calais), par Autun, Sens, Beauvais, Boulogne; la troisième, traversant les montagnes de l'Auvergne et du Limousin, aboutissait à l'embouchure de la Charente; la dernière longeait la rive gauche du Rhône et allait s'embrancher à Tarascon sur Narbonne et sur Marseille.

Ces travaux étant achevés, l'an 28 avant Jésus-Christ, l'empereur se rendit à Narbonne, où il avait convoqué, en assemblée générale, des délégués de tous les peuples de la Gaule. D'après les documents qui lui furent communiqués, il arrêta l'organisation du pays. Laissant de côté la partie méridionale qui, soumise depuis un siècle, s'était si bien pliée aux habitudes romaines qu'elle passait pour une province de l'Italie, il divisa le reste (qu'on appelait la Gaule chevelue) en cinq gouvernements, et il découpa ces gouvernements de telle sorte que chaque territoire renfermât des races différentes tout en retenant l'une des anciennes dénominations fondées sur la séparation des races. Ainsi, à la primitive Aquitaine, qui avait pour limites les Pyrénées et la Garonne, il ajouta tout le pays contenu entre les montagnes de l'Auvergne et le cours de la Loire. La Gaule du milieu, ou celtique, diminuée de tout cela, le fut encore d'une partie du bassin de la Saône dont s'accrut la Belgique. La Belgique à son tour perdit la vallée du Rhin, et cette vallée fournit à elle seule le territoire des deux gouvernements, appelés les deux Germanies, où les forces militaires devaient être accumulées pour rendre le fleuve infranchissable aux Barbares.

A la tête de chacun des gouvernements ainsi limités fut mis un légat ou commissaire impérial, à la fois général d'armée, préfet et juge suprême. A chaque légat était adjoint un procurateur pour l'administration des finances.

Les confédérations, le patronage des grandes cités sur les petites, les sociétés armées, l'entretien de troupes par les hommes riches, toutes les coutumes guerrières qui avaient rendu les Gaulois redoutables furent abolies. Chaque peuple dut vivre sur son territoire sans connaître d'autres liens que ceux qui l'attachaient à l'empire. Quelques-uns, sous le nom de libres, d'alliés, de frères, obtinrent de conserver leurs anciennes lois : ce fut la récompense de services rendus autrefois à Jules César. Les autres furent assujettis à un droit uniforme, qui était comme une transition pour les faire arriver plus tard au droit romain. La plèbe, très-misérable et à peu près esclave sous le régime gaulois, fut confinée dans les travaux de l'agriculture : ce qui n'était qu'une continuation de sa servitude, mais au moins avec l'avantage de la sécurité et la perspective, pour un grand nombre, d'arriver à la liberté par le service militaire. Les propriétaires furent concentrés dans les villes pour y apprendre la vie civile et le dévouement à l'empire, récompensé par le droit de cité romaine. Cette prérogative, si enviée du temps d'Auguste, fut encore l'appât dont il se servit pour détacher l'aristocratie de la religion nationale. Comprenant que le temps n'était pas encore venu d'attaquer de front la puissance du druidisme, il se contenta d'exclure du droit de cité ceux qui en suivraient les pratiques. Enfin il ordonna un recensement général de la population et des propriétés, pour élever l'impôt de manière à ce qu'il pût profiter à l'empire et couvrir en même temps les dépenses de l'administration qu'il instituait. Le salaire des fonctions publiques était une innovation de lui, destinée à garantir les provinces des exactions reprochées aux proconsuls de la république.

L'empereur, ayant arrêté sa constitution, se mit en voyage pour la porter lui-même dans les principales villes de la Gaule, pour inspecter en même temps l'état des lieux et des esprits, pour donner l'impulsion aux travaux par lesquels il comptait transformer le pays.

Sa première station et la plus mémorable fut à Lyon, ville toute nouvelle, car elle n'avait pas encore quatorze ans d'existence, mais déjà importante comme entrepôt de la navigation intérieure et comme point de rencontre des routes qui reliaient toutes les mers à la Méditerranée. Une partie des habitants de Vienne, chassés de chez eux par les discordes civiles, l'avaient fondée à la place d'un misérable village gaulois. Elle était posée en amphithéâtre sur le versant de la montagne qui domine le confluent de la Saône et du Rhône. Auguste, à cause de cette position merveilleuse, voulut que Lyon fût la capitale, non-seulement de la Celtique, mais encore de toute la Gaule chevelue. Il y institua, sous la direction d'un procurateur général, la caisse où tous les autres procurateurs auraient à faire leurs versements; sous celle d'un procurateur des monnaies, un atelier monétaire de premier ordre qui avait le privilége de fabriquer des espèces d'or et d'argent; enfin diverses administrations centrales pour les travaux publics et l'approvisionnement des troupes. Là devaient aussi se réunir des députés de toutes les villes convoqués toutes les fois que l'exigeraient les besoins du pays. Enfin, pour que rien ne manquât à la splendeur de la Rome celtique, l'empereur y fit venir une colonie militaire. Quelques années après, la reconnaissance de la Gaule se traduisant par un culte public en l'honneur d'Auguste, Lyon fut le centre de cette nouvelle religion. Un autel immense, accompagné de deux colonnes monumentales, s'éleva en face de la ville, au confluent des deux fleuves. Soixante statues allégoriques, dominées par celle de la Gaule chevelue, entouraient le monument, et perpétuaient le souvenir des soixante villes qui avaient contribué à son érection. Pendant trois siècles les prêtres augustaux y vinrent accomplir annuellement des sacrifices au milieu d'un concours immense de peuple qu'attirait la solennité.

Quoique la facilité des Gaulois à contracter des habitudes nouvelles eût toujours fait l'étonnement des anciens, ils crurent à peine leurs yeux du prompt succès qui couronna l'œuvre d'Auguste. Trente ans après l'assemblée de Narbonne on ne reconnaissait plus la Gaule. Les forêts étaient tombées ou percées, les marais assainis; partout des routes garnies de relais, de magasins, d'étapes pour les soldats, d'auberges pour les voyageurs; partout les fleuves sillonnés de flottes commerciales, et la campagne égayée par cette savante culture dont les patriciens de la vieille Rome avaient écrit les préceptes. Les villes s'étaient déplacées, étaient descendues au pied des éminences fortifiées jadis par la grossière industrie des habitants. On ne voyait plus que des cités à l'italienne, élégamment entourées de murs, ouvertes par des portes monumentales, remplies d'édifices où s'étalaient les magnificences de l'art grec et romain, des temples, des thermes, des cirques, des amphithéâtres. Et par ces immenses travaux, tout ce qu'il y avait de considérable dans la nation avait acquis la cité romaine, et les populations urbaines avançaient de jour en jour dans la liberté civile, et la querelleuse humeur des Gaulois s'était apaisée au point que dix-huit cents soldats suffisaient pour garder l'intérieur du pays. Aussi, après que l'empereur Claude eut ouvert à ces nouveaux Romains la carrière des honneurs, un de leurs légats put-il leur dire sans crainte d'être démenti : « Aimez, savourez dans toute leur douceur cette paix et cette constitution dont nous jouissons à titre égal, nous les vainqueurs et vous les vaincus. »

Oui, la Gaule fut élevée, en moins d'un siècle, au même rang que l'Italie; oui, elle dut ce bienfait à la politique des césars; mais en même temps elle reçut le germe de mort qui était pour les provinces au fond de la constitution de l'empire. Pourvue de tout ce qu'il fallait pour prospérer sous une tutelle énergique, elle n'apprit rien de ce qui aurait pu continuer sa félicité lorsque se détendirent les ressorts qui la contenaient, et son éducation politique, qui lui restait à faire, devait lui coûter plus de mille ans de convulsions et de défaillances auxquelles il est presque miraculeux qu'elle ait résisté.

---

## DE LA POLITESSE.

Quand on est né avec de la noblesse, de la générosité, et de la bonté dans l'âme, on a droit de prétendre à l'estime du monde; mais pour devenir un homme aimable, il faut joindre la politesse à ces heureuses qualités. Alors les hommes ne se borneront point à l'estime; ils auront pour nous des sentiments qui tiendront à la fois de l'amour et de la vénération.

La politesse nous porte à nous oublier nous-mêmes pour n'être attentifs qu'à ce qui peut plaire aux autres. Mais dans ces occasions, où nous sacrifions par déférence nos goûts et nos opinions aux goûts et aux opinions des autres, la fine politesse consiste à agir avec tant d'art, tant d'adresse, tant de circonspection et tant de délicatesse, qu'on s'aperçoive à peine de notre condescendance. Nous devons ménager à la personne que nous obligeons par cette conduite le plaisir de nous deviner.

La politesse nous donne encore le talent précieux de combattre l'avis des hommes sans les offenser, et de nous y soumettre sans bassesse. Cette vertu est également ennemie d'une adulation insipide et d'une familiarité grossière.

L'un et l'autre de ces défauts choquent la décence; et la décence, si l'on peut parler ainsi, est la première superficie de la vertu. Ce n'est pas une faute médiocre d'en violer les règles. Une blessure qui n'effleure que la superficie de notre corps nous cause souvent des douleurs aussi vives que les blessures les plus profondes. Un galant homme ne s'affranchira jamais des lois inviolables de la décence. Je ne prétends parler ici que de celle qui a rapport à la politesse. Elle consiste à ne pas s'éloigner de la franchise et de la sincérité dans les témoignages d'affection et de respect que nous donnons à ceux qui nous environnent. La complaisance doit ajouter à la vérité; mais elle ne doit pas l'anéantir. On choque la décence, lorsqu'on affecte, pour les personnes, des égards fort au-dessus de leur mérite. Une politesse déplacée est souvent une insulte.

La politesse s'acquiert difficilement par les préceptes. Si l'on venait à bout d'en contracter l'usage par la contrainte des règles seules, cette politesse retiendrait toujours une certaine rudesse incompatible avec le caractère d'un galant homme. Un air libre et aisé dans les manières lui est essentiel. Un homme qui n'agit et ne parle que d'après les règles qu'il a présentes à son esprit, ou suivant le modèle qu'il se propose d'imiter, peut-il agir et parler avec autant de grâce et de facilité que celui qui ne suit que la douce impulsion de son cœur?

Voulez-vous avoir un fonds inépuisable de politesse? Soyez maître de votre âme. Façonnez-la de manière qu'elle se resserre, en quelque sorte, au dedans d'elle-même, par un sentiment de douleur, lorsque vous serez forcé de faire de la peine aux autres. C'est ainsi que notre corps souffre une sorte de contraction dans ses parties, lorsqu'il reçoit quelque blessure. Cette heureuse disposition est la source de la vraie politesse. Si elle est le principe de votre conduite, vous répandrez infailliblement sur toutes vos manières une douceur, un naturel, qu'il est impossible d'acquérir par les règles. En effet, entre un homme naturellement poli, et celui qui observe avec scrupule les préceptes de civilité, il y a la même différence qui se trouve entre un Français qui parle par habitude la langue de son pays, et un Anglais qui a appris

la même langue par les principes de la grammaire. Ce dernier est gêné, est arrêté dans le discours, par ces mêmes règles, qui ont été formées sur ce que nous appelons *naturel* dans l'autre.

Ainsi la politesse est une vertu de sentiment. Son principe est dans le cœur. N'avez-vous rien à réformer dans lui? Le témoignage intérieur que vous vous rendez à vous-même vous répond-il que vous avez cette aménité dans le caractère, ce penchant à obliger, cette délicatesse de sentiments, cette douceur, dont je fais dépendre la vraie politesse? Eh bien, il faut ensuite appliquer vos soins à rechercher ce qui peut plaire aux autres : et pour cela on n'a pas besoin d'une grande capacité d'esprit. Soyez occupé du désir de vous rendre agréable; vous connaîtrez aisément les moyens qui vous conduiront à ce but (¹).

## INSCRIPTION SINGULIÈRE.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| S | A | T | O | R |
| A | R | E | P | O |
| T | E | N | E | T |
| O | P | E | R | A |
| R | O | T | A | S |

On lit cette inscription à l'extérieur et au-dessus de la porte d'une ancienne chapelle placée à quelque cinq cents pas au nord de la masse principale des ruines du château de Rochemaure, sur le bord du Rhône. La chapelle, entièrement isolée, a été abandonnée depuis longtemps; l'herbe et les pierres en obstruent l'entrée.

La forme de l'inscription est un carré de 35 à 40 centimètres de côté à peu près, figuré par des lignes creusées dans une seule pierre. L'intérieur du carré est divisé par cinq lignes horizontales et cinq verticales, formant vingt-cinq cases dans chacune desquelles est gravée une lettre; la gravure est grossière, mais nettement dessinée.

Du reste, cette inscription de Rochemaure, qui met à la torture la curiosité des voyageurs, est beaucoup moins mystérieuse qu'elle n'a l'air de l'être : c'est simplement une de ces puérilités auxquelles s'amusaient les savants du moyen âge. Elle consiste en une devise de trois mots : *Sator opera tenet,* disposés de manière qu'en les lisant alternativement de gauche à droite et de droite à gauche, les deux directions étant données successivement à *tenet*, on arrive à trouver toujours la même phrase; et le résultat est encore le même en lisant de haut en bas, puis de bas en haut.

Quant au sens de *Sator opera tenet,* on peut l'expliquer ainsi : « Le semeur possède (par conséquent récolte) ses » œuvres. » On disait au moyen âge : *Comme on sème on cueille.* C'est un équivalent de la sentence : *A chacun selon ses œuvres;* sentence très-bien placée sur la porte d'une église, mais qu'il aurait fallu rendre intelligible à tout le monde plutôt que de la mettre en rébus.

## BANDEAU FUNÉRAIRE GRÉCO-RUSSE.

Pendant le service funèbre du rite gréco-russe, le mort est exposé le visage découvert et le front orné du bandeau que représente notre gravure. Quand le service est achevé, le prêtre s'approche du cercueil et lit la prière d'absolution; ensuite il plie le papier sur lequel elle est imprimée et le place dans la main du mort. Alors tous les assistants, les uns après les autres, viennent embrasser le défunt ou la défunte, ou lui baiser la main, et l'on ferme le cercueil pour le transporter au cimetière. Le bandeau reste attaché au front du mort; la prière reste dans sa main. Voici la traduction de la prière :

*Prière d'absolution du prêtre pour le défunt ici présent* (¹).

Notre Seigneur Jésus-Christ, dans sa bonté divine, en accordant à ses saints disciples et apôtres le don et le pouvoir de lier et de délier les péchés des hommes, leur dit : « Recevez l'Esprit saint. Si vous relevez les hommes de leurs péchés, ils leur seront remis; si vous les retenez, ils seront retenus; et selon que vous lierez ou délierez sur la terre il sera lié ou délié dans le ciel. » En leur nom et en celui de ceux qui leur ont succédé, il est accordé par moi à l'âme de l'enfant (la place du nom de baptême du défunt) un humble pardon de tous les péchés qu'il a pu commettre comme homme contre Dieu, en parole ou en action, ou par pensée ou par sentiment, volontairement ou involontairement, avec conscience ou sans conscience. S'il se trouve

Dieu saint, Dieu fort. — Mère de Dieu. — Jésus-Christ. — S. Jean Précurs. — Dieu immortel, Aie pitié de nous. — Prix, 60 kopecks argent.



Bandeau que l'on place sur le front des morts selon le rite gréco-russe

sous la malédiction ou l'excommunication de l'évêque ou du prêtre, ou s'il s'est attiré la malédiction de son père ou de sa mère, ou s'il s'est maudit lui-même, ou s'il a manqué à son serment, ou si, comme homme, il a commis quelques autres péchés, s'il s'en repent dans son cœur, que ses

(¹) Marin, *l'Homme aimable.* 1751.

(¹) En tête de la prière imprimée, dans un fleuron gravé sur bois, sont les figures de Jésus-Christ, de Marie et de saint Jean.

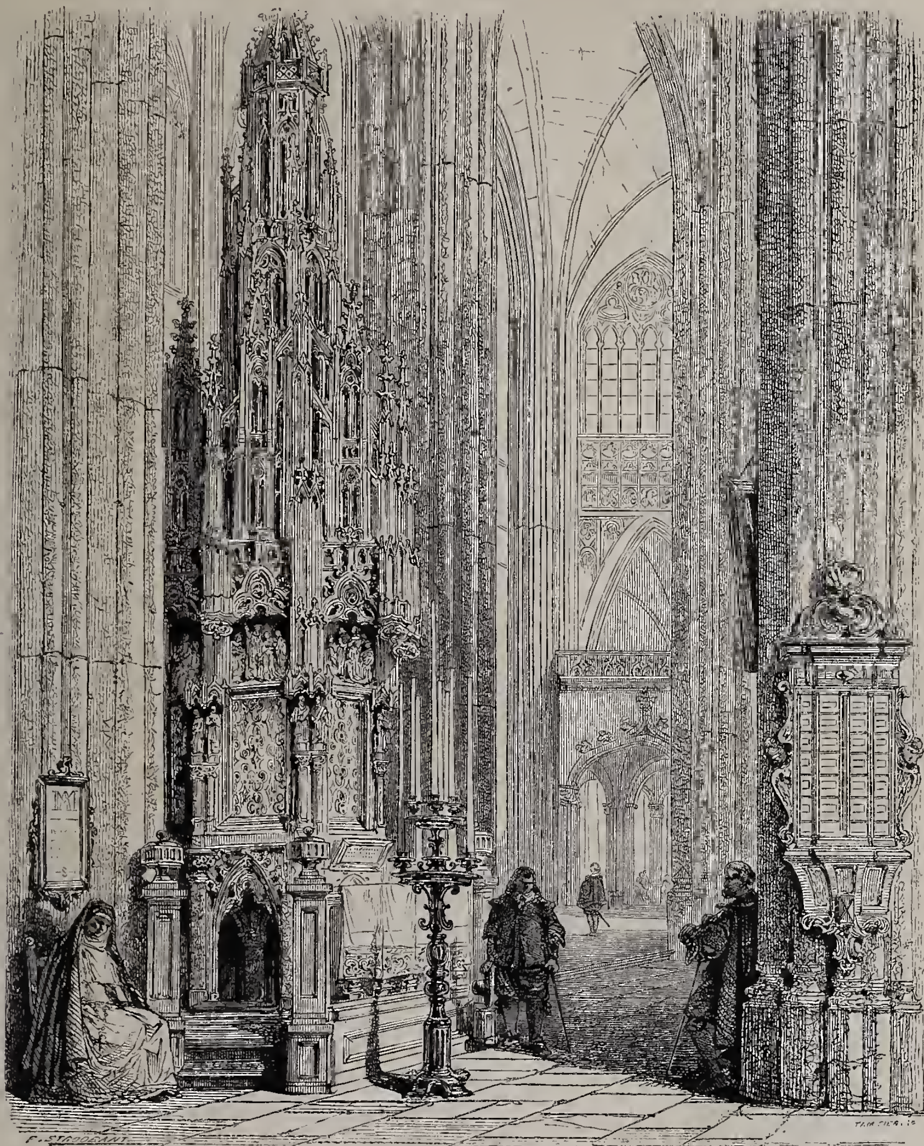
fautes lui soient remises à cause de la faiblesse de sa nature, qu'elles soient oubliées et que toutes lui soient pardonnées à cause de sa participation à l'humanité, par les prières de notre très-sainte et immaculée vierge Marie, par celles des glorieux et illustres apôtres et de tous les saints. Amen.

Le prix du bandeau est de 60 kopecks en argent (environ 2 fr. 40 cent.); celui de la prière est seulement de 6 kopecks. Ces chiffres sont imprimés sur le bandeau et au bas de la prière, afin que l'on ne puisse jamais exiger des parents du défunt un prix plus élevé.

## TABERNACLE DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE,

### A LOUVAIN.

Ce tabernacle, de forme octogone, est le plus beau de tous ceux que la Belgique possède. Il orne le chœur de



Tabernacle de l'église Saint-Pierre, à Louvain. — Dessin de Stroobant.

l'église Saint-Pierre, située sur la grande place de Louvain, en face l'hôtel de ville. Entièrement construit en pierre, il a au moins cinquante pieds de hauteur, c'est-à-dire que son sommet serait de niveau avec la corniche d'une maison à quatre étages, comme on les bâtit de nos jours. Sa base, complétement évidée, imite l'intérieur d'un monument gothique : piliers, arceaux, nervures, festons des ogives, rien n'y manque. Au-dessus se trouve l'armoire où l'on enferme le saint sacrement : deux statues portées par des colonnettes et surmontées de dais décorent chacun des angles. La troisième division horizontale nous offre une série de bas-reliefs, dont les sujets sont empruntés à la Passion. Une extrême élégance règne dans ces petits tableaux sculptés, qui présentent tous les caractères du style des Van-Eyck. Si les deux illustres frères avaient manié le ciseau, ils n'auraient pas fait autrement. C'est que l'auteur de ces morceaux était leur contemporain et subissait l'influence de leur génie. Des gâbles opulents couronnent les niches profondes où ils sont abrités; à partir de ce point s'effile en pyramide une véritable flèche de cathédrale, sauf les dimensions. Les clochers de Burgos, de Coutances, de Fribourg en Brisgau, ne sont pas plus riches, plus fouillés, n'ont

pas plus de galeries, de clochetons, de violettes, ne révèlent pas plus de talent que cet édifice en miniature. Loin de redouter la fatigue et la peine, les artistes du moyen âge semblaient chercher des obstacles à vaincre. Comme les héros s'élancent au-devant des périls, ambitionnent les dures épreuves qui leur permettent de montrer leur force et leur courage, les architectes chrétiens compliquaient eux-mêmes leur tâche et paraissaient avides de difficultés. Ils prodiguaient les détails, les ornements, les combinaisons accessoires aussi bien que les grandes lignes, déployaient une sorte de vaillante ardeur que rien n'effrayait et ne lassait. Ils n'hésitaient point, par exemple, à construire un édifice dans un autre, comme le prouve ce tabernacle.

Il fut élevé, en 1433, d'après les plans de Matthieu de Layens, artiste supérieur, auquel on doit l'église de Saint-Pierre, l'hôtel de ville qui lui fait face, merveille de grâce et d'élégance, et Sainte-Waudru de Mons. Peu d'hommes ont possédé au même point le sentiment de l'harmonie. Les trois monuments que nous venons de citer brillent surtout par la justesse de leurs proportions et la pureté de leur dessin. L'auteur vivait cependant à une époque où l'art ogival était en décadence, et il ne pouvait employer que des formes architectoniques déjà viciées; mais il en a tiré un parti admirable. Jusqu'en ces derniers temps, on ignorait qu'il eût dirigé la construction de l'église Saint-Pierre à Louvain, celle du tabernacle et de l'église Sainte-Waudru. Des actes authentiques, retrouvés, il y a deux ans, dans les archives de Mons, ne permettent plus d'en douter. On savait antérieurement que l'hôtel de ville est son œuvre, mais sa gloire n'a pas reçu un petit accroissement de la découverte faite par M. Lacroix, archiviste du Hainaut. On doit maintenant le ranger parmi les grands architectes du moyen âge.

---

## LA DERNIÈRE ÉTAPE.

### JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 174, 182, 206, 213, 245, 254, 278, 286, 322, 330.

### XXIV. MALADIE DE MONSIEUR BAPTISTE.

Nous sommes de retour depuis quelques jours déjà, et j'ai repris mon train de vie ordinaire. Cependant hier matin j'ai vainement attendu M. Baptiste; il n'est descendu de sa mansarde que très-tard et s'est présenté à moi le visage défait. Je lui ai demandé vivement ce qu'il avait.

— Je l'ignore, Monsieur, m'a-t-il répondu avec effort; mais hier déjà je ne me sentais pas à mon aise, aujourd'hui je suis tout à fait malade.

— Il faut vous soigner, voir un médecin.

— C'est mon intention. Mais comme Monsieur ne peut rester seul, je me suis assuré quelqu'un qui fera son service.

— Ne vous inquiétez point de cela.

— Pardon, je ne veux point que ma maladie laisse Monsieur dans l'embarras; madame René, que j'ai avertie, a dit qu'elle trouverait à se faire remplacer au comptoir, et elle va venir.

— C'est bien, c'est bien; mais songez d'abord à vous.

— J'y songe, Monsieur; aussi je venais prendre congé de Monsieur.

— Comment! et où allez-vous donc?

— A l'hôpital, Monsieur.

Je me suis levé d'un bond.

— A l'hôpital! ai-je répété, et vous avez pensé que je vous y laisserais aller!

— Il le faudra bien, Monsieur, a-t-il répondu tranquillement; je n'ai ici ni parents, ni maison.

— Et qu'est-ce donc que celle où vous êtes maintenant?

— C'est... votre logis, Monsieur.

— C'est le nôtre! me suis-je écrié; vous y avez votre place, et vous la garderez; jamais les serviteurs qui pouvaient être soignés sous ce toit ne sont allés usurper à l'hôpital le lit du pauvre.

Monsieur Baptiste a salué.

— Monsieur est bien bon, a-t-il repris, mais... je ne puis accepter.

— Et pourquoi cela? ai-je demandé avec surprise.

Il a paru embarrassé.

— Que Monsieur m'excuse, a-t-il répondu après un moment d'hésitation; c'est une idée à moi... je préfère l'hôpital.

— N'auriez-vous point confiance dans mon docteur?

— Au contraire, Monsieur.

— Craignez-vous d'être ici mal soigné?

— Ce n'est point cela.

— Alors expliquez-vous, de grâce! me suis-je écrié avec un peu d'impatience. Je veux savoir le motif de votre préférence.

Il m'a regardé et il a rougi.

— Mon Dieu... c'est que j'ai peur... de mécontenter Monsieur!...

— Non, parlez.

— Eh bien, que Monsieur me pardonne... mais je ne le connais pas encore assez pour accepter de lui ce service.

— Je ne vous comprends pas.

— Je veux dire que si Monsieur me soigne il aura droit à ma reconnaissance.

— Et vous ne voulez point en avoir?

— Ce n'est pas cela, Monsieur; mais M. le comte avait coutume de dire que la reconnaissance est une dette dont le chiffre reste en blanc, si bien que le débiteur et le créancier s'entendent rarement sur ce qui est dû.

— C'est-à-dire que vous avez peur de mes exigences?

— J'ai peur de passer aux yeux de Monsieur pour un ingrat. Quand il aura plus fait pour moi, il pourra attendre en retour un meilleur service; ce qui satisfaisait dans un serviteur ordinaire ne sera peut-être plus suffisant de la part d'un obligé.

— J'entends, ai-je interrompu un peu piqué, monsieur Baptiste n'est pas assez sûr de moi pour permettre que je lui rende service.

— C'est vrai, a-t-il répliqué naïvement. M. le comte avait coutume de dire que pour accepter un bienfait il fallait être certain de pouvoir le rembourser en reconnaissance.

— A la bonne heure, ai-je repris sérieusement; mais ne vous a-t-il pas dit aussi, monsieur Baptiste, que nous devions permettre à chacun d'accomplir son devoir?

— Sans doute, Monsieur.

— Eh bien, le mien est de garder malade le serviteur que j'ai gagé bien portant; j'ai profité de ses forces, je dois subir la gêne de ses infirmités. Ceci n'est point de la générosité, c'est de la justice, et vous n'avez point le droit de m'empêcher d'être juste.

En effet, Monsieur, a-t-il répondu en s'inclinant.

— Permettez-moi d'ajouter, ai-je continué un peu ironiquement, que vous êtes trop prompt à me soupçonner capable de faire l'usure en fait de bienfaisance; et puisque vous n'avez point encore eu le temps de me connaître, faites-moi, je vous en conjure, crédit de quelque humanité et de quelque désintéressement.

M. Baptiste a voulu s'excuser; je l'ai interrompu.

— En voilà assez, me suis-je écrié d'un ton cordial; nous reprendrons ce sujet plus tard; pour le moment, ce qui importe, c'est de remonter et de vous mettre au lit.

Il semblait, en effet, plus étourdi; son œil était vitreux, ses dents claquaient. Je l'ai pris par le bras et je l'ai conduit à sa mansarde.

Félicité, qui arrivait, est allée chercher le médecin. Celui-ci n'a trouvé au mal aucun caractère certain; il a recommandé le repos et quelques tisanes. J'ai moi-même veillé à l'exécution de l'ordonnance, et je me suis établi dans la mansarde du malade.

Je n'y étais point venu depuis longtemps, et j'ai pu voir alors tout ce qui lui manquait. La cheminé fume, les fenêtres ferment mal; la pièce est carrelée de briques, sans paillassons ni tapis; le soleil arrive au lit qui n'a point de rideaux. Je me suis reproché cette négligence. Tandis que chaque jour ajoute à notre confort, nos serviteurs restent exposés à mille gênes. Nous les logeons sous les toits, nous les meublons de rebut, nous ne nous inquiétons ni de leur tempérament ni de leurs goûts. Pour des millions de travailleurs, sans doute, la vie est encore plus rude; mais ceux-ci ont toujours sous les yeux l'indulgence du maître pour lui-même, ses précautions, ses voluptés. Chaque regard les avertit de leur condition de déshérités.

Encore si cette pauvreté était à eux; s'ils n'avaient pas, suspendue au-dessus de chaque jour, la menace d'un congé; s'ils ne vivaient pas éternellement à l'auberge, servant seulement au lieu d'être servis!

Et nous nous plaignons de les trouver indifférents à l'économie d'un ménage qui n'est point le leur, souvent ennemis d'une prospérité qui agrandit la distance entre eux et le maître! Étonnons-nous plutôt de leur sympathie, de leur patience, de leur zèle. La plupart de leurs vices naissent de leur position; toutes leurs vertus sont à eux.

Je faisais ces réflexions en tâchant de remédier aux plus graves inconvénients de la mansarde occupée par le malade. Un vieux tapis a été apporté, des rideaux tendus devant les fenêtres, un poêle dressé devant la cheminée. M. Baptiste remercie à chaque nouvel aménagement. Du reste, jamais une plainte ni une marque d'impatience; mais toutes les prescriptions du médecin sont scrupuleusement exécutées; il semble traiter la maladie comme tout le monde, avec une cérémonieuse politesse, et ne vouloir la congédier que dans les formes. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*15 mars*. Rien de changé dans l'état de Baptiste; le mal couve sans prendre une forme précise. Roger est venu nous voir et a voulu s'entremettre. Depuis quelques semaines, il ne rêve qu'homœopathie. Il a voulu persuader M. Baptiste. D'abord c'étaient des raisonnements; puis cent exemples de malades désespérés, abandonnés, qui avaient trouvé leur salut dans les globules. Mais M. Baptiste s'est montré inébranlable. Il s'est confié à M. le docteur; il y a entre eux un contact synallagmatique : l'un doit suivre toutes les ordonnances, l'autre guérir; c'est pour le vieux domestique une affaire de probité.

Roger a beau lui objecter que l'allopathie n'y peut rien, que depuis huit jours elle le laisse dans le même état, qu'il se fait fort de le remettre sur pied avant la fin de la semaine : M. Baptiste remercie en portant la main à son bonnet de coton ; mais il persiste dans sa résolution. Alors Roger se lève en frappant sa canne contre le tapis.

— Eh bien; au diable! s'écrie-t-il; vous ferez une grosse maladie!

— M. le docteur la traitera, réplique tranquillement Baptiste.

— Mais s'il se trompe?

— Cela le regarde, Monsieur.

— Et si vous en mourez?

— Monsieur le docteur en aura la responsabilité.

Roger me regarde, prend son chapeau et sort furieux.

— Dieu me pardonne! cet original assiste à sa propre maladie comme un huissier assiste aux réceptions de la cour, me dit-il sur le palier; il se contente d'annoncer les symptômes et les remèdes sans s'y intéresser autrement; on dirait que le bal ne se donne pas chez lui. Après tout, qu'il s'arrange! on ne peut pas forcer les gens à se bien porter.

Cependant il ne tarde pas à revenir avec de nouveaux arguments et de nouveaux exemples. M. Baptiste écoute tout et répond par les mêmes remercîments et le même coup de bonnet; mais à la longue je crois m'apercevoir que ces visites lui déplaisent. La vivacité familière de Roger choque son formalisme; mon vieil ami l'appelle parfois Baptiste tout court, le traite d'entêté, et lui déclare que s'il était à son service, il l'homœopathiserait d'autorité. J'ai prié instamment Roger d'être plus circonspect; mais il ne comprend rien à ces ménagements; il me dit que M. Baptiste est un vieux fou et qu'il préfère encore son jocrisse de René.

Malgré ces boutades, il revient s'informer chaque jour de la santé du malade, il lui apporte toutes les petites friandises autorisées par le médecin; mais il y a dans ses attentions une brusquerie à laquelle Baptiste ne peut s'accoutumer. Le rôle de bourru bienfaisant ne plaît guère qu'au théâtre; dans la réalité on n'aime point les roses qui ont une épine sous chaque feuille. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*25 mars*. Notre malade est enfin debout, un peu maigre, un peu pâle, mais guéri.

Ce matin, quand je suis monté à sa mansarde, je l'ai trouvé habillé et près de descendre. Je l'ai laissé faire, mais en le mettant sous la garde de Félicité, qui a juré qu'au premier essai d'empiétement sur ses attributions elle renverrait le convalescent à son dortoir.

Je l'ai installé dans mon cabinet de travail que le soleil égaye et d'où il peut regarder les passants. J'ai mis à sa disposition des livres et la serinette, en lui permettant de s'en servir pour donner une leçon de chant à mon tarin. A chaque arrangement il me remerciait d'un air pénétré. J'ai enfin demandé à M. Baptiste s'il ne désirait rien autre chose.

— Rien, rien, a-t-il répondu, sinon que je prierais Monsieur de m'appeler désormais Baptiste tout court.

— Pourquoi cela?

— Pour que ce jour me soit rappelé par un changement dans mes rapports avec Monsieur.

J'ai été touché, et j'ai tendu la main au vieux domestique en le remerciant.

*La suite à une autre livraison.*

*La suite à une autre livraison.*

---

## FOIRE DE NIJNI-NOVGOROD.

*Novgorod*, en russe, signifie « nouvelle ville, » *Nijni* veut dire « inférieure; » on distingue par ce dernier nom la ville où se tient la foire d'une autre Novgorod, située plus au nord.

Le pays, au sud de Nijni-Novgorod, est remarquable par la richesse de sa végétation. De tous côtés s'étendent, à perte de vue, de grands espaces découverts, des champs ondulés de riches moissons, de larges routes, rarement des chaussées, des villages aux maisons grisâtres en bois, rangées en ligne, ou groupées sans ordre ni régularité.

Nijni est assise sur une hauteur, au confluent de l'Oka et du Volga, à 1100 verstes environ de Saint-Pétersbourg, et à 390 de Moscou (la verste est à peu près l'équivalent du kilomètre); elle doit à cette position d'être le centre de la navigation intérieure de tout l'empire. Dominant de tous côtés sur une vaste plaine, et confusément hérissée de coupoles, de clochers rayonnants d'or et d'argent, couronnée par son kremlin aux crénelures antiques, elle a un aspect très-pittoresque, et rappelle, comme Moscou, sous un ciel d'été, les villes de l'Orient. Ce kremlin, ou palais fortifié de Nijni-Novgorod, est entouré de fortes murailles en pierre et commande l'élévation sur laquelle est bâtie la ville haute. De ce point on embrasse du regard une immense plaine de

verdure traversée par le Volga, tout le quartier du commerce et une partie de la ville basse; à ses pieds on voit, au temps de la foire, la forêt de mâts de milliers de barques. A la même époque, une diligence commode fait le trajet de Moscou à Nijni-Novgorod; intérieurement la voiture est divisée en plusieurs coupés, chacun pour deux personnes, avec une table et un miroir sur le devant. Les voyageurs ont presque tous une provision de thé; en arrivant aux relais, ils demandent deux tasses et un *samsvar* (bouilloire), pour le prix habituel de 10 kopecks d'argent (40 centimes), et ils préparent eux-mêmes leur boisson.

Les concerts, les bals, les spectacles, animent la ville pendant toute la durée des transactions commerciales. Les acteurs, les chanteurs, les chanteuses, sont tous serfs, et, pour exercer leur art, payent au seigneur dont ils dépendent un droit nommé *obrok*.

Une promenade très-vaste, mais dénuée d'ombrage, nommée la *Goulianie*, est très-fréquentée. Presque toutes les femmes que l'on y rencontre, même celles des pêcheurs, ont au cou trois ou quatre files de perles fines; les femmes dont la fortune est plus considérable en portent dix à douze rangs, indépendamment de leur coiffure en forme de diadême qui en est parsemée.

La foire de Nijni-Novgorod est appelée quelquefois *Makarief*. Anciennement elle se tenait près du couvent de ce nom, situé à onze milles de Nijni. La foire de Makarief avait été instituée, en 1524, par le czar Wassili Joannowitsch, après qu'il eut interdit le marché de Kasan aux négociants russes. En 1544, les Tartares détruisirent le couvent, qui ne fut rebâti qu'en 1624; en 1817, il devint la proie des flammes, et le gouvernement jugea convenable de transporter la foire à Nijni-Novgorod.

Vers le commencement de mai, époque de la fonte des neiges, les eaux débordées du Volga et de l'Oka ont envahi le terrain de forme angulaire qui est compris entre leurs rives et affecté à la foire. C'est alors un lac immense. Mais au 25 juillet, commencement de la foire, qui finit un mois après, le 25 août, et quelquefois plus tard, les eaux se sont entièrement retirées. En arrivant à Nijni on aperçoit au loin l'immense bazar en pierre à l'entrée duquel flottent deux drapeaux qui annoncent l'ouverture de la foire.

Dans la rue qui s'étend dans la direction du pont de l'Oka on voit étalés des articles de toilette de toutes façons, des vêtements communs et à bas prix. L'affluence y est beaucoup plus grande qu'ailleurs : c'est le peuple presque seul qui y fait ses achats.

La valeur des marchandises de toute espèce, fer, cuivre, vins, étoffes d'Europe et d'Asie, coton, thé, orfévrerie, joyaux, etc., que l'on trouve exposées à la foire de Nijni-Novgorod, s'élève, année moyenne, de 200 à 250 millions.




Nijni-Novgorod. — Dessin de Freeman, d'après M. de Chanteau.

Le nombre des voyageurs que ce célèbre marché attire est ordinairement de trois à quatre cent mille.

Les auberges ne sont pas rares; on y consomme en abondance des champignons, des pommes de terre, des poissons, des concombres préparés de toutes les manières. Des restaurants élégants sont aussi ouverts dans tous les quartiers de la foire; mais leur cuisine, où l'huile remplace entièrement le beurre, n'est pas du goût de tous les voyageurs de l'Occident. Un grand nombre de sommeliers attentifs, en chemise russe assez semblable à une blouse, s'empressent autour des convives et leur présentent, après le dîner, de longues pipes allumées.

Pour faciliter le cours des affaires et des transactions commerciales, le gouvernement établit, pendant la foire, un nombre suffisant d'avoués assermentés, de notaires, d'agents de change, et une succursale de la banque du commerce.

# DEZÈDE.




Dezède. — Dessin de Chevignard, d'après le portrait original conservé dans le cabinet de M. Gilbert, membre de la Société impériale des antiquaires de France.

Ce portrait, que l'on attribue au pinceau de Greuze, est ici gravé pour la première fois. Son principal mérite est une certaine largeur dans la composition et dans le dessin : on peut lui reprocher de la manière et de la prétention; mais c'étaient, dit-on, les défauts du modèle.

Quel était ce modèle? Un vain mystère, si l'on recherche sa naissance, sa famille, sa patrie et son nom; une réalité estimable, si l'on considère sa conduite, son caractère et son talent. S'appelait-il Desèdes, Dezède, Dezaides ou Desides (suivant la forme anglaise)? D'où lui venait ce nom? Quelle était sa patrie? l'Allemagne, l'Angleterre ou la France? Quel était son père? Une miniature, une tresse de cheveux, une inscription touchante, récemment découvertes, font murmurer aujourd'hui le nom d'un roi, de Frédéric le Grand. Aucune biographie n'avait encore fait cette insinuation. On savait seulement que Dezède ([1]) recevait d'une main inconnue, pendant sa jeunesse, une pension de 25 000 livres, et que cette somme avait été doublée à l'époque de sa majorité. Mais le jeune homme était tourmenté par la pensée du mystère dont son origine était enveloppée; il avait besoin d'aimer; il voulait déchirer le voile qui le séparait de sa famille : on l'avertit que s'il persévérait à éclairer ce que l'on croyait nécessaire de laisser dans les ténèbres, la source de sa fortune tarirait aussitôt. Il ne tint compte de la menace : sa pension fut supprimée; il tomba

([1]) Il a vécu en France, et nous le comptons au nombre de ceux dont le talent a honoré notre patrie : il est donc naturel de préférer, pour l'orthographe de son nom, une forme française.

dans la misère, et il dût songer à travailler pour vivre. Il avait étudié par amusement la musique, un abbé lui avait enseigné la harpe, et il se trouva, par bonheur, qu'il avait du goût pour la composition. Il fit des opéras, soit sur des paroles de Monvel, soit sur les siennes, et arriva rapidement au succès : on goûta surtout les mélodies où il essayait de peindre les impressions de la nature, les mœurs et les passions des villageois, selon la manière de sentir propre au dix-huitième siècle; on s'enthousiasma et on le surnomma même « l'Orphée des champs. » Bien qu'aucun de ses opéras ne soit resté au répertoire, il en est plusieurs dont l'on a conservé le souvenir; par exemple, *Blaise et Babet* et *les Trois fermiers* (¹).

Dezède a aussi écrit un drame accompagné de musique, représenté avec succès à la Comédie française sous ce titre : *les Deux pages;* on sait que Frédéric de Prusse joue le rôle principal dans cet ouvrage.

En 1785, le duc Maximilien de Deux-Ponts, depuis électeur et roi de Bavière, fit venir Dezède à sa cour et lui donna un brevet de capitaine avec 100 louis d'appointements, sans lui demander rien de plus que sa présence à Deux-Ponts pendant un mois chaque année.

Dezède aimait le luxe, la belle toilette, les broderies, les grands airs : il affectait la brusquerie, le ton grondeur; on prétend que par sa tournure et son geste il avait quelque ressemblance avec Greuze. Il était dissipateur, généreux, spirituel.

---

## LA DERNIÈRE ÉTAPE.

### JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 174, 182, 206, 213, 245, 254, 278, 286, 322, 330, 350.

### XXV. MOINEAUX ET HIRONDELLES.

Quand la brume ou la pluie ont contrarié ma promenade dans la campagne, et qu'un tardif rayon de soleil me permet enfin de sortir, je descends jusqu'à la jolie place plantée qui s'ouvre à l'extrémité de mon faubourg et où Roger ne manque guère de venir me rejoindre. C'est le rendez-vous habituel des enfants et des vieillards; il semble que les deux extrémités de la chaîne humaine viennent s'y rejoindre. Ici les cris folâtres, les courses étourdies, les cheveux flottants sur des joues roses; là les fronts chauves, les démarches lentes et les longs silences.

J'aime ce mélange : ainsi rapprochées, l'enfance paraît plus grave, la vieillesse moins triste; l'une complète l'autre. On comprend mieux la vie en apercevant à la fois le point de départ et le point d'arrivée.

Pourquoi ne pas multiplier les occasions de ces contacts salutaires? Les anciens n'avaient garde d'y manquer. Chez eux, les hommes qui avaient vécu étaient les éducateurs choisis de ceux qui devaient apprendre à vivre. Les premiers communiquaient l'expérience, les seconds apprenaient le respect; la jeunesse s'instruisait alors, comme le dit Aristophane dans la comédie des *Nuées,* « à haïr les discordes, à rougir des choses déshonnêtes, à s'indigner quand on riait de sa pudeur, à se lever devant les vieillards. » Je ne demande point, sans doute, d'en revenir à l'éducation d'Athènes; chaque siècle a ses besoins, chaque société ses instruments; mais je voudrais que parmi tant de palais élevés aux rois, aux arts, à l'industrie, on conservât quelques coins de terre ombragés et fleuris à l'enfance et à la vieillesse. Je voudrais retrouver dans cette sollicitude pour ce qui ne sert plus et ce qui ne sert point encore, la preuve que notre société n'est point seulement une reine, mais une mère; qu'elle aime ce qu'elle gouverne et ne veut point substituer une ruche à une famille; je voudrais surtout qu'en réunissant l'être qui naît à l'être qui finit, on en tirât un enseignement public; que l'enfant apprît, en vénérant le vieillard, la reconnaissance pour les services rendus, la condescendance pour la faiblesse, la compassion pour les infirmités.

Mais le moyen qu'on s'arrête à de pareilles idées dans notre monde moderne, où tout n'est que campement, où les institutions sont des tentes sous lesquelles les idées bivouaquent une nuit pour se remettre en marche dès l'aurore. Depuis un siècle, quelle moisson a pu mûrir? Quel jour a eu son lendemain? A chaque station un chœur de voix crie vainement au genre humain : Restons ici; c'est la terre promise! La multitude éteint ses feux et reprend tumultueusement son voyage, revenant vingt fois sur ses pas pour retourner bientôt en avant. Incessante recherche de la postérité d'Adam, qui, toujours lasse et toujours en route, semble condamnée à errer dans son rêve pendant l'éternité!

Je disais tout ceci à Roger ce matin, tandis que je promenais avec lui sous les arbres de la petite place; il s'est indigné de mon étonnement et de mes plaintes.

— Parbleu! croyez-vous donc que Dieu ait fait le genre humain pour l'immobilité? s'est-il écrié. Ne voyez-vous pas que tout dans l'univers est en mouvement; que c'est la grande loi de la création? Si l'homme atteignait son espérance, il ne serait plus homme, car le complet accord de la réalité avec son idéal le ferait passer dieu! La première condition de sa vie momentanée est l'aspiration, et qui aspire marche. Seulement, comme les lueurs sont confuses, cette marche est incertaine; l'humanité tourne souvent sur elle-même et revient aux anciens campements, mais toujours mieux instruite. L'erreur reconnue est un pas fait vers la vérité. Si les hommes écoutaient ces voix qui leur crient de s'établir à demeure dans une idée et une forme, le monde entier passerait à l'état de l'ancienne Égypte théocratique, immense pétrification sociale où tout s'était arrêté au point où l'avait laissé la tradition. Le genre humain n'aurait plus qu'à prendre comme elle, pour emblème, des divinités assises, aux bras immobiles et coiffées du vautour aux ailes symboliquement rabattues. Que ferait, en effet, l'intelligence de ces ailes, là où on ne lui laisse plus d'air pour les étendre?

— Ainsi, ai-je repris, vous regardez l'homme social comme une sorte d'Ahasverus condamné à errer jusqu'à la consommation des siècles, sans boussole et sans but.

— Sans boussole, non, car il a dans l'étude des lois éternelles une perpétuelle manifestation des volontés suprêmes, a repris vivement Roger, et il n'est pas sans but s'il marche où Dieu l'envoie. Ne le comparez point à Ahasvérus, mais au peuple hébreu errant dans le désert et envoyant devant lui toutes ses espérances à tire-d'aile vers la terre promise. Cette terre, nous ne l'atteindrons qu'après beaucoup de dangers courus, de veaux d'or adorés; il faudra nous fortifier dans la foi, nous endurcir sous l'épreuve, désapprendre ces vices de l'Égypte, et laisser, comme le peuple de Dieu, dans les sables du désert le cadavre de la servitude. Alors seulement retentiront les trompettes de Jéricho! Mais le pays de Chanaan lui-même ne sera point le port; la lutte continuera jusqu'au dernier jour, parce que cet effort est la loi même de notre perfectionnement. Ne parlez donc jamais, cher ami, d'établissement définitif, de repos; le repos c'est la fin de la vie, et le définitif n'est point de ce monde.

..... Tout en causant ainsi nous avions gagné un banc, et nous nous sommes assis à l'ombre des touffes de lilas.

(¹) Il avait débuté, en 1772, aux Italiens, par son opéra de *Julie.* Parmi ses autres œuvres, nous citerons *l'Erreur d'un moment ; le Stratagème découvert* (1773); *Zulime ; le Porteur de chaise* (1778); *A trompeur, trompeur et demi; Cécile* (1781); *Alexis et Justine* (1783); *la Cinquantaine ; Ferdinand,* ou *la Suite des Deux pages ;* à l'Opéra : *Fatmé,* ou *le Langage des fleurs ; Péronne sauvée* (1785); *Alcindor* (1787).

Les bourgeons commençaient à brunir l'extrémité des rameaux; *ver rubescens*, dit Virgile. Les branches des arbres et des buissons dépouillés projetaient leur ombre sur le sable et y dessinaient mille entrelacements capricieux. On eût dit un immense réseau tendu sur cette nappe de lumière pour la retenir captive. Entre chaque maille sautillaient les moineaux familiers qui venaient presque à nos pieds, nous regardaient en penchant la tête d'un air de curiosité mutine, puis gazouillaient entre eux d'un accent moqueur, comme s'ils eussent compris que nous parlions de philosophie.

J'ai avoué à Roger que j'avais toujours eu un faible pour le moineau : c'est le seul oiseau qui vive dans nos villes en toutes saisons et nous y fasse entendre quelques notes des mélodies de la campagne. Nos tuyaux de cheminée sont ses forêts, nos ardoises ses pelouses. Il réveille chaque matin la jeune servante en chantant dans la giroflée qui orne sa fenêtre; il amuse de son caquet l'enfant du pauvre ouvrier confiné dans les combles : c'est le rossignol des toits.

— Dites plutôt le musicien des carrefours, a répondu Roger; car il ne vit, comme nos Orphées vagabonds, que d'aumône ou de rapine. A vous entendre, ce serait une espèce de messager des champs, occupé d'entretenir chez nous la diligence et la bonne humeur; mais moi qui le connais, je vous déclare que c'est tout simplement un de ces drôles qui, à force d'effronterie, font rire de leurs vices. Paresseux, gourmand, voleur, le moineau est le véritable chevalier d'industrie des airs. Connaissez-vous, par exemple, ses procédés envers l'hirondelle?

J'avouai en souriant mon ignorance.

— Eh bien, reprit Roger qui s'animait comme s'il se fût agi de quelque procès scandaleux rapporté par la *Gazette des tribunaux*, je vais vous le dire, moi! et je ne vous répéterai point ce qu'on m'a conté, mais ce que j'ai vu de mes yeux, *ce qui s'appelle vu!* comme dirait Orgon. Vous savez qu'une des fenêtres de mon cabinet donne sur une grande basse-cour entourée de bâtiments de service. J'en ai fait mon observatoire. A notre âge on a le temps de regarder; les préoccupations turbulentes sont suffisamment apaisées pour nous permettre de bien voir, et l'expérience nous a appris à ne rien dédaigner. Je passe donc presque tous les jours une heure à étudier mes voisins ailés, et je vous recommande cette distraction; elle est paisible, instructive et sans danger, ce qu'on ne peut pas dire de beaucoup de distractions.

J'ai fait un signe d'adhésion en promettant de profiter du conseil.

— Or donc, a repris Roger, vous saurez que la basse-cour que j'étudie attire une nuée de moineaux; les parasites ne manquent jamais là où il y a une table servie. — Je les vois chaque jour picorer jusque sous le bec des maîtres du logis et pépier avec rage quand ceux-ci se permettent de les déranger. Soit, je passe encore condamnation; Racine a dit aux oiseaux que Dieu était leur pourvoyeur :

> Aux petits des oiseaux il donne la pâture.

Les moineaux ont pris le poëte au mot et se sont faits communistes; mais voici où commence l'indignité. A chaque printemps les hirondelles reparaissent autour des bâtiments de la basse-cour et s'y choisissent une place pour leurs nids. Vous savez avec quel soin ces vaillantes ouvrières construisent l'abri destiné à leur future famille? Mortier solide au dehors, lit de duvet au dedans; le père et la mère travaillent à l'envi avec des cris d'encouragement joyeux. Les moineaux, qui sont également entrés en ménage, devraient les imiter; mais non : ils les regardent faire en jasant; ils prolongent leurs fêtes de noces, ils se promènent, ils se querellent, jusqu'à ce que tout soit achevé chez les voisines. Alors ils profitent d'une absence des propriétaires, ils entrent dans le nouveau logis et l'examinent; s'ils le trouvent à leur gré ils y transportent un brin de paille comme symbole de prise de possession, en s'écriant à la manière de Tartufe : *La maison est à moi!* Et lorsque les hirondelles se présentent à la porte, elles sont reçues à coups de bec.

J'ai été forcé de blâmer des moineaux qui justifiaient si criminellement le vers de Virgile :

> Ainsi, oiseaux, ce n'est point pour vous que vous faites vos nids [1].

J'ai seulement ajouté que le crime de ces vauriens ailés n'était pas sans exemple parmi les hommes.

— Et voilà ce qui me le rend plus exécrable! a répondu Roger avec une indignation plaisante; ils donnent un enseignement pervers dont on s'autorise; ils ont l'air de dire aux hommes : — La création est ainsi faite : aux uns le travail, aux autres le plaisir; laissez les hirondelles construire pour les moineaux! Que de nids usurpés de même dans le monde. Combien de gens qui pour s'emparer de l'édifice élevé par d'autres n'ont qu'à y apporter aussi un fétu! Celui-ci, c'est son nom, son crédit; cette autre, sa fortune ou sa beauté! Toujours des brins de paille qui ne leur ont rien coûté!

— A la bonne heure, ai-je repris en riant; mais qui nous oblige d'imiter l'usurpateur ailé de nos toits? La leçon que donne la nature n'a d'autre valeur que celle de l'écolier; il peut toujours choisir entre les exemples. La vue du mal ne corrompt que celui qui l'aime; il repousse quiconque aime le bien. L'homme fait sa destinée, et il dépend de sa volonté d'être moineau ou hirondelle.

*La suite à une autre livraison.*

---

## QUATRAINS DE RUCKERT.

Voy. la Table des vingt premières années.

— Si tu ne veux pas t'occuper d'un monde qui te semble importun, ô mon cœur, ne t'irrite pas si ce monde se soucie également peu de toi.

— Ne t'en va pas, cher hôte, sans avoir goûté le repos dans ma demeure, afin que tu n'en emportes point la paix à tes souliers poudreux.

— Le mal qui pèse sur l'humanité est un fardeau imposé à tous les hommes. La part que tu en prends est un soulagement pour un autre.

— Ce n'est pas celui dont le père et la mère sont morts qui est orphelin dans le monde, mais celui qui n'a conquis ni amour, ni instruction.

— Celui dont on n'attend aucune grâce, et dont on ne redoute aucune hostilité, on le laisse en paix. Il est vivant séparé du monde des vivants.

— Ne te plains pas d'avoir vu dans ta vie tant d'espérances s'évanouir. Combien de malheurs que tu devais redouter et qui ne t'ont pas atteint!

— L'expérience renferme en elle l'éternité de l'avenir; la mémoire garde l'éternité du passé. A chaque moment, mon cœur, tu es ainsi entre deux éternités.

---

## LA VÉRITÉ DANS LES SCIENCES.

Les vérités qu'il nous est donné de connaître ne sont pas autres, au fond, que la vérité une et universelle, que la *vérité originale*. C'est elle-même, mais restreinte, incomplète; ce sont des éléments, des parties de la grande unité;

[1] « Sic vos, non vobis, nidificatis aves. »

Les détails qui précèdent sont de la plus rigoureuse exactitude, et nous avons été plusieurs fois témoins de ces usurpations des nids construits par les hirondelles.

ce sont des rayons émanés du foyer éclatant de toute lumière. . . . .

De là la grandeur et, selon l'expression de Bacon, la dignité suprême de la science. Si imparfaite qu'elle soit et qu'elle doive à jamais demeurer, son objet n'en est pas moins le plus haut que puisse atteindre l'esprit de l'homme. Elle voit, *elle entend les choses comme elles sont;* elle pénètre réellement quelques-uns des secrets du Créateur; elle a, selon l'expression du Psalmiste, *ses regards sur Dieu lui-même.* Et c'est pourquoi, entre tous les noms qu'a consacrés l'admiration publique, il n'en est pas, il ne saurait en être de plus véritablement glorieux que ceux des grands inventeurs scientifiques. Ils étaient, pour les anciens, l'élite presque divine de l'humanité : *Viri ingentes supraque mortalia*, dit Pline. Ils n'ont pas été moins honorés par les modernes; et de même qu'Hipparque avait été comparé à un dieu par l'auteur des *Historiæ Mundi*, un contemporain illustre de Newton, l'astronome Halley, n'a fait qu'exprimer le sentiment public lorsqu'il a dit de ce grand homme ces mots qui seront répétés de siècle en siècle :

« Nec fas est propius mortali attingere divos. »
(Il n'est pas permis à un mortel d'approcher davantage des Dieux.)

Is. Geoffroy Saint-Hilaire, *Histoire naturelle générale.*

## CHAPELLE ET CAVERNE DE SAINT-ROBERT.

La ville de Knaresborough, dans le comté d'York, est de toutes parts entourée de riantes promenades, de frais ombrages, de sites agrestes et parfois sauvages dont plusieurs rappellent à l'imagination des légendes étranges, des événements historiques ou des drames terribles. Ici sont le Dropping-Well et le lieu où est née la fameuse mère Shipton, curiosités dont nous parlerons ailleurs; plus loin, la chapelle et la caverne de Saint-Robert.




La Chapelle de Saint-Robert. — Vue extérieure.

La chapelle Saint-Robert a été taillée, au douzième siècle, sous le règne du roi Jean, dans un rocher près de la ville, par un ermite que la solitude et le charme du paysage avaient séduit. La figure colossale sculptée à l'extérieur, près de la porte d'entrée, paraît être l'image de saint Robert, que l'ermite avait choisi pour défenseur et pour patron.

Une seule petite fenêtre gothique éclaire l'intérieur. La forme de la voûte, les arcs, les piliers, l'autel qui décore le fond, sont du même style. L'exécution, malgré son imperfection et sa rudesse, est, dans l'ensemble, d'un effet agréable qui atteste que le pieux architecte ne manquait ni de goût ni d'adresse. A gauche de l'autel, sur l'un des côtés de la cellule, on remarque quatre figures d'un aspect hideux, et qui dans l'intention de l'artiste figuraient sans doute de mauvais génies. Sur le sol est la trace d'un trou d'où s'élevait vraisemblablement une croix.

Les dimensions de la cellule sont, du reste, minimes. Sa longueur est d'environ 10 pieds, sa largeur de 9 et sa hauteur de 7 et demi.

A quelque distance, sur le bord de la rivière, près du pont Grimbald, est la caverne où vécut, dit-on, saint Robert lui-même. Au dernier siècle elle a été souillée par un crime d'une déplorable célébrité. Ce fut là que, dans l'année 1745, Eugène Aram mit à mort Daniel Clark. Aram était né en 1704, à Ramsgill, petit village du Netherdale. A seize ans il était venu avec sa famille habiter Newbirg, et il s'y était adonné avec une grande ardeur à l'étude des mathémathiques; il s'était rendu familières les langues anciennes : il savait le latin, le grec et l'hébreu, et, ayant comparé laborieusement ces langues avec les divers dialectes du celtique, il s'était fait une liste comparée de trois mille mots celtes dont il avait proposé d'ingénieuses explications. Ses délassements étaient, dans le cours de ses promenades, la poésie grecque et la botanique. On ajoute qu'il était doux, modeste, exempt d'ambition, doué d'une singulière éloquence dans la conversation, affectueux, et même charitable. Comment, avec un tel amour de la science et tant de vertus, si on ne les a pas exagérées, se laissa-t-il entraîner par les voies les plus vulgaires et les plus odieuses à un de ces crimes qu'expliquent seulement une ignorance grossière, une éducation vicieuse et une profonde misère? C'est encore aujourd'hui un sujet d'étonnement. Aram était

devenu professeur. Il se maria mal, et cet événement paraît avoir été la cause de sa chute. Les vices et les désordres de sa femme eurent sur lui une influence qui prouverait au moins une extrême faiblesse de caractère : son esprit se troubla ; il se laissa entraîner en dehors de ses paisibles travaux, et, par une suite de circonstances étranges, il se trouva mêlé à des hommes accablés sous les dettes, dégradés, et qui avaient formé une association dont le but était le vol. Daniel Clark, l'un de ces misérables, et Eugène Aram, devenu son complice, avaient choisi la caverne Saint-Robert pour y cacher la part d'argent qu'ils avaient reçue. Aram, soit pour posséder seul cet argent, soit dans la crainte d'une dénonciation, fit périr Clark et l'ensevelit. Peu de temps après, il quitta le pays, abandonna sa femme, et alla vivre




La Chapelle de Saint-Robert. — Vue intérieure.

à Lynn, dans le comté de Norfolk. Là, loin de ceux qui l'avaient perdu, il chercha dans le travail un apaisement à ses remords ; il exerça la profession de sous-maître dans une école pendant plus de treize ans, et se fit encore des titres apparents à l'estime publique. Mais tout à coup le crime fut découvert : un laboureur avait retrouvé les restes de Clark. Les soupçons de la justice, après s'être égarés sur diverses personnes, s'arrêtèrent sur un nommé Houseman ; ce dernier dénonça Eugène Aram, qui nia d'abord son crime. Conduit devant les magistrats, il fit preuve dans sa défense d'un talent et d'une érudition extraordinaires. Le public refusa de croire à sa culpabilité même après sa condamnation, et l'on assure que les preuves n'étaient pas de nature à fixer les convictions ; mais, peu d'heures avant sa mort, il avoua, dit-on, son crime à son confesseur. On a conservé toutefois quelques doutes à cet égard.

Un des écrivains anglais les plus célèbres de notre époque, sir Bulwer Lytton, a cherché, dans un de ses romans, à jeter quelque intérêt sur la mémoire d'Aram. Les tentatives de cette sorte sont dangereuses. Aram, dès que sa culpabilité est admise, ne peut plus servir qu'à démontrer, par un exemple terrible, combien est vaine et impuissante l'instruction si elle n'a de but qu'elle-même au lieu d'être, ce qu'elle doit être seulement, un moyen de rendre plus facile, plus rapide et plus assurée notre amélioration morale.

---

## CHANNING.

Voy. p. 158, 189, 238, 311.

### DE LA CONVERSATION AVEC LES ESPRITS SUPÉRIEURS AU MOYEN DES LIVRES.

L'homme qui n'aura jamais été mis en contact avec des esprits supérieurs au sien parcourra probablement le même cercle monotone de pensée et d'action jusqu'à la fin de sa vie.

C'est surtout par les livres que nous jouissons du commerce des esprits supérieurs, et cet inappréciable moyen de communication est à la portée de tout le monde.

Dans les plus beaux livres, les grands hommes nous parlent, nous donnent leurs plus précieuses pensées, et versent leur âme dans la nôtre. Remercions Dieu des livres.

Ils sont la voix de ceux qui sont loin et de ceux qui sont morts; ils nous font les héritiers de la vie intellectuelle des siècles écoulés. Les livres procurent à tous ceux qui veulent en user sincèrement la société, la présence spirituelle des meilleurs et des plus grands hommes.

Qu'importe ma pauvreté? Qu'importe que les heureux du siècle dédaignent d'entrer dans mon obscure demeure? Si la sainte Écriture entre et séjourne sous mon toit, si Milton passe mon seuil pour me chanter le paradis, Shakspeare pour m'ouvrir les mondes de l'imagination et les secrets du cœur humain, Franklin pour m'enrichir de sa sagesse pratique, je ne manquerai pas d'amis intellectuels, et je puis devenir un homme bien élevé, quoique je ne sois pas reçu par ce qu'on appelle la bonne société dans l'endroit que j'habite ([1]).

Pour rendre ce moyen de culture efficace, on doit faire choix de bons livres, de ceux qui ont été écrits par des esprits droits et fermes, par de véritables penseurs qui, au lieu de délayer dans des répétitions les idées d'autrui, ont quelque chose à dire eux-mêmes et écrivent pour des gens sérieux. Ces ouvrages, il ne faut pas les effleurer par amusement, mais les lire avec une attention soutenue et l'amour respectueux de la vérité. Dans le choix de nos lectures, nous pouvons nous faire aider par ceux qui ont plus étudié que nous. Mais il est bon de faire observer qu'à l'endroit des livres, comme sous d'autres rapports, l'éducation doit varier avec l'individu. Tous les livres ne conviennent pas également à tous.

Je sais combien il est difficile pour quelques personnes, surtout pour celles qui sont absorbées par des travaux manuels, de fixer leur attention sur un livre. Qu'elles s'efforcent de surmonter les obstacles en choisissant des sujets qui les intéressent profondément, ou en lisant de compagnie avec ceux qu'elles aiment. Rien ne peut remplacer les livres. Ce sont des amis qui nous encouragent, qui nous consolent dans la solitude, la maladie, l'affliction. La richesse des deux continents ne remplacerait pas le bien qu'ils procurent. Que chacun, s'il est possible, rassemble sous son toit quelques bons ouvrages, et obtienne pour lui-même et pour sa famille l'entrée de quelque bibliothèque commune. Il n'est pas de luxe qu'on ne doive sacrifier pour cela.

L'un des traits les plus intéressants de notre époque, c'est la multiplication des livres et leur propagation parmi toutes les classes de la société. Chacun peut maintenant acquérir à peu de frais les plus précieux trésors de la littérature. Les livres, qu'autrefois leur prix élevé réservait au petit nombre, sont aujourd'hui accessibles à tout le monde; et, de ce côté, s'opère dans la société un changement d'habitudes bien favorable à l'éducation du peuple. Pour ses connaissances et pour le sujet de ses réflexions, il ne dépend plus des rumeurs que le hasard apporte jusqu'à lui, ou des vaines conversations du jour. Au lieu de former leurs jugements dans la foule, et de céder surtout à la voix de leurs voisins, les hommes commencent à étudier et à réfléchir seuls, à suivre un sujet de façon continue, à décider par eux-mêmes ce qui doit occuper leur esprit, et à appeler à leur aide le savoir, les vues originales et les raisonnements des hommes de tous les pays et de tous les siècles; il en résultera une maturité, une indépendance de jugement et une profondeur, une étendue de connaissances, inconnues autrefois. La propagation, dans la société entière, de ces maîtres silencieux qu'on nomme des livres, produira de plus grands effets que l'artillerie, la mécanique et la législation. Leur action pacifique remplacera les orages révolutionnaires. L'éducation ainsi répandue, en même temps qu'elle sera un bien inexprimable pour l'individu, donnera la paix et la stabilité aux nations.

([1]) Channing parle à des Américains, et naturellement il leur conseille de lire surtout des écrivains américains ou anglais. Nous dirions à des Français : Lisez Homère, Platon, Plutarque, Virgile, Tacite, Épictète, Marc Aurèle, Pascal, Corneille, Fénelon, la Bruyère, etc.

### PENSER PAR SOI-MÊME.

Un autre moyen important d'éducation, c'est de nous affranchir de la puissance de l'exemple et de l'opinion toutes les fois que le jugement et la réflexion ne les sanctionnent pas. Nous sommes tous portés à nous tenir au niveau de ceux avec lesquels nous vivons, à répéter leurs paroles, à mettre notre esprit aussi bien que notre corps à la mode; de là le manque d'énergie dans notre caractère et notre vie. Le plus grand danger pour nous n'est pas dans l'exemple de ceux qui sont grossièrement méchants, mais dans celui de la multitude mondaine, irréfléchie, qu'emporte une impulsion étrangère, et qui nous entraîne avec elle. L'influence même d'un esprit supérieur peut nous être nuisible, en nous pliant à une déférence servile et en refroidissant notre activité. La grande utilité du commerce intellectuel, c'est d'exciter notre esprit, de stimuler notre goût pour la vérité, de faire sortir nos pensées de leur ancienne ornière. Nous avons besoin de nous lier avec les grands penseurs pour devenir penseurs nous-mêmes. Un des principaux secrets de l'éducation personnelle, c'est d'unir la docilité de l'enfant qui reçoit avec reconnaissance la lumière de quiconque peut la lui donner, et une résistance virile aux opinions courantes, comme aux influences les plus respectées, toutes les fois qu'elles ne satisfont pas la réflexion et le jugement. Certes, l'intelligence d'autrui doit vous servir à fortifier patiemment, consciencieusement la vôtre; mais il ne faut pas vous prosterner devant elle. Et surtout s'il y a en vous quelque idée de la parole divine ou du monde, quelque aspiration, quelque sentiment qui vous semble d'un ordre plus élevé que ce que vous rencontrez, donnez-y une attention pleine de respect; examinez-les sérieusement, car ce n'est peut-être qu'une illusion; mais peut-être aussi c'est Dieu qui agit dans votre cœur, c'est une révélation, non pas surnaturelle, mais infiniment précieuse, qui vous montre la vérité ou le devoir. Si, après examen, vous en jugez ainsi, qu'aucune clameur, aucun mépris, aucun abandon ne vous détourne; soyez fidèles à vos plus nobles convictions. Cet avertissement de l'âme qui nous dit qu'il y a quelque chose de plus parfait que ce que les autres enseignent, nous donnera, si nous le suivons fidèlement, la conscience d'une force et d'un progrès spirituels que n'ont jamais connus les esprits vulgaires qui, en haut et en bas de la société, marchent comme on les a dressés, au pas du jour

### LE TRAVAIL.

Le travail est une école de dévouement aussi bien que de justice. L'homme, pour se soutenir, doit servir les autres; il faut qu'il fasse ou produise quelque chose pour leur bien-être ou leur satisfaction. C'est une des belles lois de la Providence que, pour vivre, il faut que l'homme soit utile. Eh bien, cette utilité doit être une des fins de son travail aussi bien que le désir de gagner sa vie. L'ouvrier doit songer à l'intérêt de ceux pour lesquels il travaille aussi bien qu'au sien propre; et en agissant ainsi, en désirant, au milieu de ses sueurs et de sa peine, servir les autres aussi bien que lui-même, il s'exerce au dévouement, il grandit en vertu autant que s'il distribuait l'aumône à pleines mains. Un tel motif sanctifie, ennoblit les occupations les moins relevées. C'est chose étrange que les travailleurs ne songent pas davantage à l'immense utilité de leurs peines, et ne cherchent pas dans cette réflexion un plaisir de bonne nature. Cette belle cité, avec ses maisons, ses ameublements, ses marchés, ses promenades et ses nombreux établissements, a été élevée par les mains d'ar-

tisans et d'ouvriers; ne devraient-ils pas trouver une joie désintéressée dans la vue de leur œuvre? Le maçon ou le charpentier qui passe devant une maison qu'il a construite ne devrait-il pas se dire : « Cet ouvrage de mes mains procure chaque jour, chaque heure, à toute une famille, du bien-être et des jouissances, et ce sera encore un doux abri, un lieu de réunion domestique, un séjour d'affection, plus d'un siècle après que je dormirai dans la poussière! » Une satisfaction généreuse ne devrait-elle pas naître de cette pensée? C'est en mêlant ainsi des idées de bonté à un travail vulgaire, que nous leur donnons de la force et que nous en faisons une habitude de l'âme.

De plus, le travail peut être exécuté de telle sorte qu'il donne une noble impulsion à l'esprit. Quelle que soit la profession d'un homme, sa règle doit être de remplir ses devoirs parfaitement, de faire de son mieux, et d'avancer ainsi continuellement dans son état. En d'autres termes, on doit se proposer la perfection, et non pas seulement pour l'utilité qu'en retire la société, mais aussi pour le plaisir sincère qu'un homme éprouve en voyant un ouvrage bien fait. C'est là un moyen important de culture. De cette manière, l'idée de perfection prend racine dans l'esprit et s'étend bien au delà du métier. L'ouvrier prend le goût d'achever tout ce qu'il entreprend. Tout ce qui est imparfait, négligé, lui déplaît en toute circonstance; son idéal grandit, et tout est mieux fait dans sa vie, parce qu'il est devenu plus difficile dans son état.

### LES ÉPREUVES.

Dans toutes les conditions, il y a une chose qui pourrait et devrait tourner au profit de l'éducation personnelle. Chaque condition a ses fatigues, ses chances, ses peines. Nous essayons d'y échapper. Nous désirons avec ardeur un abri, un sentier uni, des amis qui nous encouragent, et des succès sans revers. Mais la Providence a permis les orages, les désastres, les inimitiés, les souffrances; et la grande question de savoir si nous atteindrons le but, si nous grandirons en force de cœur et d'esprit, ou si nous serons faibles et misérables, ne dépend de rien tant que de l'usage que nous ferons de l'adversité. Les maux extérieurs sont faits pour maîtriser nos passions, et forcer nos facultés et nos vertus à une action plus intense. Ils semblent même parfois créer des énergies nouvelles. La difficulté est l'élément, et la résistance est l'œuvre véritable de l'homme. L'éducation ne va jamais si vite que lorsque des affaires embarrassées, l'opposition des hommes ou des éléments, des changements inattendus, ou d'autres sujets de souffrances, nous ramènent à nos ressources intérieures, nous font demander notre force à Dieu au lieu de nous décourager, nous dévoilent le but suprême de la vie, et nous inspirent une calme résolution. Nulle grandeur, nulle vertu n'a de prix tant qu'on ne l'a pas essayée à ce creuset. Ce n'est pas à dire qu'il faille provoquer les épreuves. Elles viennent assez vite d'elles-mêmes, et nous avons plus à craindre d'y succomber que d'en avoir besoin. Mais quand Dieu les envoie, ce sont de nobles moyens d'éducation, et, comme tels, acceptons-les et supportons-les courageusement. C'est ainsi que tout, dans notre condition, peut servir à notre amélioration.

---

## INDUSTRIE MÉTALLURGIQUE CHEZ LES CAFRES.

Les Cafres des environs de Port-Natal creusent dans un enclos de 25 pas de long sur 12 de large, trois fosses longues de 6 pieds, larges et profondes de 3. Ils les remplissent de couches alternatives de charbon de bois et de minerai, que recouvre une dernière et épaisse couche de charbon. Quand ce fourneau primitif est allumé, ils en activent la combustion au moyen de soufflets composés de deux sacs de peau, entre lesquels le souffleur est assis, pressant alternativement chacun d'eux de la main droite et de la main gauche. L'air comprimé passe par une corne creuse dans un double tuyau de terre glaise séchée au soleil, et va sortir en un seul jet vers le centre du foyer. Des relais de souffleurs sont établis, car il n'est pas possible de continuer longtemps de suite un tel exercice.

Au bout de cinq ou six heures, la fonte est opérée, et le lendemain on déblaye les fourneaux encore chauds. On recueille et on met de côté chaque parcelle de fer. Les plus fortes sont aplaties à coups de pierre sur d'autres pierres, qui servent d'enclume; les plus faibles sont remises au feu, pour arriver à former des lingots. On obtient ainsi d'une coulée une dizaine de livres de métal.

Avec ce fer, les Cafres Zoulous se fabriquent des armes solides et même élégantes. Ils parviennent à les limer au moyen de pierres raboteuses, et à les polir avec une lanière de cuir chargée de sable. Lorsqu'on voit ensuite les résultats de leur industrie, on a peine à croire à l'imperfection de leurs procédés. Cependant quelle distance entre ces trois fosses et l'usine de MM. Cockrill, de Liége; cette usine dont l'empereur de Russie a vainement offert vingt millions de francs!

---

### L'ORVIÉTAN ET CEUX QUI LE DÉBITAIENT.

L'orviétan était une sorte de thériaque originaire, comme son nom l'indiquait, de la ville d'Orviète; il se composait d'innombrables ingrédients. La grande vogue de ce remède ne date guère que de l'année 1660; huit ans plus tard, il se débitait à Paris, avec une incroyable faveur, au coin de la rue Dauphine, en face le pont Neuf, à l'enseigne du Soleil; c'était, comme on voit, à fort peu de distance de la maison de l'illustre Barreme. On en expédiait, à cette époque, jusque dans les îles, pour chasser, disait-on, le venin de toute espèce de serpent. Comme on ne le prescrivait dans du vin qu'après avoir pratiqué des scarifications sur la morsure, et en tirant du sang par le moyen de la ventouse, il arrivait nécessairement que ce remède violent, qui opérait ses effets par une action presque toujours efficace, conservait à l'orviétan son ancienne célébrité. A Paris, les marchands d'orviétan qui allaient s'approvisionner rue Dauphine se répandaient ensuite sur toute l'étendue du pont Neuf. Guy Patin, ce terrible et spirituel adversaire des charlatans, nous fait voir assez ce qu'étaient les charlatans de son temps, lorsqu'il nous parle des remèdes *anti-écliptiques* et *anticométiques*, appliqués aux maladies que prophétisaient les éclipses et surtout la comète de 1664.

---

## LE SANDRE COMMUN.

Les fleuves et les lacs du nord et de l'est de l'Europe nourrissent ce poisson renommé pour son goût exquis. C'est le *sander*, *sandel* ou *sandat* des Allemands riverains de la Baltique, le *schil* des Autrichiens, le *nagmaul* des Bavarois. Il est inconnu à l'Italie, à la France et à l'Angleterre; et rien ne fait croire que les anciens en aient parlé, bien que d'autres poissons du Danube soient cités dans leurs écrits.

Sa forme générale est plus allongée que celle de la perche; sa hauteur se trouve cinq fois et un tiers dans sa longueur, et son épaisseur une fois et demie dans sa hauteur; la longueur de la tête jusqu'au bout de l'opercule est d'un peu plus du quart de la longueur totale, et l'œil est placé au tiers antérieur de la longueur de la tête. Son profil descend obliquement en ligne droite jusqu'au bout du museau, faisant, avec la ligne de la gorge, un angle d'environ cin-

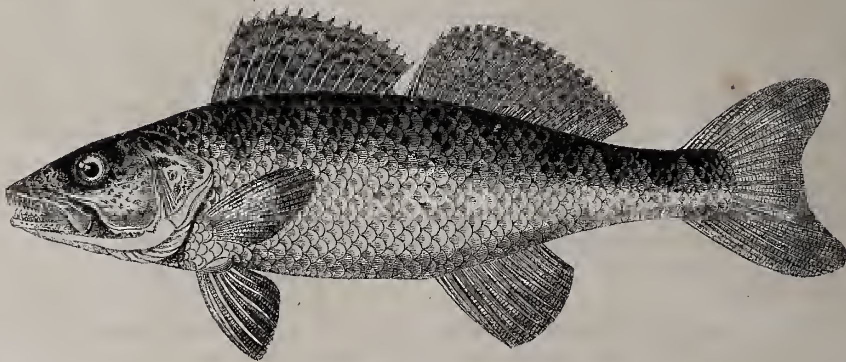
quante degrés. La tête, en dessus, est arrondie transversalement, avec deux éminences longitudinales fort plates. Les mâchoires sont à peu près égales : la supérieure s'arrondit au bout; la gueule est médiocrement fendue; les trous de la narine petits et percés, l'un près de l'œil, l'autre près du bout du museau; les mâchoires sont garnies d'une bande très-étroite de dents en velours coniques et pointues. Le préopercule est arrondi, finement dentelé dans toute sa partie montante, et découpé en dents plus grandes et moins régulières à son bord inférieur. Le bout de l'opercule osseux est obtus, mince, et son bord comme un peu déchiré. Les ouïes sont fendues comme à la perche, et ont de même sept rayons à leur membrane. Il n'y a point d'écailles sur le museau, ni entre les yeux, ni aux mâchoires; la joue paraît aussi couverte d'une peau nue; mais on en voit de petites sur le haut de l'opercule et du préopercule. Celles du corps sont plus petites à proportion qu'à la perche, mais de même rudes et dentelées au bord, finement striées en travers dans leur partie cachée, et festonnées vers leur racine de sept crénelures. Sa nageoire dorsale est à peu près de la longueur de la tête, et de moitié moins haute que le corps; elle est séparée de la seconde par un intervalle sensible, où il y a place pour huit ou dix écailles; celle-ci est un peu plus longue que l'autre. Sa nageoire anale est de huit ou dix écailles plus en arrière : elle ne se porte pas aussi loin vers la queue. La caudale est un peu fourchue. Les nageoires ventrales naissent un peu plus loin; leur grandeur est à peu près la même.

L'ensemble de ces caractères zoologiques a fait ranger le sandre dans la division des percoïdes; le sandre rappelle, en effet, plus particulièrement les nageoires et les préopercules de la perche; mais ses dents pointues ressemblent à celles du brochet : de là son nom composé *Lucioperca*, qui signifie brochet-perche.

Le sandre est loin d'égaler la perche pour la beauté des couleurs. Tout le dessus de son corps est d'un gris verdâtre qui, sur les flancs et en dessous, prend par degrés une teinte blanchâtre, argentée, uniforme, avec des reflets dorés. Sur la partie grise sont des taches nuageuses brunâtres, et dans les jeunes sujets des bandes verticales brunes; on en compte huit ou neuf qui descendent jusqu'au milieu de la hauteur. Quelques marbrures brunes se remarquent sur les côtés de la tête. Les deux nageoires dorsales ont entre leurs rayons des taches noires sur un fond gris, qui sont plus grandes et moins nombreuses à la première, et qui forment sur toutes deux cinq bandes longitudinales; on en voit aussi quelquefois à la caudale; les autres nageoires sont pâles et plus ou moins teintes de jaune. Les jeunes individus sont d'une teinte plus pâle que les adultes, et souvent de couleur cendrée.

Le sandre devient au moins aussi grand que le brochet, et croît aussi vite. On en voit de trois et de quatre pieds de long, et de vingt livres de poids. Sa chair est très-agréable au goût, grasse, et d'une blancheur remarquable lorsqu'elle est cuite; grillée, on la trouve moins bonne que bouillie. Elle prend le sel et devient alors plus ferme; on peut aussi la fumer, et l'on en exporte beaucoup de Silésie et de Prusse sous ces deux formes. Il y a même des personnes qui mangent cette chair crue, après l'avoir préparée avec de l'huile, du sel et du poivre.

Le sandre commun fraye aux mois d'avril et de mai, et dépose ses œufs sur les pierres ou les herbes aquatiques; ses œufs sont fort nombreux et vont à plus de trois cent mille par individu. C'est dans la profondeur qu'il se tient ordinairement, ce qui le rend plus difficile à prendre que la perche; il préfère les fonds de sable, et ne réussit que dans des eaux pures; la vase, les moindres dissolutions gypseuses, lui sont nuisibles. Il n'a pas la vie si dure que la perche; quand il est renfermé il ne mange point, et on a même de la peine à le conserver longtemps dans des vases : de sorte qu'il est difficile de le transporter vivant. C'est probablement ce qui a empêché que l'on essayât de multiplier chez nous un poisson qui donnerait à nos tables une ressource nouvelle et des plus agréables. La tentative mériterait cependant bien d'en être faite; notre climat n'aurait rien qui s'y opposât, car il habite à la fois et plus au nord et plus au midi.



Le Sandre commun. — *Lucioperca sandra*, Cuvier et Valenciennes ([1]).

Le sandre existe dans l'Elbe, dans le Danube, dans l'Oder, et dans tous les lacs qui communiquent avec ces fleuves. L'espèce est commune dans les grands lacs de Suède, où on la nomme *gœirs;* les Norvégiens, qui la possèdent aussi, lui donnent le même nom; mais les Danois l'appellent *sandart,* comme les Allemands. Marsigli l'a vue en Hongrie, où on la nomme *silo.* Elle abonde dans tous les fleuves de la Prusse, ainsi que dans le Frisch-Haf et le Curisch-Haf. Il paraît que les marchés de Dantzick et de Kœnigsberg sont quelquefois encombrés de ce poisson, au point que les plus pauvres gens peuvent s'en repaître. On dit aussi que le sandre est commun dans toutes les rivières de Livonie. Les Russes le connaissent sous les noms de *sudak* et de *sulak;* les habitants de la petite Russie, sous celui de *sala.* On en prend dans tous les lacs et les fleuves de l'empire russe qui communiquent avec la mer Baltique, la mer Caspienne, la mer d'Azof et la mer Noire; mais il ne paraît pas qu'il y en ait dans ceux qui se jettent dans la mer Glaciale. On en vend par milliers sur le bas Volga, et, selon certains voyageurs, il est si commun dans la mer Caspienne et la mer d'Azof, que le bas peuple même l'y prend en dégoût. L'huile de ce poisson est recherchée, à Astracan, par les teinturiers en coton.

([1]) Voy. le savant ouvrage de Cuvier et Valenciennes intitulé : *Histoire naturelle des poissons.*

## LE CHATEAU DE SANS-SOUCI.




Une Fontaine du jardin de Sans-Souci. — Dessin de Freeman.

On a beaucoup embelli depuis quelques années le château royal de Sans-Souci, situé près de Potsdam, cette autre résidence d'été des rois de Prusse : on a orné le parc de nouvelles statues, on a placé au milieu des tapis de gazon de gracieuses fontaines.

Ce fut en 1745, après la seconde guerre de Silésie, que le grand Frédéric (*Fridericus Magnus,* comme il s'intitulait lui-même) posa la première pierre du bâtiment. Le baron de Knobelsdorf (dont le roi avait fait un architecte, comme de ses domestiques il faisait des soldats, quand l'envie lui en prenait) avait tracé le plan, d'après les indications de son maître. Il aurait désiré avancer la façade du château jusqu'au bord de la terrasse, afin que, vu d'en bas, il présentât un aspect plus grandiose; mais Frédéric II n'y voulut pas consentir; il eût été par là privé du charme principal de cette résidence, consistant à pouvoir descendre de plain-pied dans les jardins et à se trouver en trois pas dans le parc. Sans-Souci, création de Frédéric, est, à ce titre, cher

au peuple prussien. Aussi le souverain actuel n'a-t-il pas manqué d'y faire exécuter les idées de son ancêtre, en tenant compte, bien entendu, des progrès du temps. C'est ainsi que deux siècles si différents d'allure, le dix-huitième et le dix-neuvième, se donnent pour ainsi dire la main à Sans-Souci.

C'est d'en bas qu'il faut considérer le château, en se plaçant à côté du magnifique bassin qui se déroule au pied de la *montagne*. Celle-ci, haute de 19 mètres, supporte l'habitation de Frédéric II; elle est partagée en six terrasses, dont chacune se compose d'une large rampe et d'un mur assez élevé, où croissent des fruits rares et des vignes qui donnent un vin de choix; ce sont, en un mot, les serres du château. Le long des flancs de la montagne grimpent six escaliers de vingt-cinq marches chacun, en tout cent cinquante, qui de loin ressemblent à un seul escalier gigantesque. Au printemps, quand les orangers ne sont pas encore placés, la symétrie des terrasses et des escaliers donne au tableau quelque chose de lourd et de roide; mais en été, lorsque les arbres aux pommes d'or brillent au soleil, que les buissons de fleurs se mêlent aux pampres de la vigne, dont les treilles sont disposées à la mode tyrolienne, ce spectacle a quelque chose de très-pittoresque. L'escalier dont nous venons de parler mène à un bassin dont l'aspect seul prouve qu'on est dans une résidence royale, ce que le visiteur ne devine pas d'abord, lorsqu'il arrive par l'entrée ordinaire. Au milieu d'un cordon de statues mythologiques s'étend une nappe d'eau, avec un jet qui surpasse de beaucoup en hauteur les terrasses et même la balustrade du château, lequel à la vérité n'a qu'un étage. C'est un imposant spectacle. Ce jet semble avoir la nature changeante de Protée. Il faut l'observer dans le calme le plus parfait de l'atmosphère: alors c'est un obélisque transparent qui retombe sur lui-même; mais qu'il survienne des changements dans l'air, qu'il s'élève un vent quelque peu violent, et il prend d'autres formes. Le ciel est-il gris et chargé, le jet d'eau a les teintes blanches de la perle; si l'air est pur, c'est une gerbe de diamants qui s'élèvent dans l'air, et qui retombent en pluie argentée; lorsqu'on se place de manière à avoir le soleil au dos et la fontaine en face, on aperçoit un brillant arc-en-ciel qui se détache sur un fond de verdure. L'impression est particulière quand les arbres sont couverts de neige; les jours de fête, quand le parc est éclairé de feux de Bengale, on dirait un palmier chargé d'escarboucles.

Ce bassin est une des curiosités de Sans-Souci. En effet, le château ne brille pas par l'élégance et le luxe; ce qui lui donne du prix, c'est qu'il fut bâti et habité par le grand Frédéric. Aussi les étrangers ne manquent-ils pas de visiter les parties du château qui gardent encore la trace de ce monarque célèbre. On passe avec indifférence devant le *temple de l'Amitié,* rotonde en marbre, dédiée à la mémoire de la margrave de Bareuth, sœur du roi; devant le *pavillon Japonais,* avec ses mandarins, mangeant et buvant, qui vous reçoivent à l'entrée, immobiles et fiers; on ne s'arrête même pas devant le *mausolée de la reine Louise,* orné d'une statue de Rauch, surtout quand on sait que c'est, non pas ici, mais à Charlottenbourg, que son souvenir est le plus vivant: on a hâte d'arriver aux appartements, qui semblent encore pleins de la présence de Frédéric. Voici d'abord sa bibliothèque. C'est une chambre ronde, tapissée de bois de cèdre, dont les murs sont garnis d'armoires vitrées contenant les meilleurs ouvrages du temps, en langue française bien entendu; car Frédéric, comme chacun sait, ne goûtait pas le moins du monde la langue allemande, tandis que sa femme encourageait la littérature allemande au détriment de celle de la France, agissant en cela d'une façon plus patriotique et plus rationnelle que son royal époux. Les reliures, en maroquin rouge, sont aujourd'hui fanées. On voit plusieurs manuscrits de la main de Frédéric, un entre autres avec des remarques marginales de Voltaire, où la finesse du critique se cache sous la politesse du courtisan. L'auteur de *la Henriade* ne ménageait pas le philosophe de Sans-Souci, et ce dernier rendait la pareille au patriarche de Ferney. Plus loin, c'est la salle de concert, avec deux pupitres incrustés d'écaille et de nacre, où Frédéric posait son papier à musique quand il jouait de la flûte, amusement auquel il lui fallut renoncer à cause du mauvais état de ses dents de devant. Enfin, la chambre où, le 17 août 1786, il rendit le dernier soupir, dans un fauteuil que l'on conserve encore, botté, éperonné et vêtu de son costume militaire, tout comme s'il avait été sur le point de monter à cheval pour passer la revue de ses troupes. Il mourut à deux heures vingt minutes du matin, âgé de soixante-quatorze ans et six mois.

Frédéric avait fait arranger pour Voltaire, au château de Sans-Souci, une pièce qui porte encore le nom du poëte français. On l'appelle aussi *chambre des Fleurs;* elle sert, à présent, de cabinet de toilette à la reine. Ses murailles sont ornées de sculptures en bois représentant des guirlandes de fleurs et des animaux, parmi lesquels s'agitent une grande quantité de singes. On a voulu y voir une allusion satirique à Voltaire, allusion dont tout le mérite reviendrait à Frédéric II. Le roi de Prusse se mit en frais pour orner dignement le sanctuaire de son hôte; mais quand les travaux furent terminés, il trouva, selon son habitude, le prix excessif. 4263 thalers et demi pour des rinceaux et des figures de singe! c'était exorbitant. Il finit pourtant par s'exécuter, mais en maugréant contre les peintres, les sculpteurs et les architectes.

Aucun roi n'a poussé plus loin que lui la manie de bâtir; aucun n'a été moins juste dans la rémunération du travail. *Payer* était une chose qu'il n'aimait pas; et c'est peut-être par une suite de cette antipathie qu'il ne savait pas ou ne voulait pas savoir l'orthographe de ce verbe; il écrivait toujours *peyer,* de même qu'il écrivait *hiverd, vieu,* et *actrisse.*

Auprès du château est un parterre de gazon sous lequel sont enterrés ses chiens favoris, Thisbé, Ismène, et autres. Il avait la passion des chiens et des chevaux; il donnait même à ses coursiers favoris les noms de ministres célèbres de l'époque; mais malheur aux pauvres bêtes si leur homonyme venait à mécontenter le roi dans les relations diplomatiques! Le cheval tombait en disgrâce, et, attelé en compagnie d'un mulet, il était condamné à de viles fonctions!

---

## CE QUI SOUTIENT.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 217.

« Quelque chose cependant nuisait à son bonheur. Marié depuis plus de deux ans, il n'avait pas encore apporté à la communauté sa part de travail efficace; les lacunes de son éducation superficielle et les torts de sa conduite inconsidérée se révélaient alors à lui, mais bien tard, et ses remords ne suffisaient pas encore pour lui donner l'habitude des graves méditations et le ressort des résolutions énergiques: il faut du temps pour redresser un esprit et retremper un caractère. Jacques n'avait eu que des talents sans étude; il peignait, et n'était pas artiste; il chantait, et n'était pas musicien; il faisait des vers, et n'était pas littérateur; il avait touché à tout, et ne savait réellement rien: quand il avait voulu mettre ses aptitudes à profit, il avait trouvé toutes les places prises par des hommes plus exercés, plus capables que lui, et il n'avait pas tardé à reconnaître

qu'il ne possédait pas les qualités nécessaires pour se frayer un chemin à travers les luttes formidables de la concurrence. Il avait employé ce qui lui restait de relations à solliciter une place dans une administration publique; partout les issues étaient obstruées : des jeunes gens instruits attendaient, s'appuyant sur les droits acquis par un surnumérariat; d'autres devaient à de puissantes protections un avancement plus rapide, quoique peu justifié : la presse n'était pas moins serrée dans les grandes administrations particulières. Après des tentatives infructueuses, souvent répétées, et de sérieux retours sur lui-même, Jacques résolut d'utiliser à tout prix son temps, d'accepter les travaux les plus modestes pour venir en aide à sa femme et à son enfant. Il lui fallut un grand courage pour mettre en pratique cette résolution. Plus d'une fois il sentit défaillir son courage. Les exemples de ces actes de bon sens sont extrêmement rares en France, où l'on prétend « s'élever » quand on approche de l'oisiveté et des fonctions dues à la faveur, tandis que l'on croit « descendre » en embrassant une profession utile et qui, en échange du travail, assure l'indépendance, la paix du cœur et l'estime des honnêtes gens. Enfin il se détermina à entrer comme garçon de magasin chez un marchand de draps : pour des appointements de cinquante francs par mois, il devait donner toutes ses journées et deux heures de ses soirées : les dimanches seuls lui appartenaient. Son intelligence, son assiduité, ses bonnes manières, le firent, au bout d'un an, admettre comme commis dans la maison, avec un traitement de douze cents francs par année. Le peu de loisir que lui laissaient ses occupations forcées, il le consacrait à soulager sa femme dans le ménage et à faire la première éducation de son fils Jules : en prenant sur son sommeil, il étudiait, et recommençait toute son instruction pour diriger celle de son fils. Jamais il n'avait mené une vie aussi pénible; pourtant il n'en avait jamais moins senti le poids · le travail, qu'autrefois il redoutait, lui devenait facile, même agréable; c'était l'adoucissement de ses souvenirs, l'affermissement de son courage, et la base de ses premières espérances.

» Plusieurs années s'écoulèrent ainsi; l'aisance du ménage s'augmenta, Jacques ayant reçu un intérêt dans le commerce de son patron. Toutefois ce ne furent pas des années sans angoisses : Jules fit deux maladies graves; Hortense, fatiguée par les soins qu'elle avait prodigués à son fils, et plus encore par les inquiétudes qu'elle avait senties et qu'elle avait en partie cachées pour ne pas augmenter celles de son mari, vit sa santé s'altérer. On a su, depuis, qu'un jour, effrayée de la diminution de ses forces, elle était allée consulter son médecin, et l'avait instamment prié de lui dire toute la vérité sur son état. Avec tous les ménagements dont sa délicatesse lui faisait un devoir, le docteur Claret dut lui avouer qu'elle portait dès longtemps le germe d'un mal dangereux . il pensa la rassurer en lui disant qu'elle en préviendrait les progrès par le repos du corps et de l'esprit, par des distractions, par un régime à la fois tonique et calmant. La pauvre femme ne s'y trompa point; son instinct de malade et sa pénétration de femme lui firent voir son avenir; elle s'y résigna. Pendant longtemps, Jacques ne s'aperçut d'aucun changement : voyant Hortense occupée comme à l'ordinaire, il ne craignait pour elle ni danger, ni souffrance. Les sacrifices que lui avaient imposés les maladies et les longues convalescences de Jules, le remboursement de quelques créanciers de son père que des raisons de conscience l'obligeaient de traiter d'une manière plus favorable que les autres, enfin les économies qu'il faisait pour arriver un jour à l'entier acquittement des dettes paternelles, lui imposaient de rudes privations et le condamnaient à un travail excessif. Mais quand il pensait à sa femme et à son fils, quand il recevait l'accueil tendre et les bonnes paroles d'Hortense, quand il voyait Jules grandir dans le respect et l'amour de ses parents, se préoccuper déjà de leur sort, se montrer impatient de l'améliorer, il oubliait toutes ses peines, il pardonnait le mal qu'on lui avait fait, les faux amis, les calomniateurs. Pourvu qu'il conservât et pût faire vivre sans trop de gêne les deux êtres qu'il aimait tant, il ne redoutait aucun des coups de la mauvaise fortune.

» C'est souvent au moment d'une de ces grandes confiances que nous sommes atteints par les chagrins les plus rudes. A l'entrée d'un hiver rigoureux, Hortense, qui, durant l'automne, avait souffert d'un rhume qu'elle affectait de traiter comme un petit accident sans conséquence, attendit un soir fort tard, dans une chambre sans feu, Jacques, qu'une besogne extraordinaire avait fort attardé au magasin. Le frisson la saisit et l'obligea de se mettre au lit; une fièvre ardente se déclara; la maladie prit bientôt le caractère d'une fluxion de poitrine. Tous les soins furent prodigués à la malade : la sollicitude la plus affectueuse l'entourait jour et nuit. Peut-être une nature moins délicate aurait triomphé de ce mal : Jacques et Jules, se fiant à l'âge et au courage d'Hortense, éloignaient l'idée des périls extrêmes : le médecin, gardant lui-même quelque espérance, n'osait pas détruire leur sécurité. Hortense seule ne se faisait plus illusion : pendant une de ses longues nuits d'insomnie, elle pria Jacques, qui la veillait, de s'approcher d'elle; elle lui prit la main, et, d'une voix presque éteinte, qu'elle affaiblissait encore pour ne point réveiller son fils, elle lui annonça qu'ils devaient se préparer à se quitter. Chacune des paroles de cet entretien suprême était restée gravée dans le cœur de Jacques. Combien de larmes je lui ai vu verser en me les répétant! Contre ce malheur inattendu qui le frappait dans le plus profond de ses sentiments, il se trouvait sans défense · c'est la compagne même qu'il allait perdre qui lui montra d'où lui viendraient des forces pour supporter son chagrin. — Mon ami, lui dit-elle, vous m'avez assurée que vous me deviez du bonheur : j'emporte précieusement cette pensée; je ne puis mieux vous témoigner ma reconnaissance qu'en vous donnant un conseil salutaire. Les temps qu'il nous a été permis de passer ensemble ont été laborieux : vous avez souffert de l'injustice des hommes et de la rigueur de la fortune; vous en avez triomphé par la raison et par le travail; vous avez trouvé un abri dans notre petit ménage. Maintenant vous allez être éprouvé par le cœur : ce qui vous a protégé contre les ennuis du dehors ne vous suffira plus. Votre courage a besoin d'un autre appui : les hommes ne vous le donneront pas; il ne vous peut venir que d'en haut. Votre mère vous a élevé dans les principes de la religion; vous en avez gardé l'impression un peu effacée; revenez-y, vous verrez quelle force vous y puiserez. Préparée depuis plus longtemps que vous ne pensez à la cruelle séparation qui va avoir lieu, j'ai senti mon âme se déchirer; je n'ai su d'abord où m'attacher . partout je rencontrais des motifs de désespoir. Je ne suis arrivée au repos que par la confiance en Dieu, par l'espérance d'une autre vie : sans cela, l'horreur de la mort m'aurait tuée. Que mon exemple vous serve, mon ami! Croyez-le, même quand il nous frappe, Dieu est bon; il nous réunira dans une meilleure vie. . L'émotion empêcha Hortense de continuer. Une dernière fois, elle reprit la parole; Jacques et Jules reçurent pieusement ses adieux. Ce que fut leur douleur, vous le concevez aisément si vous avez traversé ces grandes crises de la mort par lesquelles la Providence nous éprouve tous et nous avertit.

*La fin à une autre livraison.*

---

## BAUDÉAN,

### ROUTE DE CAMPAN

(Hautes-Pyrénées).

En sortant de Bagnères de Bigorre par le pont de pierre qui se trouve sur l'Adour, le voyageur entre dans la vallée de Campan. La route qu'il suit est enfermée entre les montagnes du Lavédan et celles de la vallée d'Aure. Il rencontre de distance en distance de petites maisons bien construites et dont la propreté, plutôt que le marbre qui les embellit, fait le plus grand ornement. Ces toits inclinés ressemblent de loin à un long village disséminé au pied de la colline.

C'est après trois quarts d'heure de marche qu'apparaît Baudéan. La population du village est de mille habitants Comme tous les montagnards des Pyrénées, les paysans en sont laborieux : la plupart s'occupent à faire paître des troupeaux; quelques-uns, mais en petit nombre, travaillent dans les manufactures où l'on prépare et où l'on tisse la laine. Ils sont généralement sobres : une bouillie très-claire, appelée *armatos,* et qui prend le nom de *millas* quand elle est plus épaisse, du pain de méteil, des légumes, du laitage, composent à peu prés tous leurs mets.

Leur costume est fort simple. Les hommes portent sur leur gilet une longue veste non boutonnée, des guêtres qui font plusieurs fois le tour des jambes, et des souliers ferrés.




Baudéan, route de Campan, département des Hautes-Pyrénées. — Dessin de K. Girardet, d'après de Fontenay.

Les femmes, quoique hâlées par le soleil, sont bien constituées. Un long jupon, des brassières qui marquent la taille et se lacent ou se boutonnent, leur servent de vêtement. Cet habillement ne manque ni d'originalité ni de grâce; et les jeunes filles savent disposer avec coquetterie le voile de leur coiffure.

Chaque maison a sa prairie, son jardin et une source d'eau vive. Au temps de la fenaison, l'air est embaumé d'une odeur balsamique; des hêtres touffus, des érables à feuilles de platane, entretiennent partout une délicieuse fraîcheur.

On s'abandonnerait tout entier aux délices du présent dans ce village simple et tranquille, si le passé n'éveillait aussi l'attention. Les ruines d'un château, dressées au milieu d'un site pittoresque, nous avertissent que ce lieu a aussi son histoire féodale. Les seigneurs de Baudéan jouissaient d'une haute réputation dans la contrée, et l'un d'eux fut gouverneur de Bagnères de Bigorre dans le temps trop malheureux des guerres civiles et religieuses; il succédait au comte de Grammont.

Ce château, dont les vieux débris méritent encore d'être visités, date de la fin du treizième siècle. La tour principale est carrée; elle affecte, dans sa partie supérieure, une forme conique; de puissants contre-forts couverts de mousse lui permettront de résister longtemps encore à l'action destructive du temps. De cet endroit on domine tout le pays, et l'on peut suivre le cours de l'Adour, qui descend du Tourmalet pour arroser cette oasis de ses fécondes eaux.

Arnaud I^er^ de Baudéan fut le premier seigneur de cette maison; il rendit, en 1283, hommage de sa suzeraineté à Constance de Moncade, pour lui et pour ses descendants. Ces illustrations féodales ont fait place, de nos jours, à des illustrations au moins aussi recommandables. C'est à Baudéan que la France doit J. Larrey, le célèbre chirurgien des armées impériales, dont nous avons raconté la vie. (Voy. t. X, p. 345; t. XIX, p. 255.)

## FÊTE DE LA HAKARI

### A LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

Le capitaine Cook raconte qu'à l'occasion de son arrivée dans l'île de Tongataboo le roi fit célébrer des fêtes solennelles.

« Je trouvai, dit-il, ses gens occupés à planter au front de notre maison quatre longs poteaux à deux pieds de distance l'un de l'autre. L'espace compris entre les poteaux fut ensuite rempli d'ignames, et, à mesure que les naturels le remplirent, ils eurent soin d'assujettir les poteaux avec des bâtons placés à environ quatre pieds d'intervalle, afin d'empêcher que la pression des ignames ne les séparât. Lorsque les ignames eurent atteint le sommet des premiers poteaux, on en superposa de nouveaux, et les pyramides s'élevèrent à plus de trente pieds. Les naturels placèrent au sommet de la première deux cochons cuits au four; ils mirent un cochon vivant au haut de la seconde, et attachèrent au milieu un second cochon par les pieds. Nous fûmes étonnés de la facilité et de la promptitude avec laquelle ils formèrent ces pyramides. Si j'avais ordonné aux matelots d'exécuter




Pyramide élevée par les habitants de la Nouvelle-Zélande. — Dessin de Freeman, d'après W. Yate (¹).

un pareil ouvrage, ils auraient juré qu'on ne pouvait le faire sans charpentiers; les charpentiers auraient employé douze instruments divers et au moins cent livres de clous; et avec tous leurs moyens ils auraient mis à cette opération autant de journées que les insulaires y mirent d'heures. »

Ces fêtes ont lieu à des époques fixes dans la Nouvelle-Zélande. Les habitants les nomment *hakaris*. William Yate, missionnaire de la mer du Sud, rapporte que les pyramides construites à cette occasion ont des proportions bien plus considérables que celles indiquées par Cook : elles sont hautes de 80 ou 90 pieds et larges de 20 ou 30 à la base. Différents étages de planches, espacés de 8 à 10 pieds, sont dressés depuis la partie inférieure jusqu'au sommet. Quand toute la surface de la pyramide est couverte de vivres dont la nature varie suivant les circonstances, on la couronne des pavillons du pays. Cette singulière construction, digne du pays de Cocagne, est d'un effet étrange, surtout lorsqu'elle est élevée sur une colline.

Les hakaris sont célébrées tantôt par une tribu, tantôt par une autre, comme un échange de politesses et d'honneurs. La portion de la hakari offerte à chaque tribu est déterminée à l'avance; et, quand arrive la fin de la fête, chacun emporte sa part. L'échafaudage est abandonné et tombe de lui-même, ou bien on le démolit pour le brûler;

(¹) *An account of New-Zealand*, p. 139.

car les insulaires ne construisent jamais d'autre hakari sur le même lieu ni avec le bois qui a déjà servi.

---

## UNE FERME DE LA BRIE FRANÇAISE.

Suite. — Voy. p. 20, 42, 68, 115, 179, 251, 290.

SOCIÉTÉ ANGLAISE POUR LA PROPAGATION DES BELLES RACES DE POULES. — RÈGLES ET AVANTAGES DU MÉTISSAGE.

Les Anglais avaient remarqué le chiffre croissant de notre importation en œufs et en volaille [1]; et comme la grande réforme de sir Robert Peel ne leur permet plus de négliger ce qu'ils appelaient les petits détails, ils se sont mis à l'œuvre. Aujourd'hui, la *mania cochinchina* est venue faire suite à la manie des chemins de fer, *railway mania*. Il faut donc nous préparer à soutenir cette nouvelle concurrence. Déjà les noms les plus illustres se sont mis à la tête du mouvement; c'est dans le but de lui faire acquérir l'importance que les Anglais savent donner à toutes les affaires qu'ils entreprennent, qu'il ont fondé une *Société pour la propagation des belles races de poules*. En première ligne des membres se sont inscrits : le duc de Rutland, le marquis de Salisbury, les comtes de Derby, de Stanhope, de Cottenham, de Stradbroke, de Harrington, de Ducie, de Clarendon, de Lichtfield, c'est-à-dire les plus grands seigneurs de l'Angleterre. Une première exposition a déjà eu lieu, le 11 janvier 1853, dans le bazar de Baker-Street, où se tiennent les expositions de bétail de la Société de Smithfield. Plus de douze mille visiteurs y sont venus en payant un droit d'entrée d'un shilling, ce qui, à la valeur rigoureuse de cette pièce, 1 fr. 16 cent., fait un chiffre assez beau de 13 920 francs. Dans cette première exposition il y eut plus de 1000 cages se décomposant ainsi :

| | |
|---|---|
| Cochinchinois............. | 500 |
| Diverses races............ | 150 |
| Pigeons................... | 250 |
| Oies, canards et dindons... | 50 |
| Lapins.................... | 50 |
| | 1000 |

Chaque cage contenait en moyenne deux têtes. Il y eut des cages de cochinchinois cotées 25 000 francs; deux coqs de cette race, venant de Guilfort, ont été vendus 1 234 francs. Le chiffre total des ventes effectuées a dépassé 25 000 francs.

La Société continuera à avoir deux expositions marchandes par an : une l'été, au jardin zoologique de Surrey-Street; l'autre l'hiver, à Saint-Georges-Road. La propagation des races s'étend déjà au coq de bruyère, à l'outarde, au hocco, et tout porte à croire qu'elle ne s'arrêtera pas là.

Cette digression nous a paru nécessaire pour mieux préciser l'importance qui doit réellement s'attacher désormais à ce sujet, heureusement compris aujourd'hui en France.

Notre hôte, qui fait partie de notre *Société zoologique d'acclimatation* (voy. p. 298), se propose de continuer avec persévérance les expériences qu'il a déjà entreprises sur le croisement des races; c'est là un point important qui a été par trop négligé jusqu'à présent. En effet, d'après sa pratique personnelle, il est certain qu'avec le cochinchine et le normand on obtient des produits exceptionnels de la plus grande beauté.

Voici les règles qu'il a suivies jusqu'à ce jour, et qui, d'après lui, doivent servir de base, à bien peu de modifications près.

(1) En 1849, nous avons exporté en Angleterre pour 5 510 069 francs d'œufs; — Dans la même année, l'exportation en vins pour le même pays s'est élevée à 5 312 926 francs; — Différence en faveur des œufs, 197 143 francs.

L'essentiel, en matière de croisement, est d'avoir un sang bien pur sur lequel on opère en conservant la ligne du sang sans avoir égard à celle de la parenté; c'est ce qu'on appellerait, en termes figuratifs, une *génération de cousins*, et ainsi de suite. Les sujets de choix doivent être mis soigneusement à part, et au fur et à mesure de leur reproduction on élimine tous ceux qui présentent les moindres traces de dégénérescence. Quand on a ainsi formé sa *réserve*, on se sert des plus beaux, qui restent uniquement chargés de donner leur sang sans jamais en prendre à d'autres races.

Pour arriver à un résultat quelconque, il faut bien être fixé sur ce que l'on veut faire. De courtes mais bonnes définitions sont nécessaires, indispensables ici sur des mots que l'on confond souvent ensemble; nous adopterons celles que notre hôte nous a données, et qui ont été professées depuis avec autorité, au Conservatoire des arts et métiers de Paris, par un ancien membre du corps enseignant de l'Institut agronomique de Versailles. Les voici :

L'hérédité indique l'action immédiate et actuelle du reproducteur : c'est, à proprement parler, une influence individuelle.

Mais en même temps qu'il transmet ainsi ce qu'il résume en lui, le reproducteur, par le fait même, communique aussi la somme de ce qu'il a reçu de ses ancêtres · c'est là ce qu'on appelle *ativisme*.

Entre les mots *croisement* et *métissage*, il y a des différences plus grandes encore.

Avec le premier, on ente pour ainsi dire une race sur une autre race. En termes de jardinier, la race locale est prise comme sujet, celle qui croise comme greffe : on utilise, en un mot, la vitalité de la première au profit de la seconde, pour ne laisser dominer, vivre et fructifier que celle-ci.

Avec le métissage, on veut créer une nouvelle race, intermédiaire entre les deux qui sont mises en présence : pour cela, on dose librement qualité et quantité de tous les éléments qui se trouvent dans chacun des deux individus.

Il en résulte que, de même que dans la race bovine, par exemple, on ne peut raisonnablement pas songer à avoir du *lait*, de la *viande* et du *travail* avec le même individu, de même ici on ne peut pas compter sur la production simultanée des *œufs* et de la *chair grasse;* cependant on peut arriver successivement à ce double but, mais seulement *successivement* et non pas *simultanément*.

Nous avons vu de très-beaux croisements obtenus avec le coq cochinchinois et la poule normande. C'est là que se trouve la partie spéculative par excellence. Le premier sang a apporté sa propension à une ponte plus abondante et son augmentation en volume de la chair; le second, la qualité plus fine, plus délicate, plus savoureuse de son système musculaire, et ses aptitudes à l'engraissement régulier et général.

Il est encore important d'observer que dans toutes ces questions finales d'engraissement, il faut toujours rechercher et préférer les races chez lesquelles la graisse ne se dépose pas spécialement dans telles ou telles parties de l'individu, dans la région du ventre ou dans les replis de l'intestin, par exemple; il faut, au contraire, que cette graisse soit répartie dans les mailles du tissu cellulaire qui sépare les faisceaux des fibres charnues.

La poule métisse dont nous parlons, et dont nous avons donné le portrait (p. 253 de ce volume), a été copiée d'après nature; on voit qu'elle conserve les attributs principaux des bonnes pondeuses, l'artichaut et l'oreille; quant à la crête et aux barbillons, ils se rapetissent le plus souvent en s'épanouissant; on voit aussi qu'indépendamment de ces premiers signes, cette poule métisse a la corpulence et la carrure qui caractérisent les bêtes de chair aptes à procurer un engraissement avantageux.

Les espérances qui avaient été rationnellement conçues à ce sujet se sont réalisées. Dans les premières années, les poules ainsi métissées ont produit une bien plus grande quantité d'œufs que les normandes pures; moins cependant que la cochinchine elle-même, mais ils étaient plus gros. A la cessation de la période croissante de la ponte, on a pu procéder à un engraissement positivement avantageux comme volume et comme qualité.

Dans des conditions analogues, la race de Flandre avec celle de Bréda ont également donné de bons résultats, surtout au point de vue de la *dissémination* de la graisse. A l'ancienne faisanderie de Versailles, qui avait été si heureusement transformée en haras d'animaux propres à la basse-cour, on avait ainsi obtenu de très-beaux individus par le croisement du coq cochinchinois avec la poule de combat (variété dite dorée); malheureusement, la suppression de cet établissement n'a pas permis de suivre plus loin ces expériences intéressantes.

En voici d'autres qui ont été faites ailleurs, et qui auront de l'intérêt pour les personnes qui veulent, avec les cochinchinois, obtenir des produits qui en auront toutes les qualités, plus celles des autres. Le cochinchinois étant donné :

Avec la jérusalem, on corrige la trop grande tendance à couver;

Avec la bréda, la petitesse et la couleur des œufs;

Avec la poule de combat, le peu de maternité;

Avec la crève-cœur, la médiocrité de la chair.

On doit tenir compte de la couleur des pattes quand on tient à savoir quelle sera la qualité de la viande. Plus elles seront brunes, ardoisées, plus la viande sera délicate, succulente; plus elles seront de couleur claire, jaune-citron, rosées, pâles, moins la chair sera à rechercher.

Les faits qui précèdent sont importants et positifs; mais nous savons qu'on ne peut pas encore les donner comme preuve ni comme certitude à l'égard de la question définitive et capitale, celle de la *fixation* de la race ainsi croisée. Ces sujets se reproduiront-ils sans dégénérer, et faudra-t-il toujours garder la réserve du sang? Voilà le point en litige; il y aurait présomption à le trancher aujourd'hui.

Cependant, une fermière du Pas-de-Calais a pu se faire une race d'un plumage entièrement noir à l'aide de la poule hollandaise; il est vrai qu'elle a obtenu ainsi des couveuses moins ardentes, mais elle remédie à cet inconvénient en se servant de dindes ou de poules ordinaires du pays.

Ces considérations donnent une importance réelle à la Société zoologique d'acclimatation (voy. p. 298), qui ne tardera pas à jeter un grand jour sur cette question en fondant des établissements spéciaux dans le Midi et dans les environs de Paris. Déjà le haras du Pin a produit de bons étalons qui ont été mis à la disposition des amateurs. C'est en procédant ainsi qu'on arrivera au progrès [1]. Le choix judicieux des races et des sujets mâles ou femelles, voilà l'essentiel.

En attendant que les établissements de la Société zoologique puissent nous donner des enseignements plus précis, nous constatons avec plaisir la valeur et l'étendue des ressources dont elle dispose déjà. Aux environs de Paris, M. de Pontalba prête un parc immense dans lequel il y a plusieurs pièces d'eau. MM. Demetz, à Mettray, Eugène Robert, à Sainte-Tulle (dans le Midi), le baron de Montgaudry, neveu de Buffon, le prince Demidoff, à San-Donato, près de Florence, M. le professeur Saac, en Suisse, mettent à la disposition de la Société des emplacements favorables et un concours éclairé, intelligent et actif.

*La suite à une autre livraison.*

(1) Désormais les grands concours que le gouvernement a institués pour les animaux reproducteurs deviendront aussi de puissants moyens d'encouragement et de propagation. Cette année, et pour la première fois, les animaux de basse-cour y ont été admis. On a pu en voir dans les concours régionaux et au Champ de Mars même, à Paris.

Voici le passage du Programme ministériel qui concerne ces animaux pour le concours général et central qui aura lieu tous les ans dans la capitale :

« Une somme de mille francs sera mise à la disposition du jury pour » être distribuée en primes aux volailles et autres animaux de basse- » cour. Tous les prix sont accompagnés de médailles d'or, d'argent et de » bronze. »

---

## UNE SOCIÉTÉ HEUREUSE.

FRAGMENT DE CHANNING.

Quelle serait la société la plus heureuse? Quelle serait la cité que nous préférerions à toutes les autres pour y établir notre foyer?

Celle dont les membres formeraient un seul corps, où personne ne prétendrait au monopole de l'honneur ou du bien-être, où il y aurait un désir général de procurer à chaque individu l'occasion de développer ses facultés.

Quelle serait la société la plus heureuse?

Ce ne serait pas celle où les biens seraient entassés dans un petit nombre de mains, où les institutions et les mœurs creuseraient un abîme entre les différentes conditions, où une partie des citoyens serait gonflée d'orgueil tandis que l'autre aurait l'âme brisée; non, ce serait la société où l'on respecterait le travail, où les moyens de bien-être et de progrès seraient libéralement répandus. Ce ne serait pas une communauté où l'intelligence resterait le privilége du petit nombre, pendant que la majorité serait livrée à l'ignorance, à la superstition, à la brutalité; ce serait une communauté où l'on respecterait tellement l'esprit dans chaque condition, qu'on y procurerait l'éducation à tous les hommes, même aux plus pauvres, pour les soustraire à l'influence dégradante de la pauvreté, pour leur donner des sentiments généreux et de nobles espérances, pour les élever de l'état de brutes au rang d'hommes, de chrétiens, d'enfants de Dieu. Une société heureuse serait celle où la nature humaine serait honorée; où la sauver de l'ignorance et du crime, la porter à la science, à la vertu et au bonheur, serait considéré comme la principale fin de l'union sociale.

Une société ne peut être vraiment heureuse que si ses membres s'occupent les uns des autres, et prennent un intérêt particulier au progrès intellectuel et moral de tous. On ne secourt pas le pauvre d'une façon essentielle et durable si l'on ne fait que soulager ses besoins physiques. Les plus grands efforts d'une société doivent tendre moins encore à soulager l'indigence qu'à en tarir la source, à pourvoir aux besoins moraux, à répandre des habitudes et des principes plus purs, à écarter les tentations de l'intempérance et de la paresse, à sauver l'enfant de la perdition morale, et à mettre l'individu en état de se suffire à lui-même, en réveillant en lui cet esprit et ces facultés qui font un homme. La gloire et le bonheur d'une société consistent dans des efforts énergiques, inspirés par l'amour et soutenus par la foi, afin de répandre dans toutes les classes l'intelligence et le respect personnel, l'empire sur soi-même, la soif de l'instruction et du progrès moral et religieux. Voilà le premier but, voilà l'intérêt suprême qu'une société doit se proposer, et dans celui-là tous les autres sont renfermés!

Ce qu'il y a de plus grand dans la cité, c'est l'homme lui-même : il en est la fin. Nous admirons les palais, mais l'ouvrier qui les bâtit est plus grand que les palais. La nature humaine, sous sa forme la plus humble, dans le dernier des misérables, est plus précieuse que tous les embellissements de la rue. Vous parlez de la prospérité de notre ville, je ne connais qu'une véritable prospérité. L'âme humaine

grandit-elle et prospère-t-elle ici? Ne me montrez pas vos rues où la foule se pousse; car je vous demanderai qui la pousse, cette foule. Est-ce une cohue à l'âme vile, égoïste, vouée au culte de l'or, méprisant l'humanité? Une foule rapace qui cherche à s'enrichir par la fraude et la ruse? Une foule inquiète, et que la crainte du besoin pousse à des moyens suspects pour gagner de l'argent? Une foule insensible qui ne se soucie nullement d'autrui, pourvu qu'elle prospère et qu'elle jouisse? Dans le voisinage de vos commodes et splendides demeures, y a-t-il des retraites où habitent l'horrible misère, le crime insouciant, l'intempérance brutale, l'enfance à demi morte de faim, l'impiété, la dissolution, la tentation épiant la jeunesse imprudente? Est-ce qu'on voit ces repaires se multiplier avec votre prospérité, dominer et neutraliser les influences de la vérité et de la vertu? Votre prospérité alors n'est qu'une parade. Le véritable usage de la prospérité, c'est de rendre un peuple meilleur. La gloire et le bonheur d'une cité n'est pas dans le nombre, mais dans le caractère de sa population. De tous les beaux-arts, le plus grand est l'art de former de nobles modèles de l'humanité. Les plus magnifiques produits de nos manufactures ne sont rien auprès d'un individu sage et bon. Une cité qui pratiquerait le principe que l'homme est plus précieux que la richesse ou le luxe, serait bientôt à la tête de la civilisation. Une cité où les hommes seraient élevés de manière à être dignes de leur nom deviendrait la métropole de la terre!

---

## MARBRE RUINIFORME,

### OU PIERRE DE FLORENCE.

Voy., sur les Agates, p. 203, 256, 343.

Ce marbre, que l'on trouve aux environs de Florence, présente des figures anguleuses d'un brun jaunâtre sur un fond d'une teinte plus claire, et qui passe, en se dégradant, au gris blanchâtre. Vues à une certaine distance, ses plaques semblent couvertes de dessins faits au bistre. On croirait




Muséum d'histoire naturelle; Galerie de minéralogie. — Une Pierre de Florence. — Dessin de Delahaye.

y voir des espèces de ruines . là un château gothique à moitié détruit; ici des murailles ruinées, de vieux bastions, une ville entière; ce qui prête encore davantage à l'illusion, c'est que, dans ces peintures naturelles, il existe une espèce de perspective aérienne; le bas, ou ce qui forme le premier plan, est parfois d'un ton chaud et vigoureux; le second pâlit et s'éloigne; le troisième s'affaiblit plus encore, en même temps que la partie supérieure, d'accord avec la première, présente dans le lointain une zone blanchâtre qui termine l'horizon, puis se fond de plus en plus à mesure qu'elle s'élève, et forme quelquefois des espèces de nuages. Il est vrai que si l'on veut regarder de près, tout s'efface aussitôt, et ces prétendues figures, qui de loin paraissaient si bien dessinées, se changent en taches irrégulières qui n'offrent plus au regard aucune apparence de forme déterminée. Ce jeu de la nature est dû à des infiltrations ferrugineuses qui se sont faites dans les fissures de la pierre, résultant de retraits opérés dans sa masse après sa formation. Ce marbre est d'ailleurs terne dans sa cassure, parce qu'il est fortement argileux : aussi ne l'emploie-t-on point dans l'architecture; on le coupe simplement en plaques que l'on encadre comme de petits tableaux, et qui sont très-recherchées dans le commerce lorsqu'elles sont d'une certaine étendue. Il arrive souvent que l'on scie la même plaque en deux parties, et qu'on les rapproche l'une de l'autre dans le même cadre, de sorte qu'elles ont l'air de n'en faire qu'une, et que les dessins de droite et de gauche ont une ressemblance qui paraît extraordinaire. Quelquefois on veut ajouter à la nature, et l'on peint des figures sur ces tableaux; mais c'est une surabondance de merveilles qui finit par tout gâter.

---

LE CHŒROPOTAMUS OU PORC DE RIVIÈRE.




Le Chœropotamus. — Dessin de Harvey.

Le nom de *chœropotamus* vient de deux mots grecs : *choiros*, porc, et *potamos*, rivière. Il vaut toute une définition. Longtemps il a servi à désigner les restes fossiles d'un pachyderme trouvé aux environs de Paris et dans l'île de Wight. Assez récemment on l'a fait dériver de sa première acception pour l'appliquer au porc que représente notre gravure, et qui habite des marécages et des rivières de la côte occidentale d'Afrique, notamment en Guinée. La grosseur de cet animal est celle d'un porc ordinaire. Sa peau est d'un jaune marron et d'une teinte brillante. Il ressemble, sous beaucoup de rapports, au *bosch vaik* du cap de Bonne-Espérance; ses habitudes paraissent être celles de notre porc d'Europe. Jusqu'à ce jour, du reste, il n'a guère été observé que très-superficiellement par les industriels qui ont des relations d'affaires avec la Guinée. Un individu vivant, que possède actuellement le jardin Zoologique de Londres, permettra de commencer une étude plus sérieuse, et il s'écoulera sans doute peu de temps avant que le chœropotamus soit l'objet d'un rapport à notre Société française d'acclimatation.

---

## CE QUI SOUTIENT.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 217, 362.

« Le dernier vœu de la pauvre Hortense devait être accompli. La perte de sa femme avait fait dans le cœur de Jacques un vide que ne remplissaient ni le redoublement du travail, ni les échanges d'affection et de soins entre le père et le fils. Devant la place déserte, en face des objets qui avaient appartenu à l'épouse, et dont elle avait orné ou égayé le petit appartement, il essayait en vain d'appeler à son aide le raisonnement : il ne pouvait que pleurer, et ses larmes ne s'arrêtaient que pour faire place à des accès de désespoir. La vue de son fils chéri redoublait son affliction, en lui rappelant la femme à qui il devait cet enfant; Jules était si près de pouvoir se suffire bientôt à lui-même, que Jacques n'était presque pas retenu par la considération de ses devoirs de père dans ses amères tentations de quitter la vie. Chaque coin du logement, chaque meuble, rouvrait la plaie saignante. Ses larmes coulaient plus abondantes à la vue des livres, rangés sur un rayon de bois blanc, et qui avaient si souvent charmé les heures de la pauvreté. Parmi ces volumes, il y en avait trois qu'Hortense avait presque toujours sur sa table; c'étaient des ouvrages de piété. Ils rappelèrent à Jacques les recommandations de sa femme expirante; il les lut par le cœur, avec le ferme désir d'y puiser des forces contre son chagrin, non des objections contre la croyance : aussi y trouva-t-il ce qu'il y cherchait. Le secours d'en haut ne manqua pas à sa douleur; il obtint la récompense de ceux qui souffrent pieusement leur malheur, la résignation. Calme, mais non consolé, il attendit sans crainte les épreuves que la Providence pouvait encore lui réserver.

» Elles ne se firent pas longtemps attendre. Son patron quitta les affaires; le successeur, jeune homme aventureux, pressé de faire sa fortune à tout prix, se compromit dans des spéculations hasardeuses; il fit faillite, et y entraîna les économies de Jacques, qui les lui avait confiées. La liquidation donna vingt-cinq pour cent aux créanciers. Les pertes d'argent n'étaient rien pour Jacques : il n'eut de regret que parce qu'il destinait son avoir à l'établissement de Jules. Maintenant il fallait même renoncer à la possibilité de vivre avec lui à la ville. Comment un revenu de cinq cent et quelques francs aurait-il pourvu à la subsistance de deux personnes sans emploi? Jacques eut bientôt pris son parti. Le séjour de la ville lui rappelait de tristes souvenirs, et pouvait devenir dangereux pour les mœurs de Jules : il résolut de se retirer à la campagne. Les relations qu'il avait eues avec un petit marchand de ce pays-ci, qui était accoutumé de faire ses acquisitions chaque année chez le patron de Jacques, l'avaient amené pendant quelques jours dans notre bourg. Il en avait trouvé la situation pittoresque et salubre; il en aimait le silence, il en connaissait les ressources pour les avoir examinées lorsque, dans de meilleurs jours, il avait rêvé d'y terminer paisiblement sa carrière avec sa femme chérie. L'avenir de Jules ne pouvait faire obstacle à ce projet. Jacques avait donné à son enfant, dès le plus bas âge, une éducation simple et forte qui devait le préserver des écueils où il était tombé lui-même. Il lui avait donné des connaissances essentiellement pratiques. Sans rejeter la culture littéraire ou scientifique, il lui avait enseigné les principes des arts et métiers, et avait confirmé ses leçons en le conduisant dans des usines et des ateliers : il avait voulu que son fils sût un état. Comme il connaissait toute l'importance de la vigueur et de la santé, il l'avait habitué à supporter toutes les températures, à se contenter de tous les aliments, à se livrer à tous les exercices fatigants. Il n'avait pas sacrifié, comme on le fait trop souvent parmi vous, l'utile à l'agréable, il s'était efforcé de faire de son fils un homme vigoureux d'âme et de corps, et non un être étiolé, débile, craintif, susceptible et vaniteux, produit trop ordinaire des éducations actuelles chez les gens du monde.

» Jacques réalisa son petit actif, emporta son mobilier, composé d'objets dont il ne voulait pas se séparer, car une partie de son cœur y était attachée, et, après avoir fait une dernière prière sur la tombe d'Hortense, il vint, avec son fils, s'installer dans une des plus modestes habitations de notre endroit. L'arrivée des nouveaux venus fut, comme vous le pensez, un événement. On sut bientôt les principales circonstances de leur histoire. Quand la curiosité fut satisfaite, le bon vouloir commença. Quoique la maxime du « chacun pour soi » ait été de tout temps pratiquée parmi les habitants des campagnes, Jacques rencontra ici un empressement bienveillant et plus que des sympathies stériles. Une personne qui avait lié connaissance avec lui, et n'avait pas tardé à l'apprécier ce qu'il valait, fut assez heureuse pour lui rendre un service important. (En ce moment, la voix du narrateur trahit une certaine émotion dont ses auditeurs comprirent d'autant mieux la cause qu'il cherchait de plus en plus à la dissimuler.) La préoccupation principale, constante, visible de Jacques, était de procurer à son fils un travail, de lui préparer une profession. Le meunier à qui appartient le moulin que vous voyez là, sur votre droite, n'avait pas d'enfant et commençait à se faire vieux : on le décida à prendre Jules comme aide, avec la condition de se l'associer au bout d'un certain temps, et, plus tard, de lui laisser le moulin.

« Le bon père n'obtint pas ces avantages sans quelques sacrifices : son capital en fut diminué; son revenu ne suffisant plus, il voulut, malgré son fils, y suppléer en se remettant à l'œuvre. La fatigue des travaux agricoles ne le rebutait pas; mais son inexpérience l'y rendait peu propre, et, malheureusement, ses forces n'étaient plus au niveau de son courage. Il dut renoncer, au bout d'un an, aux nouvelles habitudes qu'il avait espéré se créer : il se soumit au repos forcé; son état n'était plus la santé, ce n'était pas encore la maladie; la maladie ne tarda pas à venir : le déclin de l'homme, comme celui du soleil, se précipite rapidement. Cette épreuve est, pour la plupart d'entre nous, la plus dure que nous ayons à subir : la perte de la fortune, les revers de l'ambition, les blessures de la vanité, ont leur remède dans quelque fermeté du caractère, dans une philosophie même assez vulgaire, dans les

illusions et les espérances qui entretiennent toutes les passions humaines : la mort des personnes qu'on a aimées, surtout quand elles disparaissent avant l'époque qui semble indiquée par la nature, est un coup terrible ; en général le temps l'amortit, les nécessités de la vie y font leur diversion, et l'image de ceux qui ne sont plus revient dans notre cœur comme une consolation en même temps que comme un regret ; nous supportons plus aisément la douleur lorsque nous nous sentons encore tout entiers pour la souffrir. Quand c'est nous-mêmes que nous voyons partir, quand nous avons le sentiment de la diminution graduelle de la vie, que le moment de tout quitter s'approche, nous avons besoin de toutes nos forces morales, et c'est alors que nos forces physiques fléchissent. Rien (ici-bas) ne reste à quoi nous puissions nous prendre. Jacques mesura pour ainsi dire pas à pas l'espace de plus en plus étroit qui le séparait de la mort ; sa constitution usée allait toujours dépérissant ; il le voyait, il le disait au médecin et à moi, en nous priant de ne pas le déclarer à son fils avant les derniers jours. Dans le fatal combat de la nature, dans les déchirements de son cœur et les angoisses de son corps, il avait recours à la pensée de l'immortalité, et elle lui rendait en énergie morale ce qu'il lui donnait en confiance : son courage allait jusqu'à la sérénité, à la plus tranquille, à la plus héroïque résignation. Après deux années de souffrances admirablement supportées, Dieu l'a délivré en lui envoyant la mort ; il l'a reçue, la prière sur les lèvres, dans les bras de son fils et les miens. C'est l'enterrement de cet homme de bien que vous avez vu tantôt. Maintenant, Messieurs, je vous quitte ; je ne dois pas rentrer au presbytère avant d'avoir porté quelques paroles de consolation à Jules. »

Il se dirigea vers le moulin. Les deux Parisiens se retirèrent lentement ; la cloche du soir les émut plus que de coutume : ce qu'ils venaient d'entendre avait mis leur âme en harmonie avec le son mélancolique qui, avertissant chaque jour qu'il y a quelque chose au-dessus de la vie terrestre, semble, de tous les points du pays, emporter vers le Créateur les hommages et les prières des créatures.

---

## AVENTURES DE Mme GODIN DES ODONAIS.

### I.

En 1773, le mari de cette héroïque voyageuse écrivait à la Condamine : « Si vous lisiez dans un roman qu'une femme délicate, accoutumée à jouir de toutes les commodités de la vie, précipitée dans une rivière, à demi noyée, s'enfonce dans un bois, elle huitième, sans route, et y marche plusieurs semaines ; se perd ; souffre la faim, la soif, la fatigue, jusqu'à l'épuisement ; voit expirer ses deux frères (et tout cela sans succomber elle-même) : vous accuseriez l'auteur de manquer à la vraisemblance. » Il ne fallut pas moins, en effet, que l'autorité du nom de la Condamine, si bien caractérisé par Humboldt de « narrateur véridique par excellence », pour que l'on crût à cette terrible aventure, sur laquelle cependant le moindre doute ne saurait être émis. Le doute, il faut se hâter de le dire, ne s'est jamais produit, et l'histoire de Mme Godin des Odonais est restée en possession d'émouvoir fortement ceux-là mêmes que le récit des plus touchantes fictions trouve blasés. En insérant dans sa belle relation la narration un peu verbeuse de son ancien compagnon de voyage, la Condamine n'avait oublié qu'une chose : c'était les détails biographiques, les renseignements de famille, les faits de la vie intime, dont il avait connaissance sans doute, mais qu'il jugeait d'un intérêt purement secondaire dans le récit qu'il transmettait. Une heureuse circonstance nous permet de combler cette lacune (¹).

Mme Godin n'était pas Française, comme semble l'indiquer le nom de son père. Isabelle de Grandmaison appartenait à une excellente famille d'origine andalouse et péruvienne qui était venue se fixer à Rio-Bamba ; il n'y avait que sa mère qui fût originaire de l'Amérique du Sud. Dona Josefa Pardo y Figueroa, née à Guayaquil durant les dernières années du dix-septième siècle, pouvait passer à bon droit pour une des femmes les plus gracieuses des colonies espagnoles. Pourvue d'une fortune considérable, elle était venue se fixer à Rio-Bamba, cette ville malheureuse qu'une effroyable convulsion de la nature devait bientôt anéantir, mais qui, à cette époque, était un séjour de luxe, et même le siége animé du commerce entre les Andes et l'Océan (¹). Habitant tour à tour la ville et son agreste résidence de *Sudtrepied*, non loin du village de Guazmen, la jeune Péruvienne, fort recherchée par plusieurs partis considérables, avait fixé son choix sur un officier général né à Cadix. En l'épousant, don Pedro-Emmanuel de Grandmaison y Bruno avait renoncé à l'Europe, et, après son mariage, était devenu corrégidor de la province d'Otabalo. C'était néanmoins à Rio-Bamba ou dans le village d'Indiens nommé plus haut qu'était née, vers 1728, dona Isabelle de Grandmaison, celle que sa destinée réservait à de si cruelles épreuves. Élevée dans une des villes les plus opulentes alors de la vice-royauté du Pérou, entourée de soins vigilants par une mère qui lui portait une vive tendresse, dirigée aussi par un père qui était parvenu à un grade élevé dans l'armée espagnole, et auquel on ne pouvait reprocher que son goût pour des largesses inconsidérées, dona Isabelle avait su cultiver son intelligence ; son éducation avait été plus soignée que celle de la plupart des jeunes Américaines du Sud, qu'on envoyait si rarement à cette époque en Europe pour y acquérir une instruction bannie systématiquement des colonies. C'était néanmoins une Péruvienne dans toute l'acception du mot. Si elle parlait le castillan et le français, elle savait admirablement le quichua, ou, si on le préfère, la langue des Incas ; il y a mieux encore : un document tombé fortuitement entre nos mains nous prouve qu'elle avait dirigé son attention sur les secrets confiés à un genre d'hiéroglyphes national, qui aujourd'hui se trouve environné de si profonds mystères qu'on en néglige tout à fait l'interprétation. Elle déchiffrait, en un mot, quelques-uns de ces *quippos* auxquels le roman de Mme de Graffigny a seul conservé parmi nous une sorte de renommée, et qui empruntent cette célébrité presque éteinte à la grâce d'un ancien récit.

Ce fut probablement cette éducation supérieure à celle de ses jeunes compagnes qui dirigea le choix de dona Isabelle lorsqu'elle épousa, en 1741, Godin des Odonais, parent de l'astronome, et qui, six ans auparavant, s'était rendu à Quito avec les académiciens dont la commission scientifique était de mesurer un degré du méridien.

Né d'une bonne famille du Berry, mais ne remplissant que l'office de porte-chaîne, quoique aspirant au titre d'ingénieur dont il fut revêtu plus tard, Godin était jeune, spirituel, protégé par la Condamine, qui rend fréquemment justice à son zèle. Il ne savait pas mettre alors plus de bornes à ses espérances qu'il n'en mettait à ses projets. La dot considérable qu'il avait reçue fut dissipée en partie dans des spéculations hasardeuses, et nécessairement aussi dans

(¹) On a pu réunir dans cette notice des renseignements biographiques ignorés jusqu'ici ; ils rectifient des dates et des faits erronés ; ainsi que le portrait de Mme Godin des Odonais, ils offrent toute espèce d'authenticité, et ils doivent se joindre désormais à un épisode dans lequel M. Ferdinand Denis a raconté avec émotion les souffrances de la voyageuse. — Voy. le *Voyage dans les forêts de la Guyane*, par Malouet, in-18.

(¹) Rio-Bamba fut complétement détruite par un tremblement de terre, en 1797, et rebâtie à quelque distance de son ancien emplacement.

l'accomplissement des longs voyages que nécessita le bien de la mission. Plusieurs enfants lui étaient nés; il ignorait que tous devaient succomber avant le temps : il résolut d'aller sur le bord de l'autre Océan refaire pour eux une fortune qu'il avait compromise, et s'en fut demander à la Guyane ce qu'il avait perdu dans cette contrée du Pérou, dont un adage populaire s'obstinait à faire le centre de toutes les richesses. Il partit en 1749, descendit vers l'Amazone par le Napo, comme l'a fait naguère l'intrépide Osculati, et, après un an de voyage sur le grand fleuve, parvint au Para, d'où il passa à Cayenne, afin d'aller s'établir plus tard sur les rives de l'Oyapock.

Ce fut pour lui le temps des magnifiques espérances, mais malheureusement aussi celui des essais infructueux. Pour sa femme, qu'il laissait à une si grande distance, ce fut l'époque des joies maternelles bientôt déçues, et celle également des douleurs profondes causées par la mort de sa mère. Il nous serait possible de lier la vie si peu connue de Mme Godin aux événements presque oubliés dont sa ville natale se préoccupait. Nous pourrions montrer son frère aîné, le docte fray Juan, religieux des Augustins, se préparant à passer à Rome pour y donner une autre direction aux affaires de son ordre. Il nous serait aisé de faire voir un autre de ses frères, don Antonio de Grandmaison, se posant, aux dépens de sa fortune, en protecteur des Indiens ; son père exerçant toujours les fonctions que lui imposait une magistrature élevée, et luttant, durant les années fatales qui s'écoulèrent depuis le commencement de 1767 jusqu'en 1769, contre les troubles intérieurs dont devait être précédé l'anéantissement de Rio-Bamba. Nous nous contenterons de rappeler que nul genre d'angoisse ne devait manquer à Mme Godin, même en dehors de la catastrophe qui faillit briser sa vie, et qu'avant de gémir sur ses misères elle eut à pleurer la mort d'une fille de dix-huit ans.

Pendant que ces événements se succédaient, l'ancien compagnon des académiciens ne restait pas oisif dans sa solitude de la Guyane. Appliquant les rares connaissances que ses voyages au sein des plus grandes forêts du monde lui avaient données, il spécifiait pour le gouvernement la valeur et la solidité des bois de construction, et dès ses premiers essais de défrichement, il écrivait au ministre de la marine pour lui signaler les trésors que les rives de l'Oyapock offraient en ce genre. Plus tard nous ne le voyons préoccupé que d'un seul désir, celui de faire cadeau aux colonies françaises de l'arbre qui produit le quinquina, et d'un autre végétal que l'on connaît en Amérique sous le nom de *cannelier du Para*.

Godin des Odonais ne s'en tenait pas à ces conquêtes innocentes et dont l'utilité était si directe pour nos colonies. Son amour patriotique l'entraîna plus loin ; et tandis qu'il songeait à remonter le fleuve des Amazones pour rejoindre sa femme dont le sort le préoccupait vivement, un projet d'un tout autre caractère, et qui devait nécessairement le mettre en état de suspicion auprès du gouvernement portugais, était formulé par lui et transmis à M. de Choiseul. Soit que sa missive eût été égarée, soit que le ministre la jugeât d'une nature compromettante, il ne put jamais acquérir la preuve qu'elle fût parvenue à son adresse ; si bien que lorsque le ministère de Pombal lui eut, après la guerre, libéralement octroyé la permission de remonter le grand fleuve, dont les issues étaient étroitement fermées alors à tous les étrangers, il craignit de s'aventurer sur la route du Pérou, et de devenir le prisonnier politique d'une nation qui avait pu surprendre ses projets (1).

(1) Godin ne songeait à rien moins qu'à la réalisation prématurée de la grande question qui agite aujourd'hui l'Amérique du Sud et les États-Unis, la libre navigation du fleuve.

En 1765, il fit de nouvelles démarches et obtint de nouveaux passe-ports ; bien assuré de l'intérêt qui s'attachait désormais en Europe aux travaux des académiciens, il reprit avec une nouvelle ardeur le dessein de se réunir à sa famille ; mais il ne put lui transmettre son projet qu'au bout de quatre ans. Séparée depuis tant d'années de son mari, Mme Godin des Odonais venait d'être éprouvée récemment par le malheur le plus poignant qui pût briser un cœur de mère : c'était une raison de plus pour qu'elle n'hésitât pas à quitter Rio-Bamba, que ses deux frères et le général de Grandmaison voulaient d'ailleurs eux-mêmes abandonner. Godin fut instruit de cette résolution, pour la réalisation de laquelle on lui demandait son concours ; mais, soit qu'une maladie dangereuse dont il relevait à peine l'empêchât d'entreprendre cette immense pérégrination à travers le continent américain, soit qu'il fût encore sous l'empire des craintes assez fondées qui semblaient toujours l'assiéger, il demeura à la Guyane, rassuré d'ailleurs par la présence des deux frères dévoués qui devaient accompagner sa femme durant sa longue navigation.

Dans l'impossibilité absolue où il se trouvait de partir, il ne lui restait plus qu'à transmettre au Pérou les ordres émanés du cabinet de Lisbonne, pour que la voyageuse fût accueillie dans les missions. Un pareil message, qui, grâce aux navires à vapeur récemment établis sur le fleuve, peut se réaliser en moins de vingt-neuf jours, exigeait alors plusieurs mois. Il fallut prendre un parti définitif, et le colon de l'Oyapock jeta les yeux sur un médecin qui résidait alors à Cayenne sous le nom de Tristan d'Oreasaval, et qu'il connaissait depuis longtemps ; il l'expédia vers les missions du haut Amazone, et le chargea d'un paquet contenant les ordres du père général des Jésuites, adressés au provincial de Quito et au supérieur des établissements religieux de Maïnas. Il s'agissait simplement de porter ces lettres au supérieur de la Laguna, qui à son tour devait les transmettre à Rio-Bamba, non loin du Chimborazo. C'était ce message si vivement attendu, et dont toutes les indications étaient scrupuleusement calculées, qui devait prévenir Mme Godin des Odonais que toutes les difficultés avaient été aplanies, pour qu'elle pût entreprendre sans péril l'immense voyage ; mais le messager infidèle manqua à toutes ses promesses : au lieu de se rendre à Laguna, chef-lieu des missions espagnoles, il s'arrêta à Loreto, limite des possessions portugaises, et chargea un missionnaire retournant au royaume de Quito de transmettre les lettres dont il était porteur. Par un enchaînement de circonstances déplorable, ces lettres vont à près de cinq cents lieues plus loin, au delà de la Cordillère. Tristan d'Oreasaval s'arrête plusieurs mois dans le bas Amazone et ne s'occupe plus que de transactions commerciales. Chose étrange, mais expliquée suffisamment dans la relation reproduite par la Condamine, ce fut seulement vers 1770 que Mme Godin des Odonais, prévenue par les bruits vagues qui circulaient dans les missions, acquit enfin la certitude qu'elle pouvait rejoindre son mari, dont elle était séparée depuis vingt ans.

II.

Je ne sais plus quel vieux missionnaire, pénétrant dans les forêts qui bordent l'Amazone, s'écria, ravi par l'enthousiasme : *Quel beau sermon que ces forêts !* D'un mot il essayait de faire comprendre ainsi leur sublime beauté ; d'un seul mot, en effet, pour qui a des souvenirs, il peignait ces immenses arcades formées par les *vignaticos* joignant à quatre-vingts pieds leurs branches robustes, comme les ogives de nos cathédrales s'entrelacent dans leur sublime régularité. D'un mot il peignait ces lianes verdâtres entourant dans leurs spirales immenses quelque vieux tronc de *sapouyaca,* ainsi qu'un serpent qui se tiendrait immobile

comme le serpent des Hébreux attaché à sa colonne d'airain. D'un mot il peignait encore ces aloès, coupes du temple, qui ouvrent à l'extrémité des *jacquetibas* leurs calices immenses de verdure, prêts à recevoir la rosée du ciel; puis ces candélabres de cactus qu'un rayon de soleil vient quelquefois dorer, et qui se parent d'une grande fleur rouge comme d'un feu solitaire; puis ces guirlandes d'épidendrums se balançant au souffle des vents et fuyant l'obscurité des forêts pour jeter leurs fleurs au-dessus du temple; puis ces bignonias, guirlandes éphémères qui forment mille festons.

Il disait aussi, le vieux moine, ce cri majestueux du *guariba*, dont le silence est interrompu vers le soir, et qui se prolonge comme la psalmodie d'un chœur, tandis que le *ferrador*, jetant par intervalle son cri sonore, imite la voix vibrante qui marque les heures dans nos cathédrales.

Les grands souvenirs historiques ne manquent pas à cette solitude : Aguirre y égorgea sa fille; Orellana y suivit Diego Pizarre, et, prétendant lui ravir sa gloire, livra ses compagnons à toutes les horreurs de la faim.

Un jour, ces voûtes retentissaient de sanglots à demi




Portrait de Mme Godin des Odonais, d'après une peinture à l'huile conservée dans la famille. — Dessin de Chevignard.

articulés; ce n'était ni le cri plaintif du sauvage, ni le miaulement entrecoupé du jaguar blessé par le chasseur. Pas un chasseur n'avait paru depuis bien des journées dans cette solitude; le tigre lui-même avait cherché d'autres forêts, et les oiseaux, incertains dans les airs, cherchaient en silence un autre asile. Des cris se prolongèrent encore, et la forêt demeura dans le repos : on n'entendit plus que le bourdonnement confus de ces milliers d'insectes piqueurs qui se balancent en nuages épais dans les forêts américaines, au milieu des vapeurs chaudes qu'on voit s'élever du fleuve, et qui, vers la fin du jour, s'abaissent sur la savane comme un linceul de mort.

Si quelque voyageur eût pénétré dans cette solitude, voilà ce qu'il eût vu, et je n'ajoute rien à la terrible vérité. Une femme qu'à ses vêtements de soie en lambeaux, à la chaîne d'or qui pendait encore à son cou, on pouvait reconnaître pour avoir joui de toutes les mollesses de l'opulence, une pauvre femme n'ayant plus de force que par son âme, n'ayant plus de courage que par son cœur, était couchée près de sept cadavres. Ces cadavres ne sont pas sanglants. le jaguar ne les a pas déchirés, l'Indien ne les a pas frappés de sa flèche empoisonnée; une mort bien plus lente les a abattus de son souffle invisible : c'est la faim qui les a tués.

Parmi ces corps livides, il y a trois jeunes femmes, deux enfants, deux hommes qui ont dû résister longtemps, car ils ont encore l'aspect de la force. Mais je me trompe, le moins âgé n'est point mort encore; il bégaye des mots d'agonie, et cette femme dont je vous parlais tout à l'heure,

elle se lève avec effort; elle veut encore entendre une voix humaine au milieu de cette solitude qui va rentrer dans un affreux silence; elle veut recueillir les dernières paroles de son frère, car cet homme c'est son frère, et elle comprend, à ses propres tourments, que c'est pour la dernière fois que les sons rauques de sa voix se mêleront au souffle oppressé qui s'arrête... Ce cadavre vivant la regarde, puis il retombe dans une morne stupeur; il aspire avec effort l'air embrasé de la forêt, jette un cri... c'est le dernier... Et elle, quand il est mort, elle ne peut croire à tant de misères; elle arrache avec égarement quelques feuilles, non pas pour elle que la faim dévore, mais pour cet ami, l'unique ami qu'elle ait dans le désert; elle lui présente avec angoisse un fruit desséché... Penchée au-dessus de lui, elle interroge son œil morne, qui n'a pu se fermer... Non, les dents du malheureux, serrées par la faim, ne s'ouvriront plus. Elle le comprend; elle s'agenouille et elle prie... Qui lui fera entendre une voix humaine, une voix de secours? elle est seule à cent lieues de toute terre habitée... Voyez, elle voudrait donner la sépulture à son frère bien-aimé : elle ne le peut pas, la terre résiste à ses efforts. Quelle misère!... et je n'ai dit que la vérité.

Au bout de deux jours, elle songe à fuir; il faut qu'elle revoie son mari, puisque c'est pour le revoir qu'elle a entrepris ce voyage. Il y a mille lieues jusqu'au bord de la mer : elle les fera... Mais elle n'a pas mangé depuis plusieurs jours; ses pieds délicats sont déchirés par les épines; qu'importe! elle prend les souliers des morts, et voilà qu'elle fuit dans la forêt sans fin.

Maintenant, Mme Godin des Odonais (car vous avez compris son nom par ses misères), Mme Godin marche toujours au milieu de ces grands arbres; et ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'elle marche sans but, n'ayant qu'une seule pensée..... Son imagination, frappée d'épouvante, peuple ces grands bois de fantômes; et cependant elle a bien assez des réelles horreurs de cette solitude : pour les comprendre, il faut les avoir éprouvées. Quelquefois, au milieu du crépuscule sinistre qu'amène la fin du jour, elle s'arrête, croyant qu'une voix l'appelle; ce n'est que le cri du hocco, dont le murmure ressemble au murmure d'un mourant; en d'autres endroits, si elle regarde en l'air, deux yeux de feu paraissent entre des lianes; c'est un singe belzébuth qui s'échappe en sifflant. Maintenant, voilà qu'elle franchit une grande flaque verdâtre, au risque de se noyer; elle cherche à se retenir aux gerbes qui croissent sur les bords; un palmier épineux lui fait une plaie douloureuse en la sauvant. Mais comment ira-t-elle plus loin? voilà qu'elle entre au milieu de ces grandes herbes qui vous font des incisions si rapides et si froides sans faire jaillir le sang; voilà que des milliers de carapates joignent leurs horribles piqûres aux piqûres des cactus et aux morsures brûlantes des grandes fourmis. Tout à l'heure, elle a voulu monter sur un énorme tronc d'arbre que l'action des siècles a miné sourdement; son pied s'est enfoncé dans ce cadavre de végétal, et des milliers de scorpions s'en échappent en agitant leurs aiguillons. L'obstacle est cependant franchi; un frôlement s'est fait entendre, deux étincelles verdâtres ont brillé dans l'ombre, elle a entendu un sourd miaulement : c'est un jaguar; mais il est rassasié sans doute, et il fuit, comme cela arrive souvent au tigre d'Amérique, l'être le plus capricieux que l'on connaisse dans sa férocité. Ah! sans doute, dites-vous, c'est trop de misères; ce récit terrible est imaginaire... Ce récit n'est rien auprès de ce qu'éprouva Mme des Odonais.

Maintenant qu'elle est tombée sans force au pied d'un arbre, qu'elle promène ses regards autour d'elle, qu'elle interroge avec anxiété tous les bruits, et qu'après s'être assurée que tout est en silence, elle demeure pour quelques instants dans un sombre repos, je vais vous dire comment elle se trouve seule dans cette grande forêt des bords du Bobonasa. *La suite à une autre livraison.*

---

## SUR LOUIS XI.

Louis XI se fit le gardien et le fauteur de tout ce que l'aristocratie haïssait; il y appliqua toutes les forces de son être, tout ce qu'il y avait en lui d'intelligence et de passion, de vertus et de vices. Son règne fut un combat de chaque jour pour la cause de l'unité de pouvoir et la cause du nivellement social; combat soutenu, à la manière des sauvages, par l'astuce et la cruauté, sans courtoisie et sans merci. De là vient le mélange d'intérêt et de répugnance qu'excite en nous ce caractère si étrangement original. Le despote Louis XI n'est pas de la race des tyrans égoïstes, mais de celle des novateurs impitoyables; avant nos révolutions, il était impossible de le bien comprendre.

La condamnation qu'il mérite, et dont il restera chargé, c'est le blâme que la conscience humaine inflige à la mémoire de ceux qui ont cru que tous les moyens sont bons pour imposer aux faits le joug des idées. — (Augustin Thierry, *Essai sur l'histoire du tiers état.)*

---

Une petite hirondelle étant tombée de son nid, construit sous la toiture du château de Launay (Seine-Inférieure), Mlle V..., fille du propriétaire, releva le pauvre oiseau et entreprit de le nourrir avec des mouches et quelques autres insectes. Elle réussit parfaitement à apprivoiser son élève, qui cependant profita un jour de l'ouverture d'une croisée pour retourner près de sa famille; mais elle ne renonça pas aux soins que l'on continuait de lui prodiguer au salon, où elle entrait et d'où elle ressortait librement.

Au mois de septembre, elle disparut avec ses camarades. Au printemps suivant elle revint frapper de son bec, avec instance, à une croisée du salon où elle avait été élevée. On lui ouvre, et de suite elle se précipite vers la cheminée, à l'angle où elle avait eu l'habitude de trouver dans une boîte sa nourriture quotidienne : elle se laisse prendre, caresser, et elle renouvelle chaque jour fréquemment ses visites, se pose sur l'épaule de sa jeune maîtresse, et surtout n'oublie pas son garde-manger, qu'on a soin d'approvisionner. A l'automne, disparition; retour au printemps suivant; visites tout l'été comme l'année précédente; puis départ au mois de septembre, cette fois sans retour [1].

---

## LE MICROSCOPE.

Suite. — Voy. p. 247, 287.

M. Charles Chevalier se remit à l'œuvre. Il tourna d'abord la face plane des lentilles achromatiques vers l'objet, tandis que Selligue y plaçait la surface courbe. Puis il colla les deux pièces de ces lentilles avec de la térébenthine, et prévint de cette manière la déperdition de lumière occasionnée par les réflexions multiples que produisent les faces juxtaposées. Après divers autres perfectionnements, il construisit un microscope horizontal d'après Amici; et enfin, en 1834, il exposa son *microscope universel* (fig. 9, I).

Cet instrument, le plus parfait des microscopes modernes, est ainsi composé :

A, colonne de support immobile, se vissant sur la cassette dans laquelle se renferment l'instrument et ses accessoires. — B, pièce horizontale, articulée sur la colonne au

[1] Communiqué par M. le docteur D..., de Saint-Clément, près Saumur (Maine-et-Loire).

moyen de la charnière C, et à laquelle est fixée la tige carrée D, dont la face postérieure est garnie d'une crémaillère. La partie inférieure de cette tige est fixée à la colonne par un bouton. — E, miroir plan d'un côté, concave de l'autre, mobile en tous sens, et pouvant s'élever ou s'abaisser le long de la tige D. — F, platine mise en mouvement par la crémaillère et par une vis de rappel G. Cette platine est garnie en dessous d'un diaphragme variable, représenté en *d*, et de

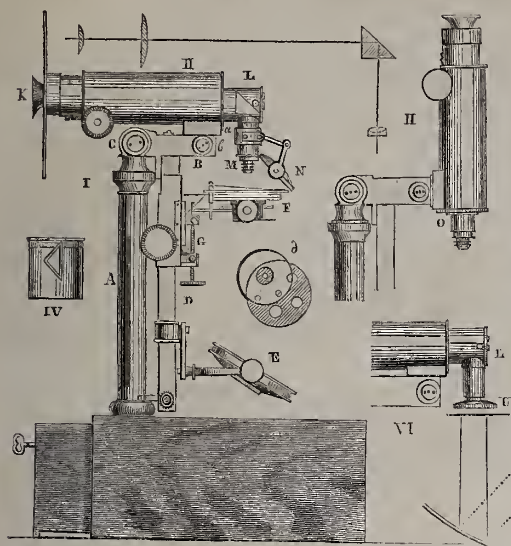



Fig. 9. Microscope de Charles Chevalier.

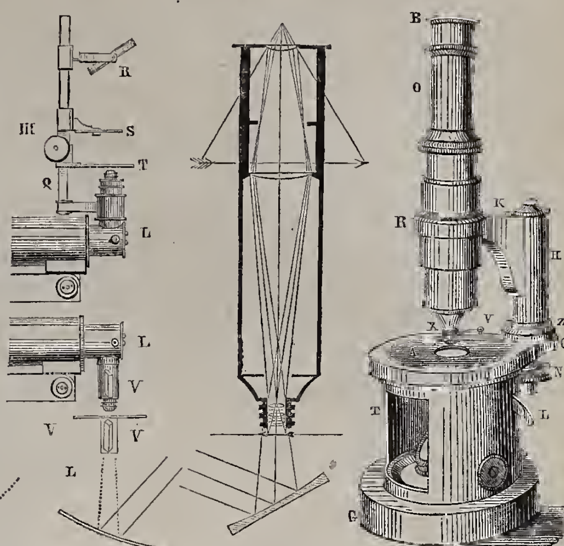



Fig. 10. Microscope de Nachet.

plus, au moyen de deux vis, elle peut se mouvoir horizontalement de droite à gauche ou d'avant en arrière. — H, corps de l'instrument, mobile horizontalement sur la pièce *a* et verticalement sur la charnière *b*. Ce tube s'allonge ou se raccourcit au moyen d'une crémaillère. Ses parois internes sont noircies pour éviter la réflexion de la lumière. — K, oculaire garni d'un disque noir pour empêcher la lumière d'arriver aux yeux de l'observateur autrement que par le tube H. — L, tube coudé à angle droit, s'ajustant au corps H par un assemblage à baïonnette, et portant dans son intérieur un prisme réflecteur, et à son extrémité inférieure l'objectif achromatique M. — N, loupe plano-convexe pour l'éclairage des corps opaques. La marche des rayons est indiquée au-dessus de l'instrument.

La position horizontale du microscope est fort commode lorsque l'on veut faire de longues observations ; car la tête n'étant point penchée en avant, le sang s'y porte moins rapidement, et on n'éprouve pas dans les muscles du cou l'engourdissement douloureux auquel on n'échappe pas lorsqu'on se sert du microscope vertical. Si cependant on veut avoir l'instrument dans cette dernière position, on remplace le tube coudé L par un tube droit (II, O), et on fait basculer le corps de l'instrument sur la charnière *b*.

Pour les observations chimiques, impossibles avec les anciens instruments, on fait décrire au tube coudé L un demi-cercle, on ajuste à frottement un petit appareil composé d'une tige carrée garnie d'une crémaillère (III, Q) et portant une platine mobile T, un diaphragme variable S, et un miroir R.

On n'a plus à craindre les vapeurs qui ternissaient les lentilles et souvent même les altéraient. Cette disposition est encore utile pour étudier les corps que leur pesanteur entraîne au fond du liquide qui les baigne. Nous décrirons plus loin une platine qui, ajoutée à cet appareil, permet de suivre l'action de la chaleur.

Si l'on veut employer le microscope dans la position horizontale sans prisme, après l'avoir disposé verticalement, on lui fait exécuter un mouvement de rotation sur la charnière C, et on enlève le miroir pour se servir de la lumière directe, ou on le remplace par un condensateur.

Pour l'éclairage des corps opaques, on emploie ordinairement une loupe ; mais elle est avantageusement remplacée par un miroir concave percé au centre pour recevoir la lentille. Lieberkuhn (1740), qui passe pour l'inventeur de ces miroirs, les construisait en argent ; pour éviter l'oxydation, on emploie le verre étamé. Ce miroir, dont le foyer correspond au foyer des lentilles, s'ajuste à l'extrémité du tube L (VI, U), ou du petit tube O (II), et condense sur l'objet les rayons envoyés par le miroir E.

Lorsqu'on veut avoir un appareil polarisateur, on place deux prismes de nichol V, V, l'un dans le tube courbé L (V), ou dans le tube droit O (II), au-dessus de l'objectif, l'autre au-dessous de la platine. Ce dernier est ajusté dans une monture qui permet de le faire tourner sur son axe.

Dans tous les microscopes composés, les images sont renversées ; mais dans le microscope horizontal, on peut les redresser en plaçant devant l'oculaire un petit prisme rectangulaire IV.

Les différents objectifs et oculaires qui forment la partie optique de cet instrument donnent, par leurs combinaisons, des grossissements de 7 diamètres à 800 diamètres et plus.

En parlant de la micrométrie, nous décrirons la chambre claire qui s'adapte au microscope horizontal, et avec laquelle on peut dessiner très-exactement tous les objets soumis à l'observation.

Quelques observateurs accordent leur préférence aux instruments dont la base en forme de tambour renferme le miroir ; mais alors ce miroir n'est mobile que d'avant en arrière, il est impossible de l'incliner de côté, de le rapprocher ou de l'éloigner de l'objet, et c'est là un grand inconvénient.

La figure 10 représente le microscope construit depuis quelques années par M. Nachet : G, base circulaire en plomb recouvert de laiton ; T, tambour ayant une ouverture quadrilatère pour laisser arriver la lumière sur le miroir. Celui-ci est fixé dans le tambour par deux vis dont les pignons saillants au dehors servent à faire varier son inclinaison. Le tambour est fermé en haut par la platine A, percée au centre pour le passage de la lumière. Elle est fixe ou à tourbillon, c'est-à-dire qu'elle peut, à l'aide d'un mécanisme particulier, tourner horizontalement autour de son centre. Elle porte aussi, comme dans tous les instruments modernes, de petits chevalets V en laiton, servant à fixer le porte-objet à une place déterminée.

Dans le trou de la platine on glisse verticalement, au moyen d'un genou articulé et d'un manche L, qui fait saillie au dehors, un petit tube destiné à recevoir les diaphragmes.

Le cercle de cuivre qui entoure la platine porte une oreille C, à laquelle est fixée une colonne Z, sur laquelle glisse un tube H. Celui-ci porte une pièce K, terminée par une portion de tube R dans laquelle entre à frottement doux le corps du microscope O.

Dans le microscope « universel », le tube portant les lentilles est immobile, et la platine est amenée au foyer. Dans le microscope de Nachet, c'est la platine qui est fixe, et le corps de l'instrument qui est élevé ou abaissé d'abord dans le tube R, puis au moyen d'une vis micrométrique qui traverse la colonne Z et qui fait mouvoir le tube H et les pièces qu'il supporte. Le pignon de cette vis est placé en N. Comme il est indispensable que les verres de l'oculaire et ceux de l'objectif soient montés de telle sorte que le centre de chacun se trouve sur l'axe du corps de l'instrument, les microscopes dans lesquels le corps est immobile semblent préférables.

Il existe un grand nombre de microscopes qui diffèrent, quant à la partie mécanique, de ceux que nous venons de décrire, mais qui cependant peuvent être rapportés à l'un ou à l'autre.

Les constructeurs anglais donnent généralement à leurs instruments la position oblique que nous avons déjà vue au microscope de Robert Hooke.

Celui de M. Ross (fig. 11) est composé d'un pied supportant deux colonnes A, entre lesquelles est placée une tige cylindrique B pouvant être plus ou moins inclinée. Cette tige porte à sa partie supérieure une pièce D, à l'extrémité de laquelle se visse le corps de l'instrument E. Le pignon C d'une crémaillère placée derrière la tige B permet de faire monter ou descendre toute cette partie de l'appareil. La platine F n'a d'autres mouvements que ceux d'avant en arrière ou de gauche à droite, qui lui sont imprimés par deux vis micrométriques. Le miroir mobile G est placé à l'extrémité inférieure de la tige B.

Les Allemands ont adopté le microscope vertical. Celui de Piston (fig. 13) est porté par une colonne triangulaire A, sur laquelle glisse, au moyen d'une vis D, une boîte B, à laquelle est fixé le corps de l'instrument C. La platine E, mobile horizontalement, est, ainsi que le miroir F, attachée à la tige A.

Le *microscope solaire* fut inventé en 1738 par Lieberkuhn, qui plus tard le perfectionna en le rendant applicable aux objets opaques : son procédé n'est pas parvenu jusqu'à nous. En 1739, Cuff construisit un de ces instruments, composé d'un tube, d'un réflecteur mobile comme celui employé aujourd'hui, d'une lentille biconvexe destinée à condenser les rayons solaires, et d'un microscope simple de Wilson. Adams le père y réunit la chambre obscure, parvint à l'éclairer avec une lampe, et lui donna le nom de *microscope lucernal*.

Euler remplaça le réflecteur en verre par un réflecteur métallique, pour éviter la double réflexion produite par le premier.

La figure 12 représente le microscope solaire de M. Charles Chevalier. On fixe l'instrument au volet d'une fenêtre dont la situation est telle que les rayons solaires y arrivent sans obstacle. Lorsque l'appareil est en place, le réflecteur M est en dehors de la chambre, ainsi que le grand verre condensateur, qui devient la seule voie ouverte aux rayons lumineux. Le réflecteur peut être mis en mouvement par les pignons C,C. A l'intérieur de la chambre se trouvent : le tube T, pouvant s'allonger à volonté, et portant à son extrémité évasée le grand verre condensateur, et à l'autre un second verre condensateur plus petit, mobile au moyen de la

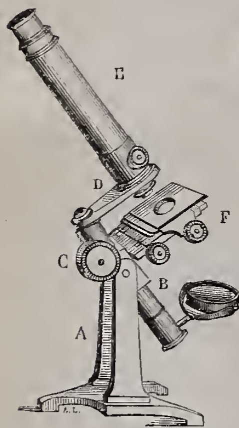


Fig. 11. Microscope de Ross

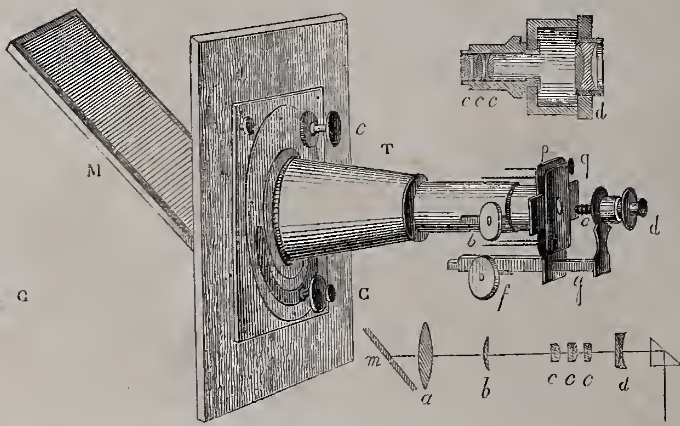


Fig. 12. Microscope solaire.

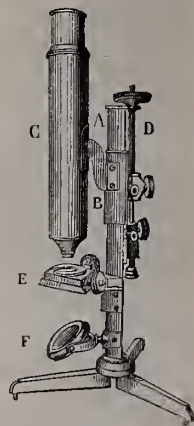


Fig. 13. Microscope de Pistou.

crémaillère à bouton *b*; la platine *p*, composée de deux plaques entre lesquelles se placent les corps en expérience; et le système amplificateur, formé par trois lentilles achromatiques *c*,*c*,*c*, et par une lentille concave *d*, porté par une tige carrée *g*, mise en mouvement au moyen de la crémaillère *f*.

L'amplification dépend de la puissance des lentilles et de la distance à laquelle on place l'écrou destiné à recevoir l'image; mais plus on éloigne l'écrou, moins la lumière est vive, moins l'image est nette.

Le microscope solaire ne peut rendre tous les services que l'on obtient du microscope simple et surtout du microscope composé; mais il est fort utile dans un cours public. Dans l'impossibilité où l'on est de se servir de cet appareil à heure fixe, on a cherché à remplacer les rayons solaires par divers systèmes d'éclairage : la lumière extraordinairement vive produite par le carbonate de chaux en contact avec le gaz oxyhydrogène enflammé est certainement le moyen le meilleur.

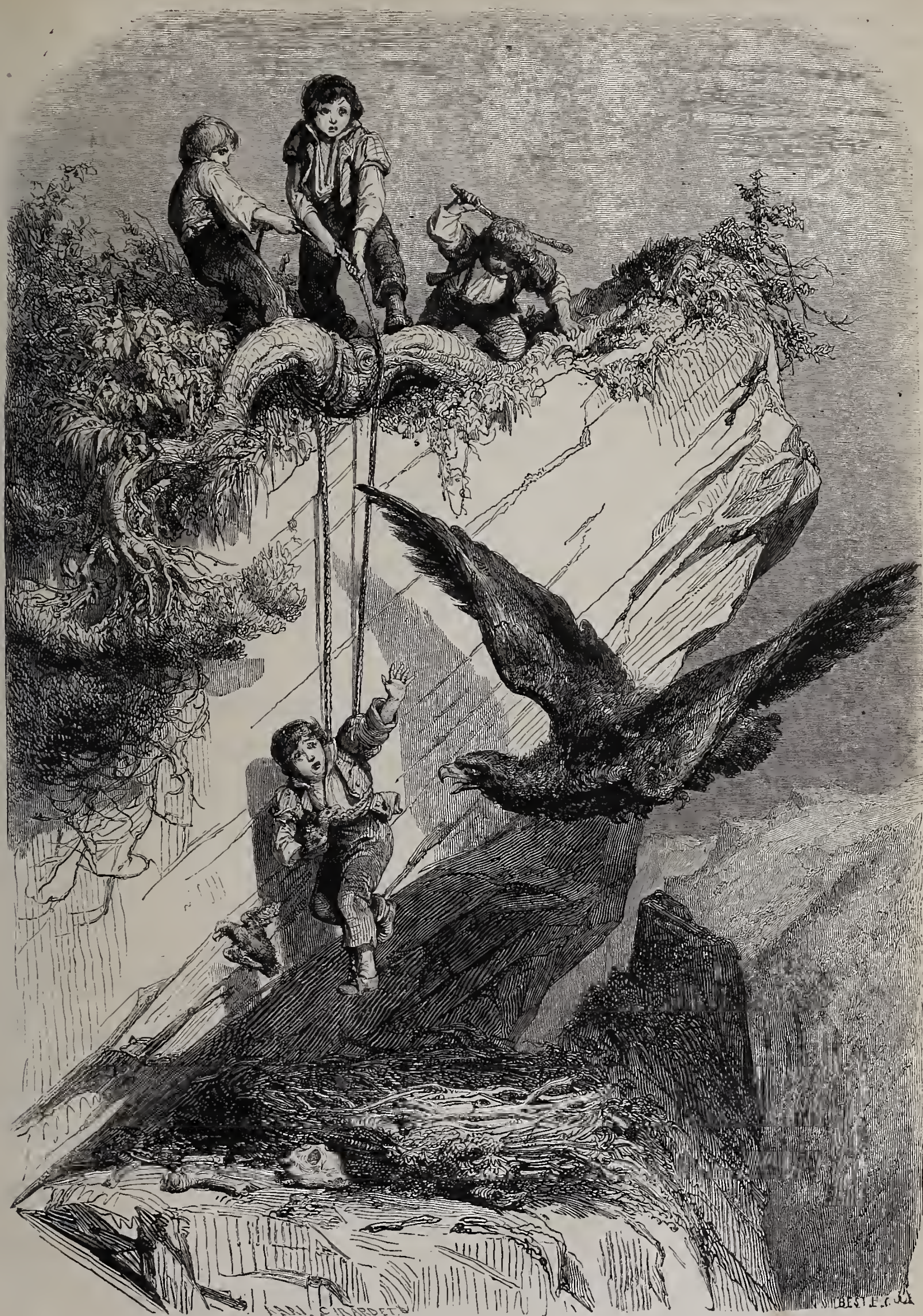
MM. Donné et Foucault ont employé avec succès un appareil construit en 1845 par M. Charles Chevalier, et dans lequel la lumière est produite par l'électricité.

*La fin à une autre livraison.*

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

## DENICHEURS D'AIGLONS.



Composition et dessin de Karl Girardet.

Nous revenions, quelques amis et moi, par un beau soir de février, assez las d'une pêche aux écrevisses et aux truites fort malheureuse, et qui laissait nos filets vides. Nous longions d'abruptes escarpements, premières assises des Alpes du côté du Dauphiné, lorsque, remarquant, le long des rocs perpendiculaires, quantité de longues traînées blanches, je m'arrêtai, cherchant à deviner de quel oiseau pouvaient venir de pareilles traces crayeuses.

— Quelles nichées de hiboux logez-vous donc là? demandai-je à mes compagnons.

— Un naturaliste tel que vous s'y devrait mieux connaître, me répondit l'un d'eux, qui demeurait à une lieue environ de l'endroit. Ce sont des læmmer-geyer qui ont bâti leur aire dans ces roches; je les ai vus plus d'une fois, ces fameux brigands; malheureusement, toujours hors de portée.

Je n'avais encore dans ma collection aucun de ces gigantesques aigles barbus, de ces gypaëtes que les Abyssiniens appellent le père à longue barbe, et que les Suisses ont nommé *læmmer-geyer,* le vautour des agneaux; nulle occasion d'observer leurs mœurs et leurs habitudes ne s'était présentée à moi. Résolu de profiter de celle-ci, je décidai mes amis à s'arrêter, et nous passâmes, blottis sous une anfractuosité du roc, un temps qui me parut long. Indépendamment des anxiétés de l'attente, mon impatience était provoquée par le bavardage incessant de mon voisin, ennemi juré de la terrible espèce, effroi des imaginations helvétiques. Impossible de lui imposer silence, tandis qu'il me racontait dans le timpan de l'oreille tous ses griefs, non-seulement contre les habitants emplumés de cette roche, qui levaient plus d'une dîme sur sa chasse, mais contre leur race tout entière. Il tenait de son grand-père qu'en son temps, l'enfant gros et fort, et déjà âgé de trois ans, d'un paysan du Tyrol, saisi soudain entre les serres d'un læmmer-geyer, n'avait dû son salut qu'à la difficulté qu'ont ces immenses oiseaux pour prendre leur vol sur un terrain plat. Tandis que le rapace soupesait sa proie, le père, accouru aux cris perçants de sa progéniture, tomba, son bâton à la main, sur le ravisseur. Forcé de lâcher prise pour se défendre, l'oiseau combattit opiniâtrément jusqu'au bout, et fut tué sur la place.

— Chut donc! le plus léger murmure peut l'effaroucher : il voit de loin, entend de même. Cachons-nous; taisons-nous!

— Oh! l'ennemi n'est pas encore là, nous entendrions le bruit de ses ailes... Tenez, pas plus tard que la semaine dernière, je lisais dans mon journal qu'à Gratz, en Styrie, dans un pré, aux environs de Waiz... Savez-vous où est Waiz? Est-ce en Tyrol? est-ce en Styrie?

— Qu'importe? chut donc!

— Oh! n'ayez peur! j'ai l'œil au guet, et dès qu'il le faudra je serai plus muet qu'un poisson. Je vous disais donc qu'aux environs de Waiz... c'est peut-être Waitzen que l'écrivain aura voulu dire?...

Je lui mis la main sur la bouche; un sifflement aigu se faisait entendre, très-haut, sur une petite avance du roc. Deux aiglons, les ailes frémissantes, avaient rampé au bord du rocher pour recevoir leur nourriture, et leurs funèbres cris de joie annonçaient à l'avance l'arrivée du père, point noir qui parut presque aussitôt dans l'azur foncé du ciel, et qui grandit rapidement. Ce n'était point un gypaëte. Le formidable oiseau, que j'eus tout le temps d'observer tandis qu'accroché au bord du rocher il laissait pendre ses ailes à demi déployées à la façon des hirondelles de rivage, me sembla une espèce d'aigle nouvelle, moins grande que le læmmer-geyer, mais plus nerveuse, à serres plus puissantes, au bec sombre, garni à sa base de la membrane jaunâtre que l'on nomme *cire,* au lieu du petit bouquet de plumes fines, semblables à des soies, qui orne celui du gypaëte; il n'avait pas non plus la petite barbe sous la gorge, et me sembla d'une couleur plus sombre et plus riche que le læmmer-geyer. En revanche, les aiglons, déjà emplumés jusqu'aux talons, étaient revêtus d'une livrée beaucoup plus claire, et comme j'avançais la tête pour les mieux voir, la femelle, d'un tiers plus grosse que le mâle, parut tout à coup dans l'air; son œil perçant nous découvrit à l'instant même, et, poussant un horrible cri, elle laissa choir le gros poisson qu'elle apportait. Soudain les petits disparurent dans la fente du rocher, le mâle s'éleva, battant l'air de ses ailes vigoureuses, et le couple irrité vint planer au-dessus de nos têtes en faisant entendre des hurlements de menace presque effrayants.

Nous ne quittâmes pas la place sans nous être promis de revenir avec des armes dès le lendemain matin; mais une affreuse tempête de vent et de pluie nous claquemura au logis, et il n'y eut moyen de tenter l'expédition qu'au troisième jour. Nous arrivâmes en force, portant des fusils, des cordes, tout un attirail d'escalade. Quelques hommes se postèrent au pied du rocher, d'autres montèrent sur les plateaux au-dessus; mais l'entière journée se passa sans rien plus découvrir des beaux et forts oiseaux sur lesquels je fondais tant d'espérances scientifiques : leur sagacité avait mis le temps à profit, et déconcerté les ravisseurs en assignant aux aiglons de nouveaux quartiers.

Mes regrets furent d'autant plus vifs, qu'en explorant le pays, et durant quelques années d'excursions et de recherches ornithologiques, je ne trouvai plus la variété à laquelle je me promettais d'imposer un nom. Cependant j'eus lieu de me convaincre de plus en plus de la confusion amenée dans toutes les classifications par la diversité de plumage qui se manifeste entre les oiseaux d'une même espèce, suivant l'âge, le sexe et les changements de saison; je crus donc pouvoir rendre un plus grand service à la science en étudiant et déterminant ces variations, qu'en ajoutant un ou deux sujets de plus à des collections déjà si riches.

La tâche était difficile. Il fallait découvrir et observer les nids; or l'invisible prévoyance qui apporte aux petits des oiseaux la pâture, a pris soin de cacher leur berceau. Le plumage des femelles, qui couvrent longtemps le nid de leurs ailes, se confond avec le feuillage, avec le terrain, le tronc d'arbre, les rochers où elles l'attachent; la plupart sont muettes, et j'ai eu à admirer, dans mes recherches, les prodiges de leur instinct, et à élever souvent ma pensée attendrie vers Celui qui distribue les dons à proportion des besoins.

En poursuivant cette étude, qui entraîne celle de la vie et des mœurs de la gent ailée, j'ai fréquemment visité le Nord, d'où descendent ces immenses bancs de poissons, inépuisables approvisionnements que suivent des volées entières, d'entières escadres d'oiseaux divers. J'ai parcouru ces îles, étapes semées sur l'Océan, où nichent et se réfugient des armées de rapaces et de palmipèdes. Une place là m'a laissé les plus doux souvenirs, et ma pensée y retourne, comme celle du voyageur errant au loin se reporte vers le foyer où ses amis l'attendent. Cette petite île ignorée est située sur la rive occidentale du comté d'Argyle, et donne son nom, Garveloch, au petit groupe d'îlots dont elle est le plus considérable. Une mer houleuse, constamment bouillonnante, des écueils dangereux, séparent du continent ce petit coin de terre où, dans une humble hutte de pêcheur, j'ai trouvé le repos, la quiétude de l'âme, et d'où j'ai ramené un jeune et cher ami qui ne me quittera plus.

Lorsque je demandai asile, il y a maintenant de longues années, dans la petite cabane, seule demeure en vue sur l'aride côte où me déposait une barque en dérive à laquelle le gros temps ne permettait plus de tenir la mer, j'avais le bras en écharpe, et j'étais malade des suites d'une chute faite en escaladant des rochers pour découvrir ces nids, objets constants de mes recherches. Je fus soigné, avec une sollicitude éclairée, ferme et douce tout à la fois, par la fille du logis, grande et virile créature, maigre, hâve, hâlée, qui, à vingt-six ans, paraissait presque en avoir quarante, et n'avait des charmes de la femme que la douceur pénétrante du regard et la suavité de chants, murmures inarticulés, mélodieux, qui rappelaient le gazouillement de l'oiseau endormant sa couvée. Ella, c'est son nom, était orpheline de mère; son père, infirme et vieux, ne quittait guère le coin

de son feu de tourbe, et c'était elle qui allait à la pêche avec les deux plus âgés de ses frères qu'elle avait élevés tous trois. Elle nourrissait la famille, portait le poids du jour, celui des veilles, satisfaite d'être la providence du cercle étroit qui l'entourait. L'aîné des jeunes garçons pouvait avoir dix-huit ans; le dernier, dont la naissance avait coûté la vie à sa mère, et qui semblait à peine âgé de neuf ans, en avait treize; l'étrange petite créature était le benjamin d'Ella. Inhabile aux choses de la vie, aux rudes travaux de la pêche, aux labeurs des champs, jamais il ne bêchait le petit enclos dont l'orge fournissait les gâteaux, seul pain de la famille; mais là il cueillait, il tressait des fleurs, faisait de petits ouvrages, des sifflets, d'étroites nattes, avec les chaumes qu'il assouplissait dans l'eau; il ne creusait pas la terre pour y tailler des briques de tourbe, mais dans celles que préparaient ses frères il découvrait de petits morceaux de jais, et en arrangeait des colliers pour sa sœur; il ne ramassait pas le varech pour le brûler et en tirer la soude, mais, assis des heures entières sur un récif, au bas de l'inaccessible rocher pyramidal qu'on appelle le Storr, et que sépare de l'île un étroit banc de sable recouvert deux fois le jour par la marée, il contemplait le courant qui tourbillonne autour de la base rugueuse du roc, tourne par derrière, et va mourir sur la plage la plus abordable de Garveloch, au pied même de la cabane. Armé d'une longue baguette, l'enfant attirait de tous les côtés, en se jouant, les goëmons, les ulves, les espèces variées d'algues que les vagues furieuses de ces contrées arrachent sans cesse du sein de l'Océan et poussent vers ses rives. La petite cargaison de plantes marines, appareillée en façon de flotte par *l'Innocent* (ceux des rares habitants de l'île qui le connaissaient le nommaient ainsi), suivait la direction du courant, tournoyait, doublait le roc avec lui, et se venait entasser au pied de la hutte d'Ella; puis la ménagère et ses frères n'avaient qu'à recueillir. Mais travailler assidûment pour vivre, gagner de l'argent, vendre, acheter, toutes ces idées compliquées ne pouvaient trouver place dans la tête envolée du jeune garçon; il vivait avec les oiseaux du ciel et les poissons de l'abîme en amicale communication, s'ébattait avec eux, et, affectueux et bon autant qu'on le peut être lorsqu'on ne comprend qu'imparfaitement, il était cher à ceux auxquels son absence presque complète de mémoire et de persévérance le rendait, à peu de chose près, inutile.

Mais si le sens intérieur dont la conscience s'alimente lui manquait, en revanche il avait un instinct merveilleux, celui que nous admirons dans les animaux, et qui semble une sorte toute particulière d'intelligence. Dès l'abord il m'avait pris à gré, quoique, dans sa nature timide et sauvage, il s'effarouchât à l'aspect de tout inconnu. Quelques boîtes d'oiseaux empaillés, apportées dans mon bagage, contribuèrent à resserrer nos relations. Chaque fois que le mauvais temps le retenait au logis, il contemplait mes collections et me les regardait arranger avec une admiration enfantine. Bientôt il m'aida, et lorsque je pus sortir, il devint non-seulement mon compagnon, mais un utile guide. Je lui découvris alors de précieux talents; il connaissait les gîtes des oiseaux, grimpait comme un chat sur d'abruptes roches qui semblaient à pic, mettait les mains sur le pingouin accroupi sur son œuf, sans le faire fuir; où j'avais fait la guerre, il nouait des amitiés. Dès le grand matin, lorsque le soleil pointe au-dessus des montagnes de Lorn, Arkie (affectueux diminutif d'Arkibald) était déjà grimpé sur le haut du Storr. Si je me hasardais de bonne heure hors de la cabane, je le voyais, debout sur le sommet de crêtes où j'aurais cru impossible de parvenir, veiller, en leur vol matinal vers le sud, les longues files de *fous de Bassan*, ainsi qu'on nomme ces *boubies*, qui ne pondent qu'un œuf, mais le pondent trois fois quand on le leur dérobe. Il ne revenait de ses excursions que le bonnet plein d'œufs, les poches gonflées de duvet, et souvent tenant des oiseaux cachés sous son plaid. Quand il m'apercevait au bas de son immense piédestal, il bondissait, poussait des cris de joie aigus, jetait son bonnet en l'air en agitant ses bras au-dessus de sa tête, et des nuées d'oiseaux de mer, sternes et hirondelles criant, pétrels de Saint-Kilda croassant, macareux vociférant, mouettes riant, pingouins sifflant, tourbillonnaient autour de lui comme les feuilles mortes dans l'orage.

Plusieurs fois j'exprimai en sa présence le désir d'avoir de jeunes oiseaux de proie, entre autres des petits d'aigles pêcheurs. Il levait les sourcils, fixait sur moi des yeux effarés, les détournait soudain, et prenait un certain air narquois, rare chez lui, mais que pourtant je lui connaissais. J'étais enfin assez rétabli pour entreprendre des excursions dans l'île, lorsqu'un matin, de fort bonne heure, voulant profiter d'un beau jour et faire une longue course, je demandai mon petit compagnon. Point d'Arkie, ni alentour de la cabane, ni près du récif où d'ordinaire il veillait les goëmons; et je braquai vainement ma longue-vue sur le Storr. Résolu, faute de mieux, à une promenade solitaire, je chargeai d'un fusil mon épaule si longtemps endolorie, et je n'eus pas fait vingt pas que je sentis combien *l'Innocent* me manquait. Accoutumés à le voir franchir l'espace d'un écueil à l'autre, aller, revenir comme un jeune chien, poursuivre l'oie sauvage comme d'autres enfants poursuivent le papillon, mes yeux le cherchaient toujours. Découragé, je souffrais de l'isolement. Continuant néanmoins ma route, je traversai des bruyères, de tristes et marécageux déserts, et, chose étrange, comme si, en me séparant de mon jeune guide, j'eusse quitté tout à fait la région des oiseaux, je n'en vis pas un à portée. Enfin je me dirigeai vers un groupe de roches à formes bizarres qui se rapprochent de la mer, et, tâchant de retrouver mon pied de chasseur, je m'exerçai à grimper, me gourmandant moi-même de perdre, faute d'usage, mon ancienne intrépidité. Tout à coup le silence de ces solitudes fut brisé par un cri lamentable, une sorte de hurlement furieux, aigu et plaintif tout à la fois, qui me rappela celui de l'aigle des Alpes dont le nid jadis m'était échappé; je tournai rapidement un angle saillant, et demeurai frappé de stupeur du spectacle qui s'offrit à moi. Au bout d'un câble tourné deux fois autour du tronc rabougri d'un vieil arbre, pendait, au-dessus de l'abîme, le petit Arkie, et un aigle formidable, ses talons tranchants repliés sous lui, son bec acéré à demi ouvert, les ailes étendues, l'œil rouge et farouche, menaçait l'enfant qui oscillait au bout de la corde.

Dans le premier moment, je n'aperçus pas même trois autres petits insulaires complices de la témérité d'Arkie, deux desquels s'efforçaient de remonter l'enfant sur le plateau, tandis que le plus hardi, le bâton levé, menaçait l'aigle, mais de trop loin. Impossible de tirer, de peur d'atteindre Arkie; je n'avais plus ni mouvement ni souffle. Sous son bras il tenait deux aiglons, ces aiglons qu'il savait que j'avais désirés! Pauvre enfant! le bec de l'aigle allait déchirer sa face lorsqu'il se décida à en lâcher un. J'étais en proie à une angoisse sans nom que je n'aurais pu supporter un moment de plus. L'aigle se précipita pour arrêter dans sa chute son petit qui voletait. Je respirai : les deux petits garçons tiraient de leur mieux. Arkie approchait du bord. Prompt comme la foudre, l'aigle reparut. A l'aspect du bec effroyable qui s'ouvrait de nouveau, Arkie lâcha le dernier oiseau, et put prendre pied sur le roc.

Quelques secondes plus tard, je serrais dans mes bras le téméraire petit chasseur. A quoi bon dire que, sans re-

tard, nous revînmes au rocher avec un attirail plus solide et de plus forts auxiliaires bien armés. Je descendis moi-même dans cette crevasse, entre deux rocs, découverte par Arkie, et je pus examiner l'aire à loisir. Ce plancher presque plat, formé, par couches successives, de bâtons, de roseaux, de bruyères, puis de roseaux encore, pouvait avoir de cinq à six pieds de longueur, et, vrai charnier, était entouré d'ossements blanchis. J'avais à empailler une famille entière de rapaces, sur lesquels j'étudiai à mon aise les nombreuses différences qui se trouvent entre la robe des adultes, celle du mâle et de la femelle, et entre leur plumage sombre et le duvet fauve des petits.

J'avais mieux que cela : j'avais, dans le petit dénicheur d'aigles, un aide, un ami. *L'Innocent* avait trouvé sa vocation, et sa digne sœur consentait à me le confier, sous condition qu'une fois au moins tous les deux ans nous visiterions les aigles et les gannets de l'île de Garveloch.

## MOSQUÉE DU SCHAH, A ISPAHAN.

Parmi les mosquées d'Ispahan, dit M. Flandin (1), la plus grande et la plus belle est celle qui se trouve à une des extrémités du Meïdan-i-Schah, et qu'on appelle *Matchis-Djuma* ou *Matchis-i-Schah*, ce qui signifie mosquée prin-



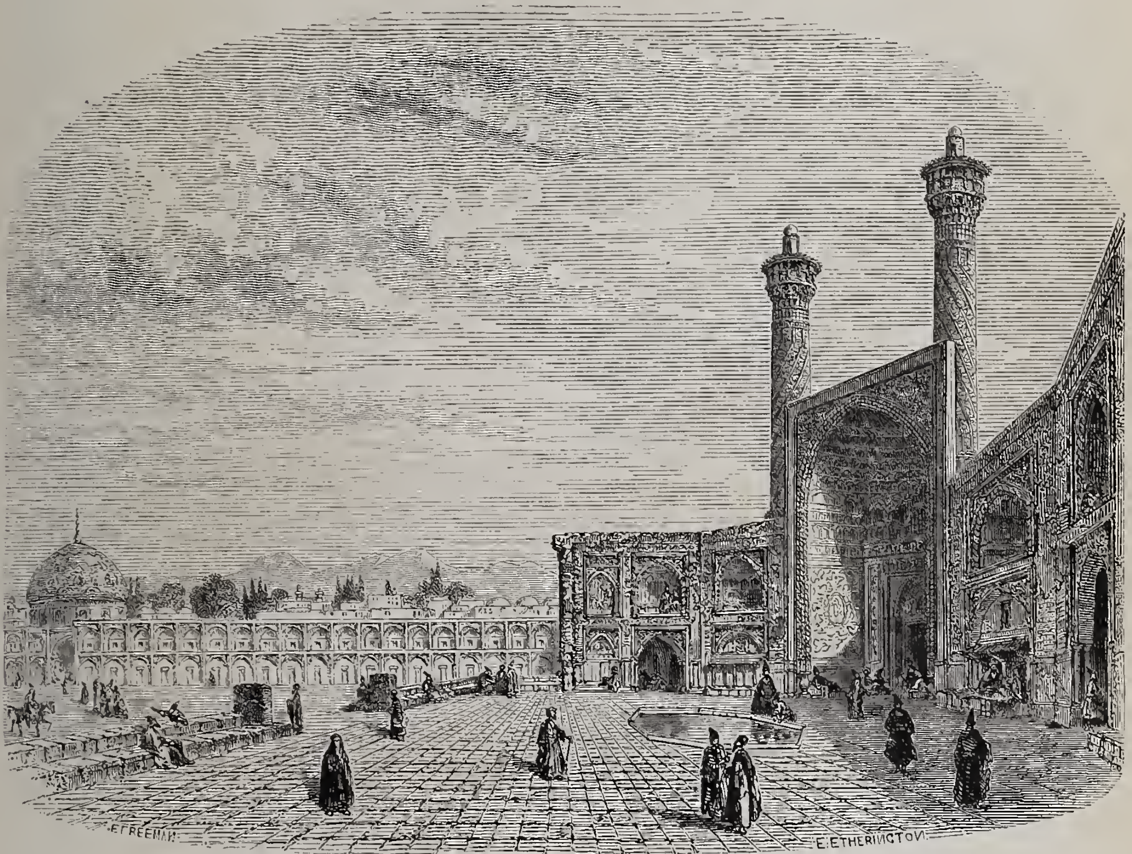
La Mosquée du Schah, à Ispahan. — Dessin de Freeman, d'après Flandin.

cipale ou mosquée royale. Défendue de la foule des marchands, acheteurs ou cavaliers qui encombrent le Meïdan, par un petit mur autour duquel règne un banc, elle est précédée d'une espèce de petite place ou avant-cour qui a la forme régulière d'un demi-pentagone. Sur l'un des côtés, celui du milieu, s'élève le portail, entre deux minarets élancés dont l'émail bleu se perd dans le ciel avec la voix plaintive et monotone du muezzin qui chante : « Il n'y a » d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. Ali » est le lieutenant du prophète. Musulmans, accourez à la » prière. Omar et Abou-Bekr, que vos noms soient maudits ! » Ce porche élégant consiste en une haute arcade sur laquelle des dessins, d'un goût exquis, disputent de grâce et d'éclat sous les fleurs et les arabesques qu'ils figurent. L'ogive gigantesque de cette arcade est dessinée par un faisceau de torsades élégantes revêtues d'émail. Elles s'élancent de chaque côté d'une base découpée dans un bloc d'albâtre figurant un grand vase. De riches tympans ornementés, sur le fond desquels courent et s'entrelacent les tiges gracieuses de fleurs de toutes couleurs, en émail, accompagnent cette arcade. De longues tablettes de porcelaine bleue, sur lesquelles ressortent, en blanc, des versets du Coran, forment un cadre splendide à cette majestueuse entrée. A sa partie supérieure, une demi-coupole redescend du sommet sur les trois côtés, en stalactites brillantes ; des cannelures gracieuses et variées, des dentelures élégantes, se marient à la richesse des pendentifs d'albâtre et d'or.

(1) *Perse ancienne et moderne*, t. Ier, p. 343 et suiv. ; chez Gide et Baudry. — M. Flandin est le dernier voyageur qui ait visité Ispahan. Il a dessiné les édifices les plus remarquables de cette capitale, et les a décrits avec l'autorité d'un artiste qui fait reposer ses appréciations sur de sérieuses études en histoire et en archéologie.

Sous cette arcade gigantesque, une porte de bois de cyprès, couverte d'ornements et de lames épaisses d'argent massif ciselées et travaillées à jour, donne entrée dans la mosquée. Une chaîne descend du haut de cette porte et se divise, à quelques pieds du sol, en deux bouts rattachés aux jambages, de manière à barrer le passage aux animaux et aux chrétiens. Après avoir franchi le seuil, on se trouve sous une espèce de porche où se réunissent, pour fumer et causer, les fidèles qui viennent de purifier leur âme par la prière. Les mollahs, altérés par un long prêche, peuvent y puiser, dans une énorme vasque de jaspe, l'eau qu'y entretient à perpétuité, au moyen d'une rente pieuse, la charité de quelque dévot personnage.

De là on pénètre dans le cloître intérieur ; c'est une vaste cour carrée, au centre de laquelle est un bassin pour les ablutions. Autour s'ouvrent des cascades qui sont autant de cellules ou d'écoles où les mollahs varient l'enseignement de leurs disciples en mêlant l'astrologie ou la lecture des poésies souvent immorales de Saadi aux arguties et aux commentaires les plus subtils du Coran. Sur l'un des côtés de ce vaste cloître s'ouvre le profond et mystérieux sanctuaire au fond duquel s'entrevoit le *mehrâb,* ou la niche mystique vers laquelle les musulmans doivent se tourner pour être dans la direction de la Mecque, quand ils font leurs prières. — Tout en reconnaissant la présence de Dieu partout, et par conséquent efficaces toutes les prières qui lui sont adressées, Mahomet n'a point voulu que les croyants perdissent de vue son tombeau, les lieux témoins de sa




Entrée de la Mosquée du Schah, à Ispahan. — Dessin de Freeman, d'après Flandin.

gloire, et le temple où, après avoir foulé aux pieds les idoles, il fit ses prédications : aussi a-t-il enjoint à ses adhérents de ne prier que le visage tourné du côté de la Mecque. — C'est la plus rigoureuse de toutes les règles de dévotion musulmanes. Ainsi le *mehrâb* est l'indispensable réduit consacré, dans toutes les mosquées, à diriger les yeux et les prières des croyants vers ce pôle de leur foi musulmane. Un bon croyant porte même le scrupule jusqu'à avoir toujours sur lui une petite boussole qui lui sert à s'orienter, si l'heure de la prière le surprend loin de la mosquée. Il lui suffit alors, pour que l'aiguille lui indique la position de la Mecque, de savoir que cette ville est au sud-ouest de la Perse.

Le sanctuaire, ou lieu de la prière par excellence, s'ouvre et s'élargit sous une vaste coupole. Un demi-jour l'éclaire à peine, de façon à ne pas troubler, par une clarté trop vive, le recueillement qu'exige la prière. Là, des angles retirés, cachés dans l'obscurité, permettent aux dévots de s'abîmer dans les profondeurs de la méditation. Ils y passent de longues heures, et, comme si ce n'était pas assez de leur exaltation mystique, ils aident à l'engourdissement et aux visions de leur dévotion contemplative par l'usage immodéré de l'opium. Les murs élevés et les pilastres épais sur lesquels s'appuie, pour mieux s'élancer, le dôme gigantesque de la mosquée, sont ornés à la base de larges plaques de jaspe ou d'albâtre, et entièrement revêtus d'émaux dont les mosaïques, richement coloriées, forment une variété infinie d'arabesques d'un goût remarquable et d'un dessin aussi pur qu'original. Le tout est entremêlé de longues et élégantes inscriptions entrelacées de fleurs, qui reproduisent les sentences choisies du prophète. Sous la coupole s'élève la chaire, emblème du trône pontifical du haut duquel Mahomet dicta ses lois.

On conserve religieusement à la mosquée royale d'Ispahan, dans une armoire d'aloès garnie d'or, la chemise de l'iman Hussein, fils d'Ali, teinte du sang qu'épanchèrent les blessures dont il mourut. Cette relique vénérée passe, aux yeux des Persans, pour un talisman invincible, et pour le palladium le plus sûr contre une invasion du pays. Déposée aux regards de l'ennemi, elle doit avoir pour effet infaillible de le mettre en fuite.

La grande mosquée d'Ispahan est due à Schah-Abbas, qui la fit construire au commencement du dix-septième siècle. Il y dépensa plus de 50 000 tomans royaux, ou un million et demi de francs environ, somme immense pour un pays où la main-d'œuvre est peu coûteuse.

---

## L'INSTRUCTION EN ALLEMAGNE

### AU QUINZIÈME SIÈCLE.

Hottinger a publié sur Ulrich Zwingli et son époque un livre très-fidèlement traduit par M. Aimé Humbert, et qui renferme un grand nombre de documents précieux sur le quinzième siècle.

Parmi ces documents se trouvent des détails relatifs aux moyens d'instruction alors employés. Comme aucune institution ne révèle mieux une époque que celles qui se rapportent aux développements intellectuels, nous croyons intéressant de faire connaître ici l'état de l'instruction publique en Allemagne au quinzième siècle. En le comparant à ce qui existe aujourd'hui, on pourra apprécier les progrès accomplis en trois cents ans par notre société moderne, qu'on nous représente souvent comme en décadence sur tous les points.

Les écoles étaient de deux genres : il y avait d'abord les *écoles allemandes,* qui correspondaient à notre enseignement primaire; puis les *écoles de latin,* représentées aujourd'hui par nos colléges.

Les *écoles allemandes* étaient rarement permanentes. On ne les trouvait établies à demeure que dans les communes les plus riches, les plus populeuses et les mieux administrées. Ailleurs on attendait que d'anciens étudiants laïques ou mariés vinssent s'établir momentanément dans une localité où ils ouvraient école avec permission des magistrats. La bibliothèque de Bâle renferme deux monuments curieux qui rappellent l'existence de ces professeurs nomades. « Ce sont, dit M. Aimé Humbert dans sa traduction, des espèces d'enseignes assez bien peintes qui représentent l'intérieur d'une école. Sur l'un de ces tableaux, on voit des enfants assis ou accroupis, leurs livres épars sur le plancher; tandis que le maître, la férule à la main, enseigne à son pupitre un de leurs camarades, dans un coin de la salle, sa femme instruit une jeune fille. Sur la seconde planche, la salle est occupée par des élèves plus âgés. Une même inscription accompagne l'un et l'autre de ces tableaux; mais la traduction ne peut en rendre qu'imparfaitement la naïveté. La voici :

« Y a-t-il ici quelqu'un qui veuille apprendre à lire et » à écrire l'allemand par la méthode la plus expéditive » que l'on puisse s'imaginer? Vous aurez beau ne pas sa- » voir une lettre de l'alphabet, en moins de rien vous sau- » rez inscrire vos dettes vous-mêmes (tenir vos comptes); » et celui qui ne sera pas capable d'apprendre cela, je » consens à lui avoir donné mes leçons pour rien, à le » renvoyer gratis sans aucune rétribution. Que ce soit qui » l'on voudra, bourgeois ou compagnon ouvrier, femme ou » fille, celui qui a besoin de s'instruire n'a qu'à s'annoncer » et à entrer. Mais quant aux jeunes garçons et aux jeunes » filles, il faut qu'ils se fassent inscrire, pour commencer » les leçons, à dater du jeûne des quatre-temps, comme » c'est l'usage. 1516. »

On voit que les *réclames* ne sont point d'invention contemporaine, et que ce *naïf* moyen âge ne reculait pas plus que notre siècle devant le charlatanisme des promesses décevantes.

Ces écoles temporaires étaient, avec les couvents, le seul moyen d'instruction qui fût à la portée de la plupart des bourgeois; c'était là qu'ils recevaient la grossière culture intellectuelle dont ils devaient se contenter. Cependant, ceux qui se sentaient appelés à des études plus profondes et plus suivies se rendaient dans une ville dotée d'*écoles de latin* et se faisaient inscrire parmi les étudiants.

Ces *écoles de latin* avaient généralement pour professeurs des ecclésiastiques payés par l'État ou par des fondations pieuses qui leur assuraient un traitement annuel et *un habit neuf!* Lorsque les ressources étaient insuffisantes, on les autorisait à réclamer des étudiants une contribution en argent ou en denrées. Les écoliers trop pauvres payaient le droit universitaire au moyen d'une collecte faite chez les bourgeois, devant les portes desquels ils allaient chanter des cantiques au nouvel an et aux principales fêtes de l'année.

L'enseignement des *écoles latines* comprenait trois branches : la grammaire, le plain-chant, et la dialectique. Voici les principaux articles du règlement d'un collége de cette époque, celui de Brougg. Nous nous servons toujours de l'excellent travail de M. Aimé Humbert.

« Le maître doit se rendre en classe l'été à cinq heures du matin, l'hiver à six heures (on dînait à dix heures). Il remplira ses fonctions consciencieusement et avec sollicitude, donnant ses leçons à chacun selon son rang, son âge et sa capacité. Il interrogera ses élèves en temps convenable, il leur indiquera et leur fera saisir leurs fautes et leurs erreurs, de manière que l'enfant en retire profit et habileté, et se mette en état d'acquérir louange et gloire.

» Après le dîner, le maître doit rentrer à l'école à onze heures, excepté les jours de fête, où il ne s'y rendra qu'à midi, et il continuera ses leçons et ses instructions, ne les terminant pas avant quatre heures, sauf le cas de chômage et certains jours de vacances.

» Le soir, il renverra régulièrement les élèves après leur avoir donné leurs tâches à écrire, leur latin à apprendre, et, autant que possible, il exercera sur eux une surveillance active, afin qu'ils se forment à la tranquillité et à la bonne éducation, et qu'ils ne deviennent pas bavards, querelleurs et turbulents. Il leur ordonnera d'user de peu de paroles, de parler latin entre eux, et dans l'école et hors de l'école; toutefois ils pourront recourir à l'allemand s'il leur est indispensable, en parlant avec père, mère et gens de la maison.

» En outre, le maître leur enseignera la musique vocale, c'est-à-dire le chant des psaumes; l'antiphonie (chant par répons); l'intonation (accompagnement du chant du prêtre); des hymnes, des *Requiem,* et autres sortes de chants selon le temps et les circonstances.

» Il doit veiller sévèrement à ce que les écoliers se conduisent avec décence à l'église, dans le chœur, au cimetière, dans le clocher; à ce qu'ils s'abstiennent de toute querelle, de tout tapage, de tout cri, dans l'intérieur, ou les combles ou le parvis de l'église, et qu'ils ne s'avisent pas de monter aux cloches et d'y toucher. Il leur défendra tout cela sous peine de les dépouiller de leurs habits et de leur donner de la verge par tout le corps.

» En sortant de l'école, les élèves doivent se rendre ensemble devant l'ossuaire et y réciter en toute dévotion chacun un *Pater noster* et un *Ave Maria,* ou le psaume

*De profundis*, et se retirer ensuite tranquillement à la maison.

» Se battre avec leurs sacs d'école, se tirailler, cracher les uns contre les autres, jeter des pierres, leur est défendu sous peine de la verge.

» Tout maître d'école doit les châtier avec la verge et non avec la main ou le bâton, et, en particulier, il ne doit pas les frapper sur la tête, ce qui, vu leur jeunesse, pourrait causer un grand dommage à leur mémoire. »

On a pu remarquer les recommandations relatives au cimetière, au chœur et aux cloches; elles prouvent qu'en Allemagne, comme dans toute la chrétienté, les écoles se tenaient dans les dépendances de l'église. C'est même peut-être de cette circonstance qu'une de ces dépendances prit le nom de parvis, parce qu'elle était destinée aux enfants, aux petits *(parvis)*.

L'emploi des férules n'était pas moins général. Il y avait en Allemagne une fête scholaire nommée *la procession des verges*, qui se continua longtemps après la réformation. Aux premiers jours de l'été, les enfants se portaient solennellement vers un taillis désigné d'avance; ils y coupaient des verges de bouleau et revenaient en chantant une espèce d'hymne dont voici à peu près la traduction :

O pères et mères, voyez!
Nous revenons dans nos foyers,
Chargés de verges salutaires,
Pour qu'en nos petites affaires
Le bouleau vous offre un moyen
De nous encourager au bien.
La loi divine le commande,
Et vous aussi, nos bons parents.
Nous venons donc, en pénitents,
Nous-mêmes vous porter l'offrande
De ces utiles instruments.

On peut s'étonner de la brutalité de ces habitudes; mais elle était en rapport avec les mœurs du temps et surtout avec celles des écoliers. Ceux-ci ne profitaient, le plus souvent, des priviléges attachés à leur condition que pour se livrer à toutes sortes de désordres. Sous prétexte de chercher les maîtres les plus habiles, ils erraient d'une école à l'autre, menant une vie de bohémiens et ne poursuivant en réalité aucune étude. Les plus âgés entraînaient à leur suite les plus jeunes, en leur promettant de les instruire; mais, dès qu'ils les avaient éloignés de leur province, ils les forçaient à devenir leurs complaisants serviteurs, et les envoyaient mendier ou marauder pour eux. Réunis en troupes, ils allaient de bourgade en bourgade, levant ainsi des contributions volontaires ou forcées, couchant l'hiver dans les granges, l'été dans les cimetières. Il y avait souvent de véritables batailles entre eux et les paysans, et il fallait parfois faire marcher des soldats pour délivrer le pays de leur présence. Thomas Platter, Valaisan, a laissé des Mémoires curieux sur cette vie des étudiants nomades, qu'il mena depuis neuf jusqu'à dix-huit ans, sans avoir appris à lire ni à écrire.

---

L'ignorance est une méchante monture qui fait sans cesse broncher celui qui est dessus, et qui rend ridicule et méprisable celui qui la conduit. *Proverbe arabe.*

---

## LE MICROSCOPE.

Fin. — Voy. p. 247, 287, 374.

*Règles pour l'emploi du microscope.* — La chambre dans laquelle on fait les observations doit être éclairée par une seule fenêtre, et, dans le cas contraire, on doit fermer les autres par des volets ou d'épais rideaux. On place le microscope sur une table en face de la fenêtre, en ayant soin que l'oculaire se trouve à la hauteur convenable pour que l'œil puisse en être approché sans effort. La solidité de l'instrument et de la table doit être parfaite. L'œil de l'observateur doit être abrité de toute lumière qui n'arrive pas par le tube du microscope; on obtient ce résultat avec des écrous ou le disque noirci qui entoure l'oculaire du microscope horizontal. Les lentilles et le miroir doivent être tenus dans une grande propreté, et lorsqu'on est obligé de les nettoyer, il faut le faire avec beaucoup de soin, pour ne pas les altérer.

La *préparation* et l'*éclairage* des objets sont deux points très-importants. La lumière solaire fatigue beaucoup les yeux et produit souvent des irritations qui empêchent l'observation, et lorsqu'elle est réfléchie par un mur, elle donne une teinte jaune ou rougeâtre au champ du microscope. La lumière des nuages blancs est la plus belle; lorsque le ciel est bleu, elle est moins éclatante; elle est grisâtre quand le ciel est sombre. On peut aussi se servir d'une bonne lampe, en modérant l'éclairage avec des diaphragmes et des verres de couleur.

Les *corps opaques* se placent sur de petits disques en carton ou en liége, noirs si les corps sont de couleur claire, blancs si ces mêmes corps sont foncés. Pour les éclairer avec la loupe, on ferme l'ouverture centrale de la platine, on les amène au-dessous de l'objectif, et on dirige sur eux un faisceau lumineux, puis on fait monter ou descendre la platine ou le corps du microscope jusqu'à ce qu'ils soient au foyer. Si l'on emploie le miroir concave, on laisse l'ouverture de la platine dans toute sa grandeur, on place l'objet sur un disque très-petit, qui peut être posé sur une lame de verre, pour être manié plus facilement; puis, avec le miroir qui est au-dessous de la platine, on dirige la lumière vers le miroir de Lieberkuhn, qui à son tour la renvoie sur l'objet. On peut, par ce moyen, employer de plus forts grossissements qu'avec la loupe simple.

Un grand nombre des objets sur lesquels porte l'observation microscopique sont transparents; d'autres peuvent acquérir cette propriété, ou étant réduits en lames très-minces, ou plongés dans un liquide convenable; quelques-uns, tels que les écailles de papillons, les fibres de coton, les fossiles de la craie, les grains de pollen, etc., peuvent être observés à sec; mais généralement il est nécessaire de les plonger dans un liquide. Dans le premier cas, il suffit de déposer une très-petite quantité de la matière à examiner sur une lame de verre très-pure, et de la présenter ainsi au foyer du microscope. Dans le second, il faut placer cette matière (toujours en très-petite quantité et sur une lame de verre) dans une petite goutte d'eau distillée, d'alcool, d'huile, etc., après l'avoir débarrassée autant que possible de toute substance étrangère. On doit remarquer que certains liquides altèrent plus ou moins les corps qu'ils baignent. On devra donc en essayer plusieurs, et on pourra même profiter des altérations produites pour obtenir des renseignements précieux. Lorsque l'objet a été convenablement étendu et isolé au milieu du liquide, on recouvre la préparation avec une lamelle de verre très-mince, qui rend la surface plane et retarde l'évaporation. Pour faire ces petites préparations, on se sert de scalpels très-tranchants, de petits ciseaux, et d'aiguilles droites et courbes (fig. 14, D). Les infusoires sont placés, avec une goutte du liquide dans lequel ils vivent, également entre deux lames de verre, et l'espace qui existe entre ces deux lames est plus que suffisant pour leurs évolutions. La térébenthine, le baume de Canada, la gomme, etc., donnent une grande transparence aux objets qui y sont plongés et les conservent indéfiniment.

On peut former par ce moyen des collections très-curieuses. La préparation terminée, on la place au-dessous de l'objectif; avec le miroir, on dirige vers elle un faisceau lumineux, et on l'amène au foyer. Le plus important est alors de l'éclairer de manière à mettre tous ses détails en relief. On y arrive par tâtonnement, en faisant mouvoir doucement le miroir dans tous les sens et en essayant les divers diaphragmes. Il faut, du reste, avoir soin de garantir l'objet de toute lumière autre que celle qui est envoyée par le miroir.

Souvent il est nécessaire de comprimer les objets pour rendre certaines parties plus visibles, surtout les cils vibratiles des membranes muqueuses. On se sert alors du *compresseur* (fig. 14, E), composé de deux disques de verre très-minces, qui peuvent être plus ou moins rapprochés au moyen de la vis traversant la tige supérieure et s'appuyant sur la pièce inférieure.

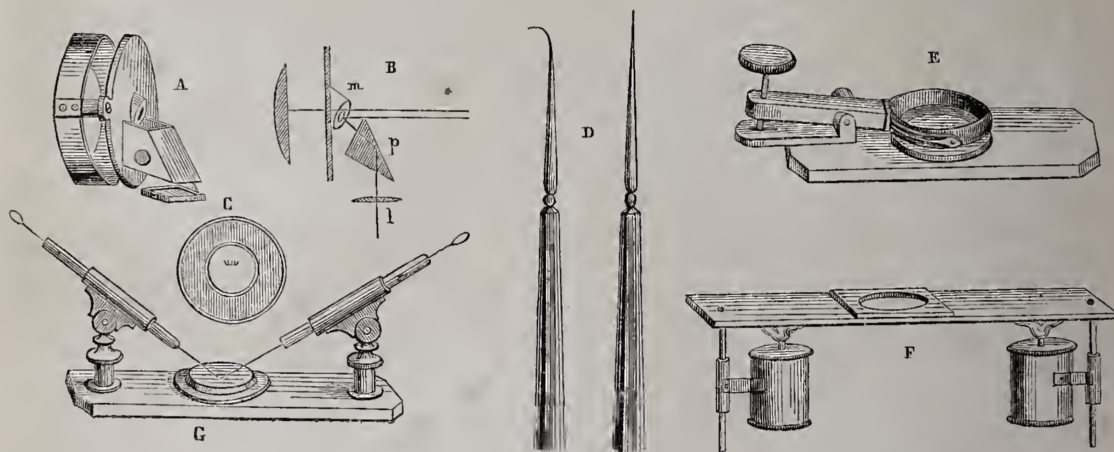
Si l'on veut observer l'*action de la chaleur* sur certains corps, après avoir disposé le microscope horizontal pour les expériences chimiques (fig. 9, III), on place sur la platine S le petit appareil figure 14, F. Il est composé d'une lame de bronze et de deux lampes à alcool. L'objet à examiner étant préparé sur un porte-objet en verre ou dans un verre de montre, on le place sur l'ouverture de l'appareil, et, après l'avoir amené au foyer, on allume une ou les deux lampes, selon que l'on veut obtenir plus ou moins de chaleur. On n'a pas à craindre que l'élévation de température fasse briser le verre, puisque cette élévation a lieu progressivement. On n'a pas non plus à redouter l'action des vapeurs sur les lentilles, puisque ces vapeurs s'élèvent au-dessus.

Pour faire agir l'*électricité* sur les corps microscopiques, on se sert de l'appareil figure 14, G, composé d'une lame de cuivre percée au centre et garnie d'un disque de verre, et de deux supports mobiles soutenant deux aiguilles de platine isolées dans des tubes de verre. Après avoir préparé le corps au milieu du disque de verre, on le met en contact avec les aiguilles de platine, et on attache après celles-ci les conducteurs d'une pile ou d'une machine électrique.

*Micrométrie.* — Il est souvent utile de connaître le pouvoir amplifiant du microscope ou les dimensions réelles des objets que l'on examine. Leuwenhœck comparait directement le volume d'un objet microscopique avec le volume d'un grain de sable. Jurine employait, dans le même but, de petits morceaux de fil métallique dont il avait préalablement déterminé l'épaisseur. Pierre Lyonnet avait fait une petite échelle micrométrique avec un fragment de la cornée d'un insecte. Aujourd'hui on se sert d'une échelle tracée sur verre avec une pointe de diamant, et montée sur un anneau (fig. 14, C) ou sur une lame de cuivre. Cette échelle est ordinairement un millimètre divisé en cent, deux cents ou cinq cents parties égales. M. G. Froment est même arrivé, avec une machine mise en mouvement par l'électricité, à diviser le millimètre en *mille parties*.

On a abandonné l'évaluation du volume, et on cherche seulement la mesure exacte du diamètre. Pour cela, on peut placer directement l'objet sur le micromètre et voir combien de divisions il couvre; mais le procédé suivant est préférable.

On se sert de la *chambre claire* d'Amici, que l'on ajoute à son microscope horizontal. Cette chambre claire (fig. 14, AB) est composée d'un petit miroir plan *m*, percé d'une ouverture qui correspond exactement au centre de l'oculaire, et qui est plus petite que la pupille de l'œil.




Le Microscope. — Fig. 14. Instruments accessoires.

L'œil reçoit par là les rayons arrivant dans l'axe du microscope, en même temps que ceux qui viennent du papier et du crayon placé au-dessous de l'instrument, et qui sont réfléchis sur le miroir par le prisme rectangulaire *p*. Une lentille *l* sert à corriger la parallaxe. On peut donc, tout en regardant dans le microscope à travers le miroir de la chambre claire fixée devant l'oculaire, suivre très-exactement, sur un papier placé au-dessous (à environ 25 centimètres de distance), le contour et tous les détails de l'image amplifiée. Pour déterminer le pouvoir amplifiant de l'instrument, on place au foyer un millimètre divisé, et on trace sur le papier des lignes qui correspondent exactement aux divisions. Si le millimètre est divisé en 100 parties, et que les divisions tracées aient chacune un millimètre, le microscope grossit évidemment 100 fois; si chaque division a 5 millimètres, il grossit 500 fois. Pour déterminer le diamètre réel d'un objet microscopique, on place cet objet au foyer, et l'on trace son contour sur le papier. Si le grossissement employé est de 100 fois, par exemple, et que l'image ait un millimètre de diamètre, l'objet a un diamètre réel d'un centième de millimètre; si le grossissement est de 200 fois, et que l'image ait encore un millimètre de diamètre, l'objet a un diamètre réel de 5 millièmes de millimètre.

Il est un autre point de l'étude microscopique qu'il ne faut pas négliger : c'est de dessiner en examinant. On se rend ainsi mieux compte de ce qu'on voit, et on se fait mieux comprendre des autres. Le moyen le plus sûr de faire des dessins exacts est de se servir de la chambre claire.

---

## ROLLIN.



Portrait de Rollin peint par Coypel. — Dessin de Chevignard, d'après la gravure de Balechou.

Charles Rollin naquit à Paris en 1661, et fut, dès l'enfance, destiné par son père, qui était maître coutelier, à suivre la même profession. Quand celui-ci mourut, le jeune Charles avait déjà, comme son frère aîné, des lettres de maîtrise; mais il annonçait tant d'intelligence, qu'un bénédictin des Blancs-Manteaux, dont il servait la messe, résolut de le faire étudier. Il vint trouver la mère; malheureusement la pauvre veuve, qui n'avait d'autre ressource que la continuation du commerce de son mari, ne pouvait guère se passer des bras de son fils, et moins encore payer les frais d'une éducation. Le religieux, sans se décourager, alla demander et obtint une bourse au collége des Dix-Huit.

Notre boursier, une fois sur les bancs, se mit au travail avec une telle ardeur qu'il dépassa bientôt tous ses camarades; pourtant il resta modeste, et, vainqueur, il se fit aimer des vaincus. Une étroite liaison unit bientôt le fils du coutelier et les enfants de M. Lepelletier, magistrat qui devait, en 1683, remplacer Colbert dans la charge de contrôleur général des finances. Quand venaient les congés, le même carosse les emmenait, et souvent on s'arrêtait à la porte de Mme Rollin. Un jour, elle remarqua que Charles, en remontant dans la voiture, prenait, sans hésiter, la première place, et l'en réprimanda; on lui répondit que M. Lepelletier avait réglé que les places dans le carrosse seraient celles de la classe. Le jeune lauréat ne plut pas moins à ses professeurs; le vénérable M. Hersan le lui témoigna vivement le jour où, quittant le collége du Plessis, il demanda pour successeur son élève, l'élève *divin,* comme il l'appelait (en latin toutefois). C'est ainsi que Rollin fut professeur à vingt-deux ans. Né le 30 janvier 1661, il occupa la chaire de seconde et de rhétorique de 1683 à 1692; c'était le premier pas. Il fut ensuite professeur d'éloquence au collége royal, de 1688 à 1736; élu recteur en 1694, continué en 1695, réélu en 1720; appelé à diriger le collége de Beauvais en 1699; membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1701; procureur de la nation de France en 1717. Nous le voyons enfin devenir un des meilleurs écrivains de notre pays, et publier dans sa vieillesse de beaux ouvrages d'histoire. Il faut rendre grâces aux bienfaiteurs de Rollin, au bon religieux, à Hersan, à la famille Lepelletier, avec laquelle Rollin entretint toute sa vie un commerce assidu de littérature, de services et d'affection. Il trouva dans le ministre un appui, dans ses fils des camarades fidèles, dans ses petits-fils des élèves bien-aimés. Cette amitié constante, Rollin la dut à son caractère honnête, à son amour du travail. Elle lui était précieuse; souvent il en eut besoin, car il traversa de rudes épreuves. A cette époque, il y avait, comme dans tous les temps, des querelles générales dans lesquelles on se trouvait nécessairement engagé, quand on occupait un poste éminent. D'abord, des disputes théologiques agitaient Paris; puis, dans le cercle des occupations de Rollin, des colléges rivaux se faisaient la guerre. Dans ces luttes sa fermeté fut plusieurs fois mise à l'épreuve; on le força de résigner ses fonctions; on fouilla ses papiers; on l'écarta du collége de Beauvais. Il essuya ces orages avec une fierté calme, sans bravade et sans éclat. Lorsque, en 1712, il quitta son cher collége, il le fit sans bruit; ses élèves, désolés, écrivirent alors une déclaration par laquelle ils attestaient avec quelle bonté leur principal s'était employé pour eux tous, les instruisant, les aidant de ses conseils et de sa bourse, fournissant aux plus pauvres du pain, des habits, des souliers, etc. Rollin ne voulut pas faire usage de cette pièce, et la garda dans ses papiers.

Dans le bonheur ou dans le malheur, il ne cessa pas un instant de consacrer à la jeunesse son temps, sa parole, sa plume et le patronage de son affection : ce fut l'œuvre de sa vie. Professeur, il charmait en instruisant; il expliquait avec un esprit chrétien l'antiquité païenne, et plaisait tellement que Voltaire, plus tard, l'a ainsi rappelé :

Non loin de là Rollin dictait
De ses leçons à la jeunesse,
Et, quoique en robe, on l'écoutait.

Principal, Rollin voulut relever le collége de Beauvais qui était dans une décadence complète : il le sépara du collége de Presle, qui lui nuisait; il obtint du célèbre abbé Duguet des conférences religieuses, choisit les meilleurs maîtres, en forma lui-même de longue main, encouragea ses maîtres de quartier par des gratifications, remit à son frère le soin de l'économie intérieure, anima tout le monde de son esprit et de son dévouement, et vit enfin le collége sortir de l'obscurité, prendre le premier rang et se peupler d'élèves.

On raconte qu'un père, qui amenait son fils tout exprès de la province au collége de Beauvais, et qui était désolé de voir toutes les places prises, dit résolûment à Rollin : « Je suis venu exprès à Paris; je partirai demain; je vous enverrai mon fils avec un lit. Je n'ai que lui : vous le mettrez dans la cour, à la cave, si vous voulez; mais il sera dans votre collége, et de ce moment-là je n'en aurai aucune inquiétude. » Il fallut se rendre, et le principal céda provisoirement à l'élève son propre cabinet.

Trois fois recteur, Rollin fut le digne représentant de l'Université, qui tantôt le choisissait pour rédiger les statuts d'un nouveau règlement, tantôt le priait expressément d'écrire le *Traité des études.* Il accomplit ou commença d'utiles réformes. Il voulut qu'au lieu de se livrer à l'imitation routinière des auteurs, qui transformait l'étude de l'antiquité en un calque puéril, on donnât enfin à l'histoire la place qu'elle mérite. Dans le même esprit, Rollin, qui, comme toute l'Université, écrivait toujours en latin, et cela fort habilement, mit pourtant en honneur les études françaises, et donna l'exemple en écrivant en français plus de vingt volumes. D'Aguesseau lui écrivit à ce propos : « Vous parlez le français comme si c'était votre langue naturelle. » D'un autre côté, pour ranimer l'étude du grec qui languissait, il établit des exercices publics sur les auteurs, et encouragea avec ardeur ceux qui s'essayaient dans ce genre de thèses.

Tel fut Rollin dans les fonctions actives de l'enseignement public; mais il s'imposa mille autres soins pour la jeunesse. On venait le consulter, on lui écrivait de loin; le duc d'Aremberg lui demandait pour son fils un précepteur choisi, et Rollin entretint à ce sujet avec le poëte Rousseau une longue correspondance qui montre avec quel scrupule, quelle impartialité, l'ancien recteur faisait élection d'un bon maître. Coffin, son successeur au collége de Beauvais, venait secrètement prendre ses avis sur toutes choses. C'est encore Rollin qui, chaque semaine, faisait récapituler au duc de Chartres tout ce qu'il avait étudié. Lorsqu'il allait dîner en ville, au sortir de table, il interrogeait en causant les enfants de la maison. D'autres fois, on le voyait, en surplis, dans l'église Saint-Étienne du Mont, faire des conférences religieuses et écouter ceux qui voulaient réciter quelque partie de l'Écriture sainte. Que serait-ce si nous comptions combien d'hommes Rollin forma pour son pays, combien de sujets il prépara aux grandes charges! Le premier président Portail s'amusait plus tard à lui reprocher de l'avoir excédé de travail quand il était sur les bancs : « C'est précisément cette habitude du travail, répondit le vieux maître, qui vous a valu vos succès; vous me devez votre fortune! » Que de témoignages encore lui rendirent ces écoliers pauvres qu'il avait soutenus de sa bourse et guidés de ses conseils, reportant ainsi sur eux le bienfait dont il avait joui lui-même! Ce ne fut pas tout : Rollin se multiplia lui-même en consacrant les loisirs de sa retraite à consigner dans d'immortels écrits les fruits de sa longue expérience. Il offrit à l'Université, sa seconde mère, un cours complet d'études. Il donna, en 1715, un intelligent abrégé de Quintilien; de 1726 à 1728, le *Traité de la manière d'étudier et d'enseigner les belles-lettres;* puis, de 1730 à 1738, l'*Histoire ancienne* en treize volumes. Il composait enfin l'*Histoire romaine,* quand la mort l'interrompit sans le surprendre. Relisez ces ouvrages, vous croirez entendre un savant et affectueux vieillard qui redit, avec l'onction de la vertu, les plus beaux récits des anciens; les faits mêmes deviennent dans sa bouche des leçons indirectes, et chez lui le savoir n'est qu'un moyen de comprendre

mieux le devoir. Il a dit quelque part, en parlant de Quintilien : « Il esquisse le portrait d'un bon maître, et, sans y penser, il trace le sien. » Tout le monde a appliqué à Rollin ce que Rollin disait de Quintilien. Il reste de lui beaucoup d'autres écrits, des lettres, des épitaphes, quelques épigrammes latines, des morceaux d'apparat ; en 1719, l'Université le chargea de remercier le régent de l'établissement de l'instruction gratuite. Dans de belles harangues latines il célébrait les grands événements du temps, les succès des princes, l'avénement de Philippe V au trône d'Espagne. Comme recteur, il fit deux fois, devant un auditoire d'élite, le panégyrique de Louis XIV, fondé par la Ville. On voit quelle activité déployait Rollin. Disons-le, il trouva des ingrats et quelquefois éprouva le découragement; mais alors il demandait de la force et des consolations au travail, à l'amitié, à la prière. Ses amis, les Lepelletier, l'abbé et le maréchal d'Asfeld, l'abbé Duguet, oratorien célèbre, Boivin le cadet, camarade de collége, Cochin l'avocat, Lenain, Bosquillon, etc., furent pour lui tour à tour des bienfaiteurs et des obligés, des condisciples ou des élèves, et presque toujours il les prenait pour conseillers. Ses correspondants, entre autres Frédéric II, roi de Prusse, et le poëte Jean-Baptiste Rousseau, ne pouvaient s'empêcher, en lui écrivant, de rendre hommage à sa vertu. Mais d'où venait cet empire que Rollin exerça sur les cœurs et sur les esprits? De la solidité de son caractère. Il choisissait avec discernement et aimait avec persévérance. Une cordiale franchise, une raison inflexible et tempérée, une sévérité sans caprice, faisaient vénérer un homme qui savait l'art de ne blesser jamais ni l'amour-propre ni la vérité. On était fidèle à Rollin parce qu'il était fidèle aux autres. On ne vit jamais se démentir ni son affection pour sa mère, ni sa reconnaissance pour ses protecteurs, ni sa bonté pour son domestique qu'il garda quarante-trois ans, ni sa fermeté dans ses opinions, ni, en un mot, cette constance habituelle de l'âme qui est le crédit de l'honnête homme. Modeste dans la vie privée, il revêtait un autre caractère quand on portait atteinte à la dignité de recteur qu'il avait à défendre; plusieurs fois il le fit voir. Cette grande âme montra, dans toutes les crises, celles de la fortune et celles de la maladie, en face de la persécution et en face de la mort, une indépendance paisible. Sa vie est semée de beaux traits; on croirait lire une page de Plutarque, lorsque l'on voit Rollin voler au secours d'un ennemi, M. Gibert, qu'on exilait, comme autrefois Démosthène secourut Eschine. Ces fortes qualités, Rollin les cachait sous un air de bonté que son portrait garde encore : l'œil vif, la bouche souriante, la physionomie douce, le front large et sillonné régulièrement des rides du travail et de l'âge, non de celles de l'inquiétude. C'est bien là ce Rollin grave et aimable, qui avait le caractère gai quoiqu'il ne jouât pas, et portait autant de feu dans ses travaux que d'aménité dans ses relations. Il apaisait les querelles, et, dit-on, de jeunes maîtres se disputaient quelquefois pour se faire réconcilier le soir à la table du principal. Le même homme ne se laissait jamais tromper sur les aptitudes de ses élèves, et employait autant de sagacité à démêler le caractère qu'à diriger les études de chacun. Rollin avait la conversation affectueuse, et louait volontiers; mais il donnait de ces éloges qui obligent, et adressait, par exemple, à un ami, quelque citation flatteuse qui cachait un conseil. Il consultait toujours sur ses ouvrages, et, ce qui est plus rare, suivait docilement les conseils. Loin de désavouer ou de taire son origine, il envoya un jour pour étrennes, à son ami Bosquillon, un couteau, avec quatre vers latins dans lesquels il rappelait qu'il avait habité l'antre des cyclopes avant la retraite des Muses. Il faisait manger à sa table son domestique Dupont, qu'il traitait en ami, qu'il chargeait de distribuer tous les mois cent francs aux nécessiteux, et à qui il laissa en mourant une pension viagère et ses meubles. C'est à lui qu'il écrivait, en 1740, année mauvaise pour les pauvres : « Mon cher ami, doublez et triplez, s'il le faut, ce que j'ai coutume de donner. » La générosité de Rollin était aussi grande que sa fortune était modique; dans son désintéressement il ne chercha pas à tirer profit de ses ouvrages, qui eurent tant de vogue; il avait seulement stipulé avec l'éditeur qu'en cas de mauvais succès, il le dédommagerait. Quand il perdit la principalité du collége de Beauvais, le président de Mesmes voulut lui faire obtenir, comme compensation, quelque bénéfice ecclésiastique. Rollin déclara qu'il n'avait pas droit aux revenus ecclésiastiques. — Mais vous n'êtes pas riche. — Monseigneur, je suis plus riche que le roi! Il disait vrai, car il avait peu de désirs, c'est-à-dire peu de besoins. Ce fut un curieux spectacle que l'étonnement d'un grand personnage qui vint un jour visiter Rollin; autrefois son ami, il avait depuis abandonné par ambition et par prudence un homme resté simple et quelquefois disgracié. Il trouva chez Rollin, devenu vieux, le même meuble qu'il lui avait vu au collége du Plessis; il vit l'ancien recteur dans une petite maison située au bout de Paris, dans un faubourg; sur une petite porte intérieure il put lire un distique latin renfermant cette pensée : « Maison chérie, où j'habite en paix la ville et la campagne, où je jouis de moi-même, où je jouis de Dieu! » On rapporte qu'en voyant cette retraite heureuse, l'ambitieux ne put se défendre de faire une triste comparaison et un grave retour sur lui-même.

Rollin avait réglé également son cœur, son esprit et sa fortune; ajoutons son temps, dont il était avare. Dans cette humble maison, le laborieux vieillard écrivait (pour la première fois en français) ses nombreux volumes. Le brave Dupont avait quelque peine à obtenir un moment d'audience pour rendre compte de sa gestion domestique. Son maître travailla toute sa vie : qu'il fît une promenade ou qu'il allât jouir de l'hospitalité chez des amis, à Colombes, à Asfeld, à Fleury, à Villeneuve, il y avait toujours dans ses poches quelque volume du Plutarque de Henri Estienne, réduit tout exprès à un format portatif. Il faisait tourner l'amitié au bénéfice de l'étude : jeune homme, il causait en grec avec son condisciple Boivin; plus tard, il avait tous les lundis des conférences avec l'abbé Duguet sur les Écritures; il lisait Quintilien avec d'Aguesseau et le même Boivin, Plutarque avec l'abbé d'Asfeld.

Telle fut la vie de Rollin; vie heureuse, car, malgré bien des traverses, elle fut admirée de ses contemporains et elle l'est de la postérité. Les élèves dont il avait aidé l'enfance et la pauvreté voulurent lui rendre témoignage, particulièrement Crevier, qui a laissé sur son bienfaiteur des notes biographiques très-abondantes. Des personnages célèbres de l'Europe croyaient s'honorer en l'honorant, témoin Frédéric le Grand à Berlin, J.-B. Rousseau à Bruxelles, et, en Angleterre, le duc de Cumberland qui, avec les princesses ses sœurs, voulut avoir toujours les premiers exemplaires de ses œuvres; car, « je ne sais, disait-il, comment fait M. Rollin; partout ailleurs les réflexions m'ennuient, et je les saute à pieds joints : elles me charment dans son livre et je n'en perds pas un mot. » Un hommage plus touchant fut rendu au bon maître par Cochin : celui-ci l'invita un jour à venir l'entendre plaider au Châtelet; au milieu de sa plaidoirie, l'avocat, reprochant à une mère d'avoir abandonné à des mains infidèles l'éducation de sa fille, fit une digression sur l'importance de ce devoir, et peu à peu se mit à peindre le bienfaiteur de la jeunesse, Rollin lui-même, dont il fit indirectement un juste éloge. Le tribunal et le public en furent charmés, et Rollin, dans sa confusion, cherchait à n'être pas vu. Cependant, lorsque mourut cet homme de

bien, défense fut faite à l'Université de prononcer son oraison funèbre. A l'Académie des inscriptions, M. de Boze, secrétaire perpétuel, ne put lire l'éloge de Rollin qu'avec mille précautions (14 novembre 1741). Mais le temps n'efface pas la gloire; on a pu enfin rendre une justice plus complète à l'ancien recteur. En 1770, quand on publia les *Opuscules* de Rollin, M. Louvel, un de ses élèves, était censeur royal; il signa une Approbation dans laquelle il disait : « Je crois que le public recevra avec une sorte de vénération tout ce qui lui sera présenté sous un nom si cher aux lettres et à la vertu. » L'Académie française mit au concours, en 1818, l'éloge de Rollin, et, parmi de nombreux concurrents, le vainqueur fut un magistrat, M. Saint-Albin Berville. Enfin l'Université répara son silence involontaire par la voix de M. Villemain et la plume de M. Patin; et récemment encore, dans nos solennités classiques, on a entendu, à Dijon et à Paris, répéter avec faveur ce doux panégyrique.

---

## SOUVENIRS DU MEXIQUE.

Le 22 janvier 1843, quarante-six jours après avoir quitté les côtes de France, nous nous trouvions en vue de Vera-Cruz.




*Tortilleras*, femmes mexicaines préparant la tortille. — Dessin de Freeman, d'après Nebel.

Cette métropole de la fièvre jaune est située sur une côte basse, aride et sablonneuse, avec laquelle elle se confond de loin; ce n'est qu'en approchant de la terre qu'on voit surgir du milieu des sables les églises et les maisons à terrasses *(azoteos)*, au-dessus desquelles des nuées de hideux vautours noirs, nommés dans le pays *zopilotos*, décrivent depuis le matin jusqu'au soir de grands cercles concentriques. Ces oiseaux de couleur néfaste et d'aspect ignoble, qui semblent planer en maîtres sur cette plage pestiférée, sont l'objet d'une protection spéciale de la part de la police, qui se repose sur eux du soin de faire disparaître de la ville les charognes et les immondices. La manière supérieure dont ils s'acquittent d'un office si important sous ce climat tropical leur a valu une telle faveur, qu'une forte amende est imposée à quiconque s'aviserait de tuer un de ces utiles animaux.

Les navires de commerce mouillent d'ordinaire à un mille environ de la plage, un peu au nord du port de San-Juan d'Ulloa; quant aux navires de guerre français, anglais ou américains qui, dans l'intérêt de la protection de leurs nationaux, desservent cette station, doublement redoutée des marins à cause de la fièvre jaune et de l'ennui, ils se tiennent à trois milles environ plus au sud, devant l'île de *Sacrificios*, célèbre jadis par les sacrifices humains qu'y pratiquaient les indigènes avant l'arrivée des Espagnols. Depuis que l'indépendance du Mexique a ouvert les ports à la navigation étrangère, l'île de Sacrificios a servi plus d'une fois de tombeau aux marins victimes de la fièvre jaune, et pour mon compte j'y ai lu, non sans émotion, sur une tombe récemment élevée, le nom d'un chirurgien de notre marine, M. de Géry, homme d'un mérite supérieur, dont j'avais fait la connaissance en 1837, à Cadix. Embarqué sur *l'Iphigénie*, que commandait le capitaine, aujourd'hui vice-amiral, Parseval Deschênes, il avait quitté Cadix avec *l'Iphigénie* pour venir prendre part au siége de San-Juan d'Ulloa, d'où, ainsi que tant d'autres, il ne devait pas revenir.

Vera-Cruz est le port le plus important du Mexique; c'est même une assez jolie ville, régulièrement bâtie, aux rues bien alignées et bordées de trottoirs comme celles de nos villes d'Europe; mais la chaleur y est si violente, la fièvre jaune y fait, l'été, de si cruels ravages et lève si souvent un tribut toute l'année sur les nouveaux arrivés, que tous ceux qui n'y sont pas retenus par leurs affaires n'ont rien de plus pressé que d'abandonner les plages humides et brûlantes de la *terre chaude* pour *monter* à Mexico ou tout au moins à Jalapa. Le mot *monter* est ici le mot propre, car le Mexique, on le sait, forme un plateau très-élevé qui descend par deux rampes rapides, d'un côté vers l'océan Atlantique, de l'autre vers le Pacifique. Cette différence de niveau produit, dans un espace très-resserré, une telle variété de climats qu'il suffit souvent de quelques heures pour passer de la région chaude ou tempérée à celle des frimas, et que, par exemple, après avoir quitté le matin les orangers et les bananiers de Jalapa, on est tout étonné de trouver le soir, aux environs de Perote, du givre ou des glaçons suspendus aux plantes épineuses du chemin : de là sont venues ces dénominations de *terre chaude, terre tempérée, terre froide,* si usitées dans le vocabulaire du pays.

Nos touristes d'Europe, accoutumés à la vitesse fabuleuse des chemins de fer et au confort des auberges d'Allemagne




Vue de la grande place de Mexico. — Dessin de Freeman, d'après Nebel.

ou d'Angleterre, se feraient difficilement une idée du temps et de l'argent qu'il faut dépenser et des fatigues qu'impose le moindre voyage dans ces pays à demi civilisés. De Vera-Cruz à Mexico, par exemple, il y a cent vingt lieues environ. Par la diligence c'est l'affaire de quatre jours et de cinq cents francs par personne, non compris les frais d'auberge. C'est, sans comparaison, la voie la plus prompte et la plus économique. Mais plusieurs inconvénients assez graves ne permettent pas à tout le monde de profiter de cette vitesse exceptionnelle et de ce bon marché comparatif. Les diligences, ne voyageant pas la nuit, sont obligées, pour achever le trajet en quatre jours, de courir avec une vitesse moyenne de deux lieues et demie ou trois lieues à l'heure, par des chemins défoncés, semés de pierres énormes qu'on franchit au grand trot, non sans secouer les voyageurs à tel point que quiconque n'aurait pas la force ou la précaution de se garantir contre les chocs produits par cet affreux cahotement arriverait à la couchée moulu, contusionné et hors d'état de continuer sa route. Pour des femmes et des enfants, ce mode de transport n'est donc guère praticable.

Mais cet inconvénient n'est pas le seul. La diligence passant dans chaque localité à heure fixe et connue d'avance, il en résulte pour les voleurs, maîtres absolus de la grande route, de telles facilités que la diligence est arrêtée et les voyageurs dévalisés, en moyenne, une fois sur quatre. Ce n'est pas que ces messieurs n'emploient d'ordinaire toutes les formes requises de la politesse espagnole. Ils font arrêter la voiture, font coucher les voyageurs ventre à terre, et pendant qu'un ou deux des voleurs les maintiennent, l'escopette en main, dans cette position, les autres visitent leurs poches et leurs bagages. Pourvu qu'on n'ait pas l'imprudence de se défendre, on n'a point à redouter les mauvais traitements. Toutefois, le peu d'attrait de ce genre d'aventures détermine beaucoup de voyageurs à faire de préférence le voyage à cheval ou en litière. L'irrégularité des heures de départ permet, de la sorte, de dépister plus facilement les héros de

grand chemin, sans compter qu'en voyageant à petites journées, on a la facilité de se munir d'escortes qui, sans offrir de garanties absolues de fidélité ou de courage, sont cependant considérées par les voleurs comme une circonstance défavorable à la réussite de leurs projets.

Quand on voyage en famille, le plus sûr est donc d'aller à petites journées, à cheval ou en litière, bien armé, et accompagné d'une escorte de cinq ou six soldats, au moins dans les parages suspects. Il y a, de plus, une précaution indispensable à prendre et dont l'oubli nous causa, quant à nous, bien des ennuis et des fatigues. Mal renseignés sur les ressources des auberges mexicaines, nous avions négligé d'emporter des lits : aussi dûmes-nous cinq nuits sur huit coucher par terre, installés de notre mieux dans nos manteaux et avec les selles de nos chevaux pour oreiller; triste manière de réparer les fatigues d'une cavalcade de quinze heures sous le soleil vertical des tropiques, et de se préparer à subir pour le lendemain une épreuve du même genre. Une autre tribulation non moins pénible, c'est la nourriture que vous préparent les ménagères indigènes. Sauf Jalapa, Perote et Puebla, où l'on trouve d'assez bonnes tables d'hôte dans des hôtels tenus par des Américains du Nord, il faut, le reste du temps, se contenter de poulets coriaces que, faute de fourchette, on est obligé de démembrer avec les doigts, de haricots rouges *(frijoles)* que la nature a faits excellents, mais que les Indiennes ont la manie d'accommoder avec un affreux piment rouge appelé *chile*, qui vous incendie le palais et vous embrase le sang, déjà échauffé par le soleil et par la fatigue. En guise de vin on vous sert du *pulque*, sorte de breuvage nauséabond extrait d'une plante indigène, le *maguey* (*Agave americana*); et le pain est remplacé par la *tortille* qui, formant dans tout le Mexique la base de l'alimentation nationale, mérite de nous arrêter un instant.

Bien que le blé soit cultivé avec succès dans plusieurs régions du Mexique, les classes riches font seules usage du pain, qui est, en effet, fort cher. Le peuple se contente du maïs qu'on prépare de la manière suivante : une femme agenouillée par terre et ayant devant elle un *metate*, espèce de table de granit soutenue sur quatre pieds, y place des grains de maïs qu'elle écrase ensuite contre le *metate*, à l'aide d'une espèce de rouleau également en granit qu'elle manie des deux mains avec beaucoup de dextérité. A mesure que le maïs, qu'on a eu préalablement la précaution de faire tremper dans l'eau, est réduit en bouillie, la *tortillera* fait glisser cette bouillie dans un vase placé en dessous et en avant du *metate*. Cette opération terminée, et quand la bouillie est arrivée au degré de consistance nécessaire, la ménagère en pétrit des espèces de crêpes qu'on met cuire aussitôt sur un plat de terre posé lui-même sur des charbons ardents. Quand la tortille est bien grillée, elle a un goût fort agréable; seulement, comme il n'entre point de levain dans la pâte, c'est une nourriture un peu lourde et dont les Européens font bien d'user discrètement. La manipulation de la tortille n'est pas d'ailleurs, comme la farine, l'objet d'une fabrication spéciale, et dans chaque ménage la femme la prépare au moment du repas.

Du reste, et à part l'appréhension des voleurs, le manque de lits et la mauvaise nourriture, il faut convenir que le voyage de Vera-Cruz à Mexico présente au voyageur de nombreux dédommagements, par la beauté et la variété des sites qui viennent frapper ses regards. Dans la terre chaude notamment, on rencontre des aspects auxquels aucun homme bien organisé ne saurait demeurer insensible. Les pays chauds, d'ailleurs, ont toujours eu pour moi un attrait particulier. L'abondance de la lumière, la transparence et la limpidité de l'atmosphère, le charme infini que l'ardeur même du soleil donne aux ombrages dont on méconnaît volontiers le prix dans nos climats humides, l'originalité et la puissance de la végétation, et jusqu'à cette chaleur énervante qui subjugue l'homme et l'enivre, tout donne à ces royaumes du soleil un charme et un intérêt particuliers.

De Vera-Cruz à Mexico, on traverse, à vrai dire, trois climats parfaitement distincts. De Vera-Cruz à Puente-Nacional, c'est la zone torride : un soleil brûlant, des routes sablonneuses, une végétation rabougrie par la sécheresse. En arrivant à Jalapa, charmante ville située à moitié route de la rampe qui conduit au plateau supérieur, on aperçoit un mélange singulièrement pittoresque de la végétation de nos climats et des productions des tropiques. Ainsi, par exemple, on débouche par un bois de chênes au milieu de plantations de bananiers et d'orangers, et, comme pour compléter le tableau, l'œil, après avoir glissé sur la riche et gracieuse vallée qui s'étend en amphithéâtre au-dessous de Jalapa, aperçoit à l'horizon le pic neigeux d'Orizaba, placé là comme pour avertir que ce riant paysage confine à la région des frimas. En effet, de Jalapa, une marche de douze heures seulement conduit à l'immense plaine dont le fort de Perote garde l'entrée, plaine nue, dépouillée, sablonneuse, sorte de steppe asiatique, balayée toute l'année par un vent froid et impétueux qu'aucun obstacle n'arrête ou ne ralentit, et où l'on voit fréquemment, le matin, du givre et des glaçons surmonter les pointes épineuses du maguey, ou pendre aux cactus poudreux et difformes qui font haie le long des chemins.

De Perote jusqu'à Puebla, peu ou point de végétation, sauf un bois de pins, rendez-vous habituel des voleurs; de temps en temps une *hacienda* (ferme), ou une *venta*, où l'on s'arrête pour manger et laisser souffler les chevaux; car les chevaux mexicains, sobres comme ceux de l'Arabie d'où ils tirent peut-être leur origine par les chevaux espagnols, se contentent d'un repas toutes les vingt-quatre heures. Chaque soir, à huit ou neuf heures, on leur donne une ration de feuilles de maïs mélangées parfois d'un peu de grain; jusqu'au lendemain à la même heure ils ne prendront plus rien, marcheront tout le jour et feront leurs quinze lieues sans boire ni manger.

Puebla est, après Mexico et Guadalajara, la plus grande ville de la république mexicaine. On y compte soixante mille âmes environ; c'est une belle ville, très-animée, ornée, comme toutes les grandes villes du Mexique, d'un nombre prodigieux d'églises et de couvents. Les diligences y sont fréquemment arrêtées en plein jour, dans les rues et sur les places mêmes de la ville.

On commence à apercevoir, en sortant de Puebla, le revers de deux belles montagnes, le Popocatepetl et l'Ixtaxiuatl, qui dominent la vallée de Mexico et qui forment, au nord de l'isthme de Panama, le point culminant de la chaîne des Andes. Bientôt la route s'élève et gravit, au milieu d'une forêt de pins, les pentes de Rio-Frio, sorte de contre-fort et de prolongement du Popocatepetl. Arrivée à la limite de la forêt, la route, qui depuis Vera-Cruz n'avait cessé de monter, commence à redescendre, et bientôt un magnifique panorama se déroule sous les yeux du voyageur. A sa gauche se dressent deux pics majestueux, tout couverts de neiges et hauts comme le mont Blanc; à ses pieds, une immense vallée circulaire de douze à quinze lieues de diamètre, fermée de tous côtés par de hautes montagnes; et, au fond de ce vaste entonnoir, la ville de Mexico, assise sur les deux lacs de Chulco et de Tezcuco, et à laquelle on ne parvient que par une étroite chaussée bordée des deux côtés par des marais couverts de millions de canards sauvages.

---

Après un demi-quart d'heure de conversation on doit savoir à quoi s'en tenir, pour la vie, sur quelqu'un, quant à sa capacité d'entendement. Pourquoi donc vouloir encore

essayer de lui faire entendre ce qu'il ne peut entendre? — Il y a cependant un avantage à la sottise, pour celui qui vit avec des sots : il s'entretient dans l'habitude de parler raison, ce qui entretient celle de penser raison.

M^me DE CHARRIÈRE.

---

## DE L'HOMME

### CONSIDÉRÉ A L'ÉTAT DE NATURE (¹).

L'homme ne vaut que par l'intelligence (²); dans l'état de nature, il n'est guère qu'un être misérable, dont chaque jour met la vie en péril et l'existence en problème.

Il est destiné à vivre dans la plaine et à marcher debout; la conformation de son pied en fait un véritable plantigrade.

Courir sur le versant d'une montagne, ou l'escalader si la pente est rapide, le fatigue et le met hors d'haleine. Il est l'animal qui saute le plus lourdement, qui nage le plus mal; il ne sait pas grimper, et tous les grands mammifères le dépassent à la course.

Il est aussi le moins bien armé de tous. Ses ongles sont nus, larges, presque plats et sans épaisseur; ils se brisent avec une très-grande facilité, et deviennent alors bien plus incommodes que vraiment utiles.

Sa bouche est petite, et ne peut s'ouvrir assez pour faire des morsures profondes ou étendues, lorsqu'il veut s'en servir à titre offensif, son nez lui fait obstacle. Ses dents sont petites, et les canines, si redoutables chez les carnassiers, n'ont chez lui aucune prépondérance sur les autres.

La seule arme naturelle qu'il ait reçue, ce sont ses poings : attachés à l'extrémité de longs bras et formés entièrement de parties osseuses, ils présentent de toutes parts des saillies anguleuses. Il les brandit avec force, et s'en sert comme de petites massues.

Dans ses luttes avec les grands animaux, il faut qu'il triomphe ou qu'il meure, car il ne peut fuir. Il n'a de vivacité que par secousses; la gravité seule lui sied bien. Le calme est son état normal; sa figure n'est belle et noble que quand ses traits sont harmoniques.

Peu d'animaux cependant osent l'attaquer, à moins qu'ils n'y soient poussés par la faim. Non qu'il soit défendu par la majesté de sa physionomie ou par la fierté de son regard, comme on a voulu le prétendre. Ce qui lui sert de sauvegarde, s'il est désarmé, c'est son port, si différent de celui des autres êtres; c'est ce corps allongé comme un fût de colonne, surmonté d'une tête arrondie et dégagée, pivotant brusquement sur le cou qui lui sert de support. Ce sont ces bras qui se balancent dans la marche, comme s'il était toujours prêt à combattre.

La position de la tête est favorable à la défense; elle lui permet de bien voir son ennemi et de le frapper vers les parties qu'il sait être les plus vulnérables. Il peut le presser contre sa poitrine et l'étouffer.

Malheureusement il présente de toutes parts une peau nue, accessible à tous les genres de blessures; et le danger, dont il peut apprécier l'étendue, le trouble et paralyse ses forces.

La station verticale est la seule qui lui soit permise, et cependant il ne peut longtemps la conserver sans fatigue. Il éprouve, s'il est debout sans agir, le besoin de modifier son attitude, en appuyant alternativement le poids du corps sur l'une et l'autre hanche : pour lui la marche est presque un repos.

L'homme est essentiellement diurne; il aime la lumière et s'étiole rapidement dans les lieux sombres. L'humidité des marais lui est préjudiciable; il veut d'ailleurs appuyer son pied sur un terrain ferme et résistant. Il voit mal pendant le crépuscule, et sa vue n'a pas une très-grande portée; mais il sait la perfectionner par des moyens naturels. Ses paupières sont extrêmement mobiles, et chacune d'elles jouit d'une indépendance de mouvement très-favorable à la vision. Il les ouvre ensemble, ou l'une après l'autre, et les ferme à demi pour diminuer l'intensité de la lumière. Ses mains concourent au même but : il s'en sert pour diriger les rayons visuels et pour se protéger contre l'éclat éblouissant du soleil.

L'œil humain, dans lequel se peignent les mouvements de l'âme et les passions qui l'agitent, sépare l'homme des animaux tout autant que l'intelligence, dont cet organe est la plus magnifique expression.

Pour dormir, l'homme se couche d'ordinaire sur le côté droit à demi fléchi, la tête un peu soulevée; ses bras l'embarrassent. Tantôt, posés sur la poitrine, ils gênent la respiration par leur poids et donnent lieu à des cauchemars pénibles; tantôt, mal engagés et supportant tout le poids du corps, ils s'engourdissent douloureusement.

Dans la veille, l'homme ne peut s'asseoir sur un terrain plan, pour se reposer, sans se sentir entraîné en arrière; il faut qu'il s'accroupisse disgracieusement, qu'il croise les jambes, ou qu'il se pose sur ses talons.

Pourvu des trois sortes de dents, il dut avoir une nourriture mixte. Dans les forêts, le gland doux, la châtaigne, la faîne et les racines charnues; au bord des rivières, des lacs et des mers, les coquillages. La faiblesse de ses dents canines ne permet pas de croire qu'il puisse manger facilement des chairs crues. Il faut qu'il leur fasse subir l'action du feu, et qu'il les assaisonne.

Son langage est concis, son vocabulaire pauvre; les phrases qu'il emploie sont courtes et destinées à servir ses besoins matériels; il parle avec lenteur, et les mots qu'il crée abondent en voyelles. Son chant est monotone, et il le module sur des notes basses dont l'échelle diatonique est peu étendue.

Bien que la durée de la vie de l'homme puisse paraître longue, elle est en réalité assez restreinte; il ne vit pas encore dans l'enfance, et ne vit plus qu'à demi dans la vieillesse. Il a deux longues tutelles à subir : celle de ses premières années, et celle de ses dernières.

Comme chez le singe, de grands changements s'opèrent dans son système osseux, notamment dans le crâne. Les maxillaires s'allongent, l'obliquité de l'implantation des dents se prononce, les pommettes deviennent de plus en plus saillantes, ainsi que les arcades sourcilières, etc. En comparant la tête d'un vieillard à celle d'un jeune homme, on peut facilement constater ces différences, et l'on s'étonne de les trouver aussi profondes.

Si l'on voulait espérer de trouver les berceaux de l'espèce humaine, il ne faudrait pas s'écarter beaucoup des tropiques ou de l'équateur. Ce ne dut être que lentement et par irradiation que l'homme put s'exiler de ces régions favorisées. Les pôles, la zone torride, les hautes montagnes, n'ont dû recevoir que des colons. Le rivage de la mer, le bord des grands fleuves, les plaines boisées, voilà sans doute les lieux où l'homme a dû se fixer d'abord.

La nécessité de lutter contre les besoins de la vie a fait l'homme industrieux et actif. S'il eût trouvé partout une nourriture abondante et un ciel clément, il aurait vécu au jour le jour, apathique et enclin au sommeil, comme les chiens et les chats bien repus.

Contraint de se défendre sans relâche ni trêve contre les éléments, il s'élève s'il triomphe, et s'abrutit s'il est

(¹) Fée, *Études philosophiques sur l'instinct et l'intelligence des animaux.*

(²) L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant, etc. (Pascal.)

vaincu. Vers les pôles et au centre de l'Afrique, ces deux extrêmes du froid et du chaud, les facultés intellectuelles de l'homme restèrent stationnaires. Il en dut être autrement dans les régions tempérées, où l'on obtient tout de la terre par un travail soutenu, en rapport avec les forces de l'homme; mais lorsqu'il lui suffit pour vivre, comme dans l'Amérique du Sud, de cueillir un fruit ou de percer de flèches un facile gibier, il reste dans une éternelle enfance.

Toutefois, sur une terre riche en productions naturelles, et pourvu qu'il sache en tirer parti, l'homme élève son intelligence bien plus haut et beaucoup plus vite que s'il est placé dans des circonstances opposées.

Pour juger de l'homme primitif, même au sein de la civilisation, il suffit de l'examiner enfant. Il est le même sur tous les points du globe. Les premiers mots qu'il prononce, les premiers jeux auxquels il se livre, ne diffèrent point. Dès son entrée dans la vie, il cède aux instincts qui le domineront un jour : le jeune garçon essaye et fabrique des armes; la jeune fille habille et berce une poupée. Déjà se sont révélés l'instinct de la guerre et celui de la maternité.

La lenteur du développement de l'homme, dont on serait tenté de se plaindre, était nécessaire. C'est elle qui fortifie les liens de famille, cette unité des sociétés humaines. L'homme ne peut rien par lui seul; il faut qu'il soit protégé dans l'enfance et protecteur dans l'âge mûr. S'il règne sur la nature, ce n'est pas comme individu, c'est comme espèce.

Chez les animaux, l'instinct étant contemporain de la naissance, et l'accroissement rapide, il suffisait qu'ils fussent placés dans des milieux favorables. Il n'en a pas été ainsi de l'homme, chez qui l'instinct est à peu près nul, et qui ne possède d'abord l'intelligence qu'en germe. La raison et l'expérience n'étant point en lui, il fallait qu'il les trouvât dans les autres.

Créé nu, sans armes, et condamné à une longue enfance, l'homme n'était pas né *viable*. Pour qu'il conservât une place sur la terre, il fallait qu'il fût protégé : la Providence lui tendit la main, elle lui donna la famille, et ses destinées purent s'accomplir.

---

## LE COLOSSE DE RHODES.

Fin. — Voy. p. 335.

Comme on l'a vu dans le passage de Pline cité page 336, le colosse fut élevé après le siége de Rhodes par Démétrius Poliorcète; or ce siége, qui dura un an, fut levé par ce prince la deuxième année de la cent dix-neuvième olympiade, c'est-à-dire l'an 303 avant Jésus-Christ. Pline nous apprend qu'il fut détruit par un tremblement de terre, cinquante-six ans après son érection. Ce tremblement de terre, d'après les calculs de Clinton, le savant auteur des *Fastes helléniques*, doit être placé entre les années 229 et 226 avant Jésus-Christ. Le colosse avait donc été terminé vers l'an 285 avant notre ère. Il faut supposer qu'on mit au moins quinze années pour élever une pareille masse, qu'on ne peut pas supposer moindre de 34 mètres, d'après les évaluations de Pline et de Strabon. Les Rhodiens avaient reçu des rois et des peuples de la Grèce de grands secours en argent pour les aider à relever leurs ruines, et particulièrement le colosse; mais, comme on l'a dit plus haut, ils en furent empêchés par un oracle, ou, ce qui est plus probable, ils employèrent ces sommes à des usages d'une nécessité plus urgente. Comme le dit si bien Pline, ce colosse gisant à terre était encore une merveille; il demeura près de neuf cents ans dans cette situation, et nous pourrions peut-être encore l'y admirer, sans les Arabes qui le détruisirent, l'an de Jésus-Christ 672. Mauviah, l'un des lieutenants d'Othman, quatrième calife de l'islam, s'étant emparé de l'île de Rhodes, le fit dépecer et en vendit les morceaux à un juif qui en chargea neuf cents chameaux, s'il en faut croire les historiens byzantins. Il y a évidemment exagération dans leur récit, qui se ressent beaucoup trop de l'amour inné des Grecs pour les fables et les merveilles. Nous allions négliger de dire qu'aucun auteur ancien n'a dit que le colosse eût jamais servi de phare. Cette nouvelle erreur est due à Urbain Chevreau, assez médiocre compilateur du dix-septième siècle. Chevreau avait été entraîné à placer un fanal dans la main divine d'Apollon Soleil par l'hypothèse admise que le colosse était placé à l'entrée du port. Cette assertion n'a donc pas plus de valeur que celle de Blaise de Vigenère.

Une monnaie de bronze, frappée dans l'île de Rhodes au commencement de l'empire romain, porte au revers une représentation d'Apollon qui pourrait bien être une copie ou au moins une imitation du célèbre colosse. Nous la reproduisons ici. Le dieu est représenté nu, debout, tenant de la main droite une couronne qu'il place sur un trophée; sur son bras gauche il porte une chlamyde; sa tête est radiée somme il sied au Soleil. Autour on lit l'indication de la valeur monétaire de la pièce : *Didrachmon* (deux drachmes); au côté droit de cette monnaie, on voit une tête de ville et on lit : *Rodioi uper tôn Sebastôn* (les Rhodiens pour les Augustes). Les Augustes désignés étaient Tibère et Livie sa mère. Nous ne prétendons pas donner ici le modèle exact du colosse de Rhodes; le trophée fait allusion à quelque circonstance particulière; mais n'est-il pas très-probable qu'un artiste rhodien, ayant à représenter Apollon sur une monnaie de Rhodes, a dû s'inspirer de la statue colossale qui était une des gloires de sa patrie?



Ce que devait être le véritable colosse de Rhodes. — Monnaie de bronze de l'île de Rhodes.

Il nous reste à parler de l'auteur de cette célèbre statue. Selon Pline, c'est Charès de Lindos, élève de Lysippe; on ne sait rien de plus sur cet artiste. Strabon et l'auteur inconnu des vers ïambiques qu'il cite, et dont nous avons rapporté le sens plus haut, le nomment également Charès. On trouve, il est vrai, dans un écrit du philosophe pyrrhonien Sextus Empiricus contre les mathématiciens, une anecdote qui attribue l'achèvement du colosse à un autre Lindien, nommé Lachès. Le consciencieux artiste, s'apercevant qu'il s'était trompé de moitié sur la somme qu'il en coûterait pour l'achever, se serait tué dans un accès de désespoir. Sextus ajoute que Lachès, aussi né à Lindos, dans l'île de Rhodes, continua l'œuvre et fut assez heureux pour la mener jusqu'à perfection. Toutefois, les autorités de Pline et de Strabon nous paraissent devoir être préférées : nous croyons que ce chef-d'œuvre fut l'œuvre de Charès de Lindos tout seul, et qu'à cet illustre élève de Lysippe doit revenir la gloire d'avoir, comme le dit fort élégamment Philon de Byzance, *fait un dieu semblable à un dieu, et donné un second soleil au monde.*

---

## L'ABBAYE DE LA BATAILLE.




Restes de l'abbaye de la Bataille. — Dessin de H. Weir.

A la mort du roi d'Angleterre Édouard le Confesseur, en l'année 1066, Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, prétendit à sa succession. Il n'y avait aucun droit. Harold, qui avait pris possession du trône du consentement des barons saxons, n'y en avait aucun non plus. La fortune des armes devait décider entre eux. Le 28 septembre de cette même année, Guillaume abordait à Pevencey, sur la côte du comté de Sussex, à la tête d'une armée qui comptait au plus vingt-cinq mille combattants; il s'avança sans rencontrer aucune résistance jusqu'à Hastings, où il s'établit dans un camp retranché. Harold, qui était alors occupé dans le Nord, accourut en toute hâte, et, sans vouloir même discuter les conditions que lui proposait le duc de Normandie, il se prépara à le combattre. Les deux prétendants se rencontrèrent, le 14 octobre, dans un lieu nommé Senlac, à huit milles d'Hastings. La fortune se prononça en faveur de Guillaume, qui dès lors ne s'appela plus le Bâtard, mais le Conquérant, et l'Angleterre devint la proie des barons normands qui l'avaient suivi.

Pendant la bataille, Guillaume, qui, dit-on, avait passé, ainsi que son armée, la nuit en prières, fit vœu d'ériger une église en l'honneur de la Sainte-Trinité et de saint

Martin, s'il était vainqueur; il tint parole. Sur le champ même où la bataille s'était livrée, il fit bâtir une abbaye qui reçut le nom qu'elle porte encore, l'abbaye de la Bataille. Elle fut occupée par soixante moines qui vinrent exprès de Noirmoutiers en Normandie. Guillaume accorda à cette abbaye les priviléges les plus étendus, et, ce qui était plus important, de très-riches dotations en terres. Elle ne fut achevée qu'en l'année 1094. Les descendants de Guillaume le Conquérant suivirent son exemple, et favorisèrent de leurs largesses et de leur protection une institution qui leur rappelait leur élévation à la couronne d'Angleterre. Elle fut supprimée par Henri VIII, qui en donna les terres à Richard Gilmer.

De l'abbaye de la Bataille, une des plus splendides de l'Angleterre, il ne reste plus aujourd'hui que des ruines qui attestent sa grandeur passée. Elles couvrent plus d'un mille en superficie. On vient de loin admirer le grand portail flanqué de tours à huit faces, et dont la masse énorme semble défier les efforts du temps.

On a conservé avec un soin religieux le cartulaire de l'abbaye de la Bataille. C'est en quelque sorte le livre d'Or de la vieille aristocratie anglaise : il contient la liste de tous les chevaliers normands qui accompagnaient Guillaume le Conquérant.

---

## DES FONTAINES ARTIFICIELLES.

### COMMENT ON PEUT CRÉER UNE SOURCE.

Il n'est peut-être aucun sujet sur lequel on ait émis plus d'opinions diverses que l'origine des fontaines. Dans la plus haute antiquité, ces épanchements d'ondes salutaires et fertilisantes avaient obtenu les honneurs d'une espèce d'apothéose, car, suivant l'expression hardie de Lucrèce, tout phénomène dont la cause était inconnue était rapporté immédiatement à l'empire de la divinité. Après avoir traversé mille systèmes bizarres, insuffisants ou même absurdes, l'esprit humain a fini par découvrir que l'écoulement permanent d'un filet d'eau était la conséquence naturelle de l'immense quantité de ce liquide que les pluies versent annuellement sur nos contrées. Nous allons prouver, d'après les observations des météorologistes, que cette cause est en rapport avec son effet, et que chercher une autre *raison d'être* aux sources qui arrosent nos campagnes, ce serait véritablement faire double emploi.

Depuis plus de deux siècles on mesure, à l'Observatoire de Paris, la quantité d'eau que les pluies y déposent annuellement. Si la couche qui tombe chaque année se conservait sans infiltration et sans évaporation, les environs de Paris seraient recouverts à peu près d'un demi-mètre d'eau chaque année. Or, si l'on imagine tout le bassin de la Seine et de ses affluents couvert d'une pareille nappe fluide, on trouve, par le calcul, que la Seine est bien loin de conduire chaque année, à l'Océan, une quantité d'eau si grande. Ce qu'elle fournit à son embouchure n'en est pas la dixième, la centième partie. La pluie, après être tombée, et après avoir humecté les terrains, se sèche presque en entier et remonte en vapeur dans l'atmosphère. Une petite partie seulement pénètre dans la terre pour alimenter les rivières par un écoulement souterrain, ou bien pour venir sourdre à la surface du sol sous forme de fontaines, de ruisseaux, de marécages. Tout dépend de la nature de la surface du terrain et de la constitution souterraine du sol à une certaine profondeur.

Imaginons une localité telle qu'il s'en trouve plusieurs dans les Pyrénées, où la pluie tombe sur le roc nu comme dans un bassin imperméable. Cette eau, sans perte aucune, coule au fond des vallées et donne naissance, à l'instant même, à un formidable torrent dont les eaux désastreuses, *obrimon hudor*, suivant l'expression d'Homère, sont aussi infranchissables que temporaires. « Monsieur, dit à un voyageur effrayé un aubergiste riverain, vos mulets, tels assurés que soient leurs pieds, seraient entraînés par le courant, et il n'y a aucun pont ou bac pour franchir le cours d'eau; mais si vous voulez entrer pour déjeuner, la rivière s'écoulera pendant votre repas, et vous pourrez ensuite continuer votre route, sans même que l'eau atteigne à la moitié de la hauteur des roues de votre équipage. » Il n'est pas besoin de dire que le pronostic météorologique de l'aubergiste se réalise à la minute, et que le cours d'eau momentanément enflé outre mesure reprend les proportions d'une nappe d'eau de quelques décimètres d'épaisseur, coulant paisiblement sur un fond solide, qui permet un trajet aussi peu dangereux qu'une route à sec bien macadamisée. Dans les fertiles campagnes de la France, et en général de l'Europe, la pluie reçue par le sol se partage en deux portions : la plus considérable se volatilise de nouveau et remonte dans l'atmosphère sous forme de vapeur; l'autre part, la plus petite, s'infiltre dans la terre meuble, herbeuse, sablonneuse. Elle pénètre jusqu'à ce qu'elle rencontre une couche de roc, de craie, de terre glaise ou de toute autre substance impénétrable, le long de laquelle elle glisse, pour aller aboutir au fond des rivières qu'elle alimente par un tribut occulte, ou bien pour arriver quelque part à la surface du sol et former une vraie source. On trouve dans le Traité de Mariotte, sur l'origine des fontaines, ce fait remarquable que, dans une cour pavée où l'on avait entassé des décombres de maçonnerie, ces décombres, humectés par les pluies d'hiver, donnèrent pendant le printemps, l'été et l'automne, une petite source permanente qui persista jusqu'à l'enlèvement des matériaux qui avaient, pour ainsi dire, formé un réservoir pour les eaux de la saison pluvieuse, arrêtées par le pavage du dessous.

La constitution de la butte de Montmartre, recouverte d'un terrain sablonneux qui repose sur des lits de terre glaise situés à diverses profondeurs, nous présente l'équivalent de la fontaine artificielle de la cour pavée dont nous venons de parler. L'eau de pluie, après s'être infiltrée dans les sables, est arrêtée par les bancs d'argile dont elle suit la pente, pour parvenir, sous forme de source peu abondante, au point où la terre glaise arrive sur l'escarpement. Ces fontaines, situées dans une localité si élevée au-dessus de la plaine environnante, paraissent tout à fait merveilleuses; mais en calculant la quantité d'eau qui, d'après le pluviomètre, tombe dans cette localité restreinte, on trouve que cette quantité est bien plus que suffisante pour alimenter les maigres sources qui, au nombre de trois ou quatre, arrosent les jardins à mi-côte de Montmartre.

On voit qu'il n'y a maintenant qu'un pas à faire pour que l'industrie reproduise la disposition du sous-sol qui donne naissance aux sources, pour qu'elle rivalise avec la nature et crée une belle et bonne source, donnant ce que les fontainiers appellent un demi-pouce d'eau, c'est-à-dire dix mètres cubes d'eau par jour, quantité suffisante aux besoins d'un grand village, tant pour la consommation des habitants que pour celle des animaux.

Avant de présenter le devis des travaux à faire pour arriver à ce résultat, nous ferons observer que, dès la fin du seizième siècle, Bernard Palissy avait donné complétement les moyens de faire naître dans toutes les localités une fontaine artificielle. Il ne s'agissait, suivant lui, après avoir choisi un terrain qui permît l'infiltration de l'eau de pluie, que d'y faire à une certaine profondeur un vrai pavage ou d'y mettre un lit de terre glaise qui, arrêtant l'eau, la dirigeât vers le point le plus bas du terrain pour qu'elle vînt, après une espèce

de filtrage, aboutir en un courant continu dans un bassin ou dans un lit de ruisseau. Dans la Palestine et dans la Syrie, les croisés, sans doute avec l'aide des fontainiers grecs, avaient réuni dans d'étroites vallées fermées à la gorge des masses considérables d'eau de pluie. Ces réservoirs, dont on voit un exemple en grand dans les environs de Constantinople et dans la ville même, étaient une ressource précieuse pour la saison sèche; et de plus, dans le voisinage de Jéricho, ces eaux paraissent avoir servi à l'irrigation des jardins, comme le font les eaux naturelles dans les environs de Damas.

M. Séguin, qui a tant fait de travaux de terrassement dans les environs de Paris, à Lyon et ailleurs, a indiqué le procédé qu'il faut suivre pour transformer les eaux de pluie en fontaines permanentes dans les terrains sablonneux, par exemple, dans le bois de Boulogne, dans la forêt de Saint-Germain, les bois de Sceaux et de Meudon, ou enfin dans la forêt de Fontainebleau, à laquelle il ne manque que le charme des eaux vives pour réunir tous les genres d'agréments. La Hollande, dont le sol sablonneux n'admet aucune fontaine, se trouverait ainsi dotée d'avantages non moins précieux pour l'utilité que pour l'agrément. Voici la recette de cette espèce de miracle, qu'avec des frais modérés l'industrie pourrait réaliser en produisant un sous-sol imperméable.

Après avoir choisi un terrain d'environ deux hectares, ayant une pente douce vers une de ses extrémités, on ferait une tranchée transversale dans la partie la plus élevée du terrain, sur une profondeur de deux mètres et sur une largeur pareille. Le fond serait rendu impénétrable à l'eau par un pavage grossier, un macadamisage, un glaisage de quelques centimètres, ou enfin par une couche de bitume. On ferait à côté et en suivant sa pente une nouvelle tranchée, dont la terre serait rejetée pour combler la première tranchée, et le fond de cette deuxième tranchée serait rendu imperméable comme celui de la première, jusqu'à ce qu'on arrivât à produire ainsi une couche souterraine qui arrêtât la pluie infiltrée. A la partie inférieure du terrain, un contre-fort en maçonnerie grossière arrêterait les eaux pour les conduire à une issue convenable par laquelle s'échapperait une belle fontaine d'eau pure, qui ne tarirait jamais et qui fournirait à peu près un pouce d'eau, c'est-à-dire vingt mètres cubes par jour, quantité plus que suffisante pour un village ou un château avec toutes ses dépendances. Suivant le conseil de Bernard Palissy, le terrain devrait être planté d'arbres fruitiers, d'arbustes à basses tiges ou de gazon, afin d'arrêter l'action du vent et l'évaporation qu'elle produit, en même temps que ces plantations utiliseraient la fertilité d'un sol si admirablement ameubli.

Les devis de M. Séguin, établis en connaissance de cause, d'après le prix de la main-d'œuvre, la distance et le transport de la terre glaise, abondante dans les environs de Paris, démontrent que toute commune ou même tout propriétaire dans l'aisance pourrait ainsi créer dans la plupart des localités, sans frais exorbitants, une fontaine permanente.

On doit s'étonner que l'industrie ne se soit pas emparée de cette utile invention de l'excellent Bernard de Palissy, dont les œuvres sont à juste titre si connues et si goûtées. Son génie original serait encore plus admiré dans la création d'une source utile, on peut même dire indispensable, que dans la création des émaux et des vases vernissés que le luxe des connaisseurs se dispute à prix d'or. Fournir de l'eau aux agriculteurs d'un village, des lavoirs à leurs femmes, des abreuvoirs à leurs troupeaux, serait plus glorieux et plus durable que les beaux ouvrages de *rustiques figulines* qui ont rendu son nom si célèbre (¹).

(¹) Plusieurs citernes et réservoirs d'eau du moyen âge sont accompagnés latéralement d'un petit escalier en spirale qui descend jusqu'au niveau du fond. Alors, sans avoir besoin de seaux, de cordes et de poulies, on descendait jusqu'à l'eau, que l'on puisait directement. Cette disposition s'observe dans les ruines du célèbre château de la ville de Lusignan. Dans le département de la Haute-Vienne, plusieurs fontaines situées au-dessous du sol sont utilisées par des marches à ciel ouvert qui permettent d'aller y prendre l'eau sans mécanique aucune.

### BELLE ACTION D'UN DOMESTIQUE NOIR.

Pendant la guerre de l'indépendance américaine, un Anglais, avec sa femme et ses deux enfants en bas âge, se rendait des Indes orientales en Angleterre, sur un navire qui faisait partie d'un nombreux convoi. La femme mourut pendant le passage, et les deux enfants furent confiés aux soins d'un jeune nègre de dix-sept ans. Le mari, obligé de passer momentanément sur le vaisseau du commodore, avait laissé ses enfants sous la garde de ce noir, lorsqu'une tempête affreuse s'éleva. Le navire sur lequel les enfants étaient restés fut si maltraité par la mer qu'il fit des signaux de détresse, annonçant qu'il était sur le point de couler bas. Un bateau lui ayant été envoyé par le commodore, les passagers et l'équipage s'y précipitèrent, et il était presque rempli, lorsque celui qui le commandait déclara qu'il n'y avait plus que juste assez de place pour prendre les deux enfants ou le nègre, mais pas les trois. Le nègre n'hésita pas un seul instant; il plaça les deux enfants dans le bateau en s'écriant : « Dites à maître que Cuffy a fait son devoir! » Le navire s'engloutit bientôt après avec le fidèle serviteur, tandis que les enfants, sauvés par son héroïque dévouement, se jetaient dans les bras de leur père.

La reine Charlotte, ayant entendu raconter cette aventure, engagea Hannah More à en faire le sujet d'un poëme; mais cette femme célèbre s'en excusa, en disant que l'art ne pouvait pas embellir une action si noble.

---

Les louanges, quoique fausses, quoique ridicules, quoique non crues ni par celui qui loue ni par celui qui est loué, ne laissent pas de plaire; et si elles ne plaisent pas par un autre motif, elles plaisent au moins par la dépendance et par l'assujettissement qu'elles marquent de celui qui loue. DOMAT.

---

## LES GITANOS.

Voy., sur les Bohémiens, t. IV, p. 188, 189, 190; t. XIX, p. 393.

Le gitano, ou bohémien espagnol, tient à grand honneur et à grand avantage d'être né catholique. Il suffit de paraître douter de sa religion pour le mettre en fureur. — Il m'arriva un jour, dit Charles Dembowski (¹), d'offrir un écu à un gitano, en le priant de m'initier aux superstitions qu'on leur attribue : « Nous sommes catholiques, et non maures, » me répondit-il en colère; et il s'éloigna brusquement, non toutefois sans avoir commencé par prendre mon écu. Le gitano redoute le contact avec un juif et fuit son approche; il voit toujours dans chacun d'eux l'un des bourreaux de Jésus-Christ. Dans toute ville habitée par les gitanos, on remarque sur quelque pan de muraille une image de madone qui est l'objet spécial de leur adoration. Malgré ce catholicisme plus ou moins sincère ou intelligent, il se trouve toujours dans chaque famille une femme au moins qui passe pour être en bonne relation avec le diable et qui pratique la sorcellerie.

La loi laisse ouvertes aux gitanos toutes les carrières qui n'exigent pas des preuves de pureté de sang; mais ils profitent peu de cette liberté, et ils n'exercent guère d'autre métier que ceux de maquignon et de forgeron. Du reste, ils ne prétendent point à l'égalité avec les vieux Castillans

(¹) Auteur de *Deux ans en Espagne et en Portugal.*

(c'est ainsi qu'ils désignent les Espagnols); ils s'appliquent seulement à se les rendre favorables à force de flatteries ingénieuses et en les amusant par l'originalité de leurs saillies. Chaque gitano parvient de la sorte à se créer, parmi les avocats et les *hidalgos*, un et souvent plusieurs protecteurs qui ne lui refusent pas leur appui dans ses démêlés avec les tribunaux.

On assure que la peur que les gitanos ont des morts est extrême. Un corrégidor de Cordoue, voulant débarrasser la ville des bohémiens de la sierra Morena, ordonna qu'ils seraient employés aux enterrements : « Plutôt voleurs que fossoyeurs! » fut le cri des gitanos, et ils retournèrent tous à leurs montagnes.

Sous Ferdinand VII, une ordonnance de police avait interdit de se présenter aux foires à tous les gitanos qui ne justifieraient pas d'un domicile. Aujourd'hui on se contente de les obliger à établir leur campement hors de l'intérieur des villes.

Une foire de gitanos offre un spectacle curieux. « Figurez-vous, dit l'auteur que nous avons cité plus haut, une plaine couverte de mulets, d'ânes et de chevaux, et au milieu de tout ce bétail les gitanos qui se pavanent, étalant tout le luxe de leur brillant costume andalous. Ils promènent un regard scrutateur sur les paysans cuirassés en buffle qui arrivent chevauchant avec leurs femmes en croupe. Comment donner une idée du prodigieux instinct avec lequel le gitano discerne sa dupe future parmi toute cette foule? Le flair du basset est moins sûr à l'encontre du gibier. La véritable source de gain pour le gitano est le troc en nature, au moyen duquel il se débarrasse des animaux qu'il a volés. Alors il se contente d'un cigare, même d'une simple accolade, en sus de l'échange, afin qu'il ne soit pas dit qu'un gitano a fait un marché sans en tirer quelque chose. L'animal qu'il reçoit en échange de celui qu'il cède subit aussitôt un travestissement complet. La queue, le corps, les oreilles, deviennent méconnaissables à force d'embellissements; c'est au point que souvent on voit le premier propriétaire se rendre acquéreur à la foire de la bête dont il s'est défait ou qu'on lui a volée la veille. Tout cela n'est rien encore en comparaison de l'adresse avec laquelle le gitano sait réveiller le sentiment de vitalité dans la plus mauvaise rosse. Une bague, un fouet, une paire de formidables ciseaux, sont ses instruments ordinaires de sortilége. Le fouet est armé d'un clou aigu qui se dissimule à son extrémité supérieure; la bague est armée d'une pointe acérée qui se dissimule sous le plat de la main. Les parties sont d'accord sur le prix; l'acheteur ne demande plus qu'à voir courir l'animal. Le gitano pousse, avec le haut bout de son fouet, la rosse qui, sensible à l'aiguillon caché, sort des rangs agitée d'un vif frémissement. Un enfant saute en selle, et le père administre sur sa croupe deux claques vigoureuses du plat de la main; l'aiguillon de la bague produit à son tour son effet. L'animal bondit comme un taureau, animé en outre par les cris de la famille entière du gitano. Le galop vient-il




Gitanas de Triana, faubourg de Séville. — Dessin de Rouargue.

à se ralentir, l'enfant, qui porte cachée dans le derrière de sa ceinture la paire de formidables ciseaux, se renverse jusque sur la croupe de manière que les deux pointes agissent comme dernier stimulant. C'est alors que la rosse devient admirable. La somme est livrée, et les filles du gitano accourent, sautent, chantent, et se renvoient en l'air une cruche de terre. Lorsque la cruche vient à tomber et se casse, toutes se précipitent sur les débris, et la plus adroite s'en coiffe, tandis que ses compagnes, se prenant par la main, tournent rapidement en cercle autour d'elle. »

## LE LEUCORYX OU ANTILOPE ALGAZELLE.




Le Leucoryx. — Dessin de Weir.

Le *Leucoryx* appartient à l'une des nombreuses espèces de quadrupèdes ruminants comprises par les naturalistes sous le nom d'antilopes. C'est Ray qui, le premier, a employé cette dénomination pour désigner une des espèces, et Pallas en a rendu l'acception générique lorsqu'il a séparé ce genre de celui des chèvres avec lequel Linné le confondait.

Depuis longtemps on conservait, dans les cabinets d'histoire naturelle, de longues cornes un peu arquées, couvertes de dépressions en forme d'anneau à leur moitié inférieure, et lisses à leur autre moitié. On ne doutait point qu'elles ne provinssent de quelque espèce d'antilope; mais on n'est arrivé à déterminer cette espèce que lorsque, vers 1818, une algazelle fut envoyée du Sénégal à la ménagerie de notre Muséum d'histoire naturelle. Geoffroy Saint-Hilaire et Frédéric Cuvier, dans leur *Histoire des Mammifères,* la décrivent ainsi : « Sa tête est blanche, avec deux taches d'un gris foncé qui descendent de la base des cornes et se réunissent sur la mâchoire inférieure. Une tache de la même couleur est au milieu du front. Le cou et le poitrail sont d'un fauve foncé; le dos et les côtés du corps, fauve clair, surtout vers le dos; le ventre et les jambes, blancs; la queue, blanche et d'un brun noirâtre au bout. Les cornes, longues de 28 pouces,

couvertes de dépressions à leur moitié inférieure, sont noires. Les poils sont très-fins et plus longs sur le dos que dans les autres parties; et il est remarquer qu'à partir de la croupe jusqu'entre les cornes, ils se dirigent d'arrière en avant, c'est-à-dire dans un sens tout à fait opposé à ce qui se voit chez les autres mammifères. Cette algazelle avait en hauteur, du sol au sommet de la tête, 4 pieds; en longueur, du nez à l'origine de la queue, 5 pieds. » Plusieurs autres individus de cette espèce ont vécu depuis à la ménagerie du jardin des Plantes.

« En Syrie, en Arabie et jusqu'au Sénégal, disent Lacépède et Cuvier, la gazelle est très-répandue. On en voit d'innombrables troupes courir dans les campagnes; lorsqu'on s'en approche, elles se réunissent les unes contre les autres et présentent les cornes de toutes parts. Quoique très-timides, lorsqu'elles sont poussées à bout, elles ont encore assez de force pour blesser gravement avec leurs cornes. Elles ne peuvent cependant résister aux grands quadrupèdes carnassiers, et ce sont elles qui font la pâture la plus ordinaire du lion et de la panthère. Les Turcs et les Arabes les chassent avec le chien et le faucon, ou bien avec le petit léopard appelé *once*. La chasse au faucon est surtout l'amusement des gens riches en Syrie; on habitue l'oiseau à saisir la gazelle à la gorge et à lui entamer les gros vaisseaux avec ses ongles. On prend aussi ces animaux en vie en lâchant dans la campagne quelque individu apprivoisé, aux cornes duquel on attache des cordes qui se terminent par des nœuds coulants. Les gazelles sauvages, auxquelles ces individus se mêlent, se prennent dans les nœuds par les cornes ou par les pieds, et tombent promptement. »

Les gazelles, très-grasses en été, maigrissent en hiver; leur chair a un goût analogue à celui du chevreuil.

---

## AVENTURES DE Mme GODIN DES ODONAIS.

Fin. — Voy. p. 371.

### III.

Lorsqu'un bruit vague, traversant le désert, avait appris à Mme Godin des Odonais que, par l'ordre exprès du roi de Portugal, une embarcation commode était armée pour qu'elle pût descendre le grand fleuve et rejoindre son mari, nulle considération ne l'avait arrêtée. Ni les souvenirs qui l'attachaient au tombeau de sa fille, ni les périls, dont moins qu'une autre elle pouvait se dissimuler la réalité, rien n'avait pu la retenir à Rio-Bamba, pas même les craintes que devait lui inspirer l'oubli si coupable du médecin de Cayenne. Mais sa famille, que ce courage avait touchée, n'avait pas hésité dans son dévouement. Son père s'était décidé par amour pour elle à revoir l'Europe, et avait pris les devants jusqu'au village de Loreto, afin de tout faire préparer pour le passage de la voyageuse, jusqu'au moment où elle pourrait s'embarquer sur l'Amazone. Son second frère, D. Antonio, s'était également résolu à l'accompagner et à ne pas la priver des caresses de ses deux enfants. Il n'y avait pas jusqu'à l'énergique religieux fray Juan qui n'eût abandonné son paisible couvent de bénédictins pour suivre une route périlleuse, où la mère encore désolée, l'épouse inquiète, pouvait avoir besoin de son secours ou de ses consolations.

A ces voyageurs dévoués s'étaient joints quelques jeunes femmes qui accompagnaient leur maîtresse en France, quelques serviteurs fidèles qui ne la voulaient point quitter. Comme si, dans ce drame terrible dont Mme Godin hâtait le dénoûment, il eût manqué un de ces êtres malfaisants qui donnent quelque chose de plus fatal au malheur, un homme assez vil pour que la victime ait dédaigné de révéler son nom, un Français, vint solliciter la voyageuse de l'emmener avec elle, et elle, pleine d'horribles pressentiments, le refusait; mais c'était un médecin, disait-on, un compatriote malheureux. Il fut décidé qu'il suivrait la caravane et qu'on lui accorderait passage sur le bâtiment qui devait descendre jusqu'au Para.

On partit de Rio-Bamba le 1er octobre, avec l'intention d'atteindre Canelos, bourgade indienne qui sert de port au Bobonasa (1), d'où, en gagnant une autre rivière, on peut entrer dans l'Amazone. La traversée fut d'abord heureuse; mais les voyageurs, à mesure qu'ils entraient dans la solitude, voyaient les difficultés s'accroître, et bientôt elles devinrent insurmontables, car la petite vérole, toujours si fatale aux Indiens, exerçait d'horribles ravages dans les missions et dépeuplait les villages.

Enfin ils arrivent dans une vallée où il ne restait plus que deux habitants, et c'est à la merci de ces canotiers à demi sauvages que sont désormais les voyageurs, car ce sont eux qui doivent les conduire à travers ce dédale de fleuves qui sillonnent l'immense désert de l'Amazonie. Mais voilà que, quand cette troupe infortunée de femmes et d'enfants s'enfonce dans des solitudes sans nom, les Indiens disparaissent... Ils se trouvent privés de guides. Il faut vraiment avoir vu ces campagnes de l'Amérique, sans fumée lointaine, sans bruits annonçant quelque habitation, pour comprendre leur angoisse.

Cependant, au milieu de ce grand désert, ils trouvent un pauvre Indien malade qui consent à leur servir de guide; mais le pauvre Indien se noie en essayant de ramasser dans le fleuve le chapeau du médecin français.

Alors les voilà tous, gens ignorant les manœuvres, laissant le canot aller à la dérive; le voyant s'emplir d'eau, ils sont forcés de débarquer sur les rives boisées de cette immense solitude, et d'élever à grand'peine quelques misérables cabanes de feuillage. Il n'y a cependant plus que cinq ou six journées pour gagner Andoas, lieu connu de station.

Après quelque temps passé dans l'anxiété, le médecin s'offre à aller chercher du secours, en se faisant accompagner par un nègre fidèle appartenant à Mme des Odonais; mais quinze jours se passent, un mois s'est presque écoulé, et personne ne paraît dans le désert.

Les pauvres voyageurs construisent alors un radeau sur lequel ils embarquent quelques vivres, et de nouveau ils s'abandonnent au fleuve; mais, hélas! une branche submergée heurte la frêle embarcation; Mme Godin est sauvée par ses frères, qui la retirent deux fois du fond des eaux.

Ayant à peine des vivres pour quelques jours, dépourvue de tout ce qui pouvait faire supporter les incroyables fatigues qui attendent le voyageur dans ces contrées, la triste caravane suivit le cours du Bobonasa; puis bientôt ses innombrables sinuosités l'effrayèrent: il fut décidé que l'on entrerait dans la forêt. Il est impossible de songer sans frémir à cette marche funèbre de quelques malheureux allant toujours et au hasard dans une forêt sans fin; ignorant complétement où ils vont; cherchant avec avidité quelques fruits sauvages, bientôt n'en trouvant plus; demandant quelques gouttes d'eau aux bromélias qui les reçoivent dans leurs larges feuilles, et n'en rencontrant que rarement, parce que le soleil les a desséchées.

Au bout de quelques jours, minés par le besoin, ils tombèrent presque tous; ils essayèrent de se lever, et ils sen-

(1) Les rives du *Bobonasa*, *Bombonaza* ou *Bobonassa*, car les anciennes relations péruviennes l'écrivent de ces trois manières, ont cessé, il y a une dizaine d'années, d'être un désert. En 1844, une compagnie s'était formée à Guayaquil pour l'extraction de l'or que ses sables fournissent en abondance, ainsi que le *pastassa*, le *sara-yacu* et le *gliaquion*. D'immenses travaux furent entrepris; mais la crue des eaux, et des rixes fatales survenues entre les travailleurs, mirent fin à l'expédition.

tirent qu'ils n'avaient plus la force de se mouvoir; mais, au milieu de cette anxiété croissante, une parole de tendresse répondait à un cri de douleur, un mot d'espérance ranimait les forces abattues. — Eh bien! maintenant, rappelez-vous mon récit; toutes ces misères sont accumulées sur la tête d'une femme, puisqu'elle est restée seule dans ces grands bois.

Incroyable puissance des anciens souvenirs! Comment expliquer cette existence d'une frêle créature au milieu de tant de périls, si l'on ne sent pas toute l'énergie que donne quelquefois à un cœur de femme un amour de mère ou une tendresse d'épouse!

Quelquefois, dans les grandes forêts américaines, je me suis représenté moi-même ce spectre vivant, aux cheveux blanchis, aux vêtements en lambeaux, à la chaîne d'or qui brille sur des haillons, disant des mots sans suite, s'arrêtant pour écouter les moindres bruits, et regardant le ciel pour chercher si quelques gouttes de pluie ne viendront pas la rafraîchir; voyant des fruits sauvages au sommet des arbres séculaires, les enviant aux aras de la forêt; attendant, dans une morne angoisse, qu'il en tombe quelques-uns; ne se sentant pas, malgré la faim, la force de les atteindre. Je la voyais se cramponnant aux lianes, cherchant à atteindre les amandes nourrissantes du sapoucaya [1], et retombant avec les tiges brisées, comme un mousse enfant tombe des cordages aux premiers jours de son arrivée à bord. Tout à coup, elle se précipite sur un de ces fruits, que quelque animal sauvage a dédaigné. Pour elle, c'est la vie... elle sent qu'elle pourra vivre un jour de plus. Quelquefois, ce sont des œufs verdâtres [2], qu'elle prend pour des œufs de serpent; et quoique la faim ne puisse pas éteindre un reste de dégoût profond, elle se décide à s'en nourrir, car c'est un jour que Dieu lui accorde encore, et un jour peut la sauver.

Elle dormirait peut-être; mais ces milliers de moustiques qui s'acharnent sur ses membres amaigris, ces carapates, miniatures de crabes, qui s'attachent à sa peau en suçant son sang, le bruit léger de l'iguane qui passe en frôlant les feuilles près d'elle, et qu'elle prend pour un serpent, le miaulement lointain du jaguar, les grognements de l'ours d'Amérique, tout, au milieu de l'obscurité profonde des nuits, s'opposait à son repos. Et si la lumière verdâtre des lampyres venait à sillonner cette nuit funèbre de ses éclairs passagers, c'était pour lui montrer toute l'horreur de cette solitude qu'elle tâchait d'oublier.

C'était le neuvième jour, le soleil commençait à découvrir les âpres magnificences de la forêt. Mme Godin marchait silencieusement, calculant peut-être combien pourraient durer encore les douleurs de son agonie, quand tout à coup un bruit inaccoutumé la fit tressaillir. Immobile, elle écoute... Elle craint quelque bête féroce, quelques-uns de ces hommes des forêts, qui n'ont jamais vu les Européens, et dont la haine sanglante s'est accrue du souvenir de leurs compatriotes massacrés. Elle songe à fuir, à rentrer dans l'intérieur du bois qu'elle allait abandonner... Une réflexion rapide lui fait songer que le malheur n'existe pas pour elle, et qu'il y a de si grandes misères que d'autres misères ne peuvent plus les augmenter. Elle avance donc, et elle entend le murmure des eaux; elle écarte les branches, et elle voit enfin de nouveau le rio Bobonasa qui se déroule avec sa triste majesté. Sur le bord du fleuve, des Indiens attachaient un canot, et ils discutaient, avec la gravité américaine, s'ils resteraient en cet endroit. Bientôt ils n'hésitent plus, ils marchent vers la forêt, car ils ont aperçu l'étrangère... Elle n'a pas encore parlé, et le cœur des pauvres Indiens lui a donné l'hospitalité : ils connaissent les souffrances du désert.

Si mes paroles ont été impuissantes pour peindre les souffrances de Mme des Odonais, elles seront encore plus inhabiles pour peindre ses émotions d'espérance; car, pour la joie, cette âme ulcérée pendant bien des années ne devait plus la sentir.

Arrivée aux missions, la voyageuse eût voulu enrichir pour la vie ces pauvres Indiens, qu'on enrichit si facilement; mais elle portait ses regards sur ses vêtements déchirés, et des paroles de reconnaissance ardente étaient tout ce qu'elle pouvait offrir à ces bons sauvages. Tout à coup elle se rappelle qu'une double chaîne d'or est restée à son cou; c'est tout ce qu'elle possède, et elle est heureuse de l'offrir aux Indiens. Ils ne la gardèrent pas longtemps : le prêtre de leur mission l'échangea contre un grossier présent; mais leur joie naïve n'en fut pas troublée; la voyageuse était sauvée.

Maintenant, à quoi bon vous dire son arrivée à Loreto, son voyage sur le grand fleuve? Elle descendit son cours immense entourée de soins empressés, et, réunie à son père, elle put rêver quelques idées de bonheur, quelques doux commencements de repos [1]; mais ni la magnificence des forêts qui bordent le Maragnan durant plus de mille lieues, ni l'auguste majesté des savanes qui leur succèdent, rien ne pouvait distraire l'infortunée de ses souvenirs affreux; elle les conserva encore dans ce moment de bonheur, désiré pendant dix-neuf ans, et qu'elle avait à peine la force de sentir. La tendresse de M. des Odonais ne put lui faire oublier toutes ses souffrances, et quand, retirés paisiblement tous deux dans la terre qu'elle possédait à Saint-Amand, au fond du Berry, on venait à parler de voyages, un frémissement involontaire s'emparait d'elle; elle restait muette : il lui semblait entendre ces voix de la solitude, dont le calme qui l'entourait ne pouvait éteindre le retentissement sinistre.

Bien des années après son retour, on faisait voir aux étrangers une robe grossière de coton, que lui avaient donnée les Indiennes de l'Amazone, et l'on regardait avec une sorte d'effroi ces misérables sandales qu'elle avait dérobées aux morts pour fuir dans la forêt. C'était un triste monument dont la voyageuse n'avait pas voulu se séparer.

On rapporte aussi que, quand elle entrait dans un bois solitaire, une terreur muette s'emparait d'elle : on pouvait lire dans ses regards l'histoire qu'elle ne raconta, dit-on, qu'une fois.

---

## PALAIS DE CONSTANTINOPLE

### SOUS LES EMPEREURS ROMAINS.

Benjamin de Tudèle, voyageur juif du douzième siècle, décrit, dans sa relation, la ville de Constantinople. Il ne consacre que peu de lignes au palais des empereurs, mais elles suffisent pour marquer toute son admiration :

« Le roi Emmanuel, dit-il, a bâti un grand palais, pour le trône ou le siége de son royaume, sur le bord de la mer, outre ceux qui ont été bâtis par ses ancêtres, et l'a appelé *Blachernes;* il a couvert les colonnes et leurs chapiteaux d'or et d'argent pur, et y a fait graver toutes les guerres

[1] Le *lecythis ollaria*, ou *quatelè;* ce bel arbre est abondant surtout vers le bas Amazone; son fruit oléagineux, qui tient de l'amande et de la châtaigne, est d'une grande ressource dans les forêts.

[2] On a supposé que ces œufs, que Mme Godin rencontra assez fréquemment, et auxquels elle dut en partie son salut, étaient ceux du *jacupema*, ou de quelque autre gallinacé.

[1] A partir de ce moment, Mme Godin se trouva sous la protection des autorités portugaises; elle descendit le fleuve des Amazones dans son étendue en toute sécurité, mais non sans éprouver des souffrances cruelles. Blessée profondément par une de ces longues épines qu'on rencontre dans les forêts américaines, elle fut sur le point de perdre la première phalange d'un de ses doigts. Un officier supérieur d'origine française, M. J.-B. Martel, l'entoura des soins les plus touchants, et la conduisit, comme il en avait reçu l'ordre, à la Guyane. Les deux époux se rencontrèrent en mer par le travers du Mayacaré.

que lui et ses ancêtres ont faites ([1]). C'est là aussi qu'il s'est fait un trône d'or et de pierres précieuses, au-dessus duquel est pendue une couronne d'or par une chaîne aussi d'or, qui vient justement à sa mesure quand il est assis. Il y a à cette couronne des pierreries d'un si grand prix que personne ne peut les estimer. La nuit, on n'y a pas besoin de lumière, car chacun y voit assez à la faveur de l'éclat que jettent ces pierres précieuses. Il y a là encore plusieurs autres merveilles que personne ne pourrait raconter. » (Traduction de Baratier.)

Cinnamus, historien grec, qui vivait aussi dans le douzième siècle, et à la cour même de Manuel Comnène, confirme le témoignage de Benjamin de Tudèle. C'est à cet ancien auteur que Lebeau a emprunté le passage suivant de son *Histoire du Bas-Empire :*

« Sur une haute estrade couverte de tapis précieux,



Trône d'un empereur de Constantinople. — D'après un manuscrit grec du neuvième siècle contenant les Œuvres de saint Grégoire de Nazianze et conservé à la Bibliothèque impériale. — Gravure du volume intitulé : *Voyageurs du moyen âge* ([2]).

s'élevait un trône d'or enrichi de pierreries et couronné d'un dais où brillaient les plus belles perles de l'Orient. Le prince, assis sur le trône, était vêtu d'une pourpre éclatante, semée de haut en bas de perles et de pierreries de diverses couleurs, plus artistement arrangées que les fleurs dans le plus beau parterre; sur sa poitrine pendait, à des chaînes d'or, un rubis étincelant, d'une grosseur extraordinaire, et la splendeur de cette rayonnante parure était encore surpassée par l'éclat du diadème... Cette salle semblait être le palais du Soleil. »

Gibbon, dans l'*Histoire de la décadence de l'empire romain,* raconte qu'au neuvième siècle l'empereur Théophile avait fait élever son palais sur le modèle d'un monument que le calife de Bagdad venait de construire sur les rivages du Tigre.

« La longue file des appartements était, dit-il, appropriée aux diverses saisons; on y avait répandu avec profusion le marbre et le porphyre, les tableaux, les statues et les mosaïques, l'or, l'argent et les pierres précieuses. Un arbre d'or cachait dans ses branches et ses feuilles une multitude d'oiseaux artificiels, du gosier desquels sortait le ramage particulier à chacune des espèces, et deux lions d'or massif et de grandeur naturelle roulaient les yeux et rugissaient comme les lions des forêts. Les successeurs de Théophile, des dynasties de Basile et de Comnène, eurent aussi l'ambition de laisser après eux des monuments de leur

([1]) Il s'agit de Manuel Comnène, mort en 1180.

([2]) Cette gravure et celles que nous avons publiées en 1853, p. 384, sont les seules que nous ayons empruntées aux deux premiers volumes des *Voyageurs anciens et modernes.* Toutes les autres planches de cette collection ont été gravées dans le but spécial de rendre les relations des voyageurs plus intéressantes et plus instructives.

règne, et la partie du palais la plus éclatante et la plus auguste reçut d'eux le titre de *triclinium* d'or. Les plus nobles et les plus riches d'entre les Grecs cherchaient, dans une proportion convenable, à imiter leur souverain; et lorsque, avec leurs robes de soie brodées, ils traversaient les rues à cheval, les enfants les prenaient pour des rois. »

## ÉMILE SOUVESTRE.

Émile Souvestre, notre collaborateur depuis l'origine de ce recueil, notre ami depuis les commencements de notre jeunesse, notre frère par toutes les convictions et toutes les sympathies, nous a été enlevé, le 5 juillet dernier, après une rapide maladie que personne autour de lui ne pouvait supposer mortelle. Il avait quarante-huit ans.

Il était né à Morlaix, le 15 avril 1806. Son père, ingénieur des ponts et chaussées, désirait l'engager par ses premières études dans la direction de l'École polytechnique; il l'envoya au collége de Pontivy, où l'instruction et la discipline étaient en partie militaires. Émile Souvestre y fit preuve d'aptitude pour les mathématiques; mais, vers dix-sept ans, il perdit son père, et lorsque sa mère le pressa de choisir lui-même librement sa carrière, il préféra celle du barreau



Emile Souvestre. — Dessin de Chevignard.

comme étant la plus voisine de la philosophie et des lettres, et aussi peut-être parce qu'elle s'illustrait à cette époque par de grands exemples d'indépendance et de patriotisme. Il suivit d'abord les cours de la faculté de droit de Rennes, et vint ensuite étudier à la faculté de Paris, où il assista en même temps avec assiduité aux enseignements du collége de France, de la Sorbonne, et de l'École de médecine. Grâce à la persévérance et à l'ordre qu'il sut mettre dans ces divers travaux, il acquit en quelques années une instruction aussi solide qu'étendue.

Ses études de droit achevées, il partagea son temps entre le barreau et la littérature. Sous l'influence de l'enthousiasme désintéressé qu'excitait alors en France l'affranchissement de la Grèce, il composa une œuvre dramatique en vers, *le Siége de Missolonghi* : le Théâtre-Français la reçut avec faveur; mais la censure ayant exigé des retranchements, Émile Souvestre résista, et perdit ainsi volontairement les chances d'un premier succès. Encouragé toutefois, et plus confiant en lui-même, il commençait un autre drame, lorsqu'une nouvelle affreuse vint le frapper et le précipiter hors de tous ses rêves : son frère aîné, capitaine au long cours, avait péri sur mer avec toute sa for-

tune; c'était la ruine de la famille d'Émile; sa mère et sa belle-sœur n'avaient plus d'autre soutien que lui. Aussitôt il s'éloigne de Paris, accourt en Bretagne, demande à ses amis de lui procurer un travail lucratif quel qu'il soit : on lui offre un emploi de commis dans une librairie de Nantes; il l'accepte, et va sur-le-champ prendre sa place derrière le comptoir où, en échange de sa liberté, de ses espérances, de toutes les séductions de la vie parisienne, on lui assure le pain de chaque jour nécessaire à sa famille.

Ni les labeurs obscurs de cette humble position, ni les préjugés du monde, ni les souvenirs, n'eurent le pouvoir d'altérer le courage d'Émile. Il croyait de bonne foi ce qu'il a enseigné depuis si souvent et avec tant de charme dans ses ingénieuses fictions, que le bonheur est seulement dans l'accomplissement des devoirs et dans la douceur de quelques affections bien choisies. Des essais de poésie et de prose publiés dans les revues de Nantes et de Rennes, de loin en loin le loisir d'excursions dans sa chère Bretagne, tempéraient ce qu'il y avait d'aridité matérielle dans ses occupations quotidiennes et entretenaient sa sérénité. Cependant le libraire, excellent homme, frère du général Mellinet, comprenait mieux de jour en jour qu'il y avait en Émile plus de qualités intellectuelles et d'instruction qu'il n'était nécessaire pour une simple vente en détail et pour l'entretien de l'ordre et de la propreté dans un magasin. De son côté, un des habitués de la librairie, M. Luminais, député, alors très-riche, s'intéressait vivement à ce jeune homme, sympathique à tous ceux qui étaient en relation avec lui, et dont la supériorité se faisait jour malgré lui-même dans les plus simples entretiens. Il résolut de lui ouvrir une voie plus digne de son mérite.

Beaucoup de bons esprits s'occupaient vers cette époque du perfectionnement et du renouvellement des méthodes de l'enseignement public. On espérait, à l'aide d'une instruction morale plus active et plus pénétrante, fortifier les jeunes générations afin de les rendre capables de bien user de la liberté et de sauvegarder la dignité du pays. M. Luminais, l'un de ceux qui cherchaient à atteindre ce but avec le plus d'ardeur, s'arrêta au projet de fonder à Nantes une maison d'éducation sur un plan nouveau, et il en confia la direction à Émile Souvestre, en l'associant à un autre jeune homme d'un rare mérite, M. Papot. Ce changement subit comblait les vœux secrets d'Émile. S'il avait désiré la profession du barreau ou celle de la littérature, ce n'était point qu'il eût l'amour de l'éloquence pour l'éloquence, de l'art pour l'art; loin de là, il ne voyait dans la parole ou dans les lettres qu'un moyen de satisfaire sa passion la plus ardente, celle de se rendre utile selon ses facultés en exprimant les sentiments généreux dont son cœur était plein, en défendant les vérités de l'ordre moral reniées, proscrites, oubliées, au milieu des entraînements matériels du siècle, en faisant pénétrer aussi loin et aussi avant que possible toutes les douces et nobles convictions qui seules gouvernaient son âme. Là était réellement sa vocation, et souvent, après nos longs et heureux entretiens avec lui, nous pensions que, né protestant, il eût été pasteur : dans l'état de sa conscience, où dominait la philosophie religieuse, il ne pouvait être utilement que professeur ou écrivain; on verra qu'en effet, depuis le jour où il sortit de la maison de M. Mellinet, il fut tour à tour ou même à la fois l'un et l'autre. C'est seulement dans ce besoin et ce zèle persévérant d'enseignement moral qu'il faut chercher la véritable unité de sa vie.

La maison d'éducation dirigée par ces deux jeunes gens arriva rapidement à mériter la considération et la confiance publiques. Avec le succès moral commença l'aisance. Émile avait toujours souhaité se marier jeune : c'est le vœu de toutes les âmes pures et aimantes; elles ont hâte d'échapper aux angoisses et aux dangers de la solitude pour se reconstruire au plus tôt un foyer sur le modèle de celui où fut abritée leur enfance. Heureux les pays où l'état de la civilisation permet à la jeunesse de traverser assez rapidement le monde pour ne pas y perdre les goûts simples de la vie de famille! Émile pouvait maintenant songer à satisfaire son désir sans imprudence : il se maria; mais il lui était réservé de subir une de ces épreuves rares et terribles qui assombrissent tout le reste d'une existence. Moins d'une année après cette union formée sous les plus heureux auspices, la mort lui ravit sa jeune épouse avec l'enfant qui allait naître d'elle. Son cœur faillit se briser. En relisant les pages qu'il écrivit alors, on sent, au vrai et profond désespoir dont elles sont empreintes, qu'il lui eût été impossible de continuer à vivre sans un autre appui : il le trouva heureusement dans la sœur de son associé, digne et généreuse femme qui, entourée de ses trois jeunes filles, le pleure aujourd'hui amèrement, sans espoir, sans désir, hélas! d'aucun apaisement à sa douleur.

Le but principal de l'établissement si sagement conduit par Émile Souvestre et son ami n'avait jamais été le gain. Leur ambition était de former des cœurs et des intelligences à leur exemple. Il arriva un moment où les deux jeunes professeurs, de valeur égale, mais séparés d'opinion sur quelques points de doctrine pédagogique, conçurent la crainte que l'unité de la direction n'eût à souffrir de leurs dissentiments. Il leur parut que l'un d'eux devait se sacrifier à l'intérêt des élèves. Émile se retira de l'association. Il s'exposait ainsi à de nouveaux hasards; mais, pour lutter contre les caprices de la fortune, il n'était plus seul : il avait une compagne douée d'un jugement sûr, d'une intelligence élevée et d'une grande énergie morale. Il se sentait plus fort, sinon tout à fait confiant. D'abord, il se rendit à Morlaix avec l'intention de s'établir près de sa mère. Peu de temps après son arrivée, le choléra fit sa première invasion : M$^{me}$ Souvestre, atteinte de l'horrible mal, n'échappa à la mort que contre toute attente. La terreur qu'avait éprouvée Émile lui rendit insupportable le séjour de Morlaix. Il accepta la rédaction en chef d'un journal de Brest, *le Finistère;* mais, ayant bientôt entrevu qu'on attendait de sa plume des services que ses convictions repoussaient, il donna sa démission. Une pénible incertitude suivit ce nouvel épisode de sa vie : il en sortit bientôt en devenant professeur de rhétorique dans un collége libre que l'on venait de fonder à Brest. Pendant les loisirs que lui laissaient les devoirs de sa classe, il termina son premier ouvrage de longue haleine, le livre qui a commencé avec éclat sa réputation, *les Derniers Bretons,* description de la Bretagne, de ses mœurs, de ses paysages, la plus vraie, la plus intéressante, la plus classique, pour ainsi dire, que possède notre littérature. En même temps, il écrivit des articles qu'il nous envoyait et qu'il nous fut facile de faire insérer dans le journal *le Temps,* dont une part de rédaction nous était confiée. Il conduisait ainsi paisiblement ses divers travaux, s'associant de loin au mouvement intellectuel de la capitale sans s'exposer aux vertiges de notre tourbillon. Cette vie lui plaisait et il eût aimé à y rester fidèle. Cependant sa santé vint à s'altérer : l'humidité du climat, le voisinage de la mer, lui étaient contraires; les médecins se montrèrent inquiets et l'envoyèrent, avec quelque précipitation, chercher l'air plus pur des montagnes. Grâce à l'obligeante intervention de M. Dubois, ancien rédacteur en chef du *Globe,* il obtint une chaire de rhétorique, sur la route des Alpes, à Mulhouse. Les médecins s'étaient fait illusion sur l'influence de ce changement. Les mêmes souffrances qui avaient exilé Emile Souvestre de Bretagne l'obligèrent à s'éloigner du Jura. Cette fois, las d'errer avec sa jeune famille de pays en pays, de profession en profession, il prit la résolution définitive de vivre désor-

mais à Paris et de s'y consacrer entièrement aux lettres. Nous le vîmes arriver en effet vers l'automne de 1836. Le lien d'amitié qui nous avait saisis et unis, dès une première rencontre à Nantes, n'avait fait que se resserrer d'année en année; empressé de le mettre en relation avec les écrivains que nous aimions et que nous estimions le plus, nous fûmes heureux de l'impression que tous éprouvèrent en le voyant et en l'écoutant. La pureté et la noblesse de ses traits, la sérénité de son regard, la bonté simple et le calme bon sens qui respiraient dans sa conversation, tout en lui appelait la confiance et la sympathie. On comprenait à première vue que l'on était en présence d'un homme qui avait pris à la lettre la maxime de Boileau :

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.

La discrétion et la fermeté de ses paroles témoignaient qu'en lui la puissance des honnêtes convictions dominait de haut les sensations de l'artiste et les passions de l'écrivain. Il avait à la fois la candeur que donne un amour profond du vrai et du juste, et l'énergie qui force les autres à la respecter. On reconnaissait aisément, sans pouvoir en sourire, qu'il était de ceux qui ne laissent point échapper de leur âme, quand vient l'âge mûr, les aspirations généreuses de la jeunesse pour abandonner leur place aux banalités d'une fausse expérience et aux vains prétextes de l'égoïsme.

Émile Souvestre apportait à Paris plusieurs œuvres conçues et exécutées dans le silence de la province. Il ne tarda pas à constater sa présence à la fois par des livres, des drames, des articles de critique dans les journaux, des mémoires et des nouvelles dans les revues. La poésie, le roman, le théâtre, étaient encore, vers cette époque, tout enflammés d'ardeurs fiévreuses qui, plus d'une fois, avaient égaré le génie même. La jeune école, inventive, spirituelle, hardie, mais emportée par son enthousiasme, après avoir découvert, croyait-elle, un nouvel art, semblait ne prétendre à rien moins qu'à découvrir une morale nouvelle. Émile Souvestre, sans songer à innover ni à faire aucune opposition, bien moins encore à spéculer sur une réaction inévitable de l'esprit public, resta fidèle à lui-même et n'eut garde de se mêler à ceux qui, enivrés des applaudissements de la jeunesse séduite, tressaient à l'envi, sur la scène, des couronnes pour toutes les faiblesses humaines : il ne trouvait ni plaisant, ni honnête, ni digne de faire servir l'art à l'apothéose des défaillances de l'âme, du désespoir ou du vice. Son esprit droit et judicieux ne s'était détourné de l'enseignement universitaire et consacré à la littérature que parce qu'elle lui paraissait un moyen plus actif et plus puissant d'agir utilement sur ses contemporains, d'adoucir des tristesses, de consoler des infortunes, d'éveiller des courages, de relever la cause du faible, de combattre l'erreur, l'égoïsme et l'oppression. Cette tendance avouée à une sorte de prédication morale étonna d'abord, et quelques plumes, plus frivoles qu'envenimées, s'essayèrent à harceler ce Breton qui, venu à l'improviste, en pleine révolution poétique, et dédaigneux de toutes les fantaisies du sophisme triomphant, prétendait attirer à lui des spectateurs et des lecteurs sans sortir des voies communes du bon sens et de la vérité. Il n'était pas homme à s'en émouvoir. Retiré à l'extrémité d'un faubourg de la capitale, à un quatrième étage d'où la vue s'étendait sur quelques jardins, il travailla, pendant dix-huit années, sans relâche, sans dévier de la ligne droite qu'il s'était tracée au début, sans tracer une seule ligne que la conscience la plus scrupuleuse eût voulu effacer (1).

L'histoire de cette seconde moitié de sa vie n'offre plus aucun incident : elle est calme, peu éprouvée et tout entière écrite dans les titres de ses nombreux ouvrages. Il reste à remarquer seulement que pendant ses dernières années, il sentit se réveiller en lui la vocation du professeur. La littérature, même sous la forme dramatique, n'avait jamais été à son gré un mode de communication assez direct et immédiat avec le public. Son caractère sympathique n'y trouvait point une complète satisfaction.

En 1848, M. Carnot, ministre de l'instruction publique, avait créé, avec le concours de M. Jean Reynaud, une « école d'administration. » Le but de cette nouvelle institution était de préparer à la France des administrateurs qui eussent pour titres, non pas seulement le hasard des protections et de la faveur, mais un savoir réel constaté par la double garantie d'un cours d'études spéciales et d'examens. Émile Souvestre, qui n'avait jamais entièrement abandonné ses études du droit, et qui s'était montré, en différentes occasions, un admirateur très-éclairé de la correspondance des Colbert et des d'Aguesseau, fut appelé à professer dans l'école les principes du style administratif : en même temps il eut à entretenir les jeunes élèves des grandes traditions de désintéressement, d'amour du pays, de dévouement, qui, mieux que la force des armes, peuvent défendre la civilisation contre ses propres excès.

Vers le même temps, le même ministre avait fondé, dans les divers quartiers de Paris, des « lectures du soir » qui offraient de paisibles et utiles délassements aux familles de la classe ouvrière. Les « lecteurs » étaient ou des professeurs de l'Université ou des hommes de lettres signalés par l'estime publique; ils avaient ordre de se borner à lire quelques pages empruntées aux chefs-d'œuvre de notre littérature désignés par une commission, et d'y mêler avec sobriété des détails historiques sur les auteurs, ou les explications critiques indispensables pour en faire apprécier les beautés littéraires. Émile Souvestre consacra avec bonheur ses soirées à ce modeste enseignement qu'on n'avait point rétribué : la salle où il faisait ses lectures ne tarda pas à se

(1) Voici la liste à peu près complète des écrits d'Émile Souvestre, en exceptant ses compositions dramatiques :

Trois Femmes poëtes inconnues; — Nantes, imprimerie Mellinet, 1829.
Rêves poétiques; — Nantes, imprimerie Mellinet, 1830.
Des arts comme puissance gouvernementale; — Nantes, imprimerie Mellinet, 1832.
L'Échelle de femmes, 2 vol. in-8; — Paris, Charpentier, 1835.
Les Derniers Bretons, 4 vol. in-8; — Paris, Charpentier, 1836.
Le même ouvrage, publié par Coquebert, en petit format; 1843.
Riche et Pauvre, 2 vol. in-8; — Paris, Charpentier, 1837.
L'Homme et l'argent, 2 vol. in-8; — Paris, Charpentier, 1839.
Le même ouvrage, petit format, publié par Giraud; 1854.
Les Mémoires d'un sans-culotte bas breton, 3 vol. in-8; — Paris, Souverain, 1840.
Pierre et Jean, 2 vol. in-8; — Paris, Souverain, 1842.
La Goutte d'eau, 2 vol. in-8; — Coquebert, 1842.
Le Mât de cocagne, 2 vol in-8; — Coquebert, 1843.
Les Deux misères, 2 vol. in-8; — Coquebert, 1854.
Le Foyer breton, 1 vol. grand in-8 illustré par Saint-Germain, Tony Johannot, Leleux, Penguilly, Fortin; — publié par Coquebert.
Le Monde tel qu'il sera, 1 vol. grand in-8 illustré par Bertall, Penguilly, Saint-Germain; — publié par Coquebert.
Les Réprouvés et les élus, 4 vol. in-8; — Coquebert, 1854.
Le Sceptre de roseau, 3 vol. in-8; — publié à Paris par Potter, rue Saint-Jacques; 1852.
Le Roi du monde, 2 vol. illustrés, grand in-8; — publié à Paris par Krabbe, rue de Savoie; 1854.

*Publications chez Michel Lévy frères, rue Vivienne, 2 bis.*

Un Philosophe sous les toits, 1 vol. — Les Confessions d'un ouvrier, 1 vol. — Au coin du feu, 1 vol. — Sous la tonnelle, 1 vol. — Au bord du lac, 1 vol. — Pendant la moisson, 1 vol. — La Quarantaine, 1 vol. — Les Derniers paysans, 2 vol. — Scènes de la chouannerie, 1 vol. — Chroniques de la mer, 1 vol. — Dans la prairie, 1 vol. — Les Clairières, 1 vol. — Scènes de la vie intime, 1 vol. Histoires d'autrefois, 1 vol. — Le Foyer breton, 2 vol. — Les Derniers Bretons, 2 vol. — Sous les filets. — Un recueil de nouvelles.

*Publications chez Giraud, rue Vivienne, 7.*

Le Mendiant de Saint-Roch. — Lectures journalières, choix de morceaux. — Récits et Souvenirs. — L'Homme et l'argent. — Le Mât de cocagne.

*Ouvrages édités à Genève, se trouvant à Paris, au dépôt de la librairie Cherbuliez, rue de la Monnaie, 10.*

Causeries historiques et littéraires, 2 vol. in-12; 1854. — Le Mémorial de famille, 1 vol. in-12; 1854.

remplir d'un auditoire respectueux et sympathique; il a raconté lui-même, dans ses *Causeries historiques et littéraires* [1], un touchant exemple de la bienfaisante influence que l'on pouvait exercer à l'aide seulement de morceaux bien choisis et interprétés avec sagesse. A la fin de chaque séance, des chefs de famille s'approchaient du professeur et lui demandaient des avis sur les livres qu'ils devaient introduire à leur foyer ou sur la direction à donner à l'intelligence de leurs enfants.

Le succès remarquable de ces soirées parisiennes inspira depuis à Émile Souvestre l'idée d'une tentative nouvelle et hardie qu'il mit à exécution en 1853.

Suivi de sa famille, il se rendit dans la Suisse française, et y ouvrit, dans les villes principales, un cours public d'histoire littéraire. A Genève, à Lausanne, à Vevey, à la Chaux-de-Fond, ce cours réunit une telle affluence d'auditeurs que souvent il dut doubler chacune de ses leçons en la répétant successivement dans deux salles différentes. Il était déjà connu en Suisse par ses écrits. Plusieurs des nouvelles écrites pour le *Magasin pittoresque*, et réunies en volumes, étaient au nombre des ouvrages admis dans les écoles publiques : on aimait, on estimait l'écrivain; on s'empressa de toutes parts pour voir et pour entendre l'homme. Jamais peut-être professeur ne fut accueilli et récompensé par des témoignages plus vrais et plus soutenus de considération affectueuse et d'approbation unanime. L'été de 1853 fut certainement la période la plus parfaitement heureuse de cette existence si laborieusement et si noblement conduite. Il semble que la Providence ait voulu la couronner par une des joies les plus vives et les plus pures qu'il soit permis à un artiste d'ambitionner ici-bas, la sanction que donnent à sa pensée les applaudissements d'un peuple éclairé et libre?

Cependant, à son retour, Émile Souvestre nous parut plus inquiet et plus attristé au spectacle de notre temps. Il avait vu les cantons suisses sous leurs plus belles apparences, le goût de l'instruction et l'habitude de bonnes lectures répandus dans les plus petits villages, les opinions religieuses ou philosophiques plus raisonnées et plus persévérantes, les transgressions à la loi rares, la servilité inconnue, l'homme en général gardien plus vigilant de sa propre dignité, plus respectueux envers lui-même. Les côtés faibles avaient moins frappé son esprit; il s'était fait un idéal, et, rentré à Paris, il souffrait des contrastes : l'indifférence sur les questions qui importent le plus à notre destinée et à la direction de notre vie, la légèreté des convictions qui en est la suite nécessaire, la facilité à se démentir au souffle variable des intérêts et des passions, l'abandon des lectures sérieuses, l'accroissement du luxe hors de proportion avec les fortunes, l'exigence des faux besoins qui ne peuvent se satisfaire qu'aux dépens de la culture de l'âme, tous les périls et tous les vices de notre société jugée avec une grande sévérité, remplissaient son cœur d'amertume. Il n'avait plus assez de confiance dans la génération présente; mais, il faut se hâter de le dire, il était trop religieux, trop intelligent pour désespérer aucunement de l'avenir; cette année même, il en donnait la preuve en terminant par ces belles paroles son dernier ouvrage [2] :

« Bien souvent déjà la foi du monde a chancelé. Des générations ont plié sous le poids de l'idée, et, à bout de courage, ont prié d'éloigner d'elles le calice! Mais ce sont là des défaillances passagères. Quoi qu'il arrive, nous avons confiance dans Celui qui a promis sur la terre la paix aux hommes de bonne volonté. Non, *les devoirs accomplis, selon nos forces, pour l'amélioration du monde moral* et du monde visible, ne seront point inutiles. Si Dieu a mis dans nos esprits le désir du *perfectionnement pour ce qui nous entoure et pour nous-mêmes*, c'est qu'il a voulu que ce désir profitât à sa création. Le progrès, pour donner un nom humain à une des manifestations de la loi divine, le progrès s'accomplira avec nous, par nous, malgré nous, selon que nous serons les soldats actifs, nonchalants ou révoltés de cette grande campagne terrestre. — Le fait, c'est-à-dire la rencontre fortuite d'actes extérieurs, ne deviendra pas plus la loi de l'avenir qu'elle n'a été la loi du passé, et, tôt ou tard, l'idée reprendra le gouvernement des choses de la terre.

» A ceux qui doutent en voyant ce qu'ils croient le bien momentanément vaincu, et qui prennent le deuil de la vérité parce qu'elle est frappée, nous rappellerons le drame du Calvaire, et nous leur dirons : Ne laissez point dans votre âme le fait prévaloir contre l'idée; ne criez pas à celle-ci, comme le mauvais larron criait au Christ : Tu meurs sur la croix, donc tu n'es pas le Fils de Dieu! Mais répétez, comme le bon larron, dans la foi d'une résurrection certaine : Vérité, quand vous revivrez, souvenez-vous de moi! »

Ce noble mouvement était, pour ainsi dire, encore sur les lèvres d'Émile Souvestre lorsque la volonté divine le sépara de nous. C'était le thème le plus ordinaire de ses conversations. Il encourageait tous ceux qui l'entouraient à préparer à la France, par d'utiles enseignements, un meilleur avenir. Il formait en particulier avec nous le projet d'un nouveau recueil qui, consacré plus spécialement à l'étude des mœurs et des tendances morales contemporaines, eût été, en quelque sorte, un complément du *Magasin*. Nous étions aveugle; de nombreux indices auraient dû avertir sa famille et ses amis du malheur irréparable qui approchait si rapidement. Peut-être Émile Souvestre lisait-il mieux que nous devant lui; peut-être craignait-il seulement de nous affliger en nous laissant deviner des pressentiments dont il nous semble facile aujourd'hui de saisir la trace dans plus d'une page de *la Dernière étape*, écrite pour vous, lecteurs qu'il aimait, et où il nous enseigne à tous comment on doit se préparer à la mort [1].

A la nouvelle de cette fin prématurée, les écrivains de toutes les opinions ont spontanément rendu hommage au caractère d'Émile Souvestre; ceux mêmes qui, pendant sa vie, lui avaient souvent adressé le singulier reproche de mettre trop obstinément l'art au service de la morale n'ont pas été les derniers à déplorer la perte qu'a faite en lui la littérature française.

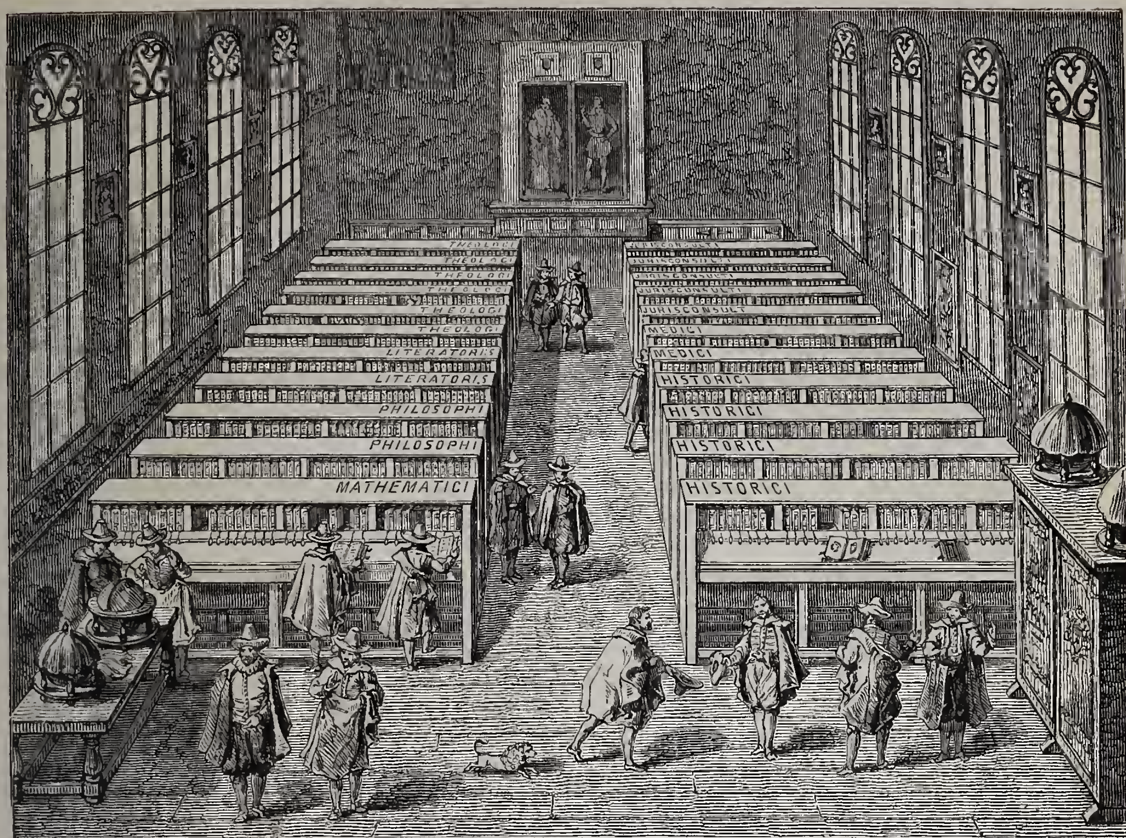
L'Académie française, qui avait, en 1851, couronné une de ses œuvres extraite du *Magasin pittoresque* [2], a décerné à sa veuve, dans la séance générale du 24 août 1854, le prix fondé par feu M. Lambert pour honorer la mémoire de l'écrivain le plus utile.

A ces témoignages d'une si juste estime, que n'est-il possible d'ajouter celui de tant de lecteurs que les œuvres d'Émile Souvestre ont charmés, émus, instruits sur leurs véritables intérêts, détournés de pensées funestes, encouragés à persévérer dans la voie du bien et à mettre tout leur espoir dans des récompenses supérieures à celles que donne la terre! Quels éloges funèbres ne seraient surpassés par ce concert de voix reconnaissantes s'élevant autour de sa tombe! Notre ami, nous en avons la foi, l'entend de son nouveau séjour. Il entend aussi notre volonté de rester fidèle à sa pensée, à la nôtre, en continuant à suivre son exemple, en accomplissant *notre devoir, suivant nos forces, pour l'amélioration du monde moral, pour le perfectionnement de ce qui nous entoure et de nous-même.*

[1] Voy. t. Ier, p. 25.
[2] *Causeries historiques et littéraires*, t. II, p. 483.

[1] Nous publierons, en 1855, la suite de *la Dernière étape*, ainsi que plusieurs nouvelles inédites et diverses notices d'Émile Souvestre.
[2] *Un philosophe sous les toits* (le Calendrier de la mansarde, tome XVII).

## L'UNIVERSITÉ ET LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE LEYDE [1].




La Bibliothèque de Leyde au dix-septième siècle. — D'après une gravure de G. Swanenburg.

En 1575, Guillaume de Nassau, prince d'Orange et premier stathouder de Hollande, venait de remporter un grand avantage militaire et politique. Il avait défendu victorieusement Leyde, boulevard des Provinces-Unies, contre le duc d'Albe et l'Espagne. Le nouveau président de la république résolut alors d'établir, au sein de cette ville, une institution qui servît à perpétuer, par une œuvre de paix et de civilisation, le souvenir du fondateur. C'est dans ce dessein que fut érigée l'université de Leyde.

La cérémonie d'inauguration eut lieu le 8 février 1575, en grande pompe et cérémonie. La marche du cortége s'ouvrit par un char, ou litière, dans laquelle se tenait une dame représentant la *sainte Écriture*, ou Théologie. Autour d'elle s'avançaient à pied les quatre évangélistes, saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean. En second lieu venait la *Justice*, ou Jurisprudence, montée sur une licorne d'artifice : elle avait les yeux bandés, tenant d'une main le glaive, et de l'autre la balance. La Justice était accompagnée des quatre grands jurisconsultes, Julien, Papinien, Ulpien et Tribonien, qui l'entouraient à cheval, chacun d'eux suivi d'un satellite et de deux pages ou disciples. La troisième faculté, la *Médecine*, prenait ensuite son rang à cheval, portant pour symboles un livre et des herbes, assistée d'Hippocrate, Galien, Dioscoride, Théophraste, de quatre satellites et de huit pages à pied. La dernière était la faculté des lettres, figurée en la personne de Pallas; près d'elle se groupaient Platon, Aristote, Cicéron, Virgile, puis leur suite de satellites et de disciples. Un corps de musique séparait ces personnages allégoriques de la phalange suivante, formée des professeurs nouvellement institués pour remplir les chaires de l'université de Leyde. Chacun d'eux avait à sa droite et à sa gauche un des fonctionnaires ou des nobles les plus considérables de la province. Un dernier groupe se composait du *Magistrat*, ou corps municipal de la ville. Deux bannières, aux armes du pays, flottaient à chaque extrémité du cortége. Derrière le Magistrat se pressait une affluence nombreuse de tout âge et de tout ordre.

On avait consacré à l'université un bâtiment spécial, heureusement situé sur l'une des faces de la ville. Près de cet édifice, dans un canal nommé le Rapenbourg, se trouvait une nef ornée de banderoles, de tapis, etc. Elle était montée par Apollon et les neuf Muses. Apollon pinçait les cordes de sa lyre et les Muses chantaient; Neptune tenait le gouvernail. A l'approche du cortége universitaire, qui s'avançait par les rues, l'équipage mythologique débarqua et se porta pédestrement à sa rencontre. Apollon embrassa les professeurs et les complimenta en latin. Les deux cortéges entrèrent ensuite dans le bâtiment de l'université. Là le professeur de théologie prononça une harangue ou discours d'inauguration, précédé de fanfares et suivi ou accompagné au dehors d'explosions d'artifice, de mousquetades et autres démonstrations bruyantes d'allégresse. La fête se termina par un grand repas qu'offrit le magistrat de Leyde.

L'institution qui prit naissance au milieu de cette pompe singulière ne tarda pas à acquérir une immense renommée, qui n'est point éteinte aujourd'hui encore. Indépendamment de la salle d'escrime, qui, à l'instar de ce qui se passait en Italie, servait à l'éducation pratique des jeunes gentilshommes ou militaires, la nouvelle académie eut un jardin

[1] On trouvera des renseignements étendus sur l'origine et la formation des grandes bibliothèques modernes dans l'*Histoire de l'instruction publique*, par M. Vallet de Viriville; Paris, 1849; in-4°, figures.

botanique et un amphithéâtre d'anatomie. Une autre innovation qui parut considérable fut la *bibliothèque publique*, annexée dès le principe à l'université. Déjà, depuis un siècle environ, principalement en Italie, des littérateurs illustres ou de généreux Mécènes avaient libéralement mis des collections de livres à la disposition des savants; mais aucune de ces institutions n'était encore parvenue à un usage véritablement public. La bibliothèque de Leyde fut le premier établissement de ce genre qui eut ce caractère de publicité. Guillaume de Nassau donna le signal des libéralités en lui offrant un exemplaire de la somptueuse Bible polyglotte des Plantin, célèbres imprimeurs des Pays-Bas, qui venait de paraître [1]. En 1590, la bibliothèque possédait une riche réunion de livres, tant imprimés que manuscrits, sur les diverses matières qui formaient alors l'encyclopédie de l'instruction publique. En 1609, un grand érudit orientaliste, Joseph-Juste Scaliger, qui avait contribué de ses propres leçons à l'éclat de l'académie naissante, mourut, lui léguant une collection de livres du plus haut prix, écrits en toutes langues, notamment dans les idiomes asiatiques; documents rares et précieux qu'il avait réunis à grands frais pour les besoins de sa longue carrière, et qu'il avait enrichis de notes autographes. A cette époque, de 1590 à 1614, et plus tard, des ouvrages ornés de figures gravées sortirent des presses de Leyde, et propagèrent parmi les lettrés de toute l'Europe, avec la réputation de cette université, les portraits de ses professeurs et l'image matérielle des diverses parties de l'école. C'est d'après l'une de ces gravures, très-belle et probablement très-rare, dont la Bibliothèque impériale possède à elle seule trois épreuves ou exemplaires [2], que nous offrons à nos lecteurs une vue intérieure de cet établissement. En la considérant avec attention, on peut prendre une idée instructive de l'ordre suivi pour le service et la distribution de cette bibliothèque, qui servit naturellement d'exemple et de modèle aux autres institutions du même genre. Les ouvrages de grand format, et qui constituaient le fonds principal, furent d'abord partagés en sept catégories, dont les noms latins sont reproduits sur la gravure : *théologiens, littérateurs, philosophes, mathématiciens, jurisconsultes, médecins*, et *historiens*. Chacune de ces classes occupe un ou plusieurs meubles, sortes de pupitres uniformes, disposés en deux séries, au nombre total de vingt-deux; tous accessibles à une communication directe, mais peu commode, et *sur place*. Chacun des volumes, en effet, était attaché à son rang par une chaîne de métal assez courte. Cette chaîne, à l'aide d'un anneau mobile, glissait sur une tringle de fer qui régnait au-devant de chaque pupitre, et cette tringle, fixée elle-même aux deux extrémités, ne s'ouvrait qu'au moyen d'une clef dont la garde appartenait au bibliothécaire [3]. Le lecteur, comme autrefois les spectateurs de notre *ancienne Comédie*, devaient se tenir debout pour jouir des livres ainsi disposés dans cette partie de la bibliothèque. On remarque toutefois sur la droite et au fond trois autres meubles ou bahuts qui contenaient aussi des ouvrages, mais placés à peu près comme de nos jours, librement et sur des tablettes horizontales. En 1610, la première de ces armoires (à droite), aux armes de Scaliger, renfermait le legs de ce littérateur. Des deux autres, l'une contenait les ouvrages des professeurs de l'université, et la dernière, diverses éditions de petit format, ainsi que des acquisitions nouvelles. Pour compléter la décoration et le mobilier de cette salle de lecture ou d'étude, on avait placé çà et là des sphères astronomiques : une vue de Leyde à gauche; au fond, les portraits de Guillaume de Nassau, fondateur, et de son successeur Maurice, alors prince régnant; à droite et à gauche, enfin, on avait distribué les portraits des auteurs les plus célèbres. En cela, les conservateurs de la Bibliothèque de Leyde déféraient au conseil de Pline l'Ancien, ainsi qu'à l'exemple donné par Asinius Pollion, qui ouvrit à Rome la première collection de livres publique. En effet, selon les expressions du naturaliste, de son temps, pour achever la décoration des bibliothèques, on y plaçait l'effigie de ceux « dont les âmes servent, en ces lieux, à un entretien immortel. »

[1] *Biblia polyglotta*; Anvers, 1569-1573, 8 vol. in-fol.

[2] L'original de cette pièce a été signé et gravé en 1610 par G. Swanenburg, et porte sa signature. On en trouve une première épreuve dans l'ouvrage intitulé : *Icones, elogia et vitæ professorum Lugdunorum apud Batavos*; Leyde, 1617, in-4o (P, 276); une seconde au cabinet des estampes, collection Marolles (volume Ec, 75); et une troisième à la Topographie (également au cabinet des estampes, 8552 volume de *Leyde*, Vc). Il en existe aussi diverses réductions.

[3] Cette disposition primitive s'explique par le poids, et mieux, sous un autre rapport, par le prix des volumes, que l'on devait soustraire aux atteintes de visiteurs malintentionnés. Elle se pratiquait depuis l'antiquité, et l'on en trouve un exemple qui subsiste à la Bibliothèque laurentienne de Florence, où certains manuscrits sont encore *enchaînés*. Ces détails relatifs à la Bibliothèque de Leyde ont été puisés pour la plupart dans le premier catalogue de cette collection, publié par le bibliothécaire P. Bertius, sous le titre de *Nomenclator*, etc.; Leyde, 1595, in-4o (exemplaire Q, 346, de la Bibliothèque impériale).

## MAGNIFICENCE DU CIEL ÉTOILÉ.

La terre a disparu dans l'ombre, et nous n'apercevons plus autour de nous que les flambeaux du firmament. Les poëtes nous parlent des voiles que la nuit étend dans le ciel : n'est-ce pas la nuit, au contraire, qui enlève ceux dont le ciel demeure couvert pendant le jour? Si notre soleil nous manque, en voici d'autres qui se présentent à nous par milliers pour le remplacer; et, plus reculés dans les profondeurs de l'étendue, leur perspective n'en reçoit que plus de grandeur. Autant la majestueuse multitude des mondes l'emporte sur le globe chétif où nous sommes en ce moment, autant le ciel de la nuit me paraît supérieur au ciel du jour. Pour ceux qui sont accoutumés à ne point séparer les impressions sensibles des réalités dont ces impressions donnent témoignage, le ciel de la nuit forme, sans contredit, le plus grand spectacle dont il soit donné à l'homme de jouir sur la terre; et je ne doute pas que s'il n'existait dans le monde qu'une seule ouverture par où l'on pût ainsi plonger ses regards dans le mystérieux édifice de l'univers, on affluerait des contrées les plus éloignés vers ce lieu privilégié; tandis que l'habitude de voir les étoiles finit par émousser chez la plupart d'entre nous cette noble curiosité. Mais supposons que, n'ayant jamais eu connaissance que de l'enveloppe aérienne à laquelle le langage commun abandonne d'une manière si abusive le nom de ciel, nos yeux vinssent à se dessiller tout à coup et à nous faire apercevoir les soleils qui brillent actuellement sur nos têtes, de quelle émotion, nourris dans l'idée d'une seule terre et d'un seul soleil, ne serions-nous point saisis à cet aspect?

Ce qui m'y touche le plus, ce n'est pas l'éclat de ces masses puissantes, ni les prodigieuses distances qui les séparent l'une de l'autre, ni leur entassement, ni les durées incomparables de leurs révolutions, ni même la merveille de ces pâles nébuleuses suspendues dans les déserts de l'abîme, et dont chaque poussière est un monde : c'est la présence des âmes que réunissent autour d'eux ces innombrables foyers. Je ne puis distinguer les populations, mais je vois les fanaux qui les rallient, et j'admire que les rayons que nous percevons ici soient aussi les rayons qui éclairent tout ces frères célestes. Nous respirons tous ensemble dans la même lumière. Les scintillements des étoiles me sont comme une image des regards qui se croisent de toutes parts dans l'espace, et dont les plus clairvoyants descendent vraisemblablement jusqu'à nous et nous observent. Grâce aux révélations de la nuit, nous sommes en mesure de comprendre

au juste où nous sommes : l'immensité s'anime, et, sous la figure des astres, nous découvrons l'auguste assemblée des créatures assise en cercle, sous nos yeux, sur les gradins infinis de l'amphithéâtre de l'univers. Comment n'être pas agité au fond de l'âme, à l'idée de tant d'êtres inconnus et inimaginables qui nous environnent, partageant avec nous le même temps, le même espace, le même être, et, sous la main du même souverain, se précipitant, à travers les tumultes variés de la vie, vers la même fin? Que d'organisations diverses! que de destinées! que d'alternatives de biens et de maux! que d'épreuves! que de passions en mouvement! que d'élans, que de désespoirs, que d'adorations et de prières! Dans l'apparente immobilité des constellations, quel effrayant fourmillement! Ce ne sont pas seulement les jugements de Dieu qui se prononcent, comme dans la vallée de Josaphat; ce sont les jugements de Dieu qui s'accomplissent! JEAN REYNAUD, *Terre et ciel*.

---

TORTUES FOSSILES DU THIBET.

On a trouvé dans les collines de Sewalik, au Thibet, des squelettes de tortues antédiluviennes, auxquelles la science a imposé le nom de *colossochelys*. Ces animaux gigantesques n'avaient pas moins de 12 pieds de long sur 6 de haut. Une pareille observation, avérée aujourd'hui, fait tomber de soi-même l'étrange discussion qui s'éleva, au seizième siècle, entre deux voyageurs bien connus. Thevet ayant rapporté, d'après des auteurs anciens, qu'un individu endormi sur la carapace d'une énorme tortue s'était réveillé à plusieurs milles du lieu où il s'était reposé, se vit en butte, durant plusieurs années, aux railleries acerbes de Lery, pour avoir reproduit, dans un de ses ouvrages, l'histoire de ce fait merveilleux. Les tortues de Sewalik donnaient raison au premier de ces écrivains.

---

## LA SENTINELLE.

TABLEAU DE SIR EDWIN LANDSEER.

Voy. la Table des vingt premières années; — et tome XXI, p. 20, 21, 161.

Landseer, bien qu'il s'attache surtout à représenter les animaux, est à la hauteur du portrait et de l'histoire. Avant tout, il saisit le caractère, la poésie intime, le trait d'union entre l'humanité et le monde qu'elle régit. Quelques observateurs, cherchant en nous la ressemblance de l'animal, se plaisent à établir des analogies critiques ou avilissantes; Landseer prend la marche opposée : loin de rabaisser ses modèles favoris, les animaux, il les relève; en eux il découvre l'étincelle d'affection, la parcelle de pensée, le lien qui les rattache au noble type de la création, à l'homme, et il nous intéresse à nos *humbles inférieurs*, en nous montrant en eux un reflet de nos émotions et de notre propre vie.

Ainsi, il est difficile de regarder longtemps l'œil humide et douloureux du *Cerf mourant* (1) de Landseer, sans se rappeler les souffrances, les émotions humaines. La tête du noble animal se retourne vers les solitudes où, dans la plénitude de sa force, de sa liberté, de sa jeunesse, il a joui du soleil et de l'espace; là il roulait dans les bruyères fleuries ce corps souple sur lequel le peintre a fait jouer si harmonieusement la lumière et l'ombre; là il broutait l'herbe fine au milieu des troupes de biches légères; et en même temps que la pitié, toute le charme de ces fraîches retraites pénètre l'âme de celui qui sait lire un tableau.

N'entend-on pas le cri de détresse et d'angoisse de la *Veuve* (2), dans cette autre peinture empreinte de la même poésie du désert? *Le Retour de la garenne* (1), *les Enfants gâtés* (2), associent les grâces de l'enfance à celles de ces natures imparfaites, qui ont en commun avec elle un certain attrait d'imprévoyance et de personnalité. Dans *le Procès des chiens (Laying down the law)* (3), œuvre célèbre en Angleterre à cause de la délicatesse avec laquelle les variétés de race que nos voisins cultivent plus curieusement que nous y sont observées, Landseer se livre tout entier à l'étude de son animal favori, le chien. Mais là encore, lorsqu'il fait du grand et magistral caniche le président emperruqué d'un nouveau tribunal, et qu'il métamorphose en plaideurs de différents caractères les diverses espèces, épagneuls, dogues, chiens-loups, levrettes, griffons, sa plaisanterie d'un ordre élevé n'a rien de la caricature. Ce n'est jamais l'homme rabaissé, c'est le chien ennobli.

Son tableau des *Deux chiens* (4) est tout rempli de vie : la queue de l'épagneul frétille et bat la terre dans l'ardeur du jeu auquel l'invite un camarade aux habitudes moins amollies, et le sybarite savoure en idée les plaisirs de la course tout en hésitant à s'arracher à ceux du repos. La vigilance du gardien robuste et confiant en sa force, et la soupçonneuse irritation de la faiblesse spirituelle, ne sauraient être plus finement caractérisées que par ce gros chien et ce griffon réunis en une même niche (5). Enfin, dans *le Chien du maître et celui du valet* (6), Landseer relie à l'homme le compagnon de sa vie par ces ressemblances, ces rapports, que chacun de nous a pu observer. Fréquemment le chien ressemble à son maître; et une partie des habitudes et du caractère de celui-ci se reflètent chez son inséparable serviteur.

Ce grand lévrier au regard penseur, au poil soyeux, lissé et peigné chaque jour, est *Maida*, la chienne favorite de sir Walter Scott. C'est bien là le cabinet de l'aimable antiquaire, poëte et chasseur, conteur universel : c'est son infatigable main qui porta ces gants, qui déroula ces manuscrits, rassembla ces armures antiques, et qui a lissé, sous une affectueuse caresse, ce poil luisant, en serrant autour du cou du lévrier le collier précieux qui est plutôt une parure qu'une chaîne. Toutes les habitudes du charmant romancier, de l'aimable et excellent homme, reviennent à la pensée de celui qui considère ce tableau. Quelque chose de l'intelligence du noble maître s'est reflété dans l'œil penseur, la pose réfléchie de son fidèle chien, tandis que les vulgaires appétits, les grossières sensations du palefrenier qui éleva le dogue dont l'image fait pendant à ce tableau, percent à travers toute la physionomie de la brute.

Il y a aussi une double intention à étudier dans *la Sentinelle* du même peintre, que nous reproduisons aujourd'hui. On peut deviner les habitudes du maître, et presque son âge et son caractère, en considérant cette petite scène où le manteau, le chapeau, la houssine, sont gardés par le solide et paisible mâtin qui défend la jolie petite chienne des entreprises de cet ardent *king-charles*. C'est un roman à double face pour l'observateur curieux. Mais pour le véritable amateur des arts, que de jouissances! ne fût-ce que celle d'étudier, à défaut du tableau, l'admirable habileté du graveur qui, en variant la direction de sa pointe fine, rend d'une façon si merveilleuse les divergences du poil, incliné suivant la forme et le mouvement des muscles; qui reproduit la morbidesse des dessous, le soyeux et l'éclat de la robe; qui fait jouer le soleil à travers ces guirlandes de lierre, donne aux herbes leur finesse, les fait obéir aux brises et au poids de la rosée, tandis que la même main distribue à la pierre sa solidité, la légèreté à la plume, l'expression aux regards, à tout le mouvement et la vie.

(1) Voy. t. XIX, p. 385. — (2) T. XVIII, p. 5.

(1) Voy. t. XVIII, p. 65. — (2) T. XVII, p. 249. — (3) T. XVII, p. 405. — (4) T. XXI, p. 161. — (5) *Dignité et Impudence*, t. XVII, p. 21. — (6) T. XXI, p. 20 et 21.

Peut-être désirerait-on seulement plus de souplesse dans l'étoffe du manteau.

En admirant les chiens de Landseer, mille traits charmants de ces fidèles compagnons de l'homme nous reviennent en mémoire, et l'on serait tenté de demander à leur peintre les portraits des illustres du genre, de ce sagace *Beau*, par exemple, dont Cowper a raconté l'histoire (voy. t. XIII, p. 99). Combien d'actions spirituelles, comiques, brillantes ou héroïques mériteraient d'être retracées, depuis la sagacité du barbet, l'intelligence du chien de berger, jusqu'au dévouement du terre-neuve et du grand chien des Alpes !




La Sentinelle, tableau de Landseer. — Dessin de Freeman.

---

## ERRATA.

Page 34, colonne 1, ligne 63. — *Au lieu de :* 1595; *lisez :* 1095.

Page 149. — La statue en bronze du major Martin, que nous avons reproduite, est placée, à Lyon, dans la cour du Musée.

Page 230, colonne 2, note. — 150 ares équivalent, non pas à 2 000 hectares comme on l'a imprimé par erreur, mais seulement à 60 hectares 700 cent.

Page 224. — M. B..., de Fontenay (Vendée), nous a communiqué les réflexions suivantes à propos de l'article intitulé : *Maladie du raisin au seizième siècle :*

« La longue barbe que l'on voit quelquefois sur les raisins de nos treilles n'est point une maladie : c'est une petite récréation horticole que la plupart de nos jardiniers connaissent et pratiquent chaque année pour égayer les promeneurs qui veulent bien visiter leurs cultures. Une humble plante, un pauvre parasite qui naît spontanément dans les terrains arides et sur le sol des vieilles prairies artificielles, est le complice de cette innocente supercherie. On le nomme petite cuscute *(Cuscuta minor)*; il est de la famille des convolvulacées et de la pentandrie digynie; ses fleurs sont blanches, légèrement teintées de rose, et naissent, plusieurs ensemble, à l'aisselle d'une écaille fort petite. Il se porte sur les végétaux voisins, s'y accroche et les fait quelquefois périr. Au printemps, lorsque la fleur de la vigne est passée, on cueille quelques-unes des tiges presque capillaires de cette plante, on les fixe en les enroulant dans les grappes de raisin, puis, à mesure que les grains grossissent, le parasite s'implante, s'entortille et prospère de telle façon qu'au bout d'un mois ou deux ses longs filaments se multiplient, sortent de tous côtés et semblent envelopper chaque graine d'une chevelure épaisse et déliée. »

Page 248, colonne 1, ligne 37. — *Au lieu de :* Viniani; *lisez :* Viviani.

Page 282, colonne 1, ligne 9, et colonne 2, ligne 3. — Un membre de l'Institut veut bien nous adresser quelques observations au sujet de l'article intitulé : *Madame de Staël à Coppet.* Le mot « entre l'esprit et la beauté » ne doit pas être attribué à M. Matthieu de Montmorency, esprit digne et sérieux, très-éloigné de l'ombre même d'un madrigal; on croit qu'il peut être plus convenablement mis sur le compte de Trénis, personnage vaniteux et un peu ridicule, qui a laissé son nom à l'une des figures de la contredanse. Quant aux vers :

Ci-gît qui, dans son agonie, etc.,

le savant académicien ne saurait concevoir qu'on les suppose composés par Mme de Staël, non pas seulement parce que le goût les réprouve, mais surtout parce que certaines circonstances relatives au mode de sépulture de Mme Necker donneraient à cette épigramme un caractère odieux.

Page 288, colonne 1, ligne 6. — *Au lieu de :* Baken; *lisez :* Baker.

— Colonne 2, ligne 12. — *Au lieu de :* Brensten; *lisez :* Brewster.

— — Ligne 13. — *Au lieu de :* Fraenhofer; *lisez :* Frauenhofer.

Page 291, colonne 2, ligne 40. — Il n'est pas vrai que le Muséum de Paris ait laissé dépérir la race pure des poules de Cochinchine. Les poules connues sous ce nom et répandues en France viennent surtout des individus donnés au Muséum de Paris par l'amiral de Mackau et par l'amiral Cécile.

Page 370, lignes 15 et suivantes. — *Au lieu de :* Un individu vivant, que possède actuellement le jardin Zoologique de Londres, permettra de commencer une étude plus sérieuse; *lisez :* Les individus vivants que possèdent actuellement la ménagerie de Paris et le jardin Zoologique de Londres permettront, etc.

---

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

# TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

# TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

## AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE.



## ARCHITECTURE.



## BIOGRAPHIE.



## GÉOGRAPHIE, VOYAGES.



## HISTOIRE.



## LÉGISLATION, INSTITUTIONS, ÉTABLISSEMENTS PUBLICS.



## LITTÉRATURE ET MORALE.

## MOEURS, COUTUMES, COSTUMES, CROYANCES, AMEUBLEMENTS, TYPES DIVERS.



## PEINTURE, DESSIN, GRAVURE.



## SCIENCES ET ARTS DIVERS.



## SCULPTURE, CISELURE, ORFÉVRERIE.


GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00676 1577